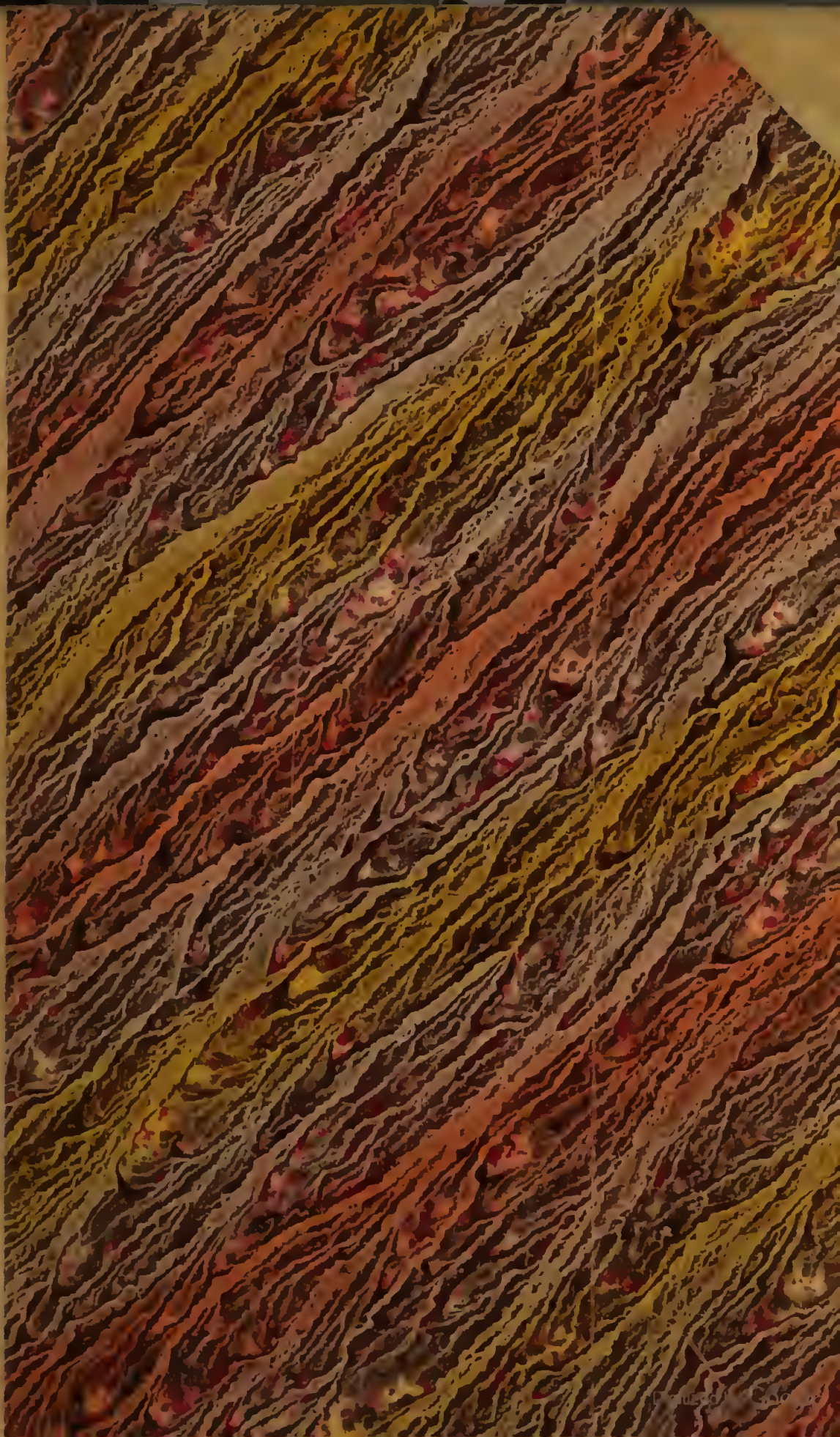


Pass
S47
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# ŒUVRES

COMPLÈTES

# DE ROLLIN.

---

TOME III.

Digitized by Google

ON TROUVE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE :

# LES CODES FRANÇAIS

## ANNOTÉS

A L'AIDE DE LA LÉGISLATION QUI LES COMPLÉTE, DE LA DOCTRINE ET DE LA JURISPRUDENCE,

PAR

MM. TEULET ET D'AUVILLIERS,
Avocats à la Cour royale de Paris,

ET SULPICY,
Procureur du Roi à Coulommiers.

1 vol. in-4° à deux colonnes,
ou
2 vol grand in-8° à deux colonnes.

Prix : 40 fr.

Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Augustins.

Digitized by Google

# ŒUVRES

COMPLÈTES

# DE ROLLIN

AVEC

## NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

SUR LES SCIENCES, LES ARTS, L'INDUSTRIE ET LE COMMERCE DES ANCIENS

PAR ÉMILE BERES

Atlas par H. Dufour et Album antique par Albert Lenoir

## HISTOIRE ANCIENNE.

TOME III.

PARIS

CHAMEROT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DU JARDINET.

1845

Digitized by Google

Digitized by Google

# HISTOIRE ANCIENNE

DES EGYPTIENS,

DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS,

DES MEDES ET DES PERSES,

DES MACÉDONIENS ET DES GRECS.

## LIVRE XXI.

### SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE, DEPUIS L'AN DU MONDE 3840 JUSQU'A 3946.

Il semble que, depuis que la Macédoine et la Grèce sont soumises aux Romains, notre histoire, réduite désormais à deux principaux royaumes, celui de l'Egypte et celui de la Syrie, devrait devenir plus claire et plus intelligible que jamais. Je suis pourtant obligé d'avouer qu'elle sera plus obscure et plus embarrassée qu'elle ne l'a encore été, surtout par rapport au royaume de Syrie, où plusieurs rois, non-seulement se succèdent l'un à l'autre dans un intervalle assez court, mais règnent quelquefois ensemble conjointement et en même temps, jusqu'au nombre de trois ou quatre, ce qui forme un chaos difficile à débrouiller, et d'où j'ai peine moi-même à me tirer. C'est ce qui m'engage à mettre ici par avance les noms, la suite et la durée du règne des rois d'Egypte et de Syrie. Ce petit abrégé chronologique pourra contribuer à jeter quelque clarté dans les faits qui sont fort compliqués, et servira comme de fil pour conduire le lecteur dans une espèce de labyrinthe, où les plus clairvoyants ont besoin de secours. Il allonge un peu l'ouvrage, mais on peut le passer, et n'y avoir recours que dans le besoin pour se remettre sur les voies ; je ne l'insère ici que dans ce dessein.

Ce livre renferme l'espace de cent ans pour le royaume d'Egypte, depuis la vingtième année du règne de Ptolémée Philométor jusqu'au temps où Ptolémée Aulète fut chassé du trône, c'est-à-dire depuis l'an du monde 3845 jusqu'à l'an 3946.

Pour le royaume de Syrie, ce livre renferme aussi l'espace de cent ans, depuis Antiochus Eupator jusqu'à Antiochus l'Asiatique, sous qui la Syrie devint province de l'empire romain ; c'est-à-dire depuis l'an du monde 3840 jusqu'à l'an 3939.



Digitized by Google

## § I. — Abrégé chronologique de l'histoire des rois d'Egypte et de Syrie dont il est parlé dans ce livre

| Ans du M. | ROIS D'EGYPTE. | ROIS DE SYRIE. | Ans du M. |
|---|---|---|---|
| 3824. | Ptolémée Philométor. Il règne un peu plus de 34 ans. Ce livre ne renferme que les quatorze dernières années de son règne. Brouilleries entre Philométor et son frère cadet Évergète, eu Physcon. | | |
| | | Antiochus Eupator, âgé de neuf ans, succède à son père Antiochus Epiphane. Il ne règne que deux ans. | 3840. |
| | | Démétrius Soter, fils de Séleucus Philopator, s'étant échappé de Rome, monte sur le trône. | 3842. |
| | | Bala, sous le nom d'Alexandre, se donnant pour le fils d'Antiochus Epiphane, s'empare du trône de Syrie. Il est soutenu par les Romains. | 3851. |
| | | Démétrius est tué dans une bataille. Il avait régné douze ans. | |
| | | Alexandre Bala. Il règne cinq ans, à peu de chose près. Ptolémée Philométor se déclare contre lui en faveur de Démétrius Nicator, fils de Démétrius Soter. | 3854. |
| | Ptolémée Evergète, autrement dit *Physcon*, frère de Philométor, monte sur le trône, et épouse Cléopatre, femme de Philométor. | Démétrius Nicator. | 3859. |
| | | Antiochus Théos, fils de Bala, soutenu par Tryphon, s'empare d'une partie du royaume. | 3860. |
| | | Diodote Tryphon, après s'être défait de son pupille Antiochus, monte sur le trône. | 3861. |
| | | Démétrius marche contre les Parthes, qui le font prisonnier et le retiennent. Il avait régné sept ans. | 3863. |
| | | Antiochus Sidète, frère de Démétrius, après avoir vaincu et fait mourir Tryphon, est déclaré roi. Cléopatre, femme de Démétrius, l'épouse. | 3864. |
| | | Antiochus Sidète marche contre les Parthes. | 3873. |
| 3874. | Physcon chasse Cléopatre, sa femme, et épouse sa fille, nommée aussi Cléopatre. Il est obligé de s'enfuir. Les Alexandrins rendent le gouvernement à Cléopatre, sa première femme. | Démétrius Nicator règne de nouveau en Syrie. | Les Parthes renvoient Démétrius en Syrie. Antiochus est tué. |
| 3877. | Physcon remonte sur le trône. | Démétrius est tué par Zébina. Cléopatre, femme de Démétrius, conserve après sa mort une partie du royaume. | |
| 3880. | | Séleucus V, fils aîné de Démétrius, est déclaré roi, et bientôt après tué par Cléopatre | |
| 3881. | | Antiochus Grypus, son cadet, est mis en sa place par Cléopatre. | |

Digitized by Google

| Ans du M. | ROIS D'EGYPTE | ROIS DE SYRIE. | Ans du M. |
|---|---|---|---|
| 3882. | Physcon donne sa fille Triphène à Grypus. | Zébina est vaincu par Grypus, et meurt peu de temps après. | |
| 3884. | | Cléopatre songe à empoisonner Grypus, et est elle-même empoisonnée. | |
| 3887. | Mort de Physcon. Il avait régné 29 ans.<br>Ptolémée Lathyre, ou Soter, succède à Physcon.<br>Cléopatre, sa mère, l'oblige à répudier Cléopatre, sa sœur aînée, et à épouser Sélène, sa sœur cadette.<br>Cléopatre donne le royaume de Cypre à Alexandre, son fils cadet. | | |
| 3890. | | Antiochus le cyzicénien, fils de Cléopatre et d'Antiochus Sidète, prend les armes contre Grypus.<br>Cléopatre, que Lathyre avait été obligé de répudier, épouse le Cyzicénien. Elle est tuée par l'ordre de Tryphène, femme de Grypus.<br>Le Cyzicénien remporte une victoire sur Grypus, et le chasse de Syrie. | 3892 |
| | | Grypus se raccommode avec son frère le Cyzicénien. Les deux frères se raccommodent, et partagent entre eux l'empire de Syrie. | 3893. |
| 3897. | Cléopatre chasse Lathyre d'Égypte : il avait régné dix ans. Elle lui substitue Alexandre, son frère cadet.<br>Elle donne en mariage à Antiochus Grypus sa fille Sélène, qu'elle avait ôtée à Lathyre. | | |
| | | Cléopatre donne sa fille Sélène en mariage à Antiochus Grypus. | 3903. |
| | | Mort de Grypus. Il avait régné 27 ans.<br>Séleucus, son fils, lui succède. | 3907. |
| | | Antiochus le Cyzicénien est vaincu et mis à mort. | 3910. |
| | | Séleucus est vaincu par Eusèbe et brûlé dans Mopsueste. Antiochus Eusèbe, fils du Cyzicénien, se fait déclarer roi.<br>Eusèbe épouse Sélène, veuve de Grypus | 3911. |
| | | Antiochus XI, frère de Séleucus, et second fils de Grypus prend le diadème, et est tué par Eusèbe. | 3912. |
| | | Philippe, son frère, troisième fils de Grypus, lui succède. | 3913. |
| | | Démétrius Eucère, quatrième fils de Grypus, est établi roi à Damas par le secours de Lathyre. | 3914. |
| 3915. | Alexandre tue sa mère Cléopatre. | | |
| 3916. | Alexandre lui-même est chassé : il avait régné 19 ans. Il meurt peu de temps après. Lathyre est rappelé. | Eusèbe, vaincu par Philippe et Démétrius, se retire chez les Parthes. | |

| Ans du M. | ROIS D'ÉGYPTE. | ROIS DE SYRIE. | Ans du M. |
|---|---|---|---|
| | | Il est rétabli sur le trône par leur moyen. | 3918. |
| | | Démétrius, ayant été pris par les Parthes, ANTIOCHUS DIONYSUS, cinquième fils de Grypus, est établi sur le trône de Damas, et est tué l'année suivante. | 3919. |
| | | Les Syriens, fatigués de tant de divisions et de changements, choisissent pour roi TIGRANE, roi d'Arménie. Il régna par un vice-roi pendant quatorze ans. | 3921. |
| | | Eusèbe se réfugie en Cilicie, où il demeure caché. Séléne, sa femme, conserva une partie de la Phénicie et de la Célésyrie, et donna une bonne éducation à ses deux fils. | |
| 3923. | Mort de Lathyre. ALEXANDRE II, fils d'Alexandre I, protégé par Sylla, est nommé roi. Il épouse Cléopatre autrement dite Bérénice, et la tue dix-sept jours après. Il régna 15 ans. | | |
| | | Tigrane rappelle de Syrie Mégadate, vice-roi, qui y commandait en son nom depuis quatorze ans. | |
| | | La Syrie se trouvant dégarnie, ANTIOCHUS L'ASIATIQUE, fils d'Antiochus Eusèbe, prend possession de quelques endroits du pays, et y règne pendant quatre ans. | 3935. |
| | Les Alexandrins chassent Alexandre. PTOLÉMÉE AULÈTE, bâtard de Lathyre, est mis à sa place. | | |
| | | Pompée dépouille Antiochus l'Asiatique de ses états, et réduit la Syrie en province de l'empire romain. C'est en lui que finit la maison des Séleucides. | 3939. |

§ II. — ANTIOCHUS EUPATOR, AGÉ DE NEUF ANS, SUCCÈDE A SON PÈRE ANTIOCHUS ÉPIPHANE DANS LE ROYAUME DE SYRIE. DÉMÉTRIUS, QUI DEPUIS LONGTEMPS ÉTAIT EN OTAGE A ROME, DEMANDE INUTILEMENT DE RETOURNER EN SYRIE. CÉLÈBRES VICTOIRES REMPORTÉES PAR JUDAS MACHABÉE SUR LES GÉNÉRAUX DU ROI DE SYRIE, ET SUR LE ROI MÊME EN PERSONNE. LONGUES BROUILLERIES DES DEUX FRÈRES PTOLÉMÉE, ROIS D'ÉGYPTE, TERMINÉES ENFIN PAR UNE HEUREUSE PAIX.

Nous avons longtemps[1] perdu de vue l'histoire des rois de Syrie, et celle des rois d'Egypte, qui, pour l'ordinaire, sont assez liées ensemble. Je vais maintenant les reprendre, pour ne plus les interrompre dans la suite.

Antiochus, surnommé *Eupator*, âgé de neuf ans seulement, succéda à son père, Antiochus Epiphane, dans le royaume de Syrie[1]. Ce dernier, en mourant, fit venir Philippe son favori, qui avait été élevé avec lui. Il lui donna la régence du royaume pendant la minorité

[1] On en a parlé en dernier lieu vers la fin du livre XVIII, art. II, § 2 et 3.

[1] An. M. 3840; av. J. C. 164. — Appian. in Syr. pag. 117. — I. Machab. 6, 17; II. 9, 29, et 10, 10-13. — Joseph. Antiq. Jud. lib. 12, cap. 14.

de son fils, et lui mit entre les mains sa couronne, son cachet, et toutes les autres marques de la royauté, en lui recommandant surtout d'employer tous ses soins à élever son fils de la manière la plus propre à lui enseigner l'art de régner.

Philippe, en arrivant à Antioche, trouva qu'un autre avait déjà usurpé l'emploi que la confiance du feu roi lui avait destiné. Lysias, sur les premiers avis de la mort d'Epiphane, avait d'abord mis sur le trône Antiochus, son fils, dont il était gouverneur, et avait pris avec sa tutelle les rênes du gouvernement, sans avoir aucun égard à la disposition qu'avait faite le roi en mourant. Philippe vit bien qu'il n'était pas alors en état de la lui disputer. Il se retira en Egypte, dans l'espérance de trouver à cette cour l'assistance dont il avait besoin pour rentrer dans ses droits et chasser l'usurpateur.

A peu près dans ce temps-là, Ptolémée Macron, gouverneur de la Célésyrie et de la Palestine, d'ennemi qu'il avait été jusque-là des Juifs, était tout d'un coup devenu leur ami, touché, dit l'Ecriture, des injustices criantes que l'on avait commises à leur égard. Il fit relâcher la rigueur de la persécution contre eux, et employa tout son crédit pour leur procurer la paix. Par cette conduite il donna prise sur lui à ses ennemis. Ils prévenaient le roi contre lui en le lui représentant sans cesse comme un traître, parce qu'il avait effectivement trahi les intérêts de son premier maître Ptolémée Philométor, roi d'Egypte, qui lui avait confié le gouvernement de l'île de Cypre, et qu'il avait livré cette île à Antiochus Epiphane en entrant à son service : car, quelque avantageuse que leur fût la trahison, ils haïssaient le traître, comme c'est l'ordinaire. Enfin ils firent tant par leurs clameurs et leurs cabales, qu'on lui ôta son gouvernement, et qu'il fut donné à Lysias. On ne lui donna même ni aucun autre poste, ni aucune pension pour se soutenir honorablement. Il n'eut pas assez de force d'esprit pour supporter cette chute. Il prit du poison, et en mourut : fin qu'avait bien méritée sa trahison, et la part qu'il avait eue à l'injuste et cruelle persécution des Juifs.

Judas Machabée [1], cependant signalait son courage par plusieurs victoires considérables qu'il remporta sur les ennemis du peuple de Dieu, qui lui faisaient toujours une guerre implacable. Le peu de temps qu'Antiochus Épiphane survécut aux dispositions favorables qu'il témoigna pour les Juifs ne lui avait pas permis de révoquer en forme l'ordonnance qui les obligeait à changer de religion. La cour de Syrie, qui regardait toujours les Juifs comme des rebelles qui voulaient se soustraire à sa domination, et qui avait un intérêt pressant d'y faire rentrer un peuple si voisin et si puissant, n'eut point d'égard à quelques démonstrations passagères de bonté du prince mourant; elle suivit toujours les mêmes principes de politique, et continua toujours de regarder comme ennemie une nation qui cherchait à secouer le joug de la tyrannie et à se maintenir dans la liberté de conscience par rapport à sa religion. Telles étaient les dispositions de la Syrie à l'égard des Juifs.

Démétrius, fils de Séleucus Philopator [1], qui, depuis l'année que mourut son père, avait toujours continué de demeurer en otage à Rome, était dans sa vingt-troisième année, quand il apprit la mort d'Antiochus Épiphane et l'avénement d'Eupator son fils à la couronne, qu'il prétendait lui appartenir de droit comme fils du frère aîné d'Épiphane. Il proposa au sénat de le rétablir sur le trône de son père; et, pour l'y engager, il lui représenta qu'ayant été élevé à Rome dès son bas âge, il la regardait toujours comme sa patrie, les sénateurs comme ses pères, et leurs fils comme ses frères. Le sénat eut plus d'égard aux intérêts de la république qu'au droit de Démétrius, et jugea qu'il serait plus avantageux aux Romains qu'il y eût un roi mineur sur le trône de Syrie qu'un prince comme Démétrius, qui pourrait dans la suite leur devenir formidable. Ainsi ils firent un décret pour confirmer Eupator, et envoyèrent en Syrie Cn. Octavius, Sp. Lucrétius, et L. Aurélius, avec le caractère d'ambassadeurs, pour y régler toutes choses conformément aux articles du traité avec Antiochus-le-Grand. Leur vue était d'affaiblir de toutes les manières possibles

[1] I. Machab. 1-68. II. Machab. 10, 11-38.

[1] An. M. 3841; av. J. C. 163. — Polyb. Leg. 107. — Justin. lib. 34, cap. 3. — Appian. in Syr. pag. 117.

les forces du royaume. Les mêmes ambassadeurs furent chargés d'accommoder, s'il était possible, les différends des deux rois d'Égypte.

Lysias, effrayé des victoires de Judas Machabée[1], forma une armée de quatre-vingt mille hommes de pied, prit toute la cavalerie du royaume avec quatre-vingts éléphants, et mena lui-même toutes ses forces dans la Judée, résolu de mettre à Jérusalem des habitants étrangers et attachés au culte des idoles. Il y ouvrit la campagne par le siége de Bethsura, forteresse entre Jérusalem et l'Idumée. Judas Machabée et tout le peuple conjurent le Seigneur avec larmes d'envoyer un bon ange pour le salut d'Israël. Pleins de confiance, il se mettent en campagne. Lorsqu'ils marchaient tous ensemble avec un courage assuré, il parut au sortir de Jérusalem un homme[2] à cheval qui marchait devant eux. Il était vêtu d'un habit blanc avec des armes d'or, et une lance qu'il tenait à la main. Cette vue les remplit d'une nouvelle ardeur. Ils se jetèrent sur les ennemis comme des lions, tuèrent douze mille six cents hommes, et obligèrent tout le reste de fuir, la plupart blessés et sans armes.

Après cet échec, Lysias, ennuyé d'une guerre si malheureuse[3], et *comprenant*, dit l'Écriture, *que les Juifs étaient invincibles lorsqu'ils s'appuyaient sur le secours du Dieu tout-puissant*, fit un traité avec Judas et le peuple juif, et Antiochus le ratifia. Un des articles de cette paix fut que l'ordonnance d'Antiochus Épiphane, qui obligeait les Juifs de se conformer à la religion des Grecs, serait révoquée et cassée, et qu'ils auraient partout la liberté de vivre selon leurs lois particulières.

Cette paix ne fut pas de longue durée. Les peuples voisins étaient trop ennemis des Juifs pour les laisser en repos. Judas les vainquit en plusieurs combats. Timothée, l'un des généraux du roi, rassembla toutes ses forces et forma une armée de six vingt mille hommes de pied, sans compter la cavalerie, qui en faisait encore deux mille cinq cents. Judas, plein de confiance dans le Dieu des armées, alla à sa rencontre avec des troupes bien inférieures pour le nombre, l'attaqua, le défit. Timothée perdit dans cette bataille trente mille hommes, et eut bien de la peine lui-même à se sauver. Cette défaite fut suivie de plusieurs avantages que remporta Judas, qui firent voir que Dieu seul est la source du courage, de l'intrépidité et de l'heureux succès des armes. Il le montrait sensiblement, par la protection éclatante qu'il donnait à un peuple dont il était le conducteur d'une manière particulière.

On mit sur pied une nouvelle armée de cent mille hommes d'infanterie, avec vingt mille chevaux, trente-deux éléphants et trois cents chariots de guerre. Le roi en personne, avec Lysias, le régent du royaume, se mit à sa tête, et entra dans la Judée. Judas, comptant sur la toute-puissance de Dieu, créateur de l'univers, et ayant exhorté ses gens à combattre jusqu'à la mort, alla se poster vis-à-vis du camp du roi. Après avoir donné aux siens pour cri de guerre, LA VICTOIRE DE DIEU, il choisit les plus braves de son armée, et tomba avec eux pendant la nuit sur le quartier du roi. Ils tuèrent quatre mille hommes, et s'en retournèrent après avoir rempli tout son camp de trouble et d'effroi.

Quoique le roi connût par là le courage extraordinaire des Juifs, il ne douta point qu'ils fussent enfin accablés par le grand nombre de ses troupes et de ses éléphants. Il résolut donc d'en venir à une bataille générale. Judas, sans être intimidé par ce terrible appareil, s'avança avec son armée. On en vint aux mains, et les Juifs tuèrent un grand nombre d'ennemis. Alors le célèbre Éléazar, voyant un éléphant, plus grand que les autres, couvert des armes du roi, et croyant que le roi lui-même était dessus, se sacrifia pour délivrer son peuple et pour s'acquérir un nom immortel. Il courut hardiment à l'éléphant au travers du bataillon, tuant à droite et à gauche, et renversant tout ce qui se présentait devant lui. Puis, s'étant mis sous le ventre de la bête, il la perça, la fit tomber, et fut écrasé lui-même par sa chute.

Cependant Judas et les siens se battaient avec une résolution extraordinaire. Mais à la fin, épuisés de fatigue et ne pouvant soute-

[1] II. Machab. 11, 1-38; 10. 1-37; 13, 1-34; I. Machab. 5, 65-68; 6, 19-63. — Joseph. Antiq. Jud. lib. 12.

[2] C'était un ange : peut-être saint Michel, protecteur du peuple de Dieu.

[3] « Intelligens invictos esse Hebræos, omnipotentis « Dei auxilio innitentes. » (*II. Machab.* 11, 13.)

nir plus longtemps l'effort des ennemis, ils prirent le parti de la retraite. Le roi, les ayant suivis, assiégea la forteresse de Bethsura. Cette place, après une longue et vigoureuse résistance, fut obligée, faute de vivres, de se rendre par capitulation.

De là Antiochus marcha vers Jérusalem, et forma le siége du temple. Ceux qui le défendaient étaient déjà réduits à la même nécessité que ceux de Bethsura, et auraient été obligés de se rendre comme eux, si la Providence ne les eût dégagés par un incident imprévu. J'ai remarqué que Philippe s'était retiré en Égypte, dans l'espérance d'y trouver de l'assistance contre Lysias; mais la brouillerie qui était survenue entre les deux frères qui régnaient conjointement, comme il a été dit ailleurs, le désabusa bientôt. Voyant qu'il n'avait rien à espérer de ce côté-là, il retourna dans l'Orient, y ramassa quelques troupes de Mèdes et de Perses, et, profitant de l'absence du roi pendant son expédition en Judée, il s'empara de la capitale de l'empire. Sur cette nouvelle, Lysias jugea qu'il était nécessaire de faire la paix avec les Juifs, afin de tourner ses armes contre son rival en Syrie. La paix se fit donc à des conditions fort avantageuses et fort honorables. Antiochus la jura, et on le laissa entrer dans les fortifications du temple, dont la vue l'effraya si fort, que, contre la foi donnée, contre le serment qu'il avait fait en jurant la paix, il les fit démolir avant que de partir pour la Syrie. Le prompt retour d'Antiochus chassa Philippe d'Antioche, et mit fin à sa courte régence, et bientôt après à sa vie.

La brouillerie des deux Ptolémées dont je viens de parler alla si loin, que le sénat romain ordonna aux ambassadeurs qu'il avait envoyés en Syrie de passer à Alexandrie[1], et de faire tous leurs efforts pour les remettre bien ensemble. Avant qu'ils y arrivassent, Physcon, le plus jeune, surnommé aussi *Évergète*, avait déjà chassé son frère Philométor: celui-ci s'embarqua pour l'Italie et aborda à Brunduse; de là il fit le reste du chemin à pied, fort mal habillé, avec fort peu de suite, et vint demander au sénat le secours dont il avait besoin pour remonter sur le trône.

Dès que Démétrius, fils de Séleucus Philopator, roi de Syrie, qui était encore en otage à Rome, apprit le triste état où était réduit ce prince fugitif, il lui fit faire des robes royales et un équipage, afin qu'il pût paraître à Rome en roi, et alla au-devant de lui avec tout ce qu'il lui avait fait préparer. Il le rencontra à vingt-six milles, c'est-à-dire à neuf ou dix lieues de Rome. Ptolémée lui témoigna une grande reconnaissance de la bonté qu'il avait pour lui et de l'honneur qu'il lui faisait; mais il ne crut pas devoir accepter son présent, ni lui permettre de l'accompagner le reste du voyage. Il l'acheva à pied, et avec le même cortége qu'il avait eu jusque-là, et le même habit: il entra à Rome de cette manière, et alla loger chez un peintre d'Alexandrie qui avait une fort petite maison: il voulut, par toutes ces circonstances, marquer mieux la misère où il était réduit, et émouvoir la compassion des Romains.

Quand on eut appris son arrivée, on le fit prier de venir au sénat, qui lui fit des excuses de ce qu'il n'avait pas préparé une maison pour le loger, et de ce qu'à son entrée il ne lui avait pas rendu les honneurs qu'il avait coutume de rendre aux princes de son rang. Il l'assura que ce n'était pas manque de considération pour sa personne, ni par négligence: mais que sa venue l'avait surpris, et qu'elle avait été tenue si secrète, qu'on ne l'avait apprise que lorsqu'il était déjà dans Rome. Ensuite après l'avoir exhorté à quitter l'habit qu'il portait, et à demander audience pour exposer en plein sénat le sujet de son voyage, il fut conduit par quelques sénateurs dans une maison proportionnée à sa naissance; et on chargea un des questeurs ou trésoriers de le faire servir, et de lui fournir aux dépens du public tout ce qui lui était nécessaire pendant son séjour à Rome.

Quand on lui eut donné audience, et qu'il eut représenté son état aux Romains, ils résolurent aussitôt son rétablissement, et députèrent deux sénateurs, avec le caractère d'ambassadeurs, pour aller avec lui à Alexandrie faire exécuter leur décret. Ils le ramenèrent effectivement, et réussirent à faire l'accommode-

[1] An. M. 3812; av. J. C. 162. — Porphyr. in Gr. Eus. Scalig. pag. 60 et 68. — Diod. in Excerpt. Vales. p. 322. — Val. Max. lib. 5, cap. 1. — Polyb. Leg. 115. — Liv. Epitom. lib. 46.

ment entre les deux frères. On donna la Libye et la Cyrénaïque à Physcon; Philométor eut l'Egypte et l'île de Cypre; et ils furent déclarés indépendants l'un de l'autre dans les états qu'on leur assignait à chacun. Le traité et l'accord furent scellés par les sacrifices et les serments ordinaires.

Mais et les sacrifices et les serments n'étaient depuis longtemps, parmi la plupart des princes, que de simples cérémonies pour la formalité, et qu'ils croyaient ne les obliger à rien; et ce sentiment n'est que trop ordinaire. Bientôt après, le cadet des deux rois, mécontent de la portion qui lui était échue, en porta ses plaintes au sénat. Il demanda que le traité de partage fût cassé, et qu'on le remît en possession de l'île de Cypre. Il alléguait pour raison qu'il avait été forcé par la nécessité des temps de consentir aux propositions de son frère, et que, quand on lui accorderait Cypre, sa part n'égalerait pas à beaucoup près celle de son aîné. Ménithylle, député à Rome par l'aîné, fit voir que Physcon tenait de la bonté de son frère, non-seulement la Libye et la Cyrénaïque, mais la vie même : qu'il s'était fait haïr des peuples par ses violences, à un tel point, qu'ils ne lui auraient laissé ni le gouvernement ni la vie, si son frère, en se rendant médiateur, ne l'avait arraché à leur ressentiment : que pour lors, sauvé de ce péril, il s'était cru trop heureux de régner sur la région qui lui avait été cédée; que le traité avait été ratifié en présence des autels, et que de part et d'autre on avait juré de se tenir parole. Quintius et Canuléius, qui avaient fait l'accord entre les deux frères, attestèrent la vérité de tout ce que Ménithylle avançait.

Le sénat, voyant qu'en effet le partage n'était point égal, profita habilement de la querelle des deux frères pour diminuer les forces du royaume d'Égypte en les divisant, et accorda au cadet ce qu'il demandait : car telle était la politique des Romains (c'est Polybe qui fait cette réflexion) : ils mettaient à profit les querelles et les différends des princes pour étendre et affermir leur domination, et se conduisaient de telle façon à leur égard, que, pendant qu'ils n'agissaient que pour leur intérêt propre, on leur avait encore obligation. Comme donc la grande puissance de l'Égypte leur faisait craindre qu'elle ne devînt trop formidable, si elle tombait entre les mains d'un souverain qui en sût faire usage, ils adjugèrent l'île de Cypre à Physcon. Démétrius, qui ne perdait point de vue le trône de Syrie, et qui de son côté avait intérêt qu'un prince aussi puissant que le roi d'Egypte ne demeurât pas maître de l'île de Cypre, avait appuyé la demande de Physcon de tout son crédit. Les Romains firent partir avec ce dernier T. Torquatus et Cn. Mérula pour l'en aller mettre en possession.

Pendant le séjour que ce prince fit à Rome[1], il eut occasion de voir souvent Cornélia, la mère des Gracques, et lui fit proposer de l'épouser. Mais, étant fille de Scipion l'Africain, et veuve de Tibérius Gracchus, qui avait été deux fois consul et censeur, elle rejeta ses offres, et crut qu'il était plus honorable pour elle d'être une des premières dames de Rome que reine de Libye avec Physcon.

Physcon partit de Rome avec les deux ambassadeurs romains. Leur plan était de ménager une entrevue entre les deux frères sur la frontière, et de les amener, par la voie de la négociation, à l'accommodement que le sénat avait réglé. Philométor ne s'expliqua point d'abord ouvertement : il traîna l'affaire en longueur sous différents prétextes, cherchant à gagner du temps, et prenant des mesures secrètes contre son frère. Enfin il déclara nettement qu'il était résolu de s'en tenir au premier traité, et qu'il n'en ferait point d'autre.

Cependant les Cyrénéens[2], informés de la mauvaise conduite de Physcon, pendant qu'il avait été le maître du gouvernement à Alexandrie, prirent une si forte aversion pour lui, qu'ils résolurent de lui fermer l'entrée de leur pays les armes à la main. On ne doutait point que Philométor n'eût travaillé sous main à exciter ces troubles. Physcon, qui avait été vaincu par les rebelles dans une bataille, ayant perdu presque toute espérance, fit partir deux députés avec les ambassadeurs romains qui s'en retournaient, et les chargea de porter ses plaintes contre son frère au sénat, et de solliciter

[1] Plut. in Tib. Graccho. pag. 824.

[2] An. M. 3843; av. J. C. 161. — Polyb. Leg. 132. — Id in Excerpt. Vales. pag. 197. — Diod. in Excerpt. Vales. pag. 331.

sa protection. Le sénat, piqué contre Philométor du refus qu'il faisait d'évacuer l'île de Cypre selon son décret, déclara qu'il n'y avait plus ni amitié ni alliance entre lui et les Romains, et ordonna à son ambassadeur de sortir de Rome dans cinq jours.

Physcon trouva le moyen de se rétablir dans la Cyrénaïque; mais il s'y fit haïr si généralement de ses sujets par sa mauvaise conduite, que quelques-uns d'entre eux se jetèrent sur lui, le blessèrent en plusieurs endroits, et le laissèrent pour mort sur la place. Il s'en prit à Philométor son frère; et, dès qu'il fut guéri de ses blessures, il entreprit de nouveau le voyage de Rome. Il fit ses plaintes contre lui au sénat, montra les cicatrices de ses blessures, et l'accusa d'avoir mis en œuvre les assassins qui avaient fait le coup. Quoique Philométor fût le prince du monde le plus doux, et qui aurait dû être le moins soupçonné d'une action si noire et si barbare, le sénat, qui était toujours piqué du refus qu'il avait fait de se soumettre à son réglement à l'égard de l'île de Cypre, prêta l'oreille à cette fausse accusation avec trop de facilité. Il se laissa si fort prévenir contre lui, qu'il ne voulut pas même entendre ce que ses ambassadeurs avaient à dire pour en prouver la fausseté; on leur envoya l'ordre de sortir de Rome incessamment. Outre cela, le sénat nomma cinq commissaires pour conduire Physcon en Cypre, et le mettre en possession de cette île, et il écrivit à tous ses alliés des environs de l'aider pour cet effet de leurs troupes.

Par ce moyen Physcon[1], avec une armée qui lui parut suffisante pour le dessein qu'il avait, débarqua dans l'île. Philométor, qui s'y était rendu en personne, le battit, et l'obligea à se renfermer dans la ville de Lapitho, où il fut bientôt investi, assiégé, et enfin pris et mis entre les mains de ce frère qu'il avait si cruellement outragé. L'extrême bonté de Philométor parut bien dans cette occasion. Après tout ce que Physcon avait fait contre lui, on s'attendait que, le tenant en son pouvoir, il lui ferait sentir son indignation et sa vengeance. Il lui pardonna tout; et, non content d'oublier toutes ses fautes, il lui rendit même la Libye et la Cyrénaïque, et y ajouta encore quelque dédommagement pour tenir place de l'île de Cypre qu'il retenait. Cet acte de générosité mit fin à la guerre entre les deux frères. Elle ne recommença plus, et les Romains eurent honte de traverser plus longtemps un prince d'une clémence si extraordinaire. Il n'est point de lecteur qui ne rende secrètement un hommage d'estime et d'admiration à une action si généreuse. Ce sentiment, qui sort du fond de la nature, et qui prévient toutes les réflexions, marque quelle grandeur, quelle noblesse il y a dans l'oubli et le pardon des injures, et quelle bassesse d'âme dans le ressentiment d'un vindicatif.

[1] An. M. 3817; av. J. C. 157.

§ III. — Octavius, ambassadeur des Romains en Syrie, y est tué. Démétrius se sauve de Rome, fait périr Eupator, monte sur le trône de Syrie, et prend le surnom de *Soter*. Il fait la guerre aux Juifs. Victoires réitérées de Judas Machabée: mort de ce grand homme. Démétrius est reconnu roi par les Romains. Il s'abandonne aux plaisirs et à l'ivrognerie. Alexandre Bala forme contre lui une conspiration. Démétrius est tué dans un combat. Alexandre épouse la fille de Ptolémée Philométor. Temple bâti par les Juifs en Egypte. Démétrius, fils ou premier de ce nom, revendique le trône de Syrie. Alexandre périt. Ptolémée Philométor meurt en même temps.

Nous avons vu que le principal objet de la commission[1] des trois ambassadeurs romains, Cn. Octavius, Sp. Lucrétius et L. Aurélius, qui passèrent d'abord en Egypte, avait été d'aller régler les affaires de la Syrie. Quand ils y furent arrivés, ils trouvèrent que le roi avait plus de vaisseaux et d'éléphants que le traité fait avec Antiochus-le-Grand après la bataille du mont Sipyle ne portait. Ils firent brûler les vaisseaux et tuer les éléphants qui se trouvèrent passer le nombre stipulé dans le traité, et réglèrent toutes les autres choses de la manière qui leur parut la plus avantageuse aux Romains. Ce traitement parut insupportable, et souleva l'esprit du peuple contre eux. Un nommé Leptine en fut si indigné, que de rage

[1] An. M. 3842; av. J. C. 162. — Appian in Syriac. pag. 117. — Polyb. Leg. cap 114 et 122. — Cic. Philip. 9. n. 4, 9. — Justin. lib. 34, cap. 3.

il se jeta sur Octavius[1] pendant qu'il était au bain, et le tua. On soupçonna Lysias, régent du royaume, d'avoir trempé sous main dans cet assassinat. On envoya aussitôt des ambassadeurs à Rome pour justifier le roi, et protester qu'il n'avait eu aucune part à cet attentat. Le sénat les renvoya sans leur donner aucune réponse, pour marquer par ce silence combien il était indigné du meurtre commis dans la personne d'Octavius, dont il se réservait l'examen et la vengeance. Cependant, pour honorer sa mémoire[2], il lui érigea une statue parmi celles des grands hommes qui avaient versé leur sang pour la défense de la patrie.

Démétrius crut que le mécontentement des Romains contre Eupator était pour lui une conjoncture favorable dont il fallait profiter, et il s'adressa une seconde fois au sénat pour en obtenir la permission de retourner en Syrie. Il fit cette démarche contre l'avis de la plupart de ses amis, qui lui conseillaient de se sauver sans rien dire. L'événement lui fit bientôt connaître qu'ils avaient raison. Comme les mêmes raisons d'intérêt qu'avait eues d'abord le sénat de le retenir à Rome subsistaient toujours, il en reçut la même réponse, et eut la douleur d'essuyer un second refus. Alors il revint au premier conseil de ses amis; et Polybe l'historien, qui était alors à Rome, fut un de ceux qui le pressèrent le plus vivement de l'exécuter secrètement, mais promptement. Il le crut. Après avoir pris toutes ses mesures, il sortit de Rome sous prétexte d'une partie de chasse, se rendit à Ostie, et s'embarqua avec une petite suite dans un vaisseau carthaginois qui allait à Tyr et qui l'attendait[3]. Il se passa trois jours avant qu'on sût à Rome qu'il s'était dérobé par la fuite. Tout ce que put faire le sénat fut de députer, quelques jours après, Tib. Gracchus, L. Lentulus et Servilius Glaucia en Syrie, pour observer quel effet y produirait le retour de Démétrius.

Démétrius ayant débarqué à Tripolis en Syrie[1], le bruit se répandit que c'était le sénat qui l'avait envoyé prendre possession de ses états, et qu'il était bien résolu de l'y soutenir. Aussitôt on regarda Eupator comme un homme perdu, et tout le monde l'abandonna pour prendre le parti de Démétrius. Eupator et Lysias, arrêtés par leurs propres soldats, furent livrés au nouveau venu, qui les fit mourir. Ainsi Démétrius se trouva établi sur le trône sans opposition, et avec une rapidité prodigieuse.

Une des premières actions de son règne fut de délivrer les Babyloniens de la tyrannie de Timarque et d'Héraclide, qui avaient été les deux grands favoris d'Antiochus Epiphane. Il avait fait le premier gouverneur, et le second trésorier de cette province. Timarque ayant ajouté la rebellion à ses autres crimes, Démétrius le fit mourir. Il se contenta de bannir l'autre. Les Babyloniens eurent tant de joie de se voir délivrés de l'oppression de ces deux frères, qu'à cette occasion ils donnèrent à leur libérateur le titre de *Soter*, ou *sauveur*, qu'il porta toujours depuis.

Alcime, qu'Antiochus Eupator avait fait souverain sacrificateur des Juifs après la mort de Ménélas, n'ayant pu être reçu parmi eux en cette qualité, parce qu'il avait souillé la sainteté du sacerdoce en suivant les usages profanes des Grecs sous Antiochus Epiphane, ramassa tous les Juifs apostats qui s'étaient réfugiés à Antioche après avoir été chassés de la Judée, et, se mettant à leur tête, il vint supplier le nouveau roi de les défendre contre la violence de Judas et de ses frères, avançant mille calomnies contre eux. Il les accusait d'avoir tué tous ceux du parti de Démétrius qui étaient tombés entre leurs mains, et de l'avoir contraint, avec tous ceux qui l'accompagnaient, d'abandonner leur pays pour chercher ailleurs leur sûreté. Démétrius ordonna sur-le-champ à Bacchide, gouverneur de la Mésopotamie, de marcher à la tête d'une armée dans la Judée; et, confirmant Alcime dans sa charge,

[1] Cet Octavius avait été consul quelques années auparavant, et il était le premier de sa famille qui fût parvenu à cet honneur. (Cic. *Phil.* 9, n. 4.) Octavius César, qui devint empereur de Rome, si connu sous le nom d'*Auguste*, était de la même maison que cet Octavius, mais d'une autre branche, dans laquelle jamais le consulat n'était entré. (Suéton.)

[2] Cic. Philip. 9, n. 4.

[3] Ce vaisseau allait porter à Tyr, selon la coutume, les prémices des fruits et des revenus de Carthage.

[1] I. Machab. 7, 8, 9, et II. Machab. 14. — Joseph. Antiq. Jud. lib. 12, et 13. — Appian. in Syr. pag. 117. — Justin. lib. 34, cap. 3.

il le joignit à Bacchide dans sa commission, par laquelle il les chargeait tous deux du soin de cette guerre. Judas dissipa tous les efforts de cette première armée, et d'une seconde commandée par Nicanor. Celui-ci, irrité de la dernière défaite des troupes de Syrie, et indigné de ce qu'une poignée de soldats osait tenir tête à des armées si nombreuses et si aguerries, et sachant qu'ils ne mettaient toute leur confiance pour la victoire que dans la protection du Dieu d'Israël et dans les promesses faites au temple où il était honoré, avait vomi mille blasphèmes contre le Dieu d'Israël et contre son temple. Il en fut bientôt puni. Judas lui livra une sanglante bataille ; et de son armée, qui était de trente-cinq mille hommes, il ne s'en échappa pas un seul pour porter les nouvelles de la défaite à Antioche. Le corps de Nicanor fut trouvé parmi les morts. On lui coupa la tête et la main droite, qu'il avait étendue contre le temple en menaçant de le renverser, et on les mit sur une des tours de Jérusalem.

Judas, après cette victoire complète, ayant quelque relâche, envoya une ambassade à Rome. Il se voyait continuellement attaqué par toutes les forces de Syrie, sans pouvoir raisonnablement compter sur aucun traité de paix. Il ne pouvait attendre aucun secours des peuples voisins, qui, loin de s'intéresser à la conservation de la nation juive, ne songaient, de concert avec les Syriens, qu'à l'exterminer. Il avait appris que les Romains, également estimés pour leur justice et leur valeur, étaient toujours prêts à soutenir les nations faibles contre l'oppression des rois dont la puissance leur causait de l'ombrage. Il songea donc à faire alliance avec ce peuple, pour se soutenir, par sa protection, contre les entreprises injustes des Syriens. Ces ambassadeurs furent très-bien reçus du sénat, et on y fit un décret par lequel on reconnaissait les Juifs pour amis et alliés des Romains, et on entrait avec eux dans une ligue défensive. Ils obtinrent même une lettre du sénat à Démétrius, par laquelle on lui enjoignait de ne plus tourmenter les Juifs, et on le menaçait de la guerre s'il continuait de le faire. Mais, avant que les ambassadeurs fussent de retour, Judas était mort.

Dès que Démétrius sut la défaite et la mort de Nicanor, il donna à Bacchide et à Alcime, pour la seconde fois, le commandement d'une puissante armée, qui était l'élite de toutes ses troupes, et les envoya en Judée. Judas n'avait que trois mille hommes avec lui quand elle y arriva. La terreur se mit si fort parmi eux, que tous l'abandonnèrent, à la réserve de huit cents hommes. Judas, avec ce petit nombre, par un excès de valeur et de confiance, eut la hardiesse de hasarder le combat contre cette nombreuse armée. Il y périt, accablé par le nombre. Sa perte fut pleurée dans tout Juda et à Jérusalem avec toutes les marques de la plus vive douleur. Le gouvernement fut remis entre les mains de Jonathas, frère de Judas.

Alcime étant mort après avoir commis de grandes violences contre les vrais Israélites, et Bacchide ayant repris le chemin d'Antioche, le pays demeura tranquille, et ne fut point tourmenté par les Syriens pendant deux ans. Apparemment que Démetrius avait reçu la lettre du sénat en faveur des Juifs, ce qui l'obligea de rappeler Bacchide.

En effet[1], Démétrius ménageait extrêmement les Romains dans ce temps-là, et se donnait de grands mouvements pour les engager à le reconnaître pour roi, et à renouveler le traité fait avec les rois ses prédécesseurs. Ayant appris que les Romains avaient trois ambassadeurs à la cour d'Ariarathe, roi de Cappadoce, il y envoya Ménochare, un de ses principaux ministres, pour entamer cette négociation. Trouvant à son retour, par le rapport qu'il lui fit de ce qui s'était passé, que les bons offices de ces ambassadeurs lui étaient absolument nécessaires pour y réussir, il renvoya encore en Pamphylie, et ensuite à Rhodes, les assurer qu'il se conformerait en tout à leur volonté; et à force de sollicitations pressantes, enfin, par leur moyen, il obtint ce qu'il voulait. Les Romains le reconnurent pour roi de Syrie, et renouvelèrent les traités faits avec cette couronne.

Pour cultiver leur amitié[2], il envoya l'année suivante le même Ménochare en ambassade à Rome, conjointement avec quelques autres[3].

[1] An. M. 3844 ; av. J. C. 160. — Polyb. Leg. 120.
[2] An. M. 3845 ; av. J. C. 159.
[3] Polyb. Leg. 122. — Applan. in Syr. pag. 113. — Diod. Leg. 25.

Ils furent chargés d'une couronne pesant dix mille pièces[1] d'or, dont il faisait présent au sénat, pour lui témoigner sa reconnaissance des bons traitements qu'il en avait reçus pendant qu'il était en otage à Rome. Ils amenaient aussi avec eux Leptine et Isocrate, pour les leur livrer, à cause de l'assassinat d'Octavius. C'était ce Leptine qui l'avait tué à Laodicée. Isocrate était un Grec, grammairien de profession, qui, s'étant trouvé en Syrie dans ce temps-là, avait en toute occasion pris à tâche de justifier cette action également lâche et injuste. Le sénat reçut les ambassadeurs avec tous les honneurs ordinaires, et accepta le présent qu'ils apportaient: mais il ne voulut point entendre ni voir deux hommes vils, objets indignes de sa colère, se réservant sans doute le droit d'exiger, quand il lui plairait, une satisfaction plus éclatante pour le meurtre de son ambassadeur.

C'est à peu près dans ce temps-ci que Démétrius, comme je l'ai marqué auparavant, établit Holopherne sur le trône de Cappadoce. Il en fut bientôt chassé, et se réfugia à Antioche. Nous allons voir jusqu'où il porta l'ingratitude à l'égard de son bienfaiteur.

Démétrius[2], qui se trouvait sans guerre et sans occupation, commençait à donner dans les plaisirs, et menait une vie oisive et d'une bizarrerie assez singulière. Il fit bâtir un château près d'Antioche, flanqué de quatre bonnes tours. Il s'y renferma, pour s'abandonner tout entier, d'un côté à l'indolence, ne voulant plus entendre parler d'affaires, et de l'autre au plaisir de la bonne chère et aux excès du vin. Il était ivre plus de la moitié du jour. Les requêtes qu'on voulait lui présenter n'étaient point reçues, la justice n'était point administrée, les affaires d'état languissaient; en un mot, c'était une suspension générale du gouvernement, qui souleva bientôt tous les esprits contre lui. Il se forma une conspiration pour le déposer. Holopherne, qui demeurait à Antioche, entra dans cette conjuration contre son bienfaiteur, se flattant de parvenir à la couronne, si l'entreprise réussissait. Elle fut découverte, et Holopherne mis en prison. Démétrius ne voulut point lui ôter la vie. Il aima mieux le garder pour s'en servir dans l'occasion contre Ariarathe roi de Cappadoce, sur la couronne de qui il avait des prétentions.

Malgré la découverte[1], la conjuration ne fut pas éteinte. Les mécontents étaient soutenus sous main par Ptolémée Philométor, qui avait sur le cœur les mouvements que s'était donnés Sélencus pour lui ôter l'île de Chypre, et par Attale et Ariarathe, qui cherchaient à se venger de la guerre que Démétrius avait entreprise contre eux en faveur d'Holopherne. Ces trois princes, de concert, employèrent Héraclide pour dresser quelqu'un à jouer le personnage de fils d'Antiochus Epiphane, et pour le charger des prétentions héréditaires à la couronne de Syrie. Cet Héraclide avait été, comme je l'ai déjà dit, un des grands favoris d'Antiochus Epiphane, et trésorier de la province de Babylone pendant que Timarque, son frère, autre favori, en était gouverneur. A l'avénement de Démétrius à la couronne, les deux frères ayant été convaincus de malversation et d'autres crimes, Timarque avait été exécuté, et l'autre, s'étant sauvé, était allé demeurer à Rhodes. Ce fut là qu'il travailla à former l'homme qu'on voulait pour le dessein que j'ai marqué. Il choisit pour cela un jeune homme nommé Bala, de basse extraction, mais fort propre à jouer le rôle qu'on lui donnait. Il le façonna, l'instruisit bien de tout ce qu'il fallait dire et faire.

Quand il fut dressé[2] il commença par le faire reconnaître par les trois rois qui étaient du secret. Ensuite il le mène à Rome, et y mène aussi Laodice, fille véritable d'Antiochus Epiphane, afin de mieux couvrir l'imposture. A force de sollicitations et d'adresse, il l'y fait aussi reconnaître, et obtient un décret du sénat en sa faveur, qui non-seulement lui permet de retourner en Syrie pour recouvrer ses états, mais qui lui accorde même son assistance pour cet effet. Quoique le sénat vît bien l'imposture et que tout ce qu'on lui disait

[1] Elle valait plus de dix mille pistoles.

[2] An. M. 3850; av. J. C. 154. — Joseph. Antiq. Jud. lib. 13, cap. 3. — Athen. lib. 10, pag. 440. — Justin. lib. 35, cap. 1.

[1] Polyb. Leg. 138 et 140. — Appian. in Syr. pag. 131. — Athen. lib. 5, pag. 211. — I. Machab. 10, 1-50. — Joseph. Antiq. lib. 13.

[2] An. M. 3851; av. J. C. 153.

de ce prétendant n'était qu'une pure fiction, il entra dans tout ce qu'on voulut contre Démétrius, dont il était mécontent, et fit ce décret en faveur de l'imposteur. Avec cette déclaration des Romains pour lui, il n'eut pas de peine à trouver des troupes. Il se saisit de Ptolémaïde, dans la Palestine, et là, sous le nom d'Alexandre, fils d'Antiochus Épiphane, il prit le titre de roi de Syrie, et plusieurs des mécontents vinrent l'y trouver et se ranger autour de lui.

Cette nouvelle fit sortir Démétrius de son château et de son indolence pour songer à se défendre. Il assembla tout ce qu'il put de troupes. Alexandre de son côté, armait aussi. L'assistance de Jonathas étant de grande conséquence dans cette conjoncture, les deux partis lui faisaient leur cour. Démétrius lui écrivit le premier, et lui envoya la commission de général des troupes du roi en Judée; ce qui le rendit pour lors très-supérieur à tous ses ennemis.

Alexandre, voyant ce qu'avait fait Démétrius pour Jonathas, lui fit faire aussi des propositions pour l'attirer dans son parti. Il le faisait souverain sacrificateur, lui accordait le titre d'*ami du roi*, lui envoyait une robe de pourpre et une couronne d'or, marques de la haute dignité dont il le revêtait; car personne ne portait alors la pourpre que les princes et les nobles du premier rang. Démétrius, qui en eut avis, enchérit encore sur lui pour s'assurer d'un allié de cette importance. Mais, après les maux qu'il avait faits à tous ceux qui avaient eu à cœur les vrais intérêts des Juifs, et à toute la nation en général, ils n'osaient se fier à lui, et résolurent de traiter plutôt avec Alexandre. Jonathas accepta donc de lui la souveraine sacrificature; et, avec le consentement de tout le peuple, à la fête des tabernacles, qui arriva peu de temps après, il mit les habits pontificaux, et officia comme souverain sacrificateur.

La place avait été vacante sept ans depuis la mort d'Alcime. La souveraine sacrificature, qui entra alors dans la famille des Asmonéens, y demeura jusqu'au temps d'Hérode, qui, d'héréditaire qu'elle avait été jusque-là, en fit une charge dont il disposait à sa fantaisie.

Les deux rois s'étant mis en campagne[1], Démétrius, qui ne manquait ni de cœur ni de bon sens quand le vin ne lui troublait pas la raison, remporta la victoire dans la première bataille; mais il n'en tira aucun avantage. Alexandre eut bientôt de nouvelles troupes que lui fournirent les trois rois qui l'avaient produit, et qui continuaient à le soutenir vigoureusement. Ayant avec cela les Romains et Jonathas pour lui, il se releva, et se maintint. Les Syriens continuaient aussi à déserter, parce qu'ils ne pouvaient supporter Démétrius. Ce prince, commençant à craindre l'issue de cette guerre, envoya à Cnide, ville de la Carie, ses deux fils Démétrius et Antiochus pour les mettre à couvert en cas de malheur. Il les confia, avec une somme d'argent considérable, aux soins d'un ami qu'il avait dans cette ville, afin que, s'il lui arrivait quelque accident, ils pussent y demeurer en sûreté, et y attendre quelque conjoncture favorable.

C'est dans ce même temps[2], et peut-être à l'imitation d'Alexandre Bala, qu'Andriscus joua le même rôle d'imposteur en Macédoine. Il s'était pour lors retiré chez Démétrius, qui le livra aux Romains pour tâcher de se les rendre favorables.

Les deux concurrents pour la couronne de Syrie, ayant assemblé toutes leurs troupes, en vinrent à une bataille décisive[3]. D'abord l'aile gauche de Démétrius enfonça celle de l'ennemi qui lui était opposée, et la mit en fuite. Mais, s'étant trop échauffée à la poursuite, faute ordinaire dans les batailles, et qui en cause presque toujours la perte, quand elle revint elle trouva la droite, où Démétrius combattait en personne, battue, et le roi tué dans la déroute. Tant qu'il avait été en état de soutenir l'ennemi, il n'avait rien omis de ce que peuvent la bravoure et la conduite pour procurer un succès plus favorable. Enfin on plia, et dans la retraite son cheval le plongea dans une fondrière, où ceux qui le poursuivaient le tuèrent à coups de flèches. Il avait régné douze ans. Alexandre, par cette victoire, se trouva maître de l'empire de Syrie.

[1] An. M. 3852; av. J. C. 152.
[2] An. M. 3853; av. J. C. 151.
[3] An M. 3854; av. J. C. 150.

Dès qu'Alexandre se vit tranquille[1], il envoya demander en mariage à Ptolémée, roi d'Egypte, Cléopatre, sa fille. Elle lui fut accordée, et son père la conduisit lui-même jusqu'à Ptolémaïde, où se célébra le mariage. Jonathas fut invité à cette fête. Il s'y rendit, et y fut reçu avec toutes sortes d'honneurs de la part des deux rois.

Onias, fils d'Onias III[2], ayant manqué la souveraine sacrificature après la mort de son oncle Ménélas, s'était retiré en Egypte. Il avait trouvé le secret de s'y mettre si bien dans l'esprit de Ptolémée Philométor et de Cléopatre, sa femme, qu'il était devenu leur favori et leur plus intime confident. Il se servit du crédit qu'il avait à cette cour pour obtenir du roi la permission de bâtir un temple pour les Juifs, en Egypte, comme celui de Jérusalem, l'assurant que cette faveur attirerait sa nation dans son parti contre Antiochus Epiphane : il obtint en même temps que lui et ses descendants en seraient à perpétuité souverains sacrificateurs. La grande difficulté était de faire goûter cette innovation aux Juifs, à qui la loi défendait d'offrir des sacrifices ailleurs que dans le temple de Jérusalem. Il vint à bout, non sans peine, de vaincre leur répugnance par un endroit d'Isaïe où ce prophète prédit cet événement en ces termes : *Alors il y aura cinq villes dans l'Égypte qui parleront la langue de Chanaan, et qui jureront par le Seigneur des armées*[3]. *L'une d'entre elles sera appelée* la ville du Soleil, *ou* Héliopolis. *Il y aura en ce temps-là un autel du Seigneur au milieu de l'Égypte, et un monument au Seigneur à l'extrémité du pays. Ce sera dans l'Égypte un signe et un témoignage pour le Seigneur des armées : car ils crieront au Seigneur étant accablés par ceux qui les opprimaient ; et il leur enverra un sauveur et un grand qui les délivrera. Alors le Seigneur sera connu de l'Égypte : et les Égyptiens connaîtront le Seigneur : ils l'honoreront avec des hosties et des oblations : ils lui feront leurs vœux, et les lui rendront.*

L'événement que prédit ici Isaïe est des plus singuliers, et en même temps le plus éloigné de toute vraisemblance. Rien n'était interdit plus sévèrement aux Juifs que d'offrir à Dieu des sacrifices dans un autre lieu que dans le temple bâti par son ordre à Jérusalem : combien plus par conséquent de bâtir ailleurs un autre temple, surtout dans une terre souillée par l'idolâtrie la plus grossière, comme l'Egypte, et toujours ennemie du peuple de Dieu ! Cela néanmoins arriva exactement comme Isaïe l'avait prédit. Je n'entre point dans l'explication détaillée de cette prophétie, qui me mènerait trop loin.

Alexandre Bala, se trouvant paisible possesseur de la couronne de Syrie[1], crut qu'il n'y avait plus rien à faire qu'à prendre tous les plaisirs que lui fournissaient l'abondance et le pouvoir où il était parvenu. Il s'abandonna donc à son penchant naturel, qui le portait au luxe, à l'oisiveté et à la débauche. Il laissa entièrement le soin des affaires à son favori, nommé *Ammonius*. Ce favori, insolent et cruel, fit mourir Laodice, sœur de Démétrius, et veuve de Persée, roi de Macédoine ; Antigone, fils de Démétrius, qui était resté en Syrie quand on envoya les deux autres à Cnide ; enfin tous ceux du sang royal qu'il put trouver, afin d'assurer par là à son maître la possession de la couronne qu'il avait usurpée sur eux par une imposture. Cette conduite leur attira bientôt la haine des peuples.

Démétrius, l'aîné des fils de Démétrius, était à Cnide, et commençait à entrer dans un âge capable d'entreprendre et d'agir. Quand il eut avis de cette haine des peuples, il crut l'occasion favorable pour rentrer dans ses droits. Lasthène, l'ami chez qui il demeurait, lui fit avoir quelques compagnies de Crétois, avec lesquels il alla débarquer en Cilicie. Il y vint bientôt assez de mécontents pour en faire une armée, avec laquelle il se rendit maître de tout ce pays-là. Alexandre se réveilla, et quitta son sérail pour songer à ses affaires. Il laissa le gouvernement d'Antioche à Ilierax et à Diodote, qui est aussi appelé *Tryphon*, et se mit à la tête d'une armée qu'il forma de toutes les troupes qu'il put assembler : et, sur l'avis qu'il eut qu'Apollonius, gouverneur de Célésyrie

[1] I. Machab. 10, 51-66.
[2] Jos. contra Apion. lib. 2.
[3] Isai. 19, 18-21.

[1] An. M. 3778 ; av. J. C. 148. — Liv. Epit. lib. 50. — Justin. lib. 35, cap. 2. — Joseph Antiq. Jud. lib. 13, cap. 8. — I. Machab. 10, 67-89. — Diod. in Excerpt. Vales. pag. 346.

et de Phénicie, s'était déclaré pour Démétrius, il envoya demander du secours à Ptolémée, son beau-père.

Apollonius songea premièrement à réduire Jonathas, qui demeurait attaché à Alexandre; mais il y réussit mal, et dans un seul jour il perdit plus de huit mille hommes.

Ptolémée Philométor[1], à qui Alexandre s'était adressé dans l'extrême danger où il se trouvait, vint enfin au secours de son gendre, et entra avec une grosse armée dans la Palestine. Toutes les villes lui ouvrirent leurs portes, selon les ordres qu'elles en avaient reçus d'Alexandre. Jonathas vint le joindre à Joppé, et le suivit à Ptolémaïde. En y arrivant, on découvrit un complot qu'Apollonius avait formé contre la vie de Philométor. Comme Alexandre refusa de lui livrer ce perfide, il conclut qu'il était entré lui-même dans ce complot; et, en conséquence, il lui ôta sa fille, la donna à Démétrius, et fit un traité avec lui par lequel il s'engageait à lui aider à remonter sur le trône de son père.

Ceux d'Antioche, qui haïssaient mortellement Ammonius, crurent qu'il était temps d'éclater. L'ayant découvert déguisé en femme, ils le sacrifièrent à leur colère. Non contents de cette vengeance, ils se déclarent contre Alexandre même, et ouvrent leurs portes à Ptolémée. Ils le voulaient même prendre pour leur roi. Mais ce prince, ayant déclaré qu'il se contentait de ses états, au lieu d'accepter cette offre, leur recommanda Démétrius, l'héritier légitime, qui fut, en effet, mis sur le trône de ses ancêtres, et reconnu par tous les habitants.

Alexandre, qui était alors en Cilicie[2], marcha en diligence avec ses troupes, et mit tout à feu et à sang autour d'Antioche. Les deux armées se battirent. Alexandre perdit la bataille, et s'enfuit avec cinq cents chevaux vers Zabdiel[3], prince arabe, à qui il avait confié ses enfants. Trahi par celui en qui il avait eu le plus de confiance, on lui trancha la tête, et elle fut envoyée à Ptolémée, qui témoigna beaucoup de joie de la voir. Cette joie ne fut pas de longue durée; car il mourut, peu de jours après, d'une blessure qu'il avait reçue dans le combat. Ainsi Alexandre, roi de Syrie, et Ptolémée Philométor, roi d'Égypte, moururent en même temps; le premier après avoir régné cinq ans, et le second trente-cinq. Démétrius, qui était parvenu à la couronne par cette victoire, prit le surnom de *Nicator*, qui veut dire vainqueur. La succession d'Égypte souffrit plus de difficultés.

[1] An. M. 3858; av. J. C. 146.
[2] An. M. 3859; av. J. C. 145.
[3] Il est nommé dans le livre des Machabées *Emaleuel*.

§ IV. — Physcon épouse Cléopatre, et monte sur le trône d'Egypte. Démétrius, en Syrie, s'abandonne à toutes sortes d'excès. Diodote, surnommé *Tryphon*, fait proclamer roi de Syrie Antiochus, fils d'Alexandre Bala, puis le tue, et prend sa place. Il se saisit, par trahison, de Jonathas, et le fait mourir. Démétrius entreprend une expédition contre les Parthes, qui le font prisonnier. Cléopatre, sa femme, épouse Antiochus Sidète, frère de Démétrius, et le fait monter sur le trône de Syrie. Tryphon est vaincu, et mis à mort. Excès de folies et de débauches dans Physcon. Attale Philométor succède à Attale, son oncle, et le fait regretter par ses vices. Il meurt lui-même, après avoir régné cinq ans, et avoir laissé, par son testament, le peuple romain héritier de ses états. Aristonic s'en saisit. Il est vaincu, mené en triomphe, et mis à mort.

Cléopatre, reine d'Égypte[1], après la mort de son mari, qui était en même temps son frère, tâcha de mettre la couronne sur la tête du fils qu'elle avait eu de lui. Comme il était encore en bas âge, d'autres travaillèrent à la procurer à Physcon, roi de la Cyrénaïque, frère du feu roi, et l'envoyèrent prier de venir à Alexandrie. Réduite par là à la nécessité de songer à sa défense, Cléopatre fit venir à son secours Onias et Dosithée, avec une armée de Juifs. Il se trouva alors à Alexandrie un ambassadeur romain, nommé *Termus*, qui, par sa médiation, amena les choses à un accommodement. On convint que Physcon épouserait Cléopatre; qu'il élèverait son fils, qui serait déclaré héritier de la couronne; et que Physcon l'aurait en attendant pendant toute sa vie. Il n'eut pas plutôt épousé la reine, et pris par là possession de la couronne, que le jour même des noces il tua son fils entre ses bras.

[1] An. M. 3859; av. J. C. 145, cap. 8. — Jos. contra Apion. lib. 2 — Val. Max. lib. 9, cap. 1

J'ai déjà remarqué que le surnom de *Physcon*, que l'on donne à ce prince, était proprement un sobriquet. Celui qu'il prenait lui-même était *Évergète*, qui signifie *le bienfaiteur*. Les Alexandrins le changèrent en celui de *Cacoergète*, qui veut dire, tout au contraire, *un homme qui se plaît à faire du mal*: surnom qu'il mérita à justre titre.

En Syrie, les affaires n'allaient guère mieux[1]. Démétrius, jeune prince sans expérience, laissait tout faire à Lasthène, qui lui avait procuré les Crétois par le secours desquels il était monté sur le trône. C'était un homme corrompu et téméraire, qui se conduisit si mal, qu'il fit bientôt perdre à son maître le cœur de ceux qui lui étaient le plus nécessaires pour le soutenir.

La première fausse démarche qu'il fit, ce fut à l'égard des soldats que Ptolémée avait mis, en passant, dans les villes maritimes de Phénicie et de Syrie, pour renforcer ces garnisons. S'il y eût laissé ces garnisons, elles lui eussent beaucoup servi à augmenter ses forces. Au lieu de les gagner, ou du moins de les bien traiter, sur quelque ombrage qu'il en conçut, il envoya des ordres aux troupes de Syrie, qui étaient dans les mêmes garnisons, d'égorger tous les soldats égyptiens, et ce massacre s'exécuta. L'armée d'Egypte, qui était encore en Syrie, et qui l'avait mis sur le trône, pleine d'une juste horreur pour une si barbare cruauté, l'abandonna sur-le-champ, et retourna en Egypte. Après cela il fit rechercher avec la dernière sévérité ceux qui avaient été contre lui ou contre son père dans les dernières guerres, et punit de mort tous ceux qu'on put saisir. Quand il crut, après toutes ces exécutions, n'avoir plus d'ennemis à craindre, il cassa la plus grande partie des troupes, et ne garda que ses Crétois, et quelques autres corps étrangers. Par là, non-seulement il se défit des vieilles troupes qui avaient servi sous son père, et qui, s'affectionnant à lui, l'auraient maintenu sur le trône; mais il les rendit ses plus grands ennemis, en leur ôtant le seul moyen qu'elles avaient de subsister. Il le sentit bien dans les soulèvements et les révolutions qui arrivèrent dans la suite.

[1] Diod. in Excerpt. Vales. pag. 316. — I. Machab. 11, 20-37. — Joseph. Antiq. Jud. lib. 13, cap. 8.

Cependant Jonathas, voyant que tout était tranquille en Judée, forma le dessein de délivrer enfin la nation des maux qu'elle souffrait de la citadelle que les Grecs idolâtres avaient encore à Jérusalem. Il l'investit, et fit venir des machines de guerre pour l'attaquer dans les formes. Démétrius, sur les plaintes qu'on lui en porta, se rendit à Ptolémaïde, et commanda à Jonathas de l'y venir trouver pour lui rendre compte de cette affaire. Jonathas donna ordre de pousser vivement le siége pendant son absence, et partit pour se rendre auprès de lui avec quelques-uns des prêtres et des principaux de la nation. Il porta quantité de présents magnifiques, et il adoucit si bien l'esprit du roi et de ses ministres, que non-seulement il fit rejeter les accusations qu'on avait formées contre lui, mais il obtint même de grands honneurs et de nouvelles grâces. On déchargea tout le pays de son gouvernement de tous impôts, péages et tributs, pour la somme de trois cents talents[1], qu'il convint de payer au roi en forme d'équivalent.

Le roi[2], étant retourné à Antioche, et continuant de s'abandonner sans mesure à toutes sortes d'excès, de violences et de cruautés, poussa à bout la patience des peuples, de sorte que tous ses sujets se trouvèrent disposés à une révolte générale.

Diodote, surnommé ensuite *Tryphon*, qui avait autrefois servi Alexandre, et avait eu le gouvernement d'Antioche avec Hiérax, voyant ces dispositions des peuples, trouva l'occasion très-favorable pour entreprendre un coup hardi : c'était de se mettre la couronne sur la tête à la faveur de ces désordres. Il alla en Arabie trouver Zabdiel, à qui était confiée la personne et l'éducation d'Antiochus, le fils d'Alexandre. Il lui mit devant les yeux l'état des affaires de Syrie, lui fit voir le mécontentement des peuples, et surtout des soldats, et lui représenta vivement que l'occasion ne pouvait être plus favorable pour établir Antiochus sur le trône de son père. Il demanda qu'on lui donnât ce jeune prince, pour faire valoir ses

[1] Trois cent mille écus.

[2] Justin. lib. 38, cap. 9. — I. Machab. 11, 30-74; 12, 24-34. — Joseph. Antiq. Jud. lib. 13, cap. 9. — Appian. in Syr. pag. 132. — Epit. lib. 52. — Strab. lib. 16, pag. 752. — Diod. in Excerpt. Vales. pag. 316.

droits. Son plan était de se servir des prétentions d'Antiochus jusqu'à ce qu'il eût détrôné Démétrius, et ensuite de se défaire de ce jeune prince, et de prendre la couronne pour lui-même, comme il fit. Zabdiel, soit qu'il pénétrât son véritable dessein, ou qu'il ne goûtât pas tout à fait son plan, n'y donna pas d'abord les mains. Tryphon fut obligé de demeurer assez longtemps auprès de lui pour le solliciter et le presser. Enfin, à force d'importunités ou de présents, il fit consentir Zabdiel, et obtint ce qu'il demandait.

Jonathas [1] pressait vivement la citadelle de Jérusalem ; mais voyant qu'il n'avançait point, il députa vers Démétrius pour le prier de retirer la garnison, qu'il ne pouvait pas chasser par la force. Démétrius, qui se trouvait alors dans un grand embarras, causé par les tumultes fréquents qui arrivaient à Antioche, où l'on avait une aversion insurmontable pour lui et pour son gouvernement, accorda à Jonathas tout ce qu'il demandait, à condition qu'il lui enverrait des troupes pour châtier les mutins. Jonathas lui envoya aussitôt trois mille hommes. Dès que le roi les eut, se croyant assez fort pour tout entreprendre, il voulut désarmer les habitants d'Antioche, et ordonna, pour cet effet, qu'ils eussent tous à apporter leurs armes. Ils se soulevèrent au nombre de six vingt mille hommes, et vinrent investir le palais, dans le dessein de tuer le roi. Les Juifs accoururent aussitôt pour le dégager, écartèrent cette multitude par le fer et par le feu, brûlèrent une grande partie de la ville, et tuèrent ou firent périr par le feu près de cent mille des habitants. Le reste, intimidé par un si grand malheur, demanda la paix. Elle leur fut accordée, et le tumulte cessa. Les Juifs, après avoir tiré cette terrible vengeance des maux que ceux d'Antioche avaient faits à Juda et à Jérusalem, principalement sous le règne d'Antiochus Epiphane, revinrent dans leur pays chargés d'honneur et de butin.

Démétrius, continuant toujours ses cruautés, sa tyrannie et ses oppressions, fit encore mourir plusieurs personnes pour la dernière sédition, confisqua les biens de plusieurs, et en chassa un grand nombre d'autres. Tous ses sujets en conçurent tant de haine et d'animosité contre lui, qu'il ne leur manquait qu'une occasion pour éclater, et lui faire sentir les effets les plus terribles de leur vengeance.

Malgré les promesses qu'il avait faites à Jonathas, et les grandes obligations qu'il lui avait du secours qui l'avait sauvé, il n'en usa pas mieux avec lui qu'avec les autres. Croyant désormais pouvoir se passer de lui, il ne tint pas le traité dont il était convenu. Quoique la somme de trois cents talents lui eût été payée, il ne laissa pas de demander tous les impôts, les péages, et les tributs ordinaires, avec la même rigueur qu'auparavant, et avec menaces à Jonathas de lui faire la guerre s'il y manquait.

Pendant que les choses étaient dans cet état chancelant, Tryphon amena en Syrie Antiochus, le fils d'Alexandre, et fit déclarer partout ses prétentions à la couronne par un manifeste. Les soldats que Démétrius avait cassés, et un grand nombre d'autres mécontents, se rangèrent en foule auprès du prétendant et le proclamèrent roi. Ils marchèrent sous ses étendards contre Démétrius, le battirent, et l'obligèrent à se retirer à Séleucie. Ils lui prirent tous ses éléphants, se rendirent maîtres d'Antioche, y placèrent Antiochus sur le trône des rois de Syrie, et lui donnèrent le surnom de *Théos*, qui signifie *le dieu*.

Jonathas, mécontent de l'ingratitude de Démétrius, accepta l'invitation qu'on lui fit de la part du nouveau roi pour l'engager dans ses intérêts. Lui, et son frère Simon, furent comblés de faveurs. On leur envoya une commission, qui leur donnait pouvoir de lever des troupes pour Antiochus dans toute la Célésyrie et la Palestine. Ils formèrent de ces troupes deux corps d'armée, avec lesquels ils agirent séparément, et remportèrent plusieurs victoires contre les ennemis.

Tryphon [1], voyant tout au point où il le voulait pour commencer à exécuter le projet qu'il avait formé de faire périr Antiochus, et de prendre pour lui-même la couronne de Syrie, ne trouvait plus d'obstacle à ses desseins que de la part de Jonathas, dont il con-

[1] An. M. 3860; av. J. C. 144.

[1] I. Machab. 12. 39-54; 13. 1-30. — Joseph. Antiq. Jud. lib. 13. cap. 10 et 11. — Justin. lib. 36. cap. 1. — Liv. Epit. lib. 55.

naissait trop la probité pour tenter même de le faire entrer dans ses vues. Il résolut de se défaire, à quelque prix que ce fût, d'un ennemi si redoutable. Il entra donc en Judée avec une armée pour le prendre et le faire mourir. Jonathas, de son côté, vint aussi à Betshan, à la tête de quarante mille hommes. Tryphon vit bien qu'il ne gagnerait rien par la force contre une armée si puissante. Il tâcha donc de l'attirer par de belles paroles, et par les assurances les plus vives d'une amitié sincère. Il lui fit entendre qu'il n'était venu là que pour le consulter sur leurs intérêts communs, et pour mettre entre ses mains Ptolémaïde, qu'il avait résolu de lui donner en pur don. Il le trompa si bien par ces protestations d'amitié et ces offres engageantes, qu'il lui fit renvoyer toutes ses troupes, à la réserve de trois mille hommes, dont il ne garda même que mille auprès de sa personne. Il envoya les autres du côté de la Galilée, et suivit Tryphon à Ptolémaïde, comptant, sur le serment de ce traître, qu'il en serait mis en possession. Il n'y fut pas plutôt entré avec ses mille hommes, qu'on en ferma les portes. On se saisit aussitôt de Jonathas, et on fit main-basse sur tous les autres. On détacha aussi en même temps des troupes pour aller surprendre les deux mille hommes qui étaient allés en Galilée. Ils avaient déjà eu avis de ce qui était arrivé à Jonathas et à sa troupe dans la ville de Ptolémaïde; et s'étant exhortés les uns les autres à se bien défendre, et à vendre bien cher leur vie, l'ennemi n'osa pas les attaquer. On les laissa passer, et ils arrivèrent tous sans aucun mal à Jérusalem.

L'affliction de ce qui venait d'arriver à Jonathas y était extrême. Les Juifs cependant ne perdirent point courage. Ils choisirent d'un consentement universel Simon pour leur général; et sur-le-champ, par ses ordres, ils se mirent à travailler de toute leur force à achever les fortifications de Jérusalem, que Jonathas avait commencées; et quand on apprit que Tryphon approchait, Simon marcha contre lui à la tête d'une belle armée.

Tryphon n'osa pas lui livrer bataille, et eut encore une fois recours au même artifice qui lui avait si bien réussi contre Jonathas. Il envoya dire à Simon qu'il n'avait fait arrêter Jonathas que parce qu'il devait cent talents[1] au roi; que s'il voulait lui envoyer cette somme, et les deux fils de Jonathas en otage pour lui répondre de la fidélité de leur père, il le ferait mettre en liberté. Quoique Simon vît bien que ce n'était qu'une feinte, cependant pour n'avoir rien à se reprocher d'avoir causé la mort de son frère en refusant de faire ce qu'on lui proposait, il envoya l'argent et les deux enfants de Jonathas. Le traître ne relâcha point pour cela son prisonnier: mais il revint une seconde fois en Judée avec une plus grosse armée qu'auparavant, dans le dessein de mettre tout à feu et à sang. Simon le côtoya de si près dans toutes ses marches et contre-marches, qu'il prévint tous ses desseins, et l'obligea de se retirer.

Tryphon, à son retour au quartier d'hiver dans le pays de Galaad, fit mourir Jonathas; et, croyant après cela n'avoir plus personne à craindre, il donna ordre de tuer secrètement Antiochus. Il fit ensuite courir le bruit qu'il était mort de la pierre, et en même temps il se déclara roi de Syrie en sa place, et prit possession de la couronne. Quand Simon apprit la mort de son frère, il envoya prendre ses os, les enterra dans la sépulture de ses pères à Modin, et lui fit ériger un superbe monument.

Tryphon souhaitait avec passion[2] de se faire reconnaître par les Romains. Son usurpation était si chancelante sans cela, qu'il voyait bien qu'il avait besoin de ce support pour se soutenir. Il leur envoya une ambassade magnifique, qu'il chargea d'une victoire d'or du poids de dix mille pièces d'or. Il fut la dupe des Romains. Ils reçurent la statue, et firent mettre dans l'inscription le nom d'Antiochus, qu'il avait fait assassiner, comme si elle fût venue de lui.

Les ambassadeurs que Simon[3] envoya à Rome y furent reçus bien plus honorablement, et l'on y renouvela tous les traités faits avec ses prédécesseurs.

Démétrius cependant[4] s'amusait à se di-

[1] Cent mille écus.

[2] An M. 3861; av. J. C. 143. — Diod. Legat. 31.

[3] I. Machab. 14, 16-40.

[4] Diod. in Excerpt. Vales. pag. 353. — I. Machab. 13, 31, 42; et 14, 38-41 — Joseph. Antiq. Jud. lib. 13, cap. 11

vertir à Laodicée, et s'abandonnait aux plus infâmes débauches, sans devenir plus sage par l'adversité, et sans qu'il parût même sentir le moins du monde ses malheurs. Comme Tryphon avait donné aux Juifs un juste sujet de s'opposer à lui et à son parti, Simon envoya à Démétrius une couronne d'or, et des ambassadeurs pour traiter avec lui. Ils obtinrent de ce prince la confirmation de la sacrificature et la principauté pour Simon, l'exemption de toutes sortes de tributs et d'impôts, avec une amnistie générale pour tous les actes d'hostilité passés, à condition que les Juifs se joindraient à lui contre Tryphon.

Démétrius enfin revint un peu de sa léthargie à l'occasion des députés qui lui vinrent de l'Orient pour l'inviter à y passer[1]. Les Parthes ayant inondé presque tout l'Orient et subjugué tous les pays d'Asie qui sont entre l'Inde et l'Euphrate, ceux des habitants de ces pays-là qui étaient descendus des Macédoniens, ne pouvant souffrir cette usurpation, ni l'orgueil ni l'insolence de leurs nouveaux maîtres, pressaient extrêmement Démétrius par des ambassades réitérées de venir se mettre à leur tête, l'assuraient d'un soulèvement général contre les Parthes, et promettaient de lui fournir assez de troupes pour chasser ces usurpateurs et recouvrer toutes les provinces de l'Orient. Plein de ces espérances, il entreprit enfin cette expédition, et passa l'Euphrate, laissant Tryphon en possession de la plus grande partie de la Syrie. Il comptait qu'étant une fois maître de l'Orient, avec ce surcroît de puissance il serait plus en état à son retour de réduire ce rebelle.

Dès qu'il parut en Orient, les Elyméens, les Perses, et les Bactriens se déclarèrent en sa faveur; et avec les secours qu'il en tira, il défit plusieurs fois les Parthes. Mais à la fin, sous prétexte de traiter avec lui, ils l'attirèrent dans une embuscade, où il fut fait prisonnier, et toute son armée taillée en pièces. Ce fut par ce coup-là que l'empire des Parthes s'établit d'une manière si ferme, qu'il se soutint ensuite pendant plusieurs siècles, et devint la terreur de tous ses voisins; jusqu'à aller de pair avec les Romains mêmes, pour la force des armes et la réputation des exploits militaires.

Le roi qui régnait alors sur les Parthes était Mithridate, fils de Priapatius, prince brave et sage. On a vu comment Arsace avait fondé cet empire, comment son fils Arsace II l'avait établi et fixé par un traité de paix avec Antiochus-le-Grand. Priapatius était fils de ce second Arsace, et il lui succéda: il portait aussi le nom d'Arsace, qui a été commun à tous ceux de cette maison. Après avoir régné quinze ans, il laissa la couronne, en mourant, à Phraate, son fils aîné; et celui-ci la laissa à Mithridate son frère, préférablement[2] à ses propres enfants, parce qu'il reconnut en lui plus de mérite et plus de capacité pour bien gouverner les peuples, persuadé qu'un roi, lorsqu'il est maître du choix, doit être plus attentif au bien de l'état qu'à l'avancement de sa famille, et oublier en quelque sorte qu'il est père pour se souvenir seulement qu'il est roi. Ce Mithridate est le roi des Parthes, entre les mains de qui tomba Démétrius.

Ce prince, après avoir subjugué les Mèdes, les Élyméens, les Perses, les Bactriens, poussa encore ses conquêtes jusque dans l'Inde, et au delà des bornes de celles d'Alexandre; et, après avoir défait Démétrius, il assujettit aussi la Babylonie et la Mésopotamie; de sorte que son empire eut depuis ce temps-là pour bornes l'Euphrate à l'occident, et à l'orient le Gange.

Il mena Démétrius, son prisonnier, dans toutes les provinces qui tenaient encore pour le roi de Syrie, dans la vue de les obliger à se soumettre à lui, en leur montrant celui qu'ils avaient regardé comme leur libérateur, réduit à un état si bas et si honteux. Après cela il le traita comme un roi; il l'envoya en Hyrcanie, qui lui fut assignée pour sa résidence, et lui donna sa fille Rhodogune en mariage. Cependant il était toujours regardé comme prison-

[1] An. M. 3863; av. J. C. 141. — Just. lib. 36, cap. 1; lib. 38, cap. 9; lib. 41, cap. 5 et 6. — I. Machab. 11, 1-49. — Joseph. Antiq. lib. 13, cap. 9 et 12. — Oros. lib. 5, cap. 4. — Diod. in Excerpt. Vales. pag. 259. — Appian. in Syr. p. 132.

[2] « Non multo post decessit, multis filiis relictis; quibus præteritis, fratri potissimum Mithridati, insignis virtutis viro, reliquit imperium: plus regio quàm patrio deberi nomini ratus, potiùsque patriæ quam liberis consulendum. » (Justin.)

nier de guerre, quoiqu'il eût d'ailleurs toute la liberté qu'on peut accorder dans cet état. Son fils Phraate, qui lui succéda, le traita de la même sorte.

On remarque, en particulier, de ce Mithridate, qu'ayant subjugué plusieurs nations différentes, il prit de chacune ce qu'elle avait de meilleur de ses lois et dans ses coutumes, et qu'il en fit un excellent corps de lois et de maximes d'état pour le gouvernement de son empire. C'est là faire un bel usage de ses victoires, d'autant plus louable, qu'il est rare et presque inouï d'être plus attentif à profiter des sages coutumes des peuples vaincus qu'à s'enrichir de leurs trésors. C'est par ce moyen que Mithridate donna des fondements solides à l'empire des Parthes, qu'il lui procura une consistance ferme, qu'il lia étroitement les provinces conquises, qu'il les réunit dans un même corps de monarchie, qui se soutint pendant plusieurs siècles sans se démentir, malgré la diversité des nations. On peut le regarder comme le Numa des Parthes, qui apprit à cette nation belliqueuse à tempérer une bravoure féroce par la discipline, et à mêler l'autorité sage des lois à la force aveugle des armes.

En ce même temps arriva un changement considérable dans l'état de la nation juive. Elle combattait depuis longtemps avec des efforts incroyables contre les rois de Syrie, non-seulement pour se mettre en liberté, mais aussi pour sauver sa religion. Elle crut devoir profiter de l'occasion favorable de la captivité du roi de Syrie et des guerres civiles qui déchiraient continuellement cet empire, pour assurer l'une et l'autre. Dans une assemblée générale des prêtres, des anciens, et de tout le peuple à Jérusalem, elle choisit pour chef Simon, à la famille duquel elle avait des obligations essentielles, et lui donna le gouvernement en titre de souveraineté, aussi bien que la souveraine sacrificature, et déclara cette double puissance, civile et sacerdotale, héréditaire dans sa famille. Ces deux titres lui avaient été conférés par Démétrius, mais seulement pour sa personne. Après sa mort, l'une et l'autre dignité passèrent conjointement à sa postérité, et demeurèrent unies pendant plusieurs générations.

Quand la reine Cléopatre [1] vit son mari pris et retenu par les Parthes, elle se renferma avec ses enfants dans Séleucie, où plusieurs des soldats de Tryphon vinrent se jeter dans son parti. Cet homme, naturellement brutal et cruel, avait caché ses défauts avec soin sous les apparences de douceur et de bonté, tant qu'il avait cru avoir besoin de chercher à plaire aux peuples pour venir à bout de ses desseins ambitieux. Quand il se vit en possession de la couronne, il déposa un personnage qui le gênait, et se livra sans contrainte à ses mauvais penchants. Plusieurs donc l'abandonnèrent, et vinrent en assez grand nombre se donner à Cléopatre. Ces désertions ne grossissaient pas pourtant assez son parti pour la mettre en état de se soutenir d'elle-même. Elle craignait aussi que le peuple de Séleucie ne la livrât à Tryphon plutôt que de soutenir un siège pour l'amour d'elle. Elle fit donc proposer à Antiochus Sidète, frère de Démétrius, de s'unir avec elle, et promit en ce cas de l'épouser, et de lui procurer la couronne; car, quand elle apprit que Démétrius avait épousé Rhodogune, elle en fut si outrée, qu'elle ne garda plus de mesures et résolut de chercher de l'appui par un nouveau mariage. Ses enfants étaient encore trop jeunes pour soutenir le poids d'une couronne chancelante, et elle n'était pas de caractère à respecter beaucoup leurs droits. Comme donc Antiochus était après eux le plus proche héritier de la couronne, elle se fixa à lui, et le prit pour mari.

Cet Antiochus était le second fils de Démétrius Soter, et avait été envoyé à Cnide avec son frère Démétrius pendant les guerres qu'avait eues leur père contre Alexandre Bala, pour les mettre à couvert des révolutions qu'on appréhendait, et qui arrivèrent effectivement, comme on l'a dit plus haut. Ayant accepté les offres de Cléopatre, il prit le titre de roi de Syrie.

Il écrivit à Simon une lettre où il se plaignait de l'injuste usurpation de Tryphon, dont il se promettait de tirer bientôt vengeance. Pour l'engager dans ses intérêts, il lui faisait de grandes concessions et lui en faisait espérer de plus grandes encore quand il serait monté sur le trône.

[1] An. M. 3861. av. J. C. 140.

Digitized by Google

En effet [1], au commencement de l'année suivante, il fit une descente en Syrie avec une armée de troupes étrangères qu'il avait prises à sa solde en Grèce, dans l'Asie Mineure et dans les îles : et, après avoir épousé Cléopatre, et joint ce qu'elle avait de troupes aux siennes, il se mit en campagne pour aller combattre Tryphon. La plupart des troupes de cet usurpateur, lasses de sa tyrannie, le quittèrent, et vinrent grossir l'armée d'Antiochus, qui se trouva alors monter jusqu'à six vingt mille hommes d'infanterie, et huit mille chevaux.

Tryphon n'avait pas de quoi lui faire tête; il se retira à Dora, ville proche de Ptolémaïde en Phénicie. Antiochus l'y assiégea par mer et par terre avec toutes ses forces. La place ne pouvait pas tenir longtemps contre une si puissante armée. Tryphon se sauva par mer à Orthosie, autre ville maritime de Phénicie; et de là ayant gagné Apamée, où il était né, il y fut pris, et on le fit mourir. Ainsi Antiochus mit fin à cette usurpation, et monta sur le trône de son père, qu'il occupa neuf ans. Sa passion pour la chasse lui fit donner le surnom de *Sidète*, ou *le chasseur*, du mot *zidah*, qui signifie la même chose dans la langue syriaque.

Simon, établi dans la souveraineté de la Judée du consentement général de la nation, crut devoir envoyer des ambassadeurs à Rome pour y être reconnu sous ce titre, et pour renouveler les anciens traités. Ils y furent très-bien reçus, et obtinrent tout ce qu'ils demandaient. Le sénat, en conséquence, fit écrire par le consul Pison à Ptolémée, roi d'Egypte; à Attale, roi de Pergame; à Ariarathe, roi de Cappadoce; à Démétrius [2], roi de Syrie; à Mithridate, roi des Parthes; aussi bien qu'à toutes les villes et à tous les états de la Grèce, de l'Asie Mineure et des îles, avec qui les Romains étaient en alliance, pour leur notifier que les Juifs étaient leurs amis et leurs alliés, et qu'ainsi ils n'entreprissent rien à leur préjudice.

[1] An. M. 3865; av. J. C. 139. — I. Machab. 15, 1-41; 16, 1-10. — Joseph. Antiq. lib. 13, cap. 12 et 13.

[2] Cette lettre fut adressée à Démétrius, quoiqu'il fût prisonnier chez les Parthes, parce que les Romains n'avaient reconnu ni Tryphon ni Antiochus Sidète.

Comme Antiochus n'avait accordé à Simon une alliance si avantageuse que forcé par le pressant besoin où il se trouvait pour lors, et contre l'intérêt de l'état aussi bien que contre la politique de ses prédécesseurs, la lettre des Romains ne l'empêcha pas de se déclarer contre Simon, malgré toutes les promesses magnifiques qu'il lui avait faites, et d'envoyer en Judée des troupes sous la conduite de Cendébée, qui fut vaincu dans une bataille par Judas et Jean, fils de Simon.

Il y avait sept ans que Physcon régnait en Egypte [1]. L'histoire ne rapporte rien de lui pendant tout ce temps-là que ses vices monstrueux et ses cruautés détestables. Il n'y a guère eu de prince si perdu de débauche, et en même temps si cruel et si sanguinaire. Tout le reste de sa conduite était aussi méprisable que ses vices étaient criants : car il faisait et disait en public des extravagances d'enfant; de sorte qu'il s'attira en même temps le mépris et la haine de ses peuples au dernier degré. Sans Hiérax, son premier ministre, il eût été infailliblement détrôné. Cet Hiérax était né à Antioche, et c'était le même à qui, sous le règne d'Alexandre Bala, le gouvernement de cette ville avait été laissé conjointement avec Diodote, surnommé ensuite Tryphon. Après la révolution qui arriva en Syrie, il se retira en Egypte, entra au service de Ptolémée Physcon, et devint bientôt son premier général et son premier ministre. Comme il était brave et habile, en faisant bien payer les troupes, et en réparant par un gouvernement sage et équitable les fautes que son maître faisait, et en les prévenant, ou y remédiant autant qu'il lui était possible, il avait eu jusque-là le bonheur et l'adresse d'entretenir la tranquillité dans cet état.

Mais dans les années suivantes [2], soit qu'Hiérax fût mort, ou que la prudence et la sagesse de ce premier ministre ne pussent plus arrêter la folie du prince, les affaires de l'Egypte allèrent plus mal que jamais. Physcon fit mourir sans sujet la plupart de ceux qui avaient témoigné le plus de zèle à lui procurer la couronne

[1] An. M. 3866; av. J. C. 138. — Justin. lib. 38, cap. 8. — Diod. in Excerpt. Vales. pag. 361. — Athen. lib. 4, pag. 184, et lib. 6 pag. 252. — Val. Max. lib. 9, cap. 1 et 2.

[2] An. M. 3868; av. J. C. 136.

après la mort de son frère, et à la lui conserver ensuite. Athénée met de ce nombre Hiérax, mais sans en marquer le temps. Il fit encore mourir, ou du moins bannir, la plupart de ceux qui avaient été en faveur sous Philométor, son frère, ou qui avaient seulement eu des emplois sous lui; et en lâchant ses troupes étrangères, à qui il permettait de piller et de tuer comme il leur plaisait, il jeta si fort la terreur dans la ville d'Alexandrie, que la plupart des habitants, pour éviter sa cruauté, prirent le parti de se retirer dans les pays étrangers, et la ville demeura presque déserte. Pour les remplacer, quand il s'aperçut qu'il ne lui restait plus que des maisons vides, il fit publier dans tous les pays du voisinage, qu'on ferait de grands avantages à ceux qui voudraient venir s'y établir, de quelque nation qu'ils fussent. Il se trouva assez de gens que ce parti accommodait. On leur donna les maisons abandonnées, et on leur accorda tous les droits, priviléges et immunités dont jouissaient les anciens citoyens, et la ville se repeupla.

Comme, parmi ceux qui avaient quitté Alexandrie, il y avait quantité de grammairiens, de philosophes, de géomètres, de médecins, de musiciens, et d'autres maîtres de sciences et d'arts libéraux, il arriva de là que les sciences et les beaux-arts commencèrent à renaître en Grèce, dans l'Asie Mineure, dans les îles, en un mot partout où ces illustres réfugiés les portèrent. Les guerres continuelles des successeurs d'Alexandre avaient presque éteint les sciences dans tous ces pays-là; et elles seraient tombées absolument parmi ces troubles, si elles n'avaient trouvé de la protection sous les Ptolémées à Alexandrie. Le premier de ces princes, par l'établissement de son muséum où il entretenait des savants, et par la fondation de sa belle bibliothèque, avait attiré chez lui presque tout ce qu'il y avait d'habiles gens en Grèce. Le second et le troisième ayant suivi en cela les traces du fondateur, Alexandrie était devenue la ville du monde où les sciences et les arts libéraux étaient le plus cultivés, pendant que presque partout ailleurs ils étaient absolument négligés. La plupart des habitants de cette grande ville étudiaient, ou s'attachaient à quelqu'un de ces beaux-arts, qu'on leur faisait apprendre dans leur jeunesse. Ainsi, quand la cruauté et l'oppression du tyran dont je parle les obligea de chercher des retraites dans les pays étrangers, la ressource la plus générale qu'ils trouvèrent, pour gagner leur vie, fut de se mettre à enseigner ce qu'ils savaient. Ils y ouvrirent donc des écoles; et comme la nécessité les pressait, ils enseignaient à bon marché, ce qui grossissait beaucoup le nombre de leurs écoliers. Par ce moyen, les arts et les sciences commencèrent à revivre dans tous les endroits de leur dispersion, c'est-à-dire dans tout ce que nous appelons l'orient, précisément de la même manière qu'elles se sont renouvelées, en occident, à l'occasion de la prise de Constantinople par les Turcs.

Justement dans le temps[1] que les étrangers venaient en foule repeupler Alexandrie, P. Scipion l'Africain le jeune, Sp. Mummius, et L. Métellus, y arrivèrent de Rome en ambassade. C'était une maxime des Romains d'envoyer souvent des ambassades chez leurs alliés pour prendre connaissance de leurs affaires et accommoder leurs différends. Ce fut dans cette vue que l'on envoya alors en Egypte trois des plus grands hommes de l'état. Ils avaient ordre, comme je l'ai dit ailleurs, de passer en Egypte, en Syrie, en Asie et en Grèce, et de voir en quel état étaient les affaires de tous ces pays-là; d'examiner comment on y observait les traités qu'on avait faits avec eux, et de remédier à tous les désordres qu'ils y trouveraient. Ils s'acquittèrent de leur commission avec tant d'équité, de justice et d'habileté, et rendirent de si grands services à ceux à qui on les avait envoyés, en remettant l'ordre parmi eux et en accommodant leurs différends, que, dès qu'ils furent de retour à Rome, on y vit arriver des ambassades de tous les endroits où ils avaient passé, qui venaient remercier le sénat de leur avoir envoyé des personnes d'un si grand mérite, et dont ils ne pouvaient trop louer la sagesse et la bonté.

Le premier endroit où ils allèrent, suivant leurs instructions, fut Alexandrie. Le roi les y reçut avec une grande magnificence. Pour eux, ils l'affectaient si peu, qu'à leur entrée,

[1] Cic. in somn. Scip. — Athen. lib. 6, pag. 273, et lib. 12, pag. 549. — Val. Max. lib. 4, cap. 3. — Diod. Leg. 39

Scipion, qui était le plus grand seigneur de Rome, n'avait avec lui qu'un ami, c'était le philosophe Panétius, et cinq domestiques. On comptait, dit un historien, non ses domestiques, mais ses victoires[1]; et on l'estimait, non pour son or et son argent, mais pour ses vertus et ses qualités personnelles. Quoique, pendant tout le séjour qu'ils y firent, le roi leur fit servir à table tout ce qu'il y avait de plus délicat et de plus recherché, ils ne touchaient jamais qu'aux mets les plus simples et les plus communs, méprisant tout le reste, qui ne sert qu'à affaiblir l'esprit aussi bien que le corps. Telle était encore en ce temps-là la modération et la tempérance des Romains: mais le luxe et le faste en prirent bientôt la place.

Quand les ambassadeurs eurent bien vu Alexandrie et réglé les affaires qui les y amenaient, ils remontèrent le Nil pour visiter Memphis et les autres parties de l'Egypte. Ils virent de leurs propres yeux, ou par des informations faites sur les lieux mêmes, le grand nombre de villes et la multitude prodigieuse d'habitants que contenait cet état, la force que lui donnait sa situation, la fertilité de son terroir, et tous les autres avantages dont il jouissait. Ils trouvèrent qu'il n'y manquait rien, pour le rendre puissant et formidable, qu'un prince qui eût de la capacité et de l'application: car Physcon, qui y régnait alors, n'était rien moins qu'un roi. Il ne se peut rien de plus pitoyable que l'idée qu'il leur donna de lui dans toutes les audiences qu'ils en eurent. Pour sa cruauté, sa barbarie, son luxe, et ses autres vices, j'en ai déjà dit quelque chose, et je serai obligé dans la suite d'en donner de nouvelles preuves. Son corps répondait assez à la laideur de son âme[2]. On ne pouvait guère en voir un plus contrefait. Il était de petite taille, et avec cela son ventre était d'une si énorme grosseur, qu'il n'y avait point d'homme qui pût l'embrasser. C'est cette grosseur de ventre qui lui fit donner le sobriquet de *Physcon*. Sur un si vilain corps, il portait une étoffe si claire, qu'on en voyait toute la difformité. Il ne paraissait jamais en public que sur un char[1], ne pouvant porter cette masse de chair, qui était le fruit de son intempérance, sinon lorsqu'il se promena avec Scipion. Aussi celui-ci, se tournant vers Panétius, lui dit à l'oreille en souriant: *Les Alexandrins nous ont l'obligation de voir marcher à pied leur roi.*

Il faut avouer, à la honte de la royauté, que la plupart des rois dont nous parlons actuellement déshonoreraient non-seulement le trône, mais l'humanité même, par les vices les plus affreux. On est effrayé de voir, dans cette longue liste de rois dont j'ai rapporté jusqu'ici l'histoire, combien il y en a peu qui soient dignes de ce nom. Quelle comparaison de ces monstres de dissolution et de cruauté avec Scipion l'Africain, l'un des trois ambassadeurs de Rome, qui était un prodige de sagesse et de vertu, telle qu'on la pouvait trouver parmi des païens! Aussi Justin dit-il de lui que pendant qu'il visitait avec curiosité et considérait les raretés d'Alexandrie, il était lui-même le spectacle de toute la ville. *Dum inspicit urbem spectaculo Alexandrinis fuit.*

Attale, roi de Pergame[2], mourut environ dans le temps dont nous parlons ici. Son neveu qui portait le même nom, et qui fut surnommé *Philométor*, lui succéda. Comme ce dernier était en bas âge quand Eumène son père mourut, il avait été sous la tutelle de son oncle, à qui la couronne fut aussi laissée par le testament d'Eumène. Attale donna à son neveu la meilleure éducation qu'il put, et en mourant lui laissa le trône, quoiqu'il eût lui-même des fils: procédé très-rare et très-louable, la plupart des princes ne songeant pas moins à

[1] « Quum per socios et exteras gentes iter faceret, non « mancipia sed victoriæ numerabantur; nec quantùm « auri et argenti, sed quantùm amplitudinis onus secum « ferret, æstimabatur. » (Val. Max.)

[2] « Quam cruentus civibus, tam ridiculus Romanis « fuit. Erat enim et vultu deformis, et staturâ brevis, et « saginâ ventris non homini, sed belluæ similis. Quam « fœditatem nimia subtilitas perlucidæ vestis augebat, « prorsùs quasi astu inspicienda præberentur, quæ omni « studio occultanda pudibunda viro erant. » (Justin. lib. 38, cap. 8.)

[1] On lit dans Athénée: προῆκε μηδέποτε πεζός, εἰ μὴ διὰ Σκιπίωνα. L'interprète a traduit: *Pedibus ille nunquam ex regiâ prodibat, sed perpetuò scipionis subnixus*, au lieu de *nisi propter Scipionem*.

[2] An. M. 3866.; av. J. C. 138. — Justin. lib. 36, cap. 4. — Strab. lib. 13, pag. 624. — Plut. in Demetr. pag. 897. — Diod. in Excerpt. Vales. pag. 370.

Digitized by Google

transmettre la couronne à leur postérité qu'à se la conserver à eux-mêmes pendant leur vie.

Ce fut un malheur pour le royaume de Pergame. Philométor le gouverna de la manière du monde la plus extravagante et la plus pernicieuse. A peine fut-il sur le trône, qu'il lo souilla du sang de ses plus proches parents et des meilleurs amis de sa maison. Il fit égorger presque tous ceux qui avaient servi avec une extrême fidélité son père et son oncle, sous prétexte que les uns avaient tué sa mère Stratonice, qui était morte de maladie dans un âge fort avancé, et les autres sa femme Bérénice, morte d'un mal incurable, qui lui était survenu fort naturellement. Il en fit mourir encore d'autres sur des soupçons tout à fait frivoles ; et leur mort entraînait celle de leurs femmes, de leurs enfants et de toute leur famille. Il faisait faire ces exécutions par des troupes étrangères, qu'il avait fait venir exprès de chez les barbares les plus sauvages et les plus cruels, pour en faire les instruments de son énorme barbarie.

Après avoir ainsi massacré et sacrifié à sa fureur les plus honnêtes gens de son royaume, il cessa de se montrer. On ne le vit plus paraître dans la ville, ni manger en public. Il mit un habit usé, laissa croître sa barbe sans en prendre aucun soin, fit tout ce que faisaient dans ce temps-là les personnes accusées d'un crime capital, comme s'il eût voulu par là reconnaître les crimes qu'il venait de commettre.

De là il passa à d'autres espèces de folie. Il abandonna le soin de toutes les affaires, se retira dans son jardin, s'y mit à bêcher lui-même, et y sema toutes sortes d'herbes vénéneuses, aussi bien que des bonnes ; puis, empoisonnant les bonnes du suc des méchantes, il les envoyait ainsi en présent à ses amis. Il passa dans ces extravagances cruelles tout le reste de son règne, qui, heureusement pour ses sujets, ne dura pas longtemps, car il ne fut que de cinq ans.

Il s'était mis en tête d'exercer le métier de fondeur. Il forma le projet d'un monument de cuivre[1] pour sa mère : et, un jour d'été que la chaleur était excessive, pendant qu'il travaillait à en fondre le métal, il lui prit une fièvre chaude, qui l'emporta au bout de sept jours, et délivra ses sujets d'un abominable tyran.

Il avait fait un testament, par lequel il instituait le peuple romain son héritier. Eudème de Pergame porta ce testament à Rome. L'article dont il s'agit était exprimé en ces termes[1] : *que le peuple romain soit héritier de mes biens.* Dès qu'on en eut fait la lecture, Tibérius Gracchus, tribun du peuple, toujours attentif à se concilier sa faveur, saisit cette occasion, et, étant monté sur la tribune aux harangues, il proposa une loi, qui portait que tout l'argent comptant qui reviendrait de la succession de ce prince serait distribué aux pauvres citoyens, qui seraient envoyés en colonies dans le pays légué au peuple romain, afin qu'ils eussent de quoi s'établir dans leurs nouvelles possessions, et se pourvoir des outils nécessaires à l'agriculture. Il ajouta que, quant aux villes et aux terres qui étaient de la domination d'Attale, il n'appartenait pas au sénat d'en ordonner, et qu'il en laisserait la disposition au peuple, ce qui choqua extrêmement le sénat. Ce tribun fut tué peu de temps après.

Cependant Aristonic[2], qui se disait de la famille royale, travailla à s'emparer des états d'Attale. En effet, il était fils d'Eumène, mais né d'une courtisane. Il n'eut pas de peine à engager dans son parti la plupart des villes, parce qu'elles étaient accoutumées de longue main à être gouvernées par des rois. Quelques villes, par la crainte des Romains, refusèrent d'abord de le reconnaître ; mais elles y furent contraintes par la force.

Comme son parti se fortifiait de jour en jour, les Romains envoyèrent contre lui le consul Licinius Crassus. On a remarqué qu'il possédait si parfaitement tous les dialectes de la langue grecque, qui formaient comme cinq langages différents, qu'il prononçait ses arrêts

[1] An. M. 3871 ; av. J. C. 133.

[1] Plut. in Gracch. — Flor. lib. 2, cap. 20. — Justin. lib. 36, cap. 4 ; et 37, cap. 1. — Vell. Paterc. lib. 2, cap. 4. — Strab. lib. 14, pag. 646. — Oros. lib. 5, cap. 8-10. — Eutrop. lib. 4. — Val. Max. lib. 3, cap. 2.

[2] An. M. 3872 ; av. J. C. 132.

[3] An. M. 3873 ; av. J. C. 131.

Digitized by Google

selon la langue particulière de ceux qui plaidaient devant lui ; ce qui le rendit fort agréable à tous les peuples de l'Asie Mineure. Tous les princes voisins alliés du peuple romain, les rois de Bithynie, de Pont, de Cappadoce, de Paphlagonie, joignirent leurs troupes aux siennes.

Malgré de si puissants secours [1], ayant engagé mal à propos un combat, son armée, qu'il commandait alors en qualité de proconsul, fut mise en déroute, et lui fait prisonnier. Il évita la honte d'être livré au vainqueur par une mort qu'il s'attira lui-même. Sa tête fut portée à Aristonic, qui fit enterrer son corps à Smyrne.

Le consul Perpenna, qui avait succédé à Crassus, vengea bientôt sa mort. Etant accouru en Asie, il livra un combat à Aristonic, défit entièrement son armée, l'assiégea peu après lui-même dans Stratonice, et enfin le fit prisonnier. Toute la Phrygie se soumit aux Romains.

Il fit partir pour Rome Aristonic sur la flotte [2], qu'il chargea de tous les trésors d'Attale, Manius Aquitius, qui venait d'être nommé consul, se hâta de venir prendre sa place pour terminer cette guerre, et lui ravir l'honneur du triomphe. Il trouva Aristonic parti ; et peu de temps après, Perpenna, qui s'était mis en chemin, mourut de maladie à Pergame. Aquilius mit bientôt fin à cette guerre, qui avait duré près de quatre ans. La Lydie, la Carie, l'Hellespont, la Phrygie ; en un mot, tout ce qui composait le royaume d'Attale fut réduit en province de l'empire romain, sous le nom commun d'*Asie*.

Le sénat avait ordonné qu'on détruisît la ville de Phocée, qui s'était déclarée contre les Romains, et dans la guerre dont on vient de parler, et auparavant dans celle contre Antiochus. Les habitants de Marseille, qui étaient une colonie de Phocée, touchés du danger de leurs fondateurs, comme s'il se fût agi de leur propre ville, députèrent à Rome pour implorer en leur faveur la clémence du sénat et du peuple. Quelque juste que fût leur indignation contre Phocée, ils ne purent refuser sa grâce aux vives sollicitations d'un peuple pour lequel ils avaient anciennement une extrême considération, et qui s'en rendait encore plus digne par la tendre reconnaissance qu'il témoignait pour ses pères et ses fondateurs.

La grande Phrygie fut accordée à Mithridate Évergète, roi de Pont, en récompense du secours qu'il avait donné aux Romains dans cette guerre : mais, après sa mort, ils l'enlevèrent à son fils (c'est le grand Mithridate), et la déclarèrent libre.

Ariarathe, roi de Cappadoce, qui était mort dans cette même guerre, avait laissé six enfants. Rome, pour récompenser dans les fils les services du père, ajouta à leurs états la Lycaonie et la Cilicie. Ils trouvèrent dans la reine Laodice non une mère, mais une cruelle marâtre. Pour assurer à elle seule l'autorité, elle fit périr par le poison cinq de ses enfants ; et le sixième aurait eu le même sort, si ses proches ne l'avaient enlevé aux mains parricides de cette Mégère, dont les peuples vengèrent bientôt les crimes par une mort violente.

Manius Aquitius [1], de retour à Rome, reçut l'honneur du triomphe. Aristonic, après y avoir été donné en spectacle au peuple [2], fut conduit dans la prison, où on l'étrangla. Telles furent les suites du testament du roi Attale.

Mithridate, dans la lettre qu'il écrivit dans la suite à Arsace, roi des Parthes, accuse les Romains d'avoir supposé un faux testament d'Attale pour frustrer Aristonic, fils d'Eumène, du royaume de son père, qui lui appartenait de droit : mais c'est un ennemi déclaré qui les charge de ce grief. Ce qui est plus étonnant, c'est qu'Horace, dans une de ses odes [3], semble faire ce reproche au peuple romain, et insinuer que c'est par fraude qu'il avait eu cette succession.

Neque Attali
Ignotus hæres regiam occupavi.

Cependant il ne reste dans l'histoire aucun

[1] An. M. 3874 ; av. J. C. 130.
[2] An. M. 3875 ; av. J. C. 129.

[1] An. M. 3878 ; av. J. C. 126.
[2] « Simulato impio testamento, filium ejus (Eumenis) « Aristonicum, quia patrium regnum petiverat, hostium « more, per triumphum duxerit. » (Apud Sallust. *in Fragment.*)
[3] Horat. lib. 2. od. 18.

trace de brigue secrète ni de sollicitation de la part des Romains.

J'ai cru devoir rapporter sans interruption toutes les suites de ce testament. Je reprends maintenant le fil de l'histoire.

§ V. — ANTIOCHUS SIDÈTE ASSIÉGE JEAN HIRCAN DANS JÉRUSALEM, ET REÇOIT LA VILLE A CAPITULATION. IL PORTE LA GUERRE CONTRE LES PARTHES, ET Y PÉRIT. PHRAATE, ROI DES PARTHES, EST VAINCU A SON TOUR PAR LES SCYTHES. PHYSCON EXERCE D'HORRIBLES CRUAUTÉS EN ÉGYPTE. UNE RÉVOLTE GÉNÉRALE L'OBLIGE D'EN SORTIR. CLÉOPATRE, SA PREMIÈRE FEMME, EST REMISE SUR LE TRÔNE. ELLE IMPLORE LE SECOURS DE DÉMÉTRIUS, ET EST BIENTÔT OBLIGÉE DE QUITTER L'ÉGYPTE. PHYSCON Y RETOURNE, ET RECOUVRE SON ROYAUME. PAR SON MOYEN, ZÉBINA CHASSE DU TRONE DÉMÉTRIUS, QUI EST TUÉ BIENTOT APRÈS. LE ROYAUME EST PARTAGÉ ENTRE CLÉOPATRE, FEMME DE DÉMÉTRIUS, ET ZÉBINA. CELUI-CI EST VAINCU ET TUÉ. ANTIOCHUS GRYPUS MONTE SUR LE TRONE DE SYRIE. LE FAMEUX MITHRIDATE COMMENCE A RÉGNER DANS LE PONT. MORT DE PHYSCON.

Simon ayant été tué par trahison avec deux de ses enfants [1], Jean, un autre de ses fils, surnommé *Hyrcan*, fut proclamé souverain sacrificateur et prince des Juifs à la place de son père. C'est ici que finit l'histoire des Machabées.

Antiochus Sidète, roi de Syrie, fit toute la diligence possible pour profiter de l'avantage que lui donnait la mort de Simon, et s'avança à la tête d'une puissante armée pour réduire la Judée et la réunir à l'empire de Syrie. Hyrcan fut obligé de se renfermer dans Jérusalem. Il y soutint un long siége avec un courage incroyable. Réduit enfin à la dernière extrémité, faute de vivres, il fit faire au roi des ouvertures de paix. On n'ignorait pas dans le camp l'état où il se trouvait. Ceux qui approchaient du roi le pressaient de profiter de l'occasion qu'il avait en main pour exterminer la nation juive. Ils lui représentaient, remontant à des siècles éloignés, qu'ils avaient été chassés d'Égypte comme des impies, haïs des dieux et détestés des hommes; qu'ils étaient ennemis de tout le reste du genre humain, puisqu'ils n'avaient de commerce qu'avec ceux de leur secte, et ne voulaient pas même manger ou boire, ni avoir aucune familiarité avec les autres, ni adorer les mêmes dieux : qu'ils avaient des lois, des coutumes, et une religion, tout à fait différentes de celles de toutes les autres nations; qu'ainsi ils méritaient bien que les autres nations les traitassent aussi avec le même mépris, leur rendissent haine pour haine, et s'unissent ensemble pour les exterminer. Diodore de Sicile, aussi bien que Josèphe, dit que ce fut par un pur effet de la générosité et de la clémence d'Antiochus que la nation juive ne fut pas entièrement détruite dans cette occasion.

Il voulut bien entrer en traité avec Hyrcan. On convint que les assiégés rendraient leurs armes, que les fortifications de Jérusalem seraient rasées, et qu'on paierait au roi un tribut pour Joppé et pour les autres villes que les Juifs avaient hors de la Judée; et la paix fut conclue à ces conditions. Antiochus avait aussi demandé qu'on rebâtît la citadelle de Jérusalem, et voulait y mettre une garnison; mais Hyrcan n'y voulut pas consentir, à cause des maux qu'avait faits à la nation celle qui y avait été pendant que cette citadelle avait subsisté, et il aima mieux payer au roi la somme de cinq cents talents [1], qui lui fut demandée en équivalent. La capitulation s'exécuta; et, pour ce qui ne pouvait pas s'exécuter sur-le-champ, on donna des otages, entre lesquels il y avait un frère d'Hyrcan.

Scipion l'Africain le jeune étant allé commander en Espagne [2] pendant la guerre de Numance, Antiochus Sidète lui envoya de riches et magnifiques présents. D'autres généraux en auraient profité en se les appropriant. Scipion les reçut en public, assis sur son tribunal, à la vue de toute l'armée, et ordonna qu'on les mît entre les mains du questeur [3], pour en récompenser les officiers et les soldats qui se distingueraient dans le service. C'est à de pareils traits qu'on reconnaît une âme noble et généreuse.

Démétrius Nicator était retenu [4] depuis plu-

[1] Ad. M. 3869; av. J. C. 135. — I. Machab. 16. — Joseph. Antiq. lib. 13-16. — Diod. Ecl. 1. pag 901.

[1] Cinq cent mille écus. = 2 875 000 fr. E. B.

[2] An. M. 3870; av. J. C. 134. — Liv. Epit. lib. 57.

[3] Le questeur était le trésorier de l'armée.

[4] An. M. 3873; av. J. C. 131. — Justin. lib. 38. cap. 9 et 10; lib. 39, cap. 1. — Oros. lib. 5, cap. 1. — Val. Max.

sieurs années en captivité par les Parthes dans l'Hyrcanie, où rien ne lui manquait que la liberté : mais sans elle tout le reste n'est rien. Il avait fait quelques tentatives pour se la procurer et pour retourner dans son royaume; elles furent toujours inutiles. Il fut arrêté à deux différentes reprises, dans le milieu de sa fuite; et pour toute peine on l'avait ramené dans le lieu de son exil, où il fut gardé avec plus de soin, mais traité toujours avec la même magnificence. Ce n'était pas pure bonté et clémence de la part des Parthes, l'intérêt y entrait pour quelque chose. Ils avaient des vues sur le royaume de Syrie, quelque éloigné qu'il fût, et ils attendaient un temps favorable, où, sous prétexte d'aller rétablir Démétrius sur son trône, ils pussent s'en emparer pour eux-mêmes.

Antiochus Sidète, soit qu'il en fût averti ou non, prévint leur dessein, et mena contre Phraate une puissante armée. L'usurpation que les Parthes venaient de faire des plus riches et des plus belles provinces de l'Orient, que ses ancêtres avaient toujours possédées depuis Alexandre, était pour lui une raison pressante de réunir toutes ses forces pour les en chasser. Son armée était de plus de quatre-vingt mille hommes, bien armés et bien disciplinés. Mais l'attirail du luxe y avait joint une si grande multitude de vivandiers, de cuisiniers, de pâtissiers, de confituriers, de comédiens, de musiciens, de femmes de mauvaise vie, qu'il y en avait près de quatre fois plus que de soldats : car on en faisait monter le nombre à trois cent mille. Il peut y avoir ici de l'exagération ; mais quand on rabattrait les deux tiers, il resterait encore une nombreuse suite de bouches inutiles. Le luxe était à proportion aussi grand que le nombre de ceux qui en étaient les ministres. L'or et l'argent [1] brillaient partout, jusque sur la chaussure des simples soldats. Les instruments et les ustensiles de cuisine étaient d'argent, comme s'il se fût agi d'aller à un festin, et non pas à la guerre.

Antiochus eut d'abord de grands succès. Il battit Phraate en trois batailles. Il reprit la Babylonie et la Médie. Toutes les provinces de l'Orient qui avaient autrefois appartenu à l'empire de Syrie secouèrent le joug des Parthes et se soumirent à lui, excepté la Parthie même, où Phraate se trouva réduit dans les bornes étroites de son premier royaume. Hyrcan, prince des Juifs, accompagna Antiochus dans cette expédition ; et ayant eu sa part dans toutes ces victoires, il revint chez lui chargé de gloire à la fin de la campagne et de l'année.

Le reste de l'armée passa l'hiver dans l'Orient [1]. Le nombre prodigieux des troupes, y compris l'attirail dont j'ai parlé, les obligea de se disperser et de s'écarter si fort les unes des autres, qu'elles ne pouvaient pas aisément se rejoindre, et former un seul corps pour se défendre, si on les attaquait. Les habitants, qu'ils foulaient extrêmement dans tous leurs quartiers, pour se venger et se défaire de ces hôtes incommodes à qui rien ne suffisait, conspirèrent avec les Parthes de les massacrer tous en un même jour dans leurs quartiers, sans leur donner le temps de se rassembler ; et la chose s'exécuta. Antiochus, qui avait gardé quelques corps de troupes auprès de sa personne, se mit en devoir d'aller secourir les quartiers les plus proches de lui ; mais il fut accablé par le nombre, et y périt lui-même. Tout le reste de l'armée fut ou massacré dans ses quartiers le même jour, ou fait prisonnier; de sorte qu'à peine, d'un si grand nombre d'hommes, en échappa-t-il quelques-uns pour aller porter en Syrie la triste nouvelle de cette boucherie.

Elle y répandit un grand deuil et une grande consternation. On y pleura en particulier la mort d'Antiochus, prince estimable par plusieurs bonnes qualités. Plutarque [2] rapporte de lui un mot qui lui fait honneur. Un jour de chasse, s'étant égaré et se trouvant seul, il se retira dans la cabane de pauvres gens, qui le reçurent du mieux qu'il leur fut possible

lib. 9, cap. 1. — Athen. lib 5, p 210; lib. 18, pag. 439; et lib 12, pag. 540. — Joseph. Antiq. Jud. lib. 13, cap. 16. — Appian. in Syr. pag. 132.

[1] « Argenti aurique tantùm, ut etiam gregarii milites « caligas auro figerent, procularentque materiam, cujus « amore populi ferro dimicant Culinarum quoque argen- « tea instrumenta fuere, prorsus quasi ad epulas non ad « bella pergerent » (Justin.)

[1] An. M. 3874; av. J. C. 130.

[2] Plut. in Apophtheg. pag. 184.

sans le connaître. Pendant le souper, lui-même ayant fait tomber la conversation sur la personne et sur la conduite du roi, ils dirent que c'était d'ailleurs un bon prince ; mais que sa trop grande passion pour la chasse lui faisait négliger les affaires de son royaume, et qu'il s'en reposait sur des courtisans qui ne répondaient pas toujours à ses bonnes intentions. Antiochus ne répondit rien sur-le-champ. Le lendemain, sa suite étant arrivée à la cabane, il fut reconnu pour ce qu'il était. Il raconta à ses officiers ce qui s'était passé la veille, et leur dit, comme par reproche : *Depuis que je vous ai attachés à mon service, je n'ai entendu la vérité sur ce qui me regarde que du jour d'hier.*

Phraate, battu trois fois par Antiochus, avait enfin relâché Démétrius, et l'avait renvoyé avec un corps de troupes en Syrie, dans l'espérance que sa venue y pourrait causer quelques troubles qui obligeraient Antiochus d'y retourner ; mais, après ce massacre, il détacha un parti de cavalerie pour le rattraper. Démétrius, qui avait craint quelque contre-ordre de cette nature, avait fait tant de diligence, qu'il avait déjà passé l'Euphrate avant que ce parti fût sur la frontière. Ainsi, il recouvra ses états, et en fit de grandes réjouissances, pendant que tout le reste de la Syrie pleurait et lamentait la perte de l'armée, où il y avait peu de familles qui n'eussent quelque proche parent.

Phraate fit chercher parmi les morts le corps d'Antiochus, et le fit mettre dans un cercueil d'argent. Il l'envoya en Syrie pour le faire enterrer honorablement avec ses ancêtres ; et ayant trouvé une de ses filles parmi les captives, il fut frappé de sa beauté, et l'épousa.

Antiochus étant mort, Hyrcan profita de l'occasion[1] des troubles et des divisions qui arrivèrent dans tout l'empire de Syrie, pour étendre ses états en se rendant maître de plusieurs places de Syrie, de Phénicie et d'Arabie, qui étaient à sa bienséance. Il travailla aussi en même temps à se rendre absolu et indépendant ; il y réussit si bien, que depuis ce temps-là ni lui ni aucun de ses descendants ne relevèrent plus du tout des rois de Syrie, et qu'ils secouèrent entièrement le joug de la sujétion, et celui même de l'hommage.

Phraate[1] enflé de ses grands succès et de la victoire qu'il avait remportée, voulut porter la guerre en Syrie pour tirer vengeance de l'invasion qu'Antiochus avait faite dans ses états. Mais, pendant qu'il faisait ses préparatifs pour cette expédition, il lui survint une guerre de la part des Scythes, qui lui donna assez d'occupation chez lui pour ne plus songer à aller inquiéter les autres. Se trouvant pressé vivement par Antiochus, comme nous l'avons vu, il avait demandé du secours à ces peuples. Quand ils arrivèrent, l'affaire était déjà terminée ; et n'ayant plus besoin d'eux, il ne voulut pas leur donner les sommes dont il était convenu. Les Scythes tournèrent aussitôt leurs armes contre lui-même, et lui firent la guerre, pour se venger de l'injustice qu'il leur faisait.

C'était une grande faute à ce prince que d'avoir mécontenté des peuples si puissants, par une basse et sordide avarice : il en fit une seconde dans la guerre même, qui ne fut pas moins considérable. Pour se fortifier contre cette nation, il chercha du secours parmi des gens dont il s'était fait encore plus haïr que des Scythes : c'étaient les troupes étrangères grecques qui avaient été à la solde d'Antiochus dans la dernière guerre contre lui, et qui avaient été faites prisonnières. Phraate s'avisa de les incorporer dans ses troupes, croyant par là les renforcer considérablement : mais, dès qu'ils se virent les armes à la main, ils résolurent de se venger des injures et des mauvais traitements qu'on leur avait faits pendant leur captivité : et, quand on fut aux mains, ils passèrent dans l'armée ennemie, et firent si bien pencher la balance, que Phraate fut battu, et qu'il se fit un grand carnage de son armée ; il y périt lui-même dans la déroute, et presque toute l'armée avec lui. Les Scythes et les Grecs se contentèrent de piller le pays, et se retirèrent chacun chez eux.

Quand ils se furent retirés, Artabane, oncle

[1] Joseph. Antiq. Jud lib. 13, cap. 17. — Strab. lib. 16, pag. 761. — Justin. lib. 36. cap. 1.

[1] An. M. 3875 ; av. J. C. 129. — Justin. lib. 39, cap. 1 ; et lib. 42, cap. 1 et 2.

Digitized by Google

de Phraate, se fit couronner roi des Parthes. Il fut tué peu de jours après dans un combat par les Thogariens, autre nation scythe. Son successeur fut Mithridate, qui pour ses glorieuses actions a eu le surnom de *grand*.

Pendant tous ces mouvements[1] dans l'empire de Syrie et dans celui des Parthes, Ptolémée Physcon gardait toujours la même conduite en Égypte. J'ai déjà remarqué comment en épousant Cléopatre sa sœur, et la veuve de son frère, il avait égorgé entre ses bras, le jour même des noces, le fils qu'elle avait eu de son frère. Dans la suite s'étant dégoûté de la mère, il devint passionné pour une fille qu'elle avait eue de Philométor, qui portait aussi le nom de *Cléopatre*. Il commença par lui faire violence, ensuite il l'épousa après avoir chassé sa mère.

Il se fit aussi bientôt haïr des nouveaux habitants d'Alexandrie[2], qu'il avait attirés pour la repeupler, et pour remplacer ceux que ses premières cruautés avaient obligés d'abandonner leur patrie. Pour les mettre hors d'état de lui nuire, il résolut de faire égorger tous les jeunes gens de la ville, qui en faisaient toute la force; pour cet effet, il les fit investir un jour par ses troupes étrangères dans le lieu où se faisaient les exercices, lorsque l'assemblée y était la plus nombreuse, et les fit tous passer au fil de l'épée. Tout le peuple en fureur courut mettre le feu au palais pour l'y brûler; mais il en était déjà sorti quand ils y arrivèrent, et il se sauva en Cypre avec sa femme Cléopatre et son fils Memphitis. En y arrivant il apprit que ceux d'Alexandrie avaient mis le gouvernement entre les mains de Cléopatre, qu'il avait répudiée: il leva aussitôt des troupes pour faire la guerre à cette nouvelle reine et à ses adhérents.

Mais auparavant[3], dans la crainte que les Alexandrins ne prissent pour roi son fils, à qui il avait donné le gouvernement de la Cyrénaïque, il le fit venir auprès de lui, et le fit mourir dès qu'il fut arrivé, uniquement pour prévenir un prétendu danger, qui n'avait de fondement que dans son imagination faussement alarmée. Cette barbarie irrita encore plus les esprits contre lui: on abattit et on brisa toutes ses statues à Alexandrie. Il crut que c'était Cléopatre, qu'il avait répudiée, qui avait porté le peuple à cette action; et, pour s'en venger, il fit égorger devant lui Memphitis, qu'il avait eu d'elle, jeune prince bien fait et de grande espérance. Ensuite il fit couper son corps en morceaux, les mit dans une caisse avec la tête entière, afin qu'on la reconnût, et l'envoya par un de ses gardes à Alexandrie, avec ordre d'attendre, pour la lui présenter, le jour de la naissance de cette princesse, qui approchait, et qui devait se célébrer avec beaucoup de magnificence. Ses ordres furent exécutés. La caisse lui fut rendue au milieu de la joie de la fête, qui fut bientôt changée en deuil et en lamentations. On ne saurait exprimer l'horreur que la vue de ce triste objet excita contre le tyran, dont la monstrueuse barbarie avait produit un crime si horrible et si inouï: on exposa aux yeux du peuple cet abominable présent; il y produisit le même effet que sur la cour, qui avait eu la première ce triste spectacle. On courut aux armes, et on ne songea qu'à empêcher ce monstre de jamais remonter sur le trône: on forma une armée, dont le commandement fut donné à Marsyas, que la reine avait nommé général, et l'on prit toutes les précautions possibles pour la défense du pays.

Ptolémée Physcon[4], de son côté, ayant formé une armée, en donna le commandement à Hégéloque, et l'envoya contre les Alexandrins. Il se donna une bataille qu'Hégéloque gagna; il fit même Marsyas prisonnier, et l'envoya chargé de fers à Physcon. On s'attendait que ce cruel tyran le ferait mourir dans les tourments; le contraire arriva. Il lui accorda le pardon et le relâcha; car, voyant par expérience que ses cruautés ne lui attiraient que des malheurs, il commença à s'en lasser, et voulut se faire honneur de son indulgence. Cléopatre, réduite à une grande extrémité par la perte de son armée, qui fut presque toute taillée en pièces dans la déroute, envoya de-

[1] An. M. 3874; av. J. C. 130. — Justin. lib. 38, cap. 8 et 9. lib 39, cap. 1.

[2] Val Max. lib. 9, cap. 2 et 7. — Oros. lib. 5, cap. 10. — Liv. Epit. lib. 39 et 60. — Diod. in Excerpt. Vales. pag. 374 et 376. Joseph. Antiq. Jud. lib. 13, cap. 17.

[3] An. M. 3875; av. J. C. 129.

[4] An. M. 3876: av. J. C. 128.

mander du secours à Démétrius, roi de Syrie, qui avait épousé la fille aînée qu'elle avait eue de Philométor, et lui promit la couronne d'Egypte pour sa récompense. Démétrius accepta, sans balancer, cette proposition, vint avec toutes ses troupes, et forma le siége de Péluse.

Ce prince n'était guère moins haï des Syriens pour sa hauteur, sa tyrannie et ses débauches, que Physcon l'était des Egyptiens. Quand ils le virent éloigné, et occupé au siége de Péluse, ils se soulevèrent. Ceux d'Antioche commencèrent, ensuite ceux d'Apamée; et plusieurs autres villes de Syrie suivirent leur exemple, et se joignirent à eux. Démétrius fut obligé de laisser l'Egypte pour réduire ses propres sujets. Cléopatre, destituée du secours qu'elle en avait attendu, mit tous ses trésors sur des vaisseaux, et se réfugia auprès de Cléopatre, sa fille, reine de Syrie.

Cette Cléopatre la fille avait épousé en premières noces Alexandre Bala, et ensuite ce Démétrius, du vivant de son père Philométor. Mais Démétrius ayant été pris par les Parthes, et retenu prisonnier, elle avait épousé Antiochus Sidète, frère de Démétrius. Après la mort de Sidète, elle était revenue à Démétrius, son premier mari, qui, relâché par les Parthes, était rentré en Syrie; et elle tenait sa cour à Ptolémaïde quand sa mère la vint trouver.

Physcon [1], dès que Cléopatre eut abandonné Alexandrie, y retourna, et rentra en possession du gouvernement; car, après la défaite de Marsyas et la fuite de Cléopatre, il n'y avait plus personne en état de l'en empêcher. Après s'être un peu affermi, pour se venger de l'invasion de Démétrius, il appuya contre lui un imposteur nommé *Alexandre Zébina*. C'était le fils d'un fripier d'Alexandrie. Il se disait fils d'Alexandre Bala, et prétendait, en cette qualité, que la couronne de Syrie lui appartenait. Physcon lui prêta une armée pour s'en mettre en possession. Il ne fut pas plutôt en Syrie, que, sans examiner les droits du prétendant, on vint en foule prendre son parti, parce qu'on ne pouvait souffrir Démétrius. Ils ne se mettaient pas en peine quel roi ils prenaient, pourvu qu'ils se défissent de lui.

[1] An. M. 3877; av. J. C. 127.

A la fin, une bataille en décida. Elle se donna auprès de Damas, en Célésyrie. Démétrius y fut entièrement défait, et s'enfuit à Ptolémaïde, où était Cléopatre sa femme. Elle, qui avait toujours sur le cœur son mariage avec Rhodogune chez les Parthes, prit cette occasion de s'en venger, et lui fit fermer les portes de la ville. Ne dirait-on pas que, dans le siècle dont j'écris l'histoire, il y a entre les princes et les princesses comme un combat et une émulation à qui se distinguera par plus de scélératesse et de noirceur? Démétrius fut obligé de s'enfuir à Tyr, où il fut tué. Après sa mort, Cléopatre conserva une partie du royaume. Zébina eut tout le reste; et pour s'y affermir, il fit une alliance étroite avec Hyrcan, qui profita, en habile homme, de toutes ces divisions, pour se bien établir, et pour procurer à ses peuples l'affermissement de la liberté, et plusieurs avantages considérables qui rendirent les Juifs redoutables à leurs ennemis.

Il avait envoyé l'année précédente une ambassade à Rome pour renouveler le traité fait avec Simon son père [1]. Le sénat reçut très-gracieusement ces ambassadeurs, et leur accorda tout ce qu'ils demandaient. Et parce qu'Antiochus Sidète avait fait la guerre aux Juifs nonobstant le décret des Romains et l'alliance contractée avec Simon; qu'il leur avait pris plusieurs villes, les avait rendus tributaires pour Gazara, Joppé et quelques autres places qu'il leur avait cédées; et qu'il les avait fait consentir par force à une paix désavantageuse en assiégeant la ville de Jérusalem: sur ce que les ambassadeurs exposèrent là-dessus au sénat, on condamna tout ce qui s'était fait contre les Juifs de cette manière depuis le traité fait avec Simon; et il fut résolu que Gazara, Joppé et les autres places que les Syriens leur avaient enlevées, ou qu'ils avaient rendues tributaires contre la teneur de son traité, leur seraient restituées et exemptées de tout hommage, tribut ou autre servitude. On conclut aussi que les Syriens les dédommageraient de toutes les pertes qu'ils leur avaient causées contre ce que le sénat avait réglé dans le traité fait avec Simon: enfin, que les rois de Syrie renonceraient à leur prétendu droit

[1] Joseph. Antiq. Jud. lib. 13, cap. 17.

de faire marcher leurs troupes sur les terres des Juifs.

Des essaims effroyables de sauterelles firent, dans le temps dont nous parlons, des ravages inouïs en Afrique[1]. Elles broutèrent tous les fruits de la terre. Ensuite ayant été emportées par le vent dans la mer, leurs corps morts furent rapportés par les vagues sur le rivage, où ils se pourrirent, et infectèrent tellement l'air, que cette infection causa une peste qui, dans la Libye, dans la Cyrénaïque et dans quelques autres endroits de l'Afrique, emporta plus de huit cent mille âmes.

Nous avons vu que Cléopatre s'était emparée d'une partie du royaume de Syrie à la mort de Démétrius Nicator, son mari[2]. Il avait eu de cette princesse deux fils, dont l'aîné, qui se nommait *Séleucus*, songea à monter sur le trône de son père, et se fit effectivement déclarer roi. La mère, ambitieuse, voulait régner elle-même, et trouvait fort mauvais que son fils voulût s'établir à son préjudice. Elle avait aussi lieu de craindre qu'il ne lui prît envie de venger la mort de son père, dont on savait fort bien qu'elle avait été cause. Elle le tua de ses propres mains, en lui enfonçant un poignard dans le sein. Il ne régna qu'un an. On a de la peine à comprendre qu'une femme et qu'une mère soit capable de se porter à de si horribles excès. Mais, dès que quelque passion injuste domine dans le cœur, c'est une source de toutes sortes de crimes. Quelque douce qu'elle paraisse, elle n'est pas bien éloignée de s'armer de poignards, et d'avoir recours au poison, parce que, voulant venir à bout de ses desseins, elle tend naturellement à détruire tout ce qui s'y oppose.

Zébina s'était rendu maître d'une partie du royaume de Syrie. Trois de ses principaux officiers se révoltèrent contre lui, et se déclarèrent pour Cléopatre. Ils prirent la ville de Laodicée, et voulurent défendre la place contre lui, mais il sut bien les ranger. Ils se soumirent, et il leur pardonna avec une clémence et une grandeur d'âme fort extraordinaires, et ne leur fit aucun mal. Ce prince supposé avait effectivement le cœur fort bon. Il recevait avec des manières affables et prévenantes tous ceux qui avaient affaire à lui; de sorte qu'il se faisait aimer de tout le monde, et même de ceux qui d'ailleurs détestaient l'imposture par laquelle il avait usurpé la couronne.

Mithridate Evergète, roi de Pont, mourut cette année; il fut assassiné par ses propres gens. Son fils, qui lui succéda, est le fameux Mithridate Eupator, qui disputa si longtemps aux Romains l'empire de l'Asie, et qui soutint contre eux une guerre de près de trente ans. Il n'avait que douze ans quand son père mourut. Je ferai de son histoire un article à part.

Cléopatre, après avoir tué son fils aîné[1], crut qu'il était de son intérêt de faire un roi titulaire, sous le nom de qui elle pût cacher l'autorité qu'elle voulait se conserver tout entière. Elle sentait bien que des peuples guerriers accoutumés à être gouvernés par des rois regarderaient toujours le trône comme vacant, pendant qu'il ne serait rempli que par une princesse, et qu'ils ne manqueraient pas de l'offrir à quelque prince qui se présenterait. Elle fit donc revenir son autre fils Antiochus d'Athènes, où elle l'avait envoyé pour son éducation, et le fit déclarer roi dès qu'il fut arrivé: mais ce n'était qu'un vain titre. Elle ne lui donnait aucune part aux affaires; et comme ce prince était fort jeune, n'ayant pas plus de vingt ans, il la laissa gouverner assez patiemment pendant quelque temps. Pour le distinguer des autres Antiochus, on lui donne ordinairement le surnom de *Grypus*[2], qui est pris de son grand nez. Josèphe l'appelle *Philométor*; mais ce prince, dans ses médailles, prenait le titre d'*Épiphane*.

Zébina s'étant bien établi[3], après la mort de Démétrius Nicator, dans la possession d'une partie de l'empire de Syrie, Physcon, qui le regardait comme sa créature, prétendait qu'il lui en fît hommage. Zébina refusa nettement d'entrer dans ses vues. Physcon résolut de l'abattre comme il l'avait élevé; et, s'étant accommodé avec sa nièce Cléopatre, il envoya une armée considérable à Grypus, et lui donna

[1] An. M. 3879; av. J. C. 125. — Liv. Epit Oros. lib. 5, cap. 11.

[2] An. M. 3880; av. J. C. 124. — Liv. Epit lib. 60. — Justin. lib. 39, cap. 1 et 2. — Appian. in Syr. pag. 132.

[1] An. M. 3881; av. J. C. 123.

[2] Γρυπὸς, en grec, signifie un homme qui a un nez aquilin.

[3] An. M. 3882; av. J. C. 122.

sa fille Tryphène en mariage. Grypus, par le moyen de ce secours, défit Zébina, et l'obligea de se retirer à Antioche. Celui-ci s'avisa, pour fournir aux frais de la guerre, de piller le temple de Jupiter. Ayant été découvert, les habitants se soulevèrent, et le chassèrent de la ville. Il fut encore quelque temps errant de lieu en lieu à la campagne; mais à la fin on le prit et on le fit mourir.

Après la défaite et la mort de Zébina[1], Antiochus Grypus, se sentant assez âgé, voulut commencer à gouverner par lui-même. L'ambitieuse Cléopatre, qui voyait par là diminuer son pouvoir et éclipser sa grandeur, ne put le souffrir. Pour se rendre de nouveau maîtresse absolue de tout le gouvernement de la Syrie, elle résolut de se défaire de Grypus comme elle avait déjà fait de son frère Séleucus, et de donner la couronne à un autre fils qu'elle avait eu d'Antiochus Sidète, sous qui, parce qu'il était en bas âge, elle espérait avoir, encore longtemps, l'autorité royale entre les mains, et prendre des mesures justes pour s'y établir au bien, qu'elle lui resterait toute sa vie. Cette méchante femme prépara pour cet effet une coupe empoisonnée, qu'elle présenta un jour à Grypus, comme il rentrait fort échauffé de quelque exercice qu'il venait de faire. Mais ce prince, ayant été informé de son dessein, la pria d'abord, comme par honnêteté pour sa mère, et la pressa même de prendre cette coupe pour elle-même; et sur le refus constant qu'elle en fit, ayant fait paraître quelques témoins, il lui fit entendre que le seul moyen qui lui restait de se purger du soupçon qu'on formait contre elle, était de boire la liqueur qu'elle lui avait offerte. Cette malheureuse princesse, qui se voyait sans issue et sans ressource, avala la coupe. Le poison fit son effet sur-le-champ, et délivra la Syrie de ce monstre, qui, par ses crimes inouïs, avait été si longtemps le fléau de cet état. Elle avait été femme de trois rois de Syrie[2], et elle fut mère de quatre. Elle avait causé la mort de deux de ses maris; et pour ses enfants, elle en tua un de sa propre main, et voulait se défaire aussi de Grypus par le poison, qu'il lui fit avaler à elle-même. Ce prince, après cela, mit bon ordre à ses affaires, et régna plusieurs années en paix et en tranquillité, jusqu'à ce que son frère Antiochus de Cyzique lui suscita les troubles dont on parlera dans la suite.

Ptolémée Physcon[1], roi d'Égypte, après avoir régné vingt-neuf ans, depuis la mort de son frère Philometor, mourut enfin à Alexandrie. On n'a guère vu de règne plus tyrannique ni plus rempli de crimes que le sien.

§ VI. — Ptolémée Lathyre succède à Physcon. Guerre entre Grypus et son frère Antiochus de Cyzique, pour le royaume de Syrie. Hircan se fortifie en Judée. Sa mort. Aristobule lui succède et prend le titre de roi. Il eut pour successeur Alexandre Jannée. Cléopatre chasse Lathyre d'Égypte, et lui substitue Alexandre, son frère cadet. Guerre entre cette princesse et ses fils. Mort de Grypus. Ptolémée Apion laisse le royaume de la Cyrénaïque aux Romains. Continuation des guerres en Syrie et en Égypte. Les Syriens choisissent pour roi Tigrane. Lathyre est rétabli sur le trône d'Égypte. Il meurt. Alexandre, son neveu, lui succède. Nicomède, roi de Bythinie, laisse le peuple romain son héritier.

Physcon, en mourant, avait laissé trois fils[2]. Le premier, nommé *Apion*, était un fils naturel qu'il avait eu d'une concubine. Les deux autres étaient légitimes; il les eut de Cléopatre, sa nièce, qu'il épousa après avoir répudié sa mère. L'aîné s'appelait *Lathyre*, et l'autre *Alexandre*. Il laissa par son testament le royaume de la Cyrénaïque à Apion, et celui d'Égypte à sa veuve Cléopatre et à celui de ses deux fils qu'elle choisirait elle-même. Cléopatre, croyant qu'Alexandre serait le plus complaisant, se déterminait à le prendre; mais le peuple ne voulut pas souffrir qu'on fît perdre à l'autre son droit d'aînesse, et obligea la reine à le faire revenir de Cypre, où elle l'avait fait

[1] An M. 3881; av. J. C. 120.

[2] Les trois rois de Syrie qu'elle eut pour maris, furent : Alexandre Bala, Démétrius Nicator, et Antiochus Sidète. Ses quatre fils sont : Antiochus, d'Alexandre Bala; Séleucus et Antiochus Grypus, de Démétrius; et Antiochus de Cyzique, d'Antiochus Sidète.

[1] An. M. 3887; av. J. C. 117. — Porphyr. in Græc. Eus. Scal. — Hieron in Dan. 9.

[2] An. M. 3887; av. J. C. 117. — Justin. lib. 39, cap. 3, 4 et 5. — Appian. in Mithrid. sub finem et in Syr. p. 132. Strab. lib. 17 pag. 795. — Plin. lib. 2, cap. 67, et lib. 6, cap. 30. — Porphyr. in Græc. Eus. Scalig. Jos. Antiq. lib. 13, cap. 18. — Diod. in Excerpt. Vales. pag. 385.

Digitized by Google

reléguer par son père, et à l'associer avec elle à la couronne. Mais, avant qu'on lui fît prendre possession du trône à Memphis, selon la coutume, elle l'obligea à répudier Cléopatre, sa sœur aînée, qu'il aimait beaucoup, et à prendre Séléne, sa cadette, pour laquelle il n'avait nulle inclination. De telles dispositions ne promettent pas un règne fort pacifique.

A son couronnement il prit le titre de *Soter*. Quelques auteurs lui donnent celui de *Philométor* : mais *Lathyre* [1] est celui par lequel la plupart des historiens le distinguent. Cependant, comme ce n'était qu'une espèce de sobriquet, on n'osait le lui donner sérieusement de son temps.

Antiochus Grypus, roi de Syrie [2], se préparait à faire la guerre aux Juifs, lorsqu'il lui tomba sur les bras une guerre domestique, qui lui fut suscitée par Antiochus de Cyzique, son frère de mère. Il était fils de Cléopatre et d'Antiochus Sidète, et né pendant que Démétrius était prisonnier chez les Parthes. Quand Démétrius revint, et rentra en possession de ses états après la mort d'Antiochus Sidète, sa mère, pour le mettre en sûreté, l'avait envoyé à Cyzique, ville située sur la Propontide, dans la Mysie mineure, où il fut élevé par les soins d'un fidèle eunuque nommé *Cratère*, à qui elle l'avait confié. De là vient le surnom de *Cyzicénien* qu'on lui donne. Grypus, à qui il donnait de l'ombrage, voulut le faire empoisonner. On découvrit son dessein; et le Cyzicénien, pour se défendre, fut contraint de prendre les armes, et de tâcher à faire valoir les prétentions qu'il avait à la couronne de Syrie.

Cléopatre [3], que Lathyre avait été contraint de répudier, se voyant libre, se donna au Cyzicénien. Elle lui apporta en dot une armée [4], pour s'en servir contre son concurrent. Les forces se trouvant par là à peu près égales, les deux frères en vinrent à une bataille, où le Cyzicénien, ayant eu le malheur d'être défait, se retira à Antioche. Il y laissa sa femme qu'il crut en sûreté, et s'en alla lever de nouvelles troupes pour rétablir son armée.

Mais Grypus alla aussitôt assiéger la ville, et la prit. Tryphéne, sa femme, lui demanda instamment de lui remettre Cléopatre, sa prisonnière, entre les mains. Quoique sa sœur de père et de mère, elle était si excessivement indignée de ce qu'elle avait épousé leur ennemi, et lui avait donné une armée contre eux, qu'elle voulait lui ôter la vie. Cléopatre s'était mise sous la protection d'un sanctuaire regardé comme inviolable : c'était un des temples d'Antioche. Grypus ne voulait pas avoir pour sa femme une complaisance dont il voyait bien les funestes suites dans la rage où elle était. Il lui allégua la sainteté de l'asile où sa sœur était réfugiée. Il lui représenta que sa mort ne leur serait d'aucune utilité, et ne ferait aucun tort au Cyzicénien : que, dans toutes les guerres domestiques ou étrangères où ses ancêtres s'étaient trouvés engagés on n'avait jamais vu qu'après la victoire on eût usé de cruauté envers les femmes, surtout envers une si proche parente : que Cléopatre était sa sœur à elle, et sa proche parente à lui [1]; qu'ainsi il la priait de ne lui en plus parler, parce qu'il ne pouvait pas y consentir. Tryphéne [2], loin de se rendre à ses raisons, entra dans une plus grande fureur par un sentiment de jalousie, s'étant mis dans la tête que ce n'était pas par pitié, mais par amour, que son mari prenait ainsi le parti de cette malheureuse princesse. Elle envoya donc des soldats dans le temple, qui ne purent l'arracher autrement de l'autel qu'en lui coupant les mains dont elle le tenait embrassé. Cléopatre expira en prononçant mille exécrations contre les parricides auteurs de sa mort, et recommandant au dieu, sous les yeux de qui cette bar-

[1] Λάθυρος signifie une espèce de pois chiche, qu'on appelle en latin *cicer*, d'où est venu le surnom de la famille de Cicéron. Il fallait que *Lathire* eût quelque marque bien visible de cette sorte, au visage apparemment, où cela choque davantage.

[2] Au. M. 3890; av. J. C. 111.

[3] Au. M. 3891; av. J. C. 113.

[4] On trouve dans les dernières éditions de Justin les paroles suivantes : *Exercitum Grypi sollicitatum, velut dotalem, ad maritum deducit*; ce qui marque que Cléopatre, ayant réussi à débaucher une partie de l'armée de Grypus, la conduisit à son mari. Dans plusieurs éditions on lit *Cypri* au lieu de *Grypi*, ce qui marquerait que Cléopatre avait une armée en Cypre.

[1] Son père Physcon était oncle de Cléopatre, mère de Grypus.

[2] « Sed quantò Grypus abnuit, tantò muliebri soror pertinacià accenditur, rata non misericordiæ hæc verba, « sed amoris esse. » (Justin.)

bare cruauté avait été exercée, le soin d'en tirer vengeance.

Cependant l'autre Cléopâtre, mère commune de ces deux sœurs, ne paraissait touchée ni du sort de l'une, ni du crime de l'autre. Son cœur, qui n'était susceptible que d'ambition, était si occupé du désir de régner, qu'elle ne songeait qu'aux moyens de se soutenir en Egypte, et d'y retenir entre ses mains l'autorité absolue pendant toute sa vie. Pour se mieux affermir, elle donna le royaume de Cypre à Alexandre, son cadet, afin de tirer de lui l'assistance dont elle aurait besoin si jamais Lathyre voulait lui disputer l'autorité, qu'elle avait résolu de garder.

La mort de Cléopâtre, en Syrie[1], ne demeura pas longtemps impunie. Le Cyzicénien revint, à la tête d'une nouvelle armée, livrer une seconde bataille à son frère, le défit, prit Tryphène, et lui fit souffrir les tourments que sa cruauté envers sa sœur avait bien mérités.

Grypus fut obligé d'abandonner la Syrie au vainqueur. Il se retira à Aspendus, en Pamphilie, ce qui lui fait donner quelquefois dans l'histoire le nom de l'*Aspendien*. Mais un an après il revint dans la Syrie, et la regagna. Les deux frères[2] partagèrent ensuite cet empire entre eux. Le Cyzicénien eut la Célésyrie et la Phénicie, et fit sa résidence à Damas. Grypus eut tout le reste, et demeura à Antioche. Tous deux donnaient également dans le luxe et dans plusieurs autres excès.

Pendant que ces deux frères consumaient leurs forces l'un contre l'autre[3], ou s'endormaient, après la paix, dans une lâche mollesse, Jean Hyrcan, augmentait ses richesses et son pouvoir; et, voyant qu'il n'avait rien à craindre de leur part, il entreprit de réduire la ville de Samarie. Il envoya Aristobule et Antigone, deux de ses fils, en former le siége. Les Samaritains demandèrent du secours au Cyzicénien, roi de Damas. Il y vint à la tête d'une armée. Les deux frères sortirent de leurs lignes. Il y eut une bataille, où Antiochus fut battu et poursuivi jusqu'à Scythopolis, et eut beaucoup de peine à se sauver.

Les deux frères[1], après cette victoire, retournèrent au siége, et pressèrent la ville si vivement, qu'elle fut obligée une seconde fois d'envoyer solliciter le Cyzicénien de venir encore à son secours. Mais il n'avait pas assez de troupes pour entreprendre de faire lever le siége: on en demanda à Lathyre, roi d'Egypte, qui accorda six mille hommes contre l'avis de sa mère Cléopatre. Comme elle avait deux Juifs pour favoris, pour ministres et pour généraux, Chelcias et Ananias, tous deux fils d'Onias, qui avait bâti le temple d'Egypte, ces deux ministres, qui la gouvernaient entièrement, la portaient à favoriser leur nation, et, par égard pour eux, elle ne voulait rien faire qui fût préjudiciable aux Juifs. Peu s'en fallut qu'elle ne déposât Lathyre pour s'être engagé dans cette guerre sans son consentement, et même contre sa volonté.

Quand les troupes auxiliaires d'Egypte furent arrivées, le Cyzicénien les joignit avec les siennes. Il n'osa cependant venir attaquer l'armée qui formait le siége, et se contenta, par ses courses et par des détachements, de ravager le pays pour faire diversion, et engager l'ennemi à lever le siége, afin d'aller défendre son propre pays. Mais, voyant que l'armée ennemie ne faisait aucun mouvement, et que la sienne était fort diminuée par la défaite de quelques partis, par la désertion, et par d'autres accidents, il crut que c'était trop exposer sa personne que de demeurer avec une armée si affaiblie, et se retira à Tripoli. Il laissa le commandement à deux de ses meilleurs généraux, Callimandre et Epicrate. Le premier se fit tuer dans une entreprise téméraire, où tout le parti qu'il avait mené périt, aussi bien que lui. Epicrate, se voyant sans espérance de succès, ne songea qu'à tirer pour ses intérêts particuliers le meilleur parti qu'il put de l'état où il se trouvait. Il traita secrètement avec Hyrcan; et pour une somme d'argent qu'il en reçut, il lui livra Scythopolis et toutes les autres places que les Syriens avaient dans le pays, ne comptant pour rien son devoir, son honneur, sa réputation, et comptant pour

[1] An. M. 3892: av. J.C. 112.

[2] An M. 3893: av. J. C. 111.

[3] An. M. 3894; av. J. C. 110. — Joseph. Antiq. lib. 13, cap. 17-19.

[1] An M. 3895; av. J. C. 109.

Digitized by Google

tout une somme peut-être assez peu considérable.

Samarie, destituée de toute apparence de secours, se vit contrainte, après avoir soutenu un siége d'un an, de se rendre enfin à Hyrcan. Il la fit d'abord démolir. Les murailles de la ville, les maisons des particuliers, tout fut abattu et rasé jusqu'aux fondements, et, pour empêcher qu'elle ne fût jamais rebâtie, il fit faire en tous sens, dans la nouvelle esplanade de la ville rasée, des fossés larges et profonds, où il fit entrer l'eau. Elle ne fut rétablie que du temps d'Hérode, qui donna à la nouvelle ville qu'il fit rebâtir, le nom de *Sébaste*[1], en l'honneur d'Auguste.

Hyrcan se vit alors maître de toute la Judée, de la Galilée, de la Samarie et de plusieurs places frontières, et devint par là un des princes les plus considérables de son temps. Aucun de ses voisins n'osa plus l'attaquer; il passa le reste de ses jours dans un parfait repos, par rapport aux affaires du dehors.

Mais[2], sur la fin de ses jours, il ne trouva pas la même tranquillité au dedans. Les pharisiens, secte violente et mutine, lui causèrent beaucoup de chagrin. Par une profession affectée d'attachement à la loi, et de rigidité dans les mœurs, ils s'étaient acquis une réputation qui leur donnait un grand empire sur l'esprit du peuple. Hyrcan avait tâché, par toutes sortes de bienfaits, de les mettre dans ses intérêts. Outre qu'il avait été élevé parmi eux, et avait toujours fait profession de leur secte, il les avait protégés et servis en toute occasion : et, pour se les attacher davantage, il avait, depuis peu, invité leurs chefs à un régal magnifique, où il leur fit un discours bien capable de toucher des esprits raisonnables. Il leur représenta que ç'avait toujours été son intention, comme ils le savaient bien, d'être juste dans ses actions à l'égard des autres hommes, et de faire à l'égard de Dieu tout ce qui lui était agréable, selon la doctrine enseignée par les pharisiens: qu'il les conjurait donc, s'ils voyaient qu'il s'écartât, en quelque chose, du grand but qu'il se proposait dans ces deux règles, de lui donner leurs instructions, afin qu'il pût y remédier et s'en corriger. Une telle disposition est fort louable dans les princes et dans tous les hommes; mais elle doit être accompagnée de prudence et de discernement.

Toute l'assemblée applaudit au discours d'Hyrcan, et le combla de louanges. Un seul homme, il s'appelait *Éléazar*, esprit turbulent et séditieux, se levant, prit la parole et lui dit : « Puisque vous souhaitez qu'on vous « dise la vérité librement, si vous voulez mon- « trer que vous êtes juste, quittez la souve- « raine sacrificature, et contentez-vous du « gouvernement civil. » Hyrcan, surpris, lui demanda quelles raisons il avait de lui donner ce conseil. Éléazar repliqua qu'on savait, sur le témoignage de personnes âgées et dignes de foi, que sa mère était une captive; et qu'en qualité de fils d'une étrangère, il était incapable, par la loi, de posséder cette charge. Si le fait eût été véritable, Éléazar aurait eu raison[1], car la loi était expresse sur cet article ; mais c'était une fausse supposition et une pure calomnie, et tous les assistants blâmèrent extrêmement celui qui l'avait avancée, et en marquèrent fortement leur indignation.

Cependant cette aventure fut l'occasion de bien des troubles. Hyrcan fut outré qu'on eût eu l'insolence de diffamer ainsi sa mère, de porter atteinte à la pureté de sa naissance, et de saper par contre-coup le droit qu'il avait à la souveraine sacrificature. Jonathan, son ami intime, et zélé saducéen, profita de cette occasion pour l'animer contre tout le parti et pour l'attirer dans celui des saducéens.

Deux sectes puissantes dans la Judée, mais entièrement opposées de sentiments et d'intérêts, y partageaient tout le crédit: celle des pharisiens, et celle des saducéens. Les premiers se piquaient d'une observance exacte de la loi, et y ajoutaient un grand nombre de traditions qu'ils prétendaient avoir reçues de leurs ancêtres, et auxquelles ils étaient beaucoup plus attachés qu'à la loi même, quoique souvent elles y fussent contraires. Ils reconnaissaient l'immortalité de l'âme, et par conséquent une autre vie après celle-ci. Ils affectaient un extérieur de vertu, de régularité, d'austérité, qui les faisait fort considérer du peuple. Mais

[1] Σεβαστός en grec veut dire *Auguste*.

[2] An. M. 3896; av. J. C. 108.

[1] Levit. 21, 15.

sous cet extérieur imposant ils cachaient les plus grands vices : une avarice sordide, un orgueil insupportable, une soif insatiable d'honneurs et de distinctions, un désir violent de dominer seuls, une envie qui allait jusqu'à la fureur contre tout mérite étranger, une haine irréconciliable contre quiconque osait les contredire; un esprit de vengeance, capable des plus horribles excès; et, ce qui les caractérisait encore davantage et enchérissait sur tout le reste, une noire hypocrisie, qui se couvrait toujours du masque de la religion. Les saducéens rejetaient avec mépris les traditions pharisaïques, niaient l'immortalité des âmes et la résurrection des corps, et n'admettaient d'autre félicité que celle dont on jouit dans cette vie. Les gens riches et de qualité, et la plupart de ceux qui composaient le sanhédrin, c'est-à-dire le grand conseil des Juifs, où se décidaient les affaires de l'état et de la religion, étaient de cette dernière secte.

Jonathan donc, pour attirer Hyrcan dans son parti, lui insinua que ce qui venait de se passer n'était pas une saillie d'Eléazar, mais un coup concerté par toute la cabale, dont Eléazar n'avait été que l'organe : et que, pour s'en convaincre, il n'avait qu'à les consulter sur la punition que méritait le calomniateur; qu'il verrait, s'il voulait bien en faire l'expérience, par leurs ménagements pour le criminel, qu'ils étaient tous ses complices. Hyrcan suivit son avis, et consulta les chefs des pharisiens sur la punition due à celui qui avait ainsi diffamé le prince et le souverain sacrificateur de son peuple, s'attendant qu'ils le condamneraient sans doute à la mort. Mais leur réponse fut que la calomnie n'était pas un crime capital, et que toute la punition qu'elle méritait n'allait qu'au fouet et à la prison. Cette douceur, dans un cas si grief, fit croire à Hyrcan tout ce que Jonathan lui avait insinué, et il devint ennemi mortel de toute la secte des pharisiens. Il défendit d'observer les réglements fondés sur leur prétendue tradition, infligea des peines à ceux qui contreviendraient à son ordonnance, et abandonna entièrement leur parti pour se jeter dans celui des saducéens, leurs ennemis.

Hyrcan ne vécut pas longtemps[1], après cette bourrasque; il mourut l'année d'après. Il avait été vingt-neuf ans souverain sacrificateur et prince des Juifs.

Pour ne point interrompre l'histoire des autres royaumes, je réserve la plus grande partie de ce qui regarde les successeurs d'Hyrcan, pour l'article où je traiterai séparément l'histoire des Juifs.

Nous avons vu que Ptolémée Lathyre[1], avait envoyé une armée dans la Palestine au secours de Samarie, contre l'avis de sa mère et malgré sa résistance. Elle porta si loin le ressentiment qu'elle eut de cette atteinte et de quelques autres pareilles qu'il avait données à son autorité, qu'elle lui enleva sa femme Sélène, dont il avait déjà deux fils[2], et l'obligea lui-même à sortir d'Egypte. Voici comment elle s'y prit. Elle fit blesser quelques-uns de ses eunuques favoris, et les produisit dans une assemblée du peuple à Alexandrie, et dit que c'était son fils Lathyre qui les avait ainsi maltraités pour avoir voulu la défendre contre sa violence. Elle anima si fort le peuple par cette fiction pleine de noirceur, qui lui persuada qu'on avait voulu la tuer, que d'abord il se fit un soulèvement général contre Lathyre; et on l'aurait mis en pièces, s'il ne s'était sauvé au port dans un vaisseau qui mit sur-le-champ à la voile. Cléopatre aussitôt fit venir Alexandre, son cadet, à qui elle avait fait donner le royaume de Cypre; et le fit roi d'Égypte à la place de son frère, qu'elle obligea de se contenter de celui de Cypre que l'autre laissait.

Alexandre[3], roi des Juifs, après avoir mis ordre aux affaires intérieures de son état, alla attaquer ceux de Ptolémaïde, les battit, et les obligea à se renfermer dans leurs murailles, où il les assiégea. Ils envoyèrent demander du secours à Lathyre. Il y alla en personne. Mais les assiégés, ayant changé de sentiment, parce qu'ils craignaient de l'avoir pour maître. Lathyre dissimula pour lors son ressentiment. Il était près de conclure un traité avec Alexandre, lorsqu'il apprit que ce prince traitait sous main avec Cléopatre, pour l'engager à venir avec toutes ses forces le chasser de la Palestine.

[1] An. M. 3897; av. J. C. 107.

[1] Justin. lib. 39, cap. 4.

[2] Ces deux fils moururent avant lui.

[3] An. M. 3899. av. J. C. 105. — Joseph. Antiq. lib. 13, cap. 20 et 21.

Lathyre devint son ennemi déclaré, et résolut de lui faire tout le mal qu'il pourrait.

Il n'y manqua pas l'année suivante[1]. Il partagea son armée en deux corps. Il détacha l'un, sous la conduite d'un de ses généraux, pour aller former le siége de Ptolémaïde, dont il avait sujet d'être mécontent; et avec l'autre il marcha en personne contre Alexandre. Les habitants de Gaza avaient fourni à Lathyre un nombre de troupes assez considérable. Il se donna entre eux une sanglante bataille sur le Jourdain. Alexandre y perdit trente mille hommes, sans compter les prisonniers que fit Lathyre après sa victoire.

On rapporte une action bien cruelle et bien barbare que fit Lathyre dans cette occasion. Le soir du jour qu'il avait remporté cette victoire, en venant prendre des quartiers dans les villages du voisinage, qu'il trouva pleins de femmes et d'enfants, il fit tout égorger, fit couper leurs corps par pièces, les fit mettre dans des chaudières pour les faires cuire, comme s'il eût voulu en faire souper son armée. Son but était de faire croire que ses troupes se nourrissaient de chair humaine, pour jeter la terreur dans tout le pays. Croirait-on possible un tel genre de barbarie? Pareille pensée est-elle jamais venue dans l'esprit d'aucun homme? Josèphe rapporte ce fait sur le témoignage de Strabon et d'un autre auteur.

Lathyre, après la défaite d'Alexandre, n'ayant plus d'ennemi qui tînt la campagne, ravagea et désola tout le plat pays. Sans le secours qu'amena Cléopatre, l'année suivante, Alexandre était perdu; car, après une perte si considérable, il lui était impossible, de se relever et de faire tête à son ennemi.

Cette princesse vit bien que, si Lathyre se rendait maître de la Judée et de la Phenicie[2], il serait en état d'entrer dans l'Egypte et de la détrôner, et qu'il fallait arrêter les progrès qu'il y faisait. Elle leva pour cet effet une armée, et en donna le commandement à Chelcias et à Ananias, les deux Juifs dont il a déjà été parlé. Elle équipa en même temps une flotte pour transporter ses troupes; et, s'embarquant elle-même, elle vint débarquer en Phénicie[3]. Elle avait apporté avec elle une grosse somme d'argent et ses plus riches joyaux. Voulant les mettre à couvert, en cas de malheur, elle choisit l'île de Cos, et y envoya en même temps son petit-fils Alexandre, fils de celui qui régnait conjointement avec elle. Quand Mithridate se rendit maître de cette île, et des trésors qui y étaient, il se chargea du soin de ce jeune prince, et le fit élever d'une manière qui répondait à sa naissance. Alexandre se déroba quelque temps après d'entre les mains de Mithridate, et se réfugia auprès de Sylla, qui le reçut fort bien, le prit en sa protection, l'emmena avec lui à Rome, et enfin le mit sur le trône d'Egypte, comme on le verra dans la suite.

L'arrivée de Cléopâtre fit d'abord lever à Lathyre le siége de Ptolémaïde, qu'il avait toujours continué. Il se retira dans la Célésyrie. Elle détacha Chelcias avec une partie de l'armée pour le poursuivre; et avec l'autre, que commandait Ananias, elle forma elle-même le siége de Ptolémaïde. Celui qui commandait le premier détachement, ayant péri dans cette expédition, la mort de ce général arrêta tout. Lathyre, pour profiter du désordre que cette perte avait causé, se jeta avec toutes ses forces sur l'Egypte, dans la pensée qu'il la trouverait sans défense dans l'absence de sa mère, qui avait emmené ses meilleures troupes dans la Phénicie. Il se trompait[1]; les troupes que Cléopâtre y avait laissées tinrent bon jusqu'à l'arrivée de celles qu'elle détacha de Phénicie pour les renforcer, quand elle découvrit son dessein : on le contraignit de s'en retourner dans la Palestine. Il y prit ses quartiers d'hiver à Gaza.

Cléopâtre cependant poussa si vigoureusement le siége de Ptolémaïde, qu'à la fin elle la prit. Dès qu'elle y fut entrée, Alexandre l'y vint trouver, et lui apporta de riches présents pour gagner ses bonnes grâces. Mais ce qui lui servit le plus à y réussir, fut sa haine pour Lathyre son fils : il n'eut pas besoin d'autre recommandation pour être bien reçu.

Quelques personnes de la cour de Cléopâtre lui firent remarquer la belle occasion qu'elle avait en main de se rendre maîtresse de la

[1] An. M. 3900 : av. J. C. 104.
[2] An. M. 3901 ; av. J. C. 103.
[3] Appian. in Mithrid. pag. 186, et de Bell. civil. pag. 111.

[1] An M 3902 av. J. C. 102.

Judée et de tous les états d'Alexandre en se saisissant de sa personne : ils l'en pressaient même, et, sans Ananias, elle l'aurait fait. Mais il lui représenta quelle lâcheté et quelle infamie il y aurait à traiter ainsi un allié, engagé dans la même cause : que ce serait agir contre l'honneur et la bonne foi, qui sont les fondements de la société : que cette conduite ferait beaucoup de tort à ses intérêts, et lui attirerait la haine de tous les Juifs répandus dans tout le monde. Enfin, il fit tant par ses raisons et par son crédit, qu'il employa tout entier pour sauver son compatriote et son parent, qu'elle se rendit, et renouvela son alliance avec Alexandre. De quel prix n'est point pour les princes un sage ministre, assez courageux pour s'opposer avec force à leurs injustes entreprises ? Alexandre retourna à Jérusalem, où il remit enfin sur pied une bonne armée, qui passa le Jourdain, et forma le siége de Gadara.

Ptolémée Lathyre, après avoir passé l'hiver à Gaza[1], voyant qu'il ferait des efforts inutiles contre la Palestine tant que sa mère la soutiendrait, abandonna cette entreprise, et s'en retourna en Cypre. Elle, de son côté, se retira aussi en Egypte ; et le pays se trouva délivré de l'un et de l'autre.

Apprenant, à son retour à Alexandrie, que Lathyre entrait en traité à Damas avec Antiochus de Cysique[2], et qu'avec le secours qu'il espérait en tirer il se disposait à faire une nouvelle tentative pour recouvrer la couronne d'Egypte; cette reine, pour faire diversion, donna en mariage à Antiochus Grypus Sélèoe sa fille, qu'elle avait ôtée à Lathyre, et lui envoya en même temps bon nombre de troupes et de grosses sommes d'argent pour le mettre en état d'attaquer vigoureusement son frère le Cyzicénien. La chose réussit comme elle l'avait projetée : la guerre se ralluma entre les deux frères; et le Cyzicénien eut tant d'affaires chez lui, qu'il ne fut pas en état de donner du secours à Lathyre; ce qui fit échouer son dessein.

Ptolémée Alexandre, son cadet, qu'elle avait mis sur le trône conjointement avec elle, frappé de la cruauté barbare avec laquelle elle persécutait son frère Lathyre, surtout en lui ôtant sa femme pour la donner à son ennemi, et remarquant d'ailleurs que les crimes ne lui coûtaient rien lorsqu'il s'agissait de contenter son ambition, ne se crut pas en sûreté auprès d'elle, et prit le parti d'abandonner la couronne et de se retirer, aimant mieux vivre tranquille et sans crainte en exil que de régner avec une si méchante et si cruelle mère, avec qui sa vie était continuellement en danger. Il fallut bien des sollicitations pour l'engager à revenir; car le peuple ne voulait pas absolument qu'elle régnât seule, quoiqu'on vît bien qu'elle n'accordait à son fils que le nom de roi ; que depuis la mort de Physcon elle avait toujours eu l'autorité royale tout entière, et que la véritable cause de la disgrâce de Lathyre, qui lui avait coûté sa couronne et sa femme, était d'avoir osé faire quelque chose sans elle.

La mort d'Antiochus Grypus arriva cette année[1]. Il fut assassiné par Héracléon, un de ses vassaux, après avoir régné vingt-sept ans. Il laissa cinq fils. Séleucus, l'aîné de tous, lui succéda. Les quatre autres furent Antiochus et Philippe, jumeaux, Démétrius Euchère et Antiochus Dionysius ou Denys. Ils furent tous rois à leur tour, ou du moins prétendirent à la couronne.

Ptolémée Apion, fils de Physcon, roi d'Égypte[2], à qui son père avait donné le royaume de la Cyrénaïque, mourant sans enfants, laissa par son testament son royaume aux Romains, qui, au lieu d'en profiter, donnèrent aux villes leur liberté; ce qui remplit bientôt tout le pays de tyrans, parce que les plus puissants de chacun de ces petits états voulurent s'en rendre souverains. Lucullc, en passant par là pour aller contre Mithridate, apporta quelque remède à ces désordres ; mais il n'y eut pas moyen d'y établir la paix et le bon ordre, qu'en réduisant le pays en province du peuple romain, comme on fit dans la suite.

Antiochus le Cyzicéoien[3] s'empara de la ville d'Antioche quand Grypus fut mort, et fit tous ses efforts pour enlever le reste du

[1] An. M. 3903; av. J. C. 101.
[2] Justin. lib. 39, cap. 4.

[1] An. M. 3907; av. J. C. 97.
[2] An. M. 3908; av. J. C. 96. — Liv. Epit. lib. 70. — Plut. in Lucul. pag. 492. — Justin. lib. 39, cap. 5.
[3] Porphyr. in Græc. Scal.

royaume aux enfants de Grypus ; mais Séleucus, à qui il restait quantité d'autres bonnes villes, se maintint contre lui, et trouva de quoi soutenir ses droits.

Tigrane, fils de Tigrane, roi d'Arménie[1], qui, pendant la vie de son père, avait été retenu en otage chez les Parthes, fut relâché à sa mort, et mis sur le trône, à condition qu'il céderait aux Parthes quelques places et pays qui étaient à leur bienséance. Ceci arriva vingt-cinq ans avant qu'il prît le parti de Mithridate contre les Romains. J'aurai occasion dans la suite de parler de ce Tigrane et du royaume d'Arménie.

Le Cyzicénien[2] qui vit que Séleucus se fortifiait tous les jours en Syrie, partit d'Antioche pour le combattre ; mais ayant perdu la bataille, il fut fait prisonnier, et on lui ôta la vie. Séleucus entra dans Antioche et se trouva maître de tout l'empire de Syrie. Il ne sut pas le garder longtemps : Antiochus Eusèbe, fils du Cyzicénien, qui se sauva d'Antioche quand Séleucus la prit, vint à Aradus[3], et s'y fit couronner roi[4]. Il marcha avec une armée considérable contre Séleucus, remporta sur lui une grande victoire, et l'obligea à se renfermer dans Mopsueste, ville de Cilicie, et à abandonner tout le reste à la merci du vainqueur. Dans cette retraite, il opprima si fort les habitants par les gros subsides qu'il leur demandait, qu'enfin ils se mutinèrent, vinrent tous investir la maison où il était, et y mirent le feu. Il y fut brûlé avec tous ceux qui s'y trouvèrent.

Antiochus et Philippe, les deux jumeaux[5], fils de Grypus, pour venger la mort de Séleucus, leur frère, menèrent contre Mopsueste tout ce qu'ils purent ramasser de troupes. Ils prirent la ville, la rasèrent, et firent passer au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva d'habitants. Mais, au retour, Eusèbe les chargea près de l'Oronte et les défit. Antiochus se noya en voulant faire passer l'Oronte à son cheval à la nage. Philippe fit une belle retraite avec un corps considérable, qu'il grossit, bientôt après, assez pour tenir encore la campagne et disputer l'empire à Eusèbe.

Celui-ci, pour s'affermir sur le trône, avait épousé Sélène, veuve de Grypus. Cette habile princesse, quand son mari mourut, avait su se maintenir en possession d'une partie de l'empire, et elle avait de bonnes troupes. Eusèbe l'épousa donc pour augmenter par là ses forces. Lathyre, à qui on l'avait enlevée, pour se venger de ce nouvel outrage, fit venir de Cnide Démétrius Euchère, le quatrième fils de Grypus, que l'on y élevait, et l'établit roi à Damas. Eusèbe et Philippe étaient trop occupés l'un contre l'autre pour empêcher ce coup-là ; car quoique par son mariage Eusèbe eût bien raccommodé ses affaires et augmenté sa puissance, cependant Philippe se soutenait encore ; et à la fin même il défit si pleinement Eusèbe dans une grande bataille, qu'il l'obligea d'abandonner ses états et de se réfugier chez les Parthes, qui avaient alors pour roi Mithridate II, surnommé *le Grand*. Ainsi l'empire de Syrie demeura partagé entre Philippe et Démétrius.

Deux années après, Eusèbe, secouru par les Parthes, revint en Syrie, rentra en possession d'une partie de ce qu'il avait auparavant, et suscita de nouvelles affaires à Philippe. Un autre concurrent lui tomba sur les bras presque en même temps ; c'était Antiochus Denys, son frère, le cinquième des fils de Grypus. Il se saisit de la ville de Damas, s'y établit roi de la Célésyrie, et s'y maintint pendant trois ans.

Les affaires n'étaient pas plus tranquilles[1] en Egypte qu'en Syrie, ni les crimes et les perfidies plus rares. Cléopatre, ne pouvant plus supporter d'associé à l'autorité suprême, ni souffrir que son fils Alexandre partageât avec elle l'honneur du trône, résolut de se défaire de lui pour régner désormais seule. Ce prince, qui en fut averti, la prévint et la fit mourir. C'était un monstre que cette femme, qui n'avait épargné ni sa mère, ni ses fils, ni ses filles, et qui avait tout sacrifié au désir ambitieux de régner. Elle fut ainsi punie de ses

[1] An. M. 3909; av. J. C. 95. — Justin. lib. 38. cap. 3. — Appian in Syr. pag. 118. — Strab. lib. 11. pag. 552.

[2] An. M. 3910; av. J.C. 91. — Joseph. Antiq. lib. 13, cap. 21. — Appian. in Syriac. pag. 132. — Porphyr. in Græc. Scal.

[3] Ile et ville de Phénicie.

[4] An. M. 3911 ; av. J. C. 93.

[5] An. M. 3912; av. J. C. 92.

[1] An. M. 3915 ; av. J. C. 89. — Justin. lib. 39, cap. 4. — Pausan. in Attic. pag. 15. — Athen. lib 12, pag. 550.

crimes, mais par un autre crime qui égalait les siens.

Je ne doute point que le lecteur, aussi bien que moi, ne frémisse d'horreur à la vue du spectacle affreux que nous présente l'histoire depuis quelque temps. Elle ne fournit nulle part des révolutions d'état si fréquentes et si subites, ni des exemples de tant de rois détrônés, trahis, égorgés par leurs plus proches, par leurs frères et leurs fils, par leurs mères et leurs épouses, par leurs amis et leurs confidents, qui, tous de sang-froid, de dessein prémédité avec réflexion, et par une politique concertée, emploient les moyens les plus odieux et les plus inhumains. Jamais la colère du ciel sur ces princes et sur ces peuples ne fut plus marquée ni plus accablante. On voit ici un funeste concours des crimes les plus noirs et les plus détestables : les perfidies, les suppositions d'héritiers, les divorces, les meurtres, les empoisonnements, les incestes. On voit des princes devenus tout d'un coup des monstres, disputant entre eux de perfidie et de scélératesse, passant rapidement sur le trône, et disparaissant aussitôt, ne régnant que pour assouvir leurs passions et pour rendre leurs peuples malheureux. Une telle situation d'un royaume, où tous les ordres de l'état sont dans la confusion, toutes les lois méprisées, tous les tribunaux abolis, tous les crimes sûrs de l'impunité, annonce une ruine prochaine, et semble l'appeler à grands cris.

Dès qu'on sut à Alexandrie que c'était Alexandre qui avait fait mourir sa mère, cet affreux parricide le rendit si odieux à ses sujets, qu'ils ne purent plus le souffrir. Ils le chassèrent, et rappelèrent Lathyre, qu'ils remirent sur le trône et qui s'y maintint jusqu'à sa mort. Alexandre, ayant ramassé quelques vaisseaux, essaya l'année suivante de revenir en Egypte, mais inutilement. Il périt bientôt après dans une nouvelle expédition qu'il avait entreprise.

Les Syriens [1], las des guerres continuelles que se faisaient dans leur pays les princes de la maison de Séleucus pour la souveraineté, et ne pouvant plus souffrir le pillage, les meurtres et les autres calamités auxquelles ils se voyaient continuellement exposés, résolurent enfin de leur donner l'exclusion à tous, et de se soumettre à un prince étranger qui pût les délivrer de tous les maux que ces divisions leur attiraient, et rétablir la paix dans leur pays. Les uns songeaient à Mithridate, roi de Pont; d'autres à Ptolémée, roi d'Égypte. Mais le premier était actuellement occupé à la guerre contre les Romains, et le second avait toujours été ennemi de la Syrie. Ils se déterminèrent donc pour Tigrane, roi d'Arménie, et lui envoyèrent des ambassadeurs pour lui faire savoir leur résolution, et le choix qu'ils avaient fait de lui. Il accepta, vint en Syrie, prit possession de la couronne, et la porta dix-huit ans. Il gouverna ce royaume quatorze ans de suite, par le moyen d'un vice-roi nommé Mégadate, qu'il ne tira de ce poste que lorsqu'il eut besoin de lui contre les Romains.

Eusèbe, ainsi chassé de ses états par ses sujets et par Tigrane, se réfugia en Cilicie, où il passa le reste de ses jours caché dans l'obscurité. Pour Philippe, on ne sait ce qu'il devint. Il y a apparence qu'il fut tué dans quelque action en se défendant contre Tigrane. Sélène, femme d'Eusèbe, conserva Ptolémaïde avec une partie de la Phénicie et de la Célésyrie [1] elle y régna encore bien des années; ce qui la mit en état de donner à ses deux fils une éducation digne de leur naissance. L'aîné s'appela Antiochus l'Asiatique, et le cadet Séleucus Cybiosacte. J'aurai lieu d'en parler dans la suite.

Quelque temps après que Ptolémée Lathyre [2] eut été rétabli sur le trône d'Égypte, il s'éleva une rébellion considérable dans la haute Égypte. Les rebelles, vaincus et défaits dans un grand combat, se renfermèrent dans la ville de Thèbes, où ils se défendirent avec une opiniâtreté incroyable. Enfin elle fut prise après un siége de trois ans. Lathyre la traita avec tant de rigueur, que cette ville, la plus grande et la plus riche jusqu'alors de toute l'Égypte, fut presque réduite à rien.

[1] An. M. 3921; av. J. C. 83. — Justin. lib. 40, cap. 1 et 2. — Appian. in Syr. pag. 118. — Joseph. Antiq. lib. 13, cap. 21.

[1] Cic. Verr. 6, n. 61. — Appian. in Syr. pag. 133 — Strab. lib. 17, pag. 196.

[2] Pausan. in Attic. pag. 15.

Lathyre [1] ne survécut pas longtemps à la ruine de Thèbes. A compter depuis la mort de son père, il avait régné trente-six ans; onze conjointement avec sa mère en Égypte, dix-huit en Cypre, et sept tout seul en Égypte après la mort de sa mère. Sa fille Cléopatre lui succéda; il n'avait qu'elle d'enfant légitime; son nom propre était Bérénice. C'était un usage établi dans cette maison, que tous les fils eussent le nom de *Ptolémée*, et les filles celui de *Cléopatre*.

Sylla, alors dictateur perpétuel à Rome [2], envoya Alexandre pour prendre possession de la couronne d'Égypte, après la mort de son oncle Lathyre, en qualité d'héritier mâle le plus proche du défunt. Il était fils de cet autre Alexandre qui avait fait mourir sa mère. Mais ceux d'Alexandrie avaient déjà mis Cléopatre sur le trône; et il y avait six mois qu'elle y était quand Alexandre arriva. Pour accommoder le différend, et ne se pas faire d'affaires avec Sylla, maître de Rome, et qui par conséquent donnait la loi à l'univers, on convint que Cléopatre et lui se marieraient ensemble, et régneraient conjointement : mais Alexandre, qui ne la trouva pas à son gré, ou ne voulait point d'associé à la couronne, la fit mourir dix-neuf jours après leur mariage, et régna seul quinze ans. Les meurtres et les parricides alors n'étaient plus comptés pour rien, et si l'on peut s'exprimer ainsi, étaient passés en usage parmi les princes et les princesses.

Quelque temps après [3], Nicomède, roi de Bithynie, mourut, après avoir fait le peuple romain son héritier. Son pays devint par là une province romaine. La même année la Cyrénaïque le devint aussi. Les Romains, au lieu de se l'approprier, lui avaient accordé la liberté. Vingt ans s'étaient passés depuis, pendant lesquels les séditions et la tyrannie y avaient causé des maux infinis. On prétend que les Juifs, qui y étaient établis depuis longtemps, et qui faisaient une grande partie de la nation, contribuèrent beaucoup à ces désordres. Les Romains, pour les faire cesser, furent obligés d'accepter la Cyrénaïque, qui leur avait été laissée par le testament du dernier roi, et de la réduire en forme de province romaine.

[1] An. M. 3923; av. J. C. 81.

[2] Appian. de Bello Civili, pag. 414. — Porphyr. in Græc. Scal. pag. 60.

[3] An. M. 3928; av. J. C. 76. — Appian. in Mithrid. pag. 218; et de Bell. Civil. lib. 1, pag. 420. — Liv. Epit. lib. 70 et 93. — Plut. in Lucul. pag. 492.

§ VII. — Sélène, sœur de Lathyre, songe au trône d'Égypte. Elle envoie pour cela ses deux fils à Rome. L'aîné, qui s'appelait Antiochus, à son retour, passe par la Sicile. Verrès, qui en était préteur, lui enlève un lustre d'or destiné pour le Capitole. Antiochus, surnommé l'*Asiatique*, après avoir régné quatre ans dans une partie de la Syrie, est dépossédé de ses états par Pompée, qui réduit la Syrie en province de l'empire romain. Troubles en Judée et en Égypte. Les Alexandrins chassent Alexandre, leur roi, et mettent à sa place Ptolémée Aulète. Alexandre, en mourant, établit pour son héritier le peuple romain. En conséquence, quelques années après, ordre de déposer Ptolémée, roi de Cypre, frère d'Aulète, de confisquer ses biens, et de s'emparer de l'île. Le célèbre Caton est chargé de cette commission.

Quelques troubles qui arrivèrent en Égypte [1] causés par le dégoût qu'on y prit d'Alexandre, firent penser Sélène, sœur de Lathyre, à prétendre à la couronne [2]. Elle envoya à Rome ses deux fils Antiochus l'Asiatique et Sélencus, qu'elle avait eus d'Antiochus Eusèbe, solliciter le sénat pour elle. Les soins importants dont Rome, actuellement en guerre contre Mithridate, était alors occupée, et peut-être aussi les raisons de politique pour lesquelles jusque-là elle s'était toujours opposée aux princes qui voulaient joindre les forces de l'Égypte à celles de la Syrie, firent que ces princes ne purent obtenir ce qu'ils demandaient. Après deux années de séjour dans Rome et de sollicitations inutiles, ils en partirent pour retourner dans leur royaume.

[1] « Reges Syriæ, reges Antiochi filios pueros, scilis « Romæ nuper fuisse : qui venerant, non propter Syria « regnum, nam id sine controversiâ obtinebant ut à patre « et à majoribus acceperant sed regnum Ægypti ad se et ad « Selenem matrem suam pertinere arbitrabantur. Hi, posi- « quam temporibus populi romani exclusi, per senatum « agere quæ voluerant non potuerunt, in Syriam, in re- « gnum patrium profecti sunt. »

[2] An. M. 3931; av. J. C. 73. — Cic. 6. in Verr. Orat. p. 61-67.

L'aîné[1], c'était Antiochus, voulut passer par la Sicile : il y essuya une insulte qu'on a peine à croire, tant elle est inouïe, et qui montre combien Rome, dans les temps dont nous parlons, était corrompue, jusqu'à quel excès était montée l'avarice des magistrats qu'elle envoyait dans les provinces, et quel horrible brigandage ils y exerçaient impunément à la vue et au su de tout le public.

Verrès était pour lors préteur en Sicile[2]. Dès qu'il apprit l'arrivée d'Antiochus à Syracuse, comme il se doutait bien et qu'il avait ouï dire que ce prince avait avec lui beaucoup de choses rares et précieuses, il crut que c'était une riche succession qui lui était échue. Il commence par lui envoyer des présents assez considérables, consistant en provision de vin, d'huile et de blé. Puis il l'invite à souper : la salle était superbement parée. Il étale sur les buffets tous ses vases les plus estimés, et il en avait grand nombre. Il fait préparer un repas somptueux et délicat, et a soin que rien n'y manque. En un mot, le roi en sortit fort persuadé de la riche magnificence du préteur, et encore plus content de la réception honorable qu'il lui avait faite.

Il invite à son tour Verrès à souper[3] : il expose toutes ses richesses, beaucoup de vaisselle d'argent, quantités de coupes d'or enrichies de pierreries, selon l'usage des rois, et surtout de ceux de Syrie. Il y avait entre autres un très-grand vase pour mettre le vin, d'une seule pierre précieuse. Verrès prend chacun de ces vases l'un après l'autre, les loue, les admire : et le roi voit avec complaisance que le repas ne déplaît point au préteur du peuple romain.

Quand on se fut séparé[1], celui-ci ne songea plus, comme l'événement le fit assez voir, qu'au moyen de piller Antiochus, et de le renvoyer dépouillé de toutes ses richesses. Il lui fait demander les plus beaux vases qu'il avait vus chez lui, sous prétexte de les montrer à ses ouvriers. Ce prince, qui ne connaissait point Verrès, les lui envoie sans peine et sans défiance. Le préteur le fait encore prier de lui prêter ce grand vase d'une seule pierre précieuse, pour l'examiner, disait-il, plus exactement : le roi le lui envoie aussi.

Mais voici le comble de la perfidie[2]. Les rois de Syrie dont on vient de parler, avaient porté avec eux à Rome un lustre d'une beauté singulière, et par les pierreries dont il était enrichi, et par la perfection du travail. Ils avaient dessein d'en orner le Capitole, qui avait été brûlé pendant les guerres de Marius et de Sylla, et que l'on rebâtissait alors : mais cet édifice n'étant pas encore achevé, ils ne voulurent pas l'y laisser, ni le faire voir à personne, afin que, lorsqu'en son temps il paraîtrait dans le temple de Jupiter, la surprise augmentât l'admiration, et que l'agrément de

[1] « Eorum alter, qui Antiochus vocatur, iter per Siciliam facere voluit. »

[2] « Itaque isto (Verre) prætore venit Syracusas. Hic « Verres hæreditatem sibi venisse arbitratus est, quòd « in ejus regnum ac manus venerat is, quem iste et au- « dierat multa secum præclara habere, et suspicabatur. « Mittit homini munera satis largè : hæc ad usum domes- « ticum, vini, olei quod visum erat, etiam tritici quod « satis esset. Deindè ipsum regem ad cœnam invitat. « Exornat ampliè magnificèque triclinium. Exponit ea « quibus abundabat plurima ac pulcherrima vasa argen- « tea... Omnibus curat rebus instructum et paratum ut « sit convivium. Quid multa? Rex ita discessit, ut et « istum copiosè ornatum, et se honorificè acceptum ar- « bitraretur. »

[3] « Vocat ad cœnam deindè ipse prætorem. Exponit « suas copias omnes : multum argentum, non pauca etiam « pocula ex auro, quæ, ut mos est regius, et maximè in « Syriâ, gemmis erant distincta clarissimis. Erat etiam « vas vinarium ex unâ gemmâ pergrandi... Iste unum- « quodque vas in manus sumere, laudare, mirari. Rex « gaudere prætori populi romani satis jucundum et gra- « tum illud esse convivium.

[1] « Posteaquam inde discessum est, cogitare iste nihil « aliud, quod ipsa res declaravit, nisi quemadmodùm re- « gem ex provinciâ spoliatum expilatumque dimitteret. « Mittit rogatum vasa ea, quæ pulcherrima apud illum « viderat : ait se suis cælatoribus velle ostendere. Rex, « qui istum non nosset, sine ulla suspicione libentissimè « dedit. Mittit etiam trullam gemmeam rogatum : velle « se eam diligentiùs considerare. Ea quoque mittitur.

[2] « Nunc reliquum, judices, attendite..... Candelabrum « e gemmis clarissimis, opere mirabili perfectum, reges « hi, quos dico, Romam quum attuliserent, ut in Capitolio « ponerent; quod nondum etiam perfectum templum of- « ferebant, neque ponere, neque vulgò ostendere ac « proferre voluerunt; ni, et magnificentius videretur, « quum suo tempore in sellâ Jovis opt. max. poneretur, « et clarius, quum pulchritudo ejus recens ad oculos ho- « minum atque integra perveniret. Statuerunt id secum « in Syriam reportare, ut, quum audissent simulacrum « Jovis opt. max. dedicatum, legatos mitterent, qui cum « cæteris rebus illud quoque eximium atque pulcherri- « mum donum in Capitolium afferrent. »

la nouveauté en relevât l'éclat. Ils prirent donc le parti de le remporter en Syrie, résolus d'envoyer des ambassadeurs offrir à Jupiter ce rare et magnifique présent avec beaucoup d'autres, lorsqu'ils sauraient que la statue du dieu aurait été placée dans son temple.

Verrès fut informé de tout cela [1], on ne sait comment : car le prince avait eu grand soin de tenir le lustre caché; non qu'il craignît ou soupçonnât rien, mais afin que peu de personnes le vissent avant qu'il fût exposé aux yeux du peuple romain. Le préteur le demande au roi, et le prie avec de grandes instances de le lui envoyer, marquant un grand désir de l'examiner, et promettant de ne le laisser voir à personne. Le jeune prince, qui joignait à la candeur et à la simplicité de l'âge les nobles sentiments de sa naissance, était bien éloigné de le soupçonner d'aucun mauvais dessein. Il ordonne à ses officiers de porter secrètement chez Verrès le lustre bien couvert; ce qui fut exécuté. Dès que les enveloppes sont ôtées, et que le préteur l'aperçoit, il s'écrie que c'est un présent digne d'un prince, digne d'un roi de Syrie, digne du Capitole : car il était d'un éclat éblouissant par la quantité de pierreries dont il était orné; d'un travail si varié, qu'il semblait que l'art le disputât à la matière; et d'une telle grandeur, qu'il était aisé de comprendre qu'il n'était pas fait pour parer les palais des hommes, mais pour orner un vaste et superbe temple. Les officiers d'Antiochus, ayant laissé au préteur tout le temps de le considérer, se mettent en devoir de le remporter : celui-ci leur dit qu'il veut l'examiner plus à loisir, et que sa curiosité n'est pas encore satisfaite; et il les engage à s'en aller, et à lui laisser le lustre : ils s'en retournent donc les mains vides.

Le roi d'abord ne fut point alarmé [1], et ne forma aucun soupçon. Un jour se passe, deux jours, plusieurs jours; on ne rapporte point le lustre. Le prince alors l'envoie demander au préteur, qui remet au lendemain : on ne lo rend point encore. Enfin il s'adresse lui-même au préteur, et le prie de le lui rendre. Qui le croirait? ce lustre, qu'il savait du prince même devoir être posé dans le Capitole, et être destiné pour le grand Jupiter et pour le peuple romain, Verrès prie instamment le roi de le lui donner. Antiochus s'en défendant et sur le vœu qu'il en avait fait à Jupiter, et sur le jugement que porteraient de cette action tant de nations qui l'avaient vu travailler, et qui en savaient la destination, le préteur emploie les menaces les plus vives. Mais voyant qu'elles ne rénssissaient pas mieux que les prières, il ordonne sur-le-champ à ce prince de sortir de sa province avant la nuit, et allègue pour raison qu'il savait de bonne part que des pirates de Syrie devaient aborder en Sicile.

Alors le roi [2], s'étant transporté dans la

[1] « Pervenit res ad istius aures nescio quomodo. Nam « rem id celatum voluerat : non quo quidquam metueret « aut suspicaretur, sed ut ne multi illud antè perciperent « oculis, quàm populus romanus. Iste petit à rege, et cum « pluribus verbis rogat, uti ad se mittat : cupere se dicit « inspicere, neque se aliis videndi potestatem esse facturum. Antiochus, qui animo et puerili esset et regio, nihil de istius improbitate suspicatus est. Imperat suis, ut « id in prætorium involutum quàm occultissimè deferent. Quò posteaquàm attulerunt, involucrisque rejectis constituerunt, iste clamare cœpit, dignam rem esse « regno Syriæ, dignam regio munere, dignam Capitolio. » Etenim erat eo splendore qui ex clarissimis et plurimis « gemmis esse debebat; eâ varietate operum, ut ars certare videretur cum copiâ; eâ magnitudine, ut intelligi « posset, non ad hominum apparatum, sed ad amplissimi « templi ornamentum esse factum. Quod quum satis jam « perspexisse videretur, tollere incipiunt ut referrent. Iste « ait se velle illud etiam atque etiam considerare : nequaquam se esse satiatum. Jubet illos discedere, et candelabrum relinquere. Sic illi tum inanes ad Antiochum reverituntur. »

[1] « Res primò nihil metuere, nihil suspicari. Dies « unus, alter plures : non referri. Tum mittit rex ad istum, si sibi videatur, ut reddat. Jubet iste posteriùs ad « se reverti, mirum illi videri. Mittit iterùm : non reddi« tur. Ipse hominem appellat : rogat ut reddat. Os homi« nis insignemque impudentiam cognoscite. Quod sciret, « quodque ex ipso rege audisset in Capitolio esse ponendum; quod Jovi opt. max., quod populo romano servari videret, id sibi ut donaret rogare et vehementer « petere cœpit. Quum ille se religione Jovis Capitolini, et « hominum existimatione impediri diceret, quòd multæ « nationes testes esseent illius operis ac muneris : iste homini minari acerrimè cœpit. Ubi videt eum nihilò magis « minis quam precibus permoveri, repentè hominem de « provinciâ jubet ante noctem discedere. Ait sè comperisse, ex ejus regno piratas in Siciliam esse venturos. »

[2] « Rex maximo conventu Syracusis, in foro, flens, « deos hominesque contestans, clamare cœpit, candelabrum factum e gemmis, quod in Capitolium missurus esset, quod in templo clarissimo, populo romano monumentum suæ societatis amicitiæque esse « voluisset, id sibi C. Verrem abstulisse. De cæteris operibus ex auro et gemmis, quæ sua penes illum essent, se

place publique, les larmes aux yeux, déclare à haute voix devant une nombreuse assemblée de Syracusains, et prenant les dieux et les hommes à témoin, que Verrès lui a enlevé un lustre d'or, enrichi de pierres précieuses, qui devait être placé dans le capitole, pour être dans cet auguste temple un monument de son alliance et de son amitié avec les Romains : qu'il se souciait peu et ne se plaignait point des autres vases d'or et de pierreries que Verrès avait à lui; mais que de se voir arracher ce lustre, c'était pour lui un malheur et un affront dont il ne pouvait se consoler : que, quoique, dans son intention et dans celle de son frère, ce lustre fût déjà consacré à Jupiter, cependant il l'offrait, le donnait, le dédiait, le consacrait tout de nouveau à ce dieu, en présence des citoyens romains qui l'entendaient, et qu'il prenait Jupiter même à témoin de ses sentiments et de ses pieuses intentions.

Antiochus l'Asiatique, étant retourné en Asie, monta peu après sur le trône : il régna sur une partie du pays l'espace de quatre ans. Pompée le dépouilla de son royaume pendant la guerre contre Mithridate[1], et réduisit la Syrie en province de l'empire romain.

Que devaient penser les nations étrangères, et combien le nom romain devait-il leur devenir odieux, quand elles entendaient dire que, dans une province du peuple romain, un roi avait été maltraité de la sorte par le préteur même, un hôte dépouillé, un allié et un ami du peuple romain chassé avec insulte et violence? Et ce que Cicéron reproche ici à Verrès ne lui était pas particulier : c'était le crime de presque tous les magistrats que Rome envoyait dans les provinces; crime que le sénat et le peuple semblaient approuver, et dont ils se rendaient coupables par leur molle et lâche connivence. « Nous voyons[2] depuis plusieurs « années (dit le même Cicéron dans une autre « harangue contre Verrès), et nous le souf- « frons en silence, que les richesses de toutes « les nations sont passées dans les mains d'un « petit nombre de particuliers. Athènes, Per- « game, Cyzique, Milet, Chios, Samos, enfin « toute l'Asie, l'Achaïe, la Grèce, la Sicile, « se trouvent renfermées dans quelques mai- « sons de campagne de ces riches et injustes « ravisseurs, pendant que l'argent est partout « d'une rareté effroyable; et l'on est d'autant « mieux fondé à croire que nous connivons à « tous ces désordres si affreux et si criants, « qu'aucun de ceux qui les commettent ne se « met en peine de les cacher, ni de dérober « ses vols et ses concussions aux yeux et à la « connaissance du public. »

Voilà ce qu'était Rome dans le temps dont nous parlons, et ce qui causera bientôt sa perte et la ruine de sa liberté. Et il me semble que considérer ainsi les défauts et les vices qui dominent dans un état, en examiner les causes et les suites, entrer, pour ainsi dire, dans l'intérieur des maisons, et étudier de près le caractère et les dispositions de ceux qui gouvernent, c'est une partie de l'histoire, bien plus importante que celle qui ne montre que des siéges, des batailles et des conquêtes. Il faut pourtant y retourner.

Le règne d'Alexandre Jannée en Judée avait toujours été agité par des troubles et des séditions, causées par la puissante faction des pharisiens, qui lui fut toujours opposée, parce qu'il n'était pas de caractère à se laisser maîtriser par eux. Sa mort[1] ne mit pas fin à ces troubles. Alexandra sa femme fut établie administratrice souveraine de la nation, comme le testament du roi le portait. Elle fit recevoir son fils aîné Hyrcan, souverain sacrificateur. Les pharisiens continuèrent toujours leurs persécutions contre ceux qui leur avaient été

« non laborare : hoc sibi eripi, miserum esse et indignum. « Id etsi antea jam, mente et cogitatione suâ fratrisque « sui, consecratum esset, tamen tum se in illo convento « civium romanorum dare, donare, dicare, consecrare « Jovi opt. max. testemque ipsum Jovem suæ voluntatis « ac religionis adhibere. »

[1] An. M. 3939; av. J. C. 65.

[2] « Patimur multos jam annos et silemus, quum videa- « mus ad paucos homines omnium nationum pe- « cunias pervenisse. Quod eo magis ferre æquo animo atque « concedere videmur, quia nemo istorum dissimulat, ne- « mo laborat ut obscura sua cupiditas esse videatur..... « Ubi pecunias exterarum nationum esse arbitramini, « quibus nunc omnes egent, quum Athenas, Pergamum, « Cyzicum, Miletum, Chium, Samum, totam denique « Asiam, Achaiam, Græciam, Siciliam, jam in paucis vil- « lis inclusas esse videatis? » (Cic. *in Verr. ult de Suppl.* n. 125, 126.)

[1] An. M. 3925; av. J. C. 79. — Joseph. Antiq. Jud. lib 13 cap. 23, 24; et de Bello jud. 1-4, etc.

contraires sous le feu roi [1]. Cette princesse, en mourant, avait institué Hyrcan pour son héritier universel : mais Aristobule, son cadet, l'emporta sur lui, et prit sa place.

Ce n'étaient de tous côtés [2] que troubles et agitations violentes. En Egypte, les Alexandrins, lassés d'Alexandre leur roi, se soulevèrent, le chassèrent et appelèrent Ptolémée Aulète. C'était un bâtard de Lathyre, qui n'avait point eu de fils légitime. Il fut surnommé *Aulète*, c'est-à-dire *joueur de flûte*, parce qu'il se piquait si fort de bien jouer de la flûte, qu'il en voulut disputer le prix dans les jeux publics. Alexandre, ainsi chassé, alla trouver Pompée, qui était dans le voisinage, pour lui demander du secours. Pompée ne voulut point se mêler de ses affaires, parce qu'elles n'étaient pas du ressort de sa commission. Ce prince se retira à Tyr pour y attendre quelque conjoncture plus favorable.

Il ne s'en présenta point, et il mourut quelque temps après. Avant que de mourir, il fit un testament, par lequel il déclarait le peuple romain son héritier. La succession était importante, et renfermait tous les états qu'Alexandre avait possédés, et sur lesquels il conservait un droit légitime, dont la violence qu'on lui avait faite ne l'avait point dépouillé [3]. L'affaire fut mise en délibération dans le sénat. On ouvrit quelques avis, qui allaient à se saisir de l'Égypte et de l'île de Cypre, dont le testateur avait été maître, et dont il avait disposé en faveur du peuple romain. Le grand nombre des sénateurs ne fut pas de cet avis. Ils venaient tout récemment de prendre possession de la Bithynie, qui leur avait été laissée par le testament de Nicomède, et de la Cyrénaïque et de la Libye, qui leur avaient été aussi données par celui d'Apion : et ils avaient réduit tous ces pays en provinces romaines. Ils craignirent, s'ils prenaient encore l'Egypte et l'île de Cypre en vertu d'une pareille donation, que cette facilité à accumuler provinces sur provinces ne révoltât contre eux les esprits, et ne marquât trop clairement un dessein formé d'envahir de même tous les autres états. D'ailleurs ils crurent que cette entreprise pourrait bien les engager dans une nouvelle guerre, qui les embarrasserait fort, pendant qu'ils avaient encore celle de Mithridate sur les bras. Ainsi on se contenta pour lors de faire venir de Tyr tous les effets qu'Alexandre y avait quand il mourut, et on ne toucha point au reste. Cette démarche marquait assez qu'au fond ils ne renonçaient point au testament, et la suite le fit connaître.

Voici le quatrième exemple [1] que nous voyons d'états laissés par testament au peuple romain : coutume fort singulière, inouïe presque dans toute autre histoire, et qui certainement fait beaucoup d'honneur à ceux en faveur de qui elle s'établit. La voie ordinaire d'étendre les bornes d'un état, c'est la guerre, les victoires, les conquêtes. Mais de combien d'injustices et de violences cette voie est-elle accompagnée! et combien faut-il qu'il en coûte de ravage et de sang pour se rendre maître d'un pays par la force des armes! Ici rien de pareil ; il n'y a ni larmes ni sang répandu. C'est un agrandissement pacifique et légitime ; c'est une simple acceptation d'un présent volontaire. La soumission n'a rien de forcé, et part du cœur.

Il est une autre sorte de violence, qui n'en a ni le nom ni l'extérieur, mais qui n'en est pas moins dangereuse, je veux dire la séduction : lorsque, pour gagner les suffrages d'une ville ou d'un peuple, on emploie des souterrains, des voies détournées, des artifices secrets, et qu'on répand à pleines mains l'argent pour corrompre la fidélité de ceux qui ont le plus de crédit dans ces villes et chez ces peuples, et qu'on ménage de loin des événements auxquels on veut paraître n'avoir point eu de part. Dans celui dont nous parlons, on n'aperçoit nulle trace de cette politique, assez commune parmi les princes, et dont, loin de se faire quelque scrupule, on se glorifie.

[1] An. M. 3934 : av. J. C. 70.

[2] An. M. 3939 ; av. J. C. 65. — Sueton. in Jul. Cæs. cap. 11. — Trogus, in Prol. 39. — Appian in Mithrid. pag. 251.

[3] Cic. oral. in Rull. n. 11-13.

[1] « Victâ ad occasum Hispaniâ, populus romanus ad « orientem pacem agebat ; nec pacem modò, sed inusitatâ « et incognitâ quâdam felicitate, relictæ regis hæreditati- « bus opes, et in tota simul regna veniebant.... Aditâ igi- « tur hæreditate (Attali), provinciam populus romanus, « non quidem bello nec armis, sed quod est æquius, les- « tamenti jure retinebat. » (Florus, lib. 2. cap. 20.)

Attale, le premier, si je ne me trompe, qui nomma pour héritier le peuple romain, n'avait entretenu avec cette république aucune liaison pendant le peu de temps qu'il régna. Pour Ptolémée Apion, roi de la Cyrénaïque, loin que les Romains eussent brigué sa succession, ils y renoncèrent, laissant aux peuples la pleine jouissance de leur liberté, et ne l'acceptèrent dans la suite qu'y étant forcés en quelque sorte et malgré eux. On ne voit point non plus qu'ils aient employé aucune sollicitation secrète ou publique, ni auprès de Nicomède, roi de Bithynie, ni auprès de Ptolémée Alexandre, roi d'Egypte.

Quels motifs portèrent donc ces princes à en user ainsi? Premièrement, la reconnaissance : la maison d'Attale devait toute sa splendeur aux Romains ; Nicomède avait été défendu par eux contre Mithridate. Ensuite l'amour de leurs peuples, le désir de leur procurer une paix tranquille, l'idée qu'ils avaient de la sagesse, de la justice et de la modération du peuple romain. Ils mouraient sans enfants et sans successeurs légitimes ; car les bâtards n'étaient point regardés comme tels : ils n'envisageaient dans l'avenir pour leurs peuples que divisions et guerres intestines pour le choix d'un roi : l'Égypte et la Syrie leur en fournissaient de tristes exemples. Ils voyaient de leurs yeux la tranquillité et le repos dont jouissaient plusieurs villes et plusieurs nations, à l'abri et comme sous la sauvegarde de la protection romaine.

Un prince, dans le cas dont nous parlons, n'avait qu'un de ces trois partis à prendre : ou de laisser le trône à l'ambition des grands de la nation ; ou de rendre à ses sujets une entière liberté, et ériger l'état en république ; ou de donner son royaume aux Romains.

Le premier parti exposait certainement le royaume à toutes les horreurs d'une guerre civile, que la faction et la jalousie des grands ne manqueraient pas d'exciter et de renouveler avec fureur ; et l'amour qu'un prince avait pour ses sujets, le portait à leur épargner des malheurs aussi funestes qu'inévitables.

Le second parti n'était pas praticable dans l'exécution. Il y a plusieurs peuples dont le génie, le caractère, les mœurs, l'habitude, ne permettent pas qu'on les forme en république. Ils ne sont pas capables de cette égalité uniforme, ni de cette dépendance des lois muettes, qui n'imposent point à leurs sens. Ils sont faits pour la monarchie, et toute autre nature de gouvernement est incompatible avec leurs dispositions naturelles. La Cyrénaïque, dont il s'agit ici, en est une preuve : et tous les siècles, tous les climats, en fournissent des exemples.

Un prince, en mourant, ne pouvait donc rien faire de plus sage que de laisser à ses sujets pour ami et pour protecteur un peuple redouté et respecté dans tout l'univers, et par cette raison capable de les défendre contre les entreprises injustes et violentes de leurs voisins. Combien de divisions domestiques et de sanglantes discordes leur épargnait-il par cette sorte de disposition testamentaire ? On le vit dans la Cyrénaïque. Les Romains ayant, par un noble désintéressement, refusé le legs qui leur en avait été fait par le roi en mourant, ce malheureux royaume, abandonné à lui-même et à sa liberté, livré à l'esprit de cabale et de brigue, déchiré par mille factions acharnées les unes contre les autres ; en un mot, devenu semblable à un vaisseau sans pilote au milieu des plus violents orages, souffrit pendant plusieurs années des maux incroyables, dont l'unique remède fut de prier et en quelque sorte de forcer les Romains de vouloir bien en accepter la conduite.

D'ailleurs, un prince, par cette démarche, ne faisait que prévenir, mais avantageusement pour son peuple, ce qui devait nécessairement arriver tôt ou tard. Y avait-il quelque ville, quelque état capable de tenir tête aux Romains? Pouvait-on espérer qu'un royaume, surtout quand la famille royale serait éteinte, se soutiendrait contre eux, et conserverait longtemps son indépendance ? C'était donc, en ce cas, une nécessité inévitable de tomber dans la puissance des Romains ; et il y avait de la prudence à adoucir ce joug par une soumission volontaire: car ils mettaient une grande différence entre les peuples qui se donnaient à eux de plein gré comme à des amis et des protecteurs, et ceux qui ne se rendaient que par la force, après une longue et opiniâtre résistance, et contraints, par des défaites réitérées, de céder enfin au vainqueur. On a vu

Digitized by Google

avec quelle sévérité les Macédoniens, du moins les principaux de la nation, et après eux les Achéens, furent traités, surtout dans les premières années de leur assujettissement.

Les autres peuples ne souffrirent rien de pareil; et, généralement parlant, de toutes les dominations étrangères, aucune ne fut jamais moins à charge que celle des Romains. A peine leur joug se faisait-il sentir. La soumission de la Grèce à l'empire romain, même sous les empereurs, fut plutôt une mouvance qui assurait la tranquillité publique qu'un assujettissement à charge aux particuliers et préjudiciable à la société. La plupart des villes s'y gouvernaient par leurs anciennes lois, avaient toujours leurs magistrats, et, à peu de chose près, jouissaient d'une pleine liberté. Par là ils étaient à couvert de toutes les incommodités et de tous les malheurs qu'attire la guerre avec des voisins, laquelle avait si longtemps et si cruellement désolé les républiques de la Grèce du temps de leurs ancêtres. Ainsi les Grecs semblaient gagner beaucoup en rachetant ces inconvénients par quelque diminution de leur liberté.

Il est vrai que l'avarice des gouverneurs faisait quelquefois beaucoup souffrir les provinces: mais c'étaient des orages passagers qui n'avaient pas de longues suites, auxquels la bonté et la justice d'un successeur homme de bien apportaient un prompt remède, et qui, après tout, n'étaient point comparables aux désordres qu'entraînaient après elles les guerres des Athéniens, des Thébains, des Lacédémoniens les uns contre les autres, et encore moins aux violences et aux ravages que causaient dans plusieurs villes et plusieurs états l'avarice insatiable et la cruauté barbare des tyrans.

Une preuve évidente de la sagesse du parti que prenaient les princes en laissant aux Romains, après leur mort, la direction de leurs états, c'est que jamais les peuples ne réclamèrent contre cette disposition, et n'excitèrent de révolte de leur propre mouvement pour en empêcher l'effet.

Je ne prétends pas disculper ici pleinement les Romains, ni justifier en tout leur conduite. J'ai fait remarquer assez souvent les vues d'intérêt et de politique qui les faisaient agir. Je dis seulement que la domination romaine, surtout par rapport à ceux qui se soumettaient volontairement, était douce, humaine, équitable, avantageuse aux peuples, et pour eux une source de paix et de tranquillité. Il se trouvait des particuliers violents qui faisaient commettre au peuple romain des injustices criantes, comme nous en allons bientôt voir un exemple; mais il y avait toujours dans la république un nombre considérable de citoyens zélés pour le bien public qui s'élevaient contre ces violences, et qui se déclaraient hautement pour la justice. Il n'en fut pas de même dans l'affaire de Cypre, qu'il est temps d'exposer.

Clodius, qui commandait une petite flotte vers la Cilicie[1], fut battu, et même fait prisonnier par les pirates de cette côte, contre lesquels il avait été envoyé. Il fit prier Ptolémée, roi de Cypre, frère de Ptolémée Aulète, de lui envoyer de quoi payer sa rançon. Ce prince, dont l'avarice tenait du prodige, ne lui envoya que deux talents[2]. Les pirates aimèrent mieux relâcher Clodius sans rançon que d'en prendre une si modique.

Il songea, dès qu'il le put, à se venger de ce roi[3]. Il avait trouvé le moyen de se faire élire tribun du peuple, charge importante qui lui donnait un grand pouvoir. Clodius en usa pour perdre son ennemi. Il prétendit que ce prince n'avait aucun droit sur le royaume de Cypre, qui avait été légué au peuple romain par le testament d'Alexandre qui était mort à Tyr. Il fut décidé en effet que le royaume d'Egypte et celui de Cypre, qui en dépendait, appartenaient aux Romains en vertu de cette donation; et en conséquence, Clodius obtint un ordre du peuple de saisir le royaume de Cypre, de déposer Ptolémée, et de confisquer tous ses effets. Pour faire exécuter un ordre si injuste, il eut le crédit et l'adresse de faire nommer le plus juste des Romains, je veux dire Caton, qu'il éloigna de la république[4], sous le prétexte d'une si honorable commis-

[1] Strab. lib. 14, pag. 684.

[2] Deux mille écus.

[3] An. M. 3946; av. J. C. 58.

[4] « P. Clodius in senatu, sub honorificentissimo ministerii titulo, M. Catonem à rep. relegavit. Quippe « legem tulit, ut is... mitteretur in insulam Cyprum, ad « spoliandum regno Ptolemæum, omnibus morum vi- « tiis eam contumeliam meritum. » (Vell. Paterc. lib. 2, cap. 45.)

sion, pour ne point trouver en lui un obstacle aux desseins violents et criminels qu'il méditait. Caton fut donc envoyé dans l'île de Cypre pour dépouiller de son royaume un prince qui méritait bien cet affront, dit un historien, par tous ses déréglements : comme si les vices d'un homme étaient un titre légitime pour s'emparer de tous ses biens.

En arrivant à Rhodes [1], Caton fit dire à Ptolémée de se retirer paisiblement, et lui promit, s'il le faisait, de lui procurer la souveraine sacrificature du temple de Vénus à Paphos, dont les revenus étaient assez considérables pour le faire subsister honorablement. Ptolémée rejeta cette proposition. Cependant il n'était pas en état de se défendre contre la puissance des Romains : mais il ne pouvait se résoudre, après avoir porté si longtemps la couronne, à vivre en simple particulier. Résolu donc de terminer son règne et sa vie en même temps, il s'embarqua avec toutes ses richesses et se mit en mer. Il avait dessein de faire percer son vaisseau, afin de périr ainsi avec tous ses trésors : mais quand il en fallut venir à l'exécution, quoiqu'il persistât toujours dans la résolution de périr lui-même, il n'eut pas le courage d'envelopper ses innocentes et bien-aimées richesses dans sa ruine [2], et fit voir par là qu'il les aimait plus qu'il ne s'aimait lui-même, roi de Cypre en titre, mais en effet vil esclave de son argent. Il revint à terre, et remit ses trésors dans leurs magasins ; et après cela il s'empoisonna, et laissa tout à ses ennemis. Caton apporta ces trésors l'année suivante à Rome. La somme fut si grosse, qu'à peine, dans les plus grands triomphes, en était-il entré dans le trésor une pareille. Plutarque la fait monter à près de sept mille talents (vingt et un millions). Caton fit vendre publiquement tous les effets et les meubles précieux de Ptolémée, et ne s'en réserva qu'un portrait de Zénon, fondateur de la secte des stoïciens, dont il avait embrassé les sentiments.

Le peuple romain se dévoile ici et se montre, non plus tel qu'il avait été dans les beaux siècles de la république, plein de mépris pour les richesses et d'estime pour la pauvreté, mais tel qu'il était devenu depuis que l'or et l'argent étaient entrés en triomphe à Rome avec les généraux qui avaient vaincu les ennemis. Jamais rien ne fut plus capable de décrier et de diffamer les Romains que cette dernière action. « Au lieu qu'autrefois [1], dit Cicéron, le « peuple romain se faisait un honneur et presque un devoir de rétablir sur le trône, des « rois ennemis qu'il avait vaincus, et qui « avaient porté les armes contre lui : maintenant un roi, toujours allié ou du moins toujours ami du peuple romain ; qui ne lui « avait jamais fait aucun tort ; de qui ni le sénat ni aucun de nos généraux n'avaient jamais reçu aucune plainte, qui jouissait « tranquillement des états que ses pères lui « avaient laissés, s'en voit dépouillé tout d'un « coup sans aucune formalité, et tous ses biens « vendus à l'encan, presque sous ses yeux, « par l'ordre de ce même peuple romain. « Voilà, continue Cicéron, de quoi rassurer « les autres rois, à qui ce funeste exemple apprend qu'il ne faut parmi nous qu'une intrigue secrète de quelque tribun séditieux pour « les arracher de leur trône, et les dépouiller « en un moment de tous leurs biens. »

Ce qui m'étonne le plus, c'est que Caton, le plus juste et le plus homme de bien de ces temps-là (mais qu'est-ce que la vertu et la justice des païens la plus éclatante?), ait voulu prêter son ministère et son nom à une injustice si criante. Cicéron, qui avait des raisons de le ménager, et qui n'osait blamer ouvertement sa conduite, montre néanmoins dans la même

[1] Plut. in Catone, pag. 776.

[2] « Procul dubio hic non possedit divitias, sed à divitiis possessus est ; titulo rex insulæ, animo pecuniæ miserabile mancipium. » (Val. Max.)

[1] « Ptolemæus, rex, si nondum socius, at non hostis, pacatus, quietus, freius imperio populi romani, regno paterno « atque avito, regali otio perfruebatur. De hoc nihil cogitante, nihil suspicante, est rogatum, ut sedens, cum « purpura et sceptro, et iiis insignibus regiis, præconio « publico subjiceretur; et imperante populo romano, qui « etiam victis bello regibus regna reddere consuevit, rex « amicus, nullâ injuriâ commemoratâ, nullis repetitis « rebus, cum bonis omnibus publicatur... Cyprius miser, semper socius, semper amicus fuit ; de quo nulla « unquam suspicio duriur aut ad senatum, aut ad imperatores nostros allata est : vivus (ut aiunt) est et videns, « eum victu ac vestitu suo, publicatus. En cur cæteri « reges stabiliem esse suam fortunam arbitrentur, quum « hoc illius funesti anni perdito exemplo videant, per « tribunum aliquem se fortunis spoliari (posse) et regno « omni nudari. » (Cic. *Orat. pro Sextio*, n. 57 et 59.)

harangue que je viens de citer, mais d'une manière fine et délicate, et en paraissant l'excuser, combien cette démarche l'avait déshonoré.

Dans le séjour que Caton fit à Rhodes, Ptolémée Aulète, roi d'Égypte, et frère de celui de Cypre, vint l'y trouver. Je réserve à un des livres suivants à exposer l'histoire de ce prince, qui mérite une attention particulière.

Digitized by Google

# LIVRE XXII.

## SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

Le vingt-deuxième livre est partagé en trois articles, qui, tous trois, sont des abrégés : le premier, de l'histoire des Juifs depuis le règne d'Aristobule jusqu'à celui d'Hérode-le-Grand; le second, de l'histoire des Parthes depuis l'établissement de cet empire jusqu'à la défaite de Crassus; le troisième, de l'histoire des rois de Cappadoce jusqu'à la réunion de ce royaume à l'empire romain.

### Art. I. — Abrégé de l'histoire des Juifs depuis Aristobule, fils d'Hyrcan, qui prit le premier la qualité de roi, jusqu'au règne d'Hérode-le-Grand, Iduméen.

Comme l'histoire des Juifs est souvent liée avec celle des rois de Syrie et d'Égypte, j'ai eu soin, dans l'occasion, d'en rapporter ce qui m'a paru le plus nécessaire et le plus propre à mon sujet. J'ajouterai ici ce qui reste de cette histoire jusqu'au règne d'Hérode-le-Grand. L'historien Josèphe, qui est entre les mains de tout le monde, satisfera la juste curiosité de ceux qui voudront s'en instruire plus à fond. On pourra aussi consulter M. Prideaux, dont on trouvera ici une bonne partie.

#### § I. — Règne d'Aristobule I, qui dure deux ans.

Hyrcan, grand prêtre et prince des Juifs, avait laissé cinq fils en mourant. Le premier était Aristobule[1], le second Antigone, le troisième Alexandre Jannée, le nom du quatrième est inconnu, le cinquième s'appelait *Absalom*.

Aristobule, comme l'aîné, succéda à son père dans la souveraine sacrificature, et dans la principauté temporelle. Dès qu'il se vit bien établi dans l'une et dans l'autre, il prit le diadème et le titre de roi, qu'aucun de ceux qui avaient gouverné la Judée depuis la captivité de Babylone n'avait encore porté. La conjoncture des temps lui parut très-favorable pour cette entreprise. Les rois de Syrie et d'Égypte, qui seuls pouvaient s'y opposer, étaient des princes faibles, embarrassés par des guerres intestines et domestiques, peu assurés sur le trône, et ne s'y maintenant pas longtemps. Il savait que les Romains étaient fort portés à autoriser ces démembrements et ce partage d'états des rois grecs pour les affaiblir et pour les tenir bas et petits devant eux. D'ailleurs il était naturel qu'Aristobule profitât des victoires et des conquêtes de ses ancêtres, qui avaient donné une consistance assurée et non interrompue à la nation juive, et l'avaient préparée à soutenir la majesté d'un roi parmi ses voisins.

La mère d'Aristobule, en vertu du testament d'Hyrcan, prétendait gouverner : mais

[1] An. M. 3898; av. J. C. 106.— Joseph. Antiq. lib. 13, cap. 19, etc. Id. de Bello jud. 1-3.

Digitized by Google

Aristobule fut le plus fort, la mit en prison, et l'y fit mourir de faim. Pour ses frères, comme il aimait beaucoup Antigone, le plus âgé de tous, d'abord il lui fit part du gouvernement. Il mit les trois autres en prison, et les y retint tant qu'il vécut.

Lorsque Aristobule se fut établi dans la pleine possession de l'autorité qu'avait eue son père [1], il fit la guerre aux Ituréens; et après en avoir soumis la plus grande partie, il les obligea d'embrasser le judaïsme, comme quelques années auparavant, Hyrcan y avait obligé les Iduméens. Il leur donna l'alternative, ou de se faire circoncire et d'embrasser la religion juive, ou de sortir de leur pays, et d'aller chercher un établissement ailleurs. Ils aimèrent mieux rester, et faire ce qu'on exigeait d'eux : et ainsi ils furent incorporés aux Juifs pour le spirituel et pour le temporel. Cette pratique devint une des maximes fondamentales des Asmonéens. Elle marque qu'on n'avait pas alors une juste idée de la religion, qui ne se commande point par force, et qui ne doit être reçue que volontairement et par persuasion. L'Iturée, où demeuraient ceux dont il s'agit, faisait partie de la Célésyrie, au nord-est de la frontière d'Israël, entre l'héritage de la demi-tribu de Manassé, au delà du Jourdain, et le territoire de Damas.

Une maladie obligea Aristobule de revenir de l'Iturée à Jérusalem, et de laisser le commandement de l'armée à son frère Antigone, pour achever la guerre qu'il y avait commencée. La reine et sa cabale, qui enviaient la faveur d'Antigone, profitèrent de cette maladie pour indisposer le roi contre lui par de faux bruits et de noires calomnies. Antigone revint bientôt à Jérusalem après les heureux succès par lesquels il avait terminé cette guerre. Son entrée fut une espèce de triomphe. On célébrait alors la fête des tabernacles. Il alla droit au temple, tout armé et avec ses gardes, comme il était entré dans la ville, sans se donner le temps de rien changer à son équipage. On lui en fit un crime auprès du roi, qui, prévenu d'ailleurs contre lui, lui envoya ordre de se désarmer, et de le venir trouver en diligence, comptant que, s'il refusait d'obéir, c'était une preuve qu'il avait quelque mauvais dessein; et, en ce cas, il ordonna qu'on le tuât. Celui qu'Aristobule avait envoyé, gagné par la reine et par sa cabale, lui rapporta l'ordre tout autrement, et lui dit que le roi souhaitait de le voir tout armé comme il était. Antigone partit aussitôt pour le venir trouver; et les gardes, qui le virent armé, exécutèrent leurs ordres, et le tuèrent.

Aristobule, ayant su tout ce qui s'était passé, en fut vivement touché, et ne put se consoler de sa mort. Tourmenté par les remords de sa conscience pour ce meurtre, et pour celui de sa mère, il traîna une vie misérable, et expira enfin dans les douleurs et dans le désespoir.

### § II. — Regne d'Alexandre Jannée, qui dure vingt-sept ans.

Salomé, femme d'Aristobule, aussitôt après sa mort [1], tira de prison les trois princes que son mari y avait mis. Alexandre Jannée, l'aîné des trois, fut couronné. Il fit mourir celui qui le suivait, qui avait tâché de lui enlever la couronne. Pour le troisième, nommé *Absalom*, qui était d'une humeur paisible, et qui ne songeait qu'à vivre tranquillement en simple particulier, il lui accorda sa faveur, et le protégea pendant toute sa vie. Il n'en est plus parlé que lorsqu'il donna sa fille en mariage à Aristobule[2], le plus jeune des fils de son frère Alexandre, et qu'il le servit contre les Romains au siége de Jérusalem, où il fut fait prisonnier quarante-deux ans après, lorsque le temple fut pris par Pompée.

Pendant que tout ceci se passait, les deux rois de Syrie, dont Grypus régnait à Antioche, et Antiochus de Cyzique à Damas, se faisaient une cruelle guerre, quoiqu'ils fussent frères. Cléopatre et Alexandre, le plus jeune de ses fils, régnaient en Égypte; et Ptolémée Lathyre, l'aîné, en Cypre.

Alexandre Jannée, quelque temps après qu'il fut retourné à Jérusalem, et qu'il eut pris possession du trône, avait mis sur pied

[1] An. M. 3898; av. J. C. 106. — Jos. Antiq. lib. 13. cap. 19.

[1] An. M. 3899; av. J. C. 105. — Jos. Antiq. lib. 13, cap. 20. — Id. de Bell. Jud. 1-3.

[2] Id. Antiq. 14, 8.

une bonne armée, qui passa le Jourdain, et forma le siége de Gadara, il prit encore quelques autres places très-fortes, situées aussi au delà du Jourdain. Mais, ne se tenant pas assez sur ses gardes à son retour, il fut battu par l'ennemi, et perdit dix mille hommes avec tout le butin qu'il avait fait, et son propre bagage. Il revint à Jérusalem accablé de cette perte, et de la honte qui la suivait. Il eut même le chagrin de voir que bien des gens, au lieu de plaindre son malheur, en avaient une maligne joie: car, depuis la querelle qu'eut Hyrcan avec les pharisiens, ils avaient toujours été ennemis de sa maison, et surtout de cet Alexandre. Et comme ils entraînaient presque tout le peuple après eux, ils l'avaient si fort prévenu et animé contre lui, que ce fut la véritable source des désordres et des brouilleries dont tout son règne fut troublé.

Cette perte[1], toute grande qu'elle était, n'empêcha pas que, voyant la côte de Gaza sans défense par le départ de Lathyre, il n'allât y prendre Raphia et Anthédon. Ces deux postes, qui n'étaient qu'à quelques milles de Gaza, la tenaient comme bloquée; et c'était ce qu'il s'était proposé en les attaquant. Il n'avait jamais pardonné aux habitants de Gaza d'avoir excité Lathyre contre lui, et de lui avoir donné des troupes, qui avaient contribué à lui faire gagner la fatale bataille du Jourdain; et il cherchait avec soin toutes les occasions de se venger d'eux.

Dès que ses affaires le lui permirent[2], il vint avec une nombreuse armée assiéger leur ville. Apollodote, qui en était gouverneur, défendit la place, un an entier, avec un courage et une prudence qui lui acquirent beaucoup de réputation. Son propre frère, nommé *Lysimaque*[3], ne put voir sa gloire sans envie; et cette lâche passion le porta à l'assassiner. Ensuite ce misérable s'associa avec quelques scélérats comme lui, qui livrèrent la ville à Alexandre. En y entrant on eût dit, à son air et aux ordres qu'il donnait, qu'il avait dessein d'user de sa victoire avec clémence et modération. Mais, dès qu'il se vit maître de tous les postes, et que rien ne pouvait lui faire obstacle, il lâcha ses soldats avec permission de tuer, de piller, de détruire; et l'on vit aussitôt exercer dans cette ville infortunée toute la barbarie qui se peut imaginer. Le plaisir de la vengeance lui coûta bien cher; car les habitants de Gaza se défendirent en désespérés, et lui tuèrent presque autant de monde qu'ils étaient eux-mêmes. Mais enfin il contenta sa brutale passion, et fit de cette ancienne et fameuse ville un tas de ruines: après quoi il s'en retourna à Jérusalem. Cette guerre l'occupa un an.

Quelque temps après[1], le peuple lui fit un affront sanglant. A la fête des tabernacles, pendant qu'il était dans le temple, et qu'en qualité de souverain sacrificateur il offrait à l'autel des holocaustes le sacrifice solennel, on se mit à lui jeter des citrons à la tête, en lui disant mille injures, et le traitant, entre autres, d'esclave: reproche qui déclarait assez qu'ils le regardaient comme indigne et de la couronne et du pontificat. C'était une suite de ce qu'avait osé avancer Eléazar, que la mère d'Hyrcan avait été captive. Ces indignités irritèrent tellement Alexandre, qu'il chargea lui-même ces insolents à la tête de ses gardes, et en tua jusqu'au nombre de six mille. Voyant la mauvaise disposition des Juifs à son égard, il n'osa plus leur confier sa personne, et prit pour ses gardes des troupes étrangères qu'il fit venir de la Pisidie et de la Cilicie, et il en forma un corps de six mille hommes qui l'accompagnaient partout.

Quand Alexandre vit l'orage[2] qui s'était élevé contre lui, un peu apaisé par la terreur de la vengeance qu'il en avait tirée, il se tourna contre les ennemis du dehors. Après avoir remporté sur eux quelques avantages, il tomba dans une embuscade où il perdit la plus grande partie de son armée, et eut de la peine à se sauver lui-même. A son retour à Jérusalem[3], les Juifs, outrés de cette perte, se révoltèrent contre lui. Ils se flattaient de le trouver si affaibli et si abattu de ce dernier échec, qu'ils n'auraient pas de peine à achever sa perte, qu'ils souhaitaient depuis si longtemps. Alexan-

[1] An. M. 3904; av. J. C. 100.
[2] An. M. 3906; av. J. C. 98.
[3] An. M. 3907; av. J. C. 97

[1] An. M. 3909; av. J. C. 95. — Jos. Antiq. lib. 13, cap 21.
[2] An. M. 3910; av. J. C. 94.
[3] An. M. 3912; av. J. C. 92.

dre, qui ne manquait ni d'application ni de courage, et qui avait d'ailleurs une capacité au-dessus de l'ordinaire, trouva bientôt des troupes à leur opposer. Ce fut donc une guerre civile entre Alexandre et ses sujets, qui dura six ans, et causa de grands maux aux deux partis. Les rebelles furent battus et défaits en plusieurs occasions.

Alexandre ayant pris une ville[1] où plusieurs des rebelles s'étaient enfermés, en amena huit cents à Jérusalem, et les y fit tous crucifier en un même jour : et quand ils furent attachés à la croix, il fit amener leurs femmes et leurs enfants, et les fit égorger à leurs yeux. Pendant cette cruelle exécution, le roi donnait un régal à ses femmes et à ses concubines dans un endroit d'où l'on voyait tout ce qui se passait ; et cette vue était pour lui et pour elles la principale partie de la fête. Quelles horreurs ! Cette guerre civile, pendant six ans qu'elle dura, avait coûté la vie à plus de cinquante mille hommes du côté des rebelles.

Alexandre, après l'avoir apaisée, fit plusieurs expéditions au dehors avec un très-grand succès. De retour à Jérusalem, il s'abandonna à la bonne chère et aux excès du vin, qui lui causèrent une fièvre quarte[2], dont il mourut au bout de trois ans, après en avoir régné vingt-sept.

Il laissa deux fils, Hyrcan et Aristobule : mais il ordonna qu'Alexandra, sa femme, gouvernerait le royaume tant qu'elle vivrait, et qu'elle choisirait celui de ses deux fils qu'elle voudrait pour régner après elle.

§ III. — Règne d'Alexandra, femme d'Alexandre Jannée, qui dure neuf ans. Cependant Hyrcan, son fils aîné, exerce la grande sacrificature.

Alexandra[3], selon le conseil que son mari lui avait donné en mourant, se soumit elle et ses enfants au pouvoir des Pharisiens, leur déclarant qu'elle ne faisait en cela que se conformer aux dernières volontés d'Alexandre.

Par cette démarche elle gagna si bien les esprits, qu'oubliant leur haine pour le mort, quoiqu'elle eût été portée pendant sa vie aussi loin qu'il était possible, ils la changèrent, dans ces commencements, en vénération et en respect pour sa mémoire : et au lieu des invectives et des injures qu'ils avaient toujours vomies contre lui, ce n'était plus qu'éloges et panégyriques, où ils relevaient sans mesure les grandes actions d'Alexandre, par lesquelles la nation se trouvait agrandie, et son pouvoir, son honneur et son crédit augmentés. Enfin ils ramenèrent si bien le peuple, qu'ils avaient toujours jusque-là irrité contre lui, qu'on lui fit une pompe funèbre plus somptueuse et plus honorable que n'en avait eue aucun de ses prédécesseurs ; et qu'Alexandra, comme son testament le portait, fut établie administratrice souveraine de la nation. On voit ici qu'un dévouement aveugle et sans réserve au pouvoir et aux volontés des pharisiens tenait lieu auprès d'eux de tout mérite, et faisait disparaître tout défaut, et même tout crime. C'est assez l'ordinaire de ceux qui veulent dominer.

Quand cette princesse se vit bien établie, elle fit recevoir son fils aîné, Hyrcan souverain sacrificateur : il avait alors près de trente-trois ans. Elle donna, comme elle l'avait promis, l'administration de toutes les grandes affaires aux pharisiens. La première chose qu'ils firent fut de casser le décret par lequel Jean Hyrcan, père des deux derniers rois, avait aboli toutes leurs constitutions traditionnelles, qui reprirent depuis un plus grand cours que jamais. Ils exercèrent une cruelle persécution contre tous ceux qui s'étaient déclarés leurs ennemis sous le règne précédent, sans que la reine pût les en empêcher, parce qu'elle s'était lié les mains en se mettant entre celles des pharisiens. Elle avait vu, du temps de son mari, ce que c'est qu'une guerre civile, et les maux infinis qu'elle entraîne. Elle craignait d'en allumer une nouvelle ; et ne voyant point d'autre moyen de la prévenir que de céder un peu à la violence de ces hommes vindicatifs et inexorables, elle croyait devoir permettre un mal pour en empêcher un plus grand.

Ce que nous avons dit jusqu'ici peut beaucoup contribuer à nous faire connaître l'état du peuple juif et le caractère de ceux qui le gouvernaient.

[1] An. M. 3918 : av. J. C. 86.
[2] An. M. 3925 ; av. J. C. 79.
[3] An. M. 3926 ; av. J. C. 78. — Jos. Antiq. lib 13, cap. 23, 24 ; et de Bell. jud. 1-4.

Les pharisiens[1] continuaient toujours leurs persécutions contre ceux qui leur avaient été contraires sous le feu roi. On les rendait responsables de toutes ses cruautés, et de toutes les fautes dont ils jugeaient à propos de noircir sa mémoire. Ils s'étaient déjà défaits, sur ce prétexte, de plusieurs de leurs ennemis; et ils inventaient tous les jours de nouveaux chefs d'accusations pour perdre ceux qui leur déplaisaient le plus entre ceux qui restaient encore.

Les amis et les partisans du feu roi, voyant que ces persécutions ne finissaient point, et qu'on avait juré leur perte, s'assemblèrent enfin, et vinrent en corps trouver la reine, avec Aristobule, son second fils, à leur tête. Ils lui représentèrent les services qu'ils avaient rendus au feu roi; leur fidélité et leur attachement pour lui dans toutes ses guerres, et dans les embarras où il s'était trouvé pendant les troubles; qu'il leur était bien dur qu'on leur fît, à présent qu'elle les gouvernait, un crime de tout ce qu'ils avaient fait pour lui, et de se voir sacrifiés à la haine implacable de leurs ennemis, uniquement à cause de leur attachement pour elle et pour sa maison. Ils la suppliaient d'arrêter ces sortes de recherches; ou, si elle ne le pouvait pas, de leur permettre de se retirer du pays, et d'aller chercher ailleurs un asile: ou du moins qu'on les mît dans les places où elle avait garnison, pour y être à couvert de la violence de leurs ennemis.

La reine était touchée, autant qu'on peut l'être, de l'état où elle les voyait, et de l'injustice qu'on leur faisait. Mais il ne dépendait pas d'elle de faire pour eux tout ce qu'elle eût souhaité; car elle s'était donné des maîtres en s'engageant à ne rien faire sans le consentement des pharisiens. Qu'il est dangereux de donner trop d'autorité à de telles gens! Ils criaient que ce serait arrêter le cours de la justice que de suspendre les recherches contre les coupables: que c'était là une démarche qu'aucun gouvernement ne devait jamais souffrir; et qu'ainsi ils n'y donneraient jamais les mains.

[1] An. M. 3931; av. J. C. 73. — Jos. Antiq. lib. 13, cap. 24, et de Bell. Jud. 1-5.

D'un autre côté, la reine crut ne devoir point consentir que les vrais et fidèles amis de sa maison abandonnassent ainsi le pays, puisqu'elle demeurerait alors sans appui à la merci d'une faction turbulente, et n'aurait aucune ressource en cas de nécessité. Elle se détermina donc au troisième parti qu'ils lui avaient proposé, et les dispersa dans les places où elle avait garnison. Elle y trouvait deux avantages: le premier, que leurs ennemis n'oseraient les attaquer dans ces places fortes, où ils auraient les armes à la main; et le second, que ce serait toujours pour elle un corps de réserve sur lequel elle pouvait compter dans l'occasion, en cas de brouillerie.

Quelques années après[1], la reine Alexandra tomba malade d'une maladie très-dangereuse, et qui la mit à l'extrémité. Dès qu'Aristobule, le plus jeune de ses fils, vit qu'elle n'en pouvait pas revenir, comme il avait depuis longtemps formé le dessein de s'emparer de la couronne à sa mort, il se déroba de nuit de Jérusalem avec un seul domestique, et s'en alla dans les places, où, selon le plan qu'il en avait donné, on avait mis en garnison les amis de son père. Il y fut reçu à bras ouverts, et en quinze jours de temps vingt-deux de ces places et châteaux se donnèrent à lui, ce qui le rendit maître de presque toutes les forces de l'état. Le peuple, aussi bien que l'armée, était tout disposé à se déclarer pour lui, las de la dure administration des pharisiens, qui avaient gouverné en maîtres sous Alexandra, et étaient devenus insupportables à tout le monde. On venait donc en foule de tous côtés se ranger sous les étendards d'Aristobule, dans l'espérance qu'il abolirait la tyrannie des pharisiens; ce qu'on ne pouvait pas attendre d'Hyrcan son aîné, élevé par sa mère dans une soumission aveugle pour cette secte, outre qu'il n'avait ni le courage ni la capacité nécessaires pour un dessein si vigoureux; car il était pesant et indolent, sans activité, sans application, et d'un fort petit génie.

Quand les pharisiens virent que le parti d'Aristobule grossissait, ils vinrent, Hyrcan à leur tête, représenter à la reine mourante ce qui se passait, et lui demander ses ordres

[1] An. M. 3934; av. J. C. 70.

Digitized by Google

et son assistance. Sa réponse fut qu'elle n'était plus en état de se mêler de ces sortes d'affaires, et qu'elle leur en laissait le soin. Cependant elle institua Hyrcan son héritier, et expira peu de temps après.

Dès qu'elle fut morte, il prit possession du trône, et les pharisiens firent tous leurs efforts pour l'y maintenir. Quand Aristobule était sorti de Jérusalem, ils avaient fait mettre dans le château de Baris [1] sa femme et ses enfants, qu'il avait laissés, pour s'en servir comme d'otages contre lui. Mais voyant que cela ne l'arrêtait point, ils levèrent une armée [2]. Aristobule en leva aussi une. Une bataille près de Jéricho décida la querelle. Hyrcan, abandonné de la plupart de ses troupes, qui prirent le parti de son frère, fut obligé de s'enfuir à Jérusalem, et de se renfermer dans le château de Baris; et ses partisans prirent le temple pour asile. Peu de temps après ils se soumirent aussi à Aristobule, et Hyrcan fut obligé de s'accommoder avec lui.

### § IV. — Règne d'Aristobule II, qui dure six ans.

Par l'accommodement qui se fit [3], on convint qu'Aristobule aurait la couronne et la souveraine sacrificature, et qu'Hyrcan lui résignerait l'une et l'autre, et se contenterait d'une vie privée sous la protection de son frère, avec la jouissance de son bien. Il n'eut pas de peine à s'y résoudre : car il aimait le repos et ses aises plus que toute autre chose. Ainsi il quitta le gouvernement, après l'avoir possédé trois mois. La tyrannie des pharisiens finit avec son règne, après avoir tourmenté la nation juive depuis la mort d'Alexandre Jannée.

Les troubles de l'état ne finirent pas de même; l'ambition d'Antipas, plus connu sous le nom d'*Antipater*, père d'Hérode, y donna lieu. Il était Iduméen de race, et juif de religion, de même que tous les autres Iduméens, depuis qu'Hyrcan les eut obligés à embrasser le judaïsme. Comme il avait été élevé à la cour d'Alexandre Jannée, et d'Alexandra, sa femme, qui régna après lui, il s'était emparé de l'esprit d'Hyrcan, leur fils aîné, dans l'espérance de s'élever, par sa faveur, lorsqu'il parviendrait à la couronne. Mais quand il vit toutes ses mesures rompues par la déposition d'Hyrcan et le couronnement d'Aristobule, de qui il n'avait rien à espérer [4], il employa toute son habileté et tous ses soins à faire remonter Hyrcan sur le trône.

Celui-ci, par son moyen, s'était d'abord adressé à Arétas, roi de l'Arabie-Pétrée, pour l'aider à se rétablir. Après divers événements, que je passe pour ne point trop allonger cette histoire, il eut recours à Pompée, qui, au retour de son expédition contre Mithridate, était venu en Syrie. Il y prit connaissance de la cause d'Hyrcan et d'Aristobule [2], qui s'y étaient rendus en personne suivant ses ordres. Il y vint aussi quantité de Juifs demander qu'on les délivrât de la domination de l'un et de l'autre. Ils représentaient qu'ils ne devaient pas être gouvernés par un roi; qu'ils avaient accoutumé depuis longtemps de ne l'être que par le souverain sacrificateur, qui, sans autre titre, leur administrait la justice selon les lois et les règlements qui leur avaient été transmis par leurs ancêtres; qu'à la vérité, les deux frères étaient de la race sacerdotale, mais qu'ils avaient changé la forme du gouvernement pour une nouvelle qui les mettrait dans l'esclavage, si on n'y remédiait.

Hyrcan se plaignait qu'Aristobule le dépouillait injustement de son droit d'aînesse en usurpant tout, et ne lui laissant qu'une petite terre pour son entretien. Il l'accusait aussi, de faire le métier de corsaire sur mer, et de piller ses voisins sur terre; et, pour confirmer ce qu'il alléguait contre lui, il produisait près de mille Juifs, et des principaux de la nation, qu'Antipater avait fait venir exprès pour appuyer par leur témoignage ce que ce prince avait à dire contre son frère.

Aristobule répondit à cela qu'Hyrcan avait été déposé uniquement à cause de son incapacité : que sa nonchalance et sa paresse le rendant absolument incapable des affaires, le

[1] *Baris* était un château situé sur un roc escarpé, hors de l'enceinte du temple, sur la même montagne.

[2] Jos Antiq. lib. 14, cap. 1, et de Bell. Jud. 1-4.

[3] An. M. 3935; av. J. C. 69.

[4] An. M. 3939: av. J. C. 65. — Jos. Antiq. lib. 14 cap. 2-8, et de Bell. Jud. 1-5.

[4] Id. ibid. lib. 14, cap. 5. — Id. de Bell. Jud. 1-5.

peuple l'avait méprisé, et que lui Aristobule avait été obligé de prendre les rênes du gouvernement, pour l'empêcher de tomber en des mains étrangères; enfin, qu'il ne portait point d'autre titre que celui qu'avait eu son père Alexandre. Et, pour preuve de ce qu'il avançait, il produisit plusieurs jeunes gens de qualité du pays, qui parurent avec tout l'éclat que peuvent donner la magnificence et le bel air. Leurs habits superbes et leurs manières hautes et pleines de fierté ne firent pas beaucoup de bien à sa cause.

Pompée en entendit assez pour voir qu'il y avait de la violence dans la conduite d'Aristobule; mais il ne voulut pourtant pas prononcer sitôt, de peur qu'Aristobule, irrité, ne traversât ses desseins du côté de l'Arabie, qu'il avait fort à cœur. Il renvoya donc civilement les deux frères, et leur dit qu'à son retour, après qu'il aurait soumis Arétas et ses Arabes, il passerait par la Judée, et qu'alors il réglerait leur affaire et mettrait ordre à tout.

Aristobule, qui comprit bien la pensée de Pompée, partit de Damas brusquement, et sans lui faire la moindre civilité; revint en Judée, fit prendre les armes à ses sujets, et se mit en état de se défendre. Par cette conduite, il se fit de Pompée un ennemi mortel.

Pompée se mit à faire les préparatifs pour la guerre d'Arable. Arétas avait jusque-là méprisé les armes romaines; mais quand il les vit de près, et que cette armée victorieuse allait entrer dans ses états, il envoya faire ses soumissions par une ambassade. Pompée ne laissa pas de s'avancer jusqu'à Pétra, sa capitale, qu'il emporta : Arétas y fut pris. Pompée le fit d'abord garder, mais dans la suite il fut relâché, quand il eut accepté les conditions que lui imposa Pompée, qui retourna aussitôt après à Damas.

Il n'apprit qu'alors la manœuvre qu'avait faite Aristobule en Judée. Il y mena son armée, et trouva Aristobule posté dans le château d'Alexandrion, qui était à l'entrée du pays, sur une haute montagne. C'était une place extrêmement forte, bâtie par son père Alexandre qui lui avait donné son nom. Pompée l'envoya sommer de descendre, pour le venir trouver. Aristobule n'en avait guère d'envie; mais il se rendit enfin à l'avis de ceux qui étaient avec lui, qui, redoutant une guerre avec les Romains, lui conseillèrent d'y aller. Il le fit, et, après une conversation qui roula sur son différend avec son frère, il revint dans son château. Il fit encore le même manége deux ou trois fois, pour tâcher, par cette complaisance, de gagner Pompée, et de l'engager à décider en sa faveur. Mais, de peur d'accident, il ne laissait pas de bien garnir ses places fortes, et de faire tous les autres préparatifs pour une défense vigoureuse, en cas que Pompée prononçât contre lui. Pompée, qui en eut avis, la dernière fois qu'il y vint, l'obligea à les lui mettre toutes entre les mains en séquestre, et lui fit signer des ordres pour cela à tous les commandants de ces places.

Aristobule, outré de la violence qu'on lui avait faite, dès qu'il fut relâché, se rendit en diligence à Jérusalem, et y prépara tout pour la guerre. Résolu de garder la couronne, il se trouvait le jouet de deux passions opposées, l'espérance et la crainte. Quand il voyait la moindre apparence que Pompée déciderait en sa faveur, il employait tous les artifices de la complaisance pour se le rendre favorable; quand, au contraire, il trouvait la moindre raison de soupçonner qu'il se déclarerait contre lui, il suivait une conduite tout opposée. Voilà ce qui produisit le contraste qui se voit dans les différentes démarches qu'il fit dans toute cette affaire.

Pompée le suivit de près. Le premier endroit où il campa, en allant à Jérusalem, fut Jéricho, où il reçut la première nouvelle de la mort de Mithridate, comme on le verra dans le livre suivant.

Il continua sa marche vers Jérusalem. Quand il en fut proche, Aristobule, qui commençait à se repentir de ce qu'il avait fait, vint le trouver, et tâcha de se raccommoder avec lui, en lui promettant une soumission entière, et une grosse somme d'argent pour prévenir la guerre. Pompée accepta ses offres, et envoya Gabinius, à la tête d'un détachement, recevoir l'argent. Mais quand ce lieutenant général arriva à Jérusalem, il trouva les portes fermées; et, au lieu de recevoir de l'argent, on lui cria, de dessus les murailles, que ceux de la ville ne voulaient pas tenir l'accord. Pompée, là-dessus, ne voulant pas

qu'on se moquât de lui impunément, fit mettre dans les fers Aristobule qu'il avait retenu, et s'avança avec toute l'armée devant Jérusalem. C'était une ville extrêmement forte par sa situation et par les ouvrages qu'on y avait faits; et, sans la division qui était au dedans, elle aurait pu faire une longue résistance.

Le parti d'Aristobule voulait défendre la place, surtout quand ils virent que Pompée retenait leur roi prisonnier. Mais ceux qui favorisaient le parti d'Hyrcan voulaient qu'on ouvrît les portes à Pompée; et comme ces derniers faisaient le plus grand nombre, l'autre parti se retira sur la montagne du temple pour le défendre, et fit rompre les ponts du fossé et de la vallée qui l'environnaient. Pompée, à qui l'on ouvrit aussitôt la ville, résolut d'assiéger le temple. La place tint trois mois entiers, et aurait encore tenu autant, et peut-être obligé les Romains à abandonner leur entreprise, sans la rigueur superstitieuse avec laquelle les assiégés observaient le sabbat. Ils croyaient bien qu'il leur était permis de se défendre quand on les attaquait, mais non d'empêcher les travaux des ennemis, ou d'en faire pour eux-mêmes. Les Romains surent mettre à profit cette inaction des jours de sabbat. Ils n'attaquaient point pour lors les Juifs; mais ils comblaient les fossés, faisaient leurs approches, et plaçaient leurs machines sans trouver d'opposition. Ils abattirent enfin une grosse tour, dont la chute entraîna un grand pan de muraille, et fit une brèche aussi grande qu'il la fallait pour un assaut. La place fut emportée de vive force. Le carnage fut terrible. On passa plus de douze mille personnes au fil de l'épée.

Pendant tout le tumulte, les cris et le désordre de cette boucherie, l'histoire remarque que les prêtres, qui étaient alors dans le temple occupés à faire le service, le continuèrent avec un sang-froid surprenant, malgré la rage de leurs ennemis et la douleur de voir massacrer à leurs yeux leurs amis et leurs parents. Plusieurs d'entre eux virent mêler leur sang avec celui des sacrifices qu'ils offraient; et l'épée des ennemis en fit des victimes de leur devoir. Heureux et dignes d'envie, s'ils eussent été aussi fidèles à l'esprit qu'à la lettre.

Pompée, avec plusieurs des hauts officiers, entra dans le temple, et non-seulement dans le lieu saint, mais jusque dans le lieu très-saint; où, par la loi, il n'était permis à personne d'entrer qu'au souverain sacrificateur une fois l'an, le jour solennel de l'expiation. C'est ce qui affligea le plus vivement les Juifs et ce qui souleva le plus ce peuple contre les Romains.

Pompée ne toucha point au trésor du temple, composé, pour la plus grande partie, des sommes qui y avaient été déposées par les familles particulières pour être plus en sûreté. Il s'y trouva deux mille talents en argent monnayé[1], sans compter les vases d'or et d'argent qui étaient sans nombre, et d'un prix infini. Ce n'était point[2], dit Cicéron, par respect pour la majesté du dieu honoré dans ce temple que Pompée en usa de la sorte; car, selon lui, rien n'était plus méprisable que la religion des Juifs, plus indigne de la sagesse et de la grandeur des Romains, plus opposé aux maximes de leurs ancêtres. Pompée, par ce noble désintéressement, voulut seulement ôter à la malignité et à la médisance tout lieu d'attaquer sa réputation. Voilà ce que pensaient les plus éclairés d'entre les païens sur l'unique religion du vrai Dieu. Ils blasphémaient ce qu'ils ne connaissaient point.

On a remarqué que jusque-là tout avait réussi à Pompée; mais que depuis cette curiosité sacrilége son bonheur l'avait abandonné, et que l'avantage remporté sur les Juifs fut sa dernière victoire.

### § V. — Règne d'Hircan II, qui dure vingt-quatre ans.

Pompée, ayant ainsi mis fin à la guerre[3], fit

[1] Six millions. = 2,000 talents philétériens, près de 20 millions. E. B.

[2] « Cn. Pompeius, capiis Hierosolymis, victor ex illo « fano nihil attigit. In primis hoc, ut multa alia, sapien- « ter, quòd in tam suspicio-à ac maledicâ civitate locum « sermoni obtrectatorum non reliquit. Non enim credo « religionem et Judæorum et hostium impedimento præ- « stantissimo imperatori, sed pudorem fuisse.... Isto- « rum religio sacrorum à splendore hujus imperii, gra- « vitate nominis vestri, majorum institutis abhorrebat. » (Cic. *pro Flacco*, n. 67, 69.)

[3] An. M. 3941; av. J. C. 63.

Digitized by Google

démolir les murailles de Jérusalem, rétablit Hyrcan, fit prisonnier Aristobule et ses deux fils, Alexandre et Antigone, et les envoya à Rome. Il démembra plusieurs villes du royaume de Judée, qu'il unit au gouvernement de Syrie; imposa tribut à Hyrcan; et laissa l'intendance du pays à Antipater, qui était à la cour d'Hyrcan, et un de ses principaux ministres. Alexandre se sauva sur la route, et revint en Judée, où il excita dans la suite de nouveaux troubles.

Hyrcan, se trouvant trop faible pour entrer en campagne contre lui[1], eut recours aux armes des Romains. Gabinius, gouverneur de Syrie, après avoir vaincu dans un combat Alexandre, alla à Jérusalem, et y rétablit Hyrcan dans la souveraine sacrificature. Il fit de grands changements au gouvernement civil; car il le rendit aristocratique de monarchique qu'il était: mais ils furent de peu de durée.

Crassus, marchant contre les Parthes[2], mais toujours attentif à contenter son insatiable avarice, s'arrêta à Jérusalem, où il avait entendu dire que l'on gardait de précieux trésors. Il pilla tout ce qu'il y avait de richesses dans le temple, qui montaient à la somme de dix mille talents, c'est-à-dire de trente millions.

César, après son expédition d'Égypte, étant venu en Syrie[3], Antigone, qui s'était sauvé de Rome avec son père Aristobule, vint se jeter à ses pieds, le pria de le rétablir sur le trône de son père, qui pour lors était mort, et fit de grandes plaintes contre Antipater et Hyrcan. César leur avait de trop grandes obligations à l'un et à l'autre pour rien faire contre leurs intérêts: car, comme on le verra dans la suite, sans le secours qu'il en avait reçu, son expédition d'Égypte aurait échoué. Il ordonna qu'Hyrcan garderait la dignité de souverain sacrificateur de Jérusalem, et la principauté de la Judée, pour lui et pour sa postérité après lui à perpétuité, et donna à Antipater la charge de procurateur de la Judée sous Hyrcan. Par ce décret, l'aristocratie de Gabinius fut abolie, et le gouvernement de Judée rétabli sur l'ancien pied.

[1] An. M. 3947; av. J. C. 57. — Jos. Antiq. lib. 14, cap. 10. — Id. de Bell. Jud. 1-6.

[2] An. M. 3950; av J. C. 54.

[3] An. M. 3957; av. J C. 47. — Jos. Antiq. lib. 14, cap. 15; de Bello jud. 1-8.

Antipater fit donner le gouvernement de Jérusalem à Phasaël, son fils aîné, et celui de la Galilée à Hérode, son second fils.

César, à la requête d'Hyrcan[1], et en considération des services qu'il lui avait rendus en Égypte et en Syrie, lui permit de rebâtir les murailles de Jérusalem, que Pompée avait fait abattre. Antipater, sans perdre de temps, y fit travailler, et la ville fut bientôt fortifiée comme elle l'était avant la démolition. César fut tué cette même année.

Pendant les guerres civiles, la Judée, aussi bien que toutes les autres provinces de l'empire romain, fut agitée de violents troubles.

Pacore, fils d'Orode, roi des Parthes, était entré en Syrie avec une puissante armée[2]. Il envoya de là en Judée un détachement qui avait ordre de mettre sur le trône Antigone, fils d'Aristobule, qui de son côté avait aussi levé des troupes. Hyrcan, et Phasaël, frère d'Hérode, sur la proposition qu'on leur fit d'un accommodement, eurent l'imprudence de se rendre chez les ennemis, où ils furent arrêtés et mis aux fers. Hérode se sauva de Jérusalem un moment avant qu'on y fût entré pour le saisir aussi.

Les Parthes ayant manqué Hérode, pillèrent la ville et la campagne et mirent Antigone sur le trône, et lui livrèrent Hyrcan et Phasaël enchaînés. Phasaël, qui savait bien que sa mort était résolue, se cassa lui-même la tête contre la muraille de la prison, pour ne point passer par la main du bourreau. Pour Hyrcan, on lui accorda la vie; mais, pour le rendre incapable du sacerdoce, Antigone lui fit couper les oreilles; car, selon la loi du Lévitique[3], il ne fallait pas qu'il manquât un seul membre au souverain sacrificateur. Après l'avoir ainsi mutilé, il le rendit aux Parthes pour l'emmener dans l'Orient, d'où il lui serait impossible de brouiller les affaires en Judée. Il demeura prisonnier à Séleucie en Babylonie, jusqu'à l'avénement de Phraate à la couronne[4], qui lui fit ôter ses chaînes, et lui permit de voir en

[1] Jos. Antiq. lib. 14, cap. 7; de Bello jud. 1-8. — An. M. 3960; av. J. C. 44. — Jos. Antiq. lib 14, cap. 17.

[2] An. M. 3964; av. J. C. 40. — Jos. Antiq. lib. 14, cap. 24, 26; de Bello jud. 1-11.

[3] Levit. 21, 16-24.

[4] Jos. Antiq. lib. 15, cap. 2.

toute liberté les Juifs du pays, qui étaient en très-grand nombre. Ils le regardèrent comme leur roi et leur sacrificateur, et lui firent une pension qui suffisait pour soutenir l'éclat de son rang. L'amour de la patrie lui fit oublier tous ces avantages : il retourna l'année suivante à Jérusalem, où Hérode l'avait invité de revenir; mais quelques années après il le fit mourir.

Hérode s'était d'abord réfugié en Égypte : il passa de là à Rome. Antoine, depuis le triumvirat, y était tout-puissant. Il prit Hérode sous sa protection, et fit même en sa faveur plus qu'il n'espérait; car, au lieu qu'il ne se proposait tout au plus que d'obtenir la couronne pour Aristobule [1], frère de Mariamne à qui il était fiancé depuis quelque temps, avec l'espérance seulement de gouverner sous celui-ci, comme avait fait Antipater sous Hyrcan, Antoine lui fit donner la couronne à lui-même contre la maxime ordinaire des Romains en pareil cas ; car ils n'avaient pas accoutumé de violer ainsi les droits des maisons royales qui les reconnaissaient pour leurs protecteurs, et de donner la couronne à un étranger. Hérode fut déclaré roi de Judée par le sénat, et conduit par les consuls au Capitole, où il reçut l'investiture de la couronne avec les cérémonies ordinaires dans ces sortes d'occasions.

Hérode ne passa que sept jours à Rome à la poursuite de cette grande affaire, et retourna promptement dans la Judée. Il n'avait mis en tout que trois mois à son voyage de terre et de mer.

### § VI. — Règne d'Antigone, qui dure a peine deux ans.

Il ne fut pas si facile à Hérode de s'établir dans la possession du royaume de Judée[2], qu'il lui avait été aisé d'en obtenir le titre de la part des Romains. Antigone n'était pas disposé à lui céder un trône qui lui avait coûté tant de peine et d'argent : il le lui disputa très-vivement pendant près de deux ans.

[1] Aristobule était fils d'Alexandra, fille d'Hyrcan, et son père était Alexandre, fils d'Aristobule, frère d'Hyrcan : de sorte qu'il rassemblait en sa personne les droits des deux frères à la couronne.

[2] An. M. 3965 ; av. J. C. 39.

Hérode [1], qui pendant l'hiver avait fait de grands préparatifs pour la campagne suivante, l'ouvrit enfin par le siége de Jérusalem, qu'il alla investir avec une belle et nombreuse armée. Antoine avait donné ordre à Sosius, gouverneur de la Syrie, de faire tous ses efforts pour réduire Antigone, et pour mettre Hérode en pleine possession du royaume de Judée.

Pendant qu'on travaillait aux ouvrages nécessaires pour le siége, Hérode alla faire un tour à Samarie, et y consomma enfin son mariage avec Mariamne. Il y avait déjà quatre ans qu'ils étaient fiancés : les embarras qui lui étaient survenus avaient empêché jusque-là qu'on en vînt à la conclusion. Elle était fille d'Alexandre, fils du roi Aristobule, et d'Alexandra, fille d'Hyrcan II, et se trouvait ainsi petite-fille des deux frères. C'était une princesse d'une beauté et d'une vertu extraordinaires, et qui possédait dans un degré éminent toutes les autres qualités qui peuvent relever le sexe. L'attachement qu'avaient les Juifs pour la famille des Asmonéens fit croire à Hérode qu'en l'épousant il n'aurait pas de peine à gagner leur affection, et ce fut une des raisons qui le déterminèrent à consommer alors ce mariage.

A son retour devant Jérusalem, Sosius et lui, ayant joint leurs troupes, poussèrent de concert le siége avec la dernière vigueur, et avec une armée très-nombreuse, qui montait au moins à soixante mille hommes. La place tint pourtant plusieurs mois contre eux avec beaucoup de résolution ; et si les assiégés eussent été aussi habiles dans le métier de la guerre et dans l'art de défendre les places qu'ils étaient braves et résolus, on ne l'aurait peut-être pas prise : mais les Romains, qui en savaient bien plus qu'eux, emportèrent enfin la place au bout d'un peu plus de six mois de siége.

Les Juifs étant forcés dans tous leurs postes [2], l'ennemi y entra de tous côtés, et s'en rendit maître; et, pour se venger de l'opiniâtreté de la résistance qu'on leur avait faite, et des peines qu'ils avaient souffertes pendant un siége si long et si difficile, ils remplirent tous les quartiers de la ville de sang et de carnage.

[1] An. M. 3966 ; av. J. C. 38. — Jos. Antiq. lib. 14, cap. 17 ; de Bell. Jud. 1-13.

[2] An. M. 3967 ; av. J. C. 37.

Digitized by Google

pillèrent et détruisirent tout, quoi qu'Hérode fît pour empêcher l'un et l'autre.

Antigone, voyant tout perdu, vint se jeter aux pieds de Sosius de la manière la plus soumise et la plus basse : il fut mis dans les chaînes, et envoyé à Antoine dès qu'il fut arrivé à Antioche. Il voulait d'abord le réserver pour son triomphe ; mais Hérode, qui ne se croyait pas en sûreté tant que ce reste de la famille royale vivrait, ne lui donna point de repos qu'il n'eût obtenu la mort de ce malheureux prince, pour laquelle il donna même une grosse somme d'argent [1]. On lui fit son procès dans les formes. Il fut condamné à mort ; et la sentence s'exécuta de la même manière que contre un criminel du commun, avec les verges et la hache du licteur, et il fut attaché au poteau : traitement que les Romains n'avaient jamais fait à aucune tête couronnée.

Ainsi finit le règne des Asmonéens, après avoir duré cent vingt-neuf ans, à en prendre le commencement au gouvernement de Judas Machabée. Hérode entra de la sorte en paisible possession du royaume de Judée.

Cet événement singulier, extraordinaire, et jusque-là sans exemple, par lequel l'autorité souveraine sur les Juifs était livrée à un étranger, à un Iduméen, aurait dû leur ouvrir les yeux, et les rendre attentifs à une célèbre prophétie, qui l'avait prédit en termes clairs. Il avait été donné comme la marque certaine d'un autre événement qui intéressait toute la nation, qui était l'objet perpétuel de ses vœux et de son attente, et qui la distinguait par un caractère particulier de toutes les autres nations de la terre, lesquelles y avaient un pareil intérêt, mais sans le connaître, et sans en être averties. Cette prophétie est celle de Jacob, lequel en mourant prédit à ses douze fils assemblés autour de son lit ce qui devait arriver dans toute la suite des temps aux douze tribus dont ils étaient les chefs, et qui portaient leurs noms. Entre plusieurs prédictions que fait ce patriarche sur la tribu de Juda, voici celle dont il s'agit [2] : *Le sceptre ne sera point ôté à Juda* [3], *et il y aura toujours dans sa postérité des conducteurs du peuple, jusqu'à la venue de celui qui doit être envoyé, et qui sera l'objet de l'attente des nations. Le sceptre* ou *la verge* (car le terme hébreu a ces deux sens), signifie ici l'autorité, la supériorité sur les autres tribus.

Tous les anciens Juifs ont expliqué du Messie cette prédiction ; c'est donc un fait incontestable. Elle se réduit à deux points essentiels. Le premier, que tant que la tribu de Juda subsistera, elle aura la prééminence et l'autorité sur les autres tribus : le second, qu'elle subsistera, et qu'elle formera un corps de république gouverné par ses lois, et conduit par ses magistrats, jusqu'à ce que le Messie soit venu.

Le premier point se vérifie par la suite de l'histoire des Israélites, où cette prééminence de la tribu de Juda paraît clairement. Ce n'est point ici le lieu d'en apporter les preuves : on peut les consulter dans l'explication de la Genèse.

Pour le second point, il ne faut qu'ouvrir les yeux. Quand Hérode, Iduméen, et par conséquent étranger, fut mis sur le trône, l'autorité et la supériorité que la tribu de Juda avait sur les autres tribus commença à lui être ôtée. C'était un avertissement que le temps du Messie n'était pas éloigné. La tribu de Juda n'a plus de primauté : elle ne fait plus un corps subsistant, dont les magistrats soient tirés d'elle. Il est donc manifeste que le Messie est venu. Mais depuis quel temps la tribu de Juda est-elle semblable aux autres et confondue avec elles ? C'est depuis le temps de Tite et celui d'Adrien, qui acheva d'exterminer les restes de Juda. C'est donc avant ce temps-là que le Messie est venu.

Combien Dieu nous doit-il paraître admirable dans l'accomplissement de ses prophéties ! Serait-ce faire l'usage que l'on doit de l'histoire, de ne point s'arrêter quelques moments sur de tels faits quand on les rencontre sur son passage ? Hérode, forcé de sortir de Jérusalem, se réfugie à Rome. Il ne songe point à demander la royauté pour lui-même, mais pour un autre. Il était injuste de la don-

[1] Jos. Antiq. lib. 14, cap. 17. de Bello Jud. 1-13. — Plut. in Anton. pag. 932. — Dio Cass. lib. 49, pag. 405.

[2] Genes. 49, 10.

[3] « Non auferetur sceptrum de Judâ et dux de femore « ejus, donec veniat qui mittendus est : et ipse erit ex- « spectatio gentium. »

ner à un étranger pendant qu'il y avait des princes de la famille royale. Cela était contre les lois, et même contre la pratique des Romains. Mais il était arrêté de toute éternité qu'Hérode serait roi des Juifs : le ciel et la terre passeraient plutôt que cet arrêt du ciel ne fût pas exécuté. Antoine se trouve à Rome quand Hérode y arrive, et il y a un souverain pouvoir. Combien d'événements a-t-il fallu ménager pour conduire les choses à ce point ! Mais y a-t-il quelque chose de difficile au Tout-Puissant ?

ART. II. — ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DES PARTHES DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE LEUR EMPIRE JUSQU'A LA DÉFAITE DE CRASSUS QUI EST EXPOSÉE AU LONG.

L'empire des Parthes est un des plus puissants et des plus considérables qu'il y ait eu dans l'Orient. Très-faible dans ses commencements, comme c'est l'ordinaire, il s'étendit peu à peu dans toute la haute Asie, et fit trembler même les Romains. On lui donne de durée quatre cent soixante et quatorze ans, dont il y en a deux cent cinquante-quatre avant Jésus-Christ, et deux cent vingt depuis. Arsace fut le fondateur de cet empire, et c'est de son nom que ses successeurs furent appelés Arsacides. Artaxerxe, Persan de naissance, ayant vaincu et tué Artabane, le dernier de ces rois, transporta cet empire des Parthes aux Perses, la cinquième année de l'empereur Alexandre, fils de Mammée. Je ne parlerai ici que des événements arrivés aux Parthes avant Jésus-Christ, et je les traiterai très-sommairement, excepté la défaite de Crassus, que je rapporterai dans toute son étendue.

J'ai remarqué ailleurs ce qui donna occasion à Arsace I de faire révolter la Parthie, et d'en chasser les Macédoniens[1], qui depuis la mort d'Alexandre-le-Grand en avaient été maîtres, et comment il s'était fait nommer roi des Parthes. Théodote, dans le même temps, fit révolter la Bactriane, et l'enleva aussi à Antiochus, surnommé *Théos*.

Quelque temps après[2], Séleucus Callinicus, qui avait succédé à Antiochus, fit de vains efforts pour soumettre les Parthes. Il tomba lui-même entre leurs mains, et fut fait prisonnier : c'était sous le règne de Tiridate, appelé autrement Arsace II, frère du premier.

Antiochus, surnommé *le grand*[1], eut de plus heureux succès que son prédécesseur. Il marcha vers l'Orient, et se remit en possession de la Médie que les Parthes lui avaient enlevée. Il entra aussi en Parthie, et obligea le roi de se retirer en Hyrcanie, d'où il revint bientôt avec une armée de cent mille hommes de pied et de vingt mille chevaux. Comme la guerre traînait en longueur, Antiochus fit un traité avec Arsace, par lequel il lui laissait la Parthie et l'Hyrcanie, à condition qu'il l'aiderait à soumettre les autres provinces révoltées. Antiochus marcha ensuite contre Euthydème, roi de Bactrie[2], avec qui il fut aussi obligé de s'accommoder.

Priapatius[3], fils d'Arsace II, succéda à son père; et, après avoir régné quinze ans, il laissa la couronne en mourant à Phraate I, son fils aîné.

Celui-ci la laissa à son frère Mithridate[4], qu'il préféra à ses propres enfants, à cause de son rare mérite. En effet, c'a été un des plus grands rois qu'aient eus les Parthes. Il porta ses conquêtes plus loin qu'Alexandre-le-grand. C'est lui qui fit prisonnier Démétrius Nicator.

Phraate II succéda à Mihridate[5], son père. Antiochus Sidète, roi de Syrie, mena contre lui une puissante armée, sous prétexte de délivrer son frère Démétrius, qui depuis longtemps était retenu en captivité. Après avoir défait Phraate dans trois batailles, il fut lui-même vaincu et tué dans une dernière, et son armée entièrement taillée en pièces. Phraate, à son tour, dans le temps même qu'il songeait à porter ses armes dans la Syrie, fut

[1] An. M. 3754; av. J. C. 250.
[2] An. M. 3768; av. J. C. 236.

[1] An. M. 3792; av. J. C. 212.
[2] An. M. 3798; av. J. C. 206.
[3] M. l'abbé de Longuerue, dans sa dissertation latine sur les Arsacides, attribue ce qui est dit ici à *Artabanes*, qu'il place entre Arsace II et Priapatius. Justin n'en parle point
[4] An. M. 3840; av. J. C. 164.
[5] An. M. 3873; av. J. C. 131.

Digitized by Google

attaqué par les Scythes, et perdit la vie dans un combat.

Artabane[1], son oncle, prit sa place, et mourut bientôt après.

Il eut pour successeur Mithridate II, à qui Justin dit que ses belles actions méritèrent le surnom de *grand*.

Il déclara la guerre aux Arméniens; et dans le traité de paix qu'il fit avec eux, il obligea leur roi à lui envoyer Tigrane, son fils, pour otage[2]. Celui-ci fut depuis établi par les Parthes mêmes sur le trône d'Arménie, et se joignit à Mithridate, roi de Pont, pour faire la guerre aux Romains.

Antiochus Eusèbe se réfugia chez Mithridate[3], qui le rétablit en possession d'une partie du royaume de Syrie deux ans après.

C'est ce même Mithridate[4], comme on le verra dans la suite, qui envoya Orobaze vers Sylla pour demander à faire amitié et alliance avec les Romains, et qui le fit mourir à son retour pour avoir cédé la place d'honneur à Sylla.

Démétrius Euchère[5], qui régnait à Damas, assiégeant Philippe, son frère, dans la ville de Bérée, y fut vaincu et pris par les troupes des Parthes qui étaient venues au secours de Philippe, et mené prisonnier chez Mithridate, qui le traita avec toutes sortes d'honneurs. Il y mourut de maladie.

Mithridate II mourut[6] après avoir régné quarante ans, et fut généralement regretté de tous ses sujets. Les troubles domestiques dont sa mort fut suivie, et qui affaiblirent considérablement l'empire des Parthes, firent sentir encore davantage la perte qu'on avait faite. Tigrane[7] rentra dans toutes le provinces qu'il leur avait cédées, et y en ajouta plusieurs qu'il prit sur eux. Il passa l'Euphrate, et se rendit maître de la Syrie et de la Phénicie.

Pendant ces troubles, les Parthes choisirent pour roi Mnaskirès, et après lui Sinatroccès, dont on ne connaît presque que les noms.

Phraate[1], le fils de ce dernier, est celui qui se fit surnommer *Dieu*.

Il envoya des ambassadeurs à Lucullie après la grande victoire que les Romains venaient de remporter sur Tigrane. Il conservait en même temps une intelligence secrète avec ce dernier. Ce fut pour lors que Mithridate lui écrivit la lettre que Salluste nous a conservée.

Pompée ayant été nommé[2] à la place de Lucullie pour terminer la guerre contre Mithridate, engage Phraate dans le parti des Romains.

Celui-ci prend le parti de Tigrane le jeune contre son père. Il se brouille avec Pompée.

Après le retour de Pompée à Rome[3] Phraate est tué par ses propres enfants. Mithridate, l'aîné de ses fils, prend sa place.

Tigrane, roi d'Arménie, meurt presque dans le même temps. Artavasde, son fils, lui succède.

Mithridate[4], chassé de son royaume, ou par ses propres sujets, à qui il s'était rendu odieux, ou par l'ambition de son frère Orode, s'adresse à Gabinius, qui commandait en Syrie, pour le rétablir sur le trône, mais inutilement. Il prend les armes pour se défendre. Assiégé dans Babylone[5], et vivement pressé, il se rend à Orode, qui, ne considérant en lui qu'un ennemi et non un frère, le fait égorger. Par sa mort, Orode se vit possesseur paisible du trône.

Mais il eut bien de l'exercice au dehors[6], à quoi il n'avait pas lieu de s'attendre. Crassus venait d'être créé consul à Rome pour la seconde fois avec Pompée. Dans le département des provinces, la Syrie avait été donnée à Crassus, qui en témoigna une joie excessive par rapport au dessein qu'il avait d'aller porter la guerre contre les Parthes. Quand il était en compagnie, même de gens qu'il connaissait peu, il ne pouvait modérer ses transports.

[1] An. M. 3875; av. J. C. 129.
[2] An. M. 3909. — Justin. lib. 38, cap. 3.
[3] An. M. 3912. — Justin. lib. 38, cap. 3, pag. 115.
[4] An. M. 3914; av. J. C. 90.
[5] An. M. 3915; av. J. C. 89. — Jos. Antiq. lib. 13, cap. 22.
[6] An. M. 3915; av. J. C. 89.
[7] Strab. lib. 11, pag. 552. — Plut. in Lucull. pag. 500-505-517.

[1] An. M. 3935. av. J. C. 69.
[2] An. M. 3938; av. J. C. 66.
[3] An. M. 3948; av. J. C. 56.
[4] Justin. lib. 42, cap. 4.
[5] An. M. 3949; av. J. C. 55.
[6] An. M. 3950; av. J. C. 54 — Plut. in Crass. pag. 552-554.

Parmi ses amis, avec lesquels il se contraignait moins, il allait jusqu'à des rodomontades tout à fait indignes de son âge, et même de son caractère, de sorte qu'on ne le connaissait plus. Il ne bornait pas ses vues au gouvernement de la Syrie, ni à la conquête de quelques provinces voisines, ni même à celle des Parthes, il se promettait de faire en sorte que les grandes actions de Luculle contre Tigrane, et celles de Pompée contre Mithridate, ne paraîtraient que des jeux d'enfants en comparaison des siennes, il dévorait déjà en espérance la Bactriane et les Indes, et pénétrait jusqu'à l'océan le plus reculé et jusqu'à l'extrémité de l'Orient. Cependant, dans les pouvoirs qui lui furent donnés, la guerre contre les Parthes n'était nullement comprise; mais tout le monde savait que c'était là sa grande passion. Un tel début n'annonce rien d'heureux.

Son départ eut encore quelque chose d'un plus funeste augure. Un des tribuns, nommé *Atéius*, menaça de s'opposer à sa sortie; et beaucoup de gens se joignirent à lui, ne pouvant souffrir qu'on allât de gaîté de cœur faire la guerre à des peuples qui n'avaient fait aucun tort aux Romains, et qui étaient leurs amis et leurs alliés. En effet, ce tribun, s'étant inutilement opposé au départ de Crassus, prit le devant, courut à la porte de la ville par où il devait sortir, mit à terre un brasier plein de feu; et dès que Crassus fut arrivé vis-à-vis, il jeta dans ce brasier des parfums, y versa des libations, et prononça dessus des imprécations terribles, qu'on ne peut entendre sans frémir d'horreur, et dont les malheurs de Crassus ont été regardés par bien des écrivains comme l'accomplissement.

Rien ne put l'arrêter. Il continua sa route, arriva à Brunduse; et quoique la mer fût encore dangereuse, il s'embarqua, et perdit beaucoup de vaisseaux dans son passage. Ayant rassemblé ses troupes, il continua sa marche; lorsqu'il fut arrivé en Galatie, il trouva le roi Déjotarus, qui était fort avancé en âge, et qui ne laissait pas de bâtir une nouvelle ville, sur quoi Crassus, raillant, lui dit: *Roi des Galates, vous vous prenez bien tard à bâtir une ville vers la douzième heure du jour*[1]. *Et vous-même, seigneur*, lui répondit Déjotarus, *vous ne vous êtes pas pris trop matin à aller faire la guerre aux Parthes*: car alors Crassus avait soixante ans passés, et son visage le faisait paraître encore plus vieux qu'il n'était.

Il avait ouï dire qu'il y avait dans le temple[1] de Jérusalem des trésors considérables auxquels Pompée n'avait point osé toucher. Il crut que la chose valait bien la peine qu'il se détournât un peu de son chemin pour aller s'en rendre maître; il y passa donc avec son armée. Outre les autres richesses, qui allaient à des sommes très-considérables, il y avait une poutre d'or enfermée et cachée dans une poutre de bois creusée à dessein: ce qui n'était connu que du seul prêtre Éléazar, qui avait la garde des trésors du lieu saint. Cette poutre d'or pesait trois cents mines, dont chacune pesait deux livres et demie. Éléazar, qui avait appris le sujet du voyage de Crassus à Jérusalem, pour sauver les autres richesses, qui étaient presque toutes des dépôts des particuliers, découvrit à Crassus la poutre d'or, et lui permit de l'emporter, après avoir tiré de lui serment qu'il ne toucherait point au reste. Ignorait-il qu'il n'y avait rien de sacré pour l'avarice? Crassus prit la poutre d'or, et n'en pilla pas moins les autres trésors, qui montaient à trente millions. Puis il continua son voyage.

Tout lui réussit d'abord aussi heureusement qu'il l'avait pu espérer. Il construisit un pont sur l'Euphrate sans aucun obstacle, y fit passer son armée, et entra sur les terres des Parthes; il allait les attaquer sans autre sujet réel de guerre que l'envie insatiable de s'enrichir du pillage d'un pays qui passait pour être extrêmement opulent. Les Romains sous Sylla, et ensuite sous Pompée, avaient fait la paix et plusieurs traités avec eux. On ne s'était jamais plaint d'aucune infraction ni d'aucune autre entreprise qui pût donner un juste sujet de guerre: ainsi les Parthes ne s'attendaient à rien moins qu'à une pareille invasion, et, n'étant point sur leurs gardes, ils n'avaient rien de prêt à y opposer. Crassus fut donc maître de la campagne, et parcourut sans obstacle la plus grande partie de la Mésopotamie. Il prit

[1] La douzième heure était la fin du jour.

[1] Jos. Antiq. lib. 14, cap. 12.

aussi sans opposition plusieurs villes ; et, s'il eût su profiter de l'occasion, il lui eût été facile de percer jusqu'à Séleucie et à Ctésiphon, de s'en emparer et de se rendre maître encore de toute la Babylonie, aussi bien que de la Mésopotamie. Mais au lieu de pousser sa pointe, dès que l'automne fut venu, après avoir laissé en garnison sept mille hommes de pied et mille chevaux pour s'assurer des villes qui s'étaient rendues, il repassa l'Euphrate, et mit ses troupes en quartier d'hiver dans les villes de la Syrie, où il ne s'occupa qu'à amasser des richesses et à piller des temples.

Il y fut joint par son fils, que César lui envoyait des Gaules ; jeune homme qui avait déjà été honoré de plusieurs prix d'honneur que les généraux donnent à ceux qui se sont distingués par leur courage, et qui lui amenait mille cavaliers choisis.

De toutes les fautes que Crassus fit dans cette expédition, qui furent toutes considérables, la plus grande, sans contredit, après celle d'avoir entrepris cette guerre, fut ce prompt retour en Syrie : car il devait passer outre sans s'arrêter, et s'emparer de Babylone et de Séleucie, villes toujours ennemies des Parthes ; au lieu que, par ce retour, il donna aux ennemis le temps de se préparer, ce qui fut la cause de sa ruine.

Dans le temps qu'il rassemblait toutes ses troupes de leurs quartiers d'hiver, il lui arriva des ambassadeurs du roi des Parthes, qui lui exposèrent en peu de mots leur commission. Ils lui dirent que, si cette armée était envoyée par les Romains contre les Parthes, ce serait une guerre qu'aucun traité de paix ne pourrait terminer, et qui ne finirait que par la ruine totale des uns ou des autres : que si, comme ils l'avaient ouï dire, c'était Crassus seul qui, contre le sentiment de sa patrie, et pour assouvir son avarice particulière, avait pris les armes contre eux, et était entré dans une de leurs provinces, le roi leur maître voulait bien user de sa modération en cette rencontre, avoir pitié de la vieillesse de Crassus, et laisser aller vies et bagages sauves les Romains qui étaient dans ses états, plutôt enfermés que gardant des villes. Il parlait sans doute des garnisons que Crassus avait laissées dans les places conquises. Crassus ne répondit à ce discours que par une rodomontade. Il leur dit *qu'il leur ferait entendre sa réponse dans la ville de Séleucie*. Sur quoi le plus âgé des ambassadeurs, nommé Vahisès, se prenant à rire, et lui montrant la paume de la main, lui dit : *Crassus, tu verras plus tôt naître du poil dans le creux de ma main que tu ne verras Séleucie*. Ces ambassadeurs se retirèrent et allèrent annoncer à leur roi qu'il fallait se préparer à la guerre.

Aussitôt que la saison le permit[1], Crassus se mit en campagne. Les Parthes avaient eu le temps, pendant l'hiver, d'assembler une fort grosse armée pour lui faire tête. Orode, leur roi, partagea ses troupes, et marcha en personne avec une partie vers les frontières de l'Arménie : il envoya l'autre dans la Mésopotamie, sous le commandement de Suréna. Ce général reprit, en y entrant, plusieurs des places dont Crassus s'était rendu maître l'année d'auparavant.

Cependant quelques soldats romains, s'étant sauvés avec beaucoup de danger des villes où ils étaient en garnison dans la Mésopotamie, dont les Parthes avaient déjà repris quelques-unes, et assiégeaient les autres, vinrent trouver Crassus, et lui rapportèrent des choses très-capables de l'inquiéter et de l'alarmer. Ils disaient qu'ils avaient vu de leurs propres yeux le nombre effroyable des ennemis, et qu'ils étaient aussi témoins de leur valeur redoutable dans les sanglants combats autour des villes qu'ils avaient attaquées. Ils ajoutaient que c'étaient des troupes à qui on ne pouvait échapper quand elles poursuivaient, et qu'on ne pouvait atteindre quand elles prenaient la fuite : que leurs traits, d'une pesanteur et en même temps d'un rapidité incroyable, portaient des coups mortels, dont il n'était pas possible de se parer.

Ces discours diminuèrent et rabattirent infiniment le courage et l'audace des soldats romains, qui, s'étant imaginé que les Parthes ne différaient en rien des Arméniens et des Cappadociens que Luculle avait domptés si facilement, et, s'étant flattés que le plus difficile de cette guerre serait la longueur du

[1] An. M. 3951 ; av. J. C. 53. — Plut. in Crass. pag. 154.

chemin et la poursuite des ennemis qui n'oseraient jamais en venir aux mains avec eux, voyaient, contre leur espérance, de grandes batailles et de grands dangers qui les attendaient. Ce découragement monta à un tel point, que plusieurs des principaux officiers furent d'avis que Crassus devait, avant que d'avancer plus loin, assembler le conseil, et mettre encore en délibération toute l'entreprise. Mais Crassus n'écoutait d'autre avis que ceux qui le pressaient de se mettre en marche et de se hâter.

Ce qui le rassura le plus, et qui le fortifia dans cette pensée, ce fut l'arrivée d'Artabaze, roi d'Arménie. Il lui amenait un corps de six mille hommes de cavalerie, qui faisaient partie de ses gardes, ajoutant qu'il avait outre cela dix mille cuirassiers et trente mille hommes d'infanterie à son service. Mais il lui conseilla de se donner bien de garde de mener son armée dans les plaines de la Mésopotamie, et lui dit qu'il fallait entrer chez les ennemis par le pays des Arméniens. Les raisons dont il appuyait cet avis étaient que, l'Arménie étant un pays de montagnes, la cavalerie des Parthes, qui faisait la plus grande partie de leurs forces, leur deviendrait absolument inutile : que, si l'on prenait cette route, il serait en état de fournir à l'armée tout ce qui lui serait nécessaire; au lieu que, si l'on prenait celle de la Mésopotamie, les convois manqueraient, et on aurait toujours une puissante armée en tête dans toutes les marches qu'il faudrait faire pour percer jusqu'au centre des états de l'ennemi : que dans ces plaines la cavalerie aurait tous les avantages possibles contre eux: enfin, qu'il faudrait traverser plusieurs déserts sablonneux, où l'on pourrait se trouver fort embarrassés, faute d'eau et de vivres. L'avis était excellent, et ces raisons sans réplique; mais Crassus, aveuglé par la Providence, qui voulait punir le sacrilége qu'il avait commis en pillant le temple de Jérusalem, méprisa tout ce qu'on put lui dire. Il pria seulement Artabaze, qui retournait dans ses états, de lui amener ses troupes le plus promptement qu'il pourrait.

J'ai dit que la Providence aveuglait Crassus. La chose est visible par elle-même : mais un écrivain païen en a fait la remarque; c'est Dion Cassius, historien fort sensé, et en même temps homme de guerre. Il dit « que les Romains conduits par Crassus n'avaient aucune vue salutaire, et qu'ils ignoraient en « toute occasion le parti qu'il fallait prendre, « ou qu'ils se mettaient hors d'état de le suivre: « en sorte qu'on aurait dit que, condamnés « et poursuivis par quelque divinité, ils ne « pouvaient faire usage ni de leur esprit ni de « leurs corps. » Cette divinité était inconnue à Dion. C'est elle qui présidait à la nation juive, et qui vengeait l'injure faite à son temple.

Crassus se hâta donc de partir. Il avait sept légions de gens de pied, près de quatre mille chevaux, et autant de gens de trait armés à la légère; ce qui faisait en tout plus de quarante mille hommes, c'est-à-dire une des plus belles armées que jamais les Romains eussent mises sur pied. Comme il faisait passer ses troupes sur le pont qu'il avait dressé sur l'Euphrate près de la ville de Zeugma, tout à coup des tonnerres effroyables et d'affreux éclairs donnèrent dans le visage de ses soldats comme pour les arrêter. En même temps un nuage noir, d'où sortit un tourbillon impétueux, accompagné d'une foudre embrasée, tomba sur le pont, et en abattit une partie. La frayeur et la tristesse saisirent les troupes. Il tâcha de les consoler du mieux qu'il put, en leur promettant avec serment de les ramener par l'Arménie, et finit son discours en les assurant qu'aucun d'eux ne reviendrait par ce chemin. Ces dernières paroles, qui étaient ambiguës, et qui lui étaient échappées fort imprudemment, achevèrent de jeter le trouble dans l'armée. Crassus sentit bien le mauvais effet qu'elles avaient produit; mais, par un esprit d'opiniâtreté et de fierté, il négligea d'y remédier en expliquant le sens de ces paroles pour assurer les timides.

Il fit avancer ses troupes le long de l'Euphrate. Bientôt après, ses coureurs, qu'il avait envoyés à la découverte, vinrent lui rapporter qu'il ne paraissait pas un seul homme dans la campagne, mais qu'ils avaient trouvé des traces de beaucoup de gens de cheval qui paraissaient avoir pris tout à coup la fuite comme si on les avait poursuivis.

Sur ce rapport, Crassus se fortifia dans ses

espérances ; et ses soldats commencèrent à mépriser les Parthes, comme des gens qui n'auraient jamais l'audace de les attendre et d'en venir à un combat. Cassius lui conseillait de s'approcher au moins de quelqu'une des villes où l'on avait garnison, pour y faire un peu reposer l'armée, et avoir le temps d'apprendre au vrai le nombre des ennemis, leur force, et quelle manœuvre ils faisaient ; ou, si Crassus n'approuvait pas ce conseil, de marcher le long de l'Euphrate vers Séleucie, parce qu'en côtoyant toujours cette rivière il mettait la cavalerie des Parthes hors d'état de l'envelopper, et qu'avec la flotte qui le suivrait on pourrait toujours tirer de la Syrie les provisions et les autres choses dont l'armée aurait besoin. Ce Cassius était questeur de Crassus, et le même qui dans la suite tua César.

Crassus, après avoir pesé cet avis, était prêt à s'y rendre, lorsqu'il survint un chef des Arabes, nommé Ariamne, qui eut l'adresse de lui faire goûter un plan tout opposé.

Cet Arabe avait servi autrefois sous Pompée, et était connu de plusieurs des soldats romains, qui le regardaient comme ami. Suréna le trouva tout propre, par cet endroit, à jouer le rôle qu'il lui donna. En effet, dès qu'il eut été conduit à Crassus, il lui fit entendre que les Parthes ne soutiendraient pas la vue de l'armée romaine : que son nom seul avait déjà répandu la terreur dans leurs troupes, et que, pour obtenir une victoire complète, il n'avait qu'à marcher droit à eux et à se présenter ; et il s'offrit à lui servir de guide pour l'y mener par le plus court chemin. Crassus, ébloui par cette flatterie, et trompé par un homme qui savait donner un tour spécieux à ce qu'il proposait, accepta le parti, malgré les instantes prières de Cassius, et de quelques autres, qui soupçonnèrent le dessein de ce fourbe.

Crassus n'écouta personne. Le traître Ariamne, après lui avoir persuadé de s'éloigner des rives de l'Euphrate, le mena au travers de la plaine, par un chemin d'abord uni et facile, mais qui devint ensuite très-difficile par les sables profonds où l'armée se trouva engagée au milieu d'une vaste campagne toute rase et d'une affreuse aridité, et où la vue ne découvrait ni fin ni bornes où l'on pût espérer de trouver quelque repos et quelque rafraîchissement. Si la soif et la fatigue du chemin décourageaient les Romains, l'aspect seul du pays les jetait dans un désespoir encore plus terrible : car ils n'apercevaient ni près ni loin le moindre arbre, la moindre plante, le moindre ruisseau ; pas une seule colline, pas une seule herbe verte : ce n'étaient partout que monceaux de sables brûlants.

C'en était assez pour leur faire soupçonner quelque trahison : l'arrivée des courriers d'Artabaze aurait dû les en convaincre pleinement. Ce prince mandait à Crassus que le roi Orode lui était tombé sur les bras avec une grosse armée : que la guerre qu'il avait à soutenir l'empêchait de lui envoyer le secours qu'il lui avait promis ; mais qu'il lui conseillait de se rapprocher de l'Arménie, afin qu'ils pussent unir leurs forces contre leur ennemi commun ; que, s'il ne voulait pas suivre cet avis, il l'avertissait au moins d'éviter, dans ses marches et dans ses campements, les lieux ouverts et favorables à la cavalerie, et de s'approcher toujours des montagnes. Crassus, au lieu d'écouter ces sages conseils, s'emporta contre celui qui les lui donnait ; et, sans daigner récrire à Artabaze ni lui faire la moindre réponse, il dit seulement à ses courriers : « Je « n'ai pas le temps présentement de penser « aux affaires des Arméniens. Bientôt j'irai « en Arménie, et je punirai Artabaze de sa « trahison. »

Crassus était si entêté de son Arabe, et si fort ébloui par ses mensonges adroits, qu'il avait continué de le suivre sans la moindre défiance, malgré tous les avis qu'on lui donnait, jusqu'à ce qu'il l'eut conduit dans le désert sablonneux dont j'ai parlé. Alors le traître s'échappa, et vint rendre compte à Suréna de ce qu'il avait fait.

Après une marche de quelques jours dans un pays désert et ennemi, où il lui était difficile d'avoir des nouvelles, des coureurs vinrent tout hors d'haleine rapporter à Crassus que l'armée des Parthes, très-nombreuse, marchait avec beaucoup de fierté et d'audace pour les venir attaquer incessamment. Cette nouvelle jeta le trouble et la consternation dans tout le camp. Crassus en fut plus troublé que les autres. Il mit ses troupes en bataille

Digitized by Google

fort à la hâte. D'abord, suivant l'avis de Cassius, il étendit le plus qu'il put son infanterie, pour lui faire occuper un plus grand terrain, et pour ôter aux ennemis la facilité de l'envelopper; et il jeta toute sa cavalerie sur les ailes. Mais ensuite il changea d'avis, et, serrant son infanterie, il en fit un gros bataillon carré qui faisait face de tous côtés, et dont chacun des flancs présentait douze cohortes de front[1]. Chaque cohorte avait près d'elle une compagnie de chevaux, afin que, chaque partie étant également soutenue par la cavalerie, tout le corps chargeât avec plus de sûreté et d'audace. Il donna l'une des ailes à Cassius, l'autre à son fils, le jeune Crassus, et se mit au centre.

Ils avancèrent dans cet ordre, et arrivèrent sur le bord d'un ruisseau qui n'avait pas beaucoup d'eau, mais qui ne laissa pas de faire un très-grand plaisir aux soldats, à cause de l'extrême sécheresse et de l'excessive chaleur qu'il faisait.

La plupart des officiers étaient d'avis qu'il fallait camper en cet endroit, pour laisser aux troupes le temps de se remettre de la fatigue extraordinaire qu'elles avaient essuyée dans une longue et pénible marche, et d'y prendre du repos durant la nuit: que cependant on tâcherait, autant qu'il serait possible, d'avoir des nouvelles des ennemis; et, quand on aurait su leur nombre et leur ordonnance, dès le lendemain matin on irait les attaquer. Mais Crassus, se laissant aller à la fougue de son fils et de la cavalerie qu'il commandait, qui le pressaient de les mener à l'ennemi, donna ordre que ceux qui en auraient besoin prissent de la nourriture tout debout, chacun dans son rang; et sans leur en laisser tout à fait le temps, il fit marcher, et les mena, non au petit pas ni en faisant quelques haltes, mais rapidement et tout d'une haleine, jusqu'à ce qu'ils découvrirent les ennemis. Ils ne leur parurent, contre leur attente, ni en si grand nombre, ni si terribles qu'on le leur avait dit. C'est que Suréna avait usé de stratagème. Il avait caché la plupart de ses bataillons derrière les premiers corps avancés; et pour les empêcher d'être aperçus à l'éclat de leurs armes, il leur avait ordonné de les couvrir avec leurs casaques ou avec des peaux.

Quand ils furent en présence et prêts à charger, le général des Parthes n'eut pas plutôt donné le signal de la bataille, que toute la campagne retentit de cris épouvantables et d'un bruit affreux: car les Parthes ne s'excitent point au combat avec des cornets ou des trompettes; mais ils ont quantité d'instruments creux couverts de cuir et environnés de sonnettes d'airain, qu'ils frappent les uns contre les autres; et le bruit que font ces instruments est un bruit sourd et terrible, qui paraît mêlé du rugissement des bêtes féroces et de l'éclatant fracas du tonnerre. Ces barbares avaient bien observé que, de tous les sens, l'ouïe est celui qui trouble le plus l'âme, qui la frappe et l'émeut avec le plus de promptitude, et qui la fait plus subitement comme sortir d'elle-même.

Le trouble et l'effroi où ce bruit avait jeté les Romains furent tout autres quand les Parthes, jetant tout à coup les couvertures de leurs armes, leur parurent tout en feu par le grand éclat de leurs casques et de leurs cuirasses, qui étaient d'un acier plus étincelant que les rayons du soleil, et par celui du fer et de l'airain dont leurs chevaux étaient bardés. A leur tête paraissait Suréna, beau, bien fait, d'une taille avantageuse, et d'une réputation de valeur beaucoup plus grande que ne promettait sa mine efféminée: car il se fardait à la façon des Mèdes, et portait comme eux les cheveux frisés et rangés avec art; au lieu que les autres Parthes les portaient encore à la manière des Scythes, fort négligés, et tels que la nature les donne, pour en paraître plus effroyables.

D'abord les barbares voulaient charger les Romains à coups de piques, pour tâcher d'enfoncer ou d'entr'ouvrir les premiers rangs: mais, ayant vu de près la profondeur de ce bataillon carré, si épais, si serré, si uni, et où les hommes étaient si fermes et se soutenaient si bien les uns les autres, ils se retirèrent aussitôt en arrière, faisant semblant de se disperser et de rompre leur ordonnance. Mais les Romains furent bien étonnés de voir tout à coup leur bataillon enveloppé de tous côtés. Dans l'instant, Crassus ordonna à ses gens de trait et à son infanterie légère de les charger:

[1] La cohorte, chez les Romains, était un corps d'infanterie composé de cinq ou six cents hommes. C'est à peu près ce que nous appelons aujourd'hui *bataillon*.

mais ils ne purent pas longtemps exécuter ses ordres; car, accablés d'une grêle de flèches, ils furent obligés de se retirer et de se mettre à couvert sous leur infanterie pesamment armée.

Ce fut là le commencement du trouble et de l'effroi, quand on vit la roideur et la force de ces flèches, contre lesquelles il n'y avait point d'armes à l'épreuve: et qui perçaient également tout ce qu'elles frappaient. Les Parthes, se séparant, se mirent de tous les côtés à tirer de loin, sans qu'il leur fût possible, quand ils l'auraient voulu, de manquer leurs coups, tant le bataillon des Romains était serré. Ils portaient des coups effroyables et faisaient des blessures très-profondes, parce que la corde de l'arc, violemment tendue, chassait leurs flèches, qui étaient d'un poids extraordinaire, avec une impétuosité et une roideur que rien ne pouvait soutenir.

Les Romains, attaqués de la sorte et accablés de toutes parts, ne savaient quel parti prendre. S'ils demeuraient fermes dans leurs rangs, ils étaient mortellement blessés; et s'ils en sortaient pour aller charger l'ennemi, ils ne pouvaient lui faire de mal, et en étaient également maltraités. Les Parthes prenaient la fuite devant eux, et en fuyant ils tiraient toujours: car ce sont les peuples du monde qui font le plus agilement cette manœuvre, après les Scythes; manœuvre, pour dire le vrai, très-sagement imaginée, puisqu'en fuyant ils sauvent leur vie, et qu'en combattant ils ôtent à la fuite ce qu'elle a de honteux.

Tant que les Romains purent espérer que ces barbares, après avoir épuisé toutes leurs flèches, cesseraient de combattre, ou qu'ils en viendraient aux coups de mains, ils se soutinrent, et supportèrent leurs maux avec fermeté. Mais quand ils se furent aperçus qu'à la queue des bataillons il y avait des chameaux chargés de flèches, où ceux qui avaient déjà employé les leurs en allaient prendre de nouvelles en faisant le tour, alors Crassus, perdant presque courage, envoya ordre à son fils de tâcher, à quelque prix que ce fût, de joindre les ennemis avant qu'il fût entièrement enveloppé; car ils s'attachaient principalement à lui, et faisaient un circuit pour le prendre à dos.

Le jeune Crassus prenant donc treize cents chevaux, cinq cents archers, et huit cohortes[1] de soldats armés de rondaches, il les mena, en faisant un demi-tour de conversion, contre ceux qui cherchaient à l'envelopper. Ceux-ci, soit qu'ils craignissent le choc d'une troupe qui marchait en si bonne contenance, ou plutôt que leur dessein fût d'attirer le jeune Crassus le plus loin qu'ils pourraient de son père, se mirent d'abord à tourner bride, et à s'enfuir. Le jeune Crassus, criant alors de toute sa force, *ils ne nous attendent point*, poussa à eux à bride abattue. Les gens de pied, animés par l'exemple de la cavalerie, se piquèrent de ne pas demeurer derrière, et suivirent d'un pas égal, portés par leur bonne volonté, et par la joie que leur donnait l'espérance de la victoire. Ils croyaient fermement avoir vaincu, et ne faire que poursuivre, jusqu'à ce que, s'étant fort éloignés de leur gros, ils reconnurent la ruse; car ceux qui faisaient semblant de fuir tournèrent tête, et beaucoup d'autres troupes se joignirent à eux pour fondre sur les Romains.

Alors le jeune Crassus arrêta sa troupe, dans l'espérance que les ennemis, les voyant en si petit nombre, ne manqueraient pas de les attaquer, et d'en venir aux mains: c'est ce qu'il souhaitait. Mais ces barbares se contentèrent de leur opposer de front leur cavalerie pesamment armée, et lâchèrent sur eux leur cavalerie légère, qui, caracolant tout autour, et les environnant de tous côtés sans les joindre, les accablait de flèches; et en remuant jusqu'au fond ces monceaux de sable, ils excitaient une poussière si épaisse, que les Romains ne pouvaient ni se voir ni se parler, et que, se resserrant en un petit espace, et se pressant les uns contre les autres, ils étaient en butte à tous les traits, et mouraient d'une mort lente, mais cruelle; car, se sentant déchirer les entrailles, et ne pouvant supporter la douleur, ils se roulaient sur le sable avec les flèches qu'ils avaient dans le corps, et expiraient ainsi dans des tourments horribles; ou, tâchant d'arracher de force les pointes à crochets recourbés qui avaient pénétré au travers des nerfs et des veines, ils déchiraient encore davantage leurs plaies, et augmentaient leur douleur.

[1] Elles faisaient quatre ou cinq mille hommes.

La plupart moururent de la sorte, et ceux qui restaient encore en vie n'étaient pas plus en état d'agir : car le jeune Crassus les exhortant d'aller charger cette cavalerie bardée de fer, ils lui firent voir leurs mains cousues à leurs boucliers, et leurs pieds percés de part en part et cloués à terre : de sorte qu'il leur était également impossible de se défendre et de s'enfuir. Se mettant donc à la tête de sa cavalerie, il chargea vigoureusement cette gendarmerie couverte de fer, et se mêla fièrement dans les escadrons, mais avec un grand désavantage, tant pour l'attaque que pour la défense; car ses gens, avec des javelines faibles et courtes, donnaient contre des cuirasses d'un acier excellent, ou d'un cuir fort dur : au lieu que les barbares, avec de bons et forts épieux, donnaient sur les corps des Gaulois qui étaient nus ou légèrement armés. C'étaient les troupes auxquelles le jeune Crassus avait le plus de confiance, et c'était avec elles qu'il faisait des exploits merveilleux : car ces Gaulois empoignaient avec leurs mains les épieux des Parthes, et, les joignant au corps, ils les colletaient et les tiraient de dessus leurs chevaux à terre, où ils demeuraient sans pouvoir se remuer, accablés sous la pesanteur de leurs armes. Il y en avait plusieurs, parmi ces Gaulois, qui, abandonnant leurs chevaux, se glissaient sous ceux des ennemis, et leur perçaient le ventre avec leurs épées. Ces chevaux, effarouchés par la douleur, bondissaient, se cabraient, et, renversant leurs maîtres, ils les foulaient aux pieds pêle-mêle avec les ennemis, et tombaient morts sur les uns et sur les autres.

Mais ce qui incommodait le plus les Gaulois, c'était la chaleur et la soif; car ils n'étaient pas accoutumés à les supporter. Ils perdirent aussi la plupart de leurs chevaux, qui, courant précipitamment contre cette cavalerie pesamment armée, s'enferraient eux-mêmes dans leurs épieux. Ils furent donc forcés de se retirer vers leur infanterie, et d'emmener le jeune Crassus, qui avait reçu plusieurs blessures dangereuses.

Chemin faisant, ils virent assez près d'eux une butte de sable assez élevée, où ils se retirèrent. Ils attachèrent les chevaux au milieu, et firent tout autour une enceinte de leurs boucliers pour se retrancher, espérant que cela leur aiderait beaucoup à se défendre contre les barbares : mais il en arriva tout autrement; car, dans un lieu uni, les premiers couvrent les derniers, et leur procurent quelque relâche : au lieu que, sur cette colline, l'inégalité du lieu faisant paraître les uns au-dessus des autres, et découvrant davantage ceux qui étaient derrière, les offrait tous aux coups. Ainsi, ne pouvant se dérober aux flèches que les barbares décochaient continuellement sur eux, ils en étaient tous également atteints, et ils déploraient leur malheureuse destinée de ce qu'ils périssaient ainsi misérablement sans pouvoir se servir de leurs armes et faire sentir leur valeur à l'ennemi.

Le jeune Crassus avait avec lui deux Grecs de ceux qui s'étaient établis en cette contrée dans la ville de Carres. Ces deux jeunes hommes, touchés de le voir en cet état, le pressaient de se dérober avec eux, et de se retirer dans la ville d'Ichnes, qui avait embrassé le parti des Romains, et qui n'était pas fort éloignée. Mais il répondit : *qu'il n'y avait pas de mort si cruelle dont la crainte pût l'obliger à abandonner tant de braves gens qui mouraient pour l'amour de lui.* Beau sentiment dans un jeune seigneur! Il leur ordonna de se sauver, et, en les embrassant, il les congédia. Pour lui, ne pouvant se servir de sa main, qui était traversée d'un trait, il ordonna à son écuyer de le percer de son épée, et lui présenta le flanc. Les principaux officiers se tuèrent eux-mêmes, et plusieurs de ceux qui restèrent furent tués en combattant avec beaucoup de valeur. Les Parthes ne firent qu'environ cinq cents prisonniers, et, après avoir coupé la tête du jeune Crassus, ils marchèrent à l'instant contre son père.

Celui-ci, après qu'il eut ordonné à son fils de charger les Parthes, et qu'on lui eut rapporté qu'ils étaient en déroute, et qu'on les poursuivait vivement, avait repris un peu courage; d'autant plus que ceux qu'il avait en tête ne le pressaient plus avec tant d'ardeur : car la plupart étaient allés avec les autres contre le jeune Crassus. Ainsi, rassemblant son armée, il la retira en arrière sur un coteau, espérant que son fils allait bientôt revenir de sa poursuite.

D'un grand nombre d'officiers que son fils lui avait envoyés successivement pour lui apprendre le danger où il était, la plupart étaient tombés entre les mains des barbares, qui les avaient égorgés. Il n'y eut que les derniers, qui, s'étant sauvés avec beaucoup de peine, arrivèrent auprès de lui, et lui annoncèrent que son fils était perdu, s'il ne lui envoyait promptement un puissant secours. A cette nouvelle, Crassus se sentit déchiré par une foule de pensées affligeantes, et sa raison fut tellement obscurcie, qu'il n'était plus capable de rien voir ni de rien entendre. Cependant le désir de sauver son fils et de sauver l'armée le détermina à l'aller secourir, et il donna ordre à ses troupes de marcher.

Dans ce moment, les Parthes qui revenaient de la défaite du jeune Crassus arrivent avec de grands cris et des chants de victoire qui annoncent de loin à l'infortuné père son malheur. Les barbares, portant la tête du jeune Crassus au bout d'une lance, s'approchent des Romains, et, les insultant avec une bravade pleine de moquerie, ils leur demandent quelle est la famille et quel sont les parents de ce jeune Romain: *car*, disent-ils, *il n'est pas possible qu'un jeune homme si courageux et d'une si grande valeur soit le fils d'un père aussi lâche et aussi timide que Crassus.*

Ce spectacle abattit et accabla les Romains; et au lieu d'exciter en eux le feu de la colère et le désir de la vengeance, comme on aurait dû s'y attendre, il les remplit d'une frayeur et d'un saisissement qui les glacèrent. Cependant Crassus montra dans cette disgrâce plus de fermeté et plus de courage qu'il n'avait encore fait; et parcourant les rangs: « Romains, s'écriait-il, c'est moi seul que ce deuil regarde. La fortune de Rome et sa gloire demeurent invulnérables et invincibles, si vous demeurez fermes et intrépides: que si vous avez quelque compassion d'un père qui vient de perdre un fils dont vous admiriez la valeur, faites-la paraître par votre colère et par votre ressentiment contre les barbares. Enlevez-leur cette joie insolente, punissez leur cruauté, et ne vous laissez point abattre à mon malheur. C'est une nécessité que l'on souffre quelque échec quand on aspire à de grandes choses. Luculle n'a point défait Tigrane, ni Scipion Antiochus, sans qu'il leur en ait coûté du sang. C'est après ses plus grandes défaites que Rome a remporté les plus grandes victoires. Ce n'est point par les faveurs de la fortune qu'elle est parvenue à ce haut degré de puissance, mais par sa patience et son courage, en se roidissant contre les adversités. »

Crassus tâchait, par ses discours, de ranimer ses troupes: mais quand il eut ordonné de jeter le cri du combat, il reconnut dans son armée un découragement général par ce cri même, qui était faible, inégal, timide; au lieu qu'il fut vif, ferme, éclatant de la part des ennemis.

L'attaque étant donc commencée, la cavalerie légère des Parthes se répand sur les ailes des Romains, et, les prenant en flanc, les accable de flèches, pendant que la gendarmerie, les attaquant de front à grands coups de lances, les oblige à se resserrer en un gros, hors ceux qui, pour prévenir les flèches dont les atteintes causaient une mort longue et douloureuse, eurent le courage de se jeter sur eux en désespérés. Ils ne leur faisaient pas beaucoup de mal, mais ils tiraient cet avantage de leur audace, qu'ils mouraient très-promptement des larges et profondes blessures qu'ils recevaient; car les barbares leur passaient leurs lances entières au travers du corps avec tant de roideur, que souvent ils en enfilaient deux d'un même coup.

Après avoir combattu ainsi le reste du jour, la nuit venue, les barbares se retirèrent, disant qu'ils accordaient à Crassus cette nuit seule pour pleurer son fils, à moins qu'il ne trouvât plus expédient de penser à sa propre sûreté, et qu'il n'aimât mieux aller volontairement vers Arsace (c'était le roi des Parthes) que d'y être traîné; et ils campaient en présence de l'armée romaine, dans la ferme espérance que le lendemain ils en auraient bon marché, et qu'ils achèveraient de la défaire.

Cette nuit-là fut terrible pour les Romains: ils ne songeaient ni à enterrer leurs morts, ni à panser leurs blessés, dont la plupart mouraient dans des douleurs horribles. Chacun n'était occupé que de ses propres maux; car ils voyaient bien tous qu'ils ne pouvaient échapper, soit qu'ils attendissent le jour dans

Digitized by Google

leur camp, soit qu'ils se hasardassent pendant la nuit à se jeter dans cette plaine immense où l'on ne voyait point de fin. D'ailleurs, leurs blessés les inquiétaient beaucoup pour ce dernier parti; car de les emporter, c'était un embarras qui retarderait extrêmement leur fuite; et si on les laissait, on ne pouvait douter que par leurs gémissements et par leurs plaintes ils ne découvrissent le départ de l'armée.

Quoiqu'ils sentissent parfaitement que Crassus seul était la cause de tous leurs maux, cependant ils souhaitaient tous de voir son visage et d'entendre sa voix. Mais lui, couché par terre à l'écart dans un lieu obscur, et la tête couverte de son manteau, il était pour le vulgaire, dit Plutarque, un grand exemple de l'instabilité de la fortune, pour les gens sages et bien sensés un exemple plus grand encore des pernicieux effets de la témérité et de l'ambition, qui l'avaient aveuglé au point de ne pouvoir souffrir de n'être pas à Rome le premier et le plus grand parmi tant de millions d'hommes, et de se croire bas et petit parce qu'il y en avait deux au-dessus de lui : c'était César et Pompée.

Octavius, un de ses lieutenants, et Cassius, s'approchèrent de lui, et voulurent le faire lever, le consoler, et lui redonner courage: mais le voyant entièrement accablé sous le poids de sa douleur, et sourd à toutes leurs consolations et à toutes leurs remontrances, ils assemblèrent les principaux officiers, tinrent un conseil sur-le-champ; et tous ayant été d'avis qu'il fallait partir, on leva le camp sans se servir de trompettes. Cela se fit d'abord avec un grand silence; mais ensuite les malades et les blessés, qui ne pouvaient suivre, sentant qu'on les abandonnait, remplirent le camp de tumulte et de confusion, avec des cris, des hurlements et des lamentations horribles, tellement que les corps qui marchaient les premiers en furent saisis de trouble et d'effroi, dans la pensée que c'étaient les ennemis qui venaient les attaquer. Ainsi, revenant souvent sur leurs pas, et se remettant ensuite en bataille, ou s'empressant à charger sur des bêtes de somme les blessés qui les suivaient, et à décharger ceux qui étaient moins malades, ils perdirent beaucoup de temps. Il n'y eut que trois cents chevaux que conduisait Ignatius, qui ne s'arrêtèrent point, et qui arrivèrent à la ville de Carres sur le minuit. Ignatius appela les sentinelles qui gardaient les murailles. Quand ils eurent répondu, il les chargea d'aller dire à Coponius, qui commandait dans la place, que, Crassus avait donné un grand combat contre les Parthes; et sans leur en dire davantage, ni leur apprendre qui il était, il poussa droit au pont que Crassus avait sur l'Euphrate, et sauva sa troupe par ce moyen; mais il fut généralement blâmé d'avoir abandonné son général.

Cependant, ce mot qu'il avait jeté à ces gardes en passant, afin qu'ils le dissent à Coponius, fut très-utile à Crassus: car ce gouverneur, conjecturant sagement que la manière dont cet inconnu s'était énoncé marquait quelque désastre, ordonna sur l'heure même à sa garnison de prendre les armes; et quand il fut instruit du chemin que Crassus avait pris, il sortit au-devant de lui, et le conduisit lui et son armée dans la ville. Les Parthes, quoique bien informés de sa fuite, ne voulurent pas le poursuivre la nuit: mais, le lendemain matin, ils entrèrent dans le camp, égorgèrent tous les blessés qu'il y avait laissés, au nombre de quatre mille; et leur cavalerie s'étant répandue dans la plaine après les fuyards, elle en reprit un grand nombre qu'elle trouva égarés çà et là.

Un des lieutenants de Crassus, nommé Varguntéius, s'étant séparé la nuit du gros de l'armée avec quatre cohortes, manqua son chemin, et fut trouvé le lendemain sur une colline par les barbares, qui l'attaquèrent. Il se défendit avec beaucoup de valeur; mais enfin il fut accablé par le nombre, et tous ses soldats furent tués, excepté une vingtaine, qui, l'épée à la main, se jetèrent en désespérés au travers des ennemis pour se faire jour. Les barbares furent si étonnés de cette audace, que, pleins d'admiration, ils s'ouvrirent, et leur donnèrent passage. Ils arrivèrent heureusement à Carres.

Dans ce moment, on donna à Suréna une fausse nouvelle, que Crassus s'était sauvé avec ce qu'il avait de plus braves gens, et que les troupes qui s'étaient retirées à Carres n'étaient que des milices ramassées, qui ne valaient pas la peine qu'on les poursuivît. Suréna,

Digitized by Google

croyant avoir perdu le prix de sa victoire, mais en étant néanmoins encore incertain, voulut s'en assurer, afin de se déterminer ou à faire le siége de Carres, si Crassus y était encore, ou à le poursuivre s'il en était sorti. Il dépêcha donc un de ses truchements qui parlait parfaitement les deux langues, et lui ordonna de s'approcher des murailles de Carres, et, en se servant du langage romain, d'appeler Crassus même, ou Cassius, et de dire que Suréna demandait à avoir une conférence avec eux.

Le truchement ayant exécuté son ordre, Crassus accepta avec joie cette proposition. Peu de temps après, il vint de la part des barbares quelques soldats arabes qui connaissaient de vue Crassus et Cassius, pour les avoir vus dans le camp avant la bataille. Ces soldats s'approchèrent de la place; et ayant vu Cassius sur les murailles, ils lui dirent que Suréna était disposé à traiter avec eux, et à leur donner la liberté de se retirer, à condition qu'ils demeureraient amis du roi, son maître, et qu'ils lui abandonneraient la Mésopotamie : que ce parti était plus avantageux pour les uns et pour les autres, que d'en venir à la dernière extrémité.

Cassius y donna les mains, et demanda que l'on convînt promptement du temps et du lieu de cette entrevue entre Suréna et Crassus. Les Arabes l'assurèrent qu'ils y allaient travailler, et le quittèrent.

Suréna, ravi de tenir sa proie en lieu d'où elle ne pouvait lui échapper, y mena dès le lendemain les Parthes, qui leur parlèrent d'abord avec la dernière hauteur, et leur déclarèrent que, si les Romains voulaient recevoir d'eux quelque composition favorable, il fallait avant toute chose qu'ils leur livrassent entre les mains Crassus et Cassius, pieds et poings liés. Les Romains, indignés à l'excès de cette supercherie, dirent à Crassus qu'il fallait renoncer aux longues et vaines espérances du secours des Arméniens, et prendre la fuite, cette nuit même, sans perdre un moment. C'est ce qu'il était très-important qu'aucun des habitants de Carres ne sût avant le moment de l'exécution. Mais Andromaque, l'un de ces habitants, en fut informé le premier, et ce fut Crassus lui-même qui lui en fit la confidence, et qui le choisit pour son guide, comptant mal à propos sur sa fidélité.

Les Parthes ne tardèrent donc pas à être avertis de point en point de tout le plan des Romains par l'entremise de ce traître. Mais comme ce n'est pas leur coutume de combattre la nuit, le fourbe, pour empêcher que Crassus, en avançant chemin, ne mît les Parthes dans l'impuissance de l'atteindre, mena les Romains tantôt par un chemin, tantôt par un autre, et enfin les engagea dans des marais profonds et dans des lieux coupés de grands fossés, où l'on avait beaucoup de peine à marcher, et où il fallait faire plusieurs tours et détours pour se tirer de ce labyrinthe.

Il y en eut quelques-uns qui, se doutant que ce n'était pas à bon dessein qu'Andromaque les faisait ainsi tourner et retourner, refusèrent enfin de le suivre, et Cassius lui-même reprit le chemin de Carres. Hâtant sa marche, il se sauva dans la Syrie avec cinq cents chevaux. La plupart des autres, qui eurent des guides fidèles, gagnèrent les pas des montagnes appelées *Sinnaques*, et se mirent en sûreté avant le point du jour. Ces derniers pouvaient être environ cinq mille, et avaient pour commandant Octavius.

Pour Crassus, le jour le surprit comme il était encore embarrassé, par la ruse du perfide Andromaque, dans ces lieux marécageux et difficiles. Il avait avec lui quatre cohortes de gens de pied, armés de rondaches, peu de cavalerie, et cinq licteurs qui portaient devant lui les faisceaux. Enfin il regagna le grand chemin après beaucoup de travail et de peine, lorsque les ennemis étaient déjà sur lui, et qu'il n'avait plus que douze stades [1] pour joindre la troupe que conduisait Octavius. Tout ce qu'il put faire, ce fut de gagner promptement un autre sommet de ces montagnes moins impraticable à la cavalerie, et par conséquent beaucoup moins sûr, qui était sous celui des *Sinnaques*, auquel il s'allait joindre par une longue chaîne de montagnes qui remplissait tout l'intervalle qui l'en séparait. Octavius voyait donc clairement le danger qui menaçait Crassus. Il descendit le premier de ces hauteurs avec un petit nombre de ses soldats pour l'aller secourir; mais il fut bientôt suivi de tous les autres, qui, se reprochant

[1] Un peu plus d'une demi-lieue.

leur lâcheté, volèrent à son secours. En arrivant, ils chargèrent si rudement les barbares, qu'ils les obligèrent à s'éloigner du coteau; ensuite ils mirent Crassus au milieu d'eux, et lui faisant comme un rempart de leurs boucliers, ils dirent fièrement que jamais flèche ennemie n'approcherait du corps de leur général qu'ils ne fussent tous morts autour de lui en combattant pour sa défense.

Suréna, voyant que les Parthes, déjà rebutés, allaient plus mollement à l'attaque, et que, si la nuit survenait et que les Romains gagnassent les montagnes, il lui serait impossible de les prendre, eut encore recours à la ruse pour abuser Crassus. Il fit lâcher sous main quelques prisonniers, après avoir aposté tout autour d'eux plusieurs de ses soldats, qui faisant semblant de s'entretenir ensemble, disaient, comme un bruit général de l'armée, que le roi ne voulait point avoir une guerre immortelle avec les Romains, mais au contraire que son dessein était d'acquérir leur amitié, et de leur donner des marques de sa bienveillance, en traitant Crassus avec beaucoup d'humanité; et afin que les effets répondissent aux paroles, dès que les prisonniers furent lâchés, les barbares se retirèrent du combat; et Suréna s'avançant paisiblement avec ses principaux officiers vers le coteau, son arc débandé, et tendant la main, invita Crassus à venir parler d'accommodement. Il dit tout haut que c'était malgré le roi son maître et par la nécessité d'une juste défense qu'il leur avait fait éprouver la force et la puissance des Parthes, mais que présentement il voulait les traiter avec douceur et bonté en leur accordant la paix, et en leur donnant la liberté de se retirer avec une entière sûreté de sa part. On a déjà remarqué en plus d'une occasion le caractère propre de ces barbares, qui est d'employer la tromperie et la mauvaise foi pour réussir dans leurs desseins, et de ne se faire aucun scrupule de manquer à leur parole.

Les troupes de Crassus prêtèrent très-volontiers l'oreille à ces discours de Suréna, et en témoignèrent une extrême joie; mais Crassus, qui n'avait éprouvé de la part des barbares que fourberie et perfidie, et à qui ce changement si prompt était fort suspect, ne se rendait pas facilement, et délibérait avec ses amis. Les soldats se mirent à crier, et le pressèrent d'accepter l'entrevue. Ensuite ils en vinrent aux outrages et aux injures, jusqu'à l'accuser de lâcheté, en lui reprochant qu'il les exposait à la boucherie, en les faisant combattre contre des ennemis avec lesquels il n'avait pas même la hardiesse d'aller s'aboucher quand ils paraissaient devant lui sans armes.

Crassus eut d'abord recours aux prières, et leur remontra qu'en continuant de se soutenir le reste du jour dans ces hauteurs et dans ces lieux difficiles qu'ils occupaient, ils pourraient se sauver dès que la nuit serait venue: il leur montra même le chemin, et les exhorta à ne pas trahir ces espérances d'un salut prochain. Mais voyant qu'ils s'irritaient, qu'ils étaient prêts à se mutiner, et qu'en frappant leurs armes de leurs épées ils allaient jusqu'à le menacer; alors, dans la crainte de cette émeute, il commença à descendre, et se tournant il dit seulement ce peu de mots: « Octavius, « et vous Pétronius, et vous tous officiers et « capitaines qui êtes ici présents, vous voyez « la nécessité qui me force de prendre ce « chemin que je voulais éviter, et vous êtes « témoins des indignités et des violences que « je souffre; mais de grâce, quand vous serez « retirés en sûreté, dites à tout le monde, « pour l'honneur de Rome, notre mère com- « mune, que Crassus a péri, trompé par les « ennemis, et non abandonné par ses ci- « toyens. » Octavius et Pétronius ne purent se résoudre à le laisser descendre seul. Ils descendirent le coteau avec lui, et Crassus renvoya ses licteurs, qui voulaient le suivre.

Les premiers que les barbares envoyèrent au-devant de lui furent deux Grecs, qui étant descendus de cheval, le saluèrent avec un profond respect, et lui dirent en langage grec qu'il n'avait qu'à envoyer quelques-uns des siens, auxquels Suréna ferait voir que lui et sa troupe venaient sans armes avec toute sorte de bonne foi. Crassus leur répondit que, pour peu de compte qu'il eût fait de sa vie, il ne serait pas venu se remettre entre leurs mains; et il envoya deux frères, appelés Roscius, pour savoir seulement sur quel pied on devrait traiter, et quel nombre on devait être.

Digitized by Google

Suréna, faisant prendre ces deux frères, les retint ; et s'avançant à cheval, suivi des principaux officiers de son armée, dès qu'il aperçut Crassus : *Qu'est-ce que je vois?* dit-il. *Quoi! le général des Romains à pied, et nous à cheval! Qu'on lui amène un cheval au plus tôt.* Il s'imaginait que Crassus paraissait ainsi devant lui par respect. Crassus répondit *qu'il n'y avait nul lieu de s'étonner qu'ils vinssent à une entrevue chacun à la manière de leur pays*[1]. *Oh bien!* repartit Suréna, *il y a dès ce moment un traité de paix entre le roi Orode et les Romains; mais il faut en aller dresser et signer les articles sur les rives de l'Euphrate; car, vous autres Romains*, ajouta-t-il, *vous ne vous souvenez pas toujours de vos conventions.* En même temps il lui tendit la main. Crassus voulut envoyer chercher un cheval; mais Suréna lui dit qu'il n'en était pas besoin, et que le roi lui faisait présent de celui-là.

A l'instant on lui présenta un cheval qui avait un frein d'or ; et les écuyers du roi, le prenant par le milieu du corps, le mirent dessus, l'environnèrent et commencèrent à frapper le cheval pour le hâter de marcher. Octavius fut le premier qui, choqué de ces manières, prit le cheval par la bride. Il fut suivi de Pétronius, et ensuite de tous ceux qui l'accompagnaient, qui se mirent tout à l'entour pour tâcher d'arrêter le cheval, et de faire retirer par force ceux qui pressaient trop Crassus. D'abord on se poussa avec beaucoup de tumulte et de désordre : ensuite on en vint aux coups. Octavius, tirant son épée, tua un palefrenier d'un de ces barbares. En même temps un de ceux-ci donna un grand coup d'épée à Octavius par derrière, et le renversa mort sur la place. Pétronius, qui n'avait point de bouclier, reçut un coup dans sa cuirasse, et sauta de son cheval à terre sans être blessé, et Crassus fut tué dans ce moment par un Parthe. De tous ceux qui étaient présents, les uns furent tués en combattant autour de Crassus, et les autres s'étaient retirés de bonne heure sur le coteau.

Les Parthes les y suivirent bientôt, et leur dirent que Crassus avait porté la peine due à son infidélité : mais que, pour eux, Suréna leur mandait qu'ils n'avaient qu'à descendre avec confiance, et qu'il leur donnait sa parole qu'il ne leur serait fait aucun mauvais traitement. Sur cette parole, les uns descendirent, et se livrèrent entre les mains des ennemis ; les autres profitèrent de la nuit, et se dispersèrent çà et là. Mais de ces derniers, il y en eut fort peu qui se sauvèrent : tous les autres, poursuivis le lendemain par les Arabes, furent repris et passés au fil de l'épée.

La perte de cette bataille fut le plus terrible coup que les Romains eussent souffert depuis celle de Cannes. On leur y tua vingt mille hommes, et il y en eut dix mille de pris. Le reste se sauva par différents chemins en Arménie, en Cilicie et en Syrie ; et de ces débris il se forma encore une armée dans la suite en Syrie, dont Cassius prit le commandement, et avec laquelle il empêcha ce pays-là de tomber entre les mains du vainqueur.

Cette défaite leur devait paraître, en un sens, plus sensible que celle de Cannes, parce qu'ils avaient moins lieu de s'y attendre. Rome, lorsque Annibal gagna cette bataille, était dans l'humiliation, ayant déjà perdu plusieurs batailles, et ne songeant qu'à se défendre et à repousser l'ennemi hors de ses terres. Ici, c'est Rome triomphante, respectée et redoutée de tous les peuples, devenue maîtresse des plus puissants royaumes de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, tout récemment victorieuse d'un des plus formidables ennemis qu'elle eût jamais eus, qui, dans le plus grand éclat de sa grandeur, voit sa gloire échouer tout d'un coup à l'attaque d'un royaume formé de l'assemblage de peuples orientaux, dont elle méprisait la valeur, et qu'elle comptait déjà parmi ses conquêtes. Une victoire si complète montre au loin à ces fiers vainqueurs du monde un peuple rival, capable de leur tenir tête, de leur disputer l'empire de l'univers, et non-seulement de mettre une barrière à leurs projets ambitieux, mais de les faire craindre eux-mêmes pour leur propre sûreté. Elle fait voir que les Romains peuvent être vaincus en bataille rangée, et combattant avec toutes leurs forces; que cette puissance, qui jusque-là, comme une mer débordée, avait inondé tous

[1] Le consul, chez les Romains, marchait toujours à pied à la tête de l'infanterie.

les pays qu'elle avait trouvés à sa rencontre, peut enfin recevoir des bornes, et être forcée désormais à s'y contenir.

L'échec reçu par Crassus chez les Parthes fut une tache au nom romain, que les victoires remportées peu après sur eux par Ventidius ne furent point capables d'effacer. Les étendards des légions vaincues s'y montraient toujours en spectacle. Les prisonniers faits dans cette fatale journée y étaient toujours retenus captifs; et des citoyens ou alliés romains y contractaient, à la honte de Rome, comme le décrit si énergiquement Horace [1], d'ignominieux mariages, et vieillissaient tranquillement dans les terres et sous les drapeaux des barbares. Ce ne fut que plus de trente ans après, que, sous Auguste, le roi des Parthes, sans y être forcé par les armes, consentit de rendre aux Romains leurs étendards et leurs prisonniers; ce qui fut regardé par Auguste et par tout l'empire comme un triomphe éclatant et glorieux : tant le souvenir de cette défaite humiliait les Romains, et tant ils se croyaient intéressés à en effacer, s'il était possible, jusqu'aux moindres vestiges. Pour eux, ils n'en perdirent jamais le souvenir. César était près de partir contre les Parthes pour venger l'affront que Rome en avait reçu, lorsqu'il fut tué. Antoine forma le même projet qui tourna à sa honte. Les Romains, depuis ce temps-là, ont toujours regardé la guerre contre les Parthes comme la plus importante de leurs guerres. Elle a été l'objet des efforts des plus belliqueux de leurs empereurs : Trajan, Septime-Sévère, etc. Le surnom de *Parthicus* était le titre dont ils étaient le plus jaloux, et qui flattait plus sensiblement leur ambition. Que si les Romains passaient quelquefois l'Euphrate pour porter leurs conquêtes au delà, les Parthes, à leur tour, passaient aussi l'Euphrate pour porter leurs armes et leurs ravages dans la Syrie et jusque dans la Palestine.

[1] Milesne Crassi conjuge barbarâ
Turpis maritus vixit? et hostium
(Proh curia inversique mores!)
Consenuit socerorum in armis,
Sub rege medo, Marsus et Appulus,
Anciliorum, nominis, et togæ
Oblitus, æternæque Vestæ,
Incolumi Jove et urbe Româ.
(Horat. III, *od.* 5.)

En un mot, jamais les Romains ne purent faire subir leur joug aux Parthes; et cette nation fut comme un mur d'airain, dont la force inébranlable résista aux plus violentes attaques de la puissance romaine.

Quand la bataille de Carres fut donnée, Orode était en Arménie, où il venait de conclure la paix avec Artabaze. Ce dernier, au retour des exprès qu'il avait envoyés à Crassus, voyant que, par les fausses mesures qu'il prenait, les Romains étaient infailliblement perdus, s'accommoda avec Orode; et, en donnant une de ses filles à Pacore, fils du roi des Parthes, il cimenta par cette alliance le traité qu'il venait de conclure. Pendant qu'ils étaient au festin des noces, on leur apporta la tête et une main de Crassus, que Suréna lui avait fait couper, et qu'il envoyait pour preuve de sa victoire. La joie redoubla à cette vue; et l'on prétend qu'on fit verser de l'or fondu dans la bouche de cette tête, pour insulter à la soif insatiable que Crassus avait toujours eue de ce métal.

Suréna ne jouit pas longtemps du plaisir de sa victoire. Son maître, jaloux de sa gloire et du crédit qu'elle lui donnait, le fit mourir peu de temps après. Il est des princes auprès desquels des qualités trop brillantes deviennent dangereuses, qui prennent ombrage des vertus qu'ils ne peuvent s'empêcher d'admirer, et qui ne souffrent point qu'on les serve avec des talents supérieurs et capables de couvrir les leurs. Orode était de ce caractère. Il sentit [1], comme Tacite le remarque de Tibère, qu'avec toute sa puissance, il ne pouvait reconnaître dignement le service que son général venait de lui rendre. Or, depuis qu'un bienfait est au-dessus de la récompense, l'ingratitude et la haine prennent la place de la reconnaissance et de l'amitié.

Suréna était un général d'un mérite extraordinaire. A l'âge de trente ans il avait une habileté consommée, et il passait en valeur tous ceux de son temps. C'était outre cela l'homme le mieux fait et de la taille la plus avantageuse. Pour les richesses, le crédit et l'autorité, il en

[1] « Destrui per hæc fortunam suam Cæsar imparem-« que tanto merito rebatur. Nam beneficia eò usque læta « sunt, dum videntur exsolvi posse : ubi multùm ante-« venêre, pro gratiâ odium redditur. » (Tacit. *Annal.* lib. 4, cap. 18.)

Digitized by Google

avait aussi plus que personne ; et c'était sans difficulté le premier sujet qu'eût le roi des Parthes. Sa naissance lui donnait le privilége de mettre la couronne sur la tête du roi quand on le sacrait, et ce droit était attaché à sa famille depuis l'établissement de l'empire. Quand il voyageait, il avait toujours mille chameaux qui portaient son bagage ; deux cents chariots pour ses femmes et ses concubines ; et pour sa garde, mille cavaliers armés de pied en cap, outre un grand nombre d'autres, armés plus légèrement, et ses domestiques, qui allaient bien au nombre de dix mille.

Les Parthes [1], croyant, après la défaite de l'armée romaine, trouver la Syrie sans défense, vinrent pour en faire la conquête. Mais Cassius, qui avait formé une armée des débris de l'autre, les reçut avec tant de vigueur, qu'ils furent obligés de repasser honteusement l'Euphrate sans rien faire.

On assigna, l'année suivante [2], pour provinces consulaires, à M. Calpurnius Bibulus la Syrie, et à M. Tullius Cicéron la Cilicie. Cicéron se rendit bientôt dans la sienne; mais Bibulus s'amusant à Rome, Cassius continuait toujours à gouverner en Syrie ; et ce fut un bonheur pour les Romains, car les affaires demandaient en ce pays-là un homme d'une tout autre capacité que n'était Bibulus. Pacore, fils d'Orode, roi des Parthes, dès le commencement du printemps, avait passé l'Euphrate à la tête d'une nombreuse armée, et était entré dans la Syrie. Il était trop jeune pour commander lui-même : c'était Orsace, vieux général, qu'on lui avait donné pour l'accompagner, qui faisait tout. Il marcha droit à Antioche, et en forma le siége. Cassius s'y était enfermé avec toutes ses troupes. Cicéron, qui en eut avis dans sa province par le moyen d'Antiochus, roi de Comagène, rassembla toutes ses forces, et se rendit sur la frontière orientale de sa province qui confinait à l'Arménie, pour s'opposer à une invasion de ce côté-là, en cas que les Arméniens remuassent, et en même temps pour être à portée d'assister Cassius en cas de besoin. Il envoya un autre corps d'armée vers le mont Amanus dans la même vue. Ce corps rencontra un gros de cavalerie parthe, qui était entré par là dans la Cilicie, et le défit sans qu'il en échappât un seul.

La nouvelle de ce succès, et celle de la marche de Cicéron du côté d'Antioche, encouragèrent extrêmement Cassius et ses troupes à bien défendre la place, et abattirent si fort le courage des Parthes, que, désespérant de l'emporter, ils levèrent le siége, et allèrent former celui d'Antigonia, qui n'était pas fort éloignée de là. Mais ils s'entendaient si mal à attaquer les places, qu'ils échouèrent encore devant celle-ci, et furent contraints de se retirer. On n'en doit pas être étonné. Les Parthes faisaient consister leurs principales forces dans la cavalerie, et ils s'appliquaient davantage à la guerre de campagne. Leur génie était plus porté à ce genre de combat. Cassius, qui vit quelle route ils prenaient, leur dressa une embuscade, où ils ne manquèrent pas de donner. Il les défit entièrement, et en tua un grand nombre, entre autres Orsace même, le général. Le reste de leur armée repassa l'Euphrate.

Quand Cicéron vit les Parthes éloignés, et Antioche dégagée, il tourna ses armes contre les habitants du mont Amanus, qui, se trouvant situés entre la Syrie et la Cilicie, ne faisaient partie ni de l'une ni de l'autre de ces provinces, et avaient guerre avec toutes les deux. Ils y faisaient des courses continuelles, et les incommodaient beaucoup. Cicéron soumit entièrement ces montagnards : il prit et rasa tous leurs châteaux et leurs forts. Ensuite il alla fondre sur une autre nation barbare, dont les peuples étaient une espèce de sauvages qui prenaient le nom de *Ciliciens libres* [1], et prétendaient n'avoir jamais été sujets à l'empire d'aucun des rois qui avaient été maîtres des pays d'alentour. Il prit toutes leurs villes, et établit dans le pays un ordre qui fit plaisir à tous leurs voisins, qu'ils désolaient perpétuellement.

C'est Cicéron lui-même qui nous apprend toutes ces circonstances dans plusieurs de ses lettres. Il y en a deux, entre autres, que l'on

[1] An. M. 3952 ; av. C. J. 52.

[2] An. M. 3953 ; av. J. C. 51. — Cic. ad Fam. lib. 12, Epist. 10-17 ; 3, 2 ; 12, 19 ; 15, — Ad Att. lib. 5, 18-20, 21 ; 6, 1-18, 7, 2.

[1] Eleuthero-Cilices.

Digitized by Google

peut regarder comme des modèles parfaits de la manière dont un commandant doit rendre compte au prince, ou au ministre, d'une expédition militaire, tant il s'y rencontre de simplicité, de netteté, de précision, qui est le caractère de ces sortes de récits et de relations. La première est adressée au sénat et au peuple romain, et aux premiers magistrats; c'est la seconde du 15e livre des Épîtres que l'on nomme *familières*. L'autre est écrite en particulier à Caton. Cette dernière est un chef-d'œuvre, où Cicéron, qui désirait avec passion l'honneur du triomphe pour ses expéditions guerrières, emploie toute la finesse et tout l'art de l'éloquence pour gagner ce brave sénateur, et pour se le rendre favorable. Plutarque dit qu'après son retour à Rome [1], le sénat lui offrit le triomphe, et qu'il le refusa à cause de la guerre civile qui était près d'éclater entre César et Pompée, ne croyant pas qu'il fût bienséant de célébrer une solennité qui ne respirait que la joie, lorsque l'état était sur le point de tomber dans de si grands malheurs. Ce refus de triompher au milieu des alarmes et des troubles d'une sanglante guerre civile, marque dans Cicéron un grand amour du bien public et de la patrie, et lui fait plus d'honneur que n'aurait pu faire le triomphe même.

Pendant la guerre civile entre César et Pompée, et dans celles qui la suivirent, les Parthes, se déclarant tantôt pour un parti, tantôt pour l'autre, firent plusieurs irruptions dans la Syrie et dans la Palestine. Ce sont des événements qui regardent en particulier l'histoire romaine, ou celle des Juifs, et qui n'entrent point dans mon plan.

Je finirai cet abrégé de celle des Parthes par la mort de Pacore et d'Orode, son père. Ventidius, qui commandait les armées romaines sous l'autorité d'Antoine, alors triumvir, ne contribua pas peu à rétablir l'honneur de la nation. C'était un soldat de fortune, qui, sorti du plus bas lieu, était parvenu par son mérite aux plus hautes dignités de la république [2]. Dans la guerre contre les alliés de Rome, qui prétendaient extorquer le droit de bourgeoisie romaine, il fut pris, encore enfant, avec sa mère, dans Asculum, la capitale des Picéniens, par Strabon, père du grand Pompée, et mené en triomphe devant ce général. Soutenu du crédit de C. César, sous qui il avait servi dans les Gaules, et qui l'avait fait passer par tous les degrés de la milice, il parvint à la préture et au consulat. Il est le seul, jusqu'à Trajan, qui ait triomphé des Parthes, et le seul qui ait obtenu l'honneur du triomphe, après y avoir été lui-même mené autrefois.

J'ai dit que Ventidius contribua beaucoup à réparer l'affront que les Romains avaient reçu à la bataille de Carres. Il avait commencé à venger la défaite de Crassus et de son armée par deux victoires consécutives remportées sur ces terribles ennemis. Une troisième, plus grande encore que les précédentes, y mit le sceau; et voici comme il y parvint.

Ce général [1], appréhendant que les Parthes, dont les préparatifs étaient fort avancés, ne le prévinssent, et ne passassent l'Euphrate avant qu'il eût le temps de rassembler en un corps toutes ses troupes dispersées dans leurs quartiers, eut recours à ce stratagème. Il y avait dans son camp un petit prince d'Orient sous le nom d'allié, qu'il savait être entièrement dans les intérêts des Parthes, avec qui il avait des correspondances secrètes, leur donnant avis de tout ce qu'il pouvait découvrir des desseins des Romains. Il résolut de se servir de la trahison de cet homme pour faire donner les Parthes dans un piége qu'il leur tendait.

Dans cette vue, il lia avec ce traître un commerce plus étroit. Il s'entretenait souvent avec lui des opérations de la campagne. Feignant enfin de s'ouvrir à lui avec beaucoup de confiance, il marqua qu'il craignait beaucoup, sur un avis qu'il avait que les Parthes avaient dessein de passer l'Euphrate, non pas à Zeugma, comme à l'ordinaire, mais beaucoup au-dessous : car, disait-il, s'ils passent à Zeugma, le pays en deçà est plein de montagnes, où la cavalerie, qui fait toute la force de leur armée,

[1] Plut. in Cic. pag. 879.

[2] Vell. Pat. lib. 2, cap. 65. — Val. Max. lib. 6, cap. 9. — A. Gell. lib. 15, cap. 4.

[1] An. M. 3965; av. J. C. 39. — Jos. Antiq. lib. 14, cap. 27.

[2] Plut in Anton. pag. 931. — Appian. in Parth. pag. 156. — Dio Cass. lib. 49, pag. 403, 404. — Justin. lib. 42, cap. 4.

Digitized by Google

ne peut nous faire grand mal; mais, s'ils prennent le passage d'au-dessous, ce ne sont que plaines, où elle aura toutes sortes d'avantages contre nous, et il ne nous sera pas possible de leur faire tête. Dès qu'il eut achevé de lui faire cette confidence, l'espion ne manqua pas, comme Ventidius l'avait bien prévu, d'en donner avis aux Parthes; et elle y fit tout l'effet qu'elle pouvait souhaiter. Pacore, au lieu d'aller à Zeugma, prit aussitôt l'autre route, perdit beaucoup de temps à cause du détour qu'il lui fallut faire, et des préparatifs nécessaires pour y passer le fleuve. Par là Ventidius gagna quarante jours, qu'il employa à faire venir Silon de Judée, et ses légions, qui étaient dans leurs quartiers de l'autre côté du mont Taurus; et il se trouva en état de bien recevoir les Parthes quand ils entrèrent dans la Syrie.

Comme ils virent qu'on ne les avait point attaqués ni au passage du fleuve, ni après qu'ils l'eurent passé, ils attribuèrent cette inaction à crainte et à lâcheté, et allèrent du même pas attaquer eux-mêmes les ennemis dans leur camp, quoiqu'il fût situé sur une éminence, dans un lieu fort avantageux, se promettant de s'en rendre maîtres aussitôt, et sans y trouver de résistance. Il n'en fut pas ainsi. Les Romains sortirent de leur camp, se jetèrent sur eux avec impétuosité, les poussèrent vivement sur cette pente; et comme ils avaient pour eux l'avantage du lieu, et que leurs gens armés à la légère, du haut de la colline, accablaient de traits les Parthes, ils les mirent bientôt en désordre malgré la vigoureuse résistance qu'ils firent d'abord: le carnage fut grand. Pacore fut tué dans le combat, et sa mort acheva de mettre toute l'armée en déroute. Les vaincus se hâtèrent de regagner le pont pour retourner dans leur pays; mais les Romains les prévinrent, et en taillèrent en pièces le plus grand nombre: peu s'étant échappés par la fuite, se retirèrent vers Antiochus, roi de Comagène. L'histoire remarque que cette célèbre bataille, qui vengea si bien la défaite de Crassus, se donna précisément le même jour que la bataille de Carres s'était donnée quatorze ans auparavant.

Orodes fut si frappé de la perte de cette bataille et de la mort de son fils [1], qu'il en perdit presque l'esprit. Il fut plusieurs jours sans ouvrir la bouche, et sans vouloir prendre aucune nourriture. Quand l'excès de sa douleur un peu calmé, lui permit de faire usage de la parole, on ne lui entendait rien prononcer que le nom de Pacore; il s'imaginait le voir, et l'appelait: il lui semblait qu'il s'entretenait avec lui comme s'il eût été vivant, qu'il lui parlait et qu'il l'entendait parler. Dans d'autres moments il se ressouvenait qu'il était mort, et versait des torrents de larmes.

Jamais douleur ne fut plus juste. C'était pour la monarchie des Parthes le coup le plus fatal qu'elle eût jamais reçu, et la perte du prince n'était pas moindre que celle de l'armée même; car c'était le plus digne sujet que la maison des Arsacides eût jamais produit pour la justice, la clémence, la valeur, et toutes les autres qualités qui forment le caractère d'un grand prince. Il s'était fait si fort aimer en Syrie, dans le peu de temps qu'il y avait passé, qu'on n'y a jamais vu plus d'attachement pour aucun de leurs souverains qu'il en parut pour la personne de ce prince étranger.

Quand Orode fut un peu revenu de l'accablement où l'avait jeté la mort de son cher fils Pacore [2], il se trouva bien embarrassé pour le choix de son successeur entre ses autres enfants. Il en avait trente de différentes femmes, dont chacune le sollicitait en faveur du sien, et se servait du crédit qu'elle avait sur un esprit affaibli par l'âge et par la douleur; enfin il se détermina pourtant à suivre l'ordre de la naissance, et nomma Phraate, l'aîné de tous, et en même temps le plus vicieux. A peine fut-il assuré du trône, qu'il fit tuer tous ses frères venus du mariage de son père avec une fille d'Antiochus Ensébe, roi de Syrie; et cela uniquement parce que leur mère était de meilleure maison que la sienne, et qu'ils avaient plus de mérite que lui. Le père, qui vivait

[1] « Orodes, repente filii morte et exercitûs clade auditâ, « ex dolore in furorem vertitur. Multis diebus non allo- « qui quemquam, non cibum sumere, non vocem mittere, « ita ut etiam mutus factus videretur. Post multos deinde « dies, ubi dolor vocem laxaverat, nihil aliud quam Paco- « rum vocabat. Pacorus illi videri, Pacorus audiri vide- « batur: cum illo loqui, cum illo consistere. Interdùm « quasi amissum flebiliter dolebat. » (JUSTIN.)

[2] An. M. 3967; av. J. C. 37.

encore, n'ayant pu s'empêcher d'en témoigner un grand déplaisir, ce fils dénaturé le fit mourir lui-même. Il traita de même le reste de ses frères, et n'épargna pas son propre fils, dans la crainte qu'on ne le mît sur le trône en sa place. C'est ce prince, si cruel à l'égard de tous ses proches, qui traita Hyrcan, roi des Juifs, avec une bonté et une clémence particulière.

ARTICLE III. — ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DES ROIS DE CAPPADOCE, DEPUIS LE COMMENCEMENT DE CE ROYAUME JUSQU'AU TEMPS OU IL DEVINT PROVINCE DE L'EMPIRE ROMAIN.

J'ai parlé des rois de Cappadoce dans différents endroits de cette histoire, selon que l'occasion s'en est présentée, mais sans en marquer exactement ni le commencement ni la suite. Je crois devoir réunir ici sous un même point de vue tout ce qui regarde ce royaume.

La Cappadoce est un grand pays de l'Asie Mineure[1]. Les Perses, sous la domination desquels elle fut d'abord, l'avaient divisée en deux parties, et y avaient établi deux satrapies, ou deux gouvernements. Les Macédoniens, sous le pouvoir de qui elle tomba, souffrirent que ces deux gouvernements fussent changés en royaumes. L'un s'étendait vers le mont Taurus, et s'appelait *la Cappadoce* proprement dite, ou *la grande Cappadoce*; l'autre vers le Pont, et s'appelait *la Cappadoce pontique* ou *la petite Cappadoce*. Elles furent réunies dans la suite en un seul royaume.

Strabon dit qu'Ariarathe fut le premier roi de Cappadoce[2]. Il ne marque point dans quel temps il commença à régner. On peut croire que ce fut dans le temps que Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, commença à régner en Macédoine, et Ochus chez les Perses. Dans cette supposition, le royaume de Cappadoce a duré trois cent soixante et seize ans, jusqu'au temps où il fut réduit en province de l'empire romain sous Tibère.

Il fut gouverné d'abord par une longue suite de rois appelés *Ariarathes*, puis par des rois qui portèrent le nom d'*Ariobarzane*, qui ne passèrent pas la troisième génération; et enfin par un dernier, nommé *Archélaüs*. Selon Diodore de Sicile, il y avait déjà eu plusieurs rois en Cappadoce avant Ariarathe; mais comme leur histoire est presque entièrement inconnue, je n'en ferai point ici mention.

Ariarathe I[1]. Il régna conjointement avec son frère Holopherne, pour qui il avait une tendresse particulière.

S'étant joint aux Perses dans l'expédition d'Egypte[2], il y acquit beaucoup de gloire, et s'en retourna comblé d'honneurs par le roi Ochus.

Ariarathe II, fils du premier[3], avait vécu en repos dans ses états pendant les guerres d'Alexandre-le-Grand, qui, dans l'impatience où il était d'en venir aux mains avec Darius, n'avait pas voulu s'arrêter à la conquête de la Cappadoce, et s'était contenté de quelques témoignages de soumission.

Après la mort de ce prince, la Cappadoce, dans le partage que firent ses généraux des provinces de son empire, était échue à Eumène. Perdiccas, pour l'en mettre en possession, l'y conduisit avec une puissante armée. Ariarathe, de son côté, s'était préparé à une vigoureuse défense. Il avait trente mille hommes de pied et une nombreuse cavalerie. La bataille se donna. Ariarathe fut vaincu et fait prisonnier. Perdiccas le fit mettre en croix, lui et ses principaux officiers, et mit Eumène en possession de ses états.

Ariarathe III. Après la mort de son père, il s'était sauvé en Arménie.

Dès qu'il eut su la mort de Perdiccas[4] et celle d'Eumène, et l'occupation que d'autres guerres donnaient à Antigone et à Séleucus, il entra dans la Cappadoce avec les troupes qu'Ardoate, roi d'Arménie, lui fournit. Il défit Amyntas, général des Macédoniens, les chassa du pays, et remonta sur le trône de ses ancêtres.

Ariamnès[5], son fils aîné, lui succéda. Il s'allia avec le roi de Syrie, Antiochus Théos,

[1] Strab. lib. 12, pag. 533, 534.
[2] An. M. 3644; av. J. C. 360.

[1] An. M. 3644.
[2] An. M. 3653; av. J. C 351.
[3] An. M. 3668; av J.C. 336.—Plut. in Eum. pag. 548. — Diod. lib. 18, pag. 599.
[4] An. M. 3689; av. J. C. 315
[5] An. M. 3720; av. J C. 284

et maria son fils aîné avec Stratonice, fille de cet Antiochus. Il eut tant d'amitié pour ce fils, qu'il se le donna pour collègue dans la royauté.

Ariarathe IV, ayant régné seul après la mort de son père, laissa ses états en mourant à son fils, de même nom que lui, et qui était encore fort jeune.

Ariarathe V[1]. Il épousa Antiochide, fille d'Antiochus-le-Grand, princesse artificieuse, qui, se voyant stérile, recourut à une supposition. Elle trompa son mari, et lui fit croire qu'elle avait eu deux garçons, qui furent nommés, l'un Ariarathe, l'autre Holopherne[2]. Sa stérilité ayant cessé quelque temps après, elle eut deux filles, puis un fils, qui fut nommé Mithridate. Elle confessa la fraude à son mari, et fit en sorte que l'aîné de ses enfants supposés fût entretenu à Rome avec peu de suite, et que l'autre fût envoyé en Ionie. Le fils légitime prit le nom d'*Ariarathe*, et fut élevé à la manière des Grecs.

Ariarathe V[3] fournit des troupes à son beau-père Antiochus, roi de Syrie, dans la guerre qu'il entreprit contre les Romains. Antiochus ayant été défait, Ariarathe envoya des ambassadeurs à Rome pour demander pardon au sénat de ce qu'il avait été obligé de se déclarer contre les Romains en faveur de son beau-père. On le lui accorda, mais après l'avoir condamné à payer, pour expiation de sa faute, deux cents talents, c'est-à-dire deux cent mille écus. Dans la suite le sénat lui en remit la moitié, à la prière d'Eumène, roi de Pergame, qui venait d'épouser sa fille.

Ariarathe se ligua depuis avec son gendre Eumène contre Pharnace, roi de Pont. Les Romains, qui s'étaient rendus les arbitres des rois d'Orient, envoyèrent des ambassadeurs pour ménager un traité entre ces trois princes; mais Pharnace refusa leur médiation. Cependant, deux ans après, il fut obligé de traiter à des conditions assez dures avec Eumène et Ariarathe.

Celui-ci avait un fils, nommé comme lui *Ariarathe*, dont il était tendrement aimé, ce qui fit donner à ce fils le surnom de *Philopator*, et pour lequel lui-même il n'avait pas moins de tendresse. Il voulut lui en donner des marques en lui cédant la royauté, et le faisant monter sur le trône de son vivant. Le fils, plein d'affection et de respect pour un père qui méritait à si juste titre d'être aimé et respecté, ne put se résoudre à accepter une offre si avantageuse dans l'opinion commune des hommes, mais qui portait à son bon cœur une blessure mortelle; et il représenta à son père qu'il était de l'ordre qu'il ne régnât point du vivant de celui qui lui avait donné la vie. De tels exemples de modération, de générosité, de désintéressement, et de sincère affection pour un père, font d'autant plus de plaisir, que, dans les temps dont nous écrivons l'histoire, l'ambition effrénée ne respectait rien, et violait hardiment les droits les plus sacrés de la nature et de la religion.

Ariarathe VI[1], surnommé *Philopator*. Il régna après la mort de son père, et fut un très-bon prince. Dès qu'il fut monté sur le trône, il envoya une ambassade à Rome pour renouveler l'alliance que son père avait entretenue avec les Romains, et il n'eut pas de peine à l'obtenir. Il s'attacha beaucoup à l'étude de la philosophie; ce qui fit que la Cappadoce, qui jusque-là avait été inconnue aux Grecs, devint le séjour de plusieurs savants.

Démétrius, roi de Syrie, avait une sœur qu'Ariarathe refusa d'épouser, de peur que cette alliance ne déplût aux Romains. Ce refus indisposa extrêmement Démétrius contre le roi de Cappadoce. Il trouva bientôt l'occasion de s'en venger, en fournissant des troupes à Holopherne[2], qui se prétendait frère d'Ariarathe, qui le chassa du trône, et après cette violence régna tyranniquement. Il fit mourir plusieurs personnes, confisqua les biens des plus grands seigneurs, et pilla même un temple de Jupiter, qui de temps immémorial était respecté des peuples, et n'avait jamais rien souffert de pareil. Dans la crainte d'une révolution que ses cruautés lui donnaient lieu de prévoir, il déposa chez les habitants de Priène, ville d'Ionie, quatre cents talents[3]. Ariarathe

[1] An. M. 3814; av. J. C. 190.

[2] Il est ainsi nommé par Polybe, et Oropherne par Diodore de Sicile.

[3] Liv. lib. 37, n. 40, lib. 38, n. 77 et 39.

[1] An. M. 3842; av. J. C. 162. — Diod. in Eclog. lib. 31, pag. 895.

[2] Diod. in Excerpt. pag. 334 et 336.

[3] Quatre cent mille écus.

s'était réfugié à Rome pour implorer le secours des Romains. L'usurpateur y envoya aussi ses députés. Le sénat, selon les vues ordinaires de sa politique, ordonna que le royaume serait partagé entre les deux frères. Ariarathe trouva une protection plus prompte et plus efficace dans la personne d'Attale[1], roi de Pergame, qui signala le commencement de son règne en rétablissant ce prince malheureux sur le trône de ses pères. Ariarathe, pour se venger de l'usurpateur, voulut obliger les habitants de Priène à lui remettre entre les mains les quatre cents talents qu'Holopherne avait laissés chez eux. Ils opposèrent à cette demande la religion sacrée du dépôt, qui ne leur permettait pas de livrer à qui que ce fût cette somme du vivant de celui qui la leur avait confiée. Ariarathe n'eut aucun égard à une représentation si juste, et ravagea impitoyablement leurs terres, sans qu'une perte si considérable pût les porter à donner atteinte à la fidélité dont ils se croyaient redevables à l'égard de celui qui leur avait confié ce dépôt.

Holopherne s'était retiré à Antioche[2]. Il se joignit aux habitants de cette ville, qui conspirèrent contre Démétrius son bienfaiteur, dont il espérait remplir la place. La conspiration fut découverte, et Holopherne mis en prison. Démétrius l'aurait fait mourir sur-le-champ, s'il n'avait jugé plus à propos de le réserver pour le faire servir dans la suite aux prétentions qu'il avait sur la Cappadoce, et au dessein qu'il avait formé de détrôner et de perdre Ariarathe; mais il fut prévenu par le complot que formèrent contre lui les trois rois d'Egypte, de Pergame et de Cappadoce, qui mirent à sa place Alexandre Bala.

Ariarathe secourut les Romains contre Aristonic, qui s'était emparé du royaume de Pergame[3], et il périt dans cette guerre.

Il laissa six enfants qu'il avait eus de Laodice. Les Romains, pour reconnaître les services du père, ajoutèrent à leurs états la Lycaonie et la Cilicie. Laodice, qui exerçait la régence pendant la minorité de ces six princes, craignant de perdre son autorité quand ils seraient en âge de régner, en fit périr cinq par le poison la même année de la mort de leur père. Elle eût traité de la même sorte le sixième, si la vigilance des parents ne l'eût dérobé à la fureur de cette mère dénaturée. Le peuple le mit sur le trône, après avoir égorgé la cruelle meurtrière de ses enfants.

Ariarathe VII. Il épousa une autre Laodice[1], sœur de Mithridate Eupator. Il en eut deux fils, Ariarathe VIII et Ariarathe IX. Son beau-frère[2] le fit tuer par Gordius, l'un de ses sujets. Laodice se remaria à Nicomède, roi de Bithynie, qui s'empara aussitôt de la Cappadoce. Mithridate y envoya une armée, en chassa les garnisons de Nicomède, et restitua le royaume à son neveu, fils du même Ariarathe qu'il avait fait assassiner.

Ariarathe VIII. A peine fut-il monté sur le trône, que Mithridate le pressa de faire revenir d'exil Gordius, dans le dessein de se défaire du fils par la main du même assassin qui avait tué le père. Ce jeune prince frémit à cette proposition, et leva une armée pour s'opposer à la violence de son oncle. Mithridate, ne voulant pas commettre ses prétentions au hasard d'un combat, prit le parti d'attirer Ariarathe à une conférence; et, lorsqu'il l'eut joint, tenant un poignard caché, il l'assassina à la vue des deux armées. Il mit à sa place son propre fils, âgé seulement de huit ans, le fit nommer Ariarathe, et lui donna Gordius pour gouverneur. Les Cappadociens[3], ne pouvant souffrir les vexations des lieutenants de Mithridate, se soulevèrent, firent venir d'Asie Ariarathe, frère du dernier roi, et le mirent sur le trône.

Ariarathe IX. Aussitôt après son retour, Mithridate l'attaqua, le vainquit et le chassa du royaume. Le chagrin fit tomber ce jeune prince dans une maladie dont il mourut peu de temps après. Mithridate avait rétabli son fils sur le trône.

Nicomède, roi de Bithynie, craignant que Mithridate, devenu maître de la Cappadoce, ne fondît sur ses états, aposta un enfant de huit ans, qu'il revêtit aussi du nom d'*Ariarathe*, et fit demander aux Romains pour lui le royaume de son père. La reine Laodice, sa

[1] An. M. 3845; av. J. C. 159.
[2] Justin. lib. 35, cap. 1.
[3] An. M. 3875; av. J. C. 129. — Justin. lib 37, cap 1.

[1] Justin. lib. 38, cap. 1.
[2] An. M. 3913; av. J. C. 91.
[3] Justin lib. 38, cap. 2.

femme, alla exprès à Rome appuyer cette supposition, et pour témoigner qu'elle avait eu trois fils d'Ariarathe VII, dont celui qu'elle produisait était le dernier. Mithridate, de son côté, osa faire assurer par Gordius que son fils, qu'il avait installé sur le trône, était fils du même Ariarathe qui avait été tué dans la guerre contre Aristonic. Quel siècle! Quelle suite de fourberies! Le peuple romain s'en aperçut bien; et pour ne les pas appuyer de part ou d'autre, et mettre fin à ces procès, il ordonna que Mithridate renonçât à la Cappadoce, qui désormais jouirait de la liberté et se gouvernerait comme il lui plairait : mais les Cappadociens envoyèrent à Rome pour déclarer que la liberté leur était insupportable, et pour demander un roi. On dut être étonné d'un tel goût, qui préférait la servitude à la liberté. Mais il est des peuples à qui le gouvernement monarchique convient beaucoup mieux que le gouvernement républicain; et l'on en trouve peu qui soient capables d'user modérément d'une pleine et entière liberté. Les Cappadociens choisirent, ou plutôt reçurent de la main des Romains pour roi Ariobarzane, dont la postérité manqua à la troisième génération.

Ariobarzane I [1]. Ce nouveau prince ne jouit pas tranquillement de sa dignité. Mithraas et Bagoas, généraux de Tigrane, le chassèrent de la Cappadoce, et y établirent Ariarathe, fils de Mithridate. Les Romains firent rétablir Ariobarzane. Il fut chassé peu après par une armée que Mithridate envoya en Cappadoce pour y faire régner son fils. Sylla, ayant remporté de grands avantages sur Mithridate, le contraignit de restituer la Cappadoce. Quelque temps après, à l'instigation de ce prince, Tigrane envahit ce royaume, en tira trois cent mille hommes, auxquels il donna des terres dans l'Arménie, et il en plaça un bon nombre dans la ville de Tigranocerte. Ariobarzane, qui s'était sauvé à Rome avant l'invasion, ne fut rétabli que lorsque Pompée finit la guerre de Mithridate.

Ariobarzane II [2]. Pompée avait augmenté considérablement les états d'Ariobarzane quand il le remit sur le trône de Cappadoce. Son fils recueillit toute cette belle succession; mais il ne la garda pas longtemps. Il avait déjà été tué lorsque Cicéron alla commander dans la Cilicie. Celui qui régnait alors dans la Cappadoce était Ariobarzane III, petit-fils d'Ariobarzane I.

Ariobarzane III. Cicéron [1], en partant de Rome, avait reçu ordre de favoriser et de protéger avec tout le soin possible Ariobarzane, comme un prince dont le salut était cher au peuple et au sénat : témoignage glorieux, qui n'avait jamais été accordé à aucun autre roi. Cicéron exécuta fidèlement l'ordre du sénat. Quand il arriva en Cilicie, Ariobarzane se voyait menacé d'être tué comme son père. On conspirait contre lui en faveur d'Ariarathe, son frère. Celui-ci déclara à Cicéron qu'il n'avait aucune part à ce complot : qu'à la vérité, on l'avait vivement sollicité d'accepter la royauté, mais qu'il avait toujours été infiniment éloigné d'y songer du vivant de son frère : il paraît que celui-ci était sans enfants. Cicéron employa l'autorité de sa charge et tout le crédit que lui donnait sa grande réputation pour dissiper l'orage dont le roi était menacé. Il en vint heureusement à bout, et lui sauva la couronne [2], et même la vie, par sa fermeté, et par un généreux désintéressement, qui le rendit inaccessible à toutes les tentatives qu'on fit pour le corrompre et le gagner. Le principal danger venait de la part du grand prêtre de Comane. Il y avait deux villes principales de ce nom : l'une dans la Cappadoce et l'autre dans le royaume de Pont [3]. Elles étaient consacrées à Bellone, et observaient à peu près les mêmes cérémonies dans le culte de cette déesse : l'une était formée sur l'autre, celle du Pont sur celle de Cappadoce; c'est de la dernière qu'il s'agit ici. Le temple de la déesse, doté de beaucoup de terres, était desservi par un grand nombre de gens sous

[1] An. M. 3915; av. J. C. 89. — Appian. in Mithrid. pag. 176, etc. — Justin. lib. 38, cap. 3. — Plut. in Syll.

[2] An. M. 3938; av. J. C. 66.

[1] An. M. 3953; av. J. C. 51. — Cic. Epist. 2 et 4, lib. 15, ad Famil. et Epist. 20, lib. 5, Attic.

[2] « Ariobarzanes operâ meâ vivit, regnat ἐν παρόδῳ, « consilio et auctoritate; et quòd insidiatoribus ejus « ἀπρόσιτόν με, non modò ἀδωροδόκητον, præbui « regem regnumque servavi. » (Cic. epist. 20, lib. 5, *ad Attic.*)

[3] Strab. lib. 12, pag 535 et 557.

l'autorité d'un pontife, homme d'un grand crédit, et d'une telle considération, qu'il ne voyait que le roi au-dessus de lui; et il était pour l'ordinaire de la famille royale. Sa dignité était à vie. Strabon dit que de son temps il y avait plus de six mille personnes consacrées au service du temple de Comane. Voilà ce qui rendait le grand prêtre si puissant. Aussi [1], dans le temps dont nous parlons, celui qui possédait cette dignité aurait pu causer une guerre fort dangereuse, et susciter bien des affaires à Ariobarzane, s'il avait pris le parti de se défendre par la voie des armes, comme on croyait qu'il le ferait : car il avait des troupes d'infanterie et de cavalerie prêtes à se mettre en campagne, et de grands fonds pour les soudoyer et les entretenir. Mais Cicéron, par sa prudence, l'engagea à se retirer du royaume, et à en laisser Ariobarzane tranquille possesseur.

Pendant la guerre civile entre César et Pompée [2], Ariobarzane amena au dernier quelques troupes qui se trouvèrent à la journée de Pharsale. C'est ce qui fit sans doute que César mit Ariobarzane à contribution. Il est certain qu'il en exigea des sommes d'argent fort considérables : car ce prince lui fit représenter qu'il deviendrait hors d'état de les lui payer, si Pharnace continuait à piller la Cappadoce. César était alors en Égypte. Il en partit pour mettre Pharnace à la raison. Il passa par la Cappadoce, et il y fit des règlements qui laissaient entrevoir qu'Ariobarzane et son frère n'étaient pas trop bien unis, et il soumit celui-ci pleinement à l'autorité de l'autre. Après que César eut vaincu Pharnace, il donna une partie de la Cilicie et de l'Arménie à Ariobarzane [3].

Ce bon traitement fit croire, quelques années après [4], aux meurtriers de César, que le roi de Cappadoce ne les favorisait point. Il ne se déclara pas ouvertement contre leur parti, mais il refusa de s'allier avec eux. Cette conduite leur donnait une juste défiance, de sorte que Cassius se crut obligé de ne le point ménager. Il l'attaqua, et, l'ayant fait prisonnier, il le fit mourir.

Ariarathe X [1]. Par la mort d'Ariobarzane, le royaume de Cappadoce demeura à son frère Ariarathe. La possession lui en fut disputée par Sisinna, fils aîné de Glaphyra, femme d'Archélaüs, grand prêtre de Bellone à Comane, dans la Cappadoce. Cet Archélaüs était petit-fils d'Archélaüs, Cappadocien de nation, général d'armée en Grèce pour Mithridate contre Sylla. Il abandonna le parti de Mithridate dans la seconde guerre, comme nous le dirons dans le livre suivant, et prit celui des Romains. Il laissa un fils [2], nommé comme lui Archélaüs, qui épousa Bérénice, reine d'Égypte, et fut tué six mois après dans un combat [3]. Il avait obtenu de Pompée une dignité fort honorable : c'était le pontificat de Comane, dans la Cappadoce. Son fils Archélaüs la posséda après lui. Il épousa Glaphyra, recommandable par une beauté extraordinaire, et en eut deux fils, Sisinna et Archélaüs. Le premier [4] disputa le royaume de Cappadoce à Ariarathe qui le possédait. Marc-Antoine fut juge de ce différend : il le termina en faveur de Sisinna. On ne sait point ce que celui-ci devint : on sait seulement qu'Ariarathe remonta sur le trône de Cappadoce. Cinq ou six ans après [5], Marc-Antoine l'en chassa, et mit en sa place Archélaüs, second fils de Glaphyra.

Archélaüs [6]. Ce prince devint fort puissant. Il témoigna sa reconnaissance à Marc-Antoine, en lui amenant de bonnes troupes durant la guerre actiaque. Il fut assez heureux pour que cela ne le mît point mal dans l'esprit d'Auguste. On le laissa possesseur de la Cappadoce, et il fut presque le seul à qui l'on fit une pareille grâce.

Il aida Tibère à rétablir Tigrane dans

[1] « Quum magnum bellum in Cappadociâ conciteretur, si sacerdos armis se (quod facturus putabatur) defenderet, adolescens et equitatu, et peditatu, et pecuniâ paratus, et sociis, iis qui novari aliquid volebant, perfeci ut è regno ille discederet; rexque, sine tumultu ac sine armis, omni auctoritate auiæ communitâ, regnum cum digoitate obtineret. » (Cic. epist. 4. lib. 15, *ad Famil.*)

[2] Cæs. de Bell. Civ. lib. 3. — Hirt. de Bell. Alex.

[3] Diod lib. 42, pag. 183.

[4] An. M. 3962; av. J. C. 42. — Diod. lib. 47, pag. 346.

[1] An. M 3962; av. J. C. 42.

[2] Strab. lib. 12, pag. 558.

[3] Dio, lib. 39, pag. 116.

[4] An. M. 3963; av. J. C. 41. — Appian de Bell. Civil. lib. 5, pag. 675.

[5] An. M 3968; av. J. C. 36. — Dio. lib. 49. pag. 411.

[6] An. M. 3973; av. J. C. 31. — Plut. in Anton. pag. 944.

l'Arménie[1], et il obtint d'Auguste la petite Arménie et une bonne partie de la Cilicie. Tibère lui rendit de grands services auprès d'Auguste, surtout lorsque ses sujets formèrent des accusations contre lui devant ce prince. Il plaida lui-même sa cause, et la lui fit gagner. Archélaüs établit sa résidence dans l'île d'Éleuse, proche de la côte de Cilicie ; et s'étant marié avec Pythodoris, veuve de Polémon, roi du Pont, il augmenta considérablement sa puissance ; car, comme les fils de Polémon n'étaient encore qu'enfants, il eut sans doute l'administration de leur royaume, conjointement avec leur mère.

Son règne fut fort long et fort heureux ; mais les dernières années en furent bien tristes pour lui, et ses malheurs furent un effet de la vengeance de Tibère. Ce prince[2] qui souffrait avec peine qu'on élevât peu à peu au-dessus de lui Caïus et Lucius, fils d'Agrippa, petits-fils d'Auguste, et ses fils par adoption, pour ne point donner d'ombrage aux deux jeunes Césars[3], et pour s'épargner à lui-même la douleur d'être témoin de leur agrandissement, demanda et obtint la permission de se retirer à Rhodes, sous prétexte qu'il avait besoin de prendre du repos pour rétablir sa santé. Sa retraite fut regardée comme un véritable exil : on commença à le négliger comme un homme disgrâcié, et l'on ne croyait pas même qu'il fût sûr de paraître son ami. Pendant son séjour à Rhodes[4], le roi Archélaüs, qui n'en était pas fort éloigné, faisant sa résidence ordinaire dans l'île d'Éleuse[5], ne lui avait rendu aucun honneur, oubliant les grandes obligations qu'il lui avait. Ce n'était pas, dit Tacite, par orgueil ni par hauteur, mais par le conseil des principaux amis d'Auguste, qui croyaient pour lors l'amitié de Tibère dangereuse[1]. Au contraire, quand le jeune César Caïus, établi pour gouverneur de l'Orient, fut envoyé dans l'Arménie par Auguste pour apaiser les troubles qui s'y étaient élevés, Archélaüs, qui le regardait comme le futur successeur de l'empire, lui rendit toutes sortes d'honneurs, et se distingua par la manière empressée dont il lui fit sa cour. Les politiques se trompent souvent dans leurs conjectures, parce qu'ils ne voient pas clair dans l'avenir. Il y aurait eu bien plus de prudence et de sagesse pour Archélaüs de ménager habilement deux princes qui pouvaient tous deux parvenir à l'empire, comme on l'a remarqué dans Pomponius Atticus[2], qui, pendant toutes les divisions qui déchirèrent la république en différents temps, sut toujours se rendre agréable aux chefs des deux partis.

Tibère avait toujours eu sur le cœur cette préférence injurieuse qu'on avait donnée à son rival, d'autant plus qu'elle marquait dans Archélaüs un fonds d'ingratitude. Il le fit bien sentir après qu'il fut devenu le maître. Archélaüs fut cité à Rome[3], comme s'il avait entrepris d'exciter quelque trouble dans la province. Livia lui écrivit, et, sans dissimuler le courroux de l'empereur, lui fit espérer le pardon, pourvu qu'il vînt le demander. C'était un piége qu'on lui tendait pour le tirer de son royaume. Le roi de Cappadoce ne l'aperçut pas[4], ou n'osa agir en homme qui s'en fût

[1] An. M. 3984 ; av. J. C. 20. — Joseph. Antiq. lib. 15, cap. 5. — Diod. lib. 54, pag. 526. — Sueton. in Tib. cap. 8. — Diod. lib. 57, pag. 614. — Strab. lib. 14, pag. 671 et lib. 12, pag. 556.

[2] An. M. 3988 ; av. J. C. 16. — Diod. in Excerpt. p. 662. — Sueton. in Tiber. cap. 10. — Vell. Paterc. lib. 2, cap. 99.

[3] « Ne fulgor suus orientium juvenum obstaret initiis, « dissimulatâ causâ consilii sui, commeatum ab socero « atque eodem vitrico acquiescendi à continuatione la- « borum petiit. » (Paterc. lib. 2 cap. 999.)

[4] « Rex Archelaüs quinquagesimum annum Cappa- « dociâ potiebatur, invisus Tiberio, quòd eum Rhodi « agentem nullo officio coluisset. Nec id Archelaüs per « superbiam omiserat, sed ab intimis Augusti monitus ; « quia florente Caio Cæsare, missoque ad res Orientis, « intuta Tiberii simultia credebatur. » (Tacit. *Annal.* lib. 2, cap. 42.)

[5] Éleuse n'était éloignée de Rhodes que de cinq ou six lieues. (Strab. lib. 14, pag. 651.)

[1] An. M. 4002 : av. J. C. 2

[2] « Hoc quale sit, facilius existimabit is, qui judicare « poterit quantæ sit sapientiæ, eorum retinere usum « benevolentiamque, inter quos maximarum rerum non « solùm æmulatio, sed obtrectatio tanta intercedebat, « quantam fuit incidere necesse inter Cæsarem atque « Antonium, quum se uterque principem non solùm ur- « bis romanæ, sed orbis terrarum esse cuperet. » (Corn. Nep. *in Attic.* cap. 20.)

[3] An. M. 4020 ; an. J. C. 17. — Dio, lib. 57, pag. 614. — Tacit. Ann. lib. 2, cap. 42.

[4] « Ille ignarus doli, vel, si intelligere videretur, vim « metuens, in urbem properat : exceptusque immiti à « principe, et mox accusatus à senatu, non ob crimina « quæ fingebantur, sed angore, simul fessus senio, et

aperçu. Il partit pour se rendre à Rome, fut très-mal reçu de Tibère, et se vit peu après mis en justice. Dion assure qu'Archélaüs, accablé de vieillesse, passa pour avoir perdu l'esprit ; mais qu'en effet il avait tout son bon sens, et qu'il contrefit le fou, parce qu'il ne voyait que ce seul moyen de sauver sa vie. Le sénat ne prononça rien contre lui ; mais l'âge, la goutte, et, plus que cela encore, l'indignité du traitement qu'on lui fit souffrir, auquel les princes ne sont point accoutumés, le firent bientôt mourir. Il avait régné près de cinquante ans. Après sa mort, la Cappadoce fut réduite en province de l'empire romain.

Ce royaume était fort puissant. Les revenus de la Cappadoce étaient si considérables lorsque Archélaüs mourut, que Tibère se crut en état, par l'acquisition qu'il en fit, de réduire à la moitié un impôt qu'il faisait lever. Il soulagea même cette province, et n'en voulut pas tirer tout ce qu'elle avait payé au dernier roi.

Les rois de Cappadoce faisaient ordinairement leur résidence à Mazaca [1], ville située au pied de la montagne d'Argée, et qui suivait les lois de Charondas [2]. Cette ville était bâtie sur la rivière de Mélas, qui se décharge dans l'Euphrate. Un roi de Cappadoce, que Strabon appelle simplement *Ariarathe*, sans désigner le temps où il vivait, ayant fermé les embouchures de cette rivière, inonda toutes les campagnes voisines, après quoi il y fit faire plusieurs petites îles à la manière des Cyclades, où il passa puérilement une partie de sa vie. La rivière rompit les digues de son embouchure. Les eaux retournèrent dans leur lit. L'Euphrate, les ayant reçues, se déborda, et fit des ravages incroyables dans la Cappadoce.

« quia regibus, æqua, nedum infima, insolita sunt, fi-
« nem vitæ sponte an fato implevit. » (Tacit. *Annal.* lib. 2, cap 42.)

[1] Strab. lib. 12, pag. 537-539.

[2] Ce Charondas était un célèbre législateur de la grande Grèce, dont il a été parlé.

Les Galates, qui habitaient dans la Phrygie, souffrirent aussi beaucoup de pertes par ce débordement, et en voulurent être indemnisés. Ils demandèrent trois cents talents [1] à ce roi de Cappadoce, et prirent pour juges les Romains.

La Cappadoce abondait en chevaux, en ânes et en mulets [2]. C'est de là qu'on tirait les chevaux destinés si particulièrement pour les empereurs qu'il était défendu aux consuls mêmes de s'en servir. Elle fournissait aussi quantité d'esclaves et de faux témoins [3]. On dit que les Cappadociens s'accoutumaient dès l'enfance à résister aux tourments, et qu'ils se donnaient la question les uns aux autres pour s'endurcir contre les peines à quoi leurs faux témoignages les pourraient un jour exposer. Ces gens-là enchérissaient sur la nation grecque [4], quoiqu'elle eût porté ce vice à de grands excès, si l'on s'en rapporte à Cicéron, qui lui attribue d'avoir donné lieu à cette façon de parler : *Prêtez-moi votre témoignage, je vous le rendrai* [5].

La Cappadoce, généralement parlant, n'était rien moins qu'un pays de beaux esprits et de savants. Il en est sorti néanmoins quelques auteurs bien célèbres : Strabon et Pausanias sont de ce nombre. On croyait surtout que les Cappadociens étaient peu propres à devenir orateurs ; et c'était un proverbe [6], qu'un rhéteur de ce pays-là était plus rare qu'un corbeau blanc et qu'une tortue volante. Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze ont été une exception à cette règle.

[1] Trois cent mille écus. = Trois cents talents philétériens, près de trois millions de francs. E. B.

[2] Boch. Phal. lib. 3, cap. 11. — Schol. Pers.

[3] Mancipiis locuples, eget æris Cappadocum rex.
(Horat. [1. Epist. 6, v. 39].)

[4] Cic. pro Flacco, n 9, 10.

[5] « Da mihi testimonium mutuum. »

[6] Θᾶττον ἢν λευκοὺς κοράκας πτήνουσι χελώνας
Εὑρεῖν, ἢ δόκιμον ῥήτορα Καππαδόκην.

# LIVRE XXIII.

## FIN DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

Ce livre renferme deux articles, dont le premier contient l'histoire de Mithridate, roi de Pont; le second, les règnes de Ptolémée Aulète, et de la fameuse Cléopatre en Égypte, où se termine l'histoire grecque.

### ARTICLE I

Cet article comprend l'espace de soixante ans, qui est le temps qu'a duré le règne de Mithridate; et trois ans par delà, depuis l'an du monde 3880 jusqu'à l'an 3943.

§ I. — MITHRIDATE, AGÉ DE DOUZE ANS, MONTE SUR LE TRÔNE DE PONT. IL S'EMPARE DE LA CAPPADOCE ET DE LA BITHYNIE, EN AYANT CHASSÉ LES ROIS. LES ROMAINS LES RÉTABLISSENT. IL FAIT ÉGORGER EN UN MÊME JOUR TOUT CE QU'IL Y AVAIT DE ROMAINS ET D'ITALIENS DANS L'ASIE MINEURE. PREMIÈRE GUERRE DES ROMAINS CONTRE MITHRIDATE, QUI S'ÉTAIT RENDU MAÎTRE DE L'ASIE MINEURE ET DE LA GRÈCE, ET AVAIT PRIS ATHÈNES. SYLLA EST CHARGÉ DE CETTE GUERRE. IL ASSIÉGE ET REPREND ATHÈNES. IL GAGNE TROIS GRANDES BATAILLES CONTRE LES GÉNÉRAUX DE MITHRIDATE. IL ACCORDE LA PAIX A CE PRINCE, LA QUATRIÈME ANNÉE DE LA GUERRE. BIBLIOTHÈQUE D'ATHÈNES, OÙ SE TROUVAIENT LES OUVRAGES D'ARISTOTE. SYLLA LA FAIT PORTER A ROME.

Mithridate, roi de Pont, dont je commence à rapporter l'histoire, et qui s'est rendu célèbre par la guerre qu'il soutint contre les Romains pendant près de trente ans, avait pour surnom *Eupator*. Il était d'une maison qui avait donné une longue suite de rois au royaume de Pont. Le premier fut, selon quelques historiens, Artabaze, un des sept princes qui tuèrent les mages, et mirent la couronne de Perse sur la tête de Darius fils d'Hystaspe, qui lui donna pour récompense la souveraineté de Pont; mais, outre qu'entre les sept Perses on ne trouve point d'Artabaze, plusieurs raisons font croire que le prince dont nous parlons était fils de Darius, le même qui est nommé *Artabazane*, qui fut le concurrent de Xerxès pour le trône de Perse, et qui fut fait roi de Pont, ou par son père, ou par son frère, pour le consoler de la préférence donnée à Xerxès sur lui. Sa postérité a joui de ce royaume pendant dix-sept générations. Mithridate Eupator, dont il s'agit ici, était le seizième.

Il n'avait que douze ans quand il commença à régner[1]. Son père, avant que de mourir, l'avait nommé pour son successeur, et lui avait donné sa mère pour tutrice, qui devait gouverner conjointement avec lui. Il commença son règne par faire mourir sa mère et son frère[2]; et la suite ne répondit que trop à ce commencement. On ne sait rien des premières années de son règne, si ce n'est qu'un des généraux romains, qu'il avait corrompu à force d'argent, lui ayant cédé en propre la Phrygie, et lui en ayant fait prendre possession, elle lui fut bientôt après ôtée par les Romains; ce qui commença à l'indisposer contre eux.

Ariarathe[3], roi de Cappadoce, étant mort,

[1] An. M. 3880; av. J. C. 121.

[2] Memnon. in Excerpt. Photii, cap. 32. — Appian. in Mithrid. pag. 177 et 178.

[3] An. M. 3913; av. J. C. 91. — Justin. lib. 38, cap. 1

Mithridate, qui l'avait fait assassiner, tua son fils aîné, chassa le second, qui mourut de chagrin, s'empara de la Cappadoce, et y mit un de ses enfants, encore jeune, à qui il donna le nom d'Ariarathe, sous la tutelle et la régence d'un nommé Gordius. Nicomède, roi de Bithynie, qui appréhenda que cet agrandissement de Mithridate ne le mît en état d'engloutir aussi avec le temps son domaine, s'avisa de faire d'un jeune homme, qui lui parut propre à jouer ce personnage, un troisième fils d'Ariarathe. Il engagea Laodice, qu'il avait épousée depuis la mort de son premier mari, à le reconnaître, et il l'envoya à Rome pour aider et soutenir par sa présence la demande de ce prétendu fils, qu'elle y avait mené avec elle. La cause ayant été exposée, les deux parties furent condamnées, et l'on fit un décret qui accordait aux Cappadociens la liberté; mais ils dirent qu'ils ne pouvaient pas se passer d'un roi : le sénat leur permit d'en choisir un tel qu'il leur plairait; ils choisirent Ariobarzane, homme de qualité de leur nation. Sylla, qui sortait de préture, fut chargé de la commission de l'établir sur le trône. Ce fut là le prétexte qu'on prit pour cette expédition; mais le véritable sujet était de réprimer les entreprises de Mithridate, dont la puissance, qui prenait tous les jours de nouveaux accroissements, faisait ombrage aux Romains. Sylla exécuta sa commission l'année suivante [1] : et, après avoir défait bon nombre de Cappadociens, et un plus grand nombre encore d'Arméniens qui étaient venus à leur secours, il chassa Gordius avec le prétendu Ariarathe, et mit à sa place Ariobarzane.

Pendant que Sylla était campé sur le bord de l'Euphrate, un Parthe, nommé *Orobaze*, député du roi Arsace [2], arriva dans son camp pour demander de faire alliance et amitié avec les Romains. Sylla, pour le recevoir à son audience, fit mettre dans sa tente trois siéges, un pour Ariobarzane qui était présent, l'autre pour Orobaze, et celui du milieu pour lui. Dans la suite, le roi des Parthes, irrité contre son député de ce qu'il avait souffert cet orgueil romain, le fit mourir. C'est ici la première fois que les Parthes ont quelque commerce avec les Romains.

Mithridate n'osa pas s'opposer alors à l'établissement d'Ariobarzane; mais dissimulant le chagrin que lui donna cette conduite des Romains, il résolut de prendre son temps pour en tirer vengeance. En attendant, il songea à se fortifier par de bonnes alliances, et commença par Tigrane, roi d'Arménie [1], qui était un prince très-puissant. L'Arménie avait d'abord appartenu aux Perses, puis était passée sous la domination des Macédoniens; et enfin, après la mort d'Alexandre, avait fait partie du royaume de Syrie. Sous Antiochus-le-Grand, deux de ses généraux, Artaxius et Zadriadrès, s'établirent, avec la permission du prince, dans cette province, dont apparemment ils étaient gouverneurs. Après la défaite d'Antiochus, ils s'attachèrent aux Romains qui les reconnurent pour rois. Ils avaient partagé l'Arménie en deux parties. Tigrane dont il est ici parlé, descendait d'Artaxius; il s'empara de l'Arménie entière, soumit par les armes plusieurs des pays voisins, et forma ainsi un royaume très-puissant. Mithridate lui donna en mariage sa fille Cléopatre, et l'engagea à entrer dans son projet contre les Romains; jusque-là qu'ils réglèrent que Mithridate aurait pour sa part les villes et le pays dont on ferait la conquête, et Tigrane les personnes avec tous les effets qui se peuvent transporter.

La première entreprise et le premier acte d'hostilité fut que Tigrane dépouilla Ariobarzane de la Cappadoce [2], dont les Romains l'avaient mis en possession, et y rétablit Ariarathe, fils de Mithridate. Nicomède, roi de Bithynie, étant venu à mourir dans ce temps-là, son fils aîné, appelé aussi Nicomède, devait naturellement lui succéder : et en effet il fut déclaré roi; mais Mithridate suscita contre lui son frère cadet, nommé *Socrate*, lequel, à main armée, le chassa du trône. Les deux rois dépouillés se rendirent à Rome pour implorer le secours du sénat, qui résolut leur rétablissement, et envoya Manius Aquilius et

et 2. — Strab. lib. 12, pag. 540. — Plut. in Sylla, pag. 453. — Appian. in Mithrid. pag. 176

[1] An. M. 3914; av. J. C. 90.

[2] C'était Mithridate II.

[1] Strab. lib. 11, pag. 531, 532.

[2] An. M. 3915; av. J. C. 89.

M. Altinus[1] pour faire exécuter son décret.

Ils furent rétablis tous deux. Les Romains les exhortèrent à faire des irruptions sur les terres de Mithridate, en leur promettant du secours; mais ils n'osèrent ni l'un ni l'autre attaquer un prince si voisin et si puissant. A la fin cependant, Nicomède, pressé également et par les ambassadeurs mêmes, à qui il avait promis de grosses sommes pour son rétablissement, et par ses créanciers, citoyens romains établis dans l'Asie, qui lui en avaient prêté de fort considérables pour le même effet, ne put résister plus longtemps à leurs instances réitérées. Il fit des courses sur les terres de Mithridate, ravagea tout le plat pays jusqu'à la ville d'Amastris, et revint chez lui chargé de butin, qui l'aida à payer une partie de ses dettes.

Mithridate n'ignorait pas par le conseil de qui Nicomède avait fait cette irruption sur ses terres. Il aurait pu facilement la repousser, ayant un bon nombre de troupes toutes prêtes; mais il ne fit aucun mouvement. Il était bien aise de mettre les Romains dans leur tort, et d'avoir un juste sujet de leur déclarer la guerre. Il commença par des remontrances qu'il fit faire à leurs généraux et à leurs ambassadeurs. Pélopidas était à la tête de l'ambassade. Il se plaignit des différentes atteintes que les Romains avaient données à l'alliance contractée entre eux et Mithridate, et en particulier de la protection qu'ils accordaient à Nicomède, son ennemi déclaré. Les ambassadeurs de celui-ci répliquèrent, et firent aussi, de leur côté, des plaintes contre Mithridate. Les Romains, qui ne voulaient pas encore se déclarer ouvertement, leur donnèrent une réponse vague, en marquant que l'intention du peuple romain était que Mithridate et Nicomède ne se fissent aucun tort l'un à l'autre.

Mithridate, que cette réponse ne satisfit point, fit marcher incontinent ses troupes contre la Cappadoce, en chassa de nouveau Ariobarzane, et mit sur son trône Ariarathe, son fils, qu'il y avait déjà placé auparavant. Il envoya en même temps ses ambassadeurs vers les généraux romains pour leur faire son apologie en même temps et renouveler ses plaintes contre eux. Pélopidas leur déclara que son maître voulait bien que le peuple romain en fût arbitre, et dit qu'il avait déjà envoyé ses ambassadeurs à Rome. Il les exhorta à ne rien entreprendre avant que d'avoir reçu les ordres du sénat, et à ne pas engager témérairement une guerre qui pouvait avoir de funestes suites. Au reste, il leur marqua que Mithridate, en cas qu'on refusât de lui rendre justice, était en état de se la faire lui-même. Les Romains, choqués d'une déclaration si fière, lui répondirent que Mithridate eût à faire sortir ses troupes de Cappadoce, et qu'il ne s'avisât plus d'inquiéter Nicomède ni Ariobarzane. Ils commandèrent à Pélopidas de sortir, dans le moment même, du camp, avec défense d'y revenir, à moins que son maître n'obéît. Les autres ambassadeurs ne furent pas mieux reçus à Rome.

La rupture pour lors éclata, et les généraux romains n'attendirent pas qu'il leur vînt des ordres du peuple romain ou du sénat. C'est ce que Mithridate demandait. Dans le dessein où il était depuis longtemps de se déclarer contre les Romains, il avait fait plusieurs alliances et avait engagé plusieurs peuples dans ses intérêts. On comptait dans ses troupes jusqu'à vingt-deux nations de vingt-deux langues différentes, que Mithridate parlait toutes avec facilité. Son armée était composée de deux cent cinquante mille hommes d'infanterie et de quarante mille chevaux, sans compter cent trente chariots armés en guerre, et sa flotte de quatre cents vaisseaux.

Avant que de former aucune entreprise[1], il crut devoir y préparer ses troupes, et il leur fit un long discours[2] pour les animer contre les Romains. Il leur représente « qu'il ne s'agit « pas d'examiner si l'on fera la paix ou la « guerre; que les Romains, en les attaquant « les premiers, ne laissent aucun lieu à la dé- « libération; qu'il s'agit de combattre et de « vaincre : qu'il compte sur un succès heu- « reux, si ses soldats font paraître le même

[1] Grævius voudrait lire *M.* :

[1] Justin. lib. 38, cap. 5-7.

[2] J'ai extrêmement abrégé ce discours, que Justin rapporte tout entier, tel qu'il était dans Trogue Pompée, dont il n'est que l'abréviateur. Ce discours peut servir à nous faire connaître le style de cet excellent historien, et doit nous en faire regretter la perte.

« courage qu'ils ont déjà montré en tant d'oc-
« casions, et tout récemment encore contre
« ces mêmes ennemis qu'ils ont mis en fuite
« et taillés en pièces dans la Bithynie et dans
« la Cappadoce : que l'on ne pouvait pas dési-
« rer une occasion plus favorable que celle
« qui se présentait, pendant que les Marses
« infestaient et ravageaient le cœur même de
« l'Italie, que Rome était déchirée par les
« guerres civiles; qu'une armée innombrable de
« Cimbres, sortis de Germanie, inondait toute
« l'Italie : que le temps était venu d'humilier
« l'orgueil de ces fiers républicains, qui en
« voulaient à la majesté royale, et qui avaient
« juré d'abattre tous les trônes de l'univers[1] :
« qu'au reste, la guerre que ses soldats allaient
« commencer était bien différente de celle
« qu'ils avaient soutenue avec tant de courage
« dans les affreux déserts et dans les régions
« glacées de la Scythie; qu'il les menait dans
« le pays du monde le plus fertile et le plus
« tempéré, rempli de villes riches et opulentes
« qui semblaient leur offrir un butin tout
« préparé : que l'Asie, livrée en proie à l'ava-
« rice insatiable des proconsuls, à l'impitoya-
« ble dureté des traitants, à l'injustice criante
« des juges, avait en horreur le nom romain,
« et les attendait comme ses libérateurs; qu'ils
« le suivissent, non tant à une guerre qu'à une
« victoire et à une proie assurée. » L'armée
répondit à ce discours par des cris de joie uni-
versels et par des protestations réitérées de
service et de fidelité.

Les Romains avaient formé trois armées des troupes qu'ils avaient en différents endroits de l'Asie Mineure. La première était commandée par L. Cassius, qui avait le gouvernement de la province de Pergame; la seconde, par Manius Aquilius; la troisième, par Q. Oppius, proconsul, qui avait pour province la Pamphilie. Chacune était de quarante mille hommes, en y comprenant la cavalerie. Outre ces troupes, Nicomède avait cinquante mille hommes de pied et six mille chevaux. Ils commencèrent la guerre, comme je l'ai déjà dit, sans attendre des ordres de Rome, et la firent avec tant de négligence et si peu de conduite, qu'ils furent tous trois battus en différentes occasions, et leurs armées ruinées. Aquilius et Oppius furent même faits prisonniers, et traités avec toutes sortes d'insultes. Mithridate, regardant Aquilius comme le principal auteur de la guerre, lui fit souffrir les derniers outrages. Il le fit passer en revue devant les troupes, et le donna en spectacle aux peuples, monté sur un âne, l'obligeant de crier à haute voix qu'il était Manius Aquilius. D'autres fois, il le faisait marcher à pied les mains garrottées avec une chaîne attachée à un cheval qui le traînait : enfin il lui fit couler dans la bouche du plomb fondu, et le fit périr au milieu des tourments. C'étaient ceux de Mitylène qui le lui avaient livré par une lâche trahison, dans le temps même qu'il était malade, et qu'il s'était retiré chez eux pour y rétablir sa santé.

Mithridate, qui voulait gagner les cœurs par une réputation de clémence, renvoya chez eux tous les Grecs qu'il avait faits prisonniers[1], et leur fournit même des vivres pour faire le voyage. Cette action de bonté lui ouvrit toutes les portes des villes. On venait de toutes parts à sa rencontre avec des cris de joie. On le comblait de louanges. On l'appelait le conservateur, le père des peuples, le libérateur de l'Asie; et on lui donnait tous les noms par lesquels on désigne Bacchus, qu'il méritait à juste titre : car il passait pour le prince de son temps qui buvait davantage et qui portait mieux le vin[2], qualité dont il se vantait avec complaisance, et qu'il croyait lui faire beaucoup d'honneur.

Le fruit de ses premières victoires fut la conquête de la Bithynie entière, d'où Nicomède fut chassé; de la Phrygie et de la My-

[1] « Nunc se diversam belli conditionem ingredi. Nam « neque cœlo Asiæ esse temperatius aliud, nec solo fer- « tilius, nec urbium multitudine amœnius; magnamque « temporis partem, non ut militiam, sed ut festum diem « acturos, bello dubium facili magis an uberi... tantum- « que se avida exspectat Asia, ut etiam vocibus vocet : « adeò illis odium Romanorum incussit rapacitas procon- « sulum, sectio* publicanorum, calumniæ litium. » (JUSTIN.)

* *Sectio publicanorum* signifie proprement les ventes forcées des biens de ceux qui, ne payant pas les impôts et les tailles que l'on exigeait d'eux, voyaient leurs meubles et leurs biens enlevés par les publicains, pour le paiement. *Calumniæ litium* sont les chicanes injustes qui servaient de prétextes pour envahir les biens des riches, soit à l'occasion des impôts, soit sous quelque autre couleur.

[1] Diod. in Excerpt. Vales. pag. 401. — Athen. lib. 5, pag. 213. — Cic. Orat. pro Flacco, n. 60.

[2] Plut. Symp. lib. 1, pag. 621.

sie, provinces récentes des Romains ; de la Lycie et de la Pamphylie, de la Paphlagonie, et de plusieurs autres provinces.

Ayant trouvé à Stratonicée, Monime, jeune fille d'une rare beauté, il l'attacha à sa suite.

Mithridate [1], considérant que les Romains, et en général tous les Italiens qui se trouvaient pour diverses affaires dans l'Asie Mineure, y ménageaient sourdement des intrigues fort contraires à ses intérêts, envoya d'Ephèse, où il était, des ordres secrets à tous les gouverneurs des provinces, et aux magistrats des villes de toute l'Asie Mineure, d'en faire un massacre général en un même jour qu'il leur marqua [2]. Les femmes, les enfants, les domestiques, étaient compris dans le nombre des proscrits. Il y avait défense de donner la sépulture à ceux qui auraient été tués. Leurs biens devaient être confisqués au profit du roi et des meurtriers. On condamna à une grosse amende ceux qui enseveliraient les morts ou qui cacheraient les vivants. Il y avait une récompense pour quiconque découvrirait ceux qui étaient cachés. On accordait la liberté aux esclaves qui égorgeraient leurs maîtres; on remettait aux débiteurs qui tueraient leurs créanciers la moitié de leurs dettes. Le simple récit de cet affreux détail fait frémir d'horreur. Quelle fut donc la désolation dans toutes ces provinces quand cet ordre barbare s'y exécuta ! Il y eut quatre-vingt mille Romains ou Italiens égorgés dans cette boucherie. Quelques-uns même en font monter le nombre à près d'une fois autant.

Informé qu'il y avait à Cos un grand trésor [3], il y envoya des gens qui s'en saisirent. C'était Cléopatre, reine d'Egypte, qui l'y avait mis en dépôt, quand elle ouvrit la guerre dans la Phénicie contre son fils Lathyre. Outre ce trésor, il y trouva encore huit cents talents [4] (huit cent mille écus), que les Juifs de l'Asie Mineure y avaient mis aussi en dépôt quand ils virent qu'on y était menacé de la guerre.

[1] An. M. 3916 ; av. J. C. 88. — Appian. pag. 185. — Cic. in Orat. pro lege Manil. n. 7.

[2] « Is uno die, totâ Asiâ, toi in civitatibus, uno nuntio « atque unâ litterarum significatione, cives romanos ne- « candos trucidandosque denotavit. » (Cic.)

[3] Appian. pag. 186. — Joseph. Antiq. lib. 14, cap. 12.

[4] Huit cents talents philétériens, près de 8 millions de francs. E. B.

Tous ceux qui avaient pu se sauver du carnage général de l'Asie s'étaient réfugiés à Rhodes [1], qui les reçut avec joie, et leur offrit un asile qui les mit en sûreté. Mithridate en forma inutilement le siége, qu'il fut bientôt obligé de lever, après avoir couru risque d'être pris lui-même dans un combat naval, où il perdit plusieurs de ses vaisseaux.

Après s'être rendu maître de l'Asie Mineure [2], Mithridate envoya en Grèce Archélaüs, l'un de ses généraux, avec une armée de six vingt mille hommes. Ce général prit Athènes, et la choisit pour sa résidence, donnant de cette ville tous les ordres pour la guerre de ce côté-là; et pendant le séjour qu'il y fit, il engagea dans les intérêts de son maître la plupart des villes et des états de la Grèce. Il avait soumis par force Délos, qui s'était révoltée contre les Athéniens, l'avait remise sous leur pouvoir, et leur avait envoyé le trésor sacré qu'on gardait dans cette île, par Aristion, à qui il donna deux mille hommes pour la garde de cet argent. Aristion était un Athénien, philosophe de la secte d'Epicure. Il se servit des deux mille hommes qu'il avait sous son commandement pour s'emparer de toute l'autorité à Athènes, où il exerça une cruelle tyrannie, faisant mourir plusieurs des citoyens, ou les livrant à Mithridate, sous prétexte qu'ils étaient de la faction romaine.

Voilà en quel état Sylla [3] trouva les affaires quand il fut chargé de la guerre contre Mithridate. Il partit promptement pour se rendre en Grèce avec cinq légions, quelques cohortes et quelque cavalerie. Cependant Mithridate était demeuré à Pergame, où il distribuait à ses amis des richesses, des gouvernements, et d'autres récompenses.

A l'arrivée de Sylla, toutes les villes lui ouvrirent leurs portes, à l'exception d'Athènes, qui, réduite sous le joug du tyran Aristion, fut obligée malgré elle de résister. Le général romain étant entré dans l'Attique, divisa ses troupes en deux corps, dont il envoya l'un pour assiéger Aristion dans la ville d'Athènes; et lui, avec l'autre, alla droit au port du Pirée,

[1] Appian. pag. 186-188. — Diod. in Excerpt. pag. 403

[2] Plut. in Syll. pag. 458-461. — Appian. in Mithrid. pag. 188-197.

[3] An. M. 3917 ; av. J. C. 87.

Digitized by Google

qui faisait comme une seconde ville, où Archélaüs s'était enfermé, comptant sur la force de la place, dont les murailles étaient hautes presque de quarante coudées (soixante pieds), et toutes de pierres de taille. En effet, c'était un grand ouvrage que Périclès avait fait faire au temps de la guerre du Péloponnèse, lorsque, toute l'espérance de la victoire ne consistant que dans ce port, il l'avait fortifié autant qu'il lui avait été possible.

La hauteur des murailles n'étonna point Sylla. Il employa toutes sortes de machines pour les battre, et donna assaut sur assaut. S'il eût voulu attendre un peu de temps, il prenait sans coup férir la haute ville, que la famine avait réduite à la dernière extrémité. Mais, pressé de retourner à Rome, et craignant les changements qui pouvaient arriver, il n'épargnait ni dangers, ni combats, ni dépenses, pour hâter la fin de cette guerre. Sans compter tout le reste de l'appareil et de l'équipage de guerre, il y avait pour le seul service des machines vingt mille mulets qui travaillaient sans relâche. Le bois étant venu à lui manquer à cause de la grande consommation qu'il en faisait pour ses machines, qui étaient souvent brisées et ruinées, par les fardeaux énormes qu'elles portaient, ou brûlées par les feux des ennemis, il n'épargna pas les bois sacrés. Il coupa les belles allées de l'Académie, et celles du Lycée, qui étaient les plus beaux parcs qu'il y eût dans les faubourgs, et qui avaient les plus beaux arbres. Il fit abattre les hautes murailles qui joignaient le port avec la ville pour en faire servir les ruines à hausser les terrasses.

Comme il avait besoin de beaucoup d'argent pour cette guerre, et qu'il cherchait à s'attacher les soldats, et à les animer par de grandes largesses, il eut recours aux trésors inviolables des temples, et fit venir tant d'Épidaure que d'Olympie les plus beaux et les plus précieux dons qui y avaient été consacrés. Il écrivit aux amphictyons assemblés à Delphes « qu'ils feraient sagement de lui envoyer les « trésors du dieu, parce qu'ils seraient plus « sûrement entre ses mains ; ou que, s'il était « obligé de s'en servir, il en rendrait la valeur « après la guerre. » Et en même temps il envoya à Delphes un de ses amis, nommé Caphis, qui était de la Phocide, pour recevoir tous ces trésors au poids.

Caphis, arrivé à Delphes, n'osait, par respect, toucher à ces dons, qui étaient sacrés, et se mit à pleurer en présence des Amphictyons sur la nécessité qui lui était imposée. Sur cela, quelqu'un des assistants ayant dit qu'il entendait du fond du sanctuaire le son de la lyre d'Apollon, Caphis, soit qu'il le crût véritablement, soit qu'il voulût profiter de cette occasion pour jeter une terreur religieuse dans l'esprit de Sylla, lui écrivit ce qui venait d'arriver. Sylla, se moquant de sa simplicité, lui répondit « qu'il s'étonnait comment il n'avait « pas compris que le chant est un signe de joie, « et nullement une marque de colère et d'in- « dignation : qu'il n'avait donc qu'à prendre « hardiment les trésors, bien sûr que le dieu « les voyait prendre avec plaisir et qu'il les « donnait lui-même. »

Plutarque, à cette occasion, fait remarquer la différence qu'il y avait entre les anciens généraux romains et ceux du temps dont il parle ici. Les premiers, que leur mérite seul avait élevés aux charges, et qui n'y cherchaient autre chose que le bien public, savaient se faire obéir et respecter des soldats sans employer pour cela des voies basses et indignes. Ils commandaient des troupes sages, disciplinées, et bien instruites à exécuter sans réplique et sans délai les ordres de leurs chefs. Véritablement roi, dit Plutarque [1], par la grandeur et la noblesse de leurs sentiments, mais simples et modestes particuliers par leur train et toute leur dépense, ils ne faisaient dans leurs charges d'autres frais à l'état que les frais nécessaires et raisonnables, estimant qu'il était plus honteux à un capitaine de flatter ses soldats que de craindre ses ennemis. Les choses étaient bien changées dans le temps dont nous parlons. Les généraux romains, dévorés d'ambition et perdus de luxe, étaient obligés de se rendre esclaves de leurs soldats, et d'acheter leurs services par des largesses capables de satisfaire leur avidité, et souvent par la tolérance et l'impunité des plus grands crimes.

Sylla, effectivement, était toujours dans un

[1] Αὐτοί τε ταῖς ψυχαῖς βασιλικοί, καὶ ταῖς δαπαναῖς εὐτελεῖς ὄντες.

besoin extrême d'argent pour contenter ses troupes; et alors plus que jamais, pour achever le siége auquel il s'était engagé, et dont le succès lui paraissait d'une extrême importance pour son honneur, et même pour sa sûreté. Il voulait ôter à Mithridate la seule ville qui lui restait dans la Grèce, et qui, empêchant les Romains de passer en Asie, faisait échouer toute espérance de la victoire, et obligeait Sylla de revenir honteusement en Italie, où il aurait trouvé d'autres ennemis plus terribles, Marius et sa faction. D'ailleurs, il était vivement blessé des railleries piquantes que le tyran Aristion lançait tous les jours contre lui et contre Métella sa femme.

Il n'est pas aisé de dire laquelle de l'attaque ou de la défense fut plus vive, et poussée avec plus de vigueur: car de part et d'autre on fit paraître un courage et une constance incroyables. Les sorties étaient fréquentes, et accompagnées de combats presque dans les formes, où le carnage était grand, et la perte ordinairement assez égale des deux côtés. Les assiégés n'auraient point été en état de se défendre si vigoureusement, s'ils n'avaient reçu par mer, à différentes reprises, des renforts considérables.

Ce qui leur nuisit le plus, fut la trahison secrète de deux esclaves athéniens qui étaient dans le Pirée. Ces esclaves, soit qu'ils fussent affectionnés au parti des Romains, soit qu'ils voulussent pourvoir à leur sûreté en cas que la place fût prise, écrivaient sur des balles de plomb tout ce qui se passait au dedans, et les jetaient aux Romains à coups de fronde. Ainsi, quelques sages mesures que prit Archélaüs, qui défendait le Pirée, pendant qu'Aristion commandait dans la ville, rien ne lui réussissait. Il résolut de faire une sortie générale: les traîtres tirèrent une balle de plomb, où l'on trouva cet avertissement: *Demain, à une telle heure, l'infanterie tombera sur vos travaux, et la cavalerie attaquera votre camp.* Sylla fit dresser des embûches, et repoussa les assiégés avec perte. Ils devaient faire passer de nuit un convoi de vivres dans la ville, qui manquait de tout. Sur un pareil avis, le convoi fut enlevé.

Malgré tous ces contre-temps, les Athéniens se défendaient comme des lions. Ils trouvaient le moyen de brûler la plupart des machines dressées contre leurs murailles; ou, arrivant par des mines souterraines jusque sous d'autres machines, et creusant la terre qui les soutenait, ils les renversaient et les brisaient.

Les Romains, de leur côté, ne montraient pas moins de vigueur. Par le moyen de pareilles mines ils pénétraient jusque sous le mur; et, creusant aussi la terre, ils soutenaient les fondements par des étançons de bois, où ensuite ils mettaient le feu avec quantité de poix, d'étoupes et de soufre. Quand ces étançons furent brûlés, un grand pan de muraille tomba avec un fracas horrible, et ouvrit une large brèche, par où les Romains montèrent à l'assant. Le combat dura longtemps, avec la même ardeur de part et d'autre; mais enfin les Romains furent obligés de se retirer. Le lendemain ils recommencèrent l'attaque. Les assiégés avaient construit pendant la nuit un nouveau mur en forme de croissant à la place de celui qui était tombé, et il ne fut pas possible aux Romains de le forcer.

Sylla, rebuté par une défense si opiniâtre, résolut de ne plus faire donner d'assaut au Pirée, et se réduisit à prendre cette place par la famine. La ville, d'un autre côté, était réduite aux derniers abois. On y avait vendu le boisseau d'orge jusqu'à mille dragmes (cinq cents livres). On y mangeait non-seulement les herbes et les racines qu'on trouvait autour de la citadelle, mais la chair des chevaux, et le cuir même des souliers, qu'on faisait bouillir. Au milieu de cette misère publique, le tyran passait les jours et les nuits en débauche. Les sénateurs et les prêtres allèrent se jeter à ses pieds pour le conjurer d'avoir pitié de la ville, et d'obtenir une capitulation de Sylla: il les écarta à coups de traits, et les chassa de sa présence.

Ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il fit demander une surséance d'armes, et qu'il envoya des députés à Sylla. Comme ces députés ne lui faisaient aucune proposition ni aucune demande qui allât au fait, et qu'ils ne cessaient de louer et d'exalter Thésée, Eumolpe, et les exploits des Athéniens contre les Mèdes, Sylla, ennuyé, les interrompant, leur dit: « Messieurs les harangueurs, retournez-vous-en, et « gardez pour vous ces beaux discours de rhé-

« torique ; car, pour moi, je n'ai pas été en-
« voyé à Athènes pour y apprendre vos anti-
« ques prouesses, mais pour châtier des ré-
« voltés. »

Pendant cette audience, quelques espions, étant entrés dans la ville, entendirent par hasard des vieillards qui s'entretenaient dans le Céramique[1], et qui blâmaient extrêmement le tyran de ce qu'il ne gardait pas un certain endroit de la muraille, qui était le seul par lequel les ennemis pouvaient facilement escalader la ville. A leur retour dans le camp, ils firent rapport à Sylla de ce qu'ils avaient entendu. Le pourparler avait été sans succès. Sylla ne négligea point l'avis qu'on lui avait donné. Dès la nuit suivante, il alla lui-même reconnaître les lieux ; et voyant en effet que la muraille était accessible, il y fit appliquer les échelles, commença l'attaque par cet endroit, et, s'étant rendu maître du mur après une faible résistance, entra dans la ville. Il ne voulut pas qu'on y mit le feu ; mais il la livra au pillage des soldats, qui trouvèrent en beaucoup de maisons de la chair humaine que l'on avait fait cuire pour manger. Le carnage fut horrible. Le lendemain il fit vendre tous les esclaves à l'encan, et déclara qu'il laissait la liberté à tous ceux des citoyens qui avaient échappé à l'épée du soldat : ils étaient en petit nombre. Le jour même il assiégea la citadelle, où Aristion et ceux qui s'y étaient réfugiés furent bientôt tellement pressés de la soif et de la faim, qu'ils furent contraints de se rendre. Le tyran, ses gardes, et tous ceux qui avaient eu quelque charge sous sa tyrannie, furent mis à mort.

Peu de jours après, Sylla se rendit maître du Pirée, et brûla toutes ses fortifications, surtout l'arsenal, qui avait été bâti par Philon, célèbre architecte, et qui était un ouvrage merveilleux. Archélaüs, par le moyen de sa flotte, s'était retiré à Munichia, autre port de l'Attique.

L'année que nous commençons fut fatale aux armes de Mithridate[2]. Taxile, l'un de ses généraux, arriva en Grèce, de Thrace et de Macédoine, avec une armée de cent mille hommes de pied, de dix mille chevaux, et de quatre-vingt-dix chariots armés de faux. Archélaüs, frère de ce général, était alors dans le port de Munichia, et ne voulait ni s'éloigner de la mer ni en venir à un combat avec les Romains : mais il cherchait à traîner la guerre en longueur, et à leur couper les vivres. C'était un parti fort sage, car Sylla commençait à en manquer ; de sorte que la famine l'obligea de quitter l'Attique, et de passer dans les plaines fertiles de Béotie, où Hortensius le joignit. Leurs troupes étant réunies, ils s'emparèrent, au milieu de la plaine d'Elatée, d'une éminence très fertile, couverte d'arbres, et au pied de laquelle coulait un ruisseau. Quand ils eurent formé leur camp, les ennemis découvrirent à l'œil leur petit nombre : ils n'avaient pas eu effet plus de quinze mille hommes de pied et quinze cents chevaux. C'est ce qui porta les généraux de l'armée d'Archélaüs à le presser vivement d'en venir à une action. Il n'arrachèrent son consentement qu'avec peine. Ils se mettent aussitôt en mouvement, et couvrent toute la plaine de chevaux, de chariots, et de troupes, qui étaient sans nombre ; car les deux frères, s'étant réunis, avaient une armée formidable. Le bruit et les cris de tant de nations et de tant de milliers d'hommes qui se préparaient au combat ; la pompe et la magnificence de leur appareil, tout était terrible. La lueur de leurs armes superbement enrichies d'or et d'argent, et les vives couleurs de leurs cottes d'armes médoises et scythiques, mêlées avec l'éclat de l'airain et du fer, jetaient comme des éclairs qui, en éblouissant la vue, remplissaient l'âme d'effroi.

Les Romains, saisis d'épouvante, se tenaient renfermés dans leurs retranchements. Sylla, ne pouvant par ses discours et par ses remontrances guérir leur frayeur, et ne voulant pas les forcer à combattre dans le découragement où il les voyait, était obligé de se tenir en repos, et de souffrir, quoique très-impatiemment, les bravades et les risées insultantes des barbares. Ils conçurent en conséquence un si grand mépris pour lui, qu'ils ne gardaient plus aucune discipline. Il y en avait très-peu qui restassent dans leurs retranchements ; tous les autres, attirés par le désir du pillage, se débandaient par grandes troupes, et s'écartaient considérablement, jusqu'à

[1] Place publique d'Athènes.

[2] An. M. 3918 ; av. J. C. 86. — Plut. in Syllâ, pag. 461-466. — Appian pag 196-203.

s'éloigner du camp de plusieurs journées. Ils pillèrent et ruinèrent quelques villes du voisinage.

Sylla était au dernier désespoir de voir ainsi périr à ses yeux ces villes alliées, faute de pouvoir donner un combat. Il s'avisa enfin d'un stratagème, qui fut de ne donner aucun repos à ses troupes, et de les faire travailler sans cesse à détourner les eaux du Céphise, petite rivière auprès de laquelle ils étaient campés, et à creuser de grands fossés, sous prétexte de les mettre plus en sûreté, mais en effet afin que, rebutés d'une si grande fatigue, ils préférassent à ce travail le hasard d'une bataille. Sa ruse lui réussit. Après avoir travaillé sans relâche pendant trois jours, comme Sylla passait à son ordinaire pour visiter les travaux, ils se mirent tous à lui crier qu'il les menât aux ennemis. Sylla se fit beaucoup prier, et ne se rendit pas d'abord; mais, voyant que leur ardeur augmentait, il leur fit prendre leurs armes, et les fit marcher vers l'ennemi.

La bataille se donna près de Chéronée. Les ennemis s'étaient emparés avec un gros corps de troupes, d'un lieu fort avantageux, nommé *Thurium* : c'était une croupe de montagne fort rude, qui s'étendait sur le flanc gauche des Romains, et qui était très-propre à les tenir en échec. Deux hommes de Chéronée vinrent trouver Sylla, et lui promirent de chasser les ennemis de ce poste, s'il voulait leur donner un petit nombre de soldats choisis : il les leur donna. Cependant il mit son armée en bataille, et partagea sa cavalerie à ses deux ailes, prenant pour lui la droite, et donnant la gauche à Muréna. Galba et Hortensius, ses lieutenants, formaient une seconde ligne. Hortensius, commandant la gauche de cette seconde ligne, soutenait Muréna, pendant que Galba, qui commandait la droite de cette même ligne, soutenait Sylla. Les barbares commençaient déjà à déployer leur cavalerie et leur infanterie légère, et à les étendre par un long circuit pour venir envelopper cette seconde ligne par les derrières.

Dans ce moment, les deux hommes de Chéronée, ayant gagné avec leur petite troupe, commandée par Hirtius, la cime de Thurium sans que les ennemis s'en aperçussent, se montrèrent tout à coup. Les barbares, effrayés et troublés, prirent aussitôt la fuite. Se poussant les uns les autres sur le penchant de la montagne, ils se précipitaient devant l'ennemi, qui fondait sur eux de dessus le coteau, et les chassait l'épée dans les reins, de sorte qu'il périt environ trois mille hommes sur la montagne. De ceux qui se sauvèrent, les uns tombèrent entre les mains de Muréna, qui venait de se former en bataille, et qui ayant marché à leur rencontre, leur coupa le chemin, et en fit un grand carnage; les autres, qui s'empressaient de regagner le camp, se jetèrent pêle-mêle sur le corps de bataille de leurs troupes, et s'y précipitèrent avec tant de confusion, qu'ils y répandirent le trouble et la frayeur, et firent perdre par là à leurs généraux un temps considérable pour rétablir l'ordre, ce qui fut une des principales causes de leur défaite.

Sylla, profitant de ce désordre, marcha contre eux si vivement, que, franchissant avec une extrême rapidité l'espace qui séparait les deux armées, il empêcha l'action des chariots armés de faux. Ces chariots ne tirent leur force que de la longueur de leur course, qui donne l'impétuosité et la roideur à leur mouvement; au lieu qu'un espace trop court, et qui ne leur ouvre pas de carrière, les rend inutiles et sans action. C'est ce que les barbares éprouvèrent en cette occasion. Les premiers chariots partirent si lâchement et donnèrent si mollement, que les Romains, les repoussant sans peine avec grand bruit et de grandes risées, en demandaient d'autres, comme cela se pratiquait ordinairement à Rome, par rapport aux chars qui couraient dans le Cirque.

Après que les chariots eurent été écartés, les deux corps de bataille se choquent. Les barbares présentent leurs longues piques et se tiennent bien serrés, leurs boucliers joints, afin qu'on ne puisse les rompre; et les Romains jettent bas leurs épieux, et, l'épée à la main, ils écartent les piques des ennemis pour pouvoir les joindre eux-mêmes et les charger avec furie. Ce qui augmentait leur animosité, c'est qu'ils voyaient au premier rang quinze mille esclaves que les généraux du roi leur avaient débauchés en leur promettant la li-

berté, et qu'ils avaient placés avec l'infanterie pesamment armée. Ces esclaves eurent tant de fermeté et d'audace, qu'ils soutinrent le choc de l'infanterie romaine sans branler. Leurs bataillons étaient si profonds et si serrés, que les Romains ne purent ni les entr'ouvrir, ni les faire reculer, jusqu'à ce que l'infanterie légère, qui était à la seconde ligne, les eut mis en désordre à force de traits qu'elle leur lançait, et à force de pierres qu'elle jetait avec ses frondes, et qu'elle les eut contraints de plier.

Archélaüs ayant fait avancer son aile droite pour envelopper la gauche des Romains, Hortensius mena les troupes qu'il avait avec lui pour le prendre lui-même en flanc. Ce que voyant Archélaüs, il fit promptement tourner tête à deux mille chevaux qu'il amenait. Hortensius, qui allait être accablé par ce gros corps de cavalerie, se retira peu à peu vers la montagne, se sentant trop éloigné du corps de bataille, et sur le point d'être enveloppé. Sylla, avec la partie de son aile droite qui n'avait pas encore combattu, marcha à son secours. A la poussière que ces troupes élevèrent, Archélaüs jugea ce qui en était. Laissant donc là Hortensius, il tourna vers l'endroit d'où Sylla venait de partir, espérant d'avoir bon marché de cette aile droite qu'il trouverait sans chef.

En même temps Taxile mène contre Muréna ses fantassins armés de boucliers d'airain [1] : de sorte que des deux côtés il s'élève de grands cris qui font retentir toutes les montagnes voisines. A ce bruit, Sylla s'arrête, ne sachant de quel côté il devait plutôt courir. Enfin il jugea qu'il était plus expédient de retourner au poste qu'il avait quitté, et d'aller soutenir son aile droite. Il envoya donc Hortensius au secours de Muréna avec quatre cohortes ; et, prenant la cinquième avec lui, il vola à son aile droite, qu'il trouva attachée au combat contre Archélaüs, avec un égal avantage. Mais dès qu'il parut, cette aile, ranimée par la présence de son général, renversa les troupes d'Archélaüs, les mit en déroute, et les poursuivit vivement pendant un assez long espace.

[1] Les Chalcaspides.

Après ce grand succès, sans perdre un moment, il marche au secours de Muréna. Trouvant qu'il avait aussi vaincu de son côté et défait Taxile, il se joignit à lui, et ils poursuivirent ensemble les fuyards. Il y eut un grand nombre de barbares tués dans la plaine, et un plus grand nombre qui furent taillés en pièces pendant qu'ils couraient pour gagner leur camp : de sorte que de tant de milliers d'hommes il ne s'en sauva que dix mille, qui s'enfuirent à la ville de Chalcis. Sylla, dans ses mémoires, avait écrit que de son côté il ne manqua que quatorze hommes, et que même de ces quatorze il en revint deux sur le soir.

Pour célébrer une si grande victoire [1], il donna à Thèbes des jeux de musique, et fit venir des villes grecques voisines les juges pour distribuer les prix ; car il avait une haine implacable contre les Thébains. Il leur ôta même la moitié de leur territoire, qu'il consacra à Apollon pythien, et à Jupiter olympien, ordonnant que de leurs revenus on remplacerait tout l'argent qu'il avait enlevé de leurs temples.

Ces jeux étaient à peine finis, qu'il apprit que L. Valérius Flaccus, qui était du parti contraire (car c'était alors le plus grand feu des divisions de Marius et de Sylla), avait été nommé consul, et qu'il traversait déjà la mer d'Ionie avec une armée, en apparence contre Mithridate, et en effet contre lui-même. C'est pourquoi, sans différer, il se mit en marche vers la Thessalie, comme pour aller au-devant de lui. Mais étant arrivé à la ville de Mélitée [2], il lui vint de tous côtés des nouvelles que tous les lieux qu'il venait de laisser derrière étaient saccagés par une autre armée du roi, plus forte et plus nombreuse que la première ; car Dorylaüs, arrivé à Chalcis avec une grosse flotte, sur laquelle il menait quatre-vingt mille hommes de débarquement les mieux équipés, les plus aguerris et les plus disciplinés qui fussent dans toute l'armée de Mithridate, s'était jeté dans la Béotie, et s'était emparé de tout le pays pour attirer Sylla à une bataille. Archélaüs voulait l'en détourner, lui expliquant le détail de la bataille qu'il venait

[1] An. M. 3919 ; av. J. C. 85.

[2] Ville de la Phthiotide en Thessalie.

Digitized by Google

de perdre; mais ses avis et ses remontrances furent inutiles. Il reconnut bientôt que le conseil qu'on lui avait donné était sage et bien sensé.

Il choisit la plaine d'Orchomène pour y donner la bataille. Sylla fit creuser des fossés de côté et d'autre dans la plaine, pour ôter aux ennemis l'avantage de cette campagne ouverte et propre à faire agir la cavalerie, et pour les éloigner vers les marais. Les barbares coururent à toute bride sur les travailleurs, les dissipèrent, et mirent en fuite les troupes qui les soutenaient. Sylla, voyant cette déroute, descendit promptement de cheval, et, saisissant une de ses enseignes, il poussa aux ennemis à travers les fuyards, à qui il criait : *Pour moi, Romains, il m'est glorieux de mourir ici. Mais vous, quand on vous demandera en quel endroit vous avez abandonné votre général, souvenez-vous de répondre que c'est à Orchomène.* Ils ne purent souffrir ces reproches, et retournèrent à la charge avec tant de furie, qu'ils firent tourner le dos aux troupes d'Archélaüs. Les barbares revinrent en meilleur ordre qu'auparavant, et furent encore repoussés avec une plus grande perte.

Le lendemain à la pointe du jour, Sylla ramena ses troupes vers le camp ennemi pour continuer ses tranchées; et, tombant sur ceux qui étaient sortis pour escarmoucher et pour chasser les travailleurs, il les chargea si rudement, qu'il les mit en fuite. Ceux-ci jetèrent l'effroi parmi ceux qui étaient restés dans le camp; de sorte que personne n'osant y demeurer pour le défendre, Sylla y entra pêle-mêle avec les fuyards, et s'en rendit maître. Dans un moment les marais furent rougis de sang, et le lac rempli de morts. Les ennemis perdirent dans ces différentes attaques une grande partie de leurs troupes. Archélaüs demeura longtemps caché dans les marais, et se sauva à Chalcis.

La nouvelle de toutes ces défaites jeta Mithridate dans une grande consternation. Cependant, comme ce prince était d'un caractère fécond en ressources, il ne perdit point courage, et songea à réparer ces pertes en faisant de nouvelles levées. Mais, dans la crainte que ces mauvais succès ne donnassent lieu à quelque révolte ou à quelque conspiration contre sa personne, comme cela était déjà arrivé, il prit la barbare précaution de faire mourir tous ceux qui lui étaient suspects, sans épargner même les meilleurs de ses amis.

Il ne fut pas plus heureux lui-même en Asie que ses généraux ne l'avaient été dans la Grèce [1]. Fimbria, qui y commandait une armée romaine, battit le reste de ses meilleures troupes. Il poursuivit les fuyards jusqu'aux portes de Pergame, où résidait Mithridate, et l'obligea d'en sortir lui-même, et de se retirer à Pitane, place maritime de la Troade. Fimbria l'y poursuivit, et investit la place par terre. Mais, comme il n'avait pas de flotte pour en faire autant par mer, il envoya vers Luculle, qui croisait avec la flotte romaine dans les mers du voisinage, et lui fit représenter qu'il pouvait s'acquérir une gloire éternelle en se saisissant de la personne de Mithridate, qui ne pouvait lui échapper, et terminer heureusement une guerre si importante. Fimbria et Luculle étaient de deux partis opposés. Ce dernier ne voulut point se mêler des affaires de l'autre. Ainsi Mithridate se sauva par mer à Mitylène, et se tira d'entre les mains des Romains : faute qui leur coûta bien cher, et qui n'est pas rare dans les états où la mésintelligence règne entre les ministres et les généraux d'armée, et leur fait négliger le bien public, de peur de contribuer à la gloire de leurs rivaux !

Luculle, dans la suite, battit deux fois la flotte de Mithridate, et remporta sur lui de grandes victoires. Ces heureux succès étonnèrent d'autant plus [2], qu'on ne s'attendait point que Luculle dût se distinguer par des

[1] Plut. in Syll. pag. 466-468. — Id. in Lucul. pag. 493. — Applan. pag. 204-210.

[2] « Ad mithridaticum bellum missus à senatu, non « modò opinionem vicit omnium quæ de virtute ejus erat, « sed etiam gloriam superiorum. Idque eo fuit mirabi- « lius, quòd ab eo laus imperatoria non admodùm exspec- « tabatur, qui adolescentiam in forensi opera, quæstura « diuturnum tempus, Murenâ bellum in Ponto gerente in « Asiæ pace consumpserat. Sed incredibilis quædam in- « genii magnitudo non desideravit indocilem usûs disci- « plinam. Itaque quum totum iter et navigationem con- « sumpsisset partim in percontando à peritis, partim in « rebus gestis legendis, in Asiam factus imperator venit, « quum esset Româ profectus rei militaris rudis. » (Cic. *Acad. Quæst.* lib. 4, n. 2.)

exploits militaires. Il avait passé sa jeunesse dans les exercices du barreau ; et, pendant sa questure en Asie, la province avait toujours été en paix. Mais un génie heureux comme le sien n'eut pas besoin d'être instruit par l'expérience, qui ne s'acquiert point par des leçons, et coûte ordinairement bien des années. Il y suppléa en quelque sorte, en employant tout le temps de son voyage et de sa navigation, partie à faire des questions aux gens habiles dans le métier de la guerre, partie à s'instruire lui-même par la lecture de l'histoire : aussi arriva-t-il en Asie général tout formé, lui qui était parti de Rome avec une connaissance médiocre de l'art militaire. Que nos jeunes guerriers y fassent bien attention : voilà comme se forment les grands hommes.

Pendant que Sylla remportait de grands avantages dans la Grèce, la faction qui lui était contraire, et qui pour lors était toute-puissante à Rome, l'avait fait déclarer ennemi de la république. Cinna et Carbon traitaient les plus gens de bien et les personnes les plus considérables avec toute sorte d'injustice et de cruauté. La plupart, pour fuir cette tyrannie insupportable, prirent le parti de se retirer dans le camp de Sylla, comme dans un port de salut; tellement qu'en peu de temps Sylla eut autour de lui comme une espèce de sénat. Sa femme Métella, s'étant dérobée à grand' peine avec ses enfants, vint lui apprendre que ses ennemis avaient brûlé sa maison et ses terres, et le pria d'aller secourir promptement ceux qui étaient restés dans Rome, et qui allaient encore être les victimes de cette fureur.

Sylla se trouva fort embarrassé. D'un côté, le pitoyable état où sa patrie était réduite le portait à marcher promptement à son secours : de l'autre, il ne pouvait se résoudre à laisser imparfaite, par son départ, une aussi grande et aussi importante affaire que la guerre de Mithridate. Comme il était dans ce cruel embarras, arriva auprès de lui un marchand qui venait lui parler en secret de la part du général Archélaüs, et lui donner quelque espérance d'accommodement. Il fut si ravi de l'entendre, qu'il se hâta d'aller s'aboucher avec ce général.

Leur entrevue se passa sur le rivage de la mer, près de la petite ville de Délium. Archélaüs, qui n'ignorait pas de quelle importance il était à Sylla de pouvoir repasser en Italie, lui proposa d'unir ses intérêts avec ceux de Mithridate, et que son maître lui fournirait de l'argent, des troupes et des vaisseaux pour faire la guerre à Cinna et au parti de Marius.

Sylla, sans paraître d'abord offensé de pareilles propositions, l'exhorta de son côté à se retirer de la servitude où il vivait sous un prince impérieux et cruel. Il lui proposa de prendre le titre de roi dans son gouvernement, et il lui offrit de lui faire donner la qualité d'*allié et d'ami du peuple romain*, s'il voulait lui livrer la flotte de Mithridate, dont il avait le commandement. Archélaüs rejeta avec indignation une pareille proposition, et témoigna même au général des Romains combien il se sentait offensé qu'il l'eût cru capable d'une telle trahison. Alors Sylla, prenant cet air de grandeur et de dignité qui était si naturel aux Romains : « Si, n'étant qu'un esclave, lui dit-« il, et tout au plus l'officier d'un roi barbare, « tu regardes comme une lâcheté de quitter « le service de ton maître, comment as-tu « été assez hardi pour proposer d'abandonner « les intérêts de la république à un Romain « tel que moi? Crois-tu que les choses soient « égales entre nous? As-tu oublié mes victoi-« res? Ne te souviens-tu plus que tu es ce « même Archélaüs que j'ai défait dans deux « batailles, et que j'ai forcé dans la dernière « d'aller se cacher dans les marais d'Orcho-« mène? »

Archélaüs, déconcerté par une réponse si fière, ne se soutint plus dans la suite de la négociation. Sylla s'en rendit le maître, et, donnant la loi en victorieux, il proposa les conditions suivantes : « Que Mithridate re-« noncerait à l'Asie et à la Paphlagonie; qu'il « restituerait la Bithynie à Nicomède, et la « Cappadoce à Ariobarzane : qu'il paierait aux « Romains, pour les frais de la guerre, deux « mille talents (six millions), et qu'il leur li-« vrerait soixante-dix galères armées avec tout « leur équipage : et que Sylla, de son côté, « assurerait à Mithridate le reste de ses états, « et le ferait déclarer ami et allié du peuple « romain. » Archélaüs parut agréer ses conditions, et dépêcha sur-le-champ un courrier

Digitized by Google

à Mithridate pour les lui communiquer. Sylla partit pour l'Hellespont, menant avec lui Archélaüs, à qui il faisait beaucoup d'honneurs.

Il reçut à Larisse les ambassadeurs de Mithridate qui venaient lui déclarer que leur maître acceptait et ratifiait tous les autres articles du traité : mais qu'il le priait de ne lui pas ôter la Paphlagonie; et que pour celui des soixante-dix galères, il ne pouvait en aucune façon le passer. Sylla, choqué de ce refus, leur répondit d'un ton de colère: « Que dites-vous? « Quoi! Mithridate veut retenir la Paphlago- « nie, et refuse de remettre les vaisseaux que « je lui ai demandés, lui de qui j'attendais des « remercîments à genoux, si je lui laissais « seulement la main dont il a égorgé cent « mille Romains? Il changera de langage « quand je serai passé en Asie. Présentement, « au milieu de sa cour à Pergame, qu'il fasse « là tranquillement ses projets pour une guerre « qu'il n'a pas vue. » Telle était la fierté de Sylla, qui en même temps faisait entendre à Mithridate que, s'il s'était trouvé en personne aux batailles qui s'étaient données, il ne parlerait pas de la sorte.

Les ambassadeurs, effrayés de cette réponse, ne repliquèrent pas une seule parole. Archélaüs tâcha d'adoucir Sylla, et lui promit de faire consentir Mithridate à tous ces articles. Il partit pour cet effet; et Sylla, de son côté, après avoir fait le dégât dans le pays, retourna dans la Macédoine.

Archélaüs[1], de retour, le joignit près de la ville de Philippe, et lui rapporta que Mithridate accepterait les conditions proposées, mais qu'il désirait ardemment d'avoir avec lui une conférence. Ce qui lui faisait souhaiter cette entrevue, c'était la crainte de Fimbria, qui, ayant tué Flaccus, dont il a été parlé plus haut, et s'étant mis à la tête de l'armée de ce consul, s'avançait à grandes journées contre Mithridate : ce fut ce qui détermina ce prince à faire amitié avec Sylla. L'entrevue se fit à Dardane, dans la Troade. Mithridate avait avec lui deux cents galères, vingt mille hommes de pied, six mille chevaux, et bon nombre de chariots armés de faux; et Sylla n'était accompagné que de quatre cohortes et de deux cents chevaux. Mithridate étant allé au-devant de lui, et lui tendant la main, Sylla lui demanda s'il acceptait les conditions proposées. Comme le roi gardait le silence, Sylla, continuant, lui dit : « Mais ne savez-vous pas, Mi- « thridate, que c'est aux suppliants à parler, « et que les victorieux n'ont qu'à écouter et « à se taire? » Et sur ce que Mithridate commença une longue apologie, tâchant de rejeter la cause de cette guerre en partie sur les dieux, et en partie sur les Romains, Sylla l'interrompit; et après lui avoir fait un long détail des violences et des inhumanités qu'il avait commises, il lui demanda une seconde fois s'il ne voulait pas ratifier les conditions qu'Archélaüs lui avait présentées. Mithridate, surpris de la hauteur et de la fierté du général romain, ayant répondu qu'il le voulait, alors Sylla reçut ses embrassements; et lui présentant ensuite les rois Ariobarzane et Nicomède, il les réconcilia avec lui. Mithridate, après avoir livré les soixante-dix galères équipées et cinq cents archers, se rembarqua.

Sylla sentait bien que ce traité de paix déplaisait fort à ses troupes. Elles ne pouvaient souffrir que ce prince, qui de tous le rois était le plus mortel ennemi de Rome, et qui en un seul jour avait fait égorger cent mille citoyens romains répandus dans l'Asie, fût traité avec tant de douceur, et même avec tant d'honneur, puisque, presque encore tout fumant du sang des Romains, il était déclaré leur ami et leur allié. Sylla, pour justifier sa conduite, leur fit comprendre que, s'il eût rejeté les propositions de paix, Mithridate, à son refus, n'aurait pas manqué de traiter avec Fimbria; et que, si ces deux ennemis avaient joint leurs forces, ils l'auraient contraint, ou d'abandonner ses conquêtes, ou de hasarder une bataille contre des troupes supérieures en nombre, et commandées par deux grands capitaines, qui auraient pu en un seul jour lui faire perdre le fruit de toutes ses victoires.

Ainsi fut terminée la première guerre contre Mithridate, qui avait duré quatre ans, pendant lesquels Sylla, après avoir fait périr plus de cent soixante mille hommes des ennemis, recouvra la Grèce, la Macédoine, l'Ionie, l'Asie, et plusieurs autres provinces dont Mithridate s'était emparé; et, lui ayant ôté une

[1] Av. M. 3920; av J. C. 84.

grande partie de sa flotte, le contraignit de se renfermer dans les bornes du royaume de ses pères. Mais[1] ce qu'on a le plus admiré dans Sylla, c'est que, pendant trois ans que les factions de Cinna et de Marius dominaient dans l'Italie, il ne dissimula point qu'il se préparait à leur faire la guerre, et cependant n'interrompit point celle qu'il avait commencée, persuadé qu'il fallait vaincre les ennemis du dehors avant que de soumettre et de punir ceux du dedans. On a fort loué aussi en lui la fermeté qu'il eut de n'entendre à aucune des propositions de Mithridate, qui lui offrait des secours considérables contre ses ennemis, avant que ce prince eût accepté les conditions de paix qu'il lui avait prescrites.

Quelques jours après, Sylla partit pour marcher contre Fimbria, qui était campé sous les murailles de Thyatire dans la Lydie; et ayant dressé son camp près du sien, il commença à se retrancher. Les soldats de Fimbria, sortis en simples tuniques, sans armes, coururent saluer et embrasser les soldats de Sylla, et se mirent à leur aider de tout leur cœur à faire leurs lignes. Fimbria, voyant ce changement dans ses troupes, et craignant Sylla comme un ennemi irréconciliable dont il ne fallait attendre aucun pardon, après avoir tenté inutilement de le faire assassiner, se tua lui-même.

Sylla condamna l'Asie à payer en commun vingt mille talents[2]; et outre cette imposition, il foula extrêmement les particuliers en abandonnant leurs maisons à l'insolence et à l'avidité des gens de guerre qu'il logea chez eux, et qui vivaient à discrétion comme dans des villes conquises; car il ordonna qu'un hôte donnerait à chaque soldat logé chez lui, quatre dragmes[3] par jour, et qu'il lui donnerait à souper à lui et à tous ses amis qu'il voudrait prier; que chaque capitaine aurait par jour cinquante dragmes[1], et qu'outre cela on lui donnerait une robe pour la maison, et une autre pour paraître en public.

Après avoir ainsi châtié l'Asie[2], il partit d'Éphèse avec tous ses vaisseaux, et le troisième jour il arriva dans le port du Pirée. S'étant fait initier aux grands mystères, il prit pour lui la bibliothèque d'Apellicon, où étaient les ouvrages d'Aristote. Ce philosophe, en mourant, avait laissé ses écrits à Théophraste, l'un de ses plus illustres disciples; celui-ci les avait transmis à Nélée de Scepsis, ville du voisinage de Pergame en Asie, après la mort duquel ces ouvrages tombèrent entre les mains de ses héritiers, gens ignorants, qui les gardaient renfermés dans un coffre. Quand les rois de Pergame commencèrent à ramasser avec soin toutes sortes de livres pour leur bibliothèque, comme la ville de Scepsis était de leur dépendance, ces héritiers, appréhendant qu'on ne les leur enlevât, s'avisèrent de les cacher dans une voûte souterraine, où ils demeurèrent près de cent trente ans; jusqu'à ce qu'enfin les héritiers de la famille de Nélée, qui, au bout de plusieurs générations, étaient tombés dans la dernière pauvreté, les en tirèrent pour les vendre à Apellicon, riche Athénien, qui cherchait partout les livres les plus curieux pour sa bibliothèque. Comme ils se trouvaient fort endommagés par la longueur du temps, et par l'humidité où ils avaient été, Apellicon en fit d'abord tirer des copies, où il se trouva bien des vides, parce que l'original était pourri en plusieurs endroits, ou rongé des vers, ou effacé. On remplit ces vides, ces mots et ces lettres, du mieux qu'on put par conjecture, et cela quelquefois assez malhabilement; de là sont venus, dans ces ouvrages, plusieurs difficultés qui ont toujours fait de la peine aux savants. Apellicon étant mort fort peu de temps avant que Sylla arrivât à Athènes, il se saisit de sa bibliothèque et de ces œuvres d'Aristote qui y étaient, et en enrichit celle qu'il avait à Rome. Un fameux grammairien de ce temps-là, nommé *Tyrannion*, qui demeurait alors à Rome, ayant grande

[1] « Vix quidquam in Syllæ operibus clarius duxerim, « quàm quòd, quum per triennium clunaue marlauæque « partes Italiam obsiderent, neque illaturum se bellum iis « dissimulavit, nec quod erat in manibus omisit; exis- « timavitque ante frangendum hostem, quàm ulciscen- « dum civem, repulsoque externo metu, ubi quod alle- « num esset vicisset, superaret quod erat domesticum.» (Vell. Paterc. lib. 2, cap. 24.)

[2] Soixante millions. = Deux cents talents philétériens, près de 200 millions. E. B.

[3] Deux livres. = 3 fr. 33 c. E. B.

[1] Vingt-cinq livres. — 41 fr. 50 c. E. B.

[2] Plut. in Sylla, pag. 468. — Strab. lib. 13, pag. 609. — Athen. lib. 5, pag. 214. — Laërt. in Theophr.

envie d'avoir ces œuvres d'Aristote, obtint du bibliothécaire de Sylla la permission d'en tirer une copie : cette copie fut communiquée à Andronique le Rhodien, qui en fit part enfin au public ; et c'est à lui qu'on a l'obligation des ouvrages de ce grand philosophe.

§ II. — Seconde guerre contre Mithridate faite par Muréna; elle ne dura que trois ans. Mithridate se prépare à recommencer la guerre. Il fait un traité avec Sertorius. Troisième guerre contre Mithridate. Luculle, consul, est envoyé contre lui. Il lui fait lever le siége de Cyzique, et défait ses troupes. Il remporte sur lui une victoire complète, et l'oblige de s'enfuir dans le Pont. Fin tragique des sœurs et des femmes de Mithridate. Il cherche à se retirer chez Tigrane, son gendre. Luculle règle les affaires de l'Asie.

Sylla, en partant pour Rome [1], avait laissé à Muréna le gouvernement de l'Asie, avec les deux légions qui avaient servi sous Fimbria, pour tenir la province dans l'obéissance. Ce Muréna est le père de celui pour qui Cicéron fit le beau plaidoyer qui porte son nom; son fils, pour lors, faisait sous lui ses premières campagnes.

Depuis le départ de Sylla, Mithridate, étant retourné dans le Pont, tourna ses armes contre ceux de la Colchide et du Bosphore qui s'étaient révoltés contre lui. Les premiers demandèrent son fils Mithridate pour roi, et l'ayant obtenu, rentrèrent aussitôt dans l'obéissance. Le roi, s'imaginant que cette démarche était un effet des intrigues de son fils, en prit de l'ombrage, et, l'ayant fait venir, il le chargea de chaînes d'or, et peu après le fit mourir : ce fils lui avait rendu de grands services dans la guerre contre Fimbria. On voit encore ici combien l'esprit de domination est ombrageux, et combien un prince qui s'y abandonne devient soupçonneux contre son propre sang, toujours prêt à se porter aux plus funestes extrémités, et à sacrifier aux plus légères défiances ce qu'il a de plus cher. Pour ce qui regarde les habitants du Bosphore, il prépara une grosse flotte et une nombreuse armée; ce qui fit croire que de si grands préparatifs avaient rapport aux Romains. En effet, il n'avait pas rendu toute la Cappadoce à Ariobarzane, s'en étant réservé une partie ; et il commençait à se défier d'Archélaüs, comme l'ayant engagé dans une paix également honteuse pour lui et désavantageuse.

Quand Archélaüs s'en fut aperçu, sachant à quel maître il avait affaire, il se réfugia vers Muréna, et le sollicita vivement à porter ses armes contre Mithridate. Muréna, qui souhaitait avec passion d'obtenir l'honneur du triomphe, se laissa facilement persuader ; il fit une irruption dans la Cappadoce, et se rendit maître de Comane, ville la plus puissante du royaume. Mithridate lui envoya des ambassadeurs pour se plaindre de ce qu'il violait le traité que les Romains avaient fait avec lui. Muréna répondit qu'il ne connaissait point de traité fait avec leur maître; véritablement il n'y avait eu rien d'écrit de la part de Sylla, et tout s'était fait de vive voix ; ainsi il ne cessa point de ravager le pays et y prit ses quartiers d'hiver. Mithridate envoya ses ambassadeurs à Rome pour en porter ses plaintes à Sylla et au sénat.

Il vint de Rome un commissaire [1] mais sans décret du sénat, qui ordonna publiquement à Muréna de ne point inquiéter le roi de Pont; mais comme il l'entretint en secret, on crut que c'était pure collusion : effectivement, il ne cessa point de ravager ses terres. Mithridate alors se mit en campagne ; et ayant passé le fleuve Halys, il livra une bataille à Muréna, le défit, et l'obligea de se retirer en Phrygie, après avoir fait une très-grande perte.

Sylla, qui avait été nommé dictateur [2], ne pouvant plus souffrir que, contre le traité qu'il avait accordé à Mithridate, on continuât encore de l'inquiéter, envoya Gabinius vers Muréna pour lui ordonner sérieusement de laisser ce prince en repos et de le réconcilier avec Ariobarzane. Il obéit. Mithridate, ayant mis entre les mains d'Ariobarzane un de ses fils âgé seulement de quatre ans comme otage, retint sous ce prétexte les villes où il avait

[1] An. M. 3921 ; av. J. C. 83. — Appian. pag. 213-216.

[1] An. M. 3922 ; av. J. C. 82.
[2] An. M. 3923 ; av. J. C. 81.

des garnisons, promettant sans doute de les rendre dans le temps. Puis il donna un grand repas, où il proposa des prix pour ceux qui surpasseraient les autres à boire, à manger, à chanter, à railler : digne objet d'émulation ! Gabinius fut le seul qui ne jugea pas à propos d'entrer dans cette lice. Ainsi finit la seconde guerre contre Mithridate, qui n'avait pas duré trois ans. Muréna, de retour à Rome, reçut l'honneur du triomphe, qu'il n'avait pas trop mérité.

Mithridate restitua enfin à Ariobarzane [1] toute la Cappadoce, forcé par Sylla, qui mourut cette année-là même; mais il se servit d'un détour pour la lui faire perdre. Tigrane avait fait bâtir en Arménie une grande ville toute nouvelle, qu'il nomma de son nom *Tigranocerte*. Mithridate persuada à son gendre de faire la conquête de la Cappadoce, et d'en transporter les habitants dans la nouvelle ville, et dans d'autres parties de ses états qui n'étaient pas bien peuplées. Il le fit, et en amena trois cent mille âmes. Partout où il portait ses armes victorieuses, il pratiqua toujours depuis ce temps-là la même chose pour bien peupler ses états.

La réputation extraordinaire de Sertorius [2], qui suscitait de terribles affaires aux Romains dans l'Espagne, fit naître à Mithridate la pensée de lui envoyer une ambassade pour l'engager à joindre ensemble leurs forces contre un ennemi commun. Les flatteurs, qui le comparaient à Pyrrhus, et Sertorius à Annibal, lui faisaient entendre que les Romains, attaqués en même temps des deux côtés, ne pourraient jamais résister à deux puissances si formidables, quand le plus habile et le plus expérimenté de tous les capitaines se serait joint au plus grand des rois. Il envoya donc en Espagne ses ambassadeurs, chargés de lettres et d'instructions pour traiter avec Sertorius, à qui ils offrirent de sa part une flotte et de l'argent pour continuer la guerre, à condition qu'il souffrirait que ce prince recouvrât les provinces de l'Asie, que la nécessité de ses affaires l'avait forcé d'abandonner par le traité qu'il avait fait avec Sylla.

[1] An. M. 3926; av. J. C. 78.

[2] An. M. 3928; av. J. C. 76. — Appian. pag. 216 et 217. Plut. in Sertor. pag. 580, 581.

Dès que ces ambassadeurs furent arrivés auprès de Sertorius, et qu'ils eurent exposé leur commission, Sertorius assembla son conseil, qu'il appelait *le sénat*. Ils étaient tous d'avis qu'on acceptât avec joie les offres de ce prince, d'autant plus que, pour un secours aussi présent et aussi effectif que l'argent et la flotte qu'on lui offrait, il ne lui en coûterait qu'un vain consentement qu'on lui demandait pour une entreprise qu'il ne dépendait pas même de lui d'empêcher. Mais Sertorius, avec une grandeur d'âme digne d'un véritable Romain, protesta qu'il n'entendrait jamais à aucun traité qui blessât la gloire ou les intérêts de sa patrie, et qu'il ne voudrait pas même d'une victoire sur ses propres ennemis qui ne fût pas acquise par des voies légitimes; et ayant fait entrer les ambassadeurs de Mithridate, il leur déclara qu'il souffrirait que leur maître gardât la Bithynie et la Cappadoce, accoutumées à être gouvernées par des rois, et sur lesquelles les Romains ne pouvaient avoir aucune prétention légitime, mais qu'il ne consentirait jamais qu'il mît le pied dans l'Asie Mineure, qui appartenait à la république, et à laquelle il avait renoncé par un traité solennel.

Quand cette réponse fut rapportée à Mithridate, elle le jeta dans un grand étonnement, et l'on assure qu'il dit à ses amis : « Quels « ordres ne nous donnera donc point Serto- « rius quand il sera assis dans le sénat au « milieu de Rome, puisque aujourd'hui, con- « finé sur le rivage de l'Océan atlantique, il « prescrit des bornes à mes états, et nous « déclare la guerre si nous entreprenons quel- « que chose sur l'Asie! » Cependant il y eut un traité fait et juré entre eux qui portait que Mithridate aurait la Bithynie et la Cappadoce; que pour cet effet Sertorius lui enverrait des troupes et un de ses capitaines pour les commander; et que de son côté Mithridate donnerait à Sertorius trois mille talents comptant [1], et quarante galères.

Le capitaine que Sertorius lui envoya en Asie fut un des sénateurs bannis de Rome, et qui s'étaient retirés avec lui, nommé Marcus

[1] Neuf millions. = Trois mille talents philétériens, près de 30 millions. E B.

Digitized by Google

Marius, à qui Mithridate rendait de grands honneurs; car, lorsque Marius, précédé de ses faisceaux de verges et de haches, entrait dans les villes, Mithridate le suivait, très-content de n'avoir que le second rang après lui, et de ne faire auprès de ce proconsul que la figure d'un allié puissant, mais inférieur. Telle était alors la grandeur romaine, que le nom seul de cette puissante république obscurcissait l'éclat et le pouvoir des plus grands rois. Au reste, Mithridate trouvait son intérêt dans cette conduite. Marius, comme s'il eût été autorisé par le sénat et le peuple romain, déchargea la plupart des villes des taxes exorbitantes dont Sylla les avait accablées, marquant expressément que c'était une grâce qu'elles recevaient de Sertorius, et qu'elles lui en avaient toute l'obligation. Une conduite si modérée et si habile lui fit ouvrir les portes des villes sans le secours des armes, et le nom seul de Sertorius faisait plus de conquêtes que toutes les forces de Mithridate.

Nicomède [1], roi de Bithynie, mourut cette année, et fit le peuple romain son héritier. Son pays devint par là, comme je l'ai déjà dit, une province romaine. Mithridate forma bientôt la résolution de renouveler la guerre contre eux à cette occasion; et il employa la plus grande partie de cette année à faire les préparatifs nécessaires pour la pousser avec vigueur. Il crut qu'après la mort de Sylla, et pendant les troubles qui agitaient la république, la conjoncture était favorable pour rentrer dans les conquêtes qu'il avait cédées.

Instruit par ses malheurs et par son expérience [2], il bannit de son armée toutes ces armes dorées et enrichies de pierreries, qu'il commença à regarder comme la richesse du vainqueur, et non comme la force de ceux qui les portent. Il fit forger des épées à la romaine, et des boucliers solides et pesants; fit amas de chevaux plutôt bien faits et bien dressés que magnifiquement parés; assembla six vingt mille hommes de pied, armés et disciplinés comme l'infanterie romaine, et seize mille hommes de cavalerie bien équipés pour le service, sans compter cent chariots à quatre chevaux, armés de longues faux. Il arma aussi quantité de galères, où l'on ne voyait plus briller comme auparavant des pavillons dorés, mais qui étaient pleines de toutes sortes d'armes offensives et défensives, et prépara de grosses sommes d'argent pour la paye et l'entretien des troupes.

Mithridate avait commencé par s'emparer de la Paphlagonie et de la Bithynie. La province d'Asie, qui se trouvait épuisée par les exactions des partisans et des usuriers romains, pour se délivrer de leurs oppressions, se déclara pour lui une seconde fois. Telle fut la cause de la troisième guerre mithridatique, qui dura près de douze ans.

On envoya contre lui les deux consuls Luculle et Cotta [1], et l'on donna à chacun une armée. Luculle eut dans son département l'Asie, la Cilicie et la Cappadoce; l'autre, la Bithynie et la Propontide.

Pendant que Luculle s'occupait à réprimer l'avidité et les violences des partisans et des usuriers, à rassurer les peuples dans le pays desquels il passait, et à leur donner une bonne espérance pour l'avenir, Cotta, qui était déjà arrivé, crut que c'était pour lui un temps favorable, et qu'il devait profiter de l'absence de son collègue pour faire quelque action d'éclat. Il se prépare donc à combattre Mithridate. Plus on lui annonçait que Luculle approchait, qu'il était déjà dans la Phrygie, qu'il arriverait incessamment, plus il se hâtait de donner la bataille, se croyant déjà sûr du triomphe, et voulant empêcher son collègue d'y avoir part; mais il fut battu par terre et par mer. Dans le combat naval il perdit soixante de ses vaisseaux avec tout leur équipage; et dans le combat de terre on lui tua quatre mille hommes de ses meilleures troupes, et il fut obligé de se renfermer dans la ville de Chalcédoine, sans espérance d'aucun autre secours que celui que lui voudrait donner son collègue. Tous les officiers de son armée, irrités contre la conduite téméraire et présomptueuse de Cotta, tâchaient de persuader à Luculle d'entrer dans le Pont, que Mithridate avait laissé dépourvu, et où même on l'assurait qu'il trouverait tous les peuples disposés à la

[1] An. M. 3929; av. J. C. 75. — Appian. Bell. Mithrid. pag. 175.

[2] Plut. in Lucul. pag. 496.

[1] An. M. 3930; av. J. C. 74.

rébellion. Il répondit généreusement qu'il estimait plus et aimait mieux sauver un citoyen romain que de s'emparer de tous les états des ennemis; et, sans aucun ressentiment contre son collègue, il alla le secourir avec tout le succès qu'il pouvait espérer. C'est le premier endroit par où il commença à se signaler, qui doit lui faire plus d'honneur que toutes ses victoires les plus éclatantes.

Mithridate[1], animé par le double avantage qu'il avait remporté, entreprit le siége de Cyzique, ville de la Propontide, qui soutenait vigoureusement le parti des Romains dans cette guerre. En s'en rendant maître, il s'ouvrait un passage de la Bithynie dans l'Asie Mineure, qui lui aurait été très-avantageux pour y porter la guerre avec toute la sûreté et la facilité possible; c'était pour cela qu'il la voulait prendre. Pour y réussir, il l'investit par terre avec trois cent mille hommes divisés en dix camps, et par mer avec quatre cents vaisseaux. Luculle l'y suivit bientôt, et commença par s'emparer d'un poste sur une hauteur, qui était pour lui de la dernière importance, parce qu'il lui facilitait les convois, et lui donnait moyen de couper les vivres aux ennemis. Il n'avait que trente mille hommes de pied et deux mille cinq cents chevaux. La supériorité du nombre des troupes ennemies, loin de l'effrayer, le rassura, persuadé qu'il était que les provisions manqueraient bientôt à cette multitude innombrable. Aussi, en exhortant ses troupes, il leur promit qu'en peu de jours il leur livrerait une victoire qui ne leur coûterait pas une goutte de sang. C'est en quoi il mettait sa gloire; car la vie des soldats lui était précieuse.

Le siége fut long et poussé avec la dernière vigueur. Mithridate battait la place de tous côtés avec des machines sans nombre : la résistance ne fut pas moins vigoureuse. Les assiégés firent des prodiges de valeur, et mirent en œuvre tout ce que l'habileté la plus industrieuse peut inventer pour repousser l'attaque des ennemis, soit en brûlant leurs machines, soit en les rendant inutiles par mille obstacles différents qu'ils y opposaient. Ce qui leur inspirait ce courage, était la confiance extrême qu'ils avaient en Luculle, qui leur avait fait dire qu'ils pouvaient se tenir assurés, s'ils continuaient de se défendre avec la même valeur, que leur place ne serait point prise.

En effet, Luculle s'était si bien posté, que, sans en venir à une action générale, ce qu'il évita toujours avec grand soin, il fit souffrir infiniment l'armée de Mithridate, en enlevant ses convois, en faisant charger à propos les partis qu'il envoyait au fourrage, en battant des détachements qu'il faisait de temps en temps. En un mot, il sut si bien prendre avantage de toutes les occasions qui s'offraient; il affaiblit si fort l'armée des assiégeants, et usa de tant d'habileté pour lui couper les vivres, ayant fermé toutes les avenues par où elle en pouvait tirer, qu'il la réduisit à une extrême famine. Les soldats ne trouvaient plus à manger que des herbes, et quelques-uns même allèrent jusqu'à se nourrir de chair humaine. Mithridate[1], qui passait pour le capitaine le plus rusé de son temps, au désespoir qu'un général qui ne pouvait pas avoir encore beaucoup d'expérience, lui eût si souvent donné le change par de fausses marches et de feints mouvements, et l'eût vaincu sans tirer l'épée, fut enfin obligé de lever honteusement le siége, après y avoir passé près de deux ans[2]. Il s'enfuit par mer, et ses lieutenants conduisirent son armée par terre vers Nicomédie. Luculle les poursuivit; et les ayant atteints près du Granique, il en tua vingt mille sur la place, et fit une infinité de prisonniers. On dit que dans cette guerre il périt bien près de trois cent mille hommes, tant soldats que valets, ou autres gens suivant l'armée.

Après ce nouveau succès, Luculle reprit le chemin de Cyzique, entra dans la ville; et, après avoir joui pendant quelques jours du plaisir de l'avoir sauvée, et des honneurs que

[1] An. M. 3931; av. J. C. 73. — Plut. in Lucul. p. 497-499 — Appian. pag. 219-222.

[1] « Quum totius impetus belli ad Cyzicenorum mœnia « constitisset, eamque urbem sibi Mithridates Asiæ ja- « nuam fore putavisset, quâ effractâ et revulsâ, tota pateret « provincia : perfecta ab Lucullo hæc sunt omnia, ut urbs « fidelissimorum sociorum defenderetur, ut omnes co- « piæ regis diuturnitate obsidionis consumerentur. » Cic. *in Orat. pro Mur.* n. 33.)

[2] An. M 3932; av. J. C. 72.

cette gloire lui attirait, il alla courir les côtes de l'Hellespont pour ramasser des vaisseaux et composer une flotte.

Mithridate, après avoir levé le siége de Cyzique, se rendit à Nicomédie [1], d'où il passa par mer dans le Pont. Il laissa une partie de sa flotte et dix mille hommes de ses meilleures troupes dans l'Hellespont, avec trois de ses meilleurs généraux. Luculle, avec la flotte romaine, les battit deux fois [2] : la première à Ténédos, l'autre à Lemnos, dans un temps où la flotte ennemie ne songeait à rien moins qu'à faire voile vers l'Italie et à porter l'alarme et les ravages jusque sur les côtes de Rome. Il leur tua presque tout leur monde dans ces deux combats, et dans le dernier il prit les trois généraux, dont l'un était M. Marius, ce sénateur romain que Sertorius avait envoyé d'Espagne au secours de Mithridate. Luculle le fit mourir, parce qu'il ne convenait pas de mener en triomphe un sénateur romain. L'un des deux autres s'empoisonna, et le troisième fut réservé pour le triomphe. Après avoir dégagé les côtes par ces deux victoires, Luculle tourna ses armes vers le continent; réduisit premièrement la Bithynie, puis la Paphlagonie; marcha ensuite jusque dans le Pont, et porta la guerre dans le sein même des états de Mithridate.

Il souffrit d'abord, dans cette expédition, une grande disette de vivres, jusque-là qu'il fut obligé de se faire suivre par trente mille hommes de Galatie, qui portaient chacun sur leurs épaules un minot de blé. Mais, en avançant dans le pays, et soumettant les villes et les provinces, il se trouva enfin dans une si grande abondance de toutes choses, qu'un bœuf n'était vendu qu'un dragme [3], et un esclave que quatre dragmes [4].

[1] Plut. in Lucul. pag. 498-504. — Applan. pag. 223-228.

[2] Ab eodem imperatore classem magnam et ornatam, « quæ ducibus sertorianis ad Italiam studio inflammato « raperetur, superatam esse atque depressam. » (Cic. *pro leg. Manil.* n. 21.)

« Quid? Illam pugnam navalem ad Tenedum, quam « contento cursu, acerrimis ducibus, hostium classis Ita- « liam spe animis inflata peteret, mediocri certamine et « parvâ dimicatione commissam arbitraris. » (Id. *pro Mur.* n. 33.)

[3] Dix sols. = 83 c. E. B.

[4] 3 fr. 33 c. E. B.

Mithridate avait souffert presque autant par la tempête dans son passage sur le Pont-Euxin que dans la rude campagne où il avait été si maltraité. Il y avait perdu presque tout le reste de sa flotte et des troupes qu'il ramenait pour défendre ses anciens états. Quand Luculle arriva, il travaillait vivement à de nouvelles levées pour se défendre contre cette attaque qu'il avait bien prévue.

Luculle, en arrivant dans le Pont, alla, sans perdre de temps, former le siége d'Amisus et d'Eupatoria, deux des principales villes du pays, fort proches l'une de l'autre. La dernière, tout nouvellement bâtie, était nommée *Eupatoria* à cause du surnom *Eupator* que portait Mithridate; il y faisait même sa résidence ordinaire, et en voulait faire la capitale de ses états. Non content de ces deux siéges, formés tout à la fois, Luculle fit encore un détachement de l'armée pour aller former celui de Thémiscyre sur le Thermodon, qui n'était pas moins considérable que les deux autres.

Les officiers de l'armée de Luculle se plaignaient de ce que ce général s'amusait trop longtemps à des siéges qui n'en valaient pas la peine, et qu'il donnait cependant à Mithridate le loisir de grossir son armée et de se fortifier. « C'est cela même que je demande, « leur disait-il pour sa justification; et je le « fais à dessein, afin que notre ennemi se ra- « nime encore, et qu'il assemble une armée si « nombreuse, qu'elle lui donne la confiance « de nous attendre en bataille et de ne plus « fuir devant nous. Ne voyez-vous pas qu'il y « a derrière lui des solitudes immenses et des « déserts infinis, où il nous sera impossible de « le suivre et de l'atteindre? De ces déserts il « n'y a que peu de journées de chemin jusqu'en « Arménie. Là tient sa cour Tigrane, roi des rois, « qui a une si grande puissance, qu'il dompte « les Parthes, qu'il transporte des villes grec- « ques jusque dans le milieu de la Médie, « qu'il s'est rendu maître de la Syrie et de la « Palestine, et qu'il a exterminé les rois des- « cendants de Séleucus, et emmené leurs « femmes et leurs filles captives. Ce prince si « puissant est l'allié et le gendre de Mithri- « date. Pensez-vous que, quand il l'aura dans « son palais comme suppliant, il l'abandon-

« nera et qu'il ne nous fera pas la guerre ? « Ainsi, en nous hâtant de chasser Mithri- « date, nous courons risque de nous attirer « sur les bras Tigrane, qui cherche depuis « longtemps des prétextes pour se déclarer « contre nous, et qui n'en saurait jamais trou- « ver de plus spécieux, de plus légitime et de « plus honnête que celui de secourir son beau- « père, et un roi réduit à la dernière extré- « mité. Qu'est-il donc besoin que nous ser- « vions Mithridate contre nous-mêmes, que « nous lui montrions à qui il doit avoir recours « pour se mettre en état de nous combattre ; « et que malgré lui, et lors peut-être qu'il re- « garde cette démarche comme indigne de son « courage et de sa grandeur, nous le pous- « sions entre les bras de Tigrane ? Ne vaut-il « pas infiniment mieux, en lui donnant le « temps de se fortifier et de s'encourager avec « ses propres forces, n'avoir à combattre que « les troupes de la Colchide, les Tibaréniens, « les Cappadociens, que nous avons si souvent « vaincus, que de nous exposer à avoir en- « core sur les bras les Arméniens et les Mè- « des ? »

Pendant que les Romains attaquaient les trois places[1] dont j'ai parlé, Mithridate, qui avait déjà formé une nouvelle armée, se mit en campagne de fort bonne heure au printemps. Luculle laissa le commandement des sièges d'Amisus et d'Eupatoria à Muréna : c'était le fils de celui dont nous avons déjà parlé, à qui Cicéron rend un témoignage bien favorable. « Il passa[2], « dit-il, dans l'Asie, province remplie de riches- « ses et de délices, sans y laisser aucune trace « ni d'avarice ni de débauche. Il se conduisit « de telle sorte dans cette importante guerre, « qu'il fit beaucoup de grandes actions sans « le général, et que le général n'en fit aucune « sans lui. » Luculle marcha donc contre Mithridate, qui était campé dans la plaine de Cabires. Celui-ci eut l'avantage en deux actions ; mais, à la troisième, il fut défait entièrement, et obligé de prendre la fuite, sans avoir ni un seul valet, ni un seul ecuyer qui fût resté auprès de lui, ni un seul cheval de son écurie. Ce ne fut que bien tard qu'un de ses eunuques, l'ayant aperçu à pied au milieu de la troupe des fuyards, descendit de son cheval et le lui donna. Les Romains étaient si près de lui, qu'ils le tenaient presque déjà ; et, s'ils le manquèrent, ils ne durent s'en prendre qu'à eux-mêmes. La seule avarice des soldats fit perdre aux Romains cette proie, qu'ils poursuivaient depuis si longtemps avec tant de travaux, tant de dangers et de si grands combats, et priva Luculle du seul prix de toutes ses victoires. Mithridate[1], dit Cicéron, imita habilement la manière dont autrefois, dans le même Pont, Médée s'était dérobée à la poursuite de son père. On dit que cette princesse, ayant coupé en pièces le corps de son frère Absyrte, répandit ses membres dans les endroits par où son père la poursuivait, afin que le soin de recueillir ces membres dispersés, et la douleur que lui causerait un si triste spectacle, arrêtassent la rapidité de sa course. Mithridate de même, en fuyant, laissa sur les chemins une grande quantité d'or, d'argent, et de choses précieuses qu'il avait reçues de ses ancêtres, ou qu'il avait lui-même amassées dans les guerres précédentes ; et pendant que les soldats s'amusaient à recueillir ces trésors, le roi leur échappa des mains. Ainsi, le père de Médée fut retardé dans sa poursuite par la tristesse, et les Romains par la joie.

Après cette déroute des ennemis, Luculle prit la ville de Cabires, et plusieurs autres places et châteaux où il trouva de grandes richesses. Il y trouva aussi les prisons pleines de Grecs et de princes, proches parents du roi, qui y étaient détenus. Comme ces malheu-

[1] An. M. 3933 ; av. J. C. 71.

[2] « Asiam istam refertam, et eamdem delicatam, sic « obiit, ut in ea neque avaritiæ, neque luxuriæ vestigium « reliquerit. Maximo in bello sic est versatus, ut hic mul- « tas res et magnas sine imperatore gesserit, nullam sine « hoc imperator. » (Cic. *pro Mur.* n. 20.)

[1] « Ex suo regno sic Mithridates profugit, ut ex eodem « Ponto Medea illa quondam profugisse dicitur : quam « prædicant, in fugâ, fratris sui membra in iis locis, « quâ se parens persequeretur, dissipavisse, ut eorum « collectio dispersa, mœrorque patrius, celeritatem per- « sequendi retardarei. Sic Mithridates fugiens maximam « vim auri atque argenti, pulcherrimarumque rerum « omnium, quas et à majoribus acceperat, et ipse bello « superiore ex totâ Asiâ direptas in suum regnum con- « gesserat in Ponto, omnem reliquit. Hæc dùm nostri « colligunt omnia diligentiùs, rex ipse è manibus effugit. « Ita illum in persequendi studio mœror, hos lætitia re- « tardavit. » (Cic. *de leg. Manil.* n. 22.)

reux se tenaient pour morts depuis longtemps, cette liberté qu'ils recevaient de la grâce de Luculle leur paraissait moins une délivrance qu'une résurrection et une seconde vie. On prit aussi dans un de ses châteaux une sœur du roi, nommée *Nyssa;* et ce fut pour elle un grand bonheur d'être prise : car les autres sœurs de ce prince et ses femmes, qu'on avait envoyées plus loin du danger, et qui se croyaient en sûreté et en repos, moururent toutes misérablement, Mithridate leur ayant envoyé dans sa fuite par l'eunuque Bacchidas l'ordre de mourir.

Il y avait entre autres Roxane et Statira, sœurs du roi, encore filles, et âgées d'environ quarante ans, et deux de ses femmes, Bérénice et Monime, toutes deux d'Ionie. On ne parlait que de cette dernière dans toute la Grèce, et l'on admirait encore plus sa sagesse que sa beauté. Le roi, en étant devenu éperdument amoureux, n'avait rien oublié pour la porter à répondre à sa passion : il lui envoya une seule fois quinze mille pièces d'or. Elle résista toujours, et refusa ses présents, jusqu'à ce qu'il lui eut donné la qualité d'épouse et de reine, et qu'il lui eut envoyé le bandeau royal, cérémonie essentielle dans le mariage des rois de ces contrées; encore ne se rendit-elle qu'avec beaucoup de regret, et pour satisfaire aux volontés de sa famille, qui fut éblouie de l'éclat de la couronne et de la puissance de Mithridate, qui était alors victorieux et comblé de gloire. Depuis ce mariage jusqu'au moment dont nous parlons, cette infortunée princesse avait passé ses jours dans une tristesse et dans une affliction continuelle, pleurant sur cette malheureuse beauté, qui, au lieu d'un mari, lui avait donné un maître, et, au lieu de lui procurer une demeure honorable et une société conjugale, l'avait confinée dans une étroite prison, sous une garde de barbares, où, éloignée du délicieux pays de la Grèce, elle n'avait joui qu'en songe des biens dont on l'avait flattée, et avait effectivement perdu les biens réels et véritables dont elle jouissait dans sa chère patrie.

Quand Bacchidas fut arrivé, et qu'il eut signifié à ces princesses l'ordre de Mithridate, qui, pour toute grâce, leur laissait la liberté de choisir le genre de mort qui leur paraîtrait le plus doux et le plus prompt, Monime, détachant le diadème d'autour de sa tête, l'attacha à son cou, et s'y pendit. Mais ce bandeau ne s'étant pas trouvé assez fort, et s'étant rompu: *Bandeau fatal*, s'écria-t-elle, *ne saurais-tu me rendre au moins ce triste service?* et le jetant loin d'elle avec indignation, elle tendit la gorge à Bacchidas.

Pour Bérénice, elle prit une coupe de poison; et comme elle l'allait boire, sa mère, qui était présente, la pria de la partager avec elle, ce qu'elle fit enfin. Elles burent donc toutes deux. La moitié de la coupe fut assez forte pour emporter la mère, abattue et affaiblie par les années; mais elle ne le fut pas assez pour surmonter les forces et la jeunesse de Bérénice, Cette princesse lutta longtemps contre la mort avec des efforts très-violents. Enfin, Bacchidas se lassant d'attendre l'effet du poison, elle fut étranglée.

On dit que des deux sœurs Roxane et Statira, Roxane avala du poison en vomissant mille imprécations et mille injures contre Mithridate, et que Statira, au contraire, sut bon gré à son frère et le remercia, de ce qu'étant en un si grand danger pour sa personne, il ne les avait pas oubliées, et avait songé à leur fournir les moyens de mourir libres et de se soustraire aux outrages que leurs ennemis auraient pu leur faire souffrir.

Ces morts affligèrent extrêmement Luculle, qui était d'un caractère doux et humain. Il passa outre, et continua de poursuivre Mithridate: mais, ayant appris qu'il avait quatre journées sur lui, et qu'il avait pris le chemin de l'Arménie pour se retirer chez son gendre Tigrane, il s'en retourna sur ses pas, et, après avoir subjugué quelques peuples et pris quelques places du voisinage, il envoya Appius Clodius à Tigrane lui redemander Mithridate; et cependant il s'en retourna devant la ville d'Amisus, dont le siége durait encore. Callimaque, qui y commandait, et qui était le plus habile ingénieur de son temps, en avait seul prolongé la durée. Lorsqu'il vit qu'il ne pouvait pas tenir davantage, il mit le feu à la ville, et se sauva dans un vaisseau qui l'attendait. Luculle fit ce qu'il put pour éteindre l'incen-

[1] An. M. 3934; av. J.C. 70.

die, mais inutilement ; et pour surcroît de douleur, il se vit contraint de livrer la ville au pillage des soldats, non moins à craindre pour elle que les flammes mêmes. Ses troupes étaient insatiables de butin, et il n'en était pas le maître. Une pluie qui survint sauva beaucoup d'édifices ; et Luculle, avant son départ, fit rebâtir ceux qui avaient été brûlés. Cette ville était une ancienne colonie des Athéniens. Ceux d'Athènes qui, pendant qu'Aristion en était maître, voulaient fuir sa tyrannie, s'y étaient retirés, et y jouissaient des mêmes droits et privilèges que les habitants naturels.

En partant d'Amisus, Luculle tourna sa marche vers les villes d'Asie que l'avarice et la cruauté des usuriers et des traitants tenaient dans une affreuse oppression : jusque-là que ces pauvres peuples étaient obligés de vendre leurs enfants de l'un et de l'autre sexe, et même de mettre à l'encan les tableaux et les statues sacrées des dieux : et quand cela ne suffisait pas pour payer les tailles, les impôts et les intérêts du passé, ils étaient impitoyablement livrés à leurs créanciers, et souvent même exposés à des tortures si barbares, que la servitude, en comparaison de ces maux, leur paraissait une espèce de soulagement et de paix.

Ces dettes immenses de la province venaient des vingt mille talents[1] d'amende auxquels elle avait été condamnée par Sylla. Elle les avait bien déjà payés deux fois ; mais ces usuriers insatiables, en entassant usures sur usures, les avaient portées à plus de six vingt mille talents[2] : de sorte qu'elle devait encore le double de ce qu'elle avait payé.

Tacite a raison de dire que l'usure était un des plus anciens maux de la république romaine[3], et la cause la plus ordinaire des séditions : mais, dans le temps dont nous parlons, elle était portée à un excès qu'on a peine à comprendre.

L'intérêt de l'argent, chez les Romains, se payait tous les mois, et était d'un pour cent : c'est pourquoi on l'appelait *usura centesima*, centième, ou *unciarium fenus*, douzième, parce qu'en comptant les douze mois, on payait douze pour cent : *uncia* est la douzième partie d'un tout.

La loi des douze tables[1] défendait de porter l'usure plus haut qu'à douze pour cent[2]. Cette loi fut renouvelée par deux tribuns du peuple, l'an de Rome 396.

Dix ans après[3], l'usure fut réduite à la moitié, l'an de Rome 406 : *semunciarium fenus*.

Enfin, l'année de Rome 411, on porta une défense d'exiger aucun intérêt : *ne fenerari liceret*[4].

Tous ces décrets furent inutiles. L'avarice[5], plus forte que les lois, l'a toujours emporté : et quelques règlements qu'on ait faits pour la réprimer, soit du temps de la république, soit sous les empereurs, elle a toujours trouvé le moyen de les éluder. Elle n'a pas respecté davantage les lois de l'Eglise, qui, sur cette matière, n'est jamais entrée en composition, et condamne sévèrement toute usure, même les plus mitigées, parce que, Dieu ayant tout défendu, elle ne croit pas avoir droit de rien permettre. Il est remarquable que l'usure a toujours causé la ruine des états où elle a été tolérée ; et c'est ce désordre qui contribua beaucoup à renverser la constitution de la république romaine, et qui causa des maux si affreux dans toutes les provinces de l'empire.

Luculle alors s'appliqua à procurer du soulagement à la province d'Asie, ce qui ne se pouvait faire qu'en réprimant l'injustice et la dureté des usuriers et des traitants. Ceux-ci, se voyant privés par Luculle du gain immense qu'ils faisaient, comme s'ils eussent été excessivement lésés, jetèrent les hauts cris, et excitèrent contre lui, à force d'argent, plusieurs orateurs, se confiant particulièrement sur ce qu'ils avaient pour débiteurs la plupart de ceux qui gouvernaient la république, ce

[1] Soixante millions. = Vingt mille talents philétériens, près de 200 millions. E. B.

[2] Trois cent soixante millions. = Six vingt mille talents philétériens, près de 1 200 millions. E. B.

[3] « Sanè vetus urbi funebre malum, et seditionum discordiarumque creberrima causa » (TACIT. *Annal.* lib. 6, cap. 16.)

[1] Tacit. Ann. lib. 2, cap. 10. — Liv. lib. 7, n. 16.

[2] « Ne quis unciario fenore amplius exerceto. »

[3] Tacit. Ann. lib. 2, n. 27.

[4] Id. n. 42.

[5] « Multis plebiscitis obviam itum fraudibus : quæ toties repressæ, miras per artes rursùm oriebantur. » (TACIT. *ibid.*)

qui leur donnait un crédit infini ; mais Luculle méprisa leurs clameurs avec une fermeté d'autant plus admirable qu'elle est plus rare.

§ III. — Luculle fait déclarer la guerre à Tigrane, et marche contre lui. Vanité et suffisance ridicule de ce prince. Il perd une grande bataille. Luculle prend Tigranocerte, capitale de l'Arménie. Il remporte une seconde victoire sur Mithridate et Tigrane joints ensemble. Mutinerie et révolte dans l'armée de Luculle.

Tigrane, vers lequel Luculle avait envoyé un ambassadeur [1], assez faible dans les commencements de son règne, était devenu si puissant par une suite de prospérités dont il y avait peu d'exemples, qu'il était communément surnommé *roi des rois*. Après avoir vaincu et presque ruiné la famille des rois successeurs du grand Séleucus ; après avoir dompté très-souvent l'orgueil des Parthes ; après avoir transporté des villes grecques tout entières dans la Médie, avoir conquis toute la Syrie, la Palestine, et avoir donné la loi aux Arabes qu'on appelle *Scénites*, il régnait avec une autorité respectée de tous les princes d'Asie. Les peuples l'honoraient, à la manière des Orientaux, jusqu'à l'adoration. Son orgueil était nourri et entretenu par les richesses immenses qu'il possédait, par les excessives et continuelles louanges des flatteurs, et par une prospérité qui n'avait jamais été interrompue.

Appius Clodius fut introduit à l'audience de ce prince, lequel parut dans tout l'éclat dont il pouvait briller, pour donner une plus grande idée de la majesté royale à cet ambassadeur, qui, de son côté, joignant la hauteur de son naturel à celle qui faisait le principal caractère de sa république, soutint parfaitement la dignité d'un ambassadeur des Romains.

Après avoir expliqué en peu de paroles les sujets des plaintes que les Romains avaient contre Mithridate, et la mauvaise foi de ce prince, qui avait rompu la paix sans même chercher des raisons ou des prétextes, il dit à Tigrane qu'il venait pour demander qu'il lui fût livré, comme étant dû, par toutes sortes de titres, au triomphe de Luculle : qu'il ne croyait pas qu'ami des Romains comme il l'avait été jusqu'alors, il fît difficulté de leur livrer Mithridate ; qu'en cas de refus, il était chargé de lui déclarer la guerre.

Ce prince, qui n'avait jamais été contredit, et qui ne connaissait point d'autres lois ni d'autre règle que sa volonté et son bon plaisir, fut extrêmement choqué de cette liberté romaine : mais il le fut bien plus encore de la lettre de Luculle qu'on lui remit. Le simple titre de *roi* qu'elle lui donnait ne le contentait pas. Il avait pris celui de *roi des rois*, dont il était entêté, et avait poussé l'orgueil à cet égard jusqu'à se faire servir par des têtes couronnées. Il ne paraissait jamais en public sans avoir quatre rois ; deux à pied, de chaque côté de son cheval, quand il sortait : à table, dans sa chambre, enfin partout, il en avait toujours quelques-uns à le servir aux offices les plus bas : mais surtout quand il donnait audience à des ambassadeurs ; car alors, pour donner aux étrangers une grande idée de sa gloire et de sa puissance, il les faisait tous ranger en haie aux deux côtés de son trône, où ils paraissaient avec des habits et dans la posture des esclaves du commun. Un orgueil si plein de fatuité choque tout le monde. Un orgueil plus raffiné blesse moins, quoiqu'il soit à peu près le même dans le fond.

Il n'est pas étonnant qu'un prince de ce caractère souffrît impatiemment la manière dont lui parlait Clodius. C'était là la première parole franche et libre qu'il eût entendue depuis vingt-cinq ans qu'il gouvernait ses sujets, ou plutôt qu'il les tyrannisait avec la dernière insolence. Il répondit que Mithridate était le père de Cléopatre, sa femme ; que son union était trop étroite pour pouvoir le livrer au triomphe de Luculle ; et que, si les Romains étaient assez injustes pour lui faire la guerre, il saurait bien se défendre et les en faire repentir. Pour marquer son ressentiment, dans la réponse qu'il lui fit, il mit simplement *à Luculle*, sans y ajouter le titre ordinaire d'*imperator*, ou autres semblables, qu'on donnait aux généraux romains.

[1] An. M. 3934 ; av. J. C. 78. — Plut. in Lucul. p. 504-512. — Memn. cap. in Mithrid. pag. 228-232.

Luculle, apprenant de Clodius, qui vint lui rendre compte de sa commission, que la guerre était déclarée à Tigrane, retourna en diligence dans le Pont pour la commencer. L'entreprise paraissait téméraire, et la puissance terrible de ce roi étonnait tous ceux qui comptaient moins sur la valeur des troupes et sur la conduite du général que sur la multitude des soldats. Après s'être rendu maître de Sinope, il donna à cette ville, aussi bien qu'à celle d'Amisus, la liberté, et en fit deux villes libres et indépendantes [1]. Cotta ne traita pas de même Héraclée, qui, après un long siége, fut prise par trahison. Il s'enrichit des dépouilles qu'il y trouva, traita les habitants avec la dernière cruauté, et fit presque entièrement brûler leur ville. De retour à Rome, il fut d'abord bien reçu par le sénat, et honoré du surnom de *Ponticus*, à cause de la prise de cette ville. Mais peu après les Héracléens, ayant porté leurs plaintes au sénat, et exposé d'une manière capable de toucher les cœurs les plus durs les maux que l'avarice et la cruauté de Cotta leur avaient fait souffrir, le sénat se contenta de lui ôter le *laticlave*, qui était l'habillement des sénateurs : punition nullement proportionnée aux excès criants dont on l'avait convaincu.

Luculle laissa Sornatius, un de ses généraux, dans le Pont avec six mille hommes, et emmena le reste, qui ne faisait que douze mille hommes d'infanterie et trois mille de cavalerie, par la Cappadoce vers l'Euphrate. Il passa ce fleuve au cœur de l'hiver, et ensuite le Tigre, et vint devant Tigranocerte, qui était un peu par delà, attaquer Tigrane dans sa capitale, où il venait d'arriver de Syrie. Personne n'osait plus parler à ce prince de Luculle et de sa marche, depuis le traitement cruel qu'il avait fait à celui qui lui en avait apporté la nouvelle dès le commencement, et qu'il fit mourir pour récompense de ce service important. Il n'écoutait que les discours des flatteurs, qui lui disaient qu'il faudrait que Luculle fût un grand capitaine s'il osait seulement l'attendre à Éphèse, et qu'il ne prît pas la fuite, et n'abandonnât pas très-promptement l'Asie quand il verrait tous ces milliers d'hommes qui composaient son armée. Tant il est vrai, dit Plutarque, que comme tous les tempéraments ne sont pas propres à porter beaucoup de vin, tous les esprits ne sont pas non plus capables de supporter une grande fortune sans perdre la raison et sans tomber dans l'ivresse !

Tigrane, dans les commencements, n'avait pas seulement daigné voir Mithridate, ni lui parler, quoiqu'il fût son beau-père ; mais le traitant avec le dernier mépris et la dernière arrogance, il le tenait éloigné, et le faisait garder, comme un prisonnier d'état, dans des lieux marécageux et malsains. Mais, après l'ambassade de Clodius [1], il l'avait fait venir à la cour avec toute sorte d'honneurs et de marques de bienveillance. Là, dans une conversation secrète qu'ils eurent dans le palais, seuls et sans témoins, ils guérirent leurs soupçons mutuels, au grand malheur de leurs amis, sur lesquels ils en rejetèrent la faute.

Du nombre de ces malheureux fut Métrodore, de la ville de Scepsis, homme d'un rare mérite, et qui avait tant de crédit auprès de Mithridate, qu'on l'appelait *le père du roi*. Ce prince l'avait envoyé en ambassade vers Tigrane pour le prier de le secourir contre les Romains. Quand il eut expliqué le sujet de son voyage, Tigrane lui demanda : *Et vous, Métrodore, que me conseillez-vous sur les demandes de votre maître ?* Alors Métrodore, par un excès de sincérité mal placée, lui répondit : *Comme ambassadeur, je vous exhorte à faire ce que vous demande Mithridate, et comme votre conseil, à n'en rien faire.* C'était une prévarication criminelle, et une sorte de trahison. Elle lui coûta la vie, quand Mithridate l'eut apprise de Tigrane.

Luculle avançait toujours vers ce prince, et touchait déjà, pour ainsi dire, aux portes de son palais, sans qu'il en sût ou qu'il en crût rien, tant sa présomption l'avait aveuglé ! Mithrobarzane, un de ses favoris, hasarda de de lui en porter la nouvelle. La récompense qu'il en eut, fut d'être chargé de la commission d'aller aussitôt avec quelques troupes lui amener Luculle prisonnier, comme s'il ne se fût agi que d'aller arrêter un des sujets du

[1] Memnon, cap. 51-61.

[1] An. M. 3935 ; av. J. C. 69.

roi. Le favori et la plus grande partie des troupes qu'on lui avait données perdirent la vie en voulant exécuter cette dangereuse commission.

Ce mauvais succès ouvrit les yeux à Tigrane, et le fit revenir de son ivresse. Mithridate avait été renvoyé dans le Pont avec dix mille hommes de cavalerie pour y lever des troupes, et revenir joindre Tigrane en cas que Luculle entrât dans l'Arménie. Pour lui, il avait pris le parti de demeurer à Tigranocerte, et d'y donner tous les ordres nécessaires pour faire des levées dans tous ses états. Après cet échec, il commença à craindre Luculle, sortit de Tigranocerte, se retira au mont Taurus, et ordonna à toutes ses troupes de s'y rendre auprès de lui.

Luculle marcha droit à Tigranocerte, prit ses quartiers autour de la place, et en forma le siége. La place était pleine de toutes sortes de richesses, tous les habitants, tant le peuple que les grands, s'étant piqués à l'envi, pour faire leur cour au roi, de contribuer à l'embellissement et à la magnificence de la ville. C'est pourquoi Luculle la pressait vivement, dans la pensée que Tigrane ne souffrirait jamais qu'elle fût prise, et qu'il viendrait, transporté de fureur, lui présenter la bataille pour lui faire lever le siége. Et il ne se trompa point dans sa conjecture. Mithridate envoyait tous les jours des courriers à Tigrane, et lui écrivait des lettres très-fortes pour l'exhorter à ne pas hasarder le combat, et à se servir seulement de sa cavalerie pour couper les vivres à Luculle. Taxile lui-même arriva de sa part; et, se tenant avec lui dans son camp, il le priait tous les jours très-instamment de ne point attaquer les armées romaines, comme très-aguerries et presque invincibles.

D'abord il écouta doucement et patiemment tous ces avis. Mais quand toutes ses troupes, composées d'un grand nombre de peuples différents, furent rassemblées, alors non-seulement les festins du roi, mais ses conseils même, ne retentirent que de vaines bravades pleines d'insolence et de fierté, et de menaces barbares. Taxile fut en danger de sa vie pour avoir osé combattre l'avis de ceux qui voulaient le combat; et Mithridate lui-même fut ouvertement accusé de ne s'y opposer que par envie, pour priver son gendre de la gloire d'un si grand succès.

Dans cette pensée, Tigrane ne voulut pas différer plus longtemps, de peur que Mithridate n'arrivât et ne partageât avec lui l'honneur de la victoire. Il marcha donc avec toutes ses forces, disant à ses amis qu'il n'y avait qu'une seule chose qui le fâchait, c'est qu'il n'allait avoir affaire que contre Luculle seul, et non contre tous les généraux romains ensemble. Il mesurait l'espérance du succès sur le nombre de ses troupes. Il avait vingt mille archers ou frondeurs; cinquante-cinq mille chevaux, dont il y en avait dix-sept mille bardés de fer; cent cinquante mille hommes d'infanterie, partagés en compagnies et en bataillons; et des travailleurs pour ouvrir des chemins, faire des ponts, nettoyer et détourner des rivières, et autres pareils ouvriers nécessaires dans les armées, au nombre de trente-cinq mille, qui, rangés en bataille derrière les combattants, faisaient paraître l'armée encore plus nombreuse, et augmentaient sa force et sa confiance.

Quand il eut passé le mont Taurus, et que toutes ses troupes parurent ensemble dans la plaine, la seule vue de son armée était capable d'inspirer de la terreur. Luculle, toujours intrépide, partagea son armée. Il laissa devant la place Muréna avec six mille hommes de pied; et avec tout le reste de son infanterie, consistant en vingt-quatre cohortes, qui toutes ensemble ne faisaient pas plus de dix ou douze mille hommes, et avec toute sa cavalerie, et environ mille archers ou frondeurs, il marcha contre Tigrane, et se campa dans la plaine, une grosse rivière devant lui.

Cette poignée d'hommes excita la risée de Tigrane, et fournit à ses flatteurs matière de plaisanterie. Les uns s'en moquaient ouvertement; les autres, pour se divertir, tiraient au sort ses dépouilles; et de tous les généraux de Tigrane, et de tous les rois qui le suivaient, il n'y en avait pas un qui n'allât le prier de le charger lui seul de cette affaire, et de n'être pour lui que simple spectateur du combat. Tigrane lui-même, voulant paraître agréable et fin railleur, dit en cette occasion ce bon mot, qui a été fort relevé : *S'ils viennent comme ambassadeurs, ils sont beaucoup;*

*mais s'ils viennent comme ennemis, ils sont bien peu.* C'est ainsi que cette première journée se passa en plaisanteries et en railleries.

Le lendemain à la pointe du jour, Luculle fit sortir son armée de ses retranchements. Celle des barbares était de l'autre côté de la rivière à l'orient; et la rivière coulait de manière que tout d'un coup elle tournait à gauche vers le couchant, où il y avait un gué commode. Luculle, pour mener son armée à ce gué, prit aussi à gauche vers le bas de la rivière, hâtant sa marche. Tigrane, qui le vit, crut qu'il fuyait; et, appelant Taxile, il lui dit avec un ris moqueur : *Voyez-vous ces légions romaines si invincibles? les voyez-vous fuir?* Taxile lui répondit : *Seigneur, je souhaite de tout mon cœur que votre bonne fortune fasse aujourd'hui en votre faveur un miracle; mais l'armure et la démarche de ces légions ne marquent pas des gens qui songent à fuir.*

Taxile parlait encore lorsqu'on vit l'aigle de la première légion prendre tout d'un coup à droite par l'ordre de Luculle, et toutes les cohortes la suivre pour passer le fleuve. Alors Tigrane, revenant à peine comme d'une longue ivresse, s'écria par deux ou trois fois : *Quoi! ces gens-là viennent à nous!* de manière que ces nombreuses troupes ne prirent poste et ne se mirent en bataille qu'avec beaucoup de désordre et de confusion. Tigrane se mit au corps de bataille; il donna l'aile gauche au roi des Adiabéniens, et la droite au roi des Mèdes. La plus grande partie de la cavalerie, bardée de fer, couvrait le front de cette aile droite.

Comme Luculle se mettait en état de passer le fleuve, quelques-uns de ses officiers généraux l'avertirent d'éviter ce jour-là comme un des jours malheureux que les Romains appelaient *noirs;* car c'était ce jour-là même que l'armée de Cépion [1] avait été défaite dans la bataille contre les Cimbres. Luculle leur fit alors cette réponse, qui est devenue si célèbre: *Et moi*, leur dit-il, *je rendrai ce jour heureux aux Romains.* C'était le 6 d'octobre (la veille des nones d'octobre).

[1] Il y a une faute dans le texte grec, qui met *l'armée de Scipion*. M. de Thou l'avait fort bien corrigée à la marge de son Plutarque, et il avait lu *l'armée de Cépion*.

Après avoir dit ce mot, et les avoir exhortés à ranimer leur courage, il passa la rivière, et marcha le premier aux ennemis. Il était armé d'une cuirasse d'acier faite à écailles, qui jetait un éclat merveilleux : il avait, par-dessus, une cotte d'armes bordée d'une frange tout autour, et il faisait luire son épée nue, pour donner à entendre à ses troupes qu'il fallait joindre d'abord un ennemi accoutumé à ne combattre que de loin en se servant de ses flèches, et lui enlever par la vitesse et la célérité de l'attaque l'espace qui lui donnait le moyen de s'en servir.

Ayant aperçu que la cavalerie bardée de fer, sur laquelle les ennemis comptaient beaucoup, était en bataille au pied d'un coteau, dont le sommet était plat et uni, et dont la pente, qui n'avait pas plus de quatre cents toises, n'était ni fort coupée, ni fort difficile, il vit d'un premier coup d'œil l'usage qu'il en devait faire. Il commanda sa cavalerie de Thrace et de Galatie pour aller prendre cette cavalerie des ennemis en flanc, et lui ordonna de ne faire qu'écarter leurs lances avec l'épée; car la principale, ou plutôt toute la force de ces cavaliers bardés de fer, consiste dans la lance; et quand ils n'ont pas la liberté de s'en servir, ils ne peuvent plus rien ni contre l'ennemi, ni pour eux-mêmes, à cause de leurs armes, qui sont si pesantes, si roides et si serrées, qu'ils ne sauraient se remuer, et sont presque immobiles.

Pendant que sa cavalerie marche pour exécuter ses ordres, il prend deux cohortes de gens de pied, et va pour gagner la hauteur. Son infanterie le suit courageusement, excitée par l'exemple de son général, qu'elle voit marcher le premier à pied, couvert de ses armes et monter le coteau. Quand il fut sur le sommet, il se montra dans le lieu le plus éminent; et voyant de là toute l'ordonnance des ennemis, il se mit à crier : *La victoire est à nous, mes compagnons! la victoire est à nous!* Et en même temps, avec ses deux cohortes, il tombe sur cette cavalerie pesamment armée, ordonne à ses gens de ne se pas servir de leurs piques, mais de joindre ces cavaliers l'épée à la main, et de frapper sur leurs jambes et sur leurs cuisses, qui sont les seules parties qu'ils avaient découvertes; mais ses soldats n'eurent

pas la peine d'en venir là. Cette cavalerie ne les attendit point; elle prit honteusement la fuite avec de grands hurlements, et, en fuyant, elle alla donner avec ses chevaux lourds et pesants dans les rangs de l'infanterie, sans avoir rendu le moindre combat, et sans avoir donné un seul coup de lance. Le carnage ne commença que quand ils eurent commencé à fuir, ou plutôt à vouloir fuir; car ils ne purent le faire, empêchés par leurs propres bataillons, dont les rangs étaient si serrés et si profonds, qu'ils ne purent les entr'ouvrir. Tigrane, ce roi si pompeux et si brave en paroles, avait pris la fuite dès le commencement avec peu de monde; et voyant son fils, compagnon de sa fortune, il détacha son diadème, en pleurant, et le lui ayant donné, il l'exhorta à se sauver comme il pourrait par un autre chemin. Ce jeune prince n'osa pas ceindre sa tête de ce diadème, dangereux ornement dans une fuite. Il le remit entre les mains d'un de ses plus fidèles serviteurs, qui fut pris un moment après, et mené à Luculle.

On dit que, dans cette déroute, il périt du côté des ennemis plus de cent mille hommes de pied; que de leur cavalerie, il ne s'en sauva que très-peu; et que, du côté des Romains, il n'y eut que cinq morts et cent blessés. Jamais ils ne s'étaient trouvés en bataille rangée avec si peu de troupes contre un si grand nombre d'ennemis; car les vainqueurs n'étaient pas la vingtième partie des vaincus. Les plus grands et les plus habiles capitaines romains, et ceux qui avaient le plus vu de guerres et de batailles, louaient particulièrement Luculle de ce qu'il avait défait deux des plus grands et des plus puissants rois du monde par deux moyens entièrement contraires, la lenteur et la célérité; car, en différant et en traînant la guerre en longueur, il consuma Mithridate lorsqu'il était le plus fort et le plus formidable; et il ruina Tigrane en se hâtant, et en ne lui donnant pas le temps de se reconnaître. On remarque que peu de capitaines ont su, comme lui, rendre la lenteur agissante et la célérité sûre.

Ce fut ce qui empêcha Mithridate de se trouver à la bataille. Il s'imaginait que Luculle userait contre Tigrane de la même précaution et de la même lenteur dont il avait usé contre lui. Ainsi il ne marchait que lentement, et à petites journées, pour joindre Tigrane. Mais, ayant trouvé sur son chemin quelques Arméniens qui fuyaient tout éperdus et épouvantés, il se douta de ce qui était arrivé; et ensuite ayant rencontré un plus grand nombre de fuyards nus et blessés, il fut entièrement informé de la défaite, et se mit à chercher Tigrane. Il le trouva enfin abandonné de tout le monde, et dans un très-pitoyable état. Loin de lui rendre la pareille et d'insulter à son malheur comme Tigrane avait insulté au sien, il descendit de cheval, pleura avec lui sur leurs disgrâces communes, lui donna la garde qui l'accompagnait et les officiers qui le servaient, le consola, le fortifia, et releva ses espérances. On est bien aise de voir que Mithridate n'avait pas dépouillé toute humanité. Tous deux ensemble ils travaillèrent à ramasser de nouvelles troupes de tous côtés.

Cependant il y avait une furieuse sédition dans Tigranocerte, les Grecs s'étant mutinés contre les barbares, et voulant à toute force livrer la ville à Luculle. Cette sédition était dans sa plus grande chaleur quand il y arriva. Il profita de l'occasion, fit donner un assaut, prit la ville: et après s'être emparé de tous les trésors du roi, il l'abandonna au pillage à tous ses soldats, qui, avec plusieurs richesses, y trouvèrent encore jusqu'à huit mille talents d'argent monnayé (vingt-quatre millions)[1]. Outre le pillage, il donna encore huit cents dragmes[2] à chaque soldat, sur tout le butin qui y fut pris : ce qui ne fut point capable d'assouvir leur insatiable avidité.

Comme cette ville avait été peuplée[3] par les colonies qu'on avait tirées par force de la Cappadoce, de la Cilicie, et d'autres endroits, Luculle leur permit à tous de retourner chacun dans leur pays natal. Ils reçurent cette permission avec une extrême joie, et en sortirent en si grand nombre, que d'une des plus grandes villes du monde, Tigranocerte devint, en un moment, presque déserte.

Si Luculle eût poursuivi Tigrane après sa victoire sans lui donner le temps de lever de

[1] Huit mille talents d'argent philétériens, près de 80 millions. E. B.

[2] Quatre cents livres. = 662 fr. E. B.

[3] Strab. lib. 11, pag. 532; et lib 12, pag. 539.

nouvelles troupes[1], il l'aurait pris ou chassé du pays, et la guerre eût été finie. On trouva fort mauvais à l'armée et à Rome qu'il y eût manqué; et on l'accusa, non de négligence, mais d'avoir voulu par là se rendre nécessaire et conserver plus longtemps le commandement. Ce fut une des raisons qui indisposèrent les esprits contre lui, et qui firent songer à lui donner un successeur, comme on le verra dans la suite.

Après la grande victoire qu'il avait remportée sur Tigrane, plusieurs peuples vinrent se remettre entre ses mains. Il reçut aussi une ambassade du roi des Parthes[2], qui demandait à faire amitié et alliance avec lui. Luculle reçut agréablement sa proposition, et lui envoya aussi de son côté des ambassadeurs, qui, étant arrivés à la cour, découvrirent que le roi, incertain du parti qu'il devait embrasser, balançait entre les Romains et Tigrane, et faisait secrètement demander à ce dernier la Mésopotamie pour le prix du secours qu'il lui offrait. Luculle, informé de cette démarche secrète, résolut de laisser là Mithridate et Tigrane, et de tourner ses armes contre le roi des Parthes, flatté de cette agréable pensée, que rien ne pouvait être plus glorieux pour lui que d'avoir terrassé dans une seule expédition les trois princes les plus puissants qui fussent sous le soleil. Mais la révolte que cette proposition excita parmi ses troupes l'obligea de renoncer à l'expédition contre les Parthes, et il se borna à marcher contre Tigrane.

Pendant ce délai, Mithridate et Tigrane avaient travaillé sans relâche à lever de nouvelles troupes. Ils avaient envoyé implorer l'assistance des peuples voisins, et surtout des Parthes, qui étaient les plus proches, et en même temps le plus en état de les secourir dans ce pressant besoin. Mithridate écrivit à leur roi une lettre que Salluste nous a conservée et qui se trouve dans ses fragments. J'en rapporterai ici une partie.

[1] Dio Cass. lib. 35, pag. 1.

[2] C'était Phrante, surnommé *Dieu*

LETTRE DE MITHRIDATE A ARSACE[1], ROI DES PARTHES.

« Tous ceux qui[2], dans un état de prospé-
« rité, sont invités à entrer avec quelqu'un en
« société de guerre, doivent considérer, en
« premier lieu, s'il leur est libre d'avoir la
« paix; puis, si ce qu'on leur demande est
« conforme à la justice, à leur intérêt, à
« leur gloire. Vous pourriez jouir d'une paix
« tranquille et perpétuelle, si les Romains
« n'étaient des ennemis toujours attentifs à
« saisir les occasions favorables pour faire la
« guerre, et que nuls crimes n'arrêtent; il
« n'est pas douteux qu'une victoire remportée
« sur eux ne vous fasse un grand nom. Il peut
« paraître ne point convenir que je vous pro-
« pose, ni de faire alliance avec Tigrane, ni
« de vous joindre, puissant comme vous êtes,
« à un prince qui se trouve dans l'état mal-
« heureux où je suis; mais j'ose avancer que
« ces deux motifs, votre ressentiment contre
« Tigrane, qui, tout récemment, a porté les
« armes contre vous, et l'état peu avantageux
« de mes affaires, loin d'être contraires à ma
« demande, doivent l'appuyer et m'être favo-
« rables, si vous en voulez juger sainement :
« car, pour Tigrane, comme il sait vous avoir
« donné un juste sujet de plainte, il accep-
« tera sans peine toutes les conditions qu'il
« vous plaira de lui imposer; et pour moi, je
« puis dire que la fortune, en m'enlevant
« presque tout ce que je possédais, m'a mis
« en état de donner aux autres de bons con-

[1] *Arsace* était un nom commun à tous les rois des Parthes.

[2] « Omnes qui secundis rebus suis ad belli societatem « orantur, considerare debent, liceatne tum pacem age- « re : dein, quod quæritur, satisne pium, tutum, glorio- « sum, an indecorum sibi. Tibi perpetuâ pace frui liceret, « nisi hostes opportuni et scelestissimi. Egregia fama, si « Romanos oppresseris, futura est. Neque petere audeam « societatem, et frustra mala mea cum tuis bonis miscuri « sperem. Atqui ea, quæ te morari posse videntur, ira in « Tigranem recentis belli, et meæ res parùm prosperæ, « si vera æstimare voles maximè hortabuntur. Ille enim « obnoxius, qualem tu voles societatem accipiet : mihi for- « tuna, multis rebus ereptis, usum dedit bene suadendi : « et, quod florentibus optabile est, ego non validissimus « præbeo exemplum, quo rectiùs tua componas. Namque « Romanis cum nationibus, populis, regibus cunctis, una « et ea vetus causa bellandi est, cupido profunda imperii « et divitiarum... »

« seils ; et, ce qui est fort désirable pour ceux « qui sont dans la prospérité, je puis, par mes « malheurs mêmes, vous servir d'exemple, « et vous porter à prendre de plus justes me- « sures que moi : car, ne vous y trompez « point, c'est à tous les peuples, à toutes les « nations, à tous les rois de la terre que les « Romains en veulent ; et deux motifs, égale- « ment anciens et puissants, leur mettent les « armes dans les mains contre eux, l'ambi- « tion effrénée d'étendre leurs conquêtes, et « la soif insatiable d'amasser des richesses. »

Mithridate ensuite fait un long dénombrement des princes et des rois qu'ils ont accablés les uns après les autres, et souvent les uns par les autres. Il rapporte ses premiers avantages contre les Romains et ses derniers malheurs ; puis il continue ainsi : « Examinez mainte- « nant [1], je vous prie, si, lorsque nous au- « rons été accablés, vous serez plus en état « de résister aux Romains, et si vous croyez « qu'ils doivent borner leurs conquêtes à mon « pays. Je sais que vous êtes puissant en « hommes, en armes, en richesses ; et c'est « pour cela que nous cherchons, nous, à nous « fortifier de votre alliance, eux à s'enrichir « de vos dépouilles. Au reste, le dessein de « Tigrane est, pour ne pas attirer la guerre « dans son royaume, que nous allions avec « toutes mes troupes, qui certainement sont « bien aguerries, porter la guerre au loin, et « attaquer nous-mêmes en personne l'ennemi « dans son propre pays ; nous ne pouvons « donc ni vaincre, ni être vaincus sans que « vous-même couriez un grand risque. Igno- « rez-vous que les Romains, quand du côté « de l'occident ils se sont vus arrêtés par « l'Océan, ont tourné les armes de notre côté ? « qu'à compter depuis leur fondation et leur « première origine, ils n'ont eu rien que par « violence ; maisons, femmes, terres, do- « maines ? Vil amas de gens de toute espèce, « sans patrie, sans parents, ils se sont établis « pour le malheur du genre humain. Ni lois « humaines ni lois divines ne les empêchent « de tourmenter et de ruiner alliés et amis, « peuples éloignés et voisins, pauvres et « riches. Ils comptent pour ennemi tout ce « qui n'est point serf, et encore plus tout ce « qui porte le nom de roi ; car peu de peu- « ples s'accommodent d'un gouvernement « libre et indépendant, mais le grand nombre « aiment mieux vivre sous des maîtres qui les « gouvernent avec équité. Nous leur sommes « suspects parce que nous leur disputons l'au- « torité, et que nous pouvons repousser et « venger leurs injustices. Pour vous, qui avez « sous votre pouvoir Séleucie, la plus grande « des villes, et la Perse, le plus riche et le « plus puissant des royaumes, que devez-vous « attendre d'eux, sinon tromperie pour le « présent et guerre pour l'avenir ? Les Ro- « mains portent leurs armes contre tous les « peuples, mais surtout contre ceux de qui ils « espèrent tirer de plus riches dépouilles. Ils « sont devenus grands à force d'entreprendre « et de tromper, et en semant guerres sur « guerres ; par cette voie ils feront tout périr « ou périront eux-mêmes : il ne sera pas diffi- « cile de les ruiner, si vous du côté de la « Mésopotamie, nous du côté de l'Arménie, « nous enveloppons leur armée, qui se trou-

[1] « Nunc, quæso, considera, nobis oppressis utrum « firmiorem te ad resistendum, an finem belli futurum « putes? Scio equidem tibi magnas opes virorum, armo- « rum, et auri esse : et eâ re nobis ad societatem, ab illis « ad prædam peteris. Cæterum consilium est Tigranis, « regno integro, meis militibus belli prudentibus, procul « ab domo, parvo labore, per nostra corpora bellum con- « ficere : quando neque vincere neque vinci sine periculo « tuo possumus. An ignoras Romanos, postquàm ad occi- « dentem pergentibus finem Oceanus fecit, arma huc « convertisse? Neque quidquam à principio nisi raptum « habere; domum, conjuges, agros, imperium? Convenas, « olim sine patriâ, sine parentibus, peste conditos orbis « terrarum : quibus non humana ulla, neque divina ob- « stant, quo socios, amicos, procul juxtâque sitos, ino- « pes potentesque, trahant excidantque, omniaque non « serva, et maximè regna, hostilia ducant. Namque pauci « libertatem, pars magna justos dominos volunt. Nos sus- « pecti sumus æmuli, et in tempore vindices affuturi. Tu « verò, cui Seleucia maxima urbium, regnumque Persi- « dis inclytis divitiis est, quid ab illis, nisi dolum in præ- « sens, et posteà bellum exspectas? Romani in omnes « arma habent, acerrima in eos quibus victis spolia ma- « xima sunt. Audendo, et faltendo, et bella ex bellis « serendo, magni facti. Per hunc morem exstinguent « omnia, aut occident : quod difficile non est, si in Me- « sopotamiâ, nos Armeniâ circumgredimur exercitum « sine frumento, sine auxiliis. Fortuna autem nostris vi- « tiis adhuc incolumis. Teque illa fama sequetur, auxilio « profectum magnis regibus, latrones gentium oppres- « sisse. Quod uti facias moneo hortorque, neu malis per- « nicie nostrâ unum imperium prolatare, quam societate « victor fieri.

« vera sans vivres et sans secours. La prospé-
« rité des armes romaines ne s'est soutenue
« jusqu'à ce jour que par la faute des rois,
« qui n'ont pas eu la prudence de connaître
« bien cet ennemi commun, et de se liguer
« ensemble contre lui ; ce sera pour vous une
« gloire immortelle de vous être montré l'ap-
« pui de deux grands rois, et d'avoir vaincu
« et détruit les brigands des nations. C'est
« à quoi je vous invite et vous exhorte, en
« vous avertissant d'aimer mieux partager
« avec nous, par une salutaire alliance, la
« victoire contre un ennemi commun, que
« de souffrir que l'empire romain s'étende de
« plus en plus par notre ruine. »

Il ne paraît pas que cette lettre produisit sur l'esprit de Phraate l'effet que Mithridate en pouvait espérer. Ainsi les deux rois se contentèrent de leurs propres troupes.

Un des moyens dont se servit Tigrane pour assembler une nouvelle armée [1], fut de rappeler Mégadate de Syrie, qui la gouvernait en son nom depuis quatorze ans ; il lui envoya ordre de lui amener tout ce qu'il avait de troupes dans ce pays-là. La Syrie se trouvant par là dégarnie, Antiochus l'Asiatique, fils d'Antiochus Ensèbe, à qui elle appartenait de droit, comme héritier légitime de la maison de Séleucus, prit possession de quelques endroits du pays, et y régna paisiblement pendant quatre ans.

Enfin l'armée de Tigrane et de Mithridate se trouva formée [2]. Elle était de soixante-dix mille hommes d'élite, que Mithridate avait bien exercés à la manière des Romains. Ce fut vers le milieu de l'été qu'elle entra en campagne. Ces deux rois avaient soin, à tous les mouvements qu'ils faisaient, de prendre un bon terrain pour leur camp, et de le bien fortifier, pour n'y être pas attaqués par Luculle ; et aucun des artifices dont il usa ne put les engager à un combat. Leur dessein était de le miner peu à peu, de harceler ses troupes dans leurs marches pour les affaiblir, de lui enlever ses convois, et de l'obliger par là à quitter le pays faute de vivres.[3] Luculle, n'ayant pu par toutes ses ruses les attirer en pleine campagne, employa un nouveau moyen qui lui réussit. Tigrane avait laissé à Artaxate, autrefois capitale d'Arménie avant la fondation de Tigranocerte, ses femmes et ses enfants, et c'était aussi là qu'il avait mis presque tous ses trésors. Luculle se mit en marche de ce côté-là avec toutes ses troupes, prévoyant bien que Tigrane ne demeurerait pas tranquille à la vue du danger où sa capitale allait être exposée. En effet, il décampa sur-le-champ, suivit Luculle pour rompre son dessein, et, en quatre grandes marches, ayant devancé l'ennemi, il se posta derrière la rivière d'Arsamia [1], qu'il fallait que Luculle passât pour se rendre devant Artaxate, résolu de lui en disputer le passage. Les Romains passèrent le fleuve, sans être arrêtés par la vue et par les efforts des ennemis. Il y eut ensuite un grand combat, où les Romains remportèrent encore une pleine victoire. Il se trouva trois rois dans l'armée d'Arménie, dont Mithridate fit le plus mal : car, ne pouvant supporter la vue des légions romaines, dès qu'elles chargèrent il fut des premiers à prendre la fuite ; ce qui jeta si fort l'épouvante dans toute l'armée, qu'elle perdit absolument courage, et ce fut la principale cause de la perte de la bataille.

Luculle, après cette victoire [2], voulut continuer sa marche vers Artaxarte, et c'était le vrai moyen de terminer la guerre. Mais, comme cette ville était encore à plusieurs journées de là vers le nord, et que l'hiver approchait avec ses neiges et ses orages, les soldats [3], déjà fatigués d'une assez rude campagne, refusèrent de le suivre dans ce pays, où le froid se faisait sentir trop vivement pour eux. Il fut obligé de les mener dans un pays plus chaud, en revenant sur ses pas. Il repassa le mont Taurus, et entra dans la Mésopotamie, où il prit encore Nisibe, qui était assez forte, et y mit ses troupes en quartier d'hiver.

Ce fut là que l'esprit du mutinerie commença

[1] Appian. in Syr. pag. 118, 119.
[2] Justin. lib. 40, cap. 2.
[3] An. M. 3936 ; av J. C. 68 — Plut in Lucull. pag. 513-515.

[1] *Ou* Arsania.
[2] Dio. Cass. lib. 37, pag. 3-7.
[3] « Noster exercitus, etsi urbem ex Tigranis regno ce-
« perat, et prœliis usus erat secundis, tamen nimiâ lon-
« ginquitate locorum, ac desiderio suorum commovebatur. »
(Cic *pro leg. Man.* n. 23.)

à éclater dans l'armée de Luculle. La sévérité de ce général, la liberté insolente des soldats romains, et plus encore les pratiques malignes de Clodius, avaient donné lieu à cette révolte. Clodius, si connu par les invectives de Cicéron, son ennemi, n'est guère mieux traité par les historiens. Ils le représentent comme un homme livré à tous les vices, décrié par ses débauches, qu'il poussait jusqu'à l'inceste avec sa propre sœur, femme de Luculle; avec cela, plein d'une audace effrénée, artisan de séditions; en un mot, l'un de ces hommes dangereux né pour tout troubler et pour tout perdre par la réunion funeste de la mauvaise volonté et des talents nécessaires pour la mettre en œuvre. C'est de quoi il fit preuve dans l'occasion dont nous parlons. Mécontent de Luculle, il répandait contre lui des bruits sourds propres à le rendre odieux. Il affectait de plaindre beaucoup les fatigues des soldats, et d'entrer dans leurs intérêts. Il leur disait tous les jours qu'ils étaient bien malheureux d'être obligés de servir si longtemps sous un général sévère et avare, dans un climat éloigné, sans terre et sans récompense, tandis que leurs compagnons, dont les conquêtes étaient très-médiocres, s'étaient enrichis sous Pompée. De semblables discours, accompagnés de manières obligeantes et populaires, qu'il savait prendre à propos sans qu'il y parût de l'affectation, firent une telle impression sur l'esprit des soldats, qu'il ne fut plus au pouvoir de Luculle de s'en rendre maître.

Cependant Mithridate était rentré dans le Pont avec quatre mille hommes de ses propres troupes, et quatre mille autres que lui donna Tigrane. Plusieurs habitants du pays se joignirent encore à lui[1], tant par haine pour les Romains, qui les avaient fort maltraités, que par un reste d'affection pour leur roi, réduit au triste état où ils le voyaient après la fortune et la grandeur la plus brillante: car le malheur des princes excite naturellement la compassion, et il y a pour l'ordinaire un profond respect gravé dans le cœur des peuples pour le nom et pour la personne des rois. Mithridate, soutenu et fortifié par ces nouveaux secours, et par les troupes que plusieurs peuples et princes voisins lui envoyèrent, reprit courage, et se vit plus que jamais en état de tenir tête aux Romains. Aussi[1], non content d'être rétabli dans ses états, qu'un moment auparavant il n'osait espérer de pouvoir jamais revoir, il eut la hardiesse d'attaquer les troupes romaines si souvent victorieuses; battit un corps d'armée commandé par Fabius, et, après l'avoir mis en déroute, pressa vivement Triarius et Sornatius, deux autres lieutenants de Luculle dans ce pays-là.

Luculle engagea enfin ses soldats à sortir de leurs quartiers d'hiver pour aller à leur secours[2]. Mais on y arriva trop tard. Triarius avait imprudemment hasardé une bataille, où Mithridate le défit et lui tua sept mille hommes, entre lesquels on comptait cent cinquante centurions, et vingt-quatre tribuns; ce qui rendit cette perte une des plus grandes que les Romains eussent faites depuis long-temps[3]. L'armée aurait été entièrement défaite sans la blessure que reçut Mithridate, qui alarma extrêmement ses troupes, et laissa aux ennemis le temps de se sauver. Luculle, en arrivant, trouva les corps morts sur le champ de bataille, et ne les fit pas enterrer; ce qui aigrit encore ses soldats contre lui. L'esprit de révolte alla si loin, que, sans aucun égard à son caractère de général, ils ne le traitaient plus qu'avec insolence et avec mépris: et quoiqu'il allât de tente en tente, et presque d'homme à homme, les conjurer de marcher contre Mithridate et Tigrane, il ne put jamais gagner sur eux de les faire sortir d'où ils étaient. Ils lui répondirent brutalement que, comme il

[1] « Mithridates, et suam manum jam confirmârat, et « eorum qui se ex ejus regno collegerant, et magnis ad- « ventitiis multorum regum et nationum copiis juvaba- « tur. Hoc jam ferè sic fieri solere accepimus, ut regum « afflictæ fortunæ facilè multorum opes alliciant ad mise- « ricordiam, maximèque eorum qui aut reges sunt, aut « vivunt in regno: quòd regale iis nomen magnum et « sanctum esse videatur. » (Cic. *pro leg. Manil.* n. 25)

[1] « Itaque tantùm victus efficere potuit, quantùm inco- « lumis nunquam est ausus optare. Nam quum se in re- « gnum recepisset suum, non fuit eo contentus, quod ei « præter spem acciderat, ut eam, postea quam pulsus erat, « terram unquam attingeret: sed in exercitum vestrum « clarum atque victorem impetum fecit...» (Cic. *pro leg. Manil.* n. 25)

[2] An. M. 3937; av. J. C. 67.

[3] « Quæ calamitas tanta fuit, ut eam ad aures L. Luculli, « non ex prælio nuntius, sed ex sermone rumor afferret.» (Cic. *ibid.*)

ne songeait qu'à s'enrichir seul des dépouilles des ennemis, il allât aussi combattre seul contre eux.

§ IV. — Mithridate, profitant de la mésintelligence qui s'était mise dans l'armée romaine, recouvre tout son royaume. Pompée est donné pour successeur à Luculle. Il remporte plusieurs victoires sur Mithridate. Celui-ci cherche inutilement un asile auprès de Tigrane, son gendre, qui était actuellement en guerre avec son propre fils. Pompée marche en Arménie contre Tigrane, qui vient lui-même se rendre à lui. Las de poursuivre en vain Mithridate, il revient en Syrie, dont il se rend maître, et éteint l'empire des Séleucides. Il retourne dans le Pont. Pharnace révolte l'armée contre Mithridate, son père, qui se donne la mort. Caractère de ce prince. Expédition de Pompée dans l'Arabie et dans la Judée, où il prend Jérusalem. Après avoir soumis toutes les villes du Pont, il retourne à Rome, et il y reçoit l'honneur du triomphe.

On avait nommé à Rome pour consuls Manius Acilius Glabrion et C. Pison. Le premier eut pour département la Bithynie et le Pont, qui formaient la province de Luculle. En même temps le sénat avait licencié les légions de Fimbria, qui faisaient partie de son armée. Toutes ces nouvelles augmentèrent l'indocilité et l'insolence des troupes à l'égard de Luculle.

Il est vrai qu'il y donnait quelque lieu par son caractère dur, austère[1], et quelquefois mêlé de hauteur. On ne peut lui refuser la gloire d'avoir été un des plus grands capitaines de son siècle, et d'avoir eu presque toutes les qualités qui forment un parfait général d'armée. Mais il lui en manquait une, dont le défaut diminuait le mérite de toutes les autres : je veux dire l'art de gagner les cœurs, et de se faire aimer des troupes. Il était d'un abord difficile : il avait le commandement rude, et poussait l'exactitude jusqu'à un excès qui le rendait odieux : il était inexorable quand il s'agissait de punir les fautes : il ne savait point se concilier les esprits ou par des récompenses distribuées à propos, ou par des louanges accordées au mérite, ou par un air de bonté et de douceur, et des manières insinuantes, plus efficaces encore que les louanges et les récompenses : et ce qui montre que la révolte des troupes venait en partie de sa faute, c'est que sous Pompée elles furent très-soumises et très-dociles.

[1] Dion. Cass. lib. 35, pag. 7.

En conséquence des lettres que Luculle avait écrites au sénat, dans lesquelles il marquait que Mithridate était entièrement défait, et hors d'état de se relever, on avait nommé des commissaires pour régler les affaires du Pont, comme d'un royaume absolument conquis. Ils furent bien étonnés en arrivant de trouver que, bien loin qu'il fût maître du Pont, il n'était pas maître seulement de son armée, et que ses soldats le traitaient avec le dernier mépris.

L'arrivée du nouveau consul Acilius Glabrion augmenta encore leur licence. Il fit savoir que Luculle[1] était accusé à Rome de traîner la guerre en longueur pour prolonger son commandement; que le sénat avait licencié une partie de ses troupes, et leur défendait de lui obéir davantage. Ainsi il se trouva bientôt presque sans soldats. Mithridate, profitant de ce désordre, eut le temps de recouvrer tout son royaume, et de faire de grands ravages dans la Cappadoce.

Pendant que les choses se passaient ainsi à l'armée[2], il y avait de grands mouvements à Rome contre Luculle. Pompée venait de finir la guerre contre les pirates, pour laquelle on lui avait accordé un pouvoir extraordinaire. Ici, un des tribuns du peuple, nommé Manilius, dressa un décret qui portait « que Pompée, prenant le commandement de toutes « les troupes et de toutes les provinces qui « étaient sous Luculle, et y ajoutant la Bithynie où commandait Acilius, serait chargé de « faire la guerre aux rois Mithridate et Tigrane, en retenant sous ses ordres toutes « les forces maritimes, et continuant de commander sur la mer aux mêmes conditions et « prérogatives qu'on lui avait accordées pour

[1] « Io ipso illo malo gravissimâque belli offensione, L. « Lucullus, qui tamen aliqua ex parte iis incommodis me- « deri fortasse potuisset, vestro jussu coactus, quôd im- « perii diuturnitati modum statuendum, veteri exemplo, « putavistis, partem militum, qui jam stipendiis confectis « erant, dimisit, partem Glabrioni tradidit. » (Cic. *pro. leg. Manil.* n. 26.)

[2] An. M. 3938; av. J. C. 66. — Plut. in Pomp. pag 634. — Appian. pag. 238. — Dion. Cass. lib. 36. pag. 20.

« la guerre contre les pirates ; c'est-à-dire qu'il « aurait un pouvoir absolu sur toutes les côtes « de la Méditerranée, à trente lieues avant « dans les terres. » C'était assujettir à un seul homme tout l'empire romain ; car toutes les provinces qui ne lui étaient pas accordées par le premier décret, la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, la haute Colchide et l'Arménie, lui étaient toutes attribués par ce second décret, qui lui donnait toutes les armées et toutes les forces avec lesquelles Lucullé avait défait les deux rois Mithridate et Tigrane.

La considération de Lucullé, qu'on privait de la gloire de ses grands exploits, et à la place de qui on nommait un général pour succéder bien plus aux honneurs de son triomphe qu'au commandement de ses armées, n'était pas pourtant ce qui occupait le plus les nobles et les sénateurs. Ils étaient bien persuadés qu'on lui faisait un très-grand tort, et qu'on ne lui témoignait pas la reconnaissance que méritaient ses services. Mais ce qui leur faisait le plus de peine, et qu'ils ne pouvaient supporter, c'était ce haut degré de puissance où on élevait Pompée, qu'ils regardaient comme une tyrannie déjà formée. C'est pourquoi ils s'exhortaient les uns les autres en particulier, et s'encourageaient à s'opposer à ce décret, et à ne pas abandonner leur liberté mourante.

César et Cicéron, qui étaient fort puissants à Rome, appuyèrent Manilius, ou plutôt Pompée de tout leur crédit. C'est dans cette occasion où le dernier prononça devant le peuple la belle harangue, intitulée *pour la loi de Manilius*. Après avoir prouvé dans les deux premières parties de son discours la nécessité et l'importance de la guerre dont il s'agit, il montre dans la troisième que Pompée est le seul qui soit capable de la terminer heureusement. Pour cela il fait un long dénombrement de toutes les qualités nécessaires pour former un grand général d'armée, et il prouve que Pompée les possède toutes dans un souverain degré. Il insiste principalement sur la probité, l'humanité, l'innocence des mœurs, la bonne foi, le désintéressement, l'amour du bien public : « vertus d'autant plus nécessaires, dit-il, « que le nom romain est absolument décrié et « devient odieux chez les nations étrangères « et chez les alliés [1], par les débauches, l'a- « varice et les vexations inouïes des généraux « et des magistrats qu'on y envoie ; au lieu « que la conduite sage [2], modérée et irrépro- « chable de Pompée, le fait regarder comme « un homme, non envoyé de Rome, mais « descendu du ciel pour le bonheur des peu- « ples. On commence à croire que tout ce « qu'on raconte du noble désintéressement de « ces anciens Romains est réel et vrai ; et que « ce n'était point sans raison que, sous de « tels magistrats, les nations aimaient mieux « obéir au peuple romain que commander aux « autres. »

Pompée était alors l'idole du peuple. Ainsi la crainte de déplaire à la multitude ferma la bouche à presque tous ces graves sénateurs qui avaient paru d'abord si bien intentionnés et si pleins de courage. Le décret fut autorisé par les suffrages de toutes les tribus, et Pompée absent fut déclaré maître absolu de presque tout ce que Sylla avait usurpé par les armes en faisant une cruelle guerre à sa patrie.

Il ne faut pas s'imaginer, dit un historien fort sensé [3], que ni César, ni Cicéron, qui se donnèrent tant de mouvement pour faire passer cette loi, agissent par des vues du bien public. César, plein d'ambition et de grands projets, cherchait à faire sa cour au peuple, dont il savait que le crédit alors était bien plus grand que celui du sénat : il s'ouvrait par là un chemin à la même puissance, et familiarisait les Romains avec les commissions extraordinaires et illimitées ; de plus, en accumulant sur la tête de Pompée tant de faveurs et tant de distinctions éclatantes, il se flattait que par là il le rendrait enfin odieux au peuple,

[1] « Difficile est dictu, Quirites, quanto in odio simus « apud cæteras nationes propter eorum, quos ad eas hoc « anno cum imperio misimus, injurias ac libidines. » (Cic. *pro leg. Manil.* n. 61.)

[2] « Itaque omnes quidem nunc in his locis Cn. Pom- « peium sicut aliquem, non ex hac urbe missum, sed de « cœlo delapsum intuentur. Nunc denique incipiunt cre- « dere, fuisse homines romanos hâc quondam abstinentiâ, « quod jam nationibus cæteris incredibile ac falsò memo- « riæ proditum videbatur. Nunc imperii nostri splendor « illis gentibus lucet : nunc intelligunt, non sine causâ « majores suos tum, quum hâc temperantiâ magistratus « habebamus, servire populo romano, quam imperare « aliis, maluisse. » (*Ibid.* n. 41.)

[3] Dion Cass., lib. 36, pag. 20 et 21.

qui bientôt s'en dégoûterait. Ainsi en l'élevant il ne songeait qu'à lui creuser un précipice. Cicéron ne travaillait aussi que pour sa propre grandeur. Son faible était de vouloir dominer dans la république, non pas véritablement par le crime et par la violence, mais par la voie de la persuasion. Outre qu'il voulait s'appuyer du crédit de Pompée, il était bien aise de faire sentir au peuple et à la noblesse, qui formaient dans l'état deux partis et comme deux républiques, qu'il était en état de faire pencher la balance du côté où il se rangerait. En effet, ce fut toujours sa politique de ménager également ces deux corps, en se déclarant tantôt pour l'un, et tantôt pour l'autre.

Pompée, qui venait de finir la guerre contre les pirates[1], était encore dans la Cilicie lorsqu'il reçut les lettres qui lui apprenaient tout ce que le peuple avait ordonné en sa faveur. Comme ses amis qui étaient présents l'en félicitaient, et lui marquaient leur joie, on dit que tout d'un coup il fronça les sourcils, frappa sa cuisse, et s'écria, comme surchargé et fâché de ce nouveau commandement : *O dieux, que de travaux sans fin! N'aurais-je pas été plus heureux d'être un homme inconnu et sans gloire? Ne cesserai-je donc jamais de faire la guerre, et d'avoir le harnois sur le dos? Ne pourrai-je jamais me dérober à l'envie qui me persécute, et vivre doucement à la campagne avec ma femme et mes enfants?*

C'est là un langage assez ordinaire aux ambitieux, même à ceux qui outrent le plus cette passion. Mais s'ils viennent à bout de se faire illusion à eux-mêmes, il est rare qu'ils trompent les autres, et le public n'est point leur dupe. Ici les amis de Pompée, même les plus familiers, ne pouvaient supporter cette dissimulation, car il n'y en avait pas un seul qui ne connût que son ambition naturelle et sa passion de commander, rallumées encore par le différend qu'il avait avec Luculle, lui faisaient trouver une satisfaction plus parfaite et plus délicate dans la nouvelle charge dont on l'honorait. Aussi bientôt ses actions le démasquèrent, et découvrirent ses véritables sentiments.

La première démarche qu'il fit en arrivant dans les provinces de son gouvernement, fut de défendre qu'on obéît en quoi que ce fût aux ordres de Luculle. Dans sa marche, il ne conserva rien de tout ce que son prédécesseur avait ordonné. Il déchargea les uns des peines auxquelles Luculle les avait condamnés : il ôta aux autres les récompenses qu'il leur avait accordées ; enfin, en toutes choses, il n'eut en vue que de faire voir aux partisans de Luculle qu'ils s'attachaient à un homme qui n'avait nulle autorité et nul pouvoir. L'aïeul maternel de Strabon, fort mécontent[1] de Mithridate, qui avait fait mourir plusieurs de ses proches, pour se venger de sa cruauté, avait embrassé le parti de Luculle, et lui avait livré quinze places de la Cappadoce. Luculle le combla d'honneurs, et lui promit de le récompenser comme le méritait un service si considérable. Pompée, loin d'avoir égard à des engagements si justes et si raisonnables qu'avait pris son prédécesseur, par la seule vue du bien public, affecta d'y donner une atteinte générale, et regarda comme ses ennemis tous ceux qui avaient eu quelques liaisons d'amitié avec Luculle.

Il arrive assez souvent qu'un successeur s'attache à diminuer le prix des actions de celui qui l'a précédé, pour s'en arroger à lui seul tout l'honneur ; mais je ne sais si jamais personne s'est porté à des excès aussi criants que le fait ici Pompée. On vante extrêmement ses grandes qualités et ses conquêtes sans nombre ; une si basse et si odieuse jalousie doit en ternir ou plutôt en effacer tout l'éclat. Voilà par où Pompée jugea à propos de débuter.

Luculle s'en plaignit amèrement. Leurs amis communs, pour les réconcilier, ménagèrent une entrevue. Elle se passa d'abord avec toute la politesse possible, et avec toutes les marques réciproques d'estime et d'amitié. Ce n'étaient que des compliments, et un langage qui ne passait pas les lèvres, et qui ne coûte rien aux grands. Bientôt le cœur s'expliqua. La conversation s'étant échauffée peu à peu, on en

[1] An. M. 3938; av. J. 66. — Plut. in Pomp. p. 634-636. — Dion. Cass. lib. 36, pag. 22-25. — Appian. pag. 238.

[1] Strab. lib. 12, pag. 557 et 558.

vint jusqu'aux injures, Pompée reprochant à Luculle son avarice, et Luculle reprochant à Pompée son ambition : en quoi ils disaient vrai l'un et l'autre. Ils se séparèrent plus brouillés et plus ennemis qu'auparavant.

Luculle partit pour Rome, où il porta quantité de livres qu'il avait ramassés dans ses conquêtes, dont il fit une bibliothèque, qui était ouverte à tous les savants et à tous les curieux, qu'elle attira chez lui en grand nombre. Ils y étaient reçus avec toute sorte d'honnêtetés et d'agréments. On accorda à Luculle l'honneur du triomphe; mais ce ne fut qu'après de longues contestations.

Ce fut lui qui apporta le premier des cerises à Rome [1], qui jusque-là avaient été inconnues dans l'Europe. Elles furent ainsi appelées du nom de *Cérasonte*, ville de Cappadoce.

Pompée commença par engager dans les intérêts des Romains Phraate, roi des Parthes. C'était celui dont il a déjà été parlé, et qui était surnommé *Dieu*. Il fit avec lui un traité et une alliance offensive et défensive. Il offrit aussi la paix à Mithridate; mais ce prince, se croyant sûr de l'amitié et de l'assistance de Phraate, n'en avait point voulu entendre parler. Quand il apprit que Pompée l'avait prévenu, il envoya pour traiter avec lui. Mais Pompée, ayant demandé pour préliminaire qu'il mît bas les armes et qu'il lui remît tous les déserteurs, peu s'en fallut qu'il n'excitât par là une mutinerie dans l'armée de Mithridate. Comme il y avait dans cette armée quantité de déserteurs, ils ne pouvaient pas souffrir qu'on parlât de les livrer à Pompée, et le reste de l'armée ne pouvait consentir à se voir affaibli par la perte de leurs camarades. Pour les apaiser, Mithridate fut obligé de leur dire qu'il n'avait envoyé ses ambassadeurs que pour voir en quel état se trouvait l'armée romaine, et de leur jurer qu'il ne ferait point de paix avec les Romains, ni à ces conditions, ni à aucune autre.

Pompée, ayant distribué sa flotte en différents endroits, pour garder toute la mer qui est entre la Phénicie et le Bosphore, marcha par terre contre Mithridate, qui avait encore trente mille hommes de pied et deux ou trois mille chevaux, mais qui n'osait pourtant en venir à une bataille. Ce prince était campé sur une montagne très-forte, et où il ne pouvait être forcé; mais il l'abandonna à son approche, comme manquant d'eau. Pompée s'en saisit d'abord; et conjecturant, par la nature des plantes et par d'autres signes, qu'il devait y avoir dans ce lieu beaucoup de sources, il ordonna que l'on creusât partout des puits, et dans un moment tout le camp eut de l'eau en abondance. Pompée ne pouvait assez s'étonner que Mithridate, faute d'attention et de curiosité, eût ignoré si longtemps une ressource si importante et si nécessaire.

Bientôt après il le suivit, campa autour de lui, et l'enferma dans son camp avec de bons retranchements qu'il éleva tout autour. Ils avaient de circuit près de huit lieues [1], et étaient fortifiés d'espace en espace de bonnes tours. Mithridate, soit par crainte, soit par négligence, lui laissa achever son ouvrage. Le dessein de Pompée était de l'affamer. En effet, il le réduisit à une telle disette, que ses troupes furent obligées de se nourrir des bêtes de somme qui étaient dans le camp : il n'y eut que les chevaux d'épargnés. Après avoir soutenu cette espèce de siége pendant quarante-cinq ou cinquante jours, Mithridate se sauva une nuit sans être aperçu avec l'élite de son armée. Il avait fait tuer auparavant toutes les personnes inutiles et tous les malades.

Pompée se mit incontinent à le poursuivre, l'atteignit près de l'Euphrate, campa près de lui; et, craignant que, pour lui échapper, il ne se hâtât de passer ce fleuve, il sortit de ses retranchements, et fit marcher de nuit son armée en bataille. Son dessein était simplement d'envelopper alors les ennemis pour les empêcher de s'enfuir, et de les attaquer le lendemain à la pointe du jour. Mais tout ce qu'il avait de vieux officiers firent tant par leurs priéres et par leurs remontrances, qu'ils le déterminérent à combattre sans attendre le jour : car la nuit n'était pas fort obscure, et la lune donnait assez de lumière pour distinguer les objets et s'entre-connaître. Pompée ne put se refuser à l'ardeur des troupes, et les mena contre l'ennemi. Les barbares

[1] Plin. lib. 15, cap. 25.

[1] 150 stades.

Digitized by Google

n'osèrent les attendre, et, saisis de frayeur, ils se mirent d'abord en fuite. Il y eut plus de dix mille hommes tués sur la place, et tout le camp fut pris.

Mithridate, avec huit cents chevaux, s'ouvrit dès le commencement du combat un chemin, l'épée à la main, au travers de l'armée romaine, et passa outre. Mais ces huit cents chevaux se débandèrent et se dispersèrent bientôt, et il se trouva seul avec trois de ses gens, du nombre desquels était Hypsicratia, une de ses épouses, femme d'un courage mâle et d'une audace guerrière; ce qui faisait qu'on l'appelait *Hypsicrates*, changeant la terminaison de son nom de femme en celle d'un nom d'homme. Ce jour-là elle montait à cheval, et était habillée comme un Persan. Elle suivit toujours le roi, résistant à toutes les fatigues de ses longues courses, et ne se lassant jamais de le servir et de panser elle-même son cheval, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à une forteresse où étaient l'or et l'argent du roi, et ses plus précieux meubles. Là, après avoir distribué les robes les plus magnifiques à ceux qui se rassemblèrent autour de lui, il fit présent à chacun de ses amis d'un poison mortel, afin qu'aucun d'eux ne tombât vif, s'il ne voulait, au pouvoir de ses ennemis.

Ce malheureux fugitif[1] ne vit plus de ressource pour lui que du côté de Tigrane, son gendre. Il lui envoya des ambassadeurs pour lui demander la permission de se refugier chez lui, et du secours pour rétablir ses affaires absolument ruinées. Tigrane était pour lors en guerre avec son fils. Il fit arrêter ces ambassadeurs, les fit jeter en prison, et mit la tête de son beau-père à prix, promettant cent talents[2] à quiconque pourrait s'en saisir ou le tuer, sous prétexte que c'était Mithridate qui avait fait prendre les armes à son fils contre lui, mais en effet pour faire sa cour aux Romains, comme nous le verrons bientôt.

Pompée, après la victoire qu'il venait de remporter, mena son armée dans la grande Arménie contre Tigrane. Il le trouva en guerre avec son fils, qui portait le même nom que lui. On a vu ci-dessus que ce roi d'Arménie avait épousé Cléopatre, fille de Mithridate. Il en avait eu trois fils, dont il en avait fait mourir deux sans sujet. Le troisième, pour se dérober à la cruauté d'un père si dénaturé, se sauva chez Phraate, roi des Parthes, dont il avait épousé la fille. Son beau-père le ramena en Arménie à la tête d'une armée, et ils assiégèrent Artaxarte. Mais trouvant la place très-forte, et pourvue de tout ce qui était nécessaire pour soutenir un long siége, Phraate lui laissa une partie de l'armée pour continuer le siége, et s'en retourna dans ses états avec le reste. Tigrane le père vint bientôt après fondre avec toutes ses troupes sur son fils, le battit et le chassa du pays. Ce jeune prince, après ce malheur, avait dessein de se rendre auprès de Mithridate, son grand-père. Mais, en y allant, il apprit sa défaite, et se vit déchu de l'espérance qu'il avait d'obtenir de lui du secours. Il prit donc le parti de se jeter entre les bras des Romains. Il entra dans leur camp, et vint supplier Pompée de le prendre sous sa protection. Pompée le reçut fort honnêtement, et fut bien aise de sa vue: car, allant porter la guerre en Arménie, il avait besoin d'un guide comme lui. Il se fit donc mener par lui droit à Artaxate.

Tigrane, effrayé de cette nouvelle, et sentant bien qu'il n'était pas en état de résister à une armée si puissante, prit le parti de recourir à la générosité et à la clémence du général romain. Il lui remit entre les mains les ambassadeurs que Mithridate lui avait envoyés, et les suivit lui-même de fort près. Sans prendre aucune précaution, il entra dans le camp des Romains, et vint mettre sa personne et sa couronne à la discrétion de Pompée et des Romains. Il disait[1] que de tous les Romains il n'y avait que Pompée à la bonne foi de qui il voulût se confier; que, de quelque manière qu'il décidât de son sort, il se trouverait content;

[1] Plut. in Pomp. pag. 636, 637. — Appian. pag. 242, 243. — Dion. Cass. lib. 36, pag. 25 et 26.

[2] Cent mille écus. = 100 talents philetériens, près de un million de francs. E. B.

[1] « Mox ipse supplex et præsens se regnumque ditioni « ejus permisit, præfatus: neminem alium, neque Roma- « num, neque ullius gentis virum futurum fuisse, cujus « se fidei commissurus foret, quam Cn. Pompeium. Proindè « omnem sibi vel adversam, vel secundam, cujus auctor « ille esset, fortunam tolerabilem futuram. Non esse turpe « ab eo vinci, quem vincere esset nefas: neque ei inho- « nesté aliquem summitti, quem fortuna super omnes « extulisset. » (Vell. Paterc. lib. 2, cap. 37.)

qu'il n'était point honteux d'être vaincu par un homme que nul ne pouvait vaincre; et qu'on pouvait sans déshonneur se soumettre à celui que la fortune avait élevé au-dessus de tous les autres.

Quand il fut arrivé à cheval près de l'enceinte du camp, deux huissiers de Pompée sortirent au-devant de lui, et lui ordonnèrent de descendre, et d'entrer à pied, lui disant que jamais on n'avait vu d'étranger passer à cheval dans un camp romain. Tigrane obéit; et ôtant même son épée, il la donna à ces huissiers; et enfin, quand il fut assez près de Pompée, prenant son diadème, il voulut le mettre à ses pieds, et, se prosternant honteusement à terre, lui embrasser les genoux. Mais Pompée courut à lui pour l'empêcher; et le prenant par la main, il le mena dans sa tente, le fit asseoir près de lui à sa droite, et son fils, le jeune Tigrane, à sa gauche: après quoi il le remit au lendemain pour entendre ce qu'il avait à lui dire, et invita le père et le fils à souper ce soir-là avec lui. Le fils refusa de s'y trouver avec son père; et comme il ne lui avait donné aucune marque de respect pendant l'entrevue, et l'avait traité avec la même indifférence qu'il aurait fait un étranger, Pompée fut fort choqué de cette conduite. Il ne négligea pas pourtant tout à fait ses intérêts, en prenant connaissance de l'affaire de Tigrane. Après avoir condamné le roi Tigrane à payer six mille talents[1] aux Romains pour les frais de la guerre qu'il leur avait faite sans sujet, et à leur céder toutes ses conquêtes en deçà de l'Euphrate, il ordonna que ce prince régnerait dans son ancien royaume d'Arménie majeure, et que son fils aurait la Gordienne et la Sophène, deux provinces limitrophes de l'Arménie, pendant la vie de son père, et après sa mort tout le reste de ses états; en réservant pourtant au père les trésors qu'il avait dans la Sophène, sans lesquels il lui était impossible de payer aux Romains la somme que Pompée exigeait de lui.

Le père fut fort content de ces conditions, qui lui laissaient encore une couronne. Mais le fils, qui s'était mis des chimères dans la tête, ne put goûter un décret qui lui ôtait ce qu'il s'était promis. Il en fut même si mécontent, qu'il voulut se sauver pour aller exciter de nouveaux troubles. Pompée, qui se douta de son dessein, le fit garder à vue: et quand il vit qu'il refusait absolument de consentir que son père retirât ses trésors de la Sophène, il le fit mettre en prison. Ensuite, ayant découvert qu'il faisait solliciter la noblesse d'Arménie à prendre les armes, et qu'il tâchait d'y engager aussi les Parthes, il le mit avec ceux qu'il réservait pour le triomphe.

Peu de temps après, Phraate, roi des Parthes, envoya redemander à Pompée ce jeune prince, qui était son gendre, et lui représenter qu'il devait terminer ses conquêtes à l'Euphrate. Pompée fit réponse que le jeune Tigrane touchait de plus près à son père qu'à son beau-père; et que, pour ses conquêtes, il leur donnerait les bornes que la raison et la justice leur prescriraient, mais sans prendre la loi de personne.

Quand on eut laissé prendre à Tigrane les trésors de la Sophène, il paya les six mille talents, et fit outre cela présent à l'armée romaine de cinquante dragmes[1] pour chaque simple soldat, de mille[2] à chaque centenier, de dix mille[3] à chaque tribun; et par cette libéralité il obtint le titre d'ami et d'allié du peuple romain. Elle lui serait pardonnable, s'il ne l'avait pas souillée par des bassesses indignes d'un roi.

Pompée donna à Ariobarzane la Cappadoce entière[4], et y ajouta la Sophène et la Gordienne, qu'il avait destinées au jeune Tigrane.

Après avoir tout réglé en Arménie, Pompée marcha vers le nord à la poursuite de Mithridate. Il trouva sur les bords du Cyrus[5] les Albaniens et les Ibériens, deux puissantes nations situées entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin, qui entreprirent de l'arrêter: mais il les battit, et obligea les Albaniens à demander la paix. Il la leur accorda, et passa l'hiver dans leur pays.

[1] Dix-huit millions. = 6000 talents philétériens, près de 60 millions de fr. E. B.

[1] 25 livres.

[2] 500 livres. = 822 fr. E. B.

[3] 5000 livres. = 2 279 fr. E. B.

[4] Plut. in Pomp. pag. 637. Dion. Cass. lib. 36, p. 28. — Appian. pag. 242-245.

[5] Ce fleuve est appelé *Cyrnus* par quelques auteurs.

L'année suivante [1] il se mit de fort bonne heure en campagne contre les Ibériens. C'était une nation fort guerrière, et qui n'avait jamais encore été soumise. Elle avait toujours conservé sa liberté pendant que les Mèdes, les Perses et les Macédoniens avaient eu successivement l'empire de l'Asie. Pompée vint à bout de dompter ces peuples, quoiqu'il s'y trouvât d'assez grandes difficultés, et les obligea de demander la paix. Le roi des Ibériens lui envoya un lit, une table et un trône, le tout d'or massif, le priant de recevoir ces présents pour gages de son amitié. Pompée les remit entre les mains des trésoriers pour le trésor public. Il soumit aussi les peuples de la Colchide, et fit prisonnier leur roi Olthace, qu'il mena ensuite dans son triomphe. De là il revint sur ses pas en Albanie, pour châtier cette nation de ce qu'elle avait repris les armes pendant qu'il était aux prises avec les Ibériens et avec ceux de la Colchide.

L'armée des Albaniens était commandée par Cosis, frère du roi Orode. Ce prince, dès qu'on en fut venu aux mains, s'attacha à Pompée, et, courant sur lui, il lui lança son javelot : mais Pompée l'ayant joint, lui appuya sa javeline avec tant de roideur, qu'il le perça d'outre en outre, et le jeta mort aux pieds de son cheval. Les Albaniens furent battus, et il s'en fit un grand carnage. Cette victoire obligea le roi Orode à acheter le renouvellement de la paix qu'il avait faite avec les Romains l'année précédente, par de grands présents, et en donnant ses fils en otage aux Romains pour sûreté qu'il l'observerait mieux que par le passé.

Mithridate cependant avait passé l'hiver à Dioscourias sur le Pont-Euxin, au nord-est. Dès que le printemps fut venu, il marcha vers le Bosphore Cimmérien, en traversant le pays de diverses nations des Scythes, dont quelques-unes le laissèrent passer de leur bon gré, et d'autres y furent contraintes par la force. Ce royaume du Bosphore Cimmérien est le même que nous appelons aujourd'hui la Tartarie Crimée; et c'était alors une province de l'empire de Mithridate. Il l'avait donnée en apanage à un de ses fils nommé Machare; mais ce jeune prince avait été pressé si vivement par les Romains pendant qu'ils assiégeaient Sinope, et que leur flotte était maîtresse du Pont-Euxin, qui était entre cette ville et son royaume, qu'il avait fait la paix avec eux, et l'avait observée inviolablement jusqu'alors. Il savait bien que cette conduite déplaisait extrêmement à son père, et ainsi il appréhendait fort sa présence. Pour se raccommoder avec lui, il lui envoya des ambassadeurs sur la route, qui lui représentèrent que ç'avait été la nécessité de ses affaires qui l'avait obligé d'agir contre son inclination. Mais, voyant que son père ne se laissait point toucher à ses raisons, il essaya de se sauver par mer, et fut pris par des vaisseaux que Mithridate avait fait croiser exprès sur sa route. Il aima mieux se tuer que de tomber entre les mains de son père.

Pompée, ayant achevé la guerre dans le nord, et voyant qu'il était impossible de suivre Mithridate dans le pays reculé où il s'était retiré, ramena son armée au midi; et en passant il soumit Darius, roi des Mèdes, et Antiochus, roi de Comagène. Il vint en Syrie [1], et se rendit maître de tout cet empire. Scaurus réduisit la Célésyrie et Damas, et Gabinius tout le reste jusqu'au Tigre; c'étaient deux de ses lieutenants généraux. Antiochus l'Asiatique, fils d'Antiochus Eusèbe, l'héritier de la maison des Séleucides, qui, par la permission de Luculle, régnait depuis quatre ans dans une partie de ces pays-là, dont il s'était saisi quand Tigrane l'abandonna, vint le prier que par son moyen il pût être rétabli sur le trône de ses pères. Mais Pompée refusa de l'entendre, et le dépouilla de tous ses états, dont il fit une province romaine. Ainsi, pendant qu'on laissait l'Arménie à Tigrane, qui avait fait beaucoup de mal aux Romains dans le cours d'une longue guerre, on dépouilla Antiochus, qui ne leur avait jamais fait aucun tort, et ne méritait point du tout le traitement qu'on lui fit. La raison qu'on en donna, fut que les Romains avaient conquis la Syrie sur Tigrane; qu'il n'était pas juste qu'ils perdissent le fruit de leur victoire : qu'Antiochus était un prince

[1] An. M. 3939; av. J. C. 65.

[1] Appian. in Syr. pag. 133. — Justin. lib. 40, cap. 2.

qui n'avait ni le courage ni la capacité nécessaires pour défendre le pays; que le mettre entre ses mains, ce serait l'exposer aux ravages et aux courses continuelles des Juifs et des Arabes, ce que Pompée n'avait garde de faire. En conséquence de ce raisonnement, Antiochus perdit sa couronne, et fut réduit à la nécessité de vivre en simple particulier. C'est en lui que finit l'empire[1] des Séleucides en Asie, qui avait duré près de deux cent cinquante ans.

Pendant ces expéditions des Romains en Asie, il arriva de grandes révolutions en Égypte. Les Alexandrins, lassés d'Alexandre leur roi, se soulevèrent; et, après l'avoir chassé, appelèrent Ptolémée Aulète, pour remplir sa place. Cette histoire sera traitée avec étendue dans l'article suivant.

Pompée, s'étant transporté à Damas, y régla plusieurs affaires de l'Égypte et de la Judée[2]. Pendant le séjour qu'il y fit, il s'y rendit jusqu'à douze têtes couronnées, qui venaient lui faire leur cour, et qui s'y trouvèrent tous en même temps.

C'est pour lors qu'on vit un beau combat d'amitié et de respect entre un père et un fils: combat rare dans les temps dont nous parlons, où les meurtres et les parricides les plus affreux ouvraient le chemin au trône. Ariobarzane, roi de Cappadoce, se démit volontairement de son royaume en faveur de son fils, et lui mit son diadème sur la tête en présence de Pompée. Des larmes sincères coulèrent alors en abondance des yeux de ce fils véritablement affligé de ce qui aurait fait la joie des autres. C'est la seule occasion où il crut la désobéissance permise, et il aurait constamment persisté dans le refus d'accepter le sceptre[3], si l'ordre de Pompée ne fût intervenu, et ne l'eût obligé de céder enfin à l'autorité paternelle[4]. C'est le second exemple que fournit la Cappadoce d'un pareil combat de générosité. Nous avons parlé en son lieu du fait des deux Ariarathe.

[1] An. M. 3939; av. J. C. 65.
[2] Plut. in Pomp. pag. 638, 639.
[3] Val. Max. lib. 5, cap. 7.
[4] « Nec ullum finem tam egregium certamen habuisset, « nisi patriæ voluntati auctoritas Pompeii adfuisset. » (Val. Max.)

Comme il y avait encore dans le Pont et dans la Cappadoce plusieurs places fortes entre les mains de Mithridate, Pompée jugea à propos d'y retourner pour les réduire. Il les soumit en effet presque toutes à son arrivée, et il alla ensuite passer l'hiver à Aspis, ville du Pont.

Stratonice, une des femmes de Mithridate, remit à Pompée un château du Bosphore dont elle avait la garde, avec les trésors qui y étaient cachés, lui demandant pour récompense que, si son fils Xipharès tombait entre ses mains, il voulût bien le lui rendre. Pompée n'accepta de ces présents que ceux qui pouvaient servir à l'ornement des temples. Quand Mithridate sut ce qu'avait fait Stratonice pour se venger de la facilité avec laquelle elle s'était rendue, qu'il regardait comme une trahison, il tua Xipharès sous les yeux de sa mère, qui vit ce triste spectacle de l'autre bord du détroit.

Caïne, ou la Ville-Neuve, était la plus forte de toutes les places du Pont: aussi était-ce là que Mithridate avait la plus grande partie de son trésor, et ce qu'il possédait de plus précieux, parce qu'il la regardait comme imprenable; mais elle ne le fut pas pour les Romains. Pompée la prit, et avec elle tout ce que Mithridate y avait laissé. On y trouva, entre autres choses, des mémoires secrets qu'il avait dressés lui-même, qui servirent beaucoup à faire connaître son caractère. Dans l'un il marquait les personnes qu'il avait empoisonnées, entre autres son propre fils Ariaratho, et Alcée de Sardes; ce dernier parce qu'il avait remporté sur lui le prix de la course des chevaux. Quelle bizarrerie! Avait-il peur que le public et la postérité ne fussent pas instruits de ses crimes, ni de leurs motifs?

On y trouva aussi ses mémoires de médecine, que Pompée fit traduire en latin par Lénée, bon grammairien, qui était un de ses affranchis[1], et on les publia ensuite dans cette langue: car, entre les autres qualités extraordinaires de Mithridate, il avait celle d'être très-habile dans la médecine. Ce fut lui qui inventa le contre-poison admirable qui porte encore son nom, et dont les médecins se sont si bien trouvés, qu'on l'emploie encore aujourd'hui avec succès.

[1] Plin. lib. 25, cap. 2.

Digitized by Google

Pompée[1], pendant le séjour qu'il fit à Aspis, régla les affaires du pays, autant que l'état où étaient les choses pouvait le permettre. Dès que le printemps fut revenu, il retourna en Syrie pour faire la même chose. Il ne crut pas devoir songer à poursuivre Mithridate dans le royaume du Bosphore, où il était encore retourné. Il eût fallu pour cela faire le tour du Pont-Euxin avec une armée, et traverser des pays habités par des nations barbares, dont quelques-uns même étaient déserts: entreprise fort dangereuse, et où l'on courait risque de périr. Ainsi tout ce que put faire Pompée, fut de poster de telle manière la flotte romaine, qu'elle empêchât tous les convois qu'on eût pu envoyer à Mithridate. Il crut par là le pouvoir réduire à la dernière extrémité, et dit en partant qu'il laissait à Mithridate un ennemi plus redoutable que les armées romaines: c'étaient la faim et la nécessité.

Ce qui le menait avec tant d'ardeur en Syrie, était la passion démesurée et pleine de vanité qu'il avait de pousser ses conquêtes jusqu'à la mer Rouge. En Espagne, et avant cela en Afrique, il avait porté les armes romaines jusqu'à l'Océan occidental, des deux côtés du détroit de la Méditerranée. Dans la guerre contre les Albaniens, il les avait étendues jusqu'à la mer Caspienne. Il croyait qu'il ne manquait plus à sa gloire que de les pousser jusqu'à la mer Rouge. En arrivant en Syrie, il déclara Antioche et Séleucie sur l'Oronte villes libres, et continua sa marche vers Damas, d'où il comptait aller attaquer les Arabes, et porter ensuite ses victoires jusqu'à la mer Rouge. Mais il survint un accident qui l'obligea à suspendre toute autre affaire, et à se rendre dans le Pont.

Il lui était venu quelque temps auparavant une ambassade de la part de Mithridate qui demandait la paix. Il faisait proposer qu'on lui laissât, comme à Tigrane, sa couronne héréditaire; qu'il paierait un tribut aux Romains, et leur céderait tous ses autres états. Pompée répondit qu'il vînt donc aussi en personne, comme avait fait Tigrane. Mithridate ne put consentir à une telle bassesse; mais il proposa d'y envoyer ses enfants, et quelques-uns de ses principaux amis. Pompée ne voulut pas s'en contenter. Les négociations se rompirent, et Mithridate se remit à faire des préparatifs de guerre avec autant de vigueur que jamais. Pompée, qui en eut avis, jugea à propos de se rendre sur les lieux pour avoir l'œil à tout. Pour cet effet, il alla passer quelque temps à Amisus, l'ancienne capitale du pays. Là, par une juste punition des dieux, dit Plutarque, son ambition lui fit commettre des fautes qui lui attirèrent le blâme de tout le monde. Il avait taxé publiquement et décrié Lucullc, sur ce que, la guerre étant encore allumée, il avait disposé des provinces, fait des présents, décerné des honneurs, et fait tout ce que les vainqueurs n'ont accoutumé de faire qu'après la guerre entièrement terminée: et il tomba dans le même inconvénient; car il disposa des gouvernements, et partagea les états de Mithridate en provinces, comme si la guerre eût été finie. Mais Mithridate vivait encore, et l'on devait tout craindre d'un prince inépuisable en ressources, que les plus grands revers ne pouvaient déconcerter, et à qui ses pertes mêmes semblaient inspirer un nouveau courage et donner de nouvelles forces. Alors, en effet, dans le temps qu'on le croyait perdu sans retour, il méditait de faire, avec les troupes qu'il avait levées, une terrible invasion jusque dans le cœur de l'empire romain.

Dans la distribution des récompenses, Pompée donna l'Arménie mineure, avec plusieurs villes et pays voisins, à Déjotare, prince de Galatie, qui était toujours demeuré attaché aux intérêts des Romains pendant cette guerre, et lui accorda le titre de *roi*. C'est ce même Déjotare qui, ayant toujours été depuis attaché par reconnaissance à Pompée, encourut la haine de César, et eut besoin d'être défendu par l'éloquence de Cicéron.

Il fit aussi en même temps Archélaüs grand prêtre de la lune, qui était la grande déesse des Comaniens, dans le Pont, et lui donna la souveraineté du lieu, qui contenait bien six mille personnes, toutes dévouées au culte de cette déesse. J'ai déjà marqué que cet Archélaüs était fils de celui qui avait commandé en chef les troupes que Mithridate avait envoyées en Grèce dans la première guerre qu'il eut avec les Romains, et qui, ayant été disgracié

[1] An. M. 3940; av. J. C. 64. — Joseph. Antiq. lib. 14, cap. 5, 6. — Plut. in Pomp. pag. 639-641. — Dion. Cass. lib. 37, pag. 34-36. — Appian. pag. 246-251.

Digitized by Google

par Mithridate, s'était retiré chez les Romains avec son fils. Ils leur étaient toujours demeurés depuis très-affectionnés, et leur avaient été d'un grand secours dans les guerres d'Asie. Le père étant mort, on donna au fils, pour récompenser les services de l'un et de l'autre, cette prêtrise de Comane, avec la souveraineté qu'on y attacha.

Pendant le séjour que fit Pompée dans le Pont, Arétas, roi de l'Arabie-Pétrée, profita de son absence, et fit des courses dans la Syrie, qui en incommodèrent beaucoup les habitants. Pompée y revint. En passant, il trouva sur sa route l'endroit où étaient les corps morts des Romains tués dans la défaite de Triarius. Il les fit enterrer avec grande solennité, ce qui lui gagna le cœur des soldats. De là Pompée continua sa marche vers la Syrie, pour y exécuter les projets qu'il avait formés pour la guerre d'Arabie. Une importante nouvelle les interrompit.

Quoique Mithridate eût perdu toute espérance de paix depuis le refus des ouvertures qu'il avait fait faire à Pompée, et qu'il vît plusieurs de ses sujets quitter son parti; cependant, loin de perdre courage, il avait formé le projet de traverser la Pannonie, et, en passant les Alpes, d'aller attaquer les Romains dans l'Italie même, comme avait fait Annibal: projet plus hardi que prudent, et qui lui était inspiré par sa haine invétérée et par un désespoir aveugle. Un grand nombre de Scythes de son voisinage étaient entrés dans ses troupes, et avaient grossi considérablement son armée. Il avait envoyé des députés en Gaule solliciter les peuple de se joindre à lui quand il approcherait des Alpes. Comme les grandes passions sont toujours fort crédules, et qu'on se flatte aisément de tout ce qu'on désire avec ardeur, il espérait que le feu de la révolte parmi les esclaves d'Italie et de Sicile, peut-être mal éteint, pourrait se rallumer tout d'un coup à sa présence; que les pirates reprendraient bientôt l'empire de la mer, et susciteraient de nouvelles affaires aux Romains; et que les peuples, accablés par l'avarice et la cruauté des magistrats et de généraux, seraient ravis de se tirer par son moyen de l'oppression sous laquelle ils gémissaient depuis longtemps. Voilà les pensées qu'il roulait dans son esprit.

Mais comme, pour exécuter ce projet, il fallait faire plus de cinq cents lieues, et traverser les pays qu'on appelle aujourd'hui la petite Tartarie, la Podolie, la Moldavie, la Valachie, la Transylvanie, la Hongrie, la Styrie, la Carinthie, le Tyrol et la Lombardie, et passer trois grands fleuves, le Borysthène, le Danube et le Pô, la seule idée d'une si rude et dangereuse marche jeta une telle frayeur dans son armée, que, pour rompre son dessein, elle conspira contre lui, et élut Pharnace, son fils, pour roi: c'était lui qui avait excité cette révolte parmi ses soldats. Alors Mithridate, se voyant abandonné de tout le monde, et que son fils même ne voulait pas lui permettre seulement de se sauver où il pourrait, se retira dans son appartement; et, après avoir donné du poison à ses femmes, à ses concubines, et à celles de ses filles qui étaient alors auprès de lui, il en prit lui-même: mais, comme il vit que le poison ne faisait pas son effet sur lui, il eut recours à son épée. Le coup qu'il se donna ne suffisant pas, il fut obligé de prier un soldat gaulois de l'achever. Dion dit que ce fut son propre fils qui le tua.

Mithridate avait règné soixante ans[1] et en avait vécu soixante et douze. Sa grande peur était de tomber entre les mains des Romains, et d'être mené en triomphe. Pour prévenir ce malheur, il portait toujours sur lui du poison, afin de leur échapper par cette voie, s'il ne trouvait pas d'autre ressource. L'appréhension qu'il eut que son fils ne le livrât à Pompée, lui fit prendre la funeste résolution qu'il exécuta avec tant de promptitude. On dit communément que ce qui fit que le poison qu'il prit ne le tua pas, venait de ce qu'il avait tant pris de son contre-poison, que son tempérament en était devenu à l'épreuve du poison. Mais l'on prétend que c'est une erreur, et qu'il est impossible de trouver un remède particulier qui puisse servir d'antidote général contre toutes les espèces de poison.

Pompée était à Jéricho, dans la Palestine, où les différends d'Hyrcan et d'Aristobule, dont nous avons parlé ailleurs, l'avaient amené, quand il reçut la première nouvelle de la mort

[1] An. M. 3911; av. J. C. 63.

Digitized by Google

de Mithridate. Elle lui fut apportée par des exprès dépêchés du Pont, pour lui remettre en main les lettres de ses lieutenants. Les exprès arrivant avec leurs lances couronnées de laurier, ce qui ne se pratiquait que lorsqu'ils venaient annoncer quelque victoire ou quelque nouvelle importante et avantageuse, l'armée fut fort curieuse et avide de l'apprendre. Comme elle ne faisait que commencer à former son camp, et qu'elle n'avait pas encore dressé le tribunal de dessus lequel le général leur parlait, sans s'amuser à en faire un de gazon, comme c'était l'ordinaire, parce qu'il aurait fallu trop de temps, elle en fit un à la hâte des bâts de leurs bêtes de somme, sur lequel Pompée monta sans façon. Il leur apprit la mort de Mithridate, et la manière dont il s'était tué lui-même; que son fils Pharnace soumettait aux Romains et sa personne et ses états; et qu'ainsi cette guerre fâcheuse, qui avait duré si longtemps, était enfin terminée. Ce fut un grand sujet de joie et pour le général et pour l'armée.

Telle fut la fin de Mithridate, prince [1], dit un historien, dont il est difficile de se taire, et encore plus d'en parler. Plein de vivacité dans les guerres, distingué par son courage, très-grand quelquefois par les faveurs de la fortune, et toujours par la fermeté inébranlable de son âme; véritablement général par la prudence et le conseil, et soldat par les coups de main hardis et périlleux : un second Annibal pour sa haine pour les Romains.

Cicéron dit de Mithridate qu'après Alexandre c'était le plus grand des rois [2] : *Ille rex post Alexandrum maximus.* Il est bien certain que les Romains n'ont jamais eu de pareil roi en tête. On ne peut nier non plus qu'il n'eût de grandes qualités : une vaste étendue d'esprit qui embrassait tout, une supériorité de génie capable des plus grandes entreprises, une fermeté d'âme que les plus grands malheurs ne pouvaient abattre, une industrie et une hardiesse inépuisables en ressources, qui après les plus grandes pertes, le faisaient reparaître tout d'un coup sur la scène plus puissant et plus terrible que jamais. Je ne crois pas pourtant qu'on puisse le donner pour un capitaine achevé : ce n'est pas, ce me semble, l'idée qui résulte de ses actions. Il remporta d'abord de grands avantages, mais contre des généraux sans mérite et sans expérience. Depuis qu'on lui eut opposé Sylla, Luculle, Pompée, ce ne fut plus de même; et l'on ne voit pas que dans les batailles il se soit fait beaucoup d'honneur, ni par l'habileté à se poster avantageusement, ni par la présence d'esprit dans les contre-temps inopinés, ni même par l'intrépidité dans les occasions dangereuses et dans le feu de l'action. Mais, quand on lui supposerait toutes les qualités d'un grand général, son nom ne peut être qu'en horreur, quand on considère les meurtres et les parricides sans nombre dont il souilla son règne, et cette cruauté barbare qui ne respecta ni mère, ni femmes, ni enfants, ni amis, et qui sacrifia tout à son insatiable ambition.

Pompée étant arrivé en Syrie [1], alla droit à Damas, à dessein d'en partir pour commencer enfin la guerre d'Arabie. Quand Arétas, qui en était roi, vit son armée prête à entrer dans ses états, il envoya faire ses soumissions par une ambassade.

Les troubles de la Judée occupèrent Pompée quelque temps; il revint ensuite en Syrie, d'où il partit pour le Pont. En arrivant à Amisus [2], il y trouva le corps de Mithridate, que Pharnace son fils lui envoyait, apparemment pour assurer Pompée, par ses propres yeux, de la vérité de la mort d'un ennemi qui lui avait causé tant de peine et de fatigues: il y avait ajouté de grands présents pour se le rendre favorable : Pompée reçut les présents; mais pour le corps, regardant l'inimitié comme éteinte par la mort, il lui fit tout l'honneur qui était dû à un roi, et l'envoya à la ville de Sinope pour y être enterré avec les rois de Pont ses ancêtres, qui avaient là depuis longtemps leur sépulture ordinaire, et ordonna

[1] « Vir, neque silendus, neque dicendus sine curâ : « bello acerrimus, virtute eximius : aliquandò fortunâ, « semper animo maximus : consiliis dux, miles manu : « odio in Romanos Annibal. » (Vell. Paterc. lib. 2, cap. 18.)

[2] Acad. Quæs. lib. 4, n. 3.

[1] An. M. 3941; av. J. C. 63. — Joseph. Antiq. lib. 14, cap. 4-8; et de Bell. Jud. 1-5.

[2] Plut. in Pomp. pag. 641. — Appian. pag. 250-252 — Dio. Cass. lib. 36, pag. 35 et 36.

les sommes qu'il fallait pour lui faire des funérailles royales.

Dans ce dernier voyage, il prit possession de toutes les places qui étaient encore restées entre les mains de ceux à qui Mithridate les avait confiées. Il trouva dans quelques-unes des richesses immenses, surtout à Télaure, où était une partie des plus beaux meubles et des plus riches bijoux de Mithridate, avec son principal arsenal : on compta jusqu'à deux mille coupes d'onyx enchâssées dans de l'or, avec une si prodigieuse quantité de vaisselle de toute espèce, de meubles et d'équipages de guerre pour homme et pour cheval, qu'il fallut au questeur, c'est-à-dire au trésorier de l'armée, trente jours entiers pour en faire l'inventaire.

Pompée accorda à Pharnace le royaume du Bosphore pour récompense de son parricide, le déclara ami et allié du peuple romain, et tourna sa marche vers la province d'Asie pour passer l'hiver à Ephèse; ce fut là qu'il distribua les récompenses à son armée victorieuse. Il donna à chaque soldat quinze cents dragmes (sept cent cinquante livres); et aux officiers, à proportion du poste qu'ils occupaient. Enfin la somme à laquelle se montèrent les libéralités qu'il fit des dépouilles de l'ennemi alla jusqu'à seize mille talents, c'est-à-dire quarante-huit millions, et il en eut pourtant encore vingt mille (soixante millions) pour mettre au trésor à Rome le jour de son entrée.

Son triomphe dura deux jours[1], et fut célébré avec une pompe extraordinaire. Pompée fit marcher devant lui trois cent vingt-quatre captifs des plus distingués : entre lesquels étaient Aristobule, roi de Judée, avec son fils Antigone; Olthace, roi de Colchos; Tigrane, fils de Tigrane roi d'Arménie; la sœur, cinq fils et deux filles de Mithridate. Au défaut de la personne de ce roi, on porta en triomphe son trône et son sceptre, et un buste colossal de la hauteur de huit coudées, qui était d'or.

[1] An. M. 3943; av. J. C. 64.

ARTICLE II.

Ce second article contient l'histoire de trente-cinq ans, depuis le commencement du règne de Ptolémée Aulète jusqu'à la mort de Cléopatre, où finit le royaume d'Egypte; c'est-à-dire depuis l'an du monde 3939 jusqu'à l'an 3974.

§ I. — Ptolémée Aulète avait été mis sur le trône d'Égypte a la place d'Alexandre. Il se fait nommer ami et allié du peuple romain par le crédit de César et de Pompée, qu'il avait acheté bien cher. En conséquence, il accable ses sujets d'impôts. Il est chassé du trône. Les Alexandrins lui substituent Bérénice sa fille. Il va a Rome, et gagne, a force d'argent, les suffrages des premiers de la république pour être rétabli. On lui oppose un oracle de la Sybille, malgré lequel Gabinius le rétablit a main armée sur le trône, ou il demeure jusqu'a sa mort. La fameuse Cléopatre sa fille lui succède, avec son frère, encore tout jeune.

Nous avons vu comment Ptolémée Aulète était monté sur le trône d'Egypte[1]. Alexandre, son prédécesseur, en ayant été chassé par ses sujets, s'était retiré à Tyr, où il mourut quelque temps après. Comme il ne laissait point d'enfants, ni aucun autre prince légitime du sang royal, il avait fait le peuple romain son héritier. Le sénat, pour les raisons que j'ai rapportées, ne jugea pas alors à propos de prendre possession des états qui lui avaient été légués par le testament d'Alexandre; mais aussi pour montrer qu'il ne renonçait pas à son droit, il résolut de recueillir une partie de la succession, et envoya des députés à Tyr pour demander quelques sommes que ce roi y avait laissées en mourant.

Les prétentions du peuple romain ne se prescrivaient point; et c'était un établissement mal assuré que de posséder un état où il croyait en avoir de si bien fondées, à moins qu'on ne trouvât quelque moyen de l'y faire renoncer : tous les autres rois d'Egypte avaient été amis et alliés de Rome. C'était un moyen sûr pour Ptolémée de se faire reconnaître authentiquement roi d'Egypte par les Romains, que de se faire déclarer leur allié; mais au-

[1] An. M. 3939; av. J. C. 65.

tant qu'il lui était important d'avoir cette qualité, autant lui était-il difficile de l'obtenir. La mémoire du testament de son prédécesseur était encore toute récente; et comme on ne pardonne point aux princes les défauts qui ne conviennent pas à leur condition, quoiqu'on leur en pardonne souvent de plus nuisibles, le surnom de *joueur de flûte*, que celui-ci s'était attiré, l'avait mis en aussi mauvaise estime à Rome qu'en Egypte.

Il ne désespéra pourtant pas de venir à bout de son entreprise[1]. Toutes les voies qu'il prit pour arriver à son but furent longtemps inutiles; et il y a apparence qu'elles l'auraient toujours été, si César n'eût jamais été consul. Cet esprit ambitieux, qui croyait bons tous les moyens et tous les expédients qui le conduisaient à ses fins, accablé de dettes immenses, et trouvant ce roi disposé à mériter, à force d'argent, ce qu'il ne pouvait obtenir de droit, lui vendit l'alliance de Rome aussi chèrement qu'il la voulut acheter, et en reçut, tant pour lui que pour Pompée, dont le crédit lui fut nécessaire pour y faire consentir le peuple, près de six mille talents, c'est-à-dire près de dix-huit millions. A ce prix, il fut déclaré ami et allié du peuple romain.

Quoique ce prince tirât tous les ans de son royaume[2] plus de deux fois autant, il ne put trouver tout à coup cette somme sans surcharger extrêmement ses sujets. Ils étaient déjà fort mécontents de ce qu'il n'avait pas voulu revendiquer l'île de Cypre comme un ancien apanage de l'Égypte; et, en cas de refus, déclarer la guerre aux Romains. Dans cette disposition, les levées extraordinaires de deniers qu'il était obligé de faire ayant achevé de les aigrir, ils se soulevèrent avec tant de violence, qu'il prit le parti de s'enfuir pour mettre sa vie en sûreté. Il cacha si bien sa route, qu'on crut en Egypte qu'il était péri, ou l'on feignit de le croire. On déclara reine à sa place l'aînée des trois filles qu'il avait nommée *Bérénice*, quoiqu'il eût deux fils, parce qu'ils étaient beaucoup plus jeunes.

Cependant Ptolémée[3] ayant abordé à l'île de Rhodes, qui était sur son chemin pour aller à Rome, apprit que Caton, qui, depuis sa mort, a été appelé dans l'histoire *Caton d'Utique*, y était arrivé aussi il y avait quelque temps. Ce prince, étant bien aise de conférer avec lui sur ses affaires, le fit avertir aussitôt de sa venue, comptant qu'il ne tarderait point à le venir trouver. On va connaître ici la grandeur, ou plutôt la fierté romaine. Caton lui fit dire qu'il vînt lui-même le chercher, s'il voulait lui parler. Il y alla. Caton ne daigna pas se lever quand Ptolémée entra dans sa chambre; et, le saluant comme un homme du commun, lui dit seulement de s'asseoir. Le roi, quoiqu'un peu troublé de cette réception, ne laissait pas d'admirer en lui-même comment tant de hauteur et de fierté pouvait s'accorder dans un homme avec la simplicité et la modestie qui paraissaient dans son habillement et dans tout son équipage. Mais il fut bien plus surpris lorsqu'étant entré en matière, Caton le blâma ouvertement de ce qu'il quittait le plus beau royaume du monde pour aller s'exposer au faste et à l'avarice insatiable des grands de Rome, et souffrir mille indignités. Il ne feignit point de lui dire que, quand il vendrait toute l'Egypte, il n'aurait pas encore de quoi contenter toute leur avidité. Il lui conseilla donc de retourner en Egypte, et de s'y accommoder avec ses sujets, ajoutant qu'il était prêt à y accompagner le roi, s'il le voulait, et lui offrant pour cela son entremise et ses bons offices.

Ptolémée, à ce discours, revenu comme d'un songe, et ayant pensé mûrement à tout ce que le sage Romain lui avait dit, reconnut la faute qu'il avait faite de quitter son royaume, et songeait à y retourner. Mais les amis qu'il avait avec lui, gagnés par Pompée pour le faire aller à Rome (on devine bien dans quelles vues), le détournèrent de suivre le conseil de Caton. Il eut tout le temps de s'en repentir quand il se trouva dans cette superbe ville, réduit à solliciter son affaire de porte en porte chez chaque magistrat, comme un simple particulier.

César, sur qui il fondait sa principale espérance, ne s'y trouva pas[4] : il faisait la guerre

[1] Sueton. in Jul. Cæs. cap. 54. — Dio Cass. lib. 39, pag. 97. — Strab. lib. 17, pag. 796.

[2] An. M. 3946; av. J. C. 58.

[3] Plut. in Catone Utic. pag. 776.

[4] Dion. lib. 39, pag. 97, 98. — Plin. lib. 33, cap. 10. — Cic. ad Famil. lib. 1. Ep. 1-4. — Id. in Pison. n. 48-50. — Id. pro Cæl. n. 23, 24.

dans les Gaules; mais Pompée, qui y était, le logea chez lui, et n'oublia rien pour le servir. Outre l'argent qu'il avait reçu de ce prince, conjointement avec César, Ptolémée avait depuis cultivé son amitié par divers services qu'il lui avait rendus dans la guerre de Mithridate, et lui avait entretenu huit mille chevaux à ses dépens dans celle de Judée. S'étant donc plaint au sénat de la rébellion de ses sujets, il demanda qu'on les remît sous son obéissance, ainsi que l'alliance qu'on lui avait accordée y obligeait les Romains. La faction de Pompée lui fit obtenir ce qu'il demandait. Le consul Lentulus, à qui la Cilicie, séparée de l'Égypte seulement par la côte de Syrie, était échue par le sort, fut chargé de rétablir Ptolémée sur le trône.

Mais, avant que son consulat fût achevé [1], les Égyptiens, ayant appris que leur roi n'était pas mort comme ils le croyaient, et qu'il était allé à Rome, y envoyèrent une ambassade solennelle pour justifier leur révolte devant le sénat. Cette ambassade était composée de plus de cent personnes, dont le chef était un célèbre philosophe nommé *Dion*, qui avait à Rome des amis considérables. Ptolémée en ayant eu avis, trouva le moyen de faire périr par le fer ou par le poison la plupart des ambassadeurs; et il intimida si fort ceux qu'il ne put corrompre ni faire tuer, qu'ils n'osèrent ni s'acquitter de leur commission, ni demander justice de tant de meurtres. Mais comme cette cruauté fut connue de tout le monde, elle acheva de le rendre aussi odieux qu'il était méprisé; et les profusions immenses qu'il faisait pour gagner les plus pauvres et les plus intéressés du sénat devinrent si publiques, qu'on ne parlait d'autre chose dans toute la ville.

Un mépris des lois si marqué, une audace si effrénée, excitèrent l'indignation de tout ce qui restait de gens de bien dans le sénat. M. Favonius entre autres, philosophe stoïcien, fut le premier qui s'y déclara contre Ptolémée. Sur sa requête, il fut résolu qu'on manderait Dion pour être instruit de la vérité du fait par sa bouche. Mais la brigue du roi, composée de celle de Pompée et de Lentulus, de ceux qu'il avait corrompus par argent, et de ceux qui lui en avaient prêté pour corrompre les autres, agit si ouvertement en sa faveur, que Dion n'osa paraître; et Ptolémée l'ayant aussi fait tuer peu de temps après, quoique celui qui fit le coup en fût accusé juridiquement, le roi en fut quitte pour soutenir qu'il en avait eu un juste sujet.

Soit que ce prince crût n'avoir plus rien à faire à Rome qui demandât sa présence, soit qu'il craignît d'y recevoir quelque affront, haï comme il était, s'il y demeurait davantage, il en partit peu de jours après, et se retira à Ephèse dans le temple de la déesse, attendant la décision de sa destinée.

En effet, son affaire faisait plus de bruit à Rome que jamais. Un des tribuns du peuple, il s'appelait *C. Caton*, jeune homme vif, entreprenant, et qui ne manquait pas d'éloquence, se déclara par de fréquentes harangues, contre Ptolémée et Lentulus, et il fut écouté du peuple avec un plaisir singulier et un applaudissement extraordinaire.

Pour faire jouer une nouvelle machine [1], il attendit qu'on eût nommé de nouveaux consuls; et dès que Lentulus fut sorti de charge, il produisit devant le peuple un oracle de la Sibylle, qui portait: *Si un roi d'Égypte ayant besoin de secours s'adresse à vous, vous ne lui refuserez pas votre amitié; mais pourtant vous ne lui donnerez pas de troupes; car si vous lui en donnez, vous souffrirez et risquerez beaucoup.*

La forme ordinaire était de communiquer ces sortes d'oracles au sénat avant toutes choses, pour examiner s'il était à propos de les divulguer. Mais Caton, craignant que la brigue du roi n'y fît résoudre de supprimer celui-ci, qui était si contraire à ce prince, présenta aussitôt au peuple les prêtres dépositaires des livres sacrés, et les obligea, par l'autorité que sa charge de tribun lui donnait, d'exposer en public ce qu'ils y avaient trouvé sans demander l'avis du sénat.

Ce fut un nouveau coup de foudre pour Ptolémée et pour Lentulus. Les paroles de la Sibylle étaient trop précises pour ne pas faire sur le vulgaire toute l'impression que leurs

[1] An. M. 3947; av. J. C. 57.

[1] An. M. 3948; av. J. C. 56.

Digitized by Google

ennemis souhaitaient : aussi Lentulus, dont le consulat était fini, ne voulant pas recevoir en face l'affront de voir révoquer le décret du sénat qui l'avait commis pour rétablir Ptolémée, partit aussitôt pour sa province en qualité de proconsul.

Il ne se trompait pas. Peu de jours après, l'un des nouveaux consuls, nommé *Marcellinus*, ennemi déclaré de Pompée, ayant proposé l'oracle au sénat, il fut arrêté qu'on y aurait égard, et qu'il paraissait dangereux pour la république de rétablir par force le roi d'Égypte.

Il ne faut pas croire que dans le sénat il y eût aucune personne assez simple, ou plutôt assez stupide, pour ajouter foi à un tel oracle. Personne ne doutait qu'il n'eût été fabriqué exprès pour la conjoncture présente, et qu'il ne fût l'ouvrage d'une intrigue secrète de politique. Mais il avait été publié et approuvé dans l'assemblée du peuple, crédule et superstitieux jusqu'à l'excès, et le sénat ne pouvait plus en porter un autre jugement.

Ce nouvel incident obligea Ptolémée à changer de batterie. Voyant que Lentulus avait trop d'ennemis à Rome, il abandonna le décret qui l'avait commis pour son rétablissement, et fit demander par Ammonius, son ambassadeur qu'il avait laissé à Rome, que cette commission fût donnée à Pompée ; parce que ne pouvant plus être exécutée à force ouverte à cause de l'oracle, il jugea avec raison qu'il fallait substituer à la force un homme d'une grande autorité. Et Pompée se trouvait alors au plus haut point de sa gloire par le bonheur qu'il avait eu de faire périr Mithridate, le plus grand et le plus puissant roi que l'Asie eût vu depuis Alexandre.

L'affaire fut mise en délibération [1] dans le sénat, et débattue avec grande vivacité par les différents partis qui s'y élevèrent. La diversité des opinions fit consumer inutilement plusieurs séances sans rien déterminer. Cicéron ne se départit jamais des intérêts de Lentulus, son ami intime, qui, pendant qu'il était consul, avait infiniment contribué à son rappel d'exil. Mais quel moyen de lui rendre aucun service dans l'état où étaient les choses ? et que pouvait faire ce proconsul sans employer la force ouverte contre un grand royaume, ce qui était expressément défendu par l'oracle ? Voilà comme auraient pensé des personnes peu subtiles et peu spirituelles, et qui ne sauraient pas se retourner. L'oracle ne défendait que de donner des troupes au roi pour le rétablir. Lentulus ne pouvait-il pas le laisser comme en dépôt en quelque lieu près de la frontière, et aller cependant avec une bonne armée assiéger Alexandrie, puis, quand il l'aurait prise, s'en retourner en y laissant une bonne garnison, et ensuite y renvoyer le roi, qui trouverait toutes choses disposées à le recevoir sans violence et sans troupes ? Ce fut l'avis de Cicéron ; et afin qu'on n'en doute point, je rapporterai ses propres paroles, tirées d'une lettre qu'il écrivit pour lors à Lentulus : « C'est à « vous à juger, lui dit-il, étant, comme vous « l'êtes, maître de la Cilicie et de Cypre, « ce que vous pouvez entreprendre et faire « réussir. S'il vous paraît que ce soit une « chose faisable de vous emparer d'Alexandrie « et du reste de l'Égypte, il est sans doute et de « votre honneur et de celui de la république « que vous y alliez avec votre flotte et votre « armée, en laissant le roi à Ptolémaïde ou « en quelque autre lieu voisin, afin qu'après « que vous aurez apaisé la révolte et mis de « bonnes garnisons partout, ce prince y « puisse retourner sûrement. De cette sorte [1], « vous le rétablirez comme le sénat vous l'a « ordonné d'abord ; et il y rentrera sans trou- « pes, ainsi que nos dévots assurent que la « Sibylle l'a marqué. » Croirait-on qu'un grave magistrat, dans une affaire importante comme est celle dont il s'agit ici, fût capable de proposer un tel détour, qui paraît peu convenable à la droiture et à la probité dont Cicéron se piquait ? C'est qu'il comptait l'oracle prétendu de la Sibylle pour ce qu'il était en effet, c'est-à-dire pour une pure fourberie.

Lentulus, arrêté par les difficultés de cette entreprise, qui étaient grandes et réelles, n'osa pas s'y engager, et il suivit l'avis que Cicéron lui donnait à la fin de sa lettre, en lui représentant « que tout le monde jugerait de sa

[1] Cic. ad Famil. lib. 1, ep. 7.

[1] « Ita fare ut per te restituatur, quemadmodum initio « senatus censuit : et sine multitudine reducatur, quemad- « modum homines religiosi Sibyllæ placere dixerunt

« conduite par l'événement [1] : qu'ainsi il n'a-
« vait qu'à prendre si bien ses mesures, qu'il
« fût sûr de réussir; et qu'autrement, il ferait
« mieux de ne rien entreprendre. »

Gabinius, qui commandait dans la Syrie en qualité de proconsul [2], fut moins timide et moins précautionné. Quoiqu'il fût défendu par une loi expresse à tout proconsul de sortir de sa province, ni de déclarer quelque guerre que ce fût, même de proche en proche, sans un ordre exprès du sénat, il s'était mis en marche pour aller au secours de Mithridate, prince des Parthes, chassé par le roi son frère de la Médie, qui lui était tombée en partage. Il avait déjà passé l'Euphrate avec son armée pour ce dessein, quand Ptolémée le joignit avec des lettres de Pompée, leur protecteur et leur ami commun, tout récemment déclaré consul pour l'année suivante, par lesquelles il conjurait Gabinius de se rendre favorable aux propositions que ce prince lui ferait pour le rétablir dans son royaume. Quelque dangereux que fût ce parti, l'autorité de Pompée, et encore plus l'espoir d'un gain considérable, ébranlèrent Gabinius. Les vives remontrances d'Antoine, qui cherchait des occasions de se signaler, et qui d'ailleurs voulait faire plaisir à Ptolémée, dont les prières flattaient son ambition, achevèrent de le déterminer [3]. C'est ce fameux Marc Antoine qui forma depuis avec le jeune César et Lépidus le second triumvirat. Gabinius l'avait engagé à le suivre dans la Syrie, en lui donnant le commandement de sa cavalerie. Plus l'entreprise était périlleuse, plus Gabinius se crut en droit de la faire acheter chèrement. Ptolémée, qui n'avait rien à ménager pour l'y résoudre, lui offrit, tant pour le général que pour l'armée, dix mille talents, c'est-à-dire trente millions, payables, la meilleure partie comptant et par avance, et le reste sitôt qu'il serait rétabli. Gabinius accepta l'offre sans hésiter.

L'Égypte était toujours gouvernée par la reine Bérénice [1]. Dès qu'elle fut montée sur le trône, les Egyptiens avaient envoyé offrir la couronne et Bérénice à Antiochus l'Asiatique en Syrie, qui, du côté de sa mère Sélène, était l'héritier mâle le plus proche. Les ambassadeurs le trouvèrent mort, et revinrent. A leur retour, on apprit que son frère Séleucus, surnommé *Cybiosacte*, vivait encore. On lui envoya faire les mêmes offres, et il les accepta. C'était un prince qui avait des inclinations basses, et qui ne songeait qu'à amasser de l'argent. Son premier soin fut de faire mettre le corps d'Alexandre-le-Grand dans un cercueil de verre, pour se saisir de celui d'or massif où il avait reposé jusqu'alors. Cette action, et beaucoup d'autres pareilles, l'ayant rendu également odieux à la reine et à ses sujets, elle l'avait fait étrangler peu de temps après. C'était le dernier prince de la race des Séleucides. Elle épousa ensuite Archélaüs, grand prêtre de Comane dans le Pont, qui se disait fils du grand Mithridate, quoiqu'en effet il ne fût fils que du principal lieutenant de ce prince.

Gabinius, après avoir repassé l'Euphrate et traversé la Palestine, marcha droit en Égypte [2]. Ce qu'il y avait le plus à craindre dans cette guerre, c'était le chemin qu'il fallait faire pour arriver à Péluse : car il fallait nécessairement passer par des lieux couverts de sables d'une hauteur qui effrayait, et si arides, qu'on n'y trouvait pas une goutte d'eau le long du marais Serbonide. Antoine, envoyé devant avec la cavalerie, non-seulement s'empara des passages, mais encore ayant pris Péluse, la clef de l'Égypte de ce côté-là, et fait la garnison prisonnière, rendit le chemin sûr pour le reste de l'armée, et donna une ferme espérance de la victoire à son général.

Les ennemis tirèrent un grand avantage du désir de gloire dont Antoine était possédé : car Ptolémée ne fut pas plutôt entré dans Péluse, que, poussé par sa haine et par son ressentiment, il voulut faire passer tous les Égyptiens au fil de l'épée; mais Antoine, qui sentait bien que cet acte de cruauté le décrierait lui-même, s'y opposa, et empêcha Ptolémée d'exécuter son dessein. Dans toutes les

[1] « Ex eventu homines de tuo consilio esse judicaturos, « videmus... Nos quidem hoc sentimus; si exploratum « tibi sit, posse te illius regni potiri, non esse cunctan- « dum; sin dubium, non esse conandum. »

[2] An. M. 3949. av. J. C. 55. — Appian. in Syr. p. 120; et in Parth. pag. 134.

[3] Plut. in Anton. pag. 916, 917.

[1] Strab. lib. 12, pag. 538. — Id. lib. 17, pag. 791 et 796. — Dio, lib. 39, pag. 115-117. — Cic. in Pis. n. 48, 50.

[2] Plut. in Anton. pag. 916, 917.

Digitized by Google

batailles et dans tous les combats qui furent livrés coup sur coup, il ne donna pas seulement des preuves d'un grand courage, mais il marqua encore toute la conduite d'un grand général.

Dès que Gabinius apprit l'heureux succès qu'avait eu Antoine, il entra dans le cœur de l'Égypte. C'était en hiver, lorsque les eaux du Nil sont fort basses, le temps le plus propre par conséquent pour en faire la conquête. Archelaüs, qui était brave et habile, fit pour se défendre tout ce qui pouvait se faire, et disputa fort bien le terrain aux ennemis. Étant sorti de la ville pour aller au-devant des Romains, quand il fallut camper et remuer la terre pour se retrancher, les Égyptiens, accoutumés à vivre dans l'oisiveté et les délices, se mirent à crier à haute voix qu'Archélaüs y fit travailler des mercenaires aux dépens du public. Que pouvait-on attendre de pareilles troupes dans un combat? Aussi furent-elles bientôt mises en déroute. Archélaüs fut tué en combattant vaillamment. Antoine, qui avait été son ami particulier et son hôte, ayant trouvé son corps sur le champ de bataille, l'orna royalement, et lui fit des obsèques magnifiques. Par cette action, il laissa dans Alexandrie un grand renom, et acquit parmi les Romains qui servaient avec lui à cette guerre la réputation d'homme d'une valeur singulière et d'une extrême générosité.

L'Égypte fut bientôt soumise, et obligée de recevoir Aulète, qui entra en pleine possession de ses états. Afin de l'y bien affermir, Gabinius lui laissa quelques troupes romaines pour la garde de sa personne. Ces troupes prirent à Alexandrie les manières et les coutumes du pays, et donnèrent dans le luxe et la mollesse, qui y régnaient plus que dans aucune ville. Aulète fit mourir sa fille Bérénice pour avoir porté la couronne pendant son exil; et ensuite il se défit de la même manière de tous les gens riches qui avaient été du parti opposé au sien. Il avait besoin de ces confiscations pour lever la somme qu'il avait promise à Gabinius, au secours duquel il devait son rétablissement.

Les Égyptiens souffrirent toutes ces violences sans murmurer[1]: mais, peu de jours après, un soldat romain ayant tué un chat par mégarde, ni la crainte de Gabinius, ni l'autorité de Ptolémée, ne purent empêcher le peuple de le mettre en pièces sur-le-champ, pour venger l'outrage fait aux dieux du pays, car les chats étaient de ce nombre.

On ne sait plus rien de la vie de Ptolémée Aulète[1], sinon qu'un chevalier romain, nommé C. Rabirius Posthumus, qui lui avait prêté ou fait prêter la plupart des sommes qu'il avait empruntées à Rome, l'étant allé trouver pour s'en faire payer quand il fut entièrement rétabli, ce prince lui fit d'abord entendre qu'il désespérait de le satisfaire, à moins qu'il ne voulût bien se charger du soin de ses revenus, moyennant quoi il pourrait se rembourser peu à peu par ses mains. Le malheureux créancier ayant accepté ce parti dans la crainte de perdre sa dette, s'il ne l'acceptait pas, le roi trouva bientôt un prétexte pour le faire arrêter, quoiqu'il fût des plus anciens et des plus chers amis de César, et que Pompée fût en quelque sorte garant de la dette, puisque le prêt s'était fait et les obligations passées en sa présence et par son entremise dans une maison de campagne qu'il avait auprès d'Albe.

Rabirius fut trop heureux de pouvoir se sauver de prison et d'Égypte plus misérable qu'il n'y était allé[2]. Pour comble de disgrâce, il fut accusé juridiquement à Rome, sitôt qu'il y fut de retour, d'avoir aidé Ptolémée à corrompre le sénat par les sommes qu'il lui avait prêtées pour cet usage; d'avoir déshonoré sa qualité de chevalier romain par l'emploi qu'il avait pris en Égypte; enfin d'avoir profité d'une partie de l'argent que Gabinius, avec qui on prétendait qu'il s'était entendu, en avait rapporté. Le discours que Cicéron fit pour le défendre, et qui nous reste encore, est un monument éternel de l'ingratitude et de la perfidie de cet indigne roi.

Ptolémée Aulète mourut paisible possesseur du trône d'Égypte[3], environ quatre ans depuis son rétablissement. Il laissa deux fils et deux filles. Son testament donnait la couronne à l'aîné et à l'aînée; et il ordonnait, selon l'u-

[1] Diod. Sic lib. 1, pag. 74, 75.

[1] Cic. pro Rabir. Posth.

[2] An. M. 3951; av. J. C. 53.

[3] An. M. 3953; av. J. C. 51. — Cæs. de Bel. civ. lib. 3.

sage de cette maison, qu'ils s'épousassent et qu'ils gouvernassent conjointement. Et parce que l'un et l'autre étaient fort jeunes (car la fille, qui était la plus âgée des deux, n'avait que dix-sept ans), il les laissa sous la tutelle du sénat de Rome. C'est la fameuse Cléopatre, dont il nous reste à faire l'histoire. On trouve que Pompée fut donné pour tuteur par le peuple au jeune roi[1], qui le fit tuer peu d'années après si lâchement.

§ II. — Photin et Achillas, ministres du jeune roi, chassent Cléopatre. Elle lève des troupes pour se rétablir. Pompée, après avoir été vaincu à Pharsale, se retire en Egypte. Il y est assassiné. César, qui le poursuivait, arrive à Alexandrie, où il apprend et pleure sa mort. Il travaille à réconcilier le frère et la soeur, et pour cela mande Cléopatre, dont bientôt il devient épris. Il s'excite de grands mouvements dans Alexandrie, et il se donne plusieurs combats entre les Egyptiens et les troupes de César, où celui-ci remporte presque toujours l'avantage. Le roi ayant été noyé en prenant la fuite dans un combat naval, toute l'Egypte se soumet à César. Il met sur le trône Cléopatre avec son jeune frère, et retourne à Rome.

On sait peu de chose du commencement du règne de Cléopatre et de son frère[2]. Ce prince, encore mineur, était sous la tutelle de Photin l'eunuque, qui l'avait élevé, et d'Achillas, le général de son armée. Ces deux ministres, apparemment pour se rendre seuls maîtres des affaires, avaient ôté à Cléopatre, sous le nom du roi, la part de la souveraineté que le testament d'Aulète lui avait laissée. Maltraitée de la sorte, elle alla en Syrie et en Palestine pour y lever des troupes et pour faire valoir ses droits à main armée. Ptolémée n'avait alors que treize ans.

C'est précisément dans cette conjoncture de la guerre entre le frère et la sœur, que Pompée, après avoir perdu la bataille de Pharsale, prit la route d'Égypte, comptant que dans son malheur il y trouverait un asile ouvert et assuré. Il avait été le protecteur d'Aulète, père du roi régnant; ç'avait été uniquement le crédit de Pompée qui l'avait fait rétablir : il espérait trouver dans le fils de la reconnaissance, et en être assisté puissamment. Lorsqu'il arriva, Ptolémée était sur la côte avec son armée, entre Péluse et le mont Casius; et Cléopatre assez près de là, aussi à la tête de ses troupes. Pompée, en approchant de la côte, envoya demander à Ptolémée la liberté d'aborder et d'entrer dans son royaume.

Les deux ministres, Photin et Achillas, consultèrent avec le rhéteur Théodote, précepteur du jeune roi, et avec quelques autres, quelle réponse on lui ferait. Cependant Pompée attendait le résultat de ce conseil, aimant mieux s'exposer à être le jouet de trois indignes personnages qui gouvernaient le prince, que de devoir son salut à César, qui était son beau-père, et le plus grand des Romains. Les avis furent partagés. Les uns voulaient le recevoir; d'autres voulaient lui faire dire de chercher ailleurs une retraite : Théodote n'approuva ni l'un ni l'autre de ces avis, et, déployant toute son éloquence, il entreprit de montrer qu'il n'y avait point d'autre parti à prendre que celui de s'en défaire. Sa raison était que, s'ils le recevaient, César ne leur pardonnerait jamais d'avoir assisté son ennemi; que, si on le renvoyait sans le secourir, et que ses affaires se rétablissent, il ne manquerait pas de se venger de leur refus; qu'ainsi il n'y avait de sûreté pour eux qu'en le faisant mourir. Par là ils gagneraient l'amitié de César, et empêcheraient l'autre de leur faire jamais de mal; car, dit-il, en se servant du proverbe, *les morts ne mordent point.*

Cet avis prévalut, comme étant, selon eux, le plus sage et le plus sûr. Achillas, Septimius, officier romain au service du roi d'Egypte, et quelques autres, furent chargés de l'exécution. Ils allèrent prendre Pompée dans une chaloupe, sous prétexte que les grands vaisseaux ne pouvaient pas facilement approcher du bord. Les troupes étaient rangées sur le rivage comme pour faire honneur à Pompée, et avaient Ptolémée à leur tête. Le perfide Septimius tendit la main à Pompée au nom de son maître, l'exhortant de venir trouver un roi ami, qu'il devait regarder comme son pupille et son fils. Pompée se tourna du

[1] Eutrop. lib. 6.

[2] An. M. 3956; av. J., 48. — Plut. in Pomp. p. 658-662. — Id. in Cæs. pag. 730, 731. — Appian. de Bell. civ. lib. 2, pag. 480-481. — Cæs. lib. 3, de Bell. civ. — Dio, lib. 42, pag. 200-206.

côté de Cornélie, sa femme, qui déjà par avance pleurait sa mort; et après lui avoir dit ces vers de Sophocle, *tout homme qui entre à la cour d'un tyran devient son esclave, quoiqu'il y soit entré libre*, il passa dans la chaloupe. Quand ils se virent près du bord, ils le poignardèrent sous les yeux du roi, lui coupèrent la tête, et jetèrent le corps sur le rivage, où il n'eut d'autre sépulture que celle que lui donna un de ses affranchis, assisté d'un vieux Romain qui se trouva là par hasard. Ils lui firent un chétif bûcher, et se servirent pour cela des débris d'un vieux bâtiment qui avait échoué sur la côte.

Cornélie avait vu massacrer Pompée devant ses yeux. Il est plus facile de se représenter l'état d'une femme éplorée à la vue d'un si tragique spectacle que de le décrire. Ceux qui étaient avec elle dans sa galère et dans deux autres navires, voyant ce meurtre, jetèrent des cris qui firent retentir toute la côte; et levant promptement les ancres, ils prirent la fuite, aidés par un vent frais qui leur souffla en poupe dès qu'ils eurent gagné la haute mer; ce qui fit que les Egyptiens, qui appareillaient pour les poursuivre, renoncèrent à ce dessein.

César ne tarda pas à arriver en Egypte, où il soupçonnait que Pompée s'était retiré, et où il espérait le trouver encore vivant. Pour faire plus de diligence, il n'avait amené que fort peu de troupes; savoir, huit cents chevaux, et trois mille deux cents fantassins; il avait laissé le reste de l'armée en Grèce, et dans l'Asie Mineure, sous ses lieutenants généraux, qui avaient ordre de tirer de sa victoire tous les avantages qu'elle pouvait leur donner, et d'établir son autorité dans tous ces pays-là. Pour sa personne [1], se fiant sur sa réputation et sur le succès de ses armes à Pharsale, et comptant que tout lieu était sûr pour lui, il ne balança point à débarquer à Alexandrie avec le peu de monde qu'il avait. Cette confiance pensa lui coûter cher.

A son arrivée, il apprit la mort de Pompée, et trouva la ville dans un grand trouble. Théodote, croyant lui faire un extrême plaisir, lui présenta la tête de cet illustre fugitif; il pleura en la voyant, et détourna les yeux d'un spectacle qui lui faisait horreur; il la fit même enterrer avec toutes les solennités ordinaires. Pour mieux témoigner le cas qu'il faisait de Pompée, et le respect qu'il avait pour sa mémoire, il reçut avec bonté et combla de bienfaits tous ceux qui lui avaient été attachés, et qui se trouvèrent alors dans l'Egypte; et il écrivit à ses amis de Rome que le plus grand et le plus agréable fruit qu'il tirait de sa victoire, était de trouver chaque jour l'occasion de conserver la vie et de faire du bien à quelqu'un des citoyens qui avaient porté les armes contre lui.

Les mouvements augmentaient tous les jours à Alexandrie, et il s'y commettait beaucoup de meurtres, la ville étant sans règle et sans police, parce qu'elle était sans maître. César, voyant bien que le petit nombre de troupes qu'il avait ne suffisait pas à beaucoup près pour tenir en respect une populace insolente et séditieuse, donna ordre qu'on fît venir d'Asie au plus tôt les légions qu'il y avait. Il ne lui était pas libre de sortir d'Egypte à cause des vents étésiens, qui, dans ce pays-là, durent pendant toute la canicule, et qui empêchaient qu'aucun vaisseau partît d'Alexandrie, parce qu'ils venaient alors directement du nord. Pour ne pas perdre son temps, il songea à demander le paiement de ce qui lui était dû par Aulète, et il s'appliqua à prendre connaissance du différend qui était entre Ptolémée et sa sœur Cléopatre.

Nous avons vu que, lorsque César était consul pour la première fois, Aulète l'avait gagné en lui promettant six mille talents [1], et que par là il s'était fait confirmer sur le trône, et reconnaître pour ami et allié des Romains. Le roi ne lui avait payé qu'une partie de cette somme; et, pour le reste, il lui avait donné une obligation. César demanda donc ce reste, dont il avait besoin pour payer ses troupes, et l'exigeait avec rigueur. Photin, premier ministre de Ptolémée, se servit de divers artifices pour faire paraître cette rigueur encore plus grande qu'elle ne l'était véritablement; il dépouilla entièrement les temples de tout

[1] « Cæsar confisus famâ rerum gestarum, infirmis « auxiliis proficisci non dubitaverat, atque omnem sibi « locum tutum fore existimabat. » (Cæs.)

[1] Dix-huit millions = Six mille talents ptolémaïques, près de 60 millions. E. B.

l'or et l'argent qui s'y trouvait, et faisait manger le roi et tous les grands du royaume dans la vaisselle de terre ou de bois, en insinuant sous main que César avait enlevé toute leur argenterie et tout leur or, afin de le rendre odieux à la populace par ces bruits, qui n'étaient point sans apparence, quoique sans réalité.

Mais ce qui acheva d'irriter les Égyptiens contre César, et qui leur fit à la fin prendre les armes, fut la hauteur avec laquelle il se porta pour juge entre Ptolémée et Cléopatre, les faisant citer à comparaître devant lui pour décider leur différend. On verra bientôt sur quoi il se prétendait autorisé à cette démarche; il leur ordonna donc, dans les formes, qu'ils eussent à licencier leurs armées, et à venir plaider devant lui leur cause, et recevoir la sentence qu'il prononcerait entre eux: on regarda cet ordre en Égypte comme un attentat contre la majesté royale, qui, étant indépendante, ne reconnaissait point de supérieur, et ne pouvait être jugée par aucun tribunal. César répondait à ces plaintes qu'il n'agissait qu'en vertu de la qualité d'arbitre que lui donnait le testament d'Aulète, qui avait mis ses enfants sous la tutelle du sénat et du peuple romain, dont toute l'autorité résidait alors en sa personne en qualité de consul; que, comme tuteur, il avait le droit d'arbitrage entre eux, et que tout ce qu'il prétendait faire était, comme exécuteur du testament, d'établir la paix entre le frère et la sœur. Ces explications ayant facilité l'affaire, elle fut enfin portée devant César, et on choisit des avocats pour la plaider.

Mais Cléopatre, qui connaissait le faible de César, crut que sa présence serait l'avocat le plus persuasif qu'elle pourrait employer auprès de son juge. Elle lui fit dire qu'elle s'apercevait que ceux qui étaient chargés de son affaire la trahissaient, et demanda qu'il lui permît de comparaître en personne. Plutarque dit que ce fut César qui la pressa de venir elle-même plaider sa cause.

Cette princesse ne prit avec elle de tous ses amis que le seul Apollodore de Sicile, se jeta dans un petit bateau, et arriva au pied des murailles du château d'Alexandrie qu'il était déjà nuit toute close. Voyant qu'il n'y avait aucun moyen d'entrer sans être connue, elle s'avisa de ce stratagème. Elle s'étendit au milieu d'un paquet de hardes; Apollodore le couvrit d'une enveloppe, le lia ensuite avec une courroie, le chargea sur son cou, et le porta de cette manière, par la porte du château, dans l'appartement de César, à qui cette ruse ne déplut pas. La première vue d'une si belle personne fit sur lui tout l'effet qu'elle avait souhaité.

César renvoya le lendemain chercher Ptolémée, et le pressa de la reprendre, et de rentrer en grâce avec elle. Ptolémée vit bien que son juge était devenu sa partie; et ayant appris que sa sœur était alors dans le palais, et dans l'appartement même de César, il en sortit comme un furieux, et en pleine rue s'arracha le diadème de dessus la tête, le mit en pièces, et le jeta à terre, criant, le visage baigné de larmes, qu'il était trahi, et contant les particularités à tout le peuple qui s'assemblait autour de lui. Dans un moment toute la ville fut en émeute; il se mit à la tête de la populace, et la mena foudre en tumulte sur César avec toute la furie qui règne dans de pareilles rencontres.

Les soldats romains que César avait auprès de lui s'assurèrent de la personne de Ptolémée. Mais comme tous les autres, qui ne savaient rien de ce qui se passait, étaient dispersés en différents quartiers de cette grande ville, César eût été accablé et mis en pièces par cette populace furieuse, s'il n'eût eu la présence d'esprit de se présenter devant elle dans un endroit du palais si élevé qu'il n'avait rien à craindre, d'où il l'assura qu'elle serait contente du jugement qu'il porterait. Ces promesses apaisèrent un peu les Egyptiens.

Le lendemain il leur amena Ptolémée et Cléopatre dans une assemblée du peuple, qu'il avait fait convoquer. Après avoir fait la lecture du testament du feu roi, il ordonna en qualité de tuteur et d'arbitre, que Ptolémée et Cléopatre régneraient conjointement en Egypte, comme le portait le testament; et que Ptolémée le cadet et Arsinoé la cadette régneraient en Cypre. Il ajouta ce dernier article pour apaiser le peuple, car c'était un pur don qu'il leur faisait, puisque les Romains étaient en possession de cette île; mais il

craignait les effets de la fureur des Alexandrins, et ce fut pour se tirer du danger où il était qu'il fit cette concession.

Cette sentence contenta et charma tout le monde, à la réserve de Photin[1]. Comme c'était lui qui avait causé la brouillerie entre Cléopatre et son frère, et qui avait fait chasser cette princesse, il avait sujet de craindre que les suites de ce raccommodement ne lui devinssent funestes. Pour empêcher l'effet du décret de César, il inspira au peuple de nouveaux sujets de mécontentement et de jalousie : il fit entendre que ce n'était que par crainte et par force que César avait donné ce décret, qui ne subsisterait pas longtemps, et que son véritable dessein était de mettre Cléopatre seule sur le trône ; c'était ce que les Égyptiens appréhendaient extrêmement, ne pouvant souffrir qu'une femme seule les gouvernât et eût toute l'autorité. Comme il vit que le peuple entrait dans ses vues, il fit venir Achillas, à la tête de l'armée qu'il avait à Péluse, pour chasser César d'Alexandrie. L'approche de cette armée remit tout dans la première confusion. Achillas, qui avait vingt mille hommes de bonnes troupes, méprisait le petit nombre qu'avait César, et croyait l'accabler tout d'un coup ; mais César posta si bien ses gens dans les rues et sur les avenues du quartier dont il était en possession, qu'il n'eut pas de peine à soutenir leur attaque.

Quand ils virent qu'ils ne pouvaient pas le forcer, ils changèrent de batterie, et marchèrent du côté du port, dans le dessein de se rendre maîtres de la flotte, de lui couper la communication de la mer, et d'empêcher par conséquent le secours et les convois qui lui pourraient venir de ce côté-là. Mais César prévint encore ce dessein, en faisant mettre le feu à la flotte d'Egypte, et en s'emparant de la tour du Phare, où il mit garnison. Ainsi il conserva et assura la communication de la mer, sans quoi il eût effectivement été perdu. Quelques-uns des vaisseaux en feu furent jetés si près du quai, que la flamme le porta dans quelques maisons voisines, d'où il se répandit dans tout ce quartier, nommé *Bruchion*. Et ce fut alors que fut consumée cette fameuse bibliothèque, ouvrage de tant de rois, et où il y avait alors quatre cent mille volumes. Quelle perte pour les lettres !

César, se voyant une guerre si dangereuse sur les bras, envoya dans tous les pays les plus voisins des ordres de lui amener du secours. Il écrivit entre autres à Domitius Calvinus, à qui il avait laissé le commandement dans l'Asie Mineure, et lui marqua le danger où il se trouvait. Ce général détacha aussitôt deux légions, l'une par terre, et l'autre par mer. Celle qu'il envoya par mer arriva à temps ; l'autre, qui avait pris sa route par terre, n'y arriva point. Avant qu'elle en eût eu le temps, la guerre fut finie. Mais celui dont César fut le mieux servi, fut Mithridate le Pergaménien, qu'il envoya en Syrie et en Cilicie : car il lui amena les troupes qui le tirèrent d'affaire, comme on le verra dans la suite.

En attendant le secours, pour n'être obligé de combattre une armée si supérieure en nombre que quand il le jugerait à propos, il fit fortifier le quartier qu'il occupait ; il le fit environner de murailles, et flanquer de tours et d'autres ouvrages. Cette enceinte renfermait le palais, un théâtre, qui se trouva tout proche, et dont il se servit comme d'une citadelle, et enfin le passage qui conduisait au port.

Ptolémée cependant était toujours entre les mains de César ; et Photin, son gouverneur et son premier ministre, d'intelligence avec Achillas, donnait avis à ce général de tout ce qui se faisait, et l'encourageait à pousser la guerre avec vigueur. On intercepta à la fin quelques-unes de ses lettres ; et sa trahison étant découverte par là, César le fit mourir.

Ganymède, autre eunuque du palais, qui élevait Arsinoé, la plus jeune des sœurs du roi, craignant le même sort, parce qu'il avait eu part à sa trahison, enleva la jeune princesse, et se sauva avec elle dans le camp des Égyptiens, qui, n'ayant eu jusque-là personne de la famille royale à leur tête, furent charmés de sa venue, et la proclamèrent reine. Mais Ganymède, qui songeait à supplanter Achillas, fit accuser ce général d'avoir livré à César la flotte à laquelle les Romains avaient mis le feu, le fit mourir sur cette accusation, et se fit donner le commandement de l'armée.

[1] An. M. 3957 ; av. J. C. 47

Il prit aussi le maniement de toutes les affaires; et assurément il ne manquait pas de capacité pour l'emploi de premier ministre, à la probité près, qui souvent n'est pas comptée pour beaucoup : car il avait toute la pénétration et l'activité nécessaires, et il imagina mille ruses très-adroites pour embarrasser César pendant que cette guerre dura.

Par exemple, il trouva le moyen de gâter toute l'eau douce de son quartier, et peu s'en fallut qu'il ne le fît périr par là; car il n'y avait d'eau douce à Alexandrie que celle du Nil. Toutes les maisons[1] avaient des caves voûtées où on la gardait. Chaque année, dans la plus grande crue du Nil, son eau venait dans la ville par un canal qu'on avait creusé pour cet usage; et, par une écluse faite aussi exprès, on faisait passer cette eau dans toutes les caves, qui étaient les citernes de la ville, où elle s'éclaircissait peu à peu. Les maîtres des maisons et leurs familles buvaient de cette eau-là; mais le menu peuple était forcé de boire de l'eau courante, qui était bourbeuse et très-malsaine, car il n'y avait point de fontaine dans la ville. Ces caves étaient faites de manière qu'elles avaient toutes communication les unes avec les autres. Cette provision d'eau, faite une fois l'an, servait pour toute l'année. Chaque maison avait une ouverture en forme de puits, par où on tirait l'eau dans des seaux ou dans des cruches. Ganymède fit boucher toutes les communications du quartier de César avec les caves du reste de la ville; puis il trouva le moyen de faire entrer dans celles de César de l'eau de la mer, et lui gâta par ce moyen toute son eau douce. Dès qu'on s'aperçut que l'eau était corrompue, les soldats de César firent tant de bruit et excitèrent tant de tumulte, qu'il aurait été obligé d'abandonner son quartier, ce qui lui aurait été très-désavantageux, s'il ne se fût avisé promptement de faire creuser des puits, où l'on trouva enfin des sources, qui fournirent assez d'eau pour se passer de celle qu'on leur avait gâtée.

Après cela, sur l'avis qu'eut César que la légion que Calvinus lui envoyait par mer était arrivée sur les côtes de la Libye, qui n'étaient pas fort éloignées, il s'avança avec toute sa flotte pour l'amener sûrement à Alexandrie. Ganymède en fut averti, et fit partir aussitôt tout ce qu'il put rassembler de vaisseaux égyptiens pour le charger au retour. Il y eut effectivement une action entre les deux flottes. César y eut l'avantage, et amena sa légion sans accident dans le port d'Alexandrie : et même, sans la nuit qui survint, les vaisseaux ennemis ne lui auraient pas échappé.

Pour réparer cette perte, Ganymède tira tout ce qu'il put de bâtiments des bouches du Nil, et en forma une nouvelle flotte, qu'il fit entrer dans le port d'Alexandrie. Il fallut en venir à une seconde action. Les Alexandrins étaient montés en foule sur le toit des maisons voisines du port, pour être spectateurs du combat, et en attendaient le succès avec inquiétude et tremblement, tendant les mains vers le ciel pour implorer l'assistance des dieux. Il s'agissait de tout pour les Romains, à qui il ne restait nulle ressource, ni par terre ni par mer, s'ils perdaient cette bataille. César eut encore l'avantage. Les Rhodiens, par leur courage et par leur habileté dans la marine, contribuèrent beaucoup à la victoire.

César, pour en profiter, entreprit d'emporter l'île de Pharos, où il fit débarquer ses troupes après le combat, et de se rendre maître de la digue, qu'on appelait *l'Heptastade*, qui la joignait au continent. Mais, après avoir remporté plusieurs avantages, il fut repoussé avec perte de plus de huit cents hommes, et pensa périr lui-même dans la déroute. Car le vaisseau sur lequel il avait dessein de se sauver, étant près de couler à fond à cause du grand nombre de gens qui y étaient entrés, il se jeta dans la mer, et il gagna à la nage, avec beaucoup de peine, le vaisseau le plus proche. En nageant ainsi, il tenait dans une main hors de l'eau des papiers de conséquence, pendant qu'il nageait de l'autre, de sorte qu'ils ne furent point mouillés.

Les Alexandrins, voyant que les mauvais succès même ne servaient qu'à donner un nouveau courage aux troupes de César, songèrent à faire la paix, ou du moins en firent mine. Ils députèrent vers lui pour lui demander leur roi, l'assurant que sa présence seule pacifierait tout. César, qui connaissait bien

[1] Il y a encore aujourd'hui à Alexandrie des caves toutes semblables, et on les emplit une fois l'an comme on faisait alors. (*Voyage de Thevenot.*)

leur caractère fourbe et trompeur, ne comptait que de bonne sorte sur leurs paroles : mais comme il ne hasardait rien en leur abandonnant la personne du roi, et que, s'ils manquaient de parole, il les mettait pleinement dans leur tort, il crut devoir leur accorder leur demande. Il exhorta le jeune prince à profiter de cette occasion pour inspirer à ses sujets des sentiments d'équité et de paix, et pour réparer les maux dont une guerre entreprise mal à propos avait accablé ses états, et à répondre dignement à la confiance qu'il prenait en lui en le relâchant comme il faisait, et aux services qu'il avait rendus à son père. Ptolémée [1], instruit de bonne heure par ses maîtres dans l'art de dissimuler et de tromper, pria César, les larmes aux yeux, de ne point le priver de sa présence, dont il faisait plus de cas que du plaisir de régner. La suite fit bientôt voir combien ces protestations d'amitié et ces larmes étaient sincères. A peine se vit-il à la tête de ses troupes, qu'il recommença la guerre avec plus de vigueur que jamais. Les Égyptiens tâchèrent, par le moyen de leur flotte, de couper toutes les provisions à César. Ce fut une occasion de donner un nouveau combat naval près de Canope, où César eut encore la victoire. Quand il se donna, Mithridate de Pergame était près d'arriver avec l'armée qu'il conduisait au secours de César.

Il avait été envoyé en Syrie et en Cilicie pour y assembler toutes les troupes qu'il pourrait et les amener. Il s'acquitta de sa commission avec tant de diligence et de prudence, qu'il eut bientôt formé une armée considérable. Antipater l'Iduméen [2] y contribua beaucoup. Non-seulement il le joignit avec trois mille Juifs, mais il engagea plusieurs princes arabes et célésyriens du voisinage, et les villes libres de Phénicie et de Syrie, à lui envoyer aussi des troupes. Mithridate, avec Antipater, qui l'accompagna en personne, vint en Égypte, et, en arrivant devant Péluse, il l'emporta d'assaut. Ce fut principalement à la bravoure d'Antipater qu'il dut la prise de cette place, car il fut le premier qui monta à la brèche et sur la muraille, et il ouvrit par là le chemin à ceux qui le suivirent, et qui emportèrent la ville.

En allant de là à Alexandrie, il fallait traverser le pays d'Onion, dont les Juifs qui y habitaient avaient saisi tous les passages. L'armée s'y trouvait arrêtée, et tout leur dessein allait échouer par cet obstacle, si Antipater, par son crédit et par celui d'Hyrcan, dont il leur apportait des lettres, ne les eût engagés à prendre le parti de César. Sur la nouvelle qui s'en répandit, les Juifs de Memphis en firent autant ; et Mithridate tira des uns et des autres toutes les provisions dont son armée avait besoin. Quand ils furent près du Delta, Ptolémée détacha un camp volant pour lui disputer le passage du Nil. Il s'y donna une bataille. Mithridate se mit à la tête d'une partie de son armée, et donna le commandement de l'autre à Antipater. L'aile de Mithridate fut d'abord enfoncée et obligée de plier. Mais Antipater, qui avait défait l'ennemi qu'il avait en tête, vint à son secours. Le combat se renouvela, et l'ennemi y fut mis en déroute. Mithridate et Antipater le poussèrent, en firent un grand carnage, et regagnèrent le champ de bataille : ils prirent même le camp ennemi, et obligèrent ceux qui restèrent à repasser le Nil pour se sauver.

Alors Ptolémée s'avança avec toute son armée pour accabler les vainqueurs. César marcha aussi du même côté pour les soutenir, et, dès qu'il les eut joints, on en vint bientôt à une bataille décisive, où César remporta une victoire complète. Ptolémée en voulant se sauver dans un bateau sur le Nil, s'y noya. Alexandrie et toute l'Égypte se soumirent au vainqueur.

César rentra dans Alexandrie vers le milieu de notre janvier ; et, ne trouvant plus d'opposition à ses ordres, il donna la couronne d'Égypte à Cléopatre et à Ptolémée son autre frère conjointement. C'était la donner en effet à Cléopatre seule : car ce jeune prince n'avait que onze ans. Ce fut proprement la passion que César conçut pour cette princesse, qui lui attira une guerre si dangereuse. Il en eut

[1] « Regius animus disciplinis fallacissimis eruditus, ne « a gentis suæ moribus degenerarel, flens orare con- « tra Cæsarem cœpit, ne se demitteret : non enim regnum « ipsum sibi conspectu Cæsaris esse jucundius. » (Hirt. *de bello alex.*)

[2] Joseph. Antiq. lib. 14, pag. 14 et 15.

un fils qui fut nommé *Césarion*, et qu'Auguste fit mourir lorsqu'il fut maître d'Alexandrie. Son attachement pour Cléopatre le retint en Égypte beaucoup plus longtemps que ses affaires ne le demandaient : car, quoique tout fût réglé dans ce pays-là dès la fin de janvier, il n'en partit que vers la fin du mois d'avril, puisque Appien dit qu'il y passa neuf mois ; or il n'y était arrivé qu'à la fin du mois de juillet de l'année précédente.

César passa les nuits entières[1] en festin avec Cléopatre. S'étant embarqué avec elle sur le Nil, il parcourut tout le pays avec une nombreuse flotte, et aurait pénétré jusque dans l'Éthiopie, si son armée n'eût refusé de le suivre. Il avait résolu de la mener à Rome et de l'épouser ; et son dessein était de faire passer dans l'assemblée du peuple une loi, par laquelle il serait permis aux citoyens romains d'épouser telles et autant de femmes qu'il leur plairait. Helvius Cinna, tribun du peuple, avoua après sa mort qu'il avait eu une harangue toute prête pour proposer cette loi, n'ayant pu refuser son ministère aux vives sollicitations de César.

Il emmena à Rome Arsinoé, qu'il avait prise dans cette guerre, et elle marcha chargée de chaînes à son triomphe : mais, aussitôt après cette solennité, il la mit en liberté. Il ne lui permit pourtant pas de retourner en Égypte, de peur que sa présence n'y causât de nouveaux troubles, et ne dérangeât l'ordre qu'il y avait établi. Elle choisit pour sa demeure la province d'Asie ; du moins ce fut là que la trouva Antoine après la bataille de Philippe, et qu'il la fit mourir à la sollicitation de sa sœur Cléopatre.

Avant que de partir d'Alexandrie, César, pour reconnaître l'assistance qu'il avait reçue des Juifs, fit confirmer tous les priviléges dont ils jouissaient ; et y fit élever une colonne sur laquelle il fit graver tous ces priviléges, avec le décret qui les confirmait.

Ce qui le tira enfin de l'Égypte, fut la guerre de Pharnace, roi du Bosphore cimmérien, et fils de Mithridate, dernier roi de Pont. Il lui donna une grande bataille près de la ville de Zéla[2], défit toute son armée, et le chassa du royaume de Pont[1]. Pour marquer la rapidité de cette victoire, écrivant à un de ses amis, il ne mit que ces trois mots : *veni*, *vidi*, *vici*. C'est-à-dire, « je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. »

[1] Suéton. in Jul. cap. 52.

[2] Cette ville était dans la Cappadoce.

§ III. — CLÉOPATRE FAIT MOURIR SON JEUNE FRÈRE, ET RÈGNE SEULE. LA MORT DE JULES-CÉSAR AYANT DONNÉ LIEU AU TRIUMVIRAT FORMÉ ENTRE ANTOINE, LÉPIDE, ET LE JEUNE CÉSAR, APPELÉ AUSSI OCTAVIEN, CLÉOPATRE SE DÉCLARE POUR LES TRIUMVIRS. ELLE VA TROUVER ANTOINE A TARSE, SE REND MAÎTRESSE ABSOLUE DE SON ESPRIT, ET L'EMMÈNE AVEC ELLE A ALEXANDRIE. ANTOINE VA A ROME, OÙ IL EPOUSE OCTAVIE. IL SE LIVRE DE NOUVEAU A CLÉOPATRE ; ET, APRÈS QUELQUES EXPÉDITIONS, RETOURNE A ALEXANDRIE, OÙ IL ENTRE EN TRIOMPHE. IL Y CÉLÈBRE LE COURONNEMENT DE CLÉOPATRE ET DE SES ENFANTS. RUPTURE OUVERTE ENTRE CÉSAR ET ANTOINE. CELUI-CI RÉPUDIE OCTAVIE. LES DEUX FLOTTES SE METTENT EN MER : CLÉOPATRE VEUT SUIVRE ANTOINE. COMBAT NAVAL PRÈS D'ACTIUM. CLÉOPATRE PREND LA FUITE, ET ENTRAÎNE APRÈS ELLE ANTOINE. LA VICTOIRE DE CÉSAR EST COMPLÈTE. IL SE REND QUELQUE TEMPS APRÈS DEVANT ALEXANDRIE, QUI NE FAIT PAS UNE LONGUE RÉSISTANCE. MORT TRAGIQUE D'ANTOINE, PUIS DE CLÉOPATRE. L'ÉGYPTE EST RÉDUITE EN PROVINCE DE L'EMPIRE ROMAIN.

César, après la guerre d'Alexandrie, avait remis Cléopatre sur le trône : et, pour la forme seulement, lui avait donné pour associé son frère, qui n'avait alors que onze ans. Pendant sa minorité, elle avait eu toute l'autorité entre les mains. Quand il fut arrivé à l'âge de quinze ans[1], qui était le temps où, selon les lois du pays, il devait gouverner par lui-même, et prendre sa part de l'autorité royale, elle l'empoisonna, et demeura seule reine d'Égypte.

Dans cet intervalle, César avait été tué à Rome, par les conjurés, à la tête desquels étaient Brutus et Cassius. Puis se forma le triumvirat entre Antoine, Lépide, et César Octavien, pour venger la mort de César.

Cléopatre se déclara sans hésiter pour les triumvirs[3]. Elle donna à Aliénus, lieutenant du consul Dolabella, quatre légions, qui étaient

[1] Plut. in Cass. pag. 731.

[2] An. M. 3961 ; av. J. C. 43. — Joseph. Antiq. lib. 15 cap. 4. — Porphyr. pag. 226.

[3] Appian. lib. 3, pag. 576 ; lib. 4, pag. 623-625-632, lib. 5, cap. 675.

les restes des armées de Pompée et de Crassus, et qui faisaient partie des troupes que César lui avait laissées pour la garde de l'Egypte. Elle avait aussi une flotte toute prête à faire voile: mais la tempête l'empêcha de partir[1]. Cassius se rendit maître de ces quatre légions. Cléopatre, sollicitée plusieurs fois par Cassius de lui donner du secours, le refusa constamment. Elle partit quelque temps après avec une flotte nombreuse pour aller secourir Antoine et Octavien. Une rude tempête lui fit périr beaucoup de vaisseaux, et une maladie qui lui survint l'obligea de retourner en Egypte.

Antoine[2], après la défaite de Cassius et de Brutus à la bataille de Philippes, étant passé en Asie pour y établir l'autorité du triumvirat, une foule de rois et de princes d'Orient ou d'ambassadeurs venaient de toutes parts lui faire la cour. On lui dit que les gouverneurs de la Phénicie, qui était du ressort du royaume d'Egypte, avaient envoyé du secours à Cassius contre Dolabella. Il cita Cléopatre devant lui pour répondre du fait de ses gouverneurs, et lui envoya un de ses lieutenants pour l'obliger à le venir trouver dans la Cilicie, où il allait tenir les états de la province. Cette démarche, par ses suites, devint extrêmement funeste à Antoine, et mit le comble à ses maux. Son amour pour Cléopatre ayant réveillé en lui des passions encore cachées ou endormies, les alluma jusqu'à la fureur, et acheva d'éteindre et d'amortir quelques étincelles d'honnêteté et de vertu qui pouvaient lui rester.

Cléopatre, sûre de ses charmes par l'épreuve qu'elle en avait déjà faite si heureusement auprès de Jules-César, espéra qu'elle pourrait aussi captiver Antoine très-facilement: d'autant plus même que le premier ne l'avait connue que fort jeune encore, et lorsqu'elle n'avait aucune expérience du monde; au lieu qu'elle allait paraître devant Antoine dans un âge où les femmes joignent à la fleur de leur beauté toute la force de l'esprit pour manier et conduire les plus grandes affaires. Cléopatre avait alors plus de vingt-cinq ans. Elle fit donc provision de présents très-riches, de grosses sommes d'argent, et surtout d'habits et d'ornements très-magnifiques; et mettant plus encore ses espérances en elle-même, dans ses attraits, et dans les grâces de sa personne, plus puissantes que toutes les parures et que l'or même, elle se mit en chemin.

Sur sa route elle reçut plusieurs lettres d'Antoine qui était à Tarse, et de ses amis, qui la pressaient de hâter son voyage: mais elle ne fit que rire de tous ces empressements, et n'en fit pas plus grande diligence. Après avoir traversé la mer de Pamphylie, elle entra dans le Cydnus, et, remontant ce fleuve, vint aborder à Tarse. On ne vit jamais d'équipage plus galant ni plus superbe que le sien. La poupe de son vaisseau était tout éclatante d'or, les voiles de pourpre, et les rames garnies d'argent. Un pavillon d'un tissu d'or était dressé sur le tillac, sous lequel paraissait cette reine habillée en Vénus, et environnée des plus belles filles de sa cour, dont les unes représentaient les Néréides, les autres les Grâces. Au lieu de trompettes on entendait les flûtes, les hautbois, les violes, et d'autres instruments semblables, qui jouaient des airs passionnés; et la cadence des avirons, qui étaient maniés en mesure, rendait cette harmonie encore plus agréable. On brûlait sur le tillac des parfums qui répandaient leur odeur bien loin sur les eaux du fleuve, et sur l'une et l'autre de ses rives, couvertes d'une infinité de personnes que la nouveauté de ce spectacle avait attirées.

Dès qu'on sut qu'elle arrivait, tout le peuple de Tarse sortit au-devant d'elle, jusque-là qu'Antoine, qui donnait alors audience, vit son tribunal abandonné de tout le monde, sans qu'il restât personne auprès de lui que ses licteurs et ses domestiques. Il se répandit un bruit que c'était Vénus qui venait en masque chez Bacchus pour le bien de l'Asie.

Elle ne fut pas plutôt descendue à terre, qu'Antoine l'envoya complimenter, et l'invita à souper. Mais elle fit réponse à ses députés qu'elle souhaitait de le régaler lui-même, et qu'elle l'attendait dans les tentes qu'elle faisait préparer sur les bords du fleuve. Il ne fit pas difficulté d'y aller, et il trouva des préparatifs

[1] An. M. 3962; av. J. C. 42.

[2] An. M. 3963; av. J. C. 41. — Plut. in Anton. p. 926-932 — Dio, lib. 48, pag. 371. — Applan. de Bell. Civ. lib. 5, pag. 671.

d'une magnificence qu'on ne peut exprimer. Il admira surtout la beauté des lustres qu'on avait arrangés avec beaucoup d'art, et dont les illuminations faisaient un jour agréable au milieu de la nuit.

Antoine l'invita à son tour pour le lendemain. Quelques efforts qu'il eût faits pour l'emporter sur elle, il se confessa vaincu, soit pour la somptuosité, soit pour l'ordonnance du repas; et il fut le premier à railler sur la mesquinerie et la grossièreté du sien, en comparaison de la richesse et de l'élégance de celui de Cléopatre. La reine de son côté, voyant que les plaisanteries d'Antoine n'avaient rien que de grossier, et sentaient plus l'homme de guerre qu'un homme de cour, le paya en pareille monnaie sans l'épargner, mais avec tant d'esprit et d'agrément, qu'il ne s'en offensait point; car les grâces et les charmes de sa conversation, accompagnées de toute la douceur et de tout l'enjouement possible, avaient un attrait dont on pouvait encore moins se défendre que de celui de sa beauté, et laissaient dans l'esprit et dans le cœur un aiguillon qui piquait jusqu'au vif. On était d'ailleurs charmé à l'entendre seulement parler, tant il y avait de douceur et d'harmonie dans le son de sa voix.

Il ne fit presque point fait mention des griefs formés contre Cléopatre, qui d'ailleurs étaient sans fondement. Elle saisit tellement Antoine par ses charmes, et se rendit si absolument maîtresse de son esprit, qu'il ne lui pouvait rien refuser. Ce fut pour lors qu'à sa prière il fit mourir Arsinoé, sa sœur, qui s'était réfugiée à Milet dans le temple de Diane, comme dans un asile assuré.

C'était tous les jours de nouvelles fêtes[1]: un nouveau repas enchérissait toujours sur le précédent, et il semble qu'elle s'étudiait à se surpasser elle-même. Antoine, dans un festin qu'elle lui donnait, était hors de lui-même à la vue des richesses étalées de toutes parts, et surtout du grand nombre de coupes d'or enrichies de pierreries, et travaillées par les plus habiles ouvriers. D'un air dédaigneux elle dit que tout cela était peu de chose, et elle lui en fit présent. Le repas du lendemain fut encore plus superbe. Antoine, à son ordinaire, y avait amené avec lui bon nombre de convives, tous officiers de marque et de distinction. Elle leur donna tous les vases et toute la vaisselle d'or et d'argent dont le buffet était chargé.

Ce fut sans doute dans un de ces festins qu'arriva ce que Pline[1], et après lui Macrobe, racontent. Cléopatre plaisantait, selon sa coutume, sur les repas d'Antoine, comme étant fort modiques et fort mal entendus. Piqué de la raillerie, il lui demanda, d'un ton un peu échauffé, ce qu'elle croyait donc qu'on pût ajouter à la magnificence de sa table. Cléopatre lui répondit froidement qu'en un seul souper elle dépenserait un million[2]. Il prétendit que c'était pure vanterie, que la chose était impossible, et qu'elle n'en viendrait jamais à bout. On fit un pari, et Plancus fut pris pour arbitre. Le lendemain on se rendit au repas. Il était magnifique, mais n'avait rien de si fort extraordinaire. Antoine supputait la dépense, demandait à la dame à quel prix chaque chose pouvait monter, et d'un air railleur, comme se tenant sûr de la victoire, disait qu'on était encore bien éloigné d'un million. Attendez, dit la reine, ce n'est ici qu'un commencement, et je me fais fort de dépenser moi seule le million. On apporte une seconde table[3], et, selon l'ordre qu'elle en avait donné, on ne servit dessus qu'un seul vase plein de vinaigre. Antoine, surpris d'un appareil si nouveau, ne pouvait deviner où tout cela tendait. Cléopatre avait à ses oreilles deux perles, les plus belles qu'on eût jamais vues, et dont chacune était estimée plus d'un million. Elle en tire une, la jette dans le vinaigre, et, après l'avoir fait fondre[4], l'avale. Elle se préparait à en faire

[1] Athen. lib. 4, pag. 147, 148.

[1] Plin. lib. 9, cap. 35. — Macrob. lib. 2, Saturnal. cap. 13.

[2] *Centies* H-S. *Hoc est, centies centena millia sestertium*, ce qui montait à plus d'un million. = 2 054 000 francs. E. B.

[3] Chez les anciens on changeait de tables pour les différents services.

[4] Le vinaigre a la force de fondre les choses les plus dures *Aceti succus domitor rerum*; c'est ainsi que Pline le définit. (*lib.* 33, *cap.* 3.) Cléopatre n'eut pas ici la gloire de l'invention. Avant elle, à la honte de la royauté, le fils d'un comédien (c'était Clodius, fils d'Ésopus) avait fait quelque chose de pareil, et avalait souvent des perles

autant de l'autre. Planeus l'arrêta[1], et, lui donnant gain de cause, déclara Antoine vaincu. Planeus eut grand tort d'envier à la reine une gloire singulière et unique, d'avoir, en deux coups, dévoré deux millions.

Antoine était brouillé avec César[2]. Pendant que sa femme Fulvie se donnait de grands mouvements à Rome pour ses intérêts, et que l'armée des Parthes était prête à entrer en Syrie, comme si cela ne l'eût point regardé, il se laissa entraîner par Cléopatre à Alexandrie, où ils passaient le temps dans les jeux, dans les amusements et dans les délices, se traitant l'un l'autre tous les jours avec des dépenses excessives et incroyables. On en peut juger par ce qui suit.

Un jeune Grec[3], qui était allé étudier en médecine à Alexandrie, sur le grand bruit que faisaient ces repas, eut la curiosité de s'assurer par lui-même de ce qui en était. Ayant été introduit dans la cuisine d'Antoine, il vit, outre plusieurs autres choses, huit sangliers qu'on faisait rôtir tout entiers. Sur cela, il témoigna sa surprise du grand nombre de convives qu'il devait y avoir à ce souper. L'officier se prit à rire, et dit qu'il n'y avait pas tant de monde qu'il croyait, et qu'ils ne seraient en tout que douze; mais qu'il fallait que chaque chose fût servie dans un point de perfection, qui se passait et se gâtait d'un moment à l'autre; « car, disait-il, il arrivera peut-être que tout « à l'heure Antoine demandera à souper; et « un moment après il défendra qu'on serve, « parce qu'il sera entré dans quelque conver- « sation qui l'amusera. C'est pourquoi on pré- « pare, non un seul souper, mais plusieurs « soupers, parce qu'il est difficile de deviner « à quelle heure il voudra être servi. »

Cléopatre, de peur qu'Antoine ne lui échappât, ne le perdait jamais de vue, et ne le quittait ni jour ni nuit, toujours occupée à le divertir et à le retenir dans ses chaînes. Elle jouait aux dés avec lui, elle chassait avec lui; et, quand il faisait l'exercice des armes, elle était toujours présente. Son unique attention était de l'amuser agréablement, et de ne lui pas laisser le temps de sentir le poids de l'ennui.

Un jour qu'il pêchait à la ligne, et qu'il ne prenait rien, il en était très-fâché, parce que la reine était de la partie, et qu'il ne voulait pas, en sa présence, paraître manquer d'adresse ou de bonheur: il s'avisa donc de commander à des pêcheurs d'aller sous l'eau attacher secrètement à l'hameçon de sa ligne quelques gros poissons de ceux qu'ils avaient pris auparavant. Cet ordre fut exécuté sur-le-champ, et Antoine retira deux ou trois fois sa ligne toujours chargée d'un gros poisson. Ce manége n'échappa pas à l'Egyptienne. Elle fit semblant d'être étonnée, et d'admirer ce bonheur d'Antoine; mais en secret elle dit à ses amis ce qui s'était passé, et les invita à venir le lendemain être spectateurs d'une pareille plaisanterie. Ils n'y manquèrent pas. Quand ils furent tous montés dans des bateaux de pêcheurs, et qu'Antoine eut jeté sa ligne, elle commanda à un de ses gens de plonger promptement dans l'eau, de prévenir les plongeurs d'Antoine, et d'aller accrocher à l'hameçon de sa ligne quelque gros poisson salé de ceux qu'on apporte du royaume de Pont. Lorsque Antoine sentit que la ligne avait sa charge, il la retira. A la vue de ce poisson salé, ce furent des éclats de rire tels qu'on peut se l'imaginer. Alors Cléopatre lui dit: *Mon général, laissez-nous la ligne à nous autres, rois ou reines du Phare et du Canope: votre pêche, c'est de prendre des villes, des royaumes, et des rois.*

Pendant qu'Antoine s'amusait à ces jeux et à ce badinage d'enfant, la nouvelle qu'il reçut des conquêtes que faisait Labiénus à la tête de l'armée des Parthes, le réveilla de son profond sommeil, et l'obligea de marcher contre eux. Mais, ayant appris en chemin la mort de Fulvie, il retourna à Rome, où il se réconcilia avec le jeune César, dont il épousa même la

ainsi fondues, par l'unique plaisir de faire une dépense énorme dans ses repas.

> Filius Æsopi detractam ex aure Metellæ,
> Scilicet ut decies solidum exsorberet, aceto
> Diluit insignem baccam.
>
> (Horat. lib. 2, sat. 3, v. 239.)

[1] Cette perle fut consacrée depuis à Vénus par César, qui la porta à Rome à son retour d'Alexandrie, qui, l'ayant fait couper en deux, tant elle était d'une grosseur extraordinaire la fit servir de pendant d'oreille à la déesse. (Plin. lib. 33, cap. 3.)

[2] An. M. 3964; av. J. C. 40.

[3] Plut. in Anton. pag. 928.

sœur Octavie, femme d'un rare mérite, qui se trouvait veuve par la mort de Marcellus. On crut que ce mariage lui ferait oublier Cléopatre[1]; mais, s'étant mis en chemin pour aller contre les Parthes, sa passion pour l'Egyptienne, qui tenait quelque chose de l'ensorcellement, se ralluma plus que jamais.

Cette reine, au milieu des passions les plus violentes et de l'enivrement des plaisirs[2], conservait toujours du goût pour les belles-lettres et pour les sciences. A la place de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie qui avait été brûlée quelques années auparavant, comme nous l'avons dit, elle en rétablit une nouvelle, à l'augmentation de laquelle Antoine contribua beaucoup, lui ayant fait présent de la bibliothèque qui était à Pergame, où il se trouva plus de deux cent mille volumes. Elle n'amassait pas des livres simplement pour la parure; elle en faisait usage[3]. Il y avait peu de nations barbares à qui elle parlât par truchement; elle répondait à la plupart dans leur propre langue, aux Ethiopiens, aux Troglodytes, aux Hébreux, aux Arabes, aux Syriens, aux Mèdes, aux Parthes. Elle savait encore plusieurs autres langues, au lieu que les rois qui avaient régné avant elle en Egypte avaient à peine pu apprendre l'égyptien; et quelques-uns d'entre eux avaient même oublié le macédonien, qui était leur langue naturelle.

Cléopatre, se prétendant femme légitime d'Antoine, souffrait impatiemment de le voir marié avec Octavie, qu'elle regardait comme sa rivale. Il fallut qu'Antoine, pour l'apaiser, lui fît de magnifiques présents. Il lui donna la Phénicie, la basse Syrie, l'île de Cypre, et une grande portion de la Cilicie. Il y ajouta une partie de la Judée et de l'Arabie. Ces grands présents, qui diminuaient considérablement l'étendue de l'empire, affligèrent fort les Romains, et ils n'étaient pas moins choqués des honneurs excessifs qu'il rendait à cette princesse étrangère.

Deux années se passèrent, pendant lesquelles Antoine fit plusieurs voyages à Rome, et entreprit quelques expéditions contre les Parthes et contre les Arméniens, où il n'acquit pas beaucoup d'honneur. C'est dans une de ces expéditions[1] que fut saccagé le temple d'Anaïtis, déesse fort célèbre parmi un certain peuple d'Arménie, et que sa statue d'or massif fut mise en pièces par les soldats, ce qui en enrichit plusieurs très-considérablement. Un d'eux, qui était vétéran, et qui s'était établi à Bologne en Italie, eut le bonheur un jour de recevoir Auguste dans sa maison, et de lui donner à souper. *Est-il vrai*, lui dit ce prince pendant le repas en rappelant cette histoire, *que celui qui attenta le premier sur la statue de la déesse perdit aussitôt la vue, fut perclus de tous ses membres, et expira sur l'heure même. Si cela était vrai*, dit le vétéran avec un souris, *je n'aurais pas l'honneur devoir aujourd'hui Auguste chez moi*[2], *étant moi-même le téméraire qui lui donna le premier assaut : dont bien m'en a pris ; car si j'ai quelque chose, j'en ai toute l'obligation à la bonne déesse; et encore à présent, seigneur, vous soupez d'une de ses jambes.*

Croyant avoir tout mis en sûreté dans ce pays, il en ramena ses troupes[3]. Dans l'impatience de rejoindre Cléopatre, il pressait si fort sa marche, malgré la rigueur de la saison et les neiges continuelles, qu'il perdit huit mille hommes dans le chemin, et arriva dans la Phénicie fort peu accompagné. Il y séjourna pour attendre Cléopatre; et comme elle tardait trop à venir, il tomba dans des inquiétudes, des tristesses et des langueurs qui le consumaient. Enfin elle arriva avec des habits et beaucoup d'argent pour les soldats.

Octavie, en même temps, était partie de Rome pour l'aller trouver, et elle était déjà arrivée à Athènes. Cléopatre sentit bien qu'elle ne venait que pour lui disputer le cœur d'Antoine. Elle craignit qu'avec sa vertu, sa sagesse, et la gravité de ses mœurs, si elle avait le temps de se servir de ses attraits modestes, mais vifs et insinuants, pour gagner son mari, elle ne s'en rendît absolument maîtresse. Pour

[1] An. M. 3965; av. J. C 39.

[2] An. M. 3965; av. J. C. 38. — Epiphan. de mens. et ponder.

[3] Plut. in Anton pag. 927.

[1] Plin lib. 33. cap. 23

[2] « Respondit, tum maximè Augustum de crure ejus « cœnare, seque illum esse, totumque sibi censum ex eâ « rapinâ. »

[3] An. M. 3969; av. J. C. 35. — Plut. in Anton. pag 939-942.

éviter ce danger, elle fit semblant de mourir d'amour pour Antoine, et atténuait dans cette vue son corps, ne prenant que très-peu de nourriture. Toutes les fois qu'il entrait chez elle, il lui voyait le regard surpris et étonné; et quand il en sortait, elle prenait un air abattu et languissant. Souvent elle faisait en sorte de paraître tout en larmes, et dans le moment même, elle se hâtait de les essuyer et de les cacher, comme pour lui dérober sa faiblesse et son désordre. Antoine, qui ne craignait rien tant que de causer le moindre déplaisir à Cléopatre, écrivit des lettres à Octavie pour lui ordonner de l'attendre à Athènes, et de ne passer pas outre, parce qu'il était près de se rengager dans une nouvelle expédition. En effet, sur la prière du roi des Mèdes, qui lui promettait de puissants secours, il se préparait à recommencer la guerre contre les Parthes.

Cette vertueuse Romaine, dissimulant l'injure qu'il lui faisait, lui envoya demander en quel lieu il souhaitait qu'elle fît porter les présents qu'elle lui avait destinés, puisqu'il ne trouvait pas bon qu'elle vînt les lui présenter elle-même. Antoine ne reçut pas mieux ce second compliment que le premier; et Cléopatre, qui l'avait empêché de voir Octavie, ne lui permit pas non plus de rien recevoir de sa main. Ainsi Octavie fut obligée de retourner à Rome, sans que son voyage eût produit d'autre effet que de rendre Antoine plus inexcusable. C'est ce que souhaitait César, afin d'avoir un juste sujet de rompre entièrement avec lui.

Quand Octavie fut de retour à Rome, César, témoignant beaucoup de sensibilité pour l'affront qu'elle avait reçu, lui ordonna de sortir de la maison d'Antoine, et de loger en son particulier. Elle répondit qu'elle ne quitterait point la maison de son mari, et que, s'il n'avait point d'autre raison de faire la guerre à Antoine que ce qui la regardait, elle le conjurait d'abandonner ses intérêts. Elle y demeura toujours en effet comme s'il eût été présent, et éleva avec beaucoup de soin et de magnificence, non-seulement les enfants qu'il avait eus d'elle, mais encore ceux qu'il avait eus de Fulvie. Quel contraste d'Octavie et de Cléopatre! Combien l'une, au milieu de ses rebuts et de ses affronts, paraît-elle digne d'estime et de respect; et l'autre, au milieu de sa grandeur et de sa magnificence, digne de mépris et d'horreur!

Il n'y eut point d'artifices que Cléopatre n'employât pour retenir Antoine dans ses liens: larmes, caresses, reproches, menaces, tout était mis en usage. Elle avait gagné à force de présents tous ceux qui approchaient d'Antoine et qui avaient le plus sa confiance. Ces flatteurs lui représentaient avec force qu'il y avait de la dureté et de l'inhumanité d'abandonner Cléopatre dans le triste état où elle se trouvait, et que ce serait faire mourir cette infortunée princesse, qui n'aimait que lui et ne vivait que pour lui. Ils amollirent et fondirent si bien le cœur d'Antoine, que, de peur que Cléopatre ne se fît mourir, il retourna promptement à Alexandrie, et remit les Mèdes au printemps.

Il eut bien de la peine, quand le printemps fut arrivé [1], à quitter l'Egypte et à s'éloigner de sa chère Cléopatre. Elle consentit à l'accompagner jusqu'au bord de l'Euphrate.

Après s'être rendu maître de l'Arménie [2], autant par la trahison que par la force des armes, et y avoir fait un grand butin, il revint à Alexandrie, où il entra en triomphe, traînant à son char le roi d'Arménie, chargé de chaînes d'or, et il le présenta dans cet état à Cléopatre, qui prit plaisir à voir un roi captif à ses pieds. Il se délassa à loisir de ses grandes fatigues dans les festins et les parties de plaisir, où Cléopatre et lui passaient les jours et les nuits. Cette vaine princesse [3], dans un de ces repas, voyant Antoine plein de vin, osa bien lui demander l'empire romain, et il n'eut point de honte de le lui promettre.

Avant que de partir pour une nouvelle expédition, Antoine, pour s'attacher la reine par de nouveaux liens, et lui donner de nouvelles preuves de son entier dévouement, voulut faire la cérémonie du couronnement de Cléopatre et de tous ses enfants. On éleva pour cela dans le palais un trône d'or massif, où

[1] An. M. 3970; av. J. C. 34.
[2] An. M. 3971; av. J. C. 33.
[3] « Hæc mulier Ægyptia ab ebrio imperatore, pretium « libidinum, ramanorum imperium petiit: et promisit « Antonius. » (Florus, lib. 4, cap. 11.)

Digitized by Google

l'on montait par plusieurs degrés d'argent. Antoine était assis sur ce trône, vêtu d'un habit de pourpre en broderie d'or avec des boutons de diamants, ayant à son côté un cimeterre à la persane, dont la poignée et le fourreau étaient chargés de pierreries, un diadème sur le front, et un sceptre d'or à la main; afin, disait-il, qu'en cet équipage il méritât d'être le mari d'une reine. Cléopatre était assise à sa droite, vêtue d'une robe éclatante, faite de ce précieux lin destiné à couvrir la déesse Isis, dont cette reine avait la vanité de prendre l'habit et le nom. Sur le même trône, mais un peu plus bas, étaient assis Césarion, fils de Cléopatre et de Jules-César, et les deux autres enfants, Alexandre et Ptolémée, qu'elle avait eus d'Antoine.

Chacun ayant pris la place qui lui était destinée, le héraut, par le commandement d'Antoine, et en la présence de tout le peuple à qui l'on avait ouvert les portes du palais, proclama Cléopatre reine d'Egypte, de Cypre, de Libye et de Célésyrie, conjointement avec son fils Césarion. Il proclama ensuite les autres princes rois des rois, et déclara qu'en attendant une plus ample succession, Antoine assignait à Alexandre, qui était l'aîné, le royaume d'Arménie et des Mèdes avec celui des Parthes, quand il l'aurait conquis; et à Ptolémée, son cadet, les royaumes de Syrie, de Phénicie et de Cilicie. Ces deux jeunes princes étaient habillés à la mode des pays sur lesquels ils devaient régner. Après la proclamation, les trois princes, s'étant levés de leurs siéges, s'approchèrent du trône, et, mettant un genou en terre, baisèrent les mains d'Antoine et de Cléopatre. On leur donna aussitôt un train proportionné à leur nouvelle dignité, et chacun eut son régiment des gardes tirés des principales familles de ses états.

Antoine se rendit de bonne heure en Arménie pour agir contre les Parthes, et il s'était déjà avancé jusqu'aux bords de l'Araxe : mais les nouvelles de ce qui se passait à Rome contre lui l'arrêtèrent, et lui firent abandonner l'expédition des Parthes. Il détacha sur-le-champ Canidius avec seize légions vers les côtes de la mer d'Ionie, et les rejoignit bientôt à Ephèse, où il était à portée d'agir en cas que les choses en vinssent à une rupture ouverte entre César et lui, comme il y avait beaucoup d'apparence.

Cléopatre fut de la partie, et c'est ce qui causa la perte d'Antoine. Ses amis lui conseillaient de la renvoyer à Alexandrie, jusqu'à ce qu'on vît quel tour prendraient les événements de la guerre : mais cette reine, craignant que, par l'entremise d'Octavie, il ne se raccommodât avec César, gagna Canidius à force d'argent, et le porta à parler en sa faveur à Antoine, et à lui représenter qu'il n'était ni juste d'éloigner de cette guerre une princesse qui y contribuait si fort de son côté, ni utile pour son parti, parce que son départ découragerait les Egyptiens, qui faisaient la plus grande partie de ses forces maritimes. D'ailleurs, lui disait-on, on ne voyait pas que Cléopatre fût inférieure ni en prudence ni en bon sens à aucun des princes et des rois qui étaient dans son armée, elle qui avait gouverné si longtemps un si grand royaume, et qui aurait pu apprendre dans son long commerce avec Antoine à manier avec sagesse et dextérité les plus importantes et les plus difficiles affaires. Antoine ne résista point à des remontrances qui flattaient en même temps son amour-propre et sa passion.

D'Éphèse, il se rendit avec Cléopatre à Samos, où était le rendez-vous de la plupart de leurs troupes, et où ils passèrent le temps dans la bonne chère et dans les plaisirs. Les magnificences n'y furent guère moindres qu'à Alexandrie. Les rois qui étaient à leur suite s'épuisèrent, pour leur plaire, par des dépenses extraordinaires, et déployèrent dans leurs festins un luxe excessif.

C'est apparemment dans un de ces festins qu'arriva ce qui est rapporté dans Pline[1]. Quelque passion que Cléopatre témoignât pour Antoine, comme il connaissait parfaitement son caractère dissimulé, et capable des crimes les plus noirs, il craignit, je ne sais pas sur quel fondement, qu'elle ne songeât à l'empoisonner : c'est pourquoi dans les repas il ne touchait à aucun mets qu'on n'en eût goûté auparavant. Il n'était pas possible que la reine ne s'aperçût d'une défiance si marquée. Elle employa un moyen fort extraordinaire pour

[1] Plin. lib. 21, cap. 3.

lui faire sentir en même temps combien ses craintes étaient mal fondées, et combien d'ailleurs, si elle avait été mal intentionnée, toutes les précautions qu'il prenait auraient été inutiles. Elle fit empoisonner l'extrémité des fleurs dont étaient composées les couronnes qu'Antoine et elle, selon la coutume des anciens, portaient à table. Quand le vin eut commencé à échauffer les têtes, et à égayer le repas, Cléopatre invita Antoine à boire ses fleurs. Il ne se fit pas prier longtemps; et, après en avoir arraché les extrémités avec ses doigts, et les avoir jetées dans sa coupe remplie de vin, il était près de l'avaler lorsque la reine l'arrêtant par le bras : *Je suis*, lui dit-elle, *cette empoisonneuse contre laquelle vous prenez tant de précautions. S'il m'était possible de vivre sans vous, jugez vous-même maintenant si l'occasion ou le moyen de le faire me manquaient.* Ayant fait venir un prisonnier condamné à mort, elle lui fit boire cette liqueur, et il expira sur-le-champ.

La cour vint de Samos à Athènes, où elle passa plusieurs jours dans de semblables débauches. Cléopatre n'épargna rien pour obtenir des Athéniens les mêmes marques d'affection et d'estime qu'Octavie en avait reçues pendant son séjour dans cette ville. Mais, quoi qu'elle pût faire, elle n'en put arracher que des civilités contraintes, qui se terminèrent à une vaine députation qu'Antoine exigea des citoyens, et de laquelle il voulut être le chef lui-même, en qualité de bourgeois d'Athènes.

Les nouveaux consuls Caïus Sosius et Domitius Enobarbus [1], s'étant déclarés ouvertement pour Antoine, sortirent de Rome, et se rendirent auprès de lui. César, au lieu de les arrêter, ou de les faire poursuivre, fit semer le bruit que c'était avec sa permission qu'ils y étaient allés, et fit déclarer publiquement qu'il permettait à tous ceux qui en avaient envie de se retirer où bon leur semblerait. Par là, il demeura maître à Rome, et se trouva en état d'ordonner et de faire tout ce qu'il jugea à propos pour ses intérêts et contre ceux d'Antoine.

Quand Antoine en fut averti, il fit assembler tous les chefs de son parti, et le résultat de leur délibération fut qu'il déclarerait la guerre à César, et qu'il répudierait Octavie. Il fit l'un et l'autre. Les préparatifs d'Antoine pour la guerre étaient si avancés, que si, sans perdre de temps, il eût poussé César, il aurait eu immanquablement tout l'avantage, car son adversaire n'était pas encore en état de lui faire tête ni par mer ni par terre. Mais les plaisirs l'emportèrent, et on remit les opérations à l'année suivante. Ce fut sa perte : César, par ce délai, eut le temps d'assembler toutes ses forces.

Les députés qu'Antoine envoya à Rome pour déclarer son divorce avec Octavie avaient ordre de lui commander de sortir de la maison d'Antoine avec tous ses enfants; et, en cas de refus, de l'en chasser par force, et de n'y laisser que le fils qu'Antoine avait eu de Fulvie : outrage d'autant plus sensible à Octavie, qu'une rivale en était la cause. Mais, étouffant son ressentiment, elle ne répondit aux députés de son mari que par des larmes; et, quelque injustes que fussent ses ordres, elle y obéit, et sortit de sa maison avec ses enfants. Elle travailla même à apaiser le peuple, que l'indignité de cette action avait soulevé, et fit ce qu'elle put pour modérer la colère de César. Elle leur représentait qu'il n'était pas de la bienséance ni de la dignité du nom romain d'entrer dans ces petits démêlés; que c'étaient des querelles de femmes, qui ne méritaient pas qu'ils en témoignassent du ressentiment, et qu'elle serait au désespoir si elle était la cause d'une nouvelle guerre, elle qui n'avait consenti à son mariage avec Antoine que dans l'espérance qu'il serait un gage d'union entre lui et César. Ses remontrances eurent un succès contraire à ses intentions; et le peuple, charmé de sa vertu, redoubla la compassion qu'il avait de son malheur et la haine qu'il portait à Antoine.

Mais rien n'irrita tant les esprits que le testament d'Antoine, qu'il avait laissé en dépôt entre les mains des Vestales. Ce fut un mystère révélé par deux consulaires [1], qui, ne pouvant souffrir l'orgueil de Cléopatre et la mollesse d'Antoine, s'étaient retirés vers César.

[1] An. M. 3972; av. J. C. 32. — Plut. in Anton. pag 912-955.

[1] Tilius et Plancus

Comme ils avaient été appelés à ce testament, et qu'ils en savaient le secret, ils le révélèrent à César. Les vestales firent difficulté de donner un acte qui leur avait été confié, s'excusant sur la foi du dépôt qu'elles étaient obligées de garder, et elles voulurent y être forcées par l'autorité du peuple. Ainsi le testament ayant été apporté dans la grande place, où le peuple s'était assemblé, on y lut ces trois articles : 1° qu'Antoine reconnaissait Césarion pour fils légitime de Jules-César; 2° qu'il instituait pour ses héritiers les enfants qu'il avait eus de Cléopatre, avec la qualité de *rois des rois;* 3° qu'il ordonnait, en cas qu'il mourût à Rome, que son corps, après avoir été porté en pompe par la ville, serait mis le soir sur un lit de parade, pour être envoyé ensuite à Cléopatre, à laquelle il laissait le soin de ses funérailles et de sa sépulture.

Il y a pourtant des auteurs qui croient que ce testament fut une pièce supposée par César pour rendre Antoine plus odieux au peuple. En effet, quelle apparence y a-t-il qu'Antoine, qui savait bien à quel point le peuple romain était jaloux de ses droits et de ses coutumes, eût voulu lui confier l'exécution du testament qui les violait avec tant de mépris?

Quand César eut une armée et une flotte prêtes, qui lui parurent suffisantes pour faire tête à son ennemi, il déclara aussi la guerre de son côté ; mais dans le décret que le peuple donna pour cet effet, il fit mettre que c'était contre Cléopatre : et ce fut par une politique raffinée qu'il en usa ainsi, et qu'il ne voulut pas mettre le nom d'Antoine dans sa déclaration, quoique ce fût contre lui effectivement que se fit la guerre; car, outre qu'il mettait Antoine dans son tort en le rendant l'agresseur dans une guerre contre sa patrie, il ménageait par là ceux qui étaient encore attachés à Antoine, dont le nombre et le crédit pouvaient être redoutables, et il aurait fallu nécessairement les déclarer ennemis de la république, si Antoine avait été nommé expressément dans le décret.

Antoine retourna d'Athènes à Samos, où toute la flotte était assemblée. Elle était composée de cinq cents vaisseaux de guerre d'une grandeur et d'une structure extraordinaires, ayant plusieurs ponts élevés les uns par-dessus les autres, avec des tours sur la poupe et sur la proue d'une hauteur prodigieuse : de sorte qu'à voir ces superbes bâtiments au milieu de la mer, on les eût pris pour des îles flottantes. Il fallait un si grand équipage pour faire une bonne manœuvre sur ces pesantes machines, qu'Antoine, ne pouvant trouver assez de matelots, avait été obligé de se servir de laboureurs, d'artisans, de muletiers et de toutes sortes de gens sans expérience, plus propres à causer du trouble qu'à rendre un bon service.

On embarqua sur cette flotte deux cent mille hommes de pied et douze mille chevaux. Les rois de Libye, de Cilicie, de Cappadoce, de Paphlagonie, de Comagène et de Thrace, s'y trouvaient en personne; et ceux de Pont, de Judée, de Lycaonie, de Galatie et des Mèdes, y avaient envoyé leurs troupes. On ne peut voir de spectacle plus pompeux que celui de cette flotte lorsqu'elle se fut mise en mer et qu'elle eut déployé ses voiles. Mais rien n'égalait la magnificence de la galère de Cléopâtre, toute brillante d'or, avec des voiles de pourpre, ses flammes et ses banderoles se jouant au gré du vent, pendant que les trompettes et les autres instruments de guerre faisaient entendre des airs d'allégresse et de triomphe. Antoine la suivait de près dans une galère qui n'était guère moins ornée. Cette reine [1], enivrée de sa fortune et de sa grandeur, et n'écoutant que son ambition effrénée, menaçait follement le Capitole d'une ruine prochaine, et se préparait avec sa troupe infâme d'eunuques à détruire pour toujours l'empire romain.

De l'autre côté, on voyait moins de pompe et d'éclat, mais plus de réalité. César n'avait que deux cent cinquante vaisseaux et quatre-vingt mille hommes d'infanterie, avec autant de chevaux qu'Antoine; mais il n'avait dans ses troupes que des soldats d'élite, et sur sa flotte que des matelots expérimentés. Ses

[1] Dum Capitolio
Regina dementes ruinas,
Funus et imperio parabat,
Contaminato cum grege turpium
Morbo virorum : quidlibet impotens
Sperare, fortunaque dulci
Ebria

(Horat lib. I, od. 37.)

vaisseaux étaient moins grands que ceux d'Antoine, mais aussi ils étaient plus légers et plus propres au combat.

César avait son rendez-vous à Brunduse, et Antoine s'avança jusqu'à Corcyre. Mais la belle saison était passée, et le mauvais temps approchait. L'un et l'autre furent obligés de se retirer, de mettre leurs troupes en quartiers d'hiver, et leurs flottes dans de bons ports pour y attendre le printemps.

Antoine et César, dès que la saison le leur permit [1], se remirent en campagne par mer et par terre. Les deux flottes entrèrent dans le golfe Ambracien en Épire. Les plus braves et les plus expérimentés officiers d'Antoine lui conseillaient de ne point hasarder un combat naval, de renvoyer Cléopatre en Egypte, et de gagner promptement la Thrace ou la Macédoine, pour y combattre par terre, parce que son armée, composée de très-bonnes troupes, et beaucoup supérieure à celle de César, semblait lui promettre la victoire; au lieu qu'une flotte aussi mal équipée que la sienne, quelque nombreuse qu'elle fût, lui laissait peu d'espérance. Mais il y avait longtemps qu'Antoine n'était plus susceptible d'un bon conseil, ne faisant que ce qui plaisait à Cléopatre. Cette orgueilleuse princesse, qui ne jugeait des choses que par l'extérieur, croyait que sa flotte était invincible, et que les vaisseaux de César n'en pourraient approcher sans se briser : d'ailleurs elle sentait bien qu'en cas de malheur, il lui serait bien plus aisé de se sauver sur ses vaisseaux que par terre. Son avis prévalut donc sur celui de tous les généraux.

La bataille se donna le second jour de septembre [2], à l'embouchure du golfe d'Ambracie, près de la ville d'Actium, à la vue des armées de terre, dont l'une était rangée en bataille sur la côte du nord, et l'autre sur celle du midi de ce détroit, attendant le succès du combat. Il fut douteux pendant quelque temps, et parut aussi favorable à Antoine qu'à César jusqu'à la retraite de Cléopatre. Cette reine, effrayée du bruit du combat, où tout était terrible pour une femme, prit la fuite lorsqu'il n'y avait aucun danger pour elle, et entraîna avec elle toute son escadre égyptienne, qui était de soixante vaisseaux de haut bord, avec lesquels elle fit voile du côté du Péloponnèse. Antoine, qui la vit fuir, oubliant tout, et s'oubliant lui-même, la suivit précipitamment, et céda à César une victoire qu'il lui avait très-bien disputée jusque-là. Elle coûta pourtant encore cher au vainqueur : car les vaisseaux d'Antoine se battirent si bien après son départ, que, quoique le combat eût commencé vers le milieu du jour, il ne finit que quand la nuit vint; de sorte que les troupes de César furent obligées de la passer sur leurs vaisseaux.

Le lendemain, César, voyant sa victoire complète, détacha une escadre pour poursuivre Antoine et Cléopatre : mais cette escadre, désespérant de les atteindre, à cause de l'avance qu'ils avaient, revint bientôt rejoindre le gros de la flotte. Antoine étant entré dans le vaisseau amiral que montait Cléopatre, alla s'asseoir à la proue, où, la tête appuyée sur ses deux mains et les deux coudes sur les genoux, il demeura comme un homme accablé de honte et de rage, repassant dans une profonde mélancolie sa mauvaise conduite et les malheurs qu'elle lui avait attirés. Il se tint dans cette posture et dans ces noires pensées pendant les trois jours qu'ils mirent à se rendre à Ténare [1], sans voir Cléopatre ni lui parler. Au bout de ce temps-là ils se revirent et vécurent ensemble à l'ordinaire.

L'armée de terre restait encore entière, forte de dix-huit légions et de vingt-deux mille chevaux, sous la conduite de Canidius, lieutenant général d'Antoine; et elle aurait pu faire tête à César et lui causer bien de l'embarras : mais, se voyant abandonnée par ses généraux, elle se rendit à César, qui la reçut à bras ouverts.

De Ténare, Cléopatre prit la route d'Alexandrie, et Antoine celle de Libye, où il avait laissé une armée considérable pour garder les frontières du pays. En débarquant, il apprit que Scarpus, qui commandait cette armée, s'était déclaré pour César. Il fut si frappé de ce coup, auquel il n'avait pas lieu de s'attendre, qu'il voulait se tuer; et ses amis

[1] An. M. 3973; av. J. C. 31.

[2] Le 4 avant les nones de septembre.

[1] Promontoire de la Laconie.

Digitized by Google

eurent de la peine à l'en empêcher. Il ne lui restait donc plus d'autre parti à prendre que de suivre Cléopatre à Alexandrie, où elle était arrivée.

En approchant du port, elle craignit, si l'on apprenait son malheur, qu'on ne lui en refusât l'entrée. Elle fit couronner ses vaisseaux, comme si elle fût revenue victorieuse. A peine y fut-elle entrée, qu'elle fit mourir tous les grands seigneurs de son royaume qui lui étaient suspects, de peur que, lorsqu'on saurait sa défaite, ils n'excitassent des séditions contre elle. Antoine la trouva dans ces sanglantes exécutions.

Elle forma bientôt après un autre dessein bien extraordinaire [1]. Pour éviter de tomber entre les mains de César, qu'elle voyait bien qui la poursuivrait en Egypte, elle songeait à faire transporter ses vaisseaux de la mer Méditerranée dans la mer Rouge par l'isthme, qui n'a que trente lieues de largeur, et à mettre ensuite tous ses trésors dans ses vaisseaux et dans les autres qu'elle avait déjà sur cette mer. Mais les Arabes qui demeuraient sur cette côte ayant brûlé tous les vaisseaux qu'elle y avait, elle fut obligée d'abandonner ce dessein.

Changeant donc de résolution, elle ne songea plus qu'à gagner César, qu'elle regardait comme son vainqueur, et à lui faire un sacrifice d'Antoine, que ses malheurs lui avaient rendu indifférent. Tel était l'esprit de cette princesse. Quoiqu'elle aimât jusqu'à la fureur, elle avait encore plus d'ambition que d'amour; et la couronne lui était plus chère que son mari, elle songeait à la conserver au prix de la vie d'Antoine. Mais, lui cachant ses sentiments, elle lui persuada d'envoyer des ambassadeurs à César pour négocier avec lui un traité de paix. Elle joignit ses ambassadeurs à ceux d'Antoine, mais leur donna ordre de traiter pour elle en particulier. César ne voulut point voir les ambassadeurs d'Antoine : il renvoya ceux de Cléopatre avec une réponse favorable. Il souhaitait avec passion s'assurer de sa personne et de ses trésors : de sa personne, pour en honorer son triomphe ; de ses trésors, pour se mettre en état de payer les dettes qu'il avait contractées pour cette guerre. Ainsi il lui laissa entrevoir de grandes espérances, si elle voulait lui sacrifier Antoine.

Celui-ci, depuis son retour de Libye, s'était retiré dans une maison champêtre qu'il avait fait bâtir exprès sur les bords du Nil, pour y jouir de l'entretien de deux amis qui l'y avaient suivi. Dans cette solitude, il semblait qu'il écoutait avec plaisir les sages discours de ces deux philosophes ; mais, comme ils n'avaient pu lui arracher du cœur l'amour de Cléopatre, cause unique de tous ses malheurs, cette passion, qu'ils n'avaient que suspendue, ne fut pas longtemps à reprendre son premier empire. Il retourna à Alexandrie, se livra de nouveau aux charmes et aux caresses de Cléopatre, et, dans le dessein de lui plaire, il envoya de seconds députés à César pour lui demander la vie à des conditions si honteuses, qu'il offrait de la passer à Athènes comme un simple particulier, pourvu que César assurât le royaume d'Egypte à Cléopatre et à ses enfants.

Cette seconde députation n'ayant pas été plus favorablement reçue que la première, Antoine essaya d'étouffer en lui-même le sentiment des maux présents et la crainte de ceux dont il était menacé, en se livrant sans mesure à la bonne chère et aux plaisirs. Ils se régalaient tour à tour Cléopatre et lui, et à l'envi l'un de l'autre se donnaient des repas d'une magnificence incroyable.

La reine cependant, qui prévoyait ce qui pourrait arriver, ramassait toutes sortes de poisons ; et pour éprouver ceux qui faisaient mourir avec le moins de douleur, elle faisait l'essai de leur vertu et de leur force sur les criminels condamnés à mort qui étaient gardés dans les prisons. Ayant vu par ses expériences, que les poisons qui étaient forts faisaient mourir promptement, mais dans de grandes douleurs, et que ceux qui étaient doux causaient une mort tranquille, mais lente ; elle essaya de morsures des bêtes venimeuses, et fit appliquer en sa présence, sur diverses personnes, différentes sortes de serpents. Tous les jours elle faisait de ces épreuves. Enfin, elle trouva que l'aspic était le seul qui ne causait ni convulsions, ni tranchées, et qui, précipitant seulement dans une pesanteur

[1] An. M. 3974 ; av. J. C. 30.

et dans un assoupissement, accompagné d'une petite moiteur au visage et d'un amortissement de tous les sens, éteignait doucement la vie ; de sorte que ceux qui étaient en cet état se fâchaient quand on les réveillait ou qu'on voulait les lever, de même que ceux qui sont profondément endormis. Ce fut là le poison auquel elle se fixa.

Pour dissiper les soupçons et les sujets de plainte d'Antoine, elle se mit à le caresser encore plus que de coutume ; de sorte que, n'ayant célébré le jour de sa propre naissance qu'avec peu de solennité et convenablement à l'état présent de sa fortune, elle célébra celui de la naissance d'Antoine avec un éclat et une magnificence au-dessus de tout ce qu'elle avait fait auparavant, jusque-là que plusieurs des conviés qui étaient venus pauvres à ce festin s'en retournèrent riches.

César, sachant de quelle importance il lui était de ne pas laisser sa victoire imparfaite, passa, au commencement du printemps, en Syrie, et de là alla se présenter devant Péluse. Il envoya sommer le gouverneur de lui ouvrir les portes ; et Séleucus, qui y commandait pour Cléopatre, en ayant reçu des ordres secrets, livra la ville sans souffrir le siége. Le bruit de cette trahison se répandit dans la ville. Cléopatre, pour se purger de cette accusation, remit entre les mains d'Antoine la femme et les enfants de Séleucus, afin qu'il les fît mourir pour se venger de sa perfidie. Quel monstre que cette princesse ! Elle réunit en sa personne les vices les plus odieux : le renoncement à toute pudeur, la mauvaise foi, l'injustice, la cruauté ; et, ce qui met le comble à tout le reste, les faux dehors d'une amitié trompeuse, qui cache un dessein formé de livrer à son ennemi celui qu'elle comble des caresses les plus tendres et des marques de l'attachement le plus vif et le plus sincère. Voilà où conduit l'ambition, qui était son vice dominant.

Elle avait fait bâtir, tout joignant le temple d'Isis, des tombeaux et des salles superbes, tant par leur beauté et par leur magnificence, que par leur élévation. Elle y fit porter tous ses meubles les plus précieux, l'or, l'argent, les pierreries, l'ébène, l'ivoire, et quantité de parfums et de bois aromatiques, comme si elle eût eu dessein d'en faire un bûcher sur lequel elle eût voulu se consumer avec tous ses trésors. César, alarmé pour toutes ses richesses, et craignant que, réduite au désespoir, elle ne les fît brûler, lui dépêchait tous les jours des gens qui lui donnaient de grandes espérances d'un traitement plein de douceur et d'humanité ; et cependant il s'approchait de la ville à grandes journées.

En arrivant, il campa près de l'Hippodrome. Il espérait de se rendre bientôt maître de la ville par le moyen des intelligences qu'il entretenait avec Cléopatre, sur lesquelles il ne comptait pas moins que sur son armée.

Antoine ignorait les intrigues de cette princesse ; et, ne voulant point ajouter foi à ce qu'on lui en rapportait, il se préparait à une bonne défense. Il fit une vigoureuse sortie ; et après avoir fort maltraité les assiégants, et vivement poursuivi jusqu'aux portes du camp un détachement de cavalerie qu'on avait envoyé contre lui, il rentra victorieux dans la ville. C'était le dernier effort d'une valeur mourante, qui acheva d'épuiser dans cet exploit ce qui lui restait de forces et de sentiments pour la gloire ; car, au lieu de profiter de cet avantage, et de penser sérieusement à sa défense en observant les démarches de Cléopatre qui le trahissait, il vint tout armé se jeter à ses pieds et lui baiser les mains. On entendit après, tout le palais d'Alexandrie retentir d'acclamations, comme si le siége eût été levé ; et Cléopatre, qui ne cherchait qu'à amuser Antoine, fit préparer un magnifique repas, où ils passèrent ensemble le reste du jour et une partie de la nuit.

Le lendemain matin, Antoine résolut d'attaquer César par mer et par terre. Il rangea en bataille son armée de terre sur quelques hauteurs qui étaient dans la ville, et de là il regarda ses galères, qui sortaient du port et qui allaient charger celles de César. Il attendit sans faire aucun mouvement pour voir le succès de cette charge. Mais il fut bien étonné de voir l'amiral de Cléopatre baisser le pavillon lorsqu'il fut à portée de celui de César, et livrer toute sa flotte.

Cette trahison ouvrit les yeux à Antoine, et lui fit ajouter foi, mais trop tard, à ce que ses amis lui avaient dit des perfidies de la reine.

Digitized by Google

Dans cette extrémité, il voulut se signaler par un acte extraordinaire de courage, capable, selon lui, de lui faire beaucoup d'honneur. Il envoya défier César à un combat singulier. César fit réponse que, si Antoine était las de vivre, il avait d'autres moyens pour mourir. Antoine, se voyant moqué par César et trahi par Cléopatre, rentra dans la ville, et dans le moment même, il fut encore abandonné de toute sa cavalerie. Alors, plein de rage et de désespoir, il courut au palais dans le dessein de se venger de Cléopatre; mais il ne la trouva point.

Cette artificieuse princesse, qui avait prévu ce qui arriva, voulant se dérober à la colère d'Antoine, s'était retirée dans le quartier où étaient les tombeaux des rois d'Egypte, qui était fortifié de bonnes murailles, et dont elle avait fait fermer les portes. Elle fit dire à Antoine que, préférant une mort honorable à une honteuse captivité, elle s'était donné la mort au milieu des tombeaux de ses ancêtres, où elle avait aussi choisi sa sépulture. Antoine, trop crédule, ne se donna pas le loisir d'examiner une nouvelle qui devait lui être suspecte après toutes les infidélités de Cléopatre; et, frappé de l'idée de sa mort, il passa tout d'un coup de l'excès de la colère dans les plus vifs transports de douleur, et ne songea plus qu'à la suivre dans le tombeau.

Ayant pris cette furieuse résolution, il s'enferma dans sa chambre avec un esclave; et, s'étant fait ôter sa cuirasse, il lui commanda de lui enfoncer le poignard dans le sein. Mais, cet esclave, plein de fidélité, d'affection et de respect pour son maître, s'en perça lui-même et tomba mort à ses pieds. Antoine, regardant cette action comme un exemple qu'il devait suivre, s'enfonça son épée dans le corps, et tomba sur le plancher, dans un ruisseau de son sang qu'il mêla avec celui de son esclave. Il arriva dans ce moment un officier des gardes de la reine, qui venait lui dire qu'elle était vivante. Il n'entendit pas plutôt prononcer le nom de Cléopatre, qu'il revint de son évanouissement; et apprenant qu'elle était vivante, il souffrit qu'on pansât sa blessure, et se fit ensuite porter à la forteresse où elle s'était enfermée. Cléopatre ne permit point qu'on ouvrît les portes pour le faire entrer, dans la crainte de quelque surprise : mais elle parut à une fenêtre haute, et jeta en bas des chaînes et des cordes. On y attacha Antoine; et Cléopatre, aidée de deux femmes, qui étaient les seules qu'elle eût menées avec elle dans ce tombeau, le tira à elle. Jamais spectacle ne fut plus touchant. Antoine, tout couvert de sang, et la mort peinte sur le visage, était guindé en haut, tournant ses yeux mourants vers Cléopatre, et lui tendant ses faibles mains, comme pour la conjurer de recevoir ses derniers soupirs : et Cléopatre, le visage tendu et les bras roidis, tirait les cordes avec grand effort, pendant que ceux d'en bas, qui ne pouvaient l'aider autrement, l'encourageaient par leurs cris.

Quand elle l'eut tiré à elle, et qu'elle l'eut couché, elle déchira ses habits sur lui, se frappant le sein, se meurtrissant la poitrine, et lui essuyant le sang avec son visage collé sur le sien, elle l'appelait son prince, son seigneur, son cher époux. En faisant ces tristes exclamations, elle coupait les cheveux d'Antoine suivant la superstition des païens, qui croyaient soulager par là ceux qui mouraient d'une mort violente.

Antoine ayant repris ses sens, et voyant l'affliction de Cléopatre, lui dit, pour la consoler, qu'il mourait heureux, puisqu'il mourait entre ses bras; et qu'au reste il ne rougissait point de sa défaite, n'étant point honteux à un Romain d'être vaincu par des Romains. Il l'exhorta ensuite à sauver sa vie et son royaume, pourvu qu'elle le pût faire avec honneur, et à se donner de garde des traîtres de sa cour aussi bien que des Romains de la suite de César, ne se fiant qu'à Proculéius. Il expira en achevant ces paroles.

Dans le moment même, Proculéius arriva de la part de César, qui n'avait pu retenir ses larmes au triste récit qu'on lui avait fait de tout ce qui s'était passé, et à la vue de l'épée teinte du sang d'Antoine, qu'on lui présenta. Il avait ordre surtout de se rendre maître de Cléopatre, et de la prendre en vie, s'il était possible. La princesse refusa de se remettre entre ses mains; elle eut pourtant avec lui une conversation sans qu'il entra dans le tombeau; il s'approcha seulement de la porte, qui était bien fermée, et qui par des fentes donnait pas-

sage à la voix. Ils parlèrent assez longtemps ensemble, elle demandant toujours le royaume pour ses enfants, et lui l'exhortant à bien espérer, et la pressant de remettre entre les mains de César tous ses intérêts.

Après qu'il eut bien observé le lieu, il alla faire son rapport à César, qui sur l'heure envoya Gallus pour lui parler encore. Gallus s'approcha de la porte comme avait fait Proculéius, et parla comme lui au travers des fentes, faisant durer exprès la conversation. Pendant ce temps-là Proculéius approcha une échelle de la muraille, entra par la même fenêtre par où ces femmes avaient tiré Antoine; et suivi de deux officiers qui étaient avec lui, il descendit à la porte où Cléopatre était à parler avec Gallus. Une des deux femmes qui étaient enfermées avec elle, le voyant, s'écria tout éperdue: *Malheureuse Cléopatre, vous voilà prise!* Cléopatre tourne la tête, voit Proculéius, et veut se percer d'un poignard qu'elle portait toujours à sa ceinture; mais Proculéius courant à elle très-promptement, et la prenant entre ses bras: *Vous vous faites tort*, lui dit-il, *et vous faites tort aussi à César, en lui ôtant une si belle occasion de montrer sa bonté et sa clémence.* En même temps il lui arrache son poignard, et secoue ses robes de peur qu'il n'y eut du poison caché.

César envoya un de ses affranchis, nommé *Épaphrodite*, auquel il commanda de la garder très-soigneusement, pour empêcher qu'elle n'attentât sur elle-même, et d'avoir d'ailleurs pour elle tous les égards et toutes les complaisances qu'elle pourrait désirer; et il chargea Proculéius de savoir de la reine ce qu'elle desirait de lui.

César se prépara ensuite à entrer dans Alexandrie, dont personne n'était plus en état de lui disputer la conquête. Il en trouva les portes ouvertes, et tous les habitants dans une extrême consternation, ne sachant ce qu'ils avaient à craindre ou à espérer: il entra dans la ville en s'entretenant avec le philosophe Aréus, et s'appuyant sur lui avec une sorte de familiarité, pour faire connaître publiquement le cas qu'il en faisait. Étant monté au palais, il s'assit sur un tribunal qu'il fit élever; et voyant tout le peuple prosterné à terre, il leur commanda de se lever; puis il leur dit qu'il leur pardonnait pour trois raisons: la première, à cause d'Alexandre-le-Grand leur fondateur; la seconde, à cause de la beauté de leur ville; et la troisième, à cause d'Aréus, l'un de leurs citoyens, dont il estimait le mérite et le savoir.

Cependant Proculéius s'acquittait de sa commission auprès de la reine, qui d'abord ne demanda rien à César que la permission d'ensevelir Antoine, qui lui fut accordée sans peine. Elle n'épargna rien pour rendre sa sépulture magnifique, suivant la coutume des Égyptiens. Elle fit embaumer son corps avec les parfums les plus précieux de l'Orient, et le plaça parmi les tombeaux des rois d'Égypte.

César ne trouva pas à propos de voir Cléopatre dans les premiers jours de son deuil; mais lorsqu'il crut le pouvoir faire avec bienséance, il se fit introduire dans sa chambre, après lui en avoir demandé la permission, voulant, par les égards qu'il avait pour elle, lui cacher son dessein. Elle était couchée sur un petit lit, dans un état fort simple et fort négligé. Quand il entra dans sa chambre, quoiqu'elle n'eût sur elle qu'une simple tunique, elle se leva promptement, et alla se jeter à ses genoux, horriblement défigurée, les cheveux en désordre, le visage effaré et sanglant, la voix tremblante, les yeux presque fondus à force de pleurer, et le sein couvert de meurtrissures et de plaies. Cependant cette grâce naturelle et cette fierté que sa beauté lui inspirait n'étaient pas entièrement éteintes; et, malgré le pitoyable état où elle était réduite, de ce fond même de tristesse et d'abattement il en sortait, comme d'un sombre nuage, des traits vifs et des espèces de rayons qui éclataient dans ses regards et dans tous les mouvements de son visage. Quoique presque mourante, elle ne désespérait pas d'inspirer encore de l'amour à ce jeune vainqueur, comme elle avait fait autrefois à César et à Antoine.

La chambre où elle le reçut était pleine des portraits de Jules-César. « Seigneur, lui dit-« elle en lui montrant ces tableaux, voilà les « images de celui qui vous a adopté pour « vous faire succéder à l'empire romain, « et à qui je suis redevable de ma con-« ronne. » Puis, tirant de son sein les lettres qu'elle y avait cachées: « Voilà aussi, conti-

« nua-t-elle en les baisant, les chers témoi-
« gnages de son amour. » Elle en lut ensuite quelques-unes des plus tendres, accompagnant cette lecture de paroles touchantes et de regards passionnés. Mais elle employa inutilement tous ces artifices ; et, soit que ses charmes n'eussent plus le pouvoir qu'ils avaient eu dans sa jeunesse, ou que l'ambition fût la passion dominante de César, il ne parut point touché de sa vue ni de son entretien, se contentant de l'exhorter à avoir bon courage, et l'assurant de ses bonnes intentions. Elle s'aperçut bien de cette froideur, dont elle tirait un mauvais augure ; mais, dissimulant son chagrin, et changeant de discours, elle le remercia des compliments que Proculéius lui avait faits de sa part, et qu'il venait de lui renouveler lui-même ; elle ajouta qu'en revanche elle voulait lui livrer tous les trésors des rois d'Egypte : et en effet elle lui remit entre les mains un bordereau de tous ses meubles, de ses pierreries et de ses finances. Et comme Séleucus, un de ses trésoriers, qui était présent, lui reprocha qu'elle n'avait pas tout déclaré, et qu'elle cachait et retenait une partie de ce qu'elle avait de plus précieux, outrée d'une telle insolence, elle lui donna plusieurs coups sur le visage ; puis se tournant vers César : « N'est-ce pas une chose horrible, lui dit-
« elle, que, lorsque vous n'avez pas dédaigné
« de me venir voir, et que vous avez bien
« voulu me consoler dans le triste état où je
« me trouve, mes propres domestiques vien-
« nent m'accuser devant vous, sous prétexte
« que j'aurai réservé quelques bijoux de fem-
« me, non pour en orner une misérable comme
« moi, mais pour en faire un petit présent à
« Octavie votre sœur, et à Livie votre épouse,
« afin que leur protection attire de votre part
« un traitement favorable à une infortunée
« princesse ? »

César fut ravi de l'entendre parler ainsi, ne doutant point que ce ne fût l'amour de la vie qui lui inspirait ce langage. Il lui dit qu'elle pouvait disposer à son gré des bijoux qu'elle avait retenus ; et, après l'avoir assurée qu'il la traiterait avec plus de générosité et de magnificence qu'elle n'osait l'espérer, il se retira, pensant l'avoir trompée, et c'était lui qui le fut.

Ne doutant point que César n'eût dessein de la faire servir d'ornement à son triomphe, elle ne songea plus qu'à mourir pour éviter cette honte. Elle savait bien qu'elle était observée par les gardes qu'on lui avait donnés, qui, sous prétexte de lui faire honneur, la suivaient partout, et que d'ailleurs le temps pressait, le jour du départ de César approchant. Pour le tromper donc encore mieux, elle le fit prier qu'elle pût aller rendre ses derniers devoirs au tombeau d'Antoine, et prendre congé de lui. César, lui ayant accordé cette permission, elle s'y rendit effectivement pour baigner ce tombeau de ses larmes, et pour assurer Antoine, à qui elle adressa son discours comme si elle l'eût eu sous les yeux, qu'elle allait bientôt lui donner une preuve plus certaine de son amour.

Après cette funeste protestation, qu'elle accompagna de ses pleurs et de ses soupirs, elle fit couvrir le tombeau de fleurs, et revint dans sa chambre ; puis elle se mit au bain, et du bain à la table, ayant ordonné qu'on lui servît un repas magnifique. Au lever de la table, elle écrivit un billet à César ; et, ayant fait sortir tous ceux qui étaient dans sa chambre, excepté ses deux femmes, elle ferma la porte sur elle, se mit sur un lit de repos, et demanda une corbeille où il y avait des figues qu'un paysan venait d'apporter ; elle la mit auprès d'elle, et un moment après on la vit se coucher sur son lit, comme si elle se fût endormie ; mais c'est que l'aspic, qui était caché parmi les fruits, l'ayant piquée au bras qu'elle lui avait tendu, le venin avait aussitôt gagné le cœur, et l'avait tuée sans douleur, et sans qu'on s'en aperçût. Les gardes avaient ordre de ne rien laisser passer qui ne fût visité exactement : mais ce paysan travesti, qui était un fidèle serviteur de la reine, joua si bien son personnage, et il parut si peu d'apparence de tromperie dans un panier de fruits, que les gardes le laissèrent entrer. Ainsi toute la prévoyance de César lui fut inutile.

Il ne douta point de la résolution de Cléopatre, après avoir lu le billet qu'elle lui avait écrit pour le prier de permettre que son corps fût mis auprès de celui d'Antoine dans un même tombeau ; et il dépêcha promptement deux officiers pour la prévenir. Mais, quelque dili-

Digitized by Google

gence qu'ils pussent faire, ils la trouvèrent morte.

Cette princesse[1] était trop fière et trop au-dessus du commun pour souffrir qu'on la menât en triomphe attachée au char du vainqueur. Déterminée à mourir, et par là devenue capable des plus féroces résolutions, elle vit d'un œil sec et tranquille couler dans ses veines le poison mortel de l'aspic.

Cléopatre mourut à l'âge de trente-neuf ans, dont elle en avait régné vingt-deux depuis la mort de son père. Les statues d'Antoine furent abattues, et celles de Cléopatre demeurèrent sur pied, un certain Archibius, qui avait été attaché au service de Cléopatre, ayant donné mille talents[2] à César afin qu'elles ne fussent pas traitées comme celles d'Antoine.

Après la mort de Cléopatre, l'Égypte fut réduite en province romaine, et gouvernée par un préfet qu'on y envoyait de Rome. Le règne des Ptolémées en Égypte, à en placer le commencement à l'année même de la mort d'Alexandre-le-Grand, avait duré deux cent quatre-vingt-treize ans, depuis l'an du monde 3681 jusqu'à l'an 3974.

## CONCLUSION

### DE TOUTE L'HISTOIRE ANCIENNE.

Nous avons vu jusqu'ici, sans parler de l'ancien et premier royaume d'Égypte, et de quelques états séparés des autres et comme isolés, trois grands empires se succéder l'un à l'autre par une ruine mutuelle pendant une longue suite de siècles, et disparaître enfin entièrement à nos yeux: l'empire des Babyloniens, l'empire des Mèdes et des Perses, l'empire des Macédoniens et des princes grecs successeurs d'Alexandre. Reste un quatrième empire, c'est celui des Romains, qui, ayant déjà absorbé la plupart de ceux qui l'ont précédé, étendra encore ses conquêtes; et qui lui-même, après avoir tout soumis à son pouvoir par la force des armes, sera déchiré comme en différents morceaux, et par ce démembrement donnera lieu à l'établissement de presque tous les royaumes qui partagent maintenant l'Asie, l'Europe et l'Afrique. Voilà, à proprement parler, un tableau raccourci de la durée de tous les siècles, de la gloire et de la puissance de tous les empires de la terre; en un mot, de tout ce que la grandeur humaine a de plus brillant et de plus capable d'exciter l'admiration. Tout s'y trouve généralement réuni par un heureux concours: la beauté d'esprit et la finesse du goût, accompagnés d'un solide jugement; le rare talent de la parole porté au plus sublime degré de perfection, sans s'écarter du naturel et du vrai; la gloire des armes, avec celle des arts et des sciences; la valeur dans les conquêtes, et l'habileté dans le gouvernement. Quelle foule de grands hommes de toute sorte ne se présente point à l'esprit! que de rois puissants et environnés de gloire! que de grands capitaines! que de fameux conquérants! que de sages magistrats! que de savants philosophes! que d'admirables législateurs! On est enchanté de voir, dans de certains siècles et de certains pays comme privilégiés, un zèle ardent pour la justice, un vif amour de la patrie, un noble désintéressement, un généreux mépris des richesses, et une estime de la pauvreté, qui nous étonne et nous effraie, tant elle nous paraît au-dessus des forces humaines.

Voilà comme nous pensons et comme nous jugeons. Mais pendant que nous sommes dans l'admiration et dans l'extase, à la vue de tant de vertus éclatantes, le souverain juge, seul juste estimateur de toutes choses, n'y voit que petitesse, que bassesse, que vanité, qu'orgueil; et pendant que les hommes se donnent bien des mouvements pour perpétuer la puissance de leur maison, pour fonder des royaumes, et pour les éterniser si cela était possible, Dieu, du haut de son trône, renverse tous leurs projets, et fait servir leur ambition même

Ausa et jacentem visere regiam
Vultu sereno fortis, et asperas
Tractare serpentes, ut atrum
Corpore combiberet venenum,
Deliberatâ morte ferocior:
Sævis Liburnis scilicet invideus
Privata deduci superbo
Non humilis mulier triumpho.
(Horat. lib. I, od. 37.)

[2] Trois millions = Mille talents philétériens, près de 10 millions de francs. E. B.

à l'exécution de ses vues, infiniment supérieures à toutes nos pensées. Lui seul connaît son œuvre et ses desseins. Tous les siècles lui sont présents[1] : *conspector seculorum*. Il a marqué à tous les empires leur sort et leur durée[2]. Dans toutes ces différentes révolutions que nous avons vues, rien n'est arrivé au hasard. On sait que, sous l'image de cette statue que vit Nabuchodonosor, d'une hauteur énorme et d'un regard effrayant, dont la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, et les jambes de fer, mais une partie des pieds de fer, et l'autre d'argile, Dieu a voulu représenter les quatre grands empires, réunissant en eux, comme la suite de cette histoire nous l'a fait voir, tout ce qu'il y a d'éclat, de grandeur, de force, de puissance. Que faut-il au Tout-Puissant pour renverser ce formidable colosse, pour le briser et le réduire en poudre? *une petite pierre qui, d'elle-même et sans la main d'aucun homme, se détachant de la montagne, ira frapper ce colosse au pied. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or, se briseront tous ensemble, et deviendront comme la menue paille que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été, et ils disparaîtront sans qu'il s'en trouve plus rien en aucun lieu: mais la pierre qui avait frappé la statue deviendra une grande montagne qui remplira toute la terre.*

Nous voyons de nos yeux l'accomplissement de cette admirable prophétie de Daniel, du moins pour une partie. Jésus-Christ, descendu du ciel pour s'incarner dans le sein sacré de la sainte Vierge sans la participation d'aucun homme, est la petite pierre détachée de la montagne sans aucun secours humain. Le caractère qui domine dans sa personne, dans ses parents, dans son extérieur, dans sa manière d'enseigner, dans ses disciples, en un mot dans tout ce qui l'environnait, était la simplicité, la pauvreté, l'humilité, qui fut si extrême, qu'elle cacha aux yeux des Juifs orgueilleux l'éclat divin de ses miracles, quelque brillant qu'il fût, et aux yeux du démon même, si perçants et si attentifs, les preuves sensibles de sa divinité.

[1] Eccl. 36. 19.
[2] Dan. cap. 2

Malgré cette faiblesse et cette bassesse même apparente, Jésus-Christ fera certainement la conquête de tout l'univers. C'est sous cette idée qu'un prophète nous le représente : *Exivit vincens ut vinceret*[1]. Son œuvre et sa mission est *de former ici à son père un royaume qui ne sera jamais détruit ; un royaume qui ne passera point dans un autre peuple*, comme ceux dont jusqu'ici nous avons vu l'histoire ; *qui renversera et qui réduira en poudre tous ces royaumes, et qui subsistera éternellement.*

Le pouvoir accordé à Jésus-Christ, fondateur de cet empire, est sans borne, sans mesure et sans fin. Les rois, qui se glorifient tant de leur puissance, n'ont rien qui approche tant soit peu de celle de Jésus-Christ. Ils ne dominent point sur les volontés des hommes, ce qui est proprement régner. Leurs sujets peuvent penser tout ce qu'ils veulent indépendamment d'eux. Il y a une infinité d'actions particulières qui ne se font point par leur ordre, et qui échappent à leur connaissance aussi bien qu'à leur pouvoir. Leurs desseins avortent et s'évanouissent, souvent de leur vivant même. Toute leur grandeur au moins disparaît et périt avec eux. Il n'en est pas ainsi de Jésus-Christ : *Toute puissance lui a été donnée dans le ciel et dans la terre*[2]. C'est principalement sur les esprits et sur les cœurs qu'il l'exerce. Rien ne se fait que par son ordre ou par sa permission. Tout est réglé par sa sagesse et par sa puissance. Tout coopère directement ou indirectement à l'accomplissement de ses desseins.

Pendant que tout est en mouvement sur la terre, que les états et les empires passent avec une rapidité incroyable, et que les hommes eux-mêmes, vainement occupés de ce spectacle extérieur, sont entraînés aussi par ce torrent sans presque s'en apercevoir, il se passe en secret un ordre de choses inconnu et invisible, qui décide néanmoins de notre sort pour l'éternité. La durée des siècles n'a pour but que la formation du corps des élus. Il s'augmente et se perfectionne tous les jours. Quand il aura reçu son parfait accomplisse-

[1] Apocal. 6, 2
[2] Matth. 28 18

ment par la mort du dernier des élus, *alors viendra la fin et la consommation de toutes choses* [1], *lorsque Jésus-Christ aura remis son royaume à Dieu son père, et qu'il aura détruit tout empire, toute domination et toute puissance.* Puissions-nous tous avoir part à cet heureux royaume, qui a pour loi la vérité, pour roi la charité, et pour durée l'éternité! *Fiat, fiat.*

[1] I. Cor. 15-24.

Digitized by Google

# LIVRE XXIV.

## DES SCIENCES ET DES ARTS.

### AVANT-PROPOS.

Combien l'invention des arts et des sciences a été utile au genre humain. Elle doit être attribuée à Dieu.

L'histoire des arts et des sciences, et de ceux qui s'y sont distingués par un mérite particulier, est, à proprement parler, l'histoire de l'esprit humain; laquelle, en un certain sens, ne le cède point à celle des princes et des héros, que l'opinion commune place au suprême degré d'élévation et de gloire. Je ne prétends point, en parlant ainsi, donner atteinte à la différence des états et des conditions, ni confondre ou égaler les rangs que Dieu lui-même a distingués parmi les hommes. Il a mis sur nos têtes les princes, les rois, les chefs des états, qu'il a rendus dépositaires de son autorité; et, après eux, les généraux d'armée, les ministres, les magistrats, et tous ceux avec qui le souverain partage les soins du gouvernement. L'honneur qu'on leur rend, et les prééminences qu'ils possèdent, ne sont point de leur part une usurpation; c'est la divine Providence elle-même qui a marqué leurs rangs, et qui nous commande la soumission, l'obéissance et le respect pour ceux qui tiennent sa place.

Mais il est un autre ordre de choses, et, s'il est permis de parler ainsi, un autre arrangement de cette même Providence, qui, sans toucher à ce premier genre de grandeur dont j'ai parlé, en établit un autre totalement différent, où la distinction ne vient ni de la naissance, ni des richesses, ni de l'autorité, ni de l'élévation des places, mais uniquement du mérite et du savoir. C'est elle qui règle encore ici les rangs, par le partage libre et purement volontaire des talents de l'esprit, qu'elle distribue comme il lui plaît, et à qui il lui plaît, sans aucun égard pour la qualité et la noblesse des personnes; elle forme, par l'assemblage des savants en tout genre, une nouvelle espèce d'empire, infiniment plus étendu que tous les autres, qui réunit tous les siècles et tous les pays, sans distinction ni d'âge, ni de sexe, ni de condition, ni de climat. Ici le roturier se trouve de niveau avec le noble, le sujet avec le prince, et souvent les devancent.

La loi primitive et le titre légitime pour mériter de solides louanges dans cet empire littéraire, est que chacun soit content de sa place; qu'il ne porte point envie à la gloire des autres; qu'il les regarde comme des collègues destinés aussi bien que lui par la Providence à enrichir la société et en devenir les bienfaiteurs; et qu'il se souvienne avec reconnaissance de qui il tient ses talents, et pourquoi il les a reçus: car enfin ceux qui se distinguent le plus parmi les savants peuvent-ils croire qu'ils se soient donné eux-mêmes l'étendue de la mémoire, la facilité de comprendre, l'in-

dustrie pour inventer et faire les découvertes, la beauté, la vivacité, la pénétration de l'esprit? et s'ils tiennent d'ailleurs tous ces avantages, pourquoi en tireraient-ils vanité? Mais croient-ils pouvoir en user à leur gré, et ne chercher dans l'usage qu'ils en font que leur gloire et leur réputation? Comme la Providence ne place les rois sur le trône que pour le bien des peuples, elle ne distribue aussi les divers talents de l'esprit aux hommes que pour l'utilité publique. Mais de même que dans les états on voit quelquefois des usurpateurs et des tyrans qui, pour s'élever eux seuls, oppriment tous les autres, il peut y avoir aussi parmi les savants, si j'ose m'exprimer ainsi, une sorte de tyrannie d'esprit qui consiste à voir d'un œil jaloux le succès des autres, à être blessé de leur réputation, à rabaisser leur mérite, à n'estimer que soi-même, et à vouloir dominer seul; défaut haïssable, et qui déshonore les lettres! La solide gloire de l'empire littéraire dont il s'agit, je ne puis trop le répéter, est de travailler non pour soi, mais pour le genre humain; et c'est, j'ose le dire, ce qui le met beaucoup au-dessus de tous les autres empires du monde.

Les conquêtes, qui occupent la plus grande partie de l'histoire, et qui attirent le plus l'admiration, n'ont pour effet ordinaire que le ravage des terres, la destruction des villes, le carnage des hommes. Ces héros si vantés dans l'antiquité ont-ils rendu de leur temps un seul homme meilleur? ont-ils fait beaucoup d'heureux? Et si par la fondation des villes et des empires ils ont procuré à la postérité quelque avantage, combien l'ont-ils fait acheter à leurs contemporains, par les flots de sang qu'ils ont versés! Ces avantages mêmes sont bornés à certains lieux et à une certaine durée. De quelle utilité sont aujourd'hui pour nous ou Nemrod, ou Cyrus, ou Alexandre? Tous ces grands noms, toutes ces victoires qui ont étonné les hommes de temps en temps, tous ces princes, tous ces conquérants, toutes ces magnificences, tous ces grands desseins, sont rentrés dans le néant à notre égard : ce sont des vapeurs qui se sont dissipées, et des fantômes qui se sont évanouis.

Mais les inventeurs des arts et des sciences ont travaillé pour tous les siècles. Nous jouissons encore du fruit de leur travail et de leur industrie : ils ont pourvu de loin à tous nos besoins; ils nous ont procuré toutes les commodités de la vie; ils ont converti à nos usages toute la nature; ils ont forcé les matières les plus intraitables à nous servir : ils nous ont appris à tirer des entrailles de la terre et des abimes même de la mer, de précieuses richesses; et, ce qui est infiniment plus estimable, ils nous ont ouvert les trésors de toutes les sciences, ils nous ont conduits aux connaissances les plus sublimes, les plus utiles, les plus dignes de l'homme : ils nous ont mis dans les mains et sous les yeux ce qu'il y a de plus propre à orner l'esprit, à régler les mœurs, à former de bons citoyens, de bons magistrats, de bons princes.

Voilà une partie des biens que nous ont procurés ceux qui ont inventé et perfectionné les arts et les sciences. Pour en mieux connaître le prix et la valeur, transportons-nous en esprit jusqu'à l'enfance du monde, et jusqu'à ces siècles grossiers où l'homme, condamné à manger son pain à la sueur de son front, se trouvait sans secours et sans instruments, obligé néanmoins de labourer la terre pour en tirer sa nourriture, de se construire des cabanes et des toits pour se mettre en sûreté, de se préparer des vêtements pour se défendre du froid et des pluies, en un mot d'imaginer les moyens de satisfaire à tous les besoins de la vie. Que de travaux! que d'embarras! quelles inquiétudes! tout cela nous a été épargné.

Nous ne sentons point assez l'obligation que nous avons à ces hommes également industrieux et laborieux qui ont fait les premiers essais des arts, et qui se sont appliqués les premiers à ces utiles mais pénibles recherches. Si nous sommes commodément logés, si nous sommes vêtus, si nous avons des villes, des murs, des habitations, des temples, c'est à leur industrie et à leur travail que nous le devons; c'est par leur secours que nos mains cultivent les champs, bâtissent des maisons, font des étoffes et des habits, travaillent en cuivre et en fer; et, pour passer de l'utile et du nécessaire à l'agréable, qu'elles usent du pinceau, qu'elles manient le ciseau et le burin, qu'elles touchent des instruments. Ce sont là

Digitized by Google

des avantages et des bienfaits solides, stables, permanents, qui ont toujours été en croissant depuis leur origine ; qui s'étendent à tous les siècles, à toutes les nations, et à tous les hommes en particulier ; qui se perpétueront d'âge en âge, et dureront autant que le monde. Tous les conquérants ensemble ont-ils fait quelque chose qui puisse être mis en parallèle avec de tels services ? Cependant toute notre admiration se tourne pour l'ordinaire du côté de ces héros de sang : et à peine rappelons-nous dans notre esprit ce que nous devons aux inventeurs des arts.

Mais il faut remonter plus haut, et rendre un juste hommage de louange et de reconnaissance à celui qui seul en a été et en a pu être l'auteur. C'est une vérité reconnue par les païens même, et Cicéron l'atteste bien clairement, que c'est de Dieu seul que les hommes tiennent toutes les commodités de la vie[1] : *omnes mortales sic habent, externas commoditates a diis se habere.*

Pline le naturaliste s'explique encore plus fortement : c'est en parlant des merveilleux effets des simples et des herbes par rapport aux maladies ; et l'on peut appliquer le même principe à mille autres effets qui paraissent encore plus étonnants. « C'est[2], dit-il, con-« naître mal les présents de la Divinité, et les « payer d'ingratitude, que de vouloir en faire « honneur aux hommes. Le hasard paraît « avoir donné lieu à ces découvertes, cela est « vrai ; mais ce hasard est Dieu même, et par « ce nom, aussi bien que par celui de *nature*, « c'est lui seul qu'il faut entendre[3]. »

En effet, pour peu qu'on réfléchisse au peu de rapport et de proportion qui paraît, par exemple, entre les ouvrages d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de plomb, et la matière brute cachée dans la terre dont on les forme ; entre une toile fine et déliée, soit plus solide et plus forte, et le lin ou le chanvre ; entre des étoffes de toute sorte et la toison des brebis ; entre la beauté éclatante de la soie et la difformité d'un hideux insecte, on doit se convaincre que jamais l'homme, abandonné à ses propres lumières, n'aurait pu faire de si heureuses découvertes. Il est vrai, comme Pline l'a remarqué, que le hasard paraît avoir donné lieu à la plupart des inventions ; mais qui ne voit que Dieu, pour mettre notre reconnaissance à l'épreuve, affecte de se cacher sous ces événements fortuits comme sous autant de voiles au travers desquels la raison, pour peu qu'elle soit éclairée de la foi, reconnaît aisément la main bienfaisante qui nous comble de tant de biens.

La divine Providence se montre du moins encore autant dans plusieurs découvertes modernes, qui nous paraissent maintenant de la dernière facilité, et qui ont pourtant échappé pendant tous les siècles précédents aux lumières et aux recherches de tant de personnes appliquées à étudier et à perfectionner les arts, jusqu'à ce qu'il ait plu à Dieu de leur ouvrir les yeux et de leur montrer ce qu'ils ne voyaient pas.

On peut mettre de ce nombre l'invention des moulins, soit à eau, soit à vent, si commodes pour les usages de la vie, qui n'est pas cependant fort ancienne. Les anciens gravaient sur du cuivre ; comment n'ont-ils point fait réflexion qu'en imprimant sur du papier ce qu'ils avaient gravé, ils pourraient écrire en un moment ce qu'on avait été si longtemps à graver avec le burin ? Il n'y a néanmoins qu'environ trois cents ans que l'art d'imprimer des livres a été trouvé. On en peut dire autant de la poudre à canon, qui a bien manqué à nos anciens conquérants, et qui eût abrégé de beaucoup la longueur de leurs siéges. La boussole, c'est-à-dire une aiguille aimantée suspendue sur un pivot dans une boîte, a de si merveilleuses utilités, que c'est elle seule qui nous a donné la connaissance d'un nouveau monde, et qui lie tous les peuples de la terre par le commerce. Comment les hommes, qui connaissaient toutes les autres propriétés de l'aimant, ont-ils été si longtemps sans en découvrir une qui était d'une si grande importance ?

On doit, ce me semble, également conclure, et de l'incroyable difficulté de certaines décou-

[1] Cic. lib. 3, de Nat. Deor. n. 86.

[2] « Quæ si quis ullo fortè ab homine excogitari po-« tuisse credit, ingratè deorum munera intelligit... Quod « certè casu repertum quis dubitet... Hic ergò casus, hic « est ille, qui plurima in vitâ invenit, Deus. Hoc habet « nomen, per quem intelligitur eadem et parens rerum « omnium et magistra natura. » (Plin.)

[3] Plin. lib. 20, in Proœm. — Id. lib. 27, cap. 1, 2 et 3.

vertes, qui n'avertissaient par aucune apparence, et qui sont pourtant presque aussi anciennes que le monde, et de l'extrême facilité d'autres inventions, qui semblaient se montrer d'elles-mêmes, et qui cependant n'ont été trouvées qu'après bien des siècles, que les unes et les autres sont absolument soumises aux ordres d'un être supérieur, qui gouverne l'univers avec une sagesse et une puissance infinies.

Nous ignorons, à la vérité, les raisons de la différente conduite que Dieu a gardée dans la manifestation de ces mystères de la nature, du moins pour la plupart; mais elle n'en est pas pour cela moins respectable. Ce qu'il en laisse quelquefois entrevoir dans certaines découvertes doit nous instruire pour toutes les autres. Christophe Colomb conçoit le dessein d'aller chercher de nouvelles terres. Il s'adresse pour cela à plusieurs princes, qui regardent son entreprise comme une folie : elle paraissait telle en effet. Mais il portait en lui-même, par rapport à cette entreprise, un penchant comme naturel, un désir ardent et persévérant, qui le rendait empressé, inquiet, invincible à tous les obstacles et à toutes les remontrances. Qui lui avait inspiré ce hardi dessein et donné cette constance inébranlable, sinon Dieu, qui avait résolu de toute éternité de faire passer la lumière de l'Évangile aux peuples du nouveau monde? L'invention de la boussole en fut l'occasion. La Providence avait marqué un temps précis pour ce grand événement : le moment n'en pouvait être ni avancé ni retardé. Voilà pourquoi cette découverte a été si longtemps différée, et ensuite si promptement et si courageusement exécutée.

Après ces observations, que j'ai crues nécessaires pour plusieurs de mes lecteurs, j'entrerai en matière. Je diviserai en trois livres tout ce qui regarde les arts et les sciences. Dans le premier, je traiterai de l'agriculture, du commerce, de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, de la musique. Dans le second, je parlerai de la science militaire, et de ce qui regarde la levée et l'entretien des troupes, les batailles et les siéges, tant par terre que par mer. Dans le dernier livre, qui terminera tout mon ouvrage, je parcourrai les arts et les sciences qui ont plus de rapport à l'esprit : la grammaire, la poétique, l'histoire, la rhétorique et la philosophie, avec toutes les parties qui en dépendent ou qui y ont quelque rapport.

Je dois avertir par avance, avec la franchise dont j'ai fait profession jusqu'ici, que j'entreprends de traiter une matière dont plusieurs parties me sont presque entièrement inconnues. J'ai besoin, par cette raison, d'une nouvelle indulgence. Je demande qu'il me soit permis d'user librement, comme j'ai toujours fait (et j'y suis forcé plus que jamais), de tous les secours que je trouverai à ma rencontre. Je courrai risque de perdre la gloire d'être auteur et inventeur. J'y renonce volontiers, pourvu que je puisse avoir celle de plaire à mes lecteurs, et de leur être de quelque utilité. On ne doit point s'attendre à trouver ici une érudition profonde, comme la matière semble le comporter. Je ne prétends point instruire les savants, mais choisir ce qu'il y a dans tous les arts de plus à la portée du commun des lecteurs.

## CHAPITRE I.

### DE L'AGRICULTURE.

ART. I. — ANTIQUITÉ DE L'AGRICULTURE. SON UTILITÉ. QUELLE ESTIME ON EN FAISAIT DANS LES ANCIENS TEMPS. COMBIEN IL EST IMPORTANT DE LA METTRE EN HONNEUR, ET DANGEREUX D'EN NÉGLIGER LE SOIN.

Je puis bien avec justice mettre à la tête des arts l'agriculture, qui a certainement sur tous les autres l'avantage et de l'antiquité et de l'utilité. On peut dire qu'elle est aussi ancienne que le monde, puisque c'est dans le paradis terrestre même qu'elle a pris naissance, lorsque Adam, sorti tout récemment des mains de son créateur, possédait encore le précieux mais fragile trésor de son innocence. Dieu, l'ayant placé dans ce jardin de délices, lui en ordonna la culture, *ut operaretur illum*[1] : non une culture pénible et laborieuse, mais

[1] Gen. 2, 15.

facile et agréable, qui devait lui tenir lieu d'amusement, et lui faire contempler de plus près dans les productions de la terre la sagesse et la libéralité de son maître.

Le péché d'Adam ayant renversé tout cet ordre, et lui ayant attiré le funeste arrêt qui le condamna à manger son pain à la sueur de son visage, Dieu changea son plaisir en châtiment, et l'assujettit à un dur travail, qu'il n'aurait jamais connu s'il avait toujours ignoré le mal. La terre, devenue sourde et rebelle à ses ordres en punition de sa révolte contre Dieu, se couvrit de ronces et d'épines. Il fallut lui faire violence pour la contraindre de payer à l'homme un tribut dont son ingratitude l'avait rendu indigne, et la forcer par le labourage à lui fournir tous les ans une nourriture qui lui était auparavant donnée gratuitement et sans peine.

On voit par là jusqu'où remonte l'origine de l'agriculture, qui, de punition qu'elle était, est devenue, par un singulier bienfait de Dieu, comme la mère et la nourricière du genre humain. Elle est en effet la source des véritables biens et des richesses qui ont un prix réel, et qui ne dépendent pas de l'opinion des hommes; qui suffisent à la nécessité, et même aux délices; qui font qu'une nation n'a pas besoin des étrangers, et qu'elle leur est nécessaire; qui sont le principal revenu d'un état, et qui lui tiennent lieu de tous les autres s'ils viennent à lui manquer. Quand les mines d'or et d'argent seraient épuisées, et que l'espèce en serait perdue; quand les perles et les diamants demeureraient cachés dans le sein de la mer et de la terre; quand le commerce serait interdit avec les voisins: quand tous les arts, qui n'ont d'autre objet que l'embellissement et la parure, seraient abolis, la fécondité seule de la terre tiendrait lieu de tout; elle fournirait une ressource abondante aux besoins publics; et elle servirait à nourrir et le peuple, et les armées qui le défendraient.

On ne doit pas être surpris, après cela, que l'agriculture ait été autrefois si fort en honneur chez les anciens; il doit paraître plutôt bien étonnant qu'elle ait cessé de l'être, et que celle de toutes les professions qui est la plus nécessaire et la plus indispensable soit tombée dans un si grand mépris. Nous avons vu, dans tout le cours de notre histoire, qu'une des principales attentions des princes les plus sages et des ministres les plus habiles était de soutenir et d'encourager l'agriculture.

Chez les Assyriens et chez les Perses, on récompensait les satrapes dans le gouvernement desquels on trouvait les terres bien cultivées, et l'on punissait ceux qui négligeaient ce soin[1]. Numa Pompilius, l'un des plus sages rois dont il soit parlé dans l'antiquité, et qui a le mieux compris et le plus fidèlement rempli les devoirs de la royauté, avait partagé tout le territoire de Rome en différents cantons. On lui rendait compte exactement de la manière dont ils étaient cultivés; et il faisait venir les laboureurs pour louer et encourager ceux dont les terres étaient bien tenues, et pour faire des reproches aux autres. Les biens de la terre, dit l'historien, étaient regardés alors comme les plus justes et les plus légitimes de toutes les richesses, et préférés de beaucoup aux avantages que procure la guerre, qui ne sont pas de longue durée. Ancus Marcius, quatrième roi des Romains[2], qui se piquait de marcher sur les traces de Numa, après le culte des dieux et le respect pour la religion, ne recommandait rien tant aux peuples que la culture des terres et la nourriture des troupeaux. Cet esprit se conserva longtemps chez les Romains; et, dans les temps postérieurs, celui qui s'acquittait mal de ce devoir s'attirait l'animadversion du censeur[3].

On savait, par une expérience qui n'avait jamais trompé, que la culture des terres, et la nourriture des bestiaux, qui en est une suite et en fait partie, était pour un pays une source assurée et intarissable de richesse et d'abondance. L'agriculture ne fut jamais plus considérée en aucun endroit du monde que dans l'Égypte, où elle faisait un objet spécial du gouvernement et de la politique; et nul pays ne fut plus peuplé, plus riche, plus puissant. La force d'un état ne se mesure pas au terrain; c'est au nombre des citoyens, et à l'utilité de leurs travaux.

On a peine à comprendre comment un can-

[1] Dionys. Halicarn. Ant. rom lib. 2, pag. 135.
[2] Id. lib. 31, pag. 177.
[3] « Agrum malè colere, censorium proorum judicabatur. » (Plin. lib. 18, cap. 4.)

ton aussi borné que celui de la terre promise pouvait contenir et nourrir une multitude presque innombrable d'habitants : c'est que tout le pays était cultivé avec un soin extrême.

Ce que l'histoire rapporte de l'opulence de plusieurs villes de la Sicile, et en particulier des richesses immenses de Syracuse, de la magnificence de ses édifices, des flottes puissantes qu'elle équipait, et des armées nombreuses qu'elle mettait sur pied, paraîtrait incroyable, s'il n'était attesté par tous les auteurs anciens. D'où croit-on que la Sicile pût tirer de quoi suffire à de si énormes dépenses, sinon du fonds même de la terre, qui y était mise à profit avec une industrie merveilleuse? On peut juger de l'attention que l'on y donnait à la culture des terres par le soin que prit l'un des plus puissants rois de Syracuse (c'est Hiéron II) de composer un livre sur cette matière, où il donnait de sages avis et d'excellentes règles pour entretenir et augmenter la fertilité du pays.

Outre Hiéron, on nomme encore d'autres princes qui n'ont pas jugé indigne de leur naissance et de leur rang de laisser à la postérité des préceptes sur l'agriculture [1], tant ils en connaissaient l'utilité et le prix : Attale, surnommé *Philométor*, roi de Pergame; et Archélaüs, de Cappadoce. Je suis moins étonné que Platon, Xénophon, Aristote, et d'autres philosophes, qui ont traité en particulier de la politique, n'aient pas omis cet objet, qui en fait une partie essentielle. Mais qui s'attendrait de voir paraître ici sur les rangs un général carthaginois? C'est Magon. Il fallait qu'il eût traité cette matière bien à fond, puisque son ouvrage, qu'on trouva à la prise de Carthage, était composé de vingt-huit volumes; et qu'on en fit un grand cas, puisque le sénat les fit traduire en latin, et qu'un des premiers magistrats [2] voulut bien se charger de ce soin. Cassius Dionysius d'Utique les avait traduits de punique en grec [3].

Cependant Caton le censeur avait déjà donné ses livres sur cette même matière; car Rome n'était point encore entièrement gâtée, et le goût de l'ancienne simplicité s'y conservait encore jusqu'à un certain point. On se souvenait au moins avec joie et admiration qu'autrefois les sénateurs [1] habitaient presque toujours à la campagne; qu'ils cultivaient eux-mêmes avec soin leurs propres terres, sans jamais porter d'avides et d'injustes désirs sur celles des autres; et que c'était souvent à la charrue qu'on allait prendre des consuls et des dictateurs. Dans ces heureux temps [2], dit Pline, la terre, toute glorieuse de se voir cultivée par des mains victorieuses et triomphantes, semblait faire des efforts et produire des fruits avec plus d'abondance : c'est-à-dire, sans doute, que ces grands hommes, également propres à manier la charrue et les armes, à ensemencer des terres et à en conquérir, s'appliquant plus sérieusement à l'ouvrage, travaillaient aussi avec plus de succès.

En effet, quand un homme de condition qui a un génie supérieur s'applique aux arts, l'expérience nous apprend qu'il le fait avec plus d'habileté, plus de lumière, plus d'industrie, plus de goût, plus d'inventions et de découvertes nouvelles, plus d'essais différents : au lieu qu'un homme du peuple demeure toujours renfermé servilement dans sa routine et dans ses anciennes coutumes. Rien ne le réveille, rien ne l'élève au-dessus de l'habitude; et, après plusieurs années de travail, il demeure toujours le même, sans faire aucun progrès dans la profession qu'il exerce.

Ces grands hommes, que je viens de nommer, n'avaient entrepris d'écrire sur l'agriculture que parce qu'ils en connaissaient l'importance; et la plupart en avaient fait l'épreuve par eux-mêmes. On sait quel goût Caton avait pour la vie rustique, et avec quelle application il s'y était exercé [3]. L'exemple d'un an-

[1] « De cultura agri præcipere principale fuit etiam « apud cæteros. » (Plin. lib. 18, cap. 3.)

[2] D. Silanus.

[3] Varr. de Re Rust. lib. 1, cap. 1.

[1] « Antiquitùs ab aratro arcessebantur ut consules fie- « rent... Atilium suâ manu spargentem semen qui missi « erant convenerunt... Suos agros studiosè colebant, non « alienos cupidè appetebant. » (Cic. *pro Rosc. Amer* n. 50.)

[2] « Quænam ergo tantæ ubertatis causa erat? Ipsorum « tunc manibus imperatorum colebantur agri (ut fas est « credere), gaudente terrâ vomere laureato, et triumphali « aratore : sive illi eâdem curâ semina tractabant, quâ « bella, eâdemque diligentiâ arva disponebant, quâ cas- « tra : sive honestis manibus omnia lætiùs proveniunt, « quoniam et curiosiùs fiunt. » (Plin. lib. 18, cap. 3.)

[3] Plut. in Cat. pag. 337

cien Romain, dont la métairie était tout près de la sienne, lui servit infiniment. (C'était Manius Curius Dentatus, qui avait reçu trois fois l'honneur du triomphe.) Caton allait souvent s'y promener; et considérant la petitesse de cette terre[1], la pauvreté et la simplicité de la maison, il se sentait pénétré d'admiration pour cet illustre personnage, qui, étant devenu le plus grand des Romains, ayant vaincu les nations les plus belliqueuses, et chassé Pyrrhus de l'Italie, cultivait lui-même ce petit coin de terre, et, après tant de triomphes, habitait encore une si chétive maison. C'est là[2], disait-il en lui-même, que les ambassadeurs des Samnites, l'ayant trouvé assis auprès de son foyer où il faisait cuire des légumes, et lui ayant offert une grosse somme d'or, reçurent de lui cette sage réponse: *Que l'or n'était point nécessaire à celui qui savait se contenter d'un tel diner; et que pour lui il trouvait plus beau de vaincre ceux qui avaient cet or que de le posséder.* Plein de ces pensées, Caton s'en retournait chez lui, et, faisant de nouveau la revue de sa maison, de ses champs, de ses esclaves, et de toute sa dépense, il augmentait son ardeur pour le travail, et retranchait toute vaine superfluité.

Quoique jeune encore, il faisait lui-même l'admiration de tous ceux qui le connaissaient. Valérius Flaccus, l'un des plus nobles et des plus puissants de Rome, avait des terres contiguës à la petite métairie de Caton. Là, il entendait souvent parler ses esclaves de la manière de vivre de son voisin, et du travail qu'il faisait aux champs. On lui racontait que dès le matin il allait aux petites villes des environs plaider et défendre les causes de ceux qui s'adressaient à lui: que de là il revenait dans son champ, où, jetant une méchante tunique sur ses épaules si c'était en hiver, et presque nu si c'était en été, il travaillait avec ses domestiques; et, après le travail, assis avec eux à table, il mangeait du même pain, et buvait du même vin[1].

On voit par ces exemples jusqu'où ces anciens Romains portaient l'amour de la simplicité, de la pauvreté et du travail des mains. Je lis avec un plaisir singulier dans Varron[2] les reproches spirituels et sensés que fait un sénateur romain à Appius Claudius l'augure sur la magnificence de ses maisons de campagne, en les comparant à la simplicité du lieu où ils se trouvaient actuellement. « Ici, dit-il, on ne « voit ni tableaux, ni statues, ni boiserie, ni « plancher parqueté: mais, en récompense, « on y trouve tout ce qui convient au labour « des terres, à la culture des vignes, à la « nourriture des bestiaux. Chez vous, tout « brille d'or, d'argent, de marbre, mais nul « vestige de terres labourables, ni de vigno- « bles. On ne rencontre nulle part ni bœuf, « ni vache, ni brebis: point de foin dans les « magasins, point de vendange dans les cel- « liers, point de moisson dans les greniers. « Est-ce donc là une métairie? En quoi res- « semble-t-elle à celle que possédaient votre « aïeul et votre bisaïeul? »

Depuis que le luxe se fut ainsi introduit chez les Romains, il s'en fallait bien que leurs campagnes fussent tenues comme autrefois, et rapportassent autant de revenu. Dans un temps[3] où la terre n'était cultivée que par des esclaves et par de vils mercenaires, que pouvait-on attendre de pareils ouvriers, qu'on ne faisait travailler qu'à force de mauvais traitements? Aussi est-ce un des plus grands défauts et des plus contraires au bon sens qu'ont remarqué dans les derniers temps chez les Romains tous ceux qui ont écrit sur ces matiè-

Hunc, et incomptis Curium capillis
Utilem bello tulit, et Camillum
Sæva paupertas, et avitus apto
Cum lare fundus.
[Horat. I, od. 12, 41.]

[1] « Curio ad focum sedenti magnum auri pondus Sam- « nites quum attulissent, repudiati ab eo sunt. Non enim « aurum habere, præclarum sibi videri dixit, sed his qui « haberent aurum imperare. » C'est Caton lui-même que Cicéron fait ainsi parler dans le livre de *la Vieillesse*, n. 55.

[1] Cela me fait souvenir d'un beau mot de Pline le jeune, qui ne donnait point à ses affranchis un vin différent du sien. Comme on lui représentait que cela devait lui coûter beaucoup: « Non, dit-il, car mes affranchis ne « boivent pas du même vin que moi, mais je bois du « même vin qu'eux. » *Quia scilicet liberti mei non idem quod ego bibunt, sed idem ego quod liberti.* (Plin. lib. 2, epist. 6.)

[2] Varr. lib. 3, cap. 2.

[3] « Nunc eadem illa (arva) vincti pedes, damnatæ ma- « nus, inscripti vultus exercent... Nos miramur ergastu- « iorum non eadem emolumenta esse, quæ fuerint vape- « ratorum. » (Plin. lib. 18, cap. 3.)

res, parce que, pour cultiver soigneusement des terres, il faut y travailler d'affection et s'y plaire, et pour cela y trouver son intérêt et son profit.

Il est donc très-important pour mettre en valeur toute la terre d'un royaume, ce qui est bien plus utile que d'en étendre les limites, de faire en sorte que chaque père de famille qui demeure dans les bourgades et les hameaux ait quelque portion de terre qui lui appartienne en propre, afin que ce champ, qui lui est plus cher que tout autre, soit cultivé avec soin; que sa famille s'y intéresse, qu'elle s'y attache, qu'elle y subsiste, et qu'elle soit par là retenue dans le pays. Lorsque les gens de la campagne ne sont pas dans leur bien, et qu'ils sont simplement à gage, ils ne donnent qu'une partie de leurs soins, et travaillent même à regret. Un seigneur et un maître doivent souhaiter que leurs terres, leurs fermes demeurent longtemps dans une même famille [1], et que leurs fermiers se succèdent de père en fils; ils s'y affectionnent tout autrement, et ce qui fait l'intérêt des particuliers fait aussi le bien de l'état en général.

Mais quand un laboureur ou un fermier ont acquis quelque bien par leur industrie et par leur application, ce qui est fort à désirer pour l'avantage même du maître, ce n'est pas sur ce bien [2], dit Cicéron, qu'il faut mesurer les charges qu'on leur impose, mais sur les terres mêmes qu'ils font valoir, dont il faut estimer le produit, et examiner équitablement ce qu'elles peuvent porter de charges et d'impositions; car surcharger ainsi et accabler ceux qui ont bien fait leurs affaires, uniquement parce qu'ils les ont bien faites, c'est punir l'industrie et l'éteindre, au lieu que dans tout état bien policé on a toujours cru qu'il fallait l'animer par l'émulation et par la récompense.

[1] « Lucium Volusium assevorantem audivi, patrisfamilias felicissimum fundum esse, qui colonos indigenas « haberet, et tanquam in paternâ possessione natos, jam « indè a cunabulis longâ familiaritate retineret. » (Colum. lib. 1, cap. 7.)

« Quum aratori aliquod onus imponitur, non omnes, « si quæ sunt præterea, facultates, sed arationis ipsius vis « ac ratio consideranda est, quid ea sustinere, quid pati, « quid efficere possit ac debeat. » (Cic. *Ver. de Frum.* n. 199.)

Une des causes du peu de produit que l'on tire des terres, est qu'on ne regarde point l'agriculture comme un art qui ait besoin d'étude, de réflexions ou de règles; chacun est abandonné à son goût et à sa pratique, sans que personne songe à en faire un examen sérieux, à tenter des épreuves, et à joindre les préceptes à l'expérience [1]. Les anciens [2] ne pensaient pas ainsi; ils jugeaient trois choses nécessaires pour réussir dans l'agriculture : *le vouloir;* il faut l'aimer, s'y affectionner, s'y plaire, prendre à cœur cette occupation, et en faire son plaisir : *le pouvoir;* il faut être en état de faire les dépenses nécessaires pour les engrais, pour le labour, et pour tout ce qui peut améliorer une terre, et c'est ce qui manque à la plupart des laboureurs : *le savoir;* il faut avoir étudié à fond tout ce qui a rapport à la culture des terres, sans quoi les deux premières parties, non-seulement deviennent inutiles, mais causent de grandes pertes au père de famille, qui a la douleur de voir que le produit des terres ne répond nullement aux frais qu'il a avancés, et à l'espérance qu'il en avait conçue, parce que les dépenses ont été faites sans discernement et sans connaissance de cause. A ces trois parties on en peut ajouter une quatrième, et les anciens ne l'avaient pas oubliée, c'est l'*expérience* qui domine dans tous les arts [3], qui est infiniment au-dessus des préceptes, et qui nous fait mettre à profit les fautes mêmes que nous avons commises, car souvent c'est en faisant mal qu'on apprend à bien faire.

L'agriculture était dans tout une autre estime chez les anciens que parmi nous. La preuve en est dans la multitude et la qualité des écrivains qui avaient traité cette matière. Varron en cite jusqu'à cinquante parmi les Grecs seuls. Il en a écrit aussi, et Columelle après lui. Ces trois auteurs latins, Caton, Varron, Columelle, entrent dans un détail merveilleux sur toutes

[1] Colum. lib. 1, cap. 1.

[2] « Debemus et imitari alios, et aliter ut faciamus quædam experientiâ tentare. » (Varro, lib. 1, cap. 18.)

[3] « Usus et experientia dominantur in artibus, neque « est ulla disciplina, in quâ non peccando discatur. Nam « ubi quid perperam administratum cesserit improsperè, « vitatur quod fefellerat, illuminatque rectam viam doccentis magisterium » (Colum. lib. 1, cap. 7.)

les parties de l'agriculture. Serait-ce un travail ingrat et stérile que de comparer leurs avis et leurs réflexions avec la pratique présente?

Columelle, qui vivait du temps de Tibère [1], déplore d'une manière fort vive et fort éloquente le mépris général où de son temps l'agriculture était tombée, et la persuasion où l'on était que pour y réussir on n'a besoin d'aucun maître. « Je vois à Rome, dit-il, des « écoles de philosophes, de rhéteurs, de géo- « mètres, de musiciens, et, ce qui est bien plus « étonnant, de gens occupés uniquement, les « uns à préparer des mets propres à piquer le « goût et à irriter la gourmandise, les autres à « orner la tête par des frisures artificielles, et « je n'en vois aucune pour l'agriculture. Ce- « pendant on peut se passer de tout le reste [2], « et la république a été longtemps florissante « sans tous ces arts frivoles; mais il n'est pas « possible de se passer du labour de la terre, « puisque la vie en dépend.

« D'ailleurs, y a-t-il quelque voie plus hon- « nête et plus légitime de conserver ou d'aug- « menter son patrimoine? Serait-ce le parti « des armes, pour amasser des dépouilles, « toujours teintes du sang humain, et qui « causent la ruine d'une infinité de person- « nes? ou celui du trafic, qui, arrachant les « citoyens à leur patrie, les expose à la fureur « des vents et des flots, et les traîne dans un « monde inconnu pour s'y enrichir? ou le « commerce de l'argent et de l'usure [3], odieuse « et funeste, même à ceux qu'elle paraît se- « courir? Oserait-on comparer à aucun de « ces moyens la sage et innocente agricul- « ture, que le seul dérangement de nos mœurs « a pu rendre méprisable, et, par une suite « nécessaire, presque stérile et sans fruit?

« Bien des gens croient que la stérilité de « nos terres, beaucoup moins fertiles main- « tenant que dans les temps passés, vient ou « de l'intempérie de l'air et des saisons, ou « de l'altération des terres mêmes, lesquelles, « affaiblies et épuisées par un long et conti- « nuel travail, ne peuvent plus fournir leurs « productions avec la même force et la même « abondance. C'est une erreur, dit Columelle. « Il ne faut pas s'imaginer que la terre, à qui « l'auteur de la nature a communiqué une « fécondité perpétuelle, se trouve exposée à « la stérilité comme à une espèce de maladie. « Et, après qu'elle a reçu de son maître une « jeunesse divine et éternelle, ce qui la fait « appeler la mère commune de tous, parce « qu'elle a toujours enfanté de son sein et en « enfantera toujours tout ce qui subsiste, il « n'est pas à craindre qu'elle tombe dans la « caducité et la vieillesse comme l'homme. Ce « n'est point à l'intempérie de l'air, ni aux « années, qu'on doit attribuer la stérilité de « nos terres, mais uniquement à notre faute « et à notre négligence : n'en accusons que « nous-mêmes, qui abandonnons à nos escla- « ves des campagnes qui, du temps de nos « ancêtres, étaient cultivées par les plus gens « de bien. »

Cette réflexion de Columelle paraît fort solide, et est confirmée par l'expérience. La terre de Canaan (et il en faut dire autant des autres) était déjà très-fertile quand le peuple de Dieu en prit possession; et il y avait plus de sept cents ans que les Cananéens l'habitaient. Il s'en passa près de mille jusqu'à la captivité de Babylone. On ne voit point dans les dernières années aucune marque ni d'épuisement, ni de vieillesse, sans parler des âges suivants. Si donc depuis plusieurs siècles elle est presque entièrement stérile, comme on le dit, on doit conclure avec Columelle, que ce n'est point qu'elle soit épuisée ou vieillie [1], mais c'est qu'elle est déserte et négligée. Et l'on doit conclure aussi que la fertilité de certains pays dont il est tant parlé dans l'histoire venait du soin particulier que l'on donnait au labour de la terre, à la culture des vignes, à la nourriture des troupeaux. Il est temps d'en dire un mot.

[1] Colum. lib. 1. in Proœm.

[2] « Sine ludicris artibus... Olim satis felices fuere futu- « ræque sunt urbes : at sine agricultoribus nec consistere « mortales nec ali posse manifestum est. »

[3] « An feneratio probabilior sit, etiam his invisa quibus « succurrere videtur? »

[1] « Non igitur fatigatione, quemadmodum plurimi fre- « diderunt, nec senio, sed nostrâ scilicet inertiâ minùs « benignè nobis arva respondent. » (Colum. lib. 2, cap. 2.)

ART. II. — DU LABOUR DE LA TERRE. PAYS CÉLÈBRES CHEZ LES ANCIENS POUR L'ABONDANCE DU BLÉ.

Je me borne, en parlant du labour de la terre, à ce qui regarde le froment, comme en faisant la partie la plus importante.

Les pays les plus renommés pour l'abondance du blé étaient la Thrace, la Sardaigne, la Sicile, l'Égypte, l'Afrique.

Athènes tirait tous les ans de Byzance seule, ville de Thrace, quatre cent mille médimnes de blé: c'est Démosthène[1] qui nous l'apprend. Le médimne[2] contenait six boisseaux, et de son temps n'était vendu que cinq dragmes, c'est-à-dire cinquante sous de notre monnaie. A combien d'autres villes et d'autres contrées la Thrace fournissait-elle du blé, et combien par conséquent devait-elle être fertile!

Ce n'est point sans raison que Caton le censeur[3], à qui la gravité de ses mœurs fit donner le surnom de *sage*, appelait la Sicile le grenier et la mère nourrice du peuple romain. En effet, c'est de là que Rome d'abord tirait presque tous ses blés, soit pour la nourriture de ses citoyens, soit pour l'entretien de ses armées. On voit dans Tite-Live que la Sardaigne fournissait aussi beaucoup de blé aux Romains.

Tout le monde sait combien le terroir d'Égypte, humecté et engraissé par le Nil[4], qui lui tenait lieu de laboureur, était fertile en blé. Quand Auguste l'eut réduite en province romaine[5], il prit un soin particulier du lit et des canaux de ce fleuve bienfaisant, qui s'était peu à peu rempli de limon par la négligence des rois d'Egypte, et les fit nettoyer par les troupes romaines qu'il y avait laissées. Il en venait régulièrement à Rome tous les ans vingt millions de boisseaux de blé. Sans ce secours, la capitale du monde était exposée à périr de faim: elle se vit dans ce danger sous Auguste; il ne restait plus de blé dans la ville que pour trois jours. Ce prince, qui était plein de tendresse pour le peuple, avait résolu de se faire mourir par le poison, si les flottes qu'on attendait n'arrivaient avant l'expiration de ce temps. Elles arrivèrent à propos, et l'on attribua le salut du peuple au bonheur du prince. Nous verrons qu'on prit depuis de sages précautions pour éviter un pareil danger.

L'Afrique[1], pour la fertilité, ne le cédait pas à l'Egypte: on marque une de ses contrées où un boisseau de blé semé en terre en rapportait cent cinquante. D'un seul grain venaient quelquefois près de quatre cents épis, comme on le voit dans les lettres écrites sur ce sujet à Auguste et à Néron par ceux qui gouvernaient l'Afrique en leur nom. Cela était apparemment fort rare. Mais le même Pline, qui rapporte ces faits, assure que c'était une chose assez ordinaire en Béotie et en Egypte, qu'un grain rendît cent épis: et il fait remarquer à cette occasion l'attention de la Providence, qui a voulu que, de toutes les plantes, celle qui est destinée pour la nourriture de l'homme, et par conséquent la plus nécessaire, fût aussi la plus féconde.

J'ai dit que d'abord Rome tirait presque tous ses blés de la Sicile et de la Sardaigne. Dans la suite, quand elle se fut rendue maîtresse de Carthage et d'Alexandrie, l'Afrique et l'Egypte devinrent ses plus abondants greniers. Chaque année elles faisaient partir de nombreuses flottes chargées de froment, pour la nourriture du peuple maître de l'univers; et quand la récolte manquait dans une de ces provinces, l'autre venait à son secours, et nourrissait la capitale du monde. Le blé[2], par ce moyen, était d'un fort bas prix à Rome, et ne se vendait quelquefois que deux as ou deux sous le boisseau. Toute la côte d'Afrique[3] était extrêmement abondante en froment; et c'est ce qui faisait une partie des richesses de Carthage. La seule ville de Leptis, située dans la petite Syrte, lui payait en tribut chaque jour un talent, c'est-à-dire trois mille francs. Dans la guerre contre Philippe[4] les ambassadeurs de

[1] Demosth. in Orat. contra Lept. pag. 445. — id. in Phor. pag. 945.

[2] 207 mille hectolitres.

[3] « Ille M. Cato sapiens cellam penariam reipublicæ « nostræ, nutricem plebis romanæ Siciliam nominavit... « Itaque ad omnes res Siciliâ provinciâ semper usi sumus; « ut, quidquid ex se posset efferre, id non apud eos nasci, « sed domi nostræ conditum putaremus. » (Cic. *Verr.* 3. n. 5.)

[4] « Nilus ibi coloni vice fungitur. » (PLIN.)

[5] Sext. Aurel. Vict. in Epitome.

[1] Plin. lib. 18, cap. 8.

[2] Liv. lib. 31, n. 50.

[3] Id. lib. 35, n. 62.

[4] Id. lib. 43, n. 6.

Carthage fournirent aux Romains un million de boisseaux de froment, et cinq cent mille d'orge. Ceux de Masinissa en donnèrent autant.

Il en fut de même pour Constantinople, lorsque le siége de l'empire y eut été transporté. On gardait un ordre merveilleux dans ces deux villes pour la nourriture du peuple immense qui les habitait [1]. L'empereur Constantin faisait distribuer par jour à Constantinople près de quatre-vingt mille boisseaux de blé qu'on y apportait d'Alexandrie, c'est-à-dire pour nourrir six cent quarante mille hommes, le boisseau romain n'étant que pour huit personnes par jour. Lorsque l'empereur Sévère mourut [2], il y avait à Rome dans les greniers publics du blé pour sept ans, à dépenser par jour soixante-quinze mille boisseaux, c'est-à-dire pour nourrir six cent mille hommes. Quelle prévoyance pour l'avenir contre les années de stérilité !

Outre les pays que j'ai nommés, il y en avait encore beaucoup d'autres très-fertiles en blé [3].

Pour ensemencer de blé un arpent [4], on employait ordinairement un médimne, *medimnum*. Le médimne était composé de six boisseaux, dont chacun contenait vingt livres pesant de blé à peu près. (On marque dans *le Spectacle de la Nature*, que la quantité ordinaire et suffisante pour ensemencer un arpent est cent vingt livres de blé. Cela revient au même.) Le plus haut produit d'un arpent était de dix médimnes de blé, c'est-à-dire de dix pour un : l'ordinaire était de huit, et pour lors on se trouvait bien partagé. C'est Cicéron [5] qui nous apprend ce détail; et il en devait être bien instruit, puisque c'était en plaidant la cause des Siciliens contre Verrès. Il parle du pays des Léontins, l'un des plus fertiles de la Sicile. Le plus haut prix d'un boisseau montait à trois sesterces, ou sept sous et demi. Il était plus petit que le nôtre de près d'un quart. Notre setier contient douze boisseaux, et se vend assez ordinairement dix francs. Sur ce pied notre boisseau vaut seize sous et quelque chose de plus, c'est-à-dire le double de l'ancien, et par delà.

Tout ce que j'ai rapporté de Cicéron au sujet du blé, pour montrer quel en était le prix, combien il en fallait pour ensemencer un arpent, combien cette semence rapportait, ne doit point être regardé comme une règle fixe [1]; car tout cela variait beaucoup, selon la différence des terres, des pays et des temps.

Les anciens avaient différentes manières de battre le blé. Ils se servaient pour cela, ou de traîneaux armés de pointes, ou des pieds des chevaux qu'ils faisaient passer dessus, ou de fléaux avec lesquels ils battaient les gerbes, comme on le pratique encore en bien des endroits.

Ils employaient aussi divers moyens pour garder longtemps le blé, surtout en le serrant avec les épis dans des fosses qu'ils creusaient sous terre [2], où ils l'environnaient de toutes parts de paille pour le défendre contre l'humidité, et dont ils fermaient l'entrée avec grand soin, afin que l'air ne pût point y pénétrer. Varron atteste que le blé se conservait ainsi pendant cinquante ans.

### Article III.

#### § 1 — Culture de la vigne. Vins célèbres en Grèce et en Italie.

On juge aisément que les hommes n'ont pas donné moins de soin à la culture de la vigne qu'à celle du blé, quoiqu'ils s'en soient avisés plus tard. L'Écriture nous apprend que l'usage du vin n'a été connu que depuis le déluge. *Noé* [3], *s'appliquant à l'agriculture, commença à cultiver la terre, et il planta la vigne.* Elle était sans doute connue auparavant, mais pour le fruit, et non pour le vin. Noé la planta avec ordre, et découvrit l'usage qu'on pouvait faire du raisin, en exprimant sa liqueur et la conservant. Il fut trompé par une douceur et une force qu'il n'avait pas éprouvées, *et, ayant bu du vin, il s'enivra.* Les

[1] Socrat. lib. 2, cap. 13.
[2] Ælian. Spartian. in Severo.
[3] Cic. Ver. de frum. n. 112.
[4] Plin lib. 18, cap. 7.
[5] Cic. Ibid. n. 173.

[1] Plin. lib. 18. pag. 30.
[2] Lib. 1, de Re rust. cap. 5.
[3] Gen. 9, 20.

païens ont transporté l'honneur de l'invention du vin à Bacchus, qu'ils n'ont jamais bien connu; et ce qui est de l'ivresse de Noé leur a fait regarder Bacchus comme le dieu de la licence et de l'ivrognerie.

Les enfants de Noé s'étant répandus en différentes contrées du monde, y portèrent de proche en proche la vigne, et enseignèrent l'usage qu'on en pouvait faire. L'Asie sentit la première la douceur de ce bienfait, et en fit bientôt part à l'Europe et à l'Afrique. On voit dans Homère[1] que, du temps de la guerre de Troie, le transport des vins faisait partie du commerce.

Le vin se conservait pour lors dans de grandes cruches de terres, ou des outres, c'est-à-dire dans des peaux de bêtes; et ce dernier usage continue encore dans les pays où le bois n'est pas commun. On croit que c'est aux Gaulois établis le long du Pô, que nous devons l'invention utile de conserver le vin dans des vaisseaux de bois exactement fermés, et de le contenir dans des liens malgré sa fougue. Depuis ce temps, la garde et le transport en devinrent plus aisés que quand on le conservait dans des vaisseaux de terre sujets à se briser, ou dans des sacs de peau sujets à se découdre ou à se moisir.

Il est parlé dans Homère[2] d'un vin de Maronée, en Thrace, fort célèbre, et qui portait vingt fois autant d'eau. Mais il était assez ordinaire aux Thraces de le boire pur : aussi[3] n'ignore-t-on pas à quels excès de brutalité cette nation était sujette. Pline[4] remarque que, de son temps, Mucien[5], qui avait été trois fois consul, s'étant trouvé dans le pays, avait fait l'expérience dont parle Homère, et avait vu que dans une mesure de vin qui répond à nos trois demi-setiers, on y mettait quatre-vingts fois autant d'eau; c'est trois fois plus que ne dit le poëte grec.

Le même auteur[6] parle de vins fort célèbres dans l'Italie, qui portaient le nom d'*Opimius*, sous le consulat duquel on les avait recueillis, qui se conservaient encore de son temps, c'est-à-dire depuis près de deux cents ans, et qui n'avaient point de prix. On en mêlait une très-modique quantité avec d'autres vins, auxquels on prétend qu'ils communiquaient une qualité merveilleuse de force et de douceur. Quelque grande que fût la réputation de ces vins recueillis sous le consulat d'Opimius[1], ou sous celui d'Anicius, car ceux de cette année étaient encore fort vantés, Cicéron n'en faisait plus grand cas, et, plus de cent ans avant que Pline écrivît, il les trouvait déjà trop vieux pour être supportables.

La Grèce et l'Italie, distinguées par tant d'endroits, l'étaient particulièrement par l'excellence des vins.

Dans la Grèce, outre beaucoup d'autres, les vins de Cypre, de Lesbos, de Chio, étaient fort célèbres. Ceux de Cypre sont encore aujourd'hui fort estimés. Horace parle souvent de ceux de Lesbos[2], et les représente comme des vins bienfaisants et agréables. Mais Chio[3] l'emportait sur tous les autres pays, et effaçait leur réputation; jusque-là qu'on a cru que c'étaient les habitants de cette île qui avaient les premiers planté la vigne, et qui en avaient enseigné l'usage aux autres peuples. Tous ces vins de Grèce[4] étaient si estimés et d'un si grand prix, qu'à Rome, jusqu'au temps de l'enfance de Lucullus, dans les meilleurs repas, on n'en buvait qu'un seul coup à la fin. Leur qualité dominante était la douceur et l'agrément.

Pline était persuadé[5] que les libations de lait instituées par Romulus, et la défense faite par Numa d'honorer les morts en versant du vin

[1] Iliad. lib. 7.

[2] Odyss. lib. 9, v. 197 [205, 209, sq.]

[3] Natis in usum lætitiæ scyphis
Pugnare Thracum est...
(Horat. lib. 1, od 27.)

[4] Plin. lib. 14, cap. 4.

[5] C'est le célèbre Mucien, qui eut tant de part à l'élection de Vespasien à l'empire.

[6] Id. ibid.

[1] « Atqui eæ notæ sunt optimæ. Credo : sed nimia vetustas nec habet eam, quam quærimus, suavitatem, nec est sanè jam tolerabilis. » (Cic. *in Brut.* n. 287.)

[2] Hic innocentis pocula Lesbii
Duces sub umbrâ...
(Od. 17, lib. 1.)

[3] Athen. lib. 1, pag. 26-32.

[4] « Tanta vino græco gratia erat, ut singulæ potiones in convictu darentur..... L. Lucullus puer apud patrem nunquam lautum convivium vidit, in quo plus semel græcum vinum daretur. » (Plin. *ex Varr.* lib. 14, cap. 14.)

[5] Plin. lib. 14, cap. 12.

Digitized by Google

sur leur bûcher, prouvaient que les vignes en ce temps-là étaient encore fort rares en Italie. Elles s'y multiplièrent dans les siècles suivants; et il y a beaucoup d'apparence qu'elle eut cette obligation à la Grèce, dont les vins étaient fort en réputation, comme dans la suite elle en reçut aussi le goût des arts et des sciences. Ce furent les vins d'Italie qui, du temps de Camille, y attirèrent de nouveau les Gaulois[1]. L'agrément de cette liqueur, plaisir nouveau pour eux, fut un attrait puissant pour leur faire quitter leur patrie.

De tous les endroits renommés pour la bonté du vin, les deux tiers se trouvaient dans l'Italie. La coutume[2] ancienne dans ce pays, et elle s'y observe encore, était d'attacher les vignes à des arbres[3] et surtout à des peupliers, jusqu'au haut desquels elles portaient leurs branches; ce qui faisait un très-bel effet, et donnait un spectacle très-agréable à la vue. Dans plusieurs endroits on se servait d'échalas.

Le seul territoire de Capoue fournissait les vins de Massique, de Cales, de Formies, de Cécube[4], de Falerne, si fort célébrés dans Horace. Il faut convenir que le fonds de la terre et l'heureuse situation de tous ces endroits contribuaient beaucoup à l'excellence de ces vins; mais il faut aussi avouer qu'ils la devaient encore plus à l'attention et à l'industrie des vignerons, qui donnaient toute leur application et tous leurs soins à la culture de ces vignes. La preuve en est que, du temps de Pline, c'est-à-dire environ cent ans depuis Horace[1], la réputation de ces vins, autrefois si vantés, était entièrement tombée, par la négligence et par l'ignorance des vignerons, lesquels, aveuglés par l'appât et l'espérance du gain, songèrent plus à recueillir beaucoup de vin qu'à l'avoir bon.

Pline[2] cite plusieurs exemples de l'extrême différence que met dans un même terroir celle de la culture. Entre autres, un célèbre grammairien, qui vivait du temps de Tibère et de Claude, avait acheté à fort bas prix un vignoble négligé depuis longtemps par ses anciens maîtres. Le soin extraordinaire qu'il en prit, et la façon singulière dont il le cultiva, y apportèrent en assez peu d'années un changement qui tenait du prodige, *ad vix credibile miraculum perduxit*. Un succès si prodigieux, au milieu des autres vignes qui étaient presque toujours stériles, lui attira l'envie de tous ses voisins; et, pour couvrir leur paresse et leur ignorance, ils l'accusèrent de magie et de sortilége.

Parmi tous les vins de Campanie dont j'ai parlé, celui de Falerne était extrêmement recherché. Il avait beaucoup de force et d'âpreté, et n'était potable qu'après avoir été gardé dix ans au moins[3]. Pour adoucir sa rudesse et dompter son austérité, on employait le miel, ou on le mêlait avec du vin de Chio, et par ce mélange on le rendait excellent. On doit, ce me semble, s'en rapporter au goût fin et délicat de ces Romains voluptueux qui, dans les derniers temps, n'épargnaient rien pour assaisonner les plaisirs de la table par tout ce qu'il y avait de plus agréable et de plus capable de flatter les sens. Il y avait d'autres vins de Fa-

[1] « Eam gentem (Gallorum) traditur fama, dulcedine « frugum, maximèque vini novâ tum voluptate captam, « Alpes transisse. » (Liv. lib. 5, n. 33.)

[2] « In campano agro vites populis nubunt maritasque « complexæ, atque per ramos earum procacibus brachiis « genicolato cursu scandentes, cacumina æquant. » (Plin. lib. 14, cap. 1.)

[3] De cette coutume naissent trois expressions élégantes qui se trouvent dans Horace, tirées toutes trois de la même métaphore. Il dit qu'on marie les arbres aux vignes :

Ergo aut adultâ vitium propagine
Altas *maritat* populos.
(Horat. Epod. 2.)

Il appelle *vsufs* ces mêmes arbres, quand ils n'ont plus de vignes qui leur soient attachées :

Aut vitem viduas ducit ad arbores.
(Id. od. 5, lib. 4.)

Enfin il donne le nom de *célibataires* aux arbres auxquels on ne joint jamais la vigne :

.....Platanusque *cœlebs*
Evincet ulmos.....
(Id. od. 15, lib 2.)

Cæcubum, et prælo domitam Caleno
Tu bibes uvam : mea nec Falernæ
Temperant vites, neque Formiani
Pocula colles.
(Id. od. 20. lib. 1.)

[1] « Quod jam intercidit incuriâ coloni... Curâ culturâ- « que id contigerat. Esolevit hoc quoque culpâ (vinitorum) « copiæ potiùs quam bonitati studentium. » (Plin. lib. 14, cap. 6.)

[2] Plin. lib. 14, cap. 3.

[3] Athen. lib. 1, pag. 26.

lerne plus tempérés, plus doux, mais qui étaient moins estimés.

Les anciens, qui connaissaient si bien l'excellence du vin, n'en ignoraient pas les dangers. Je ne parle point de la loi de Zaleucus, par laquelle, chez les Locres Épizéphyriens[1], l'usage du vin, excepté le cas de maladie, était généralement interdit sous peine de mort. Les habitants de Marseille et de Milet montrèrent plus de modération et d'indulgence en se contentant de l'interdire aux femmes. A Rome, dans les premiers temps, il n'était permis aux jeunes gens de condition libre de boire du vin qu'à l'âge de trente ans; mais pour les femmes, l'usage leur en était absolument défendu[2], et la raison de cette défense était que l'intempérance en ce genre peut conduire aux derniers crimes. Sénèque se plaint avec amertume de ce que, de son temps, cette coutume était presque généralement violée. La complexion faible et délicate des femmes, dit-il, n'a point changé; mais leurs mœurs ont changé et ne sont plus les mêmes. Elles se piquent de porter l'excès du vin aussi loin que les hommes les plus robustes; elles passent comme eux les nuits entières à table; et, tenant à la main une coupe pleine de vin pur, elles font gloire de les défier[3], et même, si elles le peuvent, de les vaincre.

L'empereur Domitien[4] donna un édit au sujet des vignes, qui pouvait avoir un juste fondement. Une année ayant rendu beaucoup de vin et très-peu de blé, il crut qu'on avait plus de soin de l'un que de l'autre, et, sur cela, il ordonna qu'on ne planterait plus aucune nouvelle vigne dans l'Italie, et que dans les provinces on arracherait au moins la moitié de celles qui y étaient. Philostrate[5] s'exprime même comme s'il eût ordonné de les faire toutes arracher, au moins dans l'Asie; parce que, dit-il, l'on attribuait au vin les séditions qui y arrivaient dans les villes. Toute l'Asie lui députa à ce sujet Scopélien, qui professait l'éloquence à Smyrne. Il réussit si bien dans ses remontrances, qu'il obtint non-seulement que l'on continuerait à cultiver les vignes, mais que même ceux qui ne le feraient pas seraient mis à l'amende. On crut[1] que ce qui le porta principalement à abolir son édit, fut qu'on avait semé des billets qui portaient en deux vers grecs que, quoi qu'il fît, il resterait encore assez de vin pour le sacrifice où l'on immmolerait l'empereur.

Il semble néanmoins, dit M. de Tillemont, que son édit ait subsisté dans la plus grande partie de l'Occident jusqu'à Probe, c'est-à-dire durant près de deux cents ans. Cet empereur, qui, après plusieurs guerres, avait établi une solide paix dans tout l'empire, occupait les troupes à divers ouvrages utiles pour le public, afin qu'elles ne se corrompissent pas par l'oisiveté, et que le soldat ne mangeât pas sa paye sans la mériter. Ainsi, comme Annibal avait autrefois peuplé toute l'Afrique d'oliviers, de peur que ses soldats, n'ayant rien à faire, ne se portassent à des séditions, Probe, de même, employa les siens à planter des vignes sur les collines des Gaules, de la Pannonie, de la Mésie, et en beaucoup d'autres endroits. Il permit généralement aux Gaulois, aux Pannoniens et aux Espagnols d'avoir des vignes autant qu'ils voudraient, au lieu que depuis Domitien la permission n'en était pas donnée à tout le monde.

### § II. — Produit des vignes en Italie du temps de Columelle.

Avant que de finir cet article des vignes, je ne puis m'empêcher d'extraire un endroit de Columelle qui fait connaître quel profit on en tirait de son temps. Il entre sur cela dans un détail qui m'a paru assez curieux, et il fait un calcul exact des frais et du produit de sept arpents de vignes. Son dessein est de prouver que la culture des vignes est plus fructueuse et plus lucrative que toute autre, et que celle même du blé. Cela pouvait être vrai de son temps, mais ne l'est pas du nôtre, du moins

[1] Athen. lib. 10, pag. 420.

[2] « Vini usus olim romanis feminis ignotus fuit, ne « scilicet in aliquod dedecus prolaberentur : quia proxi- « mus a libero patre intemperantiæ gradus ad inconces- « sam venerem esse consuevit. » (Val. Max. lib. 2, cap. 1.)

[3] « Non minùs pervigilant, non minùs potant; et mero « viros provocant » (Senec. epist. 95.)

[4] Sueton. in Domitian. cap. 7.

[5] Philost. in Vita Apollon. lib. 6, cap. 17.

[1] Suet. in Domitian. cap. 14.

dans l'opinion commune. Cette différence vient peut-être des divers accidents auxquels la vigne est sujette dans ces pays-ci, gelées, pluies, coulure, qu'on n'a point tant à craindre dans les pays chauds. Ajoutez encore la cherté des tonneaux dans les années abondantes, qui absorbe la plus grande partie du profit des vignerons, et les entrées, qui diminuent beaucoup le prix du vin. Chez les anciens mêmes, tout le monde n'était pas du sentiment de Columelle. Caton [1], à la vérité, donnait le premier rang aux vignes, mais à celles qui produisaient d'excellent vin et en quantité. En supposant ces deux conditions, on pense encore de même aujourd'hui. Plusieurs donnaient la préférence aux prairies; et leur principale raison était que les frais pour la culture des vignes en emportent presque tout le produit.

Frais nécessaires pour sept arpents de vignes.

Ces frais sont:

1° Pour l'achat d'un esclave, qui seul suffit pour cultiver sept arpents de vignes, huit mille sesterces. . . . . 1000 l. [2]

2° Pour l'achat du fonds de sept arpents, sept mille sesterces. . . . . 875 [3]

3° Pour les échalas et autres dépenses nécessaires pour sept arpents, quatorze mille sesterces. . . . . 1750 [4]

Ces trois sommes ensemble font vingt-neuf milles sesterces. . . . . 3625 l.

4° Pour l'intérêt de ladite somme de vingt-neuf mille sesterces, à six pour cent pendant deux ans que la terre ne rapporte point, et que cette somme est morte, trois mille quatre cent quatre-vingts sesterces. . . . . 435

Le total de la dépense monte à trente-deux mille quatre cent quatre-vingts sesterces. . . . . 4060 l. [5]

[1] « Cato quidem dicit (primum agrum esse), ubi vineæ « possint esse bono vino et multo... Alii dant primatum « bonis pratis... Vincam sunt qui putent sumptu fructum « devorare. » (Varr. *de Re rust.* lib. 1, cap. 7 et 8.)

[2] 1 438 fr. E. B.

[3] 1 258 fr. E. B.

[4] 2 516 fr. E. B.

[5] 5 211 fr. E. B.

Produit de sept arpents de vignes.

Le produit de sept arpents de vignes par an est de six mille trois cents sesterces, c'est-à-dire de sept cent quatre-vingt-sept livres dix sous; ce qui va être prouvé.

Le *culeus* est une mesure qui contient vingt *amphores*, ou quarante *urnes*. L'amphore contient vingt-six pintes et un peu plus. Par conséquent le *culeus* contient cinq cent vingt pintes: ce qui fait deux muids, mesure de Paris, moins cinquante-six pintes.

Le moins que puisse valoir le *culeus*, c'est trois cents sesterces, c'est-à-dire trente sept livres dix sous. Le moins que doive rapporter chaque arpent [1], c'est trois *culeus*, qui vaudront neuf cents sesterces, ou cent douze livres dix sous. Les sept arpents rapporteront donc de profit six mille trois cents sesterces, qui font sept cent quatre-vingt-sept livres dix sous.

L'intérêt de la dépense totale, laquelle est de trente-deux mille quatre cent quatre-vingts sesterces, c'est-à-dire de quatre mille soixante livres; cet intérêt, dis-je, à six pour cent par an, monte à mille neuf cent quarante-quatre sesterces, et quelque chose de plus, c'est-à-dire à deux cent quarante-trois livres. L'intérêt de cette même somme, que l'on tire par an du produit de sept arpents de vignes, est de six mille trois cents sesterces, c'est-à-dire de sept cent quatre-vingt-sept livres dix sous [2]; par où l'on voit combien ce dernier intérêt surpasse l'autre [3], qui était pourtant le commun et l'ordinaire dans l'usage: et c'est ce que Columelle voulait prouver.

Outre ce produit, Columelle compte encore un autre profit qu'on tirait des *marcottes* [4]. La marcotte est un rejeton, une branche de vigne qu'on couche en terre, et qui prend racine quand on veut provigner. Chaque arpent produisait par an dix mille marcottes au moins, qui se vendaient trois mille sesterces, ou trois cent soixante et quinze livres. Les marcottes produisaient donc, pour les

[1] Columelle marque que dans les vignobles de Sénèque chaque arpent rapportait huit *culeus* (lib. 3, cap. 3). E Varron, qu'en plusieurs endroits il rapportait jusqu'à dix et quinze *culeus* (lib. 1, cap. 2.)

[2] 243 liv.

[3] 787 liv.

[4] Vivi radices.

sept arpents, vingt et un mille sesterces, ou deux mille six cent vingt-cinq livres. Columelle met le produit de ces marcottes au plus bas prix : car, pour lui, il assure qu'il en tirait régulièrement le double. Il parle des vignes d'Italie seulement, et non de celles des provinces.

En joignant ces deux produits, l'un de vin, l'autre de marcottes, sept arpents de vignes donnaient de profit par an trois mille quatre cent douze livres.

Le produit de ces marcottes, inconnu chez nos vignerons, venait sans doute de ce que les vignes, étant alors fort rares dans un grand nombre de provinces, et la réputation des vins d'Italie s'étant répandue au loin, on y venait de tous côtés pour s'y fournir de ces marcottes, et pour se mettre, par ce moyen, en état de faire de bons plants de vignes dans des endroits qui n'en avaient point eu jusque-là, ou qui n'en avaient eu que de médiocres.

### Art. IV. — De la nourriture des bestiaux.

J'ai dit que la nourriture des bestiaux faisait partie de l'agriculture. Elle en est certainement une partie essentielle, non-seulement parce que ce sont ces bestiaux qui, par un fumier abondant, fournissent à la terre les engrais qui lui sont nécessaires pour conserver et renouveler ses forces, mais encore parce qu'ils partagent avec l'homme les travaux du labour, et lui en épargnent la plus grande peine. De là vient que le bœuf[1], laborieux compagnon de l'homme dans l'agriculture, était si fort considéré chez les anciens, que quiconque avait tué un bœuf était puni de mort comme s'il avait tué un citoyen, par cette raison sans doute qu'il était regardé comme un meurtrier du genre humain, dont la nourriture et la vie ont un besoin absolu du secours de cet animal.

Plus on remonte dans l'antiquité[2], plus on voit que, chez tous les peuples, la nourriture des bestiaux produisait des revenus considérables. Sans parler ni d'Abraham, dont le nombreux domestique montre combien le devaient être ses troupeaux, ni de Laban, son petit-neveu, l'Écriture nous fait remarquer que la plus grande partie des richesses de Job[1] consistait en troupeaux, et qu'il possédait sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, et cinq cents ânesses.

C'est par là que la terre promise, quoique d'une étendue assez médiocre, enrichissait ses princes et les habitants du pays, dont le nombre était presque incroyable, et montait à plus de trois millions de personnes, en comptant les femmes et les enfants.

Nous lisons qu'Achab[2], roi d'Israel, se faisait payer chaque année par les Moabites, qu'il avait vaincus, un tribut de cent mille brebis. Combien en peu de temps ce nombre multipliait-il! et quelle abondance devait-il répandre dans tout le pays!

L'Ecriture sainte[3] en nous représentant Ozias comme un prince accompli pour toutes les parties d'un sage gouvernement, ne manque pas de faire observer qu'il avait un grand nombre de laboureurs et de vignerons, et qu'il nourrissait beaucoup de troupeaux. Il fit bâtir dans les campagnes de grandes enceintes, de vastes étables, et des logements fortifiés de tours, pour y retirer les bestiaux et les pasteurs, et pour les y mettre à couvert et en sûreté; et il eut soin aussi d'y faire creuser beaucoup de citernes : travaux moins éclatants, mais non moins estimables que les plus superbes palais. Ce fut sans doute la protection particulière qu'il accorda à tous ceux qui étaient employés à la culture de la terre et à la nourriture des troupeaux, qui rendit son règne un des plus opulents qu'on eût encore vus dans Juda. Et il agit de la sorte, ajoute l'Ecriture sainte, « parce qu'il se plaisait fort à l'agriculture, » *erat quippé homo agriculturæ deditus*. Le texte hébreu est encore plus fort : *quia diligebat terram*. « Il aimait la terre. » Il s'y plaisait : peut-être la cultivait-il de ses propres mains : du moins il en mettait

[1] « Bos, laboriosissimus hominis socius in agricultura : « cujus tanta fuit apud antiquos veneratio, ut tam capitale « esset bovem necâsse, quàm civem. » (Colum. *in Præf.* lib. 6.)

[2] « In rusticatione vel antiquissima est ratio pascendi, « eademque quæstuosissima. » (*Ibid.*)

[1] Job. 1, 8

[2] IV. Reg. 3, 4.

[3] II. Paralip. 26, 10.

la culture en honneur, il en connaissait tout le prix, et comprenait que la terre, cultivée avec soin et avec intelligence, était une source assurée de richesses et pour le prince et pour le peuple : ainsi il regardait cette attention comme un des principaux devoirs de la royauté, quoique souvent il soit un des plus négligés.

L'Ecriture dit aussi du saint roi Ezéchias[1] qu'*il avait une infinité de troupeaux de brebis, et de toutes sortes de grandes bêtes, et que le Seigneur lui avait donné une abondance extraordinaire de biens.* On comprend aisément que la seule tonte des bêtes à laine, sans parler des autres profits qu'on en tirait, devait former un revenu très-considérable dans un pays qui en nourrissait une multitude presque sans nombre. Aussi voyons-nous que la tonte des brebis était un temps de festin et de réjouissance.

Dans l'antiquité païenne, les travaux faisaient aussi la richesse des rois, comme on le voit de Latinus dans Virgile, et d'Ulysse dans Homère. Il en était de même chez les Romains; et, par les anciennes lois, les amendes n'étaient pas en argent, mais en bœufs et en brebis.

Il ne faut pas s'étonner, après ce que nous avons vu des grands avantages que produit la nourriture des bestiaux, qu'un aussi savant homme que Varron n'ait pas dédaigné de descendre dans le dernier détail de toutes les bêtes qui peuvent être de quelque usage à la campagne, soit pour le labour, ou pour la nourriture, ou pour le transport des fardeaux et la commodité des hommes. Il parle d'abord du menu bétail, brebis, chèvres, truies : *greges.* Il passe ensuite au gros bétail, bœufs, ânes, chevaux, chameaux : *armenta.* Il finit par les bêtes qu'on peut appeler de la basse-cour, *villaticæ pecudes* : les pigeons, les tourterelles, les poules, les oies, et beaucoup d'autres. Columelle entre aussi dans le même détail[2]; et Caton le censeur en parcourt une partie. Ce dernier, interrogé quelle était la voie la plus sûre et la plus courte de s'enrichir à la campagne, répondit que c'était la nourriture des bestiaux, qui procure à ceux qui s'y appliquent avec soin et avec industrie une infinité d'avantages.

Effectivement les bêtes de la campagne rendent à l'homme des services continuels et importants, et l'utilité qu'il en retire ne finit pas même avec leur vie. Elles partagent avec lui, ou plutôt lui épargnent les pénibles travaux du labour; sans quoi, la terre, quelque féconde qu'elle soit par son propre fonds, demeurerait pour lui stérile, et ne produirait aucun fruit. Elles servent à transporter dans sa maison et à mettre en sûreté les richesses qu'il a amassées au dehors, et à le porter lui-même dans ses voyages. Plusieurs d'entre elles couvrent sa table de lait, de fromages, de nourritures succulentes, de viandes, même les plus exquises, et lui fournissent la riche matière de toutes les étoffes dont il a besoin pour se vêtir, et mille autres commodités de la vie.

On voit, par tout ce que j'ai dit jusqu'ici, que la campagne, couverte de blés, de vignes et de troupeaux, est pour l'homme un vrai Pérou, bien plus précieux et plus estimable que celui d'où il tire l'or et l'argent, qui, s'il était seul, le laisserait périr de faim, de soif et de froid. Placé dans un terroir fertile, il voit autour de lui, d'un seul coup d'œil, tous ses biens; et, sans sortir de son petit domaine, il trouve sous sa main des richesses immenses et innocentes, qu'il reconnaît sans doute pour des dons de la main libérale du souverain maître à qui il doit tout, mais qu'il regarde aussi comme le fruit de ses travaux, et qui, par cette raison, lui deviennent encore plus agréables.

### Innocence et agrément de la vie rustique et de l'agriculture.

Le revenu et le profit qui revient de la culture de la terre n'est pas le seul ni le plus grand avantage qu'on y doive considérer. Tous les auteurs qui ont écrit de la vie rustique en parlent toujours avec éloge[1], comme

[1] II. Paralip. 32, 29

[2] Col. præf. lib. 6.

[1] « In urbe luxuries creatur : ex luxuriâ exsistat avari-« tia necesse est : ex avaritiâ erumpat audacia ; inde om-« nia scelera ac maleficia gignuntur... In rusticis moribus,

d'une vie sage et heureuse, qui porte l'homme à la justice, à la tempérance, à la sobriété, à la sincérité, en un mot à toutes les vertus, et qui le met comme à l'abri de toutes les passions, en le tenant renfermé dans l'enceinte de son devoir, et d'un travail journalier qui lui laisse peu de loisir. Le luxe, l'avarice, l'injustice, la violence, l'ambition, compagnes presque inséparables des richesses, font leur séjour ordinaire dans les grandes villes, qui en fournissent la matière et l'occasion : la vie dure et laborieuse de la campagne n'admet point ces sortes de vices. C'est ce qui a donné lieu aux poëtes de feindre que c'est là qu'Astrée, déesse de la justice, en quittant la terre, a fait sa dernière demeure.

On voit dans Caton une formule de prières pour les gens de la campagne, où l'on reconnaît des traces précieuses de l'ancienne tradition des hommes, qui attribuaient tout à Dieu, et s'adressaient à lui dans tous leurs besoins temporels, parce qu'ils savaient qu'il présidait à tout, et que tout dépendait de lui. J'en rapporterai une bonne partie, et j'espère qu'on ne m'en saura pas mauvais gré. C'est dans une cérémonie appelée *Solitaurilia*, et, selon d'autres, *Suovetaurilia*, où les paysans faisaient le tour de leurs terres en offrant à certains dieux des libations et des sacrifices.

« Père Mars, dit le suppliant, je vous prie « et vous conjure de nous être propice et « favorable, à moi, à ma maison, à tous mes « domestiques, pour ce qui fait le sujet de la « présente procession dans mon champ, dans « ma terre, et dans mon fonds ; d'empêcher, « de détourner et d'éloigner de nous les mala- « dies connues et inconnues, les désolations, les « orages, les calamités, les intempéries de l'air ; « de faire croître et parvenir à bien nos légumes, « nos blés, nos vignes, nos arbres ; de con- « server les pasteurs et les troupeaux ; de « nous accorder la conservation de la vie et de la santé, à moi, à ma maison, et à tous « mes domestiques. » Quelle honte que des chrétiens, et souvent ceux qui ont le plus de part aux biens de la terre, soient maintenant si peu soigneux de la demander à Dieu, et qui rougissent de l'en remercier ! Chez les païens tous les repas commençaient et finissaient par des prières : elles sont maintenant bannies de presque toutes nos tables.

Columelle entre dans un détail sur les devoirs du maître ou du fermier par rapport aux domestiques [1], qui paraît plein de raison et d'humanité. « Il faut, dit-il, avoir soin qu'ils « soient bien vêtus, mais sans délicatesse ; « qu'ils soient à l'abri du vent, du froid, de « la pluie. Dans les ordres qu'on leur donne, « il faut garder un juste [2] tempérament entre « une douceur trop relâchée et une dureté « excessive ; leur faire plus craindre qu'é- « prouver la sévérité du châtiment : les em- « pêcher de mal faire par l'assiduité et la pré- « sence ; car l'habileté consiste à prévenir les « fautes, au lieu de les punir : quand ils sont « malades [3], avoir attention qu'ils soient bien « soignés, qu'ils ne manquent de rien ; c'est « le moyen sûr de les affectionner au service. » Il désire qu'on en use ainsi à l'égard même des esclaves, qui travaillaient souvent chargés de chaînes, et que l'on traitait pour l'ordinaire fort durement.

Ce qu'il dit à l'occasion de la fermière est très-remarquable [4]. La Providence, en unissant l'homme à la femme, a prétendu qu'ils se prêtassent un mutuel secours, et pour cela leur a assigné à chacun leurs fonctions particulières. L'un, destiné aux affaires du dehors, est obligé de s'exposer au chaud et au froid, d'entreprendre des voyages, de soutenir les travaux de la paix et de la guerre, c'est-à-dire de vaquer aux ouvrages de la campagne, ou de porter les armes : tous exercices qui demandent un corps robuste et capable de fatigues. La femme, au contraire, inhabile à tous ces ministères, est réservée pour les affaires du dedans ; la garde de la maison lui est confiée : et comme le caractère propre de cet emploi est l'attention et l'exactitude, et

« in victu arido, in hac horridâ incultâque vitâ istiusmodi « maleficia gigni non solent... Cupidates porro quæ pos- « sunt esse in eo, qui ruri semper habitârit, et in agro co- « lendo vixerit ? quæ vita maximè disjunctâ cupiditate et « cum officio conjuncta..... Vita autem rustica, parcimo- « niæ, diligentiæ, justitiæ magistra est. » (Cic. *pro Rosc. Amer.* n. 39 et 75.)

[1] Colum. lib. 1, cap. 8.
[2] C'étaient des esclaves qui cultivaient les terres.
[3] Colum. lib. 12, cap. 1.
[4] Id. lib. 12, in præf.

que la crainte rend plus attentif et plus exact, il était convenable que la femme fût plus timide. Au contraire, parce que l'homme agit et travaille presque toujours au dehors, et qu'il est souvent obligé de repousser l'injure, Dieu lui a donné la hardiesse en partage; aussi de tout temps [1], et chez les Grecs et chez les Romains, le gouvernement domestique est dévolu aux femmes; de sorte que les maris, après avoir satisfait aux affaires extérieures, rentrent dans leur maison libres de tous soins, et y trouvent un parfait repos.

C'est ce qu'Horace décrit si élégamment [2] dans une de ses odes. « La femme du fermier, « recommandable par une chaste pudeur « (telles que sont les Sabines et les Apuliennes, brûlées par les ardeurs du soleil), « prend de son côté le soin de la maison et « des enfants: elle enferme ses troupeaux « dans les parcs pour en traire le lait: elle « ne manque pas de tenir le feu tout prêt à « l'arrivée de son mari fatigué, et de lui ser- « vir, avec les vins de l'année, des mets que « lui fournit son champ, sans qu'elle soit « obligée de les acheter. »

Il semble que les anciens aient travaillé à se surpasser eux-mêmes en traitant cette matière, tant elle leur fournit de belles pensées et de riches expressions. « Trop heureux [3], « s'écrie Virgile, les habitants de la campa- « gne, s'ils connaissaient leur bonheur; à qui « la terre, loin du tumulte des armes et de la « discorde, prodigue ses fruits, nourriture « simple et naturelle, qui est la juste récom- « pense de leurs travaux! Là règne une paix « tranquille, et une simplicité de mœurs qui « ignore toute fraude et toute tromperie; là « se trouvent une merveilleuse variété d'inno- « centes richesses, un doux loisir dans une « fertile demeure, de vastes et belles cam- « pagnes, de fraîches grottes, des sources « d'eau vive, de sombres forêts où l'ombre « des arbres invite au sommeil; il n'est pas « jusqu'au mugissement des vaches qui ne « fasse plaisir. On y voit une jeunesse endur- « cie au travail et accoutumée à une vie sobre « et frugale; mais ce qu'on y admire le plus, « est un profond respect pour les dieux, et, « après eux, pour les pères et les mères: en « un mot, c'est là que la justice, lorsqu'elle « a quitté la terre, a fait son dernier sé- « jour. »

La belle description que fait Cicéron, dans son traité de la vieillesse, de la manière dont le blé et le raisin arrivent, par différents degrés, à une parfaite maturité, montre le goût qu'il avait pour la vie de la campagne, et nous apprend en même temps avec quels yeux on doit considérer ces merveilleuses productions, qui, pour être ordinaires et annuelles, n'en méritent pas moins notre admiration. En effet, si un simple récit cause tant de plaisir, quel effet doit produire sur un esprit raisonnablement curieux la réalité même et le spectacle actuel de ce qui se passe dans une vigne et dans une pièce de blé, jusqu'à ce que les fruits de l'une et de l'autre soient portés et mis en sûreté dans les celliers et dans les greniers? Et il faut dire autant de toutes les autres richesses dont la terre se couvre chaque année.

Voilà ce qui rend le séjour de la campagne si agréable et si délicieux, et ce qui en fait l'objet des désirs des magistrats et des person-

[1] « Nam et apud Græcos, ex mox apud Romanos usque « in patrum nostrorum memoriam, ferè domesticus labor « matronalis fuit, tanquam ad requiem forensium exer- « citationem omni curâ depositâ patribus familias intra « domesticos penates se recipientibus. »

[2] Quòd si pudica mulier in partem juvet
domum atque dulces liberos,
(Sabina qualis, aut perusta solibus
Pernicis uxor Appuli)
Sacrum vetustis extruat lignis focum
Lassi sub adventum viri;
Claudensque textis cratibus lætum pecus,
Distenta siccet ubera,
Et horna dulci vina promens dolio,
Dapes inemptas apparet, etc.
(Horat. epod. 2, [v. 39 sq.])

[3] O fortunatos nimiùm, sua si bona nôrint,
Agricolas! quibus ipsa, procul discordibus armis,
Fudit humo facilem victum justissima tellus.
Si non, etc.
At secura quies et nescia fallere vita,
Dives opum variarum; at latis otia fundis,
Speluncæ, vivique lacus; at frigida Tempe,
Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni
Non absunt: illic saltus ac lustra ferarum,
Et patiens operum, parvoque assueta juventus:
Sacra deûm, sanctique patres. Extrema per illos
Justitia excedens terris vestigia fecit.
(Virg. *Georg.* lib. 2, [458 sq.])

nes occupées d'affaires sérieuses et importantes. Las et fatigués des soins continuels de la ville, ils s'écrient volontiers avec Horace : « O campagne [1], quand te verrai-je ? quand « me sera-t-il permis d'aller oublier dans ton « sein toutes mes occupations et mes inquiétudes, ou en m'amusant à la lecture des « anciens, ou en goûtant le plaisir de ne rien « faire, ou en me livrant à la douceur du sommeil ? » On y goûte en effet des plaisirs bien purs. Il semble, selon la belle expression du même poëte, que la campagne nous rend à nous-mêmes [2] en nous tirant comme de servitude, et que c'est là proprement vivre et régner. On entre pour ainsi dire en conversation avec les arbres, on les interroge, on leur demande compte du peu de fruit qu'ils ont produit, et l'on reçoit les excuses qu'ils en apportent, rejetant la faute tantôt sur les trop grandes pluies [3], tantôt sur les excessives chaleurs, d'autres fois sur la rigueur du froid. C'est Horace qui leur prête ce langage.

Tout ce que je viens de dire marque assez que je ne parle plus de cette agriculture pénible et laborieuse à laquelle l'homme a été d'abord condamné ; mais que j'en ai en vue une autre destinée à faire son plaisir et à l'occuper agréablement, parfaitement conforme à l'institution primitive de l'homme et à l'intention du Créateur, puisqu'il l'avait commandée à Adam aussitôt après l'avoir formé. En effet, elle semble nous retracer une image du paradis terrestre, et se ressentir en quelque sorte de l'heureuse simplicité et de l'innocence qui y régnait alors. Nous voyons que dans tous les temps elle a fait le divertissement le plus agréable des princes mêmes et des rois les plus puissants. Sans parler des fameux jardins suspendus qui faisaient l'ornement de Babylone, l'Ecriture nous apprend qu'Assuérus (c'est le même que Darius, fils d'Hystaspe) avait planté une partie des arbres de son jardin, et qu'il le cultivait de ses mains royales [1] : *Jussit convivium præparari in vestibulo horti et nemoris, quôd regio cultu et manu consitum erat.* On sait ce que Cyrus le jeune répondit à Lysandre qui admirait la beauté, l'économie et la disposition de ses jardins : que c'était lui-même qui en avait tracé le plan, qui en avait donné les alignements, et qu'il avait planté plusieurs arbres de sa main. *Ego omnia ista sum dimensus* [2] : *mei sunt ordines, mea descriptio : multæ etiam istarum arborum meâ manu sunt satæ.*

On voudrait, si cela était possible, ne quitter jamais un séjour si délicieux. On a tâché au moins, pour se consoler, de se faire une sorte d'illusion, en transportant pour ainsi dire la campagne au milieu des villes : non une campagne simple et presque brute, qui ne connaît de beautés que les naturelles, et qui n'emprunte rien de l'art ; mais une sorte de campagne peignée, ajustée, embellie, j'ai presque dit fardée. J'entends parler de ces jardins si ornés et si élégants, qui offrent aux yeux un si doux et si brillant spectacle. Quelle beauté, quelle richesse, quelle abondance, quelle variété d'odeurs, de couleurs, de nuances, de découpures ! il semble [3], à voir la fidélité et la régularité invariable des fleurs à se succéder les unes aux autres (et il en faut dire autant des fruits), que la terre, attentive à plaire à son maître, cherche à perpétuer ses présents, en lui payant toujours dans chaque saison de nouveaux tributs. Quelle foule de réflexions tout cela ne fournit-il point à un esprit curieux, et encore plus à un esprit religieux !

Pline, après avoir reconnu qu'il n'y a point d'éloquence capable d'exprimer dignement cette incroyable abondance et cette merveilleuse diversité de richesses et de beautés que la nature répand dans les jardins comme en

[1] O rus, quandò ego te aspiciam ! quandòque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ ?
(Horat. lib. 2, *Sat.* 6.)

[2] Villice sylvarum, et mihi me reddentia agelli.
(Horat. *Epist.* 14, lib. 1 [v. 1].)
..... Vivo et regno, simul ista reliqui, etc.
(Id. *Epist.* 18, lib. 1 [v. 8].)

[3] Fundusque mendax, arbore nunc aquas
Culpante, nunc torrentia agros
Sidera, nunc hiemes iniquas
(Id. lib. 3, *Od.* 1 [v. 30])

[1] Esther, 1, 5.
[2] Cic. de Sen. n. 59.
[3] « Sed illa quanta benignitas naturæ, quod tam multa « ad vescendum, tam varia, tamque jucunda gignit : ne- « que ea uno tempore anni, ut semper et novitate delec- « temur, et copiâ l a (Cic. *de Nat. Deor.* lib. 2, n. 131.)

se jouant, et avec une sorte de complaisance, ajoute une remarque bien sensée et bien instructive [1]. Il fait observer la différence que la nature a mise pour la durée entre les arbres et les fleurs. Aux plantes et aux arbres, destinés à nourrir l'homme par leurs fruits, et à entrer dans la construction des édifices et des navires, elle a accordé des années, et même des siècles entiers. Aux fleurs et aux odeurs, qui ne servent qu'au plaisir, elle n'a donné que quelques moments et quelques journées, comme pour avertir que ce qui brille avec plus d'éclat passe et se flétrit bien rapidement. Malherbe exprime cette dernière pensée d'une manière bien vive, en déplorant la mort d'une personne qui joignait à une grande jeunesse une extrême beauté.

Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

C'est le grand avantage de l'agriculture, d'être liée plus étroitement qu'aucun autre art avec la religion, comme elle l'est aussi avec les bonnes mœurs : ce qui a fait dire à Cicéron, comme nous l'avons vu, que la vie de la campagne approchait beaucoup de celle du sage, c'est-à-dire qu'elle était comme une philosophie pratique.

Pour finir ce petit traité par où je l'ai commencé, il faut avouer que, de toutes les occupations des hommes, qui n'ont point un rapport immédiat à Dieu et à la justice, la plus innocente est l'agriculture. Elle était, comme on l'a vu, celle du premier homme encore juste et fidèle. Elle a fait, depuis, une partie de la pénitence que Dieu lui a imposée. Ainsi, dans les deux temps d'innocence et de péché, elle lui a été commandée [2], et, dans sa personne, à tous ses descendants. Elle est devenue néanmoins l'exercice le plus vil et le plus bas, au jugement de l'orgueil; et pendant qu'on protége des arts inutiles et qui ne servent qu'au luxe et à la volupté, on laisse dans la misère tous ceux qui travaillent à l'abondance et au bonheur des autres.

[1] « Quippè religua usûs alimentique gratiâ genuit, « ideòque secula annosque tribuit ils. Flores verò odores- « que in diem gignit : magnâ, ut patam est, admonitione « hominum, quæ spectatissimè floreant, celerrimè mar- « cescere. » (Plin. lib. 21, cap. 1.)

[2] « Ne oderis laboriosa opera, et rusticationem creatam « ab altissimo. » — Ne fuyez point les ouvrages laborieux ni le travail de la campagne, qui a été créé par le Très-Haut. (*Eccl.* 7, 16.)

## CHAPITRE II.

### DU COMMERCE.

#### Art. I. — Excellence et avantage du commerce.

On peut dire, sans crainte d'être soupçonné d'exagération, que le commerce est le plus solide fondement de la société civile, et le lien le plus nécessaire pour unir entre eux tous les hommes, de quelque pays et de quelque condition qu'ils soient. Par ce moyen, le monde entier semble ne former qu'une ville et qu'une seule famille. Il y fait régner de toute part une abondance universelle. Les richesses d'une nation deviennent celles de tous les autres peuples. Nulle contrée n'est stérile, ou du moins ne se sent de sa stérilité. Tous ses besoins lui sont apportés à point nommé du bout de l'univers, et chaque région est étonnée de se trouver chargée de fruits étrangers que son propre fonds ne pouvait lui fournir, et enrichie de mille commodités qui lui étaient inconnues, et qui cependant font toute la douceur de la vie. C'est par le commerce de la mer et des rivières, c'est-à-dire par la navigation, que Dieu a uni entre eux tous les hommes d'une manière si merveilleuse, en leur enseignant [1] à conduire et à gouverner les deux choses les plus violentes qui soient dans la nature, la mer et les vents, et à les faire servir à leurs usages et à leurs besoins. Il a joint aussi les peuples les plus éloignés, et il a conservé entre les nations différentes une image de la liaison qu'il a mise entre les parties d'un même corps par les veines et les artères.

[1] « Quas res violentissimas natura genuit, earum mo- « derationem nos soli habemus, maris atque ventorum, « propter nauticarum rerum scientiam. » (Cic. *de Nat. Deor.* lib. 2, n. 152

Ce n'est là qu'une faible et légère idée des avantages que le commerce procure à la société en général. Pour peu qu'on voulût l'approfondir en descendant dans quelque détail, quelles merveilles n'y découvrirait-on pas! Mais ce n'est pas ici le lieu de le faire. Je me borne à une seule réflexion, qui me paraît bien propre à faire connaître en même temps et la faiblesse et la grandeur de l'homme.

Je le considère d'abord dans le plus haut point d'élévation où il puisse arriver, je veux dire sur le trône: logé dans de superbes palais, environné de tout l'éclat de la majesté royale, respecté et presque adoré par une foule de courtisans qui tremblent devant lui, placé au centre des richesses et des plaisirs qui s'offrent à lui à l'envi, soutenu par des armées nombreuses qui n'attendent que ses ordres pour agir; voilà le comble de la grandeur humaine. Mais ce prince si puissant et si terrible, que devient-il si le commerce vient à cesser tout d'un coup, s'il est réduit à lui seul, à son industrie et à ses propres efforts? Isolé de la sorte, séparé de ce pompeux dehors qui n'est point lui-même, et qui lui est absolument étranger, privé du secours des autres, il retombe dans la misère et l'indigence où il est né, et, pour dire tout en un mot, il n'est plus rien.

Considérons maintenant l'homme dans l'état le plus médiocre: renfermé dans une petite maison; réduit, pour sa nourriture, à un peu de pain, de vin et de viande; couvert des vêtements les plus simples, et jouissant dans sa famille, non sans peine, des autres commodités de la vie. Quelle solitude en apparence! quel abandon général! quel oubli de la part de tous les autres mortels! On se trompe infiniment lorsqu'on pense de la sorte. Tout l'univers est attentif à lui. Mille bras travaillent pour le couvrir, pour le vêtir, pour le nourrir. C'est pour lui que les manufactures sont établies, que les greniers et les celliers sont remplis de blé et de vin, que les différents métaux sont tirés des entrailles de la terre avec tant de peines et de dangers.

Il n'est pas jusqu'aux délices mêmes que les pays les plus éloignés ne s'empressent de faire passer jusqu'à lui au travers des mers les plus orageuses. Voilà les secours que le commerce, ou plutôt, pour parler plus juste, que la Providence divine, toujours occupée de nos besoins, procure sans cesse par le commerce à chacun de nous en particulier; secours qui, à en bien juger, tiennent du miracle; qui devraient nous remplir d'une perpétuelle admiration, et nous faire écrier avec le prophète, dans les transports d'une vive reconnaissance: *Seigneur, qu'est donc l'homme, pour vous souvenir ainsi de lui*[1]? Il serait inutile de dire que nous n'avons aucune obligation à ceux qui travaillent ainsi pour nous, parce que c'est la cupidité et l'intérêt qui les mettent en mouvement. Cela est vrai; mais en profitons-nous moins de leur travail? Dieu, à qui seul il appartient de bien user du mal même, se sert de la cupidité des uns pour faire du bien aux autres. C'est dans cette vue que la Providence a établi parmi nous une si étonnante diversité de conditions, et qu'elle a partagé les biens avec une si prodigieuse inégalité. Si les hommes étaient tous à leur aise, tous riches et opulents, qui d'entre eux voudrait se donner la peine de labourer la terre, de creuser les mines, de traverser les mers? La pauvreté ou la cupidité y suppléent, et se chargent de ces travaux pénibles, mais utiles: par là on voit que tous les hommes, riches ou pauvres, puissants ou faibles, rois ou sujets, sont dans une mutuelle dépendance les uns des autres pour les besoins de la vie, le pauvre ne pouvant vivre sans le secours du riche, ni le riche sans le travail du pauvre. Et c'est le commerce qui, à la faveur de ces différents intérêts, fournit le genre humain de toutes ses nécessités, et même de toutes ses commodités.

### Art. II. — Antiquité du commerce. Lieux et villes où il a été le plus célèbre.

Il est fort vraisemblable que le commerce n'a guère moins d'antiquité que l'agriculture. Il a commencé, comme cela était naturel, entre particuliers, les hommes s'entr'aidant les uns les autres de ce qu'ils avaient chacun d'utile ou de nécessaire pour la vie. Caïn sans doute fournissait à Abel des blés et des fruits de la terre pour sa nourriture; et Abel, en

[1] Ps. 5, 8.

Digitized by Google

échange, fournissait à Caïn des peaux et des laines pour s'en revêtir, des laitages, et peut-être des viandes pour sa table. Tubalcain, uniquement occupé à mettre en œuvre le cuivre et le fer pour différents usages nécessaires à l'usage commun de la vie, et pour les armes propres à se défendre ou contre les hommes ennemis, ou contre les bêtes farouches, était certainement obligé d'échanger ses ouvrages de cuivre et de fer contre d'autres marchandises nécessaires pour se nourrir, pour se vêtir, pour se loger. Le commerce ensuite, s'avançant toujours de proche en proche, s'établit entre les villes et les contrées voisines, puis se porta au loin, passa les mers, et, après le déluge, pénétra jusqu'aux extrémités du monde.

L'Ecriture sainte[1] nous fournit un exemple fort ancien de trafic dans ces caravanes d'Ismaélites et de Madianites à qui Joseph fut vendu par ses frères. Ils revenaient de Galaad, ramenant leurs chameaux chargés d'aromates et d'autres précieuses marchandises de ce pays-là, qu'ils portaient en Egypte, où il s'en faisait un grand débit pour l'usage qu'ils pratiquaient d'embaumer les corps des hommes après leur mort avec un grand soin et de grandes dépenses.

Homère[2] nous apprend que l'usage des temps héroïques du siège de Troie était d'échanger entre les peuples les choses les plus nécessaires à la vie : preuve, dit Pline, que c'est plutôt la nécessité que la cupidité, qui donna lieu à ce premier de tous les commerces. On lit, à la fin du septième livre de l'Iliade, qu'à l'arrivée de quelques vaisseaux toutes les troupes vont en foule acheter du vin : les uns pour du cuivre, les autres pour du fer ; ceux-là pour des peaux, ceux-ci pour des bœufs, et d'autres pour des esclaves.

On ne voit point dans l'histoire, de plus anciens navigateurs que les Egyptiens et les Phéniciens. Il semble que ces deux peuples voisins avaient partagé entre eux le commerce de la mer ; que les Egyptiens s'étaient principalement emparés du commerce d'Orient par la mer Rouge, et les Phéniciens de celui d'Occident par la mer Méditerranée.

Ce que les auteurs fabuleux disent d'Osiris, qui est le Bacchus des Grecs, qu'il alla conquérir les Indes, comme le fit depuis Sésostris, peut faire croire que les Egyptiens entretinrent un grand commerce avec les Indiens.

Comme le commerce des Phéniciens était bien plus fréquent en Occident que celui des Egyptiens, il ne faut pas s'étonner s'ils ont été plus célébrés sur ce point par les auteurs grecs et romains[1] ; et si Hérodote a dit que c'étaient eux qui voituraient les marchandises d'Egypte et d'Assyrie, et qui faisaient tout leur commerce, comme si les Egyptiens ne s'en fussent pas mêlés ; et s'ils ont été crus les inventeurs du trafic et de la navigation, quoique cette gloire soit due bien plus légitimement aux Egyptiens. Ce qui est certain, c'est que, par rapport au commerce ancien, ce sont les Phéniciens qui se sont les plus distingués, et ce sont eux aussi qui peuvent prouver davantage à quel comble de gloire, de puissance et de richesses une nation est capable de s'élever par les seules ressources du commerce.

Ces peuples n'occupaient qu'une lisière assez étroite le long des côtes de la mer ; et Tyr elle-même était bâtie dans un terrain fort ingrat, et qui, quand il aurait été plus gras et plus fertile, n'aurait pu être suffisant pour nourrir ce grand nombre d'habitants que les premiers succès de son commerce y avaient attirés.

Deux avantages les dédommagèrent de ce défaut. Ils avaient sur les côtes de leur petit état d'excellents ports, particulièrement celui de leur capitale ; et ils étaient nés avec un génie si heureux pour le négoce, qu'ils furent regardés comme les inventeurs du commerce de mer, surtout de celui qui se fait par des voyages de long cours.

Les Phéniciens surent si heureusement profiter de ces deux avantages, que bientôt ils se rendirent les maîtres de la mer et du commerce. Le Liban et les autres montagnes voisines leur fournissant d'excellents bois pour la construction des vaisseaux, on leur vit en peu de temps de nombreuses flottes marchandes

[1] Gen. 27, 25.

[2] « Quantùm feliciore ævo, quum res ipsæ permutabantur inter sese, sicut et trojanis temporibus factitatum Homero credi convenit ! Ita enim, ut opinor, commercia victûs gratiâ inventa. Alios corlis boum, alios ferro captivisque rebus emptitasse tradit. » (Plin. lib. 33, cap. 1.)

[1] Herod. lib. 1, cap. 1.

qui hasardèrent des navigations inconnues pour y établir leur négoce. Ils ne se bornèrent pas aux côtes et aux ports de la mer Méditerranée, ils entrèrent dans l'Océan par le détroit de Cadix ou de Gibraltar, et s'étendirent à droite et à gauche. Comme leurs peuples se multipliaient presque à l'infini par le grand nombre d'étrangers que le désir du gain et l'occasion sûre de s'enrichir attiraient dans leur ville, ils se virent en état de jeter au dehors quantité de peuplades, et particulièrement la famense colonie de Carthage, qui, conservant l'esprit phénicien par rapport au trafic, ne le céda pas même à Tyr dans son négoce, et la surpassa de beaucoup par l'étendue de sa domination et par la gloire de ses expéditions guerrières.

Le degré de gloire et de puissance où le commerce et la navigation avaient élevé la ville de Tyr la rendit si célèbre, qu'on aurait peine à ne pas croire qu'il y a de l'exagération dans ce qu'en rapportent les auteurs profanes, si les prophètes eux-mêmes n'en avaient parlé avec encore plus de magnificence. Tyr, dit Ézéchiel[1], pour nous donner quelque idée de son pouvoir, est un vaisseau superbe. Le corps du bâtiment est fait du bois précieux des sapins du Sanir. Les cèdres du Liban lui ont fourni ses mâts. Ses rames sont coupées dans les forêts de Basan. L'ivoire des Indes est employé pour faire les bancs de ses rameurs. Ses voiles sont de fin d'Égypte tissu en broderie, et son pavillon est d'hyacinthe et de pourpre. Les habitants de Sidon et d'Arad sont ses rameurs. Les Perses, les Lydiens, et ceux de la Libye, lui servent de soldats, et ses pilotes sont les plus sages et les plus habiles de Tyr même. Le prophète, par ce langage figuré, a dessein de nous montrer la puissance de cette ville; mais il le fait d'une manière encore plus énergique par le détail circonstancié des différents peuples qui entraient dans son commerce. Il semble que les marchandises de toute la terre fussent rassemblées dans cette seule ville, et les autres peuples paraissent moins ses alliés que ses tributaires.

Les Carthaginois trafiquaient avec Tyr en lui apportant toutes sortes de richesses, et remplissaient ses marchés d'argent, de fer, d'étain et de plomb. La Grèce, Tubal et Mosoch[1] lui amenaient des esclaves et des vases d'airain; Thogorma[2], des chevaux et des mulets; Dédam[3], des dents d'ivoire et de l'ébène : les Syriens y exposaient en vente des perles, de la pourpre, des toiles ouvragées, du fin lin, de la soie, et toutes sortes de marchandises précieuses : les peuples de Juda et d'Israël y apportaient le plus pur froment, le baume, le miel, l'huile et la résine : ceux de Damas, du vin excellent, et des laines d'une couleur vive et éclatante : d'autres peuples, des ouvrages de fer, de la myrrhe, des cannes d'excellente odeur, de superbes tapis pour s'asseoir. L'Arabie[4] et tous les princes de Cédar y amenaient leurs agneaux, leurs béliers et leurs boucs; Saba et Réma[5], les plus excellents parfums, les pierres précieuses et l'or; d'autres enfin, des bois de cèdre, des balles d'hyacinthe et d'ouvrages en broderie, et toutes sortes de marchandises précieuses.

Je n'entreprends point de distinguer exactement la situation des différents peuples dont il est parlé dans Ezéchiel; ce n'en est point ici le lieu. Il me suffit d'avertir en général que ce long dénombrement dans lequel il a plu au Saint-Esprit de descendre par rapport à la ville de Tyr est une preuve bien claire que son commerce n'avait d'autres bornes que celles du monde connu pour lors : aussi se regardait-elle comme la ville commune de toutes les nations et comme la reine de la mer. Isaïe nous peint sa fierté par des couleurs bien vives, mais bien naturelles, en marquant que Tyr portait sur son front le diadème; que les plus illustres princes de l'univers étaient ses correspondants, et ne pouvaient se passer de son trafic; que les riches négociants qu'elle renfermait dans son enceinte étaient en état de disputer le rang aux têtes couronnées, et pré-

[1] Ezech. cap 27, v. 4-10.

[1] *Tubal et Mosoch.* L'Ecriture joint toujours ces deux peuples. Le dernier désigne les Moscovites; et l'autre sans doute en était voisin.

[2] *Thogorma.* La Cappadoce, d'où sortaient les chevaux les plus estimés, dont les empereurs se réservèrent les meilleurs et les plus fins pour leurs écuries

[3] *Dedam.* Peuple d'Arabie.

[4] *L'Arabie déserte. Cédar* était dans le voisinage.

[5] *Saba* et *Réma.* Peuple de l'Arabie heureuse. Toute l'antiquité a vanté les richesses et les aromates de ces peuples.

tendaient au moins leur être égaux[1] : *quis cogitavit hoc super Tyrum, quondam coronatam, cujus negotiatores principes, institores ejus inclyti terræ?*

J'ai rapporté ailleurs[2] la ruine de l'ancienne Tyr par Nabuchodonosor, après un siége de treize ans, et l'établissement de la nouvelle Tyr, qui se remit bientôt en possession de de l'empire de la mer, et continua son négoce avec plus de succès encore et plus d'éclat qu'auparavant, jusqu'à ce qu'enfin Alexandre-le-Grand, l'ayant prise d'assaut, lui ôta sa marine et son commerce, qui furent transférés à Alexandrie, comme je le dirai bientôt.

Pendant que l'une et l'autre Tyr éprouvaient de si grandes révolutions, Carthage, la plus considérable de ses colonies, était devenue très-florissante. Le trafic lui avait donné la naissance, le trafic lui donna l'accroissement, et la mit en état de disputer longtemps à Rome l'empire du monde. Sa situation était bien plus avantageuse que celle de Tyr; elle était en égale distance de toutes les extrémités de la mer Méditerranée; et les côtes d'Afrique, où elle était située région vaste et fertile, lui fournissaient abondamment les blés nécessaires pour sa subsistance. Avec de tels avantages, ces Africains, mettant à profit l'heureux génie, pour le négoce et la navigation, qu'ils avaient apporté de Phénicie, acquirent une si grande science de la mer, qu'en cela, selon le témoignage de Polybe[3], nulle autre nation ne les égalait. Par là ils parvinrent à une si grande puissance, qu'au commencement de la troisième guerre qu'ils eurent contre les Romains, et qui causa leur ruine entière, Carthage avait sept cent mille habitants, et trois cents villes de sa dépendance dans le seul continent d'Afrique. Ils avaient été maîtres, non seulement de toutes cette lisière qui s'étend depuis la grande Syrte jusqu'aux colonnes d'Hercule, mais encore de celle qui s'étend depuis ces mêmes colonnes vers le midi, où Hannon, Carthaginois, bâtit tant de villes et établit tant de colonies. En Espagne, qu'ils avaient presque toute conquise, Asdrubal, qui y vint commander après Barca, père d'Annibal, y avait fondé Carthagène, une des plus célèbres villes qui fût alors. La Sicile en grande partie, et la Sardaigne, avaient aussi autrefois reconnu leur puissance.

La postérité aurait tiré de grandes lumières des deux monuments illustres des navigations de ce peuple dans les relations des voyages de Hannon, qui est qualifié roi des Carthaginois, et de Himilcon, si le temps les avait conservés. Le premier avait décrit les voyages qu'il avait faits dans l'Océan hors des colonnes d'Hercule, le long de la côte occidentale d'Afrique; et le second, ceux qu'il avait faits le long de la côte occidentale de l'Europe : l'un et l'autre par l'ordre du sénat de Carthage. Mais le temps a consumé ces écrits.

Ce peuple n'épargnait ni soins ni dépenses pour perfectionner le négoce et la navigation : c'était là son unique étude. Les autres arts et les sciences n'étaient point cultivés à Carthage; on ne s'y piquait point de bel-esprit; on n'y faisait profession ni de poésie, ni d'éloquence, ni de philosophie : les jeunes gens, dès leur enfance, n'entendaient parler que de comptes, que de marchandises, que de vaisseaux, que de voyages sur mer. L'habileté dans le trafic était comme une succession dans les familles, et faisait la meilleure partie de l'héritage des enfants; et comme ils ajoutaient à l'expérience de leurs pères leurs propres réflexions, on ne doit pas être surpris que cette habileté allât toujours en croissant et fît de si merveilleux progrès.

Aussi le commerce éleva Carthage à un si haut degré de richesse et de puissance, qu'il fallut aux Romains deux guerres, l'une de vingt-trois ans, l'autre de dix-sept, toutes deux cruelles et douteuses, pour dompter cette rivale; et qu'enfin Rome triomphante crut ne pouvoir l'assujettir et la subjuguer entièrement qu'en lui ôtant les ressources qu'elle eût encore pu trouver dans le négoce, et qui, pendant un si long temps, l'avaient soutenue contre toutes les forces de la république.

Jamais Carthage n'avait été plus puissante sur mer que lorsque Alexandre assiégea Tyr, sa métropole. Sa fortune commença dès lors à décliner; l'ambition fut la ruine des Carthaginois; il leur coûta cher de s'être ennuyés de l'état pacifique de marchands, et d'avoir pré-

[1] Isai. 13, 8.
[2] Tome I, page 204 de cette édition.
[3] Polyb. lib. 6, pag. 191.

féré la gloire des armes à celle du trafic. Leur ville, que le commerce avait peuplée d'une si grande multitude d'habitants, en vit diminuer le nombre pour fournir des troupes et des recrues à leurs armées. Leurs flottes, accoutumées à ne porter que des marchands et des marchandises, ne furent plus chargées que de munitions de guerre et de soldats; et de leurs plus sages et plus heureux négociants il se forma des chefs et des généraux d'armée qui lui procurèrent à la vérité une gloire bien éclatante, mais de peu de durée et bientôt suivie de sa ruine entière.

La prise de Tyr par Alexandre-le-Grand, et la fondation d'Alexandrie, qui la suivit de près, causèrent une grande révolution dans les affaires du commerce. Ce nouvel établissement est sans contredit le plus grand, le plus noble, le plus sage, et le plus utile dessein qu'ait formé ce conquérant.

Il n'était pas possible de trouver une plus heureuse situation, ni plus propre à devenir le dépôt de toutes les marchandises de l'Orient et de l'Occident. Cette ville avait d'un côté un libre commerce avec l'Asie et avec tout l'Orient par la mer Rouge; la même mer et le Nil lui donnaient entrée dans les vastes et riches contrées de l'Éthiopie; le commerce du reste de l'Afrique et de l'Europe lui était ouvert par la mer Méditerranée; et si elle voulait faire le négoce intérieur de l'Égypte, elle avait, outre la commodité du Nil et des canaux faits de main d'homme, le secours des caravanes, si commode pour la sûreté des marchands et pour le transport des marchandises.

Voilà ce qui porta Alexandre à juger cette place très-propre à en faire une des plus belles villes et un des plus beaux ports du monde; car l'île de Pharos, qui n'était pas alors jointe au continent, lui en fournissait un magnifique après sa jonction, ayant deux entrées où l'on voyait arriver de toutes parts les vaisseaux étrangers, et d'où partaient sans cesse des vaisseaux égyptiens qui portaient leurs négociants et leur commerce dans toutes les parties de la terre alors connues.

Alexandre vécut trop peu pour être le témoin de l'état heureux et florissant où le commerce devait élever sa ville. Les Ptolémées, qui, après sa mort, eurent l'Égypte en partage, prirent le soin de soutenir le négoce naissant d'Alexandrie; et bientôt ils le portèrent à un degré de perfection et d'étendue qui fit oublier et Tyr et Carthage, lesquelles, pendant un très-long temps, avaient fait presque seules et rassemblé chez elles le commerce de toutes les autres nations.

De tous les rois d'Égypte Ptolémée Philadelphe fut celui qui contribua le plus à y perfectionner le commerce. Pour cet effet, il entretenait sur mer de nombreuses flottes, dont Athénée[1] fait un dénombrement et une description qu'on ne peut lire sans étonnement. Outre plus de six vingts vaisseaux à rames, de grandeur extraordinaire, il lui attribue plus de quatre mille autres navires, qui étaient employés au service de son état et à l'avancement du commerce. Il possédait un grand empire, qu'il avait formé en étendant les bornes du royaume d'Égypte dans l'Afrique, dans l'Éthiopie, dans la Syrie; et au delà de la mer, s'étant rendu maître de la Cilicie, de la Pamphylie, de la Lycie, de la Carie et des Cyclades, et possédant dans ses états près de quatre mille villes. Pour mettre le comble au bonheur de ces provinces, il voulut y attirer par le commerce les richesses et les commodités de l'Orient, et, pour en faciliter la route, il bâtit exprès une ville sur la côte occidentale de la mer Rouge, creusa un canal depuis Coptus jusqu'à cette mer, et fit préparer des hôtelleries le long de ce canal pour la commodité des marchands et des voyageurs, comme je l'ai marqué dans son lieu.

Ce fut cette commodité de l'entrepôt des marchandises à Alexandrie qui répandit dans toute l'Égypte des richesses immenses: richesses si considérables[2], qu'on assure que le seul produit des droits d'entrée et de sortie sur les marchandises qui entraient dans les douanes d'Alexandrie montait chaque année à plus de trente-sept millions de livres, quoique la plupart des Ptolémées fussent assez modérés dans les impôts qu'ils mettaient sur leurs peuples.

Tyr, Carthage et Alexandrie ont été sans contredit les villes de l'antiquité les plus fameu-

[1] Athen. lib. 5, pag. 203.

[2] Cic. apud Strab. lib. 17, pag. 798.

Digitized by Google

ses pour le commerce. Il s'exerça aussi avec succès, mais non avec tant de réputation, à Corinthe, à Rhodes, à Marseille, et dans plusieurs autres villes particulières.

### Art. III. — Objet et matière du commerce.

Le passage d'Ezéchiel que j'ai cité au sujet de Tyr renferme presque tout ce qui faisait la matière de l'ancien commerce : l'or, l'argent, le fer, le cuivre, l'étain, le plomb; les perles, les diamants, et toutes sortes de pierres précieuses; la pourpre, les étoffes, les toiles; l'ivoire, l'ébène, les bois de cèdre; la myrrhe, les cannes odoriférantes, les parfums; les esclaves, les chevaux, les mulets; le froment, le vin, les bestiaux; enfin toutes sortes de marchandises précieuses. Je ne m'arrêterai ici qu'à ce qui regarde les mines de fer, de cuivre, d'or, d'argent, les perles, la pourpre, la soie, et je ne traiterai que fort légèrement toutes ces matières. Pline le naturaliste sera mon guide ordinaire dans celles qu'il a expliquées. Je ferai grand usage des savantes remarques de l'auteur de l'histoire naturelle de l'or et de l'argent, extraite du 23e livre de Pline, et imprimée à Londres.

#### § I. — Mines de fer

Il est certain que l'usage des métaux, particulièrement du fer et du cuivre, est presque aussi ancien que le monde : mais il ne paraît pas que dans les premiers siècles il fût beaucoup question de l'or ni de l'argent. Uniquement occupés des besoins pressants, les premiers habitants du monde firent ce que font et doivent faire ceux des nouvelles colonies. Ils pensèrent à bâtir des maisons, à défricher la terre, et à se fournir des instruments nécessaires pour couper des arbres, pour tailler des pierres, et pour toutes les opérations mécaniques. Comme tous ces outils ne peuvent être que de fer, de cuivre ou d'acier, ces matériaux essentiels devinrent, par une conséquence nécessaire, les principaux objets de leur recherche. Ceux qui se trouvèrent établis dans les pays qui les produisent ne furent pas longtemps sans en connaître l'importance. On en venait chercher de toutes parts; et leur terre, ingrate en apparence et stérile pour toute autre chose, devint pour eux un fonds des plus abondants et des plus fertiles. Rien ne leur manquait avec cette marchandise, et les barres de fer étaient des lingots qui leur procuraient toutes les commodités et toutes les douceurs de la vie.

Il serait curieux de savoir où, quand, comment et par qui ces matériaux ont été découverts. Cachés comme ils sont à nos yeux, et enveloppés dans les entrailles de la terre en petites particules presque imperceptibles, qui n'ont aucun rapport apparent et aucune disposition prochaine aux différents ouvrages que l'on en compose, qui peut avoir indiqué aux hommes les usages qu'ils en pouvaient tirer? C'est faire trop d'honneur au hasard de lui en imputer la découverte. L'importance infinie, et la nécessité presque indispensable des instruments qu'ils nous fournissent, méritent bien, ce me semble, que l'on y reconnaisse le concours et la bonté de la Providence. Il est vrai qu'elle se plaît ordinairement à cacher ses plus merveilleux bienfaits sous des événements qui ont toute l'apparence de cas fortuit et de pur hasard; mais des yeux attentifs et religieux ne s'y trompent point, et découvrent clairement sous ces voiles la bonté et la libéralité de Dieu, d'autant plus digne d'admiration et de reconnaissance, qu'elle se montre moins. C'est une vérité que les païens même ont reconnue, comme je l'ai déjà observé.

Il est remarquable que le fer [1], qui est de tous les métaux le plus nécessaire, est aussi le plus commun, le plus facile à trouver, le moins profondément caché en terre, et le plus abondant.

Comme je trouve peu de chose dans Pline sur la manière dont les anciens découvraient et préparaient les métaux, je suis obligé d'avoir recours à ce qu'en disent les modernes, pour donner au moins aux lecteurs quelque légère idée de ce qui se pratique actuellement dans la découverte, la préparation et la fonte

[1] « Ferri metalla ubique propemodum reperiuntur..... « Metallorum omnium vena ferri largissima est. » (Plin. lib. 34, cap. 14.)

de ces métaux, dont une partie avait lieu aussi dans l'antiquité.

La matière d'où se tire le fer (en terme de l'art on l'appelle *la mine de fer*) se trouve dans la terre, à différentes profondeurs, quelquefois en pierres de la grosseur du poing, et quelquefois en grains détachés les uns des autres, et de la grosseur des pois. Celle-ci est ordinairement la meilleure.

Pour faire fondre cette matière, après qu'on l'a bien lavée, on en jette, à des heures réglées, une certaine quantité dans un grand fourneau bien échauffé par un feu de charbon, dont l'activité est produite par le vent perpétuel de deux soufflets énormes qu'une roue fait hausser et baisser, et dont les deux ouvertures aboutissent dans un seul tuyau placé au bas du fourneau, à l'endroit jusqu'où peut s'élever la superficie de la matière fondue. A cette quantité de mine on ajoute toujours en même temps une autre quantité également réglée de charbon pour entretenir le feu, et de castine, qui est une espèce de pierre blanche, sans laquelle la mine brûlerait plutôt que de fondre.

A certains temps marqués, comme de douze heures en douze heures, et quand il y a une quantité suffisante de matière fondue, on la fait couler du fourneau par un trou fait exprès pour cela, et qui n'était bouché qu'avec du mortier; d'où sortant avec rapidité comme un torrent de feu, elle tombe dans un creux fait dans le sable, de forme triangulaire comme un prisme, de la longueur d'environ quatorze ou quinze pieds. C'est ainsi que se forme ce qu'on appelle *la gueuse*, qui est une grosse pièce de cette matière pesant souvent jusqu'à deux ou trois mille livres, et qui n'est encore que de la fonte pareille à celle dont on fait les plaques de cheminée.

On la porte ensuite à un fourneau de la forge, appelé *la raffinerie*, où, par le moyen du feu qui la purifie, et du marteau qui en écarte et en détache les parties étrangères, elle commence à acquérir la qualité de fer.

Les nouvelles pièces de fer qu'en termes de l'art on a mises à terre à ce fourneau, passent de là à un autre nommé *chaufferie* ou *martellerie*, où, après un nouvel épurement par le feu, ou en forge des barres avec l'aide d'un gros marteau pesant quelquefois jusqu'à quinze cents livres, et mis en mouvement, comme les autres, par des roues que l'eau fait tourner.

Il y a encore une autre machine composée de différentes roues assemblées avec un art merveilleux, où ces mêmes barres de fer, quand on les destine à certains usages, sont tout d'un coup séparées en sept ou huit verges ou baguettes d'environ un demi-pouce d'épaisseur. C'est ce qu'on appelle *la fenderie*.

Dans quelques endroits, au lieu de former *une gueuse* de la matière qui sort du premier fourneau pour la réduire en fer, on se borne à la faire couler dans des moules diversement préparés, suivant la diversité des ouvrages qu'on veut fondre, comme des marmites, plaques de cheminée, et autres ustensiles de fonte.

L'acier est une espèce de fer raffiné et purifié par le feu, qui le rend plus blanc, plus solide, et d'un grain plus menu et plus fin. C'est de tous les métaux le plus dur, quand il est préparé et *trempé* comme il faut [1]. Cette *trempe* se fait dans de l'eau froide, et demande une grande attention de la part de l'ouvrier, pour tirer du feu l'acier, quand il y a pris un certain degré de chaleur.

Qu'on examine un couteau, un rasoir, bien tranchants, bien affilés; croirait-on qu'ils pussent se former d'un peu de terre, ou de quelques pierres noirâtres? Quelle distance d'une matière si informe à des instruments si polis et si luisants! De quoi n'est point capable l'industrie humaine!

M. Réaumur [2] observe, au sujet du fer, une chose qui paraît bien digne d'être remarquée. Quoique le feu le rende rarement ou ne le rende presque jamais aussi liquide qu'il rend l'or, l'argent, le cuivre, l'étain et le plomb, cependant c'est de tous les métaux celui qui se moule le plus parfaitement, qui s'insinue le mieux dans les plus petits creux des moules, et qui en prend le plus exactement les impressions.

[1] ..... Stridentia tingunt
Æra lacu.

[2] Mémoires de l'Acad. des Sciences, année 1726.

§ II. — Mines de cuivre ou d'airain.

Le cuivre, qu'on nomme autrement l'airain, est un métal dur, sec pesant. On le tire des mines comme les autres métaux ; et on l'y trouve, aussi bien que le fer, ou en poudre, ou en pierre.

Avant que de le fondre, il faut beaucoup le laver, afin d'en séparer la terre qui y est mêlée. On le fait fondre ensuite dans les fourneaux par de grands feux, et l'on fait couler la matière fondue dans des moules. Le cuivre qui n'a eu que cette première fonte est le cuivre commun et ordinaire.

Pour le rendre plus pur et plus beau [1], on le fait refondre une ou deux fois. Lorsqu'il a soutenu plusieurs fois le feu, et qu'on en a séparé les parties les plus grossières, on l'appelle *rosette*, et c'est le cuivre le plus pur et le plus net.

Le cuivre naturel est rouge ; et ce qu'on nomme cuivre jaune est du cuivre jaunit avec la calamine.

La *calamine*, qu'on nomme aussi *cadmie*[2], est un minéral, ou terre fossile, qui s'emploie par les fondeurs pour teindre le cuivre rouge en jaune. Elle ne devient jaune que quand on la fait recuire à la manière des briques ; et ce n'est qu'après cette cuisson qu'on s'en sert pour jaunir et augmenter la rosette, ou cuivre rouge.

Le cuivre jaune est donc un mélange de cuivre rouge avec de la calamine, laquelle augmente son poids depuis dix jusqu'à cinquante par cent, selon la différente bonté du cuivre. On l'appelle aussi *laiton*, et en latin *aurichalcum*.

Le *bronze* est un métal factice, et composé du mélange de plusieurs métaux.

Pour les belles statues de bronze, l'alliage se fait moitié de cuivre rouge, et moitié de laiton ou cuivre jaune. Dans le bronze ordinaire, l'alliage se fait avec de l'étain, et même avec du plomb, quand on va à l'épargne.

[1] « Præterea semel recoquunt ; quod sæpius fecisse, « bonitati plurimùm confert. » (Plin. lib. 34, cap. 8.)

[2] « Vena (æris) quo dictum est modo, effoditur, ignique « perficitur. Fit et è lapide æroso, quem vocant *cad-* « *miam*. » (Plin. lib. 34, cap. 1.)

La *fonte* est aussi une espèce de cuivre mélangé, qui ne diffère du bronze que par le plus ou moins d'alliage.

L'art de fondre, ou, comme on dit maintenant, de jeter en bronze, est très-ancien. On a eu en tout temps des vases de métal, et différents ouvrages curieux qui en étaient formés. Il fallait qu'à la sortie d'Egypte la fonte fût déjà très-commune, puisque dans le désert, sans grands préparatifs, on forma une statue qui avait ses linéaments et sa figure, et qui représentait un veau. On fabriqua, bientôt après, la mer d'airain, et toutes sortes de vases pour le tabernacle, et ensuite pour le temple. On se contentait souvent de former une statue de lames battues, et jointes ensemble par le marteau.

L'invention de ces simulacres, ou fondus ou battus, prit son origine en Orient aussi bien que l'idolâtrie, et se communiqua ensuite à la Grèce, qui porta cet art à sa dernière perfection.

L'airain le plus célèbre et le plus estimé chez les Grecs était celui de Corinthe, dont j'ai parlé ailleurs, et celui de Délos. Cicéron les joint dans une de ses harangues, où il parle d'un vase d'airain appelé *authepsa*[1], où la viande se cuisait avec très-peu de feu et comme d'elle-même ; vase qui fut vendu si cher, que les passants, qui en entendaient crier le prix à l'encan, crurent qu'il s'agissait de la vente d'une terre.

On prétend que l'airain a été employé avant le fer pour fabriquer les armes. Il l'a été certainement avant l'or et l'argent pour la fabrique des monnaies, du moins à Rome. Elles consistaient d'abord dans une masse d'airain plus ou moins pesante, que l'on donnait au poids, sans qu'elle eût aucune marque ni figure déterminée : d'où vient cette formule usitée dans les ventes, *per æs et libram*. Ce fut Servius Tullius, sixième roi de Rome, qui le premier l'assujettit à une forme et à une empreinte particulière[2]. Et comme alors les plus grandes

[1] « Domus referta vasis coriothiis et deliacis : in quibus « est authepsa illa, quam tanto pretio nuper mercatus est, « ut, qui prætereuntes pretium anumerari audiebant, « fundum venire arbitrarentur. » (Orat. *pro Rosc. Amer.* c. 133.)

[2] « Servius rex, primus signavit æs. Antea rudi usos

richesses consistaient en bestiaux, bœufs, brebis, pourceaux, on fit imprimer leur figure, ou celle de leur tête, sur la première monnaie qui fut fabriquée; et elle fut appelée *pecunia*, du mot *pecus*, qui signifie toute sorte de bétail. Ce ne fut que sous le consulat de Q. Fabius et d'Ogulnius[1], cinq ans avant la première guerre punique, l'année de Rome 485, que la monnaie d'argent y fut mise en usage. On retint toujours néanmoins l'ancien langage et l'ancienne dénomination, tirée du mot *æs*, airain. De là ces expressions: *æs grave* (du cuivre pesant), pour exprimer, au moins dans l'origine de cette dénomination, les as du poids d'une livre; *ærarium*, le trésor public, où il n'y avait autrefois que de l'airain; *æs alienum*, l'argent qu'on a emprunté; et beaucoup d'autres pareilles.

### § III. — Mines d'or.

Pour trouver l'or[2], dit Pline, on s'y prend parmi nous de trois manières différentes. On le tire ou des rivières, ou des entrailles de la terre, en la creusant, ou des ruines des montagnes, en les perçant et les bouleversant.

#### Or tiré des rivières.

On ramasse l'or en petits grains ou parcelles sur le bord des rivières, comme en Espagne sur les bords du Tage, en Italie sur le Pô, en Thrace sur l'Hèbre, sur le Pactole en Asie, et enfin sur le Gange dans les Indes; et il faut convenir que celui qu'on trouve de cette manière est le meilleur de tous[3], parce qu'ayant couru longtemps sur les cailloux, ou sur l'arène, il a eu tout le loisir de s'y décrasser et de s'y polir.

Les rivières que je viens de nommer n'étaient pas les seules qui traînassent de l'or. Notre Gaule avait aussi cet avantage[4]. Diodore dit que la nature lui avait donné l'or par privilége, sans le lui faire chercher par l'art et par le travail; qu'il était mêlé avec le sable des rivières; que les Gaulois savaient laver ces sables, en tirer l'or, et le fondre; et qu'ils en faisaient des anneaux, des bracelets, des ceintures, et d'autres pareils ornements. On nomme encore quelques rivières en France[1] qui ont conservé ce privilége; le Rhin, le Rhône[2], la Garonne, le Doubs, qui passe dans la Franche-Comté; la Cèze et le Gardon, qui prennent leur origine dans les Cévennes; l'Arriége dans le pays de Foix, et quelques autres. A la vérité, les récoltes qu'on y fait ne sont pas considérables, et suffisent à peine pour faire vivre pendant quelques mois les paysans qui s'occupent à ce travail. Il y a des jours heureux qui leur valent plus d'une pistole; mais ils sont achetés par d'autres qui ne leur produisent presque rien.

#### Or tiré des entrailles de la terre.

Ceux qui cherchent de l'or commencent par aller à la découverte de ce qu'on appelle en français *la manne*, sorte de terre qui, par sa couleur et par les exhalaisons qui en sortent, donne à connaître à ceux qui s'entendent aux mines qu'il y a de l'or au-dessous.

Aussitôt que *le banc de terre à or* se découvre, il faut en détourner l'eau, et creuser à force de bras cette terre précieuse, qu'on enlève et qu'on porte aux lavoirs. La terre y ayant été mise, on y fait couler un ruisseau d'eau vive, proportionné à la terre qu'on veut laver, et, pour aider la rapidité de l'eau, on se sert d'un crochet de fer, avec lequel on remue et délaie cette terre; en sorte qu'il ne reste plus dans le bassin qu'un sédiment de sable noir, où l'or se trouve mêlé. On met ce sédiment dans un grand plat de bois enfoncé dans son milieu de quatre ou cinq lignes; et, à force de le laver à plusieurs eaux et de l'agiter fortement, *conjectura*, il ne reste plus qu'un sable de pur or[3]. Voilà ce qu'on fait aujourd'hui

« Romæ Timæus tradit. Signatum est notâ pecudum: « undé *pecunia* appellata. » (Plin. lib. 33, cap. 3.)

[1] Plin. lib. 34, cap. 1.

[2] Plin. lib. 33, cap. 4.

[3] « Nec ullum absolutius aurum est, ut cursu ipso tri- « tuque perpolitum. » (Plin.)

[4] Diod. lib. 5.

[1] Mémoires de l'Acad. des Sciences, année 1718.

[2] On prétend que l'Arve, qui se jette dans le Rhône un peu au-dessous de Genève, entraîne quelques paillettes d'or, non le Rhône même

[3] Voy. le Dictionnaire du Commerce.

au Chili; et c'est ce qu'on faisait aussi du temps de Pline. *Aurum qui quærunt, ante omnia segullum tollunt: ita vocatur indicium. Alveus hic est: arenæ lavantur, atque ex eo quod resedit conjectura capitur.* Tout se trouve réuni dans ce peu de mots. *Segullum:* c'est ce que nous appelons la manne. *Alveus hic est*: c'est le banc de terre à or. *Arenæ lavantur*: voilà les lavoirs. *Atque ex eo quod resedit*: voilà le sédiment de sable noir où l'or est renfermé. *Conjectura capitur*: voilà l'agitation des matières et l'écoulement de l'eau, et le sable de pur or qui demeure.

Il arrive quelquefois que, sans fouiller bien avant, on trouve l'or sur la superficie de la terre; mais ce bonheur est rare, quoiqu'il ne soit pas sans exemple: car il n'y a pas encore fort longtemps, dit Pline[1], qu'on en trouva en Dalmatie de cette espèce sous l'empire de Néron, et en si grande quantité, qu'on en ramassait jusqu'à cinquante livres par jour pour le moins.

Pour l'ordinaire, il faut creuser bien avant, et former des canaux souterrains, où l'on trouve du marbre et de petits cailloux enveloppés de l'or même. On pousse ces canaux à droite et à gauche, selon le cours de la veine d'or; et à l'égard de la terre qui demeure suspendue par-dessus, on la soutient par de bonnes poutres d'espace en espace. Quand on en a tiré la mine, c'est-à-dire la glèbe ou pierre métallique dont se forme l'or, qu'on appelle communément *minerai*, on la casse, on la pile, on la réduit en poudre, on la lave, puis on la fait passer par le feu. Ce qui sort le premier du fourneau n'est encore nommé qu'*argent*; car il y en a toujours de mêlé avec l'or.

On appelle en latin *scoria* l'écume qui résulte du fourneau. C'est comme l'ordure ou la crasse du métal que le feu rejette; ce qui n'est pas particulier à l'or, mais commun à toutes les matières métalliques. Du reste, on ne jette point cette crasse: on la pile et on la calcine de nouveau, pour en extraire ce qui y est resté de bon. Le creuset où se fait cette préparation doit être d'une certaine terre blanche qui approche de l'argile[2]. Il n'y en a guère d'autre qui puisse souffrir le feu, le soufflet, et l'ardeur même de la matière fondue.

Ce métal est bien précieux[1], mais coûte des peines infinies. On employait au travail des mines les esclaves, et les criminels condamnés à mort. La soif de l'or a toujours éteint dans les hommes tout sentiment d'humanité. Diodore de Sicile marque que ces malheureux, chargés de chaînes, n'avaient aucun repos ni jour ni nuit; qu'ils étaient traités avec la dernière dureté; et que, pour leur ôter toute espérance de pouvoir se sauver en corrompant leurs gardes, on choisissait pour ce ministère des soldats qui parlassent une autre langue qu'eux, et avec qui, par conséquent, ils ne pussent avoir aucun commerce, ni former aucun complot.

Or tiré des mines qui se rencontrent dans les montagnes.

Il y a une autre méthode de trouver l'or, qui regarde proprement les lieux élevés et montagneux, tels qu'on en rencontre souvent en Espagne. Ce sont des montagnes sèches et stériles pour toute autre chose[3], qu'on force à rendre leur or, pour se dédommager en quelque sorte de leur stérilité à tout autre égard.

D'abord, on commence par faire de grands trous à droite et à gauche. On attaque ensuite la montagne même à l'aide des flambeaux ou des lampes: car il ne faut plus parler de jour; la nuit y dure autant que le travail, et se prolonge l'espace de plusieurs mois. A peine a-t-on percé un peu avant, qu'il se forme dans la terre des crevasses qui l'éboulent et qui accablent quelquefois les pauvres mineurs: en sorte[4], dit Pline, qu'il y a aujourd'hui beaucoup moins d'audace et de témérité à aller chercher les perles en Orient au fond des eaux qu'à fouiller l'or dans le sein de la terre, de-

[1] Plin. lib. 33, cap. 4.

[2] On l'appelait *tasconium*.

[1] Diod. lib. 3.

[2] Plin. lib. 33, cap. 4.

[3] « Cætera montes Hispaniarum aridi sterilesque, in « quibus nihil aliud gignatur, huic bono fertiles esse co- « guntur. » (Plin.)

[4] « Ut jam minùs temerarium videatur è profundo ma- « ris petere margaritas: tantò nocentiores fecimus terras. » (Plin.)

venue par notre avarice plus dangereuse que la mer même.

Il faut donc dans ces mines-ci, comme dans les premières dont j'ai parlé, ménager d'espace en espace de bonnes voûtes qui soutiennent la montagne percée ; car on y trouve aussi de grandes masses de pierre, qu'il faut rompre à force de feu et de vinaigre. Mais, comme la fumée et les vapeurs du feu étoufferaient bientôt les ouvriers, on est obligé le plus souvent, et surtout lorsqu'on est un peu avancé, de rompre à coups de pics et de pieux ces masses énormes, et d'en arracher peu à peu de gros quartiers, et de se les donner ensuite de main en main et d'épaule en épaule le long du boyau, jusqu'à ce qu'on en soit délivré. On passe à ce travail les jours et les nuits. Il n'y a que les derniers des ouvriers qui voient la lumière du jour : tous les autres travaillent à la lueur des lampes. Si le roc se trouve trop long ou trop épais, ils prennent à côté, et conduisent leur boyau en ligne courbe.

Quand l'ouvrage est achevé et que ses conduits souterrains sont poussés assez loin, ils coupent par le bas les soutiens de ces voûtes, situés d'espace en espace. C'est le signal ordinaire de la ruine qui va s'ensuivre, et dont s'aperçoit le premier celui qui fait sentinelle au-dessus de la montagne, par l'affaissement de la voûte qui commence à crouler; et celui-ci aussitôt, de la voix ou par le bruit de l'airain qu'il frappe, avertit les travailleurs de se mettre en sûreté, et court le premier pour s'y mettre lui-même. La montagne, sapée ainsi de tous côtés, tombe sur elle-même, et se brise avec un fracas épouvantable. Les ouvriers victorieux jouissent alors paisiblement du spectacle de la nature bouleversée [1]. Cependant l'or n'est pas encore trouvé; et quand ils ont commencé à percer la terre, ils ne savaient pas encore s'il y en avait. L'espérance et l'avidité leur ont suffi pour entreprendre ces travaux et pour affronter ces dangers.

Mais ce n'est là que le prélude d'un nouveau travail, encore plus grand et plus onéreux que le premier ; car il faut conduire l'eau des montagnes voisines et plus élevées, par des détours d'un très-long espace [1], pour la lâcher ensuite avec impétuosité sur les ruines qu'ils ont formées, et en enlever le métal précieux. Pour cela il faut pratiquer de nouveaux canaux, tantôt plus ou moins élevés selon le terrain ; et c'est ici où est le plus grand travail; car il faut bien placer le niveau et prendre ses hauteurs dans tous les endroits où doit passer le torrent jusqu'à la montagne inférieure qu'on a éboulée, afin que l'eau ait assez de force pour arracher l'or partout où elle passe ; ce qui les oblige à la faire venir du plus haut qu'ils peuvent. Et pour ce qui est des inégalités qui se présentent dans son cours, ils y subviennent par des canaux artificiels qui lui conservent sa pente, et qui l'empêchent de se dissiper. Si ce sont des rochers scabreux qui s'opposent au passage, il faut les tailler, les aplanir par la pointe, et y ménager des ornières pour les planches qui doivent resserrer et continuer le canal. Ayant amassé leurs eaux des montagnes voisines les plus élevées d'où se doit faire le jet, ils y creusent de grands réservoirs, larges de deux cents pieds en carré, et de la profondeur de dix pieds. Ils y laissent ordinairement cinq ouvertures de la largeur de trois ou quatre pieds en carré, pour y recevoir l'eau de divers endroits. Après quoi, la mare étant remplie, on lève la bonde d'où se forme un torrent si violent et si impétueux, qu'il emporte tout, jusqu'à de grosses pierres même.

Autre manœuvre dans la plaine, et au pied de la mine. Il faut y creuser de nouveaux fossés, qui forment divers lits au torrent, de degré en degré jusqu'à ce qu'il se décharge dans la mer. Mais, de peur que l'or ne leur échappe, ils y pratiquent d'espace en espace de bonnes couches d'*ulex*, sorte d'arbrisseau qui revient assez à notre romarin, mais plus âpre, et par conséquent plus propre à retenir cette proie comme dans ses filets. Ajoutez qu'il faut encore de bonnes planches de chaque côté du fossé pour retenir l'eau dans son lit ; et lorsqu'il se rencontre des inégalités dangereuses, supendre ces nouveaux canaux par des chevalets [2], jusqu'à ce qu'enfin le torrent se perde

[1] « Spectant victores ruinam naturæ, nec tamen adhuc « aurum est. » (Plin.)

[1] « A centesimo plerumque lapide. »

[2] Machines pour soutenir ces canaux, faites de planches.

dans les sables de l'Océan, au voisinage duquel sont communément les mines.

L'or qu'on tire de la sorte au pied des montagnes n'a pas besoin d'être purifié par le feu; car il est d'abord ce qu'il doit être. On le trouve en masses de diverses grandeurs, comme on en trouve aussi dans les mines profondes, mais non pas si communément.

Pour ce qui est de ces branches de romarin sauvage qu'on y a employées, on les ramasse soigneusement, on les fait sécher, puis on les brûle : ensuite de quoi on en lave les cendres sur le gazon où l'or tombe, et se recueille facilement.

Pline[1] examine pourquoi l'or a été préféré aux autres métaux, et il en apporte plusieurs raisons.

C'est le seul de tous les métaux qui ne perd rien, ou presque rien, par le feu, pas même dans les bûchers et dans les incendies, où les flammes font le plus de ravages. On prétend même qu'il n'en est que meilleur lorsqu'il y a passé plusieurs fois. C'est aussi le feu qui en fait l'épreuve; car, pour être bon, il faut qu'il en prenne la couleur. C'est celui que les ouvriers appellent *obryzum*, de l'or affiné. Ce qu'il y a d'admirable dans cette épreuve, c'est que les charbons les plus ardents n'y font rien: il faut un feu clair[2], un feu de paille pour le résoudre, et y mettre un peu de plomb pour l'affiner.

L'or ne perd que très-peu par l'usage, et beaucoup moins qu'aucun autre métal; au lieu que l'argent, le cuivre, l'étain, salissent les mains, et tracent des lignes noires sur quelque matière que ce soit; ce qui est une preuve qu'ils souffrent du déchet, et que leur substance se détache plus aisément.

Il est le seul de tous les métaux qui ne contracte point de rouille, ni rien qui puisse en altérer la beauté, ni en diminuer le poids. C'est une chose bien digne de notre admiration, que, de toutes les substances, celle de l'or se conserve le mieux et en son entier, sans rouille, sans crasse, dans l'eau, dans la terre, dans l'ordure, dans les sépulcres, et cela à travers tous les siècles. On voit des médailles frappées depuis plus de deux mille ans, qui paraissent comme sorties tout récemment des mains de l'ouvrier.

On remarque que l'or résiste aux impressions et aux morsures du sel et du vinaigre[1], qui résolvent et qui domptent toutes les autres matières.

Il n'y a point de métal qui s'étende mieux[2], ni qui se divise en un plus grand nombre de parcelles en différents sens. Une once d'or, par exemple, se partage en sept cent cinquante feuilles, et plus s'il le faut; et chacune de ces feuilles a quatre doigts en carré de largeur. Ce que dit Pline ici est certainement bien admirable; mais nous verrons bientôt que nos ouvriers modernes ont poussé l'habileté en ce point, comme en beaucoup d'autres, infiniment plus loin que les anciens.

Enfin l'or se laisse filer et tisser comme l'on veut, de même que la laine; on peut même le travailler sans laine et sans soie, ou avec l'une et l'autre. Le premier des Tarquins triompha autrefois avec une tunique de drap d'or; et Agrippine, mère de Néron, lorsque l'empereur Claude son époux donna au peuple un combat naval, y parut habillée d'une longue robe toute de fil d'or, sans aucune autre matière.

Ce que l'on rapporte de l'extrême petitesse et délicatesse de l'or et de l'argent réduits en fil paraîtrait incroyable, s'il n'était confirmé par une expérience journalière. Je ne ferai que copier ici ce qu'on en lit dans les Mémoires de l'académie des sciences[3].

« On sait, y est-il dit, qu'un fil d'or n'est qu'un fil d'argent doré. Il faut donc étendre par le moyen de la filière, un cylindre d'argent couvert de feuilles d'or; et ce cylindre devient fil, et fil toujours doré, à quelque longueur qu'il puisse parvenir. On le prend ordinaire-

[1] Plin. lib. 33, cap. 3.

[2] Strabon fait la même remarque, et il en apporte la raison.

« Paleà faciliùs liquefit aurum : quia flamma mollis « quum sit, proportionem habet temperatam ad id quod « cedit et facilè funditur; carbo autem multùm absumit, « nimis colliquans suâ vehementiâ et elevans. » (Strab. lib. 3, pag. 146.)

[1] « Jam contra salis et aceti succos, domitores rerum, « constantia. » (Plin.)

[2] « Nec aliud laxius dilatatur, aut numerosius dividi- « tur, ut potè cujus unciæ in septingenas et quinquage- « nas, pluresque bracteas, quaternùm utroque digitorum, « sparguntur. » (Plin.)

[3] An. 1713.

ment de quarante-cinq marcs, et il a quinze lignes de diamètre et à peu près vingt-deux pouces de hauteur. M. de Réaumur prouve que ce cylindre d'argent de vingt-deux pouces vient par la filière à en avoir 13963240 ou 1163520 pieds, c'est-à-dire qu'il est devenu 634692 plus long qu'il n'était, et qu'il a près de quatre-vingt-dix-sept lieues de longueur, en mettant deux milles toises à la lieue. Ce fil se file sur de la soie, et, avant que de l'y filer on le rend plat de cylindre qu'il était; et en l'aplatissant on l'allonge ordinairement encore d'un septième au moins, de sorte que sa longueur de vingt-deux pouces se change en une de cent onze lieues. Mais on peut aller jusqu'à allonger ce fil d'un quart par l'aplatissement, au lieu de ne l'allonger que d'un septième, et par conséquent il aura six vingts lieues; cela doit paraître une prodigieuse extension, et cela n'est encore rien.

« Le cylindre d'argent de quarante-cinq marcs et de vingt-deux pouces de long a pu n'être couvert que d'une once de feuilles d'or. Il est vrai que la dorure sera légère, mais elle sera toujours dorure; et quand le cylindre passera par la filière et acquerra la longueur de cent vingt lieues, l'or n'abandonnera jamais l'argent. On peut voir déjà par là combien l'once d'or qui enveloppait le cylindre d'argent de quarante-cinq marcs a dû devenir extrêmement mince pour suivre toujours l'argent pendant un chemin d'une pareille longueur. M. de Réaumur ajoute encore à cette considération que l'on voit sensiblement que l'argent est une fois plus doré en certains endroits qu'en d'autres; et il trouve enfin, par le calcul, que, dans ceux où il l'est moins, il faut que l'épaisseur de l'or ne soit que de $\frac{9}{10100.0}$ de ligne, petitesse si énorme, qu'elle échappe autant à notre imagination que celle des infiniments petits de la géométrie; cependant elle est réelle, et produite par des instruments mécaniques qui ne peuvent être si fins, qu'ils ne soient encore fort grossiers. Notre esprit se perd et s'éblouit dans la considération de tels objets, combien plus dans celle des infiniment petits de Dieu! »

Electre.

Il faut savoir, dit Pline[1] que je copie dans toute la suite, qu'en toute sorte d'or il y a toujours de l'argent mêlé, plus ou moins; tantôt un dixième, tantôt un neuvième ou un huitième. On ne compte qu'une seule mine dans la Gaule, où l'on tire de l'or qui ne contient qu'une trentième partie d'argent, et c'est ce qui en fait monter le prix au-dessus de tous les autres : on nomme cet or *albicratense*, d'*Albicrat* (c'est un ancien lieu de la Gaule près de Tarbes). Il y avait plusieurs mines dans les Gaules, qui depuis ont été négligées ou épuisées. Strabon[2] parle de quelques-unes, et, entre autres, de celles de Tarbes, qui étaient, dit-il, *très-fécondes en or;* car, sans pousser leurs canaux fort avant, ils trouvaient des pépins[3] qui remplissaient le creux de la main, et qui n'avaient pas grand besoin de passer par le feu. Ils avaient aussi beaucoup de poudre d'or, et comme des grains qui ne demandaient presque point d'affinage.

Pour l'or, continue Pline, où l'on trouve jusqu'à un cinquième d'argent, on lui donne le nom d'*électre*. (On pourrait l'appeler de *l'or blanc*, parce qu'il approche un peu de cette couleur, et qu'il est plus pâle.) Il paraît que les peuples les plus anciens en faisaient grand cas. Homère[4], dans la description du palais de Ménélas, le dépeint tout brillant d'or, d'électre, d'argent et d'ivoire: l'électre a ceci de particulier, qu'il brille beaucoup plus à la lumière des lampes que ni l'or ni l'argent.

§ IV. — Mines d'argent.

Il en est des mines d'argent, pour plusieurs choses, comme de celles d'or[5]. On creuse la terre, et on fait de longs boyaux à droite et à gauche, selon le cours de la veine. Ce n'est point la couleur du métal, qui fait naître l'espérance des travailleurs; nul éclat, nulle étincelle dans ces mines, comme dans les autres.

[1] Plin. lib. 33, cap. 3.
[2] Strab. lib. 4, pag. 190
[3] Βῶλοι.
[4] Odyss. lib. 4, v. 71.
[5] Plin. lib. 33, cap. 6.

Digitized by Google

La terre qui renferme l'argent est tantôt rousse et tantôt cendrée; c'est aux ouvriers à la discerner par la pratique. Pour l'argent même, on ne saurait l'affiner que par le feu, avec du plomb, ou avec la mine même de l'étain [1] : on appelle cette mine *galena*, et on la trouve communément dans la veine des mines d'argent. Le feu ne fait autre chose que séparer ces matières, dont l'une se réduit en plomb ou en étain, et l'autre en argent; mais le dernier surnage toujours, parce qu'il est plus léger, à peu près comme l'huile sur l'eau.

On trouvait des mines d'argent dans presque toutes les provinces de l'empire romain. En effet, on en tirait d'Italie, près de Verceil; de Sardaigne, où il y en avait beaucoup; des Gaules, en divers endroits; de l'Angleterre même : de l'Alsace, témoin Strasbourg, qui en a tiré son nom, *Argentoratum;* et Colmar, *Argentaria;* de la Dalmatie et de la Pannonie, qui est maintenant la Hongrie; et enfin de l'Espagne et du Portugal, où était le plus beau.

Ce qu'il y a d'admirable dans les mines d'Espagne [2], c'est que les travaux qui y furent commencés par les ordres d'Annibal [3], y subsistent encore de nos jours, dit Pline, c'est-à-dire depuis plus de trois cents ans, et que les fossés y ont conservé les noms de ceux qui en firent la découverte, et qui étaient tous Carthaginois. Une de ces mines entre autres, encore aujourd'hui existante, et nommée *bebulo*, cella-là même qui produisait à Annibal jusqu'à trois cents livres d'argent par jour, a été poussée depuis jusqu'à quinze cents pas d'étendue, et même à travers la montagne par les peuples accitaniens [4], lesquels, sans se reposer ni jour ni nuit, et se relevant seulement à la mesure chacun de leurs lampes, en ont fait écouler les eaux. Il y a aussi des veines d'argent qu'on découvre comme à fleur de terre.

Du reste, les anciens connaissaient aisément quand ils étaient parvenus au bout de la veine; c'est lorsqu'ils trouvaient de l'alun: après quoi ils ne cherchaient plus rien, quoique depuis peu (c'est toujours Pline qui parle), on ait trouvé après l'alun une veine blanche de cuivre, ce qui a servi de nouvel indice aux ouvriers pour leur marquer la fin de la veine.

La découverte des métaux dont nous avons parlé jusqu'ici, est une merveille qu'on ne se lasse point d'admirer. Il n'y avait rien de plus caché dans la nature que l'or et l'argent; ils étaient ensevelis dans de profondes mines, mêlées de roches fort dures, et en apparence fort inutiles; et les parties de ces précieux métaux étaient si confondues avec des corps étrangers, si imperceptibles par ce mélange, si difficiles à séparer, qu'il ne paraissait pas possible que l'industrie de l'homme pût les déterrer, les réunir, les purifier, les convertir à ses usages. L'homme cependant en est venu à bout, et il a tellement perfectionné ses premières découvertes sur cette matière par ses réflexions, qu'on dirait que l'or et l'argent ont été formés en masse dès le commencement, et qu'ils ont été aussi visibles que les cailloux qui sont sur la surface de la terre; mais l'homme, par lui-même, était-il capable de faire de si merveilleuses découvertes? Cicéron dit [1], en termes exprès, qu'en vain Dieu aurait formé dans le sein de la terre l'or, l'argent, l'airain et le fer, s'il n'avait enseigné aux hommes par quel moyen ils pouvaient parvenir jusqu'aux veines qui cachent ces précieux métaux.

### § V. — Produit des mines d'or et d'argent, une des principales sources de la richesse des anciens

On conçoit aisément que les mines d'or et d'argent devaient produire un gros revenu aux particuliers et aux princes qui en possédaient, pour peu qu'ils fussent attentifs à les faire valoir.

Philippe [2], père d'Alexandre-le-Grand, avait

[1] La mine même de l'étain est cette matière informe et confuse qui contient la substance du métal. On nomme cette matière du mot général de *marcassite*, surtout par rapport à l'or et à l'argent.

[2] Id. Ibid.

[3] Lorsqu'il y vint pour faire le siége de Sagonte.

[4] Les peuples de Murcie et de Valence, qui faisaient partie du district de *Carthage la nouvelle*.

[1] « Aurum et argentum, æs, ferrum, frustrà natura « divina genuisset, nisi eadem docuisset quemadmodùm « ad eorum venas perveniretur. » (*De Divinat.* lib. 1 n. 110.)

[2] Diod. lib. 16.

des mines d'or aux environs de Pydna, ville de Macédoine, dont il tirait tous les ans mille talents, c'est-à-dire trois millions[1]. Il avait aussi d'autres mines d'or ou d'argent dans la Thessalie et dans la Thrace[2]; et il paraît que ces mines subsistaient encore à la fin du royaume de Macédoine[3]; car les Romains, ayant vaincu Persée, en ôtèrent l'usage et l'exercice aux Macédoniens[4].

Les Athéniens avaient des mines d'argent, et dans l'Attique à Laurium, et surtout dans la Thrace, dont ils tiraient un grand profit; Xénophon[5] nomme plusieurs citoyens qui s'y enrichissaient. Hipponicus avait six cents esclaves; Nicias, qui périt en Sicile, en avait mille. Les fermiers qui avaient loué leurs mines rendaient, tous frais faits, au premier chaque jour cinquante francs, sur le pied d'une obole[6] par jour pour chaque esclave, et autant à proportion au second; ce qui faisait un revenu considérable.

Xénophon, dans le traité où il propose différents moyens d'augmenter les revenus d'Athènes, donne pour cela d'excellents avis aux Athéniens, et les exhorte surtout à mettre en honneur le commerce, à encourager et à soutenir ceux qui s'y appliquent, soit citoyens, soit étrangers, à faire des avances pour eux en prenant des sûretés, à leur fournir des galères pour le transport des marchandises, et à se bien persuader qu'en cette matière la richesse des particuliers fait l'opulence et la force de l'état. Il insiste beaucoup sur ce qui regarde les mines, et désire que la république en fasse valoir en son nom et à son profit, sans craindre que par là elle fasse tort aux particuliers; parce qu'il y a de quoi enrichir les uns et les autres, et que ce ne seront pas les mines qui manqueront aux ouvriers, mais les ouvriers qui manqueront aux mines.

Mais ce qui provenait des mines de l'Attique et de la Thrace n'est rien en comparaison de ce qu'on tirait de celles d'Espagne. C'étaient les Tyriens qui d'abord en profitèrent, les habitants du pays n'en connaissant pas le prix. Les Carthaginois leur succédèrent; et dès qu'ils eurent mis le pied dans l'Espagne, ils sentirent bien que les mines seraient pour eux une source inépuisable de richesses. Pline[1] nous a marqué qu'une seule fournissait à Annibal chaque jour trois cents livres pesant d'argent, ce qui monte à douze mille six cents livres, en comptant quatre-vingt-quatre deniers pour une livre, comme le même Pline l'observe ailleurs[2].

Polybe, cité par Strabon, dit que de son temps il y avait quarante mille hommes occupés aux mines qui étaient dans le voisinage de Carthagène, et qu'ils fournissaient chaque jour au peuple romain vingt-cinq mille dragmes[3], c'est-à-dire douze mille cinq cents livres.

L'histoire fait mention de particuliers qui avaient des revenus immenses, et qu'on a peine à croire. Varron parle d'un Ptolémée[4], simple particulier, qui, du temps de Pompée, commandait en Syrie, qui entretenait à ses frais huit mille cavaliers, et avait d'ordinaire mille conviés à sa table, et pour chacun une coupe d'or, qu'on renouvelait même à chaque service. Ce n'est encore rien en comparaison de Pythius de Bithynie[5], qui fit présent au roi Darius de ce *platane* et de cette *vigne* si vantés dans l'histoire, l'un et l'autre d'or massif; qui traita un jour splendidement toute l'armée de Xerxès, forte de dix-sept cent mille hommes, en offrant à ce prince cinq mois de paye pour tout ce monde, avec toutes les provisions nécessaires pendant ce temps-là. De quelle source pouvaient venir de si énormes trésors, sinon principalement des mines d'or et d'argent que ces particuliers possédaient?

On est surpris quand on lit dans Plutarque tout ce qui fut transporté à Rome pour le triomphe de Paul Emile, pour celui de Luculle, et pour d'autres pareils.

Mais tout cela disparaît quand on songe aux millions innombrables d'or et d'argent amassés par David et par Salomon, et employés

[1] 5 750 000 francs. E. B.
[2] Justin. lib. 8, cap. 3.
[3] Strab. lib. 7, pag. 331.
[4] « Metalli quoque macedonici, quod ingens vectigal « erat, locationes tolli placebat. » (Liv. lib. 45, n. 18.)
[5] Xenoph. de ratione redituum.
[6] Il y avait six oboles à une dragme, qui valait 10 sous; 100 dragmes à la mine, et 60 mines au talent.

[1] Plin. lib. 33, cap. 6.
[2] Plin. lib. 33, cap. 9. — Polyb. lib. 3, pag. 157.
[3] 25 000 dragmes carthaginoises valent 17 250 fr. E. B.
[4] Varr. apud. Plin. lib. 33, cap. 10.
[5] Plin. ibid. — Herod. lib. 7, cap. 27.

Digitized by Google

pour la construction et pour l'ornement du temple de Jérusalem. Ces richesses immenses, dont le dénombrement effraie, étaient en partie le fruit du commerce que David avait établi en Arabie, en Perse et dans l'Indostan, à la faveur de deux ports[1] qu'il avait fait bâtir en Idumée, sur l'extrémité de la mer Rouge, et que Salomon augmenta encore considérablement[2], puisque dans un seul voyage sa flotte lui rapporta quatre cent cinquante talents d'or, qui font plus de cent trente-cinq millions. La Judée n'était qu'un petit pays; et cependant le revenu annuel[3], du temps de Salomon, sans compter beaucoup d'autres sommes, y montait à six cent soixante-six talents d'or, ce qui fait près de deux cents millions. Il fallait que, dès ce temps-là, pour fournir une quantité d'or si incroyable, on eût creusé bien des mines; et celles du Pérou et du Mexique n'étaient point encore découvertes.

### § VI. — Des monnaies et des médailles.

Quoique le commerce se soit fait d'abord par l'échange des denrées, comme cela paraît dans Homère, l'expérience fit bientôt sentir l'incommodité de ces échanges par la nature de plusieurs marchandises qui ne pouvaient ni se partager, ni se couper sans perdre beaucoup de leur prix; ce qui obligea peu à peu les négociants à en venir aux métaux, qui ne diminuaient ni de bonté ni d'intégrité par le partage. Ainsi, du temps d'Abraham, et avant lui sans doute, on introduisit l'or et l'argent dans le commerce, et aussi peut-être le cuivre pour les moindres denrées. Comme il s'y introduisit des fraudes pour le poids et pour la qualité de la matière, la police et l'autorité publique intervinrent pour établir la sûreté du commerce, et imprimèrent à ces métaux des marques pour les distinguer et les autoriser. De là sont venues les premières empreintes des monnaies, les noms des monétaires, l'effigie des princes, les années des consulats, et d'autres marques pareilles.

Les Grecs mettaient sur leurs monnaies des hiéroglyphes énigmatiques, qui étaient particuliers à chaque province. Ceux de Delphes y représentaient un dauphin, c'était comme des armes parlantes; les Athéniens, l'oiseau de leur Minerve, une chouette, signe de la vigilance, même pendant la nuit; les Béotiens, un Bacchus avec une grappe de raisin et une grande coupe, pour marquer l'abondance et les délices de leur terroir; les Macédoniens, un bouclier, pour désigner la force et la bravoure de leur milice; les Rhodiens, la tête du soleil, auquel ils avaient dédié leur fameux colosse. Enfin, chaque magistrat prenait plaisir d'exprimer dans sa monnaie la gloire de sa province, ou les avantages de sa ville.

La falsification des monnaies a toujours eu lieu dans tous les états et dans tous les temps. Au premier paiement que firent les Carthaginois[1] de la somme à laquelle les Romains les avaient condamnés à la fin de la seconde guerre punique, il se trouva que l'argent que leurs ambassadeurs apportèrent n'était pas de bon aloi, et l'on reconnut, en le faisant fondre, qu'il y avait dans cet argent un quatrième de mélange. Ils furent obligés, pour remplacer ce déchet, d'emprunter de l'argent à Rome. Le triumvir Antoine[2], dans le temps de ses plus grands besoins, fit mêler le fer avec l'argent dans les deniers qu'il fit frapper.

Cette falsification se faisait d'ordinaire, ou par le mélange du cuivre, ou par la soustraction plus ou moins forte de son légitime poids. Il devait être, comme le remarque Pline, de quatre-vingt-seize ou de cent deniers pour la livre en or et en argent. Marius Gratidianus, parent du célèbre Marius, supprima à Rome, pendant sa préture, plusieurs désordres au sujet de la monnaie, par de sages règlements. Le peuple, toujours sensible à ces sortes de réformes, pour en témoigner sa reconnaissance, lui érigea des statues de quartier en quartier par toute la ville. C'est

[1] Elath et Asiongaber.
[2] II. Paralip. 8, 18.
[3] Ibid. 9, 13.

[1] « Carthaginienses eo anno argentum in stipendium « impositum primùm Romam advexerunt. Id quia pro- « bum non esse quæstores renuntiaverant, experientibus- « que pars quarta decocta erat, pecuniâ Romæ mutuâ « sumptuâ, intertrimentum suppleverunt. » (Liv. lib. 52, n. 2.)
[2] Plin. lib. 33, cap. 9.

ce Marius [1], à qui Sylla, pour se venger des cruautés exercées par son frère, fit couper les mains, casser les jambes et crever les yeux par le ministère de Catilina [2].

On avait heureusement remédié à l'incommodité des échanges par la monnaie d'or et d'argent, devenue le prix commun de toutes les marchandises, dont par là on épargnait le transport pénible, et souvent inutile. Mais il manquait encore à l'ancien commerce une grande facilité, qu'on a depuis sagement imaginée : je veux dire la manière de remettre de l'argent d'un lieu à un autre par une lettre qui en indique le paiement.

Il est difficile de démêler bien certainement la différence qu'il y a entre les monnaies et les médailles : les avis sur cette matière sont fort partagés. Ce qui paraît de plus vraisemblable, c'est que l'on doit appeler monnaie la pièce de métal, qui, d'un côté, porte la tête du prince régnant, ou de quelque divinité, et dont le revers est toujours le même, parce que, la monnaie étant faite pour avoir cours, il faut que le peuple puisse aisément la connaître, afin d'en savoir la valeur. Ainsi la tête de Janus [3], avec une proue de galère au revers, était la première monnaie de Rome. Servius Tullius y mit, au lieu d'une proue, une brebis ou un bœuf, d'où vient le nom de *pecunia*, à cause que ces sortes d'animaux étaient du genre de ceux qu'on appelait *pecus*. On y mit ensuite, à la place de Janus, une femme armée, avec l'inscription NOMA, et au revers un char tiré à deux ou à quatre chevaux, ce qui fit des pièces de monnaie appelées *bigati*, *quadrigati*. On mit aussi des victoires, *victoriati*. Toutes ces pièces différentes sont reconnues pour monnaies, de même que celles qui portent certaines marques, comme un X, c'est-à-dire *denarius*; une L, *libra*; une S, *semis*. Ces diverses marques font connaître le poids ou la valeur de la pièce.

Les médailles sont les pièces qui pour l'ordinaire marquent au revers quelque événement considérable.

Les parties d'une médaille sont ses deux côtés, dont l'un s'appelle la *face* ou la *tête*, et l'autre le *revers*. De chaque côté il y a le *champ*, qui est le milieu de la médaille; le *tour*, ou le *bord*; et l'*exergue*, qui est la partie qui se trouve au bas du sol sur lequel sont posées les figures que la médaille représente. Sur ces deux faces on distingue le *type*, et l'*inscription*, ou *légende*. Le type, sont les figures représentées; l'inscription ou légende, c'est l'écriture qu'on y lit, et principalement celle qui est sur le tour de la médaille.

Pour avoir quelque idée de la science des médailles, il faudrait savoir quelle est leur origine, leur usage; comment on les divise en antiques et modernes, en grecques et en romaines; ce que l'on entend par médailles du haut ou du bas empire, du grand ou du petit bronze; ce que c'est qu'une *suite* dans le langage des antiquaires. Mais ce n'est pas ici le lieu d'expliquer toutes ces choses. Le livre de la science des médailles, du P. Joubert, jésuite, contient ce que l'on en doit savoir, quand on ne veut pas approfondir cette matière.

Je me contente d'avertir les jeunes gens qui voudront étudier à fond l'histoire, que la connaissance des médailles est absolument nécessaire pour cette étude : car l'histoire ne s'apprend pas seulement dans les livres, qui ne disent pas toujours tout, ni toujours la vérité. Il faut donc recourir aux pièces qui la justifient, et auxquelles la malice et l'ignorance n'ont pu donner atteinte; et tels sont les monuments que l'on appelle *médailles*. On y apprend mille choses également importantes et curieuses que l'on ne trouve point ailleurs. Le pieux et savant auteur [1] des mémoires sur l'histoire des empereurs nous y donne une preuve et un modèle de l'usage que l'on peut faire de la science des médailles.

Il en faut dire autant des pierres gravées, qui ont cet avantage sur les médailles, qu'étant d'une substance plus dure, et représentant en creux les figures qu'elles portent, elles les conservent toujours dans toute leur per-

[1] « M. Mario, cui vicatim populus statuas posuerat, « cui thure et vino romanus populus supplicabat, L. Sylla « perfrangi crura, oculos erui, amputari manus jussit; et « quasi lotiens occideret, quotiens vulnerabat, paulatim « et per singulos artus laceravit. » (SENEC.)

[2] Flor. lib. 3, cap. 21. — Sen. de Irâ, lib. 3, cap. 18.

[3] Plin. lib. 33, cap. 3.

[1] M. de Tillemont

Digitized by Google

fection ; au lieu que les médailles sont plus sujettes à se corrompre, tant par le frottement que par la corrosion des liqueurs salines, à quoi elles sont toujours exposées. Mais en récompense, celles-ci se trouvant en grand nombre, chacune dans leur espèce, sont d'un bien plus grand usage pour les savants.

L'académie royale des inscriptions et des belles-lettres, établie et renouvelée si avantageusement sous le règne précédent, et qui embrasse dans son objet toute l'érudition antique et moderne, ne contribuera pas peu à conserver parmi nous, non-seulement le bon goût des inscriptions et des médailles, qui consiste dans une noble simplicité, mais en général le bon goût de tous les ouvrages d'esprit, qui se puise principalement dans les auteurs anciens, dont cette académie fait une étude particulière. Je n'oserais marquer ici tout ce que je pense d'une compagnie où je suis agrégé, et dont je fais partie. On me fit l'honneur de m'y appeler dans le temps de son renouvellement, sans que j'eusse brigué une place si honorable, et même sans que j'en susse rien : entrée, ce me semble, véritablement digne des compagnies savantes. Je souhaiterais l'avoir mieux méritée, et y avoir mieux rempli, que je n'ai fait, les fonctions d'académicien.

### § VII. — Perles.

La perle est une substance dure, blanche et claire, qui se forme au dedans de certaines espèces d'huîtres.

Le poisson testacé[1], où se trouvent les perles, est trois ou quatre fois plus grand que les huîtres ordinaires. On le nomme communément *perle*, ou *mère-perle*.

Chaque mère-perle en produit ordinairement dix ou douze. Cependant un auteur qui a traité de leur production, prétend en avoir vu dans une huître jusqu'à cent cinquante, mais dans divers degrés de perfection. La plus parfaite se pousse toujours la première : les autres restent sous l'huître, au fond de l'écaille.

La pêche des perles, chez les anciens, se faisait principalement dans la mer des Indes. Elle s'y fait encore, aussi bien que dans les mers de l'Amérique, et en quelques endroits de l'Europe. Des plongeurs, auxquels on lie sous les bras une corde dont l'extrémité reste attachée à la barque, descendent dans la mer à plusieurs reprises; et après avoir arraché du rocher les huîtres, et les avoir jetées dans un panier, remontent avec une grande promptitude.

Cette pêche se fait dans une certaine saison de l'année. On met ordinairement les huîtres dans du sable, où elles se corrompent par la chaleur extraordinaire du soleil; et, en s'ouvrant d'elles-mêmes, elles font paraître leurs perles, qu'il suffit, après cela, de nettoyer et de sécher.

Les autres pierres précieuses sont toutes brutes quand on les tire de leurs rochers, et elles n'ont leur lustre que de l'industrie des hommes. La nature ne fait que les ébaucher; il faut que l'art les achève en les polissant. Mais pour les perles, elles naissent avec cette eau[1] nette et éclatante qui les fait tant estimer. On les trouve toutes polies dans les abîmes de la mer, et la nature y met la dernière main avant qu'on les arrache de leurs nacres.

La perfection des perles[2], selon Pline, est, lorsqu'elles sont d'une blancheur éclatante, grosses, rondes, polies, et d'un grand poids : qualités qui se trouvent rarement réunies.

C'est une vision de croire que les perles naissent de la rosée[3]; qu'elles sont molles dans la mer, et ne se durcissent que quand elles sentent l'air; qu'elles s'amaigrissent et avortent quand il tonne, comme dit Pline, et beaucoup d'autres auteurs après lui.

On vante beaucoup de certaines choses, uniquement parce qu'elles sont rares, et dont le principal mérite consiste dans le péril où l'on s'expose pour les avoir[4]. Les hommes sont

[1] C'est-à-dire couvert d'une écaille dure et forte.

[1] En terme de joailliers, on appelle *eau* l'éclat des perles qu'on suppose être faites d'eau. Ainsi, on dit : les perles que Cléopatre avait en pendants étaient d'un prix inestimable, soit pour l'eau ou pour la grosseur.

[2] « Dos omnis in candore, magnitudine, orbe, lævore, « pondere; haud promptis rebus. » (Plin. lib. 9, cap. 35.)

[3] Plin. lib. 9. cap. 35.

[4] « Animâ hominis quæsita maximè placent. » (Plin. *Ibid.*

dignes d'estimer si peu leur vie, et de la juger moins précieuse que des coquilles cachées dans le fond de la mer. S'il était nécessaire, pour acquérir la sagesse, d'essuyer toutes les peines qu'on se donne pour trouver quelque perle d'une grosseur et d'une beauté non commune (et il en faut dire autant de l'or, de l'argent et des pierreries), il ne faudrait pas balancer un moment à exposer sa vie, et plusieurs fois, pour un tel trésor. La sagesse est le plus grand des biens; une perle est de tous les biens le plus frivole : cependant les hommes ne font rien pour la sagesse, et ils tentent tout pour une perle.

### § VIII. — La pourpre.

Les étoffes teintes en pourpre faisaient une des parties les plus considérables du commerce ancien, surtout de celui de Tyr, dont l'industrie et l'extrême habileté avaient porté cette précieuse teinture au plus haut degré de perfection où elle pût être conduite. La pourpre le disputait de prix avec l'or même[1], quelque rare qu'il fût dans ces temps reculés, et faisait la marque distinctive des plus grandes dignités de l'univers, étant réservée principalement pour les princes[2], les rois, les sénateurs, les consuls, les dictateurs, les empereurs, et pour ceux à qui Rome accordait l'honneur du triomphe.

La pourpre est une couleur rouge tirant sur le violet, qui vient d'un poisson de mer enfermé dans un coquillage[3], que l'on nommait aussi *pourpre*. Malgré divers traités faits par les modernes sur cette couleur si vantée chez les anciens, on est peu instruit de la nature de la liqueur qui la fournissait. Aristote et Pline ont laissé bien des choses remarquables sur cette matière[4], mais plus propres à exciter la curiosité qu'à la satisfaire pleinement. Le dernier[1], qui a parlé le plus au long de la préparation de la pourpre, a renfermé tout ce qu'il nous en a dit, en quelques lignes. C'en était peut-être assez pour retracer dans ce temps-là l'idée d'une pratique connue; mais c'en était trop peu pour nous en éclaircir suffisamment dans le nôtre, où l'on a cessé d'en faire usage depuis plusieurs siècles.

Pline range toutes les espèces de coquillages qui donnent la teinture pourpre[2], sous deux genres, dont le premier comprend les petites espèces de *buccinum*, ainsi appelé parce que la coquille de ce poisson a quelque ressemblance avec un cor de chasse; et le second comprend les coquillages qui portent le nom de *pourpre*, comme la teinture qu'ils fournissent. On croit que ce dernier genre s'appelait aussi *murex*.

Quelques auteurs prétendent que ce fut le hasard seul qui fit connaître aux Tyriens la teinture dont il s'agit ici[3]. Un chien affamé ayant brisé avec ses dents un de ces coquillages sur le bord de la mer, et dévoré un de ces poissons, en eut tout le tour de la gueule teint d'une si belle couleur, qu'elle donna de l'admiration à ceux qui la virent, et fit naître l'envie de s'en servir.

La pourpre de Gétulie[4] en Afrique, et celle de la Laconie en Europe[5], étaient fort estimées[6]; mais la tyrienne en Asie l'emportait sur toutes les autres, celle principalement qui était mise deux fois à la teinture, et que l'on appelait pour cette raison *dibapha*. La livre s'en vendait à Rome mille deniers, c'est-à-dire cinq cents francs[7].

Le *buccinum* et le *murex* ne diffèrent presque que par la grosseur du coquillage, par la manière de les prendre, et par celle de les préparer. Le *murex* se pêche pour l'ordinaire

[1] Plin. lib. 9, cap. 36.

[2] « Color nimio lepore vernans, obscuritas rubens, nigredo sanguinea regnantem discernit, dominum conspicuum facit, et prestat humano generi ne de conspectu principis possit errari. » (Cassiod. lib. 1, var. ep. 2.)

[3] De là vient qu'on appelle en latin des habits de pourpre, *conchiliatæ vestes*.

[4] Arist. de Hist. anim. lib. 5, cap. 15.

[1] Plin. lib. 9, cap. 38.

[2] Id. ibid. cap. 36.

[3] Jul. Pollux. lib. 1. cap. 4. — Cassiod. lib. 1, var. ep. 2.

[4] Vestes gætulo murice tinctas.
(Horat. l. II, *Epist.* 2 v. 181.)

[5] Nec laconicus mihi
Trabuni honestæ purpuras clientæ.
(Horat. l. II, od. 18, v. 7.)

[6] Plin. lib 9, cap. 36-39.

[7] 719 francs E. B.

en pleine mer, au lieu que le *buccinum* se prend sur des pierres et des rochers où il s'attache. Je ne parlerai ici que du *buccinum*, et je copierai une légère partie de ce que j'en trouve dans la savante dissertation de M. de Réaumur [1].

Les *buccinum* ne pouvaient être dépouillés de leur liqueur sans qu'on y employât un temps très-considérable. Il fallait d'abord casser la dure coquille dont ils sont revêtus. Cette coquille cassée à quelque distance de son ouverture, ou de la tête du *buccinum*, on enlevait les morceaux cassés. C'est alors que l'on apercevait une petite veine, pour me servir de l'expression des anciens, ou, pour parler plus juste, un petit réservoir plein de la liqueur propre à teindre en pourpre. La couleur de la liqueur renfermée dans ce petit réservoir le fait aisément distinguer; elle est très-différente de celle des chairs de l'animal. Aristote et Pline disent qu'elle est blanche; aussi est-elle d'une couleur qui tire sur le blanc, ou d'un blanc jaunâtre. Le petit réservoir dans lequel elle est contenue n'est pas d'égale grandeur dans tous les *buccinum*; il a pourtant communément une ligne de large ou environ, et deux ou trois lignes de long.... C'était ce petit réservoir que les anciens étaient obligés d'enlever au *buccinum*, pour avoir la liqueur qu'il renferme. Ils étaient contraints de le couper séparément à chaque poisson, ce qui était un fort long ouvrage, du moins par rapport à ce qu'on en retirait, car il n'y a pas la valeur d'une bonne goutte de liqueur contenue dans chaque réservoir. De là il est peu surprenant que la belle pourpre fût à un si haut prix parmi eux.

Aristote et Pline disent, à la vérité, que l'on ne se donne pas la peine d'enlever séparément ces petits vaisseaux aux plus petits coquillages de cette espèce; qu'on les pilait simplement dans les mortiers, ce qui était un moyen d'expédier beaucoup d'ouvrage en peu de temps. Il semble même que Vitruve [2] donne cette préparation comme générale. Il est néanmoins peu aisé de concevoir qu'on pût avoir une belle couleur pourpre par ce moyen. La matière des excréments de l'animal devait altérer très-considérablement la couleur pourpre, lorsqu'on les faisait chauffer ensemble après les avoir mêlés dans de l'eau : car cette matière est elle-même colorée d'un brun verdâtre, couleur qu'elle communiquait apparemment à l'eau, et qui devait fort changer la couleur pourpre, parce que la quantité de cette matière est incomparablement plus grande que celle de la liqueur.

On n'en était pas quitte, dans la préparation de la pourpre, pour la peine que l'on avait eue à enlever un petit réservoir de liqueur à chaque *buccinum*. On jetait ensuite tous ces petits réservoirs dans une grande quantité d'eau, qu'on mettait pendant dix jours sur un feu modéré. Si on laissait pendant un temps si long sur le feu tout ce mélange, ce n'est pas qu'il fût nécessaire pour donner la couleur pourpre à la liqueur: elle la prendrait beaucoup plus vite, comme je m'en suis assuré, dit M. de Réaumur, par un grand nombre d'expériences; mais il fallait en séparer les chairs, ou le petit vaisseau lui-même dans lequel la liqueur était contenue : ce qu'on ne pouvait faire, sans perdre beaucoup de la liqueur, qu'en laisant dissoudre ces chairs dans l'eau chaude, au-dessus de laquelle elles montaient ensuite en écume, qu'on avait grand soin d'ôter.

Vailà une des manières dont se faisait anciennement la teinture en pourpre, qui n'a point été, comme on le croit, absolument perdue, ou du moins qui a été retrouvée, il y a environ cinquante ans, par la société royale d'Angleterre. Un des coquillages qui la fournit, et qui est une espèce de *buccinum*, est commun sur les côtes de ce pays-là. Les observations d'un Anglais sur cette nouvelle découverte furent imprimées dans les journaux de France en 1686.

Un autre *buccinum*, qui donne aussi la teinture de pourpre, et qui apparemment est un de ceux que Pline a décrits comme ayant cet usage, se trouve sur les côtes du Poitou. Les plus grandes coquilles de cette espèce ont douze à treize lignes de long, et sept à huit de diamètre dans l'endroit où elles sont le plus grosses. Ce sont des coquilles d'une seule pièce, tournées en spirale comme celles de nos li-

[1] Mémoires de l'Acad. des Sciences, année 1711

[2] Architect. lib. 7, cap. 13.

maçons de jardin, mais en spirales un peu plus allongées.

Dans le journal des Savants de 1686, on a décrit les changements de couleur singuliers qui arrivent à la liqueur des *buccinum*. Si, au lieu de détacher le vaisseau qui la contient, comme les anciens le pratiquaient pour faire leur teinture pourpre, on ouvre seulement ce vaisseau, et qu'en le ratissant on lui enlève sa liqueur, les linges, ou les autres étoffes, soit de soie, soit de laine, qui seront imbibés de cette liqueur, ne feront voir d'abord qu'une couleur jaunâtre: mais ces mêmes linges, exposés à une chaleur du soleil, médiocre, telle qu'elle est le matin dans l'été, prennent en peu d'heures des couleurs bien différentes. Ce jaune commence d'abord à paraître un peu plus verdâtre; puis il devient couleur de citron. A cette couleur de citron succède un vert plus gai. Ce même vert se change en un vert foncé, qui se termine en une couleur violette, après laquelle enfin on voit un fort beau pourpre. Ainsi ces linges arrivent de leur première couleur jaunâtre à une belle couleur de pourpre, en passant par tous les différents degrés de vert. Je passe beaucoup d'observations très-curieuses de M. de Réaumur sur ces changements, mais qui ne sont point de mon sujet.

Il doit paraître surprenant qu'Aristote et Pline, nous ayant parlé de la teinture de pourpre et des coquillages qui la donnent, en différents endroits, ne nous aient pas dit un mot de ces changements de couleurs si dignes de remarque, par lesquels passe la liqueur avant que d'arriver à la pourpre. Peut-être que, n'ayant pas assez examiné ces coquillages par eux-mêmes, et n'en étant instruits que par des mémoires peu exacts, ils n'auront rien dit d'un changement qui n'arrivait point dans la préparation ordinaire de la pourpre: car, dans ce cas, la liqueur étant mêlée dans les chaudières avec une grande quantité d'eau, elle passait tout d'un coup au rouge.

M. de Réaumur, dans le voyage qu'il fit sur les côtes du Poitou, l'année 1710, en considérant au bord de la côte les coquillages appelés *buccinum* que la mer avait laissés à découvert pendant son reflux, trouva une nouvelle teinture de pourpre qu'il ne cherchait point, et qui, selon toutes les apparences, a été inconnue aux anciens, quoique de même espèce que la leur. Il remarqua que les *buccinum* s'assemblaient ordinairement autour de certaines pierres, ou sous certaines arcades de sable, en si grande quantité, qu'on pouvait les y ramasser à pleines mains; au lieu qu'ils étaient dispersés çà et là partout ailleurs. Il remarqua, en même temps, que ces pierres, ou ces arcades de sable, étaient couvertes de certains grains dont la figure avait quelque air d'une petite boule allongée. La longueur de ces grains était d'un peu plus de trois lignes, et leur grosseur d'un peu plus d'une ligne. Ils lui parurent contenir une liqueur d'un blanc tirant sur le jaune. Il en exprima le suc sur les manchettes de sa chemise, qui n'en devinrent qu'un peu plus sales: il n'y vit d'autre couleur qu'un petit œil jaunâtre, qu'il démêlait à peine dans certains endroits. Divers objets qui attiraient son attention lui firent oublier ce qu'il venait de faire. Il n'y pensait plus du tout, lorsque, jetant par hasard les yeux sur les mêmes manchettes un demi-quart d'heure après, il fut frappé d'une agréable surprise, et vit une fort belle couleur pourpre sur les endroits où les grains avaient été écrasés. Cette rencontre fortuite donna lieu à plusieurs expériences dont le récit fait un plaisir merveilleux, et montre quel trésor c'est dans un royaume que des hommes d'un certain génie, nés avec un goût et des dispositions naturelles pour faire d'heureuses découvertes dans les opérations de la nature.

M. de Réaumur remarque qu'on tirerait la liqueur de ces grains, qu'il appelle *des œufs de pourpre*, d'une manière infiniment plus commode que celle dont les anciens se servaient pour ôter la liqueur des *buccinum*; car il n'y aurait d'autre façon à faire, après avoir ramassé de ces œufs, et les avoir lavés dans l'eau de mer pour leur ôter, autant qu'il serait possible, les ordures qui pourraient altérer par leur mélange la couleur pourpre; il n'y aurait, dis-je, qu'à mettre ces œufs dans des linges. On exprimerait alors leur liqueur en tournant les deux bouts de ces linges en sens contraires, à peu près comme on exprime le suc des groseilles lorsqu'on en veut faire de la gelée; et même, pour abréger davantage, on pourrait employer de petits pressoirs, qui dans un

moment feraient sortir toute la liqueur. On a vu auparavant combien il fallait de temps et de soins pour tirer la liqueur des *buccinum*.

Le *coccus*[1], ou *coccum*, fournissait aux anciens la belle couleur et la belle teinture que nous nommons *écarlate*, qui le disputait en quelque sorte à la pourpre pour la beauté et l'éclat. Quintilien les joint ensemble, en se plaignant des pères et mères de son temps[2], qui, dès le berceau, revêtaient leurs enfants d'écarlate et de pourpre, et leur inspiraient déjà le goût du luxe et de la magnificence. L'écarlate, selon Pline[3], fournissait à l'homme une parure plus éclatante que la pourpre, et en même temps plus innocente, parce qu'il ne fallait point exposer sa vie pour la recueillir.

On croit ordinairement que l'écarlate est la graine d'un arbre qui est une espèce de chêne vert. On a reconnu que c'était une petite excrescence ronde, rouge, et de la grosseur d'un petit pois, qui croît sur les feuilles d'un petit arbrisseau qui est une espèce d'yeuse, et qu'on appelle *ilex aculeata cocci glandifera*. Cette excrescence est causée par la piqûre d'un insecte qui y dépose des œufs. Les Arabes nomment ce grain *kermès*; les Latins, *coccus* et *vermiculus*, d'où nous est venu le mot de *vermillon*, et *cusculium* ou *quisquilium*. On en recueille une grande quantité dans la Provence et dans le Languedoc. La rivière des Gobelins a une eau propre pour les teintures en écarlate.

Il y a deux espèces d'écarlate: l'écarlate de France ou des Gobelins, qui se fait avec la graine dont je viens de parler; et l'écarlate de Hollande, qui se fait avec la cochenille. C'est une drogue qui vient des Indes orientales. Les auteurs ne sont pas d'accord entre eux sur la nature de la cochenille. Les uns croient que c'est une espèce de ver, et les autres que c'est simplement la graine d'un arbre.

[1] Plin. lib. 22, cap. 2

[2] « Quid non adultus concupiscet, qui in purpuris repit? Nondum prima verba exprimit, et jam coccum « intelligit, jam conchylium poscit. » (Quintil. lib. 1, cap. 2.)

[3] « Transalpina Galilia herbis tyrium atque conchylium « tingit, omnesque alios colores. Nec quærit in profun- « dis murices..... Ut invenial per quod facilius matrona « adultero placeat, correptor insidietur nuptæ. Stans et in « sicco carpit, quo fruges modo. » (Plin.)

On se sert rarement de la première graine depuis qu'on a découvert la cochenille, qui donne une écarlate plus vive et plus éclatante que celle que donne le *kermès*, qui est plus foncée, et qui approche plus de la pourpre romaine. Elle a pourtant un avantage sur celle de la cochenille, qu'elle ne change point de couleur quand il y tombe de l'eau par-dessus, comme il arrive à l'autre, qui devient noirâtre à l'instant.

### § IX. — Étoffes de soie

La soie[1], comme l'observe M. Mahudel dans la dissertation qu'il nous a donnée sur cette matière, dont je ferai ici grand usage, la soie, dis-je, est une de ces choses dont on s'est servi, pendant plusieurs siècles, presque dans toute l'Asie, en Afrique, et en beaucoup d'endroits de l'Europe, sans que l'on connût ce que c'était; soit parce que les peuples chez qui elle se trouvait donnaient peu d'accès chez eux aux étrangers, soit que, jaloux d'un avantage qui leur était particulier, ils appréhendaient de se le voir ravir par d'autres. C'est sans doute de la difficulté qu'il y avait de s'instruire de l'origine de ce fil précieux que sont nées tant d'opinions singulières des plus anciens auteurs.

A juger par la description qu'Hérodote[2] fait d'une laine plus belle et plus fine que l'ordinaire, et qu'il dit être le fruit d'un arbre des Indes (pays le plus reculé que les Orientaux connussent de son temps du côté du levant), il paraît que c'était la première idée qu'ils aient eue de la soie. Il n'était pas extraordinaire que des gens envoyés dans ce pays-là pour le reconnaître, ne voyant qu'en passant les cocons des vers à soie dont ces arbres étaient chargés, sous un climat où ces insectes éclosent sur leurs feuilles, s'y nourrissent, et montent naturellement sur leurs branches, prissent ces cocons pour des pelotons de laine.

Il y a apparence que ce n'a été que sur la relation de ces gens peu fidèles, que Théophraste[3] regardait ce genre d'arbre comme existant, et qu'il les rangeait dans une classe

[1] Mémoires de l'Acad. des Inscriptions, tome V.

[2] Herod. lib. 3, cap. 106.

[3] Théophr. in édit. Bodel. lib. 4, cap. 9.

particulière, qu'il a formée d'arbres portant de la laine. Il y a tout lieu de croire que c'était aussi le sentiment de Virgile :

Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres[1].

Aristote[2], quoique le plus ancien des naturalistes, est celui qui a donné la description d'un insecte le plus approchant du ver à soie. C'est en parlant des différentes espèces de chenilles qu'il en décrit une qui vient d'un ver cornu, et à laquelle il ne donne le nom de βόμβυξ que lorsqu'elle s'est renfermée dans une coque, d'où il dit qu'elle sort en papillon; changements qui, selon lui, s'accomplissent en six mois.

Environ quatre cents ans après Aristote, Pline[3], auquel l'histoire des animaux écrite par ce philosophe, était très-connue, a répété dans la sienne le même fait à la lettre. Il y range aussi sous le nom de *bombyx*, non-seulement cette espèce de ver qu'on a prétendu qui produisait la soie de Cos, mais encore diverses autres chenilles qui naissent dans cette île, et qu'il suppose y former des cocons, dont, à ce qu'il dit, les femmes du pays filaient la soie, et en faisaient des étoffes d'une grande légèreté et d'une grande beauté.

Pausanias[4], qui a écrit quelques années après Pline, est le premier qui nous apprend que ce ver est indien, et que les Grecs l'appelaient σήρ, d'où est dérivé le nom de *Seres*, habitants des Indes, chez lesquels on s'est convaincu depuis que cet insecte naissait.

Ce ver, qui produit la soie est un insecte moins merveilleux encore par la matière précieuse qu'il fournit pour diverses étoffes que par les différentes formes qu'il prend, soit avant, soit après s'être enveloppé dans la riche coque qu'il se file lui-même. De graine ou semence qu'il est d'abord, il devient un ver assez gros, d'un blanc tirant sur le jaune. Devenu ver, il s'enferme dans sa coque, ou il prend la forme d'une espèce de fève grisâtre, à qui il semble qu'il ne reste ni mouvement ni vie. Il ressuscite ensuite pour devenir papillon, après s'être fait une ouverture pour sortir de son tombeau de soie. Et enfin, mourant véritablement, il se prépare, par la graine ou semence qu'il jette, une nouvelle vie, que le beau temps et la chaleur de l'été lui doivent aider à reprendre. On peut voir dans le premier tome du *Spectacle de la nature* une description plus étendue et plus exacte de ces divers changements.

C'est de cette coque où le ver s'était enfermé, qu'on nomme *cocon* ou *coucon*, qu'on tire les différentes qualités des soies qui servent également au luxe et à la magnificence des riches, et à la subsistance des pauvres qui les filent, les dévident, ou les mettent en œuvre. On trouve ordinairement dans chaque cocon plus de neuf cents pieds de fil ; et ce fil est double et collé l'un sur l'autre dans toute sa longueur ; ce qui revient par conséquent à près de deux mille pieds de fil. Quelle merveille, qu'on puisse d'une matière si fine, si déliée, et qui échappe presque à l'œil, composer des étoffes aussi fermes et aussi durables que le sont celles de soie! Mais quel éclat, quelle beauté, quelle délicatesse dans ces étoffes! Il n'est pas étonnant qu'elles aient fait une partie considérable du commerce ancien, et que, comme elles étaient alors fort rares, elles aient été d'un grand prix. Vopisque assure que l'empereur Aurélien refusa[1], par cette raison, à l'impératrice sa femme, un habit de soie qu'elle lui demandait avec empressement, et qu'il lui dit : *Aux dieux ne plaise que j'achète du fil au poids de l'or!* car le prix d'une livre de soie était pour lors une livre d'or.

Ce n'est que bien tard que l'usage des vers à soie a été connu, et est devenu commun dans l'Europe. L'historien Procope[2] en place l'époque vers le milieu du cinquième siècle, sous l'empereur Justinien. Il donne l'honneur de cette découverte à deux moines, qui, étant

[1] Georg. lib. 2, v. 121.
[2] Aristot. lib. 5. Hist. anim. cap. 19
[3] Plin. lib. 11, cap. 22, 23.
[4] Pausan. lib. 6, cap. 391.

[1] « Vestem bolosericam neque ipse in vestiario suo habuit, neque alteri utendam dedit. Et quum ab eo uxor sua peteret, ut unico pallio blatteo serico uteretur, ille respondit : *Absit ut auro fila pensentur!* Libra enim auri tunc libra serici fuit. (Vopisc. *in Aurel.*)

[2] Procop. lib. 2, de Bello Vandal. [de Bello Gothico, IV, 17, pag. 613.]

nouvellement arrivés des Indes à Constantinople, entendirent parler de l'embarras dans lequel était Justinien, pour ôter aux Persans le commerce de la soie avec les Romains; ils se firent présenter à lui, et lui proposèrent, pour se passer des Persans, une voie plus courte que celle d'un commerce avec les Ethiopiens, à laquelle il songeait, qui était d'apprendre aux Romains l'art de faire eux-mêmes la soie. L'empereur, persuadé par leur récit, de la possibilité de ce moyen, les renvoya à Serinde (nom de la ville où ils avaient demeuré) chercher des œufs des insectes qu'ils disaient ne pouvoir en être transportés vivants. Ces moines, après un second voyage, étant de retour à Constantinople, firent éclore dans le fumier les œufs qu'ils avaient apportés de Serinde : il en sortit des vers qu'ils nourrirent avec des feuilles de mûrier blanc; et il prouvèrent, par cette expérience, qui leur réussit, toute la mécanique de la soie, dont l'empereur avait souhaité d'être éclairci.

Depuis ce temps-là, l'usage de la soie se répandit peu à peu et passa dans d'autres parties de l'Europe. Il s'en fit des manufactures à Athènes, à Thèbes, à Corinthe; ce ne fut environ qu'en 1130, que Roger, roi de Sicile, en établit une à Palerme. On vit alors dans cette île et dans la Calabre des ouvriers en soie, qui furent une partie du butin que ce prince rapporta des villes de Grèce que j'ai nommées, dont il fit la conquête dans son expédition de la Terre-Sainte. Enfin, le reste de l'Italie et de l'Espagne ayant appris des Siciliens et des Calabrois à nourrir les vers qui font la soie, à la filer et à la mettre en œuvre, les étoffes de soie commencèrent aussi à se fabriquer en France, surtout dans les parties méridionales de ce royaume, où les mûriers viennent plus facilement. Louis XI, en 1470, établit des manufactures de soieries à Tours; les premiers ouvriers qui y travaillèrent, furent appelés de Gênes, de Venise, de Florence, et même de la Grèce : les ouvrages de soie étaient encore si rares, même à la cour, que Henri II fut le premier qui porta un bas de soie aux noces de sa sœur.

Maintenant ils sont devenus fort communs; mais ils n'ont point cessé d'être une des merveilles de la nature les plus étonnantes. Les plus habiles ouvriers ont-ils pu jusqu'ici imiter cet ingénieux travail des vers à soie? Ont-ils trouvé le secret de former un fil si fin, si ferme, si égal, si brillant, si continu? Ont-ils une matière plus précieuse que ce fil pour faire les plus riches étoffes? Sait-on comment ce ver convertit le suc d'une feuille en des filets d'or? Peut-on rendre raison de ce qu'une matière, liquide avant qu'elle ait pris l'air, s'affermit et s'allonge à l'infini dès qu'elle l'a senti? Peut-on expliquer comment ce ver est averti de se former une retraite pour l'hiver, sous les contours sans nombre de la soie dont il est le principe, et d'attendre dans ce riche tombeau une espèce de résurrection qui lui donne des ailes que sa première naissance lui avait refusées? Ce sont les réflexions que fait l'auteur du nouveau *Commentaire sur Job* à l'occasion de ces paroles : *Quis posuit in mentibus sapientiam* [1]? Qui a donné à certains animaux, qui ont l'industrie de filer, cette espèce de sagesse?

## CONCLUSION

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici doit faire conclure que le commerce est une des parties du gouvernement qui peuvent le plus contribuer à la richesse et à l'abondance d'un état, et que par cette raison il mérite que les princes et leurs ministres y donnent une attention particulière. Il ne paraît pas, à la vérité, que les Romains en aient fait grand cas. Eblouis de la gloire des armes, ils auraient cru que c'eût été se dégrader que de donner leurs soins à l'exercice du trafic, et de devenir en quelque sorte marchands, eux qui se croyaient destinés à gouverner les peuples, et qui étaient uniquement occupés du dessein de conquérir l'univers. Il semble en effet que l'esprit de conquête et l'esprit de commerce s'excluent mutuellement dans une même nation : l'un entraîne nécessairement le tumulte, le désordre, la désolation, et porte partout le trouble; l'autre, au contraire, ne respire que la paix et la tranquillité. Je n'examine point ici si cet éloignement des Romains

[1] Job. ch. 38, v. 36, selon l'hébreu.

pour le commerce était fondé en raison, et si un peuple qui n'est que belliqueux en est pour cela plus heureux ; je dis seulement qu'un roi qui aime véritablement ses sujets, et qui cherche à répandre l'abondance dans ses états, ne manquera pas de donner tous ses soins pour y faire fleurir le trafic, et il y réussira sans peine. On a dit souvent, et c'est une maxime généralement reçue, que le commerce ne demande que liberté et protection : liberté renfermée dans de sages bornes, en ne gênant point ceux qui l'exercent par l'asservissement à des règles incommodes, onéreuses et souvent inutiles; protection, en leur accordant tous les secours dont ils ont besoin. On a vu quelles dépenses fit Ptolémée Philadelphe pour rendre le commerce florissant en Egypte, et combien l'heureux succès qu'eurent ses soins lui a acquis de gloire. Un prince intelligent et bien intentionné ne se mêle du commerce que pour en bannir sévèrement la fraude et la mauvaise foi, et il en laisse tout le profit à ses sujets, qui en ont la peine, bien persuadé qu'il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses états.

Je sais que le commerce a des inconvénients et des dangers. L'or, l'argent, les diamants, les perles, les étoffes précieuses, qui en font une grande partie, contribuent à entretenir une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir et qu'à corrompre les mœurs. Il serait à souhaiter qu'on pût écarter d'un royaume chrétien le commerce à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à nourrir le luxe, la vanité, la mollesse et les folles dépenses; mais cela n'est pas possible. Tant que la cupidité régnera parmi les hommes, on abusera de tout, et même des meilleures choses. L'abus est condamnable, mais n'est point une raison d'abolir des usages qui ne sont pas mauvais par eux-mêmes. Cette maxime aura lieu dans tous les arts dont j'ai à parler dans la suite.

## CHAPITRE III.

### DES ARTS LIBÉRAUX

Des arts libéraux. Honneurs rendus à ceux qui s'y sont distingués.

Nous entrons dans l'examen des *arts* qu'on appelle *libéraux*, par opposition aux *mécaniques;* parce que les premiers sont regardés comme plus nobles, dépendant davantage de l'esprit. Ces arts sont principalement l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique.

Il est d'heureux siècles où les arts, aussi bien que les sciences, paraissent avec éclat, et jettent une grande lumière; mais, comme l'observe un historien[1], cet éclat et cette lumière s'obscurcissent bientôt, et la durée de ces temps de perfection est ordinairement renfermée dans un assez court espace. Elle a été plus longue dans la Grèce que partout ailleurs. A ne commencer le règne des beaux-arts qu'aux temps de Périclès, et à ne le conduire que jusqu'à la mort des premiers successeurs d'Alexandre (et l'on pourrait reculer plus loin ces deux époques de part et d'autre), cet intervalle aura été au moins de deux cents ans, pendant lesquels a paru une foule d'hommes illustres dans tous les arts.

On ne peut pas douter que les récompenses, l'honneur, l'émulation, n'aient beaucoup contribué à former ces grands hommes. Quelle ardeur pense-t-on que dut exciter en eux cette louable coutume qui régnait dans plusieurs villes de la Grèce, de donner en spectacle ceux qui réussissaient le mieux dans les arts, d'établir entre eux des disputes publiques, et de distribuer des prix aux vainqueurs, à la vue et avec les applaudissements de tout un peuple?

La Grèce, comme on le verra bientôt, se crut obligée de rendre presque autant de respects au célèbre Polygnote, qu'elle aurait pu faire à Lycurgue et à Solon; de lui préparer des entrées magnifiques dans les villes où il avait fait quelques peintures, et d'ordonner,

[1] « Hoc idem evenisse grammaticis, plastis, pictoribus, « sculptoribus, quisquis temporum notis institerit, repe- « riet, et eminentia cujusque operis arctissimis temporum « claustris circumdata. » (Paterc. lib. 1, cap. 17.)

par un décret des amphictyons, qu'il serait défrayé aux dépens du public dans tous les lieux où il irait.

Quels honneurs les plus grands princes n'ont-ils point rendus, dans tous les siècles, à ceux qui se sont distingués dans les arts! Nous avons vu Alexandre-le-Grand et Démétrius Poliorcète, oubliant leur rang, se familiariser avec deux illustres peintres[1], et venir dans leur atelier rendre en quelque sorte hommage au rare talent et au mérite supérieur de ces hommes extraordinaires.

Charles-Quint, un des plus grands empereurs qui aient régné en Occident depuis Charlemagne, montra le cas qu'il faisait de la peinture lorsqu'il fit le Titien comte palatin[2], en l'honorant de la clef d'or, et de plusieurs autres marques de distinction.

Le roi François Ier, son illustre rival dans les actions de la paix aussi bien que dans celles de la guerre, enchérit de beaucoup sur lui, lorsqu'il dit aux seigneurs de sa cour en faveur de Léonard del Vinci[3], qui expirait entre ses bras: *Vous avez tort de vous étonner de l'honneur que je rends à ce grand peintre. Je puis faire en un jour beaucoup de seigneurs comme vous; mais il n'y a que Dieu seul qui puisse faire un homme pareil à celui que je perds.*

Des princes qui parlent et qui agissent ainsi se font du moins autant d'honneur à eux-mêmes qu'à ceux dont ils relèvent et honorent le mérite. Il est vrai que les arts[4], par l'estime qu'en témoignent les rois, acquièrent une noblesse et un éclat qui les illustrent et les élèvent; mais les arts, à leur tour, rendent aux rois un pareil service, et les ennoblissent aussi en quelque façon eux-mêmes, en immortalisant leur nom et leurs actions par des ouvrages qui passent jusqu'à la postérité la plus reculée.

Paterculus, que j'ai déja cité sur le peu de durée qu'ont les arts quand ils sont arrivés à leur perfection, fait une autre remarque qui est bien vraie, et attestée par l'expérience, soit des siècles reculés, soit des derniers temps: c'est que les grands hommes[1] en tout genre, dans les arts, dans les sciences, dans la politique, dans la guerre, se trouvent ordinairement contemporains.

Qu'on rappelle en sa mémoire le temps où florissaient dans la Grèce les Apelle, les Praxitèle, les Lysippe, et d'autres pareils; c'est alors que vivaient ses plus grands philosophes, ses plus grands orateurs et ses plus grands poëtes. Socrate, Platon, Aristote, Démosthène, Isocrate, Thucydide, Xénophon, Eschyle, Euripide, Sophocle, Aristophane, Ménandre, et plusieurs autres, ont vécu à peu près dans le même siècle. Quels hommes, quels généraux grecs de ce temps-là! Vit-on jamais rien de plus accompli?

Le siècle d'Auguste eut la même destinée en tout genre. Sous celui de Louis-le-Grand, quelle foule de grands hommes de toute espèce, dont les noms, les actions, les ouvrages, rendront célèbre à jamais le souvenir de ce glorieux règne!

Il semble qu'il arrive des temps où je ne sais quel esprit de perfection se répand généralement dans un même pays sur toutes les professions, sans qu'on puisse trop expliquer comment et pourquoi cela arrive de la sorte. On peut dire pourtant que tous les arts, tous les talents se tiennent par quelque endroit. Le goût de perfection est le même dans tout ce qui dépend du génie. Si la culture manque, une infinité de talents demeurent ensevelis. Lorsque le vrai goût se réveille, ces talents alors, tirant un secours mutuel les uns des autres, brillent d'une manière particulière. Le malheur est que cette perfection même, quand elle est arrivée à son suprême degré, est un avant-coureur de la décadence des arts et des sciences, qui ne sont jamais plus près de leur ruine que quand ils en paraissent plus éloignés: tant il y a d'instabilité et de variation dans toutes les choses humaines!

[1] Apelle et Protogène.

[2] Cav. Ridolphi dans la vie du Titien.

[3] Vasari dans la vie de Léonard del Vinci.

[4] « De picturâ, arte quondam nobili, tunc quum expe- « teretur à regibus populisque, et illos nobilitante, quos « dignata esset posteris trad. 35, cap. 1.)

[1] « Quis abundè mirari potest, quòd eminentissima cu- « jusque professionis ingenia in eamdem formam et in idem « arctati temporis * congruant spatium.» (Paterc. lib. 1, cap. 16.)

* Sic Lipsius legit pro congruens

## DE L'ARCHITECTURE.

### Art. I. — De l'architecture en général.

#### § I. — Commencements, progrès, perfection de l'architecture.

Il est hors de doute que le soin de bâtir des maisons a suivi de près celui de cultiver les terres, et que l'architecture n'est pas de beaucoup postérieure à l'agriculture. C'est pourquoi Théodoret appelle celle-ci la sœur aînée de l'architecture [1]. Les excessives chaleurs de l'été, les rigueurs de l'hiver, l'incommodité des pluies, la violence des vents, ont bientôt averti l'homme de chercher des abris, et de se procurer des retraites qui lui servissent d'asile contre les injures de l'air.

D'abord ce n'étaient que de simples cabanes [2], construites fort grossièrement de branchages d'arbre, et assez mal couvertes. Du temps de Vitruve, on montrait encore à Athènes, comme une chose curieuse pour son antiquité, les toits de l'Aréopage faits de terre grasse; et à Rome, dans le temple du Capitole, la cabane de Romulus couverte de chaume.

Il y eut ensuite des bâtiments de bois, qui ont donné l'idée des colonnes et des architraves. Ces colonnes ont pris leur modèle sur les arbres qui ont d'abord été employés pour soutenir le faîte; et l'architrave n'est autre chose qu'une grosse poutre, comme son nom le porte, pour être mise entre les colonnes et le comble.

De jour en jour, à force de travailler aux bâtiments, les ouvriers devinrent plus industrieux, et leurs mains plus habiles. Au lieu de ces frêles cabanes, dont on s'était contenté dans les commencements, ils élevèrent sur des fondements solides des murailles de pierre et de brique, et les couvrirent de bois et de tuile. Dans la suite, leurs réflexions, fondées sur l'expérience, les conduisirent enfin à la connaissance des règles certaines de la proportion, dont le goût est naturel à l'homme, et dont l'auteur de son être a mis en lui des principes invariables qui devraient lui faire connaître qu'en tout il est né pour l'ordre. De là vient, comme le remarque saint Augustin [1], que, dans un bâtiment où toutes les parties ont un rapport mutuel entre elles et sont rangées chacune à leur place, cette symétrie frappe agréablement la vue, et fait plaisir; au lieu que, si les fenêtres, par exemple, sont mal disposées, que les unes soient plus grandes, les autres plus petites, les unes placées plus haut, les autres plus bas, ce dérangement blesse les yeux et semble leur faire une sorte d'injure : c'est l'expression de saint Augustin.

C'est donc par degrés que l'architecture est parvenue à ce point de perfection où les maîtres de l'art l'ont conduite. D'abord elle s'est renfermée dans ce qui était nécessaire à l'homme pour l'usage de la vie, ne cherchant dans les édifices que la solidité, la salubrité, la commodité. Il faut qu'une maison soit durable, qu'elle soit placée dans un endroit propre à conserver la santé, et qu'elle ait toutes les commodités qu'on peut désirer. Ensuite l'architecture a travaillé à l'ornement et à la décoration des édifices, et appelé pour cela d'autres arts à son secours. Enfin, sont venues la pompe, la grandeur, la magnificence, fort louables en plusieurs occasions, mais dont le luxe a bientôt fait un étrange abus.

L'Écriture sainte nous parle d'une ville bâtie par Caïn [2], depuis que Dieu l'eût maudit pour avoir tué son frère Abel; et c'est la première fois qu'il soit fait mention d'édifices dans l'histoire. Par là nous apprenons le temps et le lieu où l'architecture a pris son origine. Les descendants de Caïn, à qui la même Écriture attribue l'invention de presque tous les arts, portèrent sans doute celui-ci à une assez grande perfection. Ce qui est certain, c'est qu'après le déluge, les hommes, avant que de se séparer les uns des autres et de se disperser en différents pays de la terre, voulurent se signa-

[1] Theod. Orat. 4, de Provid. pag. 359.

[2] Vitruv. lib. 1, cap. 1.

[1] « Itaque in hoc ipso ædificio singula benè considerantes, non possumus non offendi, quòd unum ostium, videmus, in latere, alterum propè in medio, nec tamen medio collocatum. Quippe in rebus fabricatis, nullâ cogente necessitate, iniqua dimensio partium facere ipsi adspectui velut quamdam videtur injuriam. » (S. Augustin. *de Ord.* lib. 2, cap. 11, n. 34.)

[2] Gen. 4, 17.

ler par un superbe bâtiment, qui attira encore sur eux la colère de Dieu. C'est donc l'Asie qui a été comme le berceau de l'architecture, où elle a pris naissance, où elle s'est beaucoup perfectionnée, et d'où ensuite elle s'est répandue dans les autres parties de l'univers.

Babylone et Ninive, les plus vastes et les plus magnifiques villes dont il soit parlé dans l'histoire, furent l'ouvrage de Nemrod, l'arrière-petit-fils de Noé, et le plus ancien des conquérants. Je crois bien qu'elles ne furent pas portées d'abord à cette prodigieuse magnificence qui depuis fit l'étonnement de l'univers; mais certainement elles étaient fort grandes et fort étendues dès lors, comme les noms[1] des autres villes bâties en même temps sur le modèle de la capitale le témoignent[2].

La construction des famenses pyramides, du lac de Mœris, du labyrinthe, de ce nombre considérable de temples répandus dans l'Egypte, et de ces obélisques qui font encore l'admiration et l'ornement de Rome, marque avec quelle ardeur et avec quel succès les Égyptiens s'étaient appliqués à l'architecture.

Cependant ce n'est ni à l'Asie ni à l'Égypte que cet art est redevable de ce degré de perfection où il est parvenu, et il y a lieu de douter si les bâtiments si vantés de l'une et de l'autre étaient autant estimables par la justesse et la régularité que par l'énorme grandeur qui en faisaient peut-être le principal mérite. Les dessins que nous avons des ruines de Persépolis font voir que les rois de Perse, dont l'histoire ancienne nous vante si fort l'opulence, n'avaient à leurs gages que des ouvriers médiocres.

Quoi qu'il en soit, il paraît, par les noms mêmes des trois principaux ordres qui composent l'architecture, que c'est à la Grèce qu'on attribue, sinon l'invention, du moins la perfection, et que c'est elle qui en a prescrit les règles et fourni les modèles. Il en faut dire autant de tous les autres arts et de presque toutes les sciences. Pour ne point parler ici des grands capitaines, les philosophes de toute secte, les poëtes, les orateurs, les géomètres, les peintres, les sculpteurs, les architectes, et généralement tout ce qui a rapport à l'esprit, est sorti de la Grèce; et c'est là qu'il faut encore aller, comme à l'école du bon goût en tout genre, pour se perfectionner.

Il est fâcheux qu'il ne nous reste aucun écrit des Grecs sur l'architecture. Les seuls livres que nous ayons d'eux sur cette matière, ce sont les ouvrages de ces vieux maîtres qu'on voit encore aujourd'hui en pied, dont la beauté universellement reconnue fait depuis près de deux mille ans l'admiration de tous les connaisseurs: ouvrages infiniment au-dessus de tous les préceptes qu'ils auraient pu nous laisser, la pratique en tout étant préférable à la théorie[1].

Au défaut des Grecs, Vitruve, auteur latin, viendra à mon secours. La qualité d'architecte de Jules-César et d'Auguste (car, selon la plus commune opinion, il était de leur temps) doit beaucoup faire présumer de l'excellence de son ouvrage et du mérite de l'auteur: aussi les critiques le mettent-ils au premier rang des grands esprits de l'antiquité. On peut ajouter à ce premier motif la réputation du siècle où il a vécu, où le bon goût régnait généralement pour tout, et où l'empereur Auguste se piqua d'embellir Rome par des bâtiments qui répondissent à la grandeur et à la majesté de l'empire; ce qui lui fit dire[2] qu'ayant trouvé la ville bâtie de briques, il l'avait laissée presque toute de marbre. J'avais besoin d'un guide aussi éclairé que Vitruve dans une matière que j'ignore absolument. Je ferai grand usage des notes que M. Perrault a jointes à la traduction qu'il nous a donnée de cet auteur, aussi bien que des réflexions de M. de Chambrai dans son ouvrage intitulé, *Parallèle de l'architecture antique et de la moderne*, dont je vois que les connaisseurs font un grand cas; et de celles de M. Félibien, dans son ouvrage intitulé, *des Principes de l'architecture*, *etc.*

Les anciens avaient comme nous trois sortes d'architecture: la civile, la militaire, la navale. La première prescrit des règles pour tous les

[1] *Erec*, ville longue. *Rehoobt*, ville large. *Rezen*, la grande ville, selon l'hébreu.

[2] Gen. 10, v. 11 et 12.

[1] « In omnibus ferè minùs valent præcepta quàm experimenta. » (QUINTIL.)

[2] « Urbem, neque pro majestate imperii ornatam, et « inundationibus incendiisque obnoxiam, excoluit adeò, « ut jure sit gloriatus, marmoream se relinquere, quam « lateritiam accepisset. » (SUETON. *in Aug.* cap. 28.

édifices publics et particuliers à l'usage des citoyens dans la paix; la seconde regarde la fortification des places, et tout ce qui a rapport à la guerre en ce genre; la troisième a pour objet la construction des vaisseaux, et tout ce qui en est la suite et y est attaché. Je ne parlerai ici que de la première, réservant à dire quelque chose ailleurs des deux autres, et je commencerai par donner une idée générale des différents ordres.

§ II. — Des trois ordres de l'architecture des Grecs, et des deux autres qui y ont été ajoutés.

Le besoin qu'on a eu de construire diverses sortes de bâtiments a fait que les ouvriers ont aussi établi différentes proportions, afin qu'on en eût qui convinssent à toutes sortes d'édifices, selon leur grandeur et selon la force, la délicatesse et la beauté qu'on voulait y faire paraître; et de ces différentes proportions ils ont composé différents ordres.

*Ordre*, en terme d'architecture, se dit des divers ornements, mesures et proportions des colonnes et pilastres qui soutiennent ou qui parent les grands bâtiments.

Il y a trois ordres de l'architecture des Grecs: le dorique, l'ionique et le corinthien. On peut les appeler avec raison la fleur et la perfection des ordres, puisqu'ils contiennent non-seulement tout le beau, mais encore tout le nécessaire de l'architecture, n'y ayant que trois manières de bâtir, la solide, la moyenne et la délicate, lesquelles sont toutes parfaitement exprimées en ces trois ordres-ci.

A ces trois premiers ordres on en ajoute deux, qui sont latins, le toscan et le composite, bien éloignés du prix et de l'excellence des trois autres.

Ordre dorique.

On peut dire que l'ordre dorique a été la première idée régulière de l'architecture, et que, comme fils aîné de cet art, il a eu l'honneur aussi d'être le premier à bâtir des temples et des palais. L'antiquité de son origine est presque immémoriale; néanmoins Vitruve[1] la rapporte, avec assez de vraisemblance, à un prince d'Achaïe nommé *Dorus*, celui apparemment qui a donné son nom aux Doriens, lequel, étant souverain du Péloponnèse, fit bâtir dans la ville d'Argos, à la déesse Junon, un superbe temple, qui fut le premier modèle de cet ordre. A l'imitation de ce temple, les peuples voisins en dressèrent plusieurs autres, dont le plus renommé fut celui que les habitants de la ville d'Olympie consacrèrent à Jupiter qui fut surnommé *Olympien*.

Le caractère essentiel et la qualité spécifique de l'ordre dorique est la solidité. Pour cette raison il doit être employé principalement aux grands édifices et aux magnifiques bâtiments, comme aux portes des citadelles et des villes, aux dehors des temples, aux places publiques et autres semblables lieux, où la délicatesse des ornements paraît moins convenir; au lieu que la manière héroïque et gigantesque de cet ordre y fait merveilleusement bien son effet, et montre une certaine beauté mâle et naïve qui est proprement ce qu'on appelle *la grande manière*.

Ordre ionique.

Depuis qu'on eut vu des bâtiments réguliers, et ces fameux temples à la dorique, l'architecture n'en demeura pas longtemps à ces premiers essais; l'émulation des peuples voisins la fit bientôt croître et arriver à sa perfection. Les Ioniens furent les premiers rivaux des Doriens[1]; et comme ils n'avaient pas eu la gloire de l'invention, ils tâchèrent d'enrichir sur les auteurs. Considérant donc que la figure du corps d'un homme, tel, par exemple, qu'était Hercule, sur laquelle on avait formé l'ordre dorique, était d'une taille trop robuste et trop massive pour convenir aux maisons sacrées et à la représentation des choses célestes, ils en voulurent composer un à leur mode, et choisirent un modèle d'une proportion plus délicate et plus élégante, qui était le corps d'une femme, ayant plus d'égard à la beauté qu'à la solidité de l'ouvrage, auquel ils ajoutèrent beaucoup d'ornements.

Entre les temples célèbres, bâtis par le peuple d'Ionie, le plus mémorable, quoiqu'il ne

[1] Vitruv. lib. 4, cap. 1.

[1] Vitruv. lib. 4, cap. 1.

Digitized by Google

soit pas le plus ancien, est le fameux temple de Diane, construit à Ephèse, dont il sera bientôt parlé.

### Ordre corinthien.

C'est à Corinthe qu'a pris naissance l'ordre corinthien, qui est le plus haut degré de perfection où l'architecture ait jamais monté. Quoiqu'on ne sache pas précisément son antiquité, ni le temps précis où vivait Callimaque, à qui Vitruve en attribue toute la gloire, on peut néanmoins juger, par la noblesse de ses ornements, qu'il fut inventé pendant la magnificence et la splendeur de Corinthe, et bientôt après l'ordre ionique [1], auquel il est fort semblable, à la réserve du chapiteau seulement; une espèce de hasard y donna lieu. Callimaque ayant vu, en passant près d'un tombeau, un panier que l'on avait mis sur une plante d'acanthe, fut frappé de l'arrangement fortuit et du bel effet que produisaient les feuilles naissantes de cet acanthe qui environnaient le panier; et quoique le panier avec l'acanthe n'eussent aucun rapport naturel avec le chapiteau d'une colonne et avec un bâtiment massif, il en imita la manière dans les colonnes qu'il fit depuis à Corinthe, établissant et réglant sur ce modèle les proportions et les ornements de l'ordre corinthien.

Ce Callimaque fut appelé par les Athéniens κατάτεχνος, *habile et excellent dans l'art* [2], à cause de la délicatesse et de l'habileté avec laquelle il taillait le marbre; et selon Pline et Pausanias, il fut aussi appelé κακιζότεχνος, parce qu'il n'était jamais content de lui-même, et ne cessait de retoucher ses ouvrages, dont il était toujours mécontent, parce que, plein des idées supérieures du beau et du grand, il trouvait que l'exécution n'y répondait pas assez : *semper calumniator sui, nec finem habens diligentiæ*, dit Pline.

### Ordre toscan.

L'ordre toscan, selon l'opinion commune, a pris son origine dans la Toscane, dont il garde encore le nom. De tous les ordres il est le plus simple et le plus dépourvu d'ornements; il est même si grossier, qu'on le met rarement en usage, si ce n'est pour quelque bâtiment rustique, où il n'est besoin que d'un seul ordre, ou bien pour quelque grand édifice, comme d'un amphithéâtre, ou pour d'autres ouvrages semblables.

M. de Chambrai estime que la colonne toscane, sans aucune architrave, est la seule pièce qui mérite d'être mise en œuvre, et qui peut rendre cet ordre recommandable. Il en apporte pour exemple la colonne trajane, un des plus superbes restes de la magnificence romaine, qu'on voit encore aujourd'hui en pied, et qui a plus immortalisé l'empereur Trajan que toutes les plumes des historiens n'auraient pu faire. Ce mausolée, si l'on peut le nommer ainsi, lui fut érigé par le sénat et par le peuple romain, en reconnaissance des grands services qu'il avait rendus à sa patrie; et afin que la mémoire en fût présente à tous les siècles, et qu'elle durât autant que l'empire, ils voulurent qu'on les gravât sur le marbre, du plus riche style qui ait jamais été employé. L'architecture fut l'historiographe de cet ingénieux genre d'histoire : et parce qu'elle devait préconiser un Romain, elle ne se servit pas des ordres grecs, quoiqu'ils fussent incomparablement plus parfaits, et plus en usage dans l'Italie même que les deux autres, originaires du pays; de peur que la gloire de ce monument admirable ne se trouvât en quelque façon partagée, et pour faire voir aussi qu'il n'y a rien de si simple que l'art ne sache perfectionner. Elle choisit donc la colonne de l'ordre toscan, qui jusque alors n'avait eu place que dans les choses grossières et rustiques; et de cette masse informe elle en fit naître le plus riche et le plus noble chef-d'œuvre du monde, que le temps a épargné et conservé tout entier jusqu'à présent, au milieu d'une infinité de ruines dont Rome est remplie. C'est en effet une espèce de merveille de voir que le Colysée, le théâtre de Marcellus, ces grands Cirques; les thermes de Dioclétien, de Caracalla et d'Antonin; ce superbe môle de la sépulture d'Adrien, le septizone de Sévère, le mausolée d'Auguste, et tant d'autres édifices qui semblaient être bâtis

[1] Vitruv. lib. 4, cap. 1.
[2] Plin. lib. 34, cap. 8. — Pausan lib. 1, pag. 48.

pour l'éternité, soient maintenant si caducs et si délabrés, qu'à peine peut-on remarquer leur ancienne forme ; pendant que la colonne trajane, dont la structure paraissait beaucoup moins durable, subsiste encore en son entier.

### Ordre composite.

L'ordre composite a été ajouté aux autres par les Romains. Il participe et est composé de l'ionique et du corinthien, ce qui l'a fait appeler *composite* ; mais il est encore plus orné que le corinthien. Vitruve, le père des architectes, n'en parle point.

M. de Chambrai s'élève beaucoup contre le mauvais goût des compositeurs modernes, lesquels, parmi tant d'exemples de l'incomparable et unique architecture des Grecs, quittant le droit chemin que ces grands maîtres leur ont ouvert, prennent une route détournée, et se livrent aveuglément au mauvais génie de l'art, qui est venu s'introduire entre les ordres sous le nom de *composite*.

### Architecture gothique.

On appelle *architecture gothique* celle qui est éloignée des proportions antiques, et qui est chargée d'ornements chimériques. Les Goths l'ont apportée du Nord.

On distingue deux architectures gothiques : l'une ancienne, et l'autre moderne. L'ancienne est celle que les Goths ont apportée du Nord dans le cinquième siècle. Les édifices construits selon la gothique ancienne étaient massifs, pesants et grossiers. Les ouvrages de la gothique moderne étaient plus délicats, plus déliés, plus légers, et d'une hardiesse de travail à donner de la surprise. Elle a été longtemps en usage, surtout en Italie. Il est étonnant que l'Italie, remplie de tant de monuments d'un goût exquis, ait quitté son architecture excellente, autorisée par l'antiquité, par le succès, par la possession, pour en adopter une barbare, étrangère, confuse, irrégulière, peu gracieuse. Mais elle a réparé cette faute en retournant la première à l'ancienne manière, qui est l'unique partout aujourd'hui. La gothique moderne a duré depuis le treizième siècle jusqu'au rétablissement de l'architecture antique dans le seizième siècle. Toutes les anciennes cathédrales sont d'une architecture gothique. Il y a quelques églises très-anciennes, construites à la pure manière du goût gothique, qui ne manquent ni de solidité ni de beauté, et qui sont encore admirées des plus habiles architectes, à cause de quelques proportions générales qui s'y trouvent.

Une estampe des cinq ordres d'architecture dont j'ai parlé mettra les jeunes gens, que je ne perds point de vue, en état d'en avoir quelque idée. Je la ferai précéder de l'explication des termes de l'art, que M. le Camus, membre de l'académie des sciences, et professeur et secrétaire de l'académie d'architecture, a bien voulu faire exprès pour mon ouvrage. Je l'ai prié de l'abréger beaucoup, ce qui la rend moins complète.

### § III. — Explication des termes de l'art qui entrent dans les cinq ordres d'architecture.

Chez les Grecs, un ordre était composé de colonnes et d'un entablement. Les Romains ont ajouté des piédestaux sous les colonnes de la plupart des ordres, pour en relever la hauteur.

La *colonne* est un pilier rond, fait pour soutenir ou pour orner un bâtiment.

Toute colonne, si l'on en excepte la dorique, à laquelle les Romains ne donnaient point de base, est composée d'une base, d'un fût et d'un chapiteau.

La *base* est la partie de la colonne qui est au-dessous du fût, et qui pose sur le piédestal, lorsqu'il y en a. Elle a une *plinthe*, qui est une pièce plate et carrée comme une brique, appelée en grec πλίνθος, et des *moulures*, qui représentent des anneaux dont on liait le bas des piliers pour les empêcher de se fendre. Ces anneaux se nomment *tores* quand ils sont gros, et *astragales* quand ils sont petits. Les tores laissent ordinairement entre eux des intervalles creusés en rond, que l'on nomme *scoties* ou *trochiles*.

Le *fût* de la colonne est la partie ronde et unie qui s'étend depuis la base jusqu'au chapiteau. Cette partie de la colonne est plus

Digitized by Google

étroite par le haut que par le bas. Il y a des architectes qui veulent que les colonnes soient plus grosses au tiers de leur hauteur qu'au bas de leur fût. On ne trouve point d'exemple de ce sentiment dans l'antiquité. D'autres font le fût de la même grosseur du bas au tiers, et le diminuent depuis le tiers jusqu'au haut. D'autres enfin sont d'avis de commencer la diminution dès le bas.

Le *chapiteau* est la partie supérieure de la colonne, qui pose immédiatement sur son fût.

L'*entablement* est la partie de l'ordre, qui est au-dessus des colonnes. Il comprend l'architrave, la frise et la corniche.

L'*architrave* représente une poutre, et porte immédiatement sur les chapiteaux des colonnes. Les Grecs l'appellent *épistyle*.

La *frise* est l'intervalle qui se trouve entre l'architrave et la corniche; elle représente le plancher du bâtiment.

La *corniche* est le couronnement de l'ordre entier; elle est composée de plusieurs moulures, qui, saillant les unes sur les autres, peuvent mettre l'ordre à l'abri des eaux du toit.

Le *piédestal* est la partie la plus basse de l'ordre. C'est un corps carré qui renferme trois parties : le *socle*, qui porte sur l'aire ou pavé; le *dé*, qui est sur le socle; la *cymaise*, qui est la corniche du piédestal, et sur laquelle la colonne est assise.

Les architectes ne conviennent pas entre eux sur les proportions des colonnes avec l'entablement et les piédestaux. En suivant celles que propose Vignole, lorsque l'on voudra faire un ordre entier avec piédestaux dans une hauteur donnée, on divisera cette hauteur en dix-neuf parties égales, pour en donner douze à la colonne avec sa base et son chapiteau, trois à l'entablement, et quatre au piédestal. Mais si l'on veut avoir un ordre sans piédestal, on divisera la hauteur donnée en quinze parties seulement, et l'on en donnera douze à la colonne, et trois à l'entablement.

C'est sur le diamètre du bas du fût des colonnes que toutes les parties des ordres sont réglées : mais ce diamètre n'a pas la même proportion avec la hauteur de la colonne dans tous les ordres.

Le demi-diamètre du bas du fût se nomme *module*. Ce module sert d'échelle pour mesurer les moindres parties des ordres. Plusieurs architectes le divisent en trente parties; de sorte que le diamètre en contient soixante, qu'on peut appeler *minutes*.

La différence qui se trouve entre le rapport des hauteurs des colonnes avec leurs diamètres, entre leurs bases, leurs chapiteaux et leurs entablements, forme la différence des cinq ordres d'architecture : mais c'est principalement par leurs chapiteaux qu'on peut les distinguer, excepté le toscan, que l'on pourrait confondre avec le dorique, si l'on ne considérait que leurs chapiteaux.

Les colonnes doriques et toscanes n'ont à leurs chapiteaux que des moulures en forme d'anneaux, et, par-dessus, une pièce plate et carrée que l'on nomme *tailloir*. Mais le dorique est aisé à distinguer du toscan par la frise. Dans l'ordre toscan la frise est unie, et dans le dorique elle est ornée de *triglyphes*, qui sont des bossages carrés-longs, lesquels imitent assez bien les bouts de plusieurs poutres qui porteraient sur l'architrave pour former un plancher. Cet ornement est affecté à l'ordre dorique, et ne se trouve point dans les autres ordres.

Le chapiteau ionique est aisé à reconnaître par ses *volutes*, qui sont des enroulements spiraux qui sortent de dessous le tailloir.

Le chapiteau corinthien est orné de deux rangs de huit feuilles chacun, et de huit petites volutes qui sortent d'entre les feuilles.

Enfin le chapiteau composite est composé du chapiteau corinthien et du chapiteau ionique. Il y a deux rangs de huit feuilles, et quatre grandes volutes qui paraissent sortir de dessous le tailloir.

Pour être instruit pleinement de toutes les particularités qui sont affectées aux différents ordres, il faudrait entrer dans un long détail qui me mènerait fort loin, et qui ne convient point au plan de mon ouvrage.

M. Buache, membre de l'académie des sciences, s'est donné la peine de tracer le dessin de la planche suivante sur les ordres d'architecture.

Digitized by Google

ART. II. — DES ARCHITECTES ET DES BATIMENTS LES PLUS CÉLÈBRES DANS L'ANTIQUITÉ.

Je ne puis toucher que très-légèrement cette matière, qui demanderait des livres entiers pour être traitée à fond. Je choisirai ce qui me paraîtra le plus propre à instruire le lecteur et à satisfaire sa juste curiosité, sans même donner exclusion à ce que pourra me fournir l'histoire romaine, comme j'en ai déjà averti.

L'Ecriture sainte [1], en parlant de la construction du tabernacle[2], et ensuite de celle du temple de Jérusalem, qui y fut substitué, nous apprend une particularité bien honorable à l'architecture; c'est que Dieu voulut bien être le premier architecte de ces deux grands ouvrages, et en traça en quelque sorte de sa main divine le plan, qu'il remit entre les mains de Moïse et de David, pour servir de modèle aux ouvriers qui devaient y être employés. Il fit plus; afin que l'exécution répondît pleinement à ses desseins, *il remplit de son esprit Bésélèel*[3], qu'il avait destiné pour présider à la construction du tabernacle, c'est-à-dire, comme l'Ecriture le marque expressément, *qu'il le remplit de sagesse, d'intelligence, et de science pour toutes sortes d'ouvrages, pour inventer tout ce que l'art peut faire avec l'or, l'argent, l'airain, le marbre, les pierres précieuses, et tous les bois différents.* Il lui donna pour adjoint liab, *qu'il remplit de sagesse, aussi bien que tous les artisans, afin qu'ils suivissent en tout ses ordonnances.* Il est dit pareillement qu'Hiram, qui fut employé par Salomon pour la construction du temple, *était rempli de sagesse, d'intelligence, et de science pour faire toutes sortes d'ouvrages de bronze.* Les paroles que je viens de citer, surtout celles de l'Exode, montrent que la science, l'habileté, l'industrie des ouvriers les plus excellents ne viennent point de leur propre fonds, mais sont un don de Dieu, dont il est rare qu'ils connaissent l'origine et qu'ils en fassent un bon usage. Il ne faut pas s'attendre à trouver des sentiments si épurés parmi les païens dont nous avons à parler.

[1] Exod. 25, 8, 9 — I. Paralip. 28, 19.
[2] Exod. 31, 1-6.
[3] III. Reg. 7, 14.

Je passe sous silence les fameux bâtiments et de la Babylonie et de l'Égypte, dont j'ai fait mention ailleurs plus d'une fois, et où l'on avait employé si heureusement la brique. J'insérerai ici seulement une remarque de Vitruve qui y a quelque rapport.

Cet excellent architecte observe que les anciens[1], dans leurs bâtiments, faisaient beaucoup usage de la brique, parce que la maçonnerie de brique est beaucoup plus durable que celle de pierre. Aussi y avait-il beaucoup de villes où les édifices, tant publics que particuliers, et même les maisons royales, n'étaient que de brique. Entre beaucoup d'autres exemples, il cite celui de Mausole, roi de Carie. Dans la ville d'Halicarnasse, dit-il, le palais du puissant roi Mausole a des murailles de brique, quoiqu'il soit partout orné de marbre de Proconèse; et l'on voit encore[2] aujourd'hui ces murailles fort belles et fort entières, couvertes d'un enduit si poli, qu'il ressemble à du verre. Cependant on ne peut pas dire que ce roi n'ait pas eu le moyen de faire des murailles d'une matière plus riche, lui qui était si puissant, et qui d'ailleurs avait tant de goût pour la belle architecture, comme les superbes bâtiments dont il orna sa ville le font assez connaître.

### Temple d'Éphèse.

Le temple de Diane d'Éphèse a passé pour l'une des sept merveilles du monde. Ctésiphon ou Chersiphron[3], car les auteurs varient sur ce nom, s'est rendu fort célèbre par la construction de ce temple. Il en donna les desseins, qui furent exécutés en partie sous sa conduite et sous celle de son fils Métagène, et le reste par d'autres architectes, qui y travaillèrent après eux dans l'espace de deux cent vingt ans qu'on fut à bâtir ce superbe édifice. Ctésiphon travaillait avant la soixantième olympiade[4]. Vitruve dit que la figure de ce temple était *diptérique*, c'est-à-dire qu'il régnait tout à l'entour deux rangs de colonnes en forme d'un

[1] Vitruv. lib. 2, cap. 8.
[2] Depuis Mausole jusqu'à Vitruve il s'est écoulé plus de 350 ans.
[3] Plin. lib 36, cap. 14.
[4] An. M. 3464. — Liv. 3, cap. 1.

double portique. Il avait près de soixante et onze toises de longueur sur plus de trente-six toises de largeur. Il y avait dans cet édifice cent vingt-sept colonnes de marbre hautes de soixante pieds, données par autant de rois. Entre ces colonnes, trente-six étaient sculptées par les plus habiles ouvriers de leur temps. Scopas, l'un des plus célèbres sculpteurs de la Grèce, en avait travaillé une qui faisait le plus bel ornement de ce superbe édifice. Toute l'Asie avait contribué avec un empressement incroyable à le construire et à l'embellir.

Vitruve[1] raconte la manière dont on trouva une grande partie du marbre qui entra dans cet édifice. Quoique ce récit paraisse un peu fabuleux, je ne laisserai pas de le rapporter. Il y avait un berger nommé Pyxodore qui menait souvent ses troupeaux aux environs d'Éphèse, dans le temps que les Ephésiens se proposaient de faire venir de Paros, de Proconèse, et d'autres endroits, les marbres dont ils voulaient construire le temple de Diane. Un jour qu'il était avec son troupeau, il arriva que deux béliers qui couraient pour se choquer, passèrent l'un d'un côté et l'autre de l'autre sans se toucher; de sorte que l'un alla donner de ses cornes contre un rocher dont il rompit un éclat, qui parut au berger d'une blancheur si vive, qu'à l'heure même, laissant ses moutons sur la montagne, il courut porter cet éclat à Ephèse, où l'on était en grande peine pour le transport des marbres. On dit qu'à l'instant on lui décerna de grands honneurs. Son nom de Pyxodore fut changé en celui d'*Évangelus*, qui signifie *porteur de bonnes nouvelles*: et à présent encore, dit Vitruve, le magistrat de la ville va tous les mois sur le lieu pour lui sacrifier; et, s'il y manque, on le condamne à l'amende.

Ce n'était pas assez d'avoir trouvé des marbres[2]; il fallait les transporter dans le temple après les avoir travaillés; ce qui ne pouvait s'exécuter sans beaucoup de peine et de danger. Ctésiphon inventa une machine qui facilita beaucoup ce transport. Son fils Métagène en inventa une autre pour transporter les architraves. Vitruve nous a laissé la description de ces deux machines.

[1] Vitruv. lib. 10, cap. 7
[2] Id. ibid. cap. 6.

Le même Vitruve[1] nous apprend que ce furent Démétrius, qu'il appelle serf de Diane, *servus Dianæ*, et Péonius, Ephésien, qui achevèrent la construction de ce temple: il était d'ordre ionique. Il ne marque point précisément le temps où vivaient ces deux architectes.

La folle extravagance d'un particulier détruisit en un seul jour le travail de deux cents années. On sait qu'Erostrate, pour immortaliser son nom, mit le feu à ce fameux temple, qui en fut entièrement consumé. C'était le jour même de la naissance d'Alexandre-le-Grand; ce qui donna lieu à cette froide pensée d'un historien, que Diane, occupée aux couches d'Olympias, n'avait pu secourir son temple.

Ce même Alexandre, qui était avide et insatiable de tout genre de gloire, offrit dans la suite aux Ephésiens de leur fournir tous les frais nécessaires pour le rétablissement du temple, pourvu qu'on consentît à lui en faire honneur à lui seul, en ne mettant que son nom dans l'inscription du temple. Cette condition déplut aux Ephésiens; mais ils couvrirent leur refus d'une flatterie dont ce prince parut se contenter, en lui répondant *qu'il ne convenait pas à un dieu d'ériger un monument à un autre dieu*. Le temple fut rebâti avec plus de magnificence encore que le premier.

### Bâtiments construits à Athènes, principalement sous Périclès.

Je ne finirais point, si j'entreprenais de parcourir tous les bâtiments célèbres dont la ville d'Athènes était ornée. Je mets à la tête de tous les autres le Pirée, parce que c'est ce port qui contribua le plus à la grandeur et à la puissance d'Athènes[2]. Avant Thémistocle, c'était une simple bourgade: les Athéniens pour lors n'avaient d'autre port que le Phalère, qui était fort borné, et fort incommode. Thémistocle, qui songeait à tourner toutes les forces d'Athènes du côté de la mer, sentit bien qu'il fal-

[1] In præf. lib. 7.
[2] Corn. Nep. in Themist. cap. 6. — Plut. in Themist. pag. 121. — Thucyd. lib. 1, pag. 62. — Pausan. lib 1, pag. 1, etc.

lait, pour faire réussir ce dessein véritablement digne d'un grand homme, préparer une retraite assurée pour un grand nombre de vaisseaux. Il jeta sa vue sur le Pirée, qui, par sa situation naturelle, offrait dans la même enceinte trois ports différents. Il y fit travailler sans relâche, eut soin de le bien fortifier, et le mit bientôt en état de recevoir de nombreuses flottes. Ce port était éloigné de la ville d'environ deux lieues (quarante stades), distance avantageuse, selon la remarque de Plutarque, pour écarter de la ville la licence qui règne ordinairement dans les ports. La ville était en état d'être secourue par le Pirée, et le Pirée par la ville, sans que le bon ordre qui devait être observé dans la ville en souffrît. Pausanias rapporte un grand nombre de temples qui décoraient cette partie d'Athènes, qui formait comme une seconde ville séparée de l'autre.

Ce fut Périclès qui joignit ces deux parties par le fameux mur dont la longueur était de deux lieues, qui faisait la beauté et la sûreté du Pirée et de la ville: on l'appelait *la longue muraille*. Démétrius de Phalère[1], pendant qu'il gouvernait Athènes, s'appliqua particulièrement à fortifier et à embellir le Pirée. L'arsenal, qui y fut alors construit, a été regardé comme un des plus beaux ouvrages qu'il y ait eu dans la Grèce. Démétrius en donna la conduite à Philon, l'un des plus célèbres architectes de son temps. Il s'acquitta de cette commission avec tout le succès qu'on devait attendre d'un homme de sa réputation. Quand[2] il en rendit compte dans l'assemblée publique, il le fit avec tant d'élégance, de netteté et de précision, que le peuple d'Athènes, bon juge en matière d'éloquence, le trouva aussi disert orateur que savant architecte, et n'admira pas moins son talent pour la parole que son habileté pour les bâtiments. Le même Philon fut chargé du changement qu'on jugea à propos de faire au magnifique temple[1] de Cérès et de Proserpine à Éleusis, dont je parlerai bientôt.

Pour revenir à Périclès, c'est sous son gouvernement[2], aussi long que glorieux, qu'Athènes, enrichie de temples, de portiques, de statues, devint l'admiration de tous les peuples voisins, et qu'elle se rendit presque aussi illustre par la magnificence de ses bâtiments qu'elle l'était d'ailleurs par l'éclat de ses exploits guerriers. Périclès, la trouvant dépositaire et maîtresse des trésors publics, c'est-à-dire des contributions auxquelles chaque ville de la Grèce était taxée, et qui étaient destinées à l'entretien des troupes et des flottes contre les Perses, crut, après avoir pourvu suffisamment à la sûreté du pays, ne pouvoir employer plus utilement les sommes qui lui restaient qu'à orner et embellir une ville qui faisait l'honneur et qui travaillait à la défense de toutes les autres.

Je n'examine point ici s'il avait tort ou non, car on lui en fit un crime; ni si cet emploi des deniers publics était bien conforme à l'intention de ceux qui les fournissaient : j'ai dit ailleurs ce qu'on en doit penser. Je me contente de remarquer qu'un homme seul inspira du goût aux Athéniens pour tous les arts; qu'il mit toutes les mains habiles en mouvement, et qu'il jeta une si vive émulation parmi les plus excellents ouvriers en tout genre, qu'uniquement occupés du soin d'immortaliser leur nom, ils s'efforçaient à l'envi, dans les ouvrages qu'on confiait à leurs soins, de surpasser la magnificence du dessin par la beauté et l'excellence de l'exécution. On aurait cru qu'il n'y avait aucun de ces bâtiments auquel il ne fallût un grand nombre d'années et une longue suite d'hommes se succédant les uns aux autres pour l'achever; et l'on voyait avec étonnement qu'ils avaient tous été portés à une souveraine perfection sous le gouvernement d'un seul homme, et dans un aussi petit nombre d'années, eu égard à la difficulté et à la qualité du travail.

Une autre considération, que j'ai déjà touchée ailleurs, en relève encore infiniment le prix : je ne fais ici que copier Plutarque, et je voudrais bien pouvoir approcher de l'énergie et de la vivacité de ses expressions. Pour l'ordinaire, la facilité et la promptitude ne com-

[1] Cic. lib. 1, de Orat. n. 62.

[2] « Gloriantur Athenæ armamentario suo, nec sine « causâ: est enim illud opus et impensâ et elegantiâ vi- « sendum. Cujus architectum Philonem ita facundè ra- « tionem institutionis suæ in theatro reddidisse constat, « ut disertissimus populus non minorem laudem elo- « quentiæ ejus, quam arti, tribuerit. » (Val. Max. lib. 8, cap. 12.)

[1] Vitruv. lib. 7, in præf.

[2] Plut. in Periel. pag. 158.

Digitized by Google

muniquent pas aux ouvrages une grâce solide et durable, ni une beauté parfaite mais le temps, associé avec le travail, paie bien l'usure du délai, et donne à ces mêmes ouvrages une force capable de les conserver et de les faire triompher des siècles. C'est ce qui rend encore plus admirables les ouvrages de Périclès, qui ont été achevés en si peu de temps, et qui ont eu une si longue durée; car dans le moment même qu'ils étaient sortis des mains de l'ouvrier, ils avaient une beauté qui sentait déjà son antique : et aujourd'hui encore, dit Plutarque, c'est-à-dire environ six cents ans après, ils ont une fraîcheur de jeunesse comme s'ils venaient d'être achevés, tant ils conservent encore une fleur de grâce et de nouveauté qui empêche que le temps n'en ternisse l'éclat, comme s'ils avaient en eux-mêmes un principe de jeunesse immortelle, et un esprit de vie incapable de vieillir.

Plutarque rapporte ensuite plusieurs temples et plusieurs bâtiments superbes, auxquels les plus savants ouvriers avaient travaillé. Périclès avait choisi Phidias pour avoir l'intendance sur tous ces ouvrages. C'était le plus fameux architecte et en même temps le plus habile sculpteur et statuaire de son temps. J'en parlerai bientôt, quand je traiterai l'article de la sculpture.

### Mausolée.

Le superbe tombeau qu'Artémise érigea à Mausole son mari, roi de Carie, est un des plus fameux bâtiments de l'antiquité, puisqu'on a eru devoir lui donner place parmi les sept merveilles du monde. Je rapporterai, dans le chapitre suivant qui regarde la sculpture, ce que Pline en dit.

### Ville et fanal d'Alexandrie.

On s'attend bien que tout ce qui part d'Alexandre doit avoir quelque chose de grand, de noble, de frappant. C'est le caractère de la ville qu'il fit bâtir en Égypte, et qui porta son nom. Il chargea Dinocrate de la conduite de cette importante entreprise. L'histoire de cet architecte est fort singulière.

Il était de Macédoine. Se fiant sur son esprit et sur ses grandes idées[1], il en partit pour se rendre à l'armée d'Alexandre, dans le dessein de se faire connaître de ce prince, et de lui proposer des vues qui seraient de son goût. Il prit des lettres de recommandation de ses parents et de ses amis pour les premiers et les plus qualifiés de la cour, afin d'avoir un accès plus facile auprès du roi. Il fut fort bien reçu de ceux à qui il s'adressa, qui lui promirent de le présenter au plus tôt à Alexandre. Comme ils différaient de jour à autre sous prétexte d'attendre une occasion favorable, il prit leurs remises pour une défaite, et résolut de se produire lui-même. Il était d'une taille avantageuse: il avait le visage agréable, et l'abord d'une personne de naissance. Ainsi, comptant sur sa bonne mine, il se dépouilla de ses habits ordinaires, s'huila tout le corps, se couronna d'une branche de peuplier, et, couvrant son épaule gauche d'une peau de lion, prit une massue en sa main, et, dans cet équipage, s'approcha du trône sur lequel le roi était assis et rendait la justice. La nouveauté de ce spectacle ayant fait écarter la foule, il fut aperçu d'Alexandre, qui en fut surpris, et, l'ayant fait approcher, lui demanda qui il était. Il lui répondit: « Je suis l'architecte Dinocrate, « Macédonien, qui apporte à Alexandre des « pensées et des desseins dignes de sa grandeur. » Le roi l'écouta. Il lui dit qu'il songeait à tailler le mont Athos en forme d'un homme, qui tiendrait en sa main gauche une grande ville, et en sa droite une coupe qui recevrait les eaux de tous les fleuves qui découlent de cette montagne pour les verser dans la mer. Alexandre, goûtant ce dessein gigantesque, lui demanda s'il y avait des campagnes aux environs de cette ville qui pussent fournir des blés pour la faire subsister; et ayant reconnu qu'il en aurait fallu faire venir par mer, il dit qu'il louait la hardiesse de l'invention, mais qu'il ne pouvait approuver le choix du lieu où il prétendait l'exécuter. Il le retint cependant auprès de lui, ajoutant qu'il ferait usage de son habileté pour d'autres entreprises.

En effet, Alexandre, dans le voyage qu'il

[1] Vitruv. in Præf. lib. 2.

fit en Egypte, y ayant découvert un port qui avait un fort bon abri et un abord facile, qui était environné d'une campagne fertile, et qui avait beaucoup de commodités à cause du voisinage du Nil, il commanda à Dinocrate d'y bâtir une ville, qui fut, de son nom, appelée *Alexandrie*. L'art de l'architecte et la magnificence du prince concoururent à l'envi pour l'embellir, et semblèrent s'épuiser pour la rendre une des plus grandes et des plus magnifiques villes du monde. Elle était environnée d'une grande étendue de murailles[1], et fortifiée de tours. Il y avait un port, des aqueducs, des fontaines, des canaux d'une grande beauté; un nombre presque infini de maisons pour les habitants, des places et des bâtiments magnifiques, des lieux publics pour les jeux et pour les spectacles; enfin des temples et des palais si spacieux et en si grand nombre, qu'ils occupaient presque le tiers de toute la ville. J'ai marqué ailleurs comment Alexandrie était devenue le centre du commerce de l'Orient et de l'Occident.

Un bâtiment considérable qu'on fit quelque temps après dans le voisinage de cette ville la rendit encore plus célèbre: j'entends le fanal de l'île de Pharos. Les ports étaient ordinairement munis de tours, tant pour les défendre que pour servir la nuit à guider ceux qui naviguaient sur la mer, par le moyen des feux qu'on y allumait. Ces tours étaient d'abord d'une structure fort simple: mais Ptolémée Philadelphe en fit faire une dans l'île de Pharos, si grande et si magnifique, que quelques-uns l'ont mise parmi les merveilles du monde: elle coûta huit cents talents, c'est-à-dire huit cent mille écus.

L'île de Pharos[2] était éloignée du continent de sept stades, c'est-à-dire de plus d'un quart de lieue. Elle avait un promontoire ou une roche contre laquelle les flots de la mer se brisaient. Ce fut sur cette roche que Ptolémée Philadelphe fit bâtir de pierre blanche la tour du Phare, ouvrage d'une magnificence surprenante, à plusieurs étages voûtés, à peu près comme la tour de Babylone, qui avait huit étages. Il en donna l'intendance à un célèbre architecte nommé Sostrate, qui grava sur la tour cette inscription: *Sostrate, Cnidien, fils de Dexiphane, aux dieux sauveurs, en faveur de ceux qui vont sur mer.* On peut voir dans l'histoire de Philadelphe ce qui s'est dit sur cette inscription.

Un auteur, qui vivait il y a environ six cents ans[1], parle de la tour du Phare comme d'un édifice qui subsistait encore de son temps. La hauteur de la tour, selon lui, est de trois cents coudées, c'est-à-dire de quatre cent cinquante pieds, ou de soixante et quinze toises. Un scholiaste de Lucien[2], manuscrit cité par Isaac Vossius, assure que, pour la grandeur, elle pouvait être comparée aux pyramides d'Egypte; qu'elle était carrée; que ses côtés avaient près d'une stade de long, près de cent quatre toises; que de son sommet on découvrait jusqu'à cent milles loin, c'est-à-dire environ jusqu'à trente ou quarante lieues.

Cette tour prit bientôt le nom de l'île, et fut appelée *Phare*, et ce nom a passé aux autres tours construites pour le même usage. L'île où elle était bâtie devint péninsule dans la suite du temps. La reine Cléopatre[3] la joignit à la terre par une chaussée, et par un pont qui allait de la chaussée à l'île: travail important, dont fut chargé l'architecte Dexiphane, natif de l'île de Cypre. Elle lui donna pour récompense une charge considérable auprès de sa personne, et la conduite de tous les bâtiments qu'elle fit construire ensuite. On croit qu'il vaut mieux attribuer cet ouvrage à Ptolémée Philadelphe.

On voit en plus d'une occasion que les habiles architectes étaient fort estimés et fort honorés chez les anciens[4]. Les habitants de Rhodes avaient assuré une pension considérable à Diognète, leur concitoyen, pour récompense des machines de guerre qu'il leur avait construites. Il survint un architecte étranger (il se nommait Callias) qui fit un essai en petit d'une machine capable, selon lui, d'enlever quelque poids que ce pût être, et de triompher par là de toutes les autres machines. Diognète, jugeant la chose absolument impossible, ne

[1] Strab. lib. 17, pag. 291, etc.
[2] Strab. id. ibid. — Plin. lib. 36 cap. 12.

[1] Le géographe de Nubie.
[2] Isaac. Voss. ad Pomp. Melam. pag. 205.
[3] Tzetzes Chi 2, hist. 32.
[4] Vitruv. lib. 10 cap. 22.

rougit point d'avouer qu'elle était au-dessus de sa science. La pension de celui-ci fut assignée à Callias, comme beaucoup plus habile que lui. Quand Démétrius Poliorcète se prépara à faire approcher sa terrible *hélépole* des murs de Rhodes qu'il assiégeait, les habitants sommèrent Callias de faire usage de sa machine. Il déclara qu'elle était trop faible pour pouvoir enlever de si pesants fardeaux. Les Rhodiens sentirent pour lors l'énorme faute qu'ils avaient commise en traitant avec une telle ingratitude un citoyen à qui ils avaient de si grandes obligations. Ils prièrent avec instance Diognète de vouloir secourir sa patrie exposée au dernier danger. Il refusa d'abord, et demeura inflexible à leurs prières. Mais quand il vit que les prêtres et les enfants des plus nobles de la ville, baignés de larmes, venaient implorer son secours, il se rendit enfin, et céda à un spectacle si touchant. Il s'agissait d'empêcher que les ennemis n'approchassent leur formidable machine de la muraille. Il en vint à bout sans beaucoup de peine, ayant fait inonder le terrain par où l'hélépole devait passer; ce qui la rendit absolument inutile, et obligea Démétrius de lever le siége, après s'être accommodé avec les Rhodiens. Diognète fut comblé d'honneurs, et sa pension rétablie au double.

### Les quatre principaux temples de la Grèce.

Vitruve[1] dit qu'il y avait, entre autres, quatre temples chez les Grecs, qui étaient bâtis de marbre, et enrichis de si beaux ornements, qu'ils faisaient l'admiration des plus habiles connaisseurs, et étaient devenus comme la règle et le modèle des bâtiments dans les trois ordres d'architecture. Le premier de ces ouvrages est le temple de Diane à Éphèse. Le second est celui d'Apollon dans la ville de Milet. Ils étaient l'un et l'autre d'ordre ionique. Le troisième est le temple de Cérès et de Proserpine à Éleusis, qu'Ictinus fit d'ordre dorique, d'une grandeur extraordinaire, capable de contenir trente mille personnes[2]: car il s'en trouvait autant, et souvent plus, à la célèbre procession de la fête d'Eleusis. D'abord ce temple était sans colonnes au dehors, pour laisser plus de place à l'usage des sacrifices. Mais Philon ensuite, au temps que Démétrius de Phalère commandait à Athènes, y mit des colonnes sur le devant, pour rendre cet édifice plus majestueux. Le quatrième enfin est le temple de Jupiter olympien à Athènes, d'ordre corinthien. Pisistrate l'avait commencé; mais il était demeuré imparfait après sa mort, à cause des troubles qui survinrent dans la république. Plus de trois cents ans après, Antiochus Épiphane, roi de Syrie, se chargea de faire la dépense nécessaire pour achever la nef du temple, qui était fort grande, et pour les colonnes du portique[1]. Cossutius, citoyen romain, qui s'était rendu célèbre parmi les architectes, fut choisi pour exécuter ce grand ouvrage. Il y acquit beaucoup d'honneur, cet édifice étant estimé tel, qu'il y en avait peu qui en pussent égaler la magnificence. Ce Cossutius fut un des premiers, parmi les Romains, qui bâtit à la manière des Grecs. Il me donnera occasion de parler de quelques édifices de Rome, qui souvent ont eu des Grecs pour architectes, et par cet endroit rentrent en quelque sorte dans mon plan.

### Bâtiments célèbres à Rome.

L'art de bâtir a été presque aussitôt connu dans l'Italie que dans la Grèce, s'il est vrai que les Toscans n'eussent pas encore eu de commerce avec les Grecs lorsqu'ils inventèrent la composition d'un ordre particulier, qui s'appelle encore aujourd'hui de leur nom[2]. Le tombeau que Porsenna, roi d'Étrurie, se fit élever proche du Clusium pendant qu'il vivait, marque la grande connaissance qu'on y avait alors de cet art. Cet édifice était de pierre, et construit à peu près de la même manière que le labyrinthe bâti par Dédale dans l'île de Crète, si le tombeau était tel que Varron l'a décrit dans un passage que Pline rapporte.

Le premier Tarquin avait, un peu auparavant, fait faire à Rome des travaux fort con-

[1] Vitruv. In Præf. lib. 7.
[2] Herod lib. 58, cap. 65. — Strab. lib. 8. pag 395.

[1] Vitruv. lb. — Liv. lib. 41, n. 20.
[2] Plin. lib. 36, cap. 13.

sidérables; car ce fut lui qui le premier environna cette ville d'une muraille de pierre. Il jeta aussi les fondements du temple de Jupiter capitolien, que son petit-fils, Tarquin-le-Superbe, acheva avec beaucoup de dépense, ayant pour cela fait venir les meilleurs ouvriers d'Étrurie. Les citoyens romains ne furent point dispensés de ce travail ; et quoiqu'il fût très-pénible et très-accablant [1], étant ajouté aux fatigues de la guerre, ils ne s'en trouvèrent point surchargés, tant ils avaient de joie et se croyaient honorés de construire de leurs propres mains les temples de leurs dieux.

Ce même Tarquin-l'Ancien fit deux autres ouvrages, moins éclatants à la vérité pour le dehors, mais d'un travail et d'une dépense encore plus considérable [2], ouvrages, dit Tite-Live, auxquels la magnificence de nos jours, portée, ce me semble, au suprême degré, n'a presque pu rien faire d'égal.

Un de ces ouvrages était les décharges et les conduits souterrains, destinés à recevoir toutes les ordures et toutes les immondices de la ville dont les restes donnent encore aujourd'hui de l'admiration et étonnent par la hardiesse de l'entreprise et par la grandeur des dépenses qu'il a fallu faire pour la conduire à sa fin. En effet, de quelle épaisseur et de quelle solidité devaient être ces voûtes, conduites depuis l'extrémité de la ville jusqu'au Tibre, pour avoir pu soutenir pendant tant de siècles, sans s'ébranler le moins du monde, l'énorme poids des grandes rues de Rome, bâties dessus, dans lesquelles passaient des voitures sans nombre et d'une charge immense [3].

M. Scaurus, pour orner pendant son édilité la scène d'un théâtre qui ne devait durer qu'un mois tout au plus, avait fait préparer trois cent soixante colonnes de marbre, dont plusieurs avaient trente-huit pieds de hauteur [1]. Quand le temps et le spectacle furent finis, il fit conduire toutes ces colonnes dans sa maison. L'entrepreneur chargé de l'entretien des égouts exigea de cet édile qu'il s'engageât à payer le dommage que le transport de tant de colonnes si pesantes pourrait causer à ces voûtes, qui, depuis Tarquin-l'Ancien, c'est-à-dire depuis près de huit cents ans, étaient toujours demeurées immobiles : et elles soutinrent encore une si violente secousse sans s'ébranler.

Au reste, ces conduits souterrains contribuaient infiniment à la propreté des maisons et des rues, aussi bien qu'à la pureté et à la salubrité de l'air. Les eaux de sept ruisseaux qu'on avait réunies ensemble, et qu'on lâchait fréquemment, nettoyaient parfaitement ces fosses souterraines en fort peu de temps, et entraînaient avec elles toutes les immondices dans le Tibre.

De pareils travaux, quoique cachés sous la terre et ensevelis dans les ténèbres, paraîtront sans doute à tout juge équitable plus dignes de louanges que les édifices les plus magnifiques, et que les palais les plus superbes. Ceux-ci conviennent à la majesté des rois, mais ne rehaussent point leur mérite, et. à proprement parler, ne font honneur qu'à l'habileté de l'architecte : au lieu que les autres marquent des princes qui connaissent le vrai prix des choses, qui ne se laissent point éblouir à un vain éclat, qui sont plus occupés de l'utilité publique que de leur propre gloire, et qui cherchent à étendre leurs services et leurs bienfaits jusque dans la postérité la plus reculée; digne objet de l'ambition d'un prince.

Après que les Tarquins eurent été chassés de Rome, le peuple, ayant aboli le gouvernement monarchique, et repris la souveraine autorité, ne songea plus qu'à étendre les bornes de son état. Lorsque dans la suite il eut plus de commerce avec les Grecs, il commença à élever des bâtiments plus superbes et plus réguliers ; car ce fut des Grecs que les Romains apprirent l'excellence de l'architecture. Avant cela leurs édifices n'avaient rien de recommandable que leur solidité et leur grandeur. De tous les ordres ils ne connais-

[1] « Qui quum haud parvus et ipse militiæ adderetur labor, minùs tamen plebs gravabatur, se templa deùm exædificari manibus suis. » (Liv. lib. 1, n. 56.)

[2] « Quæ (plebs) posthac et ad alia, ut specie minora, sic laboris aliquandò majoris, traducebatur opera : foros in Circo faciendos, cloacamque maximam receptaculum omnium purgamentorum urbis sub terram agendam; quibus duobus operibus vix nova hæc magnificentia quidquam adæquare potuit. » (Liv. *Ibid.*)

[3] Plin. lib. 36, cap. 2.

[1] Plin. lib. 36, cap. 2.

Digitized by Google

saient que l'ordre toscan [1]. Ils ignoraient presque entièrement la sculpture, et n'avaient pas même l'usage du marbre : du moins ne savaient-ils ni le polir, ni en faire des colonnes ou d'autres ouvrages, qui, par leur éclat et l'excellence du travail, fissent paraître de la richesse dans les lieux où ils pouvaient être employés.

Ce n'est, à proprement parler, que vers les derniers temps de la république et sous les empereurs, c'est-à-dire lorsque le luxe fut devenu dominant dans Rome, que l'architecture y parut dans tout son éclat. Quelle foule de bâtiments superbes et d'ouvrages magnifiques qui font encore l'ornement de Rome ! le Panthéon, les Thermes, l'amphithéâtre nommé *le Colisée*, les aqueducs, les grands chemins, la colonne de Trajan, celle d'Antonin. Le fameux pont sur le Danube, bâti par l'ordre de Trajan, aurait suffi pour immortaliser son nom. Il avait vingt piles pour porter les arches, épaisses chacune de soixante pieds, hautes de cent cinquante, sans compter les fondements, et à cent-soixante-dix pieds l'une de l'autre, ce qui fait en tout sept cent quatre-vingt-quinze toises de large. C'était néanmoins l'endroit de tout le pays où le Danube était le plus étroit : mais il y était aussi le plus rapide et le plus profond ; et c'est ce qui paraissait un obstacle insurmontable à l'industrie humaine. Il fut impossible d'y faire des bâtardeaux pour fonder les piles. Au lieu de cela, il fallut jeter dans le lit de la rivière une quantité prodigieuse de divers matériaux, et, par ce moyen, former des manières d'empatements qui s'élevassent jusqu'à la hauteur de l'eau, pour pouvoir ensuite y construire des piles, et tout le reste du bâtiment. Trajan avait fait ce pont pour s'en servir contre les barbares. Adrien, son successeur, craignit au contraire que les barbares ne s'en servissent contre les Romains, et en fit abattre les arches. Apollodore de Damas fut l'architecte qui présida à la construction de ce pont : il avait travaillé à beaucoup d'autres ouvrages sous Trajan. Il eut une fin bien triste.

L'empereur Adrien avait fait construire un temple en l'honneur de Rome et de Vénus [2], au fond et au haut duquel elles étaient placées, assise chacune sur un trône : on a lieu de croire que lui-même en avait dressé le plan et donné les mesures, parce qu'il se piquait d'exceller en toutes sortes d'arts et de sciences. Après qu'il fut bâti, Adrien en envoya le dessin à Apollodore. Il se souvenait qu'un jour, s'étant voulu mêler de donner son avis sur quelque édifice dont Trajan entretenait Apollodore, cet architecte l'avait renvoyé avec mépris comme parlant de choses qu'il n'entendait point. Aussi ce fut pour lui insulter, et lui montrer qu'on pouvait faire quelque chose de grand et de parfait sans lui, qu'il lui envoya le dessin de ce temple, avec ordre exprès de lui en mander son avis : Apollodore n'était pas né flatteur, et il sentit bien l'insulte qu'on lui voulait faire. Après avoir loué la beauté, la délicatesse, la magnificence du bâtiment, il ajouta que, puisqu'on lui ordonnait de dire sa pensée, il ne pouvait dissimuler qu'il y trouvait un défaut : c'est que, s'il prenait envie aux déesses de se lever, elles courraient risque de se casser la tête, parce que la voûte était trop écrasée et le temple non assez exhaussé. L'empereur sentit dans le moment la faute grossière et irréparable qu'il avait faite, et ne put s'en consoler. L'Architecte en porta la peine; et sa trop grande franchise, qui n'était peut-être pas assez mesurée ni assez respectueuse, lui coûta la vie.

Je n'ai point mis au nombre des bâtiments magnifiques de Rome le palais appelé la *Maison dorée* [1], que Néron fit élever dans Rome, quoique peut-être on n'ait jamais rien vu de pareil pour l'étendue de l'espace qu'il renfermait, pour la beauté des jardins, pour le nombre et la délicatesse des portiques, pour la somptuosité des édifices, où l'or, les perles, les pierreries, et toutes les autres matières précieuses, brillaient de toutes parts. Je ne crois pas qu'il soit permis de donner le nom de *magnificence* à un palais bâti des dépouilles et cimenté en quelque sorte du sang des citoyens. Aussi Suétone dit-il que les bâtiments de Néron furent plus ruineux à l'empire que toutes ses autres folies. *Non in aliâ re damno sior quàm in ædificando.*

[1] Dion. lib. 68, pag. 776.
[2] Dion. lib. 69, pag. 789, 790.

[1] Sueton. in Ner. cap. 33.

Cicéron en aurait jugé encore bien plus sévèrement[1], lui qui ne rangeait au nombre des dépenses véritablement louables que celles qui avaient pour objet l'utilité publique, comme les murs des villes et des citadelles, les arsenaux, les ports, les aqueducs, les grands chemins, et d'autres pareilles. Il portait la rigidité jusqu'à improuver les théâtres, les portiques et même les nouveaux temples; et il s'appuyait de l'autorité de Démétrius de Phalère, qui condamnait nettement les dépenses excessives que Périclès avait employées pour de pareils édifices.

Le même Cicéron fait d'excellentes réflexions sur les bâtiments des particuliers[2], car certainement, sur cet article comme sur tous les autres, il y a une distinction à faire pour les princes. Il veut que les personnes qui tiennent le premier rang dans un état soient logées honorablement[3], et qu'elles soutiennent leur dignité par le bâtiment qu'elles occupent; de sorte pourtant que le bâtiment ne fasse pas le principal mérite, et que ce soit le maître qui fasse honneur à la maison, et non la maison au maître. Il recommande aux grands seigneurs qui bâtissent, d'éviter avec soin les dépenses excessives qu'entraîne la magnificence des édifices : dépenses qui deviennent d'un exemple funeste et contagieux dans une ville, la plupart ne manquant pas et se faisant un mérite d'imiter les grands, et quelquefois même de les surpasser. Ces palais ainsi multipliés font honneur, dit-on, à une ville; ils la déshonorent plutôt, si l'on en veut juger sainement, parce qu'ils la corrompent, en lui rendant pour toujours le luxe et le faste nécessaires, pour la somptuosité des meubles, et par les autres ornements précieux qu'exige un bâtiment superbe; outre que souvent ils sont la cause de la ruine des familles.

Caton, dans son livre sur la Vie Rustique, donne un conseil bien sage. Quand il s'agit de bâtir[1], dit-il, il faut délibérer longtemps (et souvent ne point bâtir) : mais, quand il s'agit de planter, il ne faut point délibérer, mais planter sans délai.

En cas qu'on bâtisse, la prudence demande qu'on prenne de justes précautions[2]. « Autrefois, dit Vitruve, il y avait à Éphèse une « loi très-sévère, mais très-juste, par laquelle « les architectes qui entreprenaient un ou- « vrage public étaient tenus de déclarer ce « qu'il devait coûter, de le faire pour le prix « qu'ils avaient demandé, et d'y obliger tous « leurs biens. Quant l'ouvrage était achevé, « ils étaient récompensés et honorés publique- « ment, si la dépense était telle qu'ils avaient « dit. Si elle n'excédait que du quart ce qui « était porté par le marché, le surplus était « fourni des deniers publics. Mais, quand elle « passait le quart, l'excédent était sur le « compte de l'architecte. Il serait à souhaiter, « continue Vitruve, que les Romains eussent « un pareil règlement pour leurs bâtiments « tant publics que particuliers : il empêche- « rait la ruine de bien des personnes. »

Cette réflexion est bien sensée, et montre dans Vitruve un caractère bien estimable, et un grand fonds de probité, qui brille en effet dans tout son ouvrage, et ne lui fait pas moins d'honneur que son extrême habileté. Il exerçait sa profession avec un désintéressement et une noblesse bien rares dans ceux qui s'en mêlent[3]. La réputation[4], non l'argent, était son motif. Il avait appris de ses maîtres, dit-il, qu'il faut qu'un architecte attende qu'on le prie de prendre la conduite d'un ouvrage, et qu'il ne peut, sans rougir, faire une demande qui le fait paraître intéressé : puisqu'on sait qu'on ne sollicite pas les gens pour leur faire du bien, mais pour en recevoir.

[1] Cic. de Offic. lib. 2, n. 60.

[2] Cic. de Offic. lib. 1, n. 139, 140.

[3] « Ornanda est dignitas domo, non ex domo dignitas « tota quærenda : nec domo dominus, sed domino domus « honestanda est... Cavendum est etiam, præsertim si ipse « ædifices, ne extra modum sumptu et magnificentiâ pro- « deas. Quo in genere multùm mali etiam in exemplo est : « studiosè enim plerique, præsertim in hac parte, facta « principum imitantur. »

[1] « Ædificare diu cogitare oportet, conserere cogitare « non oportet, sed facere. »

[2] Vitruv. præfat. lib. 6.

[3] Vitruv. Præf. lib. 10.

[4] « Ego autem, Cæsar, non ad pecuniam parandam ex « arte dedi studium, sed potiùs tenuitatem cum bonâ « famâ, quam abundantiam cum infamiâ æquandam pro- « bavi. Cæteri architecti rogant et ambiunt, ut architec- « tentur : mihi autem à præceptoribus est traditum, ro- « gatum non rogatum oportere suscipere curam, quòd « ingenuus color movetur pudore petendo rem suspicio- « sam. Nam beneficium dantes, non accipientes, ambiun- « tur. » (Vitruv.)

Il exige pour cette profession une étendue de connaissance qui étonne [1]. Il faut, selon lui, que l'architecte soit ingénieux et laborieux tout ensemble; car l'esprit sans le travail, et le travail sans l'esprit, ne rendirent jamais aucun ouvrier parfait. Il doit donc savoir dessiner, être instruit dans la géométrie, n'être pas ignorant de l'optique, avoir appris l'arithmétique, savoir beaucoup de l'histoire, avoir bien étudié la philosophie, avoir connaissance de la musique, et quelque teinture de la médecine, de la jurisprudence, et de l'astrologie. Il entre ensuite dans le détail, et montre en quoi chacune de ces connaissances peut aider un architecte.

Quand il vient à la philosophie, outre ce que la physique peut lui fournir de connaissances nécessaires pour son art, il la considère par rapport aux mœurs. « L'étude de la philosophie, dit-il, sert aussi à rendre parfait l'architecte, qui doit avoir l'âme grande et hardie sans arrogance, équitable et fidèle, et, ce qui est le plus important, tout à fait exempte d'avarice; car il est impossible que, sans fidélité et sans honneur, on puisse jamais rien faire de bien. Il ne doit donc point être intéressé, et doit moins songer à s'enrichir qu'à acquérir de l'honneur et de la réputation par l'architecture, ne faisant jamais rien d'indigne d'une profession si honorable; car c'est ce que prescrit la philosophie. »

Vitruve ne s'avise pas de demander, pour un architecte, le talent de la parole, dont même souvent il est à propos de se défier, comme nous le remarque un assez bon mot que Plutarque nous a conservé [2]. Il s'agissait d'un bâtiment considérable que les Athéniens voulaient faire construire, pour l'exécution auquel deux architectes se présentèrent devant le peuple. L'un, beau parleur, mais peu habile dans son art, charma et éblouit toute l'assemblée par la manière élégante dont il s'exprima en exposant le plan qu'il se proposait de suivre; l'autre, aussi mauvais orateur qu'il était excellent architecte, se contenta de dire aux Athéniens: *Messieurs* [1], *je ferai comme celui-ci vient de parler.*

J'ai cru ne pouvoir mieux terminer cet article qui regarde l'architecture, qu'en donnant quelque idée de l'habileté et des mœurs de celui qui, au jugement de tous les connaisseurs, l'a enseignée et exercée avec le plus de réputation.

## CHAPITRE IV.

### DE LA SCULPTURE.

#### § I. — Des différentes espèces renfermées dans la sculpture.

La sculpture est un art qui, par le moyen du dessin et de la matière solide, imite les objets palpables de la nature. Elle a pour matière le bois, la pierre, le marbre, l'ivoire; différents métaux, comme l'or, l'argent, le cuivre; les pierres précieuses, comme l'agate, et autres pareilles. On travaille sur ces matières, ou en creusant, ou en relief. Cet art comprend aussi la fonte, qu'on subdivise en l'art de faire des figures de cire, et en celui de les fondre de toutes sortes de métaux. J'entends ici par sculpture toutes ces différentes espèces.

Les sculpteurs et les peintres ont eu souvent parmi eux de grandes disputes sur la prééminence de leur profession; les premiers se voulant prévaloir de la durée de leurs ouvrages, les autres leur opposant l'effet du mélange et de la vivacité des couleurs. Mais, sans entrer dans une question qui n'est pas facile à décider, on peut considérer la sculpture et la peinture comme deux sœurs, qui n'ont qu'une origine, et dont les avantages doivent être communs; je dirais presque comme un même art, dont le dessin est l'âme et la règle, mais qui travaille diversement, et sur différentes matières.

Il est difficile et peu important de démêler, dans l'obscurité des siècles éloignés, les premiers inventeurs de la sculpture. Son origine

[1] Id. ibid. lib. 1, cap. 1.

[2] Plut. in Præc. Reip. ger. pag. 802.

[1] Ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ὡς οὗτος εἶπεν, ἐγὼ ποιήσω.

remonte jusqu'à celle du monde, et l'on peut dire que Dieu fut le premier statuaire, lorsque, ayant créé tous les êtres, il sembla redoubler d'attention pour former le corps de l'homme, à la beauté et à la perfection duquel il parut travailler avec une sorte de complaisance.

Longtemps après qu'il eut achevé ce chef-d'œuvre de ses mains toutes-puissantes, il voulut être honoré principalement par le ministère des sculpteurs dans la construction de l'arche d'alliance, dont il donna lui-même l'idée au législateur des Hébreux. Mais en quels termes parle-t-il de cet ouvrier admirable qu'il y voulait employer? Je ne crains point de les rapporter une seconde fois. *J'ai choisi*[1], dit-il à son prophète, *un homme de la tribu de Juda, que j'ai rempli de mon esprit, de sagesse, d'intelligence, et de science en toute sorte d'ouvrages, pour inventer ce qui se peut faire d'or et d'argent, de bronze ou de marbre, de bois différents ou de pierres précieuses.* Ne semble-t-il pas qu'il s'agit d'inspirer le prophète même pour donner des lois à son peuple? Il parle de même des ouvriers destinés à bâtir et à orner le temple de Jérusalem.

Rien ne relèverait tant le mérite de la sculpture qu'une si noble destination, si elle l'avait remplie fidèlement. Mais, longtemps avant la construction du temple, et même du tabernacle, elle s'était vendue honteusement à l'idolâtrie, qui par son moyen remplit l'univers des statues de ses fausses divinités, qu'elle exposait à l'adoration des peuples. On voit dans l'Ecriture qu'une des causes qui ont donné le plus de cours à ce culte impie[2], a été l'extrême beauté que les ouvriers s'efforçaient à l'envi de donner aux statues. L'admiration que causait la vue de ces excellents ouvrages de l'art était une espèce d'enchantement, qui, en frappant les sens, faisait illusion aux esprits, et entraînait toute la multitude. « C'est de « cette séduction[3], générale dans tout l'uni- « vers, que Jérémie avertissait les Israëlites « de se bien donner de garde, quand ils ver- « raient à Babylone les statues d'or et d'ar- « gent portées avec pompe dans les grandes « solennités. Pour lors[1], dit le prophète, pen- « dant que toute la multitude, pénétrée de « vénération et de crainte, se prosternera de- « vant ces idoles, dites en vous-mêmes, » (car la captivité où était réduit le peuple de Dieu dans une terre étrangère ne lui permettait pas de s'expliquer hautement;) « dites en « vous-mêmes: *C'est vous, Seigneur; qu'il « faut adorer.* »

Il faut avouer aussi que la sculpture ne contribua pas peu à la corruption des mœurs par la nudité des images, et par des représentations contraires à la pudeur, comme les païens mêmes l'ont reconnu. J'en fais la remarque de bonne heure, afin que dans tout ce que je dirai dans la suite à la louange de la sculpture, on voie que je distingue l'excellence de l'art en lui-même de l'abus que les hommes en ont fait.

Les sculpteurs ont commencé à travailler sur de la terre, soit pour former des statues, soit pour faire des moules et des modèles[2]. C'est ce qui a fait dire au statuaire Pasitèle que les ouvrages en fonte, au ciseau et au burin, devaient leur naissance à l'art de faire des figures de terre, appelé *plastice*. On prétend que Démarate, père de Tarquin-l'Ancien, qui se réfugia de Corinthe dans l'Etrurie, y amena avec lui beaucoup d'ouvriers habiles dans cet art, et en fit naître le goût, qui de là se communiqua au reste de l'Italie. Les statues qu'on y érigea aux dieux n'étaient d'abord que de terre, auxquelles, pour tout ornement, on donnait une couleur de rouge. Des hommes qui honoraient sincèrement de tels dieux ne doivent pas[3], dit Pline, nous faire honte : ils ne faisaient cas de l'or et de l'argent ni pour eux-mêmes, ni pour leurs dieux. Juvénal[4] appelle une statue comme celle que Tarquin-l'Ancien fit mettre dans le temple du père des dieux,

[1] Exod. 31.

[2] « Provexit ad horum culturam... artifices eximia dili- « gentia .. Multitudo hominum abducta per speciem ope- « ris, eum, qui ante ferepus tanquam homo honoratus « fuerat, nunc deum æstimavarunt. Et hæc fuit humanæ « vitæ deceptio. » (Sap. XIV, 18-21.)

[3] Baruch. 6, 35.

[1] « Visa itaque turba de retrò et ab antè adorantes, di- « cite in cordibus vestris : Te oportet adorari, Domine.»

[2] Plin lib. 34, cap. 12.

[3] « Hæc tum effigies deorum erant laudatissimæ. Nec « pœnitet nos illorum, qui tales deos coluêre. Aurum « enim et argentum ne diis quidem conficiebant.» (Plin.)

[4] (Satir. XI, v. 118.)

*le Jupiter de terre, que l'or n'avait point gâté ni souillé.*

Fictilis, et nullo violatu Jupiter auro.

On ne commença que fort tard à Rome à y mettre des statues dorées[1]. L'époque en est marquée sous le consulat de P. Cornel[2]. Cethégus, et M. Bæbius Pamphilus, l'année de Rome 571 ou 573.

On fit aussi, dans la suite[3], des portraits de plâtre et de cire. L'invention en est attribuée à Lysistrate de Sicyone, frère de Lysippe.

On voit que les anciens ont fait des statues presque de toutes sortes de bois[4]. Il y avait à Sicyone une image d'Apollon qui était de buis. A Ephèse, celle de Diane était de cèdre, selon quelques-uns, aussi bien que le toit du temple. Le citronier, le cyprès, le palmier, l'olivier, l'ébène, la vigne, en un mot tous les arbres qui ne sont point sujets à se corrompre, ni à être endommagés des vers, étaient employés pour faire des statues.

Le marbre[5] devint bientôt la matière la plus ordinaire et la plus recherchée des ouvrages de sculpture. On croit que Dipène et Scyllis, tous deux de Crète, en firent, les premiers, usage à Sicyone, qui a été longtemps comme le centre et l'école des arts : ils vivaient vers la 50e olympiade[6], un peu avant que Cyrus régnât en Perse.

Deux frères, Bupale et Athénis[7], se rendirent fort illustres dans l'art de tailler le marbre du temps d'Hipponax, c'est-à-dire vers la 60e olympiade[8]. Ce poëte était fort laid de visage. Ils firent son portrait pour l'exposer à la risée des spectateurs. Hipponax entra dans une fureur plus que poétique, et fit contre eux des vers si sanglants, que, selon quelques-uns, ils se pendirent de honte et de douleur.

[1] « Acilius Glabrio, duumvir, statuam auratam, quæ « prima omnium in Italiâ statua aurata est, patri Gla- « brioni posuit. » (Liv. lib. 40, n. 34.)

[2] An. M. 3820

[3] Plin. lib. 35, cap. 12.

[4] Pausan. lib. 6. — Plin. lib. 16, cap. 40.

[5] Plin. lib. 36, cap. 4.

[6] An. M. 3421.

[7] Suidas l'appelle ainsi. Pline le nomme *Anthermus*.

[8] An M. 3464.

Mais ce fait ne peut pas être véritable, puisqu'il y a eu des ouvrages d'eux faits depuis ce temps-là.

Dans ces commencements[1] on ne se servait que de marbre blanc tiré de l'île de Paros. On prétend qu'en taillant des blocs de marbre, on y trouvait quelquefois des figures naturelles d'un silène, d'un dieu pan, d'une baleine et d'autres poissons. Le marbre jaspé et tacheté devint ensuite fort à la mode. On le tirait principalement des carrières de Chio ; et bientôt presque tous les pays en fournirent.

On trouva, et l'on croit que ce fut dans la Carie, le moyen de couper un gros bloc de marbre en plusieurs parties assez minces pour incruster les murailles des maisons. Le palais du roi Mausole à Halicarnasse est la plus ancienne maison où il paraisse qu'on ait fait usage de ces incrustations de marbre, qui en faisaient un des plus grands ornements.

L'usage de l'ivoire dans les ouvrages de sculpture était connu dès les premiers temps de la Grèce. Homère en parle[2], quoiqu'il ne parle jamais des éléphants.

L'art de fondre l'or et l'argent est de l'antiquité la plus reculée, sans qu'on en puisse précisément marquer l'origine. Les dieux de Laban que Rachel vola paraissent avoir été de fonte. Les bijoux offerts à Rébecca étaient d'or fondu. Avant que de sortir d'Égypte, les Israélites y avaient vu des statues de fonte, qu'ils imitèrent en fondant le veau d'or; et depuis ils firent le serpent d'airain. Dès lors toutes les nations de l'Orient avaient des dieux de fonte, *deos conflatiles* ; et Dieu défendit, sous peine de mort, à son peuple, de les imiter. Dans la construction du tabernacle, les ouvriers n'inventèrent pas l'art de la fonte : Dieu ne fit que diriger leur goût. Il est marqué que Salomon fit fondre les figures employées dans le temple et ailleurs, près de Jéricho, parce que la terre y était argileuse, *in argillosâ terrâ* ; ce qui montre qu'ils avaient déjà la même manière que nous pour fondre de très-grosses masses.

Il serait à souhaiter que l'on trouvât dans les auteurs grecs ou latins de quelle sorte les anciens fondaient leurs métaux pour en faire des

[1] Plin. lib. 36, cap. 6.

[2] Odyss. lib. 4, v. 73.

Digitized by Google

figures. L'on voit, par ce que Pline en écrit[1], qu'ils se servaient quelquefois de moules de pierre. Vitruve parle d'une espèce de pierres qui se trouvaient aux environs du lac de Vossène, et en d'autres endroits d'Italie, lesquelles résistaient à la violence du feu, et dont l'on faisait des moules pour jeter diverses sortes d'ouvrages[2]. Les anciens avaient l'art de mêler dans la fonte différents métaux, pour exprimer dans les statues différentes passions, différents sentiments, par la diversité des couleurs.

Il y a diverses manières de graver sur les métaux et sur les pierres précieuses; car sur les uns et sur les autres on y fait des ouvrages en relief, en bosse ou en creux, qui s'appellent *de gravure*. Les anciens excellaient dans l'un et dans l'autre genre. Les bas-reliefs qui nous restent d'eux sont infiniment estimés par les connaisseurs : et pour ce qui regarde la gravure des pierres, comme de ces belles agates et de ces cristaux, dont on voit une assez grande quantité dans le cabinet du roi, on prétend qu'il n'y a rien de si parfait que ce qui reste de ces anciens maîtres.

Quoiqu'ils aient gravé presque toutes sortes de pierres précieuses, néanmoins les figures les plus achevées qu'on ait d'eux sont sur des onyces, qui sont une espèce d'agate opaque, ou sur des cornalines, qu'ils trouvaient plus propres à être gravées que les autres pierres, parce qu'elles sont plus fermes, plus égales, et qu'elles se gravent plus nettement ; et encore parce qu'il se rencontre dans les onyces diverses couleurs qui sont par lit les unes au-dessus des autres, par le moyen desquelles ils faisaient que dans les pièces de relief le fond demeurait d'une couleur, et les figures d'une autre. Pour graver sur les pierres précieuses et sur les cristaux, ils se servaient de la pointe du diamant, comme on s'en sert encore.

On vante beaucoup la pierre précieuse attachée à l'anneau de Polycrate, tyran de Samos, qu'il jeta dans la mer, et qui lui revint par un hasard fort singulier[3] : on prétendait l'avoir à Rome du temps de Pline. C'était, selon les uns, une sardoine, et, selon les autres, une émeraude. Celle de Pyrrus n'était pas moins estimée : on y voyait Apollon avec sa guitare, et les neuf Muses chacune avec leur attribut particulier. Et tout cela n'était point l'effet de l'art, mais de la nature : *non arte, sed sponte naturæ*.

C'était sur les coupes à boire dans les repas que l'art de sculpter était le plus exercé : ces pièces étaient les plus riches, les plus curieuses, et la matière de la plus grande somptuosité.

Un des plus grands avantages que l'art de portraire ait reçus pour éterniser ses ouvrages, est la gravure sur le bois et sur le cuivre, par le moyen de laquelle on tire un grand nombre d'estampes, qui multiplient presque à l'infini un même dessin, et font voir en différents lieux la pensée d'un ouvrier, qui auparavant n'était connue que par le seul travail qui sortait de ses mains. Il y a lieu de s'étonner que les anciens, qui ont gravé tant d'excellentes choses sur les pierres dures et sur les cristaux, n'aient point découvert un si beau secret, qui véritablement n'a encore paru qu'après celui de l'imprimerie, et qui sans doute en a été une suite, et comme une imitation; car l'impression des figures et les estampes n'ont commencé à être en usage qu'à la fin du quinzième siècle. L'invention en est due à un orfèvre qui travaillait à Florence.

Après avoir rapporté en abrégé la plus grande partie de ce qui occupait anciennement la sculpture, il me reste à faire connaître quelques-uns de ceux qui l'ont exercée avec le plus de succès et de réputation.

### § II. — Sculpteurs célèbres qui se sont le plus distingués dans l'antiquité.

Quoique la sculpture ait pris naissance dans l'Asie et dans l'Egypte, c'est, à proprement parler, la Grèce qui l'a mise dans tout son lustre et l'a fait paraître avec éclat. Pour ne point parler des premières ébauches de cet art, qui se sentent toujours comme d'une sorte d'enfance, on vit, surtout du temps de Périclès, et après lui, sortir du sein de la Grèce[1] une foule

[1] Plin. lib. 37. — Vitruv lib. 2, cap. 7.
[2] Plin. lib. 34, cap. 14.
[3] Plin. lib. 7. cap. 1.

[1] « Multas artes ad animorum corporumque cultum

d'excellents ouvriers, et travailler à l'envi à mettre la sculpture en honneur par un nombre infini d'ouvrages qui ont fait et feront l'admiration de tous les siècles. L'Attique, fertile en carrières de marbres[1], et plus riche encore en génies heureux pour les arts, fut bientôt remplie d'un nombre infini de statues.

Je ne rapporterai ici que ceux qui se sont le plus distingués par leur habileté et leur réputation. Les plus célèbres sont, Phidias, Polyclète, Myron, Lysippe, Praxitèle, Scopas.

Il en est un autre plus illustre encore que tous ceux que je viens de nommer, mais dans un genre différent : c'est le fameux Socrate[2]. Je ne dois pas envier à la sculpture l'honneur qu'elle a eu de le compter parmi ses élèves. Il était fils d'un statuaire, et il le fut lui-même avant que d'être philosophe. On lui attribuait communément les trois Grâces qu'on conservait avec soin dans la citadelle d'Athènes. Elles n'étaient point nues, comme on avait coutume de les représenter, mais couvertes : ce qui marque quel était dès lors son penchant pour la vertu. Il disait que cet art lui avait enseigné les premiers préceptes de la philosophie, et que, comme la sculpture donne la forme à son objet en ôtant les superfluités, de même cette science introduit la vertu dans le cœur de l'homme en retranchant peu à peu toutes ses imperfections.

PHIDIAS.

Phidias mérite, par bien des raisons, d'être mis à la tête des sculpteurs. Il était d'Athènes, et florissait dans la 83ᵉ olympiade[3], temps heureux où, après les victoires remportées contre les Perses, l'abondance, fille de la paix et mère des beaux arts, faisait éclore divers talents par la protection que leur donna Périclès. Phidias n'était pas de ces artisans qui ne savent que manier les instruments de leur art. Il avait l'esprit orné de toutes les connaissances qui pouvaient être utiles à un homme de sa profession : histoire, poésie, fable, géométrie, optique. Un fait assez curieux montrera combien cette dernière lui fut utile.

Alcamène et lui furent chargés de faire chacun une statue de Minerve, afin que l'on pût choisir la plus belle des deux, que l'on voulait placer sur une colonne fort haute. Quand les deux statues furent achevées, on les exposa aux yeux du public. La Minerve d'Alcamène, vue de près, parut admirable, et eut tous les suffrages. Celle de Phidias, au contraire, fut trouvée hideuse : une grande bouche ouverte, des narines qui semblaient se retirer, je ne sais quoi de rude et de grossier dans le visage. On se moqua de Phidias et de sa statue. *Placez-les*, dit-il, *à l'endroit où elles doivent être.* On les y plaça l'une après l'autre. Alors la Minerve d'Alcamène ne parut plus rien, au lieu que celle de Phidias frappait par un air de grandeur et de majesté qu'on ne pouvait se lasser d'admirer. On rendit à Phidias l'approbation que son rival avait surprise ; et celui-ci se retira confus et honteux, se repentant bien de n'avoir pas appris les règles de l'optique.

Les statues que l'on vante avant le temps dont nous parlons étaient plus recommandables par leur antiquité que par leur mérite. Phidias donna le premier aux Grecs le goût de la belle nature, et leur apprit à l'imiter. Aussi, dès que ses ouvrages parurent[1], ils saisirent l'estime du public. Ce qui est étonnant, ce n'est pas qu'il ait fait des statues admirables, mais qu'il en ait pu faire un si grand nombre : car le dénombrement qu'en font les auteurs paraît presque incroyable ; et il est peut-être le seul qui ait joint tant de facilité à tant de perfection.

Je crois qu'il travailla de bon cœur[2] sur un bloc de marbre qu'on trouva dans le camp des Perses, après la bataille de Marathon, où ils furent entièrement défaits. Ces barbares, qui comptaient sur une victoire assurée, l'avaient

« nobis eruditissima omnium gens (græca) invenit » (Liv. lib. 39, n. 8.)

[1] « Exornata eo genere operum eximiè terra attica, et « copiâ domestici marmoris, et ingenio artificum. » (Liv. lib. 31, n. 26.)

Ces marbres se tiraient du mont Pentélique, qui était dans l'Attique.

[2] Diog Laert in Socr.

[3] An. M. 3656.

[1] « Quinti Hortensii admodùm adolescentis ingenium, « ut Phidiæ signum, simul aspectum et probatum est. » (Cic. *de clar. Orat.* n. 228.)

[2] Pausan. in Attic. pag. 62.

apporté pour en ériger un trophée. Phidias en fit une Némésis, déesse qui avait pour fonction d'humilier et de punir l'orgueil insolent des hommes. La haine que les Grecs portaient naturellement aux barbares, et le doux plaisir de venger sa patrie, animèrent sans doute d'un nouveau feu le génie du sculpteur, et prêtèrent à son ciseau et à ses mains une nouvelle adresse.

Du prix des dépouilles remportées sur les mêmes ennemis[1], il fit aussi pour les Platéens une statue de Minerve. Elle était de bois doré. Le visage, aussi bien que l'extrémité des mains et des pieds, était de marbre pentélique.

Son grand talent était de bien représenter les dieux. Il avait l'imagination grande et noble; de sorte que, selon la remarque de Cicéron[2], il n'allait pas chercher leurs traits et leur ressemblance dans quelque objet visible : mais, par la force de son génie, il s'était fait une idée du vrai beau, à laquelle il avait sans cesse l'esprit appliqué, qui devenait sa règle et son modèle, et qui dirigeait son art et sa main.

Aussi Périclès, qui s'en fiait plus à lui qu'à tous les architectes, l'avait-il fait directeur et comme surintendant des bâtiments de la république. Quand le Parthénon fut achevé, ce magnifique temple de Minerve, dont quelques restes assez bien conservés charment encore aujourd'hui les voyageurs, il songea à en faire la dédicace qui consistait à y mettre une statue de la déesse. Phidias fut chargé de l'ouvrage, et ce fut alors qu'il se surpassa lui-même. Il fit une statue d'or et d'ivoire haute de vingt-six coudées (trente-neuf pieds). Les Athéniens voulurent de l'ivoire, qui était alors beaucoup plus rare et plus précieux que le plus beau marbre.

Quelque riche que fût cette prodigieuse statue[3], l'art y surpassait infiniment la matière. Phidias avait gravé sur la partie convexe du bouclier de Minerve le combat des Athéniens contre les Amazones; sur la partie concave, le combat des géants contre les dieux; sur la chaussure de la déesse, le combat des Centaures et des Lapithes; sur le piédestal, la naissance de Pandore, et tout ce qu'en dit la fable. Cicéron, Pline, Plutarque, Pausanias, et plusieurs autres grands écrivains de l'antiquité, tous connaisseurs, tous témoins oculaires, ont parlé de cette statue. Sur leur témoignage, on ne peut pas douter que ce ne fût en effet un des plus beaux ouvrages qu'on eût jamais vus.

Quelques-uns assurent[1], dit Plutarque, que Phidias avait mis son nom au piédestal de sa Minerve d'Athènes. Cette circonstance n'est point marquée dans Pausanias, et se trouve démentie par Cicéron, qui dit positivement que Phidias[2] n'ayant pas eu la liberté de mettre son nom à cette statue, il avait gravé son portrait sur le bouclier de la déesse. Plutarque ajoute que Phidias s'était représenté lui-même sous la forme d'un vieillard tout chauve qui lève une grosse pierre de ses deux mains, et qu'il avait aussi représenté Périclès combattant contre une Amazone, mais dans une telle attitude, que sa main, qu'il étendait pour lancer un javelot, cachait une partie du visage.

Les habiles ouvriers ont toujours été curieux d'insérer leur nom dans leurs ouvrages, pour participer à l'immortalité qu'ils procuraient aux autres[3]. Myron, ce fameux statuaire, pour rendre son nom éternel, l'avait mis sur une des cuisses de la statue d'Apollon[4], en caractères presque imperceptibles. Pline rapporte que deux architectes lacédémoniens, Saurus et Batrachus, sans exiger de récompense, bâtirent quelques temples dans un endroit de la ville de Rome, qu'Octavia fit depuis environner de galeries. Ils s'étaient flattés d'y pouvoir mettre leur nom; et c'était, ce me semble, la moindre récompense qu'on dût à leur généreux désintéressement. Mais il paraît qu'alors ceux qui mettaient en œuvre les plus habiles gens prenaient toutes les précautions possibles

[1] Id. in Bœot. pag. 548.

[2] « Phidias, quum faceret Jovis formam aut Minervæ, non contemplabatur aliquem a quo similitudinem « duceret : sed ipsius in mente insidebat species pulchritudinis eximia quædam, quam intuens, in eâque defixus, ad illius similitudinem artem et manum dirigebat. » (Cic. *in Orat.* n. 9.)

[3] Plin. lib. 36, cap. 5.

[1] Plut. in Pericl. pag. 160.

[2] « Phidias similem sui speciem inclusit in clypeo Minervæ, quum inscribere non liceret. » (Tuscul. lib 1, n. 31.)

[3] Plin. lib. 36, cap. 5.

[4] « Signum Apollonis pulcherrimum, cujus in femine « litterulis minutis argenteis nomen inscriptum Myronis. » (Cic. *Verr. de Sign.* n. 93.)

pour ne pas partager avec de simples ouvriers les suffrages et l'attention de la postérité. On refusa à ceux-ci impitoyablement ce qu'ils demandaient. Leur adresse leur fournit un dédommagement. Ils semèrent, en manière d'ornements, des lézards et des grenouilles sur les bases et sur les chapiteaux de toutes les colonnes. Le nom de *Saurus* était désigné par le lézard, que les Grecs nomment σαῦρα [1], et celui de *Batrachus* par la grenouille, qu'ils appellent βάτραχος.

Cette défense dont je viens de parler n'était point générale dans la Grèce, comme on en aura bientôt une preuve éclatante par rapport à Phidias même : peut-être était-elle particulière à Athènes. Quoi qu'il en soit, on lui fit un crime des deux portraits qu'il avait fait entrer dans le bouclier de Minerve [2]. On ne s'en tint pas là. Ménon, un de ses élèves, demanda à être entendu, et se fit son dénonciateur. Il l'accusa d'avoir détourné à son profit une partie des quarante-quatre talents [3] d'or qu'il devait employer à la statue de Minerve. Périclès avait eu un pressentiment de ce qui devait arriver; et, par son conseil, Phidias avait tellement appliqué l'or à sa Minerve, qu'on pouvait l'en détacher aisément et le peser. L'or fut donc pesé, et, à la honte de l'accusateur, on y retrouva les quarante-quatre talents. Phidias, qui sentit bien que son innocence ne le mettrait pas à couvert contre la noire jalousie de ses envieux, et contre le complot des ennemis de Périclès, qui lui avaient suscité cette affaire, prit la fuite, et se retira en Élide.

Là, il songea à se venger de l'injustice et de l'ingratitude des Athéniens d'une manière qui pourrait paraître permise ou pardonnable à un ouvrier, si jamais la vengeance pouvait l'être : ce fut d'employer toute son industrie à faire pour les Éléens une statue qui pût effacer sa Minerve, que les Athéniens regardaient comme son chef-d'œuvre. Il y réussit. Son Jupiter olympien fut un prodige de l'art, et si bien un prodige, que, pour l'estimer sa juste valeur, on crut le devoir mettre au nombre des sept merveilles du monde. Aussi n'avait-il rien oublié pour amener cet ouvrage à sa dernière perfection. Avant que de l'achever entièrement [1], il l'exposa aux yeux et au jugement du public, se tenant caché derrière une porte, d'où il entendait tous les discours qui se tenaient. L'un trouvait le nez trop épais; un autre, le visage trop allongé; d'autres remarquaient d'autres défauts. Il profita de toutes les critiques qui lui parurent avoir un juste fondement, persuadé, dit Lucien, qui rapporte ce fait, que plusieurs yeux voient mieux qu'un seul. Excellente réflexion pour toutes sortes d'ouvrages!

Cette statue, d'or et d'ivoire, haute de soixante pieds, et d'une grosseur proportionnée, fit le désespoir de tous les grands statuaires qui vinrent après. Aucun d'eux n'eut la présomption de penser seulement à l'imiter. *Præter Jovem olympium* [2], *quem nemo æmulatur*, dit Pline. Selon Quintilien, la majesté de l'ouvrage égalait celle du dieu, et ajoutait encore à la religion des peuples : *ejus pulchritudo adjecisse aliquid etiam receptæ religioni videtur, adeò majestas operis deum æquavit.* Ceux qui la voyaient, saisis d'étonnement, demandaient si le dieu était descendu du ciel en terre pour se faire voir à Phidias, ou si Phidias avait été transporté au ciel pour contempler le dieu [3]. Phidias lui-même, interrogé où il avait pris l'idée de son Jupiter olympien, cita les trois beaux vers d'Homère où ce poëte représente la majesté de ce dieu en termes magnifiques, voulant donner à entendre que c'était le génie d'Homère qui l'avait inspiré.

Au bas de la statue on lisait cette inscription : PHIDIAS, ATHÉNIEN, FILS DE CHARMIDE, M'A FAIT [4]. Il semble que Jupiter, faisant gloire ici en quelque sorte d'avoir été travaillé de la main de Phidias, et le déclarant par cette inscription, reprochait tacitement aux Athéniens leur mauvaise délicatesse de n'avoir pu souffrir que cet excellent ouvrier mît ou son nom ou son image à la statue de Minerve.

Pausanias, qui avait vu cette statue de Ju-

[1] Ou Σαῦρος; ce qui est précisément le même nom que *Saurus*.

[2] Plut. in Pericl. pag. 169.

[3] En supposant la proportion de l'or avec l'argent de dix à un, 44 talents d'or faisaient la somme de 440 talents, c'est-à-dire de 1,320,000 livres.

[4] 2 530 000 francs. E. B.

[1] Lucian. in Imagin. pag. 31.

[2] Plin. lib. 31, cap. 8. — Quintil. lib. 12, cap. 10.

[3] Val. Max. lib. 3, cap. 7.

[4] Pausan. lib. 5, pag. 303.

piter olympien, et qui l'avait soigneusement examinée, nous en a laissé une fort longue et fort belle description. M. l'abbé Gédoyn l'a insérée dans sa dissertation sur Phidias, dont il a fait lecture à notre académie des inscriptions, et qu'il a bien voulu me communiquer. J'en ai fait usage dans ce que j'ai rapporté de ce fameux statuaire.

La statue de Jupiter olympien mit le comble à la gloire de Phidias, et lui assura une réputation que deux mille ans ne lui ont point ravie. Ce fut par ce grand chef-d'œuvre qu'il termina ses travaux; longtemps après lui on conservait encore son atelier, et les voyageurs l'allaient voir par curiosité. Les Eléens[1], pour faire honneur à sa mémoire, créèrent en faveur de ses descendants une charge dont toute la fonction consistait à nettoyer cette magnifique statue, et à la préserver de tout ce qui pourrait en ternir la beauté.

POLYCLÈTE.

Polyclète était de Sicyone[2], ville du Péloponnèse. Il vivait en la 87e olympiade[3]: il avait eu Agélade pour maître, et eut pour disciples plusieurs sculpteurs très-célèbres, entre autres Myron, dont nous parlerons bientôt: il fit plusieurs statues d'airain qui furent fort estimées; il y en eut une qui représentait un beau jeune homme couronné, laquelle fut vendue cent talent, c'est-à-dire cent mille écus. Mais ce qui lui donna le plus de réputation, fut la statue d'un doryphore[4], où il rencontra si heureusement toutes les proportions du corps humain, qu'elle fut appelée *la règle*[5]; et les sculpteurs venaient de toutes parts pour se former, en voyant cette statue, une idée juste de ce qu'ils avaient à faire pour exceller dans leur art. Polyclète[6] passe sans contredit pour avoir porté à sa dernière perfection l'art de la sculpture, comme Phidias pour l'avoir le premier mis en honneur.

Travaillant à une statue[1] par ordre du peuple, il eut la complaisance d'écouter tous les avis qu'on voulait bien lui donner, de retoucher son ouvrage, d'y changer et d'y corriger tout ce qui déplaisait aux Athéniens; mais il en fit une autre en particulier, où il n'écouta que son propre génie et les règles de l'art. Quand elles furent exposées aux yeux du public, il n'y eut qu'une voix pour condamner la première et pour admirer l'autre. *Ce que vous condamnez*, leur dit Polyclète, *est votre ouvrage; ce que vous admirez est le mien.*

MYRON.

On sait peu de chose de ce statuaire. Il était Athénien, ou du moins passait pour tel, parce que les habitants d'Eleuthérie, lieu de sa naissance, s'étaient réfugiés à Athènes, et en étaient regardés comme citoyens; il vivait dans la 84e olympiade[2]. Ses ouvrages le rendirent fort célèbre, une vache surtout qu'il représenta en cuivre, et qui a donné lieu à beaucoup de belles épigrammes grecques, rapportées dans le 4e livre de l'Anthologie.

LYSIPPE.

Lysippe était de Sicyone[3], et vivait du temps d'Alexandre-le-Grand dans la 113e olympiade. Il exerça d'abord le métier de serrurier; mais son génie heureux le porta bientôt à une profession plus noble et plus digne de lui. Il avait coutume de dire[4] que le doryphore de Polyclète lui avait tenu lieu de maître; mais le peintre Eupompe lui en indiqua un autre encore meilleur et plus sûr; car Lysippe lui ayant demandé qui de ceux qui l'avaient précédé dans son art il devait se proposer pour modèle et pour maître. *Nul homme en particulier*, lui répondit-il, *mais la nature même*[5].

[1] Pausn. lib. 5, pag. 313.
[2] Plin. lib. 34, cap 8.
[3] An. M. 3792.
[4] On appelait ainsi les gardes des rois de Perse.
[5] « Fecit et quem canona artifices vocant, lineamenta « artis ex eo petentes velut à lege quâdam; solusque homi- « num artem ipse fecisse artis opere judicatur. » (Plin.)
[6] « Hic consummasse hanc scientiam judicatur, et to- « rentucen sic erudisse, ut Phidias aperuisse. » (Plin.)

[1] Ælian. lib. 14, cap. 8.
[2] An. M. 3560.
[3] Plin. lib. 14, cap. 8. — An. M. 3676.
[4] « Polycleti doryphorum sibi Lysippus aiebat magis- « trum fuisse. » (Cic *in Brut.* n. 296.)
[5] « Eum interrogatum quem sequeretur praeeden-

Il l'étudia donc uniquement dans la suite, et profita bien de ses leçons.

Il travaillait avec tant de facilité, que de tous les anciens il est celui qui a fait le plus grand nombre d'ouvrages : on en comptait plus de six cents.

Il fit, entre autres, la statue d'un homme qui se frotte en sortant du bain, laquelle était d'une beauté excellente. Agrippa l'avait mise à Rome devant ses thermes. Tibère, qui en était charmé[1], étant parvenu à l'empire, ne put résister à l'envie qu'il avait de la posséder, quoique ce fût dans les premières années de son règne, où, maître de lui, il savait encore modérer ses désirs ; en sorte qu'il enleva cette statue pour la mettre dans sa chambre, et en fit placer une autre très-belle au même endroit. Le peuple, qui craignait Tibère, ne put néanmoins s'empêcher de crier en plein théâtre qu'il désirait qu'on remît la première statue ; à quoi l'empereur, quelque attache qu'il eût à cette statue, fut obligé de consentir, pour apaiser le tumulte.

Lysippe avait fait plusieurs statues d'Alexandre, selon ses différents âges, ayant commencé dès son enfance. On sait que ce prince avait défendu[2] à tout autre statuaire que Lysippe de faire sa statue, comme à tout autre peintre qu'Apelle de tirer son portrait ; persuadé, dit Cicéron, que l'habileté[3] de ces grands ouvriers, en éternisant leurs noms, immortaliserait aussi le sien ; car ce n'était pas pour leur faire plaisir qu'il avait donné cet édit, mais pour l'intérêt de sa propre gloire.

Entre ces statues d'Alexandre, il y en avait une d'une rare beauté, dont Néron faisait grand cas, et pour laquelle il avait un attachement particulier ; mais comme elle n'était que de bronze, ce prince, qui était sans goût, et qui n'était frappé que de l'éclat, s'avisa de la faire dorer[1]. Cette nouvelle parure, quelque précieuse qu'elle fût, lui fit perdre tout son prix, en couvrant la délicatesse de l'art ; il fallut ôter tout cet or postiche, moyennant quoi la statue recouvra une partie de sa première beauté et de son ancien prix, malgré les vestiges et les cicatrices qu'avait laissés l'opération par laquelle on avait attaché l'or. Il me semble voir dans le mauvais goût de Néron celui de plusieurs personnes qui cherchent à substituer le clinquant de pensées brillantes à la précieuse et inestimable simplicité des anciens.

On dit que Lysippe ajouta beaucoup à la perfection de la statuaire en exprimant les cheveux mieux que ceux qui étaient avant lui, et en faisant les têtes plus petites et les corps moins gros, pour faire paraître les statues plus hautes. Sur quoi Lysippe disait de lui-même, *que les autres avaient représenté dans leurs statues les hommes tels qu'ils étaient faits ; mais que pour lui il les représentait tels qu'ils paraissaient*[2] ; c'est-à-dire, si je ne me trompe, de la manière la plus propre à les faire paraître dans toute leur beauté. Le premier point, dans la sculpture comme dans la peinture, est de suivre et d'imiter la nature : nous avons vu que Lysippe la regardait comme son maître et sa règle. Mais l'art ne s'en tient point là ; sans s'écarter jamais de la nature, il y ajoute des traits, des grâces, qui ne la changent point, mais qui simplement l'embellissent, et frappent la vue plus vivement et plus agréablement. On reprochait à Démétrius, statuaire d'ailleurs très-habile, de s'attacher trop scrupuleusement à la vérité dans ses ouvrages, et d'y rechercher plus la ressemblance que la beauté[3] : c'est ce que Lysippe évitait.

« tium, dixisse demonstratâ hominum multitudine, naturam ipsam imitandam esse, non artificem. » (Plin.)

[1] « Miré gratum Tiberio principi, qui non potuit temperare sibi in eo, quanquam imperiosus sui inter initia principatus, transtulitque in cubiculum, alio ibi signo substituto. » (Plin.)

[2] Edicto vetuit ne quis se præter Apellem
Pingeret, aut alius Lysippo duceret æra
Fortis Alexandri vultum simulantia...
(Horat. lib. 2, ep. *ad Aug.* [I. v. 210.]

[3] « Neque enim Alexander gratiæ causâ ab Apelle potissimùm pingi, et à Lysippo fingi volebat, sed quòd illorum artem quum ipsis, tum etiam sibi, gloriæ fore putabat. » (Cic *ad Famil.* lib. 5, epist. 12.)

[1] « Quam statuam inaurari jossit Nero princeps, delectatus admodùm illâ. Dein, quom pretio perisset gratia artis, detractum est aurum ; pretiosiorque talis existit maior, etiam cicatricibus operis atque consessuris, in quibus aurum hæserat, remanentibus. » (Plin. [lib 34, cap. 8, pag. 652].)

[2] « Vulgò dicebat ab illis (veteribus) factos, quales essent, homines ; à se, quales viderentur esse. »

[3] Demetrius tanquam nimius in eâ (veritate) reprehenditur ; et fuit similitudinis quam pulchritudinis amantior. » (Quintil. lib. 1, cap 18.)

PRAXITÈLE.

Praxitèle vivait vers la 104e olympiade [1]. Il ne faut pas le confondre avec un autre Praxitèle qui se rendit célèbre du temps de Pompée par d'excellents ouvrages d'orfèvrerie. Celui dont nous parlons ici est aux premiers rangs entre les statuaires; il travaillait principalement sur le marbre, et il y avait un succès extraordinaire.

Parmi le grand nombre de statues qu'il avait faites [2], on ne saurait à laquelle il faudrait donner la préférence, si lui-même ne nous l'avait appris; et il le fit d'une manière qui a quelque chose de singulier. Phryné, la célèbre courtisane, se l'était fort attaché. Elle l'avait souvent pressé de lui faire présent de celui de ses ouvrages qu'il estimait davantage et qui lui paraissait le plus achevé, et il n'avait pu le lui refuser; mais, quand il s'agit de porter ce jugement, il différait de jour en jour, soit qu'il eût peine à se déterminer lui-même, ou plutôt parce qu'il cherchait à se débarrasser de ses vives et pressantes sollicitations en traînant l'affaire en longueur. L'industrie et l'adresse ne manquent pas pour l'ordinaire aux personnes de la profession de Phryné; elle sut tirer habilement de Praxitèle son secret malgré lui. Un jour qu'il était chez elle, le domestique du statuaire, qu'elle avait su gagner, accourant tout hors d'haleine : « Le « feu, lui dit-il, a pris à votre atelier, et a « déjà gâté une partie de vos ouvrages; les- « quels faut-il que je sauve?» Le maître, tout « hors de lui, s'écria : « Je suis perdu, si les « flammes n'ont point épargné mon Satyre et « mon Cupidon. Rassurez-vous, reprit aussi- « tôt la courtisane; il n'y a rien de brûlé. J'ai « appris ce que je voulais savoir. » Praxitèle ne put pas s'en défendre davantage. Elle choisit le Cupidon [3], qu'elle plaça dans la suite à Thespies, sa patrie, ville de Béotie, où longtemps après on allait encore le voir par curiosité. Quand Mummius enleva de Thespies plusieurs statues pour les envoyer à Rome, il respecta celle-ci, parce qu'elle était consacrée à un dieu. Le Cupidon de Verrès, dont parle Cicéron, était aussi de Praxitèle, mais différent de celui-ci.

C'est du premier sans doute qu'il est parlé dans les Mémoires de M. le président de Thou. Le fait est très-curieux; je le transcrirai ici tel qu'il est rapporté. M. de Thou, encore jeune, accompagnait en Italie M. de Foix, que la cour y avait envoyé : ils étaient pour lors à Pavie. Entre autres raretés qu'Isabelle d'Este, grand'mère des ducs de Mantoue, avait rangées avec soin et avec ordre dans un cabinet magnifique, on fit voir à de Thou une chose digne d'admiration : c'était un Cupidon endormi, fait d'un riche marbre de Spezzia [1], par Michel-Ange Buonarotti, cet homme célèbre qui, de ses jours, avait fait revivre la peinture, la sculpture et l'architecture, fort négligées depuis longtemps. De Foix, sur le rapport qu'on lui fit de ce chef-d'œuvre, le voulut voir : tous ceux de sa suite, et de Thou lui-même, qui avait un goût fort délicat pour ces sortes d'ouvrages, après l'avoir considéré curieusement de tous les côtés, avouèrent tout d'une voix qu'il était infiniment au-dessus de toutes les louanges qu'on lui donnait.

Quand on les eut laissés quelque temps dans l'admiration, on leur fit voir un autre Cupidon qui était enveloppé d'une étoffe de soie. Ce monument antique, tel que nous le représentent tant d'ingénieuses épigrammes que la Grèce à l'envi fit autrefois à sa louange [2], était encore souillé de la terre d'où il avait été tiré; alors toute la compagnie, comparant l'un avec l'autre, eut honte d'avoir jugé si avantageusement du premier, et convint que l'ancien paraissait animé, et le nouveau un bloc de marbre sans expression. Quelques personnes de la maison assurèrent alors que Michel-Ange, qui était plus sincère que les grands artistes ne le sont ordinairement, avait prié instamment la comtesse Isabelle, après qu'il lui eut fait présent de son Cupidon, et qu'il eut vu l'autre, qu'on ne montrât l'ancien que le dernier, afin que les connaisseurs pussent juger, en les voyant, de combien, en ces sortes d'ouvrages, les anciens l'emportent sur les modernes.

[1] An. M. 3640.
[2] Pausan. lib. 1, pag. 34.
[3] Cic. in Verr. de Sign. n. 4.

[1] Sur la côte de Gênes.
[2] Il y a jusqu'à vingt-deux épigrammes sur Cupidon dans le quatrième livre de l'*Anthologie*

Mais quelquefois les plus habiles s'y trompent [1]; le même Michel-Ange en fournit une preuve. Ayant fait la figure d'un Cupidon, il la porta à Rome; et lui ayant cassé un bras qu'il retint, il enterra le reste dans un lieu où il savait qu'on devait fouiller. Cette figure y ayant été trouvée, fut admirée des connaisseurs et vendue pour antique au cardinal de saint Grégoire. Michel-Ange les détrompa bientôt, en produisant le bras qu'il en avait réservé. Il est beau d'être assez habile pour imiter parfaitement les anciens, jusqu'à tromper les yeux les plus savants, et assez modeste pour avouer ingénument qu'on leur est de beaucoup inférieur, comme nous avons vu que Michel-Ange l'a fait.

On raconte une méprise semblable, mais dans une matière différente. Joseph Scaliger, le plus habile critique de son temps, s'était vanté qu'on ne pouvait pas le tromper sur le style des anciens. On fit courir six vers comme trouvés tout récemment : je vais les transcrire :

> Here, si querelis, ejulatu, fletibus
> Medicina fieret miseris mortalium,
> Auro parandæ lacrymæ contra forent.
> Nunc hæc ad minuenda mala non magis valent
> Quam Nænia præficæ ad excitandos mortuos.
> Res turbidæ consilium, non fletum expetunt.

Ces vers, qui sont admirables, et qui ont tout l'air antique, éblouirent tellement Scaliger, qu'il les cita dans son commentaire sur Varron comme un fragment de Trabéa, découvert depuis peu dans son ancien manuscrit. Trabéa, poëte comique vivait six cents ans après la fondation de Rome. Ces six vers étaient de la façon de Muret, qui joua ce tour à Scaliger, son rival et son concurrent.

On juge bien que Praxitèle [2], livré comme il était à Phryné, ne manqua pas d'employer le travail de ses mains pour celle qui s'était rendue maîtresse de son cœur. Une des statues de Phryné fut placée depuis à Delphes même, entre celles d'Archidamus, roi de Sparte, et de Philippe, roi de Macédoine. Quelle honte! Si les richesses étaient un titre pour y trouver place, elle la méritait bien; car les siennes étaient immenses. Elle eut l'effronterie (quel autre nom donner au trait que je vais rapporter?) de s'engager à rebâtir Thèbes à ses dépens, pourvu qu'on y mît cette inscription: ALEXANDRE A DÉTRUIT THÈBES, ET PHRYNÉ L'A RÉTABLIE.

Les habitants de l'île de Cos [1] avaient demandé une statue de Vénus à Praxitèle. Il en fit deux, dont il leur donna le choix pour le même prix. L'une était nue, l'autre voilée; mais la première l'emportait infiniment pour la beauté: *immensa differentia formæ*. Ceux de Cos eurent la sagesse de donner la préférence à la dernière, persuadés que la bienséance, l'honnêteté et la pudeur ne leur permettaient pas d'introduire dans leur ville une telle image, capable d'y faire un ravage infini pour les mœurs: *severum id ac pudicum arbitrantes*. Cette retenue des païens, à combien de chrétiens fera-t-elle honte? Les Cnidiens furent moins attentifs aux bonnes mœurs. Ils achetèrent avec joie la Vénus rebutée, qui fit depuis la gloire de leur ville, où l'on allait exprès de fort loin pour voir cette statue, qui passait pour l'ouvrage le plus achevé de Praxitèle. Nicoméde, roi de Bithynie, en faisait un tel cas, qu'il offrit aux habitants de Cnide d'acquitter toutes leurs dettes, qui étaient fort grandes, s'ils voulaient la lui céder. Ils crurent que ce serait se déshonorer, et même s'appauvrir, que de vendre, pour quelque prix que ce fût, une statue qu'ils regardaient comme leur gloire et leur trésor.

### SCOPAS.

Scopas [2] était en même temps excellent architecte et excellent sculpteur. Il était de l'île de Paros, et florissait dans la 87e olympiade [3]. Parmi tous ses ouvrages, sa Vénus tenait le premier rang. On prétend même qu'elle l'emportait sur celle de Praxitèle, qui était si renommée. Elle fut portée à Rome; mais, a dit Pline, le nombre et l'excellence des ouvrages

[1] M. de Piles, dans la Vie de Michel-Ange.
[2] Athen. lib. 13, pag. 591.

[1] Plin. lib. 36, cap. 5.
[2] Plin. lib 36, cap. 5.
[3] An. M. 3572.

dont cette ville est remplie en obscurcit l'éclat [1]; outre que les emplois et les affaires dont on y est occupé ne laissent guère le temps de s'amuser à ces curiosités, qui demandent, pour en admirer la beauté, des personnes de loisir et désœuvrées, aussi bien qu'un lieu tranquille et éloigné du tumulte.

J'ai déjà remarqué ailleurs [2] que la colonne qu'il fit pour le temple de Diane d'Ephèse fut celle de toutes qui eut le plus de réputation.

Il contribua aussi beaucoup [3] à la beauté et à l'ornement du fameux mausolée que la reine Artémise fit ériger à Mausole, son mari, dans la ville d'Halicarnasse, et qui a été mis au nombre des sept merveilles du monde, tant pour sa grandeur et la noblesse de son architecture que pour la quantité et l'excellence des ouvrages de sculpture dont il était enrichi. D'illustres compétiteurs en partagèrent la gloire avec Scopas. J'ai différé et remis pour ce lieu-ci la description que Pline nous a laissée d'une partie de ce superbe édifice, parce qu'elle regarde encore plus la sculpture que l'architecture.

L'étendue de ce mausolée était de soixante-trois pieds du midi au septentrion. Les faces étaient un peu moins larges; et son tour était de quatre cent onze pieds [4]. Il avait trente-six pieds et demi de hauteur, et trente-six colonnes dans son enceinte. Scopas entreprit ce qui regarde l'orient; Timothée eut le côté du midi; Léochare travailla au couchant, et Briaxis au septentrion. C'étaient les plus renommés ouvriers qui fussent alors pour la sculpture. Artémise mourut avant qu'ils eussent achevé l'ouvrage; mais ils crurent qu'il était de leur honneur de ne le point laisser imparfait. On doute encore aujourd'hui, dit Pline, lequel des quatre avait le mieux réussi: *hodiéque certant manus*. Pythis se joignit à eux, et ajouta une pyramide au-dessus du mausolée, sur laquelle il posa un char de marbre attelé de quatre chevaux. Anaxagore de Clazomène dit froidement [1], quand il le vit: *Voilà bien de l'argent changé en pierre.*

Je ne dois pas terminer cet article [2] sans parler d'un combat fort singulier auquel deux des plus célèbres statuaires dont j'ai fait mention furent exposés, même après leur mort; ce sont Phidias et Polyclète. J'ai marqué ci-devant que le temple de Diane d'Éphèse ne fut achevé qu'après une longue suite d'années. Il s'agissait, dans un temps que Pline ne fixe point, d'y placer des statues d'Amazones, au nombre de quatre apparemment. On en avait plusieurs travaillées par les plus grands maîtres, tant morts que vivants. La majesté du temple demandait qu'on n'y admît que ce qu'il y avait de plus achevé dans l'art. Il fallut s'en rapporter au jugement des plus habiles statuaires du temps, quelque intéressés qu'ils pussent être dans la dispute. Ils s'adjugèrent chacun à eux-mêmes la première place, et nommèrent ensuite ceux qu'ils croyaient avoir le mieux réussi: et ce furent ceux qui eurent la pluralité de ces derniers suffrages, qu'on déclara victorieux. Polyclète eut la première place [3], Phidias la seconde, Ctésilas et Cylon les deux suivantes. Il était arrivé longtemps auparavant quelque chose de pareil, mais pour un sujet bien différent. Après la bataille de Salamine, les capitaines grecs, selon une coutume usitée pour lors, devaient marquer sur un billet celui qu'ils croyaient s'être le plus distingué dans la bataille. Chacun se nomma le premier, et Thémistocle le second. C'était lui donner bien réellement la première place.

On voit bien que, dans le court dénombrement que j'ai fait des statuaires anciens, je n'ai choisi que la fleur des plus renommés [4]. Il en reste beaucoup d'autres, et d'une grande réputation, que je suis obligé d'omettre, pour ne pas trop allonger mon ouvrage. Cicéron [5] vante beaucoup la Sapho de bronze du célèbre

[1] « Romæ quidem magnitudo operum eam (Venerem) « obliterat, ac magni officiorum negotiorumque acervi « omnes à contemplatione talium operum abducunt quo- « niam otiosorum et in magno loci silentio apta admira- « tio talis est. » (Plin.)

[2] Plin. lib. 36, cap. 14.

[3] Plin. lib. 36, cap. 5. — Vitruv. Præf. lib. 7.

[4] Il y avait apparemment un mur autour du mausolée, et quelque espace vide entre l'un et l'autre; ce qui paraît nécessaire pour remplir la mesure du circuit dont il est parlé ici.

[1] Diog. Laert. in Anaxag.

[2] Plin. lib. 34, cap. 8.

[3] Plut. in Themist. pag. 120.

[4] « Florem hominum libantibus. » (Plin.)

[5] Cic. in Verr. de Sign. n. 125-127.

statuaire Silanion. Rien n'était plus parfait que cette statue. Verrès l'avait enlevée du prytanée de Syracuse. Pline[1] raconte que le même Silanion avait jeté en bronze la statue d'Apollodore son confrère, homme emporté et violent contre lui-même[2], et à qui il arrivait souvent de briser par dégoût ses propres ouvrages, parce qu'il ne pouvait les porter à la souveraine perfection dont il avait l'idée dans l'esprit. Silanion représenta d'une manière si vive cette mauvaise humeur et cet emportement, que l'on croyait voir, non Apollodore, mais la colère en personne : *Hoc in eo expressit, nec hominem ex ære fecit, sed iracundiam.*

Le même Pline[3] vante fort aussi un Laocoon qui était dans le palais de l'empereur Tite, et lui donne la préférence sur tous les ouvrages de peinture et de sculpture. Trois habiles ouvriers, Agésandre, Polydore et Athénodore, Rhodiens, l'avaient travaillé de concert, et avaient fait, d'une seule pierre, Laocoon, ses enfants, et les serpents avec tous leurs plis et replis. L'ouvrage était bien excellent, s'il égalait l'admirable description que Virgile fait de cette histoire[4], ou même s'il en approchait.

Il me reste à peindre le caractère de ces illustres ouvriers, si habiles eux-mêmes à représenter au naturel les dieux et les hommes. Je le ferai d'après Quintilien et Cicéron, deux excellents peintres en fait de caractères et de portraits, mais qu'on ne peut copier ordinairement sans les gâter.

Le premier avait marqué combien[5], dans la peinture, il se trouve de manières différentes. Il continue ainsi : La même différence se trouve encore dans la sculpture; car les premiers statuaires dont il soit fait mention, Calon et Egésias, travaillaient durement, et à peu près dans le goût toscan. Calamis vint après eux, et ses ouvrages sont déjà moins contraints. Ceux de Myron ensuite eurent un air plus naturel et plus aisé. Polyclète ajouta la régularité et l'agrément. La plupart lui donnent le premier rang : cependant, comme on ne trouve rien sans défaut, ils disent que ses statues auraient besoin d'un peu plus de force. En effet, il a représenté les hommes avec des grâces infinies, et mieux qu'ils ne sont; mais il n'a pas tout à fait atteint la majesté des dieux. On dit même que l'âge robuste étonnait ses savantes mains : c'est pourquoi il n'a guère exprimé que la tendre jeunesse. Mais ce qui manquait à Polyclète, Phidias et Alcamène l'ont eu en partage. On tient pourtant que Phidias représentait mieux les dieux que les hommes. Jamais ouvrier n'a si bien manié l'ivoire, quand nous n'en jugerions que par sa Minerve d'Athènes et par son Jupiter olympien, dont la beauté semble avoir encore ajouté quelque chose à la religion des peuples, tant la majesté de l'ouvrage égalait le dieu! On estime que Lysippe et Praxitèle sont les deux qui ont le mieux copié la nature : car, pour Démétrius, on le blâme d'avoir porté ce soin jusqu'à l'excès, et de s'être plus attaché à la ressemblance qu'à la beauté.

L'endroit de Cicéron est plus court, et il y parle aussi de quelques anciens peu connus[1]. Je trouve, dit-il, que Canachus, dans ses statues, fait voir un goût sec et dur. Calamis, tout dur qu'il est, ne l'est pas tant que Canachus. Myron n'est pas encore assez dans le vrai, quoique, absolument parlant, ce qui sort de ses mains soit beau. Polyclète est fort au-dessus, et, à mon sens, il a attrapé la perfection.

J'ai déjà remarqué plus d'une fois que c'est à la Grèce que la sculpture est redevable de la souveraine perfection où elle a été portée. La grandeur de Rome, qui devait s'élever sur les débris de celle des successeurs d'Alexandre, demeura longtemps dans la simplicité rustique de ses premiers dictateurs et de ses consuls, qui n'estimaient et n'exerçaient d'autres arts que ceux qui servent à la guerre et aux besoins de la vie. On ne commença à avoir du goût pour les statues et les autres ouvrages de sculpture qu'après que Marcellus, Scipion, Flaminius, Paul Émile et Mummius eurent exposé aux yeux des Romains ce que Syracuse, l'Asie,

[1] Plin. lib. 34, cap. 8.

[2] « Silanion Apollodorum finxit fictorem et ipsum, sed « inter cunctos diligentissimum artis, et inimicum sui « judicem, crebrò perfecta signa frangentem, dum saltare « cupiditatem nequit artis. »

[3] Plin. lib. 36, cap. 5.

[4] Æneid. lib. 2.

[5] Quintil. lib. 12, cap. 10.

[1] Cic. in Brut n. 70

la Macédoine, Corinthe, l'Achaïe et la Béotie avaient de plus beaux ouvrages de l'art. Rome vit avec admiration les tableaux, les bronzes, les marbres, et tout ce qui sert de décoration aux temples et aux places publiques. On se piqua d'en étudier les beautés, d'en discerner toute la délicatesse, d'en connaître le prix; et cette intelligence devint un nouveau mérite, mais en même temps l'occasion d'un abus funeste à la république. Nous avons vu que Mummius, après la prise de Corinthe, chargeant des entrepreneurs de faire transporter à Rome quantité de statues et de tableaux de la main des premiers maîtres, les menaça, s'il s'en perdait ou s'en gâtait en chemin, de les obliger d'en fournir d'autres à leurs propres frais et dépens. Cette grossière ignorance [1] n'est-elle pas, dit un historien, infiniment préférable à la prétendue science qui en prit bientôt la place? Faiblesse étrange de l'humanité! L'innocence est-elle donc attachée à l'ignorance? et faut-il que des connaissances et un goût estimables en soi ne puissent s'acquérir sans que les mœurs en souffrent, par un abus dont la honte retombe quelquefois, quoique injustement, sur les arts mêmes!

Ce nouveau goût pour les pièces rares fut bientôt porté à l'excès. Ce fut à qui ornerait le plus superbement ses maisons à la ville et à la campagne. Le gouvernement des pays conquis leur en offrait les occasions. Tant que les mœurs ne furent pas corrompues, il n'était pas permis aux gouverneurs de rien acheter des peuples que le sénat leur soumettait, parce que, dit Cicéron [2], quand le vendeur n'a pas la liberté de vendre les choses le prix qu'elles valent, ce n'est plus une vente de sa part, c'est une violence qu'on lui fait : *quod putabant ereptionem esse, non emptionem, quum venditori suo arbitratu vendere non liceret.* On sait [3] que ces merveilles de l'art qui portent le nom des grands maîtres étaient souvent sans prix. En effet, elles n'en ont point d'autre que celui qu'y mettent l'imagination, la passion, et, pour me servir de l'expression de Sénèque, la fureur [1] de quelques particuliers. Les gouverneurs de provinces achetaient pour rien ce qui était fort estimé; encore étaient-ce les plus modérés : la plupart usaient de force et de violence.

L'histoire nous en a fourni des preuves dans la personne de Verrès, préteur de Sicile; et il n'était pas le seul qui en usât de la sorte. Il est vrai que, sur cet article, il porta l'impudence à un excès qui ne se conçoit point. Cicéron ne sait comment l'appeler [2] : passion, maladie, folie, brigandage; il ne trouve point de nom qui l'exprime assez fortement. Ni bienséance, ni sentiment d'honneur, ni crainte des lois, rien ne l'arrêtait. Il comptait être dans la Sicile comme dans un pays de conquête. Nulle statue, soit petite, soit grande, pour peu qu'elle fût estimée et précieuse, n'échappait à ses mains rapaces. Pour dire tout en un mot, Cicéron prétend que la curiosité de Verrès avait plus coûté de dieux à Syracuse que la victoire de Marcellus ne lui avait coûté d'hommes [3].

## CHAPITRE V.

### DE LA PEINTURE.

#### ART. I. — DE LA PEINTURE EN GÉNÉRAL.

##### §I. — ORIGINE DE LA PEINTURE.

Il en est de la peinture comme de tous les autres arts [4], c'est-à-dire qu'elle a eu des commencements très-grossiers et très-imparfaits. L'ombre d'un homme marquée et circonscrite par des lignes y a donné naissance, aussi bien qu'à la sculpture. La première manière de

[1] « Non puto dubites, Vinici, quin magis pro republicâ « fuerit, manere adhuc rudem Corinthiorum intellectum, « quàm tantùm ea intelligi et quin hâc prudentiâ illa im- « prudentia decori publico fuerit convenientior. » (VELL. PATERC. lib. 1, cap. 13.)

[2] Cic. in Verr. de Sign. n. 10.

[3] « Qui modus est in his rebus cupiditatis, idem est « æstimationis. Difficile est enim finem facere pretio, « nisi libidini feceris. » (CIC. in Verr. *de Sign.* n. 14.)

[1] « Corinthia pauperum furore pretiosa. » (SEN. *de Brev Vit.* cap. 12.)

[2] « Venio nunc ad istius, quemadmodum ipse appellat, « studium; ut amici ejus, morbum et insaniam; ut Si- « culi, latrocinium. Ego, quo nomine appellem, nescio. » (Cic. de *Sign.* n. 1.)

[3] « Sic habetote, plures esse à Syracusanis istius ad- « ventu deos, quam victoriâ Marcelli homines desidera- « tos. » (Id. ibid. n. 131.)

[4] Plin. lib. 33, cap. 3.

peindre tira donc son origine de l'ombre, et ne consista qu'en quelques traits qui, se multipliant peu à peu, formèrent le dessin. On ajouta ensuite la couleur. Elle fut d'abord unique dans chaque dessin, sans en mêler plusieurs dans la même pièce : cette manière de peindre fut appelée *monochromate*, c'est-à-dire d'une seule couleur. Enfin, l'art se perfectionnant de jour en jour, on introduisit le mélange de quatre couleurs seulement. Il en sera parlé dans la suite.

Je n'examine point ici l'antiquité de la peinture. Les Egyptiens se vantent d'en avoir été les inventeurs, et cela peut bien être ; mais ce ne sont point eux qui l'ont mise en honneur et en crédit. Pline, dans le long dénombrement qu'il fait des habiles ouvriers en chaque genre et des chefs-d'œuvre de l'art, ne nomme pas un seul Egyptien. C'est donc dans le sein de la Grèce, soit à Corinthe, soit à Sicyone, soit à Athènes, et dans d'autres villes, que la peinture s'est perfectionnée. On la croit postérieure à la sculpture[1], parce qu'Homère, qui parle souvent de statues, de bas-reliefs et de gravures, ne fait mention d'aucun tableau ni d'aucune peinture.

Ces deux arts ont beaucoup de parties qui leur sont communes : mais elles arrivent à leur fin, qui est l'imitation de la nature, par différents moyens : la sculpture, par le relief de la matière ; la peinture, par les couleurs sur une superficie plate ; et il faut avouer que le ciseau, dans les mains d'un homme de génie, intéresse presque autant que le pinceau. Mais, sans prétendre régler les rangs entre ces deux arts, ni donner la préférence à l'un sur l'autre, quelle merveille de voir que la main d'un artisan, par quelques coups de ciseau, puisse animer le bronze et le marbre, et qu'en se jouant sur une toile avec un pinceau et des couleurs, elle imite, par des lignes, des jours et des ombres, tous les objets de la nature ! Si Phidias forme l'image de Jupiter[2], dit Sénèque, il semble que ce dieu va lancer la foudre : s'il représente Minerve, on dirait qu'elle va parler pour instruire ceux qui la considèrent, et que cette sage déesse ne garde le silence que par modestie. Doux prestige, agréable imposture, qui trompes sans induire en erreur, et qui fais illusion aux sens pour éclairer l'esprit !

[1] Plin. lib. 33, cap. 3.

[2] « Non vidit Phidias Jovem ; fecit tamen velut tonantem : nec stetit ante oculos ejus Minerva, dignus tamen illâ arte animus, et concepit deos, et exhibuit » (Senec. *Controv.* lib. 5, cap. 34.)

« Verecundè admodum silent, ut hinc responsuras paulò minùs voces præstoleris. » (Lactant.)

### § II. — Des différentes parties de la peinture. Du vrai dans la peinture.

La peinture est un art qui, par des lignes et des couleurs, représente sur une surface égale et unie tous les objets visibles. L'image qu'elle en fait, soit de plusieurs corps ensemble, ou d'un seul en particulier, s'appelle *tableau*, dans lequel il y a trois choses à considérer : la composition, le dessin, le coloris, qui sont les trois parties nécessaires pour former un bon peintre.

1° La composition, qui est la première partie de la peinture, contient deux choses, l'invention et la disposition.

L'*invention* est un choix des objets qui doivent entrer dans la composition du sujet que le peintre veut traiter. Elle est, ou historique, simplement ou allégorique. L'invention historique est un choix d'objets qui, simplement par eux-mêmes, représentent le sujet. Elle ne regarde pas seulement toutes les histoires vraies ou fabuleuses, mais elle comprend encore les portraits des personnes, la représentation des pays, des animaux, et de toutes les productions de l'art et de la nature. L'invention allégorique est un choix d'objets qui servent à représenter dans un tableau, ou en tout ou en partie, autre chose que ce qu'ils sont en effet. Tel est, par exemple, le tableau d'Apelle, qui représente la Calomnie, duquel Lucien fait la description : je la rapporterai dans la suite. Telle est la peinture morale d'Hercule entre Vénus et Minerve, où ces divinités païennes ne sont introduites que pour nous marquer les traits de la volupté et de la vertu.

La *disposition* contribue beaucoup à la perfection et au prix du tableau : car, quelque avantageux que soit le sujet, quelque ingénieuse que soit l'invention, quelque fidèle que soit l'imitation des objets que le peintre a

choisis, s'ils ne sont bien distribués, l'ouvrage n'aura point une approbation générale. L'économie et le bon ordre est ce qui fait tout valoir, ce qui attire l'attention, et ce qui attache l'esprit, par un arrangement ingénieux et prudent qui met toutes les figures dans leur place naturelle. C'est cette économie et cet arrangement qu'on appelle *disposition*.

2° Le DESSIN, en tant qu'il fait une des parties de la peinture, est pris pour la circonscription des objets, pour les mesures et les proportions des formes extérieures. Il regarde également les peintres, les sculpteurs, les architectes, les graveurs et généralement tous les artisans dont les ouvrages ont besoin de grâce et de symétrie.

On considère plusieurs choses dans le dessin : la correction, le bon goût, l'élégance, le caractère, la diversité, l'expression, la perspective. Mon dessein est de ne parler des principes de la peinture qu'autant que mes lecteurs peuvent en avoir besoin pour entendre ce qui sera rapporté dans l'ancienne peinture, et pour en pouvoir juger avec quelque discernement et quelque justesse.

*Correction* est un terme dont les peintres se servent ordinairement pour exprimer l'état d'un dessin qui est exempt de fautes dans les mesures. Cette correction dépend de la justesse des proportions, et de la connaissance du corps humain et de ses parties.

Le *goût* est une idée qui suit l'inclination naturelle du peintre, ou qu'il s'est formée par l'éducation. Chaque école a son goût de dessin; et, depuis le rétablissement des beaux-arts en Europe, celle de Rome a toujours été estimée la meilleure, parce qu'elle s'est formée sur l'antique. L'antique est donc ce qu'il y a de meilleur pour le goût du dessin.

L'*élégance* du dessin est une manière d'être qui embellit les choses sans en détruire la vérité. Cette partie, qui est fort importante, sera traitée plus au long dans la suite.

Le *caractère* est la marque propre et particulière qui distingue et caractérise chaque espèce d'objets, qui tous demandent des touches différentes pour exprimer l'esprit de leur caractère.

La *diversité* consiste à donner à chaque personnage d'un tableau l'air et l'attitude qui lui sont propres. Le peintre habile a le talent de discerner le naturel, qui est toujours varié. Ainsi la contenance et l'action des personnes qu'il peint sont toujours variées. Il est pour un grand peintre, par exemple, une infinité de joies et de douleurs différentes, qu'il sait varier encore par les âges, par les tempéraments, par les caractères des nations et des particuliers, et par mille autres moyens. Le sujet le plus rebattu devient un sujet neuf sous son pinceau.

Le mot d'*expression* se confond ordinairement, en parlant de peinture, avec celui de *passion*. Ils diffèrent néanmoins en ce qu'*expression* est un terme général qui signifie la représentation d'un objet selon le caractère de sa nature, et selon le tour que le peintre a dessein de lui donner pour la convenance de son ouvrage; et la passion, en peinture, est un mouvement du corps, accompagné de certains traits, sur le visage, qui marquent une agitation de l'âme. Ainsi toute passion est une expression, mais toute expression n'est pas une passion.

La *perspective* est l'art de représenter les objets qui sont sur un plan selon la différence que l'éloignement y apporte, soit pour la figure, soit pour la couleur. On distingue donc deux sortes de perspectives, la linéaire et l'aérienne. La perspective linéaire consiste dans le juste raccourcissement des lignes; l'aérienne, dans une juste dégradation des couleurs. *Dégrader*, c'est, en terme de peinture, ménager le fort et le faible des jours, des ombres, et des teintes, selon les divers degrés d'éloignement. M. Perrault, par un zèle aveugle pour les modernes, prétendait que la perspective était absolument inconnue aux anciens; et il fondait son sentiment sur le manque de perspective dans la colonne Trajane. M. l'abbé Sallier[1], dans une courte mais élégante dissertation sur cette matière, prouve, par plusieurs passages, que la perspective n'était point inconnue aux anciens, et que c'est cet artifice industrieux qui leur enseignait si bien à faire illusion aux sens dans leurs tableaux, par la modification des grandeurs, des figures et des couleurs, dont ils savaient augmenter ou diminuer la

[1] Mémoires de l'Acad. des Inscriptions, tome VIII

force et l'éclat. Quant à la colonne Trajane, si la perspective n'y a pas été exactement observée, ce n'est point par ignorance des règles de l'art, mais parce que souvent les grands maîtres se mettent au-dessus des règles mêmes pour atteindre plus sûrement à leur but. M. de Piles reconnaît que le défaut de dégradation dans cette colonne ne doit être attribué qu'au dessein que l'ouvrier, supérieur aux règles de son art, avait de soulager la vue, et de rendre les objets plus sensibles et plus palpables.

3° Le COLORIS est différent de la couleur; celle-ci est ce qui rend les objets sensibles à la vue. Le coloris est une des parties essentielles de la peinture, par laquelle le peintre sait imiter la couleur de tous les objets naturels, en faisant un mélange judicieux des couleurs simples qui sont sur sa palette. Cette partie est bien importante. Elle enseigne de quelle sorte les couleurs doivent être employées pour produire ces beaux effets du *clair-obscur*, qui aident à faire paraître le relief des figures et les enfoncements des tableaux.

Pline l'explique assez au long. Après avoir parlé des commencements fort simples et fort grossiers de la peinture, il ajoute[1], qu'à l'aide du temps et de l'expérience elle se développa peu à peu; qu'elle trouva les jours et les ombres, avec la différence des couleurs qui se relèvent l'une par l'autre : et qu'elle mit en usage le clair-obscur, comme le dernier éclat et la consommation du coloris : car ce clair-obscur n'est pas proprement la lumière; mais il tient comme le milieu entre les jours et les ombres, qui entrent dans la composition du sujet. Et de là vient que les Grecs l'ont appelé *tonos*, c'est-à-dire le ton de la peinture, pour nous faire entendre que, comme dans la musique il y a mille tons différents qui s'unissent les uns aux autres d'une manière insensible pour faire un son harmonieux, de même dans la peinture il y a une force et une dégradation de lumière presque imperceptibles, lesquelles varient encore selon les couleurs propres ou locales des divers objets où elles tombent. C'est par cette distribution enchanteresse des lumières et des ombres, et, s'il est permis de parler ainsi, par les prestiges de cette espèce de magie, que les peintres font illusion aux sens et en imposent aux yeux des spectateurs. Ils emploient, avec un art qu'on ne se lasse point d'admirer, les teintes, les demi-teintes, et toutes les diminutions de couleurs nécessaires pour dégrader la couleur des objets. Les nuances ne sont pas mieux fondues dans la nature que dans leurs tableaux.

C'est cet appât séduisant de la peinture, qui frappe et attire tout le monde, les ignorants, les connaisseurs, et les peintres même. Elle ne permet à personne de passer indifféremment par un lieu où sera quelque tableau qui porte ce caractère, sans être comme surpris, sans s'arrêter, et sans jouir quelque temps du plaisir de sa surprise. La véritable peinture est donc celle qui nous appelle, pour ainsi dire, en nous surprenant; et ce n'est que par la force de l'effet qu'elle produit que nous ne pouvons nous empêcher d'en approcher, comme si elle avait quelque chose à nous dire. Et, quand nous sommes auprès d'elle, nous trouvons en effet qu'elle nous divertit par le beau choix et par la nouveauté des choses qu'elle nous présente; par l'histoire et par la fable, dont elle nous rafraîchit la mémoire; par les inventions ingénieuses, et par les allégories dont nous nous faisons un plaisir de trouver le sens ou de critiquer l'obscurité.

Il y a plus, comme le remarque Aristote dans sa Poétique. Des monstres, et des hommes morts ou mourants, que nous n'oserions regarder, où que nous ne verrions qu'avec horreur, nous les voyons avec plaisir imités dans les ouvrages des peintres. Mieux ils sont imités, plus nous les regardons avidement. Le massacre des innocents a dû laisser des idées bien funestes dans l'imagination de ceux qui virent réellement les soldats effrénés égorger les enfants dans le sein des mères sanglantes. Le tableau de Le Brun, où nous voyons l'imitation de cet événement tragique, nous émeut et nous attendrit; mais il ne laisse dans notre esprit aucune idée importune. Nous savons que le peintre ne nous afflige qu'autant que nous le voulons, et que notre douleur, qui n'est que superficielle, disparaîtra avec le ta-

[1] « Tandem se ars ipsa distinxit, et invenit lumen atque « umbras, differentiâ colorum alternâ vice sese exeitante; « postea deinde adjectus est *splendor*, alius hic quàm « lumen; quem, quia inter hoc et umbram esset, appel- » laverunt τόνον. (PLIN. lib. 35, cap. 5.)

bleau : au lieu que nous ne serions pas maîtres ni de la vivacité ni de la durée de nos sentiments, si nous avions été frappés par les objets mêmes.

Mais ce qui doit dominer dans la peinture, et ce qui en fait la souveraine perfection, c'est le vrai [1]. Rien n'est bon, rien ne plaît sans le vrai. Tous les arts qui ont pour objet l'imitation ne s'exercent que pour instruire et pour divertir les hommes par une fidèle représentation de la nature. J'insérerai ici sur cette matière un morceau, dont j'espère que le lecteur me saura gré. Je l'ai extrait du petit traité de M. de Piles sur *le vrai de la peinture* [2], et, encore plus, d'une lettre de M. du Guet qui y est jointe, et qu'il avait écrite à une dame qui lui avait demandé son sentiment sur ce petit traité.

### Du vrai dans la peinture.

Quoique la peinture ne soit qu'une imitation, et que l'objet qui est dans le tableau ne soit que feint, il est pourtant appelé *vrai* quand il imite parfaitement le caractère de son modèle.

On distingue trois sortes de vrai dans la peinture : le vrai simple, le vrai idéal, et le vrai composé ou le vrai parfait.

Le vrai simple, qu'on appelle le *premier vrai*, est une imitation simple et fidèle des mouvements expressifs de la nature, et des objets tels que la peinture les a choisis pour modèles, et qu'ils se présentent d'abord à nos yeux : en sorte que les carnations paraissent de véritables chairs, et les draperies de véritables étoffes, selon leurs diversités, et que chaque objet en détail conserve le véritable caractère de sa nature.

Le vrai idéal est un choix de diverses perfections qui ne se trouvent jamais dans un seul modèle, mais qui se tirent de plusieurs, et ordinairement de l'antique.

Le troisième vrai, qui est composé du vrai simple et du vrai idéal, fait par cette union le dernier achèvement de l'art, et la parfaite imitation de la belle nature. On peut dire que les peintres sont habiles selon le degré auquel ils possèdent les parties du premier et du second vrai, et selon l'heureuse facilité qu'ils ont acquise d'en faire un bon composé.

Cette union concilie deux choses qui paraissent opposées, d'imiter la nature, et de ne se pas borner à l'imiter ; d'ajouter à ses beautés pour les atteindre, et de la corriger pour la bien faire sentir.

Le vrai simple fournit le mouvement et la vie. L'idéal lui choisit avec art tout ce qui peut l'embellir et le rendre touchant ; et il ne le choisit pas hors du vrai simple, qui est pauvre dans certaines parties, mais riche dans son tout.

Si le second vrai ne suppose pas le premier, s'il l'étouffe et l'empêche de se faire plus sentir que tout ce que le second lui ajoute, l'art s'éloigne de la nature, il se montre au lieu d'elle ; il en occupe la place au lieu de la représenter ; il trompe l'attente du spectateur, et non ses yeux ; il l'avertit du piége, et ne sait pas le lui préparer.

Si, au contraire, le premier vrai, qui a toute la vérité du mouvement et de la vie, mais qui n'a pas toujours la noblesse, l'exactitude et les grâces qui se trouvent ailleurs, demeure sans le secours d'un second vrai toujours grand et parfait, il ne plaît qu'autant qu'il est agréable et fini, et le tableau perd tout ce qui a manqué à son modèle.

L'usage donc de ce second vrai consiste à suppléer dans chaque sujet ce qu'il n'avait pas, mais qu'il pouvait avoir, et que la nature avait répandu dans quelques autres, et à réunir ainsi ce qu'elle divise presque toujours.

Ce second vrai, à parler dans la rigueur, est presque aussi réel que le premier : car il n'invente rien, mais il choisit partout. Il étudie tout ce qui peut plaire, instruire, animer. Rien ne lui échappe, lors même qu'il paraît échappé au hasard. Il arrête par le dessin ce qui ne se montre qu'une fois ; et il s'enrichit par mille beautés différentes pour être toujours régulier, et ne jamais tomber dans les redites.

C'est pour cette raison que l'union de ces deux vrais a un effet si surprenant ; car alors c'est une imitation parfaite de ce qu'il y a dans la nature de plus spirituel, de plus touchant, de plus parfait.

[1] « Picturæ probari non debent, quæ non sunt similes « veritati. » (Vitruv. lib. 7, cap. 5.)

[2] Cours de Peinture de M. de Piles.

Digitized by Google

Tout est alors vraisemblable, parce que tout est vrai: mais tout est surprenant, parce que tout est rare. Tout fait impression, parce que l'on a observé tout ce qui est capable d'en faire: mais rien ne paraît affecté, parce qu'on a choisi le naturel en choisissant le merveilleux et le parfait.

C'est ce beau vraisemblable qui paraît souvent plus vrai que le mérite même, parce que dans cette union le premier vrai saisit le spectateur, sauve plusieurs négligences, et se fait sentir sans qu'on y pense.

Ce troisième vrai est un but où personne n'a encore atteint. On peut dire seulement que ceux qui en ont le plus approché sont les plus habiles.

Ce que j'ai rapporté jusqu'ici des parties essentielles de la peinture facilitera l'intelligence de ce qui sera dit bientôt des peintres mêmes dans l'histoire abrégée que j'en ferai. Les plus grands maîtres conviennent qu'il n'y a jamais eu de peintre qui ait possédé au dernier degré d'excellence toutes les parties de son art. Quelques-uns sont ingénieux dans l'invention, d'autres heureux dans le dessein: ceux-là réussissent dans le coloris, ceux-ci dans l'expression: d'autres enfin peignent avec beaucoup de grâce et de beauté. Personne n'a encore possédé tous ces avantages à la fois. Ces talents, et plusieurs autres que j'ai omis, ont toujours été partagés: le plus excellent peintre est celui qui en a réuni en sa personne le plus grand nombre.

L'important est de bien connaître à quoi nous porte notre naturel. Les hommes naissent avec un génie déterminé non-seulement pour un certain art, mais pour certaines parties de cet art qui sont les seules où ils puissent réussir éminemment. S'ils sortent de leur sphère, ils deviennent des hommes au-dessous du médiocre. L'art ajoute beaucoup[1] aux talents naturels, mais ne les supplée point quand ils manquent. Tout dépend du génie. On appelle ainsi l'aptitude qu'un homme a reçue de la nature pour faire bien et facilement certaines choses que les autres ne sauraient faire que très-mal, même en se donnant beaucoup de peine. Souvent un peintre plaît sans observer les règles[1], pendant qu'un autre déplaît en les observant, parce que ce dernier n'a pas le bonheur d'être né avec du génie. Ce génie est le feu qui élève les peintres au-dessus d'eux-mêmes, qui leur fait mettre de l'âme dans leurs figures, et qui leur tient lieu de ce qu'on appelle *enthousiasme* dans la poésie.

Au reste, quoiqu'un peintre n'excelle pas dans toutes les parties de son art, cela n'empêche pas que la plupart des ouvrages qui partent de la main des grands maîtres ne doivent être regardés comme des ouvrages parfaits dans leur genre, et selon la mesure de perfection dont la faiblesse humaine est capable. La preuve certaine de leur excellence, c'est l'impression subite qu'ils font également sur tous les spectateurs, ignorants ou savants; avec cette seule différence, que les premiers n'en sentent que le plaisir, et que les autres en connaissent la raison[2]. En matière d'ouvrages de poésie ou de peinture, le sentiment est un juge non récusable; on pleure à une tragédie ou à la vue d'un tableau, avant que d'avoir discuté si l'objet que le poëte ou le peintre nous y présentent est un objet capable de toucher par lui-même, et s'il est bien imité le sentiment nous apprend ce qui en est avant que nous ayons pensé à en faire l'examen. Le même instinct qui nous ferait gémir, par un premier mouvement, à la rencontre d'une mère qui conduirait son fils au tombeau, nous fait pleurer quand la scène ou le tableau nous font voir l'imitation fidèle d'un pareil événement. Le public est donc capable de bien juger[3] des vers et des tableaux sans savoir les règles de la poésie et de la peinture, parce que, comme l'observe Cicéron, tous les hommes, à l'aide du sentiment intérieur que la nature a mis en eux, connaissent, sans savoir les règles, si les productions des arts sont de bons ou de mauvais ouvrages.

[1] « Ut verè dictum est caput esse artis, decere quod « facias: ita id neque totum arte tradi potest. » (Quintil. lib 11, cap. 3.)

[1] « In quibus virtutes non habent gratiam, in quibus- « dam vitia ipsa delectant. » (*Id. ibid.*)

[2] « Docti rationem artis intelligunt. Indocti voluptatem. » (Quintil. lib. 9, cap. 4.)

[3] « Illud ne quid admiremur quonam modo hæc vulgus « imperitorum notet, quum in omni genere, tum in hoc « ipso, magna quædam est vis, incredibilis que naturæ.

« Omnes enim tacito quodam sensu, sine ullâ arte aut « ratione, quæ sint in artibus ac rationibus recta ac pra- « va, dijudicant. » (Cic. lib. 3, *de Orat*, n. 195.)

On ne sera point étonné que je mette ici la peinture en parallèle avec la poésie : tout le monde sait ce mot de Simonide, *que la peinture est une poésie muette, et la poésie une peinture parlante.* Je n'examine point laquelle des deux peut le mieux réussir à représenter un objet et à peindre une image, cette question me mènerait trop loin ; elle a été fort bien traitée par l'auteur des Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture, dont j'ai emprunté ici beaucoup de choses. Je me contente d'observer que, comme le tableau qui représente une action ne nous fait voir qu'un instant de sa durée, le peintre ne peut point exprimer beaucoup de circonstances touchantes qui précèdent ou suivent cet instant, et encore moins faire sentir les passions et les discours qui en augmentent beaucoup la vivacité ; au lieu qu'il est libre au poëte de faire l'un et l'autre à loisir, et de leur donner une juste étendue.

Il ne me reste, avant que de passer à l'histoire des peintres, que de donner une idée abrégée des différentes espèces de peinture.

### § III. — Différentes espèces de peinture.

Avant qu'on eût trouvé le secret de peindre en huile, tous les peintres ne travaillaient qu'à fresque et à détrempe.

On appelle *fresque* une peinture faite sur un enduit de mortier encore frais, avec des couleurs détrempées dans de l'eau. Ce travail se fait contre les murailles et les voûtes ; la peinture à fresque venant à s'incorporer avec le mortier ne périt et ne tombe qu'avec lui. Les murs du temple des Dioscures [1], à Athènes, avaient été peints à fresque par Polygnote et par Diognète pendant la guerre du Péloponnèse. Pausanias remarque que ces peintures s'étaient bien conservées jusqu'à son temps, c'est-à-dire près de six cents ans depuis celui de Polygnote. Les bons peintres cependant, au rapport de Pline [2], peignaient rarement en fresque : ils ne croyaient pas devoir borner leur travail à des maisons particulières, ni laisser à la discrétion des flammes des chefs-d'œuvre irréparables ; ils se fixaient à des ouvrages portatifs, qu'on pouvait, en cas d'accident, sauver de l'incendie, en les transportant d'un lieu à un autre. Tous les monuments de ces grands peintres, dit Pline, faisaient pour ainsi dire la garde dans les palais, dans les temples et dans les villes, pour être en état d'en sortir à la première alarme ; et un grand peintre, à proprement parler, était un bien commun et un trésor public qui appartenait à toute la terre [1].

La *détrempe* est une peinture faite de couleurs délayées seulement avec de l'eau et de la colle ou de la gomme.

L'invention de *peindre à l'huile* n'a point été connue des anciens. Ce fut un peintre flamand, nommé *Jean Van-Eyck*, mais plus connu sous le nom de *Jean de Bruge*, qui en trouva le secret, et qui le mit en usage au commencement du quinzième siècle. Ce secret, qui a été si longtemps caché, ne consiste néanmoins qu'à broyer les couleurs avec de l'huile de noix, ou de l'huile de lin ; il a été d'un grand secours pour la peinture, parce que, toutes les couleurs, se mêlant mieux ensemble, font un coloris plus doux, plus délicat et plus agréable, et donnent une union et une tendresse à tout l'ouvrage, qui ne peuvent se faire dans les autres manières. On peint à l'huile contre les murailles, sur le bois, sur la toile, sur les pierres, et sur toutes sortes de métaux.

On prétend que les anciens peintres ne peignaient que sur des tables de bois blanchies avec de la craie [2], d'où vient le mot de *tabula*, tableau ; et que l'usage de la toile [3], parmi les modernes, n'est pas même fort ancien.

Pline [4], après avoir fait un long dénombrement de toutes les couleurs que la peinture employait de son temps, ajoute : « Sur quoi

[1] On appelait ainsi Castor et Pollux, parce qu'ils étaient fils de Jupiter.

[2] Plin. lib. 35, cap. 10.

[1] « Omnis eorum ars urbibus exenbabat, pictorque res « communis terrarum erat. »

[2] « Nero princeps jusserat colosseum se pingi 120 pe- « dum in linteo, incognitum ad hoc tempus. » (Plin. lib. 35, cap. 7.)

[3] La peinture sur toile remonte à des temps fort reculés : le passage de Pline, cité dans la note précédente, le prouve suffisamment. Des textes positifs montrent qu'elle était employée dans le 3e et le 4e siècle. (Émeric David, *Discours sur la Peinture*, pag. 191.)

[4] Lib. 15, cap. 7.

« je ne puis m'empêcher, à la vue d'une si « grande variété de couleurs et de coloris, « d'admirer la sagesse et l'économie de l'antiquité. Car ce n'est qu'avec quatre couleurs « simples et primitives que les anciens peintres ont exécuté ces ouvrages immortels qui « font encore aujourd'hui toute notre admiration[1] : le *blanc* de Mélos, le *jaune* d'Athènes, « le *rouge* de Sinope, et le simple *noir;* voilà « tout ce qu'ils ont employé; et néanmoins « c'est avec ces quatre couleurs bien ménagées qu'un Apelle, un Mélanthe, les plus « grands peintres qui furent jamais, ont produit ces pièces merveilleuses, dont une seule « était d'un tel prix, qu'à peine toutes les richesses d'une ville suffisaient-elles pour l'acheter. » On peut croire que leurs ouvrages auraient été encore plus parfaits, si, à ces quatre couleurs, ils en avaient ajouté deux, qui sont les plus générales et les plus aimables de la nature : le *bleu*, qui représente le ciel, et le *vert*, qui habille si agréablement toute la terre.

Les anciens avaient une manière de peindre qui était f rt en usage encore du temps de Pline[2], qu'ils appelaient *caustique*[3]. C'était une peinture en cire[4], où le pinceau n'avait que peu ou point de part : tout l'art consistait à préparer des *cires* de diverses couleurs, et à les appliquer sur le bois ou sur l'ivoire par le moyen du feu.

La *miniature* (on prononce ordinairement *mignature*), est une sorte de peinture qui se fait de simples couleurs très-fines, détrempées avec de l'eau et de la gomme sans huile. Elle est distinguée des autres peintures en ce qu'elle est plus délicate, qu'elle veut être regardée de près, qu'on ne la peut faire aisément qu'en petit, qu'on ne la travaille que sur du vélin ou des tablettes.

Il y a une manière de dessiner au *pastel*, qui est fort estimée et où règne une extrême délicatesse. Le *pastel* est une pâte faite de plusieurs couleurs gommées et broyées ensemble ou séparément, dont on fait des crayons pour peindre sur le papier ou sur le parchemin.

On *peint* à l'huile *sur le verre* comme l'on fait sur les jaspes et les autres pierres fines; mais la plus belle manière d'y travailler est de peindre sous le verre, c'est-à-dire qu'on voie les couleurs au travers du verre. On avait autrefois l'art d'incorporer la couleur dans le verre même, comme on le voit à la Sainte-Chapelle et dans beaucoup d'autres églises : on dit que ce secret est perdu.

*Peinture en émail.* L'émail est une espèce de verre coloré. Sa matière fondamentale est de l'étain et du plomb en partie égale, calcinée au feu, à quoi l'on ajoute séparément des couleurs métalliques telles qu'on lui veut donner. L'*émail* se dit aussi de la peinture et du travail qui se fait avec des couleurs minérales qui se cuisent avec le feu; la porcelaine, la faïence, les pots vernissés de terre, sont autant d'espèces d'*émaux*. L'usage d'*émailler* sur la terre est fort ancien, puisque, du temps de Porsenna, roi des Toscans, on faisait dans ses états des vases émaillés de différentes figures.

*Mosaïque.* C'est un ouvrage composé de plusieurs petites pièces de rapport, et diversifié de couleurs et de figures, mastiquées sur un fond de stuc[1]. D'abord on en fit des compartiments pour orner les lambris et le pavé; puis les peintres entreprirent d'en revêtir des murailles, et de faire diverses figures dont ils ornèrent leurs temples et plusieurs autres édifices. Ils employaient pour cela le verre et les émaux, dont ils firent une infinité de petits morceaux de toutes sortes de grosseurs, et coloriés de diverses manières; lesquels, ayant un luisant et un poli admirable, font de loin tout l'effet qu'on peut désirer, et résistent comme le marbre même à toutes les injures de l'air : c'est en cela que ce travail surpasse toute sorte de peinture, que le temps efface et consume, au lieu qu'il embellit la mosaïque, qui subsiste s' longtemps, qu'on peut dire que sa durée n'a presque point de fin. On voit à Rome, et dans plusieurs endroits de l'Italie, des fragments de

[1] « Quatuor coloribus solis immortalia illa opera fe- « cere... Apelles, Melanthius... clarissimi pictores, quum « tabulæ eorum singulæ oppidorum venirent opibus. »

[2] Plin lib. 35, cap. 11.

[3] Ce mot vient de καιειν, qui signifie *brûler*.

[4] « Ceris pingere, ac picturam inurere, quis primus ex- « cogitaverit, non constat. » (Plin.)

[1] *Stuc* est une composition de chaux et de poudre de marbre blanc.

mosaïque antique. On jugerait mal du pinceau des anciens, si l'on voulait en juger sur ces mosaïques : il est impossible d'imiter avec les pierres et les morceaux de verre dont les anciens se sont servis pour peindre de la sorte, toutes les beautés et tous les agréments que le pinceau d'un habile homme met dans un tableau.

### Art. II. — Histoire abrégée des peintres de la Grèce les plus connus.

Je ne me propose ici de parler que des peintres qui ont eu le plus de réputation, sans examiner qui sont sont ceux qui les premiers ont fait usage du pinceau. Pline, dans les chapitres 8, 9 et 10 du 35ᵉ livre de son histoire naturelle, me fournira la plus grande partie de ce que j'ai à dire. Je me contente d'en avertir une fois, après quoi je ne le citerai plus que rarement.

#### Phidias et Panenus.

Phidias qui florissait dans la 84ᵉ olympiade[1], a été peintre avant que d'être sculpteur. Il a peint, à Athènes, le fameux Périclès, surnommé l'*Olympien*, à cause de la majesté et des foudres de son éloquence. J'ai parlé fort au long de Phidias dans l'article de la sculpture; Panénus, son frère, se distingua aussi parmi les peintres de son temps : il peignit la fameuse journée de Marathon, où les Athéniens défirent en bataille rangée toute l'armée des Perses. Les principaux chefs, de part et d'autre, étaient représentés, dans ce tableau, de grandeur naturelle et d'après une exacte ressemblance.

#### Polygnote.

Polygnote, fils et disciple d'Aglaophon, était de Thase, île septentrionale de la mer Égée. Il parut avant la 90ᵉ olympiade[2] : il est le premier qui ait donné quelque grâce à ses figures, et il contribua beaucoup au progrès de l'art : avant lui on n'avait pas beaucoup avancé cette partie qui regarde l'expression. D'abord il jeta en fonte quelques statues, mais enfin il revint au pinceau, et s'y distingua en diverses manières.

Mais la peinture qui lui fit le plus d'honneur à tous égards, est celle qu'il fit à Athènes dans le *Pécile*[1], où il représenta les principaux événements de la guerre de Troie. Quelque important et quelque précieux que fût cet ouvrage, il en refusa le paiement par une générosité d'autant plus estimable, qu'elle est rare dans les personnes qui tirent du gain de leur art. Le conseil des amphictyons, qui représentait les états de la Grèce, l'en remercia, par un décret solennel, au nom de la nation, et ordonna que, dans toutes les villes où il passerait, il serait logé et défrayé aux dépens du public. Mycon, autre peintre, qui travailla au même portique, mais d'un côté différent, moins généreux et peut-être moins riche que Polygnote, reçut de l'argent, et par ce contraste augmenta encore la gloire de son confrère.

#### Apollodore.

Ce peintre était d'Athènes, et vivait dans la 93ᵉ olympiade[2]. C'est lui qui trouva enfin le secret de représenter au vif, et dans la plus grande beauté, les divers objets de la nature, non-seulement par la correction du dessin, mais principalement par l'entente du coloris, et par la distribution des ombres, des lumières et du clair-obscur ; en quoi il porta la peinture à un degré de force et de douceur où jusque-là elle n'avait pu encore parvenir. Pline remarque qu'avant lui il n'y avait point de tableau qui appelât et retînt le spectateur: *neque ante eum tabula ullius ostenditur, quæ teneat oculos*. L'effet que doit produire toute peinture excellente est d'attacher les yeux du spectateur, de les rappeler, de les tenir dans l'admiration. Pline le jeune, après avoir décrit d'une manière fort vive une antique[3] de Corinthe, qu'il avait achetée, et qui représen-

[1] An. M. 3560.
[2] An. M. 3582.

[1] C'était un portique, ainsi appelé à cause de la variété des peintures et des ornements dont il était enrichi.
[2] An. M. 3506.
[3] Plin. ep. 6, lib. 5.

tait un vieillard debout, termine cette admirable description par ces mots : « Enfin, tout « y est d'une force à arrêter les yeux des « maîtres de l'art, et à charmer ceux des « ignorants. » *Talia denique omnia, ut possint artificum oculos tenere, delectare imperitorum.*

ZEUXIS.

Zeuxis, natif d'Héraclée[1], apprit les premiers éléments de la peinture vers la 85e olympiade[2].

Pline dit qu'ayant trouvé la porte de la peinture ouverte par les soins et l'industrie d'Apollodore[3], son maître, il y entra sans peine, et poussa même le pinceau, qui commençait déjà à s'enhardir, à une gloire très-distinguée. *La porte de l'art* est ici l'entente des couleurs et la pratique du clair-obscur, qui était la dernière perfection qui manquait à la peinture. Apollodore y avait déjà fait d'heureuses découvertes. Mais, comme ceux qui inventent ne perfectionnent pas toujours, Zeuxis, ayant profité des lumières de son maître, porta encore plus loin que lui ces deux excellentes parties. De là vient qu'Apollodore, indigné contre son disciple de cette espèce de larcin qui lui était si honorable, ne put s'empêcher de lui reprocher fort aigrement dans une satire en vers, et de le traiter de voleur qui, non content de lui avoir dérobé son art, osait encore s'en parer en tous lieux comme d'un bien légitime.

Toutes ces plaintes ne touchèrent point l'imitateur, et ne servirent qu'à lui faire faire encore de plus grands efforts, pour tâcher de se surpasser lui-même après avoir surpassé son maître. Il y réussit parfaitement par les excellents ouvrages qu'il mit au jour, qui lui acquirent en même temps une grande réputation et de grandes richesses. Ce n'est pas ici le bel endroit de Zeuxis. Il fit ostentation de ces richesses, d'une manière puérile. Il aima à paraître, et à se donner de grands airs, surtout dans les occasions éclatantes, comme dans les jeux olympiques, où il se faisait voir à toute la Grèce couvert d'une robe de pourpre, avec son nom en lettres d'or sur l'étoffe même.

Quand il fut devenu fort riche, il commença à donner libéralement ses ouvrages, sans en recevoir de récompense. Il en apportait une raison qui ne fait pas beaucoup d'honneur à sa modestie. *S'il donnait gratuitement ses ouvrages*[1], *c'est*, disait-il, *qu'aucun prix ne les pouvait payer.* J'aurais mieux aimé le laisser dire aux autres.

Une inscription qu'il mit à un de ses tableaux ne marque pas plus de modestie. C'était un athlète, dont il fut si content, qu'il ne pouvait s'empêcher de l'admirer, et de s'en applaudir comme d'un chef-d'œuvre inimitable. Il écrivit au bas du tableau un vers grec, dont le sens revient à ceci :

A l'aspect du lutteur dans lequel je m'admire,
En vain tous mes rivaux voudront se tourmenter.
Ils pourront peut-être en médire
Sans pouvoir jamais l'imiter[2].

Le vers grec se trouve dans Plutarque; mais il est appliqué aux ouvrages d'Apollodore[3]. Le voici :

Μωμήσεταί τις μᾶλλον, ἢ μιμήσεται.

On le critiquera plus facilement qu'on ne l'imitera.

Zeuxis avait plusieurs rivaux, dont les plus illustres étaient Timanthe et Parrhasius. Ce dernier entra en concurrence avec lui dans une dispute publique où l'on distribuait les prix de peinture. Zeuxis avait fait une pièce où il avait si bien peint des raisins, que, dès

On ne sait point de quelle Héraclée parlent les auteurs, car il y a plusieurs villes de ce nom. On penche davantage pour Héraclée de Macédoine, ou pour celle qui est dans l'Italie, proche de Crotone.

[2] An. M. 3564.

[3] « Ab hoc (Apollodoro) fores apertas Zeuxis Heracleo- « tes intravit... audeotemque jam aliquid penicillum ad « magnam gloriam perduxit. »

[1] « Posteà donare opera sua instituit, quòd ea nullo sa- « tis digno pretio permutari posse diceret. » (PLIN.)

[2] Ces vers sont de l'auteur de l'*Histoire de la Peinture ancienne*, extraite du livre 35 de l'*Histoire naturelle* de Pline, dont il donne la traduction, ou plutôt la paraphrase avec le texte latin. Ce livre est imprimé à Londres en 1725. J'y ai trouvé d'excellentes réflexions, dont j'ai fait grand usage.

[3] Plut. de Glor. Athen. pag 346.

Digitized by Google

qu'elle fut exposée, les oiseaux s'en approchèrent pour en becqueter le fruit. Sur quoi, transporté de joie, et tout fier du suffrage de ces juges non suspects et non récusables, il demanda à Parrhasius qu'il fît donc paraître incessamment ce qu'il avait à leur opposer. Parrhasius obéit, et produisit sa pièce, couverte, comme il semblait, d'une étoffe délicate en manière de rideau. *Tirez ce rideau*, ajouta Zeuxis, *et que nous voyions ce beau chef-d'œuvre*. Ce rideau était le tableau même. Zeuxis avoua qu'il était vaincu : *car*, dit-il, *je n'ai trompé que des oiseaux, et Parrhasius m'a trompé moi-même, qui suis peintre.*

Le même Zeuxis, quelque temps après, peignit un jeune homme qui portait une corbeille de raisins : et, voyant que les oiseaux les venaient aussi becqueter, il avoua avec la même franchise que si les raisins étaient bien peints, il fallait que la figure le fût bien mal, puisque les oiseaux n'en avaient aucune peur.

Quintilien nous apprend [1] que les anciens peintres s'étaient assujettis à donner à leurs dieux et à leurs héros la physionomie et le même caractère que Zeuxis leur avait donné, ce qui lui attira le nom de *législateur*.

Festus [2] rapporte que le dernier tableau de ce peintre fut le portrait d'une vieille, et que cet ouvrage le fit tant rire qu'il en mourut. Il est étonnant que nul autre auteur que Verrius Flaccus, cité par Festus, n'ait rapporté ce fait. Quoique la chose soit difficile à croire, dit M. de Piles, elle n'est pas sans exemple.

### Parrhasius.

Parrhasius, natif d'Éphèse, fils et disciple d'Événor, était, comme on l'a vu, émule de Zeuxis. Ils passaient tous deux pour les plus habiles de leur temps, qui était le beau temps de la peinture; et Quintilien dit [3] qu'ils l'ont portée à un haut degré de perfection, Parrhasius pour le dessin, et Zeuxis pour le coloris.

Pline [1] fait un éloge et trace un caractère de Parrhasius, qui ne laisse rien à désirer. Si on l'en croit, c'est à ce peintre qu'on devait l'observation exacte de la symétrie, c'est-à-dire des proportions : outre cela, les airs de tête spirituels, délicats et passionnés; la distribution élégante des cheveux; la beauté et la dignité des visages et des personnes; et enfin, du consentement des plus grands maîtres, le finissement et l'arrondissement des figures, en quoi il a surpassé tous ses prédécesseurs, et égalé tous ceux qui l'ont suivi. Pline considère cette partie comme la plus difficile et la plus importante de la peinture : car, dit-il, encore qu'il soit toujours avantageux de bien peindre le milieu des corps, c'est pourtant une chose où plusieurs ont réussi. Mais d'en tracer les contours [2], les faire fuir, et, par le moyen de ces affaiblissements, faire en sorte qu'il semble qu'on aille voir d'une figure ce qui en est caché; c'est en quoi consiste la perfection de l'art.

Parrhasius avait été formé dans la peinture par Socrate, à qui un tel disciple ne fit pas peu d'honneur.

Xénophon [3] nous a conservé un entretien, court à la vérité, mais bien sensé, où ce philosophe, qui avait été sculpteur dans sa jeunesse, donne à Parrhasius des leçons qui font voir qu'il possédait parfaitement la connaissance de toutes les règles de la peinture.

On convient que Parrhasius [4] excellait dans ce qui regarde les mœurs et les passions de l'âme, ce qui parut bien dans un de ses tableaux, qui fit beaucoup de bruit, et lui acquit beaucoup de réputation. C'était une peinture fidèle du peuple d'Athènes, qui brillait de mille traits savants et ingénieux, et montrait dans le peintre une richesse d'imagination inépuisable : car [5], ne voulant rien oublier tou-

[1] « Ille verò ita circumscripsit omnia, ut eum legum « latorem vocent, quia deorum et heroum effigies, quales « ab eo sunt traditæ, exterl, tanquam ita necesse sit se- « quuntur. » (Quint. lib. 12. cap. 10.)

[2] In voce Pict.

[3] « Zeuxis atque Parrhasius.... Plurimum arti addide- « runt. Quorum prior luminum umbrarumque invenisse « rationem, secundus examinasse subtilius lineas tradi- « tur. » (Quintil., lib. 12, cap. 10.)

[1] Plin. lib. 35, cap. 10.

[2] « Ambire enim debet se extremitas ipsa, et sic desi- « nere, ut promittat alia post se, ostendatque etiam quæ « occultat. »

[3] Xenoph. in Mem. Soc. lib. 3, pag. 780, 781.

[4] Plin lib. 35, cap. 10

[5] « Pinxit et *demon Atheniensium* argumento quoque « ingenioso. Volebat namque varium, iracundum, in- « justum, inconstantem, eumdem vero, exorabilem, cle-

chant le caractère de cette nation, il la représenta, d'un côté, bizarre, colère, injuste, inconstante; et, de l'autre, humaine, clémente, sensible à la pitié; et avec tout cela, fière, hautaine, glorieuse, féroce; et quelquefois même, basse, fuyarde et timide. Voilà un tableau peint certainement d'après nature. Mais comment le pinceau peut-il rassembler et réunir tant de traits différents? C'est la merveille de l'art. C'était apparemment un tableau allégorique.

Différents auteurs[1] ont peint aussi d'après nature le portrait de notre peintre. C'était un artisan d'un vaste génie et d'une fertilité d'inventions universelle, mais dont jamais personne n'a approché en fait de présomption [2], ou plutôt de cette arrogance qu'une gloire justement acquise, mais mal soutenue, inspire quelquefois aux meilleurs ouvriers. Il s'habillait de pourpre; il portait une couronne d'or; il avait une canne fort riche, les attaches de ses souliers étaient d'or, et ses brodequins superbes; enfin il était magnifique en tout ce qui environnait sa personne. Il se donnait à lui-même libéralement les épithètes les plus flatteuses et les noms les plus relevés, qu'il ne rougissait point d'inscrire au bas de ses tableaux : *le délicat, le poli, l'élégant* Parrhasius; *le consommateur de l'art*; sorti *originairement d'Apollon, et né pour peindre les dieux mêmes*. Il ajoutait qu'à l'égard de son Hercule, *il l'avait représenté précisément, et trait pour trait tel qu'il lui était souvent apparu en songe*. Avec tout ce faste et toute cette vanité, il ne laissait pas de se donner *pour un homme vertueux*; moins délicat en ce point que M. Despréaux, qui se disait :

Ami de la vertu plutôt que vertueux.

Le succès de la dispute[3] qu'eut Parrhasius avec Timanthe dans la ville de Samos fut bien humiliant pour le premier, et dut coûter beaucoup à son amour-propre. Il s'agissait d'un prix pour celui qui aurait le mieux réussi. La matière du tableau et du combat était un Ajax outré de colère contre les Grecs de ce qu'ils avaient adjugé les armes d'Achille à Ulysse. Ici, à la pluralité des meilleurs suffrages, la victoire fut adjugée à Timanthe. Le vaincu couvrit sa honte et se dédommagea de sa défaite par un bon mot, qui sent un peu la rodomontade. *Voyez*, dit-il, *mon héros! Son sort me touche encore plus que le mien propre. Il est vaincu une seconde fois par un homme qui ne le vaut pas.*

« mentem, misericordem, excelsum, gloriosum, humilem, « ferocem, fugacemque, et omnia pariter ostendere. » (Plin.)

[1] Plin. lib. 35, cap. 10. — Athen. lib. 12, pag. 543. — Ælian. lib. 9, cap. 11.

[2] « Fecundus artifex, sed quo nemo insolentiùs et ar- « rogatius sit usus gloriâ artis. » (Plin.)

[3] Plin. et Ælian. et Athen. ibid.

### Pamphile.

Pamphile était d'Amphipolis, sur les confins de la Macédoine et de la Thrace. Il est le premier qui joignit l'érudition à la peinture. Il s'attacha, sur toutes choses, aux mathématiques, et particulièrement au calcul et à la géométrie, soutenant hautement que, sans leur secours, il n'était pas possible d'amener la peinture à sa perfection. On conçoit aisément qu'un tel maître n'avilissait point son art. Il ne prenait aucun élève qu'à raison de dix talents[1] pour autant d'années; et ce ne fut qu'à ce marché que Mélanthe et Apelle devinrent ses disciples. Il obtint, d'abord à Sicyone, et ensuite par toute la Grèce, l'établissement d'une espèce d'académie, où les enfants de condition libre, qui avaient quelque disposition pour les beaux-arts, étaient élevés et instruits avec soin. Et de peur que la peinture ne vînt enfin à s'avilir et à dégénérer, il obtint encore des états de la Grèce un édit sévère qui l'interdisait absolument aux esclaves.

Le prix excessif que donnaient les élèves à leurs maîtres, et l'établissement des académies pour les personnes libres, avec l'exclusion des esclaves, montrent dans quelle haute considération était cet art, avec quelle émulation on s'y appliquait, et avec quel succès et quelle promptitude il devait parvenir à sa perfection.

Zeuxis, Parrhasius, Mélanthe et Pamphile étaient contemporains. On les place vers la 95e olympiade[2].

[1] Dix mille écus. = 57 500 fr. E. B.

[2] An. M. 3004.

TIMANTHE.

Timanthe était, selon les uns, de Sicyone, et, selon d'autres, de Cythne, l'une des Cyclades. Son caractère propre était l'invention[1]. Cette partie, si rare et si difficile, ne s'acquiert ni par le travail, ni par les conseils, ni par les préceptes des maîtres : c'est l'effet d'un génie heureux, d'une vive imagination, et de ce beau feu qui anime les peintres aussi bien que les poëtes, par une sorte d'enthousiasme.

L'Iphigénie de Timanthe[2], célébrée par les louanges de tant d'écrivains, a été regardée, par tous les grands maîtres, comme un chef-d'œuvre de l'art dans ce genre[3], et c'est principalement ce tableau qui a fait dire que ses ouvrages faisaient concevoir plus de choses qu'ils n'en montraient[4], et que, quoique l'art y fût porté au suprême degré, le génie enchérissait encore sur l'art. Le sujet était beau, grand, tendre et tout à fait propre à la peinture ; mais l'exécution y donna tout le prix. Ce tableau représentait Iphigénie se tenant debout devant l'autel, telle qu'une jeune et innocente princesse qui va être immolée au salut de sa patrie. Elle était environnée de plusieurs personnes, qui toutes s'intéressaient vivement à ce sacrifice, mais néanmoins selon différents degrés. Le peintre avait représenté le prêtre Calchas fort affligé, Ulysse beaucoup plus triste, et Ménélas, oncle de la princesse, avec toute l'affliction qu'il était possible de mettre sur son visage. Restait Agamemnon, père d'Iphigénie, et c'était là où il fallait se surmonter. Cependant tous les traits de la tristesse étaient épuisés. La nature vint au secours de l'art. Il n'est pas naturel à un père de voir égorger sa fille : il lui suffit bien d'obéir aux dieux qui la lui demandent, et il lui est permis de se livrer à la plus vive douleur. Le peintre, ne pouvant exprimer celle du père, prit le parti de lui jeter un voile[5] sur les yeux, laissant aux spectateurs à juger de ce qui se passait au fond de son cœur : *Velavit ejus caput, et suo quique animo dedit æstimandum.*

Cette idée est belle et ingénieuse, elle a fait beaucoup d'honneur à Timanthe. On ne sait pourtant s'il en est véritablement l'auteur, et il y a beaucoup d'apparence que l'Iphigénie d'Euripide la lui a fournie : voici l'endroit. *Lorsque Agamemnon vit sa fille qu'on menait dans le bois pour y être sacrifiée,[1] il gémit, et, détournant la tête, versa des larmes, et se couvrit les yeux de sa robe.*

Un de nos illustres peintres, c'est le Poussin, a heureusement imité le trait dont je viens de parler, dans son tableau de la mort de Germanicus. Après avoir traité les différents genres d'affliction des autres personnages comme des passions qui pouvaient s'exprimer, il place à côté du lit de Germanicus une femme remarquable par sa taille et par ses vêtements, qui se cache le visage avec les mains, dont l'attitude entière marque la douleur la plus profonde, et fait clairement entendre que c'est la femme du prince dont on pleure la mort.

Je ne puis m'empêcher de joindre ici un fait très-curieux en matière de peinture allégorique. On appelle ainsi une peinture qui emploie une fiction et un emblème pour exprimer une action véritable.

M. le prince de Condé faisait peindre dans la galerie de Chantilly l'histoire de son père, connu en Europe sous le nom du *Grand-Condé*. Il se rencontrait un inconvénient dans l'exécution du projet. Le héros, durant sa jeunesse, s'était trouvé lié d'intérêt avec les ennemis de l'état, et il avait fait une partie de ses belles actions quand il ne portait pas les armes pour sa patrie. Il semblait donc qu'on ne devait point faire parade de ces faits d'armes dans la galerie de Chantilly. Mais, d'un autre côté, quelques-unes de ces actions, comme le secours de Cambrai, et la retraite de devant Arras étaient si brillantes, qu'il devait être bien mortifiant pour un fils amoureux de

[1] « Timanthi plurimùm adfuit ingenii. » (PLIN.)

[2] Plin. lib. 35, cap. 8.

[3] Quintil. lib. 2, cap. 13. — Val. Max. lib. 8, cap. 11.

[4] « In omnibus ejus operibus intelligitur plus semper, « quàm pingitur; et, quum ars summa sit, ingenium ta- « men ultra artem est. » (PLIN. lib. 35, cap. 10.)

[5] « Quum in Iphigeniæ immolatione pinxisset tristem « Calchantem, tristiorem Ulyssem, addidisset Menelao « quem summum poterat ars efficere mœrorem; consum- « ptis affectibus, non reperiens quo dignè modò patris « vultum posset exprimere, velavit ejus caput, et suo cui- « que animo dedit æstimandum. » (QUINTIL. lib. 2 cap. 13.)

[1] [V. 1547-1550.]

la gloire de son père de les supprimer dans le monument qu'il élevait à la mémoire de ce héros. Il trouva lui-même un heureux dénouement : car c'était non-seulement le prince, mais l'homme de son temps, né avec la conception la plus vive et l'imagination la plus brillante. Il fit donc dessiner la muse de l'histoire, personnage allégorique, mais très-connu, qui tenait un livre, sur le dos duquel était écrit : *Vie du prince de Condé*. Cette muse arrachait des feuillets du livre, qu'elle jetait par terre, et on lisait sur ces feuilles : *Secours de Cambrai, Secours de Valenciennes, retraite de devant Arras ;* enfin, le titre de toutes les belles actions du prince de Condé durant son séjour dans les Pays-Bas, actions dont tout était louable, à l'exception de l'écharpe qu'il portait quand il les fit. Malheureusement ce tableau n'a pas été exécuté suivant une idée si ingénieuse et si simple. Le prince qui avait conçu une idée si noble eut en cette occasion un excès de complaisance, et, déférant trop à l'art, il permit au peintre d'altérer l'élégance et la simplicité de sa pensée par des figures qui rendent le tableau plus composé, mais qui ne lui font rien dire de plus que ce qu'il disait déjà d'une manière si sublime. J'ai tiré ce récit des Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture.

### Apelle.

Apelle[1], que la renommée a mis au-dessus de tous les peintres, parut dans la 112e olympiade. Il était de l'île de Cos[2], fils de Pythius, et disciple de Pamphile. Il est quelquefois appelé *Éphésien*, parce qu'il s'établit à Ephèse, où sans doute un homme d'un tel mérite obtint bientôt le droit de bourgeoisie.

Il a eu la gloire de contribuer lui seul, plus que tous les autres ensemble, à la perfection de la peinture, non-seulement par ses excellents ouvrages, mais par ses écrits, ayant composé trois volumes sur les principaux secrets de son art, qui subsistaient encore du temps de Pline, mais qui malheureusement ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

[1] Plin. lib. 35, cap. 10. — An. M. 3672.
[2] Ile dans la mer Égée

Le fort de son pinceau a été la *grâce*, c'est-à-dire ce je ne sais quoi de libre, de noble, et de doux en même temps, qui touche le cœur et qui réveille l'esprit. Quand il louait et admirait les ouvrages de ses confrères, ce qu'il faisait fort volontiers, après avoir avoué qu'ils excellaient dans toutes les autres parties, il ajoutait que la grâce leur manquait, mais que, pour lui, cette qualité lui était échue en partage, et que personne ne pouvait lui en disputer la palme : ingénuité qui se pardonne aux hommes d'un vrai mérite, quand elle ne vient point d'orgueil et de fierté.

La manière dont il fit connaissance et lia une étroite amitié avec Protogène, célèbre peintre de son temps, est assez curieuse et mérite d'être rapportée. Protogène vivait à Rhodes, connu d'Apelle, seulement de réputation et par le bruit de ses tableaux. Celui-ci, voulant s'assurer de la beauté de ses ouvrages par ses propres yeux, fit un voyage exprès à Rhodes. Arrivé chez Protogène, il n'y trouva qu'une vieille femme qui gardait l'atelier de son maître, et un tableau monté sur le chevalet, où il n'y avait encore rien de peint. La vieille lui demandant son nom : Je vais le mettre ici, lui dit-il ; et prenant un pinceau avec de la couleur, il dessina quelque chose d'une extrême délicatesse. Protogène, à son retour, ayant appris de la servante ce qui s'était passé, et considérant avec admiration les traits qui avaient été dessinés, ne fut pas longtemps à en deviner l'auteur. *C'est Apelle*, s'écria-t-il ; *il n'y a que lui au monde qui soit capable d'un dessin de cette finesse et de cette légèreté*. Et prenant d'une autre couleur, il fit sur les mêmes traits un contour plus correct et plus délicat ; et dit à sa gouvernante que, si l'étranger revenait, elle n'avait qu'à lui montrer ce qu'il venait de faire, et l'avertir en même temps que c'était là l'ouvrage de l'homme qu'il était venu chercher. Apelle revint bientôt après : mais, honteux de se voir inférieur à son émule, il prit d'une troisième couleur, et, parmi les traits qui avaient été faits, il en conduisit de si savants et de si merveilleux, qu'il y épuisa toute la subtilité de l'art. Protogène ayant distingué ces derniers traits : *Je suis vaincu*, dit-il, *et je cours embrasser mon vainqueur*. En effet, il vola au port à l'instant,

où, ayant trouvé son rival, il lia avec lui une étroite amitié, qui depuis ne se démentit jamais, chose assez rare entre deux personnes du premier mérite, et qui courent la même carrière! Ils convinrent entre eux, par rapport au tableau où ils s'étaient escrimés, de le laisser à la postérité tel qu'il était, sans y toucher davantage, prévoyant bien, comme en effet cela arriva, qu'il ferait un jour l'admiration de tout le monde, et particulièrement des connaisseurs et des maîtres de l'art. Mais ce précieux monument des deux plus grands peintres qui furent jamais, fut réduit en cendres au premier embrasement de la maison d'Auguste, dans le palais où il était exposé à la curiosité des spectateurs, toujours nouvellement surpris, au milieu de quantité d'autres des plus excellents et des plus finis, de ne trouver dans celui-ci qu'une espèce de vide, d'autant plus admirable, qu'on n'y voyait que trois dessins au simple trait et de la dernière finesse, qui échappaient à la vue par leur subtilité, et qui, par cela même, devenaient encore plus estimables et plus attrayants pour de bons yeux.

C'est à peu près de cette sorte qu'il faut entendre l'endroit de Pline. Dans ces mots, *arrepto penicilla lineam ex colore duxit summæ tenuitatis per tabulam*, par *lineam* il ne faut pas entendre une simple ligne de géométrie, mais un trait de pinceau. Cela est contraire au bon sens, dit M. de Piles, et choque tous ceux qui savent un peu ce que c'est que peinture.

Quoique Apelle fût fort exact dans ses ouvrages, il savait jusqu'à quel point il devait travailler sans fatiguer son esprit, et ne poussait point l'exactitude jusqu'au scrupule. Il dit un jour [1], parlant de Protogène, qu'il avouait que ce rival pouvait lui être égalé, ou même préféré pour tout le reste, mais *qu'il ne savait pas quitter le pinceau*, et qu'il gâtait souvent les belles choses qu'il faisait, à force de les vouloir perfectionner. Parole mémorable, dit Pline, et qui marque qu'une trop grande exactitude devient souvent nuisible!

[1] « Idem et sitam usurpavit, quum Protogenis opus « immensi laboris ac curæ supra modum anxiæ, mirare- « tur. Dixit enim omnia sibi cum illo paria, aut illi me- « liora : sed uno se præstare, quòd *manum ille de ta- « bulâ non sciret tollere ;* memorabili præcepto, nocere « sæpè nimiam diligentiam. » (Plin.)

Ce n'est pas qu'Apelle approuvât la négligence dans ceux qui se mêlaient de peinture; il pensait bien autrement, et pour lui-même, et pour les autres. Il ne passait aucun jour de sa vie, quelque occupation étrangère qu'il eût d'ailleurs, sans s'exercer au crayon, à la plume, ou au pinceau, tant pour se conserver la main libre et légère que pour se perfectionner de plus en plus dans toutes les finesses d'un art qui n'a point de bornes.

Un de ses disciples lui montrant un tableau pour savoir ce qu'il en pensait, et ce disciple lui disant qu'il l'avait fait fort vite, et qu'il n'y avait employé qu'un certain temps : *Je le vois bien sans que vous me le disiez*, répondit Apelle, *et je suis étonné que, dans ce peu de temps-là même vous n'en ayez pas fait davantage de cette sorte.*

Un autre peintre lui faisant voir le tableau d'une Hélène qu'il avait peinte avec soin, et qu'il avait ornée de beaucoup de pierreries, il lui dit : *O mon ami, n'ayant pu la faire belle, vous avez voulu du moins la faire riche.*

S'il disait son sentiment avec simplicité, il recevait de la même manière celui des autres. Sa coutume était, quand il avait achevé un ouvrage, de l'exposer aux yeux des passants, et d'entendre, caché derrière un rideau, ce qu'on en disait, dans le dessein de corriger les défauts que l'on pourrait y remarquer. Un cordonnier ayant trouvé qu'il manquait quelque chose à une sandale, le dit librement, et la critique était juste. Repassant le lendemain par le même endroit, il vit que la faute avait été corrigée. Tout fier de l'heureux succès de sa critique, il s'avisa de censurer aussi une jambe, à laquelle il n'y avait rien à redire. Le peintre alors, sortant de derrière sa toile, avertit le cordonnier de se renfermer dans son métier et dans ses sandales. C'est ce qui donna lieu au proverbe; *Ne sutor ultra crepidam :* c'est-à-dire

Savetier,
Fais ton métier,
Et garde-toi d'élever ta censure
Au-dessus de la chaussure.

Apelle rendait justice avec joie au mérite des grands ouvriers, et ne rougissait point de

se les préférer à lui-même pour de certaines qualités. Ainsi il avouait ingénument qu'Amphion l'emportait sur lui pour la disposition; et Asclépiodore pour la régularité du dessin. Nous avons vu le jugement avantageux qu'il portait de Protogène. Il ne s'en tint pas à de simples paroles.

Cet excellent peintre n'était pas beaucoup estimé de ses compatriotes, comme il arrive assez ordinairement. Pendant qu'Apelle était avec lui à Rhodes, lui ayant demandé un jour ce qu'il vendait ses ouvrages lorsqu'il y avait mis la dernière main, et l'autre lui ayant marqué une somme très-modique : *Et moi*, reprit Apelle, *je vous en offre cinquante*[1] *talents pour chacun, et je les prendrai tous à ce prix*, en ajoutant qu'il ne serait point en peine de s'en défaire, et qu'il les vendrait comme étant de sa propre main. Cette offre, qui était sérieuse, fit ouvrir les yeux aux Rhodiens sur le mérite de leur peintre, qui de son côté s'en prévalut, et ne livra plus ses tableaux qu'à un prix très-considérable.

La souveraine habileté dans la peinture n'était pas le seul mérite d'Apelle. La politesse, la connaissance du monde, les manières douces, insinuantes, spirituelles, le rendirent fort agréable à Alexandre-le-Grand, qui ne dédaignait pas d'aller souvent chez le peintre, tant pour jouir des charmes de sa conversation, que pour le voir travailler, et devenir le premier témoin des merveilles qui sortaient de son pinceau. Cette affection d'Alexandre pour un peintre qui était poli, agréable, délicat, ne doit pas étonner. Un jeune monarque se passionne aisément pour un génie de ce caractère, qui joint à la bonté de son cœur la beauté de l'esprit et la délicatesse du pinceau. Ces sortes de familiarités entre les héros de divers genres ne sont pas rares, et font honneur aux princes.

Alexandre avait une si haute idée d'Apelle, qu'il donna un édit pour déclarer que sa volonté était de n'être peint que par lui, de même qu'il ne donna permission, par le même édit, qu'à Pyrgotèle de graver ses médailles, et à Lysippe de le représenter par la fonte des métaux.

Il arriva qu'un des principaux courtisans d'Alexandre[1], se trouvant un jour chez Apelle lorsqu'il peignait, se répandit en questions ou en réflexions peu justes sur la peinture, comme il est ordinaire à ceux qui veulent parler d'un art qu'ils ignorent. Apelle, qui était en possession de s'expliquer librement avec les plus grands seigneurs, lui dit : « Voyez-vous « ces jeunes garçons qui broient mes couleurs? « pendant que vous gardiez le silence, ils vous « admiraient, éblouis de l'éclat de votre pour- « pre, et de l'or qui brille sur vos habits. De- « puis que vous avez commencé à parler de « choses que vous n'entendez point, ils ne « cessent de rire. » C'est Plutarque qui rapporte ce fait. Selon Pline[2], c'est à Alexandre lui-même qu'Apelle osa faire cette leçon[3], mais d'une manière plus douce, en lui conseillant seulement de s'expliquer avec plus de réserve devant ses ouvriers : tant le peintre bel esprit avait acquis d'ascendant sur un prince qui faisait déjà la terreur et l'admiration du genre humain, et qui était naturellement colère! Alexandre lui donna d'autres marques encore plus extraordinaires de son affection et de ses égards.

Le caractère simple et ouvert d'Apelle ne revenait pas également à tous les généraux du jeune monarque. Ptolémée, l'un d'eux, qui, dans la suite, eut en partage le royaume d'Égypte, n'avait pas été des plus favorables à notre peintre; on n'en sait pas la raison. Quoi qu'il en soit, Apelle s'étant embarqué, quelque temps après la mort d'Alexandre, pour une ville de la Grèce, fut malheureusement jeté par la tempête du côté d'Alexandrie, où le nouveau roi ne lui fit aucun accueil. Outre cette mortification à laquelle il devait s'attendre, il y trouva des envieux assez malins pour chercher à le faire tomber dans un piége. Dans cette vue, ils engagèrent un des officiers de la cour à l'inviter au souper du roi, comme

[1] C'est-à-dire 50 000 écus. Cette somme me paraît exorbitante. Il est assez ordinaire qu'il se glisse quelque erreur dans les chiffres.

[1] Plut. de Amic et Adul. pag. 58.

[2] Plin. lib. 35, cap. 10.

[3] « In officina imperitè multa disserenti silentium co- « miter suadebat, rideri eum dicens à pueris qui colores « tererent. Tantùm auctoritatis et juris erat et in re- « gem, alioquin iracundum! »

de sa part, ne doutant point que cette liberté qu'il paraîtrait avoir prise de lui-même ne lui attirât l'indignation d'un prince qui ne l'aimait pas, et qui ne savait rien de la supercherie. En effet, Apelle s'y étant rendu par déférence, le roi, irrité de son audace, lui demanda brusquement qui était celui de ses officiers qui l'avait appelé à sa table; et, lui montrant de la main ses invitateurs ordinaires, il ajouta qu'il voulait savoir absolument qui d'eux lui avait fait prendre cette hardiesse. Le peintre, sans s'émouvoir, se tira de ce pas en homme d'esprit et en dessinateur consommé. Il prit, d'un réchaud qui était là, un charbon éteint, et, en trois ou quatre coups, il crayonna sur-le-champ contre la muraille l'ébauche de celui qui l'avait invité, au grand étonnement de Ptolémée, qui reconnut, dès les premiers traits, le visage de l'imposteur. Cette aventure le réconcilia avec le roi d'Égypte, qui le combla ensuite de biens et d'honneurs.

Mais elle ne le réconcilia pas avec l'envie[1], qui n'en devint que plus animée. On l'accusa, quelque temps après, devant le prince, d'avoir tramé avec Théodote la conjuration qui avait éclaté contre lui dans la ville de Tyr[2]. Ce fut un autre peintre de réputation, nommé Antiphile, qui se porta pour délateur. L'accusation n'avait pas la moindre vraisemblance. Apelle n'avait point été à Tyr : il n'avait jamais vu Théodote : il n'était ni d'un caractère ni d'une profession propre à tramer un tel complot : l'accusateur, peintre comme lui, mais bien inférieur en mérite et en réputation, pouvait être, sans injure, soupçonné de jalousie de métier. Mais le prince, sans rien écouter, sans rien examiner, comme cela n'est que trop ordinaire, tenant Apelle pour coupable, éclata en plaintes contre son ingratitude et son mauvais cœur; et il aurait été conduit au supplice, sans la confession volontaire d'un des complices, qui, touché de compassion pour l'innocent près d'être mis à mort, s'avoua lui-même criminel, et déclara qu'Apelle n'avait eu aucune part à la conjuration. Le roi, confus d'avoir ajouté foi si légèrement à la calomnie, lui rendit son amitié, et le gratifia même de cent talents[1], pour le dédommager de l'injure qu'il lui avait faite, et lui livra Antiphile pour être son esclave.

Apelle, de retour à Ephèse, se vengea de tous ses ennemis par un excellent tableau de la calomnie, dont voici l'ordonnance : à la droite du tableau est assis un homme d'éclat et d'autorité, qui a de grandes oreilles à peu près comme Midas, et qui tend la main à la *Calomnie*, comme pour l'inviter de s'approcher; à ses côtés sont deux femmes, dont l'une représente l'*Ignorance*, et l'autre le *Soupçon*[2].

La *Calomnie* paraît s'avancer. C'est une femme d'une grande beauté. On entrevoit sur son visage et dans sa démarche je ne sais quoi de violent et d'emporté, comme d'une personne animée de colère et de fureur. D'une main, elle tient un flambeau pour allumer le feu de la division et de la discorde, et de l'autre elle traîne par les cheveux un jeune homme qui tend les mains vers le ciel, et qui implore l'assistance des dieux. Devant elle, marche un homme qui a le visage pâle, le corps sec et décharné, les yeux perçants, et qui semble mener la bande : c'est l'*Envie*[3]. La *Calomnie* est accompagnée de deux autres femmes qui l'excitent, qui l'animent, et qui s'empressent autour d'elle pour relever ses attraits et ses atours. A leur air composé, on conjecture que c'est la *Ruse* et la *Trahison*. Enfin, après tous les autres, suit le *Repentir*, convert d'un habit noir et déchiré, qui, avec beaucoup de confusion et de larmes, tournant la tête en arrière, reconnaît dans le lointain la *Vérité*, qui s'approche environnée de lumière. Telle fut la vengeance utile et ingénieuse de ce grand homme. Je ne crois pas qu'il eût été sûr pour lui, pendant qu'il était en Egypte, de tracer, ou du moins de produire au jour un pareil tableau. Ces grandes oreilles, cette main étendue vers la *Calomnie* comme pour l'inviter d'approcher, et d'autres traits semblables, ne font pas d'honeur à celui qui y tient le premier rang, et marquent un prince soupçonneux, crédule, ouvert à la fraude, et qui semble appeler les délateurs.

[1] Lucian. de calum. pag. 563-565.

[2] On accuse ici Lucien d'un grossier anachronisme.

[1] Cent mille écus = 575 000 fr. E. B.

[2] Le mot grec est feminin : ὑπόληψις.

[3] En grec, l'envie est du masculin : φθόνος.

Pline fait un long dénombrement des tableaux d'Apelle. Celui d'Antigone est un des plus renommés [1]. Ce prince n'avait qu'un œil : il le peignit tourné de côté, pour couvrir cette difformité. On prétend que c'est lui qui, le premier, a trouvé l'art du profil.

Il fit plusieurs portraits d'Alexandre, dont l'un surtout fut regardé comme l'un de ses tableaux les plus achevés. Il y était représenté la foudre à la main. Ce tableau fut fait pour le temple de la Diane des Éphésiens. Il semble, dit Pline, qui l'avait vu, que la main du héros, avec la foudre, sortent réellement du tableau. Aussi ce prince disait-il lui-même qu'il comptait deux Alexandres : l'un de Philippe, qui était invincible; l'autre d'Apelle, qui était inimitable.

Pline parle d'un de ses tableaux, qui devait être d'une grande beauté. Il l'avait fait pour une dispute publique entre les peintres : le sujet qu'on leur avait proposé était une cavale. S'apercevant que la brigue allait faire adjuger le prix à quelqu'un de ses rivaux, il en appela du jugement des hommes à celui des animaux [2], muets, mais plus équitables que les hommes. Il fit présenter les tableaux des autres peintres à des chevaux qu'il avait fait venir exprès, qui demeurèrent immobiles devant ces premiers tableaux, et ne hennirent que devant celui d'Apelle.

On prétend que sa Vénus, surnommée *Anadyomène*, c'est-à-dire qui sort de la mer, était son chef-d'œuvre. Pline dit que cette pièce fut célébrée par les vers des plus grands poëtes [3], et que, si la peinture y a été surpassée par la poésie, aussi en a-t-elle été illustrée. Apelle en avait commencé une autre à Cos, sa patrie, qui, selon lui et selon tous les connaisseurs, devait surpasser la première; mais la mort envieuse l'arrêta au milieu de l'ouvrage. Il ne se trouva personne depuis qui osât y porter le pinceau [4]. On ne sait si c'est cette seconde Vénus, ou la première qu'Auguste acheta de ceux de Cos, en leur remettant la somme de cent talents [1] du tribut qui leur avait été imposé de la part de la république romaine. Si c'est celle-ci, comme il y a beaucoup d'apparence, elle eut un sort aussi triste que l'autre, et même encore plus funeste. Dès le temps d'Auguste, l'humidité en avait déjà gâté la partie inférieure. On chercha quelqu'un de la part du prince pour la retoucher : mais il ne se trouva personne qui fût assez hardi pour l'entreprendre, ce qui augmenta la gloire du peintre grec [2], et la réputation de l'ouvrage même. Enfin cette belle Vénus, que personne n'osait toucher par vénération ou par timidité, fut insultée par les vers qui se mirent dans le bois et la dévorèrent. Néron, qui régnait alors, en mit une autre à la place, de la main d'un peintre peu connu [3].

Pline fait souvenir le lecteur que tant de merveilleux tableaux, qui faisaient l'admiration de tous les bons connaisseurs, étaient peints simplement avec les quatre couleurs primitives dont il a été parlé.

Apelle forma plusieurs élèves, qui profitèrent de ses inventions : mais, dit Pline, une chose en quoi personne n'a pu pénétrer son secret, est la composition d'un certain vernis qu'il appliquait à ses tableaux pour leur conserver pendant une longue suite de siècles toute leur fraîcheur et toute leur force. Il tirait trois avantages de ce vernis. 1° Il donnait du lustre aux couleurs, quelles qu'elles fussent, et les rendait plus moelleuses, plus unies et plus tendres; ce qui est maintenant l'effet de l'huile. 2° Il garantissait ses ouvrages de l'ordure et de la poussière. 3° Il ménageait la vue [4] du spectateur, qui s'éblouit facilement, en tempérant les couleurs vives et tranchantes par l'interposition de ce vernis, qui tenait lieu de verre à ses ouvrages.

[1] « Habet in pictura speciem tota facies. Apelles tamen imaginem Antigoni latere tantùm altero ostendit, ut « amissi oculi deformitas lateret. » (QUINTIL. lib. 2, cap. 13.)

[2] « Quo judicio ad mutas quadrupedes provocavit ab « hominibus. »

[3] « Versibus græcis tali opere, dum laudatur, victo, « sed illustrato. »

[4] Strab. lib. 14, pag. 657.

[1] Cent mille écus. = 575 000 fr. E. B.

[2] « Ipsa injuria cessit in gloriam artificis. »

[3] Dorothée.

[4] « Ne claritas colorum oculorum aciem offenderet... « et eadem res nimis floridis coloribus austeritatem oc- « culiè daret. » (PLIN.)

Digitized by Google

ARISTIDE.

Un des plus fameux contemporains d'Apelle était Aristide de Thèbes [1]. A la vérité il ne possédait pas l'élégance et les grâces dans le même degré qu'Apelle : mais il est le premier qui, par génie et par étude, se soit fait des règles sûres pour peindre l'âme [2], c'est-à-dire les sentiments les plus intimes du cœur. Il excellait dans les passions fortes et véhémentes aussi bien que dans les passions douces : mais son coloris avait quelque chose de dur et d'austère.

On a de lui cet admirable tableau [3] (c'est toujours Pline qui parle) où, dans le sac d'une ville, est représentée une mère qui expire d'un coup de poignard qu'elle a reçu dans le sein, et un enfant qui se traîne jusqu'à sa mamelle pour la téter. On voit sur le visage de cette femme, quoique mourante, les sentiments les plus vifs et les soins les plus empressés de la tendresse maternelle. Elle paraît sentir le danger de son fils, et craindre qu'au lieu de lait qu'il cherche il ne trouve que du sang. On dirait que Pline a le pinceau à la main, tant il peint avec de vives couleurs tout ce qu'il décrit ! Alexandre, qui aimait tant les belles choses, fut si enchanté de cette pièce, qu'il la fit emporter de Thèbes, où elle était, à Pella, lieu de sa naissance, ou du moins qui passait pour tel.

Le même peignit encore une bataille des Grecs contre les Perses, où il fit entrer dans un seul cadre jusqu'à cent personnages, à raison de mille dragmes [4] (cinq cents liv. [5]) pour chaque figure, par accord fait entre lui et le tyran Mnason, qui régnait alors à Élatée dans la Phocide. J'ai parlé ailleurs d'un Bacchus qui était regardé comme le chef-d'œuvre d'Aristide, et qui fut trouvé à Corinthe lors de sa prise par Mummius.

[1] Plin. lib. 35, cap. 10.

[2] « Is omnium primus animum pinxit, et sensus omnes expressit. » (PLIN.)

[3] « Hujus pictura est, oppido capto, ad matris morientis è vulnere mammam adrepens infans; intelligiturque sentire mater, et timere, ne emortuo lacte, sanguinem lambat. »

[4] Le texte porte *dix mines*. La mine valait cent dragmes, et la dragme dix sous.

[5] 960 fr. E. B.

Il était si habile à exprimer la langueur tant du corps que de l'âme, qu'Attale, grand connaisseur en ces sortes de choses, ne fit point difficulté de donner cent talents [1] pour un de ses tableaux où il ne s'agissait que d'une expression de cette nature. Il n'y a que des richesses aussi immenses que celles d'Attale, qui étaient passées en proverbe, *Attalicis conditionibus*, qui puissent rendre vraisemblable un prix si exorbitant pour un seul tableau.

PROTOGÈNE.

Protogène était de Caune, ville située sur la côte méridionale de l'île de Rhodes, dont elle dépendait. Il n'était d'abord occupé qu'à peindre des navires, et vécut longtemps dans une grande pauvreté. Peut-être ne lui fut-elle pas si nuisible : car souvent elle évertue les hommes, et est la sœur [2] ou plutôt la mère du bon esprit. Il parvint, dans les ouvrages où il fut employé à Athènes, à faire l'admiration du peuple le plus savant du monde.

Son tableau le plus fameux est l'*Ialyse* [3]; c'était un grand chasseur, fils ou petit-fils du Soleil, et fondateur de Rhodes. Ce qu'on admirait le plus dans ce tableau était l'écume qui sortait de la gueule [4] d'un chien. J'ai rapporté au long cette histoire en parlant du siége de Rhodes.

Un autre tableau de Protogène, fort renommé, était le *Satyre* appuyé contre une colonne. Il le travaillait dans le temps même du siége de Rhodes : c'est pourquoi on disait qu'*il l'avait peint sous l'épée* [5]. D'abord il y avait une perdrix perchée sur la colonne : mais parce que les gens du lieu, ayant vu le tableau nouvellement exposé, donnaient toute

[1] Cent mille écus. = 575 000 fr. E. B.

[2] « Nescio quomodò bonæ mentis soror est paupertas. » (PETRON.)

[3] Plin. lib. 35, cap. 10. — Aul. Gell. lib. 15, cap. 31. — Plut. in Demetr. pag. 898.

[4] Dans mon premier récit, j'avais, de ma pure libéralité, donné une bouche au chien ; et ce n'est point sans peine que je suis obligé de la lui ôter. En effet, je ne sais pas pourquoi on n'en gratifie pas un animal si ami de l'homme.

[5] Strab. lib. 14, pag. 652

leur attention et toute leur admiration à la perdrix, et ne disaient rien du satyre, qui était bien plus admirable; et que des perdrix apprivoisées, qu'on apporta à cet endroit, jetèrent des cris à la vue de celle qui était sur la colonne, comme si elle eût été vivante, le peintre indigné de ce mauvais goût, qui, selon lui, faisait tort à sa réputation, demanda permission aux directeurs du temple où le tableau était consacré, de retoucher à son ouvrage : ce qui lui ayant été accordé, il effaça la perdrix.

Il peignit aussi la mère d'Aristote, son bon ami. Ce philosophe célèbre, qui avait cultivé toute sa vie les sciences et les beaux-arts, estimait beaucoup les talents de Protogène. Il aurait même souhaité qu'il les eût employés plus dignement qu'à peindre des chasseurs ou des satyres, ou à faire des portraits. Aussi lui proposait-il pour sujet de son pinceau les batailles et les conquêtes d'Alexandre, comme plus favorables à la peinture par la grandeur des idées, par la noblesse des expressions, par la variété des événements, et par l'immortalité des choses mêmes. Mais un certain goût particulier, une certaine pente naturelle pour des sujets plus tranquilles et plus gracieux le tournèrent plutôt du côté des ouvrages qu'on vient de dire. Tout ce que le philosophe put enfin obtenir du peintre fut le portrait d'Alexandre, mais sans bataille. Il est dangereux de vouloir tirer les habiles ouvriers de leur goût et de leur talent naturel.

### Pausias.

Pausias était de Sicyone[1]. Il se distingua surtout dans un genre particulier de peinture appelé *caustique*, parce qu'on fait tenir les couleurs sur le bois ou sur l'ivoire par le moyen du feu. Il eut pour maître dans ce genre de peinture Pamphile, qu'il laissa beaucoup derrière lui. Il commença le premier à décorer les voûtes et les lambris de ces sortes de peintures. On avait de lui plusieurs ouvrages considérables. Pausanias parle d'une *Ivresse*[2], si bien peinte, dit-il, qu'on aperçoit, à travers un grand verre qu'elle vide, tous les traits de son visage enluminé.

La courtisane Glycère[1], de Sicyone comme lui, excellait dans l'art de faire des couronnes et elle en était regardée comme l'inventrice. Pausias, pour lui plaire et pour l'imiter, s'appliqua aussi à peindre des fleurs. On vit alors un beau combat entre l'art et la nature, chacun de son côté faisant des efforts extraordinaires pour l'emporter sur son émule, sans qu'il fût presque possible d'adjuger la victoire à l'un ou à l'autre.

Pausias passa la plus grande partie de sa vie à Sicyone, sa patrie, qui était comme la mère nourricière des peintres et de la peinture[2]. Il est vrai que cette ville se trouvant fort endettée dans les derniers temps, jusque-là que tous ses tableaux publics et particuliers furent engagés pour de grosses sommes, M. Scaurus, beau-fils de Sylla par Métella, sa mère, dans le dessein d'immortaliser la gloire de son édilité, paya tous ses créanciers, retira de leurs mains toutes les pièces des plus fameux peintres, et entre autres celles de Pausias, les transporta à Rome, et les plaça toutes dans ce fameux théâtre qu'il fit élever jusqu'à trois étages, tous soutenus par des colonnes magnifiques de trente-huit pieds de haut, au nombre de trois cent soixante, et embellis par des statues de marbre et de bronze, et par des peintures antiques des meilleurs maîtres. Ce théâtre ne devait durer qu'autant de temps que la célébration des jeux. Pline dit de cette édilité qu'elle fut la ruine des mœurs, et qu'elle en acheva le renversement. *Cujus (M. Scauri) nescio an ædilitas maximè prostraverit mores civiles*[3]; et il va jusqu'à dire qu'elle fit plus de tort à Rome que la sanglante proscription de Sylla, son beau-père, laquelle fit périr tant de milliers de citoyens romains.

Nicias d'Athènes se distingua fort parmi les peintres. On avait de lui un grand nombre de

[1] Plin. lib. 35, cap. 11.
[2] Pausan. lib. 2, pag. 134.

[1] « Amavit in juventâ Glyceram municipem suam, inventricem coronarum : certandoque imitatione ejus, ad numerosissimam florum varietatem perduxit artem illam... quum opera ejus picturâ imitaretur, et illa provocans variaret, esseque certamen artis ac naturæ. » (Plin. lib. 35, cap. 11, et lib. 21, cap. 3.)
[2] « Diùque fuit illa patria picturæ. » (Plin.)
[3] Plin. lib. 36, pag. 15.

tableaux qui étaient extrêmement estimés, entre autres celui où il avait décrit la descente d'Ulysse aux enfers, appelé νεκυία [1]. Attale, ou plutôt, selon Plutarque, Ptolémée, lui offrit pour ce tableau soixante talents, c'est-à-dire soixante mille écus; ce qui paraît à peine croyable : mais il les refusa, et en fit présent à sa patrie. Il travaillait à cet ouvrage avec une telle application, que souvent il ignorait quelle heure il était, et qu'il demandait à son domestique : *Ai-je dîné?* Quand on voulait savoir de Praxitèle lequel de ses ouvrages de marbre il estimait le plus: *Celui*, disait-il, *auquel Nicias a mis la main* [2]. Il marqua par là le vernis excellent que ce peintre ajoutait à ses statues de marbre, qui en relevait l'éclat.

Je passe sous silence beaucoup d'autres peintres habiles, mais moins connus et moins illustres que ceux dont j'ai parlé, et qui ont fait tant d'honneur à la Grèce.

Il est fâcheux que leurs ouvrages ne soient point parvenus jusqu'à nous, et qu'on ne soit point en état de juger de leur mérite par ses propres yeux. Nous pouvons bien comparer la sculpture antique avec la nôtre, parce que nous sommes certains d'avoir encore aujourd'hui les chefs-d'œuvre de la sculpture grecque, c'est-à-dire ce qui s'est fait de plus beau dans l'antiquité. Les Romains, dans le siècle de leur plus grande splendeur, qui fut celui d'Auguste, ne disputaient aux Grecs que l'habileté dans la science du gouvernement. Ils les reconnurent pour leurs maîtres dans les arts, et nommément dans l'art de la sculpture.

> Scudent alii spirantia mollius æra,
> Credo equidem : vivos ducent de marmore vultus...
> Tu regere imperio populos, Romane, memento :
> Hæ tibi erunt artes.
>
> (Virg. *Æn* lib. VI.)

Ce que j'ai rapporté de Michel-Ange, qui donna si hautement la préférence au Cupidon de Praxitèle sur le sien, est une preuve bien claire que Rome la moderne ne la disputait pas plus aux Grecs, pour la sculpture, que l'ancienne Rome.

On ne peut pas juger de même à quel point les peintres de l'antiquité ont réussi. Cette question ne peut être décidée sur de simples récits. Il faut, pour en juger, avoir des pièces de comparaison. Elles nous manquent. Il reste quelques peintures mosaïques de l'antiquité à Rome, mais peu de peintes au pinceau; encore sont-elles endommagées. D'ailleurs ce qui nous reste, et ce qui était peint à Rome sur les murailles, n'a été fait que longtemps après la mort des peintres célèbres de la Grèce.

Il faut pourtant avouer que, tout bien considéré, les préjugés sont extrêmement favorables pour l'antiquité, par rapport même à la peinture. Du temps de Crassus, que Cicéron fait parler dans ses livres de l'Orateur, on ne se lassait point d'admirer les ouvrages des anciens peintres, et on était bientôt dégoûté de ceux des modernes, parce que dans les premiers on trouvait un goût de dessin et d'expression qui perpétuait les extases des connaisseurs, et que dans les autres on ne trouvait presque que la variété du coloris. « Je « ne sais [1], dit Crassus, comment il arrive que « les choses qui nous frappent le plus d'abord « par leur vivacité, et qui nous font même « plaisir par cette surprise, nous dégoûtent « et nous rassasient presque aussitôt. Prenons, « par exemple, nos peintures modernes. Qu'y « a-t-il de plus brillant et de plus fleuri? « Quelle beauté, quelle variété de couleurs! « Quelle supériorité n'ont-elle pas, à cet « égard, sur les anciennes? Cependant toutes « ces pièces nouvelles, qui nous charment à la « première vue, ne nous arrêtent pas; et au « contraire nous ne nous lassons point de con- « templer les autres, malgré toute la simplicité « et la grossièreté même de leur coloris. » Ci- « céron n'en rapporte pas la raison. Denys

[1] Plin. in Moral. pag. 1093.

[2] « Hic est Nicias, de quo dicebat Praxiteles interro- « gatus quæ maximè opera sua probaret in marmoribus : « quibus Nicias manum admovisset ; tantùm circumlitioni « ejus tribuebat. » (Plin. lib. 35, cap. 11.)

[1] « Difficile dictu est, quænam causa sit cur ea, quæ « maximè sensus nostros impellunt voluptate, et specie « primâ accerrimè commoveant, ab iis celerrimè fastidio « quodam et satietate abalienemur. Quantò colorum pul- « chritudine et varietate floridiora sunt in picturis novis « pleraque, quam in veteribus! quæ tamen, etiamsi pri- « mo aspectu nos ceperunt, diutiùs non delectant : quum « iidem nos, in antiquis tabulis, illo ipso horrido obsole- « toque teneamur. » (Cic. de *Orat.* lib. 3, n. 98.)

d'Halicarnasse[1], qui vivait aussi du temps d'Auguste, nous la marque. « Les anciens, nous « dit-il, étaient de grands dessinateurs, qui « entendaient parfaitement toute la grâce et « toute la force des expressions, quoique leur « coloris fût simple et peu varié. Mais les peintres modernes, qui excellent dans le coloris « et dans les ombres, ne dessinent pas, à « beaucoup près, si bien, et ne traitent pas « les passions avec le même succès. » Ce double témoignage nous laisse entrevoir que les anciens n'avaient pas moins réussi dans la peinture que dans la sculpture; et leur supériorité dans celle-ci n'est pas contestée. Il paraît au moins, pour ne rien outrer, que les anciens avaient poussé la partie du dessin, du clair-obscur, de l'expression et de la composition, aussi loin que les modernes les plus habiles peuvent l'avoir fait; mais que, pour le coloris, ils leur étaient de beaucoup inférieurs.

Je ne puis terminer ce qui regarde la peinture et la sculpture sans déplorer l'abus qu'en ont fait ceux qui y ont le plus excellé : je parle également des anciens et des modernes. Tous les arts en général, mais surtout les deux dont nous parlons, si estimables par eux-mêmes, si dignes d'admiration, qui produisent des effets si merveilleux, qui savent par quelques coups de ciseau animer le marbre et le bronze, et par l'heureux mélange de quelques couleurs représenter au vif tous les objets de la nature; ces arts, dis-je, doivent un hommage particulier à la vertu, pour l'honneur et l'avancement de laquelle l'auteur et l'inventeur primitif de tous les arts, c'est-à-dire la Divinité même, les a singulièrement destinés.

C'est l'usage que les païens mêmes croyaient devoir faire de la sculpture et de la peinture, en les consacrant aux portraits des grands hommes et à l'expression de leurs belles actions. Fabius, Scipion[2], et les autres illustres personnages de Rome, avouaient qu'à la vue des images de leurs prédécesseurs ils se sentaient extraordinairement animés à la vertu. Ce n'était pas la cire dont ces figures étaient formées, ni ces figures mêmes, qui produisaient sur leurs esprits de si fortes impressions, mais la vue des grands hommes et des grandes actions dont elles renouvelaient et perpétuaient le souvenir, et leur inspiraient en même temps un vif désir de les imiter.

Polybe remarque que ces images[1], c'est-à-dire les bustes de cire qu'on exposait aux jours solennels dans la salle des magistrats romains, et qu'on portait avec pompe dans leurs funérailles, allumaient une ardeur incroyable dans l'esprit des jeunes gens, comme si ces grands hommes, sortis de leurs tombeaux et pleins de vie, les eussent animés de vive voix à marcher sur leurs traces.

Agrippa[2], gendre d'Auguste, dans une harangue magnifique, et digne du premier et du plus grand citoyen de Rome, faisait voir par plusieurs raisons, dit Pline, combien il serait utile à la république d'exposer publiquement dans la capitale les plus belles pièces de l'antiquité en tout genre, pour exciter parmi les jeunes gens une noble émulation, ce qui sans doute, ajoute-t-il, aurait bien mieux valu que de les reléguer à la campagne, dans les jardins ou autres lieux de plaisance des particuliers.

En effet, Aristote dit que les sculpteurs et les peintres enseignent à former les mœurs par une méthode plus courte et plus efficace que celle des philosophes, et qu'il est des tableaux aussi capables de faire rentrer en eux-mêmes les hommes vicieux que les plus beaux préceptes de morale. Saint Grégoire de Nazianze rapporte l'histoire d'une courtisane qui, dans un lieu où elle n'était pas venue pour faire des réflexions sérieuses, jeta les yeux par hasard sur le portrait d'un Polémon, philosophe fameux pour son changement de vie qui tenait du prodige, et laquelle rentra en elle-même à la vue de ce portrait. Cédrénus raconte qu'un tableau du jugement dernier contribua beau-

[1] Dion. Halic. in Isæo, pag. 104.

[2] « Sæpè audivi Q. Maximum, P. Scipionem, præterea « civitatis nostræ præclaros viros solitos ita dicere, quum « majorum imagines intuerentur, vehementissimè sibi « animum ad virtutem accendi. Scilicet non ceram illam « neque figuram, tantam vim in sese habere : sed memoriâ rerum gestarum eam flammam egregiis viris in pectore cescere, neque priùs sedari, quam virtus eorum « famam atque gloriam adæquaverit. » (Sallust. in *Præf. bell. Jugurth.*)

[1] Polyb. lib. 6, pag. 495, 496.

[2] « Exstat ejus (Agrippæ) oratio magnifica, et maximo « civium digna, de tabulis omnibus signisque publicandis : quod fieri satius fuisset quàm in villarum exilia « pelli. » (Plin. lib. 35, cap. 4.)

Digitized by Google

coup à la conversion d'un roi des Bulgares. Le sentiment de la vue est bien plus vif que celui de l'ouïe [1], et une image qui représente vivement un objet frappe tout autrement qu'un discours. Saint Grégoire de Nysse avoue qu'il fut touché jusqu'aux larmes par la vue d'un tableau.

Cet effet de la peinture est encore plus prompt pour le mal que pour le bien. La vertu nous est étrangère [2], et le vice naturel. Sans qu'il soit besoin de guides ni d'exemples (et il s'en trouve partout), une pente rapide nous y porte, ou, pour mieux dire, nous y précipite. A quoi faut-il donc s'attendre quand la sculpture avec toute la délicatesse de l'art, et la peinture avec toute la vivacité de ses couleurs, viennent animer une passion déjà trop allumée et trop ardente par elle-même? Quels ravages ne causent point dans l'imagination des jeunes personnes ces nudités indécentes que les sculpteurs et les peintres se permettent si communément! Elles peuvent bien faire honneur à l'art, mais elles déshonorent pour toujours l'artiste [3].

Sans parler même ici du christianisme, qui abhorre toutes ces sculptures et ces peintures licencieuses, les sages du paganisme, tout aveugles qu'ils étaient, les condamnent presque avec la même sévérité. Aristote [4], dans ses livres de la République, recommande aux magistrats, comme un de leurs devoirs les plus essentiels, de veiller attentivement à ce qu'il ne se rencontre point dans les villes de ces sortes de statues et de tableaux propres à enseigner le vice, et capables de corrompre toute la jeunesse [1]. Sénèque dégrade la peinture et la sculpture [2], et leur ôte le nom d'*arts libéraux* dès qu'elles prêtent leur ministère au vice. Pline le naturaliste, tout enthousiasmé qu'il est pour la beauté des ouvrages antiques, traite d'action déshonorante et criminelle la liberté licencieuse que s'était donnée, sur ce point à Rome un peintre d'ailleurs fort célèbre : *fuit Arcellius Romæ celeber* [3], *nisi* FLAGITIO INSIGNI *corrupisset artem*. Il fait paraître une juste indignation contre des sculpteurs qui gravaient d'infâmes images sur des coupes et sur des gobelets, pour ne plus boire, en quelque sorte, qu'à travers des obscénités; comme si, dit-il, l'ivresse ne portait pas déjà assez par elle-même à la débauche, et qu'il fallût encore l'aiguillonner par de nouveaux attraits : *Vasa* [4] *adulteriis cælata, quasi per se parùm doceat libidinem temulentia.... Ita vina ex libidine hauriuntur, atque etiam præmio invitatur ebrietas.*

Il n'est pas jusqu'aux poëtes qui se déclarent vivement contre ce désordre. Properce [5] s'étonne qu'on érige en public des temples à la Pudeur, pendant que l'on souffre dans les maisons particulières des tableaux immodestes, qui ne peuvent que corrompre l'esprit des jeunes vierges. En effet, ces tableaux, sous l'amorce d'un spectacle agréable aux yeux, cachent un poison mortel qui pénètre jusqu'au cœur, et semblent donner des leçons publiques d'impureté. On ne voyait point, dit-il en finissant, ces indécentes figures chez nos ancêtres; les murailles de leurs appartements n'étaient pas peintes par des mains impures; ils ne mettaient point ainsi le crime en honneur, et ne le donnaient point en spectacle. L'endroit est trop beau, pour n'être pas ici rapporté en entier.

[1] Segniùs irritant animos demissa per aures,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.

(HORAT. [*de Arts Poeticâ*, v. 180.]

Sic intimos penetrat sensus (pictura) ut vim dicendi « nonnunquam superare videatur. » (QUINTIL.)

[2] « Ad deteriora facile sumus; quia nex dux potest, nec « comes deesse; et res etiam ipsa sine duce, sine comite « procedit : non pronum est tantùm ad vitia, sed præceps « iter. » (*Senect. epist.* 97.)

[3] « Non hic per nudam pictorum corporum pulchritu- « dinem turpis prostat historia, quæ, sicut ornat artem, « sic devenustat artificem. » SIDON. APOLLI. lib. 11, epist. 2.)

[4] Arist. in Polit. lib. 7, cap. 17.

[1] ..... Peccare docentes
.. ..... Historias monet.
(HORAT. [lib. III, od. 7, v. 19.]

[2] « Non enim adducor ut in numerum liberalium artium « pictores recipiam, non magis quàm statuarios aut mar- « moreos, aut cæteros luxuriæ ministros. » (*Senec. epist.* 88.)

[3] Plin. lib. 35, cap. 10.

[4] Id. lib. 14, cap. 22.

[5] Propert. lib. 2, eleg. 6 [v. 26.]

Templa Pudicitiæ quid opus statuisse puellis
Si cuivis nuptæ quidlibet esse licet?
Quæ manus obscœnas deplaxit prima tabellas,
Et posuit castâ turpia visa domo,
Illa puellarum ingenuos corrupit ocellos,
Nequitiæque suæ noluit esse rudes.
Ah! gemat in terris, istâ qui protulit arte
Jurgia sub tacitâ condita lætitiâ.
Non istis olim variabant tecta figuris:
Tum paries nullo crimine pictus erat.

Nous avons vu une ville qui avait le choix de deux statues de Vénus, toutes deux de la main de Praxitèle, c'est tout dire, l'une voilée et l'autre nue, préférer la première, quoique beaucoup moins estimée, parce qu'elle était plus conforme à la modestie et à la pudeur. Que pourrais-je ajouter à un tel exemple? Quelle condamnation pour nous, si nous rougissions de le suivre!

## CHAPITRE VI.

### DE LA MUSIQUE

La musique des anciens était une science bien plus étendue qu'on ne le pense ordinairement. Outre la composition des chants musicaux et l'exécution de ces chants avec la voix et sur les instruments, à quoi se borne la nôtre, l'ancienne comprenait l'art poétique, qui enseignait à faire des vers de toute sorte, aussi bien qu'à mettre en chant ceux qui en étaient susceptibles; l'art de la *saltation* ou du geste, qui enseignait les pas et l'attitude, soit de la danse proprement dite, soit de la marche ordinaire, et les gestes qui doivent être employés dans la déclamation; enfin elle renfermait l'art de composer et d'écrire en notes la simple déclamation, pour régler, par ces notes, tant le son de la voix que la mesure et les mouvements du geste, art fort usité chez les anciens, et qui nous est absolument inconnu. Toutes ces différentes parties, qui ont réellement entre elles une liaison naturelle, composaient dans l'origine un seul et même art, exercé par les mêmes artistes, quoique dans la suite elles se soient séparées, surtout la poésie, qui a fait un ordre à part.

Je traiterai ici légèrement toutes ces parties, excepté celle qui regarde la structure des vers, qui trouvera ailleurs sa place; et je commencerai par la musique proprement dite, et telle qu'elle est connue parmi nous.

#### ART. I. — DE LA MUSIQUE PROPREMENT DITE.

La musique est un art qui enseigne les propriétés des sons capables de produire quelque mélodie et quelque harmonie.

##### § I. — ORIGINE ET EFFETS MERVEILLEUX DE LA MUSIQUE.

Quelques auteurs prétendent que ce sont les oiseaux qui ont appris à l'homme à chanter, en lui faisant remarquer, par leur ramage et leurs gazouillements, combien les différentes inflexions et les divers tons de la voix sont capables de flatter agréablement l'oreille. L'homme a eu un plus excellent maître, auquel seul il doit faire remonter sa connaissance.

L'invention de la musique et des instruments qui en font une principale partie, est un présent de Dieu, comme l'invention des autres arts. Elle ajoute au simple don de la parole, déjà bien précieux par lui-même, quelque chose de plus vif, de plus animé, et de plus propre à produire au dehors les sentiments de l'âme. Lorsqu'elle est saisie et pénétrée de la vue de quelque objet qui l'occupe fortement, le langage ordinaire ne suffit pas à ses transports. Elle s'élance pour ainsi dire hors d'elle-même; elle se livre sans mesure aux mouvements qui l'agitent; elle anime et redouble le ton de la voix: elle répète à diverses reprises ses paroles; et, peu contente de tous ces efforts qui lui paraissent encore trop faibles, elle appelle à son secours les instruments, qui semblent la soulager en donnant aux sons une variété, une étendue et une continuité que la voix humaine ne peut avoir.

Voilà ce qui a donné lieu à la musique, et ce qui l'a rendue si intéressante et si recommandable; et voilà ce qui montre en même temps qu'à proprement parler, elle n'a de véritable usage que pour la religion, à laquelle seule il appartient de causer à l'âme des senti-

ments vifs qui la transportent et l'enlèvent, qui nourrissent sa reconnaissance et son amour, qui répondent à son admiration et à son ravissement, et qui lui fassent éprouver qu'elle est heureuse, en applaudissant, pour ainsi dire, à sa joie et à son bonheur, comme David le fait dans tous ses divins cantiques, qu'il emploie uniquement à adorer, à louer, à rendre grâces, à chanter la grandeur de Dieu, et à publier ses merveilles.

Tel fut le premier usage que les hommes firent de la musique, simple, naturelle, sans art et sans raffinement dans ces temps d'innocence et dans cette enfance du monde; et sans doute que la famille de Seth, dépositaire du vrai culte, la conserva dans toute sa pureté. Mais les enfants du siècle, plus asservis aux sens et aux passions, plus occupés à adoucir les peines de cette vie, à rendre leur exil agréable, et à se consoler de leurs maux, se livrèrent plus promptement aux agréments de la musique, et furent plus attentifs à la perfectionner, à la réduire en art, à rappeler leurs observations à des règles fixes, à la soutenir, à la fortifier, à la varier par le secours des instruments.

En effet, l'Écriture sainte place l'origine de cette sorte de musique dans la famille de Caïn[1], qui était celle des réprouvés, et lui donne pour auteur Jubal, l'un des descendants de ce chef des impies. Aussi voyons-nous que c'est ordinairement aux objets des passions que la musique est asservie. Elle sert à les embellir, à les agrandir, à les rendre plus touchants, à les faire pénétrer jusqu'au fond de l'âme par un nouveau plaisir, à la rendre captive des sens, à la faire habiter tout entière dans ses oreilles, à lui inspirer une nouvelle pente, à chercher hors d'elle sa consolation, et à lui communiquer une nouvelle aversion pour les réflexions utiles et pour l'attention à la vérité. L'abus de la musique, presque aussi ancien que son invention, a fait plus d'imitateurs de Jubal que de David. Mais il ne faut pas faire retomber ce reproche sur la musique même: car, comme l'observe Plutarque[2] sur le sujet que je traite, en général tout homme de bon sens n'imputera jamais aux sciences mêmes l'abus que quelques-uns en font; il ne s'en prendra qu'aux dispositions vicieuses de ceux qui les corrompent.

Cet exercice a fait dans tous les temps le plaisir de toutes les nations, des plus barbares comme de celles qui se piquaient le plus de politesse. Et il faut avouer[1] que l'auteur de la nature a mis dans l'homme un goût et un penchant secret pour le chant et l'harmonie, qui sert à nourrir sa joie dans les temps de prospérité, à dissiper son chagrin dans ses afflictions, à soulager sa peine dans ses travaux. Il n'est point d'artisan qui n'ait recours à cet innocent artifice, et la plus légère chanson lui fait presque oublier toutes ses fatigues. La cadence harmonieuse avec laquelle les forgerons frappent sur l'enclume le fer brûlant, semble donner de la légèreté à la masse pesante de leurs marteaux. Il n'est pas jusqu'aux rameurs, dont le pénible travail ne trouve une sorte de soulagement dans cette espèce de concert que forme leur mouvement nombreux et uniforme. Les anciens se servaient avantageusement des instruments de musique, comme on le fait encore aujourd'hui, pour exciter l'ardeur martiale dans le cœur des combattants[2]; et Quintilien attribue en partie la réputation de la milice romaine à l'effet que produisait sur les légions le son guerrier des cors et des trompettes.

J'ai dit que la musique était en usage chez toutes les nations: mais ce sont les Grecs surtout qui l'ont mise en honneur, et qui, par le cas qu'ils en faisaient, l'ont portée à un haut degré de perfection. C'était un mérite pour les plus grands hommes de s'y distinguer[3], et

[1] Gen. 4, 21.

[2] Plut. de Music. pag. 1146.

[1] « Atque eam (musicam) natura ipsa videtur ad tolerandos faciliùs labores velut muneri nobis dedisse. Si « quidem et remiges cantus hortatur: nec solùm in iis « operibus, in quibus plurimùm conatus præeunte aliquâ jucundâ voce conspirat, sed etiam singulorum fatigatio « quamlibet se rudi modulatione solatur. » (Quintil. lib. 1, cap. 10.)

[2] « Duces maximus et fidibus, et tibiis cecinisse traditum, et exercitus Lacedæmoniorum musicis accensos « modis. Quid autem aliud in nostris legionibus cornua « ac tubæ faciunt? quorum concentus, quantò est vehementior, tantò romana in bellis gloria cæteris præstat. » (Quintil. lib. 1, cap. 10.)

[3] « Summam eruditionem Græci sitam censebant in « nervorum vocumque cantibus. Igitur Epaminondas, « princeps, meo judicio, Græciæ, fidibus præclarè cecinisse dicitur: Themistoclesque, aliquot antè annis

une sorte de honte pour eux d'être obligés d'avouer sur ce point leur ignorance. Nul héros n'a plus illustré la Grèce qu'Epaminondas : on comptait au nombre de ses belles qualités d'avoir su danser avec grâce et toucher les instruments avec habileté. Plusieurs années auparavant, le refus que fit Thémistocle dans un repas de jouer quelque air sur la lyre lui attira des reproches, et ne lui fit pas d'honneur. Ignorer la musique passait dans ces temps pour un défaut d'éducation.

Aussi les plus célèbres philosophes qui nous ont laissé des traités sur la politique, comme Platon et Aristote, recommandent en particulier qu'on ait grand soin de faire apprendre la musique aux jeunes gens. Elle faisait chez les Grecs une partie essentielle de l'éducation. Outre qu'elle a une liaison nécessaire avec cette partie de la grammaire que l'on appelle *prosodie*, qui roule sur la longueur ou brièveté des syllabes dans la prononciation, sur la mesure des vers, sur leur rhythme ou cadence, et principalement sur la manière d'accentuer les mots[1]; les anciens étaient persuadés qu'elle pouvait contribuer beaucoup à former le cœur des jeunes gens, en y introduisant une sorte d'harmonie qui pût les porter à tout ce qui est honnête; rien n'étant plus utile, selon Plutarque, que la musique, pour exciter en tout temps à toutes sortes d'actions vertueuses, et principalement lorsqu'il s'agit d'affronter les périls de la guerre.

Il s'en faut bien que la musique fût autant estimée des Romains dans les beaux temps de la république. Elle passait alors pour peu honorable, comme l'observe Cornélius Népos, en faisant remarquer le différent goût des nations sur plusieurs matières[2]. Le reproche que fait Salluste à une dame romaine, de savoir mieux danser et chanter qu'il ne convenait à une femme d'honneur et de probité[3], *saltare et psallere elegantiùs quàm necesse est probæ*, marque assez ce que les Romains pensaient de la musique. Pour la danse, ils en avaient une étrange idée, jusqu'à dire que, pour en faire usage, il fallait, ou être ivre, ou avoir perdu la raison[4] : *nemo saltat ferè sobrius, nisi fortè insanit.* Telle était la sévérité romaine, jusqu'à ce que le commerce avec les Grecs, et encore plus les richesses et l'opulence, les eurent fait donner dans des excès que l'on ne peut pas même reprocher aux Grecs.

Les anciens attribuaient à la musique de merveilleux effets, soit pour exciter ou réprimer les passions, soit pour adoucir les mœurs, et humaniser des peuples naturellement sauvages et barbares.

Pythagore[2] voyant de jeunes gens échauffés des vapeurs du vin, et animés de plus par le son d'une flûte dont on jouait sur le mode phrygien, près de faire violence à une chaste maison, rendit à ces jeunes gens leur tranquillité et leur bon sens en ordonnant à la musicienne de changer de mode et de jouer plus gravement, suivant la cadence marquée par le pied appelé *spondée*.

Galien[3] met une histoire presque toute pareille sur le compte d'un musicien de Milet nommé *Damon*. Ce sont de jeunes gens ivres, qu'une joueuse de flûte a rendus furieux en jouant sur le mode phrygien, et qu'elle radoucit par l'avis de ce même Damon, en passant du mode phrygien au dorien.

Nous apprenons de Dion Chrysostôme[4], et de quelques autres, que le musicien Timothée, jouant un jour de la flûte devant Alexandre-le-Grand sur le mode appelé ὀρθιος, qui était un mode guerrier, ce prince courut aux armes aussitôt. Plutarque dit presque la même chose du joueur de flûte Antigénide[5], qui, dans un repas, agita de telle manière ce même prince, que, s'étant levé de table comme un forcené, il se jeta sur ses armes, et, mêlant

« quum in epulis recusâsset lyram, habitus est indoctior. « Ergo in Græciâ musici floruerunt, discebantque id « omnes; nec, qui nesciebat, satis excultus doctrinâ pu- « tabatur. » (Cic. *Tusc.* 1, n. 4.)

« In ejus (Epaminondæ) virtutibus commemorabatur, » saltasse eum commodè, scienterque fidibus cantasse. » (Corn. Nep *in Præfat.*)

[1] Plut. de Music pag. 1140.

[2] In præfat.

[3] In Bello Catilin. [c. 43.]

[1] Cic. in Orat. pro Muren. n. 13.

[2] « Pythagoram accepimus concitatos ad vim pudicæ « domui afferendam juvenes, jussâ mutare in spondeum » modos tibiciná, composuisse » (Quintil. lib. 1, cap 10.)

[3] De Placit. Hipp. et Plat. lib. 5, cap. 6.

[4] Orat. 1, de Reg. init.

[5] De Fortun. Alex. pag. 335.

leur cliquetis au son de la flûte, peu s'en fallut qu'il ne chargeât les convives.

Parmi les effets merveilleux de la musique, on ne peut rien citer peut-être de plus frappant ni de mieux attesté que ce qui regarde les Arcadiens. Polybe [1], historien sage, exact, et qui mérite toute créance, est mon garant. J'abrégerai seulement son récit et ses réflexions.

L'étude de la musique, dit-il, a son utilité pour tout le monde, mais elle est absolument nécessaire aux Arcadiens. Ces peuples, en établissant leur république, quoique d'ailleurs très-austères dans leur genre de vie, ont donné à la musique un si grand crédit, que non-seulement ils enseignent cet art aux enfants, mais qu'ils contraignent même les jeunes gens de s'y appliquer jusqu'à l'âge de trente ans. Ce n'est point une honte parmi eux que l'aveu d'ignorer les autres arts ; mais c'est un déshonneur de n'avoir point appris à chanter, et de n'en pouvoir donner des preuves dans l'occasion.

Or, dit Polybe, il me paraît que leurs premiers législateurs, en faisant de pareils établissements, n'ont point eu dessein d'introduire le luxe et la mollesse, mais seulement d'adoucir les mœurs féroces des Arcadiens, et d'égayer par l'exercice de la musique leur caractère triste et mélancolique, causé sans doute en partie par la froideur de l'air qu'on respire dans presque toute l'Arcadie.

Mais les Cynéthiens ayant négligé ce secours, dont ils avaient d'autant plus besoin qu'ils habitent la partie la plus rude et la plus sauvage de l'Arcadie, soit pour l'air, soit pour le climat, sont enfin devenus si féroces et si barbares, qu'il n'y a nulle ville en Grèce où l'on ait commis des crimes aussi grands et aussi fréquents que dans celle de Cynèthe.

Polybe termine ce récit en avertissant qu'il y a si fort insisté pour deux raisons : la première, pour empêcher que quelqu'un des peuples d'Arcadie, sur le faux préjugé que l'étude de la musique n'est parmi eux qu'un amusement superflu, ne vienne à négliger cette partie de leur discipline ; la seconde, pour engager les Cynéthiens à donner la préférence à la musique, si jamais Dieu (l'expression est remarquable), si jamais Dieu leur inspire de s'appliquer aux arts qui humanisent les peuples : car c'est la seule voie par laquelle ils puissent dépouiller leur ancienne férocité.

Je ne sais pas s'il est possible de rien trouver dans toute l'antiquité qui égale l'éloge que fait ici Polybe de la musique ; et l'on sait quel homme c'était que Polybe. Joignons-y ce qu'en ont dit les deux plus grandes lumières de la philosophie ancienne, Platon et Aristote, qui en recommandent souvent l'étude, et en relèvent beaucoup les avantages. Peut-on désirer un témoignage plus authentique et plus favorable ? Mais, afin que l'autorité de ces grands hommes ne nous en impose point, je dois marquer ici de quel genre de musique ils entendent parler. Quintilien, qui pensait comme eux sur cet article, nous expliquera leur sentiment [1] : c'est dans un chapitre où il avait fait un magnifique éloge de la musique. « Quoique les exemples que j'ai cités, dit-il, fassent « assez voir quelle sorte de musique j'ap« prouve, je crois pourtant devoir déclarer ici « que ce n'est point celle dont retentissent « aujourd'hui nos théâtres, et qui par ses airs « efféminés et lascifs, n'a pas peu contribué à « éteindre et à étouffer en nous ce qui pou« vait nous rester encore de force et de vertu : » *apertius profitendum puto, non hanc à me præcipi, quæ nunc in scenis effeminata, et impudicis modis fracta, non ex parte minimâ, si quid in nobis virilis roboris manebat, excidit.* « Quand je recommande donc la « musique, c'est celle dont les hommes pleins « d'honneur et de courage se servaient pour « chanter les louanges de leurs semblables. « Je ne prétends point parler non plus de ces « instruments dangereux dont les sons lan« guissants portent la mollesse et l'impureté « dans l'âme, et qui doivent être en horreur « à tout ce qu'il y a de personnes bien nées ; « mais j'entends cet art agréable d'aller au « cœur par le moyen de l'harmonie, pour « exciter les passions, ou pour les apaiser « conformément au besoin et à la raison. »

C'est cette sorte de musique dont les plus

[1] Polyb. lib. 4, pag. 289-291.

[1] Quintil lib 1, cap 10.

grands philosophes et les plus sages législateurs, chez les Grecs, faisaient tant de cas, parce qu'elle apprivoise les esprits sauvages; qu'elle adoucit la rudesse et la dureté des caractères, qu'elle polit les mœurs, qu'elle rend les esprits plus capables de discipline, qu'elle lie la société d'une manière douce et agréable, et qu'elle donne de l'horreur de tous les vices qui portent à la dureté, à l'inhumanité, à la férocité.

Elle n'est pas même inutile pour le corps, et contribue à la guérison de certaines maladies. Ce que l'on raconte des effets de la musique sur ceux qui ont été mordus de la tarentule paraîtrait incroyable, s'il n'était appuyé sur des témoignages auxquels on ne peut pas raisonnablement refuser sa croyance.

La tarentule[1] est une grosse araignée à huit yeux, et à huit pattes. Elle ne se trouve pas seulement vers Tarente, d'où elle a pris son nom, ou dans la Pouille: il y en a dans plusiers autres endroits de l'Italie, et dans l'île de Corse.

Peu de temps après qu'on a été mordu d'une tarentule, il survient à la partie une douleur très-aiguë, et peu d'heures après un engourdissement. On tombe ensuite dans une profonde tristesse, on a peine à respirer, le pouls s'affaiblit, la vue se trouble et s'égare, enfin on perd la connaissance et le mouvement, et on meurt à moins que d'être secouru. La médecine emploie pour la guérison de cette maladie quelques remèdes qui seraient inutiles, si la musique ne venait à son secours.

Lorsqu'un homme mordu est sans mouvement et sans connaissance, un joueur d'instruments essaie différents airs; lorsqu'il a rencontré celui dont les tons et la modulation conviennent au malade, on voit que celui-ci commence à faire quelque léger mouvement, qu'il remue d'abord les doigts en cadence, ensuite les bras et les jambes, peu à peu tout le corps; et enfin il se lève sur ses pieds, et se met à danser en augmentant toujours d'activité et de force. Il y en a tel qui danse six heures sans se reposer. Après cela on le met au lit, et quand on le voit assez remis de sa première danse, on le tire du lit par le même air pour une danse nouvelle. Cet exercice dure plusieurs jours, tout au plus six ou sept, jusqu'à ce que le malade se trouve fatigué et hors d'état de danser davantage, ce qui annonce sa guérison: car tant que le venin agit sur lui, il danserait, si l'on voulait, sans aucune discontinuation, et enfin il mourrait d'épuisement de forces. Le malade, qui commence à se sentir las, reprend peu à peu la connaissance et le bon sens, et revient comme d'un profond sommeil, sans se souvenir de ce qui s'est passé pendant son accès, non pas même de sa danse. Le fait est singulier, mais très-certain: c'est aux médecins à en expliquer la cause.

[1] Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1702.

### § II. — Auteurs qui ont inventé ou perfectionné la musique et les instruments.

Les historiens profanes attribuent la découverte des premières règles de la musique à leur Mercure fabuleux, d'autres à Apollon, d'autres à Jupiter même[1]. Ils ont voulu par là, sans doute, nous faire entendre que l'invention d'un art si utile ne pouvait être attribuée qu'aux dieux, et qu'on avait tort d'en faire honneur à quelque homme que ce fût.

Le traité de Plutarque sur la musique, expliqué et éclairci par les savantes remarques de M. Burette, me fournira la plus grande partie de ce que j'ai à dire sur l'histoire de ceux qui passent pour avoir le plus contribué à la perfection de cet art. Je me contenterai d'indiquer simplement les plus anciens, qui ne sont presque connus que dans la fable, sans m'attacher à l'ordre des temps.

#### Amphion.

Amphion est regardé par quelques-uns comme l'inventeur de la *cithare*[2], ou lyre, car ces deux instruments étaient peu différents, comme je le marquerai dans la suite, et souvent les auteurs les confondent. On conjecture que la fable de Thèbes bâtie au son

[1] Plut. de Music. pag. 1136.

[2] J'appellerai toujours ainsi cet instrument, parce que notre *guitare*, qui en a tiré son nom, en est tout à fait différente.

de la lyre d'Amphion est postérieure au temps d'Homère, qui n'en parle point, et qui n'aurait pas manqué d'en orner son poëme, s'il l'eût connue.

Amphion eut pour contemporains *Linus*, *Anthès*, *Piérius*, *Philammon*. Ce dernier fut père du fameux *Thamyris*, la plus belle voix de son temps, le rival des muses mêmes, et qui, ayant été livré à la vengeance de ces déesses, pour peine de son audace, perdit la vue, la voix, l'esprit et même l'usage de sa lyre.

ORPHÉE.

La réputation d'Orphée était florissante dès le temps de l'expédition des Argonautes, du nombre desquels il fut, c'est-à-dire avant la guerre de Troie. Il avait eu pour maître dans la musique *Linus*, aussi bien qu'Hercule. L'histoire d'Orphée est connue de tout le monde.

HYAGNIS.

On prétend qu'Hyagnis fut le plus ancien joueur de flûte. Il fut père de *Marsyas*, à qui l'invention de la flûte est aussi attribuée. Ce dernier osa provoquer Apollon, qui ne demeura vainqueur dans ce combat qu'en joignant sa voix au son de sa lyre. Le vaincu fut écorché tout vif.

OLYMPE.

Il y a eu deux Olympes, l'un et l'autre fameux joueurs de flûte. Le plus ancien, Mysien [1] d'origine, vivait avant la guerre de Troie. Il était disciple de Marsyas. Il excellait aussi dans l'art de toucher les instruments à cordes.

Le second Olympe était Phrygien [2], et florissait du temps de Midas.

DÉMODOCUS-PHÉMIUS.

Homère parle avec éloge de ces deux musiciens [1] en plusieurs endroits de l'Odyssée. Démodoque avait composé deux poëmes; l'un sur la prise de Troie, l'autre sur les noces de Vénus et de Vulcain. Homère les lui fait chanter l'un et l'autre chez Alcinoüs, roi des Phéaciens, en présence d'Ulysse. Il parle de Phémius comme d'un chantre inspiré des dieux mêmes. C'est lui qui, par le chant de ses poésies mises en musique et accompagnées des sons de sa lyre, égaie ces festins où les poursuivants de Pénélope emploient les journées entières.

L'auteur de la vie d'Homère, attribuée à Hérodote, assure que Phémius s'établit à Smyrne; qu'il y enseigna la grammaire et la musique à la jeunesse, et qu'il y épousa Crithéide, qui, d'un commerce illégitime, avait eu pour fils Homère même, à l'éducation duquel ce beau-père donna ses soins, après l'avoir adopté.

TERPANDRE.

Les auteurs ne sont point d'accord entre eux sur la patrie de Terpandre, ni sur le temps où il a vécu. Eusèbe le place dans la 33e olympiade [2]. Cette époque doit être avancée, s'il est vrai que ce poëte musicien fut le premier qui remporta le prix aux jeux carniens, institués à Lacédémone seulement dans la 26e olympiade [3].

Outre cette victoire, qui fit grand honneur à l'habileté de Terpandre dans la poésie musicale, il signala encore ce même art en d'autres occasions des plus importantes. On a fort parlé de la sédition qu'il sut calmer à Lacédémone par ses chants mélodieux accompagnés des sons de la cithare [4]. Il remporta aussi quatre fois de suite le prix aux jeux pythiques [5].

Il paraît que l'ancien Olympe et Terpandre, ayant trouvé dans leur jeunesse, la lyre montée seulement de trois ou quatre cordes, s'en servirent telle qu'ils la trouvèrent alors, et s'y

[1] Suidas.
[2] Id.

[1] Plut.
[2] An. M. 3356. — Athen. lib. 14, pag. 635.
[3] An. M. 3328.
[4] Plut. pag. 1146
[5] Id. pag. 1132.

Digitized by Google

distinguèrent par le charme de leur exécution. Dans la suite, pour perfectionner cet instrument, ils y firent des additions l'un et l'autre, surtout Terpandre, qui y fit entrer jusqu'à sept cordes.

Ce changement déplut fort aux Lacédémoniens, chez qui il était défendu très-expressément de rien changer dans l'ancienne musique, et d'y rien innover. Plutarque [1] rapporte que Terpandre fut condamné à l'amende par les éphores pour avoir augmenté d'une seule corde le nombre de celles qui composaient la lyre ordinaire ; et que la sienne fut pendue à un clou. D'où il s'ensuivrait que la lyre de ce temps-là était déjà montée de six cordes.

Par ce qu'on lit dans Plutarque [2], il paraît que Terpandre composait d'abord des poésies lyriques d'une certaine mesure, propres à être chantées et accompagnées de la cithare. Ensuite il mettait ces poésies en musique, de façon que celle-ci pût s'accommoder aux jeux de la cithare, qui alors ne rendait précisément que les mêmes sons chantés par la voix du musicien. Enfin Terpandre notait cette musique sur les vers mêmes de chacun des cantiques de sa composition, et quelquefois il en faisait autant pour les poésies d'Homère : après quoi il était en état de les exécuter lui-même, ou de les faire exécuter dans les jeux publics.

On proposait des prix de poésie et de musique, car l'une n'allait guère sans l'autre dans les quatre grands jeux de la Grèce, surtout dans les Pythiques, dont ils faisaient la première et la plus considérable partie. La même chose se pratiquait aussi dans plusieurs autres villes du même pays, où l'on célébrait de pareils jeux avec une grande solennité, et un grand concours de spectateurs.

PHRYNIS.

Phrynis était de Mitylène, capitale de l'île de Lesbos. Il fut l'écolier d'Aristoclite pour la cithare, et il ne pouvait tomber en de meilleures mains, ce maître étant un des descendants du famous Terpandre. On dit qu'il fut le premier qui remporta le prix de cet instrument aux jeux des Panathénées, célébrés à Athènes la quatrième année de la 80e olympiade [1]. Il n'eut pas le même bonheur lorsqu'il disputa ce prix contre le musicien Timothée.

On doit regarder Phrynis comme l'auteur des premiers changements arrivés dans l'ancienne musique, par rapport au jeu de la cithare. Ces changements consistaient en premier lieu, dans l'addition de deux nouvelles cordes aux sept qui composaient cet instrument avant lui ; en second lieu, dans le tour de la modulation qui n'avait plus cette ancienne simplicité noble et mâle. Aristophane lui en fait un reproche dans la comédie des *Nuées*, où la justice parle ainsi de l'ancienne éducation des jeunes gens. *Ils allaient ensemble chez le joueur de cithare.... où ils apprenaient à chanter l'hymne de la redoutable Pallas, ou quelque autre cantique, entonnant les sons conformément à l'harmonie qu'ils tenaient de leurs ancêtres. Si quelqu'un d'entre eux s'avisait de chanter d'une manière bouffonne, ou de mêler dans son chant quelque inflexion de voix semblable à celles qui règnent aujourd'hui dans les airs de Phrynis, on le châtiait sévérement.*

Phrynis [2] s'étant présenté pour quelques jeux publics à Lacédémone avec sa cythare à neuf cordes, l'éphore Ecprépès se mit en devoir d'en couper deux, et lui laissa seulement à choisir entre celles d'en haut ou celles d'en bas. Timothée, peu de temps après, s'étant trouvé en pareil cas aux jeux carniens, les éphores en usèrent de même à son égard.

TIMOTHÉE.

Timothée poëte-musicien des plus célèbres, naquit à Milet, ville ionienne de Carie, la troisième année de la 83e olympiade [3]. Il florissait en même temps qu'Euripide et Philippe de Macédoine ; il excellait dans la poésie lyrique et dithyrambique.

Il s'appliqua particulièrement à la musique [4] et à toucher la cithare. Ses premiers essais ne

[1] Plut. de Lacon. Inst. pag. 238.
[2] Id. de Music. pag. 1132.

[1] An. M. 3547.
[2] Plut. in Agide, pag. 799.
[3] An. M. 3558.
[4] Plut. in Moral. pag. 795.

réussirent pas, et il fut sifflé de tout le peuple. Un si triste succès était capable de le décourager pour toujours, et il songeait en effet à renoncer absolument à un art pour lequel il ne se croyait point né. Euripide le désabusa de cette fausse pensée, et lui rendit le courage en lui faisant espérer un succès éclatant pour l'avenir. Plutarque, en rapportant ce fait, auquel il joint les exemples de Cimon, de Thémistocle, de Démosthène, qui furent aussi ranimés par de semblables conseils, remarque avec raison que c'est rendre un grand service au public que d'encourager ainsi de jeunes gens en qui l'on reconnaît un fonds d'esprit et d'heureux talents, et d'empêcher qu'ils ne se rebutent pour quelques fautes qu'ils auront pu commettre dans un âge sujet à des écarts, ou pour quelques mauvais succès qu'ils auront eus d'abord dans l'exercice de leur profession.

Euripide ne s'était pas trompé dans ses vues et dans son espérance. Timothée devint le plus habile joueur de cithare de son temps : il perfectionna cet instrument en y ajoutant, selon Pausanias[1], quatre cordes; ou, selon Suidas, deux seulement, la dixième et la onzième, aux neuf qui composaient la cithare avant lui. Les auteurs varient extrêmement sur cette matière, et souvent même se contredisent.

Cette innovation dans la musique n'eut pas une approbation générale. Les Lacédémoniens la condamnèrent par un décret public, que Boèce nous a conservé[2]. Il est écrit dans le dialecte du pays, dont la lettre ῥῶ, qui est la consonne dominante, rend la prononciation très-rude; il commence par ces mots : ἐπεὶ δὲ Τιμόθεος ὁ Μιλήσιος παραγινόμενος ἐς τὰν ἀμετέραν πόλιν, etc., et il contient en substance: que Timothée de Milet étant venu dans la ville, avait marqué faire peu de cas de l'ancienne musique et de l'ancienne lyre : qu'il avait multiplié les sons de celle-là et les cordes de celle-ci : qu'à l'ancienne manière de chanter simple et unie il en avait substitué une plus composée, où il avait introduit le genre[3] chromatique : que dans son poëme sur l'accouchement de Sémélé il n'avait point gardé la décence convenable : que, pour prévenir les suites de pareilles innovations, qui ne pouvaient être que préjudiciables aux bonnes mœurs, les rois et les éphores avaient réprimandé publiquement Timothée, et avaient ordonné que sa lyre serait réduite aux sept cordes anciennes, et qu'on en retrancherait toutes les cordes nouvellement ajoutées, etc. Cette histoire se trouve dans Athénée[1], avec cette circonstance, que, comme on se mettait en devoir de couper ces nouvelles cordes conformément au décret, Timothée, ayant aperçu dans ce même endroit une statue d'Apollon dont la lyre avait autant de cordes que la sienne, la montra aux juges, et fut renvoyé absous.

Sa réputation lui attira un grand nombre de disciples. On dit qu'il prenait une fois plus de ceux qui venaient à lui pour apprendre à jouer de la flûte (ou de la cithare), après avoir eu un autre maître[2]. Sa raison était qu'un habile homme, qui succède à ces demi-savants a toujours deux peines pour une : celle de faire oublier au disciple ce qu'il avait appris, qui est la plus grande, et celle de l'instruire de nouveau.

### ARCHILOQUE.

Archiloque s'était rendu également célèbre pour la poésie et pour la musique. J'en parlerai dans la suite sous le titre de poëte ; ici je le considère seulement comme musicien ; et de tout ce que Plutarque en dit sous cette qualité, je ne rapporterai que le seul endroit où il lui attribue *l'exécution musicale des vers ïambiques, dont les uns ne font que se prononcer pendant le jeu des instruments, au lieu que les autres se chantent.*

Ce passage, dit M. Burette, nous apprend que dans la poésie ïambique il y avait des ïambes qui n'étaient que *déclamatoires*, qui ne faisaient que se réciter ou se prononcer, et qu'il y en avait d'autres qui se chantaient. Mais ce que ce même passage offre peut-être de moins connu, c'est que ces ïambes *décla-*

[1] Lib. 3, pag. 183. — In voc. Τιμόθ.
[2] Boet. de Mus. lib. 1, cap. 1.
[3] Il en sera parlé dans la suite

[1] Athen. lib. 14, pag. 636.
[2] Quintil. lib. 2, cap. 3

*matoires* étaient accompagnés des sons de la cithare, et des autres instruments à percussion ou à cordes; il reste à savoir de quelle manière s'exécutait un tel accompagnement. Selon toutes les apparences, le joueur de cithare ne se contentait pas de donner au poëte ou à l'acteur le ton général de sa déclamation et de l'y soutenir par la monotonie de son jeu; mais comme le ton du déclamateur variait suivant les divers accents qui modifiaient la prononciation de chaque mot, en sorte que cette déclamation pouvait se noter, il fallait que l'instrument de musique fît sentir toutes ces modifications, et marquât exactement le rhythme ou la cadence de la poésie qui lui servait de guide, et qui, en vertu de cet accompagnement, quoique non chantée, en devenait beaucoup plus expressive et plus affectueuse. A l'égard de la poésie *chantante*, l'instrument qui l'accompagnait s'y conformait servilement, et ne faisait entendre que les mêmes sons entonnés par la voie du poëte-musicien.

ARISTOXÈNE

Aristoxène naquit à Tarente, ville d'Italie[1]. Il était fils du musicien Mnésias; il s'appliqua également à la musique et à la philosophie; il fut en premier lieu disciple de son père, puis du pythagoricien Xénophile, et enfin d'Aristote, sous lequel il eut Théophraste pour compagnon d'étude. Aristoxène vivait donc, comme on le voit, sous Alexandre-le-Grand, et sous ses premiers successeurs.

De quatre cent cinquante-trois volumes que Suidas dit qu'il a composés, il ne nous reste aujourd'hui que ses trois livres des *Éléments harmoniques*; et c'est le plus ancien traité de musique qui soit venu jusqu'à nous.

Il attaqua vivement le système musical de Pythagore[2]. Ce philosophe, en vue d'établir une certitude et une constance invariable dans les sciences et les arts en général, et dans la musique en particulier, essaya d'en soustraire les préceptes aux témoignages et aux rapports infidèles des sens, pour les assujettir aux seuls jugements de la raison; il voulut, conformément à ce dessein, que les consonnances musicales, loin d'être soumises au jugement de l'oreille, qu'il regardait comme une mesure arbitraire et trop peu certaine, ne se réglassent qu'en vertu des seules proportions des nombres, qui sont toujours les mêmes. Aristoxène, soutint qu'aux règles mathématiques et aux raisons des proportions il fallait joindre le jugement de l'oreille, à laquelle il appartient principalement de régler ce qui concerne la musique; il attaqua encore le système de Pythagore sur plusieurs autres points.

Sotérique, l'un des interlocuteurs que Plutarque introduit dans son traité sur la musique, est persuadé que le sentiment et la raison doivent concourir dans le jugement que l'on porte sur les diverses parties de la musique; en sorte que le premier ne prévienne point la seconde par trop de vivacité, ni ne lui manque au besoin par trop de faiblesse. Or le sens dont il s'agit ici, et qui est l'ouïe, reçoit nécessairement trois impressions à la fois: celle du *son*, celle du *temps* ou de la *mesure*, et celle de la *lettre*; le progrès desquelles fait connaître la *modulation*, le *rhythme* et *les paroles*. Et comme le sentiment ne peut apercevoir séparément ces trois choses, ni les suivre chacune en particulier, il paraît que l'âme seule ou la raison a droit de juger de ce que cette continuité de *son*, de *rhythme* et de *paroles* peut avoir de bon ou de mauvais.

§ III. — L'ANCIENNE MUSIQUE ETAIT SIMPLE, GRAVE, MALE. QUAND ET COMMENT ELLE S'EST CORROMPUE.

Comme chez les anciens la musique était, par son origine et par sa destination naturelle, consacrée au culte des dieux et au règlement des mœurs, ils donnaient la préférence à celle qui se distinguait par sa gravité et par sa simplicité. L'une et l'autre dominèrent longtemps, et par rapport à la voix et par rapport aux instruments de musique. Olympe, Terpandre, et leurs disciples, avaient d'abord employé peu de cordes dans la lyre, et peu de variétés dans les chants; cependant, dit Plutarque, tout simples qu'étaient les airs de ces deux musiciens, qui ne roulaient que sur trois ou

[1] Suidas.
[2] Heraclid.

quatre cordes, ils faisaient l'admiration de tous les bons connaisseurs.

La citbare, très-simple d'abord sous Terpandre, conserva quelque temps cet avantage. Il n'était point permis de composer à discrétion des airs sur cet instrument, ni d'en changer le jeu, soit pour l'harmonie, soit pour la cadence; et l'on avait grand soin de conserver à chacun des anciens airs le ton ou le caractère qui lui étaient propres : d'où vient qu'on les appelait *nomes*[1] comme devant servir de lois et de modèles.

L'introduction des rhythmes dans le genre dithyrambique, la multiplication des sons de la flûte par Lasus, de même que celle des cordes de la lyre par Timothée, et quelques autres nouveautés introduites par Phrynis, par Ménalippide et par Philoxène, causèrent une grande révolution dans l'ancienne musique. Les poëtes comiques, surtout Phérécrate et Aristophane, s'en plaignirent très-souvent et très-fortement; on vit, dans leurs pièces, la musique, personnifiée, accuser avec vivacité et amertume ces musiciens de l'avoir totalement dépravée et corrompue.

Plutarque, en plusieurs endroits de ses ouvrages, se plaint aussi de ce qu'à l'ancienne musique, mâle, noble et divine, et qui n'avait rien que de grave et de majestueux, les modernes ont substitué celle du théâtre, qui n'inspire que la mollesse et le déréglement[2]. Tantôt il allègue l'autorité de Platon pour prouver que la musique, mère de la consonnance, de la décence et de l'agrément, n'a pas été donnée aux hommes par les dieux pour les seules délices et l'unique chatouillement des oreilles, mais pour remettre l'ordre et l'harmonie dans les facultés de l'âme, souvent dérangées par l'erreur et par la volupté[3]. Tantôt il avertit qu'on ne peut trop se précautionner contre les plaisirs dangereux d'une musique dépravée et désordonnée, et il indique les moyens de se tenir en garde contre une pareille corruption. Il déclare ici que la musique lascive[4], les chansons dissolues et licencieuses corrompent les mœurs, et que les musiciens et les poëtes doivent emprunter de gens sages et vertueux les sujets de leurs compositions; là il cite le témoignage de Pindare[1], qui assure que Dieu fit entendre à Cadmus une musique sublime et régulière, fort différente de cette musique doucereuse, molle, délicate, qui s'est mise en possession des oreilles humaines; enfin, il s'explique là-dessus encore plus précisément au neuvième livre de ses *symposiaques*[2]. « La musique dépravée « qui règne aujourd'hui, dit-il, en faisant tort « à tous les arts qui en dépendent, a plus en- « dommagé la danse qu'aucun autre : car « celle-ci s'étant associée à je ne sais quelle « poésie triviale et vulgaire, après avoir fait « divorce avec l'ancienne, qui était toute di- « vine, elle s'est emparée de nos théâtres, où « elle fait triompher l'admiration la plus ex- « travagante, en sorte qu'exerçant une espèce « de tyrannie, elle est venue à bout de s'assu- « jettir une musique de très-petite valeur; « mais en même temps elle a véritablement « perdu toute l'estime de ceux que leur es- « prit et leur sagesse font regarder comme « des hommes divins. » Je laisse aux lecteurs le soin d'appliquer à notre temps ce que Plutarque dit du sien au sujet de la musique et du théâtre.

Il n'est pas étonnant que Plutarque se plaigne ainsi de la dépravation qui s'était généralement glissée dans la musique de son temps, et qui l'avait si fort avilie. Avant lui, Platon, Aristote, et leurs disciples, avaient fait la même plainte, et cela dans un siècle si favorable à la perfection de tous les beaux-arts, et si fécond en grands hommes de toute espèce. Comment s'est-il pu faire que, lors même que l'on cultivait avec tant de succès l'éloquence, la poésie, la peinture, la sculpture; la musique, pour laquelle on n'avait pas moins d'attention, se soit tellement dégradée? Sa grande liaison avec la poésie en a été la principale cause, et l'on peut dire que ces deux sœurs ont eu à peu près la même destinée. Renfermées d'abord l'une et l'autre dans l'imitation parfaite de la belle nature, elles n'avaient pour but que d'instruire en divertissant, et d'exciter des mou-

[1] Νόμος. Lex.
[2] De Superst. pag. 167
[3] Sympos. lib. 7, pag. 701.
[4] De audit. poët. pag. 19.

[1] De Pyth. Orac. pag. 397.
[2] Pag. 743.

vements également utiles au culte des dieux et au bien de la société. Pour cela elles employaient les expressions, les tours, les rhythmes ou cadences les plus convenables. La musique en particulier, toujours simple, toujours pleine de noblesse et de décence, se contenait dans les bornes que lui avaient prescrites des grands maîtres, et surtout les philosophes et les législateurs, qui étaient la plupart et poëtes et musiciens. Mais les spectacles du théâtre, et le culte de certaines divinités, de Bacchus entre autres, dérangèrent fort, dans la suite des temps, de si sages règlements. Ils firent naître la poésie dithyrambique, poésie des plus licencieuses dans l'expression, dans le rhythme, dans les sentiments. Il lui fallut une musique du même genre, et par conséquent fort éloignée de cette noble simplicité de l'ancienne. La multitude des cordes, les traits, les diminutions, la broderie s'y introduisirent à l'excès, et donnèrent lieu aux justes plaintes des personnes les plus habiles et du meilleur goût en ce genre.

§ VI. — Différents genres et différents modes de la musique ancienne. Manière de noter les chants.

Pour dire un mot en général de la musique ancienne et en donner une légère idée, il faut savoir qu'il y a trois sortes de symphonies : la vocale, l'instrumentale, et celle qui forme l'union des voix et des instruments. Les anciens ont connu ces trois sortes de symphonies ou de concerts.

Il faut encore remarquer que la musique ne reconnaissait d'abord que trois modes, qui étaient à un ton de distance l'un de l'autre. Le plus grave des trois s'appelait le *dorien*; le plus aigu était le *lydien;* le *phrygien* tenait le milieu entre les deux précédents : en sorte que le mode *dorien* et le *lydien* comprenaient entre eux l'intervalle de deux tons ou d'une tierce majeure. En partageant cet intervalle par demi-tons, on fit place à deux autres modes, l'*ionien* et l'*éolien;* dont le premier fut inséré entre le *dorien* et le *phrygien*, le second entre le *phrygien* et le *lydien*. On ajouta encore de nouveaux modes, qui tiraient leurs dénominations des cinq premiers, en y joignant la préposition ὑπέρ, *sur*, pour ceux d'en haut, et la préposition ὑπὸ, *sous*, pour ceux d'en bas : l'*hyperdorien*, l'*hyperionien*, etc.; l'*hypodorien*, l'*hypoïonien*, etc.

Dans quelques livres du plain-chant moderne, et à la fin de quelques bréviaires, on rapporté à ces différents modes les différent tons qui sont en usage dans les chants de l'église. Le premier et le second ton appartiennent au mode dorien; les troisième et quatrième au mode phrygien; les autres au mode lydien et mixolydien.

Le chant de l'église est dans le genre diatonique, qui est le plus grave, et qui convient le mieux au culte divin.

Je reviens à la première division. La symphonie vocale suppose nécessairement plusieurs voix, parce qu'une seule personne ne peut chanter en même temps diverses parties. Lorsque plusieurs voix concertaient ensemble, elles chantaient ou à l'unisson, ce qui s'appelait *homophonie*; ou à l'octave, et même à la double octave, et cela se nommait *antiphonie*. On conjecture aussi qu'il y avait une troisième manière en usage parmi les anciens, qui consistait à chanter à la tierce.

La symphonie instrumentale, chez les anciens, recevait les mêmes différences que la vocale, c'est-à-dire que plusieurs instruments pouvaient concerter ensemble et à l'unisson, à l'octave et à la tierce.

Pour avoir tous les accords de musique sur deux cordes d'instrument de même matière, également grosses et également tendues, il n'y a qu'à faire que leurs longueurs soient l'une à l'autre dans de certains rapports de nombre. Par exemple, si les deux cordes sont égales en longueur, elles sont à l'unisson; si elles sont comme 1 à 2, elles donnent l'octave; si elles sont comme 2 à 3, c'est la quinte : comme 3 à 4, c'est la quarte; comme 4 à 5, c'est la tierce majeure, etc.

Il y avait même parmi les anciens, ainsi que parmi nous, quelques instruments, sur lesquels un musicien seul pouvait exécuter une sorte de concert. Telles étaient la double flûte et la lyre.

Le premier de ces instruments était composé de deux flûtes, unies de manière qu'elles n'avaient ordinairement qu'une embouchure

Digitized by Google

commune pour les deux tuyaux. Ces flûtes étaient égales, ou inégales, soit pour la longueur, soit pour le diamètre ou la grosseur. Les flûtes égales rendaient un même son ; les inégales rendaient des sons différents, l'un grave et l'autre aigu. La symphonie qui résultait de l'union des deux flûtes égales, était ou à l'unisson, lorsque les deux mains du joueur touchaient en même temps les mêmes trous sur chaque flûte ; ou à la tierce, lorsque les deux mains touchaient différents trous. La diversité des sons, produite par l'inégalité des flûtes, ne pouvait être que de deux espèces, suivant que ces flûtes étaient à l'octave, ou seulement à la tierce ; et dans l'un et l'autre cas, les mains du joueur touchaient en même temps les mêmes trous sur chaque flûte, et formaient par conséquent un concert ou à l'octave ou à la tierce.

Par la lyre on entend ici généralement tout instrument de musique dont les cordes sont tendues à vide. Les anciens avaient plusieurs instruments de ce genre, qui différaient entre eux par leur figure, par leur grandeur, ou par le nombre de leurs cordes, et auxquels ils donnaient divers noms, quoiqu'ils les aient souvent pris l'un pour l'autre. Les principaux étaient, 1° la *cithare*, κίθαρα, d'où dérive notre terme français *guitare*, qui désigne un instrument tout différent ; 2° la *lyre*, λύρα, autrement appelée χέλυς, et en latin *testudo*, parce que sa base ressemblait à l'écaille d'une tortue, animal dont la figure, dit-on, avait donné la première idée de cet instrument ; 3° le τρίγωνον, ou l'instrument triangulaire, qui seul a passé jusqu'à nous sous le nom de *harpe*.

La lyre, comme je l'ai déjà dit, a fort varié pour le nombre des cordes. Celle d'Olympe et de Terpandre n'en avait d'abord que trois, dont ces musiciens savaient diversifier les sons avec tant d'art, que, s'il faut en croire Plutarque, ils l'emportaient de beaucoup sur ceux qui jouaient d'une lyre plus composée [1]. En ajoutant une quatrième corde à ces trois premières, on rendit le *tétracorde* complet [2] ; et c'était la différente manière dont on accordait ces quatre cordes qui constituait les trois genres *diatonique*, *chromatique* et *enharmonique*. Le genre *diatonique* appartient à la musique commune et ordinaire. Dans le genre *chromatique*, la musique était plus molle par l'affaiblissement des sons, qu'on baissait d'un demi-ton, et dont on était averti par une marque colorée, d'où est venu le nom de *chromatique* du mot grec χρῶμα, *couleur*. Ce qu'on appelle aujourd'hui le bémol appartient à la musique chromatique. Dans la musique enharmonique, au contraire, on élevait les tons d'un demi-ton ; ce qu'on marquait, comme on fait encore aujourd'hui, par un dièse. Dans la musique *diatonique* le chant ne pouvait pas faire ses progressions par des intervalles moindres que les semi-tons majeurs. La modulation de la musique *chromatique* employait les semi-tons mineurs. Dans la musique *enharmonique*, la progression du chant se pouvait faire par des quarts de ton.

Macrobe [1], parlant de ces trois genres, dit que l'enharmonique n'est plus en usage à cause de sa difficulté ; que le chromatique est décrié, parce que la musique en ce genre est trop molle et trop efféminée ; et que le diatonique tient le milieu entre les deux.

L'addition d'une cinquième corde produit le *pentacorde*. La lyre à sept cordes, ou l'*heptacorde*, a été la plus en usage et la plus célèbre de toutes. Cependant, quoiqu'on y trouvât les sept voix de la musique, l'octave y manquait encore. Simonide l'y mit enfin, selon Pline [2] ; en y ajoutant une huitième corde. Longtemps après lui, Timothée, Milésien, qui vivait sous Philippe, roi de Macédoine, vers la 108e olympiade, multiplia, comme nous l'avons observé, les cordes de la lyre jusqu'au nombre de onze. Ce nombre fut encore porté plus loin.

La lyre à trois ou quatre cordes n'était susceptible d'aucune symphonie. On pouvait sur le *pentacorde* jouer deux parties à la tierce l'une de l'autre. Plus le nombre des cordes se multipliait sur la lyre, plus on trouvait de facilité à composer sur cet instrument des airs.

[1] Plut. de Mus. pag. 1137.

[2] Un passage d'Horace, diversement expliqué par M. Dacier et par le père Sanadon, a donné lieu à de savantes dissertations sur l'instrument appelé *tétracorde*.

[1] Lib. 2, in Somn. Scip. cap. 4.

[2] Plin. lib. 7, cap. 56. — Plut. de Mus. pag 1141.

Digitized by Google

qui fissent entendre en même temps différentes parties. La question est de savoir si les anciens ont profité de cet avantage.

Cette question, agitée depuis environ deux siècles au sujet de l'ancienne musique, et qui consiste à savoir si les Grecs et les Romains ont connu en ce genre ce qu'on appelle *contre-point*, ou concert à plusieurs parties, a produit divers écrits pour et contre. Le plan de mon ouvrage me dispense d'entrer dans l'examen de cette difficulté, dont j'avoue d'ailleurs que je ne suis point capable.

Il n'est pas inutile de savoir comment les anciens notaient leurs chants [1]. Chez eux le système général de la musique était divisé en dix-huit sons, dont chacun avait son nom particulier. Ils avaient inventé des caractères qui marquaient chaque ton : σημεῖα, des *signes*. Toutes ces figures étaient composées d'un monogramme, formé de la première lettre du nom particulier de chacun des dix-huit sons du système général. Ces signes, qui servaient dans la musique vocale et dans l'instrumentale, s'écrivaient au-dessus des paroles, et ils étaient rangés sur deux lignes, dont la supérieure était pour le chant, et l'inférieure pour l'accompagnement. Ces lignes n'avaient guère plus d'épaisseur que des lignes d'écriture ordinaire. Nous avons encore quelques manuscrits grecs où ces deux espèces de notes se trouvent écrites de la manière que je viens d'exposer. On en a tiré les hymnes à Calliope [2], à Némésis, et à Apollon, aussi bien que la strophe d'une des odes de Pindare. M. Burette nous a donné tous ces morceaux avec la note antique et la note moderne.

On s'est servi des caractères inventés par les anciens [3] pour écrire les chants musicaux, jusque dans le onzième siècle, que Gui d'Arezzo trouva l'invention de les écrire comme on le fait aujourd'hui, avec des notes placées sur différentes lignes, de manière que la position de la note en marque l'intonation. Ces notes ne furent d'abord que des points où il n'y avait rien qui en marquât la durée. Mais Jean de Meurs, né à Paris [1], et qui vivait sous le règne du roi Jean, trouva le moyen de donner à ces points une valeur inégale par les différentes figures de rondes, de noires, de croches, de doubles-croches, et autres qu'il inventa, et qui ont été adoptées par les musiciens de toute l'Europe.

[1] Martian. Capel de nupt. Philol.

[2] Ces hymnes étaient d'un poëte nommé Denys, peu connu d'ailleurs.

[3] Mémoires de l'Acad. des Belles-Lettres, tome V.

### § V. — S'IL FAUT PRÉFÉRER LA MUSIQUE MODERNE A L'ANCIENNE.

La fameuse querelle au sujet des anciens et des modernes s'est fort échauffée à cette occasion, parce que, si la musique ancienne a ignoré le *contre-point*, on prétend que c'est un titre incontestable de préférence pour la moderne. Je ne sais, en supposant même le fait, qui pourra bien toujours demeurer douteux, si la conséquence est si certaine. Ne se peut-il pas faire que les anciens aient porté la musique pour tout le reste à un degré de perfection où les modernes n'aient pu atteindre, comme cela est arrivé en d'autres arts? (Je ne dis pas que cela soit, je ne parle que de la possibilité.) Pour lors, la découverte du *contre-point* devrait-elle donner une préférence absolue aux derniers sur les autres? Les plus habiles peintres de l'antiquité, comme Apelle, n'employaient dans leurs tableaux que quatre couleurs. Loin que ce fût pour Pline une raison de rien diminuer de leur mérite et de leur réputation, il les en admirait encore davantage, d'avoir laissé si loin derrière eux tous les peintres qui les avaient suivis, quoique ceux-ci eussent mis en usage un grand nombre de nouvelles couleurs.

Il en faudra toujours revenir au fond, et examiner si en effet la musique des derniers temps l'emporte sans contestation sur celle des anciens; et c'est ce qu'il ne paraît pas possible de décider. Il n'en est pas de la musique comme de la sculpture. Dans celle-ci on peut juger le procès sur les pièces qui se produisent de part et d'autre. On a des statues et des bas-reliefs de l'antiquité, dont on peut faire la comparaison avec les nôtres : et nous avons vu que Michel-Ange, sur ce point, passait condamnation, et reconnaissait de bonne foi

[1] En 1350.

la supériorité des anciens. Il n'est parvenu jusqu'à nous aucun ouvrage de la musique ancienne qui puisse nous en faire sentir l'excellence, ni nous faire juger, sur notre expérience propre, si elle était aussi parfaite que la nôtre. Les merveilleux effets qu'on prétend qu'elle produisait ne paraissent pas des preuves fort décisives.

Il nous reste des traités didactiques, tant grecs que latins, qui peuvent nous instruire de la théorie de cet art : mais peut-on en conclure quelque chose de bien sûr pour la pratique? Cela peut nous donner quelque jour, quelque ouverture : mais il y a bien loin des préceptes à l'exécution. De simples traités de poésie suffiraient-ils pour nous faire connaître si les poëtes modernes doivent être préférés aux anciens?

Dans l'incertitude qui restera toujours par rapport à la question dont je parle, il y a un préjugé bien favorable pour les anciens, qui doit au moins, ce me semble, faire suspendre le jugement. On convient que les Grecs avaient un génie merveilleusement propre pour les arts, qu'ils ont cultivés avec un succès extraordinaire, et qu'ils les ont portés pour la plupart à un très-haut degré de perfection : architecture, sculpture, peinture, on ne leur dispute point cette louange. Or, de tous ces arts, il n'y en a aucun qui ait été cultivé si anciennement ni si généralement que la musique. Ce n'étaient pas quelques particuliers seulement qui s'y appliquaient, comme dans les autres arts; c'étaient généralement tous ceux qui étaient élevés avec quelque soin. L'étude de la musique faisait une partie essentielle de l'éducation de la jeunesse. Elle était d'un usage général pour les fêtes solennelles, pour les sacrifices, et surtout pour les repas, presque toujours accompagnés de concerts, qui en faisaient toute la joie et le principal assaisonnement. Il y avait des disputes publiques, et des récompenses pour ceux qui s'y distinguaient par un mérite singulier. Elle dominait d'une manière particulière dans les chœurs et dans les tragédies. On sait jusqu'à quelle magnificence et jusqu'à quelle perfection tout le reste fut porté à Athènes dans ces spectacles. N'y aurait-il eu que la musique qu'on y eût négligée? Croit-on que ces oreilles attiques, si fines et si délicates pour le son des mots dans le simple discours[1], le fussent moins par rapport aux concerts de voix et d'instruments qui régnaient dans ces chœurs, et qui faisaient le plaisir d'Athènes le plus sensible et le plus ordinaire? Pour moi, je ne puis m'empêcher de croire que les Grecs, portés comme ils l'étaient au divertissement, élevés et nourris dans le goût des concerts, avec tous les secours dont j'ai parlé, avec ce génie inventif et industrieux pour tous les arts qu'on leur connaît, ont excellé dans la musique comme dans tout le reste. C'est la seule conclusion que je tire de tout le raisonnement que je viens de faire, sans prétendre donner la préférence aux anciens sur les modernes.

Je n'ai point parlé de la perfection où ont pu parvenir les chantres israélites sur tout ce qui regarde le son de la voix, et celui des instruments, pour ne point mêler une musique toute sainte et toute consacrée à la religion avec une musique toute profane, et entièrement livrée à l'idolâtrie, et à tous les excès qui en étaient la suite. Il est à présumer que ces chantres, à qui l'Écriture paraît donner une espèce d'inspiration et de don de prophétie[2], non pour composer des psaumes prophétiques, mais pour les chanter d'une manière vive, ardente et pleine de zèle, avaient porté la science du chant jusqu'où elle pouvait aller. C'était sans doute un genre de musique grand, noble, sublime, où tout était proportionné à la majesté du Dieu qui en était l'objet, et l'on peut ajouter qui en était l'auteur; car il avait bien voulu former lui-même ses ministres et ses chantres, et leur enseigner comment il voulait que ses louanges fussent célébrées.

Rien n'est admirable comme l'ordre même que Dieu avait établi parmi les lévites pour l'exercice de cet auguste ministère. Ils étaient

[1] « Atticorum aures teretes et religiosæ. » (Cic. *in Orat* cap. 9.)

[2] « Chonenias *prophetiæ* præerat.. Erat quippè valdè « sapiens... » (L. Paralip. 15-22.)

« David et magistratus exercitûs segregaverunt in mi- « nisterium filios Asap, et Heman, et Iditum : qui *pro-* « *phetarent* in citharis, et psalteriis, et cymbalis, secun- « dùm numerum suum dedicato sibi officio servientes. » (I. Paralip. 25, 1.)

au nombre de quatre mille[1], partagés en différents corps, dont chacun avait son chef, et le genre aussi bien que le temps de ses fonctions marqués. Deux cent quatre-vingt-huit[2] étaient destinés à apprendre aux autres à chanter et à toucher les instruments. On voit un échantillon de cet ordre merveilleux dans la distribution que David fit des parties de la musique sainte, avec laquelle il voulut solenniser le transport de l'arche de la maison d'Obédédon dans la citadelle de Sion[3]. Toute la troupe des musiciens était divisée en trois chœurs. Le premier avait des instruments de cuivre concaves, fort retentissants, semblables à nos timbales, sinon qu'ils n'étaient pas converts de peaux, mais étaient dans leur vide traversés de barres doublées, qu'on frappait en différents endroits. Ces sons se mariaient fort bien avec les trompettes sacerdotales qui précédaient; et par leurs mouvements vifs, perçants, coupés, étaient très-propres à réveiller l'attention des spectateurs. La seconde troupe des chantres sacrés, composée de dessus, touchait un autre instrument. Le troisième chœur était composé de basses, qui servaient à nourrir et à soutenir ces dessus, avec lesquels ils étaient toujours d'accord, parce qu'ils étaient conduits par le même maître des chantres.

Il est aisé de comprendre que les lévites, en aussi grand nombre qu'ils étaient, destinés de père en fils à cet unique exercice, instruits par les plus savants maîtres, et formés par une longue et continuelle expérience, devaient acquérir une extrême habileté, et saisir enfin toutes les beautés et toutes les délicatesses d'un art où ils passaient leur vie entière.

Voilà la vraie destination de la musique. Le plus noble usage que les hommes en puissent faire, c'est de l'employer à rendre un hommage continuel de louange et d'adoration à la majesté suprême du Dieu qui a créé et qui conduit l'univers. Un ministère si saint est réservé à ses fidèles enfants: *hymnus omnibus sanctis ejus.*

[1] I. Paralip. 23, 5.

[2] « Fuit numerus eorum..... qui erudiebant canticum « Domini, cuncti doctores, ducenti octoginta octo. » (I. Paralip. 25, 7.)

[3] I. Paralip. 15, 19-21. On a suivi l'hébreu.

### Art. II. — Des parties de la musique propres aux anciens.

Je traiterai dans ce second article des autres parties de la musique usitées chez les anciens, mais inconnues parmi nous, et je les confondrai souvent ensemble, parce qu'elles ont une liaison naturelle, et qu'il serait difficile de les séparer sans tomber dans des redites. Je ferai grand usage de ce qui est dit sur ces matières dans les Réflexions critiques de M. l'abbé du Bos sur la poésie et sur la peinture.

#### § I. — Déclamation du théâtre composée et réduite en notes.

Les anciens avaient pour le théâtre une déclamation composée, et qui s'écrivait en notes, sans être pour cela un chant musical: et c'est dans ce sens qu'il faut prendre quelquefois dans les auteurs latins ces mots, *canere*, *cantus*, et même *carmen*, qui ne signifient pas toujours un chant proprement dit, mais une certaine manière de déclamer ou de lire.

Suivant Bryennius, la déclamation se composait avec les accents, et par conséquent on devait se servir, pour l'écrire en notes, des caractères mêmes qui servaient à marquer ces accents. Il n'y en avait d'abord que trois, l'aigu, le grave, et le circonflexe. Ils montèrent ensuite jusqu'à dix, marqués chacun par un caractère différent. On en voit les noms et les figures dans les anciens grammairiens. L'accent est la règle certaine qui enseigne comment il faut élever ou abaisser la voix dans la prononciation de chaque syllabe. Comme on apprenait l'intonation de ces accents en même temps qu'on apprenait à lire, il n'y avait presque personne qui n'entendît cette espèce de notes.

Outre le secours des accents, les syllabes avaient dans la langue grecque et dans la langue latine une quantité réglée, savoir des brèves et des longues. La syllabe brève[1] valait un temps dans la mesure, et la syllabe longue en valait deux. Cette proportion entre les syllabes longues et les syllabes brèves était aussi

[1] « Longam esse duorum temporum, brevem unius, « etiam pueri sciunt. » (Quintil. lib. 9, cap. 4.)

constante que la proportion qui est aujourd'hui entre les notes de différente valeur. Comme deux notes noires doivent, dans notre musique, durer autant qu'une blanche, dans la musique des anciens deux syllabes brèves ne duraient ni plus ni moins qu'une longue. Ainsi, lorsque les musiciens grecs ou romains mettaient en chant quelque composition que ce fût, ils n'avaient, pour la mesurer, qu'à se conformer à la quantité des syllabes sur lesquelles ils posaient chaque note.

Je ne puis m'empêcher de remarquer ici en passant, qu'il est fâcheux que, parmi nous, les musiciens qui composent le chant des hymnes et des motets, n'entendent pas le latin, et ignorent la quantité des mots; d'où il arrive souvent que sur des syllabes qui sont brèves, et sur lesquelles on devrait couler légèrement, on insiste et on s'arrête longtemps, comme si elles étaient longues. C'est un défaut considérable, et contraire aux plus communes règles de la musique.

J'ai dit que la déclamation des acteurs sur le théâtre était composée et écrite en notes, qui déterminaient le ton qu'il fallait prendre. Entre plusieurs passages qui le démontrent, je me contente d'en choisir un, tiré de Cicéron, où il parle de Roscius, son contemporain et son ami intime. Personne n'ignore que Roscius était devenu un homme de très-grande considération, par l'habileté singulière dans son art, et par sa réputation de probité. On était si bien prévenu en sa faveur, que, lorsqu'il jouait moins bien qu'à l'ordinaire, on disait de lui qu'il se négligeait, ou qu'il était incommodé : *noluit, inquiunt, agere Roscius, aut crudior fuit* [1]. Enfin, la plus grande louange qu'on donnait à un homme qui excellait dans sa profession, était de dire que c'était un Roscius dans son genre [2].

Cicéron, après avoir dit qu'un orateur qui devient vieux peut ralentir sa déclamation, apporte pour preuve et pour exemple de ce qu'il avance, Roscius, qui déclarait que, lorsqu'il se sentirait vieillir, il déclamerait beaucoup plus lentement, et que, pour y réussir, il obligerait les instruments à ralentir le mouvement de la mesure : *quanquàm, quoniam multa ad oratoris similitudinem ab uno artifice sumimus, solet idem Roscius dicere, se, quò plus sibi ætatis accederet, eò tibicinis modos et cantus remissiores esse facturum* [1]. En effet, Cicéron, dans un ouvrage postérieur à celui que je viens de citer, fait dire à Atticus que cet acteur avait ralenti sa déclamation en obligeant le joueur de flûte qui l'accompagnait de ralentir lui-même les sons de son instrument : *Roscius, familiaris tuus, in senectute numeros et cantus remiserat, ipsasque tardiores fecerat tibias* [2].

Il est évident que le *chant* (car souvent on l'appelait ainsi), que le chant des pièces dramatiques qui se récitaient sur les théâtres des anciens, n'avait ni passages, ni ports de voix cadencés, ni tremblements soutenus, ni les autres caractères de notre chant musical : en un mot, que ce chant n'était autre chose qu'une déclamation comme la nôtre. Cette récitation ne laissait pas d'être composée, puisqu'elle était soutenue d'une basse continue, dont le bruit était proportionné, selon toutes les apparences, au bruit que fait un homme qui déclame.

Cette pratique nous paraît absurde, et presque incroyable, mais elle n'en est pas moins certaine ; et, en matière de faits, il est inutile d'y opposer des raisonnements. On ne peut parler que par conjecture sur la composition que pouvait jouer la basse continue dont les acteurs étaient accompagnés en déclamant. Peut-être ne faisait-elle que jouer de temps en temps quelques notes longues qui se faisaient entendre aux endroits où l'acteur devait prendre des tons, dans lesquels il était difficile d'entrer avec justesse ; et par là elle rendait à l'acteur le même service que Gracchus tirait de ce joueur de flûte qu'il tenait près de lui en haranguant; afin qu'il lui donnât à propos les tons concertés.

### § II. — Gestes du théâtre composés et réduits en notes.

Ce n'est pas seulement le ton que la musi-

[1] Cic. de Orat. lib. 1, n. 124.

[2] « Jam diù consecutus est, ut in quo quisque artificio « excelleret, is in suo genere Roscius diceretur. » (*De Orat.* lib. 1, n. 130.)

[1] Id. ibid. lib. 1, n. 251.

[2] Cic. de Leg. lib. 1, n. 11.

que réglait par rapport à la déclamation, elle réglait encore le geste. Cet art était appelé ὄρχησις par les Grecs, et *saltatio* par les Romains. Platon dit[1] que cet art consiste dans l'imitation de tous les gestes et de tous les mouvements que les hommes peuvent faire. Ainsi il ne faut pas restreindre le sens de *saltatio* à celui que nous donnons dans notre langue au mot de *danse*. Cet art, comme le remarque Platon, avait beaucoup plus d'étendue. Il était destiné, non-seulement à former les attitudes et les mouvements qui servent ou pour la bonne grâce, ou pour certaines danses artificielles accompagnées de sauts, mais encore à régler le geste, tant des acteurs du théâtre que des orateurs, et même à enseigner certaine manière de gesticuler dont nous traiterons bientôt, qui se faisait entendre sans le secours de la parole.

Quintilien conseille d'envoyer les enfants, pour quelque temps seulement, dans les écoles où l'on enseignait l'art de la saltation[2], mais simplement pour y prendre la grâce et l'air aisé dans l'action, et non pour se former sur le geste du maître de danse, dont celui de l'orateur doit être différent. Il marque que cet usage était fort ancien, et qu'il s'était maintenu jusqu'à son temps sans être blâmé.

Cependant Macrobe nous a conservé le fragment d'une harangue du second Scipion l'Africain, dans laquelle le destructeur de Carthage parle avec chaleur contre cet usage. « Nos jeunes gens[3], dit-il, vont dans l'école « des comédiens apprendre à chanter[4], exer- « cice que nos ancêtres regardaient comme « déshonorant pour des personnes bien nées. « Ils y vont sans rougir, et l'on voit de jeunes « garçons et de jeunes filles parmi une troupe « de gens absolument décriées pour leurs « mœurs déréglées. » Le témoignage d'un homme aussi sage qu'était Scipion est d'un grand poids dans la matière dont il s'agit, et donne lieu à bien des réflexions.

Quoi qu'il en soit, nous voyons que les anciens prenaient un soin extraordinaire de se perfectionner dans le geste; et ce soin était commun aux comédiens et aux orateurs. On sait combien Démosthène y donna d'application. Roscius disputait quelquefois avec Cicéron à qui exprimerait mieux la pensée en plusieurs manières différentes[1], chacun selon son art: Roscius par le geste, Cicéron par la voix. Il paraît que Roscius rendait par le geste seul le sens de la phrase que Cicéron venait de composer et de réciter. On jugeait ensuite lequel des deux avait le mieux réussi dans sa tâche. Cicéron changeait ensuite les mots ou le tour de la phrase, sans que le sens du discours en fût énervé; et il fallait que Roscius à son tour rendit le sens par d'autres gestes, sans que ce changement affaiblît l'expression de son jeu muet.

### § III. — Déclamation et geste partagés sur le théâtre entre deux acteurs.

On sera moins surpris de ce que je viens de rapporter au sujet de Roscius, quand on saura que les Romains partageaient souvent la déclamation théâtrale entre deux acteurs, dont l'un prononçait, tandis que l'autre faisait des gestes. C'est encore ici une de ces choses qu'on a peine à concevoir, tant elles sont éloignées de nos usages, et tant elles nous paraissent bizarres.

Tite-Live nous apprend ce qui donna occasion à cette coutume. Livius Andronicus[2], poëte célèbre, et qui le premier donna sur le

[1] Plat. de Leg. lib. 7, pag. 814.

[2] « Cujus etiam disciplinæ usus in nostram usque ætatem sine reprehensione descendit. A me autem non « ultra pueriles annos retinebitur, nec in his ipsis diù. « Neque enim gestum oratoris componi ad similitudinem « saltatoris volo, sed subesse aliquid ex hâc exercitatione.» (Quintil. lib. 1, cap. 11.)

[3] « Eunt in ludum histrionum, discunt cantare, quod « majores nostri ingenuis probro duci voluerunt. Eunt, « inquam, in ludum saltatorium, inter Cinædos, virgines « puerique ingenui.» (Macrob. *Saturnal.* lib. 2, cap. 8.)

[4] Comme il s'agit ici de comédiens, on voit bien que par ce mot *chanter*, il faut entendre *déclamer, réciter* des pièces de théâtre.

[1] « Et certè satis constat contendere eum (Cicerone) « cum histrione solitum, utrum ille sæpiùs eamdem sen- « tentiam variis gestibus efficeret, an ipse per eloquentiæ « copiam sermone diverso pronuntiaret.» (Macrob. *Saturn.* lib. 2, cap. 10.)

[2] « Livius..... idem scilicet, quod omnes tunc erant, « suorum carminum actor, dicitur, quum sæpiùs revoca- « tus vocem obtudisset, veniâ petitâ puerum ad canen « dum ante tibicinem quum statuisset, canticum egisse « aliquantò magis vigenti motu, quia nihil vocis suæ « impediebat. Inde ad manum cantari histrionibus cœptum

théâtre de Rome une pièce reguliére l'an de Rome 514, environ six vingts ans après que le spectacle dramatique eut commencé à s'y introduire, jouait lui-même dans une de ses pièces. C'était alors la coutume que les poëtes dramatiques montassent eux-mêmes sur le théâtre pour y représenter un personnage. Le peuple qui se donnait la liberté de faire répéter les endroits qui lui plaisaient, à force de crier *bis*, c'est-à-dire *encore une fois*, fit réciter si long-temps Andronicus, qu'il s'enroua; hors d'état de déclamer davantage, il fit trouver bon au peuple qu'un esclave, placé devant le joueur d'instruments, récitât les vers; et tandis que cet esclave récitait, Andronicus fit les mêmes gestes qu'il avait faits en récitant lui-même : on remarqua que son action alors était beaucoup plus animée, parce qu'il employait toutes ses forces et toute son attention à faire les gestes pendant qu'un autre était chargé du soin et de la peine de prononcer. De là, continue Tite-Live, naquit l'usage de partager la déclamation entre deux acteurs, et de réciter, pour ainsi dire, à la cadence du geste des comédiens; et cet usage a si bien prévalu, que les comédiens ne prononcent plus eux-mêmes que les dialogues. On trouve le même récit dans Valére Maxime, et il est confirmé par plusieurs autres passages.

Il est donc certain que souvent la prononciation et le geste se trouvaient partagés entre deux acteurs; et c'était sur des règles fixes de musique qu'ils mesuraient et le son de leur voix, et le mouvement des mains et de tout le corps.

Nous sommes frappés du ridicule qu'il y aurait dans deux personnes sur le théâtre, dont l'une ferait des gestes sans parler, tandis que l'autre réciterait sur un ton pathétique les bras croisés. Mais il faut se souvenir, en premier lieu, que les théâtres des anciens étaient bien plus vastes que les nôtres; en second lieu, que les acteurs jouaient masqués, et que par conséquent on ne pouvait pas de loin distinguer sensiblement aux mouvements de la bouche et des muscles du visage s'ils parlaient, ou s'ils ne parlaient pas. On choisissait sans doute un *chanteur* (j'appelle ainsi celui qui prononçait), dont la voix approchât autant qu'il était possible de la voix du comédien[1]; ce chanteur se plaçait sur une espèce d'estrade, laquelle était vers le bas de la scène.

Mais comment la musique rhythmique s'y prenait-elle pour asservir à une même mesure, et pour faire tomber en cadence et le comédien qui récitait, et le comédien qui faisait les gestes? C'est une de ces choses dont saint Augustin dit qu'elles étaient connues de tous ceux qui montaient sur le théâtre, et pour cela même il ne croyait pas devoir l'expliquer. Il est difficile de concevoir comment les anciens s'y prenaient pour faire agir ces deux acteurs d'un concert si parfait, qu'ils paraissent presque n'en faire qu'un; mais le fait est certain. Nous savons qu'ils battaient la mesure sur leur théâtre, et qu'ils y marquaient ainsi le rhythme que l'acteur qui récitait, l'acteur qui faisait les gestes, les chœurs, et même les instruments, devaient suivre comme une règle commune. Quintilien, après avoir dit que les gestes sont autant assujettis à la mesure que les chants mêmes[2], ajoute que les acteurs qui font les gestes doivent suivre les signes que marquent les pieds, c'est-à-dire la mesure qui se bat, avec autant de précision que ceux qui exécutent les modulations; il entend par là les acteurs qui prononcent et les instruments qui les accompagnent[3]. Il y avait, auprès de l'acteur qui représentait, un homme chaussé avec des souliers de fer, qui frappait du pied sur le théâtre : on peut croire que c'était cet homme-là qui battait avec le pied une mesure dont le bruit devait se faire entendre de tous ceux qui devaient la suivre.

L'extrême délicatesse des Romains (il en faut dire autant des Grecs) pour tout ce qui concernait le théâtre, et les dépenses énormes qu'ils faisaient pour ces sortes de représenta-

« diverbiaque tantùm ipsorum voci relicta. » (Liv. lib. 7, n. 2.)

« Is (Livius Andronicus) sui operis actor, quum sæpiùs à populo revocatus vocem obtudisset, adhibito puerl et tibicinis concentu, gesticulationem tacitus pergit. » (Val. Max. lib. 2, cap. 4.)

[1] Isidor. Origin. lib. 18.

[2] « Atqui corporis motui sua quædam tempora, ad et signa pedum non minùs saltationi, quam modulationibus, adhibet ratio musica numeros. » (Quintil.)

[3] Lucian. in Orchesi, pag. 951.

tions, nous donnent lieu de croire qu'ils en avaient porté toutes les parties à une grande perfection ; et que, par conséquent, le partage qu'ils avaient fait de la déclamation entre deux acteurs, dont l'un parlait et l'autre gesticulait, n'avait rien qui ne fût très-agréable aux spectateurs.

Un comédien [1], à Rome, qui faisait un geste hors de mesure, n'était pas moins sifflé que celui qui manquait dans la prononciation d'un vers. L'habitude d'assister aux spectacles avait rendu le peuple même si délicat [2], qu'il trouvait à redire jusqu'aux inflexions et aux faux accords, lorsqu'on les répétait trop souvent, quoique ces accords produisent un bon effet lorsqu'ils sont ménagés avec art.

Les sommes immenses que les anciens consacraient à la célébration des spectacles sont à peine croyables. La représentation de trois tragédies de Sophocle coûta plus aux Athéniens que la guerre du Péloponnèse. Quelles dépenses ne faisaient point les Romains pour bâtir des théâtres et des amphithéâtres, et même pour payer leurs acteurs ! Æsopus [3], célèbre acteur dans le tragique, contemporain de Cicéron, laissa en mourant à ce fils dont Horace et Pline font mention comme d'un fameux dissipateur, une succession [4] de deux millions cinq cent mille livres [5] qu'il avait amassés à jouer la comédie. Roscius [6], l'ami de Cicéron, avait par an plus de soixante mille livres [7] de gages : et il devait en avoir davantage, si on croit un autre auteur qui dit qu'il touchait par jour [8], des deniers publics, cinq cents francs pour lui seul, sans les partager avec sa troupe. Jules-César [1] donna plus de soixante mille livres à Labérius, pour engager ce poëte à jouer lui-même dans une pièce qu'il avait composée.

J'ai rapporté ces faits, et il y en a une infinité d'autres pareils, pour mieux faire sentir jusqu'où allait la passion des Romains pour les spectacles. Or, est-il vraisemblable qu'un peuple qui n'épargnait rien pour ces jeux publics, qui en faisait sa plus grande occupation, ou du moins son plus sensible plaisir, qui se piquait d'un goût fin et épuré pour tout le reste ; que ce peuple, dis-je, dont un seul mot mal prononcé, un seul ton mal pris, un seul geste mal concerté blessait la délicatesse, eût souffert si longtemps sur le théâtre ce partage de la voix et du geste entre deux acteurs, s'il avait le moins du monde choqué ou les yeux ou les oreilles ? On peut croire, sans prévention, qu'un théâtre si estimé et si fréquenté avait porté toutes choses à une grande perfection.

C'était la musique qui en avait presque tout l'honneur. Elle présidait à la composition des pièces : car autrefois elle portait ses droits et son domaine jusque-là, et était confondue avec la poésie. Elle réglait le ton et le geste des acteurs. Elle était appliquée à former la voix, à l'unir avec le son des instruments, et à composer de cette union une agréable harmonie.

Dans l'ancienne Grèce, les poëtes faisaient eux-mêmes la déclamation de leurs pièces. *Musici, qui erant quondam iidem poëtæ*, dit Cicéron [2] en parlant des anciens poëtes grecs qui avaient trouvé le chant et la figure des vers. L'art de composer la déclamation des pièces de théâtre faisait à Rome une profession particulière. Dans les titres qui sont à la tête des comédies de Térence, on voit avec le nom de l'auteur du poëme, et le nom du chef de la troupe de comédiens qui les avaient représentés, le nom de celui qui en avait la déclamation en latin : *qui fecerat modos*.

Cicéron se sert de la même expression, *facere modos*, pour désigner ceux qui composaient la déclamation des pièces de théâtre. Après avoir dit que Roscius déclamait exprès

[1] « Histrio, si paululùm se moveat extra numerum, aut « si versus pronunciatus est syllabâ unâ longior aut brevior, exsibilatur et explodîtur. » (Cic. *in Parad.* 3.)

[2] « Quantò molliores sunt et delicatiores in cantu « flexiones et falsæ vocula, quàm certæ et severæ : qui« bus tamen non modò austeri, sed, si sæpiùs fiant, multitudo ipsa reclamat. » (Cic. *de Orat.* lib. 3, n. 98.)

[3] Horat. Sat. lib. 2 [3, v. 235]. — Plin. lib. 10, cap. 51.

[4] « Æsopum ex pari arte ducentiès sestertiùm reliquisse filio constat. » (Macrob. lib. 2, cap. 10.)

[5] Vingt millions de sesterces, ou 4 100 000 fr. E. B.

[6] « Quippè quum jam apud majores nostros Roscius « histrio sestertiùm quingenta millia annua meritasse « prodatur. » (Plin. lib. 7, cap. 39.)

[7] 500 000 sesterces, ou 102 000 fr. E. B.

[8] « Tanta fuit gratia, ut mercedem diurnam de pu« blico mille denarios sine gregalibus solus acceperit. » « (Macrob. *Saturnal.* lib. 2, cap. 10.)

[1] Macr. Saturn. lib. 2. cap. 7

[2] Cic. de Orat. lib, 3 n. 171.

certains endroits de son rôle d'un ton plus nonchalant que le sens des vers ne semblait le demander, et qu'il plaçait des ombres dans son geste pour relever davantage les endroits qu'il voulait faire briller, il ajoute : « Le succès[1] « de cette pratique est si certain, que les poë- « tes et les compositeurs de déclamation s'en « sont aperçus comme les comédiens, et ils « savent tous s'en prévaloir et la mettre en « usage. » Ces compositeurs de déclamation élevaient, rabaissaient avec dessein, variaient avec art la récitation. Un endroit devait quelquefois se prononcer selon la note plus bas que le sens ne paraissait le demander, mais c'était afin que le ton élevé ou l'acteur devait sauter à deux vers de là frappât davantage.

### § IV. — Art des pantomimes.

Pour achever ce qui regarde la musique des anciens, il me reste à parler de la plus singulière et la plus merveilleuse de toutes ses opérations, mais non la plus utile ni la plus louable; c'est l'exercice des pantomimes.

Les anciens, non contents d'avoir réduit par les préceptes de la musique l'art du geste en méthode, l'avaient tellement perfectionné, qu'il se trouva des comédiens qui osèrent entreprendre de jouer toutes sortes de pièces de théâtre sans ouvrir la bouche. Ils s'appelèrent *pantomimes*, parce qu'ils *imitaient* et exprimaient *tout* ce qu'ils voulaient dire avec les gestes qu'enseignait l'art de la *saltation*, sans employer le secours de la parole.

Nous apprenons de Suidas et de Zosime que l'art des pantomimes naquit à Rome sous l'empire d'Auguste[2]; et c'est ce qui fait dire à Lucien que Socrate n'avait vu la *danse* que dans son berceau[3]. Zosime compte même l'invention de cet art parmi les causes de la corruption des mœurs du peuple romain, et des malheurs de l'empire. Les deux premiers instituteurs du nouvel art[4] furent Pylade et Bathylle, dont le nom devint fort célèbre parmi les Romains. Le premier réussissait mieux dans les sujets tragiques, et l'autre dans les comiques.

Ce qui paraît surprenant, c'est que ces comédiens, qui entreprenaient de représenter des pièces sans parler, ne pouvaient pas s'aider des mouvements du visage dans leur déclamation : ils jouaient masqués comme les autres comédiens. Ils commencèrent sans doute d'abord à exécuter à leur manière quelque scènes fort connues de tragédies et de comédies, afin de se faire entendre plus facilement des spectateurs, et ils parvinrent peu à peu jusqu'à pouvoir représenter les pièces entières.

Comme ils étaient dispensés de rien prononcer, et qu'ils n'avaient que des gestes à faire, on conçoit aisément que toutes leurs démonstrations étaient plus vives, et que leur action était beaucoup plus animée que celle des comédiens ordinaires. Aussi Cassiodore appelle-t-il les pantomimes[1] des hommes dont les mains disertes avaient, pour ainsi dire, une langue au bout de chaque doigt; des hommes qui parlaient en gardant le silence, et qui savaient faire un récit entier sans ouvrir la bouche : enfin des hommes que Polhymnie, la muse qui présidait à la musique, avait formés, afin de montrer qu'il n'était pas besoin d'articuler des mots pour faire entendre sa pensée.

Il fallait que ces représentations, quoique muettes, causassent un sensible plaisir, et enlevassent les spectateurs. Sénèque, le père[2], qui exerçait une des professions des plus graves et des plus honorées de son temps, confesse que son goût pour ces représentations des pantomimes était une véritable passion. Lucien[3] dit qu'on y pleurait comme aux pièces des autres comédies. Il raconte aussi qu'un roi des environs du Pont-Euxin, qui se trouvait à Rome sous le règne de Néron, demandait à ce prince avec beaucoup d'empressement un pantomime qu'il avait vu jouer, pour en faire son interprète en toute langue. « Cet

[1] « Neque id actores priùs viderunt quàm ipsi poetæ, « quàm denique illi etiam qui fecerunt modos, à quibus « utrisque summittitur aliquid, deinde augetur, extenua- « tur, inflatur, variatur, distinguitur. » (Cic. *de Orat.* lib. 3 n. 1, 2.)

[2] Suid. Ὀρχηστής.

[3] Zos. lib. 1. [cap. 6.]

[4] Lucian. de Orchesi, pag. 923.

[1] « Orchestarum loquacissimæ manus, linguosi digiti, « silentium clamosum, expositio tacita, quam musa Pol- « hymnia reperisse narratur, ostendens homines posse « sine oris afflatu velle suum declarare. » (Cassiod. Var. *Epist.* lib. 4, epist. 51.)

[2] Senec. in Controv 2.

[3] Lucian. in Orchesi, pag. 948. — Id. ibid 940.

« homme, disait-il, se fera entendre de tout « le monde, au lieu que je suis obligé de payer « un grand nombre de truchements pour en- « tretenir commerce avec mes voisins, qui « parlent plusieurs langues différentes que je « n'entends point. »

Ce qui est certain, c'est que l'art des pantomimes charma les Romains dès sa naissance, qu'il passa bientôt dans les provinces de l'empire les plus éloignées de la capitale, et qu'il subsista aussi longtemps que l'empire. L'histoire des empereurs romains fait plus souvent mention des pantomimes fameux que des orateurs célèbres.

Nous avons vu que cet art avait commencé sous Auguste. Il plaisait beaucoup à ce prince, et Bathylle enchantait Mécène. Dès les premières années du règne de Tibère [1], le sénat fut obligé de faire un règlement pour défendre aux sénateurs d'entrer dans les maisons des pantomimes, et aux chevaliers romains de leur faire cortége dans les rues. Quelques années après il fallut chasser de Rome les pantomimes [2]. L'extrême passion que le peuple avait pour leurs représentations donnait lieu de tramer des cabales pour faire applaudir l'un plutôt que l'autre, et ces cabales devenaient des factions [3]. Ils prirent même des livrées différentes, à l'imitation de ceux qui conduisaient les chariots dans les courses du Cirque. Les uns s'appelèrent *les bleus*, et les autres *les verts*. Le peuple se partagea aussi de son côté, et toutes les factions du Cirque, dont il est parlé si souvent dans l'histoire romaine, épousèrent des troupes de pantomimes, et excitèrent souvent de dangereux tumultes à Rome.

Les pantomimes furent encore chassés de Rome sous Néron, et sous quelques autres empereurs. Mais leur exil ne durait pas, parce que le peuple ne pouvait plus se passer d'eux, et parce qu'il survenait des conjonctures où le souverain, qui croyait avoir besoin de la faveur de la multitude, cherchait à faire des actions qui lui fussent agréables. Domitien les avait chassés; et Nerva, son successeur, les fit revenir, quoiqu'il ait été un des plus sages empereurs. Quelquefois le peuple lui-même, fatigué des suites funestes qu'entraînaient après elles les cabales des pantomimes, demanda leur expulsion avec autant d'empressement qu'il demandait leur retour en d'autres temps. *Neque à te minore concentu ut tolleres pantomimos, quàm à patre tuo ut restitueret, exactum est*, dit Pline le jeune en parlant à Trajan. Il est des maux et des désordres qu'on ne peut arrêter que dans leur naissance, et qui, si on leur laisse le temps de croître et de s'accréditer, prennent le dessus, et deviennent plus forts que tous les remèdes.

[1] « Ne domos pantumimorum senator introiret, ne « egredientes in publicum equites romani cingerent. » (Tacit. *Annal.* lib. 1, cap. 77.)

[2] Tacit. Ann. lib. 4, cap. 14.

[3] Cass. Varr. epist lib. 1, epist. 20

Digitized by Google

# LIVRE XXV.

## DE LA SCIENCE MILITAIRE.

Nous avons vu jusqu'ici l'homme établi, par le moyen des arts, dans la jouissance de toutes les commodités de la vie. La terre, cultivée par ses soins et par ses travaux, l'a comblé de toutes sortes de biens. Le commerce lui a amené des pays les plus éloignés tout ce qui pouvait manquer à celui qu'il habite : il a fait descendre jusqu'aux entrailles de la terre et jusqu'au fond de la mer, non-seulement pour l'enrichir et l'orner, mais encore pour lui fournir une infinité de secours et d'instruments nécessaires à ses usages journaliers. Après qu'il s'est bâti des maisons, la sculpture et la peinture se sont efforcées à l'envi d'embellir sa demeure; et afin qu'il ne manquât rien à sa satisfaction et à sa joie, la musique est venue occuper ses moments de loisir par d'agréables concerts, qui le délassent de ses travaux, et lui font oublier toutes ses peines et tous ses chagrins, s'il en a. Que peut-il désirer davantage? Heureux, s'il pouvait n'être point troublé dans la possession de ces avantages qui lui ont tant coûté! Mais l'avidité et l'ambition troublent cette félicité générale, et rendent l'homme ennemi de l'homme. L'injustice s'arme de la force pour s'enrichir des dépouilles de ses frères. Celui qui, modéré dans ses désirs, et se renfermant dans les bornes de ce qu'il possède, ne saurait point opposer la force à la force, deviendrait bientôt la proie des autres. Il aurait à craindre que des voisins jaloux et des peuples ennemis ne vinssent troubler son repos, ravager ses terres, brûler ses maisons, enlever ses biens, et l'emmener lui-même en captivité. Il a donc besoin de forces et de troupes qui le défendent contre la violence, et le mettent en sûreté. Bientôt nous le verrons occupé de ce que les sciences ont de plus élevé et de plus sublime : mais[1], au premier bruit des armes, ces sciences, nées dans le repos et ennemies du tumulte, sont saisies de frayeur et réduites au silence, à moins que l'art militaire ne les prenne sous sa protection, et ne les mette sous sa sauve-garde, qui seule assure la tranquillité publique. C'est ainsi que la guerre[2] devient nécessaire à l'homme, comme la protectrice de la paix et du repos, et uniquement occupée du soin de repousser la violence et de défendre la justice; et c'est sous ce regard que je crois qu'il m'est permis d'en parler. Je parcourrai le plus brièvement qu'il me sera possible toutes les parties de la science militaire, qui est, à proprement parler, la science des princes et des rois, et qui demande, pour y réussir, des talents presque sans nombre, qu'il est bien rare de trouver réunis dans une seule personne.

Comme j'ai traité ailleurs ce qui regarde la milice des Égyptiens, des Carthaginois, des

[1] « Omnia hæc nostra præclara studia... latent in tu-« telâ ac præsidio bellicæ virtutis. Simul atque increpuit « suspicio tumultûs, artes illicò nostræ conticescunt » (Cic. *pro Muren.* n. 22.)

[2] « Suscipienda bella sunt ob eam causam, ut sine in-« juriâ in pace vivatur. » (Cic. *de Offic.* lib. 1, n. 35.)

Assyriens et des Perses, j'en parlerai ici plus rarement. Je m'arrêterai davantage sur les Grecs, et principalement sur les Lacédémoniens et les Athéniens, qui de tous les peuples de la Grèce, sont, sans contestation, les deux qui se sont le plus distingués par la valeur et par la science militaire. J'ai douté longtemps si je parlerais aussi des Romains, qui paraissent étrangers à mon sujet : mais, tout bien pesé, j'ai cru devoir les joindre aux autres peuples, afin qu'on pût, d'un même coup d'œil, connaître, au moins légèrement, la manière dont les anciens faisaient la guerre. C'est le seul but que je me propose dans ce petit traité, et je ne porte point mes vues plus loin. Je n'ai pas oublié ce qui arriva à un philosophe d'Éphèse qui passait pour le plus beau parleur de son temps. Dans une harangue qu'il prononça devant Annibal, il s'avisa de traiter à fond des devoirs d'un bon général. Le harangueur fut applaudi par tout l'auditoire. Annibal, pressé de dire ce qu'il en pensait, répondit avec une liberté militaire qu'il n'avait jamais entendu un si méprisable discoureur. Je craindrais de m'exposer à un pareil reproche, si, après avoir passé toute ma vie dans l'étude des belles-lettres, je prétendais donner des leçons de l'art militaire à ceux qui en font profession.

## CHAPITRE I.

Ce premier chapitre renfermera ce qui regarde l'entreprise et la déclaration de la guerre, le choix du général et des officiers, la levée des troupes, leurs vivres, leur paye, leurs armes, leur marche, la construction du camp, et tout ce qui a rapport aux batailles.

### Art. I. — Entreprise et déclaration de la guerre.

#### § I. — Entreprise de la guerre.

Il n'y a point de principe plus généralement reçu que celui qui établit qu'on ne doit entreprendre la guerre que pour des causes justes et légitimes ; et il n'y en a guère qui soit plus généralement violé. On convient [1] que les guerres entreprises uniquement par des vues d'intérêt ou d'ambition sont de vrais brigandages. La réponse du pirate à Alexandre-le-Grand, si connue dans l'histoire, n'était-elle pas fort sensée? Les Scythes n'avaient-ils pas raison aussi de demander à ce ravageur de provinces pourquoi il venait troubler [2] le repos de peuples qui ne lui avaient fait aucun tort, et s'il ne leur était pas permis d'ignorer, dans le fond de leurs bois et de leurs déserts, qui était Alexandre [3], et d'où il venait? Quand Philippe [4], pris pour arbitre par deux rois de Thrace qui étaient frères, les chasse tous deux de leurs états, mérite-t-il un autre nom que celui de voleur et de brigand? Ses autres conquêtes, quoique moins criantes, n'en étaient pas moins des brigandages, parce qu'elles étaient toutes fondées sur l'injustice, et que nulle voie de vaincre ne lui parnissait honteuse : *Nulla apud eum turpis ratio vincendi* [5]. La justice et la nécessité des guerres doivent donc être regardées comme un principe fondamental en matière de politique et de gouvernement.

Dans les états monarchiques, le prince seul, pour l'ordinaire, a le pouvoir d'entreprendre une guerre ; et c'est une des raisons qui rendent sa place si formidable : car, s'il a le malheur de l'entreprendre sans une cause légitime et nécessaire, il répond de tous les crimes qui s'y commettent, de toutes les suites funestes qu'elle entraîne après elle, de tous les ravages qui en sont inséparables, et de tout le sang humain qui y est répandu. Qui peut ne point frémir à la vue d'un tel objet et d'un compte si redoutable?

Les princes ont des conseils qui peuvent leur être d'un grand secours, s'ils ont eu soin de les remplir de personnes sages, éclairées,

[1] « Inferre bella finitimis... ac populos sibi non molestos solâ regni cupiditate conterere et subdere, quid « aliud quam grande latrocinium nominandum est? » (S. Aug. *de Civit. Dei*, lib. 4, cap. 6.)

[2] « Quid nobis tecum est? Nunquam terram tuam al- « ligimus. Qui sis, undè venias, licetne ignorare in vas- « tis sylvis viventibus? » (Q. Curt. lib. 7, cap. 8.)

[3] Justin. lib. 8, cap. 3.)

[4] « Philippus, more ingenii sui, ad judicium veluti ad « bellum, inopinantibus fratribus, instructo exercitu su- « pervenit; et regno utrumque, non judicis more, sed « fraude *latronis* ac scelere, spoliavit. »

[5] Id. ibid.

expérimentées, pleines d'amour et de zèle pour le bien public, sans ambition, sans vue d'intérêt, et surtout infiniment éloignées de tout déguisement et de toute flatterie. Quand Darius [1] proposa dans son conseil de porter la guerre contre les Scythes, Artabane, son frère, entreprit inutilement d'abord de le détourner d'un dessein si injuste et si déraisonnable : ses raisons, quelque solides qu'elles fussent, ne tinrent point contre les louanges outrées et les flatteries excessives des courtisans [2]. Il ne réussit pas mieux dans le conseil qu'il donna à son neveu Xerxès de n'aller point attaquer les Grecs. Comme celui-ci avait marqué clairement son goût, faute essentielle dans ces rencontres, on n'eut garde de s'y opposer, et la délibération ne fut que pour la forme. Dans l'une et dans l'autre occasion, la douleur du sage prince, qui disait librement son avis, était de voir que ces deux rois ne comprenaient point *quel malheur* [3] *c'est de s'accoutumer à ne point mettre de bornes à ses désirs, à n'être jamais content de ce qu'on possède, et à vouloir aller toujours en avant* : ce qui est la cause de presque toutes les guerres.

Dans les républiques grecques, c'était l'assemblée du peuple qui décidait de la guerre en dernier ressort; ce qui était sujet à de grands inconvénients. Il est vrai qu'à Sparte l'autorité du sénat, et surtout des éphores, et à Athènes celle de l'Aréopage et du conseil des quatre cents, à qui il appartenait de préparer les affaires et de former les avis, servaient pour ainsi dire de contre-poids à la légèreté et à l'imprudence du peuple : mais ce remède n'avait pas toujours son effet. On reprochait deux défauts tout opposés aux Athéniens, la trop grande précipitation et la trop grande lenteur. C'est contre le premier qu'on avait fait une loi qui ordonnait qu'on ne pourrait décerner la guerre qu'après une mûre délibération de trois jours. Et dans les guerres contre Philippe, on a vu combien Démosthène se plaignait de la nonchalance des Athéniens, dont leur ennemi savait bien profiter. Cette lenteur, dans les républiques, vient de ce qu'à moins que le péril ne soit évident, les particuliers sont distraits par différentes vues et différents intérêts qui les empêchent de se réunir promptement dans une même résolution. Aussi, quand Philippe eut pris Élatée, l'orateur athénien, effrayé du danger pressant où se trouvait la république, fit abroger la loi dont je viens de parler, et fit conclure la guerre sur-le-champ.

Les affaires s'examinaient et se décidaient avec beaucoup plus de maturité et de sagesse chez les Romains, quoique le peuple y fût maître aussi de la décision. Mais l'autorité du sénat était grande, et prévalait presque toujours dans les affaires importantes. Il était fort attentif, surtout dans les commencements de la république, à mettre dans les guerres la justice de son côté. Cette réputation de bonne foi, d'équité, de justice, de modération, de désintéressement, ne servit pas moins que la force des armes à l'accroissement de la république romaine, et l'on attribuait [4] sa puissance à la protection des dieux, qui récompensaient ainsi sa justice et sa bonne foi. On remarquait avec admiration que les Romains, dans tous les temps, avaient toujours mis pour base de leurs entreprises la religion [1], et qu'ils en avaient rapporté aux dieux et le principe et la fin.

Le motif le plus puissant que pussent employer les généraux pour animer les troupes à bien combattre, était de leur représenter que, la guerre qu'ils faisaient étant juste, et la seule nécessité leur ayant mis les armes à la main, ils pouvaient certainement compter sur la protection des dieux : au lieu que ces mêmes dieux, ennemis et vengeurs de l'injustice, ne manquaient jamais de se déclarer contre ceux qui entreprenaient des guerres illégitimes en violant la foi des traités.

### § II. — Déclaration de la guerre.

Une suite des principes d'équité et de justice

[1] Herod lib. 4, cap. 83.

[2] Id. lib. 7, cap. 13.

[3] εἰς κακὸν εἴη διδάσκειν τὴν ψυχὴν πλέον τι δίζεσθαι ἀεὶ ἔχειν τοῦ παρέοντος.

[1] « Favere pietati fideique deos, per quæ populus romanus ad tantùm fastigii pervenerit. » (Liv. lib. 44, n. 1.)

[2] « Majores vestri omnium magnarum rerum et principia exorsi ab diis sunt, et finem eum statuerunt. » (Liv. lib. 45, n. 39.)

que je viens d'établir [1], était de ne point commencer actuellement la guerre qu'on n'eût auparavant signifié par des hérauts publics aux ennemis les griefs qu'on avait contre eux, et qu'on ne les eût exhortés à réparer les torts qu'on prétendait en avoir reçus. Il est du droit naturel de tenter les voies de douceur et d'accommodement avant que d'en venir à une rupture ouverte. La guerre est le dernier des remèdes ; avant que de l'employer, il faut avoir essayé de tous les autres. L'humanité veut qu'on donne lieu aux réflexions et au repentir, et qu'on laisse le temps d'éclaircir des doutes et de dissiper des soupçons que des démarches équivoques ont pu faire naître, et qui souvent se trouvent sans fondement réel quand on les approfondit.

Cette coutume était anciennement et généralement observée chez les Grecs. Polynice [2], avant que de former le siége de Thèbes, envoya Tydée vers son frère Etéocle pour tenter des voies d'accommodement. Il paraît, par Homère [3], que les Grecs députèrent Ulysse et Ménélas vers les Troyens pour les sommer de leur rendre Hélène, avant que d'avoir fait contre eux aucun acte d'hostilité ; et on lit la même chose dans Hérodote [4]. On voit une foule de pareils exemples dans toute la suite de l'histoire des Grecs.

Il est vrai que c'est un moyen presque sûr de remporter de grands avantages sur les ennemis que de tomber tout d'un coup sur eux, et de les attaquer subitement, sans leur avoir laissé rien entrevoir de ses desseins, et sans leur avoir donné le temps de se mettre en état de défense : mais ces incursions imprévues, sans aucun préalable et sans aucune dénonciation antérieure, étaient justement regardées comme des entreprises injustes et vicieuses dans le principe. C'est, selon la remarque de Polybe [1], ce qui avait si fort décrié les Etoliens, et les avait rendus si odieux comme brigands et voleurs, parce que, n'ayant pour règle que leur intérêt, ils ne connaissaient ni les lois de la guerre ni celles de la paix, et que tout moyen de s'enrichir et de s'agrandir leur paraissait légitime, sans s'embarrasser s'il était contre le droit des gens d'attaquer subitement des voisins qui ne leur avaient fait aucun tort, et qui se croyaient en sûreté à l'ombre et sous la sauvegarde des traités.

Les Romains [2] n'étaient pas moins exacts que les Grecs à observer cette cérémonie de la déclaration de guerre : c'était Ancus Marcius, le quatrième de leurs rois, qui l'avait établie. L'officier public (il s'appelait *fécial*), la tête couverte d'un voile de lin, se transportait sur les frontières du peuple contre lequel on se préparait à faire la guerre, et, dès qu'il y était arrivé, il exposait à haute voix les griefs du peuple romain, et la satisfaction qu'il demandait pour les torts qu'on lui avait faits, prenant Jupiter à témoin en ces termes, qui renfermaient une horrible imprécation contre lui-même, et encore plus contre le peuple dont il n'était que la voix : *Grand dieu, si c'est contre l'équité et la justice que je viens ici, au nom du peuple romain, demander satisfaction, ne souffrez point que je revoie jamais ma patrie.* Il répétait la même chose, en changeant seulement quelques termes, à la première personne qu'il rencontrait, puis à l'entrée de la ville, et dans la place publique. Si au bout de trente-trois jours on ne faisait point satisfaction, le même officier, retournant vers le même peuple, prononçait publiquement ces paroles : *Écoutez, Jupiter, Junon et Quirinus* [3] *; et vous, dieux du ciel, dieux de la terre, dieux des enfers, écoutez. Je vous prends à témoin qu'un tel peuple* (on le nommait) *est injuste, et refuse de nous faire satisfaction. Nous délibérerons à Rome, dans le sénat, sur les moyens de nous faire rendre la justice qui nous est due.* Au retour du fécial à Rome, on mettait l'affaire en délibération ; et si le plus grand nombre des suffrages était pour faire la guerre, le même of-

« Ex quo intelligi potest nullum bellum esse justum, « nisi quod aut rebus repetitis geratur, aut denuntiatum « ante sit et indictum. » (Cic. *de Offic.* lib. 1. n. 36.)

[2] Potior cunctis sedit sententia, fratris
Prætentare fidem, tutosque in regna precando
Explorare aditus. Audax ea munera Tydeus
Sponte subit.

(Stat. *Theb.* lib. 11.)

[3] Iliad. lib. 2, v. 205.

[4] Lib 2, cap. 112, etc.

[1] Polyb. lib. 4, pag. 331.

[2] Liv. lib 1, n. 32.

[3] C'est ainsi qu'on appelait Romulus.

ficier retournait sur les frontières du même peuple, et, en présence au moins de trois personnes, il prononçait une certaine formule de déclaration de guerre : après quoi il jetait, sur les terres du peuple ennemi, une lance, qui marquait que la guerre était déclarée.

Cette cérémonie se conserva longtemps chez les Romains. Lorsqu'il s'agit de déclarer la guerre à Philippe et à Antiochus, on consulta les féciaux pour savoir s'il fallait la leur dénoncer à eux-mêmes en personne, ou s'il suffirait de le faire à la première place de leur obéissance. Dans les beaux temps de la république, ils auraient cru se déshonorer que d'agir furtivement et d'employer la mauvaise foi, ou même l'artifice [1]. Ils marchaient la tête levée. Ils laissaient ces petites ruses et ces indignes finesses aux Carthaginois et à d'autres peuples qui leur ressemblaient, chez qui il était plus glorieux de tromper l'ennemi que de le vaincre par la force ouverte.

Les hérauts d'armes et les féciaux étaient fort respectés chez les anciens, et considérés comme des personnes sacrées et inviolables. Cette déclaration faisait partie du droit des gens, et était regardée comme nécessaire et indispensable. Elle n'était point précédée de certains écrits publics que nous appelons *manifestes*, et qui contiennent les prétentions bien ou mal fondées de l'un ou de l'autre parti, et les raisons dont on les appuie. On les a substitués à la place de cette cérémonie auguste et solennelle, par laquelle les anciens faisaient intervenir dans la déclaration de guerre la majesté divine, comme témoin et vengeresse de l'injustice de ceux qui entreprendraient ces guerres sans raison et sans nécessité. Un motif de politique a encore rendu nécessaires ces manifestes dans la situation où sont à l'égard les uns des autres les princes de l'Europe, liés ensemble par le sang, par des alliances, par des ligues offensives ou défensives. Il est de la prudence du prince qui déclare la guerre à son ennemi de ne pas s'attirer en même temps sur les bras tous les alliés de celui qu'il attaque. C'est pour détourner cet inconvénient qu'on fait aujourd'hui des manifestes, qui tiennent lieu des cérémonies anciennes que je viens d'exposer, et qui renferment quelquefois la raison qui a déterminé à commencer la guerre sans la déclarer.

J'ai parlé de prétentions bien ou mal fondées; car les états et les princes qui se font la guerre ne manquent pas, de part et d'autre, à justifier leurs entreprises par des raisons spécieuses; et ils pourraient s'exprimer comme fit un préteur latin [1], dans une assemblée où l'on délibérait sur ce qu'on répondrait aux Romains, qui, sur des soupçons de révolte, avaient mandé les magistrats du Latium. « Il me semble, messieurs, dit-il, que, dans la conjoncture présente, nous devons moins nous embarrasser de ce que nous avons à dire, que de ce que nous avons à faire : car, quand nous aurons bien pris notre parti et bien concerté nos mesures, il ne sera pas difficile d'y ajuster des paroles : » *ad summam rerum nostrarum magis pertinere arbitror, quid agendum nobis quàm quid loquendum sit. Facile erit, explicatis consiliis, accommodare rebus verba.*

### Art. II. — Choix du général et des officiers. Levée des soldats

#### § I. — Choix du général et des officiers.

C'est un grand avantage pour les rois d'être maîtres absolus du choix des généraux d'armée et des officiers; et une des plus grandes louanges qu'on puisse leur donner, est de dire que la réputation connue et le mérite solide sont les seuls motifs qui les y déterminent. En effet, peut-on apporter trop d'attention à un choix qui égale en quelque sorte un particulier à son souverain, en le rendant dépositaire de toute sa puissance, de toute sa gloire, et de toute la fortune de ses états? C'est principalement à ce caractère qu'on reconnaît les princes capables de gouverner, et c'est ce qui a toujours fait le succès de leurs armes. On ne voit point que le grand Cyrus, que Philippe, qu'Alexandre son fils aient jamais confié le

[1] « Veteres, et moris antiqui memores, negabant se in « eâ legatione romanas artes agnoscere. Non per insidias « et nocturna prælia... nec ut magis astu quàm verâ vir- « tute gloriarentur, bella majores gessisse. Indicere priùs « quàm gerere solitos bella, denuntiare etiam... Hæc ro- « mana esse, non versutiarum punicarum, neque calli- « ditatis græcæ : apud quos fallere hostem, quàm vi su- « perare, gloriosiùs fuerit. » (Liv. lib. 42, n. 47.)

[1] Liv. lib. 8, n. 4

commandement de leurs troupes à des généraux sans mérite et sans expérience. Il n'en est pas ainsi sous les successeurs de Cyrus, ni sous ceux d'Alexandre, où l'intrigue, la cabale, le crédit d'un favori présidaient ordinairement à ce choix, et donnaient presque toujours exclusion aux meilleurs sujets. Aussi le succès des guerres répondait-il à de tels commencements. Je n'ai pas besoin d'en citer des exemples : l'histoire en est remplie.

Je passe aux républiques. A Sparte, les deux rois étaient par leur rang même, en droit et en possession de commander[1], et dans les premiers temps ils marchaient ensemble à la tête des armées : mais une division arrivée entre Cléomène et Démarate, donna lieu à une loi qui ordonnait qu'un seul des rois commanderait les troupes, et elle fut observée dans la suite, si ce n'est dans des cas extraordinaires. Les Lacédémoniens comprirent que l'autorité s'affaiblit dès qu'elle est partagée, qu'il est rare que deux généraux puissent longtemps s'accorder, que les grandes entreprises ne peuvent guère réussir que sous la conduite d'un seul homme, et que rien n'est plus funeste à une armée que le partage du commandement.

Cet inconvénient devait être bien plus grand à Athènes, où, par la constitution même de l'état, il devait toujours y avoir dix commandants, parce qu'Athènes étant composée de dix tribus, chacune fournissait le sien ; et le commandement roulait par jour entre ces dix chefs. D'ailleurs c'était le peuple qui les choisissait, et cela chaque année. C'est ce qui donna lieu à un bon mot de Philippe, qui admirait le bonheur des Athéniens, de pouvoir trouver chaque année à point nommé dix capitaines, au lieu qu'à peine avait-il pu, pendant tout son règne, en trouver un seul[2].

Il fallait pourtant bien que les Athéniens, surtout dans des temps de crise, fussent attentifs à ne nommer pour généraux que des citoyens d'un vrai mérite. Depuis Miltiade jusqu'à Démétrius de Phalère, c'est-à-dire pendant près de deux cents ans, on compte un nombre considérable de grands hommes qu'Athènes mit à la tête de ses armées, qui portèrent la gloire de leur patrie à un si haut point de réputation. Pour lors toute jalousie cessait, et l'on n'avait en vue que le bien public. On en voit un bel exemple dans la guerre que Darius porta contre les Grecs[1]. Le danger était extrême. Les Athéniens se trouvaient seuls contre une armée innombrable. Des dix généraux, cinq étaient pour donner le combat, cinq pour se retirer. Miltiade, qui était à la tête des premiers, ayant engagé dans son parti le polémarque (c'était un officier qui avait droit de suffrage dans le conseil de guerre, et qui décidait en cas de partage), la bataille fut résolue. Tous ces généraux, reconnaissant la supériorité de Miltiade sur eux, quand leur jour fut venu, lui cédèrent le commandement. Ce fut pour lors que se donna la célèbre bataille de Marathon.

Il arrivait quelquefois que le peuple, se laissant gouverner par ses orateurs, et suivant en tout leur caprice, mettait en place des sujets indignes. On peut se souvenir du crédit absolu qu'avait sur les esprits de la multitude le fameux Cléon, qui fut chargé du commandement dans les premières années de la guerre du Péloponnèse, quoique ce fût un homme brouillon, emporté, violent, sans tête et sans mérite. Mais ces exemples sont rares, et ils ne se multiplièrent à Athènes que dans les derniers temps ; et ce fut une des principales causes de sa ruine.

Le philosophe Antisthène[2] fit sentir un jour aux Athéniens d'une manière plaisante, mais spirituelle, l'abus qui se commettait parmi eux dans les promotions aux charges publiques. Il leur proposa d'un air sérieux, en pleine assemblée, d'ordonner par un décret que désormais les ânes seraient employés à labourer la terre aussi bien que les bœufs et les chevaux. Comme on lui répondit que les ânes n'étaient point nés pour le labour : *Vous vous trompez*, leur dit-il, *c'est tout un. Ne voyez-vous pas des citoyens, qui, d'ânes et ignorants qu'ils étaient, deviennent tout d'un coup d'habiles généraux, par cette raison seule que vous les avez nommés?*

[1] Herod. lib. 1, cap. 75.

[2] C'était Parménion.

[1] Herod. lib. 6, cap. 105 et 110.

[2] Diog. Laert. in Antisth. pag. 369.

A Rome, c'était aussi le peuple qui nommait les généraux, c'est-à-dire les consuls et les préteurs. Ils n'étaient en place qu'un an. Quelquefois on leur continuait le commandement sous le nom de *proconsuls* ou de *propréteurs*[1]. Ce changement annuel de généraux était un grand obstacle à l'avancement des affaires, qui demandent, pour réussir, d'être continuées sans interruption. Et c'est le grand avantage des états monarchiques, où les princes, absolument libres, maîtres des affaires et des temps, disposent de tout à leur gré sans être asservis à aucune nécessité; au lieu que, chez les Romains, un consul arrivait quelquefois après coup, ou était rappelé avant le temps pour tenir les assemblées. Quelque diligence qu'il fît pour arriver, avant que son prédécesseur lui eût remis le commandement et qu'il se fût instruit de l'état de l'armée, connaissance absolument préalable à toute entreprise, il se passait toujours un temps considérable qui lui faisait perdre l'occasion d'agir et d'attaquer à propos l'ennemi. Souvent, d'ailleurs, il trouvait en arrivant les affaires en mauvais état par la faute de son prédécesseur, et une armée ou composée en partie de troupes nouvellement levées et sans expérience, ou corrompue par la licence et le défaut de discipline. Fabius[2] fit faire une partie de ces réflexions au peuple romain lorsqu'il l'exhortait à choisir un consul capable de tenir tête à Annibal.

[1] « Interrumpi tenorem rerum, in quibus peragendis « continuatio ipsa efficacissima esset, minimè convenire. « Inter traditionem imperii, novitatemque successoris, « quæ noscendis priùs quàm agendis rebus imbuenda « sit, sæpè benè gerendæ rei occasiones intercedere. » (Liv. lib. 41, n. 15.)

« Post tempus (consules) ad bella ierunt: ante tempus « comitiorum causâ revocati sunt: in ipso conatu rerum « circumegit se annus... Malè gestis rebus alterius succes- « sum est: tironem, aut malâ disciplinâ institutum exer- « citum accepernnt. At herculè reges, non liberi solùm « impedimentis omnibus, sed domini rerum temporum- « que, trahunt consilia cuncta, non sequuntur. » (Liv. lib. 9, n. 18.)

[2] « Quant, qui est summus in civitate dux, cum lege- « rimus, tamen repentè lectus, in annum creatus adver- « sùs veterem ac perpetuum imperatorem comparabitur, « nullis neque temporis neque juris inclusum angustiis, « quo minùs ita omnia gerat administretque ut tempora « postulabunt belli: nobis autem in apparatu ipso, ac « à tantùm inchoantibus res, annus, circumagitur. » (Liv. lib. 24, n. 8.)

Le court espace d'un an, et l'incertitude d'une prolongation du commandement faisaient à la vérité, que les habiles généraux mettaient tout le temps à profit; mais souvent aussi c'était pour eux une raison de mettre fin à leurs entreprises plutôt qu'ils n'auraient fait sans cela, et à des conditions moins avantageuses à la république, dans la crainte qu'un successeur ne vînt profiter de leurs travaux, et ne leur enlevât l'honneur d'avoir glorieusement terminé la guerre. Un véritable zèle pour le bien public et une grandeur d'âme parfaitement désintéressée auraient pu écarter de telles considérations. Je ne sais s'il y en a des exemples. On reproche[1] au grand Scipion même, j'entends le premier, d'avoir eu cette faiblesse, et de n'avoir pas été insensible à cette crainte. Une vertu assez pure pour négliger un intérêt si vif et si piquant paraît au-dessus des forces de l'homme; du moins elle est bien rare.

L'autorité des consuls resserrée, pour le temps, dans des bornes si étroites était, il faut l'avouer, un grand inconvénient. Mais le danger de donner atteinte à la liberté publique, en continuant plus longtemps le même homme dans le commandement de toutes les forces de l'état, obligeait de passer par dessus cet inconvénient, par la crainte d'un plus grand.

La nécessité des affaires, la distance des lieux et d'autres raisons obligèrent enfin les Romains à continuer le commandement des armées à leurs généraux pour plusieurs années. Mais il en arriva réellement l'inconvénient que l'on avait appréhendé; et les généraux devinrent, par cette durée du commandement, les tyrans de leur patrie. Entre autres exemples, je pourrais citer Sylla, Pompée, et surtout César.

Le choix des généraux était ordinairement réglé sur le mérite des personnes; et les citoyens de Rome avaient en même temps une grande ressource et un puissant motif pour en user de la sorte. Ce qui leur facilitait ce choix, était la connaissance parfaite qu'ils avaient des sujets qui aspiraient au comman-

[1] « Ipsum Scipionem expectatio successoris, veniuri ad « paratam alterius labore ac periculo finiti belli famam « sollicitabat. » (Liv. lib. 30, n. 36.

Digitized by Google

dement, avec lesquels ils avaient servi plusieurs campagnes, qu'ils avaient vus en action, dont ils avaient eu le temps d'examiner et de comparer par eux-mêmes, et avec leurs camarades, le caractère, les talents, les succès et les qualités capables des plus hauts emplois. Cette [1] connaissance qu'avaient les citoyens romains du mérite de ceux qui demandaient le consulat déterminait ordinairement leurs suffrages en faveur des officiers en qui ils avaient reconnu, dans les campagnes précédentes, de l'habileté, du courage, de la bonté, de l'huma-« nité. « Il a pris soin de moi, disaient-ils, « lorsque j'ai été blessé : il m'a fait part du « butin ; c'est sous sa conduite que nous nous « rendîmes maîtres du camp des ennemis, et « que nous remportâmes une telle victoire ; « il a toujours partagé la peine et la fatigue « avec le soldat ; on ne peut dire s'il est plus « heureux que courageux. » De quel poids étaient de tels discours !

Le motif qui portait les citoyens romains à examiner et à peser avec soin le mérite des contendants, était l'intérêt personnel de ceux qui faisaient le choix, qui, devant la plupart servir sous leurs ordres, étaient fort attentifs à ne pas confier leur vie, leur honneur, le salut de la patrie à des généraux qu'ils n'estimaient point, et dont ils n'auraient point attendu un heureux succès. C'étaient les soldats mêmes, qui, dans les comices, choisissaient ces généraux. On sait qu'ils s'y connaissaient, et l'on voit par l'expérience qu'ils s'y trompent rarement. On remarque encore aujourd'hui que, quand ils vont à la petite guerre, ils choisissent toujours entre eux, sans complaisance, ceux qui sont les plus capables de les commander. C'est par cet esprit que Marius fut choisi malgré son général Métellus. C'est ainsi que Scipion Emilien fut préféré par le jugement avantageux du soldat.

[1] « Nùm tibi hæc parva videntur adjumenta et subsidia « consulatûs, voluntas militum ? quæ quum per se valet « multitudine, tum apud suos gratiâ : tum verò in con-« sule declarando, multùm etiam apud populum romanum « auctoritatis habet suffragatio militaris... Gravis est illa « oratio : Me saucium recreavit; me prædâ donavit, hoc duce « castra cepimus, signa contulimus; nunquam iste plus « militi laboris imposuit, quàm sibi sumpsit : ipse quum « fortis, tum etiam felix. Hoc quanti putas esse ad famam « hominum ac voluntatem. » (Cic. *pro Murena*, n. 38.)

Il faut pourtant avouer que la nomination des commandants n'était pas toujours réglée par des vues publiques et supérieures ; et que la cabale, l'adresse à s'insinuer dans l'esprit du peuple, à le flatter, à entrer dans ses passions, y avaient quelquefois part. C'est ce qu'on a vu à Rome à l'égard de Térentius Varro, et à Athènes à l'égard de Cléon. Le peuple est toujours peuple, c'est-à-dire léger, inconstant, capricieux, passionné ; mais celui de Rome l'était moins qu'un autre. Il a donné en plusieurs occasions des exemples [1] d'une modération et d'une sagesse qu'on ne peut assez admirer, se rendant de bonne grâce aux avis des anciens, oubliant avec noblesse ou ses penchants, ou même ses haines, en faveur du bien public, et renonçant volontairement au choix qu'il avait fait des personnes peu capables de soutenir le poids des affaires, comme il arriva lorsque le consulat fut continué à Fabius après la remontrance que lui-même avait faite de l'incapacité de ceux qui avaient été nommés : démarche [2] odieuse en toute autre conjoncture, mais qui pour lors fit beaucoup d'honneur à Fabius, parce qu'elle était l'effet de son zèle pour la république, au salut de laquelle il ne craignait point de sacrifier en quelque sorte sa propre réputation.

Les armées ordinaires du peuple romain, lorsque les deux consuls marchaient ensemble, étaient de quatre légions : chaque consul en commandait deux. Elles s'appelaient *première*, *seconde*, *troisième*, et ainsi du reste, selon l'ordre où elles avaient été levées. Outre les deux légions que commandait chaque consul, il avait encore le même nombre d'infanterie, et le double de cavalerie, fournis par les alliés. Depuis l'association des peuples d'Italie au droit de bourgeoisie, cet ordre souffrit plusieurs changements. Les quatre légions destinées aux consuls n'étaient pas toutes les forces de Rome ; il y avait d'autres corps de troupes

[1] Liv. lib. 10, n. 22 et 24. — Id. lib. 26, n. 22.

[2] « Tempus ac necessitas belli, ac discrimen summæ « rerum faciebant ne quis aut in exemplum exquireret, « aut suspectum cupiditatis imperii consulem haberet. « Quin laudabant potiùs magnitudinem animi, quòd, « quum summo imperatore esse opus reipublicæ sciret, « seque eum haud dubiè esse ; minoris invidiam, si qua « ex re oriretur, quàm utilitatem reipublicæ fecisset. » (Liv. lib. 24, n. 9.)

Digitized by Google

commandées par des préteurs, des proconsuls, etc.

Quand les consuls se trouvaient joints ensemble, leur autorité étant égale, ils commandaient alternativement, et avaient chacun leur jour, comme il arriva à la bataille de Cannes. Souvent l'un deux, reconnaissant dans son collègue un mérite supérieur, lui cédait volontairement ses droits. Agrippa Furius [1] en usa de la sorte à l'égard du célèbre T. Quintius Capitolinus; et celui-ci, pour répondre à l'honnêteté et à la générosité de son collègue, lui communiquait tous ses desseins, lui faisait honneur de tous les succès, et l'égalait à lui en tout. Dans une autre occasion [2], les tribuns militaires qui avaient été substitués aux consuls, et qui étaient pour lors au nombre de six, avouèrent que, dans le temps de crise où l'on se trouvait, un seul d'entre eux était digne du commandement, c'était le grand Camille, et ils déclarèrent tous qu'ils avaient résolu de laisser entre ses mains toute l'autorité, persuadés que la justice qu'ils rendaient à son mérite les comblait eux-mêmes de gloire. Une démarche si généreuse fut suivie d'un applaudissement général. Tous s'écrièrent qu'on n'aurait jamais besoin de recourir à la souveraine puissance de la dictature, si la république avait toujours de tels magistrats, unis entre eux si parfaitement, également prêts à obéir ou à commander, mettant en commun toute la gloire, loin de vouloir l'attirer chacun à soi seul en particulier.

C'était un grand avantage pour une armée d'avoir un général tel que Tite-Live le décrit dans la personne de Caton [1], qui fût capable de descendre dans le dernier détail, qui donnât ses soins et son attention aux petites et aux grandes choses; qui prévît de loin et préparât tout ce qui peut être nécessaire à une armée; qui ne se contentât pas de donner des ordres, mais qui veillât par lui-même à les faire exécuter; qui commençât par donner à toutes les troupes l'exemple d'une exacte et sévère discipline; qui le disputât avec le dernier des soldats pour la sobriété, les veilles et la fatigue; en un mot, qui n'eût d'autre distinction dans l'armée que celle du commandement, et de l'honneur qui y est attaché.

Après qu'on avait nommé les consuls et les préteurs, on procédait à l'élection des tribuns, qui étaient au nombre de vingt-quatre [2], six pour chaque légion. C'était sur eux que roulait tout le détail des différents soins qui regardent l'armée. Pendant le temps de la campagne, qui était de six mois, ils commandaient successivement deux à deux ensemble dans la légion pendant deux mois [3]: c'était le sort qui réglait l'ordre.

Ce furent d'abord les consuls qui nommèrent ces tribuns; et c'était un grand avantage pour le service, que les généraux fissent eux-mêmes le choix des officiers. Dans la suite [4], de vingt-quatre tribuns, le peuple en nomma six vers l'an de Rome 393, et environ cinquante ans après, c'est-à-dire l'an de Rome 444, il en nomma jusqu'à seize [5]. Mais, dans les

[1] « In exercitu romano quum duo consules essent potestate pari, quod saluberrimum in administratione magnarum rerum est, summa imperii, concedente Agrippa, penes collegam erat: et prælatus illa facilitati summittentis se comiter respondebat, communicando consilia laudesque, et æquando imparem sibi. » (Liv. lib. 3, n. 70.)

[2] « Collegæ fateri regimen omnium rerum, ubi quid bellici terroris ingruat, in viro uno esse: sibique destinatum in animo esse, Camillo submittere imperium; nec quisquam de majestate suâ detractum credere, quod majestati ejus viri concessissent..... Erecti gaudio fremunt, nec dictatore unquam opus fore republicæ, si tales viros in magistratu habeat, tam concordibus junctos animis, parere atque imperare juxta paratos, laudemque conferentes potiùs in medium, quàm ex communi ad se trahentes. » (Liv. lib. 6, n. 6.)

[1] « In consule ea vis animi atque ingenii fuit, ut omnia maxima minimaque per se adiret atque ageret; nec collegiaret modò imperaretque quæ in rem essent, sed plerique per se ipse transigeret; nec in quemquam omnium graviùs in semetipsum imperium exerceret; parcimoniâ, et vigiliis, et labore cum ultimis militum certaret; nec quicquam in exercitu suo præcipui præter honorem atque imperium haberet. » (Liv. lib. 34, n. 18.)

[2] Polyb. lib. 6, pag. 466.

[3] « Secundæ legionis Fulvius tribunus militum erat. Is *manipulis suis* dimisit legionem. » (Liv. lib. 40, n. 41.)

[4] « Quum placuisset eo anno tribunos militum ad legiones suffragio fieri (nam et anteà, sicut nunc quos Rufulos vocant, imperatores ipsi faciebant) secundum in sex locis Manlius tenuit. » (Liv. lib. 7 (n. 5.)

[5] « Duo imperia eo anno dari cœpta per populum, utraque ad rem militarem pertinentia. Unum, ut tribuni senideni in quatuor legiones à populo crearentur, quàm anteà perquam paucis suffragio populi relictis locis,

guerres importantes, il avait quelquefois la modération et la sagesse de renoncer à son droit, et d'abandonner entièrement ce choix à la prudence des consuls et des préteurs [1], comme cela arriva dans la guerre contre Persée, roi de Macédoine, dont Rome craignait beaucoup les suites

De ces vingt-quatre tribuns, quatorze devaient avoir servi au moins cinq ans, et les autres dix ans : conduite pleine de sagesse, et bien propre à inspirer du courage aux troupes par l'estime et la confiance qu'elle leur donne pour leurs officiers ! Ils avaient soin même de distribuer tellement ces tribuns, que, dans chaque légion, il y en eût de plus âgés et de plus expérimentés mêlés avec ceux qui étaient plus jeunes, pour les instruire et les former au commandement.

Les préfets des alliés, *præfecti sociùm*, étaient dans les troupes alliées ce que les tribuns étaient dans les légions. On les tirait d'entre les Romains, comme on peut l'inférer de ces paroles de Tite-Live[2], *præfectos sociùm, civesque romanos alios.* Ce qui est confirmé par les noms de ceux qui se trouvent nommés dans Tite-Live, *lib.* 27, *n.* 26 *et* 41 ; *lib.* 33, *n.* 36, etc. Cette pratique, qui laissait aux Romains l'honneur du commandement en chef parmi les alliés, et qui ne donnait à ceux-ci que la qualité de premiers officiers subalternes, était l'effet d'une sage politique pour tenir les alliés dans la dépendance, et pouvait contribuer beaucoup au succès des entreprises, en faisant régner dans toutes les troupes un même esprit et une même conduite.

Je n'ai point parlé des officiers appelés *legati*, lieutenants. Ils tenaient le premier rang après le consul pour le commandement, et servaient sous ses ordres, comme parmi nous les lieutenants généraux servent sous le maréchal de France, ou sous le lieutenant général le plus ancien qui commande en chef l'armée. Il paraît que c'étaient les consuls qui choisissaient ces lieutenants. Il en est fait mention dès les premiers temps de la république. Dans la bataille du lac de Régille, c'est-à-dire l'année de Rome 255 [1], T. Herminius, lieutenant, se distingua d'une manière particulière. Fabius Maximus [2], si connu par sa sage conduite contre Annibal, ne dédaigna pas de devenir lieutenant de son fils, qui avait été nommé consul. Celui-ci, en cette qualité, était précédé de douze licteurs qui marchaient l'un après l'autre, dont une des fonctions était de faire rendre au consul les honneurs qui lui étaient dus. Fabius, le père, au-devant duquel son fils était allé, ayant passé les onze premiers licteurs toujours à cheval, le consul ordonna au douzième de faire son devoir. Ce licteur aussitôt cria à haute voix à Fabius qu'il eût à descendre de cheval. Ce vénérable vieillard obéit sur-le-champ, et, adressant la parole à son fils, *j'ai voulu voir*, lui dit-il, *si vous saviez que vous êtes consul*[3]. On sait que la proposition que fit le grand Scipion l'Africain de servir comme lieutenant sous le consul, son frère, détermina le sénat à donner à celui-ci la Grèce pour département.

On a remarqué sans doute, dans tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici des Romains, un esprit d'intelligence et de conduite qui fait bien voir que l'heureux succès de leurs armes n'était point l'effet du hasard, mais de la sagesse et de l'habileté qui régnaient dans toutes les parties du gouvernement.

### § II. — Levée des soldats.

Les Lacédémoniens, à proprement parler, étaient un peuple de soldats. Ils ne cultivaient ni les arts, ni les sciences. Ils n'exerçaient point le trafic. Ils ne s'appliquaient pas davantage à l'agriculture, abandonnant le soin de leurs terres à des esclaves qu'on appelait *Ilotes.* Toutes leurs lois, tous leurs règlements, toute leur éducation, en un mot, toute la constitution de leur république, tendaient à en faire des hommes de guerre. C'avait été là l'unique but de leur législateur, et l'on peut dire qu'il y réussit parfaitement. Jamais on ne vit de meilleurs soldats, plus faits à la fatigue, plus

« dictatorum et consulum ferè fuerant beneficia. » ( Liv. « lib. 9, n. 30. )

[1] « Decretum ne tribuni militum eo anno suffragiis « crearentur, sed consulum prætorumque in iis faciendis « judicium arbitriumque esset. «( Liv. lib. 42, n. 31.)

[2] Lib. 23, n. 7.

[1] Liv. lib. 2, n. 20.

[2] Id. lib. 24, n. 44.

[3] Id. lib. 37, n. 1.

endurcis aux exercices militaires, plus formés à l'obéissance et à la discipline, plus remplis de courage et d'intrépidité, plus sensibles à l'honneur, plus dévoués à la gloire et au bien de la patrie.

On en distinguait de deux sortes : les uns, que l'on appelait proprement *Spartiates*, qui habitaient dans Sparte même; les autres, qu'on nommait seulement *Lacédémoniens*, qui demeuraient à la campagne. Les premiers étaient la fleur de l'état, et en remplissaient toutes les charges. Ils étaient presque tous capables de commander. On sait le merveilleux changement qu'un seul d'entre eux (c'était Xantippe), envoyé au secours des Carthaginois, causa dans leur armée ; et comment Gylippe, autre Spartiate, sauva Syracuse. Tels étaient aussi les *trois cents*, qui, ayant à leur tête Léonide, arrêtèrent longtemps aux Thermopyles l'armée innombrable des Perses. Le nombre [1] des Spartiates montait pour lors à huit mille hommes, ou un peu plus.

L'âge de porter les armes était depuis trente ans jusqu'à soixante. On destinait à la garde de la ville ceux qui étaient plus ou moins âgés. Ce n'était que dans une extrême nécessité qu'on mettait les armes entre les mains des esclaves. A la bataille de Platée, les troupes que Sparte fournit montaient à dix mille hommes, savoir cinq mille Lacédémoniens, et autant de Spartiates. Chacun de ceux-ci avait avec lui sept ilotes, dont le nombre, par conséquent, montait à trente-cinq mille. Ces derniers étaient armés à la légère. Il y avait fort peu de cavalerie à Lacédémone. La marine pour lors y était inconnue. Ce ne fut que fort tard, et contre le plan de Lycurgue, qu'on s'y appliqua : et jamais cette république n'eut de nombreuses flottes.

Athènes était beaucoup plus grande et plus peuplée que Sparte. On y comptait, du temps de Démétrius de Phalère, vingt mille citoyens, dix mille étrangers établis dans la ville, quarante mille esclaves.

Tous les jeunes Athéniens se faisaient inscrire dans un registre public à l'âge de dix-huit ans, et prêtaient alors un serment solennel par lequel ils s'engageaient à servir la république et à la défendre de toutes leurs forces en toute occasion. Ce serment les obligeait jusqu'à l'âge de soixante ans. Chacune des dix tribus, qui formaient le corps de l'état, fournissait un certain nombre de soldats selon le besoin, pour servir ou par terre ou sur mer, car la puissance navale d'Athènes devint, par succession de temps, fort considérable. On voit dans Thucydide [1] que les Athéniens, au commencement de la guerre du Péloponnèse, étaient de treize mille hommes de pied armés pesamment, de seize cents archers, et d'à peu près autant de cavaliers, ce qui pouvait faire en tout seize mille hommes ; sans compter seize autres mille hommes qui demeuraient pour la garde de la ville, de la citadelle et des ports, citoyens aussi au-dessous ou au-dessus de l'âge militaire, ou étrangers établis dans la ville. La flotte était pour lors de trois cents galères. Je marquerai dans l'article suivant quel ordre on y gardait.

Ces troupes, et de Sparte et d'Athènes, étaient peu nombreuses, mais pleines de courage, aguerries, intrépides, et l'on pourrait presque dire invincibles. Ce n'étaient point des soldats levés au hasard, souvent sans feu ni lieu, insensibles à la gloire, indifférents à un succès qui les touche peu, qui n'eussent rien à perdre, qui fissent de la guerre un métier de mercenaires, qui vendissent leur vie pour une faible paye. C'était l'élite des deux peuples du monde les plus belliqueux ; des soldats déterminés à vaincre ou à mourir, qui ne respiraient que guerre et que combats, qui n'avaient en vue que l'honneur et la liberté de leur patrie, qui, dans une bataille, croyaient voir à leurs côtés leurs femmes et leurs enfants, dont le salut était confié à leurs armes et à leur courage. Voilà quelles étaient les levées qu'on faisait dans la Grèce. Parmi de telles troupes, on n'entendait point parler de désertion ni de punitions que la loi imposât aux déserteurs. Un soldat pouvait-il être tenté de renoncer pour toujours à sa famille et à sa patrie ?

Il en faut dire autant des Romains, dont il nous reste à parler. Chez eux, c'étaient les consuls, qui, pour l'ordinaire, faisaient les

[1] Herod. lib. 7, cap. 234.

[1] Thucyd. lib. 2, pag. 110.

levées ; et comme on en nommait de nouveaux tous les ans, on faisait aussi tous les ans de nouvelles levées.

L'âge, pour entrer dans la milice, était de dix-sept ans. On n'y admettait que des citoyens [1], et de cet âge, ou au-dessus, si ce n'est dans des cas extraordinaires et dans des besoins pressants, où l'on en recevait de moins âgés. Une seule fois la nécessité obligea d'armer des esclaves ; mais auparavant, chose remarquable, on leur demanda à chacun en particulier s'ils s'engageaient volontairement et de plein gré, parce qu'on ne croyait pas pouvoir se fier à des soldats enrôlés par ruse ou par force. Quelquefois on allait jusqu'à armer ceux qui étaient détenus dans les prisons pour dettes ou pour crimes ; mais ce cas était fort rare.

Les troupes romaines n'étaient donc composées que de citoyens. Ceux d'entre eux qui étaient pauvres (*proletarii*, *capite censi*) n'étaient point enrôlés. On voulait des soldats dont le bien répondît à la république du zèle qu'ils auraient à la défendre. La plus grande partie de ces citoyens séjournait à la campagne pour prendre soin eux-mêmes de leurs terres, et pour faire valoir leur bien par leurs mains. Ceux qui habitaient à Rome avaient chacun leur portion de terre qu'ils cultivaient de même. Ainsi [2] toute cette jeunesse romaine était accoutumée à suppporter les fatigues les plus dures [3], à souffrir le soleil, la pluie, la gelée ; à coucher durement, et souvent au milieu des champs et en plain air ; à vivre sobrement et sagement, et à se contenter de peu. Elle ne savait ce que c'était que les délices, avait les membres endurcis à toutes sortes de travaux, et, par son séjour à la campagne, avait contracté l'habitude de manier le fer, de creuser des fossés, et de porter de pesants fardeaux. Autant soldats que laboureurs, ces Romains, en s'enrôlant, ne faisaient que changer d'armes et d'instruments. Les jeunes gens qui demeuraient à la ville n'étaient pas élevés beaucoup plus délicatement que les autres. Les exercices continuels du Champ-de-Mars, les courses soit à pied, soit à cheval, toujours suivies de la coutume de passer le Tibre à la nage pour essuyer leur sueur, était un excellent apprentissage pour le métier de la guerre. De tels soldats devaient être bien intrépides : car moins on connaît les délices, moins on redoute la mort.

Avant que de procéder à la levée des troupes, les consuls avertissaient le peuple du jour où devaient s'assembler tous les Romains en âge de porter les armes. Le jour venu, et tous ces Romains se trouvant à l'assemblée ou dans le Capitole, ou dans le Champ-de-Mars, les tribuns militaires tiraient les tribus au sort l'une après l'autre, et appelaient à eux celle qui leur était échue ; ensuite parmi ces citoyens ils faisaient leur choix, les prenant chacun à son rang, quatre à quatre, à peu près égaux en taille, en âge et en force, et procédaient ainsi de suite jusqu'à ce que les quatre légions fussent complètes.

Après qu'on avait achevé la levée, chaque soldat prêtait serment entre les mains ou des consuls, ou des tribuns. Par ce serment ils promettaient *de s'assembler à l'ordre du consul, et de ne point quitter le service sans son ordre : d'obéir aux ordres des officiers, et de faire leur possible pour les exécuter ; de ne point se retirer par crainte, ni pour prendre la fuite, et de ne point quitter leur rang.*

Ce n'était point ici une simple formalité, ni

[1] « Delectu edicto, juniores annis septemdecim, et « quosdam prætextatos scribunt..... Alism formam novi « delectûs inopiâ liberorum capitum ac necessitas dedit. « Octo millia juvenum validorum ex servitiis, priùs scis- « citantes singulos velientne militare, empta publicè sr- « msverunt. » (Liv. lib. 32, n. 57.)

[2] Sed rusticorum mascula militum
Proles, sabellis docta ligonibus
Versare glebas, et severæ
Matris ad arbitrium recisos
Portare fustes.
(Horat. Od. 7, lib. 3.)

[3] « Nunquam puto potuisse dubitari, aptiorem armis « rusticam plebem, quæ sub dio et in labore nutritur ; « solis patiens ; umbræ negligens ; balnearum nescia ; de- « liciarum ignara ; simplicis animi ; parvo contenta ; du- « ratis ad omnem laborum tolerantiam membris ; cui « gestare ferrum, fossam ducere, onus ferre consuetudo « de rure est... Idem bellator, idem agricola, genera tan- « tùm mutabat armorum... Sudorem cursu et campestri « exercitio collectum nando juventus abluebat in Tiberi. « Nescio enim quomodò minùs mortem timet qui minùs de- « liciarum novit invitò. » (Veg. *de Re milit.* lib. 1, cap. 3.)

une cérémonie purement extérieure qui n'influât en rien sur la conduite; c'était un acte de religion très-sérieux, accompagné quelquefois des plus terribles imprécations, qui faisait une forte impression sur les esprits, qui était jugé d'une nécessité absolument indispensable, et sans lequel les soldats ne pouvaient point combattre contre l'ennemi. Les Grecs, aussi bien que les Romains, faisaient prêter à leurs troupes ce serment, ou un pareil; et ils étaient fondés à le faire sur un grand principe. Ils savaient qu'un particulier, par lui-même, n'a aucun droit sur la vie des autres hommes, qu'il faut que le prince, ou la république, qui en ont reçu le pouvoir de Dieu, lui mette les armes à la main; que ce n'est qu'en vertu de ce pouvoir, dont il est revêtu par son serment, qu'il peut tirer l'épée contre l'ennemi, et que, sans ce pouvoir, il se rend coupable de tout le sang qu'il répand, et commet autant d'homicides qu'il tue d'ennemis.

Le consul[1] qui faisait la guerre dans la Macédoine contre Persée[2], ayant licencié une légion dans laquelle servait le fils de Caton le censeur, ce jeune officier, qui ne cherchait qu'à se distinguer dans quelque action, ne se retira point avec la légion et demeura dans le camp. Son père écrivit aussitôt au consul pour le prier que, s'il voulait bien souffrir encore son fils dans l'armée, il lui fît prêter un nouveau serment, parce qu'étant dégradé du premier[3], il n'avait plus de droit de combattre contre les ennemis; et il écrivit dans le même esprit à son fils, en l'avertissant de ne point combattre qu'il n'eût prêté de nouveau le serment.

C'est en conséquence de ce même principe que le grand Cyrus loua extrêmement l'action d'un officier qui, ayant le bras levé pour frapper l'ennemi, dès qu'il eut entendu sonner la retraite, s'arrêta tout court, regardant ce signal comme une défense de passer outre[4]. Que ne doit-on point attendre d'officiers et de soldats ainsi accoutumés à l'obéissance, et si pleins de respect pour l'ordre du général et pour les lois de la discipline?

Les tribuns des soldats à Rome, après le serment, marquaient aux légions le jour et le lieu où elles devaient se trouver. Quand elles étaient assemblées au jour marqué, des plus jeunes et des moins riches on en faisait les armés à la légère; ceux qui les suivaient en âge étaient les hastaires; les plus forts et les plus vigoureux composaient les princes; et on prenait les plus anciens soldats pour en faire les triaires.

On donnait ordinairement deux légions à chaque consul. Le nombre des soldats d'une légion n'a pas toujours été le même : elle n'était d'abord que de trois mille hommes; elle fut depuis augmentée successivement jusqu'à quatre mille, cinq mille, six mille, et quelque chose de plus. Le nombre le plus ordinaire était de quatre mille deux cents hommes de pied, et trois cents hommes de cheval. Il était tel du temps de Polybe, et je m'y arrêterai.

La légion se divisait en trois corps, qui étaient *hastati*, les hastaires; *principes*, les princes; *triarii*, les triaires : qu'on me passe ces noms, je ne puis les exprimer autrement. Les deux premiers corps étaient composés chacun de douze cents hommes, et le troisième de six cents seulement.

Les *hastaires* formaient la première ligne : les *princes*, la seconde : les *triaires*, la troisième. Ce dernier corps était composé des soldats les plus âgés, les plus expérimentés et les plus braves de l'armée; il fallait que le danger fût grand et bien pressant pour qu'on en vînt jusqu'à cette troisième ligne, d'où vient cette expression proverbiale : *res ad triarios rediit*.

Chacun de ces trois corps se divisait en dix parties ou dix *manipules*, dont chacun était de six vingts hommes pour les hastaires et les princes, et de soixante seulement pour les triaires.

Chaque manipule avait deux centuries ou compagnies. La centurie, anciennement et dans sa première institution sous Romulus, avait cent hommes, d'où elle avait tiré son nom; depuis elle n'en eut que soixante parmi les hastaires et les princes, et que trente par-

[1] Manuce croit qu'il s'agit de Paul Émile, quoique les exemplaires de Cicéron portent Popilius ou Pompilius.

[2] Cic. de Offic. lib. 1, n. 36 et 37.

[3] « Quia priore amisso jure cum hostibus pugnare non « poterat. » (Cic.)

[4] Xenoph. in Cyrop.

ml les triaires. On nommait *centurions* les chefs de ces centuries ou de ces compagnies : j'expliquerai bientôt la distinction de leurs rangs.

Outre ces trois corps, il y avait dans chaque légion des armés à la légère sous différents noms, *rorarii*, *accensi*, et dans les temps postérieurs, *velites* : ils étaient aussi au nombre de douze cents. Ils ne faisaient pas proprement un corps séparé, mais ils étaient répandus dans les trois autres corps, selon le besoin. Leurs armes étaient une épée, une javeline (*hasta*), une *parme*, c'est-à-dire un bouclier léger : on choisissait pour ce corps les soldats les plus jeunes et les plus agiles.

Au temps de Jules César, il n'est plus parlé de rangs distingués d'*hastaires*, de *princes*, ni de *triaires*, quoique l'armée fût presque toujours rangée sur trois lignes. La légion pour lors se divisa en dix parties, qu'on appelait *cohortes* ; chaque cohorte était comme un abrégé de la légion ; elle avait six vingts hastaires, six vingts princes, soixante triaires, et six vingts armés à la légère : ce qui fait en tout quatre cent vingt ; et c'est précisément la dixième partie d'une légion, composée de quatre mille deux cents hommes de pied.

La cavalerie, chez les Romains, était peu nombreuse : trois cents chevaux pour plus de quatre mille hommes de pied. Elle se divisait en dix compagnies (*alas*), dont chacune était composée de trente hommes.

Les cavaliers[1] étaient choisis entre les plus riches des citoyens ; et dans la distribution du peuple romain par centuries, dont Servius Tullius fut l'auteur, ils composaient les dix-huit premières centuries. Ce sont les mêmes qui sont dans la suite connus dans l'histoire sous le nom de chevaliers romains, et qui formèrent un troisième ordre mitoyen entre le sénat et le peuple : la république leur fournissait un cheval et son entretien.

Jusqu'au siége de Veïes[2] il n'y eut point d'autre cavalerie dans les armées romaines. Alors ceux qui avaient la quantité de bien requise pour être admis dans la cavalerie, mais qui n'avaient point de cheval entretenu aux dépens du public, ni par conséquent le rang de cavaliers ou chevaliers, s'offrirent à servir dans la cavalerie, en se fournissant eux-mêmes de chevaux : leur offre fut acceptée.

Depuis ce temps il y eut deux sortes[1] de cavaliers dans les armées romaines : les uns, à qui le public fournissait un cheval, *equum publicum*, et c'étaient les vrais chevaliers romains ; les autres, qui s'en fournissaient eux-mêmes, et servaient *equo suo*, et qui n'avaient point le titre ni les prérogatives de chevaliers.

Mais le cheval entretenu aux dépens du public fut toujours comme le titre constitutif du chevalier romain ; et lorsque les censeurs dégradaient un chevalier romain, c'était en lui ôtant ce cheval.

Outre les citoyens qui formaient les légions, il y avait dans l'armée romaine les troupes des alliés : c'étaient des peuples de l'Italie que les Romains avaient soumis, et à qui ils avaient laissé l'usage de leurs lois et de leur gouvernement, à condition de leur fournir un certain nombre de troupes. Ils fournissaient pareil nombre d'infanterie que les Romains, et ordinairement le double de cavalerie. Entre les alliés on faisait choix des mieux faits et des plus braves, tant cavaliers que fantassins, qui devaient être auprès des consuls ; ceux-là s'appelaient *extraordinaires*. On prenait pour cela le tiers de la cavalerie et la cinquième partie de l'infanterie. Le reste était placé, moitié sur l'aile droite, moitié sur la gauche, les Romains se réservant ordinairement le centre.

L'armée romaine, comme on le voit par tout ce que j'ai dit jusqu'ici, était composée seulement de citoyens et d'alliés. Ce ne fut que la sixième année[2] de la seconde guerre punique que les Romains admirent des mercenaires dans leurs troupes ; ce qui ne fut point, ou rarement, pratiqué dans la suite du temps de la république. C'étaient des Celtibériens, et il se trouva qu'ils composaient la plus grande par-

[1] Liv. lib. 1, n. 43.
[2] Id. lib. 5, n. 7

[1] Cette distinction paraît assez clairement marquée dans le discours de Magon au sénat de Carthage sur les anneaux d'or. *Neminem nisi equitem, et eorum ipsorum primores, id insigne gerere.* (Liv. lib. 23, n. 12.) Ces *primores equitum* sont les vrais chevaliers romains, *qui merebant equo publico.*

[2] « Id ad memoriam insigne est, quòd mercenarium « militem in castris neminem antè, quàm tùm Celtiberos, « Romani habuerunt. » (Liv. lib. 24, n. 49.)

tie de l'armée de Cn. Scipion en Espagne; faute essentielle, qui lui coûta la vie; et peu s'en fallut qu'elle ne coûtât à Rome la perte de l'Espagne, et peut-être la ruine de son empire. C'est un exemple[1], remarque sagement Tite-Live, qui doit apprendre aux généraux romains à ne jamais souffrir dans leurs armées un plus grand nombre d'étrangers que d'autres troupes. On sait que la révolte des troupes étrangères mit plus d'une fois Carthage à deux doigts de sa perte. Elle n'avait presque point d'autres soldats, et c'était le grand défaut de sa milice. Ce mélange de troupes étrangères et barbares, et leur supériorité en nombre dans les armées romaines, furent une des principales causes de la ruine entière de l'empire romain en Occident.

Je reviens aux centurions, dont je dois expliquer les divers rangs. J'ai dit que dans chaque manipule il y avait deux centuries et par conséquent deux centurions. Celui qui commandait la première centurie du premier manipule des triaires, appelés aussi *pilani*, était le plus considérable de tous les centurions, et avait place dans le conseil avec le consul et les premiers officiers : *primipilus*, ou *primi pili centurio*. On l'appelait *primipilus prior*, pour le distinguer de celui qui commandait la seconde centurie du même manipule, lequel était appelé *primipilus posterior*. Il en était de même des autres centuries. Le centurion qui commandait la seconde centurie du manipule des mêmes triaires s'appelait *secundi pili centurio;* et ainsi jusqu'au dixième, qui s'appelait *decimi pili centurio*.

On gardait le même ordre parmi les hastaires et les princes. Le premier centurion des princes s'appelait *primus princeps*, ou *primi principis centurio* : le second *secundus princeps ;* et ainsi du reste jusqu'au dixième. De même parmi les hastaires, *primus hastatus, secundus hastatus*, etc.

Les centurions passaient d'un ordre inférieur à un ordre supérieur, non simplement par l'ancienneté, mais par le mérite.

[1] « Id quidem cavendum semper romanis ducibus erit, « exemplaque hæc veré pro documentis habenda, ne ita « externis credant auxiliis, ut non plus sui roboris sua- « rumque propriè virium in castris habeant. » (Liv. lib. 25, n 35.)

Cette distinction de degrés et de places d'honneur, qui ne s'accordait qu'à la bravoure et à des services réels et connus, jetait parmi les troupes une émulation incroyable, qui tenait tout en haleine et dans l'ordre. Un simple soldat devenait centurion, et passant ensuite par tous les différents degrés, il pouvait s'avancer jusqu'aux premières places. Cette vue, cette espérance les soutenait au milieu des plus rudes fatigues, les animait, les empêchait de faire des fautes ou de se rebuter, et les portait aux actions les plus courageuses. C'est ainsi que se forme une armée invincible.

Les officiers étaient fort vifs pour conserver ces distinctions et ces prééminences. J'en rapporterai un exemple, qui est très-propre au sujet que je traite, c'est-à-dire à la levée des troupes, qui fait beaucoup d'honneur aux soldats romains, et qui montre de quelle modération et de quelle sagesse leur sensibilité pour la gloire était accompagnée.

Quand le peuple romain[1] eut résolu de porter la guerre contre Persée, dernier roi de Macédoine, entre plusieurs autres mesures que l'on prit pour en assurer le succès, le sénat ordonna que le consul chargé de cette expédition lèverait autant de centurions et de soldats vétérans qu'il lui plairait du nombre de ceux qui n'auraient pas cinquante ans passés. Vingt-trois centurions, qui avaient été *primipiles*[2], refusèrent de prendre les armes, à moins qu'on ne leur accordât le même rang qu'ils avaient eu dans les campagnes précédentes. L'affaire fut portée devant le peuple. Après que Popilius, qui avait été consul deux ans auparavant, eut plaidé la cause des centurions, et le consul la sienne propre, un des centurions qui en avait appelé au peuple, ayant obtenu la permission de parler; s'expliqua de la sorte :

« Messieurs, je m'appelle Sp. Ligustinus. « Je suis de la tribu Crustumine, originaire « du pays des Sabins. Mon père m'a laissé un « arpent de terre, et une petite cabane, où « je suis né, et où j'ai été élevé, et j'y habite « actuellement. Dès que je fus en âge de me « marier, il me donna pour[3] femme la fille de

[1] Liv. lib. 42, n. 30-36.

[2] « Qui primos pilos duxerant. »

[3] « Pater mihi uxorem fratris sui filiam dedit, quæ

« son frère. Elle ne m'a rien apporté en ma-
« riage, hors la liberté, la chasteté, et une
« fécondité suffisante pour les plus riches mai-
« sons. Nous avons six fils et deux filles, ma-
« riées toutes deux. De mes six fils, quatre
« ont pris la robe virile, et deux portent en-
« core la robe de l'enfance. J'ai commencé à
« porter les armes sous le consulat de P. Sul-
« picius et de C. Aurélius. J'ai servi deux ans
« en qualité de simple soldat dans l'armée qui
« fut employée en Macédoine contre le roi
« Philippe. La troisième année, T. Quintius
« Flamininus, pour me récompenser de mon
« courage, me fit capitaine de centurie[1] dans
« le dernier manipule des hastaires. Je servis
« ensuite comme volontaire en Espagne sous
« Caton; et ce général, si juste estimateur du
« mérite, me jugea digne d'être mis à la tête
« du premier manipule des hastaires[2]. Dans
« la guerre contre les Étoliens et contre le roi
« Antiochus, je suis monté au même rang
« parmi les princes[3]. J'ai fait encore depuis
« plusieurs campagnes, et dans un assez petit
« nombre d'années j'ai été fait quatre fois pri-
« mipile[4], j'ai été récompensé trentre-quatre
« fois par les généraux, j'ai reçu six couronnes
« civiques[5] j'ai fait vingt-deux campagnes, et
« je passe cinquante ans. Quand je n'aurais
« pas rempli toutes mes années de service,
« quand mon âge ne me donnerait pas mon
« congé, substituant quatre de mes enfants à
« ma place, je mériterais bien d'être exempté
« de la nécessité de servir. Mais dans tout ce
« que j'ai dit, je n'ai prétendu que faire voir
« la justice de ma cause. Du reste, tant que
« ceux qui feront des levées me jugeront en
« état de porter les armes, je ne refuserai
« point le service. Les tribuns me mettront
« au rang qu'il leur plaira, c'est leur affaire:
« la mienne est de faire en sorte que personne
« n'ait le rang au-dessus de moi pour le cou-
« rage, comme tous les généraux sous qui j'ai
« eu l'honneur de servir et tous mes camara-
« des sont témoins que je me suis toujours
« conduit. Pour vous, centurions, malgré
« votre appel, comme pendant votre jeunesse
« même vous n'avez jamais rien fait contre
« l'autorité des magistrats et du sénat, il me
« semble qu'il convient qu'à l'âge où vous êtes,
« vous vous montriez soumis au sénat et aux
« consuls, et que vous trouviez honorable
« toute place qui vous mettra en état de ren-
« dre service à la république[1]. » Quand il eut fini, le consul, après l'avoir comblé de louanges devant le peuple, sortit de l'assemblée, et le conduisit dans le sénat. Là on lui rendit de publiques actions de grâces au nom de cette auguste compagnie, et les tribuns militaires lui assignèrent pour marque et pour prix de son courage et de son zèle le primipile, c'est-à-dire la première place dans la première légion. Les autres centurions, renonçant à leur appel, ne firent plus difficulté de s'enrôler.

Rien n'est plus propre que de pareils faits à nous donner une juste idée du caractère romain. Quels fonds de bon sens, d'équité, de noblesse même et de grandeur d'âme dans ce soldat! Il parle de son ancienne pauvreté sans honte, et de ses glorieux services sans ostentation. Il ne s'entête point mal à propos sur un faux point d'honneur. Il défend modestement ses droits, et y renonce. Il apprend à tous les siècles à ne point disputer contre la patrie, à faire céder le bien public à ses intérêts particuliers, et il est assez heureux pour entraîner dans son sentiment tous ceux qui se trouvaient dans le même cas, et qui s'étaient associés à lui. De quelle force est l'exemple! Il ne faut quelquefois qu'un bon esprit pour ramener tous les autres à la raison.

### Art. II. — Préparatifs de la guerre.

Je renferme dans cet article ce qui regarde les vivres, la paye des soldats, leurs armes, et

« secum nihil attulit præter libertatem, pudicitiam, et « cum his fecunditatem, quanta vel inditi domo satis « esset. »

[1] « Decumum ordinem hastatum assignavit. »

[2] « Dignum judicavit, cui primum hastatum prioris « centuriæ assignaret. »

[3] « Mihiprimus princeps prioris centuriæ est assi- « gnatus. »

[4] « Quater primum pilum duxi.

[5] On appelait ainsi les couronnes données pour avoir sauvé la vie à un citoyen.

[1] « Et omnia honesta loca ducere, quibus remp. de- « fensuri sitis. »

quelques autres soins que doivent prendre les généraux avant que de se mettre en marche.

§ I. — Des vivres.

L'ordre que l'on gardait pour les vivres chez les Romains nous est plus connu que celui des Grecs; c'était le questeur qui était chargé de ce soin.

La ration de blé que l'on donnait à chaque soldat pour sa nourriture journalière [1] était à peu près la même chez les deux peuples, c'est-à-dire un *chœnix*, ou la huitième partie d'un boisseau romain [2] : il y avait six boisseaux dans le médimne. Le chœnix était aussi la nourriture ordinaire des esclaves par jour.

On donnait donc au soldat romain piéton quatre boisseaux de blé pour un mois; c'est ce qui s'appelait *menstruum*; c'est-à-dire trente-deux chœnix, ce qui faisait un peu plus d'un chœnix par jour. Le piéton des alliés en recevait autant.

Le cavalier romain recevait par mois deux médimnes de blé, c'est-à-dire douze boisseaux, parce qu'il avait deux domestiques, ce qui faisait quatre-vingt-seize chœnix, sur le pied d'un peu plus d'un chœnix par tête chaque jour. Ce cavalier avait deux chevaux, l'un pour lui, l'autre pour porter son bagage, le blé, l'orge, etc. Il recevait aussi par mois, pour ces deux chevaux, sept médimnes d'orge, qui font quarante-deux boisseaux, sur le pied d'un boisseau, et d'un peu plus de trois chœnix par jour pour les deux chevaux.

Il fallait qu'un cavalier eût un certain revenu pour soutenir la dépense qu'on ne pouvait se dispenser de faire pendant la campagne: c'est pourquoi il arrivait quelquefois qu'un citoyen [3], quoique de famille patricienne, était obligé par la pauvreté de servir dans l'infanterie.

Le cavalier des alliés recevait par mois un médimne et un tiers, c'est-à-dire huit boisseaux de blé, parce qu'il n'avait qu'un cheval, et par conséquent un seul domestique; et cinq médimnes d'orge pour ce cheval, qui font trente boisseaux, sur le pied d'un boisseau par jour.

La quantité de blé croissait pour les officiers à proportion de leur paye, dont il sera parlé dans la suite.

On doublait quelquefois la portion de blé aux soldats par honneur et par récompense, comme il paraît par plusieurs endroits de Tite-Live [1].

La fourniture publique de blé, dont le soin, comme je l'ai dit, regardait les questeurs, était portée ou dans les vaisseaux, ou sur des chariots, ou sur des bêtes de somme; mais les soldats fantassins portaient sur leurs épaules la portion de blé qu'on leur distribuait pour un certain temps, ce qui diminuait beaucoup l'attirail des bagages.

Quatre boisseaux de blé, qui étaient la mesure qu'on en donnait à chaque soldat pour un mois, était un pesant fardeau [2], sans compter tout ce que le soldat portait outre cela. Il est certain qu'il était quelquefois chargé de quatre boisseaux [3]; mais c'était sans doute dans des occasions extraordinaires, comme dans une marche forcée, ou dans une expédition prompte et dans un pays ennemi. Il y a toute apparence qu'ordinairement il ne portait du blé que pour douze, quinze, ou vingt jours tout au plus; et ce poids diminuait tous les jours par la consommation journalière.

On peut demander pourquoi on donnait plutôt du blé à porter aux soldats que du pain cuit. Peut-être cette coutume était-elle pas-

[1] Schellus, notis in Polyb.

[2] Le boisseau romain contenait les trois quarts du nôtre, et un plus; et le nôtre a seize litrons. Ainsi c'était deux litrons par jour.

[3] « Magistrum equitum dicit L. Tarquitium patriciæ « gentis, sed qui quum stipendia pedibus propter pauper- « tatem fecisset, bello tamen primus longè romanæ ju- « ventutis habitus esset. » (Liv. lib. 3, n. 27.)

[1] Milites, qui in præsidio fuerant, duplici frumento « in perpetuum; in præsentiâ singulis bobus donati. (Liv. lib. 7.)

« Hispanis duplicia cibaria dari jussa. » (*Idem*. lib. 21.)

[2] Le boisseau de blé, chez nous, pèse dix-neuf à vingt livres. = Quatre boisseaux romains de froment pèseraient 26 kilogrammes. E. B.

[3] « Consul menstruum jusso militi secum ferre pro- « fectus, decimo post die quam exercitum acceperat « castra movit. » (Liv. lib. 41, n. 2.)

« Aquileienses, nihil se ultra scire nec audere af- « firmare, quàm triginta dierum frumentum militi da- « tum. » (*Id*. lib. 43, n. 1.)

sée de la ville dans le camp : car dans la ville les distributions publiques se faisaient, non en pain cuit, mais en blé. D'ailleurs le poids du blé était plus léger que celui du pain cuit. Pline marque que le poids d'un boisseau de blé en grain augmente précisément d'un tiers quand il est réduit en pain de munition [1]. Cette différence est considérable. Mais, d'un autre côté, on trouve que c'était un grand embarras pour les soldats de préparer eux-mêmes leur pain, de moudre le blé, et de le faire cuire. Quoique ce fût par chambrées, qu'on appelait *contubernia*, ce soin nous paraît fort embarrassant. Mais, pour en bien juger, il faut se transporter en esprit dans les temps et dans les pays dont il s'agit, et se rendre attentif aux coutumes qui y régnaient. Le soldat romain, occupé à moudre le blé et à le faire cuire, ne pratiquait dans le camp que ce qu'il faisait tous les jours à la ville en temps de paix. Sa farine lui fournissait je ne sais combien de mets. Outre le pain ordinaire, il en faisait de la bouillie, qu'il aimait fort; il la mêlait avec du lait ; il en assaisonnait les légumes : il en faisait promptement des galettes cuites sur une petite platine mise sur des charbons ardents, ou sur de la cendre chaude, comme on le pratiquait anciennement pour régaler les hôtes, et comme le pratique encore aujourd'hui tout l'Orient, où l'on préfère beaucoup ces galettes à notre meilleur pain.

Il y avait de certaines occasions où l'on donnait du pain cuit aux soldats [2]. Quand L. Quintius Cincinnatus fut créé dictateur contre les Eques, il ordonna à toute la jeunesse capable de porter les armes de se trouver dans le Champ-de-Mars avant le coucher du soleil avec des pains cuits pour cinq jours, et avec douze pieux chacun. Il chargea ceux des citoyens qui étaient plus âgés de cuire ce pain pour les jeunes, pendant que ceux-ci seraient occupés à préparer leurs armes, et à se fournir de pieux. Cela se faisait principalement quand on s'embarquait sur mer, parce qu'il y avait moins de commodités [1] sur les vaisseaux pour cuire du pain que sur terre.

Mais, pour l'ordinaire, c'était le soldat lui-même qui avait soin de moudre son blé, ou dans de petits moulins qu'il portait avec lui, ou sur des pierres; et de faire cuire le pain, non dans des fours, mais sur des charbons, ou sous la cendre.

Au blé que l'on donnait aux soldats on ajoutait du sel, des légumes, du fromage, et quelquefois du lard et de la chair de porc.

La boisson répondait à cette nourriture. Il était rare qu'à l'armée on usât du vin. Caton [2] l'ancien ne buvait que de l'eau; dans les grandes chaleurs seulement il y mêlait du vinaigre. L'usage de cette boisson était commun dans les armées : on la nommait *posca*. Chaque soldat était obligé d'en avoir une bouteille dans son équipage. L'empereur Pescennius [3] avait interdit toute autre boisson à son armée : *Jussit vinum in expeditione neminem bibere, sed aceto universos esse contentos.* L'expression *universos* semble marquer que cette interdiction était générale, et pour les officiers aussi bien que pour le simple soldat. Cette boisson (*posca*) était propre à désaltérer promptement et à corriger le vice des eaux qu'ils rencontraient dans leur marche. Hippocrate dit que le vinaigre est rafraîchissant : ὄξος ψυκτικόν : [4] c'est pourquoi on en donnait aux moissonneurs et à ceux qui travaillaient à la campagne. Aristote [5] nous apprend que les Carthaginois, en temps de guerre, s'abstenaient de vin.

J'entends dire que ce qui embarrasse le plus les gens de guerre dans la lecture de l'histoire ancienne, c'est l'article des vivres; et leur embarras n'est point sans fondement. On ne voit point que ni les Grecs, ni les Romains eussent la précaution de préparer des magasins de fourrage, de faire des dépôts de vivres, d'avoir un munitionnaire en office, et de se faire suivre d'un grand nombre de caissons. On est effrayé de ce qui est dit de l'armée

[1] « Lex certè naturæ, ut in quocumque genere pani « militari tertia portio ad grani pondus accedat. » (Plin. lib. 18, cap. 7.)

[2] Liv. lib. 3, n. 27.

[1] « Ut socii navales decem dierum cibaria ad naves « deferrent. » (Liv. lib. 21, n. 49.)

« Cum triginta dierum coctis cibariis naves conscen- « derunt. » (Liv. lib. 23.)

[2] Plut. in Cat. pag. 336.

[3] Spartian. [in Pesc. Nigro, § 10.]

[4] Ruth. 2, 14.

[5] Œcon. lib. 1, cap. 5.

de Xerxès [1], roi de Perse, qui montait, en comptant tout l'attirail dont elle était suivie, à plus de cinq millions de personnes, et pour la nourriture de laquelle il fallait, selon la supputation d'Hérodote, plus de six cent mille boisseaux de blé par jour. Comment fournir à une telle armée une quantité si énorme de blé, et du reste à proportion?

Il faut se souvenir [2] que le même Hérodote a eu soin d'avertir que Xerxès avait travaillé pendant quatre ans aux préparatifs de cette guerre. Un nombre considérable de vaisseaux chargés de blé et d'autres munitions de bouche côtoyait toujours l'armée de terre, et il en survenait perpétuellement de nouveaux qui ne la laissaient manquer de rien, le trajet de l'Hellespont jusqu'à la mer de Grèce et à l'île de Salamine étant très-court, et cette expédition ne dura pas un an. Mais elle ne doit point être tirée à conséquence, étant extraordinaire, et l'on peut dire unique.

Dans les guerres que les Grecs se faisaient les uns aux autres, leurs troupes étaient peu nombreuses et accoutumées à une vie sobre; elles ne s'éloignaient pas beaucoup de leur pays, et elles y revenaient presque toujours régulièrement tous les hivers. Ainsi l'on voit qu'il ne leur était pas difficile d'avoir des vivres en abondance, surtout pour les Athéniens, qui étaient maîtres de la mer.

Il en faut dire autant des Romains, chez qui le soin des vivres était infiniment moins embarrassant qu'il ne l'est maintenant chez la plupart des peuples de l'Europe. Leurs armées étaient beaucoup moins nombreuses, et elles avaient beaucoup moins de cavalerie. Une légion de quatre mille fantassins faisait un corps (à notre manière) de six ou sept bataillons; et, n'ayant que trois cents chevaux, elle ne formait que deux escadrons. Ainsi une armée consulaire d'environ seize mille fantassins, en comptant les Romains et leurs alliés, était composée d'à peu près vingt-cinq de nos bataillons, et n'avait que huit ou neuf de nos escadrons. Aujourd'hui, par rapport à vingt-cinq bataillons, nous avons souvent plus de quarante escadrons. Quelle diminution de fourrages et de vivres!

[1] Herod. lib. 7, cap. 187.

[2] Id. ibid. cap. 20.

Il ne fallait point alors quatre ou cinq mille chevaux pour le train d'artillerie; point de boulangers ni de fours; point de caissons en grand nombre, à quatre chevaux chacun.

Outre cela, la manière sobre dont on vivait à l'armée, réduite à l'exact nécessaire, épargnait une multitude infinie de domestiques, de chevaux, de bagages, qui maintenant épuise nos magasins, affame nos armées, jette toujours une lenteur dans l'exécution des entreprises, et souvent y apporte un obstacle insurmontable. Cette manière de vivre n'était pas seulement pour les simples soldats, elle leur était commune avec les officiers et avec les généraux. On a vu des empereurs mêmes, c'est-à-dire des maîtres de l'univers, Trajan, Adrien [1], Pescennius [2], Alexandre Sévère [3], Probe, Julien [4], et plusieurs autres, non-seulement vivre sans luxe, mais se contenter d'un plat de bouillie ou de pois, d'un morceau de fromage ou de lard, et faire gloire de s'égaler aux derniers des soldats. On comprend aisément de quel poids étaient de tels exemples, et combien ils contribuaient à diminuer l'attirail d'une armée, à entretenir parmi les troupes le goût de frugalité et de simplicité, et à en écarter tout luxe et tout faste.

Ce n'est point sans raison que les auteurs que j'ai cités à la marge font tous remarquer que ces empereurs affectaient de manger à découvert et à la vue de toutes les troupes. *In propatulo... Ante papilionem... Apertis papilionibus... Sub columellis tabernaculi.* Ce spectacle attirait, instruisait, consolait le soldat, et ennoblissait la mauvaise chère qu'il faisait, par la ressemblance avec celle de ses maîtres : *cunctis videntibus atque gaudentibus.*

Comparons une armée de trente mille hommes, composée d'officiers et de soldats

[1] « Cibis etiam castrensibus in propatulo libenter utebatur (Adrianus) hoc est larido, caseo et poscâ. » (SPARTIAN.)

[2] « In omni expeditione (Pescennius) militarem cibum « sumpsit ante papilionem. » (*Id.*)

[3] « Apertis papilionibus (Alexander) prandit atque « cœnavit, quum militarem cibum, cunctis videntibus « atque gaudentibus, sumeret. » (LAMPRID.)

[4] « Et imperatori (Juliano) non cupediæ ciborum regio « more, sed sub columellis tabernaculi parcius cœnaturo « pultis portio parabatur exigua, etiam munifici fasti- « dienda gregario. » (AMMIAN. lib. 25.)

tels qu'en avaient les Grecs et les Romains, robustes, sobres, aguerris, et endurcis à toutes sortes de fatigues, avec nos armées de cent mille hommes, et l'attirail fastueux qui les suit : y a-t-il un général un peu sensé et entendu qui ne préférât la première? C'est avec de pareilles troupes que les Grecs ont arrêté toutes les forces de l'Orient, et que les Romains ont vaincu et soumis tous les autres peuples. Quand reviendra-t-on à une si louable coutume? Ne se trouvera-t-il point quelque général d'armée d'un mérite et d'un rang supérieur, et en même temps d'un esprit solide et sensible à la vraie gloire, qui comprenne combien il y aurait d'honneur de se montrer libéral, généreux, magnifique pour les sentiments et les actions, et de répandre à pleines mains l'argent pour animer les soldats, ou pour aider des officiers dont le revenu ne répond pas toujours à leur naissance ni à leur mérite; et de se réduire dans tout le reste, je ne dis pas à cette simplicité et à cette pauvreté des anciens maîtres du monde (une si sublime vertu est au-dessus des forces de notre siècle), mais à une honnête et noble modestie, qui pourrait peut-être, par la force de l'exemple bien puissant dans ceux qui commandent, donner le ton à tous les généraux, et réformer le mauvais et pernicieux goût de la nation.

Le soin des vivres a toujours été et sera toujours ce qui doit occuper un bon général. La maxime de Caton [1], que *la guerre nourrit la guerre*, est bonne dans des pays abondants et pour de petites armées : celle des Grecs est plus généralement vraie, que *la guerre ne fournit point à l'ordre et à point nommé des vivres*. Il faut en avoir fait provision, et pour le présent et pour l'avenir. Un des principaux avis que Cambyse, roi des Perses, donna à son fils Cyrus, qui devint si célèbre dans la suite, fut de ne point s'engager dans aucune expédition, qu'il ne se fût auparavant informé par lui-même, si l'on avait pourvu à la subsistance des troupes. Paul-Emile ne voulut point partir pour la Macédoine qu'il ne se fût assuré du transport des vivres. Si Cambyse et Darius eussent pris ce soin, ils ne se seraient point exposés à faire périr leurs armées, le premier dans l'Ethiopie, l'autre dans la Scythie. Celle d'Alexandre aurait été affamée, si l'on avait suivi le sage conseil de Memnon, le plus habile des généraux de ce temps-là, qui voulait qu'on ravageât dans l'Asie Mineure une certaine étendue de pays par où ce prince devait nécessairement passer. Avant la bataille de Cannes, Annibal n'avait pas pour dix jours de vivres : un délai de quelques semaines le réduisait à la dernière extrémité. César, avant celle de Pharsale, était près de périr faute de vivres, si Pompée eût voulu, ou plutôt s'il eût pu attendre encore dix ou douze jours. La famine est un ennemi contre lequel l'habileté et le courage des commandants et des soldats ne peuvent rien, et que le nombre des troupes ne fait que fortifier.

[1] « Bellum, *inquit Cato*, seipsum alet. »
[2] Liv. lib. 31, n. 9.

### § II. — Paye des soldats.

Chez les Grecs les soldats faisaient d'abord la guerre à leurs dépens. Cela était très-naturel, puisque c'étaient les citoyens mêmes qui s'unissaient pour défendre leurs biens, leurs familles et leur vie, et qu'ils y étaient personnellement intéressés.

La pauvreté dont Sparte fit longtemps profession donne lieu de croire qu'elle ne stipendiait point ses troupes. Tant que les Spartiates demeuraient en Grèce, la république leur fournissait la portion des repas publics, et un habit par an. Il entrait un peu de viande dans cette fourniture, et il y avait un officier particulier pour leur en faire la distribution. Nous avons vu qu'Agésilas, pour mortifier Lysandre, qui avait rempli les premières places de la république [1], lui fit donner cette charge qui n'était de nulle considération. Les Spartiates, pendant la guerre, se contentaient de cette fourniture, en y ajoutant les petits pillages pour subsister plus au large. Depuis que Lysandre eut rouvert l'entrée de Sparte à l'or et à l'argent, et y eut formé un trésor public, comme les Lacédémoniens étaient souvent transportés hors de leur territoire dans l'Asie Mineure, il n'y a pas de doute que la république n'ait été obligée alors de fournir à leur subsistance par des se-

[1] Plut. in Agesil. et Lys.

cours particuliers. On voit qu'à la prière du même Lysandre, le jeune Cyrus augmenta à ceux qui servaient sur les galères de Lacédémone la solde que les Perses avaient coutume de leur payer, et que de trois oboles il la fit monter à quatre [1], ce qui débaucha beaucoup de matelots aux Athéniens. Le fort de Sparte n'était pas la marine. Quoiqu'elle fût arrosée de la mer au levant et au midi, ses côtes n'étaient pas favorables pour des vaisseaux, et elle n'avait que le seul port de Gythée, qui n'était pas fort grand ni fort commode; aussi sa flotte était peu nombreuse, et n'avait presque que des étrangers pour matelots. On ne sait pas certainement quelle paye Sparte donnait aux troupes qui la servaient par terre, ni si elle fournissait aux uns et aux autres la nourriture.

Périclès établit le premier une paye aux soldats athéniens, qui, jusque-là, avaient servi gratuitement la république. Outre qu'il était bien aise de se concilier par ce moyen les bonnes grâces du peuple, un motif plus pressant l'obligea d'introduire ce changement. Il faisait la guerre au loin dans la Thrace, dans la Chersonèse, dans les îles, dans l'Ionie, pendant plusieurs mois de suite, sans molester ni vexer les alliés. Il était impossible que des bourgeois éloignés si longtemps de leurs biens, de leurs métiers et des autres moyens de gagner leur vie (car on sait que la plupart étaient artisans, comme les Lacédémoniens le leur reprochèrent), pussent servir sans avoir quelque secours. C'était une justice que la république leur devait, et Périclès agit moins en magistrat populaire qu'en juge équitable. Seulement il prévint en sage politique les désirs du peuple par rapport à une démarche qui devenait nécessaire.

La paye ordinaire des matelots était trois oboles, qui font la moitié d'une dragme, c'est-à-dire cinq sous; la paye des troupes de terre quatre oboles, c'est-à-dire un peu plus de six sous et demi; celle des hommes de cheval, une dragme, dix sous.

On avait établi un assez bon ordre pour subvenir aux dépenses de la guerre. Les quatre anciennes et primitives tribus d'Athènes s'étaient multipliées jusqu'à dix. Alors, pour le paiement de ce qui s'imposait, on tira de chaque tribu six vingts citoyens, qui faisaient en tout douze cents, que l'on partagea en quatre compagnies de trois cents, et en vingt classes, dont chacune était encore divisée en deux parties, l'une des citoyens les plus riches, l'autre de ceux qui l'étaient moins. C'était sur ces citoyens riches et opulents, mais plus les uns que les autres, que tombaient les charges publiques. Quand il arrivait quelque urgente et subite nécessité, qu'il fallait lever des troupes ou équiper une flotte, on faisait la répartition des dépenses entre ces citoyens à proportion de leurs revenus; les plus riches faisaient les avances, afin que la république fût servie promptement; et les autres prenaient du temps pour les rembourser, et pour payer leur quote-part.

Il paraît, par l'exemple de Lamachus, qui fut envoyé avec Nicias[1] pour commander au siége de Syracuse, que les généraux athéniens servaient à leurs frais. Plutarque observe que ce Lamachus, qui était fort pauvre, se trouvant hors d'état de fournir aux dépenses de la guerre, comme les autres, envoya au peuple un mémoire de celles qu'il avait faites pour sa propre personne, où il faisait entrer en ligne de compte sa nourriture journalière, ses vêtements, et jusqu'à sa chaussure.

Les soldats romains, dans les premiers temps de la république, la servaient gratuitement, et sans recevoir de paye. Les guerres pour lors ne se faisaient pas loin de Rome, et n'étaient pas de longue durée. Dès qu'elles étaient terminées, les soldats retournaient chez eux, et prenaient soin de leurs biens, de leurs terres, et de leurs familles. Ce ne fut que plus de trois cent quarante ans depuis la fondation de Rome, que le sénat, à l'occasion du siége de Veies, qui fut fort long, et continué sans interruption pendant l'hiver, contre la coutume, ordonna, sans en être requis, que la république paierait aux soldats une somme réglée, pour le service qu'ils lui rendraient[2].

[1] De cinq sous à un peu plus de six sous et demi.

[1] Plut. in Nic. pag. 533

[2] « Additum deindè, omnium maximè tempestivo « principum in multitudinem munere, ut ante men- « tionem ullam plebis tribunorumve decerneret senatus, « ut stipendium miles de publico acciperet, quum ante id « tempus de suo cuisque functus eo munere esset. Nihil

Ce décret, d'autant plus agréable au peuple, qu'il ne paraissait l'effet que de la pure libéralité du sénat, causa une joie universelle, et tous les citoyens s'écrièrent qu'ils étaient prêts à répandre leur sang et de sacrifier leur vie pour une patrie si bienfaisante.

Le sénat romain fit paraître, en cette occasion, la même sagesse que Périclès avait montrée à Athènes. Les soldats faisaient entendre d'abord sourdement, puis d'une manière assez ouverte, leurs plaintes et leurs murmures contre la longueur du siége, qui les mettait dans la nécessité de demeurer éloignés de leur famille pendant l'hiver même, et causait, par cette longue absence, le dépérissement de leurs héritages, qui demeuraient incultes, et devenaient incapables de fournir à leur subsistance. Ce furent là les vrais motifs de la démarche du sénat, qui accorda habilement comme une grâce ce que la nécessité allait lui arracher par les invectives de quelque tribun du peuple, qui s'en serait fait honneur.

Pour fournir à cette paye [1], on imposa un tribut sur les citoyens, à proportion de leur revenu. Les sénateurs donnèrent l'exemple, qui entraîna après eux tous les autres, malgré l'opposition des tribuns du peuple. Il paraît que personne n'en était exempt, pas même les augures ni les pontifes [2]. Ils s'en étaient dispensés pendant quelques années par voie de fait, et de leur autorité privée. Les questeurs les firent assigner pour se voir condamner au paiement de toutes les années. Ils en appelèrent au peuple, qui les condamna. Quand la guerre était terminée [3], et qu'on avait fait un butin considérable sur les ennemis, on en employait quelquefois une partie à restituer aux particuliers les sommes qu'on avait exigées d'eux pour les frais de la guerre : en quoi l'on voit une bonne foi bien admirable et bien rare. Le tribut dont je parle subsista jusqu'au triomphe de Paul-Émile sur les Macédoniens [1], qui fit entrer tant de richesses dans le trésor public, qu'on jugea à propos d'abolir pour toujours cette imposition.

Quoique le soldat ne servît ordinairement que la moitié de l'année, il recevait la solde pour une année entière; comme il paraît par plusieurs endroits de Tite-Live; et elle lui était payée à la fin de la campagne : quelquefois aussi de six mois en six mois. Ce que j'ai dit jusqu'ici de la paye ne regarde que les fantassins.

Elle fut aussi accordée [2] trois ans après aux cavaliers pendant le même siége de Veïes. C'était la république qui leur fournissait des chevaux : ils avaient eu la générosité, dans un pressant besoin de l'état, de déclarer qu'ils s'en fourniraient eux-mêmes à leurs propres dépens.

La paye des soldats n'a pas toujours été la même : elle a varié selon les temps. Elle fut d'abord de trois as seulement par jour pour les piétons (un peu plus de trois sous) ; il y avait alors dix as au denier, qui était de même poids et de même prix que la dragme chez les Grecs. Le denier fut depuis porté à seize as, l'année de Rome 536, sous la dictature de Fabius [3] : et pour lors la paye monta de trois sous à cinq sous. La modicité de cette paye ne doit pas nous étonner, vu celle du prix des vivres. Polybe nous apprend que de son temps le boisseau [4] de froment ne valait ordinairement en Italie que quatre oboles, c'est-à-dire, six sous et demi, et le boisseau d'orge la moitié. Un boisseau de froment suffisait à un soldat pour huit jours.

Jules-César [5] pour s'attacher davantage les soldats, doubla leur paye, et la fit monter jusqu'à dix sous. *Legionibus stipendium in perpetuum duplicavit.*

Il y eut encore quelques changements sous les empereurs ; mais je ne crois pas devoir entrer dans ce détail.

« acceptum unquam a plebe tanto gaudio traditur. Con-
« cursum itaque ad curiam esse, prehensatasque exeun-
« tium manus, et patres verè appellatos, effectum esse
« fatentibus, ut nemo pro tam munificâ patriâ, donec
« quicquam virium superesset, corpori aut sanguini suo
« parceret. » (Liv. lib. 4, n. 59.)

[1] Liv. lib. 4, n. 60.

[2] Id. lib. 33, n. 177.

[3] Dionys. Halic. in Excer. legat. pag. 747.

[1] Plut. in Paul. Æm. pag. 275

[2] « Equiti certus numerus æris est assignatus. Tum « primum equis (suis) merere equites cœperunt. « (Liv. lib. 5, n. 7.)

[3] Plin. lib. 33, cap. 3.

[4] Polyb. lib. 2. pag. 103.

[5] Sueton. in Jul. Cæs. cap. 26.

Polybe, après avoir marqué que la paye journalière des piétons était d'un peu plus de trois sous[1], ajoute que celle des centurions était de six sous et demi[2], et celle des cavaliers de dix sous[3].

De cette paye journalière du simple soldat résultait une somme totale pour toute l'année, laquelle somme, sur le pied de cinq sous par jour, qui était la paye ordinaire du temps de Polybe, faisait près de cent livres, sans y comprendre la ration de blé qu'on leur fournissait pour chaque jour, et quelques autres vivres. Je prends ici l'année sur le pied de douze mois, chacun de trente jours, qui font trois cent soixante jours; et il paraît qu'on la prenait quelquefois de la sorte par rapport à la paye militaire. Quand elle fut doublée par Jules-César, cette somme annuelle montait à près de deux cents livres.

Sur cette somme annuelle on retenait une partie pour les habits, les armes et les tentes. C'est Tacite[4] qui le marque: *enimverò militiam ipsam gravem, infructuosam; denis in diem assibus animam et corpus æstimari. Hinc vestem, arma, tentoria.* Et Polybe y ajoute le blé: *non frumentum*, non *vestem*, *nec arma gratuita militi fuisse; sed certa horum pretia de stipendio à quæstore deducta.*

Pour ce qui regarde les grands officiers, les consuls, les proconsuls, les lieutenants, les préteurs, les propréteurs, les questeurs, il ne paraît point que la république payât leurs services autrement que par l'honneur. Elle leur fournissait les frais nécessaires et indispensables pour leur commission: les vêtements, les tentes, les chevaux, les mulets, et tout l'équipage militaire. Ils avaient un certain nombre d'esclaves réglé[5], qui n'allait pas fort loin, et qu'il ne leur était pas libre d'augmenter, la loi ne leur permettant d'en prendre de nouveaux qu'à la place de ceux qui seraient morts. Dans les provinces par où ils passaient, ils n'exigeaient des alliés que du fourrage pour leurs chevaux et du bois pour eux; encore ceux qui se piquaient d'imiter le parfait désintéressement des anciens ne l'exigeaient point. C'est ainsi que se conduisait Cicéron, comme il le marque lui-même en écrivant à son ami Atticus. « On ne fait aucune dépense[1], dit-il, ni pour moi, ni pour « mes lieutenants, ni pour le questeur, ni « pour aucun autre officier. Je n'accepte ni « le fourrage ni le bois, quoique la loi Julia le « permette. Je souffre seulement qu'on fournisse à mes gens une maison et quatre lits, « encore souvent logent-ils sous des tentes. » L'esprit du gouvernement des Romains était que leurs commandants et leurs magistrats ne fussent aucunement à charge aux alliés. C'est une conduite si pleine de sagesse et d'humanité qui rendait l'autorité des Romains si respectable et si aimable; et l'on peut dire avec vérité qu'elle contribua plus que la force de leurs armes à les rendre maîtres de l'univers.

Tite-Live[2] nous apprend le nom de celui qui le premier donna atteinte à la loi Julia, qui réglait les dépenses qu'on pouvait exiger des alliés; et son exemple n'eut que trop d'imitateurs, qui enchérirent bientôt sur lui. C'était L. Posthumius. Il était mécontent des habitants de Préneste, parce que, dans un séjour qu'il y avait fait n'étant encore que simple particulier, ils ne lui avaient pas fait le traitement qu'il croyait lui être dû. Quand il fut nommé consul, il songea à s'en venger. Devant passer par leur ville pour aller à son département, il leur fit savoir qu'ils eussent à envoyer leur premier magistrat à sa rencontre, à lui préparer un logement au pom et aux dépens du public, et à lui tenir prêtes pour son départ les bêtes de somme qui lui étaient nécessaires. Avant lui, dit Tite-Live, aucun magistrat n'avait été à charge aux alliés, ni exigé d'eux aucune dépense. La république leur fournissait des mulets, des tentes, et tout l'attirail nécessaire à un commandant, afin qu'ils ne pussent rien exiger de tel des alliés. Comme l'hospitalité était pour lors fort en honneur et

[1] Deux oboles.
[2] Quatre oboles.
[3] Six oboles.
[4] Annal. lib. 1, cap. 17
[5] Verr. de Sig. n. 9

[1] « Nullus fit sumptus in nos, neque in legatos, neque « in quæstorem, neque in quemquam. Scito non modò « nos fœnum, aut quod lege Juliâ dari solet, non accipere; « sed ne ligna quidem, nec præter quatuor lectos et tectum « quemquam accipere quidquam : multis locis ne lectum « quidem, et in tabernaculo manere plerumque.» (Epist. 16. lib 5. *ad Attic.*)
[2] Liv. lib. 42, n. 1.

en usage, ils logeaient chez leurs amis particuliers, et ils se faisaient un plaisir de les recevoir à leur tour à Rome, quand ils y venaient. Lorsqu'on envoyait des lieutenants pour quelque prompte expédition, les villes par où ils passaient recevaient ordre de leur fournir un cheval, et rien de plus. Quand le consul aurait eu un juste sujet de plainte contre les Préuestins, il n'aurait pas dû profiter ou plutôt abuser de l'autorité que lui donnait sa charge pour le leur faire sentir. Leur silence[1], soit qu'il vînt d'une modération ou d'une timidité excessive, les empêcha de porter leurs plaintes au peuple romain, et autorisa dans la suite les magistrats à aggraver de jour en jour ce nouveau joug, comme si l'impunité du premier exemple eût été une marque d'approbation du côté de Rome, et fût devenue pour eux un titre légitime.

Les anciens, loin d'en user ainsi, et de chercher à s'enrichir aux dépens des alliés, ne songeaient qu'à les protéger et à les défendre. Ils se croyaient bien payés des services qu'ils avaient rendus à l'état par la gloire de leurs belles actions : et souvent, après de grandes victoires et d'illustres triomphes, ils mouraient dans le sein de la pauvreté, où ils avaient toujours vécu. L'histoire des Grecs et des Romains en fournit beaucoup d'exemples.

### § III. — Armes anciennes.

Mon dessein n'est pas de parcourir ici toutes les sortes d'armes dont se servaient les soldats parmi toutes les nations. Je me renfermerai principalement, selon ma coutume, dans ce qui regarde les Grecs et les Romains, qui avaient, sur la matière dont il s'agit, beaucoup d'usages communs. Les Romains les avaient empruntés, pour la plupart, des Toscans et des nations grecques qui habitaient dans l'Italie. Florus[2] remarque que Tarquin l'ancien, originaire de Corinthe, introduisit à Rome en beaucoup de choses ce qui se pratiquait dans la Grèce.

Les armes étaient anciennement d'airain, puis de fer. Les poëtes prennent souvent l'un pour l'autre.

L'armure des Grecs, aussi bien que de la plupart des autres nations, était, dès les temps le plus reculés, le casque, la cuirasse, le bouclier, la lance et l'épée. Ils employaient aussi l'arc et la fronde.

Le casque était une arme défensive pour couvrir la tête et le cou. Il était de fer ou d'airain, souvent en forme de tête, ouvert par le devant, et laissant le visage découvert. Il y avait des casques, et surtout ceux à la grecque, qui pouvaient se rabattre sur le visage et le couvrir. On y mettait sur le haut des figures d'animaux, de lions, de léopards, de griffons, et d'autres. On les ornait d'aigrettes qui flottaient au vent, et en relevaient la beauté.

La cuirasse s'appelait en grec θώραξ, nom qui a passé aussi dans la langue latine, qui employa encore plus communément celui de *lorica*. On fabriquait d'abord les cuirasses de fer ou d'airain en deux pièces, comme on les fait encore aujourd'hui; ces deux pièces s'attachaient sur les côtés avec des boucles. Alexandre[1] ne laissa à la cuirasse que celle de ces deux parties qui couvrait la poitrine, afin que la crainte d'être blessés au dos, qui était sans défense, empêchât les soldats de fuir.

Il y avait des cuirasses d'un métal si dur, qu'elles étaient absolument à l'épreuve des coups[2]. Zoïle, habile ouvrier dans ce genre, en offrit deux à Démétrius surnommé *Poliorcète*; et, pour en montrer l'excellence, il fit lancer une flèche par une machine appelée *catapulte*, qui n'était qu'à vingt-six pas de distance. Avec quelque force que la flèche fût lancée, à peine effleura-t-elle la cuirasse, et y laissa-t-elle quelque trace.

Plusieurs nations faisaient les cuirasses de lin ou de laine : c'étaient des cottes d'armes à plusieurs doublures, qui résistaient aux coups, ou du moins qui en diminuaient la force. Celle

[1] « Injuriâ (*le sens demande qu'on lise* ira) consulis « etiamsi justa, non tamen in magistratu exercenda, et « silentium nimis aut modestum aut timidum Præuesti- « norum jus velut probato exemplo magistratibus fecit « graviorum in dies talis generis imperiorum. » (Liv.)

[2] « Tarquinius priscus..... oriundus Corintho, græcum « ingenium italicis artibus miscuit. » (Flor. lib. 1, cap. 5.)

[1] Polyæn. Strateg. lib. 4.

[2] Plut. in Demetr. pag. 898.

[3] Herod. lib. 3, cap. 47.

dont Amasis fit présent aux Lacédémoniens était d'un travail merveilleux, ornée de figures de plusieurs sortes d'animaux, et brochée d'or. Ce qu'il y avait de plus admirable dans cette cuirasse, c'est que chacun des fils, quoiqu'il fût fort délié, était composé de trois cent soixante plus petits fils, qu'on distinguait aisément.

J'ai dit que la cuirasse s'appelait en latin *lorica*. Ce mot vient de *lorum*, courroie, lanière de cuir, parce qu'elle était faite de cuir de bête; et c'est de là aussi que vient le mot de *cuirasse*. La cuirasse des légionnaires romains consistait en des courroies, dont ils étaient ceints depuis les aisselles jusqu'à la ceinture. On en faisait aussi de cuir couvert de lames de fer disposées en forme d'écailles, ou d'anneaux de fer passés l'un dans l'autre, qui faisaient des chaînes entrelacées. C'est ce qu'on nomme en français *cotte de mailles*, et en latin *lorica hamis conserta* ou *hamata*.

Avec le *thorax* des Grecs, le soldat était beaucoup moins capable de mouvements, d'agilité, de force; au lieu que les bandes de cuir, qui se couvraient successivement, laissaient au soldat romain toute la liberté de l'action, et, en le couvrant comme une veste, le défendaient contre les traits.

Le BOUCLIER était une arme défensive propre à couvrir le corps. Il y en avait de différentes sortes.

*Scutum*, θυρεὸς, et σάκος. *L'écu*. Ce bouclier était long, et quelquefois d'une grandeur si démesurée, qu'il couvrait un homme presque tout entier. Tels étaient ceux des Égyptiens, dont parle Xénophon[1]. Il fallait qu'il fût bien grand chez les Lacédémoniens pour qu'on pût rapporter dessus ceux qui avaient été tués. De là venait cet ordre célèbre que donna une mère spartiate à son fils lorsqu'il partait pour la guerre: ἢ τὰν, ἢ ἐπὶ τᾶς; c'est-à-dire, *ou rapportez ce bouclier, ou revenez dessus*.

C'était la dernière honte de revenir du combat sans son bouclier: apparemment parce que cela laissait entrevoir qu'on l'avait quitté pour fuir plus promptement, n'ayant d'autre attention que celle de sauver sa vie. On se souvient qu'Epaminondas, blessé à mort dans la célèbre bataille de Mantinée, quand on l'eut rapporté dans sa tente, demanda d'abord avec inquiétude et empressement si son bouclier était sauvé.

*Clypeus*, ἀσπίς. On le confond souvent avec *scutum*. Il est néanmoins constant qu'ils étaient différents, puisque, dans le cens ou dénombrement que fit faire Servius Tullius, on attribua le *clypeus* à ceux de la première classe, et le *scutum* à ceux de la seconde. En effet, le *scutum* était long et carré, le *clypeus* rond et plus court. L'un et l'autre avaient été en usage chez les Romains dès le temps des rois. Depuis le siége de Véies[1], le *scutum* devint plus commun. Les Macédoniens se servirent toujours du *clypeus*[2], sinon peut-être dans les derniers temps.

Le bouclier des légions romaines était convexe, de forme d'une tuile à canal. Il avait, selon Polybe, quatre pieds de long, et deux pieds et demi de large. Ces boucliers étaient anciennement de bois[3], dit Plutarque dans la vie de Camille: mais ce capitaine romain les fit couvrir de lames de fer, afin qu'ils eussent la force de résister aux coups.

*Parma* était un petit bouclier rond plus léger et plus court que le *scutum*, dont se servait l'infanterie pesamment armée. Cette *rondache* était le bouclier des soldats armés à la légère, et de la cavalerie.

*Pelta* était à peu près la même chose que ce qu'on appelait *cetra*. Ce bouclier était léger, coupé comme une demi-lune, ou comme un demi-cercle.

ÉPÉE. Les formes en étaient fort différentes et en grand nombre; je ne m'amuserai point à les rapporter. Je me contente de remarquer[4] qu'il y avait des épées longues et sans pointe, qui ne servaient qu'à frapper de taille, comme

[1] Herod. lib. 3, cap. 47.

[2] Cyrop. lib. 7, pag. 178.

[1] « Clypeis anteà Romani usi deindè, postquàm facti « sunt stipendiarii, scuta pro clypeis fecere. » Liv. lib. 8, n. 8.)

[2] « Arma, clypeus, sarissæque illis (Macedonibus) « romano scutum, majus corpori tegumentum. » (Liv. lib. 9, n. 19.)

[3] Plut. in Cam. pag. 150.

[4] « Gallis Hispanisque scuta ejusdem formæ ferè erant, « dispares ac dissimiles gladii. Gallis prælongi, ac sine « mucronibus: Hispano, punctim magis quàm cæsim as- « sueto petere hostem brevitate habiles, et cum mucro- « nibus. » (Liv. lib. 22, n. 46.)

étaient celles des Gaulois, dont il sera bientôt parlé. Il y en avait d'autres plus courtes, plus fortes, qui frappaient d'estoc et de taille, c'est-à-dire de la pointe et du tranchant, *punctim et cæsim*, tels qu'étaient les sabres espagnols, que les Romains empruntèrent d'eux, et dont ils se servirent toujours avec avantage. Avec ces sabres ils coupaient des bras entiers [1], enlevaient des têtes, et faisaient des blessures horribles.

La manière dont on portait anciennement l'épée n'était pas uniforme. Les Romains la portaient pour l'ordinaire sur la cuisse droite, apparemment pour laisser un mouvement plus libre au bouclier, qui était au côté gauche; mais, en certains monuments, on voit de leurs soldats qui la portaient sur la gauche.

Il est remarquable que ni les Grecs ni les Romains, les deux peuples du monde les plus belliqueux, ne portaient point l'épée hors les temps de guerre. Aussi le duel n'était-il point connu chez eux.

Les PIQUES ou LANCES étaient d'usage presque parmi tous les peuples. Celles qu'on voit dans les monuments faits du temps des empereurs romains sont d'environ six pieds et demi de longueur, en y comprenant le fer.

La sarisse des Macédoniens était d'une si prodigieuse longueur, qu'on aurait peine à croire qu'une telle arme eût pu être d'usage, si tous les anciens ne convenaient sur ce point. On lui donne seize coudées, qui font plus de quatre toises de long.

L'ARC et les FLÈCHES sont de l'antiquité la plus reculée. Il y avait peu de nations qui ne s'en servissent. Les Crétois passaient pour d'excellents archers. On ne voit point que les Romains aient fait usage de l'arc dans les premiers temps de la république. Ils s'en servirent depuis; mais il paraît qu'ils n'avaient guère d'autres archers que ceux des troupes auxiliaires.

La FRONDE était encore un instrument de guerre fort usité chez plusieurs nations. Les Baléares, ou les peuples des îles que nous appelons *Majorque* et *Minorque*, excellaient à la fronde [1]. Ils avaient tant de soin d'y exercer leurs jeunes gens, qu'ils ne leur donnaient point de pain à déjeuner qu'après qu'ils avaient touché le but. Les Baléares étaient fort employés dans les armées des Carthaginois et dans celles des Romains [2], et ils contribuaient beaucoup au gain des batailles. Tite-Live fait mention de quelques villes d'Acbate, Égium, Patres, Dymes, dont les habitants étaient encore plus habiles à la fronde que les Baléares. Ils jetaient plus loin leurs pierres, et avec plus de force et de certitude, sans manquer jamais la partie du visage à laquelle ils en voulaient. La fronde lançait les pierres avec tant de roideur, que ni bouclier ni casque n'en pouvaient soutenir l'impétuosité; et l'adresse de ceux qui la maniaient [3] était quelquefois telle, selon le témoignage de l'Écriture, qu'ils auraient pu même frapper un cheveu, sans que la pierre se fût détournée d'un côté ni d'autre. Au lieu de pierres, on mettait quelquefois des balles de plomb dans la fronde, qui portaient beaucoup plus loin.

JAVELOTS. Il y en avait de deux sortes, qui sont : γρόσφος, *hasta*. Je l'appelle *javeline*. C'était une espèce de dard, assez semblable à une flèche, dont le bois avait pour l'ordinaire trois pieds de long et un doigt de grosseur. La pointe était longue de quatre doigts, et si amenuisée, qu'au premier coup elle se faussait; de sorte que les ennemis ne pouvaient la renvoyer. Les soldats armés à la légère s'en servaient. Ils avaient à la main droite plusieurs javelines, qu'ils lançaient de loin [4] : mais, quand il fallait en venir aux mains, ils les transportaient à la gauche, pour être en état de se servir de l'épée. Tite-Live [5] leur donne sept javelines.

[1] « Gladio hispaniensi detruncata corpora brachiis abscissis, aut totâ cervice dessectâ, divisa a corpore capita, patentiaque viscera, et fœditatem aliam vulnerum videruni. » (Liv. lib. 31, n. 34.)

[1] Veget. de re milit. lib. 1, cap. 16.

[2] « Longiùs certiùsque et validiore ictu, quàm Balearis funditor, eo telo usi sunt... Non capita solùm hostium vulnerabant, sed quem locum destinassent oris. » (Liv. lib. 38, n. 29.)

[3] « Sic fundis lapides ad certum jacientes, ut capillum quoque possent percutere, et nequaquam in alterum partem ictus lapidis deferretur. » (Judic. 20, 16.)

[4] « Et quum cominùs venerant gladiis a velitibus trucidabantur. Hic miles tripedalem parmam habet, et in dextrâ hastas, quibus eminùs utitur..... Quòd si pede collato pugnandum est, translatis in lævam hastis, stringit gladium. » (Liv. lib. 38; n. 21.)

[5] « Eis parmæ breviores quàm equestres, et septena

ἴσσος, *pilum*. Je l'appelle *javelot* : il était[1] plus gros et plus fort que la javeline. Les légionnaires le lançaient sur l'ennemi avant que d'en venir aux mains. Quand ils n'en avaient ni le temps ni l'espace, ils le jetaient à terre, et fondaient sur l'ennemi l'épée à la main.

Les cavaliers avaient presque les mêmes armes que les fantassins : le casque, la cuirasse, l'épée, la lance, et un bouclier plus petit et plus léger.

On voit dans Homère que, dès le temps de la guerre de Troie, les personnes les plus distinguées montaient avec un écuyer sur des chars bien attelés, pour se faire plus vivement jour dans les bataillons, et pour combattre du haut de ces chars avec plus d'avantage. On s'en désabusa bientôt par le double inconvénient d'être arrêté tout court par des haies, des ravins, des fossés, ou de rester sans issue au milieu des ennemis, quand les chevaux étaient blessés.

On introduisit dans la suite l'usage des chariots armés de faux, qu'on plaçait au front de la bataille, pour commencer par mettre en désordre l'ennemi. Cette manière de combattre eut d'abord un grand cours parmi tous les peuples d'Orient, et fut regardée comme fort propre à décider de la victoire. Les peuples les plus habiles dans le maniement des armes, comme les Grecs et les Romains, ne l'adoptèrent point, voyant par expérience que les cris des troupes ainsi attaquées, les traits des soldats armés à la légère, et, plus que tout cela encore, l'inégalité du terrain, rendaient tout l'appareil de ces chars inutile, et souvent même pernicieux à ceux qui l'avaient employé.

Les nations qui avaient chez elles des éléphants, comme celles de l'Orient et de l'Afrique, crurent que ces animaux aussi dociles que redoutables par leur force et par leur taille, pourraient leur être fort utiles dans les combats. En effet, instruits et conduits avec art, ils leur rendirent de grands services. Ils portaient sur leur dos leurs conducteurs, et étaient placés ordinairement devant le front de l'armée. Partant de là, ils rompaient les rangs les plus serrés avec une impétuosité qu'on ne pouvait soutenir, écrasaient par leur masse énorme des bataillons entiers, et jetaient partout l'épouvante et le désordre. Pour en tirer encore plus d'utilité, on éleva sur leur dos des tours, qui y étaient comme des bastions portatifs, du haut desquels les soldats d'élite qui y étaient enfermés lançaient avec avantage des traits contre les ennemis, et achevaient de les mettre en déroute.

Cet usage a subsisté longtemps chez les nations dont j'ai parlé, d'où il passa chez les autres peuples, qui avaient connu par une funeste expérience combien ces animaux étaient capables de contribuer à la victoire. Alexandre ayant vaincu les peuples soumis à l'empire des Perses, et ensuite ceux des Indes, commença à se servir des éléphants dans ses expéditions; et ses successeurs, dans les guerres qu'ils se firent les uns aux autres, en rendirent l'usage fort commun. Pyrrhus en fit passer en Italie, et les Romains apprirent de ce général, et ensuite d'Annibal, l'avantage qu'on en pouvait tirer dans un jour de bataille. Ce fut dans la guerre contre Philippe[1] qu'ils s'en servirent pour la première fois.

Mais cet avantage, quelque grand qu'il parût, était contre-balancé par des inconvénients qui en dégoûtèrent peu à peu. Les généraux, instruits par l'expérience, rendaient inutile l'effort des éléphants, en ordonnant à leurs troupes de s'ouvrir pour leur laisser un passage libre. Outre cela, les cris effrayants de l'armée ennemie, joints à une grêle de traits et de pierres lancées de divers côtés par les archers et les frondeurs, les troublaient, les effarouchaient, les mettaient en fureur, et souvent les obligeaient de se tourner contre leurs propres troupes, et d'y faire le ravage qu'ils devaient porter parmi les ennemis[2]. Pour lors, celui qui les conduisait était forcé, pour éviter ce malheur, de leur enfoncer dans

« jacula quaternos longa pedes data, præfixa ferro, quale « hastis velitaribus inest. » (Liv. lib. 26. n. 4.)

[1] « Arma romano scutum... et pilum, haud paulò quàm « hasta vehementius ictu missûque telum. » (Liv. lib. 9. n. 19.)

[1] « Consul in aciem descendit ante signa prima locati « elephantis : quo auxilio tum primùm Romani, quia « captos aliquot bello punico habebant usi sunt » (Liv. lib. 31. n. 36.)

[2] Liv. lib. 27. n. 46.

la tête un poinçon qui les faisait tomber morts dans l'instant.

Les chameaux, outre qu'on les employait pour porter le bagage, servaient aussi dans les combats[1]. Ils avaient cela de commode, que, dans les pays arides et sablonneux ils supportaient aisément la soif. Cyrus en fit grand usage dans la bataille contre Crésus, et ils contribuèrent beaucoup à la victoire qu'il y remporta, parce que les chevaux des ennemis n'en pouvant soutenir l'odeur, furent mis aussitôt en désordre. On voit dans Tite-Live[2] des archers arabes montés sur des chameaux avec des épées longues de six pieds, afin de pouvoir atteindre l'ennemi du haut de ces grands animaux. Quelquefois deux archers Arabes montaient ensemble le même chameau, adossés l'un contre l'autre, afin de pouvoir, même en fuyant, lancer des flèches contre ceux qui les poursuivaient.

Ni les éléphants, ni les chameaux n'approchaient point du service que le cheval rend à une armée. Cet animal paraît né pour les combats. Il a dans son air, dans son encolure, dans sa marche, quelque chose de guerrier, comme Job le marque si bien dans l'admirable description qu'il en fait[3].

En plusieurs pays, les cavaliers et les chevaux étaient tout couverts de fer : c'est ce qu'on appelait *cataphracti equites*.

Mais ce que nous avons de la peine à comprendre, chez tous les peuples anciens les chevaux n'avaient ni étriers, ni selle, et les cavaliers étaient sans bottes. L'éducation, l'exercice, l'habitude les avaient accoutumés à se passer de ces secours, et à ne pas même s'apercevoir qu'ils leur manquaient. Il y avait des cavaliers, tels que les Numides, qui ne connaissaient pas même l'usage des brides pour conduire leurs chevaux, et qui cependant, par le seul ton de la voix, ou par l'impression du talon et de l'éperon, les faisaient avancer, reculer, arrêter, tourner à droite et à gauche, en un mot, leur faisaient faire toutes les évolutions de la cavalerie la mieux disciplinée. Quelquefois, menant ensemble deux chevaux, ils sautaient de l'un sur l'autre dans le fort même du combat, pour soulager le premier lorsqu'il était fatigué. Ces Numides, aussi bien que les Parthes, n'étaient jamais plus terribles que quand ils semblaient prendre la fuite par crainte et par lâcheté ; car alors, tournant tout à coup visage, ils lançaient leurs traits et leurs flèches contre l'ennemi qui ne s'attendait à rien moins, et tombaient sur lui avec plus d'impétuosité qu'auparavant.

J'ai rapporté jusqu'ici ce que j'ai trouvé de plus important par rapport aux armes des anciens. De tout temps les grands capitaines ont voulu qu'on prît un soin particulier de l'armure des soldats. Ils ne se souciaient pas beaucoup qu'elle fût brillante par l'or et l'argent ; ils laissaient cette vaine parure à des peuples mous, efféminés, tels que les Perses. Ils cherchaient un éclat plus vif[1], plus martial et plus propre à inspirer la terreur, tel qu'est celui de l'acier et de l'airain.

Ce n'est pas seulement à l'éclat, c'est surtout à la qualité des armes, que les grands capitaines ont été attentifs. On a admiré avec raison l'habileté du grand Cyrus, qui, à son arrivée chez Cyaxare[2] son oncle, changea l'armure des troupes. La plupart ne se servaient presque que de l'arc et du javelot, et ne combattaient par conséquent que de loin, genre de combat où le grand nombre l'emporte facilement sur le petit. Il les arma de boucliers, de cuirasses, et d'épées ou de haches, pour les mettre en état de combattre de près, et d'en venir tout d'un coup aux mains avec les ennemis, dont, par ce moyen, la multitude devenait inutile. Iphicrate, célèbre général des Athéniens, fit plusieurs changements utiles dans l'armure des soldats pour ce qui regarde les boucliers, les piques, les épées, les cuirasses.

Philopémen de même[3], comme je l'ai marqué en son lieu, changea l'armure des Achéens, qui était, avant lui, très-défectueuse ; ce qui ne contribua pas peu à les

[1] Veget. lib. 3. cap. 23. — Xenoph. in Cyrop. lib 7. pag. 176.

[2] Liv. lib. 37. n. 40.

[3] Job. 39, 19-25.

[1] « Macedonum dispar acies erat : equis virisque, non « auro, non discolori veste, sed ferro atque ære fulgen- « tibus. » ( Q. Curt. lib. 3, cap. 3. )

[2] Xenop. in Cyrop. lib. 2. pag. 40.

[3] Plut. in Philop pag. 360.

rendre supérieurs à tous leurs ennemis. On a vu beaucoup d'autres exemples pareils, qu'il serait trop long de rapporter ici, mais qui montrent de quel secours est pour une armée l'habileté d'un général appliqué à réformer tout ce qui peut être défectueux, et combien il est dangereux de vouloir toujours s'en tenir aux usages établis de longue main, et de n'oser y faire aucun changement.

Nul peuple ne fut plus éloigné de cette scrupuleuse crainte que les Romains. Ayant étudié avec attention tout ce qui se pratiquait de plus utile chez leurs voisins et chez leurs ennemis, ils surent bien en profiter; et par les divers changements qu'ils introduisirent dans leurs troupes tant pour l'armure que pour le reste de la milice, ils les rendirent invincibles

### Article IV.

#### § I. — Soins préliminaires du général.

Tout ce que nous avons vu jusqu'ici, la levée des troupes, leur paye, leurs armes, leurs vivres, n'est, pour ainsi dire, que le mécanisme de la guerre. Il est d'autres soins encore plus importants, qui dépendent de la tête et de l'habileté du général.

Ceux qui se sont le plus distingués dans la science de l'art militaire ont toujours cru que le prince ou le général doit avant tout régler l'état de la guerre, examiner s'il faut attaquer ou se tenir sur la défensive, former son plan pour l'un ou pour l'autre de ces partis, avoir une exacte connaissance du pays où il porte ses armes, s'instruire du nombre et de la qualité des troupes des ennemis, pressentir, s'il se peut, leurs desseins, prendre de loin les mesures capables de les déconcerter, prévoir tous les cas qui peuvent arriver pour s'y préparer, et tenir toutes ses résolutions si couvertes et si cachées, que rien n'en échappe et n'en transpire au dehors. Je ne sais si jamais le secret a été gardé plus inviolablement qu'il l'a été parmi nous dans la guerre qui vient d'être terminée; ce qui n'est pas une médiocre louange pour le ministère.

On a vu dans la guerre contre Philippe[1] les sages précautions que prit Paul-Emile avant que d'entrer en campagne, pour se mettre au fait de tout; précautions qui furent la principale cause de la victoire qu'il remporta sur ce prince.

C'est de ces soins préliminaires que dépend le succès des entreprises. Voilà par où commença Cyrus, dès qu'il fut arrivé chez Cyaxare, son oncle, qui n'avait point songé à prendre aucune de ces mesures.

C'est une chose admirable de voir les ordres que donne ce même Cyrus avant que de marcher contre l'ennemi, et le détail immense où il entre sur tous les besoins de l'armée.

On devait traverser pendant quinze jours des pays qui avaient été ravagés, et où l'on ne trouverait ni vivres ni fourrages; il ordonne qu'on en porte pour vingt jours, et que les soldats, au lieu de se charger de bagage, convertissent ce poids-là en une pareille charge de munitions de bouche, sans s'embarrasser de lits ni de couvertures pour le sommeil, dont la fatigue leur tiendra lieu. Ils étaient accoutumés à boire du vin; et de peur que le changement subit de boisson ne les rendît malades, il les avertit d'en porter une certaine quantité avec eux, et de s'accoutumer peu à peu à s'en passer entièrement, et à se contenter d'eau. Il leur recommande aussi de porter des viandes salées, des moulins à bras pour faire le pain, des médicaments pour les malades; de mettre dans chaque chariot de bagage une faucille et un hoyau, et sur chaque bête de voiture une hache et une faux, et d'avoir soin de se fournir de mille choses dont on a besoin. Il se charge de mener avec lui des maréchaux, des cordonniers, et d'autres ouvriers, avec toutes sortes d'outils convenables à leurs métiers. Au reste, dit-il publiquement tout marchand qui aura soin de faire apporter des vivres dans le camp sera honoré et récompensé de moi et de mes amis; et si quelqu'un même manque d'argent pour faire des provisions, pourvu qu'il me donne des sûretés, et qu'il s'oblige de suivre l'armée, je l'assisterai de ce que j'aurai. Un tel détail, et

[1] Liv. lib. 44. n. 18.

j'en ai passé une partie, n'est point indigne d'un général, ni d'un grand prince tel qu'était Cyrus.

On voit par la harangue de Périclès [1] aux Athéniens, au sujet de la guerre du Péloponnèse, combien ce grand homme, qui gouvernait avec tant de sagesse les affaires de sa république, excellait dans la science des armes, et combien sa prévoyance était vaste et profonde. Il régla l'état de la guerre, non pour une seule campagne, mais pour tout le temps que cette guerre durerait, et il le régla sur la parfaite connaissance qu'il avait, et qu'il donna aux Athéniens, des forces de Lacédémone. Il les détermina à se renfermer dans leur ville, et souffrir le ravage de leurs terres plutôt que de hasarder un combat contre une armée beaucoup plus nombreuse que la leur, pendant que, de son côté, il irait avec sa flotte ravager toutes les côtes du Péloponnèse. Il leur recommanda surtout de ne point former d'entreprises au dehors, et de ne point songer à de nouvelles conquêtes, moyennant quoi il leur promettait une victoire assurée. Ce fut pour avoir méprisé ce dernier avis, et pour avoir porté leurs armes dans la Sicile, que les Athéniens périrent.

Y a-t-il rien de plus sage et de mieux concerté que le plan qu'Annibal forma d'aller attaquer les Romains dans leur propre pays? Il proposa le même dessein à Antiochus, qui aurait fort embarrassé les Romains s'il l'avait suivi; mais ce prince n'avait ni assez d'étendue d'esprit ni assez de discernement pour en comprendre toute l'utilité et la sagesse.

Peut-être qu'Alexandre eût été arrêté tout court, réduit à la famine, et obligé de retourner dans son royaume, si Darius, suivant que nous l'avons remarqué plus haut, eût ravagé lui-même les terres par où son ennemi devait passer, et s'il eût fait une puissante diversion dans la Macédoine, comme le lui conseillait Memnon, l'un de ses généraux, et l'un des plus habiles capitaines qu'ait eus l'antiquité.

Former de tels plans, ce n'est point faire la guerre au jour la journée, et comme au hasard, en attendant que les événements nous déterminent; c'est se conduire en grand homme, et agir avec connaissance de cause. Il est rare que des entreprises concertées avec tant de sagesse n'aient pas un heureux succès [1].

[1] Thucyd. lib. 9. [II. 13.]

### § II. — Départ et marche des troupes.

Le commencement et la fin de la guerre [2], le départ et le retour des troupes, étaient toujours consacrés par des actes de religion, et des sacrifices solennels.

On se souvient sans doute qu'entre plusieurs avis que Cambyse, roi des Perses, donna à son fils Cyrus lorsqu'il partait pour sa première campagne, il insista principalement sur la nécessité de n'entreprendre aucune action, grande ou petite, pour soi ou pour les autres, sans avoir consulté les dieux, et sans leur avoir offert des sacrifices [3]. Il exécuta ce conseil avec une exactitude merveilleuse. Quand il fut arrivé sur les frontières de la Perse, il immola des victimes aux dieux du pays, et à ceux de Médie dès qu'il y fut entré, pour implorer leur secours, et les prier de lui être favorables. Son historien ne rougit point de répéter plusieurs fois que ce prince, en toute occasion, avait grand soin de s'acquitter de ce devoir, dont il faisait dépendre tout le succès de ses entreprises. Xénophon lui-même, guerrier et philosophe, ne s'engageait dans aucune démarche importante sans avoir auparavant consulté les dieux.

Tous les héros d'Homère paraissent fort religieux, et ont recours à la divinité dans tous leurs besoins et tous leurs dangers.

Alexandre-le-Grand ne sortit point d'Europe et n'entra point en Asie sans avoir invoqué les divinités qui présidaient à l'une et à l'autre.

Annibal [4], avant que de s'engager dans la guerre contre les Romains, fit un voyage exprès à Cadix, pour s'acquitter des vœux qu'il avait faits à Hercule, et pour implorer sa protection par de nouveaux vœux dans la nouvelle expédition qu'il entreprenait.

[1] « Qui victoriam cupit, milites imbuat diligenter. Qui « secundos optat eventus, dimicet arte, non casu » (Veg. lib. 3. *in prolog.*)

[2] Xenoph. in Cyrop. lib. 1.

[3] Ibid. lib. 2.

[4] Liv. lib. 21. n. 21.

Digitized by Google

Les Grecs étaient fort religieux à s'acquitter de ce devoir. Leurs armées ne partaient point sans être accompagnées des aruspices, des sacrificateurs et des autres interprètes de la volonté des dieux, dont ils croyaient devoir s'assurer avant que de hasarder une bataille.

Mais, de tous les peuples de la terre, les Romains ont été les plus exacts à recourir à la divinité [1], soit dans le commencement de leurs guerres, soit dans les dangers où ils se trouvaient quelquefois exposés, soit après leurs heureux succès; et ils n'attribuaient le bonheur de leurs armes qu'au soin qu'ils avaient de rendre ce culte à leurs dieux.

Ils se trompaient dans l'objet, non dans le principe; et cette coutume générale de tous les peuples montre qu'on a toujours reconnu un Être souverain tout-puissant, appliqué à gouverner le monde, maître absolu de tous les événements, et en particulier, de ceux de la guerre, et attentif aux prières et aux vœux qu'on lui adressait.

### Marche de l'armée.

Quand tout était prêt, et qu'on s'était assemblé au lieu et au temps marqués, l'armée se mettait en marche. Pour éviter une trop grande longueur, je ne parlerai ici presque que des Romains : on jugera des autres peuples à proportion.

C'est une chose étonnante de voir quelle était la charge des soldats dans la marche. Outre leurs armes [2], dit Cicéron, le bouclier, l'épée, le casque (on pourrait ajouter les javelots ou la demi-pique), outre ces armes qu'ils ne regardaient point comme un fardeau non plus que leurs épaules, leurs bras et leurs mains, car ils disaient que les armes sont comme les membres d'un soldat, ils portaient des vivres pour quinze jours, et quelquefois plus, tout l'attirail de leur petit ménage, et un pieu chacun, qui était assez pesant. Végèce recommande qu'on exerce les jeunes soldats à porter un poids de quarante-cinq de nos livres [1], outre leurs armes, et à faire la marche ordinaire, afin que, dans l'occasion et le besoin, ils y soient tout accoutumés [2]. Et telle était la pratique des anciens soldats romains.

La marche ordinaire de l'armée romaine [3], selon Végèce, était de vingt mille pas par jour, c'est-à-dire au moins de six lieues, en mettant pour chacune trois mille pas. Trois fois par mois [4], pour y accoutumer les soldats, on obligeait tant les fantassins que les cavaliers, à faire cette même marche. En supputant exactement tout ce que rapporte César [5] d'une expédition subite qu'il fit pendant qu'il était occupé au siége de Gergovie, on voit qu'en vingt-quatre heures il parcourut cinquante mille pas. La marche était forcée. En la réduisant à la moitié, et à moins encore, ce sera la marche ordinaire, c'est-à-dire de six lieues.

Xénophon [6] marque régulièrement toutes les journées de marche des troupes qui retournèrent en Grèce, après la mort du jeune Cyrus, et qui firent cette retraite si belle et si vantée dans l'histoire. Toutes ces marches, l'une portant l'autre, étaient chacune de six parasanges [7], c'est-à-dire de plus de six de

[1] « Ejus belli (contra Annibalem) causâ supplicatio per « urbem habita, atque adorati dii, ut benè ac feliciter « eveniret quod bellum populus romanus jussisset.» (Liv. lib. 21, n. 17.)

« Civitas religiosa, in principiis maximè novorum bel- « lorum, supplicationes habuit. « (*Id.* lib. 31, n. 9.)

[2] « Nostri exercitus primùm undè nomen habeant, vi- « des. Deindè qui labor, quantus agminis! ferre plus di- « midiati mensis cibaria, ferre, si quid ad usum velint : « ferre vallum? natu scutum, gladium, galeam in quere « nostri milites non plus numerant, quam humeros, lacer- « tos, manus. Arma enim membra militis esse dicunt : « quæ quidem ita gerunt aptè, ut, si usus foret, abjectis « oneribus, expeditis armis, ut membris, pugnare pos- « sint. » (Cic. *Tuscul.* 2, n. 37.)

[1] « Pondus quoque bajulare usque ad 60 libras, et iter « facere gradu militari, frequentissimè cogendi sunt ju- « niores, quibus in arduis expeditionibus necessitas im- « minet annonam pariter et arma portandi. » (Veget. lib. 1, cap. 19.)

[2] Non secùs ac patriis acer Romanus in armis
Injusto sub fasce viam quum carpit, et hosti
Ante expectatum positis stat in agmine castris.
(Virg. *Georg.* lib. 3.)

[3] « Militari gradu viginti millia passuum, horis dua- « taxat quinque æstivis, conficienda sunt.» (Veget. lib. 1, cap. 9.)

[4] Veget. lib. 1, cap. 27.

[5] De Bell. gall. lib. 7.

[6] Xenoph. de Exped. Cyr. lib. 7, pag. 427.

[7] La parasange était une mesure itinéraire propre aux

nos lieues. Les marches ordinaires de nos armées ne sont pas maintenant, à beaucoup près, si fortes; et l'on a de la peine à comprendre que celles des anciens pussent être si longues. Les mesures des anciens ont varié beaucoup; et c'est peut-être aussi ce qui donne lieu à cette différence de marche entre eux et nous : ou plutôt, c'est que leurs armées étaient moins nombreuses que les nôtres, moins embarrassées d'attirail, et composées d'hommes tout autrement exercés et robustes.

Le consul, et même le dictateur [1], marchaient à la tête des légions, à pied, parce que, la plus grande force des Romains consistant dans l'infanterie, on crut qu'il fallait que le général demeurât à la tête des bataillons, sans jamais les quitter; mais comme l'âge ou l'infirmité pouvaient mettre le dictateur hors d'état de soutenir cette fatigue [2], avant que de partir pour la campagne, il s'adressait au peuple pour lui demander qu'il le dispensât de cette loi établie par une ancienne coutume, et qu'il lui permît de monter à cheval. Suétone [3] représente Jules-César comme infatigable, marchant à la tête de ses armées, quelquefois à cheval, mais ordinairement à pied, et la tête nue, quelque soleil ou quelque pluie qu'il fît. Pline [4] loue Trajan de s'être accoutumé de bonne heure de marcher à pied à la tête des légions qu'il commandait, sans jamais faire aucun usage ni de char, ni de cheval, quoiqu'il eût d'immenses espaces de pays à parcourir; et il en usa toujours de la sorte, depuis même qu'il fut devenu empereur. César, dont je viens de parler, traversait les rivières à la nage, ou sur un outre. C'était pour se mettre en état de le faire dans le besoin, et de supporter toutes les fatigues militaires, que les jeunes Romains s'exerçaient à la course, soit à cheval, soit à pied, et que, pleins de sueur après de si violents exercices, ils se jetaient dans le Tibre pour le passer à la nage. On prenait soin de former pendant quelques années ceux qu'on envoyait en recrues aux légions, et qui n'avaient point encore servi : on choisissait les plus sains, les plus agiles, les plus robustes : on les exerçait par des fatigues, des marches, et des travaux qu'on faisait croître peu à peu; et ceux que l'expérience montrait n'en être pas capables, on les renvoyait, et l'on ne retenait que les soldats éprouvés, qui formaient un choix d'hommes d'élite.

C'est une telle éducation mâle, dure et robuste, qui forma à Rome, et beaucoup auparavant à Sparte et dans la Perse du temps de Cyrus, des soldats infatigables et invincibles.

### § III. — Construction et fortification du camp

Je suppose l'armée en marche, quoiqu'elle fût encore dans le territoire de Rome, quand elle n'aurait eu qu'une seule nuit à passer dans un endroit, elle y campait dans toutes les formes; avec cette différence seulement que le camp y était peut-être moins fortifié que quand elle était en pays ennemi. De là vient cette manière de parler si ordinaire dans les auteurs, *primis castris*, *secundis castris*, *etc.*, au premier camp, au second camp : pour dire au premier, au second jour de marche; parce que, quelque court que dût être le séjour, on ne manquait jamais d'y construire un camp. Il s'appelait *stativa*, quand on y devait demeurer quelques jours : *ibi plures dies stativa habuit* [1].

Cette exactitude des Romains, quand ils étaient dans leur propre pays, fait juger de celle qu'ils apportaient lorsqu'ils se trouvaient à la vue ou près de l'ennemi. C'était chez eux une loi établie par un long usage, de ne point hasarder un combat que le camp ne fût achevé. Nous avons vu Paul Emile suspendre et arrêter l'ardeur de toute son armée qui demandait à aller attaquer Persée, par cette unique ou principale raison, qu'on n'avait point encore préparé le camp. On reprocha aux

Perses. La moindre était composée de trente stades, et chaque stade de 125 pas géométriques. = Six parasanges, 7 lieues et tiers. E. B.

[1] Plut. in Fab. pag. 175.

[2] « Dictator tulit ad populum, ut equum ascendere « liceret. » (Liv. lib. 23, n. 14.)

[3] « Laboris ultra fidem patiens erat : in agmine non- « nunquam equo, amplius pedibus anteibat, capite detec- « to, seu sol, seu imber esset. » (Sueton. *in Jul Cæs.*)

[4] « Per hoc omne spatium quum legiones duceres .... « non vehiculum unquam, respexisti. » (Plin. *Trajano.*)

[1] Liv. lib. 37.

commandants de l'armée romaine[1], dans la guerre contre les Gaulois, d'avoir manqué à cette sage précaution, et on attribua en partie à cette faute la perte de la bataille d'Allia. Le succès des armes était incertain, les Romains voulaient être assurés d'une retraite en cas d'un échec : le camp fortifié arrêtait la victoire de l'ennemi, recevait sûrement les troupes poussées, donnait lieu d'en revenir à un second combat qui pouvait être plus heureux, empêchait une déroute entière ; au lieu que, sans l'asile du camp, une armée, bien composée d'ailleurs, était exposée à être défaite sans ressource et à périr tout entière.

Le camp était de forme carrée, contre la coutume des Grecs, qui le faisaient de forme ronde. Les citoyens et les alliés partageaient entre eux également le travail[2]. Si l'ennemi était proche, une partie de l'armée demeurait sous les armes pendant que l'autre était occupée aux retranchements. On commençait par creuser les fossés plus ou moins profonds, selon le besoin ; ils avaient au moins huit pieds de large sur six de profondeur, mais souvent ils avaient dix ou douze pieds de largeur, quelquefois plus, jusqu'à quinze et vingt. De la terre tirée du fossé, et jetée sur le bord du côté du camp, on formait le parapet ; et pour le rendre plus ferme, on mêlait à la terre du gazon coupé d'une certaine grandeur et d'une certaine forme. Sur la crête de ce parapet on enfonçait les pieux ; je rapporterai en entier ce que Polybe remarque sur les pieux dont on formait les retranchements du camp, quoique je l'aie déjà fait ailleurs, parce que c'en est ici la vraie place. Il en parle à l'occasion de Q. Flamininus, qui donna ordre aux troupes de couper des pieux pour s'en servir au besoin.

Cet usage, dit Polybe[3], qui chez les Romains est aisé à pratiquer, passe chez les Grecs pour impraticable. A peine dans les marches peuvent-ils soutenir leurs corps, pendant que les Romains, malgré le bouclier qu'ils portent suspendu à leurs épaules, et les javelots qu'ils tiennent à la main, se chargent encore de pieux ; et ces pieux sont fort différents de ceux des Grecs. Chez ceux-ci les meilleurs sont ceux qui ont beaucoup de fortes branches tout autour du jet ; les Romains, au contraire, n'en laissent que deux ou trois, tout au plus quatre, et seulement d'un côté ; de cette manière un homme peut en porter deux ou trois liés en faisceau, et l'on en tire beaucoup plus de service : ceux des Grecs sont plus aisés à arracher. Si le pieu planté est seul, comme les branches en sont fortes et en grand nombre, deux ou trois soldats l'enlèveront facilement, et voilà une porte ouverte à l'ennemi ; sans compter que tous les pieux voisins seront ébranlés, parce que les branches en sont trop courtes pour être entrelacées les unes dans les autres. Il n'en est pas ainsi chez les Romains : les branches sont tellement mêlées et insérées les unes entre les autres, qu'à peine peut-on distinguer le pied d'où elles sortent ; il n'est pas non plus possible de fourrer la main entre ces branches pour arracher le pieu, parce que, serrées et tortillées ensemble, elles ne laissent aucune ouverture, et que d'ailleurs les bouts en sont soigneusement aiguisés. Quand même on pourrait les prendre, il ne serait pas facile d'en arracher le pied, et cela pour deux raisons : la première, parce qu'il entre si avant dans la terre, qu'il en devient inébranlable : et la seconde, parce que, par les branches, ils sont tellement liés les uns avec les autres, qu'on ne peut en élever un qu'on n'en enlève plusieurs. En vain deux ou trois hommes réuniraient leurs efforts pour l'arracher ; que si cependant à force de l'agiter et de le secouer, on vient à bout de le tirer de sa place, l'ouverture qu'il laisse est presque imperceptible. Trois avantages donc de ces sortes de pieux : on les trouve en quelque endroit que l'on soit ; ils sont faciles à porter ; et c'est pour le camp une barrière sûre et qui ne peut être rompue aisément. A mon avis (c'est la conclusion que tire Polybe de tout ce qu'il a dit), il n'est pas de pratique militaire chez les Romains qui mérite plus qu'on l'imite.

[1] « Ibi triboni militum, non loco castris antè capto, « non præmunito, vallo quò receptus esset..... instruunt « aciem « (Liv. lib. 5, n. 37.)

[2] « Trifariam Romani muniebant ; alius exercitus præ- « lio intentus stabat. » (Liv.)

« Cæsar... singula latera castrorum singulis attribuit. « Legionibus munienda, fossamque ad eamdem magni- « tudinem perfici jubet ; reliquas legiones in armis expe- « ditas contra hostem constituit. » (Cæs. *de Bello civili*, lib. 1.)

[3] Polyb. lib. 17, pag. 754, 755.

La forme [1], la dimension et la distribution des différentes parties du camp étaient toujours les mêmes; de sorte que les soldats savaient tout d'un coup en quel endroit devaient être leurs tentes. Il n'en était pas ainsi chez les Grecs. Quand il s'agissait de camper, ils choisissaient toujours le lieu le plus fort par sa situation, tant pour s'épargner la peine de conduire un fossé autour du camp, que parce qu'ils se persuadaient que des fortifications faites par la nature même étaient beaucoup plus sûres que celles de l'art. De là venait la nécessité de donner à leur camp, selon la nature des lieux, toutes sortes de formes, et d'en varier les différentes parties; ce qui causait une confusion qui ne permettait pas au soldat de savoir au juste ni son quartier, ni celui de son corps.

La forme et la distribution du camp des Romains souffrent de grandes difficultés, et donnent lieu à de grandes disputes parmi les savants. Je rapporterai ici celle que Polybe nous a laissée, en tâchant de l'éclaircir en quelques endroits, et d'y suppléer quelques parties qu'il a omises.

Il s'agit de l'armée d'un seul consul [2], composée, du temps de Polybe, premièrement de deux légions romaines, dont chacune avait quatre mille deux cents hommes de pied, et trois cents hommes de cheval; en second lieu, des troupes des alliés, de pareil nombre d'infanterie, et ordinairement du double de cavalerie; ce qui faisait en tout, tant pour les Romains que pour les alliés, dix-huit mille six cents hommes. Pour mieux comprendre la disposition de ce camp, il faut se souvenir de ce qui a été dit auparavant des différentes parties dans lesquelles la légion romaine était divisée.

### § IV. — Disposition du camp des Romains selon Polybe.

Après qu'on a pris le lieu pour le camp, dit Polybe, et l'on choisit toujours celui qui est le plus propre pour aller à l'eau et au fourrage, on destine pour la tente du général, que j'appellerai autrement prétoire, un endroit un peu plus élevé que le reste, d'où il puisse plus facilement voir tout ce qui se passe et envoyer ses ordres [1]. On plante un drapeau à l'endroit où la tente doit être mise, et autour l'on mesure un espace carré, en sorte que les quatre côtés soient éloignés du drapeau de cent pieds, et que le terrain que le consul occupe soit de quatre arpents. Autour de sa tente sont dressés l'autel, où l'on offre les sacrifices, et le tribunal où se rend la justice.

Le consul commande deux légions, dont chacune a six tribuns, qui font douze en tout. Leurs tentes sont placées sur une ligne droite, parallèle à la face du prétoire, et qui en est distante de cinquante pieds; c'est dans cet espace de cinquante pieds que sont les chevaux, les bêtes de charge et tout l'équipage des tribuns; leurs tentes sont tournées de façon qu'elles ont derrière elles le prétoire, et devant, tout le reste du camp: les tentes des tribuns, également distantes les unes des autres, remplissent en travers autant de terrain que les légions [2].

Pour placer les légions, on laisse un espace de cent pieds de largeur, parallèle aux tentes des tribuns, qui forme une rue appelée *Principia*, dont la longueur égale la largeur du camp, et partage tout le camp en partie supérieure et partie inférieure [3].

Au-dessous de cette rue sont placées les tentes des légions. L'espace qu'elles occupent est partagé au milieu en deux parties égales par une rue large de cinquante pieds et qui coupe toute la longueur du camp; c'est là que sont logés de côté et d'autre, tout de suite et sur une même ligne, la cavalerie, les triaires, les princes, les hastaires. Entre les triaires et les princes il y a de côté et d'autre une rue de la même largeur que celle du milieu, et qui perce comme elle toute la longueur de cet espace. Il est aussi coupé en large par une rue qui s'appelait la cinquième, *quintana*, parce qu'elle était après le cinquième manipule.

Comme chacun des quatre corps qu'on vient de nommer se divisait en dix parties, la cavalerie en dix compagnies, *turmas*, chacune de trente hommes, les trois autres corps en dix manipules, chacun de six vingts hommes, excepté ceux des triaires, qui n'en avaient que

[1] Polyb.
[2] Polyb. lib. 6. pag. 773-777.

Digitized by Google

la moitié, le logement de la cavalerie, des triaires, des princes et des hastaires, était partagé séparément chacun en dix carrés dans la longueur de l'espace marqué ci-devant ; chacun de ces carrés avait cent pieds, tant en long qu'en large, excepté ceux des triaires, qui n'avaient que cinquante pieds de largeur, à raison de leur moindre nombre : il en a déjà été parlé.

Les tentes, soit de la cavalerie ou de l'infanterie, sont disposées de la même sorte, et tournées vers les rues.

On loge d'abord la cavalerie des deux légions vis-à-vis l'une de l'autre, et séparée par un espace de cinquante pieds, qui est celui de la rue du milieu. La cavalerie de deux légions ne faisant que six cents hommes, chaque carré contenait de chaque côté trente cavaliers (4), qui font la dixième partie de trois cents. A côté de la cavalerie sont logés les triaires, un manipule derrière une compagnie de cavalerie, l'un et l'autre dans la même forme. Ils se touchent par le terrain, mais les triaires tournent le dos à la cavalerie, et ici chaque manipule a la moitié moins de largeur que de longueur, parce que les triaires sont moins nombreux que les autres corps [5].

A cinquante pieds et vis-à-vis des triaires, espace qui forme en long une rue de chaque côté, on place les princes sur le bord de l'intervalle [6].

Au dos des princes on met les hastaires, qui, tournés à l'opposite, se touchent par le terrain [7].

Jusqu'ici on a préparé le logement des deux légions romaines, qui formaient l'armée d'un consul, et montaient à huit mille quatre cents hommes de pied, et six cents chevaux. Reste à loger les troupes des alliés. Leur infanterie était égale à celle des Romains, et leur cavalerie plus nombreuse de la moitié. En ôtant, pour les extraordinaires, de l'infanterie la cinquième partie, c'est-à-dire seize cent quatre-vingts hommes, et de la cavalerie le tiers, c'est-à-dire quatre cents hommes, il restait en tout sept mille cinq cent vingt hommes à loger, tant de cavalerie que d'infanterie.

A cinquante pieds et vis-à-vis des hastaires romains, espace qui forme de côté et d'autre une nouvelle rue, campe la cavalerie des alliés [8], sur cent trente-trois pieds de largeur, et quelque chose de plus.

Derrière cette cavalerie et sur la même ligne campe leur infanterie [9], sur deux cents pieds de largeur.

A la tête de chaque manipule sont d'un côté et d'autre, les tentes des centurions. Il faut sans doute en dire autant des capitaines de cavalerie, quoique Polybe n'en parle point. De l'espace qui reste derrière les tentes des tribuns, et aux deux côtés de la tente du consul, on en prend une partie pour le marché [10], et l'autre pour le questeur, le trésor, et les munitions [11].

A droite et à gauche, à côté et au-dessus de la dernière tente des tribuns, vis-à-vis le prétoire, et en droite ligne, est le logement de la cavalerie extraordinaire [1], *evocatorum* [12-14], et des autres cavaliers volontaires, *selectorum* [13-15]. Toute cette cavalerie a vue, une partie sur la place du questeur, et l'autre sur le marché. Elle ne campe pas seulement auprès du consul ; elle l'accompagne souvent dans les marches ; en un mot, elle est, pour l'ordinaire, à portée du consul et du questeur, pour exécuter leurs ordres.

L'infanterie romaine extraordinaire et la volontaire sont adossées aux cavaliers dont on vient de parler, et sur la même ligne [16]. Ils font, pour le consul et le questeur, le même service que les cavaliers.

Au-dessus de cette cavalerie et de cette infanterie est une rue large de cent pieds, et qui perce toute la largeur du camp.

Au-dessus de cet espace est logée la cavalerie extraordinaire des alliés, ayant vue sur le marché, le prétoire et le trésor, qui est la place du questeur [17].

L'infanterie extraordinaire des alliés est adossée à leur cavalerie, et est tournée vers le retranchement et l'extrémité du camp [18].

Ce qui reste d'espace vide des deux côtés

[1] Ces deux corps étaient des cavaliers d'élite que les consuls choisissaient eux-mêmes, ou qui s'attachaient à eux de bonne volonté. C'est ce qui donna lieu aux cohortes prétoriennes sous les empereurs. Les *selecti*, ou *delecti*, soit cavaliers, soit fantassins, étaient pris parmi les alliés. Les *evocati* étaient des volontaires, de vieux soldats, qui pouvaient être ou citoyens ou alliés.

est destiné aux étrangers et aux alliés, qui viennent plus tard que les autres [19].

Toutes choses ainsi rangées, on voit que le camp forme une figure carrée, et que, tant par le partage des rues que par la disposition du reste, il ressemble beaucoup à une ville. Et c'est l'idée qu'en avaient les soldats, qui regardaient le camp comme leur patrie, et les tentes comme leurs maisons.

Ces tentes, pour l'ordinaire, étaient de peaux : d'où vient cette expression, fort usitée dans les auteurs, *sub pellibus habitare*. Les soldats se joignaient plusieurs ensemble, et faisaient chambrée, ce qui s'appelait *contubernium*. Elle était composée ordinairement de huit ou dix soldats.

Du retranchement aux tentes il y a deux cents pieds de distance; et ce vide est d'un très-grand usage, soit pour l'entrée, soit pour la sortie des légions : car chaque corps s'avance dans cet espace par la rue qu'il a devant lui, et les troupes, ne marchant point par le même chemin, ne courent pas risque de se renverser et de se fouler aux pieds. De plus, on met là les bestiaux, et tout ce qui se prend sur l'ennemi, et on y fait garde pendant la nuit. Un autre avantage considérable, c'est que, dans les attaques de nuit, il n'y a ni feu ni trait qui puissent être jetés jusqu'à eux ; ou si cela arrive, ce n'est que très-rarement, et les soldats n'en peuvent pas beaucoup souffrir, étant à une si grande distance, et à couvert sous leurs tentes. Si le camp de Syphax et d'Asdrubal en Afrique eût eu dans tout son circuit un tel vide, Scipion n'aurait pas pu venir à bout de le brûler entièrement en une seule nuit.

Par le calcul exact du camp, tel que Polybe le décrit, chaque face contient 2,016 pieds, qui font 336 toises; et la totalité de la superficie du camp contient 4,064,256 pieds, qui font 112,896 toises en carré.

Quand le nombre des troupes augmentait, on se contentait d'augmenter la mesure et l'étendue du camp, sans en changer la forme. Lorsque le consul Livius Salinator reçut dans son camp les troupes de Néron, son collègue, on n'augmenta point [1] l'espace du camp ; on serra seulement les troupes, parce que celles de Néron ne devaient pas y demeurer longtemps, et c'est ce qui trompa Asdrubal. *Castra nihil aucta errorem faciebant.*

Polybe ne marque point le lieu où étaient campés les lieutenants, *legati*, qui tenaient le premier rang après le consul, les préteurs et les autres officiers. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils n'étaient pas fort éloignés de la tente du consul, avec lequel ils avaient un rapport continuel, aussi bien que les tribuns.

Il ne parle pas non plus des portes du camp. Il y en avait quatre, selon Tite-Live. *Ad quatuor* [1] *portas exercitum instruxit, ut signo dato, ex omnibus partibus eruptionem facerent.* Il les nomme ensuite : *l'Extraordinaire*, la *droite principale*, la *gauche principale*, la *Questorienne*. Elles ont encore d'autres noms, ce qui forme de grandes difficultés pour concilier ensemble les auteurs. On croit que la porte *Extraordinaire* s'appelait de la sorte, parce qu'elle était près de l'endroit où campaient les extraordinaires, et qu'elle était la même que la *Prétorienne*, nommée ainsi parce qu'elle était voisine du prétoire. La porte opposée à celle-là, et qui était à l'autre extrémité du camp, s'appelait *Décumane*, parce qu'elle était voisine des dixièmes manipules de chaque légion ; et il y a apparence qu'elle est la même que la *Questorienne*, nommée par Tite-Live dans l'endroit cité. Je n'entre point dans un plus grand détail sur ces portes, ce qui demanderait de longues dissertations.

Mais on ne peut assez admirer l'ordre, la disposition, la symétrie de toutes les parties du camp des Romains, qui ressemble plutôt à une ville qu'à un camp, la tente du général placée dans un lieu éminent, au milieu des autels et des images des dieux, qui semblaient leur rendre la Divinité présente, et environnée de toutes parts des principaux officiers, toujours prêts à recevoir et à exécuter ses ordres. Quatre grandes rues qui répondent aux quatre portes du camp, coupées par beaucoup d'autres rues, toutes parallèles les unes aux autres. Une infinité de tentes, tirées comme

[1] Liv. lib. 27, n. 46.

[1] Id. lib. 40, n. 27.

au cordeau, placées dans une distance égale, et rangées avec une parfaite symétrie. Et ce camp si vaste, si étendu, si diversifié dans ses parties, qui paraîtrait avoir coûté un travail et un temps infini, était souvent l'ouvrage d'une heure ou deux, et semblait être sorti tout à coup de terre. Tout cela n'est pourtant encore rien en comparaison de ce qui fait comme l'âme du camp : je veux dire la sagesse du commandement, l'attention et la vigilance du général, la parfaite soumission des officiers subalternes, le dévouement des soldats aux ordres de leurs chefs, et la discipline militaire, observée avec une exactitude et une sévérité sans exemple ; qualités qui ont mis le peuple romain au-dessus de toutes les nations, et qui enfin l'en ont rendu maître. Il fallait que la manière de camper des Romains fût bien excellente et bien parfaite, puisqu'ils l'ont observée inviolablement pendant tant de siècles et avec un si grand succès, et qu'il est presque sans exemple que leurs ennemis aient pu les forcer dans leur camp.

On a renoncé à cette coutume de fortifier régulièrement le camp, regardée par les Romains comme une des parties les plus essentielles de la science et de la discipline militaire. Le nombre des troupes dont les armées sont maintenant composées, et qui occupent un terrain considérable, paraît n'être point susceptible de ce travail, qui deviendrait infini. Les peuples d'Asie [1] dont les armées étaient bien plus nombreuses que les nôtres, ne manquaient jamais d'environner au moins leurs camps de fossés très-profonds, n'eût-ce été que pour un jour ou pour une nuit, et souvent ils le fortifiaient de bonnes palissades. Xénophon remarque que c'était le grand nombre même de leurs troupes, qui leur rendait cette pratique aisée.

On convient que nul peuple n'a porté à un plus haut degré de perfection la connaissance et la pratique de toutes les parties de l'art militaire que le peuple romain : mais il faut avouer qu'il a excellé surtout dans la science des campements, et dans celle de ranger une armée en bataille. Aussi est-ce ce qu'a le plus admiré en lui Polybe, bon juge en cette matière, et qui avait été longtemps témoin de l'excellente discipline qui se gardait parmi les troupes romaines. Quand Philippe, père de Persée, et avant lui Pyrrhus, prévenu d'estime pour les Grecs, et pleins de mépris pour toutes les autres nations, qu'ils traitaient de barbares, envisagèrent pour la première fois la distribution et l'ordre du camp des Romains, ils s'écrièrent, pleins de surprise et d'admiration : *Ce n'est pas là, certes, une disposition barbare.*

Mais ce qui doit le plus nous étonner, et ce qu'on a peine même à concevoir, tant nos mœurs en sont éloignées, c'est ce caractère d'un peuple endurci aux travaux les plus rudes, et invincible aux fatigues les plus accablantes. On voit ici ce que peut une bonne éducation, et une heureuse habitude contractée dès la plus tendre jeunesse. La plupart de ces soldats, quoique citoyens romains, avaient soin de leur bien, et cultivaient eux-mêmes leurs héritages. Hors du temps de guerre, ils s'exerçaient aux travaux les plus pénibles. Leurs mains, accoutumées à manier tous les jours le hoyau, à fouir la terre, à conduire une pesante charrue, ne faisaient que changer d'exercices, et trouvaient même du soulagement dans ceux que la discipline militaire leur imposait ; comme on dit que les Spartiates n'étaient jamais plus à leur aise qu'à l'armée et dans le camp, tant leur vie dans tout autre temps, était dure et austère.

Il n'est pas jusqu'à la propreté (qui le croirait ?) dont on ne prît un soin particulier dans le camp romain. Comme la grande rue, située devant le prétoire, était fort fréquentée par les officiers et les soldats, qui y allaient prendre l'ordre, et par cette raison exposée à beaucoup de malpropreté, il y avait des soldats chargés de la balayer tous les jours en hiver, et d'y jeter de l'eau en été pour empêcher la poussière.

### § V. — Fonctions et exercices des soldats et des officiers romains dans leur camp

Le camp étant préparé de la manière dont on vient de l'exposer, les tribuns assemblés prennent le serment de tout ce qu'il y a

[1] Xenoph. in Cyrop. lib. 2, pag. 80.

d'hommes dans chaque légion, tant libres qu'esclaves. Tous jurent l'un après l'autre; et le serment qu'ils font consiste à promettre qu'ils ne voleront rien dans le camp, et que ce qu'ils trouveront dans le camp, ils le porteront aux tribuns.

On avait déjà fait prêter un pareil serment aux soldats dans le temps de leur enrôlement : j'ai différé jusqu'ici à le rapporter, afin qu'étant joint à l'autre, on en sente mieux la force. Par ce premier serment [1], « le soldat promet « de ne rien voler, soit seul, soit avec plu- « sieurs, dans l'armée, ou à dix mille pas de « l'armée, et de le porter au consul, ou de ren- « dre au légitime possesseur ce qu'il aura « trouvé qui passera le prix d'un sesterce, « c'est-à-dire deux sous et demi, excepté cer- « taines choses qui sont mentionnées dans le « serment. » Quand on parle ici de dix mille pas loin de l'armée, ce n'est pas qu'au delà de cet espace il fût permis aux soldats de voler ; mais pour lors ce qu'ils avaient trouvé, ils n'étaient point obligés de le porter au consul. Parmi les exceptions était le fruit d'un arbre, *pomum*. Frontin [2] sur ce qu'en avait écrit Marcus Scaurus, rapporte néanmoins comme un exemple mémorable de l'abstinence romaine, de ce qu'un arbre fruitier, s'étant trouvé dans l'enceinte du camp, on en était sorti le lendemain sans que personne y eût touché. C'était Scaurus qui commandait alors l'armée.

Ce serment montre jusqu'où les Romains portaient l'attention et l'exactitude à empêcher dans l'armée toute rapine et toute violence, puisque non-seulement le vol est interdit au soldat avec une sévérité inexorable, mais qu'on ne lui permet pas même de profiter de ce qu'il a rencontré sur son chemin, et que le hasard lui a présenté. En effet, les lois traitent de vol ce qu'on retient ainsi du bien d'autrui après l'avoir trouvé, soit qu'on en connaisse le maître, ou qu'on l'ignore [3]. *Qui alienum jacens lucri faciendi causâ sustulit, furti obstringitur, sive scit cujus sit, sive nescit.*

[1] Aul. Gell. lib. 16, cap. 4.

[2] Front. stratag. lib. 4, cap. 3

[3] Sabin. ex lib. — Jur. civil. 2

J'ai dit que le vol [1] était défendu avec une sévérité inexorable. On en voit un exemple bien terrible, même sous les empereurs. Un soldat avait volé une poule à un paysan, et l'avait mangée avec les neuf autres soldats de la chambrée. L'empereur Pescennius Niger les condamna tous dix à la mort, et ce ne fut qu'aux instantes prières de toute l'armée qu'il leur laissa la vie, en les obligeant de donner chacun au paysan dix poules, et leur imposant une note d'infamie publique tant que durerait cette guerre. Que de crimes une telle rigidité est capable d'arrêter ! Quel spectacle qu'un camp si bien réglé ! Mais quelle différence entre des soldats soumis et disciplinés de la sorte au milieu du paganisme, et nos maraudeurs, qui se disent chrétiens, et qui ne craignent ni Dieu ni les hommes ! La clôture du camp était un bon rempart contre les désordres et la licence ; et nous verrons bientôt que, dans la marche même, la sévérité de la discipline tenait lieu de haie et de clôture.

Un ordre merveilleux régnait dans tout le camp et de jour et de nuit, pour le mot du guet, pour les sentinelles, pour les corps-de-garde, et c'est ce qui en faisait la sûreté et le repos. Pour rendre la garde plus sûre et moins accablante, on divisait la nuit en quatre parties ou quatre veilles, et le jour en quatre stations. Chacun avait sa fonction marquée, soit pour le lieu, soit pour le temps ; et dans le camp tout était compassé et arrangé comme dans une famille bien réglée.

J'ai déjà parlé ailleurs de la simplicité des anciens pour le vivre et pour l'équipage. Le second Scipion l'Africain ne permettait au soldat d'avoir qu'une marmite, une broche et un pot de bois. On n'en trouva pas davantage dans le meuble d'Épaminondas [2], ce fameux général des Thébains. Les anciens généraux de Rome n'étaient pas plus magnifiques. On ne savait à l'armée ce que c'était que vaisselle d'argent [3] : il n'y en avait que pour

[1] Spartian. in Pescenn.

[2] « Epaminondas, dux Thebanorum, tantæ abstinentiæ « fuit, ut in supellectili ejus, præter abenum et veru uni- « cum, nihil inveniretur. » (Frontin. *Stratag.* lib. 4, cap. 3.)

[3] « Præter equos virosque, et si quid argenti, quod « plurimùm in phaleris equorum (non ad vescendum « facta perexiguo, utique militantes, utebantur), omnis

les sacrifices, une coupe et une salière. L'argent brillait aussi dans l'ornement des chevaux. L'heure du dîner et du souper était indiquée par un certain signal. Nous avons vu que la plupart des empereurs romains prenaient leurs repas en public, et souvent même en plein air. On a remarqué que Pescennius ne se servait point du secours des toits contre la pluie [1]. Le repas de ces empereurs [2], aussi bien que ceux des anciens généraux dont parle Valère Maxime, étaient tels, qu'ils pouvaient les prendre librement en public : les mets qu'on y servait n'avaient rien qu'il fallût cacher aux yeux des soldats, qui voyaient avec joie et admiration que leurs maîtres n'étaient pas mieux nourris qu'eux.

Ce qu'il y avait de plus admirable dans la discipline des Romains, était l'exercice continuel où l'on tenait les soldats, soit dans le camp, soit hors du camp, de sorte que jamais ils ne demeuraient oisifs. Les soldats de nouvelle levée faisaient régulièrement l'exercice deux fois le jour, les anciens une fois. On les formait à toutes les évolutions et à toutes les parties de l'art militaire [3]. On les obligeait de nettoyer exactement leurs armes [4], et de les tenir toujours propres et luisantes. On leur faisait faire des marches forcées pendant un assez long espace, chargés de leurs armes et de plusieurs pieux, et souvent dans des lieux difficiles et escarpés. On les accoutumait à garder toujours leurs rangs, même dans le trouble et dans la confusion, et à ne perdre jamais de vue leurs étendards. On les mettait aux mains les uns contre les autres dans des combats simulés, dont les officiers, les généraux et le consul même étaient témoins, et auxquels ils faisaient gloire de prendre part en personne. Lorsqu'il n'y avait point d'ennemi à combattre, on occupait les troupes à des ouvrages considérables, tant pour les tenir en haleine que pour l'utilité publique. Tels sont en particulier les grands chemins, appelés pour cette raison *viæ militares*, et qui sont le fruit de cette sage et salutaire pratique [1].

Qu'on juge si, parmi ces exercices, qui étaient presque continuels, on pouvait trouver lieu à ces indignes divertissements qui entraînent également la perte du temps et du bien. Cette manie, cette fureur du jeu, qui, à la honte de notre siècle, a forcé les remparts du camp et les lois de la discipline militaire, eût été regardée chez les anciens comme le plus sinistre et le plus effrayant de tous les prodiges.

### Art. V. — Des batailles.

Il est temps de faire sortir nos troupes de leur camp, soit Grecs, soit Romains, et de les mettre en campagne pour en venir aux mains avec les ennemis.

#### § I. — C'est du général principalement que dépend le succès des batailles.

C'est ici que paraît le mérite guerrier dans toute son étendue. Pour juger si un général était digne de ce nom, les anciens examinaient la conduite qu'il avait gardée dans une bataille. Ils n'en attendaient pas le succès du nombre des troupes, qui ne sert souvent qu'à embarrasser, mais de sa prudence et de son courage, cause et garant de la victoire. Ils le regardaient comme l'âme de l'armée, qui en règle les mouvements, à la voix de qui tout

« cætera præda diripienda militi data est. » (Liv. lib. 22, n. 52.)

[1] « Idem, in omni expeditione, ante omnes militarem « cibum sumpsit... nec sibi unquam, vel contra imbres, « quæsivit tecti suffragium. » (Capitoli.)

[2] « Fuit illa simplicitas antiquorum in cibo capiendo, « humanitatis simul et continentiæ certissima index. Nam « maximis viris prandere et cœnare in propatulo, vere- « cundiæ non erat. Nec sané illos epulas habebant, quas « oculis populi subjicere erubescerent » (Val. Maxim. lib. 2, cap. 5.)

[3] « Ibi, quia otiosa castra erant, crebrò decurrere milites « cogebat (Sempronius), ut tirones assuescerent signa se- « qui, et in acie cognoscere ordines suos. » (Liv. lib. 23, n. 35.)

« Primo die legiones in armis quotuor milium spatio « decurrerunt. Secundo die arma curare et tergere ante « tentoria jussit (Scipio Africanus). Tertio die sudibus in- « ter se in modum justæ pugnæ concurrerunt, præpila- « tisque missilibus jaculati sunt. » (Liv. lib. 26, n. 51.)

[4] « Acuere alii gladios; alii galeas boculasque, scuta « alii loricasque tergere. » (Liv. lib. 44, n. 34.)

[1] « Stratum militari labore iter. » (Quintil. lib. 2, cap. 14.)

obéit, et dont, pour l'ordinaire, la conduite bonne ou mauvaise, entraîne le gain ou la perte d'une bataille. Tout était désespéré chez les Carthaginois, lorsque Xantippe le Lacédémonien y arriva. Sur le récit qu'on lui fit de ce qui s'était passé dans le combat, il en attribua le mauvais succès uniquement à l'incapacité des chefs; et il le fit bien voir. Il n'avait amené avec lui ni infanterie, ni cavalerie, mais il savait en faire usage. Tout changea en peu de temps, et l'on connut qu'une bonne tête vaut mieux que cent mille bras. Les trois défaites des Romains par Annibal leur montrèrent quelles étaient les suites d'un mauvais choix. La guerre contre Persée avait traîné en longueur pendant trois ans par la faute des trois consuls qui en avaient été chargés; Paul Émile la termina glorieusement en moins d'une année. C'est dans ces occasions qu'on sent quelle différence il y a entre un homme et un homme.

Le premier soin d'un général, et qui demande un grand fonds de jugement et de prudence, est d'examiner s'il est à propos ou non de donner une bataille : car les deux partis peuvent être également dangereux. Mardonius périt misérablement avec son armée de trois cent mille hommes pour n'avoir pas suivi le conseil d'Artabaze, qui l'exhortait à ne point donner de combat, et à employer plutôt l'or et l'argent contre les Grecs que le fer. Ce fut contre l'avis du sage Memnon que les généraux de Darius engagèrent la bataille du Granique, qui porta le premier coup à l'empire des Perses. L'aveugle témérité de Varron, malgré les remontrances de son collègue et les avis de Fabius, précipita la république dans la malheureuse journée de Cannes, au lieu qu'un délai de quelques semaines aurait peut-être ruiné Annibal pour toujours. Persée, au contraire, manqua l'occasion de battre les Romains pour n'avoir pas profité de l'ardeur de son armée, et ne les avoir pas attaqués brusquement après la défaite de leur cavalerie, qui avait jeté le trouble et la consternation dans leurs troupes. César était perdu après la journée de Dyrrachium, si Pompée eût su profiter de son avantage. Il y a des instants décisifs pour les grandes entreprises. L'important est de prendre sagement son parti, et de saisir le moment favorable, qui ne revient [1] plus quand on l'a manqué; et le tout dépend lei de la prudence du général. Il y a un [2] partage de soins et de devoirs dans l'armée. La tête ordonne, les bras exécutent. *Ne songez*, disait Othon à ses soldats [3], *qu'à vos armes et à combattre vaillament; laissez-moi le soin de prendre de justes mesures, et celui de conduire votre valeur.*

### § II. — Soins de consulter les dieux et de haranguer les troupes avant le combat.

C'est dans le moment de donner une bataille que les anciens se croyaient le plus obligés de consulter les dieux, et de se les rendre favorables. Ils les consultaient par le vol ou le chant des oiseaux, par l'inspection des entrailles des bêtes immolées, par la manière dont mangeaient les poulets sacrés, et par d'autres choses pareilles. Ils travaillaient à se les rendre propices par les sacrifices, par les vœux, par les prières. Plusieurs d'entre les généraux, surtout dans les premiers temps, s'acquittaient de ces devoirs de bonne foi, et avec des sentiments religieux, qu'ils poussaient quelquefois jusqu'à une superstition puérile et ridicule : d'autres les méprisaient dans le fond de l'âme, ou même s'en moquaient ouvertement; et l'on ne manquait pas d'attribuer à ce mépris irréligieux les malheurs que souvent leur ignorance ou leur témérité leur attiraient. Jamais prince ne témoigna plus de respect pour les dieux que le grand Cyrus. Près de fondre sur Crésus, il entonne l'hymne du combat, et toute l'armée y répond par de grands cris en invoquant le dieu de la guerre. Paul Émile, avant que de combattre contre Persée, immola de suite à Hercule jusqu'à vingt bœufs, sans trouver dans toutes ces victimes aucun signe favorable : ce ne fut qu'au vingt et unième qu'il crut en voir qui lui promettaient la victoire. Nous avons

[1] « Si in occasionis momento, cujus prætervolat opportunitas, cunctatus paulùm fueris, nequiequàm mox amissam quæras. » (Liv. lib. 25, n. 38.)

[2] « Divisa inter exercitum ducesque munia. Militibus cupido pugnandi convenit : duces providendo, consultando... prosunt. » (Tacit. *Hist.* lib. 3, cap 20.)

[3] « Vobis arma et animus sit : mihi consilium et virtutis vestræ regimen relinquite. » (*Ib.* lib 1 cap. 34.)

aussi des exemples contraires. Epaminondas, non moins brave, mais moins superstitieux que Paul Émile, voyant qu'on voulait l'empêcher de donner la bataille de Leuctres en lui annonçant de mauvais augures, répondit par un vers d'Homère, dont le sens est : *Il n'y a qu'un seul bon augure, qui est de combattre pour sa patrie.* Un consul romain, déterminé absolument à combattre l'ennemi dès qu'il en approcherait, se tint, pendant tout le voyage, bien clos et couvert dans sa litière, pour ne point voir de mauvais augure qui pût rompre son dessein. Un autre fit plus, et voyant que les poulets ne mangeaient point, il les jeta dans la mer, en disant : *Qu'ils boivent donc, puisqu'ils ne veulent pas manger.* Ces exemples d'irréligion étaient rares, et le sentiment contraire prévalait. Il y avait sans doute de la superstition dans plusieurs de ces cérémonies : mais les sacrifices, les vœux, les prières, qui précédaient toujours les batailles, étaient une preuve qu'on n'en attendait le succès que de la Divinité, qui seule en disposait.

Après avoir rendu ces devoirs aux dieux, on se tournait du côté des hommes, et le commandant exhortait ses soldats. C'était une coutume généralement établie chez tous les peuples, de haranguer les troupes avant le combat, et cette coutume était fort raisonnable, et pouvait contribuer beaucoup à la victoire. Il est juste, quand on est près de marcher contre les ennemis et d'en venir aux mains, d'opposer à la crainte de la mort, qui paraît pour lors prochaine, des motifs puissants, et capables, sinon d'étouffer entièrement cette crainte gravée dans le fond de la nature, du moins de la combattre et de la vaincre. Ces motifs, tels que sont l'amour de la patrie, l'obligation de la défendre au prix de son sang, le souvenir des victoires passées, la nécessité de soutenir l'honneur de la nation, l'injustice d'un ennemi violent et cruel, le danger où se trouveront exposés les pères, les mères, les femmes, les enfants des soldats : ces motifs, dis-je, et beaucoup d'autres pareils, représentés par la bouche d'un général qu'on aime et qu'on respecte, peuvent faire une forte impression sur l'esprit des soldats. L'éloquence militaire consiste moins dans les paroles que dans un certain air d'autorité qui impose, et encore plus dans l'inestimable avantage d'être aimé des troupes, qui peut en tenir lieu [1].

Ce n'est pas, comme le remarque Cyrus [2], que de pareilles harangues puissent changer en un moment leur disposition, et de timides et lâches que seraient des soldats, les rendre tout à coup hardis et intrépides : mais elles réveillent, elles animent le courage qui leur était naturel, et y ajoutent une nouvelle force et une nouvelle vivacité.

Pour juger sainement de la coutume de haranguer les troupes, généralement et constamment employée chez tous les anciens, il faut se transporter dans les siècles où ils vivaient, et faire une attention particulière à leurs mœurs et à leurs usages.

Les armées, chez les Grecs et chez les Romains, étaient composées des mêmes citoyens à qui, dans la ville et en temps de paix, on avait coutume de communiquer toutes les affaires. Le général ne faisait dans le camp ou sur le champ de bataille que ce qu'il aurait été obligé de faire à la tribune des harangues.

Il honorait ses troupes, et attirait leur confiance et leur affection en leur faisant part de ses desseins, de ses motifs, de ses moyens. Par là il intéressait le soldat au succès. Le spectacle seul des généraux, des officiers, des soldats assemblés, leur communiquait à tous un courage et une ardeur réciproque. C'est l'effet de toutes les assemblées : elles réveillent, elles remuent. Chacun se pique d'y faire bonne contenance, et oblige son voisin à l'imiter. On se rassure dans sa crainte par la valeur des autres. La disposition des particuliers devient celle de tout le corps, et donne le ton aux affaires.

Il y avait des occasions importantes où il était plus nécessaire de réveiller la bonne volonté et le zèle du soldat : lors, par exemple, qu'il fallait faire une marche difficile et forcée, pour se tirer d'une situation fâcheuse, ou pour en prendre une plus commode; lorsqu'on avait besoin de courage, de patience, de constance pour supporter une disette, un manquement de choses nécessaires, un état pénible à la nature; lorsqu'on songeait à tenter

[1] « Charitatem paraverat loco auctoritatis. (Tacit. *in Agricol.* cap. 16.)

[2] Xenoph. in Cyrop. lib. 3, pag. 81.

une entreprise difficile, périlleuse, mais très-utile par le succès; lorsqu'il fallait consoler, rassurer, ranimer après un échec; lorsqu'il s'agissait de faire une retraite hasardeuse à la vue de l'ennemi, ou dans un pays dont il était maître; enfin, lorsqu'il ne fallait plus qu'un généreux effort pour terminer une guerre ou une entreprise importante.

Dans ces occasions et d'autres semblables, les généraux ne manquaient jamais de parler publiquement aux troupes pour sonder leurs dispositions par des acclamations plus ou moins fortes; pour les informer des raisons qu'on avait de prendre tel ou tel parti, et les y faire entrer; pour dissiper les faux bruits, qui exagéraient les difficultés et abattaient le courage; pour leur faire envisager les remèdes qu'on préparait à leurs maux, et le succès qu'on en espérait; pour les instruire des précautions qu'on avait à prendre et des motifs de ces précautions. Le général avait intérêt de flatter le soldat en lui faisant confidence de ses desseins, de ses craintes, de ses expédients, afin de l'engager à y prendre part, et d'agir de concert avec son général, et par les mêmes motifs. Ce général, au milieu de ses soldats, qui tous étaient, comme lui, non-seulement membres de l'état, mais admis à partager l'autorité du gouvernement, se regardait comme un père au milieu de sa famille.

On a de la peine à comprendre comment il se pouvait faire entendre des troupes. Il faut se souvenir que, chez les Grecs et les Romains, les armées étaient peu nombreuses. Celles des premiers n'allaient guère, pour l'ordinaire, qu'à dix ou douze mille hommes, et celles des Romains rarement au double : je ne parle pas des derniers temps. Les généraux s'y faisaient entendre, comme les orateurs se faisaient entendre dans la place publique, où était la tribune aux harangues. Le peuple n'entendait pas tout; mais néanmoins tout le peuple était instruit à Rome et à Athènes, tout le peuple délibérait et décidait, et personne ne se plaignait de n'avoir pas entendu. Il suffisait que les plus anciens, les plus considérables, les principaux des manipules et des chambrées se trouvassent à la harangue, dont ensuite ils rendaient compte aux autres.

On voit dans la colonne trajane l'empereur haranguant les troupes de dessus un tribunal de gazon élevé au-dessus de la tête des soldats, les principaux officiers autour de lui sur la plate-forme, et la foule répandue tout autour. On ne saurait croire combien peu de place occupe une multitude d'hommes sans armes qui se tiennent debout, qui se pressent : car les harangues ordinaires se faisaient dans le camp au soldat tranquille et désarmé. D'ailleurs on s'accoutumait de jeunesse à parler dans l'occasion avec une voix forte et distincte.

Quand les armées étaient plus nombreuses, et qu'on était près de donner le combat, il y avait une manière de haranguer les troupes qui était fort simple et fort naturelle. Le général, monté à cheval, parcourait les rangs, et disait quelques mots aux différents corps pour les animer. Alexandre en usa ainsi à la bataille d'Issus [1]. Darius [2], à celle d'Arbelles, fit à peu près la même chose, mais d'une manière différente. De dessus son char il harangua ses troupes, tournant ses yeux et ses mains vers les officiers et les soldats qui l'environnaient. Ni l'un ni l'autre sans doute ne pouvaient être entendus que de ceux qui étaient le plus près d'eux : mais ceux-ci faisaient bientôt passer le gros de leurs discours au reste de l'armée.

Justin, abréviateur de Trogue Pompée [3], excellent historien qui vivait du temps d'Auguste, rapporte en entier une harangue que son auteur met dans la bouche de Mithridate. Elle est fort longue, ce qui ne doit pas paraître étonnant, parce que Mithridate ne la fait pas dans le moment d'une bataille, mais simplement pour animer ses troupes contre les Romains, qu'il avait déjà vaincus en plusieurs combats, et qu'il songeait encore à attaquer de nouveau. Son armée était de près de trois cent mille hommes, et composée de vingt-deux nations différentes, qui avaient chacune leur langue particulière, et Mithridate les savait toutes; de sorte qu'il n'avait pas besoin de truchements pour leur parler. Justin en rap-

[1] « Alexander ante prima signa ibat... quumque agmen obequitaret, variâ oratione, ut cujusque animis aptum erat, militem alloquebatur. (Q. Curt. lib. 3, cap. 10.)

[2] « Darius, sicut curru eminebat, dexterâ lævâque ad circumstantium agmina oculos manusque circumferens, etc. » (Q. Curt. lib. 4, cap. 14.)

[3] Justin lib 38, cap. 17.

portant la harangue dont il s'agit, dit simplement que Mithridate convoqua l'assemblée des soldats : *ad concionem milites vocat.*

Mais comment s'y prit-il pour se faire entendre à ces vingt-deux nations? Répéta-t-il à chacune d'elles le long discours qui est rapporté dans Justin? Cela n'est pas vraisemblable. Il serait à souhaiter que l'historien se fût expliqué plus clairement, et nous eut donné quelque lumière sur ce point. Peut-être se contenta-t-il de parler lui-même à sa nation et d'instruire les autres de ses vues et de ses desseins par des truchements.

Annibal en usa de la sorte[1]. Près de donner la bataille contre Scipion en Afrique, il crut devoir exhorter ses troupes; et comme tout était différent entre elles, langage, coutumes, lois, armes, vêtements, intérêts, il employa aussi différents motifs pour les animer.

« Aux troupes auxiliaires il proposa une « récompense présente et une augmentation « de solde sur le butin qu'on ferait. Il réveilla « les sentiments de haine particuliers et natu- « rels aux Gaulois contre les Romains. Pour « les Liguriens, qui habitaient un pays de « montagnes âpres et stériles, il leur montra « les campagnes fertiles de l'Italie comme le « fruit de leur victoire. Il représenta aux Mau- « res et aux Numides la dure et violente do- « mination de Massinissa, à laquelle ils seraient « soumis s'ils étaient vaincus. Il anima ainsi « ces différentes nations par différentes vues « de crainte et d'espérance. Quant à ce qui « regarde les Carthaginois[2], tout fut mis en « usage d'une manière vive et touchante : le « danger de leur patrie, leurs dieux pénates, « les tombeaux de leurs ancêtres, l'épouvante « et la consternation de leurs pères et mères, « de leurs femmes, de leurs enfants; enfin le « sort de Carthage, que le succès de la bataille « allait ou ruiner et réduire pour toujours à « l'esclavage, ou rendre maîtresse de l'uni- « vers, tout étant extrême dans ce qu'elle avait « à craindre ou à espérer. » Voilà un fort beau discours : mais comment se fit-il entendre à ces diverses nations? Tite-Live le marque. Il parla lui-même aux Carthaginois, et chargea les chefs de chaque nation de leur parler en conformité de ce qu'il leur avait dit.

De même le général assemblait quelquefois les officiers de son armée; et, après leur avoir exposé ce qu'il souhaitait qu'on dît aux troupes de sa part, il les renvoyait chacun dans leurs corps ou dans leurs compagnies, pour leur faire le rapport de ce qu'ils avaient entendu, et pour les animer au combat. Arrien[1] le marque en particulier d'Alexandre-le-Grand avant la fameuse bataille d'Arbelles.

### § III. — Manière de ranger les armées en bataille, et de donner le combat.

La manière de ranger les armées en bataille n'était pas uniforme chez les anciens, et elle ne pouvait pas l'être, parce qu'elle dépend des circonstances, qui varient à l'infini, et demandent par conséquent divers arrangements. L'infanterie ordinairement était placée au centre, sur une ou plusieurs lignes, et la cavalerie sur les deux ailes.

A la bataille de Thymbrée[2], toutes les troupes de Crésus, tant de pied que de cheval, étaient rangées sur une même ligne, et avaient trente hommes de profondeur; excepté les Égyptiens, dont le nombre montait à six vingt mille hommes. Ils étaient partagés en douze gros corps ou bataillons carrés de dix mille hommes chacun, qui avaient cent hommes de front et autant de profondeur. Il ne fut pas possible à Crésus de leur faire changer cette arrangement, auquel ils étaient accoutumés; ce qui rendit inutiles la plus grande partie de ces troupes, qui étaient les meilleures de l'armée, et ne contribua pas peu à la perte de la bataille. Les troupes persanes combattaient ordinairement sur vingt-quatre de hauteur. Cyrus, à qui il importait de former le plus grand front qu'il lui serait possible pour ne pas être enveloppé par les ennemis, dédoubla ses files, et les mit sur douze de hauteur seulement. On sait quel fut le succès de ce combat.

[1] Liv. lib. 30, n. 33.

[2] « Carthaginiensibus mœnia patriæ, dii penates, sepul- « cra majorum, liberi cum parentibus conjugesque pavi- « dæ, aut excidium servitiumque, aut imperium orbis « terrarum; nihil aut in metum, aut in spem medium « ostentatur. »

[1] Arian. lib. 3, pag. 117

[2] Xenoph. in Cyrop. lib. 6 pag. 158, etc

Dans la bataille de Leuctres[1], les Lacédémoniens, qui avaient, tant de leurs propres troupes que de celles des alliés, vingt-quatre mille hommes d'infanterie et seize cents chevaux, étaient rangés sur douze de hauteur; et les Thébains sur cinquante, quoiqu'ils n'eussent que six mille fantassins et quatre cents chevaux. Cela paraît contre les règles. Le dessein d'Épaminondas était de tomber d'abord, avec tout le poids de son épais bataillon, sur la phalange des Lacédémoniens, bien sûr que, s'il pouvait l'enfoncer, tout le reste de l'armée serait bientôt mis en déroute; et, en effet, c'est ainsi que la chose arriva.

J'ai fait ailleurs la description de la phalange macédonienne, si célèbre chez les anciens[2]. Elle se divisait ordinairement, selon Polybe, en dix corps, dont chacun était composé de seize cents hommes, rangés sur cent de front, et seize de profondeur. Quelquefois on doublait ou l'on dédoublait ce dernier nombre, selon l'exigence des cas. Le même Polybe donne à un escadron huit cents chevaux rangés pour l'ordinaire sur cent de front, et sur huit de hauteur : il parle de la cavalerie persane.

Pour ce qui regarde les Romains, leur coutume de ranger l'infanterie sur trois lignes dura assez longtemps, et fut assez uniforme. Entre autres exemples, celui de la bataille de Zama entre Scipion et Annibal peut suffire pour nous donner une juste idée de la manière dont les Romains et les Carthaginois rangeaient leurs troupes.

Scipion plaça les hastaires à la première ligne, laissant des intervalles entre les cohortes. Il mit à la seconde les princes, postant leurs cohortes, non vis-à-vis les espaces de la première ligne, comme c'était la coutume chez les Romains, mais derrière les cohortes des hastaires, laissant des intervalles qui enfilaient ceux de la première ligne, et cela à cause du grand nombre d'éléphants qui étaient dans l'armée ennemie, auxquels on voulait laisser un passage libre. Les triaires étaient sur la troisième ligne, et formaient comme un corps de réserve. La cavalerie était répandue sur les deux ailes; celle d'Italie à la gauche, commandée par Lélius; celle des Numides à la droite, commandée par Massinissa. Il jeta dans les espaces de la première ligne des armés à la légère, et leur donna ordre de commencer le combat, de manière pourtant que, s'ils étaient poussés, ou ne pouvaient soutenir le choc des éléphants, ils se retirassent, ceux qui courraient le mieux, derrière toute l'armée par les intervalles directs, et ceux qui se verraient enveloppés, par les espaces de traverse, à droite et à gauche.

Pour ce qui est de l'autre armée, plus de quatre-vingts éléphants en couvraient le front. Annibal plaça ensuite les étrangers soudoyés, au nombre d'environ douze mille, Liguriens, Gaulois, Baléares, Maures; derrière cette première ligne, les Africains et les Carthaginois. C'était l'élite de son armée, et il les destinait pour tomber sur l'ennemi quand il serait fatigué et affaibli par le combat; et à la troisième ligne, qu'il éloigna de la seconde de plus de cent pas[1], les troupes qui étaient venues d'Italie avec lui, auxquelles il ne se fiait pas, parce qu'elles avaient été arrachées par force de leur pays, et qu'il ne savait s'il devait les regarder comme ennemies ou alliées. Il mit sur l'aile gauche la cavalerie des alliés numides, et sur la droite celle des Carthaginois.

Je souhaiterais que Polybe ou Tite-Live nous eussent marqué quel était le nombre des troupes de part et d'autre, et quelle profondeur les généraux leur avaient donnée en les rangeant en bataille. Dans la bataille de Cannes, qui précéda celle-ci de quelques années, il n'est fait nulle mention des hastaires, des princes, des triaires, qui formaient ordinairement les trois lignes de l'armée romaine. Tite Live sans doute la suppose comme une chose d'usage et connue de tout le monde.

Il était assez ordinaire, surtout à certains peuples, de jeter de grands cris, et de frapper de leurs épées sur leurs boucliers, en s'avançant vers l'ennemi pour l'attaquer. Ce bruit, joint à celui des trompettes, était fort propre à étouffer en eux, par une sorte d'étourdissement, toute crainte du danger, et à leur in-

[1] Xenoph. Hist. lib. 6, pag. 506, etc.

[2] Tome II, pag 146, etc., de cette édition. — Polyb. lib 17, pag. 764-667.— Id. lib 12, pag. 661.

[1] Plus d'un stade.

spirer un courage et une hardiesse qui n'envisageait plus que la victoire et bravait la mort.

Quelquefois les troupes allaient à pas lents et de sang-froid au combat : quelquefois, quand elles approchaient de l'ennemi, elles s'élançaient contre lui avec impétuosité par une course rapide. Nous avons vu de grands hommes partagés de sentiments sur ces deux sortes d'attaque. A la journée des Thermopyles, l'espion de Xerxès trouva les Spartiates qui se préparaient au combat en peignant leur chevelure[1]. Jamais pourtant danger ne fut plus grand. Cette bravade ne convenait qu'à des soldats déterminés, comme ceux-là, à vaincre ou à périr : d'ailleurs, c'était leur coutume ordinaire.

Les armés à la légère commençaient ordinairement l'action, et lançaient leurs traits, leurs flèches, leurs pierres contre les éléphants, s'il y en avait, ou contre les chevaux, ou contre l'infanterie, pour tâcher d'y jeter le désordre ; après quoi ils se retiraient à travers les vides de leurs troupes derrière la première ligne, d'où ils continuaient leurs décharges par-dessus la tête des soldats.

Les Romains commençaient le combat par lancer leurs javelots contre l'ennemi, puis ils en venaient aux mains ; et c'était là où paraissait le courage, et où se faisait le grand carnage.

Quand on était venu à bout d'enfoncer l'ennemi et de le mettre en fuite, le grand danger était, comme il l'est encore, de le poursuivre avec trop d'ardeur, et d'oublier ce qui se passait dans le reste de l'armée. Nous avons vu que la perte de la plupart des batailles venait de cette faute, d'autant plus à craindre qu'elle paraît venir de bravoure et de courage. Lélius et Massinissa, dans la bataille de Zama, après avoir mis en désordre et en fuite les ennemis, ne se livrèrent pas à une ardeur indiscrète, mais revenant promptement de la poursuite, ils rejoignirent le gros, et tombant sur les derrières d'Annibal, ils passèrent au fil de l'épée la plus grande partie de ses phalanges.

Lycurgue avait ordonné qu'après avoir assez poursuivi l'ennemi pour s'assurer de la victoire, on cessât de le faire[2] ; et cela pour deux raisons : la première, parce que, faisant la guerre Grecs contre Grecs, l'humanité demandait qu'on ne poussât pas à toute outrance des peuples voisins et en quelque sorte compatriotes, et qui, par la fuite, s'avouaient vaincus ; la seconde, parce que les ennemis, comptant sur cette coutume, étaient portés à mettre leur vie en sûreté par la retraite plutôt qu'à s'opiniâtrer au combat, où ils savaient qu'il n'y avait point de quartier à espérer pour eux.

Il faut que l'attaque d'une armée par les flancs et par les derrières soit bien avantageuse, puisque dans la plupart des batailles elle est ordinairement suivie de la victoire. Aussi voit-on dans tous les combats que le principal soin des habiles généraux était de se mettre en sûreté contre ce danger.

On a dû être étonné de voir si peu de cavalerie dans l'armée romaine : trois cents chevaux pour quatre ou cinq mille hommes de pied. Il est vrai qu'ils faisaient un excellent usage du peu qu'ils en avaient[1]. Tantôt ils sautaient par terre, et combattaient à pied, leurs chevaux étant accoutumés à demeurer cependant immobiles[2]. Tantôt ils recevaient en croupe des fantassins armés à la légère, qui descendaient de cheval et y remontaient avec une vitesse admirable[3]. Quelquefois les cavaliers lâchaient leurs chevaux à toute bride contre les ennemis, qui ne pouvaient en aucune sorte soutenir une si violente attaque. Mais enfin tout cela se réduisait à peu de chose, et nous avons vu que la supériorité d'Annibal dans ses quatre premières batailles venait principalement de sa cavalerie.

Les Romains avaient d'abord fait la guerre à des voisins dont les pays étaient fourrés, embarrassés par des vignes et des oliviers, situés près des montagnes des Apennins, où la cavalerie avait peu de liberté pour agir et pour s'étendre. Les peuples voisins avaient la même raison pour se charger de peu de cavalerie ; et on s'accoutuma ainsi de part et d'autre à s'en passer. La légion romaine fut établie sur le pied de trois cents chevaux, dont les

[1] Herod. lib. 7, cap. 208.
[2] Plut. in Lycurg. pag. 51

[1] Liv. lib. 3, n. 62.
[2] Id. lib. 26, n. 4.
[3] Id. lib. 8, n. 30.

alliés fournissaient le double. Cette coutume, dans les temps suivants, tint lieu de loi.

L'armée des Perses était sans cavalerie, quand Cyrus en reçut le commandement. Il en sentit bientôt le besoin, et en assez peu de temps il en forma une fort nombreuse, à laquelle principalement il fut redevable de ses conquêtes. Les Romains furent obligés d'en faire autant, quand ils tournèrent leurs armes du côté de l'Orient, et qu'ils eurent affaire à des peuples dont les principales forces consistaient en cavalerie. Ils avaient appris d'Annibal l'usage qu'il en fallait faire.

Je ne vois pas que dans les armées des anciens, il soit fait mention d'hôpitaux pour les malades et les blessés. Ils en prenaient soin sans doute. Homère parle de plusieurs illustres médecins qui étaient dans l'armée des Grecs au siége de Troie; et l'on sait qu'ils faisaient aussi les fonctions de chirurgiens. Le jeune Cyrus[1], dans l'armée qu'il menait au secours de son oncle Cyaxare, ne manqua pas de mener avec lui bon nombre d'habiles médecins. César marque en plus d'un endroit, dans ses Commentaires, qu'au sortir d'une bataille on portait les blessés dans la ville la plus voisine. Il y a plusieurs exemples de généraux qui allaient visiter les blessés dans leurs tentes : ce qui est une preuve que dans une chambrée composée de sept ou huit camarades, et formée de citoyens d'une même ville et d'un même quartier de la ville, les soldats prenaient soin de leurs blessés.

Tite-Live parle souvent de cartel, c'est-à-dire de l'accord qui se fait entre les peuples pour le rachat des prisonniers pendant la guerre[2]. Après la bataille de Cannes, Annibal s'étant rendu maître du petit camp des Romains, convint de rendre les citoyens romains chacun pour trois cents pièces de monnaie appelées *quadrigati*, qui étaient des deniers : c'est-à-dire pour cent cinquante livres[3]; les alliés pour deux cents; les esclaves pour cent[4]. Les Romains, ayant pris Érétrie, ville de l'Eubée, où il y avait une garnison de Macédoniens, fixèrent le prix de leur rachat à trois cents pièces de monnaie aussi, c'est-à-dire à cent cinquante livres. Annibal[1], voyant que les Romains étaient déterminés à ne point racheter leurs prisonniers, qui s'étaient rendus à l'ennemi, les avait vendus à différents peuples. Les Achéens en avaient acheté un assez grand nombre. Quand les Romains eurent rétabli la Grèce en liberté, les Achéens, par reconnaissance, leur remirent tous ces prisonniers, et payèrent à leurs maîtres par tête cinq cents deniers, c'est-à-dire deux cents cinquante livres; ce qui, selon Polybe, monta pour le total à cent talents, ou cent mille écus[2]; car les prisonniers se trouvèrent, dans l'Achaïe seule, au nombre de douze cents.

Je ne crois pas que l'usage des lettres en chiffres fût connu chez les anciens. Il est pourtant bien nécessaire, pour faire passer des avis secrets à des officiers ou éloignés de l'armée, ou enfermés dans une ville, ou dans d'autres occasions. Pendant que Q. Cicéron était assiégé dans son camp par les Gaulois[3], César lui écrivit pour lui donner avis qu'il marchait à son secours avec plusieurs légions, et qu'il arriverait promptement. La lettre était écrite en grec[4], de peur que, si elle tombait entre les mains des ennemis, elle ne leur apprît que César était en marche. La précaution ne paraît pas fort sûre. Celle des signaux, dont j'ai parlé ailleurs, ne l'était pas beaucoup plus; outre que l'usage en était fort difficile et fort embarrassant.

Je devais rapporter un usage commun chez les Romains, et qui est fort remarquable[5]. C'était la coutume chez eux, quand ils étaient rangés en bataille, tout prêts à prendre leurs boucliers et à ceindre leurs robes, de faire leur testament sans rien écrire, en nommant seulement leur héritier devant trois ou quatre témoins. C'est ce qu'on appelait *testamenta in procinctu facere*.

Après le peu que j'ai dit des batailles,

[1] Xenoph. Cyrop. lib. 1, pag. 29.
[2] Liv. lib. 22, n. 52.
[3] Id. lib. 32, n. 17
[4] *Quadrigati* ou deniers, dont trois cents font 246 fr. E. B.

[1] Liv. lib. 34, n. 49.
[2] 492 000. E. B.
[3] Cæs. Bell. Gall. lib. 5.
[4] « Epistolam græcis conscriptam litteris mittit, ne « intercepta epistola, nostra ab hostibus consilia cogno- « scantur. »
[5] Plut. in Coriol pag. 217.

n'ayant pas osé m'engager plus avant dans une matière qui n'est point de mon ressort, je passe aux récompenses et aux punitions qui suivaient le bon ou le mauvais succès d'un combat.

### § IV. — Punitions. Récompenses. Trophées. Triomphes.

Solon avait raison de dire que les deux grands mobiles qui font agir les hommes et qui les mettent en mouvement, sont la crainte et l'espérance, et qu'un bon gouvernement ne peut subsister sans les punitions et les récompenses, parce que l'impunité enhardit le crime, et que souvent la vertu, si elle est négligée et sans honneur, devient languissante et s'affaiblit. Cette maxime est encore plus vraie en particulier par rapport au gouvernement militaire, qui, donnant plus de lieu à la licence, demande aussi que la règle et la discipline y soient resserrées par des liens plus fermes et plus vigoureux.

Il est vrai qu'on peut abuser de ce principe, surtout pour la punition, et le porter trop loin. Chez les Carthaginois, les généraux qui avaient été malheureux dans la guerre étaient ordinairement punis de mort, comme si le malheur était un crime, et qu'il ne pût jamais arriver qu'un excellent capitaine perdit une bataille sans qu'il y eût de sa faute. Ils poussaient la rigueur bien plus loin, car ils[1] condamnaient à mort celui qui avait pris de mauvaises mesures, quoiqu'il eût bien réussi. Chez les Gaulois[2], quand on faisait la levée des troupes, tous les jeunes gens capables de porter les armes devaient se trouver à l'assemblée un certain jour. Celui qui arrivait le dernier était condamné à mort, et on lui faisait souffrir les plus cruels supplices. Quelle brutalité.

Les Grecs, quoique très-sévères pour le maintien de la discipline militaire, étaient plus humains. A Athènes[1], le refus de porter les armes, bien plus criminel qu'un retardement de quelques heures ou de quelques moments, était puni seulement par un interdit public, et par une espèce d'excommunication qui fermait au coupable l'entrée aux assemblées du peuple et aux temples des dieux. Mais jeter son bouclier pour fuir, quitter son poste, se rendre déserteur, c'était un crime capital et puni de mort.

A Sparte[2], c'était une loi inviolable de ne jamais prendre la fuite, quelque supérieure en nombre que pût être l'armée ennemie, de ne jamais quitter son poste, de ne point livrer ses armes. Ceux qui avaient manqué contre ces règles étaient diffamés pour toujours; non-seulement on les excluait de toutes sortes de charges et d'emplois, des assemblées, des spectacles, mais c'était encore une honte de s'allier avec eux par les mariages, et on leur faisait impunément mille outrages en public. Au contraire, on rendait de grands honneurs à ceux qui s'étaient comportés vaillamment dans le combat, ou qui étaient morts les armes à la main pour la défense de la patrie.

La Grèce était pleine de statues des grands hommes qui s'étaient distingués dans les combats. On ornait leurs tombeaux d'inscriptions magnifiques qui éternisaient leur nom et leur mémoire[3]; ce qui se pratiquait sur ce sujet à Athènes était d'une force merveilleuse pour animer le courage parmi les citoyens, et pour leur inspirer des sentiments d'honneur et de gloire. Au retour d'une bataille, on rendait publiquement les derniers devoirs à ceux qui avaient été tués; on exposait pendant trois jours consécutifs les ossements des morts à la vénération du peuple, qui s'empressait à y jeter des fleurs, et à y faire brûler de l'encens et des parfums, ensuite on menait en pompe ces ossements dans autant de cercueils qu'il y avait de tribus à Athènes, et on les conduisait au lieu destiné pour leur sépulture : tout le peuple accompagnait cette religieuse cérémonie. La marche avait quelque chose d'auguste

[1] « Apud Carthaginienses in crucem tolli imperatores « dicuntur, si prospero eventu, pravo consilio, rem ges- « serunt. » (Liv. lib 38, n. 48.)

[2] « Hoc, more Gallorum, est initium belli, quo, lege « communi, omnes puberes armati convenire cogunturi ; « et qui ex eis novissimus venit, in conspectu multitu- « dinis omnibus cruciatibus affectus necatur. » (Cæs. *de Bell. gallic.* lib. 5.)

[1] Æschin. in Ctesiph. pag. 456.

[2] Herod. lib. 7, cap. 104.

[3] Thucyd. lib. 2, pag. 121.

et de majestueux, et ressemblait plutôt à un glorieux triomphe qu'à un lugubre convoi.

Quelques jours après, et ceci passe encore de beaucoup tout ce que je viens de dire, un des Athéniens les plus qualifiés prononçait devant tout le peuple l'oraison funèbre de ces illustres morts. Le grand Périclès fut chargé de cette commission après la première campagne de la guerre du Péloponnèse : Thucydide nous a conservé son discours, et l'on en trouve un sur le même sujet dans Platon. Le but de cette oraison funèbre était de relever le courage de ces généreux soldats qui avaient répandu leur sang pour la patrie, de porter les citoyens à l'imitation de leur exemple, et surtout de consoler leurs proches : on exhortait ceux-ci à modérer leur douleur par la vue de la gloire dont leurs parents étaient comblés pour toujours. « Vous n'avez jamais, disait-on aux « pères et mères, demandé aux dieux que vos « enfants fussent exemptés de la loi commune « qui condamne tous les hommes à la mort, « mais seulement qu'ils fussent gens de bien « et d'honneur ; vos vœux sont exaucés, et la « gloire dont vous les voyez honorés doit es- « suyer vos larmes et changer vos gémisse- « ments en actions de grâces. » Souvent, par une figure ordinaire aux orateurs, surtout dans les grands sujets, on mettait ces vives exhortations dans la bouche des morts mêmes, qui semblaient sortir de leurs tombeaux pour animer et consoler leurs pères et leurs mères.

On ne s'en tenait pas à de simples discours et à de stériles louanges. La république, comme une mère tendre et compatissante, se chargeait de la nourriture et de la subsistance des vieillards, des veuves, et des enfants orphelins qui avaient besoin de ses secours ; ces derniers étaient élevés convenablement à leur état [1] jusqu'à l'âge où ils pouvaient porter les armes, et pour lors publiquement, sur le théâtre, et en présence de tout le peuple, ils étaient revêtus d'une armure complète, et mis au nombre des soldats de la république.

Manquait-il quelque chose à la pompe funèbre dont je viens de parler ? et ne semblait-elle pas en quelque sorte transformer en héros et en conquérants de pauvres soldats et de simples bourgeois d'Athènes ? Les honneurs qu'on rend parmi nous à nos plus illustres généraux ont-ils quelque chose de plus vif et de plus touchant ? C'est par là que se perpétuaient dans la nation ce courage, cette grandeur d'âme, cette ardeur pour la gloire, ce zèle et ce dévouement pour la patrie, qui rendaient les Grecs insensibles aux plus grands dangers, et à la mort même : car, comme le remarque Thucydide à l'occasion de ces honneurs funèbres [1] : *Les grands hommes se forment où le mérite est le mieux récompensé.*

Les Romains n'étaient ni moins exacts que les Grecs à punir les fautes contre la discipline militaire, ni moins attentifs à récompenser les belles actions.

La punition était proportionnée au crime et n'allait pas toujours à la mort. Tantôt une parole de mépris suffisait pour punir des troupes ; une autre fois le général les punissait en leur refusant la part qu'ils auraient eue au butin ; quelquefois on les renvoyait à l'écart, et on refusait leurs services contre l'ennemi ; assez ordinairement on les faisait travailler aux retranchements du camp en simple tunique et sans ceinturon : l'ignominie était souvent plus sensible que la mort même. Les troupes de César [2] mutinées demandaient avec des plaintes séditieuses qu'on les licenciât ; César [3] ne leur dit qu'un mot, les appelant *quirites ;* comme qui dirait, *messieurs* [4] ; au lieu qu'il avait coutume de les appeler *soldats*, ou *camarades ;* et sur-le-champ il leur donna leur congé. Ce mot fut pour eux un coup de foudre ; ils se crurent dégradés et entièrement déshonorés, et ils ne cessèrent de le presser par les prières les plus touchantes et les plus humbles, jusqu'à ce qu'il leur eût accordé en grâce de porter encore les armes pour lui. Cette punition qui cassait les soldats s'appelait *exauctoratio.*

L'armée romaine, par la faute du consul

[1] Eschin. contra Ctes pag. 152-151.

[1] Ἆθλα γὰρ οἷς κεῖται ἀρετῆς μέγιστα, τοῖς δὲ καὶ ἄνδρες ἄριστοι πολιτεύουσι.

[2] Dion. Cass. lib. 42, pag. 210.

[3] « Divus Julius seditionem exercitûs verbo uno compescuit, *quirites* vocando qui sacramentum ejus detrectabant. » (Tacit. *Annal.* lib. 1, cap. 41.)

[4] *Quirites* signifie proprement *citoyens* ou *bourgeois de Rome.*

Minucius [1] qui la commandait, était assiégée dans son camp par les Èques; et près d'être prise, Cincinnatus, nommé dictateur pour cette expédition, courut à son secours, la délivra, et se rendit maître du camp des ennemis plein de richesses: il punit l'armée consulaire en ne lui donnant aucune part au butin, et obligea Minucius de se démettre du consulat, et de servir dans l'armée en qualité de lieutenant; ce qu'il fit sans plainte et sans murmure. « Alors, remarque l'historien [2], les esprits se « soumettaient avec tant de douceur à ceux « en qui ils sentaient la supériorité de mérite « réunie avec l'autorité que cette armée, plus « sensible au bienfait qu'à l'ignominie, dé- « cerna au dictateur une couronne d'or du « poids d'une livre, et lorsqu'il partit, le « salua comme son patron et son protecteur. »

Après la bataille de Cannes [3], où plus de quarante mille Romains étaient demeurés sur la place, environ sept mille soldats, qui se trouvèrent dans les deux camps, se voyant sans ressource et sans espérance, livrèrent leurs armes et leurs personnes à l'ennemi, et furent faits prisonniers. Dix mille qui avaient pris la fuite aussi bien que Varron, se sauvèrent par différens endroits, et enfin se réunirent à Canuse, auprès du consul. Quelque instance que ces prisonniers et leurs parents fissent dans la suite pour obtenir leur rachat, et dans quelque disette de soldats que fût Rome alors, jamais le sénat ne put se résoudre à racheter des soldats qui avaient eu la lâcheté de se rendre à l'ennemi, et à qui plus de quarante mille hommes tués sous leurs yeux n'avaient pu inspirer le courage de mourir pour leur patrie les armes à la main. Les dix mille autres, qui s'étaient sauvés par la fuite, furent relégués en Sicile [4], avec défense de retourner en Italie tant que durerait la guerre contre les Carthaginois. Ils demandaient avec d'instantes prières qu'on les menât contre l'ennemi, et qu'on leur donnât lieu de laver dans leur sang l'ignominie de leur fuite. Le sénat devenait inflexible, ne croyant pas devoir confier la défense de la république à des soldats qui avaient abandonné leurs compagnons dans le combat. Enfin, sur les remontrances et les vives sollicitations du proconsul Marcellus, il leur accorda leur demande, mais à condition qu'ils ne mettraient point le pied dans l'Italie tant que l'ennemi y demeurerait. On punit aussi très-sévèrement [1] tous les cavaliers de l'armée de Cannes relégués en Sicile. Dans la première revue qui se fit par les censeurs après cette bataille, on leur ôta à tous leurs chevaux, que la république leur fournissait; ce qui emportait la dégradation du rang de chevaliers romains; on déclara que leurs années de service jusque-là ne leur seraient point comptées, et qu'ils seraient obligés d'en faire encore dix en se fournissant eux-mêmes de chevaux; c'est-à-dire de servir tout autant d'années que s'ils n'eussent jamais porté les armes; car les chevaliers n'étaient obligés qu'à dix campagnes.

Le sénat [2], plutôt que de racheter les prisonniers, ce qui aurait moins coûté, aima mieux armer huit mille esclaves, et il leur fit espérer la liberté, s'ils combattaient vaillamment. Ils avaient déjà servi près de deux ans avec beaucoup de courage; la liberté tardait toujours à venir, et ils aimaient mieux la mériter que de la demander [3], avec quelque ardeur qu'ils la souhaitassent. Il se présenta une occasion importante où elle leur fut montrée comme le fruit prochain de leur courage; ils firent des merveilles dans le combat, excepté quatre mille qui montrèrent quelque timidité; après la bataille ils furent tous déclarés libres; la joie fut incroyable. Gracchus qui les commandait, leur dit: *Avant que de vous avoir égalé tous par le titre de la liberté, je n'ai point voulu mettre de différence entre le courageux et le timide; il est pourtant juste qu'il y en ait.* Alors il fit promettre avec serment à tous ceux qui avaient mal fait leur devoir, que, tant qu'ils serviraient, en punition de leur faute, ils ne prendraient leur nourriture que

[1] Liv. lib. 3, n. 29.

[2] « Adeò tum imperio meliori animus mansuetè obe- « diens erat, ut beneficii magis quam ignominiæ hic exer- « citus memor et coronam auream dictatori libræ pondo « decreverit, et proficiscentem eum patronum salutave- « rit. » (Liv.)

[3] Liv. lib. 22, n. 50-61

[4] Liv. lib 23, n. 25.

[1] Id. lib. 27, n. 11.

[2] Id. lib. 22, n. 57, et lib. 24, n. 14-16.

[3] « Jam alterum annum libertatem facilè mereri, quàm « postulare palàm maluerant. » (Liv.)

debout, excepté en cas de maladie ; ce qui fut accepté et exécuté avec une parfaite soumission : c'était de toutes les punitions militaires la plus légère et la plus douce.

Les punitions que j'ai rapportées jusqu'ici ne touchaient guère qu'à l'honneur ; il y en avait d'autres qui allaient jusqu'à la perte de la vie.

Une de celles-là s'appelait *fustuarium*[1], la bastonnade[2]. Elle se faisait ainsi : le tribun, prenant un bâton, ne faisait qu'en toucher le criminel, et aussitôt après tous les légionnaires fondaient sur lui à coups de bâtons et de pierres, en sorte que le plus souvent il perdait la vie dans ce supplice. Si quelqu'un en échappait, il n'était pas pour cela sauvé entièrement ; le retour dans sa patrie lui était interdit pour toujours, et aucun de ses parents n'aurait osé lui ouvrir sa maison. On punissait de ce supplice la garde qui ne s'était point trouvée à son poste ; par où l'on peut juger de l'exactitude avec laquelle la discipline était observée par rapport aux gardes nocturnes, d'où dépendaient la sûreté et le salut de toute l'armée. Tous ceux aussi qui abandonnaient leur poste, soldats ou officiers, étaient traités de la même sorte. Vellélus[3] Paterculus en cite un exemple dans un des premiers officiers d'une légion qui fut exposé à la bastonnade pour avoir pris honteusement la fuite dans le combat : c'était du temps d'Antoine et du jeune César. Mais ce qui paraît bien plus étonnant, on condamnait à la même peine ceux qui volaient dans le camp ; il faut se souvenir du serment que prêtaient les soldats en y entrant.

Quand la faute était générale dans une légion ou dans une cohorte, comme il n'était pas possible de faire mourir tous les coupables, on les décimait par le sort, et celui dont le nom était tiré le dixième était mis à mort. Ainsi la crainte tombait sur tous, et la peine sur un petit nombre. Les autres étaient condamnés à ne recevoir que de l'orge au lieu de blé, et à camper hors du retranchement, au risque d'être attaqués par les ennemis. On voit dans Tite-Live[1] un exemple de la décimation dès les commencements de la république. Crassus[2], lorsqu'il se mit à la tête des légions qui s'étaient laissé battre par Spartacus, rappela l'ancien usage des Romains, interrompu depuis plusieurs siècles, de décimer les soldats qui avaient mal fait leur devoir ; et cette punition eut un très-heureux effet. Ce genre de mort, dit Plutarque, est accompagné d'une grande ignominie ; et comme cette exécution se fait devant toute l'armée, elle y répand la frayeur et l'horreur.

La décimation fut aussi employée sous les empereurs par rapport aux chrétiens, dont le refus d'adorer les idoles ou de persécuter les fidèles était regardé et puni comme une révolte sacrilége[3]. On traita ainsi la légion thébaine sous Maximien. Cet empereur la fit décimer jusqu'à trois fois de suite, sans pouvoir vaincre la pieuse résistance de ces généreux soldats. Maurice, leur commandant, de concert avec tous les autres officiers, écrivit à l'empereur une lettre fort courte, mais bien admirable. *Nous sommes*[4], *seigneur, vos soldats : mais les serviteurs de Dieu. Nous vous devons le service, et à lui notre innocence. Nous ne pouvons point vous obéir pour renoncer Dieu ; ce Dieu qui est notre créateur et notre maître ; ce Dieu qui est le vôtre aussi, seigneur, soit que vous le vouliez ou non.* Tout le reste de la légion fut mis à mort sans faire la moindre résistance, et elle alla joindre les légions des anges pour louer éternellement avec elles le Dieu des armées.

Ces punitions qui allaient jusqu'à la mort étaient rares du temps de la république. On savait que c'était un crime capital de quitter son poste[5] ou de combattre sans ordre ; et

[1] Polyb. lib. 6, pag. 481.

[2] « Si Antonius consul, fustuarium meruerunt legiones, « quæ consulem reliquerunt. » (Cic. *Philip.* 3, n. 14.)

[3] « Calvinus Domitius, quum ex consulatu obtineret « Hispaniam, gravissimi comparandique antiquis exem- « pli auctor fuit. Quippe primipili centurionem, nomine « Vibillium, ob turpem ex acie fugam, fuste percussit. » (Paterc. lib. 2, cap. 78.)

[1] Liv. lib. 1, n. 59.

[2] Plut. in Cras. pag. 548.

[3] Ex Epist. 6. — Euch. Lugdun. ad Syiv. episc.

[4] « Milites sumus, imperator, tui, sed tamen servi dei. « Tibi militiam debemus, illi innocentiam. Sequi imperato- « rem in hoc nequaquam possumus, ut auctorem nege- « mus. Deum auctorem nostrum, Deum auctorem, velis « nolis, tuum. »

[5] « Præsidio decedere apud Romanos capitale esse,

l'exemple des pères qui n'avaient pas épargné leurs propres fils inspirait une juste terreur, qui prévenait de telles fautes et faisait respecter les règles de la discipline militaire. Il y avait dans ces exécutions sanglantes une dureté qui révolte la nature, et qu'on n'oserait néanmoins condamner absolument, parce que [1], si tout grand exemple tient quelque chose de l'injustice, d'un autre côté ce qui s'y trouve de contraire à l'intérêt des particuliers est compensé par l'utilité qui en revient au public.

Un général est quelquefois obligé de sévir contre des soldats pour arrêter, par leur supplice, ou une révolte qui commence, ou un violement ouvert de la discipline. Alors il deviendrait cruel s'il agissait avec douceur, et ressemblerait à un chirurgien qui, par une fausse compassion, aimerait mieux laisser périr le corps entier que de couper un membre gangréné. Ce qui est à éviter dans ces occasions, c'est de paraître agir par passion et par haine; car pour lors les remèdes employés à contre-temps ne servent qu'à aigrir le mal [2]; c'est ce qui arriva [3] dans le premier exemple de décimation que j'ai cité, où Appius s'était tellement rendu odieux aux soldats, qu'ils aimèrent mieux se laisser battre par les ennemis que de vaincre avec lui et pour lui [4]. C'était un esprit dur, et d'une roideur inflexible. Papirius, longtemps après, se conduisit plus sagement dans un cas à peu près semblable. Ses soldats [5], exprès pour le mortifier, se relâchèrent dans le combat, et l'empêchèrent de vaincre. En habile homme, il sentit d'où venait le mal, il reconnut qu'il devait tempérer sa sévérité et adoucir son humeur trop impérieuse. Il le fit, et réussit si bien, qu'il regagna parfaitement l'affection des soldats. Une pleine victoire en fut la suite. Il faut bien de l'art et de la prudence pour punir utilement.

C'était bien plus par la vue des récompenses et par des sentiments d'honneur que les Romains engageaient les troupes à faire leur devoir. Après la prise d'une ville ou le gain d'une bataille, le général donnait ordinairement le butin aux soldats, mais avec un ordre admirable que décrit Polybe dans le récit de la prise de Carthagène. C'est, dit-il [1], un usage établi chez les Romains, que, sur le signal qu'en donne le général, les troupes se dispersent dans la ville qui a été prise, pour butiner : on porte ensuite ce que l'on a pris chacun à sa légion. Après que le butin a été vendu à l'encan, les tribuns en partagent le prix en parties égales, qui se donnent non-seulement à ceux qui sont en différents postes, mais encore à ceux qui ont été laissés à la garde du camp, aux malades, et aux autres qui ont été détachés pour quelque fonction que ce soit; et de peur qu'il ne se commette quelque infidélité dans cette partie de la guerre, on fait jurer aux soldats, avant qu'ils se mettent en campagne, et le premier jour qu'ils sont assemblés, qu'ils ne mettront rien à part du butin, et qu'ils apporteront fidèlement tout ce qu'ils auront gagné. Quel amour de l'ordre, quel soin de la discipline, quel respect pour l'équité, au milieu du tumulte des armes, et dans l'ardeur même de la victoire !

Le jour du triomphe, le général faisait encore une distribution d'argent plus ou moins forte, selon les différents temps de la république, mais toujours assez modique, jusqu'au temps des guerres civiles.

Souvent on mêlait l'honneur à l'intérêt, et le soldat était bien plus sensible à l'un qu'à l'autre : combien plus les officiers ! P. Décius [2], tribun, avec un détachement qu'il conduisait au péril de sa vie sur une hauteur, avait sauvé l'armée entière par une des plus belles actions dont il soit parlé dans l'histoire. A son retour, le consul, en présence de toutes les troupes, le combla de louanges; et outre beaucoup d'autres présents militaires, il lui donna une couronne d'or, cent bœufs, et, de plus, un

« et nece liberorum etiam suorum eam legem parentes « sanxisse. » (Liv. lib. 24, n. 37.)

[1] « Habet aliquid ex iniquo omne magnum exemplum, « quod contra singulos utilitate publicâ rependitur. » (Tacit. *Annal.* lib. 14, cap. 44.)

[2] « Intempestivis remediis delicta accendebat. » (Tac.)

[3] Lib. lib. 2, n. 59.

[4] Id. lib. 8, n. 36.

[5] « Cessatum a milite, ac de industriâ, ut obtrectaretur « laudibus ducis, impedita victoria est..... Sensit peritus « dux quæ res victoriæ obstaret : te[illegible]nium « suum esse, et severitatem mis[illegible] Liv.)

[1] Polyb. liv. 10, pag. 589, 590.

[2] Liv. lib 7, n. 37.

autre bœuf d'une grosseur et d'une beauté extraordinaire, entièrement blanc, et qui avait les cornes dorées. Il accorda aux soldats qui avaient accompagné le tribun dans cette expédition double ration de blé pour tout le temps qu'ils serviraient; et pour le présent il leur donna à chacun deux bœufs et deux habits. Les légions, pour marquer aussi leur reconnaissance, présentèrent à Décius une couronne de gazon; c'était la marque d'un siége qu'on avait fait lever; et ses propres soldats lui en accordèrent autant. Il immola à Mars le bœuf aux cornes dorées, et donna les cent bœufs à ses soldats. Les légions les gratifièrent chacun d'une livre de farine, et d'un demi-setier de vin.

Calpurnius Pison[1], surnommé *Frugi*, par vénération pour ses vertus et pour sa grande frugalité, ayant récompensé diversement la plupart de ceux qui l'avaient aidé à finir la guerre de Sicile, se crut obligé aussi de reconnaître, mais à ses propres frais, les services d'un de ses fils qui s'y était le plus signalé. Il déclara publiquement qu'il avait mérité une couronne d'or, et lui en assura une, par son testament, du poids de trois livres, lui décernant l'honneur comme général, et payant le prix de la couronne comme père: *ut honorem publicé a duce, pretium a patre privatim acciperet.*

La couronne d'or était un présent qui ne s'accordait guère qu'aux principaux officiers. Il y en avait plusieurs autres pour différents objets. La couronne *obsidionale*, dont j'ai déjà parlé, pour avoir délivré des citoyens ou des troupes d'un siége; elle était de gazon, et c'était de toutes la plus glorieuse. La couronne *civique*, pour avoir sauvé la vie à un citoyen; elle était de chêne, en mémoire, dit-on, de ce qu'autrefois les hommes se nourrissaient de gland. La couronne *murale*[2], pour avoir le premier monté à l'assaut, et sauté sur le mur; elle était ornée d'espèces de créneaux, tels qu'il s'en trouve aux murs des villes. La couronne *navale*[3], qui avait comme des becs de vaisseau; elle se donnait au général de la flotte qui avait gagné une bataille.

[1] Val. Max. lib. 4, cap. 3.
[2] Pinnis.
[3] Rostra.

Les exemples en sont très-rares. Agrippa, qui en obtint une, s'en fit beaucoup d'honneur :

> Cui belli insigne superbum,
> Tempora navali fulgent rostrata coronâ[1].

Outre ces couronnes (et il y en avait encore quelques autres), les généraux faisaient présent aux soldats ou officiers qui s'étaient signalés d'une manière particulière, d'une épée, d'un bouclier, et d'autres armes; et quelquefois aussi d'habits militaires distingués. Nous avons vu un officier[2] qui avait été récompensé trente-quatre fois par les commandants, et qui avait remporté six couronnes civiques.

Ces présents, ces couronnes étaient pour eux des titres de noblesse qui, dans la concurrence avec des rivaux sur des dignités et des rangs, leur méritaient souvent la préférence; et ils ne manquaient pas de s'en parer dans des cérémonies publiques. Ils attachaient aussi aux portes de leurs maisons les dépouilles prises par eux sur les ennemis; et il n'était pas permis à un acquéreur de les en arracher. Sur quoi Pline fait une belle réflexion[3], mais qu'il n'est pas possible de rendre en termes aussi énergiques que les siens. « Les maisons, dit-« il, triomphaient encore, quoiqu'elles eussent « changé de maître. Quel aiguillon plus ca-« pable de réveiller et de piquer un posses-« seur indigne, à qui les murailles mêmes re-« prochaient, chaque fois qu'il y entrait, qu'il « ne les voyait honorées que par le triomphe « d'autrui! » *Triumphabant etiam dominis mutatis domus ipsæ. Et erat hæc stimulatio ingens exprobrantibus tectis quotidie imbellem dominum intrare in alienum triumphum.*

Les louanges données en présence de toute l'armée ne faisaient pas moins d'impression sur leur esprit; et c'est de quoi un bon général n'est pas avare dans l'occasion. Agricola, dit Tacite[4], n'enviait et ne dérobait à per-

[1] Virgil. Æn. lib. 8. [v. 685]
[2] « Quater et tricies virtutis causâ donatus ab imperatoribus sum : sex civicas coronas accepi. » Liv. lib. 42, n. 34.)
[3] Plin. lib. 35, cap. 2.
[4] « Nec unquam per alios gesta avidus intercepit : seu « centurio, seu præfectus, incorruptum facti testem ha-« bebat. » (Tacit. *in vit. Agric.* cap. 22.)

sonne celle qui lui était due : soit centurion, soit préfet, chacun trouvait en lui un témoin équitable de ses belles actions, qu'il ne manquait pas de faire valoir. César ayant appris avec quel courage Q. Cicéron[1], frère du grand orateur, avait défendu son camp contre les troupes nombreuses des Gaulois, releva en public la grandeur de cette action, loua en général toute la légion, et apostropha en particulier ceux des centurions et des tribuns que Cicéron lui marqua s'être le plus distingués. Dans une autre occasion[2], un centurion nommé Scéva avait beaucoup contribué à la défense et à la conservation d'un fort. On apporta à César son bouclier percé de deux cent trente coups de flèches. César, surpris et charmé d'une telle bravoure, lui fit présent sur-le-champ de deux cent mille sesterces (vingt-cinq mille livres), et le fit passer tout d'un coup du huitième rang des centurions au premier, en le nommant primipile, place très-honorable, comme je l'ai marqué ailleurs, et qui ne reconnaissait au-dessus de soi que les tribuns, les lieutenants et le général.

Rien n'égalait cette dernière sorte de récompense pour inspirer du courage aux troupes. On avait sagement établi dans une légion plusieurs degrés d'honneur et de distinction, dont aucun ne s'accordait à la naissance, ou ne s'achetait à prix d'argent. Le mérite seul y conduisait, du moins c'était la voie la plus ordinaire. Quelque distance qu'il y eût entre un simple fantassin et le consulat, la porte lui en était ouverte, le chemin en était frayé, et l'on avait plusieurs exemples de citoyens qui, de degré en degré, étaient enfin parvenus à cette suprême dignité. Quelle ardeur croit-on qu'une telle vue excitât dans des troupes! Les hommes sont capables de tout quand on les sait prendre par des motifs d'honneur et de gloire.

Il me reste à dire un mot des trophées et des triomphes.

Les trophées, chez les anciens, étaient, dans leur origine, un amas d'armes et de dépouilles des ennemis, élevé par le vainqueur dans le champ de bataille, dont on a fait ensuite la représentation en pierre et en marbre. On ne manquait jamais, aussitôt après la victoire, d'ériger un trophée, et il était regardé comme une chose sacrée, parce qu'on l'offrait toujours à quelque divinité : c'est pourquoi on n'osait pas le renverser. Il n'était pas permis non plus, quand il tombait de vétusté, de le rétablir, et Plutarque en apporte une belle raison, qui marque dans les anciens des sentiments d'humanité bien estimables. *Il y a*, dit-il, *quelque chose d'odieux*[1], *et c'est vouloir perpétuer les haines que de rétablir et de remettre sur pied les monuments des anciennes disputes avec les ennemis que le bénéfice du temps a ruinés.* C'est dans le même esprit que les anciens Grecs n'approuvaient que les trophées de bois, et non ceux de pierre, pour ne pas perpétuer les inimitiés.

On ne remarque pas la même humanité dans les triomphes des Romains, dont je dois encore parler. Les généraux, aussi bien que les soldats et les officiers, avaient aussi en vue des récompenses. Le titre d'*imperator* accordé après une victoire, et des supplications, c'est-à-dire des processions publiques, des sacrifices, des prières ordonnées à Rome pendant un certain nombre de jours pour remercier les dieux de l'heureux succès de leurs armes, flattaient agréablement leur ambition. Mais le triomphe était au-dessus de tout. Il y en avait de deux sortes, le petit et le grand.

Le petit triomphe s'appelait *ovatio*. Le général alors n'était point monté sur un char, ni revêtu des habits triomphaux, ni couronné de lauriers. Il entrait dans la ville à pied, ou, selon d'autres, à cheval, avec une couronne de myrte, et suivi de son armée. On n'accordait que cette sorte de triomphe quand la guerre, ou n'avait pas été déclarée, ou avait été contre un peuple peu considérable, ou enfin n'avait pas été suivie d'une assez grande défaite des ennemis.

Le triomphe ne pouvait être accordé régulièrement qu'à un dictateur, à un consul, ou à un préteur qui eût commandé en chef. C'était au sénat à décerner cet honneur, après quoi l'affaire était portée et mise en délibération devant l'assemblée du peuple, où souvent elle trouvait de grandes difficultés. Plusieurs triomphaient pourtant malgré le sénat, pourvu que

[1] De Bell. Gall. lib. 5.
[2] De Bell. civ. Cæs. lib. 3.

[1] Plut. in Quæst. Rom. pag. 272.
[2] Ibid. pag. 273. — Diod. Sic. lib. 13, pag. 151.

le peuple leur eût accordé cet honneur. Mais, s'ils ne pouvaient l'obtenir ni de l'un ni de l'autre ordre, alors ils allaient triompher sur le mont Albain, qui était dans le voisinage de la ville. On prétend[1] que, pour obtenir l'honneur du triomphe, il fallait qu'il y eût au moins cinq mille ennemis tués dans le combat.

Après que le général avait fait aux soldats la distribution d'une partie du butin, et qu'il avait rempli quelques autres cérémonies, la pompe se mettait en marche, et entrait dans la ville par la porte triomphale pour se rendre au Capitole. A la tête étaient les joueurs d'instruments, qui faisaient retentir l'air de leur symphonie. Ils étaient suivis des bœufs qui devaient être immolés en sacrifice, ornés de bandelettes et de fleurs, et plusieurs ayant les cornes dorées. Ensuite on faisait passer en revue tout le butin et toutes les dépouilles, ou rangés artistement sur des chariots, ou portés sur les épaules de jeunes gens superbement vêtus. On voyait écrits en gros caractères les noms des nations vaincues, et la représentation des villes qui avaient été prises. Quelquefois on mêlait dans la pompe des animaux extraordinaires, amenés des pays qu'on avait soumis : des ours, des panthères, des lions et des éléphants. Mais ce qui attirait le plus l'attention et la curiosité des spectateurs, était les illustres captifs qui marchaient enchaînés devant le char du vainqueur, des officiers considérables, des généraux d'armée, des princes, des rois, avec leurs femmes et leurs enfants. Suivait le consul (je suppose que c'en était un), monté sur un char superbe attelé de quatre chevaux, revêtu de l'auguste et majestueux habit du triomphe, le front ceint d'une couronne de laurier, portant aussi en main une branche du même arbre, et quelquefois accompagné de ses jeunes enfants assis auprès de lui. Derrière le char marchait toute l'armée, la cavalerie d'abord, puis l'infanterie. Tous les soldats étaient couronnés de laurier, et ceux qui avaient reçu des couronnes particulières et d'autres marques d'honneur ne manquaient pas d'en faire parade en une telle cérémonie. Ils célébraient à l'envi les louanges de leur général, et y mêlaient quelquefois des railleries et des satires assez piquantes contre lui, qui ressentaient la liberté militaire, mais dont la joie de cette cérémonie émoussait la pointe et adoucissait toute l'amertume.

Dès que le consul tournait de la place publique vers le Capitole, les prisonniers étaient conduits dans la prison; et ou on les y faisait mourir sur-le-champ, ou on les retenait dans les liens souvent tout le reste de leur vie. En entrant dans le Capitole, le vainqueur faisait aux dieux cette prière, qui est bien remarquable : *Plein de reconnaissance et de joie*[1], *je vous rends grâces, ô très-bon et très-grand Jupiter, ô vous, reine Junon, et vous tous autres dieux gardiens et habitants de cette citadelle, de ce que jusqu'à ce jour et à cette heure vous avez bien voulu conserver par mes mains et conduire heureusement la république romaine. Continuez toujours, je vous en conjure, de la conserver, de la conduire, de la protéger, et de lui être favorables en tout.* Cette prière était suivie de l'immolation des victimes, et d'un magnifique repas qui se donnait dans le Capitole, aux dépens, soit du public, soit quelquefois du triomphateur même. On peut voir dans Plutarque la longue et belle description qu'il fait du triomphe de Paul Emile.

Il faut avouer que c'était ici un beau jour pour un général d'armée; et il n'est pas étonnant qu'on fît tous les efforts possibles pour mériter une distinction si flatteuse et une gloire si brillante. Rome aussi n'avait rien de plus magnifique ni de plus majestueux que cette pompeuse cérémonie. Mais le spectacle des captifs, objets lugubres de compassion, si de tels vainqueurs en étaient capables, en souillait et en effaçait tout l'éclat. Quel inhumain plaisir! quelle barbare joie! Voir traîner devant soi des princes, des rois, des princesses, des reines, de tendres enfants, de faibles vieillards! On peut se souvenir des marques simulées d'amitié, des fausses promesses, des caresses perfides du jeune César,

[1] Val. Max. lib. 2, cap. 8.

[1] « Gratias tibi, Jupiter optume, maxume; tibique Juno reginæ, et cæteris hujus custodibus, habitatoribusque arcis diis iubens lætusque ago, re romanâ in hanc diem et horam, per manus quòd voluisti meas, servata, bene gestaque. Eamdem et servate, ut facitis, favete, protegite, propitiati, supplex oro. » (*Ex Rosini Antiq. rom.*)

surnommé depuis Auguste, à l'égard de Cléopatre, pour engager cette princesse à se laisser conduire à Rome; c'est-à-dire à venir orner son triomphe, et lui procurer la cruelle satisfaction de voir à ses pieds, dans l'état le plus humiliant qu'il soit possible d'imaginer, la plus puissante reine du monde. Mais elle connut bien le piége. Il me semble qu'une telle conduite, de tels sentiments déshonorent l'humanité.

En rapportant les récompenses que Rome accordait aux soldats, j'en ai oublié une qui était bien importante; c'est l'établissement des colonies. Quand les Romains commencèrent à porter leurs armes et leurs conquêtes hors de l'Italie, ils punirent les peuples qui leur avaient résisté avec trop d'opiniâtreté, en les privant d'une partie de leurs terres, qu'ils accordaient à ceux des citoyens romains qui étaient pauvres, et surtout aux soldats vétérans qui avaient rempli tout le temps de leurs milices. Par là, ces derniers se trouvaient établis tranquillement avec un revenu raisonnable et suffisant pour l'entretien de leur famille. Ils devenaient peu à peu les plus considérables des villes où on les envoyait, y occupaient les premières places, et en remplissaient les principales dignités. Rome, par ces établissements, qui étaient l'effet d'une sage et profonde politique, outre qu'elle récompensait avantageusement ses soldats, tenait en bride par leur moyen les peuples conquis, les formait aux mœurs et aux manières romaines, et leur en faisait prendre peu à peu les coutumes et l'esprit. La France a établi dans les derniers temps une nouvelle récompense militaire qui mérite de trouver ici sa place.

### § V. — Etablissement de l'Hôtel royal des Invalides.

On ne voit point que ni les Grecs ni les Romains, ni aucun autre peuple, aient fait des établissements publics pour le soulagement des gens de guerre, que de long travaux ou que leurs blessures avaient mis hors d'état de servir. Il était réservé à Louis XIV d'en donner aux autres princes l'exemple, que l'Angleterre a déjà commencé d'im
peut dire que, parmi un nomb
grandes actions qui ont illustré
n'égale le glorieux établissement de l'hôtel royal des Invalides.

Il paraît depuis peu un livre sur l'hôtel royal des invalides, qui répond en quelque sorte à la magnificence de cet établissement par la beauté et le nombre des planches et des gravures, où tout ce qui regarde la fondation, les revenus, les dépenses, les bâtiments, la discipline, le gouvernement temporel et spirituel de cette maison, sont exposés dans le dernier détail. On est obligé aux personnes qui prennent soin de transmettre ainsi et de conserver à la postérité une connaissance exacte de faits si mémorables. Pour moi, je ne songe qu'à en donner une idée en raccourci.

Tout annonce ici la grandeur et la magnificence de son auguste fondateur. On est saisi d'étonnement à la vue d'un vaste et superbe édifice, capable de contenir près de quatre mille personnes, où l'art a su réunir tout ce qui peut frapper les yeux au dehors par la pompe et l'éclat, et tout ce qui peut servir au dedans pour les usages et les commodités de la vie.

Là, dans un tranquille repos, des officiers et des soldats, à qui leurs blessures ou leur âge ne permettent pas de continuer leurs services, et que la médiocrité de leur fortune met hors d'état de pouvoir se secourir; là, ces braves guerriers, libres de tout soin et de toute inquiétude, logés, nourris, vêtus, entretenus, tant en maladie qu'en santé, d'une manière honnête et convenable à leur état, trouvent une retraite sûre et un asile honorable, que la pitié de Louis-le-Grand et sa bonté paternelle leur ont préparés.

On conçoit aisément que la dépense pour l'entretien d'une telle maison doit être immense. On y consomme communément cinq cents muids de blé par an, et environ deux mille trois cents muids de vin. Médecins, chirurgiens, apothicaires, domestiques, tout abonde dans cette maison. Les infirmeries sont servies par trente-cinq filles de la charité avec une industrie et une propreté surprenantes.

Mais d'où tire-t-on les revenus nécessaires pour subvenir à tant de besoins et à tant de nécessités? Qui le croirait? et peut-on ici assez admirer la sagesse qui a présidé à cet ordre et à cet arrangement? C'est l'officier

même et le soldat qui contribuent avec joie, et sans presque s'en sentir, à un établissement dans lequel ils espèrent de trouver un jour une retraite tranquille et le terme de leurs travaux. Les fonds pour toutes ces dépenses proviennent de trois deniers pour livre de tous les paiements qui se font à l'ordinaire et à l'extraordinaire des guerres. Cela paraît peu de chose en soi-même, mais le total monte à des sommes très-considérables. Pendant la guerre qui finit en 1714, dont la dépense était de cent millions par an, ces trois deniers par livre produisirent douze cent cinquante mille livres par année.

Je n'ai rien dit encore de ce qu'il y a de plus admirable dans cet établissement, de ce qui en est comme l'âme, et qui fait le plus d'honneur à la mémoire de Louis-le-Grand. Je ne parle pas seulement de ce temple superbe, où les maîtres les plus fameux en architecture, en peinture, en sculpture, les Mansard, les Decotte, les Coypel, les Girardon, les Coustou, ont épuisé tout leur art pour décorer cet auguste monument. J'entends le soin charitable et l'attention chrétienne qu'a eus ce prince, après avoir pourvu avec une magnificence vraiment royale à tous les besoins temporels des officiers et des soldats, d'avoir voulu qu'ils trouvassent aussi dans leur retraite tous les secours de la religion. Il arrive quelquefois que ces guerriers ne s'engagent dans le parti des armes que par des vues d'intérêt ou d'ambition : que, très-habiles dans la science de la guerre, ils ignorent absolument celle de la religion : que, pleins de zèle et de fidélité pour leur prince, ils ne se sont jamais mis en peine d'apprendre ce qu'ils doivent à leur Dieu. Quel avantage et quelle consolation pour eux de trouver, vers la fin de leur vie, dans le zèle et la charité de religieux et éclairés ministres de Jésus-Christ, des instructions qui leur ont peut-être manqué pendant toute leur vie ; de repasser dans l'amertume de leur cœur des années souvent passées dans le désordre et le libertinage; et de recouvrer par un repentir et une douleur sincères le prix de toutes leurs actions, même les plus louables, qui étaient malheureusement perdues pour eux par le vice du motif.

On admire avec raison la pompe et la magnificence qui règnent dans ce temple. Mais un autre objet y présente aux yeux, dans quelque temps de la journée qu'on y entre, un spectacle bien plus digne d'admiration, et qu'on ne saurait voir sans être attendri jusqu'aux larmes : de vieux guerriers estropiés, boiteux, manchots, aveugles, prosternés humblement devant le Dieu des armées, dont ils adorent la souveraine majesté dans un profond abaissement; à qui ils rendent d'éternelles actions de grâces de les avoir délivrés de tant de dangers, et surtout de les avoir tirés des portes de l'enfer; et vers qui, pleins d'une vive reconnaissance, ils ne cessent d'élever leurs mains et leurs voix, et de lui dire : Souvenez-vous, Seigneur, du prince qui nous a ouvert ce saint asile, et faites-lui miséricorde en faveur de celle qu'il a exercée sur nous.

---

## CHAPITRE II.

### DES SIÉGES DE VILLE.

Les anciens ne se sont pas moins distingués dans l'art de former et de soutenir des siéges que dans celui de faire la guerre en pleine campagne. On convient qu'ils ont porté ces deux parties de la science militaire à un très-haut degré de perfection, sur lequel il était difficile aux modernes de pouvoir enchérir. L'usage récent des mousquets, des bombes, des canons, et des autres armes à feu, depuis l'invention de la poudre, a fait changer plusieurs choses dans la manière de faire la guerre, surtout par rapport aux siéges de villes, dont la durée a été beaucoup abrégée par ce moyen. Mais ces changements n'ont pas été si considérables qu'on se l'imagine ordinairement, et ils n'ont rien ajouté à la gloire ni à la capacité des généraux.

Pour traiter avec quelque ordre ce qui regarde les siéges, je dirai d'abord un mot de la manière dont étaient faites les fortifications des anciens, puis je donnerai quelque idée des principales machines de guerre dont ils se servaient dans les siéges ; enfin, je passerai à l'at-

Digitized by Google

taque et à la défense des places. M. le chevalier Follard a traité toutes ces parties avec beaucoup d'étendue dans les second et troisième volumes de ses Remarques sur Polybe, et m'a servi de guide dans une matière où j'avais besoin d'être conduit par un homme du métier, qui fût habile et expérimenté.

### Art. I. — Des anciennes fortifications.

Quelque loin qu'on remonte dans l'antiquité, on trouve chez les Grecs et chez les Romains les villes fortifiées à peu près de la même manière, avec leurs fossés, leurs courtines, et leurs tours. Vitruve [1], en traitant de la construction des places de guerre de son temps, dit que les tours doivent s'avancer hors le mur, afin que, lorsque les ennemis s'en approchent, ceux qui sont à droite et à gauche leur donnent dans le flanc, et qu'elles doivent être rondes et à plusieurs pans, parce que celles qui sont carrées sont bientôt ruinées par les machines de guerre et par les béliers, qui en rompent aisément les angles. Il ajoute, après quelques autres remarques, qu'il faut que près des tours le mur soit coupé en dedans de la largeur de la tour, et que les chemins ainsi interrompus ne soient joints et continués que par des solives posées sur les deux extrémités sans être attachées avec du fer, afin que, si l'ennemi s'est rendu maître de quelque partie du mur, les assiégés puissent ôter ce pont de bois, et l'empêcher ainsi de passer aux autres parties du mur, et dans les tours.

Les meilleures places des anciens étaient sur des hauteurs. On les environnait quelquefois de deux et de trois enceintes de murailles et de fossés. Bérose [2] cité par Josèphe, nous apprend que Nabuchodonosor fortifia Babylone d'une triple enceinte de murs de brique d'une force et d'une élévation surprenantes. Polybe [3], en parlant de Syringe, capitale d'Hyrcanie, dont Antiochus forma le siége, dit que cette ville était entourée de trois fossés, larges chacun de quarante-cinq pieds, et profonds de plus de vingt-deux, sur les deux bords desquels il y avait double retranchement, et au delà une forte muraille. La ville de Jérusalem, dit Josèphe [1], était enfermée par un triple mur, excepté du côté des vallées, où il n'y en avait qu'un, à cause qu'elles sont inaccessibles. On y avait ajouté plusieurs autres ouvrages, un entre autres dont Josèphe dit que, s'il eût été mis en sa perfection, la ville aurait été imprenable. Les pierres dont il était construit avaient trente pieds de long sur quinze de large, ce qui le rendait si fort, qu'il était comme impossible de le saper, ni de l'ébranler par des machines. Tout cela était flanqué de tours d'espace en espace, d'une épaisseur extraordinaire, et bâti avec un art merveilleux.

Les anciens ne terrassaient pas ordinairement leurs murailles, ce qui rendait les attaques d'insulte plus dangereuses : car bien que l'ennemi eût gagné quelque endroit du dessus, il ne pouvait pas encore s'assurer d'être le maître de la ville. Il fallait descendre, et se servir d'une partie des échelles par lesquelles on était monté; et cette descente exposait les soldats à un fort grand danger. Vitruve [2] cependant remarque qu'il n'y a rien qui rende les remparts plus fermes que quand les murs, tant des courtines que des tours, sont soutenus par de la terre; car alors, ni les béliers, ni les mines, ni toutes les autres machines, ne les peuvent ébrauler.

Les villes de guerre des anciens n'étaient pas toujours fortifiées de murs de maçonnerie. On les fermait quelquefois de bons remparts de terre, qui avaient beaucoup de fermeté et de solidité. Le gazonnage ne leur était pas inconnu, non plus que l'art de soutenir les terres par des fascinages assurés et retenus par des piquets, et d'armer le haut du rempart d'une fraise de palissades qui régnait autour, et d'une autre sur berme : et souvent ils en plantaient dans le fossé pour se défendre contre les attaques d'insulte.

On faisait aussi des murs de poutres étendues en long, et traversant les unes sur les autres, avec quelques espaces entre elles en manière d'échiquier, et dont les vides étaient remplis de terres et de pierres. Telles étaient

[1] Vitruv. lib. 1, cap. 5.
[2] Joseph. contra Apion. lib. 1. [§ 19]
[3] Polyb. lib. 10, pag. 601.

[1] Joseph. Bell. Jud. lib. 5, cap. 4.
[2] Vitruve, lib. 1, cap. 5.

Digitized by Google

à peu près les murailles de la ville de Bourges, dont César fait la description dans son septième livre de la guerre des Gaules.

Ce que je dirai dans la suite, en expliquant la manière d'attaquer et de défendre les places, fera connaître plus sensiblement quelles étaient les fortifications des anciens. On prétend que les modernes, sur ce point, l'emportent de beaucoup sur eux. La chose n'est pas si incontestable, qu'elle ne puisse être révoquée en doute. On ne peut point ici faire de comparaison, parce que les moyens d'attaque et de défense sont entièrement différents. Les modernes ont retenu des anciens tout ce qu'ils ont pu. Le feu les a obligés de prendre d'autres précautions. Le même génie règne dans les uns et dans les autres. Les modernes n'ont rien imaginé que les anciens eussent pu employer, et qu'ils n'aient point mis en usage. Nous avons emprunté d'eux la largeur et la profondeur des fossés, l'épaisseur des murailles, les tours pour flanquer les courtines, les palissades, les retranchements derrière les remparts et les tours; l'avantage de se procurer beaucoup de flancs, et la fortification aujourd'hui ne consiste qu'à multiplier les flancs; ce que l'on peut faire plus facilement à cause des armes à feu. J'entends faire ces remarques à des personnes habiles et sensées, qui joignent à une profonde étude de la manière dont les anciens faisaient la guerre une parfaite connaissance de celle dont on la fait aujourd'hui.

### Art. II. — Des machines de guerre.

Les machines les plus ordinaires et les plus connues chez les anciens pour le siége des villes sont, la tortue, la catapulte, la baliste, la grue, le bélier, les tours mobiles.

#### § I. — La tortue.

La tortue était une machine composée d'une grosse charpente très-solide et très-forte[1]. Sa hauteur, jusqu'aux sablières d'en haut, sur lesquelles était appuyé le comble, était de douze pieds. La base en était carrée, et chaque face de vingt-cinq pieds. Elle était couverte d'une espèce de matelas piqué, et composé de peaux crues, préparées avec différentes drogues pour la mettre en sûreté contre les feux qu'on pouvait lancer dessus. Cette lourde machine était soutenue sur quatre roues, ou peut-être sur huit. On l'appelait *tortue*, parce qu'elle servait de couverture et de défense très-forte et très-puissante contre les corps énormes qu'on jetait dessus; et ceux qui étaient dessous s'y trouvaient en sûreté, de même que la tortue l'est dans son écaille. Elle servait également pour le comblement du fossé et pour la sape.

Pour le comblement du fossé, il fallait qu'on en joignît plusieurs ensemble, à côté et fort près les unes des autres, et sur une même ligne. Diodore de Sicile, parlant du siége d'Halicarnasse par Alexandre-le-Grand[1], dit que ce conquérant fit d'abord approcher trois tortues pour combler le fossé de la ville, et qu'il fit alors avancer ses béliers sur le comblement pour battre en brèche. Il est souvent parlé de cette machine dans les auteurs. Il y en avait sans doute de différentes formes et de différentes grandeurs.

On croit que la machine appelée *musculus*, dont César fit usage au siége de Marseille, était aussi une tortue, mais fort basse, et d'une très-grande longueur[2] : on l'appellerait aujourd'hui *une galerie de charpente*. Il y a apparence que sa longueur était égale à la largeur du fossé. César la fit pousser jusqu'au pied des murailles pour les ruiner par la sape. Souvent néanmoins César distingue la *tortue* du *muscule*.

Il y a encore plusieurs autres machines destinées à couvrir les soldats, appelés *crates*, *plutei*, *vineæ*, etc., dont on faisait usage dans les siéges de ville, que je n'entreprends point de décrire ici, pour éviter une ennuyeuse longueur. On peut les comprendre en général sous le nom de *mantelets*.

Outre la tortue, machine de bois dont j'ai parlé, il y en avait une autre composée de soldats, qui peut être mise au nombre des machines de guerre. Plusieurs soldats ramassés

[1] Vitruv lib. 10, cap. 20, etc.

[1] Diod. lib. 17, pag. 507.

[2] Cæs. in Bell. civ. lib. 2.

ensemble mettaient leurs grands boucliers, qui avaient la forme d'une tuile à canal, les uns contre les autres par-dessus leurs têtes. Bien dressés à cet exercice, ils formaient un toit si bien composé et si ferme, que, quelque effort que les assiégés pussent faire, ils ne pouvaient ni le rompre ni l'ébranler. On faisait monter, sur la première tortue, des soldats qui en faisaient une seconde; et par ce moyen ils égalaient quelquefois la hauteur des murs de la ville qu'ils assiégeaient.

### § II. — Catapulte. Baliste.

Je joins ensemble ces deux machines, quoique les auteurs les distinguent; mais souvent aussi ils les confondent, et il serait difficile d'en marquer au juste la différence. Elles étaient également destinées à lancer des traits, des flèches, des pierres. Il y en avait de diverses grandeurs, et qui, par cette raison, produisaient plus ou moins d'effet. Les unes servaient pour les batailles [1], et pourraient être appelées *des pièces de campagne;* les autres étaient employées aux siéges, et c'était l'usage le plus ordinaire qu'on en faisait. Il fallait que les balistes fussent plus pesantes et plus difficiles à voiturer que les catapultes; car celles-ci, dans les armées, étaient toujours en plus grand nombre que les premières. Tite-Live, dans la description qu'il fait du siége de Carthagène[2], dit que l'on prit près de six-vingts grandes catapultes, et plus de deux cent quatre-vingts petites, trente-trois grandes balistes, et cinquante-deux petites[3]. Josèphe marque la même différence par rapport aux Romains, qui avaient au siége de Jérusalem trois cents catapultes et quarante balistes.

Ces machines avaient une force que nous avons de la peine à comprendre, mais qui est attestée par tous les bons auteurs.

Végèce[4] dit que la baliste poussait des traits avec tant de rapidité et de violence, qu'elle brisait tout ce qu'elle rencontrait. Athénée marque qu'Agésistrate en fit une d'un peu plus de deux pieds seulement de longueur, qui jetait des traits jusqu'à l'espace de près de cinq cents pas, et une autre de trois pieds environ, qui portait à plus de cinq cents pas. Ces sortes de machines ressemblaient assez à nos arbalètes. Il y en avait de bien plus fortes, et qui lançaient à plus de cent vingt-cinq pas des pierres de trois cents livres pesant, et même plus [1].

On voit des effets surprenants de ces machines dans Josèphe [2]. « Les traits, dit-il, et la « violence des catapultes, faisaient périr bien « des gens. Les pierres poussées par les ma- « chines faisaient sauter les créneaux, et rom- « paient les angles des tours. Il n'y avait point « de phalange si profonde dont une de ces « pierres n'emportât toute une file d'un bout « jusqu'à l'autre. Il se passa cette nuit des cho- « ses qui faisaient voir la force prodigieuse de « ces machines. Un homme, qui était à côté « de Josèphe, reçut un coup de pierre qui lui « emporta la tête. Cette pierre était lancée « par une machine distante de trois cent soi- « xante-quinze pas. »

### § III. — Le bélier.

L'usage du bélier est fort ancien, et l'invention en est attribuée à divers peuples. Il paraît difficile, et assez indifférent d'en découvrir l'auteur.

Le bélier était ou suspendu, ou non suspendu.

Le bélier [3] suspendu était composé d'une poutre d'un seul brin de bois de chêne, assez semblable à un mât de navire, d'une longueur et d'une grosseur prodigieuse, dont le bout était armé d'une tête de fer fondu proportionnée au reste, et de la figure de celle d'un bélier; ce qui lui fit donner ce nom, à cause qu'elle heurte les murailles comme le bélier fait de sa tête tout ce qu'il rencontre. Ce bélier devait être d'une grosseur conforme à sa longueur. Vitruve donne à celui dont il parle

[1] « Magnitudine eximiâ quinto decimæ legionis ba- « lista ingentibus saxis hostilem aciem proruebat. » (Tac. *Hist.* lib. 3, cap. 23.)

[2] Liv. lib. 26, n. 47.

[3] Joseph lib. 5, cap. 9

[4] Veget. lib 4, cap. 22.

[1] Vitruv. lib. 19, cap. ultim.

[2] Joseph. Bell. jud. lib. 3, cap. 17.

[3] Vitruv. lib. 10, cap 21.

quatre mille talents de pesanteur, c'est-à-dire quatre cent quatre-vingt mille livres [1], ce qui n'est pas exorbitant. Cette terrible machine était suspendue et balancée en équilibre, comme la branche d'une balance, avec une chaîne ou de gros câbles, qui la soutenaient en l'air dans une espèce de bâtiment de charpente, qu'on faisait avancer sur le comblement du fossé, à une certaine distance du mur, par le moyen de rouleaux ou de plusieurs roues. Ce bâtiment était mis en sûreté contre le feu des assiégés par différentes couvertures dont il était environné. Cette manière de faire agir le bélier paraît la plus aisée, et ne demande pas de grandes forces mouvantes. Il n'en faut pas de considérables pour mouvoir tout corps suspendu en l'air, quelque pesant qu'il puisse être.

Mais il n'est pas si aisé de comprendre comment on faisait le transport de ces béliers : car il ne faut pas s'imaginer qu'on pût trouver des poutres d'une si immense grosseur et d'une longueur si extraordinaire partout où l'on en avait besoin ; et il est certain que les armées ne marchaient jamais sans ces sortes de machines. M. le chevalier Follard, au défaut de lumières qu'il ne trouve point dans les écrivains de l'antiquité, imagine qu'on transportait la poutre bélière sur un chariot à quatre roues d'une construction particulière, composé d'une charpente très-forte, et la poutre suspendue court sur un fort montant, puissamment soutenu de toutes les pièces de charpente capables de résister aux plus grands efforts, le tout retenu et bandé par de fortes lames et des équerres de fer.

Il y avait une autre sorte de bélier qui n'était point suspendu. On voit sur la colonne trajane les Daces qui assiègent quelques Romains dans une forteresse, et qui poussent un bélier à force de bras. Ils sont à découvert, en sorte que tant le bélier que ceux qui le poussent sont exposés aux traits des assiégés. Il ne pouvait pas, de cette manière, produire un grand effet.

On doute si les béliers, placés sur des tours mobiles ou dans une espèce de tortue, étaient suspendus ou non ; et il y a de fortes raisons pour et contre. Mon plan ne me permet pas d'entrer dans cet examen.

Je rapporterai bientôt les effets prodigieux du bélier. Comme c'était la machine la plus pernicieuse aux assiégés, on inventa bien des manières pour la rendre inutile [1]. On lançait du feu contre le toit qui la couvrait et contre la charpente qui la soutenait, pour la brûler avec le bélier. Pour amortir les coups qu'il portait, on suspendait des sacs de laine à l'endroit où il devait frapper. On opposait au bélier d'autres machines pour en rompre la force, ou en détourner la pointe lorsqu'il viendrait avec violence. Il y avait beaucoup d'autres manières d'en empêcher l'effet. On en peut voir quelques-unes dans les siéges que j'ai indiqués au commencement de ce paragraphe. On raconte une action surprenante d'un Juif [2] qui, au siége de Jotapat, jeta une pierre d'énorme grandeur sur la tête du bélier avec tant de violence, qu'il la détacha de la poutre et la fit tomber. Il sauta ensuite du mur en bas, alla prendre cette tête au milieu des ennemis et la porta sur le mur. Il reçut dans son corps cinq flèches qui le percèrent, et, malgré ces blessures, il se tint encore hardiment sur le mur, jusqu'à ce que, perdant son sang et ses forces, il tomba en bas du mur avec la tête du bélier, qu'il ne voulut jamais quitter.

### § IV. — Tours mobiles.

Végèce fait une description de ces tours qui en donne une idée assez claire [3]. Les tours ambulatoires, dit cet auteur, sont faites d'un assemblage de poutres et de forts madriers assez conformes à une maison. Pour les garantir contre le danger des feux lancés par ceux de la ville, on les couvre de peaux crues, ou de pièces d'étoffes faites de poil. Leur hauteur se proportionne à celle de leur base. Elles ont quelquefois trente pieds en carré, et quelquefois quarante ou cinquante. Elles sont si hautes qu'elles surpassent les murailles, et même les tours des villes. Elles sont appuyées sur plusieurs roues, selon les règles de la mécanique, par le moyen desquelles on fait mouvoir facile-

[1] La livre romaine était moins forte que la nôtre de près d'un quart. = Quatre mille talents de pesanteur. — 130 000 kilogrammes. E. B.

[1] Vegel. lib. 4, cap. 23.

[2] Joseph. de Bell. jud. lib. 3, cap. 16.

[3] Vegel. de Re milit. lib. 7, cap. 17.

ment la machine, quelque grande qu'elle puisse être. La ville est en extrême danger, si l'on peut approcher la tour jusqu'à la muraille; car elle a plusieurs escaliers pour monter d'un étage à l'autre, et fournit différentes façons d'attaque. Il y a en bas un bélier pour battre en brèche, et sur l'étage du milieu un pont-levis composé de deux poutres, avec ses garde-fous garnis d'un tissu d'osier, qui s'abat promptement sur le mur de la ville lorsqu'on en est à portée. Les assiégeants passent sur ce pont, et se rendent maîtres du mur. Sur les étages plus hauts, il y a des soldats armés de pertuisanes, et des gens de trait qui tirent d'en haut continuellement sur les assiégés. Quand les choses en sont là, la ville ne tient pas longtemps; car, que peut-on espérer, lorsque ceux qui avaient mis toute leur confiance dans la hauteur de leurs remparts en voient tout à coup paraître un autre qui les domine?

### Art. III. — Attaque et défense des places.

Je joins ensemble l'attaque et la défense des places, pour abréger cette matière, qui, par elle-même, a beaucoup d'étendue. Je n'en traiterai même que les parties les plus essentielles, et le ferai le plus brièvement qu'il me sera possible.

#### § I. — Lignes de circonvallation et de contrevallation.

Lorsque les villes que l'on assiégeait étaient extrêmement fortes et peuplées, on les environnait par un fossé et un retranchement contre les assiégés, et par un autre fossé en dehors, du côté de la campagne, contre les troupes qui pourraient venir au secours de la ville; et c'est ce qu'on appelle *lignes de contrevallation* et *de circonvallation*. Les assiégeants établissaient leur camp entre ces deux lignes. Celles de contrevallation étaient contre la ville assiégée, les autres contre les entreprises du dehors.

Quand on prévoyait que le siége devait traîner en longueur, souvent on le changeait en blocus; et pour lors les deux lignes dont je parle étaient des murs solides d'une forte maçonnerie, et flanqués de tours d'espace en espace. On en voit un exemple bien sensible dans le siége de Platée par les Lacédémoniens et les Thébains, dont Thucydide nous a laissé une longue description [1]. « Les deux lignes environnantes « étaient composées de deux murailles, à seize « pieds de distance, et les soldats logeaient « dans cet intervalle, qui était distingué par « chambres; de sorte qu'on eût dit que ce « n'était qu'un seul mur, avec de hautes tours « d'espace en espace, qui occupaient tout cet « entre-deux, pour pouvoir se défendre en « même temps contre ceux du dedans et con- « tre ceux du dehors. On ne pouvait faire le « tour des chambres qu'en passant à travers « les tours, et le haut de la muraille était bordé « d'un parapet de bois d'osier... Il y avait un « fossé de part et d'autre, dont la terre avait « servi pour faire la brique du mur. » C'est ainsi que Thucydide décrit ces deux murs environnants, qui n'étaient pas d'une grande circonférence, parce que la ville était fort petite. J'ai exposé ailleurs assez au long l'histoire de ce siége, ou plutôt de ce blocus [2], fort célèbre dans l'antiquité, et j'ai marqué comment, malgré ces fortifications, une partie de la garnison se sauva.

Le camp de l'armée romaine devant Numance embrassait une bien plus grande étendue de terrain [3]. Cette ville avait vingt-quatre stades de circuit, c'est-à-dire une lieue. Scipion, l'ayant investie, fit tirer une circonvallation qui devait embrasser plus de deux fois autant de terrain que l'enceinte de la ville. Lorsque cet ouvrage fut fait, on ouvrit une autre ligne contre les assiégés, à une distance raisonnable de la première, composée d'un rempart de huit pieds d'épaisseur sur dix de hauteur, qu'on garnit d'une bonne palissade. Le tout était flanqué de tours à cent pieds l'une de l'autre. Nous avons de la peine à comprendre ces immenses travaux des Romains, une ligne de circonvallation qui a plus de deux lieues de circuit : mais rien n'est plus constant que ces faits. Avançons maintenant vers la place

[1] Thucyd. lib. 2, pag. 147. etc.
[2] Tom. I, pag. 508 de cette édition.
[3] Appian. in Iber. pag. 306.

Digitized by Google

§ II. — Approches du camp au corps de la place.

Quoique les tranchées, les lignes obliques, les galeries souterraines, et d'autres pareilles inventions ne paraissent ni souvent ni clairement exprimées dans les auteurs, on ne peut guère raisonnablement douter qu'elles n'aient été en usage, tant chez les Grecs que chez les Romains. Est-il vraisemblable que chez les anciens, dont les généraux, entre beaucoup d'autres excellentes qualités, avaient celle d'épargner avec un grand soin le sang et la vie des soldats, on approchât d'une place et qu'on en fît le siége sans prendre aucune précaution contre les machines des assiégés, dont les remparts étaient si bien garnis, et dont les coups étaient si meurtriers? Quand il n'en serait fait mention dans aucun des historiens, qui auraient pu, dans la description des siéges, omettre cette circonstance, comme fort connue de tout le monde, on ne devrait pas présumer que de si habiles généraux eussent ignoré ou négligé une chose d'un côté si importante, et de l'autre si facile, et qui devait naturellement venir dans l'esprit de tout homme un peu versé dans l'attaque des places. Mais plusieurs historiens en parlent. Un seul nous tiendrait lieu de tous les autres : c'est Polybe[1] dans le fragment où il parle du siége de la ville d'Échinne par Philippe. Il en termine la description par ces mots : *Pour mettre à l'abri des traits des assiégés, tant ceux qui venaient du camp aux travaux que ceux qui retournaient des travaux au camp, on conduisit des tranchées*[2] *depuis le camp jusqu'aux tortues; et ces tranchées étaient couvertes.*

Longtemps avant Philippe, Démétrius Poliorcète avait employé le même moyen au siége de Rhodes[3]. Diodore de Sicile dit que *ce guerrier célèbre fit construire des tortues et des galeries creusées dans terre, ou des sapes couvertes, pour communiquer aux batteries de béliers, et ordonna une tranchée blindée par-dessus, pour aller en sûreté et à couvert du camp aux tours et aux tortues, et revenir de même. Les gens de mer furent chargés de cet ouvrage, qui avait quatre stades de longueur*, c'est-à-dire cinq cents pas.

Il est donc constant que l'usage des tranchées était fort connu chez les anciens, sans quoi ils n'auraient pu former aucun siége. Il y en avait de différentes sortes. C'étaient ou des fossés parallèles au front de l'attaque, ou des communications creusées dans terre et couvertes par-dessus, ou couvertes et tirées obliquement pour s'empêcher d'être enfilés. Ces tranchées sont souvent exprimées dans les auteurs par le mot latin *aggeres*, qui ne signifie pas toujours des *cavaliers*.

Ces cavaliers étaient des élévations de terre sur lesquelles on plaçait des machines ; et voici comme on les construisait. On commençait la terrasse sur le bord du fossé, et non loin en deçà. On y travaillait à la faveur des mantelets, qu'on élevait fort haut, derrière lesquels les soldats travaillaient à couvert des machines des assiégés. Ces sortes de mantelets n'étaient pas toujours de claies ou de fascinages, mais de peaux crues, de matelas, ou d'un rideau[1] fait de gros câbles; le tout suspendu entre des mâts fort hauts, et plantés en terre : ce qui rompait la force des coups, qui s'amortissaient contre. On continuait ce travail jusqu'à la hauteur de ces rideaux suspendus, qu'on guindait plus haut à mesure que l'ouvrage s'élevait. On remplissait en même temps l'espace vide de la terrasse avec des pierres, des terres, et toute autre matière, pendant que d'autres régalaient et battaient les terres pour rendre le terrain ferme et capable de soutenir le poids des tours et des machines qu'on dressait sur la plate-forme. De ces tours, et des batteries de halistes et de catapultes partait une grêle de pierres, de flèches et de gros dards sur les remparts et les défenses des assiégés.

La terrasse que fit faire Alexandre-le-Grand[2] au roc de Coriénez est quelque chose de surprenant. Ce roc, qu'on estimait imprenable, avait deux mille cinq cents pas de hauteur, et sept à huit mille de tour. Il était escarpé de tous côtés, n'ayant qu'un sentier taillé dans

[1] Polyb. lib. 9, pag. 571.

[2] Σύριγγες κατασιγοι. Suidas entend par σύριγξ une longue tranchée : ἐπιμήκης διώρυξ. *Fossa longa. Longus cuniculus, et meatus subterraneus.*

[3] Diod. lib. 20, pag. 881.

[1] César se servit d'un pareil rideau au siége de Marseille (*De Bell. civ.* lib. 3.)

[2] (Arrian. Exped. Alex. IV, 21. 2.)

le roc, où un homme à peine pouvait monter. D'ailleurs il était ceint d'un profond abîme qui lui servait de fossé, qu'il fallait remplir si l'on avait envie d'en aborder. Toutes ces difficultés ne furent pas capables de rebuter Alexandre, qui ne trouvait rien d'impossible à son courage ni à sa fortune. Il commença donc à faire couper de hauts sapins qui environnaient le lieu en grand nombre, pour s'en servir comme d'échelle pour descendre dans le fossé. Ses soldats travaillaient nuit et jour à le combler. Quoique toute l'armée fût employée successivement à cet ouvrage, on ne faisait pas plus de trente pieds par jour, et un peu moins la nuit, tant il était difficile. Quand l'ouvrage fut plus avancé, et qu'on commença à approcher davantage du haut, on enfonça des pieux dans les deux côtés du fossé, à une distance raisonnable (avec des poutres en travers), pour pouvoir soutenir la charge qu'on voulait mettre dessus. Pour lors on forma comme un plancher et un pont de claies et de fascines, que l'on couvrit de terre jusqu'à la hauteur du bord du fossé; en sorte que l'armée fut en état d'avancer de plain pied jusqu'au roc. Jusque-là les barbares s'étaient moqués de l'entreprise, la croyant absolument impossible. Mais, quand ils se virent en butte aux flèches des ennemis, qui travaillaient à leur terrasse à couvert derrière des mantelets, ils commencèrent à perdre courage, demandèrent à capituler, et bientôt après livrèrent le roc à Alexandre.

Le comblement des fossés n'était pas toujours si difficile que celui dont je viens de parler, mais il demandait toujours de grandes précautions et de grands travaux. Les soldats travaillaient à couvert sous les tortues, et sous d'autres machines pareilles. Pour combler les fossés, ils se servaient de pierres, de troncs d'arbres et de fascinages, le tout mêlé avec de la terre. Il fallait que ces sortes d'ouvrages fussent d'une très-grande solidité, à cause du poids prodigieux des machines qui portaient dessus, qui eussent enfoncé, si cette espèce de chaussée avait été composée seulement de fascinage. Si les fossés étaient remplis d'eau, on commençait par les sécher, en tout ou en partie, par différentes saignées qu'on y faisait.

Pendant qu'on poussait ces travaux, les assiégés ne s'endormaient pas. Ils ouvraient plusieurs galeries souterraines par-dessous le fossé jusqu'au comblement, pour en enlever la terre, qu'ils se donnaient de main en main jusque dans la ville : ce qui faisait que l'ouvrage n'avançait point, parce que les assiégés en enlevaient autant qu'on en mettait. Ils employaient encore une autre ruse plus efficace que la première, en pratiquant des chambres souterraines sous le travail des assiégeants. Après avoir ôté une partie des terres par-dessous sans qu'il y parût, ils soutenaient le reste par des étais, c'est-à-dire par de grosses poutres qu'ils enduisaient de matières grasses et de goudron. Ils remplissaient ensuite le vide d'entre les poutres de bois sec, et de toutes sortes de matières faciles à s'enflammer, et auxquelles ils mettaient le feu : de sorte que, les poutres venant à rompre, tout tombait comme dans un gouffre avec les tortues, les béliers et les hommes employés à les mettre en mouvement.

Les assiégeants usaient du même artifice pour faire tomber les murs des villes. Darius assiégeant Chalcédoine[1], les murs étaient si forts, et la ville si garnie de vivres, que les habitants ne se mettaient pas en peine du siége. Le roi ne fit point approcher ses troupes des murailles, et même il ne fit point le dégât dans le pays. Il se tint en repos, comme s'il eût attendu un renfort considérable. Mais, pendant que ceux de Chalcédoine ne songeaient qu'à garder leurs remparts, il ouvrit, à trois quarts de lieue de la ville, une mine souterraine, qui fut conduite par les Perses jusque sous la place du marché. Ils jugèrent qu'ils étaient directement sous ce lieu par les racines des oliviers qu'ils savaient être dans cette place, et auxquelles ils arrivèrent. Alors ils donnèrent jour à leur mine, et, montant par cet endroit, ils prirent la ville, pendant que les assiégés étaient encore occupés à la garde de leurs murailles.

C'est ainsi que le dictateur A. Servilius prit la ville de Fidènes[2], ayant fait faire plusieurs fausses attaques de différents côtés, pendant qu'une mine, creusée jusque sous la citadelle, y ouvrit une entrée à ses troupes. Un autre

[1] Polyæn. lib. 5, cap. 5.
[2] Liv. lib. 4, n. 22.

dictateur (c'était le célèbre Camille), ne mit fin au long siége de Vetes que par cette ruse[1]. Il entreprit de faire conduire une mine jusque sous le château : et afin qu'on ne discontinuât point cet ouvrage, et que le travail qu'il fallait faire sous terre ne rebutât point les mineurs, il les partagea en six brigades, qui se relevaient de six heures en six heures. Le travail ne discontinuant ni le jour ni la nuit, on perça enfin jusqu'au château, et la ville fut prise.

Dans le siége d'Athènes par Sylla[2], il est étonnant combien, de part et d'autre, on employa de mines et contre-mines. Les mineurs n'étaient pas longtemps sans se rencontrer, et il se donnait de furieux combats dans ces lieux souterrains. Les Romains ayant pénétré jusque sous la muraille, en sapèrent une grande partie, et la mirent comme en l'air sur des bouts de poutres, auxquelles, sans perdre de temps, ils mirent le feu. La muraille tomba subitement dans le fossé avec un fracas et des ruines incroyables, et tous ceux qui étaient dessus y périrent. C'était là une des manières d'attaquer les places.

### § III. — Moyens dont on se servait pour réparer les brèches.

Les anciens employaient plusieurs moyens pour se défendre contre l'ennemi, lorsque la brèche était ouverte.

Quelquefois, mais plus rarement, on se servait d'arbres coupés, qu'on étendait sur tout le front de la brèche, fort près à près les uns des autres, afin que les branches s'entrelaçassent ensemble; et les troncs étaient attachés ensemble par de forts liens, de sorte qu'il était impossible de séparer ces arbres; ce qui formait une haie impénétrable, derrière laquelle était une foule de soldats armés de piques et de longues pertuisanes.

Les brèches étaient quelquefois faites avec tant de promptitude, soit par les sapes du dessus, soit par celles qui étaient pratiquées sous terre, soit enfin par les coups violents des béliers, que les assiégés se trouvaient tout d'un coup ouverts lorsqu'ils y pensaient le moins. Ils recouraient alors à un remède fort simple pour avoir le temps de se reconnaître et de se remparer derrière la brèche. Ils jetaient au bas et sur les décombres de la brèche une quantité prodigieuse de bois sec et de matières combustibles, auxquelles on mettait le feu; ce qui causait un tel embrasement, qu'il était impossible aux assiégeants de passer à travers la flamme et d'approcher de la brèche. La garnison d'Haliarte[1] en Béotie songea à employer ce moyen contre les Romains.

Mais la voie la plus ordinaire était d'élever de nouveaux murs derrière les brèches : c'est ce qu'on appelle maintenant *retirades*. Ces murs n'étaient pas ordinairement parallèles à la muraille ruinée. Ils tiraient en rentrant en demi-cercle, dont les deux extrémités tenaient aux deux côtés de la muraille qui restaient encore en entier. Ils ne manquaient pas de creuser un fossé très-large et très-profond devant ce mur, pour obliger les assiégeants de l'attaquer avec tout l'attirail des machines qu'on employait contre les murailles les plus fortes. Sylla, ayant renversé à coups de béliers une grande partie du mur du Pirée[2], fit tout aussitôt attaquer la brèche, où il s'engagea un combat très-furieux, de sorte qu'il fut obligé de faire sonner la retraite. Les assiégés, profitant du relâche qu'elle leur donnait tirèrent promptement un second mur derrière la brèche. Sylla, s'en étant aperçu, fit avancer ses machines pour le battre, jugeant bien qu'étant tout fraîchement fait, il ne pourrait longtemps résister contre leur violence. Il en vint à bout sans beaucoup de peine, et en même temps il fit monter à l'assaut. L'action fut vive et vigoureuse : mais enfin il fut repoussé avec perte, et obligé de quitter l'entreprise. L'histoire est pleine de pareils exemples.

### § IV. — Attaque et défense des places par les machines.

Les machines dont on faisait le plus d'usage dans les siéges étaient, comme je l'ai marqué auparavant, les catapultes, les balistes, les

[1] Liv. lib. 5, n. 19.
[2] Appian. de Bell. Mithr. pag. 193.

[1] Liv. lib. 42, n. 63.
[2] Appian. Bell. Mithr. pag. 194.

Digitized by Google

tortues, les béliers, les tours mobiles. Pour en bien connaître la force, il ne faut que relire la description des siéges les plus importants dont il a été parlé dans cette histoire, tels que sont ceux de Lilybée en Sicile, par les Romains; de Carthage, par Scipion; de Syracuse, d'abord par les Athéniens, puis par Marcellus; de Tyr, par Alexandre; de Rhodes, par Démétrius Poliorcète; d'Athènes, par Sylla.

Je n'en citerai ici qu'un seul, dont même je ne rapporterai que quelques circonstances détachées, mais très-propres, ce me semble, à montrer la manière dont les anciens attaquaient et défendaient les places, et l'usage qu'ils faisaient des machines de guerre. C'est le fameux siége de Jérusalem par Tite, décrit fort au long par l'historien Josèphe, témoin oculaire de ce qu'il raconte.

La ville de Jérusalem était enfermée par un triple mur[1], excepté du côté des vallées, où il n'y en avait qu'un, parce qu'elles étaient inaccessibles.

Tite commença par faire couper tous les arbres qui étaient dans le voisinage, et employa ce bois à faire élever plusieurs plates-formes. Il n'y avait personne dans toute l'armée qui ne mît la main à l'œuvre : les travailleurs avaient devant eux des claies et des gabions qui les mettaient en sûreté. Les Juifs, de leur côté, ne manquaient à rien de tout ce qui pouvait servir pour leur défense : les remparts furent bientôt couverts d'un grand nombre de machines.

On attaqua d'abord le premier mur. Les terrasses étant achevées, Tite fit mettre les béliers en batterie, fit avancer les autres machines pour empêcher les efforts des assiégés, et fit battre le mur par trois différents endroits. Les Juifs lançaient continuellement un nombre incroyable de feux et de traits contre les machines des ennemis, et contre ceux qui poussaient les béliers; plusieurs mêmes sortirent pour y mettre le feu, et on eut bien de la peine à les repousser.

Tite avait fait élever sur les terrasses trois tours de soixante-quinze pieds de haut chacune, pour commander de là les remparts et les murs assiégés. Pendant la nuit une de ces tours tomba d'elle-même; ce qui causa un grand effroi dans toute l'armée. Elles incommodaient extrêmement les assiégés, parce qu'elles étaient pleines de machines faciles à transporter, de frondeurs et de gens de trait qui les accablaient par une grêle continuelle de dards, de flèches et de pierres, sans qu'ils sussent comment y remédier, parce qu'ils ne pouvaient élever de cavaliers qui égalassent la hauteur de ces tours; ni les renverser, tant elles étaient fortes; ni les brûler, parce qu'elles étaient toutes couvertes de plaques de fer. Ils furent donc obligés de se retirer hors de la portée de ces traits. Ainsi, rien ne pouvant plus retarder l'effet des béliers, et ces redoutables machines s'avançant toujours, les Juifs abandonnèrent ce premier mur après quinze jours de résistance. Les Romains entrèrent sans peine par la brèche, et ouvrirent les portes au reste de l'armée.

Le second mur ne les arrêta pas longtemps: Tite s'en rendit bientôt maître, aussi bien que de la nouvelle ville. Les Juifs, ayant fait alors des efforts extraordinaires, vinrent à bout de l'en chasser, et ce ne fut qu'après quatre jours de combats continuels et très-rudes qu'ils les regagna.

Mais le troisième mur lui coûta bien des peines et bien du sang, les Juifs refusant de prêter l'oreille à aucune proposition de paix, et se défendant avec une opiniâtreté qui tenait moins du courage que d'une fureur et d'une rage de gens désespérés.

Tite partagea son armée en deux, pour former deux attaques du côté de la forteresse Antonia, et il fit travailler ses troupes à élever quatre terrasses, à chacune desquelles une légion était occupée. Quoique l'ouvrage ne fût interrompu ni jour ni nuit, il ne put être achevé qu'après plus de quinze jours; et pour lors on planta les machines dessus. Jean et Simon étaient à la tête des factieux qui dominaient dans la ville : le premier fit miner jusqu'à la terrasse qui regardait la forteresse Antonia, soutenir la terre avec des pieux, apporter une très-grande quantité de bois enduit de poix-résine et de bitume, et y mit ensuite le feu. Ces étais ayant été bientôt consumés, la terrasse fondit, et, en tombant, fit un bruit

[1] Joseph. Bell. jud. lib. 5.

épouvantable. Deux jours après, Simon attaqua les autres terrasses sur lesquelles les assiégeants avaient placé leurs béliers et commençaient à battre le mur. Trois jeunes officiers, suivis de soldats déterminés comme eux, se jetèrent, des flambeaux à la main, à travers les ennemis, comme s'ils n'eussent eu rien à craindre de tant de dards et de tant d'épées, et ne se retirèrent qu'après avoir mis le feu aux machines. Lorsque la flamme commença à s'élever, les Romains accoururent du camp pour venir au secours de leurs machines. Les Juifs les repoussaient à coups de traits du haut des murs. Ils avaient jusqu'à trois cents catapultes et quarante balistes. Ils firent aussi de grosses sorties, et, méprisant le péril, ils en venaient aux mains avec ceux qui s'avançaient pour éteindre le feu. Les Romains s'efforçaient de retirer leurs béliers, dont les couvertures étaient brûlées, et les Juifs, pour les en empêcher, demeuraient dans les flammes sans lâcher prise. Cet embrasement passa de là aux terrasses, sans que les Romains pussent y remédier. Ainsi, se voyant de tous côtés environnés du feu, et désespérant de pouvoir conserver leurs travaux, ils se retirèrent dans leur camp. Ils ne pouvaient se consoler d'avoir perdu en une heure, par la ruine de leurs travaux, ce qui leur avait coûté tant de temps et de peine; plusieurs même, voyant leurs machines toutes brisées; désespéraient de pouvoir jamais prendre la place.

Mais Tite ne perdit pas courage. Ayant tenu un grand conseil de guerre, il proposa de conduire des lignes tout autour de la ville, et de l'environner de tranchées pour ôter aux assiégés toute espérance de recevoir, ou du secours, ou des vivres qui commençaient à leur manquer. Cet avis fut généralement approuvé, et l'ardeur se remit dans les troupes. Mais ce qui paraît incroyable, et qui est véritablement digne des Romains, c'est que ce grand ouvrage, qui paraissait avoir besoin de trois mois pour s'exécuter, la ville ayant deux lieues de circuit, fut commencé et achevé en trois jours. La ville étant ainsi enfermée, on mit des troupes en garde dans les forts, dont les lignes étaient flanquées d'espace en espace. Tite, en même temps, commença à faire élever vers la forteresse Antonia quatre terrasses, plus grandes encore que les premières. Elles furent achevées en vingt et un jours, malgré la difficulté de trouver le bois nécessaire pour un tel ouvrage.

Jean, qui avait à défendre la forteresse Antonia, voulant prévenir le péril où il se trouverait, si les assiégeants faisaient brèche, ne perdait point de temps pour se fortifier, et pour tenter toutes choses avant que les béliers fussent mis en batterie. Il fit une sortie avec les flambeaux à la main, pour mettre le feu aux travaux des ennemis; mais il fut contraint de revenir sans avoir pu en approcher.

Alors les Romains avancèrent leurs béliers pour battre la tour Antonia; mais voyant que, malgré les coups redoublés, ils ne pouvaient faire brèche, ils résolurent d'en venir à la sape; et, se couvrant de leurs boucliers en forme de tortue contre la quantité de pierres et de cailloux dont les Juifs les accablaient, ils travaillèrent si opiniâtrément avec des leviers et avec leurs mains, qu'ils ébranlèrent quatre des pierres du fondement de la tour. La nuit obligea les uns et les autres à prendre un peu de repos; et cependant l'endroit du mur sous lequel Jean avait fait cette mine, par le moyen de laquelle il avait ruiné les premières terrasses des Romains, se trouvant affaibli des coups que les Romains y avaient donnés, tomba tout d'un coup. Les Juifs, dans le moment, élevèrent un autre mur derrière celui qui venait de tomber.

Comme il était construit tout récemment, on espérait qu'il serait plus facile de le renverser; mais personne n'osait monter le premier à l'assaut, tant le courage déterminé des Juifs avait jeté de terreur parmi les troupes. On fit pourtant quelques tentatives qui ne réussirent pas. La Providence leur ouvrit une autre voie. Quelques soldats, qui étaient de garde aux plates-formes, montèrent, vers la fin de la nuit, par la ruine du mur, sans faire de bruit, jusqu'à la forteresse Antonia; ils trouvèrent les soldats du corps-de-garde le plus avancé endormis, et leur coupèrent la gorge. Étant ainsi maîtres du mur, ils firent sonner leurs trompettes, qu'ils avaient eu soin d'apporter avec eux. A ce bruit, ceux des autres corps-de-garde, s'imaginant que les Romains étaient en grand nombre, furent saisis

Digitized by Google

d'une telle frayeur qu'ils s'enfuirent. Tite arriva bientôt après avec une partie de ses troupes, et, montant par les mêmes ruines, poursuivit les fuyards jusqu'aux portes du temple. Les Juifs en défendirent l'entrée avec un courage incroyable. L'action fut des plus vives et dura au moins dix heures. Mais enfin la fureur et le désespoir des Juifs, qui voyaient que leur salut dépendait du succès de ce combat, l'emportèrent sur la valeur et sur l'expérience des Romains. Ceux-ci crurent devoir se contenter de s'être rendus maîtres de la forteresse Antonia, quoiqu'il n'y eût eu qu'une partie de leur armée qui se fût trouvée à ce combat.

Il se passa plusieurs attaques que j'omets. Le plus grand des béliers que Tite avait fait construire et placer sur les plates-formes battit continuellement durant six jours les murs du temple, sans pouvoir rien avancer, non plus que les autres, tant ce superbe édifice était à l'épreuve de leurs efforts. Les Romains, ayant perdu l'espérance de réussir par ces sortes d'attaques, résolurent d'en venir à l'escalade. Les Juifs, qui ne l'avaient pas prévu, ne purent les empêcher de planter leurs échelles; mais jamais résistance ne fut plus grande que celle qu'ils firent. Ils renversaient ceux qui montaient, tuaient à coups d'épées ceux qui étaient déjà sur les derniers échelons, avant qu'ils pussent se couvrir de leurs boucliers, et renversèrent même des échelles toutes couvertes de soldats; ce qui coûta la vie à plusieurs Romains. Les autres furent obligés de se retirer, sans avoir pu faire réussir leur entreprise.

Les Juifs firent de fréquentes sorties, où ils se battaient comme des furieux et des forcenés. Il en coûta bien du sang aux Romains, mais enfin Tite se rendit maître du temple, auquel, malgré les défenses rigoureuses qu'il en avait faites, un soldat mit le feu, qui le consuma entièrement. C'est ainsi que s'accomplit la prédiction que Jésus-Christ en avait faite.

## CHAPITRE III.

### DE LA MARINE DES ANCIENS.

J'ai déjà dit ailleurs[1] quelque chose de la marine des anciens, de leurs vaisseaux, et de leurs troupes de mer. Je prie le lecteur d'y avoir recours pour suppléer à une partie de ce qui pourra manquer ici.

On ne peut rien dire de sûr touchant l'origine de la navigation. Ce qu'il y a de certain, c'est que le plus ancien vaisseau dont il soit parlé dans l'histoire est l'arche de Noé, dont Dieu lui-même avait donné le dessin, et prescrit la forme et toutes les mesures, mais uniquement par rapport aux vues qu'il avait d'y renfermer la famille de Noé, et tous les animaux de la terre et de l'air.

Cet art aura eu sans doute, comme tous les autres, des commencements grossiers et imparfaits; de simples planches, des radeaux, des batelets, de petites barques. La manière dont les poissons se meuvent dans l'eau, et les oiseaux dans l'air, aura pu faire naître aux hommes la pensée d'imiter, par les rames et les voiles, les secours que la nature a donnés à ces animaux. Quoi qu'il en soit, ils sont parvenus par degrés à construire des navires dans la perfection où nous les voyons.

On peut diviser les vaisseaux en deux espèces: les vaisseaux de charge[2], *onerariæ naves*, qui servent pour le négoce et pour le transport; et les vaisseaux de guerre, appelés souvent de longs vaisseaux, *longæ naves*.

Les premiers étaient de petits bâtiments qu'on appelait ordinairement *ouverts*, parce qu'ils n'avaient pas de pont. Ces petites barques n'avaient pas non plus à la proue ces éperons qu'on appelait *rostra*, dont on se servait dans les combats pour frapper les vaisseaux ennemis et les couler à fond.

Les navires longs, qui servaient pour la guerre, étaient de deux sortes: les uns n'avaient qu'un rang de rames de chaque côté, les autres en avaient plusieurs.

[1] Tome I, pag. 709, de cette édit.

[2] « Bomilcar centum triginta navibus longis, et septingentis onerariis profectus. » (Liv. lib. 29, n. 27.)

De ceux qui n'avaient qu'un rang de rames, quelques-uns avaient vingt rames, εἰκόσοροι; d'autres trente, πριηκόντεροι; d'autres cinquante, πεντηκόντεροι, ou même cent, ἑκατόντεροι. Rien n'est plus commun que ces noms de navires dans les auteurs grecs; les rameurs étaient placés, moitié d'un côté du vaisseau, moitié de l'autre, sur une même ligne.

Entre les vaisseaux à plusieurs rangs de rames, les uns en avaient deux seulement, *biremes;* d'autres trois, *triremes;* d'autres quatre, *quadriremes;* d'autres cinq, *quinqueremes;* d'autres un plus grand nombre, comme on le verra dans la suite. Ceux dont il est le plus souvent parlé dans les auteurs, et dont les anciens faisaient le plus d'usage dans les combats, sont les *trirèmes* et les *quinquérèmes* : qu'on me permette de désigner par ces noms les vaisseaux qui avaient trois ou cinq rangs de rames.

On voit dans tous les auteurs anciens une distinction claire et évidente entre ces deux sortes de vaisseaux. Les uns étaient appelés τριηκόντεροι, *vaisseaux à trente rames;* πεντηκόντεροι, *vaisseaux à cinquante rames, etc.;* et ceux-là étaient mis au nombre des petits vaisseaux. Les autres étaient appelés τριήρεις, *à trois rangs de rames;* πεντήρεις, *à cinq rangs de rames, etc.;* et ceux-ci étaient mis au nombre des grands vaisseaux. On verra bientôt la différence qu'il y avait entre les uns et les autres pour le nombre de ceux qui les montaient. Ce qui distingue les derniers, c'est, outre la grandeur, qu'ils avaient plusieurs rangs de rames. Et Tite-Live le dit clairement[1] : *quinqueremis romana... pluribus remorum ordinibus scindentibus vortices;* aussi bien que Virgile[2] : *terno consurgunt ordine remi.* Il est donc incontestable qu'il y avait chez les anciens des vaisseaux à plusieurs rangs de rames, à deux, à trois, à quatre, à cinq, à six, jusqu'à trente et quarante : mais il n'y avait que ceux d'un moindre nombre de rangs de rames qui fussent d'usage; la plupart des autres n'étaient que pour la parade.

De savoir ce que c'était que ces divers rangs de rames, et comment on pouvait les mettre en mouvement, c'est ce qui fait la difficulté, et qui forme une grande dispute parmi les savants, laquelle, selon toutes les apparences, demeurera toujours indécise. Les personnes parmi nous les plus habiles et les plus expérimentées dans la marine croient la chose absolument impossible. Elle le serait en effet, si l'on supposait que ces divers rangs de rames étaient perpendiculairement les uns sur les autres. Mais on voit le contraire dans la colonne trajane, où, dans les birèmes et les trirèmes, les rangs de dessous sont mis obliquement, et comme par degrés.

Les raisonnements qu'on oppose à l'opinion de ceux qui admettent plusieurs rangs de rames dans les vaisseaux paraissent, il faut l'avouer, très-forts et très-concluants : mais quelle force peuvent avoir les meilleurs raisonnements du monde contre des faits certains, et contre une expérience attestée par tous les anciens auteurs?

Il paraît que les rameurs étaient distingués par degrés[1]. Ceux du plus bas s'appelaient *thalamites*; ceux du milieu, *zugites*; ceux d'en haut, *thranites*. Ces derniers avaient une paye plus forte que les autres, sans doute parce qu'ils maniaient des rames plus longues et plus pesantes que celles des degrés inférieurs.

C'est encore une question, si, dans les grands vaisseaux, chaque rame n'avait qu'un rameur, ou si elle en avait plusieurs, comme en ont aujourd'hui les rames de nos galères. Dans les birèmes et les trirèmes de la colonne trajane on ne voit sur chaque côté d'un banc qu'un rameur. Il y a beaucoup d'apparence que le nombre en était multiplié dans les vaisseaux qui étaient plus grands. J'évite d'entrer dans des discussions qui me mèneraient fort loin, et qui n'entrent point dans mon plan.

On trouve dans Athénée[2] des descriptions de vaisseaux dont la grandeur étonne et paraît incroyable. Les deux premiers sont de Ptolémée Philopator, roi d'Égypte. L'un deux était de quarante rangs de rames, et avait quatre cent vingt pieds de longueur sur cinquante-sept de largeur. Quatre mille rameurs suffisaient à peine pour mettre en mouvement cette

[1] Liv. lib. 37, n. 30.

[2] Æn. lib. 5, v. 120

[1] Interpret. Aristophan. in Ranis. Thucyd. lib. 6, pag. 431.

[2] Athen. lib. 5, pag. 203-206.

masse énorme. Elle fut mise en mer avec une machine où il entra autant de bois qu'il en eût fallu pour faire cinquante vaisseaux à cinq rangs de rames. Quel moyen de concevoir l'usage des quarante rangs de rames dans ce vaisseau? Aussi n'était-il que pour la parade.

L'autre vaisseau, appelé *thalamègue*, parce qu'il portait des lits et des chambres, avait de longueur trois cent douze pieds et demi, et dans sa plus grande largeur quarante-cinq pieds. Sa hauteur, en comptant la tente qu'on avait mise sur le pont, était de près de soixante pieds. Aux trois côtés du vaisseau (le côté de la proue n'est point compté ici), on fit une double galerie l'une sur l'autre, d'une étendue immense. C'était un vrai palais portatif. Ptolémée l'avait fait construire pour se promener sur le Nil avec toute sa cour. Athénée ne marque point combien il avait de rangs de rames.

Le troisième vaisseau est celui que fit construire Hiéron II[1], roi de Syracuse, sous la direction du fameux Archimède. Il était à vingt rangs de rames, et d'une magnificence incroyable. Aucun port de Sicile ne pouvant le contenir, Hiéron en fit présent à Ptolémée Philopator, et le fit conduire à Alexandrie. Quoique la sentine en fût très-profonde, un seul homme la vidait par le moyen d'une machine qu'Archimède avait inventée.

Ces vaisseaux, qui n'étaient que pour la parade, ne regardent point, à proprement parler, la matière que je traite. Il en faut dire autant[2] de celui de Philippe, père de Persée, dont parle Tite-Live. Il avait seize rangs de rames: mais il ne pouvait presque être mis en mouvement à cause de sa grandeur.

Ce qui m'étonne[3], c'est ce que dit Plutarque des galères de Démétrius Poliorcète; et il a soin d'avertir qu'il parle dans l'exacte vérité, et sans aucune exagération. Ce prince, fort versé, comme on sait, dans les arts, et fort inventif par rapport aux machines de guerre, avait fait construire aussi plusieurs galères à quinze et à seize rangs de rames, qui n'étaient point pour la simple ostentation, mais dont il faisait un usage merveilleux dans les siéges et dans les combats. Lysimaque, ne pouvant ajouter foi à tout ce qu'on en disait, l'envoya prier, quoique son ennemi, de faire voguer ses galères devant lui; et quand il eut vu leur mouvement prompt et léger, il s'en retourna, surpris au delà de tout ce qu'on peut dire, et n'osait presque en croire le témoignage de ses propres yeux. Ces vaisseaux étaient d'une beauté et d'une richesse étonnantes; mais leur légèreté et leur agilité paraissaient encore plus dignes d'admiration que leur grandeur et leur magnificence.

Mais renfermons-nous dans ceux qui étaient plus connus et plus communs; j'entends principalement les galères à trois, quatre et cinq rangs de rames; et voyons l'usage qu'on en faisait dans les combats.

Il n'est point parlé dans Homère de vaisseaux à plusieurs rangs de rames: ce n'est que depuis la guerre de Troie que l'usage en a été établi: la date en est inconnue. On croit que ce sont les Corinthiens[1] qui, les premiers, changèrent l'ancienne forme des galères, et qui en construisirent à trois rangs de rames, et peut-être aussi à cinq. Syracuse, colonie de Corinthe, se piqua, surtout du temps de l'ancien Denys, d'imiter l'industrie de la ville à qui elle devait son origine, et vint même à bout de la surpasser, en perfectionnant ce que la première n'avait fait qu'ébaucher. Les guerres qu'elle eut à soutenir contre Carthage l'obligèrent de donner tous ses soins et toute son application à la marine. Ces deux villes pour lors étaient les plus puissantes sur mer.

La Grèce, en général, ne s'était point distinguée de bonne heure de ce côté-là. Le plan et le dessein de Lycurgue avaient été d'interdire absolument à ses citoyens l'usage de la marine; et cela par deux motifs également dignes de la sage et profonde politique de ce législateur. Sa première vue était d'écarter de sa république tout commerce avec l'étranger, de peur que ce mélange n'altérât la pureté des mœurs, et n'affaiblît la sévérité des maximes qu'il y avait établies. En second lieu, il voulait ôter aux Lacédémoniens toute envie de s'a-

[1] Athen. lib. 5, pag. 306-109.

[2] « Coactus Philippus naves omnes tectas tradere; quin « et regiam unam inhabilis propè magnitudinis, quam « sexdecim versus remorum agebant. » (Liv. lib. 33, n. 30.)

[3] Plut. in Demetr. pag. 887.

[1] Thucyd. lit. 1, pag. 8-10.

grandir, et toute espérance de faire des conquêtes, regardant cette funeste ambition comme la ruine des états. Sparte n'eut donc d'abord qu'un très-petit nombre de vaisseaux.

Athènes n'en était guère mieux fournie dans les commencements. Ce fut Thémistocle qui, perçant dans l'avenir, et pressentant de loin ce qu'on avait à craindre de la part des Perses, tourna toutes les forces d'Athènes du côté de la mer, équipa, sous un autre prétexte, une nombreuse flotte, et, par cette sage prévoyance, sauva la Grèce, procura à sa patrie une gloire immortelle, et la mit en état de devenir bientôt supérieure à tous les peuples voisins.

Pendant près de cinq siècles entiers, Rome, si l'on en croit Polybe [1], ignora absolument ce que c'était que vaisseau, que galère, que flotte. Uniquement occupée à soumettre les peuples qui l'environnaient, elle n'en avait pas besoin. Quand elle commença à faire passer ses troupes en Sicile, elle n'avait pas une seule felouque en propre, et elle empruntait de ses voisins des vaisseaux pour le transport de ses armées. Mais elle sentit bientôt qu'elle ne pourrait point résister aux Carthaginois tant qu'ils seraient maîtres de la mer. Elle songea donc à leur en disputer l'empire, et à équiper une flotte. Une quinquérème que les Romains avaient prise sur les ennemis leur en fit naître la pensée, et leur servit de modèle. En moins de deux mois ils construisirent cent galères à cinq rangs de rames, et vingt à trois rangs. Ils formèrent des matelots et des rameurs à une manœuvre qui jusque-là leur avait été inconnue, et dans le premier combat qu'ils donnèrent, ils vainquirent les Carthaginois, c'est-à-dire la nation du monde la plus puissante sur mer, et la plus habile en fait de marine.

La flotte de Xerxès [2], lorsqu'il partit d'Asie pour attaquer la Grèce, consistait en plus de douze cents galères à trois rangs de rames, dont chacune portait deux cent trente hommes; et en trois mille galères de trente ou cinquante rames, et autres vaisseaux de transport, qui contenaient, l'une portant l'autre, quatre-vingts hommes. Les autres galères que fournirent les peuples d'Europe portaient chacune deux cents hommes. Celles qui partirent d'Athènes, pendant la guerre du Péloponnèse, pour attaquer les Syracusains, en portaient autant. On peut donc supposer que la charge ordinaire de ces vaisseaux était de deux cents hommes.

Je souhaiterais que les historiens eussent distingué clairement entre ces deux cents hommes, qui étaient la charge ordinaire des vaisseaux, combien il y en avait pour la chiourme, et combien pour le combat. Plutarque [1], en parlant de ceux des Athéniens qui se trouvèrent à l'action de Salamine, marque que chacune des cent quatre-vingts galères dont leur flotte était composée n'avait que dix-huit hommes de guerre, dont quatre tiraient de l'arc, et les autres étaient pesamment armés. C'est bien peu de monde.

Ce combat près de Salamine est un des plus célèbres de l'antiquité [2]; mais nous n'en avons pas un détail bien précis. Les Athéniens s'y distinguèrent par un courage invincible, et leur chef encore plus par son habileté et sa prudence. Il persuada aux Grecs, non sans beaucoup de peine, de s'arrêter dans un détroit qui rendait inutile le grand nombre des vaisseaux persans; et il attendit, pour engager l'action, qu'un certain vent, fort contraire aux ennemis, commençât à souffler.

Le dernier combat des Athéniens dans le port de Syracuse causa leur ruine. Parce qu'on craignait extrêmement les éperons des galères ennemies, dont on avait fait une triste expérience dans les actions précédentes, Nicias s'était muni de harpons de fer pour les accrocher, afin d'en rompre le coup, et d'en venir d'abord aux mains comme sur terre; mais les ennemis, qui s'en étaient aperçus, couvrirent de cuir la proue et le haut des galères, pour ne pas donner tant de prise, et pour éviter d'en venir à l'abordage. Les décharges leur réussissaient bien mieux. Les Athéniens furent accablés d'une grêle de pierres qui portaient toujours leur coup, au lieu que les dards et les traits qu'ils lançaient étaient presque toujours sans effet, à cause du mou-

[1] Polyb. lib. 1. pag. 20.
[2] Herod. lib. 7, cap. 89

[1] Plut. in Themist. pag. 119.
[2] Herod. lib. 8, cap. 84-95.

Digitized by Google

vement de la mer et de l'agitation des vaisseaux. Leur ancienne gloire et leur puissance firent naufrage dans ce dernier combat.

Polybe fait une courte mais fort belle description de ce combat naval, qui fut, à l'égard des Romains, comme un heureux augure pour l'avenir, et qui leur ouvrit l'entrée aux conquêtes qui devaient leur assurer l'empire de la mer. C'est celui de Myle en Sicile, contre les Carthaginois, sous la conduite du consul Duilius. Je l'ai rapporté dans l'histoire des Carthaginois. Ce qu'il y a de particulier dans ce combat, est une machine de nouvelle invention, attachée au haut de la proue des vaisseaux romains, et qu'on appela *corbeau*. C'était une espèce de grue, guindée en haut, et suspendue par des cordages, qui portait à son extrémité un pesant cône de fer nommé *corbeau*, qu'on faisait tomber avec impétuosité sur les vaisseaux ennemis, pour en enfoncer le plancher et pour les accrocher. Cette machine fut la principale cause de la victoire, qui fut la première que les Romains remportèrent sur mer.

Le même Polybe fait une description plus étendue d'un célèbre combat naval qui se donna près d'Ecnome, ville de Sicile. Les Romains, commandés par les consuls Attilius Régulus et L. Manlius, avaient trois cent trente vaisseaux pontés, et cent quarante mille hommes, chaque vaisseau portant trois cents rameurs et six-vingts soldats. La flotte des Carthaginois, commandée par Hannon et Amilcar, avait trois cent cinquante vaisseaux, et plus de cent cinquante mille hommes. Le dessein des premiers était de porter la guerre en Afrique, et d'en faire le théâtre de la guerre; ce que les autres avaient un extrême intérêt d'empêcher. Tout se prépara donc au combat.

L'ordonnance des Romains ici fut tout extraordinaire. Ils ne se rangèrent point sur une ou plusieurs lignes, comme c'était assez la coutume, de peur que les ennemis ne les doublassent à cause de leur nombre, et ils songèrent à faire front de tous côtés. D'ailleurs, comme la force des ennemis consistait dans la légèreté de leurs vaisseaux, ils crurent devoir voguer obliquement, et prendre une ordonnance qu'on eût peine à rompre.

Pour cela, les deux vaisseaux à six rangs que montaient les consuls Régulus et Manlius furent mis de front à côté l'un de l'autre. Ils étaient suivis chacun d'une file de vaisseaux: on appelait l'une *la première flotte*, et l'autre *la seconde*. Les bâtiments de chaque file s'écartaient et élargissaient l'intervalle à mesure qu'ils se rangeaient, et tournaient la proue en dehors. Les deux premières flottes ainsi rangées en forme de bec ou de coin, on forma une troisième ligne de vaisseaux qu'on nomma *la troisième flotte*. Elle fermait l'intervalle, et faisait front aux ennemis : en sorte que cet ordre de bataille avait la figure d'un triangle. Ces trois rangs composaient comme un corps séparé, qui était composé de trois flottes; car on les appelait ainsi. Cette troisième ligne, ou troisième flotte, remorquait les vaisseaux destinés à transporter la cavalerie, qui formaient un second corps. Enfin la quatrième flotte, ou les triaires (c'est le nom qu'on lui donnait), venaient après, et étaient à la queue, de telle sorte qu'ils débordaient des deux côtés la ligne qui les précédait : et c'était là le troisième corps. De cette manière, l'ordre de bataille représentait un coin ou un bec, dont le haut était creux, et la base solide, mais fort dans son tout, propre à l'action, et difficile à rompre.

Les Carthaginois, de leur côté, rangèrent presque tous leurs vaisseaux sur une même ligne. L'aile droite, commandée par Hannon, et composée des galères les plus légères et les plus agiles, s'avançait beaucoup en pleine mer, pour en envelopper celles des ennemis qui lui étaient opposées, et avait toutes les proues tournées vers eux. L'aile gauche, qui faisait la quatrième partie de la flotte, était rangée en forme de tenaille, c'est-à-dire en potence, et tirait vers la terre. Amilcar, en qualité d'amiral, commandait le centre et cette aile gauche. Il usa de stratagème pour séparer les vaisseaux des Romains. Ceux-ci, se promettant une victoire assurée sur des vaisseaux à qui l'on avait donné tant d'étendue, commencèrent par l'attaque du centre, qui eut ordre de se retirer peu à peu, comme cédant à l'ennemi, et se disposant à fuir. Les Romains ne manquèrent pas de poursuivre les fuyards. Par cette manœuvre, la première et la seconde flotte (on a marqué auparavant ce qu'il faut entendre par ces mots) s'éloignaient de la troi-

Digitized by Google

sième, qui remorquait les vaisseaux de charge, et de la quatrième, où étaient les triaires destinés à les soutenir. Quand elles furent à une certaine distance, alors, sur le signal qui fut donné du vaisseau d'Amilcar, les Carthaginois fondent tous en même temps sur les vaisseaux qui poursuivaient. Les Carthaginois l'emportaient sur les Romains par la légèreté de leurs vaisseaux, par l'adresse et la facilité qu'ils avaient tantôt à s'approcher, tantôt à reculer : mais la vigueur des Romains dans la mêlée, leurs corbeaux pour accrocher les vaisseaux ennemis, la présence des deux consuls qui combattaient à leur tête, et sous les yeux desquels ils brûlaient de se signaler, ne leur inspiraient pas moins de confiance qu'en avaient les Carthaginois. Tel était le choc de ce côté-là.

En même temps Hannon, qui commandait l'aile droite, vient tomber sur les vaisseaux des triaires, et y jette le trouble et la confusion. D'un autre côté, les Carthaginois, qui étaient en potence et proche de la terre, se rangent de front, et fondent sur les vaisseaux qui remorquaient. Ceux-ci lâchent aussitôt les cordes, et en viennent aux mains : de sorte que toute cette bataille était divisée en trois parties, qui faisaient autant de combats fort éloignés l'un de l'autre.

Comme des deux côtés les forces étaient à peu près égales, l'avantage d'abord le fut aussi. Enfin le corps que commandait Amilcar, ne pouvant plus résister, fut mis en fuite, et Manlius attacha à ses vaisseaux ceux qu'il avait pris. Régulus en même temps vint au secours des triaires et des vaisseaux de charge, menant avec lui les bâtiments de la seconde flotte, qui n'avaient rien souffert. Pendant qu'il est aux mains avec Hannon, les triaires, qui se rendaient déjà, reprennent courage, et retournent à la charge avec vigueur. Les Carthaginois, attaqués devant et derrière, ne purent résister plus longtemps, et prirent la fuite.

Sur ces entrefaites, Manlius revient, et aperçoit la troisième flotte acculée contre le rivage par les Carthaginois de l'aile gauche. Les vaisseaux de charge et les triaires étant en sûreté, ils se joignent, Régulus et lui, pour courir la tirer du danger où elle était : car elle soutenait une espèce de siége, et aurait été entièrement défaite, si les Carthaginois, par la crainte d'être accrochés et forcés d'en venir aux mains, ne se fussent contentés de la resserrer contre terre sans oser l'attaquer. Les consuls, étant arrivés fort à propos, entourèrent les Carthaginois, et leur enlevèrent cinquante vaisseaux avec tout l'équipage.

Tel fut le succès de ce combat naval, dont l'avantage fut entièrement du côté des Romains. Il y périt vingt-quatre de leurs bâtiments, et plus de trente des Carthaginois. Nul vaisseau équipé des Romains ne tomba en la puissance de l'ennemi, et ils en prirent plus de soixante-quatre.

Jamais les Romains, même dans le temps de leurs plus grandes forces, ne mirent en mer, de leur chef et en leur propre nom, une flotte aussi nombreuse que celle dont il est parlé ici ; et Polybe en fait la remarque. Quatre ans auparavant, ils ignoraient absolument ce que c'était que flotte : et en voici une de trois cent trente vaisseaux pontés qui met à la voile.

En voyant la rapidité avec laquelle ces bâtiments étaient construits, on serait tenté de croire qu'ils étaient d'une très-modique grandeur, et qu'ils ne pouvaient pas contenir beaucoup de monde. On voit ici le contraire. Polybe nous apprend une circonstance, qui, nulle part ailleurs, n'est marquée si clairement, et qu'il nous importait extrêmement de savoir : c'est que chaque galère portait trois cents rameurs et six-vingts soldats. Combien fallait-il de place pour les agrès d'une telle galère, pour le magasin des vivres, pour le réservoir d'eau ! On voit dans Tite-Live [1] qu'on y mettait des vivres et de l'eau quelquefois pour quarante-cinq jours, et d'autres fois sans doute pour un plus long espace.

Les corbeaux, dont il est souvent parlé dans les combats de mer, machine propre à accrocher les vaisseaux, nous apprennent que les anciens ne trouvaient point de moyen plus efficace pour s'assurer la victoire, que de se joindre, et d'en venir aux mains. Ils portaient souvent dans leurs vaisseaux des balistes et des catapultes pour lancer des traits et des pierres. Quoique ces machines, qui leur te-

[1] Liv. lib. 29, n. 25.

naient lieu de nos canons, fissent des effets surprenants, ils ne s'en servaient que lorsque les vaisseaux étaient à une certaine portée, et ils en venaient à l'abordage le plus tôt qu'il leur était possible. C'est là en effet, et ce n'est que là, que paraît véritablement le courage des troupes.

Les galères qui composaient ici les deux flottes étaient à trois rangs de rames, ou tout au plus à cinq : celles qui portaient les deux consuls étaient à six rangs. Dans le combat de Myle, l'amiral montait une galère à sept rangs de rames. On juge aisément que ces galères des amiraux n'étaient pas pour la simple parade, et qu'elles devaient être dans le combat d'un plus grand usage que toutes les autres.

Digitized by Google

Digitized by Google

# LIVRE XXVI.

## DES GRAMMAIRIENS, DES PHILOLOGUES, DES RHÉTEURS, DES SOPHISTES.

### AVANT-PROPOS.

Nous sommes enfin arrivés aux arts et aux sciences qui dépendent purement de l'esprit, et qui sont destinés à l'enrichir de toutes les connaissances propres à instruire l'homme, à en perfectionner la plus noble partie, à lui former l'esprit et le cœur, en un mot, à le mettre en état de remplir les divers emplois où la divine Providence l'appellera : car, il ne faut pas s'y tromper, le but des sciences n'est point de devenir savant uniquement pour soi, ni de satisfaire une inquiète et stérile curiosité, qui nous entraîne par un plaisir séduisant d'objets en objets, mais de contribuer, chacun en sa manière, à l'avantage commun de la société. Borner son travail et ses études à sa propre satisfaction, et se concentrer en soi-même, c'est ignorer que l'homme fait partie d'un tout auquel il doit se rapporter, et dont la beauté consiste essentiellement dans l'union et l'harmonie des parties qui le composent, et qui toutes, quoique par des voies différentes, tendent à la même fin, qui est l'utilité publique.

C'est dans cette vue que Dieu distribue aux hommes divers talents et diverses inclinations, qui sont quelquefois si marquées et si fortes, qu'il est presque impossible d'y résister. On sait quel penchant le fameux M. Pascal eut pour la géométrie dès la plus tendre enfance, et quels merveilleux progrès il y fit par la seule force de son génie, malgré le soin que son père avait pris de lui en cacher tous les instruments, et tous les livres qui pouvaient lui en donner quelque idée. Je pourrais rapporter un grand nombre de pareils exemples dans chaque art et dans chaque science.

Une suite et un effet de ces inclinations naturelles, qui annoncent presque toujours les grands talents, sont l'application persévérante que les savants donnent à certaines études, souvent abstraites et difficiles, quelquefois même désagréables et ennuyeuses, dans lesquelles pourtant ils trouvent un plaisir secret, qui les y attache par une force presque invincible. Qui peut douter que ce plaisir ne soit comme un attrait et un appât que la Providence joint à certains travaux rudes et pénibles pour leur en adoucir l'âpreté, et pour leur faire surmonter avec courage des obstacles qui les rebuteraient tôt ou tard, s'ils n'étaient passionnés pour leur objet, et possédés par un goût supérieur à tout?

Mais ne voit-on pas aussi que le dessein de Dieu, en partageant avec une diversité si étonnante les talents et les inclinations, a été de mettre les savants en état d'être utiles à la société en général, et de lui procurer tous les secours qui dépendent d'eux? Et quoi de plus honorable et de plus flatteur pour eux, s'ils entendent bien leur véritable gloire, que de se voir choisis entre tous les hommes pour être les ministres et les coopérateurs des soins de la divine Providence sur le genre humain dans

ce qu'elle a de plus grand et de plus divin, qui est d'éclairer les esprits, et de devenir leur lumière?

Me serait-il permis, en envisageant cette multitude infinie de connaissances destinées à l'instruction de l'homme, depuis la grammaire qui en est la base, jusqu'à celles qui sont les plus élevées et les plus sublimes, de les comparer à l'assemblage des étoiles répandues dans la vaste étendue du firmament pour dissiper les ténèbres de la nuit? J'y vois, ce me semble, de merveilleux rapports avec les sciences et les savants. Elles ont chacune leur place marquée, où elles demeurent constamment. Elles brillent toutes, mais d'un éclat différent, les unes plus, les autres moins, sans porter d'envie aux autres. Elles marchent constamment dans la route qui leur est désignée, sans jamais s'écarter ni à droite, ni à gauche. Enfin, et c'est ce qui me paraît le plus digne d'attention, elles ne luisent point pour elles-mêmes, mais pour celui qui les a faites : *stellæ dederunt lumen in custodiis suis, et lætatæ sunt. Vocatæ sunt, et dixerunt : Adsumus; et luxerunt ei cum jucunditate, qui fecit illas*[1]. Voilà notre devoir, notre modèle. Je n'en dis pas davantage.

Ce livre renferme ce qui regarde les grammairiens (les philologues : je donnerai en son lieu la signification de ce mot); les rhéteurs; les sophistes. Je dois avertir par avance le lecteur qu'il trouvera ici dans son chemin quelques ronces et quelques épines. J'en ai écarté beaucoup, et n'ai laissé ce qui en reste que malgré moi, y étant obligé par la nature des matières que je traite.

## CHAPITRE I.

### DES GRAMMAIRIENS.

La grammaire est l'art de parler et d'écrire correctement.

Il n'est rien de plus admirable en soi-même, ni qui mérite davantage notre attention, que le double présent que Dieu nous a fait de la parole et de l'écriture. Nous en faisons un continuel usage sans presque jamais y réfléchir, et sans considérer les merveilles étonnantes que l'une et l'autre renferment.

La parole fait un des plus grands avantages de l'homme, au-dessus de tous les autres animaux. Elle est une des plus grandes preuves de la raison; et l'on peut dire que c'est la parole qui la met le plus en évidence. Mais par quel art ingénieux se produit-elle! et combien faut-il que de parties différentes, au premier commandement de l'âme, se réunissent et concourent ensemble pour former la voix!

J'ai une pensée en moi-même que je voudrais communiquer à d'autres, ou quelque doute dont je souhaiterais être éclairci : rien de plus spirituel, et par conséquent de plus éloigné des sens que la pensée. Quel véhicule pourra donc la faire passer jusqu'aux personnes qui m'environnent? Si je n'en puis venir à bout, renfermé en moi-même, réduit à moi seul privé de tout commerce, de tout entretien, de toute consolation, je souffre des tourments inexplicables. La compagnie la plus nombreuse, le monde entier même n'est pour moi qu'une affreuse solitude. La divine Providence m'a épargné toutes ces peines en attachant mes idées à des sons, et me rendant maître de ces sons par une mécanique naturelle qu'on ne peut assez admirer.

Au moment même et dans l'instant précis que je veux communiquer ma pensée à d'autres, le poumon, le gosier, la langue, le palais, les dents, les lèvres, et une infinité d'organes qui en dépendent et en font partie, se mettent en mouvement et exécutent mes ordres avec une rapidité qui prévient presque mes désirs. L'air sorti de mon poumon, diversifié et modifié en une infinité de manières, selon la diversité de mes sentiments, va porter le son dans l'oreille de mes auditeurs, et leur apprend tout ce qui se passe en moi et tout ce que je veux qu'ils sachent.

Pour apprendre à produire des effets si merveilleux, ai-je eu besoin de maîtres, de leçons, d'instructions? La nature, c'est-à-dire la divine Providence, a tout fait en moi, mais sans moi. Elle a formé dans mon corps tous les organes nécessaires pour produire ces effets

[1] Bar. 2-14 et 15.

merveilleux, et elle les a formés d'une délicatesse qui échappe presque aux sens, et avec une variété, une multiplicité, une distinction, un art, une industrie que les naturalistes avouent être au-dessus de toute expression et de toute admiration. Ce n'est pas assez : elle nous a donné une autorité souveraine sur tous ces organes, pour qui nos simples désirs sont une voix impérieuse à laquelle ils ne résistent point, et qui les met aussitôt en mouvement. Pourquoi ne sommes-nous pas ainsi dociles et soumis à la voix du Créateur?

La manière de former la voix renferme, comme je l'ai dit, des merveilles sans nombre. Je n'en rapporterai ici qu'une circonstance, qui fera juger des autres; elle est tirée des mémoires de l'Académie des Sciences.

Dans notre gosier[1], et au haut de la trachée-artère, qui est le canal par où l'air entre dans les poumons et par où il en sort, est une petite fente ovale, capable de s'ouvrir plus ou moins, qu'on appelle *la glotte*. Comme l'ouverture de cette glotte est fort petite par rapport à la largeur de la trachée, l'air ne peut sortir de la trachée par la glotte sans augmenter extrêmement sa vitesse, et sans précipiter son cours. Ainsi, il agite violemment, en passant, les petites parties des deux lèvres de la glotte, les met en ressort, et leur fait faire des vibrations qui causent le son. Ce son ainsi formé va retentir dans la cavité de la bouche et des narines.

La glotte forme les tons aussi bien que le son, et ce ne peut être que par les différents changements de son ouverture. Elle est ovale, comme je l'ai déjà dit, et capable de s'élargir jusqu'à un certain point, ou de s'étrécir, et par là les fibres des membranes qui la composent deviennent plus longues pour les tons bas, et plus courtes pour les tons hauts.

On voit, par un calcul exact de M. Dodart, que pour tous les tons et les demi-tons d'une voix ordinaire, pour toutes les petites parcelles de ton dont elle peut hausser une octave sans se forcer, pour le plus ou le moins de force qu'on peut donner au son sans changer le ton, il faut nécessairement supposer que le petit diamètre de la glotte, qui est de moins d'une ligne, et qui change de longueur à tous ces changements, peut être et est actuellement divisé en 9632 parties; que même ces parties ne sont pas toutes égales, et que, par conséquent, quelques-unes sont beaucoup plus petites que la $\frac{1}{9632}$ partie d'une ligne. Quel moyen que l'art des hommes pût jamais atteindre à des divisions si fines et si délicates! et n'est-on pas étonné que la nature elle-même ait pu les exécuter? D'un autre côté, il n'est pas moins surprenant que l'oreille, qui a un sentiment si juste pour les tons, s'aperçoive, pour peu que la voix détone, d'une différence dont l'origine n'est que la $\frac{1}{9632}$ partie de moins d'une ligne.

Cette oreille même, peut-on se lasser de considérer sa structure, façonnée d'une manière admirable pour rassembler de tous côtés dans ses cavités anfractueuses les impressions vagues et les ondulations du son, et pour les déterminer ensuite par une douce réflexion vers l'organe interne de l'ouïe? C'est aux naturalistes à développer toutes ces merveilles. Mais c'est à nous à en admirer avec reconnaissance les avantages infinis, dont nous jouissons presque à chaque moment sans y faire beaucoup de réflexion. Que serait-ce qu'un peuple de muets, réunis ensemble par l'habitation, mais qui ne pourraient se faire part de leurs pensées que par des signes et des gestes, ni se communiquer mutuellement leurs besoins, leurs doutes, leurs difficultés, leur joie, leur tristesse, en un mot tous les sentiments de leur âme, en quoi consiste proprement la vie de l'homme raisonnable?

L'écriture est une autre merveille qui approche beaucoup de celle de la *parole*, et qui lui ajoute un nouveau prix par l'étendue qu'elle donne à l'usage qu'on en peut faire, et par la stabilité et une sorte de perpétuité qu'elle lui procure. Cette invention a été parfaitement décrite par ces beaux vers de Lucain:

> Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
> Mensuram rudibus vocem signare figuris

et encore mieux rendue par cette traduction de Brébeuf, qui enchérit beaucoup sur l'original:

[1] Mémoires de l'Acad. des Sciences, année 1700.

Digitized by Google

C'est de lui[1] que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

C'est cette invention qui nous met en état de converser et de nous entretenir avec les absents[2], et de faire passer jusqu'à eux nos pensées et nos sentiments, malgré la distance infinie des lieux. La langue, qui est le premier instrument et le premier organe du discours, n'a point de part dans ce commerce également utile et agréable. La main, instruite par l'usage à imprimer sur le papier des caractères sensibles, lui prête son ministère, se rend son interprète, toute muette qu'elle est, et devient en sa place le véhicule de la parole.

C'est à cette même invention, comme le remarque encore Théodoret, dont je viens de citer les paroles, que nous sommes redevables du riche et inestimable trésor des écrits qui sont parvenus jusqu'à nous, et qui nous ont donné la connaissance, non-seulement des arts, des sciences et de tous les faits passés, mais, ce qui est infiniment plus précieux, celle des vérités et des mystères de la religion.

Est-il aisé de comprendre comment les hommes ont pu composer, de vingt-cinq ou trente lettres tout au plus, cette infinie variété de mots qui, n'ayant rien de semblable en eux-mêmes à ce qui se passe dans notre esprit, ne laissent pas d'en découvrir aux autres tout le secret, et de faire entendre à ceux qui n'y peuvent pénétrer tout ce que nous concevons, et tous les divers mouvements de notre âme? Transportons-nous en esprit dans ces pays où l'invention de l'écriture n'a point pénétré, ou n'est point mise en usage: quelle ignorance! quelle grossièreté! quelle barbarie! sont-ce des hommes? On peut consulter la savante dissertation de M. Fréret[1] sur *les Principes de l'art d'écrire*: elle renferme une infinité de choses très-curieuses.

Ne rougissons pas de l'avouer, et rendons un juste hommage de reconnaissance à celui à qui seul nous sommes redevables du double bienfait de la parole et de l'écriture. Il n'y avait que Dieu qui pût apprendre aux hommes à établir certaines figures pour être les signes de ces sons.

Voilà quel est le premier objet de la grammaire, qui est, comme je l'ai déjà dit, l'art de parler et d'écrire correctement. Elle était infiniment plus estimée, et cultivée avec beaucoup plus de soin chez les Grecs et chez les Romains que parmi nous, où elle est tombée dans un grand mépris, et presque généralement négligée. Cette différence de sentiments et de conduite sur ce point vient de ce que ces deux nations donnaient un temps considérable et une application particulière à l'étude de leur propre langue, au lieu qu'il est très-rare que nous apprenions la nôtre par principes, ce qui est certainement un grand défaut dans la manière dont nous instruisons pour l'ordinaire les jeunes gens.

On est étonné de lire dans Quintilien un éloge magnifique de la grammaire, qu'il dit être nécessaire aux enfants[2], agréable aux vieillards, une douce compagnie dans la retraite, et celle de toutes les études qui produit plus d'utilité qu'elle n'en promet. Ce n'est pas là l'idée qu'on s'en forme. Aussi avait-elle chez les anciens beaucoup plus d'étendue que nous ne lui en donnons. Elle ne se bornait pas à prescrire les règles de parler, de lire et d'écrire correctement, ce qui est une partie très-importante. L'intelligence et l'explication des poëtes étaient du ressort de la grammaire, et l'on comprend combien de choses étaient nécessairement renfermées dans cette étude. Elle y joignait une autre partie, qui suppose un

[1] De Cadmus, Phénicien.

[2] « Ejusdem beneficio absentibus conversamur; et qui « multorum dierum itinere distamus, atque immensis « maris spatiis et intervallis sejungimur, ingenio- « rum concepta et animorum sententias nobis invicem « per manus transmittimus. Et lingua quidem, quæ pri- « marium orationis organum est, otiosa cessat. Sermoni « autem dextra ancillatur, quæ, calamo arrepto, quod « nobis cum amico transigendum erat negotium, papyro « aut chartæ inscribit: et sermonis vehiculum est, non os, « nec lingua, sed manus, quæ longi temporis usu artem « exercuit, et elementorum compositionem seu structu- « ram probè edocta est. » (Theodoret. *de Provid. orat.* 4.)

[1] Mémoires de l'Acad. des Inscriptions, tome VI.

[2] « Necessaria pueris, jucunda senibus, dulcis secreto- « rum comes, et quæ vel sola omni studiorum genere plus « habet operis quam ostentationis. » (Quintil. lib. 1, cap. 4.)

Digitized by Google

grand fonds d'érudition et de jugement : c'est la *critique*. J'expliquerai bientôt en quoi elle consistait.

On ne confondait pas ces sortes de grammairiens, appelés aussi *philologues*, avec les *grammatistes* ou *littérateurs*, dont l'unique emploi était d'enseigner aux enfants les premiers éléments de la langue grecque ou latine. C'est pourquoi ces derniers ne jouissaient pas des immunités et des autres priviléges accordés par les empereurs aux grammairiens.

Je rapporterai ici en peu de mots ce que l'histoire nous apprend de ceux qui se sont le plus distingués dans ce genre, soit chez les Grecs, soit chez les Romains. M. Capperonnier, mon confrère au collége royal, qui a parfaitement approfondi tout ce qui regarde la grammaire, a bien voulu me communiquer quelques remarques sur ce sujet.

### Art. I. — Grammairiens grecs.

Je n'entrerai point dans l'examen de l'origine des lettres grecques. Si l'on veut s'instruire de cette manière, on la trouvera dans les mémoires de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres[1], traitée avec beaucoup d'érudition par feu M. l'abbé Renaudot. Je m'en tiens à l'opinion commune de presque tous les auteurs grecs et latins, qui conviennent que Cadmus, parti de Phénicie, communiqua aux Grecs les premières lettres qui furent depuis appelées *ioniques*, dont la ressemblance avec l'alphabet hébreu ou phénicien marque assez l'origine. Je me borne ici à parler de ceux qui se sont le plus distingués par rapport à la grammaire grecque.

On croit que Platon est le premier auteur chez qui l'on trouve quelque vestige de l'art grammatical. En effet, dans son *Philèbe*[2], il montre la manière dont on peut enseigner la science des lettres. Dans son *Cratyle*, il agite l'ancienne et fameuse question si la signification des mots leur est naturelle ou si elle est arbitraire et fondée uniquement sur la volonté des hommes, à qui il a plu d'attacher telles idées à tels mots. Il distingue deux sortes de mots : les primitifs, qu'il attribue à Dieu ; les autres, qui sont de l'invention des hommes. Il insinue que la langue grecque venait de l'hébraïque, qu'il appelle la langue barbare. Dans ce même dialogue il examine l'origine et l'étymologie de plusieurs noms. C'est pourquoi Phavorin dit, dans Diogène Laërce, que Platon a le premier observé la propriété et l'usage de la grammaire.

Il semble néanmoins qu'Aristote pourrait être regardé comme le premier auteur de cette science. Il a distribué les mots en certaines classes ; il en a examiné les différents genres et les propriétés particulières. Le chapitre xx de sa Poétique commence par ce détail. « Le « style ou l'élocution poétique renferme ces « huit parties. L'élément, la syllabe, la con- « jonction, le nom, le verbe, l'article, le cas « ou l'inflexion, la proposition ou phrase. »

Hermippus, cité par Diogène Laërce[1], dit qu'Épicure enseigna la grammaire avant que la lecture des livres de Démocrite l'engageât à l'étude de la philosophie.

Quintilien[2] dit que les philosophes stoïciens ajoutèrent beaucoup de choses à ce qu'Aristote et Théodecte avaient inventé touchant la grammaire. Parmi ces additions il compte les prépositions, le pronom, le participe, l'adverbe et l'interjection.

Le grand étymologiste Suidas, Hésychius, Étienne de Byzance, Athénée, Harpocration, et autres *philologues polygraphes* font mention de plusieurs anciens grammairiens grecs, dont les uns ont vécu après Aristote et Alexandre-le-Grand, les autres après le siècle d'Auguste. Nous dirons quelque chose des plus célèbres.

On peut placer dans la première classe Philétas de l'île de Cos, que Ptolémée, premier du nom, roi d'Égypte, donna pour précepteur à son fils Ptolémée Philadelphe.

Hécatée d'Abdère, qui avait composé un traité touchant la poésie d'Homère et d'Hésiode.

Lincée de Samos, disciple de Théophraste.

Zénodote d'Ephèse, qui le premier corrigea les fautes qui s'étaient glissées dans les œuvres d'Homère.

[1] Tome II.
[2] Page 18.

[1] In vit. Epic.
[2] Lib. 1, cap. 4.

Digitized by Google

Callimaque, oncle maternel de celui dont il nous reste quelques poésies. Il comptait parmi ses disciples le célèbre Eratosthène, dont je parlerai bientôt sous le titre de *philologue*.

Aristophane de Byzance eut pour maître Ératosthène. Il vivait du temps de Ptolémée Philopator, et fut fort estimé.

Aristarque, disciple d'Aristophane, effaça par sa réputation celle de tous les grammairiens qui l'avaient précédé ou qui vivaient de son temps. Il naquit dans la Samothrace, et eut pour patrie d'adoption la ville d'Alexandrie. Il fut fort considéré de Ptolémée Philométor, qui lui confia l'éducation de son fils. Il s'appliqua extrêmement à la critique, et il fit une révision des poésies d'Homère avec une exactitude incroyable, mais peut-être trop magistrale; car dès qu'un vers ne lui plaisait pas, il le traitait de supposé : *Homeri*[1] *versum negat, quem non probat.* On dit qu'il marquait la figure d'une broche à côté des vers qu'il condamnait de supposition ; d'où est venu le mot ὀβελίζειν.

Quelque grande que fût la réputation et l'autorité d'Aristarque, souvent néanmoins on appelait de ses jugements, et on se donnait la liberté de condamner le goût de ce grand critique, qui décidait, en quelques rencontres, que tels et tels vers de l'Iliade devaient être transportés dans l'Odyssée. Il est rare que ces sortes de transpositions réussissent, et, pour l'ordinaire, elles marquent plus de hardiesse que de jugement. Zénodote[2] fut chargé de revoir et d'examiner la critique d'Aristarque.

Au sentiment de plusieurs personnes, ce fut cet Aristarque qui divisa les deux grands poëmes d'Homère, chacun en autant de livres qu'il y a de lettres dans l'alphabet, et qui donna à chaque livre le nom d'une lettre.

Il travailla aussi sur Pindare, sur Aratus, et sur d'autres poëtes.

Il eut beaucoup de contestations dans Pergame avec le grammairien Cratès, dont je parlerai bientôt.

Cicéron[3] appelle Atticus son Aristarque, parce qu'en bon ami, et en censeur d'une critique sûre, il voulait bien revoir et corriger ses harangues. Horace se sert aussi de ce nom pour désigner un critique exact et sensé[1].

> Vir bonus et prudens versus reprehendet inertes, etc.
> Fiet Aristarchus, nec dicet : Cur ego amicum
> Offendam in nugis ?

Quintilien[2] nous apprend que ces grammairiens critiques, non-seulement se donnaient la liberté de noter comme avec la verge de censeur les vers qui leur déplaisaient, et de retrancher du nombre des ouvrages d'un auteur des livres entiers, comme autant d'enfants supposés qu'on lui attribuait mal à propos, mais qu'ils portaient leur autorité jusqu'à marquer aux écrivains leurs rangs, donnant à quelques-uns une distinction d'honneur, en laissant plusieurs dans la foule, et dégradant entièrement les autres.

Ce que j'ai dit d'Aristarque nous montre que la critique, qui faisait le principal mérite des anciens grammairiens, consistait principalement à discerner le véritable auteur d'un ouvrage; à distinguer les écrits qu'on lui supposait de ceux qui étaient réellement partis de sa plume; dans ceux mêmes qui étaient reconnus pour être de lui, à rejeter des endroits qu'une main étrangère y avait insérés à dessein; enfin à faire sentir ce qu'il y avait de plus beau, de plus solide, de plus remarquable dans les ouvrages d'esprit, et à en rendre la raison. Or, tout cela demandait beaucoup de lecture, d'érudition, de goût, et surtout un discernement juste et exact. Pour connaître l'utilité de cet art et en sentir le prix, il ne faut que se rappeler dans la mémoire certains peuples et certains siècles où régnait une profonde ignorance, et où, faute de critique, les absurdités les plus grossières et les faussetés les plus sensibles passaient, en tout genre,

[1] Cic. ep. 11. lib. 3, ad fam.
[2] Suid.
[3] Lib. 1, epist. 10, ad Attic.

[1] In Art. poet.
[2] « Mistum his omnibus judicium est. Quo quidem ita « severè sunt usi veteres grammatici, ut non versus modò « censoriâ quâdam virgulâ notare, et libros, qui falsò vi- « derentur inscripti, tanquam subdititios summovere fa- « miliâ permiserint sibi, sed auctores alios in ordinem « redegerint, alios omninò exemerint numero. » (Quint. lib. 1, cap. 4)

pour des vérités incontestables. C'est la gloire de notre siècle et l'effet des bonnes études, d'avoir pleinement dissipé tous ces nuages par la lumière d'une solide et judicieuse critique.

Cratès de Mallos, ville de Cilicie[1], et contemporain d'Aristarque. Il fut envoyé à Rome en qualité d'ambassadeur par Attale II, roi de Pergame. Il introduisit dans cette grande ville l'étude de la grammaire, dont il avait fait jusque-là sa principale occupation. Il laissa neuf livres de corrections sur les poëmes d'Homère.

Après sa mort, on vit encore à Rome plusieurs critiques grecs, entre autres, les deux Tyrannions.

Tyrannion[2], grammairien célèbre au temps de Pompée, était d'Amise, dans le royaume de Pont. Il s'appelait au commencement Théophraste; mais, à cause qu'il tourmentait ses compagnons d'étude, et peut-être ses disciples, on le surnomma *Tyrannion*.

Il fut disciple de Denys de Thrace à Rhodes. Il tomba entre les mains de Luculle, lorsque ce général des troupes romaines eut mis en fuite Mithridate, et se fut emparé d'une partie de ses états. Cette captivité de Tyrannion ne lui fut pas désavantageuse, puisqu'elle lui procura l'occasion de se rendre illustre à Rome et d'y amasser du bien. Il l'employa, entre autres usages, à dresser une bibliothèque, selon Suidas, de plus de trente mille volumes. Charles Étienne et d'autres auteurs disent seulement trois mille, ce qui est plus vraisemblable.

Le soin que prenait Tyrannion d'amasser des livres a contribué très-utilement à conserver les ouvrages d'Aristote. La destinée de ces ouvrages a été singulière : je l'ai exposée dans ce volume[3].

Son intelligence et son industrie particulière en ce point le mit en état de rendre à Cicéron un service qui lui fit grand plaisir, et auquel il fut très-sensible. On sait combien les personnes qui se piquent d'étude et de science sont attachées à leurs livres : ce sont, pour ainsi dire, leurs amis de toutes les heures, qui leur tiennent une fidèle compagnie; qui les entretiennent agréablement dans tous les temps; qui leur fournissent tantôt une occupation sérieuse, tantôt un délassement nécessaire; qui les suivent à la campagne et dans leurs voyages; et qui, dans le temps de l'adversité, sont presque leur unique consolation. L'exil de Cicéron l'avait arraché à sa chère bibliothèque. Il paraît qu'elle s'était sentie de la disgrâce de son maître, et que, pendant son absence, il y avait plusieurs de ses livres dissipés. Un de ses premiers soins, après son retour, fut d'en ramasser les restes, qu'il trouva plus abondants qu'il ne s'y était attendu. Il chargea Tyrannion de les mettre en ordre et de les bien arranger, en quoi il réussit parfaitement. Cicéron, dans une lettre où il invite son ami Atticus à le venir voir[1], l'assure qu'il sera charmé du bel ordre que Tyrannion avait mis dans sa bibliothèque. *Perbellè feceris, si ad nos veneris. Offendes designationem mirificam in librorum meorum bibliothecâ, quorum reliquiæ multò meliores sunt quàm putaram.* Ce cher ami, sur sa prière, lui avait envoyé deux de ses esclaves, fort habiles à travailler aux livres et à les coller, qu'on appelait pour cette raison *glutinatores*. On sait que les livres des anciens n'étaient pas reliés comme le sont les nôtres, mais que c'étaient de longs rouleaux, composés de plusieurs feuilles de parchemin attachées et collées les unes aux autres. Tyrannion avait mis en œuvre ces deux esclaves, qui avaient fait des merveilles: « et ma bibliothèque rangée dans un si bel ordre, dit Cicéron[2], semble avoir ajouté une âme à ma maison. *Posteaquàm Tyrannio mihi libros disposuit, mens addita videtur meis ædibus : quâ quidem in re mirifica opera Dionysii et Menophili tui fuit.*

Le mérite de Tyrannion ne se bornait pas à arranger des livres : il savait en faire usage. Lorsque César était en Afrique[3] pour faire la guerre à Juba, Cicéron et Atticus se promirent de convenir d'un jour pour assister à la lecture que Tyrannion leur ferait d'un livre de sa façon. Atticus, l'ayant entendu lire sans son ami, en reçut des reproches. « Quoi! lui « dit Cicéron[4], j'ai refusé plusieurs fois d'en-

[1] Sueton. de illust. Gram.
[2] Suidas.
[3] Page 28 et suiv.

[1] Lib. 4, ep. 4, ad Att.
[2] Lib. 4, ep. 8.
[3] Lib. 12, ep. 2, ad Att. — An M. 3958.
[4] Ibid. epist. 6.

« tendre cette lecture parce que vous étiez « absent, et vous, vous n'avez pas daigné m'at- « tendre pour partager ce plaisir avec moi! « mais je vous pardonne cette faute en faveur « de l'admiration que vous témoignez pour « cet ouvrage. » Quel était donc ce livre si intéressant, et digne d'être loué et même admiré d'un homme tel qu'Atticus? C'étaient des remarques sur la grammaire, sur les divers accents, sur la quantité des syllabes, et sur ce qu'on appelle la prosodie. Croirait-on que des personnes d'un si rare mérite pussent trouver du plaisir à ces sortes d'ouvrages? Ils allaient bien plus loin, et en composaient eux-mêmes de pareils, comme Quintilien nous l'apprend de César et de Messala, dont le premier [1] avait fait un traité sur l'analogie, et l'autre sur les mots et sur les lettres.

Il fallait que Cicéron fît un grand cas de Tyrannion, puisqu'il lui avait permis d'ouvrir dans sa maison une école de grammaire [2], où il donnait des leçons de cet art à quelques jeunes Romains, et, entre autres, aux fils de son frère Quintus, et sans doute aussi au fils de Cicéron même.

Tyrannion, ainsi nommé à cause qu'il fut disciple du précédent, s'appelait *Dioclès* de son premier nom. Il était de Phénicie. Il fut fait prisonnier dans la guerre de Marc-Antoine et d'Auguste, et acheté par un affranchi de l'empereur, nommé *Dymas*. Il fut ensuite donné à Térentia, qui l'affranchit : elle avait été femme de Cicéron, et en avait été répudiée. Tyrannion ouvrit une école dans Rome, et composa soixante-huit livres. Il en fit un pour prouver que la langue latine descendait de la langue grecque, et un autre qui contenait une correction des poëmes d'Homère.

Denys le Thracien [3] était disciple d'Aristarque. Il enseigna la grammaire à Rome du temps de Pompée, et composa plusieurs livres de grammaire, plusieurs traités sur différentes matières, et un grand nombre de commentaires sur divers auteurs. Mr Fabricius a fait imprimer une grammaire de lui dans le septième volume de sa Bibliothèque grecque.

Cette pièce peut nous donner quelque idée de la méthode des anciens grammairiens grecs. L'auteur divise son ouvrage en six parties : 1° la lecture selon les accents; 2° l'explication des tropes, ou figures poétiques; 3° l'interprétation des dialectes, des mots extraordinaires, et de certains points historiques; 4° la découverte de l'étymologie des mots; 5° l'exacte recherche de l'analogie [1]; 6° la manière de juger des poëmes, ce que Denys regarde comme la plus belle et la plus importante partie de son art. Ensuite, après avoir exposé les trois accents, savoir, l'aigu, le grave et le circonflexe, explique les différentes espèces de ponctuation. Il donne même, en passant, la définition de la *rhapsodie* au sens des anciens homéristes, qui, tenant à la main une baguette de bois de laurier, chantaient des morceaux détachés des poëmes d'Homère. De là il passe à l'explication des lettres, qu'il divise en voyelles et consonnes, et celles-ci en *hémiphones* ou demi-voyelles, *aphones* ou *cacophones*, c'est-à-dire mal-sonantes, parce qu'il suppose qu'elles ont moins de son que les autres. Enfin il sous-divise les *aphones* en *ténues*, *moyennes* et *aspirées*, sans oublier les lettres *doubles* et les *liquides*, ou immuables. Après quoi il traite des syllabes longues, brèves et communes. Enfin il explique les *parties d'oraison*, qu'il réduit à huit, le nom, le verbe, le participe, l'article, le pronom, la préposition, l'adverbe et la conjonction. Cet auteur regardait l'interjection comme une espèce d'adverbe. Ayant exposé les six conjugaisons ordinaires des verbes appelés *barytons*, il observe que quelques grammairiens y en ajoutaient une septième, dont la terminaison était en ξω et ψω, comme ἀλείξω et ἕψω. Les verbes circonflexes en ίω, άω, όω, et les quatre verbes en μι ne sont pas oubliés.

Ce détail de grammaire nous paraît ennuyeux et inutile. Les anciens n'en jugaient pas ainsi. Il n'est pas jusqu'à la ponctuation

[1] Lib. 1, cap. 4.

[2] « Quintus tuus, puer optimus, eruditur egregiè. Hoc nunc magis animadverto, quòd Tyrannio docet apud « me. » (Cic. *ad Quint. Fratr.*, ep. 4, lib. 2.)

[3] Suid

[1] L'*analogie*, selon Vaugelas, est une conformité aux choses qui se trouvent déjà établies, sur laquelle on se fonde comme sur un modèle pour faire des mots ou des phrases semblables aux mots ou aux phrases déja établies.

Digitized by Google

et aux accents dont ils ne fissent un usage très-utile.

Ils savaient qu'une bonne ponctuation sert à donner au discours de la clarté, de la grâce, de l'harmonie, et qu'elle soulage les yeux et l'esprit des lecteurs et des auditeurs, en faisant sentir l'ordre, la suite, la liaison et la distinction des parties; en rendant la prononciation naturelle, et en lui prescrivant de justes bornes et des repos de différentes sortes, selon que le sens le demande. C'est aux grammairiens qu'on a cette obligation. Les savants qui font usage des anciens manuscrits, où l'on ne trouve ni virgules, ni points, ni alinéa, ni aucune autre distinction, éprouvent de quelle confusion et de quel embarras cette manière vicieuse d'écrire est la cause. Cette partie de la grammaire est presque généralement négligée parmi nous, souvent même parmi les savants; et cependant ce n'est l'étude que d'une demi-heure ou d'une heure.

J'en dis autant des accents. L'*accent* est une élévation de voix sur l'une des syllabes du mot, après laquelle la voix vient nécessairement à se rabaisser. L'élévation de la voix s'appelle accent *aigu* ´, et le rabaissement accent *grave* `. Mais, parce qu'il y avait en grec et en latin de certaines syllabes longues sur lesquelles on élevait et on rabaissait la voix, ils avaient inventé un troisième accent, qu'ils appelaient *circonflexe*, qui d'abord s'est fait ainsi ^, puis ainsi ~, et qui les comprenait tous deux.

Les grammairiens ont introduit les accents dans l'écriture (car ils ne sont pas de la première antiquité), pour distinguer la signification de quelques mots, sans cela équivoques, pour former des cadences plus harmonieuses, pour varier les tons, pour apprendre quand il fallait élever ou baisser la voix.

Nous en avons aussi l'usage parmi nous, mais pour d'autres raisons. L'accent *aigu* se met sur tous les *é* fermés: *témérité*, etc. L'accent *grave* sur les *è* fort ouverts suivis d'un *s* à la fin: *procès*, etc. L'accent *circonflexe* sur certaines voyelles longues: *dépôt*, *enfant mâle*, etc.

Il y a mille observations pareilles auxquelles nous faisons peu d'attention. Chez les Grecs et chez les Romains, tous les enfants, dès le plus bas âge, apprenaient exactement ces règles de grammaire, qui leur devenaient naturelles par un long usage. De là vient qu'à Athènes et à Rome la basse populace même s'apercevait si les orateurs ou les acteurs manquaient le moins du monde par rapport à l'accent ou à la quantité, et en était sensiblement choquée.

Je passe un grand nombre de célèbres grammairiens qui, dans la suite, se sont distingués par leur grand savoir.

Julius Pollux, de Naucratis, ville d'Egypte, nous a laissé un *Onomasticon*, ouvrage fort estimé par beaucoup de savants. Il vivait dans le second siècle, sous l'empereur Commode.

Dans l'intervalle de temps qui s'est écoulé depuis le septième siècle jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet second, en 1453, nous trouvons plusieurs savants grammairiens qui ont beaucoup travaillé à éclaircir les auteurs grecs et à les rendre plus intelligibles. Tels sont entre autres Hesychius, auteur d'un excellent dictionnaire, qui est d'un grand usage pour entendre les poëtes; le grand étymologiste Suidas, qui a composé un grand dictionnaire historique et grammatical où il y a beaucoup d'érudition; Jean Tzetzès, auteur d'une histoire contenue en treize livres sous le nom de *chiliades*, et son frère Isaac, commenteur de Lycophron; Eustathe, archevêque de Thessalonique, auteur des grands Commentaires sur Homère, et plusieurs autres.

### Art. II. — Grammairiens latins

Suétone, dans son livre des *Grammairiens illustres*, marque qu'autrefois la grammaire n'était pas même en usage à Rome, bien loin d'y être en honneur, parce que ces anciens Romains se piquaient beaucoup plus d'être belliqueux que d'être savants; et que Cratès de Mallos, dont il a été parlé auparavant, fut le premier qui introduisit dans Rome l'étude de la grammaire. Ces anciens grammairiens enseignaient en même temps la rhétorique, ou du moins disposaient leurs écoliers par des exercices préliminaires.

Parmi les vingt grammairiens illustres, mentionnés par Suétone, on trouve:

Digitized by Google

Aurélius Opilius, qui enseigna d'abord la philosophie, ensuite la rhétorique, et enfin la grammaire. J'ai déjà remarqué que cet art avait beaucoup plus d'étendue qu'il n'en a aujourd'hui.

Marc-Antoine Gniphon, qui enseignait aussi la rhétorique dans la maison de Jules César encore enfant. Cicéron, pendant sa préture, assistait à ses leçons.

Attéius, surnommé *le Philologue*. Salluste et Asinius Pollion furent de ses disciples.

Verrius Flaccus, qui avait composé un recueil des mots difficiles, abrégé depuis par Festus Pompéius. Il fut précepteur des petits-fils d'Auguste.

Caius Julius Hyginus, affranchi d'Auguste, garde de sa bibliothèque, à qui l'on attribue une mythologie et un traité d'astronomie poétique.

Marcus Pomponius Marcellus, qui osa critiquer un discours de Tibère. Et comme Attéius Capiton voulait le justifier en soutenant que le mot critiqué par ce grammairien était latin, ou que, s'il ne l'était pas encore, il le deviendrait, Pomponius fit cette réponse mémorable: *Vous pouvez, César, donner droit de bourgeoisie aux hommes; mais vous ne pouvez pas le donner aux mots.*

Remmius Palémon de Vicence, qui, sous les empereurs Tibère et Claude, s'étant rendu célèbre par sa grande érudition, par sa facilité à parler et à faire des vers sur-le-champ, fut fort décrié par ses mauvaises mœurs et par son arrogance.

Outre les anciens grammairiens dont la vie a été écrite en abrégé par Suétone, il y en a d'autres dont le nom fait honneur à cet art, quoiqu'ils ne l'aient pas enseigné de vive voix, mais seulement par des écrits: tels que Varron, Cicéron, Messala, Jules César; car ces grands hommes ne croyaient pas se déshonorer en traitant de telles matières.

J'omets, pour abréger, plusieurs savants grammairiens, dont plusieurs reviendront dans le chapitre suivant, où je parle des philologues. Ceux qui seront curieux de ramasser tous les ouvrages latins faits sur cette matière, les trouveront dans le Recueil des anciens grammairiens, donné par Élie Putschius en 1605, deux volumes in-4°. Un livre excellent, et nécessaire à tous les maîtres qui enseignent la langue latine, est *la Minerve* de Sanctius, avec les notes de Scioppius et de Périzonius.

### Courtes réflexions sur le progrès et l'altération des langues.

C'est une chose étonnante comment les langues se forment, s'augmentent, se perfectionnent; et comment, après un certain cours d'années, elles dégénèrent et se corrompent.

Dieu, seul auteur des langues primitives (et comment les hommes auraient-ils pu les inventer?), en introduisit l'usage pour punir et dissiper la folle entreprise des hommes, qui voulurent, avant que de se séparer, rendre leur nom immortel par la construction du plus superbe édifice qui eût encore paru sur la terre. Jusque-là les hommes, qui ne formaient que comme une même famille, ne parlaient aussi qu'une même langue. Tout d'un coup, par un prodige des plus surprenants, Dieu effaça dans leur cerveau les traces anciennes de tous les mots qu'ils savaient, et y en substitua de nouvelles, qui formèrent subitement de nouvelles langues. Il y a apparence qu'en se distribuant en diverses contrées, chacun se joignit à ceux dont il entendait le langage, et de qui pareillement il était entendu.

Je m'arrête aux enfants de Javan (en hébreu *Javan* est le même qu'*Ion*), d'où sont descendus les Ioniens, c'est-à-dire les Grecs. Voilà donc la langue grecque établie parmi eux, entièrement différente de l'hébraïque (je parle dans la supposition que l'hébreu fût la langue du premier homme), différente non-seulement pour les mots, mais pour la manière de décliner les noms et de conjuguer les verbes, pour les inflexions, les tours, les phrases, le nombre, la cadence : car il est remarquable que Dieu a donné à chaque langue un caractère, un génie particulier, qui la distingue de toutes les autres; et dont l'effet est sensible, quoiqu'on ne puisse pas trop en marquer la raison. A la multitude de mots grecs dont leur mémoire se trouva meublée dès ces premiers temps, l'usage, la nécessité, l'invention et la pratique des arts, peut-être même la commo-

Digitized by Google

dité ou l'agrément, en firent ajouter de nouveaux. On compte deux mille cent cinquante-six racines grecques [1]. Les dérivés et les composés augmentèrent beaucoup ce nombre, et se multiplièrent à l'infini : nulle langue n'approche de la grecque pour la richesse et l'abondance.

Jusqu'ici nous n'avons vu que comme le matériel de la langue grecque, c'est-à-dire les mots dont elle est composée, qui ne furent presque qu'un don du Créateur et de la nécessité. L'usage, la liaison, l'arrangement de ces mots, eurent besoin de l'art. On remarqua que, parmi ceux qui faisaient usage de cette langue, les uns parlaient mieux que les autres, et qu'ils exprimaient leurs pensées d'une manière plus nette, plus suivie, plus énergique, plus agréable. On les prit pour modèles, on les étudia avec soin, on fit des observations sur leurs discours, soit qu'ils fussent écrits, ou de vive voix seulement. Et c'est ce qui donna lieu à ce que nous appelons *grammaire*, qui n'est autre chose qu'un recueil d'observations sur le langage : travail fort important, ou plutôt absolument nécessaire, pour fixer les règles d'une langue, pour les réduire en une méthode aisée qui en facilite l'étude, pour éclaircir les doutes et les difficultés, pour faire connaître et écarter les usages vicieux, et pour la conduire par des réflexions sensées et judicieuses à toute la beauté dont elle est susceptible.

Nous ne savons rien des commencements ni des progrès de la langue grecque. Les poëmes d'Homère sont le plus ancien ouvrage que nous ayons en cette langue; et l'élocution y est si parfaite, que tous les siècles suivants n'y ont pu rien ajouter. Cette perfection du langage s'est maintenue et conservée chez les Grecs beaucoup plus longtemps que dans aucune autre nation. Depuis Homère jusqu'à Théocrite il s'est écoulé plus de cinq cents ans. Tous les poëtes qui ont fleuri pendant ce long intervalle de temps sont regardés, excepté un très-petit nombre, comme parfaits pour le langage, chacun dans leur genre. Il en faut juger à peu près de même des orateurs, des historiens et des philosophes. Le goût des arts universel et dominant chez les Grecs, l'estime qu'on y a toujours faite de l'éloquence, le soin qu'ils avaient de cultiver leur langue qu'ils apprenaient seule, dédaignant pour la plupart jusqu'à la langue romaine, qui était la langue de leurs maîtres, tout cela a contribué à soutenir la langue grecque dans sa pureté pendant plusieurs siècles, jusqu'à la translation de l'empire à Constantinople. Alors le mélange du latin et l'affaiblissement de l'empire qui amena la décadence des arts, fit un changement sensible dans la langue grecque

Les Romains uniquement occupés du soin d'établir et d'assurer leurs conquêtes par la voie des armes, ne songèrent pas beaucoup d'abord à polir et à perfectionner leur langue. Le peu qui nous reste des annales des pontifes, des lois des douzes tables, et de quelques autres monuments en petit nombre, marque combien elle était grossière et imparfaite dans ces premiers temps. Elle se développa peu à peu dans la suite, par des accroissements insensibles. Elle emprunta un grand nombre de mots de la langue grecque, qu'elle habilla à sa mode et se rendit comme naturels; avantage que n'avaient point eu les Grecs. On aperçoit et on sent encore le goût de la langue grecque dans les vieux poëtes latins, tels que Pacuvius, Ennius, Plaute, surtout par les mots composés, qui y sont très-fréquents. Ce que nous avons des discours de Caton, des Gracques, et des autres orateurs de leur temps, montre un langage déjà fort riche, fort énergique, et auquel il ne manquait rien que de la grâce, de l'arrangement, de l'harmonie.

Le commerce plus fréquent que Rome eut avec la Grèce, depuis qu'elle en eut fait la conquête, y apporta un changement entier pour le langage, aussi bien que pour le goût de l'éloquence et de la poésie, deux choses qui paraissent inséparables. A comparer Plaute avec Térence, Lucrèce avec Virgile, on les croirait séparés par plusieurs siècles, et cependant ils ne sont éloignés les uns des autres que de peu d'années. On peut fixer à Térence l'époque du renouvellement, ou plutôt de l'établissement de la pure latinité à Rome, et conduire cette époque jusqu'à la mort d'Auguste; espace qui comprend cent cinquante ans, et quelque chose de plus. C'est ici le

[1] Rac. grec. de Port-Royal.

beau siècle de Rome par rapport aux belles-lettres et aux arts, et, comme on l'appelle, le siècle d'or, pendant lequel une foule d'auteurs du premier mérite porta la pureté et l'élégance de la diction à son dernier période par des écrits entièrement différents pour le style et pour la matière, mais tous également marqués au coin de la pure latinité et du bon goût.

Ce progrès si rapide de la langue latine doit moins étonner, quand on se souvient que des hommes tels que Scipion l'Africain le jeune et Lélius d'un côté, et de l'autre Cicéron et César, ne dédaignaient pas, au milieu de leurs importantes occupations, les premiers, de prêter leur main et leur plume à un poëte comique, les autres, de composer eux-mêmes des traités sur la grammaire.

Cette pureté du langage alla toujours en déclinant depuis la mort d'Auguste, aussi bien que le goût de la saine éloquence; car leur sort est presque toujours le même. Pour peu qu'on ait de discernement, on voit une différence sensible entre les auteurs du temps d'Auguste et ceux qui ont vécu après lui. Mais deux cents ans après, la différence est extrême, comme on le sentira aisément par la lecture des écrivains de l'histoire d'Auguste. La pureté du langage ne s'est conservée presque (encore avec quelque altération) que parmi les jurisconsultes Ulpien, Papinien, Paul, etc.

Je ne sais si j'ai eu raison de dire que le sort du langage et celui du goût étaient toujours le même. Nous avons de vieux auteurs français, comme Marot, Amiot, Montaigne, et d'autres, dont la lecture plaît encore infiniment, et sans doute plaira toujours. Qu'est-ce qu'on aime et qu'on estime dans ces auteurs? Ce n'est point le langage, puisque nous ne pourrions maintenant en souffrir un pareil. C'est un je ne sais quoi, qu'on sent mieux qu'on ne peut l'exprimer : un air simple et naïf, un tour gracieux, des manières naturelles, une noblesse et une grandeur de style sans affectation et sans enflure, surtout des sentiments puisés dans la nature, qui partent du cœur et qui vont au cœur: en un mot, c'est ce goût antique d'Athènes et de Rome, qui est de tous les temps et de tous les pays, et qui jette dans les écrits un certain sel, dont la finesse et la délicatesse se fait sentir à tout lecteur spirituel, et ajoute un nouveau prix à la force et à la solidité des choses mêmes.

Mais pourquoi ce vieux langage ne plaît-il plus? je parle seulement des mots. Il en manque un très-grand nombre dans notre langue. On en trouve d'excellents dans ces vieux auteurs : les uns clairs, simples, naturels; les autres, pleins de force et d'énergie. J'ai toujours souhaité qu'une main habile fît un petit recueil des uns et des autres, c'est-à-dire de ce qui nous manque et de ce que nous pouvons acquérir pour nous montrer le tort que nous avons de négliger ainsi le progrès et l'avancement de notre langue, et pour piquer (qu'on me pardonne cette expression) la stupide indolence où nous demeurons sur ce sujet; car, si la langue française, riche d'ailleurs et opulente, éprouve en certaines occasions une sorte de disette et de pauvreté, c'est à notre fausse délicatesse que nous devons imputer ce défaut. Pourquoi ne pas l'enrichir peu à peu de nouvelles expressions excellentes que nos auteurs anciens, ou que les peuples voisins même nous fourniraient, comme nous voyons que les Anglais le pratiquent si utilement? Je sais bien qu'il faut être, sur cet article, fort discret et fort réservé; mais il ne faut pas aussi pousser la discrétion jusqu'à une timide pusillanimité.

Nous avons lieu de croire que notre langue a été conduite au plus haut point de perfection où elle puisse arriver; et l'honneur qu'on lui fait de l'adopter dans presque toutes les cours de l'Europe en est une glorieuse preuve. S'il lui manque quelque chose, ce ne peut être, ce semble, qu'une plus riche abondance, quoique cependant ceux qui savent manier la langue ne s'aperçoivent presque pas qu'elle manque d'aucun mot pour exprimer leurs pensées; mais elle pourrait en avoir un plus grand nombre. La France a eu dans le siècle passé, et a encore dans celui-ci des écrivains d'un mérite distingué et fort capables de lui procurer ce nouvel avantage; mais ils respectent et craignent le public; ils se font, avec justice, un devoir de se régler sur son goût et de ne point le heurter. Ainsi, pour ne pas courir le risque de lui déplaire, ils n'osent presque jamais hasarder aucune expression nouvelle, et ils laissent en ce point la langue dans l'état où

ils l'ont trouvée. Ce serait donc au public à se rendre, pour l'honneur de la langue ou de la nation, moins délicat et moins dédaigneux ; et aux auteurs, à devenir aussi un peu moins timides, mais, je le répète, en gardant toujours beaucoup de discrétion et de réserve.

Mais je ne m'aperçois pas que moi-même peut-être, en hasardant ainsi mes réflexions sur notre langue, je pourrai paraître manquer de respect pour le public ; ce qui serait bien contraire à mon intention. Je finis cet article, qui regarde la grammaire, en prenant la liberté d'avertir encore les lecteurs que cette étude est très-importante et ne doit point être négligée. Je vois avec joie qu'on fait voir régulièrement dans plusieurs classes de l'université la grammaire française [1].

## CHAPITRE II.

### DES PHILOLOGUES.

On appelle *philologues* ceux qui ont travaillé sur les anciens auteurs, pour les examiner, les corriger, les expliquer, et les mettre au jour : ceux qui ont embrassé cette littérature universelle qui s'étend sur toutes sortes de sciences et d'auteurs, et qui faisait anciennement la principale et la plus belle partie de la grammaire. On entend donc par *philologie* une espèce de science composée de grammaire, de rhétorique, de poétique, d'antiquité, d'histoire, de philosophie, et quelquefois même de mathématiques, de médecine et de jurisprudence, sans traiter aucune de ces matières à fond ni séparément, mais les effleurant toutes ou en partie. Je ne sais pourquoi cette philologie, qui a fait tant d'honneur aux Scaliger, aux Saumaise, aux Casaubon, aux Vossius, aux Sirmond, aux Gronovius, etc., et qui est encore fort cultivée en Angleterre, en Allemagne et en Italie, est presque méprisée en France, où l'on ne fait plus de cas que des sciences exactes et portées à leur perfection, comme la physique, la géométrie, etc. Notre Académie des Belles-Lettres, qui, sous ce nom, renferme toutes les espèces d'érudition ancienne et moderne, et qui donne tous les ans dans ses mémoires des traités sur toutes sortes de matières, peut contribuer beaucoup à renouveler parmi nous et à augmenter ce goût de philologie et d'érudition. Je rapporterai ici quelques-uns de ceux qui se sont le plus distingués dans ce genre d'érudition, en mêlant les Grecs avec les Latins.

[1] C'est celle de M. Restaut.

#### ÉRATOSTHÈNE.

Suétone dit qu'Ératosthène fut le premier qui porta le nom de *philologue* [1]. Il était de Cyrène, et devint bibliothécaire d'Alexandrie. Il vivait du temps de Ptolémée Philadelphe. Il avait embrassé toutes sortes de connaissances, sans vouloir en approfondir aucune, comme font ceux qui s'appliquent particulièrement à une seule et qui veulent y exceller [2]. C'est ce qui lui fit donner le surnom de *Béta* [3], parce que, ne pouvant aspirer au premier rang dans aucune science particulière, il était du moins parvenu au second dans toutes en général. Il vécut quatre-vingts ans, et se laissa mourir de faim, ne pouvant survivre à la perte de la vue dont il fut affligé. J'aurai occasion d'en parler encore ailleurs. Il eut pour disciple Aristophane de Byzance, qui fut maître du célèbre critique Aristarque [4].

#### VARRON.

Varron (*Marc. Terentius*) a été regardé comme le plus docte des Romains. Il naquit en 636 de la fondation de Rome [5], et mourut l'an 726 [6], âgé de quatre-vingt-dix ans. Il assure lui-même qu'il avait composé près de cinq cents volumes sur différentes matières. Il dédia celui de la langue latine à Cicéron. Il composa un traité de la vie rustique, *de re rusticâ*, qui est fort estimé. Ces deux derniers ouvrages sont parvenus jusqu'à nous.

[1] De Illustr. Gramm. cap. 10. — Olymp. 116 ; av. J. C. 200.
[2] Suidas.
[3] *Béta* est la seconde lettre de l'alphabet grec
[4] Voyez plus haut, pag. 358.
[5] An. M. 3619.
[6] An. M. 3709. — Apud Aul. Gell. lib. 3, cap. 10.

Digitized by Google

Saint Augustin admire et relève en plusieurs endroits la vaste érudition de ce savant Romain. Il nous a conservé le plan du grand ouvrage de Varron sur les antiquités romaines, composé de quarante et un livres. C'est de cet ouvrage que parle Cicéron en s'adressant à Varron même. « Nous étions [1], lui dit-il, « auparavant comme étrangers, et en quel- « que sorte égarés dans notre propre ville. « Vos livres nous ont, pour ainsi dire, rame- « nés chez nous, en nous faisant connaître « qui et où nous étions. » Après le dénombrement qu'en fait Cicéron, saint Augustin, plein d'admiration, s'écrie : « Varron a lu un si « grand nombre de livres, qu'on est étonné « comment il a pu trouver le temps d'en com- « poser lui-même; et il en a composé néan- « moins un si grand nombre, qu'à peine « conçoit-on qu'un seul homme en ait pu lire « autant ! »

Il était difficile que tant d'ouvrages fussent écrits d'un style élégant et poli. Aussi le même saint Augustin remarque-t-il que Cicéron loue Varron comme un homme d'un esprit pénétrant et d'un savoir profond [3], non comme un homme fort disert et fort éloquent.

ASCONIUS PÉDIANUS.

Asconius Pédianus, cité par Pline le naturaliste et par Quintilien, a vécu sous Néron et sous Vespasien. Nous avons un reste de ses notes ou de ses commentaires sur diverses oraisons de Cicéron. On peut dire qu'il a servi de modèle à la plupart des critiques et des scholiastes latins qui l'ont suivi, et à ceux qui se sont mêlés d'expliquer les auteurs.

[1] « Nos, inquit, in nostrâ urbe peregrinantes errantes- « que, tanquam hospites, tui libri quasi domum reduxe- « runt, ut possemus aliquando qui et ubi essemus agno- « scere. » (Cic. *Acad. Quæst.* lib. 1, n. 9.)

[2] « Varro tam multa legit, ut aliquid et scribere va- « casse miremur; tam multa scripsit, quam multa vix « quemquam legere potuisse credamus. » (S. August. *de Civit. Dei.* lib. 6, cap. 2.)

[3] « Cum Marco Varrone, homine, inquit, omnium fa- « cilè acutissimo, et sine ullâ dubitatione doctissimo. Non « ait, eloquentissimo vel facundissimo; quoniam revera « in hac facultate multùm impar est. » (Id. ibid.)

PLINE L'ANCIEN.

Pline (*C. Plinius secundus*), dit *l'Ancien*, pourrait être rangé parmi les historiens, ou plutôt encore parmi les philosophes qui ont traité de la physique. Mais la multiplicité de matières dont il parle dans ses livres de l'histoire naturelle a fait que j'ai cru lui pouvoir donner place parmi les philologues.

Pline était de Vérone, et vivait dans le premier siècle, sous Vespasien et Tite, qui l'honorèrent de leur estime, et l'employèrent en diverses affaires. Il porta les armes avec distinction: il fut agrégé dans le collège des augures, fut envoyé intendant en Espagne, et malgré le temps que lui dérobaient ses emplois, il en trouva suffisamment pour travailler à un grand nombre d'ouvrages, qui malheureusement sont perdus, excepté celui de *l'histoire naturelle*, compris en trente-sept livres; ouvrage [1], dit Pline le jeune, d'une étendue, d'une érudition infinies, et presque aussi varié que la nature elle-même. En effet, étoiles, planètes; grêle, vents, pluies; arbres, plantes, fleurs; métaux minéraux; animaux de toute espèce, terrestres, aquatiques, volatiles; descriptions géographiques de villes et de pays, il embrasse tout, et ne laisse dans la nature et dans les arts aucune partie qu'il n'examine avec soin. Pour composer cet ouvrage, il avait parcouru près de deux mille volumes.

Il a soin d'avertir qu'il prenait le temps de ce travail [2], non sur celui des affaires publiques dont il était chargé, mais sur son propre repos, et qu'il y employait seulement certaines heures perdues. Pline le jeune, son neveu, nous apprend qu'il menait une vie simple et frugale, dormait peu, et mettait tout le temps à profit: celui des repas, pendant lesquels il se faisait lire; celui même des voyages, où il avait toujours à ses côtés son livre, ses tablettes, son copiste; car il ne lisait rien dont il ne fît des extraits. Il comptait que, ménager le temps, c'était prolonger sa vie, dont le sommeil abrége

[1] « Opus diffusum, eruditum nec minùs varium « quàm ipsa natura. » (Plin. *Epist.* 5, lib. 3.

[2] « Successivis temporibus ista curamus, id est noc- « turnis. » (Id. in *Præf.*)

[3] Ep. 5, lib. 3.

[4] In Præfat.

beaucoup la durée. *Pluribus horis vivimus; profectò enim vita vigilia est.*

Pline était bien éloigné de la fastueuse vanité de certains auteurs, qui ne rougissent point de copier les autres sans les nommer. « Il me semble[1], dit-il, que la probité et l'honneur demandent que, par un aveu sincère, « on rende une sorte d'hommage à ceux de « qui l'on a tiré quelques secours et quelque « lumière. » Il compare un auteur qui profite du travail d'autrui à une personne qui emprunte de l'argent dont elle paie l'intérêt : avec cette différence pourtant, que le débiteur par l'intérêt qu'il paie, n'acquitte point le fonds de la somme qu'on lui a prêtée ; au lieu qu'un auteur, par l'aveu ingénu de ce qu'il emprunte, l'acquiert en quelque sorte, et se le rend propre. D'où il conclut qu'il y a de la petitesse d'esprit et de la bassesse, d'aimer mieux être surpris honteusement dans le vol, que d'avouer ingénument sa dette. Je me suis bien enrichi de la sorte, et à bon marché.

Il sentait parfaitement toute la difficulté et tous les inconvénients d'une entreprise comme la sienne, où la matière qu'on traite est par elle-même ingrate, stérile, ennuyeuse, et ne laisse aucun lieu de faire paraître de l'esprit. Mais il était persuadé qu'on sait quelque gré aux auteurs qui préfèrent le désir d'être utiles au public à celui de lui plaire[2], et qui, dans cette vue, ont le courage de surmonter et de dévorer toutes les peines d'un travail ennuyeux et rebutant.

Il se flatte qu'on lui pardonnera toutes les fautes qui lui seront échappées; et l'on y en trouve beaucoup en effet, comme cela est inévitable dans un ouvrage d'une si vaste étendue et d'une si prodigieuse variété.

Pline dédia son ouvrage à Tite, alors associé presque à l'empire par Vespasien son père, et qui devint depuis les délices du genre humain. Il en fait un éloge magnifique et abrégé, en lui disant : « Votre élévation n'a causé en vous « d'autre changement, sinon de vous mettre « en état de faire tout le bien que vous désirez, « en égalant votre pouvoir à votre bonne volonté » : *Nec quicquam in te mutavit fortunæ amplitudo, nisi ut prodesse tantùmdem posses et velles.*

Pline le jeune nous apprend, dans une lettre qu'il adresse à Tacite l'historien, le triste accident qui fit périr son oncle[1]. Il était à Misène, où il commandait la flotte. Ayant appris qu'il paraissait un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaire, il se mit sur mer, et s'aperçut bientôt qu'il sortait du mont Vésuve. Il se presse d'arriver au lieu d'où tout le monde fuyait, et où le péril paraissait le plus grand, mais avec une telle liberté d'esprit, qu'à mesure qu'il apercevait quelque mouvement extraordinaire, il faisait ses observations, et les dictait. Déjà sur ses vaisseaux volait la cendre plus épaisse et plus chaude à mesure qu'ils approchaient; déjà tombaient autour d'eux des pierres calcinées, et des cailloux tout noirs, tout brûlés, tout pulvérisés par la violence du feu. Pline délibéra quelque temps s'il retournerait en arrière; mais, s'étant rassuré, il continua sa route, mit pied à terre à Stabie, et s'arrêta chez Pomponius son ami, qu'il trouva tout tremblant, et qu'il tâcha d'encourager. Après le repas, il se coucha, et dormit d'un profond sommeil. L'approche du danger obligea de l'éveiller. Les maisons étaient tellement ébranlées par les fréquents tremblements de terre, que l'on aurait dit qu'elles étaient arrachées de leurs fondements. Ils s'avancèrent tous dans la campagne. Je passe beaucoup de circonstances. La nuit sombre et affreuse qui couvrait tout n'était un peu dissipée que par la lueur de l'incendie. Des flammes qui parurent plus grandes, et une odeur de soufre qui annonçait leur approche, mirent tout le monde en fuite. Pline se lève, appuyé sur deux valets, et dans le moment tombe mort, suffoqué apparemment par l'épaisseur de la fumée.

Telle fut la fin du savant Pline. On ne peut savoir mauvais gré à un neveu d'avoir peint en beau la mort de son oncle, et de n'y avoir

[1] « In his voluminibus auctorum nomina prætexui. Est « enim benignum, ut arbitror, et plenum ingenui pudoris, fateri per quos profeceris... Obnoxii profectò animi, et infelicis ingenii est, deprehendi in furto malle, « quam mutuum reddere, quum præsertim sors fiat ex « usurâ. » (Plin. in *præfat.*)

[2] « Equidem ita sentio, peculiarem in studiis causam « eorum esse, qui difficultatibus victis, utilitatem juvandi « prætulerunt gratiæ placendi. (Id. ibid.)

[1] Ep. 16, lib. 6.

vu que de la force, du courage, de l'intrépidité et de la grandeur d'âme. Mais si nous en voulons juger sainement, peut-on excuser de témérité une entreprise où un homme expose sa vie, et ce qui est encore plus condamnable, celle des autres pour satisfaire une simple curiosité?

Il me reste, pour terminer cet article, à dire un mot du style de Pline. Il lui est tout particulier, et ne ressemble à aucun autre. Il ne faut pas s'attendre à y trouver ni la pureté, ni l'élégance, ni l'admirable simplicité du siècle d'Auguste, dont il n'était pourtant éloigné que d'assez peu d'années. Son caractère propre est la force, l'énergie, la vivacité, je puis même dire la hardiesse, tant pour les expressions que pour les pensées, et une merveilleuse fécondité d'imagination pour peindre et rendre sensibles les objets qu'il décrit. Mais il faut avouer aussi que son style est dur et serré, et par là souvent obscur; que ses pensées sont fréquemment poussées au delà du vrai, outrées et même fausses. J'essaierai d'en donder quelques exemples.

Pline[1] développe les merveilles renfermées dans la matière dont les voiles de vaisseaux sont composées, c'est-à-dire du lin et du chanvre. L'homme jette dans la terre une petite semence, qui lui servira à se rendre maître des vents, et à les convertir à ses besoins. Sans parler d'une infinité de secours qu'on tire du lin ou du chanvre pour tous les usages de la vie, quoi de plus merveilleux que de voir une herbe rapprocher l'Égypte de l'Italie, malgré la mer qui les sépare? et quelle herbe encore! petite, mince, faible, qui s'élève à peine de terre, qui, d'elle-même, ne forme ni corps ni substance ferme, et qui a besoin, pour servir à nos usages, d'être brisée et réduite à la souplesse de la laine. C'est à cette plante, toute médiocre qu'elle est, qu'on doit la facilité de se transporter d'un bout du monde à l'autre. *Seritur linum. Sed in quâ non occurret vitæ parte? quodve miraculum majus, herbam esse quæ admoveat Ægyptum Italiæ... Denique tam parvo semine nasci, quod orbem terrarum ultrò citròque portet, tam gracili avenâ, tam non altè à terrâ tolli; neque id viribus suis necti, sed fractum tusumque, et in mollitiem lanæ coactum!*

Il donne une idée magnifique de la grandeur et de la majesté de l'empire romain[1]. Rome, selon lui, est en même temps la mère de l'univers, et lui doit sa nourriture; choisie exprès par les dieux pour illustrer le ciel même, pour réunir tous les empires épars çà et là dans le monde, pour adoucir les mœurs, pour réduire à un seul et même langage les langues barbares et discordantes de tant de nations, pour établir entre elles, par ce moyen, un salutaire et facile commerce, pour rappeler l'homme aux lois de l'humanité, en un mot, pour rendre cette ville la patrie commune de tous les peuples de l'univers. *Terra (Italia) omnium terrarum alumna, eadem et parens; numine deûm electa, quæ cœlum ipsum clarius faceret, sparsa congregaret imperia, ritusque molliret, et tot populorum discordes ferasque linguas sermonis commercio contraheret ad colloquia, et humanitatem homini daret; breviterque una cunctarum gentium in toto orbe patria fieret.*

Je n'ajouterai plus ici qu'un seul endroit, mais qui m'a paru bien remarquable, et qui nous regarde tous. C'est avec raison, dit Pline[2], qu'on donne à l'homme le premier rang parmi toutes les autres créatures, lui pour qui la nature semble les avoir toutes formées : mais elle lui fait acheter bien cher tous ses présents; de sorte qu'on ne sait si on a plus lieu de la regarder à son égard comme une mère indulgente que comme une dure marâtre. Tous les autres animaux naissent couverts chacun d'une manière différente, l'homme est le seul qui ait besoin d'un secours étranger pour se couvrir. Il est jeté, en naissant, tout nu sur la terre, aussi nue que lui. Le premier signe de vie qu'il donne sont des cris[3], des pleurs, des lar-

[1] Lib. 19, in Proœm

[2] Pline ne parle que du lin.

[1] Lib. 3, cap. 5.

[2] Lib. 7, in Proœm.

[3] La langue latine a un mot propre pour exprimer le cri des enfants, *vagitus* : comme elle en a aussi pour marquer le cri des bœufs, vaches et taureaux, *mugitus*; et celui des lions en colère, *rugitus*. Notre langue a adopté les deux derniers mots, *mugissement*, *rugissement*. Je ne sais pas pourquoi elle n'en ferait pas autant à l'égard du premier, et pourquoi elle ne dirait pas *vagissement*, qui est dans la même analogie. Ce mot choquerait d'abord

mes, ce qui n'arrive à aucun des autres animaux. A ce premier usage qu'il a fait de la lumière, succèdent les liens et les langes dont on serre et on enveloppe tous ses membres, ce qui ne lui est pas moins particulier. C'est dans cet état que se trouve, aussitôt après sa naissance, le roi des animaux, destiné à leur commander, pieds et mains liés, et poussant des gémissements. Il commence sa vie par les supplices, coupable uniquement parce qu'il est né. Peut-on comprendre la folie des hommes, de croire, après de tels commencements, qu'ils soient nés pour le faste et l'orgueil? *Principium jure tribuetur homini, cujus causâ videtur cuncta alia genuisse natura, magnâ sæva mercede contra tanta sua munera; ut non sit satis æstimare, parens melior homini, an tristior noverca fuerit. Ante omnia, unum animantium cunctorum alienis velat opibus : cæteris varié tegumenta tribuit.... Hominem tantùm nudum, et in nudâ humo, natali die abjicit ad vagitus statim et ploratum, nullumque tot animalium aliud ad lacrymas, et has protinùs vitæ principio... Ab hoc lucis rudimento, quæ ne feras quidem inter nos genitas, vincula excipiunt, et omnium membrorum nexus. Itaque feliciter natus jacet, manibus pedibusque devinctis, fleus animal cæteris imperaturum ; et à supplicii vitam auspicatur, unam tantùm ob culpam, quia natum est. Heu! dementiam ab his initiis existimantium ad superbiam se genitos!* Les parens sentaient bien la misère de l'homme dès sa naissance, mais ils n'en connaissaient pas la cause, comme le remarque saint Augustin en parlant de Cicéron : *Rem vidit, causam non vidit.*

Ce peu d'endroits de Pline que j'ai rapportés ici, et que j'ai traduits du mieux qu'il m'a été possible, sans pouvoir rendre l'énergie de l'original, peut suffire pour donner quelque idée de son style et de son caractère. Je dois faire remarquer, avant que de finir, l'art industrieux de l'auteur dont je parle. Son ouvrage, qui embrasse toute l'histoire naturelle, et qui traite dans un détail exact une infinité de sujets, absolument nécessaires pour son plan, mais tout à fait ennuyeux par eux-mêmes, est rempli presque partout de ronces et d'épines, qui n'offrent rien d'agréable au lecteur, et qui sont fort capables de le rebuter. Pline, en homme habile, pour prévenir, ou du moins pour diminuer cet ennui et ce dégoût, a eu soin de répandre çà et là quelques fleurs, de jeter dans certains récits beaucoup d'agréments et de vivacité, et d'orner de belles et solides réflexions presque toutes les préfaces qu'il met à la tête de chacun de ses livres.

par la nouveauté ; on s'y accoutumerait peut-être insensiblement, comme on s'est accoutumé aux autres. Pour moi, qui ne me sens pas assez d'autorité dans le public, je n'ai pas osé le hasarder, et je me suis contenté de dire en moi-même avec quelque regret :

> Ego cur acquirere pauca,
> Si possum, invitus?
>
> HORAT.

LUCIEN.

Lucien, auteur grec, était de Samosate, capitale de la Comagène, province de Syrie. Il était d'une condition fort médiocre. Son père, n'ayant pas le moyen de l'entretenir, résolut de lui faire apprendre un métier; mais les commencements ne lui ayant pas été favorables, il se jeta dans les lettres, sur un songe vrai ou supposé, qui est rapporté au commencement de ses ouvrages. J'en donnerai ici l'extrait, qui pourra contribuer à faire connaître son génie et son style.

J'avais près de quinze ans, dit-il, et n'allais plus à l'école, lorsque mon père délibéra avec ses amis sur ce qu'il devait faire de moi. Plusieurs n'approuvaient pas qu'on me jetât dans les lettres, parce que pour y réussir, il faut beaucoup de temps et de dépense. Ils considéraient que je n'étais pas riche, et qu'en apprenant quelque métier, j'aurais moyen de me fournir moi-même en peu de temps de quoi vivre, sans être à charge à mon père ni à ma famille. Cet avis fut suivi, et l'on me mit entre les mains d'un oncle, qui était un excellent sculpteur. Cet art ne me déplaisait pas, parce que je m'étais amusé de bonne heure à faire de petits ouvrages de cire où je réussissais assez : d'ailleurs la sculpture ne me paraissait pas tant un métier qu'un divertissement honnête. On me mit donc à l'ouvrage pour voir comment je m'y prendrais. Mais je commençai par appuyer si lourdement le ciseau sur la

pierre qu'on m'avait donnée à travailler, et qui était fort délicate, qu'elle se rompit sous mes mains. Mon oncle entra dans une telle colère, qu'il ne put s'empêcher de me frapper, et de me donner plusieurs coups : ainsi mon apprentissage commença par les larmes.

Je courus au logis tout pleurant, et racontai ma triste aventure, montrant les marques des coups que j'avais reçus, ce qui affligea extrêmement ma mère. Le soir étant venu, je me couchai et ne fis que rêver toute la nuit. J'eus pendant le sommeil un songe dont l'image me demeura vivement empreinte dans la mémoire. Je crus voir deux femmes, l'une grossière et mal peignée, qui avait les mains crasseuses, les bras retroussés, le visage tout couvert de sueur et de poussière, enfin telle qu'était mon oncle lorsqu'il travaillait de son métier. L'autre avait un air gracieux, un visage doux et riant, un habit fort propre, mais modeste. Après m'avoir bien tiraillé pour m'attirer chacune à leur parti, enfin elles remirent à mon choix la décision de leur différend, et plaidèrent leur cause successivement.

La première commença ainsi : « Mon fils, « je suis la Sculpture que tu viens d'embrasser, et qui t'est connue dès ton enfance, ton « oncle s'y étant rendu très-célèbre. Si tu « veux me suivre, sans t'arrêter aux cajoleries « de ma rivale, je te rendrai illustre, non « comme elle, par des paroles, mais par des « effets : car, outre que tu deviendras robuste « et vigoureux comme moi, tu remporteras une « estime qui ne sera point sujette à l'envie, ni « cause un jour de ta perte, comme les charmes de celle qui te veut suborner. Du reste, « que mon habit ne te fasse point de peine : « c'est celui de Phidias et de Polyclète, et des « autres grands sculpteurs qui se sont fait « adorer dans leurs ouvrages, et qu'on révère « encore avec les dieux qu'ils ont faits. Considère combien, en suivant leurs traces, tu « acquerras de gloire et de louange, et de « quelle joie tu combleras ton père et ta famille. » Voilà à peu près ce que me dit cette dame, d'un ton rude et grossier, comme parlent les artisans, mais avec force et vivacité. Après quoi l'autre me parla ainsi :

« Je suis l'Erudition, qui préside à toutes « les belles connaissances. La sculpture t'a « étalé les avantages que tu aurais avec elle. « Mais si tu l'écoutes, tu ne seras jamais qu'un « misérable artisan, exposé aux mépris et aux « injures de tout le monde, et contraint de « faire la cour aux grands pour subsister. « Quand tu deviendrais des plus excellents « en ton art, on se contentera de t'admirer, « sans porter d'envie à ta condition. Mais, si tu « veux me suivre, je t'apprendrai tout ce « qu'il y a de beau et de rare dans l'univers, « et tout ce qu'il y a de remarquable dans « toute l'antiquité. J'ornerai ton âme des « vertus les plus estimables, telles que sont la « modestie, la justice, la piété, la douceur, « l'équité, la prudence, la patience et l'amour de tout ce qui est honnête et louable : car ce sont là les véritables ornements de l'âme. Au lieu de ce méchant « habit que tu as, je t'en donnerai un majestueux, comme celui que tu me vois ; et de « pauvre et inconnu, je te rendrai illustre et « opulent, digne des plus grands emplois, et « en état d'y parvenir. S'il te prend envie de « voyager dans les pays étrangers, je ferai « marcher ta renommée devant toi. Partout « on viendra te consulter comme un oracle : « tu seras adoré et respecté de tout le monde. « Je te donnerai même l'immortalité tant vantée, et te ferai vivre à jamais dans la mémoire des hommes. Considère ce qu'Eschine « et Démosthène, l'admiration de tous les « siècles, sont devenus par mon moyen. Socrate, qui avait suivi d'abord la sculpture « ma rivale, ne m'eut pas plutôt connu, qu'il « l'abandonna pour moi. A-t-il eu sujet de « s'en repentir ? Quitteras-tu tant d'honneur, « de richesses et de crédit, pour suivre une « pauvre inconnue, qui, le marteau et le ciseau à la main, n'a que ces vils instruments « à t'offrir, qui est contrainte de travailler de « ses mains pour vivre, et de songer plutôt à « polir un marbre qu'à se polir soi-même ? »

Elle n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que touché de ses promesses, et n'ayant pas encore oublié les coups que j'avais reçus, je courus l'embrasser, sans attendre qu'elle eût achevé son discours. L'autre, transportée de colère et de dépit, fut changée sur-le-champ en statue, comme on le dit de Niobé. Alors l'Érudition, pour me récompenser de mon

choix, me fit monter avec elle sur son char, et touchant ses chevaux ailés, me promena d'orient en occident, me faisant répandre partout je ne sais quoi de céleste et de divin, qui faisait regarder les hommes en haut avec étonnement, et me combler de bénédictions et de louanges. Elle me ramena ensuite dans mon pays couronné d'honneur et de gloire; et me rendant à mon père, qui m'attendait avec grande impatience : « Vois, lui dit-elle « en lui montrant l'habit dont son fils était « revêtu, de quel bonheur tu l'eusses privé « sans moi. » Telle fut la fin de mon songe.

Lucien termine ce petit discours en marquant que son dessein, dans le récit de ce songe, qui a tout l'air d'être de son invention, a été de porter la jeunesse à l'amour de la vertu, et de l'encourager par son exemple à surmonter toutes les difficultés qui se rencontrent dans cette carrière, et à ne point regarder la pauvreté comme un obstacle au vrai mérite.

L'effet de ce songe fut d'allumer en lui un vif désir de se distinguer par l'étude des belles-lettres, et il s'y livra tout entier. On peut juger du progrès qu'il y fit par l'érudition qui paraît dans ses écrits sur toutes sortes de matières : c'est ce qui m'a donné lieu de le ranger parmi les philologues.

Il dit lui-même qu'il embrassa la profession d'avocat : mais qu'ayant en horreur les criailleries et les autres vices du barreau, il eut recours à la philosophie, comme à un asile.

Il paraît aussi par ses écrits que c'était un rhéteur qui faisait profession d'éloquence, et qui composait des déclamations et des harangues sur divers sujets, et même des plaidoyers, quoiqu'il ne nous en reste point de sa façon.

Il s'établit d'abord à Antioche, d'où il passa en Ionie et en Grèce, puis en Gaule et en Italie : mais son plus long séjour fut à Athènes. Dans son extrême vieillesse il prit la charge de greffier du préfet d'Egypte. Je n'entre point dans le détail des particularités de sa vie, peu importantes pour mon sujet. Il vécut jusqu'au temps de l'empereur Commode, à qui il adressa, après la mort de Marc-Aurèle, l'histoire de l'imposteur Alexandre.

Il a laissé beaucoup d'écrits, et sur différentes matières. La pureté de la langue grecque, et le style net, agréable, vif et plein d'esprit, les font lire avec beaucoup de plaisir. Il a attrapé dans ses Dialogues des Morts cette simplicité fine et cet enjouement naïf, qui sont si propres à ce genre d'écrire, très-difficile, quoiqu'il ne le paraisse pas, parce qu'il faut y faire parler une infinité de personnages, d'âge et d'état fort différents, chacun selon son caractère particulier.

Il a cet avantage, que Quintilien a remarqué dans Cicéron, qu'il peut être utile à ceux qui commencent, et qu'il n'est pas inutile aux plus avancés. Il est merveilleux pour la narration, et a une fécondité qui peut être d'un grand secours aux esprits naturellement secs et stériles.

Il traite la fable d'une manière agréable, et fort propre à la faire retenir, ce qui n'est pas un petit avantage pour l'intelligence des poëtes. Il fait, en mille endroits, une peinture admirable de la misère de cette vie, de la vanité des hommes, du faste des philosophes, et de l'arrogance des savants.

Il est vrai néanmoins qu'il faut du choix et du discernement dans cet auteur, qui, dans plusieurs de ses ouvrages, marque peu de respect pour la pudeur, et fait une profession ouverte d'impiété, se moquant également et de la religion chrétienne, dont il parle en plusieurs endroits avec un souverain mépris, et de superstitions païennes [1], dont il fait voir le ridicule. C'est ce qui lui a fait donner le surnom de blasphémateur et d'athée. Aussi il suivait la philosophie d'Epicure, qui n'est guère éloignée de l'athéisme : ou plutôt il n'avait ni religion, ni dogme fixe et constant, regardant tout comme incertain et problématique, et voulant se rire de tout.

Suidas dit qu'on tenait qu'il était mort déchiré par les chiens, en punition de ce qu'il avait eu la hardiesse de se railler de Jésus-Christ. Il serait à souhaiter que ce fait fût mieux attesté.

AULU-GELLE.

Aulu-Gelle (*Aulus Gellius*, ou par corruption *Agellius*) est un grammairien qui vivait

[1] Suidas.

Digitized by Google

dans le second siècle, sous Marc-Aurèle, et sous quelques empereurs qui le suivirent. Il étudia la grammaire à Rome, et la philosophie à Athènes, sous Calvisius Taurus, d'où il revint ensuite à Rome.

Il s'est rendu célèbre par ses *Nuits attiques*[1]. C'est le nom qu'il a donné au recueil qu'il fit pour ses enfants, de ce qu'il avait appris de plus beau par la lecture des auteurs, ou par la conversation des hommes habiles. Il l'appela ainsi, parce qu'il l'avait composé à Athènes pendant l'hiver, dont les longues nuits laissent plus de temps pour travailler. Macrobe en copie diverses choses sans le nommer.

Il ne paraît pas un grand discernement dans les matières qu'il a choisies comme les plus considérables et les plus utiles, et qui pour la plupart ne sont que des remarques de grammaire peu importantes. On lui est pourtant redevable de plusieurs faits et de plusieurs monuments de l'antiquité, que lui seul nous a conservés. Des vingt livres qui composent cet ouvrage, le huitième est entièrement perdu: il n'en reste que les titres des chapitres. Celui où il traite[2] en passant des lois des douze Tables est fort estimé.

Le style d'Aulu-Gelle ne manque pas de force, mais il est souvent mêlé de mots barbares et impropres qui le rendent dur et obscur, et qui se sentent du siècle où il a vécu, dont il ne faut pas attendre beaucoup de pureté ni d'élégance[3].

Entre les particularités qu'il nous apprend de sa vie, il remarque qu'étant encore fort jeune, et ayant été choisi par les préteurs pour juger quelques petites affaires de particuliers, il s'en présenta une où un homme demandait à un autre une somme d'argent qu'il disait lui avoir prêtée. Il ne le prouvait que par des indices fort faibles, n'ayant ni actes ni témoins: mais c'était constamment un homme d'honneur, d'une vie irréprochable, et d'une intégrité reconnue. Sa partie au contraire, qui niait la dette, était un homme décrié pour son avarice sordide; et l'on montrait qu'il avait été souvent convaincu de mensonge, de fraude et de perfidie. Aulu-Gelle avait pris avec lui, pour juger ce procès, plusieurs de ses amis accoutumés au barreau, mais qui ne demandaient qu'à expédier, parce qu'ils avaient bien d'autres affaires. Ainsi ils concluaient tous sans difficulté qu'on ne pouvait point obliger un homme à payer, lorsqu'il n'y avait point de preuves qu'il dût ce qu'on lui demandait.

Aulu-Gelle ne put se résoudre à mettre ainsi les parties hors de cour; jugeant l'un très-capable de dénier ce qu'il devait, et l'autre incapable de demander ce qu'on ne lui devait pas. Il remit le jugement à un autre jour, et s'en alla consulter Favorin, qui vivait encore à Rome : c'était un philosophe d'une grande réputation. Favorin lui rapporta, sur le cas qu'il lui proposait, un endroit de Caton, qui disait que, dans ces sortes d'occasions où il n'y avait point de preuves, l'ancienne pratique des Romains était d'examiner lequel des deux était le plus homme de bien; et, quand ils l'étaient également, ou qu'ils étaient également décriés, de juger en faveur de celui à qui on demandait : d'où Favorin concluait, qu'entre deux personnes si différentes il n'y avait point de difficulté à croire un homme de bien contre un méchant. Quelque respect qu'eût Aulu-Gelle pour ce philosophe, il ne put pas entrer entièrement dans sa pensée; et, ne voulant rien faire contre sa conscience, il s'excusa de juger cette affaire, où il ne voyait pas assez clair. Elle ne souffrirait maintenant aucune difficulté, et le débiteur prétendu serait pris à serment, et cru sur parole.

[1] Gell. in Præf.
[2] Lib. 20, cap. 1.
[3] Lib. 11, cap. 1.

### ATHÉNÉE.

Athénée était de Naucratis, ville autrefois célèbre dans l'Égypte, sur un bras du Nil, à qui elle donnait le nom. Il vivait du temps de l'empereur Commode. Il a composé en grec un ouvrage sous le nom de *Dipnosophistes*, c'est-à-dire *Banquet des savants*, qui est rempli d'une infinité de recherches curieuses et savantes, et qui donne beaucoup de lumière pour les antiquités grecques. Nous n'avons qu'un abrégé ou des extraits des premiers livres des Dipnosophistes[1], faits, comme le croit

[1] Voss. Hist. gr. lib. 2. cap. 15.

Casaubon, à Constantinople, il y a cinq ou six cents ans.

JULIUS POLLUX.

Julius Pollux était compatriote et contemporain d'Athénée. Il adressa à Commode, lorsqu'il n'était que césar, et que Marc-Aurèle vivait encore, les dix livres que nous avons de lui sous le titre d'*Onomasticon*. C'est un recueil des mots synonymes par lesquels les bons auteurs grecs ont coutume d'exprimer une même chose. Il était apparemment l'un des précepteurs de Commode. Il lui plut par sa belle voix, et ce prince lui donna la chaire établie à Athènes pour les professeurs en éloquence. Philostrate[1], qui le met entre les sophistes, lui attribue une grande connaissance de la langue grecque, le discernement de ce qui était bien ou mal écrit, et assez de génie pour l'éloquence, mais peu d'art.

SOLINUS.

C. Julius Solinus nous a laissé une description de la terre, sous le nom de *Polyisthor*. Vossius[2] rapporte plusieurs opinions sur le temps où a vécu cet auteur, et conclut que tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il a précédé saint Jérome qui le cite, c'est-à-dire qu'il est après le premier siècle, et avant la fin du quatrième. Son ouvrage n'est qu'un extrait de divers auteurs, particulièrement de Pline le naturaliste, et est fait avec assez peu de lumière et de jugement.

PHILOSTRATE.

Il y a eu plusieurs sophistes de ce nom. Nous ne parlerons ici que de celui qui a fait la vie d'Apollone de Tyane. Il était du nombre des hommes de lettres qui fréquentaient la cour de l'impératrice Julie[3], femme de Sévère. Il professa l'éloquence à Athènes, et ensuite à Rome sous Sévère[4]. La vie d'Apollone, écrite par Damis, le plus zélé de ses disciples, qui n'était proprement que des mémoires assez mal écrits, étant tombée entre les mains de Julie, elle la donna à Philostrate, qui, sur ces mémoires, et sur ce qu'il put tirer des ouvrages d'Apollone même, et sur quelques autres écrits, composa l'histoire que nous en avons.

Eusèbe[1] soutient qu'il serait facile de montrer qu'une grande partie de ses narrations se détruisent d'elles-mêmes, et qu'elles ne sentent que la fable et le roman. Aussi il ne craint point d'assurer que tout son ouvrage est plein de fictions et de faussetés. Photius[2], qui rapporte en abrégé une partie des faits de cette histoire, en traite plusieurs de fables impertinentes. Suidas en parle de même.

Ce dernier, outre la vie d'Apollone, attribue à Philostrate beaucoup d'écrits, et entre autres quatre livres de tableaux et de descriptions que nous avons encore, qui ont passé pour un ouvrage fort beau, bien soutenu, et écrit dans toute la délicatesse de la langue attique.

MACROBE.

On donne à cet auteur, à la tête de ses ouvrages, les noms d'*Aurelius-Theodosius-Ambrosius Macrobius*. On y ajoute le titre d'*illustre*, propre à ceux qui étaient élevés aux premières dignités de l'empire. Il était d'un pays où la langue latine n'était pas d'un usage commun, c'est-à-dire de la Grèce ou de l'Orient. Il a vécu sous Théodose et sous ses enfants.

Quoiqu'on n'ait pas de certitude que cet auteur soit le Macrobe qu'on trouve dans les lois d'Honorius et de Théodose, on ne peut guère néanmoins douter qu'il n'ait vécu vers ce temps-là, puisque toutes les personnes qu'il fait parler dans ses saturnales en sont à peu près.

Il feint cet entretien pour ramasser tout ce qu'il savait d'antiquités[3], afin que ce recueil pût servir à l'instruction de son fils Eustathe, à qui il l'adresse. Et comme il y fait rassembler tous les plus grands et les plus habiles de

[1] Philost. pag. 589, 590.
[2] Voss. Hist. lat. lib. 3.
[3] Suidas.
[4] An. J. C. 191.

[1] Euseb. in Hier.
[2] Phot. cap. 44.
[3] Saturn. lib. 1, in Præf.

Digitized by Google

Rome, durant les vacations des saturnales, on a donné le nom de *Saturnales* à son ouvrage. Il y fait profession de rapporter ordinairement les choses dans les propres termes des auteurs dont il les tirait, parce qu'il ne cherchait pas à faire paraître de l'éloquence, mais à instruire son fils; outre qu'étant Grec, il n'avait pas une entière facilité à s'exprimer en latin. On prétend en effet que son élocution n'est ni pure, ni belle; et que dans les endroits où il parle de lui-même, on voit un Grec qui bégaie en latin. Pour les choses, on y trouve de l'agrément et de l'érudition.

Outre les Saturnales, on a encore deux livres de Macrobe sur le songe que Cicéron attribue à Scipion, faits aussi par son fils Eustathe, à qui il les adresse.

DONAT.

Donat (*Ælius Donatus*), dont saint Jérôme a été écolier, enseignait la grammaire à Rome avec éclat, sous l'empereur Constance[1].

On a des commentaires sur Virgile et sur Térence, qu'on prétend être ceux mêmes que saint Jérôme attribue à Donat, son maître. Les plus habiles croient qu'il peut y avoir quelque chose de lui dans le commentaire sur Virgile, mais qu'on y en a ajouté beaucoup d'autres qui sont indignes d'un homme aussi habile qu'il était. Pour le commentaire sur Térence, on l'attribue à Évanthius, nommé *Eugraphe* par d'autres, qui vivait du même temps. On ne croit pas non plus que les vies de ces deux poëtes soient de Donat. Nous avons sous son nom quelques écrits de grammaire qui sont estimés.

SERVIUS.

Servius (*Maurus Honoratus*) vivait vers le temps des empereurs Arcadius et Honorius. Il est fort connu par le commentaire sur Virgile qui lui est attribué. L'opinion commune est que ce sont des extraits en forme d'abrégé tirés de l'ouvrage du véritable Servius, que ces extraits ont fait perdre.

[1] An. J. C. 354

STOBÉE.

Jean Stobée, auteur grec, vivait vers le cinquième siècle. Ce qui nous reste de son recueil nous a conservé de rares monuments des poëtes et des philosophes anciens. On croit que parmi ces fragments il se trouve plusieurs choses ajoutées par ceux qui sont venus après lui.

## CHAPITRE III.

### DES RHÉTEURS.

On appelle *rhéteurs* ceux qui faisaient profession d'enseigner l'éloquence, et qui en ont laissé des préceptes.

L'éloquence est l'art de bien parler. On pourrait croire que, pour l'acquérir, il suffirait d'écouter et de suivre la voix de la nature. Elle nous dicte, ce semble, en chaque occasion, ce qu'il faut dire, et souvent même la manière de le dire. Ne voit-on pas tous les jours une infinité de personnes qui, sans art, sans étude, et par la seule force du génie, savent mettre de l'ordre, de la netteté, de l'éloquence, et surtout du sentiment dans leurs discours? Que faut-il davantage?

Il est vrai que sans le secours[1] de la nature, les préceptes ne sont d'aucun usage; mais il est vrai aussi qu'ils l'aident et la fortifient beaucoup, en lui servant de guide et de règle. Les préceptes ne sont autre chose que des observations qu'on a faites sur ce qu'il y avait de beau et de défectueux dans les discours qu'on entendait : car, comme le dit fort bien Cicéron[2], l'éloquence n'est point née de l'art, mais l'art est né de l'éloquence. Ces réflexions, mises par ordre, ont formé ce qu'on appelle *rhétorique*. Or, qui doute qu'elles ne puissent

[1] « Illud imprimis testandum est, nihil præcepta atque « artes valere, nisi adjuvante naturâ. » (QUINTIL. in *Proœm.* lib. 1.)

[2] « Non esse eloquentiam ex artificio, sed artificium ex « eloquentiâ natum. » (Cic. *de Orat.* lib. 1, n. 146.)

« Initium dicendi dedit natura; initium artis observa- « tio » (QUINTIL. lib. 3, cap. 2.)

être d'un grand secours pour acquérir et perfectionner le talent de la parole?

Quintilien, dans le troisième livre de ses *Institutions oratoires*, fait un assez long dénombrement des anciens rhéteurs, tant grecs que latins. Je ne m'arrêterai que sur ceux dont le nom et l'histoire sont plus connus, et je passerai légèrement sur les autres, et même j'en omettrai plusieurs. M. Gibert, qui professe la rhétorique au collége Mazarin, depuis près de cinquante ans, avec beaucoup de réputation, et qui a rempli longtemps, à plusieurs reprises, et toujours avec un égal succès, l'honorable place de recteur dans l'université de Paris, a composé sur le sujet que je traite ici un ouvrage plein d'érudition, dont il m'a permis, en qualité d'ancien ami, de faire tout l'usage que je voudrais.

### Art. I. — Des rhéteurs grecs.

#### EMPÉDOCLE. CORAX. TISIAS.

Empédocle d'Agrigente, célèbre philosophe [1], passe pour le premier qui ait eu quelque connaissance de la rhétorique; Corax et Tisias, tous deux Siciliens, pour les premiers qui en aient donné les règles. Ils eurent plusieurs disciples, plus connus sous le nom de *sophistes* : il en sera parlé dans la suite.

#### PLATON.

Quoique Platon semble avoir pris à tâche de décrier la rhétorique, il mérite à juste titre d'être mis au nombre des plus excellents rhéteurs, n'ayant censuré et tourné en ridicule que ceux qui déshonoraient cet art par l'abus qu'ils en faisaient, et par le mauvais goût qu'ils s'efforçaient d'introduire dans l'éloquence. Les réflexions sensées et solides qu'il a insérées dans plusieurs de ses dialogues, surtout dans le Phèdre et dans le Gorgias, peuvent être regardées comme une bonne rhétorique, et en contiennent les plus importants principes.

[1] Quintil. lib. 3, cap. 1. — Cic. in Brut. n. 46

#### ARISTOTE.

Aristote est reconnu avec raison pour le chef et le prince des rhéteurs. Sa rhétorique, divisée en trois livres, a toujours été considérée par les savants comme un chef-d'œuvre et comme le traité le plus accompli qui ait paru sur cette matière. Un sentiment de jalousie, ou plutôt d'émulation, nous a procuré cet ouvrage. Isocrate [1], alors fort âgé, enseignait l'éloquence à Athènes avec un succès extraordinaire, et était suivi d'un grand nombre d'illustres disciples. J'aurais pu, par cette raison, le mettre au nombre des rhéteurs; mais je me réserve à en parler sous un autre titre. Une réputation si éclatante réveilla Aristote. S'appliquant, par une parodie heureuse, un vers d'une tragédie grecque, il se disait à lui-même : *Il m'est honteux de garder le silence, et de laisser parler Isocrate.*

Αἰσχρὸν σιωπᾶν, Ἰσοκράτην δ' ἐᾶν λέγειν.

Jusque-là il n'avait donné que des leçons de philosophie; il les continua le matin seulement, et ouvrit son école l'après-midi pour y enseigner les préceptes de rhétorique.

Il paraît qu'Aristote avait composé plusieurs ouvrages sur la rhétorique. Cicéron [2] parle en plus d'un endroit d'un recueil [3] où ce philosophe avait ramassé tous les préceptes de cet

[1] « Itaque ipse Aristoteles, quum florere Isocratem no-
« bilitate discipulorum videret..... mutavit repentè totam
« formam propè disciplinæ suæ, versumque quemdam
« de Philocteta paulò secùs dixit. Ille enim tacere ait sibi
« esse turpe cum barbaris; hic autem, quum Isocratem
« pateretur dicere. » (Cic. *de Orat*, lib. 3, n. 141.)

« Isocratis præstantissimi discipuli fuerunt in omni
« studiorum genere; eoque jam seniore... pomeridianis
« scholis Aristoteles præcipere artem oratoriam cœpit. »
(Quintil. lib. 3, cap. 1.)

[2] De Invent. lib. 2. n. 6. — De Orat. lib. 2. n. 160.

[3] « Nominatim cujusque præcepta magnâ conquisita
« curâ perspicuè conscripsit, atque enodata diligenter
« exposuit: ac tantùm inventoribus ipsis suavitate et bre-
« vitate dicendi præstitit, ut nemo illorum præcepta ex
« ipsorum libris cognoscat; sed omnes, qui, quod illi
« præcipiant, velint intelligere, ad hunc quasi ad quem-
« dam multò commodiorem explicatorem convertantur »
(*De Invent.*)

art qui avaient paru depuis Tisias, qu'il en regarde comme l'inventeur, jusqu'à son temps; et il les avait traités avec tant d'élégance et de netteté, et les avait mis dans un si beau jour, qu'on ne les allait plus chercher dans leurs auteurs, mais dans Aristote seul.

Immédiatement après la rhétorique d'Aristote, renfermée en trois livres, on en trouve une qui a pour titre : *Rhetorica ad Alexandrum*, comme si elle avait été adressée à Alexandre, et composée exprès pour lui; mais tous les savants conviennent qu'elle n'est point d'Aristote.

Il avait composé sur cette même matière des livres qui portaient le nom de Théodecte. Ce que raconte à ce sujet Valère Maxime ne ferait pas d'honneur à Aristote, s'il était vrai. Il dit que, pour faire plaisir à Théodecte, l'un de ses disciples qu'il considérait particulièrement, il lui avait fait présent de ces livres, et lui avait permis de les publier sous son nom; mais qu'ensuite, se repentant d'avoir cédé inconsidérément sa propre gloire à un autre [1], il s'en déclara l'auteur. En effet, il les cite comme de lui dans sa rhétorique. On doutait encore, du temps de Quintilien, si cet écrit était d'Aristote ou de Théodecte.

Quoi qu'il en soit, sa Rhétorique, qui est parvenue jusqu'à nous, et qu'on ne lui conteste point, est de tous ses ouvrages le plus généralement estimé, pour l'ordre merveilleux qui y règne, pour la solidité des réflexions qui accompagnent ses préceptes, pour la profonde connaissance du cœur humain, qui paraît surtout dans son traité des mœurs et des passions. Les maîtres destinés à former les jeunes gens à l'éloquence ne peuvent trop étudier cet excellent livre : j'en dis autant de sa poétique.

### ANAXIMÈNE.

Anaximène de Lampsaque passe communément pour avoir été auteur de la *Rhétorique* adressée *à Alexandre*. Elle a son mérite, mais est très-inférieure à celle d'Aristote. Il avait écrit sur beaucoup d'autres matières.

[1] Lib. 3, cap. 9 pag. 593. — Quintil. lib. 2, cap. 15.

### DENYS D'HALICARNASSE.

Denys d'Halicarnasse tient un des premiers rangs entre les historiens et les rhéteurs. Je ne le considère ici que sous cette dernière qualité.

Aussitôt après qu'Auguste eut terminé les guerres civiles, vers le milieu de la 187ᵉ olympiade, environ vingt-huit avant Jésus-Christ, Denys d'Halicarnasse vint s'établir à Rome, et il y séjourna vingt-deux ans. On juge, par quelques endroits de ses ouvrages [1], qu'il y enseigna la rhétorique, ou publiquement, ou en particulier.

Tout ce qu'il a écrit sur cette matière n'est point parvenu jusqu'à nous. Nous avons de cet auteur un traité de l'*Arrangement des paroles;* un autre de l'*Art;* un troisième, qui n'est pas entier, *touchant le caractère des écrivains* anciens, et surtout des orateurs. Dans la première partie il parle de *Lysias*, d'*Isocrate* et d'*Isée*; dans la seconde, il traitait de *Démosthène*, d'*Hypéride* et d'*Eschine*; il ne nous en reste que ce qui regarde Démosthène, encore ce morceau n'est-il pas entier. Il ajoute aussi quelque chose de *Dinarque*. Suivent deux lettres, l'une à Ammée, où il examine *si Démosthène s'est formé sur la Rhétorique d'Aristote*; l'autre à un Pompéius, où *il rend compte de ce qu'il a cru être blâmable dans la diction de Platon*. Nous avons encore ses *Comparaisons* d'Hérodote et de Thucydide, de Xénophon, de Philiste et de Théopompe; enfin nous avons ses réflexions *sur ce qui fait le propre caractère de Thucydide*. Le but de ces derniers ouvrages est de faire connaître les auteurs dont il parle, de marquer en quoi ils sont imitables, et en quoi ils ne le sont pas.

Ce n'est donc pas une rhétorique en forme que nous avons de cet auteur; ce ne sont que des morceaux de rhétorique, ou quelques points de cet art, qu'il a jugé à propos de traiter.

L'examen qu'il fait des écrivains de l'antiquité les plus estimés, et le jugement qu'il en porte, peuvent servir beaucoup à former le goût. Il est vrai qu'on est choqué d'abord de

[1] Tome II. pag. 21 et 64.

Digitized by Google

la liberté avec laquelle il fait le procès sur certains articles à Platon et à Thucydide, pour lesquels d'ailleurs il témoigne une grande estime et un grand respect. Ce serait une chose très-utile, et qui ne serait pas désagréable au lecteur, d'entrer dans une discussion exacte de ces jugements, et d'examiner, sans prévention et de bonne foi, s'ils sont fondés en raison et en vérité. Ni le plan de mon ouvrage, ni la médiocrité de mes talents, ne me permettent pas de songer à une telle entreprise. Notre auteur déclare en plusieurs endroits[1] que ce n'est ni l'envie de s'élever lui-même, ni le désir de rabaisser les autres, qui le guident et le conduisent dans ses critiques; mais une volonté sincère d'être utile à ses lecteurs. C'est une heureuse disposition pour juger sainement.

Un fragment fort court[2] qui nous reste de lui nous apprend quel motif l'avait engagé à composer ses traités de rhétorique : c'était le désir de contribuer à l'affermissement du bon goût par rapport à l'éloquence. Depuis la mort d'Alexandre, roi de Macédoine, elle avait souffert dans la Grèce de grands changements; et par des déclins imperceptibles, mais qui allaient toujours en croissant, elle était enfin tombée dans un état qui la rendait méconnaissable. Nous verrons dans la suite que ce déchet et cette altération commencèrent par Démétrius de Phalère. Au lieu de cette beauté mâle et naturelle, de cette noble et ancienne simplicité, de cet air de dignité et de grandeur, qui lui avaient attiré un respect général et procuré un empire souverain sur les esprits et sur les cœurs, sa rivale, j'entends la fausse éloquence, sortie des contrées délicieuses de l'Asie, travailla sourdement à la supplanter, fit usage pour cela du fard et des couleurs les plus vives, employa les ornements les plus propres à éblouir les yeux et à faire illusion. Cette dernière, venue sans autre mérite que celui d'une brillante mais vaine parure, vint à bout, quoique étrangère, de s'établir dans toutes les villes grecques, à l'exclusion de l'autre, née dans le pays même, laquelle se vit exposée à l'oubli, au mépris, et même aux insultes de ceux qui l'avaient autrefois si longtemps et si justement admirée.

[1] Tome II, pag. 120-137, 161.
[2] Ibid. pag. 80, 81.

Notre auteur compare, en ce point, la Grèce à une maison où une concubine adroite et artificieuse, qui, par ses charmes et ses attraits, s'est rendue maîtresse de l'esprit du mari, a jeté le désordre et la corruption, et où elle exerce un empire absolu, pendant que la femme légitime, devenue en quelque sorte esclave, a la douleur de se voir méprisée et comptée pour rien, et contrainte d'essuyer tous les jours les rebuts et les outrages les plus sensibles. Il reconnaît avec joie qu'on a vu depuis peu la saine éloquence reprendre son ancien crédit, et sa rivale obligée à son tour de lui céder la place. Tout ce qu'il dit ici regarde la Grèce, et il attribue cet heureux changement au bon goût qui régnait alors à Rome, d'où il s'était déjà répandu et devait se répandre encore de plus en plus dans toutes les villes grecques, qui se piqueraient à l'envi d'imiter l'exemple de la ville dominante. C'est pour contribuer à ce renouvellement de l'éloquence dans sa patrie que Denys d'Halicarnasse avait composé tous ses livres de rhétorique : motif bien louable, et digne d'un bon et zélé citoyen !

### HERMOGÈNE.

Hermogène était de Tarse en Cilicie[1], et vivait sous l'empereur Marc-Aurèle Antonin. Ce prince, ayant eu la curiosité de l'entendre faire ses leçons, en fut charmé et lui fit de grands présents. Il commença à professer à l'âge de quinze ans, et il n'en avait que dix-huit lorsqu'il composa sa Rhétorique, qui est regardée par les savants comme un fort bon ouvrage; mais, par un événement fort singulier, à l'âge de vingt-quatre ans il devint stupide, et sa stupidité dura le reste de sa vie : il mourut au commencement du troisième siècle.

### APHTHONE.

Aphthone vivait à la fin du second siècle de l'église, ou au commencement du troisième. Au lieu que beaucoup d'autres n'ont écrit de

[1] Philostr. de vit. Sophist. lib. 2, pag. 575.

Digitized by Google

la rhétorique que pour ceux qui sont déjà avancés dans la connaissance et dans l'usage de cet art, afin de les y perfectionner, Aphthone, au contraire, n'a écrit que pour les enfants, et ne donne des préceptes que sur les compositions qu'il croit à propos de leur faire faire, pour les préparer à ce qu'il y a de plus grand dans l'éloquence.

LONGIN.

Denys Longin était d'Athènes, mais originaire de Syrie. Quoiqu'il excellât beaucoup dans la philosophie, Plotin disait néanmoins de lui que c'était moins un philosophe qu'un homme de lettres; et c'est en effet par les lettres qu'il s'est particulièrement rendu célèbre. Il avait beaucoup d'érudition, et le discernement très-fin, très-exact et très-solide pour juger des pièces, et pour en marquer les beautés et les défauts.

De tous ses ouvrages le temps ne nous a conservé que son *Traité du sublime*, qui est un des plus beaux morceaux qui nous restent de l'antiquité. L'excellente traduction que M. Despréaux en a donnée, et qui ressemble plus à un original qu'à une copie, a mis tout le monde en état d'en juger, et a justifié l'estime générale qu'on a toujours eue de cet auteur. Cécile, qui vivait du temps d'Auguste, avait déjà composé un traité du style sublime; mais il s'était contenté de faire voir ce que c'est, sans donner aucune règle pour arriver à cette sublimité, qui ne persuade pas tant qu'elle ravit et enlève l'esprit du lecteur. C'est ce dernier point que Longin entreprend de traiter dans son écrit.

Entre les exemples qu'il donne de ces traits magnifiques et éclatants, il parle de Moïse en ces termes : « Le législateur des Juifs, qui n'était pas un homme ordinaire, ayant fort bien conçu la grandeur et la puissance de Dieu, l'a exprimée dans toute sa dignité au commencement de ses lois, par ces paroles : « *Dieu dit que la lumière se fasse, et la lumière se fit; que la terre se fasse, elle fut faite.* » L'hébreu est encore plus énergique et plus sublime. Il porte *que la lumière soit, et la lumière fut*. Le mot de *faire* semble indiquer quelque effort, et une succession de temps : au lieu que ces mots, *que la lumière soit, et la lumière fut*, marquent mieux la rapide obéissance du néant à l'ordre du souverain maître.

Longin enseigna la langue grecque à Zénobie, qui épousa le célèbre Odenat[1], roi de Palmyre, et ensuite empereur des Romains. On prétendit qu'il avait conseillé à cette princesse d'écrire à l'empereur Aurélien la lettre si fière qu'elle lui envoya durant le siége de Palmyre; et ce fut sur cela qu'Aurélien le fit mourir[2]. Il souffrit la mort avec beaucoup de constance, et en consolant ceux qui témoignaient plaindre son malheur.

DÉMÉTRIUS.

Il y a un traité en grec *touchant l'élocution*, lequel, pour n'être qu'un très-petit morceau de rhétorique, est pourtant capable de faire honneur à son auteur; et on le donne à un homme dont le nom réciproquement fait honneur à l'ouvrage : c'est le fameux Démétrius le Phalérien, ainsi surnommé du port d'Athènes nommé *Phalère*, d'où il était natif. Tous les critiques néanmoins ne conviennent pas que cet ouvrage soit de lui. Il y en a qui l'attribuent à un Démétrius d'Alexandrie, bien postérieur au premier : d'autres croient qu'il est de Denys d'Halicarnasse. M. Gibert prouve, par un examen judicieux de l'ouvrage en lui-même, de son style et de ses principes, qu'il n'est point de Démétrius de Phalère.

ART. II. — DES RHÉTEURS LATINS.

Ce n'est point sans peine et sans contradiction que les rhéteurs latins vinrent à bout de s'établir à Rome. On sait que cette ville, uniquement occupée, dans les premiers siècles, du soin d'affermir sa puissance et d'étendre ses conquêtes, ne donna aucune application à l'étude des beaux-arts et des sciences. Quatre ou cinq cents ans s'écoulèrent sans qu'on en

[1] Aurel. Vit. in Aurel.
[2] Zos. lib. 1.

fit grand cas à Rome. La philosophie y était absolument ignorée, et l'on n'y connaissait d'autre éloquence que celle qui vient de la nature et d'un génie heureux[1], sans le secours de l'art et des préceptes. Les philosophes et les rhéteurs grecs qui passèrent à Rome, y portèrent avec eux le goût des arts dont ils faisaient profession. Nous avons vu que Paul Emile[2], dans le voyage qu'il fit en Grèce après avoir vaincu Persée, dernier roi de Macédoine, demanda aux Athéniens de lui choisir un excellent philosophe pour achever d'instruire ses enfants.

Cette coutume avait commencé depuis quelque temps à Rome[3] : mais elle y fut bientôt troublée par un édit donné sous le consulat de Strabon et de Messala, par lequel il était ordonné aux philosophes et aux rhéteurs de sortir de Rome. Ces exercices, inusités jusque-là, donnaient de l'inquiétude.

Cinq ou six ans après cet édit[4], arrivèrent à Rome des ambassadeurs d'Athènes pour une affaire particulière. Tous les jeunes Romains qui avaient quelque goût pour l'étude allèrent les voir, et prirent un si grand plaisir à les entendre, qu'ils étaient ravis d'admiration. Carnéade surtout, l'un de ces ambassadeurs, qui joignait à la force de son éloquence beaucoup de grâce et de délicatesse, s'acquit une réputation extraordinaire. Toute la ville retentissait de ses louanges. On disait partout qu'il était arrivé un Grec avec des talents admirables, qui était au-dessus de l'homme par son grand savoir, et dont l'éloquence également vive et douce inspirait aux jeunes gens une ardeur pour l'étude qui les portait à quitter tous les autres plaisirs et toutes les autres occupations. Les Romains voyaient avec grand plaisir leurs enfants s'adonner à cette érudition grecque, et s'attacher à ces hommes merveilleux. Le seul Caton, dès le commencement que cet amour des lettres se glissa dans la ville, en fut très-fâché, craignant que les jeunes gens ne tournassent de ce côté-là leur ambition et leur émulation, et qu'ils ne préférassent la gloire de bien parler à celle de bien faire. Mais, quand il vit que les discours de ces philosophes, traduits en latin par un des sénateurs, couraient dans toute la ville, et y étaient lus avec un applaudissement général, il employa dans le sénat tout son crédit pour faire terminer l'affaire qui avait fait venir ces ambassadeurs à Rome, et pour hâter leur départ. « Qu'ils s'en retournent dans leurs écoles, disait-il, et qu'ils y instruisent tant qu'ils « voudront les enfants des Grecs : mais que « les enfants des Romains n'écoutent ici que « les lois et les magistrats, comme ils faisaient avant leur arrivée. » Comme si l'étude « de la philosophie et de l'éloquence était opposée à l'obéissance que l'on doit aux lois et aux magistrats.

Le départ et l'absence de ces philosophes n'éteignirent point l'ardeur pour l'étude que leurs discours avaient allumée dans les esprits[1]. Le goût pour l'éloquence devint la passion de toute la jeunesse romaine; et bien loin que cette passion amortît dans les jeunes gens, comme l'avait appréhendé Caton, le désir de la gloire militaire, elle ne servit qu'à en relever le prix et le mérite. On en peut juger par ce que l'histoire nous apprend du second Scipion l'Africain, qui vivait dans ce temps-là. Il était, par rapport aux belles-lettres, d'un goût si fin et si délicat, qu'il fut soupçonné, aussi bien que Lélius, d'avoir eu quelque part aux comédies de Térence, ouvrage le plus parfait que nous ayons dans ce genre. Il avait toujours auprès de lui des savants du premier mérite[2], comme Panétius et Polybe, qui l'accompagnaient même dans ses campagnes. Ce dernier nous marque que Scipion, encore tout jeune, et par conséquent dans le temps même dont nous parlons, avait une forte inclination pour les sciences, et que pour lors il venait tous les jours de Grèce à Rome un grand nom-

[1] « Primò quidem Romani, qui nullum artis præcep- « tum esse arbitrarentur, tantùm, quantùm ingenio et « cogitatione poterant, consequebantur. » (Cic. *de Orat.* lib. 1, n. 11.)

[2] An. R. 585; av. J. C. 167.

[3] An. R. 591; av. J. C. 161. — Sueton. de Clar. Rhet. cap 1.

[4] An. R. 597; av J. C. 155. — Plut. in Cat. Cens. p. 349.

[1] « Auditis oratoribus græcis, cognitisque eorum litte- « ris, adhibitisque doctoribus, incredibili quodam nostri « homines dicendi studio flagraverunt. » (Cic. *de Orat.* lib. 1, n. 14.)

[2] « Scipio tam elegans liberalium studiorum omnisque « doctrinæ et auctor et admirator fuit, ut Polybium Pa- « nætiumque, præcellentes ingenio viros, domi militiæ- « que secum habuerit. » (Vell. Paterc. lib. 1, cap. 13.)

bre de savants en tout genre. Or, Scipion, pour avoir été un homme lettré, en fut-il un moins bon capitaine?

Depuis ce temps-là l'étude de l'éloquence, pendant près de cinquante ans, prit tellement faveur à Rome, qu'elle était regardée comme l'un des moyens les plus efficaces pour parvenir aux premières dignités de la république. Mais elle n'était enseignée que par des rhéteurs grecs. Ainsi tous les exercices par lesquels on formait la jeunesse se faisaient dans une langue étrangère; et cependant la langue du pays, c'est-à-dire la langue latine, était presque généralement négligée. Qui ne sent pas combien cet usage était, si j'ose le dire, contraire au bon sens et à la droite raison? Car enfin c'était en latin que ces jeunes gens devaient un jour plaider au barreau, haranguer devant le peuple, dire leur avis dans le sénat : c'était donc en latin aussi qu'il fallait leur apprendre à parler et à composer. Je ne dis pas qu'il fallût exclure les compositions grecques. Comme ils ne pouvaient trouver de modèles parfaits d'éloquence que dans les orateurs grecs, il leur était absolument nécessaire d'étudier à fond cette langue, et de composer en grec, pour se former sur de si excellents modèles. Cicéron [1] pratiqua cette coutume dans un âge même déjà plus avancé, et il en apporte la raison. « J'en « usais ainsi, dit-il, parce que la langue grec- « que, fournissant plus d'ornements, accoutu- « mait à composer de la même manière en « latin. D'ailleurs, étudiant sous de très-ha- « biles maîtres d'éloquence, qui tous étaient « Grecs, ils auraient été hors d'état de m'in- « struire, et de corriger mes compositions, si « je ne les avais faites en grec. » Mais il avertit qu'il y joignait aussi des compositions latines, quoique moins fréquemment.

J'ai dit que Cicéron avait pour lors quelque âge; car nous verrons bientôt que, dans le temps de ses premières études, il ne composait qu'en grec, les rhéteurs latins ne s'étant pas encore établis à Rome, ou n'ayant commencé que très-rarement à y enseigner. C'est ce qu'il est temps d'expliquer, et par où j'entrerai dans le dénombrement des rhéteurs latins dont je dois parler dans cet article.

[1] De cl. Orat. n 310.

L. PLOTIUS GALLUS.

La coutume a une force bien impérieuse, et ce n'est point sans beaucoup de peine qu'elle cède à la raison même et à l'expérience. Suétone [1] sur le témoignage de Cicéron, dans une lettre qui n'existe plus, nous apprend que L. Plotius Gallus fut le premier qui enseigna la rhétorique à Rome dans la langue latine. Il le fit avec un grand succès, et eut un grand concours d'auditeurs.

Cicéron alors, encore tout jeune [2], étudiait la rhétorique, mais sous des maîtres grecs, qui seuls jusque-là l'avaient enseignée à Rome. Il s'était acquis une si grande réputation parmi ses camarades, que, par une distinction particulière, et pour lui faire honneur, au sortir des écoles, ils le mettaient toujours au milieu de leur troupe; et les pères de ces enfants, qui leur entendaient tous les jours vanter la vivacité de son esprit et la maturité de son jugement, allaient exprès dans les écoles pour en être témoins par eux-mêmes, ne pouvant croire tout le bien qu'on leur en rapportait.

Ce fut dans ce temps que Plotius ouvrit une école de rhétorique à Rome [3]. Toute la jeunesse romaine, pour peu qu'elle eût de goût pour l'éloquence, allait l'entendre avec empressement. Cicéron, âgé pour lors de quatorze ans, aurait bien voulu suivre cet exemple, et profiter des leçons de ce nouveau maître, dont la réputation faisait beaucoup de bruit dans toute la ville, et il était vivement touché de ce qu'on ne lui en laissait pas la liberté. « J'étais retenu, dit-il, par l'autorité et le « conseil de personnes très-savantes, qui « croyaient que les exercices de rhétorique en « langue grecque étaient plus propres à for- « mer l'esprit des jeunes gens. »

Il n'est pas douteux que Cicéron [4] entend ici

[1] De cl. Rhet. cap. 2. — An. R. 658; av. J. C. 94

[2] Plut. in Cic. pag. 861.

[3] « Equidem memoriâ teneo, pueris nobis primùm la- « tinè docere cœpisse Lucium Plotium quemdam : ad « quem quum fieret concursus, quòd studiosissimus quis- « que apud eum exerceretur, dolebam mihi idem non « licere. Continebar autem doctissimorum hominum auc- « toritate, qui existimabant græcis exercitationibus ali « meliùs ingenia posse. » (Cic. *apud Sueton. de Clar Rhet.* cap. 2.)

[4] Lib. 2, de Orat. n. 2.

parler de Crassus : il s'en explique ailleurs plus clairement, et dit qu'encore tout jeune il étudiait avec ses cousins, les fils d'Aculéon, sous des maîtres qui étaient du choix et du goût de Crassus.

Les rhéteurs latins étaient dans une grande estime à Rome [1], et leurs écoles fort fréquentées; mais il s'éleva bientôt contre eux un terrible orage. Les censeurs Domitius Énobarbus et Licinius Crassus donnèrent contre eux un édit dont Suétone nous a conservé la teneur. « Nous avons appris, disent ces cen-« seurs, qu'il y a des hommes qui, sous le « nom de rhéteurs latins, se donnent pour « maîtres d'un nouvel art, et que la jeunesse « s'assemble dans leurs écoles, et y passe des « journées entières dans l'oisiveté. Nos an-« cêtres ont marqué ce qu'ils souhaitaient que « leurs enfants apprissent, et dans quelles « écoles ils voulaient qu'ils allassent. Ces nou-« veaux établissements, opposés aux coutu-« mes et aux usages de nos ancêtres, ne nous « plaisent point, et paraissent contre le bon « ordre; c'est pourquoi nous nous croyons « obligés de notifier notre sentiment, et à ceux « qui ont ouvert ces écoles et à ceux qui les « fréquentent, et de leur déclarer que cette « nouveauté ne nous plaît pas. »

Le Crassus dont j'ai parlé jusqu'ici est un des interlocuteurs que Cicéron introduit dans ses livres de l'Orateur. On suppose que ce dialogue se passa deux ans après la censure de Crassus [2]. Il y fait l'apologie de son édit contre les rhéteurs latins. « Je leur avais imposé « silence [3], dit-il; non que je m'opposasse, « comme quelques-uns me le reprochaient, « aux progrès des jeunes gens dans l'élo-« quence, mais au contraire parce que je ne « voulais pas qu'on leur gâtât l'esprit, et qu'on « leur inspirât une hardiesse qui va jusqu'à « l'impudence. Car enfin, je voyais que chez « les rhéteurs grecs, quelque médiocrité de « mérite qu'ils eussent, outre l'exercice de la « parole qui fait proprement leur profession, « il y avait un fonds de connaissances solides « et estimables. Mais je ne concevais pas que « ces nouveaux maîtres pusseut apprendre « autre chose à notre jeunesse, sinon à par-« ler avec un air de hardiesse et de confiance, « toujours blâmable, quand même il se trou-« verait joint avec d'autres bonnes qualités. « Comme donc c'était là tout ce qu'on y ap-« prenait, et que leur école, à proprement « parler, n'était qu'une école d'impudence, « j'ai cru qu'il était du devoir d'un censeur « d'arrêter cet abus et d'en prévenir les sui-« tes fâcheuses.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici nous montre combien, en matière d'érudition et de science, les nouvelles méthodes et les nouveaux établissements trouvent d'obstacles et de contradictions de la part même de personnes fort estimables d'ailleurs, et pleines de bonnes intentions; mais enfin l'utilité et la vérité l'emportent, et se font jour à travers toutes les difficultés qu'on leur oppose. Quand ces temps d'orage et de trouble sont passés, que les préventions, souvent aveugles et précipitées, ont fait place à de sérieuses et tranquilles réflexions, et que l'on examine les choses de sang-froid, on est tout étonné que des pratiques si utiles en elles-mêmes aient pu trouver tant d'opposition. C'est le sort qu'a essuyé parmi nous, dans un genre différent, la philosophie de Descartes, attaquée si vivement d'abord, et depuis presque généralement approuvée.

Il en fut de même à Rome, par rapport aux rhéteurs latins. On comprit combien il était conforme au bon sens et à la droite raison de former et d'exercer les jeunes gens à l'éloquence dans une langue qu'ils devaient toujours parler; et, après ces premières secousses, l'école des rhéteurs latins demeura stable et tranquille, et ne contribua pas peu au progrès étonnant

[1] An. R. 660. — Av. J. C. 92. — Sueton. de clar. Rhet. cap. 1.

[2] An. R. 662; av. J. C. 90.

[3] « Etiam latini, si dis placet, hoc biennio magistri di-« cendi exstiterunt; quos ego censor edicto meo sustu-« leram : non quo (ut nescio quos dicere audebant) acui « ingenia adolescentium nollem; sed contrà ingenia ob-« tundi nolui, corroborari impudentiam. Nam apud « Græcos, cujusmodi essent videbam tamen esse, præter « hanc exercitationem linguæ, doctrinam aliquam et hu-« manitatem dignam scientiâ. Hos verò novos magistros « nihil intelligebam posse docere, nisi ut anderent : quod « etiam cum bonis rebus conjunctum, per seipsum est « magnopere fugiendum. Hoc quom unum traderetur, et « quum impudentiæ ludus esset, putavi esse censoris, ne « longiùs id serperet, providère. » (Cic. *de Orat.* lib. 3, n. 93, 94.

que fit à Rome, dans les années suivantes, l'étude de l'éloquence.

Les rhéteurs grecs cependant ne furent point négligés, et ils eurent grande part à l'avancement dont je viens de parler. On est surpris quand on voit avec quelle ardeur et quel empressement les jeunes Romains allaient entendre ces maîtres, même dans un âge assez avancé. Cicéron[1] avait commencé de paraître au barreau à l'âge de vingt-six ans. Son plaidoyer pour S. Roscius d'Amérie lui acquit une réputation extraordinaire. Molon, célèbre rhéteur grec, était venu vers ce temps-là à Rome, député par les Rhodiens. Cicéron, tout habile qu'il était déjà, se rendit son disciple, et se crut heureux et fort honoré de recevoir ses leçons. Après qu'il eut plaidé pendant deux ans[2], sa santé, ou peut-être des raisons de politique, l'ayant obligé d'interrompre la plaidoirie et de faire un voyage dans la Grèce et dans l'Asie, outre plusieurs autres maîtres d'éloquence qu'il entendit à Athènes et ailleurs, il alla exprès à Rhodes pour se remettre sous la discipline de Molon, afin que cet habile maître travaillât à réformer et pour ainsi dire à refondre son style. *Apollonio Moloni*[3] *se Rhodi rursùs formandum ac velut recoquendum dedit.* Molon[4] plaidait fort bien, et avait une composition fort belle; mais son principal talent était de discerner et de reconnaître dans ceux qui s'adressaient à lui les défauts de style, et il avait un secret merveilleux pour les en corriger par les sages avis et les solides instructions qu'il leur donnait. Il s'appliqua, car je n'oserai dire qu'il y réussit (c'est Cicéron qui parle), à réprimer en moi et à retenir une vicieuse abondance de style qui se répandait avec trop de licence au delà des justes bornes, et il m'apprit à ne pas m'abandonner à l'ardeur de l'âge et au feu d'une imagination qui n'avait pas encore eu le temps de se régler. Cicéron avoue que, depuis ce temps-là, il se fit en lui un grand changement, soit pour le ton de la voix qu'il ne poussait plus avec tant de véhémence, soit pour le style, qui était devenu plus exact et plus châtié.

Il fallait que ces jeunes Romains eussent un désir bien vif de se perfectionner dans l'éloquence pour s'assujettir à aller entendre ainsi ces rhéteurs, et pour ne point rougir, au milieu d'une réputation déjà brillante, de se rendre encore leurs disciples, et d'avouer qu'ils avaient besoin de leur secours. Mais, d'un autre côté, il fallait aussi que ces rhéteurs eussent un mérite bien solide et bien reconnu pour s'attirer une telle confiance, et pour soutenir l'idée que des hommes tels que Cicéron avaient conçue d'eux.

Plotius, le premier des rhéteurs latins, qui a donné lieu à tout ce que j'ai dit jusqu'ici, eut sans doute des collègues et des successeurs qui remplirent la même fonction avec honneur. Suétone en rapporte quelques-uns; mais, comme ils sont peu connus, je passe tout d'un coup à Cicéron, qui n'a pas à la vérité enseigné de vive voix l'éloquence, mais qui nous en a laissé d'excellents préceptes.

### CICÉRON.

Cicéron, par ses traités sur la rhétorique, a mérité à juste titre d'être mis à la tête des rhéteurs latins, comme par ses harangues il a mérité de tenir le premier rang parmi les orateurs.

Ses traités sur la rhétorique sont: *trois livres de l'Orateur*; un livre intitulé simplement *l'Orateur*; un *Dialogue sur les orateurs illustres*, intitulé *Brutus*; deux livres *de l'Invention*; *les Partitions oratoires*; *l'Orateur parfait* et *les Topiques*. Dans ce dénombrement des ouvrages de Cicéron sur l'éloquence, je ne suis point l'ordre des temps où ils ont été composés.

I. Les trois premiers sont des chefs-d'œuvre parfaits, où règne souverainement ce qu'on

[1] De cl. Orat. n. 312.

[2] Ibid. n. 315, 318.

[3] Quintil.

[4] « Quibus non contentus, Rhodum veni, meque ad « eumdem, quem Romæ audiveram, Molonem applicavi; « quum actorem in veris causis, scriptoremque præstan- « tem, tum in notandis animadvertendisque vitiis, et « instituendo docendoque prudentissimum. Is dedit ope- « ram (si modò id consequi potuit) ut nimis redundantes « nos, et superfluentes juvenili quâdam dicendi impuni- « tate et licentiâ, reprimeret, et quasi extra ripas dif- « fluentes coerceret. Ita recepi me, biennio post, non modo « exercitatior, sed propè mutatus. Nam et contentio ni- « mia vocis resederat, et quasi deferbuerat oratio. » (Cic. *de Clar. Orat.* n. 316.)

appelait l'*urbanité romaine*, qui répond à l'atticisme des Grecs, c'est-à-dire à ce qu'il y avait parmi eux de plus fin, de plus délicat, de plus spirituel, en un mot de plus achevé pour les pensées, pour les expressions, pour les tours.

Les trois livres *de l'Orateur* sont, à proprement parler, la rhétorique de Cicéron: non une rhétorique sèche, hérissée de préceptes et dénuée de tout agrément, mais qui joint à la solidité des principes et des réflexions sur l'art toute la délicatesse, toutes les grâces dont une telle matière est susceptible. Il composa cet ouvrage à la prière de Q. Cicéron[1], son frère, qui désirait avoir de lui quelque chose de plus parfait que les livres *de l'Invention*, qui étaient le premier fruit de sa jeunesse, et peu dignes de la réputation où il était ensuite parvenu. Pour éviter l'air et la sécheresse de l'école, il traite cette matière par dialogues, où il fait paraître pour interlocuteurs tout ce que Rome avait de plus grands hommes et de plus estimés pour l'esprit, pour l'érudition et pour l'éloquence. Le temps où l'on suppose que se sont tenus ces dialogues est la 662e année depuis la fondation de Rome, quatre-vingt-dix ans avant Jésus-Christ, sous le consulat de L. Marcius Philippus et de Sex. Julius César.

Ce genre d'écrire, j'entends les dialogues, est d'une extrême difficulté, parce que, sans parler de la variété des caractères qui doivent se soutenir partout également et ne jamais se démentir, il faut y réunir deux choses, qui paraissent presque incompatibles, l'air simple et naturel d'entretiens familiers avec le style noble d'une conversation de gens d'esprit. Platon passe pour celui de tous les auteurs anciens qui a le mieux réussi dans les dialogues. On peut certainement, pour ne rien dire de plus, lui égaler Cicéron, surtout dans les traités dont il s'agit ici. Je ne sais si mon estime et mon amour pour un orateur dont je pourrais dire que j'ai été nourri dès ma plus tendre enfance me préviennent et m'aveuglent en sa faveur; mais il me semble qu'on trouve dans ses entretiens un goût, un sel, un esprit, une grâce, un naturel, qu'on ne se lasse point d'y admirer.

Le troisième des livres dont je parle traite, entre autres sujets, du choix de l'arrangement des mots, matière sèche et désagréable en elle-même, mais qui fut d'une grande utilité pour l'éloquence latine, et qui marque mieux que toute autre chose le profond génie et les vues étendues de cet orateur. Quand il entra dans le barreau, il trouva l'éloquence latine absolument dénuée d'un avantage qui relevait infiniment celle des Grecs, à laquelle il avait donné toute son application, et dont il sentait toutes les beautés, comme si ç'avait été sa langue propre et naturelle, tant il se l'était rendue familière par une étude sérieuse et profonde. Cet avantage était le son, le nombre, la cadence, l'harmonie, dont la langue grecque est plus susceptible que toutes les autres, et qui lui donne sur elles, par cet endroit, une supériorité incontestable. Cicéron, qui était un citoyen extrêmement zélé pour l'honneur de sa patrie, entreprit de lui faire part de cet avantage, dont jusque-là les Grecs seuls avaient été en possession.

Il sentit que les mots[1], semblables à une cire molle, ont une inflexibilité merveilleusement propre à prendre toutes sortes de formes, de sorte qu'on les manie et qu'on les tourne comme on veut. La preuve en est que, pour toutes les différentes espèces de vers, qui sont en fort grand nombre; pour tous les différents styles, le simple, l'orné, le sublime; pour tous les effets que doit produire le discours, plaire, convaincre, toucher, ce ne sont point des mots d'une différente nature qu'on em-

[1] « Vis enim, quoniam quædam pueris aut adolescentulis nobis ex commentariolis nostris inchoata atque rudia exciderunt, vix hâc ætate digna et hoc usu... aliquid lisdem de rebus politiùs à nobis perfectiùsque proferri. » (Cic. *de Orat.* lib. 1, n. 5.)

[1] « Nihil est tam tenerum, neque tam flexibile, neque quod tam facilè sequatur quòcumque ducas, quam oratio. Ex hâc versus, ex eadem dispares numeri conficiuntur: ex hâc etiam soluta varios modos multorumque generum oratio. Non enim sunt alia sermonis, alia contentionis verba; neque ex alio genere ad usum quotidianum, alio ad scenam pompamque sumuntur: sed ea nos quum jacentia sustulimus è medio, sicut mollissimam ceram ad nostrum arbitrium formamus et fingimus. Itaque tum graves sumus, tum subtiles, tum medium quiddam tenemus: sic institutam nostram sententiam sequitur orationis genus, idque ad omnem rationem, et aurium voluptatem, et animorum motum mutatur et flectitur. » (Cic. *de Orat.* lib. 3, n. 176, 177.)

ploie, mais que, tirés pour ainsi dire de la même masse, et disposés également à tout, ces mots se prêtent au gré du poëte et de l'orateur, qui en font tous les usages qu'il leur plaît.

Cicéron, bien persuadé de ce principe, dont la lecture et l'étude assidue des auteurs grecs lui avaient donné une preuve sensible, ou plutôt qu'il avait puisé dans la nature même, entreprit d'ajouter à la langue latine cet agrément, dont, jusqu'à son temps, elle avait été absolument destituée. Il en vint à bout si heureusement et si promptement, qu'en peu d'années elle prit une forme toute nouvelle, et, ce qui est sans exemple, arriva tout d'un coup, en ce genre, à une souveraine perfection : car on sait que, dans les arts et dans les sciences, pour l'ordinaire le progrès est lent, et n'arrive que par degrés à une pleine maturité.

Il n'en fut pas ainsi dans la matière dont nous parlons, c'est-à-dire dans ce qui regarde le nombre et la cadence du discours. Cicéron saisit tout d'un coup le beau et le parfait, et introduisit dans sa langue, par l'heureux arrangement des mots, une douceur, une grâce, une majesté, qui l'égalèrent presque à la langue grecque, et dont l'oreille est encore agréablement flattée, pour peu qu'on ait de goût et de sensibilité pour le son et pour l'harmonie. Il n'est donc pas étonnant que ce grand orateur, pour assurer à sa langue ce nouvel avantage qu'il lui avait procuré, et pour lui en perpétuer l'usage et la possession, ait cru devoir traiter à fond cette matière. Il entre effectivement, sur ce sujet, dans un détail infini, qui ne peut plus nous être agréable, à nous pour qui cette langue est étrangère, mais qui était alors extrêmement utile et important; et l'on sent bien qu'il a traité cette matière avec un soin particulier, et qu'il a fait usage de toutes ses lumières pour la mettre dans tout son jour. Aussi Quintillien remarque-t-il que, parmi ses ouvrages de rhétorique [1], cette partie est celle qu'il a le plus travaillée.

On a rendu le même service à notre langue; et, si je ne me trompe, c'est Balzac, qui a senti le premier, et qui a fait sentir aux autres combien elle est susceptible de nombre, d'harmonie, et de cadences gracieuses. Depuis lui, cette partie de la composition s'est beaucoup perfectionnée. M. Fléchier en particulier, et tous nos bons auteurs, ne nous laissent rien à désirer sur cet article. Il est bien important d'y rendre les jeunes gens attentifs, et d'y accoutumer leurs oreilles à discerner, par un vif et prompt sentiment, ce qu'il y a de doux et d'agréable, ou de dur et de malsonnant dans l'arrangement des mots. Le traité que M. l'abbé d'Olivet vient de donner sur la prosodie française peut être pour cela d'un grand usage.

J'ai déjà dit que les trois livres *de l'Orateur* pouvaient être regardés comme la rhétorique de Cicéron. En effet, il y a fait entrer presque tous les préceptes de cet art, non dans l'ordre ordinaire et didactique de l'école, mais d'une manière plus libre, et qui paraît moins étudiée; et il les a accompagnés de réflexions qui en relèvent infiniment le prix, et qui en montrent le véritable usage.

II. Le livre intitulé *l'Orateur* ne le cède point en beauté ni en solidité aux précédents. Cicéron y donne l'idée d'un orateur parfait, non tel qu'il y en ait jamais eu, mais tel qu'il peut être. Il faisait un cas particulier de cet ouvrage [1], qu'il regardait avec une sorte de complaisance, et où il ne dissimulait point qu'il avait mis tout son esprit et employé toute la force de son jugement : c'est beaucoup dire. C'est ainsi qu'il s'en explique lui-même en écrivant à un ami qui avait fort goûté cet ouvrage, et il consent que le jugement qu'on en portera, en bien ou en mal, fixe de la même manière la réputation de l'auteur. Il ajoute (je dis ceci pour nos jeunes gens) qu'il souhaite que le jeune Lepta, qui était le fils

[1] « Cui (M. Tullio) nescio an ulla pars hujus operis sit magis elaborata. » (QUINTIL. lib. 9, cap. 4.)

[1] « Oratorem meum tantopere à te probari, vehementer gaudeo. Mihi quidem sic persuadeo, me, quicquid habuerim judicii, in illum librum contulisse. Qui si est talis, qualem tibi videri scribis; ego quoque aliquid sum. Sin aliter, non recuso quin, quantùm de illo libro, tantumdem de judicii mei famâ detrahatur. Leptam nostrum cupio delectari jam talibus scriptis. Etsi abest maturitas ætatis, jam tamen personare aures ejus hujusmodi vocibus, non est inutile. » (Cic. *ad Famil.* Ep 19, lib. 6.)

de son ami, commence déjà à lire des écrits de ce genre avec quelque plaisir, parce que, quoique son âge ne lui permette pas encore d'en recueillir tout le fruit, il n'est pas inutile que ces sortes de leçons frappent de bonne heure ses oreilles.

III. Le *Brutus* de Cicéron est un dialogue touchant les orateurs illustres, tant grecs que latins, qui avaient paru jusqu'à son temps; car il ne fait point mention de ceux qui étaient encore vivants, excepté de César et de Marcellus. Cet ouvrage fut composé peu de temps avant le précédent, et peut-être la même année.

Dans le long dénombrement que ce livre renferme, et où Cicéron marque en particulier le style d'un très-grand nombre d'orateurs, on trouve une variété admirable de portraits et de caractères, qui roulent tous sur la même matière, sans jamais pourtant se ressembler. Il y joint de temps en temps des réflexions et des espèces de digression, qui y ajoutent un grand prix, et qui peuvent être d'un grand secours pour former l'orateur.

IV. Le traité *du genre d'orateur le plus parfait* est fort court. Cicéron soutenait que le style attique est le plus parfait, mais qu'il renferme les trois caractères, et que l'orateur les emploie selon l'exigence des sujets. Pour en convaincre ceux qui pensaient autrement que lui, il traduisit les célèbres plaidoyers d'Eschine contre Démosthène, et de Démosthène contre Eschine. L'ouvrage dont il s'agit ici n'était qu'une espèce de préface pour cette traduction, dont la perte ne peut être trop regrettée.

V. Les *Topiques* de Cicéron contiennent la méthode de trouver les arguments par le moyen de certains termes qui les caractérisent, et qu'on appelle *lieux de rhétorique*, ou *lieux de logique*[1]. C'est un art dont l'invention ou la perfection est due à Aristote. Ce fut pour expliquer le traité où ce philosophe en parle que Cicéron composa celui-ci, à la prière d'un jurisconsulte de ses amis, nommé Trébatius. Une chose remarquable dans cet ouvrage, pour montrer le génie, la mémoire et la facilité de Cicéron, c'est qu'il n'avait point le livre du philosophe grec lorsqu'il entreprit de l'expliquer. Il était en voyage et sur mer, comme il nous l'apprend lui-même dans ce livre. Il rappela dans sa mémoire l'ouvrage d'Aristote. Il l'expliqua, et envoya à son ami ce qu'il avait fait[1]. Il fallait le bien savoir et l'avoir bien présent à l'esprit pour travailler dessus de pure mémoire.

VI. *Les Partitions oratoires* sont une très-bonne rhétorique, donnée par divisions et sous-divisions des matières (ce qui est la raison du titre), d'un style fort simple, mais clair, succinct et élégant, très-proportionné à la portée de ceux qui commencent; de telle sorte qu'on peut s'en servir utilement en y joignant des exemples, au lieu que Cicéron n'a pas jugé à propos d'y en mettre.

VII. Les livres de rhétoriques, ou *de l'Invention oratoire*, sont certainement de Cicéron. Il n'en reste que les deux premiers; les deux autres sont perdus. J'ai déjà remarqué[2] qu'il les composa pendant sa jeunesse, et que lui-même, dans la suite, les trouva peu dignes de sa réputation.

### La Rhétorique à Hérennius

Il n'est pas aisé de savoir qui est l'auteur des quatre livres de rhétorique adressés à Hérennius, et qu'on voit à la tête des ouvrages de Cicéron. Dans les éditions communes, le titre porte qu'on n'en sait rien, mais que d'habiles gens les attribuent à Cornificius. C'est une rhétorique dans les formes, dont le style, quoique simple et familier, est pur et cicéronien; et c'est ce qui a fait croire à quelques personnes que cet ouvrage est de Cicéron: mais ce sentiment souffre bien des difficultés.

### SÉNÈQUE, *le rhéteur.*

Sénèque, dont nous parlons ici, naquit à Cordoue en Espagne, environ l'an 700 de la ville de Rome, cinquante-trois ans avant Jésus-Christ. Son surnom était *Marcus*. Il vint s'établir à Rome sous le règne d'Auguste. Il y amena, avec sa femme, nommée *Helvie*, trois fils qu'il avait. L'un, qui s'appelait *Méla*, fut père du poète Lucain; le philosophe se nom-

[1] Τόπος. *Locus.*

[1] Topic. n. 5.

[2] De Orat. lib 1, n. 5.

mait *Lucius*; le nom du troisième était *Novatus* : mais celui-ci, ayant passé dans une autre famille par adoption, prit les noms de son père adoptif, *Junius Gallio*. Il est parlé de ce dernier dans les Actes des Apôtres[1].

Sénèque le père avait recueilli ce que plus de cent auteurs, tant grecs que latins, avaient dit ou pensé de plus remarquable sur différents sujets qu'ils avaient traités comme à l'envi les uns des autres, pour s'exercer à l'éloquence, selon la manière de ces temps-là. De dix livres de *controverses* ou de *plaidoyers* que contenait ce recueil, à peine en reste-il cinq, qui sont très-défectueux. Avec les livres des Controverses, il y a aussi un livre de Délibérations qu'on met à la tête des autres, quoiqu'on sache que Sénèque ne le donna qu'après.

Ces ouvrages de Sénèque donnent lieu à M. Gibert d'expliquer avec beaucoup d'ordre et de clarté l'estime et l'usage qu'on faisait autrefois de la *déclamation*. J'insérerai ici ce petit traité presque tout entier. Il servira beaucoup à entendre ce qui sera dit dans la suite sur la manière dont les rhéteurs formaient les jeunes gens à l'éloquence.

*Déclamation* est un mot connu dans Horace[2], et encore plus dans Juvénal[3] : il ne le fut point à Rome avant Cicéron et Calvus[4]. On appelait ainsi des compositions par lesquelles on s'exerçait à l'éloquence, et dont les sujets, vrais ou inventés, étaient tantôt dans le genre délibératif, tantôt dans le judiciaire, rarement dans le démonstratif. Les discours que l'on faisait sur ces sujets étaient une image de ce qui se passe dans les conseils ou au barreau.

La déclamation fut la voie que prit Cicéron[5] encore jeune, pour devenir orateur; et pour lors ce fut dans la langue grecque. Il en fit encore usage dans un âge plus avancé, mais en latin. Il continua cet exercice lors même que les troubles de l'état lui eurent fait abandonner le barreau[1]. Il récitait alors à Cassius et à Dolabella, ou à d'autres, les harangues qu'il n'avait ainsi composées que pour s'exercer. C'était l'exercice commun de tous ceux qui aspiraient à l'éloquence, ou qui voulaient s'y perfectionner, c'est-à-dire des premières personnes de l'état. Ils s'y appliquaient sous les yeux de Cicéron, et profitaient de ses avis. *Hirtius et Dolabella*[2], dit Cicéron, *viennent chez moi déclamer, et moi je vais chez eux faire bonne chère*. Ils venaient chez lui ou réciter leurs discours, ou les corriger; et ensuite il allait souper chez eux, leur table étant meilleure que la sienne.

Le grand Pompée s'appliqua aussi très-sérieusement à la déclamation[3], peu avant les guerres civiles, pour se mettre en état de répondre à Curion, dont le talent, vendu aux intérêts de César, donnait de l'inquiétude au parti contraire. Marc Antoine en fit de même pour répondre à Cicéron; et Octavien, au siége même de Modène, n'interrompit pas cet exercice. Il faut se souvenir qu'à Rome, soit dans le sénat, soit devant le peuple, l'éloquence décidait ordinairement des plus importantes affaires, et par là devenait d'une absolue nécessité pour ceux qui voulaient s'y rendre puissants.

Je laisse Cicéron le fils[4], qui s'exerça aussi en grec et en latin, à l'imitation de son père, mais qui ne réussit pas de même.

On attribue l'invention de la déclamation à Démétrius de Phalère; et Plotius Gallus, dont nous avons parlé ci-dessus, en transporta le premier l'usage dans la langue latine.

C'était selon cette idée générale de la déclamation, que tous les amateurs de l'éloquence, soit Grecs, soit Latins, s'assemblaient chez d'habiles gens, tels par exemple qu'é-

[1] Act. 18, 12.

[2] Trojani belli scriptorem.....
Dum tu declamas Romæ Præneste, relegi.
(Horat. *Epist.* 1, lib. 1.)

[3] Ut pueris placeas, et declamatio fias.
(Juven. *Satir.* 10.)

[4] « Apud nullum auctorem antiquum, ante ipsum Ciceronem et Calvum, inveniri potest. » (Sen. *Controv.* lib. 1.)

[5] « Cicero ad præturam usque græcè declamavit, latinè verò senior quoque. » (Suet. *de Clar. Rhet.*)

[1] Cic. lib. 7, epist. 33. ad Famil. — Id. de clar. Orat. n. 310.

[2] « Hirtium ego et Dolabellam dicendi discipulos habeo, cœnandi magistros. Puto enim te audisse..... illos apud me declamitare, me apud illos cœnitare. » (Cic. Epist. 10. lib. 9.)

[3] Sueton. de clar. Rhet.

[4] Cic. ad Fam. lib. 0, epist. 21.

tait Sénèque, et que là ils prononçaient des discours sur les sujets dont on était convenu. Notre auteur avait la plus belle mémoire du monde[1]. Il cite plusieurs exemples de personnes qui l'avaient eue excellente. Cyneas, ambassadeur de Pyrrhus, ayant eu à son arrivée audience du sénat, salua le lendemain par leurs noms tous les sénateurs, et tous ceux du peuple qui avaient assisté en grand nombre à cette audience. Un particulier ayant entendu réciter un poëme, pour embarrasser celui qui l'avait composé, prétendit que c'était son ouvrage, et, pour preuve, le répéta tout entier sans hésiter; ce que ne put faire l'auteur même. Hortensius, en conséquence d'un défi, demeura tout un jour à une vente de meubles qu'on criait à l'encan, et, sur le soir, répéta par ordre, et sans s'égarer en quoi que ce fût, les différents meubles qui avaient été vendus, et le nom de tous les acheteurs. La mémoire de Sénèque n'était guère moins admirable. Il dit que, dans sa jeunesse, il répétait jusqu'à deux mille mots après les avoir simplement entendus, et il les répétait dans le même ordre qu'on les lui avait récités. C'est par ce merveilleux talent que tout ce qu'on avait dit de plus curieux dans toutes les déclamations qu'il avait entendues s'était si bien imprimé dans son esprit, que, longtemps après, dans un âge fort avancé, il se trouva en état de rappeler tant de morceaux détachés, et les rédigea par écrit pour l'usage de ses fils, et pour les transmettre à la postérité.

J'aurai lieu dans la suite d'expliquer comment les déclamations contribuèrent à faire dégénérer et à corrompre le goût de la saine éloquence.

### Dialogue sur les orateurs, ou sur les causes de la corruption de l'éloquence.

L'auteur de cet ouvrage est inconnu. Quelques-uns le donnent à Tacite, d'autres à Quintilien, mais sans beaucoup de fondement. Ce qu'on peut assurer, c'est qu'il prouve de l'esprit et du talent dans son auteur, quel qu'il puisse être, et mérite d'avoir place parmi les ouvrages qui sont les plus estimés depuis l'heureux siècle d'Auguste, de la pureté et de la beauté duquel pourtant il faut avouer qu'il est fort éloigné. On y trouve de très-beaux endroits. Ce qu'il dit pour relever la profession des avocats me paraît de ce genre. Il faut se souvenir que c'est un païen qui parle.

« Le plaisir[1], que cause la profession de « l'éloquence n'est point, dit-il, un plaisir ra- « pide et passager; il se renouvelle tous les « jours, et presque à tous les moments. En « effet, quoi de plus doux pour une âme bien « née, et qui a le goût de la solide gloire, que « de voir sa maison fréquentée en tout temps « par ce qu'il y a de personnes plus considé- « rables dans une ville? de savoir que ce n'est « point à ses richesses ni à son crédit, mais à « sa propre personne qu'on vient rendre cet « honneur? Les plus grandes richesses, les « plus éclatantes dignités, ont-elles rien « d'aussi flatteur que cet hommage volontaire « que des hommes également respectables « par leur naissance et par leur âge viennent « rendre au mérite et au savoir d'un avocat, « souvent encore jeune, et quelquefois dénué

[1] Senec. In Præf. Contr.

[1] « Ad voluptatem oratoriæ eloquentiæ transeo, cujus « jucunditas non uno aliove momento, sed omnibus propè « diebus, et propè omnibus horis contingit. Quid enim « dulcius libero et ingenuo animo, et ad voluptates ho- « nestas nato, quam videre plenam semper et frequen- « tem domum concursu splendidissimorum hominum? « idque scire non pecuniæ, non orbitati, neque officii « alicujus administrationi, sed sibi ipsi dari! Illos quin- « imò orbos, et locupletes, et potentes, venire plerum- « que ad juvenem et pauperem, ut aut sua, aut amicorum « discrimina commendent. Illa ne tanta ingentium opum « ac magnæ potentiæ voluptas, quàm spectare homines « veteres, et senes, et totius urbis gratiâ subnixos, in « summâ rerum omnium abundantiâ confitentes, id quod « optimum sit se non habere? Jam verò qui togatorum « comitatus et egressus! quæ in publico species! quæ in « judiciis veneratio! quod gaudium consurgendi assis- « tendique inter tacentes, in unum conversos! coire po- « pulum, et circumfundi coram, et accipere affectum « quemcumque orator induerit. Vulgata dicentium gau- « dia, et imperitorum quoque oculis exposita percenseo. « Illa secretoria, et tantùm ipsis orantibus nota, majora « sunt. Sive accuratam meditatamque affert orationem, « est quoddam, sicut ipsius dictionis, ita gaudii pondus « et constantia. Sive novam et recentem curam non sine « aliquâ trepidatione animi attulerit, ipsa sollicitudo com- « mendat eventum, et lenocinatur voluptati. Sed extem- « poralis audaciæ, atque ipsius temeritatis vel præcipua « jucunditas est. Nam ingenio quoque, sicut in agro, « quanquam alia diù seruntur atque elaborentur, gratiora « tamen quæ suâ sponte nascuntur. (Cap. 6.)

« des biens de la fortune, en implorant le se-
« cours de son éloquence, soit pour eux-mê-
« mes, soit pour leurs amis, et avouant qu'au
« milieu de cette affluence de biens dont ils
« sont environnés, ce qu'il y a de plus estima-
« ble et de plus excellent leur manque? Que
« dirai-je de ce vif empressement des citoyens
« à lui faire cortége au sortir de sa maison, et
« à son retour; de ces nombreux auditoires
« où tous les yeux sont attachés sur un seul
« homme, et où règne un profond silence,
« qui n'est interrompu que par des cris d'ad-
« miration et par des applaudissements; enfin
« de cet empire souverain qu'il exerce sur les
« esprits, en leur inspirant tels sentiments
« qu'il lui plaît? Rien de plus glorieux et de
« plus frappant que ce que je viens de dire.
« Mais il est encore un autre plaisir plus intè-
« rieur et plus vif, et qui n'est senti que de
« l'orateur. S'il apporte un discours travaillé
« à loisir et composé avec soin, sa joie, aussi
« bien que sa diction, a quelque chose de
« plus ferme et de plus assuré. S'il n'a pu se
« préparer à sa cause que par quelques mo-
« ments de réflexion, l'inquiétude même qu'il
« ressent lui rend le succès plus doux, et est un
« assaisonnement plus piquant au plaisir qu'il
« goûte. Mais ce qui le flatte le plus agréa-
« blement, c'est le succès d'un discours sans
« préparation, et hasardé sur-le-champ : car
« il en est des productions de l'esprit comme
« de celles de la terre; les fruits qui n'ont rien
« coûté, et qui viennent d'eux-mêmes, sont
« plus agréables, que ceux qu'il a fallu achè-
« ter par beaucoup de peine et de travail. »

On ne peut nier, ce me semble, qu'il n'y ait dans cette description beaucoup de pensées ingénieuses et solides, d'expressions fortes et énergiques, de tours vifs et éloquents. Peut-être y a-t-il un peu trop d'esprit et de brillant; mais c'était le défaut du siècle.

J'ajouterai encore ici un fort bel endroit, où l'auteur met la mauvaise éducation des enfants entre les principales causes de la corruption de l'éloquence.

« Qui est-ce qui ignore [1] que ce qui a fait
« dégénérer l'éloquence et les autres arts de
« leur ancienne gloire, n'est point la disette
« de bons esprits, mais la langueur où est
« tombée la jeunesse, la négligence des pères
« et mères à élever leurs enfants, l'ignorance
« des maîtres chargés de leur instruction, en-
« fin l'oubli et le mépris du goût ancien? Ces
« maux, qui ont pris leur naissance dans Ro-
« me, se sont répandus de la ville dans l'Ita-
« lie, et ont infecté toutes les provinces...

« Autrefois, dans chaque maison, un en-
« fant, né d'une chaste mère, n'était point
« livré à une nourrice achetée parmi les es-
« claves, mais était nourri et élevé dans le
« sein de sa propre mère, dont le mérite et la
« louange était de veiller sur sa maison et sur
« ses enfants. On choisissait dans la famille
« quelque parente âgée, d'une probité et
« d'une vertu reconnue, aux soins de laquelle
« on confiait tous les enfants de la maison, et
« en présence de qui l'on n'osait rien dire ni
« faire qui fût contraire aux bonnes mœurs.
« Elle trouvait le moyen de mêler, non-seu-
« lement dans leur étude et leur travail, mais
« dans leurs jeux même et dans leurs récréa-
« tions, un certain air de modestie et de re-
« tenue qui en tempérait la vivacité. C'est
« ainsi que nous avons appris que Cornélie
« mère des Gracques, Aurélie de César, Attia
« d'Auguste, avaient pris soin de leurs en-
« fants, et les avaient mis en état de paraître
« avec éclat dans le monde. Le but de cette

[1] « Quis ignorat et eloquentiam et cæteras artes desci-
« visse ab istâ vetere gloria, non inopiâ hominum, sed
« desidiâ juventutis, et negligentiâ parentum, et inscien-
« tiâ præceptorum, et oblivione moris antiqui? quæ mala
« primùm in urbe nata, mox per Italiam fusa, jam in pro-
« vincias manant...

« Jam primùm suus cuique filius, ex castâ parente na-
« tus, non in cellâ emptæ nutricis, sed gremio ac sinu
« matris educabatur; cujus præcipua laus erat, lueri do-
« mum, et inservire liberis. Eligebatur autem aliqua ma-
« jor natu propinqua, cujus probatis spectatisque moribus
« omnis cujuspiam familiæ soboles committebatur : co-
« ram quâ neque dicere fas erat quod turpe dictu, neque
« facere quod inhonestum factu videretur. Ac non studia
« modò curasque, sed remissiones etiam lususque pue-
« rorum, sanctitate quâdam ac verecundiâ temperabat.
« Sic Corneliam Graechorum, sic Aureliam Cæsaris, sic
« Attiam Augusti matrem præfuisse educationibus, ac
« produxisse principes liberos accepimus. Quæ disciplina
« ac severitas eò pertinebat, ut sincera et integra et nullis
« pravitatibus detorta uniuscujusque natura, toto statim
« pectore arriperet artes honestas : et, sive ad rem mili-
« tarem, sive ad juris scientiam, sive ad eloquentiæ stu-
« dium inclinasset, id solum ageret, id universum hau-
« riret. » (Cap. 28.)

Digitized by Google

« éducation mâle et robuste était de faire en « sorte que l'esprit de ces enfants, conservé « dans toute sa pureté et son intégrité natu- « relle, et n'étant infecté d'aucun mauvais « principe, saisît dans la suite avec avidité « l'étude des arts et des sciences; et que, soit « qu'ils prissent le parti des armes, ou qu'ils « étudiassent les lois, ou qu'ils tournassent du « côté de l'éloquence, ils pussent s'appliquer « chacun uniquement à leur profession, et s'y « rendre parfaitement habiles.

« Mais maintenant[1], dès qu'un enfant est « né, on le livre à quelque esclave grecque, « à laquelle on joint un ou deux serviteurs des « plus vils, et des moins capables d'aucun « emploi sérieux. Dans cet âge tendre et sus- « ceptible de toutes les impressions, il n'en- « tend que les contes frivoles et souvent licen- « cieux des valets. Aucun d'eux ne fait atten- « tion à ce qu'ils disent ou font devant leur « jeune maître. Et comment voudrait-on qu'ils « y fussent attentifs, les parents eux-mêmes « accoutumant leurs enfants, non à la modes- « tie et à la pudeur, mais à toute sorte de li- « berté et de licence : d'où s'ensuit peu à peu « un air d'impudence déclarée, qui fait qu'ils « n'ont aucun égard ni pour eux-mêmes, ni « pour les autres. Il y a, outre cela, des vices « propres et particuliers à cette ville, qui « semblent presque nés avec eux dans le sein « de leurs mères : le goût pour les spectacles « du théâtre, pour les combats des gladia- « teurs, pour les courses de chariots. Parmi « les jeunes gens, et presque généralement « dans toutes les compagnies, n'est-ce pas là « ce qui fait le sujet le plus ordinaire des con- « versations? Croit-on qu'un esprit rempli et « obsédé de ces frivoles amusements soit fort « capable de s'occuper d'études sérieuses? »

Ces deux morceaux sont plus que suffisants pour donner aux lecteurs quelque idée de cet ouvrage, et pour leur faire regretter qu'il ne soit pas parvenu jusqu'à nous en entier.

Ce dialogue peut se diviser en trois parties. La première nous présente un avocat et un poëte qui sont aux prises sur la prééminence de leur art, et qui font l'éloge, l'un de l'éloquence, l'autre de la poésie. La seconde partie est, pour ainsi dire, un plaidoyer du même avocat, il se nomme *Aper*, en faveur des orateurs de son temps contre les anciens. Il vivait du temps de Vespasien, et était à la tête du barreau. La troisième partie de l'ouvrage est une recherche des causes de la chute ou de la corruption de l'éloquence. Les interlocuteurs sont Messala, Sécundus, Maternus, Aper. Tout ce que disait Sécundus s'est perdu, avec une partie de ce que disait Maternus; ce qui fait un grand vide dans cet ouvrage, sans parler de quelques autres endroits défectueux.

### QUINTILIEN (Marcus Fabius Quintilianus.)

Je réduirai à trois points ce que j'ai à dire sur Quintilien. D'abord je rapporterai ce qu'on sait de son histoire. En second lieu je parlerai de son ouvrage, et en tracerai le plan. Enfin j'exposerai la manière d'instruire la jeunesse et d'enseigner la rhétorique, usitée de son temps.

#### I. — HISTOIRE DE CE QU'ON SAIT DE QUINTILIEN.

Il paraît que Quintilien est né la seconde année de l'empereur Claude, qui est la quarante-deuxième de Jésus-Christ. M. Dodwel le conjecture ainsi dans ses Annales sur Quintilien; et il sera mon guide, par rapport à la chronologie, sur ce qui regarde la naissance, la vie, et les occupations de notre rhéteur, qu'il a rangées dans un ordre fort clair et fort vraisemblable.

On dispute sur le lieu de sa patrie. Plu-

[1] « At nunc natus infans delegatur græculæ alicui ancillæ, cui adjungitur unus aut alter ex omnibus servis « plerumque vilissimus, nec cuiquam serio ministerio « accommodatus. Horum fabulis et erroribus teneri statim « et rudes animi imbuuntur. Nec quisquam in totâ domo « pensum habet quid coram infante domino aut dicat, « aut faciat : quandò etiam ipsi parentes nec probitati « neque modestiæ parvulos assuefaciunt, sed lasciviæ et « libertati : per quæ paulatim impudentia irrepit, et sui « alienique contemptus. Jam verò propria et peculiaria « hujus urbis vitia penè in utero matris concipi mihi vi- « dentur, histrionalis favor, et gladiatorum equorumque « studia. Quibus occupatus et obsessus animus quantulùm « loci bonis artibus relinquit? quemnmquemque inveneris « qui domi quidquam aliud loquatur? quos alios adoles- « centulorum sermones excipimus, ai quandò auditoria « intravimus? » (Cap. 29.)

sieurs disent qu'il était de Calagurris, ville d'Espagne sur l'Ébre, nommée présentement *Calahorra*. D'autres croient, avec assez de fondement, qu'il était né à Rome.

On ne sait point certainement s'il était fils ou petit-fils de l'orateur Fabius[1], dont Sénèque le père a dit quelque chose, et qu'il a mis au nombre de ces orateurs dont la réputation meurt avec eux.

Quintilien fréquenta sans doute à Rome les écoles des rhéteurs, où la jeunesse se formait pour l'éloquence. Il employa un autre moyen encore plus efficace pour arriver à ce but, qui était de se rendre le disciple des grands orateurs qui avaient le plus de réputation. Domitius Afer tenait alors parmi eux le premier rang. Quintilien ne se contentait pas d'entendre ses plaidoyers au barreau, il lui rendait aussi de fréquentes visites; et ce vénérable vieillard, qui faisait l'admiration de son siècle, ne dédaignait pas d'entrer en conversation avec un jeune homme en qui il voyait de grands talents et de grandes espérances. C'est le service important que peuvent rendre à de jeunes avocats ceux qui ont vieilli avec gloire dans cette illustre profession, surtout lorsqu'ils ont quitté la plaidoirie, et qu'ils se sont retirés. Leur maison alors devient[2] comme l'école publique de la jeunesse qui aspire à la gloire de l'éloquence, et qui s'adresse à eux comme à des oracles pour apprendre de leur bouche par quelle route on y peut arriver. Quintilien sut bien profiter de la bonne volonté d'Afer, et il paraît, par les questions qu'il lui proposait, que son but était de se former dans ces entretiens le goût et le jugement. Il lui avait demandé un jour lequel d'entre les poëtes il croyait approcher le plus près d'Homère[3]: *Virgile*[4], dit Afer, *est le second, mais beaucoup plus près du premier que du troisième.*

[1] Senec. Controv. lib. 5, in Præf.

[2] « Frequentabunt ejus domum optimi juvenes more « veterum, et veram dicendi viam velut ex oraculo pe « tent. Hos ille formabit, quasi eloquentiæ parens. » (Quintil. lib. 12, cap. 11.)

[3] Quintil. lib. 12, cap. 11.

[4] « Utar verbis iisdem, quæ ex Afro Domitio juvenis « accepi: qui mihi interroganti, quem Homero crederet « maximè accedere: *Secundus*, inquit, *est Virgilius*, *propior tamen primo quàm tertio.* » (Quint. lib. 10, cap. 1.)

Il eut la douleur de voir ce grand homme, qui avait fait si longtemps l'honneur du barreau, survivre à sa propre réputation pour n'avoir pas su profiter du sage conseil d'Horace[1], et avoir mieux aimé succomber que se retirer; c'est le reproche qu'on lui fit: *malle eum deficere quàm desinere.* Domitius Afer mourut la cinquante-neuvième année de l'ère de Jésus-Christ; et Juvénal vint au monde cette même année.

Deux ans après[2], Néron envoya Galba dans l'Espagne tarraconnaise, en qualité de gouverneur. On croit que Quintilien l'y suivit, et qu'après y avoir enseigné la rhétorique et exercé la profession d'avocat pendant plus de sept ans, il revint à Rome avec lui.

Ce fut sur la fin de cette année-là[3] même que Galba fut déclaré empereur, et que Quintilien ouvrit à Rome une école de rhétorique. Il fut le premier qui l'y enseigna par autorité publique, et aux gages de l'état; de quoi il eut l'obligation à Vespasien[4]: car, selon Suétone[5], ce prince fut le premier qui assigna sur le trésor public aux rhéteurs, tant grecs que latins, des pensions qui montaient par an à douze mille cinq cents livres. Avant cet établissement il y avait des maîtres de rhétorique qui l'enseignaient sans être autorisés du public. Outre ce que ces rhéteurs recevaient du public, les pères dont ils instruisaient les enfants leur donnaient une somme que Juvénal trouve fort modique par comparaison à celles qu'ils employaient pour des dépenses frivoles: car, selon lui, rien ne coûtait moins à un père que son fils, et il plaignait tout pour son éducation[6]: *res nulla minoris constabit patri quàm filius.* Cette somme montait à deux cent cinquante livres: *duo sestertia.* Quintilien

[1] Solve senescentem maturè sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus, et ilia ducat
(Horat. lib. 1, *Ep.* 1.)

[2] An. J. C. 61.

[3] An. J. C. 68.

[4] « Primus è fisco latinis græcisque rhetoribus annua « centena constituit. »

[5] Sueton. in Vespas. cap. 18.

[6] Hos inter sumptus sestertia Quintiliano
Ut multùm dno sufficient. Res nulla minoris
Constabit patri quam filius.
(Juvenal, lib. 3, satir 7.)

remplit la chaire de rhétorique pendant vingt ans avec un applaudissement général.

Il exerça en même temps, et avec un pareil succès, la fonction d'avocat, et se fit aussi un grand nom dans le barreau. Quand on distribuait les différentes parties d'une cause à différents avocats[1], comme c'était autrefois la coutume, on le chargeait pour l'ordinaire du soin d'exposer le fait, ce qui demande un esprit d'ordre et une grande netteté. Il excellait aussi dans l'art d'émouvoir les passions[2]; et il avoue[3], avec cet air de franchise modeste qui lui était naturel, qu'on le voyait souvent, lorsqu'il plaidait, non-seulement répandre des larmes, mais changer de visage, pâlir et donner toutes les marques d'une vive et sincère douleur. Il ne dissimule pas que c'est à ce talent qu'il devait la réputation qu'il s'était faite au barreau. En effet, c'est par cet endroit principalement que l'orateur se distingue et qu'il enlève les suffrages.

Nous verrons bientôt combien il était propre pour instruire la jeunesse, et comment il venait à bout de s'en faire aimer et respecter. Entre plusieurs illustres disciples qui fréquentèrent son école, Pline le jeune est celui qui lui a fait le plus d'honneur par la beauté de son génie, par l'élégance et la solidité de son style, par la douceur admirable de son caractère, par sa libéralité envers les gens de lettres, et surtout par sa vive reconnaissance pour son maître, dont il lui donnera une illustre preuve dans la suite.

Après avoir employé de suite et sans interruption vingt années, tant pour instruire la jeunesse dans l'école que pour défendre les particuliers dans le barreau, il obtint de l'empereur Domitien la permission de quitter ces deux emplois également utiles et pénibles. Instruit par le triste exemple de Domitius Afer son maître[4], il crut qu'il fallait songer à la retraite avant qu'elle lui devînt absolument nécessaire, et qu'il ne pouvait mettre une fin plus honnête à ses travaux qu'en y renonçant dans un temps où on le regretterait : *honestissimum finem putabamus, desinere dum desideraremur*; au lieu que Domitius avait mieux aimé succomber sous le fardeau que le déposer. C'est à cette occasion qu'il donne aux avocats un sage conseil. *L'orateur*, dit-il, *s'il m'en croit*[1], *battra en retraite avant que de tomber dans les piéges de la caducité, et gagnera le port pendant que son vaisseau est encore bon et entier.*

Quintilien n'avait pourtant alors[2] que quarante-six ou quarante-sept ans, qui est un âge encore vert et robuste. Peut-être que ses longs travaux avaient commencé d'affaiblir sa santé. Quoi qu'il en soit, son loisir ne fut point un loisir de langueur et de paresse, mais d'activité et d'ardeur, de sorte qu'il devint, en un certain sens, encore plus utile au public qu'il ne l'avait été par tous ses travaux passés : car enfin ceux-ci furent renfermés dans les bornes étroites d'un certain nombre de personnes et d'années, au lieu que les ouvrages qui furent le fruit de son repos ont instruit tous les siècles : de sorte qu'on peut dire que l'école de Quintilien est demeurée ouverte depuis sa mort à tous les peuples, et qu'elle retentit encore tous les jours des admirables préceptes qu'il nous a laissés sur l'éloquence.

Il commença[3] par composer un Traité *sur les causes de la corruption de l'éloquence*, dont on ne saurait trop regretter la perte. Ce n'est point certainement celui que nous avons sous le titre de *Dialogue sur les orateurs.*

Dans le temps qu'il commençait cet ouvrage[4], il perdit le plus jeune de ses deux fils, qui n'avait que cinq ans : et peu de mois auparavant une mort prématurée lui avait enlevé sa femme, qui n'était âgée que de dix-neuf ans, et même un peu moins.

Quelque temps après[5], pressé par les prières de ses amis, il commença son grand ouvrage des *Institutions oratoires*, composé de

[1] Quintil. lib. 4, cap. 2.

[2] Id. lib. 6, cap 2.

[3] « Hæc dissimulanda mihi non fuerunt, quibus ipse, « quantuscumque sum aut fui (nam pervenisse me ad « aliquod nomen ingenii credo), frequenter motus sum, « ut me non lacrymæ solùm deprehenderint, sed pallor, « et vero similis dolor. » (Quintil.)

[4] Quintil. lib. 12, cap. 11.

[1] « Antequam in has ætatis veniat insidias, receptui ca- « net, et in portum integrâ nave perveniet. » (Quintil. lib. 12, cap. 11.)

[2] An. J. C. 88.

[3] An. J. C. 89.

[4] Quintil. in Proœm. lib. 6.

[5] An. J. C. 90.

douze livres : j'en rendrai compte dans la suite.

Il en avait achevé les trois premiers, lorsque l'empereur Domitien lui confia le soin de deux jeunes princes ses petits-neveux [1], qu'il destinait pour lui succéder à l'empire. Ils étaient petits-fils de Domitille sa sœur, dont la fille, nommée aussi Domitille, avait épousé Flavius Clémens, cousin-germain de l'empereur : elle en avait eu les deux princes dont il s'agit. Ce fut une nouvelle raison pour lui de redoubler ses soins pour perfectionner son travail. Il est bon de l'entendre lui-même : l'endroit est remarquable. « Jusqu'ici, dit-il en « s'adressant à Victorius [2], à qui il avait dédié « son ouvrage, j'écrivais seulement pour vous « et pour moi ; et, renfermant ces instructions « dans notre domestique, quand elles n'au- « raient pas été goûtées du public, je m'esti- « mais trop heureux qu'elles pussent être « utiles à votre fils et au mien. Mais, depuis « que l'empereur m'a chargé de l'éducation « de ses petits-neveux, serait-ce faire le cas « que je dois de l'approbation d'un dieu, « et connaître le prix de l'honneur que je « viens de recevoir, que de ne pas régler sur « cette idée la grandeur de mon entreprise ? « En effet, de quelque manière que je la re- « garde, soit du côté des mœurs, soit du côté « des connaissances et de l'art, que ne dois-je « point faire pour mériter l'estime d'un si « religieux censeur, et d'un prince en qui « l'éloquence suprême est jointe à la suprême « puissance ? Que si l'on n'est point surpris de « voir les plus excellents poëtes, non-seule- « ment invoquer les Muses au commence- « ment de leur ouvrage, mais implorer de « nouveau leur assistance lorsque, dans la suite, « il se présente quelque important objet à « traiter, à combien plus forte raison doit-on « me pardonner, si ce que je n'ai pas fait d'a- « bord, je le fais maintenant, et si j'appelle à « mon secours tous les dieux, particulièrement « celui sous les auspices duquel j'écris désor- « mais, et qui, plus que tous les autres, pré- « side aux études et aux sciences ? Qu'il « daigne donc m'être favorable, et propor- « tionnant ses bontés à la haute idée qu'il a « donnée de moi par un choix si glorieux et « si difficile à soutenir, qu'il m'inspire tout « l'esprit dont j'ai besoin, et me rende tel « qu'il m'a cru : *et me, qualem esse credidit,* « *faciat.* »

Il faut avouer qu'il y a dans ce compliment beaucoup d'esprit, de noblesse, de grandeur, surtout dans la pensée qui le termine : *Et qu'il me rende tel qu'il m'a cru.* Mais est-il possible de pousser plus loin la flatterie et l'impiété que de traiter de dieu un prince qui était un monstre de vices et de cruautés ? Je ne sais même si, dans cette dernière pensée, il y a autant de justesse que de brillant : *Et qu'il me rende tel qu'il m'a cru.* Il ne l'était donc pas. Et comment ce prétendu dieu a-t-il pu croire qu'il le fût ? Encore si, au lieu de relever en lui la régularité et la pureté des mœurs, il s'était contenté de faire valoir son éloquence, et les autres talents de l'esprit dont il se piquait, la flatterie serait moins odieuse [1]. C'est ainsi qu'il le loue dans un autre endroit, où il le met au-dessus de tous les poëtes. Il y a beaucoup d'apparence que ce fut pour lors que les ornements consulaires furent accordés à Quintilien.

Le soin de l'éducation des jeunes princes dont Quintilien se trouvait chargé ne l'empêchait pas de travailler à son livre des institu-

[1] An. J. C. 91 ; Quintil. in Proœm. lib. 4. — Sueton. in Domit. cap 15.

[2] « Adhuc veluti studia inter nos conferebamus, et, si « parùm nostra institutio probaretur a cæteris, contenti « fore domestico usu videbamur, ut tui meique filii dis- « ciplinam formare, satis putaremus. Quum verò mihi « Domitianus Augustus sororis suæ nepotum delegaverit « curam, non satis honorem judiciorum cælestium inici- « iigam nisi ex hoc quoque oneris magnitudinem metiar. « Quis enim mihi aut mores excolendi sit modus, ut eos « non immeritò probaverit sanctissimus censor ? aut stu- « dia, ne fefellisse in his videar principem, ut in omnibus, « ita in eloquentiâ quoque eminentissimum ? Quòd si ne- « mo miratur poetas maximos sæpè fecisse, ut non so- « lùm initiis operum suorum Musas invocarent, sed « proverti quoque longiùs, quum ad aliquem graviorem « locum venissent, repeterent vota, et veluti novâ precá- « tione uterentur : mihi quoque profectò poterit ignosci, « si, quod initio, quum primùm hanc materiam inchoa- « vi, non fecerim, nunc omnes in auxilium deos, ipsum- « que imprimis, quo neque præsentius aliud, neque stu- « diis magis propitium numen est, invocem ; ut, quantùm « nobis expectationis adjecit, tantùm ingenii aspiret, « dexterque ac volens adsit, et me, qualem esse credidit « faciat. »

[1] Lib. 10, cap. 1

tions oratoires. La considération du fils unique qui lui restait [1], dont l'heureux naturel méritait toute sa tendresse et toute son attention, était pour lui un puissant motif de hâter cet ouvrage, qu'il regardait comme la plus précieuse partie de l'héritage qu'il devait lui laisser ; afin, dit-il lui-même, que, si un accident imprévu enlevait à ce cher fils son père, il pût, même après sa mort, lui servir encore de maître et de conducteur.

Continuellement donc occupé de la vue et de la crainte de sa mortalité, il travaillait jour et nuit à son ouvrage ; et il en avait déjà achevé le cinquième livre, lorsqu'une mort avancée lui ravit ce cher fils[2], qui faisait toute sa joie et sa consolation. Ce fut pour lui, après la perte qu'il avait déjà faite du plus jeune de ses fils, un nouveau coup de foudre qui l'abattit et le renversa sans lui laisser de ressource. Sa douleur, ou plutôt son désespoir, éclata en plaintes et en reproches contre les dieux mêmes, qu'il accusa hautement d'injustice et de cruauté, déclarant qu'on voyait bien, après un traitement si cruel et si injuste, que ni lui ni ses enfants n'avaient point mérité, qu'il n'y a point de providence qui veille sur les choses d'ici-bas.

De tels discours nous marquent clairement ce qu'était la probité païenne même la plus parfaite : car je ne sais si dans toute l'antiquité on peut trouver un homme d'un caractère plus doux, plus sage, plus raisonnable, plus vertueux que l'était Quintilien, selon les règles du paganisme. Ses livres sont pleins d'excellentes maximes sur l'éducation des enfants, sur le soin que les pères et les mères doivent prendre pour les préserver des dangers du monde, sur l'attention que les maîtres doivent apporter pour conserver en eux le précieux dépôt de l'innocence, sur le généreux désintéressement que doivent faire paraître les personnes qui sont en place, enfin sur le zèle et l'amour du bien public.

Sa douleur aurait été très-juste, si elle avait été modérée : car jamais enfant ne dut être plus regretté que celui-ci. Outre les grâces naturelles et les talents extérieurs, un son de voix charmant, une physionomie aimable, une facilité surprenante à bien prononcer les deux langues, comme s'il eût été également né pour l'une et pour l'autre ; il avait les plus heureuses dispositions qu'on puisse souhaiter pour les sciences, jointes à un goût et à une inclination pour l'étude qui étonnaient ses maîtres. Mais les qualités du cœur l'emportaient sur celles de l'esprit. Quintilien, qui avait connu beaucoup de jeunes gens, atteste avec serment qu'il n'avait jamais vu tant de probité, de naturel, de bonté d'âme, de douceur et d'honnêteté, que dans ce cher fils. Il fit paraître pendant une maladie de huit mois une égalité et une fermeté d'âme que les médecins ne se lassaient point d'admirer, se roidissant avec force contre les craintes et les douleurs, et, sur le point d'expirer, consolant lui-même son père, et tâchant d'arrêter ses larmes. Quel malheur que tant de belles qualités aient été perdues ! mais quelle honte et quels reproches si des enfants chrétiens étaient moins vertueux !

Après avoir fait trêve avec l'étude pendant quelque temps, Quintilien, revenu un peu à lui-même, reprit son ouvrage, dont il dit que le public lui devait savoir d'autant plus de gré, que désormais il ne travaillait plus pour lui-même, ses écrits, de même que ses biens, devant passer à des étrangers [1]. Il acheva enfin son plan en douze livres. Il n'y avait guère mis que deux ans; encore avait-il employé une grande partie de ce temps-là, non à le composer actuellement, mais à le préparer, en amassant, par la lecture d'une infinité d'auteurs qui avaient traité le même sujet, tous les matériaux qui devaient y entrer. Et nous avons vu combien ces deux années avaient été remplies pour lui de troubles et de tristes occupations. Il est étonnant, et presque incroyable, comment un ouvrage si parfait a pu être composé en si peu de temps. Son dessein était de suivre le conseil d'Horace [2], qui, dans son Art poétique, recommande à ceux qui

[1] Quintil. in Proœm.

[2] An. J. C. 32.

[1] An. J. C. 33. — Epist. ad Tryph. bibl.

[2] « Usus deinde Horatii consilio, qui in arte poeticâ « suadet, ne præcipitetur editio, *nonumque prematur « in annum* ; dabam his otium, ut refrigerato inventionis amore, diligentiùs repetitos tanquam lector perpen- « derem. »

écrivent de ne pas se presser de rendre publics leurs écrits. Il gardait donc les siens, afin de les revoir à loisir et à tête reposée, de laisser passer ce premier mouvement d'amour-propre et de complaisance que l'on a toujours pour ses productions, et de les examiner, non plus en auteur préoccupé, mais avec le sang-froid d'un lecteur. Il ne put pas résister longtemps à l'empressement et à l'avidité du public impatient d'avoir ses écrits; et il se vit comme forcé de les lui abandonner, se contentant de leur souhaiter un bon succès, et de recommander à son libraire d'avoir grand soin qu'ils fussent bien exacts et bien corrects. Il dut se passer un an au moins avant qu'ils fussent en état de paraître. Nous avons obligation à M. l'abbé Gédoyn d'avoir mis le public, par la traduction qu'il a faite de Quintilien, en état de juger du mérite de cet auteur.

M. Dodwel croit que ce fut vers ce temps-ci que Quintilien [1], délivré des soins de son grand ouvrage, qu'il venait d'achever, songea à un second mariage [2], et prit pour femme la petite-fille de Tutilius : c'est ainsi que l'appelle Pline le jeune. Il en eut sur la fin de cette année une fille.

Domitien, malgré sa divinité prétendue, fut tué dans son palais par Etienne [3], qui s'était mis à la tête des conjurés. Cet empereur avait fait mourir Flavius Clémens, alors consul, son cousin, et avait banni Flavie Domitille, sa nièce, femme de ce Clémens. Il avait aussi banni sainte Flavie Domitille, fille d'une sœur du même consul. Toutes ces personnes souffrirent pour le nom de Jésus-Christ. La mort de Clémens fut ce qui avança le plus celle de Domitien, soit par l'horreur et la crainte qu'elle donna à tout le monde, soit parce qu'elle anima contre lui Étienne, affranchi, et intendant des biens de Domitille, femme de Clémens, dont on l'obligeait de rendre compte, et on l'accusait de n'en avoir pas bien usé. Nerva succéda à Domitien, et ne régna que seize mois et quelques jours. Il eut pour successeur Trajan [4], qu'il avait adopté, et qui régna vingt ans.

[1] An. J. C. 94.

[2] Ce second mariage n'est pas certain, mais paraît assez vraisemblable.

[3] An. J. C. 96.

[4] An. J. C. 98

On ignore tout ce qui regarde Quintilien depuis la mort de Domitien, excepté le mariage de sa fille, supposé qu'il en ait eu une. Dès qu'elle fut en âge nubile, il lui donna pour époux Nonius Céler. Pline se signala dans cette occasion par une générosité et une reconnaissance qui lui font, ce me semble, encore plus d'honneur que ses écrits, quelque excellents qu'ils soient. Il avait étudié l'éloquence sous Quintilien. Les ouvrages qu'il nous a laissés sont une bonne preuve qu'il fut un digne disciple d'un si grand maître : mais le fait qui suit ne marque pas moins son bon cœur, et le souvenir toujours présent qu'il conservait des services qu'il en avait reçus. Dès qu'il sut que Quintilien songeait à marier sa fille, il crut devoir lui témoigner sa reconnaissance par un petit présent. La difficulté était de le lui faire accepter. Il lui écrivit sur ce sujet une lettre dont on ne peut trop admirer l'art et la délicatesse. La traduction que j'en insère ici est du célèbre M. de Sacy.

### Lettre de Pline a Quintilien

« Quoique vous soyez très-modeste [1], et « que vous ayez élevé votre fille dans les vertus convenables à la fille de Quintilien, et à « la petite-fille de Tutilius, cependant, aujourd'hui qu'elle épouse Nonius Céler, homme de distinction, et à qui ses emplois et ses « charges imposent une certaine nécessité de « vivre dans l'éclat, il faut qu'elle règle son train « et ses habits sur le rang de son mari. Ces « dehors n'augmentent pas notre dignité, « mais ils lui donnent plus de relief. Je sais « que vous êtes très-riche des biens de l'âme, « et beaucoup moins de ceux de la fortune

[1] « Quamvis et ipse sis continentissimus, et filiam tuam « ita institueris, ut decebat filiam tuam, Tutilii neptem : « quum tamen sit nuptura honestissimo viro Nonio Celeri, cui ratio civilium officiorum necessitatem quamdam nitoris imponit; debet, secundùm conditiones « mariti, veste, comitatu augeri : quibus non quidem augetur dignitas, ornatur tamen et instruitur. Te porrò « animo beatissimum, modicum facultatibus scio. Itaque « partem oneris tui mihi vindico, et, tanquam parens alter puellæ nostræ, confero quinquaginta millia nummûm : plus collaturus nisi à verecundia tuâ solâ mediocritate munusculi impetrari posse confiderem, ne « recusares. » (Plin. lib. 6, *Ep.* 32.)

« que vous ne devriez l'être. Je prends donc « sur moi une partie de vos obligations; et, « comme un second père, je donne à notre « chère fille cinquante mille sesterces ( 6,250 « liv.). Je ne me bornerais pas là, si je n'étais « persuadé que la médiocrité du petit présent « pourra seule obtenir de vous que vous le « receviez. Adieu. »

Cette lettre de Pline nous apprend une circonstance bien glorieuse pour Quintilien; c'est qu'après vingt années d'exercice public, employées avec une réputation et un succès étonnant, tant à enseigner la jeunesse qu'à plaider dans le barreau; après un long séjour à la cour auprès des jeunes princes, dont l'éducation devait lui donner et lui avait donné sans doute un grand crédit auprès de l'empereur, il n'avait point amassé de grands biens, et était toujours demeuré dans une louable médiocrité. Bel exemple, mais qui est rarement imité!

Juvénal[1] pourtant fait entendre que Quintilien était fort riche, et qu'il avait un nombre considérable de forêts, d'où il tirait sans doute un très-gros revenu.

Undè igitur tot
Quintilianus habet saltus?

Il faut nécessairement que ces richesses aient été postérieures au temps où Pline fit à Quintilien le présent dont il a été parlé. On croit qu'elles pouvaient être l'effet de la libéralité d'Adrien, lorsqu'il fut parvenu à l'empire[2], car il se déclara le protecteur des savants. Quintilien avait alors soixante-seize ans. On ne sait point s'il a vécu longtemps après, et l'histoire ne nous apprend rien de sa mort.

### II. Plan et caractère de la rhétorique de Quintilien.

On peut dire que la rhétorique de Quintilien, qu'il intitule *Institutions oratoires*, est la plus complète que l'antiquité nous ait laissée. Son dessein est de former un orateur parfait. Il le prend au berceau et dès sa naissance, et le conduit jusqu'au tombeau. Cette rhétorique est renfermée en douze livres. Dans le premier il traite de la manière dont il faut élever les enfants dès l'âge le plus tendre, puis de ce qui regarde la grammaire. Le second expose ce qui doit se pratiquer dans l'école de rhétorique, et plusieurs questions qui regardent la rhétorique même, si elle est une science, si elle est utile, etc. On trouve dans les cinq livres suivants les préceptes de l'invention et de la disposition. Les livres VIII, IX et X renferment tout ce qui regarde l'élocution. Le XI^e^, après un beau chapitre, où il s'agit de la manière de parler convenablement, *de aptè dicendo*, traite de la mémoire et de la prononciation. Dans le XII^e^, qui est peut-être le plus beau de tous, Quintilien marque quelles sont les qualités et les obligations personnelles de l'avocat comme tel, et par rapport à la plaidoirie; quand il doit quitter cette profession, et à quoi il doit s'occuper pendant sa retraite.

Un des caractères particuliers de la rhétorique de Quintilien est d'être écrite avec tout l'art, toute l'élégance, toute l'énergie du style, qu'il est possible d'imaginer. Il savait que les préceptes[1], quand on les traite d'une manière si nue et si subtile, ne sont propres qu'à dessécher l'esprit, et qu'à décharner, pour ainsi dire, le discours, en lui ôtant toute grâce et toute beauté, et lui laissant seulement des os et des nerfs, qui n'en font qu'un corps maigre et sec, ou plutôt un squelette. Il s'appliqua donc à faire entrer dans ses institutions tout l'agrément[2] dont cet ouvrage était susceptible, non pas, dit-il lui-même, pour faire parade d'esprit, car il pouvait choisir un sujet qui y fût plus propre; mais afin que les jeunes gens, invités par l'attrait du plaisir, s'appliquassent plus volontiers à la lecture et

[1] Sat. 7, lib. 3.
[2] An. J. C. 118.

[1] « Plerumquè nudæ illæ artes, nimiâ subtilitatis affectatione frangunt atque concidunt quicquid est in « oratione generosius, et omnem succum ingenii bibunt, « et ossa detegunt : quæ ut esse et astringi nervis suis « debent, sic corpore operienda sunt » (Quint. in *Proœm.* lib. 1.)

[2] « In cæteris admiscere tentavimus aliquid nitoris, « non jactandi ingenii gratiâ ( namque in id eligi materia « poterat uberior ), sed ut hoc ipso alliceremus magis ju- « ventutem ad cognitionem eorum quæ necessaria studiis « arbitrabamur, si, ducti jucunditate aliquâ lectionis, li- « bentiùs discerent ea, quorum ne jejuna atque arida tra- « ditio averteret animos, et aures (præsertim tam deli- « catas) raderet, verebamur. » ( Quint. lib. 3, cap. 1.)

à l'étude de ses préceptes, qui, dénués de grâce et d'ornement, ne manqueraient pas, en blessant la délicatesse de leurs oreilles, de rebuter aussi leur esprit. En effet, on voit dans ses écrits une grande richesse de pensées, d'expressions, d'images, et surtout de comparaisons, qu'une imagination vive et ornée d'une profonde connaissance de la nature lui fournit à propos, sans jamais s'épuiser ni tomber dans des redites ennuyeuses : comparaisons qui jettent dans les préceptes, souvent obscurs et désagréables par eux-mêmes, une clarté et une grâce qui en écartent tout ennui et tout dégoût.

Le principal but de Quintilien[1], dans sa Rhétorique, a été de s'opposer au mauvais goût d'éloquence qui prévalait de son temps, et de rappeler les esprits à une manière de penser et de juger plus saine, plus sévère, et plus conforme aux règles de la bonne nature. Sénèque, plus que tout autre, avait contribué à gâter et à corrompre le jugement des jeunes Romains, et à substituer à l'éloquence mâle et robuste qui avait régné jusqu'à lui les mignardises, s'il est permis de parler ainsi, d'un style chargé d'ornements, de pensées brillantes, d'antithèses et de pointes. Il sentait bien que ses écrits[2] ne pouvaient plaire à quiconque ferait cas des anciens : c'est pourquoi il n'avait cessé de parler mal d'eux, et de les décrier, même les plus généralement estimés, comme Cicéron et Virgile. Il était venu à bout en effet d'inspirer pour eux un mépris presque universel; de sorte que, lorsque Quintilien commença à enseigner, il ne trouva que Sénèque entre les mains des jeunes gens. Il n'entreprit pas de le leur ôter absolument; mais il ne pouvait souffrir qu'on le préférât à des écrivains qui valaient sans comparaison beaucoup mieux que lui.

Au reste, on ne doit pas être étonné que ce mauvais goût ait fait de si rapides progrès en si peu de temps : c'est ce qui arrive pour l'ordinaire. Il ne faut qu'un homme d'un certain caractère pour entraîner après lui tous les autres, et pour donner le ton à toute une nation. Tel était Sénèque. Je passe ici sous silence beaucoup d'autres qualités qui le faisaient admirer[1] : un naturel heureux, également propre à tout; une vaste étendue de connaissances; une étude assez profonde de la philosophie; et une morale remplie de principes, souvent très-exacts et très-solides. Pour me renfermer dans notre sujet, il avait un esprit facile et fécond, une belle et riche imagination, une composition aisée et brillante, des pensées très-solides, des expressions choisies et fort énergiques, des tours heureux et spirituels. Mais, pour son style[2], il était vicieux presque dans toutes ses parties, et d'autant plus dangereux, qu'il était plein de défauts agréables.

Ce style fleuri, ce goût de pointe, d'autant plus dangereux qu'il est plus à la portée de la jeunesse, et plus conforme à son caractère, saisit bientôt toute la ville. Il fallait que toute preuve[3], toute période finît par quelque pensée brillante, ou quelque tour singulier, qui frappât l'oreille, qui se fît remarquer, et qui mendiât en quelque sorte l'applaudissement.

Quintilien se crut obligé d'attaquer avec force ce mauvais goût; et c'est ce qu'il fait dans presque tout son ouvrage, en y établissant, sur le modèle des anciens, les principes de la vraie et solide éloquence. Ce n'est pas, comme il le déclare souvent, et comme son style le fait assez connaître, qu'il fût ennemi des beautés et des grâces du discours. Il reconnaît que Cicéron même[4], pour défendre

[1] « Quod accidit mihi, dum corruptum et omnibus vi-« tiis fractum dicendi genus revocare ad severiora judi-« cia contendo. » (Id. lib. 10, cap. 1.)

[2] « Tum autem solus hic ferè in manibus adolescen-« tium fuit. Quem non equidem omninò conabar excutere, « sed potioribus præferri non sinebam, quos ille non « destiterat incessere, quum diversi sibi conscius generis, « placere se in dicendo posse iis, quibus illi placerent, « diffideret. » Ibid.

[1] Quint. lib. 10, cap. 1.

[2] « Sed in eloquendo corrupta pleraque, atque eò per-« niciosissima, quòd abundant dulcibus vitiis. Velles « eum suo ingenio dixisse, alieno judicio. »

[3] « Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis sensus in « fine sermonis feriat aurem. Turpe autem ac propè ne-« fas ducunt, respirare ullo loco qui acclamationem non « petierit. » (Quint. lib. 8, cap. 5.)

[4] « Nec fortibus modò, sed etiam fulgentibus armis « prælatus in causâ est Cicero Cornelii : qui non assecu-« tus esset docendo judicem tantùm, et utiliter demùm « ac latinè perspicuèque dicendo, ut populus romanus « admirationem suam, non acclamatione tantùm, sed « etiam plausu confiteretur. Sublimitas profectò, et ma-« gnificentia, et nitor, et auctoritas expressit illum fra-

ses parties, employait des armes non-seulement fortes, mais brillantes; et que dans la cause de Cornélius Balbus, où il fut souvent interrompu par les applaudissements et les battements de mains de tout son auditoire, ce furent la sublimité, la pompe et l'éclat de son éloquence qui attirèrent ces bruyantes acclamations. Il ajoute à ce motif, qui semble ne regarder que la réputation de l'orateur, une réflexion bien vraie et bien sensée; c'est que la beauté du discours contribue même beaucoup au succès de la cause, parce que ceux qui écoutent volontiers se rendent plus attentifs, et deviennent plus disposés à croire ce qu'ils entendent, gagnés qu'ils sont par le plaisir, et quelquefois entraînés par l'admiration.

Quintilien ne rejette donc point les ornements; mais il veut que l'éloquence[1], ennemie du fard et de toute grâce empruntée, n'admette qu'une parure mâle, noble et majestueuse. Il consent qu'elle brille, mais de santé, s'il faut ainsi dire, et qu'elle ne doive sa beauté qu'à ses forces et à son embonpoint. Il porte ce principe si loin[2], que, s'il fallait choisir, il aimerait mieux la rudesse et la grossièreté des anciens que l'afféterie étudiée des modernes. Mais il y a, dit-il, en cette matière un milieu qu'on peut tenir; de même que dans nos tables et dans nos meubles il régne aujourd'hui une propreté et une élégance qui n'est point répréhensible, et dont il faut tâcher, s'il est possible, de faire une vertu.

On voit, par le peu que j'ai rapporté de Quintilien, combien la lecture d'un tel ouvrage peut être utile aux jeunes gens pour leur former le jugement. Elle ne l'est pas moins par rapport aux mœurs. Il a répandu dans toute sa rhétorique des maximes admirables. J'en ai rapporté une partie dans mon Traité de études.

Mais ce fonds de probité, si digne par lui-même de nos éloges, se trouve déshonoré par les flatteries impies de notre rhéteur à l'égard de Domitien, et par son désespoir à la mort de ses enfants, porté jusqu'à nier la Providence. Cet exemple, et beaucoup d'autres pareils, nous apprennent ce qu'il faut penser de ces vertus païennes qui n'avaient aucune racine que dans l'amour de soi-même, et d'une religion qui ne fournissait aucun dédommagement des pertes et des maux auxquels la vie humaine est exposée.

### III. — Manière d'enseigner la jeunesse, usitée du temps de Quintilien.

Avant que de terminer l'article de Quintilien, je tirerai de ses écrits une partie de ce qui regarde la manière d'enseigner usitée à Rome de son temps.

Il paraît[3] que c'était une coutume assez ordinaire à Rome de ne commencer à instruire les enfants qu'à l'âge de sept ans, parce qu'on croyait qu'avant cet âge ils n'ont ni la force du corps ni l'ouverture d'esprit nécessaires pour apprendre.

Quintilien pense autrement, et aime mieux s'en rapporter au sentiment de Chrysippe, qui avait fait un traité fort étendu et fort estimé sur l'éducation des enfants. Quoique ce philosophe donnât trois ans aux nourrices, il voulait que dès cet âge on s'appliquât à inspirer aux enfants de bons principes de morale, et qu'on les formât insensiblement à la vertu. Or, dit Quintilien, si on peut dès lors cultiver leurs mœurs, qui empêche qu'on ne cultive aussi leur esprit? Que veut-on que fasse un enfant depuis qu'il commence à parler? car enfin il faut bien qu'il fasse quelque chose. Est-il à propos de l'abandonner entièrement aux discours des gouvernantes et des domestiques? On sait bien qu'à cet âge-là il n'est point capable ni de travail, ni d'application : aussi ce ne sera pas une étude, mais un jeu; et on ne laissera pas de mettre à profit ces premiers

« gorem... Sed ne causæ quidem parùm confert hic ora-
« tionis ornatus. Nam qui libenter audiunt, et magis
« attendunt, et faciliùs credunt, plerumque ipsâ delec-
« tatione capiuntur, nonnunquam ipsâ admiratione au-
« feruntur. » (Quint. lib 8, cap. 3.)

[1] « Sed hic ornatus (repetam enim) virilis, fortis, et
« sanctus sit; nec effeminatam levitatem, nec fuco emi-
« nentem colorem amet; sanguine et viribus niteat. »
(Liv. 8, cap. 3.)

[2] « Et, si necesse sit, veterem illum horrorem dicendi
« malim, quàm istam novam licentiam. Sed patet media
« quædam via: sicut in cultu victoque accessit aliquis
« citra reprehensionem nitor, quem, sicut possumus,
« adjiciamus virtutibus. » (Ibid. cap. 5.)

[1] Quintil. lib. 1, cap. 1.

temps de l'enfance jusqu'à la septième année, qui pour l'ordinaire sont perdus, en leur apprenant mille choses agréables et qui sont à leur portée.

On commençait par l'étude de la langue grecque [1] : mais celle de la langue latine suivait de près ; et dans tout le reste du temps on cultivait les deux langues avec un égal soin. C'est ce qui ne se pratique point assez régulièrement parmi nous ; aussi la plupart de nos Français ne savent-ils point leur langue naturelle par principes.

Quand les enfants avaient appris à bien lire et à écrire correctement, on leur enseignait la grammaire, tant de la langue latine que de la grecque.

Il y avait pour cela des maîtres particuliers, qui enseignaient à la maison, et d'autres maîtres qui enseignaient dans les écoles publiques. Quintilien examine laquelle de ces deux manières d'enseigner est la plus utile [2] ; et, après avoir pesé mûrement les raisons de part et d'autre, il se déclare pour les écoles publiques. Le chapitre où il traite cette question est un des plus beaux endroits de son ouvrage.

La grammaire n'était point regardée alors comme une occupation frivole et peu importante [3] : les Romains en faisaient un grand cas, et y donnaient une application particulière, persuadés que prétendre s'avancer dans les sciences sans le secours de la grammaire, c'est vouloir élever un édifice sans fondement. Ils ne s'arrêtaient pas à des minuties et à des subtilités qui ne servent qu'à rétrécir et à dessécher l'esprit : ils en étudiaient sérieusement les principes, et en approfondissaient les raisons ; car, de toute la grammaire, rien ne nuit que ce qui est inutile.

La grammaire, c'est-à-dire l'art d'écrire et de parler correctement, roule sur quatre principes : la raison, l'ancienneté, l'autorité, l'usage [4]. Quintilien dit une chose admirable sur ce dernier chef, c'est-à-dire sur la coutume et l'usage. Ce mot [5], selon lui, a besoin d'explication, et il est nécessaire de bien définir ce que l'on entend par usage. Car si l'on prend ce mot pour ce que l'on voit faire au plus grand nombre, les conséquences en seront dangereuses, non-seulement pour le langage, mais, ce qui est beaucoup plus important, pour les mœurs ; car, dit-il, peut-on espérer ce bonheur, que ce qui est bien et selon les règles soit suivi du plus grand nombre ? Il rapporte plusieurs coutumes très-communes de son temps, qui ne devaient point être regardées comme des usages, mais comme des abus, quoiqu'elles se fussent emparées généralement de toute la ville. On appellera donc usage, conclut-il, en matière de langage, ce qui est reçu par le consentement de ceux qui savent bien parler ; comme, en fait de mœurs, l'usage sera ce qui a l'approbation des gens de bien.

Le soin d'apprendre aux enfants à lire et à écrire correctement [1], et de leur enseigner les principes des deux langues grecque et latine, était le premier, mais non le principal devoir des grammairiens. Ils y joignaient la lecture et l'explication des poëtes ; ce qui avait une très-grande étendue, et demandait une profonde érudition. Ils ne se contentaient pas de faire remarquer à un enfant la propriété et la signification naturelle des mots, les différents pieds qui entrent dans la construction des vers, les tours et les expressions qui sont propres à la poésie, les tropes et les figures : ils s'appliquaient [2] principalement à montrer ce qu'il faut observer dans l'économie d'une pièce,

[1] Quintil. lib. 1, cap. 1.
[2] Ibid. cap. 2.
[3] Ibid. cap. 4.
[4] Ibid. 1, cap. 6.
[5] « Sed huic ipsi necessarium est judicium, constituendumque imprimis id ipsum quid sit, quod consuetudinem vocemus. Quæ si ex eo quod plures faciunt nomen accipiat, periculosissimum dabit præceptum, non orationi modò, sed (quod majus est) vitæ. Undè enim tantùm boni, ut pluribus quæ recta sunt placeant? Igitur ut velit, et comam in gradus frangere, et in balneis perpotare, quamlibet hæc invaserint civitatem, non erit consuetudo, quia nihil horum ca ret reprehensione.... sic, in loquendo, non, si quid vitiosè multis insederit, pro regulâ sermonis accipiendum erit.... Ergo consuetudinem sermonis vocabo consensum eruditorum; sicut vivendi, consensum bonorum. » (Quintil. lib. 1, cap. 6.)

[1] Lib. 1, cap. 5.

[2] « Præcipuè verò illa infigat animis, quæ in œconomiâ virtus, quæ in decoro rerum ; quid personæ cuique convenerit ; quid in sensibus laudandum, quid in verbis ; ubi copia probabilis, ubi modus... »

dans les bienséances, dans les caractères; ce qu'il y a de beau dans les pensées et dans la diction; pourquoi le style est tantôt étendu et abondant, tantôt succinct et resserré. Ils donnaient aussi aux enfants une connaissance exacte de tout ce qui a rapport, dans les poëtes, à la fable ou à l'histoire, sans pourtant charger leur mémoire de rien d'inutile. Du moins ce sont les règles que Quintilien leur prescrit. Il compte pour une perfection[1] dans un grammairien, d'ignorer certaines choses, qui en effet ne méritent pas d'être sues.

Les grammairiens[2] commençaient aussi à former les jeunes gens à la composition en leur faisant faire de petits récits, des fables, des narrations plus étendues. Ils empiétaient quelquefois[3], et Quintilien s'en plaint, sur ce qui appartenait à la rhétorique, et faisaient composer à leurs disciples des discours, non-seulement dans le genre démonstratif, qui semblait leur être abandonné, mais même dans le genre délibératif.

Dans le même temps que les jeunes gens étaient instruits dans la grammaire[4], ils apprenaient aussi la musique, la géométrie, la danse, qui forme le corps, et l'art de bien prononcer; toutes choses regardées comme nécessaires à l'orateur futur, et qui précédaient toujours l'étude de la rhétorique.

L'âge d'entrer dans la rhétorique n'était point fixé, et ne pouvait l'être, parce qu'il dépendait du progrès qu'on avait fait dans les études précédentes. Ce que l'on sait certainement, c'est que les jeunes gens y demeuraient plusieurs années[5]. *Adulti ferè pueri ad hos præceptores transferuntur et apud eos juvenes etiam facti perseverant.* On peut conjecturer qu'ils entraient pour l'ordinaire en rhétorique à treize ou quatorze ans, et qu'ils y demeuraient jusqu'à dix-sept ou dix-huit ans. Ce long espace de temps qu'ils donnaient à la rhétorique ne doit pas nous étonner, parce qu'à Rome, aussi bien qu'à Athènes, l'éloquence ouvrant la porte aux premières dignités de la république, l'étude de cet art y faisait la principale occupation de la jeunesse. Il faut se souvenir qu'on étudiait en même temps la rhétorique sous des maîtres grecs et sous des maîtres latins.

La fonction des rhéteurs embrassait deux parties: les préceptes et les déclamations.

Quintilien, en plusieurs endroits de son ouvrage, prouve l'utilité et la nécessité des préceptes: mais il est bien éloigné de croire qu'en composant on doive s'y asservir scrupuleusement, et les regarder comme des lois d'une nécessité indispensable. La rhétorique serait certainement quelque chose de bien aisé, si on pouvait la renfermer dans un petit nombre de règles fixes et stables. Aussi ces règles changent-elles selon le temps, l'occasion et la nécessité. C'est pour[1] cela que la principale partie de l'orateur est le jugement, parce qu'il se détermine différemment, selon le besoin des affaires.

Le rhéteur dictait ces préceptes à ses disciples, ce qui devait emporter beaucoup de temps: car, pour l'ordinaire, les rhétoriques étaient fort longues, comme on en peut juger par celle de Quintilien. On y traitait souvent des matières fort abstraites, et peu propres ce me semble, à inspirer du goût pour l'éloquence. Ce sont de ces sortes d'endroits qu'en faveur de la jeunesse j'ai pris la liberté de retrancher dans l'édition que j'ai donnée de ce rhéteur. Il trouva cette coutume établie, et il ne pouvait sagement s'en écarter. Mais il dédommage bien ses lecteurs, non-seulement par les beautés et les grâces du style répandues dans tous les endroits qui en étaient susceptibles, mais encore plus par les réflexions sensées dont il accompagne la plupart de ses préceptes. Et combien, lorsqu'il les expliquait à ses disciples, la vive voix y ajoutait-elle de force et de clarté!

Pour apprendre aux jeunes gens[2] à mettre en pratique les préceptes qu'on leur avait expliqués, le maître les formait à la composition. Ils faisaient d'abord des narrations historiques; puis ils s'élevaient jusqu'à louer les grands hom-

[1] « Ex quo mihi inter virtutes grammatici habebitur, « aliqua nescire. »
[2] Lib. 1, cap. 6
[3] Lib. 2, cap. 1.
[4] Lib. 1, cap. 7, etc.
[5] Lib. 2, cap. 2.

[1] « Atque adeò res in oratore præcipua consilium, « quia varié et ad rerum momenta convertitur. » (Lib. 2, cap. 13.)
[2] Lib. 2, cap. 5.

mes, et à blâmer ceux qui se sont rendus odieux par leurs méchantes actions; et quelquefois ils en faisaient le parallèle et la comparaison. Ils s'exerçaient aussi, par des lieux communs, sur l'avarice, sur l'ingratitude, et d'autres vices en général: par certaines thèses qui fournissent beaucoup à l'éloquence; par exemple, si la vie champêtre est préférable à celle qu'on mène à la ville, si l'homme de guerre acquiert plus de gloire que le jurisconsulte.

On avait soin aussi d'exercer leur mémoire[1]. Quintilien voulait que ce fût en leur faisant apprendre par cœur de beaux endroits choisis des orateurs, des historiens, et des autres auteurs les plus estimés: les poëtes étaient réservés aux grammairiens. Par là[2], dit-il, ils se formeront le goût de bonne heure; leur mémoire leur fournira sans cesse d'excellents modèles, qu'ils imiteront même sans y penser: les expressions, les tours, les figures naîtront sous leur plume, et sortiront comme d'un trésor caché, où toutes ces richesses étaient pour ainsi dire en réserve.

Par ces différents exercices[3], ils étaient insensiblement conduits à la composition de discours en forme, appelés *déclamations*, qui faisaient la principale occupation de la rhétorique. C'étaient des harangues composées sur des sujets feints et imaginés, à l'imitation de celles qui se font dans le barreau et dans les délibérations publiques. Démétrius de Phalère fut le premier qui en introduisit l'usage chez les Grecs.

Les déclamations étaient instituées pour disposer aux actions sérieuses du barreau, dont elles devaient être une fidèle expression; et tant qu'elles se tinrent dans ces justes bornes, et qu'elles imitèrent parfaitement la forme et le style des véritables plaidoyers, elles furent d'une grande utilité. En effet, cette sorte de composition renfermait toutes les parties et toutes les beautés qui se trouvent dans un discours suivi.

Mais cet exercice, si utile en lui-même, dégénéra tellement par l'ignorance et le mauvais goût des maîtres, que les déclamations furent une des principales causes de la ruine de l'éloquence. On choisissait des sujets fabuleux, tout extraordinaires, et qui n'avaient aucun rapport aux matières qui se traitent dans le barreau. J'en citerai un seul exemple qui fera juger des autres[1]. Il y avait une loi qui ordonnait qu'on coupât les mains à celui qui aurait maltraité son père. *Qui patrem pulsaverit, manus ei præcidantur*. Un tyran, ayant fait venir dans la citadelle un père avec ses deux enfants, ordonna à ceux-ci de maltraiter leur père. L'un d'eux, pour éviter une si affreuse impiété, se précipita du haut de la citadelle: l'autre, contraint par la nécessité, maltraita et frappa son père; puis il tua le tyran, dont il était devenu ami, et reçut la récompense accordée par les lois en pareil cas. Il fut ensuite appelé devant les juges pour avoir maltraité son père, et l'on demanda que les mains lui fussent coupées. Le père prit sa défense. On traitait dans les déclamations des matières encore bien plus bizarres. Le style[2] répondait au choix des sujets. Ce n'étaient qu'expressions recherchées, pensées brillantes, pointes, antithèses, jeux de mots, figures outrées, vaine enflure; en un mot, ornements puérils, entassés sans jugement et sans choix.

Quintilien s'opposa de toutes ses forces à ce mauvais goût, et s'étudia à réformer les déclamations, en les rappelant à leur première origine, et les rendant conformes à la pratique du barreau. Ne croyant pas néanmoins devoir aller de droit fil contre le torrent de la coutume, il se relâcha en quelque chose, et céda jusqu'à un certain point. Il est beau de

[1] Ibid. cap. 8.

[2] « Sic assuescent optimis, semperque habebunt intra « se quod imitentur: etiam non sentientes, formam ii- « lam, quam mente penitus acceperint, expriment. Abun- « dabunt autem copiâ verborum optimorum, et composi- « tione, ac figuris jam non quæsitis, sed sponte et ex « reposito velut thesauro se offerentibus. »

[3] Lib. 2, cap. 4.

[1] Senec. Decl. 4, lib. 9.

[2] « Hæc tolerabilia essent, si ad eloquentiam ituris « viam facerent: nunc et rerum tumore, et sententiarum « vanissimo strepitu, hoc tantum proficiunt, ut, quum « in forum venerint, putent se in alium terrarum orbem « delatos. Et ideò ego adolescentulos existimo in scholis « stultissimos fieri, quia nihil ex iis, quæ in usu habe- « mus, aut audiunt, aut vident... sed mellitos verborum « globulos, et omnia dicta factaque quasi papavere et « sesamo sparsa. » (PETRON. in *init.*)

voir comment il justifie lui-même sa condescendance.

« Quoi donc[1]! lui disait-on, il ne sera jamais permis à des jeunes gens de traiter des « sujets extraordinaires? de donner carrière « à leur esprit, de s'abandonner aux saillies « d'une imagination échauffée, et d'enfler un « peu leur style et leur éloquence? Ce serait « bien le mieux, répond Quintilien. Mais « qu'ils s'en tiennent du moins à ce qui est « hasardé, à ce qui sent l'enflure; et qu'ils « ne donnent pas dans ce qui est, à des yeux « un peu clairvoyants, ridicule et extravagant. « Enfin, s'il faut avoir quelque indulgence « pour nos déclamateurs, laissons-les se remplir et s'enfler tant qu'ils voudront, pourvu « qu'ils sachent que, comme on met certains « animaux à l'herbe pendant un temps pour « s'engraisser, et qu'ensuite, après leur avoir « tiré du sang, on les remet à la nourriture « ordinaire, propre à conserver leurs forces, « ils doivent de même se défier de leur plénitude, et en retrancher les superfluités vicieuses, s'ils veulent que leurs productions « soient véritablement saines et vigoureuses. « Autrement, à la première action publique « qu'ils entreprendront, on verra que cette « prétendue plénitude n'était qu'enflure et « tumeur. »

Avec des précautions si sages, les déclamations pouvaient être fort utiles aux jeunes gens. Il ne faut point exiger d'eux ni attendre d'abord un discours parfait[2]. On doit même bien augurer d'un esprit fécond et abondant, qui hasarde et fait des efforts, dût-il quelquefois se laisser emporter. Il est bon que dans cet âge il y ait quelque chose à retrancher. Quand un jeune homme avait bien travaillé en particulier le sujet qu'on lui avait donné à traiter, il apportait sa composition dans l'école, et en faisait lecture devant tous ses compagnons. Le maître quelquefois, pour les rendre plus attentifs et leur former le jugement, leur demandait ce qu'ils trouvaient à louer ou à blâmer dans ce qui venait d'être lu. Lui-même après marquait le jugement qu'il en fallait porter, soit pour les pensées, soit pour l'expression et le tour : il indiquait les endroits qu'il fallait ou éclaircir, ou étendre, ou abréger, mêlant toujours quelque adoucissement ou quelque louange à sa critique, pour la mieux faire recevoir. « Pour moi[1], dit « Quintilien, quand je voyais des jeunes « gens qui égayaient un peu trop leur style, « et dont les pensées étaient plus hardies que « solides : quant à présent, leur disais-je, « cela est bien; mais il viendra un temps que « je ne vous permettrai pas ces libertés. De la « sorte, ils se trouvaient flattés du côté de « l'esprit, sans être trompés du côté du jugement. »

Lorsque le jeune homme, sur les avis du maître, avait bien retouché sa pièce, on le préparait à la prononcer en public; et c'était là un des grands avantages de l'étude qu'on faisait en rhétorique, et en même temps un des plus pénibles exercices pour le maître, comme le poëte satirique le marque[2] :

Declamare doces, o ferrea pectora, Veeii.

On assemblait les parents et les amis; et c'était le comble de la joie pour un père, quand il voyait son fils réussir dans ces déclamations, qui le préparaient aux plaidoiries du barreau, et le mettaient en état de s'y distinguer un jour avec éclat.

[1] « Quid ergo? Nunquam hæc supra fidem, et poetica « (ut verè dicam) themata juvenibus pertractare permittemus, ut exspatientur et gaudeant materiâ, et quasi « in corpus eant? Erat optimum. Sed certè sint grandia « et tumida, non stulta etiam, et acrioribus oculis intuenti ridicula. Ac, si jam cedendum est, impleat se « declamator aliquandò, dum sciat, ut quadrupedes, « quum viridi pabulo distentæ sunt, sanguinis detractione curantur, et sic ad cibos viribus conservandis « idoneos redeunt : ita sibi quoque tenuandos adipes, et « quicquid humoris corrupti contraxerit, emittendum, « si esse sanus ac robustus volet. Alioqui, tumor ille inanis primo cujusque veri operis conatu deprehendetur.» (Quintil. lib. 2, cap. 11.)

[2] « In pueris oratio perfecta nec exigi, nec sperari « potest : melior autem est indoles læta, generosique conatus, et vel plura justo concipiens interim spiritus. « Nec unquam me in his dicentis annis offendat, si quid « superfuerit. » (Lib. 2, cap. 4.)

[1] « Solebam ego dicere pueris aliquid ausis licentius « aut lætius, laudare illud me adhuc : venturum tempus « quo idem non permitterem. Ita et ingenio gaudebant, « et judicio non fallebantur. » (Quint. lib. 2, cap. 4.)

[2] Juv. sat. 7.

On a dû être étonné de n'entendre point parler, parmi les différents exercices de rhétorique, de la lecture et de l'explication des bons auteurs, seule capable de former parfaitement le goût des jeunes gens, et de leur apprendre à bien composer. Quintilien avoue que cela manquait de son temps [1], lorsqu'il commença à enseigner la rhétorique. Il en sentait dès lors toute l'utilité, et il mit cet exercice en pratique par rapport à quelques jeunes gens qu'il instruisait en particulier, et dont les parents lui avaient demandé en grâce de leur expliquer les auteurs; mais, ayant trouvé la coutume contraire établie dans les écoles, il n'osa pas s'écarter de l'ancienne manière, tant la coutume a de force et d'empire sur les esprits! Convaincu de l'extrême importance de cette pratique pour les jeunes gens, il la recommande avec soin dans ses livres de l'Institution de l'orateur; et comme le grammairien était chargé de leur expliquer les poëtes, il veut que le rhéteur leur donne la connaissance des orateurs et des historiens, mais surtout des orateurs, en les lisant avec eux, et leur en faisant sentir toutes les beautés : et il met cet exercice [2] beaucoup au-dessus de tous les préceptes de rhétorique, quelque excellents qu'ils puissent être, auxquels il préfère infiniment les exemples; car, dit-il, ce que le rhéteur se contente d'enseigner, l'orateur le met sous les yeux. L'un montre aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir, l'autre les prend comme par la main, et les y fait entrer [3]. *Quæ doctor præcipit, orator ostendit.*

Je me suis peut-être un peu trop étendu sur ce qui regarde l'excellent maître de rhétorique dont j'ai cité plusieurs endroits, et je dois en faire des excuses aux lecteurs. Je les prie donc de me pardonner une prédilection trop marquée pour Quintilien, qui est mon auteur favori, et qui fait le sujet de mes leçons au collége royal depuis plus de quarante ans. J'avoue que je suis charmé et enchanté de la lecture de ses livres, qui me paraît toujours nouvelle; et j'en fais d'autant plus de cas, que je ne connais point d'auteur plus capable de prémunir l'esprit des jeunes gens contre le faux goût d'éloquence qui semble vouloir, de nos jours, prévaloir et prendre le dessus.

Nous avons plusieurs saints qui ont enseigné la rhétorique, et qui ont fait beaucoup d'honneur à cette profession par leur profond savoir, et encore plus par leur solide piété : saint Cyprien, saint Grégoire de Nazianze, saint Augustin [1], etc. Ce dernier nous parle d'un célèbre rhéteur, nommé *Victorin*, à qui l'on avait érigé une statue à Rome, où les savantes leçons qu'il donnait aux enfants des plus illustres sénateurs lui avaient acquis une grande réputation. Le récit touchant de sa conversion (car il avait renoncé courageusement au paganisme, et s'était fait chrétien) contribua beaucoup à celle de saint Augustin.

---

## CHAPITRE IV.

### DES SOPHISTES.

Dans la matière que je traite ici, j'ai tiré un grand secours de l'ouvrage de M. Hardion sur *l'origine et les progrès de la rhétorique dans la Grèce*, dont il n'y a encore qu'une légère partie qui ait été donnée au public.

Il est difficile de donner une juste idée et une exacte définition des sophistes, parce que leur état et leur réputation ont souffert divers changements. Ce fut d'abord un titre fort honorable. Puis, extrêmement décrié par les vices des sophistes et par l'abus qu'ils firent de leurs talents, il devint un titre méprisable et odieux. Enfin ce même titre, comme réhabilité par le mérite de ceux qui le portaient, fut en honneur pendant une assez longue suite de siècles, ce qui n'empêcha pas qu'alors même plusieurs n'en abusassent.

Le nom de *sophiste* avait chez les anciens une fort grande étendue, et était donné à tous ceux qui avaient l'esprit orné de connaissances utiles et agréables, et qui fai-

[1] Lib. 2, cap. 5.

[2] « Hoc diligentiæ genus ausim dicere plus collaturum « discentibus, quam omnes omnium artes... Nam in omni- « bus fere minùs valent præcepta, quam exempla. » (QUINTIL. lib. 2, cap. 5.)

[3] Lib. 10, cap. 1.

[1] Confes. lib. 8, cap. 2.

saient part aux autres de leurs lumières, soit de vive voix, soit par écrit, sur quelque science et quelque matière que ce fût. On peut juger par là combien cette qualité fut honorable dans les commencements, et quel respect elle dut attirer à ceux qui, se distinguant par un mérite particulier, s'appliquaient à former les hommes, soit à la vertu, soit aux sciences, soit au gouvernement des états. La plus grande preuve qu'on puisse donner, dit Isocrate[1], de l'estime singulière qu'on avait pour les sophistes, c'est que Solon, qui le premier des Athéniens a eu le titre de sophiste, fut jugé par nos ancêtres le plus digne d'être mis à la tête du gouvernement[2]. Hérodote le compte parmi les sophistes que l'opulence de Crésus et son amour pour les beaux-arts attirèrent à sa cour.

Lorsque, par la conquête des états de Crésus, l'Asie Mineure eut été assujettie aux armes des Perses, la plupart des sophistes repassèrent dans la Grèce, et la ville d'Athènes devint, sous le gouvernement de Pisistrate et de ses enfants, l'asile et le séjour favori des savants.

Pour bien comprendre de quel secours ils furent pour la Grèce, il n'y a qu'à se souvenir des importants services qu'ils rendirent à Périclès, j'entends pour la politique et pour le gouvernement.

Tous les arts, dont l'objet est grand et considérable[3] veulent dans ceux qui les cultivent un esprit de discussion, et une profonde connaissance de la nature. C'est par là qu'on s'accoutume à concevoir des pensées hautes et sublimes, et qu'on peut arriver à la perfection. Périclès joignit à d'heureuses dispositions naturelles cette habitude de méditer et d'approfondir. Etant tombé entre les mains d'Anaxagore, qui suivait en tout cette méthode[4], il apprit de lui à remonter aux principes des choses, et s'appliqua particulièrement à l'étude de la nature. L'histoire nous apprend l'usage qu'il en fit dans une occasion où une subite éclipse de soleil avait causé dans sa flotte une consternation générale. Anaxagore, qui était plein de ces matières, en faisait le principal objet de ses conférences avec Périclès, qui sut en tirer ce qui lui convenait pour l'appliquer à la rhétorique.

Damon[1], qui prit la place d'Anaxagore auprès de Périclès, ne se donnait que pour musicien, mais cachait sous ce nom et sous cette profession une profonde science. Périclès passait les journées entières avec lui, soit pour perfectionner les connaissances qu'il avait déjà, soit pour en acquérir de nouvelles. Damon était l'homme du monde le plus aimable, et en qui l'on trouvait le plus de ressources sur quelque matière qu'on voulût le consulter. Il avait étudié à fond la nature, et les effets des différentes espèces de musique. Il composait lui-même très-habilement, et ses ouvrages tendaient tous à inspirer l'horreur du vice et l'amour de la vertu.

Quelque soin que ce sophiste eût pris de cacher sa véritable profession, ses ennemis, ou plutôt ceux de Périclès, s'aperçurent avec le temps que sa lyre n'était qu'un masque qu'il avait pris pour se déguiser : dès lors ils s'appliquèrent à le décrier parmi le peuple. Ils le peignirent comme un homme ambitieux, inquiet, et qui favorisait la tyrannie. Les poëtes comiques les secondèrent de tout leur pouvoir par les ridicules qu'ils lui donnèrent; enfin il fut appelé en justice, et banni du ban de l'ostracisme. Son mérite et son attachement pour Périclès étaient ses plus grands crimes.

Cet illustre Athénien eut encore un autre maître[2], tant pour l'éloquence que pour la politique, dont le nom et la profession doivent étonner : c'est la fameuse Aspasie de Milet. Cette femme, célèbre par sa beauté, par son savoir et par son éloquence, faisait tout à la fois deux métiers bien différents, celui de courtisane et celui de sophiste. Sa maison était le rendez-vous des plus graves personnages d'Athènes. Elle donnait ses leçons d'éloquence et de politique avec tant de bienséance et de modestie, que les maris ne craignaient point d'y mener leurs femmes, et qu'elles pouvaient y assister sans honte et sans danger.

[1] Περὶ ἀντιδόσεως, pag. 677.
[2] Lib. 1, cap 29.
[3] Plato in Phædr. pag. 269.
[4] Plut. in Pericl. pag. 151.

[1] Id. in Pericl. pag. 153 et 154. — Plato in Lach. pag. 180.
[2] Plut. in Pericl. pag. 165 et 169. — Athen. lib. 13, pag. 608. — Hes. in voce Θαργήλιον. — Suid. ibid.

Elle avait suivi dans sa conduite et dans ses études l'exemple d'une autre courtisane de Milet, nommée Thargélie, qui, par ses talents, avait mérité le titre de sophiste, et que son extrême beauté avait élevée au faîte de la grandeur. Dans le temps que Xerxès méditait la conquête de la Grèce, il l'avait engagée à faire usage de ses charmes et de son esprit pour lui gagner plusieurs villes grecques. Elle le servit selon ses vœux. Elle fixa enfin ses courses dans la Thessalie, dont le souverain l'épousa, et elle vécut sur le trône pendant trente ans.

Aspasie joignait à beaucoup d'esprit et de beauté une profonde connaissance de la rhétorique et de la politique. Socrate[1] (quel homme, et de quelle réputation !) se glorifiait de devoir à ses instructions tout ce qu'il avait d'éloquence, et lui attribuait le mérite d'avoir formé les plus grands orateurs de son temps. Il laisse même entendre dans Platon qu'Aspasie avait eu la meilleure part à cette oraison funèbre que Périclès avait prononcée à la louange des Athéniens morts les armes à la main pour la patrie, et qui parut si admirable, que, lorsqu'il eut cessé de parler, les mères et les femmes de ceux qu'il avait loués coururent l'embrasser, et lui donnèrent des couronnes et des bandelettes comme à un athlète victorieux.

Périclès était en assez mauvaise intelligence avec sa femme, et elle consentit sans peine à se séparer de lui. Après qu'il l'eut mariée à un autre, il prit en sa place Aspasie, et vécut avec elle dans la plus parfaite union. Elle était depuis longtemps en butte aux traits satiriques des poëtes, qui, dans leurs comédies, la désignaient, tantôt sous le nom d'Omphale, tantôt sous celui de Déjanire, et tantôt sous celui de Junon[2]. Il n'est pas certain si ce fut avant ou après son mariage qu'elle fut appelée en justice pour crime d'impiété. On sait seulement que Périclès eut beaucoup de peine à la sauver, et qu'il employa, pour la justifier, tout ce qu'il avait d'éloquence et de crédit.

Il est fâcheux qu'Aspasie ait déshonoré par l'irrégularité de ses mœurs, et par sa profession de courtisane, tant de belles qualités qui la rendaient d'ailleurs si estimable, et qui, sans cette tache, auraient fait un honneur infini à son sexe. Mais elles marquent de quoi il est capable, et jusqu'où il peut porter les talents de l'esprit, et même la science du gouvernement.

Outre Anaxagore, Damon et Aspasie, qui avaient été les principaux maîtres de Périclès pour la politique et pour l'éloquence, il avait encore attiré chez lui quelques autres sophistes d'une grande réputation. On voit, par cette conduite, quel cas et quel usage les plus grands hommes de l'antiquité faisaient des sciences, qu'ils étaient bien éloignés de regarder comme un simple amusement, propre tout au plus à satisfaire la curiosité de l'esprit par de rares connaissances, mais incapable de former les hommes au gouvernement des états.

Les honneurs extraordinaires rendus aux sophistes dans toute la Grèce marquent combien ils y étaient estimés et considérés. Quand ils arrivaient dans une ville[1], on allait en foule au-devant d'eux, et l'entrée qu'ils y faisaient avait un air de triomphe. On les gratifiait du droit de bourgeoisie, on leur accordait toutes sortes d'immunités, on leur érigeait des statues. Rome en éleva une à l'honneur du sophiste Proërèse[2], qui y était allé par l'ordre de l'empereur Constant. On ne peut rien imaginer de plus glorieux ni de plus flatteur que l'inscription de cette statue : REGINA RERUM ROMA REGI ELOQUENTIÆ, c'est-à-dire : *Rome, la reine du monde, au roi de l'éloquence.*

L'expérience qu'on avait faite, dans la plupart des villes, du secours dont étaient les sophistes pour ceux qui étaient chargés du maniement des affaires publiques, et surtout pour l'instruction de la jeunesse, leur attira toutes ces marques glorieuses d'estime et de distinction. D'ailleurs on ne peut pas dissimuler que plusieurs d'entre eux avaient beaucoup d'esprit, qu'ils avaient acquis par leur travail une grande étendue de connaissances, et qu'ils se distinguaient d'une manière particulière par le talent de la parole. Les plus célèbres et qui parurent du temps de Socrate, sont Gorgias, Tisias, Protagore, Prodicus

[1] Plat. in Menex. pag. 236-249.
[2] Plut. in Pericl. pag. 169

[1] S. Chrys. in ep. ad Eph.
[2] Eunapius.

Gorgias est surnommé *le Léontin*, parce qu'il était de Léonte, ville de Sicile. Ses citoyens, qui étaient en guerre avec ceux de Syracuse[1], le députèrent, comme le plus habile orateur qui fût parmi eux, pour implorer le secours des Athéniens. Il charma les Athéniens par son éloquence, et en obtint tout ce qu'il demandait. Comme elle était nouvelle pour eux, elle les éblouit par l'éclat des mots, des pensées, des tours, des figures, et par ces sortes[2] de périodes artistement travaillées, et pour ainsi dire tirées au cordeau, dont les membres, par une disparité et une ressemblance étudiées, se répondent les uns aux autres avec une entière justesse, et forment une cadence mesurée et compassée qui flatte agréablement l'oreille. Ces sortes de gentillesses, car on peut bien les appeler ainsi, se pardonnent quand elles sont rares, et ont même de la grâce quand on en use sobrement, comme fait Cicéron. Mais Gorgias s'y livrait sans retenue. Tout était brillant dans son style, et l'art s'y montrait partout à découvert. Il alla en faire parade sur un plus grand théâtre, c'est-à-dire aux jeux olympiques, et ensuite aux jeux pythiens; et il y fut également admiré de toute la Grèce. On lui prodigua partout[3] les plus grands honneurs, et on alla jusqu'à lui ériger à Delphes une statue d'or, ce qui n'avait été accordé à personne.

Gorgias[4] fut le premier qui osa se vanter, dans un nombreux auditoire, qu'il était prêt à répondre sur quelque matière qu'on voulût lui proposer; ce qui devint fort commun dans la suite. Crassus a raison de se moquer d'une si sotte vanité, ou plutôt, comme il l'appelle lui-même, d'une si ridicule impudence.

Il vécut jusqu'à cent sept ans[5], sans jamais interrompre ses études; et sur ce qu'on lui demandait comment il pouvait soutenir une si longue vie, il répondit que sa vieillesse ne lui avait jamais donné aucun sujet de plainte.

Entre ses disciples, Isocrate est le plus illustre, et celui qui lui a fait le plus d'honneur.

Tisias était compatriote de Gorgias[1] : il lui fut même donné pour adjoint, selon quelques-uns, dans la députation vers les Athéniens. Il s'en fit aussi beaucoup estimer. Il eut pour disciple Lysias, fameux orateur dont je parlerai dans la suite.

Protagore, d'Abdère en Thrace, était du même temps que Gorgias, et peut-être même un peu antérieur. Il était aussi du même goût, et eut, comme lui, beaucoup de réputation pour l'éloquence. Il l'enseigna pendant quarante ans[2], et amassa dans cette profession des sommes plus considérables que jamais n'auraient pu faire ni Phidias, ni dix autres statuaires aussi habiles que lui. C'est ainsi que s'explique Socrate dans Platon.

Aulu-Gelle[3] rapporte un procès fort singulier entre ce Protagore et un de ses disciples. Celui-ci, qui s'appelait Évathle, pressé d'un vif désir de se rendre un célèbre avocat, s'adresse à Protagore. On convient du prix, car c'était toujours par où ces sortes de maîtres commençaient; et le rhéteur s'engage à révéler à Evathle les plus secrets mystères de l'éloquence. Le disciple, de son côté, paie sur-le-champ la moitié du prix convenu, et remet le paiement de l'autre jusqu'après le gain de la première cause qu'il plaidera. Protagore, sans perdre de temps, étale tous ses préceptes, et, après un grand nombre de leçons, prétend avoir mis son disciple en état de briller dans le barreau, et le presse d'y faire essai de son savoir. Evathle, soit timidité ou autre raison, traîne toujours en longueur, et s'obstine à ne point exercer son nouveau talent. Le rhéteur, las d'un refus si opiniâtre, le traduit devant les juges. Là, sûr de la victoire, quel que puisse être le jugement, il insulte au jeune homme. car, lui dit-il, si la sentence m'est favorable, elle vous oblige de me payer; si elle m'est contraire, elle vous fait gagner votre première

[1] Diod. lib. 12. pag. 106.

[2] « Paria paribus adjuncta, et similiter definita; item-« que contrariis relata contraria, quæ suâ sponte, etiam « si id non agas, cadunt plerumque numerosè, Gorgias « primus invenit : sed his est usus intemperanter. » (Cic. *de Orat.* n. 175.)

« Gorgias avidior est generis ejus, et his festivitatibus « (sic enim ipse censet) insolentius abutitur. » (Ibid. n. 176.)

[3] « Gorgiæ tantus honos habitus est à totâ Græciâ, « soli ut ex omnibus, Delphis non inaurata statua sed au-« rea statueretur. » (Ibid. n. 127.)

[4] Cic. de Orat. 103.

[5] De Senect. n. 13.

[1] Pausan. lib. 6. pag. 376.

[2] Plat. in Menon. pag. 61.

[3] Lib. 5, cap. 10.

Digitized by Google

cause, et vous rend aussitôt mon débiteur par la loi de notre convention. Il croyait l'argument sans réplique. Evathle n'en fut point effrayé, et répliqua sur-le-champ : J'accepte l'alternative. Si l'on juge pour moi, vous perdrez votre cause : si l'on prononce en votre faveur, la convention m'absout ; je perds ma première cause, et dès là je suis quitte. Les juges, embarrassés par cette captieuse alternative, laissèrent la question indécise, et firent vraisemblablement repentir Protagore d'avoir si bien instruit son disciple.

Prodicus de l'île de Céc [1], l'une des Cyclades, contemporain de Démocrite et de Gorgias, et disciple de Protagore, a été l'un des plus célèbres sophistes de la Grèce. Il fleurissait dans la 86e olympiade ; et il eut entre autres disciples, Euripide, Socrate, Théramène, et Isocrate.

Il ne dédaigna point d'enseigner en particulier dans Athènes, quoiqu'il y fût avec le caractère d'ambassadeur de la part de ses compatriotes, qui lui avaient déjà conféré plusieurs autres emplois publics ; et quoique la grande approbation que sa harangue avait obtenue des Athéniens, le jour de son audience publique, semblât devoir l'engager à n'exercer son talent qu'en de pareilles occasions. Platon insinue que l'envie de gagner de l'argent porta Prodicus à tenir école. Il en gagna beaucoup effectivement à ce métier [2]. Il allait de ville en ville faire parade de son éloquence ; et quoiqu'il le fît d'une façon mercenaire, il ne laissa pas de recevoir de grands honneurs à Thèbes, et de plus grands encore à Lacédémone.

On a fort parlé de sa déclamation *à cinquante dragmes*, qui fut ainsi nommée, à ce que disent quelques savants, parce que chaque auditeur était obligé de lui payer cinquante dragmes, qui font vingt-cinq livres de notre monnaie. C'était acheter bien cher le plaisir d'entendre une harangue. D'autres l'entendent d'une leçon, et non d'une harangue [3]. Socrate, dans un dialogue de Platon, se plaint, avec son air moqueur, de n'être pas en état de bien discourir sur la nature des noms [4], parce qu'il n'avait pas ouï la [1] leçon à cinquante dragmes, qui, selon Prodicus, instruisait de tout ce mystère. En effet, ce sophiste avait des discours à tout prix, depuis deux oboles jusqu'à cinquante dragmes. Quoi de plus sordide ?

La fiction de Prodicus, dans laquelle il suppose que la Vertu et la Volupté, déguisées en femme, se présentèrent à Hercule, et tâchèrent à l'envi chacune de l'attirer à soi, a été justement louée par plusieurs auteurs. Xénophon [2] l'a exposé avec beaucoup d'étendue et d'ornement ; et cependant il dit qu'elle était bien plus longue et plus ornée dans l'écrit même que Prodicus avait composé au sujet d'Hercule. Lucien l'a ingénieusement imitée.

Les Athéniens firent mourir notre sophiste comme corrupteur de la jeunesse [3]. Il y a apparence qu'il fut accusé d'enseigner à ses disciples l'irréligion.

La réputation de ces sophistes ne se soutint pas longtemps. J'ai fait voir dans la vie de Socrate comment ce grand homme, qui se crut obligé, en bon citoyen, de détromper le public à leur égard, réussit à les faire connaître pour ce qu'ils étaient en leur ôtant le masque qui couvrait tous leurs défauts. Il les interrogeait, dans des conférences publiques, avec un air de simplicité, et presque d'ignorance, qui cachait un art infini, comme un homme qui cherchait à s'instruire lui-même et à profiter de leurs lumières ; et les conduisant de proposition en proposition, dont ils ne prévoyaient pas la conclusion ni les suites, il les faisait tomber dans des absurdités qui rendaient sensible et faisaient toucher au doigt la fausseté de tous leurs raisonnements.

Deux choses principalement contribuèrent à les faire tomber dans un décri presque général. Ils se donnaient pour des orateurs parfaits, qui seuls possédaient le talent de la parole, et qui avaient porté l'éloquence au plus haut degré où elle pût arriver. Ils se faisaient honneur de pouvoir parler sur-le-champ et sans aucune préparation, sur quelque sujet qu'on leur proposât. Ils se vantaient de donner à leurs auditeurs telle impression qu'il leur plaisait ;

[1] Suidas.
[2] Philostr. in vit. sophist. lib. 1.
[3] In Cratyl. pag. 384.
[4] Id. in Axioc. pag 366.

[1] Τὴν πεντηκοντάδραχμον ἐπίδειξιν.
[2] Lib. 2, Memor. pag. 737-740. — Cic. Offic. lib. 1, n. 118.
[3] Suidas.

d'enseigner [1] comment on pouvait rendre bonne la plus mauvaise cause du monde ; et de faire paraître [2], par la force du discours, les plus petites choses grandes, et les plus grandes petites. C'est ce que Platon dit de Gorgias et de Tisias. Ils étaient également prêts à soutenir le pour et le contre sur quelque matière que ce fût. Ils ne comptaient le vrai pour rien dans leurs discours ; ils faisaient servir les tours de leur éloquence, non à prouver et à faire aimer la vérité, mais à un pur jeu d'esprit, et à donner au faux les couleurs du vrai, et au vrai celles du faux.

Le grand théâtre où ils cherchaient à briller était les jeux olympiques. Là, comme je l'ai dit, en présence d'un nombre infini d'auditeurs, rassemblés de toutes les parties de la Grèce, ils étalaient avec affectation tout ce que l'éloquence a de plus pompeux. Peu attentifs à la solidité des choses, ils employaient ce qu'il y a de plus éclatant et de plus capable d'éblouir, se proposant pour unique but de plaire à la multitude, et d'enlever ses suffrages ; et cela ne manquait pas d'arriver, leurs discours étant suivis d'un applaudissement général. On sent bien, sans que je le marque, où une telle affectation pouvait les mener, et combien elle était propre à ruiner le goût de la bonne et saine éloquence.

C'est ce que Socrate ne cessait de représenter aux Athéniens, comme on le voit dans plusieurs dialogues où Platon le fait parler sur ce sujet : car il ne faut pas s'imaginer, quand il attaque et décrie la rhétorique, comme il le fait souvent, que ce soit à la bonne et véritable rhétorique qu'il en veuille. Il en faisait tout le cas qu'elle mérite ; mais il ne pouvait souffrir l'abus indigne qu'en faisaient les sophistes, ni applaudir avec la multitude ignorante à des discours qui n'avaient nulle solidité et nulle beauté réelle : car, au lieu que l'éloquence, comme une reine majestueuse, a des ornements pompeux et éclatants, propres à relever sa dignité, mais qui n'ont rien d'affecté et ne sortent jamais du naturel, les sophistes lui prêtaient une parure étrangère, molle, efféminée, comme à une courtisane qui tire toute ses grâces du fard, qui n'a qu'une beauté empruntée, et qui sait tout au plus charmer les oreilles par le son d'une voix douce et mélodieuse. C'est l'idée que nous donnent, conformément à Socrate, Quintilien [1] et saint Jérôme [2] de l'éloquence des sophistes ; et je ne crains point qu'on me sache mauvais gré de rapporter ici leurs propres termes. *Quâpropter eloquentiam, licet hanc, (ut sentio enim dicam) libidinosam resupinâ voluptate auditoria probent, nullam esse existimabo, quæ ne minimum quidem in se indicium masculini et incorrupti, ne dicam gravis et sancti viri, ostendet..... Quasi ad Athenæum et ad auditoria convenitur ut plausus circumstantium suscitentur, ut oratio rhetoricæ artis fucata mendacio, quasi quædam meretricula procedat in publicum, non tam eruditura populos, quàm favorem populi quæsitura, et in modum psalterii et tibiæ dulce canentis sensus demulceat audientium.* Les personnes de bon sens, averties par les fréquentes remontrances de Socrate, sentirent bientôt le faux de cette éloquence, et rabattirent beaucoup de l'estime qu'elles avaient conçue pour les sophistes.

Une seconde raison acheva de les décrier : ce furent les défauts et les vices qu'on remarqua dans leur conduite. Ils étaient fiers, arrogants, orgueilleux, pleins de mépris pour les autres, et d'estime pour eux-mêmes. Ils se vantaient d'être les seuls qui entendissent et qui fussent en état de bien enseigner aux jeunes gens les préceptes de la rhétorique et de la philosophie. Ils promettaient aux parents, avec un air d'assurance, ou plutôt d'impudence, de réformer parfaitement les mœurs corrompues de leurs enfants, et de leur donner en peu de temps toutes les connaissances nécessaires pour remplir les plus importantes places de l'état.

Ils ne faisaient pas tout cela gratuitement, et ne se piquaient pas de générosité. Leur défaut dominant était l'avarice, et un désir insa-

[1] « Docere se profitebantur, arrogantibus sanè verbis, « quemadmodùm causa inferior (ita enim loquebantur) « dicendo fieri superior posset. » (Cic. in *Brut.* n. 30.)

[2] Τα σμικρὰ μεγαλα, καὶ τὰ μεγάλα σμικρὰ φαίνεσθαι ποιοῦσι διὰ ῥώμην λόγου. (In *Phædro*, pag. 267.

[1] Quintil. lib. 5, cap. 13.

[2] S. Hieron. Præf. in lib. 3, Comment. ad Galat.

tiable d'amasser des richesses. On pourrait leur appliquer un bon mot dit à l'occasion d'Apollone[1], philosophe stoïcien[2], que l'empereur Antonin fit venir d'Orient pour être précepteur de Marc-Aurèle, qu'il avait adopté. Il amena avec lui à Rome plusieurs autres philosophes, tous Argonautes, disait un cynique de ce temps-là[3], et bien disposés à chercher la toison d'or. Les sophistes vendaient bien cher leurs leçons; et comme ils avaient trouvé le moyen d'amorcer les parents par de magnifiques promesses, et qu'on était infatué de leur savoir et de leur mérite, ils les rançonnaient hardiment, et mettaient à profit le vif désir qu'ils témoignaient de bien élever leurs enfants. Protagore[4] prenait de ses disciples, pour leur apprendre la rhétorique, cent mines, ou dix mille dragmes, c'est-à-dire cinq mille livres[5]. Gorglas[6], au rapport de Diodore de Sicile et de Suidas, exigeait la même somme. Il en coûta autant à Démosthène pour recevoir les leçons du rhéteur Isée[7].

Le parfait désintéressement de Socrate, qui était sans héritage et sans revenu, faisait encore sentir davantage, par le contraste, la sordide avidité des sophistes, et était une censure continuelle de leur conduite, plus forte que tous les reproches les plus vifs qu'il aurait pu leur faire.

Malgré ces défauts, qui étaient personnels à plusieurs d'entre eux, car quelques-uns s'en sauvèrent, il faut reconnaître que les sophistes ont rendu de grands services au public pour l'avancement des sciences, dont ils furent comme les dépositaires pendant la durée de plusieurs siècles.

[1] Lucian.

[2] C'est ce même Apollone, qui, étant arrivé à Rome, refusa d'aller au palais, disant que c'était au disciple à venir trouver son maître. Antonin ne fit que rire de la sotte fierté et du travers d'esprit bizarre de ce stoïcien, qui avait bien voulu venir d'Orient à Rome, et qui, étant à Rome, ne voulait pas aller de sa maison jusqu'au palais, et il laissa aller Marc-Aurèle l'écouter chez lui. Ce prince continua d'y aller recevoir ses leçons, même depuis qu'il fut élevé à la dignité impériale.

[3] Demonax.

[4] « A Protagora decem millibus denariorum didicisse « artem quam edidit, Evathlus dicitur. » (Quint. lib. 3, cap. 1.)

[5] 9 600 fr. E. B.

[6] Diod. lib. 12, pag. 106.

[7] Plut. in Isæo

Plusieurs villes de la Grèce et de l'Asie, où l'on allait de différents pays puiser, comme dans la source, toutes les sciences, ont fourni, dans tous les temps, des sophistes d'une grande réputation. Pour abréger et finir cet article, je ne parlerai que d'un seul de ces sophistes c'est le célèbre Libanius.

Libanius était né d'une bonne famille d'Antioche[1]. Il étudia à Athènes, où il passa environ quatre ans. Il y fut nommé par le proconsul pour enseigner la rhétorique à l'âge de vingt-cinq ans : mais cette nomination n'eut pas lieu. Il était très-zélé partisan et défenseur du paganisme, ce qui le fit dans la suite particulièrement considérer par Julien l'Apostat. Il s'acquit beaucoup d'estime par son esprit et par son éloquence.

Il se distingua principalement à Constantinople et Antioche. Il professa dans la première de ces deux villes pendant quelques années à différentes reprises. C'est là qu'il forma une liaison particulière avec saint Basile[2]. Ce saint, avant que d'aller à Athènes, passa à Constantinople; et comme cette ville florissait alors par un grand nombre de sophistes et de philosophes très-excellents, la vivacité et la vaste étendue de son esprit lui firent enlever en peu de temps ce qu'ils avaient de meilleur. Libanius[3], dont il paraît qu'il s'était rendu le disciple, le respectait déjà, tout jeune qu'il était, à cause de la gravité de ses mœurs, digne de la sagesse des vieillards : ce qu'il admirait d'autant plus, dit-il, qu'il vivait dans une ville où tous les attraits de la volupté se trouvaient en abondance. Quand il eut appris que ce saint, malgré sa grande réputation, avait pris le parti de la retraite, il ne put, tout païen qu'il était, ne point admirer une action si généreuse, qui égalait tout ce que ces philosophes avaient jamais fait de plus grand. Dans toutes les lettres que lui écrit saint Basile, on voit l'estime singulière qu'il faisait de ses ouvrages, et la tendresse qu'il avait pour sa personne. Il lui adressait tous les jeunes gens de Cappadoce qui avaient dessein de s'avancer dans l'éloquence, comme au plus habile maître de rhétorique qui fût alors; et ils en étaient reçus

[1] Lib. in vitâ suâ. — An. J. C. 339.

[2] S. Greg. Naz. orat. 20, pag. 325. — An. J. C. 351.

[3] Epist. Liban.

Digitized by Google

avec une distinction particulière. A l'occasion de l'un de ces jeunes gens, qui était mal partagé du côté des biens de la fortune, Libanius dit une chose qui doit lui faire beaucoup d'honneur : c'est qu'il ne considérait point dans ses disciples les richesses, mais la bonne volonté; que, s'il trouvait un jeune homme pauvre qui montrât un grand désir d'apprendre, il le préférait sans hésiter à tous les plus riches; et qu'il était fort content lorsque ceux qui ne pouvaient rien donner étaient avides de recevoir [1]. Il ajoute qu'il n'avait pas eu le bonheur de rencontrer de tels maîtres. En effet, le désintéressement n'était pas la vertu des sophistes. Ceux qui sont chargés de la profession d'enseigner savent qu'ordinairement le fonds le plus fertile en mérite est la pauvreté.

Il écrit à Thémistius, célèbre sophiste, que ses talents et sa sagesse élevèrent aux premières charges de l'état, d'une manière qui montre que Libanius avait de la noblesse de sentiment, et qu'il était touché de l'amour du bien public. « Je ne vous félicite point, lui « dit-il, sur ce que le gouvernement de la « ville vous a été donné; mais je félicite la « ville sur le choix qu'elle a fait de votre per- « sonne pour cette importante place. Vous « n'avez pas besoin de nouvelles dignités; mais « elle a grand besoin d'avoir un gouverneur « tel que vous. »

Il serait à souhaiter que Libanius eût été aussi irréprehensible pour les mœurs qu'estimable pour son caractère d'esprit et pour son éloquence. On lui a reproché aussi d'être trop plein d'estime pour lui-même, et trop grand admirateur de ses propres ouvrages. Cela doit moins étonner. On pourrait presque dire que la vanité était la vertu du paganisme.

Libanius passa les trente-cinq dernières années de sa vie à Antioche, depuis l'an 354 jusque vers 390, et y professa la rhétorique avec un grand succès. Le christianisme lui fournit encore dans cette ville un illustre disciple en la personne de saint Jean Chrysostôme. Sa mère, qui n'épargnait rien pour le bien élever, l'envoya à l'école de Libanius, le plus habile et le plus renommé des sophistes qui enseignaient alors à Antioche, pour s'y former à l'éloquence sous un si excellent maître. Ses ouvrages, qui l'ont fait appeler *bouche d'or*, attestent le progrès qu'il y fit. Il fréquenta d'abord le barreau, plaida quelques causes [1], et fit des déclamations publiques. Il en envoya une à Libanius, qui était un éloge des empereurs; et Libanius, en l'en remerciant, lui dit que lui et plusieurs personnes de lettres à qui il l'avait fait voir l'avaient admirée [2]. On assure que, quelques amis demandant à ce sophiste, qui était près de mourir, qui il voulait avoir pour successeur de sa chaire, il répondit qu'il eût choisi notre saint, si les chrétiens ne le lui eussent enlevé : mais son écolier avait bien d'autres vues.

S'il faut juger du maître par ses élèves, et de son mérite par leur réputation, les deux disciples de Libanius que je viens de citer, quand ils seraient les seuls, devraient lui faire un grand honneur. En effet, il passait dans l'esprit de tout le monde pour un excellent orateur. Eunape [3] dit que tous ses termes sont choisis et élégants, et que tout ce qu'il a écrit a une douceur et un agrément qui attirent, avec une gaîté et une espèce d'enjouement qui lui servent de sel.

Libanius a laissé une infinité d'écrits, qui consistent en panégyriques, en déclamations et en lettres. De tous ses ouvrages, les lettres ont toujours été le plus estimées.

[1] Ἀρκεῖ τῷ μὴ δυναμένῳ δοῦναι, τὸ βουληθῆναι λαβεῖν

[1] Isid. Pelus. lib. 2, ep. 42

[2] Sozom. lib. 8. cap. 2.

[3] Eunap. cap. 14.

Digitized by Google

# LIVRE XXVII.

## DES BELLES-LETTRES.

### AVANT-PROPOS.

La poésie, l'histoire, l'éloquence, qui font la matière de ce vingt-septiéme livre, renferment ce qu'il y a de principal dans ce qu'on appelle les belles-lettres. C'est de toute la littérature la partie qui a le plus d'agrément, qui jette le plus d'éclat, et qui, en un certain sens, est la plus capable de faire honneur à une nation par des ouvrages qui sont, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la fleur de l'esprit la plus fine et la plus déliée. Je ne prétends pas par là diminuer rien du prix des autres sciences, dont je parlerai dans la suite, et dont on ne peut faire trop de cas. Je remarque seulement que celles dont il s'agit ici ont quelque chose de plus vif, de plus brillant, et de plus propre à frapper les hommes et à exciter leur admiration; qu'elles sont accessibles à un grand nombre de personnes; qu'elles entrent plus dans le commerce et dans l'usage universel des hommes d'esprit. La poésie assaisonne la solidité de ses instructions par l'attrait du plaisir et par de riantes images dont elle a soin de les revêtir. L'histoire, en nous racontant d'une manière agréable et spirituelle tous les événements des siècles passés, pique et satisfait notre curiosité, et donne en même temps aux rois, aux princes, et aux personnes de tout état, d'utiles leçons, mais sous des noms empruntés, de peur de blesser leur délicatesse. Enfin, l'éloquence se montrant à nous, tantôt avec un air simple et modeste, tantôt avec toute la pompe et toute la majesté d'une puissante reine, charme les esprits et entraîne les cœurs avec une douceur et une force auxquelles il n'est pas possible de résister.

Athènes et Rome, ces deux grands théâtres de la gloire humaine, ont porté dans leur sein ce qu'il y a eu de plus grands hommes dans l'antiquité, soit pour la valeur et la science militaire, soit pour l'habileté dans le gouvernement. Mais ces grands hommes seraient-ils connus, et leur nom ne serait-il pas demeuré enseveli avec eux dans leurs tombeaux, sans le secours des arts et des sciences dont je parle, qui leur ont donné une sorte d'immortalité dont les hommes sont si jaloux? Ces deux villes mêmes, qui sont encore généralement respectées comme la source primitive du bon goût en tout genre, et qui, au milieu du débris de tant d'empires, en ont conservé un par rapport aux belles-lettres qui ne périra jamais, ne doivent-elles pas cette gloire aux excellents ouvrages de poésie, d'histoire et d'éloquence dont elles ont enrichi l'univers?

Rome semblait en quelque manière s'y être bornée; du moins elle n'a excellé pleinement que dans ces sortes de connaissances, qu'elle regardait comme plus utiles et plus brillantes que les autres. La Grèce a été plus riche en matière de sciences, et les a embrassées toutes sans distinction. Ses hommes illustres, ses princes, ses rois ont étendu leur protection à toutes les sciences, en quelque genre que ce

Digitized by Google

pût être. Pour ne point parler de tant d'autres qui se sont rendus recommandables par cet endroit, à quoi Ptolémée Philadelphe a-t-il dû cette réputation qui l'a si fort distingué entre les rois d'Égypte, sinon au soin particulier qu'il a pris d'attirer dans son royaume des savants de toutes les espèces, de les combler d'honneurs et des récompenses, et d'y faire fleurir par leur moyen tous les arts et toutes les sciences? La fameuse bibliothèque d'Alexandrie, enrichie, par sa magnificence vraiment royale, d'un nombre si considérable de livres, et ce musée célèbre où s'assemblaient tous les savants, ont plus illustré le nom de ce prince, et lui ont acquis une gloire plus solide et plus durable, que n'auraient pu faire les plus grandes conquêtes.

Notre France ne le cède pas à l'Égypte en ce point, pour ne rien dire de plus. La fameuse bibliothèque du roi, augmentée infiniment par la magnificence de Louis-le-Grand, n'est pas une des choses qui aient le moins illustré son règne. Louis XV son successeur, qui a signalé le commencement du sien par le glorieux établissement de l'instruction gratuite dans l'université de Paris, s'est piqué aussi, pour marcher sur les traces de son illustre bisaïeul, de donner ses soins particuliers à l'augmentation et à la décoration de la bibliothèque royale. En peu d'années il l'a enrichie de quinze à dix-huit mille volumes imprimés, et de près de huit mille volumes manuscrits, qui faisaient partie de la bibliothèque de M. Colbert, les plus rares et les plus anciens que l'on connaisse; sans parler de ceux que M. l'abbé Sevin a rapportés tout récemment de son voyage de Constantinople. De sorte que maintenant la bibliothèque du roi monte environ à quatre-vingt-dix mille volumes imprimés, et à trente ou trente-cinq mille manuscrits[1]. Il ne restait plus qu'à placer ce précieux trésor d'une manière qui en mît toutes les richesses en évidence, et qui répondît à la réputation et à la gloire du royaume. C'est ce qu'a fait encore Louis XV pour remplir les intentions de son bisaïeul, en faisant préparer pour sa bibliothèque un superbe bâtiment qui fait déjà l'admiration de tous les étrangers, et qui, lorsqu'il sera achevé, sera le plus magnifique vaisseau qui soit dans l'Europe pour placer des livres.

On a admiré le musée d'Alexandrie. Qu'était-ce en comparaison de nos académies d'architecture, de sculpture, de peinture; de l'académie française, de celle des belles-lettres, de celle des sciences? Ajoutez-y les deux plus anciens établissements du royaume : le collége royal, où s'enseignent toutes les langues savantes, et presque toutes les sciences; et l'université de Paris, la mère et la modèle de toutes les académies du monde, dont la réputation ne vieillit point depuis tant de siècles, et qui, avec ses rides respectables, conserve toujours un air de fraîcheur et de jeunesse. Que l'on compte le nombre de savants qui remplissent toutes ces places, qu'on évalue les sommes où montent leurs pensions, et l'on reconnaîtra qu'il n'y a rien de pareil dans l'Europe. Je ne puis m'empêcher, pour l'honneur du règne et du ministère présents, de faire remarquer que, pendant la guerre qui vient de se terminer si heureusement et si glorieusement pour nous, toutes ces pensions des savants n'ont été ni suspendues, ni même retardées.

Qu'on pardonne à un vif amour de la patrie, et aux sentiments d'une juste reconnaissance dont je suis pénétré, cette petite digression, qui n'est pourtant pas tout à fait étrangère à mon sujet. Avant que d'entrer en matière, je me crois obligé d'avertir que, surtout dans ce qui regarde la poésie, je ferai grand usage de plusieurs dissertations contenues dans les mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Ces extraits feront connaître combien cette académie est capable de conserver le bon goût de l'antiquité.

[1] Selon M. Letronne, l'un des conservateurs actuels de la bibliothèque du roi, elle contient maintenant environ 350,000 volumes imprimés, outre 350,000 brochures réunies en recueils; et environ 50,000 manuscrits.
E. B.

## CHAPITRE I.

### DES POETES.

Il est certain, si l'on considère la poésie dans la pureté de sa première institution, qu'elle fut inventée d'abord pour rendre à la majesté divine des hommages publics d'adoration et de reconnaissance, et pour apprendre aux hommes les vérités les plus importantes de la religion. Cet art, qui paraît aujourd'hui si profane, prit naissance au milieu des fêtes destinées à honorer l'Etre souverain. Dans ces jours solennels, où les Hébreux célébraient la mémoire des merveilles que le dieu d'Israël avait opérées en leur faveur, et où, libres de leurs travaux, ils se livraient à une joie innocente et nécessaire, tout retentissait de cantiques sacrés, dont le style noble, sublime et majestueux, répondait à la grandeur du dieu qui en était l'objet. Quelle foule de beautés vives et animées dans ces divins cantiques! les fleuves qui remontent vers leur source, les mers qui s'entr'ouvrent et qui fuient, les collines qui tressaillent, les montagnes qui fondent comme de la cire et qui disparaissent, le ciel et la terre qui écoutent dans le respect et le silence; toute la nature qui s'émeut et qui s'ébranle devant la face de son auteur!

Mais, comme la simple voix humaine succombait sous le poids de merveilles si étonnantes, et paraissait au peuple trop faible pour marquer les sentiments de reconnaissance et d'adoration dont il était pénétré, pour les exprimer avec plus de force, il appelait à son secours la voix tonnante des tambours, des trompettes, et de tous les autres instruments de musique. Entrant même dans une sorte de transport et d'enthousiasme religieux, il voulut que le corps prît part à la sainte joie de l'âme par des mouvements impétueux, mais concertés, afin que dans l'homme tout rendît hommage à la Divinité. Tels furent les commencements de la musique, de la danse et de la poésie.

Quel homme doué d'un bon goût, quand il ne serait pas plein de respect pour les livres saints, et qu'il lirait les cantiques de Moïse avec les mêmes yeux dont il lit les odes de Pindare, ne sera pas contraint d'avouer que ce Moïse, que nous connaissons comme le premier historien et le premier législateur du monde, est en même temps le premier et le plus sublime des poëtes? Dans ses écrits, la poésie naissante paraît tout d'un coup parfaite, parce que Dieu même la lui inspire, et que la nécessité d'arriver à la perfection par degrés n'est qu'une condition attachée aux arts inventés par les hommes. Les prophètes et les psaumes nous offrent encore des modèles semblables. Là, brille dans son éclat majestueux cette véritable poésie, qui n'excite que d'heureuses passions, qui touche nos cœurs sans les séduire, qui nous plaît sans favoriser nos faiblesses, qui nous attache sans nous amuser par des contes frivoles et ridicules, qui nous instruit sans nous rebuter, qui nous fait connaître Dieu sans nous le représenter sous des images indignes de la Divinité, qui nous surprend toujours sans nous promener parmi des merveilles chimériques. Agréable et toujours utile, noble par ses expressions hardies, par ses vives figures, et plus encore par les vérités qu'elle annonce, elle seule mérite le nom de *langage divin*.

Lorsque les hommes eurent transféré aux créatures l'hommage qui n'est dû qu'au Créateur, la poésie suivit le sort de la religion, conservant toujours néanmoins des traces de sa première origine. On s'en servit dans les commencements à remercier les fausses divinités de leurs prétendus bienfaits, et à leur en demander de nouveaux. Il est vrai qu'on l'appliqua bientôt à d'autres usages : mais dans tous les temps on eut soin de la ramener à sa première destination. Hésiode mit en vers la généalogie des dieux : un poëte très-ancien composa les hymnes qu'on attribue ordinairement à Homère : Callimaque depuis en composa aussi. Les ouvrages même qui roulèrent sur d'autres matières, conduisirent et réglèrent les événements par l'entremise et par le ministère des puissances divines. Ils apprirent aux hommes à regarder les dieux comme les auteurs de tout ce qui arrive dans la nature. Homère et les autres poëtes nous les représentent partout comme les seuls arbitres de nos destinées. Ce sont eux qui élèvent et qui abattent le courage, qui donnent

et qui ôtent la prudence, qui envoient la victoire, et qui causent les défaites. Il ne s'exécute rien de grand ni d'héroïque que par l'assistance cachée ou visible de quelque divinité. Et de toutes les vérités qu'on nous enseigne, celle qu'on nous présente le plus souvent, et qu'on établit avec le plus de soin, c'est que la valeur et la sagesse ne peuvent rien sans le secours de la Providence.

Une des principales vues de la poésie, et qui était comme une suite naturelle de la première, fut aussi de former les mœurs. Pour en être convaincu, il ne faut que considérer la fin particulière de chaque espèce de poëme, et que jeter les yeux sur la pratique la plus générale des poëtes les plus illustres. Le poëme épique se proposa d'abord de nous donner des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action importante et héroïque; l'ode, de célébrer les exploits des grands hommes, et d'engager par là tous les autres à les imiter; la tragédie, de nous inspirer de l'horreur pour le crime par les suites funestes qu'il entraîne après lui, et du respect pour la vertu par les justes louanges et les récompenses qui la suivent; la comédie et la satire, de nous corriger en nous divertissant, et de faire une guerre implacable aux vices et aux ridicules; l'élégie, de verser des pleurs sur le tombeau des personnes qui méritent d'être regrettées; l'églogue, de chanter l'innocence et les plaisirs de la vie champêtre. Que si, dans la suite des temps, on se servit de ces différentes sortes de pièces à d'autres usages, il est certain qu'on les détourna de leur institution naturelle, et qu'au commencement elles tendaient toutes à un même but, qui était de rendre l'homme meilleur.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette matière, qui me jetterait trop loin. Je me réduis à parler des poëtes qui se sont le plus distingués dans chaque espèce particulière : je commencerai par les Grecs, puis je passerai aux Latins, en les réunissant pourtant quelquefois en partie, lors surtout qu'il s'agira de les comparer ensemble.

Comme j'ai déjà touché ailleurs une partie de ce qui regarde ces écrivains illustres, on me permettra, quand les mêmes matières reviendront, d'y renvoyer les lecteurs, pour ne point tomber dans des redites inutiles et ennuyeuses.

### Art. I. — Des poëtes grecs.

On sait que c'est de la Grèce que la poésie a passé dans l'Italie, et que Rome lui doit toute la gloire et toute la réputation qu'elle s'est acquise dans ce genre.

#### § I. — Des poëtes grecs qui se sont distingués dans le poëme épique.

Je ne range point ici au nombre des poëtes, ni les sibylles, ni Orphée et Musée. Tous les savants conviennent que les poésies qui portent leur nom sont supposées.

##### Homère.

L'époque du temps où Homère a vécu n'est pas bien certaine. Hérodote[1] la place quatre cents ans avant lui. Ussérius met la naissance d'Hérodote l'an du monde 3520. Ainsi celle d'Homère a dû être vers l'an 3120, c'est-à-dire 240 ans après la prise de Troie.

Le lieu de sa naissance n'est pas plus assuré. Sept villes se disputèrent cet honneur : Smyrne semble l'avoir emporté sur les autres.

J'ai parlé du poëme épique et d'Homère vers le commencement du second tome de cette histoire, et avec beaucoup plus d'étendue dans le premier tome du Traité des études, où j'ai essayé de faire sentir les beautés de ce poëte.

Il paraît que Virgile, à juger de ses vues par son ouvrage, ne se proposa rien moins que de disputer à la Grèce l'avantage du poëme épique; et c'est de son rival même qu'il emprunta des armes pour le combattre. Il comprit qu'ayant à faire venir des rives du Scamandre le héros de son poëme, il aurait besoin d'imiter l'Odyssée, qui contient une grande suite de voyages et de récits, et qu'ayant à le faire combattre pour l'établir en Italie, il aurait besoin d'avoir sans cesse devant les yeux l'Iliade,

[1] Herod. lib. 2, cap. 53. — An. M. 3120; av. J. C. 881.

qui est remplie d'action, de combats, et de tout ce ministère des dieux que demande la haute poésie. Énée voyage comme Ulysse, et combat comme Achille. Virgile a fait entrer les quarante-huit livres d'Homère dans les douze livres dont l'Énéide est composée. Dans les six premiers on retrouve l'Odyssée presque partout, comme on retrouve l'Iliade dans les six derniers.

C'est un grand avantage et un grand titre de supériorité pour le poëte grec d'avoir été l'original que l'autre a copié; et l'on peut bien lui appliquer[1] ce que dit Quintilien de Démosthène par rapport à Cicéron, que, quelque grand que soit Virgile, Homère l'a fait en grande partie tout ce qu'il est. Cet avantage néanmoins ne décide pas pleinement de leur mérite, et l'on disputera toujours auquel on donnera la préférence.

Nous pouvons nous en tenir au jugement de Quintilien[2], qui, laissant la question indécise, marque parfaitement en peu de mots ce qui distingue ces deux excellents poëtes. Il dit qu'il y a plus de génie et de naturel dans l'un, plus d'art et de travail dans l'autre; et que ce qui manque à Virgile du côté du sublime, en quoi le poëte grec l'emporte sans contestation, est peut-être compensé par la justesse et l'exactitude qui règnent également partout dans l'Énéide. *Et hercle, ut illi naturæ cœlesti atque immortali cesserimus, ita curæ et diligentiæ vel ideò in hoc plus est, quòd ei fuit magis laborandum : et quantùm eminentioribus vincimur, fortasse æqualitate pensamus.* Il est difficile de mieux caractériser ces deux poëtes. L'Iliade et l'Odyssée sont deux grands tableaux, dont l'Énéide est le raccourci. Celui-ci veut être regardé de près : tout y doit être achevé. Mais les grands tableaux se voient de loin : il n'est pas nécessaire que tous les traits y soient si finis et si réguliers; c'est même un défaut dans un grand tableau qu'un soin trop scrupuleux.

[1] « Cedendum vero in hoc quidem, quòd et ille (Demosthenes) prior fuit, et ex magnâ parte Ciceronem, « quantus est, fecit. » (Lib. 10, cap. 1.)

[2] Ibid.

HÉSIODE.

On dit qu'Hésiode était né à Cumes, ville d'Éolie, mais qu'il fut nourri et élevé à Ascra, petite ville de Béotie, qui depuis a passé pour sa patrie : aussi Virgile l'appelle-t-il le vieillard d'Ascra[1]. Les sentiments sont fort partagés sur le temps où il a vécu. L'opinion la plus commune le fait contemporain d'Homère. De toutes ses pièces de poésie il ne nous en reste que trois : 1° *les Ouvrages et les Jours;* 2° *la Théogonie*, ou *Généalogie des Dieux;* 3° *le Bouclier d'Hercule.* J'en ai parlé ailleurs[2].

Quintilien trace ainsi son caractère : « Il « arrive rarement à Hésiode de s'élever[3]. Une « grande partie de ses ouvrages ne contient « presque que des noms propres. On y trouve « pourtant d'utiles sentences pour la conduite « de la vie. Il a assez de douceur dans l'ex- « pression et dans le style. On lui donne la « palme dans le genre d'écrire médiocre.

POETES MOINS CONNUS.

TERPANDRE. Il était fort renommé et pour la poésie, et pour la musique[4].

TYRTÉE. On croit qu'il était d'Athènes. Ce poëte fit une grande figure dans la seconde guerre de Messène[5]. Il excellait à chanter la valeur guerrière. Les Spartiates avaient reçu plusieurs échecs qui leur avaient abattu le courage. L'oracle de Delphes leur ordonna de demander aux Athéniens un homme capable de les aider de ses avis et de ses lumières. Tyrtée leur fut envoyé. Le succès ne répondit pas d'abord à l'attente des Spartiates. Ils furent encore battus trois fois consécutivement; et, réduits au désespoir, ils étaient près de retourner à Sparte. Tyrtée les anima de nouveau par ses vers, qui ne respiraient que l'amour de la patrie et le mépris de la mort.

[1] « Ascræumque senem. » (*Ecl* 6.)

[2] Tome I de l'Hist. anc. pag. 349 de cette édition.

[3] « Raro assurgit Hesiodus, magnaque pars ejus in « nominibus est occupata : tamen utiles circa præcepta « sententiæ, lenitasque verborum et compositionis pro- « babilis : daturque ei palma in illo medio dicendi ge- « nere. » (Lib. 10, cap. 1.)

[4] An. M. 3356.

[5] An. M. 3361. — Pausan. lib. 4, pag. 211, etc.

Ayant repris courage, ils attaquèrent les Messéniens avec fureur. La victoire qu'ils remportèrent en cette occasion, termina à leur avantage une guerre qu'ils ne pouvaient plus soutenir. Ils accordèrent à Tyrtée le droit de bourgeoisie, titre qui ne se prodiguait pas à Lacédémone, et qui, par là, devenait infiniment honorable. Le peu qui nous en reste fait connaître que son style était plein de force et de noblesse. Il paraît lui-même transporté de l'ardeur dont il voulait enflammer l'esprit de ses auditeurs.

> Tyrtæusque mares animos in martia bella
> Versibus exacuit[1]

Dracon, célèbre législateur des Athéniens[2]. Il avait composé un poëme de trois mille vers, intitulé ὑποθῆκαι, dans lequel il donnait d'excellents préceptes pour la conduite de la vie.

Abaris, Scythe de nation, selon Suidas, surnommé par d'autres *l'Hyperboréen*[3]. Il composa plusieurs pièces de poésie. On débitait[4] de lui des fables de la dernière absurdité, auxquelles il paraît qu'Hérodote même n'ajoutait pas foi. Il se contente de dire que ce barbare avait porté une flèche par tout le monde, et qu'il ne mangeait rien. Iomblique[5] va plus loin, et prétend qu'Abaris était porté sur sa flèche au travers de l'air, et qu'il passait ainsi les rivières, les mers, et les lieux les plus inaccessibles, sans être arrêté par aucun obstacle. On dit qu'à l'occasion d'une grande peste qui ravageait le pays des Hyperboréens, il fut député à Athènes par ces peuples.

Chérile[6]. Il y a en plusieurs poëtes de ce nom. Je parle ici de celui[7] qui, malgré la grossièreté de ses vers sans goût et sans beauté, ne laissa pas d'être estimé et chéri d'Alexandre, de qui il reçut une aussi grande récompense que s'il avait été un excellent poëte. En quoi ce prince, comme le remarque Horace, marquait bien peu de goût, lui qui d'ailleurs était si délicat en fait de peinture et de sculpture, qu'il avait défendu par un édit à tout autre peintre qu'Apelle de le peindre, et à tout autre statuaire que Lysippe de le tirer en airain. Sylla, chez les Romains, en usa aussi libéralement, mais plus prudemment qu'Alexandre à l'égard d'un poëte qui lui avait présenté des vers pitoyables. Il lui fit donner une récompense[1], à condition qu'il ne ferait plus jamais de vers : condition bien dure pour un mauvais poëte, mais fondée en raison.

Aratus[2]. Il était de Soles, ville de Cilicie. Il a composé un poëme[3] fort estimé des savants, sur l'astronomie ; c'est Cicéron qui lui rend ce témoignage : cet ouvrage est parvenu jusqu'à nous. Quintilien en parle moins favorablement. La matière[4] qu'il traitait, fort abstraite et froide par elle-même, ne lui a pas permis d'en relever la sécheresse et la monotonie par une agréable variété, ni d'y jeter du feu et de la vivacité par des passions et des harangues. Mais il a tiré de son sujet tout ce qu'on en pouvait attendre, et il l'avait choisi conforme à ses forces. Cicéron, à l'âge de dix-sept ans, avait traduit le poëme d'Aratus en vers latins : il nous en reste beaucoup de morceaux dans le traité de la nature des dieux.

Apollone[5] de Rhodes a composé un poëme sur l'expédition des Argonautes : *Argonautica*.

Il était d'Alexandrie, et avait succédé à Eratosthène dans la garde de la fameuse bibliothèque, sous Ptolémée Evergète. Mais comme

[1] Horat. in Art poet. [v. 402.]
[2] An. M. 3308.
[3] An. M. 3368. — Suidas.
[4] Herod. lib. 4, cap. 36.
[5] Iamb. in vit. Pythag.
[6] An. M. 3676.
[7] Gratus Alexandro regi magno fuit ille
Chœrilus, incultis qui versibus et malè natis
Retulit acceptos, regale numisma, Philippos
Idem rex ille, poema
Qui tam ridiculum tam carè prodigus emit,
Edicto vetuit ne quis se, præter Apellem,
Pingeret, aut alius Lysippo duceret æra
Fortis Alexandri vultum simulantia.
(Horat. epist. 1, lib. 2. [249 sq.].)

[1] « Jussit ei præmium tribui, sub eâ conditione ne « quid postea scriberet. » (Cic. *pro Arch. poetâ*, n. 25.)
[2] An. M. 3732.
[3] « Constat inter doctos, hominem ignarum astrologiæ, ornatissimis atque optimis versibus Aratum de « cœlo stellisque dixisse. » (Id. de *Orat.* lib. 1, n. 69.)
[4] « Arati materia motu caret, ut in quâ nulla varietas, « nullus affectus, nulla persona, nulla cujusquam sit « oratio. Sufficit tamen operi, cui se parem credidit. » (Id. lib. 10. cap. 1.)
[5] An. M. 3756.

Digitized by Google

il se vit maltraité par les autres poëtes, qui le chargeaient de calomnies, il se retira à Rhodes, où il passa le reste de ses jours. C'est ce qui lui a fait donner le surnom de *Rhodien*.

Euphorion de Chalcis [1]. Antiochus-le-Grand lui confia le soin de sa bibliothèque [2]. Virgile en fait mention dans ses Bucoliques [3].

Nicandre de Colophon dans l'Ionie [4], ou, selon d'autres, d'Etolie. Il florissait du temps d'Attale, dernier roi de Pergame. Il a composé des poëmes sur la médecine : Θηριακά et Ἀλεξιφάρμακα ; et quelques-uns aussi sur l'agriculture, que Virgile [5] a imités dans ses Géorgiques.

Antipater de Sidon [6]. Cicéron nous apprend qu'il avait un si grand talent et une si grande facilité pour la poésie, que sur-le-champ il faisait des vers hexamètres, ou de telle autre espèce qu'on voulait, sur toutes les matières qui lui étaient proposées. Valère Maxime et Pline [7] rapportent qu'il avait régulièrement la fièvre une seule fois chaque année, toujours au même jour, qui était celui de sa naissance, et qui fut aussi celui de sa mort.

A. Licinius Archias, pour qui Cicéron plaida [8]. Il avait fait un poëme sur la guerre des Cimbres, et en avait commencé un sur le consulat de Cicéron. On a de lui quelques épigrammes dans l'Anthologie.

Parthénius vivait dans le même temps [9]. Il avait été fait prisonnier dans la guerre contre Mithridate. Virgile l'eut pour maître dans la poésie grecque.

Apollinaire [10], évêque de Laodicée en Syrie. Je ne le considère point ici comme évêque, mais comme un poëte qui s'est fort distingué par ses poésies chrétiennes. Julien l'Apostat avait défendu par un édit public à tous les maîtres d'enseigner aux enfants des chrétiens les auteurs profanes. Le prétexte de cet édit était qu'il ne convenait pas de les expliquer aux jeunes gens en les leur proposant comme de grands personnages, et de condamner en même temps leur religion. Mais les vrais motifs de cette défense étaient les grands avantages que les chrétiens tiraient des livres profanes pour combattre le paganisme. Cet édit excita les deux Apollinaires à composer divers ouvrages utiles à la religion.

Le père, dont il s'agit ici, qui était grammairien, écrivit en vers héroïques, et à l'imitation d'Homère, l'histoire sainte jusqu'au règne de Saül, en vingt-quatre livres, intitulés des lettres de l'alphabet grec. Il imita Ménandre par des comédies, Euripide par des tragédies, Pindare par des odes; prenant des sujets de l'Ecriture sainte, et suivant le caractère et le style de chaque poëme, afin que les chrétiens se pussent passer des auteurs profanes pour apprendre les belles-lettres.

Le fils, qui était sophiste, c'est-à-dire rhéteur et philosophe, fit des dialogues à la manière de Platon, pour expliquer les évangiles et la doctrine des apôtres.

La persécution de Julien dura si peu, que les ouvrages des Apollinaires furent inutiles; et l'on revint à la lecture des auteurs profanes. Aussi, de toutes leurs poésies, ne nous est-il resté que la paraphrase des psaumes composée par Apollinaire l'ancien, qui eut le malheur de donner dans des sentiments hétérodoxes sur Jésus-Christ.

S. Grégoire de Nazianze, contemporain d'Apollinaire, composa aussi un grand nombre de vers de toute espèce : Suidas les fait monter à trente mille. On n'en a conservé qu'une partie. Ils furent, pour la plupart, l'occupation et le fruit de sa retraite. Quoiqu'il fût pour lors dans un âge fort avancé, on y trouve tout le feu et toute la vigueur que l'on pourrait souhaiter dans les ouvrages d'un jeune homme.

Dans la composition de ses poëmes, qui lui servait à lui-même d'amusement dans sa solitude, et de consolation dans ses maladies, il avait en vue les jeunes gens et ceux qui aimaient les belles-lettres. Pour les retirer des chansons et des poésies dangereuses, il vou-

[1] An. M. 3756.

[2] « Quid? Euphorionem transibimus? quem nisi probasset Virgilius, idem nunquam certè conditorum « chalcidico versu carminum fecisset in Bucolicis mentionem. » (Quint. lib. 10, cap. 1.)

[3] Eclog. 10, v. 50.

[4] An. M. 3852.

[5] « Quid? Nicandrum frustrà secuti Macer atque Virgilius. » (Id. ibid.)

[6] An. 3856. — Liv. 3, de Orat. n. 194.

[7] Val. Max. lib. 1, cap. 8. — Plin. lib. 7, cap. 51.

[8] An. M. 3912.

[9] Macrob. lib. 5, cap. 17.

[10] An. J. C. 362.

lait leur fournir un divertissement, non-seulement innocent, mais encore utile, et leur rendre la vérité agréable. Il y a lieu de croire aussi qu'une de ses vues avait été d'opposer des poésies où il n'y eût rien que d'exact et d'orthodoxe à celles d'Apollinaire, qui étaient mêlées de beaucoup d'opinions contraires à la foi.

C'était rappeler la poésie à son institution primitive que de la faire servir ainsi à la religion. Il ne traitait dans ses vers que des sujets de piété qui pussent animer, purifier, instruire, ou élever l'âme à Dieu. En y proposant aux chrétiens une saine doctrine, il en bannit toutes les ordures et toutes les folies de la fable; et il aurait cru profaner sa plume que de l'employer à faire revivre dans ses poésies les divinités païennes, que Jésus-Christ était venu abolir.

Voilà quels devraient être nos modèles. Je parle ici d'un saint qui avait toute la beauté, la vivacité, la solidité d'esprit qu'on peut imaginer. Il avait été instruit dans les belles-lettres par ce qu'il y avait de plus habiles maîtres dans le paganisme. Il avait lu avec un extrême soin tous les poëtes anciens, et l'on en rencontre souvent des traces même dans ses ouvrages de prose. Mais, content d'y avoir pris le bon goût de la poésie, et d'en avoir bien étudié et senti toute la finesse et toute la délicatesse, il n'a jamais employé dans les siennes aucune des divinités profanes; et ce n'est que plusieurs siècles après qu'elles ont été rappelées dans les poëmes. Ce qui était condamné et défendu dans ces beaux siècles de l'Église, doit-il maintenant nous être permis? J'ai traité ailleurs[1] cette matière avec quelque étendue.

Pour l'honneur de la poésie et des poëtes, je ne dois pas omettre Eudocie[2], fille du sophiste Léonce, Athénien, laquelle, avant que d'être devenue chrétienne et d'avoir épousé l'empereur Théodose le jeune, s'appelait *Athénaïs*. Son père lui avait donné une excellente éducation, et l'avait rendue extrêmement habile. Elle joignait à une beauté de visage extraordinaire une beauté d'esprit encore plus grande. Elle fit un poëme héroïque sur la victoire que son mari remporta contre les Perses; elle composa beaucoup d'autres pièces sur des sujets pieux. On en doit fort regretter la perte.

Synésius, évêque de Ptolémaïde, était du même temps. Il ne nous reste de lui que dix hymnes.

J'ai passé sous silence plusieurs poëtes dont il est parlé dans les auteurs, mais qui sont peu connus; et je crains même d'en avoir rapporté encore un trop grand nombre de cette espèce.

Je vais maintenant parler des poëtes tragiques et comiques. Mais, comme j'ai traité cette double matière avec assez d'étendue dans le troisième tome de cette histoire, je ne ferai presque ici que marquer le nom de ces poëtes et le temps où ils ont vécu.

### § II. — Des poëtes tragiques

Thespis[1] est regardé comme l'inventeur de la tragédie[2]. Il est aisé de juger combien, dans ces premiers temps, elle était grossière et imparfaite. Il barbouillait de lie le visage de ses acteurs et les promenait de village en village sur un tombereau, d'où ils représentaient leurs pièces. Il vivait du temps de Solon[3]. Ce sage législateur, assistant un jour à une de ces représentations, dit en frappant la terre avec sa canne : *Je crains bien que ces fictions poétiques et ces mensonges ingénieux ne passent bientôt dans nos actes et dans nos contrats.*

Eschyle[4] commença à perfectionner la tragédie et à la mettre en honneur[5]. Il donna à ses acteurs un masque, un habit plus décent, une chaussure plus haute appelée cothurne,

[1] Dans le Traité des Etudes.

[2] An. J. C. 420.

[1] An. M. 3488.

[2] Ignotum tragicæ genus invenisse camœnæ
Dicitur, et plaustris vexisse poëmata Thespis,
Quæ canerent agerentque peruncti fæcibus ora
(Horat. *de Arte poët.* [v. 275.])

[3] Plut. in Solone, pag. 95

[4] An. 3508

[5] Post hunc personæ pallæque repertor honestæ
Æschylus, et modicis instravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.
(Horat. *ibid.* [v. 279.])

et leur construisit un petit théâtre. Son style est noble[1], et même sublime; son élocution grande et élevée, souvent jusqu'à l'enflure.

Dans une dispute publique entre les poëtes tragiques, établie à l'occasion des os de Thésée que Cimon[2] avait rapportés à Athènes, le prix fut adjugé à Sophocle. Eschyle eut une si grande douleur de voir un jeune poëte venir lui enlever la gloire de primer sur le théâtre dont il était depuis longtemps en possession, qu'il ne put pas soutenir davantage le séjour d'Athènes. Il en partit, et se retira en Sicile chez le roi Hiéron. Il y mourut d'une mort bien singulière. Comme il dormait dans une campagne, la tête nue[3], une aigle laissa tomber une pesante tortue sur sa tête qui était chauve, et qu'elle prit pour une roche. De quatre-vingt-dix tragédies qu'il avait composées, il n'y en eut que vingt-huit, et selon d'autres que treize, où il remporta la victoire.

Sophocle et Euripide[4]. Ces deux poëtes parurent ensemble[5], et illustrèrent beaucoup le théâtre athénien par des pièces également admirables, quoique d'un style bien différent. Le premier était grand, élevé, sublime : le second tendre, touchant, et rempli de maximes excellentes pour les mœurs et pour la conduite de la vie. Les suffrages du public furent partagés à leur égard, comme ils le sont aujourd'hui parmi nous à l'égard des deux poëtes qui ont fait tant d'honneur à notre théâtre, et qui l'ont mis en état de le disputer à celui d'Athènes

### § III. — Des poëtes comiques

Eupolis, Cratinus et Aristophane[6] ont rendue fort célèbre la *comédie* appelée *ancienne*, qui a tenu lieu chez les Grecs de satire. Elle possédait dans la dernière perfection ce qu'on nommait *atticisme*, c'est-à-dire ce qu'il y avait dans le style de plus élégant, de plus fin, de plus délicat, dont les autres poésies ne pouvaient approcher. J'en ai parlé ailleurs.

Ménandre[1]. Il fut le chef et l'auteur de la *nouvelle comédie*. Plutarque le préfère infiniment à Aristophane. Il admire en lui une plaisanterie douce, fine, délicate, spirituelle, et qui ne s'écarte jamais des règles de la probité la plus austère : au lieu que les railleries d'Aristophane, amères et mordantes, emportent la pièce, déchirent sans aucun ménagement la réputation des plus gens de bien, et violent avec une impudence effrénée toutes les lois de la modestie et de la pudeur. Quintilien ne craint point d'avancer que Ménandre a effacé tous ceux qui ont écrit avant lui dans le même genre[2], et que, par l'éclat de sa réputation, il a entièrement obscurci leur nom. Mais le plus grand éloge qu'on puisse faire de ce poëte, est de dire que Térence, qui n'a presque fait que copier ses pièces, est regardé par les bons juges comme beaucoup inférieur à son original.

Aulu-Gelle[3] nous a conservé quelques endroits de Ménandre imités par Cécilius, ancien poëte comique latin. A la première lecture il avait trouvé les vers de celui-ci fort beaux. Mais il avoue que, dès qu'il les eut comparés avec ceux du poëte grec, toute leur beauté disparut, et qu'ils lui parurent pitoyables.

On ne rendit pas à Ménandre, de son vivant, toute la justice qui lui était due. De plus de cent comédies qu'il fit représenter, il ne remporta la palme que dans huit seulement. Soit cabale et conspiration contre lui[4], soit mauvais goût des juges, Philémon, qui ne méritait certainement que la seconde place, lui fut presque toujours préféré.

On a expliqué dans le troisième tome tout ce qui regarde l'ancienne comédie, la moyenne et la nouvelle.

[1] « Tragœdias primus in lucem Æschylus protulit, sublimis, et gravis, et grandiloquus, sæpè usque ad vitium. » (Quint. lib. 10, cap. 1.)

[2] Plut. in Cim. pag. 483.

[3] Suid.

[4] An. M. 3532.

[5] « Longè clariùs illustraverunt hoc opus Sophocles atque Euripides : quorum in dispari dicendi vià uter sit poeta melior, inter plurimos quæritur. » (Quint.)

[6] An. M. 3564

[1] An. M. 3680. — Plut. in Moral. pag. 853.

[2] « Atque ille quidem omnibus ejusdem operis auctoribus abstulit nomen, et fulgore quodam suæ claritatis tenebras obduxit. » (Quint. lib. 10, cap. 1.)

[3] Lib. 2, pag. 43.

[4] « Philemon, ut pravis sui temporis judiciis Menandro sæpè prælatus est, his consensu omnium meruit credi secundus. » (Ibid.)

§ IV. — Des poetes iambiques.

Archiloque[1], natif de Paros, inventeur des vers iambes, vivait du temps de Candaule, roi de Lydie. Voyez ce qui en est dit au commencement du tome second.

Hipponax était natif d'Éphèse[2]. En ayant été chassé par les tyrans qui y dominaient, il alla s'établir à Clazomènes. Il était laid, petit et menu : mais sa laideur a servi à l'immortaliser ; car il n'est guère connu que par les vers satiriques qu'il composa contre deux frères sculpteurs, Bupalus et Athénis, qui avaient fait sa figure la plus ridicule qu'il leur avait été possible. Il lança sur eux une grêle de vers si mordants et si violents, que, selon quelques-uns, ils se pendirent de dépit. Mais Pline observe qu'on avait d'eux plusieurs statues faites depuis ce temps-là. On attribue à Hipponax l'invention du vers scazon, où le spondée a pris la place de l'iambe, qui se trouve toujours au dernier pied du vers qui porte ce nom.

§ V. — Des poetes lyriques.

On appelle poésie lyrique celle qui était faite pour être chantée sur la lyre ou sur d'autres instruments pareils. Ses compositions se nomment *odes*, c'est-à-dire chants, et se distribuent en strophes ou stances.

Le but de la poésie est de plaire à l'imagination. Mais si les différents genres de poésie, comme l'idylle, l'élégie, le poëme épique, vont à ce but par des moyens différents, l'ode y parvient plus sûrement, parce qu'elle les embrasse tous, et que, de même qu'un fameux peintre rassembla autrefois dans une seule figure tout ce qu'il avait remarqué de plus gracieux et de plus achevé dans plusieurs belles personnes, de même l'ode rassemble en elle seule toutes les différentes beautés dont les différents genres de poésie sont susceptibles. Mais elle a encore quelque chose de plus qui n'appartient qu'à elle, et qui fait son véritable caractère. C'est l'enthousiasme ; et par là les poëtes croient pouvoir encore la comparer à cette Junon d'Homère, qui emprunte la ceinture de Vénus pour se rendre toute gracieuse, mais qui est toujours la reine des dieux, distinguée par un air de grandeur qui lui est particulier, par sa fureur même et son emportement.

Cet enthousiasme se sent mieux qu'il ne peut se définir. Quand un écrivain en est saisi, son esprit s'échauffe, son imagination s'allume, toutes les facultés de son âme se réveillent pour concourir à la perfection de son ouvrage. Tantôt les pensées nobles et les traits les plus brillants, tantôt les images tendres et gracieuses se présentent à lui en foule. Souvent aussi la chaleur de l'enthousiasme s'empare tellement de son esprit, qu'il n'en est plus le maître ; et pour lors il s'abandonne à cette vive impétuosité et à ce beau désordre, infiniment supérieur à la régularité de l'art la plus étudiée.

Ces différentes impressions produisent des effets différents : des descriptions quelquefois simples et pleines de douceur et d'agrément, quelquefois riches, nobles et élevées ; des comparaisons justes et vives ; des traits de morale lumineux ; des endroits heureusement empruntés de l'histoire ou de la fable, et des digressions mille fois plus belles que le fond de son sujet. L'harmonie, l'âme des beaux vers, ne se fait point dans ce moment chercher par le poëte. Les expressions nobles et les cadences heureuses s'arrangent toutes seules, comme les pierres sous la lyre d'Amphion, rien ne ressent l'étude ni le travail. Les poésies qui sont le fruit de l'enthousiasme ont un tel caractère de beauté, qu'on ne peut ni les lire ni les entendre sans être échauffé du même feu qui les a produites ; et l'effet de la musique la plus parfaite n'est ni si sûr ni si grand que celui des vers nés dans le feu de la fureur poëtique.

Ce petit morceau, que j'ai tiré du commencement de la courte mais éloquente dissertation de M. l'abbé Fraguier sur Pindare, suffit pour donner une juste idée de la poésie lyrique, et en même temps de Pindare, qui tient le premier rang parmi les neuf poëtes grecs qui se sont distingués par cette sorte de poëme, et desquels il me reste à dire un mot.

Il est parlé dans Plutarque de Thalès[1], à

[1] An. M. 3280.
[2] An. M. 3460. — Suidas 1.

[1] An. M. 3135.

qui Lycurgue[1] persuada de s'aller établir à Sparte[2]. C'était un poëte lyrique (il n'est point du nombre des neuf) : mais, sous prétexte de ne composer que des chansons, il faisait en effet tout ce que les plus graves législateurs auraient pu faire : car toutes ses pièces de vers étaient autant de discours qui portaient les hommes à l'obéissance et à la concorde, par le moyen de certaines mesures si harmonieuses et où il y avait tant de justesse, tant de force et tant de douceur, qu'insensiblement elles adoucissaient les mœurs de ceux qui les entendaient, et les portaient à l'amour des choses honnêtes, en faisant cesser les animosités et les haines qui régnaient entre eux. Ainsi, par les attraits et les charmes d'une poésie mélodieuse il prépara les voies à Lycurgue pour l'instruction et la correction de ses citoyens.

Alcman était de Sardes en Lydie[3]. Son mérite le fit adopter par les Lacédémoniens, qui lui accordèrent le droit de bourgeoisie, dont il se félicite lui-même dans ses vers comme d'un honneur singulier. Il florissait du temps d'Ardus, fils de Gygès, roi des Lydiens.

Stésichore était d'Himère, ville de Sicile[4]. Pausanias[5] raconte que ce poëte, ayant perdu la vue en punition des vers mordants qu'il avait faits contre Hélène, ne la recouvra qu'après avoir rétracté ses médisances par une nouvelle pièce contraire à la première, ce qu'on appela depuis *palinodie*. Quintilien[6] dit qu'il chanta des guerres considérables et d'illustres héros, et qu'il soutint sur la lyre la noblesse et l'élévation du poëme épique. Horace lui donne le même caractère par une seule épithète, *Stesichorique graves camœnæ*.

Alcée[7]. Sa patrie était Mitylène, ville de Lesbos : c'est de lui que le vers alcaïque a tiré son nom. Il fut l'ennemi déclaré des tyrans de Lesbos, et en particulier de Pittacus, qu'il ne cessa de déchirer dans ses vers[1]. On dit que dans un combat où il se trouva, saisi de frayeur, il jeta bas ses armes, et se sauva par la fuite. Horace[2] raconte de lui-même une pareille aventure. Les poëtes se piquent moins de bravoure que de bel-esprit. Quintilien[3] dit que le style d'Alcée était serré, magnifique, châtié; et ce qui met le comble à son éloge, qu'il ressemblait fort à Homère.

Sapho. Elle était du même lieu et vivait du même temps qu'Alcée. Le vers saphique lui doit son nom. Elle eut trois frères, Larychus, Eurygius et Charaxus. Elle célébra extrêmement le premier dans ses vers, et au contraire déchira Charaxus, parce qu'il aimait éperduement une courtisane appelée Rhodope : c'est cette Rhodope qui fit bâtir une des pyramides d'Egypte.

Sapho avait composé un assez grand nombre de pièces, dont il ne nous en reste que deux, qui font juger que les louanges que lui ont données tous les siècles pour la beauté, la tendresse, le nombre, l'harmonie et les grâces infinies de ses vers, ne sont point sans fondement. Aussi lui donna-t-on le nom de *dixième muse*; et ceux de Mitylène firent graver son image sur leur monnaie.

Il serait à souhaiter que la pureté de ses mœurs eût répondu à la beauté de son génie, et qu'elle n'eût pas déshonoré son sexe et la poésie par ses vices et par ses déréglements.

On dit qu'au désespoir et furieuse de l'opiniâtre résistance que Phaon, jeune homme de Lesbos, opposait à ses désirs, elle se précipita dans la mer du haut du promontoire de Lencade en Acarnanie : remède employé assez ordinairement dans la Grèce par ceux qui étaient malheureux dans leur passion.

Anacréon[4]. Ce poëte était de Téos, ville d'Ionie[5]. Il passa beaucoup de temps à la cour

[1] Plut. in Lycurg. pag. 41.

[2] Plutarque paraît confondre le Thalès dont il s'agit ici avec Thalès de Milet, l'un des sept sages, qui lui était postérieur de plus de 250 ans.

[3] An. M. 3324. — Plut. de exil. pag. 599

[4] An. M. 3392.

[5] Pausan. in Lacon. pag. 220

[6] « Stesichorum, quam sit ingenio validus, materiæ « quoque ostendunt, maxima bella et clarissimos canen- « tem duces, et epici carminis onera lyrâ sustinentem. » (Lib. 10. cap. 1.)

[7] An. M. 3400.

[1] Herod. lib. 5, n. 95.

[2] Tecum Philippos et celerem fugam
Sensi, relictâ non benè parmulâ.
(Od. 7, lib. 2.)

[3] « In eloquendo, brevis, et magnificus, et diligens, « plerumque Homero similis. » (Lib. 10, cap. 1.)

[4] An. M. 3512.

[5] Herod. lib. 3. cap. 121.

de Polycrate, ce tyran de Samos, fameux par la prospérité constante de sa vie et par sa fin tragique; et il fut non-seulement de tous ses plaisirs, mais encore de son conseil. Platon nous apprend qu'Hipparque[1], l'un des fils de Pisistrate, envoya un vaisseau de cinquante rames à Anacréon, et lui écrivit fort obligeamment pour le conjurer de vouloir bien venir à Athènes, où ses beaux ouvrages seraient estimés et goûtés comme ils le méritaient. On dit que la joie et le plaisir faisaient son unique étude, et ce qui nous reste de ses pièces en fait foi. On voit partout dans ses vers que sa main écrit ce que son cœur sent. Leur délicatesse se fait mieux sentir qu'on ne peut l'exprimer. Rien ne serait plus estimable que ses poésies, si elles avaient un meilleur objet.

Simonide[2]. Il était de l'île de Cée, une des Cyclades, dans la mer Égée. Il écrivit, dans le dialecte dorique, le fameux combat naval de Salamine. Son style[3] était délicat, naturel, agréable. Il était touchant, et excellait à exciter la compassion : c'était là son talent propre et personnel, par où les anciens l'ont caractérisé.

> Paulùm quidlibet allocutionis
> Mæstius lacrymis Simonideis[4].

Horace en parle de même :

> Sed ne relictis, musa procax, jocis,
> Ceæ retractes munera næniæ[5].

Ibycus[6]. Nous ne connaissons de lui que son nom, et il reste de lui peu de fragments.

Bacchylide[7]. Il était de l'île de Cée, fils d'un frère de Simonide. Hiéron préféra ses poëmes à ceux de Pindare dans les jeux pythiens. Ammien Marcellin dit que la lecture de ce poëte faisait les délices de Julien-l'Apostat.

Pindare[8]. Quintilien le met à la tête des neuf poëtes lyriques de la Grèce. Ce qui fait son mérite personnel et son caractère dominant, c'est cette noblesse, cette grandeur, cette sublimité, qui l'élève souvent au-dessus des règles ordinaires, auxquelles il ne faut pas exiger que les productions des grands génies soient servilement assujetties. On voit dans ses odes un effet sensible de cet enthousiasme dont j'ai parlé d'abord. Il pourrait même y paraître un peu trop de hardiesse, si un mélange de traits plus agréables n'y servait d'adoucissement. Le poëte l'a bien senti; et c'est ce qui lui a fait de temps en temps répandre des fleurs à pleines mains, en quoi sa rivale, la célèbre Corinna, lui a même reproché l'excès.

Véritablement Horace[9] ne le loue que par le caractère de sublimité. Selon lui, c'est un cygne qu'un effort impétueux et le secours des vents élèvent jusque dans les nues : c'est un torrent qui, grossi par l'abondance des eaux renverse tout ce qui s'oppose à l'impétuosité de son cours. Mais, à le regarder par d'autres endroits, c'est un ruisseau paisible, dont l'eau claire et pure coule sur un sable d'or entre des rives fleuries. C'est une abeille qui, pour composer son nectar, ramasse sur les fleurs ce qu'elles ont de plus précieux.

Son style est toujours proportionné à sa manière de penser, serré, concis, et sans trop de liaison dans les mots : l'esprit en découvre assez dans la suite des choses qu'il traite, et les vers en ont plus de force. Le soin d'ajuster des transitions ne ferait que ralentir le feu du poëte en donnant à l'enthousiasme le temps de se refroidir.

En parlant, comme j'ai fait, de Pindare, je ne prétends pas le donner pour un auteur sans défauts. Il en a, qu'il est difficile d'excuser; mais le nombre et la grandeur des beautés qui les accompagnent doivent les couvrir et les faire presque disparaître. Il fallait qu'Horace, bon juge en toute matière, mais surtout en celle-ci, eût conçu une haute idée de son mérite, puisqu'il ne craint point de dire qu'on ne peut, sans une témérité visible, prétendre

[1] In Hipp. pag. 228 et 229.
[2] An. M. 3444.
[3] « Simonides tenuis, alioqui sermone proprio et jucunditate quâdam commendari potest. Præcipua tamen « ejus in commovendâ miseratione virtus, ut quidam in « hac cum parte omnibus ejusdem operis auctoribus præ- « ferant. » (Quint. lib. 10, cap. 1.)
[4] Catull.
[5] Lib. 2, od. 1.
[6] An. M. 3461.
[7] An. M. 3552.
[8] An. M. 3528.
[9] (Lib. 4, od. 2.)

l'égaler. *Pindarum quisquis studet æmulari*, etc.

Pindare[1] eut une dangereuse rivale dans la personne de Corinna, qui se distingua dans le même genre de poésie que lui, et qui lui enleva cinq fois la palme dans les disputes publiques. Elle fut surnommée *la muse lyrique*.

Alexandre-le-Grand[2], lorsqu'il ruina la ville de Thèbes, patrie de notre illustre poëte, rendit, longtemps après sa mort, un juste et glorieux hommage à son mérite dans la personne de ses descendants, qu'il discerna du reste des citoyens de cette ville malheureuse, et dont il ordonna qu'on prît un soin particulier.

J'ai parlé ailleurs de quelques ouvrages de Pindare, à l'occasion d'Hiéron : on peut consulter l'endroit.

### § VI. — Des poetes élégiaques.

*Élégie*, selon Didyme, vient de ἴ ἴ λέγειν, *dire hélas!* selon d'autres, de ἐλεὸν λέγειν, *dire des choses touchantes*. Les Grecs, dont les Latins ont suivi l'exemple, composèrent leurs poésies plaintives, leurs élégies, en vers hexamètres et pentamètres entrelacés. Depuis, toute pièce écrite en vers hexamètres et pentamètres a été appelée *élégie*, quel qu'en fut le sujet, gai ou triste.

> Versibus impariter junctis querimonia primùm,
> Mox etiam inclusa est voti sententia compos[3].

Il ne nous reste aujourd'hui aucune élégie grecque, prise dans le premier sens, si ce n'est celle qu'Euripide a insérée dans son Andromaque, qui ne contient que quatorze vers. On ne sait point qui est l'inventeur de l'élégie.

> Quis tamen exiguos elegos emiserit auctor
> Grammatici certant, et adhuc sub judice lis est[4].

Comme elle était destinée, dans sa première institution, aux gémissements et aux larmes, elle ne s'occupa d'abord que de malheurs et d'infortunes. Elle n'exprima d'autres sentiments, elle ne parla d'autre langage que celui de la douleur. Négligée, comme il sied aux personnes affligées, elle cherchait moins à plaire qu'à toucher : elle voulait exciter la pitié, et non l'admiration. Ensuite on l'employa à toutes sortes de sujets, et surtout à la passion de l'amour. Mais elle retint toujours son même caractère, et se souvint de sa première origine. Ses pensées furent toujours naturelles et éloignées de toutes recherches d'esprit, ses sentiments tendres et délicats, ses expressions simples et faciles; et toujours elle conserva cette marche inégale dont Ovide lui fait un si grand mérite (*in pedibus vitium causa decoris erat*), et qui donne à la poésie élégiaque des anciens tant d'avantage sur la nôtre.

Périandre, Pittacus, Solon, Chilon, Hippias, écrivirent en vers élégiaques leurs préceptes de religion, de morale, de politique : en quoi ils eurent pour imitateurs Théognis de Mégare et Phocylide. Plusieurs des poëtes dont j'ai parlé jusqu'ici ont composé aussi quelques élégies ; mais je ne rapporterai ici que ceux qui se sont appliqués particulièrement à ce genre de poésie, et je n'en choisirai qu'un petit nombre.

Gallinus. Il était d'Éphèse[1]. C'est un des plus anciens poëtes élégiaques. On conjecture qu'il florissait vers le commencement des olympiades.

Mimnermus, de Colophon, ou de Smyrne[2]. Il était contemporain de Solon. Quelques-uns le font inventeur du vers élégiaque. Du moins il lui donna sa perfection, et peut-être fut-il le premier qui transforma l'élégie des funérailles à l'amour. Les fragments qui nous restent de lui ne respirent que la volupté, et c'est sur ce pied qu'Horace en parle.

> Si, Mimnermus uti censet, sine amore jocisque
> Nil est jucundum, vivas in amore jocisque[3].

Simonide[4], dont les vers étaient si touchants,

[1] Ælian. lib. 13, cap. 25.
[2] Plut. in Alex. pag. 672.
[3] Horat. in Art. poet. (75.)
[4] Horat. in art. poet.

[1] An. M. 3230
[2] An. M. 3408.
[3] Horat. lib. 1. Epist. 6. (v. 65.)
[4] An. M. 3444.

pourrait être rangé parmi les poëtes élégiaques; mais je l'ai placé ailleurs.

Philétas de Cos, et Callimaque de Cyrène[1], vécurent tous deux à la cour de Ptolémée Philadelphe, dont Philétas fut certainement précepteur, et Callimaque, à ce qu'on croit, bibliothécaire. On regardait celui-ci comme le maître de l'élégie, et celui qui y avait le mieux réussi[2] : *cujus (elegiæ) princeps habetur Callimachus*; et on donnait le second rang à Philétas : *secundas, confessione plurimorum, Philætas occupavit.*

Voilà le sentiment de Quintilien. Mais Horace paraît déférer le rang à Mimnermus au-dessus de Callimaque.

Si plus adposcere visus,
Fit Mimnermus, et optivo cognomine crescit[3].

Callimaque avait embrassé tous les genres de littérature.

§ VII. — Des poëtes, auteurs d'épigrammes.

L'épigramme est une espèce de poésie courte, susceptible de toutes sortes de sujets, qui doit finir par une pensée vive, nette et juste. Ce mot, en grec, signifie *inscription*. Celles que les anciens mettaient aux tombeaux, aux statues, aux temples, aux arcs de triomphe, étaient quelquefois en vers, mais dont le caractère était une grande simplicité. On a depuis attaché ce nom à l'espèce de poésie dont je parle. L'épigramme est renfermée ordinairement dans un petit nombre de vers : quelquefois pourtant on lui donne plus d'étendue.

J'ai dit que cette poésie était susceptible de toutes sortes de sujets. Cela est vrai, pourvu qu'on ait soin d'en écarter toute médisance et toute obscénité.

La liberté que les poëtes comiques s'étaient donnée à Athènes d'attaquer hardiment les citoyens les plus considérables et les plus vertueux[4], donna lieu à une loi qui défendait de déchirer ainsi par des vers mordants la réputation de qui que ce fût. A Rome, parmi les lois des douze tables[1], qui condamnaient rarement à mort, il y en avait une qui soumettait à cette peine quiconque, par des vers diffamants, aurait décrié un citoyen. La raison que Cicéron en apporte est bien sensée et bien remarquable. « Cette loi, dit-il, est sagement « établie. Il y a des tribunaux à Rome où l'on « peut nous appeler pour rendre compte de no- « tre conduite devant les magistrats ; mais no- « tre réputation ne doit point être abandonnée « à la noire malignité des poëtes, et il ne doit « point être permis de former contre nous des « accusations infamantes sans que nous puis- « sions y répondre et nous défendre en forme « devant les juges. » *Præclare. Judiciis enim ac magistratuum disceptationibus legitimis propositam vitam, non poëtarum ingeniis, habere debemus; nec probrum audire, nisi eâ conditione, ut respondere liceat, et judicio defendere.*

La seconde exception, qui regarde la pureté des mœurs, n'est ni moins importante, ni moins fondée en raison. Notre pente au mal et au vice n'est déjà que trop naturelle et trop forte, sans qu'il faille encore l'augmenter par les charmes et les attraits de vers fins et délicats, dont le poison, caché sous les fleurs d'une poésie riante, pour me servir des termes que Martial applique aux sirènes[2], cause une joie cruelle, et par sa douceur enchanteresse porte la mort dans les âmes. Les plus sages législateurs de l'antiquité ont toujours regardé ceux qui font un tel abus de l'art des vers comme des pestes publiques, comme des ennemis et des corrupteurs du genre humain qu'on devait abhorrer et réprimer par les notes d'infamie les plus flétrissantes. De si sages lois n'ont pas eu l'effet qu'on en devait espérer, surtout par rapport à l'épigramme, qui,

[1] An. M. 3724.
[2] Quintil. lib. 10, cap. 1.
[3] Lib. 2, Ep. 2, [v. 101.]
[4] ... .. In vitium libertas excidit, et vim
Dignam lege regi. Lex est accepta, chorusque
Turpiter obticuit.
(Hor[illegible]

[1] Si mala condiderit in quem quis carmina, jus est
Judiciumque.
(Horat. lib. 2, *sat.* 1.)
« Nostræ contrà XII tabulæ, quum perpaucas res capi- « te sanxissent, in his hanc quoque sanciendam putaverunt, « si quis actitavisset, sive carmen condidisset, quod infa- « miam offerret flagitiumve alteri. » (Cic. *de Rep.* lib. 4, *apud D. Aug.* lib. 1, cap. 9. *Civit.*)

[2] Sirenas, hilarem navigantium pœnam,
Blandasque mortes, gaudiumque crudele.

de toutes les poésies, est celle qui s'est le plus livrée à l'obscénité.

En gardant les deux règles que je viens d'établir, les épigrammes n'auraient point été dangereuses pour les mœurs, et elles auraient pu être utiles pour le style, en y jetant de temps en temps et avec sobriété des pensées vives, déliées, agréables, telles que sont celles qui terminent les bonnes épigrammes. Mais ce qui était dans son origine délicatesse, beauté, vivacité d'esprit (c'est proprement ce que les Latins entendaient par ces mots, *acutus*, *acumen*) dégénéra bientôt en une affectation vicieuse, qui passa dans la prose même, dont on s'étudiait à terminer presque toutes les phrases, toutes les périodes par une pensée brillante qui tenait de la pointe. Nous aurons lieu de nous étendre davantage sur ce sujet.

Le père Vavasseur, jésuite, a traité à fond la matière dont il s'agit, dans une préface également savante et élégante qu'il a mise à la tête des trois livres d'épigrammes qu'il a donnés au public. On trouve aussi, sur le même sujet, d'utiles réflexions dans le livre intitulé : *Epigrammatum delectus*, etc.

Nous avons un recueil d'épigrammes grecques, appelé *Anthologie*.

Méléagre, natif de Gadare, ville de Syrie, qui vivait sous Séleucus VI, dernier roi de Syrie, est le premier qui a fait un recueil d'épigrammes grecques, qu'il nomma *Anthologia*, à cause qu'ayant choisi ce qu'il trouva de plus brillant et de plus fleuri parmi les épigrammes de quarante-six poëtes anciens, il regarda son recueil comme un bouquet de fleurs, et attribua une fleur à chacun de ces poëtes, les *lis* à Anytès, la *rose* à Sapho, etc. Après lui, Philippe de Thessalonique fit, du temps de l'empereur Auguste, un second recueil tiré seulement de quatorze poëtes. Agathias en fit encore une troisième, environ cinq cents ans après, du temps de l'empereur Justinien. Enfin, Planude, moine de Constantinople, qui vivait en 1380, fit le quatrième, qu'il divisa en sept livres, dans chacun desquels les épigrammes sont rangées selon les matières par ordre alphabétique. C'est l'Anthologie telle que nous l'avons aujourd'hui. Il en a retranché beaucoup de sales épigrammes, de quoi quelques savants lui ont su bien mauvais gré.

Il y a dans ce recueil beaucoup de belles épigrammes, fort sensées et fort spirituelles ; mais elles ne font pas le plus grand nombre.

### Art. II. — Des poëtes latins

La poésie, aussi bien que le reste des beaux-arts, n'a trouvé que fort tard accès chez les Romains, occupés uniquement, pendant plus de cinq cents ans, de vues et de pensées guerrières, et sans goût pour tout ce qui s'appelle littérature. Ce fut la Grèce vaincue et soumise qui, par un nouveau genre de victoire, s'assujettit à son tour ses vainqueurs, et exerça sur eux un empire d'autant plus glorieux, qu'il était volontaire et fondé sur une supériorité de lumières qui se fit respecter dès qu'elle fut connue. Cette nation, savante et polie, se trouvant liée par un commerce étroit avec les Romains, leur fit perdre peu à peu cet air de grossièreté et de rudesse qui leur restait encore de leur ancienne origine, et leur inspira du goût pour les arts propres à cultiver, à adoucir et à humaniser les esprits.

> Græcia capta ferum victorem cepit[1], et artes
> Intulit[2] agresti Latio. Sic horridus ille
> Defluxit numerus Saturnius, et grave virus
> Munditiæ pepulere.

Cet heureux changement commença par la poésie, qui s'applique principalement à plaire, et dont les charmes, pleins de douceur et d'agrément, se font goûter avec plus de facilité et de promptitude. Elle fut pourtant elle-même fort grossière et inculte dans les commencements. Ce fut sur le théâtre qu'elle prit sa naissance, ou du moins qu'elle commença à prendre un air plus poli et plus orné. Elle s'essaya, pour ainsi dire, dans la comédie, la tragédie, la satire, qu'elle conduisit peu à peu, et par des accroissements insensibles, à un grand degré de perfection.

[1] Horat. lib. 2, Epist 3.

[2] Horace marque ici le temps où la poésie commença à se perfectionner chez les Latins ; car elle était connue à Rome dès le temps de Numa :

> Saliare Numæ carmen.
> (Horat. lib. 2, ep. 1.)

Les Romains ayant été près de quatre cents ans sans aucun jeu scénique, le hasard et la débauche leur firent trouver dans une de leurs fêtes les vers [1] *fescennins*, qui leur tinrent lieu de pièces de théâtres près de six vingts ans. Ces vers étaient rudes, et sans presque aucun nombre, comme étant nés sur-le-champ, et faits par un peuple encore sauvage, et qui ne connaissait d'autres maîtres que la joie et les vapeurs du vin. Ils étaient remplis de railleries grossières, et accompagnés de postures et de danses.

Fescennina per hanc inventa licentia morem
Versibus alternis opprobria rustica fudit [2].

A ces vers licencieux et déréglés succéda bientôt une autre espèce de poëme plus châtié [3], qui était aussi rempli de railleries plaisantes, mais qui n'avait rien de déshonnête. Ce poëme parut sous le nom de *satyre* (*satura*) à cause de sa variété; et cette satire avait des modes réglés, c'est-à-dire une musique réglée et des danses; mais les postures déshonnêtes en étaient bannies. Ces satires étaient proprement des farces honnêtes, où les spectateurs et les acteurs étaient joués indifféremment.

Livius Androuicus trouva les choses en cet état [4], quand il s'avisa le premier de faire des comédies et des tragédies à l'imitation des Grecs. D'autres poëtes, en puisant dans les mêmes sources, suivirent son exemple : Nævius, Ennius, Cécilins, Pacuvius, Accius et Plaute. Ces sept poëtes, dont je vais parler, vécurent presque tous en même temps dans l'espace de soixante ans.

Dans ce que je me propose de rapporter ici des poëtes latins, je ne suivrai point l'ordre des matières, comme je l'ai fait en parlant des poëtes grecs, mais l'ordre des temps, qui m'a paru plus propre à faire connaître la naissance, les progrès, la perfection et la décadence de la poésie latine.

Je diviserai tout ce temps en trois âges. Le premier comprendra l'espace d'environ deux cents ans, pendant lesquels la poésie latine est uée, s'est accrue, et s'est fortifiée par différents progrès. Le second âge sera de cent ans environ, depuis Jules César jusqu'au milieu de l'empire de Tibère : c'est le temps où la poésie a été portée à son dernier degré de perfection. Le troisième âge contiendra les années suivantes, où, par des déclins assez prompts, elle est déchue de cet état, et a enfin dégénéré entièrement de son ancienne réputation.

[1] Ces vers furent ainsi appelés d'une ville d'Etrurie, nommée Fescennia, d'où ils furent apportés à Rome.
[2] Horat. lib. 2, Epist. 1.
[3] Liv. lib. 7, n. 2.
[4] Liv. ibid.

## § I. — Premier age de la poésie latine.

### Livius Andronicus

Le poëte Andronicus prit le prénom de *Livius* [1], parce qu'il avait été mis en liberté par M. Livius Salinator, dont il avait instruit les filles.

Il représenta sa première tragédie un an avant la naissance d'Ennius [2], la première année après la première guerre punique, qui était l'année de Rome 514, sous le consulat de C. Claudius Cento et de M. Sempronius Tuditanus : environ cent soixante ans depuis la mort de Sophocle et d'Euripide, cinquante depuis celle de Ménandre, deux cent vingt avant celle de Virgile.

### Cn. Nævius.

Nævius, selon Varron, avait servi dans la première guerre punique [3]. Animé par l'exemple d'Andronique, il marcha sur ses traces, et commença, cinq ans après lui, à donner des pièces de théâtre : c'étaient des comédies. Il s'attira la haine de la noblesse, et surtout d'un Métellus [4]; ce qui l'obligea de sortir de Rome. Il se retira à Utique, où il mourut. Il avait composé en vers l'histoire de la première guerre punique.

[1] Euseb. in Chron.
[2] An. M. 3761. — Cic. in Brut. n. 72. — Aul. Gell. lib. 17, cap. 21.
[3] An. M. 3769. — Aul. Gell. lib 17, cap. 21.
[4] Euseb. in Chron.

Q. ENNIUS.

Il était né l'an de Rome 514 ou 515[1], à Rudiæ, ville de Calabre. Il vécut dans la Sardaigne jusqu'à l'âge de quarante ans. C'est là qu'il fit connaissance avec Caton, qui apprit de lui la langue grecque dans un âge fort avancé, et qui l'emmena ensuite avec lui à Rome. M. Fulvius Nobilior le mena avec lui en Étolie. Le fils de ce Nobilior lui fit accorder le droit de bourgeoisie romaine, ce qui était, dans ces temps-là, un honneur fort considérable. Il avait composé en vers héroïques les Annales de Rome, et en était au douzième livre à l'âge de soixante-sept ans[2]. Il avait aussi célébré les victoires du premier Scipion l'Africain, avec qui il était lié[3] d'une amitié particulière, et qui lui donna toujours de grandes marques d'estime et de considération. Quelques-uns même croient qu'on lui accorda une place dans le tombeau des Scipions. Il mourut âgé de soixante-dix ans.

Scipion était bien assuré que, tant que Rome subsisterait, et que l'Afrique serait soumise à l'Italie, la mémoire de ses grandes actions ne pourrait être abolie : mais il crut aussi que les écrits d'Ennius étaient fort capables d'en illustrer l'éclat et d'en perpétuer le souvenir ; digne certainement d'avoir pour héraut de ses éclatantes victoires un Homère plutôt qu'un poëte dont le style répondait mal à la grandeur de ses actions[4].

On comprend aisément que la poésie latine, faible encore et presque naissante dans les temps dont je viens de parler, ne pouvait pas avoir beaucoup de beauté et d'ornement. Elle montrait quelquefois de la force et des traits de génie, mais sans élégance, sans grâce et avec de grandes inégalités. C'est ce que Quintilien, en traçant le portrait d'Ennius, exprime par une comparaison admirable : *Ennium sicut sacros vestutate lucos adoremus, in quibus grandia et antiqua robora jam non tantam habent speciem, quantam religionem.* « Révérons Ennius, dit-il, comme on révère « ces bois que leur ancienneté a consacrés, « dont les grands et vieux chênes n'offrent « plus aux yeux autant de beauté qu'ils in- « spirent un sentiment de respect religieux. »

Cicéron, dans son traité de la Vieillesse, nous apprend un fait qui doit faire beaucoup d'honneur à la mémoire d'Ennius. Il dit que[1] « ce poëte, à l'âge de soixante-dix ans, chargé « de deux fardeaux qu'on regarde comme ac- « cablants, la pauvreté et la vieillesse, les por- « tait non-seulement avec constance, mais « avec gaîté ; ce qui donnait presque lieu de « penser qu'elles lui faisaient même plaisir, « et lui étaient agréables. »

CÉCILIUS PACUVIUS.

Ces deux poëtes vécurent du temps d'Ennius, plus jeunes pourtant que lui. Le premier, natif, selon quelques-uns, de Milan, était un poëte comique, et demeura d'abord avec Ennius. Pacuvius[2], neveu d'Ennius, était de Brunduse. Il fut en même temps peintre et poëte : on a toujours regardé la peinture et la poésie comme deux sœurs. Il se distingua particulièrement dans la poésie tragique. Quoiqu'ils vécussent du temps de Lélius et de Scipion, c'est-à-dire dans un temps auquel la pureté du langage aussi bien que celle des mœurs paraissait singulièrement attachée[3], leur diction ne se sentait pas de cet heureux siècle.

Cependant Lélius, l'un des personnages que

[1] An. M. 3764. — Aurel Vict. de Vir. illust. cap. 47. — I. Tusc. n. 3.

[2] Aul. Gell. lib. 17, cap. 21.

[3] « Charus fuit Africano superiori noster Ennius. Itaque etiam in sepulcro Scipionum putatur is esse cunstitutus. » (Cic. *pro Arch. poetâ*, n. 22.)

[4] Nun incendia Carthaginis impiæ,
Ejus, qui domita nomen ab Africâ
Lucratus redit, clarâ indicant
Laudes, quàm calabræ Pierides.....
(Horat. lib. 1, od. 8.)

[1] « Annos septuaginta natus (tot enim vixit Ennius), « ita ferebat duo, quæ maxima putantur onera, pauper- « tatem et senectutem, ut eis penè delectari videretur. » (*De Senect.* n. 14.)

[2] Euseb. in Chron.

[3] « Mitto C. Lælium, P. Scipionem. Ætatis illius lata « fuit laus, tanquàm innocentiæ, sic latinè loquendi. Non « omnium tamen; nam illorum æquales Cæcilium et « Pacuvium malè locutos videmus. » (Cic. in *Brut.* n. 258.)

Cicéron introduit dans son dialogue sur l'amitié, en parlant de Pacuvius comme de son hôte et de son ami, dit que le peuple reçut avec des applaudissements [1] extraordinaires une de ses pièces intitulée *Oreste*, surtout dans l'endroit où, en présence du roi, Pylade se donne pour Oreste, afin d'épargner la mort à son ami, et où, de son côté, Oreste déclare que c'est lui qui est le véritable Oreste. Il se peut faire que la beauté et la vivacité des sentiments fissent oublier le peu de justesse et de délicatesse de l'expression.

ATTIUS.

*L. Attius* ou *Accius*, car son nom se trouve écrit de ces deux manières, était fils d'un affranchi [2]. Il représenta quelques pièces tragiques du vivant de Pacuvius, quoiqu'il fût plus jeune que lui de cinquante ans. On en marque quelques-unes sous l'édilité de P. Licinius Crassus Muscianus [3], cet homme célèbre, de qui l'on disait qu'il avait réuni en sa personne cinq des plus grands avantages qu'on pût posséder : étant en même temps très-riche, très-noble, très-éloquent, très-habile jurisconsulte, et grand-pontife [4].

Ce poëte était fort ami de D. Junius Brutus [5], qui le premier porta les armes romaines en Espagne jusqu'à l'Océan. Accius composa en son honneur des vers dont ce général orna le vestibule du temple qu'il fit bâtir des dépouilles qu'il avait prises sur les ennemis.

PLAUTE.

Plaute (*M. Accius Plautus*) était de Saline [6], ville d'Ombrie en Italie (dans la Romagne). Il se rendit célèbre à Rome par ses comédies dans le même temps que les trois derniers poëtes dont il vient d'être parlé.

Aulu-Gelle rapporte, d'après Varron, que Plaute, s'étant voulu mêler du négoce, et y ayant perdu tout ce qu'il avait, fut obligé, pour vivre, de se donner à un boulanger, chez qui il tournait une meule de moulin.

Il ne reste de tous les autres poëtes qui avaient paru jusqu'à lui, que quelques fragments. Plaute a été plus heureux. Vingt de ses comédies presque entières ont résisté au temps, et sont parvenues jusqu'à nous. Il y a beaucoup d'apparence que ses pièces se sont mieux conservées que celles des autres, parce qu'étant trouvées plus agréables, elles étaient aussi plus souvent redemandées. On ne les jouait pas seulement du temps d'Auguste; il paraît, par un passage d'Arnobe [1], qu'elles étaient encore jouées du temps de Dioclétien, trois cents ans après la naissance de Jésus-Christ.

On a porté divers jugements de Plaute. Il me semble que pour l'élocution, il est généralement estimé, sans doute par rapport à la pureté, à l'exactitude, à l'énergie, à l'abondance, et même à l'élégance du discours. Varron disait que, si les Muses voulaient parler en latin, elles emprunteraient le langage de Plaute [2] : *licet Varro dicat Musas..... plautino sermone locuturas fuisse, si latinè loqui vellent.* Un tel éloge n'excepte rien, et ne laisse rien à désirer. Aulu-Gelle n'en parle pas moins avantageusement [3] : *Plautus, homo linguæ atque elegantiæ in verbis latinæ princeps.*

Horace, bon juge sans doute en cette matière, ne paraît pas favorable à Plaute. Je rapporterai l'endroit entier.

> At nostri proavi plautinos et numeros et
> Laudavere sales : nimiùm patienter utrumque,
> Ne dicam stultè, mirati; si modo ego et vos
> Scimus lourbanum lepido seponere dicto,
> Legitimumque sonum digito callemus et aure [4].

« Nos ancêtres, dit-il aux Pisons, ont loué

[1] « Qui clamores totâ caveâ nuper in hospitis mei et « amici M. Pacuvii nova fabula, quum, ignorante rege « uter esset Orestes, Pylades Orestem se esse diceret, ut « pro illo necaretur; Orestes autem, ita ut erat, Orestem « se esse perseveraret! Stantes plaudebant in re ficta : « quid arbitremur in verâ facturos fuisse? (*De Amicit.* n. 24.)

[2] An. M. 3864. — Euseb. in Chron.

[3] Aul. Gell. lib. 1. cap. 13.

[4] « Ditissimus, nobilissimus, eloquentissimus, juris- « consultissimus, pontifex maximus. »

[5] Valer. Max. lib. 8, cap. 14.

[6] Aul. Gell. lib. 3, cap. 3.

[1] Arnob. lib. 7.

[2] Quintil. lib. 10, cap. 1.

[3] Aul. Gell. lib. 7, cap. 17

[4] Horat. de Art. poet. v. 270.

« et admiré les vers et les railleries de Plaute, « un peu trop bonnement, pour ne pas dire « sottement; s'il est vrai que vous et moi sa- « chions distinguer dans les railleries le déli- « cat d'avec le grossier, et que nous ayons « l'oreille assez fine pour bien juger du son et « de la cadence des vers. » Cette critique peut faire d'autant plus de tort à Plaute, qu'il paraît qu'Horace n'était pas seul de ce sentiment, et que la cour d'Auguste ne goûtait pas plus que lui ni la versification ni les plaisanteries de ce poëte.

La censure d'Horace tombe sur deux articles : sur le nombre et la cadence des vers, *numeros*; et sur les railleries, *sales*. Je crois qu'on ne peut pas se dispenser d'adopter le jugement d'Horace en grande partie. Mais il peut bien être arrivé que ce poëte, piqué de l'injuste préférence que ceux de son siècle donnaient aux anciens poëtes latins sur ceux de leur temps, ait un peu outré la critique en quelques occasions, et ici en particulier.

Il est certain que Plaute n'est point exact dans ses vers, qu'il a appelés par cette raison *numeros innumeros*, des nombres sans nombre, dans son épitaphe qu'il fit lui-même : il ne s'est point assujetti à suivre une même mesure, et il a mêlé tant de sortes de vers, que les plus savants ont de la peine à les reconnaître. Il est certain encore qu'il a des plaisanteries fades, basses, et souvent outrées : mais il en a aussi de fines et de délicates. C'est pourquoi[1] Cicéron, qui n'était pas un mauvais juge de ce que les anciens appelaient *urbanité*, le propose comme un modèle à suivre pour la raillerie.

Ces défauts de Plaute n'empêchent donc point qu'il n'ait été un excellent poëte comique. Ils sont réparés bien avantageusement par beaucoup de belles qualités qui peuvent non-seulement l'égaler à Térence, mais peut-être même le mettre au-dessus de lui. C'est le jugement qu'en porte madame Dacier (pour lors mademoiselle Le Fèvre) dans la comparaison qu'elle fait de ces deux poëtes.

« Térence, dit-elle, a sans doute beaucoup « plus d'art, mais il me semble que l'autre a « plus d'esprit. Térence fait plus parler qu'a- « gir; Plaute fait plus agir que parler : et c'est « le véritable caractère de la comédie, qui est « beaucoup plus dans l'action que dans le « discours. Cette vivacité me paraît donner « encore un grand avantage à Plaute : c'est « que ses intrigues sont toujours conformes à « la qualité des acteurs, que ses incidents « sont bien variés, et ont toujours quelque « chose qui surprend agréablement; au lieu « que le théâtre semble languir quelquefois « dans Térence, à qui la vivacité de l'action « et le nœud des incidents et des intrigues « manquent manifestement. » C'est le reproche que lui fait César dans des vers que je rapporterai en parlant de Térence.

Pour donner aux lecteurs quelque idée du style de Plaute, de sa latinité et de son langage antique, je copierai ici le commencement du prologue d'une de ses plus belles pièces, intitulée *Amphitryon*. C'est Mercure qui parle :

Ut vos in vostris voltis mercimoniis
Emundis vendundisque me lætum lucris
Afficere, atque adjuvare in rebus omnibus :
Et ut res rationesque vostrorum omnium
Bene expedire voltis peregrèque et domi,
Bonoque atque amplo auctare perpetuo lucro,
Quasque incœpistis res, quasque inceptabitis :
Et uti bonis vos vostrosque omnis nuntiis
Me afficere voltis; ea afferam, eaque ut nuntiem,
Quæ maximè in rem vostram communem sient
(Nam vos quidem in jam scitis concessum et datum
Mi esse ab diis aliis, nuntiis præsim et lucro) :
Hæc ut me voltis approbare, annitier
Lucrum ut perenne vobis semper suppetat :
Itaque huic facietis fabulæ silentium,
Itaque æqui et justi hic eritis omnes arbitri.

Il faut se souvenir, pour entendre ces vers, que Mercure était le dieu des marchands et le courrier des dieux.

« Par la même raison que vous voulez que « je vous sois favorable dans vos achats et « dans vos ventes, que vous souhaitez de « prospérer dans les affaires que vous avez « à la ville et dans les pays étrangers, et de « voir augmenter chaque jour d'un profit con-

[1] « Duplex omnino est jocandi genus : unum illiberale, petulans, flagitiosum, obscenum; alterum elegans, urbanum, ingeniosum, facetum : quo genere « non modò Plautus noster, et Atticorum antiqua comœdia, sed etiam philosophorum socraticorum libri « sunt referti. » (*De Offic.* lib. 1, n. 104.)

[2] Préface de la traduction de trois comédies de Plaute

« sidérable celles que vous avez entreprises, « ou que vous êtes sur le point d'entreprendre : par la même raison que vous voulez « que je vous apporte de bonnes nouvelles, à « vous et à vos familles, et que je vous apprenne des choses qui soient pour le bien « de votre république (car vous savez, il y a « longtemps, qu'il m'est échu en partage « d'être le dieu des nouvelles, et de présider « au gain) : par la même raison donc que vous « voulez que je vous accorde toutes ces choses, et que je n'oublie rien de ce qui peut « vous procurer l'avancement de vos affaires : « par cette même raison, il faut aussi que « vous donniez une favorable attention à cette « pièce, et que vous en jugiez équitablement. »

On rencontre de temps en temps dans Plaute de fort belles maximes pour la conduite de la vie et pour la pureté des mœurs. J'en apporterai un exemple, tiré de la pièce que j'ai déjà citée. C'est Alcmène qui parle à son mari Amphitryon, et qui renferme en peu de vers tous les devoirs d'une femme sage et vertueuse.

Non ego illam mihi dotem duco esse, quæ dos dicitur[1];
Sed pudicitiam, et pudorem, et sedatam cupidinem,
Deûm metum, parentum amorem, et cognatûm concordiam :
Tibi morigera, atque ut munifica sim bonis, prosim probis.

« Pour moi j'estime que la véritable dot d'une « femme n'est pas l'argent qu'elle apporte en « se mariant : c'est l'honneur, c'est la pudicité; « c'est de savoir modérer ses désirs, d'avoir la « crainte des dieux, d'aimer ceux de qui l'on « a reçu la naissance, et de vivre en bonne intelligence avec ses parents. Je n'ai jamais « eu d'autre but que de vous obéir en toutes « choses, de secourir les gens de bien, et de « pouvoir leur être utile. »

Mais, pour quelques endroits de cette sorte, combien y en a-t-il de contraires à la pureté des mœurs! Il est bien fâcheux que ce reproche tombe presque généralement sur les meilleurs poëtes du paganisme. On peut bien appliquer ici ce que dit Quintilien[2] de certaines poésies dangereuses : qu'il faut les laisser absolument ignorer à la jeunesse, s'il est possible, ou du moins les réserver pour un âge plus mûr, et pour un temps où les mœurs seront en sûreté. *Amoveantur, si fieri potest; si minùs, certè ad firmius ætatis robur reserventur.... cùm mores in tuto fuerint.*

[1] Act. 2, sc. 2.
[2] Lib. 1, cap. 8.

TÉRENCE.

Térence naquit à Carthage après la seconde guerre punique l'an de Rome 550[1]. Il fut esclave de Térentius Lucanus, sénateur romain, qui, à cause de son esprit, non-seulement le fit élever avec beaucoup de soin, mais l'affranchit fort jeune. Ce fut ce sénateur qui donna à ce poëte le nom de *Térence;* car les affranchis portaient ordinairement le nom du maître qui les avait mis en liberté.

Il était fort aimé et fort estimé des premiers de Rome. Il vivait surtout très-familièrement avec Lélius et Scipion l'Africain qui prit et qui ruina Numance : ce dernier était moins âgé que lui de onze ans.

Il nous reste de Térence six comédies. Quand il vendit aux édiles la première, on voulut qu'il la lût auparavant à Cécile, poëte comique comme lui, et qui était fort estimé à Rome lorsque Térence commença à y paraître. Il alla donc chez lui, et le trouva à table. On le fit entrer; et comme il était fort mal vêtu, on lui donna près du lit de Cécile un petit siége, où il s'assit, et commença à lire. Mais il n'eut pas plutôt lu quelques vers, que Cécile le pria de souper, et le fit mettre à table près de lui. Après souper, il acheva d'entendre cette lecture, et en fut charmé. Il ne faut pas toujours juger des hommes par les dehors; un méchant habit peut couvrir un excellent esprit.

*L'Eunuque*, qui est une des six comédies de Térence, eut un si grand succès, qu'elle fut jouée deux fois en un jour, le matin et le soir, ce qui n'était peut-être jamais arrivé à aucune pièce; et on la paya beaucoup mieux qu'aucune comédie n'avait été payée jusque-là : car Térence en eut huit mille sesterces, c'est-à-dire mille livres.

[1] An. M. 3818. — Sueton in Vit. Terent

C'était un bruit assez public que Scipion et Lélius l'aidaient à la composition de ses pièces; et il l'a augmenté lui-même en ne s'en défendant que fort légèrement, comme il fait dans le prologue de ses *Adelphes*, qui est la dernière de ses comédies. « Pour ce que disent ces « envieux, qu'il est aidé dans son travail par « des hommes illustres qui composent avec « lui, bien loin d'en être offensé comme ils se « l'imaginent, il trouve qu'on ne lui saurait « donner une plus grande louange, puisque « c'est une marque qu'il a l'honneur de plaire « à des personnes qui vous plaisent, messieurs, « et à tout le peuple romain, et qui en paix, « en guerre et en toutes sortes d'affaires, ont « rendu à la république en général, et à cha- « cun en particulier, des services très-consi- « dérables sans en être pour cela plus fiers ni « plus orgueilleux. »

On pourrait croire pourtant qu'il ne s'est si mal défendu que pour faire sa cour à Lélius et à Scipion, à qui il savait bien que cela ne déplaisait pas. Cependant, dit Suétone dans la vie de Térence qui lui est attribuée, ce bruit s'est accru de plus en plus, et est venu jusqu'à notre temps.

Le poëte Valgius, qui était contemporain d'Horace, dit positivement en parlant des comédies de Térence :

> Hæ quæ vocantur fabulæ, cujus sunt?
> Non has, qui jura populis recensens [1] dabat,
> Honore summo affectus fecit fabulas?

« Ces comédies de qui sont-elles? Ne sont- « elles pas de cet homme comblé d'honneurs, « et qui gouvernait les peuples avec tant « de justice, ou qui donnait la loi aux peu- « ples avec puissance et autorité? »

Soit que Térence voulût faire cesser le reproche qu'on lui faisait de donner les ouvrages des autres sous son nom, ou qu'il eût dessein d'aller s'instruire à fond des coutumes et des mœurs des Grecs pour les mieux représenter dans ses pièces, quoi qu'il en soit, après avoir fait les six comédies que nous avons de lui, et n'ayant pas encore trente-cinq ans, il sortit de Rome, et on ne le vit plus depuis.

[1] Je ne sais pas ce que signifie ici ce mot. Il pourrait bien s'y être glissé quelque faute.

Quelques-uns disent qu'il mourut sur mer à son retour de Grèce, d'où il remportait cent huit pièces qu'il avait traduites de Ménandre. Les autres assurent qu'il mourut en Arcadie dans la ville de Stymphale, sous le consulat de Cn. Cornélius Dolabella et de M. Fulvius, et qu'il mourut d'une maladie que lui causa la douleur d'avoir perdu les comédies qu'il avait traduites, et celles qu'il avait faites lui-même.

Térence n'eut qu'une fille, qui, après sa mort, fut mariée à un chevalier romain, et à laquelle il laissa une maison et un jardin de vingt arpents sur la voie Appienne.

Cicéron, dans une pièce de vers qui avait pour titre *Léimon*, d'un mot grec qui signifie *prairie*, avait ainsi parlé de Térence :

> Tu quoque, qui solus lecto sermone, Terenti,
> Conversum expressumque latinâ voce Menandrum
> In medio populi sedatis vocibus effers,
> Quidquid come loquens, atque omnia dulcia linquens

C'est-à-dire : « Et vous aussi, Térence, dont « le style est si poli et si plein de charmes, vous « nous traduisez et nous rendez parfaitement « Ménandre; et lui faites parler avec une grâce « infinie la langue des Romains, en faisant un « choix très-juste de tout ce qu'elle peut avoir « de plus délicat et de plus doux. » Ce témoignage fait honneur à Térence : mais les vers qui l'expriment n'en font pas beaucoup à Cicéron.

Voici les vers de César que j'ai annoncés. Ce grand homme, qui écrivait avec tant de force et de justesse, et qui avait fait même une tragédie grecque intitulée *Œdipe*, dit en s'adressant à Térence

> Tu quoque, tu in summis, ô dimidiate Menander,
> Poneris, et merito, puri sermonis amator.
> Lenibus atque utinam scripsis adjuncta foret vis
> Comica, ut æquato virtus polleret honore
> Cum Græcis, neque in hâc despectus parte jaceres!
> Unum hoc maceror, et doleo tibi deesse, Terenti.

« Toi aussi, demi-Ménandre, tu es mis au « nombre des plus grands poëtes, et avec rai- « son, pour la pureté de ton style. Et plût aux « dieux que la douceur de ton langage fût

« accompagnée de la force qui convient à la « comédie, afin que ton mérite fût égal à celui « des Grecs, et qu'en cela tu ne fusses pas « fort au-dessous des autres! Mais c'est ce qui « te manque, Térence; et c'est ce qui fait ma « douleur. »

Le grand talent de Térence consiste dans un art inimitable de peindre les mœurs et d'imiter la nature avec une simplicité si naïve et si peu étudiée, que chacun se croit capable d'écrire de la même sorte; et en même temps si élégante et si ingénieuse, que personne n'a pu jamais en approcher. Aussi est-ce par ce talent, c'est-à-dire par cet art merveilleux répandu dans toutes les comédies de Térence, qui charme et enlève sans avertir et sans frapper par rien de brillant, qu'Horace caractérise ce poëte :

Vincere Cæcilius gravitate, Terentius arte (dicitur)[1].

Térence joint à une extrême pureté de langage et à un style simple et naturel toutes les grâces et toute la délicatesse dont sa langue était susceptible; et parmi tous les auteurs latins il n'y en a point qui ait autant approché que lui de l'atticisme, c'est-à-dire de ce qu'il y avait de plus fin, de plus délié, de plus parfait chez les Grecs. Quintilien, en parlant de Térence[2], dont il se contente de dire que les écrits étaient fort élégants, remarque que le langage romain ne rendait que très-imparfaitement cette finesse de goût et cette grâce inimitable réservée aux Grecs seuls, et qui ne se trouvait même que dans le dialecte attique : *vix levem consequimur umbram, adeò ut mihi sermo ipse romanus non recipere videatur illam solis concessam Atticis venerem, quandò eam ne Græci quidem in alio genere linguæ obtinuerint.* Il est fâcheux que la matière de ces comédies les rende dangereuses à la jeunesse. Je m'en suis expliqué au long dans le Traité des Études.

[1] Lib. 2, Ep. 1.
[2] « Terentii scripta sunt in hoc genere elegantissima. »

LUCILE.

Lucile (*Caïus Lucilius*)[1] chevalier romain, naquit à Suessa, ville de la Campanie, la 158e olympiade, l'an de Rome 605, dans le temps que Pacuve était dans sa force. On dit qu'il porta les armes sous le second Scipion l'Africain[2], à la guerre de Numance. Il n'avait alors que quinze ans, et c'est ce qui rend ce fait douteux.

Il eut beaucoup de part à l'amitié de ce fameux général, et à celle de Lélius. Ils l'associaient aux amusements et aux jeux innocents auxquels ils ne dédaignaient pas de se rabaisser, et où ces grands hommes, dans des moments de loisir, cherchaient à se délasser de leurs importantes et sérieuses occupations. Simplicité admirable dans des personnes de ce rang et de cette gravité :

Quin, ubi se a vulgo et scenâ in secreta remorant
Virtus Scipiadæ, et mitis sapientia Læli ;
Nugari cum illo, et discincti ludere, donec
Decoqueretur olus, soliti[3].

Lucile passe pour l'inventeur de la satire, parce que c'est lui qui lui a donné sa dernière forme, telle qu'Horace ensuite, Perse et Juvénal l'ont traitée. Ennius néanmoins lui avait donné l'exemple, comme Horace lui-même le témoigne par ces vers où il compare Lucile avec Ennius :

Fuerit Lucilius, inquam,
Comis et urbanus; fuerit limatior idem,
Quam rudis et Græcis intacti carminis auctor.

Mais les satires d'Ennius[4], semblables à celles de Lucile et d'Horace par le fond, en différaient seulement pour la forme, en ce qu'elles étaient mêlées de plusieurs sortes de vers.

C'est, comme je l'ai déjà dit, la nouvelle forme que Lucile donna à la satire, qui l'en a

[1] An. M. 3856. — Euseb. in Chron.
[2] Vell. Patere. lib. 2, cap. 9.
[3] Horat. lib. 2, sat. 1. [v. 71.]
[4] « Olim carmen, quod ex variis poematibus conflabat, SATIRA dicebatur, quale scripserunt Pacuvius, et « Ennius. » (DIOMED. *grammat.*)

fait regarder par Horace et par Quintilien, comme l'auteur et l'inventeur [1]; et il avait mérité ce nom à juste titre.

Il y avait encore une autre espèce de satire[2], née aussi de l'ancienne; c'est celle que l'on appelle *varronienne*, ou la satire *ménippée*, parce que Varron, le plus savant des Romains, en fut le premier auteur, et qu'il imita dans cet ouvrage, les manières de Ménippe, Gadarénien, philosophe cynique. Cette satire, n'était pas seulement mêlée de plusieurs sortes de vers; Varron y avait entremêlé de la prose, et avait fait un mélange de grec et de latin. L'ouvrage de Pétrone, celui de Sénèque sur la mort de Claudius, et celui de Boèce, de la Consolation de la philosophie, sont autant de satires semblables à celles de Varron. Je reviens à mon sujet.

Lucile composa trente livres de satires où il censurait nommément et d'une manière très-piquante plusieurs personnes qualifiées, comme Horace nous l'apprend, ne respectant et ne ménageant que la vertu seule et les hommes vertueux.

> Primores populi arripuit, populumque tributim,
> Scilicet uni æquus virtuti, atque ejus amicis [3].

Sa plume faisait trembler les coupables, comme s'il les eût poursuivis l'épée à la main :

> Ense velut stricto quoties Lucilius ardens
> Infremuit, rubet auditor cui frigida mens est
> Criminibus, tacitâ sudant præcordia culpâ [4].

Lucile avait coutume de dire qu'il ne souhaitait ni des lecteurs ignorants, ni des lecteurs trop savants [5]. En effet, ces deux sortes de lecteurs sont quelquefois également redoutables. Les uns ne voient pas assez, et les autres voient trop. Les uns ne connaissent pas ce qu'on leur présente de bon, on n'a aucune justice à en attendre; et l'on ne saurait cacher aux autres ce qu'on a d'imparfait.

Il n'y a pas d'apparence qu'il soit mort à l'âge de quarante-six ans, comme quelques-uns l'assurent. Horace l'appelle *vieillard*, lorsqu'il dit que Lucile confiait à ses livres, comme à de fidèles amis, tous ses secrets et tout ce qui lui arrivait dans la vie.

> Ille velut fidis arcana sodalibus olim
> Credebat libris : neque, si malè gesserat usquam,
> Decurrens alio, neque si benè. Quo fit ut omnis
> Votivâ pateat veluti descripta tabellâ
> Vita senis [1].

Pompée, du côté maternel, était petit-fils, ou plutôt petit-neveu de Lucile.

De tous ses ouvrages, il ne nous reste que quelques fragments de ses satires.

Ce poëte eut une grande réputation de son vivant même, et il la conserva longtemps après sa mort, jusque-là qu'il avait encore du temps de Quintilien des partisans si zélés, qu'ils le préféraient non-seulement à tous ceux qui avaient travaillé dans le même genre que lui, mais généralement à tous les poëtes de l'antiquité [2].

Horace en jugeait bien autrement [3]. Il nous le représente, à la vérité, comme un poëte d'un goût fin et délicat pour la raillerie, *facetus*, *emunctæ naris*, mais dur et forcé dans sa composition, ne pouvant se donner la peine qu'il faut prendre pour écrire, c'est-à-dire pour écrire bien; car d'écrire beaucoup, c'était son grand défaut. Il était fort content de lui-même, et croyait avoir fait merveilles quand il avait dicté deux cents vers en moins

[1] Quid quum est Lucilius ausus
Primus in hunc operis componere carmina morem?
(Lib. 2, sat. 1.)

« Satira quidem tota nostra est, in quâ primus insi-« gnem laudem adeptus est Lucilius. » (Quintil. lib. 10, cap. 1.)

[2] « Alterum illud est et prius *satiræ* genus, quòd non « solâ carminum varietate condidit Terentius Varro, vir « Romanorum eruditissimus. » (Id. ibid.)

[3] Lib. 2, sat. 1.

[4] Juven. sat. 1, [v. 165.]

[5] « Caius Lucilius, homo doctus et perurbanus, dicere « solebat ea quæ scriberet, neque ab indocilissimis ne-« que ab doctissimis legi velle : quod alteri nihil intelli-« gerent, alteri plus fortassè quam de se ipse. » (*De Orat.* lib. 2, n. 25.)

[1] Lib. 2, sat. 1, [v. 30.]

[2] « Lucilius quosdam ita deditos sibi adhuc habet « amatores, ut eum non ejusdem modò operis auctoribus, « sed omnibus poetis præferre non dubitent. » (Quint. lib. 10, cap. 1.)

[3] Lib. 1, sat. 4.

de temps qu'il n'en fallait pour les jeter sur le papier. En un mot, Horace le compare à un fleuve qui, parmi beaucoup de boue, roule néanmoins un sable précieux.

Le jugement qu'Horace avait porté de Lucile excita dans Rome de grandes clameurs [1]. Les partisans de ce dernier, outrés de voir qu'on eût osé parler de la sorte de leur héros, publièrent qu'Horace n'avait médit de Lucile que par envie, et pour se mettre par là au-dessus de lui. Nous ne devons pas leur savoir mauvais gré de leurs plaintes, quelque injustes qu'elles fussent : car elles nous ont valu une excellente satire, dans laquelle Horace, en rendant à Lucile toute la justice qui lui est due, confirme et soutient par de solides preuves le jugement qu'il en a porté.

Je suis fâché, pour l'honneur de Quintilien, qu'un critique aussi sensé que lui, et d'un goût si exact, s'écarte ici du sentiment d'Horace. Il ne peut lui pardonner d'avoir comparé les écrits de Lucile à des eaux bourbeuses, d'où l'on peut pourtant tirer quelque chose de bon. *Je trouve* [2], dit-il, *en lui une érudition merveilleuse, et une très-grande liberté, qui rend ses ouvrages piquants et pleins de sel.* Horace lui accorde ces dernières qualités, qui n'empêchaient pas qu'il n'y eût dans Lucile beaucoup d'endroits vicieux qui méritaient d'être retranchés ou réformés. Pour l'*érudition*, Quintilien heurte ici directement le sentiment de Cicéron. *Ses ouvrages* [3], dit-il, en parlant de Lucile, *sont assez légers : on y trouve beaucoup de plaisanteries, mais peu d'érudition.* Au reste, nous ne pouvons pas bien juger aujourd'hui d'un poëte dont il ne nous reste presque rien.

### § II. — Second age de la poésie latine.

L'intervalle de temps dont je parle ici, qui s'est écoulé depuis Jules César jusqu'au milieu de l'empire de Tibère, et qui renferme environ cent ans, a toujours été regardé, par rapport aux belles-lettres, comme le siècle d'or, pendant lequel une foule de beaux esprits en tout genre, poëtes, historiens, orateurs, ont porté la gloire de Rome au plus haut comble. Jusque-là, la littérature avait fait de grands efforts, et l'on peut dire même de grands progrès ; mais elle n'était point encore parvenue à ce juste degré de maturité qui fait la perfection des arts. Il y avait dans les écrits, du bon sens, du jugement, de la solidité, de la force, mais peu d'art, encore moins d'ornement, nulle délicatesse. Un petit nombre d'heureux génies, réunis dans un espace de temps assez court, tout d'un coup et comme inspirés, ajoutant aux excellentes qualités de leurs prédécesseurs celles qui leur avaient manqué, fixèrent en tout genre le bon goût pour toujours, et d'une manière irrévocable ; de sorte que dès qu'on commença à perdre de vue ces parfaits modèles, tout commença aussitôt à dégénérer.

Les heureux commencements qui ont été exposés préparaient aux merveilles qui suivirent ; et de même que la première notion des belles-lettres dans Rome était venue de la Grèce, aussi fut-ce en étudiant de plus en plus les écrivains grecs que les Romains parvinrent à la perfection. Les premiers poëtes, tragiques et comiques particulièrement, s'étaient contentés de traduire les pièces grecques.

> Tentavit quoque rem, si dignè vertere posset,
> Et placuit sibi [1].

Ils firent ensuite un pas de plus. Ils osèrent voler de leurs ailes, et firent des pièces toutes romaines.

> Nil intentatum nostri liquere poetæ :
> Nec minimum meruere decus, vestigia græca
> Ausi deserere, et celebrare domestica facta ;
> Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas [2].

Ce qui n'avait pas tout à fait réussi aux poëtes dramatiques réussit parfaitement à Horace dans la poésie lyrique.

[1] Lib. 1, sat. 10.

[2] « Nam et eruditio in eo mira, et libertas, atque indè « acerbitas, et abundè salis. » (Lib. 10, cap. 1.)

[3] « Et sunt scripta illius (Lucilii) leviora, ut urba- « nitas summa appareat, doctrina mediocris. » (Cic. *de Finib.* lib. 1, n. 7.)

[1] Horat. lib. 2, ep. 1, [v. 161.]

[2] Id. de Arte poet. [v. 285.]

Rome, animée d'une noble émulation, qui fut le fruit de la lecture des ouvrages grecs et de l'estime qu'on en avait conçue, se proposa de les égaler, et même, s'il se pouvait, de les surpasser : dispute bien louable et bien utile entre des nations, et qui leur fait également honneur!

Ajoutez à ce premier motif le caractère admirable des personnes qui pour lors avaient l'autorité souveraine à Rome; l'estime qu'on y faisait des gens de lettres, les marques de distinction dont ils étaient honorés, les solides récompenses qu'on leur accordait, et le respect général pour ceux qui se distinguaient par un mérite singulier; respect qui allait presque jusqu'à les égaler aux premiers et aux plus puissants de la république. On l'a dit dans tous les temps, et l'on ne peut trop le répéter : c'est l'émulation[1] qui anime les esprits. La vue du mérite des autres, mêlée en même temps d'une juste admiration pour leurs excellents ouvrages, et d'un secret dépit de se sentir inférieur à eux, allume une ardeur pour la gloire qui est capable de tout. Et ce sont ces généreux efforts, excités et soutenus par l'espérance du succès, qui portent les arts à leur souveraine perfection.

C'est ce qui arriva, surtout du temps d'Auguste, pour la poésie, pour l'histoire, pour l'éloquence. Mais il ne s'agit ici que de la poésie. Je rapporterai en peu de mots l'histoire des poëtes qui se sont le plus distingués pendant ce beau siècle de Rome. Je crois pouvoir ranger dans leur classe Térence, dont je viens de parler, qui les a précédés pour le temps, mais qui ne leur cède point pour le mérite. C'est le premier, entre les poëtes latins, qui semble avoir levé en quelque sorte l'étendard de la perfection, et avoir fait naître aux autres, par son exemple, le désir et l'espérance d'y parvenir.

AFRANIUS (L. Afranius Quintianus).

Afranius était fort estimé chez les anciens. Il excellait[1] dans les comédies appelées *togatæ* et *atellanæ*[2]. Horace semble le comparer à Ménandre :

Dicitur Afrani toga convenisse Menandro[3].

Il était contemporain de Térence, mais beaucoup plus jeune, et il ne commença à avoir de la réputation qu'après sa mort. Il le mettait au-dessus de tous les autres poëtes, et ne voulait pas qu'on entreprît de lui en égaler aucun, de ceux apparemment qui avaient écrit dans le même genre que lui ;

Terentio non similem dices quemquam[4].

Il était fort estimé pour ses pièces de poésie, et absolument décrié pour ses mœurs.

LUCRÈCE.

Lucrèce (*Titus Lucretius Carus*) naquit, selon la chronique d'Eusèbe[5], la deuxième année de la 171e olympiade, douze ans après Cicéron, sous le consulat de Luc. Lucinius Crassus et de Q. Mutius Scævola, l'an de Rome 658. Il se tua lui-même à l'âge de quarante-quatre ans. On lui avait donné un philtre qui le fit tomber en fureur. Cette manie lui laissait des moments lucides, pendant lesquels il composa les six livres *de Rerum naturâ*, où il explique fort au long la physique d'Epicure, dont il sera parlé dans la suite. Il dédia son poëme à C. Memmius, qui avait eu les mêmes maîtres que lui, et qui sans doute était dans les mêmes sentiments.

La même chronique d'Eusèbe nous apprend que cet ouvrage fut corrigé par Cicéron après la mort de l'auteur. Cicéron ne parle qu'une

[1] « Alit æmulatio ingenia : et nunc invidia, nunc « admiratio incitationem accendit; naturaque, quod « summo studio petitum est, ascendit in summum. » (VELL. PATERC. lib. 1, cap. 7.)

[1] « Togatis excellit Afranius. » (QUINTIL. lib. 10, cap. 1.)

[2] On appelait ces comédies *atellanæ*, d'Atella, ville de Campanie, d'où elles avaient passé à Rome : et *togatæ*, parce qu'on n'y représentait que des actions et des personnes romaines, désignées par la *toge*, qui en était l'habit propre.

[3] In Arte poet. = Cette indication est fausse; lisez : Lib. 2, epist. 1, v. 57. (E. B.

[4] Fragm. Afr. Quintil. ibid.

[5] An M 3908

seule fois de Lucrèce[1]; cependant il a eu souvent lieu d'en faire mention; et cet endroit, d'ailleurs assez obscur, est lu différemment. *Lucretii poemata, ut scribis, lita sunt* (d'autres lisent *non ita sunt*) *multis luminibus ingenii, multæ tamen artis.*

Jamais homme ne nia plus hardiment que ce poëte la Providence, et ne parla de la Divinité avec plus d'insolence et d'audace. Il entre en matière par ce début, en faisant l'éloge d'Epicure : « Pendant, dit-il, que le genre « humain gémissait, asservi honteusement « sous le dur joug d'une religion impérieuse, « qui se disait descendue du ciel et qui faisait « trembler toute la terre, un mortel, né dans « la Grèce, osa le premier, d'un air hardi et « intrépide, lever contre elle l'étendard de la « guerre, sans que ni l'autorité des dieux, ni « la crainte des foudres, ni le ciel, avec le « bruit effrayant de ses tonnerres, fussent capables de l'arrêter. Tous ces objets, au contraire, ne servirent qu'à animer son courage « et à le fortifier dans le dessein qu'il avait de « forcer les barrières de la nature, et de pénétrer dans ses mystères les plus secrets. »

Humana ante oculos fœdè quum vita jacerel
In terris oppressa gravi sub religione;
Quæ caput a cœli regionibus ostendebat,
Horribili super aspectu mortalibus instans :
Primùm graius homo mortales tollere contra
Est oculos ausus, primusque obsistere contrà.
Quem nec fama deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmura compressit cœlum : sed eò magis acrem
Inritat virtutem animi, confringere ut arcta
Naturæ primus portarum claustra cupiret.

Lucrèce, dans tout son ouvrage, établit pour principe que les dieux ne se soucient et ne se mêlent de rien; et il prend à tâche d'expliquer les effets de la nature, la formation et la conservation du monde, par le seul mouvement des atomes, et de réfuter ceux qui reconnaissent pour première cause la puissance et la sagesse d'une divinité. On connaîtra plus à fond ses sentiments, lorsque j'exposerai ceux d'Epicure, son maître.

Ce poëte a beaucoup de noblesse, de force et de génie; mais ses vers sont si fort éloignés de la douceur et de l'harmonie de ceux de Virgile, qu'on croirait qu'il aurait vécu des siècles avant lui.

[1] Cic. ad Q. Frat. lib. 2, ep. 11.

CATULLE.

Catulle (*Caïus* ou *Quintus Valerius Catullus*) naquit à Vérone, l'an de Rome 666[1]. La délicatesse de ses vers lui acquit l'amitié et l'estime des savants et des beaux esprits, qui étaient pour lors à Rome en grand nombre.

Il écrivit contre César deux épigrammes satiriques, dans l'une desquelles il le traite avec une hauteur et un air méprisant que Quintilien a raison de traiter d'extravagance[2].

Nil nimium, Cæsar, studeo tibi velle placere;
Nec scire utrum sis ater an albus homo.

Ces vers, quelque injurieux qu'ils fussent, ne servirent qu'à faire éclater la modération de la personne offensée. César ne dissimula pas son mécontentement, mais il se contenta d'obliger le poëte à lui faire satisfaction, et il l'invita à souper pour le soir même.

Une simplicité élégante, des grâces naturelles, font le caractère de Catulle. Heureux, s'il n'avait point déshonoré souvent cette aimable naïveté par une impudence cynique !

LABÉRIUS (Decimus.)

Labérius[3], chevalier romain, réussit admirablement à faire des mimes, qui étaient de petites pièces comiques. A Rome, un homme de naissance qui composait des poésies pour le théâtre ne se dégradait point; mais il ne pouvait les représenter lui-même sans se déshonorer. Malgré cette opinion établie de longue main, Jules César pressa vivement Labérius de monter sur le théâtre pour y jouer une de ses pièces, et lui donna pour cet effet une somme considérable. Le poëte s'en défendit longtemps, mais enfin il fallut céder. Les

[1] An. M. 3916.

[2] « Negat se magni facere aliquis poetarum, *utrum « Cæsar ater an albus homo sit*; Insania. » (QUINTIL. lib. 11, cap. 1.)

[3] An. M. 3952.

prières d'un prince[1], en de pareilles occasions, sont des ordres. Dans le prologue de cette pièce, Labérius exhale sa douleur d'une manière fort respectueuse pour César, et en même temps fort touchante. C'est un des plus beaux morceaux de l'antiquité. Je l'ai inséré tout entier, avec la traduction, dans le premier tome du Traité des études. Macrobe nous l'a conservé avec quelques autres fragments de la même pièce.

Il nous apprend aussi que ce chevalier romain, outré de dépit d'avoir vu ainsi sa vieillesse déshonorée, pour s'en venger en la manière seule dont il le pouvait, fit malignement couler dans la pièce dont nous venons de parler quelques traits piquants contre César. Un valet, maltraité par son maître, s'écriait : *Romains, à mon secours! nous perdons la liberté*

Porro, Quirites! libertatem perdimus

Et peu après il ajoutait : *Il faut nécessairement que celui qui se fait craindre de beaucoup de personnes en craigne aussi lui-même beaucoup.*

Necesse est multos timeat, quem multi timent.

Tout le peuple, à ces traits, reconnut César, et jeta les yeux sur lui. Quand la pièce fut finie, César, comme pour le réhabiliter dans la dignité de chevalier romain, à laquelle il avait dérogé par complaisance pour lui, le gratifia d'un anneau qu'on pouvait regarder comme de nouvelles lettres de noblesse. Labérius alla ensuite pour prendre sa place parmi les chevaliers, qui se serrèrent de telle sorte, qu'il n'en trouva point.

SYRUS.

P. Syrus était Syrien de nation, d'où lui est venu son surnom de *Syrus*. D'esclave qu'il était à Rome, où on l'avait amené encore enfant, il devint affranchi très-jeune, et fut instruit avec beaucoup de distinction. Il excella dans la poésie *mimique*, où il devint le rival de Labérius, qu'il surpassa même au jugement de Jules César. Mais on croit que cette préférence qu'il lui donna ne fut que pour mortifier Labérius, qui avait jeté dans sa pièce quelques traits malins contre lui.

Nous avons un ouvrage de Syrus qui renferme des sentences en vers iambes libres, rangées selon l'ordre alphabétique. Sénèque le père rapporte le sentiment de Cassius Severus, qui mettait ces sentences au-dessus de ce qu'il y a de meilleur dans les poëtes comiques et tragiques. C'est beaucoup dire. Sénèque le fils les regardait aussi comme un excellent modèle.

On a donné depuis peu au public une traduction de ces sentences, et d'un poëme de Cornelius Severus intitulé, *l'Etna*, qui n'avaient jamais paru dans notre langue. On doit savoir gré aux auteurs qui cherchent ainsi à l'enrichir d'ouvrages anciens, qui lui sont inconnus, et nouveaux pour elle. Ce traducteur[1] observe que La Bruyère a répandu dans ses *Caractères* presque toutes les sentences de P. Syrus; et il en rapporte plusieurs exemples, tels que ceux-ci :

Fortuna usu dat multa, mancipio nihil.
Levis est fortuna : citò reposcit quod dedit.

« La fortune ne donne rien : elle ne fait que « prêter pour un temps. Demain elle redemande à ses favoris ce qu'elle semble leur « donner pour toujours. »

Mortem timere crudelius est, quàm mori.

« La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les moments de la vie. Il est plus « dur de l'appréhender que de la souffrir. »

Et vita misero longa, felici brevis.

« La vie est courte pour ceux qui sont dans

[1] « Potestas, non solùm si invitet, sed et si supplicet, « cogit. » (MACROB.)
« Quod est potentissimum imperandi genus, rogabat « qui jubere poterat. » (AUSON.)

[1] M. Accarias de Sérionne, avocat au conseil.

« les joies du monde : elle ne paraît longue « qu'à ceux qui languissent dans l'affliction. »

POLLION.

Pollion (*C. Asinius Pollio*), homme consulaire, et célèbre orateur, avait aussi composé des tragédies latines fort estimées de son temps. Horace en parle plus d'une fois.

> Paulùm severæ musa tragœdiæ
> Desit theatris [1].
>
> Pollio regum
> Facta canit pede ter percusso [2].

Virgile en fait aussi mention avec éloge.

> Pollio et ipse facit nova carmina [3].

Il est le premier qui ouvrit à Rome une bibliothèque à l'usage du public [4].

Auguste le pressant de se joindre à lui contre Antoine, il lui représenta que les services qu'il avait rendus à Antoine et ceux qu'il en avait reçus ne lui permettaient pas de prendre parti contre lui ; qu'ainsi il avait résolu de demeurer neutre, comptant bien qu'il deviendrait la proie du vainqueur.

Le même prince ayant, dans une autre occasion, écrit contre lui des vers fescennins. *Je me donnerai bien de garde*, dit-il, *d'y répondre. Il n'est pas sûr d'écrire contre un homme qui peut nous proscrire* [5].

VIRGILE.

Virgile (*Publius Virgilius Maro*) naquit dans un village nommé Andès [6], près de Mantoue de parents fort obscurs, sous le consulat de Cn. Pompéius Magnus, et de M. Licinius Crassus.

Il passa les premières années de sa vie à Crémone. A l'âge de dix-sept ans il prit la robe virile. Ce jour fut celui où mourut le poëte Lucrèce.

Après avoir fait quelque séjour à Milan, il se transporta à Naples, où il étudia les lettres latines et les lettres grecques avec une extrême application, et ensuite les mathématiques et la médecine.

On attribue à la jeunesse de Virgile plusieurs petites pièces qui ne paraissent pas dignes de lui.

Ayant été chassé de sa maison et d'un petit champ qui était sa possession unique [1], par la distribution qu'on fit aux soldats vétérans d'Auguste des terres du Mantouan et du Crémonais, il vint alors pour la première fois à Rome ; et par le crédit de Mécène et de Pollion, tous deux protecteurs des gens de lettres, il recouvra son champ, et fut remis en possession de son patrimoine.

C'est ce qui donna lieu à sa première églogue, et ce qui commença à le faire connaître d'Auguste, dont il avait inséré un bel éloge dans cette églogue, précieux monument de sa reconnaissance. Ainsi, par l'événement, sa disgrâce devint la source de sa fortune. Il finit ses Bucoliques au bout de trois ans ; ouvrage d'une extrême délicatesse, et qui fit entrevoir dès lors ce qu'on pouvait attendre d'une plume qui savait si bien allier les grâces naturelles avec la correction. Horace en peint le caractère en deux mots :

> Molle atque facetum
> Virgilio annuerunt gaudentes rure Camœnæ.

On sait qu'en bonne latinité le mot *facetus* ne s'applique pas seulement à la raillerie, à la plaisanterie ; mais qu'il se dit de tout discours, de tout ouvrage d'esprit où règne un caractère de finesse, de délicatesse et d'élégance [3].

[1] Lib. 2, od. 1.
[2] Lib. 2, sat. 10.
[3] Eclog. 3.
[4] « Asinii Pollionis hoc Romæ inveniunt, qui primus, « bibliothecam dicando, ingenia hominum rem publicam « fecit. » (PLIN. lib. 35, cap. 1.)
[5] « At ego taceo. Non est enim facile in eum scribere, « qui potest proscribere. »
[6] An. M. 3934. — An. R. 684. — VIT. Virg. incert. auct.

[1] An. M. 3963. — An. R. 713.
[2] [Lib. 1. sat. 10, v. 45.]
[3] « *Facetum* non tantùm circa ridicula opinor con- « sistere... Decoris hanc magis, et excultæ cujusdam ele- « gantiæ appellationem puto. » (QUINT. lib. 6, cap. 3.)

Mécène, qui avait beaucoup de goût pour la poésie, et qui avait senti tout le mérite de Virgile par l'essai qu'il venait d'en donner, ne le laissa pas en repos, et l'engagea à entreprendre un nouvel ouvrage, plus considérable que le premier. C'est faire un bel usage de son crédit, et rendre un grand service au public, que d'animer ainsi les gens de lettres, qui souvent, faute d'un tel secours, demeurent dans l'inaction, et laissent inutiles de grands talents. Ce fut donc par le conseil de Mécène que Virgile commença les Géorgiques[1], et il y travailla pendant sept ans entiers. Il paraît que, pour se mettre en état d'y donner toute son application, et pour être moins distrait, il se retira à Naples. C'est lui-même qui nous apprend cette circonstance à la fin du quatrième livre des Géorgiques. Il y marque aussi la date du temps où il les acheva, qui était l'année 724 de Rome, où Auguste, à son retour d'Égypte[2], s'étant approché de l'Euphrate, jeta la terreur de ses armes dans le pays par le bruit des victoires qu'il venait de remporter, et obligea Tiridate et Phraate, qui se disputaient l'un à l'autre l'empire des Parthes, de consentir à une sorte d'accommodement.

Hæc super arvorum cultu pecorumque canebam,
Et super arboribus. Cæsar dùm magnus ad altum
Fulminat Eophratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo
Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti.

Il s'en fallait bien que le repos dont il jouissait alors à Naples fût un loisir *ignoble* et obscur, comme il lui plaît ici de l'appeler. L'ouvrage des Géorgiques, qui en fut le fruit, est le plus achevé, pour la diction, de tous ceux qu'il nous a laissés, et même de tout ce qui a jamais été composé de poésies latines. C'est qu'il avait eu tout le temps de le polir et d'y mettre la dernière main.

Il retouchait ses ouvrages avec un soin et une exactitude qu'on a peine à concevoir. Quand le premier feu de la composition, où tout plaît, était passé, il revoyait ses productions, non plus avec la complaisance d'un auteur et d'un père, mais avec la sévérité inexorable d'un censeur, et presque d'un ennemi. Il dictait, la matinée, plusieurs vers; et, revenant de sang-froid à l'examen, il s'occupait le reste du jour à les corriger, et les réduisait à un très-petit nombre.

Il avait coutume de se comparer à l'ours, qui, de grossiers et difformes que sont ses petits en naissant, ne vient à bout de les rendre supportables qu'à force de les lécher. C'est ainsi que se font les excellents ouvrages. Ce fut par cette correction que Virgile donna chez les Latins le ton de la bonne poésie, et qu'il montra l'exemple d'une versification exacte, douce, harmonieuse. Que l'on compare avec ses vers non-seulement ceux de Cicéron, mais ceux de Lucrèce et de Catulle, ces derniers paraîtront raboteux, mal polis, rudes, antiques; et l'on serait tenté, comme je l'ai déjà dit, de croire ces vers plus anciens de quelques siècles que ceux de Virgile.

On dit qu'Auguste, au retour de ses expéditions militaires, ne crut pas pouvoir mieux se délasser de ses fatigues qu'en entendant la lecture de cet admirable poëme, à laquelle il donna quatre jours consécutifs. Virgile chaque jour lui en lisait un livre. Il avait un talent merveilleux de faire sentir la beauté de ses vers par une prononciation douce, articulée, harmonieuse. Dès qu'il paraissait un peu fatigué, Mécène prenait sa place et le soulageait. Agréables journées pour un prince qui a de l'esprit et du goût! plaisir infiniment supérieur à ces fades et frivoles divertissements qui font presque toute l'occupation des hommes! Mais combien est admirable la bonté de ce maître du monde qui se familiarise ainsi avec un homme de lettres, qui le traite presque d'égal, qui ménage sa voix et ses forces, et qui regarde sa santé comme un bien public!

Je ne sais pourtant si c'était la ménager que de donner à Virgile des marques si touchantes d'estime et d'amitié; car un auteur, après de tels traitements, ne se ménage plus lui-même, et se consume tôt ou tard par un travail opiniâtre.

Virgile commença aussitôt son Enéide. Il y mit onze ou douze ans. Auguste, occupé à la

[1] An. M. 3967. — An. R. 717.
[2] Dio Cass. lib. 51

guerre contre les Cantabres, le pressa vivement, par plusieurs lettres qu'il lui écrivit, de lui envoyer quelque partie de son Énéide. Virgile s'en défendit toujours. Il lui représenta que, si son Enée lui avait paru digne de cet honneur, il le lui aurait volontiers envoyé [1]; mais qu'il trouvait son ouvrage bien plus difficile qu'il n'avait cru, et qu'il commençait à craindre que ce n'eût été pour lui une témérité et une sorte de folie d'avoir osé l'entreprendre.

Quand Auguste fut de retour [2], Virgile ne put pas se défendre davantage de satisfaire la juste impatience de l'empereur. Il lui fit donc la lecture des deuxième, quatrième et sixième livres de l'Énéide, en présence d'Octavie sa sœur. Elle avait perdu, peu de temps auparavant, M. Claudius Marcellus, son fils, prince d'un mérite infini, et qu'Auguste destinait pour lui succéder à l'empire. Virgile avait placé l'éloge du jeune Marcellus dans le sixième livre de l'Enéide avec tant d'adresse, et tourné d'une manière si admirable, qu'il n'y a point de lecteur qui puisse le lire sans être vivement touché. Quand il fut venu à cet endroit, la récitation de ces vers, qui sont au nombre de vingt-six, fit fondre en larmes l'empereur et Octavie. On dit même qu'Octavie s'évanouit à ses paroles : *Tu Marcellus eris.* Elle fit compter au poëte dix grands sesterces ( *dena sestercia* ) pour chaque vers, ce qui montait à la somme de trente-deux mille cinq cents livres.

Virgile, après avoir achevé l'Énéide, avait destiné une retraite de trois ans pour la revoir et la polir. Il partit dans ce dessein pour la Grèce. Ayant rencontré à Athènes Auguste qui revenait de l'Orient, il changea d'avis, et prit le parti de le suivre à Rome. Il fut attaqué d'une maladie en chemin, et s'arrêta à Brunduse. Sentant croître son mal, il demanda avec instance ses manuscrits, afin de jeter au feu l'Enéide. Et parce qu'on n'eut point la complaisance de les lui apporter, il ordonna par son testament qu'on la brûlât comme un ouvrage imparfait. Tucca et Varius, qui étaient présents, lui représentèrent qu'Auguste ne le permettrait pas. Sur leur représentation, Virgile leur légua ses écrits, à condition qu'ils n'y ajouteraient rien, et qu'ils laisseraient à demi faits les vers qu'ils trouveraient en cet état.

Virgile mourut à Brunduse [1], l'année de Rome 735, âgé de cinquante-deux ans. Ses os furent transportés à Naples, et ensevelis à deux milles de la ville, avec cette inscription, qu'il lui-même avait faite, et qui renferme en deux vers le lieu de sa naissance, de sa mort, de sa sépulture, et le dénombrement de ses ouvrages :

> Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
> Parthenope. Cecini pascua, rura, duces.

Il faut que le poëme épique soit un ouvrage d'une extrême difficulté, puisque pendant plusieurs siècles, tant chez les Grecs que chez les Romains, à peine s'est-il trouvé deux génies assez sublimes pour en soutenir toute la force et toute la dignité. Et, depuis eux, a-t-on, dans quelque langue que ce soit, des poëmes épiques qu'on puisse justement comparer à ceux d'Homère et de Virgile ?

J'ai marqué, en parlant du premier, comment Virgile avait formé le dessein et le plan de l'Énéide sur l'Iliade et l'Odyssée d'Homère, ce qui donne un grand avantage à l'original sur son imitateur. Cependant les siècles passés n'ont point encore décidé auquel des deux on doit donner la préférence. En attendant que ce procès soit jugé, et apparemment il ne le sera jamais, on peut s'en tenir au sentiment de Quintilien, que j'ai déjà rapporté. Il y a, dit-il, dans Homère plus de génie et de naturel, dans Virgile plus d'art et de travail [2]. Le premier l'emporte incontestablement par le grand et le sublime; l'autre compense peut-être ce qui lui manque de ce côté-là, par une exactitude qui se soutient partout également. On doit aussi mettre en ligne de compte que

[1] « De Ænea quidem meo, si mehercule jam dignum « auribus haberem tuis, libenter mitterem. Sed tanta « inchoata res est, ut pene vitio mentis tantum opus in- « gressus mihi videar. » (Macrob. lib. 1, cap. ult.)

[2] An M. 3962. — An. R. 731.

[1] An. M. 3986.

[2] « Et hercle, ut illi naturæ cœlesti atque immortali « cesserimus, ita curæ et diligentiæ vel ideò in hoc plus « est, quòd ei fuit magis laborandum; et, quantùm emi- « nentioribus vincimur, fortassè æqualitate pensamus. » (Quint. lib. 10, cap. 1.)

Virgile n'a pu mettre la dernière main à son ouvrage, qui sans doute aurait été encore beaucoup plus parfait qu'il n'est, quoique, tel qu'il est, il soit infiniment estimable.

On peut mettre à coup sûr parmi les folies de Caligula le mépris et la haine qu'il fit paraître pour Virgile[1], dont il tâcha de faire ôter de toutes les bibliothèques les écrits et le portrait. Il eut l'extravagance de dire que c'était un homme sans esprit et sans savoir : *nullius ingenii, minimæque doctrinæ*. L'empereur Alexandre Sévère en jugea bien autrement[2] : il l'appelait le Platon des poëtes, et il en mit le portrait, avec celui de Cicéron, dans la chapelle où il avait donné place à Achille et aux grands hommes. Il est beau, pour l'honneur des lettres, de voir placés de la main d'un empereur sur une même ligne les poëtes, les orateurs, les conquérants.

J'exposerai dans la vie d'Horace un trait de celle de Virgile, qui, ce me semble, lui fait autant ou même plus d'honneur que son talent pour la poésie.

HORACE.

Horace ( *Quintus Horatius Flaccus* ) était de Vénuse, et, comme il le dit lui-même, fils d'un affranchi. Il naquit l'an de Rome 688[3].

Son père[4], quoique simple affranchi, et d'une fortune très-médiocre, prit un soin particulier de son éducation. Des officiers riches et accommodés se contentaient d'envoyer leurs enfants chez un maître qui apprenait à lire, à écrire et à compter. Le père d'Horace, qui reconnut en son fils un fonds d'esprit capable des plus grandes choses, eut le courage de le mener lui-même à Rome pour lui donner une éducation telle que les chevaliers et les sénateurs la donnaient à leurs enfants. A voir la manière dont le jeune Horace était vêtu, et les esclaves qui le suivaient, on l'eût pris, dit-il lui-même, pour un riche héritier d'une longue suite d'aïeux opulents ; et cependant son père n'avait pour tout bien qu'une petite terre. Peut-être excédait-il en ce point : mais qui oserait le condamner ? Il ne craignit point de se ruiner ni lui ni son fils en employant tout son revenu à le faire bien instruire, comptant qu'une bonne éducation était le meilleur patrimoine qu'il pût lui laisser. Il fit plus, et, prenant la peine de le garder lui-même, il lui servit de gouverneur, et l'accompagnait chez tous ses maîtres.

> Ipse mihi custos incorruptissimus omnes
> Circum doctores aderat.

On est charmé de voir le respect et la vive reconnaissance qu'Horace fit paraître pendant toute sa vie pour un tel père. « Par ses soins, « dit-il, il m'a conservé la pureté, qui est le « premier fondement de la vertu ; et il m'a « garanti non-seulement de toute action dés- « honnête, mais encore de tout reproche et de « tout soupçon. » Que les jeunes gens pèsent bien ces paroles, et qu'ils se souviennent que c'est un païen qui pense et parle de la sorte.

> Quid multa? Pudicum
> Qui primus virtutis honos, servavit ab omni
> Non solùm facto, verùm opprobrio quoque turpi.

Le père d'Horace, quoique sans lettres et sans érudition, n'était pas moins utile à son fils que les maîtres les plus habiles qu'il pouvait entendre. Il le formait en particulier[1], l'instruisait familièrement, et s'appliquait à lui inspirer de l'horreur pour les vices, en les lui rendant sensibles par des exemples. S'il voulait le détourner de quelque mauvaise action : Pourrais-tu, lui disait-il, douter si l'action dont je veux t'éloigner est contraire à la vertu et à tes véritables intérêts, pendant qu'un tel qui l'a faite, s'est absolument décrié, que cet autre, par ses débauches, a ruiné son bien et sa santé ( et c'était ici que venait le coup de satire ) ? S'il voulait au contraire le porter à faire quelque bonne action, il lui citait quelqu'un qui l'avait faite avec succès ; et il choisissait toujours les principaux d'entre les sénateurs et les plus gens de bien

Cette manière d'instruire les jeunes gens a son utilité, pourvu qu'elle ne dégénère poin'

[1] Sueton. in Calig. cap. 51.
[2] Lamprid. in Alex. Sev.
[3] An. M. 3940.
[4] Horat. lib. 1, sat. 6

[1] L. 1, sat. 4.

en médisance et en satire. Les exemples [1] font bien plus d'impression sur l'esprit que tous les discours et toutes les moralités. C'est aussi de cette sorte que Déméa instruit son fils dans les *Adelphes* de Térence.

> Nihil prætermitto, consuefacio. Denique
> Inspicere tanquam in speculum in vitas omnium
> Jubeo, atque ex aliis sumere exemplum sibi.
> Hoc facito, et hoc fugito, etc. [2]

« Je n'oublie rien, je l'accoutume peu à peu « à la vertu. Enfin je l'oblige à regarder, « comme dans un miroir, dans la vie des au- « tres, et à apprendre par leur exemple, à « faire le bien et à fuir le mal.

Si l'on en croit Horace, c'est à ces instructions paternelles, reçues avec attention et docilité, qu'il était redevable de se voir exempt de grands défauts.

> Ex hoc ego sanus ab illis
> Perniciem quæcumque ferunt, mediocribus, et quels
> Ignoscas, vitiis teneor.

Mais c'est aussi à ces mêmes leçons qu'il attribue, soit par plaisanterie ou autrement, le goût satirique qui lui resta toute sa vie.

Il ne pouvait se lasser d'admirer son bonheur d'avoir eu un tel père, et il en parle avec une reconnaissance qu'on ne peut assez estimer[3]. «Jamais je n'aurai honte d'un si bon père « tant que je saurai penser. Jamais je ne sui- « vrai l'exemple de la plupart des gens, qui, « pour excuser la bassesse de leur naissance, « ont soin d'observer que, s'ils n'ont pas eu « des pères illustres, cela ne vient pas de leur « choix. Je parle et pense bien autrement; « car, si la nature nous permettait de recom- « mencer notre vie depuis un certain nombre « d'années, et qu'elle nous donnât la liberté « de choisir les pères de qui nous voudrions « naître, je laisserais chacun choisir au gré « de sa vanité; mais, pour moi, content de « ceux que j'ai, je n'en irais point prendre au « milieu des faisceaux, ni sur les siéges curu- « les. »

[1] « Longum iter est per præcepta, breve et efficax per « exempla. » (Sen. Lib. 1, *Epist.* 6.)
[2] Act. 3, sc. 3.
[3] Lib. 1, sat. 6

> Nil me pœniteat sanum patris hujus; eoque
> Non, ut magna dolo factum negat esse suo pars,
> Quòd non ingenuos habeat clarosque parentes,
> Sic me defendam. Longè mea discrepat istis
> Et vox et ratio. Nam, si natura juberet
> A certis annis ævum remeare peractum,
> Atque alios legere; ad fastum quoscumque parentes
> Optaret sibi quisque: meis contentus, honestos
> Fascibus et sellis nollem mihi sumere.

Il faut avouer qu'il y a bien de la bassesse d'esprit à rougir de celle de sa naissance. On a remarqué sans doute que la plupart des illustres écrivains que j'ai cités jusqu'ici étaient d'une condition obscure, et que beaucoup même avaient été esclaves. Est-il jamais tombé dans l'esprit d'aucun homme sensé d'en faire pour cela moins de cas? La noblesse, les richesses, les grandes places peuvent-elles entrer en comparaison avec les talents de l'esprit, et sont-elles toujours une preuve du mérite?

Quand Horace fut arrivé à l'âge d'environ dix-neuf ans[1], son père l'envoya étudier à Athènes: car il ne le laissa aller et ne le voulut perdre de vue que quand il fut en âge de se conduire lui-même et de se préserver de la corruption qui régnait alors. Il avait été instruit à Rome dans l'étude des belles-lettres, et s'y était formé le goût principalement par la lecture d'Homère. Il passa à des connaissances plus élevées dans la Grèce, et s'attacha à l'étude de la philosophie. Il paraît que cette étude lui plaisait beaucoup, et il regretta fort de quitter plus tôt qu'il n'aurait souhaité un séjour si agréable. Brutus, passant par Athènes pour aller en Macédoine, emmena avec lui plusieurs jeunes gens, au nombre desquels était Horace. Il le fit tribun des soldats. Horace avait demeuré à Athènes quatre ou cinq ans.

> Romæ nutriri mihi contigit, atque doceri
> Iratus Graiis quantùm nocuisset Achilles.
> Adjecere bonæ paulò plus artis Athenæ,
> Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum,
> Atque inter sylvas Academi quærere verum
> Dura sed emovere loco me tempora grato,
> Civilisque rudem belli tulit æstus in arma,
> Cæsaris Augusti non responsura lacertis [2].

Un an après se donna la bataille de Phi-

[1] An. M. 3559.
[2] Lib. 2, Epist. 2.

lippes, où notre jeune poëte, qui n'était pas né pour les armes, ne fit pas preuve aussi de bravoure, ayant pris la fuite, et abandonné son bouclier, comme il l'avoue lui-même.

> Tecum Philippos et celerem fugam
> Sensi, relictâ non benè parmulâ.

Horace, à son retour, ne fut pas longtemps sans être connu de Mécène. Ce fut le bon Virgile, car c'est ainsi qu'il l'appelle, *optimus Virgilius*, qui le premier parla à son patron de ce mérite naissant. Varius ensuite vint à l'appui et le seconda. Horace fut mandé. Quand il parut devant Mécène, le respect pour un seigneur si puissant, et la timidité qui lui était naturelle, lui lièrent si bien la langue, qu'il ne parla que fort peu, et à paroles entrecoupées. Mécène lui répondit en peu de mots, comme c'est la coutume des grands, après quoi Horace se retira. Neuf mois se passèrent sans qu'il entendît parler de rien, et sans que de son côté il se donnât aucun mouvement. On aurait pu croire que Mécène, peu content de ce premier abord, qui n'avait pas, ce me semble, montré un homme fort spirituel, ne songeait plus à Horace. Quand cet espace fut écoulé, il le rappela, et le mit au nombre de ses amis : ce sont les termes d'Horace; et depuis ce temps-là il fut admis à une intime familiarité.

> Nulla etenim mihi te fors obtulit. Optimus olim
> Virgilius, post hunc Varius, dixere quid essem.
> Ut veni coram, singultim pauca locutus,
> (Infans namque pudor prohibebat plura profari;)
> Non ego me, etc.
> Sed quod eram, narro. Respondes, ut tuus est mos,
> Pauca. Abeo: et revocas nono post mense, jubesque
> Esse in amicorum numero.

Nos manières ne souffriraient pas qu'un homme de lettres, à peine connu encore, se dît ami d'un aussi grand seigneur qu'était Mécène. Il y avait chez ces anciens plus de simplicité, mais en même temps plus de noblesse et de grandeur. La langue latine, qui était née dans le sein de la liberté, n'avait rien de servile et n'admettait aucun de ces compliments dont la nôtre est pleine : *jubes esse in amicorum numero.*

Mais ce que j'admire ici, c'est le généreux procédé de Virgile. Il connaissait le mérite du jeune poëte. Il lui voyait un génie propre à réussir à la cour, comme l'événement le fit voir. Il pouvait craindre de se donner en sa personne un rival dangereux, qui, partageant d'abord avec lui la faveur de leur commun protecteur, pourrait bien ensuite le supplanter entièrement. Virgile n'eut aucune de ces pensées, qui ne conviennent qu'à une âme basse, et qu'il aurait cru avec raison injurieuses à son ami, et encore plus à Mécène : car il n'en était pas de la maison de ce favori comme de celles de la plupart des grands seigneurs et des ministres, où chacun ne songe qu'à ses propres intérêts, où le mérite des autres fait ombrage, où tout se conduit par cabale et par de sourdes menées, où la bonne foi et l'honneur sont peu connus, et où souvent les plus noirs desseins sont cachés sous les dehors de l'amitié la plus affectueuse. Ce n'est pas ainsi, disait Horace à un homme qui lui promettait, pour peu qu'il voulût lui donner d'accès auprès de Mécène, qu'il le mettrait en état de supplanter bientôt tous les autres : « Ce n'est pas ainsi que l'on « vit chez Mécène. Il n'y a jamais eu de mai- « son plus intègre que la sienne, ni plus éloi- « gnée de toute cabale et de toute intrigue. « Là un plus riche ou un plus savant ne fait « ni tort ni ombrage aux autres. Chacun a sa « place et en est content. »

> Non isto vivimus illic,
> Quo tu rere, modo. Domus hâc nec purior ulla est,
> Nec magis his aliena malis. Nil mi officit unquàm,
> Ditior hic, aut est quia doctior. Est locus uni-
> Cuique suus.

Mécène, dès les commencements, rendit d'utiles services à Horace auprès du prince, contre lequel il avait porté les armes dans l'armée de Brutus. Il obtint son pardon, et lui fit restituer ses revenus qui avaient été confisqués. Depuis ce temps-là Horace commença à entrer dans la familiarité de Mécène, et à être admis dans sa confidence et dans ses plaisirs. Il l'accompagna dans le voyage qu'il fit à

[1] Lib. 2, od. 7.
[2] Lib. 1, sat. 6.
[3] Lib. 1, sat. 9.

Brunduse, comme il paraît par la satire cinquième du premier livre.

La réputation et le crédit d'Horace augmentaient tous les jours par les pièces de poésie qu'il publiait, tant sur les victoires d'Auguste que sur des événements particuliers, et sur d'autres matières différentes, soit odes, ou satires, ou épîtres.

Le poëte Quintilius Varus, parent de Virgile, étant mort, Horace tâche de consoler son ami par l'ode vingt-quatrième du livre premier.

Ergo Quintilium perpetuus sopor
Urget! cui, pudor, et justitiæ soror,
Incorrupta fides, nudaque veritas,
Quandò ullum inveniet parem?
Multis ille quidem flebilis occidit,
Nulli flebilior quàm tibi, Virgili.
Tu frustrà plus, heu! non ita creditum
Poscis Quintilium deos.

Quand Virgile lui-même partit pour la Grèce, dans le dessein d'employer le repos qu'il y allait chercher pour revoir son Enéide, et y mettre la dernière main, Horace composa à l'occasion de ce voyage une ode pleine de vœux qui malheureusement ne furent pas exaucés. C'est la troisième du premier livre.

Sic te, diva potens Cypri,
Sic fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, præter Iapyga,
Navis, quæ tibi creditum
Debes Virgilium: finibus Attici
Reddas incolumem, precor,
Et serves animæ dimidium meæ.

On peut juger de la tendre amitié de Mécène pour Horace par ce peu de mots qu'il écrivit à Auguste dans son testament : *Je vous conjure de vous souvenir d'Horace comme de moi-même.* Auguste lui offrit la charge de secrétaire du cabinet, et écrivit pour cet effet à Mécène de cette manière : *Jusqu'ici je n'ai eu besoin de personne pour écrire mes lettres à mes amis ; mais aujourd'hui que je me vois accablé d'affaires et infirme, je souhaite que vous m'ameniez notre Horace. Il passera de votre table à la mienne*[1], *et il m'aidera à faire mes lettres.* Horace, qui aimait fort sa liberté, ne crut pas devoir accepter une offre si honorable, mais qui l'aurait fort gêné, et s'excusa sur ses infirmités vraies ou supposées. Le prince ne fut nullement choqué du refus qu'Horace fit de cette charge, et n'en fut pas moins de ses amis. Quelque temps après il lui écrivit en ces termes : *Usez-en à mon égard avec liberté*[2], *comme si vous étiez mon commensal ; cette qualité vous en donne le droit. Vous savez bien que je voulais que vous vécussiez avec moi de cette manière, si votre santé l'eût permis.*

Combien de réflexions ce récit nous fournirait sur la bonté d'Auguste, sur la franchise d'Horace, sur la douceur du commerce qui régnait alors dans la société, sur la différence des mœurs anciennes avec les nôtres! Un secrétaire du cabinet à table avec un empereur! Un poëte qui refuse cet honneur sans que l'empereur s'en trouve offensé!

Horace ne se plaisait qu'à ses maisons de campagne, soit dans le pays de Sabine, soit à Tivoli; où, libre de soins et d'inquiétudes, il goûtait dans une agréable retraite toute la douceur du repos, unique objet de ses vœux.

O rus quandò ego te aspiciam! quandòque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ!

La cour, qui plaît tant aux ambitieux, n'était pour lui qu'un exil et une prison. Il ne comptait vivre et respirer que quand il retournait à sa chère campagne, où il se trouvait plus heureux que tous les rois de la terre.

[1] Le texte porte : *veniet igitur ab istâ parasticâ mensâ ad hanc regiam.* « Il passera de votre table, où « il n'est que parasite, à cette table royale. » La plaisanterie d'Auguste roule sur ce qu'Horace n'était point de la maison de Mécène ; et, par conséquent, n'avait point droit de manger à sa table. Le mot de *parasite* est déshonorant dans notre langue.

[2] « Sume tibi aliquid juris apud me, tanquam si con- « victor mihi fueris. Rectè enim et non temerè feceris, « quoniam id usûs mihi tecum esse volui, si per valetu- « dinem tuam fieri posset. » (Suton. in *Vitâ Virg.*)

Vivo et regno, simul ista reliqui,
Quæ vos ad cœlum effertis clamore secundo.

Il mourut sous le consulat de C. Marcius Censorinus et de C. Asinius Gallus[1], âgé de cinquante-sept ans, après avoir nommé Auguste son héritier devant des témoins, la violence de son mal ne lui ayant pas donné le temps de signer son testament. Il fut enterré à l'extrémité des Esquilies, joignant le tombeau de Mécène, qui était mort la même année peu de temps avant lui. Il avait toujours souhaité de ne pas lui survivre, et semblait même s'y être engagé par un serment.

Ah! te meæ si partem animæ rapit
Maturior vis, quid moror altera,
Nec carus æquè, nec superstes
Integer? Ille dies utramque
Ducet ruinam. Non ego perfidum
Dixi sacramentum. Ibimus, ibimus,
Utcumque præcedes, supremum
Carpere iter comites parati[2].

Les ouvrages d'Horace se réduisent à ses odes, ses satires et ses épîtres, et à l'art poétique.

J'ai parlé de ses odes, et en ai marqué le caractère en les comparant avec celles de Pindare.

Les satires et les épîtres me paraissent d'un prix infini. Elles n'ont rien au dehors qui avertisse, rien qui frappe. C'est pour l'ordinaire une pure prose mise en vers, et même dénuée de tout l'éclat et de toute la douceur de l'harmonie poétique. Ce n'est pas qu'Horace ne pût faire de très-beaux vers. L'endroit où il s'excuse sur son incapacité d'écrire les grandes actions d'Auguste ne montre-t-il pas combien il en était capable?

Cupidum, pater optime, vires
Deficiunt. Neque enim quivis horrentia pilis
Agmina, nec fratâ perentes cuspide Gallos,
Aut labentis equo describat vulnera Parthi

Y a-t-il dans aucun poëte une description plus élégante, plus expressive, plus énergique, et qui peigne un fait avec des couleurs plus vives que celle du repas que donne le rat de campagne au rat de ville?

Olim
Rusticus urbanum murem mus paupere fertur
Accepisse cava, veterem vetus hospes amicum:
Asper, et attentos quæsitis; ut tamen arctum
Solveret hospitis animum. Quid multa? Neque illi
Sepositi ciceris, nec longæ invidit avenæ:
Aridum et ore ferens acinum, semesaque lardi
Frustra dedit, cupiens variâ fastidia cœnâ
Vincere tangentis malâ singula dente superbo[1].

Le reste de la fable est du même goût.

Cette élégance, cet agrément, cette vivacité d'expressions et d'images, ne se trouvent point (je dis pour l'ordinaire) ni dans les satires, ni dans les épîtres. Qu'est-ce donc qui en rend la lecture si intéressante? C'est la délicatesse, l'urbanité, la raillerie fine, la manière aisée, qui y règnent : c'est un certain tour de naïveté, de simplicité, de vérité : c'est cette négligence même affectée dans la mesure du vers, laquelle contribue à donner un air plus naturel au discours, effet que produit dans notre langue le style marotique : c'est un fonds de raison, de bon sens, de jugement, qui se fait sentir partout : c'est un art merveilleux de peindre le caractère des hommes, et de mettre leurs défauts et leurs ridicules dans tout leur jour. Il faut qu'il y ait dans tout cela une grande beauté foncière et essentielle pour faire une si vive impression sur les esprits sans le secours des grâces, du nombre et de l'harmonie poétique.

Quintilien se contente, après avoir parlé de Lucile, de dire « qu'Horace a beaucoup plus « d'élégance, plus de pureté de style[2], et qu'il « excelle à critiquer les mœurs et les vices « des hommes. »

L'art poétique, joint à quelques satires et à quelques épîtres, qui roulent sur la même matière, renferme tout ce qu'il y a de plus essentiel pour les règles de la poésie. On peut regarder ce petit traité comme un excellent abrégé de rhétorique, très-propre à former le goût.

[1] An. M. 3997; av. J. C. 7
[2] [L. 2, od., 17.]
[3] Lib. 2, sat. 1.

[1] Lib. 2, sat. 6.
[2] « Multò est tersior ac purus magis Horatius, et ad « notandos hominum mores præcipuus. » (Lib. 10 cap. 1.)

Je ne dis rien des mœurs d'Horace. A n'en juger que par certains endroits, on le prendrait pour le plus honnête homme du monde, et même pour un austère philosophe. Si on l'en croit, « il trouve long et ennuyeux tout le « temps qui l'empêche de s'appliquer sérieu- « sement à l'objet seul digne de nos soins, « qui est également utile aux pauvres et aux « riches, et qui, lorsqu'on le néglige, nuit « également aux vieillards et aux jeunes « gens. »

Sic mihi tarda fluunt ingrataque tempora, quæ spem
Consiliumque morantur agendi gnaviter id quod
Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè,
Æquè neglectum senibus puerisque nocebit [1].

Dans le fond, c'est un vrai épicurien, uniquement occupé de ses plaisirs, si peu mesuré dans ses sentiments et dans ses expressions, qu'il n'est point d'honnête homme, comme le dit Quintilien de lui-même, qui voulût en expliquer certains endroits : *Horatium in quibusdam nolim interpretari.* Cela n'empêche point qu'il ne s'y trouve aussi d'excellentes maximes pour les mœurs. Il en est d'Horace comme de tous les auteurs païens : quand on ne heurte point leur passion dominante, et qu'il s'agit seulement de débiter de beaux principes, non de les mettre en pratique, alors ils parlent raison, et souvent même religion, en très-beaux termes et très-exacts : ce qu'on doit regarder comme des restes précieux des sentiments d'estime pour le beau et l'honnête, gravés dans le cœur des hommes par l'auteur de la nature, et que leur corruption n'a pu entièrement éteindre.

OVIDE.

Ovide (*Publius Ovidius Naso*), chevalier romain, est né sous le consulat d'Hirtius et de Pansa, l'année de Rome 709 [2], aussi bien que Tibulle.

Il étudia l'art oratoire sous Arellius Fuscus [3], et il déclama dans son école avec beaucoup de succès.

[1] [L. 1, epist. 1, v. 23.]
[2] An. M. 3961 ; av. J. C. 43.
[3] Senec. contr. 10. lib. 2.

Il avait reçu de la nature une si forte inclination à versifier, qu'il renonça, pour la satisfaire, à tout soin de fortune. Mais si l'inclination à la poésie éteignit en lui tout le feu de l'ambition, elle nourrit au contraire et augmenta celui de l'amour, passion funeste à laquelle il se livra tout entier.

Son père vit avec peine son fils quitter la route ordinaire de la jeunesse romaine, et renoncer absolument à l'espérance des charges pour suivre un malheureux goût qui ne menait à rien, et dont sans doute il prévoyait toutes les suites fâcheuses. Il lui parla fortement, employa les remontrances et les prières en lui demandant quel fruit il espérait donc tirer de cette frivole étude, et s'il prétendait devenir plus habile ou plus heureux qu'Homère qui était mort pauvre. Les vifs reproches de son père firent impression sur son esprit. Pour déférer à ses avis, il résolut de ne plus faire de vers, de ne plus écrire qu'en prose, et de se préparer aux emplois qui convenaient aux jeunes gens de sa condition. Quelque effort qu'il fit, ou qu'il feignit d'employer, la nature l'emporta. Ovide était poëte malgré lui : les pieds et les nombres se présentaient d'eux-mêmes sous sa plume ; tout ce qu'il tentait d'écrire était vers.

Sæpè pater dixit : studium quid inutile tentas?
Mæonides nullas ille reliquit opes.
Motus eram dictis, toloque Helicone relicto,
Scribere conabar verba soluta modis.
Sponte suâ carmen numeros veniebat ad aptos ;
Et quod tentabam scribere, versus erat.

Il composait avec une facilité étonnante, et ne pouvait se donner la peine de retoucher ses vers, tout de feu dans la composition, tout de glace dans la correction, comme il le marque lui-même.

On lui passerait sa négligence dans le style, si elle n'était point accompagnée d'une licence effrénée par rapport aux mœurs, et s'il n'avait point rempli ses poésies d'ordures et de saletés. Ce fut le prétexte que prit Auguste pour l'exiler ; très-louable dans cette conduite, si véritablement il l'eût relégué pour ce sujet. De tels poëtes sont des empoisonneurs publics, auxquels il faut interdire tout con-

Digitized by Google

merce ; et de telles poésies doivent être abhorrées, comme la peste du genre humain : mais ce ne fut là qu'un prétexte. Un mécontentement secret, dont Ovide parle souvent dans ses vers, mais en général et sans l'expliquer, et qui est toujours demeuré inconnu, fut la cause de son malheur.

Il fut relégué à Tomes, ville d'Europe sur le Pont-Euxin, vers les embouchures du Danube. L'empereur lui laissa la jouissance de ses biens. Il ne le fit point condamner par un arrêt du sénat, et il se servit du terme de *réléguer*, qui, dans le droit romain, était plus doux que le terme de *bannir*.

Il courait sa cinquante et unième année lorsqu'il partit de Rome pour aller à Tomes. Il avait composé ses Métamorphoses avant le temps de sa disgrâce. Mais, se voyant condamné à l'exil, il les jeta dans le feu, soit par dépit, soit parce qu'il n'y avait pas mis encore la dernière main et ne les avait pas entièrement achevées.

Carmina mutatas hominum dicentia formas,
Infelix domini quod fuga rupit opus :
Hæc ego discedens, sicut bona multa meorum,
Ipse meâ posui mœstus in igne manu [1].

Quelques copies qu'on avait déjà tirées de cet ouvrage ont été cause qu'il n'a point péri.

Le lieu où il était relégué fut pour lui un vrai lieu de supplice : il en fait, en plusieurs endroits de ses poésies, des descriptions affreuses. Ce qu'il y trouvait de plus fâcheux, c'est qu'il était exposé aux rigueurs du froid, et voisin d'un peuple féroce qui avait toujours les armes à la main, et lui donnait de continuelles alarmes : situation triste pour un Italien délicat qui avait passé sa vie sous un climat doux et agréable, et qui avait toujours joui d'un tranquille repos.

Quoiqu'il n'eût pu obtenir ni son rappel, ni un changement d'exil, il ne manqua jamais de respect pour l'empereur; et il continua invariablement à le louer avec des excès qui tenaient de l'idolâtrie. On peut dire même qu'il en devint, au pied de la lettre et réellement, idolâtre, quand il eut appris sa mort. Non-seulement il fit son éloge par un poëme en langue gétique pour le faire connaître et respecter par ces nations barbares, mais l'invoqua aussi, et lui consacra une chapelle où il l'allait encenser et adorer tous les matins.

Nec pietas ignota mea est : videt hospita terra
In nostrâ sacrum Cæsaris esse domo.
Hic ego do toties cum thure precantia verba,
Ego quoties surgit ab orbe dies [1].

Le successeur et la famille de ce prince avaient une bonne part à tout ce culte, et en étaient apparemment le véritable objet. Néanmoins Ovide n'y trouva point le remède de ses infortunes. La cour fut inexorable sous Tibère comme auparavant. Il mourut dans son exil la quatrième année du règne de cet empereur, et l'an de Rome 771, âgé d'environ soixante ans. Son exil avait duré neuf ou dix ans.

Il avait demandé qu'en cas qu'il mourût dans le pays des Gètes, ses cendres fussent portées à Rome, afin de ne point demeurer encore exilé même après sa mort, et que l'on mît sur son tombeau l'épitaphe suivante qu'il se fit lui-même.

Hic ego qui jaceo tenerorum lusor amorum,
Ingenio perii Naso poeta meo.
At tibi, qui transis, ne sit grave, quisquis amasti,
Dicere : Nasonis molliter ossa cubent [2].

Ovide craignait l'immortalité de l'âme (avec plus de raison qu'il ne pensait), et il souhaitait qu'elle périt avec le corps : car il ne voulait point que son ombre fût errante parmi celles des Sauromates. Ainsi, en tout cas, il désirait avoir un tombeau à Rome.

Atque utinam pereant animæ cum corpore nostræ.
Effugiatque avidos pars mea nulla rogos.
Nam si morte carens vacuas volat altus in auras
Spiritus, et sunt rata dicta senis ;
Inter sarmaticas romana vagabitur umbras,
Perque feros manes hospita semper erit.
Ossa tamen facito parvâ referantur in urnâ
Sic ego non etiam mortuus exul ero.

Il avait composé devant et pendant son exil

[1] Trist. lib. 1, eleg. 6, et lib. 3. eleg. 14.

[1] De Ponte, lib. 4, ep. 10.

[2] Trist. lib. 3, eleg. 3.

un grand nombre de vers, dont plusieurs sont perdus; et il serait à souhaiter qu'il s'en fût encore moins conservé. On vantait sa Médée comme une tragédie parfaite, qui marque, dit Quintilien [1] (car elle subsistait encore de son temps), de quoi ce poëte était capable, si, au lieu de se livrer à la fécondité d'un génie trop facile, il eût voulu la retenir dans les bornes de la raison. *Ovidii Medea videtur mihi ostendere quantùm vir ille præstare potuerit, si ingenio suo temperare quàm indulgere maluisset.*

Le même Quintilien porte son jugement sur les ouvrages de ce poëte en peu de mots, mais bien justes et bien expressifs, et qui, ce me semble, les caractérisent parfaitement. *Lascivus quidem in heroïcis quoque Ovidius, et nimium amator ingenii sui ; laudandus tamen in partibus* [2]. En effet, le grand défaut d'Ovide est d'être trop étendu, et par cette raison trop lâche; ce qui venait de la vivacité et de la fécondité de son génie, et d'affecter de l'esprit aux dépens du sérieux et du grand, *lascivus*. Tout ce qu'il jetait sur le papier lui plaisait. Il avait pour toutes ses productions une indulgence plus que paternelle, qui ne lui permettait pas d'en rien retrancher, ni même d'y rien changer : *nimium amator ingenii sui*. Il faut pourtant avouer qu'il est admirable par endroits : *laudandus tamen in partibus*. Ainsi, dans ses Métamorphoses, qui sont sans contestation le plus beau de ses ouvrages, il y a un grand nombre de morceaux exquis et d'un très-bon goût. Aussi était-ce l'ouvrage dont l'auteur faisait le plus de cas, et duquel principalement il espérait l'immortalité de son nom.

Jamque opus exegi quod nec Jovis ira, nec ignes.
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas [3].

TIBULLE ET PROPERCE.

Ces deux poëtes, qui ont fleuri à peu près en même temps et dans le même genre de poésie, passent pour être d'une grande pureté de style et d'une grande délicatesse. On donne la préférence à Tibulle sur Properce.

PHÈDRE.

Phèdre, natif de Thrace, et affranchi d'Auguste, écrivait sous Tibère. Nous avons de cet auteur cinq livres de fables en vers iambes, à qui il a donné lui-même le nom de *Fables d'Esope*, parce qu'il s'est proposé pour modèle ce premier inventeur, et qu'il en a même souvent emprunté le sujet de ses fables.

Æsopus auctor quam materiam repperit,
Hanc ego polivi versibus senarris [1].

Il déclare, dès le commencement de son ouvrage, que ce petit livre a deux avantages, qui sont d'amuser et d'égayer le lecteur, et de plus, de lui fournir de sages conseils pour la conduite de la vie.

Duplex libelli dos est, quòd risum movet,
Et quòd prudenti vitam consilio monet [2].

En effet, outre que les matières de cet ouvrage, où l'on fait parler les bêtes et même les arbres, et où on leur donne de l'esprit, sont par elles-mêmes réjouissantes, la manière dont elles sont traitées a tout l'agrément et toute l'élégance possibles; en sorte que l'on peut dire que Phèdre a employé dans ses fables le langage de la nature même, tant le style en est simple et naïf, et cependant plein d'esprit et de délicatesse.

Elles ne sont pas moins estimables par rapport aux avis sensés et à la solide morale qu'elles renferment. J'ai marqué ailleurs, en parlant d'Esope, combien cette manière d'instruire était en honneur et en usage chez les anciens, et le cas que les plus savants hommes en faisaient. Quand nous ne considérerions ces fables que par l'utilité dont elles peuvent être pour l'éducation des enfants, à qui, sous l'écorce d'un récit divertissant, elles commencent déjà à proposer des principes de probité et de

[1] Quintil. lib. 10, cap. 1.
[2] Quintil. lib. 10, cap. 1.
[3] Metam. lib. 15, in fine.

[1] Prolog. lib. 1.
[2] Ibid.

sagesse, elles devraient nous paraître d'un grand mérite. Mais Phèdre a porté ses vues plus loin : il n'y a aucun âge, aucune condition, qui n'y puisse trouver d'excellentes maximes pour la conduite de la vie. Comme les vertus y sont partout mises en honneur et comblées de louanges, les crimes aussi, comme l'injustice, la calomnie, la violence, y sont représentés sous de vives mais d'affreuses couleurs, qui leur attirent le mépris, la haine et la détestation publique. Et c'est sans doute ce qui anima contre lui Séjan, et l'exposa à un extrême danger sous ce ministre ennemi de tout mérite et de toute vertu. Phèdre n'en marque ni la cause, ni aucune circonstance particulière, ni l'issue. Il se plaint seulement que toutes les formalités de justice sont violées à son égard, ayant pour accusateur, pour témoin, pour juge, Séjan lui-même, qui était son ennemi déclaré.

> Quòd si accusator alius Sejano foret,
> Si testis alius, judex alius denique,
> Dignum faterer esse me tantis malis [1].

Il y a beaucoup d'apparence que cet indigne favori, qui abusait insolemment de la confiance de son maître, se trouva choqué de quelques portraits désavantageux tracés dans ces fables, qui pouvaient le regarder; mais comme ils étaient sans nom, s'en faire l'application soi-même, c'était se reconnaître ou du moins se sentir coupable, Phèdre ayant pu n'avoir en vue que de décrire en général les vices des hommes, ainsi qu'il le déclare expressément.

> Suspicione si quis errabit suâ,
> Et rapiet ad se quod erit commune omnium,
> Stultè nudabit animi conscientiam.
> Huic excusatum me velim nihilominùs,
> Neque enim notare singulos meus est mihi,
> Verùm ipsam vitam et mores hominum ostendere [2].

On ne sait ni le temps, ni le lieu, ni aucune particularité de sa mort. On croit qu'il a survécu à Séjan, qui mourut la dix-huitième année de l'empire de Tibère.

[1] In Prolog. lib. 3.
[2] In prolog. lib. 3.

Phèdre se rend un témoignage bien honorable en déclarant qu'il avait arraché de son cœur toute envie d'amasser :

> Quamvis in ipsâ natus penè sim scholâ,
> Curamque habendi penitùs corde eraserim [1].

Il ne paraît pas aussi indifférent et aussi désintéressé par rapport aux louanges, et il parle assez volontiers de son propre mérite. Il était grand en effet, et nous n'avons rien dans toute l'antiquité de plus accompli que ses fables, j'entends dans le genre simple et naturel.

Il est surprenant qu'avec tout ce mérite Phèdre ait été si peu célébré par les anciens auteurs. Il n'y en a que deux qui en aient parlé, Martial[2] et Aviénus : encore doute-t-on que le vers où le premier nomme Phèdre regarde le nôtre. Casaubon, qui était si docte, n'apprit qu'il y avait un Phèdre au monde que par l'édition qu'en donna à Troyes Pierre Pithou, en 1596. Celui-ci en envoya un exemplaire au P. Sirmond, qui était alors à Rome. Ce jésuite le montra aux savants de Rome, et ils jugèrent d'abord que c'était un livre supposé; mais, l'ayant examiné de plus près, ils changèrent de sentiment, et crurent y rencontrer les caractères du siècle d'Auguste. Le P. Vavasseur[3] raconte cette petite aventure avec son élégance ordinaire.

M. de La Fontaine, qui a porté, dans notre langue, ce genre d'écrire à sa souveraine perfection, en marchant sur les traces de Phèdre, a pourtant suivi une route toute différente. Soit qu'il n'ait pas cru la langue française susceptible de cette heureuse simplicité, qui, dans l'auteur latin, charme et enlève tous les esprits de bon goût; soit qu'il ne se soit pas lui-même trouvé propre à ce genre d'écrire, il s'est fait un style tout particulier, dont la langue latine n'est peut-être point non plus capable, et qui, sans être moins naïf et moins naturel, est plus égayé, plus orné, plus libre, plus rempli de grâces, mais de grâces qui n'ont rien de fastueux ni d'affecté, qui ne font que rendre le fond des choses plus gai et plus amusant.

[1] In Prolog. lib. 3.
[2] Lib. 3, epigr. 20.
[3] In Tractatu de Ludicrâ dictione

On en peut dire autant, ce me semble, par rapport à Térence et à Molière. Ils excellent tous deux dans leur genre, et ont porté la comédie au plus haut point de perfection peut-être où elle puisse arriver. Mais ce genre est tout différent : Térence l'emporte sur Molière pour la pureté, la délicatesse, l'élégance du langage; d'un autre côté, notre poëte est infiniment au-dessus de Térence pour la conduite et l'intrigue des pièces de théâtre, ce qui en fait une des principales beautés, et surtout pour la justesse et la variété des caractères. Il a parfaitement rempli le précepte que donne Horace aux poëtes qui veulent réussir dans ce genre d'écrire, qui est de peindre d'après nature les mœurs et les inclinations des hommes, auxquelles la différence d'âge et de condition apporte de grands changements.

Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores,
Mobilibusque decor naturis dandus et annis [1].

§ III. — Troisième age de la poésie latine.

J'ai déjà dit que ce troisième âge de la poésie latine commençait vers le milieu du règne de Tibère. Quelques-uns des poëtes que je citerai d'abord pourraient être rangés parmi ceux du bon siècle, dont ils sont fort proches pour le temps et pour le mérite. On croit pourtant y remarquer quelque différence.

Sénèque.

Des dix tragédies latines qu'on a publiées et recueillies en un corps sous le nom de *Sénèque*, on convient assez communément que les plus belles sont de ce célèbre philosophe, précepteur de Néron. On croit que la *Médée* est véritablement de lui, puisque Quintilien [2] en cite un endroit sous son nom. On a encore quelque raison particulière pour le faire auteur de l'*OEdipe*. M. Lefèvre trouve que l'*Agamemnon*, *la Troade* et l'*Hercule en fureur* sentent trop la déclamation et l'école. Néanmoins, d'autres croient que *la Troade* et l'*Hippolyte* sont encore de lui; mais que l'*Agamemnon*, l'*Hercule en fureur*, le *Thyeste* et l'*Hercule sur l'OEta*, sont, ou de Sénèque le père, ou de quelque autre auteur qui n'est pas connu. Pour *la Thébaïde* et l'*Octavie*, on juge qu'elles sont entièrement indignes de l'éloquence de Sénèque. Il est certain que l'*Octavie* n'est faite qu'après la mort de Sénèque, et de Néron même.

Perse.

Perse (*Aulus Persius Flaccus*), poëte satirique, sous l'empire de Néron, était natif de Volterre, dans la Toscanne. Il était chevalier romain, parent et allié des personnes du premier rang. Il étudia jusqu'à l'âge de douze ans à Volterre; puis il continua ses études à Rome sous le grammairien Palémon, sous le rhéteur Vergiuius, et sous un philosophe stoïcien nommé *Cornutus*, qui conçut pour lui une amitié si particulière, qu'il y eut toujours entre eux une liaison très-intime.

Ce poëte était d'un naturel fort doux, plein d'amitié et de respect pour ses proches, et fort réglé dans ses mœurs. Dans ses satires il reprend souvent les défauts des orateurs et des poëtes de son temps, sans épargner Néron même.

On croit qu'il avait voulu désigner ce prince par ce vers injurieux, qu'on lit dans la première de ses satires :

Auriculas asini quis non habet [1]?

On y lit aussi ces quatre vers, que l'on croit être de Néron, et qu'il cite en exemple d'un style vicieux et ampoulé :

Torva mimaloneis implerunt cornua bombis
Et raptum vitulo caput abiatura superbo
Bassaris, et Lyncem Mænas flexura corymbis
Evion ingeminat : reparabilis adsonat Echo.

M. Despréaux se justifie par cet exemple [2]. « Examinons Perse, dit-il, qui écrivait sous

[1] Horat. in Arte poet. (v. 157.)
[2] Lib. 9. cap. 2

[1] On dit qu'il avait mis d'abord, *Auriculas asini Mida rex habet*.
[2] Discours sur la Satire.

« le règne de Néron ; il ne raille pas simple-
« ment les ouvrages des poëtes de son temps,
« il attaque les vers de Néron même. Car en-
« fin tout le monde sait, et toute la cour de
« Néron le savait, que ces quatre vers,
« *torva mimalloneis*, etc., dont Perse fait une
« raillerie si amère dans sa première satire,
« étaient des vers de Néron. Cependant on ne
« remarque point que Néron, tout Néron qu'il
« était, ait fait punir Perse ; et ce tyran, en-
« nemi de la raison, et amoureux comme on
« sait de ses ouvrages, fut assez galant homme
« pour entendre raillerie sur ses vers, et ne
« crut pas que l'empereur, en cette occasion,
« dût prendre les intérêts du poëte. »

L'ouvrage de Perse, où règne une morale pure, et un fonds merveilleux de sens, quoique d'une étendue fort médiocre, lui a acquis beaucoup de gloire et une gloire fort solide, dit Quintilien. *Multùm et veræ gloriæ, quamvis uno libro, meruit Persius.* Il faut pourtant avouer que l'obscurité qui règne dans ses satires diminue beaucoup de son mérite. Elle a fait dire à quelqu'un que puisque Perse ne voulait pas être entendu, il ne voulait pas l'entendre *Si non vis intelligi, nec ego volo te intelligere.*

Il mourut âgé seulement de vingt-huit ans, l'an de Jésus-Christ 62, qui était la huitième de l'empire de Néron. Il laissa par reconnaissance à Cornutus, son maître et son ami, sa bibliothèque, composée de sept cents volumes, ce qui était alors fort considérable, et une grande somme d'argent. Cornutus accepta les livres, et laissa l'argent aux héritiers, c'est-à-dire aux sœurs de Perse.

JUVÉNAL.

J'anticipe le temps de Juvénal pour joindre ensemble ces deux poëtes satiriques.

Juvénal (*Decimus* ou *Decius Junius Juvenalis*) était d'Aquin, au royaume de Naples. Il vivait à Rome sur la fin du règne de Domitien, et même sous Nerva et sous Trajan. Il s'est rendu très-célèbre par ses satires. Nous en avons seize de lui. Il avait passé une grande partie de sa vie dans les exercices scolastiques, où il avait acquis la réputation de déclamateur véhément.

Juvénal, élevé dans les cris de l'école
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole. [1]

Jules Scaliger, qui est toujours singulier dans ses sentiments, préfère la force de Juvénal à la simplicité d'Horace. Mais tous les gens de bon goût jugent que le génie déclamateur et mordant de Juvénal est beaucoup au-dessous de cette naïveté fine, délicate et naturelle d'Horace.

Il avait osé attaquer dans sa septième satire le comédien Pâris [2], dont le pouvoir était énorme à la cour, et qui donnait généralement toutes les charges et de la robe et de l'épée.

Ille et militiæ multis largitur honorem,
Semestri vatum digitos circumligat auro.
Quod non dant proceres, dabit histrio.

Le fier comédien ne souffrit pas patiemment une entreprise si criminelle. Il fit bannir Juvénal en Égypte, en l'envoyant commander un régiment campé à l'extrémité de ce pays. Il revint à Rome après la mort de Domitien, et y demeura, comme on le juge par quelques-unes de ses satires, jusqu'au règne d'Adrien.

On croit que Quintilien, qui s'était fait une règle de ne nommer aucun des auteurs vivants, marque Juvénal, lorsqu'il dit qu'il y avait de son temps des poëtes satiriques dignes d'estime, et qui seraient un jour fort célèbres. *Sunt clari hodièque, et qui olim nominabuntur* [3].

Il serait à souhaiter qu'en reprenant les mœurs des autres avec tant de sévérité, il ne nous eût pas fait voir qu'il était lui-même sans pudeur, et qu'il n'eût pas combattu les crimes d'une manière qui enseigne plus à les commettre qu'elle n'en inspire de l'horreur.

LUCAIN.

Lucain (*M. Annæus Lucanus*) était neveu de Sénèque. Son ouvrage le plus célèbre est sa Pharsale, où il décrit la guerre de César et de Pompée. Il est riche en belles pensées et a une

[1] Despréaux.
[2] Vetus Juv. vita.
[3] Quintil. lib. 10, cap. 1.

grande vivacité de style; mais Quintilien croit qu'il doit être rangé plutôt parmi les orateurs que parmi les poëtes : *Lucanus ardens, et concitatus, et sententiis clarissimus; et, ut dicam quod sentio, magis oratoribus quàm poetis annumerandus* [1]. Egaler Lucain à Virgile comme quelques-uns l'ont voulu faire, ce n'est pas relever Lucain, mais faire voir qu'on a peu de discernement. Ce qu'on peut dire, c'est que, si l'âge eût pu mûrir l'esprit de Lucain, qui n'avait peut-être pas vingt-six ans quand il mourut, et joindre à son feu et à son élévation le jugement de Virgile, on aurait pu voir en lui un poëte achevé. On a perdu plusieurs de ses poésies.

La vie de Lucain, qu'on attribue à Suétone, l'accuse d'avoir eu une langue légère et intempérante, et d'avoir surtout parlé de Néron, qui l'aimait, d'une manière capable d'irriter même un prince doux et modéré.

Il entra des premiers dans la conspiration de Pison [2], piqué de ce que Néron, par une basse jalousie, s'opposait à la réputation de ses vers, et l'empêchait de les publier. Le prince ordonna qu'on fît mourir Lucain, et on lui coupa les veines. Comme il sentait la chaleur abandonner les extrémités de son corps, se souvenant qu'il avait autrefois dépeint un soldat qui mourait de la sorte, il prononça les vers qui exprimaient sa mort, et ce furent là ses dernières paroles : frivole consolation pour un mourant, mais digne d'un poëte! Il mourut l'année 65 de l'ère chrétienne et la douzième de Néron.

PÉTRONE.

Pétrone (*Petronius Arbiter*), était Provençal, d'auprès de Marseille, selon Sidoine Apollinaire, et vivait, selon la plus commune opinion, sous Claude et Néron.

Nous avons de cet auteur un reste de satire, ou plutôt de plusieurs livres satiriques (σατιρικῶν), qu'il avait composés tant en prose qu'en vers. C'est une espèce de roman qu'il fit en forme de satire, du genre de celles que Varron, comme je l'ai déjà dit, avait inventées, en mêlant agréablement la prose avec les vers, le sérieux avec l'enjoué, et que Varron avait nommées *menippées*, parce que Ménippe le cynique avait traité devant lui des matières graves d'un style plaisant et moqueur.

Ces fragments ne sont qu'un recueil indigeste, tiré des cahiers de quelque particulier qui avait extrait de Pétrone ce qui lui avait plu davantage, sans y observer d'ordre. Les savants y trouvent une grande finesse et délicatesse de goût, et une merveilleuse fécondité à peindre les différents caractères de ceux qu'il fait parler. Ils observent pourtant que, bien que Pétrone paraisse avoir été grand critique et d'un goût fort exquis, son style ne répond pas tout à fait à la délicatesse de son jugement : qu'on y remarque quelque affectation ; qu'il est trop flétri et trop étudié, et qu'il dégénère déjà de cette simplicité naturelle et majestueuse de l'heureux siècle d'Auguste. Mais, quand il serait beaucoup plus parfait pour le style, il en serait encore plus dangereux pour les mœurs, par les obscénités dont il a rempli son ouvrage.

On doute si notre Pétrone est le même que celui dont parle Tacite. Voici la peinture que fait cet historien de Pétronius Turpilianus, et qui convient assez à l'idée que la lecture de l'ouvrage dont je parle donne de son auteur. « C'était un voluptueux qui donnait le jour au « sommeil, et la nuit aux plaisirs ou aux affai- « res [1]. Et au lieu que les autres se rendent « célèbres par leur application au travail, ce- « lui-ci s'était mis en réputation par son oisi- « veté. Il ne passait pas pourtant pour un dé- « bauché et un dissipateur comme ceux qui se

[1] Lib. 10, cap. 1.

[2] « Lucanum propriæ causæ accendebant, quòd fa- « mam carminum ejus premebat Nero, prohibuerat que « ostentare vanus adsimulatione. » (Tac. *Annal.* lib. 15, cap 49.)

[1] « Illi dies per somnum, nox officiis et oblectamentis « vitæ transigebantur. Utque alius industria, ita hunc « ignavia ad famam protulerat, habebaturque non ganeo « et profligator, ut plerique sua haurientium, sed erudito « luxu. Ac dicta factaque ejus, quanto solutiora, et quam- « dam sui negligentiam præferentia, tanto gratiùs in spe- « ciem simplicitatis accipiebantur. Proconsul tamen Bi- « thyniæ, et mox consul, vigentem se ac parem negotiis « ostendit : deindè revolutus ad vitia, seu vitiorum imi- « tationem, inter paucos familiarium Neroni adsumptus « est, elegantiæ arbiter, dùm nihil amœnum et molle, « nisi quod ei Petronius approbavisset. Undè invidia Ti- « gellini, quasi adversùs æmulum, et scientiâ voluptatum « potiorem. » (Tac. *Annal.* lib. cap. 18.)

« ruinent par des débauches folles et sans « goût, mais pour un homme d'un luxe délicat et réfléchi. Toutes ses paroles et ses « actions plaisaient d'autant mieux, qu'elles « portaient un certain air de négligence qui « paraissait la simple nature, et qui avait « toutes les grâces de la naïveté. Néanmoins, « lorsqu'il fut proconsul de Bithynie, et depuis « consul, il se montra capable des plus grands « emplois. Puis, redevenu voluptueux, ou « par inclination, ou par politique, à cause « que le prince aimait la débauche, il fut l'un « de ses principaux confidents. C'était lui qui « réglait tout dans les parties de plaisir de « Néron, et Néron ne trouvait rien d'agréable « ni de bon goût que ce que Pétrone avait « approuvé. De là naquit l'envie de Tigellin « contre lui, comme contre un dangereux « rival, et qui le surpassait dans la science des « voluptés. » Pétrone se donna la mort à lui-même, pour prévenir celle à laquelle l'empereur, sous une fausse accusation, l'aurait condamné.

Si ce Pétrone n'est pas l'écrivain dont il s'agit ici, cet admirable portrait servira au moins à faire connaître le style de Tacite, dont j'aurai à parler dans la suite.

SILIUS ITALICUS.

C. Silius Italicus s'est rendu célèbre par son poëme de la seconde guerre punique.

Il n'était pas né poëte [1], et l'étude ne suppléa pas entièrement à ce qui lui manquait du côté de la nature. D'ailleurs il ne s'appliqua à faire des vers qu'après avoir longtemps exercé dans le barreau la fonction d'avocat [2], et avoir été consul, c'est-à-dire dans un âge déjà fort avancé et languissant.

Quelque éloge que lui donne Martial [3], il n'est pas fort estimé en qualité de poëte; mais on trouve qu'il surpasse tous ceux de son temps pour la pureté de la langue. Il suit avec assez d'exactitude la vérité de l'histoire, et l'on peut tirer de son poëme des lumières pour les temps mêmes qui ne sont pas de son principal dessein, y ayant des faits qui ne se trouvent point ailleurs.

Ce qu'il y dit de Domitien fait assez voir qu'il le composait sous ce prince, après la guerre des Sarmates, sous laquelle il peut comprendre celle des Daces.

On croit que sa mort arriva sous Trajan, l'an 100 [1]. Il se laissa mourir de faim, ne pouvant plus souffrir la douleur d'un clou que les médecins ne pouvaient guérir. Pline remarque que Silius, s'étant retiré dans la Campanie à cause de sa vieillesse, ne quitta point sa retraite pour venir à Rome féliciter Trajan sur son avénement à l'empire. On estima Trajan de n'avoir point été offensé de cette liberté [2], et lui d'avoir osé la prendre.

Si notre poëte n'a pu arriver à une parfaite imitation de Virgile, du moins son respect pour lui ne pouvait aller plus loin. Il était devenu maître du lieu où était le tombeau de Virgile. C'était pour lui un lieu sacré [3], et qu'il respectait comme un temple. Il célébrait tous les ans le jour natal de Virgile avec plus de joie et de solennité que le sien propre. Il ne put souffrir qu'un monument si respectable demeurât négligé entre les mains d'un pauvre paysan, et il en fit l'acquisition.

Jam propè desertos cineres, et sancta Maronis
Nomina qui coleret, pauper et unus erat.
Silius optatæ succurrere censuit umbræ :
Silius et vatem, non minor ipse, colit [4].

L'ouvrage de Silius était demeuré enseveli depuis plusieurs siècles dans la poussière de la bibliothèque de Saint-Gall. Pogge l'y trouva pendant le concile de Constance, avec plusieurs autres manuscrits, comme je l'ai déjà marqué ailleurs.

[1] « Scribebat carmina majore curâ quam ingenio. » (Plin. lib. 3, ep. 7.)

[2] Martial. lib. 7, epigram. 63.

[3] Perpetui nunquàm morituræ volumina Sili
Qui legis, et latiâ carmina digna togâ.
(Lib. 7, epigr. 63.)

[1] Plin. lib. 3, epist. 7.

[2] « Magna Cæsaris laus, sub quo hoc liberum fuit : « magna illius, qui hâc libertate ausus uti. » (Plin. lib.)

[3] « Cujus (Virgilii) natalem religiosiùs quàm suum celebrabat; Neapoli maxime, ubi monumentum ejus adire « ut templum solebat « (Ibid.)

[4] Martial. lib. 11, epigram. 50.

STACE.

Stace (*P. Statius Papinius*) a vécu sous Domitien. Martial ne parle jamais de lui, quoiqu'ils vécussent à Rome en même temps. On croit que cela venait de jalousie, parce que Stace plaisait fort à Domitien par son extrême facilité à faire des vers sur-le-champ.

Nous avons de Stace deux poëmes héroïques : *la Thébaïde* en douze livres, et *l'Achilléide* qui n'a que deux livres, parce que la mort l'a empêché de l'achever. Il les a adressés l'un et l'autre à Domitien, après la guerre des Daces. Nous avons encore cinq livres de *Sylves*, ou de plusieurs petits poëmes sur divers sujets, dont beaucoup ont pour objet de flatter Domitien.

Ses poésies furent estimées de son temps à Rome. Juvénal marque le concours extraordinaire avec lequel on allait les entendre, et les applaudissements qu'on leur donnait.

> Curritur ad vocem jucundam, et carmen amicæ
> Thebaidos, lætam fecit quum Statius urbem,
> Promisitque diem : tantâ dulcedine captos
> Adfleit ille animos, tantâque libidine vulgi
> Auditur [1].

Les vers qui suivent, s'il faut les prendre à la lettre, et s'ils ne sont pas une de ces hyperboles familières à Juvénal, nous apprennent que Stace était pauvre, et qu'après avoir acquis bien de la réputation par sa *Thébaïde*, il était obligé de faire des pièces de théâtre, et de les vendre à des comédiens pour pouvoir vivre.

> Sed quum fregit subsellia versu,
> Esurit, intactam Paridi nisi vendat Agaven.

Jules Scaliger prétend qu'il n'y a ni parmi les anciens ni parmi les modernes aucun auteur qui ait tant approché de Virgile que Stace, et il ne fait point difficulté de lui donner la préférence sur tous les poëtes héroïques, grecs et latins, soutenant qu'il fait de meilleurs vers qu'Homère même. Un tel jugement marque bien que cet illustre critique n'avait pas tant de justesse d'esprit que d'érudition. Souvent l'une nuit à l'autre.

Stace, aussi bien que Lucain et Silius Italicus, a traité son sujet plutôt en historien qu'en poëte, sans s'attacher à ce qui fait l'essence et la constitution d'un véritable poëme épique. Pour la diction et la versification, en cherchant trop à s'élever et à paraître grand, il donne dans l'enflure et devient ampoulé.

VALÉRIUS FLACCUS.

Comme le règne d'Auguste a porté les plus excellents des poëtes latins, aussi celui de Domitien nous a donné les plus considérables d'entre les poëtes du second ordre.

*C. Valerius Flaccus Setinus Balbus.* Ce poëte était né à Sétia, ville de Campanie, mais avait fixé sa demeure à Padoue.

Nous avons son poëme héroïque du voyage des Argonautes, divisé en huit livres. Il fut commencé sous Vespasien, à qui il est adressé : une mort prématurée empêcha l'auteur de l'achever. Les plus habiles gens ont une opinion assez médiocre de cet ouvrage, parce qu'ils y trouvent diverses fautes contre les règles de l'art, point de grâce et de beauté, et un style qui, pour avoir affecté une grandeur mal soutenue, devient froid et languissant. Quintilien néanmoins dit que la poésie latine avait beaucoup perdu par sa mort, qui arriva dans les dernières années de Domitien [1]. *Multùm in Valerio Flacco nuper amisimus.*

Martial lui écrit comme à son ami, et l'exhorte à quitter la poésie pour plaider, et faire quelque métier auquel il puisse gagner plus d'argent qu'à courtiser les Muses, de qui il n'a rien à attendre que de vaines couronnes et de stériles louanges, qui le laisseront à jeun et dans la misère.

> Pierios differ cantusque chorosque sororum :
> Æs dabit ex illis nulla puella tibi.....
> Præter aquas Helicon, et serta, lyrasque dearum,
> Nil habet, et magnum, sed perinane sophos [2].

MARTIAL.

Martial (*M. Valerius Martialis*) a réussi

[1] Lib. 3, sat. 6.

[1] Lib. 10, cap. 1.

[2] Lib. 1, epigram. 76.

Digitized by Google

dans l'épigramme. Il était Espagnol, de la ville de Bilbilis, qu'on dit avoir été peu éloignée de celle de Calatatud, en Aragon. Il naquit sous Claude, vint à Rome sous Néron, à l'âge de vingt ans, et y en demeura trente, aimé des empereurs, surtout de Domitien, qui lui accorda plusieurs grâces. On croit que, n'étant pas si bien traité après la mort de cet empereur, il se retira en son pays. Il eut tout le temps de s'y ennuyer, n'y trouvant nulle compagnie sortable, et qui eût du goût pour les lettres; ce qui lui fit souvent regretter son séjour de Rome : car, au lieu que dans cette savante ville ses vers étaient extrêmement goûtés et applaudis, à Bilbilis ils ne faisaient qu'exciter contre lui l'envie et la médisance; traitement qu'il est difficile de soutenir tous les jours avec patience. *Accedit his municipalium rubico dentium, et judicii loco livor..... adversùs quod difficile est habere quotidiè bonum stomachum.* Il mourut sous Trajan, vers l'an 100.

Il nous reste de lui quatorze livres d'épigrammes et un livre des spectacles. Vossius croit que ce dernier est un recueil de vers de Martial et de quelques autres poëtes de son temps sur les spectacles que Tite fit représenter l'an 80.

Pline [1], en l'honneur duquel il avait fait une épigramme (la dix-neuvième du livre dix), lui donna une somme d'argent lorsqu'il se retira de Rome, car il était peu avantagé des biens de la fortune. A cette occasion, Pline remarque que c'était un ancien usage d'accorder des récompenses utiles ou honorables à ceux qui avaient écrit à la gloire des villes ou de quelques particuliers. Aujourd'hui, dit-il, la mode en est passée, avec tant d'autres qui n'avaient pas moins de grandeur et de noblesse. Depuis que nous cessons de faire des actions louables, nous méprisons la louange. *Postquàm desumus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus.*

Il pleura la mort de Martial lorsqu'il en sut la nouvelle. Il aimait et estimait son génie; mais il serait à souhaiter qu'il y eût eu autant de pudeur et de modestie dans ses vers qu'il y a quelquefois d'esprit.

[1] Martial. lib. 12, in Præfat.
[2] Plin. lib. 3, epist. 21.

On lui reproche son humeur trop mordante, sa flatterie honteuse à l'égard de Domitien, jointe à la manière indigne dont il le traita après sa mort.

L'amour des subtilités et l'affectation des pointes dans le discours avaient pris, dès le temps de Tibère et de Caligula, la place du bon goût qui régnait sous Auguste. Ce défaut alla toujours croissant, et c'est ce qui fit si fort goûter Martial. Il s'en faut bien que toutes ses épigrammes soient de la même force : on leur a justement appliqué ce vers, qui est de lui :

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura.

Le plus grand nombre est des mauvaises; mais il y en a d'excellentes; j'en rapporterai quelques-unes.

*Sur une parfaite sculpture.*

Artis phidiacæ torreuma clarum
Pisces adspicia : adde aquam, natabunt [1].

*Sur la lenteur d'un barbier.*

Eutrapelus tonsor dum circuit ora Lupercí,
Expingitque genas, altera barba subit [2].

*Conseil à un homme de ne point plaider.*

Et judex petit, et petit patronus :
Solvas censeo, Sexte, creditori [3]

*Sur la mort prématurée d'un homme qui avait remporté plusieurs fois la victoire dans les courses du Cirque.*

Ille ego sum Scorpus, clamosi gloria Circi :
Plausus, Roma, tui, deliciæque breves :
Invida quem Lachesis raptum trieteride nonâ,
Dum numerat palmas, credidit esse senem [4].

[1] Lib. 3, epigram. 35.
[2] Lib. 7, epigr. 83.
[3] Lib. 2, epigr. 13.
[4] Lib. 10, epigr. 51

*Sur l'action hardie de Mucius Scévola.*

Dum peteret regem decepta satellite dextra
Injecit saeris se perfura focis.
Sed tam sæva pius miracula non fulit hostis,
Et raptum flammis jussit abire virum.
Urere quam potuit contempto Mocius igne,
Hanc spectare manum Porsena non potuit.
Major deceptæ fama est et gloria desiræ :
Si non errasset, fecerat illa minùs [1].

*Contre la dureté d'un riche avare :*

Tu spectas hiemem succinctl lentus amici,
(Proh scelus!) et isteris frigora trita mei.
Quantùm erat, infelix, pannis fraudare duobus,
(Quid renuis?) non te, Nævole, sed tineas [2]?

*On ne conserve véritablement que les biens qu'on a donnés.*

Callidos effractâ nummos fur aoferet arcâ :
Prosternet patrios impia flamma lares.....
Extra fortunam est quidquid donatur amicis.
Quas dederis, solas semper habebis opes [3].

*Eloge et description d'une petite chienne.*

Cette pièce est un peu longue, mais d'une délicatesse extrême. Je souhaiterais qu'une main habile la traduisît en vers français en faveur des dames,

Issa est passere nequior Catulli [4] :
Issa est purio osculo columbæ :
Issa est blandior omnibus puellis :
Issa est carior indicis lapillis :
Issa est deliciæ catella Publi.
Hanc Io, si quaeritur, loqui putabis.
Sentit tristitiamque, gaudiumque.
Collo nixa cubat, capitque somnos,
Ut suspiria nulla sentiantur :
Et desiderio coacta ventris,
Guttâ pallia non fefellit ullâ;
Sed blando pede suscitat, loroque
Deponi monet, et rogat levari :
Castæ tantus inest pudor catellæ !
Ignorat venerem, nec invenimus
Dignum tam tenerâ virum puellâ.
Hanc ne lux rapiat suprema totam,
Pictâ Publius exprimit tabellâ.

[1] Lib. 1, epigr. 22.
[2] Lib. 2, epigr. 46.
[3] Lib. 8, epigr. 42.
[4] Lib. 1, epigr. 109.

Io qua tam similem videbis Issam,
Ut sit tam similis sibi nec Issa.
Issam denique pone cum tabella,
Aut utramque putabis esse veram,
Aut utramque putabis esse pictam.

SULPITIA.

Sulpitia, dame romaine, était femme de Calénus. Elle fit un poëme sur l'expulsion des philosophes, où elle maltraite fort Domitien, et le menace de la mort. C'est la seule pièce qui nous reste d'un grand nombre de poésies qu'elle avait faites. On l'imprime ordinairement à la fin des satires de Juvénal. Il y a sujet de regretter la perte des vers qu'elle écrivit à son mari sur l'amour conjugal, et sur la fidélité et la chasteté que l'on doit garder dans l'état du mariage. Martial en fait un bel éloge dans une épigramme, dont je rapporterai seulement quelques vers.

Omnes Sulpitiam legant puellæ,
Uni quæ cupiunt viro placere.
Omnes Sulpitiam legant mariti,
Uni qui cupiunt placere nuptæ.....
Hâc condiscipulâ, vel hâc magistrâ,
Esses doctior et pudica, Sappho [1].....

NEMESIANUS ET CALPURNIUS.

Nous avons quelques églogues, et une partie du poëme sur la chasse de *M. Aurelius Olympius Nemesianus*, fort célèbre en son temps pour la poésie. On prétend qu'il était de Carthage. Il adresse son poëme sur la chasse à Carin et à Numérien après la mort de leur père, c'est-à-dire en 284

Titus Calpurnius, de Sicile, a vécu sous Carus, Carin, et Numérien. Il composa sept églogues qu'il adressa à Némésien, poëte bucolique comme lui. Les vers de ces deux poëtes se sentent du siècle où ils ont été composés.

PRUDENCE.

Prudence (*Aurelius Prudentius*) *Clemens*, poëte chrétien, officier à la cour de l'empereur Honorius, naquit en Espagne à Saragosse, l'an 348, et mourut vers l'an 412.

[1] Lib. 10, epigr. 35.

Digitized by Google

Il ne commença ses poesies sur la religion qu'à l'âge de cinquante-sept ans. Il avait été avocat, puis juge, ensuite homme de guerre : enfin il fut attaché à la cour par un emploi honorable. C'est lui-même qui nous apprend ces circonstances dans le prologue de ses ouvrages.

Per quinquennia jam decem,
Ni fallor, fuimus : septimus insuper
Annum cardo rotat, dùm fruimur sole vnibili.

Après avoir parlé de sa jeunesse, il expose ses différents emplois.

Exin jurgia turbidos
Armârunt animos, et malè pertinax
Vincendi studium subjacuit casibus asperis.
Bis legum moderamine
Frenos nobilium reximus urbium :
Jus civile bonis reddidimus, terruimus reos.
Tandem militiæ gradu
Evectum pietas principis extulit,
Adsumptum propriùs stare jubens ordine proximo.

Les poésies qu'on a de Prudence sont plus remplies de zèle de religion que des ornements de l'art. On y trouve beaucoup de fautes de quantité. D'ailleurs l'orthodoxie n'y est pas toujours gardée. Il faut pourtant avouer qu'on trouve en plusieurs endroits de ses ouvrages beaucoup de goût et de délicatesse. Je n'en veux pour preuves que ses hymnes sur les innocents : j'en rapporterai quelques strophes.

*Salvete*, flores martyrum,
Quos lucis ipso in limine,
Christi insecutor sustulit,
Ceu turbo nascentes rosas
*Vos* prima Christi victima,
Grex immolatorum tener
Aram sub ipsam simplices
Palmâ et corouis luditis.....
*Audit* tyrannus anxius
Adesse regum principem,
Qui nomen Israel regat,
Teneatque David regiam.
*Exclamat* amens nuntio :
Successor instat, pellimur.
Satellites, i, ferrum rape,
Perfunde cunas sanguine.
*Transfigit* ergo carnifex
Mucrone districto furens
Effusa nuper corpora,
Animasque rimatur novas.

Le siècle d'Auguste n'a rien de plus vif ni de plus délicat que ces strophes

CLAUDIEN.

Claudien (*Claudius*), poëte latin et païen, natif de Canope en Egypte, a vécu sous Arcade et Honorius, qui lui firent dresser une statue. Il mourut peu après Arcade.

Il mérite le premier rang entre tous les poëtes héroïques qui ont paru depuis l'heureux siècle d'Auguste. De tous ceux qui ont tâché de suivre et d'imiter Virgile, il est celui qui approche le plus de la majesté de ce poëte, et qui tient le moins de la corruption de son siècle. On sent bien qu'il avait beaucoup de génie, et qu'il était né pour la poésie. Il était plein de ce feu qui produit l'enthousiasme. Son style est châtié, doux, élégant, et en même temps noble et élevé. Il a trop de saillie de jeunesse et est trop enflé. Il a de l'esprit et de l'imagination, mais il est bien éloigné de cette délicatesse de nombre et de ce tour naturel de vers que les connaisseurs admirent dans Virgile. Il retombe sans cesse dans la même cadence, ce qui fait qu'on a peine à le lire sans se lasser.

Entre les diverses pièces de Claudien, ses invectives contre Rufin et contre Eutrope ont été fort estimées.

AUSONE.

Ausone (*Decius* ou plutôt *Decimus Magnus Ausonius*) naquit à Bordeaux.

A l'âge de trente ans il fut choisi pour y enseigner la grammaire, puis la rhétorique. Il s'acquit une si grande réputation dans ce dernier emploi, qu'on l'attira à la cour impériale pour le faire précepteur de Gratien, fils de l'empereur Valentinien[1]. Il accompagna son élève dans le voyage que fit ce jeune prince en Allemagne avec son père.

Cet emploi lui acquit les premières dignités de l'empire. Il fut fait questeur par Valentinien. Après la mort de ce prince, Gratien le fit préfet du prétoire : et il eut deux fois cette charge, premièrement pour l'Italie et l'Afrique, et

[1] An. 367.

ensuite pour les Gaules. Enfin il le déclara consul. On vit pour lors vérifiée de nouveau la maxime de Juvénal[1] : que, quand il plaît à la fortune, on passe de la fonction de rhéteur à la charge de consul.

Si fortuna volet, fies de rhetore consul.

L'empereur, en lui conférant cette dignité, n'oublia rien de ce qu'il put imaginer de plus obligeant et de plus honnête. Ce doit être la science des princes, de savoir ainsi assaisonner leurs présents et leurs bienfaits[2]. Il dépêcha promptement un courrier à Ausone pour lui donner avis de sa nomination au consulat, et lui écrivit en ces termes : « Comme je songeais « il y a quelque temps à créer des consuls pour « cette année, j'invoquai l'assistance de Dieu, « comme vous savez que j'ai accoutumé de « faire en tout ce que j'entreprends, et comme « je sais que vous désirez que je fasse. J'ai « cru devoir vous nommer premier consul, « et que Dieu demandait de moi cette recon- « naissance pour les bonnes instructions que « j'ai reçues de vous. Je vous rends donc ce que « je vous dois; et sachant qu'on ne peut jamais « s'acquitter ni envers ses pères ni envers ses « maîtres, je confesse que je vous dois encore « ce que j'ai tâché de vous rendre. »

Afin que rien ne manquât à la grâce qu'il lui avait faite, il accompagna cette lettre d'un présent, et lui envoya une robe fort riche, où était en broderie d'or la figure de l'empereur Constantius son beau-père. Ausone, de son côté, employa toute la force et toute la délicatesse de son esprit pour faire en vers et en prose l'éloge de son auguste bienfaiteur. Nous avons encore le remercîment qu'il fit à l'empereur : c'est une pièce qui a été fort estimée. On y trouve beaucoup d'esprit, et peut-être trop; des pensées belles et solides; des tours vifs, mais souvent trop recherchés. La latinité en est dure, et se ressent du siècle où a vécu l'auteur. Je rapporterai ici le commencement du discours qu'il prononça devant l'empereur en action de grâce, afin qu'on ait quelque idée de son style.

[1] An. 379.
[2] Auson. in Grat. act.

« Ago tibi gratias, imperator Auguste, si possem, etiam referrem. Sed nec tua fortuna desiderat remunerandi vices, nec nostra suggerit restituendi facultatem. Privatorum ista copia est, inter se esse munificos. Tua beneficia, ut majestate præcellunt, ita mutuum non reposcunt. Quod solum igitur nostræ opis est, gratias ago, verùm ita, ut apud Deum fieri solet, sentiendo copiosiùs, quàm loquendo; atque non in sacrario modò imperialis oraculi, qui locus horrore tranquillo et pavore venerabili rarò eumdem animum præstat et vultum. Sed usquequaque gratias ago, tum tacens, tum loquens; tum in cœtu hominum, tum ipso mecum; et quum voce potui, et quum meditatione secessi; omni loco, actu, habitu, et tempore. Nec mirum, si ego terminum non statuo tam grata profitendi, quum tu finem facere nescias honorandi. Qui enim locus est, aut dies, qui non me hujus aut similis gratulationis admoneat! Admoneat autem! O inertiam significationis ignavæ! Quis, inquam, locus est, qui non beneficiis tuis agitet, inflammet?

Il y a une extrême inégalité entre les ouvrages d'Ausone. Son style est dur, comme je l'ai déjà remarqué : mais la dureté est le moindre vice de ses poésies. Les obscénités dont il les a remplies en interdisent la lecture à quiconque n'a pas renoncé à toute pudeur.

SAINT PAULIN.

Saint Paulin, évêque de Nole était de Bordeaux. Il naquit vers l'an 353. Il eut pour maître dans les lettres profanes le célèbre Ausone, dont je viens de parler. Saint Paulin déclare plus d'une fois qu'il devait tout à Ausone, qu'il appelle son patron, son maître, son père, et à qui il se reconnaît redevable de sa bonne éducation, de la connaissance qu'il avait des lettres, et de son élévation dans les charges et les dignités.

Tibi disciplinas, dignitatem, litteras[1]
Linguæ et togæ, et famæ decus
Provectus, altus, institutus debeo,
Patrone, præceptor, parens.

[1] Carm. 10.

Il fit un grand progrès sous un tel maître. Ausone l'en félicite dans plusieurs de ses poésies, et il avoue, ce qui n'est pas peu pour un poëte, que son disciple a emporté la palme sur lui pour les vers.

Cedimus ingenio, quantùm præcedimus ævo
Assurgit musæ nostra camœna tuæ[1]

La retraite de saint Paulin[2], qui était allé se cacher dans la solitude en Espagne, lui attira de violents reproches de la part d'Ausone. Cet homme mondain lui écrivit plusieurs lettres pour se plaindre de son injurieux oubli, dans lesquelles il s'emporte contre sa Tanaquil, c'est le nom odieux qu'il donnait à Thérasie sa femme, à qui il imputait ce changement. Il accusait son disciple d'avoir perdu sa douceur ancienne, et d'être devenu sauvage et misanthrope. Il lui attribuait assez clairement un esprit renversé par une noire mélancolie, qui lui faisait fuir la compagnie et la conversation des hommes. C'est le reproche ordinaire que font les gens du monde à ceux qui le quittent.

La divine providence empêcha qu'il ne reçût aucune de ces lettres avant qu'il fût assez fort pour résister aux piéges que le démon lui tendait par la main d'un maître anciennement estimé et tendrement aimé. Au bout de quatre ans, il en reçut trois à la fois, auxquelles il répondit de son côté par plusieurs lettres.

Aprés avoir rendu raison de son long silence, il s'excuse de se remettre à la poésie profane, qui ne convenait point à une personne comme lui, qui ne voulait plus songer qu'à Dieu.

Quid abdicatas, tu meam curam, pater,
Redire musas præcipis?
Negant Camœnis, nec patent Apollini
Dicata Christo pectora.

Il dit qu'il est bien éloigné maintenant d'invoquer ni Apollon ni les Muses, divinités sourdes et imbéciles; qu'un Dieu plus puissant s'est saisi de son esprit, et demande de lui d'autres sentiments et un autre langage.

Nunc alia mentem vis agit, major Deus
Allosque mores postulat.

Il décrit ensuite le changement merveilleux que la grâce opère dans le cœur de l'homme lorsqu'elle s'en est saisie par droit de conquête, et qu'elle se l'est entièrement assujetti en lui faisant perdre par un chaste plaisir le goût des anciennes voluptés, en étouffant toutes les peines et toutes les inquiétudes de la vie présente par une vive foi et une vive espérance des biens futurs, et en ne lui laissant d'autre soin que de s'occuper de son Dieu, dont il repasse les merveilles, dont il étudie les saintes volontés, s'efforçant de lui rendre un hommage digne de lui par un amour sans partage et sans borne.

Hic ergo nostris ut suum præcordiis
Vibraverit cœlo jubar,
Abstergit ægrum corporis pigri situm,
Habitumque mentis innovat.
Exhaurit omne quod juvabat antea,
Castæ voluptatis vice.
Totoque nostra jure domini vindicat
Et corda, et ora, et tempora.
Se cogitari, intelligi, credi, legi
Se vult timeri et diligi.
Æstus inanes, quos movet vitæ labor
Præsentis ævi tramite,
Abolet futuræ cum Deo vitæ fides, etc.

Il ajoute à tout cela une forte protestation de ne manquer jamais à ce que les obligations qu'il avait à Ausone demandaient de lui.

Les louanges qu'Ausone, en plusieurs endroits, donne à saint Paulin, semblent regarder plutôt les poésies qu'il avait faites avant son renoncement aux muses profanes que celles qu'il a composées depuis : car après une abdication si rare et si généreuse, il s'est étudié à éteindre la plus grande partie de son feu, et, ayant étouffé en lui tout désir de la réputation humaine, il a rabaissé son esprit et son style, et s'est renfermé dans les bornes d'une simplicité ennemie de tout orgueil, telle que la modestie chrétienne l'exige. Il a même porté le détachement jusqu'au point de ne se

[1] Auson. epist. 20.
[2] Id. ep. 24 et 25.

Digitized by Google

pas soucier de garder l'exactitude de la prosodie. Mais dans tout cet air négligé qui paraît autant dans la versification que dans le fond même du style de sa poésie, on trouve toujours de certains agréments naturels, qui font aimer l'auteur et ses ouvrages.

SAINT PROSPER.

Saint Prosper était d'Aquitaine. C'était un homme laïc et marié. Il fut secrétaire des brefs sous le pape saint Léon.

Nous avons de saint Prosper, outre quelques autres petites pièces qui sont douteuses, un poëme très-considérable contre les ingrats, c'est-à-dire contre les ennemis de la grâce de Jésus-Christ, dans lequel il explique en théologien profond la doctrine catholique contre les pélagiens et les sémi-pélagiens.

M. Godeau juge, après plusieurs autres auteurs, que cet ouvrage est l'abrégé de tous les livres de saint Augustin sur cette matière, et particulièrement de ceux qui ont été écrits contre Julien. Il ajoute que les expressions en sont merveilleuses, et qu'il y a sujet, en beaucoup d'endroits, de s'étonner comment ce saint a pu accorder la beauté de la versification avec les épines de son sujet. Ce qu'il y a encore de surprenant dans ce poëme, c'est de voir que l'exactitude pour les dogmes de la foi y soit si régulièrement observée, malgré la contrainte des vers et la liberté de l'esprit poétique, et que les vérités de la religion n'y soient ni altérées ni affaiblies par les ornements de la poésie. Nous avons ce poëme traduit en vers français. Je donnerai ici la préface, qui fera connaître et le sujet de cet excellent ouvrage, et le style de l'auteur.

*PRÆFATIO.*

Undè voluntatis sanctæ subsistat origo,
Undè animis pietas insit, et undè fides :
Adversùm ingratos, falsâ et virtute superbos,
Centenis decies versibus excolui.
Quos si tranquillâ studens cognoscere curâ,
Tutus ab adverso turbine, lector, eris ;
Nec libertate arbitrii rapiere rebellis,
Ulla nec audebis dona negare Dei.
Sed bona quæ tibi sunt, operante fatebere Christo,
Non esse ex merito sumpta, sed ad meritum.

TRADUCTION

Ma plume en mille vers combattant pour la grâce,
A pour Dieu combattu.
Attaquant ces ingrats pleins de la vaine audace
D'une fausse vertu,
J'ai fait voir d'où nos cœurs conçoivent la racine
D'un céleste dessein,
D'où la foi naît dans nous, d'où la vertu divin
Germe dans notre sein.
Si donc ton esprit calme, en lisant cet ouvrage,
N'y cherche que du fruit,
Ces vers te sauveront du funeste naufrage
Où l'erreur nous conduit.
Tu n'élèveras point contre ton roi suprême
Ta fière liberté,
Et tu ne croiras point mériter par toi-même
Les dons de sa bonté.
Mais tu reconnaîtras que tu dois toute chose
Au Dieu qui t'es si doux;
Et que notre mérite est l'effet, non la cause
De sa grâce dans nous.

SIDOINE APOLLINAIRE.

Sidoine Apollinaire (*C. Sollius Apollinaris Sidonius*) naquit à Lyon d'un préfet du prétoire, gendre de l'empereur Avite.

Nous avons ses poésies en vingt-quatre pièces, imprimées ordinairement avec les neuf livres de ses épîtres. Le siècle où il vivait fait excuser le style dur, l'obscurité, et les fautes de prosodie de ses vers.

Il renonça à la poésie en renonçant au siècle, et il ne fit plus de vers depuis qu'on l'eut fait évêque de Clermont en Auvergne, ce qui arriva en l'an 472.

AVIENUS.

Rufus Festus Avienus vivait sous Théodose l'ancien. Cet auteur a mis en vers latins *les Phénomènes* d'Aratus, et *la Périégèse* de Denys, c'est-à-dire la description qu'il avait faite de la terre. Il avait mis aussi tout Tite-Live en vers iambes : travail assez inutile, et dont la perte ne doit pas être fort regrettée. Il nous reste de lui des fables, qu'il a prises d'Ésope pour les mettre en vers élégiaques, et qu'il a dédiées à Théodose, qui n'est autre que Macrobe : elles sont infiniment éloignées de la pureté, de la beauté, et de la grâce de celles de Phèdre.

BOÈCE.

Boèce (*Anicius Manlius Severinus Boëtius*) fut consul seul l'an 510.

Ce que ce grand homme a fait de vers est inséré dans ses cinq livres de *la consolation*; qu'il composa dans la prison où Théodoric, roi des Goths, l'avait fait mettre : il était son principal ministre d'état. Sa prose n'étant pas fort excellente, semble avoir contribué par ses ombres à relever l'éclat de sa poésie, qui est remplie de graves sentences et de belles pensées.

FORTUNAT.

Fortunat était né dans la marche Trévisane. Il fut fait évêque de Poitiers, et mourut vers le commencement du septième siècle.

C'est un des plus importants d'entre les poëtes de l'antiquité chrétienne. Nous avons onze livres de ses poésies diverses, tant en vers lyriques qu'en vers élégiaques, et quatre de la vie de saint Martin en vers hexamètres. Il faut juger du mérite de ses vers par le siècle où il vivait.

## CHAPITRE II.

### DES HISTORIENS.

C'est avec raison que l'histoire a été appelée le témoin des temps, le flambeau de la vérité, l'école de la vertu, la dépositaire des événements, et, s'il était permis de parler ainsi, la fidèle messagère de l'antiquité. En effet, elle nous ouvre la vaste carrière de tous les siècles passés, les rapproche en quelque sorte de nous, et nous les rend comme présents. Elle fait comparaître devant nous les conquérants, les héros, les princes, et tous les grands hommes, mais dépouillés de l'appareil fastueux qui les accompagnait pendant leur vie, et réduits à eux seuls, pour venir rendre compte de leurs actions au tribunal de la postérité, et pour y subir un jugement où la flatterie n'a plus de part, parce qu'ils n'ont plus de pouvoir.

L'histoire a le privilége aussi d'approcher du trône des princes régnants, et est presque la seule qui puisse ou qui ose leur faire connaître la vérité, et leur montrer même leurs défauts, s'ils en ont, mais sous des noms étrangers pour ménager leur délicatesse, et pour leur rendre ses avis utiles en évitant de leur déplaire. Elle n'est pas moins appliquée à instruire les particuliers. Elle leur marque à tous généralement, de quelque âge et de quelque condition qu'ils soient, et les modèles de vertu qu'ils doivent suivre, et les exemples vicieux qu'ils doivent éviter.

On comprend assez que l'histoire, encore brute et grossière dans ses commencements, n'était pas en état de rendre au genre humain de si importants services. Elle se contenta d'abord de conserver la mémoire des événements en les gravant sur la pierre et l'airain, en les fixant par des inscriptions, en les insérant dans les registres publics, en les consacrant en quelque sorte par des hymnes et des cantiques. Elle s'est élevée peu à peu, et est parvenue par degrés à ce point de perfection où les Grecs et les Latins l'ont conduite.

Je ne touche point à l'histoire du peuple de Dieu, composée par Moïse, la plus ancienne et la plus respectable de toutes. Je ne parle point non plus de plusieurs historiens dont nous n'avons conservé que les noms et tout au plus quelques légers fragments. Je me borne ici aux historiens grecs et latins dont les ouvrages sont parvenus jusqu'à nous en tout ou en partie. Comme j'ai eu soin de les citer exactement dans mon Histoire ancienne, et qu'ils me servent de garants pour les faits que j'y avance, il paraît nécessaire que ceux de mes lecteurs qui ne les ont pas lus en aient quelque connaissance légère, et sachent au moins le temps où ils ont vécu, les principales circonstances de leur vie, les ouvrages qu'ils ont composés, et le jugement qu'en ont porté les savants.

Digitized by Google

ART. I. — DES HISTORIENS GRECS.

HÉRODOTE

Hérodote était d'Halicarnasse, ville de Carie. Il naquit l'année même que mourut Artémise[1], reine de Carie, et quatre ans avant la descente de Xerxès dans la Grèce. Voyant sa patrie opprimée sous la tyrannie de Lygdamis, petit-fils d'Artémise, il la quitta pour se retirer dans l'île de Samos, où il apprit à fond le dialecte ionique.

C'est dans ce dialecte qu'il a composé son histoire renfermée en neuf livres. Il la commence à Cyrus, selon lui le premier roi des Perses, et la conduit jusqu'à la bataille de Mycale, qui se donna la huitième année de Xerxès; ce qui comprend l'espace de six-vingts ans, sous quatre rois de Perse, Cyrus, Cambyse, Darius, Xerxès, depuis l'année du monde 3405 jusqu'à 3524. Outre l'histoire des Grecs et des Perses, qui est son principal objet, il en traite plusieurs autres par digression, comme celle des Egyptiens, qui occupe le second livre. Il cite dans l'ouvrage que nous avons ses histoires des Assyriens et des Arabes, qu'il avait écrites[2]; mais il ne nous en reste rien, et l'on doute même s'il les avait achevées, parce qu'aucun auteur n'en fait mention. On ne croit pas que la vie d'Homère, attribuée à Hérodote, soit de lui.

Hérodote[3], pour se faire connaître en même temps à toute la Grèce, choisit le temps qu'elle était assemblée aux jeux olympiques, et il y fit lecture de son Histoire, qui fut reçue avec des applaudissements extraordinaires. On croyait entendre parler les Muses, tant le style dans lequel elle est écrite parut doux et coulant; et c'est ce qui fit qu'on donna pour lors aux neuf livres qui la composent les noms des neuf Muses.

Il paraît qu'il accorda une lecture particulière de son ouvrage à la ville d'Athènes, qui méritait bien cette distinction : ce fut à la célèbre fête des Panathénées. Il est facile de juger combien une histoire composée avec tant d'art et d'éloquence dut plaire à des oreilles aussi fines et aussi délicates que celles des Athéniens, et à des esprits aussi curieux et d'un aussi bon goût.

On peut croire que ce fut dans cette assemblée plutôt qu'à celle des jeux olympiques que Thucydide[1], encore tout jeune, et âgé peut-être de quinze ans, fut tellement frappé de la beauté de cette histoire, qu'il entra dans une espèce de transport et d'enthousiasme, et versa des larmes de joie avec abondance. Hérodote s'en aperçut, et en fit ses compliments au père du jeune homme, nommé Olore, et l'exhorta fortement à prendre un soin particulier de ce fils, qui montrait déjà un goût si marqué pour les belles-lettres, et qui pourrait un jour faire honneur à la Grèce. Les grands hommes ne peuvent être trop attentifs à encourager, par quelques louanges, des jeunes gens en qui ils aperçoivent des talents et de la bonne volonté. C'est peut-être à ce petit mot d'Hérodote que nous devons l'admirable histoire de Thucydide.

J'ai supposé que Thucydide pouvait avoir quinze ans lorsqu'il assista à la lecture qu'Hérodote fit de son Histoire à Athènes. Suidas dit qu'il était encore enfant, ou plutôt encore jeune : ἔτι παῖς. Or, comme il n'était né que treize ans après Hérodote, Hérodote lui-même n'en avait donc alors que vingt-huit, ce qui ajoute beaucoup au mérite de cet auteur, d'avoir, à cet âge, composé un ouvrage si estimable.

Hérodote, comblé de gloire, songea à retourner dans sa patrie : c'est où le cœur nous rappelle toujours. Quand il y fut arrivé, il exhorta ses compatriotes à chasser le tyran qui les opprimait, et à se remettre en possession de la liberté, plus chère aux Grecs que la vie même. Ses exhortations eurent tout le succès qu'il en pouvait attendre, mais ne furent payées à son égard que d'ingratitude, par l'envie qu'une si glorieuse et si heureuse entreprise lui attira. Obligé de quitter une patrie ingrate, il crut devoir profiter d'une conjoncture favorable qui se présenta fort à propos. C'était une colonie que les Athéniens envoyaient à Thurium, dans la partie de l'Italie appelée *la grande Grèce*, pour repeupler et

[1] An. M. 3520; av. J. C. 484. — Suidas.
[2] Lib. 1. cap. 184.
[3] Suid.

[1] Marcellin. de vitâ Thucydid. — Suidas.

rétablir cette ville. Il se joignit à la colonie, alla s'établir avec elle à Thurium, et il y finit ses jours. Thurium était l'ancienne Sybaris, ou du moins cette ville fut bâtie dans le voisinage de Sybaris, et on y ramassa les restes de cette ancienne ville, ruinée par les Crotoniates.

Je diffère à parler de ce qui regarde le jugement qu'on doit porter d'Hérodote après que j'aurai traité l'article de Thucydide, afin de pouvoir les comparer ensemble.

THUCYDIDE.

On place la naissance de Thucydide au commencement de la 77e olympiade[1], treize ans après celle d'Hérodote.

Il eut pour père Olore (appelé ainsi du nom d'un roi de Thrace), et pour mère Hégésipyle. Il comptait parmi ses ancêtres l'ancien Miltiade, fils de Cypsèle, fondateur du royaume de la Chersonèse, qui du consentement de Pisistrate, s'était retiré en Thrace, et y avait épousé Hégésipyle, fille d'Olore, roi de Thrace, dont la fille apparemment, qui portait le même nom, fut mère de notre historien.

Celui-ci étudia la rhétorique sous Antiphon, et la philosophie sous Anaxagore. Il parle du premier dans son huitième livre[2], et dit qu'il fut d'avis d'abolir à Athènes le gouvernement populaire, et d'établir les quatre-cents.

Nous avons déjà dit qu'à l'âge de quinze ans[3] il avait entendu avec un extrême plaisir la lecture de l'histoire d'Hérodote, soit à Olympie, soit à Athènes.

Porté à l'étude par une inclination violente, il ne songea point à s'engager dans l'administration des affaires publiques : il eut soin seulement de se former dans les exercices militaires qui convenaient à un jeune homme de sa naissance. Il eut de l'emploi dans les troupes, et fit quelques campagnes.

A l'âge de vingt-sept ans[4] il fut chargé en partie de conduire et d'établir à Thurium une nouvelle colonie d'Athéniens. Cet emploi l'occupa pendant trois ou quatre ans, après quoi il retourna à Athènes.

Pour lors il épousa une fille de Thrace fort riche et qui y possédait un grand nombre de mines. Ce mariage le mit fort à son aise, et lui fournit de quoi faire une dépense assez considérable. Nous verrons bientôt l'utile emploi qu'il en fit.

Cependant la guerre de Péloponnèse[1] s'alluma dans la Grèce, et y excita de grands mouvements et de grands troubles. Thucydide, qui prévoyait qu'elle serait de longue durée[2], et qu'elle aurait d'importantes suites, forma dès lors le dessein d'en écrire l'histoire. L'important était d'avoir des mémoires bien fidèles et bien sûrs, et de se faire instruire de part et d'autre dans le dernier détail de toutes les circonstances de chaque expédition et de chaque campagne. C'est ce qu'il fit d'une manière admirable et qui a peu d'exemples.

Comme il servait dans les troupes d'Athènes, il fut lui-même témoin oculaire d'une bonne partie de ce qui se passa dans l'armée des Athéniens jusqu'à la huitième année de cette guerre[3], c'est-à-dire jusqu'au temps de son exil, dont voici quelle fut l'occasion. Il avait été commandé pour aller au secours d'Amphipolis sur les frontières de la Thrace[4], place d'une grande importance pour les deux partis. Brasidas, général des Lacédémoniens, le prévint et prit la ville. Thucydide de son côté prit Etone, située sur le Strymon. Cet avantage, qui était assez peu considérable en comparaison de la perte qu'avait faite Athènes par la prise d'Amphipolis, fut compté pour rien. On lui fit un crime à Athènes d'avoir manqué par sa lenteur à secourir Amphipolis; et le peuple, animé par les cris tumultueux de Cléon, le punit de sa prétendue faute, et le condamna à l'exil.

Thucydide mit sa disgrâce à profit, et la fit servir à la préparation et à l'exécution du grand dessein qu'il avait formé, de composer l'histoire de cette guerre. Il employa tout le temps de son exil, qui dura vingt ans, à ramasser avec plus de soin que jamais des mé-

[1] An. M. 3533; av. J. C. 471. — Marcellin. de vitâ Thucydid. — Suidas.
[2] Thucyd. lib. 8, pag. 592.
[3] An. M. 3548; av. J. C. 456.
[4] An. M. 3560 av. J. C. 444.

[1] An. M. 3573; av. J. C. 431.
[2] Thucydid. lib. 5, pag. 561
[3] An. M. 3580; av. J. C. 424.
[4] Thucyd. lib. 4, pag. 321.

Digitized by Google

moires. Le séjour qu'il fit depuis ce temps-là, tantôt dans le pays de Sparte, tantôt dans celui d'Athènes, lui facilita extrêmement les recherches qu'il avait à faire. Il n'épargna point la dépense pour y réussir, et fit de grandes largesses à des officiers des deux partis pour être instruit par leur moyen de tout ce qui se passait dans les deux armées. Il avait déjà employé la même voie pendant qu'il était dans le service.

Les Athéniens, après que Thrasybule eut chassé d'Athènes les trente tyrans[1], permirent à tous les exilés de revenir, excepté aux Pisistratides. La tyrannie était tellement détestée à Athènes, que, près de cent après l'expulsion des Pisistratides, leur famille et leur nom y étaient encore en horreur. Thucydide profita de ce décret, et revint à Athènes après un exil de vingt ans : il en avait pour lors soixante-huit. Ce ne fut que dans ce temps, selon M. Dodwel, que Thucydide travailla réellement à la composition de son histoire, dont il avait ramassé jusque-là et disposait les matériaux avec un soin incroyable. Elle avait pour objet, comme je l'ai déjà dit, la fameuse guerre du Péloponnèse, qui dura vingt-sept ans. Il ne la conduisit que jusqu'à la vingt-unième année inclusivement. Les six années qui restaient furent suppléées par Théopompe et Xénophon. Il employa dans son histoire le dialecte attique, comme le plus pur, le plus élégant, et en même temps le plus fort et le plus énergique : d'ailleurs c'était le langage d'Athènes sa patrie. Il nous avertit lui-même[2] qu'en la composant il chercha, non à plaire à ses lecteurs, mais à les instruire. C'est pourquoi il appelle son Histoire, non un ouvrage fait pour l'ostentation, ἀγώνισμα, mais un monument qui devait toujours durer, κτῆμα ἐς ἀεί. Il la distribue régulièrement par années et par campagnes. Nous avons une traduction de cet excellent historien par M. d'Ablancourt.

On croit que Thucydide survécut l'espace de treize ans à son retour de l'exil, et à la fin de la guerre du Péloponnèse. Il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans[3], selon quelques-uns à Athènes, selon d'autres dans la Thrace, d'où l'on rapporta ses os à Athènes. Plutarque dit que de son temps on montrait encore le tombeau de Thucydide dans le monument même de la famille de Cimon.

[1] An. M. 3601 ; av. J. C. 403.
[2] Thucyd. lib. 1, pag. 15 et 16.
[3] An. M. 3513 ; av. J. 391. — In vitâ Cim. pag. 480.

### Comparaison d'Hérodote et de Thucydide.

Denys d'Halicarnasse, excellent historien et critique, dans une lettre adressée au grand Pompée, compare ensemble Hérodote et Thucydide, les deux historiens grecs les plus estimés, et marque le jugement qu'il en porte, tant pour le fond de l'histoire même que pour le style qui y est employé. Je rapporterai ici les principaux traits de cette petite dissertation. Il faut se souvenir que notre critique était d'Halicarnasse aussi bien qu'Hérodote, ce qui pourrait le faire soupçonner peut-être de quelque partialité en faveur de son compatriote.

#### I. — Examen du fond de l'histoire.

I. « Le premier devoir d'un écrivain qui songe à composer une histoire et à transmettre à la postérité la connaissance et le souvenir des actions passées, est, ce semble, de choisir une matière grande, noble, intéressante, qui puisse, par la variété et l'importance des faits, rendre le lecteur attentif, et le tenir toujours comme en suspens et en haleine ; enfin qui l'attache et lui cause un agréable plaisir par la nature même des événements, et par l'heureux succès qui les termine.

« On peut dire qu'Hérodote, en ce point, l'emporte de beaucoup sans contredit sur Thucydide. Le choix du sujet, dans le premier, ne pouvait être plus favorable ni plus intéressant. C'est la Grèce entière, jalouse de sa liberté au point qu'on le sait, attaquée par la puissance de l'univers la plus formidable, qui avec des armées de terre et de mer sans nombre entreprend de l'abattre et de la réduire en servitude. Ce sont victoires sur victoires, tant par terre que par mer, remportées sur les Perses par les Grecs, qui, sans parler des vertus morales portées au plus haut degré de perfection, font paraître toute la bravoure, toute la prudence, toute l'habileté dans la science

Digitized by Google

militaire, qu'on peut attendre des plus grands généraux. Enfin cette guerre si longue et si terrible, où l'Asie débordée entièrement, et comme sortie hors d'elle-même, semblait devoir inonder totalement le petit pays de la Grèce, se termine par la fuite honteuse de Xerxès, le plus puissant roi de la terre, réduit à se sauver dans une chaloupe, et par un succès qui ôta pour toujours aux Perses la pensée et l'envie de venir attaquer la Grèce à main armée.

« On ne voit rien de tel dans le choix de Thucydide. Il se borne à une guerre unique, qui n'est ni honnête dans ses principes, ni fort variée dans ses événements, ni glorieuse pour les Athéniens dans le succès. C'est la Grèce qui, devenue comme furieuse, et possédée de l'esprit de discorde, déchire elle-même ses entrailles en armant Grecs contre Grecs, alliés contre alliés. Thucydide lui-même, dès le commencement de son histoire, annonce et montre en perspective tous les maux qui doivent accompagner cette malheureuse guerre : meurtres d'hommes, ravages de villes, tremblements de terres, sécheresses, famines, maladies, pestes et contagions; en un mot, les calamités les plus affreuses. Quel début! quel spectacle! Est-il rien plus capable de rebuter et de révolter l'esprit du lecteur? »

Telle est la première réflexion de Denys d'Halicarnasse, qui, ce me semble, ne touche point au mérite de l'écrivain. Le choix du sujet et le succès glorieux d'une guerre ne dépendent point d'un historien contemporain, qui n'est pas maître des événements, et qui ne peut et ne doit écrire que ce qu'il voit. Il est malheureux de n'être le témoin que de faits affligeants, mais il n'en est pas moins habile. C'est tout au plus un reproche à faire à un poëte tragique ou épique, qui dispose de sa matière. Quant à un auteur qui écrit l'histoire de son temps, ce qu'on a droit d'exiger de lui, c'est qu'il soit bien instruit, judicieux, impartial. L'histoire n'est-elle destinée qu'à réjouir le lecteur? Ne doit-elle pas plutôt l'instruire? et les grandes calamités, qui sont l'effet et la suite des passions injustes, ne sont-elles pas très-utiles pour apprendre à les éviter?

« En second lieu, il est fort important à un écrivain de bien prendre son point de vue pour savoir où il doit commencer son histoire et jusqu'où il la doit conduire. C'est en quoi Hérodote réussit merveilleusement. Il expose d'abord la cause de la guerre que les Perses déclarent à la Grèce, qui est le désir de se venger d'une injure [1] reçue il y avait plus de deux cents ans; et il en termine le récit par la punition exemplaire des barbares. La prise de Troie pouvait être tout au plus le prétexte de cette guerre : encore quel prétexte! La cause était sans doute l'ambition des rois de Perse, et le désir de se venger sur les Grecs des secours donnés aux Ioniens. Pour Thucydide, il commence son histoire par la description du triste et fâcheux état où étaient alors les affaires de la Grèce, premier coup d'œil peu agréable et peu intéressant. Il impute ouvertement la cause de cette guerre à la ville d'Athènes, pouvant la rejeter sur l'envie de Sparte, sa rivale, depuis les exploits éclatants par lesquels les Athéniens s'étaient si fort distingués dans la guerre contre les Perses. »

Cette seconde réflexion de notre critique paraît encore moins bien fondée que la première. Thucydide aurait pu apporter ce prétexte, mais je ne sais si ç'aurait été avec justice et vérité; ou plutôt on doit affirmer positivement qu'il ne le pouvait en aucune sorte. Il est constant par Plutarque que la cause de la guerre doit être imputée à l'ambition démesurée des Athéniens, qui affectaient une domination universelle. Il est beau à Thucydide d'avoir sacrifié la gloire de sa patrie à l'amour de la vérité : qualité qui est le mérite le plus essentiel, et qui fait l'éloge le plus parfait d'un historien.

« Troisièmement, Hérodote, comprenant qu'un long récit d'une même matière, quelque agréable qu'elle puisse être, peut devenir ennuyeux au lecteur, a varié son ouvrage, à la manière d'Homère, par des épisodes et des digressions qui y jettent beaucoup d'agrément. Thucydide, au contraire, toujours uniforme et sur le même ton, pousse son sujet

[1] La prise et la ruine de Troie par les Grecs. Cette ville était alliée des Perses.

sans se laisser le temps de respirer, entassant combats sur combats, préparatifs sur préparatifs, harangues sur harangues, et morcelant pouvaient être par campagnes des actions qui pouvaient être montrées dans leur tout avec plus de grâce et de clarté. »

Il semble que Denys d'Halicarnasse n'a pas fait assez d'attention à la sévérité des lois de l'histoire, et qu'il a presque cru pouvoir juger d'un historien comme d'un poëte. Bien des gens reprochent à Hérodote ses longues et fréquentes digressions, comme un défaut considérable en fait d'histoire. Je suis bien éloigné de penser ainsi. Elles devaient être fort agréables aux Grecs dans un temps où l'histoire des peuples dont il y est parlé leur était absolument inconnue. Mais je suis encore plus éloigné de blâmer la conduite et le plan de Thucydide, qui ne perd presque jamais de vue son sujet : car c'est une des principales règles de l'histoire, et à laquelle on ne doit jamais donner d'atteinte sans une raison bien pressante.

Quatrièmement, Thucydide, attaché religieusement à la vérité, qui doit être le fondement de l'histoire, et qui est certainement la première et la plus essentielle qualité d'un historien, n'insère rien de fabuleux dans son histoire, ne songe point à l'embellir ni à l'égayer par des récits de faits et d'événements qui tiennent du merveilleux, et n'y fait point intervenir à toute occasion le ministère des dieux et des déesses par les songes, les oracles et les prodiges : en quoi il l'emporte incontestablement sur Hérodote, peu délicat et peu précautionné sur plusieurs faits qu'il avance, et crédule pour l'ordinaire jusqu'à la faiblesse et jusqu'à la superstition.

Cinquièmement, si l'on en croit Denys d'Halicarnasse, on reconnaît dans les écrits de Thucydide un caractère de tristesse et de dureté naturelle, que son exil avait encore aigri et irrité. Il est exact à faire sentir toutes les fautes des généraux et toutes leurs fausses démarches; et s'il montre quelquefois leurs bonnes qualités et leurs heureux succès, car souvent il les passe sous silence, il semble que c'est à regret et comme malgré lui.

Je ne sais si ce reproche est fondé; mais la lecture que j'ai faite de Thucydide ne m'en a point laissé cette idée. J'ai bien senti que la matière était triste, mais non l'historien. Denys d'Halicarnasse trouve dans Hérodote une disposition tout opposée, c'est-à-dire un caractère de bonté et de douceur toujours égal, et une extrême sensibilité aux biens et aux maux de sa patrie.

### II. — Examen de l'élocution.

On peut considérer plusieurs choses dans ce qui regarde l'élocution.

La pureté, la propriété, l'élégance du langage. Ces qualités sont communes à nos deux historiens, qui y ont également excellé, mais en se tenant toujours dans la noble simplicité de la nature. Il est remarquable [1], dit Cicéron, que ces deux auteurs, contemporains des sophistes, qui avaient introduit un style fleuri, peigné, ajusté, et que Socrate, pour cette raison, appelait λογοδαιδάλους, n'aient jamais donné dans ces petits ou plutôt frivoles ornements.

L'étendue ou la brièveté du style. C'est ici ce qui les distingue et les caractérise particulièrement. Le style d'Hérodote est doux, coulant, étendu; celui de Thucydide vif, concis, véhément. « L'un, pour me servir des termes « de Cicéron, est semblable à un fleuve tran- « quille qui roule ses eaux avec majesté; l'autre « à un torrent impétueux, et pour parler de « guerre il semble entonner la trompette [2]. » *Alter sine ullis salebris quasi sedatus amnis fluit : alter incitatior fertur, et de bellicis rebus canit etiam quodammodò bellicum.* « Thucydide est si plein de choses, que « chez lui le nombre des pensées égale pres- « que celui des mots; et en même temps il « est si juste et si serré pour l'élocution, qu'on « ne sait si ce sont les mots qui ornent les « pensées, ou les pensées qui ornent les « mots [3]. » *Qui ( Thucydides ) ita creber est*

[1] « Sophistas λογοδαιδάλους appellat in Phædro Socrates... quorum satis arguta multa, sed minuta quædam... nimiùmque depicta. Quo magis sunt Herodotus « Thucydidesque mirabiles : quorum ætas quum in eorum tempora, quos nominamus, incidisset, longissimè « lamen ipsi a talibus delictis, vel potiùs ineptiis abfuerunt. » (Cic. *in Orat.* n. 39.)

[2] Orat. n. 39.

[3] Lib. 2, de Orat. n. 56.

*rerum frequentiâ, ut verborum prope numerum sententiarum numero consequatur ; ita porrò verbis apius et pressus, ut nescias utrùm res oratione, an verba sententiis illustrentur.* Ce style brusque, pour ainsi dire, est merveilleusement propre pour donner de la force et de l'énergie au discours, mais il y jette ordinairement beaucoup d'obscurité : et c'est ce qui est arrivé à Thucydide, surtout dans les harangues, qui sont, en beaucoup d'endroits, presque inintelligibles. *Ipsæ illæ conciones ita multas habent obscuras abditasque sententias, vix ut intelligantur*[1]. De sorte que la lecture de cet auteur demande une attention suivie, et devient une étude sérieuse. Au reste, il n'est pas étonnant que Thucydide, faisant allusion dans ses harangues à plusieurs circonstances notoires dans le temps, et devenues inconnues dans la suite, laisse des obscurités dans l'esprit des lecteurs, éloignés, par tant de siècles, de ces événements; mais ce n'en est pas là la principale cause.

Ce qui vient d'être dit montre ce qu'il faut penser de nos deux historiens par rapport aux passions, qui dominent, comme on le sait, dans l'éloquence, et en font le principal mérite. Hérodote réussit dans celles qui demandent de la douceur et de l'insinuation, Thucydide dans les passions fortes et véhémentes.

On trouve des harangues dans l'un et dans l'autre; mais elles sont plus rares et plus fortes dans le premier. Denys d'Halicarnasse trouve un défaut dans celles de Thucydide : c'est qu'elles sont uniformes et toujours sur le même ton, et que les caractères y sont mal observés; au lieu qu'Hérodote garde mieux les bienséances. Il est des personnes qui blâment en général dans l'histoire les harangues, surtout celles qui sont directes. J'ai répondu ailleurs à cette objection.

Je terminerai cet article, qui est devenu plus long que je ne pensais, par l'élégant et judicieux caractère que trace Quintilien de nos deux auteurs, dans lequel il réunit une partie de ce qui a été dit jusqu'ici. *Historiam multi scripsere*[2], *sed nemo dubitat duos longè cæteris præferendos, quorum diversa virtus laudem pene est parem consecuta. Densus, et brevis, et semper instans sibi Thucydides ; dulcis, et candidus, et fusus Herodotus. Ille concitatis, hic remissis affectibus melior : ille concionibus, hic sermonibus : ille vi, hic voluptate.* « La Grèce a eu plusieurs historiens célèbres; « mais on convient qu'il y en a deux qui sont « fort au-dessus des autres, et qui, par des « qualités différentes, ont acquis une gloire « presque égale. L'un concis, serré, toujours « pressé[1] d'arriver à son but; c'est Thucydide : « l'autre doux, clair, étendu; c'est Hérodote. « L'un est plus propre pour les passions véhé- « mentes, l'autre pour celles qui demandent « de l'insinuation. L'un réussit dans les ha- « rangues, l'autre dans les discours ordinaires. « Le premier entraîne par la force, le second « attire par le plaisir. » Ce qui ajoute, ce me semble, beaucoup au mérite d'Hérodote et de Thucydide, c'est qu'ayant peu de modèles qu'ils pussent suivre, ils ont néanmoins tous deux porté l'histoire à sa perfection par une route différente.

L'estime générale des anciens pour ces deux auteurs est pour eux un préjugé bien favorable. Il est difficile que tant de grands hommes se soient trompés dans le jugement qu'ils en portent.

### XÉNOPHON.

J'ai exposé ailleurs assez au long tout ce qui regarde les actions et les ouvrages de Xénophon. Je n'en dirai ici qu'un mot, pour en rappeler le souvenir et les dates dans l'esprit du lecteur.

Xénophon, fils de Gryllus, naquit à Athènes la troisième année de la 82e olympiade[2]. Il était plus jeune que Thucydide d'un peu plus de vingt ans. Il fut grand philosophe, grand historien, grand général.

Il s'engagea dans les troupes du jeune Cyrus[3], qui marchait contre son frère Artaxerce Mnémon, roi de Perse, pour le détrôner.

[1] Orat. n. 30.

[2] Quintil. lib. 10, cap. 1.

[1] *Instans sibi* est difficile à rendre; c'est à dire qu'il est toujours pressé, qu'il se hâte d'aller à son but, qu'il y tend continuellement, sans le perdre de vue, sans se détourner, sans s'amuser.

[2] An M. 3554; av. J. C. 450.

[3] An. M. 3603; av. J. C. 401.

C'est ce qui fut la cause de son exil, parce que les Athéniens étaient alors amis d'Artaxerce. La retraite des dix mille, sous la conduite de Xénophon, est connue de tout le monde, et a rendu son nom célèbre à jamais.

Depuis son retour, il fut toujours employé dans les troupes lacédémoniennes, d'abord dans la Thrace, puis dans l'Asie, jusqu'au rappel d'Agésilas, qu'il accompagna jusqu'en Béotie. Alors il se retira à Scyllonte, où les Lacédémoniens lui avaient donné en propre une terre, située assez près de la ville d'Elide.

Sa retraite ne fut pas oisive. Il profita du repos qu'elle lui laissait pour composer ses histoires. Il commença par la *Cyropédie*, qui est l'histoire du grand Cyrus renfermée en huit livres. Elle fut suivie de celle du jeune Cyrus, qui est la fameuse expédition des dix mille, en sept livres; puis il écrivit l'histoire grecque en sept livres aussi, qu'il commença où Thucydide avait fini la sienne. Elle contient l'espace à peu près de quarante-huit ans, depuis le retour d'Alcibiade dans l'Attique jusqu'à la bataille de Mantinée. Il a fait aussi plusieurs traités particuliers sur des sujets historiques.

Son style, sous un air de simplicité et de douceur naturelle, cache des grâces inimitables, que les personnes d'un goût peu délicat sentent et admirent moins, mais qui n'ont pas échappé à Cicéron, et qui lui ont fait dire « que les muses paraissaient avoir parlé par « la bouche de Xénophon. » *Xenophontis voce musas quasi locutas ferunt*[1].

Quintilien[2], dans l'éloge qu'il nous en a laissé, ne fait presque qu'étendre cette pensée. *Quid ego commemorem Xenophontis jucunditatem illam inaffectatam, sed quam nulla possit affectatio consequi? ut ipsæ finxisse sermonem Gratiæ videantur: et, quod de Pericle veteris comœdiæ testimonium est, in hunc transferri justissimè possit, in labris ejus sedisse quamdam persuadendi deam.* « Quelles louanges ne mérite point cette « douceur charmante de Xénophon, si simple, « si éloignée de toute affectation, mais que « nulle affectation ne saura jamais atteindre! « Vous diriez que les Grâces elles-mêmes ont « composé son langage; et l'on pourrait lui « appliquer justement ce que l'ancienne comé- « die disait de Périclès, que la déesse de la « persuasion résidait sur ses lèvres. »

[1] Orat. n. 62.
[2] Lib. 10, cap. 1.

CTÉSIAS.

Ctésias, de Cnide, était contemporain de Xénophon. Il fut fait prisonnier après la bataille que le jeune Cyrus livra contre son frère Artaxerce. Ayant guéri le roi de la blessure qu'il y avait reçue, il exerça la médecine dans la cour de Perse avec beaucoup de réputation, et demeura auprès du prince pendant dix-sept ans.

Il écrivit l'histoire des Assyriens et des Perses en vingt-trois livres. Un des fragments que Photius nous a conservés[1] (car il ne nous reste de Ctésias que des fragments), nous apprend que dans les six premiers livres il traitait de l'histoire d'Assyrie, et de tout ce qui y était arrivé avant l'empire des Perses; et que depuis le septième jusqu'au treizième inclusivement, il rapportait tout ce qui regarde les règnes de Cyrus, de Cambyse, du Mage, de Darius et de Xerxès[2]. Il avait conduit l'histoire des Perses jusqu'à la troisième année de la 95e olympiade, où Denys l'ancien, tyran de Syracuse, faisait de grands préparatifs de guerre contre les Carthaginois.

Il contredit presque en tout Hérodote[3], et s'attache particulièrement à le décrier. Mais le décri est tombé sur lui-même, et il est regardé par tous les savants comme un écrivain rempli de mensonge et indigne d'être cru, ainsi que l'appelle Aristote[4]. Il s'est aussi écarté fort souvent des récits de Xénophon. On s'étonne que Diodore de Sicile, Trogus Pompeius, et quelques autres, aient suivi Ctésias préférablement à Hérodote et même à Xénophon. Ce qui les a trompés, sans doute, est l'assurance avec laquelle il affirme qu'il n'avance rien, dans ses écrits, dont il n'ait été témoin oculaire, ou qu'il n'ait appris des Perses mêmes, et puisé dans leurs archives.

POLYBE.

J'ai déjà parlé de ce célèbre écrivain en

[1] Photius.
[2] Diod. lib. 14, pag. 275.
[3] Photius.
[4] Οὐκ ἀξιόπιστος.

quelques endroits de mon histoire que je me contenterai d'indiquer, ajoutant ici seulement ce qui me paraîtra le plus nécessaire pour avoir quelque idée du caractère, des actions et des ouvrages de ce grand homme. On en trouve la vie assez étendue, et fort bien écrite, à la tête de la nouvelle traduction de Polybe : j'en ferai bon usage, mais en l'abrégeant beaucoup.

Polybe était de Mégalopolis, ville du Péloponnèse dans l'Arcadie. Il vint au monde environ l'an 548 de la fondation de Rome. Son père se nommait Lycortas, illustre par la fermeté avec laquelle il soutint les intérêts de la république des Achéens pendant qu'il la gouvernait.

Il fut élevé, comme tous les enfants de sa nation, dans un grand respect pour la Divinité : pieux sentiment où les Arcadiens mettaient leur principale gloire, et dans lequel il persévéra si constamment pendant toute sa vie, qu'il est peu d'auteurs profanes qui aient pensé de la Divinité plus religieusement, et qui en aient parlé avec plus de dignité.

Il eut pour maître dans la politique Lycortas son père, grand homme d'état; et pour la guerre Philopémen, un des plus habiles et des plus intrépides capitaines de l'antiquité. Il fit usage des excellentes leçons qu'il en avait reçues dans les diverses négociations et les différentes affaires où il fut employé, soit avec son père, soit seul, surtout pendant la guerre des Romains contre Persée, dernier roi de Macédoine, comme je l'ai marqué en son lieu.

Les Romains, après la défaite de Persée [1], songèrent à humilier et à punir ceux des Achéens qui avaient été les plus fermes à soutenir la liberté de la ligue achéenne, et qui avaient paru contraires à leurs vues et à leurs intérêts. On en enleva mille, qui furent emmenés à Rome : de ce nombre fut Polybe.

Pendant le séjour qu'il y fit, soit que sa réputation l'y eût prévenu, soit que sa naissance ou son mérite le fît rechercher des plus grands de Rome, il gagna l'amitié de Q. Fabius et du jeune Scipion, tous deux fils de Paul Émile et adoptés, l'un par Q. Fabius, l'autre par P. Cornélius Scipion, fils de Scipion l'Africain. Il leur prêtait ou empruntait des livres, et s'entretenait avec eux sur les matières qui y étaient traitées. Charmés tous deux de ses grandes qualités, ils obtinrent du préteur qu'il ne sortirait pas de Rome avec les autres Achéens. Ce qui se passa pour lors entre le jeune Scipion, âgé seulement de dix-huit ans, et Polybe, et qui donna lieu à la liaison intime qui se forma depuis entre eux, est, ce me semble, un morceau d'histoire des plus intéressants, et qui peut être d'une grande instruction pour la jeune noblesse. J'ai rapporté ce trait à la fin de l'histoire des Carthaginois.

Ce fut apparemment à Rome que Polybe composa la plus grande partie de son histoire, ou du moins qu'il assembla des mémoires pour la composer. Où pouvait-il mieux s'instruire des événements qui s'étaient passés, ou pendant tout le cours de la seconde guerre punique, que dans la maison des Scipion ; ou pendant les campagnes contre Persée, que dans celle de Paul Emile? Il en est de même de toutes les affaires étrangères qui se passèrent du temps qu'il était à Rome, ou qu'il accompagnait Scipion. Toujours à portée de voir par lui-même, ou de recevoir les nouvelles de la première main, il ne pouvait manquer d'être informé exactement de tout ce qui arrivait de plus mémorable.

Les Achéens [1], après bien des requêtes inutilement présentées au sénat, obtinrent enfin le retour de leurs exilés : ils n'étaient plus qu'au nombre de trois cents. Polybe n'usa pas de cette permission pour revoir Mégalopolis ou, s'il s'en servit, il ne tarda pas à rejoindre Scipion, puisque, trois ans après, il était avec lui au siége de Carthage. Après cette expédition, il fit quelques voyages par rapport à l'histoire, qu'il avait toujours en vue. Mais quelle fut sa douleur lorsqu'en revenant dans le Péloponnèse [2], il vit la destruction et l'incendie de Corinthe, sa patrie, réduite en province de l'empire romain, et obligée de subir les lois d'un magistrat étranger qui devait y être envoyé de Rome tous les ans! Si quelque chose fut capable de le consoler dans une con-

[1] An. M. 3800, av. J. C. 204
[2] An. M. 3837; av. J. C. 167.

[1] An. M. 3854 ; av. J. C. 150.
[2] An. M. 3858 av. J. C. 146.

jonctura si funeste, ce fut la facilité que lui donna son crédit auprès des Romains pour obtenir quelques adoucissements au malheur de ses concitoyens, et l'occasion qu'il eut de défendre la mémoire de Philopémen, son maître dans la science de la guerre, dont on voulait abattre les statues. J'ai raconté ce fait.

Après avoir rendu plusieurs services à sa patrie, il retourna joindre Scipion à Rome, d'où il le suivit à Numance[1], au siége de laquelle il était présent. Scipion mort, il reprit la route de son pays; (car quelle sûreté y avait-il à Rome pour Polybe après que Scipion avait été mis à mort par la faction des Gracques) et ayant joui dans le sein de sa patrie[2], pendant six ans, de l'estime, de la reconnaissance et de l'amitié de ses chers citoyens, il mourut, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, d'une blessure qu'il s'était faite en tombant de cheval.

Les principaux ouvrages qu'il a composés sont : la vie de Philopémen; un livre sur la tactique, ou l'Art de ranger les armées en bataille; l'Histoire de la guerre de Numance, dont Cicéron parle dans sa lettre à Lucceius; et son Histoire universelle. Il ne nous reste de tous ces ouvrages que le dernier, et encore bien imparfait. Polybe l'appelle lui-même *Histoire universelle*, non par rapport au temps, mais par rapport aux lieux, parce qu'elle contenait non-seulement les guerres des Romains, mais tout ce qui s'était passé dans le monde connu pendant l'espace de cinquante-trois ans, c'est-à-dire depuis le commencement de la seconde guerre punique jusqu'à la réduction du royaume de Macédoine en province de l'empire romain.

Nulle histoire ne présente, dans un aussi court espace de temps que celui dont il s'agit ici, un si grand nombre d'événements, tous décisifs et de la dernière importance : la seconde guerre punique entre les deux peuples de la terre les plus puissants et les plus belliqueux, laquelle mit Rome d'abord à deux doigts de sa perte; puis, par un retour surprenant, abattit Carthage, et fraya le chemin à sa ruine totale : ensuite la guerre contre Philippe, que l'ancienne gloire des rois de Macédoine et le nom d'Alexandre-le-grand, encore redouté en un certain sens, rendaient formidable : la guerre contre Antiochus, le plus opulent roi de l'Asie, qui traînait après lui par terre et par mer des armées très-nombreuses; et celle contre les Etoliens, peuple féroce, et qui prétendait ne le céder à aucune nation en courage et bravoure : enfin la dernière guerre de Macédoine contre Persée, laquelle porta le coup mortel à cet empire autrefois si terrible, et pour qui le monde entier était trop étroit. Ce furent tous ces événements, renfermés dans l'espace d'un peu plus de cinquante ans, qui firent sentir à l'univers étonné ce que c'était que la grandeur romaine, et comment Rome était destinée pour commander à tous les peuples de la terre. Or Polybe pouvait-il souhaiter un sujet d'histoire plus grand, plus magnifique, plus intéressant?

Tous les faits arrivés pendant cet espace de temps remplissaient trente-huit livres, au-devant desquels il en avait mis deux pour servir comme d'introduction aux autres, et de continuation à l'histoire de Timée. Il y avait donc en tout quarante livres, dont nous n'avons que les cinq premiers qui soient tels que Polybe les avait laissés, des fragments quelquefois assez considérables des douze livres suivants, avec *les Ambassades* et les *Exemples de vertus et de vices*, que l'empereur Constantin Porphyrogénète, au dixième siècle, avait fait extraire de l'*Histoire* de Polybe, pour les insérer dans ses *Pandectes politiques;* grande compilation, où l'on voyait rangé sous certains titres tout ce que les anciens historiens avaient écrit sur certaines matières, et où l'on pouvait s'instruire de ce qui s'était fait dans les différents cas où l'on se trouvait soi-même, sans avoir la peine de lire ces historiens.

Voilà le véritable usage et la grande utilité de l'histoire, qui est, à proprement parler, la science des rois, des généraux d'armée, des ministres, et de tous ceux qui sont employés au gouvernement : car les hommes sont toujours les mêmes, ils se conduisent dans tous les temps par les mêmes principes, et ce sont presque toujours les mêmes ressorts qui font mouvoir les états, et qui y causent les diverses révolutions qui y arrivent. Ce prince était donc

[1] An. M. 3877; av. J. C. 127.

[2] Lucian. in Macrob. pag. 642. — An. M. 3883; av. J. C. 121.

bien sage de songer à établir dans son empire une espèce de conseil stable et perpétuel, composé de ce qu'il y avait eu dans toute l'antiquité, et en tout genre, de personnes plus éclairées, plus prudentes, plus expérimentées. Cependant ce dessein, si louable en lui-même, est devenu funeste à tous les siècles suivants. Dès qu'on eut pris l'habitude (et notre paresse nous y conduit bientôt) de ne consulter que ces abrégés, on regarda les originaux comme inutiles, et l'on ne se donna plus la peine de les copier. C'est à quoi l'on attribue la perte de plusieurs ouvrages importants, quoique sans doute d'autres causes y aient encore contribué. Ces abrégés mêmes dont je parle en sont un exemple : de cinquante titres qu'ils renfermaient, il ne nous en reste que deux; s'ils nous avaient été conservés en entier, ils auraient pu en quelque façon nous consoler de la perte des originaux. Mais tout a subi le sort commun des choses humaines, et ne laisse que matière à nos regrets.

Quel dommage qu'une histoire comme celle de Polybe soit perdue! Qui apporta jamais plus d'attention et d'exactitude à s'assurer des faits que lui ? Pour ne pas se tromper dans la description des lieux, chose très-importante dans le récit militaire d'une attaque, d'un siége, d'une bataille ou d'une marche, il s'y était transporté lui-même, et avait fait dans cette seule vue une infinité de voyages. La vérité était son unique étude. C'est de lui que l'on tient cette maxime célèbre, que la vérité est à l'histoire ce que les yeux sont aux animaux [1]; que comme ceux-ci ne sont d'aucun usage dès qu'on leur a crevé les yeux, de même l'histoire, sans la vérité, n'est qu'une narration amusante et infructueuse.

Mais on peut dire qu'ici ce qu'il y a de moins à regretter, ce sont les faits. Quelle perte irréparable que les excellentes règles de politique et les solides réflexions d'un homme, qui, naturellement porté au bien public, en avait fait toute son étude, qui pendant tant d'années s'était trouvé dans les plus grandes affaires, qui avait gouverné lui-même, et du gouvernement duquel on avait été si satisfait! Voilà ce qui fait le principal mérite de Polybe, et ce qu'un lecteur de bon goût doit principalement y chercher : car, il en faut convenir, les réflexions (j'entends celles d'un homme sensé comme Polybe) sont l'âme de l'histoire.

On lui reproche ses digressions. Elles sont longues et fréquentes, je l'avoue, mais remplies de tant de faits curieux et d'instructions utiles, qu'on doit non-seulement lui pardonner ce défaut, si c'en est un, mais même lui en savoir gré. D'ailleurs, il faut se souvenir que Polybe avait entrepris l'histoire universelle de son temps, comme il en a donné le titre à son ouvrage; ce qui doit suffire pour justifier ses digressions.

Denys d'Halicarnasse, critique fort célèbre dans l'antiquité, porte de notre historien un jugement qui doit le rendre bien suspect lui-même en matière de critique. Il dit nettement et sans circonlocution qu'il n'y a point de patience à l'épreuve de la lecture de Polybe; et la raison qu'il en apporte, c'est que cet auteur n'entend rien à l'arrangement des mots : c'est-à-dire qu'il aurait voulu trouver dans son histoire des périodes arrondies, nombreuses, cadencées, telles qu'il les emploie lui-même dans la sienne, ce qui est un défaut essentiel en matière d'histoire. Un style militaire, simple, négligé, se pardonne à un écrivain tel que le nôtre, plus attentif aux choses mêmes qu'aux tours et à la diction. Je n'hésite donc point à préférer au jugement de ce rhéteur celui de Brutus [1], qui, loin de trouver la lecture de Polybe ennuyeuse, s'en occupait continuellement, et en faisait des extraits dans ses heures de loisir. On le trouva appliqué à cette lecture la veille du jour où se donna la fameuse bataille de Pharsale.

### DIODORE DE SICILE.

Diodore était d'Agyrium, ville de Sicile, ce qui l'a fait appeler *Diodore de Sicile*, pour le distinguer de plusieurs autres écrivains de ce nom. Il a vécu sous Jules César et sous Auguste.

Son ouvrage a pour titre, *Bibliothèque historique*. Il comprend en effet l'histoire de presque tous les peuples de la terre, qu'il faisait passer comme en revue devant son lecteur :

[1] Polyb. lib. 3, pag. 13.

[1] Plut. in Brut. pag. 985

Égyptiens, Assyriens, Mèdes, Perses, Grecs, Romains, Carthaginois, et d'autres encore. Il comprenait quarante livres, dont il nous trace lui-même l'idée et la suite dans sa préface. Les six premiers, dit-il, contiennent ce qui s'est passé avant la guerre de Troie, c'est-à-dire tous les temps fabuleux : dans les trois premiers sont les antiquités barbares, dans les trois autres les antiquités grecques. Les onze suivants comprennent l'histoire de tous les peuples, depuis la guerre de Troie jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand inclusivement. Dans les vingt-trois autres, cette histoire générale est continuée jusqu'au commencement de la guerre contre les Gaulois, où Jules César, après avoir subjugué plusieurs nations gauloises très-belliqueuses, porta les limites de l'empire romain jusqu'aux îles britanniques.

De ces quarante livres il ne nous en reste que quinze, avec quelques fragments qui nous ont été conservés principalement par Photius et par les extraits de Constantin Porphyrogénète. On a les cinq premiers de suite.

Dans le premier, Diodore traite de l'origine du monde, et de ce qui regarde l'Egypte.

Dans le second, des premiers rois d'Asie depuis Ninus jusqu'à Sardanapale, des Mèdes, des Indiens, des Scythes, des Arabes;

Dans le troisième, des Ethiopiens et des Libyens:

Dans le quatrième, de l'histoire fabuleuse des Grecs;

Dans le cinquième, de l'histoire fabuleuse de la Sicile, et des autres îles.

Les livres six, sept, huit, neuf et dix, sont perdus.

Les sept qui suivent, depuis le onzième jusqu'au dix-septième inclusivement, renferment l'histoire de quatre-vingt-dix ans, depuis l'expédition de Xerxès dans la Grèce jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand.

Les trois suivants, savoir les dix-huit, dix-neuf et vingt, traitent des différends et des guerres entre les successeurs d'Alexandre jusqu'aux dispositions pour la bataille d'Ipsus. Et là finit ce qui nous reste de l'histoire de Diodore de Sicile, dans l'endroit le plus intéressant, et dans le moment même où va se donner un combat qui décidera du sort des successeurs d'Alexandre.

Dans ces dix derniers livres, qui renferment proprement l'histoire suivie des Perses, des Grecs et des Macédoniens, Diodore y joint aussi l'histoire des autres peuples, et en particulier celle des Romains, selon que les événements concourent avec son principal objet.

Diodore nous marque lui-même dans sa préface qu'il employa trente années à la composition de son histoire. Le long séjour qu'il fit à Rome lui fut pour cela d'un grand secours. Il parcourut aussi, non sans courir beaucoup de risques, plusieurs provinces de l'Europe et de l'Asie, pour s'assurer par lui-même de la situation des villes et des autres lieux dont il devait parler, ce qui n'est pas indifférent pour la perfection de l'histoire.

Son style n'est point élégant ni orné, mais simple, clair, intelligible, et cette simplicité n'a rien de bas ni de rampant.

Il n'approuve pas qu'on interrompe le fil de l'histoire par de fréquentes et de longues harangues[1] : il n'en rejette pourtant pas entièrement l'usage, et croit qu'on les peut employer fort à propos quand l'importance de la matière semble le demander. Après la défaite de Nicias[2], on délibéra dans l'assemblée de Syracuse quel traitement on devait faire aux prisonniers athéniens. Diodore rapporte les harangues de deux orateurs, qui sont longues et fort belles, surtout la première.

On ne doit pas compter absolument sur les dates de chronologie, ni sur les noms, soit des archontes d'Athènes, soit des tribuns des soldats et des consuls de Rome, où il s'est glissé plusieurs fautes.

Cette histoire présente de temps en temps des réflexions fort sensées et fort judicieuses. Diodore surtout a grand soin de rapporter le succès des guerres et des autres entreprises, non au hasard ou à une fortune aveugle, comme le font plusieurs historiens, mais à une sagesse et à une providence qui préside à tous les événements.

Tout bien pesé et bien examiné, on doit faire un grand cas des ouvrages de Diodore qui sont parvenus jusqu'à nous, et regretter beau-

[1] Diod. lib. 20, pag. 746.
[2] Diod. lib. 13, pag. 149-161.

coup la perte des autres qui auraient jeté une grande lumière sur toute l'histoire ancienne.

DENYS D'HALICARNASSE.

L'historien dont nous parlons nous apprend lui-même, dans la préface de son ouvrage, le peu que l'on sait touchant sa personne et son histoire. Il était d'Halicarnasse, ville de Carie dans l'Asie mineure, patrie du grand Hérodote. Il eut pour père Alexandre qui n'est point connu d'ailleurs.

Il aborda en Italie vers le milieu de la 187e olympiade[1], dans le temps que César Auguste mit fin à la guerre civile qu'il soutint contre Antoine. Il demeura vingt-deux ans à Rome, et il employa ce temps à y apprendre dans une grande exactitude la langue latine, à s'instruire de la littérature et des écrits des Romains, et surtout à s'informer avec soin de ce qui avait rapport à l'ouvrage qu'il méditait : car il paraît que c'était là le motif de son voyage.

Pour se mettre en état d'y mieux réussir, il fit une étroite liaison avec ce qu'il y avait de plus savants hommes à Rome, et eut avec eux de fréquents entretiens. A ces conversations de vive voix, qui étaient pour lui d'un grand secours, il joignit une étude profonde des historiens romains les plus estimés, tels que Caton, Fabius Pictor, Valérius Antias, Licinius Macer, que Tite-Live cite fort souvent.

Quand il se crut suffisamment instruit de tout ce qu'il jugeait nécessaire à l'exécution de son dessein, il se mit à travailler. Le titre de son ouvrage est, *les Antiquités romaines*; et il l'appela ainsi, parce qu'en écrivant l'histoire de Rome, il remonte jusqu'à sa plus ancienne origine. Il avait conduit son histoire jusqu'au commencement de la première guerre punique, et il s'était arrêté à ce terme, parce que son plan était d'éclaircir la partie de l'histoire romaine la moins connue. Or, depuis les guerres puniques, cette histoire a été écrite par des auteurs contemporains, qui étaient entre les mains de tout le monde.

Des vingt livres qui composaient les antiquités romaines, nous n'avons que les onze premiers, qui ne mènent qu'à l'an 312 de la fondation de Rome. Les neufs derniers, qui renfermaient tout ce qui se passa jusqu'à 488 selon Caton, 490 selon Varron, sont péris par l'injure du temps. A chacun des auteurs anciens dont nous parlons, nous sommes presque toujours obligés de regretter la perte d'une partie de leurs ouvrages, surtout quand ces auteurs sont excellents, comme l'est celui dont il s'agit ici.

On a encore de lui quelques fragments au sujet des ambassades, qui sont des morceaux détachés et fort imparfaits. Les deux titres qui nous restent de Constantin Porphyrogénète nous en ont aussi conservé plusieurs fragments.

Photius, dans sa bibliothèque, parle des vingt livres des antiquités, comme d'un ouvrage entier qu'il avait lu. Il cite de plus un abrégé que Denys d'Halicarnasse avait fait de son histoire, en cinq livres. Il en loue la justesse, l'élégance et la précision, et il ne fait point de difficulté de dire que cet historien, dans son Epitome, s'était surpassé lui-même.

Nous avons deux traductions assez récentes de l'histoire de Denys d'Halicarnasse, qui ont chacune leur mérite particulier, mais dans un genre différent. Il ne m'appartient point d'en faire la comparaison, ni de mettre l'une au-dessus de l'autre : je laisse ce soin au public, qui est en droit de porter son jugement sur les ouvrages qui lui sont abandonnés. Je me propose seulement d'en faire grand usage dans la composition de l'histoire romaine.

Le père Le Jay, jésuite, dans la préface qu'il a mise à la tête de sa traduction de Denys d'Halicarnasse, trace de cet auteur un portrait et un caractère auquel il serait difficile de rien ajouter. Je ne ferai presque que le copier, mais en l'abrégeant dans quelques endroits.

Tous les écrivains anciens et modernes qui ont parlé avec quelque connaissance de son histoire reconnaissent dans lui un génie facile, une érudition profonde, un discernement exact, et une critique judicieuse. Il était versé dans tous les beaux-arts, bon philosophe, sage politique, excellent rhéteur. Il s'est peint dans son ouvrage sans y penser. On l'y voit ami de la vérité, éloigné de toute prévention,

[1] An. M 3973; av. J. C. 31.

Digitized by Google

tempérant, plein de zèle pour sa religion, déclaré contre les impies qui niaient une Providence.

Il ne se contente pas de raconter les guerres du dehors; il décrit avec le même soin les exercices de la paix, qui contribuent au bon ordre du dedans, et qui servent à entretenir l'union et la tranquillité parmi les citoyens. Il ne fatigue point par des narrations ennuyeuses. S'il s'écarte en des digressions, c'est toujours pour apprendre quelque chose de nouveau et capable de faire plaisir à ses lecteurs. Il mêle dans ses récits des réflexions morales et politiques, qui sont l'âme de l'histoire, et le principal fruit qu'on en doive tirer. Il traite les matières avec beaucoup plus d'abondance et d'étendue que Tite-Live; et ce que celui-ci renferme dans ses trois premiers livres, l'auteur grec en fait la matière de onze livres.

Il est constant que, sans ce qui nous reste de Denys d'Halicarnasse, nous ignorerions plusieurs choses dont Tite-Live et les autres historiens latins ont négligé de nous instruire, et dont ils ne parlent que très-superficiellement. Il est le seul qui nous ait fait connaître à fond les Romains, qui ait laissé à la postérité un détail circonstancié de leurs cérémonies, du culte de leurs dieux, de leurs sacrifices, de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leur discipline, de leurs triomphes, de leurs comices ou assemblées, du dénombrement et de la distribution du peuple en classes et en tribus. Nous lui sommes redevables des lois de Romulus, de celles de Numa et de Servius et de beaucoup d'autres choses pareilles. Comme il n'écrivait son histoire que pour instruire les Grecs, ses compatriotes, des faits et des mœurs des Romains qui leur étaient inconnus, il s'est cru obligé à une plus grande attention sur ce point que les autres historiens latins, qui n'étaient pas dans le même cas que que lui.

A l'égard du style que l'historien grec et l'historien latin ont employé dans la composition de leur ouvrage, le père Le Jay se contente du jugement qu'en a porté Henri Étienne : « que l'histoire romaine ne pouvait être mieux « écrite que l'a fait en grec Denys d'Halicar- « nasse, et Tite-Live en latin. »

Pour moi, je suis bien éloigné de souscrire à ce jugement, qui met une sorte d'égalité entre Denys d'Halicarnasse et Tite-Live, et qui semble les ranger tous deux sur une même ligne par rapport au style. Je trouve entre eux sur ce point une différence infinie. Chez l'auteur latin, les descriptions, les images, les harangues, tout est plein de beauté, de noblesse, de grandeur, de force, de vivacité : chez le grec, en comparaison de l'autre, tout est faible, prolixe, languissant. Je voudrais que les bornes de mon ouvrage me permissent d'insérer ici l'un des plus beaux faits de l'histoire ancienne de Rome, c'est le combat des Horaces et des Curiaces, et de comparer ensemble les deux récits. Dans Tite-Live, le lecteur croit assister réellement au combat. Au premier aspect des épées nues, au bruit et au cliquetis des armes, à la vue du sang qui coule des blessures des combattants, il se sent pénétré d'horreur. Il partage avec les Romains et les Albains les divers sentiments de crainte, d'espérance, de douleur, de joie, qui se succèdent alternativement de part et d'autre. Il est continuellement en suspens dans l'attente inquiète du succès qui va décider du sort des deux peuples. Le récit de Denys d'Halicarnasse, qui est beaucoup plus long, ne cause dans le lecteur presque aucun de ces mouvements. On le parcourt de sang-froid, sans sortir de sa situation tranquille et naturelle, et l'on n'est point comme enlevé hors de soi-même par les violentes secousses que l'on sent dans Tite-Live à chaque changement qui arrive dans le sort des combattants. Denys d'Halicarnasse peut avoir par d'autres côtés plusieurs avantages sur Tite-Live : mais, pour le style, il me semble qu'il ne peut point lui être comparé.

### PHILON. APION.

Philon était un Juif d'Alexandrie, de la race sacerdotale, et des plus illustres familles de toute la ville. Il avait étudié avec un grand soin les livres sacrés qui faisaient la science des Juifs. Il se rendit aussi très-célèbre dans les lettres humaines, et dans la philosophie, surtout dans celle de Platon. Il fut député par les Juifs d'Alexandrie vers l'empereur Caïus Caligula pour maintenir le droit de bourgeoisie qu'ils prétendaient avoir dans cette ville.

Outre beaucoup d'autres ouvrages, il écrivit en cinq livres, selon Eusèbe, les maux que les Juifs souffrirent sous Caïus [1]. Nous n'en avons conservé que les deux premiers, dont l'un a pour titre, *Légation à Caïus* [2]. Les trois autres ont été perdus. On dit que Philon ayant lu sous Claude, en plein sénat, les écrits qu'il avait faits contre l'impiété de Caïus, ils y furent si estimés, qu'on les fit mettre dans la bibliothèque publique.

Apion, ou Appion, était Égyptien, né à Oasis, à l'extrémité de l'Égypte. Mais, ayant obtenu le droit de bourgeoisie à Alexandrie, il se fit passer pour Alexandrin. Il était grammairien de profession, comme on appelait alors ceux qui étaient habiles dans les lettres humaines et dans la science de l'antiquité. Il fut mis à la tête des députés que ceux d'Alexandrie envoyèrent à Rome vers Caïus contre les Juifs de la même ville.

Il avait été élevé par Didyme [3], célèbre grammairien d'Alexandrie. C'était un homme de grande littérature, et qui possédait parfaitement l'histoire grecque, mais fort plein de lui-même et entêté de son mérite.

Ce qu'on cite de lui, c'est son Histoire d'Égypte, où il renfermait presque tout ce qu'il y avait de plus mémorable dans ce pays si fameux. Il y parlait fort mal contre les Juifs, et encore plus dans un autre ouvrage, où il avait ramassé contre eux toutes sortes de calomnies.

L'histoire d'un esclave nommé Androcle [4], qui fut nourri trois ans par un lion, qu'il avait guéri d'une plaie, et reconnu ensuite par le même lion à la vue de toute la ville de Rome, lorsqu'il était exposé aux bêtes, doit être arrivée vers le temps dont nous parlons, puisque Appion, de qui Aulu-Gelle la cite, assurait l'avoir vue de ses yeux. L'esclave en eut la vie et la liberté pour récompense, avec le lion même. Cette histoire est décrite fort au long dans Aulu-Gelle et mérite d'être lue.

JOSÈPHE.

Josèphe était de Jérusalem, et de la race sacerdotale. Il naquit en la première année de Caïus [1]. Il fut si bien instruit, qu'à l'âge de quatorze ans les pontifes mêmes le consultaient sur ce qui regardait la loi. Après avoir examiné avec soin les trois sectes qui partageaient alors les Juifs, il choisit celle des Pharisiens.

A l'âge de dix-neuf ans [2] il commença à prendre part aux affaires publiques.

Il soutint avec un courage incroyable le siége de Jotapat, qui dura près de sept semaines [3]. La ville fut prise en la treizième année de Néron. Cette prise coûta bien cher aux Romains, et Vespasien y fut blessé. On y compta quarante mille Juifs de tués. Josèphe, qui s'était caché dans une caverne, fut enfin contraint de se rendre à Vespasien.

Je ne rapporte point tout ce qui se passa depuis ce temps-là jusqu'au fameux siége et à la prise de Jérusalem : il en fait lui-même le récit fort au long, et l'on peut le consulter. Je remarque seulement que pendant toute cette guerre, et lors même qu'il était encore captif, Vespasien et Tite voulurent toujours l'avoir auprès d'eux : de sorte qu'il ne s'y passait rien du tout dont il n'eût une entière connaissance; car il voyait lui-même tout ce qui se faisait du côté des Romains, et l'écrivait exactement; et il apprenait des transfuges, qui s'adressaient tous à lui, ce qui se passait dans la ville, qu'il ne manquait pas sans doute aussi d'écrire aussitôt.

Ce fut apparemment après la prise de Jotapat, et lorsqu'il se vit engagé à vivre avec les Romains, qu'il apprit la langue grecque. Il avoue qu'il ne put jamais la bien prononcer, parce qu'il ne l'avait pas apprise de jeunesse [4], les Juifs estimant peu l'étude des langues. Photius juge que sa phrase est pure.

Après que la guerre fut finie [5], Tite, s'en allant à Rome, l'y amena avec lui. Vespasien le fit loger dans la maison qu'il avait avant que d'être empereur, le fit citoyen romain, lui assigna une pension, lui donna des terres dans la Judée, et lui témoigna beaucoup d'affection tant qu'il vécut. Ce fut sans doute Vespasien

[1] Euseb. lib. 2, cap. 5.
[2] Euseb. lib. 2, cap. 18.
[3] Suidas. — Aul. Gell. lib. 5, cap. 14.
[4] Id. ibid.

[1] An. J. C. 37. — Joseph. in vitâ suâ.
[2] An. J. C. 56
[3] An. J. C. 67.
[4] Antiq. lib. 20, cap. 9.
[5] Phot. cap. 47. — An. J. C. 71.

qui, en le faisant citoyen, lui donna le nom de *Flavius*, qui était celui de sa famille.

Dans le loisir que Josèphe avait à Rome, il s'occupa à écrire l'histoire de la guerre des Juifs sur les mémoires qu'il en avait dressés. Il la composa d'abord en sa langue propre, qui était à peu près la même que la syriaque. Il la traduisit ensuite en grec pour les peuples de l'empire, en remontant jusqu'au temps d'Antiochus Éphiphane et des Machabées.

Josèphe fait profession d'y rapporter avec une entière sincérité tout ce qui s'est fait de part et d'autre, ne se réservant de l'affection qu'il avait pour sa nation que le droit de plaindre quelquefois ses malheurs, et de détester les crimes des séditieux qui en avaient causé la ruine totale.

Dès que son histoire grecque fut achevée, il la présenta à Vespasien et à Tite, qui en furent extrêmement satisfaits. Celui-ci, dans la suite, ne se contenta pas d'ordonner qu'elle fût rendue publique, et mise dans une bibliothèque ouverte à tout le monde; mais il signa de sa main l'exemplaire qui y devait être mis, pour montrer qu'il voulait que ce fût d'elle seule que tout le monde apprît ce qui s'était passé pendant le siége et à la prise de Jérusalem.

Outre la sincérité et l'importance de cette histoire, où l'on trouve l'accomplissement entier et littéral des prédictions de Jésus-Christ contre Jérusalem, et la vengeance terrible que Dieu tira de cette malheureuse nation pour la mort qu'elle avait fait souffrir à son fils, l'ouvrage en lui-même est fort estimé pour sa beauté. Le jugement que porte Photius de cette histoire[1], c'est qu'elle est agréable, pleine d'élévation et de majesté, mais sans excès et sans enflure; qu'elle est vive et animée; pleine de cette éloquence qui excite ou apaise à son gré les mouvements de l'âme; remplie d'excellentes maximes de morale; que les harangues en sont belles et persuasives; et que, quand il faut soutenir les deux partis opposés, elle est féconde en raisons adroites et plausibles pour l'un et pour l'autre. Saint Jérôme[2] loue Josèphe encore plus avantageusement en un seul mot, qui le caractérise parfaitement, en l'appelant le *Tite-Live* des Grecs.

Après que Josèphe eut écrit l'histoire de la ruine des Juifs, il entreprit de faire l'histoire générale de cette nation, en la commençant dès l'origine du monde, pour faire connaître à toute la terre les grandes merveilles de Dieu qui s'y rencontrent. C'est ce qu'il exécuta en vingt livres, auxquels il donne lui-même le titre d'*antiquités*, quoiqu'il les continue jusqu'à la douzième année de Néron, en laquelle les Juifs se révoltèrent. Il paraît qu'il adressa cet ouvrage à Epaphrodite, homme curieux et savant. On croit que c'est ce célèbre affranchi de Néron que Domitien fit mourir en l'an 95. Josèphe acheva cet ouvrage en la cinquante-sixième année de son âge[1], qui était la treizième du règne de Domitien.

Il y fait profession de ne rien ajouter à ce qui est dans les livres saints[2], dont il a tiré ce qu'il dit jusqu'après le retour de la captivité de Babylone, et de n'en rien retrancher. Mais il ne s'est pas acquitté de cette promesse aussi religieusement qu'il aurait été à souhaiter. Il ajoute quelques faits qui ne sont point de l'Ecriture; il en retranche un plus grand nombre, et en déguise quelques autres d'une manière qui les rend tout humains, et leur fait perdre cette grandeur divine et cette majesté que leur donne la simplicité de l'Écriture. On ne peut pas aussi l'excuser de ce que souvent, après avoir rapporté les plus grands miracles de Dieu, il en affaiblit l'autorité en laissant à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra.

Josèphe voulut joindre à ses antiquités l'histoire de sa vie, durant qu'il y avait encore plusieurs personnes qui pouvaient le démentir, s'il s'éloignait de la vérité. Il paraît en effet qu'il la fit aussitôt après[3]; et on l'a considérée comme une partie du vingtième livre de ses Antiquités. Il l'emploie presque toute à décrire ce qu'il fit étant gouverneur de Galilée avant la venue de Vespasien.

Comme diverses personnes témoignaient douter de ce qu'il disait des Juifs dans ses Antiquités, et objectaient que, si cette nation eût

[1] Phot.

[2] Hieron. epist. 22.

[1] An. J. C. 93.

[2] In præfat.

[3] An. J. C. 96

été aussi ancienne qu'il la faisait, les autres historiens en auraient parlé, il entreprit sur cela un ouvrage, non-seulement pour montrer que plusieurs historiens avaient parlé des Juifs, mais aussi pour réfuter toutes les calomnies qui avaient été répandues contre eux par divers auteurs, et particulièrement par Apion, dont nous avons parlé; ce qui fait que tout l'ouvrage est ordinairement intitulé *contre Apion*.

Il n'y a point eu de livres plus généralement estimés et goûtés que ceux de Josèphe. La traduction en notre langue en parut dans un temps où, faute de meilleures lectures, les romans étaient entre les mains de tout le monde. Elle contribua beaucoup à faire tomber ce mauvais goût. En effet, on comprend aisément qu'il n'y a que des esprits faux, légers, superficiels, qui puissent s'attacher à de pareils ouvrages, qui ne sont que l'effet des rêveries d'un écrivain sans poids et sans autorité, et les préférer à des histoires aussi belles et aussi solides que celles de Josèphe. La vérité seule est la nourriture naturelle de l'esprit, et il faut qu'il soit malade pour lui préférer ou même pour lui comparer des fictions et des fables.

PLUTARQUE.

Plutarque naquit à Chéronée [1], ville de Béotie, cinq ou six ans avant la mort de l'empereur Claude, autant qu'on en peut conjecturer. La Béotie [2] était décriée chez les anciens comme un pays qui ne portait point d'hommes d'esprit ni de mérite. Plutarque, sans parler de Pindare et d'Épaminondas, est une bonne réfutation de cet injuste préjugé, et une preuve évidente qu'il n'y a point de terroir, comme il le dit lui-même, où l'esprit et la vertu ne puissent naître.

Il descendait d'une des plus honnêtes et des plus considérables familles de Chéronée. On ignore le nom de son père : il en parle comme d'un homme d'un grand mérite et d'une grande érudition. Son aïeul s'appelait *Lamprias*, à qui il rend ce témoignage, qu'il était très-éloquent, qu'il avait une imagination fertile, et qu'il se surpassait lui-même lorsqu'il était à table avec ses amis : car alors son esprit s'animait d'un nouveau feu, et son imagination, toujours heureuse, devenait plus vive et plus féconde; et Plutarque nous a conservé ce bon mot que Lamprias disait de lui-même, *que la chaleur du vin faisait sur son esprit le même effet que le feu produit sur l'encens, dont il fait évaporer ce qu'il a de plus fin et de plus exquis.*

Plutarque nous apprend qu'il recevait des leçons de philosophie et de mathématiques sous le philosophe Ammonius à Delphes, pendant le voyage que Néron fit en Grèce : il pouvait alors avoir dix-sept ou dix-huit ans.

Il paraît que les talents de Plutarque éclatèrent de bonne heure dans son pays [1]; car, encore jeune, on le députa avec un autre citoyen vers le proconsul pour quelque affaire importante. Son collègue étant demeuré en chemin, il acheva seul le voyage, et fit ce que portait leur commission. A son retour, comme il se disposait à en rendre compte au public, son père, le prenant en particulier, lui parla de la sorte : « Mon fils, dans le rapport que « vous allez faire, gardez-vous bien de dire : « *je suis allé, j'ai parlé, j'ai fait:* mais dites « toujours, *nous sommes allés, nous avons* « *parlé, nous avons fait*, en associant votre « collègue à toutes vos actions, afin que la « moitié du succès soit attribuée à celui que « la patrie a honoré de la moitié de la commis- « sion, et que par ce moyen vous écartiez de « vous l'envie, qui suit presque toujours la « gloire d'avoir réussi. » C'est ici une leçon bien sage, et rarement pratiquée par ceux qui ont des collègues, ou dans le commandement des armées, ou dans l'administration des affaires, ou dans quelque commisssion que ce soit, à qui il arrive souvent, par un amour-propre mal entendu, et par une bassesse d'âme odieuse et méprisable, de vouloir attribuer à eux seuls l'honneur d'un succès qui leur est commun avec leurs collègues. Ils ne font pas réflexion que la gloire suit ordinairement ceux qui la fuient, et qu'elle leur rend

[1] An. J. C. 48.

[2] Bœotûm in crasso jurares aëre natum. (HORAT.)

[1] Plut. in Moral. pag. 816

avec usure ce qu'ils en ont bien voulu communiquer aux autres.

Il fit plusieurs voyages en Italie : on en ignore le sujet. On peut seulement conjecturer avec beaucoup de fondement que le dessein d'achever et de perfectionner son ouvrage des Vies des hommes illustres, l'obligea à faire un plus grand séjour à Rome qu'il n'aurait fait sans cela. Ce qu'il dit dans la vie de Démosthène appuie cette conjecture[1] : « Selon « lui, un homme qui a entrepris de rassem- « bler des faits et d'écrire une histoire com- « posée d'événements qui ne sont ni sous sa « main, ni arrivés dans son pays, mais étran- « gers, divers, et épars çà et là dans plusieurs « différents écrits, a besoin d'être dans une « grande ville bien peuplée, et où règne le « goût des belles choses. Un tel séjour le met « en état d'avoir quantité de livres en sa dis- « position, et de s'instruire, par la conversa- « tion, de toutes les particularités qui ont « échappé aux écrivains, et qui, s'étant con- « servées dans la mémoire des hommes, n'en « ont acquis que plus d'autorité par cette es- « pèce de tradition. C'est le moyen de ne pas « faire un ouvrage imparfait, et qui manque de « ses principales parties. »

Il est impossible de dire précisément en quel temps il fit ses voyages. On peut seulement assurer qu'il n'alla à Rome, pour la première fois, qu'à la fin du règne de Vespasien, et qu'il n'y alla plus après celui de Domitien : car il paraît qu'il fut fixé dans sa patrie peu de temps après la mort du dernier, et qu'il s'y retira à l'âge de quarante-quatre ou quarante-cinq ans.

Le motif qui le porta à y fixer sa retraite pour toujours est digne de remarque. *Je suis né*, disait-il, *dans une ville fort petite ; et pour l'empêcher de devenir encore plus petite, j'aime à m'y tenir*. En effet, quelle gloire ne lui a-t-il point procurée! Caton d'Utique, ayant persuadé, non sans peine, au philosophe Athénodore de venir avec lui d'Asie à Rome, fut si flatté et si content de cette conquête, qu'il la regarda comme un exploit plus grand, plus éclatant et plus utile que ceux de Lucullé et de Pompée qui avaient triomphé des nations et des royaumes de l'orient. Si un étranger, célèbre par sa sagesse, fait tant d'honneur à une ville où il n'est point né, quel relief ne donne point un grand philosophe, un grand écrivain, à la ville qui l'a porté, et où il a choisi de finir ses jours, quoiqu'il pût trouver ailleurs de plus grands avantages! M. Dacier a raison de dire que rien ne doit faire plus d'honneur à Plutarque que ce sentiment d'amour et de tendresse qu'il témoigna à Chéronée. On voit tous les jours des gens quitter leur patrie pour faire fortune et pour s'agrandir ; mais on n'en voit point qui renoncent à leur ambition pour faire, s'il est permis de parler ainsi, la fortune de leur patrie.

Plutarque a bien illustré la sienne, qu'on nomme *Chéronée*. Personne presque ne se souvient que ce fut là que Philippe remporta sur les Athéniens et sur les Béotiens cette grande victoire qui le rendit maître de la Grèce ; mais une infinité de gens disent : C'est là que Plutarque est né, c'est où il a fini ses jours, et où il a écrit la plupart de ces beaux traités qui seront éternellement utiles au genre humain.

Pendant le séjour qu'il fit à Rome, sa maison était toujours remplie d'amateurs des belles connaissances, parmi lesquels on comptait les plus illustres personnages de la ville, qui allaient entendre ses discours sur les différentes matières de philosophie : car, dans ce temps-là, les premières personnes de l'état, et les empereurs même, se faisaient un honneur et un plaisir d'assister aux leçons des grands philosophes et des rhéteurs de réputation. On peut juger de l'empressement avec lequel ces discours publics de Plutarque étaient écoutés, et de l'attention qu'on lui donnait, par ce qu'il raconte lui-même dans son traité de la curiosité. « Autrefois à Rome, « dit-il[1], un jour que je parlais en public, « Arulénus Rusticus, celui que Domitien fit « mourir ensuite à cause de l'envie qu'il por- « tait à sa gloire, était du nombre de mes « auditeurs. Comme j'étais au milieu de mon « discours, un officier entra, et lui rendit une « lettre de César (apparemment de Vespa- « sien). D'abord un grand silence régna dans

[1] In vitâ Demost. pag. 810.

[1] Page 522.

« l'assemblée, et je m'arrêtai pour lui donner « le temps de lire sa lettre; mais il ne le voulut point, et n'ouvrit sa lettre qu'après que « j'eus achevé, et que l'assemblée fut congédiée. » C'était peut-être pousser un peu trop loin la considération pour l'orateur : défaut peu commun et qui part d'un principe bien louable!

Plutarque ne faisait ses dissertations qu'en grec; car, quoique la langue latine fût en usage dans tout l'empire, il ne la connaissait pas assez pour la parler. Il nous dit lui-même[1], dans la vie de Démosthène, que pendant son séjour à Rome et dans les autres villes d'Italie, il n'avait pas eu le temps de l'apprendre à cause des affaires publiques dont il était chargé, et du grand nombre de personnes qui allaient tous les jours chez lui pour s'entretenir de la philosophie : qu'il ne commença que fort tard à lire les écrits des Romains; et que les termes de cette langue n'avaient pas tant servi à lui faire entendre les faits que la connaissance qu'il avait déjà des faits l'avait conduit à entendre les termes. Mais la langue grecque était fort connue à Rome, et elle était même, à proprement parler, la langue des sciences, témoin les ouvrages de l'empereur Marc-Aurèle, qui écrivit en grec ses admirables réflexions. Ce défaut de connaissance de la langue latine a fait commettre à Plutarque quelques fautes que l'on remarque dans ses écrits.

Il eut dans sa patrie les charges les plus considérables; car il fut archonte, c'est-à-dire premier magistrat : mais il avait exercé auparavant des emplois inférieurs, et les avait exercés avec le même soin, la même application et la même satisfaction qu'il exerça ensuite les plus importants. Il était persuadé[2], et il enseignait par son exemple, que dans les emplois dont la patrie nous charge, quelque bas qu'ils paraissent, il n'y a rien qui nous rabaisse, et qu'il dépend d'un homme de bien et d'un homme sage de les ennoblir par la manière dont il s'en acquitte; ce qu'il prouve par l'exemple d'Epaminondas.

Comme Plutarque remplit exactement tous les devoirs de la vie civile, et qu'il fut en même temps bon fils, bon frère, bon père, bon mari, bon maître, bon citoyen, il eut la joie aussi de trouver dans son domestique et dans l'intérieur de sa famille toute la paix et la satisfaction qu'il pouvait désirer : bonheur qui n'est pas commun, et qui est le fruit d'un esprit sage, modéré et complaisant. Il parle fort avantageusement de ses frères[1], de ses sœurs et de sa femme. Elle était des meilleures familles de Chéronée, et on la regardait comme un modèle de sagesse, de modestie et de vertu : elle s'appelait Timoxène. Il en eut quatre garçons de suite, et une fille. Il perdit deux de ses fils, et cette fille mourut à l'âge de deux ans, après deux de ses frères. Nous avons la lettre de consolation qu'il écrivit à sa femme sur la mort de cet enfant.

Il eut un neveu, appelé Sextus, philosophe d'un si grand savoir et d'une si grande réputation, qu'il fut appelé auprès de l'empereur Marc-Aurèle pour lui enseigner les lettres grecques. Cet empereur lui rend un témoignage bien glorieux dans le premier livre de ses réflexions. *Sextus*, dit-il, *m'a enseigné par son exemple à être doux, à gouverner ma maison en bon père de famille, à avoir une gravité simple sans affectation, à tâcher de deviner et de prévenir les souhaits et les besoins de mes amis, à souffrir les ignorants et les présomptueux qui parlent sans penser à ce qu'ils disent, et à m'accommoder à la portée de tout le monde*, etc. Voilà beaucoup d'excellentes qualités, surtout celle qui le portait *à deviner et à prévenir les souhaits et les besoins de ses amis*, parce qu'elle marque que Marc-Aurèle connaissait le devoir essentiel d'un prince, qui est d'être intimement persuadé que, par sa qualité de prince, il est né pour les autres, et non les autres pour lui. Il en faut dire autant de tous ceux qui sont en place.

Il est temps de venir aux ouvrages de Plutarque. On les partage en deux classes : les Vies des hommes illustres, et les Traités de Morale.

Il y a dans ceux-ci un grand nombre de faits curieux qu'on ne trouve point ailleurs, de le-

[1] Page 846.

[2] In Moral. pag. 811.

[1] Consol. ad uxor. pag. 608, etc.

çons très-utiles pour la conduite de la vie particulière et pour l'administration des affaires publiques, de principes même admirables sur la Divinité, sur la Providence, sur l'immortalité de l'âme; mais le tout avec un mélange d'opinions absurdes et ridicules, tel qu'il se trouve dans presque tous les païens. L'ignorance de la bonne physique rend aussi la lecture de plusieurs de ces traités fort ennuyeuse et rebutante.

La partie des ouvrages de Plutarque la plus estimée est celle qui comprend les Vies des hommes illustres grecs et latins, qu'il apparie et compare ensemble. Nous n'avons pas toutes celles qu'il a composées : on en a perdu au moins seize. Celles dont la perte doit être le plus regrettée, sont les vies d'Epaminondas et des deux Scipions Africains. Il nous manque aussi les comparaisons de Thémistocle et de Camille, de Pyrrhus et de Marius, de Phocion et de Caton, de César et d'Alexandre.

Il ne faut pas s'étonner qu'un homme de bon goût et de bon jugement, interrogé lequel de tous les livres de l'antiquité profane il voudrait conserver, s'il n'en pouvait sauver qu'un seul à son choix d'un incendie commun, se soit déterminé pour les Vies de Plutarque.

C'est l'ouvrage le plus accompli que nous ayons, et le plus propre à former les hommes, soit pour la vie publique et les fonctions du dehors, soit pour la vie privée et domestique. Plutarque ne se laisse point éblouir, comme la plupart des historiens, par les actions d'éclat qui font beaucoup de bruit et qui attirent l'admiration du vulgaire et du grand nombre des hommes. Il juge des choses ordinairement par ce qui en fait le véritable prix. Les sages réflexions qu'il mêle dans ses écrits accoutument ses lecteurs à en juger de la même sorte, et leur apprennent en quoi consiste la véritable grandeur et la solide gloire. Il refuse inflexiblement ces titres honorables à tout ce qui ne porte point le caractère de justice, de vérité, de bonté, d'humanité, d'amour du bien public, et qui n'en a que les apparences. Il ne s'arrête point aux actions extérieures et brillantes où les princes, les conquérants et tous les grands de la terre, attentifs à se faire un nom, jouent chacun leur rôle sur la scène du monde, y représentent pour ainsi dire un personnage passager, et réussissent à se contrefaire pour un temps. Il les démasque, il les dépouille de tout l'appareil étranger qui les environne, il les montre tels qu'ils sont en eux-mêmes; et, pour les mettre hors d'état de se dérober à sa vue perçante, il les suit avec son lecteur jusque dans l'intérieur de leurs maisons, les examine, s'il était permis de s'exprimer ainsi, dans leur déshabillé, prête l'oreille à leurs conversations les plus familières, les considère à table, où l'on ne sait ce que c'est de se contraindre, et dans le jeu, où l'on se gêne encore moins. Voilà ce qu'il y a de merveilleux dans Plutarque, et ce qui est, ce me semble, trop négligé par nos historiens, qui évitent, comme bas et rampant, un certain détail d'actions communes, qui font pourtant mieux connaître les hommes que les plus éclatantes. Ces détails, loin de défigurer les Vies de Plutarque, sont précisément ce qui en rend la lecture et plus agréable et plus utile.

Qu'il me soit permis d'apporter ici un exemple de ces sortes d'actions. Je l'ai déjà cité dans le Traité des études, à l'endroit où j'examine en quoi consiste la véritable grandeur.

M. de Turenne ne partait jamais pour ses campagnes qu'il n'eût fait avertir auparavant tous les ouvriers qui avaient fait quelque fourniture pour sa maison, de remettre leurs mémoires entre les mains de son intendant. La raison qu'il en apportait, c'est qu'il ne savait pas s'il reviendrait de la campagne. Cette circonstance peut paraître petite et basse à de certaines personnes, et peu digne d'entrer dans l'histoire d'un aussi grand homme que M. de Turenne. Plutarque n'en aurait pas pensé ainsi; et je suis persuadé que l'auteur de la nouvelle vie de ce prince, qui est un homme sensé et judicieux, ne l'aurait pas omise, s'il en eût été informé. Elle marque en effet un fonds de bonté, d'équité, d'humanité et même de religion, qui ne se trouve pas toujours dans les grands seigneurs, insensibles quelquefois aux plaintes du pauvre et de l'artisan, dont le paiement néanmoins, selon l'Ecriture, différé seulement de quelques jours, crie vengeance au ciel, et ne manque pas de l'obtenir.

Pour ce qui regarde le style de Plutarque, sa diction n'est pas pure, ni élégante; mais en

récompense elle a une force et une énergie merveilleusement propre à peindre en peu de mots de vives images, à lancer des traits perçants, et à exprimer des pensées nobles et sublimes. Il emploie assez fréquemment des comparaisons qui jettent beaucoup de grâce et de lumière dans ses réflexions et dans ses récits. Il a des harangues d'une beauté inimitable, presque toujours dans le style fort et véhément.

Il faut que les beautés de cet auteur soient bien solides et bien frappées au coin du bon goût, pour se faire encore sentir, comme elles font, dans le vieux gaulois d'Amiot. Mais j'ai tort. Ce vieux gaulois a un air de fraîcheur qui le fait rajeunir, ce semble, de jour en jour. Aussi de très-habiles gens aiment mieux employer la traduction d'Amyot que de traduire eux-mêmes les passages de Plutarque qu'ils citent, *ne croyant pas* (c'est M. Racine qui parle ainsi[1]) *pouvoir en égaler les grâces.* Je ne le lis jamais sans regretter la perte d'une infinité de bons mots de ce vieux langage, presque aussi énergiques que ceux de Plutarque. Nous laissons notre langue s'appauvrir tous les jours, au lieu de songer, à l'exemple des Anglais nos voisins, à découvrir des moyens de l'enrichir. On dit que nos dames, par trop de délicatesse, sont cause en partie de cette disette où notre langue court risque d'être réduite. Elles auraient grand tort, et devraient bien plutôt favoriser par leurs suffrages, qui en entraînent beaucoup d'autres, la sage hardiesse d'écrivains d'un certain rang et d'un certain mérite: comme ceux-ci, de leur côté, devraient aussi devenir plus hardis, et hasarder plus de nouveaux mots qu'ils ne font, mais toujours avec une retenue et une discrétion judicieuse.

On a pourtant obligation à M. Dacier d'avoir substitué une nouvelle traduction des Vies de Plutarque à celle d'Amyot, et d'avoir mis par là beaucoup plus de personnes en état de les lire. Elle pouvait être plus élégante et plus travaillée; mais un ouvrage d'une si vaste étendue, pour être conduit à la dernière perfection, demanderait la vie entière d'un homme.

[1] Dans la Préface de Mithridate.

### ARRIEN.

Arrien était de Nicomédie. Sa science et son éloquence, qui lui firent donner le titre de nouveau Xénophon, l'élevèrent dans Rome à toutes les dignités, jusqu'au consulat même. On peut croire que c'est le même qui gouverna la Cappadoce dans les dernières années d'Adrien, et qui repoussa les Alains. Il vécut à Rome sous Adrien, Antonin et Marc-Aurèle.

Il était disciple d'Epictète, le plus célèbre philosophe de ce temps-là. Il avait fait en huit livres un ouvrage sur *les Entretiens d'Épictète*: nous n'en avons que les quatre premiers. Il avait composé encore beaucoup d'autres ouvrages.

On a les sept livres qu'il a écrits sur les expéditions d'Alexandre: histoire d'autant plus estimable, qu'elle part de la main d'un écrivain qui était en même temps homme de guerre et bon politique. Aussi Photius lui donne-t-il la gloire d'avoir écrit mieux que personne la vie de ce conquérant. Ce critique nous a donné un abrégé de celles des successeurs d'Alexandre, qu'Arrien avait aussi écrites en dix autres livres. Il ajoute que le même auteur avait fait un livre sur les Indes: et on l'a encore, mais on en fait un huitième livre de l'histoire d'Alexandre.

Il a fait aussi la description des côtes du Pont-Euxin. On lui en attribue une autre de celles de la mer Rouge, c'est-à-dire des côtes orientales de l'Afrique; et de celles de l'Asie jusqu'aux Indes. Mais il semble qu'elle soit d'un auteur plus ancien, contemporain de Pline le naturaliste.

### ÉLIEN (Claudius Ælianus.

Élien était de Préneste, mais avait passé la plus grande partie de sa vie à Rome; c'est pourquoi il se dit lui-même Romain. Il a fait un petit ouvrage en quatorze livres, qui a pour titre *Historiæ variæ*, c'est-à-dire *Mélange d'histoire;* et un autre en dix-sept livres sur l'histoire des animaux. Nous avons un écrit en grec et en latin sur l'ordre observé par les Grecs dans l'arrangement des armées, adressé à Adrien, et fait par un Elien. Tous ces ouvra-

ges peuvent être du même auteur[1] qu'on croit être celui dont Martial loue l'éloquence dans une épigramme.

APPIEN.

Appien était d'Alexandrie. Il vivait du temps de Trajan, d'Adrien et d'Antonin. Il plaida quelque temps à Rome; puis il eut l'intendance du domaine des empereurs.

Il écrivit l'histoire romaine, non tout de suite comme Tite-Live, mais faisant un ouvrage à part de chacune des nations subjuguées par les Romains, où il mettait selon l'ordre du temps, tout ce qui regardait la même nation. Ainsi son dessein était de faire une histoire exacte des Romains, et de toutes les provinces de leur empire, jusqu'à Auguste: et il allait aussi quelquefois jusqu'à Trajan. Photius en compte vingt-quatre livres, et il n'avait pas néanmoins encore vu tous ceux dont Appien parle dans sa préface.

Nous en avons aujourd'hui l'histoire des guerres d'Afrique, de Syrie, des Parthes, de Mithridate, d'Ibérie ou d'Espagne, d'Annibal; des fragments de celles d'Illyrie; cinq livres des guerres civiles au lieu des huit que marque Photius, et quelques fragments de plusieurs autres, que M. Valois a tirés des recueils de Constantin Porphyrogénète, avec des extraits semblables de Polybe et de divers autres historiens.

Photius remarque que cet auteur aime extrêmement la vérité de l'histoire, et qu'il apprend autant qu'aucun autre l'art de la guerre : que son style est simple et sans superfluité, mais vif et animé. Dans ses harangues il donne d'excellents modèles de la manière dont il faut s'y prendre, soit pour redonner du courage à des soldats abattus, soit pour les adoucir quand ils s'emportent avec trop de violence. Il prend beaucoup de choses de Polybe, et copie souvent Plutarque.

DIOGÈNE LAERCE.

Diogène Laërce, ou de *Laërte*, a vécu sous Antonin, ou peu après lui. D'autres ne le mettent que sous Sévère et ses successeurs. Il a écrit en dix livres les Vies des philosophes, dont il rapporte avec soin les sentiments et les Apophthegmes. Cet ouvrage est fort utile pour connaître les différentes sectes des anciens philosophes.

Le surnom de *Laërte*, qu'on a accoutumé de lui donner, marque apparemment son pays, qui pouvait être le château ou la ville de Laërte dans la Cilicie.

On tire de ses écrits qu'après avoir bien étudié l'histoire et les dogmes des philosophes, il avait embrassé la secte des épicuriens, les plus éloignés de la vérité et les plus opposés à la vertu.

DION CASSIUS (Cocceius ou Cocceianus.)

Dion était de Nicée en Bithynie. Il a vécu sous les empereurs Commode, Pertinax, Sévère, Caracalla, Macrin, Héliogabale, Alexandre, qui eurent toujours pour lui une grande considération, et lui confièrent les gouvernements et les postes de l'empire les plus importants. Alexandre le nomma pour être une seconde fois consul[1]. Après ce consulat, il obtint la permission d'aller passer le reste de sa vie en son pays, à cause de ses infirmités.

Il a écrit en huit décades[2], c'est-à-dire en quatre-vingts livres, toute l'histoire romaine, depuis la venue d'Énée en Italie jusqu'à l'empereur Alexandre. Il nous apprend lui-même[3] qu'il employa dix ans à ramasser des mémoires de tout ce qui s'était passé depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de Sévère, et douze autres années à en composer l'histoire jusqu'à celle de Commode. Il y joignit ensuite celle des autres empereurs[4] avec le plus d'exactitude qu'il put jusqu'à la mort d'Héliogabale, et un simple abrégé des huit premières années d'Alexandre, parce qu'ayant été peu en Italie pendant ce temps-là, il n'avait pas pu si bien savoir comment les choses s'étaient passées.

Photius remarque que son style est élevé, et proportionné à la grandeur de son sujet :

[1] Lib. 12, epigr. 25.

[1] An. J. C 229.
[2] Suidas. — Phot.
[3] Dio, lib. 72, pag. 829.
[4] Id. lib. 80, pag. 917

que ses termes sont magnifiques, que sa phrase et son tour sentent l'antiquité : qu'il a pris Thucydide pour son modèle, qu'il l'imite excellemment dans sa manière de narrer et dans ses harangues, et qu'il l'a suivi presque en tout, sinon qu'il est plus clair. Cet éloge est bien favorable à Dion ; mais je ne sais s'il ne passe pas un peu les bornes du vrai.

Vossius dit, et Lipse avait pensé de même avant lui, qu'on ne peut pardonner à cet historien de n'avoir pas su estimer la vertu selon son prix, et d'avoir décrié les plus grands hommes de l'antiquité, comme Cicéron, Brutus, Cassius, Sénèque, soit par une malignité d'esprit, soit par une corruption de mœurs et de jugement. Le fait est constant; et, quoi qu'il en soit du motif, la chose en soi ne peut jamais lui faire d'honneur.

Il avait fait, comme nous avons dit, quatre-vingts livres de l'histoire romaine : mais il ne nous reste qu'une bien petite partie de ce grand ouvrage : car les trente-quatre premiers livres sont perdus, avec la plus grande partie du trente-cinquième, hors quelques fragments. Les vingt suivants, depuis la fin du trente-cinquième jusqu'au cinquante-quatrième, sont ce qu'on en a de plus entier. Vossius croit que les six suivants, qui vont jusqu'à la mort de Claude, le sont aussi. Mais Buchérius soutient qu'ils sont fort tronqués : et cela paraît fort vraisemblable. Nous n'avons des vingt derniers que quelques fragments.

Ce qui supplée un peu à ce défaut, c'est un abrégé de Dion, depuis le trente-cinquième livre et le temps de Pompée jusqu'à la fin, composé par Jean Xiphilin, patriarche de Constantinople dans le onzième siècle. On trouve que cet abrégé est assez juste. Xiphilin n'ayant rien ajouté à Dion qu'en très-peu d'endroits où cela était nécessaire, et s'étant d'ordinaire servi de ses propres termes. L'histoire de Zonare se peut dire encore un abrégé de Dion ; car il le suit fidèlement, et nous apprend quelquefois des choses que Xiphilin avait omises.

### HÉRODIEN.

On ne sait de la vie d'Hérodien autre chose, sinon qu'il était d'Alexandrie, fils d'un rhéteur nommé Apollonius le *Dyscole* ou le Difficile, et qu'il suivit la profession de son père. Il est fort connu par les huit livres qu'il nous a donnés de l'histoire des empereurs, depuis la mort de M. Aurèle jusqu'à celle de Maxime et de Balbin. Il nous assure lui-même que l'histoire de ces soixante années est celle de son temps, et de ce qu'il avait vu. Il avait été employé en divers ministères de la cour et de la police, ce qui lui avait donné moyen de prendre part à plusieurs des événements qu'il rapporte.

Pour son histoire, Photius en fait un jugement fort avantageux : car il dit que son style est clair, élevé, agréable; que sa diction est sage et tempérée, tenant le milieu entre l'élégance affectée de ceux qui dédaignent les beautés simples et naturelles, et le discours bas et sans vigueur de ceux qui se font honneur d'ignorer ou de mépriser toutes les délicatesses de l'art; qu'il ne recherche point un faux agrément par les discours inutiles, et qu'il n'omet rien de nécessaire; qu'en un mot il cède à peu d'auteurs dans toutes les beautés de l'histoire. La traduction qu'Ange Politien a faite de l'ouvrage d'Hérodien soutient dignement et égale presque l'élégance de l'original. La version française que nous en a donnée M. l'abbé Montgaut enchérit beaucoup sur la latine.

### EUNAPE.

Eunape était de Sardes en Lydie [1]. Il vint à Athènes à l'âge de seize ans. Il étudia l'éloquence sous Proérèse, sophiste chrétien, et la magie sous Chrysante, qui avait épousé sa cousine. Nous avons une histoire des Vies des sophistes du quatrième siècle par Eunape. On y trouve beaucoup de particularités pour l'histoire de ce temps-là. Il commence par Plotin, qui parut au milieu du troisième siècle, d'où il passe à Porphyre, à Jamblique et à ses disciples, sur lesquels il s'étend particulièrement. Il avait aussi écrit une histoire des empereurs en quatorze livres, qui commençaient en l'an 268, au règne de Claude, successeur de Galien, et

[1] An. J. C. 383.

se terminaient à la mort d'Eudoxie, femme d'Arcade, en l'an 404. Il nous reste quelques fragments de cette histoire dans les extraits de Constantin Porphyrogénète sur les ambassades, et dans Suidas. On y voit qu'il était extrêmement envenimé contre les empereurs chrétiens, surtout contre Constantin. On remarque la même aigreur dans ses Vies des sophistes, principalement contre les moines. Il ne faut pas s'étonner qu'un magicien fût ennemi de la religion chrétienne.

ZOSIME.

Zosime [1], comte et avocat du fisc, vivait du temps de Théodose-le-Jeune. Il a écrit l'histoire des empereurs romains en six livres. Le premier, qui comprend la suite de ces princes depuis Auguste jusqu'à Probus (car on a perdu ce qui regardait Dioclétien), est extrêmement abrégé. Les cinq autres sont plus étendus, surtout au temps de Théodose-le-Grand et de ses enfants. Il ne passe pas le second siége qu'Alarie mit devant la ville de Rome. La fin du sixième livre nous manque. Photius loue son style. Il dit que Zosime n'a presque fait que copier et abréger l'Histoire d'Eunape; et c'est peut-être ce qui l'a fait perdre. Il n'est pas moins animé que lui contre les empereurs chrétiens.

PHOTIUS.

Photius, patriarche de Constantinople, a vécu dans le neuvième siècle. Il était d'une érudition immense, et d'une ambition encore plus vaste, qui le porta à d'horribles excès, et causa des troubles infinis dans l'Église. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici.

Je le place parmi les historiens grecs, et je finis par lui ce qui les regarde, non qu'il ait composé une histoire en forme, mais parce que, dans l'un de ses ouvrages, il nous a donné des extraits d'un grand nombre d'historiens, dont plusieurs, sans lui, nous seraient presque absolument inconnus. Cet ouvrage est intitulé : *Bibliothèque* [2], et en effet il mérite ce nom. Photius y examine près de trois cents auteurs, et en marque le nom, le pays, le temps où ils ont vécu, les ouvrages qu'ils ont composés, le jugement qu'il en faut porter pour le style et le caractère, et quelquefois même en extrait d'assez longs morceaux, ou en fait des abrégés qui ne se trouvent que dans cet ouvrage. On voit par là combien il nous est précieux.

ART. II. — DES HISTORIENS LATINS.

Je ne m'arrêterai pas longtemps à décrire les faibles commencements et, pour ainsi dire, l'enfance de l'histoire romaine. On sait que d'abord elle ne consistait que dans de simples mémoires dressés par le grand pontife [1], où il insérait régulièrement chaque année tout ce qui se passait de plus considérable dans l'état, soit en paix, soit en guerre; et cette coutume, établie dans les commencements de Rome dura jusqu'au temps de P. Mucius, grand pontife, c'est-à-dire jusqu'à l'année de Rome 629 ou 631. On donnait à ces mémoires le nom de *grandes annales*.

On juge bien que ces mémoires, dans des temps si reculés, étaient écrits d'un style fort simple, et même fort grossier. Les pontifes se contentaient d'y marquer les principaux événements de chaque année [2], le temps et le lieu où ils étaient arrivés, le nom et les qualités des personnes qui y avaient eu le plus de part, ne songeant qu'à narrer les faits, non à les orner.

Quelque brutes et imparfaites que fussent ces annales, elles étaient d'une grande importance, parce qu'on n'avait point d'autres monuments qui pussent conserver la mémoire de tout ce qui se passait à Rome; et ce fut une grande perte lorsque l'incendie de la ville par

[1] An. J. C. 415.

[2] Βιβλιοθήκη ἢ μυριόβιβλον.

[1] « Erat historia nihil aliud nisi annalium confectio : « cujus rei memoriæque publicæ retinendæ causâ, ab « initio rerum romanarum usque ad P. Mucium pontifi- « cem maximum res omnes singulorum annorum man- « dabat litteris pontifex maximus... qui etiam nunc an- « *nales maximi* cominantur. » (Cic. *de Orat.* lib. 2, n. 52.)

[2] « Sine ullis ornamentis monumenta solùm tempo- « rum, hominum, locorum, gestarumque rerum, reli- « querunt. Non exornatores rerum, sed tantummodò « narratores fuerunt. » (Ibid. n. 5.)

les Gaulois en fit périr la plus grande partie [1].

Quelques années après, l'histoire commença à quitter cette grossièreté antique, et à se produire en public avec plus de décence. Ce furent les poëtes, qui les premiers songèrent à l'embellir et à l'orner. Névius fit un poëme sur la première guerre punique, et Ennius écrivit en vers héroïques les annales de Rome.

Enfin l'histoire prit une forme régulière, et fut écrite en prose. Q. Fabius Pictor est le plus ancien des historiens latins : il vivait du temps de la seconde guerre punique [2]. L. Cincius Alimentus était du même temps. Tite-Live les cite souvent tous deux avec éloge. On croit qu'ils avaient écrit leur histoire d'abord en grec, puis en latin. Cincius avait fait certainement dans cette dernière langue l'histoire de Gorgias, célèbre rhéteur.

Caton le censeur (*M. Porcius Cato*) mérite à plus juste titre qu'eux la qualité d'historien latin : car il est certain que c'est dans cette langue qu'il avait écrit son histoire. Elle était composée de sept livres, et avait pour titre : *Origines* [3], parce que dans les second et troisième livres il expliquait l'origine de toutes les villes d'Italie. Il paraît que Cicéron faisait grand cas de cette histoire. *Jam verò origines* [4] *ejus (Catonis) quem florem, aut quod lumen eloquentiæ non habent?* Mais, sur ce que Brutus trouvait cette louange outrée, il y met une restriction, et ajoute qu'il ne manquait aux écrits de Caton et aux traits de son pinceau que certaine vivacité et certaines couleurs qui n'étaient pas encore en usage de son temps [5] : *intelliges nihil illius lineamentis nisi eorum pigmentorum, quæ inventa nondùm erant, florem et colorem defuisse.*

On cite aussi parmi ces anciens historiens, L. Piso Frugi, surnommé *Calpurnius*. Il fut tribun du peuple sous le consulat de Censorinus et de Manlius, l'an de Rome 605. Il fut aussi plusieurs fois consul. Il était jurisconsulte, orateur et historien. Il avait composé des harangues qui ne se trouvaient plus du temps de Cicéron, et des annales d'un style assez bas, au sentiment de cet orateur. Pline en parle plus avantageusement.

Le véritable caractère de tous ces écrivains était une grande simplicité [1]. Ils ne connaissaient point encore ce que c'était que délicatesse, beauté et ornement du discours. Contents de se faire entendre, ils se bornaient à un style court et succinct.

Je passe maintenant aux historiens qui sont plus connus, et dont nous avons les écrits.

### SALLUSTE.

Ce n'est point sans raison que Salluste a été appelé le premier des historiens romains,

Crispus romanâ primus in historiâ [2].

et qu'on a cru pouvoir l'égaler à Thucydide, si généralement estimé entre les historiens grecs : *nec opponere Thucydidi Sallustium verear* [3]. Mais, sans vouloir régler ici les rangs, ce qui ne nous convient point, il suffit de le regarder comme un des plus excellents historiens de l'antiquité. On trouve de très-solides réflexions sur le caractère de Salluste dans la préface qui est à la tête de la traduction de cet historien.

La qualité dominante de ses écrits, et qui caractérise Salluste d'une manière plus propre et plus singulière, est la brièveté du style, que Quintilien appelle *immortalem Sallustii velocitatem*. Scaliger est le seul qui lui dispute cette louange : mais il est presque toujours bizarre dans ses jugements, comme je l'ai déjà observé.

Cette brièveté dans Salluste vient de la force et de la vivacité de son génie. Il pense fortement et noblement, et il écrit comme il pense. On peut comparer son style à ces fleuves qui,

[1] « Si quæ in commentariis pontificum, aliisque publicis privatisque erant monumentis, incensâ urbe pleraque interierunt. » (Liv. lib. 6, n. 1.)

[2] Liv. lib. 21.

[3] Corn. Nep. in fragm.

[4] In Brut. 66.

[5] Ibid. n. 298.

[1] « Quales apud Græcos Pherecydes, Hellanicus, Acusilaus fuit : tales noster Cato, et Pictor, et Piso : qui neque tenent quibus rebus ornetur oratio (modò enim hæc ista sunt importata); et, dum intelligatur quid dicant, unam dicendi laudem putant esse brevitatem. » (Cic. *de Orat.* lib. 2, n. 53.)

[2] Martial.

[3] Quintil.

ayant leur lit plus serré que les autres, ont aussi leurs eaux plus profondes, et portent des fardeaux plus pesants.

La langue dans laquelle il écrivait lui était extrêmement commode pour serrer sa diction et pour suivre en cela le penchant de son génie. Elle a cet avantage, aussi bien que la grecque, d'être également susceptible des deux extrémités opposées. Dans Cicéron, elle nous présente un style nombreux, arrondi, périodique : dans Salluste, un style brusque, rompu, précipité. Celui-ci supprime assez souvent des mots, laissant au lecteur le soin de les suppléer. Il met ensemble plusieurs termes ou plusieurs phrases, sans les lier par aucune conjonction, ce qui donne une sorte d'impétuosité au discours. Il ne fait point difficulté d'employer dans son histoire de vieux termes, quand ils sont plus courts ou plus énergiques que les termes usités : liberté qu'on lui a reprochée de son vivant [1], et qu'une ancienne épigramme marque en ces termes :

Et verba antiqui multùm furate Catonis
Crispe, jugurthinæ conditor historiæ.

Mais surtout il fait un grand usage des métaphores, et il ne prend pas les plus modestes et les plus mesurées, comme les maîtres de l'art enseignent qu'on le doit faire, mais les plus concises et les plus fortes, les plus vives et les plus hardies.

Par tous ces moyens, et d'autres encore que j'omets, Salluste est venu à bout de se faire un style tout particulier, et qui ne convient qu'à lui seul. Il marche hors de la route commune, mais sans s'égarer, et par des sentiers qui abrégent seulement le chemin. Il paraît ne penser pas comme les autres hommes, et néanmoins il puise toutes ses pensées dans le bon sens. Ses idées sont naturelles et raisonnables : mais, toutes naturelles et toutes raisonnables qu'elles sont, elles ont encore l'avantage d'être nouvelles.

On ne sait ce qu'on doit admirer davantage dans cet excellent auteur, ou les descriptions, ou les portraits, ou les harangues ; car il réussit également dans toutes ces parties, et l'on ne voit pas sur quoi fondé Sénèque le père, ou plutôt Cassius Sévérus, dont il rapporte le sentiment, a pu dire que les harangues de Salluste n'étaient supportées qu'en faveur de ses histoires : *in honorem historiarum leguntur*. Elles sont d'une force, d'une vivacité, d'une éloquence, auxquelles on ne peut rien ajouter. Il y a beaucoup d'apparence que dans l'endroit en question, il ne s'agit pas des harangues insérées par Salluste dans son histoire, mais de celles qu'il prononça dans le sénat, ou de quelques plaidoyers. Quand on lit dans l'histoire de la guerre de Jugurtha le récit de ce fort surpris par un Ligurien de l'armée de Marius, il semble qu'on voie monter et descendre ce soldat le long des rochers escarpés : il semble même qu'on y monte et qu'on en descende avec lui, tant la description en est vive et animée.

On trouve dans Salluste cinq ou six portraits, qui sont autant de chefs-d'œuvre ; et je ne sais si, dans toute l'étendue des lettres, il y a rien dont la beauté approche plus de l'idée de la perfection. J'en rapporterai seulement ici deux qui ne sont pas des moins beaux.

PORTRAIT DE CATILINA.

« L. Catilina, nobili genere natus, fuit magnâ vi et animi et corporis, sed ingenio malo pravoque. Huic, ab adolescentiâ, bella intestina, cædes, rapinæ, discordia civilis grata fuere, ibique juventutem suam exercuit. Corpus patiens inediæ, algoris, vigiliæ, supra quàm cuiquam credibile est. Animus audax, subdolus, varius, cujuslibet rei simulator ac dissimulator : alieni appetens, sui profusus ; ardens in cupiditatibus. Satis eloquentiæ, sapientiæ parum. Vastus animus immoderata, incredibilia, nimis alta semper cupiebat. »

« L. Catilina joignait à la noblesse du sang « une âme courageuse et un corps robuste, mais « un esprit pervers et corrompu. Il aima dès « les premières années de sa vie les guerres « intestines, les meurtres, le pillage, la dis- « corde civile, et il en fit les plus ordinaires « exercices de sa jeunesse. Il supportait les

[1] « Sallustii novandi studium multâ cum invidiâ fuit. » (AUL. GELL. lib. 4, cap. 15.)

« fatigues, la faim, le froid, les veilles, avec « une patience au-dessus de tout ce qu'on « peut imaginer. Il était hardi, rusé, fourbe, « capable de tout feindre et de tout dissimu- « ler. Avide du bien d'autrui, prodigue du « sien, vif et emporté dans ses passions. Il « avait assez de facilité à parler, mais peu de « discernement. Un vaste génie, et une ambi- « tion sans bornes, pour qui il n'y avait rien « de trop élevé, lui proposait sans cesse de « chimériques desseins et de folles espé- « rances. »

PORTRAIT DE SEMPRONIA.

« In his erat Sempronia, quæ multa sæpè virilis audaciæ facinora commiserat. Hæc mulier genere atque formâ, præterea viro atque liberis fortunata fuit : litteris græcis et latinis satis docta : psallere, saltare, elegantiùs quàm necesse est probæ : multa alia, quæ instrumenta luxuriæ sunt, sed, ei cariora semper omnia, quàm decus atque pudicitia fuit. Pecuniæ an famæ minùs parceret, haud facilo discerneres..... Ingenium ejus haud absurdum : posse versus facere, jocum movere, sermone uti vel modesto, vel molli, vel procaci. Prorsus multæ facetiæ, multusque lepos inerat. »

« Du nombre de ces femmes était Sempro- « nia, qui avait prouvé par bien des actions « qu'elle ne le cédait point en audace aux « hommes les plus audacieux. Elle était belle, « de bonne naissance, avantageusement ma- « riée, et avait des enfants qui lui faisaient « honneur. Elle possédait parfaitement les « langues grecque et latine, savait mieux « danser et mieux chanter qu'il ne convient à « une honnête femme, et avait tous ces talents « dangereux qui rendent le vice aimable, et « dont elle fit toujours plus de cas que de la « vertu et des bienséances de son sexe. Il n'é- « tait pas aisé de dire lequel des deux elle « ménageait le moins, de son argent ou de sa « réputation. Elle avait de l'agrément dans « l'esprit, de la facilité à faire des vers, du ta- « lent pour la plaisanterie. Sérieuse, tendre, « libre dans la conversation, elle donnait à ses « paroles le tour qu'elle voulait : mais dans « tout ce qu'elle disait il y avait toujours beau- « coup de sel et de grâce.

Il y a un grand nombre d'admirables endroits dans Salluste, surtout lorsqu'il compare les mœurs anciennes de la république avec celles de son temps. Quand on l'entend parler fortement, comme il lui est assez ordinaire de le faire, contre le luxe, les débauches, et les autres vices de son siècle, on le prendrait pour le plus honnête homme du monde. Mais il ne faut pas s'en laisser éblouir. Sa conduite fut si dérangée, qu'il se fit chasser du sénat par les censeurs.

Outre les guerres de Catilina et de Jugurtha, Salluste avait fait une histoire générale des événements d'un certain nombre d'années, dont il nous reste entre autres fragments plusieurs discours parfaitement beaux.

CORNÉLIUS NEPOS.

On a pendant quelque temps attribué mal à propos ses ouvrages à Emilius Probus. Vossius croit que c'était le nom du libraire qui offrit à Théodose *les Vies des grands capitaines*, écrites partie de sa main, partie de celle de son père et de sa mère. Cornelius Nepos a vécu du temps de César et d'Auguste, et est mort sous le dernier. Il était né dans la Gaule cisalpine, à Hostilie, petit bourg qui dépendait de Vérone.

De différents ouvrages qu'il avait composés, il ne nous reste que les Vies abrégées des grands capitaines, un abrégé de celle de Caton, et la vie de Pomponius Atticus, qui est assez étendue. Il y a vingt-deux vies de grands capitaines, tous grecs, excepté les deux derniers qui sont carthaginois, savoir Amilcar et Annibal. Entre Timoléon et Amilcar, Népos donne une espèce de liste des rois, tant de Perse que de la Grèce, dans le chapitre vingt-un, qui est fort court.

Il avait écrit les vies abrégées des capitaines romains sur le même plan que celle des Grecs, afin, dit-il lui-même[1], qu'on en pût faire la comparaison et juger plus facilement du mérite des uns et des autres.

Il paraît qu'il avait fait aussi la vie des au-

[1] In vit. Annib. cap. 13.

teurs grecs et latins. Il parle de celle de Philistus[1] dans la vie de Dion. Aulu-Gelle cite un premier livre de la vie de Cicéron[2]. Dans l'abrégé de la vie de Caton, qui est parvenue jusqu'à nous[3], Nepos en cite une plus étendue, qu'il avait faite à la prière d'Atticus, et à laquelle il renvoie ses lecteurs. Enfin nous avons la vie de Pomponius Atticus, qui est un morceau précieux, et qui suffit seul pour nous donner une juste idée du mérite de cet historien.

Son style est pur, net, élégant. La simplicité, qui en fait un des principaux caractères, est mêlée d'une grande délicatesse, et relevée de temps en temps par des pensées nobles et solides. Mais ce qui me paraît de plus estimable dans cet auteur, est un goût marqué pour les grands principes d'honneur, de probité, de vertu, de désintéressement, d'amour du bien public, qu'il semble avoir dessein d'insinuer dans tous ses écrits. L'intime union qu'il avait avec Atticus, et par son moyen sans doute avec Hortensius, Cicéron, et d'autres grands hommes de son temps, marque assez l'estime qu'ils faisaient autant de son bon cœur que de son excellent esprit. Quelques extraits, que je tirerai de la vie d'Atticus, serviront à le faire connaître par l'un et l'autre endroit.

« Erat in puero (Pomponio Attico)[4], præter docilitatem ingenii, summa suavitas oris ac vocis, ut non solùm celeriter arriperet quæ tradebantur, sed etiam excellenter pronuntiaret. Quâ ex re, in pueritiâ nobilis inter æquales ferebatur, clariùsque exsplendescebat, quàm generosi condiscipuli animo æquo ferre possent.»

« La grande facilité à apprendre, que fit « paraître Pomponius Atticus dès ses pre- « mières années était accompagnée d'un son « de voix plein de douceur et d'agrément. « Aussi non-seulement il saisissait avec « promptitude tout ce qu'on lui enseignait : « mais il excellait encore dans la prononcia- « tion. Ces qualités le distinguaient singuliè- « rement de tous ses compagnons d'étude : « mais comme ils étaient pleins d'ardeur pour « la gloire, ils ne voyaient point sans peine « l'éclat brillant de ses progrès et de sa répu- « tation. »

[1] Cap. 3.
[2] XV, 28.
[3] Cap. 3.
[4] Cap. 1.

« Primum illud munus fortunæ[1], quòd in eâ potissimum urbe natus est, in quâ domicilium orbis terrarum esset imperii, ut eamdem et patriam haberet, et[2] dominam : hoc speciem prudentiæ, quòd, quum in eam civitatem se contulisset, quæ antiquitate, humanitate, doctrinâ præstaret omnes, unus ante alios fuit carissimus. »

« Ce fut pour lui un avantage dont il fut re- « devable à la fortune, d'être né dans une « ville qui était le siége de l'empire du mon- « de : de sorte qu'il n'était[2] soumis aux lois « que de la même ville qu'il avait pour patrie. « Mais ce qu'il ne dut qu'à sa prudence, ce « fut qu'ayant choisi pour son séjour Athènes, « la ville de l'univers la plus célèbre par l'an- « cienneté de son origine, par ses mœurs « douces et polies, par son goût pour les arts « et les sciences, il sut s'y faire plus aimer et « estimer que les citoyens mêmes. »

« Habebat avunculum Q. Cæcilium... divitem, difficillimâ[3] naturâ : cujus sic asperitatem veritus est, ut, quem nemo ferre posset, hujus sine offensione ad summam senectutem retinuerit benevolentiam. »

« Il avait pour oncle Q. Cæcilius, homme « riche, mais d'un caractère extrêmement « dur et difficile. Cependant il sut le ménager « avec tant d'adresse et de patience, que, « malgré ses mauvaises humeurs qui le ren- « daient insupportable à tous les autres, il s'en

[1] Cap 3.
[2] Cette expression, et *dominum*, est difficile à entendre, et encore plus à rendre. Athènes étant pour lors soumise aux Romains, on ne pouvait pas dire d'un Athénien qu'il avait cette ville en même temps pour patrie et pour maîtresse (qu'on me pardonne cette expression) : au lieu qu'on le pouvait dire d'un Romain par rapport à Rome. Je crois que c'est à quoi Népos fait ici allusion.
[3] Cap. 5.

« fit aimer jusqu'à son extrême vieillesse sans « lui avoir jamais déplu. »

« Cum quo (M. Cicerone) a condiscipulatu vivebat conjunctissimè[1], multo etiam familiartùs quàm cum Quinto : ut judicari possit plus in amicitiâ valere similitudinem morum, quàm affinitatem. Utebatur autem intimè Q. Hortensio, qui iis temporibus principatum eloquentiæ tenebat, ut intelligi non posset uter eum plus diligeret Cicero an Hortensius : et id, quod erat difficillimum, efficiebat, ut inter quos tantæ laudis esset æmulatio, nulla intercederet obtrectatio, essetque talium virorum copula. »

« Atticus, qui avait été lié avec Marcus Cicéron dès son enfance, par des études communes, conserva toujours depuis avec lui « une parfaite union. Il vivait avec lui dans « une bien plus grande familiarité qu'avec « Quintus Cicéron, son beau-frère[2] ; ce qui « fait voir que la conformité de mœurs et de « caractère contribue beaucoup plus à former « une intime amitié que la simple affinité. Atticus était aussi ami particulier d'Hortensius, « qui pour lors tenait sans contredit le premier rang parmi les orateurs. On ne pouvait « discerner qui d'Hortensius ou de Cicéron « aimait le plus Atticus. Il était le nœud de « l'amitié de ces deux grands hommes, et faisait que, tout rivaux qu'ils étaient, et animés « de part et d'autre d'un désir également vif « de se distinguer, il n'y avait entre eux, « chose bien rare et bien difficile, aucune jalousie[3]. »

[1] Cap. 5.

[2] Il avait épousé Pomponia, sœur d'Atticus.

[3] Il est bon d'entendre Cicéron lui-même s'expliquer sur ce sujet. « J'étais bien éloigné, dit-il en parlant d'Hortensius, de le regarder comme un ennemi ou un rival « dangereux. Je l'aimais et l'estimais comme le témoin « et le compagnon de ma gloire. Je sentais quel avantage « c'était pour moi d'avoir eu tel un tel adversaire, et « quel honneur de pouvoir quelquefois lui disputer la « victoire. Jamais l'un ne trouva l'autre à sa rencontre, « ni opposé à ses intérêts. Nous nous faisions un plaisir « de nous entr'aider, en nous communiquant nos lumières, en nous donnant des avis, et en nous soutenant « l'un l'autre par une estime mutuelle, qui faisait que « chacun mettait son ami au-dessus de lui-même. »

« Dolebam quòd non, ut plerique putabant, adversarium aut obtrectatorem laudum mearum, sed socium potiùs et consortem gloriosi laboris amiseram..... Quo « enim animo ejus mortem ferre debui, cum quo certare erat gloriosiùs, quam omnino adversarium non « habere? Quum præsertim non modò nunquam sit, sui « illius e me cursus impeditus, aut ab ille meus : sed contra « semper alter ab altero adjutus et communicando, et « monendo, et favendo. » (Cic. in *Brut.* n. 2, 3.)

« Sic duodecim post meum consulatum annos in maximis causis, quum ego mihi illum, sibi me ille anteferret, conjunctissimè versati sumus. » (Ibid. n. 323.)

« Cujus (Antonii) gratiâ quum augere posset possessiones suas[1], tantùm abfuit a cupiditate pecuniæ, ut nullâ in re usus sit eâ, nisi in deprecandis amicorum aut periculis, aut incommodis. »

« Pouvant, par le moyen d'Antoine[1] tout-« puissant alors dans la république, augmenter considérablement son bien, il songea si « peu à s'enrichir, qu'il n'usa jamais de son « crédit auprès du triumvir que pour protéger « ses amis dans leurs périls, ou pour les soulager dans leurs besoins. »

« Neque verò minùs ille vir[2], bonus paterfamilias habitus est, quàm civis. Nam quum esset pecuniosus, nemo illo fuit minùs emax ; minus ædificator. Neque tamen non in primis benè habitavit, omnibusque optimis rebus usus est. »

« Il n'était pas moins bon père de famille « que bon citoyen. Quoique assez riche, il « fut toujours infiniment éloigné de la manie « d'acheter et de bâtir. Il était pourtant logé « décemment et avec dignité, et il se piquait d'avoir en tout genre ce qu'il y avait « de meilleur. »

« Elegans, non magnificus : splendidus, non sumptuosus : omni diligentiâ munditiem non affluentem affectabat. Supellex modica, non multa, ut in neutram partem conspici posset[3]. »

« Il était délicat sans magnificence, et noble « sans somptuosité. Il était extrêmement curieux d'une propreté qui n'eût rien de superflu. Son ameublement était modeste, et renfermé dans les bornes d'une sage médiocrité.

[1] Cap. 12.

[2] Cap. 13.

[3] Ibid.

« Il croyait devoir s'éloigner également des « deux excès, c'est-à-dire du trop et du trop « peu. »

« Nunquam sine aliqua lectione apud eum cœnatum est[1], ut non minùs animo, quàm ventre, convivæ delectarentur. Namque eos vocabat, quorum mores à suis non abhorrerent. »

« Les repas, chez lui, étaient toujours assaisonnés de quelque lecture, afin que l'esprit ne fût pas moins nourri que le corps. « Cette coutume faisait grand plaisir à ses « convives, parce qu'il avait soin de n'en « choisir point d'autres que ceux qui étaient « de même goût que lui. »

« Quum tanta pecuniæ facta esset accessio[2], nihil de quotidiano cultu mutavit, nihil de vitæ consuetudine : tantâque usus est moderatione, ut neque in sestertio vicies, quod a patre acceperat, parùm se splendidè gesserit; neque in sestertio centies affluentiùs vixerit quàm instituerat, parique fastigio steterit in utrâque fortunâ. »

« Ses revenus, considérablement augmentés, ne lui firent rien changer dans son ancienne manière de vivre. Toujours modéré, « toujours égal à lui-même, quand il n'avait « que deux millions[3] de sesterces que son « père lui avait laissés, il vivait fort honorablement : et quand son bien fut monté à dix « millions de sesterces[4], il ne fit pas plus de « dépense qu'auparavant. »

« Mendacium neque dicebat[5], neque pati poterat. Itaque ejus comitas non sine severitate erat, neque gravitas sine facilitate : ut difficile esset intellectu, utrum eum amici magis vererentur, quàm amarent. »

[1] Cap. 14.
[2] Ibid.
[3] Deux cent cinquante mille livres. = 410 000 francs. E. B.
[4] Un million deux cent cinquante mille livres. = 20 050 000 fr. E. B.
[5] Cap. 15.

« Il ne lui échappait jamais de mensonge[1] à « lui-même, et il ne pouvait le souffrir dans les « autres. Son air affable et prévenant était accompagné d'une sorte de sévérité, et sa « gravité tempérée par un air de bonté et de « douceur; en sorte qu'on ne pouvait dire si « ses amis le respectaient plus qu'ils ne l'aimaient. »

TITE-LIVE.

La préface latine qui est à la tête de la nouvelle édition de Tite-Live, dont M. Crevier, professeur de rhétorique au collége de Beauvais, a donné depuis peu les deux premiers volumes, me fournira le peu que j'ai dessein de dire ici au sujet de cet excellent historien. Si je n'étais autant ami que je le suis de M. Crevier, qui veut absolument que je le déclare mon disciple, ce que je tiens à grand honneur, je m'étendrais sur l'utilité et le mérite de son ouvrage. Il ne faut que lire sa préface pour juger par soi-même du cas qu'on en doit faire.

Plus on a d'empressement de connaître un auteur célèbre par ses écrits, plus on a de regret de n'en savoir presque que le nom. Tite-Live est du nombre de ces écrivains qui ont rendu leur nom immortel, mais dont la vie et les actions sont peu connues. Il naquit à Padoue, sous le consulat de Pison et de Gabinius, cinquante-huit ans avant l'ère chrétienne. Il eut un fils auquel il écrivit une lettre sur l'éducation et les études de la jeunesse dont Quintilien fait mention en plus d'un endroit, et dont la perte doit être bien regrettée. C'est dans cette lettre, ou plutôt dans ce petit traité, qu'au sujet des auteurs dont on doit conseiller la lecture aux jeunes gens, il dit qu'ils doivent lire Démosthène et Cicéron, puis ceux qui ressembleront davantage à ces deux excellents orateurs[2] : *legendos Demosthenem atque Ciceronem, tum ita ut quisque esset Demostheni et Ciceroni simillimus.* Il parle dans la même lettre, d'un mai-

[1] Cornélius Népos dit quelque chose de pareil en parlant d'Épaminondas. « Il avait un tel respect pour la vérité, que jamais il ne mentait, même en riant. » *Adeò veritatis diligens, ut ne joco quidem mentiretur.* » (Cap. 3.)
[2] Quintil. lib. 10, cap. 1.

Digitized by Google

tre[1] de rhétorique qui était mécontent des compositions de ses disciples lorsqu'elles étaient fort claires et fort intelligibles, et les leur faisait retoucher pour y jeter de l'obscurité. Et quand ils les rapportaient en cet état : *Voilà qui est bien mieux maintenant*, disait-il ; *je n'y entends rien moi-même*[2]. Croit-on un pareil travers d'esprit possible ? Tite-Live avait aussi composé quelques ouvrages philosophiques, et des dialogues mêlés de philosophie.

Mais son grand ouvrage était l'histoire romaine, contenue en cent quarante ou cent quarante-deux livres, depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort et à la sépulture de Drusus, qui tombe en l'an de Rome 743, et qui renfermait par conséquent ce nombre d'années. On trouve, par quelques époques de son histoire qu'il employa à la composer tout le temps qui s'écoula depuis la bataille d'Actium jusqu'à la mort de Drusus, c'est-à-dire environ vingt et un ans. Mais il en produisait en public de temps en temps quelque partie; et c'est ce qui lui fit une si grande réputation à Rome, et qui lui attira du fond de l'Espagne[3] l'honorable visite d'un étranger, qui entreprit un si long voyage uniquement pour le voir. La capitale du monde avait de quoi occuper et satisfaire les yeux d'un curieux par la magnificence de ses édifices, et par la multitude de ses tableaux, de ses statues, et de ses anciens monuments. Celui-ci ne trouva rien de plus rare ni de plus précieux dans Rome que Tite-Live. Après avoir joui à son aise de sa conversation, et s'être agréablement nourri de la lecture de son histoire, il retourna joyeux et content dans son pays. C'est connoître ce que veulent les hommes.

On ne sait rien de plus de ce qui regarde personnellement Tite-Live. Il passa une grande partie de sa vie à Rome, estimé et honoré des grands et des savants comme il le méritait. Il mourut dans sa patrie, à l'âge de soixante et seize ans, la quatrième année de l'empire de Tibère. Les Padouans ont honoré sa mémoire dans tous les temps, et ils prétendent conserver encore actuellement chez eux quelques restes de son corps, et avoir fait présent à Alphonse V, roi d'Aragon, de l'un de ses bras, l'an 1451 : du moins l'inscription le porte ainsi.

Il serait bien plus à souhaiter qu'on eût pu conserver son histoire. Il ne nous en reste que trente-cinq livres, dont quelques-uns même ne sont pas entiers : ce n'est pas la quatrième partie de l'ouvrage. Quelle perte ! les savants se sont flattés de temps en temps de quelques lueurs d'espérance de recouvrer le reste, fondés uniquement à ce qu'il paraît, sur le grand désir qu'on en avait.

Jean *Freinshémius* a tâché de consoler le public de cette perte par ses *Suppléments;* et il y a réussi autant que la chose était possible. Freinshémius, né à Ulm dans la Souabe, en 1608, avait fait ses études à Strasbourg avec un grand succès. En 1642 il fut appelé en Suède, et y remplit plusieurs places de littérature considérables. De retour dans sa patrie, il fut fait professeur honoraire dans l'université que l'électeur palatin rétablissait à Heidelberg, où il mourut en 1660. La république littéraire lui a une obligation infinie d'avoir rendu à Tite-Live le même service qu'à Quinte-Curce, en remplissant par cent cinq livres de suppléments tout ce que nous avons perdu de ce grand historien de Rome. M. Doujat avait aussi suppléé les lacunes ou vides qui se trouvent dans les derniers livres qui nous restent de Tite-Live, mais avec un succès bien différent. M. Crevier a revu et retouché en quelques endroits les Suppléments de Freinshémius, et travaillé tout de nouveau ceux de Doujat. Nous avons par ce moyen un corps suivi et complet de l'histoire romaine ; j'entends celle de la république.

On doute si Tite-Live avait lui-même partagé son histoire de dix en dix livres, c'est-à-dire en décades. Quoi qu'il en soit, cette division paraît assez commode.

A l'égard des sommaires qui sont à la tête de chaque livre, les savants ne croient pas qu'on puisse les attribuer ni à Tite-Live ni à Florus. Quel qu'en soit l'auteur, ils ont leur

[1] « Apud Titum Livium invenio fuisse præceptorem « aliquem, qui discipulos obscurare quæ dicerent jube- « ret, græco verbo utens, σκότισον. Undè illa scilicet « egregia laudatio : *tantò melior ; ne ego quidem intel- « lexi.* » (QUINT. lib. 8, cap. 2.)

[2] Senec. epist. 100.

[3] Plin. lib. 2, epist. 3.

utilité, puisqu'ils servent à faire connaître de quoi il était parlé dans les livres qui nous manquent.

Examinons maintenant l'ouvrage en lui-même. Il y règne dans toutes les parties une éloquence parfaite, et parfaite en tout genre. Soit récits, soit descriptions, soit harangues, le style, quoique varié à l'infini, se soutient toujours également : simple et sans bassesse, élégant et orné sans affectation, grand et sublime sans enflure ; étendu ou serré, plein de douceur ou de force, selon l'exigence des matières ; mais toujours clair et intelligible, ce qui n'est pas une petite louange dans une histoire.

Pollion, d'un goût raffiné et difficile, prétendait découvrir dans le style de Tite-Live de la *patavinité* [1] ; c'est-à-dire apparemment quelques termes ou quelques tours qui sentaient la province. Il se peut faire qu'un homme né et élevé à Padoue eût conservé, s'il est permis de parler ainsi, un goût de terroir, et qu'il n'eût pas toute cette finesse, cette délicatesse de l'*urbanité* romaine, qui ne se communiquait pas à des étrangers aussi facilement que le droit de bourgeoisie. Mais c'est ce que nous ne pouvons pas apercevoir ni sentir.

Ce reproche de patavinité n'a pas empêché Quintilien d'égaler Tite-Live à Hérodote [2], ce qui est un grand éloge. Il fait remarquer le style doux et coulant de ses narrations, et la souveraine éloquence de ses harangues, où le caractère des personnes qu'on y fait parler est gardé avec toute la justesse possible, et où les passions, surtout celles qui sont douces et tendres, sont traitées avec un art merveilleux. Cependant tout ce qu'a pu faire Tite-Live a été d'atteindre, par des qualités toutes différentes, à l'immortelle réputation que Salluste s'est acquise par sa brièveté inimitable ; car on dit avec raison que ces deux historiens sont plutôt égaux que semblables : *pares magis quàm similes*.

Ce n'est pas seulement par son éloquence, ou par la beauté et les agréments de sa narration, que Tite-Live a mérité la réputation dont il jouit depuis tant de siècles. Il ne s'est pas rendu moins recommandable par sa fidélité, vertu si nécessaire et si désirée dans un historien. Ni la crainte de déplaire aux puissances de son temps, ni l'envie de leur faire la cour, ne l'ont empêché de dire la vérité. Il parlait, dans son histoire, avec éloge [1], des plus grands ennemis de la maison des Césars, comme de Pompée, de Brutus, de Cassius et d'autres, sans qu'Auguste s'en soit trouvé offensé : de sorte qu'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou la rare modération du prince, ou la généreuse liberté de l'historien. Dans les trente-cinq livres qui nous restent de Tite-Live [2], il ne parle d'Auguste qu'en deux endroits seulement, et il en parle avec une retenue et une sobriété de louange qui fait honte à ces écrivains flatteurs et intéressés qui prodiguent, sans discernement et sans mesure, aux places et aux dignités un encens qui n'est dû qu'au mérite et à la vertu.

Si l'on peut reprocher quelque défaut à Tite-Live, c'est le trop grand amour de sa patrie : écueil dont il n'a pas eu toujours assez de soin de se garantir. Perpétuel admirateur de la grandeur des Romains, non-seulement il exagère leurs exploits, leurs succès et leurs vertus ; mais il dissimule ou diminue leurs vices, et les fautes où ils sont tombés.

Sénèque le père impute à Tite-Live d'avoir fait paraître une basse jalousie contre Salluste [3], en l'accusant d'avoir dérobé à Thucydide une sentence, et de l'avoir défigurée en la traduisant mal. Quelle apparence que Tite-Live, qui copiait des livres entiers de Polybe, fît un crime à Salluste d'avoir copié une sentence, c'est-à-dire une ligne ? D'ailleurs, elle est par-

[1] « In Tito Livio miræ facundiæ viro putat inesse Pollio Asinius quamdam patavinitatem. Quare, si fieri « potest, et verba omnia, et vox, hujus alumnum urbis « oleant ut oratio romana planè videatur, non civitate « donata. » (Quint. lib. 8, cap. 1.)

[2] « Nec indignetur sibi Herodotus æquari Titum Livium, quum in narrando miræ jucunditatis clarissimique candoris, tum in conciionibus suprà quam dici « potest eloquentem : ita dicuntur omnia quum rebus « tum personis accommodata. Sed affectos quidem, præcipuè eos qui sunt dulciores, ut parcissimè dicam nemo « historicorum commendavit magis. Ideòque immortalem illam Sallustii velocitatem diversis virtutibus consecutus est. » (Quint. lib. 10, cap. 1.)

[1] Tacit. Ann. lib. 4, cap. 34.

[2] Lib. 1, n. 19, et lib. 4, n. 20.

[3] Lib. 4, Controv. 4.

faitement bien rendue. Δεινοὶ γὰρ αἱ εὐπραξίαι συγκρύψαι καὶ συσκιάσαι τὰ ἑκάστων ἁμαρτήματα: *Res secundæ mirè sunt vitiis obtentui*[1]. Comment accommoder cette accusation avec ce que dit le même Sénèque dans un autre endroit, que Tite-Live jugeait avec équité et candeur des ouvrages des beaux esprits? *ut est naturâ candidissimus omnium magnorum ingeniorum æstimator T. Livius.* Je crois qu'on s'en peut tenir à ce dernier témoignage.

Il y a un autre grief contre lui bien plus grave et plus important. On le taxe d'ingratitude et de mauvaise foi, pour n'avoir pas nommé Polybe, ou pour l'avoir fait avec trop d'indifférence dans des endroits où il le copiait presque mot à mot. Je serais fâché qu'on pût lui faire ce reproche avec fondement; car il touche aux qualités du cœur, dont l'honnête homme doit être fort jaloux. Mais ne pourrait-on pas croire qu'en d'autres endroits de son histoire qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, il a parlé de Polybe avec éloge; qu'il lui a rendu toute la justice qui lui était due; qu'il a averti par avance qu'il se faisait une gloire et un devoir de le copier mot à mot en plusieurs endroits, et qu'il le ferait même souvent sans le citer, pour ne point toujours répéter la même chose? Je parle ici un peu pour mon intérêt; car j'ai besoin, sur cet article, qu'on use d'indulgence à mon égard.

Ces espèces de taches qu'on remarque dans Tite-Live n'ont cependant point fait de tort à sa gloire. La postérité n'en a pas moins admiré son ouvrage, non-seulement comme un chef-d'œuvre d'éloquence, mais comme une histoire où tout inspire l'amour de la justice et de la vertu; où l'on trouve, avec le récit des faits, les plus saines maximes pour la conduite de la vie; où brillent partout un attachement et un respect singulier pour la religion établie à Rome lorsqu'il écrivait (malheureusement pour lui elle était fausse; mais il n'en connaissait point d'autre); enfin, où l'on voit une généreuse hardiesse et un pieux zèle à condamner avec force les sentiments impies des incrédules de son siècle. *Nondùm hæc*[2], dit-il en un endroit, *quæ nunc tenet seculum, negligentia deùm venerat : nec interpretando sibi quisque jusjurandum et leges aptas faciebat, sed suos potiùs mores ad ea accommodabat.* « Ce mépris des dieux, si commun « dans le siècle où nous vivons, n'était point « encore connu. Le serment et la loi étaient « des règles inflexibles auxquelles on confor- « mait sa conduite; et l'on ignorait l'art de les « accommoder à ses inclinations par des inter- « prétations frauduleuses.

C'est par tout ce que je viens de dire qu'on est en droit de justifier Tite-Live sur la prétendue superstition avec laquelle il affecte de raconter dans son histoire tant de miracles et de prodiges aussi ridicules qu'incroyables. La bonne foi demandait qu'il ne supprimât pas des choses qu'on disait être arrivées avant lui, qu'il trouvait dans ses mémoires et dans les annales, et qui faisaient partie de la religion reçue alors communément, quoique peut-être il ne les crût pas. Et il s'en explique lui-même assez souvent et assez clairement[1], attribuant la plupart des prétendus prodiges qu'on faisait tant valoir à une ignorante et crédule superstition.

CÉSAR.

C. Julius César se distingua autant par l'esprit que par le courage. Il s'appliqua d'abord au barreau, et y brilla. Il n'y eut que l'envie d'occuper le premier rang dans la république par la puissance, qui l'empêcha de disputer aussi le premier rang dans le barreau par l'éloquence[2]. Son caractère particulier était la force, la véhémence. On sentait dans ses discours le même feu qu'il fit paraître dans les combats. A cette vivacité de style il joignait une grande pureté de langage, dont il avait

[1] Id. Suasor. 7-6.

[2] Lib. 3, n. 20.

[1] « Româ, aut circa urbem, multa eâ hieme prodigia « facta (quod evenire solet motis semel in religionem « animis) multa nunciata et temerè credita sunt. » (Liv. lib. 21, n. 62.)

« Cumis (adeò minimis etiam rebus prava religio in- « serit deos) mures in æde Jovis aurum rosisse nunciatum « est. » (Lib. 27, n. 23.)

[2] « C. verò Cæsar, si foro tantùm vacâsset, non alius « ex nostris contra Ciceronem nominaretur. Tanta in eo « vis est, id acumen, ea concitatio, ut illum eodem animo « dixisse, quo bellavit, appareat. Exornat tamen hæc om- « nia mirâ sermonis, cujus propriè studiosus fuit, ele- « gantiâ. » (Quint. lib. 10, cap 1.)

fait une étude particulière, et dont il se piquait plus qu'aucun autre Romain.

Il composa plusieurs ouvrages, entre autres, deux livres sur l'analogie de la langue latine. Qui croirait qu'un aussi grand homme de guerre que César s'occuperait sérieusement à composer des traités sur la grammaire? Combien nos mœurs et nos inclinations sont différentes de celles de ces temps-là! C'est dans l'un de ces livres[1] de l'analogie qu'il recommandait particulièrement d'éviter, comme un écueil, les expressions nouvelles et insolites : *tanquàm scopulum, sic fugia insolens verbum.*

On avait aussi de lui plusieurs plaidoyers. Outre la pureté et la délicatesse de la langue latine[2], qui convient, dit Atticus, ou plutôt Cicéron, non-seulement à tout orateur, mais à tout citoyen romain, on y admire tous les ornements de l'art oratoire, mais principalement un talent merveilleux à peindre les objets et à mettre dans tout leur jour les choses dont il parle.

Il ne nous reste de César que deux ouvrages, qui sont les sept livres de la guerre des Gaules, et les trois de la guerre civile. Ce ne sont, à proprement parler, que des mémoires, et il ne les avait donnés que sur ce pied-là : *Commentarii.* Il les composait à la hâte[3], sans étude, et dans le temps même de ses expéditions, uniquement dans la vue de laisser des matériaux aux écrivains, pour en composer une histoire. Il y a mis sans doute cette netteté de style et cette élégance qui lui étaient naturelles; mais il a négligé tous les ornements brillants qu'un génie aussi heureux que le sien pouvait répandre dans un ouvrage de cette nature. Cependant, tout simple[4] et négligé qu'il pouvait paraître, on convenait généralement, dit Hirtius, qu'aucun autre écrit, quelque travaillé et quelque limé qu'il fût, n'approchait de la beauté des Commentaires de César. Son dessein n'avait été que de fournir des matériaux à ceux qui voudraient en composer une histoire en forme. « En quoi, « dit Cicéron, il peut avoir fait plaisir à de « petits esprits, qui ne craindront point d'en « défigurer les grâces naturelles par le fard et « l'ajustement qu'ils voudront y ajouter; mais « tout homme sensé se donnera bien de garde « d'y toucher en aucune sorte, ni d'y faire « aucun changement; car rien ne fait tant de « plaisir dans l'histoire qu'une brièveté de « style si claire et si élégante. » *Dum voluit habere parata unde sumerent, qui vellent scribere historiam, ineptis fortasse gratum fecit, qui volent illa calamistris inurere; sanos quidem homines à scribendo deterruit. Nihil enim est, in historiâ, pura et illustri brevitate dulcius.* Hirtius emploie aussi la même pensée à l'égard des écrivains qui songeraient à composer une histoire sur les mémoires de César. « Certainement, dit-il, il leur en four- « nit le moyen; mais, s'ils sont sages, il doit « leur en ôter l'envie pour toujours. » *Adeò probantur omnium judicio, ut prærepta non præbita facultas scriptoribus videatur.* La traduction des Commentaires de César, par M. d'Ablancourt, est fort estimée : elle pourrait devenir encore meilleure, si d'habiles mains la retouchaient en quelques endroits.

César avait par lui-même un bel esprit et un heureux naturel, on ne peut pas en douter; mais il avait pris soin aussi de le cultiver[1] par une étude assidue, et de l'enrichir de tout ce que la littérature avait de plus rare et de plus exquis : et c'était par ce moyen qu'il était venu à bout de l'emporter, pour la pureté du langage et pour la délicatesse du style, sur presque tout ce qu'il y avait de plus éloquents orateurs à Rome. J'en fais exprès la remarque, après Cicéron, pour animer notre jeune noblesse à suivre un si bel exemple, en joignant

[1] Aul. Gell. lib. 1, cap. 10.

[2] « Quum (inquit Atticus) ad hanc eleganliam verborum « latinorum (quæ etiamsi orator non sis, et sis ingenuus « civis romanus, tamen necessaria est) adjungit illa ora- « toria ornamenta dicendi, tum videlur tanquam tabu- « las benè pictas collocare in bono lumine. » (Cic. in *Brut.* n. 252.)

[3] « Cæteri quàm benè atque emendate, nos etiam quàm « facilè atque celeriter eos confecerit, scimus. » (Hirt. *præf.* lib. 8, *de Bell. Gall.*)

[4] « Constat inter omnes nihil tam operosè ab alis esse « perfectum, quod non horum elegantiâ Commentariorum « superetur. » (Hirt. ibid.)

[1] « Audio (inquit Atticus) Cæsarem omnium fere « oratorum latinè loqui elegantissimè... Et ut esset per- « fecta illa bene loquendi laus, multis litteris, et iis qui- « dem reconditis et exquisitis, summoque studio et dili- « gentiâ est consecutus. » (Cic. in *Brut.* n. 252 et 253.)

à la louange du courage celle des talents de l'esprit et des belles connaissances. J'ai vu de jeunes seigneurs anglais qui m'ont fait l'honneur de me rendre visite, très-instruits dans les belles-lettres, tant grecques que latines, et fort versés dans l'étude de l'histoire. Ici la jalousie, ou pour parler plus juste, l'émulation est louable entre nation et nation. Nos jeunes Français ne le cèdent à aucune nation pour la vivacité et la solidité de l'esprit. Ils doivent se piquer, ce me semble, de ne céder en rien aux étrangers, et de ne point leur abandonner la gloire de l'érudition et du bon goût.

C'est à quoi César semble les exhorter. Ses Commentaires doivent être continuellement entre leurs mains. C'est le livre des gens de guerre. Dans tous les temps, les grands généraux l'ont regardé comme leur maître. La lecture de ce livre a toujours fait leur occupation et leurs délices. Ils y voient la pratique des règles de l'art militaire, soit pour les sièges, soit pour les batailles. Ils peuvent y apprendre aussi la manière de faire des mémoires, ce qui n'est pas un talent médiocre. Il serait à souhaiter que tous nos généraux missent par écrit régulièrement toutes les opérations des campagnes où ils ont commandé. Quel secours ne serait-ce point pour une histoire! quelle lumière pour la postérité! Y a-t-il rien de plus estimable que les mémoires de M. de Turenne, imprimés dans le second tome de sa vie, et que ceux de Jacques II, roi d'Angleterre, alors duc d'Yorck?

Hirtius acheva ce que César n'avait pu faire. Le huitième livre de la guerre des Gaules est de lui, aussi bien que ceux de la guerre d'Alexandrie et de celle d'Afrique. On doute qu'il soit l'auteur du livre qui traite de la guerre d'Espagne.

PATERCULUS.

Caïus, ou Publius, ou Marcus Velléius Paterculus florissait sous l'empire de Tibère. Il y a beaucoup d'apparence qu'il naquit l'an de Rome 735[1]. Ses ancêtres furent illustres par leur mérite et par leurs charges. Il était tribun des soldats lorsque Caïus César, petit-fils d'Auguste, s'aboucha avec le roi des Parthes dans une île de l'Euphrate[1]. Il commanda dans la cavalerie en Allemagne sous Tibère[2], et il accompagna ce prince pendant neuf années consécutives, dans toutes ses expéditions. Il en reçut des récompenses honorables. Il fut élevé à la préture l'année même qu'Auguste mourut[3].

On ne sait point précisément le temps où il commença à travailler à son histoire, ni ce qu'elle contenait. Le commencement en est perdu. Ce que nous en avons comprend un fragment de l'ancienne histoire grecque, avec l'histoire romaine, depuis la défaite de Persée jusqu'à la seizième année de Tibère. Il adresse son histoire à M. Vinicius, qui était alors consul. Il en promettait une plus étendue. Les voyages qu'il avait faits en diverses contrées auraient pu lui fournir des faits très-agréables et très-curieux.

Son style est très-digne du siècle où il vivait, qui était encore celui du bon goût et du beau langage. Il excelle surtout dans les portraits et les caractères. Je pourrai en citer quelques-uns à la fin de cet article.

On juge que sa narration est fidèle et sincère jusqu'au temps des Césars, ou dans les faits qui ne les intéressent point: car depuis ce temps-là, le désir de flatter Tibère lui fit omettre, ou déguiser, ou même altérer la vérité en diverses choses. Il accuse Germanicus de lâcheté, ou plutôt d'une molle complaisance pour les séditieux, pendant qu'il donne à beaucoup d'autres des louanges excessives[4]. *Quo quidem tempore... pleraque ignavé*[5] *Germanicus.*

On lui reproche avec justice d'avoir fait des éloges excessifs de Tibère. Les ménagements injustes pour les passions de cet empereur se font sentir, comme je l'ai déjà marqué, par le soin qu'il a de passer légèrement sur les actions éclatantes de Germanicus, d'en suppri-

[1] An. J. C. 11.

[1] Vell. Paterc. lib. 2, cap. 101.
[2] Ibid. cap. 104.
[3] Ibid. cap. 124.
[4] Lib. 2, cap. 125.
[5] Un savant interprète (*Boëclérus*) croit que ce passage est corrompu, et qu'il faut lire *gnavé*. Corriger ainsi le texte contre la foi des manuscrits, c'est deviner.

mer la plupart, et de donner des atteintes à la gloire d'Agrippine et des autres personnes que Tibère n'aimait pas.

Ce qu'on lui pardonne encore moins, c'est d'avoir accablé de louanges Séjan, qui causa tant de maux à l'empire, et de l'avoir représenté, malgré tous ses vices et tous ses crimes, comme un des plus vertueux personnages qu'ait jamais eus la république romaine. *Sejanus, vir antiquissimi moris, et priscam gravitatem semper humanitate temperans*[1].

Cela n'est encore rien en comparaison du panégyrique qu'il en fait dans la suite[2]. « Il « établit d'abord par plusieurs exemples la « nécessité où sont les princes de se faire ai- « der dans le gouvernement, et de s'associer « des coopérateurs qui partagent avec eux le poids des affaires. » *Raro eminentes viri non magnis adjutoribus ad gubernandam fortunam suam usi sunt..... Etenim magna negotia magnis adjutoribus egent.* Qui en doute? Il s'agit de faire un bon choix. Il passe ensuite à Séjan, et, après avoir relevé l'éclat de sa naissance, il le représente « comme un « homme qui sait tempérer l'austérité du « commandement par un air de douceur et « de sérénité; qui traite les affaires les plus « épineuses sans presque paraître s'en occu- « per; qui ne s'arroge rien, et par là atteint à « tout; qui se met toujours dans son esprit « au-dessous de l'estime qu'on a de lui dans « le public; dont le visage et les dehors pa- « raissent tranquilles, pendant qu'au fond les « soins de l'état ne lui laissent aucun repos. « C'est le jugement uniforme que portent de « ce sage ministre et la cour et la ville, et le « prince et les citoyens. » *Virum severitatis lætissimæ, hilaritatis priscæ; actu otiosis simillimum; nihil sibi vindicantem, eoque assequentem omnia; semper infra aliorum æstimationes se metientem; vultu vitâque tranquillum, animo exsomnem. In hujus virtutum æstimationem jampridem judicia civitatis cum judiciis principis certant.* Quel amour du bien public, si l'on en croit cet historien! quelle application au travail! quel zèle pour les intérêts du prince et de l'état! quel caractère aimable au milieu des soins les plus accablants! quel désintéressement! quelle modestie! en un mot quel assemblage des plus grandes vertus, attesté généralement par des suffrages unanimes!

Pour voir ce qu'il en faut penser, considérons un second portrait du même Séjan de la main d'un autre peintre qui n'était point à ses gages, et qui ne fut jamais soupçonné de flatterie : c'est Tacite, dont nous parlerons bientôt.

« Sejanus Tiberium variis artibus devinxit adeò [1], ut obscurum adversùs alios, sibi uni incautum intectumque efficeret : non tam solertiâ (quippè iisdem artibus victus est), quàm deùm irâ in rem romanam, cujus pari exitio viguit, ceciditque. Corpus illi laborum tolerans; animus audax; sui obtegens; in alios criminator : juxtà adulatio et superbia; palàm compositus pudor, intus summa apiscendi libido, ejusque causâ modò largitio et luxus, sæpè industria ac vigilantia, haud minùs noxiæ, quotiens parando regno finguntur. »

« Séjan gagna si bien l'esprit de Tibère par « divers artifices, que ce prince, couvert et « impénétrable pour tous les autres, n'avait « rien de caché ni de secret pour lui : ce qui « ne doit pas être principalement attribué « aux ruses et aux artifices de ce ministre, « puisqu'il tomba dans les mêmes piéges, et « périt par la voie de la fraude et de l'arti- « fice; mais plutôt à la colère des dieux contre « l'empire romain, à qui sa faveur et sa dis- « grâce furent également funestes. Il avait « une force de corps capable de supporter « les plus grandes fatigues. Le caractère de « son esprit était l'audace, l'adresse à se ca- « cher, et une noire malignité envers les au- « tres. Il était en même temps flatteur jusqu'à « la bassesse, et fier jusqu'à l'insolence : plein « de modestie et de retenue en apparence, « mais au dedans dévoré d'ambition. Les « moyens pour parvenir à son but étaient, « tantôt le luxe et la dépense, tantôt la vi- « gilance et l'application aux affaires; vertus « aussi dangereuses que les vices mêmes, « quand on en prend les dehors pour usurper « une puissance illégitime. »

[1] Sib. 2, cap. 116.

[2] Ibid. cap. 2 et 128

[1] Tacit. Ann. lib. 4, cap. 1.

Digitized by Google

Pour réunir tout en un mot, Séjan, si fort vanté dans Paterculus, était un fléau de la colère des dieux contre l'empire romain : *Deûm irâ in rem romanam*. Ceux qui sont en place, qui sont maîtres des grâces et dispensateurs des bienfaits, peuvent juger par là du cas qu'ils doivent faire des louanges qu'on leur prodigue avec si peu de mesure, et souvent avec si peu de pudeur.

J'ai dit que Paterculus excellait surtout dans les portraits et les caractères. Il y en a de courts, qui ne sont pas les moins beaux, et plusieurs qui sont plus étendus. J'en rapporterai de l'une et de l'autre sorte.

Marius.

« Hirtus atque horridus, vitâque sanctus; quantùm bello optimus, tantùm pace pessimus [1]; immodicus gloriæ, insatiabilis, impotens, semperque inquietus. »

« Marius avait quelque chose de dur et de « sauvage dans le caractère : ses mœurs étaient « austères, mais irrépréhensibles : excellent « dans la guerre, détestable dans la paix ; avide « ou plutôt insatiable de gloire ; violent dans « ses projets ; toujours inquiet, et incapable « de souffrir le repos. »

Sylla

« Adeò Sylla dissimilis fuit bellator ac victor [2], ut, dum vincit, justissimo lenior; post victoriam, audito fuerit crudelior. »

« Rien ne fut plus différent que Sylla fai- « sant la guerre, et le même Sylla devenu « vainqueur. Pendant la guerre, il fut doux « jusqu'à l'excès ; après la victoire, cruel jus- « qu'à la barbarie. »

Mithridate.

« Mithridates, ponticus rex [3] : vir neque silendus, neque dicendus sine curâ. Bello acerrimus, virtute eximius; aliquandò fortunâ, semper animo maximus : consiliis dux, miles manu, odio in Romanos Annibal. »

« Mithridate, roi de Pont, dont il est diffi- « cile et de se taire et de parler ; d'une valeur « extrême, grand par une brillante fortune dans « certains temps de sa vie, toujours par le cou- « rage et l'élévation des sentiments : général « pour le conseil et les résolutions, soldat « pour les coups de main, un second Annibal « par sa haine contre les Romains. »

Mécène

« C. Mecœnas, equestri sed splendido genere natus [1] : vir, ubi res vigiliam exigeret, sanè exsomnis, providens, atque agendi sciens; simul verò aliquid ex negotio remitti posset, otio ac mollitiis penè ultra feminam fluens. »

« Mécène descendait d'une famille de sim- « ples chevaliers, mais illustre et ancienne. « S'il était besoin de vigilance, on le voyait « actif, toujours en mouvement, pensant à « tout, se refusant même le sommeil. Dès « que les affaires lui donnaient du relâche, « plus mou presque qu'une femme, il se « livrait tout entier au plaisir et aux char- « mes de l'oisiveté. »

Scipion Emilien.

« P. Scipio Æmilianus [2], vir avitis P. Africani paternisque L. Pauli virtutibus simillimus, omnibus belli ac togæ dotibus, ingeniique ac studiorum eminentissimus seculi sui : qui nihil in vitâ nisi laudandum aut fecit, aut dixit, ac sensit....., Tam elegans liberalium studiorum omnisque auctor et admirator fuit [3], ut Polybium Panætiumque, præcellentes ingenio viros, domi militiæque secum habuerit. Neque enim quisquam hoc Scipione elegantiùs intervalla negotiorum otio dispunxit : semperque aut belli aut pacis serviit artibus : semper in-

[1] Lib. 2, cap. 9.
[2] Lib. 2, cap. 25
[3] Ibid. cap. 18.

[1] Lib. 1, cap. 18.
[2] Lib. 1, cap. 12.
[3] Ibid. cap. 13



Digitized by Google

ter arma ac studia versatus, aut corpus periculis, aut animum disciplinis exercuit. »

« Scipion Emilien, également recommandable par toutes les qualités qui peuvent illustrer la robe et l'épée, faisait revivre en sa personne les vertus de Scipion l'Africain, son aïeul, et de Paul Emile, son père. Il était le premier homme de son siècle pour l'esprit et le goût des sciences. Actions, discours, sentiments, on ne vit rien que de louable en lui pendant tout le cours de sa vie... Plein d'estime et d'admiration pour les belles-lettres et pour les sciences, où il excellait lui-même, il avait toujours avec lui, tant en paix qu'en guerre, Panétius et Polybe, deux illustres savants. Personne ne savait mieux que lui entremêler le repos et l'action, ni mettre à profit avec plus de délicatesse et de goût les vides que lui laissaient les affaires. Partagé entre les armes et les livres, entre les travaux militaires du camp et les occupations paisibles du cabinet, ou il exerçait son corps par les fatigues de la guerre, ou il cultivait son esprit par l'étude des sciences. »

Caton d'Utique.

« M. Cato, genitus proavo M. Catone, principe illo familiæ Porciæ[1] : homo virtuti simillimus, et per omnia ingenio diis quàm hominibus propior : qui nunquàm rectè fecit, ut facere videretur, sed quia aliter facere non poterat ; cuique id solum visum est rationem habere, quod haberet justitiam, omnibus humanis vitiis immunis, semper fortunam in suâ potestate habuit. »

« Caton d'Utique eut pour bisaïeul Caton le censeur, ce chef illustre de la famille Porcienne. Plus semblable par son caractère aux dieux qu'aux hommes, on pouvait le regarder comme le portrait vivant de la vertu. Il ne fit jamais rien de vertueux pour le paraître, mais parce qu'il ne pouvait pas faire autrement. Il ne trouvait rien de raisonnable que ce qui était juste. Exempt de tous les défauts humains, il demeura toujours maître de la fortune, sans jamais lui céder. »

[1] Lib. 2, cap. 35.

Pompée.

« Innocentiâ eximius, sanctitate præcipuus[1], eloquentiâ medius : potentiæ, quæ honoris causâ ad eum deferretur, non ut ab eo occuparetur, cupidissimus. Dux bello peritissimus ; civis in togâ (nisi ubi vereretur ne quem haberet parem) modestissimus. Amicitiarum tenax, in offensis exorabilis, in reconciliandâ gratiâ fidelissimus, in accipiendâ satisfactione facillimus. Potentiâ suâ nunquàm, aut rarò, ad impotentiam usus : penè omnium vitiorum expers, nisi numeraretur inter maxima, in civitate liberâ dominâque gentium indignari, quum omnes cives jure haberet pares, quemquam æqualem dignitate conspicere. »

« Pompée était de mœurs très-pures, d'une probité irréprochable, d'une éloquence médiocre ; très-avide de distinctions et d'emplois, pourvu qu'on les lui déférât volontairement et par honneur, mais non jusqu'à les envahir par force ; général très-habile dans la guerre, citoyen très-modéré pendant la paix, sinon lorsqu'il craignait que quelqu'un ne devînt son égal ; ami constant, facile à pardonner les injures, de bonne foi lorsqu'il se réconciliait, et n'exigeant point les satisfactions à la rigueur. Il n'usa jamais ou rarement de son pouvoir pour commettre des injustices et des violences. On aurait pu dire qu'il était exempt de tous les vices, si ce n'en était un très-grand dans une ville libre, maîtresse de toutes les nations, où de droit tous les citoyens sont égaux, de ne pouvoir souffrir qu'aucun l'égalât en crédit et en autorité. »

César.

« Cæsar formâ omnium civium excellentissimus[2], vigore animi acerrimus, munificentiæ effusissimus, animo super humanam et naturam

[1] Lib. 2, cap. 29.
[2] Lib. 2, cap. 41.

Digitized by Google

et fidem evectus, magnitudine consiliorum, celeritate bellandi, patientiâ periculorum, Magno illi Alexandro, sed sobrio neque iracundo, simillimus : qui denique semper et somno et cibo in vitam, non in voluptatem, uteretur. »

« César, le mieux fait d'ailleurs de tous les « Romains, l'emportait sur eux par la force « et l'étendue d'un génie supérieur, par une « générosité et une magnificence portée jus- « qu'à la profusion ; enfin il paraissait élevé « au-dessus de l'homme par un esprit et un « courage qui passent toute croyance. La « grandeur de ses projets, sa rapidité dans la « manière de faire la guerre, sa hardiesse in- « trépide à affronter les dangers, l'ont rendu « tout à fait semblable à Alexandre-le-Grand, « mais à Alexandre encore sobre et maître de « colère. Il usait de la nourriture et du som- « meil, non pour le plaisir, mais uniquement « pour satisfaire aux besoins de la nature. »

TACITE.

Tacite (*C. Cornelius Tacitus*) était plus âgé que Pline le jeune, qui était né en l'an de Jésus-Christ 61.

Vespasien commença à l'élever aux dignités : Tite continua, et Domitien y en ajouta de plus grandes. Il fut préteur sous ce dernier, et consul sous Nerva, subrogé à Verginius Rufus [1], dont il fit le panégyrique.

Il épousa la fille de Cn. Julius Agricola [2], célèbre par la conquête de l'Angleterre. Il était hors de Rome depuis quatre ans avec sa femme, lorsque Agricola mourut [3]. Lipse croit que Tacite laissa des enfants, parce que l'empereur Tacite se disait descendu de lui ou de la même famille.

Les lettres ont rendu Tacite plus illustre que ses dignités. Il plaida [4], même après avoir été consul, avec une grande réputation d'éloquence, dont le caractère particulier était la gravité et la majesté. Il avait été fort estimé dès ses premières années.

[1] Plin. lib. 2, epist. 1.
[2] An. J. C. 77 ou 78.
[3] An. 93. — Vopisc. in vitâ Tacit.
[4] Plin. lib. 2, ép. 1 et 11.

Pline le jeune fut un de ses premiers admirateurs [1], et ils s'unirent ensemble par une amitié très-étroite. Ils se corrigeaient mutuellement leurs ouvrages : grand secours pour un auteur ! Je l'éprouve tous les jours avec une vive reconnaissance; et je sens bien que je dois le succès de mon travail à un pareil secours, que me rendent des amis également éclairés et affectionnés.

Il paraît [2] que Tacite avait donné au public quelques harangues ou plaidoyers. Il avait fait aussi quelques vers. Il nous est resté de lui une lettre parmi celles de Pline.

Mais on ne le connaît aujourd'hui que par ce qu'il a écrit sur l'histoire, à laquelle saint Sidoine [3] dit qu'il ne s'appliqua qu'après avoir tâché inutilement de porter Pline à l'entreprendre.

Il composa sa *Description de l'Allemagne* [4] durant le second consulat de Trajan : du moins il y a lieu de le conjecturer ainsi.

*La vie d'Agricola* son beau-père paraît aussi, par la préface, être un de ses premiers ouvrages, et faite au commencement de Trajan. Il emploie une partie de cette préface à décrire les temps orageux d'un règne cruel et ennemi de toute vertu : *sæva et infesta virtutibus tempora*. C'était celui de Domitien. Il la conclut en marquant « qu'il consacre cet « écrit à la gloire d'Agricola son beau-père ; « et il ajoute qu'il espère que le sentiment de « respect et de reconnaissance qui l'a porté à « entreprendre cet ouvrage le fera paraître « louable, ou du moins excusable. » *Hic interim liber honori Agricolæ soceri mei destinatus, professione pietatis aut laudatus erit, aut excusatus.*

Il entre ensuite en matière, et expose les principales circonstances et les principales actions de la vie de son beau-père. Cet écrit est un des plus beaux et des plus précieux morceaux de l'antiquité. Les gens de guerre, les courtisans, les magistrats y peuvent trouver d'excellentes instructions.

Le grand ouvrage de Tacite est celui dans lequel il avait écrit l'histoire des empereurs [5],

[1] Id. lib. 7, epist. 2. — Id. lib. 8, epist. 7
[2] Ibid. lib. 9, epist. 10.
[3] Sidon. lib. 4, epist. 22.
[4] De Germ. cap. 37.
[5] Tacit. Hist. lib. 1, cap. 1.

Digitized by Google

en commençant à la mort de Galba et finissant à celle de Domitien : c'est ce que nous appelons ses *Histoires*. Mais des vingt-huit ans que cette histoire contenait depuis l'an 69 jusqu'en 96, il ne nous reste que l'année 69 et une partie de 70. Pour composer cet ouvrage[1], il demandait des mémoires aux particuliers, comme il en demanda à Pline le jeune sur la mort de son oncle. Et ceux[2] qui étaient bien aises que la postérité les connût lui en envoyaient d'eux-mêmes; ce quo nous voyons par le même Pline, qui espéra de s'immortaliser par ce moyen. Les lettres qu'il lui en écrivit semblent être de l'an 102 ou 103; et l'on peut juger par là du temps auquel Tacite travaillait à cet ouvrage.

Il avait dessein[3], après l'avoir achevé, si Dieu lui conservait la vie, de faire aussi l'histoire de Nerva et de Trajan : temps heureux, dit-il, où l'on pouvait penser co qu'on voulait, et dire ce qu'on pensait. *Rarâ temporum felicitate, ubi sentire quæ velis, et quæ sentias dicere licet.* Mais il ne paraît pas qu'il ait exécuté ce projet.

Au lieu de cela, il reprit l'histoire romaine depuis la mort d'Auguste jusqu'à Galba; et c'est ce qu'il appelle lui-même ses *Annales*, parce qu'il tâchait d'y marquer tous les événements sur leur année, ce qu'il n'observe pas néanmoins toujours quand il rapporte quelque guerre.

Dans un endroit de ces annales[4], il renvoie à l'histoire de Domitien, qu'il avait écrite auparavant : ce qui marque que les *Histoires* sont antérieures aux *Annales*, quoique celles-ci soient placées les premières. Aussi l'on remarque que le style de ses Histoires est plus fleuri et plus étendu, sans doute parce que, porté naturellement à la concision, il se fortifiait de plus en plus dans cette habitude à mesure qu'il écrivait davantage. Des quatre empereurs dont Tacite avait écrit l'histoire dans ses Annales, savoir Tibère, Caligula, Claude, Néron, il n'y a que le premier et le dernier dont nous ayons l'histoire à peu près entière : encore nous manque-t-il trois années de Tibère et les dernières de Néron. Caligula est perdu tout entier, et nous n'avons que la fin de Claude.

Il avait dessein d'écrire aussi l'histoire d'Auguste : mais saint Jérôme[1] paraît n'avoir connu de lui que ce qu'il avait fait depuis la mort de ce prince jusqu'à celle de Domitien : ce qui, dit-il, faisait trente livres.

Si ce que Quintilien dit d'un historien célèbre de son temps, qu'il ne nomme point, doit s'entendre de Tacite, comme quelques auteurs l'ont cru, il paraîtrait qu'il aurait été obligé de retrancher des endroits trop libres et trop hardis. Voici le passage de Quintilien : « Il « est un historien qui vit encore pour la « gloire de notre siècle[2], et qui mérite de « vivre éternellement dans la mémoire des « siècles à venir. On le nommera un jour : « maintenant on voit bien de qui je veux par- « ler. Ce grand homme a des admirateurs et « peu d'imitateurs, l'amour de la vérité lui « ayant nui, quoiqu'il ait supprimé une partie « de ce qu'il avait écrit. Dans ce qui est resté « on ne laisse pas de sentir parfaitement un « génie élevé, et une façon de penser hardie « et généreuse. »

Il est fâcheux qu'on ne soit pas plus instruit des circonstances de la vie d'un écrivain si célèbre. On ne sait rien non plus de sa mort[3]. L'empereur Tacite, qui tenait à honneur do descendre de la famille de notre historien, ordonna qu'on mît ses ouvrages dans toutes les bibliothèques, et qu'on en fît tous les ans dix copies aux dépens du public, afin qu'elles fussent plus correctes. C'était une sage et louable précaution, qui aurait dû, ce semble, nous conserver en entier un ouvrage si digne dans toutes ses parties de passer à la postérité.

Tacite se vante d'avoir écrit sans haine et sans prévention, *sine irâ et studio*, et d'avoir suivi en tout l'exacte vérité, ce qui est le principal devoir d'un historien. Pour remplir ce

[1] Plin. lib. 6, epist. 18.
[2] Id. ibid.
[3] Tacit. Hist. lib. 1, cap. 1.
[4] Annal. lib. 11, cap. 11

[1] Hieron. Zachar.
[2] « Superest adhuc, et exornat ætatis nostræ gloriam, « vir seculorum memoriâ dignus, qui olim nominabitur, « nunc intelligitur. Habet amatores, nec imitatores, ut « libertas, quanquam circumcisis quæ dixisset, ei nocue- « rit; sed elatum abundè spiritum et audaces sententias « deprehendas etiam in iis quæ manent. » ( Quintr. lib 18, cap. 1. )
[3] Vopisc. in vitâ Tacit. imper. [§ 10.]

devoir, Tacite aurait eu besoin, non-seulement d'un grand amour pour le vrai, mais d'un discernement très-fin et de beaucoup de précaution. « Car il remarque lui-même, en parlant « des histoires de Tibère, de Caïus, de Claude, « de Néron, que, soit qu'elles fussent écrites « de leur vivant, ou peu après leur mort, la « fausseté y régnait également, parce que la « crainte avait dicté les unes, et la haine les « autres. » [1] *Florentibus ipsis, ob metum falsæ; postquàm occiderunt, recentibus odiis compositæ sunt.* — « Il y a, dit-il ailleurs, « deux grands défauts qui donnent atteinte à « la vérité : la fureur de louer outrément les « puissances pour leur plaire, le plaisir secret « d'en dire du mal pour se venger. Il ne faut « pas s'attendre que de tels historiens, qui « sont ou flatteurs ou ennemis déclarés, mé- « nagent fort l'estime de la postérité. » *Veritas*[2] *pluribus modis infracta..... libidine assentandi, aut rursus odio adversùs dominantes. Ita neutris cura posteritatis, inter infensos vel obnoxios.* — « On est choqué d'une « basse flatterie, parce qu'elle sent la servitu- « de; mais on ouvre volontiers ses oreilles à la « médisance, dont la malignité se couvre d'un « air de liberté. » *Sed ambitionem scriptoris facilè adverseris, obtrectatio et livor pronis auribus accipiuntur : quippe adulationi fœdum crimen servitutis, malignitati falsa species libertatis inest.* — Tacite promet de s'écarter de ces deux excès, et proteste d'une fidélité à l'épreuve de toute séduction. *Incorruptam fidem professis, nec amore quisquam et sine odio dicendus est.*

Le morceau du règne de Tibère passe pour le chef-d'œuvre de Tacite par rapport à la politique. Le reste de son histoire, dit-on, pouvait être composé par un autre que par lui; et Rome ne manquait pas de déclamateurs pour dépeindre les vices de Caligula, la stupidité de Claude, et les cruautés de Néron. Mais, pour écrire la vie d'un prince comme Tibère, il fallait un historien comme Tacite, qui pût démêler toutes les intrigues du cabinet, assigner les causes véritables des événements, et discerner le prétexte et l'apparence d'avec la vérité.

[1] Annal. lib. 1, cap. 1.
[2] Histor. lib. 1, cap. 1.

Il est utile et important, je l'avoue, de démasquer les fausses vertus; de pénétrer dans les ténèbres où l'ambition et les autres passions se cachent, et de mettre les vices et les crimes dans tout leur jour pour en inspirer de l'horreur. Mais n'est-il point à craindre qu'un historien qui affecte presque partout de fouiller dans le cœur humain, et d'en sonder les replis les plus cachés, ne donne ses idées et ses conjectures pour des réalités, et ne prête souvent aux hommes des intentions qu'ils n'ont point eues, et des desseins auxquels ils n'ont jamais pensé? Salluste ne manque pas de jeter dans son histoire des réflexions de politique; mais il le fait avec plus d'art et de réserve, et par là se rend moins suspect. Il semble que Tacite, dans l'histoire des empereurs, est plus attentif à faire apercevoir le mal qu'à montrer le bien, ce qui vient peut-être de ce que ceux dont nous avons les vies sont presque tous de mauvais princes.

Pour ce qui regarde le style de Tacite, on ne peut pas nier qu'il ne soit fort obscur; il est même quelquefois dur, et n'a pas toute la pureté des bons auteurs de la langue latine. Mais il excelle à renfermer de grands sens en peu de mots, ce qui donne à son discours une force, une énergie, une vivacité toute particulière. Il excelle encore à peindre les objets, tantôt d'une manière plus courte, tantôt avec plus d'étendue, mais toujours avec de vives couleurs qui rendent sensible ce qu'il décrit, et (ce qui est son caractère propre) qui font beaucoup plus penser qu'il ne dit. Quelques exemples en convaincront mieux que mes paroles. Je les tirerai seulement de la vie d'Agricola.

ENDROITS DE TACITE PLEINS DE VIVACITÉ.

1. Tacite parle des peuples de la Grande-Bretagne, qui fournissaient volontiers les levées, payaient les tributs, et satisfaisaient à toutes les autres charges, quand les gouverneurs envoyés de Rome les conduisaient avec douceur, « mais qui souffraient avec peine les « traitements durs et violents, assez domptés « pour obéir, non pour être traités en es- « claves. » *Has (injurias) ægrè tolerant*[1], *jam*

[1] Cap. 13

*domiti ut pareant, nondùm ut serviant.*

2. « Agricola s'étant appliqué, dès la pre-« mière année, à arrêter ces désordres, remit « la paix en honneur chez ces peuples, la-« quelle auparavant, soit par la négligence, « soit par la connivence des gouverneurs, était « autant appréhendée que la guerre. » *Hæc primo statim anno comprimendo*[1], *egregiam famam paci circumdedit, quæ, vel incuriâ, vel tolerantiâ priorum, haud minùs quàm bellum timebatur.*

3. La réception d'Agricola par Domitien, au retour de ses glorieuses campagnes, est un des beaux endroits de Tacite, mais dont on ne peut rendre la vivacité dans une traduction. *Exceptus brevi osculo*[2], *et nullo sermone, turbæ servientium immixtus est.* «Après une « embrassade froide, sans que l'empereur lui « dît un mot, il se confondit dans la foule « des courtisans. »

4. Il en faut dire autant de ce qui suit immédiatement. Agricola, qui connaissait parfaitement le génie de la cour, et qui savait combien la réputation d'un homme de guerre qui a réussi est à charge à ces courtisans oisifs et sans mérite, pour en tempérer l'éclat, et pour amortir l'envie, se réduisit à une vie tranquille et retirée. *Cæterùm, ut militare nomen, grave inter otiosos, aliis virtutibus temperaret, tranquillitatem atque otium penitus auxit.* — « Il avait un équipage mé-« diocre, se rendait affable à tout le monde, « et marchait accompagné seulement d'un ou « de deux amis; de sorte que le grand nombre, « qui a coutume de juger du mérite des « hommes par l'éclat et la magnificence de « leur train, après avoir vu et considéré Agri-« cola, se demandait si c'était donc là cet « homme si célèbre, et peu le reconnaissaient « sous cet extérieur. » *Cultu modicus, sermone facilis, uno aut altero amicorum comitatus : adeò ut plerique, quibus magnos viros per ambitionem æstimare mos est, quærerent famam, pauci interpretarentur.* Quel moyen de rendre ces deux dernières phrases, *quærerent famam, pauci interpretarentur,* qui ont un sens profond, et qu'il faut presque deviner. L'historien y a préparé en disant qu'on ne juge ordinairement des grands hommes que par l'éclat extérieur qui les environne : *plerisque magnos viros per ambitionem æstimare mos est.* Il distingue deux sortes de spectateurs. Les uns, qui faisaient le grand nombre, en voyant la modestie de l'extérieur d'Agricola, cherchaient sur quoi pouvait être fondée sa réputation, n'en apercevant pas les marques ordinaires : *ut plerique quærerent famam.* D'autres, et ils étaient en très-petit nombre, s'élevant au-dessus des préjugés populaires, comprenaient qu'un grand mérite pouvait être caché sous des dehors simples et modestes, et que l'un n'était pas incompatible avec l'autre : *pauci interpretarentur.*

5. Tacite mêle quelquefois aux faits qu'il expose, des réflexions bien sensées : c'est ce qu'il fait d'une manière merveilleuse, en relevant la sagesse et la modération avec laquelle Agricola ménageait et adoucissait l'humeur violente de Domitien, quoiqu'il en eût reçu beaucoup de mauvais traitements.

« Proprium humani ingenii est, odisse quem læseris[1]. Domitiani verò natura præceps in iram, et quò obscurior, eò irrevocabilior, moderatione tamen prudentiâque Agricolæ leniebatur : quia non contumaciâ, neque inani jactatione libertatis, famam fatumque provocabat. Sciant quibus moris illicita mirari, posse etiam sub malis principibus magnos viros esse, obsequiumque ac modestiam, si industria ac vigor adsint, eò laudis excedere, quò plerique per abrupta, sed in nullum reipublicæ usum, ambitiosâ morte inclaruerunt. »

« Quoique ce soit le propre de l'homme de « haïr celui qu'on a offensé, et que Domitien « fût d'un naturel violent, et d'autant plus ir-« réconciliable, que sa haine et sa colère « étaient plus cachées, Agricola savait l'a-« doucir par sa modération et sa prudence, « parce qu'il ne provoquait point le courroux « du prince, et n'allait point au trépas et à la « réputation par une vaine et fière affectation « de liberté qui tient de la révolte. Que ceux « qui n'admirent qu'une générosité téméraire

[1] Cap. 20.

[2] Cap. 40.

[1] Cap. 42.

Digitized by Google

« apprennent par son exemple qu'il peut y « avoir de grands hommes sous de mauvais « princes ; et que la soumission et la modestie, « si elles sont soutenues d'une vigueur et « d'une activité propre aux grandes affaires, « peuvent arriver au même point de gloire où « tendent la plupart des hommes par des pro- « cédés hardis et violents, sans aucun avan- « tage pour le bien public, et sans autre fruit « pour eux-mêmes que de se signaler par une « chute éclatante. »

QUINTE-CURCE. (Quintus Curtius Rufus.)

J'ai déjà remarqué ailleurs qu'on ne sait point précisément dans quel temps Quinte-Curce a vécu. C'est le sujet d'une grande dispute parmi les savants ; les uns le plaçant sous Auguste ou Tibère, d'autres sous Vespasien, quelques-uns sous Trajan.

Il a écrit l'Histoire d'Alexandre-le-Grand en dix livres, dont les deux premiers ne sont pas venus jusqu'à nous : ils ont été suppléés par Freinshémius. Son style est fleuri, agréable, rempli de réflexions sensées et de harangues fort belles, mais pour l'ordinaire trop longues, et qui sentent quelquefois le déclamateur. Ses pensées, ingénieuses et souvent très-solides, ont néanmoins un éclat et un brillant affecté, qui ne paraît pas marqué tout à fait au coin du siècle d'Auguste. Il serait assez étonnant que Quintilien, dans le dénombrement qu'il fait des auteurs latins, n'eût fait aucune mention d'un historien aussi recommandable que Quinte-Curce, s'il avait vécu avant lui.

On lui reproche plusieurs défauts d'ignorance par rapport à l'astronomie, à la géographie, aux dates des événements, et même aux effets de la nature les plus connus, comme d'avoir pensé que la lune s'éclipse indifféremment quand elle est nouvelle et quand elle est pleine. *Lunam deficere, cùm aut terram subiret, aut sole premeretur*[1].

Nous avons une excellente traduction de Quinte-Curce par M. de Vaugelas.

[1] Lib. 4, cap. 10.

SUÉTONE (Caius Suetonius Tranquillus.)

Suétone était fils de Suétonius Lénis[1], tribun de la treizième légion, qui se trouva à la journée de Bédriac, où les troupes de Vitellius vainquirent celles d'Othon. Il a fleuri sous l'empire de Trajan, et sous celui d'Adrien.

Pline le jeune l'aimait beaucoup, et voulait l'avoir toujours auprès de lui[2]. Il dit que plus il le connaissait, plus il l'aimait, à cause de sa probité, de son honnêteté, de sa bonne conduite, de son application aux lettres, de son érudition ; et il lui rendit plusieurs services.

Suétone composa un fort grand nombre de livres, qui sont presque tous perdus. Il ne nous reste que son histoire des douze premiers empereurs, et une partie de son traité des illustres grammairiens et rhéteurs.

Cette histoire est fort estimée par les savants. Elle s'attache beaucoup moins aux affaires de l'empire qu'à la personne des empereurs, dont elle fait connaître les actions particulières, la conduite domestique, et toutes les inclinations tant bonnes que mauvaises. Suétone n'observe point l'ordre des temps, et jamais l'histoire ne fut plus différente des annales que celle-ci. Il réduit tout à certains chefs généraux, et met ensemble ce qui se rapporte à chaque chef. Son style est fort simple, et l'on voit bien qu'il a plus recherché la vérité que l'éloquence. On lui reproche avec raison d'avoir donné trop de licence à sa plume, et d'avoir été aussi libre et aussi peu mesuré dans ses récits que les empereurs dont il fait l'histoire l'avaient été dans leur vie.

FLORUS.

On croit que Florus pouvait être Espagnol[3], de la famille des Sénèques, et avoir eu les noms de *L. Annæus Seneca* par la naissance, et de *L. Julius Florus*, par adoption. Nous avons de lui un abrégé de l'histoire romaine en quatre livres, depuis le règne de Romulus jusqu'au

[1] Suet. in Oth. cap. 10.
[2] Plin. lib. 10, epist. 100.
[3] Vossius.

Digitized by Google

temps d'Auguste, qui paraît écrit sous Trajan. Il n'a point le défaut ordinaire des abrégés, d'être sec, décharné et ennuyeux. Le style en est élégant, agréable, et tient quelque chose de la vivacité poétique; mais on y trouve en quelques endroits trop d'emphase et de pompe, et quelquefois même de l'enflure. Ce n'est point un abrégé de Tite-Live, avec qui souvent il ne s'accorde pas. Nous avons déjà dit qu'on doute avec fondement que les épitomes ou sommaires qui sont à la tête des livres de Tite-Live soient de Florus.

JUSTIN.

On croit que c'est à Tite Antonin que Justin a adressé son abrégé de l'histoire de Trogus Pompéius : mais on n'en peut rien assurer, y ayant plusieurs empereurs du nom d'Antonin. Trogus Pompéius est mis entre les illustres écrivains du temps d'Auguste. On le place entre les historiens du premier mérite, avec Tite-Live, Salluste et Tacite. Son ouvrage était d'une étendue immense, et comprenait en quarante-quatre livres toute l'histoire grecque et romaine jusqu'au temps d'Auguste. Justin en a fait l'abrégé en autant de livres; en quoi il nous a rendu un mauvais service, s'il est vrai que cet abrégé soit la cause de la perte de l'original. On peut juger combien le style de Trogue était pur et élégant, par la harangue de Mithridate à ses troupes, que Justin a insérée tout entière dans son trente-huitième livre. Elle est fort longue, mais indirecte; car Justin nous fait remarquer que Trogue n'approuvait pas que Tite-Live et Salluste eussent fait entrer dans leurs histoires des harangues directes. C'est à la fin de cette harangue que Mithridate, après avoir représenté à ses soldats qu'il les conduit, non plus dans les solitudes affreuses de la Scythie, mais dans le pays de l'univers le plus fertile et le plus opulent, ajoute : « Que l'Asie les attend avec impatience, et semble les appeler à haute voix « et leur tendre les bras; tant la rapacité des « proconsuls, les violences des gens d'affaires, « les mauvaises chicanes qu'on leur suscite « dans les tribunaux, leur ont inspiré de haine « et d'aversion pour les Romains. » *Tantumque se avida exspectat Asia, ut etiam vocibus vocet : adeò illis odium Romanorum incussit rapacitas proconsulum, sectio publicanorum, calumniæ litium.* Le style de Justin est net, intelligible, agréable : on y rencontre de temps en temps de belles pensées, de solides réflexions, et des descriptions fort vives. A l'exception d'un petit nombre de mots ou de locutions, la latinité y est assez pure, et il y a beaucoup d'apparence qu'il a employé ordinairement les propres termes et les phrases même de Trogus.

AUTEURS DE L'HISTOIRE AUGUSTE.

On appelle *Histoire auguste* celle de six auteurs latins qui ont écrit les vies des empereurs romains depuis Adrien jusqu'à Carin. Ces auteurs sont Spartien, Lampride, Vulcace, Capitolin, Pollion, et Vopisque. Ils ont tous vécu sous Dioclétien, quoique quelques-uns aient encore écrit sous ses successeurs. Je n'entrerai point dans le détail de leurs ouvrages, qui n'ont point de rapport à mon histoire.

AURÈLE VICTOR.

Aurèle Victor a vécu sous le règne de Constance, et longtemps encore après. On croit qu'il était Africain. Il était né à la campagne, d'un père fort pauvre et sans lettres. Il paraît qu'il était encore païen quand il écrivit. Son histoire des empereurs commence à Auguste, et va jusqu'à la vingt-troisième année de Constance.

Nous avons encore du même auteur un abrégé des Vies des hommes illustres, presque tous Romains, depuis Procas jusqu'à Jules César. D'autres attribuent ce petit ouvrage à Cornélius Népos, à Æmilius Probus, etc. : mais Vossius soutient qu'il est d'Aurèle Victor. Ces abrégés ne contiennent presque que des noms propres et des dates, et par cette raison conviennent peu à des enfants, qui ne peuvent pas y prendre beaucoup de latinité.

AMMIEN MARCELLIN.

Ammien Marcellin était Grec de nation,

Digitized by Google

d'une famille considérable dans la ville d'Antioche. Il servit longtemps dans les armées romaines du temps de Constance. Il quitta ensuite la milice, et se retira à Rome, où il écrivit son histoire, qu'il divisa en trente et un livres. Elle s'étendait depuis Nerva où finit Suétone, jusqu'à la mort de Valens. Nous n'en avons aujourd'hui que les dix-huit derniers livres, qui commencent à la fin de l'année 353, immédiatement après la mort de Magnance. Quoiqu'il fût Grec, il l'écrivit en latin, mais en un latin qui sent beaucoup son grec et son soldat. Ce défaut est compensé, dit Vossius, par les autres qualités de l'auteur, qui est grave, sérieux, prudent, très-sincère, et très-amateur de la vérité. On voit bien qu'il est zélé pour les idoles, et pour ceux qui les adoraient, particulièrement pour Julien l'Apostat dont il fait son héros; et, au contraire, il paraît fort ennemi de Constance. Cependant il ne laisse pas de montrer de l'équité à l'égard de l'un et de l'autre.

EUTROPE.

Eutrope a écrit son abrégé de l'histoire romaine sous Valentinien et Valens, mais par ordre du dernier, à qui il l'adresse. A en juger par son style, on pourrait croire qu'il était plutôt Grec que Romain.

## CHAPITRE III.

### DES ORATEURS.

### AVANT-PROPOS.

Il me reste à traiter ici de la partie des belles-lettres qui a le plus de beauté, de solidité, de grandeur, d'éclat, et qui est d'un usage plus étendu; je veux dire le talent de la parole; talent qui élève l'orateur au-dessus du commun des hommes, et presque au-dessus de l'humanité même; qui le rend en quelque sorte le maître et l'arbitre des délibérations les plus importantes; qui lui donne un empire sur les esprits d'autant plus admirable, qu'il est tout volontaire, et fondé uniquement sur la force de la raison placée dans tout son jour: en un mot, qui le met en état de tourner les cœurs à son gré, de vaincre leur résistance la plus opiniâtre, et de leur inspirer tels sentiments qu'il lui plaît, de tristesse ou de joie, de haine ou d'amour, de crainte ou d'espérance, de colère ou de compassion. Qu'on se représente ces nombreuses assemblées à Athènes ou à Rome, dans lesquelles il s'agissait des plus grands intérêts de l'état, et où l'orateur, du haut de la tribune aux harangues, dominait par son éloquence sur un peuple immense qui l'écoutait avec un profond silence, ou ne l'interrompait que par des applaudissements et des acclamations. Dans tout ce que le monde a de plus magnifique en apparence et de plus capable d'éblouir, y a-t-il rien de si grand, rien de si flatteur pour l'amour-propre?

Ce qui relève encore infiniment le prix de l'éloquence [1], selon la judicieuse réflexion de Cicéron, c'est la rareté étonnante des bons orateurs dans tous les siècles. Qu'on parcoure toutes les autres professions, toutes les sciences, tous les arts, on trouvera un grand nombre de personnes qui s'y sont distinguées: généraux d'armées, politiques, magistrats, philosophes, mathématiciens, médecins; en un mot hommes excellents en tout genre. On ne peut pas en dire tout à fait autant des poëtes; je parle de ceux qui ont atteint la perfection de leur art: le nombre en a toujours été fort rare, mais beaucoup plus grand néanmoins que celui des bons orateurs.

Ce que je dis ici doit paraître d'autant plus étonnant, que, pour ce qui regarde les autres arts et les autres sciences, il faut aller, pour l'ordinaire, les puiser dans des sources écartées, inconnues, et hors de l'usage commun: au lieu que le talent de la parole est une chose toute naturelle, à la portée, ce semble, de tous, qui n'a rien d'obscur ni d'abstrait, et dont une des principales règles et une vertu essentielle est de s'exprimer clairement sans jamais s'écarter de la nature.

On ne peut pas dire que chez les anciens le succès des autres arts venait de ce que l'attrait

[1] Lib. 1, de Orat. n. 6-16.

de la récompense engageait un plus grand nombre de personnes à s'y appliquer. Soit à Athènes, soit à Rome, qui sont les deux grands théâtres où les talents do l'esprit ont brillé avec tant d'éclat, jamais aucune étude n'a été cultivée ni plus généralement, ni avec plus d'activité et d'ardeur, que celle de l'éloquence; et il ne faut pas s'en étonner. Dans des républiques comme celles-là, où l'on examinait en commun toutes les affaires de l'état; où l'on traitait de la guerre, de la paix, des alliances, des lois, devant le peuple ou devant le sénat; où tout se concluait à la pluralité des suffrages, le talent de la parole devait nécessairement dominer. Quiconque dans ces assemblées parlait avec le plus d'éloquence, devenait à coup sûr le plus puissant. Ainsi la jeunesse, pour peu qu'elle eût d'ambition, ne manquait pas de s'appliquer de toutes ses forces à une étude qui seule ouvrait la porte aux richesses, au crédit, aux dignités.

Pourquoi donc, malgré le travail et les efforts d'un si grand nombre d'esprits excellents, malgré tant d'avantages du côté de la fortune, malgré les attraits d'une réputation si flatteuse, s'est-il toujours trouvé un si petit nombre d'excellents orateurs? La raison en est évidente, et l'on doit conclure qu'il faut nécessairement que, parmi tous les arts qui occupent l'esprit humain, l'éloquence soit le plus grand, le plus difficile, et celui qui demande un plus grand nombre de talents, et de talents tout différents, et en apparence même tout opposés.

On sait qu'il y a trois genres de discours: le grand ou le sublime, le commun ou le simple, le tempéré ou l'orné, qui tient le milieu entre les deux autres.

Dans le genre sublime[1], l'orateur fait usage de tout ce qu'il y a de plus noble dans les pensées, de plus majestueux dans les expressions, de plus hardi dans les figures, de plus touchant et de plus fort dans les passions. Son discours alors est comme un torrent impétueux, incapable d'être arrêté ni retenu, qui entraîne par sa violence ceux qui l'écoutent, et les force malgré eux de le suivre partout où il les emporte. Il est de plus d'une sorte de sublime. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette matière, qui seule prouverait l'étendue des talents que demande l'éloquence.

Le style simple est tout différent[1]. Il est clair, net, intelligible, et rien de plus. Il ne songe point à s'élever, et ne cherche qu'à se faire entendre. Il se pique seulement d'une pureté de langage particulière, d'une grande élégance, d'une fine délicatesse. Si quelquefois il hasarde quelque ornement, c'est une parure toute simple et toute naturelle. Je ne puis mieux exprimer ce style que par ce mot d'Horace, *simplex munditiis*: ni en donner de plus parfait modèles que Phèdre et Térence.

Un troisième genre d'éloquence tient comme le milieu entre les deux autres[2]; c'est pourquoi on l'appelle le *genre tempéré*. Il n'a ni la délicatesse du dernier, ni la force foudroyante du premier. Il les avoisine tous deux, mais sans y atteindre, et sans leur ressembler. Il participe de l'un et de l'autre, ou pour parler plus juste, il n'a ni l'un ni l'autre. L'orateur, dans ce genre, emploie volontiers le brillant des métaphores, l'éclat des figures, l'agrément des digressions, l'harmonie de l'arrangement, la beauté des pensées ingénieuses; mais conservant en tout cela le caractère d'une douceur tempérée qui lui est propre: de sorte qu'on peut alors le comparer à une rivière d'une eau claire et coulante, dont les bords sont ombragés par des arbres verdoyants.

[1] « Grandiloqui (quidam), ut ita dicam, fuerunt, « cum amplâ et sententiarum gravitate, et majestate verborum; vehementes, varii, copiosi, graves, ad permovendos et convertendos animos instructi et parati. » (Cic. in *Orat.* n. 20.)

« At ille qui saxa devolvat, et pontem indigneatur, et « ripas sibi faciat, multus et torrens judicem vel nitentem contrà feret, cogetque ire quâ rapit. » (Quintil. lib. 13, cap. 10.)

[1] « Contrà (sunt quidam) tenues, acuti, omnia docentes, et diluculiora, non ampliora facientes, subtili « quâdam et pressâ oratione limati... Alii in eâdem jejunitate concinniores, id est faceti, florentes etiam, et « leviter ornati. » (Cic. in *Orat.* n. 20.)

[2] « Est autem quidam interjectus medius, et quasi « temperatus, nec acumine posteriorum, nec fulmine « uteus superiorum: vicinus amborum, in neutro excellens: utriusque particeps, vel utriusque (si verum quærimus) potiùs espers. » (Ibid. n. 22.)

« Medius hic modus, et translationibus crebrior, et « figuris erit jucundior: egressionibus amœnus, compositione aptus, sententiis dulcis: lenior tamen, ut amnis lucidus quidam, et virentibus utrinque silvis « inumbratus. » (Quint. lib. 12, cap. 10.)

Digitized by Google

Chacun de ces trois genres est fort estimable en soi-même, et acquiert une grande réputation à tout écrivain qui y réussit. Mais le sublime [1] l'emporte infiniment sur les deux autres. C'est cette sorte d'éloquence qui excite l'admiration, qui arrache les applaudissements, qui met en œuvre toutes les passions; et qui, tantôt en tonnant et foudroyant, porte le trouble dans le fond des cœurs; tantôt s'insinue dans les esprits avec douceur, et d'une manière tendre et touchante.

C'est la réunion de toutes ces parties qui fait l'orateur parfait; et l'on sent aisément combien il est difficile et rare qu'un même homme réunisse en lui seul tant de qualités différentes. Le dénombrement que nous ferons bientôt des anciens orateurs, tant grecs que latins, nous en montrera quelques-uns qui se sont attachés avec succès aux deux derniers genres, très-peu qui aient pu atteindre jusqu'au sublime, et encore moins qui aient réussi dans tous les trois ensemble.

Ce qui rend ici le succès si difficile et si rare, c'est que les qualités excellentes qui forment les trois sortes de style dont nous parlons ont chacune tout près d'elles un défaut qui se pare de leur nom, qui leur ressemble en effet jusqu'à un certain point, mais qui les altère et les corrompt en voulant les pousser trop loin, et qui fait dégénérer la simplicité en bassesse, l'ornement en vaine parure, le grand et le sublime en une enflure fastueuse : car il en est du style comme de la vertu : il y a dans l'un et dans l'autre certaines mesures et certains tempéraments à garder, sans quoi l'on donne dans un excès vicieux :

> Est modus in rebus, sunt certi denique fines [2],
> Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

Excès d'autant plus à craindre, qu'il semble naître de la vertu même, et se confondre avec elle.

Les Grecs [1] appellent cet excès κακόζηλον *mauvaise affectation*. Elle peut se trouver dans les trois genres de style, lorsqu'on va au delà du bon et du vrai, que l'esprit n'est point guidé par le jugement, et qu'on se laisse éblouir par la fausse apparence du bon : ce qui est, en matière d'éloquence, le plus grand et le plus dangereux de tous les défauts; parce qu'au lieu qu'on évite les autres, celui-ci est recherché.

Il est aussi [2] une vertu commune à tous les genres de style, et je finirai par cette réflexion. Il y a parmi les orateurs, et l'on en doit dire autant des historiens, des poëtes, et de tous les écrivains, une variété infinie de styles, de génies, de caractères, qui met entre eux une très-grande différence, sans qu'on puisse en trouver un seul qui ressemble parfaitement à un autre. Cependant il y a aussi entre eux une sorte de ressemblance secrète, et comme un lieu commun qui les rapproche et les réunit. J'entends par là un certain goût exquis et délicat, une sorte de teinture du vrai et du beau, une manière de penser et de s'exprimer puisée dans la nature même, enfin un je ne sais quoi que l'on sent mieux qu'on ne peut l'expliquer, qui fait discerner à un lecteur judicieux et sensé les ouvrages tant anciens que modernes qui sont marqués au coin de la bonne antiquité.

Voilà à quoi les jeunes gens qui songent à s'avancer dans les belles-lettres doivent principalement donner leurs soins et leur application : je veux dire à étudier dans les ouvrages ces beautés naturelles qui sont de tous les siècles et de toutes les langues, et à se les rendre familières par une lecture sérieuse et réitérée des auteurs où elles se trouvent, pour en venir à ce point de les discerner au premier coup d'œil, et, si j'osais m'exprimer ainsi, de les sentir presque à l'odorat.

[1] « Tertius est ille amplus, copiosus, gravis, ornatus, « in quo profectò vis maxima est. Hic est enim, cujus or- « natum dicendi et copiam admiratæ gentes, eloquentiam « in civitatibus plurimùm valere passæ sunt : sed hanc « eloquentiam, quæ cursu magno sonituque ferretur, « quam suspicerent omnes, quam admirarentur, quam « se assequi posse diffiderent. Hujus eloquentiæ et trac- « tare animos, hujus omni modo permovere. Hæc modò « perfringit, modò irrepit in sensus : inserit novas opi- « niones, evellit insitas. » (Cic. *de Orat.* n. 97.)

[2] Horat. [lib. 1, sat. 1, 106.]

[1] Κακόζηλον, id est mala affectatio, per omne di- « cendi genus peccat... Ita vocatur, quidquid est ultra « virtutem, quoties ingenium judicio caret, et specie « boni fallitur : omnium in eloquentiâ vitiorum pessi- « mum : nam cætera quum vitentur, hoc petitur. » (Quint. lib. 8, cap. 3.)

[2] « Habet omnis eloquentia aliquid commune. » (Quint. lib. 10, cap. 2.)

Digitized by Google

### Art. I. — Des orateurs grecs.

#### § I. — Siècle où l'éloquence a le plus fleuri à Athènes.

La Grèce[1], si fertile en beaux génies pour tous les autres arts, a été longtemps stérile par rapport à l'éloquence, et l'on peut dire qu'avant Périclès elle ne faisait encore en quelque sorte que balbutier, et que jusque-là elle avait eu peu d'idée et fait peu de cas du talent de la parole. Ce fut à Athènes que l'éloquence commença à jeter de l'éclat. Et il ne faut pas s'étonner qu'il se fût déjà passé plusieurs siècles, sans qu'elle y eût été mise en honneur. Ce n'est pas parmi les soins de l'établissement d'un état, ni dans le trouble des guerres, qu'elle a coutume d'être cultivée. Amie de la paix et de la tranquillité, il lui faut, si j'ose ainsi m'exprimer, pour berceau une république déjà bien affermie et bien policée.

Mais ce qui doit paraître étonnant[2], c'est que l'éloquence, presque encore naissante, et dès ses premiers commencements (car c'est au temps de Périclès que Cicéron en fixe l'époque), soit tout d'un coup parvenue à une si haute perfection. Avant Périclès[3], on n'avait aucun discours, aucun ouvrage où il parût quelque lueur de beauté et d'ornement, ni qui ressentît l'orateur : et ses discours brillaient déjà de ce qu'il y a de plus beau, de plus fort et de plus sublime dans l'éloquence.

Périclès ayant en vue de se rendre puissant dans la république, et de dominer dans les assemblées du peuple, regarda l'éloquence comme l'instrument le plus nécessaire pour parvenir à ses fins, et il y donna toute son application. La beauté naturelle de son génie lui fournissait toutes les ressources nécessaires, et l'étude profonde[1] qu'il avait faite de la philosophie sous Anaxagore lui avait appris par quels ressorts on remue et on tourne à son gré le cœur des hommes. Il employait avec un art merveilleux, tantôt la douceur de l'insinuation pour persuader, tantôt la force des grands mouvements pour abattre et renverser. Athènes, qui voyait luire dans son sein une nouvelle lumière, charmée des grâces et de la sublimité de ses discours, admirait son éloquence[2], et la craignait. On a remarqué que[3], dans le temps même qu'il s'opposait aux volontés du peuple avec une sorte de roideur inflexible, il savait lui plaire, et avait l'adresse de le ramener insensiblement à son avis. Aussi les poëtes comiques dans leurs satires contre lui (car alors les plus puissants de la république n'y étaient point épargnés) disaient à sa louange, d'un côté, que la déesse de la persuasion, avec toutes les grâces, résidait sur ses lèvres; de l'autre, qu'il tonnait et foudroyait[4], tant ses discours avaient de véhémence, et qu'il laissait toujours une sorte d'aiguillon dans l'âme de ses auditeurs.

Par ce rare talent de la parole[5], Périclès

[1] « Græcia..... omnes artes vetustiores habet, et multò « antè non inventas solùm, sed etiam perfectas, quàm « est a Græcis elaborata vis dicendi atque copia. In quam « quum intueor, maximè mihi occurrunt, Attice, et quasi « lucent, Athenæ tuæ, quâ in urbe primùm se orator ex- « tulit..... Non in constituendis rempublicam nec in « bella gerentibus... nasci cupiditas dicendi solet. Pacis « est comes, otiique socia, et jam benè constitutæ civi- « tatis quasi alumna quædam eloquentia. » (Cic. in *Brut.* n. 26 et 45.)

[2] « Hæc ætas prima Athenis oratorem propè perfec- « tum tulit. » (Ibid. n. 45.)

[3] « Ante Periclem... littera nulla est, quæ quidem or- « natum aliquem habeat, et oratoris esse videatur. « (Cic. in *Brut.* n. 27.)

[1] « In Phædro Platonis (pag. 270) hoc Periclem præ- « stitisse cæteris dicit oratoribus Socrates, quòd is Ana- « xagoræ physici fuerit auditor; a quo censet eum, « quum alia præclara quædam et magnifica didicisset, « uberem et fecundum fuisse, gnarumque (quod est elo- « quentiæ maximum) quibus orationis modis quæque « animorum partes pellerentur. » (Cic. in *Orat.* n. 15.)

[2] « Hujus suavitate maximè exhilaratæ sunt Athenæ, « hujus ubertatem et copiam admiratæ; ejusdem vim « dicendi terroremque timuerunt. « (Id. *In Brut.* n. 44.)

[3] « Quid Pericles? de cujus dicendi copia sic accepi- « mus, ut quum contra voluntatem Atheniensium loque- « retur pro salute patriæ, severius tamen id ipsum, quod « ille contra populares homines diceret, populare omni- « bus et jucundum videretur. Cujus in labris veterea co- « miei etiam quum illi maledicerent (quod tum Athenis « fieri liceret) lepòrem habitàsse dixerunt, tantamque in « eo vim fuisse, ut in eorum mentibus qui audissent « quasi aculeos quosdam reliquerel. » (Cic. *de Orat.* lib. 3, n. 138.)

[4] « Ab Aristophano poetâ fulgurare, tonare, per- « miscere Græciam dictus est. » (*Idem.* n. 20.)

Ἡ σράπτ᾽, ἐβρόντα, ξυνέκυκα τὴν Ἑλλάδα.

[5] « Itaque hic doctrinâ, consilio, eloquentiâ excellens, « quadraginta annos præfuit Athenis, et urbanis eodem « tempore et bellicis rebus. » (Id. ibid.)

Digitized by Google

vint à bout de se conserver pendant quarante ans de suite, tant en paix qu'en guerre, une entière autorité sur le peuple du monde le plus inconstant et le plus capricieux, et en même temps le plus jaloux de sa liberté, dont il fallait tantôt relever le découragement dans les disgrâces qui lui arrivaient, tantôt rabattre la fierté et arrêter les fougues dans les heureux succès. On voit par là ce que peut l'éloquence, et quel cas on en doit faire.

Quoique Périclès n'ait laissé après lui aucune pièce d'éloquence, il mérite bien cependant d'être mis à la tête des orateurs grecs; d'autant plus que, selon Cicéron [1], c'est lui qui fit naître à Athènes le goût de la la saine et parfaite éloquence, qui la mit en honneur, qui en montra le véritable usage et la véritable destination, et qui en fit sentir les salutaires effets par le succès qu'eurent ses harangues.

Je parlerai maintenant des dix orateurs athéniens dont Plutarque nous a donné la vie en abrégé, et je ne m'arrêterai que sur ceux qui sont le plus connus.

### DES DIX ORATEURS GRECS.

#### ANTIPHON

Antiphon profita beaucoup des entretiens qu'il eut avec Socrate [1]. Il donnait des leçons de rhétorique. Il composait aussi des plaidoyers pour ceux qui en avaient besoin; et l'on croit qu'il fut le premier qui introduisit cette coutume. Il était vif et riche pour l'invention, exact pour le style, fort pour les preuves, habile pour répondre aux objections imprévues: il réussissait à émouvoir les passions, et à donner à chaque personnage qu'il faisait parler son caractère propre et particulier. Il fut condamné à mort pour avoir favorisé l'établissement des quatre-cents à Athènes.

#### ANDOCIDE.

Andocide était aussi contemporain de Socrate [1]. Il commença à fleurir vingt ans avant Lysias. Il fut appelé en jugement, comme ayant eu part au renversement des statues de Mercure, qui furent toutes abattues ou mutilées en une seule nuit au commencement de la guerre du Péloponnèse. Il ne se tira de ce danger qu'en promettant d'indiquer les coupables, du nombre desquels il mit son propre père, à qui pourtant il sauva la vie. Son style était simple et presque entièrement destitué de figures et d'ornements.

#### LYSIAS

Lysias était originaire de Syracuse, mais né à Athènes [2]. A l'âge de quinze ans il passa à Thurium en Italie, avec deux de ses frères, dans la nouvelle colonie qui allait s'y établir. Il y demeura jusqu'à la déroute des Athéniens devant Syracuse; et il retourna pour lors à Athènes, âgé de quarante-huit ans.

Il s'y distingua par un mérite particulier, et il a toujours été regardé comme un des plus excellents orateurs grecs, mais dans le genre d'éloquence simple et tranquille. La clarté, la pureté, la douceur, la délicatesse du style, faisaient son caractère propre. C'était, dit Cicéron [3], un écrivain d'une précision et d'une élégance extrême, et déjà Athènes pouvait presque se vanter d'avoir un orateur parfait. Quintilien en donne la même idée. Lysias, dit-il, a le style élégant et léger [4]. S'il suffit à l'orateur d'instruire, il n'en est point qu'on puisse mettre au-dessus de lui. On ne voit rien d'inutile, rien d'affecté dans son discours. Son style est néanmoins plus semblable à un ruisseau clair et pur qu'à un grand fleuve.

Si Lysias se renferma pour l'ordinaire dans cette simplicité [5], et, comme Cicéron l'appelle,

[1] « Pericles primus adhibuit doctrinam, etc. » (Cic. in *Brut.* n. 44.)

[1] Plut. de vitâ decem rhet.

[1] Plut.

[2] Dionys. Halic. in Lys.

[3] « Fuit Lysias... egregiè subtilis atque elegans, quem « jam prope audeas oratorem perfectum dicere. » (Cic. in *Brut.* n. 35.)

[4] « Lysias subtilis atque elegans, et quo nihil, si oratori « satis sit docere, quæras perfectius. Nihil enim est ina- « ne, nihil accersitum: puro tamen fonti quam magno « flumini propior. » (Quintil. lib. 10, cap. 1.)

[5] « In Lysiâ sunt sæpè etiam lacerti, sic ut nihil fieri « possit valentius: verùm est certè genere toto strigo- « sior. » (Cic. *Brut.* n. 64.)

cette maigreur de style, ce n'est pas qu'il fût absolument incapable de force et de grandeur; car, selon le même Cicéron, on trouve dans ses harangues des endroits très-forts et très-nerveux. Il en usait[1] ainsi par choix et par jugement. Il ne plaidait point lui-même de causes dans le barreau, mais il composait des plaidoyers pour les autres; et, pour entrer dans leur caractère, il était souvent obligé d'employer un style simple et peu relevé, sans quoi il eût perdu cette grâce de la naïveté qui est admirable en lui, et il eût trahi lui-même son secret. Il fallait donc que ses discours, qu'il ne prononçait pas lui-même, eussent un air négligé, ce qui est un grand art et un des grands secrets de la composition. On éludait ainsi la loi qui ordonnait aux accusés de plaider eux-mêmes leur cause sans employer le ministère des avocats.

Quand Socrate fut appelé devant les juges pour rendre compte de ses sentiments sur la religion[2], Lysias lui apporta un plaidoyer qu'il avait composé avec beaucoup de soin, et où sans doute il avait fait entrer tout ce qui était capable de toucher les juges. Socrate, après l'avoir lu, dit qu'il le trouvait fort beau[3], fort oratoire, mais peu convenable au caractère de force et de courage qu'un philosophe devait montrer.

Denys d'Halicarnasse peint fort au long, et avec beaucoup de goût et de jugement, le caractère du style de Lysias, et en marque en détail tous les traits, mais toujours dans le genre d'éloquence simple et naturelle dont j'ai parlé. Il rapporte même quelques morceaux d'une de ses harangues pour mieux faire connaître son style.

ISOCRATE.

Isocrate était fils de Théodore, Athénien, qui, s'étant enrichi à faire des instruments de musique, amassa assez de bien pour être en état de faire élever avec soin ses enfants; car il avait encore deux fils et une fille. Isocrate vint au monde vers la 86e olympiade[1], vingt-deux ans après Lysias, et sept avant Platon.

Il reçut une excellente éducation, et eut pour maîtres Prodicus, Gorgias, Tisias, et, selon quelques-uns, Théramène, c'est-à-dire tout ce qu'il y avait alors de plus fameux rhéteurs.

Son inclination l'aurait assez porté à suivre la route ordinaire des jeunes Athéniens, et à entrer dans le maniement des affaires; mais, la faiblesse de sa voix et une timidité presque insurmontable ne lui permettant pas de se hasarder à paraître en public, il tourna ses vues d'un autre côté. Il ne renonça pas néanmoins entièrement ni à la gloire de l'éloquence, ni au désir de se rendre utile au public, qui étaient ses deux grandes passions; et ne que l'empêchement naturel de sa voix lui refusait, il songea à le regagner par le ministère de la main et de la plume. Il s'appliqua donc avec soin à la composition, et ne prit point pour objet de son travail, comme la plupart des sophistes, des questions vagues et inutiles, ou des sujets de pure curiosité, mais des matières solides et importantes de gouvernement et de politique, qui pussent être utiles aux républiques et aux princes mêmes, aussi bien qu'aux particuliers, et qui pussent aussi lui faire honneur par les grâces qu'il tâcherait de répandre dans ses écrits[2]. C'est Isocrate lui-même qui nous apprend, dans l'exorde de l'un de ses discours, que telles avaient été ses vues.

Il s'exerça aussi à composer des plaidoyers pour ceux qui en avaient besoin, selon l'usage assez ordinaire en ces temps-là, quoique contraire à la disposition des lois, qui ordonnaient, comme je l'ai déjà marqué, que les parties se défendissent elles-mêmes sans employer de secours étrangers. Mais, comme ces plaidoyers lui attiraient à lui-même des affaires à cause du violement de la loi, et l'obligeaient de comparaître souvent devant les juges, il y renonça entièrement, et ouvrit une école d'éloquence pour instruire la jeunesse.

[1] « Illud in Lysia dicendi textum tenue atque rarum « lætioribus numeris corrumpendum non erat. Perdi- « disset enim gratiam, quæ in eo maxima est, simplicis « atque inaffectati coloris : perdidisset fidem quoque. « Nam scribebat aliis, non ipse dicebat : ut oportue- « rat esse illa rudibus et incompositis similia, quod « ipsum compositio est. » ( Quint. lib. 9, cap. 4.)

[2] Lib. 1, de Orat. n. 231.

[3] « Illam orationem disertam sibi et oratoriam videri, « fortem et virilem non videri. »

[1] An. M. 3568; av. J. C. 436.

[2] In Panath.

Digitized by Google

Par ce nouvel établissement[1], la maison d'Isocrate devint pour toute la Grèce une pépinière féconde de grands hommes, et il n'en sortit, dit Cicéron, comme du cheval de Troie, que d'illustres personnages. Quoiqu'il ne parût point en public au barreau, et qu'il demeurât renfermé dans l'enceinte particulière de son école ou de son cabinet, il se fit une réputation à laquelle personne après lui ne put atteindre, également estimé et pour le talent de bien composer et pour l'art de bien enseigner, comme ses écrits et ses disciples en firent foi.

Il avait un discernement merveilleux pour connaître la force, le génie, le caractère de ses écoliers; pour voir comment il fallait manier leur esprit, et de quel côté, il fallait les tourner : talent[2] rare, et absolument nécessaire pour réussir dans l'important emploi d'enseigner. Isocrate avait coutume de dire, en parlant de deux de ses plus illustres disciples, qu'il usait d'éperon à l'égard d'Éphore, et de bride à l'égard de Théopompe, pour exciter la lenteur de l'un, et retenir la trop grande vivacité de l'autre. Celui-ci, en composant, s'abandonnait à son feu et à son imagination, et se répandait en expressions hardies et brillantes; il le réprimait. L'autre, au contraire timide et réservé, ne songeait qu'à la justesse, et n'osait rien hasarder; il lui faisait prendre l'essor. Son dessein n'était pas de les rendre semblables : mais, en retranchant à l'un, et ajoutant à l'autre, il voulait les amener au point de perfection dont leur naturel était susceptible.

L'école d'Isocrate fut fort utile au public[3], et en même temps fort lucrative pour lui-même. Il y amassa plus d'argent que n'avait fait encore aucun des sophistes. Il avait pour l'ordinaire plus de cent écoliers, et il tirait de chacun d'eux deux milles dragmes, c'est-à-dire cinq cents livres, apparemment pour tout le temps qu'ils étudiaient sous lui. Je serais fâché, pour l'honneur d'un si habile maître, que ce qu'on dit de lui par rapport à Démosthène fût vrai, qu'il ne voulut pas lui laisser prendre ses leçons, parce qu'il n'était pas en état de lui payer entièrement la rétribution ordinaire. Je m'en tiens à ce que le même Plutarque dit dans le même endroit, qu'Isocrate ne prenait rien des citoyens d'Athènes, mais seulement des étrangers. Cette conduite généreuse et désintéressée convient beaucoup mieux à son caractère et aux excellents principes de morale répandus dans tous ses ouvrages.

Outre le revenu de son école, il recevait de grands présents de personnes considérables. Nicoclès, roi de Cypre, fils d'Évagore, lui donna vingt talents (vingt mille écus) pour le discours qui porte son nom.

On rapporte d'Isocrate une parole fort sensée[4]. Il était à la table de Nicocréon, roi de Cypre, et on le pressait de parler et de fournir à la conversation. Il s'en excusa toujours, et apporta cette raison de son refus : *Ce que je sais n'est pas ici de saison; et ce qui serait ici de saison, je ne le sais point.* Cette pensée ressemble fort à celle de Sénèque : *Je n'ai jamais voulu plaire au peuple*[1]; *car il n'approuve point ce que je sais, et je ne sais point ce qu'il approuve.*

Isocrate[2], ayant appris la défaite des Athéniens par Philippe à la bataille de Chéronée, ne put pas survivre au malheur de sa patrie,

[1] « Exsitit igitur Isocrates... (cujus domus cunctæ Græciæ quasi ludus quidam patuit atque officina dicendi) « magnus orator et perfectus magister, quanquam forensi « luce caruit, intraque parietes aluit eam gloriam, quam « nemo quidem, meo judicio, est posteà consecutus. » (Cic. in *Brut.* n. 32.)

« Ex Isocratis ludo, tanquàm ex equo trojano, innumeri principes exstiterunt. » (Id. *de Orat.* lib. 2, n. 94.)

« Clarissimus ille præceptor Isocrates, quem non magis « libri benè dixisse, quàm discipuli benè docuisse testan- « tur. » (Quint. lib. 2, cap. 9.)

[2] « Diligentissimè hoc est eis, qui instituunt aliquos « atque erudiunt, videndum, quò sua quemque natura « maximè ferre videatur..... Dicebat Isocrates, doctor « singularis, se calcaribus in Ephoro, contra autem in « Theopompo frenis uti solere. Alterum enim exsultan- « tem verborum audaciâ reprimebat, alterum cunctan- « tem et quasi verecundantem incitabat. Neque eos si- « miles efferit inter se, sed tantùm alteri affinxit, de « altero limavit, ut id conformaret in utroque quod « utriusque natura poteretur. » (Cic. de *Orat.* lib. 3, n. 36.)

[1] Plut. de decem orat. gr. in Isocr.

[2] Ibid.

[3] « Nunquam volui populo placere : nam, quæ ego « scio, non probat; quæ probat populus, ego nescio. » (Senec. *Epist.* 29.)

[4] Plut. de decem orat. gr. in Isocr.

Digitized by Google

et mourut de douleur, étant demeuré quatre jours sans manger. Il avait vécu quatre-vingt-dix-huit ou cent ans.

Il est difficile de mieux peindre le caractère du style d'Isocrate que ne l'ont fait Cicéron et Quintilien : je citerai leurs propres paroles.

Cicéron [1], après avoir rapporté l'idée avantageuse que Socrate s'était formée d'Isocrate encore tout jeune, et l'éloge magnifique que Platon, l'ennemi déclaré, ce semble, des rhéteurs, avait fait du même Isocrate fort âgé, continue ainsi en décrivant son style : *Dulce igitur orationis genus, et solutum, et effluens, sententiis argutum, verbis sonans, est in illo epidictico genere, quod diximus proprium sophistarum, pompæ quam pugnæ aptius, gymnasiis et palestræ dicatum, spretum et pulsum foro.* « Ce genre d'éloquence « est doux, agréable, coulant, plein de pen- « sées fines et d'expressions harmonieuses ; « mais il a été exclu du barreau, et renvoyé « aux académies, comme plus propre aux « exercices de pur appareil qu'aux vrais com- « bats. »

Voici le portrait qu'en fait Quintilien [2], qui paraît tiré d'après le premier. *Isocrates in diverso genere dicendi* (Il venait de parler de Lysias) *nitidus et comptus, et palæstræ quàm pugnæ magis accommodatus, omnes dicendi veneres secutus est. Nec immeritò, auditoriis enim se, non judiciis compardrat : in inventione facilis, honesti studiosus, in compositione adeò diligens, ut cura ejus reprehendatur.*

Il y avait une grande ressemblance sur plusieurs chefs entre Lysias et Isocrate, comme le montre fort au long Denys d'Halicarnasse : mais le dernier avait un style plus doux, plus coulant, plus élégant, plus fleuri, plus orné; des pensées plus vives et plus délicates; un arrangement de paroles étudié avec un soin extrême, et poussé peut-être jusqu'à l'excès. En un mot, toutes les beautés, toutes les grâces de l'éloquence, telles que les comporte le genre démonstratif propre aux sophistes, sont étalées dans ses discours, destinés, non pour l'action et le barreau, mais pour la pompe et l'ostentation.

[1] In Orat. n. 41 et 42.
[2] Lib. 10, cap. 1

Cicéron, en plusieurs endroits de ses livres de rhétorique, insiste beaucoup sur ce qu'Isocrate est le premier, à proprement parler, qui a introduit dans la langue grecque le nombre, la cadence, l'harmonie, qui étaient avant lui peu connus, et presque généralement négligés.

Il me reste à exposer une dernière qualité d'Isocrate, qui est son vif amour du bien et de la vertu, que Quintilien exprime par ce mot, *honesti studiosus*, et qui, selon Denys d'Halicarnasse, l'élève infiniment au-dessus de tous les autres orateurs. En parcourant les principaux de ses discours, il montre qu'ils ne tendent tous qu'à inspirer aux villes, aux princes, aux particuliers même, des sentiments de probité, d'honneur, de bonne foi, de modération, de justice, d'amour du bien public, de zèle pour la conservation de la liberté, de respect pour la sainteté du serment et des traités, et pour tout ce qui a rapport à la religion. Il conseille à tous ceux qui sont chargés du soin de gouverner les états et d'administrer les affaires publiques de lire et d'étudier avec une attention singulière ces livres admirables, qui renferment tous les principes de la saine et véritable politique.

### ISÉE.

Isée était de Chalcis en Eubée [1]. Etant venu à Athènes, il prit les leçons de Lysias, dont il imita si bien le style, qu'en lisant leurs discours on avait de la peine à distinguer duquel des deux ils étaient. Il commença à paraître avec éclat après la guerre du Péloponnèse, et continua jusqu'au temps de Philippe. Il fut maître de Démosthène, qui s'attacha à lui préférablement à Isocrate, parce que l'éloquence d'Isée était plus forte et plus véhémente, et par cette raison plus conforme au génie vif de Démosthène [2].

### LYCURGUE.

Lycurgue fut fort estimé à Athènes pour son éloquence, et encore plus pour sa probité.

[1] Plut. in Isocr.
[2] Isæo torrentior. (Juvén.)

Il fut chargé de plusieurs commissions importantes, et s'en acquitta toujours avec succès. On lui confia le soin de la police dans Athènes, et il fit une rude guerre aux malfaiteurs, qu'il obligea de sortir de la ville. Il passait pour un juge sévère et inexorable. C'est à quoi Cicéron fait allusion en écrivant à son ami Atticus : *nosmetipsi, qui Lycurgei à principio fuissemus, quotidiè demitigamur*[1].

Lycurgue fut nommé questeur, c'est-à-dire receveur général des revenus de la république, à trois différentes reprises, et exerça cette charge pendant quinze ans. Pendant ce temps-là, il lui passa par les mains quatorze mille talents (quarante-deux millions), dont il rendit un fidèle compte. Avant lui, le revenu de la ville n'était que de soixante talents[2] (soixante mille écus) : il le fit monter jusqu'à douze cents talents (douze cent mille écus). C'est ce questeur qui, voyant qu'un fermier faisait mener en prison le philosophe Xénocrate, parce qu'il avait manqué à payer dans le temps un certain tribut comme étranger, le tira d'entre les mains des archers, et y fit conduire à sa place le fermier, pour avoir eu l'insolence et la dureté de traiter ainsi un homme de lettres. Cette action fut applaudie généralement. Lycurgue était du nombre des orateurs qu'Alexandre demanda qui lui fussent livrés; à quoi les Athéniens ne purent consentir.

ESCHINE DÉMOSTHÈNE.

J'ai exposé ailleurs fort au long l'histoire de ces deux célèbres orateurs[3], qui furent toujours émules et rivaux, et dont les disputes ne cessèrent que par l'exil d'Eschine. J'ai traité aussi ce qui regarde leur style et leur éloquence. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit sur ces deux articles. Je me contente de remettre ici sous les yeux du lecteur les deux portraits qu'en trace Quintilien.

« Sequitur oratorum ingens manus[1], quum decem simul Athenis ætas una tulerit ; quorum longè princeps Demosthenes ac penè lex orandi fuit : tanta vis in eo, tam densa omnia, ita quibusdam nervis[2] intenta sunt, tam nihil otiosum, is dicendi modus, ut nec quid desit in eo, nec quid redundet invenias. Plenior Æschines, et magis fusus, et grandiori similis, quò minùs strictus est ; carnis tamen plus habet, lacertorum minùs. »

« Suit maintenant une foule d'orateurs, « car il y en a eu à Athènes jusqu'à dix à la « fois, à la tête desquels marche Démosthène, « qui les a tous passés de bien loin, et qui a « mérité d'être proposé presque comme la « règle de l'éloquence. Son style a tant de « force, il est si serré, si tendu, tout s'y « trouve dans une telle justesse et dans une « précision si exacte, qu'on ne trouve rien à y « ajouter ni à en retrancher. Eschine est plus « abondant, plus diffus. Il paraît plus grand « parce qu'il est moins ramassé. Il a plus d'em- « bonpoint, et moins de nerfs. »

HYPÉRIDE.

Hypéride avait été d'abord auditeur et disciple de Platon[3]. Il se tourna ensuite du côté du barreau, et il y fit admirer son éloquence. Son style[4] avait beaucoup de douceur et de délicatesse : mais il n'était propre que pour les petites causes. Il se trouva uni avec Lycurgue pour le maniement des affaires publiques dans le temps qu'Alexandre attaqua les Grecs, et il se déclara ouvertement contre ce prince. Après la perte de la bataille près de Crannon, les Athéniens étant prêts de le livrer à Antipater, il s'enfuit à Égine, et, étant parti de là, il se sauva dans un temple de Neptune, d'où il fut arraché et conduit à Corinthe vers Antipater, qui le fit appliquer à une cruelle

1 Ad. Attic. lib. 1, ep. 13.

2 Ce revenu serait bien médiocre pour une ville comme Athènes, et l'augmentation bien considérable. Je ne sais si on ne pourrait pas lire, ἑξακόσια, *six cents* au lieu de ἑξήκοντα, *soixante*.

3 Traité des Études : Hist. Anc. tom. II.

1 Lib. 10, cap. 1.

2 La métaphore n'est point ici tirée des nerfs du corps, comme l'ont supposé les traducteurs, mais des cordes d'un arc, qui, étant extrêmement tendues, poussent les traits avec une force et une impétuosité extraordinaires.

3 Plut. in Hyper.

4 « Dulcis imprimis et acutus Hyperides : sed minori- « bus causis, ut non dixerim utilior, magis par. » (Quint. lib. 10, cap. 1.)

question pour tirer de lui quelques secrets et quelques éclaircissements dont il avait besoin. Mais, dans la crainte d'être forcé par la violence de la douleur à trahir sa patrie et ses amis, il se coupa la langue avec les dents, et expira dans les tourments.

DINARQUE.

Dinarque [1], natif de Corinthe, selon quelques-uns, vint s'établir à Athènes dans le temps qu'Alexandre poussait ses conquêtes dans l'Asie. Il fut disciple de Théophraste, qui avait pris la place et l'école d'Aristote, et fit aussi une liaison particulière avec Démétrius de Phalère. Il ne plaidait pas par lui-même, mais composait des plaidoyers pour ceux qui avaient des procès. Il se proposa pour modèle Hypéride, ou plutôt, selon d'autres, Démosthène, dont le style vif et véhément convenait mieux à son caractère.

CHANGEMENT ARRIVÉ CHEZ LES GRECS DANS L'ÉLOQUENCE.

L'espace qui s'est écoulé depuis Périclès jusqu'à Démétrius de Phalère, dont nous allons parler, a été le beau temps de l'éloquence chez les Grecs : cet espace est à peu près de cent trente ans. Avant Périclès, la Grèce avait eu beaucoup de grands hommes pour le gouvernement, pour la politique, pour la guerre; et l'on y avait vu une foule d'excellents philosophes : mais l'éloquence y était peu connue. Ce fut lui, comme je l'ai déjà observé, qui le premier la mit en honneur, qui en montra la force et le pouvoir, et qui en fit naître le goût. Ce goût ne fut pas commun à toute la Grèce : parle-t-on, dans ces temps-là, de quelque orateur argien, corinthien, ou thébain? Il se renferma dans Athènes, qui porta, dans les cinquante dernières années de l'espace dont je parle, ce grand nombre d'illustres orateurs, dont le mérite lui a fait tant d'honneur et a rendu sa réputation immortelle. Tout ce temps-là fut comme le règne de la saine et de la vraie éloquence, qui ne connaît et n'admet d'autre parure qu'une beauté naturelle et sans fard. *Hæc ætas effudit hanc copiam* [2]; *et, ut opinio mea fert, succus ille et sanguis incorruptus usque ad hanc ætatem oratorum fuit; in quo naturalis inesset, non fucatus nitor.*

Tandis que l'on se proposa ces grands orateurs pour modèles et que l'on fut fidèle à les imiter, le goût de la bonne éloquence, c'est-à-dire d'une éloquence mâle et solide, se conserva dans toute sa pureté. Mais quand, après leur mort, on eut commencé à les perdre insensiblement de vue et à suivre d'autres routes, une éloquence d'un nouveau genre, plus parée et plus embellie, succéda à l'ancienne et la fit bientôt disparaître. Ce fut Démétrius de Phalère qui causa ce changement; et c'est de lui qu'il me reste à parler.

DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE.

Démétrius dont il s'agit fut surnommé *le Phalérien*, du nom de Phalère, sa patrie, qui était un des ports d'Athènes. Il eut pour maître le célèbre Théophraste.

Je ne rapporterai point ici son histoire, qui est traitée avec assez d'étendue dans le quatrième volume [1]. On y voit comment Cassandre, s'étant rendu maître d'Athènes quelque temps après la mort d'Alexandre-le-Grand, en confia le gouvernement à Démétrius, qui le conserva pendant dix ans, et s'y conduisit avec tant de sagesse, que le peuple lui dressa trois cent soixante statues [2]; comment ensuite elles furent renversées, et lui obligé de se retirer en Egypte, où Ptolémée Soter le reçut fort bien [3]: enfin comment, sous Ptolémée Philadelphe, fils de Soter, il fut mis en prison, où il mourut d'une morsure d'aspic.

Je ne considère maintenant Démétrius de Phalère que comme orateur, et je dois exposer comment il contribua à la décadence et au dépérissement de l'éloquence à Athènes.

J'ai déjà marqué qu'il avait été disciple de Théophraste, appelé de ce nom à cause de sa *manière de parler* excellente et *divine*. Il avait pris sous lui un style orné, fleuri, élégant. Il s'était exercé dans le genre d'éloquence qu'on appelle le genre *tempéré*, qui tient le milieu entre le sublime et le simple, qui admet toute

[1] Plut. in Din.
[2] Brut. n. 36.

[1] Liv. 16, § 5.
[2] § 7.
[3] Liv. 17, § 5.

la parure et tous les ornements de l'art, qui emploie les grâces brillantes de l'élocution et la beauté éclatante des pensées; en un mot, qui est rempli de douceur et d'agrément, mais dénué de force et de vigueur, et qui, avec tout son brillant et tout son éclat, ne s'élève pourtant point au-dessus du médiocre. Démétrius excellait dans ce genre d'écrire, fort capable de plaire et d'exciter l'admiration par lui-même, si on ne le comparait au genre sublime et magnifique, dont la beauté solide et majestueuse fait disparaître l'éclat de ces grâces légères et superficielles. Il était aisé de reconnaître à son style coulant, doux, agréable[1], qu'il avait été disciple de Théophraste. Ses expressions éclatantes, ses métaphores heureuses, étaient, dit Cicéron, comme autant d'astres brillants qui donnaient du lustre à son discours et le rendaient lumineux.

On se laisse pour l'ordinaire assez facilement éblouir par cette sorte d'éloquence, qui fait illusion à l'esprit en flattant l'imagination. C'est ce qui arriva pour lors à Athènes, et Démétrius fut le premier[2] qui donna atteinte à l'ancien et solide goût, et qui commença à corrompre l'éloquence. Son unique but, en parlant au peuple, était de lui plaire. Il voulait montrer qu'il avait de la douceur, et c'était en effet son caractère : mais cette douceur chatouillait les oreilles sans aller plus loin, et laissait seulement l'agréable souvenir d'un arrangement de pensées et de mots étudiés, et d'une douce harmonie. Ce n'était point, comme dans Périclés, une éloquence victorieuse, qui, pleine de charmes, mais armée en même temps d'éclairs et de foudres, laissait dans l'esprit des auditeurs, avec le sentiment d'un agréable plaisir, une vive impression et une sorte d'aiguillon perçant qui pénétrait jusqu'au cœur.

Cette éloquence d'appareil peut avoir quelquefois lieu dans des actions de pompe et d'éclat, où l'on ne se propose d'autre but que de plaire à l'auditoire, et de faire montre d'esprit, telles que sont les panégyriques, pourvu néanmoins qu'on y garde de sages mesures, et qu'on resserre dans de justes bornes la liberté que l'on accorde à ce genre de discours. Peut-être aussi que cette éloquence aurait été moins dangereuse si elle s'était tenue renfermée dans les assemblées particulières des rhéteurs et des sophistes, qui n'admettaient qu'un nombre d'auditeurs assez borné. Mais celle de Démétrius avait un bien plus grand théâtre. C'était devant le peuple entier qu'elle paraissait; de sorte que sa manière de haranguer, si elle était applaudie, comme elle l'était toujours, devenait la règle du goût public. On ne connut plus d'autre langage dans le barreau. Les écoles de rhétorique furent obligées de s'y conformer. Toutes les déclamations qui en faisaient le principal exercice et dont on attribue l'invention à notre Démétrius, étaient formées sur ce même plan. En se proposant son style pour modèle, on ne s'en tint pas au point où il s'était arrêté : car il avait d'excellentes parties, et était louable en beaucoup de choses. Elocution, pensées, figures, tout fut outré comme c'est l'ordinaire, tout fut porté à l'excès. Ce mauvais goût passa rapidement dans les provinces, et s'y corrompit encore beaucoup plus. Dès que l'éloquence, sortie du Pirée[1] en cet état, se fut répandue dans les îles et dans l'Asie, perdant pour ainsi dire cet air de santé et d'embonpoint qu'elle avait conservé si longtemps dans son terroir naturel, elle prit bientôt les manières étrangères, et désapprit presque à parler; tant fut grande et prompte sa décadence. C'est Cicéron qui en fait cette peinture.

La perte de la liberté à Athènes entraîna en partie celle de l'éloquence. On n'y vit plus paraître de ces grands hommes qui, par le ta-

[1] « Orator parùm vehemens, dulcis tamen, ut Theophrasti discipulum agnosceres. » (Cic. *de Offic.* lib. 1, n. 3.)

« Cujus oratio quum sedatè placidèque loquitur, tùm illustrant eam quasi stellæ quædam translata verba atque immutata. » (*De Orat.* n. 92.)

[2] « Hic primus inflexit orationem, et eam mollem teneramque reddidit; et suavis, sicut fuit, videri maluit quàm gravis : sed suavitate eâ, quâ perfunderet animos, non quâ perfringeret; et tantùm ut memoriam concinnitatis suæ, non (quemadmodum de Pericle scripsit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinquerel in animis eorum, a quibus esset auditus. » (Id. in *Brut.* n. 38.)

[1] « Ut semel e Piræo eloquentia evecta est, omnes pervagavit insulas, atque ita peregrinata totâ Asiâ est, ut se externis oblineret moribus, omnemque illam salubritatem atticæ dictionis quasi sanitatem perderet, aeloqui pené didisceret. » (Cic. in *Brut.* n. 51.)

Digitized by Google

lent de la parole, lui avaient fait tant d'honneur : quelques rhéteurs seulement et quelques sophistes, répandus en différents endroits de la Grèce et de l'Asie, soutinrent un peu l'ancienne réputation : j'en ai parlé ailleurs.

Mais, ce qui est étonnant, plusieurs siècles après, l'éloquence reprit de nouvelles forces, et reparut avec presque autant d'éclat qu'elle avait fait autrefois à Athènes. On voit bien que je veux parler de cet heureux temps où les pères grecs firent un si louable et un si saint usage du talent de la parole : car je ne crains point de mettre en parallèle avec les plus célèbres orateurs d'Athènes saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostôme, et quelques autres. J'en ai rapporté plusieurs extraits dans le premier volume du Traité des études, surtout de saint Jean Chrysostôme, qui ne le cèdent point, ce me semble, aux harangues de Démosthène, ni pour la beauté du style, ni pour la solidité du raisonnement, ni pour la grandeur des choses mêmes, ni pour la force et la véhémence des passions. On peut consulter ces endroits, qui me dispensent d'apporter ici de nouvelles preuves de ce que j'avance ; et je crois que l'on conviendra avec moi qu'on ne trouve rien de plus beau ni de plus éloquent dans toute l'antiquité grecque.

Nous verrons bientôt que l'éloquence latine n'a pas eu le même avantage. Depuis qu'après avoir jeté un éclat extraordinaire pendant quelques années elle eut commencé à déchoir, elle s'affaiblit toujours de plus en plus par des déclins assez prompts, et tomba enfin dans une corruption dont elle ne s'est jamais relevée. C'est ce que je dois montrer dans l'article suivant.

### Art. II. — Des orateurs latins.

Rome, occupée d'abord à s'affermir dans son premier établissement, puis à s'étendre de jour en jour dans les contrées voisines, et enfin à porter au loin ses conquêtes, donna pendant plusieurs siècles tous ses soins et toute son application aux exercices militaires, et demeura pendant tout ce temps-là sans goût pour les arts et pour les sciences en général, et en particulier pour l'éloquence, dont elle n'avait encore presque aucune idée. Ce ne fut qu'après avoir dompté les peuples les plus puissants[1], et s'être affermie dans un tranquille repos, que le commerce qu'elle eut avec les Grecs commença à la tirer de cette grossièreté et de cette espèce de barbarie par rapport aux exercices de l'esprit ; et que la jeunesse romaine, sortie comme d'un profond sommeil, et devenue sensible à une nouvelle espèce de gloire inconnue à ses ancêtres, commença à ouvrir les yeux et à prendre du goût pour l'éloquence.

Pour donner quelque idée des premiers commencements de l'éloquence dans Rome, de ses progrès, de sa perfection et de sa décadence, je partagerai en quatre âges les orateurs romains : mais je ne m'arrêterai qu'à ceux qui sont les plus connus, ou par leur réputation, ou par leurs ouvrages.

#### § I. — Premier age des orateurs romains.

Les Romains à l'abri de la paix, amie des sciences et mère du loisir, firent d'abord par eux-mêmes quelques efforts pour acquérir le talent de la parole. Mais comme ils ignoraient[2] absolument la route qu'il fallait tenir pour y arriver, et qu'ils n'avaient d'autre guide que leur propre esprit et leurs propres réflexions, ils n'avançaient pas beaucoup. Il fallut que la Grèce vaincue vînt au secours de ses vainqueurs. Quand on eut entendu parler à Rome les rhéteurs grecs, qu'on eut pris leurs leçons et qu'on se fut formé dans la lecture de leurs livres, la jeunesse romaine conçut une ardeur incroyable pour l'éloquence. Nous avons vu, vers la fin du sixième volume, quelles difficultés elle trouva à sa première entrée à Rome, et quelles traverses il lui fallut essuyer pour

[1] « Postequam imperio omnium gentium constituto, « diuturnitas pacis otium confirmavit, nemo ferè laudis « cupidus adolescens non sibi ad dicendum studio omni « eniteadum putavit. » (Cic. *de Orat.* lib. 1, n. 14.)

[2] « Ac primò quidem totius rationis ignari, qui neque « exercitationis ullam viam, neque aliquod præceptum « artis esse arbitrarentur, tantùm, quantùm ingenio et « cogitatione poterant, consequebantur. Post autem, « auditis oratoribus græcis, cognitisque eorum litteris, « adhibitisque doctoribus, incredibili quodam nostri homines dicendi studio flagraverunt. » (Ibid. n. 14.)

s'y établir. Mais c'est le propre de l'éloquence de vaincre les obstacles et de forcer les barrières qu'on lui oppose. Elle prit le dessus à Rome malgré les efforts de Caton, qui, grand orateur lui-même, ne voulait pas néanmoins qu'on se livrât trop aux arts des Grecs, et elle y devint en peu de temps l'étude dominante[1]. Les plus grands hommes dans la suite, comme Scipion et Lélius, avaient toujours auprès d'eux d'habiles Grecs, dont ils se faisaient gloire de prendre des leçons.

Pour venir aux orateurs du premier âge, les plus connus sont, Caton le censeur, les Gracques, Scipion-l'Emilien, Lélius. Ils avaient un excellent naturel, un merveilleux fonds d'esprit, beaucoup d'ordre dans leurs discours, de force dans les preuves, de solidité dans les pensées, d'énergie dans les expressions; mais nul art, nulle délicatesse, nulle grâce, nul soin de l'arrangement des mots, nulle connaissance du nombre et de l'harmonie du discours[2].

Caton avait composé un nombre infini de harangues : on en comptait, du temps de Cicéron, plus de cent cinquante; mais elles n'étaient point lues. Il prétend néanmoins qu'il ne manquait aux traits de son éloquence qu'une certaine fleur de style et une vivacité de couleurs qui n'étaient point encore alors en usage[3].

Les Gracques se distinguaient aussi par une éloquence mâle et robuste, mais dénuée d'ornements[4]. Cicéron nous a conservé quelques lignes d'un discours que tint le jeune Gracchus après la mort de son frère, qui sont très-vives et très-touchantes, et que lui-même a imitées dans la péroraison de son plaidoyer pour Muréna. *Quò me miser conferam? quò vertam? In Capitolium ne? at fratris sanguine redundat. An domum? matremne ut miseram lamentantemque videam et abjectam?* « Où irai-je? « de quel côté me tournerai-je, malheureux « que je suis? Sera-ce vers le Capitole, mais « il est encore teint du sang de mon frère. « Retournerai-je dans ma maison? quoi! pour « y voir une mère affligée, dans la dernière « désolation, et baignée dans ses pleurs. » Si le reste du discours ressemblait à ce peu de lignes, il ne le céderait en rien à ceux de Cicéron. En les prononçant[1], tout parlait en lui, les yeux, la voix, le geste[2], de sorte que ses ennemis mêmes ne purent retenir leurs larmes. Aulu-Gelle nous a conservé deux fragments de discours de C. Gracchus, qui ne sont point du goût de celui que cite Cicéron. Ils sont élégants, mais froids, quoique dans une matière grave et touchante. C'est le même Gracchus qui avait toujours derrière lui un domestique qui, avec sa flûte, l'avertissait quand il devait hausser ou baisser le ton de sa voix.

Quintilien oppose souvent le style du siècle dont nous parlons à celui du temps où lui-même il vivait; et il donne, à cette occasion, un excellent précepte. « Les jeunes gens, dit-il, « ont deux grands défauts à éviter[3]. Le pre- « mier serait, si quelque admirateur outré « des anciens leur donnait pour lecture et pour « modèles les harangues de Caton, des Grac- « ques et d'autres pareils auteurs : car ce se- « rait le moyen de leur faire prendre un style « sec, dur, âpre, hérissé. Un autre défaut « tout contraire, serait qu'éblouis par la pa- « rure brillante du style mou et efféminé qui « est devenu à la mode, ils se laissassent gâter « le goût par cette éloquence doucereuse et « fleurie, d'autant plus dangereuse pour eux, « qu'elle a plus de rapport à leur caractère et « à leur âge. Quand ils auront le jugement « formé et sûr, je les exhorterai, dit Quinti-

[1] De Orat. lib. 2. n. 155.

[2] Cic. in Brut. n. 65.

[3] « Intelliges nihil illius lineamentis, nisi eorum pigmentorum, quæ inventa nondùm erant, florem et colorem defuisse. » (Cic. in *Brut.* n. 298.)

[4] De Orat. lib. 3, n. 215.

[1] « Quæ sic ab illo acta esse constabat, oculis, voce, gestu, in imiet ni lacrymas tenere non possent. » (Ibid.)

[2] Lib. 10, cap. 3.

[3] « Duo genera maximè cavenda pueris puto. Unum, « ne quis eos antiquitatis nimius admirator in Gracchorum Catonisque et aliorum simillium lectione durescere velit : fient enim horridi atque jejuni... Alterum, « quod hoc diversum est, ne recentis hujus lasciviæ « floscullis capti, voluptate quàdam pravâ delinientur, « ut prædulce illud genus, et puerilibus ingenii hoc gratius, quo propius est, adameot. Firmis autem judiciis, « jamque extra periculum positis, suaserim et antiquos « legere, ex quibus si assumatur solida ac virilis ingenii « vis, deterso rudis seculi squalore, tùm noster hic cultus clariùs enitescet; et novos, quibus et ipsis multa « virtus adest. » (Quinx. lib. 2, cap. 6.)

Digitized by Google

« lien, à lire les anciens, dont l'éloquence « mâle et vigoureuse, lorsqu'on en aura séparé « la rudesse du siècle grossier où ils vivaient, « servira à soutenir et même à relever les « beautés et les ornements de la nôtre. Je « leur conseillerai aussi de lire beaucoup les « modernes, qui ont d'excellentes parties, et « qui peuvent leur être d'une grande utilité. »

J'ai cru que ce morceau de Quintilien était fort propre à faire connaître le style du temps dont il s'agit ici : outre qu'il renferme un avis bien sensé, et dont nos jeunes gens aussi pourront profiter.

Je ne m'arrêterai point sur le caractère de l'éloquence de Scipion et de Lélius. Je suis persuadé que, quoiqu'elle se ressentît du siècle où ils vivaient, elle était beaucoup éloignée de la dureté de celle de Caton et des Gracques. Je rapporterai seulement ici un fait, bien honorable pour Lélius, et qui montre jusqu'où il portait la candeur et la bonne foi. Il avait été chargé d'une cause très-importante. Il la plaida avec beaucoup d'éloquence[1]. Les juges cependant ne crurent point que la cause fût en état d'être jugée, et la renvoyèrent à une autre audience. Il la travailla de nouveau, et la plaida une seconde fois. Elle eut le même sort qu'auparavant. Alors Lélius n'hésita point, et força ses parties à remettre leurs causes entre les mains de Galba, célèbre orateur de ce temps-là, qui avait plus de véhémence et de pathétique que lui. Il eut beaucoup de peine à s'en charger; et, au premier plaidoyer, il la gagna tout d'une voix. « On savait pour lors, « dit Cicéron, rendre justice au mérite d'au- « trui, même à son propre préjudice. » *Erat omninò tùm mos, ut in reliquis rebus melior, sic in hoc ipso humanior : ut faciles essent in suum cuique tribuendo.*

### § II. — Second age des orateurs romains.

Je placerai dans le second âge quatre orateurs : Antoine et Crassus, qui étaient plus âgés; Cotta et Sulpitius, qui étaient plus jeunes. On ne les connaît guère que par ce que Cicéron nous en apprend dans ses livres de rhétorique. Il remarque que ce fut sous les deux premiers que l'éloquence latine[1], parvenue à une sorte de maturité, commença à pouvoir entrer en lice avec celle des Grecs.

Antoine, dans le voyage qu'il fit pour aller en Cilicie en qualité de proconsul[2], s'arrêta quelque temps à Athènes et dans l'île de Rhodes, sous différents prétextes, mais en effet pour avoir occasion de converser avec les plus habiles maîtres de rhétorique, et pour se perfectionner dans l'éloquence par leurs avis[3]. Il affecta pourtant toujours dans la suite de paraître ignorer ce que les Grecs enseignaient sur l'art de parler, espérant par ce moyen rendre son éloquence moins suspecte. En effet[4], il passait communément dans l'esprit de ses auditeurs pour venir au barreau plaider ses causes presque sans préparation. Mais, dans la vérité, il était tellement préparé, que souvent les juges ne l'étaient pas assez pour se défier de lui. Rien de ce qui pouvait servir à sa cause ne lui échappait. Il savait placer chaque preuve dans l'endroit où elle faisait plus d'impression. Il était moins attentif à la délicatesse et à l'élégance des mots qu'à leur force et à leur énergie. Il ne paraissait occupé que des choses mêmes et du raisonnement. Il avait toutes les grandes parties d'un orateur, et il les soutenait merveilleusement par la force et la dignité de sa prononciation.

Il trace lui-même, dans le second livre de l'orateur, le plan d'une harangue qu'il prononça en faveur de Norbanus[5], poursuivi, et à juste titre, comme auteur de sédition : cause, comme on le sent bien, très-difficile et très-délicate. Il la traita avec un art, une force, une éloquence, qui arrachèrent le coupable à la sévérité des juges; et il avoue lui-même qu'il

[1] Brut. n 85-88.

[1] « Quod idcircò posui, ut dicendi latinè prima ma- « turitas in quâ ætate extitisset, posset animadverti. » (Cic. in *Brut.* n. 161.)

« Ego sic existimo.... in his primùm cum Græcorum « gloria latinè dicendi copiam æquatam. » (Ib. n. 138.)

[2] De Orat. lib. 1, n. 82. — De Orat. lib. 2, n. 3.

[3] Ibid n. 153.

[4] « Erat memoria summa, nulla meditationis suspi- « cio. Imparatus semper aggredi ad dicendum videba- « tur : sed ita erat paratus, ut judices, illo dicente, non- « nunquam viderentur non satis parati ad cavendum « fuisse. » (In *Bruto*, n. 139.)

[5] De Orat. lib. 2, n. 197-203.

gagna sa cause, moins par l'évidence des raisons que par la force des passions qu'il sut employer à propos. *Ita magis affectis animis judicum, quàm doctis, tua, Sulpiti, est à nobis tùm accusatio victa.* Et cependant Sulpitius, avocat de l'autre partie, avait laissé les juges parfaitement convaincus de la justice de sa cause, et enflammés de colère contre Norbanus: *cùm tibi ego, non judicium, sed incendium tradidissem.* Rien n'est plus propre à former de jeunes avocats que le plan de cette harangue; mais ils ne doivent pas imiter l'usage qu'Antoine fit pour lors de ses talents pour arracher un coupable à la peine qui lui était due.

Crassus[1] était le seul qu'on put mettre en parallèle avec Antoine, et quelques-uns même le lui préféraient. Il n'avait que trois ans moins que lui. Son caractère[2] propre était un air de gravité et de dignité qu'il savait tempérer par une douceur insinuante, par une grande délicatesse, et même par une fine raillerie, mais sans jamais sortir de la décence qui convient à un orateur. Il avait une expression pure, exacte, élégante, mais sans affectation. Il s'expliquait avec une merveilleuse netteté, et relevait la beauté de son discours par la force des preuves et par l'agrément des similitudes.

Lorsque Crassus avait affaire à des personnes de mérite et de réputation, il avait grand soin de les ménager, et les railleries qu'il employait à leur égard n'avait rien de piquant ni d'injurieux : *in quo genere nulli aculei contumeliarum inerant :* modération rare[3] dans ceux qui se piquent de plaisanterie, et qui ont bien de la peine à retenir un bon mot qui leur vient sur-le-champ, et qui, selon eux, leur ferait honneur. Mais il en usait autrement à l'égard de ceux qui donnaient prise sur eux par leur mauvaise conduite. Un Brutus, dont je vais parler, était de ce genre. Il faisait le métier d'accusateur pour profiter des récompenses qu'accordaient les lois à ceux qui faisaient condamner un criminel; métier qui était regardé à Rome comme peu digne d'un homme de condition et de probité, quoique l'on y approuvât fort qu'un jeune homme se fît connaître en accusant quelque personnage important. Ce même Brutus était décrié généralement comme un dissipateur qui avait perdu tout son bien en débauches. Plaidant un jour contre Crassus, il fit lire deux plaidoyers de cet orateur dans lesquels il se contredisait manifestement. Crassus, piqué, sut bien lui rendre la pareille. Il fit lire à son tour trois dialogues du père de Brutus, dans chacun desquels, selon une coutume assez ordinaire, il était fait mention, au commencement, de la maison de campagne où l'on supposait que la conversation s'était tenue; et après avoir constaté par cette lecture le nom et la réalité des trois terres que son père lui avait laissées, il lui demanda avec d'amers reproches ce qu'elles étaient devenues.

Une occasion fortuite[4] donna lieu à Crassus de le traiter encore dans la même cause avec tout une autre force et tout une autre vivacité, et de joindre l'invective amère à la plaisanterie. Pendant qu'ils plaidaient, passa dans la place publique, où l'on sait que se plaidaient les grandes causes, le convoi d'une dame romaine, à la tête duquel, selon la céré-

[1] Brut. n. 143.

[2] Erat summa gravitas : erat cum gravitate junctus facetiarum et urbanitatis oratorius non scurrilis lepos. « Latinè loquendi accurata et sine molestiâ diligens elegantia, etc.

[3] « Quod est hominibus facetis et dicacibus difficillimum, habere hominum rationem et temporum, et ea, « quæ occurrant, quum salsissimè dici possunt, tenere. » ( *De Orat.* lib. 2, n. 221. )

[4] « Quis est qui non fateatur, hoc lepore atque iis facetiis non minùs refutatum esse Brutum, quam illis tragœdiis, quas egit idem, quum casu in eâdem causâ « cum fuuere efferretur anus Junia! Proh dii immortales! « Quæ fuit illa, quanta vis, quam inexspectata, quam repentina! quum, conjectis oculis gestu omni imminente, summâ gravitate et celeritate verborum : *Brute, « quid aedes? Quid illam anum patri nunciare vis « tuo? quid illis omnibus, quorum imagines duci videes? Quid Lucio Bruto, qui hunc populum dominatu « regio liberavit? quid te facere? cui rei, cui gloriæ, « cui virtuti studere? patrimonione augendo? At id « non est nobilitatis. Sed fac esse. Nihil superest : libidines totum dissipaverunt. An juri civili? est paternum. Sed, etc. An rei militari, qui nunquàm « castra viderie? an eloquentiæ, quæ nulla est in te, « et quidquid est vocis ac linguæ, omne ad istum turpissimum calumniæ quæstum contulisti? Tu lucem « aspicere audes? tu hoc intueri? tu in foro, tu in « urbe, tu in civium esse conspectu? tu illam mortuam, tu imagines ipsas non perhorrescis, quibus « non modo imitandis, sed ne collocandis quidem « tibi ullum locum reliquisti? « ( *De Orat.* lib. 2. n. 223-226 )

monie des funérailles usitées à Rome, on portait les images de ses ancêtres : elle était de la famille des Junius, dont les Brutus étaient une branche. A ce spectacle inopiné, Crassus, transporté comme par un subit enthousiasme, jetant de vifs regards sur Brutus avec un geste et un ton de voix animé : « Que faites-vous « ici? lui dit-il. Quelle nouvelle voulez-vous « que cette dame porte à votre père, à ces « grands hommes dont vous voyez qu'on porte « ici les images, à tous vos autres ancêtres, « et en particulier à Junius Brutus qui a dé- « livré ce peuple de la domination des rois? « De quelle action, de quelle sorte de gloire, « de quel genre de mérite leur dira-t-elle que « vous vous piquez? Est-ce du soin d'aug- « menter votre patrimoine? cela conviendrait « peu à votre naissance. Mais supposons que « cela n'y dérogeât point : vos débauches l'ont « entièrement absorbé. Est-ce de l'étude du « droit civil? le nom de votre père devrait « vous y porter; mais vous en ignorez jus- « qu'aux principes les plus communs. Est-ce « de la science militaire, vous qui n'avez ja- « mais vu ni camp, ni armée? Enfin est-ce « de l'éloquence, dont vous n'avez aucun trait? « et ce qu'on peut remarquer en vous de vo- « lubilité de langue et de force de poumons, « vous ne l'employez ici qu'à exercer par vos « calomnies un honteux et sordide commerce « d'avarice. Quoi! vous osez encore soutenir « la lumière du jour, envisager ces juges, et « paraître, soit dans le barreau, soit dans la « ville, en présence de vos concitoyens! Quoi! « vous n'êtes pas couvert de honte et saisi de « tremblement à la vue du convoi de cette « illustre dame, et de tant de respectables « images dont vous déshonorez la gloire par « votre indigne conduite! » Un seul morceau comme celui-ci doit faire connaître ce qu'il faut juger de la qualité et du mérite de l'éloquence de Crassus.

Il joignait à ce rare talent une grande connaissance du droit : en quoi pourtant Scévola l'emportait de beaucoup sur lui. C'était le plus habile jurisconsulte de son siècle, et en même temps un des plus célèbres orateurs. Ils étaient tous deux à peu près de même âge, avaient passé par les mêmes dignités, étaient appliqués aux mêmes fonctions et aux mêmes études[1]. Cette ressemblance mutuelle et cette sorte d'égalité, loin d'exciter entre eux le moindre sentiment, le moindre nuage de jalousie, comme il arrive souvent, et d'altérer le moins du monde leur amitié, ne servait qu'à en serrer les nœuds de plus près, et à la rendre plus parfaite.

Je ne dirai qu'un mot de deux jeunes orateurs qui brillaient déjà beaucoup dans le barreau, Cotta et Sulpitius. Le caractère de leur éloquence était tout différent.

Cotta, du côté de l'invention[2], avait de la pénétration et de la justesse d'esprit : son élocution était pure et coulante. Comme la faiblesse de sa poitrine l'obligeait d'éviter toute contention de voix, il avait soin aussi de régler sur ce peu de force son style et sa manière de composer. Tout était juste, exact et de bon goût dans son discours. Mais ce qui était le plus admirable en lui, c'est que, ne pouvant presque faire usage du style véhément et impétueux, et se trouvant hors d'état par conséquent d'entraîner les juges par la force de son discours, il savait pourtant les manier avec tant d'adresse et d'habileté, qu'il produisait sur leur esprit le même effet par son éloquence douce et tranquille que Sulpitius par les traits vifs et enflammés de la sienne.

Sulpitius, au contraire[3], avait le style grand,

[1] « Illud gaudeo, quòd et æqualitas vestra, et pares « honorum gradus, et artium studiorumque quasi fini- « tima vicinitas, tantùm abest ab obtrectatione invidiæ, « quæ solet lacerare plerosque, ut ea non modò non « exulcerare vestram gratiam, sed etiam conciliare vi- « deatur. » (In *Bruto*, n. 156.)

[2] « Inveniebat igitur acutè Cotta, dicebat purè ac so- « lutè, et ut ad infirmitatem laterum perscienter conten- « tionem omnem remiserat, sic ad virium imbecillitatem « dicendi accommodabat genus. Nihil erat in ejus ora- « tione nisi sincerum, nihil nisi siccum, atque sanum : « illudque maximum, quòd, quum contentione oratio- « nis flectere animos judicum vix posset, nec omninò « eo genere diceret, tractando tamen impellebat, ut « idem facerent a se commoti, quod a Sulpitio concitati. » (In *Bruto*, n. 202.)

[3] « Fuit enim Sulpitius vel maximè omnium, quos quidem « ego audivorim grandis, et, ut ita dicam, tragicus orator. « Vox cùm magna, tùm suavis et splendida : gestus et mo- « tus corporis ita venustus, ut tamen ad forum non ad scenam « institutus videretur. Incitata et volubilis, nec ea redun- « dans tamen, nec circumfluens oratio. Crassum hic volebat « imitari, Cotta malebat Antonium. Sed ab hoc vis abe- « rat Antonii, Crassi ab illo lepos. » (Cic. in *Brut.* n. 203.)

Digitized by Google

véhément, et pour ainsi dire tragique; la voix douce, forte, éclatante; le geste et le mouvement du corps extrêmement agréable et gracieux, mais d'un agrément et d'une grâce qui convenait au barreau, non au théâtre. Son discours était abondant et rapide, mais sans passer les justes bornes, et sans se répandre en superfluités. Sulpitius prenait pour modèle Crassus, Antoine plaisait davantage à Cotta. Mais ni ce dernier n'avait la force d'Antoine, ni l'autre l'agrément de Crassus.

L'exemple de Sulpitius et de Cotta montre que deux orateurs peuvent être excellents sans se ressembler; et que l'important est de bien discerner à quoi la nature nous porte, et de la prendre pour guide. Ceux-ci eurent le bonheur de trouver dans Antoine et dans Crassus deux maîtres habiles, et deux guides pleins d'amitié, qui leur donnèrent tous leurs soins, et se firent un plaisir de les former à l'éloquence.

Il y eut une différence remarquable entre le sort de Cotta et celui de Sulpitius. Celui-ci périt jeune, au lieu que Cotta vécut jusqu'à un âge avancé, devint consul, et plaida avec Hortensius, qui était néanmoins beaucoup plus jeune que lui.

### § III. — Troisième age des orateurs romains.

C'est ici le beau siècle de l'éloquence, qui fut de peu de durée, mais qui jeta un grand éclat, et qui égala presque Rome à Athènes. Il porta un grand nombre de bons orateurs : Hortensius; César, qui aurait été un orateur du premier ordre s'il se fût attaché au barreau; Brutus, Messala et plusieurs autres, qui tous se sont fait un grand nom chez les Romains, quoique leurs discours ne soient point arrivés jusqu'à nous. Mais Cicéron efface la gloire de tous les autres, et peut être proposé parmi les Romains comme le modèle le plus parfait d'éloquence qui ait encore paru. Qu'il me soit permis de renvoyer mes lecteurs à l'endroit du Traité des études[1] où je me suis fort étendu sur ce qui regarde Cicéron et le caractère de son éloquence, dont, par cette raison, il me reste peu de chose à dire.

Il apporta en naissant[1] un génie heureux que son père prit soin de cultiver d'une manière particulière, sous la direction de Crassus qui présidait à ses études, et qui en réglait le plan. Il prit les leçons des plus habiles maîtres qui fussent alors à Rome, et ensuite passa dans la Grèce et dans l'Asie Mineure pour y puiser dans les sources mêmes les préceptes de l'art oratoire.

Son frère Quintus croyait que la nature seule, aidée et soutenue par un fréquent exercice, suffisait pour former l'orateur[2]. Cicéron pensait bien autrement, et était persuadé que le talent de la parole ne pouvait s'acquérir que par une vaste étendue de connaissances. Aussi, persuadé que, sans une étude opiniâtre et sans une ardeur qui allât presque jusqu'à la passion, on ne pouvait rien faire de grand, il se donna tout entier au travail. On en vit bientôt les fruits, et dès qu'il parut au barreau, il s'attira un applaudissement général.

Il avait un esprit fécond, vif, brillant; une imagination riche et pleine de vivacité, un style orné, abondant, étendu; ce qui n'est pas un défaut dans un jeune avocat. On sait que Cicéron, devenu maître de l'art, et en donnant des règles, veut qu'il paraisse dans les jeunes gens de la fécondité et de l'abondance[3] : *volo se efferat in adolescente fecunditas.* Quintilien recommande souvent et fortement aux maîtres de ne point attendre ni exiger de leurs disciples un discours déjà formé et parfait[4]. Il aime mieux un travail hardi, qui s'égaie et fasse des efforts, et qui passe les bornes d'une exacte justesse. On corrige facilement l'abondance, mais il n'y a point de remède contre la stérilité.

[1] De Orat. lib. 2, n. 2.

[2] « Soles nonnunquàm hâc de re a me in disputationibus nostris dissentire quòd ego eruditissimorum hominum artibus eloquentiam contineri statuam : in autem illam ab elegantiâ doctrinæ segregandam putes, et in quodam ingenii atque exercitationis genere ponendam. » (*De Orat.* lib. 1, n. 5.)

[3] De Orat. lib. 2, n. 88.

[4] « In pueris oratio perfecta nec exigi nec sperari potest : melior autem est indoles læta generosique conatus, et vel plura concipiens interim spiritus... Facile remedium est ubertatis : sterilia nullo labore vincuntur. » (Quintil. lib. 2, cap. 4.)

Cicéron lui-même cite un exemple de ce style trop abondant et trop fleuri[1], tiré de son plaidoyer pour Rosrius d'Amérie, accusé d'avoir fait mourir son père. Dans un grand lieu commun sur le parricide, après avoir décrit le supplice établi par les lois romaines contre ceux qui en étaient convaincus, lequel consistait à les mettre dans un sac bien fermé et bien cousu, et à les jeter dans la mer, il ajoute la réflexion suivante pour faire sentir l'énormité du crime par la singularité du supplice, dont le choix semble avoir eu pour but d'ôter l'usage de toute la nature à un ingrat qui a été assez dénaturé pour ôter la vie à son père. *Quid est tam commune quàm spiritus vivis*[2], *terra mortuis, mare fluctuantibus, littus ejectis? Ita vivunt, dùm possunt, ut ducere animam de cœlo non queant : ita moriuntur, ut eorum ossa terra* non *tangat : ita jactantur fluctibus, ut nunquàm abluantur : ita postremò ejiciuntur, ut ne ad saxa quidem mortui conquiescant*, etc. « Qu'y a-t-il d'un usage si commun que la « respiration aux vivants, la terre aux morts, « l'eau à ceux qui sont portés sur la mer, le « rivage à ceux qui sont poussés par les flots? « Par l'invention de ce supplice, ces malheu- « reux, pendant le peu de temps qu'ils peu- « vent conserver la vie, vivent sans pouvoir « respirer l'air; ils meurent sans que leurs os « puissent toucher à la terre; ils sont portés « sur les eaux sans pouvoir en être lavés; enfin « ils sont poussés sur les rivages et sur les ro- « chers sans pouvoir y trouver de repos, « même après leur mort. »

Tout l'endroit du supplice des parricides[3], et surtout celui que je viens de citer, fut reçu avec des applaudissements extraordinaires. Mais Cicéron, quelque temps après, commença à sentir que ce lieu commun sentait trop le jeune homme (il avait pour lors vingt-sept ans), et que, s'il avait été applaudi, c'était moins par la beauté réelle de cet endroit que par l'espérance et l'attente qu'il montrait pour l'avenir. En effet, ce morceau n'a qu'un brillant peu solide, qui peut éblouir dans le premier moment, mais qui ne peut soutenir un examen un peu sérieux. Les pensées y sont peu naturelles et outrées, et l'on y voit une recherche affectée d'antithèses et d'oppositions.

Cicéron changea bientôt de goût[1]; et après le voyage qu'il fit à Athènes et dans l'Asie Mineure, où, tout célèbre avocat qu'il était, il se rendit le disciple des savants rhéteurs qui y enseignaient, il revint à Rome presque tout changé et tout autre. Molon le Rhodien surtout lui rendit de grands services en lui apprenant à retrancher de cette superfluité et de cette abondance qui était l'effet de l'ardeur et de la vivacité de l'âge[2], et en l'accoutumant à serrer davantage son style, à le retenir dans de justes bornes, et à lui donner plus de poids et de maturité.

L'émulation qu'excitèrent en lui les grands succès d'Hortensius son ami, mais son rival lui servit infiniment. J'en ai parlé ailleurs avec beaucoup d'étendue[3]. Il semble que depuis ce temps-là il forma le dessein d'enlever à la Grèce ou du moins de lui disputer la gloire de l'éloquence. Il en embrassa courageusement toutes les parties, et n'en négligea aucune. Le style simple, le style orné, le style sublime, lui devinrent également familiers; et l'on trouve des modèles achevés de ces trois genres dans ses harangues. Il en désigne lui-même plusieurs endroits dans son traité de *l'Orateur*[4], où il avait employé ces divers genres d'écrire; et il avoue ingénument qu'il croit, sinon en avoir atteint la perfection, du moins avoir essayé d'y réussir, et en avoir approché. Personne n'a mieux connu que lui le cœur de l'homme, ni mieux réussi à en mouvoir les ressorts, soit par les passions douces et ten-

[1] In Orat. n. 107, 108.

[2] Pro Ros. Amer. n. 70.

[3] « Quantis illa clamoribus adolescentuli diximus de « supplicio parricidarum! quæ nequaquam satis defer- « buisse post aliquanto sentire cœpimus. Sunt enim om- « nia sicut adolescentis, non tam re et maturitate, quam « spe et exspectatione laudati. »

[1] In Brut. n. 316.

[2] « Molo dedit operam, si modò id consequi potuit, ut « nimis redundantes nos et superfluentes juvenili quàdam « dicendi impunitate reprimeret, et quasi extra ripas « diffluentes coerceret. Ita recepi me, biennio post, non « modò exercitatior, sed propè mutatus. »

[3] Traité des Etudes.

[4] Nulla est illo in genere laus oratoris, cujus in nos- « tris orationibus non sit aliqua, si non perfectio at cona- « tus tamen atque adumbratio. Non assequimur, at, quid « deceat, videmus. » (*De Orat.* n. 103.)

dres, dont l'insinuation est le propre effet, soit par celles qui emploient les grandes figures, les grands mouvements, et qui mettent en œuvre tout ce que l'éloquence a de plus fort et de plus touchant [1]. On n'a qu'à lire ses péroraisons. Quand on partageait les plaidoyers [2], on lui laissait toujours cette dernière partie, et il réussissait particulièrement; non, dit-il, qu'il eût plus d'esprit que les autres, mais parce qu'il était plus touché et plus attendri, sans quoi son discours n'aurait point été capable de toucher et d'attendrir les juges.

Ce fut ce rare mélange [3] et cet heureux assortiment de toutes les différentes qualités de l'orateur, qui fut la cause du rapide succès qu'eurent les plaidoyers de Cicéron. Il ne craint pas de dire lui-même qu'on n'avait encore rien vu ni entendu de pareil à Rome, et que ce nouveau genre d'éloquence charma les esprits, et enleva tous les suffrages. Celle des anciens, comme je l'ai déjà remarqué, avait beaucoup de solidité, mais était dénuée de tout agrément. Rome [4], qui était encore sans goût et sans délicatesse d'oreilles, les tolérait, et allait même jusqu'à les admirer. Hortensius avait commencé à jeter des grâces dans le discours. Mais, outre que, content et sûr, à ce qu'il croyait, de sa réputation, il se négligea fort dans les derniers temps, les ornements qu'il employait consistaient plus dans les mots et dans les tours que dans les pensées, et avaient plus d'élégance que de véritable beauté.

Cicéron s'appliqua à donner à l'éloquence toutes les grâces dont elle était susceptible, mais sans rien diminuer de la solidité et de la gravité du discours. En cela il s'écarta un peu de la route qu'avait tenue Démosthène, lequel, uniquement attentif aux choses mêmes, et nullement à sa propre réputation, va droit au but, et néglige tout ce qui ne serait que pour l'ornement. Notre orateur [1] crut devoir accorder quelque chose au goût de son temps et à la délicatesse des Romains, qui demandaient un discours plus agréable et plus orné. Il ne perdait jamais de vue l'utilité de sa patrie, mais il songeait aussi à plaire à ses juges; et il disait qu'en cela même il servait utilement sa patrie, ce qui était vrai : car dès là que son discours était agréable, il était aussi plus persuasif. Cet agrément [2] de style répandu dans les harangues de Cicéron faisait que ce qu'il arrachait par force, il semblait l'obtenir par douceur; et que les juges, qu'il entraînait par une véhémence impérieuse, croyaient le suivre simplement et de leur plein gré.

Il enrichit encore l'éloquence latine d'un autre avantage, qui en releva extrêmement le mérite : j'entends l'arrangement des mots, qui contribue infiniment à la beauté du discours; car les pensées [3] les plus agréables et les plus solides, si les termes dans lesquels elles sont exprimées manquent de structure et de nombre, blessent les oreilles, dont le sentiment est d'une extrême délicatesse. Il y avait près de quatre cents ans que les Grecs étaient en possession de ce genre de beauté par les ouvrages merveilleux de leurs écrivains, qui avaient porté la douceur et l'harmonie de l'arrangement à sa dernière perfection [4]. J'ai mar-

[1] « Hujus eloquentiæ est tractare animos, hujus omni « modo permovere. Hæc modò perfringit, modò irrepit « in sensus : inserit novas opiniones, evellit insitas. » (*De Orat.* n. 97.)

[2] « Si plures dicebamus, perorationem mihi tamen « omnes reliquebant : in quo ut viderer excellere, non « ingenio, sed dolore assequebar... nec unquam is qui « audiret, incenderetur, nisi ardens ad eum perveniret « oratio. » (*De Orat.* n. 130 et 132.)

[3] « Jejunas hujus multiplicis et æquabiliter in omnia « genera fusæ orationis aures civitatis accepimus, easque « nos primi, quicumque eramus, et quantulumcumque « dicebamus, ad hujus generis dicendi, audiendi, incre- « dibilia studia convertimus. » (*Orat.* n. 106.)

[4] « Propter exquisitius et minimè vulgare orationis « genus, animos hominum ad me dicendi novitate con- « verteram. » (In *Bruto*, n. 321.)

[1] « Ne illis quidem nimiùm repugno, qui dandum pu- « tant nonnihil esse temporibus atque auribus, nitidius « aliquid atque affectatius postulantibus... Atque id fe- « cisse M. Tullium video, ut quum omnia utilitati, tum « partem quamdam delectationi daret, quum et ipsam se « rem agere diceret (agebat autem maximè) litigatoris. « Nam hoc ipso proderat, quòd placebat. » (Quintil. lib. 12, cap. 10.)

[2] « Cui tanta unquam jucunditas affuit, ut ipsa illa « quæ extorquet, impetrare eum credas; et, quum « transversum vi suâ judicem ferat, tamen ille non rapi « videatur, sed sequi? » (Id. lib. 10, cap. 1.)

[3] « Quamvis graves suavesque sententiæ, tamen si in- « eonditis verbis efferuntur, offendunt aures, quarum est « judicium superbissimum. » (*De Orat.* n. 150.)

[4] « Et apud Græcos quidem jam anni propè quadrin- « genti, quum hoc (numerus) probatur : nos nuper agno- « vimus. » (*Orat.* n. 171.)

Digitized by Google

qué, vers la fin du sixième volume, comment Cicéron avait procuré cet avantage à sa langue.

Il en faut dire autant de toutes les parties de l'éloquence, dont il a donné le premier[1] la connaissance aux Romains, ou qu'il a du moins entièrement perfectionnées. En quoi César avait raison de dire que Cicéron avait rendu un grand service à sa patrie; car, par son moyen, Rome, qui ne le cédait à la Grèce que pour cette sorte de gloire, la lui a enlevée, ou, si l'on veut, est venue à bout de la partager avec elle.

On peut donc dire avec vérité que Cicéron était à Rome ce que Démosthène avait été à Athènes, c'est-à-dire que l'un et l'autre, chacun de leur côté, ont porté l'éloquence au plus haut degré où elle soit jamais parvenue.

### § IV. — Quatrième age des orateurs romains.

C'est le sort ordinaire des choses humaines, quand elles sont parvenues à leur plus grande perfection, d'en déchoir bientôt, et d'aller toujours après en dégénérant. L'éloquence éprouva à Rome cette triste fatalité, aussi bien que la poésie et l'histoire. Peu d'années après la mort d'Auguste, cette région, si fertile en beaux ouvrages et en riches productions, ne porta plus de ces fruits excellents[2] qui l'avaient tant mise en honneur; et, comme si elle eût été frappée d'un vent brûlant, cette fleur d'urbanité romaine, c'est-à-dire cette extrême délicatesse de goût qui régnait dans tous les écrits, sécha presque tout à coup et disparut.

Un homme, estimable d'ailleurs par son bel esprit, par ses rares talents, par ses savants ouvrages, causa ce changement dans l'éloquence : on sent bien que je veux parler de Sénèque. Une trop grande estime de lui-même, une sorte de jalousie contre les grands hommes qui avaient paru avant lui, un désir violent de se distinguer, et, pour ainsi dire, de faire secte, et de marcher à la tête des autres pour leur donner le ton, lui firent quitter le chemin ordinaire, et le jetèrent dans des routes nouvelles et inconnues aux anciens.

On abuse des meilleures choses, et l'on change les vertus mêmes en vices en les outrant et voulant les pousser trop loin. Les grâces dont Cicéron avait embelli et enrichi l'éloquence romaine étaient dispensées sobrement et avec justesse : Sénèque les prodigua sans discernement et sans mesure. Dans les écrits du premier, c'étaient des ornements graves mâles, majestueux, et propres à relever la dignité d'une reine : dans ceux du second, on pourrait presque dire que c'était une parure de courtisane, qui, bien loin d'ajouter un nouvel éclat à la beauté naturelle de l'éloquence, l'étouffait à force de perles et de diamants, et la faisait disparaître : car le fond de Sénèque est admirable. Nul auteur ancien n'a tant de pensées que lui, ni si belles, ni si solides; mais il les gâte par le tour qu'il leur donne, par les antithèses et les jeux de mots dont elles sont ordinairement accompagnées, par une affectation outrée de finir presque chaque période par une pointe, ou par une sorte de pensée brillante qui en approche. C'est ce qui a fait dire à Quintilien[1] qu'il aurait été à souhaiter que Sénèque, en composant, eût suivi son propre génie, mais qu'il eût fait usage du jugement d'autrui. *Velles eum suo ingenio dixisse, alieno judicio*[2]. Ce que j'en ai remarqué ailleurs avec beaucoup d'étendue me dispense d'en dire ici davantage.

### Pline le jeune

L'auteur dont je commence à parler est un des hommes de l'antiquité qui méritent le plus d'être connus. Je tracerai d'abord un plan de sa vie, que je tirerai de ses lettres mêmes, où l'on trouvera toutes les qualités d'un homme de probité et d'honneur, avec un caractère de bonté et de générosité le plus aimable qu'il soit possible d'imaginer. Puis je donnerai quelque

[1] « Cæsar Tullium, non solùm principem atque inventorem copiæ dixit, quæ erat magna laus : sed etiam « bené meritum de populi romani nomine et dignitate. « Quo enim uno vincebamur a victâ Græciâ, id aut erep- « tum illis est, aut certè nobis cum illis communica- « tum » (*In Bruto*, n. 254.)

[2] « Omnis fœtus repressus, exustusque flos siti veteris « ubertatis exaruit. » (*In Bruto*, n. 16.)

[1] Lib. 1, cap. 1.

[2] Traité des Études

idée de son style, par des extrsits tirés de son panégyrique de Trajan, qui est la seule pièce d'éloquence de lui qui soit parvenue jusqu'à nous.

### Abrégé de la vie de Pline le jeune.

Pline le jeune naquit à Côme[1], ville d'Italie, d'une sœur de Pline le naturaliste, qui l'adopta ensuite pour son fils.

Ayant perdu son père de fort bonne heure[2], il eut pour tuteur Virginius Rufus, l'un des plus grands hommes de son siècle, qui le regarda toujours comme son propre fils, et en prit un soin particulier. Virginius, devenu suspect et même odieux par ses vertus aux empereurs, eut néanmoins le bonheur de se sauver de leur jalousie et de leur haine. Il vécut quatre-vingt-trois ans, toujours heureux, toujours admiré. L'empereur Trajan lui fit faire des obsèques magnifiques, et Corneille Tacite, consul, prononça l'oraison funèbre.

Pline ne fut pas moins heureux en maîtres qu'il l'avait été en tuteur. Nous avons vu ailleurs qu'il étudia la rhétorique sous Quintilien, et qu'il fut de tous ses disciples celui qui lui fit le plus d'honneur, et qui lui marqua aussi le plus de reconnaissance. Toute la suite de sa vie sera une preuve du goût qu'il avait pris dans l'école de ce célèbre rhéteur pour les belles-lettres en tout genre. Dès l'âge de quatorze ans il composa une tragédie grecque[3]. Il s'exerça depuis presque en toutes sortes de poésies. C'étaient là ses amusements.

Il crut devoir entendre aussi Nicète de Smyrne,[4] célèbre rhéteur grec, qui était alors à Rome.

Je mets au nombre de ses maîtres Rustieus Aruléuus[5], qui avait été tribun du peuple en 69, et qui faisait profession de la philosophie stoïcienne. Son mérite et sa vertu devinrent pour lui un crime sous un empereur qui s'en était déclaré l'ennemi[6], et lui firent perdre la vie. Il avait pris un soin particulier de former Pline à la vertu, et celui-ci en avait conservé une vive reconnaissance.

Pline fut envoyé en Syrie[1], où il servit pendant quelques années à la tête d'une légion. Là, tout le temps que son devoir lui laissait libre, il le donnait aux leçons et aux entretiens d'Euphrate, célèbre philosophe, qui crut dès lors voir dans Pline tout ce qu'il fut dans la suite. Il fait un beau portrait de ce philosophe. Son air, dit-il, est sérieux[2], sans être chagrin. Son abord inspire le respect, sans imprimer la crainte. Son extrême politesse égale la pureté de ses mœurs. Il fait la guerre aux vices, et non pas aux hommes. Il ramène ceux qui s'égarent, et ne leur insulte point.

De retour à Rome, il s'attacha plus que jamais à Pline le naturaliste, qui l'avait adopté, en qui il eut le bonheur de trouver un père, un maître, un modèle, un guide parfait. Il recueillait ses moindres discours, il étudiait toutes ses actions.

Son oncle, alors âgé de cinquante-six ans, fut obligé d'aller du côté de Naples, pour y commander la flotte que les Romains avaient à Misène. Pline le jeune l'y suivit, et l'y perdit par le funeste accident dont j'ai parlé ailleurs.

Destitué d'un pareil appui, il n'en chercha que dans son propre mérite, et se tourna tout entier du côté des affaires publiques. Il plaida sa première cause à dix-neuf ans. Encore tout jeune[3], il parla devant les centumvirs dans une affaire où il fallait combattre contre tout ce qu'il y avait de plus accrédité dans Rome, sans excepter ceux que le prince honorait de sa faveur. C'est cette action qui la première le fit connaître[4], et lui ouvrit une porte à la réputation qu'il s'acquit dans la suite. Il continua depuis, avec une approbation aussi universelle que rare dans une ville où l'on ne manquait ni de concurrents ni d'envieux. Il eut plus d'une fois la satisfaction de se voir

[1] An. J. C. 61.
[2] Lib. 2, epist. 1.
[3] Lib. 7, epist. 4.
[4] Lib. 6, epist. 6.
[5] Lib. 1, epist. 14.
[6] Domitien.

[1] Lib. 1, epist. 18.
[2] « Nullus horror in vultu, nulla tristitia, multùm se-« veritatis. Reverearis occursum, non reformides. Vi-« tæ sanctitas summa, comitas par. Insectatur vitia, non « homines : nec castigat erraotes, sed emendat. »
[3] Lib. 5, epist. 8. — Lib. 1, epist. 18.
[4] « Illa actio mihi aures hominum, illa januam famæ « patefecit. »

l'entrée du barreau fermée par la foule des auditeurs qui l'attendaient quand il devait plaider[1]. Il fallait qu'il passât au travers du tribunal des juges pour arriver à sa place. Il lui est arrivé de parler quelquefois sept heures, et d'en être seul fatigué.

Il ne plaida jamais que pour l'intérêt public[2], pour ses amis, ou pour ceux à qui leur mauvaise fortune n'en avait point laissé. La plupart des autres avocats vendaient leur ministère; et à la gloire, autrefois le seul prix d'un si noble emploi, ils avaient substitué un sordide intérêt. L'empereur Trajan, pour arrêter ce désordre, donna un décret[3] qui fit beaucoup de plaisir et en même temps beaucoup d'honneur à Pline. « Que je suis content, disait-il, de ne « m'être pas seulement abstenu de faire aucun « traité pour les causes dont je me suis chargé, « mais d'avoir toujours refusé toutes sortes de « présents, et jusqu'à des étrennes ! il est vrai « que tout ce qui n'a pas l'air honnête se doit « éviter[4], non comme défendu, mais comme « honteux. Il y a pourtant je ne sais quelle « satisfaction à voir publiquement défendre « ce qu'on ne s'est jamais permis. »

Il se faisait un plaisir et même un devoir d'aider de ses avis et de produire dans le barreau des jeunes gens de famille et de bonne espérance[5]. Il ne se chargeait de certaines causes qu'à condition qu'on lui donnerait pour adjoint un jeune avocat[6]. Le comble de sa joie était d'en voir qui, en suivant ses conseils et ses traces, commençaient à se distinguer dans la plaidoirie[7]. De quel bon cœur, de quel fonds d'amour du bien public partaient de tels sentiments !

Ce fut par ces degrés que bientôt Pline monta jusqu'aux premières charges de l'état. Il y porta partout les vertus qui l'y avaient élevé. Dès le temps de Domitien il fut fait préteur.

Ce prince farouche, qui regardait comme une censure de sa conduite l'innocence des mœurs, chassa de Rome et d'Italie tous les philosophes[1]. Artémidore, ami de Pline, était de ce nombre. Il s'était retiré dans une maison « qu'il avait aux portes de la ville. « J'allai l'y « trouver, dit Pline, dans une conjoncture où « ma visite était plus remarquable et plus dan- « gereuse. J'étais préteur. Il ne pouvait qu'a- « vec une grosse somme acquitter les dettes « qu'il avait contractées pour de très-nobles « usages. Quelques-uns de ses amis les plus « puissants et les plus riches ne voulurent pas « s'apercevoir de son embarras. Moi, j'em- « pruntai la somme, et je lui en fis don. J'a- « vais pourtant alors sujet de trembler pour « moi-même. On venait de faire mourir ou « d'envoyer en exil sept de mes amis. Les « morts étaient Sénécion, Rusticus, Hel- « vidius; les exilés, Mauricus, Gratilla, Ar- « ria, Fannia. La foudre tombée autour de « moi tant de fois[2], et encore fumante, sem- « blait me présager évidemment un semblable « sort. Mais il s'en faut bien que je croie avoir « pour cela mérité toute la gloire que me « donne Artémidore. Je n'ai fait qu'éviter « l'infamie. » Où trouve-t-on de pareils amis et de pareils sentiments ?

J'admire le bonheur de Pline d'avoir échappé, homme de bien comme il l'était, à la cruauté de Domitien. Je souhaiterais bien qu'il eût eu cette obligation à Quintilien, son maître et son ami, qui sans doute avait beaucoup de crédit auprès de l'empereur, depuis surtout qu'il l'avait chargé de l'éducation des petit-fils de sa sœur. L'histoire ne nous dit rien sur ce sujet : elle nous apprend seulement qu'on trouva une accusation toute prête contre Pline parmi les papiers de Domitien.

La mort sanglante de cet empereur, qui

[1] Lib. 4, epist. 16.

[2] Lib. 5, epist. 14.

[3] Par ce décret, il était ordonné à tous ceux qui avaient un procès de faire serment qu'ils n'avaient rien donné, rien promis, rien fait promettre à celui qui s'était chargé de leur cause. On permettait, après le procès terminé, de donner jusqu'à la concurrence de dix mille sesterces (douze cent cinquante livres.) *Ep.* 21. lib. 5.)

[4] « Oportet quidem quæ sunt inhonesta, non quasi « illicita, sed quasi pudenda vitare. Jucundum tamen, « si prohiberi publicè videas quod nonquam tibi ipse permiseris. »

[5] Lib. 6, epist. 23.

[6] Ibid epist. 11.

[7] « O diem lætum, notandumque mihi candidissimo « calculo ! Quid enim aut publicè lætius, quàm clarissi- « mos juvenes nomen et famam ex studiis petere, aut mihi « optatius, quam me ad recta tendentibus quasi exem- « plar esse propositum ? »

[1] Lib. 3, epist 11.

[2] « Tot circa me jactis fulminibus quasi ambustus, « mihi quoque impendere idem exitium certis quibus- « dam notis augurarer. »

Digitized by Google

eut pour successeur Nerva[1], rendit la tranquillité aux gens de bien, et fit trembler à leur tour les méchants. Un célèbre délateur, nommé Régulus, non content d'avoir fomenté la persécution faite à Rusticus Arulénus, avait encore triomphé de sa mort en insultant à sa mémoire par des écrits injurieux et pleins d'une insolente raillerie. Jamais on ne vit un homme plus lâche et plus rampant depuis la mort de Domitien. C'est l'ordinaire de ces âmes vendues à l'iniquité, et sans honneur. Il craignit le ressentiment de Pline, l'ami déclaré de Rusticus dans tous les temps. D'ailleurs il l'avait attaqué personnellement du vivant de Domitien, et dans une plaidoirie publique au barreau il lui avait dressé un piége meurtrier par une interrogation insidieuse au sujet d'un homme de bien que l'empereur avait exilé, laquelle exposait Pline à un péril certain, s'il eût rendu hautement témoignage à la vérité, ou l'aurait déshonoré pour toujours, s'il l'eût trahie. Ce lâche mit tout en mouvement pour prévenir la juste vengeance de Pline, employa auprès de lui la recommandation de ses meilleurs amis, et vint enfin lui-même le trouver en personne, pour le prier, avec les dernières bassesses, de vouloir oublier tout le passé. Pline ne jugea pas à propos de s'expliquer, voulant, pour prendre son parti, attendre le retour de Mauricus, frère de Rusticus, qui n'était pas encore revenu de son exil. On ne sait pas ce que devint cette affaire.

Une autre[2], du même genre, lui fit beaucoup d'honneur. Aussitôt que Domitien eut été tué, Pline jugea, après y avoir sérieusement pensé, que l'occasion était grande et belle de poursuivre les scélérats, de venger les innocents opprimés, et d'acquérir beaucoup de gloire. Il avait été lié d'une amitié particulière avec Helvidius Priscus, l'homme le plus vertueux et le plus respecté de son temps, aussi bien qu'avec Arria et Fannia, dont la première était femme de Pætus Thraséa et mère de Fannia, et celle-ci femme de Priscus. Publicus Certus, sénateur homme fort puissant et fort accrédité, qui était désigné consul pour l'année suivante, avait, sous le règne précédent, poursuivi, dans le sénat même, la mort d'Helvidius, sénateur comme lui, et homme consulaire. Pline entreprit de venger son illustre ami. Arria et Fannia, qui étaient revenues d'exil[1], se joignirent à lui dans une si généreuse entreprise. Il n'avait jamais rien fait sans prendre l'avis de Corellius qu'il regardait comme le plus sage et le plus habile homme du siècle : mais, dans cette occasion, le connaissant d'une prudence timide et trop circonspecte, et sachant que, sur ce qu'on a bien résolu de faire, il ne faut point consulter les personnes dont les conseils deviennent pour nous des ordres[2], il ne lui fit point part de son dessein, et se contenta de le lui communiquer le jour même de l'exécution, mais sans lui demander son avis.

Le sénat s'étant assemblé, Pline s'y rendit, et demanda permission de parler. Il commença avec beaucoup d'applaudissements : mais, dès qu'il eut tracé le premier plan de l'accusation, qu'il eut laissé entrevoir le coupable sans pourtant le nommer encore, on s'éleva contre lui de tous côtés. Il ne fut ni ému ni troublé par tous ces cris. Un consulaire de ses amis l'avertit tout bas, mais en termes fort pressants, qu'il s'était exposé avec trop de courage et trop peu de prudence, et le pressa vivement de se désister de cette accusation. Il ajouta même qu'il se rendrait par là redoutable aux empereurs à venir. *Tant mieux*, répondit Pline, *pourvu que ce soit aux méchants empereurs.*

Enfin on commença à opiner. Les premiers qui parlèrent, et c'étaient les plus considérables, firent l'apologie de Certus, comme si Pline l'avait nommé, quoiqu'il n'eût point encore prononcé son nom. Presque tous les autres se déclarèrent en faveur du coupable.

Le tour de Pline étant venu, il traita la matière à fond et répondit à tout ce qu'on avait avancé. Il n'est pas concevable avec quelle attention, avec quels applaudissements, ceux même qui peu auparavant s'élevaient contre lui reçurent tout ce qu'il dit, tant fut subit le changement que produisit, ou l'importance de la cause, ou la force du discours, ou le courage de l'accusateur.

L'empereur ne jugea pas à propos d'ordon-

[1] Lib. 1, ep. 5. — An. J. C. 96.
[2] Lib. 9, epist. 13.

[1] Lib. 4, epist. 17.
[2] « Expertus usu, ne eo quod destinaveris non esse « consulendos quibus consultis obsequi debeas. »

ner qu'on achevât l'instruction du procès. Pline obtint cependant ce qu'il s'était proposé. Le collègue de Certus parvint au consulat, auquel il avait été destiné : mais un autre fut nommé à la place de Certus.

Quel honneur pour Pline! Un seul homme, par l'idée qu'on a de son zèle pour le bien public, ramène à lui tous les suffrages, soutient l'honneur de son corps, et rend le courage à une compagnie aussi auguste qu'était le sénat de Rome, mais que la terreur du règne précédent rendait encore tremblante et presque muette.

Je rapporterai encore deux occasions importantes, où il fit paraître, non comme sénateur, mais comme avocat, et la force de son éloquence, et sa juste indignation contre les oppresseurs du peuple dans les provinces. Elle sont toutes deux du même temps : je n'en sais pas précisément l'année.

Dans la première « on vit un évènement « fameux par le rang de la personne[1] salu- « taire par la sévérité de l'exemple, mémora- « ble à jamais par son importance. » J'emploie les propres paroles de Pline, mais en abrégeant beaucoup son récit.

« Marius Priscus, proconsul d'Afrique, ac- « cusé par les Africains, sans proposer au- « cune défense, se retranche à demander des « juges ordinaires. Corneille Tacite et moi « (c'est Pline qui parle), chargés, par ordre « du sénat, de la cause de ces peuples, nous « crûmes qu'il était de notre devoir de re- « montrer que les crimes dont il s'agissait « étaient d'une énormité qui ne permettait « pas de civiliser l'affaire. On n'accusait pas « Priscus de moins que d'avoir vendu la con- « damnation et même la vie des innocents... « Vitellius Honoratus, et Flavius Martianus, « complices assignés, parurent. Le premier « était accusé d'avoir acheté trois cent mille « sesterces[2] le bannissement d'un chevalier « romain, et la mort de sept de ses amis. Le « second en avait donné sept cent mille[3] pour « faire souffrir divers tourments à un autre « chevalier romain. Ce chevalier avait été d'a- « bord condamné au fouet, de là envoyé aux « mines, et a fin étrangle en prison. Mais « une mort favorable déroba Honoratus à la « justice du sénat. On amena donc Martianus « sans Priscus. Sur quelques contestations qui « arrivèrent à ce sujet, l'affaire fut renvoyée « à la première assemblée du sénat.

« Cette assemblée fut des plus augustes. Le « prince y présidait[1] : il était consul. Nous « entrions dans le mois de janvier, qui est ce- « lui où le sénat est ordinairement le plus « nombreux. D'ailleurs, l'importance de la « cause, le bruit qu'elle avait fait, la curiosité « naturelle à tous les hommes de voir de près « les grands et rares événements, avaient at- « tiré de toute part une foule d'auditeurs. « Imaginez-vous quels sujets d'inquiétude et « de crainte pour nous qui devions porter la « parole en une telle assemblée, et en pré- « sence de l'empereur. J'ai plus d'une fois « parlé dans le sénat : j'ose dire même que je « ne suis nulle part aussi favorablement écouté. « Cependant tout m'étonnait, comme si tout « eût été nouveau pour moi.

« La difficulté de la cause ne m'embarras- « sait guère moins que le reste. Je regardais « dans la personne de Priscus un homme qui, « peu auparavant, tenait le rang de consulaire, « était orné d'un important sacerdoce, et qui « alors était dépouillé de ces deux grands « titres. J'avais un véritable chagrin d'accuser « un malheureux déjà condamné. Si l'énor- « mité de son crime parlait contre lui, la pi- « tié, qui suit ordinairement une première « condamnation, parlait en sa faveur. Enfin « je me rassurai. Je commençai mon discours, « et je reçus autant d'applaudissements que « j'avais eu de crainte. Je parlai près de cinq « heures : car on me donna près d'une heure « et demie au delà des trois et demie qui m'a- « vaient été d'abord accordées[2]. Tout ce qui me « paraissait contraire et fâcheux quand j'avais « à le dire me devint favorable quand je le dis. « Les bontés, les soins de l'empereur pour « moi, je n'oserais dire ses inquiétudes, allè- « rent si loin, qu'il me fit avertir plusieurs « fois, par un affranchi que j'avais derrière

[1] Lib. 2, epist. 11.
[2] Trente-sept mille cinq cent livres.
[3] Quatre vingt-sept mille cinq cents livres.

[1] Trajan.
[2] « Nam decem clepsydris, quas spatiosissimas acceperam, sunt additæ quatuor. »

Digitized by Google

« moi, de ménager mes forces, et de ne pas « oublier la faiblesse de ma complexion.

« Claudius Marcellinus défendit Martieu. Le « sénat se sépara pour se rassembler le lendemain, car il n'y avait pas assez de temps « pour achever un nouveau plaidoyer avant la « nuit. »

« Le jour d'après, Salvius Libéralis parla pour « Marius. Cet orateur a l'esprit délié, arrange « son sujet avec ordre, a beaucoup de véhémence et est véritablement disert[1]. Ce jour-là « il déploya tous ses talents. Corneille Tacite « répondit avec beaucoup d'éloquence, et fit « éclater ce grand, ce sublime qui règne dans « ses discours[2]. Catius Frouto fit une très-« belle réplique pour Marius; et comme il « parlait le dernier, et qu'il restait peu de « temps, il tâcha plus à fléchir les juges qu'à « justifier l'accusé. La nuit survint, et l'affaire « fut encore remise au lendemain.

« Alors il fut question d'examiner les preuves et d'opiner. C'était certainement quelque « chose de fort beau, de fort digne de l'ancienne Rome, que de voir le sénat trois jours « de suite assemblé, trois jours de suite occupé, ne se séparer qu'à la nuit. Cornutus « Tertullus, consul désigné, homme d'un rare « mérite, et très-zélé pour la justice, opina le « premier. Il fut d'avis de condamner Marius « à porter au trésor public les sept cent mille « sesterces qu'il avait reçus, et de le bannir de « Rome et d'Italie. Il alla plus loin contre « Martieu, et fut d'avis de le bannir même « d'Afrique. Il conclut par proposer au sénat « de déclarer que nous avions, Tacite et moi[3], « fidèlement et dignement rempli et son attente et notre ministère. Les consuls désignés et tous les consulaires qui parlèrent « ensuite se rangèrent à cet avis. Il y eut après « cela quelque partage : mais enfin tout le « monde revint au sentiment de Cornutus.

« Pline termine sa lettre par un petit trait de « gaîté. Vous voilà (dit-il à son ami) bien informé de ce qui se passe ici. Informez-moi « à votre tour de ce que vous faites à votre « campagne. Rendez-moi un compte exact de « vos arbres, de vos vignes, de vos blés, de « vos troupeaux; et songez que, si je ne reçois « de vous une très-longue lettre, vous n'en « aurez plus de moi que de très-courtes. « Adieu. »

Il paraît que Pline était comme le refuge et l'asile des provinces opprimées[1]. Les députés de la Bétique[2] vinrent supplier le sénat de vouloir bien ordonner à Pline d'être leur avocat dans l'action qu'ils venaient intenter contre Cécilius Classicus, qui sortait du gouvernement de cette province. Quelque occupé d'ailleurs qu'il fût, il ne put refuser son ministère à ces peuples, pour qui il avait déjà plaidé dans une pareille occasion : car, dit Pline[3], vous détruisez vos premiers bienfaits, si vous ne prenez soin de les soutenir par des seconds. Obligez cent fois, refusez une, le refus seul restera dans l'esprit. Il se chargea donc de leur cause.

Une mort ou volontaire ou naturelle déroba Classicus aux suites de ce procès. La Bétique ne laissa pas de demander que, tout mort qu'il était, son procès fût instruit. Les lois le voulaient ainsi. Elle accusa en même temps les ministres, les complices de son crime, et demanda justice contre eux. La première chose que Pline crut devoir établir, c'est que Classicus était coupable; ce qu'il ne fut pas difficile de prouver. Il avait laissé parmi ses papiers un mémoire écrit de sa main, où l'on trouvait au juste ce que lui avait valu chacune de ses concussions. Probus et Hispanus, deux de ses complices, embarrassèrent davantage. Avant que d'entrer dans la preuve de leurs crimes, Pline crut qu'il était nécessaire de faire voir que l'exécution de l'ordre d'un gouverneur en une chose manifestement injuste était un crime : autrement c'eût été perdre son temps que de prouver qu'ils avaient été les exécuteurs des ordres de Classicus; car ils ne niaient pas les faits dont ils étaient chargés, mais ils s'excusaient sur l'obéissance qui les y avait for-

[1] « Vir subtilis, dispositus, acer, disertus. »

[2] « Respondit Cornelius Tacitus eloquentissimè, et, « quod eximium orationi ejus inest, σεμνῶς.

[3] « Ego et Tacitus. » *Le latin est plus simple et moins cérémonieux :* moi et Tacite.

[1] Lib. 3, epist. 4 et 9.

[2] L'Andalousie répond en grande partie à ce que les anciens appelaient *la Bétique*.

[3] « Est ità naturâ comparatum, ut antiquiora beneficia « subvertas, nisi illa posterioribus cumules. Nam, quam« libet sæpè obligati, si quid unum neges, hoc solum me« minerunt quod negatum est. »

cés, et qui faisait, selon eux, leur justification. Ils prétendaient qu'on ne pouvait pas leur en faire un crime, vu qu'ils étaient des gens de province accoutumés à trembler au moindre commandement du gouverneur. Leur avocat, qui était fort habile, avoua dans la suite qu'il ne fut jamais plus troublé, jamais plus déconcerté que lorsqu'il se vit arracher les seules armes où il avait mis toute sa confiance.

Voici quel fut l'événement. Le sénat ordonna que les biens dont Classicus jouissait avant qu'il prît possession de son gouvernement seraient séparés de ceux qu'il avait acquis depuis. Les premiers furent adjugés à sa fille, les autres furent abandonnés aux peuples de la Bétique. On exila pour cinq ans Hispanus et Probus, tant ce qui d'abord paraissait à peine criminel parut atroce après que Pline eut parlé. Les autres complices furent poursuivis de même.

Quelle fermeté, quel courage dans Pline! quelle haine contre l'injustice et la violence! mais quel bonheur pour des provinces éloignées, comme l'était l'Andalousie, où les gouverneurs, comme autant de petits tyrans, se croyant tout permis, pillaient et vexaient impunément les peuples; quel bonheur de trouver un défenseur zélé et intrépide, que ni le crédit ni les menaces ne soient pas capables d'ébranler! Car ces voleurs publics trouvent de la protection, et il est rare qu'on en fasse des exemples, qui, seuls, pourraient arrêter une si pernicieuse licence.

Le zèle de Pline fut bientôt récompensé d'une manière éclatante[1]. Il exerçait actuellement avec Cornutus Tertullus la charge de préfet du trésor public, c'est-à-dire d'intendant des finances, qui durait deux ans, lorsqu'ils furent nommés tous deux consuls pour être subrogés l'année suivante aux ordinaires. Trajan parla dans le sénat pour leur faire donner cet honneur, présida à l'assemblée du peuple où se fit leur nomination, et lui-même les proclama consuls. Il en fit un grand éloge, les représentant comme des hommes qui égalaient les anciens consuls de Rome par l'amour de la justice et du bien public. « Alors je con- « nus à fond, dit Pline[2] en parlant de son col- « lègue, quel homme et de quel prix il était[1]. « Je l'écoutais comme un maître, je le respec- « tais comme un père, moins pour son âge « déjà avancé que pour sa profonde sagesse. »

Pline, étant consul[3], prononça, en son nom et au nom de son collègue, un discours pour remercier Trajan de leur avoir donné cette dignité, et pour faire son panégyrique selon l'ordre qu'il en avait reçu du sénat, et au nom de tout l'empire. J'aurai lieu dans la suite de parler de ce panégyrique.

Sur la fin de l'an 103[3], Pline fut envoyé pour gouverner le Pont et la Bithynie en qualité de proconsul. On le vit uniquement occupé à établir dans son gouvernement le bon ordre, à y faire régner la justice, à y procurer le soulagement des peuples. Il ne songea point à s'en attirer le respect par le faste de ses équipages, par la difficulté à se laisser approcher, par son dédain à écouter, par sa dureté à répondre.

Une simplicité majestueuse, un accès toujours libre et toujours ouvert, une affabilité qui consolait des refus nécessaires, une modération qui ne se démentit jamais, lui concilièrent tous les cœurs.

Trajan, le prince d'ailleurs le plus humain et le plus juste, avait excité contre les chrétiens une violente persécution. Pline, par la nécessité de sa charge, et par une suite de son aveuglement, y prêta son ministère. Mais la douceur de son naturel se révoltait, au moins jusqu'à un certain point, contre ces supplices exercés sur des hommes qu'il ne trouvait coupables d'aucun crime. Se trouvant donc embarrassé dans l'exécution des ordres de l'empereur, il lui écrivit une lettre sur ce sujet, et en reçut une réponse, qui sont, entre les monuments du paganisme, ce qui fait peut-être le plus d'honneur à la religion chrétienne. Je les insérerai ici toutes deux dans leur entier.

[1] An. J. C. 99. — In Panegyr. Trajan.

[2] Lib. 5, epist. 13.

[1] « Tunc ego qui vir et quantus esset, altissimè inspe- « xi; quem sequerer et magistrum, ut parentem vererer: « quod non tam ætatis maturitate, quàm vitâ, mere- « batur. »

[2] An. J. C. 100.

[3] An. J. C. 103

LETTRE DE PLINE A L'EMPEREUR TRAJAN.

« Je me fais une religion, seigneur[1], de « vous exposer tous mes scrupules : car qui « peut mieux ou me déterminer, ou m'in- « struire? Je n'ai jamais assisté à l'instruc- « tion et au jugement du procès d'aucun « chrétien; ainsi je ne sais sur quoi tombe « l'information que l'on fait contre eux, ni « jusqu'où l'on doit porter leur punition. « J'hésite beaucoup sur la différence des « âges. Faut-il les assujettir tous à la peine, « sans distinguer les plus jeunes des plus « âgés? Doit-on pardonner à celui qui se re- « pent? ou est-il inutile de renoncer au chris- « tianisme quand une fois on l'a embrassé? « Est-ce le nom seul que l'on punit en eux, « ou sont-ce les crimes attachés à ce nom? Ce- « pendant voici la règle que j'ai suivie dans les « accusations intentées devant moi contre les « chrétiens. Ceux qui l'ont avoué, je les ai in- « terrogés une seconde et une troisième fois, « et les ai menacés du supplice. Quand ils ont « persisté, je les y ai envoyés : car, de quel- « que nature que fût ce qu'ils confessaient, « j'ai cru que l'on ne pouvait manquer à pu- « nir en eux leur désobéissance et leur invin- « cible opiniâtreté. Il y en a eu d'autres en- « têtés de la même folie que j'ai réservés pour « les envoyer à Rome, parce qu'ils sont ci- « toyens romains. Ensuite, les accusations de « ce genre devenant plus fréquentes par l'in- « struction même, comme il arrive d'ordi- « naire, il s'en présente de plusieurs espèces. « On m'a remis entre les mains un mémoire « sans nom d'auteur, où l'on accuse différen- « tes personnes d'être chrétiennes, qui nient « de l'être, et de l'avoir jamais été. Ils ont en « ma présence, et dans les termes que je leur « prescrivais, invoqué les dieux, et offert de « l'encens et du vin à votre image, que j'avais « fait apporter exprès avec les statues de nos « divinités. Ils se sont même emportés en im- « précations contre Christ. C'est à quoi, dit- « on, l'on ne peut jamais forcer ceux qui sont « véritablement chrétiens. J'ai donc cru qu'il « les fallait absoudre. D'autres, déférés par « un dénonciateur, ont d'abord reconnu qu'ils « étaient chrétiens; et aussitôt après ils l'ont « nié, déclarant que véritablement ils l'avaient « été, mais qu'ils ont cessé de l'être, les uns « il y avait plus de trois ans, les autres depuis « un plus grand nombre d'années, quelques- « uns depuis plus de vingt. Tous ces gens-là « ont adoré votre image et les statues des « dieux. Tous ont chargé Christ de malédic- « tions. Ils assuraient que toute leur erreur « et leur faute avaient été renfermées dans ces « points[1] : qu'à un jour marqué ils s'assem- « blaient avant le lever du soleil, et chantaient « tour à tour des hymnes à la louange de Christ, « comme s'il eût été Dieu; qu'ils s'engageaient « par serment, non à quelque crime, mais à ne « point commettre de vol ni d'adultère, à ne « point manquer à leur promesse, à ne point « nier un dépôt; qu'après cela ils avaient cou- « tume de se séparer, et ensuite de se ras- « sembler pour manger en commun des mets « innocents : qu'ils avaient cessé de le faire « depuis mon édit, par lequel, selon vos or- « dres, j'avais défendu toutes sortes d'assem- « blées. Ces dépositions m'ont persuadé de « plus en plus qu'il était nécessaire d'arracher « la vérité par la force des tourments à deux « filles esclaves, qu'ils disaient être dans le « ministère de leur culte; mais je n'y ai dé- « couvert qu'une mauvaise superstition, por- « tée à l'excès; et, par cette raison, j'ai tout « suspendu pour vous demander vos ordres. « L'affaire m'a paru digne de vos réflexions, « par la multitude de ceux qui sont envelop- « pés dans ce péril; car un très-grand nom- « bre de personnes de tout âge, de tout ordre, « de tout sexe, sont et seront tous les jours « impliquées dans cette accusation. Ce mal « contagieux n'a pas seulement infecté les « villes, il a gagné les villages et les campa- « gnes. Je crois pourtant que l'on y peut re- « médier, et qu'il peut être arrêté. Ce qu'il y a « de certain, c'est que les temples, qui étaient

[1] Lib. 10, epist. 97.

[1] « Affirmabant autem hanc fuisse summam vel culpæ « suæ, vel erroris, quòd essent soliti stato die ante lucem « convenire; carmenque Christo, quasi Deo, dicere se- « cum invicem : seque sacramento non in scelus aliquod « obstringere, sed ne furta, ne latrocinia, ne adulteria « committerent, ne fidem fallerent, ne depositum ap- « pellati abnegarent : quibus peractis, morem sibi disce- « dendi fuisse rursùsque coëundi ad capiendum cibum, « promiscuum tamen et innoxium »

« déserts, sont fréquentés, et que les sacrifi-
« ces, longtemps négligés, recommencent.
« On vend partout des victimes, qui trouvaient
« auparavant peu d'acheteurs. De là on peut
« juger quelle quantité de gens peuvent être
« ramenés, si l'on fait grâce au repentir. »

RÉPONSE DE L'EMPEREUR TRAJAN A PLINE.

« Vous avez, mon très-cher Pline[1], suivi la
« voie que vous deviez dans l'instruction du
« procès des chrétiens qui vous ont été dé-
« férés : car il n'est pas possible d'établir une
« forme certaine et générale dans cette sorte
« d'affaires. Il ne faut pas en faire perquisi-
« tion ; mais, s'ils sont accusés et convaincus,
« il faut les punir. Si pourtant l'accusé nie
« qu'il soit chrétien, et qu'il le prouve par sa
« conduite, je veux dire en invoquant les
« dieux, il faut pardonner à son repentir, de
« quelque soupçon qu'il ait auparavant été
« chargé. *Au reste*[2] *dans nul genre de crime*
« *l'on ne doit recevoir des dénonciations qui*
« *ne soient souscrites de personne; car cela*
« *est d'un pernicieux exemple, et ne convient*
« *point à notre règne ni au temps où nous*
« *vivons.* »

Je laisse au lecteur le soin de faire les réflexions que fournissent naturellement ces deux lettres, sur l'éloge magnifique qu'on y trouve de la pureté des mœurs des premiers chrétiens; sur le progrès étonnant qu'avait déjà fait en si peu d'années le christianisme, jusqu'à faire détester les temples; sur le nombre incroyable de fidèles de tout âge, de tout sexe et de toute condition; sur le témoignage authentique que rend un païen à la croyance de la divinité de Jésus-Christ établie généralement parmi ces fidèles; sur la contradiction frappante de l'avis de Trajan, puisque, si les chrétiens étaient coupables, il était juste de les rechercher avec soin, et, s'ils ne l'étaient pas, injuste de les punir, quoiqu'ils fussent accusés; enfin sur la maxime puisée dans le droit naturel, par laquelle l'empereur termine sa lettre en déclarant qu'il trouverait son siècle déshonoré, si, pour quelque crime que ce fût (l'expression est générale), on avait égard à des libelles sans nom d'auteur.

Pline, revenu à Rome, reprit les affaires et ses emplois. Sa première femme était morte sans enfants. Il en épousa une seconde, nommée Calpurnia. Comme elle était fort jeune, et qu'elle avait beaucoup d'esprit, il n'eut pas de peine à lui inspirer le goût des belles-lettres. Elle en fit toute sa passion : mais elle la concilia toujours si bien avec l'attachement qu'elle avait pour son mari, que l'on ne pouvait dire si elle aimait Pline pour les belles-lettres, ou les belles-lettres pour Pline[1]. S'il plaidait quelque cause importante, elle chargeait toujours plusieurs personnes de venir lui apprendre les premières nouvelles du succès; et l'agitation où la mettait cette attente ne cessait que par leur retour. S'il lisait quelque harangue ou quelque autre pièce dans une assemblée d'amis, elle ne manquait jamais de se ménager quelque place, d'où elle pût, derrière un rideau, recueillir elle-même les applaudissements qu'il s'attirait. Elle tenait continuellement en ses mains les ouvrages de son mari; et, sans le secours d'autre maître que de son amour[2], elle composait sur sa lyre des airs pour les vers qu'il avait faits.

Les lettres qu'il lui écrivait font voir jusqu'où allait sa tendresse pour une épouse si digne d'être aimée et estimée. « Vous[3] me
« mandez que mon absence vous cause beau-
« coup d'ennui, que vous ne trouvez de sou-
« lagement qu'à lire mes ouvrages, et souvent
« à les mettre à ma place auprès de vous. Je
« suis ravi que vous me désiriez si ardemment,
« et que ces sortes de consolations aient quel-
« que pouvoir sur votre esprit. Pour moi, je
« lis, je relis vos lettres, et les reprends de
« temps en temps comme si c'en était de nou-
« velles. Mais elles ne servent qu'à rendre
« plus vif le chagrin que j'ai de ne point vous
« voir : car quelle douceur ne doit-on point
« trouver dans la conversation d'une personne

[1] Epist. 98.

[2] « Sine auctore vero propositi libelli, nullo crimine « locum habere debent. Nam et pessimi exempli, nec « nostri seculi est. »

[1] Lib. 4, epist. 19.

[2] « Versus quidem meos cantat formatque citharâ, « non artifice aliquo docente, sed amore, qui magister « est optimus. »

[3] Lib. 6, epist. 7.

« dont les lettres ont tant de charmes? Ne « laissez pas pourtant de m'écrire souvent, « quoique cela me fasse une sorte de plaisir « qui me tourmente. » Dans une autre lettre [1]: « Je vous conjure avec la dernière instance « de prévenir mon inquiétude par une, et « même par deux lettres, chaque jour. Je me « rassurerai du moins tant que je lirai : mais « je retomberai dans mes premières alarmes « dès que j'aurai lu. » Dans une troisième [2]: « Il n'est pas croyable à quel point je sens « votre absence. Je passe une grande partie « des nuits à penser à vous. Pendant le jour, « et aux heures où j'avais coutume de vous « voir, mes pieds, comme on dit, me portent « d'eux-mêmes à votre appartement; et, ne « vous y trouvant point, je m'en retourne aussi « triste et aussi honteux que si l'on m'avait « refusé la porte. »

Après s'être blessée dans une première grossesse, elle guérit à la vérité [3], et vécut assez longtemps, mais elle ne lui laissa point de postérité.

On ne connaît ni le temps ni les particularités de la mort de Pline.

Je n'ai pas prétendu jusqu'ici faire un récit exact et suivi des actions de Pline, mais seulement donner quelque idée de son caractère par des événements plus marqués que les autres, et plus capables de le faire connaître. J'y joindrai encore, dans la même vue, quelques faits, sans m'attacher à l'ordre des temps: je les réduirai à quatre ou cinq chefs.

### I. — Application de Pline a l'étude.

Il était difficile que Pline, élevé sous les yeux et par les soins de Pline le naturaliste son oncle, n'eût pas beaucoup de goût pour les sciences, et ne s'y donnât pas tout entier. On peut croire qu'il suivit dans ses premières études le plan qu'il prescrit à un jeune homme qui l'avait consulté sur ce sujet. J'insérerai ici une partie de cette lettre : elle peut être utile aux jeunes gens.

« Vous me demandez comment je vous « conseillerais d'étudier. L'une des meilleures manières, selon l'avis de beaucoup de « gens, c'est de traduire du grec en latin, ou « du latin en grec. Par là vous acquerrez la « justesse et la beauté de l'expression, la richesse des figures, la facilité de vous expliquer; et dans cette imitation des auteurs « les plus excellents vous prendrez insensiblement des tours et des pensées semblables « aux leurs. Mille choses qui échappent à un « homme qui lit, n'échappent point à un « homme qui traduit. La traduction ouvre « l'esprit et forme le goût.

« Vous pouvez encore, après avoir lu quelque chose seulement pour en prendre le sujet, le traiter vous-même, résolu de ne pas « céder à votre auteur; ensuite conférer vos « écrits avec les siens, et soigneusement examiner ce qu'il a dit mieux que vous, ce que « vous avez dit mieux que lui. Quelle joie si « l'on s'aperçoit que l'on prend quelquefois « le dessus! quel redoublement d'émulation « si l'on voit que l'on demeure toujours au-dessous!

« Je sais que votre étude présente est l'éloquence du barreau; mais pour cela je ne « vous conseillerais pas de vous en tenir uniquement à ce style contentieux, qui ne respire que la guerre et les combats. Comme « les champs se plaisent à changer de différentes semences, nos esprits aussi veulent « être exercés par différentes études. Je voudrais tantôt qu'un beau morceau d'histoire « vous occupât, tantôt que vous prissiez soin « d'écrire une lettre, quelquefois que vous « fissiez des vers..... C'est ainsi que les grands « orateurs, et même que les plus grands « hommes s'exerçaient ou se délassaient; ou « plutôt c'est ainsi qu'ils se délassaient et « s'exerçaient tout ensemble. Il est surprenant combien ces petits ouvrages éveillent « l'esprit et le réjouissent.....

« Je n'ai point dit ce qu'il fallait lire, quoique ce soit l'avoir assez dit, que d'avoir « marqué ce qu'il fallait écrire. Souvenez-vous « seulement de bien choisir les meilleurs livres « dans chaque genre; car on a fort bien dit « qu'il fallait beaucoup lire, mais non beaucoup de choses [1]. »

[1] Lib. 6, epist. 4.
[2] Lib. 7, epist. 7.
[3] Lib. 8, epist. 10
[4] Lib. 7, epist. 9.

[1] « Aiunt multùm legendum esse, non multa. »

Nous avons vu que Pline, à l'âge de quatorze ans, avait fait une tragédie grecque, et qu'ensuite il s'exerça dans différents genres de poésies [1]. La lecture de Tite-Live faisait ses délices. Il admirait les anciens, mais il n'était pas de ceux qui méprisent les modernes [2]. Je ne puis croire, disait-il, que la nature, épuisée et devenue stérile, ne produise plus rien de bon.

Il expose à un ami comment il s'occupait pendant les divertissements publics [3]. « J'ai « passé tous ces derniers jours à composer, « à lire dans la plus grande tranquillité du « monde. Vous demandez comment cela se « peut au milieu de Rome? C'était le temps « des spectacles du Cirque, qui ne me tou- « chent pas, même légèrement. Je n'y trouve « rien de nouveau, rien de varié, rien qu'il « ne suffise d'avoir vu une fois. C'est ce qui « redouble l'étonnement où je suis, que tant « de milliers d'hommes..... et même de fort « honnêtes gens..... aient la puérile passion « de revoir si souvent des chevaux qui cou- « rent et des hommes qui conduisent des cha- « riots. Quand je songe qu'ils ne se lassent « point de revoir avec tant de goût et d'assi- « duité des choses si vaines et si froides [4], et « qui reviennent si souvent, je sens un plai- « sir secret de n'en point trouver à ces baga- « telles, et j'emploie volontiers aux belles-let- « tres un loisir que les autres perdent dans de « si frivoles amusements. »

On voit que l'étude faisait toute sa joie et toute sa consolation [5]. « Les belles-lettres, « disait-il, me divertissent et me consolent; « et je ne sais rien de si agréable qui le soit « plus qu'elles, rien de si fâcheux qu'elles « n'adoucissent. Dans le trouble que me cause « l'indisposition de ma femme, la maladie de « mes gens, la mort même de quelques-uns, « je ne trouve d'autre remède que l'étude [1]. « Véritablement elle me fait mieux compren- « dre toute la grandeur du mal, mais elle me « le rend aussi plus supportable. »

[1] Lib. 6, epist. 21.

[2] « Sum ex iis qui mirer antiquos: non tamen, ut « quidam, temporum nostrorum ingenia despicio. Ne- « que enim quasi lassa et effœta natura, ut nihil jam lau- « dabile parial. »

[3] Lib. 9, epist. 6.

[4] « Quos ego (quosdam graves homines) quem recordor « in re inani, frigidâ, assiduâ, tam insatiabiliter desidere, « capio aliquam voluptatem, quòd hâc voluptate non « capiar. Ac per hos dies libentissimè otium meum in « litteris colloco, quos alii otiosissimis occupationibus per- « dunt. »

[5] Lib. 8, epist. 19

## II. — Estime et attachement de Pline pour les personnes vertueuses et pour les gens de lettres.

Pline eut pour amis tout ce que son siècle a produit de grands hommes, tous ceux que leurs rares vertus distinguaient le plus : Virginius Rufus, qui refusa l'empire; Corellius, que l'on regardait comme un modèle parfait de sagesse et de probité; Helvidius, l'admiration de son temps; Rusticus Arulénus et Sénécion, que Domitien fit mourir; Cornutus Tertullus, que Pline eut plusieurs fois pour collègue.

Il se faisait honneur aussi d'être lié d'une amitié particulière avec ce qu'il y avait de personnes les plus distinguées de son temps dans les belles-lettres : Tacite, Suétone, Martial, Silius Italicus.

« J'ai lu votre livre, dit-il à Tacite [2], et j'ai « marqué avec le plus d'exactitude qu'il « m'a été possible ce que je crois y devoir être « changé, et en devoir être retranché; car je « n'aime pas moins à dire la vérité que vous à « l'entendre [3]; et d'ailleurs l'on ne trouve point « de gens plus dociles à la censure que ceux « qui méritent le plus de louanges. Je m'at- « tends qu'à votre tour vous me renverrez « mon livre avec vos remarques. O l'agréa- « ble, ô le charmant échange [4]! Que j'ai de « plaisir à penser que, si jamais la postérité « fait quelque cas de nous, elle ne cessera de

[1] « Ad unicum doloris levamentum, studio confugio, « quæ præstaut ut adversa magis intelligam, sed patien- « tiùs ferem. »

[2] Lib. 7, epist. 20.

[3] « Nam ego verum dicere assuevi, et in libenter au- « dire. Neque enim ulli patientiùs reprehenduntur, quàm « qui maximè laudari merentur. »

[4] « O jucundas, ô pulchras vices! Quàm me delectat, « quòd, si qua posteris cura nostri, usquequaque narra- « bitur, quâ concordiâ, fide, simplicitate vixerimus! Erit « rarum, et insigne, duos homines ætate, dignitate pro- « pemodùm æquales, nonnullius in litteris nominis (eo- « gor enim de te quoque parciùs dicere, quia de me simul « dico) alterum alterius studio fovisse. »

« publier avec quelle union, quelle franchise, « quelle amitié, nous avons vécu ensemble ! « Il sera rare et remarquable que deux hommes à peu près de même âge, de même « rang, de quelque nom dans l'empire des « lettres (car il faut bien que je parle modestement de vous, puisque je parle en même « temps de moi), se soient si fidèlement aidés « dans leurs études. Pour moi, dès ma plus « tendre jeunesse, la réputation, la gloire que « vous aviez acquise, me faisaient déjà désirer « de vous suivre, de marcher et de paraître « marcher sur vos traces, non pas de près, « mais de plus près qu'un autre. Ce n'est pas « qu'alors nous n'eussions à Rome beaucoup « d'esprits du premier ordre, mais, entre tous « les autres, le rapport de nos inclinations « vous montrait à moi comme le plus propre à « être imité, comme le plus digne de l'être. C'est « ce qui redouble ma joie quand j'entends dire « que, si la conversation tombe sur les belles-« lettres, on nous nomme ensemble. »

On peut connaître combien Pline cherchait à obliger Suétone, l'historien, par ce qu'il en écrit à un ami. Cette lettre, quoique courte, est, parmi celles qui sont venues jusqu'à nous, une des plus élégantes.

« Suétone [1], qui loge avec moi [2], a dessein « d'acheter une petite terre qu'un de vos amis « veut vendre. Faites en sorte, je vous prie, « qu'elle ne soit vendue que ce qu'elle vaut ; « c'est à ce prix qu'elle lui plaira. Un mau-« vais marché ne peut être que désagréable, « mais principalement par le reproche conti-« nuel qu'il semble nous faire de notre im-« prudence. Cette acquisition, si d'ailleurs « elle n'est pas trop chère, tente mon ami « par plus d'un endroit; son peu de distance « de Rome, la commodité des chemins, la « médiocrité des bâtiments, les dépendances « plus capables d'amuser que d'occuper. En « effet, il ne faut à ces messieurs les savants, « absorbés comme lui dans l'étude, que le « terrain nécessaire pour délasser leur esprit « et réjouir leurs yeux. Il ne leur faut qu'une « allée pour se promener, qu'une vigne dont « ils puissent connaître tous les ceps, que des « arbres dont ils sachent le nombre. Je vous « mande tout ce détail, pour vous appren-« dre quelle obligation il m'aura, et toutes « celles que lui et moi vous aurons, s'il achète « à des conditions dont il n'ait jamais lieu de « se repentir une petite maison telle que je « viens de la dépeindre. »

Martial, si connu par ses épigrammes, était aussi des amis de Pline [1], et la mort de ce poëte lui causa de vifs regrets. « J'apprends, dit-il, « que Martial est mort, et j'en ai beaucoup « de chagrin. C'était un esprit agréable, dé-« lié, piquant [2], et qui savait parfaitement « mêler le sel et l'amertume dans ses écrits, « et en même temps rendre justice au mérite. « A son départ de Rome, je lui donnai de quoi « l'aider à faire son voyage. Je devais ce petit « secours à notre amitié, je le devais aux vers « qu'il a faits pour moi. C'était [3] un ancien « usage d'accorder des récompenses utiles ou « honorables à ceux qui avaient écrit à la gloire « des villes ou de quelques particuliers. Au-« jourd'hui la mode en est passée, avec tant « d'autres, qui n'avaient guère moins de gran-« deur et de noblesse. Depuis que nous ces-« sons de faire des actions louables, nous mé-

[1] Lib. 1, epist. 24.

[2] « Tranquillus, contubernalis meus, vult emere agellum, quem venditare amicus tuus dicitur. Rogo cures, « quanti æquum est, emat : ita enim delectabit emisse. « Nam mala emptio semper ingrata est, eo maximè quòd « exprobrare stultitiam domino videtur. In hoc autem « agello (si modò arriserit pretium), Tranquilli mei sto-« machum multa sollicitant : vicinitas urbis, opportuni-« tas viæ, mediocritas villæ : modus ruris, qui avocet « magis quàm distringat. Scholasticis porrò studiosis, ut « hic est, sufficit abundè tantùm soli, ut relevare caput, « reficere oculos, reptare per limitem, unamque semitam « terere, omnesque viticulas suas nôsse, et numerare ar-« busculas possint. Hæc tibi exposui, quò magis scires, « quantùm ille esset mihi, quantùm ego tibi debiturus, « si prædiolum istud, quod commendatur his dotibus, « tam salubriter emerit, ni pœnitentiæ locum non relin-« quat. Vale. *La langue française ne peut point rendre la délicatesse et l'élégance des diminutifs et « des fréquentatifs répandus en abondance dans cette « petite lettre.* Agellum, venditare, reptare per limitem « viticulas, arbusculas, prædiolum. »

[1] Lib. 3, epist. 21.

[2] « Erat homo ingeniosus, acutus, acer, et qui plurimùm in scribendo et salis haberet et fellis, nec cau-« doris minùs. »

[3] Fuit moris antiqui, eos qui vel singulorum laudes vel « urbium scripserant, aut honoribus aut pecuniâ ornare : « nostris verò temporibus, ut alia speciosa et egregia, ita « hoc imprimis exolevit. Nam postquàm desimus facere « laudanda, laudari quoque ineptum putamus.

Digitized by Google

« prisons la louange.» Pline rapporte l'endroit de ces vers où le poëte adresse la parole à sa muse, et lui recommande d'aller trouver Pline à sa maison des Esquilies, et de l'aborder avec respect.

Sed ne tempore non tuo disertam
Pulses ebria januam, videto.
Totos dat tetricæ dies Minervæ,
Dùm centum studet auribus virorum
Hoc quod secula posterique possint
Arpinis quoque comparare chartis.
Seras tutior ibis ad lucernas :
Hæc hora est tua, quum furit Lyæus,
Quum regnat rosa, quum madent capilli,
Tunc me vel rigidi legant Catones.

M. de Sacy a traduit ainsi ces vers :

Prends garde, petite ivrognesse
De n'aller pas à contre-temps
Troubler les emplois importants
Où du soir au matin l'occupe sa sagesse.
Respecte les moments qu'il donne à des discours
Qui font le charme de nos jours,
Et que tout l'avenir, admirant notre Pline,
Osera comparer aux oracles d'Arpine.
Prends l'heure que les doux propos,
Enfants des verres et des pots,
Ouvrent tout l'esprit à la joie ;
Qu'il se détend, qu'il se déploie
Qu'on traite les sages de sots,
Et qu'alors, en humeur de rire,
Les plus Catons le puissent lire.

« Ne croyez-vous pas, dit Pline en finissant « sa lettre, que celui qui a écrit de moi dans « ces termes a bien mérité de recevoir des « marques de mon affection à son départ, et « de ma douleur à sa mort ? »

Il pleura aussi beaucoup celle de Silius Italicus [1], de la poésie duquel il porte un jugement tout à fait sensé. *Il faisait des vers* (dit-il) *où il y avait plus d'art que de génie* [2]. Un abcès incurable qui lui était survenu l'ayant dégoûté de la vie, il finit ses jours par une abstinence volontaire.

### III. — Libéralités de Pline.

Pline, en comparaison de certains riches de Rome avait un bien médiocre, mais une âme véritablement grande et des sentiments bien nobles. Ses libéralités presque sans nombre en sont une bonne preuve. Je n'en rapporterai qu'une partie.

Il s'était fait des principes sur cette matière qui sont bien dignes d'attention [1]. « Je veux [2], « dit-il, qu'un homme vraiment libéral donne « à sa patrie, à ses proches, à ses alliés, à « ses amis, mais à des amis qui sont dans le « besoin. » Voilà l'ordre que l'équité prescrit, et qu'il suivait exactement.

Nous avons vu qu'il fit un présent fort honnête à Quintilien son maître pour servir à la dot de sa fille qu'il mariait, et qu'il aida Martial lorsqu'il se retira de Rome. De ces deux amis, le dernier était dans le besoin, et l'autre n'était pas riche.

Il avait donné à sa nourrice [3] une petite terre qui valait, lorsqu'il lui en fit don, cent mille sesterces, c'est-à-dire douze mille cinq cents livres. Où sont les grands seigneurs maintenant qui en usent de la sorte? Pline appelle néanmoins cette somme un petit présent, *munusculum*. Et après le don qu'il avait fait de cette terre, il s'intéressait encore au revenu qu'en tirerait sa nourrice. Il écrit à celui qui s'était chargé de la faire valoir, et lui en recommande le soin. « Car, ajoute-t-il, celle « qui a reçu ce petit fonds n'a pas plus d'in- « térêt qu'il produise beaucoup que moi qui « l'ai donné. »

Voyant Calvine [4], qu'il avait en partie dotée de son bien, sur le point de renoncer à la succession de Calvinus son père, dans la crainte que les biens qu'il laissait ne fussent pas suffisants pour payer les sommes dues à Pline, il lui écrivit de ne pas faire cet affront à la mémoire de son père, et, pour la déterminer, lui envoya une quittance générale.

Dans une autre occasion [5], il donna trois cent mille sesterces (trente-sept mille cinq cents livres) à Romanus, afin de lui procu-

[1] Liv. lib. 3, ep. 7.
[2] « Scribebat carmina majore curâ quàm ingenio. »

[1] Lib. 9, epist. 30.
[2] « Volo eum, qui sit verè liberalis, tribuere patriæ, « propinquis, affinibus, amicis, sed amicis pauperibus. »
[3] Lib. 6, epist. 3.
[4] Lib. 2, epist. 4.
[5] Lib. 1, epist. 19.

Digitized by Google

rer un revenu nécessaire pour entrer dans l'ordre des chevaliers romains.

Corellia, sœur de Corellius Rufus [1], pour qui Pline avait eu un respect infini pendant sa vie, acheta de lui des terres sur le pied de sept cent mille sesterces. Mieux informée du prix de ces terres, elle apprit qu'elles en valaient neuf cent mille, et le pressa vivement de recevoir le surplus, sans pouvoir obtenir de lui cette grâce : beau combat de droiture et de générosité ! Quelle délicatesse dans la personne qui acquiert, quel noble désintéressement dans le vendeur! Où trouve-t-on de pareils procédés?

Des marchands avaient acheté ses vendanges à un prix fort raisonnable [1], dans l'espérance du gain qu'ils se promettaient d'y faire : leur attente fut trompée ; il leur fit à tous des remises. La raison qu'il en rapporte est encore plus admirable que la chose même. « Je « ne trouve pas moins glorieux de rendre « justice dans la maison que dans les tribu- « naux, dans les petites affaires que dans les « grandes, dans les siennes que dans celles « d'autrui [3]. »

Ce qu'il fit pour sa patrie passe encore tout ce que j'ai dit jusqu'ici [4]. Les habitants de Côme, n'ayant point de maîtres chez eux pour instruire leurs enfants, étaient obligés de les envoyer dans d'autres villes. Pline, qui avait pour sa patrie un cœur de fils et de père, fit sentir aux habitants quel avantage ce serait pour la jeunesse d'être élevée dans Côme même. « Où, dit-il aux parents, leur trouver « un séjour plus agréable que la patrie [5] ? où « former leurs mœurs plus sûrement que sous « les yeux de père et de mère? où les entre- « tenir à moins de frais que chez vous? N'est- « il pas plus convenable que vos enfants re- « çoivent l'éducation dans le même lieu où ils « ont reçu la naissance, et qu'ils s'accoutu- « ment dès l'enfance à se plaire, à se fixer « dans leur pays natal? » Il offrit de contribuer du tiers à fonder les appointements des maîtres, et crut devoir laisser les parents chargés du reste, pour les rendre plus attentifs à choisir de bons maîtres par la nécessité de la contribution, et par l'intérêt de placer utilement leur dépense.

Il ne borna pas là son bienfait : car, comme il le dit ailleurs [1], la libéralité ne sait point s'arrêter ; et plus on en fait usage, plus on en sent la beauté [2]. Il y fonda une bibliothèque, avec des pensions annuelles pour un certain nombre de jeunes gens de famille, à qui leur mauvaise fortune avait refusé les secours nécessaires pour étudier. Il avait accompagné la dédicace de cette bibliothèque d'un discours, qu'il prononça en présence seulement des principaux de la ville. Il délibéra dans la suite s'il le rendrait public. « Il est difficile [3], dit-il, « de vanter le bien qu'on a fait, sans donner « lieu de juger que l'on ne s'en vante pas « parce qu'on l'a fait, mais qu'on l'a fait « pour s'en vanter. Pour moi, je n'ai pas « oublié qu'une grande âme est plus touchée « du témoignage secret de la conscience que « des témoignages éclatants de la renommée. « Ce n'est pas à nos actions à courir après la « gloire, c'est à la gloire à les suivre. Et s'il « arrive que, par un sort bizarre, elle nous « échappe, il ne faut pas croire que ce qui l'a « méritée perde rien de son prix. »

On a de la peine à comprendre comment un particulier a pu fournir à tant de largesses. Il nous l'explique lui-même [4] en écrivant à une dame à qui il avait fait une remise considérable. « N'appréhendez point, lui dit-il, qu'une « telle donation me soit à charge : qu'elle ne « vous fasse point de peine. Il est vrai, j'ai

[1] Lib. 7, epist. 14.

[2] Lib. 8, epist. 2.

[3] « Mihi egregium imprimis videtur, ut foris ita domi, » ut in magnis ita in parvis, ut in alienis ita in suis, agi- « tare justitiam. »

[4] Lib. 4, epist. 13.

[5] « Ubi aut jucundiùs morarentur, quàm in patriâ, « aut pudiciùs continerentur, quam sub oculis parentum; « aut minore sumptu, quàm domi ?..... Educentur hic, « qui hic nascuntur, statimque ab infantiâ natale solum « amare, frequentare consuescant. »

[1] Lib. 1, epist. 8.

[2] « Nescit enim semel inchoata liberalitas stare, cujus « pulchritudinem usus ipse commendat. » (Lib. 5, *Epist.* 12.)

[3] « Minimus, quanto majore animo honestatis fructus « in conscientiâ, quàm in famâ, reponatur. Sequi enim « gloria, non appeti debet : nec, si casu aliquo non se- « quatur, idcircò quod gloriam non meruit, minùs pul- « chrum est. Ii verò qui benefacta sua verbis adornant, « non ideò prædicare quia fecerint sed ut prædicarent fe- « cisse creduntur. »

[4] Lib. 2, epist. 4.

« un bien médiocre. Mon rang exige de la dé-
« pense; et mon revenu, par la nature de
« mes terres, est aussi casuel que modique.
« Ce qui me manque de ce côté-là, je le re-
« trouve dans la frugalité, la source la plus
« assurée de mes libéralités. *Quod cessat ex*
« *reditu, frugalitate suppletur : ex quâ, ve-*
« *lut e fonte, liberalitas nostra decurrit.* »
Quelle leçon, quel reproche pour ces grands seigneurs qui, avec des revenus immenses, ne font du bien à personne, et souvent meurent endettés! Ils sont prodigues pour le luxe et pour leurs plaisirs, durs et fermés pour leurs amis et pour leurs domestiques. « N'oubliez
« jamais[1], disait Pline[2] à un jeune seigneur,
« que l'on ne peut avoir trop d'horreur de
« ce monstrueux mélange d'avarice et de
« prodigalité qu'on a introduit de nos jours,
« et que, si un seul de ces vices suffit pour
« ternir la réputation de quelqu'un, celui qui
« les rassemble se déshonore infiniment da-
« vantage. »

### IV. — Innocents plaisirs de Pline.

Pline n'était point d'un caractère dur et austère; il avait au contraire beaucoup d'enjouement dans l'esprit, et prenait plaisir à s'égayer avec ses amis. *Aliquando rideo, jocor, ludo*[3]: *utque omnia innoxiæ remissionis genera complector, homo sum.*

Il voyait volontiers ses amis à table, et donnait assez souvent des repas ou en recevait, mais dont la frugalité, la conversation ou la lecture faisaient le principal assaisonnement[4]. « J'irai souper chez vous, dit-il à un ami,
« mais je veux faire mon marché[5]. Je prétends
« que le repas soit sans appareil et frugal,
« seulement beaucoup d'entretiens à la ma-
« nière de Socrate, et de cela même point
« d'excès. »

Il reproche à un autre de ne lui avoir pas tenu parole[1]. « Vraiment, vous l'entendez.
« Vous me mettez en dépense pour vous don-
« ner à souper, et vous me manquez. Il y a
« bonne justice à Rome. Vous me le paierez
« jusqu'à la dernière obole, et cela va plus
« loin que vous ne pensez. J'avais préparé à
« chacun sa laitue, trois escargots, deux
« œufs, un gâteau, du vin miellé et de la
« neige. Nous avions des olives d'Espagne,
« des courges, des échalotes, et mille autres
« mets aussi délicats.... Mais vous avez mieux
« aimé, chez je ne sais qui, des huîtres, des
« ventres de truies farcis, des poissons rares.
« Je saurai vous en punir. »

Il nous décrit lui-même, avec tout l'esprit et tout l'agrément possible, une de ses parties de chasse. « Vous allez rire, et je vous le per-
« mets; riez-en tant qu'il vous plaira. Ce
« Pline, que vous connaissez, a pris trois san-
« gliers, mais très-grands. Quoi! lui-même?
« dites-vous. Lui-même. N'allez pourtant pas
« croire qu'il en ait coûté beaucoup à ma pa-
« resse. J'étais assis près des toiles; je n'avais
« à côté de moi ni épieu, ni dard, mais des
« tablettes et une plume : je rêvais, j'écrivais,
« et je me préparais la consolation de rempor-
« ter mes feuilles pleines[3], si je m'en retour-
« nais les mains vides. »

On voit par là que l'étude était sa passion dominante. Ce goût le suivait partout, à la table, à la chasse, à la promenade. Il y employait tout ce qui lui restait de temps, après que les devoirs publics étaient remplis : car il s'était fait une loi de donner toujours la préférence aux affaires sur les plaisirs, au solide sur l'agréable[4].

C'est ce qui le faisait soupirer avec tant d'ardeur après la retraite et le repos[5]. « Ne m'ar-
« rivera-t-il donc jamais[6], s'écriait-il dans

[1] « Memento nihil magis esse vitandum, quàm istam « luxuriæ et sordium novam societatem : quæ quum sint « turpissima discreta ac separata, turpiùs junguntur. »

[2] Lib. 2, epist. 6.

[3] Lib. 5, epist. 3.

[4] Lib. 3, epist. 12.

[5] « Veniam ad cœnam, sed jam nunc paciscor, sit ex-
« pedita, sit parca, socraticis tantùm sermonibus abun-
« det : in his quoque teneat modum. »

[1] Lib. 1, epist. 15.

[2] Lib. 1, epist. 6.

[3] « Ut si manus vacuas, plenas tamen ceras repor-
« tarem. »

[4] « Hunc ordinem secutus sum, ut necessitates vo-
« luptatibus, seria jucundis anteferrem. » (Lib. 8, *epist.* 21.)

[5] Lib. 2, epist. 8.

[6] « Nunquàmne hos arctissimos laqueos, si solvere ne-
« gatur, abrumpam? Nunquam, puto. Nam veteribus
« negotiis nova accrescunt, nec tamen priora peragun-

« des moments d'accablement, de rompre les « nœuds qui m'attachent, puisque je ne puis « les délier ? Non, je n'ose m'en flatter. Cha- « que jour de nouveaux embarras viennent se « joindre aux anciens : une affaire n'est pas « encore finie qu'une autre commence. La « chaîne que forment mes occupations ne fait « que s'allonger et s'appesantir. »

En écrivant à un ami qui, dans un séjour délicieux, usait de son loisir en homme sage, il ne peut s'empêcher de lui porter envie[1]. « C'est ainsi, lui dit-il, que doit passer sa vieil- « lesse un homme non moins distingué dans « les fonctions de la magistrature que dans le « commandement des armées, et qui s'est tout « dévoué au service de la république tant que « l'honneur l'a voulu. Nous devons à la patrie « notre premier et notre second âge; mais « nous nous devons le dernier à nous-mê- « mes[2]. Les lois semblent nous le conseiller, « lorsqu'à soixante ans elles nous rendent au « repos. Quand aurai-je la liberté d'en jouir ? « quand l'âge me permettra-t-il d'imiter une « retraite si glorieuse ? quand la mienne ne « pourra-t-elle plus être appelée paresse, « mais un honorable loisir ? »

Il comptait ne vivre et ne respirer que quand il pouvait se dérober de la ville pour aller à quelqu'une de ses maisons de campagne, car il en avait plusieurs. L'agréable description qu'il en fait marque assez combien il s'y plaisait. Il y parle de ses vergers, de ses potagers, de ses jardins, de ses bâtiments, et surtout des endroits qui étaient comme l'ouvrage de ses mains, avec cette joie et cette complaisance que sent tout homme qui a bâti ou planté à la campagne. Il appelle ces endroits, ses délices, ses amours, ses véritables amours[3] : *amores mei, reverâ amores : ipse posui.* Et ailleurs : *prætereà indulsi amori meo; amo enim quæ maximâ ex parte ipse inchoavi, aut inchoata percolui.* « Ai-je tort, « dit-il à un de ses amis, de tant chérir cette « retraite, d'en faire mes délices, d'y demeu- « rer si longtemps ? » Et dans une autre lettre : « On ne trouve point ici de fâcheux, ni « d'importuns ; tout y est calme, tout y est « paisible ; et comme la bonté du climat y « rend le ciel plus serein et l'air plus pur, je « m'y trouve aussi le corps plus sain et l'esprit « plus libre. J'exerce l'un par la chasse, et « l'autre par l'étude. »

### V. — Ardeur de Pline pour la gloire et pour la réputation.

On ne peut douter que la gloire ne fût l'âme des vertus de Pline : veilles, repos, divertissements, étude, il y rapportait tout. Il avait pour maxime que la seule ambition convenable à un honnête homme, c'était, ou de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'écrire des choses dignes d'être lues[1]. Il ne dissimulait pas que l'amour de la gloire était sa passion. « Chacun juge différemment du bon- « heur des hommes[2]. Pour moi, je n'en « estime point de plus heureux que celui qui « jouit d'une grande et solide réputation, et « qui, sûr des suffrages de la postérité, goûte « par avance toute la gloire qu'elle lui destine. « Rien ne me touche si fort (dit-il) que le « désir de vivre longtemps dans l'esprit des « autres[3] : disposition véritablement digne « d'un homme, surtout de celui qui, n'ayant « rien à se reprocher, ne craint point les juge- « ments de la postérité. » Le célèbre Thraséa avait coutume de dire qu'on devait se charger de trois sortes de causes : de celles de ses amis, de celles qui manquent de protection, et enfin de celles qui doivent tirer à conséquence pour l'exemple... « J'ajouterai à ces « trois genres (dit encore Pline), et peut-être « en homme qui a de l'ambition, les causes

« tur : tot nexibus, tot quasi catenis majus in dies occu- « pationum agmen extenditur. »

[1] Lib. 4, epist. 23.

[2] « Nam et prima vitæ tempora et media patriæ, ex- « trema nobis impertiri debemus, ut ipsæ leges monent, « quæ majorem annis sexaginta otio reddunt. »

[3] Lib. 2, epist 17. — Lib. 5, epist 6.

[1] « Equidem beatos puto, quibus deorum munere da- « tum est aut facere scribenda, aut scribere legenda. » (*Epist.* 16, lib. 6.)

[2] « Alius alium, ego beatissimum existimo, qui bonæ « mansuræque famæ præsumptione perfruitur, certus- « que posteritatis cum futurâ gloriâ vivit. »

[3] « Me nihil æquè ac diuturnitatis amor et cupido sol- « licitat : res homine dignissima, præsertim qui nullius « sibi conscius culpæ, posteritatis memoriam non refor- « midet. »

« grandes et fameuses [1] : car il est juste de « plaider quelquefois pour sa réputation et « pour sa gloire, c'est-à-dire de plaider sa « propre cause. »

Il désirait avec passion que Tacite écrivît son histoire [2] ; mais, moins vain que Cicéron, il ne lui demandait point de l'embellir par des mensonges : *mendaciunculis aspergere.* « Mes « actions, lui dit-il, deviendront entre vos « mains plus brillantes, plus célèbres, plus « grandes [3]. Je n'exige pourtant pas que vous « exagériez. Je sais que l'histoire ne doit « jamais s'écarter de la vérité, et que la vérité « honore assez les bonnes actions. » Je ne sais si j'ai eu raison de dire que Pline était moins vain que Cicéron, et si au contraire Cicéron ne doit pas nous paraître plus modeste, parce qu'il était plus sincère. Il sentait ce qui lui manquait, et il y demandait un supplément officieux. Mais Pline ne croit pas avoir besoin de grâce ni de secours ; il est plus content de sa vertu : elle est assez belle, assez solide, assez grande pour se soutenir par elle-même aux yeux de la postérité. Elle n'a besoin que d'une trompette éclatante, qui enseigne la simple vérité aux siècles à venir, sans y rien ajouter d'étranger.

Pline assemblait souvent une troupe d'amis choisis pour leur faire lecture de ses compositions, soit en vers, soit en prose. Il déclare dans plusieurs lettres que c'était dans la vue de profiter des avis qu'on lui donnerait, et cela pouvait être : mais le désir d'être loué et admiré y avait grande part, car il y était infiniment sensible. « Je me représente [4] déjà cette « foule d'auditeurs [5] (il parle à un ami qu'il « exhortait à faire lecture de ses ouvrages), « ces transports d'admiration, ces applaudis- « sements, ce silence même, qui, lorsque je « parle en public ou que je lis mes pièces, n'a « guère moins de charme pour moi que les « applaudissements, quand il est causé par la « seule attention et par l'impatience d'enten- « dre la suite. »

Il entrait véritablement en colère, lorsqu'il s'agissait de ses amis, contre des auditeurs muets et dédaigneux [6]. « On lisait, dans une « assemblée où j'étais invité, un ouvrage « excellent. Deux ou trois hommes, qui se « croyaient bien plus habiles que tous les « autres, écoutaient comme s'ils étaient sourds « et muets. Ils ne remuèrent pas les lèvres, « ils ne firent pas le moindre geste, ils ne se « levèrent pas même du moins par lassitude « d'être assis. Quel travers, et pour dire « encore mieux, quelle folie, de passer tout « un jour à offenser un homme chez qui vous « n'êtes venu que pour lui témoigner votre « estime et votre amitié [7] ! »

Il faisait de belles actions, mais il était bien aise qu'elles fussent connues et qu'on l'en louât. « Je veux bien l'avouer (dit-il) [8], ma « sagesse ne va point jusqu'à ne compter pour « rien cette espèce de récompense que la vertu « trouve dans l'approbation de ceux qui l'es- « timent [9]. »

On reproche à Pline de parler souvent de lui-même ; mais on ne peut au moins lui reprocher de ne parler que de lui. Jamais personne ne prit plus de plaisir à vanter le mérite des autres, jusque-là qu'il fut accusé de le faire avec excès, défaut dont il était bien éloigné de se défendre, ni de vouloir se corriger [1]. « Vous « dites que quelques gens me reprochent de « louer en toute occasion avec excès mes « amis. J'avoue mon crime, et j'en fais « gloire : car qu'y a-t-il de plus honnête que « de pécher par indulgence ? Quelles sont « pourtant ces personnes qui croient connaître « mes amis mieux que je ne les connais ?

[1] « Ad hæc ego genera causarum, ambitiosè fortassè, « addam tamen claras et illustres. Æquum enim est agere « nonnunquam gloriæ et famæ, id est suam causam. »

[2] Lib. 7, epist. 33.

[3] « Hæc, utcumque se habent, notiora, clariora, ma- « jora tu facies : quanquam non exigo ut excedas actæ « rei modum. Nam nec historia debet egredi veritatem, « et honestè factis veritas sufficit. »

[4] Lib. 2, epist. 10.

[5] « Imaginor qui concursus, quæ admiratio te, qui « clamor, quod etiam silentium maneat : quo ego, quum « dico vel recito, non minùs quàm clamore delector, sit « modò silentium acre, et intentum, et cupidum ulteriora « audiendi. »

[6] Lib. 6, epist. 17.

[7] « Quæ sinisteritas, ac potiùs amentia, in hoc totum « diem impendere, ut offendas, ut inimicum relinquas, « ad quem tanquam amicissimus veneris ! »

[8] Lib. 5, epist. 1.

[9] « Neque enim sum tam sapiens, ut nihil meâ inter- « sit, an iis quæ honestè fecisse me credo, testificatio « quædam et quasi præmium accedat. »

[1] Lib. 7, epist. 28.

« Mais soit : je veux qu'elles les connaissent « mieux. Pourquoi m'envier une erreur si « flatteuse? car supposons que mes amis ne « soient pas tels que je le dis, je suis toujours « heureux de le croire. Je conseille donc à ces « censeurs de porter leur maligne délicatesse « à d'autres qui croient qu'il y a de l'esprit et « du jugement à critiquer ses amis : pour « moi, l'on ne me persuadera jamais que « j'aime trop les miens. »

Ne me suis-je point trop étendu sur les actions particulières de Pline, et les extraits que j'ai donné de ses lettres ne paraîtront-ils point au lecteur trop longs, et trop peu mesurés? j'avoue mon faible. Ces sortes de caractères de droiture, de probité, de générosité, d'amour du bien public, devenus si rares pour le malheur de notre siècle, m'enlèvent à moi-même et me ravissent d'admiration, et je ne puis me résoudre à en abréger le portrait. En effet, je le répète encore, est-il un caractère plus doux, plus liant, plus sociable, plus aimable en tout genre que celui dont j'ai tâché jusqu'ici de donner quelque idée? Combien le commerce de la vie devient-il agréable, quand on se trouve lié avec de tels amis! Quel bonheur pour le public, quand des personnes bienfaisantes comme Pline, sans humeur et sans passion, occupent les premières places d'un état, et s'étudient à soulager la peine de ceux qui ont affaire à elles!

J'ai eu tort de dire que Pline était sans passion. Exempt de celles qui, selon le jugement du monde même, déshonorent les hommes, il en avait une plus délicate et moins grossière, mais non moins vive ni moins vicieuse aux yeux du souverain juge, quelque effort que fasse la corruption générale du cœur humain pour l'ennoblir en lui donnant presque le nom de vertu. Je parle de cet amour excessif de la gloire, qui était l'âme de toutes ses actions et de toutes ses entreprises. Pline n'était occupé, non plus que tous ces illustres écrivains du paganisme, que du désir et du soin de vivre dans la mémoire de la postérité, et de transmettre leur nom aux siècles futurs par des écrits qu'ils espéraient devoir durer autant que le monde, et leur procurer une sorte d'immortalité dont ils étaient assez aveugles pour se contenter. Y avait-il rien de plus casuel, de plus incertain, de plus frivole que cette espérance? A quoi a-t-il tenu que la postérité ne connût que leur nom, et pas même leur nom? Le temps, qui a aboli la plus grande partie des ouvrages de ces hommes vains, ne pouvait-il pas encore abolir le peu qui nous en reste? A qui doivent-ils les petits débris qui ont échappé au naufrage général? Le peu qui est parvenu jusqu'à nous empêche-t-il que tout ce qui leur appartient, jusqu'à leur nom même, ne soit absolument péri dans toute l'Afrique, dans toute l'Asie, dans une grande partie de l'Europe? Sans les études, que l'Église chrétienne a maintenues, la barbarie n'aurait-elle pas anéanti leurs ouvrages et leurs noms dans tout le reste de l'univers? Quelle est donc la futilité de la béatitude sur laquelle ils comptaient, et à laquelle ils se rapportaient tout entiers? Ceux qui ont fait l'admiration de leur siècle ne tombent-ils pas dans le gouffre de l'oubli et de la mort, aussi bien que les plus stupides et les plus ignorants? Nous sommes bien insensés et bien aveugles, nous que la religion a mieux instruits, si, destinés par la grâce du Sauveur à une bienheureuse immortalité, nous nous laissons éblouir par une grandeur imaginaire, et par le fantôme d'une éternité en idée.

Les extraits que j'ai tirés de ses lettres sont plus que suffisants pour faire connaître le caractère de son esprit et de ses mœurs : il me reste à donner une idée de son style par quelques extraits du panégyrique de Trajan, qui est une pièce d'éloquence extrêmement travaillée, et qu'on a toujours regardée comme son chef-d'œuvre.

### PANÉGYRIQUE DE TRAJAN.

J'ai déjà marqué que Pline, après qu'il eut été nommé consul par Trajan, conjointement avec Cornutus Tertullus, son ami intime, reçut ordre du sénat de faire le panégyrique de ce prince au nom de tout l'empire. Il lui adresse toujours la parole, comme s'il était présent. S'il le fut en effet, car on en doute, il en coûta beaucoup à la modestie de l'empereur : mais quelque répugnance qu'il eût à s'entendre louer en face, ce qui est toujours

Digitized by Google

fort désagréable, il ne crut pas devoir s'opposer au décret d'une compagnie si respectable. On juge aisément que Pline, dans cette occasion, fit usage de tout son esprit, auquel la vive reconnaissance dont son cœur était pénétré ajoutait une nouvelle force. Quelques extraits que je vais faire de cette pièce montreront en même temps, et l'éloquence du panégyriste, et les qualités admirables du prince qui y est loué.

LOUANGE UNIVERSELLE DE TRAJAN.

« Sæpè ego mecum, patres conscripti, tacitus agitavi qualem quantumque esse oporteret, cujus ditione nutuque maria, terræ, pax, bella regerentur : quum intereà fingenti formantique mihi principem, quem æquata diis immortalibus potestas deceret, nunquàm voto saltem concipere succurrit similem huic quem videmus. Enituit aliquis in bello, sed obsolevit in pace. Alium toga, sed non et arma honestarunt. Reverentiam ille terrore, alius amorem humanitate captavit. Ille quæsitam domi gloriam in publico, hic in publico partam domi perdidit. Postremò adhuc nemo exstitit, cujus virtutes nullo vitiorum confinio læderentur. At principi nostro quanta concordia quantusque concentus omnium laudum omnisque gloriæ contigit, ut nihil severitati ejus hilaritate, nihil gravitati simplicitate, nihil majestati humanitate detrahatur ! Jam firmitas, jam proceritas corporis, jam honor capitis, et dignitas oris, ad hoc ætatis indeflexa maturitas, nec sine quodam munere deûm festinatis senectutis insignibus ad augendam majestatem ornata cæsaries nonne longè latèque principem ostentant ? »

« Je me suis souvent appliqué, messieurs, « à me former l'idée d'un prince digne de « l'empire du monde, également propre à « commander sur la terre et sur la mer, dans « la paix et dans la guerre ; et j'avoue qu'en « l'imaginant au gré de mes désirs, tel qu'il « pût soutenir avec honneur une puissance « comparable à celle des dieux, mes vœux « n'ont point été jusqu'à en souhaiter un qui « ressemblât à notre empereur. L'un s'est il- « lustré dans la guerre, mais il s'est avili dans « la paix. L'autre s'est acquis dans l'exercice « de la magistrature une gloire qu'il a per- « due dans les armées[1]. Celui-là s'est attiré le « respect par la crainte, celui-ci l'amour par « la douceur. Tel a su se concilier dans l'in- « térieur de sa maison une estime qu'il n'a pu « conserver en public. Tel autre s'est acquis « une réputation en public qu'il a mal soute- « nue dans sa maison. Enfin, jusqu'à ce jour, « nous n'en avions point vu dont les vertus « n'eussent reçu nulle atteinte, et n'eussent ap- « proché de quelque vice. Mais quelle alliance « de toutes les rares qualités, quel accord de « tous les genres de gloire n'admirons-nous « point dans notre prince ! Sa gaîté prend- « elle rien sur la gravité de ses mœurs, son « affabilité sur la majesté de son air ? Sa taille, « sa démarche, ses traits, cette fleur de santé « qui brille encore dans un âge mur, ses che- « veux que les dieux semblent n'avoir fait « blanchir avant le temps que pour le rendre « plus respectable, tout cela n'annonce-t-il « pas un souverain à tout l'univers ? »

CONDUITE DE TRAJAN DANS L'ARMÉE

« Quid quum solatium fessis militibus, ægris opem ferres ? Non tibi moris tua inire tentoria, nisi commilitonum antè lustrâsses; nec requiem corpori, nisi post omnes, dare. Hâc mihi admiratione dignus imperator non videretur, si inter Fabricios, et Scipiones, et Camillos talis esset. Tunc enim illum imitationis ardor, semperque melior aliquis accenderet. Postquàm verò studium armorum a manibus ad oculos, ad voluptatem a labore translatum est, quàm magnum est unum ex omnibus patrio more, patriâ virtute lætari, et sine æmulo ac sine exemplo secum certare, secum contendere : ac, sicut imperat solus, solum ita esse qui debeat imperare ! »

« Qui apporta jamais plus d'attention à « consoler les soldats fatigués par de longues

[1] A Rome, les princes étaient magistrats et guerriers, et en faisaient également les fonctions.

« marches, à secourir les malades? Et qui « jamais plus religieusement que vous observa « la coutume de ne se retirer dans son quar- « tier qu'après avoir visité tous les autres, et « de ne prendre de repos qu'après l'avoir as- « suré à toute l'armée? Qu'il se trouvât un « tel général au milieu des Fabrices, des « Scipions et des Camilles, je m'en éton- « nerais moins. Les grands exemples alors « réveilleraient son ardeur, et quelque autre « plus vertueux que lui ne cesserait point « d'allumer dans son âme une noble émula- « tion. Mais aujourd'hui que nous n'aimons « plus les combats que dans les spectacles, « et que ce qui était un travail et une fati- « gue chez nos ancêtres, nous ne le connais- « sons plus que comme plaisir et délassement, « qu'il est glorieux d'avoir seul conservé « les mœurs et les vertus de nos pères, de « n'avoir d'autre modèle à se proposer, d'au- « tre rival à combattre que soi-même, et, « quand seul on occupe la première place, « d'avoir seul tout ce qui la mérite! »

« Veniet tempus quo posteri visere, visendum tradere minoribus suis gestient, quis sudores tuos hauserit campus, quæ refectiones tuas arbores, quæ somnum saxa prætexerint, quod denique tectum magnus hospes impleveris, ut tunc ipsi tibi ingentium ducum sacra vestigia iisdem in locis monstrabantur. »

« Un temps viendra où nos neveux s'em- « presseront d'aller voir et de faire voir « à leurs enfants les plaines où vous avez « soutenu de si nobles travaux (à la lettre, « les plaines qui ont été arrosées de vos « sueurs), les arbres qui ont prêté leur om- « bre à vos repas militaires; les antres où « vous preniez votre repos, les maisons qui « ont été honorées de la présence d'un si « grand hôte. Enfin, on montrera dans ces « mêmes lieux vos traces avec autant de soin « que vous en avez eu d'y examiner vous- « même celles des fameux capitaines que « vous vous plaisiez tant à suivre. »

« Itaque perindè summis atquo infimis carus, sic imperatorem commilitonemque miscueras, ut studium omnium laboremque et tanquàm exactor intenderes, et tanquàm particeps sociusque relevares. Felices illos, quorum fides et industria, non per nuncios et interpretes, sed ab ipso te, nec auribus tuis, sed oculis probantur! Consecuti sunt, ut absens quoque de absentibus nomini magis, quàm tibi, crederes.

« Également chéri des grands et des petits, « vous avez tellement confondu le soldat avec « le général, qu'en même temps qu'auguste « surveillant vous animiez le travail de vos « soldats, vous soulagiez aussi leurs fatigues « en les partageant avec eux. Heureux ceux « qui vous servent! Vous n'en connaissez « point le zèle et la capacité sur la foi d'au- « trui, mais par vous-même, et par ce que « vous leur avez vu faire. Ils ont le bonheur « que, lorsqu'ils sont absents, vous ne vous « en rapportez à personne tant qu'à vous sur « ce qui les regarde. »

RETOUR ET ENTRÉE DE TRAJAN DANS LA VILLE DEPUIS QU'IL EUT ÉTÉ NOMMÉ EMPEREUR.

« Ac primùm qui dies ille, quo exspectatus desideratusque urbem tuam ingressus es!.... Non ætas quemquam, non valetudo, non sexus retardavit quominùs oculos insolito spectaculo expleret. Te parvuli noscere, ostentare juvenes, mirari senes, ægri quoque neglecto medentium imperio ad conspectum tui, tanquàm ad salutem sanitatemque prorepere. Indè alii se satis vixisse te viso, te recepto : alii nunc magis vivendum esse prædicabant. Feminas etiam tunc fecunditatis suæ maxima voluptas subiit, quum cernerent cui principi cives, cui imperatori milites peperissent. Videres referta tecta ac laborantia, ac ne eum quidem vacantem locum, qui non nisi suspensum et instabile vestigium caperet : oppletas undique vias, angustumque tramitem relictum tibi : alacrem hinc atque indè populum : ubique par gaudium, paremque clamorem. »

« Que dirai-je de ce jour où Rome, après « vous avoir si longtemps désiré et attendu, « eut enfin le plaisir de vous recevoir?... Il

« n'y eut personne que son âge, son sexe ou « sa santé pût empêcher de courir à un spec- « tacle si nouveau. Les enfants s'empressaient « de vous connaître, les jeunes gens de vous « montrer, les vieillards de vous admirer; les « malades même, sans égard pour les ordres « de leurs médecins, se traînaient sur votre « passage; on eût dit qu'ils allaient à la gué- « rison et à la santé. Les uns s'écriaient qu'ils « avaient assez vécu puisqu'ils vous avaient vu. « Les autres disaient que c'était maintenant « qu'il était doux de vivre. Les femmes se « réjouissaient d'avoir mis au monde des en- « fants, voyant à quel prince elles avaient « donné des citoyens, à quel général elles « avaient donné des soldats. On voyait les « toits plier sous le poids des spectateurs qui « s'y étaient portés; les places même où l'on « ne pouvait se tenir qu'à demi suspendu, « étaient occupées. La foule dont les rues « étaient pleines, vous laissait à peine un « sentier étroit pour passer à travers le peuple « rangé en haie : et partout vous trouviez « pareilles joies, pareilles acclamations. »

COMBIEN L'EXEMPLE DU PRINCE EST PUISSANT!

« Non censuram adhuc, non præfecturam morum recepisti; quia tibi beneficiis potiùs quàm remediis ingenia nostra experiri placet. Et alioqui nescio an plus moribus conferat princeps, qui bonos esse patitur, quàm qui cogit. Flexibiles quamcunque in partem ducimur a principe, atque, ut ita dicam, sequacea sumus... Vita principis censura est, eaque perpetua : ad hanc dirigimur, ad hanc convertimur : nec tam imperio nobis opus est, quàm exemplo : quippè infidelis recti magister est metus. Meliùs homines exemplis docentur, quæ imprimis hoc in se boni habent, quòd approbant, quæ præcipiunt, fieri posse. »

« Vous n'avez point encore voulu exercer « la censure, ni vous charger de l'inspection « des mœurs. Vous aimez mieux nous porter « à la vertu par vos bienfaits que par des re- « mèdes toujours amers. Aussi je ne sais si le « prince qui souffre et honore la pureté des « mœurs n'y contribue pas davantage que « celui qui la commande... La vie du prince « est une censure continuelle : nous nous ré- « glons sur elle, nous la prenons pour mo- « dèle : nous avons bien moins besoin de lois « que d'exemples. La crainte enseigne mal à « bien vivre. Les exemples ont beaucoup plus « d'autorité. Ils ne portent pas seulement à la « vertu, ils prouvent qu'il n'est pas impossible « de la pratiquer. »

LA VERTU, NON LES STATUES, FAIT HONNEUR AUX PRINCES.

« Ibit in secula fuisse principem cui florenti et incolumi nunquàm nisi modici honores, sæpiùs nulli decernerentur..... Ac mihi intuenti in sapientiam tuam, minùs mirum videtur quòd mortales istos caducosque titulos aut deprecceris, aut temperes. Scis enim ubi vera principis, ubi sempiterna sit gloria; ubi sint honores, in quos nihil flammis, nihil senectuti, nihil successoribus liceat. Arcus enim, et statuas, aras etiam templaque domolitur et obscurat oblivio, negligit carpitque posteritas : contrà, contemptor ambitionis et infinitæ potestatis domitor ac frenator animus ipsâ vetustate florescit, nec ab ullis magis laudatur, quàm quibus minimè necesse est. Præterea, ut quisquis factus est princeps, extemplò fama ejus, incertum bona an mala, cæterùm æterna est. Non ergo perpetua principi fama, quæ invitum manet, sed bona concupiscenda est. Ea porrò non imaginibus et statuis, sed virtute ac meritis propagatur. »

« On dira dans tous les siècles qu'il y a eu « un prince comblé de vertus, à qui les hom- « mes de son temps ne décernèrent que des « honneurs médiocres, et à qui souvent ils « n'en décernèrent aucun... Une sagesse si « profonde, quand je la considère, me fait « comprendre que nous ne devons pas tant « nous étonner si vous rejetez ou si vous tem- « pérez ces honneurs communs et périssables. « Vous savez en quoi consiste la vraie gloire, « la gloire immortelle d'un prince; vous savez « où résident les honneurs qui ne craignent « ni le feu, ni le temps, ni l'envie des suc-

« cesseurs. Il n'est point d'arcs de triomphe, « de statues, d'autels, de temples même qui « ne périssent, et qui enfin ne soient oubliés. « Si le temps les épargne, la postérité souvent « les néglige ou les critique. Mais celui qui a « le courage de mépriser l'ambition et de « mettre un frein à une puissance accoutumée « à n'en point avoir, s'attire une vénération « que la révolution des siècles ne fait qu'ac- « croître et rajeunir : il n'est jamais tant loué « que de ceux qui ont le plus de liberté de s'en « dispenser. Le prince ne doit donc pas dé- « sirer que la renommée parle éternellement « de lui; malgré lui elle en parlera : mais il « doit souhaiter qu'elle ne cesse jamais d'en « parler bien. C'est ce que le mérite et la vertu « donnent seuls, et ce qu'on ne peut se pro- « mettre des images et des statues. »

LE BONHEUR DU PRINCE LIÉ AVEC CELUI DES PEUPLES.

« Fuit tempus, ac ultimùm diù fuit, quo alia adversa, alia secunda principi et nobis. Nunc communia tibi nobiscum tam læta quàm tristia ; nec magis sine te nos esse felices, quàm tu sine nobis potes. An, si posses, in fine votorum adjecisses, UT ITA PRECIBUS TUIS DII ANNUERENT, SI JUDICIUM NOSTRUM MERERI PERSEVERASSES ? »

« Un temps a été, et il n'a duré que trop, « où notre bonheur et notre malheur ne se « réglaient point sur ceux du prince. Mainte- « nant, tristesse et joie, tout nous est com- « mun, et il n'est pas plus possible que nous « soyons heureux sans vous qu'il l'est que « vous le soyez sans nous. S'il en était autre- « ment, auriez-vous ajouté, à la fin de votre « prière publique, *que vous ne demandiez « aux dieux leur protection qu'aussi long- « temps que vous continueriez à mériter « notre amour?* »

Il est remarquable que c'est par l'ordre de Trajan même qu'on avait apposé une condition aux vœux publics que l'on faisait pour lui : SI RENÈ REMPUBLICAM ET EX UTILITATE OMNIUM VEXERIS ; c'est-à dire, *si vous gouvernez avec justice, et uniquement pour l'avantage de la république.* « O vœux (s'écrie Pline) dignes « d'être éternellement formés, éternellement « exaucés ! La république a, par votre entre- « mise, contracté avec les dieux. Ils sont en- « gagés à veiller à votre conservation tant que « vous veillerez à la conservation de la patrie ; « et si vous faites rien de contraire, ils sont « obligés de détourner leurs regards et leur « protection de dessus vous. » *Digna vota, quæ semper suscipiantur, semperque solvantur. Egit cum diis, ipso te auctore, respublica, ut te sospitem incolumemque præstarent, si tu cæteros præstitisses : si contrà, illi quoque a custodiâ tui corporis oculos dimoverent.*

UNION ADMIRABLE ENTRE LA FEMME ET LA SŒUR DE TRAJAN.

« Nihil est tam pronum ad simultates quàm æmulatio, in feminis præsertim. Ea porrò maximè nascitur ex conjunctione, alitur æqualitate, exardescit invidiâ, cujus finis est odium. Quò quidem admirabilius existimandum est, quòd mulieribus duabus in unâ domo parique fortunâ nullum certamen, nulla contentio est. Suspiciunt invicem, invicem cedunt : quamque te utraque effusissimè diligat, nihil suâ putant interesse utram tu magis ames. Idem utrique propositum, idem tenor vitæ, nihilque ex quo sentias duas esse. »

« Rien n'est plus propre à faire naître des « dissensions que la jalousie ordinaire entre « les femmes. Elle prend sa naissance dans les « liaisons mêmes qui devraient l'éloigner, elle « se nourrit dans l'égalité, elle s'irrite par « l'envie, et dégénère enfin en haine impla- « cable. C'est ce qui doit nous faire regarder « comme un prodige de vertu qu'entre deux « illustres dames qui habitent un même pa- « lais, dont la fortune est égale, on ne voie « jamais la moindre dispute. Elles se respec- « tent, elles se cèdent tour à tour; et quoique « toutes deux vous aiment très-tendrement, « elles ne croient point qu'il leur importe « laquelle des deux vous aimiez le plus. Elles « ne se proposent toutes deux qu'une même

« fin ; elles n'ont qu'un même genre de vie ; « enfin rien ne vous fait apercevoir que ce « sont deux personnes. »

TRAJAN ÉTAIT SENSIBLE AUX DOUCEURS DE L'AMITIÉ.

« Jam etiam et in privatorum animis exoleverat priscum mortalium bonum, amicitia, cujus in locum migraverant assentationes, blanditiæ, et, pejor odio, amoris simulatio. Etenim in principum domo nomen tantùm amicitiæ, inane scilicet irrisumque, manebat. Nam quæ poterat esse inter eos amicitia, quorum sibi alii domini, alii servi videbantur? Tu hanc pulsam et errantem reduxisti. Habes amicos, quia amicus ipse es. Neque enim, ut alia subjectis, ita amor imperatur : neque est ullus affectus tam erectus, et liber, et dominationis impatiens, nec qui magis vices exigat. »

« L'amitié, ce bien précieux, qui faisait « autrefois la félicité des mortels, était bannie « même du commerce des hommes privés, et « à sa place avaient succédé la flatterie, les « paroles officieuses et un fantôme d'amitié « plus dangereux que la haine. Si le nom d'a- « mitié était encore connu dans la maison des « princes, il n'y était qu'un objet de mépris et « de raillerie. Quelle amitié pouvait régner « entre ceux qui se regardaient réciproque- « ment comme maîtres et esclaves? Vous « l'avez rappelée d'un long exil. Vous avez des « amis, parce que vous savez l'être : car un « prince ne commande point l'amitié comme « il peut commander le reste. Ce sentiment « veut être libre; il a quelque chose de grand, « est ennemi de la contrainte, et exige rigou- « reusement autant qu'il donne. »

POUVOIR SOUVERAIN DES AFFRANCHIS SOUS LES MAUVAIS EMPEREURS.

« Plerique principes, quum essent civium domini, libertorum erant servi. Horum consiliis, horum nutu regebantur : per hos audiebant, per hos loquebantur : per hos præturæ etiam, et sacerdotia, et consulatus, imò et ab his petebantur. Tu libertis tuis summum quidem honorem, sed tanquàm libertis, habes ; abundèque his sufficere credis, si probi et frugi existimentur. Scis enim præcipuum esse indicium non magni principis magnos libertos. »

« La plupart de nos empereurs étaient « maîtres des citoyens et esclaves de leurs af- « franchis. Il ne se gouvernaient que par le « conseil de ces sortes de gens; ils n'avaient « de volonté que la leur; ils n'entendaient « ils ne parlaient que par eux. Par eux on ob- « tenait la préture, le sacerdoce et le con- « sulat ; ou plutôt, c'était à eux qu'il fallait les « demander. Pour vous, vous considérez beau- « coup vos affranchis, mais vous ne les consi- « dérez que comme des affranchis, et vous « croyez qu'ils sont assez honorés s'ils passent « pour gens de bien : car vous savez qu'il n'y « pas de marque plus infaillible de la peti- « tesse du prince que la grandeur de ses af- « franchis. »

LE PRINCE NE PEUT S'ÉLEVER QU'EN S'ABAISSANT.

« Cui nihil ad augendum fastigium superest, hic uno modo crescere potest, si se ipse submittat, securus magnitudinis suæ. Neque enim ab ullo periculo fortuna principum longiùs abest, quàm ab humilitate. »

« Il ne reste à celui qui est parvenu jus- « qu'au comble des honneurs qu'un seul « moyen pour s'élever, c'est que, sûr de sa « propre grandeur, il sache en descendre. De « tous les périls que les princes peuvent cou- « rir, celui qu'ils doivent craindre le moins, « c'est de s'avilir en s'abaissant. »

EN QUOI CONSISTE LA GRANDEUR DES PRINCES.

« Ut felicitatis est, quantùm velis posse, sic magnitudinis velle quantùm possis. »

« Si c'est le souverain bonheur que de pou- « voir faire tout le bien qu'on veut, c'est le « comble de la grandeur que de vouloir faire « tout le bien qu'on peut. »

Digitized by Google

DU STYLE DE PLINE.

Le panégyrique de Pline a toujours passé pour son chef-d'œuvre, même de son temps, où l'on avait de lui plusieurs pièces d'éloquence qui lui avaient acquis une grande réputation dans le barreau. Il n'est pas étonnant qu'ayant à louer, en qualité de consul et par ordre du sénat, un prince aussi accompli que l'était Trajan, qui d'ailleurs l'avait comblé de bienfaits, il ait fait un effort de génie pour lui marquer sa reconnaissance particulière, et en même temps la joie universelle de tout l'empire. L'esprit brille partout dans ce discours, mais le cœur de Pline s'y fait encore sentir[1]; et l'on sait que c'est du cœur que part la véritable éloquence.

En prononçant ce panégyrique, il ne lui donna pas autant d'étendue qu'il en a maintenant. Ce ne fut qu'après coup, après l'action, qu'en habile peintre il ajouta de nouveaux traits au portrait de son héros, mais tous d'après nature, et qui, bien loin d'en altérer la ressemblance et la vérité, ne servaient qu'à la rendre encore plus sensible. Il nous apprend lui-même ce qui l'avait porté à en user de la sorte[2]. « Ma première vue, dit-il, a été de faire « aimer encore davantage à l'empereur ses « vertus, par les charmes d'une louange naïve. « J'ai voulu en même temps tracer à ses suc- « cesseurs, par son exemple mieux que par « aucun précepte, la route de la solide gloire. « S'il y a beaucoup d'honneur à former les « princes par de nobles leçons, il y a bien au- « tant d'embarras dans cette entreprise, et « peut-être encore plus de présomption. Mais « laisser à la postérité l'éloge d'un prince ac- « compli, montrer comme d'un phare aux « empereurs qui viendront après lui une lu- « mière qui les guide, c'est tout à la fois être « aussi utile, et plus modeste. » Il était difficile de leur proposer un modèle plus parfait. On peut dire que Trajan réunissait toutes les qualités d'un grand prince en une seule, qui était d'être intimement convaincu qu'il était empereur non pour lui, mais pour les peuples. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici.

Le style de ce discours est élégant, fleuri, lumineux, tel que le doit être celui d'un panégyrique, où il est permis d'étaler avec pompe tout ce que l'éloquence a de plus brillant. Les pensées y sont belles, solides, en grand nombre, et souvent paraissent toutes neuves. Les expressions, quoique assez simples pour l'ordinaire, n'ont rien de bas, rien qui ne convienne au sujet, et qui n'en soutienne la dignité. Les descriptions sont vives, naturelles, circonstanciées, pleines d'images naïves, qui mettent l'objet sous les yeux, et le rendent sensible. Tout le discours est rempli de maximes et de sentiments véritablement dignes du prince qu'on y loue.

Cependant il me semble que ce discours, quelque beau et quelque éloquent qu'il soit, ne peut point être mis dans le genre sublime. On n'y voit point, comme dans les harangues de Cicéron, j'entends même celles du genre démonstratif, de ces expressions vives et énergiques, de ces pensées nobles et sublimes, de ces tours hardis et frappants, de ces figures pleines de feu et de vivacité, qui étonnent, qui surprennent, et qui ravissent l'âme hors d'elle-même. Son éloquence ne ressemble point à ces grands fleuves qui roulent leurs eaux avec bruit et majesté, mais plutôt à une claire et agréable fontaine, qui coule lentement à l'ombre des arbres dont ses bords sont embellis. Pline laisse son lecteur tranquille, et ne le tire point de son assiette naturelle. Il plaît, mais par endroits et par parties. Une sorte de monotonie qui règne dans tout le panégyrique fait qu'on a peine à en soutenir une lecture entière et suivie, au lieu que la harangue de Cicéron la plus longue est celle qui paraît la plus belle et qui fait le plus de plaisir. Il faut ajouter que le style de Pline se sent un peu du goût d'antithèses, de pensées

[1] « Pectus est quod disertos facit. » (QUINTIL. lib. 3, epist. 18.)

[2] « Officium consulatûs injunxit mihi ut reipublicæ « nomine principi gratias agerem. Quod ego in senatu « quum ad rationem et loci et temporis ex more fecissem, « bono civi convenientissimum credidi, eadem illa spa- « tiosiùs et uberiùs volumine amplecti. Primùm, ut im- « peratori nostro virtutes suæ veris laudibus commenda- « rentur : deindè ut futuri principes, non quasi a magistro « sed tamen sub exemplo præmonerentur, quâ potissi- « mùm viâ possent ad eamdem gloriam niti. Nam præci- « pere qualis esse debeat princeps, pulchrum quidem, « sed onerosum ac propè superbum est. Laudare verò « optimum principem, ac per hoc posteris, velut e spe- « culâ, lumen quod sequantur ostendere, idem utilitatis « habet, arrogantiæ nihil. »

coupées, de tours recherchés, qui dominait de son temps. Il ne s'y livrait pas, mais il était obligé de s'y prêter. Le même goût règne dans ses lettres : mais il y est moins choquant, parce que ce sont toutes pièces détachées, où cette sorte de style ne déplaît pas : je crois pourtant qu'elles doivent être mises aussi beaucoup au-dessous de celles de Cicéron. Mais tout bien pesé, tout bien examiné, et les lettres de Pline et son panégyrique méritent l'estime et l'approbation que tous les siècles leur ont accordées. J'ajouterai que son traducteur doit la partager avec lui.

ANCIENS PANÉGYRIQUES.

Nous avons un recueil de harangues latines, intitulé *Panegyrici veteres*, qui renferme le panégyrique de plusieurs empereurs romains : celui de Pline est à la tête; il est suivi de onze autres pièces du même genre Ce recueil, outre qu'il contient beaucoup de faits qui ne se trouvent point ailleurs, peut être fort utile pour ceux qui sont chargés de faire des panégyriques. La bonne antiquité ne nous fournit point de modèles de ces sortes de discours, excepté la harangue de Cicéron pour la loi Manilia, et quelques endroits de ses autres harangues, qui sont des chefs-d'œuvre achevés dans le genre démonstratif. Il ne faut pas s'attendre à trouver la même beauté ni la même délicatesse dans les panégyriques dont je parle. L'éloignement du siècle d'Auguste avait fait déchoir beaucoup l'éloquence, qui n'avait plus cette ancienne pureté de langage, cette finesse d'expression, cette sobriété d'ornements, cet air simple et naïf, relevé, quand il le fallait, par une grandeur et une noblesse de style admirable. Mais on trouve dans ces discours beaucoup d'esprit, de fort belles pensées, de tours heureux, de vives descriptions, et des louanges très-solides.

Pour en donner quelque idée, je me contenterai d'en transcrire ici deux endroits en latin seulement. Ils sont tirés du panégyrique prononcé par Nazaire en l'honneur du grand Constantin [1], le jour de la naissance des deux Césars ses fils. Saint Jérôme parle de ce Nazaire comme d'un célèbre orateur; et il dit qu'il avait une fille aussi estimée que lui pour l'éloquence.

Premier endroit.

Nazaire parle ici des deux Césars.

« Nobilissimorum Cæsarum laudes exsequi velle, studium quidem dulce, sed non et cura mediocris est ; quorum in annis pubescentibus non erupturæ virtutis tumens germen, non flos præcursor indolis bonæ lætior quàm uberior apparet ; sed jam facta grandifera, et contra rationem ætatis maximorumque fructuum matura perceptio. Quorum alter jam obterendis hostibus gravis terrorem paternum, quo semper barbaria omnis intremuit, derivare ad nomen suum cœpit : alter jam consulatum, jam venerationem sui, jam patrem sentiens, si quid intactum aut parens aut frater reservet, declarat mox victorem futurum, qui animo jam vincit ætatem. Rapitur quippè ad similitudinem suorum excellens quæque natura, nec sensim ac lentè indicium promit boni, quum involucra infantiæ vividum rumpit ingenium.

Second endroit.

Nazaire loue dans Constantin une vertu bien rare dans les princes, mais bien estimable : c'est la continence. Il y ajoute aussi quelques autres louanges.

« Jam illa vix audeo de tanto principe commemorare, quòd nullam matronarum cui forma emendatior fuerit boni sui piguit ; quum sub abstinentissimo imperatore species luculenta, non incitatrix licentiæ esset, sed pudoris ornatrix. Quæ sine dubio magna, seu potiùs divina laudatio, sæpè et in ipsis etiam philosophis, non tam re exhibita, quàm disputatione jactata. Sed remittamus hoc principi nostro, qui ita temperantiam ingenerare omnibus cupit, ut eam non ad virtutum suarum decus adscribendam, sed ad naturæ ipsius honestatem refe-

[1] An. J. C. 321.

Digitized by Google

rendam arbitretur. Quid faciles aditus? quid aures patientissimas? quid benigna responsa? quid vultum ipsum augusti decoris gravitate, hilaritate permixtâ, venerandum quiddam et amabile renidentem, quis dignè exsequi possit? »

Peut-on rien de plus solide que cette pensée? *Nulle dame, quelque belle qu'elle ait été, n'a eu lieu de s'en repentir : parce que, sous un prince aussi sage que Constantin, la beauté n'est point un attrait à la licence, mais un ornement à la pudeur.* Et pouvait-elle être mieux exprimée? *quum sub abstinentissimo imperatore species luculenta, non incitatrix licenciæ esset, sed pudoris ornatrix.*

Digitized by Google

Digitized by Google

# LIVRE XXVIII.

## DES SCIENCES SUPERIEURES.

Nous voici arrivés à ce qu'il y a de plus grand et de plus élevé dans l'ordre des connaissances naturelles; j'entends la philosophie et les mathémathiques, qui en sont une branche, qui ont sous elles un grand nombre d'arts et de sciences qui en dépendent ou qui y ont rapport, et dont l'étude demande, pour y réussir, de la force et de l'étendue d'esprit, et perfectionne à son tour ces qualités naturelles. On conçoit bien que des matières si variées, si étendues, si importantes, ne peuvent être traitées ici que très-superficiellement. Je ne prétends pas même les embrasser toutes, ni en faire un détail exact. J'en cueillerai la fleur, pour ainsi dire, et je m'arrêterai à ce qui me paraîtra le plus propre à satisfaire, ou plutôt à exciter la curiosité des lecteurs peu éclairés sur ces matières, et à leur donner une légère idée de l'histoire des grands hommes qui se sont distingués dans ces sciences, et des progrès qu'elles ont pu faire en passant des anciens aux modernes; car il n'en est pas ici comme des belles-lettres, où certainement, pour ne rien dire de plus, les siècles postérieurs n'ont rien ajouté aux productions d'Athènes et de Rome.

Toutes les sciences dont je dois ici parler peuvent se diviser en deux parties, qui sont la philosophie et les mathématiques. La philosophie fera la matière de ce vingt-huitième livre; et les mathématiques celle du suivant, qui sera le dernier.

### DE LA PHILOSOPHIE.

La philosophie est l'étude de la nature et de la morale fondée sur le raisonnement. Cette science fut d'abord appelée *sagesse*, σοφια, et ceux qui en faisaient profession, *sages*, σοφοι. Ces noms parurent trop fastueux à Pythagore, et il leur en substitua de plus modestes, appelant cette science *philosophie*, c'est-à-dire amour de la sagesse; et ceux qui l'enseignaient ou qui s'y appliquaient, *philosophes*, c'est-à-dire amateurs de la sagesse.

Presque dans tous les temps et dans toutes les nations policées, il y a eu des hommes studieux et d'un esprit élevé qui ont cultivé cette science avec un grand soin : les prêtres en Égypte, les mages dans la Perse, les Chaldéens à Babylone, les brachmanes ou gymnosophistes chez les Indiens, les druides chez les Gaulois. Quoique la philosophie doive son origine à plusieurs de ceux que je viens de nommer, je ne la considérerai ici qu'autant qu'elle a paru dans la Grèce, qui lui a donné un nouvel éclat, et qui en est devenue comme l'école générale. Ce ne sont pas seulement quelques particuliers, épars çà et là en différentes régions, qui fassent de temps en temps d'heureux efforts et qui jettent par leurs écrits et par leur réputation une lumière brillante, mais courte et passagère; la Grèce, par un privilège singulier, a nourri et formé dans

Digitized by Google

son sein, pendant une longue suite de siècles non interrompue, une foule, ou, pour mieux dire, un peuple de philosophes uniquement occupés à chercher la vérité, dont plusieurs, dans cette vue, renonçaient à leurs biens, quittaient leur patrie, entreprenaient de longs et pénibles voyages, et passaient toute leur vie dans l'étude jusqu'à une extrême vieillesse.

Peut-on croire que ce concours d'hommes savants et studieux, si persévérant, et d'une si longue durée dans un seul et même pays, n'ait été l'effet que du hasard, et non d'une providence particulière qui a suscité cette nombreuse suite de philosophes pour maintenir et perpétuer l'ancienne tradition sur certaines vérités essentielles et capitales? Combien leurs préceptes sur la morale, sur les vertus, sur les devoirs, ont-ils été utiles pour empêcher le débordement des vices! Quel affreux désordre, par exemple, aurait-on vu, si la secte épicurienne eût été seule et dominante! Combien leurs disputes ont-elles servi pour conserver les dogmes importants de la distinction de la matière et de l'esprit, de l'immortalité de l'âme, de l'existence d'un Être souverain. Il n'est pas douteux que Dieu leur avait découvert sur tous ces points d'admirables principes préférablement à tant d'autres peuples que la barbarie tenait dans une profonde ignorance [1].

Il est vrai que parmi ces philosophes plusieurs ont avancé d'étranges absurdités. Tous même, selon S. Paul [2], *ont retenu la vérité de Dieu dans l'injustice...*, *ne l'ayant point glorifié comme Dieu*, *et ne lui ayant point rendu grâces*. Aucune école n'a jamais osé soutenir ni prouver l'unité d'un Dieu, quoique les plus habiles philosophes fussent tous pleinement convaincus de cette vérité. Dieu a voulu nous apprendre par leur exemple ce qu'est et ce que peut l'homme abandonné à lui seul. Pendant quatre cents ans et plus, tous ces beaux esprits si subtils, si pénétrants, si profonds, n'ont cessé de disputer, d'examiner, de dogmatiser, sans pouvoir convenir de rien entre eux, et sans rien finir. Ce n'était pas eux que Dieu avait destinés pour être la lumière du monde : *non hos elegit Dominus* [1].

La philosophie chez les Grecs s'est divisée en deux grandes sectes : l'une appelée l'*ionique*, fondée par Thalès, qui était d'Ionie; l'autre nommée l'*italique*, parce que c'est dans cette partie de l'Italie appelée *la Grande-Grèce* qu'elle a été établie par Pythagore. L'une et l'autre se partagent en plusieurs autres branches, comme on le verra bientôt.

Voilà en gros la matière de la dissertation que j'entreprends de donner sur la philosophie ancienne. Elle deviendrait immense, si je songeais à la traiter à fond, ce qui ne convient point au plan que je me propose. Je me contenterai donc, en exposant l'histoire et les sentiments de ceux qui se sont le plus distingués parmi ces philosophes, de rapporter ce qui me paraîtra le plus important, le plus instructif, le plus propre à satisfaire la juste curiosité d'un lecteur qui regarde les actions et les opinions de ces philosophes comme une partie essentielle de l'histoire, mais dont il lui suffit d'avoir une connaissance superficielle et une idée générale. Mes guides seront, parmi les anciens, Cicéron dans ses œuvres philosophiques, et Diogène Laërce dans son traité des philosophes; et, parmi les modernes, le savant Stanley, Anglais, qui a fait un excellent ouvrage sur cette matière.

Je diviserai ma dissertation en deux parties : dans la première, je rapporterai l'histoire des philosophes, sans m'étendre beaucoup sur leurs sentiments; dans la seconde, je traiterai l'histoire de la philosophie même, en exposant les principaux dogmes des différentes sectes.

[1] « Quod notum est Dei, manifestum est in illis : Deus « enim illis manifestavit. »

[2] Rom. 1, 19 et 21.

[1] Barat.

# PREMIÈRE PARTIE.

## HISTOIRE DES PHILOSOPHES

Je parcourrai toutes les sectes de la philosophie ancienne, et je donnerai une histoire abrégée des philosophes qui s'y sont le plus distingués.

## CHAPITRE I.

### HISTOIRE DES PHILOSOPHES DE LA SECTE IONIQUE JUSQU'AU PARTAGE QUI S'EN FIT EN PLUSIEURS BRANCHES.

La secte ionique, à compter depuis Thalès, qui en est regardé comme le fondateur, jusqu'à Philon et Antiochus, que Cicéron entendit, a duré plus de cinq cents ans.

#### THALÈS

Thalès était de Milet, ville célèbre de l'Ionie. Il vint au monde la première année de la 35ᵉ olympiade [1].

Pour profiter des lumières de ce qu'il y avait alors de plus habiles gens, il fit plusieurs voyages, selon la coutume des anciens : d'abord dans l'île de Crète, puis dans la Phénicie, et enfin dans l'Égypte, où il consulta les prêtres de Memphis, qui cultivaient avec un soin extrême les sciences supérieures. Il apprit sous ces grands maîtres la géométrie, l'astronomie et la philosophie. Un disciple de cette espèce ne l'est pas longtemps; aussi Thalès passa-t-il bien vite des leçons aux découvertes. Ses maîtres de Memphis apprirent de lui le moyen de mesurer exactement les immenses pyramides qui subsistent encore.

[1] Diog. Laert. — An. M. 3361; av. J. C. 640.

L'Égypte était gouvernée pour lors par Amasis, prince qui aimait les lettres, parce qu'il était lui-même fort lettré. Il fit tout le cas qu'il devait du mérite de Thalès, et lui donna des marques publiques de son estime; mais ce philosophe grec, amateur de la liberté et de l'indépendance, n'avait pas ce qu'il fallait pour se maintenir à la cour. Il était grand astronome, grand géomètre, excellent philosophe, mais mauvais courtisan. La manière trop libre dont il déclamait contre la tyrannie déplut à Amasis, et lui fit prendre contre lui des impressions de défiance et de crainte qu'il ne se mit pas trop en peine d'effacer, et qui furent suivies peu de temps après de sa disgrâce entière. La Grèce en profita. Thalès quitta la cour, et revint à Milet répandre dans le sein de sa patrie les trésors de l'Égypte.

Le grand progrès qu'il avait fait dans les sciences le fit mettre au nombre des sept sages de la Grèce, si vantés dans l'antiquité. De ces sept sages, il n'y eut que Thalès qui fonda une secte de philosophes, parce qu'il s'appliqua à la contemplation de la nature, forma une école et un corps de doctrine, eut des disciples et des successeurs. Les autres ne se firent remarquer que par un genre de vie plus réglé, et par quelques préceptes moraux qu'ils donnèrent dans les occasions.

J'ai parlé ailleurs avec quelque étendue de ces sages [1], aussi bien que de plusieurs circonstances de la vie de Thalès, de son séjour à la cour de Crésus, roi de Lydie, et de son entretien avec Solon. J'y ai rapporté le mot plaisant et sensé d'une femme qui le vit tomber dans une fosse lorsqu'il contemplait les astres : *Comment*, lui dit-elle, *pourriez-vous connaître ce qui se fait dans le ciel, puisque vous ne voyez pas ce qui est proche de vos*

[1] Hist. ancien. tom. II. [pag. 353 de cette édit.]

Digitized by Google

*pieds?* Et le tour ingénieux dont il se servit pour éluder les poursuites de sa mère qui le pressait de se marier, en lui répondant lorsqu'il était jeune : *Il n'est pas encore temps;* et lorsqu'il fut sur le retour : *Il n'est plus temps.*

Les raisons qui avaient empêché Thalès de se donner des chaînes en s'engageant dans le mariage, lui firent préférer une vie douce et tranquille aux emplois les plus brillants. Animé d'un désir vif de connaître la nature, il l'étudia assidûment dans un heureux loisir que lui donnait une retraite exacte, impénétrable au tumulte, mais ouverte à tous ceux que l'amour de la vérité ou le besoin de ses conseils lui amenait. Il n'en sortait que très-rarement : c'était pour aller prendre un repas frugal chez Thrasybule, son ami, qui devint par ses talents roi de Milet, dans le temps du traité que les Milésiens firent avec Alyatte II, roi de Lydie.

Cicéron dit que Thalès[1] est le premier des Grecs qui ait traité des matières de physique.

On lui donne la gloire d'avoir fait plusieurs belles découvertes dans l'astronomie, dont l'une, qui regarde la grandeur du diamètre du soleil comparé au cercle de son mouvement annuel, lui faisait grand plaisir. Aussi un homme riche, à qui il en fit part, offrant à ce philosophe pour récompense tout ce qu'il voudrait, Thalès ne lui en demanda point d'autre, sinon qu'il fît honneur de cette découverte à celui qui en était l'auteur. On reconnaît ici le vrai caractère des savants, infiniment plus sensibles à l'honneur d'une nouvelle découverte qu'aux plus grandes récompenses, et la vérité de ce que disait Tacite[2] en parlant d'Helvidius Priscus, *que la dernière chose dont les gens même les plus sages se dépouillent, c'est le désir de la gloire.* Il se distingua fort par son habileté à prédire dans une grande exactitude les éclipses du soleil et de la lune, ce qui était regardé pour lors comme une chose bien merveilleuse.

Saint Clément d'Alexandrie rapporte, d'après Diogène Laërce, deux belles paroles de Thalès. Interrogé un jour ce qu'était Dieu[1] *C'est*, dit-il, *ce qui n'a ni commencement ni fin.* Un autre lui demandait si l'homme pouvait dérober à Dieu la connaissance de ses actions : *Comment pourrait-il le faire*, répondit-il, *puisqu'il n'est pas en son pouvoir de lui cacher même ses pensées?* Valère Maxime ajoute que Thalès parlait ainsi[2], afin que l'idée de la présence de Dieu aux pensées les plus secrètes de l'âme obligeât les hommes à tenir leur cœur, non moins que leurs mains, dans une grande pureté. Cicéron fait précisément la même remarque, quoiqu'en termes un peu différents. Thalès[3], dit-il, qui tenait le premier rang parmi les sept sages de la Grèce, croyait qu'il était de la dernière importance que les hommes fussent bien convaincus que la Divinité remplissait tout et voyait tout, et que c'était là le moyen de les rendre plus sages et plus religieux.

Il mourut la première année de la 58e olympiade[4], âgé de quatre-vingt-douze ans, dans le même temps qu'il assistait à la célébration des jeux olympiques.

### ANAXIMANDRE.

Thalès eut pour successeur Anaximandre, son disciple et son compatriote. L'histoire ne nous a rien conservé du détail de ses actions. Il s'écarta en plusieurs points de la doctrine de son maître. On prétend qu'il avertit les Lacédémoniens[5] du terrible tremblement de terre qui renversa leur ville. Anaximène prit sa place.

[1] Cic. de Nat. Deor. lib. 1, n. 25. [Apul. in Florid.]

[2] « Erant quibus appetentior famæ videbatur, quandò « etiam sapientibus cupido gloriæ novissima exuitur. » (Tacit. *Hist.* lib. 4, cap. 6.)

[1] « Rogatus Thales quid sit Deus? Id, inquit, quod « neque habet principium, nec finem. Quum autem ro- « gasset alius, an Deum lateat homo aliquid agens : Et « quomodo, inquit, qui ne cogitans quidem? »

[2] « Mirificè Thales. Nam interrogatus an facta homi- « num deos fallerent : Nec cogitata, inquit. Ut non so- « lùm manus, sed etiam mentes puras habere vellemus; « quum secretis cogitationibus nostris cœleste numen « adesse crederemus. » (Val. Max lib. 7. cap. 2.)

[3] « Thales qui sapientissimus inter septem fuit, dice- « bat, homines existimare oportere deos omnia cernere, « deorum omnia esse plena, fore enim omnes castiores. » (Cic. *de Leg.* lib 2, n. 26.)

[4] An. M. 3456; av. J. C. 548.

[5] Cic. de Divin. lib. 1, n. 112.

Digitized by Google

ANAXAGORE.

Anaxagore, l'un des plus illustres philosophes de l'antiquité, naquit à Clazomène, dans l'Ionie, environ la 70e olympiade [1], et fut disciple d'Anaximène. La noblesse de son extraction, ses richesses, et la générosité qui le porta à abandonner son patrimoine, le rendirent fort considérable. Regardant les soins d'une famille et d'un héritage comme des obstacles au goût qu'il se sentait pour la contemplation [2], il y renonça absolument, afin de donner tout son temps et toute son application à l'étude de la sagesse et à la recherche de la vérité, qui faisaient son unique plaisir. Quand, de retour dans sa patrie après un long voyage [3], il eut vu toutes ses terres abandonnées et incultes, loin d'en regretter la perte : *J'étais perdu*, s'écria-t-il, *si tout cela n'avait péri* [4]. Socrate, employant à son ordinaire l'ironie, montre que les sophistes de son temps avaient plus de sagesse qu'Anaxagore, puisqu'au lieu d'abandonner comme lui leur patrimoine, ils travaillaient ardemment à s'enrichir, désabusés qu'ils étaient de la sottise du vieux temps, et persuadés que le *sage doit être sage pour lui-même*, c'est-à-dire qu'il doit appliquer ses soins et son industrie à amasser le plus d'argent qu'il lui sera possible.

Anaxagore, pour se donner tout entier à l'étude, renonça aux honneurs et aux soins du gouvernement. Personne cependant n'était plus en état d'y réussir que lui. On peut juger de son habileté en ce genre, par les progrès merveilleux qu'il fit faire dans la politique à Périclès, son élève [5]. Il lui inspira ces manières graves et majestueuses qui le rendirent si capable de gouverner la république. Il le prépara à cette éloquence sublime et victorieuse qui le rendit si puissant. Il lui apprit à craindre les dieux sans superstition. En un mot, il était son conseil, et l'aidait de ses avis dans les affaires les plus importantes [1], comme Périclès lui-même en rend témoignage. J'ai marqué ailleurs le peu de soin que celui-ci prit de son maître, jusque-là qu'Anaxagore, manquant du nécessaire, résolut de se laisser mourir de faim. Sur cette nouvelle, Périclès étant accouru à son logis, et le pressant vivement de renoncer à cette funeste résolution : *Quand on veut faire usage d'une lampe*, reprit le philosophe, *on a soin d'y verser de l'huile et de l'entretenir.*

Absorbé dans l'étude des secrets de la nature [2], qui était sa passion, il avait renoncé également et aux richesses et aux affaires publiques. Un jour qu'on lui demanda s'il ne se souciait donc point en aucune sorte de son pays : *Oui*, dit-il en levant la main vers les cieux, *j'ai un soin extrême de ma patrie.* Une autre fois on lui demanda pourquoi il était né ; il répondit, *Pour contempler le soleil, la lune et le ciel.* Est-ce donc là la destination de l'homme ?

Il était venu à Athènes à l'âge de vingt ans [3], vers la première année de la 75e olympiade, à peu près dans le temps de l'expédition de Xerxès contre la Grèce. Il y a des auteurs qui disent qu'il y transporta l'école philosophique qui avait fleuri dans l'Ionie depuis son fondateur Thalès. Il demeura à Athènes, et y enseigna pendant trente ans.

On rapporte diversement les circonstances et l'issue du procès d'impiété qui lui fut suscité dans Athènes. Le sentiment de ceux qui croient que Périclès ne trouva point de moyen plus sûr de sauver ce philosophe que de le faire sortir d'Athènes, paraît le plus vraisemblable. Le sujet ou plutôt le prétexte d'une accusation si grave, fut ce qu'il enseignait sur la nature du soleil, qu'il définissait *une masse de matière enflammée ;* comme si par là il eût dégradé le soleil, et l'eût retranché du nom-

[1] An. M. 3504 ; av. J. C. 500.

[2] « Quid aut Homero ad delectationem animi ac voluptatem, aut cuiquam docto defuisse unquàm arbitramur ? An, ni ita se res haberet, Anaxagoras, aut hic ipse Democritus, agros et patrimonia sua reliquissent, huic discendi quærendique divinæ delectationi toto se animo dedissent ? » (Cic. *Tusc. Quæst.* lib. 5, n. 114 et 115.)

[3] « Quum e diutinâ peregrinatione patriam repetisset, possessionesque desertas vidisset : NON ESSEM, inquit, EGO SALVUS, NISI ISTÆ PERIISSENT. » (VAL. MAX. lib. 8, cap. 7.)

[4] « Plato, in Hip. maj. pag. 283.

[5] Plut. in Pericl. pag. 154.

[1] Ibid. pag. 162.

[2] Diog. Laert.

[3] Ibid. — An. M. 3524 ; av. J. C. 480.

bre des dieux. On a de la peine à comprendre que dans une ville aussi savante qu'Athènes un philosophe n'ait pu expliquer par des raisons de physique les propriétés des astres sans courir risque de la vie. Mais toute cette affaire était une intrigue et une cabale de gens ennemis de Périclès, qui voulaient le perdre, et qui tentèrent de le rendre lui-même suspect d'impiété, à cause de la grande liaison qu'il avait avec ce philosophe.

Anaxagore fut jugé par contumace, et condamné à mort. Quand il en apprit la nouvelle, il dit, sans faire paraître d'émotion: *Il y a longtemps que la nature a prononcé contre mes juges, aussi bien que contre moi, un arrêt de mort.* Il passa le reste de sa vie à Lampsaque. Dans une maladie, qui fut pour lui la dernière, ses amis lui demandant s'il voulait qu'après sa mort on le fît porter à Clazomène, sa patrie : *Cela n'est pas nécessaire*[1], leur dit-il, *le chemin aux enfers*[2] *n'est pas plus long d'un lieu que d'un autre.* Les principaux de la ville l'étant allés visiter pour recevoir ses derniers ordres et pour savoir ce qu'il désirait d'eux après sa mort, il répondit qu'il ne souhaitait autre chose sinon que le jour anniversaire de sa mort fût un congé pour les jeunes gens. Cela fut exécuté, et la coutume en durait encore du temps de Diogène Laërce. On dit qu'il vécut soixante et deux ans. On lui rendit de grands honneurs, jusqu'à lui ériger un autel.

### ARCHÉLAÜS.

Archélaüs, d'Athènes, selon quelques-uns, de Milet, selon d'autres, fut disciple et successeur d'Anaxagore, dans la doctrine duquel il fit peu de changements. Quelques-uns ont dit que ce fut lui qui transporta la philosophie d'Ionie à Athènes. Il s'attacha principalement à la physique, comme ses prédécesseurs : mais il se mêla aussi de la morale un peu plus qu'ils n'avaient fait. Il forma un disciple qui la mit bien en honneur, et en fit son étude capitale.

[1] « Nihil necesse est, inquit : undique enim ad infe- « ros tantùmdem viæ est. » ( Cic. *Tusc.* lib. 1, n. 104.)

[2] Les anciens entendaient par ce mot le lieu où les âmes de tous les hommes se rendaient après leur mort.

### SOCRATE.

Ce disciple d'Archélaüs, c'est le fameux Socrate, qui l'avait été aussi d'Anaxagore. Il naquit la quatrième année de la 77e olympiade[1], et mourut la première de la 95e[2], après avoir vécu soixante-dix ans.

Cicéron[3], en plus d'un endroit, a remarqué que Socrate, considérant que toutes les vaines spéculations sur les choses de la nature ne menaient à rien d'utile, et ne contribuaient point à rendre l'homme plus vertueux, s'attacha uniquement à étudier les mœurs. *Il fut le premier*[4] dit-il, *qui tira la philosophie du ciel*, où jusque-là elle s'était occupée à contempler le cours des astres ; *qui l'établit dans les villes, qui l'introduisit dans les maisons particulières, et qui l'obligea, à tourner ses recherches sur ce qui regarde les mœurs, les devoirs de la vie, les vertus et les vices.* C'est donc avec raison que Socrate est regardé comme le fondateur de la philosophie morale chez les Grecs.

Ce n'est pas qu'il n'eût étudié à fond les autres parties de la philosophie : il les possédait toutes parfaitement, et s'y était rendu très-habile. Mais, comme il les jugeait peu utiles pour la conduite de la vie, il en fit peu d'usage ; et, si l'on en croit Xénophon[5], jamais, dans ses disputes, on ne l'entendit parler ni d'astronomie, ni de géométrie, ni de ces autres sciences sublimes, qui jusqu'à lui faisaient l'unique occupation des philosophes; en quoi il paraît vouloir contredire et réfuter Platon, qui met souvent dans la bouche de Socrate ces sortes de matières.

Je ne dirai rien ici, ni des circonstances de la vie et de la mort de Socrate, ni de ses sentiments, je l'ai fait ailleurs avec assez d'étendue. Il ne me reste à parler que de ses disciples, qui, se faisant tous honneur de reconnaître Socrate pour leur chef, se partagèrent néanmoins en différents sentiments.

[1] An. M. 3534.

[2] An. M. 3605.

[3] Academ. Quæst. lib. 1, n. 15.

[4] « Socrates primus philosophiam devocavit e cœlo, et « in urbibus collocavit, et in domos etiam introduxit, et « coegit de vitâ et moribus rebusque bonis et malis quæ « rere. » ( Cic. *Tusc. Quæst.* lib. 5, n. 10. )

[5] Ep. ad Æschin.

Xénophon fut certainement un des plus illustres disciples de Socrate, mais il ne forma point de secte; et c'est pour cette raison que je le sépare des autres. Il était aussi grand guerrier que philosophe. On sait quelle part il eut à la fameuse retraite des dix mille : j'en ai fait le récit dans toute son étendue.

Son attachement au parti du jeune Cyrus, qui s'était déclaré ouvertement contre les Athéniens, lui attira la haine de ceux-ci, et fut cause de son exil[1]. Après son retour de l'expédition contre les Perses, il s'attacha à Agésilas, roi de Lacédémone, qui commandait pour lors en Asie. Comme Agésilas se connaissait parfaitement en mérite, il eut toujours pour Xénophon une considération particulière. Rappelé par l'ordre des éphores au secours de sa patrie, il y mena le général athénien avec lui. Xénophon, après divers événements, se retira à Corinthe avec ses deux fils, où il passa le reste de sa vie. La guerre étant survenue entre les Thébiens et les Lacédémoniens, et ceux d'Athènes ayant résolu de secourir les derniers, il envoya à Athènes ses deux fils. Gryllus se distingua d'une manière particulière dans la bataille de Mantinée, et l'on prétend que ce fut lui qui blessa dans le combat Épaminondas. Il ne survécut pas longtemps à une si glorieuse action, et fut tué lui-même. La nouvelle en fut portée à son père dans le temps qu'il offrait un sacrifice. Il ôta de dessus sa tête la couronne : mais ayant appris du courrier que son fils était mort glorieusement les armes à la main, il l'y remit bientôt, continua son sacrifice sans verser une seule larme, et dit froidement : *Je savais bien que ce fils que j'avais mis au monde était mortel.* Voilà, dirai-je, une constance ou une dureté bien spartaine.

Xénophon mourut, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, la première année de la 105e olympiade[2].

Je parlerai ailleurs de ses ouvrages. Il fut le premier qui mit par écrit et publia les discours de Socrate, mais tels qu'ils étaient sortis de sa bouche, et sans y rien ajouter du sien, comme le fit Platon.

[1] Diog. Laert.

[2] An. M. 3614; av. J. C. 360.

On a prétendu qu'il y avait eu entre ces deux philosophes une jalousie secrète, peu digne du nom qu'ils portaient et de la profession de sagesse dont ils se piquaient l'un et l'autre[1]. On apporte quelques preuves de cette jalousie. Jamais Platon, dans aucun de ses livres, qui sont en grand nombre, n'a parlé de Xénophon, ni celui-ci de l'autre[2], quoique tous deux aient souvent fait mention des disciples de Socrate. Il y a plus, tout le monde sait que la Cyropédie de Xénophon est un livre où, en rapportant l'histoire de Cyrus, dont il vante l'éducation, il donne le modèle d'un prince accompli et l'idée d'un gouvernement parfait. On prétend qu'il ne l'avait composé que pour contrecarrer les livres de Platon sur la république, qui commençaient à paraître, et que Platon en fut si vivement piqué, que pour décrier cet ouvrage, il parla de Cyrus[3], dans un livre qu'il écrivit peu après, comme d'un prince à la vérité plein de courage et d'amour pour sa patrie, mais qui avait eu une fort mauvaise éducation[4]. Aulu-Gelle, qui rapporte ce que je viens de dire, ne peut s'imaginer que des philosophes de la réputation de ceux dont il s'agit ici aient été capables d'une si basse jalousie (elle n'est pourtant que trop ordinaire parmi les gens de lettres); et il aime mieux l'attribuer à leurs admirateurs et à leurs partisans. Il arrive souvent en effet que les disciples, par un zèle trop partial, sont plus délicats sur la réputation de leurs maîtres, et poussent leurs intérêts avec plus de vivacité que les maîtres mêmes

## CHAPITRE II.

### PARTAGE DE LA PHILOSOPHIE IONIQUE EN DIFFÉRENTES SECTES.

Jusqu'à Socrate il n'y avait point eu encore, parmi les philosophes, des sectes différentes,

[1] Aul. Gell. lib. 14, cap. 3.

[2] Vossius a remarqué que Xénophon a parlé une fois de Platon, et le nomme simplement. (*Mem.* lib. 3, pag. 772.)

[3] De Leg. lib 3. pag. 694.

[4] Παιδείας δὲ ὀρθῆς οὐχ ἥψατο τὸ παράπαν.

quoique les sentiments ne fussent pas toujours les mêmes : depuis ce temps-là il s'en éleva plusieurs, dont les unes ont eu plus de vogue et de durée, et les autres moins. Je commencerai par les dernières, qui sont *la cyrénaïque, la mégarique, l'éliaque* et *l'érétrique*. Elles tirent leurs noms des lieux où elles ont eu cours.

### Art. I. — De la secte cyrénaïque.

#### Aristippe.

Aristippe fut le chef de la secte cyrénaïque. Il était originaire de Cyrène dans la Lybie. La grande réputation de Socrate lui fit quitter son pays pour aller s'établir à Athènes, afin d'avoir le plaisir de l'entendre [1]. Il fut un des principaux disciples de ce philosophe : mais il mena une vie fort opposée aux préceptes qu'on enseignait dans cette excellente école, et, de retour dans sa patrie, il ouvrit à ses disciples une route bien différente. Le fond de sa doctrine est que le souverain bonheur de l'homme, pendant cette vie, consiste dans la volupté. Sa conduite ne démentit point ses sentiments et il employait les ressources d'un esprit présent et agréable à éluder par des plaisanteries les justes reproches qu'on lui faisait de ses excès. Il était livré sans cesse à la bonne chère et aux femmes. Comme on le raillait sur le commerce qu'il avait avec la courtisane Laïs [2] : *Il est vrai*, dit-il, *je possède Laïs, mais Laïs ne me possède pas*. Quand on lui reprochait qu'il vivait trop splendidement, il disait : *Si la bonne chère était blâmable, on ne ferait pas de si grands festins dans toutes les fêtes des dieux*.

La réputation de Denys le tyran, dont la cour était le centre des plaisirs, dont la bourse, disait-on, était ouverte aux savants, et la table toujours magnifiquement servie, l'attira à Syracuse. Comme il avait l'esprit souple, adroit, insinuant ; qu'il ne manquait aucune occasion de flatter le prince, et qu'il supportait ses railleries et ses mauvaises humeurs avec une patience qui allait jusqu'à la servilité, il eut beaucoup de crédit dans cette cour. Un jour Denys lui demandant pourquoi on voyait perpétuellement des philosophes chez les grands seigneurs, et qu'on ne voyait jamais ceux-ci chez les philosophes : *C'est*, répondit Aristippe, *que les philosophes connaissent leurs besoins, et que les grands seigneurs ne connaissent pas les leurs*.

*Si Aristippe pouvait se contenter de légumes*, disait contre lui Diogène le cynique, *il ne s'abaisserait pas à faire la cour aux princes. Si celui qui me condamne*, répliquait Aristippe, *savait faire la cour aux princes, il ne se contenterait pas de légumes*.

> Si pranderet olus patienter, regibus uti
> Nollet Aristippus. Si sciret regibus uti,
> Fastidiret olus qui me notat.

L'un cherchait à faire bonne chère, l'autre à se faire admirer du peuple.

> Scurror ego ipse mihi, populo tu.

Lequel vaut mieux ? Horace n'hésite point ; il donne la préférence à Aristippe, dont il fait l'éloge en plus d'un endroit. Il lui ressemblait trop pour ne le pas louer. Cependant il n'ose se livrer aux principes d'Aristippe : il y retombe par une pente secrète.

> Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor [1].

Tant l'amour de la volupté a de bassesse, que se dissimulent le mieux qu'ils peuvent, mais que ne peuvent se cacher entièrement ceux même qui s'y abandonnent !

Aristippe fut le premier des disciples de Socrate qui commença d'exiger certaine rétribution de ceux qu'il enseignait ; de quoi son maître lui sut bien mauvais gré. Ayant demandé à un homme cinquante dragmes pour instruire son fils : « Comment, cinquante « dragmes ! s'écria le père de l'enfant ; eh ! il

[1] Laert.

[2] « Ne Aristippus quidem ille socraticus erubuit, quum « esset objectum habere eum Laïda : *Habeo*, inquit, *Laïda, non habeor à Laïde*. » (Cic. *Ep.* 26, lib. 9, *ad Famil.*)

[1] Horat. lib. 1, epist. 17.

[2] Ibid lib. 1, epist. 1.

« n'en faudrait pas davantage pour acheter « un esclave. Eh bien, repartit Aristippe, « achète-le, et tu en auras deux. »

Aristippe mourut en retournant de Syracuse à Cyrène. Il avait une fille nommée *Aréta*, qu'il eut grand soin d'élever dans ses principes, et elle y devint très-habile. Elle instruisit elle-même son fils Aristippe, surnommé *Métrodidacte*.

THÉODORE.

Théodore, disciple d'Aristippe, outre les autres principes des cyrénaïques[1], enseigna publiquement qu'il n'y avait point de dieux. Les Cyrénéens l'exilèrent. Il se réfugia à Athènes, où il aurait été conduit devant l'Aréopage, et condamné, si Démétrius de Phalère n'eût trouvé le moyen de le sauver. Ptolémée, fils de Lagus, le reçut chez lui, et l'envoya un jour en qualité d'ambassadeur vers Lysimaque. Le philosophe lui parla avec tant d'effronterie, que l'intendant de ce prince, qui se trouva présent, lui dit : *Je crois, Théodore, que tu t'imagines qu'il n'y a pas de rois, non plus que de dieux.*

On croit que ce philosophe fut à la fin condamné à mort, et qu'on l'obligea de prendre du poison.

Nous voyons ici combien cette doctrine impie de l'athéisme, contraire à la créance commune et immémoriale des hommes, scandalise et révolte généralement tous les peuples, jusqu'à être jugée digne de mort. Elle doit sa naissance à des maîtres plongés dans la débauche de la bonne chère et des femmes, et qui se proposent la volupté des sens pour leur dernière fin.

ART. II. — DE LA SECTE MÉGARIQUE.

Elle fut établie par Euclide, qui était de Mégare, ville d'Achaïe, près de l'isthme de Corinthe. Il étudiait actuellement sous Socrate à Athènes, lorsque survint le célèbre décret qui donna lieu en partie à la guerre du Péloponnèse, et qui défendait aux citoyens de Mégare, sous peine de mort, de mettre le pied dans Athènes. Un danger si pressant ne put refroidir son zèle pour l'étude de la sagesse. Déguisé en femme, il entrait le soir dans la ville, passait la nuit chez Socrate, et sortait avant le jour, faisant ainsi régulièrement tous les jours presque dix lieues[1], tant pour aller que pour revenir. Il est peu d'exemples d'une ardeur si vive et si constante.

Il changea peu de choses dans les sentiments de son maître. Après la mort de Socrate, Platon et les autres philosophes, qui craignaient les suites de cette mort, se retirèrent chez lui à Mégare, et ils y furent fort bien reçus. Son frère, un jour, dans un mouvement de colère et pour quelque mécontement particulier, lui ayant dit, *que je périsse, si je ne me venge de vous : et moi*, reprit Euclide, *que je périsse, si par ma douceur, je ne viens point à bout de vous corriger de ces violents emportements, et de vous rendre autant mon ami que vous l'étiez par le passé.*

L'Euclide dont nous parlons est différent d'Euclide le mathématicien, qui était d'Alexandrie, et qui fleurit plus de quatre-vingt-dix ans après, sous le premier des Ptolémées.

Il eut pour successeur Eubulide, qui avait été son disciple. Diodore succéda à celui-ci. Nous verrons dans la suite que ces trois philosophes contribuèrent beaucoup à jeter dans les disputes de dialectique un mauvais goût de raisonnements subtils, et uniquement fondés sur des sophismes.

Je passe presque sous silence ce qui regarde les deux sectes éliaque et érétrique, qui renferment peu de choses importantes.

ART. III — DES SECTES ÉLIAQUE ET ÉRÉTRIQUE.

Je confonds ensemble et tranche en peu de mots, ces deux sectes, qui ne renferment rien d'important.

La secte *éliaque* fut fondée par Phædon, l'un des plus chers disciples de Socrate. Il était d'Élée, dans le Péloponnèse.

L'*érétrique* fut ainsi nommée d'Érétrie, ville d'Eubée, patrie de Ménédème, son fondateur.

[1] Laert.

[1] « Ampliùs viginti millia. »

ART. IV — DES TROIS SECTES ACADÉMICIENNES.

Parmi toutes les sectes qui sortirent de l'école de Socrate, la plus célèbre fut l'*académicienne*, ainsi appelée du lieu où se tenaient ses assemblées qui était la maison d'un ancien héros d'Athènes nommé *Académus*, située dans un faubourg de cette ville, où Platon enseigna. Nous avons vu dans l'histoire de Cimon, que ce général athénien, qui cherchait à se distinguer autant par l'amour des sciences et des savants que par les exploits guerriers, orna et embellit l'*Académie* de fontaines et d'allées d'arbres pour la commodité des philosophes qui s'y assemblaient. Depuis ce temps, tous les lieux où se sont assemblés les gens de lettres ont été appelées *académies*.

On compte trois *académies*, ou trois sectes académiciennes. Platon fut le chef de l'*ancienne* ou de la première. Arcésilas, l'un des successeurs, apporta quelques changements dans sa philosophie, et fonda par cette réforme ce qu'on appelle la *moyenne* ou la seconde académie. On attribue à Carnéade l'établissement de la *nouvelle* ou troisième académie. Nous verrons bientôt ce qui en faisait la différence.

§ I. — DE L'ANCIENNE ACADÉMIE.

Ceux qui la firent fleurir, en se succédant les uns aux autres, furent Platon, Speusippe, Xénocrate, Polémon et Crantor.

PLATON.

Platon naquit la première année de la 88e olympiade [1]. Il fut d'abord appelé *Aristocle*, du nom de son grand-père : son maître de palestre l'appela *Platon*, à cause de ses épaules larges et carrées, et ce fut le nom qui lui resta. Pendant qu'il était encore au maillot, un jour qu'il dormait sous un myrte, on dit qu'un essaim d'abeilles se posa sur ses lèvres, d'où l'on augura que cet enfant deviendrait un homme éloquent, dont le style serait d'une grande douceur. La chose arriva, quoi qu'il faille penser de l'augure; d'où lui est resté le surnom d'*apis attica*, abeille athénienne.

Il étudia sous les plus habiles maîtres de grammaire, de musique, de peinture. Il s'appliqua aussi à la poésie, et fit même des tragédies, qu'il brûla à l'âge de vingt ans, après avoir entendu Socrate. Il s'attacha uniquement à ce philosophe ; et comme il avait beaucoup de dispositions pour la vertu, il profita si bien des leçons de son maître, qu'à vingt-cinq ans il donna des marques d'une sagesse extraordinaire.

Le sort d'Athènes pour lors était bien triste [1]. Lysandre, général des Lacédémoniens, y avait établi les trente tyrans. Le mérite de Platon, qui était déjà fort connu, les porta à faire tous leurs efforts pour l'attirer dans leur parti, et pour l'obliger à se mêler du gouvernement. Il y consentit d'abord, dans l'espérance de s'opposer à la tyrannie, ou du moins de l'adoucir : mais il s'aperçut bientôt que le mal était sans remède, et que, pour prendre part aux affaires, il fallait se rendre le complice de leurs crimes, ou la victime de leur passion. Il attendit donc un temps plus favorable.

Ce temps parut bientôt après être venu. Les tyrans furent chassés [2], et la forme du gouvernement toute changée. Mais les affaires n'en allèrent pas mieux, et l'état recevait tous les jours de nouvelles plaies. Socrate même fut immolé à la haine de ses ennemis. Platon se retira pour lors chez Euclide à Mégare, d'où il passa à Cyrène pour se perfectionner dans les mathématiques sous Théodore, qui était le plus grand mathématicien de son temps. Il visita ensuite l'Égypte, et conversa longtemps avec les prêtres égyptiens, qui lui enseignèrent une grande partie de leurs traductions : on croit même qu'ils lui firent connaître les livres de Moïse et ceux des prophètes. Non content de toutes ces connaissances, il alla dans cette partie de l'Italie que l'on appelait *la grande Grèce*, pour y entendre les trois fameux pythagoriciens de ce temps-là, Philolaüs, Archytas de Tarente et Eurytus. De là il passa en Sicile pour voir les merveilles de cette île, et surtout les embrasements du mont Etna. Ce voyage, qui n'était qu'un pur effet de sa curiosité, jeta les premiers fondements de la liberté de Syracuse, comme je l'ai exposé fort au long dans l'histoire des deux Denys, tyrans de Syracuse, et dans celle de

[1] An. M. 3576; av. J. C. 428.

[1] An. M. 3600; av. J. C. 404.
[2] An. M. 3602; av. J. C. 402.

Digitized by Google

Dion. Il avait dessein d'aller jusqu'en Perse, et de consulter les mages : mais il en fut empêché par les guerres qui troublaient alors l'Asie.

De retour dans son pays après toutes ses courses, où il avait amassé une infinité de rares connaissances, il établit sa demeure dans un quartier d'un faubourg d'Athènes appelé l'*Académie* (il en a déjà été parlé); et c'est là qu'il donna ses leçons, et qu'il forma tant d'illustres disciples.

Platon se fit un système de doctrine composé des opinions de trois philosophes. Il suivait Héraclite dans les choses naturelles et sensibles; c'est-à-dire qu'il croyait, comme Héraclite, qu'il n'y avait qu'un monde; que toutes choses se produisaient de leurs contraires; que le mouvement qu'il appelle *la guerre* fait la production des êtres, et le repos leur dissolution.

Il suivait Pythagore dans les vérités intellectuelles, qui est ce que nous appelons *métaphysique* : c'est-à-dire qu'il enseignait, comme ce philosophe, qu'il y a un seul Dieu, auteur de toutes choses; que l'âme est immortelle; que les hommes ne doivent travailler qu'à se purger de leurs passions et de leurs vices pour être unis à Dieu; qu'après cette vie il y a une récompense pour les bons, et une punition pour les méchants; qu'entre Dieu et les hommes il y a différents ordres d'esprits, qui sont les ministres du premier Être. Il avait pris aussi de Pythagore la métempsycose, mais qu'il tourna à sa manière.

Enfin, il imitait Socrate dans les choses de la morale et de la politique, c'est-à-dire qu'il ramenait tout aux mœurs, et qu'il ne travaillait qu'à porter tous les hommes à remplir les devoirs attachés à l'état où ils étaient engagés par la Providence.

Il perfectionna aussi beaucoup la dialectique, ou, ce qui est la même chose, l'art de raisonner avec ordre et justesse.

Tous les ouvrages de Platon, hors ses lettres, qui ne nous restent qu'au nombre de douze, sont en forme de dialogues. Il a choisi exprès cette manière d'écrire comme plus agréable, plus familière, plus variée, et plus propre à instruire et à persuader que toute autre. Par elle il réussit merveilleusement à mettre les vérités dans tout leur jour. Il donne à chacun de ses interlocuteurs son caractère propre, et, par un enchaînement ingénieux de propositions qui suivent nécessairement les unes des autres [1], il les conduit à avouer ou plutôt à dire eux-mêmes tout ce qu'il veut leur prouver.

Pour le style, on ne peut rien imaginer de plus grand, de plus noble, de plus majestueux; de sorte, dit Quintilien [2], qu'il paraît parler le langage, non des hommes, mais des dieux. Le nombre et la cadence y forment une harmonie qui ne le cède presque point à celle des poésies d'Homère; et l'atticisme, qui était parmi les Grecs, en matière de style, ce qu'il y avait de plus fin, de plus délicat, de plus parfait en tout genre, y règne généralement, et s'y fait sentir d'une manière toute particulière.

Mais ni la beauté du style, ni l'élégance et le choix des expressions, ni l'harmonie du nombre, ne sont pas les grands avantages des écrits de Platon. Ce qu'on y doit le plus admirer, c'est la solidité et la grandeur des sentiments, des maximes, des principes qui y sont répandus, soit pour la conduite de la vie, soit pour la politique et le gouvernement, soit pour la religion. J'en citerai quelques endroits dans la suite.

Platon mourut la première année de la 108e olympiade, qui était la 13e du règne de Philippe [3], âgé de quatre-vingt-un ans, et à pareil jour qu'il était né.

Il eut plusieurs disciples, dont les plus distingués furent Spensippe, son neveu de côté maternel, Xénocrate Calcédonien, et le célèbre Aristote. On prétend que Théophraste fut encore du nombre de ses auditeurs, et que Démosthène aussi le regarda toujours comme son maître : son style en est une bonne preuve. Dion, beau-frère de Denys le tyran, lui a fait aussi beaucoup d'honneur par son caractère excellent, par son attachement inviolable à sa

[1] « In dialogis socraticorum, maximèque Platonis, « adeò scitè sunt interrogationes, ut, quum plerisque « benè respondeatur, res tandem ad id quod volunt effi- « cere pervenial. » (Quint. lib. 5, cap. 7.)

[2] « Ut mihi, non hominis ingenio, sed quodam del- « phico videatur oraculo instinctus. » (Ibid. lib. 10, cap. 1.)

[3] An. M. 3656, av. J. C. 348.

personne, par son goût extraordinaire pour la philosophie, par ses rares qualités de l'esprit et du cœur, et par les grandes et héroïques actions qu'il fit pour rendre la liberté à sa patrie.

Après la mort de Platon, ses disciples se partagèrent en deux sectes[1] : les premiers continuèrent à enseigner dans l'Académie, dont ils retinrent le nom; les autres placèrent leur école dans le Lycée, endroit d'Athènes orné de portiques et de jardins. Ils furent appelés *péripatéticiens*, et eurent pour chef Aristote. Ces deux sectes ne différaient que de nom, et convenaient pour les sentiments. Elles avaient toutes deux renoncé à la coutume et à la maxime de Socrate, qui était de ne rien affirmer, et de ne s'expliquer dans les disputes qu'en doutant et en hésitant. Je parlerai des péripatéticiens dans la suite, lorsque j'aurai exposé en peu de mots l'histoire des philosophes qui fixèrent leur demeure dans l'Académie.

SPEUSIPPE.

J'ai déjà dit qu'il était neveu de Platon[2]. Il fut d'une conduite fort déréglée dans sa jeunesse, de sorte que son père et sa mère le chassèrent de leur maison. Celle de son oncle devint pour lui un asile. Platon vivait avec lui comme s'il n'avait jamais ouï parler de ses débauches. Ses amis, étonnés et choqués d'une douceur placée si mal à propos, et d'une conduite si pleine d'indolence, le blâmaient de ne pas travailler à corriger son neveu, et à le retirer de cet abîme. Il leur répondait sans s'émouvoir qu'il y travaillait plus efficacement qu'ils ne pensaient, en lui faisant connaître par sa manière de vivre la différence infinie qu'il y a entre le vice et la vertu, entre les choses honnêtes et déshonnêtes. En effet, cette méthode lui réussit si bien, qu'il inspira à Speusippe un très-grand respect pour lui et un violent désir de l'imiter, et de s'adonner à la philosophie, dans l'étude de laquelle il fit ensuite de fort grands progrès. Il faut bien de la dextérité pour manier l'esprit d'un jeune homme déréglé, et pour le rappeler à son devoir. Il est rare que cette fougue de l'âge cède à la violence, qui souvent ne sert qu'à l'irriter et à la précipiter dans le désespoir.

Platon avait lié Speusippe d'une manière particulière avec Dion, dans la vue d'adoucir l'humeur austère de ce dernier par l'enjouement et les grâces de son neveu.

Il succéda à l'école de son oncle après sa mort, mais il ne la tint que huit ans, après quoi ses infirmités l'obligèrent de la remettre à Xénocrate. Speusippe ne s'écarta point de sa doctrine, mais il ne se piqua pas de l'imiter dans tout le reste. Il était colère, aimait le plaisir, et parut intéressé, ayant exigé une récompense de ses disciples, contre la coutume et les principes de Platon.

XÉNOCRATE.

Xénocrate était de Chalcédoine. Il se mit de très-bonne heure sous la discipline de Platon.

Il étudia sous ce grand maître en même temps qu'Aristote, mais non avec les mêmes talents. Il avait besoin d'éperon, et l'autre de frein[1] : c'est le jugement qu'en portait Platon; et il ajoutait qu'en les commettant ensemble, il appariait un cheval avec un âne. On le loue de ce que cette lenteur, qui lui rendait l'étude beaucoup plus pénible qu'aux autres, ne lui fit pas perdre courage. Plutarque emploie cet exemple et celui de Cléanthe[2], pour encourager ceux qui se sentent moins de pénétration et de vivacité, et il les exhorte à imiter ces deux grands philosophes, et à se mettre comme eux au-dessus des railleries de leurs compagnons. Si Xénocrate, par la pesanteur de son esprit, se trouva très-inférieur à Aristote, il le surpassa de beaucoup dans ce qui regarde la philosophie pratique et la pureté des mœurs.

Il était naturellement mélancolique[3], et avait quelque chose de dur et d'austère dans l'hu-

[1] Cic. Acad. Quæst. lib. 1, n. 17, 18.
[2] Laert.

[1] Isocrate disait la même chose de Théopompe et d'Ephore.
[2] Plut. de Aud. it. pag. 47.
[3] Diog. Laert.

meur : c'est pourquoi Platon l'exhortait souvent *à sacrifier aux Grâces*, lui faisant entendre assez clairement par ces mots qu'il avait besoin d'adoucir son humeur. Il lui reprochait quelquefois ce défaut avec plus de force et moins de ménagement[1], dans la crainte que ce manque de politesse et de douceur ne devînt un obstacle à tout le bien qu'il pouvait faire par ses instructions et par ses exemples. Xénocrate n'était point insensible à ces reproches ; mais jamais ils ne diminuèrent en lui le profond respect qu'il avait toujours eu pour son maître ; et comme on cherchait à l'indisposer contre Platon, et qu'on le portait à se défendre avec quelque vivacité, il imposa silence à ces amis indiscrets, en leur disant : *Il me traite ainsi pour mon bien.* Il prit la place de Platon la seconde année de la 110e olympiade[2].

Diogène Laërce dit qu'il n'aima ni les plaisirs, ni les richesses, ni les louanges[3]. Il fit paraître en plusieurs occasions un noble et généreux désintéressement. La cour de Macédoine avait la réputation d'entretenir beaucoup de pensionnaires et d'espions dans toutes les républiques voisines, et de corrompre à force d'argent toutes les personnes qu'on lui envoyait pour traiter d'affaires. Xénocrate fut député avec quelques autres Athéniens vers Philippe. Ce prince, habile dans l'art de s'insinuer dans les esprits, s'appliqua particulièrement à gagner Xénocrate, dont il connaissait le mérite et la réputation. L'ayant trouvé inaccessible aux présents et à l'intérêt, il tâcha de le renverser par un mépris affecté et par de mauvais traitements, ne l'admettant point aux conférences qu'il avait avec les autres ambassadeurs de la république d'Athènes, qu'il avait corrompus par ses caresses, ses festins et ses libéralités. Notre philosophe, ferme et invariable dans ses principes, conserva toute sa roideur et toute son intégrité, et, exclu de tout, demeura dans une tranquillité parfaite, et ne parut point aux audiences ni aux festins comme ses collègues. A leur retour à Athènes, ses collègues travaillèrent de concert à le décrier dans l'esprit du peuple, et se plaignirent do ce qu'il no leur avait servi de rien dans cette ambassade, et l'on était tout prêt à le condamner à une amende. Xénocrate, forcé par l'injustice de ses accusateurs à rompre le silence, exposa tout ce qui s'était passé à la cour de Philippe, fit entendre au peuple de quelle importance il était qu'on veillât sur la conduite de députés qui s'étaient vendus à l'ennemi de la république, couvrit de honte ses collègues, et s'acquit une gloire immortelle.

Son désintéressement fut mis aussi à l'épreuve par Alexandre-le-Grand[1]. Les ambassadeurs de ce prince, qui étaient sans doute venus à Athènes pour quelque négociation publique (on n'en marque ni le temps, ni le sujet), offrirent à Xénocrate, de la part de leur maître, cinquante talents, c'est-à-dire cinquante mille écus. Xénocrate les invita à souper. Le repas était simple, frugal, sans appareil, et vraiment philosophique. Le lendemain[2], les députés lui demandèrent entre les mains de qui il voulait qu'ils remissent l'argent qu'ils étaient chargés de lui donner. *Quoi !* leur dit-il, *le festin d'hier ne vous a pas fait comprendre que je n'ai pas besoin d'argent ?* Il ajouta qu'Alexandre en avait plus besoin que lui, parce qu'il avait plus de monde à nourrir. Voyant que sa réponse les attristait, il accepta trente mines (quinze cents livres) pour ne pas blesser le roi par un refus dédaigneux, qui marquerait de la fierté ou du mépris. Ainsi, dit un historien en terminant ce récit, le roi voulut acheter l'amitié du philosophe, et le philosophe, refusa de vendre son amitié au roi.

Il fallait que son désintéressement l'eût réduit à une grande pauvreté, puisqu'il n'avait pas de quoi payer un certain tribut que les étrangers étaient tenus de payer chaque année au trésor de la ville d'Athènes. Plutarque

[1] Ælian. lib. 14, cap. 9.
[2] An. M. 3666
[3] Diog. Laert.

[1] Cic. Tusc. Quæst. lib. 5, n. 91. — Valer. Max. lib. 4. cap. 5.

[2] « Quum postridiè rogarent eum, cui numerari jubere « rel : *Quid ! vos hesternâ*, inquit, *cœnulâ non intel-« lexistis me pecuniâ non egere ?* Quos quum tristiores « vidisset, triginta minas accepit, ne aspernari regis li-« beralitatem videretur. » (Cic.)

[3] « Ita rex philosophi amicitiam emere voluit ; philo-« sophus regi suam vendere noluit. » (Val. Max.)

raconte qu'un jour, comme on le traînait en prison, faute d'avoir satisfait à ce paiement, l'orateur Lycurgue acquitta sa dette, et le tira par ce moyen des mains des fermiers, qui souvent ne sont pas fort sensibles au mérite littéraire. Quelques jours après, Xénocrate ayant rencontré les fils de son libérateur, leur dit : *Je paie avec usure à votre père le plaisir qu'il m'a fait, car je suis cause qu'il est loué de tout le monde.* Diogène Laërce rapporte à son sujet un fait tout pareil, qui pourrait bien être le même déguisé par quelques différences. Il dit que les Athéniens le vendirent parce qu'il ne pouvait pas payer la capitation imposée sur les étrangers, mais que Démétrius de Phalère l'acheta et le remit aussitôt en liberté. Il n'y a guère d'apparence que les Athéniens aient fait un si dur traitement à un philosophe de la réputation de Xénocrate.

On avait à Athènes une grande idée de sa probité [3]. Un jour qu'il comparut devant les juges pour rendre témoignage sur quelque affaire, comme il s'approchait de l'autel pour jurer que ce qu'il avait affirmé était vrai, tous les juges se levèrent, ne voulant point souffrir qu'il jurât, et déclarant que sa simple parole leur tenait lieu de serment.

S'étant trouvé dans une compagnie où l'on débitait force médisances, il n'y prit aucune part, et demeura toujours muet. Quelqu'un lui demandant raison de ce profond silence, il répondit : *C'est que je me suis souvent repenti d'avoir parlé, et jamais de m'être tu.*

Il avait une fort bonne maxime [4] sur l'éducation des jeunes gens, et qu'il serait à souhaiter que les pères et les mères fissent observer exactement dans leur maison. Il voulait que [5], dès leur plus tendre enfance, de sages et vertueux discours, répétés souvent en leur présence, mais sans affectation, s'emparassent, pour ainsi dire, de leurs oreilles comme d'une place encore vacante, à travers laquelle le vice et la vertu peuvent également pénétrer jusqu'au fond du cœur, et que ces sages et vertueux discours, comme des fidèles gardiens, en tinssent l'entrée sévèrement fermée à toutes les paroles capables d'altérer le moins du monde la pureté des mœurs, jusqu'à ce que, par une longue habitude, ils eussent fortifié les jeunes gens, et mis leurs [1] oreilles en sûreté contre le souffle empesté des mauvaises conversations.

Selon Xénocrate [2], il n'y a de véritables philosophes que ceux qui font de bon gré et de leur propre mouvement ce que les autres ne font que par la crainte des lois et de la punition.

Il composa plusieurs ouvrages [3], l'un, entre autres, sur la manière de bien régner : du moins Alexandre le lui avait demandé.

Il ne perdait guère de temps en visite. Il aimait beaucoup la retraite du cabinet, et méditait beaucoup. On le voyait très-rarement dans les rues ; mais quand il y paraissait, la jeunesse débauchée n'osait y rester, et s'écartait pour éviter sa rencontre.

Un jeune Athénien [4], plus vicieux que tous les autres, et absolument décrié pour ses déréglements [5], dont il faisait gloire (il s'appelait Polémon), n'eut pas la même retenue. Au sortir d'une partie de débauche, passant devant l'école de Xénocrate, et en ayant trouvé la porte ouverte, il y entra plein de vin, tout parfumé d'essences et portant une couronne sur la tête, et prit séance parmi les auditeurs, moins pour écouter que pour insulter. Toute l'assemblée fut étrangement surprise et indignée. Xénocrate, sans se démonter, et sans changer de visage, changea seulement de discours, et se mit à parler sur la tempérance et la sobriété,

[1] Plut. in Flamin. pag. 375.

[2] Diog. Laert. in Xenocr.

[3] Cic. orat. pro Corn. Balb. n. 14. — Valer. Max. lib. 6, cap. 9.

[4] Plut. de Audit. pag. 38.

[5] Τῶν λόγων ταύς φαύλους φυλάττεσθαι παραινῶν, πρὶν ἑτέρους χρηστούς, ὥσπερ φύλακας, ἐντραφέντας ὑπὸ φιλοσοφίας, τῷ ἤθει τὴν μάλιστα κινουμένην αὐταῦ καὶ ἀναπειθομένην χώραν κατασχεῖν.

[1] Il emploie une comparaison tirée des athlètes qui se battaient à coups de poings, et qui couvraient leur tête et leurs oreilles d'une espèce de calotte pour amortir la violence des coups. Il dit que cette précaution est bien plus nécessaire aux jeunes gens ; car tout le risque que courent les athlètes, c'est d'avoir les oreilles déchirées ; au lieu que les autres courent risque de perdre leur innocence, et de se perdre eux-mêmes.

[2] Plut. de Virt. Moral. pag. 446.

[3] Diog. Laert.

[4] Ibid.

[5] Valer. Max. lib. 6, cap. 9.

Digitized by Google

dont il fit valoir tous les avantages, en leur opposant la honte et la turpitude des vices opposés à ces vertus. Le jeune libertin, qui écoutait avec attention, ouvrant les yeux sur la difformité de son état, eut honte de lui-même. La couronne lui tombe de dessus la tête[3], il baisse les yeux, s'enferme sous son manteau; et au lieu de cet air enjoué et pétulant qu'il avait montré en entrant dans l'école, il paraît sérieux et rêveur. Enfin il se fit un entier changement en lui, et, guéri absolument de ses passions par un seul discours, d'infâme débauché qu'il était il devint un excellent philosophe, et répara heureusement les désordres de sa jeunesse par une vie sage et réglée, qui ne se démentit jamais.

Xénocrate mourut âgé de quatre-vingt-deux ans, la première année de la 116e olympiade.

POLEMON. CRATÈS. CRANTOR.

Je joins ces trois philosophes sous un même titre, parce qu'on connaît peu de chose de leur vie.

POLÉMON, remplit dignement la chaire de Xénocrate son maître, et ne s'écarta jamais de ses sentiments ni des exemples de sagesse et de sobriété qu'il lui avait donnés. Il renonça tellement au vin depuis l'âge de trente ans[3], qui fut l'époque du changement célèbre qui arriva dans sa conduite, qu'il ne but plus que de l'eau tout le reste de sa vie.

CRATÈS, qui lui succéda, est peu connu, et doit être distingué d'un philosophe cynique qui porte le même nom, et dont il sera parlé dans la suite.

CRANTOR fut plus célèbre. Il était de Soli en Cilicie. Il quitta son pays natal pour se rendre à Athènes, où il fut disciple de Xénocrate avec Polémon. Il passe pour l'un des piliers de la secte platonique[1]. Ce qu'en dit Horace[2] en faisant l'éloge d'Homère marque le cas qu'on faisait de ce philosophe, et combien ses principes de morale étaient estimés :

Quidquid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius ac mellùs Chrysippo et Cratore dicit.

On n'en peut pas dire autant de ses principes sur la nature de l'âme, comme nous le verrons dans son lieu.

Il avait fait un livre de la *Consolation*[3], qui s'est perdu : il était adressé à Hippoclès, à qui une mort prompte avait enlevé tous ses enfants. On en parlait[4] comme d'un livre tout d'or, et qui méritait d'être appris par cœur mot pour mot. Cicéron en avait fait grand usage dans un traité qui porte le même titre. Il eut pour disciple Arcésilas, auteur de la moyenne académie.

§ II. — DE LA MOYENNE ACADÉMIE.

Elle est ainsi appelée, parce qu'elle se trouve entre l'ancienne établie par Platon, et la nouvelle, qui le sera bientôt par Carnéade.

ARCÉSILAS.

Arcésilas naquit à Pitane dans l'Eolie[5]. Étant venu à Athènes, il se rendit le disciple des plus habiles philosophes. On met au nombre de ses maîtres Polémon[6], Théophraste, Crantor, Diodore, Pyrrhon. Ce fut sans doute de ce dernier qu'il apprit à douter de tout. Il n'avait que le nom d'*académicien*; et il ne garda ce nom que par respect pour Crantor, dont il se faisait honneur d'être le disciple.

[1] Faciasne quod olim
Mutatus Polemon? Ponas insignia morbi,
Fasciolas, cubital, focalia? potus ut ille
Dictitat ex collo furtim carpsisse coronas,
Postquàm est impransi correptus voce magistri.
(HORAT, lib. 3, sat. 3.)

[2] An. M. 3688; av. J. C. 316.

[3] Athen. lib. 2, pag. 44.

[1] « Crantor fuit, qui in nostrâ academiâ vel in primis « fuit nobilis. » (Cic. *Tusc. Quæst.* lib. 3. n. 12.)

[2] Horat. lib. epist. 2.

[3] Plut. de Consol. pag. 104.

[4] « Legimus omnes Crantoris, veteris academici, de « luctu, est enim non magnus, verùm aureolus, et, ut « Tuberoni Panætius præcipit, ad verbum ediscendus « libellus. » (*Acad. Quæst.* lib. 4, n. 135.)

[5] Diog. Laert. in Arcesil.

[6] Num. apud Euseb. Præpar. evang. lib. 14, cap. 5

Il succéda à Cratès[1], ou, selon d'autres, à Polémon, dans la régence de l'école platonique, et il s'y rendit novateur: car il fonda une secte qu'on nomma *la moyenne* ou *seconde académie*, pour la distinguer de celle de Platon. Il était fort opposé aux dogmatiques, c'est-à-dire aux philosophes qui affirmaient et décidaient. Il paraissait douter de tout: il soutenait également le pour et le contre, et suspendait en toutes choses son jugement. Il attira à son auditoire un grand nombre de disciples. L'entreprise de combattre toutes les sciences et de rejeter, non-seulement le témoignage des sens, mais aussi le témoignage de la raison, est la plus hardie qu'on puisse former dans la république des lettres. Pour s'y promettre quelques succès, il fallait avoir tout le mérite d'Arcésilas. Il était naturellement d'un génie heureux[2], prompt, vif: sa personne était remplie d'agréments; il parlait avec grâce et enjouement. Les charmes de son visage secondaient admirablement ceux de sa voix. Aussi Lucullc, qui réfute savamment et solidement l'opinion des académiciens, dit[3] que jamais personne n'eût suivi le sentiment d'Arcésilas, si l'éloquence et l'habileté du docteur n'eussent couvert et fait disparaître l'absurdité manifeste qui s'y trouvait.

On raconte de sa libéralité des choses qui lui font beaucoup d'honneur. Il aimait à faire du bien[4], et ne voulait pas qu'on le sût. Ayant fait[5] une visite à un ami qui était malade[6], et qui manquait du nécessaire, mais qui avait honte de l'avouer, il lui glissa adroitement sous l'oreiller une bourse pleine d'argent, voulant épargner sa pudeur et ménager sa délicatesse, et faisant en sorte qu'il parût avoir trouvé cet argent, et non l'avoir reçu.

On ne rend pas un témoignage[1] si favorable à la pureté de ses mœurs, et on l'accuse des crimes les plus honteux. Et cela ne doit pas paraître étonnant dans un philosophe qui, doutant de tout, doutait par conséquent s'il y avait des vertus et des vices, et ne pouvait reconnaître véritablement aucune règle pour les devoirs de la vie civile.

Il n'aimait point à se mêler des affaires publiques[2]. Néanmoins, ayant été choisi pour aller négocier à Démétriade, auprès du roi Antigone, une affaire qui regardait sa patrie, il accepta la députation: mais il en revint sans succès.

Tourmenté par les douleurs de la goutte[3], il affectait une patience et une insensibilité de stoïcien. *Rien n'est passé de là ici*, dit-il en montrant ses pieds et sa poitrine[4] à Carnéade l'épicurien, qui s'affligeait de le voir ainsi souffrir. Il voulait lui faire croire que son âme était inaccessible à la douleur. Langage fastueux, mais qui n'a rien de réel que l'orgueil!

Arcésilas florissait vers la 120e olympiade[5], c'est-à-dire vers l'an du monde 3704. Il mourut d'avoir trop bu, et en délire, à l'âge de soixante-quinze ans.

Il eut pour successeurs[6], Lacyde, Evandre, Égésime, qui fut maître de Carnéade.

### § III. — De la nouvelle académie.

#### Carnéade.

Carnéade, qui était de Cyrène, établit la

[1] Diog. Laert.

[2] « Arcesilas floruit tum acumine ingenii, tum admi- « rabili quodam lepore dicendi. » (*Acad. Quæst.* lib. 4, n. 16.)

[3] « Quis ista tam apertè perspicuèque et perversa et « falsa secutus esset, nisi tanta in Arcesilâ..... et copia « rerum, et dicendi vis fuisset? « (Ibid. n. 60.)

[4] Εὐεργετῆσαι πρόχειρος ἦν, καὶ λαθεῖν τὴν χάριν ἀτυφότατος. (*Diog. Laërt.*)

[5] Arcesilaus, ut aiunt, amico pauperi et paupertatem « suam dissimulanti, ægro autem, et no hoc quidem « confitenti deesse sibi in sumptum ad necessarios usus, « quum clam succurrendum judicâsset, pulvino ejus « ignorantis sacculum subjecit, ut homo inutiliter vere- « cundus, quod desirabat, inveniret potiùs quàm acci- « peret. (Sen. *de Benef.* lib. 2.)

[6] Sénèque l'appelle *Ctésibius*. Il est nommé autrement dans Plutarque. (*De discrim. amic. et adulat.* pag. 63.)

[1] Diog. Laert

[2] Ibid.

[3] « Is quum arderet podagræ doloribus, visitâsseique « hominem Carneades Epicuri perfamiliaris, et tristis « exiret: Mane, quæso, inquit, Carneade noster. Nihil « illinc huc pervenit, ostendens pedes et pectus. » (*De Finib.* lib. 5. n. 94)

[4] La poitrine était regardée par les anciens comme le siége de l'ame et du courage.

[5] Diog. Laert.

[6] Acad. Quæst. lib. 4, n. 16.

troisième ou nouvelle académie, qui, à proprement parler, ne différait point de la seconde : car, à quelques adoucissements près, Carnéade était un aussi vif et un aussi zélé défenseur de l'incertitude qu'Arcésilas. La différence qui se trouve entre eux[1], et l'innovation qu'on attribue à celui dont nous parlons actuellement, consiste en ce qu'il ne niait pas, comme Arcésilas, qu'il y eût des vérités; mais il soutenait qu'elles étaient mêlées de tant d'obscurités, ou plutôt de tant de faussetés, qu'il n'était pas en notre pouvoir de discerner avec certitude le vrai du faux. Il se rabattait donc à admettre des choses probables, et il consentait que la vraisemblance nous déterminât à agir, pourvu qu'on ne prononçât sur rien absolument. Ainsi il paraît qu'il retenait tout le fond du dogme d'Arcésilas, mais que par politique, et pour ôter à ses adversaires les prétextes les plus spécieux de déclamer contre lui, et de le tourner en ridicule, il leur accorda des degrés de vraisemblance qui doivent déterminer l'homme sage à prendre tel ou tel parti dans la conduite de la vie civile. Il vit bien que sans cela il ne répondrait jamais aux objections les plus frappantes, et qu'il ne prouverait jamais que son principe ne réduisait point l'homme à l'inaction.

Carnéade fut l'antagoniste déclaré des stoïciens, et il s'attacha avec une ardeur extrême à réfuter les ouvrages de Chrysippe, qui avait été depuis peu la colonne du Portique. Il souhaita[2] si ardemment de le vaincre, qu'en se préparant à le combattre il s'armait d'une prise d'ellébore, pour avoir l'esprit plus libre, et pour exciter avec plus de force contre lui le feu de son imagination.

On rapporte de lui une maxime de morale qui est bien admirable dans un païen[3]. « Si « l'on savait en secret, dit-il, qu'un ennemi, « ou une autre personne à la mort de laquelle « on aurait intérêt, viendrait s'asseoir sur de « l'herbe sous laquelle il y aurait un aspic ca- « ché, on agirait en malhonnête homme si « on ne l'en avertissait pas, quand même no- « tre silence pourrait demeurer impuni, per- « sonne n'étant en état de nous en faire un « crime. »

Mais la conduite de ces païens se démentait toujours par quelque endroit. Ce grave philosophe ne rougissait pas d'avoir chez lui une concubine.

Plutarque nous a conservé un assez bon mot de Carnéade[1] : c'est dans le traité où il marque la différence qu'il y a entre un flatteur et un ami. Il avait rapporté l'exemple d'un homme qui, disputant le prix de la course contre Alexandre, s'était laissé vaincre exprès, dont le prince lui avait su très-mauvais gré. Il ajoute : « Le manége est la seule chose où les « jeunes princes n'ont rien à craindre de la « flatterie; leurs autres maîtres assez souvent « leur attribuent de bonnes qualités qu'ils « n'ont point; ceux qui luttent avec eux se « laissent tomber; mais un cheval renverse « par terre, sans distinction de pauvre ou de « riche, de sujet ou de souverain, tous les « maladroits qui le montent. »

L'ambassade de Carnéade à Rome est fort célèbre : j'en ai parlé ailleurs.

Pour achever ce qui regarde Carnéade, j'observerai qu'il n'avait pas négligé entièrement la physique, mais la morale avait fait sa principale application. Il était extrêmement laborieux, et si avare de son temps, qu'il ne songeait ni à tailler ses ongles[2], ni à faire couper ses cheveux. Uniquement occupé de son étude, non-seulement il évitait les festins, mais il oubliait même à manger à sa propre table, et il fallait que sa servante, qui était aussi sa concubine, lui mit les morceaux à la main et presque à la bouche.

Il appréhendait extrêmement mourir[3]. Cependant, ayant appris qu'Antipater, son antagoniste, philosophe de la secte stoïcienne, s'était empoisonné, il lui prit une saillie de courage contre la mort, et il s'écria : *Donnez-*

[1] « Non sumus ii quibus nihil verum esse videatur, sed « ii qui omnibus veris falsa quædam adjuncta esse dica- « mus, tantâ similitudine, ut in iis nulla insit certa judi- « candi et assentiendi nota. Ex quo existit et illud, « multa esse probabilia; quæ quanquàm non percipieren- « tur, tamen quia visum haberent quemdam insignem et « illustrem, his sapientis vitâ regeretur. » (*De Nat. Deor.* lib. 1, n. 12.)

[2] Valer. Max. lib. 8, cap. 7.

[3] Cic. de Fin. lib. 2, n. 59.

[1] Pag. 58.

[2] Diog. Laert. — Val. Max. lib 8, cap. 7

[3] Diog. Laert.

*moi donc aussi... Et quoi?* lui demanda-t-on. *Du vin miellé*, répondit-il s'étant bien ravisé. Diogène Laërce le raille de cette pusillanimité, et lui reproche d'avoir mieux aimé souffrir les langueurs d'une phthisie que de se donner la mort : car c'était une gloire chez les païens, quoique les plus sages parmi eux pensassent autrement. Il mourut la quatrième année de la 162e olympiade[1], âgé de quatre-vingt-cinq ans.

CLITOMAQUE.

Clitomaque, disciple de Carnéade, lui succéda. Il était Carthaginois, et se nommait *Asdrubal* dans la langue punique[2]. Il composa plusieurs livres qui étaient fort estimés, dont l'un avait pour titre *Consolation*. Il l'adressa à ses concitoyens après la prise et la ruine de Carthage, pour les consoler de l'état de captivité où ils se trouvaient.

PHILON. ANTIOCHUS.

Philon succéda à Clitomaque son maître. Il enseignait dans un temps la philosophie[3], et dans un autre la rhétorique. Cicéron fréquenta son école, et profita de ses doubles leçons.

Il reçut aussi celles d'Antiochus, disciple et successeur de Philon. Antiochus était d'Ascalon : c'est le dernier des philosophes académiciens dont l'histoire soit connue[4]. Cicéron, dans le voyage qu'il fit à Athènes, fut enchanté de sa manière de parler, qui était douce, coulante, et pleine de grâce : mais il n'approuvait pas le changement qu'il avait introduit dans la méthode de Carnéade; car Antiochus, après avoir soutenu longtemps avec force les dogmes de la nouvelle académie, qui rejetait tout rapport des sens, et même de la raison, et qui enseignait qu'il n'y avait rien de certain, avait embrassé tout d'un coup les sentiments de la vieille académie, soit qu'il eût été désabusé par l'évidence des choses et par le rapport des sens; soit, comme quelques-uns le pensaient, que la jalousie et l'envie contre les disciples de Clitomaque et de Philon l'eussent porté à prendre ce parti.

Luculle[1], ce fameux Romain, autant connu par son goût merveilleux pour les sciences que par son habileté dans le métier de la guerre, s'était déclaré ouvertement pour la secte des académiciens, non de la nouvelle académie, quoiqu'elle fût alors très-florissante par les écrits de Carnéade que Philon expliquait, mais pour celle de la vieille académie, dont l'école était tenue alors par Antiochus. Il avait recherché l'amitié de ce philosophe avec un empressement extrême : il le logeait chez lui, et il s'en servait pour l'opposer aux disciples de Philon, parmi lesquels Cicéron tenait le premier rang.

ART. V. — DES PÉRIPATÉTICIENS

ARISTOTE.

J'ai déjà remarqué qu'après la mort de Platon, ses disciples se partagèrent en deux sectes, dont l'une demeura dans l'école même où Platon avait enseigné, qui était l'académie; et l'autre passa dans le Lycée, lieu agréable, situé dans un faubourg d'Athènes. La dernière eut pour chef et fondateur Aristote.

Il était de Stagire, ville de Macédoine[2]. Il naquit la première année de la 99e olympiade, quarante ans environ après Platon[3]. Son père, appelé Nicomaque, était médecin, et florissait sous Amyntas, roi de Macédoine, père de Philippe.

Agé de dix-sept ans, il vint à Athènes, entra dans l'école de Platon, et y reçut ses leçons pendant vingt ans. Il en faisait tout l'honneur, et Platon l'appelait l'âne de son école. Il avait une si grande passion pour l'étude, qu'afin de résister à l'accablement du sommeil, il mettait un bassin d'airain à côté de son lit; et quand il était couché, il étendait hors du lit une de ses mains où il tenait une boule de fer, afin que le bruit de cette boule, qui tombait

[1] An. M. 3871; av. J. C. 133.
[2] Plut. de Fort. Alex. pag. 328. — Cic. Tusc. Quæst. lib. 3, n. 54.
[3] Id. ibid. lib. 2, n. 9.
[4] Plut. in Cic pag. 862.

[1] Plut. in Lucullo, pag. 519 et 520.
[2] Diog. Laert.
[3] An. M 3620.

dans le bassin lorsqu'il voulait s'endormir, le réveillât sur-le-champ.

Après la mort de Platon, qui arriva la première année de la 108e olympiade [1], il se retira chez Hermias, tyran d'Atarne dans la Mysie, son condisciple, qui le reçut chez lui avec plaisir, et le combla d'honneurs. Hermias ayant été condamné et mis à mort par le roi des Perses, Aristote épousa sa sœur Pithaïde, qui était demeurée sans biens et sans protection.

C'est dans ce temps-là que Philippe le choisit pour prendre soin de l'éducation d'Alexandre son fils [2], qui pouvait alors avoir quatorze ou quinze ans. Il y avait longtemps qu'il l'avait destiné pour cet important et glorieux emploi. Dès que son fils fut venu au monde, il lui en apprit la nouvelle par une lettre qui ne fait pas moins d'honneur à Philippe qu'à Aristote. Je ne crains point de la rapporter encore ici. *Je vous apprends*, lui dit-il, *que j'ai un fils. Je rends grâces aux dieux, non pas tant de me l'avoir donné que de me l'avoir donné du temps d'Aristote. J'ai lieu de me promettre que vous en ferez un successeur digne de nous, et un roi digne de la Macédoine.* Quintilien [3] dit expressément qu'Aristote enseigna à Alexandre les premiers éléments des lettres. Mais comme ce sentiment souffre quelque difficulté, je ne m'y arrête pas entièrement. Quand le temps de prendre soin de l'éducation du prince fut arrivé, Aristote se transporta en Macédoine. On a vu ailleurs le cas que Philippe et Alexandre faisaient de son rare mérite.

Après un séjour de quelques années dans cette cour, il obtint la permission de se retirer. Callisthène, qui l'y avait accompagné, prit sa place, et fut destiné pour suivre Alexandre dans ses campagnes. Aristote [4], qui avait joint à beaucoup de jugement un grand usage du monde, prêt à faire voile pour Athènes, avertit Callisthène de se rappeler souvent une maxime de Xénophane, qu'il jugeait absolument nécessaire aux personnes qui vivent à la cour. Parlez rarement devant le prince, lui dit-il, ou « Parlez-lui d'une manière qui lui plaise, « afin que votre silence vous mette en sûreté, « ou que vos discours vous rendent agréable. » Callisthène, qui avait de la dureté et de l'aigreur dans l'esprit, profita mal de ce conseil, qui dans le fond se sent plus du courtisan que du philosophe.

Aristote, n'ayant donc pas jugé à propos de suivre son élève à la guerre, pour laquelle son attachement à l'étude lui donnait beaucoup d'éloignement, après le départ d'Alexandre retourna à Athènes. Il y fut reçu avec toutes les marques de distinction dues à un philosophe célèbre par tant d'endroits. Xénocrate tenait alors l'école de Platon dans l'Académie : Aristote ouvrit la sienne dans le Lycée. Le concours des auditeurs y fut extraordinaire. Le matin ses leçons étaient sur la philosophie, l'après-midi sur la rhétorique : il les donnait ordinairement en se promenant, ce qui fit appeler ses disciples *péripatéticiens*.

Il n'enseignait d'abord que la philosophie [1]; mais la grande réputation d'Isocrate, âgé pour lors de quatre-vingt-dix ans, qui s'était donné tout entier à la rhétorique, et qui y avait un succès incroyable, le piqua de jalousie, et le porta à en donner aussi des leçons. C'est peut-être à cette noble émulation, permise entre savants, quand elle se borne à imiter, ou même à surpasser ce que les autres font de bien, que nous devons la rhétorique d'Aristote, ouvrage le plus complet et le plus estimé que nous ait laissé l'antiquité sur cette matière; à moins qu'on n'aime mieux croire qu'il l'avait composé pour Alexandre.

Un mérite aussi éclatant que celui d'Aristote ne manqua pas d'exciter contre lui l'envie, qui rarement épargne les grands hommes. Tant que vécut Alexandre, le nom de ce conquérant en suspendit l'effet, et arrêta la mauvaise volonté de ses ennemis. Mais à peine fut-il mort, qu'ils s'élevèrent contre lui de

[1] An. M. 3656.

[2] Aul. Gell. lib. 9, cap. 3.

[3] « Ab Philippus Macedonum rex Alexandro filio suo « prima litterarum elementa tradi ab Aristotele summo « ejus ætatis philosopho voluisset, aut illa suscepisset « hoc officium, si non studiorum initia a perfectissimo « quoque tractari, pertinera ad summam eredidisset? » (Quint. lib. 1, cap. 1.)

[4] « Aristoteles, Callisthenem auditorem suum ad « Alexandrum dimittens, monuit ut cum eo aut raris- « simè, aut quàm jucundissimè loqueretur : quo scilicet « apud regias aures vel silentio tutior, vel sermone esset « acceptior. » (Val. Max. lib. 7, cap. 2.)

[1] Cic. de Orat. lib. 3, n. 141. — Quintil. lib. 1, cap. 1.

concert, et jurèrent sa perte. Eurymédon, prêtre de Cérès, leur prêta son ministère, et servit leur haine avec un zèle d'autant plus à craindre, qu'il était couvert du prétexte de la religion. Il cita Aristote devant les juges, et l'accusa d'impiété, prétendant qu'il enseignait des dogmes contraires au culte des dieux reçu à Athènes. Il apportait en preuve l'hymne composée en l'honneur d'Hermias, et l'inscription gravée sur la statue du même Hermias au temple de Delphes. On a encore cette inscription dans Athénée et dans Diogène Laërce. Elle consiste en quatre vers, qui n'ont nul rapport aux choses sacrées, mais seulement à la perfidie du roi de Perse envers ce malheureux ami d'Aristote : et l'hymne n'est pas plus criminelle. Peut-être Aristote avait-il offensé personnellement par quelque trait de raillerie le prêtre de Cérès Eurymédon, crime plus impardonnable que s'il n'eût attaqué que les dieux. Quoi qu'il en soit, ne croyant pas qu'il fût sûr pour lui d'attendre le succès du jugement, il sortit d'Athènes, après y avoir enseigné pendant treize ans. Il se retira à Chalcis, dans l'île d'Eubée, et plaida sa cause de loin par écrit. Athénée rapporte quelques paroles de cette apologie, mais il ne garantit pas qu'elle soit effectivement d'Aristote [1]. Quelqu'un lui demandant la cause de sa retraite, il répondit que *c'était pour empêcher les Athéniens de commettre une seconde injustice contre la philosophie* : il faisait allusion à la mort de Socrate.

On a prétendu qu'il était mort de chagrin pour n'avoir pu comprendre le flux et le reflux de l'Euripe, et que même il s'était précipité dans cette mer en disant *que : l'Euripe m'engloutisse, puisque je ne puis le comprendre.* Il y avait bien d'autres choses dans la nature qui passaient son intelligence, et il avait trop bon esprit pour s'en chagriner [2]. D'autres assurent, avec plus de vraisemblance, qu'il mourut d'une colique en la soixante-troisième année de son âge [3], deux ans après la mort d'Alexandre [4]. Il fut extrêmement honoré dans Stagire sa patrie. Elle avait été ruinée par Philippe, roi de Macédoine : mais Alexandre la fit rebâtir à la prière d'Aristote. Les habitants, pour reconnaître ce bienfait, consacrèrent un jour de fête à l'honneur de ce philosophe; et lorsqu'il fut mort à Chalcis dans l'île d'Eubée, ils transportèrent ses os chez eux, dressèrent un autel sur son monument, donnèrent à ce lieu le nom d'Aristote, et y tinrent dans la suite leurs assemblées. Il laissa un fils nommé Nicomaque, et une fille qui fut mariée à un petit-fils de Démarate, roi de Sparte.

J'ai exposé ailleurs quel fut le sort de ses ouvrages, pendant combien d'années ils demeurèrent ensevelis dans les ténèbres et inconnus, et comment enfin ils virent le jour et devinrent publics.

Quintilien [1] dit qu'il ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans Aristote, ou de sa vaste et profonde érudition, ou de la prodigieuse multitude d'écrits qu'il a laissés, ou de l'agrément de son style, ou de la pénétration de son esprit, ou de la variété infinie de ses ouvrages. On croirait [2], dit-il dans un autre endroit, qu'il a dû employer plusieurs siècles à l'étude pour comprendre dans l'étendue de son savoir tout ce qui regarde non-seulement les philosophes et les orateurs, mais même les animaux et les plantes, dont il a recherché la nature et les propriétés avec un soin infini. Alexandre [3], pour seconder le zèle de son maître dans ce savant travail, et pour satisfaire sa propre curiosité, donna ordre que dans toute l'étendue de la Grèce et de l'Asie on fît d'exactes recherches sur tout ce qui regardait les oiseaux [4], les poissons et les animaux de toute espèce : dépense qui monta à plus de huit cents talents, c'est-à-dire à plus de huit cent mille écus. Aristote composa sur cette matière cinquante volumes, dont il n'en reste que dix.

On a pensé bien diversement, dans l'université de Paris, des écrits d'Aristote, selon la différence des temps. Dans le concile de Sens, tenu à Paris en 1209, on ordonna de brûler

[1] Athen. lib. 15, pag. 696 et 697. — Ælian. lib. 3, cap. 36.
[2] Laert.
[3] An. M. 3683.
[4] Anam. in vitâ Arist

[1] Lib. 10, cap. 1.
[2] Lib. 12, cap. ult.
[3] Plin. lib. 8, cap. 16.
[4] Athen. lib. 9, pag. 398.

tous ses livres, avec défense de les lire, de les écrire, ou de les garder. On apporta ensuite quelque modération et quelque tempérament à la rigueur de cette défense. Enfin par un décret de deux cardinaux que le pape Urbain V envoya à Paris, l'an 1366, pour réformer l'université, tous les livres d'Aristote y furent permis; décret qui fut renouvelé et confirmé en 1452 par le cardinal d'Étonteville. Depuis ce temps-là, la doctrine d'Aristote a toujours prévalu dans l'université de Paris, jusqu'à ce que les heureuses découvertes du dernier siècle aient ouvert les yeux aux savants, et leur aient fait embrasser un système de philosophie bien différent des anciennes opinions de l'école. Mais comme autrefois on a admiré Aristote au delà des justes bornes, aussi peut-être le méprise-t-on aujourd'hui plus qu'il ne le mérite.

SUCCESSEURS D'ARISTOTE.

THÉOPHRASTE était de l'île de Lesbos[1]. Aristote, avant que de se retirer à Chalcis, le désigna pour son successeur. Il remplit donc la place de son maître avec un tel succès et une telle réputation, que le nombre de ses auditeurs alla jusqu'à deux mille. Démétrius de Phalère fut un de ses disciples et de ses intimes amis. La beauté et la délicatesse de son éloquence lui fit donner le nom de *Théophraste*, qui signifie *divin parleur*.

C'est de lui que Cicéron raconte une chose assez particulière[2]. Il disputait avec une marchande sur le prix de quelque chose qu'il voulait acheter. La bonne vieille lui répondit : *Non, monsieur l'étranger, vous ne l'aurez pas à moins*. Il fut extrêmement surpris, et même fâché, qu'après avoir passé une partie de sa vie à Athènes, dont il se piquait de parler le langage en perfection, on reconnût pourtant encore qu'il était étranger. Mais ce fut son attention même à la pureté du langage attique, qui, allant jusqu'à l'excès, le fit reconnaître pour étranger, comme l'observe Quintilien. Quel goût il avait à Athènes jusque dans le petit peuple!

Il ne croyait pas, non plus qu'Aristote, que, sans les biens et les commodités de la vie, on pût jouir ici d'une vraie béatitude; en quoi, dit Cicéron[1], il dégrada la vertu et la dépouilla de sa plus grande gloire, la réduisant à l'impuissance de rendre par elle-même l'homme heureux[2]. Il attribue la suprême divinité, dans un endroit, à l'intelligence; dans un autre au ciel en général; et après cela, aux astres en particulier.

Il mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, épuisé de travaux et de veilles. On dit qu'en mourant il murmura fort contre la nature[3] de ce qu'elle accordait une longue vie aux cerfs et aux corneilles, qui n'en tirent aucune utilité, pendant qu'elle abrégeait le cours de celle des hommes, qu'une plus longue vie mettrait en état de parvenir à une connaissance parfaite des sciences; murmure également inutile et injuste, et que la raison seule a appris à plusieurs des anciens à condamner comme une espèce de révolte contre la volonté divine. *Quid enim est aliud gigantum more bellare cum diis, nisi naturæ repugnare*[4]?

STRATON était de Lampsaque[5]. Il s'appliqua beaucoup à la physique, et peu à la morale; ce qui lui fit donner le nom de *physicien*. Il commença à tenir son école la troisième année de la 123e olympiade[6], et il y enseigna pendant dix-huit ans. Il fut maître de Ptolémée Philadelphe.

LYCON, de la Troade. Il gouverna son école pendant quarante ans.

ARISTON, CRITOLAUS. Ce dernier était un

[1] Laert.

[2] « Ut ego jam non mirer illud Theophrasto accidisse « quod dicitur, quum percontaretur ex anicula quâdam « quanti aliquid venderet; et respondisset illa, atque addi- « disset : *hospes, non potè minoris* : iulisse eum mo- « leste, se non effugere hospitis speciem, quum ætatem « ageret Athenis, optimèque loqueretur. » (*In Bruto*, n. 172.)

« Quomodò et illa attica anus Theophrastum homi- « nem alioqui disertissimum, annotatâ unius affectatione « verbi, hospitem dixit : nec alio se id deprehendisse in- « terrogata respondit, quàm quòd nimiùm atticè loquere- « tur. » (QUINT. lib. 8, cap. 1.)

[1] « Spoliavit virtutem suo decore, imbecillamque red- « didit, quòd negavit in eâ solâ positum esse beatè vi- « vere. » (*Acad. Quæst.* lib. 1, n. 33.)

[2] De Natur. Deor. lib. 1, n. 35.

[3] Tusc. Quæst. lib. 3, n. 69.

[4] Cic de Senec. n. 5.

[5] Laert.

[6] An. M. 3718.

Digitized by Google

des trois ambassadeurs que les Athéniens envoyèrent à Rome la deuxième année de la 140e olympiade[1], et la 534e de Rome.

Diodore. Ce fut un des derniers qui se distinguèrent dans la secte des philosophes péripatéticiens.

### Art. VI. — De la secte des cyniques.

#### Antisthène.

Les philosophes cyniques doivent leur origine et leur établissement à Antisthène, disciple de Socrate. Cette secte tira son nom du lieu où son fondateur enseignait, appelé *Cynosarge*[2], qui était dans un faubourg d'Athènes. Si cette origine est la vraie, au moins ne peut-on douter que leur impudence ne leur ait bien confirmé un nom que le lieu leur avait donné. Antisthène menait une vie fort dure, et n'avait pour tout habit qu'un méchant manteau. Il avait une longue barbe, un bâton à la main, une besace sur le dos. Il comptait pour rien la noblesse et les richesses, et faisait consister le souverain bonheur de l'homme dans la seule vertu. Comme on lui demandait à quoi lui avait servi la philosophie, il répondit : *A pouvoir vivre avec moi.*

#### Diogène.

Diogène fut le plus célèbre de ses disciples[3]. Il était de Sinope, ville de Paphlagonie. Il en fut chassé pour le crime de fausse monnaie. Son père, qui était banquier, fut banni pour le même crime. Diogène, étant venu à Athènes, alla trouver Antisthène, qui le rebuta fort et le repoussa avec son bâton, parce qu'il avait résolu de ne plus prendre de disciples. Diogène ne s'étonna point, et, baissant la tête : « Frappez, frappez, lui dit-il ; ne crai-« gnez point : vous ne trouverez jamais de « bâton assez dur pour m'éloigner de vous « tant que vous parlerez. » Antisthène, vaincu par l'opiniâtreté de Diogène, lui permit d'être son disciple.

Diogène profita bien de ses leçons, et imita parfaitement sa manière de vivre. Il n'avait pour tout meuble qu'un bâton, une besace et une écuelle. Encore, ayant aperçu un jeune enfant qui buvait dans le creux de sa main : *Il m'apprend,* dit-il, *que je conserve encore du superflu,* et il cassa son écuelle. Il marchait toujours les pieds nus, sans porter jamais de sandales, non pas même lorsque la terre était couverte de neige. Un tonneau lui servait de logis : il le promenait partout devant lui, et il n'eut point d'autre maison. On sait ce qu'il dit à Alexandre qui l'alla visiter à Corinthe, et la célèbre parole de ce prince : *Je voudrais être Diogène, si je n'étais pas Alexandre.* Juvénal[4], en effet, trouve l'habitant du tonneau plus grand et plus heureux que le conquérant de l'univers. L'un ne souhaitait rien, et le monde entier ne suffisait pas à l'autre. Sénèque[5] ne se trompe donc pas quand il dit qu'Alexandre, le plus fier des hommes, et qui croyait que tout devait trembler devant lui, le céda ce jour-là à Diogène, ayant trouvé en lui un homme à qui il ne pouvait ni rien donner ni rien ôter.

Au reste, il ne faut pas croire qu'avec son manteau plein de pièces, sa besace et son tonneau, il en fût plus humble[3]. Il tirait autant de vanité de toutes ces choses qu'Alexandre en pouvait tirer de la conquête de toute la terre. Etant entré un jour chez Platon, qui était meublé assez magnifiquement, il se mit à deux pieds sur un beau tapis, et dit : *Je foule aux pieds le faste de Platon. Oui,* répliqua celui-ci, *mais par une autre sorte de faste.*

Il avait un souverain mépris pour tout le genre humain. Se promenant en plein midi, une lanterne allumée à la main, on lui demanda ce qu'il cherchait : *Je cherche un homme,* répondit-il.

[1] An. M. 3781.

[2] Ce mot signifie *un chien blanc, ou prompt et vite.*

[3] Laert.

[4] Sensit Alexander, testâ quum vidit in illâ
Magnum habitatorem, quantò felicior hic, qui
Nil cuperet, quàm qui totum sibi posceret orbem.

[5] « Quidni victus sit illo die, quo homo, supra men-« suram humanæ superbiæ tumens, vidit aliquem cui nec « dare quidquam possit, nec eripere? » (Sen. *de Benef.* lib. 5, cap. 6.)

[3] Ælian. lib. 3, cap. 29. — Diog. Laert.

Il vit un jour un homme qui se faisait chausser par un esclave : *Tu ne seras pas content*, dit-il, *jusqu'à ce qu'il te mouche. De quoi te servent tes mains?*

Une autre fois, en passant, il vit des juges qui menaient au supplice un homme qui avait volé une petite fiole dans le trésor public : *Voilà de grands voleurs*, dit-il, *qui en conduisent un petit.*

Des parents qui lui présentaient un jeune homme pour être son disciple, lui en disaient tous les biens imaginables : qu'il était sage, de bonnes mœurs, et qu'il savait beaucoup. Diogène écouta tout fort tranquillement : *Puisqu'il est si accompli*, dit-il, *il n'a aucun besoin de moi.*

On l'a accusé de parler et de penser mal de la divinité [1]. Il disait que le bonheur constant d'Harpalus, qui passait généralement pour un voleur et un brigand, portait témoignage contre les dieux.

Parmi d'excellentes maximes de morale, il en avait aussi de très-pernicieuses. Il regardait la pudeur comme une faiblesse, et ne craignait point de braver avec effronterie tous les sentiments de retenue et de honte naturelle. En général, le caractère des cyniques était d'outrer tout en matière de morale, et de rendre la vertu même, s'il était possible, haïssable, par les excès et les travers auxquels ils la portaient.

Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
Ultra, quam satis est, virtutem si petat ipsam [2].

Son historien lui donne une éloquence fort persuasive, et en rapporte des effets merveilleux. Onésicrite avait envoyé à Athènes un de ses fils [3]. Ce jeune homme, ayant entendu quelques leçons de Diogène, se fixa dans cette ville. Son frère aîné bientôt après en fit autant. Onésicrite lui-même, ayant eu la curiosité d'entendre ce philosophe, devint son disciple, tant l'éloquence de Diogène avait d'attraits. Cet Onésicrite était un homme important. Il fut fort considéré d'Alexandre [4]; il le suivit dans ses guerres, il y eut des emplois de distinction, et il composa une histoire qui renfermait les commencements de la vie d'Alexandre. Phocion, encore plus illustre que lui, fut disciple de Diogène, aussi bien que Stilpon de Mégare.

Diogène, en passant à l'île d'Egine, fut pris par des pirates, qui l'emmenèrent en Crète, et l'exposèrent en vente. Il répondit au crieur qui lui demandait : *que savez-vous faire* [1] ? qu'il savait commander aux hommes, et le pressa de dire : *qui est-ce qui veut acheter son maître?* Un Corinthien, appelé *Xéniade*, l'acheta, et, l'ayant mené avec lui à Corinthe, le donna pour précepteur à ses fils. Il lui confia aussi toute l'intendance de sa maison. Diogène s'acquitta si bien de tous ces emplois, que Xéniade ne pouvait se lasser de dire partout : *Un bon génie est entré chez moi.* Les amis de Diogène voulurent le racheter : *Vous n'êtes pas sages*, leur dit-il, *les lions ne sont pas esclaves de ceux qui les nourrissent, mais ceux-ci sont les valets des lions.* Il éleva très-bien les enfants de Xéniade, et s'en fit fort aimer. Il vieillit dans cette maison, et quelques-uns disent qu'il y mourut.

Il ordonna en mourant qu'on laissât son corps sur la terre sans l'inhumer [2]. « Quoi! lui « dirent ses amis, vous demeurerez exposé « aux bêtes farouches et aux oiseaux? Non, « répondit-il : vous mettrez auprès de moi un « bâton afin que je les chasse. Et comment le « pourrez-vous, dirent-ils, puisque vous n'au- « rez plus de sentiment? Que m'importe donc, « répliqua le cynique, d'être mangé par les « bêtes, puisque je n'en sentirai rien? »

On n'eut point d'égard à cette grande indifférence de Diogène pour la sépulture. Il fut enterré magnifiquement près de la porte qui était vers l'isthme. On érigea à côté de son tombeau une colonne, sur laquelle on plaça un chien de marbre de Paros.

Il mourut âgé de près de quatre-vingt-dix ans, selon quelques-uns, le jour même de la mort d'Alexandre; mais d'autres le font survivre de quelques années à ce prince.

[1] De Natur. Deor. lib. 3, n. 83.
[2] Horat. lib. 1, epist. 6.
[3] Diog. Laert.
[4] Plut. in Alex. pag. 701

[1] Diog. Laert.
[2] Tusc. Quæst. lib. 1, n. 104.

CRATÈS.

Cratès le cynique fut un des principaux disciples de Diogène [1]. Il était Thébain, d'une famille très-considérable, et qui possédait de grands biens. Il vendit tout son patrimoine, dont il tira plus de deux cents talents, qu'il mit entre les mains d'un banquier, et le pria de les rendre à ses enfants, en cas qu'ils se trouvassent avoir peu d'esprit : mais, s'ils avaient assez d'élévation pour être philosophes, il lui permit de distribuer cet argent aux citoyens de Thèbes, parce que les philosophes n'avaient besoin de rien. Toujours de l'excès et du travers, jusque dans les actions louables par elles-mêmes.

Hipparhia, sœur de Métrocle l'orateur, charmée des manières libres de Cratès, voulut absolument l'épouser, malgré l'opposition de tous ses parents. Cratès, à qui ils s'étaient adressés, fit de son côté tout ce qu'il put pour la détourner de ce mariage. S'étant dépouillé devant elle pour lui faire voir sa bosse et son corps tout de travers, et ayant jeté par terre son manteau, sa besace et son bâton : *Voilà toutes mes richesses*, dit-il, *et ma femme n'en doit prétendre d'autres pour elle-même*. Elle persista dans son dessein, épousa ce bossu, s'habilla en cynique, et devint encore plus effrontée que son mari.

L'effronterie était le caractère dominant de ces philosophes. Ils reprochaient aux autres leurs défauts sans garder aucun ménagement, ajoutant même à leurs reproches un air de mépris et d'insulte. C'est ce qui, selon quelques-uns, leur fit donner le nom de *cyniques*, parce qu'ils étaient mordants, et qu'ils aboyaient après tout le monde comme des chiens, et aussi parce qu'ils n'avaient honte de rien, et qu'ils tenaient qu'il était permis de tout faire en public sans pudeur et sans retenue.

Cratès [2] florissait à Thèbes vers la 113e olympiade, et effaçait tous les autres cyniques de ce temps. C'est lui qui a été le maître de Zénon, chef de la secte des stoïciens si renommée.

[1] Diog. Laert.
[2] An. M. 3676

ART. VII. — DES STOÏCIENS.

ZÉNON.

Zénon était de la ville de Citium dans l'île de Cypre [1]. Comme il revenait d'acheter de la pourpre de Phénicie, car il s'était d'abord appliqué au commerce, il fit naufrage au port de Pirée. Cette perte le rendit fort triste. Il se retira à Athènes, entra chez un libraire, se mit à lire un livre de Xénophon, dont la lecture lui causa un plaisir infini et lui fit oublier son chagrin. Il demanda au libraire où demeuraient ces sortes de gens dont parlait Xénophon. Cratès le cynique passa par hasard dans ce moment. Le libraire le montra du bout du doigt à Zénon, et l'exhorta à le suivre [2]. Il commença en effet dès ce jour-là à être son disciple : il était pour lors âgé de trente ans. Il sentit bientôt tout le prix et toute l'utilité de la philosophie. Il se félicitait lui-même sur le malheur qui lui était arrivé, et disait souvent que jamais navigation n'avait été aussi heureuse pour lui que celle où il avait fait naufrage. La morale des cyniques lui plut fort, mais il ne put goûter leur impudence et leur effronterie.

Après avoir étudié dix ans sous Cratès, et passé dix autres années chez Stilpon de Mégare, Xénocrate et Polémon, il établit à Athènes une nouvelle secte [3]. Sa réputation ne tarda guère à se répandre dans toute la Grèce. Il devint en peu de temps le plus distingué des philosophes du pays. Comme il enseignait ordinairement dans une galerie, ses sectateurs furent appelés *stoïciens*, du mot grec στοά, qui signifie *galerie*, *portique*.

Ayant rencontré un jeune homme qui, plein d'estime pour lui-même et se croyant fort habile, prenait toujours la parole dans les assemblées : *Souvenez-vous*, lui dit-il, *que la nature nous a donné deux oreilles et une seule bouche, pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler*.

Zénon [4] vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-

[1] Diog. Laert.
[2] An. M. 3672.
[3] An. M. 3692.
[4] Laert.

dix-huit ans, sans avoir jamais eu aucune incommodité. Il y avait quarante-huit ans qu'il enseignait sans interruption et soixante-huit qu'il avait commencé de s'appliquer à la philosophie sous Cratès le cynique. Eusèbe met sa mort à la 129e olympiade[1]. Il fut fort regretté. Quand Antigone, roi de Macédoine, en apprit la nouvelle, il en fut sensiblement touché. Les Athéniens lui firent ériger un tombeau dans le bourg de Céramique, et, par un décret public où ils faisaient son éloge comme d'un philosophe qui avait perpétuellement excité à la vertu les jeunes gens qui étaient sous sa discipline, et qui avait toujours mené une vie conforme aux préceptes qu'il enseignait, ils lui décernèrent une couronne d'or, et lui firent rendre des honneurs extraordinaires : « Afin, dit le décret, que tout le monde sache « que les Athéniens ont soin d'honorer les « gens d'un mérite distingué, et pendant « leur vie, et après leur mort. » Rien ne fait plus d'honneur à une nation que des sentiments si nobles et si généreux, qui partent d'un grand fonds d'estime pour la science et pour la vertu.

J'ai déjà remarqué ailleurs qu'une nation voisine, je parle de l'Angleterre, se distingue par cette estime qu'elle fait des grands hommes en ce genre, et par la reconnaissance qu'elle marque à ceux qui ont relevé la gloire de leur patrie.

CLÉANTHE.

Cléanthe était d'Assos, dans la Troade[2]. Il n'avait que quatre dragmes, c'est-à-dire quarante sous, quand il entra à Athènes. Il se rendit fort recommandable par la patience courageuse avec laquelle il soutenait les plus durs et les plus pénibles travaux. Il passait la nuit presque entière à puiser de l'eau pour un jardinier, afin d'avoir de quoi vivre et de pouvoir s'appliquer à l'étude de la philosophie pendant le jour. Cité devant les juges de l'Aréopage pour rendre compte, selon que l'ordonnait une loi de Solon, de quoi il vivait, il produisit en témoignage le jardinier, et sans doute ses propres mains endurcies par le travail, et pleines de callosités. Les juges, ravis en admiration, ordonnèrent qu'on lui fournît du trésor public dix mines, c'est-à-dire six cents livres. Zénon lui défendit de les accepter; tant la pauvreté était en honneur parmi ces philosophes ! Il remplit la chaire du Portique avec beaucoup de réputation.

Il avait naturellement l'esprit pesant et tardif, mais il surmonta ce défaut par une application opiniâtre au travail. L'éloquence n'était pas son talent. Il s'avisa pourtant de composer une rhétorique[1], aussi bien que Chrysippe, dont il sera bientôt parlé; mais l'un et l'autre avec si peu de succès, que, si l'on en croit Cicéron, bon juge certainement en cette matière, ces ouvrages n'étaient propres qu'à rendre un homme muet.

CHRYSIPPE.

Chrysippe était de Soli, ville de Cilicie[2]. Il avait l'esprit fort subtil, et propre aux disputes de la dialectique, où il s'était fort exercé, et sur laquelle il avait fait plusieurs traités. Diogène Laërce les fait monter à plus de trois cents. On prétend que ce qui l'engagea à écrire beaucoup, fut l'envie qu'il portait à Épicure, qui avait fait plus de livres qu'aucun autre philosophe; mais il n'égala jamais ce concurrent. Ses ouvrages étaient peu travaillés, et, par une suite nécessaire, peu corrects, pleins de répétitions ennuyeuses, et souvent même de contradictions. C'était le défaut ordinaire des stoïciens, de mêler beaucoup de subtilité et de sécheresse dans leurs disputes, soit de vive voix, soit par écrit. Ils évitaient, ce semble, avec autant de soin tout agrément dans le style comme tout relâchement dans les mœurs. Cicéron ne les blâmait pas beaucoup de manquer d'un talent entièrement étranger à leur profession[3], et qui n'y était pas abso-

[1] An. M. 3740.
[2] Laert.

[1] « Scripsit artem rhetoricam Cleanthes, Chrysippus « etiam, sed sic ut, si quis obmutescere concupierit, nihil « aliud legere debeat. » (*De Finib.* lib. 4, n. 7.)
[2] Laert.
[3] « Videmus iisdem de rebus jejunè quosdam et exili- « ter, ut eum, quem acutissimum ferunt, Chrysippum « disputavisse; neque ob eam rem philosophiæ non sa-

lument nécessaire. *Si un philosophe*[1], dit-il, *a de l'éloquence, je lui en sais bon gré; s'il n'en a point, je ne lui en fais pas un crime.* Il se contentait qu'ils fussent clairs et intelligibles[2]; et c'est par où il estimait Épicure.

Quintilien cite souvent avec éloge un ouvrage que Chrysippe avait fait sur l'éducation des enfants.

Il s'associa pendant quelque temps aux académiciens[3], soutenant à leur manière sur un même sujet le pour et le contre. Les stoïciens se plaignirent de ce que Chrysippe avait ramassé tant et de si forts arguments pour le système des académiciens, qu'il ne put ensuite les réfuter; ce qui avait fourni des armes à Carnéade, leur antagoniste.

Sa doctrine, sur plusieurs points, ne faisait pas d'honneur à sa secte, et n'était capable que de la décrier. Il croyait les dieux périssables[4], et soutenait qu'ils périraient en effet dans l'incendie du monde. Il permettait les incestes les plus criants et les plus abominables, et admettait la communauté des femmes parmi les sages. Il avait composé plusieurs écrits remplis d'obscénités qui faisaient horreur. Voilà ce qu'était le philosophe qui passait pour le plus ferme appui du Portique[5], c'est-à-dire de la secte la plus sévère du paganisme.

Il doit paraître étonnant, après cela, que Sénèque fasse de ce philosophe[6], en le joignant à Zénon, un éloge si magnifique, jusqu'à dire de l'un et de l'autre qu'ils ont fait de plus grandes choses par les travaux de leur cabinet que s'ils avaient commandé des armées, rempli les premières places d'un état, établi de sages lois; et qu'il les considère comme des législateurs, non d'une seule ville, mais du genre humain entier.

Chrysippe mourut dans la 143ᵉ olympiade[1]. On lui dressa un tombeau parmi ceux des plus illustres Athéniens. Sa statue se voyait dans le Céramique.

« tisfecisse, quòd non habuerunt hanc dicendi ex arte « alienam facultatem. » (*De Orat.* lib. 1, n. 49.)

[1] « A philosopho, si afferat eloquentiam, non asperner: « si non habeat, non admodùm flagitem. » (*De Finib.* « lib. 1, n. 15.)

[2] « Oratio me istius philosophi non offendit. Nam et « complectitur verbis quod vult, et dicit planè quod in- « telligam. » (Ibid.)

[3] Acad. lib. 4, n. 7.

[4] Plut. contra Stoic. pag. 1074, 1075. — Laert.

[5] « Fulcire putatur porticum stoicorum. » (*Acad.* 4, 75.)

« Nos certè sumus qui dicimus et Zenonem et Chry- « sippum majora egisse, quàm si duxissent exercitus, « gessissent honores, leges tulissent, quas non uni civi- « tati, sed toti humano generi tulerunt. » (SEN. *de ot sap.* cap. 32.)

DIOGÈNE LE BABYLONIEN.

Diogène le Babylonien était ainsi appelé, parce que Séleucie, sa patrie, était voisine de Babylone. Il était un des trois philosophes qu'Athènes députa vers les Romains.

Il fit paraître une grande modération et une grande tranquillité d'âme dans une conjoncture capable d'émouvoir l'homme le plus doux et le plus patient. Il faisait une dissertation sur la colère[2]. Un jeune homme, pétulant et effronté à l'excès, lui cracha au visage, apparemment pour voir s'il mettrait en pratique les leçons qu'il donnait aux autres. Le philosophe, sans paraître ému, et sans hausser le ton, dit froidement : *Je ne me fâche point; mais néanmoins je doute si je devrais me fâcher.* Ce doute convenait-il à un stoïcien?

ANTIPATER.

Antipater était de Sidon. Il est souvent parlé de lui dans le quatrième livre des Questions académiques comme de l'un des stoïciens les plus habiles et les plus estimés. Il avait été disciple de Diogène le Babylonien, et Posidonius fut le sien.

PANÉTIUS.

Panétius a été sans contredit un des plus célèbres philosophes de la secte stoïcienne. Il était Rhodien[3], et ses ancêtres avaient com-

[1] An. M. 3793.

[2] « Et de irâ quom maximè disserenti adolescens pro- « tervus inspuit. Tulit hoc ille leniter ac sapienter. Non « quidem, inquit, irascor : sed dubito tamen an irasci « oporteat. » (SEN. *de Irâ*, lib. 3, cap. 38.)

[3] Strab. lib. 15, pag. 655.

mandé les armées de la république. On peut placer sa naissance vers le milieu de la 148e olympiade[1].

Il répondit parfaitement aux soins particuliers qu'on avait pris de son éducation, et se livra tout entier à l'étude de la philosophie. L'inclination, peut-être les préjugés, le déterminèrent en faveur de la secte des stoïciens, alors très-accréditée. Antipater de Tarse fut son maître. Il l'écouta en homme qui connaissait les droits de la raison[2] : et, malgré la déférence aveugle avec laquelle les stoïciens recevaient les décisions des fondateurs du Portique, Panétius abandonna sans scrupule celles qui ne lui parurent pas suffisamment établies.

Pour satisfaire son désir d'apprendre, qui était sa passion dominante, il quitta Rhodes, peu touché des avantages auxquels semblait le destiner la grandeur de sa naissance. Les personnes les plus distinguées en tout genre de littérature se rassemblaient ordinairement à Athènes, et les stoïciens y avaient une école fameuse. Panétius la fréquenta avec assiduité, et en soutint dans la suite la réputation avec éclat. Les Athéniens, résolus de se l'attacher, lui offrirent le droit de bourgeoisie : il les en remercia. « Un homme modeste[3] », leur dit-il, au rapport de Proclus, « doit se contenter « d'une seule patrie. » En quoi il imitait Zénon, qui, dans la crainte de blesser ses citoyens, ne voulut point accepter la même grâce[4].

Le nom de Panétius ne tarda guère à passer les mers. Les sciences, depuis quelque temps, avaient fait à Rome des progrès considérables. Les grands les cultivaient à l'envi, et ceux que leur naissance ou leur capacité avaient mis à la tête des affaires se faisaient un honneur de les protéger efficacement. Voilà les circonstances dans lesquelles Panétius vint à Rome. Il y était ardemment souhaité. La jeune noblesse courut à ses leçons, et il compta parmi ses disciples les Lélius et les Scipions. Une amitié tendre les unit depuis; et Panétius, comme le témoignent plusieurs écrivains, accompagna Scipion dans ses diverses expéditions. En revanche cet illustre Romain lui donna, dans une occasion éclatante, des marques de la confiance la plus flatteuse. Panétius fut le seul sur lequel il jeta les yeux, lorsque le sénat le nomma son ambassadeur auprès des peuples et des rois de l'Orient alliés de la république[1]. Les liaisons de Panétius avec Scipion ne furent pas inutiles aux Rhodiens[2], qui employèrent souvent avec succès le crédit de leur compatriote.

On ne sait point précisément l'année de sa mort. Cicéron nous apprend que Panétius a vécu trente ans après avoir publié le traité des Devoirs de l'Homme, que Cicéron a fondu dans le sien : mais on ne sait pas en quel temps ce traité a paru. On peut juger qu'il le publia à la fleur de son âge. Le cas et l'usage que Cicéron en a fait en traitant la même matière sont de bons garants de l'excellence de cet ouvrage, dont la perte doit être regrettée. Il en avait composé beaucoup d'autres, dont on peut voir le dénombrement dans le mémoire de M. l'abbé Sevin[3] sur la vie et sur les ouvrages de Panétius, que je n'ai fait qu'extraire dans ce que j'en ai rapporté ici.

Il faut avouer, à la louange des stoïciens, que, moins occupés que les autres philosophes de spéculations frivoles et souvent dangereuses, ils consacraient leurs veilles à l'éclaircissement de ces grands principes de la morale, qui sont le plus ferme appui de la société : mais la sécheresse et la dureté qui régnaient dans leurs écrits aussi bien que dans leurs mœurs rebutaient la plupart des lecteurs, et diminuaient beaucoup l'utilité qu'on en aurait pu tirer[4]. L'exemple des fondateurs du Portique, Cléanthe et Chrysippe, ne séduisit point Panétius. Attentif aux intérêts du public, et persuadé que l'utile ne passe d'ordinaire qu'à la faveur de l'agréable, à la solidité

[1] An. M. 3814.
[2] De Divin. lib. 1, n. 6.
[3] Procl. in Hesiod. pag. 151.
[4] Plut. de Stoic. rep. pag. 1034

[1] « P. Africani historiæ loquuntur, in legatione illâ no- « bili quam obiit, Panætium unum omnino comitem « fuisse » (Cic. *Acad. Quæst.* lib. 4, n. 5.)
[2] Plut. in Moral. pag. 814.
[3] Tome X des Mémoires de l'Acad. des Belles-Lettr.
[4] « Stoici horridiores evadunt, asperiores, duriores, « et oratione et moribus. Quam illorum tristitiam atque « asperitatem fugiens Panætius, nec acerbitatem sen- « tentiarum, nec disserendi spinas probavit : fuitque in « altero genere mitior, in altero illustrior. » (*De Finib.* lib. 4, n. 78, 79.)

du raisonnement il joignit la beauté et l'élégance du style, et répandit dans ses ouvrages les grâces et les ornements dont ils étaient susceptibles.

POSIDONIUS.

Posidonius était d'Apamée en Syrie; mais il passa la plus grande partie de sa vie à Rhodes, où il enseigna la philosophie avec grande réputation, et fut employé au gouvernement avec un pareil succès.

Pompée, au retour de son expédition contre Mithridate, passa par Rhodes pour le voir. Il le trouva malade. Nous verrons dans la suite comment se passa cette visite.

EPICTETE.

Je ferais injure à la secte des stoïciens si, dans le dénombrement de ceux qui s'y sont attachés, j'omettais Épictète, celui peut-être de tous ces philosophes qui lui a fait le plus d'honneur par la sublimité de ses sentiments et par la régularité de sa conduite.

Épictète était né à Hiérapolis, ville de Phrygie, vis-à-vis de Laodicée. La bassesse de son origine nous a dérobé la connaissance de ses parents. Il fut esclave d'un Epaphrodite, nommé par Suidas *un des gardes de Néron*; et c'est d'où lui fut donné le nom d'*Épictète* [1], qui signifie *serviteur acheté, esclave*. On ne sait ni par quel accident il fut mené à Rome, ni comment il fut vendu ou donné à Epaphrodite : on sait seulement qu'il fut son esclave. Epictète fut apparemment mis en liberté. Il fut toujours attaché à la philosophie des stoïciens, qui était alors la secte la plus parfaite et la plus sévère.

Il vécut à Rome [2] jusqu'à l'édit de Domitien qui en chassa tous les philosophes. Si l'on en croit Quintilien [3], plusieurs d'entre eux cachaient de grands vices sous un si beau nom; et ils s'étaient fait la réputation de philosophes, non par leur vertu et leur science, mais par un visage triste et sévère, et par une singularité d'habit et de manières qui servait de masque à des mœurs très-corrompues. Peut-être Quintilien charge-t-il un peu ce portrait pour faire plaisir à l'empereur : ce qui est certain, c'est qu'on ne peut en aucune sorte l'appliquer à Epictète.

Au sortir de Rome, il alla s'établir à Nicopolis, ville considérable d'Epire, où il passa plusieurs années, toujours dans une grande pauvreté, mais toujours fort honoré et fort respecté. Il revint ensuite à Rome, sous le règne d'Adrien, de qui il fut fort considéré. On ne marque ni le temps, ni le lieu, ni aucune circonstance de sa mort : il mourut dans une assez grande vieillesse.

Il réduisait toute sa philosophie à souffrir les maux patiemment et à se modérer dans les plaisirs; ce qu'il exprimait par ces deux mots grecs, ἀνέχου καὶ ἀπέχου, *sustine et abstine*.

Celse [1], qui a écrit contre les chrétiens, dit que son maître lui serrant la jambe avec beaucoup de violence, il lui dit sans s'émouvoir et comme en riant : *Mais vous m'allez casser la jambe*. Et comme cela fut arrivé, il lui dit du même ton : *Ne vous l'avais-je pas bien dit, que vous me la casseriez?*

Lucien [2] se moque d'un homme qui avait acheté très-cher la lampe d'Epictète [3], quoiqu'elle ne fût que de terre; comme s'il se fût imaginé qu'en s'en servant il deviendrait aussi habile que cet admirable et vénérable vieillard.

Épictète avait composé plusieurs écrits, dont il ne nous reste que son *Enchiridion* ou *Manuel*; mais Arrien, son disciple, a fait un grand ouvrage qu'il prétend n'être composé que des choses qu'il avait ont dire, et qu'il avait recueillies, autant qu'il avait pu, dans les mêmes termes. Des huit livres qui formaient cet ouvrage, nous n'en avons que quatre.

Stobée nous a conservé quelques sentences de ce philosophe, qui étaient échappées à la diligence de son disciple. J'en citerai ici deux ou trois.

« Il ne dépend pas de toi d'être riche, « mais il dépend de toi d'être heureux. Les

[1] Ἐπίκτητος.

[2] An. J. C. 94.

[3] « Nostris temporibus sub hoc nomine maxima in « plerisque vitia latuerunt. Non enim virtute ac studiis, « ut haberentur philosophi, laborabant; sed vultum, et « tristitiam, et dissentientem a cæteris habitum pessimis « moribus prætendebant » (QUINT. in *Proœm.* lib. 1.)

[1] Orig. in Cels. lib. 7.

[2] Lucian. advers. Indoct. pag. 518.

[3] Trois mille dragmes, c'est-à-dire quinze cents livres.

« richesses même ne sont pas toujours un « bien, et certainement elles sont toujours de « peu de durée; mais le bonheur qui vient « de la sagesse dure toujours.

« Quand tu vois une vipère ou un serpent « dans une boîte d'or, l'en estimes-tu davan- « tage? et n'as-tu pas toujours pour elle la « même horreur à cause de sa nature malfai- « sante et venimeuse? Fais de même à l'égard « du méchant, quand tu le vois environné « d'éclat et de richesses.

« Le soleil n'attend point qu'on le prie pour « faire part de sa lumière et de sa chaleur. A « son exemple, fais tout le bien qui dépend « de toi, sans attendre qu'on te le demande. »

Voici la prière qu'Épictète souhaitait de « faire en mourant: elle est tirée d'Arrien. « Seigneur, ai-je violé vos commandements? « Ai-je abusé des présents que vous m'avez « faits? Ne vous ai-je pas soumis mes sens, « mes vœux, mes opinions? Me suis-je jamais « plaint de vous? Ai-je accusé votre provi- « dence? J'ai été malade, parce que vous « l'avez voulu, et je l'ai voulu de même. J'ai « été pauvre, parce que vous l'avez voulu, et « j'ai été content de ma pauvreté. J'ai été « dans la bassesse, parce que vous l'avez « voulu, et je n'ai jamais désiré d'en sor- « tir. M'avez-vous jamais vu triste de mon « état? M'avez-vous surpris dans l'abattement « et dans le murmure? Je suis encore tout « prêt à subir tout ce qu'il vous plaira d'or- « donner de moi. Le moindre signal de votre « part est pour moi un ordre inviolable. Vous « voulez que je sorte de ce spectacle magni- « fique, j'en sors et je vous rends mille très- « humbles grâces de ce que vous avez daigné « m'y admettre pour me faire voir tous vos « ouvrages, et pour étaler à mes yeux l'ordre « admirable avec lequel vous gouvernez cet « univers. » Quoiqu'il soit aisé de remarquer ici des traits empruntés du christianisme, qui alors commençait à jeter une grande lumière, on sent néanmoins un homme bien content de lui-même, et qui, par ses fréquentes interrogations, semble défier la divinité même de trouver en lui aucun défaut: sentiment et prière véritablement digne d'un stoïcien, tout fier de sa prétendue vertu! Saint Paul, si rempli de bonnes œuvres, ne parlait pas ainsi. *Je n'ose pas me juger moi-même*, disait-il [1]; *car, encore que ma conscience ne me reproche rien, je ne suis pas justifié pour cela; mais celui qui me juge, c'est le Seigneur.* Au reste cette prière, toute imparfaite qu'elle est, sera la condamnation de beaucoup de chrétiens; car elle nous montre qu'une parfaite obéissance, un entier dévouement, une pleine résignation à toutes les volontés de Dieu, étaient regardés par le paganisme même comme des devoirs indispensables de la créature à l'égard de celui de qui elle tient l'être. Ce philosophe a connu le terme des devoirs et des vertus: il a eu le malheur d'en ignorer le principe.

[1] I. Corinth. cap. 4, v. 3 et 4.

Épictète était à Rome dans le temps que saint Paul y faisait tant de conversions, et que le christianisme naissant brillait avec tant d'éclat par la constance inouïe des fidèles. Mais, loin de profiter d'une si vive lumière, il blasphémait contre la foi des premiers chrétiens et contre le courage héroïque des martyrs. Dans le quatrième chapitre du septième livre d'Arrien, Épictète, après avoir montré qu'un homme qui sent sa liberté, et qui est persuadé que rien ne lui peut nuire, parce qu'il a Dieu pour libérateur, ne craint ni les satellites, ni les épées des tyrans, ajoute: *La folie et la coutume ont pu porter quelques-uns à les mépriser, comme elles y portent les Galiléens* [1], *et la raison et la démonstration ne pourront le faire.* Il n'y avait rien de plus opposé à la doctrine évangélique que l'orgueil stoïcien.

## CHAPITRE III.

### HISTOIRE DES PHILOSOPHES DE LA SECTE ITALIQUE.

J'ai déjà dit que la secte italique fut ainsi appelée, parce que c'est dans cette partie de l'Italie appelée *la Grande Grèce* qu'elle a été établie par Pythagore.

Je partagerai ce chapitre en deux articles. Dans le premier, j'exposerai la vie de Pythagore et celle d'Empédocle, le plus célèbre de ses

[1] C'est ainsi que les chrétiens étaient appelés.

disciples. Dans le second, je rapporterai le partage de la secte italique en quatre autres sectes.

ARTICLE I.

PYTHAGORE.

La plus commune opinion [1] est que Pythagore était de Samos, et fils de Mnésarque, sculpteur. Il fut d'abord disciple de Phérécide, que l'on met au nombre des sept sages. Après la mort de son maître, comme il avait un désir extraordinaire de s'instruire et de connaître les mœurs des étrangers, il abandonna sa patrie et tout ce qu'il avait pour voyager.

Il demeura un temps assez considérable en Égypte pour y converser avec les prêtres, et pour apprendre d'eux ce qu'il y avait de plus caché dans les mystères de leur religion et de leur sagesse. Polycrate écrivit en sa faveur à Amasis, roi d'Egypte, afin qu'il le traitât avec distinction. Pythagore [2] passa ensuite dans le pays des Chaldéens pour connaître la science des mages. On prétend qu'il a pu voir à Babylone Ezéchiel et Daniel, et profiter de leurs lumières. Après avoir voyagé dans divers endroits de l'orient, il alla en Crète, où il fit une liaison très-étroite avec le sage Épiménide. Enfin, après s'être ainsi enrichi de différentes connaissances dans les divers pays qu'il parcourut, il revint à Samos, chargé de précieuses dépouilles, qui avaient été le but et qui étaient le fruit de ses voyages.

Le chagrin qu'il eut de voir sa patrie opprimée par la tyrannie de Polycrate lui fit prendre la résolution de s'exiler volontairement. Il passa dans cette partie de l'Italie qui a été appelée *la grande Grèce*, et s'établit à Crotone, dans la maison de Milon, le fameux athlète, où il enseigna la philosophie. C'est de là que la secte dont il a été l'auteur s'est appelée *italique*.

Avant lui [3], comme je l'ai déjà observé, ceux qui excellaient dans a connaissance de la nature, et qui se rendaient recommandables par une vie réglée et vertueuse, étaient appelés sages, σοφοί. Ce titre lui paraissant trop fastueux, il en prit un autre, qui faisait voir qu'il ne s'attribuait pas la possession de la sagesse, mais seulement le désir de la posséder. Il s'appela donc *philosophe*, c'est-à-dire *amateur de la sagesse*.

La réputation de Pythagore se répandit bientôt dans toute l'Italie, et lui attira un grand nombre de disciples. Quelques-uns ont mis de ce nombre Numa, qui fut élu roi de Rome; mais ils se trompent. Pythagore florissait au temps de Tarquin [1], dernier roi des Romains, c'est-à-dire l'an de Rome 220, ou, selon Tite-Live, sous Servius Tullius. L'erreur [2] de ceux qui l'ont fait contemporain du roi Numa est glorieuse à l'un et à l'autre; car on ne tomba dans cette pensée que parce qu'on crut que Numa n'aurait pu faire paraître tant d'habileté et de sagesse dans le gouvernement, s'il n'avait été disciple de Pythagore. Ce qui est certain, c'est que dans la suite sa réputation était fort grande à Rome. Il fallait que l'on y eût conçu une grande idée de ce philosophe [3], puisqu'un oracle, pendant la guerre contre les Samnites, ayant ordonné aux Romains d'ériger deux statues, l'une au plus brave, et l'autre au plus sage des Grecs, ils les firent dresser en l'honneur d'Alcibiade et de Pythagore. Pline trouve ce double choix fort étonnant.

Il faisait subir à ses écoliers un rude noviciat de silence, qui durait pour le moins deux ans, et il le faisait durer [4] jusqu'à cinq années pour ceux en qui il reconnaissait une plus grande démangeaison de parler.

Ses disciples étaient partagés en deux classes [5]. Les uns étaient simples auditeurs [6] écoutant et recevant ce qu'on leur enseignait, sans en demander les raisons, dont on supposait que leurs esprits n'étaient pas encore capables. Les autres, comme plus formés et plus

[1] Diog. Laert.
[2] An. M. 3440; av. J. C. 561.
[3] Tusculan. Quæst. lib. 5, n. 9.

[1] Tusc. Quæst. lib. 1, n. 38. — An. M. 3472. — Tusc. Quæst. lib. 4, n. 3.
[2] Ovide a suivi cette fausse tradition dans le quinzième livre des Métamorphoses.
[3] Plut. in Numâ, pag. 65. — Plin. lib. 34, cap. 6.
[4] « Loquaciores enimverò fermè in quinquennium, « velut in exilium vocis, mitteranur. » (APUL. in *Florid.*)
[5] Clem. Alex. Strom lib. 5.
[6] Ἀκουστικοί.

intelligents[1], étaient admis à proposer leurs difficultés, à pénétrer plus avant dans les principes de la philosophie, et à apprendre les raisons de tout ce qui leur était enseigné.

Pythagore regardait la géométrie et l'arithmétique comme absolument nécessaires pour ouvrir l'esprit des jeunes gens, et pour les disposer à l'étude des grandes vérités. Il faisait aussi grand cas et grand usage de la musique, à laquelle il rapportait tout, prétendant que le monde avait été formé par une sorte[2] d'harmonie que la lyre a depuis imitée, et il donnait des sons particuliers au mouvement des sphères célestes qui roulent sur nos têtes. On dit que[3] les pythagoriciens avaient coutume en se levant d'éveiller leur esprit au son de la lyre pour se rendre plus propres à agir; et qu'avant de se coucher, ils reprenaient leur lyre, dont ils tiraient sans doute des sons plus doux, pour se disposer au sommeil, en calmant ce qui pouvait leur rester des pensées tumultueuses de la journée.

Pythagore avait une grande autorité sur l'esprit de ses disciples. Il suffisait qu'il eût avancé quelque chose; sans autre preuve, ils en étaient pleinement convaincus: d'où vint parmi eux cette célèbre parole, *le maître l'a dit*, αὐτὸς ἔφα. Une réprimande[4] qu'il fit un jour à un de ses écoliers en présence de tous les autres fut si sensible au jeune homme, qu'il ne put y survivre, et se donna la mort. Depuis ce temps Pythagore, instruit et infiniment affligé par un si triste exemple, ne censura plus personne qu'en particulier.

Ses leçons[5], et encore plus ses exemples, produisirent un merveilleux changement dans l'Italie, et surtout dans Crotone, qui était le principal lieu de sa résidence. Justin décrit fort au long la réforme qu'il introduisit dans cette ville. « Il vint, dit-il, à Crotone; et en « ayant trouvé les habitants livrés généralement au luxe et à la débauche, il vint à « bout de les rappeler par son autorité aux « règles d'une sage frugalité. Il louait tous les « jours la vertu, et en faisait sentir la beauté « et les avantages. Il représentait vivement la « honte de l'intempérance, et faisait le dénombrement des états dont ces excès vicieux « avaient causé la ruine. Ses discours firent « une telle impression sur les esprits, et causèrent un changement si général dans la « ville, qu'on ne la reconnaissait plus, et « qu'il n'y resta aucune trace de l'ancienne « Crotone. Il parlait aux femmes séparément « des hommes, et aux enfants séparément de « leurs pères et mères. Il recommandait aux « femmes les vertus de leur sexe, la chasteté « et la soumission envers leurs maris; aux « jeunes gens, un profond respect pour leurs « pères et mères, et du goût pour l'étude et « pour les sciences. Il insistait[1] principalement sur la frugalité, mère de toutes les « vertus; et il obtint des dames qu'elles renonçassent aux étoffes précieuses et aux riches « parures qu'elles faisaient passer pour les ornements nécessaires à leur rang, mais qu'il regardait comme l'aliment du luxe et de la corruption; et qu'elles en fissent le sacrifice à « la principale divinité du lieu, qui était « Junon, montrant par ce généreux dépouillement la pleine conviction où elles étaient « que le véritable ornement des dames était « une vertu sans tache, et non la magnificence des habits. On peut juger, ajoute « l'historien, de la réforme que produisirent « parmi les jeunes gens les vives exhortations « de Pythagore par le succès qu'elles eurent « chez les dames, attachées pour l'ordinaire « à leurs parures et à leurs bijoux avec une

[1] Μαθηματικοί.

[2] « Pythagoras, atque eum secuti, acceptam sine dubio antiquitùs opinionem vulgaverunt, mundum ipsum « eâ ratione esse compositum, quam postea sit lyra imitata. Nec illâ modò contentâ dissimillimum concordiâ, « quam vocant ἁρμονίαν sonum quoque his motibus « dederunt. » (Quint. lib. 1, cap. 10.)

[3] « Pythagoricis certè moris fuit, et, quum evigilâssent, animos ad lyram excitare, quò essent ad agendum « erectiores; et, quum somnum peterent, ad eamdem « priùs lenire mentem, ut, si quid fuisset turbidiorum « cogitationum, componerent. » (Quintil. lib. 9, cap. 4.)

[4] Plut. de Adult. et Amic. Disc pag 70.

[5] Justin. lib. 20, cap. 4.

[1] « Inter hæc, velut genitricem virtutum frugalitatem « omnibus ingerebat, consentusque disputationum assiduitate erat, ut matronæ auratas vestes, cæteraque « dignitatis suæ ornamenta, velut instrumenta luxuriæ, « deponerent, eaque omnia delata in Junonis ædem ipsi « deæ consecrarent; præ se ferentes, vera ornamenta « matronarum, pudicitiam, non vestes esse. » (Justin, lib. 20, cap. 4.

Digitized by Google

« passion presque invincible : *in juventute « quoque quantùm profligatum sit, victi « feminarum contumaces animi manifestant.»*

Cette dernière réflexion, qui peint assez au naturel le caractère des dames, n'est pas particulière à Justin. Saint Jérôme remarque aussi que *le sexe aime naturellement la parure*[1]. « Nous connaissons, dit-il, des dames « d'une chasteté reconnue, qui aiment à se « parer, non pour plaire aux yeux d'aucun « homme, mais pour se plaire à elles-mêmes.» Et il ajoute[2] ailleurs que dans quelques-unes ce goût va jusqu'à un excès que rien ne peut arrêter : *ad quæ ardent et insaniunt studia matronarum.*

Le zèle de Pythagore ne se renferma pas dans son école, et ne se borna pas à l'instruction des particuliers, mais pénétra jusque dans le palais des grands. Ce philosophe comprit c'était travailler au bonheur et à la réforme de peuples entiers que d'inspirer aux princes et aux premiers magistrats des principes d'honneur, de probité, de justice et d'amour du bien public. Il eut la gloire de former des disciples, qui furent d'excellents législateurs : un Zaleucus[3], un Charondas et plusieurs autres, dont les sages lois furent si utiles à la Sicile, et à cette partie de l'Italie appelée *la Grande-Grèce*, et qui méritent les plus grandes louanges, à plus juste titre que ces fameux conquérants qui ne se sont fait connaître dans le monde que par des ravages et des incendies.

Il s'appliquait fortement à pacifier les guerres dans l'Italie, et les factions intestines qui troublaient les villes. Il ne faut faire la guerre, disait-il souvent, qu'à ces cinq choses : aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des villes et à la discorde des familles. Voilà cinq ennemis qu'il voulait qu'on combattît à toute outrance et sans ménagement.

[1] Φιλόκοσμον genus femineum est : multasque etiam in« signis pudicitiæ, quamvis nulli virorum, tamen sibi, « scimus libenter ornari. » ( Hieron. *Epist. ad Gaudent.* )

[2] Hieron epist. ad Demetr.

[3] « Zaleuci leges Charondæque laudantur. Hi, non in « foro, nec in consultorum atrio, sed in Pythagoræ tacito « illo sanctoque secessu didicerunt jura, quæ florenti « tunc Siciliæ et per Italiam Græciæ ponerent. » ( Sen. *Epist* 90. )

Les habitants de Crotone voulurent que leur sénat[1], qui était composé de mille personnes, se conduisît en tout par les conseils d'un si grand homme, et ne décidât de rien que de concert avec lui ; tant il s'était acquis de crédit par sa prudence et par son zèle pour le bien public.

Crotone ne fut pas la seule ville qui profita de ses avis : plusieurs autres[2] se ressentirent du bon effet des études de ce philosophe. Il passait de l'une à l'autre pour répandre avec plus de fruit et d'abondance ses instructions, et il laissait dans tous les lieux où il s'arrêtait des traces précieuses de son séjour, par le bon ordre, la discipline et les sages règlements qu'il y établissait.

Il avait des maximes admirables sur la morale, et voulait que l'étude de la philosophie tendît uniquement à rendre les hommes semblables à Dieu[3]. C'est l'éloge que donne Hiéroclès à une pièce de poésie intitulée *Carmen aureum* (vers d'or), qui contient les dogmes de ce philosophe.

Mais il était peu éclairé sur la nature même de Dieu. Il croyait que Dieu était une âme répandue dans tous les êtres de la nature[4], et dont les âmes humaines sont tirées : sentiment que Virgile[5] a parfaitement exprimé en beaux vers dans le quatrième livre des Géorgiques. Velléius, dans Cicéron, réfute ce sentiment d'une manière agréable, mais solide. « Si cela était « ainsi, dit-il, Dieu serait déchiré et mis en pièces quand ces âmes s'en détachent. Il souffrirait, et un Dieu n'est point capable de « souffrir : il souffrirait dans une partie de « lui-même quand elles souffrent, comme il leur « arrive à la plupart. Pourquoi d'ailleurs l'esprit de l'homme ignorerait-il quelque chose, « s'il était Dieu ? »

[1] Valer. Max. lib 8, cap. 15.

[2] « Plurimis et opulentissimis urbibus effectus suorum « studiorum approbavit. » ( Val. lib. 8, cap. 7. )

[3] Hieroc. in Præf. ad Carm. aur.

[4] « Pythagoras censuit Deum animum per esse natu« ram rerum omnem intentum et commeantem, ex quo « animi nostri caperentur. » ( *De Nat. Deor.* n. 27.)

[5] Ecce apibus partem divinæ mentis, et haustus
Æthereos dixere Deum : namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum.
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.

La métempsycose était le principal dogme de la philosophie de Pythagore[1]. Il l'avait emprunté ou des Egyptiens, ou des brachmanes, les anciens sages des Indes. Cette opinion dure encore parmi les idolâtres de l'Inde et de la Chine, et fait le principal fondement de leur religion. Pythagore croyait donc qu'à la mort des hommes leurs âmes passaient dans d'autres corps, et que, si elles avaient été vicieuses, elles étaient enfermées dans des corps de bêtes immondes ou malheureuses pour y expier les fautes de la vie passée; et qu'après une certaine révolution d'années ou de siècles, elles venaient animer d'autres hommes.

Ce philosophe se glorifiait, sur cette matière, d'un privilége tout particulier; car il se vantait[2] de se souvenir dans quels corps il avait été avant que d'être Pythagore: mais il ne remontait que jusqu'au siége de Troie. Il avait été premièrement Æthalide, fils putatif de Mercure; et ayant eu permission de demander à ce dieu tout ce qu'il voudrait, excepté l'immortalité, il lui demanda la grâce de se souvenir de toutes choses, même après sa mort. Quelque temps après il fut Euphorbe, et reçut de Ménélas une blessure au siége de Troie, dont il mourut. Ensuite son âme passa dans Hermotime; et pour lors il entra dans le temple d'Apollon, au pays des Branchides, et fit voir son bouclier tout pourri, que Ménélas, en revenant de Troie, avait consacré à ce dieu pour marque de sa victoire. Depuis il fut un pêcheur de Délos nommé Pyrrhus, et enfin Pythagore.

Il assurait que, dans un voyage qu'il avait fait aux enfers, il avait remarqué l'âme du poëte Hésiode attachée avec des chaînes à une colonne d'airain, où elle se tourmentait fort: que, pour celle d'Homère, il l'avait vue pendue à un arbre, où elle était environnée de serpents à cause de toutes les faussetés qu'il avait inventées et attribuées aux dieux; et que les âmes des maris qui avaient mal vécu avec leurs femmes étaient rudement tourmentées dans ce pays-là.

Pour donner plus de poids et de crédit à ses fictions fabuleuses, il avait usé d'industrie et d'artifice. Dès qu'il fut arrivé en Italie, il s'enferma dans un logis souterrain, après avoir prié sa mère de tenir un registre exact de tout ce qui se passerait. Quand il se fut tenu là autant de temps qu'il le jugea à propos, sa mère, comme ils en étaient convenus, lui fit tenir ses tablettes, où il vit les dates et les autres circonstances des événements. Il sortit de ce lieu-là avec un visage pâle et tout défait. Il assembla le peuple, et assura qu'il revenait des enfers; et afin qu'on ajoutât foi à ce qu'il voulait faire croire, il commença par raconter tout ce qui était arrivé pendant son absence. Ce récit toucha et surprit tous les auditeurs. On ne douta pas qu'il n'y eût quelque chose de divin dans Pythagore. Chacun se mit à pleurer et à jeter de grands cris. Les Crotoniates conçurent pour lui une estime extraordinaire, reçurent ses leçons avec avidité, et le prièrent de vouloir bien aussi instruire leurs femmes.

Il fallait qu'il y eût dans le peuple une crédulité bien aveugle, ou plutôt une grossière supidité, pour ajouter foi à de pareilles rêveries, qui souvent même se contredisaient: car il ne paraît pas trop facile de concilier la transmigration des âmes en différents corps avec les peines que Pythagore supposait que les âmes des méchants souffraient dans les enfers, et encore moins avec ce qu'il enseigne sur la nature des âmes, car, comme le remarque le savant traducteur des livres de Cicéron sur la nature des dieux, l'âme des hommes et l'âme des bêtes, selon Pythagore, est la même substance, c'est-à-dire une particule de cette âme universelle, qui est Dieu lui-même[1]. Quand donc on dit que l'âme de Sardanapale, en punition de ses débauches, passe dans le corps d'un cochon, c'est précisément la même chose que si l'on disait: Dieu se modifie en cochon, pour se punir lui-même de n'avoir pas été sage et modéré tandis qu'il était modifié en Sardanapale.

[1] Laert.

[2] Habentque
Tartara Pantholden, iterùm Orco
Demissum; quamquam clypeo trojana refixo
Tempora testatus, nihil ultra
Nervos atque cutem morti concesserat atræ,
Judice te, non sordidus auctor
Naturæ.
(Horat. lib. 1 od. 28.)

[1] Divinæ particulam auram.
(Horat.

Lactance a raison de traiter Pythagore de vieux radoteur, et de dire qu'il fallait qu'il crût parler à des enfants, et non à des hommes faits, pour leur débiter d'un air grave et sérieux des fables si absurdes et des contes de bonnes femmes[1].

Empédocle, son disciple, enchérissait sur les rêveries de son maître, et faisait une généalogie de son âme encore plus extravagante et plus variée, puisqu'il publiait, au rapport d'Athénée[2], qu'il avait été fille, garçon, arbrisseau, oiseau, poisson, avant que d'être Empédocle.

Mais comment un aussi grand philosophe que Pythagore, et si estimable par beaucoup d'excellentes qualités, a-t-il été conduit à un pareil système? Comment a-t-il pu s'attirer une si grande foule de sectateurs en leur débitant des opinions capables de révolter tout homme de bon sens? Comment des peuples entiers, qui d'ailleurs sont instruits et policés, ont-ils conservé ce dogme jusqu'à nos jours?

Il est constant que Pythagore et tous les anciens philosophes, quand ils commencèrent à philosopher, trouvèrent *le dogme de l'immortalité de l'âme généralement établi dans les peuples;* et c'est sur ce principe que Pythagore, comme les autres, commença à publier sa doctrine. Mais, quand il s'agissait de fixer ce que cette âme devenait après la courte fonction qu'elle avait faite d'animer un corps humain, Pythagore, et tous les philosophes avec lui, demeuraient embarrassés et confondus, sans pouvoir rien répondre qui fût capable de satisfaire un esprit raisonnable. Ils ne pouvaient s'accommoder des champs Élysées pour les vertueux, ni du Styx pour les méchants, pures fictions des poëtes. Ces amusements des âmes bienheureuses leur paraissaient bien insipides; et devaient-ils durer sans fin, et pendant toute une éternité? Mais les âmes de ceux qui n'avaient fait ni bien ni mal, comme celles des enfants, qu'en faisait-on? quel était leur sort et leur état? que devaient-elles faire pendant toute l'éternité?

Pour se tirer de cette objection fort embarrassante, quelques philosophes destinaient les âmes des sages et des gens d'esprit à contempler le cours des astres, l'harmonie des cieux, la naissance des vents et des orages et autres météores, comme l'enseignent Sénèque et quelques autres philosophes. Mais le commun du monde ne pouvait avoir part aux joies savantes et spéculatives de ce paradis philosophique. A quoi était-il donc occupé dans la suite de tous les siècles futurs? On sentait bien qu'il ne serait pas d'un être aussi sage que Dieu, de créer tous les jours des êtres purement spirituels pour animer des corps pendant quelques jours, et pour n'avoir plus de fonction le reste de leur durée. Pourquoi créer tant d'âmes d'enfants qui meurent en naissant et dans le sein de leurs mères sans avoir pu faire le moindre exercice de leur raison? Est-il de la sagesse de Dieu de produire chaque jour des milliers d'âmes nouvelles, et de continuer d'en créer chaque jour d'autres pendant toute l'éternité, lesquelles ne serviront à rien? Que faire de ces millions infinis d'âmes inutiles et oisives? Quel pouvait être le but de cet amas d'esprits, qui s'accumulaient incessamment, sans destination et sans fin?

Ces difficultés étaient accablantes pour toutes les sectes de philosophes. Dans l'impossibilité d'y satisfaire, quelques-uns sont venus à douter de l'immortalité de l'âme, et même à la nier. Les autres, qui n'ont pu se résoudre à renoncer à un dogme que Dieu a gravé trop profondément dans le cœur des hommes pour pouvoir se le dissimuler, se sont vus contraints à les faire passer d'un corps dans un autre; et comme ils ne pouvaient concevoir les peines éternelles, ils ont cru punir suffisamment les méchants en les renfermant dans les corps des bêtes. Et de là ils sont tombés dans toutes les absurdités qu'on leur reproche avec justice. Mais les autres sectes ne se défendaient guère mieux des absurdités qui naissaient de leurs différents systèmes.

Je reviens à Pythagore. Par une suite nécessaire de la métempsycose, il concluait, et c'était un des points capitaux de sa morale, que l'homme commettait un grand crime quand il

[1] « Videlicet senec vanus (sicut otiosæ aniculæ solent) « fabulas tanquam infantibus credulis finxit. Quod si « bene sensisset de iis quibus hæc loquitur est, si homi- « nes eos existimasset, nunquam sibi tam petulanter « mentiendi licentiam vindicasset. Sed deridenda homi- « nis levissimi vanitas. » (LACTANT. *divin Institut.* lib. 3. cap. 18.)

[2] Athen. lib. 8. pag. 365.

tuait ou qu'il mangeait des animaux, parce que tous les animaux, de quelque espèce qu'ils soient, étant animés de la même âme, il y avait une horrible cruauté à égorger un autre soi-même. C'est ce qu'Ovide[1], dans l'endroit où il feint que Pythagore débite ses maximes au roi Numa, décrit ingénieusement à sa manière dans ces trois vers :

> ,.... Heu! quantum scelus est in viscera condi,
> Congestoque avidum pinguescere corpore corpus,
> Alteriusque animantem animantis vivere letho!

Mais, remarque encore très-spirituellement le traducteur déjà cité, qu'aurait répondu Pythagore à un homme qui lui aurait demandé, conformément à ses principes : « Quel mal « fais-je à un poulet en le tuant? Je ne fais « que lui faire changer de forme, et il risque « bien plus de gagner que de perdre à ce troc. « Peut-être que son âme, tout en sortant de « chez lui, ira animer quelque embryon qui « un jour sera un grand monarque, un grand « philosophe; et au lieu de se voir captive « dans un poulet, à qui des hommes peu cha- « ritables laissent souffrir dans une basse-cour « les injures de l'air et cent autres incommo- « dités, elle se verra logée dans un assem- « blage de corpuscules qui, formant le corps « tantôt d'un Épicure, tantôt d'un César, re- « gorgera de plaisirs et d'honneurs. »

Le même philosophe défendait à ses disciples de manger des fèves; d'où vient qu'Horace les appelle parentes ou alliées de Pythagore : *faba Pythagoræ cognata*[2]. On apporte différentes raisons de cette défense; entre autres, que les fèves[3], par l'enflure qu'elle causent, excitent des vapeurs fort contraires à la tranquillité de l'âme, nécessaire à ceux qui s'appliquent à la recherche de la vérité.

Je ne finirais point, si j'entreprenais de rapporter en détail toutes les merveilles attribuées à Pythagore. Si l'on en croit Porphyre, cet ennemi déclaré du christianisme, et Iamblique, son disciple (car ce sont là les dignes garants qu'on cite de tous ces miracles), Pythagore se faisait entendre et obéir des bêtes mêmes. Il ordonna à une ourse, qui faisait de grands ravages dans la Daunie, de se retirer, et elle disparut. Il défendit à un bœuf, après lui avoir dit un mot à l'oreille, de manger des fèves : onques depuis il n'y toucha. On affirme qu'en un même jour on l'avait vu et entendu disputer dans une assemblée publique en deux villes fort éloignées l'une de l'autre, et situées l'une en Italie, l'autre en Sicile. Il prédisait les tremblements de terre, apaisait les tempêtes, chassait la peste et guérissait des maladies. Sa cuisse d'or ne doit pas être omise. Il la montra à son disciple Abaris, prêtre d'Apollon l'hyperboréen, pour lui prouver qu'il était lui-même cet Apollon; et il l'avait aussi montrée, dit-on, dans une assemblée publique à Crotone. Quelles merveilles le même Iamblique ne rapporte-t-il point de cet Abaris! Porté sur une flèche au travers de l'air comme sur un Pégase, il faisait bien du chemin en peu de temps, sans que ni les rivières, ni les mers, ni les lieux inaccessibles aux autres hommes, pussent ou arrêter ou retarder ses courses. Croirait-on qu'on pût sérieusement, sur le témoignage de tels auteurs, citer comme réels et véritables des miracles et des guérisons opérés par Pythagore? *Credat judæus Apella!* Les gens sensés, même parmi les païens, s'en moquaient ouvertement.

Il est temps de finir son histoire. On rapporte en bien des manières différentes les circonstances de sa mort. Je n'entrerai point dans ce détai. Justin marque qu'il mourut à Métaponte[1], où il s'était retiré, après avoir demeuré vingt ans à Crotone, et que l'admiration qu'on eut pour lui alla si loin, que sa maison fut convertie en un temple, et qu'on l'honora comme un dieu. Il vécut jusqu'à un âge fort avancé.

### EMPÉDOCLE.

Empédocle, philosophe pythagoricien, était d'Agrigente, ville de Sicile. Il florissait dans

[1] Metamorph. lib. 15.

[2] Lib 2, sat. 6.

[3] « Ex quo etiam Pythagoricis interdictum putatur, de « faba vescerentur; quod habet inflationem magnam is « cibus, tranquillitati mentis quærentis vera contra- « riam. » (Cic. *de Divinat.* lib. 1, n. 62.)

[1] Justin. lib. 20, cap. 4.

la 84e olympiade [1]. Il fit plusieurs voyages, comme c'était alors la coutume, pour enrichir son esprit des plus rares connaissances. De retour dans sa patrie, il fréquenta les écoles des pythagoriciens. Quelques-uns le font disciple de Pythagore : mais on croit qu'il lui était postérieur de plusieurs années.

Il s'appliquait non-seulement à composer des ouvrages [2], mais encore à réformer les mœurs de ses concitoyens ; et il ne tint pas à Empédocle qu'il ne fît à Agrigente ce que Pythagore avait fait à Crotone. La ville d'Agrigente était plongée dans le luxe et la débauche. On y comptait, selon Diogène Laërce, huit cent mille habitants : ce qu'il ne faut pas entendre de la ville seule, mais encore de son territoire. J'en ai marqué ailleurs les richesses et l'opulence. Empédocle avait coutume de dire que les Agrigentins se livraient à la bonne chère et au plaisir comme s'ils comptaient mourir le lendemain, et qu'ils s'appliquaient à construire des édifices comme s'ils comptaient ne devoir jamais mourir.

Rien ne fait mieux connaître le luxe et la mollesse des Agrigentins [3], que l'ordre qui fut prescrit à ceux qui étaient commandés la nuit pour défendre la ville contre les attaques des Carthaginois. Cet ordre portait que chaque homme n'aurait pour se coucher qu'une peau de chameau, un pavillon, une couverture de laine, et deux oreillers. Les Agrigentins trouvèrent cette discipline très-dure, et eurent bien de la peine à s'y soumettre. Parmi ces citoyens livrés au luxe il y avait néanmoins d'honnêtes gens qui faisaient un très-bon usage de leurs richesses, comme je l'ai exposé ailleurs.

L'autorité qu'Empédocle [4] s'était acquise à Agrigente ne lui servit qu'à y faire régner, autant qu'il put, la paix et le bon ordre. On lui offrit l'autorité suprême, qu'il refusa constamment. Son principal soin fut de faire cesser les divisions qui régnaient parmi les Agrigentins, et de leur persuader de se regarder tous comme égaux, et comme ne formant tous ensemble qu'une même famille [5]. Il porta ensuite son attention à réprimer l'insolence des principaux de la ville, et à empêcher qu'on ne dissipât le trésor public. Pour lui, il employait ses revenus à marier les filles qui n'avaient point de dot.

Ce fut pour établir [6], autant qu'il lui était possible, l'égalité entre les habitants d'Agrigente, qu'il fit casser le conseil composé de mille citoyens choisis entre les plus riches. Il le rendit triennal, de perpétuel qu'il était ; et fit en sorte qu'on en accordât l'entrée à ceux du peuple, ou au moins à ceux qui étaient dans la disposition de favoriser le gouvernement démocratique.

Lorsque Empédocle allait aux jeux olympiques [1], on ne parlait que de lui. Ses louanges faisaient le sujet ordinaire des conversations. C'était un usage ancien [2] de chanter en public les vers des grands poëtes, comme ceux d'Homère, d'Hésiode, d'Archiloque, de Mimnerme, de Phocylide, et d'autres. On fit cet honneur à ceux d'Empédocle. Le chantre Cléomène chantait aux jeux olympiques ses *Purifications* [4], poëme moral de trois mille vers hexamètres, composé par notre philosophe sur les devoirs de la vie civile, le culte des dieux, et les préceptes de morale. On appelait ainsi ce poëme, parce qu'il contenait des maximes qui enseignaient le moyen de purifier l'âme et de la perfectionner. On croit [5] que les *vers dorés* faisaient partie de ce poëme.

Empédocle était en même temps philosophe [6], poëte, historien, médecin, et même, selon quelques-uns, magicien. Il y a bien de l'apparence que sa magie n'était autre chose que la connaissance profonde qu'il avait acquise de tout ce qu'il y a de plus secret dans la nature. On attribuait à la magie le service important qu'il avait rendu aux Agrigentins, en faisant cesser certains vents réglés, qui par leur souffle violent causaient un grand dommage aux fruits de la terre ; et à ceux de Sélinonte, en les guérissant de la peste causée par la puanteur des eaux d'un fleuve qui passait dans leur ville. Sa

[1] An. M. 3560.
[2] Diog. Laert.
[3] Diod. lib. 13, pag. 205.
[4] Diog. Laert.
[5] Plut. adv. Col. pag. 1126

[1] Diog. Laert.
[2] Ibid.
[3] Athen. lib. 14, pag. 620.
[4] Καθαρμοί
[5] Carm. aur
[6] Ibid.

magie, pour le premier fait, d'avoir bouché une ouverture de montagne d'où sortaient des exhalaisons infectes qu'un vent du midi poussait vers le territoire d'Agrigente; et pour le second fait, d'avoir fait entrer à ses frais dans le fleuve de Sélinonte deux petites rivières qui en adoucirent les eaux, et qui leur ôtèrent leur mauvaise qualité.

Le plus merveilleux effet de la magie d'Empédocle, et qui le fit regarder comme un dieu, est la résurrection prétendue d'une femme d'Agrigente, nommée Panthia. Pline[2] en parle, aussi bien qu'Origène. Hermippus, qui se contente de dire que cette femme, ayant été abandonnée des médecins, et apparemment tenue pour morte, fut guérie par Empédocle, réduit ce miracle à sa juste valeur; et Galien paraît entrer dans ce sentiment.

On dit qu'Empédocle, afin de confirmer les peuples dans l'opinion où ils étaient de sa divinité en disparaissant tout d'un coup[4], alla se précipiter dans le gouffre du mont Etna. Mais cette extravagance a bien l'air d'être de l'invention de ceux qui se sont fait un plaisir, soit de jeter du merveilleux dans la vie de ces philosophes, soit au contraire de les rendre ridicules. Des auteurs plus sensés nous apprennent qu'il se retira dans le Péloponnèse, où il mourut à l'âge de soixante ans, comme le dit Aristote, vers le commencement de la 88e olympiade[6].

### Art. II. — Division de la secte italique en quatre sectes.

La secte italique de Pythagore se divise en quatre autres : celle d'Héraclite, qui porta son nom; l'éléatique, qui eut pour chef Démocrite; la sceptique, dont Pyrrhon fut le fondateur; et l'épicurienne, qu'Epicure établit.

[1] Laert.
[2] Lib. 6, cap. 52. — Lib. 2, contr. Cels.
[3] De Locis affect. lib. 6.
[4] Diog. Laert.
[5] Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit.
(Horat. *de Arte poet.* [v. 465.])
[6] An. M. 3576

### § I. — Secte d'Héraclite.

On sait peu de choses de ce philosophe. Il était d'Ephèse, et vivait vers la 59e olympiade[1]. On dit qu'il n'eut point de maîtres, et qu'il devint savant par ses continuelles méditations.

Entre plusieurs traités qu'il composa, celui de la Nature, qui était un recueil de toute sa philosophie, fut le plus estimé. Darius, roi de Perse, fils d'Hystaspe, ayant vu cet ouvrage, écrivit une lettre fort obligeante à Héraclite pour le prier de venir à sa cour, où sa vertu et sa science seraient plus considérées que dans la Grèce. Le philosophe, peu sensible à des avances si gracieuses et si pleines de bonté, répondit grossièrement qu'il ne voyait parmi les hommes qu'injustice, que fourberie, qu'avarace, qu'ambition; et que, se contentant de peu, comme il faisait, la cour de Perse lui convenait mal. Il n'avait pas tort dans le fond. Il n'est pas étonnant qu'un Grec né libre, ennemi de la hauteur des rois barbares, des servitudes et des vices des courtisans, fasse un grand cas de la pauvreté jointe à l'indépendance, et l'estime infiniment plus que la grande fortune qu'il pouvait attendre d'un monarque vivant au milieu de la pompe, du faste, de la mollesse et des délices, dans une nation la plus décriée pour le luxe. Il aurait pu seulement accompagner son refus de manières plus honnêtes.

C'était un vrai misanthrope. Il n'était content de rien, tout lui déplaisait. Le genre humain[2] lui faisait pitié. Voyant tout le monde se livrer à une joie dont il sentait le faux, il ne paraissait jamais en public sans verser des larmes, ce qui lui fit donner le surnom de *pleureur*. Démocrite, au contraire, qui ne voyait rien de sérieux dans ce qui occupe le plus sérieusement les hommes, ne pouvait s'empêcher de rire[3]. L'un ne trouvait dans la

[1] An. M. 3460. — Laert.
[2] « Heraclitus, quoties prodierat, et tantùm circa se « malè viventium, imò malè pereuntium viderat, fle- « bat, miserebatur omnium, qui sibi læti felicesque oc- « currebant. Democritum contra aiunt nunquam sine risu « in publico fuisse : adeò nihil illi videbatur serium eo- « rum quæ seriò agebantur. » (Senec. *de Irâ*, lib. 2, « cap. 10.)
[3] « Huic omnia, quæ agimus, miseriæ; illi ineptiæ « videbantur. » (Id. *de Tranq. anim.* cap. 15.)

vie que misères, l'autre que niaiseries et bagatelles. Ils avaient tous deux raison dans un certain sens.

Héraclite, ennuyé et fatigué de tout, prit enfin les hommes en si grande aversion, qu'il se retira sur une montagne pour y vivre d'herbes dans la compagnie des bêtes sauvages. Une hydropisie que ce genre de vie lui causa l'ayant obligé de descendre à la ville, il y mourut peu de temps après.

### § II. — Secte de Démocrite.

Démocrite, auteur de cette secte, l'un des plus grands philosophes de l'antiquité, était d'Abdère dans la Thrace[1]. Xerxès, roi de Perse, ayant logé chez le père de Démocrite, lui laissa quelques mages, qui furent les précepteurs de son fils, et qui lui enseignèrent leur prétendue théologie et l'astronomie. Il reçut ensuite les leçons de Leucippe, et apprit de lui le système des atomes et du vide.

L'inclination extraordinaire qu'il eut pour les sciences le porta à voyager dans tous les pays du monde où il espéra de trouver d'habiles gens. Il vit les prêtres d'Égypte : il consulta les Chaldéens et les philosophes persans. On veut même qu'il ait pénétré jusque dans les Indes et dans l'Ethiopie pour conférer avec les gymnosophistes.

Il négligea le soin de ses revenus[2], et laissa ses terres incultes, afin de s'occuper avec moins de distraction à l'étude de la sagesse. On a été jusqu'à dire, mais avec peu de vraisemblance, qu'il s'était crevé les yeux, dans l'espérance de méditer plus profondément, lorsque les objets de la vue ne feraient point diversion aux forces intellectuelles de son âme. C'était s'aveugler en quelque sorte que de s'enfermer dans un tombeau, comme on dit qu'il faisait pour vaquer plus librement à la méditation.

Ce qui paraît plus certain[1], c'est qu'il dépensa pour ses voyages tout son patrimoine, qui montait à plus de cent talents (cent mille écus). A son retour il fut cité en justice pour avoir ainsi dissipé son bien. Les lois du pays portaient que ceux qui auraient dépensé leur patrimoine ne seraient point enterrés dans le tombeau de leur famille. Il plaida lui-même sa cause, et produisit, pour témoin du légitime emploi qu'il avait fait de ses biens, le plus parfait de ses ouvrages dont il fit lecture aux juges. Ils en furent si charmés, que non-seulement ils le renvoyèrent absous, mais ils lui firent rendre, sans doute du trésor commun de la ville, autant de bien qu'il en avait dépensé dans ses voyages, lui érigèrent des statues, et ordonnèrent qu'après sa mort le public prendrait soin de ses funérailles : ce qui fut exécuté. Il voyagea en grand homme, pour s'instruire, et non pour s'enrichir. Il alla chercher jusqu'au fond des Indes les richesses de l'érudition, et ne se soucia guère des trésors qu'il trouvait presque à sa porte dans un pays abondant en mines d'or et d'argent.

Il passa quelque temps à Athènes[2], le centre de toutes les sciences et le domicile des beaux-esprits. Mais, loin de chercher à y faire briller son mérite, et à y faire parade de ses rares connaissances, il affecta d'y demeurer inconnu: circonstance remarquable dans un savant et dans un philosophe!

On rapporte un fait assez singulier, mais fondé uniquement sur des lettres d'Hippocrate que les savants croient être supposées. Les Abdérites, voyant Démocrite leur compatriote ne se soucier de rien, rire et se moquer de tout, dire que l'air était rempli d'images, chercher ce que disent les oiseaux dans leur chant, habiter presque toujours dans des tombeaux, craignirent que la tête ne lui tournât, et qu'il ne devînt entièrement fou, ce qu'ils regardaient comme le plus grand malheur qui pût

[1] Laert.

[2] « Democritus verè falsòve dicitur oculis se privasse, « ut quàm minimè animis a cogitationibus abduceretur. « Patrimonium neglexit, agros deseruit incultos; quid « quærens aliud, nisi beatam vitam? » (*De Finib.* lib. 5, n. 87.)

Miramur, si Democriti pecus edit agellos
Cultaque, dum peregrè est animus sine corpore velox

(Horat. lib. 1, ep. 12.)

[1] Laert. — Athen. lib. 4, pag. 168.

[2] « Veni Athenas, inquit Democritus, neque me quis- « quam ibi agnovit. Constantem hominem et gravem, « qui glorietur a gloriâ se abfuisse! » (*Tusc. Quæst.* lib. 5, n. 104.)

arriver à leur ville. Ils écrivirent donc à Hippocrate, pour le prier de venir voir Démocrite. Le grand intérêt qu'ils prenaient à la santé d'un concitoyen si célèbre leur fait honneur. L'illustre médecin qu'ils avaient fait venir, ayant eu quelques conversations avec le prétendu malade, en jugea bien différemment d'eux, et dissipa toutes leurs craintes en déclarant qu'il n'avait point connu d'homme plus sage ni plus sensé que ce philosophe. Diogène Laërce fait aussi mention de ce voyage d'Hippocrate à Abdère.

On ne trouve rien de certain ni sur le temps de sa naissance, ni sur le temps de sa mort. Diodore de Sicile le fait mourir âgé de quatre-vingt-dix ans, la première année de la 90e olympiade [1].

Démocrite était un beau génie [1], un esprit vaste, étendu, pénétrant, et qui s'appliqua à toutes les plus rares connaissances. La physique, la morale, les mathématiques, les belles-lettres, les beaux-arts, se trouvèrent dans la sphère de son activité.

On dit qu'ayant prévu qu'une certaine année serait mauvaise pour les oliviers, il acheta à vil prix une grande quantité d'huile et y fit un gain immense. On s'étonnait avec raison qu'un homme qui n'avait jamais paru se soucier que de l'étude [3], et qui avait toujours fait tant de cas de la pauvreté, se fût jeté tout d'un coup dans le commerce, et eût songé à amasser de si grands biens. Il expliqua bientôt lui-même ce mystère, en restituant à tous les marchands dont il avait acheté l'huile, et qui étaient au désespoir du mauvais marché qu'ils avaient fait, tout ce qu'il avait gagné dessus, et se contentant de faire connaître qu'il ne tenait qu'à lui de devenir riche. On raconte une histoire pareille de Thalès.

Epicure est redevable à Démocrite de presque tout son système; et, pour rendre l'élégante expression latine [4], c'est des sources de ce dernier que coulent les eaux dont Epicure arrose ses jardins. Celui-ci se fit tort en n'avouant pas les obligations qu'il avait à Démocrite, et en le traitant de rêveur. Nous exposerons dans la suite ses sentiments sur le souverain bien de l'homme, sur le monde, sur la nature des dieux.

C'est aussi Démocrite [1] qui a fourni aux pyrrhoniens tout ce qu'ils ont dit contre le témoignage des sens : car, outre qu'il avait accoutumé de dire que la vérité était cachée au fond d'un puits, il soutenait qu'il n'y avait rien de réel que les atomes et le vide, et que tout le reste ne consistait qu'en opinion et en apparences.

On prétend que Platon [2] était ennemi de Démocrite. Il avait ramassé avec soin tous ses livres, et allait les jeter au feu, lorsque deux philosophes pythagoriciens lui représentèrent que cela ne servirait de rien, parce que plusieurs personnes s'en étaient déjà pourvues. La haine de Platon envers Démocrite a paru, en ce qu'ayant fait mention de presque tous les anciens philosophes, il ne l'a jamais cité, non pas même dans les endroits où il s'agissait de le réfuter.

### § III. — Secte appelée sceptique, ou pyrrhonienne.

Pyrrhon, natif d'Elide au Péloponnèse, fut disciple d'Anaxarque, et l'accompagna jusqu'aux Indes. Ce fut sans doute à la suite d'Alexandre-le-Grand, d'où l'on peut connaître en quel temps il a fleuri. Il avait exercé le métier de peintre avant que de s'attacher à la philosophie.

Ses sentiments ne différaient guère des opinions d'Arcésilas, et se terminaient à l'incompréhensibilité de toutes choses. Il trouvait partout, et des raisons d'affirmer, et des raisons de nier : et c'est pour cela qu'il retenait son consentement après avoir bien examiné le pour et le contre, sans conclure autre chose, sinon qu'il ne voyait encore rien de clair et de certain, *non liquet*, et que la matière dont il

[1] An. M. 3584.

[2] Laert.

[3] « Mirantibus qui paupertatem et quietem doctrinarum ei sciebant imprimis cordi esse. Atque, ut apparuit causa, et ingens divitiarum cursus, restituisse mercedem (ou *plutôt* mercem) auxiæ et avidæ dominorum pœnitentiæ, contentum ita probasse, opes sibi in facili, quum vellet, fore. » (Plin. lib. 18, cap. 28.)

[4] « Democritus vir magnus in primis, cujus fontibus « Epicurus hortulos suos irrigavit. » (*De Nat. Deor.* lib. 1, n. 121.)

[1] Laert.

[2] Ibid.

était question avait besoin d'être encore approfondie. Il paraissait donc toute sa vie chercher la vérité; mais il se ménageait toujours des ressources pour ne pas tomber d'accord qu'elle se fût montrée à lui : c'est-à-dire qu'en effet il ne voulait pas la trouver, et qu'il cachait cette affreuse disposition sous le spécieux dehors de la recherche et de l'examen.

Quoiqu'il ne soit pas l'inventeur de cette méthode de philosopher, elle ne laisse pas de porter son nom : l'art de disputer sur toutes choses, sans prendre jamais d'autre parti que de suspendre son jugement, s'appelle *pyrrhonisme*. Les disciples de Pyrrhon s'appelaient aussi *sceptiques*[1], d'un mot grec qui signifie *considérer*, *examiner*, parce que c'était là où se terminait tout leur travail.

L'indifférence de Pyrrhon est étonnante; et, si tout ce que Diogène de Laërce[2] en rapporte est vrai, elle allait jusqu'à la folie. Cet historien dit qu'il ne préférait rien à rien, qu'un chariot et un précipice ne l'obligeaient point à faire un pas en arrière ou à côté, et que ses amis qui le suivaient lui sauvèrent fort souvent la vie[3]. Cependant un jour il prit la fuite pour se garantir d'un chien qui le poursuivait; et comme on le raillait sur cette crainte contraire à ses principes et indigne d'un philosophe : *Il est difficile*, répondit-il, *de dépouiller entièrement l'homme.*

Anaxarque son maître étant tombé dans un fossé[4], il passa outre sans daigner lui tendre la main. Loin qu'Anaxarque lui en sût mauvais gré, il blâma ceux qui reprochaient à Pyrrhon une dureté si inhumaine, et loua son disciple de cet esprit indifférent et qui n'aimait rien. Que deviendrait la société et le commerce de la vie avec de tels philosophes?

Pyrrhon soutenait qu'il n'importe pas plus de vivre que de mourir, ou de mourir que de vivre[5]. *Pourquoi donc ne mourez-vous pas?* lui demanda-t-on. *C'est à cause de cela même*, répondit-il, *parce que la vie et la mort sont également indifférentes.*

[1] Σκέπτομαι.
[2] Laert.
[3] Aristocles, apud Euseb. Præp. evang. lib. 14, cap. 18.
[4] Laert.
[5] Stobæus, sermone 118.

Il enseignait ce dogme abominable[1] et qui ouvre la porte à tous les crimes : que l'honneur et l'infamie des actions, leur justice et leur injustice dépendaient uniquement des lois humaines et de la coutume; en un mot, qu'il n'y avait rien en soi-même d'honnête et de honteux, de juste et d'injuste.

Sa patrie le considéra extrêmement[2], lui conféra la dignité de pontife, et, en sa faveur, accorda une exemption de tributs à tous les philosophes : conduite bien singulière à l'égard d'un homme que l'on comblait d'honneurs, pendant qu'il ne lui était dû qu'un profond mépris.

### § IV. — Secte épicurienne.

Épicure, l'un des plus grands philosophes de son siècle[3], naquit à Gargettium dans l'Attique, la troisième année de la 109e olympiade[4]. Son père Néoclès, et sa mère Chérestrata, furent du nombre des habitants de l'Attique que les Athéniens envoyèrent dans l'île de Samos. C'est ce qui fit qu'Epicure passa dans cette île les années de son enfance.

Il ne revint à Athènes qu'à l'âge de dix-huit ans[5]. Ce ne fut pas pour s'y fixer : car quelques années après il alla trouver son père qui demeurait à Colophon; et depuis il séjourna en différents endroits. Ce ne fut qu'environ à l'âge de trente-six ans qu'il s'établit pour toujours à Athènes[6].

Il y érigea une école dans un beau jardin qu'il avait acheté. Une foule incroyable d'auditeurs vint bientôt de toutes les villes de la Grèce, de l'Asie, et de l'Egypte même, pour recevoir ses leçons. Si l'on en croit le Torquatus de Cicéron[7] ardent défenseur de la secte épicurienne, les disciples d'Epicure vivaient en commun avec leur maître dans une union parfaite. Et au lieu que, dans toute l'antiquité, à peine comptait-on pendant plusieurs siècles trois couples de vrais amis, Epicure[8]

[1] Laert.
[2] Ibid.
[3] Ibid.
[4] An M. 3662.
[5] Laert.
[6] An. M. 3699.
[7] De Finib. lib. 1, n. 65.
[8] Eus. Præp. evang. lib 14, cap. 5.

avait su en réunir des troupes nombreuses dans une assez petite maison [1]. Le philosophe Numénius, qui vivait dans le second siècle, remarque qu'à travers les discordes et les divisions qui régnaient dans chacune des autres sectes, l'union des disciples d'Epicure s'était conservée jusqu'à son temps. Son école ne se divisa jamais : on y suivit toujours sa doctrine comme un oracle. Son jour natal [2] était encore solennisé du temps de Pline le naturaliste, c'est-à-dire plus de quatre cents ans après sa mort : on fêtait même le mois entier de sa naissance. Son portrait se trouvait partout.

Epicure composa un grand nombre de livres; on les fait monter à plus de trois cents : et il se piquait de n'y rien citer, et de tirer tout de son propre fonds. Quoiqu'il ne nous en reste aucun, il n'y a point d'ancien philosophe dont les sentiments soient plus connus que les siens. On en est surtout redevable, sans parler de Cicéron dans ses œuvres philosophiques, au poëte Lucrèce et à Diogène Laërce. Le savant Gassendi a ramassé avec beaucoup d'exactitude tout ce qui se trouve sur la doctrine et sur la personne d'Epicure dans les anciens livres.

Il mit dans une extrême réputation le système des atomes. Nous verrons qu'il n'en était pas l'inventeur, mais qu'il y changea seulement quelque chose. Son dogme sur le souverain bonheur de l'homme, qu'il met dans le plaisir, contribua beaucoup à décrier sa secte, et à la faire valoir : il en sera aussi parlé dans la suite, comme de ses sentiments sur la nature des dieux, sur la providence, et sur le destin.

L'éloge que fait d'Epicure Lucrèce, son fidèle interprète, nous marque ce qu'on doit penser du système de ce philosophe. Il le représente comme le premier des humains qui ait eu le courage de s'élever contre les préjugés qui aveuglaient l'univers, et de secouer le joug de la religion, qui, jusqu'à lui, avait tenu tous les hommes asservis sous son empire, et cela sans être arrêté ni par le respect pour les dieux, ni par la crainte du tonnerre, ni par aucun autre motif.

Humana ante oculos fœdè quum vita jaceret
In terris oppressa gravi sub religione ....
Primùm graius homo mortales tollere contrà
Est oculos ausus, primusque obsistere contrà :
Quem nec fama deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit cœlum.

On loue Epicure [1] de n'avoir jamais varié dans le zèle pour le bien de sa patrie. Il n'en sortit point dans le temps que Démétrius Poliorcète assiégeait Athènes [2], et voulut avoir sa part des maux qu'elle souffrait. Il se nourrit de fèves et en nourrit ses disciples. Il souhaitait de bons souverains, et se soumettait à ceux qui gouvernaient mal : maxime importante, et qui est le fondement de la tranquillité des états. Tacite l'exprime en ces termes [3] : *bonos imperatores voto expetere, qualescumque tolerare.* « Faire des vœux pour avoir de bons empe- « reurs, les tolérer quels qu'ils soient. »

Epicure mourut dans les douleurs d'une rétention d'urine, qu'il supporta avec une patience et une constance extraordinaire, la seconde année de la 127e olympiade [4]. Il commençait d'entrer dans sa soixante-douzième année.

### RÉFLEXION GÉNÉRALE SUR LES SECTES DES PHILOSOPHES.

J'ai tâché d'exposer le plus clairement qu'il m'a été possible l'histoire des différentes sectes des philosophes païens. Avant que de quitter cette matière, et d'exposer les divers sentiments de ces sectes, je crois devoir avertir par avance le lecteur qu'il serait trompé s'il s'attendait à voir un grand changement, une grande réforme dans les mœurs des hommes par les différentes instructions de tous ces philosophes. La sagesse dont se vantaient les plus éclairés parmi tant de sectes qui partageaient l'univers, n'a pu finir aucune question, et a multiplié les erreurs. Toute la philosophie humaine n'a prétendu instruire les hommes qu'à marcher d'une manière digne de l'homme, parce qu'elle n'a reconnu dans les hommes que des qualités humaines, et qu'elle ne les a destinés qu'à la

[1] « Epicurus unâ in domo, et eâ quidem angustâ « quàm magnos, quantâque amoris conspiratione con- « sentientes tenuit amicorum greges ! » (Cic.)
[2] Plin. lib. 34, cap. 9.

[1] Laert.
[2] Plut. in Demetr. pag. 905.
[3] Tacit. Hist. lib. 4, cap. 8.
[4] An. M. 3733

jouissance des biens humains. Et ses instructions ne sont pas inutiles en ce point, qu'elles détournent au moins les hommes de la vie brutale qui déshonore l'excellence de la nature humaine, et qui leur fait chercher leur bonheur dans la plus vile portion de leur être, c'est-à-dire, dans le corps. Mais toute cette réforme se réduit à bien peu de choses. Quel progrès ont fait les sectes des philosophes, quoique revêtues de tant d'éloquence, et soutenues de tant de subtilité? Elles ont laissé les hommes dans l'état où elles les ont trouvés; dans les mêmes perplexités, les mêmes préventions, le même aveuglement.

Et comment auraient-elles pu travailler à la réforme du cœur humain, ne sachant ni en quoi il était déréglé, ni quelle était la source de son déréglement? Sans la révélation du péché d'Adam [1], que connaissait-on de l'homme et de son véritable état? Depuis sa chute, il est plein de contrariétés étonnantes. Il retient de sa première origine des sentiments de grandeur et d'élévation, que sa dégradation et sa bassesse n'ont pu étouffer. Il veut tout, il aspire à tout. Son désir pour la gloire, pour l'immortalité, pour un bonheur qui renferme tous les biens, est infini. Et, d'un autre côté, il s'amuse à tout : un néant l'occupe, un néant l'afflige ou le console. Il est un enfant en mille occasions; faible, découragé, abattu : sans parler de ses vices et de ses passions, qui le déshonorent et l'avilissent, et qui le rendent quelquefois inférieur aux bêtes, dont il est plus voisin que de l'homme par ses indignes inclinations.

L'ignorance de ces deux états a jeté les philosophes dans deux excès également absurdes [1]. Les stoïciens, qui s'étaient fait une idole de leur sagesse chimérique, inspiraient à l'homme des sentiments d'une grandeur pure ; ce n'est pas là son état. Les épicuriens, qui l'avaient dégradé en le réduisant à la matière, lui inspiraient des sentiments de bassesse pure: et c'est aussi peu son état. La philosophie n'était point capable de discerner des choses si voisines, et en même temps si éloignées : si voisines, puisque l'état de l'homme les réunit; et si éloignées, puisqu'elles appartiennent par leur nature à des états totalement différents. Un tel discernement n'a point été fait avant Jésus-Christ, ou indépendamment de Jésus-Christ. L'homme ne s'est point connu, et n'a pu se connaître avant lui. Il s'est ou trop élevé, ou trop abaissé. Ses maîtres l'ont toujours trompé, ou en flattant un orgueil qu'il fallait abattre, ou en ajoutant à une bassesse qu'il fallait relever. Je comprends par là combien la révélation m'était nécessaire, et combien le don de la foi me doit paraître précieux.

Il est vrai que la manière dont le péché d'Adam a passé jusqu'à moi est couverte d'obscurité. Mais de ce seul point que cachent les ténèbres vient la lumière qui éclaircit tout, et dissipe toutes mes difficultés. Je n'ai donc garde de refuser de croire une seule chose, dont la foi est récompensée par l'intelligence de tant d'autres : et j'aime mieux soumettre ma raison à un seul article qu'elle ne comprend pas, mais qui est révélé, que de la révolter sur une infinité d'autres qu'elle comprend aussi peu, et dont la révélation divine ne lui interdit pas l'examen, et n'aplanit pas les difficultés.

[1] M. du Guet, J. C. crucifié, tom. I, chap. 5, d'après M. Pascal.

[1] Principes de la Foi, tom. I, cap. 9.

# DEUXIÈME PARTIE.

## HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

### AVANT-PROPOS.

J'entends par histoire de la philosophie l'histoire des dogmes qu'enseignait chaque secte des anciens philosophes.

La philosophie, chez les anciens, contenait trois parties: la dialectique ou logique, qui dirige les opérations de l'esprit, et s'applique à former le raisonnement; la physique (sous laquelle était aussi renfermée la métaphysique), qui considère la formation du monde, les effets de la nature, l'existence et les attributs de la Divinité, la nature de l'âme; enfin la morale, qui règle les mœurs et traite des devoirs de la vie.

Voilà une ample matière: on n'attend pas de moi que je la traite à fond. J'ai déjà déclaré plus d'une fois que je n'écrivais point pour les savants. On entend tous les jours parler, et plusieurs livres font souvent mention de stoïciens, de péripatéticiens, d'épicuriens: j'ai cru qu'il était à propos de mettre le commun des hommes au fait des principales questions agitées parmi ces philosophes, mais sans entrer dans un détail exact de leurs disputes, qui souvent sont très-épineuses et très-désagréables.

Avant que d'entrer en matière, je ne puis m'empêcher de faire observer le merveilleux goût qui régnait dans l'antiquité parmi les personnes les plus considérables par rapport à toutes les sciences, et en particulier par rapport à l'étude de la philosophie. Je ne parle pas seulement des Grecs: nous avons vu dans quelle estime étaient à la cour de Crésus ces fameux sages de la Grèce; le cas et l'usage que Périclès faisait des leçons d'Anaxagore; avec quel empressement les plus illustres citoyens d'Athènes recherchaient les conversations de Socrate; quel dévouement Dion, malgré les attraits d'une cour livrée au plaisir, fit paraître pour Platon; quel goût inspira Aristote à Alexandre-le-Grand son élève, pour les connaissances même les plus abstraites; enfin combien Pythagore et ses disciples furent considérés par les princes de cette partie de l'Italie qui fut appelée *la Grande-Grèce*.

Les Romains, à cet égard, ne le cédèrent point aux Grecs, depuis qu'une fois la connaissance et le goût des beaux-arts se furent introduits parmi eux. Paul Emile, après la conquête de la Macédoine, regarda comme un des plus doux fruits de sa victoire, de faire venir de la Grèce à Rome un philosophe pour instruire ses enfants qui étaient déja dans le service, et pour l'entretenir lui-même dans ses heures de loisir. Scipion l'Africain, qui détruisit Carthage et Numance[1], ces deux redoutables rivales de Rome, sut, au milieu des plus importantes occupations, tant en guerre qu'en paix[2], se procurer des moments de repos et de retraite pour jouir de la conversation de Polybe et du philosophe Panétius, qu'il avait toujours avec lui. Lélius, ce modèle de vertu, plus respectable par sa douce sagesse que par ses dignités, l'ami intime de Scipion, partageait avec lui le plaisir de ces savants et agréables entretiens. L'amitié de ces deux grands hommes pour Panétius allait jusqu'à la familiarité[3]; et Cicéron dit que ce philosophe

[1] « Africanus duos terrores imperii romani, Carthagi« nem Numantiamque deleverat. » (*Pro Mur.* n. 58.)

[2] « Ille, requiescens a reipublicæ pulcherrimis mune« ribus, otium sibi sumebat aliquando, et a cœtu homi« num frequentiâque interdùm, tanquam in portum, se « in solitudinem recipiebat. » (*De Offic.* lib. 4, n. 2.)

« Scipio tam elegans liberalium studiorum omnis« que doctrinæ et auctor et admirator fuit, ut Polybium « Panætiumque, præcellentes ingenio viros, domi mili« tiæque semper secum habuerit. » (Vel. Paterc. lib. 1, cap. 13.)

[3] « Homo imprimis ingenuus et gravis, dignus illâ « familiaritate Scipionis et Lælii, Panætius. » (*De Finib.* lib. 4, n. 23.)

en était bien digne. Quels honneurs Pompée ne rendit-il point à Posidonius, étant allé exprès à Rhodes, au retour de ses glorieuses campagnes contre Mithridate, pour voir et entendre ce philosophe! Lucullus, dans le temps même de ses campagnes[1], où un général peut à peine respirer, trouvait pourtant des moments de loisir pour satisfaire le goût qu'il avait pour les belles-lettres, et en particulier pour la philosophie, et pour entendre le philosophe Antiochus, qui était le compagnon de tous ses voyages.

M. l'abbé Gédoyn fait remarquer[2], au sujet d'une lettre de Denys d'Halicarnasse à Pompée, l'usage que les grands hommes de la république romaine savaient faire de leur loisir. L'excellente éducation, dit-il, que recevaient les Romains les rendait savants presque dès l'enfance. On les instruisait à fond dans leur langue et dans la langue grecque: ces deux langues, qui étaient vivantes, leur coûtaient peu à apprendre. On leur inspirait de bonne heure du goût pour les excellents écrivains. Ce goût, versé, s'il faut ainsi dire, dans des âmes tendres, se fortifiait avec l'âge, et les portait à rechercher la société des savants, dont la conversation pût suppléer aux lectures que les affaires leur dérobaient. De là il arrivait que les Romains, ayant tous l'esprit cultivé par les lettres, vivaient entre eux dans un commerce continuel d'érudition. Et quelle devait être la conversation d'un grand nombre de Romains lorsqu'ils venaient à se trouver ensemble! Hortensius, Cicéron, Cotta, César, Pompée, Caton, Brutus, Atticus, Catulus, Lucullus, Varron, et plusieurs autres.

Mais jamais personne n'a porté plus loin le goût et l'ardeur, surtout pour la philosophie, que Cicéron. On a peine à comprendre comment un homme autant occupé qu'il l'était, et par les soins de la plaidoirie, et par les affaires de l'état, a pu trouver du temps pour approfondir, comme il avait fait, toutes les questions agitées pour lors parmi les philosophes[1]. C'est que, comme il le dit lui-même par rapport aux belles-lettres, le temps que les autres donnaient à la promenade, au plaisir, aux spectacles, au jeu, il l'employait ou dans le cabinet, ou dans les entretiens familiers avec des amis de même goût que lui. Il était convaincu qu'une telle étude et une telle récréation convenaient parfaitement à des sénateurs et à des hommes d'état[2], pourvu qu'elles ne leur fissent rien retrancher de ce qu'ils doivent au public. Aimerait-on mieux, dit-il, que leurs entrevues fussent muettes en quelque sorte, ou qu'elles ne roulassent que sur des bagatelles et sur des affaires de néant?

Les livres philosophiques qu'il nous a laissés, qui ne sont pas la partie de ses ouvrages la moins estimable, marquent jusqu'où, dans ce genre, il avait porté son application. Sans parler de tout le reste, il y donne d'excellentes règles pour ceux qui écrivent sur des matières contestées, et qui entreprennent de réfuter leurs adversaires. Il veut qu'on ne s'engage dans les disputes que par un pur amour de la vérité[3], sans prévention, et sans désir de montrer de l'esprit ou de faire prévaloir ses sentiments. Il en écarte toute passion, toute colère, tout emportement, toute médisance, et toute injure. *Nous sommes*[4], dit-il en parlant de lui-même, *préparés à réfuter nos*

[1] « Majore studio Lucullus quum omni litterarum genere, tum philosophiæ deditus fuit, quàm qui illum « ignorabant, arbitrabantur. Nec verò in eumte ætate solùm, « sed et quæstor aliquot annos, et in ipso bello; in quo « ita magna rei militaris esse occupatio solet, ut non « multum imperatori sub ipsis pellibus otii relinquatur... « Antiochum secum habuit. » (*Acad. Quæst.* lib. 4, n. 4.)

[2] Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. V, pag. 126.

[1] Pro Arch. poet. n. 13.

[2] « Si quodam in libro verè est a nobis philosophia « laudata, profectò ejus tractatio optimo atque amplis- « simo quoque dignissima est: nec quidquam aliud vi- « tandum est nobis, quos populus romanus hoc in gradu « collocavit, nisi ne quid privatis studiis de operâ publicâ « detrahamus. . Quasi verò clarorum virorum aut taci- « tos congressus esse oporteat, aut iniceros sermones, « aut rerum colloquia leviorum. » (*Acad. Quæst.* lib. 4, n. 8.)

[3] « Ego, si ostentatione aliquâ inductus, aut studio « certandi, ad hanc potissimùm philosophiam me appli- « cavi, non modò stultitiam meam, sed etiam mores et « naturam contemnendam puto. » (Ibid. n. 65.)

« Disserentium inter se reprehensiones non sunt « vituperandæ. Maledicta, contumeliæ, tum iracundiæ, « contentiones, concertationesque in disputando perti- « naces, indignæ mihi philosophiâ videri solent. » (*De Finib.* lib. 1, n. 27.)

[4] « Nos et refellere sine pertinaciâ, et refelli sine ira- « cundiâ parati sumus. » (*Tusc. Quæst.* lib. 2. n. 5.)

*adversaires sans opiniâtreté et à souffrir sans ressentiment qu'on nous réfute.*

Que ce caractère est aimable ! Qu'il est beau de chercher dans les disputes, non à vaincre ses adversaires, mais seulement à faire triompher la vérité ! Quel avantage l'amour-propre même, s'il était permis de l'écouter, ne trouverait-il point dans une telle conduite, à laquelle il n'est pas possible de refuser son estime, qui ajoute une nouvelle force aux raisons, qui, en gagnant les cœurs, prépare les esprits à la conviction, et qui, par des manières douces et modestes, ôte à l'aveu mortifiant de s'être trompé cette peine secrète qu'une mauvaise honte y attache presque toujours! Quand est-ce que ce goût pour l'étude et cette sage modération dans les disputes revivront parmi nous ?

Il faut pourtant l'avouer à l'honneur de notre siècle, nous avons des personnes d'un rare mérite qui se distinguent particulièrement par ces deux qualités. Je ne parlerai ici que de M. le président Bouhier. Ses savantes remarques sur le texte de plusieurs livres de Cicéron suffiraient seules pour montrer jusqu'où cet illustre magistrat a porté l'étendue de ses connaissances. « Peut-être », dit fort à propos M. l'abbé d'Olivet dans une préface qui est à la tête de la nouvelle édition des Tusculanes, traduites, partie par M. le président Bouhier, partie par M. l'abbé d'Olivet, avec un succès qui fait également honneur à l'un et à l'autre, « peut-être que l'exemple « d'un homme de son rang et de son mérite « réveillera en France le goût de la critique, « goût autrefois si commun, que le célèbre « Lambin, lorsqu'il travailla sur Cicéron, « trouva du secours dans les plus grands per- « sonnages de son temps : car, pour dire ceci « en passant, la liste qu'il nous en a laissée, « et qu'on peut voir à la suite de sa préface, « prouve que ce même Cicéron, qui, de nos « jours, est relégué dans les colléges, faisait « il y a deux cents ans les délices de tout ce « qu'il y avait de plus considérable et dans la « robe et dans le clergé. »

Mais j'admire encore plus le caractère de modestie et de sagesse, qui règne dans les écrits de M. le président Bouhier, que sa vaste érudition. M. Davies avait fait en Angleterre des observations sur le même texte de Cicéron que lui. *La carrière*, dit le magistrat, *que nous courons l'un et l'autre dans cette espèce d'amusement littéraire ne ressemble point à celles où les rivaux ne doivent aspirer qu'à l'honneur de vaincre. La vraie gloire des critiques consiste à chercher la vérité, et à rendre justice à qui l'a trouvée. J'ai donc été charmé de la rendre au savant Anglais.* Il le remercie même des lumières qu'il lui a données sur quelques méprises. Quelle comparaison entre un caractère si modéré et si raisonnable, et la vivacité de ces auteurs jaloux de leur réputation jusqu'à ne pouvoir souffrir la plus légère critique.

Je reviens à mon sujet. La division de la philosophie en trois parties, la dialectique, la morale, et la physique, me fournit celle que je dois suivre dans ce petit traité.

## CHAPITRE I.

### SENTIMENT DES ANCIENS PHILOSOPHES SUR LA DIALECTIQUE.

La dialectique, ou la logique, est la science qui donne des règles pour diriger les opérations de notre esprit dans la recherche du vrai, et pour nous apprendre à le discerner du faux [1]. J'ai marqué assez au long, dans le second tome du Traité des Etudes, de quelle utilité était cette partie de la philosophie, et l'usage qu'il en fallait faire.

Aristote est, parmi les anciens, le plus excellent auteur pour la dialectique. Outre plusieurs autres ouvrages, nous avons de lui quatre livres de *l'Analyse*, où il établit tous les principes du raisonnement. « Ce génie, » dit le P. Rapin, dans la comparaison qu'il fait d'Aristote et de Platon, « ce génie si plein de « raison et d'intelligence, approfondit telle- « ment l'abîme de l'esprit humain, qu'il en « pénétra tous les ressorts par la distinction « exacte qu'il fit de ses opérations. On n'avait

1 « Dialectica veri et falsi quasi disceptatrix et judex. » (Cic. *Acad Quæst.* lib. 4, n. 91.)

« point encore soudé ce vaste fond des pen-
« sées de l'homme pour en connaître la pro-
« fondeur : Aristote fut le premier qui décou-
« vrit cette nouvelle voie pour parvenir à la
« science par l'évidence de la démonstration,
« et pour aller géométriquement à la démon-
« stration par l'infaillibilité du syllogisme,
« l'ouvrage le plus accompli et l'effort le plus
« grand de l'esprit humain. »

Cet éloge est grand et ne laisse rien à désirer; mais on ne peut disputer à Aristote la gloire d'avoir porté fort loin la force du raisonnement, et d'en avoir démêlé avec beaucoup de subtilité et de discernement les règles et les principes.

Cicéron paraît reconnaître ce philosophe pour l'auteur et l'inventeur de la dialectique[1] : lui-même en fait honneur à Zénon d'Élée, au rapport de Diogène Laërce[2]. On croit donc que Zénon fut le premier qui trouva cette suite naturelle de principes et de conséquences dont il forma un art, qui jusque-là n'avait eu rien de fixe ni de réglé. Mais Aristote sans doute enchérit beaucoup sur lui.

Cette étude faisait la principale occupation des stoïciens[3], qui reconnaissaient pour chef un autre Zénon. Ils se piquaient d'exceller dans cette partie de la philosophie. En effet, leur manière de raisonner était vive, pressante, serrée, propre à éblouir et à embarrasser leurs adversaires, mais obscure, sèche, dénuée de tout ornement; et souvent elle dégénérait en minuties, en sophismes, en arguments captieux et entortillés[4], pour me servir du terme de Cicéron.

Quoique la question, s'il y a quelque chose de certain dans nos connaissances, ne dût être regardée que comme une question préliminaire à la dialectique, elle en faisait pourtant le principal objet; et c'est sur quoi les philosophes disputaient avec le plus de vivacité. La différence de sentiments sur ce sujet consistait en ce que les uns croyaient qu'on pouvait avoir des connaissances sûres et porter des jugements certains, et que les autres au contraire prétendaient qu'on ne pouvait rien connaître certainement, ni par conséquent rien affirmer de positif.

La manière de disputer dont avait usé Socrate[1] pouvait bien avoir donné lieu à cette dernière méthode de philosopher. On sait qu'il ne disait jamais son sentiment, qu'il se contentait de réfuter celui des autres sans rien affirmer positivement, et qu'il déclarait ne savoir autre chose sinon qu'il ne savait rien, et c'était même pour cela qu'il croyait mériter l'éloge qu'Apollon lui avait donné d'être le plus sage des hommes. Plusieurs croient que Platon suivit la même méthode, mais on n'en convient pas.

Ce qui n'est point douteux[2], c'est que les deux plus célèbres disciples de Platon, Speusippe, son neveu, et Aristote, qui formèrent deux fameuses écoles, le premier celle des académiciens, l'autre celle des péripatéticiens, abandonnèrent la coutume qu'avait Socrate de ne parler jamais qu'en doutant, et de ne rien affirmer; et que, réduisant la manière de traiter les questions à de certaines règles et à une certaine méthode, ils en firent un art, une science connue sous le nom de *dialectique*, qui fait une des trois parties de la philosophie. Ces deux écoles portaient un nom différent, mais dans le fond avaient les mêmes principes à peu de chose près. Nous les confondrons pour l'ordinaire sous le nom d'*ancienne académie*.

Le sentiment de l'ancienne académie était que, quoique nos connaissances prissent leur origine dans le sens, ce n'étaient pas les sens qui jugeaient de la vérité, mais l'esprit, qui seul méritait d'être cru, parce qu'il est le seul qui voie les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, c'est-à-dire qui voie ce que Platon appelle les idées, lesquelles subsistent toujours dans le même état, et ne souffrent aucun changement.

Zénon[3], le chef des stoïciens, qui était de Citium, petite ville de Cypre, accordait quel-

[1] « Aristoteles utriusque partis dialecticæ princeps. » (*Topic.* n. 6.)

[2] In Zenone.

[3] « Stoicorum in dialecticis omnis cura consumitur. » (*Brut.* n. 118.)

[4] « Contortulis quibusdam ac minutis conclusiuncu-
« lis... effici voluit non esse malum dolorem. » (*Tusc. Quæst.* lib. 2, n. 42.)

[1] Ac. Quæst. lib. 1, n. 15.

[2] Ibid. n. 17.

[3] Ac. Quæst. lib. 1. n. 30.

que chose de plus au témoignage des sens, qu'il prétendait être certain et évident[1], mais en supposant certaines conditions, savoir, qu'ils fussent sains et en bon état, et qu'il n'y eût aucun obstacle qui en pût empêcher l'effet.

Épicure allait encore plus loin. Il donnait une telle certitude au rapport des sens, qu'il les regardait comme une règle infaillible de vérité[2]; en sorte qu'il enseignait que les objets étaient précisément tels qu'ils nous paraissent; que le soleil, par exemple, et les étoiles fixes n'avaient pas réellement plus de grandeur qu'ils ne paraissent en avoir à nos yeux. Il admettait un autre moyen de discerner la vérité : c'est l'idée que nous avons des choses, sans laquelle nous ne pouvons former aucune question, ni porter aucun jugement. *Antecepta*[3] *animo quædam informatio, sine quâ nec intelligi quicquam, nec disputari potest.*

Zénon employait le même principe, et insistait particulièrement sur les idées claires, évidentes et certaines que nous avons naturellement de certains principes par rapport aux mœurs et à la conduite de la vie. « L'homme « de bien[4], dit-il, est déterminé à tout souffrir « et à se laisser déchirer par les plus cruels « tourments, plutôt que de manquer à son « devoir et que de trahir la fidélité qu'il doit « à sa patrie. Je demande pourquoi il s'im- « pose à lui-même une loi si dure et si con- « traire en apparence à ses intérêts, et s'il est « possible qu'il prenne une telle résolution, s'il « n'a dans l'esprit une idée claire et distincte « de la justice et de la fidélité, qui lui mon- « tre évidemment qu'il doit s'exposer à tous « les supplices plutôt que de rien faire qui soit « contraire à la justice et à la fidélité. »

Ce raisonnement, que Zénon fonde sur la certitude des idées claires et évidentes, montre la fausseté du principe reçu communément dans l'école des péripatéticiens, *que toutes nos idées viennent de nos sens*[1]: car, comme le remarque la Logique de Port-Royal, il n'y a rien que nous concevions plus distinctement que notre pensée même, ni de proposition qui nous puisse être plus claire que celle-là, *Je pense, donc je suis.* Or nous ne pourrions avoir aucune certitude de cette proposition, si nous ne concevions distinctement ce que c'est que qu'*être*, et ce que c'est que *penser;* et il ne faut point demander que nous expliquions ces termes, parce qu'ils sont du nombre de ceux qui sont si bien entendus par tout le monde, qu'on les obscurcirait en voulant les expliquer. Si on ne peut nier que nous n'ayons en nous les idées de l'être et de la pensée, qu'on nous dise par quels sens elles sont entrées dans notre esprit. Il faut donc convenir qu'elles ne tirent en aucune sorte leur origine des sens.

Zénon montrait encore le faux[2], et même le ridicule du sentiment des académiciens par une autre réflexion. Dans la conduite commune de la vie, il est impossible, disait-il, de prendre un parti fixe, et de se déterminer à rien, si l'on n'a dans l'esprit un principe fixe et assuré, qui nous détermine à prendre un parti plutôt qu'un autre. Ainsi l'on demeurera toujours dans l'incertitude et dans l'inaction.

Les sectateurs de l'ancienne académie et du portique convenaient donc ensemble, en ce que les uns et les autres soutenaient, quoique sur différents principes, qu'il y avait des moyens sûrs de connaître la vérité, et par conséquent des connaissances évidentes et certaines.

Arcésilas s'éleva avec beaucoup de vivacité contre ce sentiment[3], s'attachant en particulier à combattre Zénon, et il forma une secte qui

[1] « Ita tamen maxima est in sensibus veritas, si ei sani « sunt et valentes, et omnia removentur quæ obstant et « impediunt. » (Lib. 4, n. 19.)

[2] « Epicurus omnes sensos veri nuncios dixit esse. » (*De Nat. Deor.* n. 70.)

[3] Lib. de Nat. Deor. n. 43

[4] « Quæro etiam, ille vir bonus, qui statuit omnem « cruciatum perferre, intolerabili dolore lacerari potiùs, « quam aut officium prodat aut fidem, cur has sibi tam « graves leges imposuerit, quum, quamobrem ita oportereret, nihil haberet comprehensi, percepti, cogniti, « constituti? Nullo igitur modo fieri potest, ut quisquam « tanti æstimet æquitatem et fidem, ut cujus conservandæ causâ nullum supplicium recuset, nisi iis rebus assensus sit, quæ falsæ esse non possunt. » (*Acad. Quæst.* lib. 4, n. 23.)

[1] « Nihil est in intellectu, quod non priùs fuerit in « sensu. »

[2] « Si quid officii sui sit, non occurrit animo, nihil « unquam omninò aget, ad nullam rem unquam impelletur, nunquam movebitur. Quòd si aliquid aliquandò acturus est, necesse est id ei verum, quod occurrit, videri. » (*Acad. Quæst.* n. 24.)

[3] Acad. Quæst. lib. 1. n. 14.

fut appelée *la moyenne académie ;* laquelle subsista jusqu'à Carnéade, quatrième successeur d'Arcésilas, qui fonda la secte appelée *la nouvelle académie.* Comme elle n'avait fait que de légers changements dans la moyenne, on les confond ensemble, et on les désigne toutes deux par le nom d'*académie nouvelle.* Cette secte eut beaucoup de crédit. Cicéron l'embrassa ouvertement, et s'en déclara le défenseur.

Si l'on en croit[1], ce ne fut point par opiniâtreté ni par un frivole désir de vaincre qu'Arcésilas attaqua Zénon, mais par l'obscurité qui se trouvait dans toutes les connaissances, laquelle avait obligé Socrate, aussi bien que Démocrite, Anaxagore, Empédocle, et presque tous les anciens philosophes, d'avouer leur ignorance, et de convenir qu'on ne pouvait rien savoir, rien connaître avec certitude, pas même ce que Socrate s'était réservé, en disant : *Je ne sais qu'une chose, qui est que je ne sais rien.*

Le fort de la dispute entre Zénon et Arcésilas roulait sur le témoignage des sens. Zénon prétendait qu'on pouvait par leur ministère connaître certainement la vérité : Arcésilas le niait[2]. La principale raison de ce dernier était qu'il n'y a aucune marque certaine qui distingue et fasse discerner les objets faux et trompeurs de ceux qui ne sont pas tels. Il y en a qui sont ou qui paraissent si parfaitement semblables entre eux, qu'il n'est pas possible d'en faire le discernement. On est donc exposé, en jugeant et en affirmant quelque chose, à se tromper, et à prendre le vrai pour le faux, et le faux pour le vrai, ce qui est tout à fait indigne du sage ; et, par conséquent[3], s'il veut se conduire avec prudence, il doit suspendre son jugement, et ne décider de rien. C'est aussi ce que faisait Arcésilas ; il passait les jours entiers à disputer contre les autres, et à réfuter leurs sentiments sans jamais dire le sien.

Les académiciens, à son exemple, en usèrent toujours depuis de la même sorte. Nous avons vu que Carnéade, quand il alla à Rome avec deux autres députés, parla un jour pour la justice, et le lendemain contre, avec la même force et la même éloquence. Ils prétendaient que le but de ces discours[1], où ils soutenaient le pour et le contre sur un même sujet, était de découvrir par ces recherches quelque chose qui fût vrai, ou du moins qui approchât de la vérité. La seule différence, disaient-ils, qu'il y a entre nous et ceux qui croient savoir quelque chose, c'est que ces autres philosophes donnent hardiment pour vrai et pour incontestable le parti qu'ils soutiennent, et que nous avons la modestie de donner le nôtre seulement pour probable et vraisemblable. Ils ajoutaient que c'était sans fondement qu'on accusait leur doctrine de réduire les hommes à l'inaction[2], et de troubler les devoirs de la vie, puisque la probabilité et la vraisemblance suffisaient pour les déterminer à prendre un parti plutôt qu'un autre. Nous avons un excellent traité de Cicéron, intitulé *Lucullus*, et que l'on compte pour le quatrième livre des Questions académiques, dans lequel Cicéron fait soutenir par Lucullus l'opinion de la vieille académie, qu'il y a des choses que l'homme peut savoir et comprendre, et pour lui, il soutient l'opinion contraire, qui est celle de la nouvelle académie, que l'homme ne peut aller au delà des apparences[3], et qu'il ne peut avoir que des opinions probables. Lucullus, en finissant sa dissertation, qui est assez longue et très-éloquente, apostrophe ainsi Cicéron : « Est-il possible, « lui dit-il, après l'éloge magnifique que vous « avez fait de la philosophie, que vous puis- « siez embrasser une secte qui confond le vrai « avec le faux, qui nous ôte tout usage de la « raison et du jugement, qui nous défend de « rien approuver, et qui nous dépouille de « tous les sens ? Encore ces peuples Cimmé- « riens, qu'on dit ne voir jamais le soleil, ont- « ils quelques feux, quelque crépuscule, qui « les éclairent. Mais ces philosophes, pour « lesquels vous vous déclarez, au milieu de

[1] Acad. Quæst. n. 44.

[2] Ibid. n. 66.

[3] « Ex his illa necessariò nata est ἐποχή, id est, « assensionis retentio. » (*Acad. Quæst.* lib. 4, n. 59.)

[1] « Neque nostræ disputationes quidquam aliud « agunt, nisi ut, in utramque partem dicendo et audien- « do, eliciant, et tanquam exprimant aliquid quod aut « verum sit, aut ad id quam proximè accedat. » (Ibid. lib. 4, n. 7, 8.)

[2] Acad. Quæst. lib. 1, n. 108, etc.

[3] Ibid. lib. 4, n. 61, 62.

« ces profondes ténèbres dont ils nous environnent, ne nous laissent aucune étincelle « dont la lueur puisse nous éclairer. Ils nous « tiennent comme garrottés par des liens, qui « ne nous permettent pas de faire aucun mouvement; car enfin nous défendre, comme « ils font, de donner notre consentement à « quoi que ce puisse être, c'est réellement « nous ôter tout usage de l'esprit, et nous interdire en même temps toute action. » Il est difficile de mieux réfuter les dogmes de la nouvelle académie, qui en effet semble dégrader l'homme en le confinant dans une ignorance absolue, et ne lui laissant pour se conduire que le doute et l'incertitude.

Le P. Mallebranche, dans sa Recherche de la vérité, établit fort au long un excellent principe sur les sens : c'est que les sens nous ont été donnés de Dieu, non pour nous faire connaître la nature des objets, mais leur rapport avec nous ; non ce qu'ils sont en eux-mêmes, mais s'ils sont avantageux ou nuisibles à notre corps. Ce principe est très-lumineux, et détruit toutes les petites chicanes des anciens philosophes. Pour ce qui est des objets en eux-mêmes, c'est par les idées que nous les connaissons.

J'ai dit que les nouveaux académiciens[1] se contentaient de nier la certitude en admettant la vraisemblance. Les Pyrrhoniens, qui sont une branche et une suite de la secte académicienne, ont même nié cette vraisemblance, et ont prétendu que toutes choses étaient également obscures et incertaines.

Mais la vérité est que toutes ces opinions qui ont fait tant de bruit dans le monde, n'ont jamais subsisté que dans des discours, des disputes ou des écrits, et que personne n'en a jamais été sérieusement persuadé. C'étaient des jeux et des amusements de personnes oisives et ingénieuses; mais ce ne furent jamais des sentiments dont ils furent intérieurement pénétrés, et par lesquels ils voulussent se conduire. Ils prétendaient qu'on ne peut distinguer le sommeil de la veille, ni la folie du bon sens : malgré toutes leurs raisons, pouvaient-ils douter qu'ils ne dormaient point, et qu'ils avaient l'esprit sain? Mais s'il se trouvait quelqu'un capable de former ce doute, au moins personne ne saurait douter, comme dit saint Augustin, s'il est, s'il pense, s'il vit; car, soit qu'il dorme ou qu'il veille, soit qu'il ait l'esprit sain ou malade, soit qu'il se trompe ou qu'il ne se trompe pas, il est certain au moins, puisqu'il pense, qu'il est et qu'il vit, étant impossible de séparer l'être et la vie de la pensée, et de croire que ce qui pense n'est pas et ne vit pas.

[1] Logique de Port-Royal, 4e partie, chap. 1.

## CHAPITRE II.

### SENTIMENTS DES ANCIENS PHILOSOPHES SUR LA MORALE.

La morale, qui se propose pour objet de régler les mœurs, est, à proprement parler, la science de l'homme. Toutes les autres connaissances sont en quelque sorte hors de lui, ou du moins on peut dire qu'elles ne vont point jusqu'à ce qu'il y a en lui de plus intime et de plus personnel ; je veux dire jusqu'au cœur : car c'est là que l'homme est tout ce qu'il est. Elles peuvent le rendre plus savant, plus éloquent, plus juste dans ses raisonnements, plus habile dans les mystères de la nature, plus propre à commander des armées et à gouverner des états ; mais elles ne le rendent pas meilleur, ni plus sage. C'est pourtant l'unique chose qui le touche de près, qui l'intéresse personnellement, et sans laquelle tout le reste doit lui paraître assez indifférent.

C'est pour cela que Socrate crut devoir préférer le règlement des mœurs à tout le reste. Avant lui les philosophes ne s'occupaient presque qu'à sonder les secrets de la nature, à mesurer l'étendue des terres et des mers, à étudier le cours des astres. Il fut le premier[1] qui mit la morale en honneur[2], et qui, pour

[1] « A Socrate omnis, quæ est de vitâ et moribus, philosophia manavit. » (*Tusc. Quæst.* lib. 3, n. 8.)

[2] « Les philosophes plus anciens, et surtout Pythagore, avaient donné à leurs disciples de bons préceptes de morale; mais ils n'en faisaient pas leur capital comme Socrate.

me servir des termes de Cicéron, fit descendre la philosophie du ciel dans les villes[1], l'introduisit même dans les maisons, et la familiarisa avec les particuliers, en l'obligeant de leur donner des préceptes sur les mœurs et sur la conduite de la vie.

Elle ne se borna pas au soin des particuliers. Le gouvernement des états a toujours fait le principal objet des réflexions des plus célèbres philosophes. Aristote et Platon nous ont laissé sur cette matière plusieurs traités d'une grande étendue, qui ont toujours été fort estimés, et qui renferment d'excellents principes. Cette partie de la morale s'appelle *politique*. Je ne la traiterai point ici séparément : je me contenterai dans la suite, en parlant des devoirs, de rapporter quelques extraits de Platon et de Cicéron, qui feront connaître quelles nobles idées ils avaient sur la manière de gouverner les peuples.

La morale doit instruire les hommes principalement sur deux matières. Elle doit, en premier lieu, leur enseigner en quoi consiste le souverain bonheur, auquel ils aspirent tous, puis leur montrer les vertus et les devoirs qui peuvent les y conduire. Il ne faut pas s'attendre que le paganisme nous donne sur des matières si importantes des maximes bien pures. Nous y trouverons un mélange de lumière et de ténèbres qui nous étonnera, mais qui pourra beaucoup nous instruire.

Je joindrai à la morale un petit traité sur la jurisprudence.

### Art. I. — Sentiments des anciens philosophes sur le souverain bonheur de l'homme.

Il n'y a point, dans toute la philosophie morale, de matière plus intéressante que celle qui regarde le souverain bonheur. On agitait dans les écoles plusieurs questions assez indifférentes pour le commun des hommes, et dont on pouvait négliger de s'instruire sans que les mœurs et la conduite de la vie en souffrissent beaucoup. Mais l'ignorance[2] de ce qui constitue le souverain bien jette l'homme dans une infinité d'erreurs, et fait qu'il marche toujours au hasard, sans avoir rien de fixe, et sans savoir ni où il va, ni quelle route il doit tenir : au lieu que ce principe une fois bien établi, il connaît clairement tous ses devoirs, et sait à quoi s'en tenir pour tout le reste.

Ce ne sont pas seulement les philosophes[1] qui se sont mis en peine de rechercher en quoi consiste le souverain bien; ce sont généralement tous les hommes, savants, ignorants, éclairés, stupides. Il n'y a personne qui ne prenne parti sur cette importante question. Et quand l'esprit demeurerait indifférent, le cœur ne saurait s'empêcher de faire un choix. Il pousse de son fond un cri secret, qui dit à l'égard de quelque objet : Heureux celui qui en est le possesseur !

L'homme a l'idée et le désir d'un bonheur souverain gravés dans le fond de sa nature : et cette idée et ce désir sont la source de tous ses autres désirs et de toutes ses actions. Depuis le péché, il ne lui en reste qu'une notion confuse et générale, laquelle est inséparable de son être. Il ne saurait s'empêcher d'aimer et de chercher ce bien qu'il ne connaît plus que confusément : mais il ne sait où il est, ni en quoi il consiste ; et cette recherche le précipite en une infinité d'erreurs. Car, trouvant des biens créés qui contentent quelque petite partie de cette avidité infinie qui le dévore, il les prend pour le bien souverain, il y rapporte ses actions, et tombe ainsi dans une infinité d'égarements criminels.

C'est ce que nous verrons clairement dans les divers sentiments qui ont partagé les philosophes sur cette matière. Cicéron l'a traitée avec beaucoup d'étendue et d'érudition dans les cinq livres qui ont pour titre *de Finibus bonorum et malorum*, où il examine en quoi consistent les véritables biens et les véritables

[1] « Socrates primus philosophiam devocavit e cœlo, et « in urbibus collocavit, et in domos etiam introduxit, et « coegit de vitâ et moribus, rebusque bonis et malis « quærere. (Ibid. lib. 5, n. 10.)

[2] « Summum bonum si ignoretur, vivendi rationem « ignorari necesse est. Ex quo tantus error consequitur, « ut, quem in portum se recipiant, scire non possint. « Cognitis autem rerum finibus, quum intelligitur quid « sit et bonorum extremum et malorum, inventa vitæ « via est, conformatioque omnium officiorum .... Hoc « constituto, in philosophiâ, constituta sunt omnia. » (*De Finib. bon. et mal.* lib. 5, n. 15.)

[1] « Omnis auctoritas philosophiæ consistit in beatâ « vitâ comparandâ. Beatè enim vivendi cupiditate in- « censi omnes sumus. » (Ibid. n. 86.)

Digitized by Google

maux. Je m'attacherai au plan qu'il a suivi, et j'exposerai après lui ce qu'ont pensé sur ce sujet les épicuriens, les stoïciens, les péripatéticiens, c'est-à-dire les trois sectes de philosophes les plus célèbres.

Les deux dernières nous fourniront de temps en temps d'excellentes maximes sur divers sujets, mais qui seront le plus souvent mêlées de faux dogmes et d'erreurs grossières. Il ne faut pas s'attendre à y rien trouver d'instructif par rapport aux biens futurs. La philosophie humaine n'élève point l'homme au-dessus de lui-même, et se borne à la terre. Quoiqu'il y ait eu plusieurs philosophes persuadés de l'immortalité de l'âme, et par conséquent convaincus que la vie présente n'est qu'un instant dans la durée infinie de nos âmes, ils n'ont pas laissé de donner à cette vie d'un moment toute leur étude et toute leur attention. Ce qui devait arriver en l'autre vie n'était le sujet que de quelques entretiens stériles, dont ils ne tiraient aucune conséquence pour leur propre conduite ni pour celle des autres. Ainsi, ces prétendus sages, qui connaissaient tout, excepté eux-mêmes, et qui savaient la destination de chaque chose particulière, excepté celle de l'homme, peuvent, à juste titre, être regardés comme des insensés : car c'est l'être que de ne savoir ce qu'on est et où l'on va ; que d'ignorer sa fin et les moyens d'y parvenir; que de savoir ce qui est superflu et étranger, et d'être aveugle sur ce qui est personnel et nécessaire

### § I. — Sentiments d'Épicure sur le souverain bien.

Le nom seul d'Épicure nous avertit que, dans la question dont il s'agit, il ne faut point attendre qu'il nous inspire de nobles et de généreux sentiments[1].

On appelle *souverain bien*, selon tous les philosophes[2], celui auquel tous les autres se rapportent, et qui ne se rapporte lui-même à aucun autre. Épicure fait consister le souverain bien dans le plaisir, et, par une conséquence nécessaire, le souverain mal dans la douleur. C'est la nature elle-même, dit-il, qui nous enseigne cette vérité, et qui nous apprend dès notre naissance à rechercher comme souverain bien tout ce qui peut nous faire plaisir, et à éviter comme souverain mal tout ce qui peut nous faire de la peine. On n'a pas besoin d'arguments bien recherchés pour établir cette vérité, non plus que pour prouver que le feu est chaud, la neige blanche, le miel doux. Tout cela se sent. Qu'on suppose d'un côté un homme jouissant et pour l'esprit et pour le corps des plus grands plaisirs, sans crainte qu'ils soient interrompus, et de l'autre, un homme livré aux plus vives douleurs, sans aucune espérance de soulagement : est-il douteux de quel côté on doit placer le souverain bien et le souverain mal?

Comme il ne dépend pas de l'homme de s'exempter des douleurs[1], Épicure oppose à cet inconvénient un remède fondé sur un raisonnement qu'il croit fort persuasif : *Si la douleur est grande*, dit-il, *elle sera courte*; *si elle est longue*, *elle sera légère*. Comme s'il n'arrivait pas souvent qu'une maladie fût en même temps et longue et douloureuse, et comme si un raisonnement pouvait quelque chose contre le sentiment.

Il proposait un autre remède[2] non moins inefficace contre la vivacité de la douleur, qui consistait à rendre notre esprit distrait sur les maux qu'on souffre, et à tourner toute son attention sur les plaisirs qu'on a sentis autrefois, et ceux qu'on espère goûter encore dans la suite. Quoi! lui répliquait-on, pendant que la violence de la douleur[3] me pique, me pénètre, me déchire, me brûle, et ne me laisse aucun moment de repos, vous m'ordonnez de l'oublier et de la laisser à l'écart! Cette dissimulation et cet oubli sont-ils donc en mon pouvoir? Est-ce qu'il dépend de moi d'étouffer la voix de la nature et de lui imposer silence?

Obligé de renoncer à tous ces faux et pi-

[1] « Epicurus, in constitutione finis, nihil generosum « sapit atque magnificum. » (*De Finib.* lib. 1, n. 23.)

[2] De Finib. lib. 1, n. 29, 30.

[1] De Finib. lib. 2, n. 93. — Tusc. Quæst. lib. 2, n. 44, 45.

[2] Ibid. lib. 3, n. 33, etc.

[3] « Non est in nostrâ potestate, fodicantibus iis rebus « quas malas esse opinemur, dissimulatio vel oblivio. « Lacerant, vexant, stimulos admovent, ignes adhi- « bent, respirare non sinunt; et tu oblivisci jubes, « quod contra naturam est. » (Cic. *Tusc. Quæst.*)

toyables raisonnements[1], il ne restait plus d'autre issue à Épicure que d'avouer que son sage serait sensible à la douleur, mais qu'il ne laisserait pas de se croire heureux dans cet état; et c'est à quoi il se réduisait. En l'entendant ainsi parler, Cicéron a toutes les peines du monde, dit-il, à s'empêcher de rire. Si le sage est tourmenté, s'il est brûlé (on s'attend qu'Epicure va dire qu'il résistera constamment, et qu'il ne succombera point : ce n'est pas assez pour lui, il va encore plus loin); si le sage se trouve enfermé dans le taureau brûlant de Phalaris[2], plein de joie, il s'écriera : *Que l'état où je suis est doux! que je m'en mets peu en peine!* On est étonné d'entendre sortir cette parole de la bouche du panégyriste de la volupté, qui fait consister le souverain bien dans le plaisir, et le souverain mal dans la douleur. On l'est encore plus quand on voit Épicure soutenir ce généreux personnage jusqu'à la fin[3], et qu'on l'entend lui-même, au milieu des douleurs aiguës de la pierre et des tourments que lui faisait souffrir une affreuse colique qui lui déchirait les entrailles, s'écrier : *Je suis heureux; c'est ici le dernier et le plus fortuné jour de ma vie.*

Cicéron demande comment on peut concilier Épicure avec lui-même. Pour lui, qui ne nie pas que la douleur ne soit douleur[4], il ne porte pas à un si haut point la vertu du sage. « C'est bien assez, dit-il, qu'il supporte les « maux avec patience; je ne demande pas « qu'il les souffre avec joie: car enfin la dou- « leur est une chose triste, dure, amère, « contraire à la nature et difficile à souffrir. » C'est là penser et parler raisonnablement. Le langage d'Épicure est celui de la vanité et de l'orgueil qui cherche à se donner en spectacle, et qui, faisant parade d'un faux courage, prouve une véritable faiblesse.

Au reste, ces conséquences absurdes d'Épicure étaient des conséquences nécessaires qui suivaient invinciblement de ses principes erronés. Car, si le sage doit être heureux aussi longtemps qu'il est sage, la douleur, ne lui faisant pas perdre sa sagesse, ne peut non plus lui faire perdre son bonheur. Ainsi il est contraint d'assurer qu'il est heureux au milieu des plus vives douleurs.

Il faut avouer qu'on trouve dans Épicure des maximes et même des actions qui ont quelque chose de surprenant et d'éblouissant, et qui donnent de sa personne et de sa doctrine une idée tout opposée à celle qu'on s'en forme ordinairement: c'est pourquoi plusieurs savants fort célèbres ont pris sa défense et fait son apologie.

Il déclare hautement[1], dit Cicéron, qu'on ne peut vivre agréablement, à moins qu'on ne vive avec sagesse, honnêteté et justice, et qu'on ne peut vivre de la sorte sans vivre agréablement. Que ne renferme point un tel principe!

Sur les autres matières de morale, et sur les règles des devoirs, il étale des maximes qui n'ont pas moins de noblesse et de sévérité.

Sénèque rapporte plusieurs de ses paroles[2], qui sont certainement fort louables. *Je n'ai jamais songé*, dit-il, *à plaire au peuple; car ce que je sais, le peuple ne l'approuve point, et ce que le peuple approuve, je ne le sais pas.*

A la place du peuple Épicure[3] substitue quelque homme de bien d'une grande vertu et d'une grande réputation[4], qu'il veut que nous ayons toujours devant les yeux comme un gardien et un surveillant, de sorte que nous

[1] Tusc. Quæst. lib. 2, n. 17.

[2] In Phalaridis tauro si erit, dicet : *Quàm suave est « hoc! quàm hoc non curo!* » (Cic. *Tusc Quæst.*)

[3] « Quid porro? Non æquè incredibile videtur, ali- « quem in summis cruciatibus positum dicere : *Beatus « sum?* Atqui hæc vox in ipsâ officinâ voluptatis est au- « dita. *Beatissimum*, inquit, *hunc et ultimam diem « ago*. Epicurus; quum illum hinc urinæ difficultas tor- « quereret, hinc insanabilis exulcerati dolor ventris. » (Sen. *Epist.* 92.)

[4] « Tullius dolorem, dolorem esse non negat... Ego, « inquit, tantam vim non tribuo sapientiæ contra dolo- « rem. Sit fortis in perferendo, officio satis est : ut iæteiur « etiam non postulo. Tristis enim res est sine dubio, as- « pera, amara, inimica naturæ, ad patiendum tolerandum- « que difficilis. » (*Tusc. Quæst.* lib. 2, n. 33 et 18.)

[1] « Clamat Epicurus, non posse jucundè vivi, nisi sa- « pienter, honestè justèque vivatur : nec sapienter, ho- « nestè, justè, nisi jucundè. (*De Finib.* lib. 1, n. 57.)

[2] Senec. epist. 29.

[3] Id. epist. 11.

[4] « Aliquis vir bonus nobis eligendus est, ac semper « ante oculos habendus, ut sic tanquam illo spectante « vivamus, et omnia tanquam illo videntе faciamus. Hoc « mi Lucili, Epicurus præcepit; custodem nobis et pæ- « dagogum dedit : nec immeritò. Magna pars peccato- « rum tollitur, si peccaturis testis adstat. Aliquem ha- « beat animus quem vereatur, cujus auctoritate etiam « secretum suum sanctius faciat. » (Sen.)

fassions toutes nos actions comme s'il en était spectateur et juge. En effet, c'est retrancher la plus grande partie des fautes que de leur donner un témoin qu'on respecte, dont l'autorité et la pensée seule règlent et purifient nos actions les plus secrètes.

Si vous voulez[1], disait Epicure, rendre Pythoclès véritablement riche, il ne faut rien ajouter à ses biens, mais seulement retrancher de ses désirs et de ses cupidités.

Je ne finirais point, si je voulais rapporter beaucoup d'autres maximes d'une morale aussi exacte. Socrate parle-t-il mieux qu'Epicure? Et l'on prétend que sa conduite répondait à sa morale.

Quoique les jardins d'Epicure[2] eussent pour inscription, *Ici la volupté est le souverain bien*, le maître du logis, gracieux d'ailleurs et fort honnête, recevait ses hôtes avec du pain et de l'eau.

Lui-même[3], ce docteur de la volupté, avait certains jours où il rassasiait sa faim bien sobrement. Il marque dans une lettre qu'il ne dépensait pas un as entier pour son repas, c'est-à-dire un sou, et que Métrodore, son compagnon, qui n'était pas encore si avancé, dépensait l'as entier.

Nous avons vu avec quel courage, près de rendre l'esprit, il souffrait les plus vives et les plus cruelles douleurs. Que répondre à ces faits, et à beaucoup d'autres pareils? car on en rapporte plusieurs.

Que répondre aussi, d'un autre côté, à des faits tout contraires et en grand nombre, et aux reproches qu'on lui faisait de s'abandonner à la crapule et aux débauches les plus honteuses, comme on le voit dans Diogène de Laërce?

Mais Cicéron tranche la question en un mot[4], et la réduit à un seul point. « Croyez-vous, « lui disait-on, qu'Epicure soit tel qu'on le « veut faire passer, et que son dessein soit de « porter au déréglement et à la débauche? « Je ne le crois pas, répond Cicéron; car je « vois que d'ailleurs il avance de fort belles « maximes, et d'une morale très-sévère. Mais « il ne s'agit pas ici de ses mœurs ni de sa « conduite; il s'agit de ses dogmes et de ses « sentiments. Or, il s'explique sur ce qu'il « entend par le plaisir et la volupté, d'une « manière qui n'est pas obscure. *J'entends* « *par ce mot*[1], dit Epicure, *les plaisirs du* « *goût, les plaisirs de la chair, la vue des* « *objets qui flattent agréablement les yeux,* « *les divertissements, la musique.* Ajouté-je « quelque chose à ses paroles? Ajouté-je quel- « que chose de faux? Si cela est, qu'on me « réfute: car je ne cherche qu'à éclaircir la « vérité. »

Le même Épicure[2] déclare *qu'il ne peut pas même concevoir*[3] *qu'il y ait un autre bien que celui qui consiste dans le boire, dans le manger, dans l'harmonie des sons qui flattent l'oreille, et dans les voluptés obscènes.* Ne sont-ce pas là ses propres termes? dit Cicéron. *An hæc ab eo non dicuntur?*

En supposant qu'il soutenait un tel dogme, devait-on compter pour quelque chose les plus beaux discours qu'il tenait d'ailleurs sur la vertu et sur l'honnêteté? On en jugeait comme des livres[4] qu'il avait écrits sur la Divinité. On était persuadé que, dans le fond, il ne croyait point de dieux. Cependant il parlait dans ces livres du respect qu'on leur doit en termes magnifiques, pour mettre ses véritables sentiments et sa personne à couvert, et pour ne point s'attirer d'affaires de la part des Athéniens. Il avait le même intérêt à couvrir un dogme aussi révoltant que celui qui fait consister le souverain bien dans la volupté.

Torquatus faisait valoir extrêmement en faveur d'Épicure[5], dont il défendait la doctrine, l'endroit où ce philosophe disait que l'on ne peut pas mener une vie agréable, si elle n'est

[1] « Si vis, inquit, Pythocleæ divitem facere, non pe- « cuniæ adjiciendum, sed cupiditatibus detrahendum. » (Idem. *Epist.* 21.)

[2] Senec. epist. 21.

[3] Id. epist. 18.

[4] Tusc. Quæst. lib. 3, n. 46, 47

[1] « Non verbo solùm posuit voluptatem, sed explanavit « quid diceret. *Saporem*, inquit, *et corporum com-* « *plexum, et ludos atque cantus, et formas eas qui-* « *bus oculi jucundè moveantur.* » (*Tusc. Quæst.*)

[2] « Testificatur ne intelligere quidem se posse, ubi « sit aut quid sit ullum bonum, præter illud, quod cibo, « aut potione, et aurium delectatione, et obscœnâ vo- « luptate capiatur. » (*De Finib.* lib. 2, n. 7.)

[3] De Natura Deor. lib. 1, n. 111.

[4] Ibid. n. 116 et 123.

[5] De Finib. lib. 2, n. 51, etc.

sage, honnête et juste : *non posse jucundè vivi, nisi honestè, et sapienter, et justè vivatur.* Cicéron ne se laisse point éblouir par un vain éclat de paroles dont Épicure s'efforçait de couvrir la turpitude de ses dogmes. Il prouve fort au long que la sagesse, l'honnêteté, la justice ne peuvent point s'allier avec le plaisir dans le sens qu'Épicure lui donne, qui fait honte à la philosophie, et qui déshonore la nature même. Il demande à Torquatus si, lorsqu'il sera nommé consul [1], ce qui devait bientôt arriver, il osera, dans sa harangue devant le peuple ou dans le sénat, déclarer qu'il entre en charge bien résolu de se proposer la volupté pour fin et pour but dans toutes ses actions. Pourquoi ne l'osera-t-il pas, sinon parce qu'il sent bien qu'un tel langage est infâme?

Je finirai tout cet article par un beau contraste que fait ici Cicéron[2]. D'un côté il représente L. Thorius Balbus, de Lanuvium, l'un de ces voluptueux habiles et délicats qui se font une occupation et un mérite de raffiner sur tout ce qui s'appelle *délices*, lequel, libre de tout chagrin pour le présent et de toute inquiétude pour l'avenir, ne se livrait point brutalement aux excès du boire et du manger, ni aux autres divertissements grossiers; mais qui, attentif à sa santé et à certaines bienséances, menait une vie douce et molle, assemblait tous les jours chez lui une compagnie d'amis choisis, avait toujours une table servie des mets les plus fins et les plus exquis, ne se refusait rien de ce qui pouvait flatter agréablement ses sens, ni aucun de ces plaisirs sans lesquels Épicure ne concevait pas ce que pouvait être le souverain bonheur; en un mot, qui était industrieux à cueillir partout, pour ainsi dire, une fleur délicate de joie et de volupté, et qui annonçait par un teint vermeil le fond merveilleux de santé et d'embonpoint dont il jouissait. Voilà, dit Cicéron en s'adressant à Torquatus, un homme, selon vous, souverainement heureux.

Je n'oserais vous nommer[3] celui que j'ai dessein de lui opposer; mais la vertu le nommera elle-même pour moi : c'est le fameux Régulus, qui, de son plein gré, sans y être forcé que par la parole qu'il avait donnée aux ennemis, retourna de Rome à Carthage, où il savait quels supplices lui étaient préparés, et où effectivement on le fit mourir par la faim et par des veilles forcées. C'est dans ces tourments-là même que la vertu le déclare à haute voix infiniment plus heureux que votre Thorius, couché sur les roses, et nageant dans la volupté. Régulus avait fait de grandes guerres, avait été deux fois consul, avait reçu l'honneur du triomphe; mais il ne comptait presque pour rien tous ces avantages en comparaison de ce dernier événement de sa vie, que sa fidélité à sa parole et sa constance lui avaient attiré : événement dont le simple récit nous afflige et nous effraie, et dont la réalité fut pour Régulus un sujet de joie et de plaisir.

Qu'on mette à la place de Régulus un chrétien qui souffre pour la vérité, rien ne sera plus concluant que le raisonnement de Cicéron. Sans cela, c'est réfuter une absurdité par une autre, et opposer une fausse idée de bonheur à un bonheur honteux.

### § II. — Sentiment des stoïciens sur le souverain bien.

Nous sortons de l'école la plus décriée parmi les anciens philosophes pour la doctrine et pour les mœurs, qui avait pourtant beaucoup d'autorité, et dont les dogmes étaient, dans la pratique, presque généralement suivis, l'attrait du plaisir étant bien plus efficace que tous les plus beaux raisonnements. Nous passons maintenant dans une autre école, que le paganisme a fort vantée, dont il s'est fait beaucoup d'honneur, et où il a prétendu que la vertu s'enseignait et se pratiquait dans toute sa pureté et toute sa perfection. On voit bien que je parle des stoïciens.

[1] Ibid. n. 74.

[2] Ibid. lib. 2, n. 63-65.

[3] « Ego, hunc quem anteponam, non audeo dicere : « dicet pro me ipsa virtus, nec dubitabit isti vestro bea- « to M. Regulum anteponere. Quem quidem, quum suâ « voluntate, nullâ vi coactus præter fidem quam dederat « hosti, ex patriâ Carthaginem revertisset, tum ipsum, « quum vigiliis et fame cruciaretur, clamat virtus bea- « tiorem fuisse, quam potantem in rosâ Thorium. Bella « magna gesserat, bis consul fuerat, triumphârat : nec « tamen sua illa superiora tam magna nec tam præclara « ducebat, quàm illum ultimum casum, quem propter fidem « constantiamque susceperat; qui nobis miserabilis vi- « detur audientibus, illi perpetienti erat voluptarius. » (*De Finib.* lib. 2. [n. 65].)

C'était un principe commun à tous les philosophes, que le souverain bien consistait à vivre selon la nature : *secundùm naturam vivere, summum bonum esse*[1]. La différente manière dont ils expliquaient cette conformité avec la nature faisait la diversité de leurs opinions. Épicure la mettait dans le plaisir ; quelques-uns, dans l'exemption de la douleur ; d'autres, dans d'autres objets. Zénon, le chef des stoïciens, la faisait consister uniquement dans la vertu. Selon lui, vivre selon la nature, vivre conformément à la nature, en quoi seul consiste le bonheur, c'est vivre honnêtement, vivre vertueusement. Voilà ce que la nature nous inspire, à quoi elle nous porte, l'honnêteté et la vertu; et elle nous inspire en même temps une souveraine horreur pour tout ce qui est contraire à l'honnêteté et à la vertu.

Cette vérité se reconnaît sensiblement dans les enfants[2], en qui l'on admire la candeur, la simplicité, la tendresse, la reconnaissance, la compassion, la pureté, l'ignorance du mal et de tout artifice. D'où leur viennent de si excellentes vertus, sinon de la nature même, qui se peint et se montre dans les enfants comme dans un miroir? Dans un âge[3] plus avancé, pour peu que l'on se souvienne que l'on est homme, peut-on refuser son estime à une jeunesse sage, réglée, modeste? et de quel œil voit-on, au contraire, des jeunes gens livrés à la débauche et aux déréglements? Quand on lit dans l'histoire, d'un côté, des actions de bonté, de douceur, de clémence, de reconnaissance; de l'autre, des actions de violence, d'injustice, d'ingratitude, de cruauté, quelque distance de temps qu'il y ait entre ces hommes dont parle l'histoire et nous, sommes-nous maîtres de nos sentiments, et pouvons-nous nous empêcher d'aimer les uns et de détester les autres? Voilà, dit Zénon, le cri de la nature, qui nous fait entendre qu'il n'y a de vrai bien que la vertu, de vrai mal que le vice.

Les stoïciens ne pouvaient pas raisonner plus juste ni plus conséquemment, dans leurs principes, qui étaient la source de leurs erreurs et de leurs égarements. D'un côté, convaincus que l'homme est fait pour le bonheur, qui est sa dernière fin et le terme de sa destination ; et de l'autre, bornant toute la vie et la durée de l'homme à cette vie présente, et ne trouvant dans ce court espace rien de plus grand, de plus estimable, de plus digne de l'homme que la vertu, il n'est pas étonnant qu'ils y plaçassent le bonheur et la dernière fin de l'homme. Ne connaissant point une autre vie ni les promesses éternelles, ils ne pouvaient mieux faire dans l'étroite sphère où ils étaient renfermés par l'ignorance de la révélation. Ils ont monté aussi haut qu'il leur était possible. Ils ont été obligés de prendre le moyen pour la fin, le chemin pour le terme. Ils ont pris pour guide la nature, faute de trouver mieux. Ils se sont appliqués à la considérer par ce qu'elle a de grand et de sublime, pendant que l'épicurien ne la regardait que par ce qu'elle a de terrestre, d'animal, de corrompu. Ainsi ils ont dû faire consister le bonheur de l'homme dans la vertu.

Quant à ce qui regarde la santé, les richesses, la réputation, et d'autres pareils avantages, ou les maladies, la pauvreté, l'ignominie, et d'autres incommodités de ce genre, Zénon ne les mettait au rang ni des biens ni des maux, et n'en faisait dépendre ni le bonheur ni le malheur des hommes. C'est pourquoi il soutenait[4] que la vertu seule et par elle-même suffisait pour faire leur bonheur; et que tous les sages, en quelque état qu'ils se trouvassent, étaient toujours heureux. Cependant il ne laissait pas de compter pour quelque chose, mais pour peu, ces sortes de biens et de maux

[1] De Finib. lib. 4, n. 14.

[2] « Id indicant pueri, in quibus, ut in speculis, natura cernitur .. Quæ memoria est in his benè merentium! quæ referendæ gratiæ cupiditas! Atque ea in optimâ quâque indole maximè apparent. » (*De Finib.* lib. 5. n. 61.)

[3] « In iis verò ætatibus quæ jam confirmatæ sunt, quis est tam dissimilis homini, qui non moveatur et offensione turpitudinis et comprobatione honestatis? Quis est qui non oderit libidinosam, protervam adolescentiam? Quis contrà in illâ ætate pudorem, constantiam, etiamsi suâ nihil intersit, non tamen diligat?..... Cui Tibulli nomen odio non est? Quis Aristidem mortuum non diligit? An obliviscamur quantoperè in audiendo legendoque movcamur, quum pié, quum amicè, quum magno animo aliquid factum cognoscimus?» (Ibid. n. 62.)

[4] « Virtutis tantam vim esse, ut ad beatè vivendum se ipsa contenta sit... Sapientes omnes esse semper beatos.» (*De Finib.* lib. 5, n. 77.)

extérieurs qu'il définissait d'une manière différente pour les termes de celle des autres philosophes, mais qui dans le fond revenait à peu près aux mêmes sentiments.

On peut juger de tout le reste par un seul exemple [1]. Les autres philosophes regardaient la douleur comme un mal effectif et réel, qui incommodait extrêmement le sage, mais qu'il tâchait de supporter avec patience; qui ne l'empêchait pas d'être heureux, mais qui rendait son bonheur moins complet. Ainsi, selon eux, une action honnête et exempte de douleur était préférable à celle où la douleur aurait été jointe. Les stoïciens croyaient qu'un tel sentiment dégradait et déshonorait la vertu, à laquelle tous les autres biens extérieurs joints ensemble n'ajoutaient pas plus que les étoiles à l'éclat du soleil, une goutte d'eau à la vaste étendue de l'Océan, un denier aux millions innombrables de Crésus : c'étaient les comparaisons dont ils se servaient. Un sage stoïcien comptait donc la douleur pour rien, et quelque violente qu'elle fût, il se donnait bien de garde de l'appeler un mal.

Pompée [2], au retour de Syrie, passa exprès par Rhodes pour voir Posidonius, célèbre stoïcien. Quand il fut arrivé à la maison de ce philosophe, il défendit à son licteur de frapper de sa baguette la porte de ce logis, comme c'était la coutume. Celui [3], dit Pline, à qui l'Orient et l'Occident s'étaient soumis, voulut que les faisceaux de son licteur fissent hommage à la demeure d'un philosophe. Il le trouva au lit, fort malade d'une goutte qui lui faisait souffrir de cruels tourments. Il lui témoigna la peine qu'il avait de le voir en cet état, et de ne pouvoir l'entendre comme il s'en était flatté. Il ne tiendra qu'à vous, repartit le philosophe; et il ne sera pas dit qu'à cause de ma maladie un si grand homme soit venu chez moi inutilement.

Alors, commençant un long et grave discours, il entreprit de lui prouver qu'il n'y avait rien de bon que ce qui était honnête. Et comme cependant la douleur [1] se faisait sentir vivement, et lui enfonçait ses pointes dans tout le corps, il répéta souvent : *Tu ne gagneras rien, ô douleur! quelque incommode et violente que tu puisses être, je n'avouerai jamais que tu sois un mal.*

Un autre stoïcien fut de meilleure foi [2] : c'était Denys, Héraclée, disciple de Zénon, dont il avait longtemps et vivement soutenu les dogmes. Tourmenté par la pierre [3], qui lui faisait jeter les hauts cris, il reconnut la fausseté de tout ce qu'on lui avait enseigné au sujet de la douleur. *J'ai employé*, disait-il, *plusieurs années à l'étude de la philosophie, et je ne puis supporter la douleur. La douleur est donc un mal.*

Il n'est pas nécessaire de demander aux lecteurs quel jugement ils portent de ces deux philosophes. On voit peint avec les plus vives couleurs, dans les paroles et dans la conduite du premier, le caractère des faux sages du paganisme. Ils se donnent en spectacle, et se nourrissent de l'attention des autres et de l'admiration qu'ils croient leur causer. Ils se roidissent contre leur sentiment intérieur, par la honte de paraître faibles, en cachant un désespoir réel sous l'apparence d'une fausse tranquillité.

Il faut avouer que la douleur est la plus redoutable épreuve de la vertu. Elle enfonce son aiguillon dans le plus intime de l'âme : elle la brûle, elle la tourmente, sans qu'il soit en son pouvoir d'en suspendre le sentiment : elle la tient appliquée malgré elle à une secrète et profonde plaie qui consume toute son attention, et qui lui rend insupportable le temps dont les instants lui paraissent des années. La philosophie humaine tâche en vain, dans cet état, de faire paraître son sage invulnérable ou insensible : elle ne fait que l'enfler d'une vaine présomption, et le remplir d'une force qui n'est que dureté. Ce n'est point ainsi que la vraie religion instruit

[1] De Finib. lib. 3, n. 43-45.

[2] Tusc. Quæst. lib. 3, n. 61.

[3] « Pompeius, confecto mithridatico bello, intraturus « Posidonii sapientiæ professione clari domum, fores « percuti de more a lictore vetuit; et fasces lictorios ja- « nuæ submisit is, cui se Oriens Occidensque submise- « rat. » (Plin. lib. 7, cap. 30.)

[1] « Quumque ei quasi faces doloris admoverentur, sæpe « dixit : *Nihil agis, dolor; quamvis sis molestus, nun- « quam te esse confitebor malum.* »

[2] Tusc. Quæst. lib. 3, n. 60.

[3] « Quum ex renibus laboraret, ipso in ejulatu cla- « mitabat, falsa esse illa, quæ anteà de dolore ipse sen- « sisset... *Plurimos annos in philosophiâ consumpsi, « nec ferre possum* (dolorem) : *malum est igitur dolor.* »

ses disciples : elle ne travestit point la vertu sous de belles mais chimériques idées : elle élève les hommes à une véritable grandeur, mais c'est en leur faisant reconnaître et avouer leur propre faiblesse.

Ecoutons l'homme mis à la plus rude épreuve qui ait jamais été : c'est Job. On lui annonce coup sur coup, et presque sans intervalle, la perte de tous ses troupeaux, tant de gros que de menu bétail, l'enlèvement ou le meurtre de ses esclaves, enfin la mort de tous ses enfants écrasés et ensevelis sous les ruines de la maison où ils mangeaient tous ensemble. Au milieu de tant de coups si pesants, si imprévus, si promptement redoublés, si capables d'ébranler l'âme la plus forte, aucune plainte ne lui échappe. Uniquement attentif au devoir de ce moment précieux, il se soumet aux ordres de la Providence : *Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout ôté : il n'est arrivé que ce qui lui a plu. Que le nom du Seigneur soit béni.* Il fait paraître la même soumission et la même constance après que le démon a frappé son corps d'une plaie universelle, qui va jusqu'aux entrailles et jusqu'à la moelle des os, et qui le pénètre par les pointes de la douleur la plus aiguë.

Job dans cet état songe-t-il à se donner en spectacle, et à s'attirer des admirateurs par une vaine apparence de courage? Il en est bien éloigné. Il avoue que sa chair est faible, et que lui-même il n'est que faiblesse. Il ne dispute point de force contre Dieu, et reconnaît que de son propre fonds il n'a ni force, ni conseil, ni ressource. *Ma force*, dit-il, *ressemble-t-elle à celle des pierres*[1] *? et ma chair est-elle de bronze? N'est-il pas évident que je ne puis trouver en moi aucun secours?* Ce n'est pas là le langage de la philosophie païenne, qui n'est qu'enflure et qu'orgueil.

Les stoïciens faisaient de leur sage un homme absolument parfait, sans passion, sans trouble, sans défaut. C'était un vice chez eux que de donner entrée dans son cœur à quelque sentiment de pitié et de compassion : c'était la marque d'un esprit faible, et même peu réglé : *Misericordia est vitium pusilli animi*[2], *ad speciem alienorum malorum succidentis : itaque pessimo cuique familiarissima est.* La compassion,[1] continue le même Sénèque, est un trouble et une tristesse causée par la vue des maux d'autrui : or, le sage n'est susceptible ni de trouble, ni de tristesse ; son âme jouit toujours d'une tranquille sérénité, qu'aucun nuage ne peut dissiper. Comment serait-il touché des maux des autres, puisqu'il ne l'est pas des siens propres?

Les stoïciens raisonnaient ainsi, parce qu'ils ignoraient ce qu'est l'homme. Ils détruisaient la nature en prétendant la réformer. Ils réduisaient le sage à une idole de bronze et de pierre, dans l'espérance de le rendre ferme dans ses propres maux et dans ceux d'autrui : car ils voulaient qu'il fût également insensible aux uns et aux autres, et que la compassion ne lui fît pas regarder dans le prochain comme un malheur ce qu'il devait considérer par rapport à lui-même comme indifférent. Ils ne savaient pas que les sentiments qu'ils s'efforçaient d'éteindre, faisaient partie de la nature de l'homme, et que c'était détruire tous les liens de la société que d'arracher de son cœur la compassion, la tendresse et le vif intérêt que la nature même nous inspire pour tout ce qui arrive au prochain.

L'idée chimérique qu'ils se formaient de la souveraine perfection de leur sage était la source du ridicule sentiment par lequel ils établissaient que toutes les fautes étaient pareilles. J'ai montré ailleurs l'absurdité de ce dogme.

Ils en soutenaient un autre non moins absurde, mais bien plus dangereux, et qui était une suite de leur sentiment sur ce qui fait le souverain bien de l'homme; sentiment bon et solide en un sens, mais dont ils tiraient une mauvaise conséquence. Ils prétendaient qu'on ne devait point faire consister le souverain bien de l'homme[2] dans aucune des choses

[1] Job. 6, 12 et 13.

[2] Senec. de Clem. lib. 2, cap. 5.

[1] « Misericordia est ægritudo animi, ob alienarum « miseriarum speciem. Ægritudo autem in sapientem « virum non cadit. Serena ejus mens est, nec quidquam « incidere potest quod illam obducat... Hoc sapienti ne « in suis quidem accidet calamitatibus, sed omnem for- « tunæ iram reverberabit, et ante se franget. »

[2] « Hoc dabitis, ut opinor, si modò sit aliquid esse « beatum, id oportere totum poni in potestate sapientis « Nam si amittit vita beata potest, beata esse non potest. » (*De Finib.* lib. 2, n. 86.)

qu'on pouvait lui enlever malgré lui, et qui n'étaient point en son pouvoir, mais dans la vertu seule, qui dépend de lui uniquement, et que nulle violence étrangère ne peut lui arracher. Il était bien clair que les hommes ne pouvaient pas se procurer à eux-mêmes ni se conserver la santé, les richesses, et les autres avantages de cette nature : aussi s'adressaient-ils aux dieux pour les obtenir et pour en conserver la possession. Ces avantages ne pouvaient donc pas faire partie du souverain bien. La vertu seule avait ce privilége, parce que l'homme en est le maître absolu, et qu'il ne la tire que de son propre fonds. Il se la donne à lui-même selon eux, il se la conserve, et n'a pas besoin pour cela d'avoir recours aux dieux comme pour les autres biens. *Hoc quidem*[1] *omnes mortales sic habent, externas commoditates... adiis se habere : virtutem autem nemo unquam acceptam Deo retulit.* Jamais, disaient-ils, personne s'est-il avisé de les remercier de ce qu'il était homme de bien, comme il les remercie des richesses, des honneurs et de la santé dont il jouit ? *Num quis, quòd bonus vir esset, gratias diis egit unquam? at quòd dives, quòd honoratus, quòd incolumis.* En un mot, c'est le sentiment de tous les hommes, que nous devons demander à Dieu les biens de la fortune, mais que, pour la sagesse, nous ne la tirons que de notre propre fonds. *Judicium hoc omnium mortalium est, fortunam à Deo petendam, à se ipso sumendam esse sapientiam.*

Ils portaient leur fol orgueil jusqu'à mettre par cet endroit leur sage au-dessus de Dieu[2], parce que Dieu est vertueux et exempt de passion par la nécessité de son être, au lieu que le sage l'est par son choix et par sa volonté.

Je ne m'arrêterai point ici à faire observer, sur ce que je viens de dire et sur ce qui a précédé, dans quelles absurdités a donné la secte la plus estimée et la plus respectée chez les anciens, et, en un certain sens, la plus estimable et la plus respectable. Voilà de quoi est capable la sagesse humaine abandonnée à ses propres forces et à ses lumières, ou plutôt livrée à sa faiblesse et à ses ténèbres.

[1] De Naturâ Deor. lib. 2, n. 86-88.

[2] « Est aliquid quo sapiens antecedat Deum. Ille na« turæ beneficio non timet, suo sapiens. » (Sen. *Epist.* 53.)

Il me reste à exposer le sentiment des péripatéticiens sur le souverain bien de l'homme.

### § III. — Sentiment des péripatéticiens sur le souverain bien.

Si l'on en croit Cicéron, la différence qui se trouve entre les stoïciens et les péripatéticiens sur la question du souverain bien consiste moins dans les choses que dans les paroles : et, dans le fonds, les sentiments des uns et des autres reviennent au même. Il reproche souvent aux stoïciens d'avoir introduit dans la philosophie plutôt un langage qu'un dogme nouveau, pour paraître s'écarter de ceux qui les avaient précédés ; et ce reproche paraît assez fondé.

Les uns et les autres convenaient du principe sur lequel on doit établir le souverain bien de l'homme, qui est de vivre selon la nature, conformément à la nature : *secundùm naturam vivere.* Les péripatéticiens commençaient par examiner quelle est la nature de l'homme, afin de bien poser leur principe. L'homme, disaient-ils, est composé de corps et d'âme : telle est sa nature. Il faut donc, pour le rendre parfaitement heureux, lui procurer tous les biens et du corps et de l'âme : c'est là vivre selon la nature, en quoi de part et d'autre l'on convient que consiste le souverain bonheur. En conséquence, ils plaçaient au rang des biens la santé, les richesses, la réputation, et les autres avantages de cette sorte ; et au rang des maux la maladie, la pauvreté, l'ignominie, etc., laissant néanmoins une distance infinie entre la vertu et tous les autres biens, entre le vice et tous les autres maux. Ces autres biens[1], disaient-ils, mettent le comble à la béatitude de l'homme, et rendent sa vie parfaitement heureuse, mais de sorte que, sans ces biens, elle peut être heureuse, quoique moins pleinement.

Les stoïciens pensaient à peu près de même, et comptaient pour quelque chose ces avantages et ces incommodités du corps, mais ils

[1] « Illa, quæ sunt à nobis bona corporis numerata, « complent ea quidem beatissimam vitam, sed ita, ut « sine illis possit beata vita existere » (*De Finib.* lib. 5, n. 71.)

Digitized by Google

ne pouvaient souffrir qu'on les appelât des biens et des maux. Si une fois, disaient-ils, on admet que la douleur est un mal[1], il s'ensuivra que le sage, lorsqu'il souffrira quelque douleur, n'est point heureux : car la béatitude ne peut se trouver dans une vie où il y a quelque mal. On ne raisonne point ainsi, répliquaient les péripatéticiens, dans toute autre affaire. Une terre couverte de beaux blés et en abondance ne cesse point d'être censée fertile, parce qu'il s'y trouve un peu de mauvaises herbes. Quelques pertes légères, mêlées avec des gains considérables, n'empêchent pas que le trafic ne soit regardé comme très-avantageux. En tout le fort emporte le faible. Il en est ainsi de la vertu. Mettez-la dans un plat de la balance[2], et dans le monde entier, la vertu l'emportera toujours infiniment. Voilà une idée magnifique de la vertu!

Je croirais abuser de la patience du lecteur, si je m'arrêtais plus longtemps à réfuter ces subtilités et ces mauvaises chicanes des stoïciens. Je le prie seulement de se souvenir de ce que j'ai remarqué dès le commencement, que dans cette question, où il s'agit du souverain bonheur de l'homme, les philosophes, de quelque secte qu'ils soient, n'envisagent ce bonheur que par rapport à la vie présente. Les biens éternels leur étaient ou inconnus, ou indifférents.

### Art. II. — Sentiments des anciens philosophes sur les vertus et sur les devoirs de la vie.

« Quoique la philosophie[3], dit Cicéron, soit « un pays où il n'y a point de terres incultes « ni de landes, et qu'elle soit fertile et abon- « dante d'un bout à l'autre, elle n'a point de « contrée plus riche que celle qui traite des « devoirs, et d'où l'on tire les règles et les « préceptes qui peuvent donner à nos mœurs « une forme certaine et constante, et nous « faire vivre selon les lois de l'honnêteté et « de la vertu. » Il est vrai qu'on trouve chez les païens d'excellentes maximes sur ce sujet, et capables de nous faire rougir. J'en rapporterai quelques-unes tirées de Platon et de Cicéron, en m'attachant plus aux pensées du premier qu'à ses expressions.

[1] De Finib. lib. 5, n. 91, 92.

[2] « Audebo... virtutis amplitudinem quasi in alterâ li- « bræ lance ponere. Terram, mihi crede, ea lanx et maria « deprimet. »

[3] Offic. lib. 3, n. 5.

#### Le but du gouvernement est de rendre les sujet heureux en les rendant vertueux.

Le premier soin de tout homme chargé[1] de la conduite des autres (et l'on entend par là généralement tous ceux qui sont destinés à commander, rois, princes, généraux d'armée, ministres, gouverneurs de provinces, magistrats, juges, pères de famille), le premier soin de quiconque est en autorité, de quelque façon que ce puisse être, c'est de bien établir le but qu'il doit se proposer dans l'usage de cette autorité.

Quel est le but d'un homme chargé du gouvernement d'une république[2] ? Ce n'est point, dit Platon en plus d'un endroit, de la rendre riche, opulente, puissante ; d'y faire abonder l'or et l'argent, d'étendre au loin son domaine, d'y entretenir des flottes et des armées nombreuses, et par là de la rendre supérieure à toutes les autres sur terre et sur mer. Il est aisé de voir qu'Athènes est ici désignée. Il se propose quelque chose de bien plus grand et de plus solide : c'est de la rendre heureuse en la rendant vertueuse ; et elle ne peut être telle que par une piété sincère et une soumission parfaite à l'égard de Dieu.

Quand nous parlons[3], dit-il ailleurs, d'une ville, d'une république heureuse, nous ne prétendons pas borner cette fécilité à quelques particuliers seulement, aux premiers de la ville, aux nobles, aux magistrats : nous entendons que tous ceux qui composent cette ville, cette république, soient heureux chacun dans leur condition, et selon leur état; et voilà le devoir essentiel de celui qui se charge de la gouverner.

Il en est d'une ville, d'un état[4], comme du corps humain. Cette comparaison est tout à fait juste et riche en conséquences. Le corps

[1] Plat. de Leg. lib. 12, pag. 961-963.

[2] In Alcib. 1, pag. 134. — De Leg. lib. 5, pag. 742.

[3] De Leg. lib. 5, pag. 420.

[4] Ibid. [lib. 12], pag. 696.

est composé de la tête et des membres; et parmi ces membres il y en a de plus nobles, de plus apparents, de plus nécessaires les uns que les autres. Peut-on dire que le corps soit sain et en bon état quand le moindre et le dernier des membres est malade ?

Il y a entre tous les habitants d'une ville un rapport mutuel de besoins et de secours[1], qui forme entre eux une liaison admirable. Le prince, les magistrats, les riches ont besoin de nourriture, de vêtement, de logement. Que deviendraient-ils si, dans un ordre inférieur, il n'y avait des gens destinés à leur fournir tous ces besoins? La Providence y a pourvu, comme le remarque Platon, par l'établissement des diverses conditions, auxquelles la nécessité a donné lieu. Si tous étaient riches, il n'y aurait ni laboureurs, ni maçons, ni ouvriers. Si tous étaient pauvres, il n'y aurait ni princes, ni magistrats, ni généraux d'armée capables de gouverner et de défendre les autres. C'est cette dépendance mutuelle qui a formé les villes, et qui a rassemblé et réuni dans l'enceinte des mêmes murailles une multitude d'hommes de différents emplois et de divers métiers, tous nécessaires pour l'utilité commune, et dont aucun par conséquent ne doit être négligé, encore moins méprisé, par celui qui gouverne. De cette multiplicité de talents, de conditions, d'emplois, de métiers, réduite en quelque sorte à l'unité par cette communication mutuelle et par cette tendance à une même fin, résulte un ordre, une harmonie, un concert d'une beauté merveilleuse, mais qui suppose toujours qu'afin que le tout soit parfait, chaque partie doit avoir sa perfection et son ornement.

Pour revenir à la comparaison d'une ville[2], d'un état, avec le corps humain, le prince en est comme la tête et l'âme : les ministres, les magistrats, les généraux d'armée, les autres officiers destinés à exécuter ses ordres, sont ses yeux, ses bras, ses pieds. C'est le prince qui les doit animer, les mettre en mouvement, les faire agir. C'est dans la tête que réside l'intelligence, et c'est cette intelligence qui règle l'usage des sens, qui fait mouvoir les membres, qui veille à leur conservation, à leur intégrité, à leur santé. Platon emploie ici la comparaison d'un pilote, dans la tête seule de qui réside la science de conduire le vaisseau, et à l'habileté duquel est confié le salut de tous ceux qui y sont renfermés. Qu'un état est heureux, quand le prince parle et agit de la sorte!

[1] De Rep. lib. 2, pag. 369-371.

[2] De Rep. lib 2, [De leg. lib. 12], pag. 961-964.

Quiconque est chargé du soin des autres doit se persuader fortement qu'il est établi pour les inférieurs, et non les inférieurs pour lui.

Il ne faudrait, ce semble, que consulter le bon sens, la droite raison, et même l'expérience commune, pour convenir de ce principe. Il est rare cependant que les supérieurs en soient véritablement convaincus, et en fassent la règle de leur conduite.

Platon, pour mettre ce principe dans tout son jour[1], commence par introduire dans le dialogue un Thrasimaque, qui plaide la cause, ou plutôt qui fait l'apologie d'un gouvernement corrompu. Celui-ci prétend que dans tout gouvernement on doit regarder comme juste ce qui est utile au gouvernement : que celui qui commande et qui est en place, n'y est point pour les autres, mais pour lui-même: que sa volonté doit faire la règle de ceux qui lui sont soumis : que, si l'on s'en tenait à une justice rigoureuse, les supérieurs seraient bien à plaindre, n'ayant pour leur partage que les soins et les inquiétudes du gouvernement, sans être en état d'avancer leurs familles, de faire plaisir à leurs amis, de rien accorder à la recommandation, puisqu'on suppose qu'en tout ils doivent se conduire par les principes d'une exacte et rigoureuse justice.

Il est peu de personnes, ou plutôt il n'en est point qui tiennent un pareil langage; mais il n'en est que trop qui le mettent réellement en pratique, et qui en font la règle de leur conduite.

Platon réfute fort au long tout ce pitoyable raisonnement; et selon sa coutume, il emploie des comparaisons tirées de l'usage commun de la vie : je me contenterai ici de cette unique preuve, pour montrer que ceux qui comman-

[1] De Rep lib. 2, pag. 338, etc.

dent sont pour leurs inférieurs, et non les inférieurs pour ceux qui commandent.

Un pilote se charge de conduire un vaisseau rempli d'un grand nombre de personnes que différentes vues et différents intérêts engagent à passer dans un pays étranger : est-il jamais venu dans l'esprit d'aucun homme raisonnable de penser que ces passagers fussent pour le pilote, et non le pilote pour les passagers? Oserait-on dire que les malades dont se charge un médecin sont pour lui? et n'est-il pas visible que les médecins, aussi bien que l'art de la médecine, ne sont établis que pour rendre la santé aux malades? Les princes sont souvent représentés dans l'antiquité sous l'idée de *pasteurs des peuples*[1]. Le pasteur certainement est pour son troupeau; et il n'est personne d'assez déraisonnable pour prétendre que le troupeau soit pour le pasteur.

C'est de cette doctrine de Platon que l'orateur romain avait emprunté l'importante maxime qu'il inculque si fortement à Quinctus Cicéron, son frère, dans l'admirable lettre où il lui donne des avis pour se bien conduire dans le gouvernement de l'Asie qui avait été confié à ses soins. *Pour moi*[2], dit-il, *je suis persuadé que l'unique but, et toute l'attention de ceux qui sont en place, doivent être de rendre aussi heureux qu'il est possible tous ceux qui sont soumis à leur autorité... Et non-seulement*, ajoute-t-il, *quiconque gouverne les citoyens ou les alliés, mais quiconque est chargé du soin des esclaves, et même des bêtes, doit leur procurer tous les secours et tous les avantages qui dépendent de lui, et rapporter tous ses soins à leur utilité.*

La conséquence naturelle de ce principe[3], que tous les supérieurs, sans aucune exception, sont établis pour le bien de ceux qui leur sont soumis, est qu'ils ne doivent donc, dans l'usage de leur autorité et de leur pouvoir, envisager que l'utilité publique. Il s'ensuit encore de là qu'il n'y aura que des gens de bien placés dans les charges, qu'ils n'y entreront même que malgré eux, et qu'il faudra leur faire violence pour les contraindre de les accepter. En effet, on ne recherche point une place où l'on ne voit que peine, que travail et qu'embarras. Et cependant, dit Platon, rien n'est plus commun aujourd'hui que de briguer les charges, et de prétendre aux premières places, sans y porter d'autre mérite qu'une ambition sans bornes, et une aveugle estime de soi-même : et c'est cet abus qui fait le malheur des villes et des états, et qui cause enfin leur ruine.

[1] Ποιμένι λαῶν.

[2] « Ac mihi quidem videntur hue omnia esse referenda ab iis qui præsunt aliis, ut il qui eorum in imperiis erunt, sint quam beatissimi..... Est autem, non modò ejus qui sociis et civibus, sed etiam ejus qui servis, qui mutis pecudibus præsit, eorum quibus præsit, commodis utilitatique servire. » (Cic. *Epist.* 1, *ad Q. fratr.*)

[3] Plat. de Rep. lib. 2, pag. 347. — Ibid. lib. 7, pag. 520, 521.

La justice et la bonne foi sont les fondements de la société. Sainteté du serment.

Le lien le plus ferme de la société est la justice[1], et le fondement de la justice est la bonne foi, qui consiste à garder inviolablement les paroles qu'on a données, et les traités dont on est convenu.

L'injustice ne peut prendre que deux différentes formes[2], dont l'une tient du renard, c'est celle de l'artifice et de la fraude; et l'autre du lion, c'est celle de la violence. L'une et l'autre sont également indignes de l'homme, et contraires à sa nature : mais la plus odieuse et la plus détestable est la fraude et la perfidie, surtout lorsqu'elle couvre des dehors de la probité ses pratiques les plus noires.

Il faut bannir du commerce[3] des hommes toutes sortes de ruses et d'artifices, et proscrire cette habileté maligne qui se couvre et se pare du nom de prudence, mais qui en est infiniment éloignée, et qui ne convient qu'à des gens doubles[4], cachés, déguisés, trompeurs, malins, artificieux, perfides : car tous ces noms, si odieux et si détestables, suffisent à peine pour marquer le caractère de ceux qui

[1] Cic. Offic. lib. 1, n. 20 et 23.

[2] Id. ibid. n. 41.

[3] « Quocircà astutiæ tollendæ sunt, eaque malitia, quæ vult illa quidem videri se esse prudentiam, sed abest ab eâ distatque plurimùm. » (Cic. lib. 3, n. 71.)

[4] « Hoc genus est hominis versuti, obscuri, astuti, falacis, malitiosi, callidi, veleratoris, vafri. » (Ibid. n. 57.)

renoncent à la sincérité et à la vérité dans le commerce de la vie.

De quel nom faut-il donc appeler ceux qui se jouent de la sainteté du serment [1], qui est une affirmation religieuse, faite en présence et sous les yeux de Dieu, que l'on en prend à témoin, que l'on en rend en quelque sorte garant, et qui vengera certainement l'abus sacrilége que l'on aura fait de son saint nom ?

Le respect que l'on doit à la Divinité sur ce sujet ne pouvait, selon Platon [2], être porté trop loin. C'est par ce principe qu'il souhaitait que, dans les jugements où il ne s'agit que d'intérêts temporels, les juges n'exigeassent des parties aucun serment, pour ne les point exposer à en faire de faux, comme il arrive, dit-il, à plus de la moitié de ceux qu'on oblige de jurer; étant très-rare et très-difficile qu'un homme qui espère de pouvoir sauver par un parjure ses biens, sa réputation, ou sa vie, respecte assez le nom de Dieu pour n'oser le prendre en vain. Cette délicatesse est remarquable dans un païen, et mérite bien des réflexions.

Platon va encore plus loin [3]. Il déclare que c'est déshonorer la majesté divine, et manquer au respect qu'on lui doit, non-seulement de jurer légèrement et sans une raison importante, mais d'employer le nom de Dieu dans les conversations et dans les discours familiers. Il n'aurait donc pas approuvé un usage devenu maintenant fort commun, même parmi des gens de bien, de s'écrier ainsi à tout propos, et lorsqu'il ne s'agit rien moins que de religion : *ô mon Dieu !*

**Différents devoirs de la vie civile. Belles maximes sur la vertu.**

Chacun doit regarder l'utilité commune comme le but auquel il doit tendre [4] : car, dès qu'on ne connaîtra d'utilité que la sienne propre, et qu'on voudra tout tirer à soi, nulle sorte de société ne saurait subsister entre les hommes.

Tout ce qui est sur la terre a été créé pour l'usage des hommes, et les hommes eux-mêmes ont été formés les uns pour les autres, afin de s'entr'aider mutuellement par des services réciproques. Ainsi il ne faut pas croire que nous soyons nés pour nous seuls. Notre patrie, nos pères et mères, nos amis, ont droit sur tout ce que nous sommes, et nous devons leur procurer tous les avantages qui dépendent de nous.

C'est sur ces principes, de ce qu'on doit à la société et à la justice, que les stoïciens décident plusieurs questions de morale, d'une manière qui sera la condamnation de bien des casuistes chrétiens.

Dans un temps de disette [1], un marchand de blé, suivi de plusieurs autres, arrive le premier dans un port : doit-il déclarer que plusieurs autres marchands arriveront bientôt; ou peut-il n'en point parler, pour mieux vendre son blé? La décision est qu'il doit le déclarer, parce que le bien de la société humaine, pour laquelle il est né, le demande.

Un homme a reçu un paiement en fausse monnaie [2] : peut-il la donner à d'autres comme bonne, la connaissant fausse? Il ne le peut, s'il est homme de bien.

Un autre vend un lingot d'or, qu'il prend pour du cuivre [3] : celui qui le marchande est-il obligé d'avertir le vendeur que c'est de l'or? ou peut-il profiter de son ignorance, et n'acheter qu'un écu ce qui en vaudra peut-être mille? Il ne le peut pas en conscience.

C'est une maxime incontestable [4], dit Platon [5], et qui doit servir comme de fondement à toutes les actions de la vie civile, qu'il n'est jamais permis de faire tort à personne, ni par conséquent de rendre le mal pour le mal, injure pour injure, ni de se venger de ses ennemis, et de faire retomber sur eux les mêmes maux qu'ils nous ont fait souffrir. Voilà ce que la droite raison nous enseigne. Mais les païens

[1] « Est jusjurandum affirmatio religiosa. Quod autem « affirmatè, quasi Deo teste, promiseris, id tenendum « est. » (Ibid. n. 104.)

[2] De Leg. lib. 12, pag. 948, 949.

[3] De Leg. lib. 12, n. 917.

[4] Offic. lib. 3, n. 26.

[1] Offic. lib. 3, n. 50, etc.

[2] Ibid. n. 91.

[3] Ibid. n. 92.

[4] Ἀρχώμεθα ἐντεῦθεν βουλευόμενοι, ὡς οὐδέποτε ὀρθῶς ἔχοντος οὔτε τοῦ ἀδικεῖν, οὔτε κακῶς πάσχοντα ἀμύνεσθαι ἀντιδρῶντας κακῶς.

[5] Plat. in Crit. pag. 49.

Digitized by Google

ne sont pas fermes sur ce point de morale. « Celui-là est homme de bien, dit Cicéron, « qui fait plaisir à tout le monde, et qui ne « nuit à personne, à moins qu'il n'y ait été « provoqué par quelque injustice : *Virum bo-* « *num esse*[1], *qui prosit quibus possit; noceat* « *nemini, nisi lacessitus injuriâ.* »

Une des règles de la république de Platon[2], est qu'il ne faut jamais prêter à usure.

On ne peut jamais s'approprier le bien d'autrui. « Si j'avais trouvé un trésor, dit « Platon[3], je n'y toucherais point, quand « même les devins consultés assureraient que « je pourrais me l'approprier. Ce trésor, dans « nos coffres, ne vaut pas les progrès que nous « faisons dans la vertu et dans la justice, « quand nous avons le courage de le mépri- « ser. D'ailleurs, si nous nous l'approprions, « c'est une source de malédictions sur notre « famille. »

Il prononce de la même manière sur une chose que l'on a trouvée dans son chemin[4].

Tous les autres biens, sans la vertu, doivent être regardés comme de véritables maux[5]. Et cette vertu n'est ni un présent de la nature[6], ni le fruit de l'étude et des efforts de l'esprit humain, mais un don précieux que Dieu accorde à qui il lui plaît.

Contraste d'un juste accablé de maux, et d'un scélérat comblé de biens.

Platon suppose deux hommes qui pensent et qui sont traités bien différemment : d'un côté un scélérat achevé, sans foi, sans probité, sans honneur, mais qui prend le masque de toutes ces vertus ; de l'autre, un juste parfait (je dis parfait selon l'idée des païens), qui ne songe qu'à être juste, et non à le paraître.

[1] Offic. lib. 3, n. 76.
[2] De Leg. lib. 5, pag. 742.
[3] Ibid. lib. 11, pag. 913.
[4] Ibid pag. 914.
[5] In Menex. pag. 246. — In Menone, pag. 99.
[6] Εἰ καλῶς ἐζητήσαμεν, ἀρετὴ ἂν ἐη οὔτε διδακτόν; ἀλλὰ θείᾳ μοίρᾳ παραγιγνομένη, ἄνευ νοῦ, οἷς ἂν παραγίγνηται.

Le premier[1] pour parvenir à ses fins, n'épargne ni fourberie, ni injustice, ni calomnie, et compte pour rien les plus grands crimes, pourvu qu'il puisse les tenir cachés. Religieux au dehors, il affecte d'honorer les dieux avec pompe et avec éclat, leur offrant des présents et des sacrifices, et en plus grand nombre et plus magnifiques qu'aucun autre. Par ce moyen, trompant les hommes dont les yeux peu clairvoyants ne pénètrent point jusque dans le fond du cœur, il vient à bout d'entasser dans sa maison richesses, honneurs, estime, réputation, puissants établissements, mariages avantageux pour lui et pour ses enfants, en un mot, tout ce que la fortune la plus brillante peut avoir de plus flatteur.

Le second, souverainement homme de bien, simple, modeste, renfermé en lui-même, uniquement occupé de ses devoirs, inviolablement attaché à la justice, loin d'être honoré et récompensé comme il le mériterait (auquel cas, dit Platon, on ne pourrait pas discerner si c'est à la vertu même qu'il tient, ou bien aux honneurs et aux récompenses qui en seraient la suite), est dans un décri général, noirci par les calomnies les plus atroces, regardé comme un méchant et un scélérat, livré aux traitements les plus durs et les plus ignominieux[2], *mis en prison, fouetté, déchiré de coups, enfin mis en croix;* et il aime mieux essuyer les tourments les plus cruels

[1] « Quæro, si duo sint, quorum alter optimus vir, « æquissimus, summâ justitiâ, singulari fide; alter insi- « gnis sceleri et audaciâ : et, si in eo errore sit civitas, « ut bonum illum virum, sceleratum, facinorosum, ne- « farium putet; contra autem qui sit improbissimus, « existimet esse summâ probitate ac fide : proque hâc « opinione omnium civium, bonus ille vir vexetur, ra- « piatur, manus et denique auferantur, effodiantur oculi, « damnetur, vinciatur, uratur, exterminetur, egeat, pos- « tremò jure etiam optimo omnibus miserrimus esse « videatur; contrà autem ille improbus laudetur, colatur, « ab omnibus diligatur; omnes ad eum honores, omnia « imperia, omnes opes, omnes denique copiæ conferan- « tur; vir denique optimus omnium existimatione, et « dignissimus omni fortunâ judicetur : quis tandem erit « tam demens, qui dubitet utrum se esse malit ? » « (Cic. *apud Lactant*, *divin. Instit.* lib. 5, cap. 12.)

[2] Οὕτω διακείμενος ὁ δίκαιος μαστιγώσεται, στρεβλώσεται, δεδήσεται, ἐκκαυθήσεται τὼ ὀφθαλμώ; τελευτῶν, πάντα κακὰ παθών, ἀνασχινδυλευθήσεται, *Id est*, suspendetur.

que de renoncer à la justice et à l'innocence. Y a-t-il quelqu'un, s'écrie Cicéron, assez insensé pour hésiter un moment auquel de ces deux hommes il aimerait mieux ressembler?

On est étonné de trouver chez les païens des sentiments si nobles, si élevés, si conformes à la droite raison et à la justice. Il faut se souvenir que, malgré la corruption générale et les ténèbres répandues parmi ces païens, la lumière du Verbe éternel ne laisse pas de luire jusqu'à un certain point dans leurs esprits[1] : *Lux in tenebris lucet.* C'est cette lumière qui leur découvre diverses vérités, et qui leur fait connaître les principes de la loi naturelle. C'est cette lumière qui l'écrit dans leurs cœurs, et qui leur donne en plusieurs points le discernement des choses justes et injustes; ce qui fait dire à saint Augustin[2] que *les méchants voient dans* LE LIVRE DE LA LUMIÈRE, *de quelle sorte il faut vivre.*

Or, quand on voit dans la Grèce une foule d'hommes savants, un peuple de philosophes qui se succèdent les uns aux autres pendant quatre siècles entiers; qui s'occupent uniquement du soin de chercher la vérité; qui, pour y mieux réussir, renoncent la plupart à leur bien, à leur patrie, à leur établissement, et à tout autre emploi que celui de s'appliquer à l'étude de la sagesse; peut-on croire qu'un événement si singulier, et même unique, qui ne s'est rencontré dans aucune autre partie du monde, ni dans aucun autre temps, soit l'effet du hasard, que la Providence n'y ait eu aucune part, et qu'elle ne l'ait rapporté à aucune fin? Elle n'avait pas destiné les philosophes à réformer les erreurs du genre humain. Ces beaux esprits ont disputé pendant près de quatre cents ans sans presque convenir de rien entre eux, et sans rien finir. Aucune école n'a entrepris de prouver l'unité d'un Dieu : aucune n'a eu même la pensée d'établir la nécessité d'un médiateur. Mais combien leurs préceptes sur la morale, sur les vertus, sur les devoirs, ont-ils été utiles pour empêcher le débordement des vices! Quel affreux désordre aurait-on vu, si la secte épicurienne eût été seule et dominante! Combien leurs recherches ont-elles contribué à conserver les dogmes importants de la distinction de la matière et de l'esprit, de l'immortalité de l'âme, de l'existence d'un être souverain! Plusieurs d'entre eux avaient sur tous ces points d'admirables principes que Dieu même leur avait fait connaître (*Deus enim illis manifestavit*)[1] préférablement à tant d'autres peuples qu'il laissait dans la barbarie et l'ignorance.

Comme ces connaissances et les actions vertueuses qui en étaient la suite, peuvent être envisagées sous un double point de vue, elles doivent aussi produire en nous deux effets tout opposés. Si on les regarde comme une émanation de cette lumière éternelle qui luit dans les ténèbres mêmes, qui peut douter qu'elles ne soient dignes de notre estime et de notre admiration? Mais, si on les considère dans le principe d'où elles partaient, et dans l'abus qu'en faisaient ces païens, elles ne peuvent être louées sans réserve et sans exception. C'est par cette règle qu'il faut juger de tout ce que nous lisons dans l'histoire profane. Les actions de vertu les plus éclatantes qui y sont rapportées, sont toujours infiniment éloignées de la vertu pure et véritable, parce qu'elles ne sont point rapportées à leur principe, et qu'elles ont pour racine la cupidité, c'est-à-dire l'orgueil et l'amour-propre. *Radicata est cupiditas*[2] *: species potest esse bonorum factorum, verè opera bona esse non possunt.* On ne juge pas de la racine par les branches, mais des branches par la racine. Les fleurs, et même les fruits, peuvent paraître semblables; mais leur racine est très-différente. *Noli attendere quod floret foris, sed quæ radix est interna.* Ce n'est pas ce que ces actions ont de réel qu'on doit condamner, mais ce qu'elles ont de défectueux. Ce n'est pas ce qu'elles ont qui les rend vicieuses, mais ce qui leur manque. Et ce qui leur manque, c'est la charité, don inestimable, qui ne peut être remplacé par aucun autre, et qui ne se transporte point hors de l'Église et de la véritable religion. Aussi voyons-nous que nul des païens, qui d'ailleurs ont établi de fort belles règles sur les devoirs de l'homme

[1] Joan. 1.
[2] In libro Lucis.

[1] Rom. 1, 19
[2] S. August.

par rapport aux autres hommes, n'a fait de l'amour de Dieu le principe fondamental de sa morale : nul n'a enseigné la nécessité de lui apporter les actions de probité humaine. Ils ont connu les branches de la morale sans en connaître la tige et le tronc.

### Art. III. — De la jurisprudence

Je joins la jurisprudence à la morale, dont elle fait partie, ou du moins à laquelle elle a un grand rapport. C'est une matière qui a beaucoup d'étendue, mais que je traiterai fort succinctement. Les mémoires que m'a fournis un habile professeur de droit, et qui est fort de mes amis (c'est M. Lorry), m'ont été d'un grand secours.

La jurisprudence est la connaissance du droit, des lois. Chaque peuple a eu ses lois particulières et ses législateurs. Moïse est le plus ancien de tous : Dieu lui-même lui dicta les lois qu'il voulait que son peuple observât. Mercure Trismégiste chez les Égyptiens, Minos chez les habitants de l'île de Crète, Pythagore chez les peuples de la Grande-Grèce, Charondas et Zaleucus dans le même pays, Lycurgue à Sparte, Dracon et Solon à Athènes, sont les plus célèbres législateurs de l'antiquité païenne. Comme j'en ai parlé pour la plupart avec assez d'étendue dans le cours de l'Histoire, je passerai tout d'un coup aux Romains.

Les premiers commencements du droit romain ont été très-médiocres. Sous les rois, Rome n'avait qu'un petit nombre de lois qui étaient proposées d'abord par le sénat, et confirmées ensuite dans l'assemblée du peuple. Papirius[1], qui vivait du temps de Tarquin-l'Ancien, fut le premier qui ramassa les lois que les rois avaient faites. Cette collection fut appelée, du nom de son auteur, *droit papirien*.

La république, après avoir aboli la domination des rois, retint quelque temps les lois royales : mais elles furent ensuite expressément abrogées par la *loi tribunitienne*, en haine du nom royal. Elle usa depuis d'un droit incertain jusqu'aux *douze tables*, qui furent dressées par les décemvirs et composées des lois d'Athènes et des principales villes de la Grèce, où l'on avait envoyé des députés pour y recueillir celles qu'ils trouveraient le plus sages et le plus propres pour un gouvernement républicain. Ces lois furent le fondement et la source de tout le droit romain[1], et Cicéron ne craint point de les mettre infiniment au-dessus de tous les écrits et de tous les livres des philosophes[2], soit pour le poids de l'autorité qu'elles avaient acquise, soit pour l'étendue de l'utilité qu'on en pouvait retirer.

La brièveté et en même temps la sévérité de la loi des Douze Tables donna lieu à l'interprétation des Prudents, et à l'Édit du Préteur. Les premier s'occupèrent à en développer l'esprit et l'intention, le second à en adoucir la rigueur, et à suppléer ce qui pouvait y avoir été omis.

Dans la suite des temps, les lois s'étant multipliées à l'infini, l'étude en devint absolument nécessaire, et en même temps fort difficile. Des hommes célèbres par leur naissance, par leur esprit, par leur science, et par leur amour pour le bien public, connus sous le nom de *jurisconsultes*, donnèrent toute leur application à cette étude. Les jeunes Romains qui songeaient à se frayer un chemin aux grandes charges de la république par le talent de la parole, qui en était l'entrée, allaient prendre chez eux les premières teintures du droit, sans lesquelles il n'était pas possible de réussir dans le barreau. Les particuliers[1], dans toutes leurs affaires, avaient

[1] On ne sait pas précisément le temps où a vécu ce Papirius. Le jurisconsulte Pomponius (dans la loi 2, au Digeste *de Origine Juris*) dit qu'il fit la collection des lois royales sous Tarquin-l'Ancien. Peut-être est-ce le C. Papirius, souverain pontife dont parle Denys d'Halicarnasse (lib. 3, pag. 178), lequel, après l'expulsion des rois, renouvela et remit en vigueur les lois de Numa sur la religion, qui avaient été comme abrogées par le non-usage.

[1] « Qui nunc quoque in hoc immenso aliarum super « alias acervatarum legum cumulo, fons omnis publici « privatique est juris. » (Liv. lib. 3, n. 34.)

[2] « Fremant omnes licet, dicam quod sentio : Biblio- « theca mehercule omnium philosophorum unus mihi « videtur XII tabularum libellus, si quis legum fontes et « capita viderit, et auctoritatis pondere, et utilitatis uber- « tate superare. » (*De Orat.* lib. 1, n. 195.)

[3] « Est sine dubio domus jurisconsulti totius oracu- « lum civitatis, *undè*, cives, *sibi consilium expetant*

recours à eux, et leur maison était regardée comme l'oracle de toute la ville, d'où l'on remportait des réponses qui fixaient les doutes, calmaient les inquiétudes, et marquaient la route qu'il fallait tenir dans la poursuite des procès.

Ces réponses n'étaient que de simples avis qui pouvaient éclairer les juges, mais qui ne leur imposaient point la nécessité de les suivre. Auguste commença à leur donner plus d'autorité en nommant lui-même des jurisconsultes, qui n'étaient plus bornés à servir de conseil aux particuliers, mais étaient tenus officiers de l'empereur. Depuis ce temps-là, leurs avis mis par écrit, et scellés de l'autorité publique, eurent force de lois, et les empereurs obligèrent les juges de s'y conformer.

Ces jurisconsultes mirent au jour différents ouvrages sous différents titres, qui ont beaucoup contribué à former la jurisprudence et à la réduire en art et en méthode.

Ces *lois*, par succession de temps, se multiplièrent beaucoup, et donnèrent lieu à des doutes et à des difficultés par les contradictions qu'on croyait y trouver. Pour lors on avait recours au prince, qui en donnait la solution. Il jugeait aussi par des décrets les causes qui lui étaient dévolues par appel, et répondait par des rescrits à toutes les consultations des particuliers qui lui étaient adressées par placets ou requêtes. Et de là sont venues en partie les Constitutions des empereurs, si pleines de sagesse et d'équité, et qui ont formé le corps de la jurisprudence romaine.

Pour former ces décisions avec plus de maturité, ils appelaient auprès d'eux de savants jurisconsultes, et ne donnaient leur réponse qu'après les avoir bien concertées avec tout ce qu'il y avait dans l'empire de personnes plus versées dans la connaissance des lois et du droit public.

Je dirai ici un mot de ceux d'entre les jurisconsultes qui, dans les derniers temps, ont été les plus célèbres.

« *suarum rerum incerti : quos ego* (*c'est Crassus qui, parlant au nom des jurisconsultes, leur fait l'application de ce qu'Ennius avait dit à la gloire de l'oracle de Delphes*) *quos ego meâ ope ex incertis certos compo-* « *tesque consilii dimitto, ut ne res temerè tractent iur-* « *bidas.* » (*De Orat.* lib. 1, n. 199, 200.

Papinien (*Æmilius*)[1]. Il fut fort considéré par l'empereur Sévère, à qui il avait succédé dans la charge d'avocat fiscal. Il était regardé comme l'asile des lois, et un trésor de la science du droit[2]. L'empereur Valentinien III le relève au-dessus de tous les jurisconsultes, en ordonnant par sa loi du 7 novembre 426, que, quand ils se trouveront partagés sur quelque point, on suivra le sentiment qui se trouvera appuyé par ce génie éminent, comme il l'appelle. En effet, Cujas[3] juge que c'est le plus habile jurisconsulte qui ait jamais été et qui sera jamais.

L'empereur Sévère, voulant qu'un si grand mérite fût relevé par une grande dignité, lui donna celle de préfet du prétoire, dont un des principaux emplois était dès lors de juger les procès avec l'empereur, ou en son nom. Papinien, afin de s'en mieux acquitter, avait pris pour ses conseillers et ses assesseurs Paul et Ulpien, dont les noms sont aussi fort célèbres parmi les jurisconsultes.

Sévère, en mourant, avait laissé deux enfants, Caracalla et Géta[4]. Quoiqu'ils eussent tous deux le nom d'*empereur*, cependant Dion assure que Caracalla en avait seul le pouvoir; et bientôt après il se défit de son collègue de la manière du monde la plus cruelle et la plus barbare, l'ayant fait assassiner entre les bras de leur mère commune, et, selon quelques-uns, l'ayant tué de sa propre main.

Caracalla répandit le sang de tous ceux que son frère avait aimés, qui l'avaient servi, ou qui lui avaient appartenu, sans distinction d'âge, de sexe, ni de qualité; et Dion dit qu'il commença d'abord par vingt mille domestiques ou soldats[5]. Il suffisait d'écrire ou de prononcer le nom de Géta pour être aussitôt mis à mort; de sorte qu'on n'osait plus même le mettre dans les comédies où l'on avait coutume de le donner à des esclaves.

Papinien ne put échapper à sa cruauté. On prétend que Caracalla avait voulu l'obliger à lui composer un discours pour excuser la mort de Géta devant le sénat, ou devant le peuple,

[1] An. J. C. 205.
Cod. Th. 1, t. 4, lib. 1.
[3] Cuj. in Cod. Theod.
[4] Diog. lib. 77, pag. 870, etc.
[5] Cæsariani.

et qu'il lui avait répondu généreusement: *Il n'est pas aussi aisé d'excuser un parricide que de le commettre ;* et, *C'est un second parricide que d'accuser un innocent après lui avoir ôté la vie*[1]. Il se souvenait sans doute qu'on avait fort blâmé Sénèque d'avoir composé une lettre que Néron adressa au sénat pour justifier l'assassinat de sa mère. On tua aussi le fils de Papinien, qui était alors questeur et qui, trois jours auparavant, avait donné des jeux magnifiques.

Sabin (*Fabius*)[2]. L'empereur Héliogabale ayant ordonné à un centenier d'aller tuer Sabin, cet officier, qui avait l'oreille un peu dure, crut qu'il lui disait de le faire sortir de la ville. Cette erreur du centenier sauva la vie à Sabin. Il passait pour le Caton de son temps. L'empereur Alexandre, qui succéda à Héliogabale[3], le mit au nombre de ceux qu'il attacha à sa personne, et dont il prenait conseil pour gouverner sagement.

Ulpien (*Domitius Ulpianus*) tirait son origine de la ville de Tyr. Il avait été conseiller et assesseur sous Papinien, du temps de Sévère. Alexandre, étant devenu empereur, voulut l'avoir auprès de sa personne en qualité de conseiller, et pour avoir soin de tout ce qui devait se rapporter devant lui, qui est apparemment ce que l'on a appelé depuis *grand référendaire*[4]. Il le fit ensuite préfet du prétoire.

Lampride le met à la tête de ces hommes sages, doctes et fidèles qui composaient le conseil d'Alexandre, et assure que ce prince lui déférait plus qu'à aucun autre, à cause de son amour extraordinaire pour la justice, qu'il n'y avait que lui seul qu'il entretînt en particulier; qu'il le regardait comme son tuteur; et qu'il a été un excellent empereur, parce qu'il a beaucoup suivi les conseils d'Ulpien dans la conduite de l'empire.

Comme Ulpien tâchait de rétablir la discipline parmi les prétoriens, ils se soulevèrent contre lui, et demandèrent sa mort à Alexandre. Au lieu de la leur accorder, il le couvrit souvent de sa pourpre pour le défendre des effets de leur colère. Enfin, l'ayant attaqué pendant la nuit, il fut contraint de s'enfuir au palais, et d'implorer le secours d'Alexandre et de Mamée. Mais tout le respect de l'autorité impériale ne put le sauver, et il fut tué par les soldats, à la vue même d'Alexandre. On a encore divers écrits d'Ulpien.

Paul (*Julius Paulus*)[1]. Il était de Padoue, où l'on voit encore sa statue. Il fut nommé consul sous Alexandre, puis préfet du prétoire. Il était, aussi bien que Sabinus et Ulpien, du conseil que Mamée, mère d'Alexandre, et Mœsa, sa grand'mère, avaient formé à ce jeune prince pour conduire les affaires pendant son bas âge. On sait combien ils lui furent utiles, et quelle réputation ils lui firent. L'empire romain avait donc alors tout ce qui peut rendre un état heureux, un très-bon prince et d'excellents ministres, car l'un est peu utile sans l'autre; et il est peut-être même plus dangereux pour les peuples d'avoir un prince bon par lui-même, mais qui se laisse tromper par les méchants, que d'en avoir un plus méchant qui veille néanmoins sur ses officiers, et qui les oblige à faire leur devoir. Alexandre fit toujours un grand cas du mérite de Paul. On dit qu'il n'y a point de jurisconsulte qui ait tant écrit que lui.

Pomponius était encore de la cour et du conseil d'Alexandre. Quel heureux règne! Comme il vécut jusqu'à l'âge de soixante-dix-huit ans, il composa un grand nombre d'ouvrages. Entre autres, il fit un recueil de tous les célèbres jurisconsultes jusqu'à l'empereur Julien.

Modestinus (*Herennius*) vécut aussi sous Alexandre, qui l'éleva au consulat. Il était, comme les quatre précédents, disciple de Papinien, par les soins duquel ils furent tous formés à la jurisprudence. Quels services un homme seul quelquefois rend dans un état par son savoir et par ses élèves!

Tribonien était de Pamphylie. Il fut honoré des premières charges à Constantinople par l'empereur Justinien. C'est sous ce prince, et par ses soins, que le droit civil prit une nouvelle forme, et fut rédigé dans un ordre qui

[1] Tac. Annal. lib. 14, cap. 11.
[2] An. J. C. 221.
[3] An. J. C. 222.
[4] *Scriniorum magister.*
[5] In Alex. vitâ.

[1] In Alex. vitâ.

subsiste encore, et qui lui fera un honneur immortel.

Avant lui il y avait déjà eu plusieurs *codes*, qui étaient des compilations ou abrégés des lois romaines Deux jurisconsultes, Grégoire et Hermogène, firent un recueil de droit, qu'on appela de leur nom *code grégorien* et *code hermogénien*. C'était une collection des constitutions des empereurs depuis Adrien jusqu'à Dioclétien et Maximien en 306. Ce travail fut inutile, faute d'autorité pour le faire observer. L'empereur Théodose-le-Jeune fut le premier qui fit un *code* compris en seize livres, composé des constitutions des empereurs depuis Constantin-le-Grand jusqu'à lui, et abrogea toutes les autres lois qui n'y étaient pas comprises. C'est ce qu'on appelle *le Code théodosien*, publié en 438.

Enfin, l'empereur Justinien, voyant que l'autorité du droit romain était fort affaiblie en Occident depuis la décadence de l'empire, résolut de faire travailler à une compilation générale de toute la jurisprudence romaine. Il en donna la commission à Tribonien, qui s'aida des lumières des plus habiles jurisconsultes qui fussent alors. Il choisit les plus belles constitutions des empereurs depuis Adrien jusqu'à son temps, et publia ce nouveau *Code* en 529.

Il entreprit ensuite un nouveau travail par ordre de l'empereur : ce fut de tirer les plus belles décisions qui se trouvèrent dans les deux mille volumes des anciens jurisconsultes, et de les réduire en un corps, qui fut publié en 533 sous le nom de *Digestes*. L'empereur donna à cette compilation la force de loi par la lettre qu'il a mise à la tête de l'ouvrage, et qui sert de préface. On l'a appelé autrement *Pandectes*. Il y a cinquante livres du Digeste.

La même année parurent *les Institutes* de Justinien; c'est un livre qui contient les éléments et les principes du droit romain.

L'année suivante, c'est-à-dire en 534, l'empereur fit quelques changements dans son premier code, qu'il abrogea, et lui en substitua un nouveau, auquel seul il donna autorité.

Enfin, après cette révision, Justinien publia cent soixante-cinq constitutions et treize édits, qu'on appelle *les novelles*, ou parce qu'elles changèrent beaucoup l'ancien droit; ou, selon Cujas, parce qu'elles furent faites sur de nouveaux cas, et après la révision du code compilé par les ordres de cet empereur. La plupart de ces *Novelles* furent faites en grec, et on les traduisit en latin.

Le corps du droit civil est donc composé de quatre parties, qui sont le Code, le Digeste, les Institutes, les Novelles. Par le *droit civil*, les Institutes entendent les lois qui sont propres à chaque ville ou à chaque peuple. Mais aujourd'hui c'est proprement le droit romain contenu dans les Institutes, le Digeste et le Code. On l'appelle autrement le *droit écrit*.

On peut voir, par tout ce que je viens de dire, quels services peut rendre à ses peuples un prince qui s'applique d'une manière sérieuse aux soins du gouvernement, et qui est bien convaincu de l'étendue et de l'importance de ses devoirs. Justinien avait remporté de grands avantages dans les guerres qu'il avait entreprises, et il avait la sagesse de n'en attribuer le succès ni au nombre de ses troupes, ni au courage de ses soldats, ni à l'expérience de ses généraux, ni à ses propres talents et à son habileté, mais uniquement à la protection dont Dieu avait favorisé ses armes [1]. Mais, s'il s'était contenté de cette gloire militaire, il aurait cru ne remplir qu'à demi les fonctions de la royauté, établie principalement pour rendre la justice aux peuples au nom et en la place de Dieu même. Aussi il déclare expressément, dans un édit public, que la majesté impériale ne doit pas être décorée seulement par les armes, mais encore armée par les lois [2], pour bien gouverner les peuples, en temps de paix comme en temps de guerre.

Après donc avoir pacifié les provinces de l'empire comme guerrier, il songea à en régler la police comme législateur, en établissant un corps de droit général pour servir de règle à tous les tribunaux : ouvrage qui avait

[1] « Ita nostros animos ad Dei omnipotentis erigimus « adjutorium, ut neque armis confidamus, neque nostris « militibus, neque bellorum ducibus, vel nostro ingenio; « sed omnem spem ad solam referamus summæ provi- « dentiam Trinitatis. » (*Epist. ad Triban.*)

[2] « Imperatoriam majestatem non solùm armis deco- « ratam, sed etiam legibus oportet esse armatam, ut « utrumque tempus, et bellorum et pacis, rectè possit « gubernari. » (*Ep. ad cupidam legum Juventutem.*)

Digitized by Google

fait l'objet des vœux de ses prédécesseurs, comme il le marque en plus d'un endroit, mais qui leur avait paru environné de tant de difficultés, qu'ils l'avaient toujours cru impraticable. Il les surmonta toutes avec une constance que rien ne fut capable de rebuter.

Il employa pour cette importante entreprise ce qu'il y avait de plus habiles jurisconsultes dans toute l'étendue de l'empire, présidant lui-même à leur travail [1], et revoyant exactement tout ce qu'ils avaient composé. Loin de s'en attribuer à lui seul l'honneur, comme cela est assez ordinaire, il leur rend à tous justice, il les cite avec éloge, il relève leur érudition, il les traite presque comme ses collègues, et il recommande qu'on ait soin de remercier la divine providence de lui avoir procuré de tels secours, et d'avoir honoré son règne par la composition d'un ouvrage si longtemps désiré, et si utile pour l'administration de la justice. Un empereur moins zélé que Justinien pour le bien public, et moins libéral, aurait laissé tous ces jurisconsultes dans l'obscurité et dans l'inaction. Combien de rares talents en tous genres demeurent enfouis faute de protection ! Ce ne sont pas les savants qui manquent aux princes, ce sont les princes qui manquent aux savants.

Les grandes qualités et les grandes actions de Justinien l'auraient rendu à jamais recommandable, si sa conduite par rapport aux affaires ecclésiastiques n'avait terni sa gloire.

Je terminerai cet article de la jurisprudence par l'extrait de quelques lois, qui pourront donner au lecteur une idée de la beauté et de la solidité des divers règlements dont j'ai parlé.

« Digna vox est majestate regnantis, legibus alligatum se principem profiteri : adeò de auctoritate juris nostra pendet auctoritas. Et reverà majus imperio est summittere legibus principatum ; et oraculo præsentis edicti, quod nobis licere non patimur, aliis indicamus. »

« C'est une parole digne de la majesté d'un « prince de déclarer que, tout souverain qu'il « est, il se croit lié et astreint par les lois : « tant notre autorité dépend de celle du droit « et de la justice. En effet, il y a plus de gran- « deur à soumettre son pouvoir aux lois qu'à « exercer la souveraineté, et nous sommes « bien aises de rendre public et de notifier « aux autres ce que nous ne croyons pas nous « être permis. » C'est un empereur, maître de presque tout l'univers, qui parle ainsi, et qui ne craint point de donner atteinte à son autorité, en déclarant lui-même les justes bornes dans lesquelles elle est renfermée.

« Rescripta contra jus elicita, ab omnibus judicibus refutari præcipimus ; nisi fortè sit aliquid quod non lædat alium, et prosit petenti, vel crimen supplicantibus indulgeat. »

« Nous ordonnons à tous les juges de n'a- « voir aucun égard aux rescrits qu'on aura « obtenus de nous contraires à la justice, à « moins qu'ils ne tendent à accorder quelque « grâce qui ne fasse de tort à personne, ou à « remettre à des coupables la peine due à leurs « crimes. » Il est rare aux princes de reconnaître qu'ils se soient trompés eux-mêmes, ou qu'on les ait trompés, et de rétracter en conséquence ce qu'ils ont une fois ordonné. Rien cependant ne leur fait plus d'honneur qu'un tel aveu, comme on le voit par l'exemple d'Artaxerce, qui révoqua publiquement l'édit injuste qu'on lui avait arraché contre les Juifs.

« Scire leges, non hoc est verba earum tenere, sed vim ac potestatem. »

« Savoir les lois, ce n'est pas seulement en- « tendre les mots dont elles sont composées, « mais en pénétrer la force et la vertu. »

« Non dubium est in legem committere eum, qui, verba legis amplexus, contra legis nititur voluntatem ; nec pœnas insertas legibus evitabit, qui se contra juris sententiam sæva prærogativa verborum fraudulenter excusat. »

[1] « Nostra quoque majestas, semper investigando et « perscrutando ea quæ ab his componebantur, quicquid « dubium et incertum inveniebatur... emendabat, et in « competentem formam redigebat. » (*Epist. ad Senat. et omnes populos.*)

« Il n'est pas douteux que celui-là pèche « contre la loi, qui, s'attachant aux seuls ter- « mes, agit contre l'esprit de la loi ; et qui- « conque, pour s'excuser, cherche à éluder « frauduleusement le véritable sens d'une loi « par un attachement rigoureux à la lettre, « n'évitera point les peines marquées par le « droit pour une telle prévarication. »

« Nulla juris ratio, aut æquitatis benignitas patitur, ut, quæ salubriter pro utilitate hominum introducuntur, ea nos duriore interpretatione contra ipsorum commodum producamus ad severitatem. »

« Il est contre toute justice et toute équité « que ce qui a été sagement établi et réglé « pour l'utilité des hommes soit tourné à leur « désavantage par une sévérité mal entendue, « et une trop dure interprétation. »

« Observandum est jus reddenti, ut in adeundo quidem facilem se præbeat, sed contemni non patiatur. Undè mandatis adjicitur, ne in ulteriorem familiaritatem provinciales admittant : nam ex conversatione æquali contemptio dignitatis nascitur. Sed et in cognoscendo, neque excandescere adversùs eos quos malos putat, neque precibus calamitosorum illacrymari oportet. Id enim non est constantis et recti judicis, cujus animi motum vultus detegit ; et summatim ita jus reddi debet, ut auctoritatem dignitatis ingenio suo augeat. »

« Il faut, à la vérité, qu'un magistrat chargé « de rendre la justice soit d'un facile accès à « tout le monde : mais il faut aussi qu'en « même temps il évite de tomber dans le mépris. « C'est pourquoi dans les instructions qu'on « donne aux gouverneurs de province, il leur « est recommandé de ne point trop se familia- « riser ni s'égaler avec les provinciaux, parce « que leur dignité pourrait en souffrir. Ce ma- « gistrat, quand il est occupé à rendre la jus- « tice, ne doit ni faire paraître de l'indigna- « tion contre ceux qu'il croit coupables, ni se « laisser attendrir par les prières des malheu- « reux. Car, comme le juge doit être d'une « rectitude inflexible, il ne faut point que son « visage trahisse jamais et décèle les senti- « ments de son cœur. En un mot, il doit ren- « dre la justice de telle sorte, qu'il relève « l'autorité de sa place par la sagesse et la « modération de son caractère. »

« Quæ sub conditione jurisjurandi relinquuntur[1], a prætore reprobantur. Providit enim ne is, qui sub jurisjurandi conditione quid accepit, aut omittendo conditionem perderet hæreditatem legatumve, aut cogeretur turpiter, accipiendo conditionem, jurare. Voluit ergo eum, cui sub jurisjurandi conditione quid relictum est, ita capere, ut capiunt hi, quibus nulla talis jurisjurandi conditio inseritur : et rectè. Quum enim faciles sint nonnulli hominum ad jurandum contemptu religionis, alii perquàm timidi metu divini numinis usque ad superstitionem ; ne vel hi, vel illi, aut consequerentur, aut perderent quod relictum est, prætor consultissimè intervenit. »

La disposition de cette loi est admirable. Elle dispense du serment celui à qui on a laissé une succession ou un legs à condition de prêter quelque serment, et elle veut qu'il en jouisse comme si cette condition n'avait point été insérée, de peur qu'elle ne soit pour lui une occasion de jurer contre sa conscience, ou qu'elle ne l'oblige de renoncer au legs ou à la succession par une délicatesse de conscience poussée jusqu'à la superstition. Il serait bien à souhaiter que l'esprit de cette loi fît abroger une infinité de serments inutiles, qu'une mauvaise coutume a introduits dans toutes les compagnies et dans tous les corps de métier.

« Advocati, qui dirimunt ambigua fata causarum, suæque defensionis viribus in rebus sæpe publicis ac privatis lapsa erigunt, fatigata reparant, non minùs provident humano generi, quàm si præliis atque vulneribus patriam parentesque salvarent. Nec enim solos nostro imperio militare credimus illos, qui gladiis, clypeis, et thoracibus nituntur, sed etiam advocatos. Militant namque patroni causarum, qui gloriosæ vocis confisi munimine, laborantium spem, vitam, ac posteros defendunt. »

[1] Ulpianus.

Digitized by Google

« Les avocats, qui terminent les procès « dont le sort est toujours incertain, et qui « par le secours de leur éloquence, soit par « rapport au public ou aux particuliers, ré- « tablissent souvent des affaires ruinées, et « soutiennent celles qui sont chancelantes, « ne rendent pas un moindre service au genre « humain que s'ils sauvaient leur patrie et « leurs pères et mères, dans les combats, au « prix de leur sang et par leurs blessures : « car nous mettons au nombre de ceux qui « combattent pour notre empire, non-seule- « ment ceux qui emploient pour sa défense « l'épée, le bouclier et la cuirasse, mais en- « core ceux qui prêtent à nos sujets le glo- « rieux secours de leur voix pour soutenir « leurs intérêts dans les divers dangers où ils « sont exposés, pour défendre leur vie, et « pour mettre en sûreté jusqu'à leur posté- « rité la plus reculée. »

C'est avec raison que le prince fait un si bel éloge d'une profession qui fait un usage si salutaire des talents de l'esprit, et qu'il l'égale à ce qu'il y a de plus grand dans l'état. Mais en même temps il recommande aux avocats d'exercer cette glorieuse profession avec un noble désintéressement, et de ne la point déshonorer par une basse attache à un vil intérêt. *Ut non ad turpe compendium stipemque deformem hæc arripiatur occasio, sed laudis per eam augmenta quærantur. Nam si lucro pecuniâque capiantur, veluti abjecti atque degeneres inter vilissimos numerabuntur.* Il leur recommande aussi de ne point se livrer à la démangeaison et au plaisir inhumain de railleries piquantes et d'injures grossières, qui ne sont propres qu'à décrier l'avocat; mais de se renfermer sévèrement dans ce que l'utilité et la nécessité de la cause demandent de leur ministère. *Ante omnia autem, universi advocati ita præbeant patrocinia jurgantibus, ut non ultrà quàm litium poscit utilitas, in licentiam conviciandi et maledicendi temeritate prorumpant. Agant quod causa desiderat, temperent se ab injuriâ. Nam si quis adeò procax fuerit, ut non ratione, sed probris putet esse certandum, opinionis suæ imminutionem patietur.*

## CHAPITRE III.

### SENTIMENTS DES ANCIENS PHILOSOPHES SUR LA MÉTAPHYSIQUE ET SUR LA PHYSIQUE

J'ai déjà observé que la métaphysique était renfermée dans la physique des anciens. J'y examinerai quatre points : l'existence et les attributs de la Divinité; la formation du monde; la nature de l'âme; les effets de la nature.

#### ART. I. — DE L'EXISTENCE ET DES ATTRIBUTS DE LA DIVINITÉ.

On peut réduire à trois points et à trois questions principales les sentiments des anciens philosophes sur la Divinité : 1° si la Divinité existe? 2° quelle est sa nature? 3° si elle préside au gouvernement du monde, et si elle prend soin des affaires du genre humain?

Avant que d'entrer dans le chaos des opinions philosophiques, il ne sera pas hors de propos d'exposer en peu de mots l'état de la foi du monde entier au sujet de la Divinité, dans lequel le trouvèrent les philosophes au moment qu'ils commencèrent à introduire leurs dogmes sur ce point par le seul *raisonnement*, et de jeter un léger regard sur la croyance commune et populaire de toutes les nations de l'univers, jusque même aux plus barbares, laquelle s'était maintenue d'une manière constante et uniforme par la seule *tradition*.

Avant les philosophes, tout le monde s'accordait à croire à un Être suprême, présent partout, attentif aux prières de tous ceux qui l'invoquaient, en quelque état qu'ils fussent, dans la profondeur des forêts, dans l'agitation des tempêtes sur mer, dans le fond d'un cachot; assez bon pour s'intéresser au malheur des hommes, et assez puissant pour les en délivrer; maître de donner les victoires, les succès, l'abondance, toute sorte de prospérité; l'arbitre des saisons, de la fécondité des hommes et des animaux; présidant aux conventions et aux traités des rois et des particuliers; recevant leur serment, en exigeant l'exécu-

tion, et en punissant avec une sévérité inexorable le moindre violement; donnant ou ôtant le courage, la présence d'esprit, les expédients, le bon conseil, l'attention et la docilité aux sages avis; protégeant les innocents, les faibles, les opprimés, et se déclarant le vengeur des oppressions, des violences, des injustices; jugeant les rois et les peuples, réglant leur destinée et leur sort, et marquant avec un pouvoir absolu l'étendue et la durée des royaumes et des empires.

Voilà une partie de ce que pensaient généralement les hommes sur la Divinité, au milieu même des ténèbres du paganisme, et un précis des idées qu'une tradition universelle et constante, et aussi ancienne sans doute que le monde, leur avait données sur ce sujet. Que cela soit ainsi, nous en avons des preuves incontestables dans les poésies d'Homère, monument le plus respectable de l'antiquité païenne, et que l'on peut regarder comme les archives de la religion de ces temps reculés.

### § I. — De l'existence de la Divinité.

Les philosophes étaient fort partagés sur différentes matières de la philosophie, mais ils se réunissaient tous sur ce qui regarde l'existence de la Divinité, excepté un très-petit nombre, dont je parlerai bientôt. Quoique ces philosophes, par leurs recherches et leurs disputes, n'aient rien ajouté pour le fond à ce que les peuples croyaient déjà avant eux sur ce sujet, on ne peut pas dire néanmoins que ces recherches et ces disputes aient été inutiles. Elles servaient à fortifier les hommes dans leur ancienne croyance, et à écarter les mauvaises subtilités de ceux qui auraient voulu l'attaquer. Cette union de tant de personnes généralement estimées par la solidité de leur esprit, par leur application infatigable à l'étude, par la vaste étendue de leurs connaissances, ajoutait un nouveau poids à l'opinion commune et anciennement reçue sur l'existence de la Divinité. Les philosophes appuyaient ce sentiment de plusieurs preuves, les unes plus subtiles et plus abstraites, les autres plus populaires et plus à la portée du commun des hommes. Je me contenterai d'en indiquer quelques-unes de ce dernier genre.

Le concours général et constant des hommes de tous les siècles et de tous les pays à croire fermement l'existence de la Divinité leur paraissait un argument auquel on ne pouvait rien opposer de sensé et de raisonnable. Les opinions qui n'ont pour fondement qu'une erreur populaire, ou une crédule prévention, peuvent bien durer quelque temps et dominer dans certains pays; mais tôt ou tard elles se dissipent et perdent toute créance. Epicure[1] fondait l'existence des dieux sur ce que la nature elle-même grave leur idée dans tous les esprits. Sans avoir l'idée d'une chose, disait-il, on ne saurait la concevoir, ni en parler, ni en disputer. Or, quel peuple, quelle sorte d'hommes n'a pas, indépendamment de toute étude, une idée et une notion des dieux? Ce n'est point une opinion qui vienne de l'éducation ou de la coutume, ou de quelque loi humaine, mais une croyance ferme et unanime parmi tous les hommes: c'est donc par des notions empreintes dans nos âmes, ou plutôt innées, que nous comprenons qu'il y a des dieux. Or tout jugement de la nature, quand il est universel, est nécessairement vrai.

Un autre argument que les philosophes employaient le plus ordinairement, parce qu'il est à la portée des plus simples, est le spectacle de la nature. Les hommes les moins exercés au raisonnement peuvent d'un seul regard découvrir celui qui se peint dans tous ses ouvrages. La sagesse et la puissance qu'il a marquées dans tout ce qu'il a fait se font voir comme dans un miroir à ceux qui ne peuvent le contempler dans sa propre idée. C'est une philosophie sensible et populaire, dont tout homme sans passions et sans préjugés est ca-

[1] « Epicurus solus vidit primùm esse deos, quòd in « omnium animis eorum notionem impressisset ipsa na- « tura. Quæ est enim gens, aut quod genus hominum, « quod non habeat sine doctrinâ anticipationem quam- « dam deorum? quam appellat πρόληψιν Epicurus, id « est anteceptam animo quamdam informationem, sine « quâ nec intelligi quidquam, nec quæri, nec disputari « possit... Quum ergò non instituto aliquo, aut more, « aut lege sit opinio constituta, maneatque ad unum om- « nium firma consensio, intelligi necesse est esse deos: « quoniam insitas eorum, vel potiùs innatas cognitiones « habemus. De quo autem omnium natura consentit, id « verum esse necesse est. » (Cic. *de Nat. Deor.* lib. 1, n. 43. 44.)

pable. Les cieux, la terre, les astres, les plantes, les animaux, nos corps, nos esprits, tout marque un esprit supérieur à nous, qui est comme l'âme du monde entier. Quand on examine avec quelque attention l'architecture de l'univers, et la juste proportion de toutes ses parties, on reconnaît au premier coup d'œil les traces de la divinité, ou, pour mieux dire, le sceau de Dieu même dans tout ce qu'on appelle les ouvrages de la nature.

« Peut-on, disait Balbus au nom des stoïciens[1], regarder le ciel et contempler tout « ce qui s'y passe sans voir avec toute l'évi- « dence possible qu'il est gouverné par une « suprême, par une divine intelligence? Qui- « conque en douterait, pourrait aussitôt dou- « ter s'il y a un soleil; l'un est-il plus visible « que l'autre? Cette persuasion, sans l'évi- « dence qui l'accompagne, n'aurait pas été si « ferme et si durable : elle n'aurait pas acquis « de nouvelles forces en vieillissant; elle n'au- « rait pu résister au torrent des années, et « passer de siècle en siècle jusqu'à nous. »

« S'il y a, disait Chrysippe[2], des choses « dans l'univers que l'esprit de l'homme, que « sa raison, que sa force, que sa puissance « ne soient pas capables de faire, l'être qui « les produit est certainement meilleur que « l'homme. Or, l'homme ne saurait faire le « ciel, ni rien de ce qui est invariablement « réglé. Il n'y a rien cependant de meilleur « que l'homme, puisque dans lui seul est la « raison, qui est ce qu'il peut y avoir de plus « excellent. Par conséquent l'être qui a fait « l'univers est meilleur que l'homme. Pour- « quoi donc ne pas dire que c'est un Dieu? »

A quel aveuglement, ou plutôt à quelle stupide extravagance faut-il que les hommes aient été livrés, pour aimer mieux attribuer des effets si merveilleux et si inconcevables au pur hasard et au concours fortuit des atomes qu'à la sagesse et à la puissance infinie de Dieu?

« N'est-il pas étonnant, s'écrie Balbus en « parlant de Démocrite[3], qu'il y ait un hom- « me qui se persuade que de certains corps « solides et indivisibles se meuvent d'eux- « mêmes par leur poids naturel, et que de « leurs concours fortuit s'est fait un monde « d'une si grande beauté? Quiconque croit « cela possible, pourquoi ne croirait-il pas « que, si l'on jetait à terre quantité de carac- « tères d'or ou de quelque matière que ce fût, « qui représentassent les vingt et une lettres[1], « ils pourraient tomber arrangés dans un tel « ordre, qu'ils formeraient lisiblement les « Annales d'Ennius. »

On peut dire la même chose de l'Iliade d'Homère. Qui croira, dit M. de Fénélon dans son admirable Traité de l'existence de Dieu, que ce poëme si parfait n'ait jamais été composé par un effort du génie d'un grand poëte, et que, les caractères de l'alphabet ayant été jetés en confusion, un coup de pur hasard, comme un coup de dés, ait rassemblé toutes les lettres précisément dans l'arrangement nécessaire pour décrire dans des vers pleins d'harmonie et de variété tant de grands événements; pour les placer et pour les lier si bien tous ensemble; pour peindre chaque objet avec tout ce qu'il a de plus gracieux, de plus noble et de plus touchant; enfin, pour faire parler chaque personne selon son caractère, d'une manière si naïve et si passionnée? Qu'on raisonne et qu'on subtilise tant qu'on voudra, jamais on ne persuadera à un homme sensé que l'Iliade n'ait point d'autre auteur que le hasard. Pourquoi donc cet homme sensé croirait-il de l'univers, sans doute encore plus merveilleux que l'Iliade, ce que son bon sens ne lui permettra jamais de croire de ce poëme?

Voilà comme s'expliquaient toutes les sectes les plus célèbres. Quelques philosophes, comme je l'ai dit, mais en très-petit nombre, entreprirent de se distinguer des autres par des opinions particulières sur ce sujet. Livrés aux faibles efforts de la raison pour approfondir la nature et l'essence de la Divinité, et pour en expliquer les attributs, et sans doute éblouis de l'éclat d'un objet dont les yeux humains ne peuvent soutenir la lumière, ils se

[1] De Nat. Deor. lib. 2, n. 4, 5.
[2] De Nat. Deor. lib. 2, n. 16.
[3] Ib. n. 93.

[1] M. le président Bouhier, dans sa savante dissertation, *de priscis Græcor. et Latin. Litteris* imprimée à la suite de la Paléographie du père de Montfaucon, a fait voir que les anciens Romains n'avaient que ces seize lettres : A, B, C, D, E, F, I, K, L, M, N, O, P, R, S, T. Les cinq autres, ajoutées du temps de Cicéron, étaient G, Q, V, X, Z, sans compter l'H, qui était moins une lettre qu'une marque d'aspiration.

sont égarés dans leurs recherches, et ont été conduits d'abord à douter de l'existence de la Divinité, et peu à peu jusqu'à la nier. Mais le peuple, qui n'entrait point dans ces raffinements et ces subtilités de la philosophie, et qui s'en tenait uniquement à la tradition immémoriale et à la notion naturelle gravée dans le cœur de tous les hommes, s'éleva fortement contre ces prédicateurs de l'athéisme, et les traita comme des ennemis du genre humain.

Protagore[1] ayant commencé un de ses livres de la sorte, *Je ne saurais dire s'il y a des dieux, ni ce que c'est;* les Athéniens le chassèrent, non-seulement de leur ville, mais encore de leur territoire, et firent brûler publiquement ses ouvrages.

Diagore ne s'en tint pas au doute : il nia nettement qu'il y ait des dieux, et c'est ce qui lui fit donner le surnom d'*athée*. Il vivait en la 91e olympiade[2]. On prétend qu'un entêtement d'auteur, une tendresse excessive pour une production de son esprit l'entraîna dans l'impiété. Il avait appelé en justice un poëte qui lui avait volé une pièce de vers. Celui-ci jura qu'il ne lui avait rien dérobé, et peu de temps après publia sous son propre nom cet ouvrage, qui lui acquit une grande réputation. Diagore, voyant dans son adversaire le crime non-seulement impuni, mais honoré et récompensé, conclut qu'il n'y avait point de Providence, point de dieux, et fit des livres pour le prouver.

Les Athéniens le citèrent pour lui faire rendre compte de son dogme; mais il prit la fuite; sur quoi ils mirent sa tête à prix. Ils firent promettre à son de trompe un talent (trois milles livres) à quiconque le tuerait, et deux à quiconque l'amènerait vif, et firent graver ce décret sur une colonne de cuivre.

Theodore de Cyrène niait aussi sans restriction l'existence des dieux[3]. Il aurait été conduit au tribunal de l'Aréopage, et puni comme athée, si Démétrius de Phalère, qui était pour lors tout-puissant à Athènes, n'eût favorisé son invasion. Sa morale était digne d'un athée. Il enseignait que tout est indifférent, qu'il n'y a rien de sa nature qui soit crime ou vertu. Son impiété lui fit des affaires partout où il se trouva, et il fut enfin condamné à s'empoisonner.

La juste sévérité des Athéniens[1], qui punissaient sur cette matière jusqu'au doute, comme on l'a vu dans Protagore, contribua beaucoup à arrêter la licence des opinions et le cours de l'impiété. Les stoïciens portaient si loin sur ce point le respect pour la religion, qu'ils traitaient de criminelle et d'impie la coutume de disputer contre l'existence des dieux[2], soit qu'on le fît d'une manière sérieuse, ou simplement par entretien et contre sa pensée.

### § II. — De la nature de la Divinité.

Un détail abrégé de toutes les rêveries que les philosophes ont avancées sur cette matière nous convaincra mieux que toute autre chose de l'impuissance de la raison humaine pour arriver par ses propres forces à de si sublimes vérités. Je tirerai ce détail des livres que Cicéron a composés *sur la nature des dieux*. Les remarques et les réflexions dont M. l'abbé d'Olivet, de l'Académie française, a accompagné l'excellente traduction qu'ils nous a donnée de ces livres de Cicéron, me seront d'un grand secours, et je ne ferai presque que les copier ou les abréger.

Comme les anciens philosophes n'ont étudié la nature de Dieu que par rapport aux choses sensibles dont ils tâchaient de comprendre l'origine et la formation, et que les différentes manières dont ils arrangeaient le système de l'univers faisaient leurs différentes croyances touchant la Divinité, il ne faut pas s'étonner si l'on trouve souvent ici ces deux matières unies et confondues.

Thalès de Milet[3] a dit que *l'eau est le prin-*

[1] De Nat. Deor. lib. 1. n. 63.

[2] An. M. 3588. — Hesych. in Διαγόρας.

[3] An. M. 3684. — Diog. Laert. lib. 2, in Aristip.

[1] « Ex quo equidem existimo tardiores ad hanc sententiam profitendam multos esse factos, quippé quum « pœnam ne dubitatio quidem effugere potuisset. » (*De Nat. Deor.* lib. 1, n. 63.)

[2] « Mala et impia consuetudo est contra deos disputandi, sive animo id fit, sive simulatè. » (Ibid. lib. 2, n. 16.)

[3] De Naturâ Deor. lib. 1, n. 25.

*cipe de toutes choses*, et que *Dieu est cette intelligence par qui tout est formé de l'eau.* Il parlait d'une intelligence qui, ne faisant qu'un avec la matière, dirigeait ses opérations; comme on dirait que l'âme, qui, jointe au corps, ne fait qu'un même homme, dirige les actions de l'homme.

Anaximandre[1] croit que *les dieux reçoivent l'être, qu'ils naissent et meurent de loin à loin*, et que *ce sont des mondes innombrables.* Ces dieux d'Anaximandre étaient les astres.

Anaximène[2] prétend que *l'air est Dieu*, qu'*il est produit*, qu'*il est immense et infini*, qu'*il est toujours en mouvement.* L'opinion d'Anaximène, quant au fond, ne diffère en rien des précédentes. Il retint d'Anaximandre, son maître, l'idée d'une substance unique et infiniment étendue : mais il dit que c'était l'air, comme Thalès avait dit que c'était l'eau.

Anaxagore[3], élève d'Anaximène, fut l'auteur de cette opinion, que *le système et l'arrangement de l'univers doivent être attribués à la puissance et à la sagesse d'un esprit infini.* Anaxagore n'est venu qu'un siècle après Thalès. Les notions commencent à se débrouiller. On sent la nécessité d'une cause efficiente, qui soit distinguée substantiellement de la matérielle. Mais il n'attribue à cet esprit infini que l'arrangement et le mouvement, non la création de l'univers. La coéternité de deux principes indépendants l'un de l'autre, quant à leur existence, est l'écueil où il échoue avec tous les anciens philosophes.

Pythagore[4] croit que *Dieu est une âme répandue dans tous les êtres de la nature, et dont les âmes humaines sont tirées.* Virgile a décrit admirablement le dogme de ce philosophe :

> Esse apibus partem divinæ mentis[5], et haustus
> Æthereos dixere ; Deum namque ire per omnes
> Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum :
> Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
> Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.

Pythagore était de cinquante ans, pour le moins, plus ancien qu'Anaxagore. Celui-ci n'est donc pas le premier qui ait eu l'idée d'un esprit pur : ou il faudrait dire que Pythagore le confondait avec la matière.

Xénophane[1] dit que *Dieu est un tout infini, et il y ajoute une intelligence.* Ce même philosophe dit ailleurs que *Dieu est une substance éternelle... et de figure ronde*, par où il entend le monde. Il croyait donc ce dieu matériel.

Parménide[2] n'avait point d'autre sentiment que son maître Xénophane, quoiqu'il s'exprimât en termes différents.

Empédocle[3]. Selon lui, *les quatre éléments*, dont il veut que *tout soit composé*, *sont divins*, c'est-à-dire des dieux. Cependant il est visible que ce sont des mixtes, qui naissent et périssent, et qui n'ont point de sentiment.

Démocrite[4] donne la qualité de *Dieu et aux images des objets qui nous frappent, et à la nature qui fournit ces images, et à notre connaissance, notre intelligence.* Ce qu'il appelait *dieux*, c'était les atomes. A proprement parler, il ne croyait rien[5]. *Je nie*, disait-il, *si nous savons quelque chose, ou si nous ne savons rien. Je nie que nous sachions même si nous ne savons pas cela. Je nie que nous sachions s'il existe quelque chose, ou s'il n'existe rien.* Digne membre de la secte éléatique, dont le dogme favori était *l'acatalepsie*, ou l'incompréhensibilité absolue de toutes choses. Cette secte, qui avouait Xénophane pour son chef, forma l'incrédule Protagore, et donna naissance à celle de Pyrrhon.

Platon. Il paraît par tous ses ouvrages qu'il pensait fort bien de la Divinité, mais qu'il n'a osé s'expliquer nettement dans une ville et dans un temps où il était dangereux de heurter le goût dominant[6]. Dans le Timée, il dit que *le père de ce monde ne saurait être nommé*, et dans les livres des Lois, qu'*il ne faut pas être curieux de savoir proprement ce que c'est que Dieu.* Il le suppose incorpo-

[1] De Naturâ Deor. lib. 1, n. 25.
[2] Ibid. n. 26.
[3] Ibid.
[4] Ibid. n. 27.
[5] Georg. lib. 4, v. 220-221.

[1] De Naturâ Deor. lib. 1, n. 28 ; Acad. Quæst. lib. 4 n. 118.
[2] Ibid. n. 28.
[3] Ibid. n. 29.
[4] Ibid.
[5] Acad. Quæst. lib. 4, n. 73.
[6] De Naturâ Deor. lib. 1, n. 30.

rel[1]. Il lui attribue la formation de l'univers : *opificem ædificatoremque mundi*[2]. Il dit aussi que *le monde, le ciel, les astres, la terre, les âmes, et ceux à qui la religion de nos pères attribue la Divinité ;* il dit que *tout cela est Dieu.* Le fond du sentiment de Platon est, malgré l'apparence du polythéisme, qu'il n'y a qu'un Dieu très-bon et très-parfait, qui a tout fait suivant l'idée du meilleur ouvrage possible.

Antisthène[3] dit qu'*il y a plusieurs dieux révérés par les nations, mais qu'il n'y en a qu'un naturel,* c'est-à-dire, comme l'explique Lactance[4], auteur de toute la nature.

Aristote varie beaucoup[5] : tantôt il veut que *toute la Divinité réside dans l'intelligence,* c'est-à-dire dans le principe intelligent par lequel pensent tous les êtres pensants ; tantôt que *le monde soit Dieu.* Après il en reconnaît quelque autre, *qui est au-dessus du monde et qui a soin d'en régler et d'en conserver le mouvement.* Ailleurs il enseigne que *Dieu n'est autre chose que ce feu qui brille dans le ciel.*

Xénocrate dit qu'*il y a huit dieux*[6] : *les planètes en font cinq ; les étoiles fixes n'en font qu'un toutes ensemble, comme autant de membres épars ; le soleil fait le septième, et la lune enfin le huitième...*

Théophraste[7], dans un endroit, attribue *la suprême Divinité à l'intelligence ;* dans un autre, *au ciel en général ;* et après cela, *aux astres en particulier.*

Straton[8] dit qu'*il n'y a point d'autre Dieu que la nature ;* que *c'est le principe de toutes les productions et de toutes les mutations.*

Zénon. C'est le fondateur de la secte fameuse des stoïciens. On devrait attendre de lui quelque chose de grand sur la Divinité. Voici le précis de sa théologie, tiré principalement du second livre de la Nature des Dieux, où ses sentiments sont expliqués fort au long :

Qu'il n'y a que les quatre éléments qui composent tout l'univers : que ces quatre éléments ne font qu'une nature continue sans division : qu'il n'existe absolument nulle autre substance hors ces quatre éléments : que la source de l'intelligence et de toutes les âmes, c'est le feu réuni dans l'éther, où sa pureté n'est point altérée, parce que les autres éléments ne s'y mêlent point : que ce feu intelligent, actif, vital, pénètre tout l'univers ; que, comme il a l'intelligence en partage, à la différence des autres éléments, c'est lui qui est censé opérer tout ; qu'il procède méthodiquement à la génération, c'est-à-dire produit toutes choses, non pas fortuitement ni aveuglément, mais suivant de certaines règles toujours les mêmes ; qu'étant l'âme de l'univers, il le fait subsister et le gouverne avec sagesse, puisqu'il est le principe de toute sagesse : que par conséquent il est Dieu : qu'il donne la même dénomination à la nature, avec laquelle il ne fait qu'un, et à l'univers, dont il fait partie : que le soleil, la lune, tous les astres étant des corps ignés, ce sont des dieux : que l'air, la terre, la mer, ayant pour âme ce feu céleste, sont aussi des dieux : que toutes les choses où l'on voit quelque efficacité singulière et où ce principe actif paraît se manifester plus clairement, méritent le nom de *divinités :* que ce même titre doit être accordé aux grands hommes, dans l'âme desquels ce feu divin étincelle avec plus d'éclat : qu'enfin de quelque manière qu'on nous représente cette âme de l'univers, et quelques noms que la coutume lui donne par rapport aux diverses parties qu'elle anime, on lui doit un culte religieux.

Je suis las de rapporter tant d'absurdités, et le lecteur sans doute ne l'est pas moins que moi, si pourtant il a eu la patience de les lire jusqu'au bout. Il n'a pas dû s'attendre à voir sortir, d'un fonds aussi ténébreux qu'est le paganisme, de vives lumières sur un sujet infiniment supérieur à la faiblesse de l'esprit humain, comme l'est ce qui regarde la nature de la Divinité. Les philosophes ont bien pu, par les seules forces de la raison, se convaincre de la nécessité et de l'existence d'un être divin. Encore quelques-uns, comme Épicure[1], ont-ils été soupçonnés de cacher sous

[1] De Naturâ Deor. lib. 1, n. 18.
[2] Ibid. n. 30.
[3] Ibid. n. 32.
[4] Instit. div. lib. 1, cap. 5.
[5] De Naturâ Deor. lib. 1 n. 33.
[6] Ibid. n. 34.
[7] Ibid. n. 36.
[8] Ibid. n. 35.

[1] « Nonnullis videtur Epicurus, ne in offensionem Athe-

de spécieuses paroles un véritable athéisme : du moins ils ont presque autant déshonoré la Divinité par les idées basses qu'ils en ont conçues, que s'ils l'avaient niée absolument.

Pour ce qui regarde l'essence de la nature divine, ils se sont tous égarés. Et comment ne l'auraient-ils pas fait, puisque les hommes ne connaissent Dieu qu'autant qu'il lui plaît de se révéler à eux ? M. l'abbé d'Olivet, dans sa dissertation sur la théologie des philosophes, réduit leurs sentiments à trois systèmes généraux, qui embrassent toutes les opinions particulières que Cicéron nous a exposées dans ses livres de la Nature des Dieux. Les différentes manières dont ces philosophes arrangeaient le système de l'univers faisaient leurs différentes croyances touchant la divinité.

Quelques-uns crurent que la matière toute seule, privée de sentiment et de raison, avait pu former le monde, soit que l'un des éléments produisît tous les autres par divers degrés de raréfaction et de condensation, comme il paraît qu'Anaximène l'a cru ; soit que la matière étant partagée en une infinité de corpuscules mobiles, ils aient pris des formes régulière à force de voltiger témérairement dans le vide, comme l'a cru Epicure ; soit que toutes les parties de la matière eussent une pesanteur intrinsèque et un mouvement naturel qui les dirigeaient nécessairement, comme c'était l'opinion de Straton. Or, l'athéisme de ces philosophes est visiblement le plus grossier de tous, puisque la cause première qu'ils ont reconnue n'est qu'une matière inanimée.

D'autres s'élevèrent jusqu'à cette notion [1], qu'il y a dans le monde un trop bel ordre pour n'être pas l'effet d'une cause intelligente. Mais, ne concevant rien qui ne fût matériel, ils crurent que l'intelligence faisait partie de la matière, et ils attribuèrent cette perfection au feu de l'éther, qu'ils regardaient comme l'océan de toutes les âmes. Ce fut l'opinion des stoïciens ; et l'on peut leur associer Thalès, et même Pythagore, Xénophane, Parménide et Démocrite, qui admettaient comme eux un tout matériel et intelligent.

« niensium caderet, verbis reliquisse deos, re sustu-
« lisse. » (*De Nat. Deor.* lib. 1, n. 85.)

[1] De Naturâ Deor. lib. 2, n. 28.

Enfin, d'autres comprirent que l'intelligence ne pouvait être matérielle, et qu'il fallait la distinguer absolument de tout ce qui est corps. Mais en même temps ils crurent que les corps existaient indépendamment de cette intelligence, et que son pouvoir se bornait à les mettre en ordre et à les animer. Ce fut le sentiment d'Anaxagore et de Platon ; sentiment beaucoup moins imparfait que les autres, en ce qu'il renferme l'idée de la spiritualité, et distingue réellement la cause d'avec l'effet, l'agent d'avec la matière, mais éloigné encore infiniment de la vérité.

Pour les deux autres classes de philosophes qui ne reconnaissent que des principes matériels, elles sont absolument inexcusables, et ne diffèrent en leur aveuglement que du plus au moins. On peut bien leur appliquer ce que nous lisons dans la Sagesse [1] : *Tous les hommes qui n'ont point la connaissance de Dieu ne sont que vanité. Ils n'ont pu comprendre par les biens visibles le souverain Etre, et ils n'ont point reconnu le Créateur par la considération de ses ouvrages : mais ils se sont imaginé que le feu, ou le vent, ou l'air le plus subtil, ou la multitude des étoiles, ou l'abîme des eaux, ou le soleil et la lune, étaient les dieux qui gouvernaient tout le monde.*

Je ne parle ici que des dieux reconnus tels proprement par les philosophes [2]. Varron distinguait trois sortes de théologies la *fabuleuse*, qui était celle des poëtes ; la *naturelle*, enseignée par les philosophes ; la *civile* ou politique, qui était en usage parmi le peuple. La première et la troisième attribuaient aux dieux, ou souffraient qu'on leur attribuât toutes les passions, tous les vices des hommes, tous les crimes les plus abominables. La seconde paraissait moins déraisonnable; mais dans le fond elle n'était guère plus religieuse, et renfermait des absurdités qui font honte à l'esprit humain.

Cicéron [3], dans le troisième livre de la Na-

[1] Sap. 13, 1, 2.

[2] S. August. de Civit. Dei, lib. 6, cap. 5.

[3] « Tullius, tertio de naturâ deorum libro, dissolvit pu-
« blicas religiones ; sed tamen veram, quam ignorabat,
« nec ipse, nec alius quisquam potuit inducere. Adeò et

ture des Dieux, met dans tout leur jour plusieurs de ces absurdités. Il n'en savait pas assez pour établir la vraie religion ; mais il en savait assez pour combattre les stoïciens et les épicuriens, les seuls qui s'élevèrent contre saint Paul lorsqu'il prêcha dans Athènes. Les simples lumières naturelles pouvaient lui suffire pour détruire le mensonge, mais elles ne pouvaient le conduire jusqu'à découvrir la vérité. On reconnaît ici la faiblesse de la raison humaine, et les vains efforts qu'elle fait toute seule pour s'élever à l'exacte connaissance d'un Dieu véritablement caché [1] et qui habite une lumière inaccessible [2]. Quels ont été à cet égard les progrès de cette raison si fière durant plus de quatre siècles dans les meilleures têtes de la Grèce, dans les païens les plus illustres par leur savoir, dans les chefs de leurs plus fameuses écoles ? Rien de si absurde qui n'ait été avancé par quelque philosophe [3].

Il y a plus : ceux d'entre eux qui faisaient profession d'une plus haute sagesse, et à qui Dieu avait manifesté son unité, n'ont-ils pas retenu cette connaissance dans le secret par une ingrate et timide lâcheté? Un seul s'est-il élevé contre l'impiété, qui avait substitué au Dieu vivant et véritable des idoles muettes, et des figures non-seulement d'hommes, mais de bêtes et de reptiles? Un seul s'est-il abstenu d'aller dans les temples [4], quoiqu'il n'approuvât pas dans son cœur le culte superstitieux qu'il autorisait par sa présence et par son exemple? L'unique [5] dont la religion fut mise à l'épreuve ne traita-t-il pas de calomniateurs ceux qui l'accusaient de n'adorer pas les dieux que les Athéniens adoraient? Son apologiste [6], qui était aussi son disciple et son ami, le défend-il autrement qu'en assurant qu'il a toujours reconnu les mêmes divinités que le peuple? Et Platon lui-même n'est-il pas contraint d'avouer que ce lâche prévaricateur ordonna un sacrifice impie, quoiqu'il fût certain de mourir [1]? Un petit extrait d'une lettre de Platon nous fait voir combien il craignait de s'expliquer sur la nature et l'unité de Dieu, et combien par conséquent il était éloigné de lui rendre grâces, de le confesser devant les hommes, et de s'exposer au moindre danger en lui rendant témoignage [2]. Les actions honteuses qu'on attribuait aux faux dieux le faisaient rougir; mais il se contentait de dire ou qu'ils n'étaient pas coupables de ces crimes, ou qu'ils n'étaient pas dieux s'ils les avaient commis, sans oser dire qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, et sans avoir le courage de s'élever contre le culte public fondé sur les crimes mêmes qu'il avait en horreur.

Il faut le dire à la honte du paganisme, et à la gloire de l'Évangile : un enfant parmi nous, pour peu qu'il soit instruit du catéchisme, est plus sûr et plus éclairé sur tout ce qu'il faut savoir de la Divinité que tous les philosophes ensemble.

### § III. — La divinité préside-t-elle au gouvernement du monde? prend-elle soin des hommes en particulier?

La dispute des anciens philosophes sur la Providence consistait à savoir si les dieux présidaient au gouvernement général du monde, et s'ils descendaient dans un détail particulier pour prendre soin de chacun des hommes. Épicure, presque seul, niait cette vérité.

« On demande [3], disait-il, comment vivent « les dieux, et de quoi ils s'occupent? Leur « vie est la plus heureuse, la plus délicieuse « qu'on puisse imaginer. Un dieu ne fait rien; « il ne s'embarrasse de nulle affaire, il n'en- « treprend rien. Sa sagesse et sa vertu font sa « joie. Les plaisirs qu'il goûte, plaisirs qui ne « sauraient être plus grands, il est sûr de les « goûter toujours.

« Voilà, continuait-il en s'adressant à Bal- « bus, qui soutenait le sentiment des stoïciens, « voilà un dieu heureux ; mais le vôtre, il est

« ipse testatus est falsum quidem apparere, veritatem « tamen latere. » (Lactant. *de Irâ Dei*, cap. 11.)

[1] « Verè tu es Deus absconditus. » (*Isai.* 45, 15.)

[2] « Lucem inhabitat inaccessibilem. » (I. *Timoth.* 6, 15.)

[3] « Nescio quomodò nihil tam absurdè dici potest, « quod non dicatur ab aliquo philosophorum. » (Cic. *Divin.* lib. 2, n. 19.)

[4] « Scholas habebant privatas, et templa communia. » (S. August.)

[5] Socrate.

[6] Xénophon.

[1] Plat. Epist. ad Dion.

[2] Id. de Rep. lib. 3.

[3] De Naturâ Deor. lib. 1, n. 51-55.

« accablé de travail[1] : car, si vous croyez que « ce dieu soit le monde lui-même, tournant « comme il fait sans relâche autour de l'axe « du ciel, et cela encore avec une étrange ra- « pidité, peut-il avoir un instant de repos? « Or, sans repos, point de félicité. Et si l'on « prétend qu'il y ait dans le monde un dieu « qui le gouverne[2], qui préside au cours des « astres et aux saisons, qui règle, qui arrange « tout, qui ait l'œil sur les terres et sur les « mers, qui s'intéresse à la vie des hommes, « et qui se charge de pourvoir à leurs besoins, « c'est lui donner en vérité de tristes et de « pénibles affaires. Or, il faut, pour être « heureux selon nous, avoir l'esprit tran- « quille, et ne se mêler de rien. D'ailleurs, « vous nous mettez sur la tête un maître éter- « nel dont nous devrions jour et nuit avoir « peur[3] : car, le moyen de ne pas craindre « un dieu qui prévoit tout, qui pense à tout, « qui remarque tout, qui croit que tout le re- « garde, qui veut se mêler de tout, qui n'est « jamais sans affaires? » La grande maxime d'Épicure était donc qu'*un être heureux et immortel n'a point de peine, et n'en fait à personne*[4].

Un dogme si impie, qui renverse ouvertement la Providence, méritait d'avoir Epicure pour avocat et pour défenseur; et il faut avouer que ce qu'il dit d'un dieu qui voit et connaît tout, et qui doit par conséquent punir tout ce qui est contraire à la loi divine, est l'unique raison qui porte encore aujourd'hui quelques personnes à croire qu'il n'y a point de Providence qui veille sur toutes les actions des hommes, ou plutôt à le souhaiter.

« Ce n'est point sans raison que ce dogme a « fait regarder Epicure comme un ennemi dé- « claré des dieux[5], qui a sapé toute religion, « et qui, par ses raisonnements, comme « Xerxès par ses troupes, a renversé temples « et autels : car quelle raison, après tout, dit « Cotta, nous obligerait de songer aux dieux, « puisqu'ils ne songent point à nous, ne pren- « nent soin de rien, ne font absolument rien?... « Pour être tenu à leur marquer de la piété, « ne faudrait-il pas en avoir reçu des grâces? « car de quoi est-on redevable à qui n'a rien « donné? La piété est une justice qui acquitte « les hommes envers les dieux : or, vos dieux « n'ayant point de relation avec nous, qu'au- « raient-ils à exiger de nous? »

Les prières qu'on adresse à la Divinité dans ses besoins et dans ses dangers, les vœux qu'on lui fait pour en obtenir certaines grâces, les promesses et les serments dont on la prend à témoin, usages communs à toutes les nations, et pratiqués dans tous les temps, marquent ce que les hommes ont toujours pensé de la Providence. A ne consulter que la seule raison telle que le péché nous l'a laissée, c'est-à-dire notre orgueil et nos ténèbres, nous serions tentés de croire que ce n'est pas traiter assez respectueusement la Divinité que de l'abaisser ainsi à de petits détails en lui représentant tous nos besoins; que de stipuler avec elle, si elle veut bien nous écouter; que de la faire intervenir à nos traités et à nos engagements. Dieu a voulu, par tous ces moyens, conserver dans les esprits de tous les peuples une idée claire de sa providence, du soin qu'il prend de tous les hommes en particulier, de la souveraine autorité qu'il conserve sur tous les événements, de leur vie, de l'attention qu'il a à examiner s'ils sont fidèles à garder leurs promesses, et de celle qu'il aura à en punir le violement.

Aussi voyons-nous que ces vérités ont toujours été regardées comme le fondement le plus inébranlable de la société humaine. *On doit avant tout*[1] dit Cicéron en établissant les règles d'un sage gouvernement, *être intimement persuadé que les dieux sont les maîtres*

[1] C'était le système des stoïciens.

[2] C'était le système de Platon.

[3] « Itaque impositis in cervicibus nostris sempiternum dominum, quem dies et noctes timeremus. Quis « enim non timeat omnia providentem, et cogitantem, « et animadvertentem, et omnia ad se pertinere puta- « ntem, curiosum et plenum negotii deum?

« Quod æternum beatumque sit, id nec habere ipsum negotii quidquam, nec exhibere alteri. » (*De Nat. Deor.* lib. 1, n. 45.)

[4] De Naturâ Deor lib. 1, n. 115, 116.

[1] « Sit igitur hoc jam a principio persuasum civibus, « dominos esse omnium rerum ac moderatores deos; ea- « que quæ geruntur, eorum geri judicio ac numine : eos- « demque optimè de genere hominum mereri et; qualis « quisque sit, quid agat, quid in se admittat, quâ mente, « quâ pietate religiones colat, intueri; piorumque et « impiorum habere rationem. » (*De Leg.* lib. 2, n. 15.)

*souverains de tout, et les modérateurs de l'univers; que tout ce qui s'y passe est soumis à leur volonté et à leur pouvoir; qu'ils se plaisent à faire du bien aux hommes; qu'ils examinent attentivement ce que chacun d'eux fait, ce qu'il pense, comment il se conduit, avec quelle piété et quels sentiments il exerce les actes de la religion : qu'enfin ils mettent une grande différence entre le juste et l'impie.*

Ce passage nous montre que les païens n'attribuaient pas seulement à la Divinité le gouvernement général du monde[1], mais qu'ils étaient persuadés qu'elle descendait dans le dernier détail, et qu'aucun des hommes, aucune de leurs actions, ni même de leurs pensées, n'échappait à son attention et à sa connaissance.

Les épicuriens ne pouvaient soutenir l'idée d'un Dieu si près de nous, si attentif, si clairvoyant. Il est souverainement heureux, disaient-ils, et par conséquent infiniment tranquille : il ne s'irrite et ne se fâche point : tout lui est indifférent, excepté son repos. C'est ce que les personnes livrées à leurs plaisirs voudraient bien encore se persuader, pour se délivrer des reproches importuns de leur conscience. Ils veulent bien reconnaître en Dieu un soin général de ses créatures, et une bonté semblable à celle des princes qui gouvernent avec sagesse leurs états, mais qui n'entrent point dans les détails, et qui ne descendent point jusqu'à aimer leurs sujets, ni à s'attacher à aucun d'eux en particulier.

Ce n'est pas ainsi que pensait David[2]. *De son trône éternel, Dieu contemple tous les habitants de la terre. Il a formé en particulier le cœur de chacun d'eux : il a connaissance de toutes leurs œuvres*[3]. En considérant du ciel tous les hommes, ce n'est point par une vue générale et confuse qu'il les examine; chaque particulier lui est aussi présent que s'il n'était attentif qu'à lui seul. Il ne le voit point comme placé dans une grande distance, mais comme étant immédiatement sous ses yeux. Il n'en considère pas seulement le dehors; il en pénètre le fond, et ce qui est en lui de plus secret. Il n'interroge pas seulement son cœur; il y réside, il y est plus présent et plus intime que le cœur ne l'est à lui-même. Dans cette multitude infinie d'hommes qui ont été, et qui sont actuellement, rien n'échappe ni à ses regards ni à sa mémoire. Cette connaissance et cette attention, qui sont aussi incompréhensibles que son être, sont une suite naturelle de ce qu'il est le créateur de tout, et du cœur comme de tout le reste. *Qui finxit sigillatim corda eorum : qui intelligit omnia opera eorum.*

[1] « Nec verò universo generi hominum solùm, sed « etiam singulis a dis immortalibus consuli et provideri « solet. » (*De Nat. Deor.* lib 2, n. 164.)

[2] Ps. 32, 14, 15.

[3] M. Du Guet.

### Art. II. — De la formation du monde.

Je ne fatiguerai point une seconde fois le lecteur en rapportant ici dans un grand détail les divers systèmes des philosophes anciens sur la formation du monde, qui varient infiniment, et sont plus absurdes les uns que les autres. Je ne parlerai guère que des stoïciens et des épicuriens, dont les systèmes sur cette matière sont plus connus et plus célèbres. Mon dessein n'est pas de les approfondir, mais d'en donner simplement une idée générale.

#### § I. — Système des stoïciens sur la formation du monde.

Selon les stoïciens, la partie intelligente de la nature n'a fait que mettre en œuvre les matériaux non intelligents, qui faisaient partie aussi de la nature, et qui existaient comme elle de toute éternité. Cela paraît bien clairement par un passage de Cicéron, sans parler de beaucoup d'autres. Pour prévenir et écarter les objections qu'on pouvait faire contre la Providence, tirées de plusieurs choses ou inutiles, ou même pernicieuses, dont le monde est rempli, les stoïciens répondaient : *La nature a fait ce qui se pouvait faire de mieux avec les éléments qui existaient*[1]. Peut-on marquer plus expressément la préexistence de la matière[2] ? Aristote et plusieurs autres philosophes étaient aussi dans le même sent-

[1] « Ex iis maturis quæ erant, quod effici potuit op- « mum, effectum est. » (*De Nat. Deor.* lib. 2, n. 86.

[2] Arist. Phys. lib. 8.

ment. Ce que les stoïciens appelaient *l'âme du monde* [1] était cette intelligence, cette raison qu'ils croyaient répandue dans la nature. Et ce principe intelligent, sensitif, raisonnable, qu'était-ce? Rien autre que le feu de l'éther, qui pénètre tous les corps, ou plutôt, rien autre que des lois mécaniques qu'ils attribuaient principalement au feu céleste, et suivant lesquelles tout se formait, tout agissait nécessairement.

Aussi Zénon définissait la nature [2], *un feu artiste qui procédait méthodiquement à la génération* : car il croyait que l'action de *créer* et d'engendrer appartient proprement à l'art.

Cicéron emploie ici le terme de *créer*, qui pourrait faire croire qu'il aurait connu et admis l'action de tirer du néant, qui est la *création* proprement dite. Mais il prend ce même terme en plusieurs autres endroits pour une simple production [3]; et aucun de ces ouvrages ne laisse entrevoir qu'il ait eu une notion aussi singulière que celle de la création proprement dite. Et il en faut dire autant de tous les anciens qui ont traité de physique, comme Cicéron le marque expressément [4] : *Erit aliquid quod ex nihilo oriatur : aut in nihilum subitò occidat? Quis hoc physicus dixit unquàm?* C'était un principe reçu par tous les philosophes, que la matière ne pouvait ni être produite de rien, ni être réduite au néant :

De nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti [5].

Épicure refusait en termes exprès ce pouvoir à la divinité même :

Nullam rem e nihilo gigni divinitùs unquam.

Lactance [1] nous a conservé un fragment des livres de Cicéron sur la nature des dieux, qu'on ne peut pas appliquer avec certitude au système des stoïciens, parce qu'étant détaché, on ne voit pas clairement de quels philosophes il faut l'entendre ; mais qui paraît fort propre à expliquer ce qu'ils pensaient sur la formation du monde. Je l'insérerai ici tout entier. *Il n'est pas probable* [2], dit celui qui parle, *que la matière, dont toutes choses ont tiré leur origine, ait été formée elle-même par la divine providence ; mais plutôt qu'elle a et qu'elle à toujours eu une force intrinsèque et naturelle*, qui lui rend toutes ses modifications possibles. *Comme donc un ouvrier, lorsqu'il travaille à un bâtiment, n'en produit pas lui-même la matière, mais emploie celle qu'il trouve toute faite ; et que celui qui forme une figure de cire trouve la cire déjà produite : ainsi il a fallu que la divine providence ait eu une matière, non qu'elle eût produite elle-même, mais qu'elle ait trouvée comme sous sa main* et préparée pour ses desseins. *Que si Dieu n'a pas produit la matière* première, *on ne peut pas dire qu'il ait produit ni la terre, ni l'eau, ni l'air, ni le feu.*

La comparaison de l'architecte et du statuaire est tout à fait propre à développer le système des stoïciens. Leur dieu (que Cicéron appelle ici *la Providence divine*, et qui n'est autre que l'*éther* comme nous l'avons dit), n'a point créé, c'est-à-dire tiré du néant la matière dont le monde a été formé ; mais il l'a modifiée, et, en arrageant les parties de matière qui étaient confondues, il a fait l'eau, la terre, l'air, et ce feu grossier que nous connaissons ; c'est-à-dire qu'il leur a donné la forme et l'arrangement où on les voit.

L'ouvrier [3], dit Lactance dans l'endroit que

[1] « In naturâ sentiente ratio perfecta inest, quam vim « animum dicunt esse mundi. » (*Acad. Quæst.* lib. 1, n. 28 et 29.)

[2] « Zeno ita naturam definit, ut eam dicat *ignem esse* « *artificiosum* ad *gignendum progredientem viâ*. Cen- « set enim artis maximè proprium esse *creare* et *gigne-* « *re*. » (*De Nat. Deor.* lib. 2, n. 57.)

[3] « Natura fingit homines et creat imitatores et narratores facetos. » (*De Orat.* lib. 2, n. 219.)

[4] « Omnium rerum quas et *creat* natura et tuetur, « summum bonum est in corpore. » (*De Finib.* lib. 5, n. 38.)

[5] « Quæ in terris gignuntur, omnia ad usum hominum « *creantur*. » (*De Offic.* lib. 1, n. 22.)

[6] Lib. 2, de Divin.

[7] Pers. sat. 3.

[1] Lact. divin. Instit. lib. 2, cap. 8.

[2] « Non est probabile, eam materiam rerum, undè « orta sunt omnia, esse divinâ providentiâ effectam ; sed « habere et habuisse vim et naturam suam. Ut igitur fa- « ber, quum quid ædificaturus est, non ipse facit mate- « riam, sed eâ utitur quæ sit parata, fictorque item ce- « râ : sic isti providentiæ divinæ materiam præstò esse « oportuit, non quam ipse faceret, sed quam haberet « paratam. Quòd si non est a Deo materia facta, ne terra « quidem, et aqua, et aer, et ignis a Deo factus est. »

[3] « Faber sine ligno nihil ædificabit, quia lignum ipse

je viens de citer, ne peut bâtir sans bois, parce qu'il est incapable de le produire par lui-même; et il en est incapable parce qu'il est homme, c'est-à-dire la faiblesse même. Mais Dieu produit de rien tout ce qu'il lui plaît, parce qu'il est Dieu, c'est-à-dire la puissance même, qui est sans mesure et sans bornes : car s'il n'est pas tout-puissant, il n'est pas Dieu.

### § II. — Système des épicuriens sur la formation du monde.

Dans le système des épicuriens[1] (et les stoïciens pensaient comme eux en ce point), ces deux mots, *monde* et *univers*, avaient une signification différente. Par le *monde*, ils entendaient les cieux et la terre avec tout ce qui y est renfermé. Par l'*univers*, ils entendaient, non-seulement les cieux et la terre avec tout ce qui y est renfermé, mais encore le vide infini, qu'ils supposaient au delà du monde; car ils croyaient le monde plein et limité; mais au delà ils supposaient des espaces infinis et absolument vides. Aussi ils partageaient toute la nature[2], tout l'univers en deux parties; les corps et le vide.

Omnis, ut est igitur per se, natura duabus
Consistit rebus, quæ corpora sunt et inane[3].

Cette distinction est nécessaire pour entendre le système des épicuriens : car ils supposaient comme un principe certain, que, sans le vide, il ne pouvait y avoir aucun mouvement dans le monde, ni même aucune production.

« facere non potest : non posse autem, imbecillitatis est « humanæ. Deus vero facit sibi ipse materiam, quia « potest; posse enim Dei est, nam si non potest, « Deus non est. Homo facit ex eo quod est, quia per « mortalitatem imbecillis est : per imbecillitatem, defi- « nitæ ac modicæ potestatis. Deus autem facit ex eo quod « non est, quia per æternitatem fortis est, per fortitudi- « nem potestatis immensæ, quæ fine ac modo carel sicut « vita factoris. » (Lact. lib. 2, cap. 10.)

[1] Plut. de Placit. Philos. lib. 2, cap. 1.

[2] « Sunt qui omnia naturæ nomine appellent, ut Epi- « curus, qui ita dividit : omnia, quæ secundùm naturam, « esse corpora et inane. » (*De Nat. Deor.* lib. 2, n. 82.)

[3] Lucret. lib. 2.

Quæ, si non esset inane,
Non tam sollicito motu privata carerent,
Quam genita omninò nullâ ratione fuissent :
Undique materies quoniam stipata fuisset[1].

Selon les épicuriens, c'est le concours fortuit des atomes qui a formé le monde.

*Atome* est un mot grec qui signifie *indivisible*. C'est un petit corpuscule de toutes sortes de figures qui entre dans la composition de tous les autres corps. Les atomes ne tombent pas sous les sens, à cause de leur extrême petitesse qui les dérobe à la vue.

Moschus Phénicien, Leucippe et Démocrite[2], ont été les premiers philosophes qui ont établi la doctrine des atomes. Ils supposent que, parmi ces petits corpuscules, les uns sont polis, les autres rudes, ceux-ci ronds, ceux-là terminés en angle, quelques-uns courbés et comme crochus; et que le concours fortuit de ces atomes avait formé le ciel et la terre.

Mais c'est Epicure surtout qui a fait valoir ce dogme, et qui l'a mis en honneur, en y introduisant néanmoins quelques changements[3], par lesquels Cicéron prétend qu'il n'a fait que gâter la doctrine de Démocrite au lieu de la corriger et de la perfectionner.

Démocrite place les atomes dans un vide infini[4], où il n'y a ni milieu ni extrémité. Là, mis en mouvement de toute éternité, ils s'unissent et s'attachent les uns aux autres, et, par cette rencontre, par ce concours, ils forment le monde tel que nous le voyons. Cicéron ne peut souffrir qu'un philosophe, en exposant la formation du monde, ne parle que de la cause matérielle, et ne dise pas un mot de la cause efficiente. En effet, quelle absurdité que, de toute éternité, certains corps solides et indivisibles se meuvent d'eux-mêmes par leur poids naturel! Ce défaut est

[1] Lucr. lib. 1.

[2] « Ista flagitia Democriti, sive etiam ante Leucippi, « esse corpuscula quædam lævia, alia aspera, rotunda « alia, partim autem angulata, curvata quædam et quasi « adunca : ex his effectum esse cœlum atque terram, « nullâ cogente naturâ, sed concursu quodam fortuito. » (*De Nat. Deor.* lib. 1, n. 66.)

[3] « Democrito adjicit, perpauca mutans; sed ita, ut ea, « quæ corrigere vult, mihi quidem depravare videatur. » (*De Finib.* lib. 1, n. 17.)

[4] De Finib. lib. 1, n. 17 et 18.

commun à Démocrite avec Epicure : car celui-ci donnait aussi à ses atomes une activité naturelle et intrinsèque qui suffisait pour les mettre en mouvement. Mais il s'écartait du premier en d'autres points.

« Epicure[1] prétend, à la vérité, que les « atomes se portent d'eux-mêmes directement « en bas, et que c'est là le mouvement de tous « les corps. Ensuite, venant à songer que, « si tous les atomes se portaient toujours en « bas par une ligne directe et par un mouve- « ment perpendiculaire, il n'arriverait jamais « qu'un atome pût toucher l'autre; il a sub- « tilement imaginé un mouvement de décli- « naison, par le moyen duquel les atomes, « venant à se rencontrer, s'accrochent en- « semble, et forment le monde avec toutes « les parties qui le composent. De sorte que, « par une pure fiction, il leur donne en même « temps un léger mouvement de déclinaison « dont il n'allègue aucune cause, ce qui est « honteux à un physicien; et il leur ôte aussi « sans aucune cause le mouvement direct de « haut en bas, qu'il avait établi dans tous les « corps. Et cependant, avec toutes les sup- « positions qu'il invente, il ne peut venir à « bout de ce qu'il prétend; car, si tous les « atomes ont également un mouvement de « déclinaison, jamais ils ne s'attacheront en- « semble. Que si les uns l'ont, les autres point, « c'est leur donner de différents emplois à « crédit que de donner un mouvement direct « aux uns et un mouvement oblique aux au- « tres. Et, avec tout cela, il ne laissera pas « d'être impossible que cette rencontre for- « tuite d'atomes produise jamais l'ordre et la « beauté de l'univers. »

« Si le concours fortuit des atomes[2], dit « ailleurs Cicéron, est capable de former le « monde, pourquoi ne formera-t-il pas aussi « bien un portique, un temple, une maison, « une ville, ouvrages d'une bien moindre dif- « ficulté ? Il faut que ces philosophes[3], pour « raisonner d'une manière si absurde, n'aient « jamais levé les yeux vers le ciel, ni envisagé « toutes les beautés qui y sont renfermées. »

La doctrine du vide avait porté Epicure, aussi bien que quelques autres philosophes, à supposer plusieurs mondes formés par le concours fortuit des atomes, comme celui que nous habitons.

> Quare etiam atque etiam tales fatere necesse est[1]
> Esse alios alibi congressus material,
> Qualis hic est, avido complexu quem tenet æther.

Gassendi regarde ce sentiment comme opposé non-seulement à l'autorité des écritures saintes, qui ne font aucune mention de la pluralité des mondes, et qui paraissent n'en supposer qu'un seul, mais encore à celle des plus habiles philosophes, tels que sont Thalès, Pythagore, Empédocle, Anaxagore, Platon, Aristote, Zénon le stoïcien, et plusieurs autres. Il reconnaît pourtant qu'on ne peut pas démontrer qu'il ne peut point y avoir d'autres mondes que le nôtre, parce que Dieu est le maître d'en créer autant qu'il lui plaira; mais qu'il serait contre la raison d'affirmer qu'actuellement il y en a plusieurs, parce que Dieu ne nous l'a point révélé.

### § III. — Belle pensée de Platon sur la formation du monde.

Je n'entreprends point d'examiner quels ont été les sentiments de Platon sur la formation du monde, ce qui demanderait une discussion infinie. Il appelle quelquefois la matière *éternelle;* par où il n'a pas voulu faire entendre qu'elle subsistait visiblement de toute éternité, mais qu'elle subsistait intelligiblement, dans l'idée éternelle de Dieu. C'est ce qu'il entend lorsqu'il dit[2] : *L'exemplaire du monde est de toute éternité*[3].

Quelques lignes auparavant se trouve la pensée dont je parle ici[4] : *Dieu, considérant son ouvrage*[5], *et le trouvant parfaitement*

[1] De Finib. lib. 1. n. 18-20.

[2] De Naturâ Deor. lib. 2, n. 94.

[3] « Certe ita temerè de mundo effutiunt, ut mihi quidem nunquam hunc admirabilem cœli ornatum, qui « locus est proximus, suspexisse videantur. »

[1] Lucret. lib. 2.

[2] Plat. in Timæo, pag. 38.

[3] Τὸ παράδειγμα, παντὰ αἰῶνα ἐστὶν ὄν.

[4] Ibid. pag. 37.

[5] Ἡγάσθη τε, καὶ εὐφρανθεὶς, ἔτι ἐνὶ μᾶλλον ὅμοιον πρὸς τὸ παράδειγμα ἐπινοήσειν ἀπεργάσασθαι.

*conforme a son modèle et à son original, se réjouit, et s'applaudit en quelque sorte à lui-même.*

Ce que dit ici Platon, que Dieu forma le monde selon l'exemplaire éternel qu'il avait conçu en lui même, est fort remarquable. Comme un habile ouvrier a dans sa tête toute la disposition et toute la forme de son ouvrage avant que de le commencer, et qu'il travaille d'après son idée, de manière que ce qu'il exécute n'est, s'il faut ainsi dire, que la copie de l'original qu'il a imaginé, tout ouvrage qui subsiste n'étant qu'une pure imitation; de même Dieu, en créant le monde, ne fit qu'exécuter l'idée éternelle qu'il en avait conçue : car le monde, et tout ce qu'il renferme, existait intelligiblement en Dieu avant que d'exister réellement dans la nature. Voilà ce que c'est que les idées de Platon; et il pourrait bien les avoir tirées de la lecture des livres saints[1], où l'on voit que Dieu donne à Moïse les modèles de tous les ouvrages qu'il veut lui faire exécuter. Ce qui est dit dans la Genèse de l'approbation que Dieu donna d'abord à chacun de ses ouvrages à mesure qu'ils sortaient de ses mains, puis à tous en général, quand il les eut finis, pourrait bien encore plus avoir fourni à Platon cette sublime idée des exemplaires éternels sur lesquels le monde entier a été formé : car ces paroles, *Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites*[2], *et elles étaient très-bonnes*, signifient, comme le remarque le nouvel interprète de la Genèse[3], « que Dieu, « considérant tous ses ouvrages d'une seule « vue, et les comparant entre eux et avec le « modèle éternel dont ils sont l'expression, il « en trouva la beauté et la perfection excel- « lentes. »

On voit, par le peu que je viens de rapporter des sentiments de Platon sur la formation du monde, combien il avait enchéri sur les principes de physique qu'il pouvait avoir tirés d'Héraclite.

Le dessein de Dieu, en exposant à nos yeux ces merveilles sans nombre dont le monde est rempli, avait été de nous faire discerner dans le mouvement de toutes les parties de l'univers, et dans le concert qu'elles ont entre elles, celui qui les a créées et qui les gouverne. Il a mis partout des vestiges de ce qu'il est. Il s'est caché derrière le spectacle de la nature; mais ce spectacle est si beau et si grand, qu'il décèle en mille manières la sagesse qui l'a formé et qui le conduit. Comment donc a-t-il pu arriver que des hommes regardés comme les seuls sages de la terre aient été assez aveugles et assez stupides pour attribuer des effets si merveilleux au hasard, au destin, à la matière, à de simples combinaisons des lois du mouvement, sans que Dieu y ait eu d'autre part que d'obéir à ces lois? Qu'est-ce que l'esprit humain abandonné à ses ténèbres? Le premier mot du plus ancien livre du monde nous révèle tout d'un coup cette grande vérité : *Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre.* Ce seul mot fixe pleinement, par l'autorité de la révélation, tous les doutes, et dissipe toutes les difficultés qui ont arrêté si longtemps les philosophes sur un des points de religion les plus essentiels. Peut-être qu'ils n'ont pas pu le connaître avec une entière certitude par les seules lumières de la raison; mais du moins ils ont pu et ils ont dû en avoir quelque idée : car il fallait nécessairement, ou que Dieu eût créé le ciel, la terre et les hommes, ou que le ciel, la terre et les hommes fussent éternels; ce qui est beaucoup plus inconcevable. Un esprit raisonnable et libre de préventions peut-il jamais se persuader de bonne foi que la matière, brute par elle-même et privée d'intelligence, ait formé des êtres marqués au coin d'une sagesse parfaite? La foi nous abrége bien du chemin et nous épargne bien des peines. Il est des matières où la raison ne peut marcher avec assurance qu'à la lueur de ce flambeau.

### Art. III. — De la nature de l'ame.

Il n'est guère de questions où les sentiments des philosophes soient plus partagés que celle qui regarde la nature de l'âme, et il n'en est guère aussi qui fassent sentir davantage jusqu'où va la faiblesse de l'esprit humain, quand il n'a pour guides que ses propres lumières.

[1] Quelques-uns ont cru qu'il en avait eu communication dans le cours de ses voyages.

[2] Genes. 1. 30.

[3] M. Du Guet.

Ils disputent beaucoup entre eux pour savoir ce qu'est l'âme, où elle réside, d'où elle tire son origine, ce qu'elle devient après la mort[1]. Quelques-uns croient que le cœur même est l'âme. Empédocle dit que c'est le sang qui est mêlé dans le cœur; d'autres, une certaine partie du cerveau. Plusieurs soutiennent que ni le cœur ni le cerveau ne sont point l'âme même, mais seulement le siége de l'âme, et qu'elle est un souffle ou bien un feu. Ce dernier sentiment est de Zénon le stoïcien. Aristoxène le musicien, qui était aussi philosophe, la fait consister dans une certaine harmonie des différentes parties du corps; Xénocrate dans le nombre, comme Pythagore l'avait pensé avant lui. Platon distingue trois parties dans l'âme : il place la principale, qui est la raison, dans la tête; des deux autres, qui sont la colère et la cupidité, il fait résider la première dans la poitrine, et l'autre sous le cœur. Aristote, voyant qu'aucun des quatre principes dont, selon lui, tout est composé, n'était susceptible des propriétés de l'âme, comme de penser, de connaître, d'aimer, de haïr, etc., en suppose un cinquième[2], qu'il ne nomme point, et appelle l'âme d'un mot nouveau, qui, selon Cicéron, signifie un mouvement continu et sans interruption, mais dont, en effet, les plus savants n'entendent point et ne peuvent expliquer la force.

Tel est le dénombrement que fait Cicéron des diverses opinions des philosophes sur la nature de l'âme : car, pour l'opinion de Démocrite, qui la croit composée d'atomes, il ne daigne pas la rapporter. Il termine ce dénombrement par ces paroles, qui semblent témoigner une grande indifférence pour une question si importante : *Lequel de tous ces sentiments est le vrai? quelque dieu pourra le savoir : nous nous contentons de chercher quel est le plus vraisemblable*[3]. Le système de l'Académie, dont il avait embrassé le parti, était que le faux est mêlé partout de telle façon avec le vrai, et lui ressemble si fort, qu'il n'y a point de marque certaine pour les distinguer sûrement.

En effet, Cicéron, dans les endroits où il parle de l'immortalité de l'âme, n'en parle presque jamais qu'en doutant, et en supposant l'un et l'autre système également possible et raisonnable : et plût à Dieu qu'on ne pût faire ce reproche qu'aux anciens philosophes! Il marque certainement en eux un aveuglement déplorable, et un renoncement à toute lumière et à toute raison; mais ce même doute, quand il est volontaire et consenti, est dans un chrétien une chose monstrueuse et inconcevable. « L'immortalité de l'âme, dit « M. Pascal dans ses Pensées[4], est une chose « qui nous importe si fort et qui nous touche « si profondément, qu'il faut avoir perdu tout « sentiment pour être dans l'indifférence de « savoir ce qui en est. Toutes nos actions et « toutes nos pensées doivent prendre des rou- « tes si différentes, selon qu'il y aura des « biens éternels à espérer ou non, qu'il est « impossible de faire une démarche avec sens « et jugement qu'en la réglant par la vue de « ce point, qui doit être notre dernier objet. » Y a-t-il stupidité, je dirais presque brutalité, pareille à celle de quiconque ose hasarder, sur un simple doute, une éternité de bonheur ou de malheur?

Plusieurs des philosophes dont je viens de parler n'admettaient que des corps, et point de purs esprits, même les stoïciens, dont la morale d'ailleurs renfermait de si beaux principes. Ces derniers ne croyaient pas les âmes tout à fait immortelles, mais seulement ils les faisaient vivre longtemps[2], *comme des corneilles*, dit Cicéron. Vossius, dans son traité de l'idolâtrie, croit que par ce *longtemps* ils entendaient tout le temps que durera ce monde-ci jusqu'à l'embrasement général[4] : car, selon les stoïciens, il devait arriver, par une dernière révolution, que le monde entier ne serait plus que feu. Ces âmes particulières devaient alors, comme tout le reste, s'abîmer

[1] Cic. Tusc. Quæst. lib. 1, n. 18-22.

[2] « Quintum genus adhibet, vacans nomine; et sic ipsum animum ἐντελέχειαν appellat novo nomine, quasi « quamdam continuatam motionem, et perennem. » (Cic. ibid.)

[3] « Harum sententiarum quæ vera sit, deus aliquis « viderit : quæ verisimillima, magna quæstio est. »

[1] Chap. 1.

[2] Lib. 1. cap. 10.

[3] « Stoici usuram nobis largiuntur, tanquàm corniculis : diù mansuros aiunt animos, semper negant. » (*Tusc. Quæst.* lib. 1, n. 77.)

[4] De Naturâ Deor. lib. 2, n. 118.

dans l'âme universelle qui était leur principe. Jusque-là elles habitaient dans la haute région, où elles n'avaient qu'à philosopher tout à leur aise, souverainement heureuses par la claire vision de l'univers.

Cicéron[1] décrit avec une sorte d'enthousiasme cette béatitude philosophique. « Certainement, dit-il, nous serons heureux, « lorsque, ayant quitté nos corps, nous serons délivrés de toute passion et de toute « inquiétude. Alors, ce qui fait maintenant « notre joie, lorsque, libres de tous soins, « nous nous appliquons vivement à quelque « objet qui nous plaît et nous attache; alors, « dis-je, nous le ferons avec beaucoup plus de « liberté, nous livrant tout entiers à la contemplation de toutes choses, qu'il nous sera « donné de connaître à fond. La situation « même des lieux où nous serons parvenus, « en nous facilitant la vue des objets célestes, « et allumant en nous le désir d'en pénétrer « les beautés, nous mettra en état de satisfaire pleinement cette ardeur insatiable, « qui nous est naturelle, de connaître la vérité... Et elle se découvrira plus ou moins « à nous[2], à proportion de ce que nous aurons été plus ou moins appliqués à nous en « nourrir pendant notre séjour sur la terre... « Quel spectacle sera-ce de pouvoir d'un coup « d'œil envisager toute la terre, sa situation, « sa figure, ses limites et toutes ses régions « habitables, que l'excès du froid et de la chaleur aura rendues désertes ou vacantes! »

Voilà donc où se devait borner la béatitude philosophique. Quel aveuglement! quelle misère! Nous voyons pourtant à travers ces ténèbres un admirable principe, et bien instructif: que dans l'autre vie la vérité se montrera à nous à proportion de ce que nous l'aurons cherchée et aimée dans celle-ci.

Les philosophes qui admettent l'immortalité de l'âme lui donnent une plus noble occupation après la mort. Je n'examine point si Aristote doit être mis de ce nombre. C'est une question qui a exercé et partagé les savants, et qui, par le doute seul qu'elle laisse, ne lui est pas honorable. Pour Platon, on voit dans tous ses ouvrages qu'aussi bien que Socrate son maître, et Pythagore qui les avait précédés, il croit l'âme immortelle. Cicéron, après avoir rapporté plusieurs de ses preuves, ajoute qu'il paraît que Platon[1] faisait effort pour persuader cette vérité aux autres, mais que, pour lui, il en était pleinement convaincu.

Platon, marchant sur les pas de Socrate, ouvre aux âmes deux chemins après la mort[2], dont l'un conduit au lieu des supplices celles qui se sont souillées par des crimes et des violences sur la terre; l'autre mène à l'auguste assemblée des dieux les âmes pures et chastes qui, pendant leur séjour dans les corps, ont eu avec eux le moins de commerce qu'il leur a été possible, et qui se sont appliquées à imiter la vie des dieux dont elles tirent leur origine, en pratiquant toutes sortes de vertus. La droite raison seule faisait sentir à ces grands philosophes qu'il était nécessaire, pour justifier la Providence, qu'après cette vie il y eût des récompenses pour les bons, et des peines pour les méchants.

### Art. IV. — Des effets de la nature

C'est ici proprement le lieu où je devrais traiter à fond de la physique, et entrer dans le détail des principales questions qui en font l'objet, pour faire connaître l'origine et les progrès de cette science, et la différence de sentiments qui se trouve entre les anciens et les modernes. Mais cette matière, outre qu'elle passe mes forces, est trop étendue et trop vaste pour être renfermée dans le court es-

[1] Tusc. Quæst. lib. 1, n. 44, 45.

[2] « Præcipuè verò fruentur eâ, qui tùm etiam, quum « has terras incolentes circumfusi erant caligine tamen « acie mentis dispicere cupiebant. »

[1] « Plato pro immortalitate animæ hæc rationes attulit, « ut velle cæteris, sibi certè persuasisse videatur » (*Tusc. Quæst.* lib. 1, n. 49.)

[2] « Ita censebat (Socrates) duas esse vias duplicesque « cursus animorum e corpore excedentium. Nam qui « se humanis vitiis contamiuassent, et se totos libidinibus dedissent, quibus cæcati velut domesticis vitiis aliquo flagitiis se inquinassent, vel in republicâ violandâ fraudes inexpiabiles concepissent, his demùm « quoddam iter esse seciusum à consilio deorum. Qui « autem se integros castosque servavissent, quibusque « fuisset minima cum corporibus contagio, seseque ab « his semper sevocassent, essentque in corporibus humanis vitam imitati deorum, his ad illos, à quibus essent profecti, reditum facilem patere. » (*Tusc. Quæst.* lib. 1, n. 72.)

pace d'un abrégé. On la trouvera traitée avec beaucoup de clarté dans l'ouvrage du P. Regnault, jésuite, qui a pour titre: *l'Origine ancienne de la Physique nouvelle*, dont j'ai bien profité. Il y garde un caractère de modération qui est rare, en rendant également justice aux anciens et aux modernes. Je me contenterai donc de quelques réflexions générales.

La physique, pendant plusieurs siècles, fit seule, ou presque seule, l'occupation et les délices des savants de la Grèce. Elle y régna pendant environ quatre cents ans[1]. Les philosophes se partagèrent en deux écoles fameuses: l'ionique, dont Thalès fut le chef; et l'italique, qui suivit Pythagore, comme je l'ai marqué auparavant. Mais les philosophes qui se sont fait le plus de nom par rapport à la physique, sont Démocrite et Leucippe, parce qu'Epicure adopta leur système, qui nous a été exposé avec étendue par Lucrèce.

Ce système, comme je l'ai déjà observé, n'admettait pour principes que les atomes et le vide: deux points, dont l'un, je veux dire le vide, n'est guère concevable; et l'autre répugne à la raison, surtout par rapport à l'*inclinaison* qu'Épicure donne à ses atomes. Malgré les absurdités qui se trouvent dans ce système, les épicuriens sont néanmoins, à proprement parler, les seuls physiciens de l'antiquité. Ils ont vu au moins qu'il ne fallait chercher les causes de ce qui arrive aux corps que dans les corps mêmes et leurs propriétés, le mouvement, le repos, la figure : et avec ce principe ils n'expliquent pas mal certains effets de détail, quoiqu'ils soient dans des erreurs grossières sur les premières causes.

Aristote traita la physique, ou plutot il la gâta, en se servant pour l'explication des effets corporels de ce qui ne peut appartenir qu'à l'âme, *sympathie*, *antipathie*, *horreur*, etc., et ne donnant des définitions des choses qu'en assignant quelques-uns de leurs effets, souvent mal choisis, exposés d'une manière obscure, sans presque jamais faire connaître leurs causes.

Ce ne fut qu'un siècle avant la naissance de Jésus-Christ que la physique commença à se produire à Rome, et à y parler le langage des Romains par la bouche de Lucrèce. « Enfin, « dit ce poëte physicien, les secrets de la na- « ture ne sont plus des mystères; et je puis « me vanter d'avoir fait paraître le premier la « physique dans Rome avec les agréments de « notre langue. »

Denique natura hæc rerum ratioque reperta est
Nuper, et hanc primus cum primis ipse repertus,
Nunc ego sum in patrias qui possim vertere voces [1].

Sénèque[2] avoue que c'est depuis peu qu'on y connaît certainement la cause des éclipses de lune et de plusieurs autres phénomènes de la nature. Je ne sais s'il a raison. Dans le siècle de Pline[3], il y avait déjà longtemps que l'on prédisait et le jour et l'heure des éclipses ; et Cicéron[4] assure que dès son temps l'heure et la grandeur de toutes les éclipses, tant de la lune que du soleil, avaient été annoncées pour tous les siècles à venir[5]. On sait que Sulpitius Gallus, la veille du combat que devait donner Paul Émile contre Persée, prédit une éclipse de lune qui devait arriver la nuit suivante, et en découvrit la raison à l'armée. L'éclipse arriva précisément à l'heure marquée, ce qui le fit regarder comme un homme divin : *Editâ horâ luna quum defecisset, romanis militibus Galli sapientia propè divina videri.* Ce dernier exemple prouve que ces sortes de connaissances étaient fort rares alors parmi les Romains; et ils ne se sont jamais fortement appliqués à l'étude de la physique, ni des autres sciences supérieures.

Il n'en avait pas été ainsi des Grecs. Elles furent longtemps cultivées parmi eux, et, si l'honneur de l'invention ne leur en est pas dû, on ne peut leur refuser celui de les avoir beau-

[1] Depuis Thalès jusqu'à Hipparque, qui termine le dénombrement des physiciens de l'antiquité, on trouve à peu près ce nombre d'années.

[1] Lucret. lib. 5 (v. 335)

[2] « Cur luna deficiat, hoc apud nos quoque nuper ra- « tio ad certum perduxit. » (Sen. *Nat. Quæst.* lib. 7, cap. 25.)

[3] « Inventa est jampridem ratio prænuntians horas, non « modo dies ac noctes, solis lunæque defectuum. » (Plin. lib. 20, cap. 2.)

[4] « Defectiones solis et lunæ cognitæ prædictæque in « omne posterum tempus, quæ, quantæ, quandò futuræ « sint. » (Cic. *de Nat. Deor.* lib. 2, n. 135.)

[5] Liv. lib. 44, n. 37.

coup perfectionnées. Il est difficile de trouver un système du monde applaudi de nos jours, que les anciens au moins n'aient entrevu. Si nous fixons la terre, comme Tycho, pour faire tourner autour d'elle le soleil environné de mercure et de vénus, c'est un système connu de Vitruve[1]. Il y en a qui fixent le soleil et les étoiles pour faire tourner la terre précisément sur son centre, de l'occident à l'orient : et c'est le système d'Ecphante, pythagoricien, du moins en partie, et celui de Nicétas le Syracusain. Le système à la mode aujourd'hui, c'est celui qui met le soleil au centre d'un tourbillon, et qui range la terre au nombre des planètes ; qui fait tourner les planètes autour du soleil dans cet ordre : mercure, le plus proche du soleil ; vénus ; la terre, tournoyant sur son centre avec la lune qui circule autour de la terre ; mars, jupiter, saturne. Ce système de Copernic n'est point nouveau[2] : c'est celui d'Aristarque, et d'une partie des mathématiciens de l'antiquité ; celui de Cléanthe de Samos ; celui de Philolaüs ; des Pythagoriciens enfin, et apparemment de Pythagore même.

En effet, il serait étonnant que ce système de Copernic, qui paraît si raisonnable, ne fût venu dans l'esprit d'aucun des anciens philosophes. Je dis que ce système paraît fort raisonnable ; car, si la terre était immobile, il faudrait que le soleil et tous les autres astres, qui sont de très-grands corps, fissent en vingt-quatre heures autour de la terre un tour immense, et que les étoiles fixes qui seraient dans le plus grand cercle, où le mouvement est toujours le plus fort, parcourussent en un jour trois cent millions de lieues, et allassent plus loin que d'ici à la Chine, dans le temps qu'on pourrait prononcer ces mots, *allez vite à la Chine ;* car il faut que tout cela arrive, si la terre ne tourne pas sur elle-même en vingt-quatre heures. Il n'est pas difficile de comprendre qu'elle fasse ce tour, qui n'est tout au plus que de neuf mille lieues, lesquelles, en comparaison de trois cents millions, ne sont qu'une bagatelle.

Parmi les modernes, la physique raisonnée, jusqu'à Descartes, avait fait peu de progrès. Il prit des épicuriens le principe, que, pour expliquer les effets corporels, il ne faut recourir qu'au corps. Mais, éclairé par la religion, il rejeta leurs principes impies de la nécessité et du hasard. Il pose pour principe de sa physique un Dieu créateur et premier moteur. Il proscrit aussi le vide, que l'on ne conçoit point, et les atomes ; reconnaissant la matière divisible à l'infini, ou, comme il parle lui-même, à l'indéfini.

Avec de la matière et du mouvement, qu'il reconnaît ne pouvoir recevoir que des mains de Dieu, il eut l'audace de créer un monde ; et, au lieu de remonter des effets à leurs causes, il prétendit établir les causes et en déduire les effets. De là son hypothèse des tourbillons, qui est ce que l'on a dit jusqu'ici de plus vraisemblable sur les causes de l'univers, quoique, dans un grand nombre de conséquences de détail, Descartes, par un effet de la faiblesse attachée à la nature humaine, se soit assez souvent trompé.

Sa physique régnait paisiblement, lorsque M. Newton a entrepris de troubler cette possession. Il a renouvelé le vide : il a prétendu démontrer l'impossibilité des tourbillons, en un mot, renverser toute la physique cartésienne. Grande guerre dans le monde littéraire, et qui se pousse avec beaucoup de vivacité et de chaleur de part et d'autre. Si le savant Anglais a réussi ou non, c'est une question qui ne me regarde pas, et qui ne sera pas si tôt décidée. Au moins il a été plus circonspect que Descartes, en ce qu'il s'est proposé de partir d'effets connus pour découvrir les causes.

En général, il faut avouer que, par rapport aux matières de physique, les modernes ont beaucoup perfectionné les connaissances des anciens, et qu'ils y ont ajouté beaucoup de découvertes nouvelles très-importantes. Et cela n'a pas pu arriver autrement. Serait-il possible que, dans le cours de tant de siècles, tant de beaux génies, qui se sont appliqués successivement à observer la nature, n'eussent point enrichi la physique, surtout

[1] Vitruv. de Archit. lib. 9, pag. 284 et 287. — Plut. de Placit. Phil. lib. 3, pag. 896. — Cic. Acad. Quæst. lib. 4.

[2] Stob. Eclog. phys. pag. 54 et 56. — Plut. de Facie in orbe Lun. pag. 923. — Plut. de Placit. Philos. p. 896. — Arist. de Cœlo, lib. 2, cap. 13, pag. 658.

Digitized by Google

depuis qu'ils ont trouvé des secours extraordinaires pour réussir dans ce travail, lesquels ont manqué aux anciens. La nature est un fonds inépuisable, et la curiosité n'a guère de bornes. Aussi ce n'était point illusion quand Sénèque prévoyait que la postérité découvrirait dans la nature beaucoup de secrets ignorés de son temps. « La nature[1], disait ce « grand homme, ne dévoile pas tous ses « mystères à la fois. On verra un temps où la « lumière se répandra sur les choses qui nous « sont cachées. On sera surpris qu'elles nous « aient échappé, et le vulgaire même saura « ce que nous ne savons pas. » Ce sentiment est tout à fait raisonnable et plein de bon sens. Plusieurs raisons ont contribué au progrès considérable que la physique a fait dans les derniers temps.

On peut dire qu'elle a changé entièrement de face, et qu'elle a pris un nouvel essor, depuis qu'on s'est fait une loi d'étudier la nature dans la nature même, de faire usage de ses yeux et de sa raison pour en découvrir les mystères, de ne plus s'assujettir aveuglément et sans examen au jugement des autres; en un mot, depuis qu'on a secoué le joug de l'autorité, laquelle, dans les matières de physique, n'a point droit d'asservir nos esprits, et n'est propre qu'à les retenir, par cet imbécile respect, dans une oisive et présomptueuse ignorance. Quel progrès la physique a-t-elle fait dans le cours de quatorze à quinze siècles, où l'autorité d'Aristote et celle de Platon faisaient la loi tour à tour? Cette voie n'a servi qu'à exciter de vaines disputes, qu'à arrêter tout effort, qu'à éteindre toute curiosité et toute émulation, et la vie des philosophes les plus capables de perfectionner la physique se passait à savoir ce que l'on avait jadis pensé, plutôt que ce que l'on devait penser.

J'ai toujours été choqué d'une maxime de Cicéron, qui lui plaisait pourtant beaucoup, et qu'il a répétée plus d'une fois. Il disait qu'il aimait mieux se tromper avec Platon que de penser juste avec les autres philosophes[2]. *Errare mehercule malo cum Platone... quàm cum istis vera sentire.* Je ne sais pas quel bon sens on peut donner à cette pensée. Est-ce qu'il est jamais permis de préférer l'erreur à la vérité, sous quelque beau nom que cette erreur se cache? Voilà où conduit cette espèce d'idolâtrie pour les grands hommes. Il n'y a que la religion qui ait droit de captiver ainsi nos esprits, parce qu'elle a Dieu même pour garant, et l'on ne craint point avec elle de s'égarer.

On sait jusqu'à quel point la nature semble affecter de nous cacher ses secrets. Pour découvrir ses mystères, il faut la suivre pas à pas; il faut, pour ainsi dire, la surprendre dans ses opérations; il faut des observations, des expériences; il faut un juste amas de phénomènes pour établir un principe propre à les expliquer; il faut des expériences pour vérifier les conjectures. Les anciens ont pratiqué tout ce que je viens de dire jusqu'à un certain point, et avec quelque succès; mais la sagacité des modernes, aidée par l'invention de plusieurs instruments nouveaux, a beaucoup enchéri sur leurs connaissances. Ces inventions nouvelles sont principalement le télescope, le microscope, le tuyau de Torricelli, et la machine pneumatique.

Un certain Zacharie Jansen invita le télescope et le microscope vers la fin du seizième siècle: Torricelli, le tuyau qui porte son nom, vers le milieu du dix-septième siècle; Otton de Guericke, la machine du vide, quelque temps après.

Zacharie Jansen était Hollandais, de Middelbourg en Zélande, faiseur de lunettes. Le hasard, qui fait un grand nombre des plus belles découvertes, et sous lequel la Providence aime à se cacher, eut beaucoup de part à celle de Jansen. Il mit, sans aucun dessein prémédité, deux verres de lunettes vis-à-vis l'un de l'autre à une certaine distance. Il s'aperçut que dans cette situation les deux verres grossissaient considérablement les objets. Il fixa les verres dans une pareille situation, et, dès l'an 1590, il fit une lunette de douze pouces. Telle est l'origine du télescope, que l'on perfectionna dans la suite. L'inventeur du télescope fit en petit, à peu près, ce qu'il avait fait en grand, et de là vint le microscope. On doit au premier de ces instruments la connaissance des cieux, du

[1] « Rerum natura, sacra sua non simul tradit... Veniet « tempus quo ista, quæ nunc latent, in lucem dies extra- « hat... quo posteri nostri tam aperta nescisse nos miren- « tur... Multa venientis ævi populus ignota nobis sciet. »

[2] Tuscul. lib. 1, n. 30.

moins en partie ; et au second, la connaissance d'un petit monde : car ne croyons pas que nous voyions tout ce qui habite la terre. Il y a autant d'espèces d'animaux invisibles que de visibles : nous voyons depuis l'éléphant jusqu'au ciron. Là finit notre vue. Mais au ciron commence une multitude infinie d'animaux, dont il est l'éléphant, et que nos yeux ne sauraient apercevoir sans secours. On voit, par le moyen du microscope, des milliers d'insectes nager, courir, s'élancer librement dans la centième partie d'une goutte d'eau. Leuwenoek dit qu'il en a vu cinquante mille dans une goutte de liqueur fort mince.

On peut dire que ces lunettes sont un nouvel organe de la vue, que l'on n'eût pas osé attendre des mains de l'art. Quelle eût été la surprise des anciens, si on leur eût prédit qu'un jour leur postérité, par le moyen de quelques instruments, verrait une infinité d'objets qu'ils ne voyaient pas, un ciel qui leur était inconnu, des plantes et des animaux dont ils ne soupçonnaient pas seulement la possibilité!

Torricelli était mathématicien du duc de Florence, et successeur de Galilée, qui mourut en 1642. Galilée voulait que l'efficace de l'horreur du vide fît monter et soutînt l'eau dans les pompes aspirantes à trente-deux pieds environ, et que cette efficace célèbre fût fixée là. En 1643, Torricelli essaya l'efficace de cette horreur imaginaire dans le vif-argent. Il fit faire un tuyau de verre de trois ou quatre pieds, fermé hermétiquement par un bout. Il le remplit de vif-argent, et le renversa comme on le renverse encore. Le vif-argent descendit ; mais il demeura comme de lui-même à la hauteur de vingt-sept à vingt-huit pouces.

Otton de Guéricke, consul de Magdebourg, forma le dessein d'essayer une sorte de vide bien plus grand que celui du tuyau de Torricelli. Il fit donc faire un grand vase de verre, rond, ayant une ouverture assez étroite dans la partie inférieure, avec une pompe et un piston, pour tirer l'air du vase; et c'est l'origine de la machine pneumatique. Il était sorti de ses mains des merveilles, qui l'étaient autant pour les philosophes que pour le peuple. Avec quel étonnement, par exemple, ne voyait-on pas deux bassins de cuivre exactement taillés en demi-sphères, appliqués simplement l'un contre l'autre par leurs bords ou circonférences, et tirés, l'un d'un côté par huit chevaux, et l'autre du côté opposé par huit autres chevaux, sans pouvoir être séparés!

Il est aisé de comprendre combien ces machines, et d'autres pareilles, inventées par les modernes, et beaucoup perfectionnées par l'usage même, et par la suite des années, ont dû avancer le progrès des observations physiques.

Mais ce qui y a le plus contribué, est l'établissement des académies. Le dernier siècle en vit naître quatre fort célèbres presque en même temps, sous la protection des princes : à Florence, *l'académie del Cimento*; à Londres, *la société royale d'Angleterre*; à Paris, *l'académie royale des Sciences*; en Allemagne, *l'académie des curieux des secrets de la nature*. Le désir de soutenir la réputation de sa compagnie, et de s'y distinguer soi-même par des ouvrages importants, est un puissant aiguillon pour des savants qui ne leur laisse guère de repos. D'ailleurs, il n'y a que des compagnies, et des compagnies protégées par le prince, qui puissent suffire à faire l'amas nécessaire d'observations et de faits bien avérés pour établir dans la suite un système. Ni les lumières, ni les soins, ni la vie, ni les facultés d'un particulier n'y suffiraient. Il faut un trop grand nombre d'expériences; il en faut de trop d'espèces différentes ; il faut trop répéter les mêmes ; il les faut varier de trop de manières, il faut les suivre trop longtemps avec un même esprit.

J'admire la sagesse et la modestie de l'académie des Sciences, qui, malgré tant de savants ouvrages dont elle a enrichi le public, malgré tant d'utiles découvertes qui sont le fruit de ses travaux et de ses observations, ne regarde pourtant les sciences, du moins la physique, que comme étant encore au berceau. Mais j'admire encore plus l'usage religieux qu'elle fait de connaissances si rares, qui doivent, selon elle, nous inspirer un grand respect pour l'auteur de la nature par l'admiration de ses ouvrages. « On ne peut guère « s'empêcher, est-il dans ses Mémoires, de « répéter souvent qu'en matière de physique, « les objets les plus communs se changent en « autant de miracles, dès qu'on les regarde

« avec de certains yeux. » Et dans un autre endroit, « Ce n'est pas une chose que l'on « doive compter parmi les simples curiosités « de la physique, que les sublimes réflexions « où elle nous conduit sur l'auteur de l'uni- « vers. Ce grand ouvrage, toujours plus mer- « veilleux à mesure qu'il est plus connu, nous « donne une si grande idée de son ouvrier, « que nous en sentons notre esprit accablé « d'admiration et de respect... La véritable « physique s'élève jusqu'à devenir une espèce « de théologie. »

Avant que de passer aux mathématiques, je toucherai fort légèrement ce qui regarde la médecine, l'anatomie, la botanique, et la chimie, qui sont des parties de la physique, ou qui y ont du rapport. Tertullien appelle la médecine *la sœur de la philosophie;* et l'on sait que les trois autres dépendent de la médecine.

## CHAPITRE IV.

Je traite, dans un chapitre séparé, ce qui regarde la médecine; et j'y joins la botanique, la chimie et l'anatomie, qui en font partie, mais dont je dirai très-peu de choses.

### § I. — De la médecine

La médecine est de même date sans doute que les maladies, car on a cherché à s'en délivrer dès qu'on les a senties; et les maladies presque aussi anciennes que le monde même, puisqu'elles ont été la suite et la punition du péché. Mais les hommes ont été longtemps chacun leurs propres médecins, et il est difficile de fixer le temps où la médecine a été convertie en art et en profession. Le besoin et l'expérience y ont donné lieu. Dans de certains pays [1], ceux qui avaient été guéris de quelques maladies, mettaient par écrit comment et par quels remèdes ils l'avaient été, et déposaient ces mémoires dans le temple pour servir d'instruction en pareil cas [1]. Dans d'autres pays, comme en Égypte et à Babylone, on exposait en public les malades, afin que les passants, qui auraient été attaqués et guéris de la même maladie, pussent leur donner conseil.

Les Egyptiens regardaient leur dieu Hermès, c'est-à-dire Mercure, comme l'inventeur de la médecine. Il est certain qu'ils l'ont cultivée et plus anciennement et plus savamment qu'aucun autre peuple.

Les Grecs leur disputent cette gloire, ou du moins l'ont suivie de près. Ils nous fourniront tous les médecins dont j'ai à parler : car les Romains ont peu cultivé cette science. Dès le temps de la guerre de Troie, Chiron le Thessalien, surnommé le Centaure, qui fut gouverneur d'Achille, se rendit célèbre dans la médecine, par la cure des plaies et la connaissance des simples, dont il fit part à ce héros, et à Patrocle son ami.

Esculape, disciple de Chiron, ne le céda point à son maître. Pindare [2] le représente comme extrêmement habile dans toutes les parties de la médecine. La fable marque que Jupiter, indigné de ce qu'il avait rendu la vie à Hippolyte, fils de Thésée, l'écrasa d'un coup de foudre. Ce qui fait entendre qu'il guérissait par sa science des maladies si désespérées, qu'il passait pour rendre la vie aux morts.

Ayant été mis au rang des immortels, on lui bâtit des temples en divers endroits comme au dieu de la santé. Le plus fameux fut celui d'Epidaure. C'est de là, qu'en conséquence d'une célèbre députation, à la tête de laquelle était Q. Ogulnius, on prétend qu'il vint à Rome sous la figure d'un serpent, et qu'il délivra la ville de la peste l'année 461 de sa fondation. On lui bâtit depuis un temple hors de la ville. Celui de Cos, patrie d'Hippocrate, était aussi fort renommé. On y voyait diverses tables, ou divers tableaux, où étaient écrits les remèdes que le dieu avait indiqués à plusieurs malades qui avaient été guéris par ce moyen.

Homère donne deux fils à Esculape, tous deux fameux médecins dont il est parlé dans

[1] Plin. lib. 29, in Proœm.

[1] Herod. lib. 1, cap. 129. — Strab. lib. 5, pag. 155, et lib. 16, pag. 746.

[2] Pindar. Pythior. od. 3.

l'Iliade : l'un nommé *Machaan*, fort habile et fort exercé dans les opérations de chirurgie, qui n'était point pour lors, non plus que dans les siècles suivants, distinguée de la médecine ; l'autre, *Podalire*, plus versé dans la médecine appelée depuis λογική, c'est-à-dire fondée sur des principes et des raisonnements. En revenant de la guerre de Troie [1], Podalire fut poussé par une tempête sur les côtes de Carie, où il guérit une fille du roi Damæthus en la saignant des deux bras. Pour récompense, le pére la lui donna en mariage. Entre autres enfants, il en eut un Hippolochus, duquel Hippocrate disait être descendu.

Pline suppose un vide de six ou sept cents ans par rapport aux médecins [2], depuis le siége de Troie jusqu'à la guerre du Péloponnèse, c'est-à-dire jusqu'à Hippocrate ; ce qui n'est pas tout à fait exact. Celse [3] met au nombre des célébres médecins Pythagore, qui a vécu du temps de Cyrus et de ses deux successeurs, et quelques autres philosophes, comme Empédocle et Démocrite.

On distingue différents ordres, différentes sectes de médecins. Les uns sont appelés *empiriques*, parce qu'ils n'ont guére suivi que l'expérience. D'autres, dont Hippocrate est le chef, ont joint le raisonnement à l'expérience ; et c'est ce qui a fait appeler la médecine *dogmatique* ou *raisonnée*. Quelques-uns ont affecté de se séparer de tous les autres médecins, et se sont fait une méthode particulière : on les a nommés *méthodiques*. Je ne m'attacherai point scrupuleusement à cette division. Je suivrai seulement l'ordre des temps, et n'insisterai que sur ceux des médecins qui ont été plus connus. Toutes les différentes sectes de médecins, car il y en a un grand nombre, sont savamment expliquées dans l'Histoire de la Médecine, par M. Daniel Le Clerc, ouvrage plein d'une profonde érudition.

Démocède le Crotoniate fit preuve de son habileté en rendant le sommeil et la santé au roi Darius [4], auquel une entorse au pied, qu'il avait reçue en tombant de cheval, faisait souffrir de vives douleurs et une insomnie continuelle, dont les médecins du pays n'avaient pu le délivrer. Il guérit ensuite Atossa, la reine, d'un ulcére au sein, que la pudeur lui avait longtemps fait cacher. J'ai raconté fort au long l'histoire de ce médecin en parlant de Darius.

Hérophile s'était fait aussi un grand nom dans la médecine [1]. Il faisait grand usage de la botanique, et encore plus de l'anatomie, qu'il porta à une grande perfection. Les princes lui permirent de faire des dissections de corps vivants sur des criminels condamnés à mort ; et il en passa un nombre incroyable par ses mains : ce qui donna lieu à Tertullien de l'appeler plutôt bourreau que médecin [2].

Iléadique de Sicile, florissait sous Artaxerxe Longuemain [3]. La secte appelée διαιτητική, parce qu'elle n'employait presque pour remède que la diète et le régime de vivre, le reconnaissait pour chef, aussi bien que celle qu'on nommait *gymnastique*, parce qu'il employait beaucoup les exercices du corps pour rétablir et pour fortifier la santé. Il était frère du fameux rhéteur Gorgias. C'est surtout par un de ses disciples qu'il est connu.

Hippocrate, de l'île de Cos, est cet illustre disciple [4]. On place sa naissance à la première année de la 80e olympiade. On prétend qu'il descendait d'Esculape par Héraclide son père, et d'Hercule par sa mére Praxitée. Il s'attacha d'abord à l'étude des choses de la nature, puis à celle du corps humain en particulier. Il eut pour premier maître son père même. Il reçut aussi les leçons d'un autre célèbre médecin nommé *Héradique*, dont je viens de parler. Il se rendit habile dans toutes les parties de la médecine, et en porta la connaissance aussi loin qu'elle pouvait aller pour lors.

J'ai déjà dit qu'il était né à Cos. Cette île était consacrée au dieu Esculape, qui y était honoré d'un culte particulier. La coutume

[1] Steph. Byz. in voce Σύρνα.

[2] Plin. lib. 29, cap. 1.

[3] Cels. in præf.

[4] An. M. 3485 ; av. J. C. 519. — Herod. lib. 3, cap. 124-133.

[1] An. M. 3704 ; av. J. C. 300. — Galen. Comment. 11, in lib. Hippocr.

[2] « Herophilus ille medicus, aut lanius, qui sexcentos « exsecuit, ut naturam scrutaretur : qui homines odit, « ut nosset. » (Tertull. lib. *de Animâ*, cap. 18.)

[3] An. M. 3510 ; av. J. C. 464. — Eustath. in Iliad.

[4] An. M. 3544 ; av. J. C. 460.

Digitized by Google

était que tous ceux qui avaient été guéris de quelque maladie fissent un mémoire exact et des symptômes qui l'avaient accompagnée, et des remèdes qui les en avaient délivrés. Hippocrate avait fait copier tous ces mémoires, qui ne lui furent pas d'un petit secours, et qui lui tinrent lieu d'une expérience anticipée.

Son extrême habileté [1] parut surtout pendant la peste qui affligea particulièrement la ville d'Athènes et toute l'Attique au commencement de la guerre du Péloponnèse [2]. J'ai exposé ailleurs quel fut alors son zèle et son dévouement pour le salut de sa patrie, son noble désintéressement, qui lui fit refuser les offres avantageuses du roi de Perse, et les honneurs extraordinaires dont la Grèce crut devoir récompenser les services importants qu'il lui avait rendus.

On dit que les Abdérites écrivirent à Hippocrate pour le prier de venir voir Démocrite. Ils le voyaient ne se soucier de rien, rire de tout, dire que l'air était plein d'images, se vanter qu'il faisait de temps en temps un voyage dans l'espace immense des choses. Regardant tous ces traits comme des symptômes et des commencements de folie, ils craignaient qu'il ne devînt tout à fait fou, et que son grand savoir ne lui démontât entièrement la tête. Hippocrate les rassura, et jugea bien autrement qu'eux de l'état de Démocrite. Il n'est pas sûr que les lettres d'Hippocrate, d'où ce fait est tiré, soient véritablement de lui.

Les écrits qu'il a laissés en grand nombre ont toujours été regardés, et le sont encore, comme ce qu'il y a de plus parfait dans ce genre, et comme devant tenir lieu de fondement et de base à l'étude de la médecine. Il y a conservé la mémoire d'un événement qui lui fait encore plus d'honneur que toute sa science et toute son habileté. C'est l'aveu sincère d'une faute qu'il avait commise en pansant une blessure de tête : car on sait qu'anciennement la médecine, la chirurgie et la pharmacie n'étaient point séparées. Il n'a point rougi de confesser, aux dépens en quelque sorte de sa propre gloire [3], qu'il s'était trompé, de peur que d'autres après lui, et à son exemple, ne tombassent dans la même erreur. De petits esprits, dit Celse, et d'une habileté médiocre, n'en usent pas de la sorte, et ménagent avec bien plus de soin le peu qu'ils ont de réputation, parce qu'ils n'en peuvent rien perdre sans s'appauvrir. Il n'y a que de grands génies, que des hommes riches et opulents, c'est-à-dire qui se sentent d'ailleurs un fonds de mérite non commun, capables de faire un tel aveu, et de négliger ces petites pertes qui ne diminuent rien de leur richesse et de leur opulence.

Il fait encore un autre aveu qui marque en lui un caractère admirable de candeur et d'ingénuité. De quarante-deux malades qu'il avait traités, dont il décrit les maladies dans le premier et le troisième livre *des maladies épidémiques*, il avoue qu'il n'y en a eu que dix-sept qu'il ait guéris, et que tous les autres sont morts entre ses mains. Dans le second des livres que je viens de citer, il dit, en parlant de certaine esquinancie qui était accompagnée de grands accidents, que tous en échappèrent. *S'ils étaient morts*, ajoute-t-il, *je le dirais de même.*

Dans un autre endroit [1] il se plaint modestement de l'injustice de ceux qui décriaient la médecine sous le prétexte que l'on meurt souvent entre les mains des médecins. Comme si, dit-il, on ne pouvait pas imputer la mort du malade à la violence insurmontable de la maladie aussi bien ou plutôt qu'à la faute du médecin qui l'a traité.

Il déclare qu'il n'y a point de déshonneur pour un médecin [2], lorsqu'en certains cas difficiles il est en peine touchant la manière dont il se doit conduire auprès d'un malade, de faire appeler d'autres médecins, afin d'aviser conjointement avec eux sur ce qu'il a à faire pour le bien du malade. Par où l'on voit que les consultations sont d'un ancien usage.

[1] An. M. 3574; av. J. C. 430.

[2] Hist. ancien. Tom. III, pag. 334 de cette édit.

[3] « De suturis se deceptum esse Hippocrates memoriæ « prodidit, more magnorum virorum, et fiduciam magnarum rerum habentium. Nam levia ingenia, quia « nihil habent, nihil sibi detrahunt. Magno ingenio, « multaque nihilominùs habituro, convenit etiam veri « erroris confessio, præcipuè in eo ministerio, quod utilitatis causâ posteris traditur, ne qui deciplantur eâdem ratione quâ quis deceptus est. » (Cels. lib. 8, cap. 4.)

[1] Lib. de Art

[2] In lib. Præceptionum.

On reconnaît, dans le serment d'Hippocrate qui se trouve à la tête de ses ouvrages, le caractère d'un véritablement honnête homme et plein de probité. Il prend les dieux qui président à la médecine à témoin du désir sincère qu'il a de remplir exactement tous les devoirs de son état. Il fait paraître une vive et respectueuse reconnaissance pour celui qui lui a enseigné l'art de la médecine, et déclare qu'il le regarde toujours comme son père, et ses enfants comme ses propres frères, et qu'il se fera un devoir de les aider en toute occasion et de ses biens et de ses conseils. Il proteste que, dans le régime de vivre qu'il prescrira aux malades, il aura grand soin de rechercher tout ce qui pourra leur être utile, et d'éviter tout ce qu'il croira pouvoir leur nuire. Il se propose de mener une vie pure et irréprochable, et de ne point déshonorer sa profession par aucune action digne de blâme. Il dit qu'il n'entreprendra jamais de tailler ceux qui seront travaillés de la pierre, et qu'il laissera ce soin aux personnes qui se sont rendues habiles dans cette opération par une longue expérience. Il proteste que, quand, en visitant ses malades ou autrement, il aura découvert quelque chose qui doit être tenu caché, il ne le révélera jamais, et sera fidèle à la loi sacrée du secret. Enfin, il espère qu'en gardant inviolablement toutes ses règles, il s'acquerra l'estime de la postérité, et il consent à être décrié pour toujours s'il a le malheur d'y manquer.

On loue fort son désintéressement[1], vertu bien estimable dans un médecin. Ce qu'il dit sur ce sujet est digne de remarque. Il veut que le médecin, quant au salaire qui lui est dû, en use avec honnêteté et avec humanité, ayant égard au pouvoir ou à l'impuissance où se trouve le malade de le récompenser plus ou moins libéralement. Il est même des occasions, dit-il, où le médecin ne doit point demander ni attendre de récompense; comme lorsqu'il a traité un étranger, ou un pauvre, qui sont des personnes que tout le monde est obligé de secourir.

Il paraît qu'il était plein de respect pour la Divinité[2]. « Ceux, dit-il, qui ont les premiers « trouvé la manière de guérir les maladies ont « jugé que c'était un art qui méritait qu'on en « attribuât l'invention à Dieu. Et c'est, ajoute « t-il, le sentiment commun. » J'ai déjà remarqué que Cicéron pensait de la même sorte. *Deorum immortalium inventioni consecrata est ars medica.*

On ne sait rien de particulier de la mort d'Hippocrate. Il mourut dans un âge fort avancé, et laissa deux fils, Thessalus et Dracon, qui se firent un nom célèbre parmi les médecins, aussi bien que Polybe son gendre et son successeur.

J'ai parlé, dans l'histoire de Philippe, de la ridicule vanité d'un médecin appelé Ménécrate, que ce prince traita comme il le méritait.

Philippe d'Acarnanie est connu par le salutaire breuvage qu'il donna à Alexandre-le-Grand[3], à qui on avait voulu le rendre suspect, et à qui ce remède sauva la vie.

Érasistrate se fit connaître et estimer par la manière adroite dont il découvrit la cause de la maladie d'Antiochus Soter, fils de Séleucus, roi de Syrie[3]. Je l'ai racontée en son lieu. Si l'on en croit Pline, cette cure merveilleuse, qui rendit un fils tendrement aimé à son père, fut payée de cent talents, c'est-à-dire de cent mille écus.

Apollophane, médecin d'Antiochus surnommé *le grand*, était fort habile dans sa profession : mais il devint encore plus célèbre par le service important qu'il rendit à son maître. Hermias, premier ministre de ce prince, exerçait des concussions et des violences inouïes, sans que personne osât en porter ses plaintes à la cour, tant il s'était rendu terrible. Apollophane aima assez le bien public pour ne point craindre de hasarder sa fortune. Il découvrit au roi le mécontentement général du royaume, et apprit aux médecins l'usage qu'ils doivent faire du libre accès qu'ils ont auprès des princes.

Mithridate, qui fut si longtemps la terreur des Romains[5], s'est rendu illustre aussi dans la médecine, non-seulement par l'inven-

[1] In lib. Præceptionum.
[2] De prisc. Medic.

[1] Tusc. Quæst. lib. 3.
[2] An. M. 3671; av. J. C. 333.
[3] An. M. 3722; av. J. C. 282. — Val. Max lib. 5, cap. 7. — Plin. lib. 29, in Proœm.
[4] An. M. 3785; av. J. C. 219.
[5] An. M. 3880; av. J. C. 124.

tion de l'antidote, qui porte encore son nom, mais par la composition de plusieurs savants ouvrages, que Pompée fit traduire en latin par Lénée, son affranchi.

Asclépiade, de Bithynie [1], qui avait d'abord enseigné l'éloquence à Rome, quitta la profession de rhéteur pour embrasser celle de médecin, qu'il jugea lui devoir être plus lucrative que l'autre, et il ne se trompa pas. Il fit un entier changement dans la pratique qui avait été observée avant lui, et s'écarta presque en tout des principes et des règles d'Hippocrate. A la place d'une solide et profonde science, il substitua l'agrément et la réputation d'un beau parleur, qui souvent tient lieu de mérite auprès des malades. Il s'appliquait aussi à flatter leur goût et à satisfaire leurs désirs en tout ce qu'il pouvait, moyen sûr de gagner leur confiance. Sa maxime était, qu'un médecin doit guérir ses malades *sûrement*, *promptement*, *agréablement* [2]. Cette pratique serait fort à désirer, dit Celse; le fâcheux est qu'ordinairement il y a beaucoup de danger à vouloir guérir trop vite, et à n'ordonner rien que d'agréable. Ce qui contribua le plus à le mettre en vogue, fut l'heureuse rencontre d'un homme [3] qu'on était près de conduire au tombeau, en qui il trouva un reste de vie, et qu'il rétablit dans une parfaite santé. Pline parle souvent de ce médecin, mais avec fort peu d'estime.

Thémison, disciple d'Asclépiade, était de Laodicée [4]. Il changea, dans sa vieillesse, quelque chose au système de son maître. La secte qu'il forma fut appelée *méthodique*, parce qu'il se mit en tête d'établir une méthode pour rendre la médecine plus aisée à apprendre et à pratiquer. Juvénal ne parle pas de lui favorablement.

Quot Themison ægros autumno occiderit uno [5]

Cicéron et Horace parlent de Cratérus comme d'un habile médecin.

[1] An. M. 3920; av. J. C. 84. — Plin. lib. 26, cap. 3.

[2] « Asclepiades officium esse medici dicit, ut tutò, « celeriter, et jucundè curet. Id votum est; sed fere pe- « riculosa esse nimia et festinatio et voluptas solet. » (Cels. lib. 3, cap. 4.)

[3] Apul. Florid. lib. 4.

[4] An. M. 4000; av. J. C. 4.

[5] L. 4, sat. 10.

Dioscoride (*Pedacius*), médecin d'Anazarbe [1], ville de Cilicie, qui fut depuis nommée *Césarée*. Vossius, après Suidas, dit qu'il fut médecin d'Antoine et de Cléopatre. On croit qu'ils le confondent avec un autre Dioscoride surnommé *Phacas*. Celui dont il s'agit ici peut avoir vécu sous Vespasien. Des savants ont disputé si Pline a copié Dioscoride, ou si celui-ci a tiré son ouvrage de Pline. Ces deux auteurs ont écrit en même temps et sur les mêmes matières, sans jamais se citer l'un l'autre. Le sujet que Dioscoride a traité, c'est *la matière médicinale*. On appelle ainsi tous les corps qui servent à l'usage de la médecine, et qui se réduisent principalement à trois genres : les plantes, les animaux et les minéraux, ou les choses qui sont de la nature de la terre.

Antonius Musa, affranchi, médecin de l'empereur Auguste [2], le tira d'une dangereuse maladie qui l'avait réduit à l'extrémité, en le traitant d'une manière tout opposée à celle qu'on avait employée jusque-là, et lui faisant prendre des bains d'eau froide et des breuvages rafraîchissants. Cette heureuse cure valut à Musa, outre de grandes largesses qui lui furent faites par l'empereur et par le sénat, le privilége de porter un anneau d'or, ce qui jusque-là n'avait été permis qu'aux personnes de la première condition. Tous les médecins, en considération de Musa, furent exemptés de tous impôts pour toujours. Le peuple romain, par reconnaissance, lui fit élever une statue auprès de celle d'Esculape [3]. Il traita Horace [4] de la même sorte, et lui fit prendre les bains d'eau froide dans le plus fort de l'hiver.

Cornelius Celsus vivait, à ce qu'on croit, sous l'empire de Tibère. Il était fort savant, et avait écrit sur toutes sortes de matières. Quintilien, qui vante fort son érudition [5], le

[1] An. J. C. 66.

[2] Sueton. in Aug. cap. 81. — Dion. Cass. lib. 53, pag. 527.

[3] Lib. 11, epist. 15.

[4] Nam mihi Baias
Musa supervacuas Antonius, et tamen illis
Me facit invisum, gelidâ cùm perluor undâ
Per medium frigus.

[5] Lib. 12, cap. 1.

donne pourtant pour un esprit médiocre : *Cornelius Celsus, mediocri vir ingenio.* Je ne sais pas si les médecins en conviennent. Nous avons de lui huit livres sur la médecine, qui sont écrits en très-bon latin.

Galien [1], le plus célèbre des medecins après Hippocrate, était de Pergame. Il a vécu sous Antonin, Marc-Aurèle, et quelques autres empereurs. Il fut élevé avec grand soin dans l'étude des belles-lettres, de la philosophie et des mathématiques. S'étant destiné à la médecine, il s'y donna tout entier, parcourut plusieurs villes de la Grèce pour y recevoir les leçons des maîtres les plus renommés dans cette profession, et s'arrêta surtout à Alexandrie en Égypte, où l'étude de la médecine florissait alors plus qu'en aucun endroit du monde. De retour dans sa patrie, il sut faire un grand usage des précieux trésors de science qu'il avait amassés dans ses voyages. Sa principale application fut l'étude d'Hippocrate, qu'il regarda toujours comme son maître, et sur les traces duquel il se fit toujours un honneur et un devoir de marcher. Il remit en vigueur ses principes, qui étaient négligés et tombés dans l'oubli depuis plus de six cents ans.

A l'âge de trente-quatre ans il passa à Rome, où il s'acquit une grande réputation, et en même temps s'attira une grande envie de la part des autres médecins. Les cures extraordinaires qu'il faisait à l'égard de malades absolument désespérés, la sagacité avec laquelle il découvrait la véritable cause des maladies qui avait échappé à tous les autres, la certitude avec laquelle il marquait souvent tous les symptômes qui devaient arriver, l'effet que devaient produire ses remèdes, et le temps de la parfaite guérison : tout cela le faisait regarder, d'un côté, par les personnes non prévenues comme un médecin d'un rare savoir et fort au-dessus du commun ; et, de l'autre, par ses confrères jaloux, comme un homme qui, dans toutes ses opérations, usait de magie. Du moins ils répandaient ce bruit, pour le décrier, s'il eût été possible, dans l'esprit du peuple et des grands.

La peste qui survint quelques années après [2], et qui fit d'horribles ravages dans toute l'Italie et dans plusieurs autres provinces, le détermina à retourner dans sa patrie. Si c'était pour prendre soin de ses compatriotes, le dessein était fort louable et fort généreux.

Il n'y demeura pas longtemps. Marc-Aurèle [1], au retour de son expédition contre les Allemands, le manda à Aquilée, d'où il l'emmena ensuite avec lui à Rome. L'empereur avait grande confiance en lui. La vie dure que ce prince menait avait fort altéré sa santé. Il prenait tous les jours de la thériaque pour se fortifier l'estomac et la poitrine, qu'il avait fort faibles : c'était Galien qui la lui préparait. On attribuait à ce remède la santé dont il jouissait ordinairement malgré sa grande faiblesse.

Ce prince, songeant à retourner en Allemagne, souhaitait extrêmement d'y mener avec lui Galien, que sa grande habileté et la connaissance parfaite qu'il avait de son tempérament mettaient plus en état qu'aucun autre de lui rendre service. Cependant, Galien l'ayant prié de le laisser à Rome, l'empereur, plein de bonté, d'humanité et de douceur, le lui accorda. J'admire cette bonté; mais je ne comprends pas comment un médecin peut, dans une telle conjoncture, se refuser aux désirs d'un prince si digne de considération.

Peut-être le dessein qu'il avait formé d'écrire sur la médecine, et qu'il pouvait avoir déjà commencé de mettre à exécution, fut-il la cause de ce refus. En effet, ce fut depuis ce départ de Marc-Aurèle jusqu'à sa mort, et sous le règne de Commode son fils et son successeur, que Galien composa et publia ses écrits sur la médecine, soit qu'il fût demeuré à Rome, soit qu'il se fût retiré dans sa patrie. Une partie de ses écrits périt dans l'embrasement qui consuma, sous l'empereur Commode, des quartiers entiers de Rome, et plusieurs bibliothèques. On ne sait pas précisément dans quel lieu ni dans quelle année Galien est mort.

Un fait que Galien lui-même raconte [2], nous montre et son extrême habileté, et l'estime où il était dans l'esprit de Marc-Aurèle. « Ce

[1] An. J. C. 131.
[2] An. J. C. 166.

[1] An. J. C. 170.
[2] Gal. de Præcognitione, cap. 11.

« prince, dit-il, ayant été tout d'un coup attaqué dans la nuit de tranchées de ventre, « et d'un grand dévoiement qui lui donna de « la fièvre, ses médecins lui ordonnèrent de « se tenir en repos, et ne lui donnèrent dans « l'espace de neuf heures qu'un peu de bouillon. Ces mêmes médecins étant ensuite retournés chez l'empereur, où je me rencontrai avec eux, jugèrent à son pouls qu'il « entrait dans un accès de fièvre : mais je demeurai sans dire mot, et même sans tâter « le pouls à mon tour. Cela obligea l'empereur à me demander, en se tournant de mon « côté, pourquoi je ne m'approchais pas. A « quoi je répondis, que ses médecins lui ayant « déjà tâté le pouls par deux fois, je me tenais à ce qu'ils en avaient fait, ne doutant « pas qu'il ne jugeassent mieux que moi de « l'état de son pouls. Mais ce prince n'ayant « pas laissé de me présenter son bras, alors « je lui tâtai le pouls, et, l'ayant examiné avec « beaucoup d'attention, je soutins qu'il ne s'agissait de rien moins que d'une entrée d'accès, mais que, son estomac étant chargé de « quelque nourriture qui ne s'était pas digérée, c'est ce qui causait la fièvre. Ce que je « dis persuada si bien Marc-Aurèle, qu'il s'écria tout haut : *C'est cela même : vous avez « très-bien rencontré ; je sens que j'ai l'estomac chargé ;* et redit par trois fois ces mêmes paroles. Il me demanda ensuite ce qu'il « y avait à faire pour le soulager. Si c'était « quelque autre personne, répondis-je, qui « fût dans l'état où est l'empereur, je lui donnerais un peu de poivre dans du vin, comme « je l'ai souvent pratiqué en pareille occasion. « Mais, comme l'on a accoutumé de ne donner aux princes que des remèdes fort doux, « il suffira d'appliquer sur l'orifice de l'estomac de l'empereur de la laine trempée dans « de l'huile de nard bien chaude. Marc-Aurèle, continue Galien, ne laissa pas de faire « l'un et l'autre de ces remèdes, et s'adressant « ensuite à Pitholaüs, gouverneur de son fils : « *Nous n'avons*, dit-il, en parlant de moi, « *qu'un médecin. C'est le seul honnête homme « que nous ayons.* »

Les mœurs de cet illustre médecin répondaient à son habileté et à sa réputation. Il fait paraître en beaucoup d'endroits un grand respect pour la divinité ; et il dit que « la piété « ne consiste pas à lui offrir de l'encens ou « des sacrifices[1], mais à connaître et à admirer « soi-même la sagesse, la puissance et la « bonté qui brillent dans tous ses ouvrages, « et à les faire connaître et admirer par les « autres. » Il a eu le malheur d'ignorer, et même de condamner la véritable religion.

Il ne parle jamais de son père ni de ses maîtres qu'avec une vive et respectueuse reconnaissance, surtout quand il s'agit d'Hippocrate, à qui il fait honneur de tout ce qu'il savait et de tout ce qu'il pratiquait. S'il s'écarte quelquefois de ses sentiments, car il respectait la vérité au-dessus de tout, c'est avec des précautions et des ménagements qui marquent la sincère estime qu'il en faisait, et combien il se regardait au-dessous de lui en tout genre et en toute manière.

Son assiduité auprès des malades, le temps qu'il leur donnait pour bien connaître leur état, le soin qu'il prenait des pauvres, et les secours qu'il leur procurait, sont de grands modèles pour ceux qui exercent la même profession.

On lit dans Pline qu'Archagathus, du Péloponnèse[2], fut le premier médecin qui vint à Rome : ce fut sous le consulat de L. Æmilius et de L. Julius, l'année 535 de sa fondation[3]. Il serait surprenant que les Romains se fussent passés si longtemps de médecins[4]. Denys d'Halicarnasse, à l'occasion d'une peste qui fit périr, à Rome, l'an 301, presque tous les esclaves et la moitié des citoyens, dit que les médecins ne suffisaient pas pour le nombre des malades. Il y en avait donc dès lors. Mais il y a apparence que les Romains ne s'étaient servis, jusqu'à la venue d'Archagathus, que de la médecine naturelle ou de la simple empirique, telle que l'on a supposé que les premiers hommes la pratiquaient. Ce médecin fut d'abord traité fort honorablement, et récompensé du droit de bourgeoisie ; mais les remèdes violents qu'il fut obligé d'employer, car c'était principalement dans la chirurgie qu'il excellait, firent

[1] In lib. de usu corp. human.
[2] Plin. lib. 29 cap. 1.
[3] An. M. 3789 ; av. J. C. 215.
[4] Antiq. rom. lib. 10, pag. 677.

qu'on se dégoûta bientôt de lui et de toute la médecine. Il paraît pourtant que plusieurs médecins vinrent de Grèce à Rome y exercer leur art, quoique Caton, de son vivant, s'y fût opposé de tout son pouvoir ; car, dans le décret qui, plusieurs années après la mort de ce célèbre censeur, obligea les Grecs de sortir de Rome, les médecins y étaient marqués nommément. Jusqu'au temps de Pline [1], de toutes les professions, celle de la médecine, quelque lucrative qu'elle fût, était la seule qu'aucun des Romains n'avait exercée, parce qu'ils la croyaient au-dessous d'eux ; et si quelques-uns s'en mêlèrent, ce ne fut, pour ainsi dire, qu'en passant dans le camp des Grecs et en parlant leur langue : car tels étaient l'entêtement et la manie des Romains, même de ceux du petit peuple, qu'ils ne donnaient leur confiance qu'aux étrangers, comme si leur santé et leur vie eussent été plus en sûreté entre les mains de ceux dont même ils n'entendaient point le langage.

Il est difficile, et il ne m'appartient point de décider du mérite de l'ancienne médecine et de la moderne, et de donner à l'une la préférence sur l'autre. Elles ont chacune des avantages particuliers qui les rendent toutes deux fort estimables. On comprend assez que l'expérience de plusieurs siècles a dû ajouter beaucoup de lumières à celles qu'avaient les anciens. J'ai prié un savant médecin [2], mon confrère dans le collége Royal et dans l'académie des Belles-Lettres, et mon ami particulier, de vouloir bien me tracer en peu de lignes ce que je pouvais dire de raisonnable sur cette matière, qui m'est absolument inconnue. Je me contenterai de l'insérer ici sans y rien ajouter.

« Les nouvelles découvertes qui ont enrichi « la médecine moderne, et qui peuvent la « mettre au-dessus de l'ancienne, sont :

« 1° Celles de l'anatomie, qui lui ont fait « connaître plus parfaitement la structure du « corps humain, et les merveilles de l'économie animale ; entre autres, la circulation « du sang, et toutes ses suites et ses dépendances : ce qui lui a ouvert de grandes vues « sur les causes des maladies, et sur la manière de les traiter.

« 2° Celles de la chirurgie, lesquelles, outre plusieurs opérations très-salutaires ajoutées de nouveau aux anciennes, ont rendu « celles-ci plus sûres, plus promptes, et moins « douloureuses.

« 3° Celles de la pharmacie, qui consistent « dans la connaissance et l'usage de plusieurs « remèdes spécifiques pour la curation de « certaines maladies ; tels que le *quinquina* « pour la fièvre, l'*ipécacuanha* pour la dysenterie, etc., sans compter ceux que la « chimie, par ses préparations, a rendus plus « efficaces et moins dégoûtants.

« 4° L'ouverture des cadavres morts de « maladies, source féconde d'observations « très-importantes pour perfectionner la pratique de la médecine dans le traitement de « ces mêmes maladies.

« Peut-être la médecine ancienne l'emportait-elle sur la moderne en prodiguant « moins les remèdes dans les maladies ; en « voulant moins accélérer les guérisons ; en « observant avec plus d'attention les mouvements de la nature, et s'y prêtant avec plus « de confiance ; en se bornant à partager avec « elle l'honneur de la cure, sans prétendre « s'en arroger toute la gloire, etc. »

La médecine, quelque utile et quelque salutaire qu'elle soit, a eu le malheur d'être en butte, presque dans tous les temps, même à de grands hommes et fort respectables, surtout chez les Romains. Caton [1], à l'autorité duquel le triomphe et la censure n'ajoutent rien, tant son mérite personnel était supérieur à tous ces titres, est un de ceux qui se sont déclarés le plus fortement contre les médecins, comme on le voit dans une lettre qu'il écrit à son fils, que Pline nous a conservée. Mais il faut remarquer qu'il n'y parle que des médecins venus de Grèce, à laquelle il en voulait beaucoup. « Comptez, dit-il à son fils,

[1] « Solam hanc artium græcarum nondùm exercet ro- « mana gravitas in tanto fructu : paucissimi Quiritium « attigere, et ipsi statim ad Græcos transfugæ. Imò verò « auctoritas aliter quam græcè eam tractantibus, etiam « apud imperitos experiesque linguæ, non est : ac minùs « credunt, quæ ad salutem suam pertinent, si intelli- « gunt. » (Plin. lib. 29, cap. 1.)

[2] M. Barette.

[1] « Quod clarissimè intelligi potest ex M. Catone, cu- « jus auctoritati triumphus atque censura minimum con- « ferunt : tantò plus in ipso est. » (Plin. lib. 29, cap 1.)

« sur ce que je vais avancer comme une prédiction sûre [1]. Si jamais cette nation (il entend les Grecs) nous communique son goût pour les lettres, tout est perdu, surtout si elle nous envoie ses médecins. Ils ont conspiré entre eux de faire périr par leur art tous les barbares. » Les Grecs appelaient ainsi tous les autres peuples. Une exagération si excessivement outrée, se réfute elle-même, et fait assez connaître ce qu'on en doit penser.

Pline le naturaliste était bien entré dans l'esprit de Caton. Il semble avoir pris à tâche de décrier les médecins en ramassant tout ce qui est capable de les rendre méprisables, et même odieux. Il les taxe d'avarice, à cause des récompenses considérables qu'ils recevaient des princes ; mais la généreuse reconnaissance de ceux-ci doit-elle être imputée à crime aux médecins? Il rapporte des désordres où quelques-uns d'eux sont tombés; mais ces fautes ne sont-elles pas personnelles? et ne doivent-elles pas être couvertes par les services infinis que d'autres ont rendus au genre humain dans tous les siècles? Il s'efforce de tourner en ridicule les consultations des médecins. Il rappelle une ancienne inscription mise sur un tombeau, où quelqu'un marquait que c'était la multitude des médecins qui l'avait fait mourir : TURBA SE MEDICORUM PERIISSE. Il se plaint que de tous les arts il n'y a que la médecine qu'il soit permis d'exercer sans avoir subi d'examen, et sans avoir donné de preuve de son habileté. « Ils s'instruisent [2], dit-il, à nos dépens, et il faut que les expériences qu'ils font nous coûtent la vie. Nulle loi qui punisse leur ignorance : nul exemple de châtiment exercé sur eux. Il n'y a qu'un médecin qui puisse tuer impunément les hommes. » Pline a raison de faire ces plaintes; mais elles ne regardent que les empiriques, c'est-à-dire des gens sans aveu, sans autorité, sans science, qui s'ingèrent d'exercer celui de tous les arts qui en a le plus de besoin.

Il ne faut rien outrer sur ce sujet : une confiance aveugle et un mépris mal fondé peuvent être également dangereux. L'Ecriture sainte [1], qui est la règle de nos sentiments, prescrit et au malade et au médecin ce qu'ils doivent penser et pratiquer. « Rendez [2], nous dit-elle, au médecin l'honneur qui lui est du; car c'est le Très-Haut qui l'a créé..... C'est lui qui a produit de la terre tout ce qui guérit, et l'homme sage n'en aura point d'éloignement... Dieu a fait connaître aux hommes la vertu des plantes. Le Très-Haut leur en a donné la science, afin qu'ils l'honorassent dans ses merveilles..... Mon fils, ne vous méprisez pas vous-même dans votre infirmité ; mais priez le Seigneur, et lui-même vous guérira..... Donnez lieu au médecin..... et qu'il ne vous quitte point, parce que son art vous est nécessaire. Il viendra un temps où vous recouvrerez la santé entre leurs mains; et ils prieront eux-mêmes le Seigneur, afin qu'il les assiste et qu'il bénisse leurs remèdes pour rendre la vie aux malades. » Il n'y a que l'esprit de Dieu capable de donner des avis si sages et si raisonnables.

### § II. — De la botanique.

La botanique est une science qui traite des plantes. Cette connaissance a été estimée dans tous les siècles et dans toutes les nations. Les hommes sont assez communément persuadés que les simples renferment presque toute la médecine : et il y a beaucoup d'apparence qu'elle a commencé par ces remèdes [3], qui sont simples, naturels, sans dépense, exposés sous la main des hommes et à la portée des plus pauvres. Pline ne peut souffrir que, au

[1] « Nequissimum et indocile genus illorum. Et hoc puta vatem dixisse : Quandocumque ista gens suas litteras dabit, omnia corrumpet : tum etiam magis, si medicos suos huc mittet. Jurarunt inter se barbaros necare omnes medicinâ. » (Id.)

[2] « Nulla lex quæ punitat inscitiam : capitale nullum exemplum vindictæ. Discunt periculis nostris; et experimenta per mortes agunt : medicoque tantùm hominem occidisse impunitas summa est. » (PLIN. ibid.)

[1] Eccl. 29, 1-14.

[2] Selon le texte grec.

[3] « Hinc nata medicina. Hæc sola naturæ placuerat esse remedia, parata vulgo, inventu facilia, ac sine impendio... Ulceri parvo medicina a Rubro mari imputatur; quum remedia vera quotidiè pauperrimus quisque cœnet. » (PLIN. lib. 24, cap. 1.)

lieu d'en faire usage, on en aille chercher à grands frais dans des pays fort éloignés. Aussi voyons-nous que c'est par la connaissance et l'usage des simples que les plus anciens médecins se sont distingués : Esculape, qui par ce moyen, s'il en faut croire la fable, rendit la vie à Hippolyte [1]; Chiron, si habile dans la médecine, qui fut maître d'Achille; Japis, auquel Apollon son père, dieu de la médecine, accorda comme un rare présent la connaissance des simples.

Scire potestates herbarum usumque medendi [2]

La botanique est une des parties de la physique; elle s'aide de la chimie; elle est fort utile à la médecine. La physique entre dans l'examen de la structure interne des plantes, de leur végétation, de leur génération, de leur multiplication : la chimie les réduit à leurs principes élémentaires : la médecine tire de ces principes élémentaires, et plus souvent encore de l'expérience des effets des plantes, lorsqu'on les emploie en substance, l'usage qu'on en doit faire pour la santé du corps humain. L'union de toutes ces connaissances fait un excellent homme, mais n'est point nécessaire à la botanique proprement dite, qui a des bornes plus étroites, dans lesquelles elle peut se renfermer avec gloire. Faire une étude particulière des plantes, connaître les marques qui leur sont le plus essentielles, les pouvoir nommer suivant une méthode courte et facile, qui les rapporte à des genres et à des classes auxquelles elles conviennent, les décrire dans des termes qui les fassent connaître à ceux qui ne les ont pas vues; ce sont là précisément les fonctions du botaniste considéré comme tel.

Dans les premiers temps, la connaissance des plantes paraît n'avoir été pour ainsi dire que médicinale : c'est ce qui en rendit le catalogue si court et si borné, que Théophraste, le meilleur historien de l'antiquité que nous ayons en ce genre, n'en a nommé que six cents, quoiqu'il ait ramassé non-seulement celles de la Grèce, mais encore celles de la Libye, de l'Égypte, de l'Éthiopie et de l'Arabie. Dioscoride et Pline, quoiqu'ils aient pu avoir de meilleurs et de plus amples mémoires sur cette matière, n'en ont cité guère davantage. Mais, loin d'avoir établi aucun ordre entre elles, ils n'ont point caractérisé celles dont ils parlaient d'une manière propre à les distinguer et à les faire reconnaître; et il y en a plusieurs, même des plus importantes, qu'on n'a pu retrouver.

Les siècles qui suivirent celui de Dioscoride n'enrichirent guère la botanique. Enfin, toutes les sciences s'éclipsèrent, et elles ne reparurent qu'au quinzième siècle. Alors on ne songea qu'à entendre les anciens pour en tirer les lumières qui avaient été si longtemps ensevelies. Le pape Nicolas V donna commission de traduire Théophraste à Théodore Gaza, comme au seul homme capable de le faire entendre. Bientôt après, d'autres savants travaillèrent successivement à traduire Dioscoride. Ces traductions, d'ailleurs fort estimables, ne servirent qu'à exciter des disputes entre plusieurs médecins très-habiles.

On comprit dès lors que de chercher les plantes dans les livres des Grecs et des Latins, ce n'était pas le meilleur moyen de faire de grands progrès. On résolut donc enfin d'aller chercher des lumières dans les lieux mêmes où les anciens avaient écrit. On parcourut dans cette vue les îles de l'Archipel, la Syrie, la Mésopotamie, la Palestine, l'Arabie et l'Égypte. Ces courses furent assez inutiles par rapport au dessein principal, qui était l'intelligence des anciens auteurs; mais les savants, ayant apporté de leurs voyages un grand nombre de plantes qu'ils avaient découvertes par eux-mêmes, on commença à donner à la botanique sa véritable forme, et à changer en observations naturelles et en science propre ce qui n'était auparavant que citations et commentaires. Ce fut sur la fin du quinzième siècle que l'on ne s'attacha plus qu'à décrire les plantes que l'on voyait dans son pays, ou dans ceux où une plus grande curiosité portait les amateurs de la botanique, et que l'on commença à indiquer les lieux où croissait chaque plante, le temps de sa naissance, de sa durée, de sa maturité, avec des figures, qui font le

[1] Pæonis revocatum herbis. (Virg.)

[2] Æn. lib. 12, v. 396

principal mérite de ces sortes d'ouvrages par la clarté qu'elles y répandent. Divers recueils qui parurent pour lors, au lieu des cinq ou six cents plantes que Mathiole avait recueillies des anciens, en fournirent au commencement du quinzième siècle plus de six mille, toutes décrites et figurées.

Il manquait pourtant à la connaissance des plantes un ordre général, ou un système qui en fît une science proprement dite, en lui donnant des principes et une méthode. C'est à quoi travaillèrent dans la suite de savants hommes avec un succès qui n'était pas encore parfait à la vérité (car les sciences ne se perfectionnent que par succession de temps), mais qui donnaient de grandes vues et de grandes ouvertures pour arriver à cette perfection.

Enfin, le système de la botanique a reçu sa dernière forme par M. de Tournefort. Ses Institutions, accompagnées d'un détail immense de plantes décrites et dessinées, seront un monument éternel de la grandeur de ses vues et du travail de ses recherches, qui lui ont coûté des fatigues incroyables, mais absolument nécessaires pour le dessein qu'il se proposait. Car la botanique, dit M. de Fontenelle dans l'éloge de M. de Tournefort, n'est pas une science sédentaire et paresseuse, qui se puisse acquérir dans le repos et dans l'ombre d'un cabinet, comme la géométrie ou l'histoire; ou qui tout au plus, comme la chimie, l'anatomie et l'astronomie, ne demande que des opérations d'assez peu de mouvement. Elle veut que l'on coure les montagnes et les forêts, que l'on gravisse contre des rochers escarpés, que l'on s'expose aux bords des précipices. Les seuls livres qui peuvent nous instruire à fond dans cette matière ont été jetés au hasard sur toute la surface de la terre, et il faut se résoudre à la fatigue et au péril de les chercher et de les ramasser.

Pour réussir dans le dessein de porter la botanique à sa perfection, ou du moins de l'en approcher, il fallait aller étudier Théophraste et Dioscoride en Grèce, en Asie, en Egypte, en Afrique, enfin, dans les lieux où ils ont vécu ou qu'ils ont connus plus particulièrement. M. de Tournefort reçut ordre du roi, en 1700, d'aller parcourir ces provinces, non-seulement pour y reconnaître les plantes des anciens, et peut-être aussi celles qui leur auraient échappé, mais encore pour y faire des observations sur toute l'histoire naturelle. Ce sont là des dépenses dignes d'un prince aussi magnifique que l'était Louis XIV, et qui lui feront un honneur infini dans tous les siècles. La peste, qui était en Egypte, abrégea le voyage de M. de Tournefort à son grand regret, et le fit revenir de Smyrne en France en 1702. Il arriva, comme l'a dit un grand poëte pour une occasion plus brillante et moins utile, *chargé des dépouilles de l'Orient*[1]. Il rapportait, outre une infinité d'observations différentes, 1,356 nouvelles espèces de plantes, sans compter celles qu'il avait ramassées dans des voyages précédents. Quelles richesses!

Il fallait les ranger et les mettre dans un ordre qui en facilitât la connaissance. C'est à quoi M. de Tournefort avait déjà travaillé dans le premier ouvrage qui parut de lui l'an 1694. Par le nouvel ordre qu'il a établi, tout se réduit à 14 figures de fleurs, par le moyen desquelles on descend à 673 genres, qui comprennent sous eux 8,846 espèces de plantes.

Depuis la mort de M. de Tournefort, la botanique a reçu de grands accroissements, et elle en reçoit encore tous les jours de nouveaux par les soins et l'application de ceux qui sont chargés de cette partie de la physique au Jardin Royal, surtout depuis que la direction en a été donnée à M. le comte de Maurepas, secrétaire d'état, qui se fait un plaisir et un devoir de protéger les sciences et les savants.

Je dois ici marquer ma reconnaissance à M. Jussien l'aîné[2], qui m'a communiqué un de ses Mémoires sur la botanique.

### § III. — De la chimie.

La chimie est un art qui enseigne à séparer par le feu les différentes substances qui se trouvent dans les mixtes, ou, ce qui est la même chose, dans les végétaux, les minéraux

[1] Spoliis Orientis onustus.
(Virg.) [Æn. lib. I, v. 293]

[2] Docteur-régent en la faculté de médecine de l'Université de Paris, professeur et démonstrateur des plantes au Jardin du Roi, etc.

Digitized by Google

et les animaux; c'est-à-dire à faire l'analyse des corps naturels, à les réduire à leurs premiers principes, et à en découvrir les vertus cachées. Elle peut servir et à la médecine pour trouver des remèdes, et à la physique pour faire connaître la nature. Il ne paraît pas que les anciens en aient fait beaucoup d'usage, quoique peut-être elle ne leur ait pas été inconnue.

Paracelse, qui vivait au commencement du seizième siècle, et qui enseignait la médecine à Bâle, s'y fit une grande réputation, y ayant guéri par des remèdes chimiques des maladies qui paraissaient incurables. Il se vantait de conserver un homme en vie pendant plusieurs siècles, et il mourut lui-même âgé de quarante-huit ans.

M. Lémery, si habile et si fameux dans la chimie, ne donnait presque toutes les analyses qu'à la curiosité des physiciens, et croyait que, par rapport à la médecine, la chimie, à force de réduire les mixtes à leurs principes, les réduisait souvent à rien. Je rapporterai une de ces expériences, qui est curieuse, et à la portée de tout le monde.

Il fit un Etna ou un Vésuve [1], ayant enfoui en terre, à un pied de profondeur, pendant l'été, cinquante livres d'un mélange de parties égales de limaille de fer et de soufre pulvérisé, le tout réduit en pâte avec de l'eau. Au bout de huit ou neuf heures la terre se gonfla, et s'entr'ouvrit en quelques endroits : il en sortit des vapeurs sulfureuses et chaudes, et ensuite des flammes.

Il est bien aisé de comprendre qu'une plus grande quantité de ce mélange de fer et de soufre avec une plus grande profondeur de terre était tout ce qui manquait pour faire un véritable mont Etna; qu'alors les vapeurs sulfureuses, cherchant à sortir, auraient fait un tremblement de terre plus ou moins violent, selon leur force et selon les obstacles qu'elles auraient rencontrées en leur chemin; que, quand elles auraient trouvé ou qu'elles se seraient fait une issue, elles se seraient élancées avec une impétuosité qui aurait causé un ouragan; que, si elles s'étaient échappées par un endroit de la terre qui fût sous la mer, elles auraient fait de ces colonnes d'eau si redoutables aux vaisseaux; qu'enfin, si elles étaient montées jusqu'aux nues, elles y auraient porté leur soufre, qui aurait produit le tonnerre.

Il y a une autre sorte de chimie, qui se propose la transmutation chimérique des métaux. C'est ce qu'on appelle *chercher la pierre philosophale*.

[1] Mémoires de l'Acad. des Sciences, ann. 1700.

### IV. — De l'anatomie.

L'anatomie est une science qui donne la connaissance des parties du corps humain par la dissection, et même celle des autres animaux. Ceux qui ont écrit de l'anatomie chez les anciens sont Hippocrate, Démocrite, Aristote, Erasistrate, Galien, Hérophile [1], et plusieurs autres, qui en avaient parfaitement connu la nécessité, et qui la regardaient comme la plus importante partie de la médecine, sans laquelle il n'était pas possible de connaître l'usage des parties du corps humain, ni par conséquent les causes des maladies. Cependant elle avait été entièrement abandonnée pendant plusieurs siècles, et ce n'a été que dans le seizième qu'elle a commencé à se rétablir. La dissection du corps humain a passé pour un sacrilége jusqu'à François Ier; et l'on voit une consultation que fit faire l'empereur Charles V aux théologiens de Salamanque, pour savoir si, en conscience, on pouvait disséquer un corps pour en connaître la structure. Vésal, médecin flamand, mort en 1564, est le premier qui ait débrouillé ce qu'on appelle *anatomie*.

Depuis ce temps-là, l'anatomie a fait de grands progrès, et s'est beaucoup perfectionnée. Les Bartolin, les Malpighi, les Duverney, les Winslow et beaucoup d'autres, se sont rendus illustres dans cette science, et ont beaucoup contribué à la faire parvenir au point de perfection où elle est arrivée.

Une des découvertes qui ont fait le plus d'honneur aux modernes, est celle de la circulation du sang. On appelle ainsi le mouvement par lequel le sang, plusieurs fois dans

[1] C'est cet Hérophile qui, selon Tertullien, pour connaître les hommes, en disséqua un très-grand nombre.

un jour, est porté du cœur dans toutes les parties du corps par le moyen des artères, et retourne de ces mêmes parties au cœur par le moyen des veines. On dit qu'Harveey, célèbre docteur d'Angleterre, est le premier qui a découvert la circulation du sang [1], qui est maintenant reconnue par tous les médecins. Cette gloire lui est pourtant disputée; et l'on prétend même qu'Hippocrate, Aristote et Platon en ont eu connaissance. Cela peut être : mais ils en ont fait si peu d'usage, que c'est presque comme s'ils l'avaient ignorée ; et il en faut dire autant de plusieurs autres matières de physique.

[1] En 1628

Digitized by Google

Digitized by Google

# LIVRE XXIX.

## DES MATHÉMATIQUES.

Les mathématiques tiennent le premier lien entre les sciences, parce que ce sont les seules qui sont fondées sur des démonstrations infaillibles. Et c'est sans doute ce qui leur a fait donner ce nom; car *mathésis*, en grec, signifie *science*.

Je ne considérerai particulièrement ici que la géométrie et l'astronomie, qui tiennent le premier rang parmi les connaissances mathématiques, en y joignant quelques autres parties qui y ont un rapport essentiel.

Je dois avouer, à ma confusion, que les matières que je vais traiter me sont absolument inconnues, si l'on en excepte ce qui s'y trouve d'historique. Mais, par un privilége que je me suis attribué*, et dont il me semble que le public ne m'a point su mauvais gré, je suis en possession de profiter des richesses d'autrui. Quels trésors n'ai-je point ici trouvés dans les Mémoires de l'Académie des Sciences! Si j'avais pu y puiser tout ce que j'ai dit sur des matières si sublimes et si abstraites, je marcherais à pas sûr.

### CHAPITRE I.

#### DE LA GÉOMÉTRIE, ETC.

Le mot de *géométrie* signifie à la lettre *l'art de mesurer la terre* [1]. On prétend que les Egyptiens en sont les inventeurs, et que les inondations du Nil en furent l'occasion; car, ce fleuve enlevant chaque année toutes les bornes des héritages, et ôtant aux uns pour donner aux autres, les Egyptiens furent contraints de mesurer souvent leurs campagnes, et de s'en faire une méthode et un art qui fut l'origine et le commencement de la géométrie. Cette raison peut avoir donné lieu aux Egyptiens de cultiver la géométrie avec plus de soin; mais l'origine, sans doute, en remonte plus haut.

Quoi qu'il en soit, elle passa de l'Egypte dans la Grèce; et l'on croit que ce fut Thalès de Milet qui, au retour de ses voyages, l'y apporta. Pythagore la mit aussi beaucoup en honneur; et il n'admettait personne à ses leçons qui ne fût instruit des principes de géométrie.

On peut envisager la géométrie sous deux faces: ou comme une science spéculative, ou comme une science pratique.

La géométrie, comme science spéculative, considère la figure et l'étendue des corps selon les trois dimensions, longueur, largeur et profondeur, qui composent trois espèces d'étendue, la ligne, la surface, et les solides ou le corps solide. Ainsi elle compare les différentes lignes les unes avec les autres, et en détermine l'égalité ou l'inégalité: elle montre même de combien l'une est plus grande que l'autre. Elle fait la même chose pour les surfaces. Elle démontre, par exemple, qu'un

[1] Herod. lib. 2, cap. 109. — Strab lib. 17, pag. 787.

triangle est la moitié d'un parallélogramme de même base et de même hauteur; que deux cercles sont entre eux comme les carrés de leurs diamètres, c'est-à-dire que, si l'un est trois fois plus grand que celui de l'autre, le premier cercle contiendra neuf fois plus d'espace. Enfin, elle fait encore les mêmes considérations sur les solidités ou masses des corps: elle fait voir qu'une pyramide est le tiers d'un prisme de même base et de même hauteur; qu'une sphère ou un globe est les deux tiers du cylindre circonscrit, c'est-à-dire, qui a même hauteur et même largeur que le globe; que les globes sont entre eux comme les cubes de leurs diamètres. Si, par exemple, le diamètre d'un globe est quatre fois plus grand que celui d'un autre, ce premier globe a soixante-quatre fois plus de masse que le second. Ainsi, s'ils sont de même matière, il pèsera soixante-quatre fois plus que l'autre, parce que soixante-quatre est le cube de quatre.

La géométrie pratique, appuyée sur la théorie de la spéculative, s'applique uniquement à mesurer les trois espèces d'étendue, lignes, surfaces et solides. Elle nous apprend, par exemple, comment il faut mesurer la distance de deux objets, la hauteur d'une tour, l'étendue d'un terrain; comment on divise une surface en autant de parties que l'on voudra, dont l'une soit double, triple, quadruple, etc., d'une autre. Elle nous enseigne le jaugeage des vaisseaux, et la manière de trouver la capacité de tous les autres vases dont on se sert pour renfermer les liquides et les solides. Non-seulement elle mesure les objets différents posés sur la surface de la terre, mais elle mesure le globe de la terre en déterminant la grandeur de sa circonférence et la longueur de son diamètre. Elle s'élève jusqu'à faire connaître la distance de la lune à la terre; elle ose même mesurer celle du soleil, et sa grandeur par rapport au globe terrestre.

Les philosophes les plus illustres donnèrent une application particulière à l'étude de cette science: Anaxagore, Platon, Aristote, Architas, Eudoxe et beaucoup d'autres, dont je ne citerai ici que les plus connus, et ceux dont on a quelques ouvrages.

Euclide. Il en sera parlé dans la suite[1].

[1] Av. J. C. 300.

Aristée l'ancien. Il paraît qu'il était contemporain d'Euclide. Il avait fait cinq livres des *Lieux solides*, c'est-à-dire, selon l'explication de Pappus, des trois sections coniques.

Apollonius *Pergæus*[1], ainsi nommé d'une ville de Pamphylie, et qui vivait sous Ptolémée-Evergète, avait ramassé sur les sections coniques tout ce que les plus habiles géomètres avaient écrit avant lui sur cette matière, et en avait fait huit livres, qui parvinrent entiers jusqu'au temps de Pappus d'Alexandrie, lequel composa une espèce d'introduction à cet ouvrage. Depuis, les quatre derniers livres d'Apollonius ont péri; mais, en 1658, le fameux Jean-Alphonse Borelli, passant par Florence, trouva dans la bibliothèque de Médicis un manuscrit arabe avec cette inscription latine: *Apollonii Pergæi Conicorum libri octo.* On les fit traduire en latin.

Archimède. J'en parlerai bientôt.

Pappus d'Alexandrie florissait sous l'empereur Théodose, l'an de J. C. 395. Il avait composé un recueil de matières géométriques en huit livres, dont le premier et une partie du second sont perdus. M. l'abbé Gallois, lorsque l'académie des Sciences prit une nouvelle forme en 1699, entreprit de travailler sur la géométrie des anciens, et principalement sur le recueil de Pappus, dont il voulait réimprimer le texte grec, et corriger la traduction latine fort défectueuse. Il est fâcheux pour les lettres que ce n'ait été qu'un projet.

Parmi les géomètres que je viens de citer, les deux plus illustres sont Euclide et Archimède, et qui ont fait le plus d'honneur à la géométrie, mais dans un degré de mérite bien différent. Euclide n'est qu'un auteur élémentaire; Archimède est un géomètre sublime, qu'admirent encore aujourd'hui ceux mêmes qui sont les plus habiles dans les nouvelles méthodes.

EUCLIDE

Euclide le mathématicien était d'Alexandrie, où il enseigna sous Ptolémée, fils de Lagus. Il ne faut pas le confondre, comme a fait

[1] Av. J. C. 250.

Digitized by Google

Valère Maxime, avec un autre Euclide, de Mégare, chef de la secte de philosophes appelée *mégarique*, qui vivait du temps de Socrate et de Platon, c'est-à-dire plus de quatre-vingts ans avant le mathématicien. Il paraît qu'Euclide s'est uniquement ou principalement occupé à la géométrie spéculative. Il nous a laissé un ouvrage intitulé *les Éléments de géométrie*, en quinze livres. On doute pourtant si les deux derniers sont de lui. Ses Eléments contiennent une suite de propositions qui sont la base et le fondement de toutes les autres parties des mathématiques. Son livre est regardé comme un des plus précieux monuments qui nous soient venus des anciens par rapport aux sciences naturelles. Il avait aussi écrit sur l'optique, la catoptrique, la musique, et sur d'autres matières savantes.

On a remarqué que le fameux M. Pascal, à l'âge de douze ans, sans avoir jamais lu aucun livre de géométrie, ni connu autre chose de cette science, sinon qu'elle enseignait le moyen de faire des figures justes et de trouver les proportions qu'elles avaient entre elles, arriva, par la seule force de son génie, jusqu'à la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide.

### ARCHIMÈDE.

Tout le monde sait qu'Archimède était de Syracuse et proche parent du roi Hiéron. Ce que j'ai dit de lui avec assez d'étendue en parlant du siége de Syracuse par les Romains me dispense de rapporter ici son histoire. Il était[1], par lui-même et par son inclination naturelle, uniquement occupé de ce que la géométrie a de plus noble, de plus relevé, de plus spirituel, et il nous est resté quelques-uns des ouvrages de ce genre qu'il avait composés en grand nombre. Ce ne fut qu'à la prière du roi Hiéron, son parent, et sur ses vives sollicitations, qu'il se laissa enfin persuader de ne pas donner toujours à son art l'essor vers les choses intelligibles, de le rabaisser quelquefois sur les choses sensibles et corporelles, et de rendre ses raisonnements en quelque façon plus évidents et plus palpables au commun des hommes en les mêlant par l'expérience avec les choses d'usage. On a vu, dans le siége de Syracuse par les Romains, quels services il rendit à sa patrie, et combien d'étonnantes machines sortirent de ses mains industrieuses. Cependant il n'en faisait aucun cas, et les regardait comme un jeu et un amusement en comparaison de ces hautes spéculations et de ces sublimes raisonnements qui satisfaisaient tout autrement son penchant et son goût pour la vérité. Le public n'est jamais plus obligé aux grands géomètres que quand ils descendent à ces pratiques en sa faveur : c'est un sacrifice qui leur coûte beaucoup, parce qu'il les arrache à un plaisir auquel ils sont infiniment sensibles, mais auquel ils se croient obligés, comme ils le sont en effet, pour l'honneur de la géométrie même, de préférer l'utilité publique.

Eudoxe et Architas furent les premiers qui inventèrent cette espèce de mécanique et la mirent en pratique[1], pour varier et pour égayer la géométrie par cette sorte d'agrément, et pour donner par des expériences sensibles et instrumentales la preuve de quelques problèmes qui ne paraissaient pas susceptibles de démonstration par le raisonnement et par la pratique : ce sont les mêmes paroles de Plutarque. Il cite en particulier le problème des deux moyennes proportionnelles pour parvenir à la duplication du cube, qui n'a jamais pu être résolu géométriquement que par M. Descartes. Plutarque ajoute que Platon leur sut mauvais gré d'en avoir usé ainsi, et leur reprocha d'avoir corrompu l'excellence de la géométrie en la faisant passer, comme une vile esclave, des objets spirituels aux choses sensibles, et en l'obligeant à employer la matière qui demande le travail de la main et qui est l'objet d'un métier servile et bas, et que depuis ce temps-là cette mécanique fut séparée de la géométrie comme indigne d'elle. Cette délicatesse est singulière, et aurait privé la société humaine d'un grand nombre de secours, et la géométrie de l'unique endroit qui puisse la rendre recommandable au genre humain ; puisque, si on ne la ramenait pas aux choses sensibles et usuelles, elle ne servirait plus

[1] Plut. in Marcel. pag. 305.

[1] Diog. Laert. in Arch. — Plut. in Marcel. pag. 305.

qu'aux délices d'un très-petit nombre de contemplatifs.

Les deux célèbres géomètres que j'ai tirés de la foule, Euclide et Archimède, généralement estimés par les savants, quoique dans un degré différent, montrent jusqu'où les anciens avaient porté la connaissance de la géométrie. Mais il faut avouer qu'elle a pris tout un autre essor, et changé presque entièrement de face dans le dernier siècle, par le nouveau système des infiniment petits, ou du calcul différentiel, auquel sans doute l'application particulière qu'on avait donnée jusque-là à cette étude, et les heureuses découvertes qui s'y étaient faites, avaient préparé les voies. Il y a un ordre qui règle nos progrès. Chaque connaissance ne se développe qu'après qu'un certain nombre de connaissances précédentes se sont développées : et quand son tour pour éclore est venu, elle jette une lumière qui attire tous les yeux. Le terme était arrivé ou la géométrie devait enfanter le calcul de l'infini. M. Newton trouva le premier ce merveilleux calcul : M. Leibnitz le publia le premier. Tous les grands géomètres entrèrent avec ardeur dans les routes qui venaient d'être ouvertes, et y marchèrent à pas de géant. A mesure que l'audace de manier l'infini croissait, la géométrie reculait de plus en plus ses anciennes limites. L'infini éleva tout à une sublimité, et en même temps amena tout à une facilité dont on n'eût pas osé auparavant concevoir l'espérance. Et c'est là l'époque d'une révolution presque totale arrivée dans la géométrie.

J'ai dit que M. Newton trouva le premier ce merveilleux calcul, et que M. Leibnitz le publia le premier. Effectivement, en 1684, celui-ci donna dans les actes de Leipsick les règles du calcul différentiel, mais il en cacha les démonstrations. Les illustres frères Bernoulli les trouvèrent, quoique fort difficiles à découvrir, et s'exercèrent dans ce calcul avec un succès surprenant. Les solutions les plus élevées, les plus hardies, et les plus inespérées naissaient sous leurs pas. En 1687, parut l'admirable livre de M. Newton, *des Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, qui était presque entièrement fondé sur ce même calcul; et il eut la modestie de ne point réclamer contre les règles de M. Leibnitz. On crut communément qu'ils avaient tous deux, chacun de leur côté, trouvé ce nouveau système par la conformité de leurs grandes lumières. Il s'éleva dans la suite à ce sujet une dispute qui fut poussée assez vivement de part et d'autre par leurs partisans. On ne peut pas disputer à M. Newton la gloire d'avoir été l'inventeur du nouveau système; mais on ne doit pas attacher à M. Leibnitz la note infamante de plagiaire, ni le couvrir de la honte d'un vol nié avec une hardiesse et une impudence bien éloignées du caractère d'un si grand homme.

Dans les premières années, la géométrie des infiniment petits n'était encore qu'une espèce de mystère. Souvent on donnait dans les journaux les solutions, sans laisser paraître la méthode qui les avait produites; et lors même qu'on la découvrait, ce n'étaient que quelques faibles rayons de cette science qui s'échappaient, et les nuages se refermaient aussitôt. Le public, ou, pour mieux dire, le petit nombre de ceux qui aspiraient à la haute géométrie, étaient frappés d'une admiration inutile qui ne les éclairait point; et l'on trouvait moyen de s'attirer leurs applaudissements en retenant l'instruction dont on aurait dû les payer. M. de L'Hôpital, ce génie sublime, qui a fait tant d'honneur à la géométrie et à la France, résolut de communiquer sans réserve les trésors cachés de la nouvelle géométrie; et il le fit dans le fameux livre de l'*Analyse des infiniment petits*, qu'il publia en 1696. Là furent dévoilés tous les secrets de l'infini géométrique, et de l'infini de l'infini ; en un mot, de tous ces différents ordres d'infinis, qui s'élèvent les uns au-dessus des autres, et forment l'édifice le plus étonnant et le plus hardi que l'esprit humain ait jamais osé imaginer. C'est ainsi que se perfectionnent les sciences.

Comme, en parlant de la géométrie, je marche dans un pays dont les routes me sont absolument inconnues, je n'ai presque fait autre chose, en traitant cette matière, que copier et abréger ce que j'en ai trouvé dans les Mémoires de l'Académie des Sciences; mais j'ai cru devoir y ajouter le témoignage avantageux que M. de L'Hôpital, dont je viens de parler, rend en peu de lignes à M. Leibnitz

au sujet de l'invention du calcul de l'infini, dans la préface de l'Analyse des infiniment petits. « Son calcul, dit-il, l'a mené dans des « pays jusqu'ici inconnus, et il y a fait des dé« couvertes qui font l'étonnement des plus « habiles mathématiciens de l'Europe. »

Je joins ici un autre endroit de la même préface, mais plus long, qui me paraît un modèle de la manière sage et modérée dont on doit penser et parler des grands hommes de l'antiquité, lors même qu'on leur préfère les modernes.

« Ce que nous avons des anciens sur ces « matières, principalement d'Archimède, est « assurément digne d'admiration : mais, ou« tre qu'ils n'ont touché qu'à fort peu de cour« bes, qu'ils n'y ont même touché que légè« rement, ce ne sont presque partout que « propositions particulières et sans ordre, qui « ne font apercevoir aucune méthode régu« lière et suivie. Ce n'est pas cependant qu'on « leur en puisse faire un reproche légitime. « Ils ont eu besoin d'une extrême force de « génie pour percer à travers tant d'obscuri« tés, et pour entrer les premiers dans des « pays entièrement inconnus. S'ils n'ont pas « été loin, s'ils ont marché par de longs cir« cuits, du moins ils ne se sont point égarés : « et plus les chemins qu'ils ont tenus étaient « difficiles et épineux, plus ils sont admira« bles de ne s'y être pas perdus. En un mot, « il ne paraît pas que les anciens en aient pu « faire davantage pour leur temps. Ils ont fait « ce que nos bons esprits auraient fait en leur « place ; et s'ils étaient à la nôtre, il est à « croire qu'ils auraient les mêmes vues que « nous...

« Ainsi, il n'est pas surprenant que les an« ciens n'aient pas été plus loin ; mais on ne « saurait assez s'étonner que de grands hom« mes, et sans doute d'aussi grands hommes « que les anciens, en soient si longtemps de« meurés là, et que, par une admiration « presque superstitieuse pour leurs ouvrages, « ils se soient contentés de les lire et de les « commenter, sans se permettre d'autre « usage de leurs lumières que ce qu'il en fal« lait pour les suivre, sans oser commettre le « crime de penser quelquefois par eux-mê« mes, et de porter leur vue au delà de ce « que les anciens avaient découvert. De cette « manière, bien des gens travaillaient ; ils « écrivaient ; les livres se multipliaient : et ce« pendant rien n'avançait. Tous les travaux de « plusieurs siècles n'ont abouti qu'à remplir « le monde de respectueux commentaires et « de traductions répétées d'originaux souvent « assez méprisables. Tel fut l'état des mathé« matiques, et surtout de la philosophie jus« qu'à M. Descartes. »

Je reviens à mon sujet. On est quelquefois tenté de regarder comme assez mal employé un temps que des personnes d'esprit mettent à des études abstraites, dont on ne voit aucune utilité présente, et qui ne paraissent propres qu'à satisfaire une vaine curiosité. Ce n'est pas faire usage de sa raison que de penser ainsi, parce qu'on se constitue juge de choses qu'on ne connaît point, et qu'on n'est pas en état de connaître.

Il est vrai que toutes les spéculations de géométrie pure ou d'algèbre ne s'appliquent pas à des choses utiles, mais elles conduisent ou tiennent à celles qui s'y appliquent. D'ailleurs, telle spéculation géométrique qui ne s'appliquait d'abord à rien d'utile, vient à s'y appliquer dans la suite. Quand les plus grands géomètres du dix-septième siècle se mirent à étudier une nouvelle courbe qu'ils appelèrent la cycloïde, ce ne fut qu'une pure spéculation, où ils s'engagèrent par la seule vanité de découvrir à l'envi les uns des autres des théorèmes difficiles. Ils ne prétendaient pas eux-mêmes travailler pour le bien public. Cependant il s'est trouvé, en approfondissant la nature de la *cycloïde*, qu'elle était destinée à donner aux pendules toute la perfection possible, et à porter la mesure du temps jusqu'à sa dernière précision.

Indépendamment des secours que toutes les parties des mathématiques peuvent tirer de la géométrie, l'étude de cette science est d'une utilité infinie pour l'usage de la vie. Il est toujours utile de penser et de raisonner juste : et l'on a eu raison de dire qu'il n'y a point de meilleure logique pratique que la géométrie. Quand les nombres et les lignes ne conduiraient absolument à rien, ce seraient toujours les seules connaissances certaines qui aient été accordées à nos lumières naturelles et elles

serviraient à donner plus sûrement à notre raison la première habitude et le premier pli du vrai. Elles nous apprendraient à opérer sur les vérités, à en prendre le fil souvent très-délié et presque imperceptible, à le suivre aussi loin qu'il peut s'étendre : enfin elles nous rendraient le vrai si familier, que nous pourrions, en d'autres rencontres, le reconnaître au premier coup d'œil, et presque par instinct.

L'esprit géométrique n'est pas si attaché à la géométrie, qu'il n'en puisse être tiré et transporté à d'autres connaissances. Un ouvrage de morale, de politique, de critique, d'éloquence même, en sera plus beau, toutes choses d'ailleurs égales, s'il est fait de main de géomètre. L'ordre, la netteté, la précision, l'exactitude qui règnent dans les bons livres depuis un certain temps, pourraient bien avoir leur première source dans cet esprit géométrique qui se répand plus que jamais, et qui, en quelque façon, se communique de proche en proche à ceux mêmes qui ne connaissent pas la géométrie. Quelquefois un grand homme donne le ton à tout un siècle ; et celui à qui l'on pourrait le plus légitimement accorder la gloire d'avoir établi un nouvel art de raisonner était un excellent géomètre.

### DE L'ARITHMÉTIQUE ET DE L'ALGÈBRE.

L'arithmétique fait partie des mathématiques. C'est une science qui apprend à faire toutes sortes d'opérations sur les nombres, et qui en démontre les propriétés. Elle est nécessaire pour plusieurs opérations de la géométrie, et doit par conséquent la précéder. On prétend que les Grecs l'ont reçue des Phéniciens.

Ceux des anciens qui ont traité de l'arithmétique avec le plus d'exactitude, sont Euclide, Nicomaque, Diophante d'Alexandrie, et Théon de Smyrne.

Il était difficile que ni les Grecs ni les Romains réussissent beaucoup dans l'arithmétique, n'employant pour nombres les uns et les autres que les lettres alphabétiques, dont la multiplication, dans les grands calculs, cause nécessairement beaucoup d'embarras. Les chiffres arabes dont nous usons, qui n'ont pas plus de quatre cents ans d'antiquité, sont infiniment plus commodes, et ont beaucoup contribué à la perfection de l'arithmétique.

L'algèbre est une partie des mathématiques qui fait sur la grandeur en général, exprimée par les lettres de l'alphabet, toutes les mêmes opérations que l'arithmétique fait sur les nombres. Les caractères qu'elle emploie ne signifiant rien par eux-mêmes, peuvent désigner toutes sortes de grandeurs, ce qui est un des principaux avantages de cette science. Outre ces caractères, elle se sert encore de certains signes qui abrégent infiniment ses opérations, et les rendent beaucoup plus claires. On peut, par le moyen de l'algèbre, résoudre la plupart des problèmes de mathématiques, pourvu qu'ils soient de nature à pouvoir être résolus. Elle n'était point entièrement inconnue aux anciens. On croit que Platon en fut l'inventeur. Théon, dans son traité sur l'arithmétique, lui donne le nom d'*analyse*.

Il n'y a point d'habiles mathématiciens qui ne sachent beaucoup d'algèbre, ou du moins assez pour l'usage indispensable; mais cette science, poussée au delà de cet usage ordinaire, est si épineuse, si compliquée de difficultés, si embarrassée de calculs immenses, et, pour tout dire, si affreuse, que très-peu de gens ont un courage assez héroïque pour s'aller jeter dans ces abîmes profonds et ténébreux. On est plus flatté de certaines théories brillantes, où la finesse de l'esprit semble avoir plus de part que la dureté du travail. Cependant la haute géométrie est devenue inséparable de l'algèbre. M. Rolle, parmi nous, a poussé aussi loin qu'il était possible cette connaissance, pour laquelle il avait un penchant et comme un instinct naturel, qui lui fit dévorer, non-seulement avec patience, mais avec joie, toute l'âpreté, et je dirais presque toute l'horreur de cette étude.

Je n'entre point, sur l'arithmétique, ni sur l'algèbre, dans un détail qui est fort au-dessus de mes forces, et qui ne serait ni agréable ni utile à mes lecteurs.

L'usage s'établit, depuis quelques années, dans l'université de Paris, d'expliquer dans les classes de philosophie les éléments de ces

sciences, pour servir d'introduction à la physique. Cette dernière partie de la philosophie, dans l'état où elle se trouve aujourd'hui, est presque une énigme pour ceux qui n'ont pas au moins une teinture des principes des mathématiques. Aussi les plus habiles maîtres ont senti qu'il fallait commencer par là, si l'on voulait y faire quelques progrès. Outre l'avantage qui résulte de l'étude des mathématiques en faveur de la physique, ceux qui les enseignent dans leurs classes trouvent que les jeunes gens qui s'y appliquent y acquièrent une précision et une justesse qu'ils portent dans toutes les autres sciences. Ces deux considérations suffisent pour faire connaître l'obligation que l'on a aux professeurs qui les premiers ont introduit cet usage, devenu presque général aujourd'hui dans l'université.

M. Rivard, professeur de philosophie au collége de Beauvais, a composé sur cette matière un traité qui renferme les éléments d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie, où l'on dit que tout est exposé avec l'étendue nécessaire et avec toute l'exactitude et la clarté possible. Il vient d'en paraître une troisième édition avec des additions considérables.

### DE LA MÉCANIQUE.

La mécanique est une science qui enseigne la nature des forces mouvantes, l'art de faire le dessin de toutes sortes de machines, et d'enlever toutes sortes de poids par le moyen des leviers, coins, poulies, mouffles, vis, etc. Quand on ne regarde les mécaniques que du côté de la pratique, plusieurs personnes en font peu d'estime, parce qu'elles paraissent être le partage des ouvriers, et ne demander que des mains, et non de l'intelligence ; mais on n'en juge pas ainsi, quand on les considère du côté de la théorie, qui peut occuper les esprits les plus élevés. D'ailleurs, c'est la science des gens habiles qui dirige la main des ouvriers, et qui perfectionne leurs inventions. Une légère idée souvent, donnée même par des ignorants, et née comme par hasard, est ensuite portée par degré à une souveraine perfection par ceux qui ont une profonde connaissance de la géométrie et de la mécanique : c'est ce qui est arrivé par rapport aux lunettes d'approche, qui doivent leur naissance au fils d'un ouvrier hollandais qui faisait des lunettes à porter sur le nez. Tenant d'une main un verre convexe, et de l'autre un verre concave, et les ayant approchés de ses yeux sans dessein, il s'aperçut qu'il voyait des objets éloignés plus grands et plus distinctement qu'il ne les voyait auparavant à la vue simple. Galilée, Képler, Descartes, par les règles de la dioptrique, poussèrent fort loin cette invention, brute et grossière dans ses commencements, et l'on a depuis encore enchéri beaucoup sur eux.

Les auteurs les plus célèbres de l'antiquité qui ont écrit sur les mécaniques sont, Architas de Tarente, Aristote, Ænéas, son contemporain, de qui nous avons des Tactiques, où il est parlé des machines de guerre, ouvrage que Cinéas, attaché à Pyrrhus, avait abrégé ; Archimède surtout, dont nous avons déjà parlé ; Athénée, qui dédia son livre sur les machines à Marcellus, connu par la prise de Syracuse, enfin Héron d'Alexandrie, dont on a plusieurs traités.

Entre les ouvrages de mécanique qui nous restent des anciens, il n'y a que ceux d'Archimède où les principes de cette science soient traités à fond : mais il s'y trouve souvent beaucoup d'obscurité. Le siége de Syracuse fit voir jusqu'où il avait porté l'habileté dans les mécaniques. Il n'est pas étonnant que les modernes, après toutes les découvertes qui se sont faites dans le dernier siècle sur ce qui regarde la physique, aient porté cette science beaucoup plus loin que n'ont fait les anciens. Les machines d'Archimède ont néanmoins de quoi étonner les plus habiles mécaniciens de notre temps.

Si l'on voulait faire voir en particulier toutes les utilités de la mécanique, il faudrait faire la description de toutes les machines dont on s'est servi en différentes occasions et en différents temps, soit dans la guerre ou dans la paix, et dont on se sert encore à présent, tant pour la nécessité que pour le divertissement. C'est sur les principes de cette science que sont fondées toutes les constructions des moulins à eau et à vent pour différents usages; la plupart des machines qui servent à la guerre,

Digitized by Google

et dans l'attaque et la défense des places; celles qui sont employées en grand nombre dans la construction des édifices, pour élever des fardeaux; tout ce qui regarde l'élévation des eaux par des pompes, des chapelets, des roues, des vis inclinées, des tuyaux en spirale; en un mot, une infinité d'ouvrages très-utiles et très-curieux, dont on est redevable à la mécanique.

### DE LA STATIQUE.

La statique est une science qui fait partie des mathématiques mixtes. Elle considère les corps solides en tant que pesants. Elle donne des règles pour les mouvoir et pour les mettre en équilibre.

Le grand principe de cette science, c'est que, quand deux corps inégaux ont des masses qui sont en raison réciproque de leurs vitesses, c'est-à-dire quand la masse de l'un contient celle de l'autre autant que la vitesse du second contient celle du premier, ils ont des quantités de mouvements ou des forces égales. De ce principe il suit qu'avec un très-petit corps on peut en mouvoir un beaucoup plus grand; ou, ce qui est la même chose, qu'avec telle force qu'on voudra supposer on peut remuer quelque fardeau que ce soit. Pour cela, il n'y a qu'à augmenter la vitesse de la force mouvante à proportion de ce que le fardeau a plus de masse.

Cela se voit sensiblement dans le levier, auquel on rapporte presque toutes les machines de mécanique. Le point sur lequel il est appuyé s'appelle *point fixe*, ou *point d'appui*. L'étendue qui est depuis ce point jusqu'à une des extrémités, s'appelle *distance du point d'appui*, ou *rayon*. Les corps qui sont appliqués aux deux extrémités de ce levier, de façon qu'ils agissent l'un contre l'autre, sont nommés *poids*. Si l'un de ces poids n'est que la moitié de l'autre, mais que son éloignement du point fixe soit le double de celui auquel il est opposé, ces deux poids seront en équilibre, parce qu'alors la vitesse du plus petit contiendra celle du plus grand de la même manière que la masse du plus grand contiendra celle du plus petit : car les vitesses sont entre elles comme les distances du point d'appui. Si on augmentait encore, dans cette hypothèse, la distance du poids, qui n'est que la moitié de l'autre, alors le plus léger élèverait le plus pesant.

C'est sur ce principe que se fondait Archimède, lorsqu'il disait au roi Hiéron que si on lui donnait un point hors de la terre où il pût se placer avec ses instruments, il la remuerait à son gré, et comme il lui plairait. Et pour lui en donner une preuve, et lui montrer qu'avec une petite force on peut remuer les plus pesants fardeaux, il en fit l'expérience devant lui sur une des plus grandes galères qu'il eût, que l'on chargea le double de ce qu'elle avait coutume de l'être, et qu'il fit avancer sur terre sans peine, en remuant seulement de la main le bout d'une machine qu'il avait préparée.

L'hydrostatique considère les effets de la pesanteur dans les liquides, soit que ces liquides soient seuls, soit que ces liquides agissent sur des solides, ou réciproquement. C'est par l'hydrostatique qu'Archimède découvrit le larcin qu'un orfèvre avait fait sur la couronne du roi Hiéron[1], dans laquelle il avait mêlé d'autre métal avec de l'or. Il eut tant de joie d'avoir découvert ce secret, qu'il sortit du bain où il était sans prendre garde qu'il était nu; et, uniquement occupé de sa découverte, il alla en cet état dans sa maison pour en faire l'expérience, en criant par les rues : *Je l'ai trouvé! je l'ai trouvé!*

## CHAPITRE II.

### DE L'ASTRONOMIE.

M. de Cassini nous a laissé un excellent traité de l'origine et du progrès de l'astronomie[2], que je ne ferai ici qu'abréger.

On ne peut pas douter que l'astronomie n'ait été inventée dès le commencement du monde. Comme il n'y a rien de plus surprenant que la régularité du mouvement de ces

[1] Plut. in Moral. pag. 1094.
[2] Mémoires de l'Acad. des Sciences, tom. VIII.

Digitized by Google

grands corps lumineux qui tournent incessamment autour de la terre, il est aisé de juger qu'une des premières curiosités des hommes a été de considérer leurs cours et d'en observer les périodes. Mais ce ne fut pas seulement la curiosité qui porta les hommes à s'appliquer aux spéculations astronomiques; on peut dire que la nécessité même les y obligea : car, si l'on n'observe les saisons, qui se distinguent par le mouvement du soleil, il est impossible de réussir dans l'agriculture; si l'on ne prévoit les temps commodes pour voyager, on ne peut pas faire le commerce; si l'on ne détermine une fois la grandeur du mois et de l'année, on ne peut ni établir d'ordre certain dans les affaires civiles, ni marquer les jours destinés à l'exercice de la religion. Ainsi l'agriculture, le commerce, la politique, et la religion même, ne pouvant se passer de l'astronomie, il est évident que les hommes ont été obligés de s'appliquer à cette science dès le commencement du monde.

Ce que Ptolémée rapporte des observations célestes[1], sur lesquelles Hipparque réforma l'astronomie il y a près de deux mille ans, fait assez connaître que, dans les plus anciens temps, et même avant le déluge, cette étude était fort en usage. Et il ne faut pas s'étonner que la mémoire des observations astronomiques faites pendant le premier âge du monde ait pu se conserver, même après le déluge, si ce que Josèphe[2] rapporte est vrai, que les descendants de Seth, pour conserver à la postérité la mémoire des observations célestes qu'ils avaient faites, en gravèrent les principales sur deux colonnes, l'une de pierre, et l'autre de brique; que celle de pierre résista aux eaux du déluge, et que, de son temps, on en voyait encore des vestiges dans la Syrie.

On convient que l'astronomie fut particulièrement cultivée par les Chaldéens. La hauteur de la tour de Babel, que la vanité des hommes éleva environ cent cinquante ans après le déluge, les plaines unies et étendues de ce pays[3], des nuits où l'on respirait un air frais après les chaleurs importunes du jour, un horizon libre, un ciel pur et serein, tout engageait ces peuples à contempler la vaste étendue des cieux et les mouvements des astres. De la Chaldée l'astronomie passa en Egypte, et bientôt après elle fut portée en Phénicie, où l'on commença à en appliquer les observations spéculatives aux usages de la navigation, par où les Phéniciens devinrent en peu de temps maîtres de la mer et du commerce.

Ce qui les rendait hardis à entreprendre de longs voyages, c'est qu'ils conduisaient leurs vaisseaux par l'observation d'une des étoiles de la petite ourse, qui, étant proche de ce point qui est immobile dans le ciel, et que l'on nomme *pôle*, est la plus propre de toutes pour servir de guide dans la navigation[1]. Les autres peuples, moins habiles dans l'astronomie, n'observaient dans leurs voyages de mer que la grande ourse. Mais, comme cette constellation est trop éloignée du pôle pour pouvoir servir à guider sûrement des vaisseaux dans de grands voyages, ils n'osaient entrer si avant en mer qu'ils perdissent les côtes de vue; et s'il arrivait qu'un orage les jetât en pleine mer, ou en quelque rade inconnue, il leur était impossible de reconnaître, par l'inspection du ciel, en quel endroit du monde la tempête les avait portés.

Enfin Thalès[2], ayant apporté de Phénicie en Grèce la science des astres, apprit aux Grecs à connaître la constellation de la petite ourse, et à s'en servir pour se conduire dans la navigation. Il leur enseigna aussi la théorie du mouvement du soleil et de la lune, par laquelle il rendit raison de l'augmentation et de la diminution des jours; il détermina le nombre des jours de l'année solaire, et non-seulement il expliqua la cause des éclipses, mais encore il montra l'art de les prédire, qu'il mit même en pratique, prédisant une éclipse, qui arriva peu de temps après. Le mérite d'un savoir alors si rare le fit passer pour l'oracle de son temps, et lui fit donner la première place entre les sept sages de la Grèce.

[1] Ptol. Almag. lib. 4, cap. 2.

[2] Jos. Antiq. lib. 1.

[3] « Principio Assyrii, propter planitiem magnitudinemque regionum quas incolebant, quum cœlum ex « omni parte patens atque apertum intuerentur, trajectiones motusque stellarum observaverunt..... Quâ in « natione Chaldæi... diuturnâ observatione siderum scientiam putantur effecisse. » (Cic. *de Divin.* lib. 1, n. 2.)

[1] Arat.

[2] Diog. Laert. lib. 1.

Il eut pour disciple Anaximandre[1], à qui Pline et Diogène Laërce attribuent l'invention de la sphère, c'est-à-dire la représentation du globe terrestre, ou, comme dit Strabon, des cartes géographiques[2]. On dit qu'Anaximandre dressa aussi à Lacédémone un gnomon, par le moyen duquel il observa les équinoxes et les solstices, et qu'il détermina l'obliquité de l'écliptique plus exactement que l'on n'avait fait jusqu'alors; ce qui était nécessaire pour diviser le globe terrestre en cinq zones, et pour distinguer les climats, qui ont depuis servi aux géographes à faire connaître la situation de tous les lieux de la terre.

Sur les instructions que les Grecs avaient reçues de Thalès et d'Anaximandre, ils hasardèrent d'aller en pleine mer, et, faisant voiles en divers pays éloignés, ils y fondèrent plusieurs colonies.

L'astronomie fut bientôt récompensée des avantages qu'elle avait procurés à la navigation : car, le commerce ayant ouvert le reste du monde aux savants de la Grèce, ils tirèrent de grandes lumières des conférences qu'ils eurent avec les prêtres d'Egypte, qui faisaient une profession particulière de la science des astres. Ils apprirent aussi beaucoup de choses des philosophes de la secte de Pythagore en Italie[3], qui avaient fait de si grands progrès dans cette science, qu'ils osèrent renverser les sentiments reçus de tout le monde sur l'ordre de la nature, en attribuant le repos perpétuel au soleil, et le mouvement à la terre.

Méton se distingua beaucoup à Athènes par l'application particulière qu'il donna à l'astronomie[4], et par l'heureux succès dont son travail fut récompensé. Il était du temps de la guerre du Péloponnèse; et lorsque les Athéniens équipèrent une flotte pour passer en Sicile, prévoyant que cette expédition aurait de funestes suites, il contrefit le fou, selon quelques-uns, pour se dispenser d'y prendre part et de partir avec les autres citoyens. C'est lui qui, pour tâcher d'accorder l'année lunaire avec celle du soleil[5], a inventé ce qu'on appelle *le nombre d'or*, qui est une révolution de dix-neuf ans, au bout desquels on trouvait que les lunes revenaient aux mêmes jours, et que la lune recommençait son cours avec le soleil à une heure près et quelques minutes.

Les Grecs profitèrent encore du commerce qu'ils eurent avec les druides, qui, entre plusieurs autres choses, dit Jules César, qu'ils apprenaient à la jeunesse[1], enseignaient particulièrement ce qui regarde le mouvement des astres, et la grandeur du ciel et de la terre, c'est-à-dire l'astronomie et la géographie.

L'érudition en ce genre est plus ancienne dans les Gaules qu'on ne pense. Strabon[2] nous a conservé la mémoire d'une observation célèbre que Pythéas fit à Marseille, il y a plus de deux mille ans, touchant la proportion de l'ombre du soleil à la longueur d'un style au temps du solstice. Si l'on savait exactement les circonstances de cette observation, elle servirait à résoudre une question importante, qui est de savoir si l'obliquité de l'écliptique est sujette à quelque changement.

Pythéas ne se contenta pas de faire des observations dans son pays[3]. La passion qu'il avait pour l'astronomie et pour la géographie lui fit parcourir l'Europe depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux bouches du Tanaïs. Il alla fort avant vers le pôle arctique par l'Océan occidental, et il observa qu'à mesure qu'il avançait les jours s'allongeaient au solstice d'été, de sorte qu'en un certain climat il n'y avait que trois heures de nuit, et plus loin il n'y en avait plus que deux; qu'enfin à l'île de Thulé le soleil se levait presque aussitôt qu'il s'était couché, le tropique demeurant entier sur l'horizon de cette île; ce qui arrive en Islande et dans les parties septentrionales de la Norwége, comme les relations modernes nous l'apprennent. Strabon, qui était prévenu que ces climats sont inhabitables, accuse en cela Pythéas de mensonge, et blâme de crédulité Ératosthène et Hipparque, qui, sur le rapport de Pythéas, ont dit la même chose

[1] Plin. lib. 7, cap. 56.
[2] Strab. lib. 1, pag. 7. — Diog. Laert. lib. 2.
[3] Arist. de cœl. lib. 2. cap. 13.
[4] Plut. in Alcib. pag. 199. in Nic. pag. 532.
[5] Diod. Sic. lib. 12, pag. 94

[1] « Multa prætereà de sideribus atque eorum motu, de « mundi ac terrarum magnitudine, de rerum naturâ... « disputant, et juventuti transdunt. » (Cæs. *de Bell. Gall.* lib. 6.)
[2] Strab. lib. 2, pag. 115.
[3] Ibid.

Digitized by Google

de l'île de Thulé. Mais les relations des navigateurs modernes ayant pleinement justifié Pythéas, on peut lui donner la gloire d'avoir été le premier qui s'est avancé vers le pôle jusque dans des pays que l'on croyait inhabitables, et qui a distingué les climats par la différente longueur des jours et des nuits.

Environ le temps de Pythéas, les savants de la Grèce, ayant pris goût à l'astronomie, plusieurs grands hommes d'entre eux s'y appliquèrent à l'envi. Eudoxe, après avoir été quelque temps disciple de Platon, ne fut pas satisfait de ce qui s'enseignait sur cette matière dans les écoles d'Athènes. Il alla en Egypte puiser cette science dans sa source, et, ayant obtenu une lettre de recommandation d'Agésilas, roi de Lacédémone, à Nectanébus, roi d'Egypte, il demeura seize mois avec les astronomes de ce pays-là pour profiter de leurs conférences. A son retour il composa plusieurs livres d'astronomie, et entre autres la description des constellations, qu'Aratus mit en vers quelque temps après par l'ordre d'Antigone.

Aristote, contemporain d'Eudoxe, et comme lui disciple de Platon, se servit de l'astronomie pour perfectionner la physique et la géographie[1]. Il détermina, par les observations des astronomes, la figure et la grandeur de la terre. Il prouva qu'elle était sphéroïde par la rondeur de son ombre, qui paraît sur le disque de la lune dans les éclipses, et par l'inégalité des hauteurs méridiennes, qui sont différentes à mesure que l'on s'approche ou que l'on s'éloigne des pôles. Callisthène, qui était à la suite d'Alexandre-le-Grand, ayant eu occasion d'aller à Babylone, y trouva des observations astronomiques que les Babyloniens avaient faites pendant l'espace de dix-neuf cent trois années, et il les envoya à Aristote.

Après la mort d'Alexandre, les princes qui lui succédèrent dans le royaume d'Egypte prirent tant de soin d'attirer chez eux par leurs libéralités les plus célèbres astronomes, qu'Alexandrie, capitale de leur royaume, devint bientôt, pour ainsi dire, le siége de l'astronomie. Le fameux Conon y fit quantité d'observations, mais qui ne sont point venues jusqu'à nous. Aristylle et Timocharis y observèrent la déclinaison des étoiles fixes, dont la connaissance est absolument nécessaire pour la géographie et pour la navigation[1]. Eratosthène fit dans la même ville des observations du soleil, qui lui servirent à mesurer la circonférence de la terre. Hipparque[2], qui demeurait aussi à Alexandrie, fut le premier qui jeta les fondements d'une astronomie méthodique[3], lorsqu'à l'occasion d'une nouvelle étoile fixe qui paraissait, il fit le dénombrement de ces étoiles, afin que dans les siècles suivants on pût reconnaître s'il en paraissait encore de nouvelles. On comptait alors mille vingt-deux étoiles fixes[4]. Non-seulement il fit la description de leur mouvement autour des pôles de l'écliptique, mais il s'appliqua encore à régler la théorie des mouvements du soleil et de la lune.

Les Romains, qui aspiraient à l'empire du monde, prirent soin en divers temps de faire faire des descriptions des principales parties de la terre, ouvrage qui supposait quelque connaissance des astres. Scipion l'Africain le jeune, pendant la guerre de Carthage, donna à Polybe des vaisseaux pour aller reconnaître les côtes d'Afrique, d'Espagne et des Gaules

Pompée entretenait correspondance avec Posidonius[5], savant astronome et excellent géographe, qui entreprit de mesurer la circonférence de la terre par les observations célestes faites en divers lieux sous un même méridien, afin de réduire en degrés les distances[6], que les Romains n'avaient jusqu'alors mesurées que par stades et par milles.

Pour avoir la différence des climats, on observait alors en divers lieux la différence des longueurs des ombres, principalement au temps des solstices et des équinoxes. On avait dressé pour cet effet des gnomons et des obélisques en diverses parties de la terre[7], comme nous l'apprenons de Pline et de Vitruve[8] qui ont conservé à la postérité plusieurs de ces observations. Les grands obélisques[9] étaient en Egypte. Jules-César et Auguste en firent

[1] Arist. de cœl. lib. 2, cap. 14.

[1] Ptol. Almag. lib. 7.
[2] Cleomed. lib. 1.
[3] Av. J. C. pag. 147.
[4] Ptol. Almag. lib. 3-7.
[5] Plin. lib 7. cap. 30.
[6] Cleom. lib. 1.
[7] Plin. lib. 2, cap. 72, 73, 74.
[8] Vitruv. lib. 9, cap. 1.

transporter quelques-uns à Rome, tant pour y servir d'ornement que pour y donner des mesures exactes de la proportion des ombres [1]. Auguste fit placer dans le Champ-de-Mars un des plus grands de ces obélisques, qui avait cent-onze pieds de hauteur sans piédestal. Il y fit faire des fondements aussi profonds que l'obélisque était haut; et l'obélisque ayant été élevé sur ces fondements, il fit tracer au pied une ligne méridienne, dont les divisions étaient faites avec des lames de cuivre enchâssées dans un aire de pierre, pour montrer l'augmentation des ombres ou leur diminution, chaque jour à midi, selon la différence des saisons. Et, pour marquer cette différence avec plus de précision, il fit mettre une boule à la pointe de cet obélisque, qui est encore présentement dans le Champ-de-Mars à Rome couché dans les terres, où il traverse les caves des maisons bâties sur ses ruines. Par la comparaison des ombres de cet obélisque avec celles que l'on observait en divers autres endroits de la terre, on avait la connaissance des latitudes, si nécessaires pour la perfection de la géographie.

Cependant Auguste faisait aussi travailler aux descriptions particulières de divers pays [2], et principalement à celle de l'Italie, où les distances furent marquées par milles le long des côtes et sur les grands chemins. Et enfin, sous l'empire de ce prince [3], la description générale du monde, à laquelle les Romains avaient travaillé l'espace de deux siècles, fut achevée sur les mémoires d'Agrippa, et fut mise au milieu de Rome dans un grand portique bâti exprès.

L'itinéraire que l'on attribue à l'empereur Antonin peut passer pour l'abrégé de ce grand ouvrage; car cet itinéraire n'est en effet qu'un recueil des distances qui avaient été mesurées dans toute l'étendue de l'empire romain.

Sous le règne de ce sage empereur, l'astronomie commença à prendre une face nouvelle; car Ptolémée, qu'on peut appeler le restaurateur de cette science, profitant des lumières de ceux qui l'avaient précédé, et joignant, à ses observations particulières celles d'Hipparque de Timocharis et des Babyloniens, fit un corps complet de la science des astres dans un excellent livre intitulé *la grande Composition*, qui comprend la théorie et les tables du mouvement du soleil, de la lune, des autres planètes et des étoiles fixes. La géographie ne lui est pas moins redevable que l'astronomie, comme on le verra dans la suite.

Les grands ouvrages, n'étant jamais parfaits dès leur commencement, il ne faut pas s'étonner que l'on ait trouvé beaucoup de choses à réformer dans la géographie de Ptolémée. Plusieurs siècles s'écoulèrent sans que personne y mît la main. Mais les princes arabes, qui conquirent les pays où l'on faisait une profession particulière de cultiver l'astronomie et la géographie, n'eurent pas plus tôt déclaré l'intention qu'ils avaient de perfectionner ces sciences, qu'il se trouva incontinent des personnes capables de contribuer à l'exécution de leur dessein. Almamon, calife de Babylone, ayant alors fait traduire de grec en arabe le livre de Ptolémée, de *la grande Composition*, que les Arabes appelèrent *Almageste*, on fit par ses ordres plusieurs observations, par lesquelles on connut que la déclinaison du soleil était plus petite d'un tiers de degré que Ptolémée n'avait enseigné, et que le mouvement des étoiles fixes n'était pas si lent qu'il l'avait cru. On mesura aussi très-exactement, par l'ordre de ce prince, une grande étendue de pays sous un même méridien, pour déterminer la grandeur d'un degré de la circonférence de la terre.

Ainsi l'astronomie et la géographie se perfectionnèrent peu à peu. Mais l'art de naviguer fit en peu de temps un progrès bien plus considérable par le moyen de la boussole. J'en parlerai dans la suite.

Presque en même temps que la boussole commença d'être en usage, l'exemple des califes excita les princes de l'Europe à prendre soin de l'avancement de l'astronomie. L'empereur Frédéric II, ne pouvant souffrir que les chrétiens eussent moins de connaissance de cette science que les barbares, fit traduire d'arabe en latin l'Almageste de Ptolémée, d'où Jean de Sacrobosco, professeur en l'université de Paris, tira l'ouvrage qu'il fit de la Sphère, sur lequel les plus habiles

[1] Plin. lib. 36, cap. 10.
[2] Plin. lib. 3, cap. 3.
[3] Ibid. cap. 2.

mathématiciens de l'Europe ont fait des commentaires.

En Espagne, Alphonse, roi de Castille[1], fit une dépense vraiment royale pour assembler de tous côtés ce qu'il y avait de savants astronomes. Ils travaillèrent par ses ordres à la réformation de l'astronomie, et firent de nouvelles tables, qui de son nom furent appelées *alphonsines*. Ils ne réussirent pas la première fois dans l'hypothèse du mouvement des étoiles fixes, qu'ils supposèrent trop lent: mais, dans la suite, Alphonse corrigea leurs tables, qui ont été depuis augmentées et réduites en une forme plus commode par divers astronomes.

Cet ouvrage réveilla la curiosité des savants de l'Europe. Ils inventèrent aussitôt diverses sortes d'instruments pour faciliter l'observation des astres. Ils calculèrent des éphémérides, et firent des tables pour trouver en tout temps la déclinaison des planètes, laquelle, étant jointe à l'observation des hauteurs méridiennes, sert à trouver les latitudes sur la terre et sur la mer. Ils travaillèrent aussi à faciliter le calcul des éclipses, par l'observation desquelles on trouve les longitudes.

Le fruit de ce travail des astronomes fut la découverte de plusieurs pays jusque-là inconnus. J'en parlerai ailleurs.

La France a produit aussi plusieurs hommes illustres, qui ont excellé dans l'astronomie, parce que de temps en temps elle a eu de grands princes qui ont pris soin d'exciter par des récompenses les Français à s'y appliquer. Charles V, surnommé *le Sage*, fit traduire en français quantité de livres de mathématiques. Il fonda deux chaires de mathématiques dans le collége de maître Gervais à Paris, pour faciliter à ses sujets l'étude de ces sciences. Elles fleurirent principalement dans le siècle suivant par l'établissement que le roi François I fit au collége royal de deux lecteurs pour enseigner dans la ville capitale de son royaume les mathématiques. De cette nouvelle école sortit un nombre considérable de savants, qui enrichirent le public de plusieurs ouvrages d'astronomie et de mathématiques, et qui formèrent d'illustres élèves, dont la réputation effaça presque celle de leurs maîtres.

[1] Calvis. ad an. 1252.

L'Allemagne et les pays du Nord donnèrent aussi plusieurs excellents astronomes, parmi lesquels Copernic se distingua d'une manière particulière. Mais le fameux Tycho-Brahé l'emporta de beaucoup sur tous les astronomes qui l'avaient précédé. Outre la Théorie et les Tables du soleil et de la lune, et quantité de belles observations qu'il a faites, il a composé avec tant d'exactitude un nouveau catalogue des étoiles fixes, que ce seul ouvrage peut mériter à son auteur le nom que quelques-uns lui ont donné de restaurateur de l'astronomie.

Pendant que Tycho-Brahé observait en Danemarck, plusieurs astronomes célèbres, assemblés à Rome sous l'autorité du pape Grégoire XIII, travaillèrent avec beaucoup de succès à la correction des erreurs qui s'étaient glissées insensiblement dans l'ancien calendrier par la précession des équinoxes et par l'anticipation des nouvelles lunes. Ces erreurs auraient dans la suite entièrement renversé l'ordre établi par les conciles pour la célébration des fêtes mobiles, si l'on n'avait réformé le calendrier suivant les observations modernes des mouvements du soleil et de la lune comparées avec les anciennes.

Dans le siècle passé, et dans celui où nous sommes, on a fait une infinité de nouvelles découvertes qui ont mis l'astronomie en un état incomparablement plus parfait qu'elle n'a été depuis qu'on a commencé à l'enseigner dans l'Europe. Le célèbre Galilée, ayant su profiter de l'invention des lunettes d'approche, a le premier aperçu dans le ciel des choses qui ont passé longtemps pour incroyables. On doit mettre M. Descartes au rang de ceux qui ont perfectionné l'astronomie : car le livre qu'il a composé des principes de la philosophie fait voir qu'il n'a pas moins travaillé sur la science du mouvement des astres que sur les autres parties de la physique : mais il s'est plus attaché à raisonner qu'à observer. M. Gassendi s'est appliqué davantage à la pratique de l'astronomie, et a publié quantité d'observations très-importantes.

On peut regarder à juste titre l'établissement de l'académie royale des Sciences comme le moyen qui a le plus contribué à mettre en honneur et à perfectionner la science

Digitized by Google

des astres, par l'emulation incroyable qu'excite dans une compagnie de savants le désir d'en soutenir la réputation et de se distinguer soi-même. Le roi Louis XIV, ayant fait bâtir l'Observatoire, dont le dessin, la grandeur et la solidité sont également admirables, l'académie, pour répondre aux intentions que sa majesté avait eues dans la construction de ce superbe édifice, s'appliqua avec un soin incroyable à tout ce qui pouvait contribuer au progrès de l'astronomie. Je n'entrerai point ici dans le détail ni des importantes découvertes qui ont été le fruit de cet établissement, ni des doctes ouvrages qui sont sortis de cette savante compagnie, ni des grands hommes qui lui ont fait et qui lui font encore tant d'honneur. Leurs noms et leur habileté sont connus dans toute l'Europe, qui rend à leur mérite toute la justice qui lui est due.

On a remarqué sans doute, dans tout ce qui a été dit de l'astronomie, le rapport essentiel de cette science avec la géographie et la navigation : et c'est ici le lieu d'en parler. M. Danville, géographe du roi, avec qui je suis en liaison particulière, a bien voulu me faire part de mémoires sur la géographie, qui m'ont été d'une grande utilité.

### Art. I — De la géographie.

#### § I. — Géographes qui se sont le plus distingués dans l'antiquité.

Les conquêtes et le commerce ont fait l'agrandissement de la géographie, et contribuent encore à sa perfection. Homère, en décrivant dans ses poëmes la guerre de Troie et les voyages d'Ulysse, a fait mention d'un grand nombre de peuples et de contrées, et des circonstances d'une infinité de lieux[1]. Il paraît même tant de connaissances de cette espèce dans Homère, que Strabon regardait en quelque sorte ce grand poëte comme le premier et le plus ancien des géographes.

On ne saurait douter que la géographie n'ait été cultivée dès les temps les plus reculés; et, indépendamment des auteurs géographiques qui nous sont restés, on en trouve beaucoup d'autres cités dans les ouvrages que le temps a épargnés. L'art de représenter la terre ou quelque région particulière sur des tables ou cartes géographiques est même fort ancien. Anaximandre, disciple de Thalès[1], et qui vivait plus de cinq cents ans avant l'ère chrétienne, avait composé des ouvrages de ce genre, comme nous l'avons observé plus haut.

L'expédition d'Alexandre, qui poussa ses conquêtes jusqu'aux frontières de Scythie et jusque dans l'Inde, ouvrit aux Grecs la connaissance positive de plusieurs contrées fort éloignées de leur pays. Ce conquérant avait à sa suite deux ingénieurs, Diognète et Bæton[2], qui étaient chargés de mesurer ses marches. Pline et Strabon nous ont conservé ces mesures; et Arrien nous a transmis le détail de la navigation de Néarque et d'Onésicrite, qui ramenèrent la flotte d'Alexandre des bouches du fleuve Indus dans celles du Tigre et de l'Euphrate.

Les Grecs, ayant soumis Tyr et Sidon, furent à portée d'être instruits en détail de tous les lieux où les Phéniciens allaient porter leur commerce maritime, qui s'était étendu jusque dans la mer Atlantique.

Les successeurs d'Alexandre dans l'Orient poussèrent leur domination et leurs connaissances plus avant encore que lui et jusqu'aux bouches du Gange.

Ptolémée Evergète étendit la sienne jusque dans l'Abyssinie[3], comme l'inscription du trône d'Adulis, donnée par Cosmas le solitaire, en fait foi.

Vers le même temps, Eratosthène, bibliothécaire d'Alexandrie, essaya de mesurer la terre, en comparant la distance entre Alexandrie et Syène, ville située sous le tropique du cancer, avec la différence de latitude de ces lieux qu'il concluait de l'ombre méridienne d'un gnomon élevé à Alexandrie au solstice d'été.

Les Romains étant devenus les maîtres du monde, et réunissant l'Occident avec l'Orient sous un même pouvoir, il n'est pas douteux

[1] Strab. lib. 1, pag. 2.

[1] Laert. lib. 2.

[2] Plin. lib. 6, cap. 17. — Strab. lib. 11, pag. 513. — Arrian. lib. Rec. Indic.

[3] Voyage par Thévenot. tom. I.

Digitized by Google

que la géographie n'en ait dû tirer un grand avantage. On s'aperçoit aisément que la plupart des ouvrages géographiques les plus complets ont été dressés sous la domination romaine. Les grands chemins de l'empire, mesurés dans toute son étendue, pouvaient contribuer beaucoup à la perfection de la géographie : et les itinéraires romains, quoiqu'ils soient souvent altérés et peu corrects, sont encore d'un grand secours dans la composition de quelques cartes, et dans les recherches que la connaissance de l'ancienne géographie exige. L'*Itinéraire d'Antonin*, comme on l'appelle communément, parce qu'on présume qu'il a été dressé sous cet empereur, est aussi attribué par les savants au cosmographe Æthicus. Nous avons encore une espèce de *table* ou *mappe* oblongue, que l'on nomme *théodosienne*, sur ce que l'on conjecture qu'elle peut avoir été composée vers le temps de Théodose. On donne aussi à cette table le nom de *Peutinger*, qui est celui d'un citoyen considérable de la ville d'Augsbourg en Allemagne, dans la bibliothèque duquel elle fut trouvée, et d'où elle fut envoyée au célèbre Ortélius, le premier géographe de son temps.

Quoique la géographie ne soit qu'une fort petite partie de l'Histoire naturelle de Pline, cependant il y descend souvent dans un assez grand détail. Il suit ordinairement le plan que lui fournit Pomponius Méla, auteur moins circonstancié, mais élégant.

Strabon et Ptolémée tiennent le premier rang entre tous les géographes anciens, et se le disputent entre eux. La géographie a plus d'étendue dans Ptolémée et embrasse une plus grande partie de la terre, et elle paraît également circonstanciée partout : mais c'est cette étendue même qui la rend plus suspecte, étant difficile qu'elle soit partout exacte et correcte. Strabon rapporte une bonne partie de ce qu'il écrit sur le témoignage de ses propres yeux, ayant fait exprès beaucoup de voyages pour s'en assurer par lui-même : il est fort succinct dans ce qu'il ne sait que sur le rapport des autres. Sa géographie est ornée d'une infinité de discussions et de traits historiques. Il affecte surtout de remarquer sur chaque lieu et chaque pays les grands hommes qui en sont sortis et qui les rendent recommandables. Strabon est philosophe autant que géographe; et le bon sens, la droiture du jugement, l'exactitude et la précision, brillent partout dans son ouvrage.

Ptolémée, ayant assujetti tout le détail de sa géographie à des positions en longitude et en latitude, seule manière de parvenir à quelque chose de fixe et d'assuré, Agathodamon, son compatriote et Alexandrin comme lui, les a réduites en cartes géographiques.

C'est dans les auteurs dont on vient de parler, comme dans les sources principales, que la connaissance de l'ancienne géographie doit être puisée. Et si l'on y joint la description particulière des principales contrées de la Grèce par Pausanias, et quelques moindres ouvrages, qui consistent principalement en descriptions succinctes des rivages et côtes maritimes, entre autres, celles du Pont-Euxin par Arrien et de la mer Érythréenne, de plus, la notice des villes, compilée dans les auteurs grecs par Étienne de Byzance, on aura à peu près tout ce qui nous reste des ouvrages géographiques de l'antiquité.

Il ne faut pas douter que les anciens, que j'ai cités jusqu'ici, n'aient pensé à tirer de l'astronomie le secours qu'elle peut prêter à la géographie. Ils observaient la différence de latitude des lieux par la longueur de l'ombre méridienne au solstice d'été. Ils concluaient aussi cette différence de l'observation de la longueur des plus grands jours dans chaque lieu. On savait bien dans l'antiquité qu'en comparant le temps de l'observation d'une éclipse de lune en des lieux situés sous différents méridiens, il en résultait une connaissance de la différence de longitude entre ces lieux.

Mais, si les anciens avaient l'intelligence de la théorie de ces diverses observations, il faut convenir que les moyens de pratique qu'ils y employaient n'étaient pas capables de les conduire à un certain degré de précision, auquel les modernes ne sont parvenus que par le moyen des grandes lunettes et par la perfection des horloges. On ne saurait s'empêcher de sentir le défaut de précision dans les observations des anciens, quand on considère que Ptolémée, tout grand cosmographe qu'il était, et quoique Alexandrin, s'est trompé d'environ

Digitized by Google

un cinquième de degré dans la latitude de la ville d'Alexandrie [1], qui a été observé dans le dernier siècle par ordre du roi, et par les soins de l'Académie royale des Sciences.

Mais quoiqu'il y ait lieu de juger que l'art de dresser des cartes géographiques ne fut pas porté chez les anciens, à beaucoup près, au degré de perfection où il se trouve de nos jours, et qu'on puisse penser qu'au temps même des Romains l'usage de ces cartes n'était pas aussi commun qu'il l'est à présent, un ancien monument de notre Gaule même nous apprend qu'on y formait les jeunes gens à l'étude de la géographie par l'inspection des cartes. Ce monument est un discours oratoire prononcé à Autun sous l'empire de Constance, et par lequel le rhéteur Eumène nous fait entendre clairement que le portique ou vestibule de l'école publique de cette ville présentait aux jeunes étudiants une image de la disposition de toutes les terres et des mers, avec le détail du cours des fleuves et de la sinuosité des rivages. *Videat in illis porticibus juventus et quotidiè spectet omnes terras, et cuncta maria, et quicquid invictissimi principes, urbium, gentium, nationum aut pietate restituunt, aut virtute devincunt aut terrore. Si quidem illic, ut ipse vidisti, credo instruendæ pueritiæ causâ, quò manifestiùs oculis discerentur, quæ difficiliùs percipiuntur auditu, omnium, cum nominibus suis, locorum situs, spatia, intervalla descripta sunt; quicquid ubique fluminum oritur et conditur; quàcumque se littorum sinus flectunt; quo vel ambitu cingit orbem, vel impetu irrumpit Oceanus.*

### § II. — Terres connues des anciens.

Il n'est pas inutile de savoir quelle partie de la surface de la terre était connue des anciens.

Dans le côté du couchant que nous habitons, l'Océan atlantique, avec les îles Britanniques, bornait les connaissances des anciens.

Les îles Fortunées, qu'on nomme aujourd'hui *Canaries*, leur paraissaient comme au fond de l'Océan entre le midi et le couchant; et c'est la raison pour laquelle Ptolémée a compté la longitude, du méridien de ces îles : en quoi il a été suivi par plusieurs géographes orientaux et mahométans, et même par les Français et par la plupart des modernes.

Les Grecs avaient quelque légère connaissance de l'Hibernie [1], la plus occidentale des îles Britanniques, avant même que les Romains eussent passé comme conquérants jusque dans la Grande-Bretagne.

L'antiquité n'avait que des notions très-imparfaites des pays du Nord jusqu'à l'Océan hyperboréen ou glacial. Quoique la Scandinavie fût connue, cependant on prenait ce pays-là, et quelques autres du même continent, pour de grandes îles.

Il est difficile de décider positivement ce qu'on entendait autrefois par *ultima Thule* [2]. Plusieurs la prennent pour l'Islande; mais Procope paraît en faire une partie du continent de la Scandinavie.

Il est hors de doute que la connaissance que les anciens avaient de la Sarmatie et de la Scythie [3] ne s'étendait pas, à beaucoup près, jusqu'à la mer, qui paraît aujourd'hui borner la Russie et la grande Tartarie du côté du nord et de l'orient. Les découvertes des anciens s'arrêtaient aux monts Riphées, dont la chaîne sépare actuellement la Russie d'Europe d'avec la Sibérie.

On sent même que les anciens étaient médiocrement instruits de ce qui regarde le nord de l'Asie, quand on considère que la plupart de leurs auteurs, comme Strabon, Méla, Pline, se sont imaginé que la mer Caspienne était un golfe de l'Océan hyperboréen, duquel elle sortait par un long canal.

Si l'on s'avance du côté du levant [4], il semble que les anciens n'ont connu du pays des Chinois que la frontière occidentale. Ptolémée paraît avoir entrevu quelque partie de la côte méridionale de la Chine, mais fort imparfaitement.

Les grandes îles de l'Asie, surtout celles du Japon, ont été inconnues aux anciens. Il n'en

[1] Inter vet. panegyr.

[1] Arist. de Mundo, cap. 3.
[2] Virg. Georg. lib. 1. — Procop. de Bell.
[3] Goth. lib. 3, cap. 4. — Ibid. lib. 18 cap. 25.
[4] Strab. lib. 2, pag. 121. — Mel. lib. 3. — Plin. lib. 6, cap. 13

Digitized by Google

faut excepter que la célèbre Taprobane, dont la découverte a été une suite de l'expédition d'Alexandre dans les Indes[1], comme Pline nous l'apprend.

Reste à parler de l'extrémité méridionale de l'Afrique. Quoique plusieurs aient supposé que, dans une longue et extraordinaire navigation, on avait tourné autour de cette partie du monde, Ptolémée semble pourtant insinuer qu'elle avait échappé à la connaissance des anciens. Personne n'ignore qu'elle est presque entièrement comprise dans la zone torride, que la plupart des anciens croyaient inhabitable aux environs de la ligne équinoxiale; d'où vient que Strabon ne s'avance guère dans l'Éthiopie au delà de Méroé.

Cependant Ptolémée, et quelques autres[2], ont poussé leurs connaissances le long de la côte orientale d'Afrique jusqu'au delà de l'équateur, et jusqu'à la grande île de Madagascar, qu'ils paraissent désigner sous le nom de *Ménuthias*.

Il était réservé aux navigations que les Portugais entreprirent dans le quinzième siècle pour se rendre aux Indes par mer, de découvrir la plus grande partie des côtes de l'Afrique qui bordent la mer Atlantique, et surtout le passage par le midi du cap le plus avancé de l'Afrique. Ce passage ayant été reconnu, diverses nations européennes, guidées par l'espoir d'un riche commerce, ont parcouru la mer des Indes qui baigne les côtes de l'Asie, en ont découvert toutes les îles, et ont pénétré jusqu'au Japon.

Les conquêtes et les établissements des Russes dans la partie septentrionale de l'Asie ont achevé d'agrandir nos connaissances sur cette partie du monde.

Enfin tout le monde sait que, vers la fin du quinzième siècle, un nouveau monde, situé au couchant à l'égard du nôtre, s'est montré au delà de la mer Atlantique, et a été découvert par Christophe Colomb, sous les auspices de la couronne de Castille.

[1] Plin. cap. 22.
[2] Arriani et Marciani Heracl. peripl

### § III. — Par où les géographes modernes l'ont emporté sur les anciens.

Il faudrait s'aveugler soi-même et fermer les yeux à l'évidence pour ne pas reconnaître que la géographie moderne l'emporte beaucoup au-dessus de l'ancienne. On sait qu'il faut aller chercher dans le ciel les mesures de la terre, et que la géographie dépend des observations astronomiques. Or, est-il douteux que l'astronomie n'ait fait, dans les derniers temps, un progrès extraordinaire? L'invention seule des lunettes d'approche, qui est assez récente, y a contribué infiniment; et cette invention même a été, en assez peu d'années, portée à une très-grande perfection. Il n'est donc pas étonnant que les anciens, avec tout l'esprit et toute la pénétration qu'on voudra leur supposer, n'aient pas pu parvenir au même degré de lumière, n'étant pas aidés ni soutenus des mêmes secours.

Il s'en faut bien encore que la géographie soit amenée à sa dernière perfection. Les sciences qui sont de pratique sont les moins avancées. Deux ou trois grands génies suffisent pour pousser bien loin des théories en peu de temps; mais la pratique procède avec plus de lenteur, parce qu'elle dépend d'un trop grand nombre de mains, dont la plupart même sont peu habiles. La géographie, qui demanderait un nombre infini d'opérations exactes, est imparfaite à proportion de ce nombre et de l'exactitude dont elles auraient besoin; et l'on peut compter que la description du globe terrestre, quoiqu'elle commence un peu à se rectifier, est encore fort confuse et fort peu ressemblante.

Il serait peu important de relever les fautes des cartes anciennes et ptolémaïques, où la Méditerranée est d'un bon quart plus étendue en longitude qu'elle ne l'est effectivement. Il s'agit ici des cartes modernes, qui, bien qu'elles soient ordinairement meilleures à mesure qu'elles sont plus modernes, ont encore besoin de beaucoup de corrections.

M. Sanson a toujours été regardé comme un fort bon géographe, et ses cartes ont toujours été fort estimées : cependant M. Delisle, dans les siennes, s'en est très-souvent écarté, et il ne faut pas s'imaginer que ce soit, comme on

dit ordinairement, jalousie de métier. Depuis M. Sanson, la terre a bien changé; c'est-à-dire que les observations astronomiques, et plus exactes et en plus grand nombre, ont produit de grandes réformes dans la géographie. Il en arrivera de même sans doute aux cartes de M. Delisle, et nous devons le souhaiter pour le bien du public.

La seule manière de faire de bonnes cartes de géographie serait d'avoir la position de chaque lieu, c'est-à-dire sa latitude, et sa longitude par des observations astronomiques : mais il s'en faut infiniment que l'on ait ainsi toutes les positions, et l'on ne peut presque jamais espérer de les avoir. On supplée à ce défaut par les distances itinéraires d'un lieu à un autre que l'on trouve marquées dans les auteurs; et c'est encore un grand bonheur que de les y trouver avec quelque exactitude, et sans des contradictions sensibles ou des difficultés considérables.

Aussi, lorsque nos plus habiles géographes ont voulu faire la carte des pays romains, et principalement de l'Italie, comme ils avaient fort peu d'observations astronomiques, ils se sont réglés, pour la position des lieux, sur les distances itinéraires qu'ils ont trouvées dans les livres des anciens.

On a eu depuis des positions de plusieurs lieux par des observations astronomiques. M. Delisle s'en est servi pour réformer les cartes de l'Italie et des pays voisins; et il a trouvé que non-seulement elles devenaient fort différentes de ce qu'elles étaient auparavant, mais que les lieux se remettaient entre eux assez exactement dans les distances marquées par les anciens : de sorte qu'il est à présumer qu'en les suivant au pied de la lettre, on ferait de bonnes cartes géographiques des pays qui leur ont été bien connus.

On peut être surpris de cette grande conformité des positions trouvées par nos observations astronomiques avec celles que l'on tire des distances itinéraires marquées par les anciens : car assurément des positions tirées de nos distances itinéraires s'écarteraient souvent du vrai, et beaucoup.

Mais M. Delisle remarque que les Romains avaient sur cela des avantages que nous n'avons pas. Leur goût pour l'utilité publique, et même pour la magnificence (car ils embellissaient tout ce qu'ils avaient conquis), leur avait fait faire dans toute l'Italie de grands chemins dont Rome était le centre, et qui allaient à toutes les principales villes, jusqu'aux deux mers. Il y en avait de pareils dans plusieurs provinces de l'empire; et il en subsiste encore aujourd'hui des restes admirables par leur construction et par leur solidité. Ces chemins étaient tirés en ligne droite, et ne se détournaient ni pour les montagnes ni pour les marais. On mettait à sec les marais, et on perçait les montagnes. Des pierres étaient placées de mille en mille, et portaient leur numéro. Cette rectitude des lignes, et ces divisions, en parties assez petites par rapport à la longueur totale, rendaient les mesures itinéraires fort sûres.

L'exactitude des mesures des anciens fut bien justifiée par une expérience que fit M. de Cassini. La mesure de la distance de Narbonne à Nîmes avait été comprise dans l'ouvrage de la Méridienne. Cette distance était de soixante-sept milles cinq cents toises de Paris. D'un autre côté, Strabon a donné aussi la distance de ces deux villes, et il la met de quatre-vingt-huit milles; d'où il est aisé de conclure qu'un mille ancien vaut sept cent soixante-sept de Paris. D'ailleurs, comme on sait que le mille était de cinq mille pieds, on trouve encore que le pied ancien était égal à onze pouces et un vingt-cinquième du pied de Paris. Il doit par conséquent être égal à l'ancien, et s'être maintenu sans changement pendant un si long espace de temps.

M. Delisle a fait voir une carte où l'Italie et la Grèce sont représentées de deux manières : l'une selon les meilleurs géographes modernes, l'autre selon les observations astronomiques pour les lieux où l'on a pu en avoir, et pour les autres, selon les mesures des anciens auteurs. On ne croirait peut-être pas combien ces deux représentations sont différentes. Dans la seconde, la Lombardie est fort accourcie du midi au septentrion, la grande Grèce augmentée, la mer qui sépare l'Italie et la Grèce rétrécie, aussi bien que celle qui est entre l'Italie et l'Afrique, la Grèce fort diminuée.

Ces dernières remarques, qui sont toutes

tirées des Mémoires de l'Académie des Sciences, allongent un peu ce petit traité, mais elles m'ont paru dignes de la curiosité du lecteur.

### Art. II. — De la navigation.

Je n'examinerai ici qu'un seul point, qui est le changement merveilleux qu'une expérience, qui pouvait paraître peu importante, a apporté dans la navigation, et la supériorité que nous avons acquise en ce genre sur les anciens par un moyen qui paraissait assez peu de chose en lui-même : on voit bien que je veux parler de la boussole. On appelle ainsi une boîte où il y a une aiguille aimantée qui se tourne toujours vers les pôles, si ce n'est qu'elle souffre quelque déclinaison en divers endroits

On sait que les anciens, qui ne conduisaient leurs vaisseaux que par l'inspection du soleil pendant le jour, et des étoiles pendant la nuit, ne pouvaient plus, quand le temps devenait gros et obscur, discerner quelle route ils tenaient; et que par cette raison, n'osant s'avancer en pleine mer, ils étaient obligés d'en côtoyer les bords, et ne pouvaient entreprendre des voyages de long cours.

Ils connaissaient une des vertus de l'aimant, qui est d'attirer le fer. Il semble que la plus légère attention devait leur faire découvrir l'autre propriété qu'il a de se diriger vers les pôles du monde, et les conduire par conséquent à la boussole. Mais celui qui dispose de tout leur tenait les yeux fermés sur un effet qui semblait se présenter à eux de lui-même.

On ne sait point précisément ni qui est l'auteur de cette invention, ni en quel temps on a commencé de s'en aviser [1]. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Français se servaient de l'aimant pour la navigation longtemps avant tous les autres peuples de l'Europe, comme il est facile de le justifier par les ouvrages de quelques-uns de nos anciens auteurs français [2], qui en ont parlé les premiers il y a plus de quatre cents ans. Il est vrai qu'alors cette invention était encore très-imparfaite : car ils disent qu'on ne faisait que mettre l'aiguille dans un vase plein d'eau, où, étant soutenue sur un fétu, elle avait la liberté de se tourner vers le nord. C'est de cette manière de boussoles que les Chinois se servent encore à présent, si l'on en croit certaines relations modernes.

Les navigateurs, voyant l'importance de cette invention, firent plusieurs observations astronomiques vers le commencement du quatorzième siècle pour s'en assurer, et vérifièrent qu'en effet une aiguille aimantée, mise en équilibre sur un pivot, se tourne d'elle-même vers le pôle, et que l'on peut se servir de cette direction de l'aiguille aimantée pour connaître les régions du monde, et pour savoir par quel *rumb* [1] de vent on doit naviguer.

On reconnut depuis, par d'autres observations, que l'aiguille aimantée ne marque pas toujours le vrai nord, mais qu'elle a un peu de déclinaison tantôt vers l'orient, tantôt vers l'occident, et même que cette déclinaison change en divers temps et en divers lieux. Mais on trouva aussi le moyen de connaître si précisément cette variation par l'observation du soleil et des étoiles, que l'on peut avec sûreté se servir de la boussole pour trouver les régions du ciel, lors même que le temps est couvert, pourvu que, peu de temps auparavant, elle ait été rectifiée par l'observation des astres.

La curiosité des savants de l'Europe commença pour lors à se réveiller. Ils inventèrent aussitôt diverses sortes d'instruments, firent des tables et des calculs pour faciliter l'observation des étoiles.

Jamais on n'avait eu tant d'avantages pour réussir dans la navigation : aussi les pilotes en surent bien profiter. Aidés de ces secours, ils traversèrent des mers inconnues; et le succès de ces premiers voyages les anima à tenter de nouvelles découvertes. Tous les peuples de l'Europe s'y appliquèrent à l'envi. Les Français furent des premiers à signaler leurs cou-

[1] Mém. de M. Cassini sur l'Astron.

[2] Guyot de Provins

[1] *Rumb*, terme de mer, est une ligne qui représente sur la boussole un des trente-deux vents qui servent à la conduite d'un vaisseau.

[2] Hist. de la Conquête des Canaries, par Béthencourt

rage et leur adresse[1]; ils occupèrent les Canaries, et ils pénétrèrent bien avant dans la Guinée. Les Portugais prirent l'île de Madère, et celles du Cap-Vert, et les Flamands découvrirent les îles des Açores.

Ces découvertes ne furent que les préludes de celle du Nouveau-Monde. Christophe Colomb, se fondant sur la connaissance qu'il avait de l'astronomie, et, à ce que l'on dit, sur les mémoires d'un pilote basque que la tempête avait jeté dans une île de l'Océan atlantique, entreprit de traverser cette mer. Il en fit la proposition à divers princes de l'Europe, dont les uns la négligèrent, parce qu'ils étaient engagés dans des affaires plus pressantes, les autres la rejetèrent, parce qu'ils ne comprirent ni l'importance de cette expédition, ni les raisons que Colomb apportait pour en faire connaître la possibilité. Ainsi, la gloire de la découverte du Nouveau-Monde fut laissée aux rois de Castille, qui en ont depuis tiré des richesses immenses.

Colomb savait bien, par la connaissance qu'il avait de la sphère et de la géographie, que, naviguant toujours vers l'occident à peu près sous le même parallèle, il ne pouvait manquer à la fin de trouver des terres, parce que, s'il n'en trouvait pas de nouvelles, il fallait nécessairement, la terre étant ronde comme elle est, qu'il arrivât par le plus court chemin à l'extrémité des Indes orientales.

Dans les voyages qu'il avait faits de Lisbonne à la Guinée[2], allant du septentrion vers le midi, il avait vérifié qu'un degré de la circonférence de la terre contient cinquante-six milles et deux tiers, conformément à la mesure déterminée par les astronomes d'Almamon; et il avait appris dans les livres de Ptolémée qu'allant toujours à l'ouest[3], il n'y a pas plus de cent quatre-vingts degrés depuis les Canaries jusqu'aux premières terres de l'Asie. Il partit donc des Canaries, tenant toujours l'avant de son navire à l'ouest[4], et sous un même parallèle: et comme il ne se fiait pas entièrement à la boussole, il eut soin d'observer toujours le soleil pendant le jour, et les étoiles fixes pendant la nuit. Cette précaution l'empêcha de s'égarer, car ceux qui ont écrit sa vie disent que les observations du ciel lui firent apercevoir à sa boussole une variation qui ne lui était pas connue, et qu'elles servirent à le redresser dans son chemin.

Après deux mois de navigation il aborda aux îles Lucayes[1], et de là il passa à Cuba et à l'Hispaniole, appelée autrement *Saint-Domingue*, d'où il apporta de grandes richesses en Espagne. L'astronomie, qui lui avait servi à découvrir ces riches pays, lui aida aussi à s'y établir: car, dans son second voyage, sa flotte étant réduite à l'extrémité par la disette de vivres, et les habitants de la Jamaïque ayant refusé de lui en fournir, il eut l'adresse de les menacer d'obscurcir la lune un jour qu'il savait qu'une éclipse devait arriver: et comme cette éclipse arriva en effet au jour qu'il avait prédit, les barbares épouvantés lui accordèrent tout ce qu'il voulut.

Pendant que Colomb découvrit la partie méridionale du Nouveau-Monde, les Français en découvrirent la partie septentrionale, et lui donnèrent le nom de *Nouvelle-France*.

Américo Vespuce continua les découvertes de Colomb[2], et il eut l'avantage de donner son nom à tout le nouveau monde, que l'on a depuis appelé *l'Amérique*. Il tira, dans ses voyages, de grands secours de l'astronomie.

D'un autre côté, les pilotes du roi de Portugal, qui jusque-là n'avaient fait que parcourir les côtes de l'Afrique, doublèrent alors le cap de Bonne-Espérance, et s'ouvrirent le chemin aux Indes orientales, où ils firent de très-grandes conquêtes.

Y a-t-il dans toute l'histoire un événement comparable à celui que je viens de rapporter, c'est-à-dire, à la découverte du Nouveau-Monde? A quoi a-t-elle tenu pendant tant de siècles? A la connaissance d'une propriété de l'aimant, facile à découvrir, et qui avait échappé néanmoins aux recherches d'un nombre infini de savants, dont la sagacité avait pénétré dans les mystères de la nature les plus obscurs et les plus profonds. Est-il possible de ne pas reconnaître ici le doigt de Dieu?

[1] Hist. de la conquête des Canaries, par Béthencourt.
[2] Fernand Colomb dans la Vie de Colomb, ch. 4.
[3] Chap. 6.
[4] Chap. 17

[1] Chap. 22.
[2] Vespuc. nav. prim.

Colomb, sans une grande connaissance de l'astronomie, n'aurait jamais songé à farmer son entreprise, et n'aurait pu en effet y réussir : car la Providence se plaît à cacher ses merveilles sous le voile des opérations humaines. Combien est-il donc important dans un état bien policé qu'on mette en honneur et en crédit l'étude de ces sciences supérieures, qui sont capables de rendre au genre humain de si grands services, et qui réellement lui ont procuré jusqu'ici et lui procurent encore tous les jours des avantages si considérables !

Qu'on me permette de dire un mot ici de deux voyages littéraires qui font beaucoup d'honneur au roi et à toute la littérature.

VOYAGES AU PÉROU ET DANS LE NORD ENTREPRIS PAR L'ORDRE DU ROI.

En 1672, M. Richer observa dans l'île de Cayenne que la courbure de la terre y était plus grande que dans la zone tempérée. On en conclut que la figure de la terre devait être celle d'un sphéroïde aplati vers les pôles, et non allongé comme on le croyait, et comme le croient encore de très-habiles astronomes : car le procès n'est pas jugé.

Messieurs Newton et Huyghens sont arrivés depuis, par leur théorie, à la même conclusion. C'est pour en assurer la vérité qu'en 1735, c'est-à-dire dans un temps que la France avait à soutenir une guerre qui s'est terminée si glorieusement pour elle, le roi, toujours occupé du soin de faire fleurir les sciences dans son royaume, envoya au Pérou et dans le Nord des astronomes pour déterminer avec certitude, par des observations exactes, la figure du globe terrestre. Rien n'a été épargné, soit pour fournir aux dépenses de leur voyage, soit pour leur procurer toutes les facilités qui pouvaient en avancer le succès.

On a vu, en conséquence, partir les uns pour aller s'exposer aux chaleurs brûlantes de la zone torride, et les autres courir avec la même ardeur affronter toutes les horreurs des glaces du Nord. Il y a longtemps qu'on n'a entendu parler des premiers; mais on espère tirer de grandes lumières de leurs recherches. Ceux du Nord sont de retour depuis quelques mois. Le détail de ce qu'ils ont souffert pour donner à leurs opérations toute la perfection dont elles étaient susceptibles est à peine croyable. Il leur a fallu traverser des forêts immenses, dans lesquelles ils se sont les premiers pratiqué des routes; escalader, pour ainsi dire, des montagnes d'une hauteur effrayante, et couvertes de bois dont ils ont été obligés de les dépouiller; passer des torrents d'une impétuosité propre à étonner ceux qui n'en sont que les simples spectateurs, et cela dans de frêles nacelles qui n'avaient pour pilote qu'un Lapon, pour mât et pour voiles qu'un arbre avec ses branches. Que l'on joigne à cela le froid qui est excessif dans ces régions éloignées du soleil et dont ils ont éprouvé toute la violence, et la nourriture grossière à laquelle ils ont été réduits pendant un fort longtemps, on sentira quel courage il a fallu à ces infatigables observateurs pour surmonter tant de difficultés, qui semblaient rendre impossible l'exécution du projet qui leur avait été confié. La lecture qu'on vient de faire tout récemment de la relation de ce voyage à la rentrée de l'académie des Sciences a allumé dans le public un grand désir de la voir imprimée.

On est quelquefois tenté de traiter d'inutiles des observations si pénibles et si scrupuleuses, qui n'ont pour but que de déterminer la figure de la terre; et bien des gens croiront peut-être que ceux qui les ont faites auraient pu s'épargner les peines qu'elles leur ont coûtées, et qu'on aurait pu donner un objet plus légitime aux dépenses qu'on y a employées : mais c'est qu'on ignore la liaison que des observations de cette nature ont avec la navigation, et les avantages qui en résulteront en faveur de l'astronomie. Cet événement ne servira pas peu à rehausser la gloire du règne de Louis XV.

ART. III. — RÉFLEXIONS SUR L'ASTRONOMIE.

Je ne puis terminer l'article de l'astronomie sans faire deux réflexions avec les auteurs des savants Mémoires de l'Académie des Sciences.

PREMIÈRE RÉFLEXION, SUR LES SATELLITES DE JUPITER.

On est porté assez naturellement, comme je l'ai déjà observé en parlant de la géométrie, à regarder comme inutile et à mépriser ce qu'on n'entend pas. Nous avons une lune pour nous éclairer pendant les nuits : que nous importe, dit-on, que Jupiter en ait quatre ? (Les lunes ou les satellites de Jupiter, c'est la même chose.) Pourquoi tant d'observations si pénibles, tant de calculs si fatigants pour connaître exactement leur cours ? Nous n'en serons pas mieux éclairés; et la nature, qui a mis ces petits astres hors de la portée de nos yeux, ne paraît pas les avoir faits pour nous.

En vertu d'un raisonnement si plausible, on aurait dû négliger de les observer avec le télescope, et de les étudier avec une attention particulière. Et quelle perte n'aurait-ce point été pour le public !

La méthode de déterminer les longitudes des lieux de la terre par le moyen des éclipses des satellites de Jupiter, que l'Académie royale des Sciences a commencé la première de pratiquer, s'était trouvée si exacte, qu'on jugea que, par ce moyen, on pourrait entreprendre la correction de toute la géographie, et faire des cartes justes pour l'usage de la navigation ; ce qu'on n'avait encore pu faire, parce qu'il n'y avait eu que les éclipses de lune qui eussent servi à trouver, mais avec peu de justesse, les différences des longitudes de quelques lieux éloignés. Et ces éclipses, qui n'arrivent ordinairement qu'une ou deux fois l'année, sont bien plus rares que celles des satellites de Jupiter, qui arrivent tout au moins de deux en deux jours, quoiqu'on ne les puisse pas observer toutes dans le même lieu, tant à cause de la différence des heures auxquelles Jupiter n'est pas toujours sur l'horizon, qu'à cause du mauvais temps qui nuit souvent aux observations.

Cette entreprise de travailler à la perfection de la géographie d'une manière nouvelle et plus parfaite que celle qu'on avait imaginée jusqu'à cette heure, étant conforme aux intentions de sa majesté dans l'institution de son Académie des Sciences, elle ordonna qu'on choisît des personnes capables de l'exécuter en divers lieux, suivant les instructions qui leur seraient données, et qu'on prît les occasions propres pour les envoyer en des pays éloignés. L'histoire de ces voyages est décrite exactement dans les Mémoires de l'Académie des Sciences ; et c'est, ce me semble, un des événements du règne de Louis XIV qui lui fera le plus d'honneur dans les siècles à venir.

Après que sa majesté eut été informée des observations que messieurs de l'Académie des Sciences avaient faites par son ordre en divers lieux hors du royaume, elle leur ordonna de s'appliquer à donner une carte de toute la France, avec la plus grande exactitude qu'il serait possible. Cette entreprise avait été tentée plusieurs fois, et n'avait pu réussir, faute des moyens que l'on a aujourd'hui, qui sont les horloges à pendule et les grandes lunettes dont on se sert pour découvrir les éclipses des satellites de Jupiter, qui est la voie la plus sûre pour déterminer la différence des méridiens.

N'y eût-il dans toute l'astronomie d'autre utilité que celle qui se tire des satellites de Jupiter, elle justifierait suffisamment ces calculs immenses, ces observations si assidues et si scrupuleuses, ce grand appareil d'instruments travaillés avec tant de soin, ce bâtiment superbe uniquement élevé pour l'usage de cette science. Pour peu qu'on entende les principes de la géographie et de la navigation, on sait que, depuis que ces quatre lunes de Jupiter sont connues, elles ont été plus utiles par rapport à ces sciences que notre lune même ; qu'elles servent et serviront toujours à faire des cartes marines infiniment plus justes que les anciennes, et qui sauveront apparemment la vie à une infinité de navigateurs.

SECONDE RÉFLEXION, SUR L'ÉTONNANT SPECTACLE QUE NOUS PRÉSENTE L'ASTRONOMIE.

Quand l'astronomie ne serait pas aussi absolument nécessaire qu'elle l'est pour la géographie et pour la navigation, elle serait infiniment digne de la curiosité de tous les esprits, par le grand et le superbe spectacle qu'elle leur présente. Pour en donner quelque idée, je ne ferai que rapporter simplement ce que les observations des astronomes nous ont ap-

pris de l'immense volume de quelques-uns de ces grands globes qui roulent sur nos têtes.

On divise les astres en planètes et en étoiles fixes.

Les planètes (ce mot grec signifie *errantes*) sont ainsi appelées parce qu'elles ne sont pas toujours également éloignées entre elles, ni par rapport aux étoiles fixes, au lieu que celles-ci gardent toujours la même distance les unes à l'égard des autres. Les planètes n'ont par elles-mêmes aucune lumière, et ne sont visibles que par la réflexion de celle du soleil. Les astronomes ont observé qu'elles avaient un mouvement propre, outre celui qui leur était commun avec le reste du ciel. Ils ont supputé ce mouvement; et, par le temps que chaque planète employait à une révolution, ils en ont conclu avec raison son élévation et sa distance.

La lune est, de toutes les planètes, la plus proche de la terre; elle est à peu près soixante fois[1] plus petite qu'elle.

Le soleil nest point un corps de la même espèce que la terre, ni que les autres planètes, et solide comme elles. C'est un vaste océan de lumière, dont le bouillonnement est perpétuel, et l'effusion continuellement prodiguée. C'est la source de toute cette lumière que les planètes ne font que se renvoyer les unes aux autres après l'avoir reçue de lui.

La terre est un million[2] de fois plus petite que le globe du soleil, et d'elle jusqu'au soleil il y a trente-trois millions de lieues. Depuis tant de siècles, il n'a diminué en rien. Son diamètre est aujourd'hui égal aux plus anciennes observations, et sa lumière aussi vive et aussi abondante qu'au premier jour.

Jupiter est cinq fois plus éloigné du soleil que nous, c'est-à-dire qu'il en est à cent soixante-cinq millions de lieues. Il tourne sur lui-même en dix heures.

Saturne tourne en trente ans autour du soleil. Il en est deux fois plus éloigné que Jupiter, et par conséquent dix fois plus que nous, c'est-à-dire de trois cent trente millions de lieues.

Les étoiles fixes sont, par rapport à la terre, dans un éloignement que l'esprit humain ne peut comprendre. Suivant les observations de M. Huyghens, la distance d'ici à l'étoile la plus voisine de la terre est, par rapport à celle du soleil, comme un à vingt-sept mille six cent soixante-quatre. Or, nous avons dit que la distance de la terre au soleil est de trente-trois millions de lieues. Il faut donc que la moindre distance de la terre aux étoiles soit de neuf cent deux milliards neuf cent douze millions de lieues, c'est-à-dire vingt-sept mille six cent soixante-quatre fois la distance d'ici au soleil, qui est, comme nous l'avons dit, de trente-trois millions de lieues.

Le même M. Huyghens suppose, et on le sait par des expériences certaines, qu'un boulet de canon parcourt dans une seconde environ cent toises. En supposant qu'il irait toujours de la même vitesse, et mesurant sur ce calcul l'espace qu'il parcourrait, il démontre qu'il faudrait à un boulet de canon, pour arriver au soleil, près de vingt-cinq ans; et pour arriver à l'étoile fixe la plus voisine de la terre, vingt-sept mille six cent soixante-quatre fois vingt-cinq ans, qui font six cent quatre-vingt-onze mille six cents ans. Que faut-il donc penser des étoiles fixes qui sont infiniment plus éloignées de nous?

Ces étoiles sont innombrables; les astronomes en comptaient autrefois mille vingt-deux. Depuis l'usage des lunettes astronomiques, on en découvre des millions qui échappent aux yeux.

Ces étoiles brillent toutes par elles-mêmes, et sont toutes, comme le soleil, une source inépuisable de lumière. En effet, si elles la recevaient du soleil, il faudrait qu'elles la reçussent déjà bien faible après un trajet si énorme : il faudrait que, par une réflexion qui l'affaiblirait encore beaucoup plus, elle nous la renvoyassent à cette même distance. Or, il serait impossible qu'une lumière qui aurait essuyé une réflexion et parcouru deux fois l'espace de neuf cent deux à neuf cent douze millions de lieues, eût cette force et cette vivacité qu'a celles des étoiles fixes. Il est donc constant qu'elles sont lumineuses par elles-mêmes, et toutes, en un mot, autant de soleils.

Mais il ne s'agit ici que de l'étendue et de l'éloignement de ces vastes corps. Quand on

[1] Quarante-neuf fois. E. B.

[2] Un million trois cent vingt-huit fois. E. B.

Digitized by Google

les réunit ensemble, est-il possible d'en soutenir la vue, ou plutôt l'idée? Le globe du soleil un million de fois plus gros que la terre, et éloigné de nous de trente-trois millions de lieues! Saturne, près de quatre mille fois plus gros, et dix fois plus éloigné de nous que le soleil! Nulle comparaison à faire entre les planètes et les étoiles fixes. Tout cet espace immense qui comprend notre soleil et nos planètes n'est qu'une petite parcelle de l'univers. Autant d'espaces pareils que d'étoiles fixes. Quelle est donc l'immensité du firmament entier, qui comprend dans son enceinte tous ces différents corps? Peut-on seulement y penser et y arrêter sa vue pour quelques moments sans être confondu, troublé, épouvanté? C'est un abîme où l'on se perd. Quelle est donc la grandeur, la puissance, l'immensité de celui qui a formé d'une seule parole et ces masses énormes, et les espaces qui les contiennent! Et ces merveilles incompréhensibles à l'esprit humain, l'Ecriture sainte, d'un style qui n'appartient qu'à Dieu, les exprime en un mot, *et stellas*. Après avoir rapporté la création du soleil et de la lune, elle ajoute : *Il fit aussi les étoiles*. Faut-il autre chose, pour rendre l'incrédulité ou l'ingratitude des hommes inexcusable, que ce livre du firmament écrit en caractères de lumière? Et le Prophète n'a-t-il pas raison de s'écrier, plein d'une admiration religieuse : *Les cieux annoncent la gloire de Dieu, et le firmament publie les merveilles de sa puissance!*

## CONCLUSION

### DE TOUT CET OUVRAGE.

Après avoir fait passer comme en revue devant nos yeux presque tous les états et tous les royaumes de l'univers, et avoir considéré en détail ce qui s'y est passé de plus important pendant le cours de plusieurs siècles, il me paraît assez naturel de retourner un moment sur nos pas avant que de quitter ce grand spectacle, et d'en réunir les principales parties sous un même point de vue pour être en état d'en mieux juger. D'un côté se présentent les princes, les guerriers, les conquérants; de l'autre, les magistrats, les politiques, les législateurs; et au milieu des uns et des autres, les savants en tout genre, qui, par l'utilité, l'agrément ou la sublimité de leurs connaissances, se sont acquis une réputation immortelle. Ces trois états réunissent, ce me semble, tout ce que la grandeur humaine a de plus éclatant et de plus propre à attirer l'estime et l'admiration. Je ne considère ici l'univers que par son bel endroit, et j'en écarte pour un moment tous les vices et tous les désordres qui en troublent la beauté et l'économie.

Je vois des princes, des rois, pleins de sagesse et de prudence dans les conseils, d'équité et de justice dans le gouvernement des peuples, de courage et d'intrépidité dans les combats, de modération et de clémence dans la victoire, pousser au loin leurs conquêtes, fonder de vastes empires, et venir à bout de se faire autant aimer par les nations conquises que par leurs propres sujets : tel a été Cyrus. J'envisage d'un même coup d'œil une foule de Grecs et de Romains, également illustres dans la guerre et dans la paix; des généraux d'armée qui ont porté la bravoure et la science militaire jusqu'au plus haut degré de perfection; des politiques d'une extrême habileté dans l'art du gouvernement; de fameux législateurs, dont les lois et les établissements nous étonnent encore et nous semblent presque incroyables, tant ils paraissent au-dessus de l'humain; des magistrats infiniment respectables par leur amour pour le bien public; des juges éclairés, incorruptibles et à l'épreuve de tout ce qui peut tenter la cupidité; enfin des citoyens totalement dévoués à leur patrie, dont le noble et généreux désintéressement va jusqu'au mépris des richesses, et jusqu'à l'estime et à l'amour de la pauvreté. Si je me tourne du côté des arts et des sciences, quel éclat ne jette point encore cette multitude d'ouvrages admirables qui sont parvenus jusqu'à nous, où brillent également, selon la différence des matières, l'adresse des mains, la beauté du génie, la richesse de l'invention, les grâces du style, la solidité du jugement, la profondeur du savoir!

Digitized by Google

Voilà le grand et beau spectacle que l'histoire, fidèle dépositaire des événements passés, nous a présenté jusqu'ici, et sur lequel maintenant il s'agit de porter notre jugement. Est-il possible de refuser son estime à des qualités si rares, à des actions si éclatantes, à des sentiments si nobles? Rappelons-nous dans l'esprit ces maximes de morale répandues dans les livres des philosophes, si épurées, si conformes à la droite raison, si sublimes même, et capables quelquefois de faire rougir des chrétiens. Le nom de *sages* n'est-il pas dû à des hommes si éclairés?

Le juste juge de toutes choses, et sur le jugement duquel nous devons régler le nôtre, le leur refuse absolument, comme M. du Guet le remarque si justement dans plusieurs de ses ouvrages, et comme je l'ai déjà observé ailleurs. *Le Seigneur*, dit le prophète-roi[1], *a jeté les yeux du haut du ciel sur les enfants des hommes, pour voir s'il y a quelqu'un qui ait de l'intelligence.* La terre est pleine de personnes habiles dans les sciences et dans les arts : plusieurs sont philosophes, orateurs, politiques; plusieurs même sont législateurs, interprètes des lois, ministres de la justice; plusieurs sont consultés comme des hommes d'une rare sagesse, et leurs réponses sont considérées comme des décisions dont il n'est pas permis de s'écarter. Et néanmoins, parmi tant de personnes intelligentes aux yeux des hommes, Dieu ne découvre que des enfants et des insensés : *Omnes declinaverunt.* « Tous « se sont écartés du droit chemin. » — *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.* « Il n'y en a point qui fasse le bien; il n'y en « a pas un seul. » La censure est générale et sans exception.

Qu'est-ce qui manque donc à ces prétendus sages? La crainte de Dieu, sans laquelle il n'y a point de véritable sagesse, *ut videat si est intelligens, aut requirens Deum;* la connaissance de leur propre misère, de leur corruption, et du besoin qu'ils ont d'un médiateur et d'un réparateur. Tout est estimé parmi eux, excepte la religion et la piété. Ils ne connaissent ni l'usage, ni la fin de rien. Ils marchent sans dessein et sans savoir où il faut tendre. Ils ignorent ce qu'ils sont et ce qu'ils deviendront. Est-il une folie plus marquée et plus sensible?

Les pensées de Dieu sont bien éloignées de celles des hommes. L'univers, peuplé de puissants rois, de fameux législateurs, de célèbres philosophes, de savants en tout genre, est l'objet de notre admiration et de nos louanges; et Dieu n'y voit que désordre et corruption : *Corrupta est terra coram Deo*[1]. Ce n'est pas que ces qualités, ces connaissances, ces maximes dont je parle ne soient fort estimables en elles-mêmes. Elles étaient un don de Dieu, de qui seul vient tout bien et toute lumière; mais les païens en pervertissaient la nature par l'indigne usage qu'ils en faisaient, en s'en regardant comme le principe et la fin : je parle ici de ceux mêmes d'entre eux qui passaient pour les plus sages et les plus réglés, dont les vertus étaient infectées par l'orgueil ou par l'ingratitude, ou, pour mieux dire, par l'un et par l'autre.

J'ai marqué que certains siècles riches en illustres exemples, soit à Athènes, soit à Rome, présentaient dans l'histoire un grand et beau spectacle; mais il en était en même temps un autre qui dégradait bien la noblesse du premier, et en souillait entièrement la beauté : je veux dire l'idolâtrie, répandue généralement dans tout l'univers. D'épaisses ténèbres couvraient toute la terre, et la tenaient plongée dans une stupide et grossière ignorance. Un seul pays, et encore très-borné, connaissait le vrai Dieu : *Notus in Judæâ Deus*[2]. Ailleurs toutes les bouches étaient muettes à son égard, et les cantiques des solennités idolâtres n'étaient que des invitations aux crimes dont le séducteur des hommes leur avait fait des devoirs. Dieu laissait errer tous les peuples chacun dans leur voie[3], se faire des dieux de toutes les créatures, adorer toutes leurs passions, s'abandonner, par désespoir, à celles qui sont les plus honteuses, ignorer leur origine et leur fin, vivre d'erreurs et de fables, et croire tout sans discernement, ou ne croire rien.

[1] Ps. 13. 2.

[1] Gen. 6-11.

[2] Ps. 75. 2.

[3] « In præteritis generationibus dimisit omnes gentes « ingredi vias suas. » (*Act.* 14, 15.)

Il semblait que l'homme, situé au milieu des merveilles dont la nature est remplie, et comblé des bienfaits de Dieu, ne pouvait l'oublier, ni s'en souvenir sans l'adorer et sans lui être fidèle; mais il s'est conduit au milieu de la plus grande lumière comme un aveugle. Il est devenu sourd à toutes les voix qui lui annonçaient la majesté et la sainteté du Créateur; il a tout adoré, excepté Dieu. Les étoiles et le soleil, qui publiaient la Divinité, lui en ont tenu lieu. Le bois et la pierre, sous mille figures qu'une imagination déréglée avait inventées, étaient devenus ses dieux. En un mot, les fausses religions avaient inondé toute la terre; et si quelques particuliers ont été moins stupides que les autres, ils ont été aussi impies et aussi ingrats.

Un seul[1], accusé de s'être trop clairement expliqué, n'a-t-il pas nié en public ce qu'il croyait en particulier? On doit voir par là de quel secours a été la raison pour tous les hommes, quand ils n'ont point eu d'autre guide.

Voilà le principal fruit que nous devons tirer de l'étude de l'histoire profane, dont chaque page nous annonce ce qu'a été le genre humain pendant tant de siècles, et ce que nous serions encore nous-mêmes sans une miséricorde particulière qui nous a fait connaître le Sauveur, et qui nous a tirés d'un abîme où tous nos pères ont été engloutis : *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti*[1]! miséricorde entièrement gratuite, que nous n'avons pu en aucune sorte mériter par nous-mêmes, et dont nous devons rendre un éternel hommage de reconnaissance à la grâce de Jésus-Christ. *In laudem gloriæ gratiæ Christi*[2].

[1] Socrate.

[1] Jerem. Thr. 2-22.
[2] Ephes. 1, 6.

FIN DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

Digitized by Google

# ÉCLAIRCISSEMENTS

SUR

## L'HISTOIRE DES GRECS ET DES PEUPLES DE L'ASIE.

Autant nous sommes riches en détails variés et importants, sur tout ce qui tient à l'histoire du petit coin de terre dont les Grecs ont porté si haut la renommée, grâce au génie de leurs institutions, pleines de hardiesse et de liberté; autant nous sommes pauvres en documents propres à nous éclairer, sinon sur l'organisation politique qui nous est assez connue, du moins sur l'activité matérielle et les progrès intellectuels des peuples nombreux et puissants qui, dans les vastes régions de l'Asie, remplissent de leur nom et de leurs faits les annales du monde dans les temps anciens.

Combien pourtant il serait intéressant pour nous de connaître ce que firent dans les sciences, dans les arts, dans la carrière de l'industrie et dans celle du commerce, ces nations qui prirent part à de si grandes choses et furent témoins de si mémorables événements!

S'il est contestable que l'Asie ait été le berceau du genre humain, d'où il se serait lentement écoulé pour remplir le reste de la terre, du moins est-il avéré que là se sont opérées d'immenses révolutions, sociales et religieuses.

N'est-ce pas là en effet qu'ont vécu les plus puissants empires; que sont nées les trois grandes religions qui ont rempli et remplissent encore le monde de leurs adhérents, le culte de brahma, le christianisme et le mahométisme? N'est-ce pas en Asie aussi que les plus célèbres conquérants ont porté leurs forces, essayé leur ambition, et fait peser leurs déplorables fureurs.

Pour aider et suffire à ce grand mouvement, quelle activité n'a-t-il pas fallu! mais comment s'est exercée cette activité? quelles routes a-t-elle suivies à ses différentes phases? voilà malheureusement ce que l'on n'ignore que trop.

Comme il est cependant quelques notions curieuses échappées au ravage du temps ou à l'esprit destructeur des hommes ignorants, nous allons en faire le résumé et indiquer les sources où les savants modernes les ont consignées, afin que les esprits laborieux et désireux du véritable savoir puissent les consulter et en faire leur profit.

### ÉTAT DES SCIENCES ET DES ARTS CHEZ LES PEUPLES DE L'ASIE.

Grâce à l'admirable conservation de certains monuments de l'Égypte, aux peintures qui les ornaient et aux objets d'arts qui remplissaient quelques-uns d'entre eux, grâce aussi aux fréquents rapports qui eurent lieu entre les Égyptiens, les Grecs et les Romains, soit en état de paix, soit en état de guerre, nous pouvons avoir une idée assez nette de ce que furent les sciences et les arts sur la vieille terre d'Égypte. Il n'en peut être de même

Digitized by Google

des nations de l'Asie, qui ne nous offrent que des monceaux de ruines au lieu de monuments, et qui n'eurent que des rapports passagers avec les deux peuples célèbres qui pouvaient le mieux les étudier et nous les faire connaître. Laissons donc là des recherches qui seraient à peu près inutiles, et contentons-nous de dire que les Chaldéens et les Phéniciens poussèrent fort loin l'étude de l'astronomie et de la géographie, comme nous l'apprennent les travaux de Ptolémée et de quelques autres savants de l'antiquité. Les Assyriens et les Perses furent aussi fort habiles dans l'art de l'architecture.

### ÉTAT DE L'INDUSTRIE.

*Agriculture.* — Le long asservissement dans lequel vécurent la plupart des nations de l'Asie, et les guerres fréquentes qui occupaient les bras les plus utiles et ravageaient sans cesse les campagnes, ne furent pas un sujet d'encouragement pour les possesseurs du sol : aussi, si ce n'est quelques contrées plus particulièrement favorisées par la nature, le reste de l'Asie n'eut-il pas cette culture soignée des Grecs, des Romains, des peuples de l'Egypte ou de la Sicile. Toutefois il est juste de dire que c'est de l'Asie que nous sont venus les animaux les plus utiles et les végétaux les plus précieux pour l'homme. Nous ne devons pas omettre que dans la Babylonie, l'art avait porté à une haute prospérité la vaste plaine qui sépare l'Euphrate et le Tigre, aujourd'hui rendue à la stérilité. De nombreux canaux qui unissaient les deux fleuves, servaient à la fois à la navigation et à l'arrosement des terres. Il serait d'une grande importance pour nous de connaître comment étaient faits ces canaux et quel était le système d'écluses dont se servaient les Babyloniens, mais aucun historien n'en fait mention.

La Palestine fut aussi renommée pour les soins qu'elle apportait dans la culture des céréales, de l'olivier et de la vigne.

*Arts industriels.* — Les arts industriels furent, sans aucun doute, plus avancés chez les peuples asiatiques que l'agriculture. Quelques villes de la Phénicie, de la Babylonie, de la Perse et de la Médie jouirent notamment d'une assez grande réputation. La magnifique Babylone, entre autres, ne fut pas seulement renommée par son étendue, ses monuments, ses murailles, mais encore par une industrie aussi active que perfectionnée. Des bras nombreux fabriquaient, pour les nationaux comme pour les étrangers, des étoffes de fil, de coton, de soie, de laine; dans quelques-uns entraient le fil d'or et d'argent dont s'habillaient les rois et les grands de l'état.

Le coton venait de l'Inde, le fil de soie dont on ne connaissait pas l'origine, arrivait, au moyen des caravanes, de la Chine, ou pays limitrophes. Plusieurs contrées, notamment les pays montagneux, fournissaient la laine.

La pourpre de Sidon est connue et célébrée par tous les historiens.

A Suse, à Sardes, à Persépolis, on fabriquait les armes, les chariots, on travaillait les métaux, on préparait les ornements des palais et des temples, les vêtements des riches personnages; en un mot, tout ce qu'il fallait pour fournir à ce luxe oriental qui semble s'être perpétué d'âge en âge dans ces contrées moralement trop peu avancées pour comprendre que l'homme a sa véritable valeur en lui-même, bien plus que dans les futiles ornements qui le surchargent ou l'entourent.

L'Inde préparait aussi, pour les commerçants qui abondaient dans ses parages, des toiles de coton et de laine fine, des objets d'ivoire, des perles, des pierres précieuses, ses parfums, ses épices si justement renommés.

### ÉTAT DU COMMERCE.

La plupart des peuples de l'Asie sont essentiellement commerçants. La beauté de leur climat, le genre de leur esprit fort communicatif, leur religion, qui d'abord commande le pèlerinage, les animaux qui les secondent si bien dans leurs désirs de locomotion, tels que le chameau et le dromadaire, tout cela les convie à la vie active et leur donne les qualités qui rendent les rapports commerciaux à la fois agréables et fructueux.

Il est deux peuples surtout dont nous devons mentionner les efforts et les succès dans la carrière commerciale, ce furent les Phéniciens et les Babyloniens.

Une chose digne de remarque, c'est que le commerce se fait encore en grande partie aujourd'hui dans ces contrées comme il se faisait autrefois, c'est-à-dire au moyen de caravanes. Le choix de ce mode de commercer tient à plusieurs causes. D'abord sur bien des points de l'Asie, le fer et le bois étaient assez rares; ensuite il était des saisons où le golfe Persique et surtout le golfe Arabique n'étaient pas facilement navigables. Les grands fleuves ne se prêtaient pas non plus facilement à une navigation ascendante, par conséquent les moyens de naviguer soit sur mer, soit sur les fleuves, étaient à la fois difficiles et coûteux.

Digitized by Google

Pour remédier à ces inconvénients, le gouvernement et les commerçants eux-mêmes imaginèrent de créer des routes commerciales, c'est-à-dire de grandes lignes qui mettaient en rapport les peuples qui avaient intérêt à échanger leurs produits. Ces routes étaient loin de ressembler aux nôtres; c'était simplement des directions indiquées au moyen de bornes, de fontaines, et de quelques caravansérails qui n'étaient que de grandes hôtelleries propres à loger plusieurs centaines de personnes et d'animaux, qui portaient avec elles leurs provisions et qui ne demandaient qu'un point de station offrant quelque sûreté.

Les caravanes étaient alors, comme elles le sont encore aujourd'hui dans ces mêmes lieux, un usage forcé, car il fallait être en nombre et en forces pour se soustraire aux attaques de certaines peuplades nomades, habituées à vivre autant de rapines que du fruit de leurs maigres troupeaux paissant au milieu des steppes. Par des causes identiques, ce même usage a existé et existe encore sur certains points de l'Afrique.

Les auteurs varient beaucoup sur les points de parcours des lignes commerciales. On s'accorde cependant assez généralement, pour reconnaître comme routes principales des Phéniciens, la direction de Mariaba à Petra, ainsi que celle de ce dernier point à Géra, sur le golfe Persique. Ces deux voies les mettaient en rapport d'un côté avec l'Ethiopie, de l'autre avec l'Inde. Il est probable qu'une troisième route dut mettre les Phéniciens en rapport direct avec les Babyloniens. On sait aussi qu'ils commercèrent au nord avec plusieurs peuples, notamment avec les Arméniens.

Quant à Babylone, elle avait une route commerciale qui remontait l'Euphrate, se rejetait ensuite dans la Mésopotamie et arrivait sur les bords de la Méditerranée. Elle devait aussi profiter de la route à la fois militaire et commerciale, qui conduisait de la Perse dans l'Asie Mineure. Une autre route que Babylone s'était créée et dont elle faisait un fréquent usage, était celle qui conduisait vers la Bactriane, passant par les portes Caspiennes et l'Hyrcanie.

Par mer, les Phéniciens avaient des rapports extrêmement étendus sur tout le littoral de la Méditerranée: ils visitaient souvent l'Egypte, et même l'Ethiopie. Du côté opposé ils naviguaient jusque dans la mer Noire, et probablement ils passèrent plus tard le détroit de Gadès, pour commercer, soit avec la partie nord de l'Espagne, soit avec les habitants des Gaules et des Iles-Britanniques. On croit aussi qu'ils ont partagé avec les Carthaginois la gloire d'avoir fait le tour de l'Afrique.

Les colonies que fondèrent les Phéniciens furent extrêmement nombreuses, et la plupart prospérèrent. Il faut savoir gré aux Phéniciens de n'avoir employé pour créer ces établissements, que des moyens pacifications, sagesse que n'imitèrent ni les Carthaginois, ni les Grecs, ni les Romains.

Les Phéniciens avaient des produits d'échange fort variés. Ils tiraient de l'Espagne, l'étain et l'argent; de l'Afrique, l'ébène, l'ivoire, la poudre d'or; de l'Arabie, l'encens et les parfums; de l'Inde, les produits qui lui étaient propres et que nous avons déjà mentionnés. Eux-mêmes produisaient, comme nous l'avons vu, de riches étoffes. Le nord lui fournissait des cuirs, des fourrures et divers métaux.

On doit voir par là, qu'intermédiaires habiles entre tous ces peuples qu'ils visitaient, ils devaient nécessairement trouver dans leur trafic, sans cesse renouvelé, d'immenses bénéfices

Le commerce maritime des Babyloniens se faisait naturellement par le golfe Persique. A la différence des Phéniciens, ils étaient en rapport direct avec l'Inde et l'Ile de Taprobane, aujourd'hui Ceylan, dont ils tiraient les perles, la cannelle et quelques autres épices. Gerra était le point central du commerce des Babyloniens avec l'Afrique.

Par ce simple aperçu du mouvement industriel et commercial de quelques-uns des peuples qui figurèrent dans l'ancienne Asie, on doit voir de quel intérêt serait une histoire complète et contemporaine de pareils événements; et combien ceux qui se chargent d'écrire les annales des peuples, sont condamnables de négliger des choses d'un si haut intérêt, et souvent encore, pour ne nous donner que les récits les plus indifférents, ou du moins étrangers à ce qui peut amener le progrès et servir au bonheur de l'humanité.

### COUP D'OEIL SUR LES ANCIENS MONUMENTS DE LA GRÈCE ET DES VILLES DE L'ASIE, LES PLUS CURIEUX A VOIR OU LES PLUS IMPORTANTS A ÉTUDIER.

*Monuments grecs.* — Nous connaissons la Grèce, et nous avons vu quels superbes monuments le génie entreprenant et heureux de ses habitants était parvenu à élever. Sans les dernières luttes qui ont eu lieu entre les Turcs et les Grecs, nous aurions retrouvé bien plus de vestiges de ces précieux ouvrages. Malheureusement la haine venant s'adjoindre à l'ignorance, chez les dominateurs de ce peuple intéressant, il n'est échappé à l'esprit de destruction, que bien peu de choses de cette vénérable antiquité. Athènes est encore la ville qui

offre le plus à moissonner sur cette terre classique des beaux-arts.

Le *Parthénon* ou temple de Minerve, est un des monuments non pas les mieux conservés, car il n'y en a pas qui aient pu demeurer entiers, mais du moins celui qui donne l'idée la plus exacte de ce qu'il fut autrefois. Une partie des superbes colonnes qui l'entouraient, les statues qui le décoraient, ses sculptures, ses bas-reliefs, tout cela manque, il est vrai; mais à l'aide d'un peu d'imagination, le voyageur peut encore refaire ce bel ensemble et jouir un moment de sa douce illusion.

Lorsqu'on voit tout ce que les Turcs se sont plu à détruire, on en veut un peu moins à lord Elgin d'avoir osé porter la main sur les frises et les frontons de ce monument pour en enrichir sa patrie; toutefois et dans le doute s'ils ne seraient pas conservés, c'était bien là de l'égoïsme national: et nous ne désespérons pas qu'un jour le génie régénéré de la Grèce ne redemande aux enfants d'Albion l'un de ses plus beaux titres à l'admiration du monde.

Le *Temple de Jupiter Olympien*, le plus grand de la Grèce après celui d'Éphèse, et qui renfermait tant de chefs-d'œuvre de l'art grec, n'offre que bien peu de preuves de sa magnificence.

Le *Pnyx*, où se tenaient les assemblées du peuple, donne l'indication assez juste de sa forme et de la disposition de ses diverses parties. On y reconnaît très-bien la tribune, cette tribune où tant de paroles éloquentes furent dites, et où se traitèrent de si graves intérêts.

L'*Aréopage*, l'*Académie*, le *Lycée*, lieux non moins célèbres, ne sont plus reconnaissables.

L'*Acropolis* ou citadelle, malgré les ravages occasionnés par les dernières guerres, est encore en assez bon état de conservation, surtout si on la compare aux monuments qui l'entourent.

Les théâtres qui méritent notre mention, puisque c'est là que la tragédie naquit et s'éleva au plus haut point de perfection, ont subi bien des dégradations; cependant on en reconnaît encore la disposition et la forme. L'*Odeum de Régilla* conserve encore ses gradins et son avant-scène. Le plus ancien des théâtres d'Athènes est celui de *Bacchus*. Le *Panthéon d'Adrien* et le *temple de Thésée* ont été plus heureux, il ne manque que quelques parties au premier, et le dernier existe dans son entier.

Mais, si Athènes ne satisfait que faiblement l'étranger qui la visite, par ses monuments vus et étudiés dans leur ensemble, combien toutefois elle l'intéresse par la beauté et le prix des choses vues en détail et qui se trouvent éparses dans les demeures des particuliers, au milieu des ruines et jusque dans les chaumières.

Le *Pyrée* est digne de l'attention du voyageur par plusieurs restes de son ancienne splendeur. Nous pouvons citer l'*Arsenal maritime* et les restes du *Temple de Diane* et d'un *Théâtre*.

Ce qui a surtout hâté la destruction de plusieurs des monuments d'Athènes, c'est la stupidité de ces pauvres Grecs dégénérés, qui eux aussi, pareils aux fellahs, enfants indignes de la terre d'Egypte, ont employé les marbres de leurs vieux édifices pour remplir leurs fours à chaux; des marbres travaillés peut-être par un Phidias, un Praxitelle!!! O ignorance, quels terribles arguments n'eut pas à t'opposer et les bords du Nil et tes rives de l'Ilissus!

On peut voir, pour se faire une idée de l'étendue d'Athènes et de la disposition de ses monuments, la planche XXIX.

Les autres cités non moins célèbres de la Grèce, sont encore plus à plaindre qu'Athènes. C'est à peine si à Olympie, lors de la dernière expédition des Français dans ce pays, la *commission scientifique de Morée* a pu retrouver quelques fragments du fameux *Temple de Jupiter Olympien*: et cependant c'est là que toute la Grèce se rendait et trouvait place pour saluer l'œuvre de Phidias, écouter ses poëtes, voir les jeux de l'Hippodrome, et décerner ses couronnes qu'ambitionnaient avec une égale ardeur, le génie, la force, le courage.

Cerinthe, la superbe Corinthe, n'a plus que quelques colonnes encore debout, comme pour indiquer quelle fut sa place.

Argos et Mycènes, la ville d'Agamemnon, ne vivent plus que dans le passé. Un peu plus heureuses, Tégée et Mégalopolis offrent quelques débris, l'une du *Temple de Minerve*, l'autre de son fameux *Théâtre*.

En dehors du continent, Naxos, Délos, Milo, Egine, ne sont pas échappées au génie de la destruction et offrent bien peu de traces de leur antique splendeur. Ce n'est pas toutefois que ces îles ne méritent d'appeler l'attention et l'étude du voyageur. A Egine et à Délos on voit encore des restes de temples.

*Monuments asiatiques.* — Si nous quittons la Grèce pour entrer dans l'Asie Mineure, nous aurons même spectacle et mêmes regrets. Tout est en ruine dans Ephèse, et l'on a même de la peine à indiquer quel fut l'emplacement du *Temple de Diane*, si célèbre dans toute l'antiquité.

Sardes, où les riches rois de la Lydie s'étaient plu à montrer toute leur opulence, n'est plus qu'un misérable village.

*Cesarée* et ses environs sont peut-être les lieux

de ces contrées qui offrent à l'antiquaire le plus d'objets d'étude, de recherches intéressantes et des découvertes à faire. Un jeune savant français, qui arrive de ces lieux, M. Tessier, nous fera prochainement connaître le prix de cette richesse antique jusqu'ici presque ignorée.

La *Palestine*, cette contrée qui, sous le point de vue religieux, est pleine de si intéressants souvenirs, ne présente guère plus qu'aridité et solitude. Il faut toute l'ardeur du croyant ou de l'antiquaire pour retrouver même la place des monuments ou des lieux les plus célèbres.

Les villes de la Phocée se distinguèrent beaucoup plus par leurs richesses que par leurs monuments.

Il n'en est pas de même de la *Babylonie*. Elle comptait d'admirables travaux d'architecture. Par malheur, comme à la place du granit et du marbre, bases éternelles des monuments grecs et égyptiens, si la fureur des hommes ne s'en fût mêlée, il n'entrait dans les monuments de Babylone, que des matériaux en terre cuite, la main du temps mêlée aux effets de l'abandon, a ruiné tous ces colosses; et aujourd'hui il ne reste que bien peu de vestiges et des jardins suspendus, tant vantés dans l'histoire, et des superbes palais qui virent regner Nabuchodonosor, Sémiramis et mourir Alexandre.

Le *Temple de Bélus* ou *Tour de Babel* a laissé quelques traces (voir la planche XX).

Les *Ruines de Ninive*, *de Seleucie*, *de Bagdad*, sont un peu mieux conservées: mais encore que sont ces restes pour certifier tant de grandeur passée?

Dans l'*Inde* on retrouve bien quelques traces des lieux qui ont un intérêt historique, mais c'est peu de chose sous le rapport de l'art, et dès lors il est inutile de les mentionner ici.

NOTICE SUR LES ANTIQUITÉS GRECQUES ET ASIATIQUES LES PLUS REMARQUABLES QUI SE TROUVENT DANS LE MUSÉE, ET AUTRES COLLECTIONS DE PARIS ET DE L'ÉTRANGER.

*Antiquités grecques.* — Les objets de l'art que l'on possède, soit en France, soit ailleurs, sont fort nombreux. Notre dessein n'est ici que de mentionner les plus importants. Ceux qui voudront avoir des détails précis sur ce grand héritage d'un peuple à qui personne au monde n'enlèvera la palme du goût, de la vérité et de la perfection dans la carrière des beaux-arts, pourront recourir aux descriptions et aux ouvrages spéciaux.

Le *Musée de Paris* possède plusieurs belles statues du travail grec: au premier rang, l'on doit mettre la *Diane*, le *Gladiateur*, la *Vénus de Milo*. Malgré l'état de dégradation où l'on a trouvé cette dernière, elle ne doit pas moins en être considérée comme une œuvre des plus remarquables. Rien n'égale la grâce de sa pose, la beauté de ses formes et la souplesse de sa draperie. Des bronzes et des vases d'une excellente exécution se trouvent dans le même musée.

Le *Cabinet du roi* renferme un grand nombre d'objets fort curieux.

Rome est la ville la plus riche en objets du travail grec, et cela doit être, puisque ce furent les Romains qui firent à plusieurs reprises la conquête des divers états de la Grèce, lorsqu'arriva le temps de la décadence.

Au *Vatican*, on peut admirer l'*Apollon du Belvédère* et le *Laocoon*. Le *Capitole* renferme le *Gladiateur* mourant, la *Vénus* dite du *Capitole*. Sur la place du *Monte-Cavallo* se trouvent les *colosses de Phidias*. La *Galerie Albani* est d'une richesse qui demande à être étudiée.

Florence a recouvré la *Vénus de Médicis* et montre avec orgueil la *Famille de Niobé*.

Les *Chevaux de Corinthe* qui furent un moment sur l'Arc de *Triomphe du Carrousel*, élevé par Napoléon, dans notre capitale, ont repris leur place sur la façade de *Saint-Marc* à Venise.

Il faut aller à Naples pour voir l'*Hercule* et la *Flore*.

Munich, qui possède aujourd'hui de riches collections, met au rang de ses objets d'art les plus précieux, les statues qui décoraient les temples de *Jupiter* à *Egine*. Elles sont du plus ancien style grec.

C'est à Londres, et non pas à Athènes, qu'il faut aller pour voir les *Marbres du Parthénon* et l'une des belles *Cariatydes du Pandronium* d'Athènes. Les trois autres sont encore à leur place. L'âme élevée de Byron s'est indignée d'un pareil vandalisme, et quelques mots écrits de sa main, qu'on voit encore tracés sur le monument dégradé, témoignent de sa généreuse indignation. Les *Marbres d'Oxford* ou d'*Arunde*, où se trouve une précieuse chronologie, sont aussi en Angleterre. Mais cet objet du moins fut trouvé dans des ruines.

*Antiquités asiatiques.* — Il en est des antiquités de l'Asie comme de ses monuments. Tout ou presque tout a été perdu. Le cabinet du roi seul possède un objet de l'*art persépolitain* avec sculptures et inscriptions en caractères cunéiformes. On ne sait guère quelle destination lui assigner. Ce n'en est pas moins un morceau précieux par sa rareté.

L'Asie Mineure va bientôt nous doter du célèbre

Digitized by Google

*Vase de Pergame*, donné tout récemment à la France, par le grand sultan, faveur que ne put obtenir, malgré ses plus vives instances, M. Choiseul-Gouffier. Maintenant que l'Asie semble vouloir se régénérer, devons-nous féliciter le grand sultan de sa générosité; pour nous, nous ne le pensons pas. Nous voudrions plutôt que chaque contrée demeurât la maîtresse de sa richesse antique, comme elle le demeure de ses champs et de son or: d'ailleurs n'est-ce pas déprécier un monument que de l'arracher à son sol, à son ciel, et surtout au puissant empire des souvenirs?

NOTICE SUR LES PRINCIPAUX AUTEURS ET VOYAGEURS QUI ONT PARLÉ DE LA GRÈCE ET DE L'ASIE DEPUIS ROLLIN.

Parmi les ouvrages les plus importants que je dois indiquer sur la géographie et les origines grecques, je mentionnerai les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, ceux de la *Société de Gœttingue* et ceux de Heyne faisant partie des travaux de cette Société. On y trouvera des travaux pleins d'érudition et de faits assez peu connus, notamment sur les origines, chronologique, géographique, historique des annales grecques.

Je ne puis oublier non plus de mentionner parmi les sources où l'on peut aujourd'hui puiser pour approfondir l'ancienne histoire grecque, la *Nouvelle édition commentée des auteurs originaux*, publiée notamment en Allemagne et en France depuis vingt-cinq ans. Une nomenclature spéciale de ces auteurs nous mènerait beaucoup trop loin. Je ferai observer seulement qu'il en est quelques-uns qui n'étaient pas connus au moment où écrivait Rollin.

Deux ouvrages dont s'honore l'érudition française, ont jeté un grand jour sur la chronologie des premiers temps de la Grèce; ce sont ceux de MM. Clavier et Petit-Radel. *Histoire des premiers temps de la Grèce, depuis Inachus jusqu'à la chute des Pisistratides*, par Clavier; Paris, 1802, 2 vol. in-8°.

*Examen analytique* et *Tableau comparatif des synchronismes de l'Histoire des temps héroïques de la Grèce*, par Petit-Radel; Paris, imprimerie royale, 1827, 1 vol. in-4°.

Je citerai aussi parmi les travaux les plus remarquables sur l'ancienne Histoire grecque, l'ouvrage suivant:

*Hellenicæ, seu antiquissimæ Græcorum historiæ res insigniores usque ad primam olympiadem. Illustravit et indices cum latinâ interpretatione adjecit Carolus-Gof.* Siebelis, Leipsick, 1803, in-8°, 3 vol.

A côté de celui-là, j'aime à mettre l'ouvrage allemand de Muller sur la race Dorienne, ouvrage dont il n'existe pas de traduction française, mais dont on doit une version anglaise à MM. Tufnell et Cornwall, sous le titre suivant: *The Dorians and account of the early history, religion and mithology, civil and domestic institutions, arts, language and litterature of that race*, etc. Translated from the German, 1822, in-8°, 2 vol. Je donne l'indication de cet excellent ouvrage en anglais, parce que les Français sont plus familiarisés avec cette langue qu'avec la langue allemande.

L'*Histoire critique de l'établissement des colonies grecques, ouvrage couronné par l'Institut en* 1813, par Raoul Rochette; Paris, 1815, in 8°. 4 vol., est un ouvrage qui renferme d'utiles indications.

Il me serait facile d'ajouter un grand nombre de *monographies spéciales*, principalement allemandes, sur diverses parties de l'histoire grecque. Mais le but de ce travail n'étant pas de s'adresser aux érudits à qui les sources sont connues, il me suffira d'avoir indiqué les ouvrages généraux les plus remarquables. Je crois devoir cependant encore donner l'indication de quelques ouvrages se rapportant aux mœurs et à l'histoire littéraire de la Grèce.

*Recherches sur les mystères du paganisme*, par Sainte-Croix, nouvelle édition de Sylvestre de Sacy; Paris, 1817, 2 vol. in-8°.

Dans notre bibliographie de l'histoire des Egyptiens, nous avons déjà cité les deux précieux ouvrages de Creuzer et de Héeren, le premier sur la *Religion des peuples de l'antiquité*, le second sur la *Politique et le commerce des peuples de l'antiquité*. Nous devons les rappeler encore ici comme renfermant des documents importants sur le système religieux politique et commercial des Grecs.

Pour l'histoire littéraire, je mentionnerai l'*Histoire de l'origine, des progrès, et de la décadence des sciences dans la Grèce*, par Ch. Meiners, traduit de l'allemand, par J.-C. Lavaux; Paris, an VII, 5 vol. in-8°.

*Histoire abrégée de la littérature grecque*, par Schall, Paris, 1813, 2 vol. in-8°.

Pour la partie des beaux-arts, on peut consulter les ouvrages de Winkelmann, Choiseul-Gouffier, de Steward et Revet, David Le Roy Spon et Weler, de Clarac, Bouillon, Consinery, Chandler. La *Société des dilettanti* de Londres a publié quelques ouvrages sur les beaux-arts. La partie de l'art grec y est assez bien appréciée.

Quant à ce qui concerne les peuples de l'Asie, nous sommes moins riches en matériaux, cependant on peut consulter avec fruit les *Mémoires* de Gosselin, de l'Académie des Inscriptions, le *Voyage* de Chandler dans l'Asie Mineure, les recherches de Rennell sur les *Connaissances géographiques des anciens*, sur l'Inde, et enfin, quelques-uns des mémoires de la Société asiatique de Calcuta.

E. B.

Digitized by Google

Digitized by Google

# TABLE CHRONOLOGIQUE.

## AVERTISSEMENT.

La *chronologie* est la connaissance des temps. Elle apprend à quelle année on doit rapporter les événements dont il est parlé dans l'histoire. Les années qui servent à mesurer la durée du temps sont ou solaires ou lunaires.

L'année solaire est le temps qui s'écoule depuis un équinoxe jusqu'à l'autre semblable qui suit immédiatement : par exemple, depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à l'autre équinoxe du printemps suivant; ce qui comprend trois cent soixante-cinq jours, cinq heures et quarante-neuf minutes.

L'année lunaire est composée de douze mois lunaires, dont chacun est de vingt-neuf jours, douze heures et quarante-quatre minutes, qui font en tout trois cent cinquante-quatre jours, huit heures et quarante-huit minutes.

L'une et l'autre de ces deux années s'appelle *astronomique*, pour la distinguer de celle qui est à l'usage des peuples, qu'on nomme *civile* ou *politique*.

Quoique toutes les nations ne se soient pas accordées dans la manière de déterminer leurs années, les unes se réglant sur le mouvement du soleil, et les autres sur celui de la lune, cependant on ne se sert communément dans la *chronologie* que des années solaires. Il semble d'abord que, comme les années lunaires sont plus courtes que les solaires, cette inégalité devrait produire quelque erreur dans les calculs chronologiques. Mais il faut remarquer que les peuples qui se servaient des années lunaires y intercalaient un certain nombre de jours pour les ajuster avec les solaires; ce qui fait que les unes reviennent aux autres, ou du moins, s'il y a quelque différence, on peut la négliger lorsqu'il ne s'agit que d'assigner l'année dans laquelle un fait est arrivé.

Il y a dans la *chronologie* certains temps marqués par quelque grand événement, auxquels on apporte tout le reste. C'est ce qui s'appelle *époque*, d'un mot grec qui signifie *s'arrêter*[1], parce qu'on s'arrête là pour considérer, comme d'un lieu de repos, tout ce qui est arrivé devant ou après, et éviter par ce moyen les anachronismes, c'est-à-dire cette sorte d'erreurs qui fait confondre les temps.

Le choix des événements qui doivent servir d'époques est arbitraire; et, quand on étudie l'histoire en son particulier, on est le maître de prendre ceux que l'on veut, selon le plan qu'on s'est formé.

Si l'on commence à compter les années d'un de ces points marqués par un événement considérable, le dénombrement et la suite de ces années s'appelle *ère*. Il y a presque autant d'ères qu'il y a eu de différents peuples. Les principales, et qui sont le plus en usage, sont celle du *monde*, celle de *Jésus-Christ*, celle des *olympiades*, et celle de *Rome*. Je n'emploie que les deux plus célèbres, c'est-à-dire, celle du *monde* et celle de *Jésus-Christ*.

On sait que les *olympiades* tiraient leur origine des jeux olympiques qui se célébraient dans le Péloponnèse, auprès de la ville d'Olympie. Ces jeux devinrent si solennels, que

[1] Ἐπέχειν, ἐποχή, *repos*.

la Grèce en fit son *époque* pour compter les années. On entend par *olympiade* l'espace de quatre années révolues, qui est le temps qui s'écoulait d'une célébration de jeux à une autre. La première, dont se servent les chronologistes, commence, selon Ussérius, à l'été de l'année du monde 3228, avant Jésus-Christ 776. Quand on désigne par les *olympiades* le temps où est arrivé un événement, on dit la première, la seconde, ou la troisième, etc., année d'une telle *olympiade;* ce qui étant une fois connu, il est aisé de trouver l'année du monde à laquelle on doit rapporter le même fait; et réciproquement, quand on connaît l'année du monde, il est facile de trouver l'olympiade qui y répond.

Rome fut bâtie, selon la chronologie de Varron, l'an du monde 3251, avant Jésus-Christ 753. Caton place la fondation de cette ville deux ans plus tard; ce qui revient à l'an du monde 3253, avant Jésus-Christ 751. Je suivrai dans mon Histoire romaine le sentiment de ce dernier. On appelle indifféremment les années que l'on compte de cette *époque*, les années de Rome, ou les années de la fondation de la ville.

La *période julienne* est encore une ère fameuse dans la *chronologie*, dont on se sert principalement pour compter les temps avant Jésus-Christ. Je vais expliquer en peu de mots en quoi consiste cette *période*, et quel en est l'usage. Il faut auparavant donner une idée des trois *cycles* dont elle est composée.

On entend par *cycle* la révolution d'un certain nombre d'années.

Le *cycle solaire* est une période de vingt-huit ans, qui renferme toutes les variations que peuvent souffrir les jours de dimanche et les autres dont la semaine est composée, c'est-à-dire qu'au bout de vingt-huit ans les sept premières lettres de l'alphabet dont on se sert dans le *calendrier* pour marquer les jours de la semaine, et que l'on appelle *lettres dominicales*, reviennent dans le même ordre où elles étaient auparavant. Pour entendre ce que je viens de dire, il faut remarquer que, si l'année n'avait que cinquante-deux semaines, il n'y aurait aucun changement dans l'ordre des lettres dominicales. Mais comme elle a un jour de plus, et deux lorsqu'elle est bissextile, cela produit des variations qui se trouvent toutes renfermées dans l'espace de vingt-huit ans, dont le *cycle* solaire est composé.

Le *cycle lunaire*, qu'on appelle aussi *nombre d'or*, est la révolution de dix-neuf années, au bout desquelles la lune se retrouve, à une heure et demie près, au même point avec le soleil, et recommence ses lunaisons dans le même ordre qu'auparavant. C'est à Méton l'Athénien, célèbre astronome, qu'on est redevable de l'invention de ce *cycle*. On s'en servait pour marquer dans le calendrier les jours des nouvelles lunes, avant l'invention des *épactes*.

Outre ces deux cycles, les chronologistes en admettent encore un troisième qu'on nomme *indiction*. C'est une révolution de quinze années, dont la première s'appelle *la première indiction;* la seconde s'appelle *la seconde indiction*, et ainsi de suite jusqu'à la quinzième, après laquelle on recommence à compter la première indiction, etc.

On suppose communément que la première indiction a commencé trois ans avant la naissance de Jésus-Christ.

Si l'on multiplie ces trois cycles, c'est-à-dire 28, 19 et 15 l'un par l'autre, on aura le produit 7980, qui est ce qu'on appelle *la période julienne*.

Une des propriétés de cette période est de donner les trois cycles caractéristiques de chaque année, c'est-à-dire l'année courante de chacun de ces trois cycles; par exemple, on sait que l'*ère* vulgaire commence à l'année 4714 de la *période julienne*. Si l'on divise ce nombre par 28, ce qui restera[1] après la division indiquera le *cycle* solaire de cette année. On trouvera de la même manière le cycle lunaire et l'indiction. Il est démontré que les trois nombres qui exprimeront ces trois *cycles* ne peuvent se retrouver dans le même ordre dans aucune année de la *période julienne*. Il en est de même des cycles des autres années.

En remontant dans cette période jusqu'à sa première année, c'est-à-dire jusqu'à celle où

[1] Je dis ce qui reste, et non pas le quotient, comme ont fait quelques auteurs; car le quotient exprime combien il s'est écoulé de *cycles* depuis le commencement de la période, et ce qui reste après la division fait connaître l'année du cycle courant.

les trois cycles dont elle est composée commencent ensemble, on trouvera qu'elle précède la création du monde de 710 ans, en supposant que la création ne précède l'ère vulgaire que de 4004 ans.

Cette période s'appelle *julienne*, parce qu'elle est accommodée aux années de Jules César. Scaliger l'a inventée pour concilier les systèmes qui partagent les chronologistes sur la durée du temps qui s'est écoulé depuis le commencement du monde. Il y en a qui croient qu'il ne faut compter jusqu'à *Jésus-Christ* que 4004 ans. D'autres donnent plus d'étendue à cet espace, et augmentent le nombre des années qui le mesure. Ces variations disparaissent quand on se sert de la période julienne; car tout le monde s'accorde sur l'année où elle a commencé, et il n'y a personne non plus qui ne convienne que la première année de l'*ère* vulgaire tombe en la 4714 de cette période. Ainsi on a dans la période julienne deux points fixes qui réunissent tous les systèmes, et qui accordent tous les chronologistes.

Il est facile de trouver l'année de la *période julienne* qui répond à telle année que ce soit de l'ère vulgaire du monde : car, puisque le commencement de la *période julienne* précède cette ère de 710 ans, il s'ensuit qu'en ajoutant ce nombre à l'année proposée de l'ère du monde, on aura l'année de la *période julienne* qui y répond. Par exemple, on sait que la bataille d'Arbelles se donna l'an du monde 3673. Si à ce nombre on ajoute 710, on aura 4383, lequel nombre exprimera l'année de la *période julienne* à laquelle il faut rapporter la bataille d'Arbelles.

On sait que jusqu'ici je ne me suis point arrêté aux discussions chronologiques, et on ne s'attend pas sans doute que j'y entre maintenant. Je suivrai ordinairement Ussérins, que j'ai choisi pour mon guide dans cette matière.

Digitized by Google

| ANS du M. | ASSYRIENS. | ÉGYPTE. | GRÈCE. | ANS le J. C. |
|---|---|---|---|---|
| 1800. | Nemrod, fondateur du premier empire des Assyriens. | | | 2204. |
| 1816. | Ninus, fils de Nemrod.<br>Semiramis; elle regne 42 ans.<br>Ninyas.<br>L'histoire des successeurs de Ninyas pendant trente générations, si l'on excepte celle de Phul et de Sardanapale, est inconnue. | Mares ou Mesraim, premier roi d'Égypte.<br>Busiris.<br>Osymandias.<br>Uchoreus.<br>Morris. | | 2188. |
| 1915. | | | Fondation du royaume de Sicyone. | 2089. |
| 1920. | | Les rois pasteurs s'emparent de la basse Égypte. Leur domination dure 260 ans. | | 2084. |
| 2084. | | Abraham passe dans l'Egypte. Sara y court un grand risque de la part d'un des rois pasteurs. | | 1920. |
| 2148. | | | Fondation du royaume d'Argos. Déluge d'Ogygès dans l'Attique. | 1856. |
| 2179. | | Thutmosis chasse les rois pasteurs, et règne dans la basse Egypte. | | 1823. |
| 2276. | | Joseph est emmené en Égypte, et vendu à Putiphar. | | 1728. |
| 2298. | | Jacob passe en Egypte avec sa famille. | | 1706 |
| 2427. | | Rameses-Miamun commence à régner en Egypte. Il persécute les Israélites. | | 1577. |
| 2448. | | Cécanes emmène une colonie d'Egypte, et va fonder le royaume d'Athenes. | Fondation du royaume d'Athènes par Cécrops. Il établit l'Aréopage. | 1556. |
| 2488. | | | Sous Cranaus, successeur de Cécrops, arriva le déluge de Deucalion. | 1516. |
| 2494. | | Amévoenis, l'aîné des enfants de Rameses, lui succède | Fondation du royaume de Lacédémone. Lelex en est le premier roi. | 1510. |
| 2515 | | Les Israélites sortent de l'Égypte. Aménophis est englouti dans la mer Rouge. Sesostris, son fils, lui succède. Il divise l'Egypte en trente nomes, rend l'Éthiopie tributaire, soumet l'Asie, s'assujettit les Scythes jusqu'au Tanais. De retour en Egypte il se donne la mort après un règne de 33 ans. | | 1421. |
| 2550. | | | Danaüs, frère de Sésostris, sort de l'Egypte, et se retire dans le Péloponnese, où il se rend maître d'Argos. | 1474. |
| 2547. | | Phéron succède à Sésostris. | Persée, le cinquième des successeurs de Danaüs, ayant par malheur tué son grand-père, abandonne Argos, et va fonder le royaume de Mycènes. | 1457. |
| 2628. | | | Sisyphe, fils d'Eole, se rend maître de Corinthe. | 1376. |
| 2710 | | | Les descendants de Sisyphe sont chassés de Corinthe par les Héraclides. | 1294. |
| 2720. | | | Eolus, fils de Pandion, roi de l'Attique. On place l'expédition des Argonautes sous le règne de ce prince. | 1284. |
| 2800. | | Proteus. Sous son règne Pâris est jeté dans l'Egypte en s'en retournant à Troie avec Hélène. | Les Héraclides se rendent maîtres du Péloponnèse, d'où ils sont obligés de sortir peu de temps après. | 1204. |
| 2820. | | Rhampsinite.<br>Chéops.<br>Chéphren.<br>Mycérinus.<br>Asychis.<br>Les six règnes précédents ont duré 170 ans; mais il est difficile de marquer la durée de chacun en particulier. | Prise de la ville de Troie par les Grecs. | 1184. |
| 2900 | | | Les Héraclides rentrent dans le Péloponnèse, et se saisissent de Sparte, où deux frères, Eurysthène et Procles, règnent ensemble. | 1104 |
| 2954. | | | Etablissement des archontes à Athènes. Médon, fils de Codrus, est le premier. | 1070. |
| 2959. | | | Cadmus bâtit la ville de Thèbes, et y établit le siége de sa domination. | 1055. |
| 2991. | | Pharaon, roi d'Égypte, donne sa fille en mariage à Salomon. | | 1015. |
| 3026. | | Sésac, appelé autrement Sésonchis. C'est chez lui que Jéroboam se réfugia | | 978. |
| 3033. | | Sésac marche contre Jérusalem, et s'assujettit toute la Judée. | | 971. |
| 3063. | | Zara, roi d'Egypte, fait la guerre à Asa, roi de Juda. | | 941. |
| 3420. | | Anysis. Sous son règne Sabaçus, roi d'Éthiopie, se rend maître de l'Egypte, y règne cinquante ans, après lesquels il se retire et laisse le royaume à Anysis | Lycurgus. | 884. |
| 3468. | | | {Fondation de Carthage} | 846. |

| ANS du M. | ASSYRIENS. | | MÈDES. | LYDIE. | ÉGYPTE. | GRÈCE. | ANS de J. C |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 3160. | | | | | | Homère. Hésiode vécut à peu près dans le même temps. | 844. |
| 3210. | | | | | | Caranus fonde le royaume de Macédoine. | 794. |
| 3228. | | | | | | Commencement de l'ère commune des olympiades. | 776. |
| 3235. | Phul. C'est le roi de Ninive qui fit pénitence à la prédication de Jonas. | | | | | | 771. |
| 3237. | Sardanapale, dernier roi du premier empire des Assyriens. Après vingt ans de règne, il se brûle dans son palais. Le premier empire des Assyriens, qui fut à la mort de Sardanapale, avait subsisté pendant plus de 1450 ans. De ses débris il s'en forma trois autres: celui des Assyriens de Babylone, celui des Assyriens de Ninive, et celui des Mèdes. | | | | | | 767. |
| | BABYLONE. | NINIVE. | | | | | |
| 3237. | Belesis ou Nabonassar. L'Ecriture le nomme Baladan. | Théglathpha-lasar. La 8e année de son règne il donne du secours à Achas, roi de Juda, se rend maître de la Syrie et d'une partie du royaume de Juda. | Arbace exerce l'autorité souveraine chez les Mèdes, sans néanmoins prendre le titre de roi. | | | | 747 |
| 3261. | | | | Les Héraclides tinrent le royaume de Lydie pendant 505 ans. Argon fut le premier. Il commença à régner l'an du monde 2781. L'histoire de ses successeurs jusqu'à Candaule est peu connue. | | Première guerre entre les Messéniens et les Lacédémoniens. Elle dure 20 ans. | 745 |
| 3268. | Mérodach-Baladan. C'est lui qui envoya des ambassadeurs au roi Ezéchias pour le féliciter sur sa convalescence. On ne sait rien des autres rois qui ont régné à Babylone. | | | | | | 736. |
| 3269. | | | | Candaule. | | | 735. |
| 3280. | | Salmanasar. La 8e année de son règne il se rendit maître de Samarie, et en emmena le peuple en captivité | | | | Archiloque, poète célèbre. | 724 |
| 3285. | | | | | Sérphon. Son règne dura 14 ans. | | 719. |
| 3286. | | | | Gyges fait mourir Candaule, et règne en sa place. | | | 718. |
| 3287. | | Sennacharib. La cinquième année de son règne il fait la guerre à Ezéchias, roi de Juda. Un ange fait périr son armée dans le temps qu'il assiége Jérusalem. De retour dans son royaume, il est tué par ses propres enfants. | | | | | 717. |
| 3294. | | Asarhaddon. | | | | | 710. |
| 3295. | | | | | | Archias le Corinthien fonde Syracuse. | 709. |
| 3296. | | | Déjoces se fait déclarer roi des Mèdes. | | | | 708. |
| 3298. | | | | | Tharaca. Son règne dure 18 ans. Anarchie de deux ans dans l'Egypte. — Douze des principaux seigneurs de l'Egypte se saisissent du royaume, et en gouvernent chacun une partie avec une autorité égale. | | 706. |
| 3319. | | | | | | | 685. |
| 3320. | | | | | | Seconde guerre entre les Lacédémoniens et les Messéniens. 14 ans. | 684. |
| 3333. | | Asarhaddon réunit l'empire de Babylone à celui de Ninive. | | Mort de Gygès. | | | 681. |

| ANS du M. | NINIVE et BABYLONE | MÈDES. | LYBIE. | ÉGYPTE. | GRÈCE. | ANS de J. C. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| 3324. | | | ARDYS son fils lui succède. Sous son règne, qui fut de 49 ans, les Cimmériens se rendirent maîtres de Sardes. | | | 680. |
| 3327. | ASARHADDON transporte en Assyrie les restes du royaume d'Israël. La même année il met aux fers Manassé, et l'emmène à Babylone. | | | | | 677. |
| 3334. | | | | PSAMMITIQUE, l'un des douze rois, défait les onze autres, et demeure seul maître de l'Egypte. Il prend Azoth après un siége de 29 ans. | | 670. |
| 3335. | SAOSDUCHIN ou NABUCHODONOSOR I. La douzième année de son règne il défait Phraorte, roi des Mèdes, et se rend maître d'Ecbatane. Ce fut après cette expédition qu'il fit faire le siége de Béthulie par Holopherne. | | | | | 669. |
| 3347. | | Mort de Déjoce. PHRAORTE lui succède. | | | | 657 |
| 3356. | Mort de Nabuchodonosor; SARACUS, appelé aussi CHYNALADANES, lui succède. | | | | | 648. |
| 3364. | | | | | TYRTÉE, poëte qui excellait à chanter la valeur guerrière. THALÈS de Milet, fondateur de la secte ionique. | 640. |
| 3369. | | Phraorthe périt au siége de Ninive avec une partie de son armée. CYAXARE son fils lui succède. La seconde année de son règne il bat les Assyriens et attaque Ninive, dont il est obligé d'abandonner le siége à cause d'une irruption que les Scythes font dans ses états. | | | | 635. |
| 3373. | | | SADYATTE. Il forme le siége de Milet la sixième année de son règne. | | | 631. |
| 3378. | Révolte de NABOPOLASSAR contre Saracus. Il se rend maître de Babylone. | | | | | 626. |
| 3380. | Destruction de Ninive. Depuis ce temps-là Babylone fut la seule capitale de l'empire assyrien. | Cyaxare réunit ses forces avec celles de Nabopolassar, se rend maître de Ninive, la ruine et fait mourir Saracus, qui en était roi. | | | DRACON, législateur d'Athènes. | 624. |
| 3383. | | | ALYATTE. Il continue le siége de Milet, qui avait déjà duré 6 ans sous le règne de son père, et le termine au bout de six autres années par un traité de paix qu'il conclut avec les assiégés. Sous le règne de ce prince il y eut une guerre entre les Mèdes et les Lydiens, qui se termina par le mariage de Cyaxare avec Aryénis, fille d'Alyatte. | | | 619 |
| 3388 | | | | NÉCHAO. La septième année de son règne, il défait l'armée du roi d'Assyrie, et s'empare d'une partie de ses états. Son règne dure 16 ans. | | 616. |

| ANS du M. | BABYLONE. | MÈDES. | LYDIE. | ÉGYPTE. | GRÈCE. | ANS de J. C. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| 3397. | Nabopolassar s'associe à l'empire Nabuchodonosor son fils, et l'envoie à la tête d'une armée pour remettre sous son obéissance les pays que Nechao lui avait enlevés. | | | | | 607. |
| 3398 | Prise de Jérusalem par Nabuchodonosor. Il transporte à Babylone un grand nombre de Juifs, parmi lesquels était Daniel. C'est à ce transport des Juifs à Babylone que commence la captivité. | | | | | 606 |
| 3399 | Mort de Nabopolassar. Nabuchodonosor II son fils, succède à tous ses états. | | | | | 605. |
| 3400. | | | | | Solon. C'est à peu près vers ce temps-ci que vécurent les sept sages de la Grèce. | 604. |
| 3403 | Premier songe de Nabuchodonosor expliqué par Daniel. | | | | | 601 |
| 3404. | | Astyage, fils, de Cyaxare, donne sa fille, en mariage à Cambyse, roi des Perses. | | Psammis 6 ans. | Alcée, qui a donné son nom aux vers alcaïques. | 600. |
| 3405. | Les lieutenants de Nabuchodonosor, après avoir ravagé la Judée, forment le blocus de Jérusalem, et font mourir le roi Joachim. Sur la fin de la même année, Nabuchodonosor se transporte à Jérusalem, s'en rend maître, et y établit roi Sédécias à la place de Jéchonias, qu'il emmène en captivité. | Naissance de Cyrus | | | Sapho, dans le même temps. | 599. |
| 3409. | | Mort de Cyaxare. Astyage son fils lui succède. Il règne 35 ans. | | | | 595. |
| 3410. | | | | Apriès. Il se rend maître de Sidon dans les premières années de son règne. | | 594 |
| 3411. | | | | Sédécias, roi de Juda, fait alliance avec le roi d'Égypte contre les avis du prophète Jérémie. | | 593. |
| 3416. | Nabuchodonosor reine Jérusalem, et emmène Sédécias captif à Babylone. De retour dans ses états, il fait jeter les trois jeunes Hébreux dans la fournaise. | Cyrus va pour la première fois en Mède voir son grand père Astyage. Il demeure trois ans auprès de lui. | | | | 588. |
| 3430. | | | | Expédition malheureuse d'Apriès dans la Libye; révolte d'Amasis contre Apriès. | | 574. |
| 3432. | Nabuchodonosor se rend maître de Tyr après un siége de 13 ans. Ce fut après cette expédition qu'il marcha contre l'Égypte. | | | Nabuchodonosor subjugue l'Égypte, et confirme Amasis dans la possession du royaume | | 572. |
| 3431. | Second songe de Nabuchodonosor expliqué par Daniel. | | | | | 570. |
| 3435. | Nabuchodonosor réduit à la condition des bêtes pendant sept ans, après lesquels il règne encore un an. Évilmérodach son fils lui succède. Il ne règne que deux ans. | | | Mort d'Apriès, la 25e. année de son règne. Amasis règne paisiblement après lui. | | 569. |
| 3440. | | | | | Thespis réforme la tragédie. Ce fut vers ce temps-ci que vécut Pythagore. | 564. |
| 3442. | | | Crœsus. | | | 562. |

| ANS du M. | BABYLONE. | MÈDES. | LYDIE. | EGYPTE. | GRÈCE. | ANS de J. C. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| 3444. | Nériglissor. Il arme puissamment contre le roi des Mèdes, et appelle Crésus à son secours. | Mort d'Astyage. Cyaxare lui succède. Il est connu dans l'Écriture sous le nom de Darius le Mède. | Ésope vivait sous son règne. Il se trouva à la cour de ce prince avec Solon. | | Simonide, poëte célèbre. | 560. |
| 3445. | | Cyrus retourne en Médie pour la seconde fois, afin d'aider son oncle dans la guerre contre les Babyloniens. | | | Pisistrate se rend maître d'Athènes. | 559. |
| 3447. | | Expédition de Cyrus contre le roi d'Arménie. | | | | 557. |
| 3448. | | Cyaxare et Cyrus défont les Babyloniens dans une grande bataille. Nériglissor y périt. | | | | 556. |
| | Labomosoarchod. Son règne ne dure que 9 mois. | | Crésus fait devant Cyrus. | | | |
| 3449. | Labynit, nommé dans l'Écriture Balthasar. | | | | | 555. |
| | | On peut placer vers ce temps-ci le mariage de Cyrus avec la fille de Cyaxare son oncle. | | | | |
| 3456. | | | Bataille de Thymbrée entre Crésus et Cyrus, suivie de la prise de Sardes par ce dernier. | | | 549. |
| 3460. | | | | | Hipponax, l'auteur du vers scazon. | 544. |
| | | | Fin du royaume de Lydie. | | Héraclite, chef de la secte qui porte son nom. | |
| 3464. | | | | | Naissance d'Eschyle. Ctésiphon ou Chersiphron, architecte célèbre, surtout par la construction du temple de Diane d'Éphèse. | 540. |
| 3466. | Labynit périt à la prise de Babylone. La mort de ce prince met fin à l'empire babylonien, qui est réuni avec celui des Mèdes. | Cyrus se rend maître de Babylone. | | | | 539. |
| 3468 | | Mort de Cyaxare. | | | | 536. |
| | Après la mort de Cyaxare et de Cambyse, Cyrus, qui succède aux états de l'un et de l'autre, réunit l'empire des Mèdes, celui des Babyloniens et celui des Perses; et de ces trois il en forma un quatrième sous le nom d'*empire des Perses*, qui a duré 206 ans. | | | | | |
| | EMPIRE DES PERSES. | | | | | |
| 3469. | Cyrus. La première année de son règne, il permet aux Juifs de s'en retourner en Judée. | | | | | 536. |
| 3470. | Vision de Daniel touchant la succession des rois de Perse. | | | | | 534. |
| 3475. | Cyrus meurt dans un voyage qu'il fait en Perse, après avoir régné 7 ans seul, et 30, si on les commence au temps qu'il sortit de Perse à la tête d'une armée pour aller secourir Cyaxare. | | | | | 529. |
| | Cambyse son fils lui succède. La quatrième année de son règne il attaque l'Égypte, et la réunit à l'empire des Perses. | | | | | |
| 3478. | | | | | Mort de Pisistrate. Hippias son fils lui succède. | 526. |
| 3479. | | | | Psammenite. Son règne ne dure que six mois. Après la mort de ce prince l'Égypte passe sous la domination des Perses, et y demeure jusqu'au règne d'Alexandre-le-Grand; ce qui comprend 206 ans. | | 523. |
| 3480. | Expédition malheureuse de Cambyse contre les Éthiopiens. | | | | | 524. |
| 3481. | Cambyse fait mourir Méroé, qui était en même temps sa sœur et sa femme. | | | | | 523 |
| | Ce fut vers ce temps-ci qu'Orétès, l'un des satrapes de Cambyse, se rendit maître de l'île de Samos, et fit mourir Polycrate, qui en était tyran. | | | | | |
| 3482. | Mort de Cambyse. Smerdis le mage, qui était monté sur le trône dès avant la mort de Cambyse, lui succède. Son règne ne dure que sept mois. | | | | | 522. |
| 3493. | Darius, fils d'Hystaspe. | | | | | 521. |
| 3485. | Édit de Darius en faveur des Juifs, où celui de Cyrus est rappelé. On croit que ce fut quelque temps après la publication de cet édit qu'arriva ce qui est rapporté dans l'histoire d'Esther. | | | | | 519. |
| 3488. | Babylone se révolte contre Darius. Elle est réduite après un siége de 20 mois. | | | | | 516. |

Digitized by Google

| ANS du M. | PERSES. | GRÈCE. | SYRACUSE. | CARTHAGE. | ANS de J. C. |
|---|---|---|---|---|---|
| 3490. | Expédition de Darius contre les Scythes. | Miltiade va s'établir dans la Chersonèse. | Fondation du royaume de Pont par Darius. Artabase en fut le premier roi. Ceux qui y régnèrent depuis jusqu'à Mithridate I sont peu connus. | | 514. |
| 3496. | Darius pénètre dans les Indes, et réduit tout ce grand pays sous sa domination. | Les Pisistratides sont obligés d'abandonner l'Attique. | | | 508. |
| | L'histoire des Grecs se trouvera désormais mêlée et presque confondue avec celle des Perses; c'est pourquoi je n'en séparerai plus la chronologie. | | | | |
| | PERSES ET GRECS. | | | | |
| 3501. | Les Perses forment le siége de la capitale de l'île de Naxe. Ils sont obligés de le lever au bout de 6 mois. | | | Premier traité entre les Carthaginois et les Romains. Il paraît que, dès avant ce traité, les Carthaginois avaient porté leurs armes dans la Sicile, puisqu'ils en possédaient déjà une partie quand il fut conclu. Mais on ne sait pas dans quelle année. | 503. |
| 3502. | Aristagore, gouverneur de Milet, se révolte contre Darius, et fait entrer dans ses vues les Ioniens et les Athéniens. | | | | 502. |
| 3501. | Les Ioniens se rendent maîtres de Sardes et la brûlent. | | | | 500. |
| 3507. | Les Perses défont les Ioniens dans un combat naval devant l'île de Lade, et se rendent ensuite maîtres de Milet. | | | | 496. |
| | Eschyle. | | | | |
| 3510. | Darius envoie Gobryas, son gendre, à la tête d'une armée, pour attaquer la Grèce. | | | | 494. |
| | Anacréon. | | | | |
| 3513. | Darius ôte le commandement de ses armées à Gobryas, et le donne à Datis et à Artaphrène. | | | | 491. |
| 3514. | Bataille de Marathon. | | | | 490. |
| 3515. | Fin malheureuse de Miltiade. | | | | 489. |
| 3519. | Mort de Darius Hystaspe. Xerxès son fils, lui succède. | | | | 485. |
| 3520. | Naissance de l'historien Hérodote. | | Commencement de Gélon. | Les Carthaginois font alliance avec Xerxès. | 484. |
| 3523. | | | | Les Carthaginois attaquent, sous la conduite d'Amilcar, les Grecs établis dans la Sicile, ils sont battus par Gélon. | 481. |
| 3524. | Départ de Xerxès pour aller faire la guerre aux Grecs. Combat des Thermopyles. Léonidas, roi des Lacédémoniens, y périt. Combat naval près d'Artémise, qui se donne en même temps que celui des Thermopyles. | | | | 480. |
| | Naissance d'Euripide. | | | | |
| | Bataille de Salamine. Elle est suivie du retour précipité de Xerxès en Perse. | | | | |
| 3525. | Bataille de Platée. Le même jour il se donne un combat naval près de Myrcale, où les Perses sont défaits. | | Gélon est fait roi de Syracuse. Son règne dure cinq ou six ans. | | 479. |
| 3526. | Les Athéniens rétablissent les murs de leur ville, que Xerxès avait ruinés, malgré l'opposition des Lacédémoniens. | | | | 478. |
| 3528. | Le commandement des armées, dont les Lacédémoniens étaient en possession depuis le combat des Thermopyles, passe aux Athéniens. | | | | 476. |
| | Pindare florissait vers ce temps-ci. | | | | |
| 3530. | Pausanias, général des Lacédémoniens, accusé d'entretenir des intelligences secrètes avec Xerxès, est mis à mort. | | | | 474. |
| 3531. | Thémistocle, général athénien, est accusé d'avoir pris part au complot de Pausanias. Il se retire chez Admète, roi des Molosses. | | | | 473. |
| | Ce fut vers ce temps-ci que parurent dans la Grèce Sophocle et Euripide. | | | | |
| 3532. | Xerxès est tué par Artabane, capitaine de ses gardes. | | Hiéron I. Il règne 11 ans. | | 472. |
| | Artaxerxès, surnommé Longue-main, lui succède. Thémistocle se réfugie auprès de lui la première année de son règne. | | | | |
| 3533. | Cimon reçoit le commandement des armées d'Athènes. L'année suivante il bat les Perses, et se rend maître de leur flotte auprès de l'embouchure du fleuve Eurymédon. | | | | 471. |
| | Naissance de l'historien Thucydide. | | | | |
| 3534. | Grand tremblement de terre à Sparte, sous le règne d'Archidamus, qui donne lieu à une sédition de la part des Ilotes. | | | | 470. |
| | Naissance de Socrate. | | | | |
| 3535. | Commencement de Périclès. | | | | 469. |
| | Phidias, célèbre par son habileté dans l'architecture et la sculpture. | | | | |
| | Brouilleries et mésintelligences entre les Athéniens et les Lacédémoniens, causées par l'affront que font les Lacédémoniens aux Athéniens de renvoyer leurs troupes, après les avoir appelées à leur secours contre les Messéniens et les Ilotes. Ce fut quelque temps après et en conséquence de ces brouilleries que Cimon fut banni par l'ostracisme. | | | | |
| 3537. | Esdras obtient d'Artaxerxès une commission pour retourner à Jérusalem avec tous ceux qui voudront le suivre. | | | | 467. |
| 3538. | Thémistocle se donne la mort à Magnésie. | | | | 466. |
| 3540. | Hérodicus de Sicile, chef de la secte des médecins appelée διαιτητικὴ. Il eut pour disciple Hippocrate. | | | | 464. |
| 3543. | | | Thrasybule. Il est chassé par ses sujets au bout d'un an. | | 461. |
| 3544. | | | Les Syracusains jouissent de leur liberté pendant 60 ans. | | 460. |

| ANS du M. | PERSES ET GRECS. | SYRACUSE. | CARTHAGE. | ANS de J. C. |
|---|---|---|---|---|
| 3544. | Révolte des Egyptiens contre Artaxerxe, soutenue par les Athéniens. | | | 460. |
| 3545. | Défaite de l'armée des Perses en Egypte. | | | 459. |
| 3546. | Les Egyptiens sont battus à leur tour avec les Athéniens. En conséquence, toute l'Egypte rentre sous l'obéissance d'Artaxerxe, et les Athéniens se retirent à Byblos, sous la conduite d'Inarus, où ils soutiennent un siége d'un an. | | | 458. |
| | Combat de Tanagre en Béotie, où les Athéniens battent les Spartiates qui étaient venus au secours des Thébains. | | | |
| 3550. | Néhémie obtient d'Artaxerxe la permission de retourner à Jérusalem. | | | 451. |
| 3554. | Naissance de Xénophon. | | | 450. |
| | Cimon, rappelé de son exil, qui avait duré cinq ans, réconcilie Athènes et Lacédémone, et leur fait conclure une trêve de cinq ans. | | | |
| 3555. | Fin de la guerre entre les Grecs et les Perses. Elle durait depuis que les Athéniens avaient brûlé Sardes; ce qui comprend 51 ans. | | | 449. |
| | Mort de Cimon. | | | |
| 3558. | Les Lacédémoniens font une trêve pour trente années avec les Athéniens. Ces derniers y donnent bientôt atteinte par leurs nouvelles entreprises. | | | 446. |
| | Empédocle, philosophe pythagoricien, florissait vers ce temps-ci. | | | |
| | Myron, fameux sculpteur d'Athènes. | | | |
| 3564. | Périclès fait la guerre aux Samiens, et se rend maître de la capitale de leur île après un siége de 9 mois. | | | 440. |
| | Zeuxis, peintre célèbre et disciple d'Appollodore. Il est pour rival Parrhasius, qui vivait dans le même temps. | | | |
| | Aristophane, poète comique. | | | |
| 3568. | Naissance d'Isocrate. | | | 436. |
| | Guerre entre les Corinthiens et les Corcyréens. Les Athéniens y prennent part, en faveur de ceux de Corcyre. Les habitants de Potidée se déclarent en faveur de Corinthe contre Athènes. Alcibiade commence à paraître dans cette guerre, qui donne lieu à celle du Péloponnèse. | | | |
| | Scopas, architecte et sculpteur. | | | |
| 3573. | Commencement de la guerre du Péloponnèse; elle dure 27 ans. | | | 431. |
| 3574. | L'Attique est ravagée par une peste terrible. Le médecin Hippocrate s'y signale par son dévouement au service des malades. | | | 430. |
| 3575. | Mort de Périclès. | | | 429. |
| 3576. | Les Lacédémoniens font le siége de Platée. | | | 428. |
| | Platon, chef de l'ancienne académie. | | | |
| 3579. | Mort d'Artaxerxe. Xerxès, son fils lui succède. Il ne règne que 45 jours. | | | 425. |
| | Sogdien fait mourir Xerxès, et se fait reconnaître roi à sa place. Son règne ne dure que 6 mois. | | | |
| 3580. | Ochus, connu depuis sous le nom Darius Nothus, se défait de Sogdien, et lui succède. | | | 424. |
| | Les Athéniens se rendent maîtres de Cythère sous la conduite de Nicias. | | | |
| | Thucydide l'historien est condamné à l'exil par les Athéniens, dont il commandait les armées, pour avoir laissé prendre Amphipolis. | | | |
| | Polygnote, connu surtout par la peinture qu'il fit à Athènes dans le Pécile, où il représenta les principaux événements de la guerre de Troie. | | | |
| 3583. | Traité de paix conclu, par les soins de Nicias, entre les Lacédémoniens et les Athéniens, la dixième année depuis le commencement de la guerre du Péloponnèse. Une fourberie d'Alcibiade le fait rompre l'année d'ensuite. | | | 421. |
| 3584. | L'exil d'Hyperbolus met fin à l'ostracisme. | | | 420. |
| 3588. | Alcibiade engage les Athéniens à donner du secours aux Egestains contre ceux de Syracuse. | | | 416. |
| 3589. | Alcibiade, l'un des chefs de l'armée que les Athéniens envoyaient en Sicile, est rappelé à Athènes pour y répondre aux accusations qu'on intentait contre lui. Il s'enfuit à Sparte. Il est condamné par contumace. | Les Athéniens, aidés par les Ségestains, entreprennent le siége de Syracuse sous la conduite de Nicias. Au bout de deux ans ils sont obligés de le lever. Les Syracusains les poursuivent et les défont entièrement. | | 415. |
| 3590. | Pisuthne, gouverneur de Syrie, se révolte contre Darius. Les Egyptiens en font autant, et se choisissent pour roi Amyrtée, qui règne six ans. | | | 414. |
| 3592. | | | Les Carthaginois envoient, sous la conduite d'Annibal, du secours aux Ségestains contre ceux de Syracuse. | 412. |
| 3593. | Alcibiade, pour se soustraire à l'envie que ses grandes actions lui avaient acquise à Sparte, se jette entre les bras de Tissapherne, satrape du roi de Perse. Les Lacédémoniens concluent, par l'entremise de Tissapherne, un traité d'alliance avec le roi de Perse. | Commencement de Denys l'Ancien. | | 411. |
| 3595. | Alcibiade est rappelé à Athènes. Son retour fait casser les quatre cents hommes qu'on avait revêtus de l'autorité souveraine. | | Annibal et Imilcon sont envoyés en Sicile pour en faire la conquête. Ils ouvrent la campagne par le siége d'Agrigente. | 409. |
| 3597. | Darius donne à Cyrus, le plus jeune de ses fils, le gouvernement en chef de toutes les provinces de l'Asie Mineure. | | | 407. |

Digitized by Google

| ANS de M. | PERSES ET GRECS. | SYRACUSE. | CARTHAGE. | LE PONT. | ANS de J. C. |
|---|---|---|---|---|---|
| 3598. | Lysandre est mis à la tête des armées lacédémoniennes. Il défait les Athéniens auprès d'Éphèse. En conséquence de cette défaite, Alcibiade est déposé, et l'on nomme dix généraux à sa place. | Denys, après avoir fait déposer les anciens magistrats de Syracuse, est mis à la tête des nouveaux, et bientôt après il se fait déclarer généralissime des armées. | | | 406. |
| 3599. | Callicratidas reçoit le commandement des armées à la place de Lysandre à qui les Lacédémoniens l'avaient ôté. Il est tué dans un combat naval près des Arginuses.<br>Lysandre est rétabli général des armées lacédémoniennes. Il remporte près d'Ægos-Potamos une célèbre victoire sur les Athéniens.<br>Conon, qui commandait l'armée des Athéniens, se retire, après sa défaite, chez Evagore, roi de Cypre. | | | | 405. |
| 3600. | Lysandre se rend maître d'Athènes. Il y change le gouvernement, et y établit trente archontes connus sous le nom de *tyrans*.<br>Fin de la guerre du Péloponnèse.<br>Mort de Darius Nothus. Arsace, son fils, lui succède. Il prend le nom d'Artaxerxe-Mnemon.<br>Cyrus le jeune entreprend d'égorger son frère. Son dessein ayant été découvert, il est renvoyé dans les provinces dont il était gouverneur. | Révolte des Syracusains contre Denys à l'occasion de la prise de Gela par les Carthaginois. Elle est suivie d'un traité de paix entre les Syracusains et les Carthaginois, dont une des conditions est que Syracuse demeurera soumise à Denys. Il s'en établit tyran.<br>Nouveaux troubles à Syracuse contre Denys Il vient à bout de les dissiper. | La guerre que les Carthaginois faisaient en Sicile se termine par un traité de paix avec les Syracusains. | Mithridate I.<br>On le regarde communément comme le fondateur du royaume de Pont. | 404. |
| 3601. | Entrevue de Cyrus le jeune et de Lysandre à Sardes.<br>Thrasybule chasse les tyrans d'Athènes, et y rétablit la liberté. | | | | 403. |
| 3602. | Cyrus le jeune se prépare à faire la guerre à Artaxerxe son frère. | | | | 402 |
| 3603. | Défaite et mort de Cyrus le jeune à Cunaxa, suivie de la retraite des Dix-Mille.<br>Mort de Socrate. | | | | 401. |
| 3604. | Lacédémone déclare la guerre à Tissapherne et à Pharnabaze. | | | | 400. |
| 3605. | | Denys fait de grands préparatifs pour se mettre en état de déclarer de nouveau la guerre aux Carthaginois. | | | 399. |
| 3606. | Commencement d'Aryntas, roi de Macédoine et père de Philippe. | | | | 398. |
| 3607. | Agésilas est élu roi de Lacédémone. L'année suivante il passe dans l'Afrique pour porter de secours aux Grecs qui y étaient établis. | Massacre des Carthaginois qui se trouvent en Sicile, suivi d'une déclaration de guerre que Denys leur fait signifier par un héraut qu'il avait dépêché à Carthage. | Imilcon passe en Sicile avec une armée pour soutenir la guerre contre Denys Elle dure quatre ou cinq ans. | | 397. |
| 3609. | Lysandre se brouille avec Agésilas, et entreprend de changer l'ordre de la succession au trône.<br>L'armée de Tissapherne est défaite auprès de Sardes par Agésilas. | | | | 395. |
| 3610. | Thèbes, Argos et Corinthe se liguent contre Lacédémone, à la sollicitation des Perses. Athènes entre dans la ligue peu de temps après Agésilas est rappelé par les éphores au secours de sa patrie.<br>La flotte des Lacédémoniens est battue près de Cnide par Pharnabaze et Conon, Athénien, qui commandait celle des Perses et des Grecs. Presque dans le même temps, Agésilas défait les Thébains dans les plaines de Coronée.<br>Conon rétablit les murailles d'Athènes. | | | | 394. |
| 3615. | | Denys se rend maître de Rhége par capitulation. L'année suivante il rompt le traité, et s'en rend maître de nouveau par force. | | | 389. |
| 3617. | Paix honteuse aux Grecs conclue avec les Perses par Antalcidas, Lacédémonien. | | | | 387. |
| 3618. | Artaxerxe attaque, avec toutes ses forces, Evagoras, roi de Cypre, et remporte sur lui une victoire signalée. Elle est suivie du siége de Salamine, qui se termine par un traité de paix. | | | | 386. |
| 3620. | Expédition d'Artaxerxe contre la Cadusiens. | | | | 384. |
| 3621. | Naissance d'Aristote, chef des péripatéticiens<br>Les Lacédémoniens déclarent la guerre à la ville d'Olynthe. | | | | 383. |
| 3622. | Naissance de Philippe, roi de Macédoine.<br>Phœbidas, en conduisant au siége d'Olynthe | | | | 382. |

| ANS de M. | PERSES ET GRECS. | SYRACUSE. | CARTHAGE. | LE PONT. | CAPPADOCE. | ANS de J. C. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | une partie de l'armée des Lacédémoniens, se rend maître de la citadelle de Thèbes. | | | | | |
| | Naissance de Démosthène. | | | | | |
| 3626. | Pélopidas, à la tête des autres bannis, massacre les tyrans de Thèbes, et reprend la citadelle. | | | | | 378. |
| 3627. | Artaxerxe-Mnémon entreprend de réduire l'Egypte qui avait secoué le joug de sa domination depuis quelques années. Il emploie plus de deux ans à faire les préparatifs de cette guerre. | | | | | 377. |
| 3629. | Mort d'Amyntas, roi de Macédoine. Alexandre, son fils aîné, lui succède : son règne ne dure qu'un an. Après lui Perdiccas monte sur le trône, et règne quatorze ans. | | | | | 375. |
| 3630. | Mort d'Evagore, roi de Cypre. Nicocléa son fils lui succède. | | | | | 374. |
| 3632. | | Mort de Denys l'Ancien. Denys le Jeune, son fils, lui succède. Il fait venir Platon à la cour par le conseil de Dion son beau-frère. Dion, exilé par ordre de Denys, se retire dans le Péloponnèse. | | | | 372. |
| 3634 | Bataille de Leuctres, où les Thébains, commandés par Pélopidas et Epaminondas, défont les Lacédémoniens. | | | | | 370. |
| 3635. | Expédition de Pélopidas contre Alexandre, tyran de Phères. Il passe en Macédoine pour terminer les différends qui étaient entre Perdiccas et Ptolémée, fils d'Amyntas, sur la couronne. Il en amène Philippe à Thèbes pour otage. Il est tué dans un combat qu'il livre au tyran de Phères. | | | | | 369. |
| 3638. | | | | Ariobarzane. Son règne dure 26 ans. | | 366. |
| 3641. | Bataille de Mantinée. Epaminondas y périt après avoir assuré la victoire aux Thébains, qu'il commandait. | | | | | 363. |
| 3642 | Les Lacédémoniens envoient Agésilas au secours de Tachos, roi d'Egypte, contre Artaxerxe. Il ôte la couronne à Tachos, et établit à sa place Nectanébus. Il meurt en revenant de cette expédition. Mort d'Artaxerxe-Mnémon. Ochus son fils lui succède. | | | | | 362. |
| 3643. | | Denys fait épouser Arète sa sœur et femme de Dion à Timocrate, un de ses amis. Ce traitement fait prendre à Dion la résolution d'attaquer le tyran à force ouverte. | | | | 361. |
| 3644. | Philippe monte sur le trône de Macédoine. Il fait une paix captieuse avec les Athéniens | Dion oblige Denys d'abandonner Syracuse. Il fait voile vers l'Italie. | | | Ariarathe I fut le premier roi de Cappadoce. Il règne conjointement avec son frère Holophernes. | 360 |
| 3646. | Guerre des alliés contre les Athéniens. Elle dure trois ans. Philippe assiége et prend Amphipolis. | Callippe fait assassiner Dion, et se rend maître de Syracuse, où il règne environ 13 mois. | | | | 358. |
| 3647. | Révolte d'Artabaze contre Ochus, roi de Perse. | Hipparinus, frère de Denys le Jeune, chasse Callippe de Syracuse, et s'y établit à sa place 2 ans | | | | 357. |
| 3648. | Naissance d'Alexandre-le-Grand. | | | | | 356. |
| 3649. | Démosthène paraît pour la première fois en public, et rassure les Athéniens alarmés par les préparatifs de guerre que faisait le roi de Perse. | | | | | 355. |
| 3650. | Mort de Mausole, roi de Carie. | | | | | 354. |
| 3651. | Philippe se rend maître de la ville de Méthone. | | | | | 353. |
| 3652. | Artémise, veuve de Mausole à qui elle avait succédé, se rend maîtresse de Rhodes. Philippe tente inutilement de s'emparer des Thermopyles. | | | | | 352. |
| 3653. | Expédition heureuse d'Ochus contre la Phénicie, contre Cypre, et ensuite contre l'Egypte. | | | | | 351. |

| ANS de M. | PERSES ET GRECS. | SYRACUSE. | CARTHAGE. | LE PONT. | CAPPADOCE. | ANS de J. C. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| 3654. | Nectanébus, le dernier roi qu'ait eu l'Egypte de race egyptienne, est obligé de s'enfuir en Ethiopie, d'où il ne revient jamais. | Denys remonte sur le trône. | Second traité de paix conclu entre les Romains et les Carthaginois. | | | 350. |
| 3656. | Mort de Platon. | Les Syracusains appellent Timoléon à leur secours | Les Carthaginois font une nouvelle tentative pour s'emparer de la Sicile. Ils sont battus par Timoléon que les Corinthiens avaient envoyé au secours des Syracusains. Hannon, citoyen de Carthage, forme les dessein de se rendre maître de sa patrie. | | | 348. |
| | Philippe se rend maître d'Olynthe. | | | | | |
| 3657. | Philippe prend part à la guerre sacrée, en se déclarant par les Thébains contre les Phocéens. | Denys est forcé par Timoléon de se rendre et de se retirer à Corinthe | | | | 347. |
| 3658. | Philippe s'empare des Thermopyles et de la Phocide. Il se fait mettre au nombre des Amphictyons. | Timoléon détruit la tyrannie à Syracuse et dans toute la Sicile, et y rétablit la liberté | | | | 346. |
| 3662. | Harangue de Démosthène sur la Chersonèse en faveur de Diopithe. | | | | | 342. |
| 3665. | Les Athéniens envoient du secours, sous la conduite de Phocion, aux villes de Périnthe et de Byzance, assiégées par Philippe. Ce prince est obligé d'en lever le siége. | | | | | 339. |
| 3666. | Philippe est déclaré généralissime des Grecs dans le conseil des Amphictyons. Il se rend maître de d'Elatée. | | | | | 338. |
| | Bataille de Chéronée, où Philippe défait les Athéniens et les Thébains qui s'étaient ligués contre lui. | | | | | |
| | Ochus, roi de Perse, est empoisonné par Bagoas son favori. Arsès son fils lui succède. Il ne règne que 3 ans. | | | | | |
| 3667. | Philippe se fait déclarer général des Grecs contre les Perses. La même année il répudie Olympias sa femme. Alexandre son fils la conduit en Épire, d'où il passa en Illyrie. | | | Mithridate II Il règne 35 ans. | | 337. |
| 3668. | Mort de Philippe. Alexandre, son fils, âgé pour lors de 20 ans, lui succède. | | | | Ariarathe II, fils du premier. | 336. |
| | Arsès, roi de Perse, est assassiné par Bagoas. Darius-Codoman lui succède. | | | | | |
| 3669. | Prise et destruction de Thèbes par Alexandre. Il se fait déclarer généralissime des Grecs contre les Perses dans une diète convoquée à Corinthe. | | | | | 335. |
| 3670. | Départ d'Alexandre pour la Perse. | | | | | 334. |
| | Bataille du Granique, suivie de la conquête de presque toute l'Asie Mineure. | | | | | |
| 3671. | Alexandre est attaqué à Tarse d'une maladie dangereuse pour s'être baigné dans le Cydne. Il en guérit en peu de jours. | | | | | 333. |
| | Bataille d'Issus. | | | | | |
| | Alexandre se rend maître de Tyr après un siége de 7 mois. | | | | | |
| 3672. | Apelle, l'un des plus fameux peintres de l'antiquité. Aristide et Protogène étaient ses contemporains. | | Ambassade de Tyr à Carthage pour demander du secours contre Alexandre-le-Grand. | | | 332. |
| | Voyage d'Alexandre à Jérusalem. Il se rend maître de Gaza, et bientôt après de toute l'Egypte. Ce fut après cette conquête qu'il alla au temple de Jupiter-Ammon, et, à son retour, il fit bâtir la ville d'Alexandrie. | | | | | |
| 3673. | Bataille d'Arbelles. Elle est suivie de la prise des villes d'Arbelles, de Babylone, de Suze et de Persépolis. | | | | | 331. |
| 3674. | Darius est arrêté et chargé de chaînes par Bessus, et bientôt après assassiné. Sa mort met fin à l'empire des Perses, qui avait duré 205 ans, à compter depuis le commencement du grand Cyrus. | | | | | 330. |
| | Les Lacédémoniens se révoltent contre les Macédoniens. Antipater les défait dans une bataille où Agis leur roi est tué. | | | | | |
| | Thalestris, reine Amazones, vient voir Alexandre à Zadracarte. | | | | | |
| | Philotas, et Parménion son père, soupçonnés d'avoir eu part à une conspiration contre Alexandre, sont mis à mort. | | | | | |

Digitized by Google

| ANS du M. | PERSES ET GRECS. | SYRACUSE. | CARTHAGE. | LE PONT. | CAPPADOCE. | ANS av. J. C. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| 3675. | Bessus est livré à Alexandre, et, peu de temps après, renvoyé à Ecbatane pour y être fait mourir. Alexandre, après avoir soumis les Sogdiens et les Bactriens, bâtit une ville sur l'Iaxarte, à laquelle il donne son nom. Ambassade des Scythes vers Alexandre, suivie d'une victoire que ce prince remporte sur ces peuples. Lysippe, de Sicyone, célèbre sculpteur, florissait à peu près vers ce temps-ci. | | | | | 329. |
| 3676. | Alexandre se rend maître du rocher d'Oxus. Clitus est tué par Alexandre dans un repas à Maracande. La mort de Callisthène arriva bientôt après. Alexandre épouse Roxane, fille d'Oxyarte. | | | | | 328. |
| 3677. | Entrée d'Alexandre dans les Indes. Il remporte une victoire célèbre sur Porus au passage de l'Hydaspe. | | | | | 327. |
| 3678. | Alexandre, sur les remontrances de son armée, se détermine à revenir sur ses pas. Prise de la ville des Oxydraques. Alexandre y court un risque extrême de perdre la vie. | | | | | 326. |
| 3679. | Mariage d'Alexandre avec Statire, fille aînée de Darius. Révolte d'Harpalus, qu'Alexandre avait établi gouverneur de Babylone. Démosthène est exilé pour avoir reçu des présents et s'être laissé corrompre par Harpalus. | | | | | 325. |
| 3680. | Mort d'Héphestion à Ecbatane. Ménandre, chef et auteur de la nouvelle comédie, vivait vers ce temps-ci. | | | | | 324. |
| 3681. | Alexandre, de retour à Babylone, y meurt âgé de trente-deux ans et huit mois. Aridée, frère naturel de ce prince, est reconnu pour roi à sa place. La régence du royaume est donnée à Perdiccas. Les généraux partagent entre eux les provinces. C'est de ce partage qu'on commence à compter les années de l'empire des Lagides en Egypte. Les Athéniens se révoltent, et engagent les peuples de la Grèce à se liguer avec eux. Démosthène est rappelé de son exil. | | | | | 323. |
| 3682. | Antipater, assiégé dans Lamia par les Athéniens, est forcé de se rendre par capitulation. Bientôt après il s'empare d'Athènes et y établit garnison. Mort de Démosthène. | | | | | 322. |
| 3683. | Convoi d'Alexandre. Perdiccas met Eumène en possession de la Cappadoce. Ligue de Ptolémée, de Cratère, d'Antipater et d'Antigone, contre Perdiccas et Eumène. Mort de Cratère. Fin malheureuse de Perdiccas en Egypte. Antipater lui succède dans la régence de l'empire. | | | | Perdiccas dépouille Ariarathe de ses états, et met à sa place Eumène. | 321 |
| 3684. | Eumène, battu par Antigone, se renferme dans le château de Nora, où il soutient un siége d'un an. Ptolémée se rend maître de Jérusalem. | | | | | 320. |
| 3685. | Mort d'Antipater. Polysperchon lui succède. Condamnation et mort de Phocion à Athènes. Cassandre, fils d'Antipater, s'empare d'Athènes. Il y établit Démétrius de Phalère pour gouverner la république. | Agathocle s'empare de la tyrannie à Syracuse | Commencement des guerres que les Carthaginois ont soutenues en Sicile et en Afrique contre Agathocle. | | | 319. |
| 3687. | Olympias, mère d'Alexandre, fait mourir Aridée et Eurydice sa femme. Elle est elle-même mise à mort peu de temps après par ordre de Cassandre. | | | | | 317. |
| 3689. | Eumène est livré par ses propres soldats à Antigone, et mis à mort. | | | | Ariarathe III monte sur le trône de Cappadoce, après la mort de Perdiccas et d'Eumène. | 315 |
| 3691. | Antigone se rend maître de Tyr après un siége de quinze mois. Démétrius son fils, surnommé *Poliorcète*, commence à paraître. | | | | | 313. |
| 3692. | Zénon établit à Athènes la secte des stoïciens. | | | | | 312. |
| 3693. | Séleucus se rend maître de Babylone et des provinces voisines. C'est à cette expédition de Séleucus contre | | | | | 311 |

| ANS du M. | PERSES ET GRECS. | SYRACUSE. | CARTHAGE. | LE PONT. | CAPPADOCE. | ANS av. J. C. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | Babylone que commence l'ère fameuse des Sélencides, appelée par les Juifs *l'ère des contrats*. | | | | | |
| | Ptolémée se retire en Egypte et emmène avec lui un grand nombre des habitants de la Phénicie et de la Judée. | | | | | |
| | Cassandre fait mourir Roxane avec son fils Alexandre. | | | | | 309. |
| 3695. | Polysperchon fait mourir Hercule, fils d'Alexandre, avec sa mère Berénice. | | | | | 308. |
| 3696. | Ophellas, gouverneur de la Lybie, se révolte contre Ptolémée. | | | | | 306. |
| 3698. | Demétrius Poliorcète se rend maître d'Athènes, et y rétablit le gouvernement démocratique. Il se rend maître aussi dans la même année de Salamine et de toute l'île de Cypre. | | | | | |
| | Demétrius de Phalère, qui commandait à Athènes, se retire à Thèbes. Les Athéniens renversent ses statues et le condamnent à mort. | | | | | |
| | Antigone et son fils Démétrius prennent le titre de roi. Les autres princes en font autant à leur exemple. | | | | | |
| 3699. | Antigone, pour profiter de la victoire que son fils avait remportée en Cypre, entreprend d'enlever l'Egypte à Ptolémée. Cette expédition ne lui réussit pas. | | | | | 305. |
| | Ptolémée l'astronome fixe le commencement du règne de Ptolémée, roi d'Egypte, au 7 novembre de cette année. | | | | | |
| 3700. | Demétrius Poliorcète ferme le siége de Rhodes. Il est forcé de le lever au an après. | | | | | 304. |
| | Protogène, peintre célèbre, était dans la ville pendant que Démétrius l'assiégeait. | | | | | |
| 3701. | Les Rhodiens emploient le prix des machines que Démétrius avait fait servir au siége de leur ville, et dont il leur avait fait présent, à faire ce colosse fameux connu sous le nom de *Colosse de Rhodes*. | | | | | 303 |
| | Démétrius Poliorcète est déclaré chef de tous les Grecs par les états de la Grèce assemblés dans l'isthme. | | | | | |
| 3702. | Ptolémée, Séleucus, Cassandre et Lysimaque se ligaent contre Antigone et Démétrius son fils. | | | Mithridate III, 36 ans. Le règne des trois rois qui lui succédèrent dura environ 100 ans. Le dernier de ces trois fut Mithridate IV, bisaïeul de Mithridate le Grand. | | 302. |
| 3703. | Bataille d'Ipsus, où Antigone est tué, et Démétrius mis en fuite. Elle est suivie du partage de l'empire d'Alexandre entre les quatre princes ligués. | | | | | 301. |
| | Arcésilas, chef de la moyenne académie. | | | | | |

Il y a tant de liaison entre les évènements qui arrivèrent dans les quatre empires formés de celui d'Alexandre, qu'il n'est pas possible de les séparer. C'est pourquoi je les rangerai tous dans une seule colonne, conformément au plan que j'ai suivi en les traitant dans le corps de mon histoire. Je vais auparavant donner une table qui ne contiendra que les rois qui ont régné dans chacun de ces empires.

| ANS de M. | EGYPTE. | SYRIE. | MACÉDOINE. | THRACE ET BITHYNIE. | ANS av. J.C. |
|---|---|---|---|---|---|
| 3704. | PTOLÉMÉE SOTER. | SÉLEUCUS NICATOR. | CASSANDRE. | LYSIMAQUE. | 300. |
| 3707. | | | PHILIPPE et ALEXANDRE, enfants de Cassandre, se disputent le royaume et en jouissent à peu près l'espace de 3 ans. | | 297. |
| 3710. | | | DÉMÉTRIUS POLIORCÈTE. | | 294. |
| 3717. | | | PYRRHUS et LYSIMAQUE. | | 287. |
| 3713. | PTOLÉMÉE PHILADELPHE. | | | | 285. |
| 3723. | | | SÉLEUCUS NICATOR, très-peu de temps. | | 281. |
| | | | | Lysimaque est tué dans un combat. Après sa mort, ses états sont démembrés, et cessent de composer un seul royaume. | |
| 3724. | | ANTIOCHUS SOTER. | PTOLÉMÉE CÉRAUNUS. Son frère MÉLÉAGRE régna quelque temps après lui. | | 280. |
| 3726. | | | SOSTHÈNE. | | 273. |
| 3728. | | | ANTIGONE GONATAS. | | 276. |
| 3743. | | ANTIOCHUS THÉOS, | | | 261. |
| 3758. | PTOLÉMÉE ÉVERGÈTE. | SÉLEUCUS CALLINICUS. | | | 245. |
| 3762. | | | DÉMÉTRIUS, fils d'Antigone GONATAS. | | 242. |
| 3772. | | | ANTIGONE DOSON. | | 232. |
| 3778. | | SÉLEUCUS CÉRAUNUS. | | | 226. |
| 3781. | | ANTIOCHUS LE GRAND. | | | 223. |
| 3783 | PTOLÉMÉE PHILOPATOR. | | | | 221. |
| 3784 | | | PHILIPPE. | | 220. |
| 3800 | PTOLÉMÉE ÉPIPHANE. | | | | 204. |
| 3817. | | SÉLEUCUS PHILOPATOR. | | | 187. |
| 3824. | PTOLÉMÉE PHILOMÉTOR. | | | | 180. |
| 3825. | | | PERSÉE, dernier roi de Macédoine. | | 179. |
| 3825. | | ANTIOCHUS ÉPIPHANE. | | | 175. |
| 3840. | | ANTIOCHUS EUPATOR. | | | 164. |
| 3842 | | DÉMÉTRIUS SOTER. | | | 162. |
| 3854 | | ALEXANDRE BALA. | | | 150. |
| 3859. | PTOLÉMÉE PHYSCON. | DÉMÉTRIUS NICATOR. | | | 145. |
| 3860. | | ANTIOCHUS THÉOS, fils de Bala, s'empare d'une partie de la Syrie. TRYPHON fait en tant peu de temps après. | | | 144. |
| 3864. | | ANTIOCHUS SIDÈTE fait mourir Tryphon et règne à sa place | | | 140 |
| 3877. | | ZÉBINA succède à DÉMÉTRIUS Nicator. | | | 127 |
| 3880. | | SÉLEUCUS, fils de Nicator. ANTIOCHUS GRYPUS. | | | 124. |
| 3887. | PTOLÉMÉE LATHYRE. | | | | 117. |
| 3890. | | ANTIOCHUS LE CYZICÉNIEN partage le royaume avec Grypus. | | | 114. |
| 3897. | ALEXANDRE I, frère de Lathyre. | | | | 107. |
| 3907. | | SÉLEUCUS, fils de Grypus. | | | 97. |
| 3911. | | ANTIOCHUS EUSÈBE. | | | 93. |
| 3912. | | ANTIOCHUS, second fils de Grypus. | | | 92. |
| 3913. | | PHILIPPE, troisième fils de Grypus. | | | 91. |
| 3914. | | DÉMÉTRIUS EUCHÈRE, quatrième fils de Grypus. | | | 90. |
| 3915. | | ANTIOCHUS DIONYSUS, cinquième fils de Grypus. Les quatre derniers rois qui viennent d'être nommés régnèrent successivement avec Eusèbe. | | | 88. |
| 3921. | | TIGRANE, pendant 14 ans. | | | 83. |
| 3923. | ALEXANDRE II, fils d'Alexandre I. | | | | 81. |
| 3935. | | ANTIOCHUS L'ASIATIQUE. | | | 69. |
| 3939. | PTOLÉMÉE AULÈTE. | | | | 65. |
| 3946. | BÉRÉNICE, l'aînée des filles d'Aulète, règne pendant quelque temps à la place de son père, après lequel ce prince est rétabli. | | | | 58. |
| 3953. | CLÉOPATRE règne d'abord avec son frère aîné, ensuite avec Ptolémée, son jeune frère, et enfin seule. | | | | 51. |

| ANS du M. | SUCCESSEURS D'ALEXANDRE. | SYRACUSE. | CARTHAGE. | LE PONT. | CAPPADOCE. | LES PARTHES. | ANS av J.C |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 3704. | Séleucus, roi de Syrie, fait bâtir Antioche.<br>Athènes refuse de recevoir Démétrius Poliorcète. | | | | | | 300. |
| 3707. | Mort de Cassandre, roi de Macédoine. Philippe, son fils, lui succède. Son règne ne dure pas un an. Il a pour successeur Alexandre, son frère. A peu près vers ce temps-ci, Pyrrhus, roi d'Épire, épousa Antigone de la maison de Ptolémée, et rentra dans ses états, dont il avait été chassé par les Molosses. | | | | | | 297. |
| 3709. | Démétrius Poliorcète reprend Athènes. Presque dans le même temps, Lysimaque et Ptolémée lui enlèvent tout ce qu'il possédait. | | | | | | 295 |
| 3710. | Démétrius fait mourir Alexandre, roi de Macédoine, qui l'avait appelé à son secours, et s'empare de ses états, où il règne pendant 7 ans. | | | | | | 294. |
| 3711 | Fondation de la ville de Séleucie par Séleucus. | | | | | | 293 |
| 3717 | Pyrrhus et Lysimaque enlèvent la Macédoine à Démétrius. Celui-ci finit sa vie misérablement l'année suivante dans une prison. | | | | | | 287 |
| 3719. | Ptolémée Soter, roi d'Égypte, cède l'empire à son fils Ptolémée Philadelphe.<br>Fondation du royaume de Pergame par Philétère. | | | | | | 285 |
| 3720. | | | | | Ariarathe. Ariarathe IV. | | 284 |
| 3721. | Démétrius de Phalère, enfermé dans un fort par ordre de Philadelphe, s'y donne la mort. | | | | | | 283 |
| 3722. | Séleucus Nicator, roi de Syrie, déclare la guerre à Lysimaque, roi de Macédoine. | | | | | | 282. |
| 3723. | Lysimaque est tué dans une bataille qui se donne en Phrygie. Séleucus va en Macédoine pour prendre possession du royaume. Il y est assassiné par Céraunus. Antiochus Soter, son fils, lui succède dans le royaume de Syrie. | | | | | | 281 |
| 3724. | Céraunus, pour s'assurer le royaume de Macédoine, fait mourir les deux enfants qu'Arsinoé avait eus de Séleucus, et la relègue elle-même dans la Samothrace.<br>La république des Achéens reprend son ancienne forme, qu'elle avait perdue sous Philippe et sous Alexandre.<br>Pyrrhus, roi d'Épire, appelé par les Tarentins, passe en Italie pour faire la guerre aux Romains. Il donne un premier combat après d'Héraclée, où il a tout l'avantage. Il l'est encore dans un second qui se donne l'année suivante. | Une légion romaine s'empare de Rhege par trahison. | | | | | 280 |
| 3725. | Irruption des Gaulois dans la Macédoine. Céraunus leur livre un combat, dans lequel il périt. Méléagre son frère lui succède. | | | | | | 279 |
| 3726. | Pyrrhus abandonne l'Italie, et passe dans la Sicile, dont il fait la conquête<br>Sosthène chasse les Gaulois de la Macédoine. Il en est établi roi. Son règne dure deux ans.<br>Tentative des Gaulois contre le temple de Delphes. | | | | | | 278 |
| 3727 | Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, fait traduire en grec les livres saints. | | Les Carthaginois envoient, sous la conduite de Magon, du secours aux Romains contre Pyrrhus. | | | | 277 |
| 3728. | Mort de Sosthène. Antigone Gonatas, fils de Poliorcète, qui régnait depuis 10 ans en Grèce, s'établit roi de Macédoine à sa place. La possession lui en est contestée par Antiochus, roi de Syrie. Leur différend se termine par le mariage d'Antigone avec Phila, fille de Stratonice et de Séleucus. | | | | | | 276 |
| 3729 | Antiochus défait les Gaulois dans une bataille sanglante qu'il leur livre, et délivre le pays de leur oppression. Cette victoire lui mérite le titre de *Soter* | Hiéron et Arsinoe sont élevés au souverain commandement par les troupes de Syracuse | | | | | 275. |
| 3730. | Pyrrhus retourne en Italie, et y est vaincu par les Romains. Il passe en Macédoine, où il attaque et défait Antigone.<br>Ptolémée Philadelphe, touché de la répu- | | | | | | 274. |

| ANS du M. | SUCCESSEURS D'ALEXANDRE. | SYRACUSE. | CARTHAG^E. | LE PONT. | CAPPADOCE. | LES PARTHES. | ANS av. J.C. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | tation des Romains, leur envoie une ambassade pour leur demander leur amitié. | | | | | | |
| 3732. | Pyrrhus entreprend le siége de Lacédémone, dont il ne peut se rendre maître. Il est tué au siége d'Argos l'année d'ensuite. | | | | | | 272. |
| 3736. | Antigone Gonatas se rend maître d'Athènes, qui s'était liguée avec les Lacédémoniens contre lui. | Hiéron est déclaré roi par les citoyens de Syracuse. | | | | | 268. |
| 3739. | Aratus s'établit tyran de Sicyone après avoir fait mourir Clinias qui en avait le gouvernement. | | | | | | 265. |
| | Magas, gouverneur de la Cyrénaïque et de la Libye, se révolte contre Ptolémée Philadelphe | | | | | | |
| 3741. | Mort de Philétère, roi et fondateur de Pergame. Eumène son neveu lui succède. | Appius Claudius passe en Sicile pour porter du secours aux Mamertins contre les Carthaginois. Hiéron, qui d'abord lui avait été contraire, s'accommode avec lui, et fait alliance avec les Romains. | Commencement de la première guerre punique avec les Romains. Elle dure 24 ans | | | | 263 |
| 3743. | Antiochus Soter, roi de Syrie, fait proclamer roi son fils Antiochus. Sa mort arrive peu de temps après. | | Les Romains assiégent les Carthaginois dans Agrigente, et se rendent maîtres de la ville, après un siége de 7 mois. | | | | 261. |
| | Berose, historien de Babylone, vivait vers ce temps-ci. | | | | | | |
| 3745. | | | Combat naval entre les Romains et les Carthaginois près des côtes de Myle. | | | | 259. |
| 3746. | Accommodement entre Magas et Ptolémée Philadelphe. | | | | | | 258. |
| 3749. | Guerre entre Antiochus, roi de Syrie, et Ptolémée Philadelphe | | Combat naval près d'Ecnome en Sicile. | | | | 255. |
| 3750. | | | Régulus dans l'Afrique. Il y est fait prisonnier. | | | | 254. |
| 3752 | Aratus, fils de Clinias, délivre Sicyone de la tyrannie, et l'unit à la ligue des Achéens. Il est fait général des Achéens. | | | | | | 252. |
| 3754. | Arsace se révolte contre Agathocle, gouverneur pour Antiochus du pays des Parthes. Cette révolte donne lieu au commencement de l'empire des Parthes. A peu près dans le même temps, Tiridates, gouverneur de la Bactriane, se révolte, et se fait déclarer roi de cette province. | | | | | Arsace I, fondateur du royaume des Parthes. Arsace II, frère du premier. | 250. |
| 3755. | Traité de paix entre Antiochus et Ptolémée Philadelphe, qui met fin à la guerre. Par une des conditions de ce traité, Antiochus répudie Laodice, et épouse Bérénice, fille de Ptolémée. | | Régulus est envoyé à Rome pour y proposer l'échange des prisonniers. A son retour, les Carthaginois le font mourir dans les tourments les plus cruels. | | | Priapatius. Phraates I. | 249. |
| 3756. | Agis, roi de Sparte, entreprend de faire revivre les anciens établissements de Lycurgue. Léonidas, son collègue, est déposé pour n'avoir pas voulu y consentir. Cléombrote, son gendre, est mis à sa place. | | Siége de Lilybée par les Romains. | | | | 248. |
| 3757. | Mort de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte. Ptolémée Évergète, son fils, lui succède. | | | | | | 247. |
| | Apollonius de Rhodes, auteur d'un poëme sur l'expédition des Argonautes. | | | | | | |
| 3758. | Antiochus, surnommé *Théos*, roi de Syrie, est empoisonné par sa femme Laodice. Elle fait ensuite déclarer roi Séleucus Callinicus, son fils. Bérénice, et un fils qu'elle avait eu d'Antiochus, sont assassinés par Laodice. Ptolémée Évergète, frère de Bérénice, entreprend de venger sa mort. Il se rend maître d'une grande partie de la Syrie. | | | | | | 246. |

| ANS du M | SUCCESSEURS D'ALEXANDRE. | SYRACUSE. | CARTHAGE | LE PONT. | CAPPADOCE. | LES PARTHES. | ANS av. J. C. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 3760 | Les villes de Smyrne et de Magnésie forment entre elles une ligue pour secourir le roi de Syrie contre Ptolémée Evergète.<br>Aratus se rend maître de la citadelle de Corinthe.<br>Lacédémone est rétabli à Sparte, Cléombrotus envoyé en exil, et Agis mis à mort. | | | | | | 244. |
| 3762. | Mort d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine. Démétrius, son fils lui succède.<br>Séleucus, roi de Syrie, entre en guerre avec Antiochus Hiérax, son frère. Ce dernier a l'avantage dans un combat qui se donne près d'Ancyre en Galatie. | | | | | | 242 |
| 3765 | Mort d'Eumène, roi de Pergame. Attale, son cousin-germain, lui succède.<br>Théodore, roi de Bactrie, laisse en mourant son royaume à son fils de même nom. | Hiéron envoie du secours aux Carthaginois contre les étrangers mercenaires. | Défaite des Carthaginois près des îles Egates, suivie du traité qui met fin à la première guerre punique.<br>Guerre de Libye contre les étrangers mercenaires. Elle dure 3 ans et 4 mois. | | | | 241 |
| 3765. | Eratosthène de Cyrénien est fait bibliothécaire de Ptolémée Evergète. | | | | | | 239 |
| 3767. | | | Les Carthaginois cèdent la Sardaigne aux Romains, et s'engagent à leur payer douze cents talents | | | | 237 |
| 3771. | Joseph, neveu du grand prêtre Onias, est envoyé en ambassade auprès de Ptolémée Evergète. | | | | | | 233. |
| 3772. | Mort de Démétrius, roi de Macédoine. Antigone, tuteur de Philippe, fils de Démétrius, lui succède.<br>Polycléte de Sicyone, fameux sculpteur. | | | | | | 232 |
| 3774. | Séleucus, roi de Syrie, est battu et fait prisonnier par Arsace, roi des Parthes. | | | | | | 230. |
| 3776. | Cléomène, roi de Sparte, remporte une grande victoire contre les Achéens et contre Aratus. | | Amilcar est tué en Espagne. Asdrubal, son gendre, lui succède dans le commandement des armées.<br>Annibal est envoyé en Espagne sur la demande qu'en avait faite Asdrubal, son oncle. | | | | 228 |
| 3778. | Séleucus Callinicus, roi de Syrie, meurt chez les Parthes d'une chute de cheval. Séleucus Céraunus, son fils aîné, lui succède.<br>Antiochus Hiérax est assassiné par des voleurs en sortant de l'Egypte.<br>Aratus défait Aristippe, tyran d'Argos. Il engage Lysiade, tyran de Mégalopolis, à déposer sa tyrannie, et à faire entrer sa ville dans la ligue des Achéens. | | | | | | 226 |
| 3779. | Les Romains envoient une célèbre ambassade en Grèce, pour y faire part du traité qu'ils venaient de conclure avec les Illyriens. Les Corinthiens déclarent par un décret public qu'ils seront admis à la célébration des jeux isthmiques. Les Athéniens leur accordent aussi le droit de bourgeoisie à Athènes.<br>Antigone, roi de Macédoine, est appelé, par l'intrigue d'Aratus, au secours des Achéens contre les Lacédémoniens. | | | | | | 225 |
| 3781. | Cléomène, roi de Sparte, se rend maître de Mégalopolis.<br>Bataille de Sélasie, suivie de la prise de Sparte par Antigone.<br>Mort de Séleucus Céraunus, roi de Syrie. Antiochus, surnommé le Grand, son frère, lui succède. | | | | | | 223. |
| 3782. | Le colosse de Rhodes est renversé par un grand tremblement de terre. | | | | | | 222. |
| 3783. | Mort de Ptolémée Evergète, roi d'E- | | | | | | 221. |

| ANS du M. | SUCCESSEURS D'ALEXANDRE. | SYRACUSE. | CARTHAGE. | LE PONT. | CAPPADOCE. | LES PARTHES. | ANS av. J.C. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | gente. PTOLÉMÉE PHILOPATOR lui succède. Les Étoliens remportent une grande victoire à Caphyes sur les Achéens. | | | | | | |
| 3784. | Antiochus soumet Molon et Alexandre qui s'étaient révoltés depuis deux ans, le premier dans la Médie, et le second dans la Perse. | | Mort d'Asdrubal. ANNIBAL est fait général de l'armée en sa place. | | | | 220. |
| | Mort d'Antigone, roi de Macédoine. PHILIPPE, fils de Démétrius, lui succède. Cléomène, roi de Sparte, meurt en Egypte. Les Lacédémoniens nomment en sa place Agésipolis et Lycurgue. Guerre des alliés en faveur des Achéens contre les Étoliens. | | | | | | |
| 3785. | Hermias, premier ministre d'Antiochus, est mis à mort par ordre de ce prince. | | | | | | 219 |
| 3786. | | Hiéron va au devant du consul Tib. Sempronius pour lui faire offre de ses services contre les Carthaginois. | Siége de Sagonte. Commencement de la seconde guerre punique. Elle dure 17 ans. | | | | 218. |
| 3787. | Bataille de Raphia entre Ptolémée, roi d'Egypte, et Antiochus, roi de Syrie. Traité de paix entre Philippe, roi de Macédoine, et les Achéens d'une part, et les Étoliens de l'autre, qui met fin à la guerre des alliés. | | Annibal passe dans l'Italie, gagne les batailles du Tésin et de la Trébie | | | | 217. |
| 3788 | Antiochus assiége dans Sardes Achéus qui s'était révolté, et, après un siége de deux ans, il lui est livré par la trahison d'un Crétois. Alliance d'Annibal avec Philippe, roi de Macédoine. | | Bataille de Trasymène. Annibal trompe Fabius au défilé de Casilin. Cn. Scipion défait les Carthaginois en Espagne. | | | | 216. |
| 3789. | Philippe reçoit un échec considérable de la part des Romains au siége d'Apollonie. | Mort d'Hiéron. HIÉRONYME, son petit-fils, lui succède. Hiéronyme quitte le parti des Romains, et fait alliance avec Annibal. Il est assassiné peu de temps après. Sa mort est suivie de grands troubles à Syracuse. | Bataille de Cannes. Annibal se retire à Capoue après la bataille. | | | | 215. |
| 3790. | CARNÉADE, chef de la nouvelle académie. | | Asdrubal est battu en Espagne par les deux Scipions. | | | | 214. |
| 3792. | Antiochus entreprend de réduire les provinces qui avaient secoué le joug de l'empire de Syrie, et il en vient à bout dans l'espace de sept ans. | MARCELLUS se rend maître de Syracuse, après un siége de trois ans. | | | | | 212. |
| 3793. | Alliance des Étoliens avec les Romains. Attale, roi de Pergame, y entre. Les Lacédémoniens y entrent aussi peu de temps après. | | Les deux Scipions sont tués en Espagne. Les Romains forment le siége de Capoue. | | | | 211. |
| 3794. | | | Annibal s'avance vers Rome et l'assiége. Peu de temps après, les Romains se rendent maîtres de Capoue. | | | | 210 |
| 3796. | Combat célèbre entre Philippe, roi de Macédoine, et les Étoliens, auprès d'Élis. PHILOPŒMEN s'y distingue. | | | | | | 208. |
| 3798. | Bataille de Mantinée, où Philopœmen défait MACHANIDAS, tyran de Sparte, qui y périt. NABIS est mis à sa place. | Entrée d'Asdrubal dans l'Italie. Il est défait par le consul Livius, auquel Néron, l'autre consul, s'était joint. | | | | | 206. |
| 3799. | | Scipion se rend maître de toute l'Espagne. L'année suivante il est fait consul, et passe en Afrique | | | | | 205. |

| ANS du M. | SUCCESSEURS D'ALEXANDRE. | SYRACUSE. | LE PONT. | CAPPADOCE. | LES PARTHES. | ANS av. J. C. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| 3800. | Traité de paix entre Philippe et les Romains. Tous les alliés de part et d'autre y sont compris. On rapporte à cette année la naissance de Polybe. Mort de Ptolémée Philopator, roi d'Égypte. Ptolémée Épiphane, âgé seulement de cinq ans, lui succède. | | | | | 204. |
| 3801. | Ligue formée entre Philippe, roi de Macédoine, et Antiochus, roi de Syrie, contre le jeune roi d'Égypte. | | | | | 203. |
| 3802. | Philippe, roi de Macédoine, est battu par les Rhodiens dans un combat naval qui se donne à la hauteur de l'île de Chio. Il paraît que c'est à l'année suivante qu'on doit rapporter le traitement cruel que ce prince fit souffrir aux Cyanéens. | Annibal est rappelé au secours de sa patrie. | | | | 202. |
| 3803. | Philippe assiége et prend Abyde. | Entrevue d'Annibal et de Scipion dans l'Afrique, suivie d'une bataille sanglante où les Romains ont tout l'avantage. | | | | 201. |
| 3804. | Les Romains déclarent la guerre à Philippe. P. Sulpicius en est chargé. Il gagne une victoire considérable auprès du bourg d'Octolophe, en Macédoine. | Traité de paix entre les Carthaginois et les Romains, qui met fin à la seconde guerre punique. Depuis la fin de la seconde guerre punique jusqu'au commencement de la troisième il s'écoula 50 ans. | | | | 200. |
| 3805. | Villicus succède à Sulpitius dans la conduite de la guerre contre Philippe. L'année suivante, Flaminius est envoyé à la place de Villicus. | | | | | 199 |
| 3806. | Antiochus, roi de Syrie, soumet la Palestine et la Célésyrie. Les Achéens se déclarent pour les Romains contre Philippe. | | | | | 198. |
| 3807 | Entrevue de Philippe et du consul Flaminius. Nabis, roi de Sparte, prend parti pour les Romains. Les Béotiens en font autant. Mort d'Attale, roi de Pergame. Eumène lui succède. Bataille de Cynocéphale, où les Romains remportent une victoire complète sur Philippe. | | | | | 197 |
| 3808 | Traité de paix entre Philippe et les Romains, qui met fin à la guerre. Ambassade des Romains vers Antiochus le Grand, pour s'assurer si les plaintes qu'on avait portées contre lui étaient fondées. Conspiration de Scopas, Étolien, contre Ptolémée Épiphane, découverte et punie. | | | | | 196 |
| 3809. | Flaminius fait la guerre à Nabis, tyran de Sparte. | | | | | 195. |

| ANS du M. | SUCCESSEURS D'ALEXANDRE. | CARTHAGE. | LE PONT. | CAPPADOCE. | LES PARTHES. | ANS av. J. C. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| 3810. | | Annibal est fait préteur à Carthage; il y réforme la justice et les finances. Après avoir exercé cet emploi environ deux ans, il se retire à Éphèse, auprès d'Antiochus à qui il conseille de porter la guerre en Italie. | | | | 191. |
| 3813. | Philopémen remporte un avantage considérable sur Nabis près de Sparte.<br>Les Étoliens forment la résolution de s'emparer par ruse et par trahison de Démétriade, de Chalcis, et de Lacédémone.<br>Nabis est tué, Philopémen fait entrer Lacédémone dans la ligue des Achéens.<br>Antiochus passe en Grèce pour porter du secours aux Étoliens. Les Romains lui déclarent la guerre, et bientôt après le battent auprès des Thermopyles. | Entrevue d'Annibal et de Scipion à Éphèse. | | | | 191 |
| 3814. | Bataille de Magnésie, suivie d'un traité de paix qui met fin à la guerre entre les Romains et Antiochus, qui durait environ depuis deux ans | | | ARIARATHE V. | | 190. |
| 3815 | Le consul Fulvius force les Étoliens à se soumettre aux Romains, Manlius, son collègue, soumet, presque dans le même temps, les Gaulois d'Asie.<br>C'est à cette année qu'on doit rapporter le traitement cruel que les bannis de Sparte, soutenus par Philopémen, exercèrent contre les Spartiates. | | | | | 189. |
| 3816. | | Annibal se réfugie dans l'île de Crète pour éviter d'être livré aux Romains. | | | | 188. |
| 3817 | Antiochus le Grand, roi de Syrie, est tué dans le temple de Jupiter Bélus, dans lequel il était entré pour le piller. SÉLEUCUS PHILOPATOR lui succède. | | | | | 187 |
| 3819. | | | PHARNACE, fils de Mithridate IV. | | | 185. |
| 3820. | | Annibal abandonne l'île de Crète pour aller chercher un asile chez Prusias, roi de Bithynie. | | | | 184. |
| 3822. | Philopémen est pris devant Messène par Dinocrate, et mis à mort. | Mort d'Annibal. | | | | 182. |
| 3823. | Démétrius, fils de Philippe, roi de Macédoine, injustement accusé par son frère Persée, est mis à mort par ordre de son père. | Les Romains envoient des commissaires dans l'Afrique pour juger le différend survenu entre les Carthaginois et Masinissa. | | | | 181. |
| 3824. | Mort de Ptolémée Épiphane, roi d'Égypte. PTOLÉMÉE PHILOMÉTOR lui succède. | | | | | 180. |
| 3825. | Mort de Philippe, roi de Macédoine. PERSÉE, son fils, lui succède. | | | | | 179. |
| 3829. | Séleucus Philopator, roi de Syrie, est empoisonné par Héliodore, qu'il avait envoyé peu auparavant à Jérusalem pour s'en rendre maître. Il a pour successeur ANTIOCHUS ÉPIPHANE. | | | | | 175. |
| 3830. | Antiochus Épiphane fait déposer Onias, grand prêtre de Jérusalem, et met Jason à sa place. | | | | | 174. |
| 3833. | Guerre entre Antiochus et Ptolémée Philométor.<br>Les Romains déclarent la guerre à Persée. Ce prince a quelques avantages dans un premier combat qui se donne auprès du fleuve Pénée. | | | | | 171. |
| 3834. | Antiochus Épiphane se rend maître de toute l'Égypte. Il marche ensuite vers Jérusalem, et y exerce des cruautés inouïes. | | | | | 170 |
| 3835. | Les Alexandrins, à la place de Philométor, qui était tombé entre les mains d'Antiochus, font roi PTOLÉMÉE EVERGÈTE, son frère cadet.<br>La même année Philométor est relâché et s'unit avec son frère. Cette réunion engage Antiochus à recommencer la guerre. | | | | | 169. |
| 3836. | Paul Émile est chargé de la guerre de Macédoine contre Persée. Il remporte sur ce prince | | | | | 168. |

Digitized by Google

| ANS du M. | SUCCESSEURS D'ALEXANDRE. | CARTHAGE. | LE PONT. | CAPPADOCE. | LES PARTHES. | ANS av. J. C. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | une célèbre victoire auprès de Pydna, qui met fin au royaume de Macédoine. Ce ne fut pourtant que vingt ans après qu'il fut réduit en province romaine.<br>Le préteur Anicius soumet l'Illyrie en 30 jours.<br>Popilius, un des ambassadeurs que les Romains avaient envoyés en Egypte, oblige Antiochus d'en sortir et de s'accommoder avec ses deux frères.<br>Antiochus, outré de ce qui lui était arrivé en Egypte, tourne sa colère contre les Juifs, et envoie Apollonius à Jérusalem.<br>La même année il donne une ordonnance pour obliger tous les peuples d'abandonner leur religion afin de se conformer à la sienne. Cette loi est la source d'une cruelle persécution chez les Juifs. | | | | | |
| 3837. | Antiochus va en personne à Jérusalem pour y faire exécuter ses ordres. C'est alors qu'arriva le martyre des Machabées et la mort d'Eléazar.<br>Paul Emile abandonne au pillage les villes d'Epire pour avoir pris le parti de Persée. Les Achéens, soupçonnés de l'avoir favorisé, vont à Rome pour rendre compte de leur conduite. Le sénat les relègue dans différentes bourgades de l'Italie, d'où ils ne reviennent qu'après 17 ans. Polybe était de ceux qui allèrent à Rome. | | | | | 167. |
| 3838. | Prusias, roi de Bithynie va à Rome. Eumène, roi de Pergame, ne peut obtenir d'y entrer.<br>Mort de Mathatias. Judas, son fils, lui succède, et remporte plusieurs victoires sur les généraux d'Antiochus. | | | | | 166. |
| 3840 | Antiochus Epiphane est repoussé de devant Elymaïde, dont il se proposait de piller le temple. Il marche vers la Judée dans le dessein d'exterminer tous les Juifs. La main de Dieu le frappe en chemin, et il meurt au milieu des plus cruelles douleurs. Antiochus Eupator, son fils, lui succède. | | | | Mithridate I. | 164. |
| 3841. | Antiochus Eupator marche contre Jérusalem. Peu de temps après il est obligé de repasser en Syrie, pour en chasser Philippe d'Antioche, qui s'était rendu maître de sa capitale. | | | | | 163. |
| 3842. | Brouilleries entre Philométor, roi d'Egypte, et Physcon, son frère, qui ne se terminent qu'au bout de 5 ans. — Octavius, ambassadeur pour les Romains en Syrie, y est assassiné.<br>Démétrius Soter, fils de Séleucus Philopator, s'échappe de Rome où il était retenu, se rend en Syrie, où il fait mourir Antiochus Eupator, et s'empare du trône. | | | Ariarathe VI, surnommé *Philopator*. | | 162. |
| 3843. | Mort de Judas Machabée. | | | | | 161. |
| 3844. | Démétrius est reconnu par les Romains pour roi de Syrie. | | | | | 160. |
| 3845. | Mort d'Eumène, roi de Pergame. Attale Philométor lui succède. | | | | | 159. |
| 3848 | Guerre entre Attale et Prusias. | Seconde ambassade que les Romains envoient en Afrique pour faire de nouvelles enquêtes sur les différends entre Masinissa et les Carthaginois. | | | | 156. |
| 3851. | Alexandre Bala se donne pour le fils d'Antiochus Epiphane, et veut, en cette qualité, se faire reconnaître roi de Syrie. | | | | | 153. |
| 3852. | Aristarque d'Adramytte prend le qualité de fils de Persée, et entreprend de se faire déclarer roi de Macédoine. Il est vaincu, pris et envoyé à Rome par Métellus. | | | | | 152. |
| 3854. | Démétrius Soter est tué dans une bataille qui se donne entre lui et Alexandre Bala. Sa mort laisse ce dernier maître de l'empire de Syrie. | | | | | 150. |
| 3855. | | Commencement de la troisième guerre punique. Elle dure un peu plus de 4 ans. | | | | 149. |
| 3856. | La Macédoine est réduite en province de l'empire romain. | Carthage est assiégée par les Romains. | Mithridate V, surnommé *Evergète*. | | | 148. |
| 3857. | Troubles dans l'Achaïe entretenus par Diæus et Critolaüs. Les commissaires que les Romains y envoient sont maltraités. | | | | | 147. |
| 3858. | Métellus passe dans l'Achaïe et y remporte divers avantages sur les Achéens. Mummius lui succède, et, après une grande bataille auprès de Leucopétra, il se rend maître de Corinthe et la ruine entièrement.<br>La Grèce est réduite en province romaine, sous le nom de *province d'Achaie* | Scipion le jeune est fait consul, et reçoit le commandement de l'armée qui assiégeait Carthage. | | | | 146. |
| 3859. | | Scipion se rend maître de Carthage, et la fait entièrement démolir. | | | | 145. |

La suite de l'histoire des rois de Syrie est fort embrouillée. C'est pourquoi je la séparerai de celle des Egyptiens pour en achever la chronologie.

| ANS du M. | ÉGYPTE. | SYRIE. | LE PONT. | CAPPADOCE. | LES PARTHES. | ANS av. J. C. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| 3859. | Mort de Ptolémée Philométor. PTOLÉMÉE PHYSCON, son frère, lui succède. | Démétrius Nicator, fils de Démétrius Soter, défait Alexandre Bala, et monte sur le trône. | | | | 145. |
| 3860. | | ANTIOCHUS, surnommé TRÈOS, fils de Bala, soutenu par Tryphon, se rend maître d'une partie du royaume. TRYPHON se rend maître de Jonathas, et le fait mourir à Ptolémaïde. L'année suivante il fait mourir son pupille Antiochus, et s'empare du royaume de Syrie. | | | | 144 |
| 3863. | | Demétrius marche contre les Parthes. Après quelques légers avantages, il est fait prisonnier. | | | | 141 |
| 3864. | | ANTIOCHUS SIDÈTE, le second des enfants de Démétrius Soter, épouse Cléopatre, femme de son frère Démétrius Nicator; et, après avoir fait mourir Tryphon, il est lui-même déclaré roi. | | | | 140 |
| 3866. | | Mort d'Attale, roi de Pergame. ATTALE son neveu, surnommé PHILOMÉTOR lui succède. Il règne 5 ans. | | | | 138 |
| 3868. | Les cruautés que Physcon exerce à Alexandrie obligent la plupart des habitants de sortir de la ville. | | | | | 136 |
| 3869. | | Antiochus Sidète assiége Jean Hyrcan dans Jérusalem, et reçoit la ville à capitulation. | | | | 135. |
| 3871. | | Attale Philométor, roi de Pergame, fait, en mourant, le peuple romain héritier de ses états. ARISTONIC s'en saisit. | | | | 133. |
| 3873. | | Antiochus marche contre les Parthes, et remporte sur eux plusieurs avantages. Ils renvoyèrent Démétrius l'année suivante. | | | PHRAATE II. | 131. |
| 3874. | Physcon chasse Cléopatre, sa première femme, et épouse sa fille du même nom. Bientôt après il est obligé de s'enfuir, et les Alexandrins donnent le gouvernement à Cléopatre, qu'il avait répudiée. | Démétrius Nicator règne de nouveau en Syrie. Le consul Perpenna défait Aristonic et l'envoie à Rome. Le royaume de Pergame fut réduit l'année suivante en province romaine par Manius Aquilius. | | | | 130 |
| 3875. | | | | ARIARATHE VII | ARTABANE. Après un règne très-court il a pour successeur MITHRIDATE II, qui règne pendant 40 ans. | 129 |
| 3877. | Physcon remonte sur le trône d'Egypte. | Démétrius est tué par ALEXANDRE ZÉBINA, qui prend sa place et se fait reconnaître roi de Syrie. | | | | 127 |

Digitized by Google

| ANS du M. | EGYPTE. | SYRIE. | | LE PONT. | CAPPADOCE. | LES PARTHES. | ANS AV J. C. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 3880. | | Séleucus V, fils aîné de Démétrius Nicator, est déclaré roi, et bientôt après tué par Cléopâtre. Antiochus Grypus lui succède. | | | | | 124. |
| 3881. | | | | Mithridate VI, surnommé le Grand. | | | 123. |
| 3882. | Physcon donne sa fille en mariage à Grypus, roi de Syrie. | | Zébina est vaincu par Grypus, et meurt peu de temps après. | | | | 122. |
| 3884. | | Cléopâtre veut empoisonner Grypus, et est elle-même empoisonnée. | | | | | 120. |
| 3887. | Mort de Physcon. Ptolémée Lathyre lui succède. Cléopâtre, sa mère, l'oblige à répudier Cléopâtre, sa sœur aînée, et à épouser Sélène, sa sœur cadette. | | | | | | 117. |
| 3890. | | | Antiochus le Cyzicénien, fils de Cléopâtre et d'Antiochus Sidète, prend les armes contre Grypus. Il a d'abord du dessous; mais deux ans après il met son frère dans la nécessité de partager avec lui le royaume de Syrie | | | | 114. |
| 3894. | Cléopâtre, reine d'Egypte, donne le royaume de Cypre à Alexandre, son fils cadet. | | | | | | 113. |
| 3897. | Cléopâtre chasse Lathyre d'Egypte, et lui substitue Alexandre son frère. | | | | | | 107. |
| 3900. | Victoire signalée de Lathyre sur Alexandre, roi des Juifs. La bataille se donne sur les bords du Jourdain. | | | | | | 104. |
| 3901. | Cléopâtre force Lathyre à lever le siége de devant Ptolémaïde, et se rend elle-même maîtresse de cette ville. | | | | | | 103. |
| 3903. | Cléopâtre ôte sa fille Sélène à Lathyre, et lui fait épouser Antiochus le Cyzicénien. | | | | | | 101. |
| 3907. | | Mort de Grypus. Séleucus, son fils, lui succède. | | | | | 97. |
| 3910. | | | Antiochus le Cyzicénien est vaincu et mis à mort. | | | | 94. |
| 3911. | | Séleucus est défait par Eusèbe, et brûlé dans Mopsueste. | Antiochus Eusèbe, fils du Cyzicénien, se fait déclarer roi. Il épouse Sélène, veuve de Grypus. | | | | 93 |
| 3912. | | Antiochus, frère de Séleucus, et second fils de Grypus, prend le diadème. Il est défait presque aussitôt après par Eusèbe, et se noie dans l'Oronte. | | | | | 92. |

Digitized by Google

| ANS de M. | EGYPTE. | SYRIE. | | LE PONT. | CAPPADOCE. | LES PARTHES. | ANS av. J. C. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 3913 | | Philippe, son frère, troisième fils de Grypus, lui succède. | | Mithridate s'empare de la Cappadoce, et y fait régner son fils. | Ariarathe VIII Mithridate, roi de Pont, le fait mourir, et établit son fils à sa place. Peu de temps après Ariarathe IX enlève la Cappadoce au fils de Mithridate, qui y est rétabli presque aussitôt après par son père. | | 91. |
| 3914. | | Démétrius Eucrère, quatrième fils de Grypus, est établi roi à Damas par le secours de Lathyre. | | | Sylla passe en Cappadoce, en chasse le fils de Mithridate, et y établit Ariobarzane I. | | 90. |
| 3915. | Alexandre tue sa mère Cléopatre. | | | Commencement de la première guerre de Mithridate contre les Romains. | Tigrane, roi d'Arménie, chasse de la Cappadoce Ariobarzane, et y rétablit le fils de Mithridate. | Mnascirès, et après lui Sinatroces. Le règne de ces deux princes dura environ vingt ans. | 89. |
| 3916. | Alexandre est chassé, et meurt peu de temps après. Lathyre est rappelé | | Eusèbe, vaincu par Philippe et Démétrius, se retire chez les Parthes, qui le rétablirent deux ans après. | Mithridate fait égorger dans un même jour tous les Romains qui se trouvent dans l'Asie Mineure. Archélaus, l'un de ses généraux, s'empare d'Athènes et de la plupart des autres villes de la Grèce. | | | 88. |
| 3917. | | | | Sylla est chargé de la guerre contre Mithridate. Il reprend Athènes après un long siége. | | | 87 |
| 3918. | | | | Victoire de Sylla sur les généraux de Mithridate auprès de Chéronée. Peu de temps après il en remporte une seconde à Orchomène. | | | 86. |
| 3919. | | Démétrius ayant été pris par les Parthes, Antiochus Dionysus, cinquième fils de Grypus, est établi sur le trône de Damas, et est tué l'année suivante. | | | | | 85. |
| 3920. | | | | Traité de Paix entre Mithridate et Sylla, qui met fin à la guerre. | | | 84. |
| 3921. | | Les Syriens, fatigués de tant de changements, choisissent pour roi Tigrane, roi d'Arménie. Il règne 14 ans par un vice-roi. | Eusèbe se réfugie en Cicile, où il demeure caché. | Mithridate fait mourir son fils. Seconde guerre de Mithridate contre les Romains. Elle dure un peu moins de trois ans. | | | 83. |
| 3922. | Lathyre ruine Thèbes d'Egypte où s'étaient réfugiés des rebelles qu'il avait défaits auparavant dans un grand combat. | | | | | | 82. |
| 3923. | Mort de Lathyre. Alexandre II, fils d'Alexandre I, protégé par Sylla est nommé roi. | | | | | | 81. |
| 3926. | | | | | Sylla oblige Mithridate à restituer la Cappadoce à | | 78. |

| ANS du M. | ÉGYPTE. | SYRIE. | LE PONT. | CAPPADOCE. | LES PARTHES. | ANS av. J. C. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | Ariobarzane. Tigrane la lui enlève encore une fois. Après la guerre de Mithridate, Pompée rétablit Ariobarzane. Son règne, avec celui de son fils, qui y fut très-court, dura jusque vers l'an 3953. | | |
| 3928. | | Mort de Nicomède, roi de Bithynie. Son royaume est réduit en province romaine. La Cyrénaïque le devient aussi la même année. | Mithridate fait alliance avec Sertorius. | | | 70 |
| 3929 | | | Commencement de la troisième guerre de Mithridate contre les Romains. Lucullo et Cotta sont mis à la tête de l'armée romaine. | | | 75 |
| 3930. | | | Cotta est battu par terre et par mer, et forcé de se renfermer dans la ville de Chalcédoine. Sylla vient l'y secourir. | | | 74. |
| 3931. | | | Mithridate forme le siége de Cyzique. Lucullo l'oblige de l'abandonner au bout de deux ans, le poursuit, et le bat auprès du Granique. | | | 73. |
| 3933. | | | Défaite de Mithridate dans les plaines de Cébires. Il se retire chez Tigrane. | | | 71 |
| 3934. | | | Lucullo déclare la guerre à Tigrane, et bientôt après le défait et se rend maître de Tigranocerte, capitale de l'Arménie. | | | 70. |
| 3935. | | Tigrane rappelle Magdale qu'il avait établi vice-roi de Syrie. | ANTIOCHUS L'ASIATIQUE prend possession de quelques endroits de la Syrie, et y règne pendant quatre ans. | | PHRAATE III, qui se fait surnommer dieu. | 69. |
| 3936. | | | Lucullo défait Tigrane et Mithridate, joints ensemble, auprès de la rivière d'Arsania. | | | 68. |
| 3937. | | | Mithridate recouvre tous ces états à la faveur de la mésintelligence qui se met dans l'armée romaine. | | | 67. |
| 3938. | | | Pompée est donné pour successeur à Lucullo. Il remporte plusieurs avantages sur Mithridate et l'oblige à prendre la fuite. Tigrane vient se rendre à Pompée. | | | 66. |
| 3939. | Alexandre est chassé de l'Égypte. PTOLÉMÉE AULÈTE, bâtard de Lathyre, est mis à sa place. | Pompée dépouille Antiochus l'Asiatique de ses états, et réduit la Syrie en province romaine. | Pompée se rend maître de Caine, où étaient renfermés les trésors de Mithridate. Mort de Mithridate. PHARNACE, son fils, que l'armée avait élu roi, soumet et sa personne et ses états aux Romains. | | | 65. |
| 3946. | Les Romains déposent Ptolémée, roi de Cypre, et s'emparent de l'île. | | | | | 58. |

| ANS du M. | ÉGYPTE. | SYRIE. | LE PONT. | CAPPADOCE. | LES PARTHES. | ANS av. J. C. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | Caton est chargé de cette expédition. Ptolémée Aulète est obligé de s'enfuir de l'Egypte. On déclare reine à sa place l'aînée de ses filles, nommée *Bérénice*. | | | | | |
| 3948. | | | | | MITHRIDATE, l'aîné des enfants de Phraate. | 56. |
| 3949. | Gabinius et Antoine rétablissent Aulète dans la possession entière de ses états. | | | | | 55. |
| 3950. | | | | | Orodes. Expédition malheureuse de Crassus contre les Parthes. | 54. |
| 3953. | Mort de Ptolémée Aulète. Il donne en mourant ses états à l'aîné de ses fils, et à l'aînée de ses filles, qui était la fameuse Cléopatre. | | | ARIOBARZANE III. Cassius le fait mourir. | | 51. |
| 3956. | Photin et Achillas, tuteurs du jeune roi, ôtent à Cléopatre la part qu'elle avait dans le gouvernement, et la chassent de l'Egypte. | | | | | 48. |
| 3967. | Mort du roi d'Egypte. César met sur le trône CLEOPATRE avec PTOLÉMÉE, son jeune frère. | | | | | 47. |
| 3961. | Cléopatre empoisonne son frère lorsqu'elle le voit arrivé à l'âge où les lois lui permettaient de prendre part à l'autorité souveraine. Elle se déclare ensuite pour les triumvirs romains. | | | | | 45. |
| 3962. | | | | ARIOBARZANE X | | 41. |
| 3963. | Cléopatre va trouver Antoine à Tarse en Cilicie. Elle se rend maîtresse de son esprit, et l'amène avec elle à Alexandrie. | | | | | 49. |
| 3965. | | | | | Ventidius, général des Romains, remporte, sur les Parthes une victoire qui répare l'affront que sa nation avait souffert à la bataille de Carres. | 39. |
| 3971. | Antoine se rend maître de l'Arménie. Il en présente le roi à Cléopatre. Couronnement de Cléopatre et de tous ses enfants. Rupture entre César et Antoine. Cléopatre accompagne ce dernier, qui répudie Octavie à Athènes. | | | | | 33. |
| 3973. | Cléopatre prend la fuite à la bataille d'Actium. Elle est suivie par Antoine, qui abandonne ainsi la victoire à César. | | | Marc-Antoine chasse ARIARATHE de la Cappadoce, et établit à sa place ARCHÉLAÜS. A la mort de ce prince, qui arriva l'an du monde 4022, la Cappadoce fut réduite en province romaine. | | 31. |
| 3974. | Antoine meurt entre les bras de Cléopatre. César se rend maître de la ville d'Alexandrie. Cléopatre se donne la mort. L'Egypte est réduite en province romaine. | | | | | 30. |

FIN DE LA TABLE CHRONOLOGIQUE.

Digitized by Google

# TABLE GÉNÉRALE

## DES MATIÈRES CONTENUES DANS L'HISTOIRE ANCIENNE.

( Les chiffres romains indiquent le volume, et les chiffres arabes la page ).

### A


*Abantidas* se saisit de la tyrannie à Sicyone, II, 466.
*Aboris*, poëte grec, III, 416.
*Abas*, roi d'Argos, I, 621.
*Abdolonyme*, est placé malgré lui sur le trône de Sidon, II, 216. Réponse qu'il fait à Alexandre, *ibid.*
*Abeille*, nom donné à Sophocle, II, 755.
*Abélox*, espagnol; sa trahison, I, 435.
*Abrodate*, roi de la Susiane, s'engage au service de Cyrus, I, 253. Il est tué à la bataille de Thymbrée, 244.
*Abraham* passe en Egypte avec Sara, I, 37. L'Ecriture le place fort près de Nemrod; pour quelle raison? 189.
*Abrocomas*, un des généraux d'Artaxerxès Mnémon, marche contre Cyrus le jeune, I, 602.
*Absalon*, frère d'Alexandre Janée, III, 55. Il est fait prisonnier, au siége de Jérusalem, par Pompée, *ibid.*
*Abulite*, gouverneur de Suze pour Darius, se rend à Alexandre, II, 247. Il est conservé dans son gouvernement, 248.
*Abyde*, ville d'Asie, assiégée par Philippe, II, 553. Fin tragique de cette ville, *ibid.*
*Académie*. Trois sectes académiciennes, III, 560. L'ancienne, *ibid.* La moyenne, 565. La nouvelle, 566. Académie fondée à Alexandrie sous le nom de Musæon, II, 414. Description du bâtiment destiné à cette académie, 415. Académies établies en Europe dans le dernier siècle, III, 640. Eloge de l'académie des sciences, *ibid.* Et de celle des inscriptions et belles-lettres, III, 197.
*Acarnaniens*, peuples de la Grèce; leur courage, III, 551 *et suiv.*
*Accius*. Voyez *Attius*.
*Achaie*, alors nommée d'Achéus, I, 324. Voyez *Achéens*.
*Acharniens*, comédie d'Aristophane; extrait de cette pièce, I, 760.
*Achaz*, roi de Juda, se rend vassal et tributaire de Theglathphalsar, I, 199.
*Achéens* établis par Achéus dans le Péloponnèse, I, 324. Etablissement de leur république, II, 465. Leur gouvernement, 466. Villes dont la ligue des Achéens est d'abord composée, *ibid.* Plusieurs autres villes s'y joignent par la suite, 467, 472. Chefs qui ont rendu cette république si florissante, 467. Les Achéens entrent en guerre avec Lacédémone, 484. Après plusieurs échecs, ils appellent à leur secours Antigone qui leur fait remporter plusieurs avantages sur leurs ennemis, 486. Etant en guerre avec les Etoliens, ils ont recours à Philippe, II, 511. Philippe leur fait remporter divers avantages sur ces peuples, II, 514. La paix se conclut entre les deux peuples, 526. Les Achéens, sous la conduite de Philopémen, remportent une grande victoire sur Machanidas, tyran de Sparte, 546. Il se déclare contre Philippe pour les Romains, 569. Ils remportent, sous la conduite de Philopémen, une grande victoire sur Nabis, tyran de Sparte, 593. Ils prennent le parti des Romains contre Antiochus, 600. Cruel traitement qu'ils exercent envers plusieurs Spartiates, 622. Ils soumettent les Messéniens, 638. Ils envoient à Rome des députés au sujet de Sparte, 641. Callicrate, un de leurs députés, les trahit, *ibid.* Les Achéens prennent la résolution de partager avec les Romains les périls de la guerre contre Persée, 704. Ils deviennent suspects aux Romains, 736. Dur traitement qu'ils en reçoivent, *ibid.* Troubles dans l'Achaie, 747. Les Achéens déclarent la guerre aux Lacédémoniens, *ibid.* Ils maltraitent les commissaires romains, 748. Ils engagent dans leurs partis Thèbes et Chalcis, 749. Ils sont défaits par Métellus, *ibid.* Puis par Mummius, 756. L'Achaie est réduite en province romaine, 751.
*Achéméne*, frère de Xerxès, I, 409.
*Achémenide*, frère d'Artaxerxès Mnémon, est mis à la tête de l'armée que le prince envoie contre l'Égypte, I, 461. Il perit dans un combat, *ibid.*
*Achéus*, fils de Xuthus, fondateur des Achéens, I, 324.
*Achéus*, cousin de Séleucus Céraunus, a le maniement des affaires d'Egypte, II, 499. Il venge la mort de ce prince, *ibid.* Il refuse la couronne, et la conserve à Antiochus-le-Grand, *ibid.* Sa fidélité envers ce prince, *ibid.* Révolte d'Achéus contre Antiochus, 504. Sa puissance, *ibid.* Il est trahi et livré à Antiochus, et mis à mort, 506.
*Achillas*, tuteur de Ptolémée, III, 435. Il assassine Pompée, 436. Il est mis à mort, 438.
*Achoris*, roi d'Egypte, I, 644.
*Achradine*, quartier de la ville de Syracuse; sa description, I, 544.
*Acichorius*, chef des Gaulois, fait irruption dans la Pannonie, II, 426. De là dans la Macédoine, 427. Puis dans la Grèce, *ibid.* Il y périt, 428.
*Acier*. Description de ce métal, III, 167.
*Acilius* (Manius) est chargé de faire la guerre à Antiochus, II, 600. Il défait ce prince auprès des Thermopyles, 602. Il soumet les Etoliens, 603.
*Acilius*, jeune romain; stratagème dont il se sert pour faire sortir Persée de son asile, II, 753.
*Acrisius*, roi d'Argos, I, 321.
*Acrotate*, fils d'Areus, roi de Sparte, II, 444. Valeur de ce jeune prince, 445.
*Actium*, ville célèbre par la défaite d'Antoine, III, 150.
*Ada*, conservée dans le gouvernement de la Carie après la mort d'Idrieée, son mari, II, 200.
*Adherbal*, chef des Carthaginois, défait les Romains sur mer, I, 110.
*Adimante* est nommé général des Athéniens après le combat des Arginuses, I, 580. Ce qui lui fait éviter la mort après sa défaite près d'Ægos-Potamos, 585.
*Admète*, roi des Molosses, donne retraite à Thémistocle, I, 446. Intimidé par les Athéniens, il le renvoie, 454.
*Admète*, chef des Argyraspides dans l'armée d'Alexandre, est tué au siége de Tyr, II, 223.
*Adonis*. Fêtes célèbres à Athènes en son honneur, I, 558.
*Adorer*. Etymologie de ce mot, I, 504.
*Adrien*. Basse jalousie de cet empereur contre l'architecte Apollodore, III, 219.
*Adversité*. Elle sert à relever la gloire d'un grand prince, I, 266. Cortége de l'Adversité, 636.
*Ægos-Potamos*, célèbre par la victoire de Lysandre sur les Athéniens, I, 583.
*Ægyptus*, nom donné à Sésostris, I, 104.
*Æsopus*, comédien, III, 276. Ses richesses, *ibid.*
*Afer* (Domitius), célèbre orateur, III, 590.
*Affranchis*. Leur crédit sous les mauvais empereurs, III, 546.
*Afranius*, poëte latin, III, 435.
*Afrique*, découverte par les soins de Néchao, I, 115. Fertilité de l'Afrique, III, 166.
*Agamemnon*, roi de Mycènes, I, 522.
*Agariste*, femme de Mégacles: ce que fit son père en lui donnant un époux, I, 343.
*Agathocle* s'empare de la tyrannie à Syracuse, I, 84. Ses expéditions contre les Carthaginois en Sicile et en Afrique, *ibid.* Il attire Ophellas dans son parti, puis le fait mourir, 99. Fin misérable de ce tyran, 100.
*Agathocle*, gouverneur des Parthes pour Antiochus, II, 454.
*Agathocle*, frère d'Agathoclée, II, 509. Son pouvoir sur l'esprit de Ptolémée-Philopator, *ibid.* Ce qu'il fait pour obtenir la tutelle de

Ptolémée-Épiphane, 552. Il périt misérablement, 553.
*Agathoclée*, concubine de Ptolémée-Philopator, II, 509. Fin misérable de cette femme, 553
*Agathodamon*, géographe, III, 669.
*Agathias*, poète, III, 425.
*Agélas de Naupacte*, ambassadeur des alliés vers Philippe: sagesse de son discours, II, 526 *et suiv.*
*Agésilas* est élu roi à Sparte, I, 624. Son éducation, *ibid.* Son caractère, *ibid.* Il part pour l'Asie, 223. Il se brouille avec Lysandre, 227. Épéditions d'Agésilas en Asie, 229. Sparte le nomme généralissime sur terre et sur mer, 634. Il commet Pisandre à sa place sur la flotte, *ibid.* Il a une entrevue avec Pharnabase, 632. Les Éphores le rappellent pour venir en secours de sa patrie, 635. Sa prompte obéissance, *ibid.* Il remporte une victoire sur les Thébains à Coronée et il y est blessé, 637. Il retourne à Sparte, 638. Il y conserve toujours ses mœurs anciennes, *ibid.* Il découvre le complot que Lysandre avait formé, 639. Différentes expéditions d'Agésilas dans la Grèce, *ibid.* Il fait nommer Téleutias, son frère, amiral de la flotte, *ibid.* Il fait abandonner Sphodrias, II, 88. Raillerie qu'il s'attire de la part d'Antalcide, 89. Dispute d'Agésilas avec Épaminondas dans l'assemblée des alliés à Sparte, 90. Il fait déclarer la guerre aux Thébains, 91. Il trouve le moyen de sauver ceux qui avaient pris la fuite à la bataille de Leuctres, 94. Conduite que tient Agésilas dans les deux irruptions des Thébains sur le territoire de Sparte, *ibid.* Lacédémone l'envoie au secours de Tachos, roi d'Égypte, qui s'était révolté contre les Perses, 115. Actions de ce roi en Égypte, 112. Il se déclare pour Nectanébus contre Tachos, *ibid.* Il meurt en retournant à Sparte, 117.
*Agésilas*, oncle maternel d'Agis, roi de Sparte, II, 479. Il abuse de la confiance de ce prince, *ibid.* Violences qu'il commet étant éphore, 480. Il est blessé et laissé pour mort, 484.
*Agésipolis*, roi de Sparte avec Agésilas, II, 79. Différence entre ces deux rois, *ibid.* Il commande l'armée envoyée contre Olynthe, 81. Sa mort, *ibid.*
*Agésipolis*, roi de Sparte avec Lycurgue, II, 514. Il est chassé du trône par Lycurgue, II, 584. Il se retire dans le camp des Romains, *ibid.*
*Agésistrata*, mère d'Agis roi de Sparte, II, 482. Sa mort, *ibid.*
*Agiatis*, veuve d'Agis, roi de Sparte, est forcée par Léonide d'épouser Cléomène, II, 483. Mort de cette princesse, 482.
*Agis* I, fils d'Eurysthène, roi de Sparte, rétablit les habitants d'Élos en servitude, I, 567.
*Agis* II, fils d'Archidamus, roi de Sparte, I, 343. Il fait la guerre aux habitants de l'Élide, 625. Il reconnaît en mourant Léotychide pour son fils, 624.
*Agis* III, fils du second Archidamus, roi de Sparte, commande l'armée des Lacédémoniens contre les Macédoniens, et est tué dans un combat, II, 257.
*Agis* IV, fils d'Eudamidas, règne à Sparte, II, 473. Il entreprend d'y faire revivre les anciens établissements de Lycurgue, et en vient à bout en partie, 472. Le seul Agésilas empêche que l'affaire ne soit terminée, 479. Il est envoyé au secours des Achéens contre les Étoliens, *ibid.* En rentrant à Sparte il y trouve tout changé, 480. Il est condamné à mort et exécuté, 482 *et suiv.*
*Agonothètes*, nom donné à ceux qui présidaient aux jeux publics dans la Grèce, II, 223.
*Agricola* (la vie, écrite par Tacite, III, 499. Extrait de cette vie, 501.
*Agriculture*, III, 122. Son antiquité, *ibid.* Son utilité, *ibid.* Ce qu'elle fut en Égypte, I, 60. Quelle estime on en faisait dans les anciens temps, principalement en Égypte, 286. En Perse, 31 *et suiv.* En Sicile, II, 55; III, 153. Combien il est important de la mettre en honneur, et dangereux d'en négliger le soin, 166.
*Agrigente*, fondation de cette ville, mollesse de ses habitants, I, 535. Elle est soumise d'abord aux Carthaginois, I, 90. Puis aux Romains, 112.
*Agron*, prince d'Illyrie, II, 472.
*Airam*, Mitre d'airain, I, 187. Description de ce métal, *ibid.*
*Albanieus*. Situation de leur pays, III, 124. Ils sont vaincus par Pompée, *ibid.*
*Alcaméne*, sculpteur, III, 225.
*Alcandre*, jeune Lacédémonien, crève un œil à Lycurgue, I, 328. Moyens qu'emploie Lycurgue pour s'en venger, *ibid.*
*Alcée*, fils de Persée, roi de Mycènes et père d'Amphitryon, I, 322.
*Alcée*, poète grec, I, 552, III, 424.
*Alcibiade*, encore tout jeune, remporte le prix de la valeur dans un combat contre les Potidéens, I, 491. Caractère de cet Athénien, 529. Ses liaisons avec Socrate, *ibid.* Souplesse de son génie, 530. Sa passion pour dominer seul, 531. Dépenses énormes qu'il fait pour les jeux publics, 747. Villes qui fournissaient à ces dépenses, *ibid.* Alcibiade commence à paraître à Athènes, I, 529. Artifice qu'il emploie pour faire rompre le traité avec Lacédémone, 531. Il engage les Athéniens dans la guerre de Sicile, 532. Il est nommé général avec Nicias et Lamachus, 535. On l'accuse d'avoir mutilé les statues de Mercure, 539. Il part pour la Sicile sans avoir pu obtenir qu'on juge l'affaire, *ibid.* Il se rend maître de Catane par surprise, 541. Il est rappelé par les Athéniens pour être jugé, *ibid.* Il se sauve, *ibid.* Est condamné à mort par contumace, 542. Il se retire à Sparte, *ibid.* Il gagne les bonnes grâces de Timée, femme d'Agis, et en a un fils, 543. Il conseille aux Lacédémoniens d'envoyer Gilippe au secours de Syracuse, 546. Alcibiade se retire auprès de Tissaphernes, 564. Son crédit auprès de ce satrape, 565. On ménage son retour à Athènes, 566. Il y est rappelé, 568. Il bat la flotte des Lacédémoniens, 570. Il va trouver Tissaphernes qui le fait arrêter et conduire prisonnier à Sardes, *ibid.* Il se sauve de prison, *ibid.* Il défait en un même jour Mindare et Pharnabase, 570 *et suiv.* Il retourne triomphant à Athènes, 571. Il y est nommé généralissime, 572. Il fait célébrer les grands mystères, 573. Il part avec sa flotte, *ibid.* Thrasybule l'accuse à Athènes d'être cause de la défaite de la flotte près d'Éphèse, 575. On lui ôte le commandement, 576. Il se retire dans la Chersonèse, *ibid.* Il vient trouver à Ægos-Potamos les généraux athéniens, 584. Conseil qu'il leur donne, *ibid.* Il se retire dans la province de Pharnabase, 592. Ce Satrape le fait assassiner, *ibid.*
*Alcibiade*, l'un des bannis de Sparte, est rétabli par les Achéens dans sa patrie: on le députe à Rome pour former des plaintes contre ceux-ci, II, 634. Les Achéens le condamnent à mort, 636. Ils abrogent, bientôt après, ce jugement, 637.
*Alcime* est mis à la tête des armées de Démétrius Soter contre les Juifs, III, 12.
*Alcman*, poète lyrique, I, 334.
*Alcmeon*, I, 343.
*Alcméonides*, chassés d'Athènes par Pisistrate, I, 343. Ils se chargent de la construction du nouveau temple de Delphes, 346. Quel était leur but dans cette entreprise, *ibid.*
*Alcyonée*, fils d'Antigone, porte à son père la tête de Pyrrhus, II, 448.
*Alexaménès*, est envoyé par les Étoliens pour s'emparer de Lacédémone, II, 596. Son avarice lui fait manquer son coup, *ibid.* Il est tué dans Sparte, *ibid.*
*Alexandre*, femme d'Alexandre Jannée, règne sur la nation juive, III, 45. Elle se soumet elle et ses enfants en pouvoir des Pharisiens, 54. Elle meurt la neuvième année de son règne, 55.
*Alexandre I*, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, venge l'injure que sa mère et ses sœurs avaient reçu des députés de Perses, I, 390. Il fait aux Athéniens des propositions de paix de la part des Perses, 434. Il instruit les Grecs du dessein des Perses, *ibid.*
*Alexandre II*, fils d'Amyntas II règne en Macédoine, et meurt au bout d'un an, II, 100.
*Alexandre III*, surnommé le Grand, fils de Philippe; sa naissance, II, 145, 185. Heureuses inclinations de ce prince, 186. Il a pour maître Aristote, 146, 186. Estime et amitié d'Alexandre pour ce philosophe, 187. Il dompte Bucéphale, 189. Alexandre monte sur le trône de Macédoine, 190. Il soumet et réduit les peuples de son royaume qui s'étaient révoltés, *ibid.* Il passe en Grèce pour dissiper la ligue qui s'y était formée contre lui, 191. Il défait les Thébains dans une grande bataille, *ibid.* Il s'empare de leur ville qu'il détruit, *ibid.* Il pardonne aux Athéniens, 193. Il convoque une diète à Corinthe et s'y fait nommer généralissime des Grecs contre les Perses, *ibid.* Il retourne en Macédoine, 194. Et se prépare à son expédition contre les Perses, 195. Il établit Antipater pour gouverner en Macédoine en qualité de vice-roi, 195. Alexandre part pour l'Asie, *ibid.* Arrivé à Ilion, il y rend de grands honneurs à la mémoire d'Achille, 196. Il passe le Granique, et remporte sur les Perses une grande victoire, 197. Il assiége et prend Milet, 199. Puis Halicarnasse, *ibid. et suiv.* Et fait la conquête de presque toute l'Asie-Mineure, 200. Il prend la ville de Gordion, et y coupe le fameux nœud Gordien, 201. Il passe le défilé de Cilicie, 202. Il arrive à Tarse, et y est attaqué d'une maladie mortelle pour s'être baigné dans le Cydne, *ibid.* Il en guérit en peu de jours, 204. Il va à la rencontre de Darius, et remporte sur ce prince une célèbre victoire près d'Issus, *ibid. et suiv.* Las de poursuivre Darius, il vient au camp de ce prince dont les troupes venaient de s'emparer, 212. Humanité et égards d'Alexandre envers Sysigambis et les autres princesses captives, *ibid.* Alexandre passe en Syrie, 214. Les trésors renfermés à Damas lui sont livrés, *ibid.* Darius lui écrit une lettre pleine de fierté, 215. Il y répond de même, *ibid.* La ville de Sidon lui ouvre ses portes, 212. Il forme le siége de Tyr, 217 *et suiv.* Après un long siége, il prend cette ville d'assaut, 223. Il reçoit une seconde lettre de Darius, 227. Il marche vers Jérusalem, 228. Honneurs qu'il rend au grand-prêtre Jaddus, 229. Il entre à Jérusalem, et offre des sacrifices, 230. On lui montre les prophéties de Daniel qui le regardaient, *ibid.* Il accorde de grands priviléges aux Juifs, 233. Il en refuse de pareils aux Samaritains, *ibid.* Il assiége et prend Gaza, *ibid.* Entre en Égypte, *ibid.* S'en rend maître, 234. Et commence à y bâtir Alexandrie, 236. Il passe en Libye, *ibid.* Visite le temple de Jupiter Ammon, *ibid.* Il se fait déclarer le fils de ce dieu, *ibid.* Il retourne en Égypte, *ibid.* Alexandre, à son retour d'Égypte, songe à aller chercher Darius, 237. En partant, il apprend la mort de la femme de ce prince, *ibid.* Il lui fait des funérailles très-magnifiques, *ibid.* Il passe l'Euphrate, 240. Puis le Tigre, *ibid.* Il attend Darius, et gagne sur lui une grande bataille près d'Arbelles, 241. Il se rend maître d'Arbelles, 245; de Babylone, 245; de Suze, 247. Il soumet les Uxiens, 248. S'empare du pas de Suze, *ibid.* Arrive à Persépolis dont il se rend maître, 251. Et brûle le palais de cette ville dans une partie de débauche, *ibid.* Alexandre se hâte de poursuivre Darius, 252. L'attentat de Bessus sur ce prince lui fait hâter sa marche, 253. Douleur d'Alexandre en voyant le corps de Darius qui venait de mourir, 254. Il envoie le corps de Darius à Sysigambis, *ibid.* Il marche contre Bessus, 258. Thalestris, reine des Amazones, vient de fort loin pour voir Alexandre, 259. Il se livre au plaisir et à la débauche, *ibid.* Il continue sa marche contre Bessus, 261. Il fait mourir Philotas, soupçonné d'être entré dans une conspiration contre lui, *ibid. et suiv.*; Parménion, son père, 264. Il dompte plusieurs peuples, 265. Il arrive dans la Bactriane, *ibid.* Cruautés qu'il exerce envers les Branchides, *ibid.* On lui amène Bessus, 266. Alexandre prend beaucoup de villes dans la Bactriane, *ibid.* Il en bâtit une près de l'Iaxarte, à laquelle il donne son nom, 267. Il marche contre les Sogdiens, qui s'étaient révoltés, et rase plusieurs de leurs villes, *ibid.* Les Scythes lui envoient des ambassadeurs qui lui parlent avec une liberté extraordinaire, 268. Il passe l'Iaxarte, 269. Remporte une victoire sur les Scythes, *ibid.* Il traite favorablement les vaincus, 270. Il apaise la révolte des Sogdiens, *ibid.* Il envoie Bessus à Ecbatane pour y être puni, *ibid.* Il se rend maître de la ville de Pétra, 271. Il se livre au plaisir de la chasse, et y court un grand risque, 272. Il donne à Clitus le commandement des provinces qu'avait Artabase, 273. Il invite cet officier à un repas, et le tue, *ibid.* Il fait

Digitized by Google

diverses expéditions, 275. Il épouse Roxane, fille d'Oxyarte, 276. Il forme le résolution d'aller aux grandes Indes, et fait tout préparer pour ce départ, *ibid.* Il entreprend de se faire adorer à la manière des Perses, 277. Il fait mourir le philosophe Callisthène, 278. Alexandre part pour les Indes, 279. Il y prend plusieurs villes qui paraissaient imprenables, et court risque souvent de sa vie, 281 *et suiv.* Il accorde à Taxile sa protection, 284. Il passe le fleuve Indus, *ibid.* Puis l'Hydaspe, *ibid.* Et remporte une célèbre victoire sur Porus, *ibid. et suiv.* Il rétablit ce prince dans son royaume, 287. Il bâtit Nicée et Bucéphale, 288. Il s'avance dans les Indes, et soumet plusieurs peuples, *ibid.* Il songe à pénétrer jusqu'au Gange, 291. Murmure général de son armée, *ibid.* Il renonce à ce dessein, et ordonne qu'on se prépare au retour, 293. Excès de vanité qu'il fait paroître dans les actions de grâces qu'il rend aux dieux, *ibid.* Alexandre se met en chemin pour aller jusqu'à l'Océan, *ibid.* Il court un risque extrême au mega de la ville des Oxidraques, 294 *et suiv.* Il dompte tout ce qui se rencontre sur son passage, 296. Il arrive à l'Océan, 297. Il se prépare à retourner en Europe, *ibid.* En passant par les lieux déserts, il souffre beaucoup à souffrir de la famine, 298. Equipage dans lequel il traverse le Carmanie, 299. Il arrive à Pasargade, 300. Honneurs qu'il rend aux cendres de Cyrus, 301. Il fait mourir Orxine, satrape de la province, *ibid.* Il épouse Statire, fille de Darius, 302. Il acquitte les dettes de ses soldats, *ibid.* Il apaise une révolte de leur part, 305. Il rappelle Antipater de Macédoine, et substitue Cratère à sa place, *ibid.* Douleur d'Alexandre à la mort d'Ephestion, 306. Il soumet les Cosséens, *ibid.* Alexandre entre à Babylone, malgré les sinistres prédictions des mages et autres devins, *ibid.* Il célèbre les funérailles d'Ephestion avec une magnificence extraordinaire, 307. Il forme divers projets de voyage et de conquêtes, 309. Il travaille à réparer les digues de l'Euphrate, *ibid.* A rebâtir le temple de Bélus, 310. Il se livre à de grands excès de vin qui causent sa mort, 311 *et suiv.* Convoi d'Alexandre, 348. Son corps est porté à Alexandrie, 350. Quel jugement on doit porter d'Alexandre, 515. Caractère de ce prince en bien, 514 *et suiv.* Et en mal, 518 *et suiv.*

*Alexandre*, fils d'Alexandre-le-Grand, est élu roi, II, 339. Cassandre dépouille d'abord ce prince de le royauté, 366. Puis le fait mourir, 379.

*Alexandre*, fils de Cassandre, dispute la couronne de Macédoine à son frère, II, 408. Il est tué par Démétrius qu'il avait appelé à son secours, *ibid.*

*Alexandre I*, roi d'Épire, épouse Cléopâtre, fille de Philippe, roi de Macédoine, II, 178.

*Alexandre-Bala*, forme une conspiration contre Démétrius Soter, III, 12. Il monte sur le trône de Syrie, 13. Il épouse Cléopâtre, fille de Ptolémée Philométor, *ibid.* Il se livre aux plaisirs, 14. Ptolémée, qu'il avait appelé à son secours, se déclare contre lui en faveur de Démétrius Nicator, 15. Alexandre périt, *ibid.*

*Alexandre Zebina*, chasse Démétrius du trône de Syrie, III, 30. Il est vaincu par Antiochus Grypus, et tué peu de temps après, 32.

*Alexandre I*, fils de Physcon, est mis sur le trône d'Egypte, III, 36. Il fait mourir sa mère Cléopâtre, 39. Il est chassé par ses sujets et périt bientôt après, 40.

*Alexandre II*, fils d'Alexandre I, règne en Egypte après le mort de Lathyre, III, 41. Il épouse Cléopâtre dite Bérénice et la tue dix-neuf jours après, *ibid.* Les Alexandrins le chassent du trône, 45. Il meurt et déclare en mourant le peuple romain son héritier, *ibid.*

*Alexandre Jannée*, regne en Judée, III, 52. Il attaque les habitants de Ptolémaïde, 56. Lathyre marche au secours de cette ville et défait Alexandre près le Jourdain, *ibid. et* 53. Vengeance d'Alexandre contre Gaza, *ibid.* Brouilleries entre ce prince et les pharisiens, 55. Affront sanglant qu'il reçoit à la fête des Tabernacles, 53. Vengeance qu'il tire de cet affront, *ibid.* Guerre civile entre Alexandre et sujets, *ibid.* Après l'avoir apaisée, il se livre à la bonne chère et meurt, 54.

*Alexandre*, fils de Polydore, se fait tyran de Phères, II, 100. Il cherche à assujettir les peuples de Thessalie, *ibid.* Pélopidas le met à la raison, *ibid.* Il arrête par trahison Pélopidas, et le fait mettre en prison, 101. Epaminondas l'oblige de relâcher son prisonnier, 103. Il est battu par Pélopidas près de Cynoscéphales, 104. Fin tragique de ce tyran, 105. Quels étaient ses divertissements, 103.

*Alexandre*, fils d'Erope, trame une conspiration contre Alexandre-le-Grand, II, 204. Il est mis à mort, *ibid.*

*Alexandre*, fils de Polysperchon, marche contre Cassandre pour arrêter le rapidité de ses conquêtes, II, 366. Accepte le gouvernement général du Péloponnèse, dont il jouit fort peu de temps, *ibid.* Il est tué dans Sicyone, 367.

*Alexandre*, gouverneur de Perse pour Antiochus-le-Grand, se révolte et se rend souverain dans sa province, II, 500. Il périt misérablement, 502.

*Alexandre*, député des Étoliens, à l'assemblée des alliés convoquée à Tempé, II, 575.

*Alexandre*, soi-disant fils de Persée, est chassé du trône de Macédoine qu'il avait usurpé, II, 747.

*Alexandre*, fils d'Antoine et de Cléopâtre, III, 147.

*Alexandrie*, ville d'Egypte, bâtie par Alexandre-le-Grand, II, 256. Magnificence de cette ville, III, 2; 5. Lieu qui y régnait, I, 16. Son commerce, *ibid.* Fameuse bibliothèque d'Alexandrie, II, 414. Sort de cette bibliothèque, *ibid.*; III, 438.

*Alexandrie*, bâtie par Alexandre-le-Grand, sur l'Iaxarte, II, 287.

*Alexis*, gouverneur de la citadelle d'Apamée, trahit Epigène, général d'Antiochus, II, 502.

*Algèbre*. Cette science fait partie des mathématiques, III, 660. Elle ne doit pas être négligée, *ibid.*

*Allobroges*, étendue de leur pays, I, 125.

*Almamon*, calife de Babylone, III, 666. Ses soins pour la perfection de l'astronomie et de la géographie, *ibid.*

*Alpes*, montagnes célèbres par le passage d'Annibal, I, 125.

*Alphonsines*, tables astronomiques, III, 667.

*Alyatte*, roi de Lydie, I, 414. Guerre de ce prince contre Cyaxare, *ibid.* Il continue le siège de Milet, commencé sous son père, *ibid.* Il lève le siège de cette ville et quelle en est la cause, 215.

*Amasis*, officier d'Apriès, est proclamé roi d'Egypte, I, 58. Il est confirmé dans la possession du royaume par Nabuchodonosor, 54. Il défait Apriès qui marchait contre lui, le prend prisonnier, et le fait mourir, *ibid.* Il règne paisiblement en Egypte, 58. Moyens qu'il emploie pour se faire respecter de ses sujets, *ibid.* Il se soulève contre Cambyse, I, 270. Sa mort, 53. Cambyse fait tirer son corps du tombeau, et le fait jeter au feu, après l'avoir exposé à mille indignités, 272.

*Ambassadeur*. Bel exemple de désintéressement dans des ambassadeurs romains, II, 449.

*Ambiron*. Il y en a de deux sortes, I, 208. Les païens le regardaient comme une vertu, 607.

*Ame*. Sa nature, son immortalité; entretien de Socrate, avant sa mort, sur l'immortalité de l'âme, I, 672.

*Amén-phis*, roi d'Egypte, I, 38. Comment il fit élever son fils Sésostris, 58. Ce roi est le Pharaon de l'Ecriture, qui fut submergé dans la mer Rouge, 38.

*Amestris*, femme de Xerxès. Inhumaine et barbare vengeance de cette princesse, I, 439. Elle fait mourir Inarus, 463.

*Amilcar* commande l'armée que les Carthaginois font passer en Sicile à la sollicitation de Xerxès, I, 88; 412, 486. Il est défait par Gélon, tyran de Syracuse, I, 88; 486. Sa mort, 88.

*Amilcar*, fils de Gyscon, commande l'armée des Carthaginois contre Agathocle, et remporte sur lui une grande victoire, I, 95 *et suiv.* Il tombe vif entre les mains des Syracusains dont il assiégeait la ville, 99. Il est mis à mort, *ibid.*

*Amilcar*, surnommé Barca, général carthaginois, I, 110. Habileté et hardiesse de ce général, *ibid.* Il commande l'armée contre les Mercenaires, et les défait entièrement, 115. Il passe dans l'Espagne, qu'il soumet en peu de temps, 119. Il y est tué dans une bataille, *ibid.*

*Amilcar*, surnommé Rhodanus, Carthaginois, passe dans le camp d'Alexandre, par ordre de Carthage, I. 100. A son retour il est mis à mort, *ibid.*

*Amiot*, vieux auteur français, III, 564. Plaisir qu'on prend à la lecture de ses ouvrages, *ibid.*; 481.

*Amisus*, ville d'Asie, assiégée par Lucullus, III, 405. L'ingénieur Callimaque, qui la défendait, y mettre feu et la brûle, 407.

*Amitié*. Loi fondamentale de l'amitié, I, 626.

*Ammien-Marcellin*, historien latin, III, 504.

*Ammonicus*, I, 272. Temple célèbre de ce pays, *ibid.*; II, 235.

*Amnistie*, célèbre à Athènes, I, 595. Occasions où l'amnistie aurait été utile, 596.

*Amorgès*, bâtard de Pissuthne, se révolte contre Darius Nothus, I, 564. Il est pris et envoyé en Perse, *ibid.*

*Amosis*, roi d'Egypte. Voyez Thothmosis.

*Amour*. Attention des anciens à se point faire autrer dans leurs pièces de théâtres rien qui pût y avoir rapport, I, 737. A quels excès cette passion peut conduire, II, 480. — Amour conjugal, *ibid.* Modèle de cet amour, *ibid.*

*Ampharès*, éphore de Sparte, II, 482. Trahison et cruauté que commet cet éphore envers le roi Agis, *ibid., et suiv.*

*Amphictyon*, roi d'Athènes, I, 322.

*Amphictyons*. Etablissement de cette assemblée, I, 222 et 699. Son pouvoir, *ibid.* Serment qu'on faisait prêter à ceux qu'on y installait, *ibid.* Condescendance de cette assemblée pour Philippe, cause de l'affaiblissement de son autorité, 700. Fameuse guerre secrète, entreprise par l'ordre de cette assemblée, II, 149.

*Amphipolis*, ville de Thrace, assiégée par Cléon, chef des Athéniens, I, 526. Philippe enlève cette ville aux Athéniens, et la déclare libre, II, 145. Elle est réduite bientôt après sous l'obéissance de ce prince, 144.

*Amyntas I*, roi de Macédoine, se soumet à Darius, I, 390.

*Amyntas II*, roi de Macédoine, père de Philippe, II, 140. Sa mort, *ibid.*

*Amyntas*, fils de Perdiccas, exclus du trône de Macédoine, II, 142.

*Amyntas*, officier d'Alexandre-le-Grand, II, 247.

*Amyntas*, déserteur de l'armée d'Alexandre, s'empare du gouvernement en Egypte, II, 335. Il y périt, *ibid.*

*Amyrtée*, un des chefs des révoltés en Egypte contre Artaxerxès Longue-main, I, 462. Il est secouru par les Athéniens, 471. Il chasse les Perses de l'Egypte et en est déclaré roi, 524. Il meurt, *ibid.*

*Amyts*, femme de Nabuchodonosor, I, 103.

*Anacharsis*, Scythe nomade, mis au nombre des sept sages, I, 356. Son mépris pour les richesses, *ibid.*

*Anacréon*, poète grec, I, 355; III, 422.

*Anadyomène*. Tableau d'Apelle le plus célèbre, III, 251.

*Anaïtis*. Sort d'une statue de cette déesse, III, 145.

*Analogie*. Ce que c'est, III, 360.

*Anatomie*, III, 652.

*Anaxagore*, philosophe, III, 585. Soins qu'il prit de Périclès, *ibid.* Sa doctrine, *ibid.* Opinion de ce philosophe sur la nature des dieux, *ibid.*

*Anaxandre*, roi de Lacédémone, I, 372.

*Anaxidame*, roi de Lacédémone, I, 372.

*Anaxilaus*, tyran de Zancle, I, 401.

*Anaximandre*, philosophe, III, 554. Ce qu'il pensait de la nature de la divinité, 625. Découvertes faites par ce philosophe dans l'astronomie, 664.

*Anaximène*, rhéteur philosophe, 370, 534. Son sentiment sur la nature de dieux, 625. Comment il sauva sa patrie, II, 196.

*Ancus-Marcius*. Cérémonie qu'il avait établie dans la déclaration de la guerre, III, 283 *et suiv.*

*Andocide*, orateur grec, III, 509.

*Andromodore*, tateur d'Hiéronyme, roi de Syracuse, II, 64. Etrange abus qu'il fait de

Digitized by Google

son autorité, *ibid.* Il s'empare, après la mort d'Hiéronyme, d'une partie de Syracuse, 63. Il forme une conspiration pour monter sur le trône, 64. Il est dénoncé et mis à mort, *ibid.*

*Andriscus*, d'Adramytte, se donne pour fils de Persée, et se fait déclarer roi de Macédoine, II, 745. Il défait l'armée romaine commandée par le préteur Juventius, 746. Il est battu en deux rencontres par Métellus, 747. Il est pris, et envoyé à Rome, *ibid.* Il y sert d'ornement au triomphe de Métellus, 753.

*Androcle*, fils de Codrus, roi d'Athènes, I, 324.

*Androcle*, esclave. Son aventure avec un lion, III, 475.

*Andromaque*, gouverneur de la Syrie et de la Palestine pour Alexandre, II, 237. Triste fin de ce gouverneur, *ibid.*

*Andromaque*, père d'Achéus, est pris, et retenu en prison par Ptolémée-Evergète, II, 499. Ptolémée-Philopator le relâche, et le rend à son fils, 504.

*Andronic*, officier d'Antigone, se rend maître de Tyr, II, 374. Il est assiégé dans cette ville par Ptolémée, et forcé de se rendre, 376.

*Andronic*, officier de Persée, mis à mort, et pour quel sujet, II, 706.

*Andronicus-Livius*, poète latin, III, 426. C'est lui qui a introduit à Rome la déclamation entre deux acteurs, 275.

*Andronique* Rhodien à qui on est redevable des ouvrages d'Aristote, III, 100.

*Androsthène*, commandant pour Philippe à Corinthe, est vaincu par Nicostrate, préteur des Achéens, II, 576.

*Anges*. Sentiment des païens sur les anges, I, 657.

*Anicius*, préteur romain, est chargé de la guerre contre Gentius, roi d'Illyrie, II, 714. Il soumet ce prince, devient maître de sa personne, et l'envoie à Rome, *ibid.* Il reçoit l'honneur du triomphe, 730.

*Annales*, nom qu'on donnait à Rome aux mémoires sur l'histoire romaine, III, 484.

*Année* solaire. En quel temps elle a commencé à être en usage, I, 29.

*Annibal*, fils de Giscon, est mis à la tête des troupes que les Carthaginois envoient en Sicile au secours des Ségestains, I, 89. Actions de ce général en Sicile, *ibid.* Il y meurt de la peste, *ibid.*

*Annibal* commande la flotte des Carthaginois, et est défait par le consul Duilius, I, 114. Il assiége les mercenaires enfermés dans Tunis, 416. Il tombe entre leurs mains et est mis en croix, *ibid.*

*Annibal*, surnommé le Grand, âgé de neuf ans, suit son père qui allait commander en Espagne, I, 119. Il est nommé pour commander dans ce pays après la mort d'Asdrubal, 120. Après diverses conquêtes, il assiége Sagonte, *ibid.*, et la prend, 121. Il se prépare à passer en Italie, 122. Il va à Cadix, et dans quelle vue, 122. Il se met en marche, 123. Ses expéditions jusqu'au Rhône, *ibid.* Il passe ce fleuve, 124. Sa marche après ce passage, 125. Il passe les Alpes, 127. Son entrée en Italie, 129. Il défait les Romains près la rivière du Tésin, *ibid.*; puis près celle de la Trébie, *ibid. et suiv.* Il marche vers la Toscane, 134. Il perd un œil au passage de l'Apennin, *ibid.* Il gagne une bataille près le lac de Thrasymène, 132. Il conclut un traité avec Philippe, et lui envoie des ambassadeurs, II, 528, 507. Sa conduite à l'égard de Fabius, I, 132. Ce qu'il fait pour se tirer du mauvais pas où il était engagé à Cannes, 133. Il remporte une célèbre victoire près de Cannes, 136, il envoie des députés à Carthage pour annoncer sa victoire et demander du secours, 137. Il fait un traité avec Hiéronyme, II, 62. Il passe son quartier d'hiver à Capoue, I, 138, et y laisse amollir le courage de ses troupes, 139. Mauvais succès d'Annibal, 140. Il vole au secours de Capoue, assiégée par les Romains, *ibid.* Pour faire diversion, il marche brusquement vers Rome, *ibid.* Après plusieurs tentatives, il abandonne cette entreprise, 141. Il est rappelé en Afrique, 144. Il y a une entrevue avec Scipion, 145, suivie d'un combat où il est vaincu, 146. Il se sauve à Carthage, *ibid.* Il fait conclure la paix avec les Romains, 147. Il entreprend, et vient à bout de réformer à Carthage la justice et les finances, 149. Poursuivi par les Romains, il se retire auprès d'Antiochus, 151; II, 583. Discours qu'il tient à ce prince, et conseils qu'il lui donne, I, 152, II, 590. Il passe en Syrie pour en amener des vaisseaux, 605. Il est défait sur mer par les Rhodiens, 622. Poursuivi par les Romains, il se retire d'abord dans l'île de Crète, I, 153; puis auprès de Prusias, *ibid.*; II, 640. Il rend à ce prince de grands services, I, 155; II, 640. Trahi par Prusias, il avale du poison, I, 154; II, 640. Eloge et caractère d'Annibal, I, 154 *et suiv.*

*Annibal*, jeune Carthaginois, député du grand Annibal vers Hiéronyme, II, 62.

*Antalcide*, Lacédémonien, conclut avec les Perses une paix honteuse aux Grecs, I, 640.

*Anthès*, musicien, III, 261.

*Anthologie*, nom donné à un recueil d'épigrammes grecques, III, 425.

*Antigenide*, joueur de flûte, III, 252.

*Antigona*, maîtresse de Philotas, l'accuse devant Alexandre, II, 263.

*Antigone*, officier d'Alexandre, partage l'empire de ce prince avec les autres officiers, II, 332. Il fait la guerre à Eumène, et l'assiége dans Nora, 334. Il marche en Pisidie contre Alcétas et Attale, *ibid.* Il devient fort puissant, 336. Il se révolte contre les rois, et continue la guerre contre Eumène qui tenait leur parti, 362. Il est battu par ce capitaine, 369. Il devient maître par trahison de la personne d'Eumène, 371, et le fait périr en prison, 372. Il se forme une ligue contre lui, 373. Il enlève à Ptolémée la Syrie et la Phénicie, 374. Il marche contre Cassandre et remporte sur lui de grands avantages, 375. Il conclut un traité avec les princes confédérés, 378. Il fait mourir Cléopâtre, sœur d'Alexandre, 380. Il forme le dessein d'affranchir la Grèce, 381. Il assiége Athènes et la prend, 382. Honneurs excessifs qu'il y reçoit, 383. Il prend le titre de roi, 386. Il se prépare à faire une invasion en Egypte, 387. Son entreprise lui réussit mal, 388. Il perd une grande bataille à Ipsus, et est pris dans le combat, 401.

*Antigone-Gonatas* s'offre en otage à la place de Démétrius, son père, II, 412. Il s'établit dans la Macédoine, 429. Pyrrhus l'en chasse, 443. Il se retire dans les villes maritimes de son obéissance, 444. Il amène des troupes aux Spartiates contre Pyrrhus, 446. Il marche au secours d'Argos assiégée par ce prince, *ibid.* Il se rend maître du camp et de toute l'armée de Pyrrhus, et lui fait des funérailles magnifiques, 448, *et suiv.* Il assiége Athènes, 450, et la prend, *ibid.* Sa mort, 462.

*Antigone-Doson*, comme tuteur de Philippe, régne en Macédoine, II, 465. Les Achéens l'appellent à leur secours contre Sparte, 487, 488. Il leur fait remporter plusieurs avantages, 489. Il gagne une célèbre bataille à Sélasse, contre Cléomène, 492. Il se rend maître de Sparte et la traite avec bonté, 465. Il marche contre les Illyriens, et meurt après avoir remporté sur eux une victoire, *ibid.*

*Antigone*, neveu d'Antigone Doson, favori de Philippe, découvre à ce prince l'innocence de son fils Démétrius, et le crime de Persée, II, 657. Intentions de Philippe à son égard, 658. Il est mis à mort par ordre de Persée, 686.

*Antigone*, seigneur Macédonien, à la cour de Persée, II, 713.

*Antigone*, frère d'Aristobule I, est chargé par son frère de terminer la guerre qu'il faisait dans l'Iturée, III, 52. A son retour, son frère le fait mourir, *ibid.*

*Antigone*, fils d'Aristobule II, est envoyé à Rome par Pompée, III, 58. Il est placé sur le trône de Judée, 59. Il est assiégé dans Jérusalem, 60. Il se rend et est mis à mort, 61.

*Antigone*, fille de Ptolémée et femme de Pyrrhus, II, 406.

*Antigonie*, ville bâtie par Antigone, II, 400. Détruite par Séleucus, 404.

*Antimaque*, officier dans l'armée de Persée, II, 702.

*Antioche*, ville bâtie par Séleucus, sur l'Oronte, II, 404.

*Antiochus*, lieutenant d'Alcibiade, attaque mal à propos les Lacédémoniens, et reçoit un grand échec, I, 575.

*Antiochus* I, surnommé *Soter*, régne en Syrie, et épouse Stratonice, femme de son père, II, 424. Il tâche de s'emparer du royaume de Pergame, 451. Il est battu par Eumène, 452. Il fait mourir un de ses fils, et meurt lui-même fort peu après, *ibid.*

*Antiochus* II, surnommé Théos, monte sur le trône de Syrie, II, 452. Il délivre Milet de la tyrannie, *ibid.* Il porte la guerre en Egypte contre Ptolémée, 454. Les provinces d'Orient se révoltent contre lui, *ibid.* Il perd la plus grande partie de ses provinces, *ibid.* Il fait la paix avec Ptolémée, et épouse Bérénice, fille de ce prince, après avoir répudié Laodice, *ibid.* Il répudie Bérénice, et reprend Laodice qui le fait empoisonner, 459. Prophéties de Daniel à son sujet, 455.

*Antiochus* Hiérax commande dans l'Asie Mineure, II, 459. Il se ligue avec son frère Séleucus contre Ptolémée, 462. Il déclare la guerre à Séleucus, lui livre bataille, le défait et court grand risque de sa vie, 463. Il est attaqué et vaincu par Eumène, *ibid.* Il se retire auprès d'Ariarathe, qui cherche peu après à s'en défaire, 465. Il se réfugie chez Ptolémée qui le fait mettre en prison, *ibid.* Il se sauve de prison, et est assassiné par des voleurs, *ibid.*

*Antiochus* III, surnommé *le Grand*, commence à régner en Syrie, II, 499. Fidélité d'Achéus à son égard, *ibid.* Il nomme Hermias son premier ministre, *ibid.* Molon et Alexandre qu'il avait nommés gouverneurs de la Médie et de la Perse, se révoltent contre lui, 500. Il épouse Laodice, fille de Mithridate, 501. Il sacrifie Epigène, le plus célèbre de ses généraux, à la jalousie d'Hermias, 502. Il marche contre les rebelles et les soumet, 503. Il se défait d'Hermias, il marche dans la Célé-Syrie, et s'y rend maître de Séleucie, 504. Il se trouve maître de Tyr et de Ptolémaïde, 505. Il fait une trêve avec Ptolémée, *ibid.* La guerre recommence de nouveau, 506. Antiochus remporte divers avantages, 507. Il perd une grande bataille à Raphia, *ibid.* Il fait la paix avec Ptolémée, 508. Il tourne ses armes contre Achéus qui s'était révolté, *ibid.* Il se saisit de lui par trahison, et le fait mourir, 509. Expédition d'Antiochus dans la Médie, 550; la Parthie, 551; l'Hyrcanie, *ibid.*; la Bactriane, *ibid.*; et jusque dans l'Inde, 552; il se ligue avec Philippe pour envahir le royaume d'Egypte, 553; et s'empare de la Célé-Syrie et de la Palestine, *ibid.* Il fait la guerre à Attale, 163. Sur les remontrances des Romains, il se retire, *ibid.* Il recouvre la Célé-Syrie qu'Aristomène lui avait enlevée, 564. Antiochus forme le dessein de s'emparer de l'Asie Mineure, *ibid.*; et s'y rend maître de quelques places, 581. Il reçoit une ambassade des Romains à ce sujet, 582. Annibal se retire auprès de lui, 583. L'arrivée de ce général le détermine à soutenir la guerre contre les Romains, 590. Il marche contre les Pisidiens, et les soumet, 592. Il passe en Grèce à la sollicitation des Etoliens, 597. Il fait tenter vainement les Achéens, 598; puis les Béotiens, 600. Il se rend maître de Chalcis et de toute l'Eubée, *ibid.* Les Romains lui déclarent la guerre, *ibid.* Il profite mal des conseils d'Annibal, 601. Il passe à Chalcis, et y épouse la fille de son hôte, *ibid.* Il s'empare des Thermopyles, 602. Il est vaincu près de ces montagnes, et se sauve à Chalcis, *ibid.* De retour à Éphèse, il hasarde un combat naval, et le perd, 605. Sa flotte remporte quelque avantage sur les Rhodiens, 606. Il perd sur mer un second combat, 607. Conduite d'Antiochus après cette défaite, *ibid.* Il fait des propositions de paix qui sont rejetées, 609 *et suiv.* Il perd une grande bataille près de Magnésie, 614 *et suiv.* Il demande la paix, 615; il l'obtient, et à quelles conditions, *ibid. et suiv.* Pour payer aux Romains le tribut, il pille un temple dans l'Elymaïde, 626. Il est tué, 627. Caractère d'Antiochus, *ibid.* Prophéties de Daniel qui regardent ce prince, 627.

*Antiochus*, fils aîné d'Antiochus-le-Grand, meurt à la fleur de son âge, II, 595. Caractère de ce jeune prince, *ibid.*

*Antiochus* IV, surnommé *Epiphane*, va à Rome en otage, II, 613. Il monte sur le trône de Syrie, 660. Dispute entre ce prince et le roi d'Egypte, 661. Il marche vers l'Egypte, 663, et remporte une première victoire sur Ptolémée, *ibid*; puis une seconde, 664. Il se rend maître de l'Egypte, *ibid.*, et de la personne même du roi, *ibid.* Sur le bruit d'une révolte générale, il passe en Palestine, 665; assiége et prend Jérusalem, *ibid.*, et y exerce d'horribles cruautés *ibid.* Antiochus recommence la guerre en Egypte, 666. Actions de ce roi en Egypte, *ibid.* Il remet Ptolémée sur le trône, et dans quelle vue, *ibid.* Il s'en retourne en Syrie, *ibid.* Il revient en Egypte, 667, et marche vers Alexandrie, *ibid.* Popilius, ambassadeur romain, l'oblige d'en sortir, *ibid.* Antiochus, outré de ce qui lui était arrivé en Egypte, fait tomber sa colère sur les juifs, 669. Il charge Apollonius, un de ses généraux, de détruire Jérusalem, *ibid.* Cruautés qu'y exerce ce commandant, *ibid.* Antiochus entreprend d'abolir le culte du vrai Dieu adoré à Jérusalem, *ibid.* Il passe en Judée, et y exerce d'horribles cruautés, 671. Il fait célébrer des jeux à Daphné, près d'Antioche, 673. Défaite de plusieurs de ses généraux par Judas Machabée, 674. Il passe en Perse, et entreprend de piller un riche temple à Élymaïde, 662. Il en est honteusement repoussé, *ibid.* Ayant appris la défaite de ses armées en Judée, il part brusquement pour exterminer tous les Juifs, *ibid.* En chemin, la main de Dieu le frappe, 676. Il meurt au milieu des plus vives douleurs, *ibid.* Prophéties de Daniel qui regardent ce prince, *ibid. et suiv.*

*Antiochus* V, dit *Eupator*, succède à son père Antiochus-Épiphane, dans le royaume de Syrie, II, 4. Il continue la guerre contre les juifs, 5. Ses généraux et lui-même en personne sont vaincus par Judas Machabée, 6. Il fait la paix avec les Juifs, et détruit les fortifications du Temple, *ibid.* Mécontentement des Romains contre Eupator, 9. Ses soldats le livrent à Démétrius, qui le fait mourir, *ibid.*

*Antiochus* VI, surnommé *Théos*, est placé par Tryphon sur le trône de Syrie, III, 16. Peu de temps après il est assassiné, 16.

*Antiochus* VII, surnommé *Sidète*, épouse Cléopâtre, femme de Démétrius, et est proclamé roi de Syrie, III, 20. Il chasse du trône Tryphon, qui est mis à mort, 21. Il marche en Judée, 26, assiége Jean Hyrcan dans Jérusalem, *ibid.*; et reçoit la ville à capitulation, 26. Il porte la guerre contre les Parthes, et y périt, 27. Aventure arrivée à ce Prince au jour de chasse, *ibid.*

*Antiochus* VIII, surnommé *Grypus*, commence à régner en Syrie, III, 31. Il épouse Tryphène, fille de Physcon, roi d'Egypte, 32. Il défait et chasse Zébinas, *ibid.* Sa mère Cléopâtre cherche à le faire périr par le poison, et est elle-même empoisonnée, *ibid.* Antiochus règne quelque temps en paix, *ibid.* Guerre entre ce prince et Antiochus de Cyzique, son frère, *ibid.* Ces deux frères partagent entre eux l'empire de Syrie, 33. Grypus épouse Sélène, fille de Cléopâtre, 38, et recommence la guerre contre son frère, *ibid.* Il est assassiné par un de ses vassaux, *ibid.*

*Antiochus* IX, surnommé le *Cyzicénien*, fait la guerre à son frère Antiochus Grypus, III, 32. Il épouse Cléopâtre, que Lathyre avait répudiée, *ibid.* Après plusieurs combats, il s'accorde avec son frère, et partage avec lui l'empire de Syrie, 33. Il porte du secours aux Samaritains, et a du dessous dans cette guerre, 34. Après la mort de son frère, il tâche de s'emparer de ses états, 38. Il perd une bataille contre Séleucus, fils de Grypus, qui le fait mourir, *ibid.*

*Antiochus* X, surnommé *Eusèbe*, fils d'Antiochus de Cyzique, se fait couronner roi de Syrie, et chasse du trône Séleucus, *ibid.* Il gagne une bataille sur Antiochus et Philippe, frère de Séleucus, *ibid.* Il épouse Sélène, veuve de Grypus, 36. Il est pleinement défait par Philippe et obligé de se réfugier chez les Parthes, *ibid.* Secouru par ceux-ci, il revient en Syrie, *ibid.* Chassé de nouveau de ses états, il se retire en Cilicie, et y finit ses jours, 40.

*Antiochus* XI, fils de Grypus, tâche de venger la mort de son frère Séleucus. Il est vaincu par Eusèbe, III, 39. Il se noie en voulant passer l'Oronte, *ibid.*

*Antiochus* XII, surnommé *Dionysus*, s'empare de la Célé-Syrie, et y règne fort peu de temps, III, 39.

*Antiochus* XIII, dit l'*Asiatique*. Sélène sa mère l'envoie à Rome, III, 41. A son retour il passe par la Sicile, et y reçoit une insulte inouïe de Verres, 42. Il règne quelque temps en Syrie, 44. Pompée le chasse de ses états, 134.

*Antiochus*, philosophe, III, 566.

*Antipas*, ou *Antipater*, père d'Hérode, excite de grands troubles en Judée, III, 56. Il envoie des troupes au secours de César assiégé dans Alexandrie, 141.

*Antipater*, lieutenant d'Alexandre, est nommé par ce prince pour gouverner en Macédoine pendant son absence, II, 195. Il défait les Lacédémoniens qui s'étaient révoltés contre la Macédoine, 237. Alexandre lui ôte son gouvernement et le rappelle auprès de lui, 303. Soupçons jetés sur Antipater au sujet de la mort d'Alexandre, 312. Expédition d'Antipater dans la Grèce après la mort d'Alexandre, 340. Il est vaincu par les Athéniens près de Lamia, où il se retire, 342. Il se rend aux Athéniens par capitulation, 343. Il s'empare d'Athènes, et y établit garnison, 345. Il fait mourir Démosthène et Hyperide, *ibid.* Il donne Phila, sa fille, en mariage à Cratère, 348. Il est nommé régent du royaume de Macédoine à la place de Perdiccas, 355. Mort d'Antipater, 385.

*Antipater*, fils aîné de Cassandre, II, 408. Dispute entre ce prince et son frère Alexandre pour la couronne de Macédoine, *ibid.* Il tue sa mère Thessalonice qui favorisait son cadet, *ibid.* Démétrius le chasse de la Macédoine, *ibid.* Il se retire dans la Thrace et y meurt, *ibid.*

*Antipater*, poète et philosophe, III, 417.

*Antiphile*, peintre. Sa jalousie contre Apelle, III, 250.

*Antiphon*, courtisan de Denys. Bon mot qui lui coûta la vie, II, 21.

*Antiphon*, orateur grec, III 509.

*Antiquités* égyptiennes, I, 67. Quelles sont celles qui existent encore sur les lieux, I, 63. Quelles sont celles qui se trouvent dans les musées de l'Europe, 66. Antiquités de la Grèce, III, 683, de l'Asie, III, 684. Antiquités les plus remarquables qui se voient encore sur les lieux et dans les musées, III, 685.

*Antisthène*, philosophe cynique, III, 572. Ce qu'il pensait de la nature de la divinité, 626. Comment il s'y prit pour faire sentir aux Athéniens l'abus qui se commettait dans les promotions aux charges publiques, 610.

*Antoine* (*Marc-*) contribue par sa valeur au rétablissement d'Aulète sur le trône d'Egypte, III, 133. Étant triumvir, il cite Cléopâtre devant lui, et pour quelle raison, 142. Sa passion pour cette princesse, 143. Pouvoir de cette reine sur son esprit, *ibid.* Elle l'emmène avec elle à Alexandrie, 144. Antoine retourne à Rome, et y épouse Octavie, sœur de César, 145. Il fait quelques expéditions contre les Parthes, *ibid.* Puis passe en Phénicie pour y joindre Cléopâtre, 145. Injure qu'il fait à Octavie, 146. Il se rend maître de l'Arménie, et revient à Alexandrie où il entre en triomphe, *ibid.* Il y célèbre le couronnement de Cléopâtre et de ses enfants, *ibid.* Rupture ouverte entre César et Antoine, 148. Celui-ci répudie Octavie, *ibid.* Antoine se met en mer, accompagné de Cléopâtre, 149. Il est entièrement vaincu dans un combat naval qui se donne près d'Actium, 150. Toutes ses troupes se rendent à César, *ibid.* Il revient à Alexandrie, *ibid.* Il envoie à César des ambassadeurs pour traiter de la paix avec lui, 151. Se voyant trahi par Cléopâtre, il envoie défier César à un combat singulier, 153. Croyant que Cléopâtre s'était donné la mort, il s'enfonce son épée dans le corps, *ibid.* Il expire entre les bras de Cléopâtre, *ibid.* Cette princesse lui fait des funérailles magnifiques, 154. combien était forte et persuasive l'éloquence d'Antoine, III, 518.

*Anysis*, roi d'Egypte, I, 44.

*Aorne*, rocher dans les Indes assiégé et pris par Alexandre, II, 283.

*Apamé*, fille d'Antiochus Soter, et veuve de Magas, II, 453.

*Apaturies*, fêtes qui se célébraient à Athènes, I, 580.

*Apaturius*, officier de Séleucus Céraunus, fausse une conspiration contre ce prince, et l'empoisonne, II, 500. Il est mis à mort, *ibid.*

*Apega*, machine infernale inventée par Nabis, II, 549.

*Apelle*, courtisan de Philippe, II, 314. Abus qu'il faisait de son pouvoir, *ibid.* Il tâche d'asservir et d'humilier les Achéens, 317 *et suiv.* Il périt misérablement, 325.

*Apelle*, complice des accusations de Persée contre Démétrius, est envoyé par Philippe en ambassade à Rome, II, 656. Après la mort de ce dernier, il se sauve en Italie, 657.

*Apelle*, officier d'Antiochus Épiphane, tâche d'engager Mathathias à sacrifier aux idoles, II, 670. Mathathias se tue avec toute sa suite, 671.

*Apelle*, peintre célèbre, III, 247. Manière dont il fit connaissance avec Protogène, *ibid.* Avec quelle simplicité il dissait son sentiment, et recevait celui des autres, 248. Affection d'Alexandre pour ce peintre, *ibid.* Aventure qui lui arrive à Alexandrie, 250. Vengeance qu'il en tire, *ibid.*

*Apellicon*, Athénien. Bibliothèque qu'il avait élevée à Athènes, III, 100.

*Aphthone*, rhéteur grec, III, 577.

*Apion* ou *Appion*, historien grec, III, 474.

*Apis*, bœuf adoré sous ce nom chez les Égyptiens, I, 24.

*Apis*, roi d'Argos, I, 324.

*Apollinaire*, évêque de Laodice, poète grec, III, 417.

*Apollinaire*, sophiste, fils du précédent, III, 417.

*Apollocrate*, fils aîné de Denys le jeune, commande dans la citadelle de Syracuse à la place de son père, II, 39. Il remet cette place à Dion, et se retire vers son père, 45.

*Apollodore*, d'Amphipolis, officier d'Alexandre, II, 246.

*Apollodore*, ami de Cléopâtre, favorise l'entrée de cette princesse dans Alexandrie, et par quelle voie, III, 137.

*Apollodore*, architecte, III, 219. Sa sincérité est cause de sa mort, *ibid.*

*Apollodore*, sculpteur, III, 252.

*Apollodore*, peintre, III, 242. Sa jalousie contre Zeuxis, son élève, *ibid.*

*Apollodote*, gouverneur de Gaza pour Lathyre, défend cette place contre Alexandre Jannée, III, 52. Il est assassiné par son frère Lysimaque, *ibid.*

*Apollon*. Temple élevé à Delphes en son honneur, I, 730.

*Apollone* de Rhodes, poète grec, III, 418.

*Apollonie*, philosophe stoïcien, III, 408.

*Apollonide*, officier dans l'armée d'Eumène, est vaincu de la perte d'une bataille, II, 355. Il est arrêté et mis à mort, *ibid.*

*Apollonide*, magistrat de Syracuse. Sage discours qu'il tient dans une assemblée du peuple, II, 66.

*Apollonius*, seigneur de la cour d'Antiochus Épiphane, est envoyé par ce prince en qualité d'ambassadeur, d'abord en Égypte, II, 662, puis à Rome, *ibid.* Antiochus l'envoie contre Jérusalem à la tête d'une armée, avec ordre de détruire cette ville, 669. Cruautés qu'il y exerce, *ibid.* Il est vaincu par Judas Machabée, et tué dans le combat, 674.

*Apollonius*, gouverneur de Célé-Syrie et de Phénicie, marche contre Jonathas, et est vaincu, III, 14. Il forme un complot contre la vie de Ptolémée Philométor, 43.

*Apollonius* (*Pergæus*), géomètre, III, 656.

*Apollophane*, médecin d'Antiochus-le-Grand, découvre à ce prince la conspiration qu'avait formée contre lui Hermias, II, 503. Avis salutaire qu'il donne à Antiochus, 504.

*Appien*, historien grec, III, 482.

*Appius Claudius*, consul romain, est envoyé en Sicile, au secours des Mamertins, I, 102. et II, 57. Il défait les Carthaginois et les Syracusains, I, 102.

*Appius Claudius*, sénateur romain, empêche le sénat d'accepter les offres de Pyrrhus, II, 435.

*Appius Claudius*, Romain, commande un corps de troupes, et est battu près d'Uscana dont il s'était approché dans le dessein de le piller, II, 592.

prés monte sur le trône d'Egypte, I, 49. Heureux succès de ce prince, *ibid.* Sédécias, roi de Juda, implore son secours, *ibid.* Il se déclare le protecteur d'Israël, *ibid.* L'Egypte se révolte contre lui, 50, et met Amasis sur le trône, *ibid.* Il est obligé de se retirer dans la Haute-Egypte, *ibid.* Amasis le défait dans un combat où il est fait prisonnier, et mis à mort, 51.

*Aquilius* (*Manius*), proconsul romain, est vaincu dans un combat par Mithridate, qui se rend maître de sa personne, et le fait mourir, III, 90.

*Arabes Nabathéens.* Caractères de ces peuples, II, 578.

*Aracus*, amiral lacédémonien, I, 582.

*Araspe*, seigneur de Médie, est chargé par Cyrus de la garde de Panthée, I, 253. Passion qu'il conçoit pour cette princesse, *ibid.* Bonté de Cyrus à son égard, *ibid.* Il rend un grand service à ce prince, en se retirant comme espion chez les Assyriens, 256.

*Aratus*, fils de Clinias, se sauve de Sicyone pour se dérober à la fureur d'Abantidas, II, 467. Il délivre cette ville de la tyrannie, et l'unit à la ligue des Achéens, *ibid.* Il apaise une sédition prête à éclater dans Sicyone, 468. Il est élu général des Achéens, 469. Il enlève Corinthe à Antigone, *ibid.* Il fait entrer plusieurs villes dans la ligue des Achéens, 472. Il n'a pas le même succès par rapport à Argos, 473 et 474. Il marche contre les Etoliens, 479. Cléomène, roi de Sparte, remporte sur lui plusieurs avantages, 484. Jalousie d'Aratus contre le roi, 486. Il appelle Antigone au secours des Achéens contre les Lacédémoniens, *ibid.* Il marche contre les Etoliens, et est battu près de Caphies, 511. Affection de Philippe pour Aratus, *ibid.* Apelle, ministre de Philippe, l'accuse faussement devant ce prince, 518. Il est déclaré innocent, *ibid.* Il accompagne Philippe dans l'Etolie : ses expéditions contre les Etoliens, les Lacédémoniens et les Eléens, 519. Philippe le fait empoisonner, 526. On lui fait les funérailles magnifiques, 530. Eloge et caractère d'Aratus, 467, 528, 530.

*Aratus* le jeune, fils du grand Aratus, exerce la première magistrature chez les Achéens, II, 543. Philippe le fait mourir par le poison, 530.

*Aratus*, poëte grec, III, 416.

*Arbace*, gouverneur des Mèdes pour Sardanapale, se révolte contre ce prince, et fonde le royaume de Médie, I, 197, 199, 207.

*Arbace*, général dans l'armée d'Artaxerce Mnémon contre Cyrus son frère, I, 603.

*Arbelles*, ville d'Assyrie, célèbre par la victoire d'Alexandre sur Darius, II, 240, 244.

*Arc*, arme en usage chez les anciens, III, 304.

*Arcadiens*. Utilité qu'ils tiraient de la musique, III, 260.

*Arcésilas*, lieutenant d'Alexandre. Provinces qui lui échurent après la mort de ce prince, II, 339.

*Arcésilas*, philosophe, fondateur de la moyenne académie, I, 1.

*Archagathe*, fils d'Agathocle, commande en Afrique après le départ de son père, I, 400. Il y périt misérablement, *ibid.*

*Archagathus*, médecin de Grèce, vient s'établir à Rome, I, 647. Il y est d'abord traité honorablement, mais bientôt après renvoyé, 648.

*Archélaüs*, gouverneur de Suse pour Alexandre, II, 248.

*Archélaüs*, commandant des troupes d'Antigone, marche contre Aratus qui assiégeait Corinthe, et est fait prisonnier, II, 471. Aratus lui rend la liberté, *ibid.*

*Archélaüs*, un des généraux de Mithridate, s'empare d'Athènes, III, 81. Il en est chassé par Sylla, 94. Il est vaincu par le même, d'abord à Chéronée, 96, puis à Orchomène, 97. Il se sauve à Chalcis, *ibid.* Il a une entrevue avec Sylla près de Délium, 98. Retraite d'Archélaüs auprès de Muréna, 101. Il engage celui-ci à faire la guerre à Mithridate, *ibid.*

*Archélaüs*, fils du précédent, est fait grand-prêtre et souverain de Comane, III, 84. Il épouse Bérénice, reine d'Egypte, *ibid.* et 133. Il est tué dans un combat contre les Romains, 134.

*Archélaüs*, fils de ce dernier, possède les mêmes dignités que son père, III, 84; épouse Glaphyra, et en a deux fils, *ibid.*

*Archélaüs*, second fils d'Archélaüs et de Glaphyra, monte sur le trône de Cappadoce, III, 84. Tibère lui rend de grands services auprès d'Auguste, 85. Il s'attire la vengeance de Tibère, *ibid.* Il est cité à Rome, et pour quel sujet, *ibid.* Il y est très-mal reçu, *ibid.* Sa mort arrive peu de temps après, *ibid.*

*Archélaüs*, philosophe, III, 336.

*Archias*, Corinthien, fondateur de Syracuse, I, 464, 535, 545.

*Archias*, Thébain, est tué par les conjurés dans un festin que Philidas, un des conjurés, donnait aux Béotarques, II, 84 *et suiv.*

*Archias*, comédien, livre à Antipater l'orateur Hypéride et plusieurs autres personnes, II, 545.

*Archias* (*A. Licinius*), poëte grec, III, 417.

*Archibius*. Son attachement pour Cléopâtre, III, 156.

*Archidamie*, dame lacédémonienne. Action héroïque de cette dame, II, 443. Elle est mise à mort par ordre d'Amphares, 482.

*Archidamus*, roi de Sparte, II, 469. Il sauve les Lacédémoniens de la fureur des Ilotes, *ibid.* Il commande les troupes de Sparte au commencement de la guerre du Péloponnèse, 499. Il forme le siége de Platée, 508.

*Archidamus*, fils d'Agésilas, remporte une bataille sur les Arcadiens, II, 98. Sa valeur durant le siége de Sparte par Epaminondas, 107. Il règne à Sparte, 117.

*Archidamus*, autre roi de Lacédémone, est vaincu et mis en fuite par Démétrius Poliorcète, II, 407.

*Archidamus*, frère d'Agis, se sauve de Sparte pour éviter la fureur de Léonide, II, 483. Cléomène le rappelle, 484. Il est assassiné en revenant, *ibid.*

*Archidamus*, ambassadeur des Etoliens, tâche d'engager les Achéens à prendre le parti d'Antiochus, II, 599.

*Archiloque*, poëte grec, inventeur des vers ïambes, I, 330; III, 426. Caractère de sa poésie, I, 330.

*Archimède*, fameux géomètre, II, 58; et III, 637. Il invente plusieurs machines de guerre, II, 58. Effets prodigieux de ces machines, 68. Il est tué à la prise de Syracuse, 73. Découverte de son tombeau par Cicéron, 74.

*Archimède*, poëte athénien, II, 60.

*Architas*, de Tarente, connu par ses écrits sur la mécanique, III, 661.

*Architectes* célèbres dans l'antiquité, III, 612 *et suiv.* Loi des Ephésiens concernant les architectes, 220.

*Architecture*; ses commencements, III, 206. Ses progrès, *ibid.* Sa perfection, 207. A quel degré elle a été portée chez les anciens, I, 30 et 299. Quels étaient sa forme et son but en Egypte, I, 37. Architecture gothique, III, 610.

*Architrave*, terme d'architecture, III, 211.

*Archon*, officier d'Alexandre. Provinces qui lui échurent après la mort de ce prince, II, 338.

*Archon* est élu premier magistrat des Achéens, II, 703. Sage résolution qu'il fait prendre aux Achéens, 704.

*Archontes*, établis à Athènes, I, 358, 697. Leurs fonctions, *ibid.*

*Ardys*, roi de Lydie, I, 214.

*Arée*, un des bannis de Sparte, et rétabli par les Achéens, porte à Rome des accusations contre ceux-ci, II, 654. Les Achéens le condamnent à mort, 656. Son arrêt de mort est abrégé par les Romains, 657.

*Arellius*, peintre, III, 256.

*Areopage*; son établissement, I, 322, 693. Autorité de ce sénat, 341, 693. Périclès affaiblit son autorité, 697.

*Arétas*, roi de l'Arabie Pétrée, se soumet à Pompée, III, 37 et 488.

*Arete*, fille de Denys le tyran, épouse d'abord son frère Théoride, puis son oncle Dion, II, 23. Elle épouse Timocrate, pendant l'exil de ce dernier, 33. Dion la reprend, 43. Sa mort, 43.

*Arethuse*, fontaine célébrée dans la fable, I, 543.

*Areus*, petit-fils de Cléomène, règne à Sparte, II, 444.

*Areus*, autre roi de Sparte, II, 444.

*Arius* d'Alexandrie, philosophe; estime qu'avait pour lui César, III, 154.

*Argée* est porté par les Athéniens sur le trône de Macédoine, II, 148. Il est vaincu par Philippe, 145.

*Argent*, mines d'argent, III, 492.

*L. Argilien*, nom donné à l'esclave qui découvrit la conspiration de Pausanias, I, 444.

*Arginuses*, îles célèbres par la victoire des Athéniens sur les Lacédémoniens, I, 579.

*Argon*, roi de Lydie, I, 213.

*Argos*, fondation de ce royaume, I, 324. Rois d'Argos, *ibid.* Guerre entre les Argiens et les Lacédémoniens, 568. Ils refusent de donner du secours aux Grecs contre les Perses, 418. Ils forment une ligue contre les Lacédémoniens, 633. Siége d'Argos par Pyrrhus, II, 447. Aratus tâche de faire entrer cette ville dans la ligue des Achéens, 473; mais inutilement, 474. Argos passe sous la domination des Lacédémoniens, 488, puis sous celle d'Antigone, 489. Elle se livre à Philoclès, un des généraux de Philippe, 258. Celui-ci remet cette ville entre les mains de Nabis, 259. Elle secoue le joug de ce tyran, et se rétablit en liberté, 75.

*Argus*, roi d'Argos, I, 324.

*Ariamne*, Arabe, trompe et trahit Crassus, III, 67.

*Ariamnès*, roi de Cappadoce, III, 80.

*Ariarathe* I, roi de Cappadoce, III, 80.

*Ariarathe* II, fils du premier, règne sur la Cappadoce, III, 80. Il est battu dans un combat par Perdiccas, qui s'empare de ses états, et le fait mourir, II, 550 et III, 80.

*Ariarathe* III se sauve en Arménie après la mort de son père, III, 80. Il remonte sur le trône de ses ancêtres, *ibid.*

*Ariarathe* IV, roi de Cappadoce, III, 81.

*Ariarathe* V, roi de Cappadoce, épouse Antiochis, fille d'Antiochus-le-Grand, III, 81 et II, 591. Les Romains le condamnent à une grosse amende pour avoir donné du secours à son beau-père, III, 81 et II, 626. Il envoie son fils à Rome, et dans quelle vue, II, 689. Il se déclare pour les Romains contre Persée, 691. Mort de ce prince, 739.

*Ariarathe* VI passe à Rome, et pourquoi, II, 689. Il refuse de régner du vivant de son père, 740 et III, 81. Après la mort de son père, il monte sur le trône de Cappadoce, *ibid.* Il renouvelle l'alliance avec les Romains, *ibid.* Il est chassé du trône par Démétrius, II, 740 et III, 81. Il implore le secours des Romains, *ibid.* Attale le rétablit sur le trône, 82. Il entre dans la conspiration formée contre Démétrius, 12. Il marche au secours des Romains contre Aristonic, et périt dans cette guerre, 82.

*Ariarathe* VII règne en Cappadoce, III, 82. Son beau-frère Mithridate le fait assassiner, *ibid.*

*Ariarathe* VIII est placé sur le trône de Cappadoce par Mithridate, III, 82. Il est assassiné par ce prince, *ibid.* et 87.

*Ariarathe* IX, roi de Cappadoce, est vaincu par Mithridate, et chassé de son royaume, III, 82 et 87.

*Ariarathe* X monte sur le trône de Cappadoce, III, 84. Sisinna lui en dispute la possession, et l'emporte sur lui, 85. Ariarathe règne une seconde fois en Cappadoce, *ibid.*

*Ariarathe*, fils de Mithridate, règne en Cappadoce, III, 83 et 88. Il est chassé du trône par les Romains, *ibid.* Il y est rétabli une seconde, puis une troisième fois, 83 et 88 89.

*Ariaspe*, fils d'Artaxerxe Mnémon, trompé par son frère Ochus, se donne la mort, II, 418.

*Aridée*, frère bâtard d'Alexandre, est déclaré roi de Macédoine après la mort de ce prince, II, 313 et 338. Olympias le fait mourir 363.

*Arice* commande l'aile gauche de l'armée de Cyrus à la bataille de Cunaxa, I, 603. Il s'enfuit après la nouvelle de la mort de ce prince, 604. Les Grecs lui offrent la couronne de Perse, 607. Il la refuse, 609. Il fait un traité avec eux, *ibid.*

*Arimanius*, divinité adorée en Perse, I, 305.

*Arimaze*, Sogdien, gouverneur de Petra Oxiana, refuse de se rendre à Alexandre, II, 271. Il est assiégé dans cette place, *ibid.* Il se soumet à Alexandre, qui le fait mourir, 272.

*Ariobarzane*, satrape de Phrygie, est établi roi de Pont par Artaxerxe Mnémon, II, 332. Il se révolte contre ce prince, II, 417.

*Ariobarzane* I est placé sur le trône de Cappadoce par les Romains, III, 83. Il est détrôné deux fois par Tigrane, *ibid.* Pompée le rétablit, et le fait régner paisiblement, *ibid.*

Digitized by Google

*Ariobarzane II* monte sur le trône de Cappadoce, et est tué peu de temps après, III, 84.
*Ariobarzane III*, règne en Cappadoce, I I, 83. Cicéron dissipe une conspiration qui se formait contre lui, *ibid.* Il prend la parti de Pompée contre César, 84. Celui-ci le met à contribution, *ibid.* Il refuse de s'allier avec les meurtriers de ce prince, *ibid.* Cassius l'attaque, et, l'ayant fait prisonnier, le fait mourir, *ibid.*
*Ariobarzanes*, gouverneur de Perse pour Darius, se poste en Pas de Suse pour empêcher Alexandre de le passer, II, 248. Il est obligé de prendre la fuite, 250.
*Aristagore* est établi par Hystiée gouverneur de Milet, I, 390. Il se joint aux Ioniens dans leur révolte contre Darius, 391. Il va à Lacédémone pour en tirer du secours, 392; mais inutilement, 393. Il passe de là à Athènes, 394. Cette ville lui accorde des troupes, *ibid.* Il est vaincu et tué dans un combat, 395.
*Aristandre*, devin à la suite d'Alexandre, II, 243, 274.
*Aristarque*, grammairien grec, III, 358.
*Aristazane*, officier de la cour d'Ochus, II, 131.
*Aristéas*, citoyen d'Argos, donne entrée à Pyrrhus dans cette ville, II, 447.
*Aristée*, géomètre, III, 636.
*Aristene*, premier magistrat des Achéens, les engage à prendre le parti des Romains contre Philippe, II, 156.
*Aristide*, un des chefs de l'armée des Athéniens à Marathon, cède le commandement à Miltiade, I, 401. Il se distingue dans le combat, 403. Il est envoyé en exil, 405. Son rappel, 419. Il vient trouver Thémistocle à Salamine, et l'engage à combattre dans ce détroit, 427. Il rejette les offres de Mardonius, 432. Et remporte à Platée une célèbre victoire sur ce général, 435. Il termine une contestation qui s'était élevée entre les Athéniens et les Lacédémoniens, 436. Confiance des Athéniens envers Aristide, 442. Condescendance d'Aristide pour le peuple, 443. Il est mis à la tête des troupes qu'Athènes envoie pour délivrer les Grecs de la domination des Perses, *ibid.* Conduite qu'il tient dans cette guerre, 444. Il est chargé du maniement des deniers publics, 446. Sa mort, 448. Son caractère, 397. Sa justice, 406, 430, 442. Son désintéressement, 404. Son amour pour la pauvreté, 447.
*Aristide*, peintre, III, 252. Estime qu'on faisait de ses ouvrages, *ibid.* et II, 751.
*Aristion* s'empare de l'autorité à Athènes, et y exerce une cruelle tyrannie, III, 91. Il est assiégé dans cette ville par Sylla, *ibid.* Il est pris et mis à mort, 94.
*Aristippe*, philosophe, III, 358. Son désir d'entendre Socrate, *ibid.* et 658. Sentiment de ce philosophe, III, 358. Sa mort, 579.
*Aristippe*, citoyen d'Argos, excite une sédition dans cette ville, II, 448. Il en devient le tyran, 473. Il est tué dans un combat, 474. Frayeurs continuelles dans lesquelles vivait ce tyran, *ibid.*
*Aristobule I*, fils de Jean Hyrcan, succède à son père dans le souverain sacrificature et dans le principauté de la Judée, III, 56. Il prend le titre de roi, *ibid.* Il fait mourir sa mère, *ibid.* Puis son frère Antigone, 52. Il meurt lui-même bientôt après, *ibid.*
*Aristobule II*, fils d'Alexandre Jannée, règne en Judée, III, 56. Dispute entre ce prince et son frère Hyrcan, *ibid.* Pompée en prend connaissance, *ibid.* Aristobule par sa conduite s'en fait un ennemi, 57. Pompée le fait mettre dans les fers, *ibid.* Et l'envoie à Rome, 58.
*Aristocide*, musicien, III, 263.
*Aristocrate*, commandant de l'aile gauche de l'armée des Athéniens, aux îles Arginuses, I, 578.
*Aristocratie*, sorte de gouvernement, I, 183, 323, 355.
*Aristodème*, chef des Héraclides, s'empare du Péloponèse, I, 324.
*Aristodème*, tuteur d'Agésipolis, roi de Sparte, I, 633.
*Aristodème* de Milet est laissé à Athènes par Démétrius, II, 382.
*Aristogène*, commandant dans l'armée des Athéniens, aux îles Arginuses, I, 578.
*Aristogiton* conspire contre les tyrans d'Athènes, I, 348. Sa mort, *ibid.* Statues érigées en son honneur par les Athéniens, 347.
*Aristomaque*, tyran d'Argos, II, 473. Sa mort, 474.
*Aristomaque*, sœur de Dion, est mariée à Denys tyran de Syracuse, II, 14.
*Aristomène*, Messénien, offre sa fille pour être immolée aux dieux infernes, I, 569. Il remporte le prix de la valeur à la bataille d'Ithome, 570, 571. Il est élu roi des Messéniens, *ibid.* Il bat les Lacédémoniens, en égorge trois cents en l'honneur de Jupiter d'Ithome, *ibid.* Il s'immole lui-même peu de temps après sur la tombeau de sa fille, *ibid.*
*Aristomène*, second du nom, roi de Messénie, remporte une victoire sur les Lacédémoniens, I, 571. Action hardie de ce roi, *ibid.* Il est battu par les Lacédémoniens, 573. Il meurt, *ibid.*
*Aristomène*, Acarnanien, est chargé de l'éducation de Ptolémée Epiphane, II, 537. Il dissipe une conspiration formée contre ce prince, 583. Ptolémée le fait mourir, *ibid.*
*Ariston* de Syracuse, comédien, découvre la conspiration formée par Andranodore contre sa patrie, II, 64.
*Ariston*, pilote. Conseil qu'il donne aux Syracusains, I, 539.
*Ariston*, philosophe, III, 372.
*Aristonic* se saisit des états d'Attale, III, 24. Il défait le consul Licinius Crassus, et le fait prisonnier, 23. Il est vaincu et pris par Perpenna, *ibid.* Ce consul l'envoie à Rome, *ibid.* Il y est mis à mort, *ibid.*
*Aristonicus* de Marathon est mis à mort par ordre d'Antipater, II, 346.
*Aristophane*, poète célèbre, I, 761 et III, 418. Caractère de sa poésie, I, 761. Défauts qu'on peut justement lui reprocher, 762. Extraits de quelques-unes de ses pièces, I, 664, 699, 760 et *suiv.*
*Aristophane*, grammairien grec, III, 358.
*Aristophon*, capitaine athénien, accuse Iphicrate de trahison, II, 124.
*Aristote*. Sa naissance, III, 568. Il se rend disciple de Platon, *ibid.* Philippe le charge de l'éducation d'Alexandre, 569; II, 145. Son application à former ce prince, 186 *et suiv.* Soupçons jetés sur lui par rapport à la mort d'Alexandre, 342. Sentiment d'Aristote sur la nature des dieux, III, 628. Sa mort, 570. Il était excellent grammairien, 357; rhéteur, 375; philosophe, 568; astronome, 665. Sort de ses ouvrages, 100.
*Aristoxène*, musicien et philosophe, III, 265.
*Aristylle*, astronome, III, 665.
*Arithmétique* : utilité de cette science, III, 660.
*Armée* : départ et marche d'une armée chez les anciens, III, 308. Manière dont les anciens rangeaient leur armée en bataille, 351.
*Armesa*, fils de Nabu, va à Rome en otage, II, 389.
*Arménie*, province d'Asie, I, 183. Elle était gouvernée par des rois, 228; II, 333, et III, 68.
*Armes* : quelles sont celles qui étaient en usage chez les anciens, I, 292, 293, et III, 302.
*Arpentage*, inventé par les Egyptiens, I, 29.
*Arphaxad*, nom que l'Ecriture donne à Phraorte. *Voyez* Phraorte.
*Arrichion*, pancratiaste. Combat de cet athlète, I, 742.
*Arrien*, historien grec, II, 139, et III, 481.
*Arsace*, fils de Darius. Voyez Artaxerce Mnémon.
*Arsace I*, gouverneur de la Parthie pour Antiochus, se révolte contre ce prince, II, 454. Il prend le titre de roi, 464, et III, 62.
*Arsace II*, roi des Parthes, enlève la Médie à Antiochus II, 550. Il a à soutenir la guerre contre ce prince, *ibid.* III, 62. Il s'accommode avec Antiochus qui le laisse paisible possesseur de son royaume, II, 554, III, 62.
*Arsame*, fils naturel d'Artaxerce Mnémon, est assassiné par son frère Ochus, II, 118.
*Arses* règne en Perse après la mort d'Ochus, II, 134. Bagoas le fait assassiner, *ibid.*
*Arsinoé*, fille de Ptolémée Lagus, est mariée à Lysimaque, roi de Thrace, II, 206. Après la mort de ce prince, elle épouse son frère Céraunus, 425. Suites funestes de ce mariage, 426. Elle se retire dans la Samothrace, *ibid.*
*Arsinoé*, autre fille de Ptolémée Lagus, épouse son frère Ptolémée Philadelphe, 361. Mort de cette princesse, 436.
*Arsinoé*, sœur et femme de Ptolémée Philopator, II, 507. Sa mort, 510.
*Arsinoé*, fille de Ptolémée Auléte. Jugement de César en sa faveur, III, 137. Elle est proclamée reine d'Egypte, 138. Cesar l'emmène à Rome, et la fait servir d'ornement à son triomphe, 141. Antoine la fait mourir à la sollicitation de Cléopâtre, 143.
*Arsinoe*, femme de Magas, Voyez Apame.
*Arsite*, satrape de Phrygie, sauve cause de la défaite des Perses au Granique, II, 197. Il se tue de désespoir, 196.
*Art*. Voyez Arts.
*Artabane*, oncle de Phraate, se fait couronner roi des Parthes et est tué peu de temps après, III, 29, 63.
*Artabane*, frère de Darius, tâche de détourner ce prince de son entreprise contre les Scythes, I, 386. Il est pris pour arbitre entre les deux fils de Darius au sujet de la royauté, 407. Sage discours qu'il tient à Xerxès sur le dessein où que ce prince avait de porter la guerre contre la Grèce, 409 *suiv.*
*Artabane*, Hyrcanien, capitaine des gardes de Xerxès, conspire contre ce prince, et la tue, I, 586. Il est tué lui-même par Artaxerce, *ibid.*
*Artabazane*, après la mort de Darius, entre en dispute avec Xerxès pour le trône de Perse, I, 407, 408. Il demeure attaché à son frère, et perd la vie à son service, dans la bataille de Salamine, *ibid.* C'est lui qui a régné le premier dans le Pont, III, 87.
*Artabazane*, roi des Atropaliens, se soumet à Antiochus, II, 503.
*Artabaze*, seigneur perse et officier dans l'armée de Mardonius, I, 434. Conseil qu'il donne à ce général, *ibid.* Il se sauve en Asie après la bataille de Platée, 435. Xerxès lui donne le commandement des côtes de l'Asie Mineure, et dans quelle vue, 444. Il soumet les Egyptiens révoltés contre Artaxerce, 462.
*Artabaze*, gouverneur d'une des provinces d'Asie pour Ochus, se révolte contre ce prince, II, 121. Soutenu par Chartès Athénien, il remporte plusieurs avantages, *ibid.* Il succombe et se retire en Macédoine, 122. Il rentre en grâce auprès d'Ochus, 133. Sa fidélité envers Darius, 253. Alexandre l'établit gouverneur de Petra Oxiana, 272.
*Artagerse*, officier d'Artaxerce-Mnémon, est tué à la bataille de Cunaxa, I, 604.
*Artaïste*, nièce de Xerxès, I, 439. Passion violente de ce prince pour elle, *ibid.* Suites funestes de cette passion, *ibid.* *et suiv.*
*Artapherne*, gouverneur de Sardes pour son frère Darius, veut contraindre les Athéniens de rétablir Hippias, I, 348. Il marche contre l'île de Naxe, dans le dessein de la surprendre, I, 394. Il est assiégé dans Sardes par les Athéniens, 394. Il découvre le complot d'Hystiée, 395. Il marche contre les Ioniens révoltés, *ibid.*
*Artaphernes*, ambassadeur d'Artaxerce auprès des Lacédémoniens, I, 518.
*Artarius*, frère d'Artaxerce Longue-main, I, 463.
*Artaxerce I*, surnommé Longue-Main, excité par Artabane, tue son frère Darius, et monte sur le trône de Perse, I, 450. Il se défait d'Artabane, 453, et celui d'Hystaspe, son frère aîné, *ibid.* Il donne asyle à Thémistocle, 454. Joie que l'arrivée de cet Athénien lui cause, 455. Il permet de retourner à Jérusalem, d'abord à Esdras, 464; puis à Néhémie, *ibid.* Alarme des conquêtes des Athéniens, il forme le projet d'envoyer Thémistocle dans l'Attique, à la tête d'une armée, 460. L'Egypte se révolte contre lui, 461. Il la fait rentrer sous son pouvoir, 462. Il livre Inaras à sa mère contre la foi du traité, 463. Il conclut un traité avec les Grecs, 471. Il meurt, 521.
*Artaxerce II*, surnommé Mnémon, est sacré roi de Perse, I, 589. Cyrus son frère entreprend de l'égorger, 590. Artaxerce le renvoie dans l'Asie Mineure, dont il avait le gouvernement, *ibid.* Il marche contre Cyrus qui venait pour le détrôner, 602. Il lui livre bataille à Cunaxa, et le tue dans le combat, *ibid.* Il ne peut contraindre les Grecs qui étaient dans l'armée de son frère à se rendre, 607. Il fait mourir Tissapherne, 630. Il conclut un traité avec les Grecs, 640. Il attaque Evagore, roi de Cypre, 642, 643. Il juge l'affaire de Téribaze, 647. Expédition d'Artaxerce

Digitized by Google

contre les Cadusiens, 646 *et suiv.* Artaxerce envoie un ambassadeur en Grèce pour en concilier les peuples, II, 98. Il reçoit une députation des Grecs, *ibid.* Honneurs qu'il rend à Pélopidas, *ibid.* Il entreprend de réduire l'Egypte, 113. Cette entreprise échoue, 114. Artaxerce songe à attaquer de nouveau l'Egypte, 115. La plupart des provinces de son obéissance se révoltent contre lui, 117. Troubles à la cour d'Artaxerce au sujet de son successeur, *ibid.* Mort de ce prince, 118.

*Artaxerce III*, appelé auparavant Ochus. *Voyez* Ochus.

*Artaxiade*, roi d'Arménie, III, 63.

*Artaxias*, roi d'Arménie, II, 674; III, 88.

*Artémidore* est revêtu de la souveraine autorité à Syracuse, II, 155.

*Artémidore*, philosophe : générosité de Pline à son égard, II, 526.

*Artémise*, reine d'Halicarnasse, fournit des troupes à Xerxès dans son expédition contre la Grèce, I, 425. Son courage dans la bataille de Salamine, 428. Ruse qu'elle emploie pour se sauver, *ibid.*

*Artémise*, femme de Mausole, règne dans la Carie après la mort de son mari, II, 127. Honneurs qu'elle rend à la mémoire de Mausole, *ibid.* Elle se rend maîtresse de Rhodes, 128. Sa mort, 129.

*Artémise*, promontoire de l'Eubée, célèbre par la victoire des Grecs sur les Perses, I, 425.

*Artémon*, Syrien, rôle que lui fait jouer Laodice, II, 459.

*Artémon*, ingénieur, I, 479.

*Artoxare*, eunuque de Darius Nothus, forme une conspiration contre ce prince, I, 523. Il est mis à mort, *ibid.*

*Arts*. Origine et progrès des arts, I, 298. Combien leur invention a été utile au genre humain, III, 159. On doit l'attribuer à Dieu, 160. Arts bannis de Sparte par Lycurgue, I, 336. Mis en honneur à Athènes par Solon, 342. Honneurs que les princes ont rendus en tous temps à ceux qui se sont distingués dans les arts, III, 204 *et suiv.* Etat des arts en Egypte, I, 57; des arts industriels, 62. Etat des arts chez les peuples de l'Asie, III, 681.

*Artyphius*, fils de Mégabyse, se révolte contre Ochus, I, 522. Il est précipité dans la cendre, 523.

*Artystone*, femme de Darius. I, 373.

*Aruspices*. *Voyez* Augures.

*Arymbas*, roi d'Epire, II, 163.

*Asa*, roi de Juda, défait l'armée de Zara, roi d'Ethiopie, I, 45.

*Asarhaddon* monte sur le trône d'Assyrie, I, 201. Il s'empare de Babylone et du pays d'Israël, *ibid.* Il emmène avec lui Manassé, roi de Juda, *ibid.* Sa mort, 202.

*Asclépiade* de Bithynie, quitte la profession de rhéteur, et se fait médecin, III, 645.

*Asdrubal*, gendre d'Amilcar, commande en Espagne l'armée des Carthaginois, I, 119. Il bâtit Carthagène, *ibid.* Il est tué en trahison par un Gaulois, *ibid.*

*Asdrubal*, surnommé Calvus, est fait prisonnier en Sardaigne par les Romains, I, 140.

*Asdrubal*, frère d'Annibal, commande les troupes d'Espagne après le départ de son frère, I, 122. Il reçoit ordre de Carthage de passer en Italie au secours de son frère, 140. Il se met en chemin, et est vaincu, *ibid.* Il perd une grande bataille près du fleuve Métaure, et est tué dans le combat, 142.

*Asdrubal*, fils de Giscon, commandant des troupes carthaginoises en Espagne, I, 145.

*Asdrubal*, surnommé Hédus, est envoyé à Rome par les Carthaginois pour demander la paix, I, 147.

*Asdrubal*, petit-fils de Masinissa, commande dans Carthage pendant le siége de cette ville par Scipion, I, 165. Un autre Asdrubal le fait périr, 166.

*Asdrubal*, général carthaginois, est condamné à mort et pourquoi, I, 159. Les Carthaginois le nomment général des troupes de dehors pendant le siége de leur ville, 165. Il fait périr un autre Asdrubal, qui commandait dans la ville, 166. Cruautés qu'il exerce envers les prisonniers romains, *ibid.* Après la prise de Carthage, il se retranche dans le temple d'Esculape, 168. Il se rend à Scipion, *ibid.* Piu tragique de sa femme et de ses enfants, *ibid.*

*Asie* : description géographique de l'Asie, I, 184. Elle est regardée comme le berceau des sciences, *ibid.*, 297.

*Asmonéens* : durée de leur règne en Judée, III, 61.

*Aspasie*, célèbre courtisane, I, 479. Elle épouse Périclès, 482, et III, 404. Accusation formée contre elle à Athènes, *ibid.* L'étendue de son savoir la fait mettre au nombre des sophistes, I, 482, et III, 405.

*Aspic*, animal dont la morsure est venimeuse, III, 152.

*Aspis*, intendant pour Artaxerce dans le voisinage de la Cappadoce, se révolte contre ce prince, I, 650. Il en est bientôt puni, *ibid.*

*Assuérus*, nom que l'Ecriture donne à Astyage. Elle le donne aussi à Cambyse et à Darius. *Voyez* ces derniers noms.

*Assur*, fils de Sem, qui a donné son nom à l'Assyrie, I, 189.

*Assyrie*. Origine de ce nom, I, 182.

*Assyriens*. Premier empire des Assyriens, I, 187. Durée de cet empire, *ibid.* Rois des Assyriens, *ibid.* Second empire des Assyriens, tant de Ninive que de Babylone, 199. Renversement de cet empire par Cyrus, 247.

*Aster*, d'Amphipolis, crève un œil à Philippe, II, 150. Ce prince le fait mourir, *ibid.*

*Astrologie judiciaire*. Fausseté de cette science, I, 302 et suiv.

*Astronomie*. Origine et progrès de l'astronomie, III, 662. Peuples qui s'y sont appliqués les premiers, I, 29, 301. Réflexions sur l'astronomie, III, 678.

*Astyage*, roi des Mèdes, appelé dans l'Ecriture Assuérus, I, 212. Il donne sa fille en mariage à Cambyse, roi de Perse, *ibid.* Il fait venir à sa cour Cyrus, son petit-fils, 224.

*Astymède*, député à Rome par les Rhodiens, tâche d'apaiser la colère du sénat, II, 732.

*Asychis*, roi d'Egypte, auteur de la loi sur les emprunts, I, 43. Fameuse pyramide bâtie par son ordre, *ibid.*

*Athéas*, roi des Scythes, est vaincu par Philippe, contre lequel il s'était déclaré, II, 169.

*Athénaïs*, fille de Léonce, *Voyez* Eudocie.

*Athénée*, général d'Antigone, est envoyé par ce prince contre les Arabes Nabathéens, II, 378. Il périt dans cette expédition, *ibid.*

*Athénée*, frère d'Eumène, est envoyé par ce prince en ambassade à Rome, II, 644.

*Athénée*, intendant d'Antiochus en Judée et en Samarie, pour y établir la religion de ce prince, II, 670.

*Athénée*, philologue, III, 372.

*Athénées*, ou Panathénées, fêtes célébrées à Athènes, II, 722.

*Athènes*, Athéniens. Fondation du royaume d'Athènes, I, 41. 322. Rois d'Athènes, *ibid.* Les Archontes leur succèdent, *ibid.*, 338. Dracon est choisi pour législateur, *ibid.* Puis Solon, 339. Pisistrate, tyran d'Athènes, 344. Elle recouvre sa liberté, 346. Hippias tente inutilement d'y rétablir la tyrannie, 348. Les Athéniens, joints aux Ioniens, brûlent la ville de Sardes, 394. Darius se prépare à en tirer vengeance, *ibid.* Chefs célèbres pour lors à Athènes, 397. Les hérauts de Darius y sont mis à mort, 400. Les Athéniens sous la conduite de Miltiade, remportent à Marathon une célèbre victoire sur les Perses, *ibid.* Modeste récompense qu'ils accordent à Miltiade, 401. Les Athéniens, attaqués par Xerxès, choisissent pour général Thémistocle, 419. Ils cèdent aux Lacédémoniens l'honneur du commandement de la flotte, 420. Ils contribuent beaucoup à la victoire navale, remportée à Artémise, 425. Ils sont contraints d'abandonner leur ville, 421. Athènes est brûlée par les Perses, 428. Bataille de Salamine qui fait un honneur infini aux Athéniens, 427. Ils abandonnent leur ville une seconde fois, 432. Les Athéniens joints aux Lacédémoniens, taillent en pièces l'armée des Perses auprès de Platée, 437. Ils défont dans le même temps la flotte des Perses près de Mycale, 428. Ils rétablissent les murailles de leur ville, 440. Le commandement général de la Grèce passe aux Athéniens, 445. Les Athéniens, sous la conduite de Cimon, remportent une double victoire sur les Perses près du fleuve Eurymédon, 452. Ils soutiennent les Egyptiens dans leur révolte contre les Perses, 481. Pertes considérables qu'ils font dans cette guerre, 462. Semences de division entre Athènes et Sparte, 470. La paix est rétablie entre les deux villes, 471. Les Athéniens remportent sur les Perses plusieurs victoires qui obligent Artaxerce de conclure un traité fort glorieux pour les Grecs, *ibid.* Jalousie et différend entre Athènes et Sparte, 477. Traité de paix entre ces deux villes pour trente ans, 479. Les Athéniens assiégent Samos, *ibid.* Ils envoient du secours à ceux de Corcyre, 480. Ils mettent le siége devant Potidée, *ibid.* Rupture ouverte entre Athènes et Sparte, 482. Commencement de la guerre du Péloponèse, 498. Ravages réciproques de l'Attique et du Péloponèse, 500, et suiv. Athènes ravagée par la peste, 502. Les Athéniens s'emparent de Potidée, 506. Ils envoient des troupes contre l'île de Lesbos, 509; et se rendent maîtres de Mytilène, 512. La peste recommence à Athènes, 513. Les Athéniens prennent Pylé, 516. Puis y sont assiégés, *ibid.* Ils soumettent les troupes enfermées dans l'île de Sphactérie, 517. Ils se rendent maîtres de l'île de Cythère, 524. Ils reçoivent un échec de la part des Thébains près de Délie, 525. Trêve d'un an entre Athènes et Sparte, 526. Défaite des Athéniens près d'Amphipolis, *ibid.* Traité de paix pour cinquante ans entre les Athéniens et les Lacédémoniens, 527. Les Athéniens, animés par Alcibiade, recommencent la guerre contre Sparte, 532. Ils s'engagent par son conseil dans la guerre de Sicile, 533. Athènes nomme pour commandants, Alcibiade, Nicias et Lamachus, 536 *et suiv.* Départ triomphant de la flotte, 539. Elle arrive en Sicile, 540. Les Athéniens rappellent Alcibiade, et le condamnent à mort, 541. Après quelques actions, ils assiégent Syracuse, 544. Ils entreprennent plusieurs travaux qui réduisent la ville à l'extrémité, 547. Ils sont battus sur terre et sur mer, 547, 552, 553. Ils hasardent un nouveau combat naval, et le perdent, 559. Ils prennent le parti de se retirer par terre, *ibid.* Ils sont forcés de se rendre aux Syracusains, 561. Leurs généraux sont mis à mort, 562. Consternation des Athéniens après cette défaite, 563. Les Athéniens sont abandonnés de leurs alliés, 564.

On ménage le retour d'Alcibiade à Athènes, I, 566. Quatre cents hommes sont revêtus de toute l'autorité à Athènes, 567. Ils sont cassés, 569. Alcibiade est rappelé, *ibid.* Il fait remporter aux Athéniens plusieurs avantages, 570. Les Athéniens le nomment généralissime, 672. Leur flotte est battue près d'Ephèse, 575. Ils ôtent le commandement à Alcibiade, 576. Ils remportent une grande victoire sur les Lacédémoniens près des Arginuses, 578. Ils sont entièrement défaits par ceux-ci près d'Ægos-Potamos, 582. Athènes, assiégée par Lysandre, capitule et se rend, 583. Athènes est assujettie par Lysandre à trente tyrans, 586. Elle recouvre sa liberté, 523. Elle entre dans la ligue formée contre les Lacédémoniens, 633. Conon rétablit les murailles d'Athènes, 689. Les Athéniens donnent du secours aux bannis de Thèbes, II, 83. Ils s'en repentent bientôt après, 87. Ils renouvellent l'alliance avec les Thébains, 88. Ils se déclarent contre ceux-ci pour les Lacédémoniens, 98. Révolte de plusieurs alliés d'Athènes, 122. Chefs qu'elle emploie pour les réduire, *ibid.* Alarme des Athéniens causée par les préparatifs de guerre que faisait le roi de Perse, 125. Ils envoient du secours aux Mégalopolitains, 127; puis aux Rhodiens, 129. Les Athéniens se laissent endormir par Philippe, 142. Démosthène tâche de les tirer de leur assoupissement, mais inutilement, 152, 153, 159. Athènes prend le parti des Lacédémoniens contre Philippe, 163. Les Athéniens, sous la conduite de Phocion, chassent Philippe de l'Eubée, 164. Ils obligent ce prince à lever le siége de Périnthe et de Byzance, 168. Ils forment une ligue avec les Thébains contre Philippe, 172. Il perdent une bataille à Chéronée, 175. Ils font la paix avec Philippe, 174. Joie démesurée d'Athènes à la mort de ce prince, 179. Les Athéniens forment une ligue contre Alexandre, 190. Ce prince leur pardonne, 193. Conduite des Athéniens à l'égard d'Harpalus, 302. Mouvements à Athènes sur la

nouvelle de la mort d'Alexandre, 341. Les Athéniens marchent contre Antipater, 342. Ils sont d'abord vainqueurs, *ibid.*; puis vaincus, 344. Antipater se rend maître de leur ville, *ibid.* Phocion est condamné à mort par les Athéniens, 356. Cassandre se rend maître d'Athènes, 360. Il choisit Démétrius de Phalère pour gouverner la république, 361. Prise d'Athènes par Démétrius Poliorcète, 381. Honneurs excessifs que les Athéniens rendent à Antigone et à son fils Démétrius, 383. Athènes assiégée par Cassandre et délivrée par Démétrius, 398. Flatterie outrée des Athéniens envers Démétrius, 399. Athènes ferme ses portes à Démétrius, 401. Prise de cette ville par ce prince, 407. Athènes se déclare contre Antigone Gonatas, 450. Elle est prise par ce prince, qui y met garnison, *ibid.* Les Athéniens portent leurs plaintes à Rome contre Philippe, 558. Ce prince assiège leur ville, *ibid.* Décrets d'Athènes contre Philippe, 561. Elle envoie en ambassade à Rome 4 fois célèbres philosophes, et pour quel sujet, 711. Prise d'Athènes par Archélaüs, III, 91. Ariston se rend tyran de cette ville, *ibid.* Craintes qu'il y exerce, *ibid.* Elle est assiégée et reprise par Sylla, *ibid. et suiv.* Gouvernement d'Athènes, I, 691. Fond du gouvernement établi par Solon, *ibid.* 559. Abus introduit par Péricles dans le gouvernement, 763. Habitants d'Athènes, 692. Sénat, 694. Areopage, 696. Magistrats, 697. Assemblées du peuple, *ibid.* Autres tribunaux, 698. Revenus d'Athènes, *ibid.* III, 168. Education de la jeunesse, I, 709. Différentes sortes de troupes dont les armées étaient composées à Athènes, 707. Choix des généraux, II, 181. III, 283. Lever des soldats, 289. Leur paye, I, 712 et III, 298. Discipline militaire, 325. De la marine, I, 702. Des vaisseaux, *ibid.* Des troupes de mer, 711. Equipements des galères à Athènes, 712. Exemptions et marques d'honneur que cette ville accordait à ceux qui lui avaient rendu de grands services, 714. Discours qu'elle faisait prononcer en l'honneur de ceux qui mouraient pour la patrie, 479, 502, et II, 170. De la religion, I, 721. Fêtes des Panathénées, 722. De Bacchus, 724, d'Eleusis, 725. Caractère du peuple d'Athènes, 685. Il se laissait aisément porter à la colère, et revenait facilement, 470, 512, 581, 677. Quelquefois ingrat envers ses généraux et ceux qui l'avaient souvent le mieux servi, 734, II, 7, 133, 336, 383. Il aimait envers ses ennemis, I, 503. Délicat sur les bienséances, 718. Grand dans ses projets, 334. Zèle pour la liberté, 400, 432. Goût des Athéniens pour les arts et pour les sciences, 718. Passions des Athéniens pour les représentations de théâtre, 751, 764. Caractères communs des Athéniens et des Lacédémoniens, 719. Caractère du peuple d'Athènes représenté dans un tableau par Parrhasius, III, 244, 407. Siècle ou époque où le plus fleurit à Athènes, 305.

*Athénion*, courtisan de Ptolémée Evergète, va à Jérusalem par l'ordre de ce prince, II, 464.

*Athénis*, sculpteur, I, 550; III, 223, 449.

*Athénodore*, sculpteur, III, 235.

*Athlètes* : étymologie de ce mot, I, 738. Exercices des Athlètes, *ibid.* Epreuves par lesquelles ils passaient avant que de combattre, 739. Récompenses accordées aux athlètes vainqueurs, I, 342, et 747.

*Athlothètes*, leurs fonctions, I, 739.

*Athos*, montagne célèbre de Macédoine, I, 413, II, 308.

*Atilius* est envoyé par les Romains en Thessalie pour s'emparer de Larisse, II, 624.

*Atome*, signification de ce mot, III, 632. Doctrine des atomes, *ibid.*

*Atossa*, femme d'Artaxerxe Mnémon, II, 118.

*Atossa*, fille de Cyrus et femme de Cambyse; puis de Smerdis le mage, I, 275. Elle épouse en dernier lieu Darius, 275. Démocède la guérit d'une maladie dangereuse, 277. Elle engage Darius à envoyer en Grèce le médecin, et dans quelle vue, 278. Elle est appelée Vasthi dans l'Ecriture, 540.

*Atrée*, fils de Pélops roi de Mycènes, I, 332.

*Atropate*, officier d'Alexandre. Provinces qui lui échurent après la mort de ce prince, II, 330. Il s'en fait déclarer roi, 333.

*Attale* I, roi de Pergame, II, 351, 463. Guerre entre ce prince et Séleucus, 499, 504. Attale se joint aux Romains dans la guerre contre Philippe, 532 *et suiv.* Il remporte plusieurs avantages sur ce prince, 551. Il meurt, 571. Usage magnifique qu'il faisait de ses richesses, *ibid.*

*Attale* II, surnommé Philadelphe, engage les Achéens à révoquer le décret qu'ils avaient porté contre son frère, II, 705. Il vient à Rome en ambassade, 730. Il règne en Cappadoce en qualité de tuteur d'Attale son neveu, 739. Guerre entre Attale et Prusias, 740. Mort d'Attale, III, 23.

*Attale* III, surnommé Philométor, va à Rome, et dans quelle vue, II, 741. Il monte sur le trône de Cappadoce, après la mort de son oncle, et le fait regretter par ses vices, III, 24 *et suiv.* Il meurt, et laisse par son testament le peuple romain héritier de ses états, *ibid.*

*Attale*, Syracusain, découvre à Epicyde les intelligences que Marcellus entretenait dans Syracuse, II, 70.

*Attalus*, lieutenant de Philippe, est envoyé par ce prince dans l'Asie-Mineure, II, 177. Mariage de sa nièce Cléopatre avec Philippe, *ibid.* Querelle d'Attalus avec Alexandre au milieu du festin, *ibid.* Alexandre le fait assassiner, 191.

*Attalus*, grammairien latin, III, 362.

*Attique*, divisée par Cécrops en douze cantons, I, 592. Voyez l'article *Athènes*.

*Attius*, poète latin, III, 428.

*Atyades*, descendants d'Atys, I, 213.

*Atys*, fils de Crésus : bonnes qualités de ce jeune prince, I, 217. Sa mort, 218.

*Auges*. Sorte de supplice en usage chez les Perses, I, 455 *et suiv.*

*Augures* : puérilités de cette science, I, 729.

*Auguste*. Voyez *César-Auguste*.

*Aula-Gelle*, philologue, III, 571.

*Aurès*, nom de la cavale de Philélus, I, 719.

*Aurèle-Victor*, historien latin, III, 501.

*Ausone*, poète latin, III, 457. Abrégé de sa vie, *ibid. et suiv.*

*Auteurs* et voyageurs qui ont parlé de l'Egypte depuis Rollin, I, 67; des Carthaginois, 181; des Grecs et des Asiatiques, III, 686.

*Autophrodate*, gouverneur de Lydie pour Artaxerxe Mnémon, est chargé par ce prince de faire la guerre à Datame, I, 631. Il est vaincu, *ibid.* Il se retire dans son gouvernement, *ibid.* Il se joint aux provinces d'Asie dans leur révolte contre Artaxerxe, II, 117.

*triennes*, poète latin, III, 460.

*Avocat*. Eloge de cette profession, III, 620. Avec quel désintéressement elle doit être exercée, 526, 621.

*Azinchus*, Athénien prend la défense des généraux condamnés à mort après le combat des Arginuses, I, 582.

*Azithea*, femme de Nicocles, se donne la mort, II, 474.

*Azarias*, un des trois hébreux conservés miraculeusement au milieu des flammes, I, 204.

*Azot*, ville de Palestine, I, 43.

## B

*Baal*. Voyez *Bel*.

*Babel*, Description de cette tour, I, 193.

*Babylone*, *Babyloniens*. Fondation de la ville de Babylone, I, 187. Description de cette ville, 191. Rois de Babylone, 199. Durée de son empire, 207, 254. Siège et prise de cette ville par Cyrus, 252. Elle se révolte contre Darius, 380. Ce prince la fait rentrer sous sa domination, 382. Alexandre se rend maître de Babylone, II, 245. Destruction de Babylone, prédite en différents endroits de l'Ecriture, I, 248 *et suiv.* Anathème prononcé contre cette ville, 254. Empressement des princes à la détruire, *ibid.* Les Babyloniens ont jeté les premiers fondements de l'astronomie, 301.

*Bacchidas*, eunuque de Mithridate, III, 107.

*Bacchide*, gouverneur de Mésopotamie sous Antiochus Epiphane et Démétrius Soter, est défait en plusieurs rencontres par Judas Machabée, II, 677, III, 10.

*Bacchus*, dont les descendants ont régné à Corinthe, I, 525.

*Bacchus*, fêtes établies à Corinthe en son honneur, I, 724.

*Bacchylide*, poète grec, I, 191.

*Bactriane*, province de l'Asie supérieure, I, 185.

*Bætique*, partie de l'ancienne Espagne, I, 85.

*Bagoas*, eunuque d'Ochus, commande un détachement durant l'expédition de ce prince contre l'Egypte, II, 151. Il empoisonne Ochus, 151. Il met Arses sur le trône de Perse, *ibid.* Il fait mourir ce prince et met à sa place Darius Codoman, *ibid.* Il tombe entre les mains d'Alexandre, 259. Il se rend maître de l'esprit de ce prince, 300. Il vient à bout par ses intrigues de faire périr Orsine, *ibid.*

*Bagophane*, gouverneur de la forteresse de Babylone pour Darius, se rend à Alexandre, II, 246.

*Bagoraze*, eunuque d'Artaxerxe, est mis à mort par ordre de Xerxès, I, 521.

*Bala*. Voy. *Alexandre Bala*.

*Baléares* (Iles), pourquoi ainsi appelées, I, 85.

*Baliste*, machine de guerre en usage chez les anciens, III, 337.

*Baltasar*, roi de Babylone, appelé aussi Labynit ou Nabonid, I, 206. Il est assiégé dans Babylone par Cyrus, 253. Il donne un grand festin à toute sa cour la nuit même de la perte de cette ville, *ibid.* Il est tué dans son palais, 255. Sa mort annoncée dans l'Ecriture, 262.

*Bannis*, nom donné aux citoyens que Nabis chasse de Sparte, II, 549. Ces bannis soutenus par les Achéens font souffrir aux Spartiates un cruel traitement, 623. Ils se portent à Rome pour accusateurs contre les Achéens, 634. Suite de cette accusation, 644 *et suiv.*

*Barca*. Voyez *Amilcar*, surnommé *Barca*.

*Barsine*, femme d'Alexandre, III, 240. Polyperchon la fait mourir, 281.

*Base*, terme d'architecture, III, 200.

*Bastarnes*, peuples de la Sarmatie européenne; leur caractère, II, 685.

*Bastonnade*, punition militaire chez les Romains, III, 328.

*Batailles* et Combats célèbres dans l'Histoire, près des côtes de Mylé, I, 103, et III, 349; Près d'Ecnome, I, 104, et III, 349; du Tésin, I, 127; de la Trébie, 129; de Trasymène, 131; de Cannes, 133, de Zama, 145; de Thymbrée, 240; de Marathon, 100; des Thermopyles, 420; d'Artémise, 423; de Salamine, 428; de Platée, 431; de Mycale, 438; du Bruve Eurymédon, 458; des Arginuses, 284; d'Ægos-Potamos, 290; de Cunaxa, 309; de Lucères, II, 92; de Mantinée, 106; de Chéronée, 125; du Granique, 197, d'Issus, 207; d'Arbelles, 242; de l'Hydaspe, 284; d'Ipsus, 400; de Sélasie, 492; de Raphia, 507; de Cophrès, 511; d'Elis, 533; d'Octolophe, 561, de Cynocéphales, 575; des Thermopyles; 602; du mont Corycus, 603; d'Elée, 607; de Myonnèse, 607; de Magnésie, 610; d'Emmaüs, 675; de Béthsura, 677; du fleuve Pénée, 698; de Pydna, 717; de Leucopetra, 750; de Carrès, III, 67; de Cynoscéphales, 106; d'Arsamée, 116; d'Actium, 150.

*Bataillon* sacré des Thébains, II, 20.

*Bâtards*, loi à Athènes contre les bâtards, I, 596.

*Bathylle*, pantomime fameux, III, 276.

*Bâtiments* célèbres dans l'antiquité, III, 219, *et suiv.*

*Batrachus*, sculpteur, III, 226. Son industrie pour inscrire son nom sur ses ouvrages, *ibid.*

*Bélésus*, commandant en Etolie pour les Romains, II, 735. Sa conduite dans cette province, *ibid.*

*Bel*, divinité adorée chez les Assyriens : temple élevé en son honneur, I, 194.

*Bélésis*, roi de Babylone, voyez *Nabonassar*.

*Belgius*, à la tête des Gaulois, fait une irruption dans la Macédoine, II, 733. Il défait Ceraunus, et est lui-même défait bientôt après, *ibid.*

*Bélier*, machine de guerre en usage chez les anciens, III, 337.

*Bélus*, nom donné à Amenophis, I, 58; à Nemrod, 193.

*Bélus* l'Assyrien, I, 193.

*Bénarque*, prêtresse ducale à Thèbes, II, 21.

*Béotie*, partie de la Grèce, I, 318. Préjugés

Digitized by Google

injuste contre ce pays, II, 440, III, 477.
*Beotiens*, voy. *Thébains*.
*Bérénice*, femme de Ptolémée Soter, II, 406. Crédit de cette princesse sur l'esprit de son mari, 407.
*Bérénice*, fille de Ptolémée Philadelphe, épouse Antiochus Théos, 454. Antiochus la répudie, 459. Laodice la fait mourir, *ibid.*
*Bérénice*, femme de Ptolémée Evergète, II, 460. Ptolémée Philopator la fait mourir, 503. Chevelure de Bérénice, 461.
*Bérénice*, fille de Ptolémée Lathyre, voyez *Cléopâtre*.
*Bérénice*, fille de Ptolémée Aulète, règne en Egypte pendant l'absence de son père, III, 130. Elle épouse Seleucus Cybiosactes, puis le fait mourir, 133. Elle épouse Archélaus, *ibid.* Ptolémée la fait mourir, 133.
*Bérénice*, femme de Mithridate, III, 107. Mort funeste de cette princesse, *ibid.*
*Bernoulli*, frères, célèbres géomètres, III, 329.
*Béroso*, historien, II, 452.
*Bessus*, chef des Bactriens, trahit Darius et le charge de chaînes, II, 232. Il assassine ce prince, 233. Il est arrêté et livré à Alexandre, 265. Ce prince lui fait souffrir le dernier supplice, 270.
*Bestia* (Calpurnius) est envoyé par les Romains contre Jugurtha, I, 176. Conduite qu'il tient dans cette guerre, *ibid.*
*Bestiaux*, nourriture des bestiaux chez les anciens, III, 171.
*Béthulie*, ville d'Israel : siége de cette ville par Holopherne, I, 214.
*Bias*, l'un des sept sages de la Grèce, I, 355.
*Bibliothèques* fameuses dans l'antiquité : à Alexandrie, I, 27, et II, 444 *et suiv.* à Athènes, I, 345, à Pergame, II, 740. Bibliothèque du roi établie par Louis XIV, III, 412.
*Biblos*, ville de Phénicie, II, 244.
*Bibulus* (M. Calpurnius) est nommé par les Romains, pour commander en Syrie après la défaite de Crassus par les Parthes, III, 77. Son incapacité, *ibid.*
*Bien*, souverain bien : Sentiment des anciens philosophes sur le souverain bien, III, 600. Sentiment d'Epicure, 601 ; des Stoïciens, 601 ; des Péripatéticiens, 602.
*Bisaltes*, peuple de Thrace ; action de valeur de leurs rois, I, 421.
*Bithynie*, province de l'Asie Mineure, I, 482. *Rois de Bithynie*, II, 331. Elle passe au pouvoir de Mithridate, III, 21. Elle est réduite en province romaine, III, 41 et 105.
*Biton* et *Cléobis*, d'Argos, modèles de l'amitié fraternelle, I, 216.
*Blé*, pays célèbres chez les anciens pour l'abondance de blé, III, 168. Manière dont les anciens battaient le blé, 169 ; et le conservement, *ibid.*
*Bocchus*, roi des Maures et beau-père de Jugurtha, I, 178. Il livre son gendre aux Romains, *ibid.*
*Boèce*, poète latin, III, 464.
*Boges*, gouverneur d'Eione pour le roi de Perse, I, 457. Sa bravoure poussée jusqu'à l'excès, *ibid.*
*Bolis*, Crétois : sa ruse et sa trahison envers Achéus, II, 509.
*Bomilcar*, général Carthaginois, se rend tyran de Carthage, I, 99. Il est mis à mort, *ibid.*
*Bosphore Cimmérien*, pays de la domination de Mithridate, III, 121.
*Bostar*, commandant des Carthaginois, en Sardaigne, est égorgé par les mercenaires, I, 417.
*Botanique*, en quoi consiste cette science, III, 649. A quel degré de perfection M. de Tournefort l'a portée, 651.
*Boucher*, arme défensive des anciens, III, 303.
*Boussole*, utilité de cette découverte, III, 161, 673.
*Brachmanes*, philosophes indiens, II, 289. Leurs emplois, *ibid.* Leur manière de vivre, 290.
*Branchides*, famille de Milet, établie par Xerxès dans la haute Asie, et détruite par Alexandre-le-Grand, II, 265.
*Brasidas*, chef des Lacédémoniens, se distingue au siége de Pylo, I, 316. Ses expéditions dans la Thrace, 321. Il se rend maître d'Amphipolis, 325. Il défend cette place contre Cléon, et reçoit une blessure dont il meurt, 326.
*Brèches*, de quelle manière les anciens réparaient les brèches, III, 314.
*Brennus*, chef des Gaulois, fait une irruption dans la Pannonie, II, 426 ; dans la Macédoine, 427 ; et dans la Grèce, *ibid.* Il périt dans cette dernière entreprise, 428.
*Briaxis*, sculpteur, III, 252.
*Briques*, fort employée par les anciens dans leurs bâtiments, III, 212.
*Bronze*, description de ce métal, III, 187.
*Brouchion*, quartier de la ville d'Alexandrie, III, 138.
*Buccinum*, petit animal dont on tirait la couleur pourpre, III, 198.
*Bucéphale*, cheval de bataille, dompté par Alexandre, II, 189. Merveilles qu'on raconte de ce cheval, 190.
*Bucéphalie*, ville bâtie par Alexandre, 288.
*Bupale*, sculpteur, célèbre par le portrait d'Hipponax, I, 350 ; III, 223 et 420.
*Busiris*, roi d'Egypte, I, 56.
*Busiris*, frère d'Amenophis, célèbre par sa cruauté, I, 41.
*Byblos*, ville de l'île de Prosopitis, I, 462.
*Byrsa*, nom de la Citadelle de Carthage, I, 166.
*Byssus*, plante d'Egypte, sa description et son usage, I, 37.
*Byzance*, ville de Thrace, délivrée par les Grecs de la puissance des Perses, I, 443. Elle se soumet aux Athéniens, 571. Siége de Byzance, par Philippe, II, 166. Guerre entre les Byzantins et les Rhodiens, 508.

# C

*Cabires*, ville d'Asie, célèbre par la victoire de Lucullo sur Mithridate, III, 106.
*Cadix*, ville d'Espagne, I, 85.
*Cadmus*, Phénicien, s'empare de la Béotie, et y bâtit Thèbes, I, 322. C'est lui qui a introduit dans la Grèce l'usage des lettres, 41, III, 335.
*Cadusiens*, peuple d'Assyrie ; ils se soumettent à Cyrus, I, 237. Révolte des Cadusiens contre Artaxerce, 648. Téribaze les fait rentrer dans le devoir, *ibid.*
*Cadytis*, nom donné par Hérodote à la ville de Jérusalem, I, 48.
*Cærephon*, disciple de Socrate, I, 657.
*Caïn*, fondateur de la première ville dont il soit parle dans l'histoire, III, 206.
*Caïse*, ville du Pont, enlevée à Mithridate par Pompée, III, 125.
*Cairo*, château fameux bâti en Egypte, I, 7.
*Calamine* ou *Cadmie*, minéral qui sert à teindre le cuivre rouge en jaune, III, 187.
*Calanus*, philosophe indien, se rend à la cour d'Alexandre, II, 296. Il meurt volontairement sur un bûcher, 304.
*Calcadée*, au nom de Lacédémone, conclut un traité avec Tissaphernes, I, 564.
*Calcul des infiniment-petits*, inventé en quel temps, III, 657.
*Calendrier Grégorien*, III, 667.
*Caligula*, mauvais goût de cet empereur, III, 446.
*Callias*, fils d'Harpalus, officier dans l'armée d'Alexandre, II, 496.
*Callias*, citoyen d'Athènes, est appelé en jugement à cause d'Aristide, I, 448. Il est nommé plénipotentiaire d'Athènes, auprès d'Artaxerce, 471.
*Callias*, architecte, supplante Diogène, III, 217.
*Callibius*, Spartiate, est établi par Lysandre gouverneur de la citadelle d'Athènes, I, 586.
*Callicrate*, Spartiate, tue Epaminondas à la bataille de Mantinée, II, 469.
*Callicrate*, député à Rome par les Achéens, les trahit, II, 641. Il empêche les Achéens de donner du secours aux deux frères Ptolémée contre Antiochus, *ibid.* Il défère aux Romains tous les Achéens qui avaient paru favorables à Persée, 756.
*Callicratidas* succède à Lysandre dans le commandement de la flotte des Lacédémoniens, I, 576. Il se rend à la cour de Cyrus le jeune, 577. Il est vaincu près des îles Arginuses et tué dans le combat, 578.
*Callimaque*, polémarque à Athènes se joint au parti de Miltiade, I, 401.
*Callimaque*, commandant d'Amisus pour Mithridate, défend cette ville contre Lucullus, puis y met le feu, III, 107.
*Callimaque*, architecte, inventeur de l'ordre corinthien, III, 208.
*Callimaque*, grammairien grec, III, 358.
*Callimaque*, de Cyrène, poète élégiaque, III, 424.
*Callinus*, poëte élégiaque, III, 425.
*Callippe*, Athénien, assassine Dion, et s'empare de la tyrannie à Syracuse, II, 44. Il est lui-même assassiné bientôt après, *ibid.*
*Callisthène*, philosophe attaché à la suite d'Alexandre, II, 277. Ce prince le fait mourir, 278. Caractère de ce philosophe, *ibid.*
*Callistrate*, orateur d'Athènes, accuse hautement les généraux Athéniens dans le sénat, I, 580. Il en est bientôt puni, 581.
*Calomniateur* : punition des calomniateurs en Egypte, I, 24. Loi de Charondas contre les calomniateurs, I, 195. La calomnie représentée dans un tableau par Apelle, III, 250. Voy. *Délateurs*.
*Calpurnia*, seconde femme de Pline le jeune, III, 552. Son goût pour les belles-lettres, *ibid.*
*Calpurnius Bestia*. Voyez *Bestia*.
*Calpurnius* (*Titus*), poète latin, III, 456.
*Calvine*, dame romaine : générosité de Pline à son égard, III, 556.
*Calvinus* (*Domitius*) commandant en Asie pour César, III, 138.
*Cambyle*, capitaine dans les troupes d'Antiochus, trahit Achéus, et le livre à Antiochus, II, 509.
*Cambyse*, père de Cyrus, roi de Perse, I, 213, 222.
*Cambyse*, fils de Cyrus, monte sur le trône de Perse, I, 270. Il porte la guerre en Egypte, 271, dont il se rend maître, *ibid.* Rage de Cambyse contre le corps d'Amasis, 272. Expédition de ce prince contre l'Ethiopie, *ibid.* Il pille en revenant les temples de la ville de Thèbes, 273. Il tue le dieu Apis, *ibid.* Il fait mourir son frère Smerdis, *ibid.* Il tue Méroe qui était sa sœur et sa femme, *ibid.* Il se prépare à marcher contre Smerdis le Mage, qui s'était emparé du trône, 275. Il meurt d'une blessure qu'il s'était faite à la cuisse, 276. Caractère de ce prince, *ibid.*
*Camisaris*, Carien, gouverneur de Leuco-Syrie, périt dans l'expédition d'Artaxerce contre les Cadusiens, I, 649.
*Camp*, construction et fortification du camp chez les anciens et principalement chez les Romains, III, 310. Disposition du camp des Romains selon Polybe, 312.
*Cananéens*, origine de ces peuples, I, 56.
*Canceux d'Egypte*, soins qu'ils exigeaient, I, 14.
*Candaule*, roi de Lydie, I, 215.
*Candie*, île. Voyez *Crète*.
*Canidius*, lieutenant général d'Antoine, III, 150.
*Cannes*, ville de l'Apulie, célèbre par la victoire d'Annibal sur les Romains, I, 135.
*Caphis*, Phocéen, ami de Sylla, est envoyé à Delphes par ce général, pour en recevoir les les trésors, III, 2. Terreur religieuse de Caphis, *ibid.*
*Caphyes*, ville du Péloponnèse, connue par la défaite d'Aratus, II, 511.
*Capoue*, ville d'Italie, quitte le parti des Romains, et se soumet à Annibal, I, 138. Elle est assiégée par les Romains, 140. Fin tragique de ses principaux habitants, 141.
*Cappadoce*, province de l'Asie Mineure, I, 185. Rois de Cappadoce, II, 331, et III, 96. Elle est réduite en province romaine, 596.
*Caracalla*, empereur romain : sa cruauté, III, 616.
*Caractère* : ce que c'est en termes de peinture, III, 236.
*Carnus*, premier roi de Macédoine, I, 323.
*Carbon*, injustices qu'il commettait à Rome, III, 98.
*Cardie*, ville de la Chersonèse, II, 62.
*Carénne*, Ortian de naissance, est banni d'Athènes, II, 193. Poursuivi par Alexandre, il se retire auprès de Darius Codoman, *ibid.* Sa sincérité est cause de sa mort, 205.
*Carie*, province de l'Asie Mineure, I, 185.
*Carmanie*, province de Perse, II, 298.
*Carnéade*, philosophe, fondateur de la nouvelle académie, III, 367. Ambassade de Carnéade à Rome, II, 741, et III, 379, 567.
*Carrhes*, ville célèbre par la défaite de Crassus, III, 71.

*Cartel*, pour le rachat des prisonniers de guerre, III, 324.
*Carthage*. *Carthaginois*. Fondation de Carthage, I, 82. Ses accroissements, 84. Conquêtes des Carthaginois en Afrique, *ibid*; en Sardaigne, *ibid*. Ils s'emparent des îles Baléares, 85. Ils passent en Espagne, *ibid*; et en Sicile, 87. Premier traité entre Rome et Carthage, *ibid*. Les Carthaginois font alliance avec Xerxès, 88, et 412. Ils sont défaits en Sicile par Gélon, 88, et 496. Ils s'emparent de plusieurs places en Sicile, sous la conduite d'Annibal, 89; et d'Imilcon, *ibid*. Ils font un traité avec Denys, I, 90, et II, 7. Guerre entre les Carthaginois et Denys, I, 90, et II, 12. Ils assiègent Syracuse, I, 91, et II, 14. Ils sont défaits par Denys, I, 92, et II, 16. La peste se répand dans Carthage, I, 93. Second traité entre les Romains et les Carthaginois, *ibid*. Les Carthaginois tâchent de s'emparer de Syracuse, après le rétablissement de Denys le jeune, 94, et II, 48. Ils sont défaits par Timoléon, I, 95, et II, 53. Guerre des Carthaginois contre Agathocle, d'abord en Sicile, I, 96; puis en Afrique, 97. Ils soutiennent la guerre en Sicile contre Pyrrhus, 100, et II, 111.
Les Carthaginois sont appelés au secours des Mamertins qui les rendent maîtres de la citadelle de leur ville, I, 102. Ils en sont chassés par les Romains, *ibid*. Ils envoient de nombreuses armées en Sicile, 103. Ils perdent une bataille qui est suivie de la prise d'Agrigente, qui était leur place d'armes, 104. Ils sont vaincus sur mer, d'abord près des côtes de Mylé, *ibid*.; puis près d'Ecnome, *ibid*, et III, 319. Ils ont la guerre à soutenir en Afrique contre Régulus, I, 105. Supplice qu'ils font souffrir à ce général, 108. Ils perdent une bataille navale à la vue de la Sicile, 109. Ardeur des Carthaginois à défendre Lilybée, *ibid*. Leur flotte est entièrement défaite près des îles Egates, 111. Ils font un traité de paix avec les Romains, qui met fin à cette guerre, 112. Guerre que les Carthaginois ont à soutenir contre les mercenaires, *ibid*.
Les Carthaginois sont obligés d'abandonner la Sardaigne aux Romains, 118. Ils assiègent et prennent Sagonte, 120. La guerre recommence entre les deux peuples, *ibid*. Passage du Rhône, 123. Passage des Alpes, 125. Entrée des Carthaginois en Italie, 127. Ils remportent plusieurs victoires sur les Romains: près du Ténin, *ibid*; près de la Trébie, 129; près de Trasymène, 131. Ils perdent plusieurs batailles en Espagne, 133. Ils remportent près de Cannes une célèbre victoire sur les Romains, *ibid*. Mauvais succès des Carthaginois, 140. Ils sont attaqués en Afrique par les Romains, 143. Ils rappellent Annibal de l'Italie, 144. Ils sont entièrement défaits près de Zama, 146. Ils demandent la paix aux Romains, 147. l'obtiennent, *ibid*. Différents entre les Carthaginois et Masinissa, 159. Troisième guerre entre les Carthaginois et les Romains, *ibid*. Carthage envoie des députés à Rome pour déclarer qu'elle s'abandonne à la discrétion des Romains, 161. Ceux ci ordonnent aux Carthaginois d'abandonner leur ville, 162. Les Carthaginois prennent la résolution de se défendre, 163. Les Romains forment le siége de Carthage, 164. Elle est prise et détruite par Scipion, 165. Elle est rebâtie par César-Auguste, 170. Les Sarrasins la détruisent entièrement, *ibid*.
Carthage formée sur le modèle de Tyr, 69. Religion des Carthaginois, 70. Culte barbare qu'ils rendaient à Saturne, 71 et 73. Gouvernement des Carthaginois, 72. Suffètes, 73. Le Sénat, *ibid*. Le peuple, 74. Le tribunal des cent, *ibid*. Défauts du gouvernement de Carthage, 75. La justice et le finances réformées par Annibal, 119. Sage coutume des Carthaginois d'envoyer des colonies en divers pays, 76. Commerce de Carthage, première source de sa puissance, *ibid*. Découvertes des mines d'or et d'argent en Espagne par les Carthaginois, seconde source des richesses et de la puissance de Carthage, 77. Puissance militaire de Carthage, 78. Les sciences et les arts y ont été peu en honneur, 79. Caractère, mœurs, qualités des Carthaginois, 81 et suiv. Ce qu'est Carthage aujourd'hui, I, 181.
*Carthagène*, ville d'Espagne, I, 119.
*Carthalon*, commandant des troupes auxiliaires chez les Carthaginois, déclaré coupable de crime d'état, et pourquoi, II, 159.
*Casque*, arme défensive des anciens, III, 302.
*Cassandre*, chef des Thraces et des Péoniens dans l'armée d'Alexandre, II, 196.
*Cassandre*, fils d'Antipater, II, 312. Provinces qui lui échurent après la mort d'Alexandre, 339. Il fait mourir Demade et son fils, 355. Il est associé avec Polysperchon dans la régence du royaume de Macédoine, *ibid*. Il s'empare d'Athènes, 361; et y établit Démétrius de Phalère, *ibid*. Il fait mourir Olympias, 365. Il enferme dans le château d'Amphipolis Roxane, femme d'Alexandre, avec Alexandre son fils, 366. Il rétablit la ville de Thèbes, *ibid*. Il entre dans une ligue formée contre Antigone, 373. Il conclut un traité avec lui et le rompt sur-le-champ, 375. Il fait mourir le jeune roi Alexandre avec Roxane sa mère, 379. Il assiége Athènes, dont Démétrius Poliorcète s'était emparé, 398. Celui-ci l'oblige de lever le siége, et le défait près des Thermopyles, *ibid*. Cassandre conclut une ligue contre Antigone et Démétrius, 400. Après la bataille d'Ipsus, il partage avec tous autres princes l'empire d'Alexandre-le-Grand, 403. Mort de Cassandre, 406.
*Cassandre*, Macédonien, massacre, par ordre de Philippe, les habitants de Maronée, II, 323. Ce prince le fait mourir, *ibid*.
*Cassini* (de), son traité sur l'astronomie, III, 663.
*Cassius* (*Lucius*), général romain, est défait par Mithridate, III, 90.
*Cassius*, questeur de l'armée de Crassus, dans la guerre contre les Parthes, III, 67. Il se met à la tête des débris de l'armée de Crassus, et empêche les Parthes de s'emparer de la Syrie, 77. Il forme une conspiration contre César, 141. Il est entièrement défait par Antoine, 142.
*Catapulte*, machine de guerre en usage chez les anciens, III, 337.
*Cataractes* du Nil, I, 42.
*Cathéens*, peuple des Indes, soumis par Alexandre, II, 389.
*Caton* (*M. Porcius*), surnommé le censeur, sert en qualité de lieutenant-général sous le consul Acilius, II, 602. Sa valeur au Pas des Thermopyles, *ibid*. Il parle dans le sénat en faveur des Rhodiens, 733. Il procure aux Achéens le renvoi de leurs bannis, 737. Conduite de Caton à l'égard de Carnéade et des autres ambassadeurs Athéniens, 742 et III, 379. Il est chargé par la république de déposer Ptolémée, roi de Cypre, et de confisquer ses biens, 48. Caton est mis au rang des historiens, 485; et des orateurs, 517. Détail dans lequel entrait Caton lorsqu'il était à la tête d'une armée, 287.
*Caton*, fils du précédent, fait des prodiges de valeur à la bataille de Pydna, II, 720.
*Caton*, d'Utique; portrait de ce Romain, III, 198.
C. Caton, tribun du peuple, s'oppose au rétablissement de Ptolémée, III, 132.
*Catulle*, poète latin, III, 456.
*Caule* de Phidolas, I, 749.
*Cavalerie* des anciens, III, 506.
*Cavalier*, terme de fortification, III, 340.
*Caustique*, sorte de peinture employée chez les anciens, III, 241.
*Cébalinus* découvre la conspiration de Dymnas formée contre Alexandre, II, 261.
*Cécilius*, poète latin, III, 427.
*Cécrops*, fondateur d'Athènes, I, 332. Il établit l'aréopage, *ibid*.
*Célènes*, ville de Phrygie, célèbre par la rivière de Marsyas, II, 201.
*Céleste*, ou la lune, divinité des Carthaginois, I, 70.
*Célé-Syrie*, province de l'Asie Mineure, I, 185.
*Celsus* (*Cornélius*), médecin, III, 616.
*Cendebée*, général d'Antiochus Sidète, est vaincu en Judée par Judas et Jean, III, 21.
*Cendre*, sapphire de la cendre chez les Perses, I, 539.
*Censorinus* (*L. Marcius*), consul, marche contre Carthage, I, 161. Il notifie aux habitants de cette ville les ordres du sénat, 162. Il forme le siége de Carthage, 164.
*Cento* (*Claudius*) officier romain, est envoyé par Sulpicius au secours d'Athènes, II, 558. Il ravage la ville de Chalcis, *ibid*.
*Centurie*; quelle était la centurie chez les Romains, III, 291.
*Céramique*, faubourg d'Athènes, I, 302.
*Cerasonte*, ville de Cappadoce, célèbre par ses cerisiers, I, 613 et III, 190.
*Cérès*, déesse; fêtes établies à Athènes en son honneur, I, 725.
*Céréthrus*, un des chefs gaulois qui firent une irruption dans la Thrace, II, 436.
*Céryces*, prêtres à Athènes, I, 173.
*César* (*Jule*). Sa puissance à Rome, III, 119. Il rétablit Ptolémée Auléte, 130. Il vient en Égypte dans l'espérance d'y trouver Pompée, 136. Il se porte pour juge entre Ptolémée et sa sœur Cléopâtre, 137. Passion de César pour cette princesse, *ibid*. Combats entre les troupes de César et les Alexandrins, 138. Il donne la couronne d'Égypte à Cléopâtre et à Ptolémée, 137. Il confirme les Juifs dans leurs privilèges, 141, et 59. Il remporte une grande victoire sur Pharnace et le chasse du royaume de Pont, 141. Il meurt peu de temps après, *ibid*. César est mis au rang des historiens latins, 493. Son portrait par Paterculus, 498.
*César Octavien*, surnommé, depuis, Auguste, se joint à Antoine et Lépide pour venger la mort de César, III, 141. Il se brouille avec Antoine, 148. Il remporte sur lui une grande victoire près d'Actium, 150 et suiv. Il passe en Égypte, 152. Il assiége Alexandrie et s'en rend maître par le moyen des intelligences qu'il entretenait avec Cléopâtre, *ibid*. Il entre dans Alexandrie, 153. Entrevue de César et de Cléopâtre, *ibid*. Il est trompé par cette princesse qu'il espérait de tromper lui-même, 155.
*Césarion*, fils de J. César et de Cléopâtre, III, 141. Il est proclamé roi d'Égypte conjointement avec sa mère, 147.
*Ceste*, armes offensives des athlètes, I, 744.
*Cethim*, fils de Javan, et père des Macédoniens, I, 320.
*Chabrias*, Athénien, accepte sans ordre de la république le commandement des troupes auxiliaires de Grèce qui étaient à la solde d'Achoris, II, 115. Il est rappelé par les Athéniens, *ibid*. Il se donne de nouveau à Tachos sans l'aveu de la république, 115. Les Athéniens l'emploient dans la guerre contre leurs alliés, 122. Il meurt au siége de Chio, 123. Éloge de Chabrias, 122.
*Chalcis*, ville d'Étolie, I, 318.
*Chaldéens* adonnés à l'étude de l'astrologie judiciaire, I, 302. C'est d'eux que s'est formée la secte des Sabéens, 306.
*Cham*, fils de Noé, honoré en Afrique sous le nom de Jupiter Ammon, I, 36.
*Chameaux*, à quoi ils étaient utiles dans une armée, III, 306.
*Chapiteau*, terme d'architecture, III, 211.
*Chares*, un des chefs employés par les Athéniens dans la guerre contre les alliés, II, 123. Son peu de capacité, 124. Il écrit à Athènes contre les deux collègues qu'on lui avait donnés, *ibid*. Il se laisse débaucher par Artabase, 131 et 132. Il est rappelé à Athènes, 134. Il est envoyé au secours de la Chersonèse, 166. Les villes refusent de lui ouvrir leurs portes, *ibid*. Il est vaincu à Chéronée par Philippe, 173.
*Chares*, de Lindos, construit le colosse de Rhodes, II, 396.
*Charilaus*, élevé au trône de Sparte par Lycurgue, I, 326 et 568.
*Charots* armés de faux, fort employés par les anciens dans les batailles, I, 493 et III, 305.
*Charitimus*, général athénien, soutient Inarus dans sa révolte contre les Perses, I, 461.
*Charon*, barque à Charon; origine de cette fable, I, 27.
*Charon*, Thébain, reçoit Pélopidas et les conjurés dans sa maison, II, 83. Il est nommé béotarque, 86.
*Charondas* est choisi pour législateur à Thurium, I, 493. Il se tue lui-même pour avoir violé une de ses lois, 496.
*Chasse*, exercice fort usité chez les anciens, I, 703 et suiv.
*Chat*, vénération des Égyptiens pour cet animal, I, 279, et III, 154.
*Chélidonide*, fille de Léotychidas, et femme de Cléonyme, II, 111. Passion de cette femme pour Acrotate, *ibid*.

Digitized by Google

*Chélonide*, femme de Cléombrote, II, 480. Tendresse de cette femme pour son mari, *ibid.*
*Chéops* et *Chéphren*, rois d'Egypte, frères également inhumains et impies, I, 42.
*Chœrile*, poète grec, qui fut considéré d'Alexandre, III, 416.
*Chéronée*, ville de Béotie, célèbre par la victoire de Philippe sur les Athéniens et les Thébains, et par celle de Sylla sur les généraux de Mithridate, II, 173, et III, 95.
*Cheval*, de quelle utilité il est pour l'homme, III, 506.
*Chevaliers* à Athènes, I, 592; à Rome, III, 292.
Les Chevaliers, comédie d'Aristophane, I, 260.
*Chevelure* de Bérénice, II, 461.
*Chilon*, l'un des sept sages de la Grèce, I, 351.
*Chilon*, Lacédémonien, entreprend de monter sur le trône de Sparte, mais inutilement, II, 517.
*Chimie*; définition de cet art, III, 651.
*Chio*, île de Grèce, vantée pour son excellent vin, I, 316, et II, 517.
*Chirisophe*, Lacédémonien, fut choisi par les troupes qui firent la retraite des dix mille, pour être leur général, I, 616.
*Chlénéas*, député des Etoliens vers Sparte, pour engager cette ville à entrer dans le traité fait avec les Romains, II, 532.
*Choaspe*, fleuve de la Babylonie, célèbre par la bonté de ses eaux, II, 247.
*Choenix*, mesure de blé chez les anciens, I, 546, et III, 295.
*Chœur*, incorporé dans la tragédie, I, 754.
*Chrétiens*; leçon pour bien des chrétiens dans le refus que font les Juifs de travailler au rétablissement du temple de Bétus, II, 310.
*Chromatique*, genre de musique des anciens, III, 268.
*Chrysante*, commandant dans l'armée de Cyrès à la bataille de Thymbrée, I, 537.
*Chrysippe*, philosophe stoïcien; son caractère, III, 575. Sa doctrine, *ibid.* Sa mort, 576.
*Chrysostome*, (St.-Jean) disciple de Libanius, III, 409.
*Chynaladan*, voy. *Saracus*.
*Cicéron* (*M. Tullius Cicero.*) Ses exploits militaires en Cilicie, III, 77. Il refuse le triomphe et pourquoi, 78. Il fait nommer, par son crédit, Pompée général contre Mithridate, I 19. Conseil qu'il donne à Lentulus sur le rétablissement de Ptolémée Auléte, 152. Découverte du tombeau d'Archimède par Cicéron, II, 74. Estime qu'il faisait de Tyrannion, III, 339. Goût et ardeur de Cicéron pour la philosophie, 594. Ce qu'il pensait sur la nature de l'âme, 636. Il tient le premier rang parmi les rhéteurs, 382; et parmi les orateurs, 384. Parallèle entre Cicéron et Démosthène, II, 346.
*Cilicie*, province de l'Asie Mineure, I, 482.
*Cilles*, lieutenant de Ptolémée, perd une bataille contre Démétrius, qui le fait prisonnier, II, 376.
*Cimmériens*, peuple de Scythie. Ils sont chassés de leur pays et passent en Asie, I, 211. Alyatte, roi de Lydie, les oblige d'en sortir, *ibid.*
*Cimon*, fils de Miltiade, encore fort jeune, signale sa piété envers son père, I, 403. Il encourage par son exemple les Athéniens à abandonner leur ville et à s'embarquer, 421. Il se distingue à la bataille de Salamine, 429. Il commande avec Aristide la flotte envoyée par les Grecs pour délivrer leurs alliés de la puissance des Perses, 443. Les Athéniens mettent Cimon à la tête de leurs armées après la retraite de Thémistocle, 456. Il fait plusieurs conquêtes dans la Thrace et y établit une colonie, 457. Il se rend maître de l'île de Scyros, et y trouve les os de Thésée, *ibid.* Conduite qu'il tient dans le partage du butin avec les alliés, *ibid.* Cimon remporte en un seul jour deux victoires sur les Perses, près du fleuve Eurymedon, 459. Digne emploi qu'il fait des richesses prises sur l'ennemi, *ibid.* Il fait de nouvelles conquêtes dans la Thrace, *ibid.* Il marche au secours des Lacédémoniens attaqués par les Ilotes, 461 *et suiv.* Les Athéniens le bannissent, 470. Il quitte son ban et se rend dans sa tribu pour combattre contre les Lacédémoniens, *ibid.* Il est rappelé d'exil, 471. Il rétablit la paix entre Athènes et Sparte, *ibid.* Il remporte plusieurs victoires qui obligent les Perses de conclure un traité fort glorieux pour les Grecs, *ibid.* Il meurt pendant la conclusion du traité, 472. Cimetière et éloge de Cimon, 456, 458, 472. Usage qu'il faisait de ses richesses, 454.
*Cincius*, historien latin, III, 483.
*Cinéas*, Thessalien, orateur célèbre attaché à la suite de Pyrrhus, II, 451. Entretien qu'il a avec ce prince, 452. Pyrrhus l'envoie en ambassade à Rome, 455. Conduite qu'il mène pendant le séjour qu'il fait à Rome, *ibid.* Idée qu'il donne à Pyrrhus du sénat romain, 456.
*Cinna*, injustice et cruautés qu'il exerçait à Rome, II, 98.
*Cios*, ville de Bithynie. Cruel traitement que Philippe fait souffrir aux habitants de cette ville, III, 145.
*Circulation du sang* (Découverte de la), III, 635.
*Cithare*, instrument de musique en usage chez les anciens, III, 261.
*Clair-obscur*, terme de peinture: sa définition, III, 257.
*Clarus*, ville d'Ionie, célèbre par les oracles d'Apollon, I, 750.
*Classicus* (*Cecilius*), est accusé à Rome par les députés de la Bétique, dont il venait de quitter le gouvernement, III, 529. La mort le dérobe aux suites de cette affaire, *ibid.*
*Claudien*, poète latin, III, 457.
*Claudius* (*Appius*), voy. *Appius*.
*C. Claudius*, envoyé des Romains en Achaïe; conduite qu'il tient à l'égard de ce peuple, III, 281.
*Claz mène*, ville d'Ionie, I, 525.
*Cléade*, Thébain, tâche d'excuser auprès d'Alexandre la rébellion de sa patrie, II, 192.
*Cléandre*, lieutenant du roi dans la Médie, assassiné Parménion par ordre d'Alexandre, II, 264.
*Cléanthe*, philosophe stoïcien d'une grande réputation, III, 574.
*Clearque*, capitaine lacédémonien, se retire auprès de Cyrus le jeune, I, 599. Il est mis à la tête des troupes grecques dans l'expédition de ce prince contre son frère Artaxerxe, 600. Il remporte la victoire de son côté à la bataille de Cunaxa, 604. Il commande les troupes grecques dans leur retraite après la bataille, 607. Il est arrêté par trahison, et envoyé à Artaxerxe qui le fait mourir, 610. Eloge de Clearque, *ibid.*
*Cléobis* et *Biton*, frères, modèles de l'amitié fraternelle, I, 338.
*Cleobule*, un des sept sages de la Grèce, I, 333.
*Cléocrite*, de Corinthe, apaise la dispute élevée entre les Athéniens et les Lacédémoniens, après la bataille de Platée, I, 456.
*Cléombrote*, roi de Sparte, marche contre les Thébains, II, 91. Il est tué à la bataille de Leuctres, 92.
*Cléombrote*, gendre de Léonide, se fait être roi de Sparte au préjudice de son beau-père, II, 478. Il est détrôné peu de temps après par Léonide, 480; et chassé de Sparte, 481.
*Cléomène*, gouverneur de l'Egypte pour Alexandre, II, 309.
*Cléomène*, roi de Sparte, refuse de se joindre aux Ioniens dans leur révolte contre les Perses, I, 395. Il marche contre les Eginètes, 400. Il vient à bout de chasser du trône Démarate son collègue, *ibid.* Il réduit les Eginètes, et meurt peu de temps après, *ibid.*
*Cléomène*, fils de Léonide, épouse Agiatis, II, 483. Il monte sur le trône de Sparte, 484. Il engage la guerre contre les Achéens, *ibid.* Il remporte sur eux plusieurs avantages, *ibid.* Il réforme le gouvernement à Sparte, et rétablit l'ancienne discipline, *ibid.* Il remporte de nouveaux avantages sur les Achéens, 485 et suiv. Il envoie en Egypte pour otages sa mère et ses enfants, 489. Il s'empare de Mégalopolis, 490. Il est vaincu à Selasie par Antigone, roi de Macédoine, 492 *et suiv.* Il se retire en Egypte, 496. Accueil que lui fait Ptolémée, 496. Il ne peut obtenir de retourner dans sa patrie, 513. Mort funeste de Cléomène, *ibid.* Son caractère, 485 et 485.
*Cléon*, Athénien; son extraction, I, 510. Il empêche, par son crédit auprès du peuple, que la paix se conclue entre Athènes et Sparte, 517. Il soumet les Lacédémoniens enfermés dans l'île de Sphactérie, 518. Il marche contre Brasidas et s'avance au pied des murailles d'Amphipolis, 526. Surpris par Brasidas, il prend la fuite et est tué par un soldat, 527.
*Cléon*, flatteur à la cour d'Alexandre, tâche d'engager les Macédoniens à se prosterner devant ce prince, II, 277.
*Cleonnis* commande les troupes des Messéniens dans la première guerre contre Sparte, I, 369; après le combat, près d'Ithome, il dispute à Aristomène le prix de la valeur, 370; il lui dispute ensuite la couronne après la mort du roi Euphaes, 372.
*Cleonyme*, Spartiate, se voyant frustré du trône, se retire près de Pyrrhus et l'engage à mener son armée contre Sparte, II, 444. Histoire de ce Cleonyme, *ibid.*
*Cléopatre*, mère d'Attalus, épouse Philippe, roi de Macédoine, II, 177.
*Cléopatre*, fille de Philippe, est mariée à Alexandre, roi d'Epire, II, 178. Antigone la fait mourir, 380.
*Cléopatre*, fille d'Antiochus-le-Grand, est promise, puis donnée en mariage à Ptolémée-Epiphane, II, 565 et 591. Après la mort de son mari, elle est déclarée régente du royaume et tutrice de son fils, 641. Mort de cette princesse, 662.
*Cléopatre*, fille de Ptolémée-Epiphane, fait l'accommodement entre ses frères Philométor et Evergète, II, 666. Après la mort de son mari, elle épouse Physcon, III, 15; ce prince la chasse pour épouser une de ses filles, 30; les Alexandrins la font régner à la place de Physcon, *ibid.*; elle est obligée de se réfugier en Syrie, *ibid.*
*Cléopatre*, fille de Ptolémée-Philométor, est mariée à Alexandre Bala, III, 13; son père lui fait quitter Alexandre, et la marie à Démétrius, 15; pendant que son mari est retenu chez les Parthes, elle épouse Antiochus Sidète, 18; après la mort de Sidète, elle retourne à Démétrius, 30; elle lui fait fermer les portes de Ptolémaïde, *ibid.*; elle tue Séleucus, son fils aîné, 31; elle meurt du poison qu'elle voulait faire prendre à Grypus, son second fils, 32.
*Cléopatre*, fille de Philométor, épouse Physcon, III, 29. Après la mort de son mari, elle règne en Egypte avec son fils Lathyre, qu'elle oblige auparavant de répudier Cléopatre, sa sœur cadette, 33. Elle donne à son fils Alexandre le royaume de Cypre, *ibid.* Elle ôte à Lathyre sa femme Sélène, l'oblige lui-même à sortir d'Egypte, et lui substitue Alexandre son cadet 56; elle donne du secours à ce prince contre son frère, *ibid.*; elle marie Sélène à Antiochus-Grypus, 57. Alexandre la fait mourir, 59.
*Cléopatre*, fille de Physcon, et femme de Lathyre, est répudiée par son mari, III, 33; elle se donne à Antiochus de Cyzique, *ibid.* Tryphène, sa sœur, la fait mourir, *ibid.*
*Cléopatre*, fille de Lathyre. *Voy. Bérénice.*
*Cléopatre*, fille de Ptolémée-Auléte, monte sur le trône d'Egypte, conjointement avec son frère aîné, III, 134; elle en est déposséde par les tuteurs du jeune roi, 135; elle lève des troupes pour se rétablir, *ibid.* Elle se rend auprès de César, et dans quelle vue, 137; César l'établit reine d'Egypte, avec son jeune frère, *ibid.*; elle fait mourir ce frère, et règne seule en Egypte, 141. Après la mort de César, elle se déclare pour les triumvirs, *ibid.*; elle va trouver Antoine à Tarse, 142, se rend maîtresse de son esprit, 143, l'emmène avec elle à Alexandrie, 144; jalousie de Cléopatre contre Octavie, 145. Couronnement de Cléopatre et de ses enfants, 147. Elle accompagne Antoine dans ses expéditions, *ibid.*; les Romains lui déclarent la guerre, 149; elle prend la fuite à la bataille d'Actium, 150, et retourne à Alexandrie, *ibid.* Elle essaie de gagner Auguste, et songe à lui faire un sacrifice d'Antoine, 151 *et suiv.*; elle se retire dans les tombeaux des rois d'Egypte pour éviter la fureur d'Antoine, 153; ce Romain expire entre ses bras, *ibid.*; elle obtient d'Auguste la permission de ensevelir Antoine, 154; elle a un entretien avec Auguste, *ibid.*; pour éviter de servir d'ornement à son triomphe, elle se fait piquer par un aspic, et meurt, 155. Carac-

tre de Cléopâtre, 143 et 151; ruses qu'elle emploiyait pour retenir Antoine dans ses chaînes, 146; goût qu'elle conservait, au milieu de ses passions, pour les belles-lettres et pour les sciences, 145.

*Cléophe*, mère d'Assacane, roi de Maragnes, règne après la mort de son fils, II, 282; elle se rend à Alexandre, qui la rétablit dans ses états, 283.

*Cléophon*, orateur athénien, anime les Athéniens contre les Lacédémoniens; son caractère, I, 571.

*Climats*, comment les anciens s'y prenaient pour en connaître la différence, III, 663.

*Clinias*, citoyen de Sicyone, est mis à mort par Abantidas, II, 467.

*Clinias*, Grec, de l'île de Cos, commande les Égyptiens dans leur révolte contre Ochus, et est tué dans un combat, II, 152.

*Clisthène*, tyran de Sicyone; ce qu'il fit pour se choisir un gendre, I, 515.

*Clisthène*, de la famille des Alcméonides, forme une faction à Athènes, I, 548; il est obligé d'en sortir, mais y rentre bientôt après, *ibid.*

*Clitomaque*, philosophe carthaginois, I, 169; III, 568.

*Clitus*, officier dans l'armée d'Alexandre, sauve la vie à ce prince au passage du Granique, I, 198. Alexandre lui donne le gouvernement des provinces d'Artélaïse, 273, et le tue le jour même dans un festin, 274.

*Clitus*, commandant de la flotte d'Antipater, remporte des victoires sur les Athéniens, II, 222. Antigone lui ôte le gouvernement de la Lydie, 305.

*Clodius*, Romain, est fait prisonnier par des pirates contre lesquels il avait été envoyé, III, 48, il fait prier Ptolémée, roi de Cypre, de lui envoyer de quoi payer sa rançon, *ibid.*; piqué contre Ptolémée, il obtient un ordre du peuple pour chasser ce prince du trône, *ibid.*

*Clodius* (Appius) est envoyé par Luculle à Tigrane pour lui redemander Mithridate, III, 107. Ses discours donnent lieu aux soldats de se révolter contre Luculle, 116. Portrait de Clodius, *ibid.*

*Clondicus*, chef des Gaulois que Persée avait appelés à son secours, III, 305.

*Cnide*, ville maritime de l'Asie Mineure, célèbre par la victoire de Conon sur les Lacédémoniens, I, 524, 635.

*Coccus*, ou *Coccum*, d'où l'on tirait l'écarlate, III, 201.

*Cochenille*, III, 201.

*Codrus*, dernier roi d'Athènes, I, 522.

*Cœnus*, officier dans l'armée d'Alexandre, parle à ce prince en faveur de ses soldats, III, 292; sa mort, 295; son éloge, *ibid.*

*Cohorte* romaine, III, 232.

*Colchide*, province d'Asie, I, 189.

*Colomb* (Christophe), astronome: découverte qu'il fait du nouveau monde, III, 674.

*Colonies*: avantages qu'en tiraient les anciens, I, 76, et III, 535.

*Colonne*, terme d'architecture, III, 210; colonne trajane, 209.

*Coloris*, l'une des principales parties de la peinture; ses effets, III, 235, 237.

*Colosse de Rhodes*: sa description, II, 396; sort de ce fameux colosse, 396.

*Combats* publics de la Grèce, I, 755; ce qui leur donne du cours, 756; récompenses accordées aux vainqueurs, 757. Différence de goût entre les Grecs et les Romains par rapport à ces combats, 758. Combats d'esprit, 759.

*Combats* célèbres de l'antiquité, voy. *Batailles*.

*Come*, ville d'Italie, patrie de Pline le jeune, III, 357. Celui-ci y établit une école pour les enfants, et y fonde une bibliothèque, *ibid.*

*Comédie*, ses commencements et son origine, I, 758. On divise la comédie en trois classes: l'ancienne, *ibid.*; la moyenne, 762, la nouvelle, *ibid.*

*Comédien*: la profession de comédien n'avait rien de déshonorant chez les Grecs, II, 68.

*Commerce*: excellence et avantages du commerce, III, 179; son antiquité, 180; lieux et villes où il a été le plus en usage, 181; objet et matière du commerce, 184; le commerce mérite que les princes y donnent une attention particulière, 203. Commerce des Égyptiens, I, 62; des Babyloniens, III, 682; des Phéniciens, III, 685.

*Composite*, ordre d'architecture, III, 210.

*Composition*, en peinture, en quoi elle consiste, III, 235.

*Condé* (M. le prince de): heureux dénouement qu'il fournit au peintre qui travaillait à représenter l'histoire du grand Condé, III, 246.

*Conon*, général athénien, est enfermé par Callicratidas dans le port de Mitylène, I, 577; il en est délivré bientôt après, 521. Il se retire en Cypre après la défaite des Athéniens, près d'Ægos-Potamos, 584. Il se rend près d'Artaxerce, qui le fait amiral de sa flotte, 650; il défait la flotte des Lacédémoniens près de Cnide, *ibid.*; il rétablit les murailles d'Athènes, 652. Il est envoyé par les Athéniens vers Tiribaze, qui le fait mettre en prison, 640; mort de Conon, *ibid.* Immunités que les Athéniens avaient accordées à lui et à ses enfants, 715.

*Conon* de Samos, mathématicien, II, 461.

*Conquérants*: comment on doit regarder les conquérants, si vantés dans l'histoire, I, 208, 412, et II, 511.

*Constantin* (le Grand): sa continence, III, 348.

*Consuls* romains: solennité de leur départ, quand ils partaient pour quelque expédition, II, 694.

*Contrepoint*, dans la musique, III, 269.

*Coquilloges* qui donnent la teinture pourpre, III, 198.

*Corbeau*, machine de guerre, I, 195, et III, 349.

*Corbeille*; procession de la Corbeille, à Athènes, I, 727.

*Corcyre*, île dans la mer Ionienne, avec une ville du même nom, I, 318. Ses habitants promettent du secours aux Grecs contre les Perses, 418. Dispute entre Corcyre et Corinthe, 479.

*Corinthe*, roc assiégé et pris par Alexandre, III, 340.

*Corinthe*, ville de Grèce: ses différentes formes de gouvernement, I, 323. Dispute entre cette ville et Corcyre, qui donne lieu à la guerre du Péloponnèse, 472. Corinthe envoie du secours aux Syracusains assiégés par les Athéniens, 546; elle entre dans une ligue contre Lacédémone, 651; elle est assiégée par Agésilas, 659. Elle envoie Timoléon au secours de Syracuse contre Denys-le-Jeune, II, 48. Elle est obligée, par la paix d'Antalcide, de faire sortir la garnison qu'elle avait dans Argos, 79. Elle donne à Alexandre le droit de bourgeoisie, 307. Elle s'unit à la ligue des Achéens, 471. Elle maltraite les députés envoyés par Métellus pour apaiser les troubles, 749; les Romains la détruisent entièrement, *ibid.*

*Corinthien*, ordre d'architecture, III, 209.

*Cornélie*, dame romaine, mère des Gracques, rejette les offres de Ptolémée, qui lui proposait de l'épouser, III, 8.

*Cornélie*, femme de Pompée, voit assassiner son mari devant ses yeux, III, 136.

*Cornélius-Népos*, historien latin, III, 487.

*Corniche*, terme d'architecture, III, 211.

*Cornutus* (Tertullus), collègue de Pline le jeune, lorsqu'il fut préfet du trésor public, puis consul, III, 550.

*Coronée*, ville de Béotie, célèbre par la victoire d'Agésilas sur les Thébains, I, 637.

*Correction*, terme de peinture, III, 236.

*Corynno*, femme poète, surnommée la Muse lyrique, III, 423.

*Coryphée*, personne employée dans les pièces de théâtre, I, 754.

*Cos*, île de Grèce, patrie d'Hippocrate, I, 503.

*Cotis*, frère d'Orode, commande l'armée des Albanoïs, III, 424; Pompée le tue dans un combat, 25 d.

*Cosmes*, magistrats de Crète, I, 688.

*Cossæens*, nation de Mysie, fort belliqueuse, soumise par Alexandre, II, 306.

*Cossutius*, l'un des premiers architectes romains, III, 217.

*Cothon*, nom du port de Carthage, I, 166.

*Coton*. Il existait en Égypte, où du moins on le travaillait, I, 61.

*Cotta*, consul romain, battu par Mithridate, III, 105; cruautés qu'il exerce contre Héraclée, 110.

*Cotta*, fils du précédent, est mis au nombre des orateurs latins, III, 530.

*Coyle*, mesure attique, I, 516.

*Cotys*, roi des Odrysses dans la Thrace, se déclare pour Persée contre les Romains, II, 691; ceux-ci lui renvoient son fils sans rançon, 730.

*Couleurs* qu'employaient les anciens peintres dans leurs ouvrages, III, 240.

*Courage*: en quoi consiste le véritable courage, I, 581.

*Courriers*, voy. *Postes*.

*Couronnes* que les Romains donnaient à ceux qui se distinguaient par leur courage, III, 330.

*Couronnes* accordées aux athlètes vainqueurs dans les jeux publics de la Grèce, I, 736.

*Courses*: exercice de la course chez les Grecs, I, 743; de la course à pied, *ibid.*; de la course à cheval, 744; de la course des chariots, 745.

*Courtisans*. En quoi consistent leur mérite et leur habileté, I, 575.

*Crannus*, roi d'Athènes, I, 522.

*Crassus*, excellent orateur, III, 549; édit qu'il donne, étant censeur, contre les rhéteurs latins, 581.

*Crassus*, étant consul, marche contre les Parthes, III, 65; il pille les trésors enfermés dans le temple de Jérusalem, 66; il continue sa marche contre les Parthes, 66; il est entièrement défait près de Carrès, 68. Les Parthes, sans présente d'une entrevue, l'arrêtent et le tuent, 75.

*Crassus*, fils du précédent, accompagne son père dans son expédition contre les Parthes, III, 65. Il périt à la bataille de Carrès, 71.

*Cratère*, un des principaux officiers d'Alexandre, entraîne, par ses discours, la perte de Philotas, II, 262. Il parle à Alexandre au nom de toute l'armée, et à quelle occasion, 295. Ce prince lui donne le gouvernement de Macédoine qu'avait Antipater, 305. Provinces qui lui échurent après la mort d'Alexandre, 330. Il épouse Phila fille d'Antipater, 348. Il est vaincu par Eumène, et tué dans un combat, 352.

*Cratérus*, médecin, III, 645.

*Crates* de Mallos, grammairien grec, III, 559.

*Crates*, philosophe cynique, III, 575.

*Cratésiclée*, mère de Cléomène, roi de Sparte, est envoyée par son fils en Égypte pour y servir d'otage, II, 189. Sentiments généreux de cette princesse, *ibid.*

*Cratésipolis*, femme d'Alexandre, fils de Polysperchon, réprime l'insolence des Sicyoniens qui avaient tué son mari, et gouverne cette ville avec sagesse, II, 367.

*Cratinus*, poète comique grec, I, 761, et III, 419.

*Cresphonte*, un des chefs des Héraclides, rentre dans le Péloponnèse, et a la Messénie en partage, I, 524.

*Crésus*, roi de Lydie, I, 215. Ses conquêtes, *ibid.* Moyen qu'il emploie pour s'assurer de la véracité des oracles, 218. Trompé par la réponse de l'oracle de Delphes, il s'engage dans la guerre contre les Perses, *ibid.* Il perd une première bataille contre Cyrus, 233. Il est vaincu près de Thymbrée, 240. Cyrus l'assiège dans Sardes, 216, et le fait prisonnier, *ibid.* Ce qui lui évite le supplice auquel il avait été condamné, 217. Caractère de Crésus, 217. Ses richesses, 218. Asile que trouvaient chez lui les savants, *ibid.* Réception qu'il fit à Solon, *ibid.* Entretien qu'il eut avec ce philosophe, 216. A quelle occasion il consacra dans le temple de Delphes une statue à sa boulangère, 755.

*Crète*, île voisine de la Grèce, I, 519. Sa description, *ibid.* Lois de Crète établies par Minos, 686. Les Crétois refusent de se joindre aux Grecs attaqués par Xerxès, 418. Ils passaient pour les plus grands menteurs de leur temps, 690.

*Q. Crispinus* remplace Appius qui commandait avec Marcellus au siége de Syracuse, II, 70.

*Critias*, un des trente à Athènes, fait mourir Théramène, un de ses collègues, I, 595. Il interdit à Socrate l'instruction de la jeunesse, 594. Il périt en combattant contre Thrasybule, 595.

*Critique*; en quoi elle consistait chez les anciens, III, 559.

*Critolaüs*, philosophe péripatéticien, III 572. Son ambassade à Rome, *ibid.*

*Critolaus*, l'un des chefs des Achéens, les amène contre les Romains, II, 745. Il périt dans un combat, 749.


Digitized by Google

*Crétoon*, intime ami de Socrate, ne peut l'engager à sortir de prison, et à se sauver, II, 101.

*Crocodile*, animal amphibie adoré en Egypte, I, 25.

*Cromwell*; comparaison de sa mort avec celle de Denys le tyran, II, 25.

*Crotone*, ville de Grèce, bâtie par Myscellos, I, 491. Réforme introduite dans cette ville par Pythagore, III, 581.

*Ctésias*, de Cnide, exerce le médecine dans la Perse avec beaucoup de reputation, I, 622, et III, 168. Ses ouvrages l'ont fait mettre au rang des historiens, *ibid.*

*Ctésilas*, sculpteur, III, 252.

*Ctésiphon* ou *Chersiphron*, architecte, III, 213.

*Cuirasse*, arme défensive des anciens, III, 302.

*Cuivre*; metal dont il se tire, III, 167.

*Cunaxa*, ville célèbre par le combat entre Artaxerce et Cyrus son frère, I, 602.

*Cupidon*. Statue de Cupidon par Prassitèle et par Michel Ange, III, 250.

*Cyaxare* I régne en Médie, I, 214. Il forme le siége de Ninive, *ibid.* Une irruption des Scythes dans la Médie l'oblige de lever le siége, *ibid.* Il reprend le siége de Ninive et s'en rend maître, 219. Mort de Cyaxare, 213.

*Cyaxare* II, appelé dans l'écriture Darius Médes, monte sur le trône de Médie, I, 213. Il envoie en Perse demander du secours contre les Assyriens, 226. Expéditions de Cyaxare et de Cyrus contre les Babyloniens, 252. Cyaxare donne sa fille en mariage à Cyrus, 258. Il va à Babylone avec ce prince, et y dresse de concert le plan de toute la monarchie, 259. Mort de Cyaxare, 261.

*Cychade*, president de l'assemble des Achéens qui se tenait à Argos, élude la proposition de Philippe, II, 569.

*Cycloïde*, instrument de géométrie, son inventeur, III, 652.

*Cygnes*: ce que l'on dit de leur chant, I, 47.

*Cylon*, connu par le citadelle d'Athènes dont il se rendit maître, I, 487.

*Cylon*, fameux sculpteur, III, 252.

*Cynégire*, athénien. Jusqu'où il porte son acharnement contre les Perses après la bataille de Marathon, I, 405.

*Cynéthe*, ville d'Arcadie: ferocité de ses habitants, III, 200.

*Cynques* (secte des). Son origine, III, 579. Pourquoi ainsi nommés, 575.

*Cynisca*, sœur d'Agésilas, se présente aux jeux olympiques pour y disputer le prix et y est proclamée victorieuse, I, 640, 747.

*Cynocéphales*, colline de Thessalie, célèbre par la victoire des Romains sur Philippe, II, 375.

*Cypre*, île de la mer Méditerranée, délivrée de la puissance des Perses par les Grecs, I, 443. Révolte de cette île contre Ochus, II, 129; elle se soumet, 131. Horrible et sanglante tragédie qui se passe dans cette île à la mort de Nicoclès, 175. Après avoir été gouvernée, tantôt par les rois d'Egypte, tantôt par ceux de Syrie, elle tombe au pouvoir des Romains, III, 48. Excellence des vins de Cypre, 170.

*Cypselus*, Corinthien, s'empare de l'autorité à Corinthe, et la transmet à son fils, I, 343.

*Cyrénaïque*, secte célèbre de philosophes, III, 558.

*Cyrène*, ville sur le bord de la Méditerranée. Comment se termine le dispute élevée entre cette ville et Carthage au sujet des limites, I, 86.

*Cyropolis* ville de la Sogdiane, détruite par Alexandre, II, 267.

*Cyrus*, fils de Cambyse, roi de Perse; naissance de ce prince, I, 213, 222. Son éducation, 225. Voyage qu'il fait chez Astyage son grand-père, *ibid.* Son retour en Perse, 235. Il marche au secours de son oncle Cyaxare contre les Babyloniens, 236. Il soumet le roi d'Arménie, 239. Il remporte un premier avantage sur Crésus et les Babyloniens, 243. Conduite de Cyrus envers l'ambée, 243. Il défie le roi des Assyriens à un combat singulier, 247. Il revient trouver Cyaxare, *ibid.* Ce prince lui donne sa fille en mariage, 258. Cyrus marche à la rencontre des Babyloniens, 260. Il remporte sur eux et sur Crésus une célèbre victoire près de Tymbrée, 243. Il se rend maître de Sardes et de la personne de Crésus, 245. Il s'avance vers Babylone, 247; dont il se rend maître, 253. Conduite de Cyrus après la prise de Babylone, 253. Il se donne en spectacle aux peuples nouvellement conquis, 258. Il fait un voyage en Perse, 259. A son retour il emmène Cyaxare à Babylone, et y dresse de concert le plan de toute la monarchie, *ibid.* Il régne après la mort de Cyaxare sur les Perses et les Mèdes, 262. Il donne un célèbre édit en faveur des Juifs, *ibid.* Dernières années de Cyrus, 264. Mort de ce prince, 265. Discours qu'il tient à ses enfants avant sa mort, *ibid.* Eloge et caractère de Cyrus, 266. Attention continuelle qu'il avait de rendre à le Divinité le culte qu'il croyait lui être dû, 245, 257. Differences entre Hérodote et Xenophon au sujet de Cyrus, 269.

*Cyrus*, le plus jeune des fils de Darius, est revêtu par son pere du gouvernement en chef de toutes les provinces de l'Asie-Mineure, I, 581. Son pere le rappelle, 583. Après la mort de Darius il entreprend d'égorger son frère, 589. Il est renvoyé dans l'Asie Mineure, *ibid.* Il lève secrètement des troupes contre son frère, 599. Il part de Sardes, 611. La bataille se donne à Cunaxa, 603. Il est tué dans le combat, 604. Eloge de Cyrus, 606.

*Cythère*, île de Grèce, vis-à-vis de la Laconie, I, 319.

*Cyzique*, ville de la Propontide, III, 404.


# D


*Damasithymus*, roi de Calynde, I, 428.

*Dames*. Plutarque a composé un traité pour prouver l'industrie et l'habileté des dames, I, 414. La prudence, le bon esprit et le courage commencent à leur sexe, 621. Heureuse simplicité des dames de l'ancien temps, II, 248.

*Damippus*, Syracusain, envoyé par Epicyde pour négocier avec Philippe, roi de Macédoine, II, 70.

*Damis* le dispute à Aristomène pour succéder à Euphaes dans le royaume de Messène, I, 371.

*Damoclès* apprend par sa propre expérience que la vie de Denys le tyran n'était pas aussi heureuse qu'elle le paraissait, II, 25.

*Damocrite*, député vers Nabis par les Etoliens, II, 590. Réponse insolente de Damocrite à Quinctius, 593. Il est fait prisonnier de guerre au siége d'Heraclée, 604

*Damocrite*, premier magistrat des Achéens, fait déclarer la guerre aux Lacédémoniens II, 747.

*Damon*, ami de Pythias: épreuve où fut mise leur amitié, II, 21.

*Damon*, sophiste, III, 405.

*Damophanis*, général de la cavalerie des Eléens, est tué par Philopœmen devant la ville d'Elis, II, 533.

*Dannus*. Il dresse des embûches à Sésostris son frère, I, 40. Il se retire dans le Péloponèse, où il s'empare du royaume d'Argos, 41, et 321.

*Daniel*, le prophète, est emmené en captivité à Babylone, I, 203. Il explique le premier songe de Nabuchodonosor, *ibid.*; le second, 205. Il est élevé aux premières charges de l'état, 208; découvre la fraude des prêtres de Baal et fait mourir le dragon, 209. Visions du prophète Daniel, 207, 260. Il explique à Baltasar la vision de ce prince dans un repas, 204, 252. Il est établi surintendant des affaires de l'empire, 260. Il est jeté dans la fosse aux lions, *ibid.* C'est à sa sollicitation qu'est accrue l'édit de Cyrus qui permet aux Juifs de retourner à Jérusalem, 261. Habileté de Daniel dans l'architecture, 262. Reflexions sur les prophéties de Daniel, *ibid et suiv.*

*Danse*, cultivée par les Grecs, I, 702. Idée que les Romains avaient de cet exercice, III, 239. Reflexion de Plutarque sur la musique et la danse, 266.

*Danube*, pont bâti sur ce fleuve par ordre de Trajan, III, 219.

*D'Anville*, géographe du roi, III, 668.

*Dariques*, pieces d'or frappées au nom de Darius Medus, I, 261, et 291, 573.

*Darius Medus*, c'est le nom que l'Ecriture donne à Cyaxare II, roi des Mèdes. *Voy. Cyaxare.*

*Darius*, fils d'Hystaspe. Il entre dans la conspiration formée contre Smerdis le mage, I, 272. Il le perce d'un coup d'épée, *ibid.* Un artifice de son écuyer le fait nommer roi de Perse, 278. Combien il s'est rendu recommandable par sa sagesse et sa prudence, 281. Il quitte le nom d'Ochus pour prendre celui de Darius, 373. Mariages de Darius, *ibid.* Moyen qu'il prend pour transmettre à la postérité le manière dont il avait été élevé à la royauté, 376. Ordre qu'il établit dans l'administration de ses finances, *ibid.* Sa modération dans l'imposition des tributs, *ibid.* Les Perses lui donnent le surnom de marchand, *ibid.* Il renvoie Democède le médecin en Grèce, 378. Il confirme l'édit de Cyrus en faveur des Juifs, 380. Sa reconnaissance envers Syloson qui il fait rétablir roi de Samos, *ibid.* Darius réduit Babylone après vingt mois de siége, 380 et suiv. Expédition de Darius contre les Scythes, 386. Remontrance d'Artaban à Darius, *ibid.* Action barbare de Darius envers les trois enfants d'Œbasus, 387. Darius fait la conquête de l'Inde 391. Il conçoit le dessein de se rendre maître de l'île de Naxe, 392. Les Ioniens se révoltent contre Darius, *ibid.* Il rétablit les Tyriens dans leurs anciens privilèges, 393. Ressentiment que Darius conçoit contre les Athéniens qui, avaient eu part à l'incendie de Sardes, 384. Expédition de Darius contre la Grèce, 396. Il envoie des héraults dans la Grèce pour sonder les peuples et pour demander qu'ils se soumettent, 400. Son armée est défaite à Marathon, 401. Darius prend le résolution de porter lui-même la guerre contre l'Egypte et contre la Grèce, 406. Il se choisit un successeur, 407. Sa mort, 408. son épitaphe, *ibid.* Son caractère, *ibid.* Dispute entre deux de ses enfants pour la royauté, *ibid.*

*Darius*, fils aîné de Xerxès: son mariage avec Artaïste fille de Mardonie, I, 439. Il est égorgé par Artaxerxe son frère, 450.

*Darius Nothus* se soulève contre Sogdien et le fait mourir, I, 522. Il monte sur le trône de Perse et change son nom d'Ochus en celui de Darius, *ibid.* Il fait périr dans la cendre son frère Arsite, qui s'était révolté contre lui, 522; arrête la rébellion de Pisuthne, *ibid.*, et punit la trahison d'Artaxare, son premier eunuque, 523. Il apaise la révolte de l'Egypte, *ibid.*, et celle de la Médie, 524. Il donne à Cyrus, le plus jeune de ses fils, le gouvernement de l'Asie Mineure, *ibid.* Instructions qu'il lui donne en l'envoyant dans son gouvernement, 274. Darius rappelle Cyrus à la cour, 583. Mort de Darius Nothus, 587. Paroles mémorables de ce prince qui il adresse en mourant à Artaxerxe, son successeur, 589.

*Darius*, fils d'Artaxerxe Mnémon, conspire contre la vie de son pere, II, 118. Sa conjuration est découverte et punie *ibid.*

*Darius Codomanon* est placé sur le trône des Perses par Bagoas, II, 151. Il perd la bataille du Granique contre Alexandre, 197 et suiv. Il charge Memnon le Rhodien d'aller porter la guerre en Macédoine, 202. Darius prend le résolution de commander en personne, *ibid.* Libre remontrance de Carideme à Darius, 205. Marche de l'armée de Darius 206. Célèbre victoire remportée par Alexandre sur Darius près de la ville d'Issus, 207 et suiv. Lettre de Darius à Alexandre pleine de fierté, 215. Seconde lettre de Darius à Alexandre, 228. Darius apprend la mort de sa femme, 238. Prière qu'il adresse aux dieux, quand il eut appris comment elle avait été traitée par Alexandre, *ibid.* Darius propose de nouvelles conditions de paix à Alexandre, qui ne sont pas acceptées, 240. Funeste bataille d'Arbelles où Darius est vaincu, 242 et suiv. Retraite de Darius après sa défaite, 245. Il quitte Ecbatane, 252. Discours qu'il adresse à ses principaux officiers pour les engager à marcher contre l'ennemi, *ibid.* Il est traité et chargé de chaînes par Bes-


Digitized by Google

sus et Nebarzane, 255. Mort funeste de ce prince, *ibid.* Ses dernières paroles, *ibid.*
*Darius*, roi des Mèdes, est soumis par Pompée, III, 124.
*Datame*, Carien, succède à son père Camisare dans le gouvernement de la Leuco-Syrie, I, 646. Il rendit Thyus gouverneur de Paphlagonie, qui s'était révolté contre le roi des Perses, *ibid.* Il reçoit le commandement de l'armée destinée contre l'Egypte, 650. Il est chargé de réduire Asphe, *ibid.* Il quitte le parti d'Artaxerce, 651, et remporte plusieurs avantages sur les troupes que ce prince avait envoyées contre lui, *ibid.* Il est assassiné par ordre d'Artaxerce, 652.
*Datis*, commande l'armée des Perses à la journée de Marathon, I, 402.
*Dauphins*, machines de guerre, I, 555.
*Débordement* du Nil, I, 41.
*Décélie*, fort de l'Attique, I, 546 est fortifié par les Lacédémoniens, 552.
*Décimation*, un usage chez les Romains, III, 328.
*Décius*, tribun romain, comment il est récompensé pour avoir sauvé l'armée, III, 329.
*Déclamation* du théâtre, composée et réduite en notes chez les anciens, III, 272. Usage d'envoyer les jeunes gens aux écoles de déclamation, condamné par Scipion l'Africain, 675. Déclamation séparée du geste, *ibid.* Déclamation, sorte de composition par laquelle on s'exerçait à l'éloquence, 386.
*Déclamation* de guerre, III, 282. De quelle cérémonie elle était accompagnée chez les Grecs, *ibid.*, et chez les Romains, 283.
*Decri* des monnaies. *Voy. monnaies.*
*Décélie*, contrée des Indes, soumise par Alexandre, III, 183.
*Dégrader*, terme de peinture, III, 256.
*Déidamie*, fille d'Eacide, épouse Démétrius, fils d'Antigone, II, 399. Sa mort, 405.
*Déjocès* forme le dessein de monter sur le trône des Mèdes, I, 207. Il est élu roi d'un commun consentement, 208. Conduite de Déjocès dans l'administration de son royaume, 209. Il fait bâtir Ecbatane, *ibid.* Moyens qu'il emploie pour se faire respecter, *ibid.*
*Déjotare*, prince de Galatie : Pompée lui donne l'Arménie mineure, III, 126.
*Délateurs*, comment punis chez les Perses, I, 283, 380; comment défiés par Plutarque, II, 56. Maxime de l'empereur Trajan, au sujet des délations, III, 532. Voyez *Calomniateurs.*
*Délos*, place de Béotie; combat qui s'y donne entre les Athéniens et les Thébains, I, 525.
*Délos*, l'une des îles Cyclades. On place dans cette île le trésor commun de la Grèce, I, 448. Les Athéniens envoient tous les ans un vaisseau dans l'île de Délos, 671. Archélaüs soumet l'île de Délos, et la remet aux Athéniens, III, 61.
*Del Aes*, ville de la Phocide, célèbre par les oracles qu'y rendait Apollon, I, 750. La Pythie et la Sibylle de Delphes, 751. Temple de Delphes brûlé et rebâti, 754.
*Delta*, ou la Basse-Egypte, I, 16.
*Déluge* de Deucalion, I, 322. Celui d'Ogygès, *ibid.*
*Démade* combat l'avis de Démosthène, II, 134. Il est fait prisonnier à la bataille de Chéronée, 173. Il va en ambassade vers Alexandre pour les Athéniens, 187. C'est lui qui dresse le décret de mort contre Démosthène, 344. Démade égorgé avec son fils par Cassandre, 355.
*Démarate*, roi de Sparte, chassé du trône par Cléomène son collègue, I, 400. Belle et noble réponse de Démarate à Xerxès, 417. Demande vaine et insolente de Démarate à Artaxerxe, 456.
*Démarate*, femme d'Andrénodore. Elle détourne son mari de se soumettre au sénat de Syracuse, II, 64. Elle est tuée, 65.
*Démétrius* de Phalère. I est obligé de sortir d'Athènes, et y est condamné à mort dans son absence, II, 345. Cassandre l'y établit pour gouverner la république, 361. Sa sagesse et son habileté dans le gouvernement, *ibid.* On lui élève trois cents statues par reconnaissance, 362. Réflexion sur le grand nombre de statues élevées en l'honneur de Démétrius de Phalère, 384. Sous qu'il prend de faire fortifier et embellir le Pirée, III, 214. Il se retire à Thèbes après la prise d'Athènes par Démétrius Poliorcète, II, 382. On le condamne à mort à Athènes, et on renverse ses statues, 383; et I, 404. Il se réfugie chez Cassandre, et ensuite en Egypte, II, 384. Il est fait intendant de la bibliothèque du roi Ptolémée, 413. Sa mort, 423. Genre d'éloquence de Démétrius et caractère de ses écrits, *ibid. et suiv.* Il a composé un traité de l'élocution fort estimé, III, 378. On lui attribue l'invention de la déclamation, 386.
*Démétrius*, fils d'Antigone, surnommé Poliorcète. Son caractère, II, 374, 409. Il commence à se faire connaître dans l'Asie Mineure, 374. Il perd une bataille à Gaza contre Ptolémée, 375. Il en gagne une peu de temps après contre Cilles, lieutenant du même Ptolémée, 376. Il est envoyé par son père à Babylone pour s'opposer à Séleucus, 378. Il fait lever à Ptolémée le siège d'Halicarnasse, *ibid.* Il se rend maître d'Athènes, et y rétablit le gouvernement démocratique, 381. Reconnaissance excessive des Athéniens à son égard, 383. Mariage de Démétrius, 385. Il assiège Salamine, 386; il s'en rend maître, *ibid.* Il reçoit le titre de roi, 387. Sa conduite pendant la paix et pendant la guerre, 388. Démétrius forme le siège de Rhodes, 389, et le lève au bout de trois ans, 395. Démétrius fait lever à Cassandre le siège d'Athènes, 398. Honneurs excessifs qu'il reçoit dans cette ville, 399. Il épouse Déidamie, *ibid.*; est proclamé chef de tous les Grecs, et initié aux grands et petits mystères, *ibid.* Il est défait à la bataille d'Ipsus, 401. Athènes ferme ses portes à Démétrius, 404 : il s'en rend maître, 407. Il forme le dessein de dompter les Lacédémoniens, *ibid.* Il perd à la fois presque tout ce qu'il possède, *ibid.* Démétrius, appelé au secours d'Alexandre fils de Cassandre, se dit roi, et est proclamé roi par les Macédoniens, 408. Il fait de grands préparatifs pour recouvrer l'empire de son père en Asie, 409. Il est obligé d'abandonner la Macédoine, *ibid.* Il se rend à Séleucus qui le retient prisonnier, 412. Sa mort, 413. Considéré comme orateur grec, III, 514.
*Démétrius*, frère d'Antigone Gonatas, est mis à mort dans le lit d'Apamé, II, 454.
*Démétrius*, fils et successeur d'Antigone Gonatas, II, 530, 462, 472. Sa mort, 465.
*Démétrius* le Phare, prince d'Illyrie, II, 472. Il conseille à Philippe, roi de Macédoine, de porter la guerre en Italie, 528.
*Démétrius*, fils de Philippe, roi de Macédoine, est donné en otage aux Romains, II, 576, 589. Les Romains le renvoient à son père, 604. Philippe envoie Démétrius en ambassade à Rome, 633. Démétrius justifie son père devant les Romains, 644. Il revient en Macédoine, 645. Complot secret de Persée contre Démétrius son frère, 647. Il l'accuse devant son père, *ibid.* Plaidoyer de Démétrius pour se justifier contre les accusations de Persée, 652 *et suiv.* Philippe fait mourir Démétrius, 657.
*Démétrius Soter*, qui depuis longtemps était en otage à Rome, demande inutilement de retourner en Syrie, III, 7. Il se sauve de Rome, 10. Il monte sur le trône de Syrie, et reçoit des Babyloniens le surnom de Soter, *ibid.* Il fait la guerre aux Juifs, *ibid.* Il place Holophorne sur le trône de Cappadoce, II, 740; et III, 12. Les Romains le reconnaissent pour roi de Syrie, *ibid.* Il s'abandonne aux plaisirs et à la bonne chère, *ibid.* Conspiration contre Démétrius, *ibid.* Il tâche de s'attacher les Juifs, 13. Il est tué dans un combat, *ibid.*
*Démétrius Nicator*, fils de Démétrius Soter, revendique le trône de Syrie, III, 14. Il épouse la fille de Ptolémée Philométor, 15. Il chasse Alexandre, usurpateur de Syrie, et demeure paisible possesseur du trône. Excès de Démétrius, 16. Jonathas lui envoie de secours contre ceux d'Antioche, 17. Il est chassé de Syrie, *ibid.* Sa manière de vivre à Laodicée où il s'était retiré, 18. Il est fait prisonnier dans une expédition contre les Parthes, 19. Il épouse Rhodogune, fille de Mithridate, roi des Parthes, *ibid.* Il fait des tentatives inutiles pour retourner dans son royaume, 27. Il recouvre ses états, 28. Il reprend Cléopâtre, sa première femme, 30. Il est vaincu dans une bataille qui se donne entre lui et Zébinc, 31. Sa mort, 76.
*Démétrius Eucère* est établi roi à Damas, III, 39.
*Démétrius*, architecte, III, 213.
*Démétrius*, statuaire, III, 229.
*Démiurges*, magistrats chez les Achéens, II, 569.
*Démocède*, médecin de Crotone, guérit Darius, I, 377. Histoire de ce médecin, *ibid.* Il retourne en Grèce, I, 379. Il s'établit à Crotone, et y épouse la fille de Milon l'athlète, *ibid.*
*Démocharès*, l'un des meurtriers d'Agis, roi de Sparte, II, 481.
*Démocles*, surnommé le Beau, II, 399.
*Démocrite*, sentiments de ce philosophe sur la nature de la divinité, III, 625.
*Démodoque*, poète, dont Homère parle avec éloge, III, 362.
*Démon*, ou esprit familier de Socrate, I, 653.
*Démosthène* est choisi par les Athéniens pour conduire une flotte en Sicile au secours de Nicias, I, 352, 535. Il fait une tentative contre Syracuse qui ne lui réussit pas, 556. Il conseille de lever le siège de Syracuse, *ibid.* Il est obligé de se rendre à discrétion aux Syracusains, 561. Il est mis à mort, 562.
*Démosthène*, l'orateur; Idée de sa vie jusqu'au temps où il commence à paraître dans la tribune aux harangues, II, 134. Il paraît pour la première fois en public et rassure les Athéniens contre les préparatifs de guerre que faisait Artaxerxe, 135. Sa harangue en faveur des Mégalopolitains, 136. Il parle en faveur des Rhodiens, 139. Il propose et fait recevoir une loi sur l'équipement des galères, qui en abroge une autre fort onéreuse aux pauvres citoyens, I, 715. Discours qu'il prononce pour la défense de la loi qui accordait des exemptions, 715. Démosthène, à l'occasion de l'entreprise de Philippe sur les Thermopyles, harangue les Athéniens et les anime contre ce prince, II, 168. Il est envoyé en ambassade auprès de Philippe, 157. Sa harangue sur la paix, 160. Celle sur la Chersonèse, 161. Démosthène presse les Athéniens de se déclarer pour ceux de Lacédémone contre Philippe, 163. Philippiques, 165. Harangue de Démosthène pour s'opposer à l'effet de la lettre de Philippe aux Athéniens, 167. Avis qu'il propose après la prise d'Elatée par Philippe, 170. Il est envoyé en ambassade à Thèbes, 172. Il prend la fuite à la bataille de Chéronée, 173. Il est appelé en justice devant le peuple qui l'absout et le comble d'honneurs, 175. Procès intenté à Démosthène par Eschine, 176. Générosité de Démosthène envers son accusateur, 177. Joie immodérée de Démosthène à la mort de Philippe, 176. Démosthène anime le peuple contre Alexandre, 190. Il détourne les Athéniens de livrer les orateurs à Alexandre, 192. Démosthène se laisse corrompre par Harpalus, 303. Il est condamné et exilé, 304. Il est rappelé de son exil, 311. Il sort d'Athènes avant l'arrivée d'Antipater, 314. Il est condamné à mort, *ibid.* Il termine ses jours par le poison, 346. Les Athéniens lui dressent une statue de bronze, *ibid.* Portrait de Démosthène, *ibid. et suiv.* et III, 513.
*Denys* l'ancien, tyran de Syracuse; tableau qui le caractérisent, II, 2. Moyen qu'il emploie pour s'emparer de la tyrannie à Syracuse, 3. Il est nommé généralissime avec un pouvoir absolu, 5. Il vient à bout de se faire donner des gardes, 6, et s'établit tyran, 7. Mouvements à Syracuse et dans la Sicile contre Denys, *ibid. et suiv.* Il se prépare à faire la guerre aux Carthaginois, 9. Ceux de Rhégie refusent d'accepter l'alliance du tyran, 11. Il épouse deux femmes en même temps, *ibid.* Son amitié et sa déférence pour Dion, *ibid.* Il fait déclarer la guerre aux Carthaginois, 12. Il fait le siège et se rend maître de Motye, *ibid.* Il est battu sur mer, 13. Les troupes de Syracuse remportent un avantage sur les Carthaginois en l'absence de Denys, 14. Nouveaux troubles à Syracuse contre Denys, 15. Il défait entièrement les Carthaginois et les oblige de sortir de la Sicile, 16, 20. Il punit les habitants de Rhégie, 17. Passion violente de Denys pour la poésie, 18, 20.

Réflexion sur ce goût de Denys, 19. Il envoie son frère Théaride à Olympie, pour y disputer en son nom le prix de la course et de la poésie, 20. Denys envoie une seconde fois à Olympie pour y disputer le prix de la poésie, 22. Nouvelles entreprises de Denys contre les Carthaginois, *ibid.* Il remporte le prix de la poésie à Athènes, *ibid.* Mort de Denys, 23. Son caractère, *ibid. et suiv.*
*Denys* le jeune succède à son père, II, 25. Sa conduite au commencement de son règne, 26. Ses bonnes qualités, 27. Dion engage Denys à faire venir Platon à sa cour, *ibid.* Comment Platon y est reçu, 28. Changement merveilleux que la présence de ce philosophe y cause, 29. Denys exile Dion, 30. Il renvoie Platon, 31. Il le presse de revenir à Syracuse et l'obtient, 32. Denys accorde à Platon la permission de retourner en Grèce, 33. Ambassade de Denys vers Dion qui s'était emparé de Syracuse, 36. Déroute des troupes de Denys, 37. Moyen qu'il emploie pour rendre Dion suspect, *ibid.* Il se retire en Italie, 38. Il remonte sur le trône, 46. Icétas l'oblige à se renfermer dans la citadelle de Syracuse, 50. Denys traite avec Timoléon qui l'envoie à Corinthe, *ibid.* Sage réponse de Denys à un étranger, 51.
*Denys* d'Halicarnasse. Son histoire et ses ouvrages, III, 376, et III, 475.
*Denys* le Thracien, grammairien grec, III, 360.
*Dercyllidas*, surnommé Sisyphe, reçoit le commandement des troupes lacédémoniennes à la place de Thimbron, I, 621. Il dépouille Midas de l'Eolie dont il s'était emparé en faisant mourir Mania, sa belle-mère, 622. Il fait fermer l'Isthme de la Chersonèse de Thrace, *ibid.* Trêve conclue entre Dercyllidas, Pharnabase et Tissaphernes, 623.
*Descartes*. C'est à lui que la physique moderne est redevable de la plus grande partie de ses progrès, III, 658, et 667.
*Déserteurs*. Loi de Charondas au sujet des déserteurs, I, 496.
*Dessin*, une des parties de la peinture, III, 236.
*De rempe*; ce que c'est en fait de peinture, III, 240.
*Dettes*. Loi des Egyptiens par rapport à ceux qui contractaient des dettes, I, 21, 43. Loi de Solon qui anéantit toutes les dettes, 340.
*Deucalion*, roi de Thessalie, I, 324. Déluge de Deucalion, *ibid.* 322.
*Deucétius*, chef des peuples appelés Siciliens; son histoire, I, 492.
*Devins*. Réflexions sur l'événement de quelques-unes de leurs prédictions, II, 319.
*Dexiphane*, architecte, III, 216.
*Dexus*, l'un des chefs des Achéens, allume le feu de la discorde parmi eux, II, 748. Il prend le commandement de l'armée à la place de Critolaus, 749. Fin malheureuse de Dexus, 750.
*Diagore* le Mélien est condamné à Athènes pour avoir enseigné l'athéisme, III, 624.
*Dialectes*; les quatre dialectes des Grecs, I, 323.
*Dialectique*; ce qu'en ont pensé les anciens philosophes, III, 393.
*Dialogue*, genre d'écrire très-difficile, III, 383.
*Diatonique*; l'un des trois genres de musique des anciens, III, 268.
*Dicéarque*, ancien amiral de Philippe, roi de Macédoine, et complice de Scopas dans sa conjuration contre Ptolémée Epiphane, II, 583.
*Dicéarque*, frère de Thoas, général des Etoliens, est député vers Antiochus, II, 590.
*Dictateur romain*. Comment il marchait à la tête de ses légions, III, 310.
*Didas*, gouverneur de Péonie, fait mourir Démétrius par ordre de Philippe son père, II, 636.
*Didon*. Son histoire, I, 83 *et suiv.*
*Digeste*, III, 618.
*Dieu*. Réponse de Simonide à un prince qui lui demandait la définition de Dieu, I, 404, 490. Un Dieu souverain reconnu par Socrate, 662. Dieu, seul auteur de tous les arts, III, 161.
*Dinarque*, orateur grec, III, 314.
*Dinocrate*, architecte; son histoire, III, 245. Il a l'intendance de la construction du temple de Diane à Ephèse, II, 129. Il est chargé par Alexandre de bâtir la ville d'Alexandrie, 256. Dessin d'un temple singulier qu'il propose à Ptolémée Philadelphe, 457.
*Dinomène*, l'un des commandants de l'armée que les Syracusains envoyèrent au secours de Marcellus, II, 67.
*Dinon*, gouverneur de Damas, II, 506.
*Diocles*, l'un des chefs des Syracusains; avis qu'il propose touchant les Athéniens pris en Sicile, I, 561.
*Diocles*, Etolien, s'empare de Démétriade, II, 596.
*Diodore*, Athénien, s'oppose à ce qu'on fasse mourir les habitants de Mitylène, I, 512.
*Diodore* de Sicile, historien grec, III, 471.
*Diodore*, philosophe grec, III, 320.
*Diogène* le Cynique refuse de se faire initier aux mystères de Cérès d'Eleusis, I, 726. Il reçoit une visite d'Alexandre-le-Grand, II, 194.
*Diogène*, philosophe de la secte stoïque, est envoyé en ambassade à Rome par les Athéniens, II, 742.
*Diogène Laerce*, historien grec, III, 482.
*Diognète*, amiral de la flotte d'Antiochus-le-Grand, II, 505, et 506.
*Diognète*, architecte de Rhodes, récompensé par ses concitoyens, III, 217.
*Diomédon*, l'un des généraux qui furent condamnés à mort par les Athéniens, pour avoir laissé sans sépulture les corps de ceux qui étaient péris au combat des Arginuses. Discours qu'il prononça avant que de mourir, I, 581.
*Dion Cassius*, historien grec, III, 462.
*Dion* de Syracuse. Son caractère et sa liaison intime avec Platon, II, 11. Il engage Denys le tyran ou l'ancien, à avoir que que conversation avec Platon, *ibid.* Son mariage avec Arété fille de Denys, 23. Générosité magnanime de Dion envers Denys le jeune, 26. Il devient odieux aux courtisans, *ibid.* Dion détermine Denys à faire venir Platon à sa cour, 27. Il écrit à Platon, 28. Les courtisans le décrient auprès de Denys, 30. Il est exilé, *ibid.* Son séjour à Athènes, 31. Il visite les autres villes de la Grèce, 32. Denys fait vendre les terres et les meubles de Dion, 33, et fait épouser Arété sa femme par Timocritès, *ibid.* Dion se détermine à attaquer Denys à force ouverte, *ibid.* Il s'embarque avec deux vaisseaux de charge pour faire voile vers Syracuse, 35. Il paraît à la vue des murailles de la ville, 36. Succès de son entreprise, *ibid.* Il défait les troupes de Denys, *ibid.* Ingratitude des Syracusains envers Dion, 37. Dion se retire chez les Léontins, 39. Il est rappelé par les Syracusains, 40. Il délivre Syracuse et pardonne à ses ennemis, 41. Dion entre dans la citadelle, qui lui est remise par le fils de Denys, et se réconcilie avec Arété sa femme, 43. Réflexions sur la modestie de Dion, *ibid.* Il fait mourir Héraclide, *ibid.* Callipe conçoit le dessein d'assassiner Dion et l'exécute, 44.
*Dion*, célèbre philosophe, envoyé par les Egyptiens en ambassade à Rome contre Ptolémée Auletès, III, 151.
*Diophane*, Achéen, contraint Sélencus à lever le siège de Pergame, II, 606.
*Diopithe*, chef de la colonie envoyée par les Athéniens dans la Chersonèse, fait irruption sur les terres de Philippe roi de Macédoine, II, 161. Il est accusé par les pensionnaires de Philippe et défendu par Démosthène, *ibid.*
*Dioscoride*, médecin d'Anazarbe, III, 645.
*Dipène*, l'un des premiers sculpteurs qui aient travaillé en marbre, III, 223.
*Discipline militaire*. Comment les Grecs la faisaient observer, III, 325. Avec quelle exactitude elle était maintenue chez les Romains, 326.
*Discoboles*, ceux qui s'exerçaient au combat du disque, I, 743.
*Disposition*. Ce que c'est en termes de peinture, III, 233.
*Disque*, sorte de combat d'athlètes, I, 742.
*Diversité*, une de parties de ce qu'on appelle dessein en peinture, III, 236.
*Divinité*. Idée de la Divinité, gravée dans le cœur de tous les hommes, II, 428. Existence et attributs de la Divinité, III, 622. Nature de la Divinité, 624. La Divinité préside au gouvernement du monde, et prend soin des hommes en particulier, 628.
*Dix*. Conseil des Dix établi à Athènes, I, 593.
*Dîme*. Coutume chez les Grecs de donner aux dieux la dîme du butin, I, 436.
*Dodanim*, le quatrième des enfants de Javan, I, 320.
*Dodart* (M.) a fait un calcul exact de tous les tons et demi-tons d'une seule ordinaire, III, 353.
*Dodone*, oracle de Dodone, I, 729.
*Domination*. Combien l'esprit de domination est ombrageux, II, 76.
*Domitien*. Edit de Domitien au sujet des vignes, III, 472. Domitien traité de Dieu par Quintilien, 392. Mort de Domitien, 393.
*Domitius Enobarbus*, commissaire envoyé par les Romains en Achaïe où il exerce des injustices criantes, II, 756.
*Donat*, célèbre grammairien, III, 374.
*Donations*: comment réglées par Solon, I, 342.
*Doride*, contrée de l'ancienne Grèce; son origine, I, 324.
*Doride*, femme de Denys l'ancien, II, 44.
*Dorien*, mode de musique, III, 258.
*Dorimaque*, général des Etoliens, II, 546.
*Dorique* (Ordre d'architecture), III, 266.
*Dorique* (Dialecte), I, 323.
*Doros*, second fils d'Hellen, donne son nom à la Doride, I, 324.
*Dorylaus*, l'un des généraux de Mithridate, est défait par Sylla dans la plaine d'Orchomène, III, 96.
*Doryphore*, statue faite par Polyclète, III, 228.
*Doryphori*, corps de troupes destiné à garder le prince chez les Perses, I, 292.
*Douleur*. Sentiment des anciens philosophes sur la douleur, III, 601, 606.
*Dracon*, législateur d'Athènes, I, 338; III, 416. Ses lois sont cassées par Solon, I, 340.
*Dracon*, fils d'Hippocrate, III, 644.
*Dramatique*. Voy. *Poème*.
*Drépane*, place de Sicile, I, 410.
*Droit romain*. Ses commencements, III, 615. Le droit civil reçoit une nouvelle forme sous l'empereur Justinien, 617.
*Dryopès*, veuve d'Ephestion. Elle périt par la perfidie de Roxane, II, 346.
*Duel*, inconnu aux Grecs et aux Romains, III, 304.
*Duilius*, consul, commande la première flotte que les Romains mettent en mer, I, 401. Il est le premier des Romains à qui le triomphe naval ait été accordé, *ibid.*
*Dymnus* conspire contre Alexandre, II, 261. Il se passe son épée au travers du corps, *ibid.*
*Dynastes* d'Egypte, I, 35.
*Dyrrachium*. Voy. *Epidamne*.

# E

*Eacides*, fils d'Arymbas, roi d'Epire, est chassé de ses états par les intrigues de Philippe, roi de Macédoine, II, 162; il remonte sur le trône, *ibid.*
*Eacide*, roi des Epirotes, est exilé par ses propres sujets, II, 365.
*Eau douce*; comment elle se conservait à Alexandrie, III, 459.
*Ecarlate*, couleur, ou teinture, III, 201.
*Ecbatane*, ville capitale de la Médie; sa fondation, I, 209, 210; description de cette ville, 209, et II, 330.
*Eclaircissements*, sur l'histoire des Egyptiens, par Emile Beres; I, 55; sur l'histoire des Carthaginois, I, 431; sur l'histoire des Grecs et des peuples de l'Asie, III, 681.
*Eclipses*; en quel temps les anciens en ont connu la cause, III, 637.
*Ecnome*, ville de Sicile, célèbre par la victoire des Romains sur les Carthaginois, I, 464, III, 349.
*Economie*; elle fait une des principales parties de la vertu politique, I, 477.
*Ecriture*; ses commencements, I, 32; son utilité, III, 333.
*Education* des enfants, chez les Perses, I, 223; à Sparte, 329; en Crète, 687; à Athènes, 702. Elle était regardée chez ces peuples comme faisant une partie essentielle du gouvernement, I, 336, 702. Avantages d'une bonne éducation, II, 188, 726. Suites funestes d'une mauvaise éducation, surtout dans les princes, I, 302. Sage ma-

xime d'un philosophe sur l'éducation des enfants, III, 564.

*Eétion*, amiral des Athéniens, est vaincu par Clitus, qui commandait la flotte macédonienne, II, 343.

*Egalité* : elle est l'âme des états populaires, I, 340; elle est comme le nœud et la base de la liberté, I, 687.

*Egée*, roi d'Athènes, I, 322.

*Egesimaque*, officier dans l'armée d'Alexandre; témérité qui lui coûte la vie, II, 283.

*Egesta*, ville de Sicile; sa fondation, I, 334. Ses habitants implorent le secours d'Athènes contre les Syracusains, 335.

*Egine*, petite île près d'Athènes, I, 400.

*Egypte*, divisée en trois parties, I, 6; la Haute-Egypte, ou Thébaïde, *ibid.*; l'Egypte du milieu, ou Heptanome, 7; la Basse-Egypte, ou Delta, 16. Fécondité de l'Egypte, 32; III, 116. Monarchie égyptienne, 35. L'Egypte passe sous la puissance des Perses, 271; puis sous celle des Macédoniens, II, 234.

*Egyptiens*; mœurs et coutumes des Egyptiens, I, 19; de leurs rois, de leur gouvernement, *ibid.* et de leurs lois, 20. Les prêtres et de la religion de Egyptiens, 22; culte absurde de différentes divinités, 23; raisons qu'on apporte de ce culte, 25. Cérémonies des funérailles, 26. Des soldats et de la guerre chez les Egyptiens, 28. De la manière dont les sciences et les arts y étoient cultivés, 29; des laboureurs, des pasteurs, des artisans, 30.

*Eione*, ville de Thrace; sort malheureux de cette ville, I, 457.

*Elatée*, ville de la Phocide, tombe au pouvoir de Philippe, II, 171.

*Eléazar*, frère de Simon, souverain-sacrificateur des Juifs, exerce cette dignité pendant la minorité d'Onias, II, 409.

*Eléazar*, docteur de la loi, aime mieux mourir que de manger des viandes impures, II, 671.

*Eléazar*, un des fils de Mathathias, se sacrifie deux au combat pour délivrer son peuple, III, 6.

*Eléazar*, de la secte des pharisiens, forme contre Hyrcan une accusation calomnieuse, III, 35.

*Electre*, ou or blanc, III, 192.

*Electryon*, roi de Mycènes, I, 321.

*Elégance* du dessin dans la peinture, III, 335.

*Elégie* : d'où vient ce mot; sa définition, III, 423.

*Eléphants*; description de ces animaux, II, 280. Manière dont on les prend, 281. Service qu'on tirait des éléphants dans les combats, III, 303.

*Eleusis*, petite ville de l'Attique où les Athéniens célébraient une fête en l'honneur de Cérès, I, 723.

*Elide*, province dans le Péloponnèse, où se célébraient les Jeux Olympiques, I, 318.

*Elien*, historien grec, II, 481.

*Elissa* Voy. *Didon*.

*Elisa*, fille de Javan, s'établit dans le Péloponnèse, I, 320.

*Eloquence* : définition de l'éloquence, I, 473; III, 507. Ce que peut l'éloquence accompagnée de l'amour du bien public, II, 173; combien elle est nécessaire à un prince ou à un homme d'état, 164, 359, 452. Elle faisait l'étude des jeunes gens d'Athènes et de Rome, I, 703; III, 378, 382. Siècles où elle a le plus fleuri dans ces deux villes, III, 508, 521. Changement arrivé dans l'éloquence, chez les Grecs, 514, et chez les Romains, 524. Défauts contraires aux règles de la bonne éloquence, II, 677. En quoi consiste l'éloquence militaire, III, 319.

*Elos*, ville du territoire de Sparte, soumise par les Lacédémoniens, I, 367.

*Elymaïde*, ville de Perse qui passait pour avoir de grandes richesses, II, 677.

*Email*, peinture en émail, III, 241.

*Embaumer*; manière d'embaumer les corps chez les Egyptiens, I, 26.

*Emile (Paul-)*, est élevé à Rome pour consul, II, 708. Il part pour la Macédoine, 711. Exacte et sévère discipline qu'il établit dans son armée, 714. Il remporte sur Persée une célèbre victoire près de la ville de Pydna, 721; il poursuit Persée dans sa fuite, *ibid.*; ce prince se remet entre ses mains, 723; on proclame à Paul-Emile le commandement dans la Macédoine, 724; pendant ses quartiers d'hiver, Paul-Emile parcourt les plus célèbres villes de la Grèce, 725; de retour à Amphipolis, il expose aux Lacédémoniens ce que le sénat en a réglé au sujet de la Macédoine, 726; il donne une grande fête, 727; il prend le chemin de Rome, et passe par l'Epire, dont il abandonne les villes au pillage, 728; il entre à Rome en triomphe, 729.

*Emile*, député des Romains, va trouver Philippe, qui assiégeait Abyde, et l'exhorte, de la part du sénat, à mettre bas les armes, II, 537. Il passe en Egypte, et y prend possession de la tutelle de Ptolémée, au nom des Romains, *ibid.*

*Emilius (L. Paulus)* est nommé consul avec Varron, I, 155; il perit à la bataille de Cannes, 157.

*Emilius (Q.)*, consul, donne avis à Pyrrhus qu'on a dessein de l'empoisonner, II, 439.

*Emilie*, sœur de Paul-Emile; richesses qu'elle laisse à Scipion en mourant, I, 171.

*Empédocle*, d'Agrigente, philosophe pythagoricien, ayant remporté la victoire aux Jeux Olympiques, régale le peuple, I, 748. Ce qu'il pensait de la nature de la Divinité, III, 636.

*Empires*, voy. *Royaumes*.

*Emprunts*; loi sur les emprunts établie en Egypte, I, 21. Comment ceux qui vivaient d'emprunts étaient regardés chez les Perses, 284.

*Enée*, temple fort riche dans la Médie, II, 650.

*Enée*, supposé contemporain de Didon par Virgile, I, 65.

*Enfants* : selon Aristote ils sont à l'Etat, et doivent être élevés par l'Etat, I, 535. Respectueuse soumission que les enfants doivent à leurs pères et mères, 258, 210.

*Enfants* (Education des), Voy. *Education*.

*Enharmonique*, genre de musique des anciens, III, 208.

*Ennius* poète, III, 427; et historien, 483.

*Enobarbus (Domitius)*, consul, se déclare pour Antoine, et se retire auprès de lui, III, 148.

*Entablement*, terme d'architecture, III, 211.

*Enthousiasme*, propre à la poésie lyrique, III, 420.

*Envie*; c'est une maladie dont on ne guérit presque jamais, II, 370.

*Eolien* (Dialecte), I, 525.

*Eolus*, fils d'Hellen, roi de Thessalie, I, 525.

*Epaminondas*, Thébain; son caractère, II, 82. Conduite qu'il garde dans la conspiration contre les tyrans de Thèbes, 83. Il va à Sparte, pour y traiter de la paix, 90. Il remporte, près de Leuctres, une grande victoire sur les Lacédémoniens, 91; il ravage la Laconie, 94; et s'avance jusqu'aux portes de Sparte, 95; à son retour il est accusé et absous, 97. Il marche contre Alexandre, tyran de Phères, et délivre Pélopidas qui était entre ses mains, 102; il retourne à Thèbes, *ibid.* Il est mis à la tête de l'armée thébaine, 105, une seconde tentative contre Sparte, 106; célèbre victoire qu'il remporte à Mantinée, 107; il est blessé dans le combat, 109; sa mort, *ibid.* Son éloge, *ibid.*

*Epée*, arme offensive et défensive, III, 303.

*Epérate*, est nommé par le crédit d'Apelle ministre de Philippe, général des Achéens, II, 517. Mépris général qu'on avait pour lui, 525.

*Ephèse*, ville d'Ionie, I, 500. Fameux temple bâti dans cette ville en l'honneur de Diane, III, 212.

*Ephestion*, favori d'Alexandre : méprise des princesses captives à son égard, II, 213. Il reçoit une blessure à la bataille d'Arbelles, 244. Alexandre lui fait épouser la plus âgée des filles de Darius, 302. Mort d'Ephestion, 306. Estime d'Alexandre pour ce favori, 245, 306; honneurs extraordinaires que ce prince lui fait rendre après sa mort, 307.

*Ephialte*, orateur, veut empêcher les Athéniens de secourir les Lacédémoniens, I, 163.

*Ephores*, magistrats de Sparte : leur établissement, I, 527; leur autorité, *ibid.*, et 625.

*Epicerde*, de Cyrène : sa générosité envers les Athéniens, I, 713.

*Epicrate*, un des généraux d'Antiochus de Cypre, trahit les intérêts de ce prince, et traite secrètement avec Hyrcan, III, 34.

*Epicrate*, porte-faix à Athènes : plaisanterie de cet Athénien sur les députés qu'on avait envoyés en Perse, II, 99.

*Epictète* d'Hiérapolis, philosophe, III, 679.

*Epicure*, philosophe. Sa naissance, III, 590. Il enseigne la grammaire avant que de s'adonner à la philosophie, 537. Il s'établit à Athènes, et y ouvre une école de philosophie, 590. Système des atomes, mis en réputation par ce philosophe, *ibid.* et 632. Sentiments d'Epicure sur le souverain bien, 601; et sur la formation du monde, 632. Mort d'Epicure, 591.

*Epicyde*, Athénien : son peu de courage et son avarice, I, 448; il se laisse gagner par Thémistocle, *ibid.*

*Epicyde*, Carthaginois, envoyé par Annibal à Hiéronyme, demeure auprès de ce prince, II, 62. Après la mort d'Hiéronyme, il demande à retourner vers Annibal, 64. Il est nommé magistrat à Syracuse, 65; il marche au secours de Léonce, et est mis en fuite par Marcellus, 66; il s'empare de l'autorité, à Syracuse, après avoir fait mourir les magistrats, 67; il se retire à Agrigente, quand il voit Marcellus maître de Syracuse, 72.

*Epidamne* ou Dyrrachium, ville maritime de Macédoine, I, 479.

*Epigones*. Signification de ce mot, II, 302.

*Epigramme*, espèce de poésie; à quoi elle était propre, III, 424.

*Epipole*, partie de la ville de Syracuse, I, 344.

*Epique* (Poème). Son origine, I, 752. C'est de toutes les poésies le plus difficile, III, 440.

*Epire*. Description géographique de l'Epire, I, 317. Histoire abrégée de ses rois, I, 333.

*Episthène* d'Amphipolis, officier dans l'armée du jeune Cyrus, I, 604.

*Erasinide*, l'un des chefs athéniens qui remportent la victoire près des îles Arginuses, I, 678. A son retour il est condamné à mort par ses collègues, 681.

*Erasistrate*, médecin, célèbre par la manière adroite dont il découvrit la cause de la maladie d'Antiochus, II, 424; III, 644.

*Eratosthène* de Cyrène, bibliothécaire d'Alexandrie, II, 463. Etendue de son savoir et de ses connaissances, III, 558, 565, 665, 668.

Ere de Nabonassar, I, 199. Ère des Séleucides, II, 377.

*Erechtée*, roi d'Athènes, I, 322.

*Erétrie*, ville d'Eubée, soutient les Ioniens dans leur révolte contre les Perses, I, 394. Elle est détruite par les Perses, 401.

*Ergine*, Corinthien, fournit à Aratus le moyen de s'emparer de la citadelle de Corinthe, II, 470.

*Eschine*, orateur athénien, se laisse corrompre par l'or de Philippe, II, 157. Procès qu'il intente à Démosthène, 176; il succombe et se retire en exil à Rhodes, 177. Générosité de Démosthène à son égard, *ibid.* Portrait d'Eschine par Quintilien, III, 513.

*Eschyle*, poète tragique, perfectionne la tragédie, I, 753, et III, 419. Caractère de sa poésie, I, 756. Outré d'avoir été vaincu par Sophocle il se retire en Sicile, et y meurt d'une manière singulière, 757, 755, et III, 419. Pièces qui restent de lui, I, 755.

*Esclaves*, Voyez *Serviteurs*.

*Esculape*, inventeur de la médecine, I, 500; et III, 641. Sa science l'a fait mettre au rang des dieux, *ibid.*

*Esdras* obtient d'Artaxerce-Longuemain la permission de retourner à Jérusalem, I, 464. Il met en ordre les livres saints, 465.

*Esope*, Phrygien. Son histoire, I, 556. Voyage qu'il fait à la cour de Crésus, 216, 557. Sa mort, 558. On la donne pour inventeur des fables, 557. Statue érigée en son honneur par les Athéniens, II, 559.

*Espagne*. Description de l'Espagne, I, 85. Mines d'or et d'argent, 77. Les Carthaginois se rendent maîtres d'une partie de l'Espagne, 85. Elle passe tout entière au pouvoir des Romains, 145.

*Esprit* familier de Socrate, I, 665.

*Esther* fait révoquer le funeste édit qu'Assuérus avait rendu contre les Juifs, I, 284 et 380.

*Etats*, voyez *Royaumes*.

*Etoffes* de soie, III, 201.

*Etoiles*. Dénombrement des étoiles du temps d'Hipparque, III, 663. Différentes observations sur les étoiles fixes, 667, 677.

*Etolie*, une des principales parties de la Grèce, I, 318.

*Etoliens* : guerre des Etoliens contre les Achéens et contre Philippe, II, 314; traité de paix entre ces peuples, 326. Les Etoliens se joignent aux Romains contre Philippe, 531. Ils font la paix avec ce prince, 550. Ils se déclarent contre ce prince pour les Romains, 569. Ils décrient le traité fait entre


Digitized by Google

Philippe et les Romains, 577. Ils forment la résolution de s'emparer par trahison de Démétriade, de Chalcis et de Lacédémone, 596. Ils appellent à leur secours Antiochus contre les Romains, 597; ils offrent de se soumettre aux Romains, et ne peuvent obtenir la paix, 605; le sénat, à la prière des Athéniens et des Rhodiens, la leur accorde, 921; dur traitement qu'ils essuient de la part des Romains, 727, 755.

*Etrice*, l'usage en était inconnu aux anciens, I, 708.

*Eubée*, île de Grèce, I, 319; soumise aux Athéniens, 479; les Lacédémoniens s'en emparent, 569. Antiochus se saisit de cette île, II, 600; elle lui est enlevée bientôt après par le consul Acilius, 605.

*Eubulide*, philosophe de la secte mégarique, III, 559.

*Eckidas*, Platéen, se charge d'apporter de Delphes le feu sacré, I, 437; il meurt à son retour, ibid.

*Euchidas*, Lacédémonien; son frère Cléomène, roi de Sparte, le fait régner avec lui, II, 485. Il est mis en déroute à la bataille de Sélasie, où il commandait un corps d'armée, 463.

*Euclide*, de Mégare, fondateur de la secte mégarique, III, 559. Ardeur d'Euclide pour entendre Socrate, ibid. et I, 659.

*Euclide*, mathématicien, III, 656.

*Eudamidas*, Lacédémonien est chargé de la guerre contre Olynthe, II, 80.

*Eudocie*, ou Athénaïs, fille du sophiste Léonce, est mise au rang des Poètes, II, 418.

*Eudoxe*, astronome, III, 665.

*Eulée*, eunuque: mauvaise éducation qu'il donne à Ptolémée Philopator, dont il était gouverneur, II, 664.

*Eumène*, officier de l'armée d'Alexandre: provinces qui lui échurent après la mort de ce prince, II, 339. Son mariage avec Barsine, 340. Il se retire auprès de Perdiccas, qui le met en possession de la Cappadoce, 349. Victoire d'Eumène sur Neoptolème, puis sur Crotère et Neoptolème joints ensemble, 352 et suiv.; il tue ce dernier dans le combat, ibid. Vaincu par Antigone, il se retire dans le château de Nora, et y est assiégé, 353; il sort de Nora, 362; combats entre Eumène et Antigone, 363, 368; il est trahi par ses troupes, ibid.; livré à Antigone, 372, mis à mort, ibid. Eloge d'Eumène, 340, 372.

*Eumène I*er, neveu de Philétère, succède à son oncle dans le royaume de Pergame, II, 452. Il remporte une grande victoire sur Antiochus Soter, qui venait pour s'emparer de ses états, ibid; il attaque Antiochus Hiérax, qui était occupé à une guerre contre son frère, 463. Il s'abandonne à des excès qui causent sa mort, ibid.

*Eumène II*; il succède à son père Attale dans le royaume de Pergame, II, 572. Il refuse l'alliance que lui proposait Antiochus, 592; il est assiégé dans sa capitale par Séleucus, 606; les Romains le délivrent, 607. Dispute entre Eumène et les Rhodiens au sujet des villes grecques de l'Asie, 613, et suiv. Il fait offrir aux Achéens une somme considérable, et dans quelle vue, 931. Guerre d'Eumène contre Prusias, 640, et contre Pharnace, 643. Il envoie à Rome porter des plaintes contre Philippe, 944; il vient lui-même à Rome informer les Romains des intrigues secrètes de Persée, 688; Persée cherche à se défaire de lui, d'abord par un assassinat, ibid., puis par le poison, 689. Eumène prête l'oreille à des propositions que lui fait faire Persée, 712; devenu suspect aux Romains, il ne peut obtenir d'entrer à Rome, 736; le sénat envoie des commissaires pour informer secrètement de sa conduite, ibid. Mort d'Eumène, 739. Son éloge, ibid. Fameuse bibliothèque qu'il établit à Pergame, 740.

*Eumolpides*, prêtres de Cérès, successeurs d'Eumolpus, qui en fit le premier les fonctions, I, 372, et 726.

*Eunape*, historien grec, III, 483.

*Eunomus*, roi de Sparte, est tué dans une émeute populaire, I, 368.

*Eunuques*: Cyrus en introduit l'usage en Orient, I, 257; crédit et pouvoir qu'ils acquirent auprès des princes, 258; II, 134.

*Euphaès*, roi de Messénie, est attaqué par les Lacédémoniens, I, 369; il est blessé dans le combat près d'Ithome, 370; il adjuge le prix de la valeur à Aristomène, ibid. il meurt de ses blessures, ibid.

*Euphorion* de Chalcis, poète grec, III, 417.

*Euphrate*, fleuve, I, 195, et II, 309.

*Eupolis*, poète comique, I, 761, et III, 419.

*Euripidas* mène un détachement d'Elèens pour ravager le territoire de Sicyone, II, 516; il tombe entre les mains de Philippe, ibid.

*Euripide*, poète, I, 755, et III, 419. Caractère de ce poète, I, 757 etsuiv.

*Euriptolemus* prend la défense des généraux condamnés par les Athéniens après le combat des Arginuses, I, 582.

*Eurybiade*, Lacédémonien, est nommé généralissime des Grecs par préférence à Thémistocle, I, 420; celui-ci le détermine à donner le combat dans le détroit de Salamine, 426; les Lacédémoniens lui décernent le prix de la valeur, 430.

*Eurydice*, femme d'Amyntas, roi de Macédoine, engage par ses prières Iphicrate à rétablir ses enfants sur le trône de leur père, II, 141.

*Eurydice*, femme d'Aridée: Olympias la fait mourir, II, 365.

*Eurydice*, Athénienne, femme d'Ophellus, II, 361; après la mort de son mari, elle épouse Démétrius, 385.

*Eurydice*, veuve de Ptolémée Soter, marie sa fille Ptolémaïque à Démétrius, II, 414.

*Eurycle*, hauteur près de Syracuse, qui conduisait à Epipole, I, 544.

*Euryloque*, premier magistrat chez les Magnètes, les indispose contre les Romains, II, 696; il se réfugie chez les Etoliens, ibid.

*Euryméden*, général des Athéniens, est condamné à payer une grosse amende, et pourquoi, I, 534. Il va en Sicile pour secourir Nicias, 552; il est tué dans un combat, 556.

*Eurysthée*, roi de Mycènes, célèbre par les douze travaux qu'il fit subir à Hercule, I, 322.

*Eurysthène*, roi de Sparte, I, 367.

*Eurytion*, ou *Eurypon*, roi de Sparte, relâche en faveur du peuple, quelque chose du pouvoir absolu des rois, I, 368.

*Eurytionides*, descendants d'Eurytion, I, 368.

*Eustathe*, archevêque de Thessalonique, grammairien grec, III, 361.

*Euthycrate*, premier magistrat d'Olynthe, livre cette ville à Philippe, II, 136.

*Euthydème*, nommé par les Athéniens pour partager le commandement avec Nicias, force ce général à donner un combat naval où il a du dessous, I, 554.

*Euthydème*, roi de Bactrie, fait une paix honorable avec Antiochus qui voulait le détrôner, II, 551.

*Eutrope*, historien latin, III, 503.

*Evagore*, roi de Salamine, I, 642. Histoire abrégée de ce prince, 945. Guerre qu'il eut à soutenir contre Artaxerce Mnémon, ibid. Sa mort, II, 112. Eloge et caractère d'Evagoras, I, 645.

*Evagore*, fils de Nicocles est chassé du trône de Salamine par Protagoras, II, 151. Il demande inutilement d'y être rétabli, ibid. Fin tragique de ce prince, ibid.

*Evalcus*, chef de la cavalerie lacédémonienne, est tué dans un combat par Pyrrhus, II, 446.

*Evandre*, de Crète, général des troupes auxiliaires de Persée, est apposté par ce prince pour assassiner Eumène, II, 686. Il l'empêche de profiter de l'avantage qu'il venait de remporter sur les Romains, 699. Attachement d'Evandre pour Persée 723. Ce prince le fait tuer, ibid.

*Evilmerodac*, roi de Babylone, I, 206.

*Exemptions* que les Athéniens accordaient à ceux qui leur avaient rendu de grands services, I, 714.

*Exénète*, vainqueur aux jeux Olympiques, entre en triomphe dans Agrigente, sa patrie, II, 3.

*Expression*, terme de peinture, III, 256.

*Ezechias*, roi de Judée, est guéri miraculeusement, I, 200. Il fait voir aux ambassadeurs du roi de Babylone ses richesses et son palais, ibid. Dieu lui fait faire des menaces par son prophète, 201. Accomplissement de ces menaces, 203.

# F

*Fabius Maximus*, (Quintus), est nommé dictateur à Rome, I, 432. Conduite réservée qu'il tient par rapport à Annibal, ibid. et suiv. Le peuple lui égale en pouvoir Minucius, général de la cavalerie, 434. Fabius la sauve d'un mauvais pas où il s'était engagé, ibid. Il ne dédaigne pas de servir sous son fils en qualité de lieutenant, III, 288.

*Fabius Maximus*, fils de Paul-Emile, se distingue dans la guerre contre Persée, II, 749.

*Fabius Pictor* (Quintus), historien latin, III, 483.

*Fables*: Auteurs divers à qui l'on en attribue l'invention, I, 357 et III, 448. Utilité des fables par rapport à l'éducation des enfants, I, 358, et III, 446.

*Fabricius* est député par les Romains vers Pyrrhus, III, 336. Il fait la guerre à ce prince, 339 et suiv.

*Famine* arrivée en Egypte sous l'empereur Trajan, I, 33.

*Fanal* d'Alexandrie, III, 216.

*Fannius* (C.), officier romain, se distingue au siège de Carthage, I, 169.

*Fayoum*. Antiquités qu'il possède, I, 65.

*Fécial*, officier public à Rome: ses fonctions, III, 283.

*Femmes*: si elles doivent être admises au maniement des affaires publiques, à la conduite des guerres et au gouvernement des Etats, I, 196. Voyez *Dames*.

*Fer*, métal, III, 185. Comment on le tira des mines, ibid.

*Fermiers*, gens pour la plupart peu sensibles au mérite, I, 694. Leur peu d'humanité, ibid, III, 108, 313, 364.

*Fescennins*, vers libres, III, 426.

*Fêtes* célébrées à Athènes, I, 722, et à Lacédémone, 452.

*Fimbria*, commandant des Romains en Asie, défait les troupes de Mithridate, III, 97. Il tue Flaccus, s'empare de l'armée de ce consul, et marche contre Mithridate, 99; se voyant abandonné de ses troupes, il se tue de désespoir, 100.

*Flaccus* (L. Valérius) est nommé consul, et marche contre Mithridate, III, 96; il est tué par Fimbria, 99.

*Flaccus* (Valérius), poète latin, III, 454.

*Flaccus* (Verrius), grammairien latin, III, 362.

*Flamininus* (Quintius) est député par les Romains vers Prusias, I, 154. Il est nommé consul, et marche contre Philippe, roi de Macédoine, II, 363; il remporte un premier avantage sur ce prince, 365; différentes expéditions de Flamininus dans la Phocide, 366; on lui continue le commandement, en qualité de proconsul, 369; il a une entrevue inutile avec Philippe: il remporte sur ce prince une grande victoire près de Scotousse et de Cynocéphales, 375 et suiv., et conclut la paix avec lui, 377; honneurs et applaudissements qu'il reçoit aux Jeux Isthmiques, ibid et suiv.; il fait la guerre à Nabis, 385, l'assiège dans Sparte, 387, et lui accorde la paix, ibid; il entre à Rome en triomphe, 389.

*Flaminius* (C.), consul, marche contre Annibal, I, 431; il est défait et tué près du lac de Trasimène, 432.

*Flatterie*, causes du penchant qu'ont les princes à se laisser séduire par la flatterie, I, 217.

*Flèche*, arme offensive des anciens, III, 304.

*Fleurs*, remarque bien sensée de Pline sur leur peu de durée, III, 179.

*Florus*, historien grec, III, 503.

*Foi*: la bonne foi est un des fondements de la société, III, 614; elle est le rempart le plus sûr d'un état, I, 525, et une qualité essentielle dans un prince, 487, 617; le manque de bonne foi est souvent une des principales causes de la ruine des empires, I, 314.

*Fonte*, espèce de cuivre, III, 187. Antiquité de l'art de fondre, ibid.

*Fortifications* des anciens, I, 297.

*Fortunat*, poète latin, II, 461.

*Fosses*; comment se faisait le comblement des fossés, III, 341.

*Français*: idée qu'on avait des anciens Gau-

Digitized by Google

lous, II, 624 et suiv., ce qui n'est passé au siége de Philipsbourg doit détromper ceux qui ont encore la même idée des Français modernes, ibid.
*Fromathemus*: obligation qu'on lui a d'avoir suppléé à ce qu'on a perdu de Tite-Live et de Quinte-Curce, III, 481.
*Frise*, terme d'architecture, III, 214.
*Fronde*, instrument de guerre en usage chez les anciens, III, 304.
*Fulvie*, femme d'Antoine, se donne à Rome de grands mouvements pour les intérêts de son mari, III, 144.
*Funérailles*: cérémonies des funérailles, en Egypte, I, 26; à Athènes, 502.
*Fût* d'une colonne, terme d'architecture, III, 214.

## G

*Gabinius*, lieutenant-général de Pompée, soumet une partie de la Syrie, III, 124; il commande dans cette contrée en qualité de proconsul, 133. Sur les vives instances de Pompée, il rétablit Ptolémée Aulète sur le trône d'Egypte, ibid.
*Gadatas*, prince d'Assyrie, se soumet à Cyrus, I, 236.
*Galo*, père de Masinissa, embrasse le parti des Carthaginois contre les Romains, I, 156.
*Galatie*, ou *Gallo-Grèce*, canton de l'Asie Mineure, que les Gaulois habitèrent après leur irruption dans la Grèce, III, 329.
*Galba*: belle parole de cet empereur, II, 353.
*Galère*. Voy. *Vaisseau*.
*Galien*, célèbre médecin: son histoire, III, 616.
*Galilée*, astronome moderne, III, 640, 667.
*Ganymède*, eunuque de Ptolémée, supplante Achillas et devient premier ministre d'Egypte et sa pluce, III, 158. Ruses qu'il emploie contre César, pendant la guerre que ce général fit en Egypte, 139.
*Gaos*, amiral de la flotte d'Artaxerce, se révolte contre ce prince, et à quelle occasion, I, 618.
*Gassendi*, astronome moderne, III, 667.
*Gaugamèle*, ou maison du Chameau, célèbre par la seconde victoire d'Alexandre sur Darius, I, 359, et II, 240, 244.
*Gaulois*: ces peuples disputent à Annibal le passage des Alpes, I, 124. Irruption des Gaulois dans la Grèce, II, 426; leurs tentatives contre le temple de Delphes, 427.
*Gaza*, dans la Palestine, II, 233. Siége et prise de cette ville par Alexandre, ibid. Destruction de Gaza par Alexandre Jannée, III, 55.
*Gélanor*, roi d'Argos, I, 321.
*Gela*, ville de Sicile, I, 535.
*Gellius*, citoyen d'Agrigente: noble usage qu'il faisait de ses richesses, II, 5.
*Gélon* s'empare de l'autorité à Syracuse, I, 486. Raisons qui l'empêchent de donner du secours aux Grecs attaqués par Xerxès, 416. Il défait Amilcar, général des Carthaginois, 88. Les Syracusains le proclament roi de leur ville, 88 et 487. Sage conduite qu'il mène pendant son règne, ibid. et suiv. Sa mort, 489. Respect que les Syracusains conservèrent pour sa mémoire, ibid. et, II, 53.
*Gélon*, fils d'Hiéron, embrasse le parti des Carthaginois contre les Romains, II, 81; il meurt peu de temps après, ibid.
*Général* d'armée: conduite des anciens dans le choix de leurs généraux d'armée, III, 263, soins préliminaires d'un général, 307; c'est de lui principalement que dépend le succès des batailles, 317. Attention que les généraux de l'antiquité avaient de consulter les dieux et de haranguer les troupes avant le combat, 318.
*Génie*: degré auquel les anciens ont porté le génie, II, 80; les modernes l'emportent-ils en ce point sur les anciens? III, 664.
*Gentius*, roi d'Illyrie, devient suspect aux Romains, II, 690; il fait alliance avec Persée, 711; il se déclare contre les Romains, et fait emprisonner leurs ambassadeurs, 714; les Romains envoient contre lui le préteur Anicius, ibid.; Gentius est obligé de venir se jeter à ses pieds, et d'implorer sa miséricorde, ibid. Anicius le fait conduire à Rome avec toute sa famille, ibid.
*Géographie*: géographes qui se sont le plus distingués dans l'antiquité, III, 668. Terres connues chez les anciens, 670. Par où les géographes modernes l'ont emporté sur les anciens, 671.
*Géomètre*: peuples à qui on attribue l'invention de cette science, I, 29, et III, 655. Division de la géométrie en science spéculative, ibid. et en science pratique, 656. Fameux géomètres de l'antiquité, ibid. Révolution presque totale arrivée dans la géométrie, 658.
*Gergis*, fils d'Artaxa, un des six généraux de l'armée de Xerxès, I, 417.
*Gestes* du théâtre, composés et réduits en notes, III, 272. Partage du geste et de la déclamation entre deux acteurs, 273.
*Gigis*, femme de chambre de Parysatis, déclare l'empoisonnement de Statire, I, 620; elle est mise à mort, ibid.
*Giscon*, fils d'Amilcar, porte la peine des mauvais succès de son père, et est envoyé en exil, I, 147.
*Giscon*, Carthaginois, tâche d'apaiser la révolte des mercenaires, I, 415; Spendius, chef des révoltés, le fait mourir, 415.
*Giscon* veut empêcher les Carthaginois d'accepter les conditions de paix que Scipion leur proposait, I, 147.
*Glabrion* (Man. Aquilius), consul, obtient pour département la Bithynie et le Pont, qui formaient la province de Lucullus, III, 118. Les discours qu'il tient à son arrivée augmentent la licence des troupes de Lucullus, ibid.
*Glaucias*, roi d'Illyrie, prend Pyrrhus sous sa protection et le rétablit dans ses états, II, 406.
*Glaucon*, jeune Athénien, se met en tête d'entrer dans le maniement des affaires publiques, I, 659. Socrate, dans un entretien, le fait convenir de son incapacité, ibid.
*Gloire*. En quoi consiste la véritable gloire, II, 294, 549.
*Glotte*, petite fente ovale qui est dans le gosier, et qui forme les tons et le son, III, 334.
*Glycère* de Sicyone, courtisane qui excella dans l'art de faire des couronnes de fleurs, III, 255.
*Gnaphon*, grammairien latin, III, 362.
*Gobryas*, seigneur assyrien, se met, lui et sa famille, sous la protection de Cyrus, I, 236. Ce prince le met à la tête d'un corps de troupes au siége de Babylone, 253. Gobryas entre dans la conjuration formée contre Smerdis le mage, 277. Sens qui il donne au présent fait à Darius, par les Scythes, 588.
*Gobryas*, seigneur persan, commande dans l'armée d'Artaxerxès, à la bataille de Cunaxa, I, 602.
*Gongyle*, officier, annonce à Syracuse l'arrivée de Gylippe, I, 549.
*Gordion*, ville capitale de Phrygie, célèbre par le chariot où était attaché le nœud gordien qu'Alexandre coupa, II, 201.
*Gorgias*, officier d'Antiochus Epiphane, marche avec Nicanor, contre Judas-Machabée, II, 673; ses troupes prennent la fuite, 676.
*Gorgias*, sophiste, est député à Athènes par les Léontins, pour en obtenir du secours contre les Syracusains, I, 533, et III, 404.
*Gorgidas*, Thébain, se joint à Pélopidas pour chasser de Thèbes les tyrans, II, 86.
*Gorgo*, fille de Cléomène: saillie de cette enfant, I, 594.
*Gothique*, sorte d'architecture, III, 210.
*Goût* du dessin, terme de peinture, II, 645.
*Gouvernement*. Différentes espèces de gouvernement, I, 681. Quel serait le plus parfait, 682. Point essentiel du gouvernement, II, 45. Gât et fin de tout gouvernement, I, 681, et III, 609. Réflexions sur la variété des gouvernements, I, 183.
*Gracchus* (Tibérius) se distingue au siége de Carthage, I, 169. Etant tribun du peuple, il propose une loi au sujet de testament d'Attale et est tué bientôt après, III, 24.
*Gracques*, les Gracques se sont distingués par leur éloquence, III, 317.
*Grammaire*: ce que c'est, III, 354; ce qui lui a donné lieu, 363. Combien elle était en honneur chez les anciens, 361, 398. Elle roule sur quatre principes, ibid. Grecs et Latins qui se sont le plus distingués dans ce genre, 357, 362.
*Grands*. Exemple du peu de fonds qu'on peut peut faire sur leur amitié, I, 414. Aveuglement trop ordinaire aux grands, 451. Ambition mal entendue, et assez ordinaire aux grands, II, 367. (Voyez *Princes*, *Rois*.)
*Granique*, rivière de Phrygie, célèbre par la victoire d'Alexandre sur les Perses, II, 196.
*Gratien*: reconnaissance de cet empereur envers Ausone, son précepteur, III, 458.
*Gravure*. Manière dont les anciens gravaient sur les métaux, III, 224.
*Grèce*, *Grecs*. Description géographique de l'ancienne Grèce, I, 317. L'histoire de la Grèce, divisée en quatre âges, 319, et II, 754. Origine primitive des Grecs, I, ibid. Différents Etats dont la Grèce était composée, 321. Transmigration des Grecs dans l'Asie Mineure, 323. Etablissement des Grecs dans la Sicile, 534. Mœurs et coutumes des Grecs, 981. Gouvernement républicain établi presque généralement dans toute la Grèce, I, 325. Réflexions de M. Bossuet sur ce gouvernement, II, 323 et suiv. Amour de la liberté, caractère propre des Grecs, 757. Entreprise et déclaration de la guerre chez les Grecs, III, 281. Choix du général et des officiers, 283. Levée des soldats, 288; leur paie, 298; différentes sortes de troupes dont les armées chez les Grecs étaient composées, I, 707. Marine: vaisseaux et troupes de mer des Grecs, 709. Armure des Grecs, III, 302. Punitions, récompenses, trophées, chez les Grecs, 325. Peuples de la Grèce de tout temps fort belliqueux, I, 705. Origine et cause du courage et de la vertu militaire chez les Grecs, 706. Religion des Grecs, 722. Des augures, 728. Des oracles, 729. Jeux et combats célèbres de la Grèce, 735. Différence de goût entre les Grecs et les Romains par rapport aux spectacles, 749. Combats d'esprit, spectacles, représentations de théâtre, 750. Arts et sciences investis pour la plupart et perfectionnés par les Grecs, III, 204. Hommes illustres qui se sont le plus distingués chez les Grecs dans les arts et dans les sciences, I, 348; III, 212, 224, 241, 261, 357, 375, 414, 462, 507, 553, 665, 668. Dialectes des Grecs, I, 325. (Voyez l'article des *Athéniens* et des *Lacédémoniens*, pour ce qui regarde les guerres que la Grèce eut à soutenir contre les Perses et contre les Macédoniens.) La Grèce devient province romaine, II, 751. Réflexions sur les causes de la grandeur, puis de la décadence et de la ruine de la Grèce, 754.
*Grégoire de Naziance* (Saint), mis au rang des poètes grecs, III, 417.
*Gryllus*, fils de Xénophon, périt glorieusement à la bataille de Mantinée, III, 557.
*Grypus*. Voyez *Antiochus Grypus*.
*Guêpes* (comédie d'Aristophane, intitulée les), I, 760.
*Guéricke* (Otton de), consul de Magdebourg, inventeur de la machine pneumatique, III, 610.
*Guerre*. Entreprise et déclaration de la guerre chez les anciens, III, 280. Préparatifs de la guerre, 233.
*Guerre sacrée*, terminée par Philippe, II, 140 et suiv.
*Gulussa*, fils de Masinissa, partage, après la mort de son père, le royaume avec ses deux frères, I, 175.
*Gyges* fait mourir Candaule, roi de Lydie, dont il était le premier officier, et monte sur le trône à sa place, I, 213. Ce que raconte Platon de l'anneau de Gygès, 214.
*Gylippe*, Lacédémonien, marche au secours de Syracuse assiégée par les Athéniens, I, 549; Son arrivée en Sicile change la face des choses, ibid.; il oblige les Athéniens de se rendre à discrétion, 561. Il ternit par une basse avarice la gloire de ses belles actions, 586.
*Gymnastique*, art de former les athlètes, I, 738.
*Gynécée*, ou appartement des dames chez les Grecs, II, 737.

# H


*Haliarte*, ville de Béotie, embrasse le parti de Persée, II, 693. Le préteur Lucretius la prend et la détruit entièrement, 701.

*Halicarnasse*, ville de la Doride, I, 316, 497. Siége et prise de cette ville par Alexandre, II, 200.

*Hamastris*, femme de Teriteuchme, I, 590. Cruauté de cette princesse, *ibid.*

*Hannon*, citoyen de Carthage, forme le dessein de se rendre maître de la république; il est découvert et puni, I, 63.

*Hannon*, Carthaginois, est mis à la tête des troupes contre Agathocle, I, 68. Il est tué dans un combat, *ibid.*

*Hannon*, général des Carthaginois, est défait par les Romains près des îles Égates, I, 110. Les Carthaginois lui donnent le commandement des troupes contre les mercenaires, 111; on lui ôte le commandement, *ibid.* Les Carthaginois le mettent de nouveau à la tête de leurs troupes, 116. Hannon s'oppose en vain à l'entreprise de la seconde guerre punique, 120. Jalousie d'Hannon contre Annibal, 138.

*Harangue*. Coutume des anciens de haranguer les troupes avant le combat, III, 319.

*Harmodius* conspire contre les tyrans d'Athènes, I, 346. Sa mort, *ibid.* Statues érigées en son honneur par les Athéniens, *ibid.*

*Harmonie*, femme de Thémiste, est mise à mort par ordre du peuple de Syracuse, II, 63.

*Harpagus*, officier d'Astyage, est chargé par ce prince de faire mourir Cyrus, I, 269. Colère d'Astyage, en voyant que Harpagus n'a pas exécuté ses ordres, et vengeance qu'il en tire, *ibid.*

*Harpalus*, gouverneur de Babylone pour Alexandre, quitte le service de ce prince et se retire à Athènes, II, 303. Il vient à bout par ses présents de corrompre Démosthène, *ibid.* Les Athéniens chassent Harpalus de leur ville, *ibid.*

*Harpate*, fils de Tiribaze, assassine Arsame par l'ordre d'Ochus, II, 118.

*Harpe*, instrument musical, III, 268.

*Harvey*, docteur anglais, qui, le premier, a découvert la circulation du sang, III, 653.

*Hastaires*, corps de troupes chez les Romains, III, 649.

*Hecatée*, officier d'Alexandre, fait assassiner Attale par ordre de ce prince, II, 191.

*Hecatée*, d'Abdère, grammairien grec, III, 357.

*Hégéloque*, commandant pour Physeon, défait les Alexandrins et fait Marsyas leur général prisonnier, III, 30.

*Hégésipyle*, femme de Miltiade et mère de Cimon, I, 398.

*Hégésiride*, Thasien, expose sa vie pour le salut de sa ville que les Athéniens assiégeaient, I, 460.

*Hélène*, fille de Tyndare et femme de Ménélas, enlevée par Paris fils de Priam roi de Troie, I, 322.

*Hélénus*, fils de Pyrrhus, accompagne son père au siége d'Argos, I, 447. Il entre dans la ville avec un corps de troupes qui cause un embarras dans lequel son père périt, 448.

*Hélépole*, machine de guerre inventée par Démétrius, II, 392.

*Héliocon* de Cyzique, mathématicien, III, 236.

*Héliodore*, premier ministre de Séleucus Philopator, va à Jérusalem pour enlever les trésors, II, 659; chatiment qu'il reçoit de Dieu à cet égard, *ibid.* Il empoisonne Séleucus et s'empare du trône, 660; il en est chassé par Eumène, *ibid.*

*Héliopolis*, ville de la basse-Égypte, célèbre par le temple qui y était dédié au soleil, I, 47. Fureurs qu'y exerça Cambyse, *ibid.*

*Hellanice*, nourrice d'Alexandre, II, 275.

*Hellanodiques*, nom de ceux qui présidaient aux jeux athlétiques de la Grèce, III, 176.

*Hellen*, fils de Deucalion roi de Thessalie, de qui les Grecs ont tiré leur nom, I, 324.

*Hellespont*, détroit de mer entre l'Europe et l'Asie, I, 413.

*Helvidius Priscus*: portrait de ce Romain, II, 560.

*Hémérodromes*, coureurs chez les Grecs, II, 558.

*Hémus*, montagne entre la Thrace et la Thessalie, II, 656.

*Héptanome*, ou Égypte du milieu; sa description, I, 7.

*Héraclée*, ville du Pont. Tyrans qui la gouvernèrent, II, 554. Destruction de cette ville par Cotta, III, 110.

*Héraclée*, en Étolie. Siége et prise de cette ville par Acilius consul, II, 603.

*Héraclée*, femme de Zoppe, de la famille d'Hieron, est massacrée avec ses enfants par l'ordre du peuple de Syracuse, II, 63.

*Héraclide*, ministre de Scythe, prince de Thrace. Perfidie de ce prince, I, 617.

*Héraclide*, banni de Syracuse, s'avance au secours de sa patrie contre Denys, II, 37. Les Syracusains le choisissent pour leur amiral, 38. Envie d'Héraclide contre Dion, *ibid.* Il est obligé d'appeler Dion au secours de Syracuse, 40, et de se remettre entre ses mains, 41. Dion lui remet le commandement général sur mer, 42, Héraclide recommence ses intrigues contre Dion, *ibid.* Dion est obligé de permettre qu'on le tue, 43.

*Héraclide*, ministre de Philippe; son caractère, II, 503. Philippe le sacrifie pour gagner l'affection des Macédoniens, *ibid.*

*Héraclide* de Byzance est député par Antiochus vers Scipion l'Africain, II, 609.

*Héraclide*, trésorier de la province de Babylone, est exilé par Démétrius Soter, III, 10. Il est chargé par Ptolémée, Attale et Ariarathe, de dresser Alexandre Bala à jouer le personnage de fils d'Antiochus Epiphane, pour le faire régner à la place de Démétrius, 12. Il le conduit à Rome et vient à bout de l'y faire reconnaître pour roi de Syrie, *ibid.*

*Héraclides*, ou descendants d'Hercule. Ils succèdent aux Atyades dans le royaume de Lydie, I, 213. Ils s'emparent du Péloponnèse et sont bientôt obligés d'en sortir, 321. Ils rentrent dans le Péloponnèse, et s'emparent de Lacédémone, 323, 324. Ils veulent s'opposer à l'accroissement des Athéniens qui les défont dans un combat, *ibid.*

*Héraclite*, philosophe, fondateur de la secte qui porte son nom, III, 387. Misanthropie de ce philosophe, 388. Sa mort, *ibid.*

*Hérauts d'armes* respectés chez les anciens, III, 283.

*Herbesse*, ville de Sicile, II, 7.

*Hercule*, fils de Jupiter et d'Alcmène, soumis à Eurysthée par la fraude de Junon, I, 321.

*Hercule*, fils d'Alexandre et de Barsine, II, 340. Polysperchon le fait mourir, 376.

*Hérippidas*, Spartiate: son exactitude trop rigoureuse oblige Spithridate d'abandonner le parti des Lacédémoniens, I, 652.

*Hermias*, Carien, est déclaré premier ministre d'Antiochus-le-Grand, II, 500. Son caractère, *ibid.* Il écarte Épigène le plus habile des généraux d'Antiochus, 502. Puis le fait mourir, *ibid.* Antiochus le fait assassiner, *ibid.*

*Hermocrate*, Syracusain, encourage ses citoyens à se défendre contre les Athéniens, I, 543.

*Hermogène*, rhéteur grec, III, 377.

*Hermolaus*, officier à la suite d'Alexandre, conspire contre ce prince, II, 278. Il est découvert et puni, *ibid.*

*Hérode*, Iduméen, est établi gouverneur de Galilée, III, 39. Il se sauve de Jérusalem pour éviter de tomber entre les mains des Parthes, *ibid.* Il va à Rome et est déclaré roi de Judée par le sénat, 60. Il forme le siége de Jérusalem, *ibid.* Il va à Samarie et y épouse Mariamne, *ibid.* Il se rend maître de Jérusalem et monte sur le trône de Judée, *ibid.*

*Hérodien*, historien grec, III, 465.

*Hérodique*, un des principaux de Thessalie. Sort funeste de ce prince et de sa famille, II, 646.

*Hérodique*, médecin, III, 649.

*Hérodote*, historien grec; sa naissance, III, 652. Temps où il commença d'écrire, *ibid.* Applaudissements qu'il reçut aux jeux olympiques, où il fit la lecture de son histoire, I, 731, et III, 462. Sa retraite à Thurium où il finit ses jours, *ibid.*

*Hérodote*, ami de Démétrius, fils de Philippe, est arrêté par rapport à ce prince, II, 656. Il est mis à la question et meurt dans les tourments, *ibid.*

*Hérophile*, médecin, III, 642, 652, à la note.

*Héros*, temps le plus illustre de l'histoire des héros, I, 322. Portrait de la plupart des héros célébrés dans l'histoire, 267. Qualités qui font le vrai caractère du héros, II, 315.

*Hésiode*, poète grec, I, 349, et III, 416.

*Hésychius*, grammairien, III, 364.

*Hidarne*, Perse de grande qualité, père de Statira, I, 590.

*Hiempsal*, fils de Micipsa, roi de Numidie, I, 175. Jugurtha le fait égorger, 176.

*Hiérax* d'Antioche devient premier ministre de Physeon, III, 91. Ce prince le fait mourir, *ibid.*

*Hiéroglyphes*; signification de ce mot, I, 7.

*Hieron* I, I, frère de Gélon, règne après lui à Syracuse, I, 489. Caractère de ce prince, *ibid.* Soupçons qu'il forme contre son frère, *ibid.* Il attire auprès de lui des personnes savantes, 490. Bonté qu'il témoigne aux enfants d'Anaxilaus, 491. Sa mort, *ibid.*

*Hieron* II. Il est choisi pour capitaine-général à Syracuse, II, 56; et bientôt après nommé roi, 57. Il quitte le parti des Carthaginois, et embrasse celui des Romains, *ibid.*, et I, 102. Il donne du secours aux premiers contre les Mercenaires, II, 58. Règne pacifique d'Hieron, *ibid.* Il favorise particulièrement l'agriculture, *ibid.* Preuves éclatantes qu'il donne de son attachement aux Romains dans la seconde guerre punique, 60. Il profite de l'habileté d'Archimède qui lui fait construire une infinité de machines propres pour la défense d'une place, 58. Galère qu'il lui fit bâtir, *ibid.* Il meurt fort âgé, et infiniment regretté des peuples, 61.

*Hieronyme*, petit-fils d'Hiéron, règne après lui à Syracuse, et le fait regretter par ses vices, II, 61. Il fait alliance avec Annibal, 62. Il est tué dans une conspiration, *ibid.*

*Hierophante*, nom donné à celui qui présidait à la cérémonie de la fête d'Eleusis, I, 726.

*Himera*, ville de Sicile; sa fondation, I, 86. Sa destruction, *ibid.*

*Himerée*, frère de Démétrius de Phalère, est livré à Antipater qui le fait mourir, II, 346.

*Himilcon*. Voy. *Imilcon*.

*Hippacra*, ville d'Afrique, refuse d'abord de se joindre aux Mercenaires, I, 114. Elle se joint ensuite à eux, 115.

*Hipparchia*, sœur de Métroclès l'orateur, épouse Crates le Cynique malgré l'opposition de ses parents, III, 374.

*Hipparinus*, frère de Denys, chasse Callippe de Syracuse, et y exerce le souverain pouvoir pendant deux ans, II, 45, 47.

*Hipparque*, fils de Pisistrate, exerce à Athènes la souveraineté après la mort de son père, I, 345. Son goût pour les lettres, *ibid.* Il périt dans la conspiration d'Harmodius et d'Aristogiton, 346.

*Hipparque* d'Alexandrie, astronome, III, 668.

*Hippias*, fils de Pisistrate, conserve la souveraineté d'Athènes après la mort de son père, I, 345. Il trouve le moyen de dissiper la conjuration formée par Harmodius et Aristogiton, 346. Il est contraint de quitter l'Attique et va s'établir en Phrygie, 347. Il se retire en Asie chez Artaphrène, 348 et 364. Il engage les Perses dans la guerre contre les Grecs et leur sert de guide, *ibid.* et 401. Il périt à Marathon en combattant contre sa patrie, 503.

*Hippocrate*, célèbre médecin; sa naissance, III, 642. Son habileté, 643, et I, 300. Son désintéressement, 503, et III, 644. Son respect pour la Divinité, *ibid.* Sa mort, *ibid.*

*Hippocrate*, natif de Carthage, est envoyé par Annibal à Héronyme et demeure auprès de lui, III, 62. Il devient un des premiers magistrats de Syracuse, 63. Il marche au secours de Léonte, 66; et est obligé de prendre la fuite, 67. Il s'empare avec Epicyde de toute l'autorité à Syracuse, *ibid.* Il fait la guerre au dehors contre Marcellus, 70, 71. La peste le fait périr avec ses troupes, *ibid.*

*Hipponax*, poète satirique connu par ses vers contre Bupale et Athénis, I, 351; III, 225, et 420.

*Hiram*, architecte employé par Salomon pour la construction du temple, III, 212.


Digitized by Google

*Histoire*, idée qu'elle nous donne de l'origine et du progrès des royaumes, I, vii. Utilité que l'on doit tirer de la lecture de l'histoire, 364; II, 188, 348; III, 471.
*Holopherne*, commandant pour le roi d'Assyrie, marche contre les Israélites, et assiége Béthulie, I, 214. Judith lui tranche la tête, *ibid.*
*Holopherne*, frère supposé d'Ariarathe, le chasse du trône de Cappadoce et règne à sa place, II, 739, et III, 81. Chassé du trône par Attale, il se retire à Antioche, 82. Il entre dans une conspiration formée contre Démétrius son bienfaiteur, 12, et 22. Ce prince le fait mettre en prison, *ibid.*
*Homère*, poète célèbre, I, 345, et III, 414. Jusqu'à quel point de perfection il a porté le genre de poésie auquel il s'est appliqué, I, 348. Jugement de Quintilien sur Homère, III, 415. Homère peut être regardé comme le plus ancien des géographes, 668.
*Homme*. Portrait qu'en fait Pline, III, 362. En quoi consiste la science de connaître les hommes, I, 643. Les hommes sont toujours les mêmes, 611, et III, 471.
*Honneur*. En quoi consiste le véritable, II, 385.
*L'Hôpital* (M. le marquis de) a fait honneur à la géométrie, III, 638.
*Horace*, poète latin; sa naissance, son extraction, III, 441. Son éducation, *ibid.* Mécène l'admet au nombre de ses amis, 443. Mort d'Horace, 445. Ses mœurs, 442. Caractère de ses ouvrages, 445.
*Hyacinthe*; fête célèbre en son honneur à Lacédémone, I, 432.
*Hyagnis*, musicien à qui on attribue l'invention de la flûte, I, 535.
*Hybla*, ville de Sicile, III, 262.
*Hydarne* commande dans l'armée de Xerxès les Perses appelés *immortels*, I, 417.
*Hydraote*, fleuve des Indes, II, 289.
*Hydrostatique* : définition de cette science, III, 662.
*Hyperbolus*, Athénien, son caractère, I, 532. Il tâche d'irriter le peuple contre Nicias et Alcibiade, *ibid.* Il est banni par l'ostracisme, *ibid.*
*Hypéride* orateur grec, III, 313. Il meurt d'une manière bien tragique, *ibid.*, et II, 342.
*Hypogées* ou catacombes en Égypte, I, 58.
*Hypsicratia*, épouse de Mithridate; courage mâle de cette femme, III, 122.
*Hyrcan*, fils de Joseph, est envoyé par son père à la cour d'Alexandrie pour y complimenter le roi sur la naissance de son fils Philométor, II, 630. Il se distingue à cette cour par son esprit et sa magnificence, *ibid.*
*Hyrcan*, (Jean), fils de Simon, est proclamé souverain-sacrificateur et prince des Juifs après la mort de son père, III, 26. Il est assiégé par Antiochus Sidète dans Jérusalem, *ibid.*; et se rend par capitulation, *ibid.* Il se rend absolu et indépendant, 28. Il renouvelle le traité fait avec les Romains, 31. Il se fortifie en Judée, 33. Il se rend maître de Samarie, et la fait démolir, 34. Il devient ennemi des pharisiens, 35. Il meurt, 36.
*Hyrcan*, fils d'Alexandra Jannée, est fait souverain-sacrificateur des Juifs, III, 43, 34. Après la mort d'Alexandre, il prend possession du trône, 36. Il est obligé de se soumettre à Aristobule son cadet, *ibid.* Il a recours à Pompée qui le rétablit sur le trône, 37. Il en est chassé par Pacorus fils d'Orode, et livré à Antigone qui lui fait couper les oreilles, 39. Les Parthes l'emmènent en Orient, *ibid.* Il retourne à Jérusalem où Hérode le fait mourir, *ibid.*
*Hyrcaniens*, peuples aux environs de la Babylonie, soumis par Cyrus, I, 328.
*Hystaspe*, père de Darius, gouverneur de la Perse, I, 370.
*Hystaspe*, second fils de Xerxès, est fait gouverneur de la Bactriane, I, 440. Son éloignement donne lieu à son frère Artaxerxès de monter sur le trône à sa place, 451. Artaxerxès entreprend de le soumettre, 453; et ruine entièrement son parti, *ibid.*
*Hystiée*, tyran de Milet, engage les chefs d'Ionie à ne pas abandonner Darius occupé à faire la guerre aux Scythes, I, 389. Darius lui accorde une place dans la Thrace où il bâtit une ville, 390. Ce prince le fait revenir à sa cour, *ibid.* Hystiée soutient sous main la révolte des Ioniens, 392. Il forme un complot contre le gouvernement, 393. On le découvre, *ibid.* Il est pris par les Perses, livré à Artaphernès et mis à mort, 396. Caractère d'Hystiée, *ibid.*

# I

*Iacchus*, voyez *Bacchus*.
*Ialysus*, fondateur de Rhodes représenté dans un tableau par Protogène, II, 397; III, 232.
*Ïambe* (vers) propre à la tragédie, I, 758.
*Ibériens*, peuple d'Asie, domptés par Pompée, III, 123.
*Ibis*, animal adoré par les Égyptiens, I, 25.
*Ibycus*, poète grec, III, 422.
*Icétas* de Syracuse, roi des Léontins, fait mourir la femme et la belle-mère de Dion, II, 45. Les Syracusains l'appellent à leur secours contre Denys et le choisissent pour leur général, 47. Il prend à se rendre maître de Syracuse, 48, et s'empare de la plus grande partie de la ville, 49. Timoléon marche contre lui, et l'oblige à vivre en simple particulier dans la ville des Léontins, 53. Icétas se révolte contre Timoléon qui le punit de mort avec son fils, 54.
*Ichneumon*, animal adoré en Égypte, I, 25.
*Ictinus*, architecte qui bâtit le temple de Cérès et de Proserpine à Éleusis, III, 217.
*Idolâtrie*. Quelle est la plus ancienne et celle qui a été la plus générale, I, 303. Voyez *Religion*.
*Iduméens*, peuple de Palestine. Hyrcan les oblige à embrasser le judaïsme, III, 51, 56.
*Ile*, partie de la ville de Syracuse; sa description, I, 543.
*Iles*. Origine et condition des îles, I, 367. Cruautés des Lacédémoniens à leur égard, 424, 537. Révolte des îles contre les Lacédémoniens, 469.
*Imilcon*, fils d'Hannon, est donné pour lieutenant à Annibal qui allait commander en Sicile, I, 89. Il s'empare d'Agrigente, 90. Il termine la guerre par un traité qu'il fait avec Denys, et retourne à Carthage, *ibid.* et II, 7. Il revient en Sicile à la tête d'une armée, I, 24 et II, 45. Il forme le siége de Syracuse, I, 91 et II, 14. La contagion se met dans son armée, I, 93 et II, 12. Il est vaincu par Denys, I, 92, et II, 16. Il laisse ses troupes à la merci de l'ennemi, et se retire à Carthage où il se donne la mort, I, 92, et II, 17.
*Imilcon*, général carthaginois, vient en Sicile pour en chasser les Romains, II, 70. Il y périt, 71.
*Immortalité* de l'âme. Voyez *âme*.
*Immortels*, corps de troupes destiné à la garde des rois de Perse, I, 292.
*Immunités*. Voyez *exemptions*.
*Impositions*. Voyez *tributs*.
*Inachus*, roi d'Argos, I, 326.
*Inarus*, prince des Libyens, est choisi par les Égyptiens pour roi, et soutient leur révolte contre les Perses, I, 461 *et suiv.* Il traite avec Mégabyse, général des Perses, et se rend, 462. Il est livré à la mère d'Artaxerxès, et mis à mort, 463.
*Inceste*, usité parmi les Perses, I, 273, 308.
*Indathyrse*, roi des Scythes, attaqué par Darius, I, 388. Réponse de ce prince à Darius qui lui envoyait demander la terre et l'eau, *ibid.*
*Inde*, région de l'Asie, divisée en deux parties, I, 184, et II, 270. Mœurs de ses habitants, *ibid. et suiv.* Raretés de ce pays, 280 *et suiv.* Histoire du commerce des Indes depuis Salomon jusqu'à notre temps, I, 17. Dispute fort singulière de deux femmes indiennes après la mort de leur mari commun, II, 369. Expéditions de Sémiramis dans l'Inde, I, 194. Conquête de l'Inde par Darius, 391, puis par Alexandre, II, 281.
*Industrie*. Ce qu'elle fut en Asie, III, 682.
*Infini*. Découverte du calcul de l'infini, III, 658.
*Ingratitude*, punie très-sévèrement chez les Perses, I, 225.
*Institutes* de Justinien, III, 618.
*Instruction gratuite*, établie dans l'université, I, 288.
*Instruments* de musique chez les anciens, III 267.
*Intaphernès*, seigneur persan; son insolence et sa punition, I, 372.
*Intérêt* de l'argent chez les Romains, III, 108.
*Invalides*. Hôtel royal établi en France pour les invalides, III, 333.
*Invention*. En quoi elle consiste dans la peinture, III, 233.
*Iolas*, second fils d'Antipater, et échanson d'Alexandre, est soupçonné d'avoir empoisonné ce prince, II, 312.
*Ion*, fils de Xothus, qui a donné son nom à l'Ionie, I, 324.
*Ion*, favori de Persée, livre les enfants de ce prince à Octave, II 723.
*Ionie*, province de l'Asie Mineure, I, 310. D'où elle tire son nom, 324.
*Ioniens*. Révolte des Ioniens contre Darius, I, 391 *et suiv.* Ils brûlent la ville de Sardes, 394. Leur parti est entièrement ruiné, 396. Ils secouent le joug des Perses après la bataille de Salamine, et s'unissent aux Grecs pour toujours, 439.
*Ionique*, secte de philosophes ainsi appelée, III, 553. Partage de cette secte en plusieurs autres, 557.
*Ionique*, ordre d'architecture, III, 208.
*Iphigénie*. Tableau fameux d'Iphigénie, peint par Timanthe, III, 242.
*Ironie* attribuée à Socrate, I, 662.
*Iphicrate*, Athénien, est envoyé pour secourir Corcyre, II, 88. Il est mis à la tête des troupes grecques dans l'expédition d'Artaxerxès contre l'Égypte, 113. Il se retire à Athènes où Pharnabaze le fait accuser d'avoir fait avorter cette expédition, 114. Les Athéniens l'emploient dans la guerre contre les alliés, 122, 123. Il est accusé par Chares et appelé en jugement, 124. Moyen qu'il emploie pour se défendre, *ibid.* Il rétablit Perdiccas sur le trône de Macédoine, 141. Éloge d'Iphicrate, 122. Discipline militaire qu'il établit parmi les troupes, 123.
*Ipsus*, ville de Phrygie, célèbre par la victoire de Ptolémée, de Cassandre, de Séleucus et de Lysimaque, sur Antigone et Démétrius, II, 400.
*Isadas*, jeune Spartiate : grandeur de son courage, II, 406.
*Isagoras*, Athénien, se forme un parti dans Athènes après l'expulsion des tyrans, I, 348.
*Ischolas*, Spartiate, garde au passage important pendant l'irruption des Thébains dans la Laconie, et s'y distingue d'une manière particulière, II, 94.
*Isée*, orateur grec, III, 612.
*Isménias*, Thébain, est fait prisonnier avec Pélopidas par Alexandre de Phères, II, 101. Il est délivré par Épaminondas, 105.
*Isménias*, polemarque de Thèbes, est arrêté par Léontide, et conduit dans la citadelle de cette ville, II, 80. Il est condamné à mort, 82, et exécuté, *ibid.*
*Isocrate*, orateur grec. Sa naissance, III, 310. Son éducation, *ibid.* École d'éloquence ouverte à Athènes par Isocrate, 314. Discernement merveilleux qu'il avait pour connaître le caractère de ses écoliers, *ibid.* Services qu'il tâchait de rendre aux Athéniens par ses écrits, II, 125, 137. Amour d'Isocrate pour le bien et pour la vertu, III, 312. Sa mort, II, 174, III, 311. Caractère de son style, *ibid.*
*Isocrate*, Grec, grammairien de profession, est conduit à Rome pour avoir voulu justifier l'assassinat d'Octavius, III, 12.
*Israélites*. Masque des prêtres israélites, III, 270. Voy. *Juifs*.
*Issus*, ville de Cilicie, célèbre par la victoire d'Alexandre sur Darius, II, 207.
*Isthmiques*, jeux solennels de la Grèce, I, 736.
*Italie*, région de l'Europe. Bonté des vins d'Italie, III, 171. Produit des vignes de l'Italie du temps de Columelle, 172.
*Italiens* massacrés dans les états de Mithridate par ordre de ce prince, III, 91.
*Italique*, secte de philosophes ainsi appelée, III, 580. Division de cette secte en quatre autres sectes, 587.
*Ithobal*, roi de Tyr lors du siége de cette ville par Nabuchodonosor, I, 204.
*Ithome*, ville de Messénie, célèbre par le combat qui s'y donna entre les Lacédémo-

mens et les Messéniens, I, 370. Les habitants de cette ville soumis par les Lacédémoniens, 370.
*Itinéraire* d'Antonin, III, 666, *et* 668.
*Iturie*, partie de la Célé-Syrie, III, 32. Les Iturieens sont contraints par Aristobule d'embrasser le judaïsme, 51.
*Ivrognerie*, c'est le plus bas de tous les vices, II, 318.

## J

*Jaddus*, grand-prêtre des Juifs, implore la protection de Dieu contre Alexandre, II, 229. Honneurs qu'il reçoit de ce prince, *ibid.* Sa mort, 353.
*Jalousie*, est une maladie incurable. Elle ternit l'éclat des plus belles actions, II, 486.
*Jansen* (Zacharie), Hollandais, inventeur de télescope et du microscope, III, 659.
*Jardins* suspendus de Babylone, I, 193.
*Jason*, tyran de Phères, est déclaré généralissime des Thessaliens, II, 100. La mort arrête ses desseins, *ibid.*
*Jason* supplante son frère Onias qui était grand-prêtre des Juifs, II, 664. Il est lui-même supplanté par son frère Ménélas, 662. Il prend Jérusalem, et oblige Ménélas de se retirer dans la citadelle, 664.
*Japan* ou Ion, fils de Japhet, père de tous les peuples connus sous le nom de Grecs, III, 362.
*Javelot*, arme offensive des anciens, III, 304. Exercice du javelot, I, 742.
*Jean*, surnommé Hyrcan. Voy. *Hyrcan*, fils de Simon.
*Jean*, surnommé le Grammairien, tâche d'obtenir du général des Sarrasins la bibliothèque d'Alexandrie; mais c'est inutilement, II, 415.
*Jean* de Meurs, musicien, trouve le moyen de donner aux notes une valeur inégale, III, 266.
*Jechonias*, roi de Juda, est emmené captif à Babylone, I, 204. Il sort de prison après y avoir été trente-sept ans, 206.
*Jérusalem*, ville de Palestine, I, 185. Ses fortifications, III, 333. Prise de cette ville par Nechao, I, 48. Elle est assiégée par Sennacherib, et est délivrée miraculeusement, 201. Siége et prise de cette ville par Nabuchodonosor, 203. Ses fortifications démolies par ce prince, 204, et rétablies par ordre d'Artaxerxe, 461. Entrée d'Alexandre dans Jérusalem, II, 230. Cette ville est assiégée et prise par Ptolémée, 354. Elle est prise et pillée par Antiochus Épiphane, II, 664, 669. Son temple est profané, *ibid.* 670. Elle est prise par Antiochus Sidète qui en fait démolir les fortifications, III, 26. Pompée se rend maître de Jérusalem, 58. César permet le rétablissement des murailles de cette ville que Pompée avait fait abattre, 59. Prise de Jérusalem par Hérode, 60. Siége et prise de cette ville par Tite, 343.
*Jésus-Christ*. Son empire prédit par Daniel, I, 263. Contraste entre les empires du monde et l'empire de Jésus-Christ, 264.
*Jeux*. Ils faisaient chez les anciens partie de la religion, I, 735. Jeux solennels de la Grèce: les olympiques, les pythiques, les néméens, les isthmiques, 736. Récompenses qu'on accordait aux vainqueurs dans ces jeux, *ibid.*, 747. Les dames étaient admises à disputer la couronne aux jeux olympiques, *ibid.* 639.
*Jeunesse*. Les dérangements de cet âge ne doivent pas toujours faire désespérer d'un jeune homme, I, 436.
*Joachas*, roi de Juda. Néchao l'emmène captif en Égypte, où il meurt, I, 48.
*Joachim* est placé par Néchao sur le trône de Judée à la place de son frère Joachas, I, 48. Il est soumis par Nabuchodonosor, 203. Il se révolte contre ce prince, 204. Sa mort, *ibid.*
*Jonathas*, Juif et Sadducéen, attire dans son parti Hyrcan qui avait embrassé celui des pharisiens, III, 36.
*Jonathas*, frère de Judas Machabée, lui succède dans le gouvernement de la Judée, III, 11. Il accepte la souveraine sacrificature des mains d'Alexandre Bala, et donne du secours à ce prince contre Démétrius Soter, 13. Il entreprend de chasser les Grecs de la citadelle qu'ils avaient dans Jérusalem, 16. Démétrius Nicator le mande à ce sujet, *ibid.* Jonathas envoie à ce prince du secours contre ceux d'Antioche, 17. Mécontent de l'ingratitude de Démétrius, il se déclare pour Antiochus Théos, *ibid.* Il se laisse tromper par Tryphon, qui le fait mourir, 18.
*Joseph*, fils de Jacob, I, 57.
*Joseph*, neveu d'Onias, est envoyé en Égypte pour excuser son oncle auprès de Ptolémée, II, 464. Son crédit auprès de Ptolémée, *ibid.* Ce prince lui fait adjuger sans caution la ferme des provinces de Célé-Syrie et de Palestine, *ibid.*
*Josèphe*, Juif, historien grec, III, 475. Abrégé de sa vie, *ibid.* Caractère de l'histoire qu'il a composée, *ibid.*
*Josias*, roi de Juda, marche à la rencontre de Néchao, est vaincu et meurt d'une blessure qu'il reçoit dans le combat, I, 48.
*Juba I*, roi de Mauritanie, est vaincu par César, et se donne la mort, I, 479.
*Juba II*, fils du précédent, encore enfant, sert d'ornement au triomphe de César, I, 479. Auguste lui rend les états de son père, *ibid.* Ouvrages littéraires attribués à ce prince, *ibid.*
*Jubal*, inventeur de la musique, III, 258.
*Judas*, dit Machabée, troisième fils de Mathathias, est choisi par son père pour général contre Antiochus Épiphane, II, 673. Il remporte de grandes victoires sur les généraux de ce prince, 674, 676, 677. Il reprend le temple, et le dédie de nouveau au service de Dieu, *ibid.* Il remporte de nouveaux avantages sur les généraux d'Antiochus Eupator et sur le roi même en personne, III, 6. Victoires éclatantes de Judas Machabée sur les généraux de Démétrius Soter, 10. Il périt dans une bataille en combattant vaillamment, 14.
*Judée*, région de la Syrie, appelée aussi Palestine, I, 185. Revenu annuel de la Judée du temps de Salomon, III, 195.
*Judith*, femme juive. Courage et hardiesse de Judith, I, 211.
*Jugurtha*, petit-fils de Massinissa, est adopté par Micipsa et associé aux autres enfants de ce prince, I, 175. Il s'empare du royaume de Numidie, et fait mourir un des deux princes ses frères adoptifs, *ibid.* Il attaque le second à force ouverte, 176, l'assiége dans Cirta, *ibid.*, et le fait mourir, *ibid.* Les Romains lui déclarent la guerre, *ibid.* Jugurtha, à force d'argent, dissipe plusieurs fois leurs efforts, 177. Les Romains envoient contre lui d'abord Metellus, puis Marius, qui remportent tous deux sur lui plusieurs avantages, *ibid.* Jugurtha a recours à Bocchus son beau-père, qui le livre aux Romains, 178. Il est mené en triomphe, *ibid.*, et jeté ensuite dans une fosse profonde où il périt, *ibid.*
*Juifs*. Massacre des Juifs par ordre de Sennacherib, I, 201. Aversion des Juifs contre les Samaritains, 199. Captivité des Juifs à Babylone, et sa durée, 203. Cyrus donne un édit qui leur permet de retourner à Jérusalem, 261. Ils sont traversés, dans le rétablissement de leur ville, par les Samaritains, *ibid.*, 276, 376. Darius confirme l'édit que Cyrus avait donné en leur faveur, *ibid.* Édit de Darius contre les Juifs, révoqué à la sollicitation d'Esther, 284. Les Juifs sont confirmés dans leur privilége par Xerxès, 409, puis par Artaxerxe, 464. Ochus emmène un grand nombre de Juifs captifs en Égypte, II, 131. Les Juifs refusent de se soumettre à Alexandre, 228. Ils obtiennent de ce prince de grands priviléges, 233. Ils refusent de travailler à la construction du temple de Bélus, 310. Les Juifs établissent en grand nombre à Alexandrie, 378. Tous ceux qui étaient esclaves dans l'Égypte sont remis en liberté, 430. Les Juifs se soumettent à Antiochus-le-Grand, 564. Crosattes qu'ils éprouvent de la part d'Antiochus Épiphane, 664, 669, 671. Ils remportent, sous la conduite de Judas Machabée, de grandes victoires sur les généraux de ce prince, puis sur ceux d'Antiochus Eupator, et sur ce prince même en personne, 674, 676, 677; III, 5. Ils font la paix avec Antiochus Eupator, 7. Ils remportent de nouvelles victoires sur les généraux de Démétrius Soter, 10. Ils sont déclarés amis et alliés des Romains, *ibid.* Ils bâtissent un temple en Égypte, 14. Ils se vengent sur les habitants d'Antioche des maux qu'ils avaient soufferts de leur part, 17. Ils renouvellent les traités faits avec les Romains, 18, 21. Ils sont soumis par Antiochus Sidète, 26. Histoire des Juifs sous les règnes d'Aristobule, 31, d'Alexandre Jannée, 32, d'Alexandra, 34, d'Aristobule II, 36, d'Hyrcan, 38, d'Antigone, 60. L'autorité souveraine sur les Juifs est donnée à un étranger, 61. Action surprenante d'un Juif au siége de Jotapat, 338.
*Julius* est député par les Romains dans l'Achaïe pour y apaiser les troubles, II, 748.
*Julius Pollux*, philologue, III, 364.
*Junius*, consul, est vaincu sur mer par les Carthaginois, I, 110.
*Jupiter*, planète, III, 677. Satellites de Jupiter, 676.
*Jurisconsultes* célèbres de l'antiquité, III, 616.
*Jurisprudence* des anciens, III, 615.
*Juste*. Contraste d'un juste accablé de maux et d'un scélérat comblé de biens, III, 613.
*Justice*. Elle est le lien le plus ferme de la société, III, 614. Elle est la première de toutes les vertus, II, 51, et le principal appui de l'autorité royale, I, 626.
*Justin*, historien latin, III, 304.
*Justinien* (l'empereur) fait réformer le droit romain, III, 617.
*Juvénal*, poète latin, III, 451.
*P. Juventius Thalna*, préteur romain, marche contre Andriscus, II, 458. Il périt dans un combat, *ibid.*

## K

*Karnac*. État actuel de cette ville, I, 65.

## L

*Labdale*, fort situé aux environs de Syracuse, I, 511.
*Labérius* (Decimus), chevalier romain et poète, monte sur le théâtre à la prière de César pour y jouer une de ses pièces, III, 437.
*Labossoarchod* monte sur le trône d'Assyrie, et est tué peu de temps après, I, 301. Mauvaises inclinations et cruautés de ce prince, *ibid.*, *et* 256.
*Labourage*. Voyez *Agriculture*.
*Labyat*. Voyez *Baltazar*.
*Labyrinthe* d'Égypte: sa description, I, 10.
*Lac* de Mœris, I, 10.
*Lacédémone* ou *Sparte*, ville du Péloponnèse, capitale de la Laconie. Voy. *Lacédémoniens* ou Spartiates. Rois de Lacédémone, I, 322. Les Héraclides s'emparent de Lacédémone ou deux frères, Eurysthène et Procles, régnent ensemble, 323. Le sceptre demeure dans ces deux familles, *ibid.* Les Lacédémoniens s'emparent d'Élos et réduisent les habitants de cette ville à la condition d'esclaves sous le nom d'Ilotes, 367. Lycurgue législateur de Sparte, 368. Guerre entre les Lacédémoniens et les Argiens, *ibid.* Première guerre entre les Lacédémoniens et les Messéniens, 369. Défaite des Lacédémoniens près d'Ithome, 370. Ils s'emparent d'Ithome, la détruisent et accordent la paix aux Messéniens, 371. Seconde guerre des Lacédémoniens et des Messéniens, *ibid.* Les Lacédémoniens sont battus, 372. Ils demandent au général des Athéniens qui leur donnent Tyrtée, poète de profession, *ibid.* Celui-ci par ses vers leur inspire du courage, et leur fait remporter une grande victoire, *ibid.* 373. Les Lacédémoniens soumettent les Messéniens et les réduisent à la condition des Ilotes, *ibid.* Les Lacédémoniens délivrent Athènes de la tyrannie des Pisistratides, 547. Ils entreprennent d'y rétablir Hippias, fils de Pisistrate, mais inutilement, *ibid.* *et* 597. Darius envoie à Sparte demander qu'elle se soumette, 400. Ses hérauts y sont mis à mort, *ibid.* Une ridicule superstition empêche les Lacédémoniens d'avoir

Digitized by Google

part à la journée de Marathon, 401, 404. L'honneur du commandement leur est déféré, 420. Trois cents Spartiates disputent à Xerxès le passage des Thermopyles, 422. Bataille de Salamine où les Lacédémoniens ont bonne part, 426. Honneurs qu'ils rendent à Thémistocle après cette bataille, 450. Les Lacédémoniens joints aux Athéniens, taillent en pièces l'armée des Perses auprès de Platée, *ibid.* Ils défont dans le même temps la flotte des Perses près de Mycale, 458. Ils veulent empêcher les Athéniens de rétablir les murailles de leur ville, 440. La flotte de Pausanias leur fait prendre le commandement, 445. Ils envoient des députés à Athènes pour accuser Thémistocle comme complice de la conjuration de Pausanias, 467.

Tremblement de terre à Sparte, 469. Sédition des Ilotes, *ibid.* Semences de division entre Sparte et Athènes, 470. La paix est rétablie entre les deux villes, *ibid.* Jalousie et différends entre les Lacédémoniens et les Athéniens, 477. Traité de paix pour trente ans, 479. Nouveaux sujets de plainte et de brouillerie, *ibid.* Rupture ouverte entre Sparte et Athènes, 482. Guerre du Péloponnèse, 498. Alliés des Lacédémoniens dans cette guerre, *ibid.* Ils ravagent l'Attique, 500. Lacédémone a recours aux Perses, *ibid.* Ses députés sont arrêtés par les Athéniens, conduits à Athènes et mis à mort, *ibid.* Siége et prise de Platée par les Lacédémoniens, 508, 515. Ils abandonnent l'Attique pour reprendre Pylé sur les Athéniens, 516. Ils sont battus sur mer, *ibid.* Lacédémoniens enfermés dans l'île de Sphactérie, *ibid.* Ils se rendent à discrétion, 518. Expédition des Lacédémoniens dans la Thrace, 524. Ils prennent Amphipolis, 525. Trêve d'un an entre Sparte et Athènes, 526. Victoire des Lacédémoniens sur les Athéniens près d'Amphipolis, 527. Traité de paix entre ces deux peuples pour cinquante ans, 528.

La guerre recommence entre Sparte et Athènes, 532. Les Lacédémoniens donnent retraite à Alcibiade, 542. Ils envoient par son conseil Gylippe au secours de Syracuse, et fortifient Décélie dans l'Attique, 546, 553. Les Lacédémoniens concluent un traité avec les Perses, 568. Leur flotte est battue par les Athéniens près de Cyzique, 570. Ils nomment pour amiral Lysandre, 574. Ils battent près d'Éphèse la flotte des Athéniens, 575. Callicratidas succède à Lysandre, 576. Défaite des Lacédémoniens près des Arginuses, 576. Ils remportent une célèbre victoire sur les Athéniens près d'Ægos-Potamos, 582. Ils s'emparent d'Athènes, 586; et y changent la forme du gouvernement, *ibid.* Décret de Sparte sur l'usage qu'on doit faire de l'argent que Lysandre y fait transporter, 587. Démarche indigne des Lacédémoniens par rapport à Syracuse, II, 9. Moyens lâches qu'emploient les Lacédémoniens pour se délivrer d'Alcibiade, 151. Inhumanité des Lacédémoniens envers les Athéniens qui avaient pris la fuite pour se soustraire à la violence des trente tyrans, 153. Les Lacédémoniens fournissent des troupes à Cyrus le jeune contre son frère Artaxerxès, I, 600. Ils font la guerre à Tissaphernes et à Pharnabase, 918. Ils chassent l'insolence des habitants de l'Élide, 623. Ils entreprennent, sous la conduite d'Agésilas, de rétablir les Grecs d'Asie dans leur ancienne liberté, 626. Expéditions des Lacédémoniens dans l'Asie, 629. Sparte donne à Agésilas le commandement des troupes sur terre et sur mer, 631. Ligue contre les Lacédémoniens, 633. Ils remportent une grande victoire près de Némée, 635. Leur flotte est battue par Conon près de Cnidos, 636. Bataille gagnée par les Lacédémoniens à Coronée, 637. Ils concluent avec les Perses une paix honteuse pour les Grecs, 640. Ils déclarent la guerre aux Olynthiens, II, 79. Ils s'emparent par fraude et par violence de la citadelle de Thèbes, 80. Ils reçoivent les Olynthiens au nombre de leurs alliés, 94.

Prospérité de Sparte, 84. Les Lacédémoniens sont forcés de sortir de la citadelle de Thèbes, 86. Ils forment une entreprise inutile contre le Pirée, 88. Ils sont vaincus près de Tegyre, 89. Ils déclarent la guerre aux Thébains, 91. Ils sont vaincus et mis en fuite à la bataille de Leuctres, 92. Les Thébains ravagent leur pays, et s'avancent jusqu'aux portes de Sparte, 94. Les Lacédémoniens implorent le secours d'Athènes, 97. Siége de Sparte par Épaminondas, 103. Bataille de Mantinée où les Lacédémoniens sont vaincus, 106 *etsuiv.* Les Lacédémoniens envoient du secours à Tachos, qui s'était révolté contre les Perses, 145. Entreprise des Lacédémoniens contre Mégalopolis, 126. Ils se révoltent contre les Macédoniens, 257. Ils sont vaincus par Antipater, *ibid.* Alexandre leur pardonne, *ibid.*

Sparte assiégée par Pyrrhus, 445. Courage des femmes spartiates pendant ce siége, *ibid.*, 446. Histoire des Lacédémoniens sous le règne d'Agis, 474, et sous celui de Cléomène, 483. Sparte tombe au pouvoir d'Antigone Doson, 485. Sédition dans Sparte apaisée par Philippe, 512. Elle embrasse le parti des Étoliens contre ce prince, 514. Diverses actions entre les Lacédémoniens et Philippe, 522. Sparte se joint aux Étoliens dans le traité fait avec les Romains, 532. Machanidas devient tyran de Sparte, 533. Défaite des Lacédémoniens près de Mantinée par Philopémen, 546. Nabis saccède à Machanidas, 549. Dur traitement que les Lacédémoniens éprouvent de sa part, *ibid.*, 985. Siége de Sparte par Flaminius, 586. Entreprise des Étoliens contre Sparte, 596. Cette ville est jointe à la ligue des Achéens, *ibid.* Les Spartiates essuient un cruel traitement de la part de leurs bannis, 922, 923. Guerre entre les Lacédémoniens et les Achéens, 747. Les Romains séparent Sparte de la ligue des Achéens, *ibid.*

Caractère et gouvernement de Sparte, I, 396, 532, 682. Lois établies par Lycurgue formées sur celles de Crète, 326, 686, 691. Sénat, 327, 982. Partage des terres, 327. Amour de la pauvreté, 684. Décri de la monnaie d'or et d'argent, 328, 533. Repas publics, 928. Éducation des enfants, 329, 334; cruau é barbare à leur égard, 536 *et suiv.* Obéissance à laquelle on les accoutumait, 535, 685. Respect qu'ils étaient obligés d'avoir pour les vieillards, 535. Patience et fermeté des jeunes Lacédémoniens, 930. Mêmer et exercice des Lacédémoniens, 534. Excessif luxe dans lequel ils vivaient, 536. Dureté des Lacédémoniens à l'égard des Ilotes, 537, 52. Pudeur et modestie absolument négligées à Sparte, 538. Caractère commun des Lacédémoniens et des Athéniens, 719. Causes de la décadence de Sparte, 685. Différentes sortes de troupes dont les armées des Lacédémoniens étaient composées, 708. Choix des généraux et des officiers, III, 283. Levée des soldats, 288; leur paye, 298. Manière dont les Lacédémoniens se préparaient au combat, I, 421. Discipline militaire de Sparte, II, 93; III, 925. Marine des Lacédémoniens, I, 334; III, 347.

*Lachares*, Thébain, commande un détachement de l'armée d'Ochus dans l'expédition de ce prince contre l'Égypte, II, 41. Il forme le siége de Péluse, et s'en rend maître, *ibid.*

*Laconie*, province de Péloponnèse, I, 318.

*Lade*, petite île vis-à-vis de Milet, I, 396.

*Lais* fameuse courtisane, I, 512.

*Laius*, roi de Thèbes : ses malheurs, I, 322.

*Lamachus* est nommé général avec Nicias et Alcibiade dans l'expédition des Athéniens contre la Sicile, I, 535. Sa pauvreté le rend méprisable aux troupes, 542, III, 299. Il périt au siége de Syracuse, I, 548.

*Lamia*, courtisane de la suite de Démétrius : dépenses énormes qu'elle faisait, II, 599. Plaisanterie d'un poète comique à son sujet, 600.

*Lamia*, ville de Thessalie, célèbre par la victoire des Athéniens sur Antipater, II, 342.

*Lamprias*, aïeul de Plutarque; bon mot qu'il disait de lui-même. III, 477.

*Lances*, armes des anciens, III, 304.

*Langues*. Réflexions sur le progrès et l'altération des langues, III, 562.

*Laodice*, femme d'Antiochus Théos, est répudiée par ce prince, II, 455. Antiochus la reprend, 459. Elle le fait empoisonner, *ibid.*, et fait déclarer roi à place Séleucus Callinicus, *ibid.* Elle fait aussi mourir Bérénice et son fils, *ibid.* Ptolémée la fait mourir, 460.

*Laodice*, fille de Mithridate roi de Pont, épouse Antiochus-le-Grand, II, 501.

*Laodice*, sœur de Démétrius Soter, et veuve de Persée roi de Macédoine, est mise à mort par Ammonius, favori d'Alexandre Bala, III, 14.

*Laodice*, veuve d'Ariarathe VI, exerce la régence pendant la minorité des six princes ses enfants, III, 25. Elle en fait mourir cinq par le poison et se prépare à traiter de même le sixième, *ibid.* Elle est mise à mort par le peuple, 31.

*Laodice*, sœur de Mithridate Eupator, épouse en premières noces Ariarathe VII, roi de Cappadoce; et en secondes noces, Nicomède, roi de Bithynie, III, 82. Personnage que Nicomède lui fait jouer à Rome devant le sénat, *ibid.*, 88.

*Laomedon*, officier d'Alexandre; provinces qui lui échurent après la mort de ce prince, II, 339. Il en est dépossédé par Nicanor qui le fait prisonnier, 354.

*Laranda*, ville de Pisidie, se révolte contre Perdiccas, II, 350. Fin tragique de cette ville, *ibid.*

*Larisse*, ville de Thessalie, I, 918.

*Lasthène*, premier magistrat d'Olynthe, livre cette ville à Philippe, II, 156.

*Lasthène* de Crète fournit à Démétrius Ninator des troupes pour monter sur le trône de Syrie, III, 14. Sa mauvaise conduite fait commettre à ce prince bien des fautes, 46.

*Lathyre* Voyez *Ptolémée Lathyre*.

*Lecture*, de l'histoire surtout; de quelle utilité elle est pour un prince, II, 500. Délicatesse des Lacédémoniens sur la lecture des livres qu'on doit permettre aux jeunes gens, I, 330.

*Légion romaine*. Soldats dont elle était composée, I, 135; III, 29.

*Législateurs* célèbres de l'antiquité. Dracon, I, 338. Solon, 339. Lycurgue, 926. Charondas, 495. Zaleucus, 496.

*Lelex*, premier roi de Lacédémone, I, 322.

*Lélius*, orateur romain. Jusqu'où il portait la candeur et la bonne foi, III, 518.

*Lémery*. Son habileté dans la chimie, III, 652.

*Lentulus*, fils de Ptolémée, est fait prisonnier par Démétrius, et renvoyé par ce prince à son père, II, 586.

*Lentulus*, envoyé à Thèbes par les Romains pour veiller sur la Béotie pendant la guerre contre Persée, II, 694.

*Lentulus*, consul, est chargé de rétablir Ptolémée Aulète sur le trône, III, 451. Un oracle de la sibylle l'empêche d'exécuter cette commission, *ibid.*

*Leochares*, un des sculpteurs qui travaillèrent au fameux mausolée que la reine Artémise fit ériger à Mausole son époux, III, 232.

*Léon*, le Corinthien, défend la citadelle de Syracuse contre Icétas et les Carthaginois, II, 54.

*Léon*, Athénien, député avec Timagore à la cour de Perse, accuse, à son retour, son collègue, II, 99.

*Léonat*, officier d'Alexandre. Provinces qui lui échurent après la mort de ce prince, II, 339. Il marche au secours d'Antipater assiégé dans Lamia, 343. Il est tué dans un combat, *ibid.*

*Léonidas*, gouverneur d'Alexandre-le-Grand, II, 189.

*Léonidas I*, roi de Sparte, défend courageusement avec trois cents Spartiates le passage des Thermopyles contre l'armée innombrable de Xerxès, I, 421. Il y périt, 422. Les Lacédémoniens lui érigent un magnifique tombeau, *ibid.*

*Léonidas II* règne à Sparte conjointement avec Agis, II, 475. Il s'oppose aux projets de ce prince, 478. On lui ôte la royauté, 479. Il se sauve à Tégée, *ibid.* Il est rappelé et rétabli sur le trône, 480. Il tend des embûches à Agis, 481, et le fait mourir, 482. Il oblige la femme de ce prince d'épouser son fils Cléomène, 483. Mort de Léonidas, 484. Son caractère, 475.

*Léonte*, ville de Sicile, I, 535.

*Léontide*, polemarque de Thèbes, livre la citadelle de cette ville aux Lacédémoniens, II, 80. Il arrête Isménie qui lui était opposé, *ibid.* Il envoie à Athènes des personnes inconnues pour assassiner les principaux des bannis, 83. Pélopidas, à la tête des conjurés, le fait périr, 86.

*Léontius*, officier de Philippe, maltraite Aratus au sortir d'un repas, II, 522. Il se rend

caution de l'amende imposée à Mégaleas pour le même sujet, *ibid.* Philippe lui ôte le commandement des troupes qu'il avait, puis le fait mourir, 524.

*Léosthène*, Athénien, apprend à ses concitoyens la mort d'Alexandre, et les anime à secouer le joug des Macédoniens, II, 341. Il est mis à la tête des Grecs ligués contre Antipater, *ibid.* Glorieux exploits de Léosthène, 342. Il reçoit une blessure au siége de Lamia, *ibid.* Et meurt peu de jours après, 343.

*Léotychide*, roi de Lacédémone, remporte conjointement avec Xantippe Athénien, une célèbre victoire sur les Perses près de Mycale, I, 438.

*Léotychide*, né de Timée, femme d'Agis, passe pour être fils d'Alcibiade, et par cette raison est exclu du trône, I, 543, 624.

*Leptine*, frère de Denys, est mis en fuite par les Carthaginois avec la flotte qu'il commandait, II, 14. Il est exilé et bientôt après rappelé, 22. Il tue Callipe, meurtrier de Dion, 44. Il se rend à Timoléon qui l'envoie à Corinthe, 53.

*Leptines*, Syrien, tue Octavius ambassadeur des Romains en Syrie, III, 9. Démétrius le livre au sénat, 11.

*Leptine*, Syracusain, beau-père d'Hiéron, II, 8.

*Lesbos*, île de Grèce, I, 512. Révolte de cette île contre les Athéniens, 509. Les Athéniens la font rentrer dans le devoir, 512. Excellence des vins de Lesbos, III, 170.

*Lettres*. Invention des lettres portée en Grèce par Cadmus, I, 44.

*Leucon*, roi dans le Bosphore. Générosité réciproque entre ce prince et les Athéniens, I, 715.

*Leuctres*, bourg de Béotie connu par la victoire que les Thébains y remportèrent sur les Lacédémoniens, II, 91.

*Levée* de soldats chez les anciens, III, 288.

*Levier*, machine de mécanique, III, 662.

*Lévinus*, consul romain, est vaincu par Pyrrhus, II, 434.

*Lévinus* (M. Valérius) est envoyé en Grèce et en Macédoine en qualité de préteur pour s'opposer aux entreprises de Philippe, II, 530. Ennemis qu'il suscite à ce prince, 531.

*Leutychide* est élu roi de Sparte à la place de Démarate, I, 400.

*Libanius*, d'Antioche, sophiste. Ses liaisons avec saint Basile, III, 408.

*Libye*, partie de l'Afrique. Guerre de Libye, contre les mercenaires, I, 442.

*Licinius*, consul, est envoyé en Macédoine contre Persée, II, 690, 694. Il campe près du fleuve Pénée, 697. Il est vaincu dans un combat, 698. Il remporte quelque avantage sur Persée, 702.

*C. Licinius*, frère du consul, commande la cavalerie d'Italie dans l'armée de son frère, II, 698.

*Lieutenants*. Rang qu'ils tenaient dans l'armée romaine, II, 690.

*Lignes* de circonvallation et de contrevallation chez les anciens, I, 508; III, 552.

*Ligorus*, un des commandants d'Antiochus-le-Grand, rend ce prince maître de la ville de Sardes, II, 508.

*Ligurie*, province d'Italie, II, 742. Ses habitants soumis aux Marseillais par les Romains, *ibid.*

*Lilybée*, ville de Sicile assiégée par les Romains, I, 444.

*Lin*. Description et usage de cette plante, I, 32; III, 368.

*Linus*, musicien, III, 261.

*Lionne*, nom d'une courtisane. Statue érigée en son honneur par les Athéniens, I, 347.

*Lissus*, ville d'Illyrie. Siége et prise de cette ville par Philippe, II, 550.

*Livius*, consul, est envoyé dans la Gaule Cisalpine pour s'opposer au passage d'Asdrubal, I, 442. Il défait ce général dans un grand combat, *ibid.*

*Lois*. Origine et établissement des lois, I, 1. Lois des Egyptiens, 20. Lois de Crète, 686. Lois de Sparte, 327. Lois d'Athènes, 339. Lois romaines, III, 613.

*Longin*, rhéteur grec, III, 377.

*Lotus*, plante d'Egypte dont on faisait du pain, I, 33.

*Lucain*, poète latin, III, 431.

*Louis XV*, roi de France. Témoignage glorieux que ce prince rend à la nation française, II, 625.

*Lucien*, philologue, III, 362. Songe qu'il rapporte au commencement de ses ouvrages, *ibid.*

*Lucile*, chevalier romain et poète, III, 432. L'invention de la satire lui est attribuée, 433.

*Lucrèce*, poète latin, III, 433. Sentiment de ce poète sur la Providence, 436.

*Lucretius*, préteur, commandant de la flotte romaine envoyée contre Persée, II, 694. Il assiége Hélarte, ville de Béotie, la prend et la ruine de fond en comble, 701.

*Lucullus* commande la flotte romaine envoyée contre Mithridate, et remporte sur ce prince deux grandes victoires, III, 97. Il est nommé consul, et est chargé de faire la guerre à Mithridate, 103. Il fait lever à ce prince le siége de Cyzique, 104, et défait ses troupes, *ibid.* Il remporte sur lui une victoire complète, 106, et l'oblige de se retirer auprès de Tigrane, roi d'Arménie, 107. Il envoie un ambassadeur à Tigrane lui redemander Mithridate, *ibid.* Il règle les affaires d'Asie, 108. Il fait déclarer la guerre à Tigrane, 109. Et marche contre lui, 110. Il assiége Tigranocerte, 111. Il remporte une victoire sur Tigrane, 112; et prend Tigranocerte, 113. Il remporte une seconde victoire sur Mithridate et Tigrane joints ensemble, 116. Son armée se révolte contre lui, 117. On envoie Pompée pour commander à sa place, 118. Lucullus retourne à Rome, et y reçoit l'honneur du triomphe, 120. Caractère de Lucullus, 118. Moyens qu'il employa pour s'instruire dans la science militaire, 97. Amitié qu'il avait pour Antiochus, philosophe de la vieille académie, pour laquelle il s'était déclaré, III, 568.

*Lune*, planète, III, 677. Culte que lui rendaient les Carthaginois, I, 70.

*Lunettes*. Invention des lunettes d'approche, III, 639, 661.

*Lusitanie*, partie de l'ancienne Espagne, I, 86.

*Luténius*, consul, défait la flotte des Carthaginois, et met fin par cette victoire à la première guerre punique, I, 414.

*Lutte*, exercice de la lutte chez les anciens, I, 732.

*Luxe* Funestes effets du luxe, I, 310. Il entraîne presque toujours après lui la ruine des états, *ibid.*, 385.

*Lycée*, lieu d'exercice à Athènes, III, 561.

*Lycidas*, Athénien, est d'avis qu'on écoute les propositions de Mardonius, I, 432. Il est lapidé, *ibid.*

*Lycie*, province de l'Asie Mineure, 185. Elle est déclarée libre par les Romains, II, 707, 734.

*Lycisca*, député des Acarnaniens, tâche d'engager les Lacédémoniens dans le parti de Philippe, II, 532.

*Lycisque*, Etolien est accusé d'avoir exercé de grandes cruautés contre ceux qui n'embrassaient pas le parti des Romains contre Persée, II, 735. Paul Emile le renvoie absous, *ibid.*

*Lycon*, Athénien, commandant des troupes grecques de l'armée de Pisuthne, se laisse gagner par Tissapherne, et se donne à lui, I, 524.

*Lycon*, philosophe, III, 572.

*Lycortas*, père de Polybe, est député par les Achéens, vers Ptolémée Epiphane, II, 630, 631. Il est élu général des Achéens, et venge la mort de Philopémen, 632. Il est député une seconde fois vers Ptolémée, 643.

*Lycurgus*, fils d'Eunomus, roi de Sparte, administre le royaume comme tuteur de Charilaüs son neveu, I, 326. Il entreprend de réformer le gouvernement de Sparte, et fait à ce dessein plusieurs voyages, *ibid.* De retour à Sparte, il y change toute la forme du gouvernement, *ibid.* Il va à Delphes pour consulter l'oracle, et y meurt volontairement en s'abstenant de manger, 322. Réflexions sur la mort de Lycurgue, *ibid.*

*Lycurgue*, Spartiate, corrompt les éphores par argent, et se fait élire roi de Sparte, II, 514. Attentat de Chilon contre lui, 517. Lycurgue se sauve en Etolie pour se dérober à la colère des éphores, et est bientôt rappelé, 525.

*Lycurgue*, orateur grec, III, 612.

*Lydie*, pays de l'Asie Mineure, I, 185. Rois de Lydie, 215. Elle passe au pouvoir de Cyrus, 216. Manière dont les Lydiens contractaient alliance, 214.

*Lydien*, mode de la musique ancienne, III, 267.

*Lynceus*, roi d'Argos, I, 321.

*Lynceus* de Samos, grammairien grec, III, 358.

*Lyncestès*, (Alexandre), est convaincu de conspiration contre Alexandre-le-Grand, et est mis à mort, II, 263.

*Lyre*, instrument de musique chez les anciens, III, 277. Changements arrivés à cet instrument par le nombre des cordes, 262, 268.

*Lysandes*, fils de Ptolémée, épouse Agathocle, fils de Lysimaque, II, 208. Après le meurtre de son mari, elle se retire auprès de Seleucus, et l'engage à faire la guerre à Lysimaque, 423.

*Lysandre* est nommé par les Lacédémoniens amiral de leur flotte, I, 574. Il devient fort puissant auprès du jeune Cyrus, *ibid.* Il bat près d'Ephèse la flotte des Athéniens, 575. Sa jalousie contre Callicratidas qu'on envoie pour lui succéder, 576. Il commande une seconde fois la flotte des Lacédémoniens, et remporte près d'Egos-Potamos une célèbre victoire sur les Athéniens, 585. Il se rend maître d'Athènes, 586; et y change la forme du gouvernement, *ibid.* Il retourne à Sparte, et envoie devant lui tout l'or et l'argent qu'il avait pris sur les ennemis, 587. Il est envoyé à Athènes pour y rétablir les tyrans, 595. Il abuse étrangement de son pouvoir, 597. Il souffre que les villes grecques lui consacrent des autels, *ibid.* Sur les plaintes de Pharnabaze, il est rappelé à Sparte, 598. Lysandre accompagne Agésilas en Asie, 626. Il se brouille avec lui, 627; et retourne à Sparte, *ibid.* Ses desseins ambitieux pour changer la succession au trône, *ibid.* Il est tué devant Haliarte qu'il voulait assiéger, 634. Quelque temps après sa mort, on découvre le complot qu'il avait formé contre les deux rois, 639. Caractère de Lysandre, 578, 634.

*Lysandre* est élu éphore à Sparte par le crédit d'Agis, II, 477. Il tâche de faire accepter au peuple les ordonnances de ce roi, *ibid.*

*Lysiade*, tyran de Mégalopolis, dépose la tyrannie sur les remontrances d'Aratus, et fait entrer sa ville dans la ligue des Achéens, II, 474. Les Achéens le font leur général trois fois consécutivement, puis le chassent, *ibid.* Il est tué dans un combat, 484.

*Lysias*, parent d'Antiochus Epiphane, est établi par ce prince gouverneur d'une partie de ses états et précepteur d'Antiochus Eupator, II, 675. Antiochus le charge de faire la guerre aux Juifs, *ibid.* Lysias est défait par Judas Machabée, 677. Il s'empare de la régence du royaume pendant la minorité d'Antiochus Eupator, III, 4. On lui donne le gouvernement de la Célé-Syrie et de la Palestine, 5. Il est vaincu par Judas Machabée, *ibid.* Il fait la paix avec les Juifs, 7. Il est livré à Démétrius Soter qui le fait mourir, 10.

*Lysias*, un des généraux athéniens qui défirent les Lacédémoniens aux îles Arginuses, et qui, à leur retour, furent condamnés à mort, I, 578, 581.

*Lysias* de Syracuse, orateur grec, va s'établir à Thurium, I, 495; III, 509. Il leva à ses dépens cinq cents hommes, et les envoie au secours d'Athènes contre les tyrans, I, 594. Il apporte à Socrate un discours pour sa défense, 665; III, 540. Caractère du style de Lysias, I, 749.

*Lysicles* commande l'armée des Athéniens à la bataille de Chéronée, et est vaincu par Philippe, II, 473.

*Lysimaque*, ville de Thrace, II, 382.

*Lysimaque*, officier d'Alexandre-le-Grand, est exposé par ce prince à un lion furieux dont il devient vainqueur, II, 278. Provinces qui lui échurent après la mort d'Alexandre, 339. Il se ligue avec Ptolémée, Séleucus et Cassandre contre Antigone, 373. Traité de paix entre ces princes, qui est rompu sur-le-champ, 79. Lysimaque prend dans ses états le titre de roi, 387. Nouvelle ligue entre Lysimaque, Ptolémée, Cassandre et Séleucus contre Antigone et Démétrius, 399. Ils partagent entre eux l'empire d'Alexandre, 403. Alliance de Lysimaque avec Ptolémée 403. Il enlève la Macédoine

à Démétrius, 409; et la partage avec Pyrrhus, 410. Il oblige, bientôt après, Pyrrhus d'en sortir, 411. Il s'avance contre Séleucus, il lui livre bataille, et est tué dans le combat, 424.

*Lysimaque*, fils d'Aristide : sa pauvreté, I, 715.

*Lysimaque*, ancien maître d'Alexandre, accompagne ce prince dans ses expéditions, II, 220.

*Lysimélie*, marais aux environs de Syracuse, I, 344.

*Lysippe*, fameux sculpteur, III, 224.

*Lysistrata*, comédie d'Aristophane : extrait de cette pièce, I, 760.

*Lysistrate* de Sicyone, sculpteur auquel on attribue l'invention des portraits en plâtre et en cire, III, 225.

## M

*Macédoine*, *Macédoniens*. La Macédoine, royaume de la Grèce, I, 318. Origine des Macédoniens, 320. Commencement de leur empire, 323. Rois de Macédoine jusqu'à Philippe, II, 448. Règne de Philippe, 142; et d'Alexandre, son fils, 190. Successeurs d'Alexandre qui régnèrent en Macédoine après la mort de ce prince. Cassandre, 403. Philippe son fils, 406. Démétrius Poliorcète, 408. Pyrrhus, 409 : Lysimaque, 410. Séleucus, 424. Ptolémée Céraunus, 426. Sosthène, 427. Antigone Gonatas, 429. Démétrius, fils d'Antigone, 462. Antigone Doson, 465. Philippe, fils de Démétrius, 436. Persée, 639. La Macédoine est mise en liberté par les Romains, 727; et quelque temps après réduite en province romaine, 717.

*Machabées*; martyre des Machabées, II, 671.

*Machanidas* devient tyran de Sparte, II, 535. Il cherche à assujettir le Péloponnèse, 545. Philopémen marche contre lui, 546. Machanidas est vaincu et tué dans le combat, 547.

*Machines* de guerre dont se servaient les anciens, III, 336.

*Macrobe*, philologue, III, 373.

*Madate*, gouverneur du pays des Uxiens pour Darius, refusa de se rendre à Alexandre, II, 249. Ce prince le soumet et lui pardonne, *ibid.*

*Magas*, gouverneur de la Cyrénaïque et de la Libye, se révolte contre Ptolémée Philadelphe, et se fait déclarer roi de ces provinces, II, 454. Il fait faire à ce prince des ouvertures d'accommodement, et meurt pendant la négociation, 455.

*Magas*, frère de Ptolémée Philopator, est mis à mort par son ordre, II, 505.

*Mages*, employés au culte divin chez les Perses, I, 33. Leur religion, 307.

*Magistrat*, devoir d'un magistrat. II, 66; III, 620. Voyez *Juges*.

*Magnesie*, ville de Carie dans l'Asie Mineure, I, 183. Artaxerxès donne le revenu de cette ville à Thémistocle pour son entretien, I, 456.

*Magon*, général carthaginois, est envoyé en Sicile pour faire la guerre à Denys l'ancien, II, 15, 17. Après plusieurs efforts il fait la paix avec Denys, 66. Il perd une grande bataille où il est tué, I, 63.

*Magon*, fils du précédent, commande l'armée des Carthaginois en Sicile, et remporte une grande victoire sur Denys l'ancien, I, 95. Les Carthaginois le mettent à la tête des troupes qu'ils envoient en Sicile contre Denys le jeune, *ibid.* II, 61. Il abandonne honteusement la conquête de la Sicile, I, 24; II, 52. Il rentre dans Carthage et se tue de désespoir, I, 94; II, 52.

*Magon*, capitaine carthaginois, est mis à la tête de la flotte que les Carthaginois envoient au secours des Romains contre Pyrrhus, I, 401. Il se transporte auprès de Pyrrhus pour présenter ses desseins au sujet de la Sicile, *ibid.*

*Magon*, frère d'Annibal, vient apporter à Carthage la nouvelle de la victoire de son frère sur les Romains près de Cannes, I, 137.

*Magon*, capitaine carthaginois, est fait prisonnier en Sardaigne, I, 140.

*Maharbal*, officier carthaginois, tâche d'engager Annibal à marcher droit à Rome après la bataille de Cannes, I, 137.

*Mahomet*; bruit populaire au sujet de son tombeau, II, 437.

*Maison* dorée de Néron; sa description, III, 219.

*Malliens*, peuple de l'Inde; guerre qu'ils ont à soutenir contre Alexandre, III, 197. Ils se soumettent à ce prince, 198.

*Mamertins*, peuple originaire d'Italie; ils s'emparent de Messine, ville de Sicile, I, 102. Ils sont vaincus par Pyrrhus, II, 441. Il s'excite parmi eux une division, I, 677; qui donne lieu à la première guerre punique, I, 102.

*Manassé*, roi de Juda, est mis aux fers par les généraux d'Asarhaddon, et emmené captif à Babylone, I, 202. Il obtient sa liberté et retourne à Jérusalem, *ibid.*

*L. Manceaux*, lieutenant du consul Pison, s'engage témérairement dans un poste d'où Scipion le tire heureusement, I, 164.

*Mandane*, fille d'Astyage, roi des Mèdes, est donnée en mariage à Cambyse, roi des Perses, I, 212. Elle fait un voyage en Médie, et emmène avec elle son fils Cyrus, 224. Elle retourne en Perse, 225.

*Mandanis*, philosophe indien, refuse de s'attacher à la suite d'Alexandre, II, 290.

*Mandrocleide*, jeune Spartiate, soutient le parti de l'éphore Lysandre par zèle pour le bien public, II, 477.

*Manethon*, prêtre égyptien, auteur de l'Histoire des dynasties d'Egypte, I, 35.

*Manto*, femme de Zémis, est conservée dans le gouvernement de l'Eolie après la mort de son mari et s'y fait admirer par sa conduite, I, 624. Elle est assassinée avec son fils par Midas son gendre, 622.

*Manifestes*, écrits publics qui précèdent aujourd'hui les déclarations de guerre, III, 283.

*M. Manilius*, consul, est envoyé contre Carthage au commencement de la seconde guerre punique, I, 162.

*Manilius*, tribun du peuple, dresse un décret qui charge Pompée de faire la guerre aux rois Mithridate et Tigrane, III, 419.

*Manipule*; ce que c'était dans l'armée romaine, III, 361.

*Manius Curius*, consul, remporte une grande victoire sur Pyrrhus, et l'oblige de sortir de l'Italie, III, 443.

*Manius Aquilius*, termine la guerre contre Aristonic, III, 25; et entre à Rome en triomphe, *ibid.*

*L. Manlius* est nommé consul avec Régulus, I, 104. Ils remportent ensemble une célèbre victoire sur les Carthaginois, près d'Ecnome en Sicile, *ibid.*, III, 346. Ils passent en Afrique, I, 104. Manlius est rappelé, *ibid.*

*Mantinée*, ville d'Arcadie, célèbre par la victoire d'Épaminondas sur les Lacédémoniens, et par celle de Philopémen sur Machanidas, tyran de Sparte. II, 108, 545.

*Maracande*, ville capitale de la Sogdiane, passe au pouvoir d'Alexandre, II, 266.

*Marathon*, petite ville de l'Attique, célèbre par la victoire des Athéniens sur les Perses, I, 401.

*Marbre*; temps où l'on a commencé à l'employer pour la sculpture, III, 223.

*M. Marcellus*, consul, est envoyé en Sicile pour apaiser les troubles qui y régnaient, II, 63, 65. Actions de Marcellus en Sicile, 66. Il forme le siège de Syracuse, 67. Les pertes considérables d'hommes et de vaisseaux, causées par les terribles machines d'Archimède, l'obligent à changer le siège en blocus, 69. Il fait diverses expéditions en Sicile, 70. Il se rend maître de Syracuse par le moyen des intelligences qu'il s'y était ménagées, 70. Il abandonne la ville au pillage, 73. Honneurs qu'il rend à la mémoire d'Archimède, 74. Marcellus, d'abord comme préteur, puis comme consul, remporte plusieurs avantages sur Annibal, I, 140.

*Marche* des troupes chez les anciens, III, 309.

*L. Marcius*, chevalier romain, conserve par sa valeur l'Espagne aux Romains, I, 141.

*Marcius*, ambassadeur des Romains dans la Grèce, a une entrevue avec Persée auprès du fleuve Pénée, II, 692. Il retourne à Rome, 693. Il est envoyé de nouveau dans la Grèce pour en régler les affaires, 694.

*Q. Marcius Philippus*, consul, est chargé de la guerre contre Persée, II, 703. Il part de Rome et s'avance vers la Macédoine, 704. Après avoir essuyé de rudes fatigues, il pénètre dans la Macédoine, et y prend plusieurs villes, *ibid.*

*Marcotte*, rejeton de vigne. Profit qu'on en retirait du temps de Columelle, III, 173.

*Mardonius*, gendre de Darius, passe avec une armée dans la Macédoine, I, 396. Ses mauvais succès obligent Darius à le rappeler, 397. Il donne à Xerxès des conseils dalteure qui engagent ce prince à porter la guerre dans la Grèce, 409. Xerxès le choisit pour un de ses généraux, 417. Ce prince le laisse avec une nombreuse armée pour réduire la Grèce, 429. Il fait faire aux Athéniens des offres très-avantageuses qui sont refusées, 431. Il entre dans Athènes, et brûle ce qui avait échappé au saccagement de l'année précédente, 432. Il est vaincu et tué à la bataille de Platée, 435.

*Mariages*, lois établies à Athènes et à Sparte au sujet des mariages, I, 342, 634.

*Mariamne*, petite-fille d'Aristobule, épouse Hérode l'Idumée, III, 60.

*Marine* des anciens, I, 709; III, 343.

*Marius*, lieutenant sous Métellus, supplante ce général, et se fait nommer à sa place pour terminer la guerre contre Jugurtha, I, 178. Il se rend maître de la personne de Jugurtha, et le fait servir d'ornement à son triomphe, III, 407. Portrait de Marius, 479.

*M. Marius*, sénateur romain, est envoyé par Sertorius au secours de Mithridate, III, 402. Il est fait prisonnier par Lucullus, et mis à mort, 405.

*Marius Priscus*, proconsul d'Afrique, est accusé d'avoir sauvé la condamnation et même la vie des innocents, III, 204. Il est envoyé en exil, 205.

*Maronée*, ville de Thrace : cruel traitement que ses habitants éprouvent de la part de Philippe, II, 635. Vin célèbre de Maronée, III, 170.

*Marot*, poète français, III, 364.

*Marseillais*. Ambassade des Marseillais à Rome, II, 742. Origine des Marseillais, *ibid.* Ils viennent s'établir dans les Gaules, 743. Sagesse de leur gouvernement, *ibid.* Attachement des Marseillais pour les Romains, *ibid.* Ils obtiennent des Romains la grâce de Phocée qui était condamnée à être détruite, III, 25.

*Marsyas*, musicien, à qui l'invention de la flûte est attribuée, II, 674.

*Marsyas* commande l'armée que Cléopatre, femme de Ptolémée, avait levée contre ce prince, III, 29. Il est vaincu et fait prisonnier, *ibid.*

*Martial*, poète latin, III, 454.

*Massinissa*, roi de Numidie, embrasse le parti des Romains contre les Carthaginois, I, 143, 156. Il donne du secours aux Romains dans la guerre contre Persée, II, 694. Il épouse Sophonisbe, et est bientôt obligé de lui envoyer du poison, I, 157. Contestations entre Massinissa et les Carthaginois, *ibid.* Il les défait dans un combat, 158. Il meurt et établit en mourant Scipion Emilien tuteur de ses enfants, 174.

*Massiste*, fils de Darius et d'Atosse, est un des six commandants de l'armée de Xerxès, I, 417. Mort tragique de Massiste et de ses enfants, 440.

*Massiva*, prince numide, est égorgé au milieu de Rome par ordre de Jugurtha, I, 177.

*Mastanabal*, fils de Massinissa, partage avec ses deux frères le royaume de Numidie après la mort de leur père, I, 174.

*Mathusaïs* est élevé sur le trône de Juda à la place de Jéchonias son neveu, I, 204.

*Mathathias*, Juif de la race sacerdotale, refuse d'obéir aux ordonnances d'Antiochus, II, 670. Il se retire avec sa famille dans les montagnes pour éviter la persécution, 671. Mort de Mathathias, 673.

*Mathématiques*. Etendue de cette science, III, 655, *et suiv.*

*Mathus*, de concert avec Spendius, fait révolter les mercenaires contre les Carthaginois, I, 115. Il est mis à leur tête, *ibid.* Il prend Annibal prisonnier, et le fait pendre à la place de Spendius, 116. Il est pris par les Carthaginois qui lui font souffrir le dernier supplice, 117.

*Mausole*, roi de Carie, entre dans une conspiration contre Artaxerxès, II, 117. Il sou-

Digitized by Google

met les Rhodiens et ceux de Cos, 427. Sa mort, *ibid.* Honneurs rendus à sa mémoire par Artémise sa femme, *ibid* et III, 252.

*Mazagum*, ville de l'Inde, assiégée et prise par Alexandre, II, 282.

*Mazare*, seigneur macédonien, est établi par Alexandre gouverneur de la citadelle de Suse, II, 218.

*Mazée*, gouverneur de Memphis pour Darius, abandonne cette ville à Alexandre, II, 235. Il commande la cavalerie dans l'armée de Darius à la bataille d'Arbelles, 244. Il se rend à Alexandre et lui livre la ville de Babylone, 246. Ce prince lui donne le gouvernement de la Babylonie, *ibid.*

*Mécanique*, définition de cette science, et son utilité, III. 661.

*Mécène*, favori d'Auguste et protecteur des gens de lettres, III, 443, I, 491. Portrait de Mécène par Paterculus, 467.

*Médailles* : différence entre les médailles et les monnaies, III, 196.

*Médecine* : Origine et antiquité de la médecine, I, 300; III, 641. Découvertes qui ont enrichi la médecine moderne, 648. Médecins célèbres de l'antiquité, 641 et suiv.

*Médée* : moyens qu'elle emploie pour se dérober à la poursuite de son père, III, 106.

*Mèdes*, anciens peuples de l'Asie, habitants de la Médie, I, 207. Histoire du royaume des Mèdes, *ibid.* Réunion de l'empire des Mèdes à celui des Perses, 261. Révolte des Mèdes contre Darius Nothus, 524. Ce prince les oblige de rentrer dans le devoir, *ibid.* Mœurs des Mèdes, 224. Manière dont ils contractaient leurs alliances, 211.

*Médie*, royaume de l'Asie supérieure, I, 135. Description de ce royaume par Polybe, II. 550.

*Médimne*, mesure de blé dont se servaient les anciens, III, 169.

*Médon*, fils de Codrus, est mis à la tête de la république d'Athènes sous le titre d'archonte, I, 322.

*Mégabate*, noble perse, fait échouer l'entreprise des Perses sur l'île de Naxe, par piqûre contre Aristagore, I, 392.

*Mégabyse*, gouverneur de la Thrace pour Darius, fait révoquer à ce prince la permission qu'il avait donnée à Hystiée de bâtir une ville dans la Thrace, I, 390. Il envoie des députés à Amyntas pour lui demander la terre et l'eau, *ibid.* Insolence de ces députés à la cour d'Amyntas, et vengeance que le fils de ce prince en tire, *ibid.*

*Mégabuse*, fils de Zopyre, est un des six commandants de l'armée de Xerxès, I, 417. Il découvre le complot formé par Artabane contre Artaxerce, 451. Il est chargé par ce prince de la guerre contre les Égyptiens révoltés, 462. Il soumet les Égyptiens, et leur promet la vie sauve, *ibid.* Mégabyse, au désespoir de voir les Égyptiens mis à mort contre la foi du traité, se révolte contre Artaxerce, 463. Il dissipe deux armées que ce prince avait envoyées contre lui, *ibid.* Il rentre en faveur et revient à la cour, *ibid.* Jalousie d'Artaxerce contre Mégabyse dans une partie de chasse, *ibid.* Mort de Mégabyse, *ibid.*

*Mégacles*, fils d'Alcméon, se met à la tête d'une des factions qui partageaient Athènes du temps de Solon, I, 313. Son mariage avec Adariste, fille de Clisthène, *ibid.* Il chasse Pisistrate d'Athènes, et la rappelle bientôt après, 344. Il est obligé de quitter Athènes, *ibid.*

*Mégaclès*, ami de Pyrrhus, II, 434. Ce prince, dans un combat, donne son manteau et ses armes à Mégaclès, et se déguise sous les siennes, *ibid.* Mégaclès est blessé dans le combat et jeté par terre, *ibid.*

*Mégadate* est établi par Tigrane, vice-roi de Syrie, et gouverne ce royaume pendant quatorze ans, III 40. Tigrane le rappelle auprès de lui, 115.

*Mégalées*, officier de Philippe, se livre en entier à Apelle, ministre de ce prince, II, 519, 523. De concert avec Léontius, il maltraite Aratus au sortir d'un repas, 522. Philippe le fait mettre en prison, puis le laisse aller sous caution, *ibid.* On découvre les mauvais desseins de Mégalées contre Philippe, 524. Il se donne la mort pour éviter de subir un jugement, 525.

*Mégalopolis*, ville d'Arcadie, II, 126. Aratus la fait entrer dans la ligue des Achéens, III, 25.

*Méguru*, nom d'un quartier de la ville de Carthage, I, 466.

*Mégare*, ville d'Achaïe. Sa fondation, I, 324. Cette ville se joint à la ligue des Achéens, II, 474.

*Mégarique*, secte de philosophes, III, 559.

*Mélanagre*, poète grec, III, 425.

*Mégistone*, capitaine lacédémonien, est envoyé par Cléomène au secours d'Argos, et est tué dans cette ville en combattant, II, 488.

*Mélitus* orateur athénien, se porte pour accusateur contre Socrate, I, 665, 666. Succès de son accusation, 669. Il est condamné à mort, 677.

*Mélon*, Thébain, est nommé béotarque avec Pélopidas et Charon, II, 86.

*Memnon*, Rhodien, reçoit en grâce auprès d'Ochus contre lequel il avait porté les armes, II, 133. Il tâche d'empêcher les généraux de Darius de donner la bataille du Granique, 196. Il se jette dans Milet, et défend cette place contre Alexandre, 199. Il défend la ville d'Halicarnasse contre ce prince, *ibid.* Il fait passer les habitants de cette ville dans l'île de Cos, 200. Il conseille à Darius de porter la guerre en Macédoine, 201. Ce prince le charge de l'exécution et le fait généralissime, 202. Memnon assiège Mytilène, et meurt devant cette place, *ibid.*

*Memnon* : statue de Memnon dans la Thébaïde. Merveilles qu'on en raconte, I, 6. La tête de ce dieu est actuellement au musée de Londres, 166.

*Memnon* : exemples de personnes qui ont eu la mémoire excellente, III, 587.

*Memphis*, ville d'Égypte : sa fondation, I, 37. Prise de cette ville par Cambyse, 271; puis par Alexandre, II, 233.

*Memphitis*, fils de Physcon et de Cléopâtre, est égorgé par son père, et coupé par morceaux qui sont envoyés à sa mère, III, 29.

*Menandre*, Athénien, est donné pour collègue à Nicias qui commandait en Sicile, I, 552. Il force le général à donner un combat naval où il a du dessous, 554. Il est cause en partie de la défaite des Athéniens près d'Ægos Potamos, 584.

*Menandre*, poète comique, III, 419, Changement qu'il apporta dans la comédie, *ibid.*; I, 762.

*Menandre*, officier de la cour d'Alexandre. Provinces qui lui échurent après la mort d'Alexandre, II, 438.

*Mendès* ville d'Égypte, II, 116. Un prince de cette ville dispute la couronne à Nectanébus, *ibid.* Il est battu par Agésilas et fait prisonnier, 117.

*Ménécrate*, médecin, III, 614. Ridicule vanité de ce médecin, II, 181.

*Ménélas*, frère de Ptolémée, est vaincu par Démétrius et est obligé de se retirer dans Salamine, II, 585. Il se rend à discrétion à Démétrius qui le renvoie à son frère sans rançon, 586.

*Ménélas* supplante Jason son frère, qui était souverain-sacrificateur des Juifs, et obtient sa charge, II, 662. Jason le chasse de Jérusalem, 664. Antiochus le rétablit dans la souveraine sacrificature, *ibid.*

*Menes* ou *Menoïm*, premier roi d'Égypte, I, 36.

*Menon* commande les troupes thessaliennes de l'armée de Cyrus, dans l'expédition de ce prince contre son frère Artaxerce, I, 600. Tissapherne l'arrête par trahison avec les autres généraux grecs et le fait mourir, 614. Caractère de Ménon, *ibid.*

*Menostane*, aïeul d'Artaxerce Longuemain, est vaincu et mis en fuite par Mégabyse, I, 463.

*Mensonge*; combien il était en horreur chez les Perses, I, 284.

*Mentor*, Rhodien, est envoyé par Nectanébus en Phénicie pour y soutenir les rebelles, II, 129. La tête lui tourne à l'approche d'Ochus, 130. Il livre la ville de Sidon à ce prince, *ibid.* Ochus lui donne le commandement d'un détachement de son armée contre l'Égypte, 131. Actions de Mentor en Égypte, 132. Ochus le fait gouverneur de toute la côte d'Asie, et le déclare généralissime de toutes les troupes de ce côté-là, 133. Conduite de Mentor dans son gouvernement, *ibid.*

*Menylle* commande la garnison macédonienne qu'Antipater met dans Munychia, II, 345. Cassandre lui ôte la garde de cette forteresse, 356.

*Mer Rouge*; le passage de la mer Rouge désigné clairement dans Diodore de Sicile, I, 38.

*Mercenaires*; guerre des Mercenaires contre les Carthaginois, I, 58.

*Mercure*, Égyptien à qui l'Égypte doit l'invention de presque tous les arts, I, 39.

*Mérie*, Espagnol, livre de nuit une porte de Syracuse à Marcellus, II, 69.

*Mermnades*, race de rois de Lydie, I, 243.

*Mérodach-Baladan*, roi de Babylone, envoie des ambassadeurs à Érichias pour le féliciter sur sa convalescence, I, 190, 200.

*Meroé*, fille de Cyrus, devient la femme de son frère Cambyse, I, 273. Mort tragique de cette princesse, 274.

*Mesabate*, eunuque, coupe la tête et la main de Cyrus le jeune par ordre d'Artaxerce, I, 604. Supplice que Parysatis lui fait souffrir, 619.

*Mesram*, Voy. *Menès*.

*Messageries*, établies en France par l'université de Paris I, 287.

*Messénie*, région du Péloponnèse, I, 369.

*Messéniens*; première guerre entre les Messéniens et les Lacédémoniens, I, 369. Les Messéniens défont près d'Ithome l'armée des Lacédémoniens, 370. Ils se soumettent aux Lacédémoniens, 371. Seconde guerre entre les Messéniens et les Lacédémoniens, *ibid.* Les Messéniens sont d'abord vainqueurs, 272; puis vaincus, 273. Ils sont réduits à l'état des Ilotes, *ibid.* Ils sont rétablis par les Thébains, II, 96. Troubles entre les Messéniens et les Achéens, II, 658. Les Messéniens font mourir Philopémen, *ibid.* Ils sont soumis par les Achéens, 659, et réunis à la ligue, 646. Défaut dans les Messéniens qui fut la cause de tous leurs malheurs, II, 96.

*Messine* ou *Messana*, ville de Sicile, I, 402, 534.

*Métagène*, architecte, III, 213.

*Métaphysique* des anciens, II, 621.

*L. Métellus*, consul, est chargé de la guerre contre Jugurtha, I, 177. Il est supplanté par Marius, *ibid.* Il entre en triomphe à Rome, 178.

*Métellus* (Q. Cécilius), préteur romain, soumet Andriscus, II, 757, et l'envoie prisonnier à Rome, *ibid.* Il soumet un autre aventurier nommé Alexandre, *ibid.*

*Métempsycose*, opinion de la métempsycose, I, 23; III, 582.

*Méthone*, ville de Thrace, détruite par Philippe, II, 450.

*Méton*, astronome, contrefait le fou, et pourquoi, I, 518. III, 665.

*Métrodore*, de Scepsis, va en ambassade pour Mithridate auprès de Tigrane, III, 116. Mithridate le fait mourir, *ibid.*

*Métrodore*, peintre et philosophe, est donné par les Athéniens à Paul Émile pour être auprès de ses enfants, II, 726.

*Meure* (Jean de) trouve le moyen de donner aux notes de musique une valeur inégale, III, 269.

*Michel-Ange*, célèbre sculpteur. Son habileté et sa modestie, III, 250.

*Micipsa* succède à son père Masinissa dans le royaume de Numidie, I, 174. Il adopte Jugurtha, son neveu, et le fait hériter comme ses autres enfants, 175. Mort de Micipsa, *ibid.*

*Microscope* : invention de cet instrument; son avantage, III, 636.

*Micythe*, tuteur des enfants d'Anaxilaus. Prudence avec laquelle il gouverne sa tutelle, I, 494.

*Midias*, gendre de Maniu, assassine sa belle-mère avec son fils, pour s'emparer de ses biens et de son gouvernement, I, 622. Il en est dépouillé par Hercylidas, *ibid.*

*Milet*, ville d'Ionie, I, 396. Cruautés exercées à Milet par Lysandre, 567. Siège et prise de Milet par Alexandre, II, 199.

*Milon* de Crotone, fameux athlète, défait l'armée des Sybarites et ruine leur ville, I, 495. Force extraordinaire de cette athlète, 497. Sa voracité, *ibid.* Sa mort, 498.

*Miltiocyte*, Thracien, abandonne les Grecs après la bataille de Cunaxa, et se rend à Artaxerce, I, 608.

*Miltiade*, Athénien, tyran de la Chersonèse de Thrace, accompagne Darius, dans son expé-

Digitized by Google

dition contre les Scythes, et sut d'avis qu'on donne satisfaction aux Scythes, I, 389. Une irruption des Scythes dans la Thrace le contraint d'abandonner la Chersonèse où il retourne bientôt après, 394. Il vient s'établir à Athènes, 398. Il commande l'armée des Athéniens, et remporte à Marathon une célèbre victoire sur les Perses, 401, *et suiv.* Modeste récompense que les Athéniens lui accordent, 404. Il part avec une flotte pour soumettre les îles rebelles, et réussit mal dans l'île de Paros, 405. Il est appelé en jugement et condamné à une grosse amende, *ibid.* N'étant pas en état de la payer, il est mis en prison et y meurt, *ibid.*

*Mnemonnus*, poète grec, III, 426.

*Mnésiarque*, amiral de Sparte, est vaincu et tué dans un combat par Alcibiade, I, 570, *et suiv.*

*Mine*, monnaie des Grecs : sa valeur, I, 543.

*Minerve*, déesse, I, 722. Fête célébrée à Athènes en son honneur, *ibid.*

*Mine* de fer, III, 185; de cuivre ou d'airain, 187; d'or, 188; d'argent, 192. Le produit des mines faisait la principale richesse des anciens, 193, et I, 77.

*Miniature*, sorte de peinture, III, 211.

*Ministre* : sages leçons pour un ministre, I, 285, 602, 631; III, 610.

*Minos*, premier roi de Crète. Lois qui il établit dans son royaume, I, 986. Haine des Athéniens contre Minos, 630. Sujet et cause de cette haine, *ibid.*

*Minucius* (*Marcus*) est donné à Fabius pour général de la cavalerie, I, 132. Il remporte pendant l'absence de Fabius un léger avantage sur les Carthaginois, 154. Le peuple l'égale en pouvoir à son dictateur, *ibid.* Minucius s'engage dans un mauvais pas d'où Fabius le tire, *ibid.* Il reconnaît son tort, et rentre dans l'obéissance, *ibid.* Il est tué à la bataille de Cannes, 157.

*Miroir ardent*, par le moyen duquel on dit qu'Archimède brûla une partie de la flotte romaine, II, 70.

*Misael*, l'un des trois jeunes Hébreux conservés miraculeusement dans la fournaise, I, 204.

*Mithras*, nom que les Perses donnaient au soleil, I, 59.

*Mithridate* I, roi de Pont, II, 332. Ce prince se soumet à Alexandre, et l'accompagne dans ses expéditions, 200.

*Mithridate II*, roi de Pont, prend la fuite pour se soustraire à la fureur d'Antigone, II, 332.

*Mithridate III*, roi de Pont, ajoute à ses états la Cappadoce et la Paphlagonie, II, 332.

*Mithridate* II, roi de Pont, II, 332.

*Mithridate V*, surnommé Evergète, roi de Pont, envoie du secours aux Romains contre les Carthaginois, II, 332. Les Romains, en récompense, lui accordent la grande Phrygie, III, 25. Sort de Mithridate, 34.

*Mithridate VI*, surnommé Eupator, monte sur le trône de Pont, III, 31. Les Romains lui enlèvent la Phrygie, 87. Il s'empare de la Cappadoce et de la Bithynie, après en avoir chassé les rois, *ibid.*, *et suiv.* Il donne sa fille en mariage à Tigrane roi d'Arménie, 88. Rupture ouverte entre Mithridate et les Romains, 89. Ce prince remporte quelques avantages sur les Romains, 90. Il fait égorger en un même jour tout ce qu'il y avait de Romains et d'Italiens dans l'Asie Mineure, 91. Il se rend maître d'Athènes, *ibid.* Deux de ses généraux sont battus par Sylla, 94, 96. Il est lui-même battu par Fimbria, 97. Sa flotte est aussi battue, *ibid.* Il a une entrevue avec Sylla, et conclut la paix avec les Romains, 99. Seconde guerre des Romains contre Mithridate, faite par Muréna, 101. Elle ne dure que trois ans, *ibid.* Mithridate fait un traité avec Sertorius, 102. Il se prépare à recommencer la guerre contre les Romains, 103. Il s'empare de la Paphlagonie et de la Bithynie, *ibid.* Les Romains envoient contre lui Lucullus et Cotta, 105. Mithridate défait Cotta sur terre et sur mer, *ibid.* Il forme le siége de Cyzique, 106. Lucullus lui fait lever ce siége et défait ses troupes, *ibid.* Mithridate se met en campagne pour s'opposer aux progrès de Lucullus, 106. Il est entièrement défait, et est obligé de prendre la fuite, *ibid.* Il envoie dans sa fuite à ses sœurs et à ses femmes l'ordre de mourir, 107. Il se retire auprès de Tigrane son gendre, *ibid.* Tigrane le renvoie dans le Pont pour y lever des troupes, 111. Mithridate inclie de consoler Tigrane de sa défaite, 115. Ces deux princes travaillent de concert à levée de nouvelles troupes, 116. Mithridate, profitant de la mésintelligence qui s'était mise dans l'armée romaine, recouvre tout son royaume, 117, *et suiv.* Il est vaincu en plusieurs rencontres par Pompée, 121. Il cherche inutilement un asile auprès de Tigrane son gendre, 122. Il se retire dans le Bosphore, 124. Il fait mourir son fils Xiphares, 125. Il fait faire à Pompée des propositions de paix qui sont repoussées, 129. Il forme le projet d'aller attaquer les Romains dans l'Italie même, 127. Pharnace, fils de Mithridate fait révolter l'armée contre son père qui se donne la mort, 128. Caractère de Mithridate, *ibid.* Portrait de ce prince par Paterculus, 497. Il s'est rendu illustre dans la médecine, 649.

*Mithridate I*, roi des Parthes, défait Démétrius et le fait prisonnier, III, 19, 62. Il emmène ce prince dans son royaume et lui donne sa fille Rhodogune en mariage, 19.

*Mithridate II*, surnommé le Grand, monte sur le trône des Parthes après la mort de son oncle Artabane, III, 29. Il rétablit dans ses états Antiochus Eusèbe qui s'était réfugié auprès de lui, 39. Il envoie un député à Sylla pour faire alliance avec les Romains, 88. Mort de Mithridate, 63.

*Mithridate III*, monte sur le trône des Parthes après la mort de Phraate, III, 63. Orode, son frère, le chasse du trône, puis le fait mourir, *ibid.*

*Mithridate*, jeune seigneur persan, se vante d'avoir porté le coup mortel à Cyrus le jeune, I, 604. Parysatis le fait mourir, 619.

*Mithridate*, eunuque et grand-chambellan de Xerxès, se rend complice du meurtre de ce prince, I, 452. On le fait mourir du supplice des anges, *ibid.*

*Mithridate* de Pergame amène des troupes en Egypte au secours de César, III, 138, 140.

*Mithridarzane*, favori de Tigrane, est chargé par ce prince d'aller contre Lucullus, III, 110. Il périt avec ses troupes, *ibid.*

*Mitylène*, capitale de l'île de Lesbos, I, 519. Prise de cette ville par les Athéniens, 512.

*Mnasippe* est envoyé par les Lacédémoniens avec une flotte pour reprendre Corcyre sur les Athéniens, II, 88. Il perd la vie dans le combat, 99.

*Mnasiras*, roi des Parthes, III, 63.

*Mnevis*, nom du bœuf adoré en Egypte, I, 47.

*Modes*, différentes modes de la musique ancienne, III, 267.

*Modestinus* (*Herennius*), ancien jurisconsulte, III, 617.

*Module*, termes d'architecture, III, 260.

*Moeris*, roi d'Egypte, I, 97. Fameux lac qu'il fit construire, 40.

*Molière*, poète français : en quoi il diffère de Térence, III, 450.

*Moloch*, nom donné à Saturne dans l'Ecriture, I, 71.

*Molon* est établi par Antiochus-le-Grand, gouverneur de la Médie, II, 500. Il se rend souverain dans sa province, *ibid.* Antiochus le défait dans une bataille, 502. Il se tue de désespoir, *ibid.*

*Molon*, de Rhodes, célèbre rhéteur, de qui Cicéron prit des leçons, III, 582, 522.

*Mômes* d'Egypte, I, 27.

*Monarchie*. Titre primordial de la monarchie, I, 208. Le gouvernement monarchique est de tous les gouvernements le plus louable, 278, 279.

*Monde*. Formation du monde, III, 650. Système des stoïciens et des épicuriens sur la formation du monde, 652. Belle pensée de Platon sur le même sujet, 653. Découverte du Nouveau-Monde, 674.

*Monime*, d'Ionie : Mithridate l'attache à sa suite, III, 91. Elle épouse ce prince, 107. Mort tragique de cette princesse, *ibid.*

*Monnaies* dont se servaient les anciens, III, 195. Antiquité des monnaies, *ibid.*

*Montaigne*, auteur français, III, 564.

*Monuments* que les anciens érigeaient à ceux qui mouraient pour leur patrie, I, 404, 422. Quels sont les monuments les plus durables, 472, 489.

*Morale*. Quel est son objet, III, 599. Elle est, à proprement parler, la science des rois, II, 487. Sentiments des anciens philosophes sur la morale, III, 599.

*Morts*. Jugement public des morts, chez les Egyptiens, I, 27. Attention des anciens à rendre aux morts les derniers devoirs, 580. Défense que fit Salomon de dire du mal des morts, 343.

*Mosaïque*, sorte de peinture, III, 244.

*Motye*, ville de Sicile, I, 87.

*Mummius*, consul, est chargé de la guerre d'Achaie, II, 749. Il défait les Achéens, 750. Prend Corinthe, et la détruit de fond en comble, 751. Il conserve les statues élevées à la mémoire de Philopémen, 753, 639. Noble désintéressement de Mummius, 752. Il entre à Rome en triomphe, 753. Il va en ambassade en Egypte, en Syrie et en Grèce, III, 22.

*Muréna* commande la gauche de l'armée de Sylla à la bataille de Chéronée, III, 95. Sylla, en partant pour Rome, lui laisse le gouvernement de l'Asie, 101. Muréna fait la guerre à Mithridate, *ibid.*; et est vaincu dans un combat, *ibid.* Il reçoit à Rome l'honneur du triomphe, 102.

*Muret*, l'un des plus savants hommes de son siècle : tour qu'il joua à Scaliger, III, 251.

*Murex*, petit animal qui donne la couleur pourpre, III, 193.

*Musa* (Antonius), médecin de l'empereur Auguste, III, 645.

*Muscule*, machine de guerre des anciens, III, 336.

*Musée* : académie de savants établie sous ce nom à Alexandrie, II, 414. Description du bâtiment appelé Musée, 415.

*Musicon*, prince indien, soumis par Alexandre, II, 296.

*Musique*. Son origine, III, 237. Jusqu'à quel point de perfection elle a été portée par les anciens, I, 299. Elle a fait dans tous les temps le plaisir de toutes les nations, III, 238. Les Grecs la regardaient comme une partie essentielle de l'éducation de la jeunesse, I, 701; III, 238. Effets merveilleux de la musique, 239. Auteurs qui ont inventé ou perfectionné la musique, 261. Comment et en quel temps elle s'est corrompue, 263. Différents genres et différents modes de la musique ancienne, 267. Manière de noter les chants, 268. S'il on doit préférer la musique moderne à l'ancienne, 269. Partie de la musique propre aux anciens, 271. Théâtre de musique à Athènes, I, 474. Combats de musique à la fête des Panathénées, 723.

*Mycale*, promontoire du continent d'Asie, célèbre par la victoire que les Grecs remportèrent sur les Perses, I, 438.

*Mycènes*, ville du Péloponnèse, I, 321. Rois de Mycènes, *ibid.*

*Mycérinus*, roi d'Egypte, I, 42. Douceur de son règne, *ibid.*

*Mycon*, peintre, n'imita pas la générosité de Polygnote son confrère, III, 242.

*Myron*, Athénien, sculpteur, III, 179.

*Myronide*, chef des Athéniens, défait les Spartiates près de Tanagre, en Béotie, I, 470.

*Myrto*, seconde femme de Socrate, de laquelle il eut beaucoup à souffrir, I, 655.

*Myscellus*, chef des Achéens, fondateur de Crotone, I, 494.

*Mystères*. Fête des petits et des grands Mystères, célébrée à Athènes en l'honneur de Cérès d'Eleusis, I, 725 et suiv.

## N

*Nabarzane*, général de la cavalerie dans l'armée de Darius, commet avec Bessus un horrible attentat contre la personne de Darius, I, 253. Il se retire dans l'Hyrcanie, *ibid.* Il se rend à Alexandre sur sa parole, 259.

*Nabis* se rend tyran à Sparte, II, 949. Traits de son avarice et de sa cruauté, *ibid.*, 585. Philippe lui livre Argos, comme un dépôt, 570. Nabis se déclare pour les Romains contre ce prince, 571. Les Romains lui déclarent la guerre, 584. Flaminius marche contre lui, 585. L'assiége dans Sparte, 586;

l'oblige à demander la paix, 587, et le lui accorde, *ibid.* Nabis rompt le traité, 591. Il est vaincu par Philopémen, 593; et obligé de se renfermer dans Sparte, *ibid.* Nabis est tué, 596.

*Nabonassar*, ou *Bélésis*, roi de Babylone, I, 199.

*Nabopolassar*, roi de Babylone, s'unit avec Cyaxare, roi des Medes, assiége Ninive, et ruine de fond en comble cette ville, I, 202. Il s'associe à l'empire son fils Nabuchodonosor, et l'envoie à la tête d'une armée contre Néchao, 203. Mort de Nabopolassar, *ibid.*

*Nabuchodonosor* I, ou *Saosduchin*, roi de Ninive, I, 202. Ce prince est attaqué par Phraorte, roi des Medes, 210. Il le défait dans la plaine de Ragau, ravage son royaume, et le fait mourir, 202, 210. Il envoie Holopherne avec une puissante armée pour se venger des peuples qui avaient refusé de le secourir, *ibid.* Défaite entière de son armée, 214.

*Nabuchodonosor* II est associé à l'empire d'Assyrie par Nabopolassar, I, 48, 203. Il défait Néchao, et soumet la Syrie et la Palestine, *ibid.* et *ibid.* Il assiége Jérusalem, s'en rend maître, et emmène un grand nombre de Juifs captifs à Babylone, *ibid.* Il règne en Assyrie après la mort de son père, 205. Premier songe de Nabuchodonosor, *ibid.* Ce prince marche contre Jérusalem, s'en rend maître, et en enlève tous les trésors, 204. Il défait l'armée de Pharaon, roi d'Égypte, revient devant Jérusalem, et en démolit les fortifications, 50, 204. Il entreprend de se faire adorer comme dieu, *ibid.* Il forme le siége de Tyr, et s'en rend maître après un long siége, *ibid.* 205. Il se rend maître de l'Égypte, et y fait un grand butin, 51. Second songe de Nabuchodonosor, 205. Il est réduit à la condition des bêtes, *ibid.* Il recouvre sa première forme, et remonte sur le trône, 206. Il meurt, *ibid.*

*Nævius*, poète et historien latin, III, 426, 485.

*Naphte*, espèce de bitume très-inflammable, II, 245.

*Naraouas*, seigneur numide, se joint à Barca dans la guerre contre les mercenaires, I, 414.

*Nasse*; ses effets, III, 656.

*Navigation*; son origine, III, 345. Changement merveilleux apporté dans la navigation par le moyen de la boussole, 673.

*Navire*. Voyez *vaisseau*.

*Naupacte* ville d'Étolie, I, 318. Siége de cette ville par Achus, II, 604.

*Naxe*, île des Cyclades, I, 392. Sédition arrivée à Naxe, qui cause la révolte des Ioniens contre Darius, *ibid.*

*Naxare*, orateur latin, III, 548.

*Néapolis*, quartier de la ville de Syracuse, I, 344.

*Néarque*, officier d'Alexandre, se charge d'aller reconnaître la côte de l'Océan depuis l'Inde jusqu'au fond du golfe Persique, II, 298. Il réussit dans son entreprise, 299, 302.

*Néchao*, roi d'Égypte, I, 47. Ce prince entreprend de joindre le Nil avec la mer Rouge, *ibid.* D'habiles mariniers entreprennent par son ordre le tour de l'Afrique, et le font heureusement, *ibid.* Néchao marche contre les Babyloniens et les Medes pour arrêter leurs progrès, 48. Il défait Josias, roi de Juda, qui s'opposait à son passage, *ibid.* Il bat les Babyloniens, prend Carcamis, et retourne dans son royaume, *ibid.* En chemin il passe par Jérusalem, ôte la couronne à Joachas, et la donne à Joakim, *ibid.* Il est vaincu par Nabuchodonosor qui reprend Carcamis, *ibid.*, 202. Mort de Néchao, 48.

*Nectanébus* est placé par les Égyptiens révoltés sur le trône d'Égypte à la place de Tachos, II, 116. Il est soutenu par Agésilas, *ibid.* Il dissipe par son moyen le parti du prince de la ville de Mendès, *ibid.* Ne pouvant se défendre contre Ochus, il se sauve en Éthiopie, d'où il ne revint jamais, 132.

*Néhémie*, Juif, échanson d'Artaxerce, obtient de ce prince la permission de retourner à Jérusalem et d'en rebâtir les fortifications, I, 464. Il s'acquitte de sa commission avec un zèle incroyable, *ibid.*

*Nélée*, de Scepsis, à qui Théophraste avait laissé les ouvrages d'Aristote, III, 100.

*Nemée*, ville voisine de Corinthe, I, 635. Jeux établis près de cette ville, 736.

*Némésianus*, poète latin, III, 456.

*Nemrod*, fondateur du royaume d'Assyrie, I, 187. L'histoire le confond avec son fils Ninus, *ibid.* L'Écriture le place fort près d'Abraham; pour quelle raison, 188.

*Néolas*, frère de Molon et d'Alexandre, vient annoncer à ce dernier la défaite de Molon par Antiochus, puis se tue de désespoir, II, 502.

*Néoptolème*, officier d'Alexandre. Provinces qui lui échurent après la mort de ce prince, II, 339. Il se joint à Antipater et à Cratère contre Perdiccas et Eumène, 331. Il marche avec Cratère contre ce dernier, *ibid.* et est tué dans un combat, 332. Caractère de Néoptolème, 331.

*Néoptolème*, oncle de Pyrrhus, règne en Épire à la place de son neveu, II, 333, 406. Pyrrhus le fait périr, 333.

*Néoptolème*, poète grec, II, 178.

*Nérigliasor* se met à la tête d'une conjuration contre Evilmérodac, roi d'Assyrie, et règne en sa place, I, 206. Il fait la guerre aux Medes, et est tué dans un combat, 233.

*Néron* (*C. Claudius Néro*), consul, quitte sa province, et se hâte d'aller joindre son collègue pour attaquer ensemble Asdrubal, I, 142.

*Nérus*, officier romain, surprend de nuit Philippe dans son camp près d'Apollonie, III, 528.

*Newton*, philosophe anglais, III, 658, 658.

*Nicandre*, est député par les Étoliens vers Philippe, II, 590. Il tâche d'engager ce prince à se joindre à Antiochus contre les Romains, 591.

*Nicandre*, poète grec, III, 417.

*Nicanor*, jeune officier dans l'armée d'Alexandre; hardiesse téméraire qui lui coûte la vie, II, 284.

*Nicanor*, frère de Cassandre, est mis à mort par ordre d'Olympias, II, 365.

*Nicanor*, gouverneur de Médie sous Antigone, est surpris de nuit dans son camp par Séleucus et obligé de prendre la fuite, II, 377. Il est tué dans une bataille, 387.

*Nicanor*, officier de Séleucus Céraunus, conspire contre le vin de ce prince et l'empoisonne, II, 500. Il est est mis à mort lui-même par Acheus, *ibid.*

*Nicanor*, lieutenant général d'Antiochus Epiphane, marche contre les Juifs, et est vaincu par Judas Machabée, II, 573. Démétrius Soter l'envoie avec une armée dans la Judée pour assister Alcime, III, 10. Il est vaincu par Judas Machabée, et tué dans le combat, 11.

*Nicée*, ville bâtie par Alexandre à l'endroit où il avait défait Porus, II, 288.

*Nicias*, général des Athéniens, leur fait conclure la paix avec les Lacédémoniens, I, 528, *et suiv.* Il s'oppose en vain à la guerre de Sicile, 533. Il est nommé général avec Lamachus et Alcibiade, *ibid.*, 537. Conduite qu'il tient à l'arrivée en Sicile, 540. Après quelques expéditions, il forme le siége de Syracuse, 544, 546. La ville est réduite à l'extrémité, 548. L'arrivée de Gylippe change la face des choses, 549. Nicias écrit aux Athéniens pour leur représenter son état et leur demander du secours, 551. On lui donne deux collègues, 552. Il est contraint par ses collègues de donner un combat sur mer où il est vaincu, 554. Ses troupes de terre sont aussi battues, 556. De concert avec Démosthène, il hasarde un nouveau combat naval et le perd, 558. Il prend le parti de se retirer par terre, 559. Il est contraint de se rendre à discrétion, 561. Il est condamné à mort et exécuté.

*Nicias*, garde des trésors de Perse, jette ces trésors dans la mer par ordre de ce prince, II, 706. Persée le fait mourir, *ibid.*

*Nicias*, Athénien, fameux peintre, III, 254.

*Nicocles*, fils d'Évagore, règne à Salamine après la mort de son père, II, 412. Caractère admirable de ce prince, *ibid.* et suiv.

*Nicocles*, roi de Paphos, se soumet à Ptolémée, II, 373. Il fait alliance secrètement avec Antigone, et se donne la mort, *ibid.*

*Nicocles*, tyran de Sicyone, est chassé de cette ville par Aratus, II, 487.

*Nicogène*, hôte de Thémistocle à Æges, lui fournit les moyens d'aller en sûreté à la cour de Perse, I, 433.

*Nicolas*, un des généraux de Ptolémée, refuse de suivre Théodore dans sa désertion, et demeure attaché au parti de Ptolémée, II, 194.

*Nicolaus*, vieillard respectable, harangue les Syracusains pour les détourner de condamner à mort les généraux athéniens, I, 562.

*Nicomède* I, roi de Bithynie, bâtit la ville de Nicomédie, II, 331, 452.

*Nicomède* II, fils de Prusias, roi de Bithynie, va à Rome, II, 714. Il tue son père qui avait voulu le faire mourir, et règne à sa place, *ibid.* Il apostie un enfant à qui il donne le nom d'Ariarathe, et fait demander par lui aux Romains le royaume de Cappadoce, III, 82, 87. Mort de Nicomède, 88.

*Nicomède* III monte sur le trône de Bithynie, III, 88. Il en est chassé par Mithridate, 88. Les Romains le rétablissent, *ibid.* Il est de nouveau chassé par Mithridate, 91. Sylla le réconcilie avec Mithridate qui lui rend ses états, 98. Nicomède, pour reconnaître les services des Romains, fait en mourant le peuple romain son héritier, 103, 41.

*Nicon*, athlète, II, 53. Aventure arrivée à sa statue, *ibid.*

*Nicostrate*, d'Argos, commande un des trois détachements de l'armée d'Oches, dans l'expédition de ce prince contre l'Égypte, II, 131.

*Nicostrate*, préteur des Achéens, défait les troupes d'Androsthène, qui commandait pour Philippe à Corinthe, II, 576.

*Nil*, fleuve d'Afrique, sources du Nil, II, 11. Cataractes du Nil, 12. Débordement du Nil, 11; causes du débordement, 12; temps et durée du débordement, 13; mesure du débordement, *ibid.* Canaux du Nil, 14. Fécondité causée par le Nil, 15. Double spectacle causé par le Nil, *ibid.* Canal de communication entre les deux mers par le Nil, 16.

*Nilée*, fils de Codrus, s'établit dans l'Asie-Mineure, I, 324.

*Ninive*, ville d'Assyrie; sa fondation, I, 189, 190. Description de cette ville, *ibid.* Rois de Ninive, 199. Destruction de cette ville, 202, 212.

*Ninus*, roi d'Assyrie, succède à Nemrod, et est souvent confondu avec ce prince, I, 187, 189. Il bâtit Ninive, *ibid.* Son expédition contre les Bactriens, 190. Il épouse Sémiramis, et en a un fils, *ibid.* Il meurt bientôt après, *ibid.*

*Ninyas*, fils de Ninus et de Sémiramis, règne en Assyrie, I, 197. Mollesse et nonchalance de ce prince, *ibid.*

*Nitocris*, reine de Babylone, I, 206. Inscription qu'elle fait mettre sur son tombeau, 207.

*No-Amon*, fameuse ville d'Égypte, I, 45.

*Noblesse*; en quoi consiste la véritable, II, 573. Bel exemple proposé à la jeune noblesse dans la personne de César, III, 495.

*Noé* est le premier qui ait planté la vigne, III, 460.

*Nomes* ou gouvernements d'Égypte, VI, 39.

*Norbanus*, romain, accusé de sédition, qu'Antoine fit absoudre par la force de son éloquence, III, 516.

*Novelles* de Justinien, III, 616.

*Numides*, peuple d'Afrique, I, 156. Leur principale force consistait dans la cavalerie, *ibid.* III, 506.

*Nypsius*, général de Denys le jeune, secourt la citadelle de Syracuse, que les Syracusains serraient de près, II, 39. Il brûle et saccage une partie de la ville de Syracuse, *ibid.*, 40. Denys le chasse de Syracuse dont il s'était rendu maître, 47.

*Nysa*, nourrice de Bacchus, II, 418.

*Nyse*, ville de l'Inde, se rend à Alexandre, II, 282.

*Nysa*, sœur de Mithridate, tombe entre les mains de Lucullus, III, 106.

## O

*Obéissance*; modèle d'obéissance dans l'éducation des jeunes gens à Sparte, I, 529, 536. Moyen qu'on doit employer pour se faire obéir volontairement, 227.

*Obélisques* d'Égypte, I, 8. Leur utilité, III, 653.

*Observatoire* bâti à Paris par ordre de Louis XIV, III, 667.

**Ocha**, sœur d'Ochus, fut enterrée toute vive par ordre de ce prince, II, 121.

**Ochus** prend le nom de Darius pour avoir arrêté l'insolence de Mage, I, 375. Voy. *Darius* I.

**Ochus**, fils d'Artaxerce Longue-Main, marche à la tête d'une bonne armée contre Sogdien, I, 322. Il se rend maître de ce prince, et le fait mourir, *ibid.* Il monte sur le trône de Perse et change son nom d'Ochus en celui de Darius, *ibid.* Voy. *Darius Nothus.*

**Ochus**, fils d'Artaxerce Mnémon, se fraie un chemin à l'empire par le meurtre de ses frères, II, 118. Il monte sur le trône de Perse en prenant le nom d'Artaxerce, 121. Cruautés qu'il exerce dans son empire, *ibid.* Expédition heureuse d'Ochus contre les Phénicie, 129, 130; contre l'Egypte, I, 129, 131, et ensuite contre l'Egypte, *ibid.* Après ces expéditions il s'abandonne aux plaisirs, 133. Il est empoisonné par Bagoas, *ibid.*

**Octavie**, veuve de Marcellus, et sœur du jeune César, épouse Antoine, III, 143. Elle quitte Rome pour aller trouver Antoine, et arrive à Athènes, 146. Antoine lui défend de passer outre, *ibid.* Elle retourne à Rome, 146. Outrage qu'elle reçoit de la part d'Antoine, 148.

**Octavius** (Cn.), préteur, commande la flotte romaine envoyée contre Persée, II, 710, 711, 714. Moyen qu'il emploie pour faire sortir ce prince de l'île de Samothrace qui était regardée comme un asile saint et inviolable, 722. Persée se remet entre ses mains, 723. Octavius reçoit l'honneur du triomphe, 730. Les Romains l'envoient en Syrie en qualité d'ambassadeur, III, 9. Il y est tué, 10. Le sénat lui érige une statue, *ibid.*

**Octavius**, lieutenant de Crassus, tâche en vain de le consoler de sa défaite, III, 72. Il accompagne ce général dans son entrevue avec Surena, 74. Il est tué en le défendant, 75.

**Ode**, espèce de Poëme, III, 420.

**Odéon**, ou théâtre de musique à Athènes, I, 474.

**Œbarès**, écuyer de Darius, assure par son artifice la couronne de Perse à son maître, I, 278, 375.

**Œbazus**, seigneur perse; cruauté barbare de Darius à son égard, I, 387.

**Œufs**; manière dont les Egyptiens faisaient éclore les poulets sans faire couver les œufs par les poules, I, 30.

**Officiers**; choix des officiers chez les anciens, III, 285. Les officiers romains ne tiraient d'autre paye de leur service que l'honneur, 301. Fonctions des officiers romains dans leurs camps, 306.

**Oisiveté** ordonnée à Sparte par les lois de Lycurgue, et punie à Athènes par celles de Solon, I, 337, 342.

**Oligarchie**; ce que c'est, I, 183.

**Olthace**, roi de la Colchide, est soumis par Pompée, qui le fait servir d'ornement à son triomphe, III, 124.

**Olympe**. Il y a eu deux Olympe, tous deux fameux joueurs de flûte, III, 262.

**Olympiades**; époque des Olympiades, I, 323.

**Olympias**, fille de Neoptolème, est mariée à Philippe, roi de Macédoine, et de ce mariage Alexandre-le-Grand, II, 145. Philippe la répudie, 177. Alexandre la mène en Epire, 178. Polysperchon la rappelle de l'Epire où elle s'était retirée pendant la régence d'Antipater, et partage l'autorité avec elle, 356. Olympias fait mourir Aridée et sa femme Eurydice, 363. Cassandre l'assiège dans Pidna où elle s'était retirée, devient maître de sa personne et la fait mourir, *ibid. et suiv.*

**Olympie**, ville de l'Elide dans le Péloponnèse, célèbre par le temple de Jupiter, I, 736.

**Olympie**, château dans le voisinage de Syracuse, I, 544.

**Olympiques**, jeux solennels de la Grèce, I, 736, 738. Les dames y étaient admises, 747.

**Olynthe**, ville de Thrace II, 79. Les Lacédémoniens lui déclarent la guerre, *ibid.* Elle est obligée de se rendre, 81. Olynthe, à la veille d'être assiégée par Philippe, implore le secours de Athéniens, 153. Philippe se rend maître de cette ville par la trahison de deux de ses citoyens, et la saccage, 155.

**Onésicrite**, philosophe et historien, se rend disciple de Diogène, III, 373. Alexandre le députe vers les Brachmanes, pour les engager à s'attacher à sa suite, II, 290. Il ne peut y déterminer que le seul Calanus, 294.

**Onesime**, seigneur macédonien, ne pouvant détourner Persée de faire la guerre aux Romains, quitte son parti, et se retire à Rome, II, 707.

**Onias**, fils de Jaddus, grand prêtre des Juifs, succède à son père, II, 353. Sa mort, 404.

**Onias**, grand prêtre des Juifs, se rend respectable par sa piété, II, 659. Il refuse à Heliodore les trésors renfermés dans le temple de Jérusalem, *ibid.* Il est déposé par les intrigues de Jason son frère, 662. Sa mort, *ibid.*

**Onias**, fils du précédent, ayant manqué la souveraine sacrificature, se retire en Egypte, III, 14. Il y bâtit un temple pour les Juifs, *ibid.*

**Onomarque**, frère de Phrinnèle, chef des Phocéens, prend le commandement des troupes à sa place, II, 149. Il est vaincu par Philippe, et est tué dans le combat, 150. Son corps fut attaché à une potence, *ibid.*

**Onomaste**, gouverneur de la Thrace pour Philippe, exécute la barbare ordonnance de ce prince contre les Maronites, II, 635.

**Onyce**, espèce d'agate sur laquelle les anciens gravaient, III, 224.

**Ophellas**, gouverneur de la Lybie et de la Cyrénaïque, se révolte contre Ptolémée et se rend indépendant, II, 384. Il se laisse séduire par Agathocle, et lui mène des troupes sur les terres des Carthaginois, 381; I, 100. Agathocle le fait mourir, *ibid.*

**Ophra**, roi d'Egypte. Voy. *Apriès.*

**Opilius** (*Aurelius*), grammairien latin, III, 362.

**Oppius**, proconsul romain, marche contre Mithridate et est fait prisonnier, III, 90.

**Optique**; utilité de cette science, III, 223.

**Or**, différentes manières de le trouver, III, 188. Or tiré des rivières, *ibid.* Or tiré des entrailles de la terre, 190. Or tiré des montagnes en les bouleversant, 483. Raisons pour lesquelles l'or a été préféré aux autres métaux, 191.

**Oracles** célèbres de l'antiquité, I, 729: de Dodone, *ibid.*; de Trophonius dans la Béotie, *ibid.*; des Branchides, 730; de Claros, *ibid.* de Delphes, *ibid.* Caractère ordinaire des oracles, 732. Doivent-ils être attribués à l'opération du démon ou à la fourberie des hommes, 733.

**Oraisons** funèbres prononcées dans la Grèce sur le tombeau de ceux qui mouraient en combattant pour leur patrie, I, 501.

**Orateur**; qualité la plus essentielle à un orateur, II, 136; III, 305. Idée de l'orateur parfait, *ibid.* Orateurs grecs, 307, 309 et *suiv.* Orateurs latins, 316 *et suiv.*

**Orchestre**, partie du théâtre des anciens, I, 763 *et suiv.*

**Orchomène**, plaine de Béotie où se donna la bataille entre Sylla et Archélaüs, III, 97.

**Ordre**, terme d'architecture, III, 208. Différents ordres dans l'architecture: le Dorique, *ibid.*; l'Ionique, *ibid.*; le corinthien, *ibid.*; le toscan, 209, le composite, 210. Termes de l'art qui entrent dans les cinq ordres d'architecture, *ibid.*

**Oreste**, fils et successeur d'Agamemnon, roi de Mycènes, I, 322.

**Oreste**, commissaire romain, se rend à Corinthe, et notifie aux Achéens le décret du sénat qui tire plusieurs villes de la ligue, II, 747. Il prend la fuite pour se dérober à la violence du peuple, 748.

**Orètes**, gouverneur de l'Asie Mineure pour Cambyse, fait mourir Polycrate, et s'empare de l'île de Samos, I, 275. Darius le fait mourir, 377.

**Orsandes**, de Crète, promet à Persée de le recevoir dans son vaisseau, et embarque une partie des richesses de ce prince, II, 723. Il prend la fuite avec ces richesses, *ibid.*

**Orsbase** fut député par Arsace, roi des Parthes, vers Sylla, pour faire alliance et amitié avec les Romains, III, 88. Arsace le fait mourir à son retour, *ibid.*

**Orode**, roi des Parthes, III, 63. Guerre que ce prince eut à soutenir contre Crassus, *ibid.* Orode, jaloux de la gloire que Surena venait d'acquérir par la défaite de Crassus, le fait mourir, 77. Douleur de ce prince à la mort de son fils Pacore, 79. Il choisit pour son successeur Phraate, qui le fait mourir, *ibid.*

**Oromade**, divinité des Perses, I, 307.

**Oronte**, gendre d'Artaxerce Mnémon, commande l'armée de terre dans la guerre contre Evagore, I, 644. Il forme une fausse accusation contre Tiribaze, *ibid.* Il termine la guerre contre Evagore par un traité de paix, 645. Artaxerce le punit de sa calomnie, 648.

**Oronte**, gouverneur de Mysie, se joint aux provinces de l'Asie Mineure dans leur révolte contre Artaxerce Mnémon, puis les trahit, II, 117.

**Orphée**, musicien, III, 262.

**Orphelins**; loi de Charondas en faveur des orphelins, I, 496.

**Orsace**, vieux général, fut donné par Orode à Pacore pour l'accompagner dans ses expéditions, III, 77. Il fut tué dans un combat, *ibid.*

**Orsine**, gouverneur de Pasargarde, rétablit le bon ordre dans toute la province, II, 300. Il va au-devant d'Alexandre avec de magnifiques présents, *ibid.* Il est mis à mort par l'intrigue secrète de l'eunuque Bagoas, *ibid.*

**Orthia**: culte inhumain que les Lacédémoniens rendaient à Diane surnommée Orthia, I, 330.

**Ortygie**, île près de Syracuse, I, 543.

**Osée**, roi de Samarie, se révolte contre le roi d'Assyrie, I, 201. Il est chargé de chaînes par Salmanasar et mis en prison pour le reste de ses jours, *ibid.*

**Osiris**, seigneur perse, marche à la tête d'une armée contre Megabyse, I, 463. Il est vaincu et fait prisonnier, *ibid.* Megabyse le renvoie généreusement à Artaxerce, *ibid.*

**Ostane**, chef des mages, accompagne Xerxès dans son expédition contre la Grèce, I, 439.

**Ostracisme**, sorte de jugement chez les Athéniens, qui condamnaient à l'exil, I, 403. L'exil d'Hyperbolus met fin à l'ostracisme, 332.

**Osymandias**, roi d'Egypte, I, 36. Edifices magnifiques qu'il fit construire, *ibid.* Fameuse bibliothèque formée par ce prince, *ibid.* Son tombeau environné d'un cercle d'or que Cambyse enleva par la suite, 273.

**Otanes**, seigneur perse, découvre l'imposture de Smerdis le Mage par le moyen de sa fille, I, 277. Il forme une conspiration contre cet usurpateur, *ibid.* Il rétablit Syloson, tyran de Samos, 380.

**Othryade**, Lacédémonien, procure par sa valeur aux Lacédémoniens la victoire sur les Argiens, I, 368. Il se tue sur le champ de bataille, 369.

**Ovide**, poëte latin; abrégé de sa vie, III, 446. Son exil, 447. Sa mort et son épitaphe, *ibid.* Caractère de sa poésie, *ibid.*

**Oxathrès**, frère de Darius, se distingue à la bataille d'Issus, II, 211. Alexandre lui remet Besus entre les mains pour lui faire souffrir toute l'ignominie qu'il mérite, 266.

**Oxirinque**, ville de la basse Thébaïde, I, 25. Merveille que l'abbé Fleury, dans son Histoire ecclésiastique, raconte de cette ville, *ibid.*

**Oxyarte**, prince perse, reçoit chez lui Alexandre, et lui donne sa fille Roxane en mariage, II, 276.

**Oxydraques**, peuples des Indes, II, 294. Siége et prise de leur ville capitale par Alexandre, *ibid. et suiv.* Ils se soumettent à ce prince, 295.

**Ozias**, roi de Juda: soin qu'il prenait de l'agriculture, III, 174.


## P


**Pacore**, fils d'Orode, roi des Parthes, vient en Syrie à la tête d'une armée, et assiége Antioche, III, 77. Il lève le siége de cette ville, et fut vaincu dans un combat, *ibid.* Il revient en Syrie, et est vaincu dans un combat où il périt, 79.

**Pacuvius**, poëte latin, III, 427.


Digitized by Google

*Paganisme*, réflexions générales sur le paganisme, I, 721, *et suiv.* Absurdités du paganisme, 728, *et suiv.* Ce qu'il faut penser des vertus du paganisme, III, 397. Quelle est la plus haute perfection qu'on en puisse attendre, I, 517.

*Paie* des troupes, tant de terre que de mer, chez les anciens, I, 712; III, 398.

*Pain* : Définition d'un païen par Tertullien, I, 458. Le sage qu'on doit faire des louanges qu'on donne aux païens, 564. Voyez *Paganisme*.

*Paix*, elle doit être le but de tout gouvernement sage, II, 359.

*Palamède*, tragédie qu'Euripide fit à l'occasion de la mort de Socrate, I, 678.

*Palémon* (*Remmius*), grammairien latin, III, 362.

*Palestine*, province de Syrie, I, 135.

*Palestres*, écoles publiques où les athlètes s'exerçaient à la lutte, I, 740.

*Palet*. Voyez *Disque*.

*Palica*, ville de Sicile près de laquelle il y avait un temple célèbre par la sainteté des serments qu'on y prêtait, I, 462.

*Pammène* est mis à la tête des troupes envoyées par les Thébains au secours d'Artaxerxès, et lui fait remporter deux victoires considérables sur les Perses, II, 121.

*Pammène*, capitaine athénien, marche au secours de Mégalopolis attaquée par les Lacédémoniens, II, 127.

*Pamphile* d'Amphipolis, peintre, III, 245.

*Pamphylie*, province de l'Asie Mineure, I, 185.

*Panathénées*, fête qui se célébrait à Athènes, I, 722.

*Pancrace*, sorte de combat chez les anciens, I, 742.

*Panégyrique* de Trajan par Pline le jeune, III, 511. Anciens panégyriques, 547.

*Panénus*, peintre, III, 242.

*Panétius*, philosophe stoïcien, III, 577. Voyage de Panétius à Rome, et ses liaisons avec Scipion, *ibid.* Il accompagne ce Romain dans son ambassade auprès des rois d'Orient, *ibid.*, 22.

*Pantauchus*, ambassadeur de Persée auprès de Gentius, fait embrasser à ce prince le parti de son maître contre les Romains, II, 713.

*Panthée*, femme d'Abradate, devient prisonnière de Cyrus, I, 255. Conduite de ce prince à son égard, *ibid.* Elle attire son mari auprès de Cyrus, *ibid.* Discours qu'elle lui tient avant qu'il parte pour le combat, 242. Désolation de Panthée. A la mort d'Abradate, 215. Elle se perce le sein d'un poignard, et tombe morte sur son mari, *ibid.*

*Pantomimes*, art des pantomimes chez les anciens, III, 272.

*Paphlagonie*, province de l'Asie Mineure, I, 185.

*Papinien*, célèbre jurisconsulte, III, 616. Sa mort, *ibid.*

*Paperia*, mère du second Scipion l'Africain; magnifique libéralité de Scipion à son égard, I, 172.

*Papirius* ramasse les lois de Rome, III, 615.

*Papion* d'Alexandrie, géomètre, III, 636.

*Papyrus*, plante d'Egypte : sa description, I, 32.

*Paracelse*, célèbre chimiste, III, 652.

*Paralus*, dernier des enfants légitimes de Périclès, meurt de la peste, I, 456.

*Parasange*, mesure itinéraire propre aux Perses, I, 602; III, 509.

*Parchemin*, invention du parchemin, I, 32.

*Paris*, Troyen, retournant chez lui avec Hélène qu'il avait ravie, est poussé par une tempête à l'une des embouchures du Nil, I, 41. Protée, roi d'Egypte, l'oblige de lui laisser Hélène et de sortir d'Egypte, 42. Pâris retourne à Troie, *ibid.*

*Parjure*; punition du parjure en Egypte, I, 21.

*Parménide*, philosophe : ce qu'il pensait de la nature de la Divinité, III, 625.

*Parménion*, l'un des généraux d'Alexandre, est mis à la tête de l'infanterie dans l'expédition de ce prince contre les Perses, et lui rend de grands services, II, 496. Il se saisit du pas de Syrie, et se rend maître de la petite ville d'Issus, 207. Alexandre lui confie les trésors enfermés à Damas et la garde des prisonniers, 215. Parménion conseille à ce prince d'accepter les offres de Darius, 228. Surprise de Parménion en voyant Alexandre prosterné devant le grand prêtre Juddus, 250. Alexandre le fait tuer comme étant complice de la conspiration de Philotas, 264. Éloge de Parménion, *ibid.*

*Parmys*, fille du véritable Smerdis, épouse Darius I, I, 373.

*Parole*, elle fait un des plus grands avantages de l'homme, III, 334.

*Parrhasius*, peintre célèbre, III, 244. Il remporte le prix sur Zeuxis dans une dispute publique, *ibid.* Il n'a pas le même succès contre Timanthe, 245.

*Parricide*. Raisons qui ont empêché Solon de faire aucune loi contre ce crime, I, 545.

*Partage* des terres établi à Sparte par Lycurgue, 327. Réflexions sur cet établissement, 333.

*Parthéniens*, enfants illégitimes des Lacédémoniens; ils se bannissent eux-mêmes de Sparte, et s'établissent à Tarente en Italie, I, 470.

*Parthénius*, poète grec, III, 417.

*Parthénon*, temple de Minerve à Athènes, I, 573.

*Parthe*, un pays des Parthes; province de l'Asie supérieure, I, 183. Commencement de l'empire des Parthes, III, 82. Rois des Parthes depuis Arsace I jusqu'à Orode, *ibid.* *et suiv.*

*Parure* : le sexe aime naturellement la parure, III, 254.

*Parysatis*, sœur et femme de Darius Nothus, I, 522. Pouvoir de cette femme sur l'esprit de son mari, *ibid.*, 574. Idolâtrie de Parysatis pour Cyrus son fils, *ibid.*, 587. Elle obtient d'Artaxerxès la grâce de son fils, et le fait renvoyer dans son gouvernement, 590. Cruautés et jalousie de Parysatis, 619. Elle empoisonne Statire, 620. Artaxerxès la confine à Babylone, *ibid.*

*Pasargade*, ville de Perse, passe au pouvoir d'Alexandre, II, 231.

*Pascal*; force étonnante de son génie, III, 657.

*Pasteurs*; ils étaient considérés en Egypte, I, 50, et dans l'Inde, II, 280.

*Patarbemis*, officier d'Apriès, n'ayant pu enlever Amasis du milieu des Egyptiens révoltés, est traité par ce prince de la manière la plus cruelle, I, 50.

*Paterculus*, historien latin, III, 425. Il excellait dans les portraits et les caractères, 496.

*Patience* lacédémonienne, I, 330.

*Patisithe*, chef des mages, place sur le trône de Perse son frère Smerdis, I, 273. Il est tué avec son frère, 277.

*Patrocle* commandant de Babylone pour Séleucus, abandonne cette ville à l'approche de Démétrius, et se retire dans les marais, II, 378.

*Patrocle* commande la flotte envoyée par Ptolémée Philadelphe au secours d'Athènes assiégée par Antigone Gonatas, II, 350. Il s'en retourne en Egypte, et fait mourir, en passant par Cnide, Sotade, poète satirique, *ibid.*

*Patroclès*, Athénien, appelle Démosthène en justice comme infracteur des lois, I, 714. Mauvais succès de son accusation, *ibid.*

*Patron*, commandant des Grecs à la solde de Darius, exhorte inutilement ce prince à confier la garde de sa personne aux troupes grecques, II, 253.

*Paul Émile*. Voy. *Emile*.

*Paul* (*Julius Paulus*) jurisconsulte, III, 217.

*Paulin* (*Saint*) évêque de Nole, poète latin, III, 458.

*Pausanias*, roi de Lacédémone, commande avec Aristide l'armée des Grecs, et remporte à Platée une grande victoire sur les Perses, I, 433, 435. Il fait perdre par sa fierté le commandement aux Lacédémoniens, 415. Trame secrète de Pausanias avec les Perses, 444. Il est découvert, 443; et puni, *ibid.*

*Pausanias*, roi de Lacédémone, commande au siège d'Athènes, I, 586. Il procure la paix aux Athéniens, 595. Il néglige de marcher au secours de Lysandre, et à son retour est appelé en jugement, 254. Il refuse de comparaître, et est condamné à mort, *ibid.* Il se retire à Tégée, et y meurt, *ibid.*

*Pausanias*, prince Macédonien, s'empare du trône de Macédoine, II, 141. Il en est chassé par Ptolémée, *ibid.*

*Pausanias*, jeune seigneur macédonien, ne peut obtenir de Philippe satisfaction pour une insulte qu'il avait reçue d'Attale, II, 179. De fureur il assassine Philippe, et est mis lui-même en pièces sur-le-champ, *ibid.*

*Pausias*, de Sicyone, peintre, III, 253.

*Pausistratus*, commandant de la flotte de Rhodes, est défait par Polyxénide, amiral d'Antiochus, et tué dans le combat, II, 606.

*Pauvreté*. Amour de la pauvreté établi à Sparte, I, 684.

*Pécile*, galerie de peintures à Athènes, I, 405; III, 242.

*Pédarète*, Lacédémonien : son amour pour la patrie, I, 330.

*Pédinous* (*Asconius*), philologue, III, 566.

*Peinture*; origine de la peinture, III, 234. Différentes parties de la peinture, 235. Du vrai dans la peinture, 238. Différentes espèces de peinture, 240. Histoire abrégée des peintres de la Grèce les plus connus, 242 *et suiv.* Abus qu'ont fait de la peinture ceux qui y ont le plus excellé, 253 *et suiv.*

*Pélagus* apprend aux premiers Grecs à se nourrir de glands, I, 320.

*Pella*, ville capitale de la Macédoine, célèbre par la naissance de Philippe et d'Alexandre, II, 140.

*Pélopidas*, Thébain; son caractère, II, 82. Sa liaison avec Épaminondas, *ibid.* Il abandonne Thèbes, et se retire à Athènes, 81. Il forme le dessein de rendre la liberté à sa patrie, 83. Il entre dans Thèbes, et fait périr les tyrans, 84, 85. Il est nommé béotarque, 86. Il chasse la garnison de la citadelle, 87. Il fait déclarer les Athéniens pour les Thébains, *ibid.* Il remporte un avantage sur les Lacédémoniens près de Tégyre, 89. Il commande le bataillon sacré à la bataille de Leuctres, 91. Il est nommé béotarque avec Épaminondas, ravage la Laconie, et s'avance jusqu'aux portes de Sparte, 94, 95. A son retour il est accusé et absous, 97. Les Thébains le députent à la cour de Perse, 98. Son crédit auprès d'Artaxerxès, *ibid.*

Pélopidas marche contre Alexandre, tyran de Phères, et le met à la raison, 100. Il passe en Macédoine pour y apaiser les troubles qui agitaient la cour, et en amène à Thèbes Philippe pour otage, 101, 141. Il retourne en Thessalie, 101. Il est arrêté par trahison, et fait prisonnier, *ibid.* Il anime Thèbes, contre Alexandre, contre son mari, 102. Il est délivré par Épaminondas, 103. Pélopidas marche contre le tyran, remporte une victoire contre lui, et est tué dans le combat, *ibid.* Honneurs singuliers rendus à sa mémoire, 105.

*Pélopidas*, un des officiers de Mithridate, est député par ce prince vers les Romains pour leur demander satisfaction et leur déclarer la guerre en cas de refus, III, 82.

*Péloponnèse*, province et presqu'île de la Grèce, appelée maintenant la *Morée*, I, 318. Guerre du Péloponnèse, 498.

*Pélops* donne son nom au Péloponnèse, I, 324.

*Péluse*, ville de la Basse-Égypte, I, 16.

*Pensions*. Manière dont les rois de Perse donnaient des pensions, I, 291.

*Pentacosiomédimnes*, citoyens de la première classe à Athènes, I, 692.

*Pentathle*, assemblage de plusieurs exercices, agonistiques chez les Grecs, I, 742.

*Pentèle*, fils d'Oreste, régne à Mycènes avec son frère Tisamène, I, 322.

*Peonius*, Ephésien, architecte, III, 213.

*Perdiccas*, fils d'Amyntas II, est placé par Pélopidas sur le trône de Macédoine, II, 100. Il est tué dans un combat contre les Illyriens, 101, 142.

*Perdiccas*, un des généraux de l'armée d'Alexandre, reçoit l'anneau de ce prince un moment avant sa mort, II, 341. Provinces qui lui échurent après la mort d'Alexandre, 352. Il est établi tuteur d'Aridée, et régent de l'empire, *ibid.* Il fait mourir Statira, veuve d'Alexandre, 340. Il apaise la révolte des Grecs dans l'Asie supérieure, *ibid.* Il met Eumène en possession de la Cappadoce, 350. Il épouse Cléopâtre, sœur d'Alexandre, *ibid.* Malheureuse expédition de Perdiccas en Egypte, 352. Il y est tué, *ibid.*

*Pergame*, ville de la Grande-Mysie, dans l'Asie Mineure, I, 185. Rois de Pergame, II,

Digitized by Google

331. Le royaume de Pergame devient province romaine, III, 25.

*Périandre*, tyran de Corinthe, est mis au nombre des sept sages, I, 325, 355.

*Périclès*, Athénien; son extraction, I, 465. Son éducation, *ibid.* Soin qu'il prend de cultiver son esprit par l'étude des sciences et de s'exercer au talent de la parole, 467; III, 506. Moyens qu'il emploie pour gagner le peuple, I, 467. Il entreprend et vient à bout d'affaiblir l'autorité de l'Aréopage, 469, 697. On lui oppose Thucydide, 472. Il embellit Athènes par des édifices magnifiques, 473; III, 265. Envie des Athéniens contre Périclès, I, 473. Il se justifie et vient à bout de faire bannir Thucydide, 474. Il change de conduite à l'égard du peuple, 475. Son extrême autorité, *ibid.* Son désintéressement, 476. Expéditions de Périclès dans la Chersonèse de Thrace, 478, autour du Péloponnèse, *ibid.*; et contre l'Eubée, 479. Il réduit les Samiens, et rase leurs murailles, *ibid.* Il fait accorder du secours à ceux de Corcyre, attaqués par les Corinthiens, 480. Affaires suscitées à Périclès, 482. Il détermine les Athéniens à soutenir la guerre contre les Lacédémoniens, 484, et à se tenir enfermés dans leur ville, 499. Il les empêche d'en sortir pendant le ravage de leurs terres, 500. Il fait l'oraison funèbre des Athéniens tués pendant la campagne, 502. Les Athéniens lui ôtent le commandement, et le condamnent à une amende, 505. Douleur de Périclès à la mort de son fils Paralus, *ibid.* Les Athéniens rétablissent Périclès, 506, et lui permettent de faire inscrire son bâtard dans les registres des citoyens, 507. Mort de Périclès, *ibid.* Son éloge, *ibid.*

*Périclès*, fils du précédent, l'un des généraux athéniens qui défirent les Lacédémoniens aux îles Arginuses, est condamné à mort avec ses collègues, I, 578, 584.

*Péronthe*, ville de Thrace, assiégée par Philippe, et délivrée par les Athéniens, II, 166, 168.

*Péripatéticiens*, philosophes, sectateurs d'Aristote, III, 562, 568. Sentiment des péripatéticiens sur le souverain bien, 608.

*Perle*, sorte de pierre précieuse, III, 197. Pêche des perles, *ibid.*

*Perpenna*, ambassadeur romain auprès de Gentius, est mis en prison, II, 715. Ancius le délivre et l'envoie à Rome pour y porter la nouvelle de sa victoire, *ibid.* Perpenna étant consul, marche contre Aristonic, le défait dans un combat, et le fait prisonnier, III, 23. Il meurt en retournant à Rome, *ibid.*

*Perse*, poète latin, III, 450.

*Perse*, province d'Asie, I, 185. Établissement de l'empire des Perses par Cyrus, 261. Étendue de cet empire, 222, 276. Rois qui ont régné en Perses, Cyrus, 261. Cambyse, 270. Smerdis le Mage, 276. Darius, fils d'Hystaspe, 373. Xerxès, 408. Artaxerxe Longue-Main, 453. Xerxès, 521. Sogdien, *ibid.* Darius Nothus, 252. Artaxerxe Mnémon, 589. Ochus, 562. Arsès, 576. Darius Codoman, *ibid.* Destruction de l'empire des Perses par Alexandre, II, 254. Vices qui ont causé la décadence et enfin la ruine des Perses, *ibid.* I, 509; II, 149.

Mœurs et coutumes des Perses, I, 276. Éducation des Perses du temps de Cyrus, 223. Gouvernement des Perses, 279. État monarchique, *ibid.* Sacre des rois de Perse, 589. Respect qu'on conservait pour eux, 572. Manière dont leurs enfants étaient élevés, 573. Conseil public chez les Perses, 574. Administration de la justice, 575. Attention sur les provinces, 577. Soin des finances, 584. Ile la guerre, 585. Entrée dans la milice, *ibid.* Armures des Perses, 586. Chariots armés de faux, *ibid.* Discipline militaire chez les Perses, 587. Ordre de bataille, *ibid.* Manière d'aller au combat, 589. Qualité des troupes persanes du temps de Cyrus, et depuis ce prince, 232, 297. Arts et sciences chez les Perses, 298. De la religion chez les Perses, 304. Mariages et sépultures, 306.

*Persée*, premier roi de Mycènes, I, 321.

*Persée*, fils de Philippe, pénultième roi de Macédoine, forme un complot contre son frère Démétrius, et l'accuse devant Philippe, II, 847. Plaidoyer de Persée contre son frère, 850. Persée s'éloigne de la cour pour se soustraire à l'indignation de son père, 858. Il s'empare du trône de Macédoine après la mort de son père, *ibid.* Il fait mourir Antigone, que Philippe s'était choisi pour successeur, 886. Il se prépare à la guerre contre les Romains, *ibid.* Il cherche à se faire des alliés, *ibid.* Il tâche inutilement de se concilier les Athéniens, *ibid.* Les Romains sont informés des mesures secrètes qu'il prend, 887. Eumène les en avertit de nouveau, 888. Persée entreprend de se défaire de ce prince, d'abord par un assassinat, 889. Puis par le poison, *ibid.* Rupture entre Persée et les Romains, 890. Entrevue de Persée et de Marcius, 892. La guerre est déclarée dans les formes, 894. Persée s'avance avec ses troupes près du fleuve Peneé, 897. Combat de cavalerie, où ce prince remporte un avantage considérable, dont il profite mal, 898. Il songe à faire la paix, et n'y peut réussir, 701. Il prend l'alarme à l'arrivée du consul Marcius dans la Macédoine, et lui en laisse l'entrée libre, 705. Il reprend bientôt courage, 706. Il sollicite de toutes côtes des secours, 711. Son avarice lui en fait perdre de considérables, 712. Il est entièrement défait et mis en fuite par Paul Émile près de Pydna, 719. Il est pris avec ses enfants, 723; et sert d'ornement au triomphe de Paul Émile, 729. Mort de Persée, 730.

*Persépolis*, ville capitale de Perse, passe au pouvoir d'Alexandre, qui en brûle le palais dans une partie de débauche, II, 251.

*Perspective*, une des principales parties de la peinture, III, 256.

*Peste*, maladie contagieuse, I, 503. Description de cette maladie, *ibid.*

*Pétalisme*, sorte de jugement établi à Syracuse, I, 492.

*Petra*, ville très-forte du pays des Arabes Nabathéens, II, 378.

*Petra Gressa*, rocher inaccessible, II, 271. Alexandre s'en rend maître, 272.

*Pétrone*, poète latin, III, 452.

*Proceste*, officier dans l'armée d'Alexandre, se distingue au siége de la ville des Oxydraques, II, 295. Provinces qui lui échurent après la mort d'Alexandre, 339. Il s'oppose aux progrès de Pithon, et le chasse de la Médie, 363.

*Peuple*, portrait et caractère du peuple, I, 468, 581; II, 124, 164, 358.

*Peur*; les anciens croyaient qu'il y avait une divinité qui présidait à la peur, II, 241.

*Phalange Macédonienne*; description de cette phalange, II, 146.

*Phalante*, chef des Spartiates appelés *Parthéniens*, les établit à Tarente, I, 370.

*Phalecus* est établi chef des Phocéens à la place de Phaylle pendant la guerre sacrée, II, 451. Il pille comme lui le temple de Delphes et est déposé, *ibid.*

*Phalère*, port d'Athènes, I, 441.

*Phamées*, chef de la cavalerie carthaginoise, n'ose se trouver en campagne quand c'est à Scipion à soutenir les fourrageurs, 465.

*Phanès*, d'Halicarnasse, chef des Grecs auxiliaires au service d'Amasis, se jette pour quelque mécontentement dans le parti de Cambyse, I, 270. Les Grecs au service du roi d'Égypte, pour se venger, égorgent ses enfants, 271.

*Pharaon*, nom commun aux rois d'Égypte, I, 5. L'un d'eux donne sa fille en mariage à Salomon, 45.

*Phare*, ou canal d'Alexandrie, I, 48; III, 216.

*Pharisiens*, secte puissante en Judée, III, 35. Persécution des Pharisiens contre Alexandre Jannée, et contre ceux qui tenaient son parti, 45, 54. Fin de leur persécution, 56.

*Pharnabaze*, gouverneur d'Asie, et général des troupes des rois de Perse, Darius et Artaxerxès, I, 570; donne du secours aux Lacédémoniens contre les Athéniens, *ibid.* Il fait la paix avec ceux-ci, 574. Il envoie à Sparte porter des plaintes contre Lysandre, 594. Toute sa province est ravagée par Agésilas, 631. Entrevue d'Agésilas et de Pharnabaze, 632. Celui-ci est chargé par Artaxerxès de la guerre contre l'Égypte, II, 113. L'entreprise échoue par sa faute, 114.

*Pharnace* révolte l'armée contre Mithridate son père, et est élu roi à sa place, II, 223. Il est déclaré ami et allié du peuple romain, 225. Il est vaincu par César, et chassé du royaume de Pont, 238.

*Pharnaces*, eunuque de Xerxès II, procure à Sogdien les moyens d'assassiner ce prince, I, 521.

*Pharos*, île d'Égypte. Voy. *Phare*.

*Phasaël*, frère d'Hérode, est établi gouverneur de Jérusalem, III, 59. Il est arrêté par les Parthes, et mis aux fers, *ibid.* Il se tue pour éviter la honte du supplice, *ibid.*

*Phaylle*, chef des Phocéens pendant la guerre sacrée, pille le temple de Delphes, pour fournir aux frais de la guerre, II, 151. Sa mort, *ibid.*

*Phaylle*, de Crotone, athlète, sa bonne solde pour les Grecs, et son courage, II, 245.

*Phébidas*, Lacédémonien, part de Sparte à la tête d'un corps de troupes envoyé contre Olynthe, II, 80. Il s'empare par fraude de la citadelle, *ibid.* Il est privé du commandement, et condamné à une amende, 81.

*Phédime*, fille d'Otanès, et femme de Smerdis le Mage, découvre l'imposture de cet usurpateur, I, 276. Elle épouse Darius après le meurtre de Smerdis, I, 375.

*Phèdre*, poète latin, affranchi d'Auguste, III, 448.

*Phémius*, musicien célèbre, III, 262.

*Phénicie*, province de Syrie, I, 185. Révolte de la Phénicie contre Ochus, II, 129. Les Phéniciens sont regardés comme les premiers navigateurs, et les inventeurs du commerce, III, 181.

*Phénix*, oiseau fabuleux; merveilles que on raconte, I, 17.

*Phérendates*, seigneur perse, est établi par Ochus gouverneur d'Égypte, II, 132.

*Phérétime*, l'un des principaux conjurés contre les tyrans de Thèbes, II, 84.

*Pheron*, roi d'Égypte, I, 41. Action de ce prince contre le Nil, *ibid.*

*Phidias*, célèbre peintre et sculpteur, III, 225 et 242. Périclès lui donne la surintendance des bâtiments d'Athènes, 226, 474. Ingratitude des Athéniens envers Phidias, 485; III, 227. Moyen qu'il emploie pour s'en venger, *ibid.* Combat fort singulier auquel il fut exposé même après sa mort, 641.

*Phila*, fille d'Antipater, est mariée à Cratère, II, 200. Après la mort de Cratère elle épouse Démétrius Poliorcète, *ibid.* 383. Elle se fait mourir par le poison, 411. Éloge de cette princesse, 348.

*Phila*, fille de Stratonice et de Séleucus, épouse Antigone Gonatas, II, 429.

*Philadelphe*, nom donné par ironie à Ptolémée II, roi d'Égypte, II, 415. Voy. *Ptolémée Philadelphe*.

*Philammon* assassine Arsinoé, sœur et femme de Ptolémée Philopator, II, 510. Il est assommé à coups de bâton par les dames d'honneur de cette princesse, 533.

*Philémon*, poète comique que les Grecs ont préféré à Ménandre de son vivant, I, 665; III, 419.

*Philènes*, deux frères citoyens de Carthage, sacrifient leur vie pour le bien de leur patrie, I, 84. Les Carthaginois, par reconnaissance, leur consacrent deux autels, *ibid.*

*Philenus*, Lacédémonien, accompagne Annibal dans ses expéditions, et travaille à l'histoire de ce grand capitaine, I, 155.

*Philetur*, de Cos, grammairien et poète, est donné par Ptolémée Soter, pour précepteur à son fils Ptolémée Philadelphe, III, 357, 424.

*Philétère*, fondateur du royaume de Pergame, II, 551, 452. Moyen qu'il emploie pour se maintenir dans la possession de son royaume, *ibid.*

*Philidas*, l'un des conjurés contre les tyrans de Thèbes, trouve le moyen de se faire leur greffier, II, 83. Le jour marqué par les conjurés, il donne à souper aux tyrans, 84; les conjurés les assassinent chez lui, 86.

*Philippe*, fils d'Amyntas II, roi de Macédoine; sa naissance, II, 140. Pélopidas l'emmène en otage à Thèbes, 141, 191. Il sentait de Thèbes, passe en Macédoine, et est placé sur le trône, 142. Commencements de son règne, *ibid.* Il fait une paix captieuse avec les Athéniens, 142. Ses premières conquêtes, 144. Naissance d'Alexandre, 145. Soin que Philippe prend de son éducation, *ibid.*

Il cherche à s'assujettir la Thrace, et prend la ville de Methour, au siége de laquelle il perd un œil, 450. Il se concilie l'amitié des Thessaliens, et en chasse les tyrans, 451. Il tâche en vain de s'emparer des Thermopyles, *ibid.* Il s'empare de la ville d'Olynthe malgré les efforts des Athéniens, 455. Il se déclare pour ceux de Thèbes contre les Phocéens, et commence ainsi à prendre part à la guerre sacrée, 456. Il enlève les Athéniens par une fausse paix et de fausses promesses, 457. Il s'empare des Thermopyles, réduit les Phocéens, et termine la guerre sacrée, 459. Il se fait admettre dans le conseil Amphictyonique, *ibid.*

Philippe, de retour en Macédoine, pousse ses conquêtes dans l'Illyrie et la Thrace, II, 160. Il projette une ligue avec les Thébains, les Argiens et les Messéniens pour attaquer ensemble le Péloponnèse, 162. Athènes s'étant déclarée pour les Lacédémoniens, rompt cette ligue, 165. Philippe fait une tentative sur l'Eubée, *ibid.* Phocion l'en chasse, *ibid.* Philippe forme le siége de Perinthe et de Byzance, 165. Phocion l'oblige de lever le siége de ces deux villes, 168. Philippe soumet Athéas, roi des Scythes, et les triballes, peuple de la Mœsie, 169. Il vient à bout, par ses intrigues, de se faire nommer dans le conseil des Amphictyons, généralissime des Grecs, 170. Il s'empare d'Elatée, 171. Les Athéniens et les Thébains se ligueut contre lui, 172. Il fait des propositions de paix qui sont refusées par le conseil de Démosthènes, 173. La bataille se donne à Chéronée, et Philippe y remporte une célèbre victoire, 174. Philippe, dans le conseil des Amphictyons, se fait déclarer général des Grecs contre les Perses, et se prépare à cette grande expédition, 177. Troubles domestiques dans l'intérieur de sa maison, *ibid.* Il répudie Olympias, et épouse une autre femme, *ibid.* Il célèbre les noces de Cléopatre sa fille avec Alexandre roi d'Epire, et est tué au milieu de ces noces, 178. Faits et dits mémorables de Philippe, 179. Caractère de ce prince, en bien, 181; et en mal, 183.

*Philippe*, fils de Démétrius, monte sur le trône de Macédoine, II, 463. Son affection pour Aratus, 511. Il prend la défense des Achéens contre les Étoliens, 512. Diverses expéditions de Philippe contre les ennemis des Achéens, 513. Étrange abus qu'Apelle, son ministre, fait de sa confiance, 518. Irruption de Philippe dans l'Étolie, 519. Il prend Therme d'emblée, 520; excès qu'y commettent ses soldats, *ibid.* Prudence qu'il montre dans sa retraite, 521. Troubles dans son camp, 522; punition de ceux qui en étaient les auteurs, *ibid.* Irruption de Philippe dans la Laconie, *ibid.* Nouvelle intrigue des conjurés, 523; leur punitions, 525. Philippe enlève Thèbes de Phthiotide aux Étoliens, 526; conclut la paix avec eux, *ibid.* Philippe conclut un traité avec Annibal, 527. Il se prépare à porter la guerre en Italie, 528. Il reçoit un échec à Apollonie de la part des Romains, 529. Son changement de conduite, *ibid.*; sa mauvaise foi, ses déréglements, *ibid.* Il fait empoisonner Aratus, *ibid.* Il se rend maître de la ville et du château de Liesus, 530. Il remporte plusieurs avantages sur les Étoliens, 532. Il reçoit un affront près de la ville d'Elis, 533. Diverses actions de Philippe contre Sulpicius, 538. Il fait la paix avec les Romains, 539. Il se livre avec Antiochus pour envahir les états de Ptolémée Épiphane, 153. Mauvais succès de Philippe contre Attale et les Rhodiens, 534. Cruel traitement qu'il fait souffrir aux Cianéens, *ibid.* Il assiége Abyde, et s'en rend maître, 555. Il fait ravager l'Attique par ses troupes, 557. Les Romains lui déclarent la guerre, 558.

Philippe fait une tentative inutile contre Athènes, II, 558. Il tâche d'engager les étoliens dans son parti, *ibid.* Il est vaincu dans une bataille par Sulpicius, 560. Il est obligé d'abandonner les défiles le long de l'Apsus, 563. Entrevue inutile de Philippe avec Flaminius sur la paix, 570. Défaite de ce prince par Flaminius, près de Scotoussa et de Cynocéphales en Thessalie, 575. Les Romains lui accordent la paix, 577. Philippe donne du secours à Quinctius contre Nabis, 594. Sa conduite envers Scipion, 605. Mécontentement de Philippe envers les Romains, 632. Les Romains lui ordonnent de vider les villes de Thrace, 634; il décharge sa rage sur les habitants de Maronée, 635. Il envoie son fils Démétrius en ambassade à Rome, 636. Plaintes portées à Rome contre Philippe, 644. Les Romains lui renvoient son fils avec des ambassadeurs, 645. Philippe se prépare à recommencer la guerre contre les Romains, *ibid.* Complot de Persée contre Démétrius, 647. Il l'accuse devant Philippe, 648. Sur une nouvelle accusation, Philippe fait mourir Démétrius, 656. Il reconnaît, quelque temps après, son innocence, et le crime de Persée, 657. Dans le temps qu'il songeait à punir celui-ci, il meurt, 658.

*Philippe*, soi-disant fils de Persée, s'empare du royaume de Macédoine, II, 747. Il est vaincu et tué par Trémellius, *ibid.*

*Philippe*, officier de l'armée d'Alexandre : provinces qui lui échurent après la mort de ce prince, II, 358.

*Philippe*, de concert avec son frère Antiochus, détruit la ville de Mopsueste, pour venger la mort de Séleucus son frère, III, 58. Il règne en Syrie avec son frère Démétrius après en avoir chassé Eusèbe, *ibid.* Mort de Philippe, 40.

*Philippe*, Phrygien, est établi gouverneur de Judée par Antiochus Épiphane, II, 664.

*Philippe*, frère de lait et favori d'Antiochus Épiphane, est établi par ce prince gouverneur de son fils Antiochus Eupator, et régent de Syrie, II, 678; III, 4. Lysias usurpe cet emploi sur lui, 5. Philippe se retire en Égypte, *ibid.*

*Philippe*, de Thessalonique, poète, auteur d'épigrammes, III, 425.

*Philippe*, d'Arcananie, médecin connu par le salutaire breuvage qu'il donna à Alexandre, II, 205; III, 644.

*Philisbourg*, ville d'Allemagne, assiégée et prise par les Français, II, 625.

*Philocrès* est envoyé par le roi de Perse pour concilier entre eux les peuples de la Grèce, II, 98.

*Philiste*, riche citoyen de Syracuse, paie une amende pour Denys, II, 3. Denys l'envoie en exil, 22. Denys le jeune le rappelle à la cour, 28. Mort de Philiste, 38. On peut le regarder comme un grand historien, 28.

*Philocles*, Macédonien dévoué à Persée, est envoyé par Philippe en ambassade à Rome, II, 656. A son retour, il présente à ce prince une fausse lettre scellée du sceau contrefait de T. Quinctius, laquelle donne lieu à la mort de Démétrius, *ibid.* Philippe le fait arrêter et mettre à la question, où il meurt, 657.

*Philocles*, l'un des généraux athéniens, est vaincu et fait prisonnier avec ses collègues à la bataille d'Ægos-Potamos, I, 483. Il est mis à mort, *ibid.*

*Philomèle*, chef des Phocéens, les révolte contre le décret des Amphictyons, et les détermine à prendre les armes, II, 149. Il se rend maître du temple de Delphes, et en prend les richesses pour payer ses troupes, *ibid.* Il est vaincu dans un combat, et se précipite la tête en bas du haut d'un rocher, *ibid.*

*Philon*, architecte célèbre, III, 314.

*Philon*, philosophe et rhéteur, III, 568.

*Philon*, Juif, historien grec, III, 474.

*Philonide*, coureur d'Alexandre-le-Grand, célèbre par la vitesse de sa course, I, 744.

*Philopœmen*, Mégalopolitain. Son éducation, II, 534. Ses grandes qualités, *ibid.* Il détermine ses concitoyens à rejeter les offres de Cléomène, II, 490. Il se signale à la bataille de Selasie, 493. Il est élu général de la cavalerie chez les Achéens, 536. Il se distingue dans le combat près de la ville d'Elis, 533. Il fait plusieurs réformes dans les troupes des Achéens, 537. Il est nommé capitaine général des Achéens, 545. Il remporte une célèbre victoire sur Machanidas tyran de Sparte, et le tue dans le combat, 547. Les Achéens lui érigent une statue, *ibid.* Honneurs qu'il reçoit dans l'assemblée des Jeux Néméens, 548. Philopœmen est vaincu sur mer par Nabis, 595. Il remporte près de Sparte une célèbre victoire sur ce tyran, 584. Après la mort de Nabis, il s'empare de Sparte, et oblige cette ville d'entrer dans la ligue des Achéens, 596. Il refuse les présents que lui offrent les Spartiates, 597. Il favorise sous main les bannis de Sparte, et fait déclarer la guerre à cette ville, 622. Il s'empare de Sparte, et y rétablit les bannis, 623. Il attaque Messène, et est fait prisonnier, 658. Les Messéniens le font mourir, *ibid.* Honneurs rendus à sa mémoire, 659. Procès intenté à Philopœmen après sa mort, *ibid.*

*Philosophes. Philosophie.* Définition de la philosophie, III, 551. Elle contient trois parties, la logique, la physique, la morale, 593. Elle est merveilleusement propre à former un héros, II, 110. L'étude de cette science ne saurait s'accorder avec la servitude, I, 485. Division de la philosophie en deux sectes, l'Ionique et l'Italique, III, 552. Secte Ionique, 555; elle se partage en différentes autres sectes, 557 : secte Cyrénaïque, *ibid.*; secte Mégarique, 558; sectes Élisaque et Érétrique, *ibid.*; sectes académiciennes, *ib.*; l'ancienne, 560, la moyenne, 565, la nouvelle, 567; secte Péripatéticienne, 568; secte Italique, 579. Division de cette secte en quatre autres sectes, 587; secte d'Héraclite, *ibid.*; secte de Démocrite, 588; secte sceptique ou pyrrhonienne, 589; secte épicurienne, 590. Réflexion générale sur les sectes des philosophes, 592. Sentiment des anciens philosophes sur la dialectique, 593; sur la morale, 599; sur le souverain bonheur de l'homme, 600; sur les vertus et les devoirs de la vie, 609; sur la métaphysique, 621; sur l'existence de la Divinité, 622; sur la nature de la Divinité, 624; sur la Providence, 628; sur la formation du monde, 630; sur la nature de l'âme, 635; sur la physique, 643.

*Philostrate*, philologue, III, 373.

*Philotas*, fils de Parménion, commande un corps de cavalerie dans l'expédition d'Alexandre contre les Perses, II, 166. Prétendue conspiration de Philotas contre Alexandre, 261. Il est mis à mort, 264.

*Philotas*, gouverneur dans la haute Asie, est mis à mort par Pithon, II, 550.

*Philoxène*, favori de Denys le tyran : généreuse liberté de Philoxène, II, 20.

*Philoxène*, Macédonien, arrête Harpalus, et le fait mettre à la question, II, 504.

*Phocée*, ville d'Ionie, est condamnée par les Romains à être détruite, III, 25. Les Marseillais, originaires de cette ville, obtiennent sa grâce, *ibid.*

*Phocide*, partie de la Grèce, I, 348. Ravage de la Phocide par Xerxès, 424. Les Lacédémoniens dépouillent les peuples de la Phocide de l'intendance du temple de Delphes, 479. Pericles les rétablit, *ibid.* Les Phocéens labourent des terres consacrées à Apollon, II, 148. Ils sont déclarés sacrilèges, et condamnés à une amende, 148. Ils se soulèvent contre le décret des Amphictyons, *ibid.* Ceux-ci font la guerre aux Phocéens, *ibid.* Philippe vient à bout de réduire les Phocéens, 159.

*Phocion*, général des Athéniens, chasse Philippe de l'Eubée, II, 164. Il fait lever à ce prince le siége de Perinthe et de Byzance, 168. Il rejette les offres d'Harpalus, II, 503. Il tâche en vain d'empêcher les Athéniens de s'engager dans la guerre Lamiaque, 541. Il est condamné à mort par les Athéniens, 336. Son corps est porté hors du territoire de l'Attique, 338. Les Athéniens lui élèvent une statue, et enterrent honorablement ses os, 360. Éloge et caractère de Phocion, 463, 503, 559.

*Phœronée*, roi d'Argos, I, 521.

*Phœtin*, ministre de Ptolémée, chasse Cléopatre, III, 155. Il est d'avis qu'on fasse mourir Pompée, *ibid.* Il tâche de rendre César odieux aux Égyptiens, 157. Il empêche l'effet du décret de César, et soulève les Égyptiens contre lui, 158. César le fait mourir, *ibid.*

*Photius*, patriarche de Constantinople, et hauteur grec, III, 484.

*Phraate I*, fils de Priapatius, roi des Parthes, III, 63.

*Phraate II* succède à son père Mithridate dans le royaume des Parthes, III, 62. Il est vaincu trois fois par Antiochus Sidète, 27. Il relâche Démétrius, 28. Il défait Antiochus, qui perd dans le combat, *ibid.* Il épouse une des filles de ce prince, *ibid.* Il est vaincu par les Scythes qu'il avait appelés à son secours contre Antiochus, et périt dans la déroute, *ibid.*

Digitized by Google

*Phraate III*, surnommé Dieu, roi des Parthes, III, 63. Il fait alliance avec les Romains pendant la guerre contre Mithridate, 114. Il prend le parti de Tigrane le jeune contre son père, 123. Mort de Phraate, 63.
*Phraate IV* est placé par son père Orode sur le trône des Parthes, III, 79. Il fait mourir ses frères, son père et son fils, *ibid.*
*Phraorte*, roi des Mèdes, succède à son père Déjocès, I, 210. Il se rend maître de presque toute la haute Asie, *ibid.* Il porte la guerre contre les Assyriens, *ibid.* Il est vaincu, 211. Nabuchodonosor le fait mourir, *ibid.*
*Phratapherne*, un des généraux d'Alexandre : provinces qui lui échurent après la mort de ce prince, II, 339.
*Phrygie*, province de l'Asie Mineure, II, 344.
*Phrygien*, mode dans la musique, I, 183.
*Phryné*, célèbre courtisane de la Grèce, III, 250. Trait d'effronterie de Phryné, 251.
*Phyrnique*, un des généraux athéniens, s'oppose au rappel d'Alcibiade, I, 567. Il est révoqué, *ibid.*
*Phrynis*, musicien célèbre de l'antiquité, III, 263.
*Phrynon* commande l'armée des Athéniens envoyée contre Mitylène, I, 334. Il accepte le défi de Pittacus, et est tué, *ibid.*
*Phul*, roi des Assyriens, qui fit pénitence à la prédication de Jonas, I, 197.
*Phyllius*, officier Lacédémonien, est tué au siége de Sparte par Pyrrhus, en combattant vaillamment, II, 446.
*Physcon*. Voy. *Ptolémée Evergète*, surnommé Physcon.
*Physique* des anciens, III, 621.
*Phyton*, général des troupes de la ville de Rhégé, défend cette ville contre Denys, II, 47. Denys lui fait essuyer mille outrages, et ensuite le fait mourir, 18.
*Piédestal*, terme d'architecture, III, 211.
*Pieux*. Différence entre l'usage des Grecs et celui des Romains par rapport aux pieux dont ils fortifiaient leurs camps, II, 572; III, 314.
*Pindare*, poète lyrique grec, III, 422. Caractère des ouvrages de ce poète, I, 490.
*Pique*, arme offensive des anciens, III, 304.
*Pirée*, port d'Athènes, I, 441; III, 214.
*Pirenus*, nom donné à des rois que les prêtres égyptiens disaient avoir régné en Egypte, I, 43.
*Pisandre*, capitaine athénien, détermine le Peuple d'Athènes à rappeler Alcibiade, I, 567. Les Athéniens le chargent d'aller traiter avec Alcibiade et Tissapherne, *ibid.* De retour à Athènes, il y change la forme du gouvernement, 568.
*Pisandre*, Lacédémonien, est établi sur la flotte, par Agésilas, son beau-frère, pour commander à sa place, I, 631. Il est vaincu par Conon, près de Cnidos, et tué dans le combat, 636.
*Pisidie*, province de l'Asie Mineure, I, 185.
*Pisistrate*, Athénien, se rend tyran d'Athènes, I, 343. Douceur de sa domination, 345. Sa mort, *ibid.* Son caractère, 311. Bibliothèque qu'il établit à Athènes, 343.
*Piso Frugi* (*L. Calpurnius*) récompense les services d'un de ses fils, en lui donnant une couronne d'or, III, 330. Il est mis au rang des historiens latins, 485.
*Piso* (*Calpurnius*), consul, commande au siége de Carthage avant l'arrivée de Scipion, I, 164.
*Pissuthne*, gouverneur de Lydie pour Darius, se révolte contre ce prince, I, 522. Il est pris et mis à mort, *ibid.*
*Pithon*, l'un des capitaines d'Alexandre, est établi par Antipater, gouverneur de Médie, II, 435. Il fait mourir Philotas, et s'empare du gouvernement, 363. Il est chassé de la Médie par Peucestas, et oblige de se retirer auprès de Séleucus, *ibid.* Antigone le fait mourir, 373.
*Pittacus*, de Mitylène, l'un des sept sages de la Grèce, chasse le tyran qui opprimait sa patrie, I, 334. Il est chargé de la conduite de l'armée contre les Athéniens, *ibid.* Il offre de se battre contre Phryxon leur chef, et le tue, *ibid.* Les habitants de Mitylène lui donnent la souveraineté de leur ville, *ibid.* Il abdique volontairement l'autorité au bout de dix ans, et se retire, *ibid.* Il meurt, 335.
*Place*. Attaque et défense des places chez les anciens, I, 296, 508, 515; III, 339.
*Planètes*. Signification de ce mot, III, 346. Observations sur les planètes, *ibid.*
*Plantes*. Voy. *Botanique*.
*Planude*, moine de Constantinople. Son Recueil d'Epigrammes, III, 101.
*Platée*, ville de Béotie, I, 318. Les Platéens acquièrent de la gloire à la bataille de Marathon, 401. Ils refusent de se soumettre à Xerxès, 418. Les Grecs leur décernent le prix de la valeur, après la défaite de Mardonius, 436. Les Platéens se chargent de faire tous les ans l'anniversaire de ceux qui sont morts dans le combat, 437. Siége de Platée par les Thébains, 498. Siége et prise de Platée par les Lacédémoniens, 508, 515. Les Thébains la rasent entièrement, *ibid.* Les Platéens se retirent à Athènes, *ibid.* Il engagent Alexandre à détruire Thèbes, II, 192. Ce prince leur permet de rétablir leur ville, 213.
*Platon*, philosophe d'Athènes : sa naissance, III, 560. Il s'attache à Socrate, *ibid.* Il se retire à Mégare, pour se soustraire à la rage des Athéniens, *ibid.* I, 678. Voyage de Platon en Egypte, III, 560; en Italie, 561; en Sicile, où il paraît, pour la première fois, à la cour de Denys l'ancien, *ibid.* II, 11. Sa liaison intime avec Dion, *ibid.* Second voyage de Platon en Sicile, 29. Merveilleux changement que sa présence cause à la cour de Denys le jeune, *ibid.* Conspiration des courtisans pour en prévenir les suites, 30. Platon quitte la cour, et retourne en Grèce, 31. Aventure qui lui arriva à Olympie, *ibid.* Il revient à la cour de Denys le jeune, 32. Denys se brouille avec lui, 33; il lui permet de retourner en Grèce, *ibid.* Mort de Platon, 153, et III, 562. Système de sa doctrine, 564. Ce qu'il pensait de la nature de la Divinité, 623. Belle pensée de Platon sur la formation du monde, 633. Jalousie secrète entre Platon et Xénophon, 557. Haine de Platon contre démocrite, 569. Moyen qu'il emploie pour tirer Speusippe, son neveu, de la vie dérégée qu'il menait, 562. Les écrits de Platon l'ont fait mettre au rang des grammairiens, 557, et des rhéteurs, 575.
*Plaute*, poète comique, III, 428. Caractère de sa poésie et de son style, *ibid.* 429.
*Plemmyre*, île aux environs de Syracuse, I, 544.
*Pline l'ancien*, philologue, III, 366. Abrégé de sa vie, *ibid.* Triste accident qui le fit périr, 367. Style de Pline l'ancien, 368.
*Pline le jeune*, orateur latin, III, 524. Sa naissance, 525. Son éducation, *ibid.* Son application à l'étude, 553. Par quels degrés il parvient aux premières charges de l'Etat, 526. Occasions importantes où il fait paraître la force de son éloquence, et son indignation contre les oppresseurs des peuples, 528. Il est envoyé dans le Pont et la Bithynie, en qualité de proconsul, 530. Lettre qu'il écrit à l'empereur au sujet des chrétiens, 531; réponse de l'empereur à ce sujet, 532. Retour de Pline à Rome, *ibid.* Sa mort, 533. Estime et attachement de Pline pour les personnes vertueuses et pour les gens de lettres, 534. Ses libéralités, 536, 593. Innocents plaisirs de Pline, 538. Son ardeur pour la gloire et pour la réputation, 539. Panégyrique qu'il prononça devant l'empereur Trajan, 541. Style de Pline le jeune, 547.
*Plistarque*, fils de Léonide, roi de Sparte, I, 414.
*Plisthène*, fils d'Atrée, roi de Mycènes, I, 322.
*Plistoanax*, roi de Lacédémone, s'empresse à faire conclure la paix entre Athènes et Sparte, I, 528. Sa mort, 576.
*Plotius Gallus* (*Lucius*), rhéteur latin, III, 580.
*Plutarque*, de Chéronée, historien grec, I, 477. Abrégé de sa vie, *ibid.* Ses ouvrages, 479.
*Plutarque*, d'Erétrie, appelle les Athéniens au secours de l'île d'Eubée, attaque par Philippe, II, 159. Sa perfidie, 164. Phocion le chasse d'Erétrie, *ibid.*
*Pneumatique*, origine de la machine pneumatique, III, 640.
*Poème* épique, I, 401, 752. Poème dramatique, *ibid.* Poème satirique, *ibid.*
*Poésie*, *Poètes*. Origine de la poésie, III, 413. Poètes grecs, 414, et I, 348. Poètes grecs qui se sont distingués dans le poème épique, III, 414. Poètes tragiques, 416. Poètes comiques, 412. Poètes ïambiques, 420. Poètes lyriques, *ibid.* Poètes élégiaques, 423. Poètes auteurs d'épigrammes, 424. Poètes latins, partagés en trois âges, 425 et suiv. Premier âge, 426; second âge, 431; troisième âge, 450. Émulation des poètes pour disputer le prix aux Jeux Olympiques, I, 752. Poètes qui ont inventé et perfectionné la tragédie et la comédie, 755, 759. Les anciens poètes grecs faisaient eux-mêmes la déclamation de leurs pièces, III, 275.
*Polémarque*, magistrat à Athènes qui était employé également à commander les troupes et à rendre la justice, I, 402, 697.
*Polémon*, philosophe de l'ancienne Académie, III, 565.
*Poliorcète*, surnom donné à Démétrius fils d'Antigone, II, 374.
*Politique*. En quoi elle consiste, I, 477, 565, 639, 644, 648; II, 58. Effet d'une fausse politique, I, 23, 324. Politique des Romains, II, 731, 739; III, 6. Langage des politiques, II, 127.
*Pollion*, poète latin, III, 458.
*Pollux* (*Julius*), grammairien grec, III, 575.
*Polybe*, historien grec; sa naissance, III, 469. Son éducation, *ibid.* Ses fonctions aux funérailles de Philopémen, II, 659. Il est choisi par les Achéens pour ambassadeur auprès de Ptolémée Epiphane, 643. Il est élu capitaine général de la cavalerie chez les Achéens, 703. Il est député vers le consul Marcius, et lui présente le décret des Achéens, 704, 705. Il revient en Achaie, *ibid.* Il épargne aux Achéens une dépense considérable, 707. Il est compris dans le nombre des bannis, et conduit à Rome, 736. Son étroite union avec le second Scipion l'Africain, *ibid.* I, 471, 173; III, 469. Retour de Polybe dans l'Achaie, II, 752. Zèle de Polybe pour défendre la mémoire de Philopémen, *ibid.* Preuve qu'il donna de son désintéressement, 753. Il établit l'ordre et la tranquillité dans sa patrie, *ibid.* Il retourne joindre Scipion à Rome, et l'accompagne au siége de Numance, *ibid.* Après la mort de Scipion, il revient dans son pays, où il finit ses jours, *ibid.* Principaux ouvrages que Polybe a composés, III, 470.
*Polybe*, de Mégalopolis, officier dans l'armée des Achéens, II, 546.
*Polybe*, médecin, gendre et successeur d'Hippocrate, III, 644.
*Polybidas*, Lacédémonien, est chargé de la guerre contre Olynthe, et prend cette ville, II, 81.
*Polycleto*, fameux statuaire, III, 228. Combat fort singulier auquel il fut exposé après sa mort, 232.
*Polycrate*, tyran de Samos, I, 274. Histoire singulière de ce tyran, *ibid.* Fin misérable de Polycrate, 275.
*Polycrate*, premier ministre de Ptolémée Epiphane, rend à ce prince de grands services, II, 651.
*Polydamas*, fameux athlète de l'antiquité, I, 741.
*Polydecte*, roi de Sparte, et frère de Lycurgue, I, 568.
*Polydore*, frère de Jason tyran de Phères, lui succède, et est tué bientôt après par Polyphron, son autre frère, II, 100.
*Polyenus*, sénateur de Syracuse, harangue le peuple sur l'action d'Andisandore après la mort d'Hiéronyme, II, 83.
*Polygamie*. Elle était permise en Egypte, I, 21.
*Polygnote*, peintre célèbre, III, 212. Action généreuse de Polygnote envers les Athéniens, *ibid.*, I, 405.
*Polyperchon*, Syracusain, de concert avec Leptine, tue Calippe, meurtrier de Dion, II, 145.
*Polyphron* est substitué à Jason, tyran de Phères, son frère, II, 100. Il tue Polydore, son autre frère, et est tué lui-même bientôt après par Alexandre de Phère, *ibid.*
*Polysperchon*, un des généraux de l'armée d'Alexandre, réduit une contrée, nommée Bubacène, II, 276. Il se raille d'un Perse qui se prosternait devant Alexandre, 278. Ce prince le fait mettre en prison, et lui pardonne quelque temps après, *ibid.* Polysperchon se rend maître de la ville d'Ore, 283.

Digitized by Google

il est nommé, par Antipater, régent du royaume, et gouverneur du royaume, et gouverneur de Macédoine, 335. Il rappelle Olympias, 336. Il travaille à s'assurer de la Grèce, 337. Il est chassé de la Macédoine par Cassandre, 366. Il fait mourir Roxane, fils d'Alexandre, avec sa mère Barsine, 379.
*Polystrate*, soldat macédonien, apporte à boire à Darius, qui était près d'expirer, et reçoit ses dernières paroles, II, 254.
*Polyzène*, beau-frère de Denys, s'étant déclaré contre ce prince, prend la fuite pour ne pas tomber entre ses mains, II, 15.
*Polyzénide*, amiral de la flotte d'Antiochus-le-Grand, est battu par Livius, et obligé de prendre la fuite, II, 605. Il défait, par un stratagème, Pausistrate, qui commandait la flotte de Rhodes, 606. Il est vaincu par Emilius, et obligé de se retirer à Ephèse, 608.
*Polyzèle*, frère d'Hiéron I, roi de Syracuse, donne de l'ombrage à son frère, I, 489. Théron, son gendre, prend son parti, *ibid.* La paix se fait par l'entremise du poète Simonide, *ibid.*
*Pompée* est donné pour successeur à Lucullus dans la guerre contre Mithridate, III, 412. Conduite qu'il tient en arrivant dans son gouvernement, 420. Il offre la paix à Mithridate, 421. Il remporte plusieurs victoires sur ce prince, 422. Il marche en Arménie contre Tigrane, qui vient lui-même se rendre à lui, *ibid.* Il se met à la poursuite de Mithridate, et soumet en chemin les Albaniens et les Ibériens, 423. Las de poursuivre Mithridate, il vient en Syrie, dont il se rend maître, et étend l'empire des Séleucides, 424, 44. Il retourne dans le Pont, 425. Il revient en Syrie, *ibid.* Expéditions de Pompée dans l'Arabie, 128, 37, et dans la Judée, *ibid.* Il prend Jérusalem, entre dans le temple, et jusque dans le lieu très-saint, 58. Après avoir soumis toutes les villes du Pont, il retourne à Rome, 129. Il y reçoit l'honneur du triomphe, *ibid.* Après sa défaite à Pharsale, il se retire en Egypte, 155. Il y est tué, 156. Portrait de Pompée par Paterculus, 498.
*Pompéius*, officier romain, commandant d'un petit corps de troupes durant la guerre contre Persée, se retire sur une hauteur, et s'y défend courageusement, II, 702.
*Pomponius Marcellus* (Marcus), grammairien latin, III, 562.
*Pomponius*, jurisconsulte, III, 647.
*Pont*, royaume dans l'Asie Mineure, I, 185; II, 552. Abrégé chronologique de l'histoire des rois de Pont, *ibid.*
*Pont* bâti sur le Danube par ordre de Trajan, III, 219. Pont que Xerxès fit construire pour faire traverser l'Hellespont à son armée, I, 415.
*C. Popilius* est envoyé en ambassade en Egypte pour y mettre fin à la guerre, II, 666. Il oblige Antiochus de sortir d'Egypte, et de laisser les deux frères Ptolémée en repos, 668. Il est envoyé dans le Péloponèse pour y publier le décret du sénat en faveur des Grecs, 705.
*Porphyre*, Tyrien, savant païen, ennemi déclaré du christianisme et des saintes écritures, II, 685.
*Porsena*, roi italien, refuse de se soumettre à Alexandre, II, 281. Il est vaincu et fait prisonnier, 286, 287. Alexandre lui rend ses états, 288.
*Posidonius*, philosophe stoïcien, III, 348.
*Possidonius*, astronome et géographe, III, 603.
*Postes*. Invention des postes et des courriers, I, 260, 287.
*Posthumius*, consul, pour se venger des Prénestins, exige d'eux de grosses dépenses, et par la donne atteinte à la loi Julia, III, 301.
*Potidée*, ville de Macédoine, se révolte contre les Athéniens dont elle était tributaire, I, 480. Elle est assiégée et prise par les Athéniens, 481, 506. Philippe leur enlève cette ville, II, 144.
*Pourpre*, teinture fort estimée des anciens, III, 198. Coquillages qui donnent la teinture pourpre, *ibid.*
*Praxitèle*, célèbre sculpteur de l'antiquité, III, 250.
*Préfets* des alliés, officiers romains, III, 288.
*Prexaspe*, confident de Cambyse, tué Smerdis par ordre de ce prince, I, 273. Lâche et monstrueuse flatterie de Prexaspe envers Cambyse, 274. Il promet aux mages de déclarer devant le peuple que Smerdis le mage est le véritable fils de Cyrus, 277. Il parle au peuple du haut d'une tour, lui déclare tout le contraire, se précipite du haut de la tour en bas et se tue, *ibid.*
*Priapatius*, fils et successeur d'Arsace II, roi des Parthes, III, 62.
*Priène*, ville d'Ionie, I, 472.
*Prière* des païens pour demander aux dieux la conservation des biens de la terre, III, 176. Prière qu'un consul vainqueur faisait aux dieux en entrant dans le Capitole, 332. Prière qu'un poète souhaitait de faire en mourant, 378.
*Primipile*, dignité dans l'armée romaine, III, 292.
*Princes*. Voyez *Rois*.
*Prisonnier*. Rachat des prisonniers de guerre chez les anciens, III, 324.
*Procles*, fils d'Aristodème, règne à Sparte avec son frère Eurysthène, I, 367.
*Proculeius*, officier romain, vient trouver Cléopâtre dans sa retraite, et l'exhorte à se remettre entre les mains de César, III, 153. Il se rend maître de la personne de cette princesse, *ibid.* César le charge de savoir de la reine ce qu'elle désire de lui, 154.
*Prodicus*, titre que les Lacédémoniens donnaient à Sparte aux tuteurs des rois, I, 373.
*Prodicus*, célèbre sophiste, III, 406. Sa déclamation à cinquante drachmes, *ibid.* Sa mort, *ibid.*
*Proérèse*, sophiste à qui les Romains élevèrent une statue, III, 404.
*Proétus* roi d'Argos, I, 321.
*Profil*, en peinture : invention de cet art, III, 251.
*Promachus*, officier d'Alexandre, meurt d'une débauche qu'il fait avec ce prince, II, 302.
*Properce*, poète latin, III, 448.
*Pro hètes* au sujet de Pharaon Ephrée, et des Egyptiens, I, 50, 51. Prophéties qui regardent Ninive, 212; Babylone, 249; Cyrus, *ibid.*; Alexandre, 263; II, 230; Tyr, 221. Antiochus-le-Grand, II, 627; Séleucus Philopator, 660; Antiochus Epiphane, 678. Prophétie de Jacob au sujet du Messie, III, 61.
*Prosper* (Saint), poète latin, III, 460.
*Prospérité*. A quelle épreuve elle met l'âme, I, 268. Cortège de la prospérité, 656.
*Protagore*, frère de Nicocles, chasse Evagore II, de Salamine, et règne à sa place, II, 129. Ochus le confirme dans la possession du trône, 131.
*Protagore* d'Abdère, sophiste, III, 405. Procès singulier entre Protagore et un de ses disciples, *ibid.* Sentiment de Protagore sur l'existence de la Divinité, I, 542. Les Athéniens le chassent de leur ville, et font brûler ses ouvrages, *ibid.*
*Protéas*, Macédonien. Alexandre boit à sa santé dans la coupe d'Hercule, II, 314.
*Protée*, roi d'Egypte. Il refuse auprès de lui Hélène avec ses richesses, et la rend à Ménélas, I, 41.
*Prothoïs*, sénateur de Sparte, s'oppose à la guerre contre les Thébains, II, 91. Il est peu écouté, *ibid.*
*Protogène*, célèbre peintre, III, 252. Manière dont il fit connaissance avec Apelle, 247. Egards qu'on eut pour lui Démétrius pendant le siége de Rhodes, II, 396. Ouvrages de Protogène, III, 252.
*Protomaque*, l'un des chefs athéniens qui remportèrent la victoire près des îles Arginuses, et qui furent condamnés à mort à leur retour, I, 378, 381.
*Providence*. Entretien de Socrate sur la Providence, I, 664.
*Proxène*, de Béotie, commande un corps de troupes grecques dans l'armée de Cyrus le jeune contre son frère Artaxerxès, I, 601. Il est arrêté par trahison et mis à mort, 610. Caractère de Proxène, 614.
*Prudence*, poète chrétien, III, 456.
*Prusias I*, roi de Bithynie, II, 331.
*Prusias II*, roi de Bithynie, surnommé le Chasseur, se déclare pour les Romains contre Antiochus, II, 607. Il fait la guerre à Eumène, 640. Services que lui rend Annibal pendant cette guerre, *ibid.*; I, 155. Prusias cherche à le livrer aux Romains, 154; II, 329. Il s'entremet auprès des Romains pour les engager à accorder la paix à Persée, II, 707. Basses flatteries de Prusias dans le sénat, 738. Guerre de Prusias contre Attale, 740. Le sénat l'oblige de mettre bas les armes, et de faire satisfaction à Attale, *ibid.* Prusias voulant faire mourir son fils Nicomède, en est lui-même tué, 741.
*Prytanis*, nom du premier magistrat de Corinthe, I, 325.
*Psammétit*, roi d'Egypte, est soumis par Cambyse, qui le traite avec douceur, I, 53, 271. Il cherche à remonter sur le trône, et est mis à mort, *ibid.*, *ibid.*
*Psammus*, roi d'Egypte, I, 49.
*Psammétique*, un des douze rois qui régnaient en Egypte, est relégué par ses collègues dans des marais; et à quelle occasion, I, 46. Il défait les onze rois et demeure seul maître de l'Egypte, *ibid.* Il fait la guerre au roi d'Assyrie, *ibid.* Il assiége Azot, et s'en rend maître au bout de vingt-neuf ans, *ibid.* Il vient à bout de chasser les Scythes de ses états, 47. Mort de Psammétique, *ibid.* Ce qu'il fit pour s'assurer si les Egyptiens étaient le plus ancien peuple de la terre, *ibid.*
*Ptolémaïde*, fille de Ptolémée Soter, est mariée à Démétrius Poliorcète, II, 414.
*Ptolémée*, fils d'Amyntas II, dispute la couronne à Perdiccas, II, 144. Pelopidas l'exclut du trône, *ibid.*
*Ptolémée*, fils de Séleucus, est tué à la bataille d'Ipsus, II, 241.
*Ptolémée I*, fils de Lagus, un des généraux d'Alexandre, prend plusieurs villes dans l'Inde, II, 282. Il est blessé dangereusement au siége d'une ville des Indes, 296. Il est guéri en peu de jours, *ibid.* Provinces qui lui tombent en partage après la mort d'Alexandre, 332. Il fait conduire le corps d'Alexandre à Alexandrie, 349. Il se ligue avec Antipater, Cratère et Antigone, contre Perdiccas et Eumène, 351. Il se rend maître du camp de Perdiccas, 352. Il refuse la régence du royaume, 353. Il se rend maître de la Syrie, de la Phénicie, et de la Judée, 354. Il prend Jérusalem, 355. Il forme une ligue avec Séleucus, Cassandre et Lysimaque, contre Antigone, 375. Il s'empare de l'île de Cypre, 375. Il défait Démétrius dans une bataille, et se rend maître de Tyr, 376. Défaite d'un de ses généraux par Démétrius, *ibid.* Diverses expéditions de Ptolémée contre Antigone, 372. Ptolémée est vaincu par Démétrius, qui lui enlève l'île de Cypre, 386. Ptolémée prend le titre de roi, 387. Il empêche Antigone d'aborder en Egypte, *ibid.* Il envoie du secours aux Rhodiens assiégés par Démétrius, 392, 394. Les Rhodiens, en reconnaissance, lui donnent le titre de Soter, 396. Ptolémée se ligue avec Séleucus Cassandre et Lysimaque, contre Antigone et Démétrius, 399. Ces quatre princes partagent entre eux l'empire d'Alexandre, 403. Alliance entre Ptolémée et Lysimaque, 405. Ptolémée reprend l'île de Cypre sur Démétrius, 407. Il renouvelle la ligue avec Lysimaque et Séleucus contre Démétrius, 409. Il cède l'empire à son fils Ptolémée Philadelphe, 412. Mort de Ptolémée Soter, 416. Eloge de ce prince, *ibid.* Fameuse bibliothèque qu'il fit établir à Alexandrie, 414.
*Ptolémée II*, surnommé Philadelphe, est placé par son père Ptolémée Soter sur le trône d'Egypte, II, 415. Fête qu'il donne aux peuples à son avénement à la couronne, 416. Commencements de son règne, 422. Son ressentiment contre Démétrius de Phalère, *ibid.* Ptolémée fait construire la tour de Pharos, 415; III, 216. Il fait traduire les Livres Saints pour en orner sa bibliothèque, II, 430. Il recherche l'amitié des Romains, 449. Sa libéralité envers les ambassadeurs romains, *ibid.* Ptolémée envoie du secours aux Athéniens assiégés par Antigone, 451. Révolte de Magas contre Ptolémée, *ibid.* Celui-ci apaise une conspiration contre sa personne, *ibid.* Travaux de Ptolémée utiles pour le commerce, 453. Il s'accommode avec Magas, *ibid.* Guerre entre Ptolémée et Antiochus, 454. Paix entre ces princes, *ibid.* Mort de Ptolémée Philadelphe, 457. Caractère et qualités de ce prince, *ibid.* Goût qu'il avait pour les arts, 458. Son attention à faire fleurir le commerce dans son royaume, 452; III, 184.
*Ptolémée III*, surnommé Evergète, succède à son père Ptolémée Philadelphe, II, 457. Il venge la mort de sa sœur Bérénice, fait mourir Laodice, et s'empare d'une partie de

l'Asie, 460. En revenant de cette expédition il passe par Jérusalem, et y offre des sacrifices au Dieu d'Israël, 461. Ligue d'Antiochus Hiérax et de Séleucus Callinicus contre Ptolémée, 462. Celui-ci s'accommode avec Séleucus, *ibid.* Il fait arrêter Antiochus et le met en prison, 464. Il s'applique à augmenter la bibliothèque d'Alexandrie, *ibid.* Il donne à Joseph, neveu d'Onias, la ferme des provinces de Cœle-Syrie, de Phénicie, de Judée et de Samarie, 465. Libéralité de Ptolémée envers les Rhodiens, 496. Arrivée de Cléomène à la cour d'Égypte, *ibid.* Mort de Ptolémée Evergète, *ibid.*

*Ptolémée IV*, surnommé Philopator, monte sur le trône d'Égypte après la mort de Ptolémée Evergète, II, 496, 499. Injustice et cruauté de ce prince envers Cléomène, 513. Antiochus-le-Grand entreprend de recouvrer sur Ptolémée la Cœlé-Syrie, 501, 501. Courte trêve entre ces deux princes, 506. Ptolémée remporte à Raphia une grande victoire sur Antiochus, 507. Il vient à Jérusalem, *ibid.* Colère et vengeance de Ptolémée contre les Juifs, parce qu'ils refusent de le laisser entrer dans le sanctuaire, 508. Il seconde la paix à Antiochus, 508. Révolte des Égyptiens contre Philopator, *ibid.* Ce prince se livre à toutes sortes de débauches, *ibid.* Il fait mourir Arsinoé qu'était sa sœur et sa femme, 510. Il meurt usé de débauches, 552.

*Ptolémée V*, dit Épiphane, âgé de cinq ans, monte sur le trône d'Égypte après la mort de Ptolémée Philopator, II, 552. Antiochus-le-Grand et Philippe se liguent pour envahir ses états, 553. Ptolémée est mis sous la tutelle des Romains, 557. Aristomène, tuteur du jeune roi pour les Romains, enlève à Antiochus la Palestine et la Cœlé-Syrie, 564. Antiochus reprend ces provinces, *ibid.* Conspiration de Scopas contre Ptolémée, dissipée par Aristomène, 582. Ptolémée est déclaré majeur, 585. Il épouse Cléopatre fille d'Antiochus, 591. Il fait alliance avec les Achéens, 629. Il donne à Hyrcan, fils de Joseph, de grandes marques de bonté et d'amitié, 630. Il se dégoûte d'Aristomène et le fait mourir, 583, 630. Il se livre à toutes sortes d'excès, *ibid.* Les Égyptiens forment plusieurs complots contre lui, *ibid.* Ptolémée choisit Polycrate pour son premier ministre, 631. Avec l'aide de ce ministre, il vient à bout des rebelles, *ibid.* Il renouvelle l'alliance avec les Achéens, *ibid.* Il forme le dessein d'attaquer Séleucus, 614. Les principaux de sa cour le font empoisonner, *ibid.*

*Ptolémée VI*, dit Philométor, âgé de six ans, succède à son père Ptolémée Épiphane, II, 644. Semences de guerre entre Ptolémée et Antiochus Épiphane, 661. Couronnement de Philométor, 662. Il perd une seconde bataille contre Antiochus, 663. Il perd une seconde bataille contre Antiochus, et est fait prisonnier, *ibid.* Les Alexandrins, à sa place, nomment pour roi son frère Ptolémée Evergète II, surnommé aussi Physcon, 665. Antiochus remet en apparence Philométor sur le trône, 666. Les deux frères s'accordent et régnent ensemble, 667. Les Romains empêchent Antiochus de les tourmenter, 668. Philométor est chassé du trône par son frère Physcon, III, 7. Il vient à Rome implorer la clémence du sénat, *ibid.* Les Romains partagent le royaume d'Égypte entre les deux frères, 7. Nouvelles brouilleries entre Philométor et Physcon, 8. Philométor refuse d'évacuer l'île de Cypre, *ibid.* Il remporte une victoire sur Physcon et le fait prisonnier, 9. Il lui pardonne et lui rend ses états, *ibid.* Il marie sa fille à Alexandre Bala, 15. Il permet à Onias de bâtir un temple pour les Juifs en Égypte, 44. Il marche au secours d'Alexandre son gendre, attaqué par Démétrius, 45. Complot d'Apollonius contre Ptolémée, *ibid.* Sur le refus que fait Alexandre de lui livrer ce perfide, Philométor lui ôte sa fille, la donne à Démétrius, et lui aide à remonter sur le trône de son père, *ibid.* Mort de Philométor, 46.

*Ptolémée VII*, dit Evergète II, et Physcon, fils de Ptolémée Épiphane, est mis par les Alexandrins sur le trône d'Égypte, à la place de Ptolémée Philométor son frère aîné, II, 665. Les deux frères s'accordent et régnent conjointement, 667. Ils se préparent à se défendre contre les attaques d'Antiochus, *ibid.* Les Romains obligent ce prince à laisser les deux frères en repos, 668. Physcon chasse Philométor du trône, III, 7. Les Romains partagent le royaume entre les deux frères, *ibid.* Physcon, mécontent de la part qu'on lui donne, vient à Rome et demande qu'on le mette en possession de l'île de Cypre, 8. Les Romains la lui adjugent, *ibid.* Les Cyrénéens ferment à Physcon l'entrée de leur pays, *ibid.* Ce prince se rétablit dans la Cyrénaïque, et s'attire de nouveaux traitements pas moins mauvaise conduite, *ibid.* Il fait de nouveau le voyage de Rome, et y porte ses plaintes contre son frère, *ibid.* Il entreprend de se rendre maître de l'île de Cypre, 9. Philométor le bat, le fait prisonnier, et lui rend ensuite généreusement ses états, *ibid.* Physcon épouse Cléopatre veuve de Philométor, monte sur le trône d'Égypte et fait mourir le fils de son frère, 13. Excès de folie et de débauche dans Physcon, 21. Scipion l'Africain le jeune se transporte à la cour de ce prince, 22. Physcon chasse Cléopatre et épouse une fille qu'elle avait eue de Philométor, nommée aussi Cléopatre, 29. Horribles cruautés qu'il exerce en Égypte, *ibid.* Une révolte générale l'oblige d'en sortir, *ibid.* Nouvelles cruautés de Physcon, *ibid.* Il retourne en Égypte et remonte sur le trône, 30. Il appuie l'imposture d'Alexandre Zébina, et lui prête une armée pour monter sur le trône de Syrie, *ibid.* Il donne sa fille Tryphène en mariage à Grypus, 31. Mort de Physcon, 32.

*Ptolémée VIII*, dit Lathyre, succède à son père Physcon, III, 32. Cléopatre sa mère l'oblige à répudier Cléopatre sa sœur aînée, et à épouser Sélène sa sœur cadette, 33. Lathyre donne du secours à Antiochus le Cyzicénien contre Jean Hyrcan, 51. Cléopatre ôte sa fille Sélène à Lathyre et l'oblige lui-même à sortir d'Égypte, et à se contenter du royaume de Cypre, 36. Lathyre envoie assiéger Ptolémaïde, et marche en personne contre Alexandre roi des Juifs, sur lequel il remporte une grande victoire, 37. Ariton barbare de Lathyre après le combat, *ibid.* Il lève le siége de Ptolémaïde, *ibid.* Il fait une tentative inutile sur l'Égypte, *ibid.* Il est rappelé par les Alexandrins et remis sur le trône d'Égypte, 40. Il s'élève une rébellion dans l'Égypte contre lui, *ibid.* Lathyre détruit Thèbes où s'étaient retirés les rebelles, *ibid.* Il meurt peu de temps après, 41.

*Ptolémée IX*, roi d'Égypte. Voy. *Alexandre I*, fils de Physcon.

*Ptolémée X*, fils d'Alexandre I, roi d'Égypte. Voy. *Alexandre II*.

*Ptolémée XI*, surnommé Aulète, est mis par les Alexandrins sur le trône d'Égypte, à la place d'Alexandre II, III, 45. Il se fait nommer ami et allié du peuple romain par le crédit de César et de Pompée, 130. En conséquence il rendit ses sujets d'impôts, *ibid.* Il est chassé du trône, *ibid.* Les Alexandrins lui substituent Bérénice sa fille, *ibid.* Il va à Rome et gagne à force d'argent les suffrages des premiers de la république pour se faire rétablir, 131. Il fait périr la plupart des ambassadeurs égyptiens envoyés à Rome pour y justifier leur révolte, *ibid.* On lui oppose un oracle de la Sybille, *ibid.* Gabinius le rétablit sur le trône, 134. Aulète fait mourir sa fille Bérénice, *ibid.* Son ingratitude et sa perfidie envers Rabirius, *ibid.* Mort d'Aulète, *ibid.*

*Ptolémée XII*, fils de Ptolémée Aulète, règne après son père avec sa sœur Cléopatre, III, 135. Il chasse Cléopatre, *ibid.* Il fait assassiner Pompée par le conseil de Théodote, *ibid.* César se porte pour juge entre Ptolémée et Cléopatre, 137. Il s'assure de la personne de Ptolémée, *ibid.* Il se relâche. Ptolémée recommence la guerre contre César, 146. Il est vaincu, et se noie dans le Nil en voulant se sauver, *ibid.*

*Ptolémée I*, roi de Cypre, frère de Ptolémée Aulète, est dépossédé par les Romains, et ses biens confisqués, III, 48. Il se fait mourir par le poison, *ibid.*

*Ptolémée II*, fils de Ptolémée Aulète, est établi roi de Cypre par César, III, 137. César lui donne la couronne d'Égypte conjointement avec Cléopatre, *ibid.* Mort de Ptolémée empoisonné par cette princesse, 141.

*Ptolémée*, fils d'Antoine et de Cléopatre, est proclamé roi de Syrie par Antoine, III, 247.

*Ptolémée Apion*, fils naturel de Physcon, est établi par son père roi de la Cyrénaïque, III 32. Il laisse en mourant son royaume aux Romains, 38.

*Ptolémée Cérauns*, ou le Foudre, fils de Ptolémée Soter, quitte la cour et se retire d'abord auprès de Lysimaque, et ensuite auprès de Séleucus, II, 415, 423. Il engage ce dernier à faire la guerre à Lysimaque, *ibid.* Il assassine Séleucus et s'empare des états de Lysimaque, 425. Il épouse sa sœur Arsinoé veuve de Lysimaque, et fait égorger les deux enfants qu'elle avait eus de ce prince, 426. Il la relègue elle-même dans la Samothrace, *ibid.* Il est bientôt puni de ces parricides par les Gaulois, qui le tuent dans un combat, 427.

*Ptolémée Macron*, gouverneur de l'île de Cypre sous Ptolémée Philométor, se révolte contre ce prince, entre au service d'Antiochus Épiphane, et lui livre l'île de Cypre, II, 663. Antiochus le met au nombre de ses confidents, et lui donne le gouvernement de la Cœlé-Syrie et de la Palestine, *ibid.* Il marche contre les Juifs et est vaincu par Judas Macchabée, 675. Il devient ami des Juifs, III, 5. Antiochus Eupator lui ôte son gouvernement, *ibid.* Ptolémée, de désespoir, se fait mourir par le poison, *ibid.*

*Ptolémée*, fils de Pyrrhus, est tué dans un combat contre les Lacédémoniens, II, 456.

*Ptolémée*, un des principaux officiers de Philippe, se joint à Apelle dans sa conspiration contre ce prince, II, 523. Philippe le fait mourir, 525.

*Ptolémée*, astronome et géographe célèbre, III, 666, 669.

*Publicius Certus*, sénateur romain, est exclu du consulat à la sollicitation de Pline, III, 527.

*Pudeur*. Traces de pudeur parmi les païens, I, 214; III, 251. Elle était absolument négligée à Sparte, I, 357.

*Pugilat*, exercice athlétique des anciens, I, 741.

*Puits* de Joseph bâti dans le château du Caire en Égypte; sa description, I, 7.

*Pulcher* (*P. Claudius*), consul, est battu sur mer par Adherbal, général carthaginois, I, 110.

*Punique*; origine et signification de ce mot, I, 69. Guerres puniques, 102, 118, 159.

*Punitions* établies parmi les troupes chez les anciens, III, 525, 526.

*Pydna*, ville de Macédoine, est soumise par Philippe, II, 144. Célèbre victoire remportée près de cette ville par Paul Émile sur Persée, II, 717, 721.

*Pylade*, instituteur de l'art des pantomimes, III, 276.

*Pyle*, petite ville de Messénie, passe au pouvoir des Athéniens pendant la guerre du Péloponnèse, I, 516.

*Pyramide*; description des pyramides d'Égypte, I, 8, 45. Jugement qu'on doit porter de ces fameux bâtiments, 11.

*Pyrgotele*, fameux sculpteur, III, 249.

*Pyrrhias*, général des Étoliens, est battu deux fois par Philippe, II, 535.

*Pyrrhon*, philosophe, chef de la secte qui porte son nom, III, 262. Sa méthode de philosopher, *ibid.* Son indifférence, *ibid.* Dogme abominable qu'il enseignait, 263.

*Pyrrhus*, fils d'Éacide, roi d'Épire, se dérobe à la fureur des révoltés, II, 406. Il est rétabli sur le trône d'Épire par Glaucias roi d'Illyrie, *ibid.* Les Molosses se révoltent contre lui, et jettent tous ses biens, *ibid.* Il se réfugie auprès de Démétrius fils d'Antigone, 407. Il se distingue à la bataille d'Ipsus, 409, 410. Il va en otage en Égypte pour Démétrius, *ibid.* Il épouse Antigone, fille de Berénice, *ibid.* Ptolémée lui donne une flotte et de l'argent dont il se sert pour rentrer dans ses états, 467. Pyrrhus enlève la Macédoine à Démétrius, et en est déclaré roi, 409. Il partage ce royaume avec Lysimaque, 416. Il est bientôt obligé d'en sortir, 411. Les Tarentins appellent Pyrrhus à leur secours contre les Romains, 431. Ce prince passe en Italie, 433. Il défait le consul Levinus, 434. Il fait faire aux Romains des propositions de paix 435. Entre-

tient de Pyrrhus avec Fabricius, 436. Pyrrhus remporte un second avantage sur les Romains, 440. Expédition de Pyrrhus en Sicile, *ibid.*; I, 106. Il revient en Italie, II, 442. Il pille le temple de Proserpine chez les Locriens, *ibid.* Il est vaincu par les Romains, *ibid.* Il repasse en Epire, 443. Il se jette dans la Macédoine, et s'en rend maître pour un temps après avoir vaincu Antigone, *ibid.* Expédition de Pyrrhus dans le Péloponnèse, 444. Il forme inutilement le siége de Sparte, *ibid.* Il est tué à celui d'Argos, 448. Caractère de Pyrrhus en bien et en mal, 410, 434, 448.

*Pythagore*, Lacédémonien, commande une partie de la flotte de Cyrus le jeune dans l'expédition de ce prince contre son frère Artaxerxès, I, 600.

*Pythagore*, fils d'Evagore, défend, pendant l'absence de son père, la ville de Salamine, qui Artaxerxès assiégeait, I, 944.

*Pythagore*, philosophe, I, 492; III, 579. Divers voyages de Pythagore, *ibid.* Il passe en Italie, et s'établit à Crotone, où il ouvre une école de philosophie, I, 493; III, 580. Noviciat de silence qu'il fait subir à ses disciples, 580; I, 493. Docilité de ses disciples pour lui, III, 580. Merveilleux changement que ses leçons produisent dans l'Italie et surtout dans Crotone, 581. Mort de Pythagore, 583. Sentiment de ce philosophe sur la nature de la Divinité, 582, 625. Son système de la métempsycose, et rêveries qu'il raconte de lui-même à ce sujet, 583. Merveilles attribuées à Pythagore, 585.

*Pythargus*, de Cyzique, gagne la bienveillance de Cyrus, qui lui donne pour pension le revenu de sept villes, I, 294.

*Pythéas*, magistrat des Béotiens, les engage à joindre leurs armes à celles des Achéens contre les Romains, II, 575. Métellus le fait mourir, 749.

*Pythéas*, célèbre astronome et géographe, II, 744, III, 664.

*Pythias*, ami de Damon; épreuve où fut mise leur amitié, II, 24.

*Pythie*, nom de la prêtresse d'Apollon à Delphes, I, 730.

*Pythiques*, jeux célèbres de la Grèce, I, 736.

*Pythis*, sculpteur qui travailla à embellir le Mausolée, III, 252.

*Pythius*, prince lydien, d'une richesse immense, et extrêmement ménager, I, 443. Offre généreuse qu'il fait à Xerxès, de ses richesses, *ibid.*; III, 494. Moyen dont la princesse son épouse se sert pour lui faire sentir l'injustice et le ridicule de sa conduite, I, 413. Cruauté que Pythius éprouve de la part de Xerxès, 414.

*Pythodorus*, envoyé par les Athéniens au secours des Léontins, est exilé pour n'avoir pas entrepris la conquête de la Sicile, I, 534.

*Pythéas*, de Byzance, célèbre rhéteur, est député par Philippe aux Thébains pour les porter à la paix, II, 172.

*Pyxodore*, berger, découvre une carrière de marbre auprès d'Ephèse, III, 213. Les Ephésiens lui décernent de grands honneurs, *ibid.*

## Q

*Quatre cents* hommes sont revêtus de toute l'autorité à Athènes, et en abusent tyranniquement, I, 568; ils sont rasés, 569.

*Questeur romain*, ses fonctions à l'armée, III, 293.

*Quinte-Curce*, historien latin, III, 505.

*Quintilien*, rhéteur latin, III, 589. Sa naissance, *ibid.* Moyens qu'il emploie pour se former à l'éloquence, 590. Il ouvre à Rome une école de rhétorique, *ibid.*; et exerce en même temps la fonction d'avocat, 591. Il obtient de l'empereur la permission de quitter ces deux emplois, *ibid.* Il perd un de ses fils, *ibid.* Il commence son ouvrage des Institutions Oratoires, *ibid.* Domitien le charge de l'éducation de deux jeunes princes, ses petits-neveux, 594. Flatterie impie de Quintilien envers cet empereur, *ibid.* Douleur de Quintilien à la mort de son second fils, 595. Il finit son ouvrage des Institutions Oratoires, *ibid.* On ne sait rien sur le temps de sa mort, 594. Plan et caractère de la rhétorique de Quintilien, *ibid.* Manière d'enseigner la jeunesse, usitée de son temps, 597.

## R

*Rabirius Posthumus*, chevalier romain, vient trouver Ptolémée Aulète pour se faire payer des sommes qu'il lui avait prêtées à Rome, III, 134. Perfidie de Ptolémée à son égard, *ibid.* Rabirius est accusé à Rome d'avoir aidé Ptolémée à corrompre le sénat, *ibid.* Cicéron prend sa défense, *ibid.*

*Ragau*, nom de la plaine où Nabuchodonosor vainquit Phraorte, I, 210.

*Ramesès Miamun*, roi d'Egypte, I, 38. Ce prince fait souffrir aux Israélites des maux inouïs, *ibid.*

*Rameurs*. Condition des rameurs chez les anciens, I, 714.

*Rammius*, citoyen de Brundusé, est chargé par Persée d'empoisonner Eumène, III, 30. Il va trouver Valère à Chalcis, lui découvre tout, et le suit à Rome, *ibid.*

*Raphia*, ville de Palestine, près de laquelle Antiochus-le-Grand fut vaincu par Ptolémée Philopator, II, 507.

*Récompenses* que les anciens accordaient à ceux qui se distinguaient à la guerre, III, 325, 329.

*Reconnaissance*: elle était le principale vertu des Egyptiens, I, 22.

*Régulus* (*L. Emilius*) est chargé du commandement de la flotte comme à la place de Lévius, II, 605. Il remporte une victoire complète sur Polyénide, aussi l'Antiochus, 607. Il reçoit l'honneur du triomphe, 918.

*Régulus* (*M. Atilius*), consul, remporte avec sa flotte une grande victoire sur les Carthaginois, I, 404. Il passe en Afrique, *ibid.* Les Romains lui continuent le commandement comme proconsul, *ibid.* Il défait les Carthaginois, et s'empare de Tunis, 405. Il se laisse éblouir par ses heureux succès, *ibid.* Il est vaincu par les Carthaginois, et fait prisonnier, 407. Les Carthaginois l'envoient à Rome proposer l'échange des prisonniers, 408. A son retour ils lui font souffrir les derniers supplices, *ibid.*

*Religion*. Origine et source de la religion des anciens, I, 724. Attention des anciens à s'acquitter en tout des devoirs de religion, I, 458, 638; III, 308, 319. Le voile de la religion sert souvent à l'exécution des desseins les plus criminels, et à couvrir les entreprises les plus injustes, I, 525, 565.

*Repas publics*, établis dans la Grèce et à Sparte, I, 529; en Crète, 687. Chez les païens les repas commençaient et finissaient par des prières, III, 179. Frugalité des anciens généraux dans leurs repas, 317.

*Résurrection* des corps. Sentiment confus que les païens avaient de la résurrection des corps, I, 580.

*Retraite* des dix mille Grecs après la bataille de Cunaxa, I, 614.

*Rhadamante*, frère de Minos, est chargé par ce prince d'administrer la justice dans sa ville capitale, II, 68.

*Rhampsinit*, roi d'Egypte, I, 42.

*Rhégie*, ville de Sicile, forme une ligue contre Denys, II, 9. Elle fait la paix avec ce prince, *ibid.* Refus injurieux qu'elle fait de lui donner une épouse, et réponse insolente dont elle accompagne ce refus, 11. Denys pour se venger vient l'assiéger, 17. Funeste sort de cette ville, *ibid.* Une légion romaine vient s'y établir par le secours des Mamertins, après en avoir chassé les citoyens, I, 402. Les Romains les rétablissent, *ibid.*

*Rhéomithre*, un des chefs révoltés contre Artaxerxès Mnémon, livre à ce prince les principaux des révoltés pour faire sa paix, et garder l'argent qu'il avait apporté d'Egypte pour la confédération, II, 448.

*Rhéteur*: ce que l'on entend par ce mot, III, 574. Rhéteurs grecs, 575. Rhéteurs latins, 579.

*Rhétorique* adressée à Hérennius, III, 585.

*Rhinsaie*, Achéen, oblige par ses menaces son fils Mémnon, qui était magistrat, à ne pas s'opposer au traité avec les Romains, II, 560.

*Rhodes*, île et ville de l'Asie Mineure, I, 185. Rhodes se soulève contre Athènes, II, 122. Elle est déclarée libre, 125. Elle devient soumise à Mausole roi de Carie, 127. Les Rhodiens entreprennent de détrôner Artémise, veuve de ce prince, 128. Cette princesse se rend maîtresse de leur ville, *ibid.* La mort d'Artémise les rétablit en liberté, 129. Les Rhodiens refusent de donner du secours à Antigone contre Ptolémée, 369. Démétrius assiége leur ville, *ibid.* Il lève le siége au bout de trois ans, 396. Il leur fait présent de toutes les machines de guerre qu'il avait employées à ce siége, *ibid.* Les Rhodiens, de l'argent qu'ils en retirent, font construire un colosse fameux, *ibid.* Flatterie impie des Rhodiens envers Ptolémée, pour lui marquer leur reconnaissance du secours qu'il a bien voulu leur donner pendant le siége, *ibid.* Grand tremblement de terre qui arrive à Rhodes, 397. Emulation des princes voisins à soulager cette ville désolée, *ibid.* Destruction du fameux colosse, 497. Guerre entre les Rhodiens et les Byzantins, et quelle en fut la cause, 504. La paix est rétablie entre ces deux peuples, 505. Guerre entre les Rhodiens et Philippe, 554. Ils portent leurs plaintes à Rome contre ce prince, 557. Ils défont Annibal sur mer, 606. Dispute entre les Rhodiens et Eumène devant le sénat de Rome au sujet des villes grecques d'Asie, 914. Les Rhodiens signalent leur zèle pour les Romains dans la guerre contre Persée, 693. Ils envoient des ambassadeurs à Rome et à l'armée romaine en Macédoine, qui y parlent en faveur de Persée avec une insolence extraordinaire, 707, 713. Ils envoient des députés à Rome, qui se présentent devant le sénat, et tâchent d'apaiser sa colère, 739. Après de longues et de vives sollicitations, ils obtiennent d'être admis à l'alliance du peuple romain, 755.

*Rhodogune*, fille de Mithridate, roi des Parthes, épouse Démétrius, roi de Syrie, III 49.

*Rhodope*, célèbre courtisane, III, 424.

*Rhône*, fleuve. Passage du Rhône par Annibal, I, 423.

*Rhythme*, terme de musique: en quoi il consiste, I, 299.

*Richelieu* (le cardinal de) composait des pièces de théâtre, et se piquait d'y exceller, II, 19.

*Richesses*, mépris que les anciens Scythes avaient pour les richesses, I, 584.

*Riviéres* qui roulent de l'or, III, 488.

*Rois, princes*. Devoirs d'un roi, I, 490, 688; II, 145, 523; III, 479. Qualités essentielles dans un prince: sincérité, vérité, bonne foi, I, 487, 490; II, 302; application à rendre la justice, 485, 410; III, 918; savoir reconnaître ses fautes quand il arrive qu'il en commette, I, 444; III, 649; s'attirer l'affection de ses sujets, II, 377, 410, 454, 475; favoriser les arts et les sciences, 485, 548; II, 69; III, 949; faire fleurir le commerce dans son royaume, II, 455; III, 205; ne point ouvrir son cœur à l'envie, à la jalousie et à la flatterie, I, 155, 409, 664; II, 300. En quoi un prince doit chercher à se distinguer de ses sujets, I, 266, 967. Noble emploi qu'il doit faire de ses richesses, II, 437. Un prince est l'épée et le bouclier de son état, I, 990. C'est une connaissance bien importante à un prince que celle du cœur, II, 495. Vices odieux dans un prince, 975. Différence entre être roi et être tyran, I, 490; II, 1.

*Romains*. Premier traité entre les Romains et les Carthaginois, I, 87. Les Romains envoient des députés pour rechercher les lois des villes de la Grèce, 450. Second traité entre les Romains et les Carthaginois, 93. Guerre entre les Romains et Pyrrhus, II, 434. Ils sont vaincus en deux rencontres par ce prince, 454, 440. Ils remportent sur Pyrrhus une grande victoire et l'obligent de sortir d'Italie, 445. Ils punissent le crime de leurs citoyens qui s'étaient établis de force à Rhégie, I, 402. Ils envoient des ambassadeurs à Ptolémée Philadelphe, et font alliance avec ce roi, II, 449. Les Romains donnent du secours aux Mamertins contre les Carthaginois, I, 402. Ils font alliance avec Hiéron, roi de Syracuse, II, 37. Ils songent, pour la première

Digitized by Google

flote, à équiper une flotte, I, 103. Ils battent celle des Carthaginois, d'abord près des côtes de Myle, puis près d'Ecnome, 104, *et suiv.* Ils passent en Afrique, *ibid.* Ils sont d'abord vainqueurs, puis vaincus, 105, 107. Ils défont la flotte des Carthaginois à la vue de la Sicile, 108. Ils passent en Sicile, et forment le siége de Lylibée, 109. Ils sont vaincus sur mer, 110. Ils remportent une grande victoire sur les Carthaginois, auxquels ils accordent la paix, 111. Les Romains enlèvent la Sardaigne aux Carthaginois, 118. Ils chasse Teuta de l'Illyrie, II, 172. Ils envoient en Grèce une ambassade solennelle pour y faire part de leur traité avec les Illyriens, 173. Les Corinthiens les admettent aux Jeux Isthmiques, et les Athéniens leur accordent le droit de bourgeoisie, *ibid.* Les Romains chassent de l'Illyrie Démétrius de Phare, 313; ils envoient des ambassadeurs le redemander à Philippe, qui le leur refuse, *ibid.* Ils déclarent la guerre aux Carthaginois, I, 122. Ils sont vaincus près de Tésin, 121; près de la Trébie, 130; près du lac de Trasimène, 132. Ils font plusieurs conquêtes dans l'Espagne, 135. Ils perdent une grande bataille près de Cannes, 136. Siége de Rome par Annibal, 140. Défaite des Romains en Espagne, 141. Ils remportent une grande victoire sur Asdrubal, 142. Ils passent en Afrique, 143. Ils défont les Carthaginois près de Zama, les obligent de leur demander la paix, et la leur accordent, 146. Les Romains envoient des députés vers Ptolémée et Cléopatre pour renouveler avec l'Egypte leur ancienne alliance, II, 309. Ils remportent un avantage sur Philippe, à Apollonie, 329. Ils rompent avec Hiéronyme, 62. Sur la nouvelle de la mort de ce prince, ils envoient Marcellus en Sicile, 63. Ce général se rend maître de Syracuse, 72. Alliance des Romains avec les Etoliens, 330. Les Romains envoient Sulpicius au secours des Etoliens contre Philippe, 332. Diverses expéditions de ce préteur dans la Macédoine, 333, 338. Paix générale entre ce Romains et Philippe, dans laquelle sont compris les alliés de part et d'autre, 330. Les Romains acceptent la tutelle de Ptolémée Epiphane, 356. Ils déclarent la guerre à Philippe, 358. Ils défont ce prince dans un combat, 361. Ils emploient leur crédit auprès d'Antiochus pour le porter à ne point faire la guerre à Attale, 363. Expéditions des Romains dans la Phocide, 366. Ils font un traité avec Nabis, 371. Ils remportent, près de Scotusse et de Cynocéphales, une célèbre victoire sur Philippe, 373. Ils accordent la paix à ce prince, 376. Ils rétablissent les Grecs dans leur ancienne liberté, 377.

Les Romains envoient une ambassade à Antiochus, II, 381. Elle s'aboucht qu'à disposer les choses de part et d'autre à une rupture ouverte, 382. Ils font la guerre à Nabis, 384. Ils l'obligent de demander la paix et la lui accordent, 387. Tout se prépare à la guerre entre les Romains et Antiochus, 396. Mutuelles ambassades de part et d'autre qui ne terminent rien, 390. Les Romains envoient des troupes contre Nabis, qui avait rompu le traité, 393. Ils déclarent la guerre à Antiochus, 400. Ils remportent un avantage sur ce prince aux Thermopyles, 402. Ils défont, en deux rencontres, Polyxénide, amiral d'Antiochus, 406, 407. Ils passent en Asie, et remportent sur Antiochus une grande victoire, près de Magnésie, 408, 412. Ils accordent la paix à ce prince, 413. Ils soumettent les Etoliens et leur accordent la paix, 417. Ils soumettent les Gaulois d'Asie, 424. Plaintes portées à Rome contre Philippe, 432. Les Romains envoient des commissaires pour examiner ces plaintes, et pour prendre aussi connaissance aussi du mauvais traitement fait à Sparte par les Achéens, *ibid.*, *et* 433. Nouvelles plaintes portées à Rome contre Philippe, 444. Les Romains lui renvoient son fils Démétrius avec des ambassadeurs, 443. Ils favorisent Masinissa, qui était en guerre avec les Carthaginois, I, 156.

Les Romains envoient des ambassadeurs en Macédoine, pour veiller sur la conduite de Persée, II, 686. Ils rompent avec ce prince, 690. La guerre est déclarée dans ses formes, 694. Les Romains reçoivent un échec près du fleuve Pénée, 698. Le sénat fait une sage ordonnance pour arrêter l'avarice des généraux et des magistrats qui vexaient les alliés, 703. Les Romains pénètrent jusque dans la Macédoine, 704. Ils soumettent Gentius, roi d'Illyrie, 714. Ils remportent une grande victoire sur Persée près de la ville de Pydna, 720. Ce prince est pris avec ses enfants, 723. Décret du sénat, qui accorde la liberté aux Macédoniens et aux Illyriens, 724. Les Romains obligent Antiochus Epiphane de sortir d'Égypte, et de laisser en repos les deux frères régnants, 668. Dur traitement qu'ils exercent contre les Etoliens, 735. Tous ceux, généralement, qui avaient favorisé Persée, sont appelés à Rome pour y rendre compte de leur conduite, *ibid.* Mille Achéens y sont conduits, 736. Le sénat les relègue dans diverses bourgades de l'Italie, *ibid.* Après dix-sept ans d'exil il les renvoie dans leur patrie, 737. Il refuse l'entrée de Rome à Eumène, 738. Les Romains partagent le royaume d'Egypte entre Philométor et Physcon, III, 7. Un de leurs ambassadeurs est tué en Syrie, 6.

Les Romains reconnaissent les Juifs pour amis et alliés, III, 14. Ils reconnaissent Démétrius pour roi de Syrie, *ibid.* Ils soumettent les Liguriens et abandonnent leurs terres aux Massiliens, II, 742. Ils soumettent Andriscus et deux autres aventuriers qui s'étaient emparés de la Macédoine, et réduisent ce royaume en province romaine, 743. Ils déclarent la guerre aux Carthaginois, I, 460. Ils leur ordonnent de sortir de Carthage, 462. Ils forment le siége de cette ville, et la détruisent entièrement, 465, 468. Décret du sénat qui sépare plusieurs villes de la ligue des Achéens, II, 747. Troubles dans l'Achaie, 748. Les Romains défont les Achéens, et s'emparent de Thèbes, 749. Ils remportent une nouvelle victoire sur les Achéens, s'emparent de Corinthe et la brûlent, 750. Ils réduisent la Grèce en province romaine, *ibid.* Ils renouvellent les traités faits avec les Juifs, III, 18, 21, 50; ils héritent des biens et des états d'Attale, roi de Pergame, 24. Ils soumettent Aristonic qui s'en était saisi, 25. Guerre des Romains contre Jugurtha, I, 477. Ptolémée Apion, roi de la Cyrénaïque, et Nicomède, roi de Bythinie, laissent en mourant leurs royaumes aux Romains, III, 38, 41. Les Romains réduisent ces royaumes en provinces romaines, *ibid.*

Les Romains rétablissent les rois de Cappadoce et de Bithynie, que Mithridate avait chassés, 59. Première guerre des Romains contre Mithridate, *ibid.* Massacre de tout ce qu'il y avait de Romains et d'Italiens dans l'Asie Mineure, 61. Les Romains gagnent trois grandes batailles contre les généraux de Mithridate, 95, 97. Ils accordent la paix à ce prince, 99. Seconde guerre des Romains contre Mithridate, 101. Troisième guerre des Romains contre Mithridate, 103. Ils sont vaincus par ce prince dans une bataille, *ibid.* Ils remportent une grande victoire sur ce prince, et l'obligent de se retirer en Arménie, auprès de Tigrane son gendre, 106, 107. Ils déclarent la guerre à Tigrane, et défont ce prince dans une bataille, 109, 112. Seconde victoire des Romains sur Mithridate et Tigrane joints ensemble, 116. Ils remportent de nouveau plusieurs victoires sur Mithridate qui avait recouvré ses états, 121. Ils soumettent Tigrane, roi d'Arménie, 122. Ils chassent Antiochus l'Asiatique de la Syrie, et réduisent ce royaume en province romaine, 124, 44.

Les Romains sont déclarés, par le testament d'Alexandre roi d'Egypte, héritiers de ses états, III, 43. Fin de la guerre de Mithridate, 127. Les Romains chassent Ptolémée roi de Cypre, et confisquent ses biens, 46. Ils portent la guerre contre les Parthes et sont vaincus, 63. Ils déclarent Ptolémée Auléte leur ami et leur allié, 179. Ils réduisent l'Egypte en province romaine, 156. La Cappadoce est aussi réduite en province romaine, 86. Réflexion sur la conduite des Romains à l'égard des républiques grecques, et des rois tant de l'Europe que de l'Asie, II, 307.

Traité de la politique romaine, 328, 334, 734, 739; III, 8. Différence entre les Romains et les Grecs, II, 755. Fierté romaine, 668. Jurisprudence romaine, III, 615. Entreprise et déclaration de la guerre chez les Romains, 282, 283. Choix des généraux et des officiers, 285. Levée des soldats, 289. Les vivres, 295. Paye des soldats, 304; leurs armes, 302. Départ du consul et des troupes, 286, 309. Marche de l'armée, *ibid.* Construction et fortification du camp, 310. Disposition du camp, 312. Fonctions et exercices des soldats et des officiers dans leur camp, 315. Soin de consulter les dieux et de haranguer les troupes avant le combat, 316. Manière de ranger les armées en bataille, et de donner la combat, 321. Punitions, 326. Récompenses, 329. Triomphes, 334. Marine des Romains, 343. Idée magnifique de la majesté de l'empire romain, 366. Progrès de l'astronomie et de la géographie chez les Romains, 665, 663. Différence de goût entre les Romains et les Grecs par rapport aux spectacles, I, 746.

*Romans.* Mauvais goût de ceux qui s'attachent à lire de pareils ouvrages, III, 477.

*Rosace*, gouverneur de Lydie et d'Ionie, commande un détachement de l'armée d'Ochus dans l'expédition de ce prince contre l'Egypte, II, 131.

*Rosacés*, seigneur perse, donne des marques de sa bravoure au passage de Granique, II, 197.

*Roscius*, fameux comédien, III, 267. A quoi montaient ses gages, par an, 273.

*Rosette*, sorte de métal, III, 167.

*Routes* commerciales de l'Egypte; quelle direction suivaient-elles, I, 62.

*Roxane*, sœur de Statire, reine de Perse. Histoire tragique de cette princesse, I, 590.

*Roxane*, fille d'Oxiarte, épouse Alexandre, II, 276. Elle fait mourir Statire, veuve comme elle d'Alexandre, et Drypétis veuve d'Ephestion, 340. Elle accouche d'un fils peu de temps après la mort d'Alexandre, 356. Cassandre la dépouille de tous les honneurs du trône, et quelque temps après la fait mourir, 366, 370.

*Roxane*, sœur de Mithridate, II, 205. Fin déplorable de cette princesse, *ibid.*

*Royaumes.* Origine et progrès de l'établissement des royaumes, I, 3.

*Rusticus Arulénus*, philosophe stoïcien, et maître de Pline, est mis à mort par ordre de Domitien, III, 525.

## S

*Sabacus*, roi d'Ethiopie, entre dans l'Egypte et s'en rend maître, I, 44. Au bout de cinquante ans, il se retire volontairement en Ethiopie, *ibid.*

*Sabéens*, secte d'idolâtres dans l'Orient, I, 606.

*Sabinus* (Fabius), ancien jurisconsulte, III, 617.

*Sabraques*, nation puissante entre les Indiens, soumise par Alexandre, II, 296.

*Saces*, nation scythe, soumise par Alexandre, II, 276.

*Sacrobosco* (Jean de), célèbre astronome, III, 666.

*Sadyatte*, roi de Lydie, I, 214. Il forme le siége de Milet, *ibid.*

*Sages.* Abrégé de la vie des sept sages de la Grèce, I, 353.

*Sagonte*, ville d'Espagne, assiégée et prise par Annibal, I, 121.

*Saïs*, ville de la basse Egypte, I, 16.

*Salamine*, ville capitale de l'île de Cypre, I, 642.

*Salamine*, île de la Grèce, fameuse par le combat naval entre Xerxès et les Grecs, I, 316, 326.

*Salluste*, historien latin, III, 485. Caractère de ses écrits, *ibid.*

*Salmanasar*, roi de Ninive, I, 200. Il soumet Osée, roi de Samarie, la charge de chaînes, et détruit le royaume d'Israël, *ibid.* Mort de Salmanasar, *ibid.*

*Salomé*, femme d'Aristobule, tire de prison les trois princes, frères de son mari, III, 52.

*Salomon*, roi d'Israël. Richesses que lui procurait le commerce, III, 194.
*Saltation*. Cetart faisait partie de la musique des anciens, III, 280.
*Samarie*, ville de Palestine, capitale du royaume d'Israël, I, 185. Origine de l'inimitié entre les Samaritains et les Juifs, 202. Les Samaritains traversent les Juifs dans le temps qu'ils rebâtissent le temple de Jérusalem, 261, 276, 379. Ils se soumettent à Alexandre, II, 239. Ils ne peuvent obtenir de ce prince les mêmes privilèges que les Juifs, 253. Ils se mutinent, 257. Alexandre les chasse de Samarie, 258. Ils se conforment à la religion d'Antiochus Epiphane, II, 670. Destruction de Samarie par Hyrcan, III, 35.
*Sambuque*, machine de guerre des anciens, II, 67.
*Samos*, île et ville d'Ionie, I, 319, 325. Prise et destruction de Samos par les Athéniens, 479. Lysandre y rétablit les anciens habitants, 586. Flatterie impie des Samiens envers ce Lacédémonien, 597.
*Samothrace*, île de l'Archipel, regardée comme sacrée et inviolable, II, 722.
*Sandrocotte*, Indien, s'empare de toutes les provinces de l'Inde, qu'Alexandre avait conquises, II, 398. Séleucus entreprend de l'en chasser, *ibid.* Ces deux princes font entre eux un accommodement, *ibid.*
*Sangale*, ville de l'Inde, prise et rasée jusqu'aux fondements, par Alexandre, II, 286.
*Sanséduchin*, roi de Babylone. Voy. *Nabuchodonosor I.*
*Sapho*, de Mitylène, surnommée la dixième Muse, I, 383; III, 421.
*Sacques*, peuple d'Assyrie, soumis par Cyrus, I, 257.
*Saracus*, roi d'Assyrie, I, 202. Révolte de Nabopolassar contre ce prince, *ibid.* Mort de Saracus, 212.
*Sardaigne*, île de l'Europe dans la Méditerranée, passe au pouvoir des Carthaginois, I, 84; et ensuite sous la domination des Romains, 118.
*Sardanapale*, roi d'Assyrie, I, 197. Sa mollesse, *ibid.* Sa mort, 198.
*Sardes*, ville de Lydie, passe au pouvoir de Cyrus, 246. Elle est prise et brûlée par Aristagore et les Athéniens, 304. Elle est soumise par Alexandre, II, 199.
*Satellites* de Jupiter, III, 676.
*Satire*, sorte de poésie mordante, I, 752.
*Satrape*, nom qu'on donnait chez les Perses aux gouverneurs des provinces, I, 284, 621.
*Saturne*, divinité païenne, I, 70.
*Saturne*, planète, III, 677.
*Saurus*, sculpteur, III, 226. Ce qu'il fit pour que son fût inscrit sur ses ouvrages, 227.
*Saut*, exercice du saut chez les Grecs, I, 742.
*Sayde*, autrefois la Thébaïde en Egypte, I, 6.
*Scaliger*, illustre critique de son temps, est presque toujours bizarre dans ses jugements, III, 451, 454, 465. Tour que lui joua Muret son rival et son concurrent, 231.
*Scamma*, nom qu'on donnait au lieu où combattaient les athlètes, I, 745.
*Scarpus*, commandant d'une armée d'Antoine dans la Libye, se déclare pour César, III, 151.
*Scaurus*, lieutenant général de Pompée, réduit la Célé-Syrie et Damas, III, 124.
*Scaurus* (Emilius) est député par les Romains vers Jugurtha, I, 176. Il se laisse corrompre par l'argent de ce prince, 177.
*Scaurus* (M.). Ce qu'il fit pour immortaliser la gloire de son édilité, III, 218.
*Scélerat*. Contraste d'un scélérat comblé de biens, et d'un juste accablé de maux, III, 613.
*Scene*, partie de théâtre des anciens, I, 763; II, 50.
*Sceptique*, secte de philosophes ainsi nommée, III, 589.
*Scerdilède*, roi d'Illyrie, exerce une sorte de piraterie dans tout son voisinage, II, 472. Il se joint aux Achéens contre les Etoliens, 618. Il fait alliance avec les Romains, 532.
*Scéva*, Centurion. Bravoure extraordinaire de ce Romain, récompensée par César, III, 331.
*Sciences*; Voy. *Arts*. Sciences supérieures, III, 554. Etat des sciences en Egypte, I, 56; chez les peuples de l'Asie, III, 561.
*Scipion* (Publius) marche en Espagne contre Annibal, I, 124. Il passe le Pô, et est vaincu près du Tésin, 127. Il est envoyé en Espagne, et s'y joint à son frère Cn. Scipion, 135. Ils font ensemble de grands progrès, *ibid.* 138. Ils partagent leurs troupes, 141. Publius périt dans un combat, *ibid.*
*Scipion* (Cnéius) est envoyé par son frère en Espagne pour y faire tête à Asdrubal, I, 145. Les deux frères se joignent et font ensemble de grands progrès, 135, 140. Ils partagent leurs troupes, 141. Cnéius est tué dans un combat, *ibid.*
*Scipion* (P. Cornélius), surnommé l'Africain, se rend maître de toute l'Espagne, I, 145. Il est nommé consul et passe en Afrique, *ibid.* Il a une entrevue avec Annibal, et remporte une grande victoire sur ce général, 145. Il accorde la paix aux Carthaginois, 146, 148. Entretien de Scipion et d'Annibal à Ephèse, 152. Scipion sert en qualité de lieutenant sous son frère L. Corn. II, 592. Scipion dans la guerre contre Antiochus, 605. Il refuse les offres d'Antiochus, 609. Mort de Scipion, I, 154.
*Scipion* (L. Cornélius), dit l'Asiatique, est chargé de la guerre contre Antiochus, II, 605. Il passe en Asie, 608. Il remporte une victoire sur Antiochus près de Magnésie, 612. Il reçoit l'honneur du triomphe, 616.
*Scipion Nasica*, gendre de Scipion l'Africain, est chargé par Paul Emile d'une expédition importante d'où il se tire avec honneur, II, 716. Il est envoyé en Macédoine pour y apaiser le trouble excité par Andriscus, 746.
*Scipion* (Publius) l'Africain, le jeune, se distingue dans la guerre contre Carthage, I, 164. Il vient à Rome pour demander l'édilité, *ibid.* Le peuple lui donne le consulat, 165. Scipion vient en Afrique et s'avance contre Carthage, *ibid.* Il se rend maître de cette ville et la détruit, 168. Il est envoyé en ambassade en Egypte, en Syrie, et en Grèce, III, 22. Usage qu'il fait des présents que lui envoie Antiochus Sidète, 26. Eloge et caractère de Scipion, I, 171; III, 679. Sa liaison intime avec Polybe, I, 171; III, 469. Portrait de Scipion par Paterculus, 497.
*Scamas*, fils aîné de Datame, se rend son accusateur auprès d'Artaxerce, I, 651.
*Scopas* est mis à la tête des troupes d'Etolie dans la guerre contre les Achéens, II, 512. Il ravage la Macédoine, 515. Il engage les Etoliens à faire alliance avec les Romains, 534. Il se met au service de Ptolémée Epiphane roi d'Egypte, 564. Il s'empare de la Judée, *ibid.* Il est vaincu par Antiochus, et obligé d'accepter des conditions ignominieuses, *ibid.* Il conspire contre Ptolémée, et est mis à mort, 583.
*Scopas*, architecte et sculpteur, III, 231.
*Scopas*, athlète; différend qu'il a avec Simonide, I, 748. Sa mort, 748.
*Scorpion*, machine de guerre, II, 66.
*Sculpture*. Différentes espèces renfermées dans la sculpture, III, 224. Sculpteurs célèbres de l'antiquité, 225.
*Scylax*, Grec de Caryandie, est chargé par Darius de la découverte de l'Inde, I, 391. Il s'en acquitte heureusement, *ibid.*
*Scyllis*, sculpteur, l'un des premiers qui aient employé le marbre, III, 225.
*Scylare*, roi des Scythes; comment il s'y prend pour recommander l'union à ses enfants, I, 584.
*Scytale*, en usage chez les Lacédémoniens. Ce que c'était, I 533.
*Scythes*. Ils s'emparent de la haute Asie, I, 211. Ils en sont chassés au bout de vingt ans, 212. Darius songe à les punir de cette irruption, 586. Les Scythes refusent de se soumettre, 588. Ils envoient un héraut à Darius avec des présents, *ibid.* Ils ravagent la Thrace, 591. Ils envoient des ambassadeurs à Alexandre, qui les parlent avec une liberté extraordinaire, II, 268. Ils sont vaincus et soumis par ce prince, 266. Ils font la guerre à Phraate pour se venger de son injustice, le défont dans un combat, et ravagent son royaume, III, 28. Mœurs des Scythes selon Hérodote, I, 385. Mœurs et caractère des anciens Scythes suivant Justin, *ibid.* En quel temps le luxe pénétra parmi eux, 386.
*Scythopolis*, ville de la tribu de Manassé, I, 211.
*Sectes* d'idolâtres en Orient, I, 306. Différentes sectes de philosophes. Voyez *Philosophes*
*Sédécias*, roi de Juda. Voy. *Mathanias*.
*Ségeste*, ville de Sicile, se met sous la protection des Carthaginois, I, 86.
*Séjan*, favori de Tibère, III, 496. Double portrait de Séjan, *ibid.*
*Sélasie*, ville de Péloponnèse, fameuse par le combat entre Antigone et Cléomène, II, 492.
*Sélène*, fille de Ptolémée Physcon et de Cléopatre, est contrainte par sa mère d'épouser son frère Lathyre, III, 35. Cléopatre lui fait quitter Lathyre, et la donne en mariage à Antiochus Grypus, 36, 38. Sélène, après la mort de Grypus, épouse Antiochus Eusèbe, 39. Eusèbe ayant été chassé de ses états, elle conserve Ptolémaïde avec une partie de la Phénicie et de la Célé-Syrie, et y règne pendant plusieurs années, 40. Elle songe à monter sur le trône d'Egypte, 41. Elle envoie pour cela ses deux fils à Rome, *ibid.*
*Séleucides*. Ère fameuse des Séleucides, II, 677. Fin de l'empire des Séleucides en Asie, III, 124.
*Séleucie*, ville de Syrie, bâtie par Séleucus Nicator, II, 404.
*Séleucie*, ville située sur le Tigre, bâtie par Séleucus Nicator, II, 406.
*Séleucus Nicator* est mis à la tête de toute la cavalerie des alliés après la mort d'Alexandre, II, 339. Il est établi par Antipater gouverneur de Babylone, 353. Il se joint à Antigone et à Ptolémée contre Eumène, 364. Il se sauve de Babylone et se retire en Egypte, 373. Il forme une ligue avec Ptolémée, Lysimaque et Cassandre contre Antigone, *ibid.* Il se rend maître de Babylone, 376. Il prend le titre de roi, 387. Il s'affermit sur le trône de Syrie, *ibid.* Il fait une expédition dans l'Inde, 398. Ligue entre Séleucus, Ptolémée, Cassandre et Lysimaque contre Antigone et Démétrius, 399. Séleucus commande l'armée des confédérés, et remporte une célèbre victoire près d'Ipsus, 400. Les quatre princes vainqueurs partagent entre eux l'empire d'Alexandre-le-Grand, 403. Séleucus bâtit plusieurs villes, 404. Il s'allie avec Démétrius, 405. Il se brouille avec lui et lui enlève la Cilicie, *ibid.*, 409. Il bâtit Séleucie, *ibid.* Il forme une ligue avec Ptolémée, Lysimaque et Pyrrhus contre Démétrius, 409. Il se rend maître de la personne de ce prince, 412. Il cède sa femme et une partie de ses états à son fils Antiochus, 423. Il fait la guerre à Lysimaque, le défait dans un combat, et s'empare de tous ses états, 424. Il est assassiné par Céraunus qu'il avait comblé de bienfaits, 425. Caractère de Séleucus, 426.
*Séleucus Callinicus* monte sur le trône de Syrie par le meurtre de son père Antiochus Théus empoisonné par Laodice, II, 459. Il tâche de reprendre ce que Ptolémée lui avait enlevé, et reçoit plusieurs échecs, 461. Il s'unit avec son frère Hiérax contre Ptolémée, 462. Guerre entre les deux frères, *ibid.* Séleucus marche contre Arsace, 464. Il est fait prisonnier, *ibid.* Mort de Séleucus, 466.
*Séleucus Céraunus* succède à son père Séleucus Callinicus, II, 499. Il est empoisonné par deux de ses principaux officiers, *ibid.*
*Séleucus Philopator* est laissé par son père Antiochus-le-Grand pour gouverner la Syrie pendant son absence, II, 626. Il monte sur le trône de Syrie, 629. Il envoie Héliodore à Jérusalem pour en emporter les trésors, 639. Héliodore le fait empoisonner, 660.
*Séleucus*, fils de Démétrius Nicator, se fait déclarer roi de Syrie, III, 31. Sa mère Cléopatre le tue de ses propres mains, *ibid.*
*Séleucus*, fils aîné d'Antiochus Grypus roi de Syrie, lui succède, III, 38. Il se maintient contre Antiochus le Cynicénien, *ibid.* Il est chassé de ses états par Eusèbe, et brûlé dans Mopsuestie, 56.
*Séleucus Cybiosacte*, fils d'Antiochus Eusèbe et de Sélène, vient à Rome solliciter le sénat pour sa mère, III, 42. Il accepte la couronne d'Egypte et Bérénice, 133. Il se rend odieux par ses inclinations basses, *ibid.* Bérénice le fait mourir, *ibid.*
*Séleucus*, gouverneur de Péluse pour Cléopatre, livre cette ville à César par l'ordre de Cléopatre, III, 152.
*Sélinonte*, ville de Sicile, I, 155. Destruction de cette ville par Annibal, 89.

Digitized by Google

*Sémiramis*, reine d'Assyrie; sa naissance, I, 190. Elle épouse Ninus, *ibid.* Manière dont elle monta sur le trône, *ibid.* Elle bâtit Babylone, 194. Elle parcourt toutes les parties de son empire, 194. Son autorité sur les peuples, *ibid.* Ses conquêtes, *ibid.* Elle remet le gouvernement entre les mains de son fils, et se dérobe à la vue des hommes, 195. Différence entre Sémiramis et Sardanapale, 198.

*Sempronia*, dame romaine; son portrait par Salluste, III, 387.

*Sempronius*, consul, est vaincu par Annibal près de la Trébie, I, 150.

*Sénat* carthaginois, I, 75. Sénat de Sparte, 327. Sénat d'Athènes, 694. Portrait du sénat romain par Cinéas, II, 436.

*Sénèque* le rhéteur, III, 585. Différence entre Sénèque et Cicéron, 624.

*Sénèque*, poète latin, III, 450.

*Sennacar*, plaine ou Babylone fut bâtie, I, 188, 302.

*Sennachérib*, roi de Ninive, déclare la guerre à Ezéchias, et réduit Jérusalem à l'extrémité, I, 260. Il écrit à Ezéchias une lettre pleine de blasphèmes contre le dieu d'Israël, et marche contre le roi d'Egypte, dont il ravage le royaume, *ibid.* Il revient devant Jérusalem, 201. Son armée est détruite par l'ange exterminateur, *ibid.* Il est massacré par ses propres enfants, *ibid.*

*Sens*. Pour quel usage les sens nous ont été donnés, III, 599.

*Septante*. Version des Septante, II, 430.

*Septimus*, officier romain au service de Ptolémée roi d'Egypte, assassine Pompée, III, 436.

*Sépulture* des morts en Orient, I, 308. Sépulture des rois chez les Scythes, 383. Attention des anciens à procurer aux morts la sépulture, 580.

*Serapis*, divinité adorée en Egypte, II, 444.

*Serment*. Sainteté du serment, III, 614. Serment que prêtaient les soldats romains au commencement de la guerre, 290, 318.

*Séron*, commandant d'Antiochus Epiphane, est vaincu par Judas Machabée, et tué dans le combat, II, 674.

*Sertorius*, général romain, fait un traité avec Mithridate, III, 402.

*Servilius* sert dans l'armée romaine en qualité de proconsul, I, 165. Il est tué à la bataille de Cannes, 157.

*Servitude*, Servitude. La servitude est incompatible avec l'étude de la philosophie, I, 493. Elle ne peut plaire à des hommes libres, à quelque haut prix qu'on la mette, II, 260. Ce qui arrive à ceux qui ont une fois pris l'esprit de servitude, 491.

*Servius* (*Maurus Honoratus*), philologue, III, 374.

*Sésac* ou *Sésonchis*, roi d'Egypte, I, 43. Il marche contre Jérusalem, et en enlève tous les trésors, *ibid.*

*Sésostris*, roi d'Egypte: son éducation, I, 39. Ses conquêtes, *ibid.* Ses travaux utiles pour l'Egypte, 40. Son aveugle complaisance dans sa grandeur, *ibid.* Sa mort, *ibid.*

*Séthon*, roi d'Egypte, se fait consacrer souverain pontife de Vulcain, et se livre entièrement à la superstition, I, 44. Manière miraculeuse dont Hérodote raconte qu'il fut délivré de l'irruption de Sennachérib dans ses états, *ibid.* Mort de Séthon, 45.

*Séthosis*. Voy. *Sésostris*.

*Seuthe*, prince de Thrace, est rétabli par Xénophon dans les états de son père, I, 647. Perfidie de ce prince envers Xénophon et ses troupes, *ibid.*

*Sextus*, neveu de Plutarque, philosophe d'une grande réputation, III, 479.

*Siboïe*, île vis-à-vis de Corcyre, célèbre par le combat entre les Corcyréens et les Corinthiens, I, 480.

*Sicaniens*, peuple d'Espagne; ils viennent s'établir en Sicile, I, 534.

*Sicile*, île de la Méditerranée: sa description, I, 87. Dénombrement des peuples qui y ont habité, 534. La Sicile était le grenier et la mère nourrice du peuple romain, III, 468.

*Sicyone*, ville du Péloponnèse: ses rois, I, 321. Elle est délivrée de la tyrannie par Aratus, et unie à la ligue des Achéens, II, 467. Sicyone a été longtemps en grande réputation pour les arts, 468; III, 223.

*Sidoine Apollinaire*, évêque de Clermont, poète latin, III, 460.

*Sidon*, ville de Phénicie, II, 431. Désespoir des Sidoniens lorsqu'ils voient Ochus maître de leur ville, II, 431. Ils se soumettent à Alexandre, 264.

*Sièges*; manière dont les anciens faisaient les sièges, III, 334. Sièges célèbres de l'antiquité: de Carthage par les Romains, I, 465; de Babylone par Cyrus, 253; de la même ville par Darius, 380; de Platée par les Lacédémoniens, 508, 543; de Syracuse par les Athéniens, 544; de la même ville par Marcellus, II, 67; de Tyr par Alexandre, I, 684; de Rhodes par Démétrius, II, 388; d'Athènes par Sylle, III, 92; de Jérusalem par Tite, 545.

*Signaux* par le feu; manière dont on donnait les signaux par le feu, II, 340.

*Silanion*, célèbre statuaire, III, 232.

*Silence*. Rude noviciat de silence que Pythagore faisait observer à ses disciples, III, 580.

*Silius Italicus*, poète latin, III, 453.

*Simon*, surnommé *le Juste*, succède à son père Onias dans la grande sacrificature des Juifs, II, 404. Sa mort, 409.

*Simon*, fils de Mathathias, II, 670. Il est choisi pour général à la place de son frère Jonathas, et marche contre Tryphon, III, 18. Il est établi souverain sacrificateur et prince de Judée, 19. Il renouvelle les anciens traités avec les Romains, *ibid.*, 21. Mort de Simon, 26.

*Simon*, Juif préposé à la garde du temple: sa perfidie, II, 659.

*Simonide*, poète grec, I, 352; III, 422. Sa réponse à Hiéron qui lui demandait la définition de Dieu, I, 352, 490. Naufrage de Simonide, I, 352. Simonide préserve par les dieux, 748. Reproches qu'on lui fait d'avoir déshonoré la poésie par son avarice, 352.

*Sinatroccès*, roi des Parthes, III, 63.

*Sinope*, ville de Pont, est mise en liberté par Luculle, III, 410.

*Sisyphe*, fils d'Eole, se rend maître de Corinthe, I, 323.

*Sitalcès*, roi des Odrysiens dans la Thrace, fait alliance avec les Athéniens, I, 502.

*Smerdis* ou *Tanaoxare*, fils de Cyrus, est établi par son père gouverneur de plusieurs provinces, I, 263. Cambyse le fait mourir, 273.

*Smerdis* le mage se fait passer pour le fils de Cyrus, et monte sur le trône de Perse, I, 275. Son imposture est découverte, 277. Il est tué par les conjurés, *ibid.*

*Smerdomène*, fils d'Otane, l'un des six commandants de l'armée de Xerxès dans l'expédition de ce prince contre la Grèce, I, 417.

*Smyrne*, ville de l'Ionie, I, 324.

*Sobriété*. Excellente leçon sur la sobriété, I, 225.

*Société*. La justice et la bonne foi en sont les fondements, III, 641.

*Socrate*, prince des philosophes; sa naissance, I, 653; III, 356. Il s'applique d'abord à la sculpture, I, 653; III, 551; puis à l'étude des sciences, I, 653. Merveilleux progrès qu'il y fait, *ibid.* Son goût pour la morale, *ibid.* Son caractère, *ibid.* Ses emplois, *ibid.* Ce qu'il eut à souffrir de la mauvaise humeur de sa femme, 654. Démon ou esprit familier de Socrate, 655. L'oracle de Delphes le déclare le plus sage des hommes, 657. Socrate se distingue à la bataille de Potidée, et à celle près de Délie, 481, 525. Sa liaison intime avec Alcibiade, 529. Il se donne tout entier à l'instruction de la jeunesse d'Athènes, 657. Attachement de ses disciples pour lui, 658. principes admirables qu'il leur donne, soit pour le gouvernement, soit pour la religion, 660. Il s'applique à décréditer les sophistes dans l'esprit des jeunes gens d'Athènes, 662; III, 406. Ce qu'il faut entendre par l'ironie qui lui est attribuée, I, 662. Socrate est accusé de penser mal des Dieux, et de corrompre la jeunesse d'Athènes, 663, 665. Il se défend sans art et sans bassesse, 667. Il est condamné à mort, 670. Il refuse de se sauver de la prison, 671. Il passe le dernier jour de sa vie à s'entretenir avec ses amis sur l'immortalité de l'âme, 673. Il boit la ciguë, 676. Punition de ses accusateurs, 677. Honneurs que les Athéniens rendent à sa mémoire, *ibid.* Réflexions sur le jugement porté contre Socrate par les Athéniens, et sur Socrate lui-même, *ibid.* Rapport entre la mort de Socrate, et celle du gouverneur de Tigrane, 234.

*Socrate*, d'Achaïe, commande un corps de troupes grecques dans l'expédition de Cyrus le jeune contre son frère Artaxerxès, I, 600. Il est arrêté par trahison, et mis à mort, 640.

*Socrate*, fils de Nicomède, chasse son frère Nicomède du trône de Bithynie, III, 89.

*Sogdiane*, province de l'Asie supérieure, I, 685. Alexandre s'en rend maître, II, 266. Elle se révolte contre ce prince, 267. Grandeur de courage de trente jeunes Sogdiens, condamnés à mort par Alexandre, 270.

*Sogdien*, fils naturel d'Artaxerxès Longue-Main, tue Xerxès II, et monte à sa place sur le trône de Perse, I, 524. Il fait mourir Bagorazus un des eunuques de son père, *ibid.* Il est détrôné par Ochus, qui le fait mourir dans le cendre, 522.

*Soie*. Etoffes de soie, III, 204.

*Soldat*. Levée des soldats, III, 287. Leur paye, 298. Charge des soldats dans la marche, 309. Fonctions et exercices des soldats romains dans leur camp, 313; II, 714. Punitions des soldats qui manquaient à leur devoir, III, 325. Récompenses accordées à ceux qui se distinguaient dans les combats, *ibid.*, 329. A Rome, c'étaient les soldats qui, dans les comices, choisissaient les généraux, 286.

*Soleil*, astre, III, 676. Profond respect avec lequel les Perses adoraient cet astre, I, 289.

*Solinus* (*C. Julius*), philologue, III, 373.

*Solon*, l'un des sept Sages de la Grèce, est nommé par les Athéniens archonte et législateur, I, 336. Gouvernement qu'il établit à Athènes, 339. Lois qu'il donne aux Athéniens, 341. Voyages de Solon en Egypte, et en Lydie, 343, 215. Conduite qu'il tient à la cour de Crésus, 216. Entretien de Solon avec Thalès sur le mariage, 339. De retour à Athènes, il trouve tout changé, 343. Il tâche en vain d'engager Pisistrate à abdiquer la tyrannie, 344. Mort de Solon, 345.

*Sophistes*. Définitions des sophistes, I, 662; III, 432. Honneurs extraordinaires qu'on leur rendait dans toute la Grèce, 404. Leur réputation ne s'y soutint pas longtemps, 406. Ce qui échoua de leur dérrier, 407.

*Sophocle*, un des généraux athéniens, est envoyé en exil pour n'avoir point tenté la conquête de la Sicile, I, 488.

*Sophocle*, poète tragique, III, 446. Il entre en lice avec Eschyle, et l'emporte sur lui, I, 457, 755. Sa mort, *ibid.* Tragédies qui nous restent de lui, *ibid.* Comment il se défendit, dans un âge très-avancé, contre l'ingratitude de ses enfants, *ibid.* Caractère de Sophocle, 757.

*Sophonisbe*, fille d'Asdrubal, est mariée à Syphax, I, 456. Masinissa ayant vaincu Syphax, épouse Sophonisbe, est obligé, pour la soustraire au pouvoir des Romains, de lui envoyer du poison, 457.

*Sophronie*, fille de Denys l'ancien, est mariée à son frère Denys le jeune, II, 25.

*Sornatius*, un des officiers de Luculle, commande dans le Pont pendant l'absence de ce général, III, 410.

*Sosibe*, ministre de Ptolémée Philopator, empêche ce prince de donner du secours à Cléomène, et lui conseille de le faire arrêter, II, 513. Il fait mourir Arsinoé, sœur et femme du roi, 510. Il est obligé de quitter son emploi, *ibid.*

*Sosibe*, fils du précédent, est chargé de la garde de la personne du jeune roi Ptolémée Epiphane, II, 553.

*Sosile*, Lacédémonien, accompagne Annibal dans ses expéditions, et travaille à l'histoire de ce grand capitaine, I, 155.

*Sosus*, un des chefs de la conspiration contre Hiéronyme, s'empare du quartier d'Arbrédine, et exhorte les Syracusains à recouvrer leur liberté, II, 63. Il est choisi pour un des premiers magistrats, 54. Il commande les troupes envoyées au secours de Marcellus, 67.

*Sosius* (*Caius*), consul, se déclare pour Antoine, et se rend auprès de lui, III, 148.

*Southème*, Macédonien, chasse les Gaulois de la Macédoine, et y règne pendant quelque temps, II, 427. Il est accablé par le grand nombre des troupes de Brennus, 428.

*Sostrate*, architecte, bâtit la tour de Pharos, II, 582; III, 24. Tromperie dont il use pour

avoir seul tout l'honneur de cet ouvrage, I, 179; III, 216.
*Soistrate* ou *Sostrate*, gouverneur de Syracuse, livre cette ville à Pyrrhus, II, 440. Pyrrhus, pour récompense veut le faire mourir, 441.
*Sotade*, poète satirique, II, 450. Juste punition qu'il reçoit à cause de ses médisances 451.
*Soumission*. Comment il faut s'y prendre pour inspirer de la soumission, I, 227. Manière dont les Perses avaient coutume d'exiger la soumission des peuples, I, 389, 400, 414.
*Sous*, roi de Sparte, soumet, avec Agis, son collègue, la ville d'Elos, I, 367.
*Souverain bien*. Voy. *Bien*.
*Sparte*. Voy. *Lacédémone*.
*Spectacles*. Sommes immenses que les anciens consacraient à la célébration des spectacles, III, 275. Passion pour les spectacles, l'une des principales causes du déclin, du relâchement et de la corruption d'Athènes, I, 765. Différence de goût entre les Grecs et les Romains par rapport aux spectacles, 718.
*Spendius*, de Capoue, de concert avec Mathos, fait révolter les mercenaires contre les Carthaginois, I, 113. Il est mis à leur tête, *ibid.* Il fait mourir Gisgon, 115. Il entre en traité avec les Carthaginois, 116. Il est arrêté et pendu, *ibid.*
*Speusippe*, philosophe, neveu de Platon, III, 562. Circonstance particulière de sa vie, 010. Sa liaison avec Dion, *ibid.*; II, 31. Il succède à l'école de son oncle après sa mort, 562.
*Sphacterie*, petite île vis-à-vis de Pylo, I, 516.
*Sphère*. Son invention, III, 664.
*Sphérus*, philosophe, aide Cléomène à rétablir dans Sparte l'ancienne discipline, II, 485.
*Sphodrias*, Lacédémonien, qui commandait dans Thespies, forme une entreprise inutile contre le Pirée, II, 87. Il est absous de cette action par le crédit d'Agésilas, 88.
*Spitamène*, confident de Bessus, forme contre lui une conspiration, et le livre à Alexandre, II, 265. Il soulève la Bactriane contre Alexandre, 267. Sa femme, ne pouvant le résoudre à se rendre à ce prince, l'égorge pendant la nuit, 276.
*Spithridate*, un des principaux officiers d'Artaxerce Mnémon, embrasse le parti d'Agésilas, et lui rend de grands services, I, 631. Irrité de la sévérité excessive d'Hérippidas, il se retire à Sardes, 632.
*Spithrobate*, satrape d'Ionie, et gendre de Darius, se distingue par sa valeur au passage du Granique, II, 197. Alexandre, d'un coup de lance, le renverse mort par terre, *ibid.*
*Stace*, poète latin, III, 454.
*Stade*, mesure itinéraire des Grecs, I, 743.
*Stagire*, ville de Macédoine, et patrie d'Aristote, détruite par Philippe et rebâtie par Alexandre, II, 186; III, 570.
*Stasicrate*, architecte et machiniste, est chargé par Alexandre de l'exécution du catafalque d'Ephestion, II, 308. Il propose à Alexandre de tailler le mont Athos en forme humaine, *ibid.*; III, 213. (Voy. *Dinocrate*.)
*Stater*, monnaie ancienne; sa valeur, I, 504.
*Statique*. Définition de cette science, III, 662.
*Statira*, femme d'Artaxerce Mnémon : vengeance qu'elle tire de la mort de son frère Téritouchme, I, 390. Elle est empoisonnée par Parysatis, 620.
*Statira*, femme de Darius, tombe au pouvoir d'Alexandre, II, 212. Mort de cette princesse, 238.
*Statira*, fille aînée de Darius, épouse Alexandre-le-Grand, II, 302. Elle périt par les intrigues de Roxane, autre femme de ce roi, 340.
*Statira*, sœur de Mithridate, reçoit de ce prince l'ordre de mourir, III, 107. Elle meurt courageusement, *ibid.*
*Statuaires*. Voy. *Sculpteurs*.
*Stesagore*, fils aîné de Cimon, est établi, par son oncle Miltiade, souverain de la Chersonèse de Thrace, I, 308.
*Sthénichore*, poète grec, I, 551; III, 421.
*Sthénélus*, roi de Mycènes, I, 321.
*Stilpon*, de Mégare, philosophe, II, 324.
*Stobée* (*Jean*), philologue, III, 574.
*Stoïciens* (*secte des*), III, 574. Défaut ordinaire des stoïciens dans leurs écrits, 573. Sentiment des stoïciens sur le souverain bien, 601. Leur système sur la formation du monde, 630.
*Strabon*, célèbre géographe, III, 669; et philosophe, *ibid.*
*Strato*, médecin, va à Rome avec Attale, II, 731. Ses sages remontrances empêchent ce prince de demander le partage du royaume de Pergame avec son frère Eumène, 732.
*Straton*, philosophe, III, 574. Ce qu'il pensait de la Divinité, 626.
*Stratonice*, fille de Démétrius, épouse Séleucus, II, 405. Elle passe à son fils Antiochus, 423.
*Stratonice*, une des femmes de Mithridate, se soumet à Pompée, III, 125. Vengeance qu'en tire Mithridate, *ibid.*
*Sua*, roi d'Ethiopie. Voy. *Sabacus*.
*Suétone*, historien latin, III, 503.
*Suffètes*, premiers magistrats chez les Carthaginois, I, 75.
*Sudas*, grammairien grec, III, 561.
*Sulpitia*, dame romaine, mise au rang des poètes latins, III, 456.
*Sulpitius* (*P.*), préteur romain, est envoyé contre Philippe, II, 552. Diverses actions de Sulpitius dans la Macédoine, 553, 556. Il est nommé consul, et passe en Macédoine, 558. Il remporte sur Philippe une victoire considérable, 561.
*Sulpitius Galba*, tribun des soldats dans l'armée des Romains contre Persée, annonce aux troupes une éclipse, II, 718. Le sénat le charge de s'informer secrètement de la conduite d'Eumène et d'Antiochus, 739. Manière imprudente dont il se conduit dans cette commission, *ibid.*
*Sulpitius*, orateur latin, III, 520.
*Supérieurs*. Ils doivent se persuader qu'ils sont établis pour les inférieurs, et non les inférieurs pour eux, 610.
*Superstition*. Combien elle a de pouvoir sur l'esprit de la populace, II, 259.
*Suréna*, général de l'armée des Parthes, remporte une grande victoire sur Crassus, III, 68. Orode, jaloux de sa gloire, le fait mourir, 78. Eloge de Suréna, *ibid.*
*Suse*, ville de Perse, se soumet à Alexandre, II, 247.
*Sybaris*, ville de la Grande-Grèce, I, 494. Luxe et mollesse de ses habitants, *ibid.* Ruine totale de cette ville, 495.
*Syennésis*, roi de la Cilicie, abandonne le défilé de ce pays à l'approche de Cyrus le jeune, I, 601.
*Sylla* sert sous Marius en qualité de questeur, I, 478. Ce général l'envoie vers Bocchus pour recevoir de ses mains Jugurtha, *ibid.* Il fait faire son anneau où est représentée cette action, et s'en sert toujours pour cachet, *ibid.* Il rétablit Ariobarzane sur le trône de Cappadoce, III, 88. Il est chargé de la guerre contre Mithridate, 01. Il assiège Athènes, 92, et la prend, 93. Il gagne trois grandes batailles contre les généraux de Mithridate, 04. Il a une entrevue avec ce prince, et lui accorde la paix, 99. Il marche contre Fimbria, 100. Il passe par Athènes et se saisit de la bibliothèque d'Apellicon, qu'il fait transporter à Rome, *ibid.* Son portrait par Paterculus, III, 497.
*Syloson*, frère de Polycrate, tyran de Samos : sa générosité envers Darius, I, 380. Récompense qu'il en reçoit, *ibid.*
*Symphonies*, dans la musique; combien il y en a de sortes, III, 267.
*Synesius*, évêque de Ptolémaïde, mis au rang des poètes grecs, III, 418.
*Syphax*, roi de Numidie, embrasse le parti des Romains, I, 156. Il est vaincu par Massinissa, *ibid.* Il épouse Sophonisbe, et passe dans le parti des Carthaginois, 448, 456. Il est vaincu par Scipion, et fait prisonnier, 448, 458.
*Syraes*, nom d'un marais qui a donné son nom à Syracuse, I, 544.
*Syracuse*, ville de Sicile : sa fondation, I, 534. Description de cette ville, 542. Règne de Gélon, 486. Hiéron, 403; de Thrasibule, 496. Siège de Syracuse par les Athéniens, 534. La ville est réduite à l'extrémité, 548. L'arrivée de Gylippe change la face des choses, 549. Les Syracusains se rendent maîtres de l'armée des Athéniens, et en font mourir les deux chefs, 562. Denys s'empare de la tyrannie à Syracuse, II, 2. Mouvements inutiles des Syracusains contre lui, 6, 7, 13. Denys le jeune succède à son père, 25. Dion le chasse du trône, 35. Horrible ingratitude des Syracusains à l'égard de Dion, 38. Denys le jeune remonte sur le trône, 46. Syracuse implore le secours des Corinthiens qui lui envoient Timoléon, 48. Ce général rend à cette ville sa liberté, 52. Agathocle s'empare de l'autorité à Syracuse, I, 96. Elle appelle à son secours Pyrrhus contre les Carthaginois, 100; II, 440. Elle se choisit Hiéron II pour roi, II, 57. Douceur qu'elle goûte sous son règne, *ibid.* Hiéronyme succède à Hiéron, 61. Troubles à Syracuse, après la mort d'Hiéronyme, 63. Siège et prise de Syracuse par Marcellus, 67, 72. Réflexions sur le gouvernement et le caractère des Syracusains, 74.
*Syrie*, province d'Asie, I, 185. Elle est réduite en province romaine, III, 44.
*Syrus* (*P.*), poète latin, III, 487.
*Sysigambis*, mère de Darius, est faite prisonnière par Alexandre après la bataille d'Issus, II, 212. Elle ne peut servir à la mort d'Alexandre, 313.
*Sysimethre*, gouverneur du roi Chorène, se soumet à Alexandre, II, 275.
*Systèmes du monde*, III, 636.

# T

*Tachos*, monte sur le trône d'Egypte, II, 115. Il lève des troupes pour se défendre contre le roi de Perse, *ibid.* Il obtient des troupes des Lacédémoniens avec Agésilas pour les commander, *ibid.* Se voyant abandonné d'Agésilas, il quitte l'Egypte, et se retire à la cour de Perse, 116. Artaxerce lui pardonne, et lui donne le commandement de ses troupes contre les rebelles, *ibid.*
*Tacite*, historien latin, III, 499. Ses ouvrages, *ibid.* Caractère de son style, 501.
*Tactique*. En quoi consiste cet art, I, 295.
*Talent*. Valeur du talent babylonien, I, 194. Valeur du talent attique, *ibid.*
*Talthybius*, héraut d'Agamemnon, honoré à Sparte comme un dieu, I, 400.
*Tamos*, Egyptien, commande la flotte du jeune Cyrus dans l'expédition de ce prince contre son frère, I, 600.
*Tanagre*, ville de Béotie, près de laquelle les Athéniens vainquirent les Spartiates, I, 470.
*Tanaoxarès*, fils de Cyrus. Voyez *Smerdis*.
*Tarente*, ville d'Italie, I, 370. Les Tarentins appellent Pyrrhus à leur secours contre les Romains, II, 431. Ce prince laisse une garnison dans leur ville, 440.
*Tarentule*, espèce d'araignée, III, 261. Effets que produit sa morsure, et remède qu'on emploie pour s'en guérir, *ibid.*
*Tarragonaise*, partie de l'ancienne Espagne, I, 85.
*Tarse*, ville de Cilicie, soumise par Alexandre, II, 202.
*Taurion*, l'un des confidents de Philippe, empoisonne Aratus par ordre de ce prince, II, 520.
*Taxile*, roi indien, se met sous la protection d'Alexandre, II, 284. Il accompagne ce prince dans son expédition contre Porus, *ibid.* Alexandre l'envoie vers Porus pour l'engager à se soumettre, 287, 288. Taxile se réconcilie avec Porus, 293.
*Taxile*, un des généraux de Mithridate, se joint à Archélaüs, et est vaincu par Sylla, III, 04, 96.
*Tegée*, ville d'Arcadie, I, 318. Guerre entre ses habitants et ceux de Mantinée, II, 106.
*Tegyre*, ville de Béotie, connue par le combat entre les Thébains et les Lacédémoniens, II, 99.
*Télégarque*, charge chez les Thébains, en quoi elle consistait, II, 97.
*Télécle*, roi de Lacédémone, assassiné par les Messéniens, I, 369.
*Télescope*, lunette à longue vue; son invention, III, 639.
*Téleutias* est déclaré amiral de la flotte des Lacédémoniens par le crédit d'Agésilas son frère utérin, I, 630. Il assiège Corinthe par mer, *ibid.* Il est envoyé contre Olynthe à la place de Phébidas, II, 81. Il est tué dans un combat, *ibid.*
*Tellus*, bourgeois d'Athènes, estimé très-heureux, et pour quelle raison, I, 213.

Digitized by Google

*Telys*, Sybarite, cause la ruine de sa patrie, I, 494.
*Témène*, l'un des chefs des Héraclides, rentre dans le Péloponnèse, I, 324. Argos lui tombe en partage, *ibid.*
*Temples* célèbres de la Grèce, II, 483; III, 217; de l'Egypte, I, 58.
*Tenne*, roi de Sidon, livre cette ville à Ochus, II 131. Ochus pour récompenser sa trahison, fait mourir, *ibid.*
*Térence*, poète, latin, abrégé de sa vie, I, 90; III, 450. Caractère de ses pièces, *ibid.* Parallèle de Térence avec Molière, 450.
*Térihaze*, officier d'Artaxerce Mnémon, détermine ce prince à ne point fuir devant son frère Cyrus, I, 602. Il commande la flotte envoyée par Artaxerce contre Evagore, et assiége ce prince dans Salamine, 644. Il est accusé faussement par Oronte, et est conduit en cour pieds et mains liés, 645, 647. Le roi reconnoît son innocence, et lui rend son amitié, *ibid.* Térihaze accompagne Artaxerce dans l'expédition de ce prince contre les Cadusiens, 648 Stratagème qu'il emploie pour faire rentrer ces peuples sous la domination des Perses, *ibid.*
*Terilus*, tyran d'Himère, mais dépouillé par Théron, engage les Carthaginois à porter la guerre en Sicile, I, 786.
*Téritouchme*, frère de Statire, femme d'Artaxerce Mnemon, épouse Hamestris fille de Darius, I, 590. Histoire tragique de Téritouchme, *ibid.*
*Terpandre*, poète musicien, III, 262, 415.
*Terres*. Partage des terres, établi à Sparte par Lycurgue, I, 328. Réflexion sur ce partage, 333.
*Tésin*, rivière d'Italie, près de laquelle P. Scipion fut vaincu par Annibal, I, 427.
*Testament*. Coutume des soldats romains de faire leur testament avant le combat, III, 324.
*Teuta*, après la mort d'Agron son mari prince d'Illyrie, règne à sa place, II, 472. Insulte sanglante qu'elle fait aux Romains dans la personne de leurs ambassadeurs, 473. Elle est obligée de demander la paix aux Romains et l'obtient, *ibid.*
*Thais*, célèbre courtisane née dans l'Attique, fait brûler, dans une partie de débauche avec Alexandre, le palais de Persepolis, II, 251.
*Thalès*, de Milet, philosophe, fondateur de la secte Ionique, I, 353; III, 553. Ses voyages, *ibid.* Ses grands progrès dans les sciences l'ont fait mettre au nombre des sept sages, *ibid.* Raisons qui l'ont empêché de s'engager dans le mariage, I, 332. Découverte de Thalès dans l'astronomie, III, 554, 664. Sa mort, 554. Ce qu'il pensait de la Divinité, 624.
*Thalès*, poète lyrique, III, 420, 421.
*Thalestris*, reine des Amazones, vient de fort loin pour voir Alexandre, II, 252.
*Thamyris*, fameux musicien, qui fut livré à la vengeance des Muses, III, 261.
*Tharaca*, roi d'Ethiopie, après la mort de Séthon, I, 45.
*Thargélie*, de Milet, courtisane, est mise au rang des sophistes, III, 403.
*Tharsis*, second fils de Javan, s'établit dans Grèce, I, 320.
*Thasos*, île de la Thrace, se révolte contre les Athéniens, I, 459. Cimon l'oblige de se soumettre, 460.
*Théano*, prêtresse à Athènes, refuse de maudire Alcibiade, I, 512.
*Théaride*, frère de Denys l'ancien, est envoyé par ce tyran à Olympie pour y disputer le prix de la course des chariots, et celui de la poésie, II, 20.
*Théâtre*. Description du théâtre des anciens, I, 763. Déclamation du théâtre composée et réduite en actes, III, 271 Gestes du théâtre composés et réduits en notes, 272.
*Thébaïde*, partie de l'Egypte, I, 6.
*Thèbes*, ville d'Egypte : sa fondation, I, 50; sa grandeur et sa magnificence, 6; sa destruction, III, 40.
*Thèbes*, ville de Béotie dans la Grèce : sa fondation, I, 322. Roi de Thèbes, *ibid.* Son état actuel, I, 64. Les Thébains assiégent Platée, 448. Ils remportent une victoire sur les Athéniens près de Delie, 523. Ils donnent un asile aux Athéniens qui avaient pris la fuite après la prise de leur ville par Lysandre, 394. Ils se liguent avec Tithraustes contre les Lacédémoniens, 653 Valeur des Thébains à la bataille de Coronée, 637. Ils sont contraints par le traité d'Antalcide de rendre aux villes de Béotie leur liberté, II, 79. Thèbes tombe entre les mains des Lacédémoniens, 80. Pélopidas la remet en liberté, 83, 97. Les Thébains remportent un avantage considérable sur les Lacédémoniens près de Tegyre, 89. Ils détruisent Platée et Thespies, 90. Ils défont et mettent en fuite les Lacédémoniens à la bataille de Leuctres, 92. Ils ravagent la Laconie et s'avancent jusqu'aux portes de Sparte, 94, 95. Ils envoient Pélopidas à la cour de Perse et obtiennent le titre d'amis et d'alliés du roi, 98. Ils soumettent Alexandre tyran de Phères, 100.
Les Thébains font une seconde tentative contre Sparte, II, 406. Ils remportent une grande victoire sur les Lacédémoniens près de Mantinée, 107. Ils donnent du secours à Artabaze contre le roi de Perse, 122. Ils appellent à leur secours Philippe contre les Phocéens, 156 Les Thébains, les Messéniens et les Argiens forment une ligue avec Philippe pour attaquer ensemble le Péloponnèse, 162. Les Thébains se joignent aux Athéniens contre Philippe, 172. Ils sont vaincus près de Chéronée, 173, 174. Philippe met garnison dans leur ville, *ibid.* Les Thébains, après la mort de ce prince, égorgent une partie de la garnison, 190. Alexandre marche contre eux, et détruit leur ville, 191 Rétablissement de Thèbes par Cassandre, 366. Les Thébains font alliance avec les Romains dans la guerre contre Persée, 693. Ils se rendent aux Romains, 702. Sylla leur ôte la moitié de leur territoire, III, 96.
*Thébé*, femme d'Alexandre tyran de Phères, obtient de son mari la permission de voir et d'entretenir Pélopidas, II, 102. Les conversations qu'elle a avec ce Thébain, lui font naître de l'aversion pour son mari, *ibid.* Elle le fait assassiner par ses trois frères, 103.
*Théglathphalasar*, roi de Ninive, I, 199. Il porte du secours à Achaz roi de Juda, contre les rois de Syrie et d'Israël, *ibid.*
*Thémison*, médecin célèbre de l'antiquité, III, 643.
*Thémiste*, magistrat de Syracuse, conspire avec Andranodore pour s'emparer de la royauté, II, 64. Il est tué par ordre des autres magistrats, *ibid.*
*Thémistius*, célèbre sophiste, III, 409.
*Thémistocle*, Athénien, se distingue à la bataille de Marathon, I, 402. Il écarte Epicydes du commandement, et se fait nommer général à sa place, 419. Il appuie le décret qui rappelle Aristide, *ibid.* Il cède l'honneur du commandement de la flotte aux Lacédémoniens, 420. Il détermine les Athéniens à abandonner leur ville, 425. Il détermine les Grecs à combattre dans le détroit de Salamine, 426. Les Lacédémoniens lui décernent le prix de la sagesse après la victoire remportée à Salamine, 429 Acclamations qu'il reçoit aux jeux olympiques, *ibid.* Il rétablit les murs d'Athènes, et fortifie le Pirée, 440. Noir dessein qu'il conçoit pour supplanter les Lacédémoniens, 442. Il est banni d'Athènes, 445. Poursuivi par les Athéniens et les Lacédémoniens comme complice de la conjuration de Pausanias, il se réfugie chez Admète, 446. Il se retire auprès d'Artaxerce, 454. Grandeur de son crédit auprès de ce prince, 456. Il se donne la mort, 460. Caractère de Themistocle, 358, 430, 445, 461. Sa grande modération en plusieurs rencontres, 420, 426.
*Thémon*, commandant de la citadelle de Syracuse, se livre à Pyrrhus, II, 440. Ce prince le fait mourir, 441.
*Théodore*, principal d'entre les Eumolpides à Athènes : ce qu'il hasarda de dire au sujet des malédictions, I, 572.
*Théodore*, citoyen de Syracuse, ose se déclarer ouvertement devant Denys en faveur de la liberté, II, 64.
*Théodore*, philosophe de la secte Cyrénaïque, III, 512. Doctrine impie qu'il enseignait, 604.
*Théodore*, Athénien, père d'Isocrate, III, 310
*Théodote*, oncle d'Héraclide, député vers Dion pour le conjurer de venir promptement secourir Syracuse, II, 44 Il se remet entre ses mains, 42 Dion lui pardonne, 43.
*Théodote*, gouverneur de la Bactriane, se révolte contre Antiochus, et se fait déclarer roi de cette province, II, 454. Il meurt, 463.
*Théodote*, fils du précédent, succède à son père, II, 463. Il forme une ligue offensive et défensive avec Arsace, *ibid.*
*Théodote* est chargé par Antiochus de faire la guerre à Molon, II, 501. Il est vaincu et oblige d'abandonner le champ de bataille, *ibid.*
*Théodote*, Etolien, gouverneur de la Célé-Syrie pour Ptolémée, défend l'entrée de cette province contre Antiochus, et l'oblige de se retirer, II, 501. Il est accusé et obligé de venir à la cour d'Egypte rendre compte de sa conduite, 503. Piqué de cet affront, il se déclare pour Antiochus, et lui livre les villes de Tyr et de Ptolémaïde, 506. Il entre de nuit dans le camp de Ptolemée, à dessein de le tuer, 507. Ayant manqué son coup, il se sauve, et revient à son camp, *ibid.*
*Théodote*, un des principaux conjurés contre la vie d'Hiéronyme, est appliqué à la question, et meurt sans découvrir aucun de ses complices, II, 62.
*Théodote*, précepteur du dernier Ptolémée, conseille à ce prince de faire mourir Pompée, III, 135. Il va présenter la tête de ce Romain à César, 136.
*Théognis*, de Mégare, donne aux Grecs un avis sage après la bataille de Platée, I, 433.
*Théologie* des anciens, III, 627.
*Théon*, de Smyrne, qui s'est rendu célèbre par ses traités sur l'arithmétique et l'algèbre, III, 660.
*Théophrasta*, capitaine d'Antigone, refuse de sortir de Corinthe, II, 472 Aratus le fait mourir, *ibid.*
*Théophraste*, philosophe, successeur d'Aristote, III, 571. Son aventure avec une vieille femme sur le prix de quelque chose qu'il marchandait, *ibid.*, I, 717 En quoi il faisait consister la vraie béatitude, III, 571. Ce qu'il pensait sur la nature de la Divinité, *ibid.*, 626. Sa mort, 571.
*Théopompe*, roi de Sparte, établit les éphores, I, 327. Il commande dans la guerre contre les Argiens, 368; puis contre les Messéniens, *ibid.* Il est vaincu par Aristomène, fait prisonnier, et mis à mort, 371.
*Théopompe*, disciple d'Isocrate, remporte le prix d'éloquence sur son maître, et a la faiblesse et la vanité de s'en vanter, II, 128.
*Théoxène*, dame thessalienne, et fille d'Hérodique, épouse Porus, II, 249. Fin tragique et courageuse de Théoxène, *ibid.*
*Theramène*, l'un des chefs athéniens, est chargé de donner la sépulture aux morts après la bataille des Arginuses, I, 379 N'ayant pu exécuter cet ordre, il en rend responsables les autres chefs, et les accuse à Athènes, 380. Il est député vers Lysandre pendant le siége d'Athènes, 386. Il s'oppose à la violence de ses collègues, et s'attire leur haine, 395. Il est accusé par Critias, et mis à mort, 394.
*Therme*, ville capitale de l'Etolie, prise d'emblée et ravagée par Philippe, II, 520.
*Thermopyles*, passage du mont Œta dans la Thessalie, I, 120 Combat des Thermopyles entre les Lacédémoniens et Xerxès, 422. Victoire des Romains sur Antiochus près des Thermopyles, II, 602.
*Thérons*, roi d'Agrigente, fait alliance avec Gélon, et remporte avec lui une grande victoire sur les Carthaginois, I, 486.
*Thésée*, roi d'Athènes, I, 322. Il meurt dans l'île de Scyros, où il avait été obligé de s'enfuir, 337. Cimon rapporte ses os à Athènes, *ibid.*
*Thesmothètes*, magistrats athéniens, I, 697.
*Thespies*, ville d'Achaie, ruinée par les Thébains, II, 90.
*Thespis*, poète grec, regardé comme l'inventeur de la Tragédie, I, 344, 733; III, 418.
*Thessalie*, province de l'ancienne Grèce, I, 318. Les Thessaliens se soumettent à Xerxès, 420 Ils implorent le secours des Thébains contre Alexandre de Phères, II, 100. Pélopidas les délivrent, *ibid.* Ils ont recours à Philippe contre leurs tyrans, 150. Ce prince les en délivre, 151.
*Thessalonice*, femme de Cassandre, est tuée par Antipater son fils aîné, II, 408.

*Thessalus*, troisième fils de Pisistrate, I, 345.
*Thessalus*, médecin, l'un des fils d'Hippocrate, III, 644.
*Thesta*, sœur de Denys l'ancien, et femme de Polyxène : réponse pleine de courage qu'elle fait à son frère à l'occasion de l'évasion de son mari, II, 16.
*Thètes*, nom de même peuple à Athènes, I, 692.
*Thethmosis*, ou *Amosis*, ayant chassé les rois-pasteurs, règne en Egypte, I, 37.
*Thembron*, général lacédémonien, marche contre Tissapherne et Pharnabase, I, 618. Il est rappelé pour quelque mécontentement, 621.
*Thoas*, Etolien, chargé de s'emparer de Chalcis, manque son coup, II, 596. Il se rend auprès d'Antiochus, et le détermine à passer en Grèce, 597.
*Thrace*, province d'Europe; coutumes fort singulières de ses habitants, I, 390. La Thrace passe au pouvoir de Philippe, II, 464. Royaume de Thrace après la mort d'Alexandre, II, 334.
*Thrason*, confident d'Hiéronyme, est accusé par Théodote d'avoir part à la conspiration formée contre Hiéronyme, II, 364. Il est mis à mort, *ibid.*
*Thrasybule*, tyran de Milet, est assiégé par Alyatte, I, 215. Stratagème qu'il emploie pour se délivrer du siége, *ibid.*
*Thrasybule*, frère de Gélon, règne à Syracuse après la mort d'Hiéron, I, 491. Il se fait chasser du trône pour sa cruauté, 492.
*Thrasybule*, chef des Athéniens, est déposé, I, 568. Il accuse à Athènes Alcibiade, et le fait déposer, 576. Il quitte Athènes pour éviter la cruauté des trente tyrans, 594. Il chasse les tyrans de cette ville, et le remet en liberté, 595.
*Thrasyle*, chef des Athéniens, est déposé, I, 568.
*Thrasymène*, lac de Toscane, célèbre par la victoire d'Annibal sur les Romains, I, 151.
*Thucydide*, historien grec; sa naissance, III, 463. Son goût pour les belles-lettres, *ibid.* Il entreprend d'écrire l'histoire de la guerre du Péloponnèse, *ibid.* Il est commandé pour aller au secours d'Amphipolis, *ibid.* et 525. Les Athéniens lui font un crime d'avoir laissé prendre cette ville, et l'envoient en exil, III, 463. Il revient à Athènes au bout de vingt ans, *ibid.* Il travaille à son histoire, *ibid.* Il meurt, 464. Comparaison de Thucydide et d'Hérodote, *ibid.*
*Thucydide*, beau-frère de Cimon, est opposé à Périclès par la noblesse d'Athènes, I, 472. Périclès vient à bout de le faire bannir, 474.
*Thule* (île de), où il n'y a presque point de nuit, III, 663.
*Thurium*, ville de Sicile; sa fondation, I, 495.
*Tycho-Brahé*, célèbre astronome moderne, III, 667.
*Thymbrée*, ville de Lydie, fameuse par le combat entre Cyrus et Crésus, I, 240.
*Thyréa*, petit pays de la Grèce, qui occasiona la guerre entre les Argiens et les Lacédémoniens, I, 240.
*Thyus*, gouverneur de Paphlagonie, se révolte contre Artaxerxès, I, 649. Il est soumis par Datame, *ibid.*
*Tiare* des rois de Perse, II, 118.
*Tibérius Gracchus* est envoyé par le sénat en Asie pour examiner la conduite d'Eumène et celle d'Antiochus, II, 739. (Voy. *Gracchus.*)
*Tibulle*, poète latin, III, 448.
*Tigrane*, fils d'un roi d'Arménie, obtient de Cyrus la grâce de son père, I, 230. Il commande les troupes arméniennes, 233.
*Tigrane*, fils de Tigrane roi d'Arménie, est relâché par les Parthes à la mort de son père, et mis sur le trône d'Arménie, III, 39. Il accepte la couronne de Syrie, et la porte pendant dix-huit ans, 40. Il épouse Cléopâtre, fille de Mithridate, 86. Il envahit le royaume de Cappadoce, 83. Il donne retraite à Mithridate, 107. Les Romains lui déclarent la guerre, 109. Tigrane est vaincu par Lucullus, 113. Il travaille de concert avec Mithridate à lever de nouvelles troupes, 114. Il est vaincu une seconde fois, 116. Pompée marche contre lui, et le trouve en guerre avec son fils, 122. Tigrane s'abandonne, lui et se couronne, à la discrétion de Pompée et des Romains, 123. Pompée lui laisse une partie de ses états, *ibid.*
*Tigrane*, fils du précédent, fait la guerre à son père, III, 122. Il se met sous la protection de Pompée, *ibid.* N'étant pas content de décret de Pompée, il cherche à se sauver, 123. Pompée le réserve pour son triomphe, *ibid.*
*Tigranocerte*, ville d'Arménie, bâtie par Tigrane, III, 102. Lucullus la prend et l'abandonne au pillage, 113.
*Tigre*, fleuve d'Asie, II, 238.
*Timagore*, député par les Athéniens à la cour de Perse, reçoit de grands présents, et est condamné à mort à son tour, II, 99.
*Timandre*, concubine, rend à Alcibiade les derniers devoirs, I, 592.
*Timanthe*, peintre célèbre de l'antiquité, III, 243. Son tableau du sacrifice d'Iphigénie, 246. Tableaux qui lui ont fait remporter le prix de peinture sur Zeuxis et sur Parrhasius, 243, 245.
*Timarque*, tyran de Milet, est vaincu et tué par Antiochus Théos, II, 452.
*Timarque*, gouverneur de Babylone, se révolte contre Démétrius Soter, et est mis à mort, III, 10.
*Timasion* est choisi pour un des commandants des dix mille Grecs après la mort de Clearque, I, 612.
*Timanthée*, chef des pirates de Lipare; procédé noble et religieux dont il use à l'égard des Romains, II, 47.
*Timée*, femme d'Agis : excès de sa passion pour Alcibiade, 543.
*Timocharis*, astronome de l'antiquité, III, 666.
*Timoclea*, dame thébaine, II, 191. Action courageuse de cette dame pendant le saccagement de Thèbes, *ibid.*
*Timocrate*, ami de Denys le jeune, épouse la femme de Dion qui était exilé, II, 33. Il prend la fuite à l'approche de Dion, 36.
*Timolaus*, de Corinthe, conseille aux villes ligguées contre les Lacédémoniens d'aller les attaquer chez eux, I, 635.
*Timolaus*, Lacédémonien, hôte de Philopémen, est chargé par ses concitoyens d'aller lui offrir les richesses de Nabis, II, 597. Il s'acquitte avec peine de cette commission, *ibid.*
*Timoléon*, Corinthien, sacrifie son frère Timophane à sa patrie, II, 48. Les Corinthiens l'envoient au secours de Syracuse, 49; I, 94. Il éludes, par un heureux stratagème, la vigilance des Carthaginois, II, 49. Il remporte un avantage sur Icétas et les Carthaginois près de la ville d'Adrane, 50. Il entre dans Syracuse, *ibid.* Denys vient se rendre à lui, *ib.* Timoléon l'envoie à Corinthe, *ib.* Il remporte plusieurs victoires sur les Carthaginois, 51 et suiv.; I, 94. Il rend la liberté à Syracuse, et y établit de sages lois, II, 54. Il affranchit les autres villes de Sicile de la tyrannie, 52. Il remporte une grande victoire sur les Carthaginois, 53. Il est appelé en jugement, 54. Il se démet de son autorité, et passe le reste de sa vie dans la retraite, *ibid.* Il y meurt, 55. Honneurs rendus à sa mémoire, *ibid.* Son éloge, *ibid.*
*Timophane*, Corinthien, s'étant rendu tyran de sa patrie, est assassiné par son frère Timoléon, II, 48.
*Timothée*, fils de Conon, est envoyé par les Athéniens avec une flotte au secours des Thébains, II, 88. Il ravage les côtes de la Laconie, et se rend maître de l'île de Cocyre, *ibid.* Il est employé par les Athéniens dans la guerre contre les alliés, 122, 123. Il est accusé par Chares, et condamné à une grosse amende, 124. Il se retire à Chalcide, et y meurt, *ibid.* Beau mot de Thimothée, 104. Son éloge, 123.
*Thimothée*, lieutenant d'Antiochus Epiphane, est vaincu par Judas Machabée, II, 677. Il est vaincu une seconde fois par le même sous le règne d'Antiochus Eupator, III, 6.
*Timothée*, sculpteur célèbre de l'antiquité, III, 232.
*Timothée*, poète-musicien, II, 672. Changement qu'il fit à la cithare, *ibid.*
*Timoxène* est nommé général des Achéens à la place d'Aratus, III, 388.
*Timoxène*, femme de Plutarque, III, 479.
*Tiribaze*, satrape de l'Arménie occidentale, inquiète les dix mille Grecs dans leur retraite, I, 614.
*Tiriniatechme*, fils d'Artabane, l'un des commandants de l'armée de Xerxès dans l'expédition de ce prince contre la Grèce, I, 417.
*Tisaménè*, fils d'Oreste, règne à Mycènes avec son frère Penthile, I, 322.
*Tisias*, rhéteur grec et sophiste, III, 375.
*Tisiphe*, Etolien, est accusé d'avoir exercé de grandes cruautés envers ceux qui n'avaient pas embrassé le parti des Romains contre Persée, II, 735. Paul Emile le renvoie absous, *ibid.*
*Tissage*. Il fut poussé très-loin en Egypte, I, 60.
*Tissapherne*, Perse de qualité, est chargé par Darius de soumettre Pissuthne, gouverneur de Lydie, I, 525. Il le fait, et reçoit le gouvernement de Lydie pour récompense, *ibid.* Il se laisse séduire par les flatteries d'Alcibiade, et se livre entièrement à lui, 565. Il conclut un traité avec les Péloponnésiens, 567. Il fait arrêter Alcibiade, et l'envoie prisonnier à Sardes, 570. Il commande dans l'armée d'Artaxerxès Mnémon à la bataille de Cunaxa, et se distingue dans le combat, 602, 604, 605. Il se charge de reconduire les Grecs jusque dans leur patrie, 609. Il arrête par trahison Clearque et quatre autres généraux, et les envoie à Artaxerxès, 610. Il se joint à Pharnabase pour s'opposer aux entreprises de Dercyllidas, 625. Il envoie commander à Agésilas de sortir d'Asie, et lui déclare la guerre en cas de refus, 629. Il est vaincu près de Sardes, 630. Il est accusé de trahison, *ibid.* Artaxerxès le fait mourir, *ibid.* Caractère de Tissapherne, 523, 564, 630.
*Tite*, empereur romain, assiége et prend Jérusalem, III, 343.
*Tite-Live*, historien latin, III, 490. Caractère de son ouvrage, *ibid.*
*Tithraustès* arrête Tissapherne par ordre d'Artaxerxès, et est mis à la tête des armées à sa place, I, 630. Il soulève plusieurs villes de la Grèce contre les Lacédémoniens, 633.
*Tobie* est emmené captif en Assyrie, I, 200. Il se cache pendant quelque temps pour se dérober à la cruauté de Sennachérib, 201. Il prédit à ses enfants la ruine de Ninive, 202.
*Tomes*, ville d'Europe sur le Pont-Euxin, lieu de l'exil d'Ovide, III, 447.
*Tomyris*, reine des Scythes, I, 270. Manière dont Hérodote raconte qu'elle fit mourir Cyrus, *ibid.*
*Torricelli*, mathématicien, III, 639.
*Tortus*, machine de guerre des anciens, III, 336.
*Toscan*, ordre d'architecture, III, 209.
*Tours mobiles*, employées par les anciens dans les siéges de villes, III, 338.
*Tournefort* (*De*), fameux botaniste, III, 634.
*Tragédie* : son origine, I, 753; ses progrès, *ibid.*; 344. Poètes qui se sont distingués dans la tragédie, 753; III, 416.
*Trajan*. Décret de cet empereur au sujet des ceux qui plaident, III, 328. Réponse de Trajan à une lettre de Pline le jeune au sujet des chrétiens, 332. Panégyrique de Trajan par Pline le jeune, 341. Colonne Trajane, 209.
*Trastanis*. Voy. *Farmers*.
*Traités*. Coutume bizarre pour faire les traités parmi les Ibériens et les Scythes, I, 383.
*Trébie*, rivière de Lombardie, célèbre par la victoire d'Annibal sur les Romains, I, 129.
*Tremellius* surnommé *Scrofa*, défait et tue un troisième usurpateur du royaume de Macédoine, II, 747.
*Trente*. Conseil des Trente établi à Lacédémone, I, 527, 533. Trente tyrans établis à Athènes par Lysandre, 486. Cruautés qu'ils exercent dans cette ville, 593. Thrasybule les chasse d'Athènes, 595. Ils tâchent de se rétablir, et sont tous égorgés, *ibid.*
*Trezène*, ville de l'Argolide, donne retraite aux Athéniens qui venaient d'abandonner leur ville, I, 425.
*Triarius*, un des lieutenants de Lucullus, est défait par Mithridate, III, 117.
*Triballes*, peuple de la Mœsie, II, 469. Ils prétendent partager avec Philippe le butin fait sur les Scythes, *ibid.* Ils sont vaincus par ce prince, *ibid.*
*Tribonien*, célèbre jurisconsulte, III, 617.
*Tributs*. Raisons qui ont donné lieu à l'établissement des tributs, I, 290.
*Trierarques*, officiers athéniens; leurs fonctions, I, 713, 714.

*Triomphe*. Description du triomphe chez les Romains, III, 551.
*Troyle*, port de Syracuse, I, 544.
*Troque-Pompée*, historien latin, III, 504.
*Troie*, ville d'Asie, prise et brûlée par les Grecs, I, 523.
*Trophées* érigés par les anciens après une victoire, I, 750; II, 738.
*Trophonius*, héros, I, 729. Oracles célèbres de Trophonius dans la Béotie, *ibid.*
*Troupeaux*. Voy. *Bestiaux*.
*Trypheus*, fille de Phycon, est mariée à Antiochus Grypus, III, 32. Elle meurtre a sa jalousie sa sœur Cléopatre, 33. Antiochus de Cyzique le fait mourir dans les tourments, 34.
*Tunis*, ville d'Afrique, est prise par Régulus, I, 105. Elle sert de place d'armes aux mercenaires révoltés contre Carthage, 114.
*Turenne* (*De*), son équité et sa religion, III, 480.
*Tydée*, un des chef athéniens, rejette les conseils d'Alcibiade, et est cause de la perte de la bataille près d'Ægos-Potamos, I, 584.
*Tyndare*, roi de Lacédémone, I, 523.
*Tyque*, quartier de la ville de Syracuse, I, 544.
*Tyr*, ville de Phénicie : sa fondation, II, 224. Son commerce et sa puissance, III, 182. Siége et prise de Tyr par Nabuchodonosor, I, 204. Darius la rétablit dans ses anciens priviléges, 303. Siége et prise de Tyr par Alexandre, II, 217; puis par Antigone, 374. Accomplissement des différentes prophéties sur Tyr, 224.
*Tyran*. Origine de ce nom, et sa signification, I, 325. Différence entre être roi, et être tyran, II, I, 62.
*Tyrannion*, grammairien grec, III, 359. Soin qu'il prenait d'amasser des livres, *ibid.* Estime qu'avait pour lui Cicéron, 360.
*Tyrannion*, grammairien grec, disciple du précédent, III, 360.
*Tyrtée*, poète grec, III, 416. Les Athéniens le donnent aux Lacédémoniens pour les commander, *ibid.*, 372. Il encourage ceux-ci, et leur fait remporter une grande victoire sur les Messéniens, *ibid.* Il est agrégé au nombre des citoyens de Sparte, 373. Caractère de la poésie de Tyrtée, *ibid.* et III, 413.
*Tzetzès*, grammairien grec, III, 364.

## U

*Uchoréus*, roi d'Egypte, bâtit Memphis, I, 37.
*Udaste*, ami de Tériteuchme, l'assassine par ordre de Darius, 590. Statira le fait mourir dans les tourments, 591.
*Ulpien*, jurisconsulte, III, 647.
*Univers* : ce que les anciens entendaient par ce mot, III, 632.
*Université* de Paris. La France lui a l'obligation de l'établissement des postes et des messageries, I, 287.
*Urnie*, divinité des Carthaginois. Voyez *Lune*.
*Usure*, jusqu'à quel excès elle fut portée dans les derniers temps de la république romaine, III, 106.
*Utique*, ville d'Afrique, abandonne le parti de Carthage, et se joint aux mercenaires révoltés, I, 116. Elle est obligée de se rendre à discrétion, 157. Elle se remet entre les mains des Romains, 160. Ceux-ci la gratifient des terres qui sont entre Carthage et Hippone, 176.
*Uxiens*, peuple sur la frontière de Perse, soumis par Alexandre, II, 249.

## V

*Vaisseau*, *Galère*, *Navire*. Construction des vaisseaux anciens, I, 709; II, 443. Equipement des galères à Athènes, I, 712. Vaisseau d'énorme grandeur que Ptolémée Philopator fit construire, II, 398; III, 347. Autre vaisseau construit par Archimède, II, 58.
*Vargunteius*, un des lieutenants de Crassus, s'étant séparé du gros de l'armée, est attaqué par les Parthes, et périt en combattant glorieusement, III, 72.
*Varron* (*C. Terentius*), consul, est vaincu par Annibal à la bataille de Cannes, I, 136 *et suiv.*
*Varron* (*M. Terentius*), philologue, III, 365.
*Vases murrhins*. Ils étaient très-recherchés par les Romains, I, 61.
*Vashti*, femme de Darius. Voy. *Atossa*.
*Ventidius*, soldat romain, parvient par son mérite aux plus hautes dignités de la république, III, 78. Il repare l'affront que les Romains avaient reçu à la bataille de Carres, et défait les Parthes en plusieurs rencontres, *ibid.*
*Vérité*. Elle est le fondement du commerce entre les hommes, II, 184.
*Verre*. Peinture sur le verre, III, 244.
*Verres*, préteur en Sicile pour les Romains, enlève à Antiochus l'Asiatique un chandelier d'or destiné pour le Capitole, III, 42.
*Vertu*. Belles maximes sur la vertu, III, 612.
*Vésal*, médecin flamand, est le premier qui ait débrouillé ce qu'on appelle anatomie, III, 653.
*Vespuce* (*Amérie*) continue les découvertes de Colomb, et donne son nom au Nouveau-Monde, III, 674.
*Vieillesse*. Respect qu'on avait pour les vieillards en Egypte, I, 22; et à Sparte, 333. Différents services que les vieillards peuvent encore rendre à l'Etat, 448.
*Vigne*. Culture de la vigne, III, 469. Profit qu'on en tirait du temps de Columelle, 472.
*Ville-neuve*, ville du royaume de Pont. Voy. *Cainne*.
*Villius* est nommé consul, et fait la guerre à Philippe à la place de Sulpitius, II, 562. Pendant son année il ne se passe rien de considérable, 563. Il est envoyé en ambassade auprès d'Antiochus, et vient à bout de rendre Annibal suspect à ce prince, I, 452; 592.
*Vins* célèbres en Grèce et en Italie, III, 470.
*Virgile*, poète latin : sa naissance, III, 438. Ses ouvrages, *ibid.* Il procure à Horace la connaissance de Mécène, 440. Sa mort, 443. Distinction que Quintilien met entre Virgile et Homère, 415.
*Virginius Rufus*, tuteur de Pline le jeune, III, 525.
*Vitruve*, architecte, III, 207.
*Vivre*. Ordre que les anciens gardaient à l'armée pour les vivres, III, 295.
*Voyages* au Pérou et dans le Nord, entrepris par l'ordre de Louis XV, III, 675.
*Vol*. Le vol d'une certaine espèce était permis, et même commandé aux jeunes Lacédémoniens, I, 330. C'était le crime le plus sévèrement puni chez les Scythes, 384. Avec quelle sévérité il était défendu aux soldats romains, III, 316.
*Vrai* dans la peinture : en quoi il consiste, III, 238.

## X

*Xanthippe*, Lacédémonien, vient au secours des Carthaginois, 106. Il défait l'armée de Regulus, 107. Il se retire bientôt après et disparaît, *ibid.*
*Xanthippe*, citoyen d'Athènes, accuse Miltiade de trahison, I, 403.
*Xanthippe*, père de Périclès, abandonnant Athènes à l'approche de Xerxès, son chien suit son vaisseau jusqu'à Salamine, et expire sur le rivage, I, 423.
*Xanthippe*, Athénien, commande avec Léotychide, roi de Lacédémone, la flotte des Grecs, et remporte près de Mycale une grande victoire sur les Perses, I, 438.
*Xanthippe*, fils aîné de Périclès, meurt de la peste, I, 505.
*Xanthippe*, femme de Socrate, le fait souffrir, par sa mauvaise humeur, I, 634.
*Xanthus*, philosophe, dont Ésope fut esclave, I, 357.
*Xénétas*, Achéen, est envoyé par Antiochus pour soumettre Molon et Alexandre, II, 501. Il donne dans une embuscade, et périt avec son armée, *ibid.*
*Xénocrate*, philosophe, III, 562. Son caractère, 563. Son désintéressement, *ibid.* Sa pauvreté, 564. Ce qu'il pensait de la nature de la divinité, 576. Sa mort, 565. Comment il fut reçu d'Antipater vers lequel il avait été député par les Athéniens, II, 344.
*Xénon* est chargé par Antiochus de la guerre contre Molon, II, 501. Il est vaincu, *ibid.*
*Xénon*, Achéen, se récrie dans une assemblée contre la demande des commissaires romains, II, 736.
*Xénophane*, ambassadeur de Philippe vers Annibal, tombe entre les mains des Romains, II, 527. Il s'échappe et conclut le traité avec Annibal, 528. Il est arrêté à son retour par les Romains, *ibid.*
*Xénophane*, philosophe; ce qu'il pensait de la nature de la divinité, III, 625.
*Xénophon*, historien et philosophe, 537, III, 467. Sa naissance, 467. Il s'engage au service de Cyrus le jeune, I, 604. Il commande les dix mille Grecs après la mort de Clearque, et les ramène dans leur pays, 611, *et suiv.* Il se joint aux Lacédémoniens dans la guerre contre Tissapherne et Pharnabase, 617. Il combat auprès d'Agésilas à la bataille de Coronée, 637. Il se retire à Corinthe, III, 537. Il y meurt, *ibid.* Ouvrages de Xénophon, 468. Caractère de son style, *ibid.*; I, 251. Différence entre Xénophon, et Hérodote au sujet de Cyrus, 268.
*Xerxès* I, fils de Darius, est élu roi de Perse préférablement à son frère Artabazane, I, 407. Il confirme les Juifs dans leurs priviléges, 408. Il réduit l'Egypte, *ibid.* Il se prépare à porter la guerre contre les Grecs, 409. Il tient conseil, *ibid.* Sage discours que lui tient Artabane, 410. Xerxès entre en fureur contre lui, 411. Il reconnaît sa faute et la répare en plein conseil, *ibid.* La guerre est résolue, 412. Xerxès entre en confédération avec les Carthaginois, *ibid.*; 67. Il se met en marche, et donne ordre qu'on perce le mont Athos, 413. Lettre qu'il écrit à cette montagne à ce sujet, *ibid.* Il s'avance vers Sardes, *ibid.* Cruauté qu'il exerce envers Pythius, 414. Il tourne sa marche vers l'Hellespont, *ibid.* Il fait châtier la mer pour avoir rompu le pont du bateaux qu'il avait fait construire dessus, 415. Il en fait construire un second, et fait passer le détroit de l'Hellespont à ses troupes, *ibid.* Dénombrement de son armée, 416. Démarate lui marque librement ce qu'il pense sur son entreprise, 417. Trois cents Spartiates disputent à Xerxès le passage des Thermopyles, 421. Ce prince, outré de dépit, fait attacher à une potence le cadavre de Léonide, 422. Il prend Athènes et la brûle, 426. Il est vaincu à Salamine, 427. Il laisse Mardonius en Grèce, et retourne précipitamment en Asie, 429. Passion violente de Xerxès pour la femme de Masiste son frère, et ensuite pour Artaïnta fille de cette princesse, 459. Il fait périr Masiste, 440. Il se livre au luxe et à la mollesse, 450. Il est tué par Artabane capitaine de ses gardes, *ibid.* Caractère de Xerxès, 451.
*Xerxès* II, fils d'Artaxerce Mnémon, monte sur le trône de la Perse, I, 521. Il est assassiné par son frère Sogdien, *ibid.*
*Xiphares*, fils de Mithridate, est tué par son père, III, 125.
*Xiphilin*, patriarche de Constantinople, abréviateur de Dion Cassius, III, 485.
*Xuthus*, fils d'Hellen, s'établit dans l'Attique, I, 324.
*Xychus*, qui avait été à Rome avec Apellé et Philocle, en qualité de secrétaire d'ambassade, est arrêté et conduit devant Philippe, II, 657. Il découvre à ce prince tout le complot de Persée contre Démétrius, *ibid.*

## Z

*Zaddiel*, prince arabe, trahit Alexandre Bala, III, 15. Il livre à Triphon Antiochus, fils d'Alexandre, 17.
*Zaleucus*, législateur chez les Locriens, I, 490. Sagesse de ses lois, *ibid.*
*Zanqle*, ville de Sicile, I, 535. (Voyez *Messine*.)
*Zora*, roi d'Ethiopie et d'Egypte, fait la guerre à Asa, roi de Juda, et est vaincu, I, 45.

Digitized by Google

*Zébina*. Voyez *Alexandre Zébina*.
*Zénas*, Dardanien, gouverneur d'Eolie, sous Pharnabaze, I, 622.
*Zénodote*, bibliothécaire de Ptolémée Soter, à Alexandrie, III, 377.
*Zénon*, philosophe, chef de la secte des stoïciens, III, 574. Ses sentiments sur la dialectique, 597. Sa théologie, 626. Sa mort, 575.
*Zeugites*, troisième classe des citoyens à Athènes, I, 692.
*Zeuxis*, célèbre peintre de l'antiquité, III, 213.
*Zeïpe*, gendre d'Hiéron; son grand crédit auprès d'Hiéronyme, II, 62. Il va en ambassade en Egypte, et y reste volontairement, 64.
*Zopyre*, seigneur perse, mutile son corps pour rendre service à Darius, I, 381. Il rend ce prince maître de la ville de Babylone, 382. Récompense qu'il reçoit de Darius pour un si grand bienfait, *ibid.*
*Zopyre*, esclave de Périclès, et gouverneur d'Alcibiade, I, 530.
*Zoroastre*, chef et instituteur de la secte des mages chez les Perses, I, 306.
*Zoroastre*; autre chef et réformateur de la même secte, I, 306, *et suiv.*
*Zorobabel*, chef des juifs qui retournèrent à Jérusalem après l'édit de Cyrus, I, 239.
*Zosime*, historien grec, III, 484.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

# TABLE DES MATIERES

## DU TOME TROISIÈME.

### LIVRE XXI.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE, DEPUIS L'AN DU MONDE 3840 JUSQU'A 3946.


§ I. Abrégé chronologique de l'histoire des rois d'Egypte et de Syrie dont il est parlé dans ce livre. 2

§ II. Antiochus Eupator, âgé de neuf ans, succède à son père Antiochus Epiphane dans le royaume de Syrie. Démétrius, qui depuis longtemps était en otage à Rome, demande inutilement de retourner en Syrie. Célèbres victoires remportées par Judas Machabée sur les généraux du roi de Syrie, et sur le roi même en personne. Longue brouilleries des deux frères Ptolémée, rois d'Egypte, terminées enfin par une heureuse paix. 4

§ III. Octavius, ambassadeur des Romains en Syrie, y est tué. Démétrius se sauve de Rome, fait périr Eupator, monte sur le trône de Syrie, et prend le surnom de *Soter*. Il fait la guerre aux Juifs. Victoires réitérées de Judas Machabée ; mort de ce grand homme. Démétrius est reconnu roi par les Romains. Il s'abandonne aux plaisirs et à l'ivrognerie. Alexandre Bala forme contre lui une conspiration. Démétrius est tué dans un combat. Alexandre épouse la fille de Ptolémée Philométor. Temple bâti par les Juifs en Egypte. Démétrius, fils du premier de ce nom, revendique le trône de Syrie. Alexandre périt. Ptolémée Philométor meurt en même temps. 9

IV. Physcon épousa Cléopatre, et monta sur le trône d'Egypte. Démétrius, en Syrie, s'abandonne à toutes sortes d'excès. Diodote, surnommé *Tryphon*, fait proclamer roi de Syrie Antiochus, fils d'Alexandre Bala, puis le tue, et prend sa place, il se saisit, par trahison, de Jonathas, et le fait mourir. Démétrius entreprend une expédition contre les Parthes, qui le font prisonnier. Cléopatre, sa femme, épouse Antiochus Sidète, frère de Démétrius, et le fait monter sur le trône de Syrie. Tryphon est vaincu et mis à mort. Excès de folies et de débauches dans Physcon. Attale Philométor succède à Attale, son oncle, et le fait regretter par ses vices. Il meurt lui-même, après avoir régné cinq ans, et avoir laissé, par son testament, le peuple romain héritier de ses états. Aristonic s'en saisit. Il est vaincu, mené en triomphe, et mis à mort. 15

§ V. Antiochus Sidète assiégea Jean Hircan dans Jérusalem, et reçoit la ville à capitulation. Il porte la guerre contre les Parthes et y périt. Phraate, roi des Parthes, est vaincu à son tour par les Scythes. Physcon exerce d'horribles cruautés en Egypte. Une révolte générale l'oblige d'en sortir. Cléopatre, sa première femme, est remise sur le trône. Elle implore le secours de Démétrius, et est bientôt obligée de quitter l'Egypte. Physcon y retourne, et recouvre son royaume. Par son moyen, Zébina chasse du trône Démétrius, qui est tué bientôt après. Le royaume est partagé entre Cléopatre, femme de Démétrius, et Zébina. Celui-ci est vaincu et tué. Antiochus Grypus monte sur le trône de Syrie. Le fameux Mithridate commence à régner dans le Pont. Mort de Physcon. 26

§ VI. Ptolémée Lathyre succède à Physcon. Guerre entre Grypus et son frère Antiochus de Cyzique, pour le royaume de Syrie. Hyrcan se fortifie en Judée. Sa mort. Aristobule lui succède et prend le titre de roi. Il eut pour successeur Alexandre Jannée. Cléopatre chasse Lathyre d'Egypte, et lui substitue Alexandre, son frère cadet. Guerre entre cette princesse et ses fils. Mort de Grypus. Ptolémée Apion laisse le royaume de la Cyrénaïque aux Romains. Continuation des guerres en Syrie et en Egypte. Les Syriens choisissent pour roi Tigrane. Lathyre est rétabli sur le trône d'Egypte. Il meurt. Alexandra, son neveu, lui succède, Nicomède, roi de Bithynie, laisse le peuple romain son héritier. 32

§ VII. Sélène, sœur de Lathyre, songe au trône d'Egypte. Elle envoie pour cela ses deux fils à Rome. L'aîné, qui s'appelait Antiochus, à son retour, passe par la Sicile. Verrès, qui en était préteur, lui enleva un lustre d'or destiné pour le Capitole. Antiochus, surnommé l'*Asiatique*, après avoir régné quatre ans dans une partie de la Syrie, est dépossédé de ses états par Pompée, qui réduit la Syrie en province de l'empire romain. Troubles en Judée et en Egypte. Les Alexandrins chassent Alexandre, leur roi, et mettent à sa place Ptolémée Aulète. Alexandre, en mourant, établit pour son héritier le peuple romain. En conséquence, quelques années après, ordre de déposer Ptolémée, roi de Cypre, frère d'Aulète, de confisquer ses biens, et de s'emparer de l'île. Le célèbre Caton est chargé de cette commission. 41


### LIVRE XXII.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.


ART. I. — Abrégé de l'histoire des Juifs depuis Aristobule, fils d'Hyrcan, qui prit le premier la qualité de roi, jusqu'au règne d'Hérode-le-Grand, Iduméen. 51

§ I. Règne d'Aristobule I, qui dure deux ans. Id.

§ II. Règne d'Alexandre Jannée, qui dure vingt-sept ans. 52

§ III. Règne d'Alexandra, femme d'Alexandre Jannée, qui dure neuf ans. Cependant Hyrcan, son fils aîné, exerce la grande sacrificature. 54


Digitized by Google

§ IV. Règne d'Aristobule II, qui dure six ans. 56
§ V. Règne d'Hyrcan II, qui dure vingt-quatre ans 58
§ VI. Règne d'Antigone, qui dure à peine deux ans. 60
Art. II. — Abrégé de l'histoire des Parthes depuis l'établissement de leur empire jusqu'à la défaite de Crassus qui est exposée au long. 62
Art. III. — Abrégé de l'histoire des rois de Cappadoce, depuis le commencement de ce royaume jusqu'au temps où il devint province de l'empire romain. 80

## LIVRE XXIII.

### FIN DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

Art. I. — § I. Mithridate, âgé de douze ans, monte sur le trône de Pont. Il s'empare de la Cappadoce et de la Bithynie, en ayant chassé les rois. Les Romains les rétablissent. Il fait égorger en un même jour tout ce qu'il y avait de Romains et d'Italiens dans l'Asie Mineure. Première guerre des Romains contre Mithridate, qui s'était rendu maître de l'Asie Mineure et de la Grèce, et avait pris Athènes. Sylla est chargé de cette guerre. Il assiége et reprend Athènes. Il gagne trois grandes batailles contre les généraux de Mithridate. Il accorde la paix à ce prince, la quatrième année de la guerre. Bibliothèque d'Athènes, où se trouvaient les ouvrages d'Aristote. Sylla la fait porter à Rome. 87
§ II. Seconde guerre contre Mithridate faite par Muréna; elle ne dure que trois ans. Mithridate se prépare à recommencer la guerre. Il fait un traité avec Sertorius. Troisième guerre contre Mithridate. Luculle, consul, est envoyé contre lui. Il lui fait lever le siége de Cyzique, et défait ses troupes. Il remporte sur lui une victoire complète, et l'oblige de s'enfuir dans le Pont. Fin tragique des sœurs et des femmes de Mithridate. Il cherche à se retirer chez Tigrane, son gendre. Luculle règle les affaires de l'Asie. 101
§ III. Luculle fait déclarer la guerre à Tigrane, et marche contre lui. Vanité et suffisance ridicule de ce prince. Il perd une grande bataille. Luculle prend Tigranocerte, capitale de l'Arménie. Il remporte une seconde victoire sur Mithridate et Tigrane joints ensemble. Mutinerie et révolte dans l'armée de Luculle. 109
Lettre de Mithridate à Arsace, roi des Parthes. 114
§ IV. Mithridate, profitant de la mésintelligence qui s'était mise dans l'armée romaine, recouvre tout son royaume. Pompée est donné pour successeur à Luculle. Il remporte plusieurs victoires sur Mithridate. Celui-ci cherche inutilement un asile auprès de Tigrane, son gendre, qui était actuellement en guerre avec son propre fils. Pompée marche en Arménie contre Tigrane, qui vient lui-même se rendre à lui. Las de poursuivre en vain Mithridate, il revient en Syrie, dont il se rend maître, et éteint l'empire des Séleucides. Il retourne dans le Pont. Pharnace révolte l'armée contre Mithridate, son père, qui se donne la mort. Caractère de ce prince. Expédition de Pompée dans l'Arabie et dans la Judée, où il prend Jérusalem. Après avoir soumis toutes les villes du Pont, il retourne à Rome, et il y reçoit l'honneur du triomphe. 118
Art. II. — § I. Ptolémée Aulète avait été mis sur le trône d'Egypte à la place d'Alexandre. Il se fait nommer ami et allié du peuple romain par le crédit de César et de Pompée, qu'il avait acheté bien cher. En conséquence, il accable ses sujets d'impôts. Il est chassé du trône. Les Alexandrins lui substituent Bérénice, sa fille. Il va à Rome, et gagne, à force d'argent, les suffrages des premiers de la république pour être rétabli. On lui oppose un oracle de la Sybille, malgré lequel Gabinius le rétablit à main armée sur le trône, où il demeure jusqu'à sa mort, avec son frère, encore tout jeune. 129
§ II. Photin et Achillas, ministres du jeune roi, chassent Cléopatre. Elle lève des troupes pour se rétablir. Pompée, après avoir été vaincu à Pharsale, se retire en Egypte. Il y est assassiné. César, qui le poursuivait, arrive à Alexandrie, où il apprend et pleure sa mort. Il travaille à réconcilier le frère et la sœur, et pour cela mande Cléopatre, dont bientôt il devient épris. Il s'excite de grands mouvements dans Alexandrie, et il se donne plusieurs combats entre les Egyptiens et les troupes de César, où celui-ci remporte presque toujours l'avantage. Le roi ayant été noyé en prenant la fuite dans un combat naval, toute l'Egypte se soumet à César. Il met sur le trône Cléopatre avec son jeune frère, et retourne à Rome. 135.
§ III. Cléopatre fait mourir son jeune frère, et règne seule. La mort de Jules-César ayant donné lieu à un triumvirat formé entre Antoine, Lépide, et le jeune César, appelé aussi Octavien, Cléopatre se déclare pour les triumvirs. Elle va trouver Antoine à Tarse, se rend maîtresse absolue de son esprit, et l'emmène avec elle à Alexandrie. Antoine va à Rome, où il épouse Octavie. Il se livre de nouveau à Cléopatre; et, après quelques expéditions, retourne à Alexandrie, où il entre en triomphe. Il y célèbre le couronnement de Cléopatre et de ses enfants. Rupture ouverte entre César et Antoine. Celui-ci répudie Octavie. Les deux flottes se mettent en mer: Cléopatre veut suivre Antoine. Combat naval près d'Actium. Cléopatre prend la fuite, et entraîne après elle Antoine. La victoire de César est complète. Il se rend quelque temps après devant Alexandrie, qui ne fait pas une longue résistance. Mort tragique d'Antoine, puis de Cléopatre. L'Egypte est réduite en province de l'empire romain. 141
Conclusion de toute l'histoire ancienne. 156

## LIVRE XXIV.

### DES SCIENCES ET DES ARTS.

Avant-propos. — Combien l'invention des arts et des sciences a été utile au genre humain. Elle doit être attribuée à Dieu. 159
Chap. I. — De l'Agriculture. ib.
Art. I. — Antiquité de l'agriculture. Son utilité. Quelle estime on en faisait dans les anciens temps. Combien il est important de la mettre en honneur, et dangereux d'en négliger le soin. ib.
Art. II. — Du labour de la terre. Pays célèbres chez les anciens pour l'abondance du blé. 168
Art. III — § I. Culture de la vigne. Vins célèbres en Grèce et en Italie. 169
§ II. Produit des vignes en Italie du temps de Columelle. 172
Art. IV. De la nourriture des bestiaux. 174
Innocence et agrément de la vie rustique et de l'agriculture. 175
Chap. II. — Du commerce. 179
Art. I. — Excellence et avantage du commerce. ib.
Art. II. — Antiquité du commerce. Lieux et villes où il a été le plus célèbre. 180
Art. III. — Objet et matière du commerce. 185
§ I. — Mines de fer. ib.
§ II. Mines de cuivre ou d'airain. 187
§ III. Mines d'or. 188
Or tiré des rivières. ib.
Or tiré des entrailles de la terre. ib.
Or tiré des mines qui se rencontrent dans les montagnes. 189
Electre. 192
§ IV. Mines d'argent. ib.
§ V. Produit des mines d'or et d'argent, une des principales sources de la richesse des anciens. 193
§ VI. Des monnaies et des médailles. 195
§ VII. Perles. 197
§ VIII. La pourpre. 198
§ IX. Etoffes de soie. 201
Conclusion. 203
Chap. III. — Des arts libéraux. 204
Des arts libéraux. Honneurs rendus à ceux qui s'y sont distingués. ib.
De l'architecture. 206
Art. I. — De l'architecture en général. ib.
§ I. Commencement, progrès, perfection de l'architecture. ib.
§ II. Des trois ordres de l'architecture des Grecs, et des deux autres qui y ont été ajoutés. 208
Ordre dorique. ib.
Ordre ionique. ib.
Ordre corinthien. 209
Ordre toscan. ib.
Ordre composite. 210
Architecture gothique. ib.

Digitized by Google

§ III. Explication des termes de l'art qui entrent dans les cinq ordres d'architecture. 210
Art. II. — Des architectes et des bâtiments les plus célèbres dans l'antiquité. 212
Temple d'Ephèse. Ib.
Bâtiments construits à Athènes, principalement sous Périclès. 213
Mausolée. 215
Ville et fanal d'Alexandrie. Ib.
Les quatre principaux temples de la Grèce. 217
Bâtiments célèbres à Rome. Ib.
Chap. IV. — De la sculpture. 221
§ I. Des différentes espèces renfermées dans la sculpture. Ib.
§ II. Sculpteurs célèbres qui se sont plus distingués dans l'antiquité. 224
Phidias. 225
Polyclète. 228
Myron. Ib.
Lysippe. Ib.
Praxitèle. 230
Scopas. 231
Chap. V. — De la peinture. 234
Art. I. — De la peinture en général. Ibid.
§ I. Origine de la peinture. Ibid.
§ II. — Des différentes parties de la peinture. Du vrai dans la peinture. 235
Du vrai dans la peinture. 238
§ III. Différentes espèces de peinture. 240
Art. II. — Histoire abrégée des peintres de la Grèce les plus connus. 242
Phidias et Panenus. Ib.
Polygnote. Ib.
Apollodore. Ib.
Zeuxis. 243
Parrhasius. 244
Pamphile. 245
Timanthe. 246
Apelle. 247
Aristide. 252
Protogène. Ib.
Pausias. 253
Chap. VI. — De la musique. 257
Art. I. — De la musique proprement dite. Ib.
§ I. Origine et effets merveilleux de la musique. Ib.
§ II. Auteurs qui ont inventé ou perfectionné la musique et les instruments. 261
Amphion. Ib.
Orphée. 262
Hyagnis. Ib.
Olympe. Ib.
Démodoque-Phémius. Ib.
Terpandre. Ib.
Phrynis. 263
Timothée. Ib.
Archiloque. 264
Aristoxène. 265
§ III. L'ancienne musique était simple, grave, mâle. Quand et comment elle s'est corrompue. Ib.
§ IV. Différents genres et différents modes de la musique ancienne. Manière de noter les chants. 267
§ V. S'il faut préférer la musique moderne à l'ancienne. 269
Art. II. — Des parties de la musique propres aux anciens. 271
§ I. Déclamation du théâtre composée et réduite en notes. 271
§ II. Gestes du théâtre composés et réduits en notes. 272
§ III. Déclamation et geste partagés sur le théâtre entre deux acteurs. 273
§ IV. — Art des pantomimes. 276

LIVRE XXV.

DE LA SCIENCE MILITAIRE.

Chap. I. 280
Art. I. — Entreprise et déclaration de la guerre. Ib.
§ I. Entreprise de la guerre. Ib.
§ II. Déclaration de la guerre. 281
Art. II. — Choix du général et des officiers. Levée des soldats. 283
§ I. Choix du général et des officiers. Ib.
§ II. Levée des soldats. 288
Art. III. — Préparatifs de la guerre. 294
§ I. Des vivres. 295
§ II. Paye des soldats. 298
§ III. Armes anciennes. 302
Art. IV. — § I. Soins préliminaires du général. 307
§ II. Départ et marche des troupes. 308
Marche de l'armée. 309
§ III. Construction et fortification du camp. 310
§ IV. Disposition du camp des Romains selon Polybe. 312
§ V. Fonctions et exercices des soldats et des officiers romains dans leur camp. 315
Art. V. — Des batailles. 317
§ I. C'est du général principalement que dépend le succès des batailles. Ib.
§ II. Soins de consulter les dieux et de haranguer les troupes avant le combat. 318
§ III. Manière de ranger les armées en bataille, et de donner le combat. 321
§ IV. Punitions. Récompenses. Trophées. Triomphes. 325
§ V. Etablissement de l'Hôtel royal des Invalides. 333
Chap. II. — Des sièges de ville. 334
Art. — Des anciennes fortifications. Ibid.
Art. II. — Des machines de guerre. 336.
§ I. La tortue. Ib.
§ II. Catapulte. Baliste. 337
§ III. Le bélier. Ib.
§ IV. Tours mobiles. 338
Art. III. — Attaques et défense des places. 339
§ I. Lignes de circonvallation et de contrevallation. Ib.
§ II. Approches du camp au corps de la place. 340
§ III. Moyens dont on servait pour réparer les brèches. 342
§ IV. Attaque et défense des places par les machines. Ib.
Chap. III. — De la marine des anciens. 345

LIVRE XXVI.

DES GRAMMAIRIENS, DES PHILOLOGUES, DES RHÉTEURS, DES SOPHISTES.

Avant-propos. 353
Chap. I. — Des grammairiens. 353
Art. I. — Grammairiens grecs 357
Art. II. — Grammairiens latins. 361
Courtes réflexions sur le progrès et l'altération des langues. 362
Chap. II. — Des philologues. 365
Eratosthène. Ib.
Varron. Ib.
Asconius Pédianus. 366
Pline l'Ancien. Ib.
Lucien. 369
Aulu-Gelle. 371
Athénée. 372
Julius Pollux. 373
Solinus. Ib.
Philostrate. Ib.
Macrob. Ib.
Donat. 374
Servius. Ib.
Stobée. Ib.
Chap. III. — Des rhéteurs. Ib.
Art. I. — Des rhéteurs grecs. 375
Empédocle. Corax. Tisias. Ib.
Platon. Ib.
Aristote. Ib.
Anaximène. 376
Denys d'Halicarnasse. Ib.
Hermogène 377
Aphthone. Ib.
Longin. 378
Démétrius. Ib.
Art. II. — Des rhéteurs latins. Ib.
L. Plotius Gallus. 380
Cicéron. 382
La rhétorique à Hérennius. 385
Sénèque, *le rhéteur*. Ib.
Dialogue sur les orateurs, ou sur les causes de la corruption de l'éloquence. 387
Quintilien (Marcus Fabius Quintilien.) 389
I. — Histoire de ce qu'on sait de Quintilien. Ib.
Lettre de Pline à Quintilien. 394
II. — Plan et caractère de la rhétorique de Quintilien. 395
III. — Manière d'enseigner la jeunesse, usitée du temps de Quintilius. 397
Chap. IV. — Des sophistes. 402

LIVRE XXVII.

DES BELLES-LETTRES.

Avant-propos. 411
Chap. I. — Des poètes. 413
Art. I. — Des poètes grecs. 414
§ I. Des poètes grecs qui se sont distingués dans le poème épique. Ib.
Homère. Ib.
Hésiode. 415
Poètes moins connus. Ib.
§ II. Des poètes tragiques. 418
§ III. Des poètes comiques. 419
§ IV. Des poètes ïambiques. 420
§ V. Des poètes lyriques. Ib.
§ VI. Des poètes élégiaques. 423
§ VII. Des poètes, auteurs d'épigrammes. 424
Art. II. — Des poètes latins. 425
§ I. Premier âge de la poésie latine. 426
Livius Andronicus. Ib.
Cn. Nævius. Ib.
Q. Ennius. 427
Cécilius Pacuvius. Ib.
Attius. 428
Plaute. Ib.

Digitized by Google

Térence. 430
Lucile. 432
§ II. Second âge de la poésie latine. 434
Afranius (L. Afranius Quintianus.) 435
Lucrèce. ib.
Catulle. 436
Laberius (Decimus) ib.
Syrus. 437
Pollion. 438
Virgile. ib.
Horace. 441
Ovide. 446
Tibulle et Properce. 448
Phèdre. ib.
§ III. Troisième âge de la poésie latine. 450
Sénèque. ib.
Perse. ib.
Juvénal. 451
Lucain. ib.
Pétrone. 452
Silius Italicus. 453
Stace. 454
Valérius Flaccus. ib.
Martial. ib.
Sulpitia. 456
Nemesianus et Calpurnius. ib.
Prudence. ib.
Claudien. 457
Ausone. ib.
Saint Paulin. 459
Saint Prosper. 468
Sidoine Apollinaire. ib.
Avienus. ib.
Boèce. 461
Fortunat. ib.
Chap. II. — Des historiens. ib.
Art. I. — Des historiens grecs. 462
Hérodote. ib.
Thucydide. 463
Comparaison d'Hérodote et de Thucydide. 464
I. — Examen du fond de l'histoire. ib.
II. — Examen de l'élocution. 466
Xénophon. 467
Ctésias. 468
Polybe. ib.
Diodore de Sicile 471
Denys d'Halicarnasse. 473
Philon. Apion. 474
Josèphe. 475
Plutarque. 477
Arrien. 481
Elien (Claudius Ælianus.) ib.
Appien. 482
Diogène Laerce. ib.
Dion Cassius (Cocceius ou Coccianus.) ib.
Hérodien. 483
Eunape. ib.
Zozime. 484
Photius. ib.
Art. II. — Des historiens latins. ib.
Salluste. 485
Portrait de Catilina. 486
Portrait de Sempronia. 487
Cornelius Nepos. ib.
Tite-Live. 490
César. 493
Paterculus. 495
Tacite. 499
Endroits de Tacite pleins de vivacité. 501
Quinte-Curce (Quintus Curtius Rufus.) 503
Florus. ib.
Justin 504
Auteurs de l'histoire auguste. ib.
Aurèle Victor. ib.
Ammien Marcellin. ib.
Eutrope. 505
Chap. III. — Des orateurs. ib.
Avant-propos. ib.
Art. I. — Des orateurs grecs. 508
§ I. Siècle où l'éloquence a le plus fleuri à Athènes. ib.
Des dix orateurs grecs. 509
Antiphon. ib.
Andocide. ib.
Lysias. ib.
Isocrate. 510
Isée. 512
Lycurgue. ib.
Eschine, Démosthène. 513
Hypéride. ib.
Dinarque. 514
Changement arrivé chez les Grecs dans l'éloquence. ib.
Démétrius de Phalère. ib.
Art. II. — Des orateurs latins. 516
§ I. Premier âge des orateurs romains. ib.
§ II. Second âge des orateurs romains. 518
§ III. Troisième âge des orateurs romains. 521
§ IV. Quatrième âge des orateurs romains. 524
Pline le Jeune. ib.
Abrégé de la vie de Pline le Jeune. 525
Lettre de Pline à l'empereur Trajan. 531
Réponse de l'empereur Trajan à Pline. 532
I. — Application de Pline à l'Etude. 533
II. — Estime et attachement de Pline pour les personnes vertueuses et pour les gens de lettres. 534
III. — Libéralités de Pline. 536
IV. — Innocents plaisirs de Pline. 538
V. — Ardeur de Pline pour la gloire et pour la réputation. 539
Panégyrique de Trajan 541
Louange universelle de Trajan. 542
Conduite de Trajan dans l'armée ib.
Retour et entrée de Trajan dans la ville depuis qu'il eut été nommé empereur. 543
Combien l'exemple du prince est puissant! 544
La vertu, non les statues, fait honneur aux princes. ib.
Le bonheur du prince lié avec celui des peuples. 645
Union admirable entre la femme et la sœur de Trajan. ib.
Trajan était sensible aux douceurs de l'amitié. 546
Pouvoir souverain des affranchis sous les mauvais empereurs. ib.
Le prince ne peut s'élever qu'en s'abaissant. ib.
En quoi consiste la grandeur des princes. ib.
Du style de Pline. 547
Anciens panégyriques. 548

## LIVRE XXVIII.

### DES SCIENCES SUPÉRIEURES.

De la philosophie. 551
Première partie. — Histoire des philosophes. 553
Chap. I. — Histoire des philosophes de la secte ionique jusqu'au partage qui s'en fit en plusieurs branches. ib.
Thalès. ib.
Anaximandre. 554
Anaxagore. 555
Archélaüs. 556
Socrate. ib.
Xénophon. 557
Chap. II. — Partage de la philosophie ionique en différentes sectes. ib.
Art. I. — De la secte cyrénaïque. 558
Aristippe. ib.
Théodore. 559
Art. II. — De la secte mégarique. ib.
Art. III. — Des sectes éliaque et érétrique. ib.
Art. IV. — Des trois sectes académiciennes. 560
§ I. De l'ancienne académie. ib.
Platon. ib.
Speusippe. 562
Xénocrate. ib.
Polémon. Cratès. Crantor. 565
§ II. De la moyenne académie. ib.
Arcésilas. ib.
§ III. De la nouvelle académie. 566
Carnéade. ib.
Clitomaque. 568
Philon. Antiochus. ib.
Art. V. — Des péripatéticiens. ib.
Aristote. ib.
Successeurs d'Aristote. 571
Art. VI. — De la secte des cyniques. 572
Antisthène. ib.
Diogène. ib.
Cratès. 574
Art. VII. — Des stoïciens. ib.
Zénon. ib.
Cléanthe. 575
Chrysippe. ib.
Diogène le Babylonien. 576
Antipater. ib.
Panétius. ib.
Posidonius. 578
Epictète. ib.
Chap. III. — Histoire des philosophes de la secte italique. 579
Art. I. — Pythagore 580
Empédocle. 585
Art. II. — Division de la secte italique en quatre sectes. 587
§ I. — Secte d'Héraclite. ib.
§ II. Secte de Démocrite. 588
§ III. Secte appelée sceptique, ou pyrrhonienne. 589
§ IV. Secte épicurienne. 590
Réflexion générale sur les sectes des philosophes. 591
Deuxième partie. — Histoire de la philosophie. 593
Avant-propos. ib.
Chap. I. — Sentiment des anciens philosophes sur la dialectique. 595
Chap. II. — Sentiments des anciens philosophes sur la morale. 599
Art. I. — Sentiments des anciens philosophes sur le souverain bonheur de l'homme. 600
§ I. Sentiments d'Epicure sur le souverain bien. 601
§ II. Sentiment des stoïciens sur le souverain bien. 604

Digitized by Google

§ III. Sentiment des péripatéticiens sur le souverain bien. 608
Art. II. — Sentiments des anciens philosophes sur les vertus et sur les devoirs de la vie. 609
Art. III. — De la jurisprudence. 615
Chap. III. — Sentiments des anciens philosophes sur la métaphysique et sur la physique. 621
Art. I. — De l'existence et des attributs de la Divinité. Ib.
§ I. De l'existence de la Divinité 622
§ II. De la nature de la Divinité. 624
§ III. La Divinité préside-t-elle au gouvernement du monde? prend-elle soin des hommes en particulier. 628
Art. II. — De la formation du monde 630
§ I. Système des stoïciens sur la formation du monde. Ib.
§ II. Système des épicuriens sur la formation du monde. 632
§ III. Belle pensée de Platon sur la formation du monde. 633
Art. III. — De la nature de l'ame. 634
Art. IV. — Des effets de la nature. 636
Chap. IV. 641
§ I. De la médecine. Ib.
§ II. De la botanique. 649
§ III. De la chimie. 651
§ IV. De l'anatomie 652

## LIVRE XXIX.

### DES MATHÉMATIQUES.

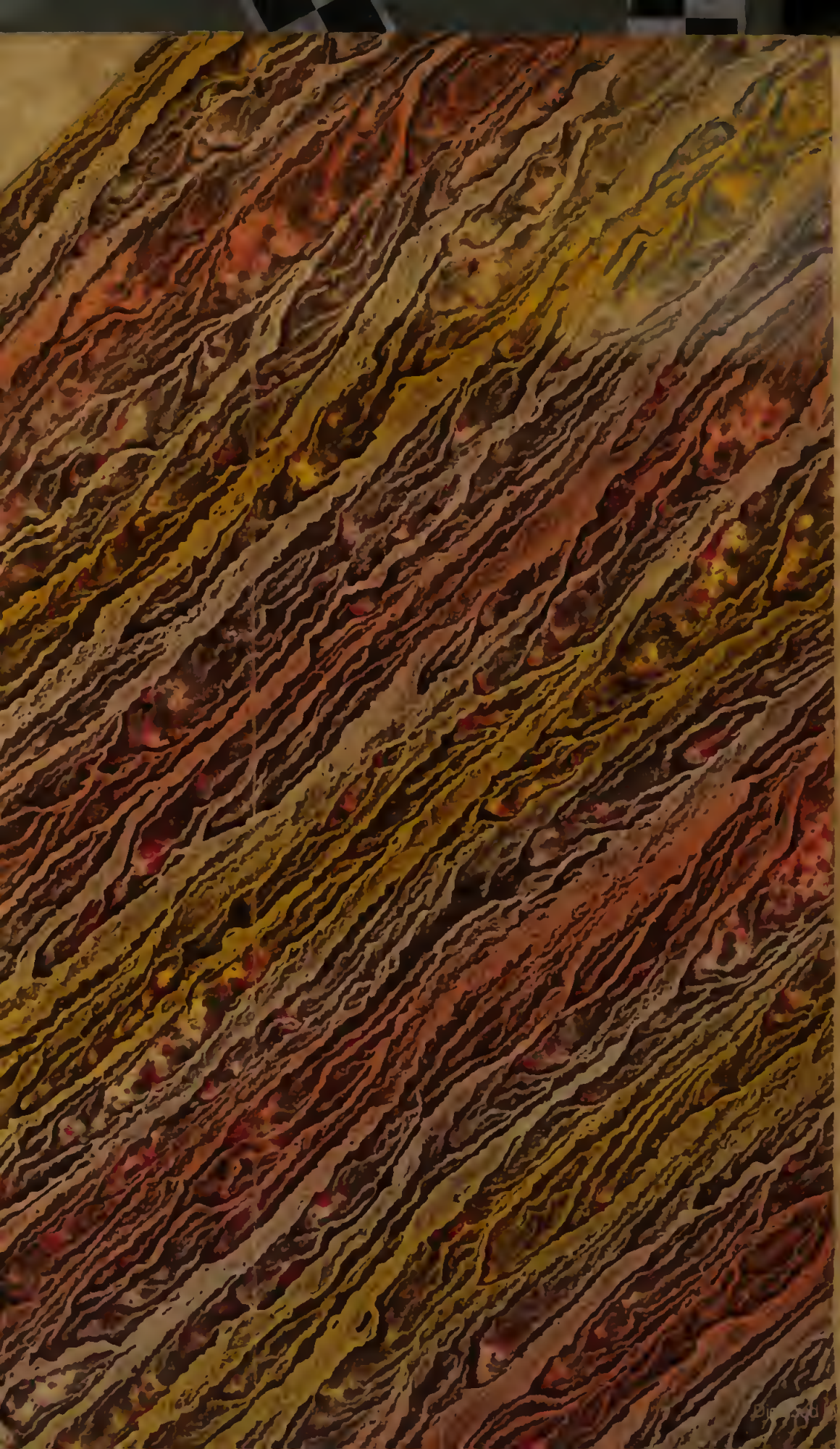
Chap. I. — De la géométrie, etc. 655
Euclide. 656
Archimède. 657
De l'arithmétique et de l'algèbre. 660
De la mécanique. 661
De la statique. 662
Chap. II. — De l'astronomie. Ib.
Art. I. — De la géographie. 668
§ I. Géographes qui se sont le plus distingués dans l'antiquité. Ib.
§ II. Terres connues des anciens. 670
§ III. — Par où les géographes modernes l'ont emporté sur les anciens. 671
Art. II. — De la navigation. 673
Voyages au Pérou et dans le nord entrepris par l'ordre du roi. 675
Art. III. — Réflexions sur l'astronomie. Ib.
Première réflexion, sur les satellites de Jupiter. 676
Seconde réflexion, sur l'étonnant spectacle que nous présente l'astronomie. 675
Conclusion de tout cet ouvrage. 678
Eclaircissements sur l'histoire des Grecs et des peuples de l'Asie. 681
Etat de l'industrie. 682
Etat du commerce. Ib.
Coup d'œil sur les anciens monuments de la Grèce et des villes de l'Asie, les plus curieux à voir ou les plus importants à étudier. 683
Notice sur les antiquités grecques et asiatiques les plus remarquables qui se trouvent dans le Musée, et autres collections de Paris et de l'étranger. 685
Notice sur les principaux auteurs et voyageurs qui ont parlé de la Grèce et de l'Asie depuis Rollin. 686
Table chronologique. 689
Table générale des matières. 717

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TROISIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google